

Toutes les Œuvres Majeures de Jane Austen

(L'édition intégrale):

Raison et Sensibilité + Orgueil et préjugés + Mansfield Park + Emma + Abbaye de Northanger + Persuasion

Jane Austen

Toutes les Œuvres Majeures de Jane Austen

(L'édition intégrale): Raison et Sensibilité + Orgueil et préjugés + Mansfield Park + Emma + L’Abbaye de Northanger + Persuasion

Traducteur: Isabelle de Montolieu, Eloïse Perks, Henri Villemain, Pierre de Puliga, Mme Hyacinthe de Ferrières, Mme Letorsay

© e-artnow, 2014
ISBN 978-80-268-1724-6

Note éditoriale: cet ebook suit le texte original.

OceanofPDF.com

Table des matières

Notice Biographique.
Raison et Sensibilité (1811)
Orgueil et préjugés(1813)
Mansfield Park (1814)
Emma (1815)
L’Abbaye de Northanger (1818)
Persuasion (1818)

OceanofPDF.com

Notice Biographique.

Table des matières

L’ouvrage que j’offre au public, est la production d’une plume qui a déjà plus d’une fois contribué à ses plaisirs. S’il ne s’est pas montré insensible au mérite : de Raison et Sensibilité — d’Orgueil et préjugé — de Mansfield Park — d’Emma, — quand il saura que l’auteur de ces ouvrages est maintenant renfermé dans la tombe, il lira peut-être avec plus d’intérêt que de curiosité un abrégé succint de la vie de *Jeanne Austen*.

Une vie remplie par la religion et la littérature n’est pas fertile en événemens.

Il est consolant pour ceux qui gémissent de la perte de *Jeanne Austen*, de penser que comme elle n’a jamais mérité de reproches, aussi elle n’a jamais eu de chagrins à essuyer dans le cercle de sa famille et de ses amis. Ses désirs étaient raisonnables et généreux : parmi les contrariétés de la vie, elle ne s’est jamais laissé aller au découragement et au dépit.

— *Jeanne Austen* naquit le 16 décembre 1775, à Steveton, dans le comté de Hantz ; son père avait été Recteur de la paroisse pendant quarante ans. Il administra seul, et toujours avec activité et vigilance, jusqu’à l’âge de 70 ans, qu’il se retira avec sa femme et ses deux filles à Bath, pour y passer le reste de sa vie, qui dura encore environ quatre ans. Comme il était un homme instruit, et qu’il possédait un goût exquis pour tous les genres de littérature, il n’est pas étonnant que sa fille Jeanne, dès sa première jeunesse, ait été sensible aux charmes du style et enthousiaste de la culture de sa propre langue.

À la mort de son père elle alla demeurer pendant quelque tems avec sa mère et sa sœur, à Southampton, et en dernier lieu, en 1809, dans le joli village de Chawton, situé dans le même Comté. C’est là qu’elle publia des ouvrages estimés par quelques personnes à l’égal de ceux des Arbley, des Edgeworth. Elle les conservait long-tems avant de les publier, parce que, se défiant de son jugement, elle avait adopté la méthode de les relire plusieurs

fois et à quelques intervalles, pour ne les livrer à l'impression qu'après avoir laissé effacer ou au-moins affaiblir l'effet d'une composition récente.

Sa bonne constitution, la régularité de sa vie, ses occupations douces et tranquilles semblaient promettre au public une longue suite de jouissances, et à elle la gloire d'une réputation chaque jour plus célèbre ; mais dès le commencement de 1816, les symptômes d'une maladie incurable se manifestèrent. Les progrès du mal furent d'abord peu sensibles ; dans le mois de mai 1817, il fut nécessaire de la conduire à Winchester pour y recevoir les secours journaliers de la médecine. Pendant deux mois elle supporta avec la plus grande résignation les douleurs que cause une nature qui se détruit et le dégoût occasionné par les remèdes. Elle conserva jusqu'à la fin sa mémoire, son imagination, l'égalité de son humeur, ses tendres affections, et toutes ses qualités dans toute leur intégrité ; ni son amour pour Dieu, ni son attachement pour ses amis, ne s'affaiblirent un instant. Elle voulait recevoir publiquement les derniers sacremens ; mais son excessive faiblesse ne le lui permit pas. Elle écrivit tant qu'elle put tenir la plume, et quand celle-ci devint trop pesante pour elle, elle la remplaça par un pinceau.

La veille de sa mort, elle composa des stances étincelantes d'imagination et pleines de vigueur. Ses dernières expressions furent des remercîmens pour les soins que son médecin lui avait rendus ; ses derniers mots furent sa réponse à la demande qu'on lui faisait pour savoir si elle n'avait besoin de rien ; je n'ai besoin que de mourir, dit-elle, et elle expira le vendredi 18 juillet 1817, dans les bras de sa sœur, qui aussi bien que l'auteur de cette notice, n'en perdra jamais le triste souvenir.

Jeanne Austen fut inhumée le 24 juillet, dans une chapelle de la Cathédrale de Winchester, où reposent les cendres d'un grand nombre de personnages célèbres.

Elle était douée de tous les avantages qui séduisent : une taille élevée et svelte, des mouvemens gracieux, des traits réguliers ; dont l'expression était celle de la douceur, de la bienveillance, de la sensibilité, composaient l'ensemble de sa personne. Elle était très-blanche et avait le teint très-beau ; on pouvait dire poétiquement et cependant avec vérité, que sur ses joues modestes, on lisait que son cœur était éloquent. Sa voix était de la plus grande douceur : elle parlait avec abondance et précision : elle était formée pour faire le charme de la société. Sa conversation était aussi agréable que ses ouvrages ; elle avait des connaissances en peinture, art dont elle s'était occupée avec succès pendant sa jeunesse, ainsi que de la musique et de la

danse ; je ne puis mieux compléter l'idée que je voudrais donner d'elle qu'en disant quelle charmait tous les momens des heureux amis qui vivaient en sa société.

L'opinion générale, qu'un tempérament calme est incompatible avec une imagination vive et un esprit fin est démentie par l'exemple de notre auteur. Tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître en ont fait l'observation. Quoique les fautes, les faiblesses et les folies fussent hors de sa nature, elle était indulgente, et cherchait toujours les raisons qui pouvaient excuser les coupables. L'affectation d'ingénuité est commune ; mais chez elle c'était l'ingénuité même ; aussi parfaite qu'il est donné à la nature humaine de l'être, elle trouvait toujours dans les fautes des autres des motifs pour les excuser, les pardonner, les oublier : quand toute justification était impossible, elle gardait le silence

Elle ne proféra de sa vie une parole de haine, de dureté, de colère ; enfin son caractère était aussi poli que son esprit.

On ne pouvait la connaître sans désirer son amitié, et se féliciter de l'avoir obtenue. Elle était tranquille, sans réserve ni froideur, communicative sans indiscrétion ni vanité ; elle devint auteur uniquement parce que c'était son inclination. Ni l'espoir de la fortune, ni celui de la célébrité n'y contribuèrent en rien. Quelques-uns de ses ouvrages furent composés plusieurs années avant leur publication. Ce ne fut qu'avec bien de la peine que ses amis, dont elle estimait le jugement, mais dont elle craignait la partialité, parvinrent à obtenir qu'elle fît imprimer le premier. Elle était si persuadée qu'elle n'en retirerait pas les frais, qu'elle s'imposa une retenue sur son revenu pour remplacer la perte à laquelle elle s'attendait.

Elle eut de la peine à croire celui qui lui donna la bonne nouvelle que *Raison et Sensibilité* lui valait net 150 livres sterling ; elle jugeait que cette somme était trop forte pour si peu de peine. Ses lecteurs s'étonneront au contraire qu'elle fût si faible, lorsque certains auteurs ont reçu plus de guinées qu'ils n'ont écrit de lignes. Cependant les ouvrages de notre auteur dureront autant que ceux qui ont eu le plus d'éclat ; et le public lui rendra toujours la justice qu'elle mérite. Sa modestie était si grande, qu'elle ne put jamais se décider à placer son nom à la tête des ouvrages qu'elle publia elle-même.

Dans l'intimité de sa famille, elle parlait volontiers de ses œuvres, en écoutait la critique, était flattée des éloges, mais elle évitait de s'attribuer la

réputation d’auteur. Elle lisait parfaitement. Elle aimait passionnément les beautés de la nature, savait également les admirer dans les arts d’invention. Elle avait été touchée du mérite de Gilpin, peintre renommé.

Dans le cours de sa vie elle changea rarement d’opinion sur les hommes et sur les choses.

Ses connaissances littéraires étaient étendues, sa mémoire excellente ; ses écrivains favoris furent John pour la morale, et Cowper pour la poésie. Elle admirait Richardson ; et les beaux caractères, qu’il a tracés dans ses ouvrages, étaient l’objet de ses études. La justesse de son esprit l’empêcha d’imiter le dernier dans la prolixité du style et la minutie des détails. Elle estimait moins les ouvrages de Fielding : pour elle la vérité des détails ne compensait pas suffisamment la honte du choix de sujets mauvais et trop bas.

Son talent pour créer des caractères était naturel et infini. Le style de sa correspondance était le même que celui de ses nouvelles. Tout ce que sa plume traçait était parfait ; elle avait des idées claires sur chaque sujet, ses expressions étaient toujours bien choisies, et je crois ne rien hasarder en assurant qu’elle n’a rien écrit, ni lettre, ni billet, qui ne fût digne de l’impression.

Un seul et dernier trait nous reste à tracer, c’est le plus important de tous. Elle était pieuse et pleine de religion. Elle craignait sans cesse d’offenser Dieu. Elle était instruite sur les principes de la religion, qui était pour elle un sujet de fréquentes méditations ; ses opinions sur ce point étaient parfaitement conformes à celles de l’église anglicane.

OceanofPDF.com

Raison et Sensibilité (1811)

Table des matières

Contenu

CHAPITRE I.
CHAPITRE II.
CHAPITRE III.
CHAPITRE IV.
CHAPITRE V.
CHAPITRE VI.
CHAPITRE VII.
CHAPITRE VIII.
CHAPITRE IX.
CHAPITRE X.
CHAPITRE XI.
CHAPITRE XII.
CHAPITRE XIII.
CHAPITRE XIV.
CHAPITRE XV.
CHAPITRE XVI.
CHAPITRE XVII.
CHAPITRE XVIII.
CHAPITRE XIX.
CHAPITRE XX.
CHAPITRE XXI.
CHAPITRE XXII.
CHAPITRE XXIII.
CHAPITRE XXIV.
CHAPITRE XXV.
CHAPITRE XXVI.
CHAPITRE XXVII.
CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.
CHAPITRE XXX.
CHAPITRE XXXI.
CHAPITRE XXXII.
CHAPITRE XXXIII.
CHAPITRE XXXIV.
CHAPITRE XXXV.
CHAPITRE XXXVI.
CHAPITRE XXXVII.
CHAPITRE XXXVIII.
CHAPITRE XXXIX.
CHAPITRE XL.
CHAPITRE XLI.
CHAPITRE XLII.
CHAPITRE XLIII.
CHAPITRE XLIV.
CHAPITRE XLV.
CHAPITRE XLVI.
CHAPITRE XLVII.
CHAPITRE XLVIII.
CHAPITRE XLIX.
CHAPITRE L.
CHAPITRE LI.
CHAPITRE LII.

OceanofPDF.com

CHAPITRE I.

Table des matières

La famille des Dashwood était depuis long-temps établie dans le comté de Sussex. Leurs domaines étaient étendus, et leur résidence habituelle était à Norland-Park, au centre de leurs propriétés, où plusieurs générations avaient vécu avec honneur, aimées et respectées de leurs vassaux et de leurs voisins.

Le dernier possesseur de ces biens, était un vieux célibataire, qui pendant long-temps avait vécu avec une sœur chargée de diriger l'économie de sa maison, en même temps qu'elle était sa fidèle compagne. Elle mourut dix ans avant lui, et pour réparer cette perte, il invita un neveu, qui devait hériter de ses terres, à venir vivre auprès de lui avec toute sa famille. Ce neveu, M. Henri Dashwood était marié, et il avait des enfans. Le bon vieillard trouva dans leur société un bonheur qui lui était inconnu, et son attachement pour eux tous s'augmenta chaque jour. Monsieur et madame Henri Dashwood soignèrent sa vieillesse bien moins par intérêt que par bonté de cœur, et la gaîté des enfans, et leurs douces caresses animèrent le soir de sa vie et la prolongèrent.

M. Henri Dashwood avait un fils d'un premier mariage et trois filles de sa seconde femme. Son fils John était en possession d'une belle fortune provenant de sa mère, qui avait été très-riche. Économe par caractère, il ne fit aucune folle dépense, et se maria de bonne heure à miss Fanny Ferrars, jeune personne riche aussi, qui ajouta encore à sa fortune. La succession de la terre de Norland ne lui était donc pas aussi nécessaire qu'à ses trois sœurs qui n'avaient pas les mêmes espérances ; leur mère n'avait rien du tout à leur laisser, et leur père ne pouvait disposer que de sept mille livres sterling. Tout le reste de sa fortune devait revenir après lui à son fils, attendu qu'il n'avait eu pendant sa vie que la jouissance de la moitié du bien de sa première femme.

Le vieux oncle mourut ; son testament fut ouvert, et comme il arrive presque toujours, il fit beaucoup de mécontens. M. Henri Dashwood devait naturellement s'attendre à être le seul héritier, et l'était en effet, mais de manière à détruire pour lui la valeur de cet héritage, auquel il n'attachait de prix que pour faire un sort à sa femme et à ses trois filles, son fils étant déjà

si avantageusement pourvu du côté de la fortune. Mais à sa grande surprise son oncle, qui paraissait aussi les aimer tendrement, avait cependant substitué tous ses biens à ce fils et à son enfant âgé de trois ou quatre ans ; tellement que M. Henri Dashwood n'avait plus le pouvoir d'en aliéner la moindre partie pour faire un sort à sa femme et à ses filles. Pendant les dernières années de la vie du vieillard, M. John Dashwood et sa femme avaient eu soin de lui faire beaucoup de visites, et d'amener avec eux leur petit garçon, qui caressait le vieux oncle, l'appelait *bon grand papa*, jouait autour de lui, l'amusait de son petit babil, et même de ses sottises enfantines, et qui finit par lui faire oublier toutes les attentions que ses nièces lui avaient prodiguées pendant des années. Il leur laissait cependant à chacune mille pièces, comme une marque d'amitié ; mais c'était tout ce qu'elles avaient à prétendre de son héritage.

M. Henri Dashwood fut d'abord consterné de ces dispositions ; il se consola cependant, en pensant que quoiqu'il fût déjà grand-père, il pouvait raisonnablement espérer de vivre encore bien des années, et de faire d'assez fortes économies sur ses grands revenus pour laisser après lui une somme considérable. Mais sur quoi peut compter l'homme mortel ! M. Dashwood ne survécut que quelques mois à son oncle, et de cette fortune si long-temps attendue, il ne resta à sa femme et à ses trois filles que dix mille pièces, y compris le legs des trois mille. Aussitôt que M. Henri Dashwood se sentit en danger, il fit venir son fils, et lui recommanda sa belle mère et ses trois sœurs, avec toute la force de la tendresse paternelle.

M. John Dashwood n'avait pas la sensibilité de son père et de toute sa famille ; cependant ému par la solennité du moment et par les tendres supplications du meilleur des pères, il lui promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le bonheur des êtres si chers à son cœur. Les derniers instans du mourant furent adoucis par cette assurance ; il expira doucement dans les bras de sa femme et de ses filles, au désespoir de sa perte, et son fils, assis à quelques pas plus loin, réfléchissait à sa promesse, et à ce qu'il pouvait et devait faire pour la remplir. Dans le fond il était alors très-bien disposé pour cela. Quoiqu'il fût naturellement froid et très-égoïste, il jouissait cependant d'une bonne réputation ; il était respecté comme un jeune homme qui avait des mœurs, qui s'était toujours conduit avec sagesse et prudence, et qui remplissait exactement les devoirs de fils, de père, de mari et ceux de société. S'il avait eu une compagne plus aimable, il aurait joui de plus d'estime encore, et l'aurait mieux mérité. Il s'était marié fort

jeune ; et passionnément amoureux de sa femme, elle avait pris sur lui beaucoup d'empire. Un esprit très-étroit, des nerfs très-irritables, un cœur qui n'aimait qu'elle-même et son enfant, parce qu'il était à elle et qu'il lui ressemblait : voilà en deux mots le portrait de madame John Dashwood.

Allons, dit M. John Dashwood en lui-même à la suite de ses réflexions, il faut tenir ce que j'ai promis à mon père mourant, il faut faire à mes sœurs un présent qui les dédommage de leur perte et qui augmente leur bien-être. Si je leur donnais mille pièces à chacune ; il me semble que ce serait fort honnête, et je ne puis pas faire moins ; ma fortune s'augmente à présent par la mort de mon père de quatre mille livres sterling par année des biens de mon vieux oncle, sans parler de la moitié du bien de ma mère dont mon père jouissait. Tout cela ajouté à mes revenus actuels, me met en état d'être généreux avec mes sœurs… Oui, oui, je leur donnerai trois mille guinées, et je crois que c'est assez beau et qu'on parlera dans le monde de ma libéralité. Trois mille pièces ajoutées aux trois mille qu'elles ont eues de leur bon oncle et aux sept mille dont leur mère jouit, les mettront complètement à leur aise. Quatre femmes ne peuvent pas dépenser beaucoup, et trois mille pièces c'est une belle somme ; elles pourront faire des épargnes considérables. Allons, j'en suis bien aise ; je l'ai promis à mon père mourant, et j'y suis résolu. Il pensa de même tout le jour, et même plusieurs jours consécutivement sans qu'il s'en repentît ; il ne leur en parla pas encore dans le premier moment de leur douleur, mais il en prit l'engagement avec lui-même.

Les funérailles ne furent pas plutôt achevées, que madame John Dashwood, sans en avertir sa belle-mère, arriva à Norland-Park, avec son fils et tous leurs domestiques. Personne ne pouvait lui disputer le droit d'y venir, puisque du moment du décès de leur père, cette terre leur appartenait ; mais le peu de délicatesse de ce procédé aurait été senti même par une femme ordinaire, et madame Dashwood la mère, avec une sensibilité romanesque, un sens parfait des convenances, ne pouvait qu'être très-blessée de cette négligence. Madame John Dashwood n'avait jamais cherché à se faire aimer de la famille de son mari (à l'exception cependant du vieux oncle) mais jusqu'alors ne vivant pas avec eux, elle avait eu peu d'occasion de leur prouver combien ils devaient peu compter sur des attentions consolantes de sa part.

Madame Dashwood fut si aigrie de cette conduite peu amicale, et désirait si vivement de le faire sentir à sa belle-fille, qu'à l'arrivée de cette

dernière, elle aurait quitté pour toujours la maison, si sa fille aînée ne lui avait fait observer qu'il ne fallait pas se brouiller avec leur frère. Elle céda à ses prières, à ses représentations et, pour l'amour de ses trois filles, consentit à rester pour le moment à Norland-Park.

Elinor sa fille aînée, dont les avis étaient presque toujours suivis, possédait une force d'esprit, une raison éclairée, un jugement prompt et sûr, qui la rendaient très capable d'être à dix neuf ans le conseil de sa mère, et lui assuraient le droit de contredire quelquefois, pour leur avantage à toutes, une vivacité d'esprit et d'imagination, qui chez madame Dashwood ressemblait souvent à l'imprudence ; mais Elinor n'abusait pas de cet empire. Elle avait un cœur excellent, elle était douce, affectionnée, ses sentimens étaient très-vifs, mais elle savait les gouverner ; c'est une science bien utile aux femmes, que sa mère n'avait jamais apprise, et qu'une de ses sœurs, celle qui la suivait immédiatement, avait résolu de ne jamais pratiquer.

Pour l'intelligence, l'esprit et les talens, Maria ne le cédait en rien à Elinor ; mais sa sensibilité toujours en mouvement, n'était jamais réprimée par la raison. Elle s'abandonnait sans mesure et sans retenue à toutes ses impressions ; ses chagrins, ses joies étaient toujours extrêmes ; elle était d'ailleurs aimable, généreuse, intéressante sous tous les rapports, et même par la chaleur de son cœur. Elle avait toutes les vertus, excepté la prudence. Sa ressemblance avec sa mère était frappante ; aussi était-elle sa favorite décidée.

Elinor voyait avec peine l'excès de la sensibilité de sa sœur, tandis que leur mère en était enchantée, et l'excitait au lieu de la réprimer. Elles s'encouragèrent l'une l'autre dans leur affliction, la renouvelaient volontairement, et sans cesse, par toutes les réflexions qui pouvaient l'augmenter, et n'admettaient aucune espèce de consolation, pas même dans l'avenir. Elinor était tout aussi profondément affligée, mais elle s'efforçait de surmonter sa douleur, et d'être utile à tout ce qui l'entourait. Elle prit sur elle de mettre chaque chose en règle avec son frère pour recevoir sa belle-sœur à son arrivée, et lui aider dans son établissement. Par cette sage conduite, elle parvint à relever un peu l'esprit abattu de sa mère, et à lui donner au moins le désir de l'imiter.

Sa sœur cadette, la jeune Emma, n'était encore qu'une enfant ; mais à douze ans elle promettait déjà d'être dans quelques années aussi belle et aussi aimable que ses sœurs.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II.

Table des matières

Madame John Dashwood fut donc installée par elle-même dame et maîtresse de Norland-Park, et sa belle-mère et ses belles-sœurs réduites à n'y paraître plus que comme étrangères et presque par grâce. Elles étaient traitées par madame Dashwood avec une froide civilité, et par leur frère avec autant de tendresse qu'il pouvait en témoigner à d'autres qu'à lui-même, à sa femme et à son enfant. Il les pressa, et même avec assez de vivacité, de regarder Norland comme leur demeure. Madame Dashwood n'ayant encore aucun autre endroit où elle pût se fixer, accepta son invitation jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une maison à louer dans le voisinage : rester dans un lieu où tout lui retraçait et son bonheur passé, et la perte qu'elle avait faite, était exactement ce qui lui plaisait et lui convenait le mieux. Dans le temps du plaisir, personne n'avait plus de cette franche gaîté, de cet enjouement qui rejette toute sensation pénible, personne ne possédait à un plus haut degré cette confiance dans le bonheur, cet espoir dans sa durée, qui est déjà le bonheur lui-même ; mais dans le chagrin elle repoussait de même toute idée de consolation, et s'y livrait en entier avec une sorte de volupté.

M. John Dashwood fit part à sa femme de son projet de faire présent à chacune de ses sœurs de mille guinées, et comme on peut le penser, elle fut loin de l'approuver : trois mille pièces ôtées de la fortune de son cher petit garçon, n'étaient pas une bagatelle ! Elle regardait comme inconcevable que le tendre père d'un enfant aussi charmant, pût seulement en avoir la pensée ; elle le supplia d'y réfléchir encore. N'était-ce pas faire un tort irréparable à son fils unique ! sa conscience lui permettait-elle de le priver d'une telle somme ! et quel droit avaient mesdemoiselles Dashwood, qui n'étaient que ses *demi-sœurs*, (ce qu'elle regardait à peine comme une parenté), sur cet excès de générosité ? Il était reçu dans le monde, qu'aucune affection ne pouvait être supposée entre des enfans de deux lits différens. Leur père avait déjà fait grand tort à son fils en se remariant et en ayant trois filles, auxquelles il avait *injustement* donné tout ce dont il pouvait disposer ; et vous voulez, dit-elle, encore ruiner votre pauvre petit Henri, en donnant à vos *demi-sœurs* tout son argent. Tout cela fut dit avec

ce ton de conviction et de tendresse maternelle, qui ne manquait jamais son effet sur le faible John. Cette fois cependant il ne céda pas d'abord. – C'était (lui disait-il) la dernière requête de mon père expirant, que je prendrais soin de sa veuve et de ses filles. — Il ne savait pas lui-même ce qu'il disait, j'en suis bien sûre, répliqua madame Dashwood. Tous les gens à l'agonie disent de même ; ils recommandent les survivans les uns aux autres ; leur tête n'y est plus, ce n'est que leur cœur qui leur parle encore pour ceux qu'ils ont aimés, et qu'ils sont près de quitter. Si ses idées avaient été bien nettes et qu'il n'eût pas rêvé à demi, il n'aurait jamais imaginé de vous faire une demande aussi ridicule que celle d'ôter à votre enfant la moitié de sa fortune.

— Mon père, ma chère Fanny, n'a stipulé aucune somme, il me demanda seulement de rendre la situation de sa femme et de ses filles aussi *comfortable*[1] qu'il était en mon pouvoir. Peut-être aurait-il mieux fait de s'en rapporter tout-à-fait à moi ; il ne pouvait pas supposer que je les négligerais, mais enfin il a exigé de moi cette promesse ; je l'ai faite, et je veux la remplir. Je dois faire quelque chose pour mes sœurs avant qu'elles quittent Norland pour s'établir ailleurs.

— Eh bien ! à la bonne heure. *Quelque chose* ; mais il n'est pas nécessaire que ce *quelque chose* soit trois mille pièces. Passe encore si vos sœurs étaient âgées et que cet argent pût revenir une fois à votre fils ; mais considérez qu'une fois donné, vous ne le retrouverez plus. Vos sœurs sont jeunes et jolies ; si vous les dotez de cette manière, elles se marieront bientôt, et vos trois mille guinées seront perdues pour toujours. Des familles étrangères en jouiront, les dissiperont, et notre cher petit Henri en sera privé ; je vous demande, s'il y a là l'ombre de la justice.

— Vous avez raison, Fanny, dit gravement John Dashwood, parfaitement raison ; c'est peu de chose à présent relativement à ma fortune, mais le temps peut venir que notre cher fils regrettera beaucoup cette somme : si par exemple il avait une nombreuse famille.

— Eh ! mais sans doute, et je parie qu'il aura beaucoup d'enfans, ce cher petit.

— Peut-être bien ! Ainsi, chère amie, il vaudrait mieux en effet diminuer la somme de moitié, qu'en dites-vous ? Cinq cents pièces à chacune ce serait encore une prodigieuse augmentation à leur fortune.

— Prodigieuse, immense, incroyable ! Quel frère dans le monde ferait cela pour ses sœurs, même pour des sœurs réelles ? et des demi-sœurs !

mais vous avez toujours été trop généreux, mon cher John.

— Il vaut mieux dans de telles occasions faire trop que trop peu, dit John en se rengorgeant ; personne au moins ne dira que je n'ai pas fait assez. Elles-mêmes ne s'attendent sûrement pas que je leur donne autant.

— Elles n'ont rien du tout à attendre, reprit aigrement Fanny ; ainsi il n'est pas question de leurs espérances, mais de ce que vous pouvez leur donner, et je trouve…

— Certainement je trouve aussi que cinq cents pièces sont bien suffisantes, interrompit John, sans que j'y ajoute rien. Elles auront chacune à la mort de leur mère trois mille trois cent trente-trois pièces ; fortune très-considérable pour toute jeune femme.

— Oui vraiment trois mille trois cent trente-trois ; je n'avais pas fait ce calcul, et c'est vraiment immense ! trois mille trois cent trente-trois pièces ! c'est énorme.

— Et même quelque chose de plus, dit John en calculant sur ses doigts. Dix mille pièces, divisées en trois. Oui c'est bien cela. Trois mille trois cent trente-trois et quelque chose en sus.

— Alors, mon cher, je ne conçois pas, je vous l'avoue, que vous vous croyiez obligé d'y ajouter la moindre chose. Dix mille pièces à partager entr'elles, c'est plus que suffisant. Si elles se marient, c'est une très-belle dot, et elles épouseront sûrement des hommes riches ; si elles ne se marient pas elles vivront très-*comfortablement* ensemble avec dix mille livres.

— Cela est vrai, très-vrai, dit John en se promenant avec l'air de réfléchir ; ainsi dites-moi, ma chère, s'il ne vaudrait pas mieux faire quelque chose pour la mère, pendant qu'elle vit, une rente annuelle ? Mes sœurs en profiteront autant que si c'était à elles. Cent pièces par année par exemple ; il me semble que pour une vieille femme qui vit dans la retraite, c'est bien honnête : qu'en pensez-vous, Fanny ?

— Il est sûr, dit-elle, que cela vaut beaucoup mieux que de se séparer de quinze cents livres tout à-la-fois… Mais je réfléchis que si madame Dashwood allait vivre vingt ans, alors nous serions en perte.

— Vingt ans, chère Fanny ! vous plaisantez ; elle ne vivra pas la moitié de ce temps-là ; elle est trop sensible, trop nerveuse.

— J'en conviens ; mais n'avez-vous pas observé que rien ne prolonge la vie comme une rente viagère ! C'est une affaire très-sérieuse que de s'engager à payer une rente annuelle. Vous ne savez pas quel ennui vous allez vous donner, et comme on est malheureux quand le moment de

l’échéance arrive. C’est précisément alors qu’on aurait une dépense indispensable à faire pour soi-même, et que cet argent qui se trouve là ferait plaisir, et il faut le donner à d’autres ; c’est vraiment insupportable ! Ma mère devait payer de petites rentes à trois vieux domestiques par le testament de mon père ; j’ai souvent été témoin du chagrin, de l’ennui que cela lui donnait. Ses revenus n’étaient plus à elle, disait-elle. Et ces bonnes gens qui n’avaient garde de mourir ! elle en était tout-à-fait impatientée. Aussi j’ai pris une telle horreur des rentes viagères, que pour rien dans le monde je ne voudrais m’engager à en payer, quelle que petite qu’elle fût. Pensez y bien, mon cher.

— Il est sûr qu’il n’est pas du tout agréable que quelqu’un ait des droits sur notre revenu ; être obligé à un paiement régulier, tel mois, tel jour, cela blesse l’indépendance.

— Ajoutez, mon cher, qu’après tout, on ne vous en sait aucun gré. Cette rente est assurée ; vous ne faites en la donnant que ce que vous devez, et on n’en a nulle reconnaissance. Si j’étais de vous, je voudrais n’être lié par rien et pouvoir donner ce qu’il me plairait, et quand il me plairait. Vous serez charmé peut-être de pouvoir mettre de côté, cent ou cinquante pièces pour quelque dépense de fantaisie que vous ne pouvez prévoir.

— Je crois que vous parlez très-sensément, ma chère Fanny, et je suivrai vos bons conseils ; ce sera beaucoup mieux en effet que de leur donner une rente fixe. Ayant un revenu plus considérable, elles augmenteraient leur train, leurs dépenses, et au bout de l’année, elles n’en seraient pas plus riches. Oui, oui, cela sera beaucoup mieux ; un petit présent de vingt, de trente pièces de temps en temps, préviendra tout embarras d’argent, et j’aurai rempli la promesse que j’ai faite à mon père.

— Parfaitement bien, et je vous le répète, mon cher, je suis convaincue qu’il n’a jamais eu dans la pensée que vous dussiez leur donner de l’argent. L’assistance, les secours qu’il demandait pour elles, étaient seulement ce qu’on peut attendre d’un bon frère : comme par exemple de leur aider à trouver une petite maison jolie et commode ; de leur prêter vos chevaux pour transporter leurs effets ; de leur envoyer quelquefois du poisson, du gibier, des fruits dans leur saison. Je parie ma vie que c’est là seulement ce qu’il entendait, et il ne pouvait vouloir autre chose. Pensez comme votre belle-mère sera bien avec l’intérêt de sept mille pièces, et vos sœurs avec celui de trois mille ; elles auront par an cinq cents pièces de revenu, et qu’ont-elles besoin d’en avoir davantage ? Elles ne dépenseront pas cela ;

leur ménage sera si peu de chose. Elles n'auront ni carosse, ni chevaux, tout au plus une fille pour les servir ; elles ne recevront point de compagnie, et n'auront presque aucune dépense à faire. Ainsi vous voyez qu'elles seront à merveille, et qu'il ne leur manquera rien. Cinq cents pièces par an ! je ne peux imaginer à quoi elles en emploieront la moitié ; et leur donner quelque chose de plus serait tout-à-fait absurde. Vous verrez que ce sont elles plutôt qui pourront vous donner quelque chose et faire souvent quelque joli présent à leur petit neveu.

— Sur ma parole, dit M. John Dashwood en se frottant les mains, vous avez parfaitement raison. Mon père ne prétendait rien de plus, je le comprends à présent, et je veux strictement remplir mes engagemens par toutes les preuves de tendresse et de bonté fraternelles que vous m'indiquez ; car votre cœur est excellent, chère Fanny, et je vous rends bien justice. Il est charmant à vous d'être aussi bonne pour mes sœurs et ma belle-mère. Quand elles iront s'établir ailleurs, je leur rendrai, et vous aussi, tous les petits services qui pourront leur être utiles : quelques présens de meubles par exemple, de porcelaines. Enfin je puis m'en rapporter à vous.

— Oh ! bien certainement tout ce qui pourra leur convenir… Mais cependant, réfléchissez à une chose. Quand votre vieux oncle fit venir ici votre père et votre belle-mère, il les établit chez lui. Tout le mobilier de Stanhill, la porcelaine, la vaisselle, le linge, tout fut soigneusement enfermé, et votre père, comme vous le savez, a légué ces objets à sa femme. Leur maison sera donc meublée et garnie au-delà de ce qu'elle pourra contenir ; ainsi elles n'auront besoin de rien.

— De rien du tout ; je n'y pensais pas. C'est un très-beau legs qu'elles ont eu là, en vérité ! et la vaisselle, par exemple, nous aurait bien fort convenu pour augmenter la nôtre, à présent que nous aurons souvent du monde à demeure.

— Et le beau déjeuner de porcelaine de la Chine ; combien je le regrette ! il est beaucoup plus beau que celui qui est ici, et suivant mon opinion, dix fois trop beau et trop grand pour leur situation actuelle. Votre père n'a pensé qu'à elles ; je trouve, mon cher, que vous pourriez fort bien le leur faire sentir avec délicatesse, et les engager à nous laisser tant de choses qui vont leur devenir inutiles et qui nous conviendraient bien mieux. Mais certainement vous ne devez pas avoir beaucoup de reconnaissance pour la mémoire d'un père qui, s'il avait pu, leur aurait laissé tout au monde et rien à vous ; et vous leur donneriez encore quelque chose… Ce serait à

mon avis une duperie et une faiblesse dont je vous connais incapable. L'extrême bonté de votre cœur peut quelquefois vous entraîner trop loin ; mais la fermeté de votre caractère et la force de votre jugement, vous ramènent bientôt dans le droit chemin.

Cet argument était irrésistible. Ce que John Dashwood craignait le plus, c'était de passer pour un homme faible et dupé, et sans qu'il s'en doutât, il ne faisait et ne pensait que ce que voulait madame John Dashwood : il finit donc par déclarer, que non-seulement il serait inutile, mais injuste et ridicule de rien faire pour ses sœurs, au-delà des petits services de bon voisinage, que sa femme lui avait indiqués ? et que c'était à elles au contraire à leur donner ce qui pourrait leur convenir.

---

1 Ce mot *comfortable* n'a point de vrai synonyme en français, il en faut beaucoup pour exprimer toutes les idées qu'il renferme. C'est aisance, bien-être, agrément, commodité, consolation ; il s'adopte au moral comme au physique. Ce serait une vraie acquisition pour notre langue, et sans oser me flatter d'avoir le droit de le naturaliser, je veux au moins essayer de m'en servir dans cet ouvrage ; il le mériterait autant et mieux que bien d'autres qu'on a empruntés de l'anglais et dont on se sert journellement.
(*Note du traducteur.*)

OceanofPDF.com

CHAPITRE III.

Table des matières

Madame Dashwood passa plusieurs mois à Norland, non plus cependant par la crainte de quitter un lieu qui nourrissait sa douleur ; elle s'y était livrée d'abord avec trop de violence pour qu'elle pût durer au même point. Peu-à-peu elle cessa d'éprouver ces émotions déchirantes que la vue de chaque place où elle avait été avec son mari excitait chez elle. Son esprit redevint capable d'autre chose que de chercher par de mélancoliques souvenirs à augmenter son affliction. Dès qu'elle en fut à ce point, elle s'impatienta au contraire de quitter le château, et fut infatigable dans ses recherches pour trouver une demeure qui pût lui convenir, qui ne l'éloignât pas trop d'un séjour où elle avait été si heureuse, et où peut-être elle pourrait retrouver encore, si non le bonheur, au moins une vie tranquille avec ses chères enfans ; mais elle n'en put trouver aucune qui repondît à-la-fois à ses idées de bien-être et à la prudence de sa fille aînée, dont le jugement éclairé rejeta plusieurs maisons trop grandes pour leurs revenus, que sa mère aurait désirées.

Madame Dashwood qui n'avait point quitté son mari pendant sa dernière maladie, avait appris par lui la promesse solennelle de son fils en leur faveur, qui avait adouci les derniers momens du mourant. Elle ne doutait pas plus de sa sincérité à la tenir qu'il n'en avait douté lui-même, et pensait avec satisfaction que ses filles trouveraient dans leur frère un appui et un bienfaiteur. Quant à elle-même, ayant toujours vécu dans l'aisance et sans avoir besoin de calculer ses dépenses, elle était persuadée que le revenu de sept mille livres sterling la ferait vivre dans l'abondance. Pour son beau-fils aussi elle se réjouissait du plaisir qu'il aurait à servir de père à ses jeunes sœurs, à leur procurer toutes les petites jouissances dont elles avaient l'habitude et se reprochait de ne lui avoir pas toujours rendu toute la justice qu'il méritait, lors qu'elle l'avait quelquefois soupçonné d'avarice ou d'égoïsme. « C'est parce qu'il s'était laissé influencer par sa femme, pensait-elle, qu'il a donné lieu à ce soupçon ; mais à présent qu'il a vécu avec nous, qu'il nous connaît, il a appris à nous aimer, et elle n'aura plus le pouvoir d'altérer son amitié. Nous lui sommes chères parce que nous l'étions à son père ; toute sa conduite avec nous prouve combien il

s’intéresse à notre bonheur, et il s’attachera plus encore à nous par sa propre générosité. » Pendant long-temps madame Dashwood s’abandonna à cet espoir ; il était dans son caractère de croire aveuglément tout ce qu’elle désirait.

Elle avait encore un autre espoir auquel elle donna bientôt le nom de *certitude*, et qui lui faisait supporter et la prolongation de son séjour à Norland, et la froideur presque méprisante de sa belle-fille, et tous les désagrémens d’un séjour où naguère elle était maîtresse ; et cet espoir qui devint bientôt pour elle une réalité, était fondé sur l’attachement que M. Edward Ferrars, le frère de madame John Dashwood, paraissait avoir pour sa fille aînée, la sage et prudente Elinor. Ce jeune homme avait accompagné sa sœur et son beau-frère à Norland ; depuis il y avait passé la plus grande partie de son temps, et il était facile de voir ce qui le retenait.

Bien des mères auraient encouragé ce sentiment par des motifs d’intérêt, car M. Edward Ferrars était le fils aîné d’une famille très-riche, et son père était mort depuis long-temps ; d’autres l’auraient réprimé par des motifs de prudence, car Edward Ferrars dépendait absolument de sa mère, à qui, à l’exception d’une très-petite somme, la fortune entière appartenait. Elle pouvait en disposer suivant sa volonté, et madame Ferrars n’aurait certainement pas approuvé les liaisons de son fils avec une jeune personne sans biens. Mais madame Dashwood n’était ni intéressée ni prudente ; la richesse d’Edward et sa dépendance ne se présentèrent pas une fois à sa pensée. Elle vit seulement qu’il paraissait aimable, qu’il aimait sa fille, qu’Elinor ne repoussait pas ses soins ; il ne lui en fallait pas davantage pour décider dans sa tête qu’ils devaient être unis. Suivant ses principes, la différence de fortune était la chose du monde la plus indifférente quand les cœurs étaient d’accord, et qu’il y avait des rapports de caractère. Edward avait senti tout le mérite d’Elinor, ce qui prouve qu’il en avait lui-même, et du même genre, et que plus rien ne pourrait les séparer.

Edward Ferrars n’avait rien cependant de ce qui peut séduire au premier moment. Il n’était point beau ; il avait peu de graces, et plutôt une espèce de gaucherie dans les manières, suite d’une excessive timidité ; il avait besoin d’être encouragé, et ce n’était que dans une société intime qu’il pouvait plaire ; il avait trop de défiance de lui-même, trop de réserve et de retenue pour le grand monde. Mais quand une fois il avait surmonté cette disposition naturelle, il devenait très-aimable, et tout indiquait chez lui un cœur ouvert, sensible et capable de tous les sentimens généreux. Il avait

l’esprit simple, naturel et cultivé par une bonne éducation, mais il n’avait aucun talent brillant. Rien en lui ne pouvait répondre aux vœux de sa mère et de sa sœur, qui désiraient avec ardeur qu’il se distinguât… Par quoi ? elles n’auraient pu le dire elles-mêmes positivement, par tout ce qui distingue un gentilhomme très-riche. Elles auraient voulu qu’il fît une grande figure dans le monde, d’une manière ou d’une autre, et qu’on parlât de lui. Madame Ferars aurait désiré qu’il eût une opinion prononcée en politique, qu’il entrât dans le parlement, ou du moins qu’il se liât avec quelque orateur célèbre en attendant qu’il le devînt lui-même. Madame John Dashwood se serait contentée que son frère fût cité par son élégance, par ses talens, ne fût-ce même que par celui de conduire un caricle de manière à faire effet. — Mais hélas ! Edward n’aimait ni les grands hommes ni aucune des folies à la mode chez les jeunes gens. Toute son ambition, tous ses vœux se bornaient à une vie tranquille et retirée au sein du bonheur domestique ; heureusement au reste pour sa mère et pour sa sœur, il avait un jeune frère qui promettait davantage : leur plus grand regret était qu’il ne fût pas l’aîné.

Edward se mettait si peu en avant, qu’il avait passé plusieurs semaines à Norland, sans attirer du tout l’attention de madame Dashwood. Tout occupée de sa douleur, elle vit seulement qu’il était tranquille, et qu’il ne cherchait pas à troubler son affliction par une gaîté importune ou par des conversations hors de propos. Elle fut ensuite prévenue en sa faveur par une réflexion d’Elinor qui remarquait un jour combien il ressemblait peu à Fanny ; c’était la meilleure recommandation auprès de madame Dashwood. — Il suffit, dit-elle, qu’il ne ressemble pas à sa sœur pour faire son éloge ; c’est dire qu’il est aimable, et pour cela seul je l’aime déjà. — Je vous assure, maman, qu’il vous plaira quand vous le connaîtrez mieux. — Je n’en doute pas, mais que puis-je faire de plus que de l’aimer ? — Vous l’estimerez. — Je n’ai jamais imaginé qu’on pût séparer l’estime de l’amitié. — Ni moi non plus, dit Elinor, et M. Edward Ferrars mérite l’une et l’autre.

De ce moment madame Dashwood commença à bâtir son château en Espagne, et à se rapprocher de ce jeune homme qui devait devenir son fils. Sa manière avec lui fut si tendre, si amicale, que bientôt toute réserve fut bannie et qu’il se montra tel qu’il était, avec tout son vrai mérite et son *admiration* pour Elinor. Il n’osa pas dire plus, mais la bonne mère acheva le reste dans sa pensée, et fut aussi convaincue de son ardent amour pour sa

fille, que de toutes ses vertus. Sa tranquillité, sa froideur apparente, sa gravité si peu ordinaire à son âge, devinrent même à ses yeux un mérite de plus, quand elle vit que tout cela ne nuisait point à la chaleur réelle de son cœur et à la vivacité de ses sentimens. Elinor, pensait-elle, serait bien ingrate, si elle n'aimait pas ce bon jeune homme autant qu'elle en est aimée. Mais Elinor ne pouvait avoir un tort ni un défaut ; elle n'a donc point d'ingratitude ; elle éprouve aussi le sentiment qu'elle inspire. Ils sont égaux en vertus, en amour ; que faut-il de plus ? ils furent créés l'un pour l'autre : et voilà sa vive imagination aussi certaine de leur mariage, que si elle les avait vus devant l'autel.

— Dans quelques mois, ma chère Maria, dit-elle un jour à sa seconde fille, dans quelques mois notre Elinor sera probablement établie pour la vie ; nous la perdrons, mais elle sera si heureuse !

— Ah, maman ! comment pourrons-nous vivre sans elle ? Elinor est notre âme, notre guide, notre tout dans ce monde.

— Ma chère enfant, ce sera à peine une séparation. Nous vivrons près d'elle, et nous pourrons nous voir tous les jours ; vous gagnerez un second frère, un bon, un tendre frère ; j'ai la plus haute opinion d'Edward… Mais vous êtes bien sérieuse, Maria, est-ce que vous désapprouvez le choix de votre sœur ?

— J'avoue, dit Maria, que j'en suis au moins surprise. Edward est très-aimable, et comme un ami je l'aime tendrement. Mais cependant, ce n'est pas l'homme… Il manque quelque chose… Sa figure n'est point remarquable ; il n'a point ces grâces, cet attrait, que je m'attendais à trouver chez l'homme qui devait s'unir à ma sœur. Ses yeux sont grands, ils sont beaux peut-être, mais ils n'ont pas ce feu, cette expression qui annoncent à-la-fois la sensibilité et l'intelligence, et qui pénètrent dans le cœur. D'un autre côté, maman, je crains qu'il n'ait pas ce goût des beaux arts qui prouve une vraie sensibilité ; la musique a peu d'attrait pour lui, et quoiqu'il admire beaucoup les dessins d'Elinor, ce n'est point l'admiration de quelqu'un qui s'y connaît. Il est évident que malgré toute son attention pendant qu'elle dessine, il n'y entend rien du tout ; il admire au hasard plutôt son ouvrage que son talent, et comme un amoureux plutôt qu'en connaisseur : pour me satisfaire il faudrait qu'il fût tous les deux. Je ne pourrais pas être heureuse avec un homme qui ne partagerait pas en tout point mes sentimens, mes goûts ; il faut qu'il voie, qu'il sente, qu'il juge exactement comme moi : la même lecture, le même dessin, la même

musique, doivent saisir au même instant deux âmes unies par une sympathie absolument nécessaire au bonheur. Ah, maman ! avez vous entendu avec quelle monotonie, quel calme, Edward nous lisait hier les vers délicieux de Cowper ? Je souffrais réellement pour ma sœur ; elle le supportait avec une douceur incroyable ! moi je pouvais à peine me contenir : entendre cette belle poésie qui m'a si souvent extasiée, l'entendre lire avec ce calme imperturbable, avec cette incroyable indifférence…… Non, non, je ne concevrai jamais qu'on puisse aimer un homme qui lit de cette manière.

— Eh bien ! ma chère Maria, je ne sais pourquoi cette manière me plaisait assez ; j'entendais mieux les pensées que lorsque vous déclamez si vivement. Edward prononce si bien, il a un si beau son de voix, tant de simplicité. — Non, non, maman, ce n'est pas ainsi qu'on doit lire Cowper, et si Cowper ne l'anime pas, c'est qu'il ne peut être animé. Elinor ne sent pas comme moi sans doute, et peut-être, malgré cela, sera-t-elle heureuse avec lui ; pour moi je ne pourrais l'être avec quelqu'un qui met si peu de feu et de sentiment dans sa lecture. Ah ! maman, plus je connais le monde, et plus je suis convaincue que je ne rencontrerai jamais un homme que je puisse réellement aimer : il me faut trop de choses. Je voudrais les vertus d'Edward, ma vive sensibilité, et par-dessus, toutes les grâces et toutes les perfections, dans la manière et dans l'extérieur : tout cela ne se trouvera jamais réuni.

— C'est difficile, il est vrai ; mais vous n'avez que dix-huit ans, ma chère enfant, il n'est pas encore temps de désespérer d'un tel bonheur. Vous venez de me tracer le portrait de votre père quand il m'offrit son cœur et sa main, et toujours il m'a paru aussi parfait. Pourquoi seriez-vous moins heureuse que votre mère ? puisse seulement votre félicité sur la terre être plus durable que la sienne.

Elles s'embrassèrent en versant des larmes, qui n'étaient pas sans douceur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV.

Table des matières

— Quel dommage, Elinor, dit Maria à sa sœur, qu'Edward n'ait aucun goût pour le dessin !

— Aucun goût pour le dessin ! pourquoi pensez-vous cela ? Il ne dessine pas lui-même, il est vrai ; mais il a le plus grand plaisir à voir de bons ouvrages en dessin et en peinture, et il sait les admirer. Je vous assure même qu'il a beaucoup de goût naturel pour cet art, quoiqu'il n'ait pas eu d'occasion de l'étudier. S'il l'avait entrepris, je crois qu'il aurait eu un vrai talent ; il se défie de son propre jugement en cela comme en toute autre chose, et ne se hasarde pas à donner son opinion, mais il a un sentiment intérieur de ce qui est beau, et un goût simple et sûr qui le dirige très-bien.

Elinor défendit son ami avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, et Maria craignant de l'avoir offensée, ne dit plus rien contre le goût naturel d'Edward, mais sans en avoir meilleure opinion. Cette froide approbation qu'il donnait aux talens, sans en avoir lui-même, était trop loin de cet enthousiasme, de ces ravissemens qui, dans son idée, étaient la marque certaine du goût : cependant en souriant en elle-même de l'aveugle présomption d'Elinor, elle lui en sut beaucoup de gré.

— J'espère, ma chère Maria, continua Elinor, que vous ne croyez pas vous-même qu'Edward manque de goût ou de sensibilité ? Toute votre conduite avec lui est si parfaitement amicale ; et je sais que si vous aviez cette opinion de lui, à peine pourriez-vous prendre sur vous d'être polie.

Maria ne sut que répondre : elle ne voulait pas blesser les sentimens de sa sœur, et dire ce qu'elle ne pensait pas lui était impossible. Après un instant de silence, elle lui dit : — Ne soyez pas offensée, chère Elinor, si mes éloges ne répondent pas exactement à l'idée que vous avez de son mérite ; j'ai moins d'occasion que vous de discerner toutes ses qualités, de connaître ses inclinations, ses goûts, de lire dans son cœur et dans son esprit ; mais je vous assure que j'ai la plus haute opinion de sa bonté, de sa raison, de son bon sens, et je pense que personne n'est plus digne que lui d'inspirer une sincère amitié.

En vérité, dit Elinor en souriant ; ses plus chers amis doivent être satisfaits de cet éloge, et je ne vois pas ce qu'on pourrait y ajouter.

Maria fut contente de ce que sa sœur était aussi vîte apaisée. Il est impossible, dit Elinor, lorsqu'on connaît Edward, lorsqu'on l'a entendu parler, de douter un instant de son jugement droit et de sa bonté ; ses excellens principes, son esprit même sont quelquefois voilés par son excessive timidité, qui le rend trop souvent silencieux. Vous, Maria, vous le connaissez assez pour rendre justice à ses solides vertus, mais *ses goûts*, *ses inclinations*, comme vous les appelez, je conviens que vous avez eu moins d'occasions que moi de les distinguer dans les premiers temps de notre malheur. Vous vous êtes consacrée entièrement à notre bonne mère ; pendant que vous étiez ensemble, je l'ai vu journellement, j'ai causé avec lui sur plusieurs sujets, j'ai étudié ses sentimens et entendu ses opinions sur différens objets de littérature et de goût, et je puis vous assurer que je ne hasarde point trop en vous disant qu'il a non-seulement beaucoup d'instruction, mais un sentiment naturel très-vif pour tout ce qui est digne d'admiration. Il a fait d'excellentes lectures avec beaucoup de plaisir et de discernement ; son imagination est vive, ses observations justes et correctes, et son goût délicat et pur. Son extérieur même gagne à être mieux connu. À la première vue, sa figure n'a rien de remarquable, à l'exception cependant de ses yeux qui sont très-beaux, et de la douceur de sa physionomie ; mais lorsqu'on le connaît mieux, on le juge bien différemment. Je vous assure qu'à présent il me paraît presque beau, ou je trouve au moins qu'il plaît mieux que s'il était beau. Qu'en dites-vous, Maria ?

— Je dis que je le trouverai bientôt plus que beau, si je ne le fais pas encore. Quand vous me direz, Elinor, de l'aimer comme un frère, et qu'il fera votre bonheur, je vous promets de ne plus lui trouver aucun défaut.

Elinor rougit beaucoup à cette déclaration, et fut fâchée contre elle-même de s'être trahie en parlant d'Edward avec trop de feu. Elle sentait bien à quel point il l'intéressait ; elle était persuadée que cet intérêt était réciproque, mais elle n'en avait pas cependant une conviction assez positive pour que les propos de Maria lui fussent agréables. Elle comprit fort bien les conjectures de sa mère et de sa sœur ; elle savait qu'avec elles tous leurs vœux étaient de l'espoir, et tout espoir certitude. Elinor avait à peine de l'espoir, et voulut saisir cette occasion de dire à Maria l'exacte vérité de sa situation. — Je ne prétends point vous nier, lui dit elle, en se remettant, quelle haute opinion j'ai de lui ; je l'estime, il m'intéresse, mais. — Estime, intérêt, interrompit vivement Maria, insensible Elinor !… ces expressions

sont dictées par un cœur glacé ; répétez ces froides paroles, et je vous quitte à l'instant.

Elinor ne put s'empêcher de rire. Excusez-moi, dit-elle, je n'ai pas je vous assure la moindre intention de vous chasser en vous parlant avec calme de mes sentimens. Croyez les si vous voulez plus forts que je ne l'avoue, et tels que son mérite, et le soupçon, l'espoir, si vous le voulez, de son affection pour moi, doivent me les inspirer, sans imprudence ou folie ; mais je vous prie de ne pas aller plus loin : je n'ai pas la moindre assurance de la nature de cette affection. Il y a des momens où son existence même me semble douteuse, et jusqu'à ce que les sentimens d'Edward me soient entièrement dévoilés, vous ne devez pas être surprise que j'évite de donner aux miens quelques encouragemens, d'en parler avec exagération, de leur donner un autre nom que celui *d'intérêt* et d'*estime*. J'avoue que j'ai peu ou même point de doute sur sa préférence ; mais il y a d'autres considérations à écouter ; il ne faut pas ne voir que son inclination et la mienne. Il est loin d'être indépendant. Je ne connais pas sa mère ; mais à en juger sur ce que dit Fanny, nous ne devons pas être disposées à la croire d'un caractère facile, et je suis bien trompée si Edward ne prévoit pas de sa part beaucoup de difficultés, s'il voulait épouser une femme qui n'eût ni rang ni fortune : et peut-être est-ce là la vraie cause de son silence.

Maria eut l'air très-étonnée en apprenant combien l'imagination de sa mère et la sienne propre étaient allées au-delà de la vérité. Réellement, s'écria t-elle, vous n'êtes pas engagés l'un à l'autre ? mais du moins cela ne peut tarder, et je trouve deux avantages à ce délai : je ne vous perdrai pas sitôt, et pendant ce temps-là Edward prendra plus de goût pour votre occupation favorite, la peinture, où vous réussissez si bien ; votre talent doit développer le sien. Oh ! s'il pouvait être assez stimulé par votre génie pour parvenir à dessiner lui-même : c'est cela qui serait indispensable à votre bonheur. Imaginez, Elinor, combien vous seriez heureuse. Occupés de même, à côté l'un de l'autre, comme ce serait délicieux. Elinor sourit. Il y aurait peut-être, dit-elle, jalousie de talens ; j'aime autant que mon mari n'ait pas les mêmes, et qu'il aime à me lire, par exemple, pendant que je dessinerais. Maria allait dire quelque chose sur la lecture insipide des vers de Cowper, mais elle s'arrêta à temps, et sortit de la chambre.

Elinor avait dit à sa sœur l'exacte vérité ; tout lui disait qu'Edward l'aimait, excepté lui-même. Ému, ravi à côté d'elle, suivant tous ses pas, tous ses mouvemens, écoutant chaque mot qu'elle prononçait ; cent fois elle

l’avait cru sur le point de lui faire l’aveu de son amour, mais cet aveu n’avait jamais été prononcé. Quelquefois elle le voyait tomber dans un tel abattement, qu’elle ne savait à quoi l’attribuer ; ce ne pouvait être à la crainte de n’être pas aimé : malgré sa prudence et sa retenue, Elinor était trop franche, trop sincère pour affecter une indifférence qui n’était pas dans son cœur ; elle lui témoignait assez d’intérêt pour le rassurer et lui laisser espérer d’obtenir un jour un sentiment plus tendre. Ce n’était donc pas la cause de sa tristesse ; elle en trouvait une plus naturelle dans la dépendance de sa situation, qui lui défendait de se livrer à un sentiment inutile. Elle savait que madame Ferrars n’avait jamais cherché à rendre sa maison agréable à son fils, ni à lui donner les moyens de s’établir ailleurs, et ne cessait de lui répéter qu’il devait chercher à augmenter sa fortune, et que la sienne était à cette condition. Il était donc impossible qu’Elinor fût tout-à-fait à son aise et qu’elle nourrît les mêmes espérances que sa mère et sa sœur ; et même plus ils se voyaient, plus elle doutait que l’attachement d’Edward fût de l’amour. Elle croyait ne voir en lui que les symptômes d’une tendre et simple amitié. Mais que ce fût *amour* ou *amitié*, c’était assez pour inquiéter madame John Dashwood, dès qu’elle s’en fut aperçue. Elle saisit la première occasion de parler devant sa belle-mère des grandes espérances de son frère qui était soumis aux volontés d’une mère, des projets que celle-ci formait pour la réputation de ses fils, et du danger extrême que courrait une jeune personne qui chercherait à attirer l’un d’eux dans quelque piège, et qui serait un obstacle aux vastes projets de leur mère. Madame Dashwood ne put ni feindre de ne pas l’entendre, ni l’entendre avec calme ; elle répondit avec orgueil et dignité et quitta la chambre à l’instant, bien décidée à quitter aussi immédiatement une maison où sa chère Elinor était exposée à de telles insinuations, où l’on ne sentait pas tout ce qu’elle valait.

Elle allait en parler à ses filles et prendre ses mesures pour leur prompt départ, sans savoir où aller, lorsqu’elle reçut par la poste, une lettre qui contenait une proposition arrivée fort-à-propos pour la tirer de peine : c’était l’offre d’une petite maison qu’on lui cédait à un prix très modéré, et qui appartenait à un de ses parens, un baronnet, sir Georges Middleton, qui demeurait dans le Devonshire. La lettre était du baronnet lui-même, écrite avec la plus cordiale amitié. Il avait appris, disait-il, que ses cousines cherchaient une demeure simple et petite ; celle qu’il leur offrait n’était précisément qu’une *chaumière* ; mais si elles voulaient l’accepter, il

l’arrangerait de manière qu’elle fut agréable et commode à habiter. Il pressait vivement madame Dashwood, après lui avoir donné une légère description de la maison et des environs, de venir avec ses filles à Barton-Park, où il résidait ; que là elles pourraient juger si la *chaumière* de Barton pouvait leur convenir et décideraient les réparations nécessaires. Il paraissait désirer vivement de les arranger dans son voisinage ; et son style amical et franc, plut extrêmement à madame Dashwood, qui n’avait pas soutenu de relation avec ce parent éloigné qui la traitait avec tant d’obligeance, pendant qu’elle souffrait de la froideur et de l’insensibilité d’une parente bien plus proche.

Elle n’eut pas besoin de beaucoup de temps pour délibérer ; sa résolution fut prise avant que la lettre fût achevée. La situation de Barton, et la grande distance de Devonshire à Sussex, qui la veille encore aurait été un motif de refus, fut alors sa recommandation principale. Quitter le voisinage de Norland n’était plus un malheur ; c’était une bénédiction, et plus elle serait loin de sa méchante belle-fille, plus elle serait heureuse.

Elle annonçait donc sans différer à sir Georges Middleton, toute sa reconnaissance de ses bontés et sa prompte acceptation ; elle se hâta ensuite d’aller lire les deux lettres à ses filles, pour avoir leur approbation, avant d’envoyer sa réponse. Elinor avait toujours pensé qu’il serait plus prudent de s’établir à quelque distance de Norland ; elle fut donc loin de s’opposer au désir de sa mère d’aller en Devonshire. La simplicité de leur demeure, le peu d’argent qu’elle leur coûterait, le voisinage et la protection d’un bon parent, tout allait à merveille suivant les désirs de sa raison. Son cœur aurait voulu peut-être que la distance eût été moins grande, mais Elinor lui imposa silence, donna son plein consentement, et prépara tout pour leur prompt départ.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V.

Table des matières

À peine la réponse fut partie, que madame Dashwood voulut se donner le plaisir d'annoncer à son beau-fils, et surtout à Fanny, qu'elle était pourvue d'une demeure, et qu'elles ne les incommoderaient que peu de jours encore pendant qu'on préparait leur habitation. Fanny ne dit rien, son mari exprima seulement qu'il espérait que ce ne serait pas loin de Norland. Madame Dashwood répondit avec l'air du plaisir que c'était en Devonshire. Edward qui était présent, et déjà fort triste et silencieux, s'écria vivement avec l'expression de la surprise et du chagrin : En Devonshire, est-il possible ! si loin d'ici ! et dans quelle partie du Devonshire ? Elle expliqua la situation : Barton-Park, dit-elle, est à quatre milles de la ville d'Exeter, et la maison que mon cousin nous offre touche presque à la sienne ; ce n'est, dit-il, qu'une *chaumière* qu'il arrangera commodément pour nous ! J'espère que nos vrais amis ne dédaigneront pas de venir nous voir ; et quelque petite que soit notre demeure, il y aura toujours place pour ceux qui ne trouveront pas que la course soit trop longue. Elle conclut en invitant poliment M. et madame John Dashwood à la visiter à Barton, et demanda la même chose à Edward d'une manière plus pressante et plus amicale. Malgré son dernier entretien avec madame John Dashwood qui l'avait décidée à quitter Norland, son espoir du mariage de sa fille aînée avec Edward n'avait pas du tout diminué. Elle croyait que l'amour du jeune homme et le mérite d'Elinor applaniraient tous les obstacles, et elle était bien aise de montrer à sa belle-fille, en invitant son frère, que tout ce qu'elle avait dit là-dessus n'avait pas eu le moindre effet ; mais elle attendait encore celui de la promesse de John à son père, et le beau présent qu'il destinait sans doute à ses sœurs. Elle attendit en vain, il fallut se contenter de complimens très-polis sur le regret d'être autant séparé d'elles, et sur ce que cette grande distance le privait même du plaisir de leur être utile pour le transport de leurs meubles et de leurs coffres : tout cela devait aller par eau. Madame John Dashwood eut le chagrin de voir partir pour Barton les porcelaines et la vaisselle qu'elle avait enviées. Cependant ses belles-sœurs prièrent leur mère de lui laisser le beau déjeûner, qu'elle louait outre mesure, et qu'elle accepta comme quelque chose qui lui serait dû. Elle

soupira encore à chaque objet de valeur qu'elle voyait empaqueter. « Il est bien dur, pensait-elle, que des personnes dont le revenu est si inférieur au mien aient une maison aussi bien fournie que la mienne. Le piano-forte de Maria, qui était de la première force sur cet instrument, était beaucoup meilleur et plus beau que le sien ; elle en fit la remarque avec aigreur, et aurait volontiers accepté un échange, qui ne lui fut pas proposé. Il n'y eut que les livres d'études qu'elle vit partir sans regret ; elle en faisait peu d'usage, et son mari avait une belle bibliothèque, où il permit à ses sœurs de prendre quelques ouvrages favoris qui leur manquaient : ce fut tout ce qu'elles eurent de lui, avec une légère invitation de différer leur départ autant que cela leur conviendrait. J'ai promis à mon père, dit-il avec quelque embarras, de vous aider dans toutes les occasions, et je veux tenir ma promesse ; ainsi vous pouvez rester chez moi jusqu'à ce que tout soit prêt à Barton pour vous recevoir. Alors seulement madame Dashwood comprit qu'elle n'avait plus rien à en attendre. Il lui offrit encore de lui acheter (très-bon marché) les chevaux et le carosse que son mari lui avait laissés et qui, dit-il, ne seraient plus à son usage, puisque sans doute elle n'aurait point d'équipage. Madame Dashwood aurait voulu pouvoir lui dire qu'à son âge elle pouvait encore moins s'en passer, et qu'elle voulait l'emmener ; mais la prudente Elinor lui fit sentir qu'un équipage consumerait la moitié au moins de leur revenu, et ne convenait guère dans une simple petite demeure. Elle céda, ainsi que pour le nombre de leurs domestiques, qui fut fixé à trois femmes et un valet-de-chambre, qu'elles choisirent parmi leurs anciens serviteurs, qui tous auraient voulu les suivre. Le laquais et une des femmes furent envoyés avec les effets pour préparer la maison à recevoir leur maîtresse.

Comme lady Middleton était entièrement inconnue à madame Dashwood, elle préféra d'aller directement s'établir à la chaumière, plutôt que d'être en visite au château de Barton-Parke. Il lui tardait à présent d'être chez elle ; elle ne voulait plus avoir d'obligation à personne pour son entretien ; elle se voyait en perspective heureuse, tranquille, n'entendant plus aucun propos désagréable, et ne regrettait plus aucune de ces jouissances de luxe. Comment aurait-elle envié quelque chose à son beau-fils, il ne cessait de se plaindre des dépenses excessives que lui coûtait à présent l'entretien d'une grande maison, d'un nombreux domestique : un homme riche, répétait-il, est condamné d'avoir sans cesse sa bourse à la

main, et c’est très-désagréable. Pauvre John ! disait madame Dashwood, il semble avoir bien plus d’envie d’augmenter son argent que d’en donner.

Le jour de leur départ arriva enfin, et quoique bien aise à quelques égards de s’éloigner de Norland, bien des larmes furent versées en le quittant. Cher, cher Norland, disait Maria en se promenant seule la veille de son départ sur le boulingrin devant la maison, demeure si long-temps celle du bonheur quand cesserai-je de vous regretter ? quand apprendrai-je à me trouver bien ailleurs ? Hélas ! mes pieds ne fouleront plus ce gazon, mes yeux ne verront plus cette contrée où j’étais autrefois si heureuse ! Et vous beaux arbres, je ne verrai plus le balancement de votre feuillage, je ne me reposerai plus sous votre bienfaisant ombrage : je pars, je vous quitte, et ici tout restera de même, aucune feuille ne séchera par mon absence, aucun oiseau n’interrompra son chant ; que vous importe qui vous voie, qui vous entende. Désormais personne, non personne au monde ne vous verra, ne vous entendra avec autant de plaisir que moi. Ainsi Maria excitait elle-même sa sensibilité et son chagrin, et versait des larmes amères sur tout ce qu’elle laissait, pendant qu’Elinor, qui regrettait bien autre chose que des arbres et des oiseaux, s’efforçait de surmonter, ou du moins de cacher ses regrets pour ne pas affliger sa mère.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI.

Table des matières

La première partie de leur voyage se passa dans une disposition mélancolique qui leur convenait trop bien pour être un sentiment pénible ; mais en avançant dans la contrée qu'elles devaient habiter, un intérêt, une curiosité bien naturelle surmonta leur tristesse, et la vue de la charmante vallée de Barton, la changea presque en gaîté. C'est un pays cultivé, agréable, bien boisé, et riche en beaux pâturages. Après l'avoir traversé pendant un mille, elles arrivèrent à leur maison : une petite cour gazonnée la séparait du chemin ; une jolie porte à clair-voie en fermait l'entrée. La maison, à laquelle sir Georges avait donné le nom trop modeste de *Chaumière*, n'était ni grande ni ornée, mais commode et bien arrangée ; le bâtiment régulier, le toît point couvert en chaume, mais en belle ardoise ; les contrevents n'étaient pas peints en vert, ni les murailles couvertes de chèvrefeuille ; elle avait plutôt l'air d'une jolie ferme ou petite maison de campagne. Une allée au rez-de-chaussée traversait la maison, et conduisait de la cour au jardin. De chaque côté de l'entrée il y avait deux chambres environ de seize pieds en carré, et derrière se trouvaient la cuisine et les escaliers ; quatre chambres à coucher et deux cabinets dans le haut formaient le reste de la maison : elle était bâtie depuis peu d'années, et très-propre. En comparaison de l'immense château de Norland, c'était sans doute une chétive demeure ; mais si ce souvenir fit couler quelques larmes, elles furent bientôt séchées. En entrant dans la maison, chacune d'elles s'efforça de paraître heureuse et contente, et bientôt elles le furent en effet ; la joie avec laquelle leurs bons domestiques les reçurent, en les félicitant de leur heureuse arrivée dans cette jolie habitation, dont ils étaient enchantés, se communiqua à leur cœur. Au grand château de Norland ils étaient confondus dans le nombre des serviteurs ; dans cette petite maison, plus rapprochés de leurs maîtresses, ils devenaient presque des amis. La saison aussi contribuait à égayer leur établissement, on était au commencement de septembre, le temps était beau et serein, ce qui n'est point indifférent. Un beau jour, un ciel pur et sans nuage répandent un charme de plus sur les objets qu'on voit pour la première fois ; on reçoit d'abord une impression favorable qui ne s'efface plus dans la suite.

La situation de la maison était charmante, des collines s'élevaient immédiatement derrière et la garantissaient du vent du nord ; des deux côtés s'étendaient des plaines, les unes ouvertes et cultivées, d'autres boisées. Le beau village de Barton était situé sur une de ces collines, et faisait une vue très agréable des fenêtres de la maison ; au devant elle était plus étendue et commandait la vallée entière, et même la contrée adjacente. Les collines rapprochées de la chaumière terminaient le vallon dans cette direction ; mais sous un autre nom il s'étendait au-delà et se laissait apercevoir entre les deux pentes des collines les plus escarpées, ce qui formait en face de la chaumière un point de vue enchanteur.

Madame Dashwood fut d'abord très satisfaite de la maison sous tous les rapports ; ce qui manquait même à quelqu'un accoutumé à plus de grandeur et d'élégance, était pour elle une source de jouissances. Un de ses plus grands plaisirs était d'augmenter et d'embellir ses demeures ; comme dans ce moment elle venait de vendre son équipage et quelques meubles de trop, elle avait de l'argent tout prêt pour suppléer à ce qui pouvait manquer aux appartemens. Pour la maison elle-même (disait-elle) il est sûr qu'elle est trop petite pour notre famille ; mais nous tâcherons de nous y arranger pour le moment ; la saison est trop avancée pour rien entreprendre. Mais si j'ai assez d'argent au printemps, et j'ose répondre que j'en aurai, nous pourrons alors penser à bâtir : ces chambres ne sont, ni l'une ni l'autre, assez grandes pour y rassembler tous les amis qui viendront chez moi, comme je l'espère ; mais j'ai dans l'esprit de réunir ce passage, et même une partie de l'une des chambres avec l'autre, pour avoir un joli salon. Le reste servira d'antichambre en ajoutant une aîle à la maison ; on aurait de plus dans le bas un petit salon lorsqu'on n'est qu'en famille : au-dessus une chambre à coucher, une de domestique dans la mansarde, et nous aurons alors une charmante petite maison. Il serait à souhaiter aussi que l'escalier fût plus beau, mais on ne peut pas tout avoir, quoique je suppose qu'il ne serait pas difficile de l'élargir. Enfin nous verrons ce que j'aurai devant moi au printemps, et je m'arrangerai en conséquence pour mon plan.

En attendant que ces réparations pussent se faire, sur un revenu de cinq cents pièces par une femme qui n'en avait jamais économisé une en sa vie, elles furent assez sages pour se contenter de la maison telle qu'elle était. Elinor laissa sa mère s'amuser de ses projets, et, sans la contredire, se promit bien qu'ils ne seraient pas exécutés. Chacune d'elles se mit à s'arranger de son mieux ; leurs livres et leurs jolis meubles furent placés de

la manière la plus commode pour en jouir à chaque instant. Le bon piano de Maria dans la chambre de réunion qui prit le nom de salon, et les beaux dessins d'Elinor en ornèrent les murs recouverts d'un simple papier uni avec une jolie bordure. Elles étaient au milieu de cette occupation, lorsqu'elles furent interrompues par la visite du propriétaire, sir Georges Middleton, qui venait leur souhaiter la bienvenue, et leur offrir tout ce qui pourrait leur être utile dans les premiers momens ; tout ce qu'il y avait dans sa maison et dans ses jardins était à leur service. Il connaissait déjà madame Dashwood, lui ayant précédemment fait une visite à Stanhill, mais il y avait trop long-temps pour que ses jeunes cousines pussent se rappeler de lui. C'était un homme d'environ quarante ans, d'une belle et bonne figure ; la joie et la santé respiraient sur sa physionomie ; sa manière franche et amicale ressemblait au style de ses lettres. L'arrivée de ses parentes paraissait lui causer la plus grande satisfaction, et leur félicité lui donner une réelle sollicitude. Il exprima avec une extrême cordialité son désir de vivre ensemble en bons voisins, amis et parens, et les pressa si instamment de venir diner tous les jours chez lui jusqu'à ce que leur établissement fût formé, que quoiqu'il insistât un peu au-delà de la politesse, elles ne purent en être offensées ni s'y refuser.

Sa bonté n'était pas seulement en paroles, car une heure après les avoir laissées, elles reçurent un panier plein de beaux fruits et de bons légumes, lequel fut suivi avant la fin du jour d'un présent de gibier. Il insista aussi pour faire chercher ou envoyer leurs lettres à la poste avec les siennes, et leur faire passer chaque jour les papiers nouvelles.

Lady Middleton avait envoyé par son mari un message fort poli : son intention, disait-elle, était de les voir dès qu'elle serait sûre de ne pas les embarrasser ; et comme la réponse tout aussi polie témoignait l'impatience de faire sa connaissance, Milady fit son introduction à *Barton-Chaumière*, le jour suivant.

Madame Dashwood et ses filles avaient en effet assez de curiosité de voir une personne qui aurait autant d'influence sur leur agrément journalier, et la première apparence leur fut on ne peut plus favorable. Lady Middleton n'avait que vingt-six ou vingt-sept ans ; elle était belle, ses traits réguliers, sa figure gracieuse, sa taille élégante et élancée ; et son maintien plein de grâce prévenait d'abord extrêmement ; elle avait toute la mesure et l'élégance dont sir Georges était dépourvu, mais on regrettait bientôt qu'elle n'eût pas un peu de sa franchise. Sa visite fut assez longue pour diminuer

peu à peu l’admiration que son premier abord avait excitée. Elle était sans doute parfaitement bien élevée, mais froide, réservée, sans aucun mouvement, et sa conversation, en très bons termes et très soignée, était aussi très insipide, et n’allait pas au-delà des lieux communs.

L’entretien cependant se soutint assez bien, grâce au babil non interrompu de sir Georges, et au soin que lady Middleton avait eu d’amener son fils aîné, un beau petit garçon de six ans, qui dans un pareil cas est un sujet inépuisable, lorsqu’on n’en a pas d’autre à traiter. On s’informe de son âge, de son nom, on admire sa beauté, on le trouve grand ou petit pour son âge, on lui fait des questions auxquelles sa mère répond pour lui, pendant que l’enfant penché sur elle, chiffonne sa robe, baisse sa tête et ne dit mot, à la grande surprise de sa maman, qui s’étonne de sa timidité en compagnie, et raconte comme il est bruyant à la maison et toutes ses gentillesses. Dans les visites de cérémonie, un enfant devrait être de la partie, comme une provision de discours. Dans celle-ci dix minutes au moins furent employées à déterminer si le petit ressemblait à son père ou à sa mère, en quoi il leur ressemblait : chacun était d’un avis différent, ce qui anima encore l’entretien.

Elles eurent bientôt l’occasion de discuter sur les autres enfans, milady en avait quatre, et sir Georges ne voulut pas partir sans avoir leur promesse positive de dîner au parc le lendemain.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII.

Table des matières

Barton-Park était tout au plus à un demi mille de la *Chaumière* ; les quatre dames avaient passé très près en traversant la vallée ; mais une colline l'avait dérobé à leur vue. Le bâtiment était grand et beau, et tel que doit l'être la demeure d'un riche gentilhomme qui fait un bel usage de sa fortune, et qui reçoit chez lui avec hospitalité et avec élégance : la première regardait le baronnet, et la seconde sa femme. Sir Georges tenait à avoir toujours sa maison remplie de ses amis et de ses connaissances ; et lady Middleton à ce que sa maison fût citée comme celle de tout le comté qui était montée sur le meilleur ton. La société leur était nécessaire à tous deux, quoique leur manière de recevoir fût très différente ; ils avaient cependant un grand rapport dans le manque total de talens et de moyens pour employer leur temps dans la retraite. Sir Georges n'était qu'un bon vivant et un habile chasseur, et sa femme une belle dame et une mère faible, sans autre occupation que d'arranger avec élégance ses chambres et sa personne, et de gâter ses enfans d'un bout de l'année à l'autre. Les plaisirs de sir Georges étaient plus variés : tantôt il chassait le renard ; tantôt il tuait du gibier pour sa table et celle de ses amis ; tantôt il recevait du monde chez lui ; tantôt il allait en chercher ailleurs. Jamais ils n'étaient seuls en famille, et ce mouvement continuel du grand monde avait l'avantage d'entretenir la bonne humeur du mari, de développer les talens de la femme pour une bonne tenue de maison, et de cacher leur ignorance et le rétrécissement de leurs idées. Lady Middleton était contente au possible lorsqu'on vantait l'ordonnance de sa table, la recherche de ses meubles, et la jolie figure de ses enfans ; elle ne demandait pas d'autre jouissance. Il fallait de plus à sir Georges que la compagnie qu'il rassemblait s'amusât beaucoup, ou du moins en eût l'air ; plus son salon était rempli de jeunes gens bien gais, plus on y faisait de bruit, plus il était content. C'était une bénédiction pour toute la jeunesse du voisinage, à laquelle il ne cessait de donner et de procurer des plaisirs. Pendant l'été il arrangeait continuellement de charmantes parties de campagne, des haltes de chasse dans ses bois, des promenades nombreuses à cheval, en phaëton, et dès que l'hiver arrivait, les bals étaient assez fréquens chez lui pour satisfaire les danseurs les plus intrépides, à la

tête desquels il était encore avec l'ardeur et la gaîté de vingt ans. L'arrivée d'une nouvelle famille dans les environs lui causait toujours une grande joie, s'il y avait surtout des jeunes gens en âge d'augmenter le nombre de ses convives, en sorte qu'il fut enchanté sous tous les rapports des nouveaux habitans de sa jolie chaumière. Trois charmantes jeunes filles, simples, naturelles, n'ayant aucune prétention, aucune affectation ; une mère bonne, indulgente, qui n'avait pas de plus grands plaisirs que ceux de ses enfans : c'était vraiment une acquisition précieuse. Elles avaient encore pour lui un mérite de plus, celui d'avoir été malheureuses par le changement subit de leur situation. Son bon cœur trouvait une satisfaction réelle en établissant ses cousines près de lui, et en leur rendant la vie assez douce pour quelles n'eussent aucun regret de leur opulence passée. Elles auront, pensait-il, une aussi bonne table et plus d'amusement qu'elles n'en avaient dans leur grand château pendant la vie de leur oncle, et sans doute elles trouveront qu'un joyeux cousin vaut encore mieux.

Dès qu'il les vit de sa fenêtre arriver à Barton-Park, il courut au-devant d'elles pour les introduire dans sa demeure, où il les reçut avec sa bonhomie et sa gaîté ordinaires, en leur disant qu'il espérait qu'elles y viendraient presque tous les jours. « Je n'ai qu'un chagrin, leur dit-il, en les conduisant au salon, c'est de ne pas avoir pu donner de jeunesse aujourd'hui à mes petites cousines ; on aurait pu danser un peu dans la soirée, et à votre âge cela fait toujours plaisir. J'ai couru ce matin chez plusieurs de mes voisins dans l'espoir d'avoir un nombreux rassemblement, et mon malheur a voulu qu'ils fussent tous engagés ; vous voudrez bien m'excuser cette fois, cela n'arrivera plus je vous le promets. Vous trouverez donc seulement aujourd'hui un gentilhomme de mes intimes amis, qui passe quelque temps au Parc, mais qui n'est malheureusement ni bien jeune, ni bien gai. J'ai vu le moment où nous n'aurions absolument que lui, heureusement madame Jennings, la mère de ma femme est arrivée il y a une heure pour passer quelque temps avec nous, et celle-là est aussi gaie, aussi animée, aussi agréable que si elle n'avait que dix-huit ans. Ainsi j'espère que mes jeunes cousines ne s'ennuieront pas trop. Madame Dashwood trouvera là une bonne maman avec qui elle pourra s'entretenir, et demain tout ira mieux et nous serons plus nombreux. » Elles l'assurèrent toutes les trois qu'elles étaient enchantées qu'il n'y eût pas plus de monde, et qu'elles n'en désiraient pas davantage.

Madame Jennings, la mère de lady Middleton, était une femme entre deux âges, avec assez d'embonpoint, aussi gaie que son gendre, parlant beaucoup, et ayant l'air si contente, si heureuse, si amicale, qu'on était d'abord avec elle aussi à son aise qu'avec une ancienne connaissance ; sa manière était un peu commune, et contrastait plaisamment avec celle de sa fille. Elle se mit d'abord sur le ton de la plaisanterie avec les jeunes Dashwood ; elle leur parla d'amour, de mariage, leur demanda si elles avaient laissé leur cœur à Sussex, et prétendait les avoir vues rougir.

Maria souffrait pour sa sœur, et la regardait de manière à l'embarrasser beaucoup plus que les railleries de madame Jennings.

Le colonel Brandon, l'ami de sir Georges, ne lui ressemblait pas plus que lady Middleton ne ressemblait à sa mère. Il était grave et silencieux ; sa figure n'avait rien de déplaisant, malgré l'opinion de Maria, qui lui trouvait, disait-elle, toute la mine d'un vieux célibataire ; il n'avait cependant que trente-cinq ans, mais c'est être vieux en effet pour une fille de dix-huit ans. D'ailleurs le soleil de l'Inde, où il avait séjourné long-temps et fait la guerre, avait bruni son teint, ce qui avec sa gravité lui donnait l'air plus âgé. Mais sans être beau, sa physionomie avait quelque chose de sensible, qui le rendait intéressant, et toute sa manière avait de la noblesse. Il plut beaucoup à Elinor, quoiqu'il fît peu d'attention à elle, et qu'il regardât souvent Maria, dont la figure était en effet plus frappante. Il parla fort peu, mais son silence même et sa gravité étaient plus agréables aux dames Dashwood, que les plaisanteries un peu trop familières de madame Jennings, la joie un peu trop bruyante de son gendre, et la froide insipidité de lady Middleton, qui n'était occupée que du service de sa table. Ses idées prirent un instant un autre cours par l'entrée bruyante de ses quatre enfans, qui se jetèrent tous à-la-fois sur elle, déchirèrent sa robe, se disputèrent, pleurèrent, firent un tapage affreux, et occupèrent à eux seuls la compagnie pendant le temps qu'ils en firent partie. À défaut d'autres amusemens, leur père joua avec eux, et l'on n'eut un peu de repos que lorsque l'heure de leur coucher arriva.

Dans la soirée on découvrit que Maria était musicienne et on la pria de se mettre au piano ; l'instrument fut ouvert, et chacun l'entoura en préparant d'avance ses éloges. On la pria de chanter, ce qu'elle fit très-bien, et à la requête de sir Georges, elle chanta à livre ouvert un épithalame dont on avait composé la musique et les paroles pour son mariage, et qui depuis lors était resté dans la même position sur le piano. Lady Middleton raconta que le jour de ses noces, elle avait donné un beau concert très bien exécuté ; sa

mère ajouta qu’elle avait beaucoup de talent, et que c’était grand dommage qu’elle l’eût négligé. Lady Middleton répondit d’un ton glacé, qu’elle aimait la musique avec passion, mais qu’une maîtresse de maison, une mère de famille, n’avait plus un seul moment à y donner.

Le jeu de Maria fut extrêmement applaudi, mais sir Georges exprimait son admiration si haut et frappait si fort des mains, même pendant le chant, qu’à peine on pouvait l’entendre. Lady Middleton lui imposait silence, s’étonnait qu’on pût dire un mot quand on entendait une musique aussi délicieuse qui captivait toute son attention et demandait ensuite à Maria un air qu’elle venait de finir, sans que lady Middleton l’eût remarqué. Madame Jennings aussi fut très-vive dans ses applaudissemens ; mais on voyait que sans s’y entendre du tout elle était vraiment amusée et contente et qu’elle voulait encourager la jeune musicienne. Le colonel Brandon seul fit peu d’éloges, mais il avait l’air ému et touché. Maria le remarqua au son de sa voix, lorsqu’il lui fit un léger compliment, et lui en sut plus de gré que s’il avait exprimé, comme les autres, un ravissement exagéré et sans goût ni connaissance de l’art. Elle vit qu’il aimait réellement la musique pour la musique elle-même, et s’il n’y mettait pas l’enthousiasme qui pouvait répondre au sien, elle n’en accusa que son âge. Il sent encore, disait-elle à sa sœur, le charme d’une bonne musique, mais il n’en est plus transporté comme on l’est dans la jeunesse ; et c’est tout simple, on se calme avec les années, et moi-même si j’arrive une fois à trente cinq ans, je deviendrai peut-être plus raisonnable, mais il y a encore bien du temps jusqu’à ce que j’aie atteint et l’âge et la froideur du bon colonel Brandon.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VIII.

Table des matières

Madame Jennings était veuve d'un homme qui avait fait une grande fortune dans le commerce ; elle en avait eu un ample douaire, et deux filles riches et jolies, qui furent bientôt mariées. Elle venait de marier la cadette depuis quelques mois, et n'avait plus rien à faire que de marier le reste du monde : car selon elle, il n'y avait de bonheur sur la terre que dans un bon mariage. D'après cette opinion, et la bonté de son cœur, elle n'était occupée qu'à projeter des noces entre les jeunes gens de sa connaissance ; elle y mettait un zèle et une activité extrêmes, et faisait tout ce qui dépendait d'elle, pour amener, disait-elle, les *choses à bien*. Elle avait une habileté remarquable pour découvrir les attachemens réciproques, même avant ceux qui devaient les éprouver ; elle avait plus d'une fois pris la rougeur de la vanité pour celle de l'amour, en disant à l'oreille d'une jeune personne, que monsieur un tel, avait une ardente passion pour elle, qu'elle en était sûre, etc., etc. Le jour même de son arrivée, en suivant les regards du colonel Brandon, et en l'examinant pendant que Maria chantait, elle eut le prompt discernement de découvrir qu'il en était passionnément amoureux. Le second jour la confirma dans cette idée. Il ne lui parlait point et la regardait souvent ; signe certain d'amour : il ne louait pas son chant, mais il écoutait avec attention ; signe d'amour. Une fois elle avait entendu un soupir étouffé, elle en était sûre, et alors il n'y eut plus le moindre doute. Ce sera, dit-elle, un charmant mariage des deux côtés, car il est riche et elle est belle. Depuis que madame Jennings avait appris à connaître le colonel chez son gendre, elle avait un vif désir de le marier, et dès qu'elle voyait une jeune fille, elle avait envie de lui procurer un bon mari. Elle trouvait ici une double jouissance, pour elle-même dans le plaisir de railler le colonel quand il était au Park, et Maria quand elle allait à la chaumière. Le colonel répondait peu de chose, peut-être était-il flatté, peut-être indifférent ; mais Maria ne comprit pas d'abord ce que madame Jennings voulait dire, et quand enfin cette dernière se fut expliquée plus clairement, elle ne savait si elle devait rire de cette absurdité ou se mettre en colère de ce qui lui paraissait une impertinence, non pas pour elle ; il lui était assez égal d'avoir fait ou non la conquête du vieux colonel : mais elle trouvait mauvais qu'on

ne respectât pas son âge, et croyait que les railleries de madame Jennings ne pouvaient porter que sur lui. Ce n'est peut-être pas la faute de ce bon colonel s'il n'est pas marié, disait-elle à sa mère et à sa sœur, et c'est bien mal à madame Jennings de se moquer ainsi de lui.

Madame Dashwood qui n'avait que cinq ans de plus que le colonel, ne le trouvait pas aussi vieux qu'il le paraissait à la jeune imagination de sa fille ; elle voulut justifier au moins madame Jennings de l'intention de jeter du ridicule sur son âge.

— Mais au moins, maman, dit Maria, vous ne pouvez nier l'absurdité de cette accusation, et si ce n'est pas méchanceté, c'est du moins profonde bêtise. Le colonel Brandon est peut-être un peu moins âgé que madame Jennings, mais il est assez vieux pour être mon père ; et même en supposant qu'un homme puisse encore être amoureux à son âge, ce n'est du moins pas le colonel qui a l'air si grave, si sérieux, et qui sent déjà les infirmités de la vieillesse.

— Les infirmités ! s'écria Elinor ! où prenez-vous cela, Maria ? le colonel Brandon infirme ! Je peux aisément supposer qu'il vous paraisse plus vieux qu'à ma mère, mais non pas que vous le trouviez infirme ; il a l'air de la meilleure santé.

— Ne l'avez-vous pas entendu se plaindre hier de rhumatisme ? N'est-ce pas la maladie la plus commune aux vieillards ? N'a-t-il pas dit qu'il voulait mettre une veste de flanelle ? et la flanelle ne vous présente-t-elle pas l'idée de la vieillesse et de tous les maux qui en sont la suite ? Pour moi, je le vois d'abord avec la veste de flanelle, la crampe, la goutte, les douleurs, le rhumatisme, et tout ce qui s'en suit.

— S'il s'était plaint d'un violent accès de fièvre, Maria, vous auriez trouvé au contraire que cela lui aurait ôté bien des années. Convenez qu'il y a quelque chose de très-intéressant dans un accès de fièvre ? Ces yeux brillans, ces joues colorées, ce mouvement accéléré du pouls vous plairaient beaucoup plus qu'un léger rhumatisme à l'épaule, dont le colonel se plaignait hier par un jour froid et humide.

Maria sourit d'abord de ce badinage, puis tomba dans la rêverie ; un instant après elle demanda à sa sœur un livre que celle-ci avait dans sa chambre. Elinor sortit pour aller le chercher ; dès qu'elle fut dehors, Maria s'approcha vivement de sa mère. J'ai pris ce prétexte de renvoyer Elinor, lui dit-elle, pour vous parler d'une crainte qui m'a saisie tout-à-coup quand elle a parlé de fièvre. Je suis sûre qu'Edward Ferrars est très-malade, ne le

pensez-vous pas aussi ? Voici quinze jours que nous sommes ici, et il n'y a pas encore paru : rien autre chose qu'une maladie sérieuse ne peut expliquer ce retard. Qu'est-ce qui pourrait le retenir à Norland quand Elinor est ici ? Je ne comprends pas qu'elle ne soit pas aussi malade d'inquiétude.

— Aviez-vous donc quelque idée qu'il dût venir aussitôt, répondit madame Dashwood ? Je ne le croyais pas, bien au contraire ; si j'avais eu sur lui quelque inquiétude, ç'aurait été plutôt en me rappelant qu'il n'avait pas eu beaucoup d'empressement à accepter mon invitation quand je le priai de venir nous voir. Est-ce donc qu'Elinor l'attendait déjà ?

— Nous n'en avons point parlé, maman, mais il me semble que cela va sans dire.

— Moi, je crois, ma fille, que vous vous trompez ; je lui parlai hier de quelques petites réparations à faire à la chambre destinée aux visiteurs ; elle observa que rien ne pressait, et que de long-temps cette chambre ne serait occupée.

— C'est bien singulier, dit Maria ! Quelle peut être leur idée ! au reste toute leur conduite est inexplicable d'un bout à l'autre. Si vous aviez vu la froideur de leur dernier adieu, si vous aviez entendu comme leur entretien était simple et presque languissant la dernière soirée. Edward ne mit aucune distinction dans ses adieux entre Elinor et moi ; c'étaient pour toutes deux les bons souhaits d'un frère affectionné, et rien, rien de plus pour elle. Quelquefois je les laissais exprès, croyant peut-être qu'ils étaient gênés par ma présence ; eh bien ! croiriez-vous qu'il restât près d'elle ? Il sortait avec moi, ou immédiatement après. Et Elinor ! elle ne pleurait pas même autant que moi en quittant Norland, et actuellement elle a tout-à-fait l'air consolée. La voit-on abattue, mélancolique ? Cherche-t-elle à éviter la société ? Parait-elle seulement distraite ou rêveuse ? Non, maman, je ne sais plus qu'en penser, elle déroute toutes mes notions sur l'amour.

— Et les miennes aussi, dit madame Dashwood ; mais Elinor est si sage, si raisonnable, que nous ne pouvons pas nous permettre de la condamner.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX.

Table des matières

La famille Dashwood était actuellement tout-à fait établie à Barton, et s’y trouvait mieux de jour en jour. Leur habitation simple et commode, leur petit jardin, tout ce qui les entourait leur était devenu familier ; et leurs occupations journalières, qui avaient tant d’attrait pour ces jeunes personnes à Norland, avant la mort de leur bon père, et qui depuis ce triste événement avaient perdu plus de la moitié de leur charme, se retrouvaient en entier dans cette demeure. Elles n’éprouvaient que des sentimens doux et consolans, et la mère et les trois filles ne cessaient de se féliciter de leur changement de demeure. Sir Georges Middleton venait les visiter tous les matins, et n’ayant pas l’habitude de voir sa femme occupée à rien d’agréable ou d’utile, il ne pouvait assez s’étonner de les trouver toujours à travailler ou à étudier. Elles n’avaient presque pas d’autres visites que la sienne ; car malgré ses sollicitations réitérées de leur faire faire connaissance avec tout son voisinage, en leur disant que son équipage serait toujours à leur service, l’esprit indépendant de madame Dashwood s’y était absolument refusé, et l’avait emporté même sur son désir de l’amusement de ses filles. Elle déclara positivement qu’elle ne verrait que les personnes chez qui elle pourrait aller à pied en se promenant. Le nombre de celles-là était fort borné, et même la maison la plus rapprochée de la chaumière, après le park, ne leur offrait pas de ressource de société. Dans une de leurs excursions du matin, les jeunes filles avaient découvert, environ à un mille et demi de la chaumière, dans l’étroite et charmante vallée d’Altenham, qui suivait celle de Barton, un ancien et respectable château, qui en leur rappelant celui de Norland, intéressa leur imagination, et piqua leur curiosité. Elles s’informèrent à qui il appartenait ; elles apprirent avec regret que c’était à une dame âgée, d’un très-excellent caractère, nommée madame Smith, mais malheureusement trop infirme pour être en société, qu’elle ne sortait jamais de chez elle, et n’y recevait personne.

Toute la contrée abondait en promenades délicieuses et variées. La vallée offrait dans les jours de chaleur des ombrages frais, et de presque toutes les fenêtres de la maison, l’on voyait des collines qui invitaient d’aller respirer sur leur sommet un air pur et vivifiant, et d’aller admirer les

plus beaux points de vue. Il avait plu pendant deux jours, et les habitantes de la chaumière avaient été retenues chez elle. Dans la matinée du troisième jour, le temps était encore douteux, mais Maria, ennuyée de la retraite, voulut faire une promenade : on apercevait quelques rayons de soleil à travers des nuages pluvieux. Madame Dashwood et Elinor refusèrent de l'accompagner ; l'une préféra ses livres, et l'autre, ses pinceaux, au danger d'être mouillées. Maria persista, assura que le temps serait parfait au haut de la colline, et prenant sous le bras sa petite sœur Emma, toujours en train de courir, elles prirent le chemin de la colline la plus rapprochée. Elles la montèrent avec gaîté, riant de la peur de leur maman et de leur sœur Elinor, se félicitant d'avoir eu plus de courage, admirant comme le ciel devenait bleu, comme l'herbe et le feuillage étaient verts et rafraîchis, comme un air agréable soufflait autour d'elles. Non, disait Maria, il n'y a point au monde de félicité supérieure ! Emma, si lu le veux, nous nous promènerons au moins pendant deux heures.

De tout mon cœur, dit la petite, et je plains bien Elinor et maman de n'être pas avec nous.

Ainsi s'encourageant l'une l'autre, elles poursuivirent leur route, quoique le ciel commençât de s'obscurcir, et le vent d'être plus fort, quand soudainement les nuages réunis au-dessus de leur tête fondirent en eau, et qu'une averse de grosse pluie tomba sur elles.

Surprises et chagrines, elles s'arrêtèrent ; pas un arbre, pas un abri ! Elles étaient alors au-dessus de la colline, et la maison la plus rapprochée était leur chaumière. Nous serons bientôt en bas, dit Emma en prenant sa course ; on descend bien plus vîte qu'on ne monte : viens, Maria, prenons le sentier qui mène directement devant notre porte. Maria s'élance aussi, et dans leur robe blanche, descendant aussi rapidement, elles devaient ressembler, à quelque distance, aux boules de neige qui commencent les avalanches. Maria était sur le point d'atteindre sa sœur, lorsqu'un faux pas sur cette pente rapide et glissante la fait tomber. Emma la voit à terre, entend son cri, mais involontairement entraînée par la vitesse de sa course, il lui est impossible de s'arrêter pour aller à son secours. Elle arrive au bas de la colline en sûreté, et court dans la maison, pour que leur domestique vienne soutenir sa sœur, si par malheur elle ne peut pas marcher seule.

Un gentilhomme avec un fusil et deux chiens qui le suivaient avait passé sur la colline, et se trouvait à vingt pas de Maria quand son accident lui arriva ; il jeta son fusil, et courut pour lui aider à se relever. Elle-même

l’avait essayé, mais son pied s’était trouvé engagé, et elle s’était donné une telle entorse, qu’il lui fût impossible de rester debout. Elle venait de retomber encore, et paraissait souffrir beaucoup, quand le chasseur arriva près d’elle. Il lui offrit ses services ; mais voyant que sa modestie refusait ce que sa situation rendait nécessaire, il l’enleva dans ses bras sans qu’elle pût s’en défendre, et d’un pas sûr et ferme, quoique très prompt, il la porta au bas de la colline. La porte de leur jardin n’était qu’à quelques pas ; Emma l’avait laissée ouverte : il y entra, le traversa rapidement, et suivant immédiatement Emma qui venait d’arriver et qui ouvrait la porte de la chambre, il y porta Maria, et ne la quitta que quand il l’eût placée dans un fauteuil.

Elinor et sa mère se levèrent en grande surprise lorsqu’ils entrèrent, elles ne comprenaient rien à ce qu’elles voyaient. Emma et le beau jeune homme (car il était jeune et beau) parlaient à la fois : la douleur de Maria et la confusion de la manière dont elle avait été amenée lui imposaient silence. Madame Dashwood fit taire Emma, et l’*ange gardien* de Maria (car il ressemblait vraiment à un ange), en demandant excuse de la manière dont il s’était introduit, raconta ce qui en était la cause, avec tant de grâce et de sensibilité, que l’admiration déjà excitée par une figure d’une beauté remarquable, redoubla encore par le son de sa voix et par son expression. Quand il aurait été vieux, laid et d’une figure commune, la reconnaissance de madame Dashwood aurait été la même pour le service rendu à son enfant chéri, mais l’influence de la jeunesse, de la beauté, de l’élégance, donna un intérêt de plus à cette action, et réveilla tous ses sentimens.

Elle le remercia mille et mille fois, et avec cette douceur, cette politesse qui régnaient dans toutes ses manières, elle l’invita de s’asseoir ; mais il s’y refusa absolument étant très-mouillé, et pensant que la malade avait besoin de soins, que sa présence retardait peut-être. Il prit congé de ces dames ; madame Dashwood n’insista pas, mais le pria de lui faire au moins connaître à qui elle avait cette obligation. Il répondit que son nom était Willoughby, et sa demeure actuelle le château d’Altenham, qu’il espérait qu’on voudrait lui permettre de venir le lendemain s’informer du pied foulé de mademoiselle Dashwood ; ce qui lui fut accordé avec plaisir. Il partit alors, et, pour se rendre encore plus intéressant, par des torrens de pluie.

Aussitôt que le pied de Maria fut pansé, et même en le soignant, l’entretien ne tarit pas sur lui ; c’était à laquelle admirerait le plus sa figure mâle et d’une beauté peu commune, la grâce et la noblesse de son maintien,

le choix de ses expressions, sa galanterie chevaleresque avec Maria, que ses sœurs plaisantèrent un peu sur son embarras en se voyant enlevée par un être qu'à sa beauté elle aurait pu prendre pour le chasseur Endémion ou pour Adonis. Elle l'avait beaucoup moins regardé que les autres ; émue, interdite et de sa chute et de la manière dont elle était revenue chez elle, elle cachait avec sa main, sur laquelle elle s'appuyait, la rougeur de ses joues ; mais cependant elle l'avait assez vu pour joindre ses éloges à ceux de sa famille, avec ce feu, celle vivacité qui embellissaient tous ses discours. Elle avoua que c'était précisément là l'idéal qu'elle s'était toujours formé d'un héros de roman, et dans son action quand il l'avait emportée si promptement sans lui donner, ni se donner à lui-même le temps de la réflexion, il y avait une rapidité de pensée qui lui plaisait extrêmement. Chaque circonstance qui lui était relative était intéressante ; son nom était bon, sa résidence dans leur village favori, des chiens remarquablement beaux aussi dans leur espèce, et qui l'avaient accompagné jusque dans le salon, lui paraissaient très-attachés, parce que sans doute il était bon pour eux ; enfin Maria trouva bientôt, qu'une veste de chasse était le costume qui seyait le mieux à un jeune homme. Son imagination était occupée, ses réflexions agréables, son cœur doucement agité, et la douleur de son entorse à peine sentie.

Sir Georges vint à la chaumière dès que le premier intervalle de beau temps lui permit de sortir ; il apprit l'accident de Maria qui, avant qu'on eût achevé de le lui raconter, lui demanda vivement s'il connaissait un gentilhomme du nom de Willoughby, demeurant à Altenham.

Willoughby ! s'écria-t-il, quoi, ce cher garçon est ici ! C'est une bonne nouvelle ; j'irai à Altenham demain, et je l'inviterai à dîner pour jeudi.

— Vous le connaissez donc beaucoup, dit madame Dashwood ?

— Si je le connais ! bien sûrement ; il vient à Altenham toutes les années.

— Et quelle opinion avez-vous de lui, sir Georges ?

— La meilleure du monde ; un excellent garçon, je vous assure. Il chasse bien, il danse à merveille, et il n'y a pas en Angleterre un homme qui monte à cheval plus hardiment.

— Et c'est là tout ce que vous avez à dire de lui, s'écria Maria indignée ? Sa personne et ses manières sont, il est vrai, au-dessus de tout éloge, il n'y a qu'à le voir un moment ; mais quel est son caractère quand on le connaît

plus intimement ? Quels sont ses goûts, ses talens son génie ? Aime-t-il la littérature, les beaux-arts, la bonne compagnie ?

Sir Georges parut embarrassé. Sur mon ame, dit-il, je ne puis pas vous répondre un mot sur tout cela ; mais je puis vous dire qu'il est un agréable et bon camarade, et qu'il a les plus jolies petites chiennes d'arrêt que j'aie vues de ma vie. Les avait-il avec lui aujourd'hui ? Elles sont noires, le museau et les pattes marqués de feu, une tache blanche au poitrail ; deux charmantes petites bêtes, sur mon honneur.

Il avait des chiens qui sautaient beaucoup autour de lui, dit Maria ; mais elle n'avait pas plus remarqué leur manteau et leur espèce, que sir Georges le génie et le caractère de leur maître.

— Mais qui est-il ? dit Elinor. D'où est-ce qu'il vient ? A-t-il une maison à Altenham ?

Sur ce point sir Georges pouvait mieux répondre. Il leur dit que M. Willoughby n'avait aucune propriété dans le comté, qu'il demeurait au château d'Altenham, chez la vieille dame Smith, qui était sa grande tante, et dont il devait hériter. Oui, oui, miss Elinor, c'est une bonne *capture* à faire, je puis vous l'assurer ; et outre cet héritage, qui ne lui manquera pas, car il fait bien sa cour à la vieille dame, il possède déjà une très-jolie terre en Sommerset-Shire, et si j'étais à votre place je ne le céderais pas à ma sœur cadette, en dépit de ses roulades en bas des collines. Que diable ! mademoiselle Maria ne peut pas espérer de garder pour elle seule tous nos beaux garçons ; le colonel Brandon sera jaloux, si vous n'y prenez garde.

— Je ne crois pas, dit madame Dashwood, avec un aimable sourire, que M. Willoughby soit en danger d'être capturé comme vous dites, par l'une ou l'autre de mes filles ; elles n'ont pas été élevées à cet emploi dans leur enfance, et n'y entendent rien. Vos *beaux garçons*, de même que *les riches* peuvent être fort tranquilles avec nous ; je suis charmée cependant d'apprendre par ce que vous dites, que ce bon jeune homme est estimable et bien né, et qu'on peut le recevoir.

— Oui, oui, reprend sir Georges, c'est un très-bon et très aimable garçon. L'automne dernier à un petit bal au Park, je me rappelle qu'il dansa depuis huit heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, sans s'asseoir une seule fois.

— Vraiment, dit Maria avec ses charmans yeux étincelans, et sans paraître fatigué !

— Lui ! Pas du tout ; à huit heures du matin il était à cheval pour la chasse.

— Eh bien ! dit Maria, j'aime cela ; un jeune homme doit être ainsi. Quoiqu'il fasse, il doit y être entièrement, sans se lasser, sans se rebuter. Je suis sûre qu'il ferait de même pour tout, pour ses affaires, pour ses devoirs.

— Quant à cela je l'ignore, dit sir Georges ; mais ce que je vois clairement, c'est qu'il a fait votre conquête, miss Maria, et que le pauvre Brandon n'a plus qu'à se retirer.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, dit Maria avec un peu de fierté, je déteste cette expression de *conquête* ; je ne songe point à faire des conquêtes, je vous assure, et personne n'a fait la mienne.

Sir Georges éclata de rire. Que vous le vouliez, ou non, vous en ferez, lui dit-il, et quelqu'un une fois fera la vôtre. Je vois ce qui va arriver, je vois très-bien ; et il s'en alla en répétant : Heureux Willoughby ! Pauvre Brandon !

OceanofPDF.com

CHAPITRE X.

Table des matières

L’ange gardien de Maria (comme Emma appelait avec plus d’élégance que de précision M. Willoughby) arriva de bonne heure le matin suivant. Il fut reçu par madame Dashwood avec plus que de la politesse ; elle y mit une forte nuance d’affabilité, et sa reconnaissance, et le témoignage que sir Georges lui avait rendu, se réunissaient en sa faveur. De son côté il put s’assurer pendant cette visite de tout le mérite de la famille dans laquelle le hasard l’avait introduit. Manières nobles, esprit, bonté, affection mutuelle ; tout s’y trouvait réuni. Quant à leurs charmes personnels, il n’avait pas eu besoin d’une seconde visite pour en être convaincu, et c’est ici le moment de tracer en peu de mots le portrait de la mère et des trois sœurs.

Madame Dashwood avait été charmante, sans être ce qu’on appelle une beauté. C’était une brune, claire, des yeux bruns, des traits qui n’avaient d’abord rien de remarquable, mais dont chacun avait son attrait particulier, et cet accord qui fait le charme d’une physionomie. La sienne était très mobile ; tout ce qui se passait dans son ame s’y peignait à l’instant. Ses yeux étaient pleins d’expression, et son sourire annonçait la bienveillance et la bonté. Sa taille était moyenne et bien prise ; à quarante ans elle avait conservé cet avantage et elle marchait aussi bien, aussi légèrement que ses filles. En la voyant de loin on l’aurait prise pour leur sœur ; mais de près on s’apercevait que ce visage agréable encore, était flétri par des impressions vives, et que ses yeux, un peu éteints, avaient versé bien des larmes.

Elinor avait les cheveux, les cils, les sourcils de la même teinte que ceux de sa mère, c’est-à-dire, châtains bruns, mais elle avait ainsi que son père, les yeux d’un beau bleu foncé, et son regard était plein de douceur et de sensibilité ; une belle peau, peu colorée sans pâleur, et tous les traits réguliers. Elle était petite, et sa figure pleine de grâce était remarquablement jolie ; tous ses mouvemens étaient doux et moëlleux.

Maria était beaucoup plus frappante de beauté, quoique ses traits ne fussent pas aussi corrects que ceux de sa sœur ; mais sa physionomie était plus animée. Elle était grande, élancée, tous les détails charmans ; le port et le mouvement de sa tête avaient quelque chose d’enchanteur. Ses cheveux étaient noirs ainsi que ses yeux, dans lesquels brillaient une vie, une

intelligence telle qu'un seul de ses regards disait toute sa pensée et pénétrait au fond de l'âme. Son teint était assez brun, mais plus coloré que celui d'Elinor, et sa peau unie, transparente, lui donnait un éclat singulier. Son sourire, qui ressemblait à celui de sa mère, avait une expression de finesse et en même-temps de bonté, qui le rendait irrésistible. Son front ombragé à demi par ses cheveux et ses sourcils d'ébène était parfait. Il était impossible de la voir sans s'écrier : Ah ! quelle est belle ! quelle charmante créature !

Emma à treize ans promettait d'être aussi bien jolie à dix-huit ; elle était blonde et très-blanche, gaie, vive, légère, naïve, une figure spirituelle et gracieuse ; c'était une délicieuse enfant.

Telles étaient les quatre femmes au milieu desquelles se trouvait le beau Willoughby ; ses yeux allaient de l'une à l'autre, mais s'attachèrent bientôt tout-à-fait sur Maria. La veille, sa souffrance et plus encore son embarras l'avaient empêchée de paraître à son avantage, à peine avait-elle osé regarder celui qui venait de la porter dans ses bras ; mais ce jour-ci rassurée par l'accueil qu'il recevait de sa mère, par sa propre reconnaissance, par ce qu'elle avait appris de lui, elle reprit sa vivacité, son aisance naturelle. Elle lui parla, elle l'écouta, et put bientôt se convaincre par elle-même qu'il avait l'usage du monde, le ton parfait, qu'il unissait la politesse à la franchise, la douceur à la vivacité ; et quand elle l'entendit déclarer qu'il aimait la musique *avec passion*, alors ses beaux yeux brillèrent de tout leur éclat, et il put y lire la permission de profiter du voisinage et de revenir souvent sans avoir besoin de prétexte.

Avec Maria il n'y avait qu'à nommer un de ses amusemens favoris pour la faire parler avec enthousiasme ; elle ne pouvait pas rester froide et silencieuse, et ne mettait ni timidité, ni réserve dans ses discussions, qu'elle savait rendre très-intéressantes. Dès qu'elle eût découvert que Willoughby avait les mêmes goûts, et que leur passion de musique et de danse était mutuelle, leur entretien s'anima, et ils se trouvèrent penser sur tous les points exactement à l'unisson, porter les mêmes jugemens sur les compositeurs, sur les différentes danses, et ce sujet fut long-temps inépuisable.

Encouragée par ces rapports à pousser plus loin son examen, elle parla de littérature et de ses auteurs favoris, et retrouva encore la même sympathie. Leur goût était exactement semblable : Les mêmes livres, les mêmes passages les avaient frappés, ou s'il y avait quelque légère différence, si quelque objection s'élevait, c'était seulement pour que Maria

pût déployer son éloquence irrésistible. Il aurait fallu qu'un jeune homme de vingt-cinq ans fût bien insensible, pour ne pas céder à la force des argumens sortis d'une aussi belle bouche, et accompagnés d'un regard qui portait la conviction au cœur. Willoughby finissait par acquiescer à toutes ses décisions, partager son enthousiasme, et long-temps avant la fin de la visite, ils conversaient avec la familiarité d'une ancienne connaissance.

Fort bien, Maria, dit Elinor, aussitôt qu'il les eut laissées, pour une matinée vous êtes bien avancée dans vos découvertes sur notre nouveau voisin. Vous avez déjà pénétré son opinion sur toutes les matières importantes ; vous savez ce qu'il pense de Shakespear, de Cowper, de Scott ; vous êtes certaine qu'il apprécie ces auteurs comme il le doit, qu'il sent comme vous leurs beautés ; vous avez reçu l'assurance de son admiration pour Pope, pour Milton : mais si notre connaissance avec M. Willoughby doit se prolonger, je suis un peu en peine de vos entretiens. À la manière dont vous y allez dès le premier jour, vous aurez bientôt épuisé tous les sujets ; une visite suffira pour lui faire expliquer ses sentimens sur la peinture, une autre sur l'amour et le mariage, et vous n'aurez plus rien à lui demander.

Elinor, s'écria Maria, êtes-vous sincère, êtes-vous juste ? Croyez-vous donc mes idées si bornées ? mais non, j'entends ce que vous voulez dire ; ma grave Elinor, ma raisonnable sœur trouve que j'ai été trop à mon aise, trop franche, trop heureuse ! j'ai manqué, sans doute, au décorum, j'ai été ouverte et sincère quand je devais être réservée, maussade, ennuyeuse et hypocrite. Si je n'avais parlé à M. Willoughby que du temps, des chemins, de la vue, et que je n'eusse ouvert la bouche que toutes les dix minutes, ce reproche m'aurait été épargné.

Mon cher amour, dit madame Dashwood, vous ne devez pas être fâchée contre Elinor ; c'est un badinage. Je la gronderais moi-même si elle était capable de mal interpréter votre entretien avec notre nouvel ami : vous avez été tous les deux, très-aimables. Maria fut adoucie, et donna la main à sa mère et à sa sœur. Willoughby de son côté prouva tout le prix qu'il attachait aux bontés de la famille Dashwood, en venant les réclamer chaque jour, et souvent deux fois par jour. Son prétexte fut d'abord de s'informer de l'accident de Maria, mais avant même que son pied fût guéri, il n'avait plus besoin de prétexte, et il était reçu comme un intime ami aurait pu l'être. Maria fut obligée d'être quelques jours sans marcher ; cette contrainte lui eût été insupportable avant sa chute, à présent elle aurait voulu prolonger

son mal, pour ne point sortir et avoir toujours Willoughby à côté d'elle. Chaque jour, chaque instant il lui paraissait plus aimable. Beaucoup de connaissances et d'esprit, avec si peu de prétentions ; une imagination si vive et si brillante ; une répartie si prompte ; tant de feu dans ses expressions et de sensibilité dans son cœur ; cette exaltation qui colore tous les objets, et joint à tous ces avantages une figure si belle, si noble, une physionomie à-la-fois animée et régulière, et un son de voix, enchanteur, etc. etc. : voilà ce que Maria trouvait et répétait en allant toujours en *crescendo* d'éloges. Peut-être son pinceau était-il un peu trop flatteur, mais il est sûr que ce jeune homme paraissait à tous égards formé pour lui plaire et l'attacher, et remplissait à merveille cette destination. Sa société devint peu-à-peu absolument nécessaire au bonheur de Maria et à son existence. Ils lisaient, ils parlaient, ils chantaient ensemble ; son talent pour la musique égalait presque celui de Maria, et il déclamait les beaux vers de Cowper, avec cette chaleur, ce sentiment de la belle poésie, qui manquait si totalement au pauvre Edward Ferrars.

Madame Dashwood qui ne voyait que par les yeux de sa chère Maria, qui la trouvait parfaite en tout point, aimait celui qu'elle aimait et qui avait tant de rapports avec elle ; la sage Elinor même le trouvait très-séduisant, mais ne pouvait s'empêcher de blâmer en lui, ainsi que dans sa sœur, cette franchise excessive, ou plutôt cette imprudence qui leur faisaient dire tout ce qu'ils pensaient sur chaque sujet, sans aucune attention aux personnes et aux circonstances. Peu importait à Willoughby de blesser ou de contredire l'opinion des autres, pourvu qu'il flattât celle de l'objet d'une préférence qu'il déclarait et prouvait hautement, en n'ayant d'attention que pour Maria, en ne voyant qu'elle seule au milieu du cercle le plus nombreux. Elinor trouvait à cette conduite un manque de délicatesse pour celle qu'il préférait et de politesse pour les autres, qu'elle ne pouvait pas approuver en dépit de tout ce que Maria pouvait dire pour l'excuser.

Elle commençait à s'apercevoir, la pauvre Maria, qu'elle avait eu tort à dix-huit ans de désespérer de trouver un homme qui réalisât ses idées de perfection ; Willoughby lui paraissait tout ce que son imagination pouvait créer de plus accompli. C'était sans doute son bon ange qui l'avait amené là au moment de sa chute ; la sympathie avait agi sur tous deux au même instant ; avant la création du monde, ils étaient destinés à se rencontrer, à s'aimer, à s'unir pour la vie ; leur mariage était écrit au ciel de tout temps ;

ce rapport inouï dans leurs opinions, leurs goûts, leurs sentimens en était la preuve, et toute sa conduite lui assurait qu'il y pensait sérieusement.

Madame Dashwood aussi, avant que quinze jours se fussent écoulés, pensa exactement comme sa fille ; mais peut-être un peu plus qu'elle aux richesses dont sir Georges lui avait parlé, et secrètement elle se félicitait d'avoir obtenu du sort deux gendres tels qu'Edward Ferrars et Willoughby.

La préférence du colonel Brandon pour Maria, qui avait été sitôt découverte par ses amis, fut remarquée par Elinor quand tous les autres cessèrent d'y faire attention. On ne remarqua plus que son heureux rival, et madame Jennings voyant bien positivement qu'il n'y avait nul espoir de mariage avec le colonel, l'abandonna complètement, et dit qu'elle s'était trompée pour la première fois de sa vie, que le colonel Brandon ne songeait pas à Maria, qu'il était en effet trop âgé pour elle, que le jeune et charmant Willoughby lui convenait beaucoup mieux, et qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Elinor pensait tout autrement sur le colonel. Elle découvrit seulement alors que son attachement pour Maria n'était que trop réel. Le redoublement de sa tristesse, une émotion pénible qu'il cherchait à cacher, et qui perçait malgré lui quand Maria causait avec Willoughby ; tout confirmait à Elinor qu'il était très-amoureux et très-malheureux. Quel espoir pouvait avoir un homme de trente cinq ans, sombre et silencieux, opposé à un amant de dix ans plus jeune et vingt fois plus séduisant ? elle sentait bien que ce dernier convenait mieux à Maria sous tous les rapports, mais elle ne pouvait s'empêcher de plaindre du fond du cœur le colonel, et de désirer qu'il pût retrouver son indifférence, puisque son amour ne pouvait avoir aucun succès. Elle l'aimait ; et malgré sa gravité et sa réserve, il lui inspirait un grand intérêt. Ses manières quoique sérieuses étaient douces, et cette réserve paraissait plutôt être la suite de quelque peine ; que la disposition naturelle de son caractère. Sir Georges avait insinué quelques mots qui justifiaient ses soupçons, qu'il avait été malheureux, et d'après cela il lui inspirait du respect et de la compassion. Peut-être que cette estime et cette tendre pitié s'augmentèrent par la légèreté avec laquelle Maria et Willoughby parlaient de lui : parce qu'il n'était ni jeune ni brillant, ils paraissaient décidés à ne lui trouver aucun mérite.

Le colonel Brandon, disait un jour Willoughby, est précisément de cette espèce d'homme dont chacun dit du bien et que personne ne recherche ; on est, dit-on enchanté de le voir, et on n'a rien à lui dire.

— C’est exactement ce que je pense de lui, s’écria Maria. Ne vous en vantez pas dit Elinor, car c’est une grande injustice. Il est aimé et hautement estimé par tous les individus de la famille du Park, qui sont charmés de l’avoir chez eux, et moi je ne le vois jamais sans désirer de causer avec lui.

— Votre protection, mademoiselle, dit Willoughby, prouve certainement en sa faveur ; mais quant à l’estime des habitans du Park, vous me permettrez de la prendre plutôt comme un reproche. Celui qui rechercherait l’approbation de lady Middleton et de madame Jennings, ne trouverait que l’indifférence de toutes les autres femmes.

— Mais peut-être, dit Elinor, que votre critique, et celle de Maria, contrebalanceraient le suffrage de lady Middleton et de sa mère : si leur éloge est une censure, votre censure est peut-être un éloge ; elles ne sont pas plus incapables de discerner le vrai mérite, que vous êtes injustes et prévenus.

— Je ne reconnais pas votre douceur ordinaire à ce reproche, dit Maria ; le désir de défendre votre protégé, vous, rend un peu méchante avec nous.

— N’êtes-vous pas bien aise, Maria, que je sache défendre mes amis ! Mon protégé (comme vous l’appelez) est à-la-fois sensible et raisonnable, ce qui a toujours eu un grand attrait pour moi ; oui, Maria, même dans un homme entre trente et quarante. Il a très-bien vu le monde, il a voyagé avec fruit, il a lu, il a réfléchi. Je l’ai trouvé très en état de m’instruire sur plusieurs objets ; il a toujours répondu à mes questions avec la politesse et la complaisance d’un homme bien né et instruit sans pédanterie.

— Oui, oui, s’écria Maria légèrement, il vous a appris que le soleil des grandes Indes était brûlant, et que les mousquites y sont insupportables.

— Il me l’aurait dit, sans doute, si je le lui avais demandé ; mes questions n’ont pas eu pour objet ce que je sais déjà.

— Peut être, dit Willoughby, qu’il a été en état de vous parler des Nababs, des différentes castes, des palanquins, des éléphans, des femmes de toutes couleurs ; c’est un entretien très-touchant, très-intéressant et très instructif.

— Il n’est du moins pas méchant, dit Elinor. Mais je vous en prie, M. Willoughby, qu’est-ce que vous a fait le colonel Brandon, et pourquoi lui donnez-vous des ridicules ?

— Moi ! en aucune manière ; j’ai beaucoup de considération pour lui, je vous assure ; je le regarde comme un homme très-respectable, qui ne fait de

mal à personne, qui a plus d’argent qu’il n’en peut dépenser, plus de temps qu’il n’en peut employer, et plus d’années qu’il ne voudrait.

— Ajoutez à ce portrait, dit Maria, qu’il n’a ni génie, ni goût, ni esprit ; que son imagination n’a rien de brillant, ses sentimens point de chaleur, et sa voix point d’expression.

— Vous décidez ses imperfections en masse avec tant de vivacité, dit Elinor, que tout ce que je pourrais dire paraîtrait insipide et froid, comme il vous paraît lui-même ; je dirai donc seulement qu’il est bon, sensible, indulgent, que son esprit est assez orné pour n’avoir nul besoin de briller en dépréciant l’esprit des autres, et que son cœur ne le lui permettrait pas.

— Ah ! miss Dashwood, s’écria Willoughby, vous en usez mal avec moi ; vous tâchez de me désarmer par la raison, mais vous n’y réussirez pas. J’ai trois grands motifs de haïr le colonel Brandon, contre lesquels vous n’avez rien à dire : il m’a menacé de la pluie un jour que je désirais le beau temps ; il a trouvé des défauts dans mon nouveau caricle, et je n’ai pu le persuader d’acheter ma jument brune. Vous conviendrez que voilà des griefs impardonnables. Je veux bien convenir avec vous cependant qu’à tout autre égard, son caractère est irréprochable ; mais en faveur de cet aveu, accordez-moi de rire quelquefois un peu en parlant de lui avec mademoiselle Maria.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XI.

Table des matières

Lorsque mesdames Dashwood vinrent s’établir dans ce qu’on appelait (improprement il est vrai) une chaumière, elles ne s’attendaient guère qu’elles y trouveraient presque les plaisirs de la ville, ou du moins assez d’engagemens et de visites pour qu’il leur restât trop peu de temps à donner à des occupations sérieuses ; c’est cependant ce qu’il leur arriva. Dès que Maria fut rétablie, les plans d’amusement de sir Georges commencèrent avec une grande activité. Des bals à la maison du Park, des parties sur l’eau, des courses à cheval ou en caricle, se succédèrent sans interruption. Un très-beau mois d’octobre favorisait les promenades du matin ; on revenait dîner chez lady Middleton, et la danse, le jeu, la musique remplissaient les soirées. Willoughby ne manquait pas l’occasion de s’y rencontrer, et l’aisance, la familiarité que sir Georges établissait dans ses parties étaient exactement calculées pour augmenter l’inclination réciproque qui s’établissait entre lui et Maria, pour leur faire remarquer encore davantage leur perfections mutuelles, le rapport de leurs goûts et de leurs talens, et la préférence décidée qu’ils s’accordaient l’un à l’autre. Elinor n’était pas du tout surprise de leur attachement ; elle aurait voulu seulement qu’ils l’eussent un peu moins manifesté, et deux ou trois fois elle usa doucement de ses droits réunis de sœur aînée et d’amie pour adresser à ce sujet quelques tendres exhortations à Maria et lui faire sentir la nécessité de prendre de l’empire sur elle-même. Mais Maria détestait, abhorrait la dissimulation ; elle la regardait comme une fausseté impardonnable, et cacher des sentimens qui n’avaient rien en eux-mêmes de condamnable, lui paraissait non-seulement un effort inutile, mais une ridicule prétention de la raison opposée à l’élévation des sentimens. Willoughby pensait de même, et leur conduite à tout égard montrait clairement leur opinion. Quand il était présent, elle n’avait des yeux que pour lui ; tout ce qu’il faisait était juste ; tout ce qu’il disait était charmant. Si dans la soirée on jouait aux cartes, elle ne s’intéressait qu’à son jeu ; si on dansait, il était son partner pour toute la soirée, et s’ils étaient obligés de se séparer une ou deux contredanses, ils tâchaient au moins d’être près l’un de l’autre. Lorsqu’on ne dansait pas ils étaient toujours et toujours à causer dans un coin du salon ; si on se

promenait c’était lui qui la conduisait dans son caricle. Une telle conduite excitait comme on le comprend les railleries de toute la société, mais ils s’en embarrassaient fort peu, et cherchaient plutôt à les provoquer.

Madame Dashwood au lieu de gronder sa fille comme elle l’aurait dû, et de la retenir au moins par l’obéissance, puisque la raison n’avait pas de prise sur elle, partageait tous ses sentimens avec une chaleur presque égale à celle de Maria. Elle avait un de ces cœurs qui n’ont point d’âge et ne vieillissent jamais. Tout cela lui paraissait la conséquence très-naturelle d’une forte inclination entre deux jeunes gens vifs et sensibles qui se rendaient mutuellement justice. Au lieu de retenir Maria, elle renchérissait sur l’éloge de Willoughby ; elle le comparait à feu son époux, et sa fille à elle-même dans le temps de leurs amours. Ah ! comme c’était pour Maria le temps du bonheur ! Qu’on se rappelle le charme d’une première passion, de ce sentiment si nouveau, si ardent qui s’empare de l’âme entière, et celle de Maria était formée pour l’éprouver dans toute sa force. Aussi s’attacha-t-elle à Willoughby mille fois davantage qu’à sa propre existence. Elle le voyait à chaque instant sans remords, sans contrainte, puisque c’était sous les yeux de sa mère, qui l’approuvait, et que toutes les deux trouvaient de jour en jour de nouveaux motifs de l’aimer davantage. Norland et Sussex, et toute sa vie passée étaient effacés de sa mémoire ; elle n’existait plus qu’en Devonshire, et pour son adoré Willoughby.

La pauvre Elinor n’était pas aussi heureuse ; son cœur ne goûtait pas le même bonheur. Il était encore à Norland, et rien autour d’elle ne pouvait remplacer ce qu’elle y avait laissé. Ce n’était assurément ni lady Middleton, ni madame Jennings qui pouvaient la dédommager des entretiens dont elle gardait un si tendre souvenir. La dernière, il est vrai, était une excellente femme, mais une parleuse éternelle ; et comme au premier instant Elinor était devenue sa favorite, c’était toujours à elle qu’elle adressait ses discours. Elle lui avait déjà raconté son histoire cinq ou six fois ; Elinor savait toutes les particularités de son mariage et de celui de ses filles, tous les détails de la maladie de monsieur Jennings, tout ce que le pauvre cher homme lui avait dit en mourant, etc. Lady Middleton plaisait mieux à Elinor, mais elle eut bientôt remarqué qu’elle ne parlait pas, parce qu’elle n’avait rien à dire, et que ce calme, qui d’abord allait assez bien à sa belle physionomie et lui donnait un grand air de décence et de retenue, n’était qu’un manque total d’idées et de sentimens. On restait toujours avec elle au même point ; et depuis sa première visite à la chaumière, toujours

également froide et polie, leur liaison ne s'était pas avancée d'une ligne. Elle disait aujourd'hui ce qu'elle avait dit hier, et presque dans les mêmes termes ; son insipidité était invariable, son humeur était toujours la même. Quoiqu'elle ne s'opposât point aux parties de son mari, qu'elle veillât à ce que tout fût dans les règles, et que ses deux plus grands enfans fussent toujours avec elle, elle ne paraissait y prendre aucun plaisir, mais aussi n'en recevoir aucune peine. Elle ne s'ennuyait ni ne s'amusait ; il lui était égal d'être là ou ailleurs ; elle était avec son mari et sa mère, de même qu'avec les étrangers, et sa présence ajoutait si peu de chose à la société, qu'on aurait oublié qu'elle était là, si des enfans bruyans et gâtés n'avaient pas été autour d'elle. Ce n'était donc pas une ressource pour Elinor, et de toutes leurs nouvelles connaissances, le colonel Brandon était le seul qui excitât en elle l'intérêt de l'amitié, et avec qui elle pût s'entretenir avec plaisir. Willoughby lui était indifférent. Elle le trouvait assez aimable ; mais il l'était rarement pour elle ; toutes ses attentions, tous ses propos s'adressaient à Maria. Cette dernière laissait, il est vrai, le colonel Brandon entièrement à sa sœur. Il trouvait sans doute dans l'aimable entretien d'Elinor quelque consolation de la parfaite indifférence de celle qui, malgré lui, occupait son cœur et sa pensée ; mais cette indifférence redoublait sa tristesse habituelle, et sa conversation n'était rien moins que gaie. Elinor le plaignait sincèrement, d'autant qu'elle avait lieu de croire que ce n'était pas la première fois qu'il était malheureux en amour. Un soir, pendant que tous les autres dansaient, ils voulurent se reposer, et s'assirent à côté l'un de l'autre. Les yeux du colonel étaient fixés sur Maria, qui dansait avec Willoughby. Il dit avec un triste sourire : votre sœur, à ce qu'on m'assure, n'approuve pas les seconds attachemens ; elle pense qu'on ne doit aimer qu'une fois.

— Oui, répliqua Elinor, ses opinions sont un peu romanesques.

— Ou plutôt, à ce que j'imagine, elle croit qu'un second attachement ne peut pas exister.

— Je crois que c'est-là son idée ; mais comment ne réfléchit-elle pas sur le caractère de notre bon père qui s'est marié deux fois par inclination. Elle est encore bien jeune, et se fait des illusions ; dans quelques années ses opinions seront établies sur des bases plus réelles : alors il sera plus aisé de les définir et de les justifier ; à présent je lui en laisse le soin.

— Oui, dit le colonel, c'est probablement ce qui arrivera ; cependant il y a quelque chose de si aimable dans les préjugés d'un jeune cœur, qu'on est

presque fâché du moment où il y renonce pour adopter les opinions générales.

— Je ne puis être de votre avis, dit Elinor ; il y a des inconvéniens dans la manière de voir et de sentir de Maria que tous les charmes de l'enthousiasme et de l'ignorance du monde ne peuvent compenser. Son système a le funeste effet de nourrir son esprit de chimères qui l'égarent, et qui la rendront malheureuse quand la triste réalité les dissipera. Plus de vraie connaissance du monde lui serait à ce que je crois bien avantageuse.

Le colonel resta un moment en silence, puis il reprit avec un peu d'émotion dans la voix : est-ce que votre sœur ne fait aucune distinction dans ses objections contre un second attachement ? Est-ce que ceux qui ont été malheureux dans un premier choix, ou par l'inconstance de son objet, ou par l'entraînement des circonstances doivent rester indifférens tout le reste de leur vie !

— Je vous assure, colonel, répondit Elinor, que je ne connais pas son système en détail, je sais seulement que je ne lui ai jamais entendu admettre qu'un second amour pût être pardonnable.

— Ainsi, dit-il, il faudrait un changement total dans ses idées… Mais non, non, je ne le désire pas. Quand les idées romanesques d'un jeune esprit sont forcées de s'évanouir, combien souvent sont elles remplacées par des principes trop communs hélas ! dans le monde, et trop dangereux. J'en parle d'après l'expérience. J'ai connu une jeune dame qui ressemblait extrêmement à votre sœur en tout point ; même chaleur de cœur ; même vivacité d'esprit ; elle pensait et jugeait comme elle, et par un changement forcé, par une série de circonstances malheureuses… Ici il s'arrêta soudainement, comme s'il avait pensé qu'il en disait trop, et donna lieu ainsi à des conjectures, qui sans cela ne seraient jamais entrées dans la tête d'Elinor. Cette dame n'aurait nullement excité ses soupçons, mais le trouble visible du colonel, son interruption convainquit mademoiselle Dashwood que ce qui la concernait était un triste secret, et de là elle fut conduite naturellement à croire que l'émotion du colonel en parlant d'elle était relative à un tendre souvenir. Elle se tut, et ne lui fit aucune question. Avec Maria cela n'aurait pas fini ainsi : l'histoire entière se serait achevée dans son active imagination, si elle n'avait pu en obtenir la confidence, comme la plus mélancolique histoire d'un amour malheureux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XII.

Table des matières

Elinor et Maria se promenaient ensemble le matin suivant ; la dernière confia à sa sœur quelque chose, qui, malgré toutes les preuves qu'elle avait de l'imprudence de Maria et de son manque de raison, la surprit par l'excès de son extravagance.

Maria lui apprit avec un transport de joie, que Willoughby lui avait fait présent d'un cheval ; c'était une jument charmante qu'il avait élevée lui-même à Haute-Combe, sa campagne de Sommerset-Shire, et qui était exactement un cheval de femme, doux, sage, vif et d'une bonne hauteur. Sans considérer qu'il n'entrait pas dans le plan de sa mère d'avoir des chevaux, que si elle y consentait en faveur de ce don, il faudrait en acheter un autre pour un domestique, puis engager un palefrenier pour en avoir soin, et après tout cela bâtir une écurie pour le loger, elle avait accepté cet inconcevable présent sans hésiter, et le dit à sa sœur avec ravissement. Il compte, ajouta-t-elle, envoyer un de ces jours son jokey en Sommerset-Shire pour la chercher, et quand elle sera arrivée, nous la monterons tous les jours, escortées par Willoughby ; nous irons tour-à-tour, vous et moi, car, ma chère Elinor, vous en userez tout comme moi. Imaginer le délice de galoper dans cette plaine, de grimper à cheval ces collines.

Elinor souffrait de faire évanouir ce songe de félicite ; il le fallait cependant. Elle rassembla son courage, et tâcha de lui faire comprendre avec tendresse et raison qu'elle devait y renoncer. Maria ne voulait d'abord rien entendre ; elle avait réponse à tout ; elle était sûre que sa maman n'y ferait nulle objection ; un domestique de plus serait une bagatelle ; tout cheval serait bon pour lui, il en emprunterait au Park, et pour écurie le plus simple hangar serait suffisant. Alors Elinor essaya d'élever quelques doutes sur l'inconvenance d'accepter un présent d'un jeune homme, qu'elle connaissait aussi peu. C'en était trop, et les yeux noirs de Maria brillèrent d'indignation.

— Vous vous trompez, Elinor, dit-elle vivement, en supposant que je connaisse peu Willoughby ; il n'y a pas longtemps il est vrai que je le vois, mais je le connais plus que qui que ce soit au monde, excepté vous et maman. Ce n'est ni le temps, ni l'occasion qui déterminent les liaisons du

cœur ; c’est uniquement la sympathie, une disposition réciproque qui entraîne irrésistiblement. Dix ans sont quelquefois insuffisans pour connaître à fond quelqu’un qu’on voit tous les jours ; et avec d’autres, dix jours, dix heures mêmes sont plus que suffisantes. Tenez, par exemple, je croirais plutôt me rendre coupable d’imprudence en acceptant un cheval de mon frère que de Willoughby. Je connais très-peu John, quoique nous ayons vécu ensemble des années ; mais sur Willoughby mon jugement est formé, et je le connais comme moi-même.

Elinor crut qu’il était plus sage de ne plus dire un mot sur un sujet qui tenait si fort à cœur à sa sœur ; elle la connaissait assez pour savoir que là dessus elle n’entendrait pas raison, et s’affermirait encore plus dans son idée ; il lui restait d’ailleurs un moyen plus sûr de réussir. Maria chérissait sa mère, et dès qu’Elinor lui eut représenté que madame Dashwood ferait des sacrifices et s’imposerait à elle-même des privations pour que sa fille chérie eût ce plaisir, elle y renonça à l’instant, et promit de ne pas même tenter la bonté de sa mère et de ne pas lui parler de cette offre, qu’elle refuserait elle-même positivement la première fois qu’elle verrait Willoughby.

Elle fut fidèle à sa parole, et quand Willoughby vint à la chaumière le même jour, Elinor (à sa grande satisfaction) entendit Maria lui exprimer à voix basse tout son regret de ne pouvoir accepter le cheval qu’il voulait lui donner. Elle lui dit les motifs qui lui avaient fait changer d’avis, et avec assez de fermeté pour qu’il n’essayât pas de les détruire ; son chagrin cependant fut très-apparent, et après l’avoir exprimé avec vivacité, il ajouta aussi à voix basse : Eh bien ! Maria, ce cheval est encore à vous, quoique vous ne puissiez pas vous en servir à présent. Je vous le garderai jusqu’à ce que vous vouliez le réclamer ; quand vous quitterez Barton pour vous établir dans une plus grande maison, ma Reine Mab (c’est son nom), vous y recevra.

C’est tout ce que put entendre Elinor ; et de la manière dont ces mots furent prononcés, en nommant *Maria* par son nom de baptême, elle jugea leur intimité tout-à-fait décidée, d’un commun accord. De ce moment elle ne douta pas qu’ils ne fussent engagés l’un à l’autre pour se marier incessamment, et n’eut pas d’autre surprise, connaissant leur franchise à tous deux, que de l’apprendre par hasard.

Emma lui raconta quelque chose le jour suivant qui la confirma tout-à-fait dans cette idée. Willoughby passa toute la journée avec elles ; pendant

que madame Dashwood et Elinor s'habillaient, Emma resta seule au salon avec lui et Maria, et la petite fine mouche, sans avoir l'air de les regarder, faisait des observations, qu'elle communiqua ainsi à sa sœur aînée. — Ô Elinor ! j'ai un grand secret à vous dire sur Maria ; je suis sûre qu'elle se mariera bientôt avec M. Willoughby.

— Vous avez dit ainsi, Emma, depuis le premier jour que vous l'avez rencontré sur la colline, et il n'y avait pas une semaine qu'il était reçu chez nous que vous étiez certaine que Maria portait son portrait au cou, et quand vous avez un jour tiré malicieusement par derrière le cordon qui l'attachait, c'était… la miniature de notre vieux bon oncle que vous avez mise au jour.

— Oui, c'est vrai ; mais à présent c'est tout autre chose ; je suis sûre qu'ils vont bientôt se marier, car il a dans son portefeuille une grosse boucle des cheveux de Maria.

— Prenez garde, Emma, c'est peut-être les cheveux de quelque grande tante, de madame Smith.

— Non, non, vous dis-je, c'est bien de Maria ; j'en suis bien sûre, car je les lui ai vu couper. Hier, quand vous et maman sortîtes de la chambre, il s'approcha tout près d'elle sur le dos de sa chaise ; et ils parlèrent ensemble si bas que je ne pouvais rien entendre, mais il me semblait qu'il lui demandait quelque chose. Elle secouait ainsi la tête, comme pour dire non : mais en même temps elle sourit en le regardant, comme pour dire oui. Alors il prit des ciseaux et coupa une longue boucle de ses cheveux, de ceux qui retombaient sur sa nuque ; il les baisa plus de vingt fois, et les enveloppant dans une feuille de papier, il les cacha dans son portefeuille. Qu'avez-vous à dire à présent, mademoiselle Elinor ? n'est-il pas vrai qu'ils sont engagés ?

Il fallut bien croire Emma, et d'autant plus facilement que son rapport était à l'unisson de ce qu'elle voyait chaque jour ; mais la sagacité de la petite ne s'exerçait pas toujours sur Maria, et la prudente Elinor n'en fut pas à l'abri. La bonne madame Jennings dont le plus grand plaisir était de railler et d'embarrasser les jeunes filles par des questions d'amour, et de découvrir le secret de leur cœur, attaqua la petite Emma sur le compte de sa sœur aînée. Il était impossible, dit-elle, qu'étant aussi jolie, elle n'eût pas un amoureux, et elle avait la plus grande curiosité de savoir son nom.

La petite rougit, et se tournant vers sa sœur : puis-je le nommer, lui dit-elle ? Tout le monde éclata de rire ; Elinor même essaya de rire aussi, mais ce fut un effort pénible. Elle était convaincue qu'Emma n'avait et ne

pouvait avoir en vue qu'Edward Ferrars, dont elle n'aurait pu entendre le nom sans une émotion qui aurait excité les railleries de madame Jennings.

Maria sentit vivement aussi ce que sa sœur devait souffrir, mais elle augmenta plutôt que de diminuer son trouble. Elle rougit beaucoup aussi et dit en colère à Emma : Rappelez-vous, Emma, que quelles que soient vos conjectures, vous n'avez pas le droit de les repéter.

— Je n'ai point de conjectures, répondit la petite ; c'est vous, Maria, qui m'avez appris le nom de l'amoureux d'Elinor.

Les éclats de rire recommencèrent. Emma fut vivement pressée de dire ce nom ; elle s'en défendit : Non, non, Madame, voyez comme Maria est fâchée ; non, je ne veux pas le dire, mais je sais bien qui c'est, et où il est.

— Oh ! pour ce dernier point, mon enfant, j'en sais autant que vous, dit M. Jennings, c'est à Norland, j'en suis sûre… Je parie que c'est le curé de la paroisse !

— Non, non, pas du tout, ce n'est point un curé, je vous assure.

— Non ! et bien qu'est-il donc ? militaire sans doute.

— Encore moins, il n'est rien du tout… que l'amoureux d'Elinor.

— Emma, dit Maria en colère, vous savez fort bien que tout cela est une invention de votre part, et que cette personne n'est rien sans doute, puisqu'elle n'existe pas.

— Ah mon Dieu ! s'écria Emma, il est donc mort dernièrement, car je sais fort bien qu'il existait, et que les premières lettres de son nom étaient un *E* et une *F*.

Elinor s'était un peu éloignée sous quelque prétexte, mais elle entendait tout et elle était au supplice. Pour la première fois lady Middleton lui parut très-aimable en observant qu'il pleuvait beaucoup, et ramenant l'attention de chacun sur le temps et les nuages. C'était moins pour obliger Elinor que pour faire cesser un entretien qui l'ennuyait ; mais le colonel Brandon saisit cette idée, parla de la pluie avec milady, puis de la gentillesse de la petite Sélina, puis de la bonté du thé, puis de l'élégance du service, et l'amour d'Elinor fut oublié. Mais il ne lui fut pas facile de se remettre de son trouble, et jamais elle n'avait mieux senti combien ce nom l'intéressait.

Dans le cours de la soirée sir Georges proposa une partie de campagne pour le lendemain ; il s'agissait d'aller voir une très-belle terre à douze mille de Barton, appartenant à un beau-frère du colonel Brandon. Il était absent, et il avait laissé les ordres les plus stricts pour que personne n'entrât chez lui que ceux que le colonel amènerait. Sir Georges vantait

excessivement toutes les beautés de cette maison et des jardins, et sans doute il pouvait en parler, car depuis dix ans, il y conduisait au moins deux fois, chaque été les hôtes qu'il avait chez lui. Il y avait entr'autres une immense pièce d'eau et une grande chaloupe qui devait former un des plus grands amusemens de la journée. On y porterait des viandes froides, des vins ; on irait en calèche ouverte, en phaéton, en caricle, et chaque chose fut arrangée pour en faire une vraie partie de plaisir.

Quelques personnes de la compagnie pensaient différemment ; la saison était trop avancée, et le temps trop humide pour aller chercher le plaisir aussi loin ; il avait plu tous les jours pendant la quinzaine ; madame Dashwood était déjà très-enrhumée, et à la prière instante d'Elinor, elle consentit à n'en pas être et à rester chez elle.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIII.

Table des matières

La partie projetée tourna très différemment de ce qu’on avait imaginé ; les uns y voyaient un plaisir parfait, quelques-uns de l’ennui, d’autres de la fatigue. Il n’y eut rien de tout cela ; elle manqua au moment où on s’y attendait le moins.

À dix heures toute la société était au Parc, où on devait déjeûner amplement avant le départ. Sir Georges ne se possédait pas de joie. Il avait plu toute la nuit, mais le temps s’était éclairci sur le matin, les nuages se dispersaient à l’horizon, et le soleil paraissait. Nous aurons un temps de Dieu, disait-il, et vous verrez Whitwell dans toute sa gloire. Tout le monde était en train et de bonne humeur ; on était décidé à s’amuser quoiqu’il arrivât, et l’on se montait en gaîté.

Pendant le déjeûner on apporta les lettres. Il y en avait une pour le colonel Brandon ; il la prit, regarda l’adresse, pâlit et quitta immédiatement la chambre.

— Qu’est-ce qui arrive à Brandon, dit sir Georges !

Personne ne répondit.

— J’espère qu’il n’a pas reçu de mauvaises nouvelles, dit lady Middleton ; mais il faut que ce soit quelque chose de bien extraordinaire pour laisser ma table de déjeûner si brusquement.

Dans moins de cinq minutes il rentra.

— Point de mauvaises nouvelles j’espère, lui dit madame Jennings, au moment où il ouvrit la porte.

— Non, madame, aucune ; je vous remercie de votre intérêt.

— Très-vif en vérité. Est-ce d’Avignon ! j’espère que votre sœur n’est pas plus malade !

— Non, madame, ma lettre est de Londres, et c’est simplement une lettre d’affaires.

— Mais comment se fait-il que la seule écriture vous ait autant troublé ? Venez, venez à côté de moi, cher colonel, racontez-moi ce que c’est ; quelque chose d’intéressant pour vous, j’en suis sûre.

— Ma chère maman, dit lady Middleton, laissez de grâce le colonel achever son déjeûner. Voilà votre tasse, colonel. Il la prit et la but

rapidement sans s’asseoir.

— Peut-être est-ce pour vous dire que votre cousine Fanny se marie ? est-ce cela, dit madame Jennings ?

— Non, madame pas du tout.

— Eh bien donc ! je sais ce que c’est, et qui vous écrit, colonel ; j’espère qu’elle se porte bien.

— Qui ? madame, dit le colonel en rougissant un peu.

— Oh vous savez très-bien de qui je veux parler.

Le colonel impatienté ne répondit pas ; il s’adressa à lady Middleton. — Je suis très-fâché, milady, lui dit-il, d’avoir reçu cette lettre ce matin ; elle m’oblige à partir de suite pour Londres.

— Pour Londres ! s’écria madame Jennings : quelle folie, et que peut-on avoir à faire à Londres dans cette saison.

— C’est moi qui perd le plus, dit-il, en étant forcé de quitter une société aussi agréable ; mais ce qui me chagrine surtout, c’est que je crains de faire manquer la partie de ce matin, et que ma présence ne soit absolument nécessaire pour être admis à Withwell.

Tout le monde fut consterné.

— Mais si vous écriviez un billet à la concierge, M. Brandon, dit vivement Maria, ne serait-ce pas suffisant ?

— Je crains que non mademoiselle.

— Il faut absolument que vous veniez avec nous, s’écria sir Georges ; il n’y a point d’affaire plus importante au monde que de ne pas déranger une partie sur le point de commencer. Renvoyez votre départ pour la ville à demain, Brandon ; voilà tout.

— Je voudrais que cela me fût possible, dit-il avec fermeté ; mais je ne puis retarder mon départ d’un jour.

— Si vous vouliez seulement nous dire de quoi il est question, dit madame Jennings, et nous conter votre affaire, nous déciderions si elle est si pressée ou si vous pouvez rester.

— Vous ne perdrez que cinq ou six heures, dit Willoughby, si vous vouliez seulement différer jusqu’à notre retour.

— Je ne puis pas perdre seulement une heure, répondit le colonel.

Elinor entendit Willoughby qui disait à voix basse à Maria : – Il est de ces gens maussades qui ne peuvent supporter une partie de plaisir ; il avait peur de s’enrhumer ou d’être mouillé, j’en suis sûr, et il a inventé cela pour

faire manquer celle-ci. Je voudrais parier cinquante guinées que cette lettre est de sa main.

— Je n'en doute pas, dit Maria.

— Il n'y a pas moyen de vous persuader, dit sir Georges, quand une fois vous avez mis quelque chose dans votre tête ; je sais cela depuis long-temps : voyez cependant combien vous nous contrariez.

Le colonel répéta encore tout son chagrin d'en être la cause, mais déclara que son départ était inévitable.

— Eh bien donc ! quand vous reverra-t-on ?

— Bientôt j'espère, ajouta lady Middleton, et nous remettrons la partie de Withwell à votre retour ; j'aurai le temps de tout mieux arranger.

— Vous êtes très obligeante, madame, mais mon retour est si incertain, que je n'ose prendre aucun engagement.

— Je vous déclare, dit sir Georges, que si vous n'êtes pas ici à la fin de la semaine, je vais vous chercher.

— Oui, oui, sir Georges, faites cela, s'écria madame Jennings ; vous saurez alors ce que c'est que cette affaire, et vous me le direz.

On vint avertir le colonel que son cheval était prêt. — Vous n'allez pas à cheval jusqu'en ville, dit sir Georges ?

— Non : seulement jusqu'à la première poste.

— Eh bien ! je vous souhaite un bon voyage, entêté que vous êtes ; allons un effort de complaisance ; renvoyez ce cheval.

— Je vous jure que cela n'est pas en mon pouvoir.

Il prit congé de toute la compagnie, qui lui rendit son salut avec humeur, à l'exception d'Elinor qui n'avait pas dit un mot pour le retenir, et qui le salua avec affection. — N'y a-t-il aucune chance, mademoiselle Elinor, lui dit-il, de vous voir à Londres cet hiver avec votre sœur ?

— Je crains qu'il n'y en ait point.

— Je vous dis donc adieu pour plus long-temps que je ne voudrais, dit-il avec émotion. Il lui prit la main qu'il serra doucement, et fit un simple salut à Maria. Madame Jennings voulait encore le retenir pour lui faire dire son secret ; mais il lui souhaita le bonjour, et quitta la chambre avec sir Georges.

Les plaintes, les regrets, les lamentations, les reproches, les sarcasmes, les conjectures, que la politesse avaient retenus, éclatèrent à la fois dès qu'ils furent sortis, lorsque madame Jennings fit taire tout le monde en

disant : Je crois que j’ai deviné l’*importante* affaire qui nous a tous rendus si malheureux.

— Quoi donc ? chère dame, qu’est-ce que vous croyez ? dites-vite, s’écria chacun.

— Je suis sûre que c’est pour miss Williams.

— Et qui est miss Williams, demanda Maria ?

— Quoi ! vous ne connaissez pas miss Williams ! vous en avez au moins entendu parler ?

— Pas du tout, je vous jure.

— Eh bien ! miss Williams, dit-elle avec un sourire fin, est une proche parente du colonel, très proche en vérité ; je ne veux pas dire en toute lettre à quel degré pour ne pas blesser les oreilles des jeunes dames ; et baissant un peu la voix, elle dit à Elinor : c’est sa fille naturelle.

— Vraiment ! vous me surprenez.

— Oui, comme je vous le dis, et le colonel l’aime comme ses yeux ; je suis sûre qu’il lui laissera toute sa fortune.

Sir Georges rentra, et se joignit de grand cœur au regret général ; mais il finit par observer que puisqu’on était rassemblé, il fallait au moins faire tous ensemble quelque chose qui serait peut-être aussi divertissant. Après quelques consultations, on convint qu’on irait courir de côté et d’autre, suivant sa fantaisie, pendant quelques heures, puis qu’on reviendrait dîner au Parc. Lady Middleton trouva que c’était beaucoup plus convenable que de dîner en plein air. Elinor fut du même avis par d’autres motifs. Les voitures furent ordonnées ; l’élégant caricle de Willoughby fut prêt le premier. On comprend qu’il devait conduire Maria, et jamais celle-ci n’avait paru plus heureuse qu’en se plaçant à côté de lui ; et vraiment c’était le plus beau couple qu’il fût possible de voir. Ils partirent comme l’éclair et furent bientôt hors de vue, et on n’entendit plus parler d’eux jusqu’au retour général. Ils étaient partis les premiers, ils revinrent les derniers. Tous deux paraissaient enchantés de leur promenade dont ils ne donnèrent aucun détail ; ils dirent seulement que pour rouler plus vite, ils étaient restés dans la plaine. Les autres, pour jouir de la vue, s’étaient promenés sur les hauteurs.

Sir Georges avait décidé que pour se consoler du départ du colonel, on s’amuserait toute la journée, et qu’on danserait après dîner. Il y avait, outre la compagnie ordinaire, toute la nombreuse famille Carey de Nerrton. On était vingt personnes à table, ce que sir Georges remarqua avec grand plaisir. Willoughby prit sa place accoutumée entre Elinor et Maria. Il n’y

avait pas long-temps qu'ils étaient assis, lorsque madame Jennings se penchant entre Elinor et Willoughby, prit le bras de Maria, et lui dit, assez haut pour être entendue de tous deux : Je sais où vous êtes allés ce matin, miss Maria ; je l'ai découvert malgré tous vos beaux mystères. Maria rougit et dit vivement : Où donc, Madame ?

— Ne saviez-vous pas, dit Willoughby, que nous nous étions promenés dans mon caricle ?

— Oui, oui, Monsieur, je le savais bien, mais j'étais decidée de savoir aussi où ce caricle vous avait menés, et je le sais. J'espère, miss Maria, que votre future maison est de votre goût ? Elle est à mon gré une des plus grandes et des plus belles que je connaisse, et quand je viendrai vous voir, j'espère que je la trouverai bien arrangée et meublée de neuf. Les meubles actuels sont trop antiques, n'est-ce pas ? c'est la seule chose à quoi j'aie trouvé à redire quand j'y fus il y a six ans, et vous ne les aurez pas trouvés en meilleur état ce matin.

Maria se détourna en grande confusion. Madame Jennings rit aux éclats, et conta ensuite à Elinor qu'elle avait chargé sa femme-de-chambre Betty, adroite autant que gentille, de savoir du jockey de M. Willoughby où son maître avait conduit miss Dashwood, et qu'ainsi elle avait appris positivement qu'il l'avait menée au château d'Altenham, et qu'ils avaient passé toute la matinée à se promener dans la maison et dans les jardins.

Elinor pouvait à peine le croire ; il lui semblait également inouï à M. Willoughby de l'avoir proposé et à Maria d'avoir consenti d'aller dans la maison où vivait une femme respectable, qu'elle ne connaissait point, et chez qui elle ne pouvait être admise.

Aussitôt qu'on fut sorti de table, elle prit sa sœur à part et le lui demanda, et à sa grande surprise, elle trouva que tout ce que madame Jennings avait dit était exactement vrai. Maria était tout-à-fait revenue de son premier moment de trouble, et se fâcha presque de ce que sa sœur en doutait.

— Qu'est-ce qui vous étonne donc, Elinor, lui dit-elle ? pourquoi serais-je pas allée voir Altenham, puisque j'en avais une si bonne occasion ? ne vous ai-je pas entendue dire vous-même que vous en auriez grande envie ?
— Oui, Maria, mais j'aurais attendu que madame Smith n'y fût plus ou voulût m'y recevoir, et je n'y serais surtout pas allée seule avec M. Willoughby.

— M. Willoughby est cependant la seule personne qui ait quelque droit de m'y introduire, et qui puisse me montrer en détail la maison et les jardins. Son caricle ne contient que deux places, et je ne pouvais avoir personne avec moi. Je vous assure, Elinor, que dans toute ma vie je n'ai passé une plus délicieuse matinée.

— Il est fâcheux, reprit doucement Elinor, que le plaisir et la convenance n'aillent pas toujours ensemble.

— Au contraire, Elinor, cela vaut beaucoup mieux, et ce que vous dites est la plus forte preuve en ma faveur. Si j'avais blessé le moins du monde les convenances ou la décence, j'en aurais eu le sentiment : vous m'accorderez j'espère qu'on sent toujours quelque chose de pénible quand on fait ce qui n'est pas bien, et avec cette conviction je vous assure que je n'aurais eu nul plaisir.

— Mais, ma chère Maria, dit Elinor avec une extrême tendresse, ne pensez-vous pas aussi qu'un sentiment plus vif encore peut aveugler ? vous vous êtes déjà trop exposée peut-être à de malicieuses remarques ; ne commencez-vous pas à vous douter que vous y avez peut-être donné lieu, et votre promenade peut les augmenter ? Madame Jennings……

— Madame Jennings et ses sottes railleries, interrompit Maria, me sont très-indifférentes ; tout le monde, et vous-même Elinor, vous y êtes sans cesse exposés ; je n'attache pas plus de prix à sa censure qu'à son approbation. Je n'ai point du tout le sentiment d'avoir fait quelque chose de mal en me promenant dans les jardins de madame Smith, ou en voyant sa maison ; elle doit un jour appartenir à M. Willoughby, et…

— Lors même qu'elle devrait aussi vous appartenir, dit Elinor, cela ne justifie point ce que vous avez fait.

Maria rougit beaucoup, mais plutôt de plaisir que de peine, et après quelques minutes de silence elle passa un bras autour de sa sœur, et lui dit avec son charmant sourire : peut-être, Elinor, ai-je fait une étourderie en allant à Altenham, pardonnez-la moi, je ne puis m'en repentir, M. Willoughby avait la passion de me le montrer, et c'est une charmante habitation je vous assure : il y a surtout un petit salon au premier étage, précisément comme il le faut pour un établissement de tous les jours. Lorsqu'il sera meublé avec élégance, il sera délicieux ; il est situé à l'angle de la maison, et il y a deux vues différentes, d'un côté sur le boulingrin, et au-delà sur un beau grand bois ; de l'autre côté c'est l'église et le village, et derrière, cette belle colline que nous avons si souvent admirée. Encore n'ai-

je pas vu le salon à son avantage, les meubles sont si antiques ! mais, comme dit Willoughby, avec quelques centaines de guinées nous en ferons… on peut en faire la plus charmante chambre d'été de toute l'Angleterre.

Ainsi finit le sermon d'Elinor ; elle ne dit plus rien, et Maria allait continuer sa description d'Altenham avec le même feu, quand elles furent appelées pour la danse. C'était Willoughby ; elle lui donna la main, et dansa toute la soirée avec lui sans se rappeler un mot de ce que lui avait dit sa sœur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIV.

Table des matières

Le départ soudain du colonel Brandon et la fermeté qu'il avait mise à en cacher la cause, excitèrent la plus vive curiosité chez madame Jennings, et pendant trois ou quatre jours elle en fut occupée au point, que la course de Maria avec Willoughby fut tout-à-fait mise de côté. Elle avait deviné juste ; elle était contente et n'y pensait plus. Elle était trop bonne pour se plaire à tourmenter ces pauvres jeunes gens, qui s'aimaient comme on doit s'aimer à leur âge, qui rivalisaient tous deux en beauté : rien de plus naturel, et il n'y avait rien à dire. Mais ce colonel que peut-il lui être arrivé ? Elle errait de conjecture en conjecture ; c'était sûrement quelque chose de très-fâcheux ; elle avait vu cela sur son visage ; et la voilà à penser à toutes les espèces de maux et de malheurs qui pouvaient tomber sur lui. Pauvre cher homme ! j'en suis vraiment effrayée ! c'est peut-être une affaire dangereuse, une banqueroute, que sais-je ! il est possible qu'à ce moment il soit entièrement ruiné. Sa belle terre de Delafort n'a jamais rendu plus de deux mille louis par an, et son frère lui a laissé beaucoup de dettes, je sais cela positivement ; mais que ne donnerais-je pas pour savoir à présent la vérité et le vrai but de ce voyage à Londres, si pressé qu'il ne peut le retarder d'une heure ? Peut-être que cela regarde miss Williams, et en rassemblant toutes les circonstances, je sais que c'est cela même. Il rougit quand je la nommai ; ne l'avez-vous pas remarqué ? moi j'étais en face de lui, je le regardais au blanc des yeux, et je ne me trompe pas. Peut-être est-elle malade à Londres, peut-être morte ; rien dans le monde de plus vraisemblable ; j'ai une idée qu'elle est très délicate. Je parie tout au monde que cette lettre regardait miss Williams. Non, non, ce n'est pas une banqueroute ; il est trop prudent et trop sage ! À moins, quoiqu'il en dise, que ce ne soit sa sœur qui le demande à Avignon ; il est très bon frère, et cela expliquerait cette grande presse. Enfin à la bonne heure ! qu'est-ce que cela me fait à moi ? quoique ce soit, on le saura pourtant un jour. Je souhaite de tout mon cœur d'apprendre qu'il soit hors de peine et qu'il ait une bonne femme par-dessus le marché.

C'était à Elinor que madame Jennings adressait toutes ces conjectures, en s'étonnant beaucoup qu'elle ne partageât pas son inquiétude. Elinor

s’intéressait infiniment au colonel, mais elle ne voyait aucune raison de s’alarmer pour lui ; elle était d’ailleurs trop occupée des amours de sa sœur et de Willoughby, et de l’extraordinaire silence que tous les deux gardaient sur leur projet de mariage, pour s’inquiéter d’autre chose. Elle ne savait comment expliquer ce mystère, incompatible avec leur caractère à tous les deux, tandis qu’ils n’en mettaient pas même assez dans leur inclination réciproque. Pourquoi ne pas s’ouvrir entièrement soit à elle, soit à madame Dashwood ? Cette dernière ne se conduisait pas de manière à faire craindre un refus à Willoughby, qu’elle comblait d’amitiés comme s’il eût déjà été son beau-fils ; et quand toute sa conduite disait qu’il aspirait à le devenir, pourquoi continuait-il à se taire ? Elinor ne pouvait l’imaginer.

Elle comprenait bien cependant qu’il était possible que quoique Willoughby fût très amoureux de Maria il ne fût pas le maître de l’épouser immédiatement ; il était indépendant, il est vrai, mais tant que madame Smith vivrait, il n’était pas assez riche pour s’établir. Sa terre de Haute-Combe ne lui rapportait, d’après sir Georges, que six ou sept cents pièces par an, qui lui suffisaient à peine pour sa vie de garçon, et souvent il s’était plaint devant elles de sa pauvreté. Malgré cela il était singulier qu’avec l’extrême franchise dont il faisait profession, et que Maria mettait sans cesse à la tête de toutes les vertus, il ne leur échappât jamais un mot ni à l’un ni à l’autre sur un projet d’union qu’ils formaient bien certainement. Mais étaient-ils réellement engagés ensemble ? Toute leur conduite l’affirmait et surtout cette course à Altenham ; cependant quelquefois une espèce de doute traversait l’esprit d’Elinor et l’empêchait d’avoir une explication avec sa sœur. Si vive, si sensible, si peu raisonnable, lui pardonnerait-elle l’ombre d’un doute sur celui qu’elle aimait si passionnément ? souvent aussi Elinor reprenait en lui une entière confiance. Toute sa conduite était si franche, si ouverte, qu’il croyait peut-être n’avoir pas besoin de s’expliquer plus clairement. Il était avec Maria le plus tendre et le plus attentif des amans, et avec sa mère et ses sœurs, le fils et le frère le plus affectionné ; il avait l’air de les regarder toutes comme ses parentes et la chaumière comme sa maison. Il y passait bien plus de temps qu’à Altenham, et lorsqu’il n’y avait pas d’engagement général au Parc, il y restait des jours entiers à côté de Maria, son chien favori couché à ses pieds, lisant, faisant de la musique comme s’il eût fait déja partie de la famille.

Une soirée particulièrement, environ une semaine après le départ du colonel, son cœur sembla s’ouvrir avec plus d’abandon et d’attachement

pour tous les objets qui l'entouraient. Il était comme à l'ordinaire seul avec la mère et les trois sœurs, quand madame Dashwood parla de ses projets d'agrandir et d'embellir la maison le printemps suivant. Aussitôt il rejeta cette idée avec beaucoup de feu et de sentiment, comme ne pouvant supporter la pensée d'aucun changement dans un lieu qui lui était si cher tel qu'il était, et qui lui paraissait parfait. « Quoi ! s'écria-t-il, embellir cette chère demeure ! non, non, je n'y consentirai jamais ; pas une pierre ne doit être ajoutée à ces murs, pas un coin ne doit être changé, si vous avez le moindre égard à mes sentimens. »

Madame Daswood sourit et lui tendit la main en silence, mais avec l'air attendri. Ne soyez pas alarmé, mon cher Willoughby, dit Elinor gaîment ; maman fait beaucoup de projets ; cela ne coûte rien, mais il n'en est pas de même de l'exécution, et nous ne serons jamais assez riches pour bâtir. J'en suis charmé, s'écria-t-il ; puissiez-vous toujours être pauvres, si vous ne savez pas mieux employer vos richesses.

— Bien obligée du souhait, Willoughby, dit madame Dashwood ; mais soyez assuré que je sacrifierais sans peine tous mes projets d'embellissement à ce touchant sentiment d'affection locale que vous venez d'exprimer. Fiez-vous à moi là-dessus ; quelque riche que je devienne, je ne dépenserai pas mon argent d'une manière qui vous serait aussi pénible. Mais êtes-vous réellement assez attaché à cette maison pour n'y voir aucun défaut ? — Aucun je vous le jure, dit-il, avec feu ; je vous dirai plus, je la regarde comme le seul endroit sur la terre qui me donne l'idée du parfait bonheur domestique, et si j'étais, moi, assez riche pour bâtir, je jetterais bas ma grande maison de Haute-Combe, pour la rebâtir exactement sur le plan de votre chaumière.

— Sans oublier cet étroit et sombre escalier, et la cuisine qui fume ? dit Elinor.

— Oui, sans rien oublier ; exactement comme ceci ; les petits inconvéniens mêmes : ils tiennent aussi à des souvenirs, et la moindre variation m'avertirait que ce n'est pas la chaumière de Barton. Oh ! je pourrais peut-être alors être aussi heureux à Haute-Combe que je l'ai été ici !

— J'espère, reprit Elinor, que même avec le désavantage d'un grand escalier et d'un beau salon, vous trouverez aussi le bonheur dans votre maison.

— Il y a certainement, dit Willoughby, des circonstances qui pourraient aussi me la rendre bien chère ; mais cette demeure-ci aura toujours des droits sur mon affection qu'aucune autre ne peut avoir.

Oh ! qui rendra l'expression de plaisir, de bonheur, de tendresse, de passion qui se peignit alors dans les yeux de madame Dashwood et de Maria ; c'étaient l'amour maternel et l'autre amour dans toute leur force. Toutes les deux regardèrent l'aimable enthousiaste de la chaumière, de manière à lui dire qu'on l'avait entendu.

— Combien de fois ai-je souhaité, ajouta-t-il, quand je venais à Altenham que cette charmante demeure fût habitée. Jamais dans mes promenades je n'ai passé devant sans admirer sa situation, sans regretter que personne n'y vécût. Avec quel plaisir j'appris en arrivant cette année chez madame Smith, que ce vœu était exaucé ! J'éprouvai une satisfaction, un tel intérêt pour cet événement qui m'était si étranger, que je ne puis l'expliquer que comme un pressentiment du bonheur qui m'attendait ; ne le pensez-vous pas aussi Maria, dit-il, un peu plus bas en se penchant de son côté, et continuant plus haut, il dit vivement : et vous voudriez gâter cette demeure, madame Dashwood ; vous voudriez lui ôter le charme de sa simplicité, et ce cher petit salon, où notre connaissance a commencé, où j'apportai Maria dans mes bras, où j'ai passé au milieu de vous tous tant d'heures délicieuses ; vous voudriez le dégrader, en faire une allée où tout le monde passerait pour entrer dans un salon plus grand, plus beau peut-être, mais qui n'aurait jamais pour moi le prix de celui-ci, où tout parle à mon cœur, où on est si bien, si agréablement établi.

Madame Dashwvood lui promit encore que rien n'y serait changé.

— Vous êtes la meilleure des femmes et des mères, lui dit-il, en serrant sa main entre les siennes ; cette promesse commence déjà à me rendre heureux. Étendez la plus loin (le cœur d'Elinor battit), dites moi que non-seulement votre maison restera toujours la même, mais que j'y trouverai toute ma vie cette affection, cette bonté avec laquelle vous m'avez reçu, et qui m'a rendu cette demeure si chère.

Il n'en dit pas davantage. Elinor aurait voulu quelques mots de plus ; mais Maria avait l'air si contente qu'elle le fut aussi. Madame Dashwood lui fit la promesse qu'il demandait, et la conduite de Willoughby pendant toute cette soirée, témoigna son affection et son bonheur.

Venez dîner demain avec nous, mon cher Willoughby, lui dit madame Dashwood, quand il sortit, sans cela nous ne nous verrions pas de la journée

; nous voulons aller au Park faire une visite à lady Middleton, mais nous reviendrons de bonne heure. Il l’accepta et promit d’être chez elles avant quatre heures le lendemain.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XV.

Table des matières

Madame Dashwood et deux de ses filles, l'aînée et la cadette, partirent après déjeûner pour leur visite projetée au Park ; Maria s'excusa d'en être sous quelque léger prétexte d'occupation. Sa mère présuma que Willoughby avait à lui parler et lui avait promis de venir pendant leur absence ; elle le trouva très naturel au point où ils en étaient, et ne fit nulle objection. Ai-je deviné, dit madame Dashwood à Elinor en riant, lorsqu'à leur retour, environ sur les trois heures, elles trouvèrent en effet le caricle du jeune homme devant la porte de la chaumière avec son domestique. Elle se hâta d'entrer avec gaîté, et croyait aussi trouver les jeunes amoureux bien contens ; mais à peine eût-elle ouvert la porte du passage qui conduisait au petit salon, qu'à sa surprise, elle en vit sortir Maria qui paraissait dans une grande affliction. Son mouchoir couvrait ses yeux et on entendait des sanglots : sans faire aucune attention à sa mère et à ses sœurs, elle traversa rapidement l'allée et monta l'escalier. Surprises et alarmées, elles entrèrent dans la chambre qu'elle venait de quitter, dans laquelle elles trouvèrent Willoughby assis près du feu, la tête appuyée contre le chambranle de la cheminée, et leur tournant le dos. Il se leva quand il les entendit entrer ; et sa contenance abattue et ses yeux aussi pleins de larmes, témoignèrent assez qu'il partageait fortement l'affliction de Maria.

— Qu'est-ce qu'a ma fille, dit vivement madame Dashwood en entrant ? lui serait-il arrivé quelque accident ?

— J'espère que non, madame, dit Willoughby, en essayant de sourire ; c'est moi plutôt qui dois m'attendre à être malade, car j'éprouve la plus cruelle contrariété.

— Vous, monsieur, quoi donc !

— Oui, madame, cruelle en vérité. Je ne puis avoir l'honneur de dîner avec vous. Madame Smith use du pouvoir des riches sur un pauvre diable de cousin ; elle m'envoie à Londres pour une affaire pressée. J'ai reçu mes dépêches et pris congé d'Altenham, et je suis venu, madame, m'excuser auprès de vous, et vous faire mes adieux.

— À Londres ! vous allez à Londres ce matin !

— Dans ce moment.

— C’est précisément comme le colonel Brandon, dit Emma ; mais au moins M. Willoughby ne fait pas manquer une partie de plaisir en allant à Londres.

— C’est moi qui perds tout le mien, reprit-il en soupirant, tout mon bonheur.

— Pour peu de temps, j’espère, dit madame Dashwood, mais *peu* c’est quelquefois beaucoup. Faites bien vîte les affaires de madame Smith, et revenez plus vite encore auprès de vos amis. Quand peut-on espérer de vous revoir ? Il rougit et répondit avec embarras : Vous êtes trop bonne, madame, mais je n’ai aucun espoir… Je ne crois pas revenir en Devonshire cette année ; l’année prochaine peut-être… Je ne fais à madame Smith qu’une visite dans l’année.

— Est-ce que madame Smith est votre seule amie, dit madame Dashwood avec un sourire mélé de reproche et d’amitié ; est-ce qu’Altenham est la seule maison en Devonshire où vous soyez sûr d’être bien reçu ? Est-ce chez moi, cher Willoughby, que vous attendrez une invitation ?

Sa rougeur augmenta, des larmes remplirent de nouveau ses yeux, et la tête baissée sans regarder madame Dashwood, il lui dit seulement : Vous êtes trop bonne.

Madame Dashwood surprise, regarda Elinor, et vit dans ses yeux qu’elle ne l’était pas moins. Pour quelques momens tout le monde garda le silence ; madame Dashwood le rompit la première.

Je vous répète encore, mon jeune ami, lui dit-elle, qu’en tous temps vous serez le bien-venu à la chaumière de Barton ; je ne vous presse plus d’y revenir immédiatement, c’est à vous seul de juger de ce qui peut plaire ou déplaire à madame Smith. Sur ce point je ne veux pas plus douter de votre jugement que de votre inclination. Dites-moi seulement que nous nous reverrons le plutôt que vous le pourrez.

Mes engagemens sont pour le moment si nombreux, madame, et d’une telle nature, que je… je n’ose me flatter… Je ne puis dire… Il s’arrêta, et tout témoignait son embarras et sa confusion.

Madame Dashwood était trop étonnée pour pouvoir parler. Un autre silence suivit ; il fut cette fois rompu par Willoughby, qui dit avec une gaîté forcée. Allons il faut partir, il faut s’arracher de cette chère chaumière. C’est une folie de prolonger son tourment en restant plus long-temps dans des lieux qu’on regrette et avec une société dont on ne peut plus jouir. Adieu ! il

fit un salut de la main, sortit promptement. Elles le virent de la fenêtre monter lestement dans son caricle, et dans une minute il fut hors de vue.

Madame Dashwood ne put prononcer que ce seul mot : ma pauvre Maria ! Et sortit aussi, en faisant signe de la main à ses deux filles de ne pas le suivre. L'inquiétude d'Elinor était égale au moins à celle de sa mère, et peut-être même plus profonde. Tous ses doutes sur les sentimens ou plutôt sur les intentions de Willouhgby revinrent à-la-fois dans son esprit. Cet inconcevable départ, ses adieux bien plus inconcevables encore, son embarras, son affectation de gaîté, la manière marquée dont il avait repoussé l'invitation amicale de sa mère ; toute sa conduite, en un mot, si différente de la veille et de lui-même, la confondait d'étonnement. Ne sachant que penser, elle eut l'idée que quelque querelle d'amant avait eu lieu entre sa sœur et lui ; la tristesse avec laquelle Maria avait quitté la chambre avant son départ, et le laissant seul, pouvait autoriser l'idée d'une brouillerie. Mais d'un autre côté, quand elle se rappelait avec quelle passion Maria l'aimait, adoptait à l'instant toutes ses idées, ne voyait, ne pensait que d'après lui, une querelle lui semblait presque impossible.

— Mais enfin, quelque fût le motif et les particularités de leur séparation, l'affliction de sa sœur était indubitable, et elle pensait avec la plus tendre compassion au violent chagrin auquel Maria se livrait par sentiment, et qu'elle regardait même comme un devoir. Elle aurait voulu tout de suite aller auprès d'elle pour essayer de l'adoucir ; mais sa mère y était sans doute et y réussirait mieux encore, leurs âmes étant tout-à-fait à l'unisson. Elle attendit son retour avec impatience ; elle ne revint qu'au bout d'une demi-heure, et quoique ses yeux fussent rouges sa physionomie était plus sereine.

— Vous avez vu Maria, maman, lui dit Elinor, comment est-elle !

— Je ne l'ai pas vue ; elle est enfermée dans sa chambre ; elle pleure, et m'a conjurée de la laisser seule quelque temps. Pauvre enfant ! ses larmes sont bien naturelles ; laissons passer ce premier moment sans la tourmenter d'inutiles consolations.

— Elinor ne répondit rien ; elle aurait voulu que les larmes de sa sœur se fussent séchées sur le sein de sa mère, qu'elle eût ouvert sa porte. Elles prirent leurs ouvrages, et s'assirent en silence. Emma sortit pour prendre ses leçons par l'ordre de sa mère. Notre cher Willoughby est déjà à quelques milles de Barton, dit madame Dashwood après quelques minutes, et Dieu sait, Elinor, comme il voyage tristement. Elinor étouffait, elle avait besoin

qu’un mot de sa mère l’encourageât à ouvrir son cœur. Tout cela est bien étrange, répondit-elle ! s’en aller si subitement ; ce départ a l’air d’un mauvais songe. Aujourd’hui à quelques milles de nous, et hier il était là à cette place, si heureux, si gai, si affectionné, comme s’il devait y passer sa vie, et actuellement il part sans projet de retour, sans savoir s’il nous reverra, et il nous quitte d’une manière si singulière, avec un embarras si marqué ! Il faut qu’il soit arrivé depuis hier quelque chose qu’il n’a pas voulu dire ; il n’était plus le franc, le tendre Willoughby d’hier. Vous avez sûrement senti cette différence tout comme moi, maman ! Peul-être se sont-ils querellés. Sur quoi ! je ne puis le concevoir, ni cependant expliquer autrement son peu d’empressement d’accepter votre invitation.

— Ce n’est pas l’inclination qui lui manquait, Elinor ; je l’ai vu bien clairement. Il ne dépendait pas de lui de l’accepter. Au premier moment je trouvais toutes ses manières aussi singulières que vous les trouvez vous-même ; mais je viens d’y réfléchir avec calme, et je puis vous assurer que je le comprends à merveille et que je puis tout expliquer.

— Vous le pouvez, maman !

— Oui, ma fille ; je me suis tout expliqué à moi-même de la manière la plus satisfaisante ; mais vous, Elinor, qui doutez toujours de l’amour, vous ne serez pas satisfaite : je vous prie cependant de ne pas me dire un mot contre ma confiance en Willoughby ; elle est entière et complète. Je suis donc persuadée que madame Smith, qu’il a un si grand intérêt à ménager, soupçonne son attachement pour Maria et le désapprouve, peut-être parce qu’elle a d’autres vues sur lui. Elle a donc désiré de l’éloigner, et elle a inventé quelque affaire pressée pour lui faire quitter le voisinage de Barton. Voilà je crois ce qui est arrivé. Il n’a sans doute pas encore osé lui avouer ses engagemens avec Maria, et il est obligé, bien à contre cœur, de lui obéir pour le moment et de quitter quelque temps le Devonshire. Vous me direz, je le sais, que cela peut être ou ne pas être ; mais je ne veux écouter aucun doute, à moins que vous ne puissiez m’expliquer la chose d’une manière aussi satisfaisante. À présent, Elinor, qu’avez-vous à dire ?

— Rien, ma mère ; vous aviez prévu ma réponse ; ce que vous croyez peut être vrai, peut être faux : nous n’en savons rien, mais lequel des deux que ce soit mes inquiétudes sont les mêmes.

— Fille insensible ! dit madame Dashwood avec un peu de dépit, vous voulez croire le mal plutôt que le bien ; vous préférez voir Willoughby coupable et votre sœur à jamais malheureuse, plutôt que d’admettre ce qui

peut le justifier. Il a pris congé de nous, dites-vous avec moins d'affection qu'à l'ordinaire : n'accordez-vous donc, rien au chagrin qui l'oppressait ? Le pauvre garçon ne savait ce qu'il disait ni ce qu'il nous entendait dire seulement ; à mes yeux la singularité de sa conduite dans cet instant est plutôt une preuve de son amour et de sa sincérité.

— De son amour peut-être, dit Elinor ; je connais peu les effets de l'amour, mais de sa sincérité !! Ah ! ma mère ne pensez-vous pas qu'un entier aveu de son amour, des difficultés qui se présentaient pour le moment, et de ses intentions de les surmonter, nous l'aurait encore mieux prouvée. Sans doute il est des cas où le secret est nécessaire ; mais encore je ne puis m'empêcher d'être surprise que lui, Willoughby en ait été capable. Peut-être en effet est-il obligé de cacher ses engagemens avec ma sœur (si du moins ils sont engagés) à madame Smith, mais je ne vois aucune raison pour nous les cacher à nous.

— Pour les cacher, Elinor ! ai-je bien entendu ? est-ce bien vous qui reprochez de la dissimulation à Willoughby et à Maria, quand chaque jour, chaque instant vos regards leur reprochaient de n'en avoir pas assez ?

— Je ne manque pas de preuves de leur amour, maman, mais bien de leurs engagemens.

— Je suis aussi sûre de l'un que de l'autre.

— Alors je me tais et je suis contente ; mais pardon : j'ai cru que ni l'un ni l'autre ne vous en avaient parlé.

— Ni l'un ni l'autre, il est vrai ; mais qu'ai-je besoin de paroles quand les actions parlent si ouvertement ? Est-ce que toute la conduite de Willoughby avec Maria, et avec nous toutes, n'a pas prouvé positivement qu'il l'aimait et la considérait comme sa future compagne, et nous, comme ses parentes de cœur et de choix ? N'a-t-il pas demandé tous les jours mon consentement par ses regards, ses attentions, son tendre respect ? Ne le lui ai-je pas donné tacitement en souffrant ses assiduités auprès de ma fille ? Ô mon Elinor, comment pouvez-vous douter qu'ils ne soient solennellement engagés l'un à l'autre par des promesses positives ? Comment pouvez-vous supposer que Willoughby, persuadé de l'amour de votre sœur, comme il doit l'être, pourrait la quitter, et pour long-temps peut-être, sans s'assurer de la retrouver un jour pour la vie ? Pourquoi penserions-nous mal d'un homme que nous avons tant de motifs d'aimer, quoique nous ne le connaissions pas depuis long-temps ? Il n'est pas étranger ici ; et qui nous a dit un seul mot à son désavantage ? Vous voyez comme il est aimé de mon

cousin sir Georges, qui s'intéresse assez à nous pour nous avoir averties s'il y avait quelque chose à dire contre lui. Au contraire ne cherche-t-il pas toujours dans ses parties à le rapprocher de Maria ? Non, non, je n'ai aucun doute, aucune crainte ; il reviendra j'en suis convaincue. En attendant, Elinor, je vous prie de ne pas déchirer davantage le cœur de votre pauvre sœur en ayant l'air de douter de lui. La pauvre enfant aura bien assez de peine à supporter son absence.

— Je me tairai avec elle, maman, et je désire de tout mon cœur de m'être trompée ; j'aime Willoughby, et un soupçon sur son intégrité ne peut pas vous être plus pénible qu'à moi. S'il nous écrit, si une correspondance s'établit entre lui et ma sœur, je n'aurai plus aucun doute.

— Vraiment, vous accordez cela ! quand vous les verrez devant l'autel, vous vous douterez alors qu'ils vont se marier.

Elles furent interrompues par l'entrée d'Emma. Elinor put réfléchir sur leur entretien ; elle voulait aller tâcher d'être admise auprès de sa sœur ; mais madame Dashwood l'en empêcha. Il fallait, disait-elle, laisser au moins cette matinée à son affliction, après quoi l'espoir de l'avenir la calmerait.

Elles ne la virent donc qu'au moment du dîner. Maria entra dans la chambre à manger sans dire une parole ; ses yeux étaient rouges et humides ; elle semblait retenir ses larmes avec difficulté ; elle évitait les regards, et ne pouvait ni parler ni manger. Après quelques momens sa mère lui pressa tendrement la main. Maria voulut lever les yeux sur elle, mais ils se tournèrent sur la place que Willoughby aurait occupée ; son faible courage l'abandonna ; elle fondit en larmes, et quitta la chambre.

Elle rentra un quart-d'heure après ; mais l'oppression de son cœur continua de même toute la soirée. Elle était sans pouvoir sur elle-même, parce qu'elle ne voulait même pas commander à son affliction ; la plus légère mention de ce qui pouvait avoir quelque rapport à Willoughby, la décomposait entièrement, et quoique sa mère et ses sœurs eussent la plus tendre attention de ne rien lui dire qui pût renouveler sa douleur, il aurait fallu ne pas parler du tout pour l'éviter. Elle avait tellement identifié sa vie, ses pensées, ses actions avec Willoughby, qu'on ne pouvait parler de rien qui n'y eût quelque rapport.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVI.

Table des matières

Maria se serait trouvée impardonnable si elle eût été capable de fermer l'œil la première nuit après le départ de Willoughby. Elle aurait été honteuse le matin de se présenter à sa famille avec un teint reposé, et n'ayant pas autant besoin de repos qu'avant de se mettre au lit ; mais il n'y avait point de danger qu'elle eût le tort de dormir dans cette circonstance. Elle ne ferma pas l'œil de toute la nuit, et en passa une grande partie dans les larmes. Elle se leva avec un grand mal de tête, toujours incapable de parler, ne prenant de nourriture que ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim, donnant par là beaucoup de chagrin à sa mère et à ses sœurs, et rejetant toutes leurs consolations. Maria sans doute était *très sensible*, mais n'avait pas l'ombre de raison.

Quand elle avait fini de déjeûner ou de voir déjeûner, elle allait se promener seule, errait dans le village d'Altenham ou sur la colline où elle avait rencontré Willoughby, se nourrissait des souvenirs de son bonheur passé, et pleurait amèrement sur son malheur actuel. Voilà quel était le principal emploi de ses matinées, et les soirées se passaient à-peu-près de même, à rêver, appuyée sur sa main, ou ses regards attachés sur la colline. Quelque-fois elle allait à son piano, et jouait tous les airs que Willoughby aimait, où leurs voix avaient été si souvent réunies ; elle suivait chaque ligne de musique qu'il avait écrite pour elle, jusqu'à ce que son cœur fût près de se rompre ; elle passait ainsi tous les jours des heures entières devant son piano, chantant et pleurant alternativement, sa voix souvent totalement arrêtée par ses sanglots. Dans ses lectures aussi bien que dans sa musique, elle ne cherchait que ce qui pouvait nourrir son chagrin et ses regrets ; elle ne lisait rien que ce qu'ils avaient lu ensemble, et le moindre passage relatif à sa situation, renouvelait et augmentait sa douleur.

Une telle violence d'affliction ne pouvait pas, il est vrai, durer toujours au même point ; au bout de quelques jours, sans s'affaiblir, elle se calma et devint une profonde mélancolie. Mais ses occupations, ses promenades solitaires, ses méditations furent les mêmes et produisaient encore des effusions de larmes.

Aucune lettre de Willoughby n’arriva, et Maria ne paraissait point en attendre. Sa mère était surprise, et Elinor inquiète, mais madame Dashwood trouvait toujours des explications pour tout ce qui pouvait accuser Willoughby d’indifférence. — Rappelez-vous, Elinor, dit-elle, combien souvent sir Georges va prendre lui-même nos lettres à la poste et nous les apporte ; Willoughby devant qui il nous les a souvent remises, le sait très bien. Nous avons supposé vous et moi que le secret était peut-être nécessaire, et peut-il y en avoir dans leur correspondance si elle passe par les mains de sir Georges, qui connaît sans doute l’écriture de son jeune ami.

Elinor en convint, et tâcha d’y trouver un motif suffisant pour expliquer son silence. Mais il y avait un moyen si simple, si naturel de savoir exactement le fond de cette affaire et s’ils étaient engagés ensemble ou non, qu’elle ne pût s’empêcher de le suggérer à sa mère.

— Pourquoi, maman, lui dit-elle, ne le demandez-vous pas à Maria ? de la part d’une mère si tendre, si indulgente, cette question ne peut pas l’offenser : elle est le résultat naturel de votre affection pour Maria. Elle est par caractère franche, candide, disposée à la confiance, et sur-tout avec vous particulièrement.

— C’est précisément pour cela que je ne voudrais pour rien au monde, répondit madame Dashwood, lui faire une telle question. Supposons qu’il soit possible (ce que je ne crois pas), qu’ils ne soient pas engagés et qu’elle ait des doutes sur lui, combien cela n’ajouterait-il pas à sa douleur d’être forcée d’en convenir ? Je ne mériterais pas sa confiance, si je voulais l’obliger à confesser ce qu’elle voudrait peut-être qui fût ignoré de tout le monde. Je connais le cœur de Maria, je sais combien elle m’aime, et que je serai la première à savoir ce qui la touche, quand elle pourra me le dire. Ou elle n’a aucun doute sur la constance de Willoughby, alors je dois être tranquille ; ou elle en a, et il serait affreux pour elle de me le dire. Je ne tenterai jamais de forcer la confiance de personne, et moins encore celle de mon enfant, à qui le devoir fait une loi de ne pas me la refuser, lors même qu’elle le voudrait.

Elinor trouvait que cette générosité était poussée trop loin avec une fille aussi jeune, et qui avait un tel besoin de guide et de conseil ; elle le dit à sa mère, mais ce fut en vain. Le sens commun, la prudence, la raison, tout cédait le pas chez madame Dashwood à une délicatesse romanesque et à son faible pour Maria.

Il se passa bien des jours avant que le nom même de Willoughby fût prononcé devant Maria par quelqu'un de sa famille. Sir Georges et madame Jennings n'étaient pas aussi discrets, et la firent souffrir doublement plus d'une fois par leurs sarcasmes sur sa tristesse. Mais un jour madame Dashwood prit par hasard un volume de Shakespear, et s'écria sans y penser : Ah ! c'est Hamlet, que nous n'avions pas fini, notre cher Willoughby avait commencé à nous le lire, j'attendais son retour pour l'acheter, mais comme il se passera peut-être des mois avant qu'il revienne…

Des mois ! s'écria Maria avec l'accent de la terreur, le ciel m'en préserve ; non, non, des semaines tout au plus.

Madame Dashwood fut fâchée de ce qui lui était échappé ; Elinor au contraire en fut charmée ; la réponse de Maria montrait une confiance entière en Willoughby et une connaissance de ses intentions.

Un matin, environ douze ou quinze jours après son départ, Elinor obtint de Maria de se promener avec elle comme elles faisaient précédemment avant que le chagrin lui fît préférer de se promener seule. Elle évitait avec soin la compagnie de ses sœurs ; si elles allaient sur les collines, elle s'échappait dans la plaine, et grimpait bien vite les collines lorsqu'elle les voyait descendre. Il était donc très difficile de la trouver ; mais Elinor, qui blâmait ce goût de solitude, fit si bien que Maria n'osa pas l'éviter. Elles se promenèrent au travers de la vallée, appuyées amicalement l'une sur l'autre, mais se parlant peu. Maria aimait mieux rester à ses pensées, et Elinor contente d'avoir obtenu qu'elle l'accompagnât, ne voulait rien exiger de plus. Elles arrivèrent insensiblement à l'entrée de la vallée, où la contrée était plus ouverte et présentait une vue plus étendue ; elles s'arrêtèrent à la contempler, leurs promenades ne les ayant point encore conduites à cette place. Au-devant d'elles se dessinait au loin la route de Londres, qui par ses sinuosités faisait un effet agréable dans le paysage.

Elles en firent la remarque ensemble, Elinor avec admiration, Maria avec un redoublement de tristesse, c'était celle que Willoughby avait traversée et qui conduisait à Londres.

Au milieu des objets de cette scène, elles en découvrirent un qui paraissait animé ; peu d'instants après elles distinguèrent un homme à cheval, suivi d'un domestique, qui s'avançait de leur côté ; elles le virent ensuite plus distinctement, mais sans pouvoir cependant le reconnaître. Les yeux de Maria étaient attachés sur lui, et sur chacun de ses traits ; on voyait son émotion qui s'augmentait à mesure que le cavalier approchait. Enfin

levant ses mains jointes au ciel : elle s’écria tout-à-coup avec ravissement, c’est lui, c’est bien lui, je le reconnais ; qui serait-ce que mon Willoughby ! et quittant le bras de sa sœur elle courut à sa rencontre. Elinor la suivit plus doucement, en lui criant : Arrêtez, Maria, que faites-vous ? Vous vous trompez, ce n’est point Willoughby ; ce cavalier n’est pas aussi grand, il n’a pas du tout sa tournure.

C’est lui, c’est bien lui, disait Maria en courant, j’en suis sûre ; c’est la couleur de ses cheveux, c’est son habit, son cheval. Ah ! je le savais bien qu’il ne tarderait pas à revenir : elle doubla le pas. Elinor convaincue que ce n’était pas Willoughby, effrayée de voir sa sœur courir ainsi au-devant d’un étranger, marcha plus vite aussi pour la joindre et l’arrêter. Elles furent bientôt à trente pas du gentilhomme à cheval ; Maria s’arrête enfin, regarde encore, se sent près de défaillir en voyant alors clairement qu’elle s’est trompée, que ce n’est pas son ami, et se retournant brusquement, elle court en arrière aussi vite qu’elle est venue. Elinor au contraire s’arrête, en conjurant Maria de le faire aussi. Une autre voix presque aussi bien connue que celle de Willoughby le lui demande aussi. Elle se retourne avec surprise, et voit tout près d’elle Edward Ferrars.

C’était la seule personne au monde à qui dans ce moment elle pût pardonner de n’être pas Willoughby, le seul qui pût obtenir une parole d’elle ; aussi s’efforça-t-elle de sourire en lui souhaitant la bien-venue, et le bonheur de sa sœur lui fit oublier un instant son *désapointement*[1].

Il descendit de son cheval qu’il remit à son domestique, et revint avec les deux sœurs à Barton-Chaumière où il venait leur faire une visite. Elles lui témoignèrent leur plaisir de le revoir, principalement Maria qui mit plus de chaleur dans sa réception qu’Elinor. La conduite de cette dernière dans un moment aussi intéressant que le retour de celui qu’elle aimait aurait étrangement surpris Maria, si elle n’avait pas été une continuation de son inconcevable froideur, quand elle l’avait quitté à Norland. Edward l’étonnait plus encore, elle savait comment Elinor était prudente et réservée ; mais un homme, un amoureux aussi glacé lui paraissait un être contre nature ; elle ne pouvait en revenir, et vraiment sans être aussi vive, aussi sensible que Maria, on pouvait en être surpris. Passé le premier instant, où il avait témoigné un peu d’émotion en les retrouvant, rien dans sa manière n’annonçait ses sentimens pour Elinor ; il ne la distinguait par aucune marque d’affection ; à peine paraissait-il sensible au plaisir de la revoir ; à peine ses regards se portaient-ils sur elle. Il était plutôt triste que content, il

ne parlait que lorsqu'il était obligé de répondre à leurs questions. Maria l'examinait avec une surprise qui s'augmentait à chaque instant ; il était cependant à-peu-près tel qu'il avait toujours été, mais Willoughby avait tout fait oublier à Maria ; elle pensait que tous les amoureux devaient être comme lui. L'extrême contraste de la conduite d'Edward la révolta, et ne daignant plus s'occuper de lui, elle retomba dans le cours habituel de ses pensées.

Après un court silence qui succéda à la surprise et aux premières questions, Maria demanda à Edward s'il venait directement de Londres.

— Non, répondit-il avec un peu de confusion, il y a environ quinze jours que je suis en Devonshire.

— En Devonshire quinze jours ! répéta Maria surprise comme on peut le penser qu'il eût été quinze jours dans le voisinage d'Elinor sans chercher à la voir. Il répondit avec un air très peiné qu'il avait passé ce temps là près de Plymouth avec quelques amis.

— Avez-vous été dernièrement à Norland, demanda Elinor ?

— Il y a environ un mois. Votre frère et ma sœur étaient fort bien.

— Et ce cher Norland, dit Maria, comment est-il à présent, bien beau n'est-ce pas ?

— Je suppose, dit Elinor, que votre cher Norland est comme il l'est toujours à la fin de l'automne, les bois et les sentiers couverts de feuilles mortes.

— Oh ! s'écria Maria, avec quelles ravissantes sensations je voyais tomber ces feuilles ! quelles délices, quand je me promenais, de les voir tourbillonner autour de moi, emportées par le vent ou entraînées dans le ruisseau ! Quel sentiment de douce mélancolie m'inspiraient ces arbres défeuillés, cet air sombre d'automne, ces feuilles jaunes et flétries qui résonnaient sous mes pas. Actuellement personne ne les admire, personne ne les regarde, on les dédaigne, et on se hâte de les ôter.

— Tout le monde, dit Elinor, n'a pas la même passion que vous pour les feuilles mortes.

— Non, il est vrai, mes sentimens sont rarement partagés et compris. Mais quelquefois ils l'ont été, dit-elle avec un profond soupir ! il suffit d'un seul être qui sente comme moi… Elle se tut et tomba pour quelques instans dans une profonde rêverie. Elle en sortit tout-à-coup, et reprenant toute sa vivacité : Arrêtez-vous, Edward, dit-elle, regardez et restez calme si vous le pouvez. Voilà la vallée de Barton, plus loin la délicieuse vallée d'Altenham

; regardez ces collines, ce mouvement de terrain, avez-vous jamais rien vu qui soit égal à ceci ? à gauche, c’est le parc de Barton, au milieu de ses bois et de ses plantations ; et là, derrière cette colline qui s’élève et se dessine avec tant de grâce, est notre chaumière.

— C’est une belle contrée, dit tranquillement Edward, mais ces fonds doivent être bien boueux en hiver ?

— Grand Dieu ! comment pouvez-vous penser à la boue avec de tels objets sous vos yeux ?

— C’est, dit-il en souriant, parce que je vois au milieu de ces objets, un chemin étroit et impraticable.

— Quel étrange homme vous êtes, dit-elle avec un mouvement d’indignation.

— Avez-vous, reprit-il, un agréable voisinage ? les Middleton sont-ils aimables ?

— Rien moins que cela, dit Maria, et à cet égard nous ne pouvons pas être plus mal placées.

— Maria, s’écria Elinor, comment pouvez-vous parler ainsi ? c’est une famille très respectable, M. Ferrars, qui se conduit avec nous de la manière la plus amicale. Avez-vous donc oublié, Maria, combien de jours agréables nous leurs devons ?

— Non, dit Maria à voix basse, ni combien de pénibles momens.

Elinor n’eut pas l’air de l’entendre, et dirigea toute son attention sur leur ami, tâchant de cacher son trouble intérieur en soutenant la conversation sur tous les objets qui se présentaient à son esprit. Sa froideur, sa réserve la mortifiaient intérieurement au moins autant que Maria ; elle était blessée, presque en colère, mais résolue de régler sa conduite avec lui plutôt sur le passé que sur le présent. Pour ne pas troubler le plaisir que cette visite ferait à sa mère, elle évita avec soin de montrer aucune apparence de chagrin ou de ressentiment, et le traita amicalement comme elle pensait qu’il devait l’être, vu leurs relations de famille.

---

1 Mot que la langue anglaise a pris au vieux français, et qu’on ferait bien de reprendre. *Contrariété* qui l’a remplacé ne présente point la même idée, et dans ce cas-ci *désapointement* est le seul qui puisse convenir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVII.

Table des matières

Madame Dashwood ne fut pas du tout surprise en voyant entrer Edward. Dans son opinion rien n'était plus naturel que sa visite à Barton, elle l'était bien plus qu'il n'y fût pas encore venu ; aussi le reçut-elle avec de telles expressions de joie et d'amitié, que sa réserve et sa froideur ne purent tenir contre un tel accueil. Elles avaient déjà diminué avant d'entrer dans la maison, la manière toute naturelle d'Elinor, l'avait un peu ranimé ; celle de madame Dashwood si bonne, si amicale, le mit entièrement à son aise, Elle était si parfaitement, aimable, qu'un homme ne pouvait être amoureux de l'une de ses filles, sans l'être aussi de la mère ; et il n'eut pas causé une demi-heure avec elle, qu'Elinor eut la satisfaction de le voir aussi bien à son gré qu'elle l'avait toujours vu. Son affection pour toute la famille se réveilla en entier, ainsi que son tendre intérêt pour leur bonheur. Il n'était pas gai cependant, un poids semblait peser sur son cœur ; il fit l'éloge de leur habitation, il admira la vue, il fut attentif, bon, aimable, mais il avait un fond de tristesse qu'elles remarquèrent toutes. Madame Dashwood l'attribua à quelque manque de libéralité de sa mère, et s'indigna intérieurement contre les parens avares. Quelles sont à présent les vues de madame Ferrars sur vous, Edward, lui dit-elle, lorsqu'après dîner ils causaient autour du feu ; devez-vous encore être un grand orateur en dépit de vous-même ?

— Non, madame, ma mère est à présent convaincue que je n'ai pas plus de talens que d'inclination pour la politique.

— Mais comment donc deviendrez-vous célèbre ? car il faut absolument qu'on parle de vous dans le monde pour satisfaire votre famille ; et mon cher Edward, il faut vous rendre justice, n'ayant aucun goût de dépense, aucun désir d'obtenir une place, aucune envie de briller et de faire parade de votre savoir, cela vous sera difficile.

— Vous dites très vrai, madame, je n'ai comme vous le dites aucun désir d'être distingué, et j'ai toutes les raisons possibles d'espérer que je ne le serai jamais. Grâce au ciel, on ne peut pas m'obliger d'avoir du génie et de l'éloquence !

— Vous en auriez autant et plus que beaucoup de gens qui s’en vantent, si vous vouliez vous mettre en avant, mais vous n’avez point d’ambition et tous vos désirs sont modérés.

— Comme ceux de tout le monde, madame ; je désire autant que qui que ce soit d’être parfaitement heureux, mais je veux l’être à ma manière, et chacun, je crois, en dit autant. Ni la richesse ni les grandeurs ne peuvent faire mon bonheur.

— Je le crois bien, dit Maria, qu’est-ce que la richesse et les grandeurs ont à démêler avec le bonheur ?

— Les grandeurs fort peu, dit Elinor, mais l’argent beaucoup plus.

— Elinor, est-ce bien vous qui dites cela ? s’écria Maria ? l’argent ne peut donner le bonheur qu’à ceux qui n’ont pas d’autres moyens d’être heureux. Tout ce qui est au-dessus du nécessaire est inutile, et ne peut donner aucune satisfaction réelle.

— Peut-être, dit en souriant Elinor, nous arriverons au même point ; votre *nécessaire* et ma *richesse* seront je crois à-peu-près semblables ; voyons à combien fixez-vous votre nécessaire ?

— À dix-huit cents ou deux mille pièces de revenu, pas plus que cela.

— Elinor rit : deux mille pièces de revenu ! je me croirais trop riche avec mille.

— Et cependant deux mille sont un revenu très borné, dit Maria ; une famille de gens comme il faut ne peut pas s’entretenir à moins. Je suis sûre qu’il n’y a nulle extravagance dans ma demande ; ce qu’il faut de domestiques, une voiture, un caricle, un train de chasse n’exigent pas moins.

— Elinor sourit encore, en la voyant décrire d’avance sa vie de Haute-Combe.

— Un train de chasse ! dit Edward, au nom du ciel pourquoi voulez-vous en avoir un ? êtes-vous devenue la Diane de ces bois ?

— Maria rougit ; non… je ne chasse pas… mais…

— Ah ! j’entends, le possesseur de vos deux mille guinées peut être un chasseur.

— Je voudrais, dit Emma, qu’une bonne fée nous rendît toutes bien riches.

— Et moi aussi, s’écria Maria, avec ses yeux brillans de plaisir, en pensant avec qui elle partagerait ses richesses.

— J’accepte aussi le don de la fée, dit Elinor, avec la même pensée secrète.

— Ah ! que nous serions heureuses, dit la petite Emma en frappant les mains de joie ; mais je ne sais pas à quoi j’emploierais mon argent !

— Pour moi, dit la bonne maman, je ne sais ce que je ferais d’une grande fortune, si mes enfans étaient toutes riches sans mon secours.

— Votre cœur, maman, dit Elinor, trouverait assez d’enfans pour qui vous seriez la bonne fée ; et puis les embellissemens de notre chaumière.

— Moi, dit Edward, je vous vois, mesdames, établies dans une des plus belles places de Londres. Ah ! quel heureux jour pour les libraires, les magasins de musique, de gravures. Vous, miss Elinor, vous vous feriez d’abord un cabinet des plus beaux tableaux ; pour Maria, il n’y aurait pas assez de bonne musique à Londres, elle ferait arriver toute celle d’Italie, ses livres, et les fameux poètes ; elle achetterait les éditions entières, pour qu’elles ne tombassent pas en des mains indignes… Pardon, Maria, je n’ai pas, comme vous le voyez, oublié nos anciennes disputes.

— J’aime tout ce qui me rappelle le passé, Edward, lui dit-elle ; que ce soit gai ou mélancolique, vous ne m’offenserez jamais en me le rappelant. Vous avez raison d’ailleurs en supposant que j’achetterais beaucoup de livres et de musique ; mais ma fortune cependant ne serait pas toute employée à cet usage, je vous assure.

— Vous en donneriez une partie, je parie, à l’auteur qui prendrait la défense de votre maxime favorite, et qui prouverait qu’on ne peut aimer qu’une fois en la vie ; car votre opinion n’est pas changée, je suppose.

— Moins que jamais ; à mon âge les opinions sont fixées.

— Maria, dit Elinor, est ferme dans ses principes, comme vous le voyez, elle n’a pas du tout changé.

— Seulement, dit Edward, je la trouve un peu plus grave.

— Je puis vous faire le même reproche, dit-elle, vous n’êtes pas trop gai vous-même.

— Pourquoi pensez-vous cela, répondit-il en étouffant un soupir ? la gaîté n’a jamais fait partie de mon caractère.

— Ni de celui de Maria, dit Elinor ; elle sent très vivement, et s’exprime de même ; quand un sujet l’anime, elle en parle avec feu ; mais le plus souvent, elle n’est pas réellement disposée à la gaîté.

— Je crois que vous avez raison, dit Edward. Cependant elle passera toujours pour une jeune personne très-vive et très-animée.

— On se trompe bien souvent, reprit Elinor, en jugeant le caractère ou l'esprit de ceux que l'on ne voit que dans le monde ; on est quelquefois entraîné, ou par ce qu'on dit soi-même, ou par ce qu'on entend dire aux autres. Maria est très franche, et se laisse aller à dire tout ce qui lui passe dans la tête sans se donner le tems de réfléchir ; c'est là notre querelle habituelle. Quelquefois, avec un cœur excellent, elle dit des choses qui feraient douter de sa bonté ; et moi qui sais comme elle est bonne dans le fond, je n'aime pas à la voir mal jugée.

— Maria embrassa sa sœur et lui dit : il me suffit que vous et tous ceux que j'aime me rendent justice. L'opinion de ceux qui me sont indifférens m'est aussi très indifférente. Je suis sûre, Edward, que vous êtes de mon avis, car vous ne vous donnez pas grand peine non plus pour paraître aimable envers ceux dont vous ne vous souciez pas.

— J'en conviens, répondit-il, et je m'en blâme ; je suis tout-à-fait dans le fond de l'avis de votre sœur. Cette politesse générale, qui rend si agréable en société, est bien préférable à votre franchise et à ma maussaderie ; je le sens ; mais il ne dépend pas de moi d'être autrement ; je suis si ridiculement timide, que cela me rend souvent négligent et presque impoli, quoique je n'aie jamais l'intention d'offenser personne. Je crois que j'étais destiné par la nature à la vie simple et retirée ; tant je suis mal à mon aise dans le grand monde.

— Maria ne peut pas donner sa timidité pour excuse, dit Elinor.

— Elle connaît trop bien ses avantages pour être timide, répliqua Edward, la timidité est toujours l'effet du sentiment de son infériorité. Si je pouvais me persuader que mes manières sont aisées et gracieuses je ne serais pas timide.

— Vous seriez toujours réservé, dit Maria, et c'est encore pis.

— Réservé ! Maria, dit-il, qu'entendez-vous par là ?

— Caché, mystérieux, si vous l'aimez mieux, renfermant vos sentimens en vous-même.

— Je ne vous entends pas davantage, dit-il en rougissant ; caché, mystérieux, en quelle manière ? qu'ai-je donc à confier ?… pouvez-vous supposer……

— Je ne suppose rien, monsieur, dit Maria dédaigneusement.

L'émotion d'Edward n'échappa point à Elinor ; elle en fut surprise, mais s'efforça de rire de cette attaque. Ne connaissez-vous pas assez ma sœur, lui dit-elle pour comprendre ce qu'elle vient de dire ? Ne savez-vous pas

qu’elle appelle être *réservé*, lorsqu’on n’est pas toujours dans l’enthousiasme et le ravissement ?

Edward ne répondit rien ; mais il redevint sérieux, occupé, et resta quelque temps absorbé dans ses pensées.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVIII.

Table des matières

Elinor vit avec une grande inquiétude l'abattement de son ami ; sa visite ne put lui procurer une satisfaction complète, puisque lui-même ne paraissait pas en éprouver. Il était évident qu'il avait une peine secrète au fond de l'âme ; elle aurait voulu du moins voir aussi clairement qu'il conservait pour elle cette tendre affection qu'elle croyait lui avoir inspirée. Mais actuellement rien ne lui paraissait plus incertain ; et l'extrême réserve de ses manières contredisait un jour ce qu'un regard plus animé, une inflexion de voix plus tendre lui avaient fait espérer la veille.

Il les joignit elle et Maria le lendemain au déjeûner avant que les deux autres dames fussent descendues. Maria persuadée que plus il était silencieux, en général plus il désirait d'être seul avec Elinor, les quitta sous quelque prétexte. Mais avant qu'elle fût à la moitié des escaliers, elle entendit ouvrir la porte de la chambre ; curieuse elle se retourna, et à son grand étonnement elle vit Edward prêt à sortir de la maison ; elle ne put retenir un cri de surprise ! Bon Dieu ; où allez-vous donc, lui cria-t-elle ?

— Comme vous n'êtes pas encore rassemblées pour le déjeûner, je vais voir mes chevaux au village, et je reviendrai bientôt. Maria leva les yeux au ciel et rentra près d'Elinor ; elle la trouva debout devant la fenêtre. Si Maria l'eût bien regardée, peut-être aurait-elle surpris quelques larmes dans ses yeux, mais elles rentrèrent bientôt en-dedans, et le déjeûner fut préparé comme à l'ordinaire.

Edward revint avec assez d'admiration de la contrée, pour se raccommoder un peu avec Maria ; dans sa course au village, il avait vu plusieurs parties de la vallée à leur avantage, et le village lui-même situé plus haut que la chaumière présentait un point de vue qui l'avait enchanté. C'était un de ces sujets de conversation qui électrisait toujours Maria. Elle commença à décrire avec feu sa propre admiration, et à dépeindre avec un détail minutieux chaque objet qui l'avait particulièrement frappée, quand Edward l'interrompit. — N'allez, pas trop loin, Maria, lui dit-il, rappelez-vous que je n'entends rien au pittoresque, et que je vous ai souvent blessée malgré moi, par mon ignorance de ce qu'il faut admirer. Je suis très capable d'appeler *montueuse* et *pénible* une colline que je devrais nommer *hardie* et

majestueuse ; *raboteux* ce qui doit être *irrégulier*, ou d'oublier qu'un lointain que je ne vois pas, est voilé par une brume. Il faudrait apprendre la langue de l'enthousiasme, et j'avoue que je l'ignore. Soyez contente de l'admiration que je puis donner ; je trouve que c'est un très beau pays. Les collines sont bien découpées, les bois me semblent pleins de beaux arbres ; les vallées sont agréablement situées, embellies de riches prairies, et de plusieurs jolies fermes répandues çà et là. Il répond exactement à toutes mes idées d'un beau pays, parce qu'il unit la beauté avec l'utilité, et j'ose dire aussi qu'il est très *pittoresque*, puisque vous l'admirez ; je puis croire aisément qu'il est plein de rocs mousseux, de bosquets épais, de petits ruisseaux murmurans ; mais tout cela est perdu pour moi. Vous savez que je n'ai rien de pittoresque dans mes goûts.

— Je crains que ce ne soit que trop vrai, dit Maria, mais pourquoi voulez-vous vous en glorifier ?

— J'ai peur, dit Elinor, que pour éviter un genre d'affectation, Edward ne tombe dans un autre. Parce qu'il a vu quelques personnes prétendre à l'admiration de la belle nature bien au-dessus de ce qu'elles sentaient, dégoûté de cette prétention, il donne dans l'excès contraire, et il affecte plus d'indifférence pour ces objets qu'il n'en a réellement.

— Je n'ai je vous assure nulle prétention à l'indifférence pour les vraies beautés de la nature ; je les aime et je les admire, mais non pas peut-être d'après les règles *pittoresques* ; je préfère un bel arbre bien grand, bien droit, bien formé à un vieux tronc tordu, penché, rabougri, couvert de plantes parasites, j'ai plus de plaisir à voir une ferme en bon état, qu'à voir une ruine ou une vieille tour.

Maria regarda Edward avec mépris, et sa sœur avec compassion. La conversation tomba. Maria demeura pensive et silencieuse, jusqu'à ce qu'un nouvel objet réveillât son attention. Elle était assise près d'Edward, et celui-ci en prenant sa tasse de thé, passa sa main si directement devant elle, qu'elle ne put s'empêcher de remarquer à son doigt un anneau avec une natte de cheveux.

— Je ne vous ai jamais vu porter de bague, Edward, lui dit-elle, montrez-moi celle-là ; sont-ce des cheveux de Fanny ? Je me rappelle qu'elle vous en avait promis ; ses cheveux me paraissaient plus foncés, ce n'est pas d'elle.

Maria comme à son ordinaire avait parlé sans réfléchir, mais quand elle vit combien elle avait fait de peine à Edward, elle fut plus fâchée que lui-

même de son étourderie. Il rougit jusqu'au blanc des yeux, jeta un regard rapide sur Elinor, et dit enfin : oui, ce sont des cheveux de ma sœur ; le travail change toujours les nuances.

Elinor avait rencontré son regard, il pénétra au fond de son ame, ce seul regard, lui avait dit que ces cheveux étaient les siens ; Maria en était tout aussi persuadée. La seule différence c'est qu'elle croyait que c'était un don d'Elinor ; et que celle-ci qui savait en conscience qu'elle ne lui avait point donné de ses cheveux, crut qu'il s'en était procuré par quelque moyen inconnu, ou qu'il les avait coupés par derrière sans qu'elle s'en fût aperçue, lorsqu'elle avait quitté Norland. La couleur était bien la même, et la rougeur et le regard d'Edward avaient porté dans son cœur cette douce conviction. Elle était bien loin de lui en vouloir, et n'ayant plus l'air d'y faire attention, elle parla d'autre chose. L'embarras d'Edward dura quelque temps, et finit par une tristesse encore plus marquée, et qui dura la matinée entière.

Maria se reprocha vivement ce qui lui était échappé ; elle aurait été plus indulgente pour elle-même, si elle avait pu savoir combien peu sa sœur était offensée, et le plaisir secret qu'elle lui avait procuré.

Dans le milieu du jour on eut la visite de sir Georges et de madame Jennings, qui ayant entendu dire qu'un gentilhomme était arrivé à la Chaumière, venaient savoir qui c'était. Avec le secours de sa belle-mère, sir Georges ne fut pas long-temps à découvrir que le nom d'Edward Ferrars commençait par un E. et un F., et que c'était là l'amoureux d'Elinor, dont la petite Emma avait parlé. Cette découverte aurait valu beaucoup de railleries à la pauvre Elinor, si la présence d'Edward qu'ils connaissaient aussi peu, ne les avait pas retenus. Mais ni les coups-d'œils significatifs, ni les sourires malins ne lui furent épargnés. Sir Georges ne venait jamais chez les Dashwood sans les inviter à prendre le thé au Parc dans la soirée ou à dîner le lendemain. Cette fois en l'honneur du nouveau venu, qu'il était fier de contribuer à amuser ; l'invitation fut pour le soir et pour le lendemain.

— Venez tous prendre le thé avec nous ce soir, dit-il, nous sommes tout-à-fait seuls, mais demain nous avons beaucoup de monde, et il faut absolument dîner au Parc.

Madame Jenning les pressa d'accepter. On dansera dans la soirée, dit-elle, et cela doit tenter miss Maria.

— Danser ! s'écria-t-elle, impossible ; qui peut penser à danser !

— Qui ! vous même, ma belle, et la petite Emma, et les Carey, et les Whitalers. Comment, ma chère, vous pensez de bonne foi que personne ne

peut danser, parce que quelqu’un… que je ne nomme pas est parti !

— Je voudrais de toute mon ame, dit sir Georges, que Willoughby fût encore avec nous.

Ces mots et la rougeur de Maria donnèrent de nouveaux soupçons à Edward. Qui donc est ce Willoughby, demanda-t-il à voix basse à Elinor, près de qui il était assis ? Elle le lui dit en peu de mots ; mais la contenance et la physionomie de Maria parlaient plus clairement. Edward en vit assez pour comprendre ce qui en était, et quand les visiteurs furent partis, il s’approcha d’elle et lui dit à demi voix : J’ai deviné ; dois-je vous dire ce que j’ai deviné ?

— Quoi donc ?… Qu’entendez-vous ?

— Dois-je le dire ?

— Certainement.

— Eh bien, j’ai deviné que M. Willoughby chasse.

— Maria fut surprise et confuse, cependant elle ne put s’empêcher de rire de sa douce et fine raillerie, et après un moment de silence, elle lui dit : Oh Edward ! comment pouvez-vous… Mais le temps viendra où j’oserai… Je suis sûre que vous l’aimerez.

— Je n’en doute pas, répondit-il avec amitié. Cet aveu naïf de Maria l’avait touché ; il croyait qu’il y avait une plaisanterie établie sur elle et sur Willoughby sans conséquence, et que Maria s’en défendrait, ou plaisanterait elle-même. Mais elle avait répondu tout autrement qu’il ne s’y attendait ; et il sentit que c’était plus sérieux qu’il ne l’avait cru.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIX.

Table des matières

Edward passa une semaine à la chaumière, il fut vivement pressé par madame Dashwood d'y rester plus long-temps ; mais on aurait dit qu'il était décidé à se mortifier lui-même, il prit tout-à-coup la résolution de quitter ses amis au moment où il sentait le plus le bonheur de les revoir. Son humeur dans les derniers jours, quoique toujours inégale était cependant beaucoup plus agréable. Il paraissait chaque jour plus content de l'habitation et des environs ; il ne parlait jamais de son départ qu'avec un soupir ; il avouait que rien ne le rappelait ailleurs ; il était même incertain où il irait en les quittant, mais cependant il voulait partir. Jamais, disait-il, aucune semaine de sa vie ne lui avait paru plus courte ; jamais il n'avait été plus complètement heureux ! Ses paroles, ses regards, des attentions légères, mais qui de sa part disaient beaucoup, tout devait rassurer Elinor sur ses sentimens ; mais cependant sa conduite devait la surprendre. Libre de prolonger son séjour auprès d'elle, pourquoi cette obstination de partir ? Il n'avait aucun plaisir à Norland, il détestait Londres, et il voulait aller à Norland ou à Londres. Il appréciait leurs bontés, leur amitié au-delà de tout ; son plus grand bonheur était d'en jouir, et cependant il voulait les quitter à la fin de la semaine malgré elles et malgré lui, et sans avoir rien à faire qui fût un obstacle à leurs désirs mutuels.

Mais Elinor n'était ni susceptible ni défiante, elle mit sur le compte de madame Ferrars tout ce qui l'étonnait dans la conduite de son fils. Il était heureux qu'Edward eût une mère dont le caractère lui était si peu connu qu'il pouvait servir d'excuse pour tout ce qui paraissait étrange dans la manière d'être d'Edward. Sa réserve, sa froideur, ses inégalités, son départ, tout fut mis sur le compte de cette mère. Elle en estima davantage son ami de ne pas lui résister ouvertement, et d'attendre en silence le moment où il serait le maître de déclarer ses sentimens et ses intentions. Elle ne craignait pas de grandes difficultés de la part d'une famille déjà alliée à la sienne ; elle aurait bien sûrement l'appui de son frère, et sa belle-sœur même n'oserait pas faire autrement que son mari. Edward était assez riche pour n'écouter que le choix de son cœur en se donnant une compagne, lorsqu'à tout autre égard ce choix était honorable. Si madame Ferrars avait l'air de

s’y opposer, c’était moins par rapport à elle que pour tenir son fils dans sa dépendance tant qu’elle en avait le droit ; et sans doute il jugeait plus sage et plus prudent de ne pas la heurter encore, de temporiser avec elle, et par sa condescendance actuelle de mériter la sienne quand le moment serait arrivé. Ainsi rassurée sur sa conduite, Elinor chercha et trouva la consolation de son départ dans le souvenir de chaque preuve de son affection, de chaque regard pendant cette semaine si vîte écoulée, et surtout de cet anneau qu’il portait à son doigt, et qui plus que le reste encore l’assurait de sa constance. Quand il lui serait resté quelques doutes, ils se seraient tous évanouis au moment de son départ. Il était l’image vivante de la tristesse et des regrets ; à peine pouvait-il retenir ses larmes ; il ne pouvait cacher combien son cœur était oppressé. Maria fut enfin contente de lui, et lui exprima aussi à sa manière animée ses regrets de le voir partir. Elinor avait assez à faire à garder bonne contenance, et madame Dashwood essayait de remonter un peu son futur gendre. Vous êtes mélancolique, mon cher Edward, lui disait-elle ; sans doute il est toujours triste de se séparer de ses amis, mais il n’y a d’ailleurs nulle circonstance affligeante, vous pouvez revenir quand vous le voudrez, et nous désirons tous que ce soit bientôt, n’est-ce pas, Elinor ?… Vous êtes à tout égard un heureux jeune homme, il ne vous manque qu’un peu de patience, ou si vous voulez lui donner un nom plus doux, de l’espoir. Votre mère vous gêne peut-être un peu dans ce moment ; mais enfin celui de votre indépendance, viendra bientôt. Madame Ferrars assurera votre bonheur, c’est son devoir, et sans doute sa volonté.

— Je ne suis pas né pour le bonheur, dit-il en secouant la tête tristement.

C’était le moment du départ, sa tristesse augmenta la peine que chacune en ressentait, et laissa surtout une forte impression dans l’âme d’Elinor ; mais elle était déterminée à la surmonter. Elle employa toutes les forces dont elle était capable à cacher ce qu’elle souffrait ; elle n’adopta pas la méthode dont Maria s’était servie avec tant de succès, dans une occasion semblable, pour augmenter et fixer son chagrin, par le silence, la solitude, l’oisiveté. Dès qu’Edward fut parti, Elinor se mit à son dessin, et employa utilement et agréablement la journée, sans chercher à parler de lui, et sans éviter d’en parler, prenant intérêt à tout ce qui se disait. Si par cette sage conduite elle ne diminua pas ses peines, elle prévint au moins qu’elles ne s’augmentassent inutilement, et sa mère et ses sœurs n’eurent aucune inquiétude sur son compte. Sans se séparer de sa famille, sans les quitter pour se promener seule, sans passer ses nuits blanches, Elinor trouvait

encore fort bien le temps de s'occuper d'Edward et de sa conduite, avec les variations de la disposition de son âme, avec tendresse, pitié, blâme, approbation, confiance, doute, etc., etc. Elle pouvait commander à ses actions, à sa manière extérieure, mais non pas à ses pensées ; et le passé et le futur se présentaient successivement à son imagination. Maria qui pouvait à peine lui pardonner le calme avec lequel elle supportait l'absence d'Edward, et qui l'attribuait à une sorte d'apathie de caractère qui la rendait incapable d'éprouver une forte passion, aurait été bien étonnée si elle avait pu lire dans le cœur de sa sœur, de le trouver rempli d'un sentiment pour le moins aussi vif, et peut-être plus tendre que le sien pour Willoughby.

Peu de jours après le départ d'Edward, Elinor était seule dans le salon, devant sa table à dessiner, et plongée dans ses rêveries, lorsqu'elle en fut tirée par un bruit de voix dans la petite cour verte ; elle leva les yeux vers la fenêtre, et vit beaucoup de monde près de la porte. C'était sir Georges, sa femme, sa belle-mère, mais il y avait de plus un monsieur et une dame qu'elle ne connaissait point. Elle était assise près de la fenêtre, et dès que sir Georges l'eut aperçue, il laissa les autres frapper à la porte, et traversant le gazon, il l'obligea d'ouvrir la fenêtre pour lui parler, quoique la distance entre la fenêtre et la porte fût si petite qu'il était impossible qu'ils ne fussent pas entendus.

— Eh bien ! dit-il, je vous amène une visite qui vous fera plaisir j'en suis sûr : devinez qui.

— Je ne le puis… Mais chut, on nous entendra.

— À la bonne heure ; c'est seulement mon beau-frère et ma belle-sœur Palmer. Madame Jennings a, comme, vous savez, marié sa fille cadette il y a six mois à M. Palmer, très aimable jeune homme comme vous verrez. Charlotte est très jolie, je vous assure : avancez un peu la tête vous pourrez la voir.

Comme Elinor était certaine de la voir tout à son aise dans quelques minutes, sans faire une impolitesse, elle n'avança point.

— Où est Maria, dit sir Georges, s'est-elle sauvée quand elle nous a vus ? Son piano est ouvert. Depuis que quelqu'un que je sais bien n'est plus là, elle ne peut souffrir personne.

— Non, je vous assure, j'étais seule, je crois qu'elle se promène.

Ils furent joints par madame Jennings, qui n'eut pas la patience d'attendre qu'on eût ouvert la porte pour causer avec sa chère Elinor. Eh bon jour ! chère enfant, comment vous portez-vous ? Un peu triste, je

présume, c’est tout simple ; et votre mère et vos sœurs ? C’est mal à elles de vous laisser ainsi à vos regrets ; mais nous voici pour vous distraire. Je vous amène ma fille cadette et mon fils Palmer ; vous en serez charmée. Ce n’est pas pour la vanter, mais c’est un vrai bijou que ma Charlotte ! Ils sont arrivés hier soir au moment où nous les attendions le moins. Nous étions à prendre le thé, j’entends le bruit d’un carrosse ; jamais il ne m’entra dans l’esprit que ce fût mes enfans ; je pensais que c’était le colonel Brandon qui revenait ; je dis à sir Georges, j’entends une voiture, je parie que c’est Brandon. Il faudra bien qu’il nous conte ce qu’il est allé faire à Londres. Sir Georges se lève et…

Elinor fut obligée de lui tourner le dos au milieu de son intéressante histoire, pour recevoir le reste de la compagnie. Lady Middleton présenta sa sœur et son beau-frère. Madame Dashwood et Emma descendirent en même-temps, et tout le monde s’assit. On se regarda mutuellement avec curiosité, on dit quelques lieux communs. Madame Jennings rentra avec sir Georges et continua son histoire.

Madame Charlotte Palmer était de quelques années plus jeune que lady Middleton, et totalement différente et pour la figure et pour les manières, quoiqu’elle fût dans le fond tout aussi insipide, mais dans un autre genre ; ce qui prouve que l’insipidité même peut varier. Elle était petite et grasse, son teint était beau, tous ses traits jolis et gracieux, et une expression de gaîté et de consentement ne l’abandonnait jamais. Sa figure n’avait ni la noblesse, ni la beauté de celle de sa sœur, mais elle était beaucoup plus prévenante. Elle entra en souriant, elle sourit tout le temps de sa visite, excepté quand elle riait, et sourit encore en s’en allant.

Son mari formait avec elle un parfait contraste. C’était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d’une assez belle figure ; aussi grand et mince qu’elle était courte et ronde, aussi brun qu’elle était blanche, aussi grave et sérieux qu’elle était gaie et riante, aussi important qu’elle était affable : enfin au physique et au moral c’étaient deux êtres d’une nature différente. Il entra dans la chambre d’un air assez dédaigneux, salua légèrement les dames, sans dire un seul mot s’assit auprès d’une table, jeta un regard rapide sur elles et sur l’appartement, prit un papier nouvelle qui était sur la table, et le parcourut tout le temps de la visite.

Madame Palmer au contraire fut à peine assise, que son admiration pour tout ce qu’elle voyait éclata. Ah ! mesdames, quelle délicieuse habitation ! que ce salon est commode et bien arrangé ! Voyez, maman, combien tout

ceci est embelli depuis que je ne l'ai vu. J'ai toujours trouvé le site délicieux ; mais vous en avez fait tout ce qu'il y a de plus charmant. Vous ne m'aviez pas dit, ma sœur, avec quel goût tout ceci est arrangé. Ah ! combien j'aimerais avoir une maison comme celle-ci ! Cela n'est-il pas possible, mon cher amour ?

M. Palmer ne répondit rien, et ne leva pas les yeux de dessus le papier qu'il tenait.

— C'est à vous que je parle, mon amour. (Même silence) M. Palmer ne veut pas m'entendre, dit-elle en riant ; cela lui arrive souvent. Il est si drôle quelquefois, M. Palmer ; c'est qu'il a beaucoup, beaucoup d'esprit, et il est absorbé dans ses pensées : elle rit encore. Madame Dashwood les regarda tous deux d'un air étonné.

Madame Jennings de son côté achevait l'histoire de sa surprise de la veille et ne la finit que lorsqu'il n'y eut plus rien à dire. Madame Palmer rit aux éclats de l'étonnement qu'on avait eu au Parc, en les voyant arriver ; et lady Middleton prit sur elle de dire bien froidement, que c'était une agréable surprise.

— Vous pouvez penser combien j'étais charmée de les voir, reprit madame Jennings, mais, ajouta-t-elle en se penchant vers Elinor, j'étais fâchée qu'ils eussent fait un si long voyage, car ils sont venus de Londres tout d'une traite, et… une jeune mariée… Vous comprenez… il y avait du danger dans sa situation. Je voulais au moins qu'elle se reposât tout le jour ; mais retenez ces jeunes femmes ! Elle a absolument voulu venir avec nous, elle languissait de vous voir.

Madame Palmer rit, baissa les yeux, dit que ce qui faisait plaisir n'était jamais dangereux.

— Elle n'entend rien encore à cela, reprit sa mère ; une première grossesse… Vous comprenez. Elle doit je pense accoucher en février.

Lady Middleton excédée d'une conversation aussi triviale, l'interrompit pour demander à M. Palmer, s'il y avait quelque chose de nouveau dans les papiers.

— Rien du tout, madame, ennuyeux à périr ; et il continua de les lire.

— Ah, je vois venir la belle Maria, dit sir Georges ; je vous conseille de cesser votre lecture, Palmer, si vous voulez voir une des plus belles personnes que vous ayez jamais vues. Il alla au-devant d'elle dans l'entrée, la prit par la main et la fit entrer. À peine eût-elle paru que madame Jennings lui demanda si elle venait d'Altenham. Madame Palmer éclata de

rire à cette question, et prouva par-là qu'elle la comprenait. M. Palmer se leva, la regarda pendant quelques minutes, puis se rassit et reprit son papier nouvelle. Madame Palmer ne se rassit pas, elle alla examiner les dessins qui garnissaient les murs et son déluge d'admiration recommença. Ah ! que c'est beau ! que c'est délicieux ! Regardez donc, maman, je n'ai jamais rien vu de si charmant ; je serais toute une journée à les regarder. Après en avoir vu un ou deux, elle se rassit, sans penser qu'il y en avait encore une douzaine.

Bientôt après lady Middleton donna le signal du départ. Alors M. Palmer se leva d'un air important, posa le papier, étendit les bras en bâillant, et regarda avec distraction autour de lui.

— Avez-vous dormi, mon amour, lui dit sa femme en riant ? On dirait que vous vous réveillez.

Il ne fit aucune réponse et après avoir examiné la chambre ; il observa judicieusement qu'elle était trop basse et que le plafond était voûté : ce sont les seuls mots qu'il prononça ; il salua comme en entrant, et sortit avec les autres.

Sir Georges avait été très pressant pour que les habitantes de la Chaumière vinssent passer toute la journée le lendemain au Parc. Madame Dashwood avait là-dessus sa petite fierté, et ne se souciait pas de dîner au Parc plus souvent qu'on ne dinait à la Chaumière ; elle refusa donc absolument pour elle, et laissa ses filles maîtresses de faire ce qui leur ferait plaisir. Mais elles n'avaient plus de curiosité de voir rire madame Palmer, bâiller son mari, et d'entendre les éternelles histoires de madame Jennings ; elles essayèrent aussi de s'en dispenser. Le temps était incertain ; elles ne voulaient pas quitter leur mère. Sir Georges avait réponse à tout, et ne voulut entendre aucune excuse. Miss Emma resterait ; il enverrait son carosse. Mesdames Jennings et Palmer se joignirent à ses supplications ; lady Middleton même les pressa de venir. Ils avaient tous l'air de craindre également de rester en famille. Elles furent obligées de céder.

— Ils sont persécutans, dit Maria, lorsqu'ils furent partis. Le loyer de la Chaumière est bas, mais en vérité, nous payons trop cher encore s'il faut aller amuser tous ceux qui viennent chez eux, ou leur mener tous ceux qui viennent chez nous. Ils pourraient avoir telles visites que vous seriez bien aise de voir, dit Elinor, et nous ne pouvons reconnaître leurs bontés pour nous que par notre complaisance.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XX.

Table des matières

Le lendemain il pleuvait des torrens ; Elinor et Maria espéraient que ce temps les dispenserait du dîner du Parc ; mais de très bonne heure arriva l'équipage de sir Georges ; il fallut bien aller. Toutes les deux auraient mieux aimé rester à leurs occupations et à leurs pensées habituelles.

À peine furent-elles entrées au salon, que la petite madame Palmer, aussi joyeuse que la veille, vint à elles les bras ouverts comme si elles eussent été amies intimes, et riant aux éclats : elle leur exprima de sa manière affable et triviale, sa joie de les revoir. Elle s'assit entr'elles deux, et leur prenant à chacune une main : Que je suis enchantée que vous soyez venues, leur dit-elle ; j'en désespérais quand j'ai vu ce temps, et puis j'ai pensé que c'était une raison de plus pour ne pas rester seules chez soi à regarder tomber la pluie. À votre âge le temps ne fait rien quand il s'agit de s'amuser, et nous nous amuserons beaucoup. Il aurait été bien cruel que vous ne fussiez pas venues, car nous repartons demain à ce que M. Palmer vient de me dire ; je croyais rester au moins quatre jours, et j'en étais charmée. Je ne me doutais pas de ce voyage ci ; M. Palmer me dit tout-à-coup l'autre matin : Charlotte, je vais à Barton, voulez vous y venir ? Il est si drôle M. Palmer, jamais il ne me dit rien qu'au moment même. Ce matin il m'a dit en se levant : Charlotte, nous repartons demain. Vous ne sauriez croire combien il est enchanté d'avoir fait votre connaissance ; moi, je suis désolée de vous quitter déjà, mais nous nous retrouverons cet hiver à Londres. (Et sa désolation s'exprima par un éclat de rire).

Mesdemoiselles Dashwood lui dirent qu'elles n'iraient sûrement pas à la ville.

Ne pas venir à la ville ! Rester à la campagne après Noël ! Mais c'est impossible, il faut absolument y venir ; je vous arrêterai une charmante maison tout près de la nôtre en Hanovre Square, je vous servirai de chaperon partout où vous voudrez aller quand votre maman voudra rester ; vous savez que les femmes mariées ont ce privilège : et un éclat de rire suivit cette remarque.

Elles la remercièrent et répétèrent leur intention positive de ne point aller à Londres.

M. Palmer entra avec sa mine importante et renfrognée. Ah ! *mon amour*, lui dit sa femme, venez vous joindre à moi pour persuader à ces dames d'aller cet hiver à Londres ; on ne peut rien vous refuser.

Son *amour* ne fit aucune réponse, salua légèrement ; puis allant à la fenêtre, il regarda les nuages en étendant les bras et bâillant. Quel horrible temps, dit-il, il fait paraître tout insupportable ! La pluie à cet excès est aussi ennuyeuse en-dedans qu'en dehors : Aussi pour quoi diable ! sir Georges n'a-t-il pas un billard dans sa maison ? que veut-il qu'on fasse chez lui quand il pleut ? À quoi veut-il qu'on s'amuse ? Combien peu de gens savent s'arranger chez eux. Sir Georges est aussi désagréable que le temps. Il s'enfonça dans un fauteuil avec l'air de très mauvaise humeur.

Le reste de la compagnie entra. Je crains, mademoiselle Maria, lui dit sir Georges, que vous n'ayez pas pu faire aujourd'hui votre pélerinage à Altenham.

Elle prit un air de dignité et ne répondit rien.

— Ah ne soyez pas si mystérieuse avec nous, chère Maria, dit madame Palmer, nous savons tout je vous assure, et j'admire votre bon goût, car il est très bel homme, notre terre n'est pas très loin de la sienne, pas plus de neuf milles, je crois.

— Beaucoup plus de trente, dit son mari.

— Oh bien c'est à-peu-près de même. Je n'ai jamais vu sa maison, mais on dit qu'elle est très jolie.

— C'est la plus laide et la plus abominable maison que j'aie vue en ma vie, dit monsieur Palmer.

Maria garda le silence, mais toute sa contenance trahissait l'intérêt qu'elle prenait à cet entretien.

— Mon amour, dit madame Palmer en riant, vous êtes en humeur de contredire aujourd'hui.

— Aujourd'hui comme toujours, répondit-il, quand on dit devant moi des bêtises ou des faussetés.

Charlotte éclata de rire. Il était impossible d'avoir une gaîté plus soutenue, d'être plus décidée en dépit de tout de se trouver parfaitement heureuse ; l'indifférence étudiée de son mari, son insolence, son mécontentement, son dédain ne lui donnaient aucun chagrin : plus il était dur avec elle, plus elle riait de bon cœur.

— M. Palmer est si plaisant, disait-elle à voix basse à Elinor, il est toujours de mauvaise humeur.

Certainement il ne se montrait pas d'une manière aimable ; mais sous cette apparence rude et grossière, Elinor, dont le tact était parfait pour démêler le fond des caractères, crut remarquer par plusieurs petites observations qu'il n'était ni aussi rude, ni aussi mal élevé qu'il voulait le paraître. Son caractère s'était peut-être aigri en découvrant, après quelques mois de mariage, qu'il était enchaîné pour la vie avec une femme assez jolie, très bonne enfant, mais n'ayant pas une idée, et niaise dans toute l'étendue du terme. Son rire éternel finissait par l'impatienter à ne pouvoir le cacher. Il avait de plus cet amour-propre qu'on retrouve chez plusieurs hommes, et souvent même à côté de l'esprit, quoiqu'il n'en soit pas une preuve, et qui lui persuadait qu'il était très supérieur à la plupart de ceux qu'il rencontrait. Sa supériorité sur sa femme était trop décidée pour qu'on pût la contester. Il s'accoutuma bientôt à l'étendre sur tous ceux qu'il voyait ; et c'est là ce qui produisait cet air de dédain et d'ennui de tout, qu'il portait dans le monde. Il croyait se distinguer par là des autres hommes, et c'était son plus ardent désir. Mais Elinor n'en fut pas moins convaincue que s'il pouvait consentir à se laisser aller à son naturel, il pourrait être fort aimable. Elle sentit déjà qu'elle préférait l'inégalité de son humeur, qui n'était pas sans originalité, à la bonne humeur de sa femme, à ses éclats de rire sans sujet qui revenaient à chaque instant, à son ton commun, et à son manque total d'esprit et de tact.

— Oh ! mes chères miss Dashwood, leur dit-elle après quelques momens, il me vient une charmante pensée ; il faut absolument que vous veniez passer quelque temps chez moi à Cleveland aux fêtes de Noël. Vous savez bien, ma chère Maria, que nous sommes voisins de Haute-Combe ; cela sera délicieux ! vous y serez si heureuses, et moi aussi de vous y voir. Mon amour, ne désirez-vous pas beaucoup d'avoir les dames Dashwood à Cleveland ?

— Certainement, répliqua-t-il d'un ton ironique, je n'avais pas d'autres vues en venant à Barton.

— Vous voyez à présent, dit Charlotte, que M. Palmer compte sur vous, ainsi vous ne pouvez refuser.

Toutes les deux prouvèrent qu'elles le pouvaient, et refusèrent décidément.

Charlotte en parut très surprise. Je ne comprends pas, dit-elle, qu'on puisse refuser quelque chose à M. Palmer. Ne le trouvez-vous pas l'homme du monde le plus aimable, dit-elle bas à Elinor ? il est quelquefois des jours

entiers sans me parler ; mais avec vous ce ne sera pas ainsi. Vous lui plaisez beaucoup, je vous assure ; et il sera tout-à-fait de mauvaise humeur si vous ne venez pas à Cleveland. Je ne comprends pas quelle objection vous pouvez faire. Une seule, dit Elinor, c'est que cela ne se peut pas ; et pour éviter de nouvelles persécutions, elle changea de sujet. Elle avait envie de savoir quelques particularités sur Willoughby, sur son caractère, sur son genre de vie. Madame Palmer étant sa voisine de campagne, et aimant beaucoup à causer, pouvait lui donner des détails qui l'intéresseraient relativement à Maria. Elle lui demanda donc si M. Willoughby venait souvent à Cleveland, et s'ils le connaissaient particulièrement.

— Ô mon Dieu, oui ! je le connais extrêmement, dit madame Palmer ; il est vrai que je ne lui ai jamais parlé, mais je suis sûre que je le reconnaîtrais entre mille : il est si beau ! je l'ai rencontré quelquefois à Londres ; je me suis aussi trouvée une fois ici quand il était à Altenham. Ah ! non, je me rappelle que c'était maman qui l'avait vu et qui m'en a parlé. Nous l'aurions sûrement vu très-souvent à Cleveland ; mais il vient très-peu à Haute-Combe, je crois ; et puis M. Palmer ne lui a jamais fait de visite, parce qu'il est de l'opposition. Vous voyez que je le connais très bien, et je sais bien aussi pourquoi vous vous informez de lui ; c'est qu'il doit épouser votre sœur ; j'en suis transportée de joie, elle sera ma voisine, et nous nous verrons tous les jours.

— Je vous assure, dit Elinor, que vous en savez plus que moi là-dessus. Qui donc vous a parlé de ce projet de mariage ?

— Qui ? tout le monde ; je n'ai pas entendu autre chose en passant à Londres.

— À Londres ! c'est impossible, ma chère dame.

— Sur mon honneur, rien n'est plus vrai. Je rencontrai le colonel Brandon lundi matin, à Bendstreet, comme nous allions partir, et il me le dit positivement.

— Vous me surprenez beaucoup. Le colonel Brandon vous l'a dit ! sûrement vous vous êtes trompée. Lors même que ce serait vrai, je ne puis croire que le colonel Brandon l'ait dit à quelqu'un qui n'y prenait nul intérêt.

— Mais je vous assure qu'il me l'a dit : tenez, je vais vous conter tout ce qui s'est passé à cette occasion. Quand nous nous rencontrâmes, il nous aborda, et nous commençâmes à parler de notre voyage à Barton et de choses et d'autres ; enfin je lui dis : maman m'écrit, colonel, qu'il y a une

nouvelle famille à la Chaumière, des demoiselles excessivement jolies, je dis ainsi en vérité, et que la plus jolie des trois doit épouser M. Willoughby de Haute-Combe. Est-ce vrai, je vous en prie, colonel ? vous devez le savoir puisque vous avez été dernièrement en Devonshire.

— Et qu'est-ce que vous répondit le colonel ?

— Oh ! rien, presque rien ; mais il devint rouge, et puis pâle. J'ai bien vu cela ; c'est comme s'il avait dit que c'était bien vrai et de ce moment j'en ai été certaine. Comme ce sera délicieux ! ce mariage aura-t-il lieu bientôt ?

Elinor dédaigna de répondre. M. Brandon se portait bien, j'espère, dit-elle après un instant de silence.

— Oh ! oui, très-bien, et il était si plein de vos mérites, que je ne sais ce qu'il ne m'a pas dit de vous.

Je suis bien flattée de son suffrage ; il me paraît un excellent homme, et il me plaît beaucoup.

— Et à moi aussi, je vous assure ; c'est un charmant homme que le colonel Brandon. C'est seulement grand dommage qu'il soit si sombre et si ennuyeux. Maman dit qu'il était aussi amoureux de votre sœur ; moi je ne puis le croire, il est si grave ; je ne l'ai jamais vu amoureux de personne.

— Est-ce que M. Willoughby est répandu dans la bonne société de Sommerset-Shire, dit encore Elinor ?

— Oh oui ! très répandu : je ne crois pas cependant que beaucoupde gens le connaissent ; Haute-Combe est si loin et il y est si peu ; mais on le trouve très-agréable, je vous assure ; personne n'est plus aimé que lui de toutes les femmes ; vous pouvez le dire à votre sœur. Elle est bien heureuse d'avoir fait sa connaissance ; il est si riche ! Au reste elle est très-belle aussi, et rien n'est trop beau pour elle. Cependant, je vous assure que je vous trouve, moi, presque aussi jolie qu'elle, et M. Palmer aussi ; car il disait hier au soir qu'il ne pouvait pas vous distinguer. Quant à moi je vous admire beaucoup toutes deux ; je suis charmée d'avoir fait votre connaissance, et j'espère vous revoir souvent. Il me vient une charmante pensée ; il faut à présent que vous épousiez le colonel Brandon : ne le voulez-vous pas ? cela peut fort bien aller à présent.

Elinor ne put s'empêcher de rire. Pourquoi *à présent* demanda-t-elle ?

— Pourquoi ? ah ! je sais bien pourquoi je dis cela, et je veux bien vous le dire ; c'est qu'à présent je suis mariée : voyez, c'est l'intime ami de mon beau-frère. Sir Georges et maman s'étaient mis dans la tête qu'il devait

m’épouser ; ma sœur aussi le désirait beaucoup ; c’était une affaire arrangée. Mais le colonel n’en parla point ; sans quoi on nous aurait mariés immédiatement. Maman dit cependant que j’étais trop jeune ; et aussitôt après M. Palmer me fit la cour, et je l’aime beaucoup mieux ; il est si drôle M. Palmer, c’est justement le mari qu’il me fallait pour être heureuse.

Elinor cessa l’entretien sans avoir rien appris de ce qu’elle voulait savoir, et fatiguée de tout ce qu’elle avait entendu.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXI.

Table des matières

Les Palmer repartirent le jour suivant ; et la famille de Barton-Park et celle de Barton-Chaumière, restèrent seules chacune chez soi, à la grande satisfaction de la dernière. Mais ce ne fut pas pour long-temps. Ces dames avaient à peine eu celui d'oublier la joyeuse madame Palmer et son rude *amour*, et de réfléchir à la différence d'humeur de ce couple, (ce qui ne se trouve au reste que trop souvent dans le mariage) que sir Georges et madame Jennings leur procurèrent matière à d'autres observations.

Il leur était impossible de ne pas chercher une société nouvelle ; et pour se désennuyer dans leur solitude, ils firent un matin une excursion à Exeter ; ils rencontrèrent là par hasard deux parentes éloignées de madame Jennings ; mais ce fut assez pour que sir Georges les invitât tout de suite à venir passer quelque temps au Parc. Extrêmement flattées d'être appelées *cousines* par un baronnet et de faire la connaissance de leur illustre parente, lady Middleton, elles n'eurent rien de plus pressé que d'accepter l'invitation pour le lendemain, et de laisser les amis obscurs chez qui elles logeaient.

Lady Middleton fut au désespoir, au retour de son mari, d'apprendre qu'elle allait avoir chez elle, à sa table, dans son élégant salon, deux provinciales qu'elle ne connaissait point, qui sans doute seraient gauches, mal mises et qui auraient mauvaise tournure. En vain son mari et sa mère la rassuraient et lui disaient que mesdemoiselles Stéeles étaient deux charmantes personnes. Elle se défiait de leur goût, et tremblait de les voir arriver. Ce titre de *cousine* qui n'était point du bon ton, et qu'elles lui donneraient sans doute à tout propos la faisait frémir. Mais qu'y faire ? elles étaient invitées, elles avaient accepté, il fallait bien les recevoir ; lady Middleton s'y résigna. Elle connaissait trop bien l'usage pour manquer à la politesse ; mais elle se promit seulement d'y joindre toute la dignité et la froideur convenable ; elle fut d'ailleurs un peu consolée en apprenant que mesdemoiselles Stéeles étaient jeunes encore et qu'on pouvait au moins les faire danser et les lier avec mesdemoiselles Dashwood, qui ne lui plaisaient pas infiniment.

Elles arrivèrent ; et lady Middleton en fut beaucoup plus contente qu'elle ne se l'était imaginé. Leur toilette n'était pas trop éloignée de la

mode ; leur abord fut très poli sans trop d'empressement ; et le terrible mot de *cousine* ne sortit pas de leur bouche. En échange celui de *milady* fut souvent répété, avec des extases sans fin sur le goût de ses appartemens, sur la beauté des meubles. Quand ce vint au tour des enfans ce fut un enchantement dont on ne peut se faire d'idée. Jamais elles n'avaient vu d'aussi charmantes petites créatures ; c'étaient vraiment de petits anges. Enfin le hasard les servit si bien pour prendre lady Middleton par ses faibles, qu'avant une heure elle avait fait réparation entière aux protégées de sa mère et de son mari à qui elle déclara que c'étaient les deux plus charmantes jeunes filles qu'il y eût au monde, et les remercia de les avoir invitées. L'éloge et l'hyperbole étaient si rares dans sa bouche, que sir Georges en fut aussi fier que si cela l'eût regardé lui-même, et que, pressé de faire parade de ses aimables cousines et de son discernement, il partit à l'instant pour la Chaumière. Il fallait, toute affaire cessante, apprendre à mesdemoiselles Dashwood l'arrivée des deux plus *charmantes filles qu'il y eût au monde*. Dans sa joie de l'approbation de sa femme, il menait ses parentes mêmes avant les siennes propres. Elinor sourit à cet éloge qui allait toujours en croissant. — Venez, venez, disait-il ; il faut que vous veniez tout de suite ; vous serez enchantées, ravies ! elles ont gagné le cœur de lady Middleton au premier moment ; ce sera de même avec vous, vous verrez. Lucy, la cadette, qui est très-belle, est aussi gaie qu'agréable ! mes enfans sont déjà autour d'elle comme autour de leur maman. Elles ont rempli leur voiture de joujoux et de bonbons. N'est-ce pas une charmante attention ? elles languissent de vous voir, et vous êtes proches parentes ; elles sont les cousines de ma femme, et vous, les miennes. On leur a dit à Exeter, que vous étiez aussi les plus belles personnes du monde. Je le leur ai confirmé, et j'ai dit bien d'autres choses encore, en sorte qu'elles meurent d'impatience de se lier avec vous… Vous riez, Elinor.

— Oui, sir Georges, j'admire le hasard étonnant qui rassemble à Barton les cinq plus belles personnes de l'univers.

— Eh bien ! vous verrez si je mens, et si ce n'est pas comme je vous le dis. Venez donc, vous regretterez ensuite tous les momens où vous n'aurez pas été ensemble.

Tout ce qu'il put obtenir, ce fut la promesse d'aller le lendemain faire visite aux nouvelles venues. Il s'en alla surpris de cette indifférence. Tout autre que lui aurait soupçonné, qu'elle avait pour motif la rivalité de perfections ; mais sir Georges n'imaginait jamais le mal, et n'en eut pas

l’idée. De retour chez lui, il vanta ses cousines aux demoiselles Stéeles avec le même feu, en sorte que chacune d’elles devait s’attendre à voir des êtres parfaits. Mais Elinor qui connaissait l’optimisme du baronnet et son enchantement pour les nouvelles connaissances, rabattait beaucoup de ses éloges, et Maria ne s’en occupait point.

Quand elles arrivèrent le lendemain au Parc pour faire leur visite, sir Georges les présenta les unes aux autres avec la même emphase qu’il avait mise à leurs éloges ; et l’on comprend qu’elles s’examinèrent avec attention.

L’aînée des demoiselles Stéeles, miss Anna, avait près de trente ans, assez d’embonpoint, un de ces visages insignifians qui n’expriment rien du tout, et de qui on n’a rien à dire ni en bien ni en mal. Lucy, le prodige de beauté de sir Georges, était en effet très jolie ; ses traits étaient réguliers, son regard, perçant. Elle avait dans sa tournure quelque chose qui n’était ni de la grâce ni de l’élégance, mais qui la faisait remarquer. Leur abord fut très-poli. Avec lady Middleton c’était plus que de la politesse, c’étaient des attentions recherchées, de la souplesse, une flatterie adroite, quoique continuelle, et qui persuada à Elinor qu’elles ne manquaient pas d’une sorte d’esprit. Elles parlaient avec ravissement des enfans, de leur beauté, de leur intelligence ; elles jouaient avec eux, supportaient tous leurs caprices, répondaient sans se lasser à leurs questions importunes ; avec milady elles admiraient l’arrangement de la maison, la bonté des mets, le goût de sa parure, lui demandaient des patrons de ses broderies, des modèles de ses chiffons, lui offraient de lui aider dans ses ouvrages, ou de faire mille bagatelles pour amuser les enfans. Lady Middleton écoutait complaisamment toutes ces flatteries, et trouvait ses nouvelles cousines toujours plus aimables et d’une affection inépuisable. Les enfans en général tourmentent à proportion de ce qu’on les gâte ; et ceux qui s’occupent sans cesse d’eux et qui cèdent à toutes leurs fantaisies, en sont les premières victimes. Mais les demoiselles Stéeles souffraient tout avec une patience qui leur gagna en entier le cœur de la faible mère. Les rubans de leur ceinture dénoués, leurs cheveux défaits, leurs boucles d’oreilles tordues, leurs bracelets décrochés, toutes leurs bagues tirées de leurs doigts et roulant sur le plancher, leur corbeille d’ouvrage renversée, leurs ciseaux perdus ; tout cela était charmant. Ils avaient une activité adorable, une grâce parfaite dans leurs petits mouvemens. On les laissait grimper sur les genoux, chiffonner les robes ; tout était délicieux ! La maman applaudissait

par un sourire, et ne s’étonnait que de l’apathie de mesdemoiselles Dashwood qui ne prenaient nulle part à ces jeux. Pour l’ordinaire elles caressaient les enfans, mais sans s’en laisser tourmenter. Ce jour-là les nouvelles venues s’en emparèrent tellement, et les rendirent si insupportables qu’elles se tinrent prudemment à l’écart.

Georges est très-gentil, très-animé aujourd’hui, dit lady Middleton en voyant son fils aîné prendre le mouchoir de mademoiselle Anna et le jeter par la fenêtre ; c’est un petit malicieux. Williams sera votre petit amoureux, miss Lucy, je vois cela. L’enfant lui pinçait le bras à lui faire un noir ; il eut un baiser pour récompense de la souffrante Lucy. Et ma chère petite Selina, dit cette dernière, en prenant sur ses genoux une petite fille de trois ans, l’idole de sa mère, et par conséquent la plus méchante. Elle resta par hasard sans bouger pendant deux minutes. Charmante enfant ! est-elle toujours si douce, si tranquille ? c’est un modèle de sagesse. Malheureusement en l’embrassant, une des épingles de Lucy toucha le cou de la petite, et ce modèle de sagesse fit de tels cris et donna des coups si violens de sa petite main sur celle de Lucy, qu’elle fut obligée de la mettre à terre ; mais elle s’y mit aussi à côté d’elle, et la couvrait de baisers en jetant la coupable épingle, et en demandant mille et mille pardons à l’enfant et à sa mère, qui avait couru chercher de l’eau, et qui bassinait la plaie, qu’à peine on pouvait voir, pendant que Lucy, toujours à genoux, donnait à la petite des morceaux de sucre l’un après l’autre. Mais l’enfant voyant ce que lui procuraient ses cris, n’avait garde de se taire ; au contraire elle les redoublait et battait tout le monde avec un de ses petits poings fermés : l’autre était plein de morceaux de sucre. Ses frères voulurent lui en prendre, ils eurent chacun un bon coup de pied. Enfin rien ne pouvant l’appaiser, sa mère se rappela que sa chère petite Selina qui souffrait sûrement beaucoup, aimait passionnément la marmelade d’abricot ; et l’enfant à ce mot ayant cessé ses cris une seconde, elle lui en promit et l’emporta pour lui donner de cet excellent remède. Ses frères qui espéraient en avoir leur part, la suivirent, quoique leur mère leur ordonnât de rester ; et pour quelques momens les jeunes dames furent tranquilles. Charmante petite créature, dit miss Anna, cet accident aurait pu être affreux !

— Je ne crois pas qu’il y ait danger de mort, dit Maria en souriant ironiquement ; elle en reviendra.

— Je ne me consolerai jamais d’avoir été la cause de cet accident, dit Lucy ; une enfant si aimable, et que sa mère aime si passionnément ! Quelle

femme enchanteresse que lady Middleton ! si belle, si élégante et si sensible ! ne le trouvez-vous pas, mademoiselle ?

Maria garda le silence ; il lui était impossible de dire ce qu'elle ne pensait pas. Elinor toujours prête à réparer ses impolitesses, loua les grâces et l'air noble de lady Middleton.

— Et sir Georges, dit l'aînée ; quel homme aimable ! je le crois plein d'esprit ; du moins il en annonce beaucoup.

— c'est le meilleur des hommes, dit Elinor, toujours de bonne humeur, excellent mari, bon père, bon ami.

— Et quelle charmante petite famille ! je n'ai jamais vu de plus beaux enfans. On comprend facilement l'excessive tendresse de leur mère pour ces angéliques petites créatures. On pourrait peut-être les trouver un peu gâtés, un peu turbulens ; mais j'aime les enfans pleins de vie et de feu ; je ne puis les supporter timides et tranquilles ; aussi j'adore ceux-ci.

— c'est ce qui m'a paru, dit Elinor, et je vous trouve heureuse d'avoir ce goût à Barton.

On se tut sur ce sujet. Après une pause, mademoiselle Stéeles l'aînée demanda brusquement à Elinor : Aimez-vous le Devonshire ? Je suppose que vous avez bien regretté Sussex.

Un peu surprise de la familiarité de cette question, Elinor répondit seulement, oui, mademoiselle.

— Je comprends cela ; Norland est une magnifique habitation, et passer de là dans une chaumière, c'est assez triste.

— Une chaumière telle que celle où notre parent sir Georges Middleton a bien voulu nous placer, ne donne lieu a aucun regret, dit vivement Maria.

Lucy lança à sa sœur un regard terrassant et se hâta de dire que dans tout ce que sir Georges et milady arrangeaient, on reconnaissait leur goût ; mais qu'ils leur avaient dit que Norland était une des plus belles campagnes de l'Angleterre.

— Elle est très-belle en effet, dit Elinor, mais je crois qu'il y en a de plus belles encore, et il n'y a que peu ou point de chaumière comme la nôtre.

— Mais aussi pourquoi lui donner ce nom, dit miss Anna, cela présente une idée ?…

— Ne voyez-vous pas, ma sœur, dit Lucy, que c'est un nom de fantaisie, un nom romanesque ?

Anna se tut humblement ; puis elle reprit bientôt ainsi : Aviez-vous des élégans à Sussex ? Je suppose qu'ici ils sont assez rares, et quant à moi je trouve que rien n'embellit plus un séjour que d'y voir beaucoup d'élégans. Cela anime la vie ; ne le trouvez-vous pas aussi ? Encore un regard de Lucy fit baisser les veux à sa sœur. Qu'est-ce que vous voulez dire, Anna ? et sur quoi pensez-vous qu'il n'y ait pas de jeunes gens très-bien à tout égard en Devonshire comme à Sussex ?

— Je sais bien, Lucy, qu'il y a de très-jolis garçons à Exeter, dit Anna ; mais ils ne sont pas reçus ici ; et je craignais que les demoiselles Dashwood ne s'ennuyassent à Barton si elles n'en voient point ; c'est pourquoi je leur demandais si elles en voyaient beaucoup à Norland. Je voudrais par exemple qu'elles pussent rencontrer M. Rose d'Exeter, le clerc de M. Simpson, vous savez bien, Lucy ; c'est un beau jeune homme celui-là, et tout à-fait élégant. Je pense que si votre frère vous ressemble, il devait être charmant avant d'être marié, et il était si riche ! c'était un merveilleux, n'est-ce pas, un véritable élégant ? j'aurais bien voulu le rencontrer.

— Je ne puis en vérité vous répondre là-dessus, dit Elinor ; je ne comprends pas parfaitement ce que vous entendez par un merveilleux. Tout ce que je puis vous dire, c'est que si mon frère en était un avant son mariage, il l'est encore, car il n'est pas du tout changé.

— Ah mon Dieu, quelle idée ! un homme marié élégant ! je ne puis me représenter cela. Les hommes mariés me sont à moi très-indifférens.

— Mais, Anna, lui dit sa sœur, n'avez-vous rien autre chose à dire que de parler des jeunes gens et des élégans ? Mesdemoiselles Dashwood vont croire que vous n'avez rien autre chose dans l'esprit. Alors changeant de propos elle parla de chiffons, de modes, et d'autres objets aussi intéressans.

Les *deux plus charmantes personnes du monde* étaient jugées dans l'esprit d'Elinor et de Maria. La commune familiarité de l'aînée et son mauvais ton, la mirent entièrement de côté. La cadette était mieux certainement ; mais comme Elinor n'était ni aveuglée par sa beauté, ni prévenue par son regard, elle ne trouva rien à côté de cela qui fût en rapport avec elle et qui pût lui plaire. Elles quittèrent donc la maison sans désirer de les mieux connaître.

Il n'en était pas ainsi chez mesdemoiselles Stéeles. Elles arrivaient d'Exeter, décidées à trouver tout parfait à Barton ; et les maîtres, et la maison, et les enfans, et les chevaux, et les chiens, et les meubles, et les belles cousines : tout était l'objet des éloges les plus outrés. Il était difficile

d’exagérer sur mesdemoiselles Dashwood ; aussi furent-elles déclarées les personnes les plus belles, les plus élégantes, les plus accomplies en tout point qu’il fût possible de voir, et celles dont elles désiraient le plus passionnément faire des intimes amies. Sir Georges ne le désirait pas moins, et fit tout ce qui dépendait de lui pour former cette liaison. Elinor vit qu’elle ne pouvait s’y refuser tout-à-fait ; et qu’il fallait au moins se soumettre à être assises à côté les unes des autres quelques heures dans la journée ; Sir Georges n’en demandait pas plus : dans ses idées d’amitié, il suffisait de se voir en société, et de causer ou de danser ensemble pour être intimes amies. De son côté pour accélérer cette intimité, il confia aux demoiselles Stéeles tout ce qu’il savait ou supposait de la situation des dames de la Chaumière. Et dès leur troisième rencontre, mademoiselle Stéeles l’aînée félicita Elinor sur ce que sa sœur avait fait la conquête du beau, de l’élégant Willoughby. Il est sûr, lui dit-elle, que c’est une chose très-agréable que de se marier jeune avec un si bel homme ; car on m’assure qu’il est vraiment d’une figure remarquable, que c’est un véritable élégant ; et votre sœur est bien heureuse. J’espère que vous trouverez aussi bientôt un bon parti, car il n’est point agréable, je vous assure, de voir passer ses cadettes avant soi : mais peut-être votre choix est-il déjà fait en secret. Elinor se sentit rougir ; elle ne pouvait pas se flatter que sir Georges fut plus discret dans ses soupçons et dans ses conjectures sur elle que sur sa sœur ; il la plaisantait même de préférence depuis la visite d’Edward. Il n’avait jamais dîné ensemble sans qu’il bût à la lettre F. depuis le commencement du dîner jusqu’à la fin, en regardant Elinor. Dès que les miss Stéeles eurent entendu cette plaisanterie, elles furent très-curieuses d’en savoir davantage, et tourmentèrent sir Georges pour qu’il leur dît en entier le nom de l’heureux mortel au sujet duquel il raillait Elinor ; il se fit peu presser, et il eut autant de plaisir à le dire que miss Anna à l’entendre.

— Son nom est Ferrars, dit-il à demi voix ; mais je vous en prie n’en parlez pas, c’est encore un secret.

— Ferrars ! répéta Anna, est-il possible ? Le jeune Ferrars, le frère de votre belle-sœur, miss Elinor, est donc l’heureux mortel dont parle sir Georges ; eh bien ! j’en suis charmée pour plusieurs raisons : c’est un très-agréable jeune homme, je le connais très-bien, c’est un élégant. Cette dénomination ne convenait nullement à Edward, mais c’était le mot favori d’Anna pour parler d’un jeune homme du bon ton. Elinor émue de l’entendre nommer comme son amant avoué, fit peu d’attention à ce mot ;

elle fut plus surprise d’entendre Lucy dire assez aigrement à sa sœur, qu’elle contrariait sans cesse. Comment pouvez-vous dire, Anna, que nous le connaissons très-bien ? nous l’avons vu par hasard une fois ou deux chez mon oncle, et ce n’est pas le connaître ? vous savez fort bien que je ne connais pas du tout messieurs Ferrars.

— Elinor écoulait avec attention : Qui était cet oncle ? où demeurait-il ? comment Edward le connaissait-il ? Elle aurait voulu que l’entretien continuât, sans pourtant s’y joindre elle-même ; mais on ne dit rien de plus, et pour la première fois elle trouva madame Jennings bien peu curieuse ou bien discrète. La manière dont Lucy avait parlé d’Edward l’avait frappée et lui donnait l’idée qu’elle savait ou croyait savoir quelque chose à son désavantage. Sa curiosité ne fut point satisfaite, le nom de M. Ferrars ne fut plus prononcé ni par les deux sœurs ni par sir Georges.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXII.

Table des matières

Maria ne pouvait avoir la moindre indulgence pour des personnes aussi communes, aussi peu instruites, et qui n'avaient avec elle aucune espèce de rapport d'esprit et de goût ; elle les écoutait à peine, ne leur parlait jamais, et par sa froideur soutenue leur ôta bientôt tout espoir de liaison. Elles se retournèrent entièrement du côté d'Elinor, plus affable et plus honnête, et qui l'était plus encore pour réparer les torts de Maria. Lucy principalement parut s'attacher véritablement à elle, cherchait toutes les occasions de s'en rapprocher, de l'engager dans des conversations particulières, enfin de lui témoigner une amitié à laquelle un bon cœur, tel que celui d'Elinor n'est jamais insensible. Lucy Stéeles d'ailleurs ne manquait pas d'une sorte d'esprit naturel ; ses remarques étaient souvent justes et amusantes, et pour une demi-heure elle pouvait être une compagne assez agréable ; mais elle n'avait aucune des ressources que donne une bonne éducation. Elle était ignorante autant qu'on peut l'être ; toute sa littérature se bornait à quelques mauvais romans ; elle ne pouvait parler sur aucun sujet un peu relevé, et malgré tous ses efforts pour paraître à son avantage, et se mettre autant que possible au niveau d'Elinor, qui tâchait de son côté de se mettre au sien, il y avait trop de distance entr'elles, pour que mademoiselle Dashwood pût jamais en faire une amie. Le manque d'éducation et de connaissances n'aurait pas été peut être un obstacle insurmontable ; un bon cœur, un caractère aimable lui auraient bien vite fait pardonner son ignorance, mais Elinor eut bientôt remarqué chez Lucy un manque de délicatesse, de sincérité, et de cette rectitude de principes qui sont la première base d'une intime liaison. Il lui fut impossible alors de trouver quelque plaisir dans la société d'une personne qui joignait la fausseté à l'ignorance, dont le manque d'instruction rendait l'entretien insipide, et qui par ses basses adulations pour les habitans du Parc, dont elle se moquait ensuite avec Elinor, ôtait à celle ci toute espèce de confiance dans l'amitié qu'elle lui témoignait. Elle aurait voulu en conséquence l'éloigner un peu plus, mais Lucy mettait tant de zèle et d'activité à se rapprocher d'elle, que cela n'était pas facile.

Un jour Lucy l’avait accompagnée du Parc à la Chaumière ; elles étaient seules, et après quelques momens d’hésitation, Lucy dit à Elinor : vous allez trouver ma question bizarre ; dites-moi, je vous en prie si vous connaissez particulièrement la mère de votre belle sœur, madame Ferrars ? Elinor trouva en effet la question extraordinaire, et, sa contenance l’exprima, en répondant qu’elle n’avait jamais vu madame Ferrars.

— En vérité, dit Lucy, c’est étonnant ! je pensais que vous l’aviez vue au moins quelquefois à Norland, et que vous pourriez me donner quelques détails sur sa manière, sur sa tournure, sur son caractère.

— Non, répondit Elinor, en s’efforçant de cacher son opinion réelle sur la mère d’Edward, et n’ayant aucune envie de satisfaire ce qui lui paraissait une impertinente curiosité, non, je ne sais rien d’elle.

— Je vois, lui dit Lucy, en la regardant attentivement, que vous me trouvez très-étrange de vous questionner ainsi sur cette dame ; mais peut être ai-je mes raisons. Je voudrais pouvoir vous les dire, cependant, j’espère que vous me rendrez la justice de croire que ce n’est point une sotte curiosité.

Elinor répondit quelques mots polis. Elles se promenèrent quelques minutes, en gardant le silence. Il fut rompu par Lucy qui renouvela l’entretien, en disant avec hésitation : Je ne puis supporter que vous me soupçonniez d’être une curieuse impertinente ; tout, tout au monde plutôt que d’être mal jugée par une personne dont j’ai une si haute opinion. Et comme je suis sûre de n’avoir rien à risquer en me confiant entièrement à vous, je m’y décide. Je serais charmée aussi d’avoir votre avis sur la manière dont je dois me conduire dans une situation très délicate, très critique ; je suis très fâchée que vous ne connaissiez pas madame Ferrars.

— J’en suis fâchée aussi, dit Elinor, toujours plus étonnée, si mon opinion sur elle pouvait vous être de quelque utilité ; mais je ne puis le comprendre. Je n’ai jamais entendu dire que vous eussiez la moindre relation avec cette famille, et je suis, je l’avoue, un peu surprise de votre excessive curiosité sur le caractère de cette dame.

— Votre surprise est très naturelle, reprit Lucy, et je ne dois pas m’en étonner, mais elle cesserait bientôt si j’osais tout vous dire. Madame Ferrars ne m’est certainement rien à présent, mais le temps peut venir… et… cela dépend d’elle, où nos relations seront très intimes : elle baissa les jeux avec l’air d’une aimable confusion, mais les releva bientôt sur Elinor, pour observer l’effet de sa demi confidence.

— Bon Dieu, s’écria Elinor, que voulez-vous dire ? Êtes-vous engagée avec M. Robert Ferrars ? Elle ne pouvait imaginer autre chose, mais elle n’était pas du tout flattée de l’idée d’avoir Lucy Stéeles pour belle-sœur.

— Non, répliqua Lucy, non pas à Robert Ferrars, que je n’ai jamais vu, mais… à son frère aîné ; et en disant cela son regard perçant était attaché sur Elinor, comme pour lire au fond de son âme.

Qu’est-ce qu’Elinor sentit dans ce moment ! Une surprise qui aurait été aussi pénible que violente, si une incrédulité presque complète ne l’avait pas suivie. Elle regarda Lucy dans un silencieux étonnement, incapable de deviner le motif d’une telle confidence, et quoiqu’elle eût pâli et qu’elle se sentît très émue, elle n’eût aucune crainte de s’évanouir ou d’avoir une attaque de nerfs, et persista dans sa défiance de la véracité de Lucy. Je vois et je comprends votre surprise, lui dit cette dernière, car vous ne pouviez en avoir aucune idée. Jamais il ne m’est échappé un seul mot ni avec vous ni avec personne, qui ait pu trahir notre secret ; il a été si fidèlement gardé par moi que pas un seul de mes parens ni de mes amis, excepté Anna, ne peut s’en douter, et jamais je ne vous l’aurais confié, si je n’avais pas eu la certitude de votre discrétion, et si je n’avais pas été entraînée par la crainte que mes questions sur madame Ferrars ne vous parussent aussi trop ridicules. Quant à M. Ferrars, je ne crains nullement qu’il soit fâché de ma confiance envers une personne qu’il estime autant ; je connais la haute opinion qu’il a de toute votre famille, et je sais qu’il vous regarde vous et Maria comme des sœurs… Elle s’arrêta… Elinor aussi garda quelque temps le silence ; son étonnement était trop grand pour pouvoir lui répondre ; mais enfin elle s’efforça de parler et de parler tranquillement, et dit avec assez de calme : Puis-je vous demander si votre engagement existe depuis longtemps ?

— Oh oui ! bien long-temps ; il y a quatre ans.

— Quatre ans !

— Oui, j’étais bien jeune alors, et c’est mon excuse.

— Je ne me suis pas doutée, dit Elinor, que vous le connussiez jusqu’à l’autre jour que votre sœur en parla.

— Oui, la pauvre Anna ; je tremble toujours dès quelle ouvre la bouche. Notre connaissance est cependant de vieille date, elle a commencé lorsqu’il était près de Plymouth sous les soins de mon oncle.

— De votre oncle !

— Oui, M. Pratt, son tuteur, chez qui sa mère l'avait placé. Est-ce qu'il ne vous a jamais parlé de M. Pratt ?

— Oui, je me le rappelle, répondit Elinor, avec une force d'esprit qui s'augmentait ainsi que son émotion.

— Il a vécu près de cinq ans chez mon oncle, à Longstaple, près de Plymouth, depuis quinze ans jusqu'à vingt ; c'est là où notre connaissance a commencé. Ma sœur et moi nous étions souvent chez notre oncle ; notre engagement s'est formé une année après qu'il fût hors de tutelle, et il avait alors vingt-un ans. Il en a vingt-cinq à présent, et nous ne sommes pas plus avancés, parce que quoiqu'il soit majeur et que son engagement soit valable, il dépend entièrement, de sa mère pour la fortune. Sans doute j'eus tort de consentir à ce qu'il s'engageât sans l'aveu et l'approbation de sa mère, mais j'étais trop jeune et je l'aimais trop pour être aussi prudente que je l'aurais dû. Quoique vous ne le connaissiez pas aussi bien que moi, miss Elinor, vous l'avez vu assez souvent pour convenir qu'il a tout ce qu'il faut pour attacher sincèrement une femme qui préfère les qualités de l'âme et de l'esprit aux avantages frivoles.

— Certainement, dit Elinor, sans réflexion et entraînée par la vérité de cette assertion ; mais cette vérité même renouvela ses doutes sur la sincérité de Lucy, et sa confiance en l'honneur et l'amour d'Edward. Engagée avec M. Ferrars, reprit-elle, je vous avoue que je suis tellement surprise de ce que vous me dites que… je vous demande mille pardons, mais il y a sûrement quelque erreur de nom ; nous ne parlons sûrement pas du même M. Ferrars.

— Nous ne pouvons parler d'un autre, dit Lucy en souriant. M. Edward Ferrars, le fils aîné de madame Ferrars de Park-street, le frère de votre belle-sœur madame Fanny Dashwood : voilà celui que j'entends, et vous m'accorderez je pense, que je ne puis pas me tromper sur le nom de celui de qui mon bonheur dépend.

— Il est étrange, dit Elinor, que je ne l'aie jamais entendu parler ni de vous ni de votre sœur.

— Mais non ! pas du tout ! si vous considérez notre position, rien n'est moins étrange. Notre premier soin à tous deux était de cacher entièrement notre secret ; vous ne connaissiez ni moi ni ma famille, il n'avait donc aucune occasion de me nommer devant vous. Il avait surtout un extrême effroi que sa sœur n'eût quelque soupçon ; il valait mieux laisser ignorer et mon nom et mon existence, jusqu'à ce qu'elle fût tout-à-fait liée à la sienne.

La sécurité d’Elinor commença à diminuer, mais non pas son empire sur elle-même.

— Vous êtes donc engagée avec lui depuis quatre ans, dit Elinor d’une voix assez ferme.

— Oui ; et le ciel sait combien nous attendrons encore ! Ce pauvre Edward ! Il est près de perdre patience. Sortant alors de sa poche une petite boite à portrait, elle ajouta : Pour prévenir tout soupçon d’erreur, et vous prouver que c’est bien votre ami Edward que j’aime et dont je suis aimée, ayez la bonté de regarder cette miniature ; sans doute elle lui fait tort, mais il est cependant très reconnaissable ; il me l’a donnée il y a environ trois ans. Elle la mit en parlant entre les mains d’Elinor, qui ne put alors conserver de doute sur la véracité de Lucy, c’était bien Edward ; c’étaient ses traits si bien gravés dans son cœur et dans son souvenir. Elle le rendit en étouffant un profond soupir, et en convenant de la ressemblance.

— Je n’ai jamais pu, continua Lucy, lui donner le mien en retour, ce qui me chagrine beaucoup, car il le désire passionnément ; mais je suis décidée à présent à saisir la première occasion de me faire peindre pour lui. Vous qui peignez si bien, chère Elinor, si sous le prétexte de le faire pour vous même, vous étiez assez bonne.

— Je ne me suis jamais appliquée à la ressemblance, dit Elinor ; mais vous trouverez sûrement d’autres moyens, et vous en avez tout-à-fait le droit.

Elles marchèrent quelque temps en silence. Lucy parla la première.

— Je ne doute pas, lui dit-elle, de votre fidélité à garder un secret dont vous devez sentir toute l’importance. Nous serions perdus si sa mère venait à l’apprendre ; elle ne consentira jamais volontairement à cette union ; je n’ai ni rang ni fortune, et je la crois très haute et fort avare.

— Je n’ai certainement pas cherché votre confiance, répondit Elinor, et vous me rendez justice en croyant que je ne la trahirai pas. Votre secret est en sûreté avec moi ; mais pardon si je vous exprime ma surprise d’une confidence inutile. Vous auriez dû sentir que de me le dire n’ajoutait rien à cette sûreté, et vous ne connaissez pas depuis assez long-temps *la belle-sœur de madame John Dashwood* pour être parfaitement sûre qu’elle ne soit pas indiscrète. À présent je puis vous rassurer, mais je ne le pouvais pas avant de le savoir. En disant cela elle regardait fixement Lucy, espérant de découvrir quelque chose dans son regard, peut-être la fausseté d’une grande partie de ce qu’elle avait dit ; mais sa physionomie ne changea pas du tout ;

elle serra doucement la main d'Elinor. — Je crains, lui dit-elle, que vous ne trouviez que j'aie pris avec vous une trop grande liberté, en vous confiant ma situation ; je ne vous connais pas depuis long-temps, il est vrai, pas du moins personnellement ; car je connaissais parfaitement et vous et toute votre famille depuis bien des années par tout ce que m'en avait dit Edward. Aussi dès le premier instant où je vous ai vue, il m'a semblé que je voyais une ancienne connaissance ; et puis, pensez, comme je suis malheureuse. Je n'ai pas une amie à qui je puisse demander des *conseils* ; Anna est la seule personne qui sache ma position, et vous avez pu vous apercevoir qu'elle n'a aucun jugement. Elle m'est plutôt à charge qu'utile, et me met continuellement en crainte sur notre secret. J'eus une affreuse émotion l'autre jour quand sir Georges nomma Edward ; je crus qu'elle allait tout dire. En vérité, je m'étonne que je vive encore après tout ce que j'ai souffert pour lui pendant ces quatre années ! Toujours en suspens, en crainte, en incertitude. Le voyant si rarement, nous nous rencontrons à peine deux fois l'année ; je ne comprends pas que mon cœur ne se soit pas brisé. Ici elle mit son mouchoir sur ses yeux ; mais Elinor à l'ordinaire si bonne, si compâtissante, ne se sentit pas la moindre pitié.

— Quelque fois, continua Lucy, je pense qu'il vaudrait mieux pour tous deux rompre entièrement ; mais je n'en ai pas le courage. Je ne puis supporter la pensée de le rendre si malheureux et je sais que cette idée seule aurait cet effet ; d'ailleurs il m'est si cher à moi-même ! Je ne crois pas que cela me soit possible… Quelle est là-dessus votre pensée, mademoiselle Dashwood ? qu'est-ce que vous feriez à ma place ? Et toujours ce regard perçant était attaché sur elle.

— Pardonnez-moi de grâce, répondit Elinor ; il m'est impossible de vous donner de conseils dans de telles circonstances. Votre propre jugement doit vous diriger.

— Il est sûr, dit Lucy, après quelques minutes, que sa mère ne l'abandonnera jamais entièrement. Elle est si riche que même en diminuant sa fortune de moitié, il lui resterait encore de quoi vivre, et pourvu que je vive avec lui, le plus ou le moins m'est bien égal. Mais le pauvre Edward se désole de ce que rien ne se décide ; ne l'avez-vous pas trouvé bien triste quand il est venu ici ? Il était si abattu, si malheureux quand il me quitta à Longstaple, que je tremblais que vous ne le crussiez très-malade.

— Venait-il de chez votre oncle quand il nous a fait visite ?

— Oh oui, sans doute ! Il a passé quinze jours avec nous ; avez vous cru qu'il venait de la ville ?

— Non, répliqua Elinor, toujours plus frappée des preuves de la véracité de Lucy ; je me souviens qu'il nous a dit qu'il avait passé quinze jours avec des amis près de Plymouth ; elle se rappela aussi sa propre surprise dans le temps, de ce qu'il ne parlait plus de ses amis, et semblait même éviter de prononcer leur nom.

— Avez-vous remarqué son abattement, dit Lucy ?

— Oui en vérité, principalement à son arrivée.

— Je l'avais supplié cependant de surmonter sa douleur, de peur de vous donner des soupçons ; mais il était si triste de ne pouvoir passer plus de quinze jours avec nous, et il me voyait si affectée ! Pauvre Edward ! Je crains qu'il ne soit encore dans le même état. Ses lettres sont tout-à-fait mélancoliques ; j'en ai reçu une de lui la veille de mon départ d'Exeter : Elle la tira d'un porte-feuille, et négligemment laissa voir l'adresse à Elinor. Vous connaissez sûrement sa main, lui dit elle ; son écriture est charmante, mais elle n'est pas aussi soignée qu'à l'ordinaire. Il était fatigué, car le papier est complètement rempli. Elinor vit que c'était bien de la main d'Edward, et ne put plus conserver de doutes. Le portrait pouvait avoir été obtenu par quelque hasard ; mais une correspondance suivie était une preuve positive de leur attachement. Aucune autre raison ne pouvait l'autoriser. Pendant quelques momens elle fut sûr le point de se trahir ; son cœur battait avec violence, elle pouvait à peine marcher. Mais elle combattit avec tant de force contre son sentiment, que le succès fut prompt et complet, et que même le regard perçant de sa compagne, ne put pénétrer dans son intérieur.

— Nous écrire continuellement l'un à l'autre, dit Lucy en renfermant sa lettre, est le seul moyen, de nous consoler dans nos longues séparations. Moi cependant j'en ai un autre dans son portrait ; mais le pauvre Edward en est privé. Il dit que s'il avait le mien il serait moins malheureux. Je lui ai du moins donné dernièrement une boucle de mes cheveux renfermée dans le cristal d'une bague : c'est un dédommagement ; mais non pas tel qu'un portrait. N'avez-vous fait aucune attention à cet anneau ? Le portait-il à Barton ?

— Oui, dit Elinor d'une voix ferme avec laquelle elle cherchait à cacher une émotion et une souffrance telles qu'elle n'en avait point encore

éprouvée. Elle était à-la-fois désolée, blessée, mortifiée, confondue ; elle éprouvait tout ce qu'il y a de plus cruel et de plus déchirant.

Heureusement elles arrivèrent à la Chaumière ; et la conversation finit. Après s'être reposée quelques minutes, mademoiselle Stéeles retourna au Parc ; et la malheureuse Elinor fut en liberté de se livrer à ses tristes réflexions.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXIII.

Table des matières

Quelque peu de confiance qu'eût en général Elinor dans la véracité de Lucy, il lui était impossible de la suspecter dans cette occasion, ni de comprendre quel motif aurait pu l'engager d'inventer cette histoire. Il y avait non-seulement des probabilités, mais des preuves ; et rien ne contredisait Lucy, excepté son propre désir. Leur liaison presqu'au sortir de l'enfance dans la maison de M. Pratt ; et la visite d'Edward près de Plymouth ; et sa mélancolie, et l'inégalité de sa conduite avec Elinor ; et la grande connaissance que mesdemoiselles Stéeles avaient de Norland, et de toutes les relations de la famille Dashwood, ce qui l'avait souvent surprise ; et le portrait, et la lettre, et l'anneau : tout cela lui fournissait des preuves si convaincantes, que sa raison ne pouvait se refuser à la croire. Au premier moment, lorsqu'elle fut forcée d'admettre la parfaite vérité de tout ce que Lucy venait de lui dire, son ressentiment contre Edward, son indignation d'avoir été trompée l'emportèrent même sur sa douleur. Mais bientôt d'autres idées, d'autres considérations s'élevèrent. Edward avait-il eu l'intention de la tromper ? avait-il feint avec elle un sentiment qu'il n'avait pas ? Son cœur était-il de moitié dans ses engagemens avec Lucy ? Non ; et s'ils ont été une fois dictés par un amour de jeunesse, elle ne peut croire que cet amour existe encore à présent. elle a trop bien vu que c'était elle qu'il aimait pour n'en être pas convaincue. Un homme peut tromper avec de fausses paroles ; Edward n'a pas prononcé le mot d'amour à Elinor ; mais tout chez lui l'a prouvé, et son trouble, et ses regards, et le son tremblant de sa voix, et ses attentions si soutenues. Non, ce n'est point une erreur ; ni son cœur ni son amour-propre ne l'ont égarée. Sa mère, ses sœurs, Fanny, tout ce qui l'entourait à Norland s'en est aperçu. Certainement elle est aimée ; et cette persuasion console son cœur, calme ses peines et la dispose à pardonner. Il était blâmable cependant, hautement blâmable d'être resté à Norland lorsqu'il sentit qu'il l'aimait plus qu'il ne devait l'aimer. À cet égard elle ne pouvait le justifier ; mais s'il lui avait fait du mal par cette imprudence, combien ne s'en était-il pas fait davantage à lui-même ! La situation d'Elinor était triste sans doute, mais celle d'Edward était sans espoir. Elle était bien malheureuse dans ce moment, mais la raison guérirait

peut-être la plaie de son cœur ; tandis qu'Edward en détachant le sien de la femme à qui il était engagé, s'était privé lui-même de tout espoir de bonheur. Elle retrouverait sa tranquillité, mais lui serait pour la vie livré à l'infortune. Pouvait-il espérer d'être heureux avec une femme telle que Lucy Stéeles ? À présent que le bandeau de l'amour était levé, même en mettant son inclination pour Elinor hors de la question, pouvait-il avec sa loyauté, sa délicatesse, son esprit cultivé être heureux avec une compagne ignorante, artificieuse, sans éducation, vaine, flatteuse, intéressée ? À dis-huit et dix-neuf ans il est si facile à un homme d'être entraîné par la beauté, par les prévenances d'une jeune fille qui peut-être cherchait à l'attirer, et d'être aveuglé sur ses défauts. Mais les quatre années suivantes, pendant lesquelles il avait acquis chaque jour plus de connaissances, plus d'expérience, une raison plus éclairée, devaient avoir ouvert ses yeux sur les vices de caractère de cette jeune personne, augmentés sans doute par la pauvre société où elle avait vécu, par un goût vif de plaisir et de frivolité, qui peut-être lui avait ôté cette simplicité de la première jeunesse, qui donne un caractère si intéressant à une jolie figure. Si, comme Elinor devait le croire d'après les insinuations de sa belle-sœur, il y avait des difficultés du côté de la mère d'Edward pour l'épouser, combien en trouverait-il davantage lorsqu'il serait question d'une personne qui lui est aussi inférieure en naissance, en bonne éducation, et probablement même en fortune ? Ces difficultés, il est vrai, ne devaient pas l'effrayer beaucoup ; mais quel triste sort que d'attendre peut-être sa liberté du mécontentement de sa mère et de son opposition à ses volontés.

Ces pensées, ces réflexions qui se succédaient les unes aux autres augmentèrent beaucoup sa tristesse. Elle pleura sur lui plus que sur elle même. Soutenue par la conviction de n'avoir rien fait pour mériter son malheur, et consolée par la croyance qu'Edward était encore digne de son estime, elle espéra qu'elle pourrait actuellement supporter ce cruel chagrin avec courage, et prendre assez de force sur elle-même pour le cacher à sa mère et à sa sœur. Elle en était si capable que, deux heures après avoir perdu pour jamais tout espoir d'être unie à celui qu'elle aimait si tendrement, elle parut à dîner avec un tel calme qu'on n'aurait jamais soupçonné, en la voyant à côté de la mélancolique Maria, que c'était elle qui était séparée pour toujours de l'objet de son amour, et que Maria convaincue de posséder en entier les affections de celui qu'elle aimait, espérait le voir arriver d'un moment à l'autre.

La nécessité de cacher à sa famille l'*important* secret que Lucy lui avait confié, fut un motif de plus pour elle de s'exercer à cacher en même temps le sien. Ce fut aussi une consolation de leur épargner ce qui leur aurait sûrement donné beaucoup d'affliction, et, à elle-même celle d'entendre blâmer Edward. Elles ne l'aimaient pas comme elle. Il n'aurait pas trouvé autant d'indulgence ; et prendre son parti, le défendre avait bien aussi son danger. Elle voulait chercher peu-à-peu à s'en détacher, au lieu de nourrir son sentiment ; elle savait qu'elle ne trouverait auprès d'elles ni conseil, ni aide pour une peine de cette nature. Leur chagrin, leur colère ajouteraient à son malheur ; et son courage ne pourrait que s'affaiblir. Elle était plus forte seule ; sa propre raison la servait mieux ; et sa fermeté se soutint si bien qu'on n'aperçut pas chez elle le moindre changement, et qu'elle fut invariablement aussi gaie, aussi sereine en apparence, quoique ses regrets et sa douleur intérieure fussent chaque jour plus poignants.

Mais plus elle avait souffert de sa première conversation avec Lucy, plus elle désirait connaître mieux en détail les particularités de leurs engagemens, découvrir ce que Lucy sentait réellement au fond de son cœur, si son amour pour Edward était vraiment tendre et sincère, et s'il y avait pour lui quelque chance de bonheur dans celle union. Alors elle aurait moins souffert. Elle voulait aussi prouver à Lucy par sa promptitude à parler d'Edward la première avec calme, qu'elle ne le regardait que comme un ami. Elle craignait que son agitation involontaire dans leur entretien du matin n'eût découvert en entier à Lucy ce qui jusqu'alors avait du moins été incertain. Il lui paraissait tout-à-fait probable que Lucy fût jalouse d'elle. Sans doute Edward lui avait parlé d'Elinor avec éloge, avec intérêt ; Lucy elle-même en était convenue. Les railleries de sir Georges sur les lettres initiales de son nom, devaient aussi avoir éveillé les soupçons ; et d'ailleurs Elinor était elle-même trop sûre d'être aimée d'Edward pour ne pas l'être de la jalousie de Lucy dont la confiance était une preuve. Quel autre motif donner pour excuser la révélation d'un secret important, et jusqu'alors si bien gardé, que celui de lui apprendre que Lucy avait des droits plus anciens et plus sacrés, et de l'engager à éviter à l'avenir la société d'Edward. Il était facile à Elinor de comprendre les intentions de sa rivale. Mais décidée comme elle l'était à se conduire d'après les principes que l'honneur et la délicatesse lui dictaient, elle résolut de combattre son affection pour Edward, de le voir aussi peu qu'il lui serait possible. Elle ne pouvait se refuser la consolation de tâcher de convaincre Lucy que ce

sacrifice lui coûtait peu, et qu'elle ne regardait M. Ferrars que comme un ami de la famille. Elle ne pouvait plus rien entendre qui lui fit plus de peine que ce qu'elle avait déjà entendu ; elle n'aurait plus l'émotion de la surprise, et elle se croyait sûre d'apprendre sans trop d'agitation ce qu'elle ignorait encore.

Mais il lui fut impossible de satisfaire immédiatement sa curiosité ; quoique Lucy fût aussi bien disposée à parler encore qu'elle-même l'était à l'entendre. Une suite de mauvais temps empêcha de se promener, et quoiqu'elles se vissent tous les jours soit au Parc soit à la Chaumière, c'était au salon en présence de tout le monde. Elles n'avaient aucun prétexte pour se retirer à l'écart ; sir Georges ne l'aurait pas permis, à peine tolérait-il quelques momens de conversation générale. On se réunissait pour manger et rire ensemble, pour jouer aux cartes, danser, chanter, faire du bruit et des folies.

On s'était déjà rencontré plusieurs fois de cette manière, sans qu'Elinor eût la moindre occasion d'engager avec Lucy un entretien particulier, quand sir Georges vint un matin à la Chaumière, et demanda aux dames Dashwood comme une charité de venir dîner avec lady Middleton. Il était obligé pour une affaire d'aller à Exeter, et lorsqu'il n'était pas là, tout languissait au Parc, et ces dames couraient le risque de mourir d'ennui. Elinor espérant trouver plus de moyens d'arriver à son but et de causer avec Lucy dans l'absence de sir Georges, accepta d'abord l'invitation. Madame Dashwood aimait toujours mieux rester chez elle avec ses livres et sa petite Emma ; et Maria qui aurait préféré rester aussi dans sa romanesque solitude, ne put refuser d'accompagner sa sœur aînée.

Elles allèrent donc au Parc, et lady Middleton fut heureusement préservée de l'effrayante solitude qui la menaçait. L'insipidité de cette journée fut telle que mesdemoiselles Dashwood l'avaient prévu. Comme il n'y avait rien pour l'amour et le mariage, madame Jennings fut plus silencieuse qu'à l'ordinaire, et mesdemoiselles Stéeles encore plus prodigues de flatteries. Les enfans vinrent au dessert faire leur tapage accoutumé, et pendant qu'ils furent là, Lucy s'en occupa toute seule. Ils restèrent jusqu'après le thé, qui fut remplacé par la table de jeu. Elinor commençait à désespérer d'être un instant seule avec Lucy. On proposa un jeu général, et toutes les dames se levèrent pour se placer autour de la table.

— Je suis charmée, dit lady Middleton à Lucy, que vous ne finissiez pas le panier de ma pauvre petite Selina cette soirée ; vous seriez fatiguée en

travaillant à ce petit filigramme à la lumière. La chère petite pleurera peut-être un peu demain matin lorsqu'elle ne le trouvera pas fini ; mais nous lui donnerons quelqu'autre chose et j'espère qu'elle se consolera. Ce mot était assez pour faire sentir à l'humble cousine ce que la faible mère attendait d'elle ; aussi répondit-elle à l'instant : vous vous trompez, milady ; pour rien dans le monde, je ne manquerai de parole à ma chère petite amie. J'attendais avec impatience que tout le monde fût au jeu pour me mettre à l'ouvrage ; je ne voudrais pas chagriner mon doux petit ange pour tous les plaisirs possibles. Il n'y en a pas de plus vif pour moi que de travailler pour elle ; et j'ai résolu de finir ce soir son panier.

— Vous êtes trop bonne, chère Lucy : sonnez, je vous prie pour qu'on vous donne des lumières ; ménagez vos yeux, je vous en conjure. Combien ma petite fille sera contente ! je lui ai dit que je ne croyais pas qu'il fût fini ; et elle m'a répondu en secouant sa petite tête, que je ne savais ce que je disais, et que sa chère Lucy lui ferait sûrement son panier.

Lucy courut auprès de la table d'ouvrage avec vivacité et gaîté, comme si le plus grand bonheur de sa vie eût été de faire un panier de filigramme pour une enfant gâtée.

Lady Middleton proposa alors de faire un wisk. Personne ne fit d'objection que Maria, qui avec son impolitesse ordinaire demanda qu'on voulût bien l'excuser. Milady, dit-elle, sait que je déteste le jeu ; je préfère si vous le permettez toucher du piano ; et sans attendre la réponse, sans aucune cérémonie, elle alla s'asseoir devant l'instrument. Lady Middleton leva les yeux au ciel comme pour le remercier de ce qu'elle était plus polie et mieux élevée que Maria. Elinor avait espéré de pouvoir se dispenser de jouer pour causer avec Lucy ; le refus de sa sœur la contrariait donc plus que personne, et cependant elle chercha à l'excuser auprès de lady Middleton. Ma sœur, lui dit-elle, ne sait pas résister quand elle vient au Parc au plaisir de jouer sur votre piano ; c'est le meilleur, dit-elle, qu'elle ait jamais rencontré ; et lady Middleton enchantée d'avoir le meilleur des pianos, fut tout-à-fait remise.

On n'était plus que quatre pour la partie. Elinor allait se soumettre à son sort ; lorsque Lucy s'écria tout-à-coup : ah ! comme je suis fâchée que mademoiselle Emma ne soit pas ici ; elle m'aurait aidée à rouler le papier. Je crains fort que malgré mon désir, je ne puisse pas achever ce soir mon panier.

— Si je n’étais pas obligée de jouer, dit Elinor, je m’offrirais bien volontiers pour cet ouvrage, d’autant plus que j’aurais désiré apprendre de vous à faire ces jolis paniers.

— Eh bien, ma chère, nous vous laisserons libre, dit lady Middleton, qui tremblait que sa petite Selina n’eût pas tout ce dont elle avait envie. N’est-ce pas, mesdames, nous jouerons fort bien nous trois, en laissant un jeu découvert ? Puisque vous voulez bien aider à Lucy, ma chère Elinor, Selina en sera fort reconnaissante. Je n’aime pas à la faire pleurer ; cela dérange sa jolie physionomie… Ne le trouvez-vous pas ?

Les choses s’arrangèrent ainsi : la partie à trois commença gaîment. Maria touchait son piano comme si elle eût été seule dans le salon. La table d’ouvrage était assez éloignée pour qu’Elinor pût espérer de n’être pas entendue ; les deux belles rivales s’assirent donc à côté l’une de l’autre dans la plus touchante harmonie pour travailler ensemble au panier de Sélina.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXIV.

Table des matières

Elinor rassembla toutes ses forces et commença ainsi : Je ne méditerais pas la confiance dont vous m'avez honorée, mademoiselle, si je n'avais aucun désir de la conserver, et si je ne m'intéressais à vous. Je ne vous fais donc nulle excuse de reprendre l'entretien de l'autre jour.

— Je vous remercie, dit vivement Lucy, de m'en parler la première ; vous me mettez tout-à-fait à mon aise. Je craignais de vous avoir offensée, et je n'osais plus entamer un sujet qui ne peut avoir beaucoup d'intérêt pour vous.

— M'offenser ! dit Elinor ; comment pouvez-vous le supposer ? Jamais ce ne fut mon intention de vous donner cette idée. Quel motif auriez-vous pu avoir pour cette confiance qui ne fut pas peu honorable et peu flatteuse pour moi ?

— Et cependant, je vous assure, reprit Lucy, (ses petits yeux plus perçans que jamais fixés sur Elinor) je vous assure qu'il m'a semblé que vous l'aviez reçue avec une froideur, un déplaisir qui me fit un vrai chagrin. Vous aviez l'air fâchée contre moi ; et je m'étais vivement reproché de vous avoir ennuyée de mes affaires ; mais je suis enchantée de trouver que cette crainte était imaginaire et que je n'ai pas encouru votre blâme. Si vous saviez quelle consolation j'éprouve à vous ouvrir mon cœur, à pouvoir vous parler de ce qui m'occupe sans cesse ! je connais assez votre bonté pour être sûre de votre indulgence.

— Je comprends très-bien, dit Elinor, le plaisir qu'on trouve à parler de ce qu'on aime, et soyez assurée que vous n'aurez jamais sujet de vous en repentir. Votre situation est malheureuse ; vous semblez entourée de difficultés, et vous avez besoin de votre mutuelle affection pour la supporter. M. Ferrars à ce que je crois dépend entièrement de sa mère.

— Il a seulement deux mille pièces à lui. Ce serait une folie de se marier avec cela ; quoique de mon côté je renoncerais à la fortune de sa mère sans un soupir. Je suis accoutumée à vivre sur un mince revenu, et je supporterais même la pauvreté avec lui, mais je l'aime trop pour vouloir le priver de tout ce que sa mère fera pour lui, si elle le marie à son gré. Il nous faut donc attendre, et peut-être plusieurs années encore. Avec tout autre

homme qu’avec Edward ce délai serait inquiétant, mais je me repose entièrement sur son amour et sur sa constance.

— Cette conviction est tout pour vous, et sans doute M. Ferrars attend la même chose de vous. Si la constance de l’un des deux s’était démentie, comme il n’est que trop souvent arrivé, l’autre aurait été bien à plaindre.

Lucy la regarda encore de manière à la déconcerter, si Elinor n’avait pas rassemblé d’avance toutes ses forces pour que sa contenance ne pût donner aucun soupçon. — L’amour d’Edward, dit Lucy, a été mis à de grandes épreuves par de bien longues absences depuis notre engagement, et il les a si bien soutenues, que je serais impardonnable d’en douter un instant ; je puis affirmer qu’il ne m’a jamais donné une minute d’alarme ou d’inquiétude. Elinor sourit et soupira à cette assertion ; Lucy n’eut pas l’air de s’en apercevoir, et continua. Je suis jalouse par caractère, dit-elle, et nos différentes situations, lui vivant dans le grand monde et moi si retirée, et nos continuelles séparations auraient pu facilement réveiller ma jalousie. La plus légère altération dans sa conduite avec moi, une tristesse dont je n’aurais pu deviner la cause, ou s’il avait parlé d’une femme avec plus d’intérêt que de toutes les autres, ou si je l’avais vu moins heureux que de coutume à Longstaple, tout cela m’aurait d’abord mise sur le chemin de la vérité, et je suis sûre qu’il lui serait impossible de me tromper.

Elinor garda encore quelques instans le silence ; elle se rappelait confusément toutes les preuves d’une affection tendre et sincère qu’elle avait remarquées chez Edward ; enfin elle se surmonta autant qu’il lui fût possible. – Quels sont donc vos projets ? lui dit-elle, n’en avez-vous point d’autres que celui d’attendre la mort de madame Ferrars ? Ce serait une extrémité bien triste et bien cruelle ! Ou bien son fils est-il décidé à se soumettre à l’ennui de plusieurs années d’attente, et à vous envelopper dans le malheur et dans les désagrémens qui en seront la suite inévitable, plutôt que de courir le risque de déplaire à sa mère en lui avouant la vérité ? peut-être aussi que son courroux céderait au temps, à l’amour maternel, aux bons procédés, à la tendresse de sa belle-fille.

— Oh, si nous pouvions en être sûrs ! mais non, madame Ferrars est orgueilleuse, intéressée, opiniâtre, et dans le premier moment de sa colère donnerait tout à son fils Robert qui est son favori ; et cette seule idée m’effraie pour Edward au point de ne pouvoir me déterminer à prendre un parti décisif.

— Mais je trouve que dans cette occasion, Lucy, vous vous oubliez trop vous-même ; votre désintéressement passe les bornes de la raison.

Lucy chercha encore à lire avec son regard pénétrant, jusqu'au fond de l'âme d'Elinor, et il y eut un grand moment de silence.

— Connaissez-vous M. Robert Ferrars ? demanda Elinor.

— Non, du tout ; je ne l'ai jamais vu, mais je le crois bien différent de son frère ; avec une plus belle figure, qu'il ne songe qu'à parer, c'est un petit maître, un élégant dans toute la force du terme.

— Ici Maria finit une des parties de son concerto, et Anna Stéeles entendit cette dernière phrase. Un petit maître, un élegant, dit-elle ! tout en faisant leur panier, ces dames se font leurs confidences, elles parlent de leurs amoureux.

— Je puis répondre pour Elinor, dit madame Jennings en éclatant de rire, et vous dire que vous vous trompez ; son amoureux loin d'être un petit maître, est le jeune homme le plus simple, le plus modeste, le plus réservé que j'aie vu de ma vie. Pour Lucy, je ne connais pas le sien, mais à en juger par ses yeux, je crois qu'il lui en faut un plus gentil, plus empressé, plus éveillé, n'est-ce pas ?

— Eh bien ! madame, vous fous trompez aussi, reprit Anna ; je puis assurer que l'amoureux de Lucy ressemble en tout point à celui de miss Elinor.

— Elinor se sentit rougir en dépit d'elle-même. Lucy mordit ses lèvres, et regarda sa sœur à la faire rentrer en terre. Le jeu recommença, le piano aussi et les deux rivales après un peu de silence recommencèrent leur entretien. Ce fut Lucy qui rapprochant sa chaise de celle d'Elinor, lui dit à demi voix.

— Je vais donc, chère miss Dashwood, puisque vous êtes assez bonne pour y prendre quelque intérêt, vous dire le plan que j'ai formé depuis quelque temps ; j'espère qu'Edward l'approuvera, et je désire d'autant plus de vous en parler que vous pourrez nous servir. J'ose tout attendre de votre amitié pour lui et de votre bonté pour moi, et voici ce que c'est. Vous connaissez assez Edward pour avoir remarqué que dans le choix d'une vocation, son goût aurait été pour l'église, et que si sa mère l'avait permis, il aurait préféré cet état à tout autre. Mon plan actuel serait donc qu'il se décidât à entrer dans les ordres, et à se faire consacrer aussitôt qu'il pourrait ; alors j'ose être sûre que vous useriez de tout votre pouvoir sur votre frère pour lui persuader de lui donner le bénéfice de sa terre de Norland, qu'on

dit très-considérable. Le plus grand obstacle à notre mariage serait levé ; nous aurions assez pour vivre en attendant la chance du reste.

— Je serais heureuse, dit Elinor, de pouvoir donner à M. Ferrars des preuves de mon estime et de mon amitié, mais je ne vois pas en vérité que vous ayez besoin de moi dans cette occasion, je vous serais tout-à-fait inutile. M. Ferrars est frère de madame John Dashwood, et sa recommandation vaudra mieux que la mienne auprès de son mari.

— Mais madame John n'approuverait pas plus que sa mère, que son frère entrât dans les ordres et m'épousât.

— Alors je soupçonne que ma recommandation aurait peu de poids.

Il y eût un assez long silence ; Lucy le rompit par un profond soupir. Je crois, dit-elle, oui je crois que ce qu'il y aurait de plus sage serait de finir cette affaire en rompant d'un mutuel accord notre engagement. Nous sommes de tous les côtés si entourés de difficultés, que quoique cette rupture nous rendit bien malheureux pour le moment, nous serions peut être plus heureux tous les deux par la suite… Qu'en pensez-vous, miss Dashwood, ne voulez-vous pas me donner votre avis ?

— Non, répondit Elinor avec un sourire qui cachait l'agitation de son cœur, non ; sur un tel sujet cela ne m'est pas possible ; vous savez très-bien que mon opinion n'aurait aucun poids sur vous, à moins qu'elle ne fut conforme à vos désirs.

— En vérité vous me faites tort, dit Lucy d'un ton de dignité ; je ne connais personne dont j'estime autant le suffrage et dont le jugement me paraisse aussi sûr que le vôtre. Je crois de bonne foi que si vous me disiez : je vous conseille de rompre tout engagement avec Edward Ferrars, vous en serez tous les deux plus heureux, oui, je crois que je me déciderais à les rompre immédiatement avec lui.

Elinor était si convaincue du contraire qu'elle rougit de la fausseté de la future femme d'Edward. « Ce compliment, dit-elle, augmenterait mon effroi de vous dire mon opinion, si j'en avais une. Vous élevez beaucoup trop mon influence. Le pouvoir de désunir deux amans si tendrement attachés l'un à l'autre, est beaucoup trop grand pour une personne indifférente.

— c'est parce que vous êtes absolument étrangère à cette affaire, dit Lucy d'un ton un peu piqué, que votre opinion aurait sur moi beaucoup d'influence et pourrait me décider ; si on pouvait supposer que vous eussiez là-dedans le moindre intérêt personnel, elle n'aurait plus aucun poids.

Elinor crut plus sage de ne rien répondre ; elle se trouvait entraînée par cet entretien dans une espèce de réserve qui lui semblait toucher à la dissimulation avec une personne qui n’en avait point pour elle. D’ailleurs elle n’en avait que trop appris, et se promit bien de ne plus renouveler cette pénible et inutile confidence : elle parla de leur ouvrage, de quelques autres sujets indifférens, après lesquels Lucy lui demanda du ton de la plus tendre amitié, si elles comptaient passer une partie de l’hiver à Londres.

— Certainement non, dit Elinor.

— J’en suis très-fâchée, reprit Lucy pendant que ses yeux brillaient de plaisir, j’aurais été si heureuse de vous y rencontrer. Mais je suis sûre que vous y viendrez ; votre frère et votre belle-sœur vous inviteront sûrement chez eux.

— Il ne me sera pas possible d’accepter leur invitation.

— Combien c’est malheureux pour moi ! je m’étais réjouie d’avance de vous y retrouver. Anna et moi nous comptons y aller à la fin de janvier chez des parens à qui nous l’avons promis depuis bien des années ; mais moi j’y vais seulement pour voir Edward qui doit y être en février, sans cet espoir Londres n’aurait aucun attrait pour moi. Ici l’entretien confidentiel fut interrompu ; Elinor fut demandée auprès de la table à jeu pour la décision d’un coup ; et lady Middleton ayant envie de voir faire le joli panier de sa petite Sélina, pria Elinor de prendre sa place, ce qu’elle accepta avec plaisir. Elle n’avait plus rien à dire à Lucy, de qui elle n’avait pas pris une idée plus avantageuse ; elle avait au contraire une persuasion plus positive encore, et bien douloureuse, qu’Edward ne pouvait pas aimer la femme qu’il avait promis d’épouser, et qu’il n’avait aucune chance de bonheur dans une union avec une personne sans aucun rapport avec lui, qui serait repoussée de toute sa famille, et qui avait assez peu de délicatesse pour vouloir, malgré cela, forcer un homme à tenir ses engagemens, quand elle paraissait elle-même persuadée qu’il serait malheureux.

De ce moment elle ne chercha plus les confidences de Lucy ; mais cette dernière ne laissait échapper aucune occasion de les continuer, de lui parler de son bonheur quand elle avait reçu une lettre d’Edward. Quand Elinor ne pouvait les éviter, elle les recevait avec une tranquillité et un calme apparent sans faire de réflexions, sans allonger un entretien dangereux pour elle-même et inutile à Lucy, dont elle trouvait chaque jour le caractère moins agréable.

La visite de mesdemoiselles Stéeles chez leurs parens de Barton-Park se prolongea bien au-delà du temps qu'on leur avait d'abord demandé. Leur faveur croissait au point qu'on ne pouvait penser à se séparer. Sélina jetait les hauts cris quand Lucy feignait de vouloir la quitter, et sa maman lui demandait alors en grâce de rester ; en sorte que malgré leurs nombreux engagemens à Exeter, elles restèrent au Parc plus de deux mois, et y passèrent les fêtes de Noël, que sir Georges rendit aussi brillantes et aussi animées qu'il lui fut possible.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXV.

Table des matières

Madame Jennings s’attachait tous les jours davantage aux habitans de la Chaumière et surtout à Elinor. La parfaite bonté du caractère de cette femme, l’amitié qu’elle leur témoignait si franchement, leur faisaient oublier ses petits défauts, si légers en comparaison de ses excellentes qualités. Madame Dashwood qui voyait en elle la meilleure, la plus indulgente des mères, lui pardonnait bien volontiers son ton un peu trop trivial et ses manières un peu vulgaires ; Emma s’amusait de sa franche et grosse gaîté ; Elinor toujours bonne, toujours simple, indulgente par caractère, disposée à la bienveillance et à trouver que les qualités du cœur valent bien celles de l’esprit, aimait beaucoup la bonne Jennings, et ne s’apercevait presque plus de ce qui lui manquait : mais Maria, la sensible, la délicate Maria ne pouvait s’accoutumer à son langage, à ses manières, et tout en convenant cependant qu’elle avait assez de chaleur dans les sentimens, et de complaisance pour ceux des jeunes gens, elle ajoutait toujours. Quel dommage que son esprit et son goût n’y répondent pas ! et fuyait sa société autant qu’il lui était possible.

Aux approches de la fin de l’année, madame Jennings commença à tourner ses pensées vers Londres, et à désirer d’y retourner. Après la mort de son mari, qui s’était enrichi dans le commerce, elle quitta la cité et prit une très-élégante maison près de Portman-Square. Ses filles avaient épousé l’une un baronnet, l’autre un bon gentilhomme ; elle passait toute la belle saison chez l’une ou chez l’autre, et l’hiver les réunissait à la ville. Cette année elle avait prolongé son séjour à Barton en faveur du voisinage ; mais lors qu’enfin elle se fut décidée à partir, elle demanda un jour aux demoiselles Dashwood de l’accompagner à Londres et d’y demeurer quelque temps avec elle, en les assurant avec sa cordialité accoutumée, qu’elle ne pouvait plus se passer de leur société. Maria rougit de plaisir à cette invitation, et ses yeux s’animèrent. Elinor n’y fit nulle attention, et croyant que sa sœur pensait là-dessus comme elle, elle exprima sa reconnaissance à madame Jennings en l’accompagnant d’un refus positif. Le motif qu’elle alléguait était leur résolution décidée de ne point quitter leur mère, et surtout pendant l’hiver.

Madame Jennings parut surprise et répéta son invitation, en les pressant vivement de l'accepter. Vous comprenez bien, jeunes filles, dit-elle, que j'ai déjà demandé l'avis de la maman, il est tout-à-fait conforme au mien. Elle est charmée que vous alliez un peu respirer l'air de Londres ; ainsi c'est tout arrangé, et j'ai mis dans mon cœur de vous avoir chez moi. Vous ne me gênerez pas du tout ; ma maison est assez grande à présent, que j'ai marié Charlotte, et quant au voyage, j'envoie Betti la première par le coche pour nous recevoir. Nous pouvons très-bien tenir trois dans ma chaise ; une fois en ville, tout ira de soi-même. Si vous me trouvez trop vieille, si vous vous ennuyez chez moi ou dans ma société, vous pourrez toujours aller avec l'une de mes filles. Vous voyez comme je les ai bien mariées ; si je n'en fais pas autant de vous ce ne sera pas ma faute, et peut-être avant la fin de l'hiver le serez-vous toutes les deux.

— J'ai un soupçon, dit sir Georges, que si on consulte mademoiselle Maria, elle n'aura aucune objection contre ce projet ; mais sa sœur aînée sera plus difficile à gagner. Ai-je deviné miss Maria ? je parie que oui.

— Et vous avez raison, dit-elle avec sa franchise ordinaire, oui, je l'avoue, je serai parfaitement contente d'aller à Londres cet hiver ; ce serait un si grand bonheur pour moi, qu'à peine puis-je l'exprimer. C'est vous dire, chère dame, que votre invitation vous assure pour jamais ma plus tendre reconnaissance.

Elinor entendit très-bien ce que sa sœur voulait dire et ce qui l'attirait si puissamment à Londres. Elle devait y trouver Willoughby ; que fallait-il de plus ? Elinor aimait Maria trop tendrement pour pouvoir se résoudre à l'affliger en mettant trop d'obstacles à ce qu'elle désirait avec tant d'ardeur ; pressée donc de nouveau par madame Jennings, elle se contenta cette fois de s'en remettre à la décision de leur mère, qui par bonté pour ses filles, disait-elle, avait cédé à l'envie de leur procurer un plaisir, mais qui souffrirait certainement de se séparer d'elles. À peine eut-elle achevé cette phrase, que Maria reprit la parole avec plus de vivacité encore que la première fois en s'écriant : Ah, mon Dieu ! ma sœur, croyez vous réellement que notre départ lui serait si pénible ? alors il n'y faut pas songer. Ma bonne, ma tendre mère ! non, non, nous ne devons pas la quitter, si notre absence la chagrine, si elle est moins heureuse, moins bien soignée. Ah ! non, non, rien au monde ne pourrait me forcer à la laisser ; n'est-ce pas, Elinor, il n'en est plus question.

Elinor embrassa tendrement sa sœur, et reconnut là cette chaleur de sentiment qui l'entraînait également d'un côté ou d'un autre suivant l'avis de son cœur, mais elle n'osa pas se flatter qu'elle persistât long-temps dans cette sage résolution. En effet, lorsqu'elles rentrèrent chez elles, elles trouvèrent leur bonne maman transportée de l'idée de ce voyage et des plaisirs que ses filles auraient à Londres ; et sans doute aussi son orgueil maternel était flatté, en pensant combien elles seraient admirées. Maria reprit bien vite alors son envie de partir, dès qu'elle se crut sûre de ne plus chagriner sa mère ; et dès que celle-ci vit combien sa fille chérie le désirait, elle devint plus pressante et finit par l'ordonner positivement. Elle ne voulut entendre aucune objection, insista pour le départ, et détailla avec sa vivacité ordinaire, tous les avantages qui devaient en résulter.

C'est précisément, disait-elle, ce que je souhaitais le plus au monde, sans oser le demander à cette bonne madame Jennings, mais les cœurs de mère s'entendent ; et le sien a deviné mon désir. Emma a été un peu trop dissipée cet été ; son éducation, en a souffert. Seule avec elle, je m'en occuperai uniquement, je lui donnerai des leçons. Nous lirons ; nous ferons de la musique ensemble ; et lorsque vous reviendrez, vous serez, j'en suis sûre, surprises de ses progrès. J'ai aussi un petit plan de quelques réparations dans vos chambres, qui se feront sans inconvénient pendant votre absence ; et je suis charmée que vous ayez l'occasion de voir et de connaître les manières et les amusemens de la bonne compagnie de Londres, où peut-être votre goût et vos talens se perfectionneront. Vous entendrez de la musique excellente, Maria. Vous verrez des collections de superbes tableaux, Elinor, et ce qui vaut mieux encore vous retrouverez là votre frère ; et, quels que soient ses torts, ou plutôt ceux de sa femme, quand je songe qu'il est le fils de mon cher Henri, je ne puis supporter que vous soyez si entièrement étrangers les uns aux autres. Vous n'avez pas l'air aussi contente que je le voudrais, ma chère Elinor.

— Je l'avoue, maman ; dit-elle ; quoique votre extrême bonté pour nous vous fasse lever tous les obstacles à ce voyage, j'en vois encore un cependant qui me paraît presque insurmontable.

Maria fit un mouvement de dépit et baissa la tête d'un air boudeur.

— Eh quoi donc ? dit madame Dashwood, qu'est-ce que ma prudente Elinor trouve à redire à ce plan ? Quel formidable obstacle sa raison va-t-elle mettre en avant ? Je vous prie au moins de ne pas dire un mot sur la dépense ; je pourvoirai à tout ce qu'il faudra ; et les filles de M. Henri

Dashwood, paraîtront dans le monde comme elles doivent y paraître ; Allons, parlez sage Elinor, dit-elle avec son charmant sourire, quelles sont vos objections ?

— Mon objection, ma mère, me coûterait à dire, si ce n'était pas absolument entre nous. J'aime madame Jennings de tout mon cœur ; j'ai la meilleure opinion d'elle et de son caractère ; je sais que nous pouvons compter sur des soins vraiment maternels. Mais son ton, et peut-être ses relations de société ne sont pas ce que vous désirez pour vos filles. Elle ne peut ni nous protéger ni nous donner aucune considération dans le monde ; et mon frère lui-même trouvera mauvais peut-être, ou du moins ma belle-sœur, que nous demeurions chez elle.

— C'est vrai à quelques égards, répliqua sa mère ; mais vous serez très peu dans sa société, et vous paraîtrez toujours en public avec lady Middleton. D'ailleurs madame Jennings est riche, tient une bonne maison, est belle-mère d'un baronnet ; il n'en faut pas davantage à Fanny, et même à John, pour la trouver de très bonne compagnie.

— Si Elinor est effrayée d'aller à Londres avec madame Jennings, dit Maria, elle peut rester ici. Moi, je n'ai point de tels scrupules, et il m'en coûtera peu de me mettre au-dessus de cet inconvénient avec une personne aussi bonne, aussi obligeante.

Elinor ne put s'empêcher de sourire en pensant combien elle avait eu de peine à persuader Maria d'être seulement polie avec cette femme qu'elle avait déclarée, dès le premier abord, être la personne la plus commune et la plus ennuyeuse qu'elle eût jamais rencontrée. Son indulgence actuelle était une si forte preuve de son envie de rejoindre Willoughby, que, malgré toute la répugnance qu'Elinor avait pour ce voyage, vu qu'elle pouvait y rencontrer Edward, elle résolut de ne pas abandonner à elle-même une jeune personne aussi passionnée, et la pauvre madame Jennings au soin de veiller sur elle et à l'ennui de n'avoir pas même l'agrément de sa société ; car elle était convaincue que Maria passerait seule dans sa chambre tous les momens où elle ne serait pas avec Willoughby, pour penser à lui en liberté. Elle se décida donc à être du voyage, d'autant plus qu'elle se rappela que Lucy lui avait dit qu'Edward ne serait à la ville qu'au mois de février, et qu'elle espérait être alors de retour à la Chaumière.

— Allons c'est donc arrangé, dit madame Dashwood ; vous y irez toutes deux, et vous verrez ; que vous vous amuserez extrêmement à Londres, surtout en y étant ensembles. Elinor principalement y trouvera un grand

avantage, en ayant l’occasion de faire la connaissance de la famille de sa belle-sœur et de voir madame Ferrars.

Elinor rougit ; elle avait eu souvent le désir de prévenir sa mère de l’état des choses, pour que le coup fût moins frappant quand elle apprendrait la vérité ; mais c’était le secret de Lucy, qu’elle ne pouvait pas trahir. Elle se contenta donc de dire avec beaucoup de calme : J’aime Edward Ferrars, et je serai toujours charmée de le voir ; mais quant au reste de sa famille, il m’est complètement indifférent de les connaître ou non.

Madame Dashwood sourit et ne dit rien. Maria leva les yeux au ciel avec l’air de l’étonnement et du scandale. La chose étant décidée, madame Jennings reçut dans la journée les remercîmens de la mère et l’acceptation de ses filles, qui la mit dans une grande joie ; elle donna toutes les assurances imaginables des soins qu’elle en aurait, ce dont madame Dashwood n’avait aucun doute. Sir Georges aussi fut enchanté, c’étaient deux personnes de plus pour ses dîners, ses bals et ses assemblées. Lady Middleton leur dit en termes choisis et civils qu’elle serait charmée de les retrouver à Londres. Les deux miss Stéeles, et surtout Lucy, assurèrent que cette nouvelle les rendait tout-à-fait heureuses.

Elinor prit enfin son parti de ce voyage ; quoique très-raisonnable, elle n’était pas insensible au plaisir de voir Londres pour la première fois. D’ailleurs sa mère en était si contente, et sa sœur si transportée de joie, qu’elle ne put se défendre de partager leur plaisir. Maria n’était plus pensive, plus soupirante, plus mélancolique ; elle reprit toute sa gaîté, tout son enthousiasme, et redevint plus belle, plus brillante qu’elle ne l’avait jamais été. Elle attendait le moment de partir avec une grande impatience, et, quand le jour si désiré arriva, quand il fallut dire adieu à sa mère, son cœur parut près de se rompre ; elle était baignée de larmes, et dans cet instant elle aurait volontiers consenti à rester, quitte à en pleurer tout le reste de l’hiver. Madame Dashwood était aussi très-affectée. Elinor fut la seule qui par son courage adoucit le chagrin de la séparation, en répétant combien elle serait courte, et en parlant du jour du retour.

C’étaient les premiers jours de janvier. Les Middleton devaient suivre dans une semaine ; et les chères cousines Stéeles rester avec eux au Parc, jusqu’au jour du départ.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXVI.

Table des matières

La prudente Elinor ne pouvait pas se trouver dans l'équipage de madame Jennings, commençant un voyage sous sa protection et devant vivre chez elle, sans s'étonner beaucoup de cette situation. Une si courte connaissance, tant de différence dans leurs âges, dans leurs manières, dans leur état, lui auraient paru des objections insurmontables. Mais ces objections avaient cédé sans la moindre difficulté à la passion de sa sœur, au désir de sa mère. La bonne Elinor en dépit de ses réflexions et de ses doutes sur la constance de Willoughby, ne pouvait pas être témoin, du ravissement de Maria, de l'espoir du bonheur qui brillait dans ses yeux, sans se rappeler douloureusement combien son sort était différent, et que tout espoir, tout bonheur étaient anéantis pour elle. Il ne lui restait pas même le doute. Elle excusait d'autant plus volontiers Maria, qu'elle sentait combien ce voyage aurait eu aussi de charmes pour elle, s'il avait été animé par la même perspective ; elle était aussi bien aise d'accompagner sa sœur, ou pour partager son bonheur si son Willoughby était fidèle et lui offrait sa main, ou pour adoucir ses peines dans le cas contraire. La chose serait bientôt décidée ; suivant les apparences il était à Londres, puisque Maria était si pressée de s'y rendre. Elinor qui n'avait plus d'autre objet en vue et qui prenait un si vif intérêt au bonheur de sa sœur, était bien décidée à tâcher d'acquérir toutes les lumières possibles sur le vrai caractère d'un homme qui avait autant d'influence sur sa sœur et de surveiller sa conduite avec tout le zèle de l'amitié. Si le résultat de ses observations n'était pas favorable à Willoughby, elle voulait à tout prix éclairer sa sœur sur les dangers de son attachement ; si au contraire elle l'en jugeait digne, elle voulait se préserver elle-même de faire des comparaisons, et d'envier son sort, et pouvoir se livrer entièrement à la satisfaction de la voir heureuse.

Leur voyage dura trois jours. La conduite de Maria pendant ce temps là fut la preuve de ce que madame Jennings pouvait attendre d'elle, si elles avaient été en tête à tête. Dans ses regards animés brillaient, il est vrai, la joie et l'espérance ; mais toute entière à ses sentimens, à ses pensées, plongée dans ses tendres méditations, elle n'ouvrait la bouche que pour s'informer de la distance où on était de Londres, dire au cocher d'aller plus

vite, ou s’extasier sur quelques points de vue romantiques, et ne s’adressait alors qu’à sa sœur. En échange, Elinor prit le parti d’être polie pour deux, et de tâcher à force d’attentions que madame Jennings ne remarquât pas la conduite de sa sœur ; elle causait avec elle, riait avec elle, écoutait des histoires triviales cent fois répétées ; et madame Jennings de son côté leur témoignait à toutes deux toute la bonté imaginable, était en continuelle sollicitude pour leur bien-être et leur plaisir, consultait leurs goûts pour commander leur dîner aux auberges, et ne se fâchait contre Maria que lorsqu’elle se refusait à le dire ou qu’elle ne mangeait pas.

Elles arrivèrent à la ville le troisième jour, à quatre heures de l’après-midi, charmées de sortir de leur voiture où elles étaient fort sérrées, et de se reposer auprès d’un bon feu.

La maison était belle ; les appartemens meublés avec élégance ; tout annonçait le bien-être d’une riche veuve. Mesdemoiselles Dashwood furent mises en possession des chambres que lady Middleton et madame Palmer occupaient avant leur mariage. Elles étaient encore ornées de paysages brodés en soie, en chenille, preuve parlante de la bonne éducation qu’elles avaient reçue dans les meilleures pensions de Londres. Comme l’heure du dîner de madame Jennings était fixée à sept, Elinor voulut employer cet intervalle à écrire à sa mère, et s’assit pour cet effet devant une table. Maria vint bientôt la joindre et se plaça vis-à-vis d’elle, en prenant aussi une feuille de papier et en choisissant une plume.

— J’écris à maman, lui dit Elinor, qui avait déjà commencé ; ne feriez-vous pas mieux, Maria, de différer votre lettre d’un jour ou deux ?

— Je ne veux pas écrire à la Chaumière, dit Maria ; et commençant très-vîte comme pour éviter les questions. Elinor n’en fit point, persuadée sans qu’elle l’eût demandé, qu’elle écrivait à Willoughby, et concluant de-là que quelque mystérieuse que fût leur correspondance, elle existait certainement, et que Maria était sûre de ses intentions, et vraisemblablement engagée avec lui. Cette idée qui traversa rapidement sa pensée lui fit un grand plaisir et anima son style. Elle voulut le faire partager à sa bonne mère. « Maria, lui dit-elle, vous écrira par le premier courrier, et vous dira sans doute combien elle est heureuse, » etc., etc., etc. Sa lettre se remplissait des détails de leur voyage et de leur arrivée, etc. Celle de Maria qui n’était qu’un billet fut bientôt finie, pliée et cachetée. Elinor jeta un regard sur l’adresse et distingua un grand W, qui ne lui laissa plus de doute. Maria sonna, et pria le laquais qui vint de porter cette lettre à la petite poste ; elle continua à être

très-animée ; mais c'était plutôt de l'agitation que de la gaîté, et cette agitation s'augmentait graduellement. Elle pût à peine manger quelque chose, et, quand elles furent rentrées dans le salon, elle n'écoutait pas même ce qu'on disait, n'était attentive qu'au roulement des carrosses et courait sans cesse du coin du feu à celui de la fenêtre, où elle resta enfin debout, pour voir tout ce qui se passait dans la rue. Elinor était charmée que madame Jennings occupée ailleurs, n'en fût pas témoin.

L'heure du thé les réunit. Maria était alors dans un état d'émotion presque douloureux à force d'être vif. Chaque coup de marteau dans les maisons voisines la faisait rougir et pâlir, lorsqu'elle voyait qu'elle s'était trompée. Enfin un beaucoup plus fort fut l'annonce d'une visite. Aucune autre personne que celle à qui elle avait écrit ne pouvait savoir encore leur arrivée. Elinor ne douta pas qu'on ne vînt annoncer M. Willoughby ; et Maria s'approcha de la porte par un mouvement involontaire, l'ouvrit, écouta au-dessus de l'escalier et entendit une voix d'homme demander si mesdames Dashwood étaient au logis ; elle rentra dans un trouble qui tenait presque du délire, et s'approchant d'Elinor, elle lui dit en se jetant dans ses bras : Oh ! c'est lui, c'est bien lui ! Elinor lui avait à peine dit : Au nom du ciel ! chère Maria, calmez-vous,… que la porte s'ouvre, et… le colonel Brandon paraît. Maria au désespoir, sort de la chambre, même sans le saluer. Il la suivit des yeux avec un étonnement douloureux ; mais se remettant promptement, il s'approcha d'Elinor, et lui souhaita le bonjour, ayant l'air content de la revoir. Elinor était fâchée sans doute du *désapointement* de sa sœur ; mais elle l'était encore plus de son impolitesse pour un homme aussi estimable. Il était cruel pour lui d'être reçu de cette manière par une femme à qui il était si tendrement attaché. Elle espéra que peut-être il n'y avait pas fait attention ; mais à peine l'eût-elle salué avec l'air de l'amitié, qu'il lui demanda d'une voix altérée si mademoiselle Maria était malade.

— Oui, monsieur, lui dit-elle, en saisissant cette idée, elle est sujète à des vertiges ; et la fatigue du voyage a augmenté cette disposition : c'est sans doute ce qui l'a obligée à sortir. Il l'écouta avec la plus grande attention, tomba dans une sorte de rêverie dont il sortit tout-à-coup en parlant à Elinor de leur séjour à Londres, du plaisir qu'il avait eu à l'apprendre, et en lui donnant des nouvelles de madame Dashwood, d'Emma, de ses amis du Parc.

Ils continuèrent à s’entretenir en apparence avec calme, mais tous les deux occupés de tout autre chose que de leur conversation. Elinor mourrait d’envie de lui demander si Willoughby était à Londres ; mais elle craignait d’augmenter sa peine, en lui parlant de son rival ; enfin pour amener peut-être l’entretien sur ce sujet, elle lui demanda si lui-même avait toujours habité Londres depuis qu’il avait quitté Barton-Park.

— Oui, répliqua-t-il, avec quelque embarras, presque toujours ; j’ai été deux ou trois fois à Delafort pour peu de jours ; mais bien malgré moi, je vous assure, je n’ai pu retourner au Parc.

La manière de répondre triste, embarrassée, rappela à Elinor le moment de son départ et toutes les conjectures de madame Jennings. Elle craignait d’avoir témoigné une curiosité indiscrète, et se tut.

Madame Jennings entra, et salua le colonel avec sa gaîté accoutumée. — Je suis enchantée de vous voir, cher colonel, et bien fâchée de ne m’être pas trouvée là quand vous êtes entré ; j’avais comme vous comprenez mille choses à faire et à ranger chez moi, après une si longue absence ; mais à présent je puis sortir de mon salon quand je voudrai, on ne le trouvera pas vide, et personne ne s’apercevra que la vieille maman Jennings n’est pas là. N’est-ce pas, colonel, que j’ai fait de jolies recrues ? Mais, je vous en conjure, comment avez-vous appris que nous étions à la ville ; je n’ai pas encore vu une âme ?

— J’ai eu le plaisir de l’apprendre chez madame Palmer où j’ai dîné.

— Ah ! ah ! chez ma Charlotte : donnez m’en bien vite des nouvelles. Aurai-je bientôt un petit fils ?

— Madame Palmer est très-bien ; et je suis chargé de vous dire qu’elle viendra sûrement vous voir demain.

— Je l’espère. Où donc est Maria ? Vous ne l’avez pas vue encore, colonel ? Ne suis-je pas bonne de vous l’avoir amenée ? Mais comment vous arrangerez vous avec M. Willoughby ? J’ai grand peur pour vous, colonel. Ah ! la charmante chose que d’être jeune et belle ! J’ai été jeune aussi, et si je n’étais pas belle comme Maria, ni jolie comme Elinor, je n’en ai pas moins eu un bon mari qui m’aimait de tout son cœur. Qu’aurais-je pu avoir de mieux avec la plus grande beauté ? Si seulement il vivait encore ! Voici huit ans que je le pleure : (et sa physionomie épanouie de joie comme à l’ordinaire, prit une expression un peu moins animée, ses yeux brillans de gaîté s’humectèrent.) Allons, allons ne parlons plus de cela, c’est inutile, les larmes ne me le rendront pas, parlons plutôt des vivans. Vous êtes-vous bien

amusé, colonel, depuis que vous nous avez quittés si cruellement à Barton ? Eh bien ! après avoir bien crié contre vous, on prit son parti de votre absence, et on s'amusa tout autant : demandez à mademoiselle Maria si elle s'en aperçut. Je devinai à l'instant où elle était allée avec son beau conducteur ; mais pour votre affaire si pressante, je n'ai que des conjectures : à présent, que tout est fini, dites-moi ce que c'était. Point de secrets entre amis.

Il répondit avec sa douceur et sa politesse accoutumées, mais sans satisfaire en rien sa curiosité. Elinor se mit à préparer le thé. Madame Jennings fit appeler Maria qui fut obligée de paraître. Elle salua le colonel avec une profonde tristesse et une parfaite indifférence. Il devint peu-à-peu tout aussi triste et aussi absorbé qu'elle, et malgré les persécutions de madame Jennings pour qu'il passât la soirée avec ces dames, il s'en alla immédiatement après le thé.

Aucune autre visite ne se présenta. L'abattement de Maria augmentait à mesure qu'elle perdait l'espoir ; et de très-bonne heure chacune alla se coucher.

Maria se leva le lendemain rayonnante d'espérance ; *son désappointement* de la veille était oublié. Il était impossible que cette journée ne fût pas plus heureuse. Le déjeûner était presque fini quand madame Palmer entra en riant aux éclats, et pouvant à peine dire et répéter combien elle était contente de revoir sa bonne mère et ses chères amies. Elle était à-la-fois surprise de leur arrivée, en colère de ce qu'elles avaient refusé son invitation, bien aise qu'elles eussent accepté celle de sa mère. Et M. Palmer, ajouta-t-elle, comme il s'impatiente de vous voir ! Il n'a jamais voulu venir, quoi qu'il n'eût rien autre chose à faire ; mais il était de mauvaise humeur, il est toujours si drôle, M. Palmer.

Après une heure ou deux passées à causer sans rien dire, à rire sans sujets, à parler de plusieurs individus dont les demoiselles Dashwood ne connaissaient pas le nom, madame Palmer leur proposa de les mener dans quelques magasins pour faire leurs emplettes. Maria aurait préféré de rester ; mais enfin désirant aussi d'acheter quelques parures, espérant faire quelque heureuse rencontre, elle se laissa entraîner. Partout où elles allèrent, son unique occupation fut de veiller à la porte des magasins où elles entraient sur tout ce qui passait dans la rue. Ses yeux étaient sans cesse en activité, attachés sur les trottoirs, et pénétraient au fond des voitures ; et quand elle était forcée de venir donner son opinion sur quelque objet de

mode, c’était avec une telle distraction, qu’il était facile de voir qu’elle pensait à toute autre chose. Les couleurs de son teint variaient à chaque instant. Sa sœur souffrait presqu’autant qu’elle de la voir dans cette agitation, On ne put obtenir son avis sur aucune emplète ; rien ne lui plaisait, rien n’attirait son attention. Elle ne témoignait qu’une extrême impatience de retourner à la maison. Elinor qui voyait à regret sa sœur se donner en spectacle, aurait aussi désiré la ramener ; mais il n’était pas facile de l’obtenir de madame Jennings et de sa fille. La première causait avec tous les marchands, s’informait des modes, des nouvelles, etc. ; l’autre se faisait tout montrer, essayait tout, admirait tout, n’achetait rien et riait sans cesse. Il était donc assez tard lorsqu’elles rentrèrent au logis. Maria courut à perdre haleine ; et quand Elinor entra, elle la trouva avec un mélange de dépit de ce que Willoughby n’était pas venu, et de plaisir de ne l’avoir pas manqué.

— Est-ce qu’il n’est venu aucune lettre pour moi ? dit-elle au laquais qui apportait les papiers. — Non, madame. — En êtes-vous sûr ? informez-vous s’il n’est venu personne me demander. Il ressortit, et revint bientôt en disant : non, madame, personne. C’est cruel, c’est étonnant, dit-elle à voix basse en retournant vers la fenêtre. Elinor la regarda avec inquiétude. Oh ma mère ! pensait-elle ? combien vous avez eu tort de permettre un engagement de cœur entre une fille si jeune et si passionnée et un jeune homme si peu connu et si mystérieux. — Chère Maria, dit-elle à sa sœur, vous êtes mal à votre aise, je le vois, et je le comprends.

— Pas du tout, dit Maria en s’efforçant de sourire, je n’éprouve qu’une impatience très-naturelle en vérité ; mais je n’ai pas le moindre doute, et je serais très-blessée qu’on me témoignât la moindre défiance sur un ami que j’estime autant que j’aime, et qui m’expliquera sûrement aujourd’hui ce qui m’étonne sans me fâcher. Elinor se tut ; qu’aurait-elle pu dire ? mais elle se promit si Willoughby ne paraissait pas de quelques jours de représenter à sa mère la nécessité de parler à Maria.

Madame Palmer et une amie intime de madame Jennings, qu’elle avait rencontrée, vinrent dîner et passer la soirée avec elles. La complaisante Elinor consentit à faire un wisk avec ces dames. Maria ne savait aucun jeu, et n’était pas complaisante. Sa soirée, bien plus pénible que celle de sa sœur, s’écoula dans le trouble, l’anxiété, et le tourment d’une attente sans cesse trompée. Elle essaya de lire, mais sans le pouvoir ; son ouvrage de

broderie n’eut pas plus de succès. Elle rêva au coin du feu, se promena, de la porte à la fenêtre, soupira beaucoup, et fit bien pitié à sa sœur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXVII.

Table des matières

— Si le temps continue d'être aussi beau pour la saison, dit madame Jennings en déjeûnant, sir Georges ne quittera pas encore Barton ; il lui en coûterait trop de perdre un jour de chasse.

— Ah ! c'est vrai, s'écria Maria avec gaîté, et en courant à la fenêtre pour examiner le temps, je n'y avais pas pensé. Ces beaux jours d'hiver doivent inviter tous les chasseurs à rester à la campagne. Cette idée releva ses esprits et lui rendit tout son espoir. Willoughby chasseur déterminé, n'était sûrement pas à Londres ; il n'avait pas reçu sa lettre. Son absence, son silence étaient expliqués ; et tous les nuages élevés dans l'âme de Maria furent dissipés. Madame Jennings avait eu là une heureuse idée.

— Il est sûr, dit Maria en s'asseyant à la table du déjeûner, et en prenant une tartine qu'elle mangea avec appétit, il est sûr qu'il fait un délicieux temps de chasse ; comme ils doivent être heureux ! mais j'espère cependant… je crois, veux-je dire, qu'il ne durera pas long-temps ; dans cette saison, c'est impossible. Nous aurons bientôt de la neige, de la gelée, qui rappellera tous les chasseurs et tout le monde en ville. Cette extrême douceur de temps ne peut pas durer ; dans un jour ou deux peut-être il y aura du changement : voyez comme le jour est clair ! il peut geler cette nuit, et demain…

— Et dans peu de jours nous aurons sir Georges et lady Middleton, dit Elinor pour détourner l'attention de madame Jennings. Actuellement, pensait-elle, je suis sûre que Maria écrira à Haute-Combe par le courrier de ce soir.

Écrivit-elle en effet ? c'est ce qu'il fut impossible de découvrir. Mais elle continua d'être de très-bonne humeur ; heureuse de penser que Willoughby était à la chasse, plus heureuse encore d'espérer qu'il arriverait bientôt.

La matinée se passa en course chez des marchands, ou à laisser des cartes chez les connaissances de madame Jennings pour les informer de son retour en ville. Maria qui n'avait plus la crainte de manquer Willoughby en sortant, ou l'espoir de le rencontrer dehors, alla où l'on voulut et fut assez bonne enfant. Mais sa principale occupation était d'observer la direction du

vent et les variations de l’atmosphère. Ne trouvez-vous pas qu’il fait beaucoup plus froid qu’hier, Elinor, lui disait-elle ? cela augmente sensiblement ; je suis sûre qu’il gêlera cette nuit, et… Elle se taisait ; mais Elinor achevait intérieurement sa phrase, et les chasseurs rentreront en ville. Elle était en même temps amusée et peinée de cette vivacité de sentiment qui faisait passer tour-à-tour sa sœur du désespoir à la joie, et rapporter tout à l’unique objet dont elle était occupée.

Quelques jours se passèrent sans gelée et sans Willoughby ; et Maria les trouva longs et ennuyeux. Ni elle ni Elinor ne pouvaient cependant se plaindre en aucune manière de leur genre de vie chez madame Jennings ; il était tout autre qu’Elinor ne l’avait imaginé. La maison située dans le beau quartier de *Berkeley-Street* était montée sur un grand ton d’élégance et d’aisance. À l’exception de quelques vieilles connaissances de la cité, dont lady Middleton n’avait pu obtenir l’expulsion, toute la société de madame Jennings était très-distinguée. Elle présenta ses jeunes amies de manière à leur attirer mille politesses. La figure très-remarquable de Maria, les grâces d’Elinor, leur gagnèrent bientôt l’admiration et l’amitié de tous ceux à qui madame Jennings les présentait. Mais dans les premiers temps de leur séjour à Londres leurs plaisirs se bornèrent à quelques rassemblemens peu nombreux, soit chez madame Jennings, soit ailleurs, où Elinor faisait tous les soirs un grave wisk, tandis que Maria s’ennuyait à la mort, en comptant les jours et les heures, en soupirant après les frimats qui devaient lui ramener son ami.

Le colonel Brandon ayant reçu une invitation de madame Jennings pour tous les jours, n’en laissait point passer sans venir prendre le thé avec ces dames, lorsqu’elles restaient à la maison. Il regardait Maria ; il parlait à Elinor, qui le trouvait chaque jour plus aimable et plus intéressant, et qui voyait avec un vrai chagrin que son amour pour Maria, loin de diminuer le moins du monde, augmentait visiblement. Il lui parlait peu ; mais ses regards ne l’abandonnaient pas ; il suivait tous les mouvemens de cette figure si belle, si expressive, paraissait au ciel lorsqu’elle lui adressait la parole, et tombait dans une sombre mélancolie, quand elle ne lui parlait pas.

Environ une semaine après leur arrivée en ville, en rentrant un matin après une promenade en voiture, elles trouvèrent une carte sur la table avec le nom de Willoughby. Maria la saisit avec une émotion qui fit craindre à sa sœur qu’elle ne se trouvât mal ; Bon Dieu, s’écria-t-elle, quel bonheur, il est enfin à Londres ! Mais quel chagrin qu’il soit venu pendant notre absence !

et que je suis fâchée que nous soyons sorties ce matin ! Des larmes remplirent ses beaux yeux. Elinor très-touchée, lui dit, qu'il reviendrait sûrement le lendemain. J'en suis sûre à présent, dit Maria en pressant contre son cœur la précieuse carte. Madame Jennings entra ; elle s'échappa en emportant avec elle la carte et le nom qui lui annonçait un bonheur si passionnément désiré. Elinor fut contente et de la joie de Maria et de pouvoir enfin étudier Willoughby. Mais Maria reprit toutes ses agitations à un plus haut degré ; elle n'eut plus un instant de tranquillité. L'attente de voir d'un instant à l'autre entrer cet être adoré, la rendait incapable de tout. Elle ne parlait ni n'écoutait plus, et dès le lendemain, elle refusa positivement, sur un léger prétexte, d'accompagner madame Jennings et sa sœur à la promenade accoutumée du matin. Elinor n'insista pas et n'osa refuser à madame Jennings d'aller avec elle ; mais malgré tous ses efforts elle fut presque d'aussi mauvaise compagnie que l'aurait été sa sœur. Elle ne pouvait détourner ses pensées de la visite de Willoughby, dont elle n'avait aucun doute ; elle voyait, elle sentait l'émotion de Maria, et regrettait de n'être pas avec elle pour la soutenir, et pour juger avec plus de calme les dispositions de Willoughby.

À son retour qu'elle pressa autant qu'il lui fut possible, elle vit au premier regard qu'elle jeta sur sa sœur, que Willoughby n'était pas venu. Maria était l'image parlante d'un abattement tout près du désespoir. Elinor la regardait avec la plus tendre compassion, lorsque le laquais entra en tenant un billet. Maria courut au devant de lui, l'arracha de ses mains, en disant vivement : Pour moi ! est-ce qu'on attend ?

— Non, madame, c'est pour ma maîtresse. Elle avait déjà lu l'adresse et jeté le billet avec dépit surla table. — Pour Madame Jennings, et rien pour moi ! c'est désespérant en vérité, c'est pour en mourir.

— Vous attendiez donc une lettre ? dit Elinor, incapable de garder plus long-temps le silence. Maria ne répondit rien ; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Vous n'avez aucune confiance en moi, chère Maria, continua Elinor après une courte pause.

— Ce reproche est singulier de votre part, Elinor, vous qui n'avez de confiance en personne.

— Moi ! répondit Elinor avec quelque embarras, je n'ai rien à confier.

— Ni moi, sans doute, répondit Maria avec énergie ; nos situations sont donc tout-à-fait semblables. Nous n'avons rien à nous dire l'une à l'autre,

vous parce que vous cachez tout, moi parce que je ne cache rien. Mais quand vous me donnerez l'exemple d'une confiance plus particulière, alors je le suivrai. Elinor se tut en étouffant un soupir ; qu'aurait-elle pu dire ? Le secret qui oppressait son cœur n'était pas le sien ; elle ne pouvait le trahir ; et pourquoi parler d'un homme qu'elle voulait oublier, d'un sentiment dont elle voulait triompher. Mais elle sentit qu'elle ne pouvait pas dans de telles circonstances exiger la confiance de Maria.

Madame Jennings entra, ouvrit son billet et le lut tout haut. Il était de sa fille lady Marie Middleton qui lui annonçait leur arrivée à Londres le soir précédent, et la priait ainsi que ses belles cousines de venir passer la soirée chez elle. Les occupations de sir Georges, et de son côté un peu de rhume, les empêchaient de venir à Berkeley-Street. L'invitation fut acceptée ; mais quand l'heure d'y aller arriva, Elinor eut beaucoup de peine à persuader à Maria qu'elle ne pouvait honnêtement s'en dispenser. Willoughby n'avait point paru, n'avait point écrit ; et le tourment d'une attente continuelle et toujours trompée, avait tellement irrité les nerfs de cette pauvre jeune fille, qu'elle assurait, sans en dire la cause, n'être pas en état de sortir. Mais un motif plus fort de rester au logis, était la crainte de manquer encore la visite tant désirée. Madame Jennings vint de nouveau au secours d'Elinor par ses sages réflexions. — Il faut bien que vous veniez, Maria, lui dit-elle, car je parie que sir Georges, aura rassemblé tous les amis de Barton-Park. Maria rougit et courut chercher son schall.

Elles furent reçues à Conduit-Street, comme elles l'étaient au Parc, avec l'élégante cérémonie et la froide politesse de lady Middleton, et avec la bruyante cordialité et la bonne humeur de sir Georges. Soyez les bien-venues, mes belles voisines, dit-il en leur serrant la main, j'ai invité pour ce soir une douzaine de couples de jeunes gens. J'aurai deux violons, et nous nous amuserons. Ce n'était pas trop l'avis de ma femme ; mais le mien a prévalu, et je pense que vous serez de mon parti. J'ai bien couru ce matin pour arranger cela. À Londres, c'est plus difficile qu'à Barton ; il y a plus de monde, mais aussi plus de plaisirs.

En effet lady Middleton, quoiqu'elle aimât la danse, aimais mieux encore une belle représentation ; elle trouvait qu'à la campagne un bal impromptu pouvait passer ; mais à Londres elle craignait de compromettre sa réputation d'élégance, lorsque l'on saurait que l'on avait dansé chez lady Middleton avec deux violons seulement et une simple collation.

M. et madame Palmer étaient de la partie. Mesdemoiselles Dashwood n'avaient point vu le premier depuis leur arrivée, non plus que sa belle-mère, qu'il traitait avec une indifférence mal déguisée sous un air de dignité et d'importance. Il les salua légèrement lorsqu'elles entrèrent, sans avancer d'un pas et sans les regarder, pendant que sa femme les étouffait de caresses, et riait aux éclats de ce que *son cher amour* n'avait pas l'air de les reconnaître. — Ce sont Mesdemoiselles Dashwood, M. Palmer. Il fit comme s'il ne l'entendait pas… — M. Palmer, c'est ma mère. Eh bien ! voyez comme il est drôle, il est dans ses humeurs de ne pas m'écouter.

Maria en faisait bien autant. En entrant elle parcourut le salon d'un regard ; il n'y était pas, et pour elle il n'y avait personne. Elle s'assit tristement dans un coin, également mal disposée pour avoir du plaisir ou pour en donner. Il y avait environ une heure qu'ils étaient rassemblés, lorsque M. Palmer sortant de sa rêverie, s'avança en bâillant auprès d'Elinor, exprima sa surprise de la voir en ville, quoique ce fût chez lui que le colonel Brandon eût appris leur arrivée. D'honneur, je croyais que vous passiez tout l'hiver en Devonshire.

— Vraiment, dit Elinor en riant.

— Quand y retournez-vous ?

— Je l'ignore. Les violons arrivèrent ; la conversation finit ; on se prépara à danser. Jamais Maria n'avait été si peu en train. Enfin cette mortelle soirée finit, sans avoir encore vu Willoughby. Je n'ai de ma vie été plus fatiguée, dit Maria en entrant dans la voiture ; le parquet n'a point d'élasticité.

— Ne cherchez pas chicane à ce pauvre parquet, dit en riant madame Jennings ; vous l'auriez trouvé assez bon si vous l'aviez parcouru avec quelqu'un que je ne veux pas nommer ; vous ne seriez alors pas du tout fatiguée. À dire vrai, ce n'est pas trop honnête à lui de ne pas venir danser avec vous, quand il était invité.

— Invité ! s'écria Maria, il était invité !

— Oui, ma fille me l'a dit, et sir Georges aussi, qui l'a rencontré ce matin, et l'a fort pressé de venir.

Maria ne dit plus rien, mais sa contenance annonçait combien elle était blessée. Elinor l'était aussi, et résolut d'écrire à sa mère le matin suivant, d'éveiller ses craintes sur la santé de Maria, et de l'engager à exiger sa confiance. Elle fut confirmée dans cette résolution en s'apercevant le

lendemain après déjeûner que Maria écrivait à Willoughby. Car à qui d'autre qu'à lui pouvait-elle écrire ?

Avant dîner madame Jennings sortit pour quelques affaires. Elinor commença sa lettre. Maria trop inquiète pour lire, trop agitée pour travailler, allait d'une fenêtre à l'autre, ou se promenait dans la chambre les bras croisés, ou assise devant le feu dans une attitude mélancolique.

Elinor fut très-pressante dans ses supplications à leur mère ; elle lui racontait tout ce qui s'était passé depuis leur arrivée, ses soupçons sur l'inconstance de Willoughby, et la conjurait au nom de ses devoirs de mère et de sa tendresse pour Maria, d'exiger d'elle un aveu positif de sa situation.

Sa lettre était à peine finie, qu'un coup de marteau annonça une visite. Maria fatiguée d'espérer, se hâta de sortir pour ne pas entendre annoncer une autre personne que Willoughby. Un regard amical sur Elinor fut interprêté par cette dernière comme une prière muette de la faire demander si c'était *lui*. Ce n'était pas lui ; c'était encore le bon colonel Brandon. Il paraissait plus triste qu'à l'ordinaire. Après avoir exprimé à Elinor sa satisfaction de la trouver seule, comme s'il avait quelque chose de particulier à lui dire, il s'assit à côté d'elle en silence, et comme oppressé de ses pensées. Elinor persuadée qu'il avait quelque chose à lui communiquer qui concernait sa sœur, attendait impatiemment qu'il commençât. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait cette conviction. Souvent déjà, quand Maria sortait ou restait rêveuse dans un coin du salon, le colonel s'approchait d'Elinor, lui disait avec l'air du plus grand intérêt : mademoiselle Maria n'est pas bien aujourd'hui, ou bien : Votre sœur est bien absorbée… Il s'arrêtait, il hésitait. Elle voyait dans son regard qu'il avait quelque chose à dire de plus, qu'il n'osait pas prononcer. Cette fois après quelques instans d'hésitation, après s'être levé et rassis, il lui demanda d'une voix tremblante quand il pourrait la féliciter de l'acquisition d'un frère. Elinor n'était pas préparée à cette question, et n'ayant pas de réponse prête, elle fut obligée de dire, comme on dit toujours ; je n'entends pas… je ne comprends pas… parlez-vous de mon frère John ! Sont-ils arrivés !…

Il essaya de sourire et répliqua avec une espèce d'effort : Vous ne voulez pas me comprendre. J'entends… les engagemens de votre sœur avec M. Willoughby de Haute-Combe,… Ils sont connus généralement ; et j'ai cru…

— Ils ne peuvent être connus, dit Elinor, puisque la famille les ignore.

Il parut très-surpris. — Je vous demande mille pardons, dit-il ; je crains à présent que mes questions n'aient été très-indiscrètes ; mais je ne pouvais imaginer qu'il y eût du mystère, puisqu'ils correspondent ouvertement, et que tout le monde parle de leur mariage.

— Tout le monde en parle dites-vous ! vous me surprenez toujours davantage. Dites-moi, je vous en prie, par qui vous en avez été informé.

— Par plusieurs personnes. Il y en a que vous ne connaissez pas, d'autres avec qui vous êtes très-liée, comme par exemple madame Jennings, les Palmer, les Middleton. Malgré cela, je ne l'aurais pas cru, parce qu'on cherche toujours à douter de ce que l'on craint, mais l'autre matin en entrant ici, je vis accidentellement une lettre entre les mains du domestique, qui ne cherchait pas à la cacher. Elle était adressée à M. Willoughby et de l'écriture de votre sœur. Je vous ai demandé si elle se mariait, mais j'en étais déjà convaincu. Est-ce que tout est conclu définitivement ? ne me reste-t-il aucun espoir ? Mais non, lors même qu'il y aurait des obstacles insurmontables, je n'ai aucun droit, aucune chance de jamais succéder… De grâce excusez-moi, bonne Elinor ; j'en dis trop sans doute et j'ai grand tort, mais je sais à peine ce que je dis et je me confie entièrement en votre prudence. Dites-moi que tout est arrangé quoiqu'il faille encore garder le secret quelque temps, Ah ! combien j'ai besoin d'être sûr que mon malheur soit décidé, de ne plus rester en suspens, et d'employer toutes les forces de mon ame à me guérir d'un sentiment inutile et coupable !

Ces paroles incohérentes, cet aveu positif de son amour pour Maria, affectèrent beaucoup Elinor, au point même de l'empêcher de parler ; et, quand elle se sentit un peu remise, il succéda à ce trouble un extrême embarras de répondre convenablement. L'état réel des choses entre sa sœur et M. Willoughby lui était trop peu connu pour qu'elle ne craignit pas de la compromettre en disant trop ou trop peu. Cependant, comme elle était convaincue de l'affection de sa sœur pour Willoughby, qui ne laissait aucun espoir au colonel quelque fût l'événement, étant bien aise d'ailleurs d'épargner à Maria le blâme auquel elle donnait lieu si souvent, elle jugea plus prudent d'en avouer davantage qu'elle n'en croyait elle-même : elle lui dit donc que quoi qu'elle n'eût jamais été informée par eux-mêmes des termes où ils en étaient, elle n'avait aucun doute de leur affection mutuelle, et qu'elle n'était pas surprise d'apprendre leur correspondance.

Le colonel l'écouta avec une silencieuse attention, et, quand elle eut cessé de parler, il se leva et dit avec une voix émue : Je souhaite à votre

sœur tous les bonheurs imaginables. Puisse-t-elle, puisse Willoughby mériter la félicité qui leur est destinée ! Il la salua de la main, leva les yeux au ciel avec l’expression la plus douloureuse, et partit.

Elinor resta triste et pensive. Cet entretien loin de lui avoir apporté quelque consolation, laissait un poids sur son cœur. Ses espérances du mariage de sa sœur s’étaient, il est vrai, renouvelées ; mais serait-elle heureuse ? Les vœux du colonel avaient quelque chose de sombre ; il semblait en douter. Le malheur de cet homme intéressant l’affligeait aussi. Elle déplorait la fatalité qui l’avait entraîné dans un amour sans espoir ; et cette conformité dans leur situation redoublait encore l’intérêt qu’il lui inspirait. Pauvre Brandon ! s’écriait-elle ; et son cœur oppressé disait ainsi : Pauvre Elinor ! Elle ne savait plus ce qu’elle devait désirer, et, sur quelque objet qu’elle arrêtât sa pensée, c’était avec un sentiment douloureux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXVIII.

Table des matières

Trois ou quatre jours s’écoulèrent sans qu’Elinor eût à regretter d’avoir averti sa mère. Willoughby ne vint, ni n’écrivit. L’inquiétude de Maria se calma peu-à-peu, et fut remplacée par un abattement, un découragement complets. Elle restait, des heures entières assise à la même place, presque sans mouvement, ne faisant plus nulle attention aux coups de marteau ni à ceux qui entraient, ni à ce qu’on disait autour d’elle ; elle aurait oublié de manger, de s’habiller, de se coucher, de se lever, si Elinor n’y avait pas pensé pour elle, et ne l’eût pas avertie absolument de tout ce qu’il fallait faire ; alors sans dire oui ou non, elle faisait machinalement ce que lui disait sa sœur ; elle sortait ou restait avec une égale indifférence, et sans avoir jamais une expression de plaisir ou d’espoir. Sur la fin de la semaine, elles étaient engagées dans une grande assemblée où lady Middleton devait les conduire. Madame Palmer très-avancée dans sa grossesse était indisposée ; et sa mère restait auprès d’elle ; elle avait prié ses jeunes amies de ne pas manquer à cet engagement. Elinor désirait aussi faire sortir Maria de son apathie ; et cette réunion chez une femme très-riche et très à la mode, devait être fort belle. Comme à l’ordinaire la triste Maria ne se mit en peine de rien, se laissa parer par sa sœur, sans même se regarder au miroir, s’assit dans le salon jusqu’au moment de l’arrivée de lady Middleton, penchée sur sa main sans ouvrir la bouche, perdue dans ses pensées, et sans paraître s’apercevoir de la présence d’Elinor ; quand on l’avertit que lady Middleton les attendait dans sa voiture, elle tressaillit, comme si elle n’eût attendu personne.

Après avoir eu assez de peine à s’approcher de la maison où se tenait l’assemblée, à cause de la foule des équipages qui obstruaient la rue, elles firent leur introduction dans un salon splendide, très-illuminé, et si rempli de monde, qu’on pouvait à peine respirer, et que la chaleur était insupportable. Lady Middleton les amena auprès de la dame qui les avait invitées. Elles la saluèrent, et il leur fut permis de se mêler dans la foule et de prendre leur part de la presse et de la chaleur, que leur arrivée augmentait encore. Après quelques momens employés à se promener avec grand peine d’un coin du salon à l’autre, lady Middleton arrangea une partie de cassino

qui était son jeu favori. Mesdemoiselles Dashwood préférèrent ne pas jouer, et s'assirent à peu de distance de la table de jeu. Maria retomba dans ses sombres rêveries ; Elinor s'amusait à regarder cette quantité d'individus qui se rassemblaient avec l'espoir du plaisir, et qui plus ou moins avaient tous l'air ennuyé et fatigué. En promenant ses regards de côté et d'autre, ils tombèrent sur un objet qui lui donna une forte émotion… c'était Willoughby debout devant une jeune personne mise dans toute la recherche de la mode, et avec qui il tenait une conversation très-animée. Dans un mouvement ses yeux rencontrèrent ceux d'Elinor ; il la salua, mais sans faire un pas pour se rapprocher d'elle et de Maria, qu'il voyait aussi très-bien ; il continua à parler à la jeune dame. Involontairement Elinor se tourna vers sa sœur pour la prévenir, si elle ne l'avait pas encore vu, de peur qu'elle ne se donnât en spectacle ; mais c'était trop tard, elle venait de l'apercevoir. Toute sa physionomie exprimait un bonheur qui tenait presque du délire. — c'est lui ! s'écria-t-elle en se levant pour courir à lui, si sa sœur ne l'avait pas retenue. Bon Dieu ! il est là ; dit-elle à Elinor, il est là ; oh ! s'il pouvait me voir ! Pourquoi ne me regarde-t-il pas ? Pourquoi m'empêchez-vous d'aller lui parler ? Oh ! laissez moi aller.

— Je vous en prie, dit Elinor à voix basse, soyez plus calme ; ne trahissez pas ainsi vos sentimens devant tout le monde ; est-ce à vous, Maria, à faire un seul pas ? Laissez le venir. Peut-être il ne vous a pas vue encore.

Être calme et dans un tel moment, ah ! c'était bien plus qu'elle ne pouvait l'espérer de Maria. Aussi voyant qu'elle l'écoutait à peine, elle lui serra tendrement la main : Pour l'amour de moi, Maria, lui dit-elle, rasseyez-vous ; si vous m'aimez je vous en demande cette preuve. Maria se rassit à l'instant même, en lui rendant son serrement de main, mais avec un mouvement convulsif ; elle avait un tremblement général ; ses joues et ses lèvres étaient pâles comme la mort et tous ses traits étaient altérés.

Enfin Willoughby après les avoir regardées encore toutes deux, s'approcha lentement. Alors Maria prononça son nom ; ses yeux se ranimèrent ; et un faible sourire parut sur ses lèvres. Il s'avança, et s'adressa plutôt à Elinor qu'à Maria sans regarder cette dernière ; il cherchait visiblement à éviter son regard ; il s'informa de madame Dashwood, de mademoiselle Emma, demanda s'il y avait long-temps qu'elles étaient à la ville. Toute la présence d'esprit d'Elinor l'avait abandonnée. Elle était incapable de prononcer une parole, et s'attendait que Maria allait tomber

sans connaissance. Celle-ci reprit au contraire toute sa vivacité ; un rouge vif colora ses joues ; et d'une voix très-altérée, elle dit : Bon Dieu ! Willoughby, est-ce bien vous ? Que vous ai-je fait ? N'avez-vous pas reçu ma lettre ? Ne voulez-vous pas me regarder, me parler ? n'avez-vous rien à me dire ? Elinor examinait avec soin la physionomie et la contenance de Willoughby pendant que Maria lui parlait. Il changea plusieurs fois de couleur et paraissait évidemment très-mal à son aise ; il faisait des efforts inouïs pour paraître tranquille ; il y parvint et répondit avec politesse : J'ai eu l'honneur, mesdames, de me présenter chez vous jeudi passé ; j'ai beaucoup regretté de n'avoir pas eu le bonheur de vous rencontrer à la maison, non plus que madame Jennings. Vous avez trouvé ma carte, j'espère.

— Mais avez-vous reçu mes billets ? s'écria Maria dans la plus grande anxiété. Il y a entre nous quelque erreur, j'en suis sûre, quelque terrible erreur ! Quelle peut-être-la cause de cette inconcevable froideur ? Willoughby, pour l'amour du ciel, dites-le moi, expliquez vous.

— Pour l'amour du ciel, parlez plus bas, dit Elinor qui était sur les épines qu'on ne l'entendît, ou plutôt taisez-vous, ce n'est pas le moment.

Ce conseil ne pouvait regarder Willoughby, qui ne répondait pas un mot. Il pâlit et reprit sa contenance embarrassée. Elinor jeta les yeux sur la jeune dame à qui il avait parlé précédemment ; elle rencontra un regard inquiet, curieux, impératif. Willoughby le vit aussi ; alors se retournant vers Maria, il lui dit à demi-voix : Oui, mademoiselle, j'ai eu le plaisir de recevoir la nouvelle de votre arrivée à Londres, avec bien de la reconnaissance ; et les saluant toutes deux assez légèrement, il alla rejoindre sa société.

Maria qui s'était levée pour lui parler, fut obligée de se rasseoir, si pâle, si tremblante, qu'Elinor s'attendait à chaque instant à la voir s'évanouir. Elle avait dans son sac un flacon de sel qu'elle lui donna, en se penchant vers elle pour empêcher qu'elle ne fût remarquée. Allez auprès de lui, chère Elinor, dit Maria dès qu'elle put articuler un mot ; je ne puis me soutenir ; mais vous, vous qui êtes si bonne, allez, exigez de lui de venir me parler, me dire un seul mot, un seul. Je ne puis rester ainsi, je ne puis avoir un instant de paix jusqu'à ce qu'il m'ait expliqué… Quelque affreux malentendu, quelque calomnie… Oh ! qu'il vienne, qu'il parle, ou je meurs.

— C'est impossible, chère Maria, dit Elinor, tout-à-fait impossible ! Il n'est pas seul ; nous ne pouvons nous expliquer ici. Quelques heures de patience ; attendez seulement à demain.

Si l’émotion de Maria ne l’avait pas retenue forcément sur son siége, jamais sa sœur n’aurait pu l’obtenir ; mais heureusement après quelques minutes elle vit Willoughby sortir par la porte d’entrée ; elle le dit à Maria. Jusqu’alors l’excès de son agitation, et le désir et l’espoir de lui parler avaient retenu ses larmes ; mais lorsqu’elle sut qu’il avait quitté la salle, elle sentit qu’elle allait ou se trouver mal ou fondre en larmes ; elle supplia sa sœur d’aller prier lady Middleton de la ramener en Berkeley-street ; elle ne pouvait pas, lui dit-elle, rester une seule heure de plus.

Quoique lady Middleton fût au milieu d’un robers, elle était trop polie pour ne pas quitter sa partie au moment où elle apprit que Maria n’était pas bien ; elle remit son jeu à une amie, et partit dès qu’on put avoir le carrosse. Elinor prit pour prétexte que la chaleur avait incommodé Maria. Celle-ci ne dit pas un mot ; ce ne fut qu’à des soupirs qu’on s’apercevait qu’elle était là. À leur arrivée à la maison, Elinor apprit avec plaisir que madame Jennings n’était pas encore rentrée ; elle se hâta de conduire Maria dans leur chambre ; elle la déshabilla, la mit au lit, lui donna quelques calmans pour ses nerfs qui étaient très-attaqués, ne lui fit ni question, ni reproche, et à sa prière la laissa seule, Elle alla au salon attendre le retour de madame Jennings, et eut tout le loisir de méditer sur ce qui venait de se passer.

Elle ne pouvait plus douter qu’il n’y eût quelque espèce d’engagement entre sa sœur et Willoughby, et il lui paraissait tout aussi positif que ce dernier avait changé, et voulait rompre. Sa conduite ne pouvait avoir pour excuse aucune erreur, aucun malentendu, puisqu’il avouait avoir reçu ses lettres. Rien autre chose qu’un changement total dans ses sentimens ou dans ses intentions ne pouvait l’expliquer. L’indignation d’Elinor contre lui aurait été à son comble, si elle n’avait pas été témoin de son extrême embarras, de sa rougeur, de sa pâleur : ce qui prouvait au moins qu’il reconnaissait ses torts, et empêchait qu’on le crût un homme sans principes de morale et d’humanité, qui aurait cherché à gagner l’affection d’une pauvre jeune fille, sans amour et sans une intention honorable. Bonne Elinor ! elle ignorait encore combien un tel caractère est commun dans le grand monde ! combien d’hommes vraiment cruels se font un jeu d’inspirer un sentiment qu’ils ne partagent pas, de blesser à mort un cœur innocent et sensible, et d’assimiler ainsi, dans leurs plaisirs criminels, l’imprudente jeune fille qui les écoute, au gibier qu’ils poursuivent, et qu’ils blessent ou tuent sans remords. Elinor n’avait pas cette idée de Willoughby ; elle se rappelait cet air de franchise et de bonté qui dès le premier moment les avait toutes

captivées ; elle voyait encore ses regards pleins d'amour sur Maria, et ses paroles si tendres, si pleines d'un sentiment honnête, vrai, délicat, lorsqu'il conjurait madame Dashwood de ne rien changer à la Chaumière. Non, non, Willoughby, ne peut les avoir trompées ; il aimait passionnément Maria ; elle n'a là-dessus aucun doute. Mais l'absence peut avoir affaibli cet amour ; un autre objet peut l'avoir entraîné. Peut-être aussi est-il forcé d'agir comme il le fait par quelque circonstance impérieuse. Il lui en coûte au moins beaucoup ; elle l'a vu dans chacun de ses traits ; et l'excellente Elinor dans son désir de le trouver moins coupable, lui savait presque gré d'avoir le courage d'éviter sa sœur s'il ne l'aimait plus, et de ne pas chercher à entretenir un sentiment inutile. Mais pour le moment Maria n'en était pas moins très-malheureuse ! Elinor ne pouvait penser sans le plus profond chagrin à l'effet que cette rencontre si désirée et si cruelle devait avoir sur un caractère aussi peu modéré et qui s'abandonnait avec tant de violence à toutes les impressions. Sa propre situation gagnait à présent dans la comparaison ; elle était aussi séparée pour toujours d'Edward, mais elle pouvait encore l'estimer entièrement, elle pouvait au moins se croire encore aimée tendrement comme *une amie*. Puisqu'un autre titre lui était interdit, celui-là et l'idée de pouvoir encore être quelque chose pour lui, consolaient un peu son cœur ; mais toutes les circonstances agravaient le sort de Maria, et plus que tout encore son caractère. Une immédiate et complète rupture avec Willoughy devait avoir lieu, et comment la soutiendrait-elle ?

Lorsqu'elle rentra dans leur appartement, Maria était assoupie ou feignait de l'être. Elinor se jeta toute habillée sur son lit, laissant la porte de communication ouverte pour voler à son secours au moindre bruit. La nuit fut passablement tranquille. Elinor lasse de réfléchir s'était endormie, lorsqu'elle fut réveillée par des sanglots. Le jour d'une sombre matinée de janvier commençait à poindre ; elle se leva promptement et passa dans la chambre de Maria ; elle la trouva levée aussi, à moitié habillée, à genoux, dans l'embrâsure de la fenêtre pour avoir plus de clarté, et devant un siége sur lequel elle écrivait, aussi vîte qu'un déluge de larmes qui coulaient sur son papier pouvait le lui permettre. Elinor la considéra quelque temps en silence avec le cœur déchiré ; puis elle lui dit avec l'accent le plus tendre : Chère Maria, combien je m'afflige de vous voir dans cet état. Le temps du mystère est passé, ne voulez-vous pas me confier…

— Non, non, Elinor, répondit-elle, ne demandez rien en ce moment : bientôt vous saurez tout. Elle continua d'écrire et de pleurer avec une telle

violence, qu’elle était souvent obligée de poser sa plume pour se livrer à l’excès de son chagrin. Elinor s’était assise à quelque distance, et si sa douleur était plus concentrée, elle n’en était pas moins vive. Ces mots : *Bientôt vous saurez tout*, la glaçaient de terreur. Grand Dieu que lui restait-il encore à apprendre ! Cependant ses craintes étaient vagues, obscures, incertaines, ne portaient pas sur la conduite de Maria ; Elinor avait elle-même l’âme trop pure pour concevoir une pareille idée ; elle connaissait d’ailleurs trop bien la noblesse du caractère de Maria, ses sentimens élevés, son enthousiasme de la vertu pour imaginer même un instant qu’elle eût pu les oublier.

Lorsque Maria eût fini sa lettre, elle sonna pour que la fille de la maison vînt allumer le feu. Pendant ce temps-là elle acheva de s’habiller, cacheta sa lettre et la lui remit pour l’envoyer à l’instant à son adresse, puis vint s’asseoir sur le sopha à côté d’Elinor, et la tête enfoncée sur un des coussins, recommença à s’abandonner à son désespoir. Elinor fit tout ce qui dépendait d’elle pour la tranquilliser, la calmer, ne se permit aucune question, et lui dit seulement qu’elle ne désirait de savoir le détail de ses peines que pour les adoucir. Mais lorsque Maria pouvait parler, c’était pour la conjurer de ne lui rien demander encore, et véritablement ses nerfs étaient dans un tel état d’irritabilité, qu’elle n’aurait pas pu avoir une conversation suivie. Je vous fais un mal affreux, chère Elinor, lui dit-elle ; il vaut mieux nous séparer jusqu’à ce qu’il me soit possible… Ma tête… mes yeux, j’ai besoin d’un peu d’air. Elle ouvrit la fenêtre, y resta quelque temps, sortit de la chambre, rentra, ressortit encore ; elle était dans une agitation qui ne lui permettait pas de rester en place, mais ce mouvement parut la calmer assez pour pouvoir descendre avec Elinor, lorsqu’on vint les avertir pour le déjeûner.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXIX.

Table des matières

Elle descendit donc appuyée sur le bras de sa sœur, s’assit à la table du déjeûner, mais n’essaya pas même de boire ni de manger la moindre chose ; toute l’attention d’Elinor était employée, non à la plaindre ou à la presser, mais à détourner entièrement sur elle-même celle de madame Jennings. Comme le déjeûner était le repas favori de la maîtresse de la maison, il durait long-temps ; quand il fut fini elles s’assirent autour d’une table d’ouvrage. Elinor montrait le sien à madame Jennings et lui expliquait quelque chose ; Maria travaillait pour avoir un prétexte de baisser les yeux et de se taire, lorsque le domestique entra et lui remit une lettre. Elle s’en saisit vivement, regarda l’adresse, devint pâle comme la mort, et se hâta de sortir de la chambre. Elinor comprit de qui elle était, comme si elle avait vu la signature, et fut si émue qu’elle craignit de ne pouvoir le cacher à madame Jennings. La bonne dame vit seulement que Maria avait reçu une lettre de Willoughby, et l’en plaisanta, mais comme elle était très-occupée à mesurer des aiguillées de laine pour le morceau de tapisserie qu’elle brodait, elle ne s’aperçut pas du trouble d’Elinor. Aussitôt que Maria fut sortie, elle dit en riant : En vérité, chère Elinor, je n’ai encore vu de ma vie une tête de jeune fille aussi complètement tournée que celle de Maria ; la pauvre enfant se meurt d’amour ! Si elle n’en devient pas folle tout-à-fait, elle sera bien heureuse. J’espère qu’on ne la fera pas attendre trop long-temps, car il est vraiment triste de la voir ainsi rêveuse, mélancolique, et ayant l’air si abattu. Dites-moi, je vous en prie, quand le mariage aura lieu, et pourquoi Willoughby ne vient pas ici tous les jours pour l’égayer ? A-t-il peur de moi ? Il a tort, j’aime beaucoup les jeunes gens bien amoureux, quand le mariage doit suivre, et il serait le bien venu.

Jamais Elinor n’avait été moins en train de causer que dans ce moment, mais la question était trop directe pour n’y pas répondre ; elle essaya donc de sourire. Avez-vous donc réellement, madame, lui dit-elle, une sérieuse persuasion que ma sœur est engagée avec M. Willoughby ? J’ai toujours cru que vous plaisantiez, mais une question si positive n’est plus, un badinage, et il faut aussi que j’y réponde sérieusement, et que je vous assure que rien

au monde ne me surprendrait plus que ce mariage, et qu'il n'en est pas question.

— Fi donc ! Miss Dashwood, dit toujours en riant madame Jennings, comment pouvez-vous parler ainsi ! Est-ce que nous n'avons pas tous vus que leur mariage était arrêté ? N'avons-nous pas été témoins de la naissance de leur passion au premier moment où ils se sont rencontrés et de ses progrès ? Ne les ai-je pas vus à Barton, chaque jour et tous les jours ensemble, du consentement de madame Dashwood, qui traitait déjà Willoughby comme un fils. Allons, allons, vous ne me ferez pas croire qu'elle se fût conduite ainsi, si elle n'avait pas été sûre de son fait. J'aime l'amour moi, dans le cœur des jeunes gens, c'est de leur âge ; mais j'aurais bien voulu voir que sir Georges et M. Palmer eussent affiché ainsi mes filles, avant d'avoir dit en toutes lettres : Nous voulons les épouser. Non, non cela n'est pas possible ! Et quand je demandai à votre maman de vous emmener avec moi, c'est précisément, me dit-elle, ce que je désirais le plus au monde que mes filles apprissent à connaître le genre de vie de Londres avant leur mariage, qui ne peut tarder. Et le jour du départ elle me dit : Je vous recommande ma chère Maria. Elinor est assez prudente pour que je n'en sois pas en peine ; mais je vous prie, madame Jennings, d'aider à Maria dans ses emplètes ; je veux bien qu'elle s'achète tout ce qui sera nécessaire, et j'y pourvoirai, mais non pas tout ce qui lui passera par la tête. N'est-il pas positif qu'elle entendait les emplètes de noce ? Et à présent vous allez me nier qu'il soit question de mariage ; parce que vous êtes mystérieuse pour vous-même, vous croyez que personne n'a ni d'yeux ni d'oreilles ; mais quant à moi j'en suis si sûre que je l'ai dit à tout le monde, et Charlotte en a fait de même.

— En vérité, madame, dit Elinor très-sérieusement, vous êtes dans l'erreur. Vous avez mal fait de répandre une chose dont vous n'aviez pas une assurance positive ; vous en conviendrez vous-même, quoique vous ne vouliez pas me croire à présent.

Madame Jennings rit encore, appela Elinor, une petite mystérieuse, etc. Mais Elinor n'était pas d'humeur de plaisanter, et très-impatiente d'ailleurs de savoir ce que Willoughby avait écrit, elle se tut et sortit. En ouvrant la porte de la chambre de Maria, elle la vit couchée à demi sur son lit dans l'agonie de la douleur, tenant une lettre ouverte et deux ou trois autres autour d'elle. Elinor s'approcha sans parler, s'assit sur le lit, prit la main de

sa sœur, la baisa plusieurs fois avec la plus tendre affection, et en versant elle-même des larmes presque aussi abondantes que celles de Maria.

Cette dernière quoiqu'incapable de parler semblait sentir parfaitement la tendresse de cette conduite. Elle pressait la main d'Elinor contre ce pauvre cœur déchiré, comme pour en adoucir la blessure. Après quelque temps ainsi passé dans une affliction mutuelle, elle mit la lettre qu'elle tenait entre les mains d'Elinor, et couvrant son visage de son mouchoir, jeta presque des cris de désespoir. Elinor qui pensait qu'un chagrin aussi violent devait avoir son explosion, et que sa sœur souffrirait bien davantage en tâchant de le réprimer, si même cela lui était possible, la laissa s'y livrer, et ouvrant vivement la lettre de Willoughby, lut ce qui suit.

Mademoiselle,

« Je viens de recevoir dans ce moment la lettre dont vous avez bien voulu m'honorer, et dont je vous témoigne toute ma reconnaissance. Je suis consterné d'apprendre qu'il y ait eu quelque chose hier au soir dans ma conduite avec vous qui n'ait pas mérité votre approbation, quoiqu'il me soit impossible de découvrir en quoi j'ai eu le malheur de vous déplaire ; je vous en demande mille pardons, et je vous assure que c'était absolument sans intention. Je n'ai jamais pensé à mon séjour en Devonshire, et à ma connaissance avec votre famille sans le plus grand plaisir, et j'ose me flatter que ce léger malentendu n'y portera nulle atteinte. Mon estime pour toutes les dames Dashwood est très-sincère, mais si j'ai été assez malheureux pour avoir donné lieu de croire à quelques sentimens plus vifs ou particuliers, je me reprocherais beaucoup d'avoir peut-être témoigné trop vivement cette estime. Vous serez bien convaincue, mademoiselle, qu'il m'était impossible d'aller au-delà quand vous apprendrez que depuis long-temps mes affections étaient engagées ailleurs, et que dans quelques semaines ma main suivra le don de mon cœur.

« C'est avec grand regret que j'obéis à vos ordres en vous rendant toutes les lettres dont vous m'avez honoré, et la boucle de vos beaux cheveux que vous aviez bien voulu me donner avec tant de complaisance.

« Je suis, mademoiselle, avec une parfaite estime, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

James Willoughby ».

Il est facile de comprendre avec quelle profonde indignation, Elinor lut cette étrange lettre, écrite avec cette froideur, cette dureté à celle dont il connaissait si bien les qualités distinguées et l'excessive sensibilité, que cependant il blessait si cruellement. Oh ! combien son intérêt, sa tendre pitié redoubla pour son innocente Maria, qui n'avait à se reprocher que des imprudences presque autorisées par sa mère et la noble confiance d'un cœur trop tendre et trop crédule, dont elle était si punie. En commençant à lire cette lettre, Elinor était déjà bien convaincue qu'elle contenait l'aveu de l'inconstance de Willoughby ; mais jamais jamais elle ne l'aurait soupçonné capable d'un tel manque de délicatesse, et de toute espèce de procédés et de sensibilité en écrivant une lettre aussi cruelle, une lettre qui non-seulement n'exprimait aucun regret, aucun aveu d'inconstance ou d'obstacles insurmontables, mais par laquelle il niait même d'avoir eu pour sa victime aucune espèce d'affection, une lettre enfin dont chaque ligne était une insulte, et prouvait combien celui qui l'avait écrite était méprisable. Elle resta quelque temps dans un muet étonnement et ne pouvant à peine en croire ses yeux. Elle la relut encore, et encore, et chaque lecture ne servait qu'à augmenter sa haine contre cet homme. L'amertume de ce sentiment était telle qu'elle n'osait essayer de parler de peur d'enfoncer encore plus avant le poignard dans le cœur de la pauvre Maria. Elle regardait cependant comme un bonheur qu'elle eût échappé à l'horreur d'être liée pour la vie à un homme sans principes, sans honneur, sans délicatesse, enfin tel qu'il lui paraissait, le plus faux et le plus dur des hommes ; mais ce n'était pas le moment de le faire sentir à Maria. Ses méditations sur le contenu de cette lettre, et sur l'insensibilité et la fausseté de celui qui l'avait écrite, la conduisirent naturellement à réfléchir sur le caractère d'autres personnes qui sans être peut-être aussi dépravées que Willoughby, ne pouvaient non plus que rendre malheureux ceux à qui elles seraient liées pour la vie. Lucy Stéeles vint se placer dans son imagination pas très-loin de Willoughby ; elle oublia quelques instans les peines de sa sœur pour s'occuper des siennes, ou plutôt elles se confondirent et formèrent une masse de pensées douloureuses qui l'absorbèrent tellement qu'elle ne songea pas à lire les trois autres lettres que Maria avait posées sur ses genoux, et qui sans doute étaient celles que Willoughby lui avait renvoyées. Les sanglots de Maria avaient cessé, mais elle avait encore la tête dans les coussins, elle était encore incapable de parler et d'entendre. Elinor perdue dans ses réflexions ne savait pas elle-même combien il y avait de temps qu'elle était là, quand

elle entendit rouler un carosse devant la porte. Elle regarda à la fenêtre pour savoir qui pouvait venir de si bonne heure ; c'était la voiture de madame Jennings, avec qui elle devait sortir. Décidée à ne pas quitter Maria, quoique sans espoir de la soulager, elle courut s'excuser auprès de leur bonne hôtesse, en lui disant que sa sœur était indisposée. Madame Jennings l'approuva, sortit seule ; et bien vîte Elinor retourna près de Maria, Elle la trouva essayant de se lever, mais ses jambes tremblantes ne pouvaient la soutenir, et sa sœur vint fort à propos pour l'empêcher de tomber sur le plancher, ce qui n'aurait pas été étonnant depuis plusieurs jours, elle ne mangeait presque rien, et ses nuits se passaient sans sommeil. Beaucoup de faiblesse et de vertige en étaient la suite inévitable. Jusqu'alors elle avait été soutenue par la fièvre de l'attente et de l'espérance ; tout était fini pour elle, plus d'attente, plus d'espoir, même de revoir celui qui remplissait encore en entier son cœur ; elle succombait sous le poids du chagrin. Un mal de tête violent, des crispations d'estomac, et plusieurs faiblesses alarmèrent Elinor. Elle eut recours à tout ce qu'elle put imaginer pour la remettre et la ranimer, elle y parvint avec peine. Maria reprit ses sens, et put lui témoigner combien elle était touchée de sa bonté. Pauvre Elinor, lui dit-elle, combien je vous rends malheureuse, combien de peine je vous donne !

— Je voudrais seulement, lui répondit Elinor, savoir comment je pourrais vous donner quelques consolations.

Ce mot était trop pour Maria ; mais quelle que chose qu'Elinor eût pu lui dire il en eût été de même. Ah ! non, non, dit-elle, plus de consolation pour moi ! je suis trop malheureuse ! et sa voix s'éteignit de nouveau dans les sanglots et les larmes. Elinor ne pouvait presque plus supporter de la voir dans cet état.

— Tâchez de vous calmer, chère Maria, lui dit-elle, si vous ne voulez pas vous tuer vous-même et tous ceux qui vous aiment. Pensez à votre mère, pensez combien vos souffrances l'affligeraient. Pour elle vous trouverez des forces dans votre cœur.

— Je ne le puis, je ne le puis, s'écria Maria ; laissez-moi, si je vous tourmente, laissez-moi, haïssez moi, abandonnez-moi, mais ne me torturez pas en exigeant l'impossible. Oh ! combien il est facile à ceux qui n'ont aucune peine personnelle de parler de force et de courage. Heureuse ! mille fois heureuse Elinor ! vous ne pouvez avoir aucune idée de ce que je souffre.

— Vous me nommez heureuse, Maria, ah ! si vous saviez…

Maria la regarda avec un tel effroi, qu'elle se hâta d'ajouter. — Si vous saviez combien je sens votre douleur ! Pouvez-vous me croire heureuse quand je vous vois aussi souffrante !

— Pardonnez-moi, oh ! pardonnez-moi, lui dit Maria en jetant ses bras autour du cou de sa sœur ; je connais votre cœur, je sais qu'il souffre pour moi, mais je voulais dire que vous seriez sûrement heureuse une fois. Edward vous aime, il n'a jamais aimé que vous seule au monde. Ah ! qu'est-ce qu'un tel bonheur ne peut pas compenser, et rien ne peut vous l'ôter.

— Rien, Maria ! Mille, mille circonstances peuvent le détruire à jamais.

— Non, non, non, s'écria Maria avec véhémence, il vous aime, vous serez à lui pour la vie ; le malheur ne peut vous atteindre.

— Le malheur, chère Maria, va presque toujours à la suite de la vie ; et je ne puis avoir aucun plaisir tant que je vous verrai dans cet état.

— Et jamais vous ne me verrez autrement ; mon malheur durera autant que moi. Oh ! puissions-nous bientôt finir ensemble !

— Vous ne devez pas parler ainsi, Maria. N'avez-vous donc point d'amis ? L'amour est-il tout pour vous ? Est-ce que vous ne voyez autour de vous nulle consolation ? Pensez, Maria, que vous auriez souffert mille fois plus encore si vous aviez quelque chose à vous reprocher de vraiment répréhensible, si seulement cet homme faux et cruel s'était amusé à prolonger votre erreur, à ne dévoiler son odieux caractère qu'après vous avoir entraînée dans une suite d'imprudences. Chaque jour de confiance en sa foi, en son honneur, augmentait le danger, et aurait rendu le coup plus cruel, lorsqu'il aurait enfin, comme aujourd'hui, rompu ses engagemens, et trahi ses sermens et sa foi.

— Ses sermens, ses engagemens, dit Maria, que voulez-vous dire, Elinor ? il ne m'a point fait de serment, il n'y avait entre nous nul engagement.

— Bon Dieu ! nul engagement s'écria Elinor.

— Non, non, s'écria aussi Maria, il n'est pas aussi indigne, aussi méprisable que vous paraissez le croire ; il n'a du moins trahi nul serment ; il n'a pas manqué de foi. Et au milieu de sa douleur une expression de joie brilla dans ses yeux, en pouvant justifier celui qu'elle adorait encore.

— Mais du moins il vous a dit qu'il vous aimait.

— Oui… non… jamais entièrement. Vous l'avez vu, vous l'avez entendu. Jamais il ne m'a parlé plus clairement, plus positivement en

particulier que devant vous et ma mère. Tout dans sa conduite me le prouvait ; mais sa bouche ne me l'a pas prononcé. C'est moi, moi seule qui me suis trompée ; et jamais il ne m'a aimée ! Un nouveau déluge de larmes suivit cette déchirante pensée.

— Cependant vous lui aviez écrit ; vous saviez par lui sans doute que vous le trouveriez à Londres ?

— Il me dit en me quittant qu'il y serait, s'*il vivait encore*, dans les premiers jours de janvier. Ah ! pouvais-je croire, pouvais-je penser que celui qui supposait que la douleur de se séparer de moi pouvait le faire mourir, ne m'avait jamais aimée ! Il me dit qu'il ne m'écrirait pas de peur que sir Georges ne vît ses lettres, mais il me donna son adresse. Je n'ai pas osé lui écrire de la Chaumière, puisque nos lettres partaient du Parc, mais je lui écrivis d'ici à l'instant de mon arrivée. Oh ! Elinor, pouvais-je faire autrement ? Les voilà mes lettres, méprisées, ah Dieu, Dieu ! elle cacha encore son visage sur le coussin. Elinor prit les trois lettres, et lut ce qui suit.

Berkeley-Stréet, janvier.

« Comme vous allez être surpris, mon cher Willoughby ! et laissez-moi me flatter que ce n'est pas seulement de la surprise que vous éprouverez, en apprenant que je suis à Londres. Une invitation de la bonne madame Jennings était un bonheur auquel je n'ai pas pu résister, non plus qu'à vous l'apprendre à l'instant même de mon arrivée. Je suis bien sûre que si mon billet vous parvient à temps, vous viendrez dès ce soir et que vous partagerez mon impatience ; du moins je vous verrai bien sûrement demain ; et croyez qu'à Londres comme à la Chaumière vous trouverez toujours une fidèle et tendre amie. »

M. D.

Son second billet avait été écrit le lendemain du petit bal des Middleton, et contenait ce qui suit :

« Je ne puis vous exprimer mon chagrin de vous avoir manqué avant hier, lorsque j'ai trouvé votre carte au retour d'une promenade ; mais enfin vous êtes à la ville et vous savez où je suis. Mais pourquoi n'ai-je pas reçu un seul mot de vous en réponse au billet que je vous ai écrit il y a huit jours, au moment de mon arrivée ? D'une heure à l'autre, d'un instant à l'autre, j'espérais vous voir entrer ou du moins avoir une lettre. Je vous en conjure

Willougbby, ne prolongez pas ce supplice ; revenez le plutôt qu'il vous sera possible ; venez m'expliquer ce que je ne puis comprendre. Venez plus matin ; madame Jennings sort toujours à une heure, et je n'ose lui refuser de l'accompagner, quoique je l'aie déjà fait dans un vain espoir. Ce même espoir toujours trompé, m'avait engagee d'aller hier chez lady Middleton, où nous eûmes un petit bal. On m'assure que vous y étiez invité ; mais je ne puis le croire, puisque vous n'y êtes pas venu. Il faudrait que vous fussiez étrangement changé depuis notre séparation, si vous refusiez volontairement l'occasion de revoir vos amies de la Chaumière ; mais je ne veux pas même le supposer, et j'espère que je recevrai bientôt de votre bouche l'assurance que vous êtes toujours le même pour votre M. D. »

La troisième datée de ce matin même était ainsi conçue :

« Que dois-je penser Willoughby ? À quoi dois-je attribuer votre étrange conduite d'hier au soir ? Je vous en demande encore l'explication. J'étais préparée à vous revoir avec tant de plaisir après une absence qui m'avait paru si longue, à vous retrouver tel que vous étiez au moment de notre séparation, aimable, tendre, affectionné, enfin ce que vous étiez à Barton du matin au soir, et ce que vous n'êtes plus à Londres. Quelques semaines peuvent-elles avoir changé à ce point vos sentimens ? Qu'est-il arrivé ? Que vous ai-je fait, moi qui n'ai cessé de penser à vous, de hâter par mes vœux le moment de vous revoir, ce moment qui devait être si doux, et que vous avez su rendre si cruel ! J'ai passé une nuit entière sans sommeil, tâchant en vain de comprendre ou d'excuser une conduite aussi barbare, aussi contraire à ce que j'attendais de vous ; je n'ai pu découvrir aucun motif, rien qui pût me l'expliquer ; mais je n'en suis pas moins prête à entendre votre justification, à croire encore qu'elle dépend de vous. Peut-être qu'on m'a calomniée auprès de vous ; je ne croyais pas avoir d'ennemis, ni que Willoughby pût ajouter foi à des rapports contre moi ; mais comment puis-je expliquer autrement votre inconcevable froideur ? Dites-moi ce que c'est avec cette franchise dont vous faites profession et que j'aimais tant à trouver en vous ; dites-le moi, et j'aurai la satisfaction inexprimable de vous rassurer sur tous les points. Je serais bien malheureuse en vérité, si j'étais forcée de penser mal de vous, d'apprendre que vous n'êtes pas ce que j'ai cru, que vous n'avez pas été sincère dans vos expressions d'attachement pour ma famille, et pour moi particulièrement ; mais s'il en était ainsi, je veux aussi le savoir. Je suis actuellement dans un état d'indécision et de trouble plus affreux mille fois que la certitude du malheur. Je désire bien

vivement que vous puissiez vous justifier ; mais ce que je demande, c’*est la vérité*. Si elle vous coûte trop à dire, renvoyez-moi seulement mes billets et la boucle de cheveux que vous avez emportée ; je vous comprendrai et… Ah ! Willoughby, il est impossible que vous ne vouliez plus être l’ami de M. D. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXX.

Table des matières

Elinor avait tremblé de lire ces lettres, elle s'attendait qu'elles étaient écrites avec tout le feu de la passion qui dévorait sa pauvre sœur, et qu'elle trouverait peut-être dans l'excès de cette passion la cause si ce n'est l'excuse de la conduite de Willoughby. Les hommes trop souvent incapables de ressentir la passion qu'ils inspirent en sont ennuyés lorsque le goût léger qui les a entraînés n'existe plus. Mais ces lettres si simples, si tendres, si pleines d'affection et d'une confiance illimitée et celle de Willoughby si dure, si glacée, si insultante, redoublèrent sa tendre pitié pour sa sœur ; mais cependant elle n'en blâmait pas moins son imprudence d'avoir donné de telles preuves de tendresse à un homme qui ne les demandait pas, qui lui avait à peine prononcé le mot d'amour, et qui leur était connu depuis si peu de temps. Sir Georges leur avait fait l'éloge de ses talens pour la chasse, pour la danse, mais n'avait pas dit un mot de son caractère. Lui-même il est vrai s'était annoncé d'une manière aimable : mais tout jeune homme qui veut plaire, et qui en a les moyens, s'annonce de même ; et bien certainement du moins, il avait voulu plaire à Maria, et n'avait pu se faire illusion sur la nature du sentiment qu'il lui inspirait, et qu'il avait si bien l'air de partager que la prudente Elinor même y avait été trompée, et que la crédulité de la vive et sensible Maria était bien excusable. Son seul tort était de s'être trop livrée à son sentiment et à ses espérances ; et certes elle en était trop punie pour pouvoir le lui reprocher.

Lorsque Maria vit que sa sœur avait fini sa lecture et réfléchissait en silence, elle lui fit observer que ses lettres ne contenaient rien que toute autre qu'elle n'eût écrit dans la même situation : je me regardais, dit-elle, comme étant aussi solennellement engagée avec lui, que si un contrat légal nous eût liés. Cette sympathie qui nous avait entraînés l'un vers l'autre au premier instant, ce rapport de nos goûts, de nos caractères : tout enfin me paraissait la voix du ciel qui nous avait destinés l'un à l'autre.

— Malheureusement, dit Elinor, il ne voyait ni ne sentait de même.

— Oui, Elinor, pendant tout le temps qu'il a passé près de nous il voyait, il sentait comme moi j'en suis aussi sûre que de mon propre cœur. Sans doute le sien a changé, mais ce n'est pas sa faute ; l'art le plus

diabolique a été employé pour le détacher de moi. Quand il me quitta je lui étais aussi chère que mon cœur pouvait le désirer, et qu'il m'était cher à moi-même ! Cette boucle de cheveux qu'il m'a renvoyée si vîte à ma première demande, par combien d'instances réitérées ne l'avait-il pas obtenue ? Si vous aviez vu son regard, si vous aviez entendu le son de sa voix lorsqu'il me suppliait de la lui laisser couper ; et la dernière soirée de la Chaumière, l'avez-vous oubliée, Elinor ? et le matin quand il vint prendre congé de moi, son désespoir, ses larmes ! Les hommes peuvent-ils pleurer à volonté ? Les larmes, cette espèce de soulagement que la nature accorde aux femmes, ne sont-elles pas chez eux la preuve d'un cœur vraiment touché ? Oh ! si vous aviez vu son affliction à la seule pensée de se séparer de moi pour quelques semaines ! Non jamais, jamais je ne puis l'oublier !

Elle fut quelques instans sans pouvoir parler ; mais quand son émotion fut un peu calmée, elle ajouta avec fermeté : Elinor, on m'a traitée cruellement ; mais ce n'est pas Willoughby.

— Chère Maria, quel autre que lui faut-il en accuser ? Par qui peut-il avoir été influencé ?

— Par tout le monde, plutôt que par son propre cœur. Je croirais plutôt que tous ceux que je connais se sont ligués contre moi, que de le croire coupable d'une telle cruauté. Cette femme de qui il parle peut être… ou tout autre, je n'excepte que vous, maman, Emma et Edward, tous, tous les autres peuvent m'avoir calomniée. Excepté vous quatre, il n'existe personne que je ne puisse soupçonner, plutôt que Willoughby dont le cœur m'est si bien connu, On s'est vengé sans doute de ce que je préférais la société de l'homme du monde le plus aimable, à la sottise, à l'insipidité, au manque total de goût et d'esprit. Je me suis fait des ennemis par la franchise de mon caractère qui ne peut se plier ni à dissimuler, ni à flatter.

Elinor ne voulut pas dans ce moment disputer avec elle ; elle lui dit seulement : Chère Maria, si vous croyez avoir des ennemis assez méchans, assez détestables pour vous nuire par des calomnies, laissez leurs torts retomber sur eux-mêmes, et que le sentiment de votre innocence et de vos bonnes intentions relève votre âme ; ne leur donnez pas l'indigne triomphe de vous avoir rendue aussi malheureuse. C'est un louable et raisonnable orgueil que celui qui nous donne le sentiment de notre propre dignité et qui nous élève au-dessus de la méchanceté et de la malveillance.

— Non, non, s'écria Maria, un malheur tel que le mien ne laisse aucun orgueil ; il m'est égal que tout le monde sache combien je souffre. Que

m’importe leur triomphe ? il ne peut rien ajouter à ma misère. Elinor, Elinor, il est bien faible le chagrin qui peut s’adoucir par la fierté, qui peut s’élever au-dessus de l’insulte et de la mortification ; il peut alors s’effacer entièrement, tandis que le mien ne s’effacera jamais ; je ne puis le surmonter. On peut jouir du mal qu’on m’a fait tant qu’on voudra, sans l’augmenter ni l’affaiblir. Je n’ai plus aucun sentiment de fierté ; je n’ai, je ne puis avoir que celui de mon malheur.

— Mais pour l’amour de ma mère, pour le mien, Maria, ne pouvez-vous rien sur vous-même ?

— Ah ! pour vous deux je voudrais faire tout ce qui dépendrait de moi ; mais paraître heureuse quand je suis au désespoir, ah ! qui pourrait l’exiger.

Elles restèrent quelque temps en silence. Elinor, se promenait du feu à la fenêtre et de la fenêtre au feu, les bras croisés, les yeux baissés, absorbée dans ses pensées, sans sentir la chaleur du feu et sans rien voir au travers des vitres. Maria assise sur le pied de son lit, sa tête appuyée contre une des colonnes, tenant dans ses mains la lettre de Willoughby, la relisant phrase par phrase, s’écria enfin tout-à-coup : Ah ! c’est trop, c’est trop cruel ! Ah ! Willoughby, Willoughby, est-ce bien vous qui m’écrivez ainsi ? Ne fais-je pas un songe affreux ? Non rien, rien ne peut vous justifier ; non rien, Elinor, quoiqu’on ait pu lui dire contre moi. Ne devait-il pas suspendre son jugement ? Envoie-t-on un criminel au supplice sans l’entendre ? Ne devait-il pas me le dire quand je le lui demandais instamment, et me donner le pouvoir de me justifier. (Elle reprit la lettre.) *Cette boucle de cheveux que vous m’aviez donnée avec tant de complaisance*. Ah ! cela seul est impardonnable, Willoughby. Est ce votre cœur, est-ce votre conscience qui vous a dicté cette insolente phrase ? Non, Elinor, rien ne peut l’excuser.

— Non, Maria, je le pense aussi.

— Mais cette femme, cette femme, à qui il va dit-il donner son cœur et sa main, cette heureuse femme ! qui sait avec quel art, quelle séduction, elle l’aura enchaîné. Il l’aimait déjà, dit-il, et depuis long-temps. Ah ! sans doute quand elle a vu qu’il allait lui échapper et combien il m’était attaché, elle aura tout fait pour le retenir, pour me bannir de son cœur ; mais qui peut-elle être ? Jamais je ne l’ai entendu parler d’une seule femme jeune, belle, séduisante : L’est-elle, Elinor ? Vous l’avez vue ; moi, je n’ai vu que Willoughby. Est-elle mieux, beaucoup mieux que la pauvre Maria ? Ah ! sans doute puisqu’il m’abandonne pour elle ; mais peut-elle l’aimer comme moi. Ah ! Willoughby, pourquoi ne m’avoir jamais parlé d’elle ? Alors

j’aurais respecté ses droits sur vous : mais jamais jamais il ne m’a parlé que de moi-même.

Il y eut une autre pause. Maria était très-agitée ; elle se leva et s’approchant d’Elinor, elle saisit sa main : Chère Elinor, lui dit-elle, je veux retourner à Barton auprès de maman ; ne pouvons-nous partir demain ?

— Demain, Maria !

— Oui demain. Pourquoi resterai-je ici ? J’y suis venue seulement pour Willoughby ; qui ferai-je ? Qui m’intéresse à Londres ? Ah personne, personne ! J’y suis comme dans un désert.

— Il serait je crois impossible de partir demain, dit Elinor ; nous devons à madame Jennings plus que de la politesse ; et la quitter aussi brusquement après les bontés qu’elle a pour vous, ce serait très-malhonnête.

— Eh bien donc ! dans deux jours ; mais en vérité, je ne puis rester plus long-temps, je ne puis m’exposer aux remarques, aux questions de tous ces gens, des Middleton, des Palmer ; comment supporter leur pitié ? La pitié de lady Middleton !… Ah ! que dirait-il lui-même s’il le savait ?

— Je crois, chère Maria, qu’un si prompt départ ferait beaucoup plus causer encore. Mais dans ce moment, chère amie, tâchez de trouver un peu de repos : couchez-vous ; soyez physiquement tranquille ; et vos esprits se calmeront insensiblement. Maria suivit un instant ce conseil, mais reprit bientôt toute son agitation. Aucune place, aucune attitude ne lui convenait. Sa sœur ne put obtenir d’elle qu’elle restât couchée. Il lui reprit une attaque de nerfs assez violente. Elinor craignait d’être obligée d’appeler quelqu’un à son secours ; mais elle craignait encore plus de la laisser voir dans cet état. Une forte dose d’éther la remit peu à peu ; elle resta assez faible pour être tranquille, et sans bouger sur un sopha jusqu’au retour de madame Jennings, qui entra immédiatement dans leur chambre sans se faire annoncer. Elle entr’ouvrit la porte et regarda avec l’air très-affligé. Elinor alla au-devant d’elle ; elle entra. Comment allez-vous, ma chère ? dit-elle à Maria, avec le ton de la compassion. (Celle-ci détourna la tête sans répondre.) Comment est-elle, mademoiselle Elinor ? Pauvre petite ! Elle a l’air bien malade, et cela n’est pas étonnant. Hélas ! il n’est que trop vrai, il se marie bientôt ce grand vaurien, Je viens de l’apprendre ; madame Taylor me l’a dit il n’y a pas une demi-heure ; elle le tenait d’une intime amie de miss Grey elle-même, sans quoi je n’aurais pu le croire : j’étais près de tomber d’étonnement. « Eh bien ! lui ai-je dit, tout ce que je sais, et ce qui est la vérité même, c’est qu’il s’est conduit abominablement avec une jeune

dame de ma connaissance, à qui il a fait croire qu'il l'aimait à la passion, tandis qu'il en courtisait une autre. Je désire de tout mon cœur, pour le bien que je lui veux, que sa femme le rende bien malheureux : ainsi j'ai dit, ainsi je dirai, vous pouvez y compter, mes chères amies. Je n'ai aucune idée qu'un homme se conduise de cette manière. Et qu'il ne dise pas que non ; car je l'ai vu de mes propres yeux, et comme miss Maria l'aimait, et comme j'aurais parié ma tête qu'il l'aimait aussi et qu'il n'épouserait qu'elle. Ah ! si jamais je le rencontre, fût-ce à côté de sa femme, je lui reprocherai bien sa conduite, je vous en réponds. Mais consolez-vous, chère Maria, ce n'est pas le seul jeune homme dans le monde, et avec votre jolie mine vous ne manquerez pas d'admirateurs. Allons, courage, ma pauvre petite ! je ne veux pas vous troubler plus long-temps ; vous vous retenez de pleurer pour moi je parie ; il vaut mieux pleurer tout à-la-fois, et que cela soit fait. J'ai invité pour ce soir mesdames Parcy et les Sawnderson ; elles sont gaies comme vous savez, elles vous distrairont. Elle s'en alla doucement sur la pointe des pieds, comme si le bruit avait pu augmenter l'affliction de sa jeune amie.

Le reste de la matinée s'écoula assez tranquillement. Maria était sombre, parlait peu, soupirait beaucoup, mais fut plus calme, et à la grande surprise de sa sœur, elle voulut descendre pour le dîner. Elinor s'y opposait, mais elle le voulut ; elle le supporterait très-bien, dit-elle, et donnerait moins de peine que de la servir en haut. Elinor approuva ce motif, l'habilla en malade aussi bien qu'elle pût, et se tint prête pour la conduire à la salle à manger quand on les appellerait.

Elles descendirent ; Maria appuyée sur sa sœur, pâle, abattue et les yeux bien rouges, se mit à table et plus calme que sa sœur ne l'avait espéré. Si elle avait essayé de parler ou qu'elle eût entendu la moitié de tout ce que madame Jennings disait, son calme ne se serait pas aussi bien soutenu, mais pas un mot n'échappa de ses lèvres, et la concentration de ses pensées l'empêcha de faire attention à ce qui se passait autour d'elle. La bonne madame Jennings ne pensait pas que ses attentions poussées jusqu'au ridicule, la tourmentaient plutôt que de lui faire du bien : Elinor qui rendait justice à ses bonnes intentions, lui en témoignait sa reconnaissance et faisait son possible pour qu'elle laissât Maria tranquille, mais elle ne pouvait pas lui persuader que les peines de l'âme ne doivent pas être traitées comme une migraine ou des maux purement physiques. Madame Jennings voyait Maria malheureuse, et la traitait avec l'indulgente tendresse d'une mère

pour un enfant malade. Maria devait avoir la meilleure place vers le feu, le meilleur mets, le meilleur vin, le meilleur fauteuil ; elle cherchait tout ce qu'elle pouvait imaginer pour l'amuser, ou la tenter de manger en lui présentant une variété d'entremets, de dessert, de confitures de toute espèce. Si Elinor n'avait pas vu par la contenance de sa sœur que toute plaisanterie lui serait insupportable, elle n'aurait pu s'empêcher de rire avec elle des recettes de la bonne dame contre un chagrin d'amour. À la fin cependant elle fut si pressante et lui répéta si souvent que tout ce qu'elle lui présentait lui ferait sûrement du bien, que Maria ne pouvant ni l'accepter, ni s'en défendre, prit le parti de retourner dans sa chambre ; elle se leva avec une expression douloureuse, et fit signe à sa sœur de ne pas la suivre.

— Pauvre enfant ! s'écria madame Jennings aussitôt qu'elle fut loin, combien je suis peinée de la voir ainsi ! Voyez, elle s'est en allée sans finir ses cerises à l'eau-de-vie ; rien ne l'aurait mieux fortifiée ; mais plus rien ne lui fait plaisir. Si je pouvais découvrir quelque chose qu'elle aimât, j'irai le lui chercher au bout de la ville. N'est-ce pas odieux qu'un homme abandonne ainsi une si jolie personne ! Mais voilà ce que c'est ; quand il y a tant d'argent d'un côté et presque point de l'autre, la balance l'emporte.

— Cette dame donc, dit Elinor, cette miss Grey (n'est-ce pas ainsi que vous l'appelez), vous dites qu'elle est très-riche !

Cinquante mille pièces, ma chère ; on est toujours belle avec une telle dot. L'avez-vous vue à l'assemblée ? elle est élégante, bien faite, mais point jolie. J'ai connu son oncle dont elle a hérité ; toute cette famille est riche à millions, et cela tente un jeune homme qui aime la dépense, et les chiens, et les chevaux, et les caricles, et les équipages de toute espèce, et la bonne table. Je veux bien cela, mais il ne faut pas tourner la tête à une pauvre jeune fille qui n'a rien, lui faire espérer le mariage, et puis la planter là quand il en trouve une qui veut payer sa belle figure et toutes ses fantaisies.

— Savez-vous, madame, si miss Grey est aimable ?

— Je n'ai jamais entendu faire d'elle d'autre éloge que d'être riche et élégante ; elle a toujours les premières modes ; seulement madame Taylor m'a dit aujourd'hui que monsieur et madame Elison ne seraient pas fâchés du tout qu'elle se mariât, parce qu'ils n'allaient point ensemble.

— Et qui sont ces Elison ?

— Son tuteur, ma chère, chez qui elle vit ; mais dès qu'elle a pu choisir, elle a préfère le beau Willoughby. Le joli choix qu'elle a fait là ! elle le payera sur ma parole.

— Elle s’arrêta un moment. « Elle est allée dans sa chambre la pauvre petite je suppose ; il faut retourner auprès d’elle, ce serait cruel de la laisser seule, la pauvre enfant ! J’ai quelques amis ce soir, il faut qu’elle vienne ; on jouera à tout ce qu’elle voudra ; elle n’aime pas le wisk, c’est trop sérieux, je comprends cela ; nous ferons un vingt et un, un trente et quarante, une macédoine, enfin tout ce qui pourra l’amuser. Chère dame, dit Elinor, votre bonté est tout-à-fait inutile ; ma sœur n’est pas en état de quitter sa chambre ce soir. Je vais lui persuader de se mettre au lit de bonne heure ; un parfait repos est ce qui convient le mieux à ses nerfs.

— Oui, oui, je crois que c’est le mieux ; il faut qu’elle ordonne elle-même son souper, et qu’elle dorme. C’est donc cela qui la rendait si triste ces dernières semaines ? Je suppose qu’elle s’en doutait la pauvre enfant, quand elle ne voyait point venir son amoureux ; moi je n’y comprenais rien, et lorsqu’il ne vint pas au bal chez ma fille, j’aurais bien pu alors me douter de quelque chose. Mais ce sont des querelles d’amans, pensai-je en moi-même ; ils se raccommoderont et ne s’en aimeront que mieux. C’est donc cette lettre qu’elle a reçue ce matin qui a tout fini ? Pauvre petite ! Si j’avais pu deviner ce que c’était, je me serais bien gardée de la railler, mais qui pouvait penser une telle chose ? Ah ! combien sir Georges et Mary vont être étonnés quand ils l’apprendront ! Je suis fâchée de n’être pas allée chez eux en revenant pour le leur dire, mais j’irai demain sûrement.

— Il est inutile j’en suis sûre, chère dame, de vous recommander de prier vos filles et vos gendres de ne pas nommer M. Willoughby devant ma sœur, de ne pas faire la moindre allusion à ce qui s’est passé ; leur bon cœur et le vôtre suffiront pour prévenir ce qui serait vraiment une cruauté. Et à moi-même moins on m’en parlera plus on m’épargnera de peine, et certainement vous devez le comprendre, vous qui êtes la bonté même.

— Mon Dieu cela va sans dire, il serait terrible pour vous et pour votre pauvre sœur d’en entendre parler ; on la ferait tomber en faiblesse, j’en suis sûre ; je ne lui en dirai pas un mot. Vous avez bien vu à dîner que j’ai parlé de tout autre chose. J’en avertirai sir Georges et sa femme, et ils se tairont aussi ; à quoi sert-il de parler ?

— Souvent à faire beaucoup de mal, dit Elinor, à dire plus qu’on ne sait, plus qu’il n’y a. Le public juge sur l’événement, ignore les circonstances et parle de ce qu’il ne sait qu’imparfaitement. Dans ce cas par exemple, tous nos amis, je suppose, blâmeront beaucoup M. Willoughby ; et sans doute il a eu des torts, mais non pas celui dont on l’accusera sûrement. Je dois lui

rendre la justice que s'il a manqué aux procédés il n'a pas manqué à ses sermens, et qu'il n'avait nul engagement positif avec ma sœur. — Bon Dieu, ma chère, vous n'allez pas à présent le défendre ! Point d'engagement positif, dites-vous ! Après l'avoir menée au château d'Altenham, et lui avoir montré l'appartement qu'ils devaient habiter un jour.

Pour l'amour de sa sœur, Elinor ne voulut pas presser cette discussion. Maria pouvait y perdre, et Willoughby y gagnait très-peu. Après un court silence madame Jennings reprit la parole avec son hilarité ordinaire.

— Eh bien ! ma chère, il n'y a pas grand perte dans le fond, et le colonel Brandon n'en sera pas fâché. Voulez-vous parier qu'il épousera Maria vers le milieu de l'été. Mon Dieu, quelle joie va lui donner cette nouvelle ! j'espère qu'il viendra ce soir, j'aime à voir des gens heureux. C'est un bien meilleur parti pour votre sœur ; deux mille pièces de revenu valent mieux que six cents : c'est je crois tout ce que rapporte Haute-Combe, et madame Smith n'est pas encore morte. Delafort, la terre du colonel, est bien autre chose que Haute-Combe, et même que Barton. Il y vient les meilleurs fruits possibles ; il y a un canal délicieux, une grande route, une jolie église, qui n'est pas à un quart de mille, et le presbytère à côté, qui peut faire un bon voisinage. Je vous assure que c'est une charmante terre ; je me réjouis d'y aller voir Maria quand elle y sera établie, et cela ne peut manquer. Il y a bien l'obstacle de sa fille, de cet enfant de l'amour, miss Williams, comme on l'appelle ; mais il la mariera ; une bonne petite dot en fera l'affaire, et il n'en sera pas moins un excellent parti, si nous pouvons mettre Willoughby hors de la tête de votre sœur.

— J'espère bien que nous y parviendrons, madame, et même sans le colonel, dit Elinor ; alors elle se leva et alla joindre Maria, qu'elle trouva comme elle s'y attendait rêvant à ses chagrins, à côte d'un feu à demi-éteint, et sans autre lumière.

— Pourquoi revenir, Elinor ? vous feriez mieux de me laisser, ce fut tout ce qu'elle lui dit.

— Je vous laisserai, lui répondit-elle, si vous voulez vous coucher. Elle s'y refusa d'abord ; mais Elinor ne se rebuta pas, la pressa doucement, lui aida à se déshabiller, et moitié par persuasion, moitié par complaisance Maria y consentit. Sa sœur eut la consolation de voir sa pauvre tête fatiguée de pleurs sur son oreiller, et de la laisser sur le point de trouver un peu de repos et d'oubli de ses peines dans un doux sommeil. Elle alla rejoindre madame Jennings, et la rencontra tenant un gobelet à moitié plein. Ma

chère, lui dit-elle, je me suis rappelé que j’avais encore une bouteille de vieux vin de Constance, et je suis allée la chercher pour votre sœur. Mon pauvre mari en faisait un grand usage quand il avait une goutte remontée : il assurait que rien ne lui faisait plus de bien. Faites en prendre à votre sœur ; j’allais lui en porter. Chère dame, dit Elinor en souriant de l’efficacité d’un remède contre la goutte dans cette circonstance, vous êtes trop bonne, en vérité. Je viens de faire mettre Maria au lit, elle dort j’espère à ce moment, et rien ne peut lui faire plus de bien que le repos. Si vous voulez me le permettre, dit-elle en prenant le gobelet, c’est moi qui boirai cet excellent vin à la santé de la meilleure des femmes et des amies.

— Et à celle de la pauvre petite malade d’amour, dit la bonne dame. N’est-il pas bon ? Je vous le dis, il la guérira et fortifiera son cœur ; nous lui en donnerons demain, et tout ira à merveille.

Quelques momens après la société attendue arriva. Madame Jennings les reçut, et Elinor alla présider à la table à thé.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXI.

Table des matières

Ainsi que madame Jennings l'avait prévu, le colonel Brandon entra pendant qu'Elinor préparait le thé, et par sa manière de regarder autour de la chambre, elle comprit à l'instant qu'il s'attendait à n'y pas trouver Maria, qu'il le désirait et qu'il savait déjà ce qui occasionnait son absence. Madame Jennings n'eut pas la même idée, car dès qu'il fut entré, elle traversa la chambre, vint près de la table à thé où Elinor présidait, et lui dit à l'oreille : le colonel a l'air bien sérieux, ma chère, sûrement il ne sait rien de l'affaire. Dites-lui bien vite que Maria est libre ; vous verrez comme il changera de physionomie. Elinor sourit sans répondre. Quelques momens après le colonel s'approcha d'elle, et avec un regard qui lui confirma qu'elle n'avait rien à lui apprendre, il s'assit à côté d'elle et lui demanda des nouvelles de sa sœur.

— Maria n'est pas bien, dit-elle, elle a été indisposée tout le jour, et nous lui avons persuadé de se mettre au lit.

— Peut-être, dit-il en hésitant beaucoup, ce que j'ai entendu dire ce matin… peut-être est-ce plus vrai que je n'ai d'abord voulu le croire ?

— Qu'avez-vous entendu dire ?

— Qu'un gentilhomme que j'avais de fortes raisons de penser… de croire… d'être sûr même qu'il était engagé… avec votre sœur. Mais pourquoi me le demander ? vous le savez, j'en suis certain. Je l'ai vu en entrant à l'altération de vos traits, à l'absence de votre sœur ; épargnez-moi la peine de le dire.

— Eh bien donc ! dit Elinor, je suppose que vous entendez le mariage de M. Willoughby avec mademoiselle Grey ; il paraît que c'est aujourd'hui que ce bruit a éclaté, où l'avez vous appris ?

— Dans un magasin à Pall-Mall où j'avais affaire. Deux dames en parlaient ensemble si haut qu'il m'était impossible de ne pas les entendre. Le nom de James Willoughby fréquemment répété attira mon attention ; celui de mademoiselle Grey s'y joignit, et fut suivi d'une assertion positive de leur mariage, qui doit avoir lieu dans quelques semaines. Aussitôt que la cérémonie sera faite, a ajouté l'une d'elles, ils partiront pour Haute-Combe, la terre que M. James Willoughby possède en Sommerset-Shire… Ah ! miss

Elinor, mon étonnement à cette nouvelle… Mais il me serait impossible d'exprimer ce que j'ai senti. Cette dame, à ce que j'ai appris, se nomme Elison, son mari est tuteur de mademoiselle Grey ; ainsi elle doit-être bien informée, et l'on ne peut en douter.

— Nous n'en doutons nullement, dit Elinor ; mais vous a-t-on dit aussi qu'elle a cinquante mille livres ? Il me semble que ce mot explique tout.

— Peut-être, mais n'excuse rien, dit le colonel, et Willoughby… Il s'arrêta un moment, et sans achever sa phrase commencée, il ajouta en changeant de ton : Et votre sœur, comment est-elle ?

— Elle a beaucoup souffert, mais j'ai l'espoir que plus son chagrin a été violent, plus il sera court ; elle a été, et elle est encore dans une cruelle affliction. Jusqu'à hier elle n'avait eu je crois aucun doute sur ses sentimens et même actuellement elle voudrait encore pouvoir le justifier. Quant à moi je suis presque convaincue qu'il ne lui a jamais été réellement attaché. Mais combien il a été trompeur, artificieux, et même en dernier lieu il a montré une dureté de cœur qui m'a excessivement surprise. — L'habitude d'avoir, ou de feindre de l'amour pour toutes les jolies femmes qu'on rencontre doit produire cet effet, reprit le colonel, et Willoughby… Mais ne disiez-vous pas que votre sœur ne voit pas sa conduite sous le même jour que vous. — Vous connaissez l'extrême sensibilité de Maria, colonel ; il lui en coûte trop de condamner sévèrement quelqu'un qu'elle a autant aimé.

Il ne répondit rien. Le thé était fini, on arrangea les parties de jeu, et l'entretien fut interrompu. Madame Jennings tout en jouant regardait le colonel avec surprise. Elle s'était attendue que la nouvelle du mariage de son rival le transporterait de joie, et qu'elle aurait le plaisir de le voir aussi gai, aussi animé que s'il n'avait que vingt-ans, et il lui paraissait au contraire plus sérieux encore qu'à l'ordinaire. Il se dispensa de jouer et sortit bientôt. On ne comprend plus rien aux hommes, dit-elle le soir à Elinor, j'aurais juré aussi qu'il aimait Maria.

La nuit fut meilleure pour cette dernière qu'Elinor ne l'avait espéré ; son abattement lui procura un peu de sommeil ; mais en s'éveillant le lendemain elle retrouva le même poids sur son cœur. Elinor pour la soulager l'engagea à parler du triste sujet qui l'oppressait, et avant qu'on les appelât pour le déjeûner, elles avaient traité à fond ce sujet, avec la même conviction du côté d'Elinor, et avec ses tendres et raisonnables conseils, et du côté de Maria avec les mêmes sentimens impétueux et les mêmes variations. Quelquefois elle croyait Willoughby aussi malheureux et aussi

innocent qu’elle même ; dans d’autres momens elle repoussait toute consolation et toute excuse, et le voyait le plus coupable des hommes : quelquefois elle était absolument indifférente au jugement du public et voulait se montrer avec toute sa douleur ; l’instant d’après elle voulait se séquestrer pour toujours : tantôt abattue à ne pouvoir presque pas parler ni faire un mouvement, tantôt se relevant avec énergie. Dans un seul point elle ne changeait jamais, c’était d’éviter autant que possible la présence de madame Jennings, et quand elle ne le pouvait, de garder un opiniâtre silence. Il fut impossible à sa sœur de lui persuader que madame Jennings entrait dans ses peines avec une vraie compassion. Non, non, répondait elle, c’est impossible ; la sensibilité n’est pas dans sa nature. Vous le voyez, elle connaît et sent si peu mon chagrin, qu’elle croit pouvoir l’adoucir par des boissons ou par des mets plus recherchés. Elle me plaint comme elle plaindrait son chat, si on lui avait marché sur la patte, et rien de plus. Tout ce qu’elle aime c’est de causer, de raconter, et elle n’est pas fâchée dans le fond d’en avoir un nouveau sujet.

Quoiqu’il y eût bien là-dedans quelque vérité, Elinor connaissait trop bien l’excellent cœur de madame Jennings pour ne pas repousser ce qu’elle appelait une injustice ; mais elle ne put convaincre Maria, qui était presque toujours influencée dans ses jugemens par la grande importance qu’elle mettait à une sorte de délicatesse raffinée et de sensibilité romanesque, au bon goût, au bon ton, aux grâces. Maria de même que bien des personnes, avec un caractère bon, généreux, un esprit élevé, une sincérité parfaite, n’était ni juste ni raisonnable, et paraissait quelquefois exactement le contraire de ce qu’elle était réellement lorsqu’elle se laissait aller à ses impressions exagérées. Elle exigeait des autres les mêmes sentimens, les-mêmes opinions qu’elle avait, et jugeait de leurs motifs par l’effet immédiat de leurs actions sur son esprit. Sa mère à-peu-près dans le même genre, et fière de trouver dans une fille aussi jeune, cet esprit vif et pénétrant, ce sentiment du beau, cet enthousiasme qui la rendait si éloquente et qui animait si bien sa charmante physionomie, avait plutôt augmenté cette disposition qu’elle n’avait cherché à l’affaiblir ou à la régler. Lorsque Maria alla trop loin, sa mère riait et disait : mon Elinor est raisonnable pour deux et cela se calmera avec les années ; oubliant que les années ne changent point le caractère, et peuvent tout au plus le modifier : et madame Dashwood elle-même en était la preuve.

Une légère circonstance vint encore mettre madame Jennings plus bas dans l'estime de Maria, en lui causant une nouvelle source de peines, et cependant cette bonne femme n'était guidée que par l'impulsion de son excellent cœur et de sa bonne volonté.

Les deux sœurs étaient remontées dans leur chambre après déjeûner ; elles discutaient encore sur madame Jennings, lorsque celle-ci entra avec une lettre sortant à demi de ses mains, et la figure aussi gaie, aussi contente, aussi riante, que si elle rapportait à Maria tout son bonheur. Que me donnerez-vous, lui dit elle, en entrant, pour ce que je vous apporte ? Voilà le meilleur des remèdes, (en montrant un bout de la lettre.) Le cœur de Maria lui battait au point de lui ôter la force d'aller arracher des mains de madame Jennings cette précieuse lettre ; son imagination la lisait déjà en entier. Elle était de Willoughby, cela n'était pas douteux, pleine de tendresse, de repentir, expliquant tout ce qui s'était passé, satisfaisante, convaincante, et bientôt suivie de Willoughby lui-même, se précipitant dans la chambre, tombant à ses pieds, et confirmant par l'éloquence de son regard les assurances de sa lettre. D'après l'expression des yeux de madame Jennings et de ses signes à Elinor, elle crut que lui-même était le porteur de cette lettre et qu'il attendait en bas la permission d'entrer ; comment sans cela madame Jennings aurait-elle su ce que renfermait cette lettre. – Hélas ! ce tableau si rapide et si charmant fut bientôt effacé. La lettre est posée devant elle d'un air triomphant, et déjà Maria a reconnu sur l'adresse l'écriture de sa mère, qui, pour la première fois de sa vie, serra douloureusement son cœur. Son espérance avait été si complète et si vive, que l'instant qui la détruisit fut un des plus cruels qu'elle eût encore passés ! Il lui semblait n'avoir souffert que dans ce moment.

La cruauté de madame Jennings en la trompant ainsi, (car elle lui supposa une intention qu'elle n'avait jamais eue) lui parut au-dessus du reproche ; elle n'eut d'autre expression qu'un déluge de larmes, qui ne furent pas interprêtées de cette manière par celle qui les faisait couler. Elle crut au contraire que c'était un excès d'attendrissement causé par la vue d'une lettre de sa mère, et après avoir répété : Pauvre enfant, pauvre enfant ! Elle est si nerveuse que le plaisir même la fait pleurer ; elle sortit sans avoir le moindre sentiment de sa maladresse ; car c'était un manque de tact d'annoncer ainsi une lettre qui devait arriver tout naturellement. Toute autre qu'elle aurait prévu l'erreur de Maria et la lui aurait épargnée.

Passé le premier moment, Maria éprouva un sentiment de remords d'avoir aussi mal reçu une lettre de sa mère. Elle la reprit, la pressa contre ses lèvres, essuya ses yeux et la lettre même mouillée de ses larmes, et l'ouvrit avec un tendre respect ; hélas ! elle n'y trouva aucune consolation. Le nom de Willoughby remplissait chaque page ; madame Dashwood se confiant encore en son amour, en son honneur, ne croyant pas possible qu'on pût se lasser d'aimer sa Maria, mais réveillée par les craintes et les soupçons d'Elinor, cherchait à relever l'espérance de sa fille chérie, sollicitait seulement son entière confiance, lui témoignait une affection sincère pour Willoughby, qui ne pouvait, disait-elle, les avoir trompées, et une telle conviction de leur bonheur lorsqu'ils seraient unis, que le désespoir de Maria en lisant cette lettre devint une espèce d'agonie. Heureusement ses larmes avaient commencé avant de la lire ; elles continuèrent et furent un soulagement. Elle cessa enfin de pleurer, et témoigna alors la plus vive impatience de retourner auprès de sa mère ; elle seule entrerait dans ses sentimens, comprendrait sa douleur ; elle seule avait senti combien Willoughby méritait d'être aimé, elle seule lui pardonnerait de l'aimer encore malgré sa perfidie. Elle voulait partir ce matin même, et pria Elinor de sonner pour demander une voiture.

Ce départ si prompt, si soudain n'était pas du tout de l'avis d'Elinor ; outre l'émotion affreuse que ce retour inattendu donnerait à leur mère, qu'il fallait au moins en prévenir, et ses doutes sur le bien qu'il ferait à Maria, elle craignait avec raison qu'une absence si brusque dans un tel moment ne nuisît à sa réputation, et redoutait même les soupçons et les propos de madame Jennings, excitée par la colère où ce départ la mettrait sûrement : elle tâcha donc sans lui dire les motifs qui l'auraient encore plus exaspérée, de faire entendre raison à sa sœur. Elle lui dit qu'il fallait au moins avoir le consentement de leur mère ; que leur frère étant attendu tous les jours à Londres, trouverait fort mauvais qu'elles partissent au moment de son arrivée ; et la raison se fit enfin entendre à Maria.

Madame Jennings sortit ce matin là plus tôt que de coutume, et ne demanda point à Elinor de la suivre ; il lui tardait que les Middleton et les Palmer sussent tout ce qui se passait, et pussent aussi s'affliger sur Maria et s'indigner contre Willoughby. Dès qu'elle fut partie, Maria conjura sa sœur d'écrire à leur mère, de lui dire toute sa douleur, et de lui demander la permission de retourner auprès d'elle. Elinor s'assit pour cette pénible tâche ; Maria placée vis-à-vis d'elle, dans le salon de madame Jennings, appuyée

sur la même table où sa sœur écrivait, tantôt suivait le mouvement de sa plume, tantôt rêvait, sa main sur ses yeux, et s'affligeait aussi du chagrin que cette lettre causerait à sa bonne mère : il y avait une heure qu'elles étaient ainsi, quand un coup de marteau à la porte fit tressaillir Maria.

Qui peut venir, dit Elinor, de si bonne heure ? J'espérais que nous étions à l'abri d'une visite. Maria était déjà à côté de la fenêtre.

Qui serait-ce que le colonel Brandon, dit-elle avec humeur ? est-on jamais à l'abri de le voir entrer ? je ne veux pas le voir, et je m'échappe. Un homme qui ne sait que faire de son temps envahit toujours celui des autres ; elle sortit par la salle à manger pour éviter de le rencontrer.

Elinor qui voulait achever sa lettre, hésitait si elle le recevrait dans l'absence de madame Jennings, mais il ne se fit point annoncer ; il entra, et son regard mélancolique, le son de voix altéré avec lequel il demanda des nouvelles, de Maria, convainquit Elinor que c'était le seul but de sa visite ; elle pouvait à peine pardonner à sa sœur l'espèce d'aversion qu'elle témoignait à ce digne homme.

J'ai rencontré madame Jennings à Bonds-street, dit-il ensuite à Elinor ; elle m'a engagé à venir auprès de vous, et j'étais charmé, je vous l'avoue, mademoiselle, de cette occasion de vous parler sans témoins ; je le désirais d'autant plus, que je vous jure que mon seul motif, mon seul vœu, mon seul espoir est de donner peut-être quelques *consolations*. Mais, non ; ce n'est pas le mot, bien au contraire, et je ne sais de quelle expression me servir… de donner à votre sœur une conviction déchirante peut-être au premier moment, mais qui puisse contribuer à guérir son cœur. Mon attachement pour elle et mon estime pour vous, et pour votre excellente mère m'ont décidé à vous confier quelques circonstances… Mais je vous en conjure, bonne Elinor, ne voyez dans cette confiance que mon ardent désir de vous être utile et aucun intérêt personnel. Je sais bien que quelque chose qu'il arrive, je n'ai aucun espoir ; mais quoique j'aie passé bien des heures à me convaincre moi-même qu'il était de mon devoir de vous parler, j'ai besoin encore de votre aveu pour m'y décider.

Je vous entends, dit Elinor, vous avez quelque chose à me dire sur M. Willoughby qui dévoilera son caractère. Vous dites que c'est la plus forte preuve d'amitié que vous puissiez donner à ma sœur : ma reconnaissance vous est donc bien assurée. Si ce que vous avez à me confier tend à la guérir plutôt de sa malheureuse inclination, parlez, je vous en conjure, je suis prête à vous entendre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXII.

Table des matières

Vous me trouverez, dit le bon colonel à Elinor, un très-maussade narrateur ; je sais à peine par où commencer le récit que j'ai à vous faire. Quand je quittai Barton le dernier octobre… mais il faut que je prenne mon récit de plus loin, il faut que je vous parle de ma propre histoire. Je vous promets d'être bref, et vous pouvez vous fier à moi ; c'est un sujet sur lequel je crains de demeurer long-temps, (et ces mots furent accompagnés d'un profond soupir). Il s'arrêta un moment comme cherchant à rassembler ses idées ; ensuite il poursuivit.

— Vous avez probablement miss Dashwood, oublié une conversation que j'eus avec vous un soir à Barton-Park pendant qu'on dansait ; je vous parlais d'une dame que j'avais connue autrefois, qui ressemblait à beaucoup d'égards à votre sœur Maria.

— Je ne l'ai point oubliée, s'écria Elinor ; je pourrais, je crois, vous dire vos mêmes paroles ; mais qui pourrait rendre l'expression de sentiment avec lequel vous parliez de cette femme ?

— Je l'avoue, dit le colonel, c'était avec une bien vive émotion que je remarquai dans votre sœur une ressemblance frappante à plusieurs égards avec cette femme qui n'existe plus depuis long-temps. Ce n'est pas peut-être dans le détail des traits que ce rapport existe, quoi qu'il y en ait aussi ; la figure de Maria est plus belle, mais c'est la même expression de physionomie, le même regard, la même chaleur de cœur, la même vivacité d'imagination, le même caractère. Elisa était ma proche parente. Orpheline dès son enfance, elle fut mise sous la tutelle de mon père. Je n'avais qu'une année de plus qu'elle, et nous étions élevés ensemble. Elle était la compagne de mes jeux et mon intime amie ; je ne puis me rappeler le temps où je n'aimais pas Elisa, et mon affection croissant avec les années devint enfin un sentiment passionné. En me jugeant sur ma gravité actuelle, vous m'avez cru peut-être incapable d'un sentiment exalté ; il l'était au point que ni le temps ni sa mort n'ont pu l'éteindre, et qu'au moment où je vis votre sœur, qui me la rappelait si parfaitement, il se réveilla avec une nouvelle force. Elisa m'aimait aussi ; son attachement pour moi était aussi vif, aussi passionné que celui de votre sœur pour Willoughby ; jugez donc si je

l’excuse, si je le comprends. Vous, sage Elinor, vous qui savez placer vos sentimens, sous l’égide de la raison, vous ne devez pas comprendre le moment où l’on n’entend plus sa voix, où celle de l’amour est seule écoutée ; (ici des larmes remplirent les yeux d’Elinor) mais votre sensibilité vous rend indulgente pour les faiblesses du cœur, et j’en abuse peut-être. Un sourire d’Elinor et même ses larmes lui dirent de continuer.

La fortune d’Elisa était considérable ; nous n’y avions jamais pensé. Elle était destinée à mon frère aîné ; nous l’ignorions tous les deux. Il voyageait avec un gouverneur et connaissait à peine sa jeune cousine, qu’il avait jusqu’alors regardée comme un enfant. Lorsqu’il revint dans la maison paternelle il avait vingt-quatre ans, Elisa dix-sept, et moi dix-huit. Mon père alors nous dévoilant ses desseins, ordonna à sa nièce de se préparer à donner sa main à mon frère ; il aimait passionnément ce fils, qui pendant six ans avait été son fils unique, et ne pouvant lui laisser assez de fortune à son gré, il voulait lui assurer celle de sa pupille. Voila je crois la seule excuse que je puisse alléguer pour celui qui était à la fois l’oncle et le tuteur de cette jeune victime. Prosternée à ses pieds, Elisa en avouant notre amour implora en vain sa pitié ; en vain offrîmes-nous d’un commun accord de céder à mon frère cette fortune qui nous rendait si malheureux. Mon père traita et notre attachement et cette proposition de folies enfantines, qu’il ne lui était pas même permis d’écouter, et persista durement dans ses projets, en disant qu’il saurait bien se faire obéir d’elle ainsi que de mon frère, qui sans aimer du tout sa cousine, consentait cependant à l’épouser. Au désespoir, et décidés à tout plutôt qu’à renoncer l’un à l’autre, nous formâmes un projet d’évasion. Le jour était fixé ; nous devions fuir en Écosse : nous fûmes trahis par la femme-de-chambre de ma cousine. Mon père en fureur me bannit de sa maison ; il m’envoya chez un parent dont les terres étaient très éloignées, avec l’injonction de me surveiller, ce dont il s’acquitta avec dureté. Elisa renfermée dans sa chambre, privée de toute société, de tout plaisir, fut traitée plus rigoureusement encore. Elle me promit en nous séparant que rien au monde ne pourrait ébranler sa constance, et avant que l’année fût écoulée, on m’apprit en me rendant ma liberté que j’avais trop compté sur le courage d’une fille de dix-sept ans, que celui d’Elisa avait cédé à l’ennui de sa situation, (peut-être aux mauvais traitemens,) et que celle qui devait être ma femme, ma compagne, était actuellement ma belle-sœur.

Ce coup qui nous séparait à jamais fut terrible ! Cependant j'étais bien jeune, et si j'avais pu croire qu'elle fût heureuse avec mon frère, peut-être aurais-je fini par prendre mon parti. Mais pouvait-elle l'être avec un homme qui sans l'aimer, et seulement pour sa fortune, consentait à l'épouser malgré elle, lui connaissant un autre attachement, et condamnant son frère au désespoir et à l'exil ; car mon père sans même me revoir, me plaça dans un régiment qui passait aux Grandes-Indes, ce qui me fit plaisir. Je n'aurais pas pu revoir Elisa dans notre nouvelle situation, et je n'aurais pas voulu l'exposer aux soupçons de son mari ni renouveler par ma présence le souvenir d'un sentiment que je désirais alors qu'elle pût oublier.

Je vous ai dit qu'elle ressemblait à votre sœur ; vous savez donc déjà qu'elle était belle, séduisante, que son cœur et son imagination étaient toujours en mouvement. En un seul point elle différait de Maria ; elle n'avait pas comme votre sœur la sauve-garde d'un système arrêté, celui de n'aimer qu'une fois en sa vie (ici il soupira profondément). Elinor qui ne croyait pas aux systèmes arrêtés d'une fille de dix-huit ans ne put s'empêcher de sourire à demi. Le colonel continua, mais avec une peine visible. Combien ce qu'il me reste à vous apprendre me coûte à prononcer, dit-il avec un accent etouffé ; il ne faut pas moins que le motif qui me conduit ici pour m'y décider.

Elinor l'encouragea par un regard plein d'amitié.

Mon père mourut peu de mois après ce mariage. Elisa si jeune encore, sans expérience, livrée à elle-même avec une vivacité de caractère qui aurait demandé d'être guidée, se trouvait unie à un mari qui n'avait pour elle ni attachement ni aucune de ces attentions qui gagnent par degré un cœur aimant ; il la traitait même avec dureté. Oh ! qui pourrait ne pas la plaindre ; si elle avait eu seulement un ami pour l'avertir des dangers de sa situation ! mais la malheureuse Elisa ne trouva qu'un séducteur qui la conduisit à sa perte… Si j'étais resté en Angleterre peut-être… mais je croyais assurer son bonheur par mon absence bien plus que par ma présence, et dans le seul motif de rendre la paix à son cœur, je la prolongeai plus que je n'aurais dû. Ce que j'avais ressenti en apprenant son mariage n'était rien auprès de ce que j'éprouvai lorsque deux ans après j'appris son divorce, demandé par un époux justement outragé. C'est là ce qui m'a jeté dans cette tristesse que je n'ai pu vaincre… même actuellement le souvenir de ce que j'ai souffert…

Il ne put continuer, et se levant il se promena vivement dans le salon pendant quelques minutes. Elinor affectée par ce récit, et plus encore par l'émotion qu'il lui avait causée, ne pouvait lui parler ; après quelques instans elle fut à lui, et le conjura de cesser une narration qui lui faisait autant de peine. Non, lui dit-il, après avoir baisé sa main avec un tendre respect, il faut que vous sachiez tout ; je n'ai pas touché encore ce qui peut vous intéresser ; daignez m'écouter quelques instans de plus : ils se rassirent à côté l'un de l'autre, et il reprit ainsi.

Je fus encore trois années depuis ce malheureux événement sans retourner en Angleterre. Mon premier soin quand j'arrivai fut de la chercher, mais mes recherches furent vaines. Je ne pus arriver qu'à son premier séducteur, qu'elle avait abandonné, et tout donnait lieu de penser que dès lors elle s'était toujours plus enfoncée dans le mal. Mon frère en se séparant d'elle pour raison d'inconduite, n'avait pas été obligé de lui rendre toute sa fortune, et ce qu'il lui donnait annuellement ne pouvait lui suffire. J'appris de lui qu'une autre personne s'était présentée pour toucher cette rente ; il imaginait donc, et avec un calme dont je fus révolté, que ses *extravagances* l'avaient obligée de disposer dans un moment de pressant besoin de la seule chose qui lui restât pour vivre. Je ne pus supporter cette idée ; ma cousine, l'amie de mon enfance, l'amante de ma jeunesse, ma sœur, mon Elisa réduite à la misère, me poursuivait sans relâche. Je recommençai de nouveau mes recherches dans tous les lieux où le malheur et le désespoir pouvait l'avoir conduite, sûr qu'elle n'était pas morte, puisque son annuité se payait encore. L'individu qui la touchait ne put me donner que des renseignemens obscurs. Enfin après six mois de courses inutiles, je la trouvai par hasard. J'appris qu'un ancien domestique de mon père avait eu du malheur et venait d'être enfermé pour dettes ; j'allai le délivrer, et dans la même maison d'arrêt, et pour la même cause, était aussi mon infortunée sœur, si changée, si flétrie par des peines de toute espèce, qu'à peine pus-je la reconnaître. Ce fut elle qui me reconnut à l'instant, et qui me nommant avec un cri déchirant et en se cachant le visage entre les mains, m'apprit que j'avais devant moi l'objet de tant de recherches : cette figure si maigre, si triste, où l'on voyait à peine quelque trace de beauté, c'était mon Elisa, c'était celle que j'avais adorée, et quittée dans la fleur de la jeunesse, de la santé, d'une surabondance de vie et de sentimens. Ce que je souffris en la retrouvant ainsi !… Mais non, je n'ai pas le droit d'exciter votre sensibilité pour une étrangère, quand vous avez assez de vos peines ;

je me suis même trop étendu sur un sujet si douloureux. Suivant les apparences, Elisa était au dernier degré de la consomption, et son malheur et le mien étaient au point, que ce fut une consolation. La vie ne pouvait plus avoir d'autre prix pour elle, que celui de lui donner le temps de se préparer à la mort, et ce temps lui fut accordé. Ce jour même elle fut placée dans un bel appartement, entourée de tous les soins nécessaires : je la visitai chaque jour pendant le reste de sa courte vie, et je reçus son dernier soupir.

Il s'arrêta encore. Elinor lui témoigna avec l'expression la plus sincère, la part qu'elle prenait au triste sort de son amie.

Votre sœur, j'espère, dit-il, ne peut-être offensée par la ressemblance qui m'a frappé entre elle et ma pauvre infortunée parente. Leur destin ne peut jamais avoir le moindre rapport, et si les dispositions naturelles de mon Elisa avaient été soutenues par une sœur comme Elinor, ou par un heureux mariage, elle aurait été sûrement tout ce que Maria sera un jour, quand cet orage de son cœur aura dissipé les illusions, trop romanesques peut-être, mais bien séduisantes, auxquelles son imagination s'est livrée. Mais à quoi mène cette déplorable histoire ? Allez vous penser. Peut-être à avancer le moment où votre sœur bannira de sa pensée celui qui ne la méritait pas ; pardonnez donc, si dans ce but j'ai risqué de vous faire partager la pénible émotion que ce récit m'a donné. Depuis quinze ans que j'ai fermé les yeux d'Elisa, c'est la première fois que ce nom toujours présent à ma pensée est sorti de ma bouche ; je n'ai pas même voulu que sa fille le portât.

— Sa fille ! interrompit Elinor, serait-ce ?…

— Madame Jennings vous a peut-être parlé de miss Williams ? J'ai vu par quelques mots qu'elle connaissait son existence et le tendre intérêt que je prends à cette jeune personne, qui ne sera pas hélas ! plus heureuse que celle qui lui fit le triste présent de la vie sous de si fâcheux auspices. Cette enfant fruit de sa coupable liaison, âgée de trois ans, était avec elle ; elle la chérissait et ne l'avait point quittée, ce qui m'a prouvé qu'elle était vraie lorsqu'elle m'a juré qu'elle n'avait pas d'autre faute à se reprocher, et que le repentir seul lui avait fait quitter le père de cet enfant. Elle me le dit encore en expirant et en me recommandant sa fille, que je promis de regarder comme si elle était la mienne. Je sentis tout le prix de sa confiance, et je lui aurais bien volontiers servi de père dans le sens le plus strict, en veillant moi-même sur son éducation, si ma situation me l'avait permis, mais je n'avais, ni famille, ni demeure qui m'appartinssent ; ainsi je fus forcé de placer ma petite pupille dans une pension, sous le nom de Caroline

Williams ; ce dernier est mon nom de baptême que je me plus, à lui donner. Je la vis aussi souvent qu'il me fut possible, et depuis la mort de mon frère, arrivée il y a cinq ans, qui me laissa la propriété de tous les biens de la famille, elle m'a souvent visite à Delafort. Je la présentais comme une parente dont j'avais été nommé le tuteur, mais je me doute qu'on a soupçonné dans le monde qu'elle me tenait de plus près. Résolu de la traiter comme ma fille, je n'ai pas démenti ce bruit, puisqu'également sa naissance n'était ni légitime ni avouée. Il y a trois ans que la trouvant grande et formée pour son âge, (elle avait alors quatorze ans), je l'ôtai de la pension où elle était depuis la mort de sa mère, pour la placer sous les soins d'une femme très-respectable qui réside en Dorsetshire, et s'est chargée de surveiller l'éducation de cinq ou six jeunes personnes. Pendant deux ans je fus parfaitement content de ma fille adoptive. Aussi jolie que sa mère, elle paraissait plus posée, plus calme : sa maîtresse qui l'aimait beaucoup avait en elle tant de confiance, qu'elle me sollicita de lui permettre de passer quelques semaines à Bath, avec les parens de l'une de ses jeunes amies qui désiraient sa société pour leur fille. Je connaissais cette famille sous un jour avantageux. La santé de Caroline avait toujours été délicate ; je pensais que cette course et les bains la fortifieraient, et j'eus l'imprudence d'y consentir : c'est là sans doute où elle fit la connaissance qui lui a été si fatale ! J'ai su depuis que le père de son amie ayant été retenu par la goutte à la maison, était soigné par sa femme, et que les deux jeunes amies allaient seules dans les promenades ou à leurs emplettes du matin. Quoique l'amie de Caroline n'ait jamais voulu convenir de rien, j'ai lieu de croire qu'elle était confidente de son inclination et la favorisait. De retour à leur pension, Caroline ne fut plus la même ; rêveuse, inégale, inattentive, elle s'échappait souvent pour se promener seule dans les environs : la maîtresse la menaça de m'avertir. Enfin au mois de février, il y a à présent une année, elle sortit un jour comme à l'ordinaire, et ne revint pas. Après un jour ou deux passés en recherches inutiles, je fus averti de sa disparition. J'accourus, et tout ce que je pus apprendre c'est qu'elle s'en était allée. Pendant huit mois je fus livré à des conjectures dont l'une détruisait l'autre et me replongeait dans une incertitude cruelle ! Tout ce que je pus découvrir, c'est qu'un jeune homme d'une figure, d'une beauté remarquable, avait souvent été vu dans les environs, se promenant avec elle ; mais je ne pus avoir aucune lumière sur son nom.

Oh ciel ! s’écria Elinor, serait-ce ?… Est-il possible que ce soit Willoughby ! Sans lui répondre le colonel continua.

Toutes les recherches pour découvrir quelques traces de sa demeure ayant été inutiles, je tombai dans un sombre abattement, dont mon ami sir Georges Middleton eut la bonté de s’inquiéter ; il m’invita de passer quelque temps à Barton-Park pour me distraire. Je ne lui avais point confié la cause de mon chagrin, espérant d’un jour à l’autre retrouver ma brebis égarée, et sauver au moins sa réputation. J’avais besoin de fuir les lieux où je l’avais vue, où je ne la voyais plus, et j’acceptai la proposition de mon ami. C’est alors que je fis la connaissance des intéressantes parentes de sir Georges ; c’est là que je vis avec un trouble que je ne pus cacher l’image vivante de ma pauvre Elisa, image qui me fit une impression d’autant plus vive, d’autant plus douloureuse, qu’elle me retraça en même-temps et la perte de la mère et celle du dépôt qu’elle avait confié à mes soins. Vous fûtes souvent témoin de ma mélancolie ; elle vous intéressa et rebuta peut-être la vive et brillante Maria. Bientôt un autre objet vint l’occuper en entier, et m’enlever même la faible espérance de pouvoir jamais lui plaire. Je combattais entre la nécessité de partir et le désir de rester, lorsque je reçus inopinément une lettre de Caroline elle-même, dans les premiers jours d’octobre ; elle me fut renvoyée de ma terre de Delafort où elle était adressée. Je la reçus le matin du jour où nous devions tous aller à Withwell ; vous vîtes l’émotion qu’elle me donna et qui fut d’autant plus vive que l’écriture, les expressions de ma pauvre repentante pupille me firent présumer qu’elle était très-malade et qu’elle avait un pressant besoin de mon secours. Elle me disait où je la trouverais ; c’était dans un hameau tellement retiré, que je ne fus pas surpris qu’elle eût échappé à toutes mes recherches : je n’avais donc pas un instant à perdre, et je résolus de partir tout de suite pour aller la chercher. Je parus fort étrange, fort entêté ; vous seule ne fîtes aucun effort pour me retenir, et pardonnez si j’ose croire que vous étiez celle qui me regrettait le plus. Je partis très-inquiet de l’état où je trouverais ma fille adoptive, et le cœur serré du regard courroucé de Maria, qui ne me pardonnait pas de faire manquer cette partie. Oh ! combien j’étais alors loin de me douter que cet heureux Willoughby, dont les regards me reprochaient l’impolitesse de mon départ, fut celui qui en était la cause, et lui-même s’il avait su que j’allais au secours de celle qu’il avait perdue, abandonnée ! mais en aurait-il été moins gai, moins satisfait ? Un sourire de Maria ne lui faisait-il pas oublier les larmes de ma pauvre Caroline. Non,

non, l’homme capable de laisser la jeune fille dont il a séduit l’innocence, de la laisser dans la misère et dans l’abandon, sans asile, sans amis, sans secours, ignorant sa retraite, et qui pendant que sa victime meurt de sa douleur, médite peut-être la perte d’une autre, non un tel être n’est pas susceptible de remords ! Il avait quitté Caroline en lui promettant de revenir bientôt ; il n’était pas revenu, il ne lui avait pas écrit, il ne pensait plus à elle.

Un mouvement involontaire avait fait baisser les yeux à Elinor, comme si elle avait eu honte pour sa sœur d’avoir été même sans le savoir complice d’une telle perfidie ; elle les releva pleins d’indignation : c’est au-dessus, dit-elle, de tout ce que je pouvais imaginer ! Mais mon cher colonel, pourquoi… Elle s’arrêta tremblant elle-même du reproche qu’elle se croyait en droit de lui faire.

Je vous entends, dit-il, pourquoi ne vous ai-je pas avertie plutôt ? Non, je ne puis vous exprimer ce que j’ai souffert depuis mon retour ! Combattant chaque jour, chaque instant avec moi-même, pour vous cacher ou vous découvrir cette histoire. Lorsque je vis que Willoughby ne retournait point à Barton, j’espérai que quelque incident vous avait dévoilé son caractère, ou que sa légèreté l’avait entraîné loin de Maria, et qu’il n’était plus dangereux pour elle ; mais quand je vis, quand j’appris de vous-même qu’elle l’aimait plus tendrement, plus passionnément que jamais ; quand le bruit de leur mariage se répandit généralement ; quand je sus qu’ils étaient en correspondance, alors qu’aurais-je pu dire ? Mon intérêt personnel dans toute cette affaire était si grand, si… compliqué, qu’il m’était peut-être interdit de m’en mêler, lorsque tout était conclu. Je n’aurais peut-être persuadé personne, et Maria blessée, désespérée, et par moi ! m’offrait un tableau affreux à soutenir. Willoughby sans doute avait été rendu à la vertu par l’empire irrésistible d’une famille telle que la vôtre, et des charmes de Maria ; il avait continué à l’adorer, et j’osais espérer que revenu de ses erreurs de jeunesse, il la rendrait heureuse. Jamais je n’avais eu l’espoir que ma pauvre Caroline pût devenir sa compagne, vu la tache de sa naissance, celle même de sa séduction. Sans doute il fut bien coupable avec elle ; mais dans ce siècle, si l’on comptait trop sévèrement les torts de cette espèce, quel jeune homme serait digne d’obtenir la main d’une femme honnête ? et celle qui allait appartenir a Willoughby réunissait tant de perfections, qu’elle devait sans doute fixer son inconstance. Voilà, chère Elinor, les motifs de mon silence ; j’allais jusqu’à me persuader que dans

ma situation, c'était un devoir de me taire ; cependant un sentiment intérieur m'a souvent engagé à m'ouvrir entièrement à vous, et si je vous avais trouvée seule la semaine passée, quelques rapports sur Willoughby, sur la cour qu'il faisait publiquement à miss Grey et la tristesse de Maria, m'auraient enfin décidé à vous parler. Je vins ici déterminé à vous faire connaître la vérité, je commençai une explication ; vous m'interrompîtes en m'assurant que vous ne croyiez point que le mariage de votre sœur eût lieu ; alors je me retins. Pourquoi nuire sans nécessité à un homme qui me regarde déjà comme son ennemi, que j'ai déjà puni de sa perfidie ? Mais actuellement qu'il en agit aussi indignement avec Maria, je n'ai plus de ménagement à garder, et je dois faire connaître à votre sœur le danger qu'elle a couru en s'attachant à un homme sans principes, sans mœurs, sans délicatesse, qui lui destinait sans doute le même sort qu'à ma pauvre Caroline, s'il avait pu triompher aussi facilement. Ah ! quelque soit son chagrin actuel, il doit se changer en reconnaissance pour l'Être-Suprême qui a veillé sur elle, et l'a garantie des pièges dont elle était environnée. Qu'elle compare son sort avec celui de ma pauvre enfant trompée aussi dans le premier choix de son cœur, et n'ayant plus la consolation de sa propre innocence ; qu'elle se représente cette jeune fille avec une passion dans le cœur aussi forte, aussi vive que la sienne, et peut-être augmentée par ses sacrifices, tourmentée de l'abandon de celui qu'elle aime, et pour qui elle a renoncé à sa propre estime, et des reproches cruels de sa conscience, qui ne cesseront jamais. Il est impossible que Maria ne trouve pas alors ses souffrances bien légères ; elles ne procèdent pas d'elle-même, elle a conservé dans son entier sa propre estime et celle de tous ses amis. Une tendre compassion de son malheur, le respect pour la dignité avec laquelle elle le supportera sans doute, ne peuvent qu'augmenter leur amitié ; et peut-être que celui qu'elle regrette, parce qu'elle le voit encore sous le bandeau des illusions de l'amour, cessera de l'intéresser quand il lui sera mieux connu. Usez, chère Elinor, de votre prudence, de votre discernement pour lui communiquer ce que je viens de vous dire. Vous pouvez bien mieux que moi juger de son effet et de ce que vous devez lui apprendre ou lui cacher ; mais si je n'avais pas cru de bonne foi et dans ma conscience que cette histoire pût vous être utile pour adoucir ses regrets, je ne me serais jamais permis de vous troubler par le détail de mes propres afflictions et par un récit d'où l'on peut présumer que je cherchais à me relever aux dépens des autres.

Elinor le remercia avec l'expression de la plus tendre reconnaissance, et lui dit qu'elle pensait comme lui que cette communication serait avantageuse à sa sœur. J'ai été plus peinée, dit-elle, de la voir essayer de le justifier que de tout le reste. Elle ne peut supporter qu'on l'accuse ni qu'on le soupçonne ; mais ici il y a plus que des soupçons, c'est une certitude de son indignité qui doit faire effet sur un caractère tel que celui de Maria. Quoique d'abord elle en souffrira beaucoup, je suis presque sûre de l'efficacité de ce remède… Après un court silence elle ajouta : Avez-vous revu M. Willoughby depuis que vous l'avez quitté à Barton ?

— Oui, répondit gravement le colonel, je l'ai vu une fois… notre rencontre était inévitable.

— Elinor frappée de son accent le regarda avec étonnement, en lui disant, expliquez-vous ! comment ? où l'avez-vous rencontré ?

— Il n'y avait qu'une seule manière… Caroline m'avoua enfin, quoiqu'avec beaucoup de peine le nom de son séducteur ; je ne pouvais pas laisser passer son indigne action sans lui dire mon opinion sur sa conduite avec la jeune fille confiée à mes soins. Je lui écrivis à Altenham dans des termes qui l'obligèrent à se rendre directement à Londres, où je lui donnais rendez-vous. Il y fut exact, car l'homme qui manque aux lois de l'honneur avec un sexe faible et sans défense, n'a garde d'y manquer avec son propre sexe. Nous nous rencontrâmes donc, lui pour défendre et moi pour punir sa conduite. Il fut blessé au bras ; je n'en voulais pas à sa vie, et lors même que le désir de la conserver l'aurait engagé à m'offrir de réparer ses torts en épousant Caroline, je n'y aurais pas consenti. L'exemple de sa mère m'a trop fait sentir les dangers d'une union qui n'est pas fondée sur un attachement et une estime réciproques. J'aime mieux consoler mon enfant d'une faiblesse excusable, peut-être, dans un âge aussi tendre, que de l'exposer à devenir bien plus coupable, en l'unissant à un homme dont les principes sont aussi relâchés. Désolé de n'avoir pas su prévenir le malheur de la fille de mon Elisa, d'avoir si mal répondu à sa confiance, je consacre le reste de ma vie à adoucir ses peines, à la réconcilier avec elle-même, à la consoler d'une faute qu'elle peut encore réparer à force de vertus, et en remplissant tous les devoirs qui lui sont imposés.

— Est-elle à Londres ?

— Non, sa santé avait besoin d'un air plus pur. Je la trouvai près de devenir mère. Son fils qui sera le mien, l'occupe uniquement. Je l'ai placée à la campagne chez des gens dont je suis sûr, comme une jeune veuve ; et si

l’on peut croire à l’efficacité d’un profond et sincère repentir, le ciel lui a pardonné une faute aussi chèrement payée.

Se rappelant tout-à-coup que Maria avait peut-être besoin de sa sœur, que madame Jennings allait rentrer, il termina sa visite, recevant encore tous les remercîmens d’Elinor, et la laissant pleine d’estime pour lui, de compassion pour sa fille adoptive et d’indignation contre Willoughby.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXIII.

Table des matières

Elinor trouva bientôt l'occasion de répéter cette conversation à sa sœur ; mais l'effet fut très-différent de ce qu'elle avait imaginé. Maria n'eut pas l'air d'avoir un seul doute ; elle écouta le récit avec la plus ferme et la plus soumise attention, sans faire aucune remarque, aucune objection, sans interrompre cette narration par la moindre exclamation douloureuse. Elle n'essaya point de justifier Willoughby ; elle versait des larmes, et semblait convenir par son silence qu'elle sentait que c'était impossible. Toute sa conduite prouva à Elinor que la conviction de cette perfidie avait frappé son esprit, mais sans guérir son cœur. Elle vit aussi avec satisfaction, mais avec une grande surprise, qu'elle ne cherchait plus à éviter le colonel Brandon. Quand il entrait dans le salon elle ne sortait plus ; elle ne lui parlait pas la première, mais elle lui répondait avec beaucoup de politesse et même avec une sorte de respect, et ne se permettait plus un seul mot contre lui. Ce pauvre colonel, disait-elle à Elinor, comme je l'ai mal jugé ! Il a aimé passionnément, et il a été trahi ; ah ! combien je le plains. En tout elle était plus calme, plus résignée en apparence ; mais elle n'en paraissait pas moins malheureuse. Son esprit avait pris une assiette plus tranquille, mais aussi plus mélancolique ; et toujours elle était plongée dans un profond abattement. Elle sentit plus pesamment la perte des vertus et du caractère qu'elle avait supposés à Willoughby, qu'elle n'avait senti celle de son cœur. La séduction de mademoiselle Williams ; l'abandon qui en avait été la suite ; la misère de cette pauvre jeune fille, qui contrastait si fort avec la gaîté brillante de son séducteur ; un doute sur les desseins qu'il pouvait avoir eus sur elle-même, lorsqu'il feignait si bien un amour qu'il n'avait peut-être pas : tout cela réuni l'oppressait au point de ne pouvoir plus même en parler avec Elinor ; et nourrissant en silence le chagrin qui la dévorait, elle causait plus de peine à sa sœur que si elle le lui avait confié du matin au soir.

Elles recevaient de leur mère de fréquentes lettres qui n'étaient qu'une répétition de tout ce que Maria avait dit et senti. Sa douleur égalait presque celle de cette dernière, et son indignation surpassait celle d'Elinor. Des pages entières arrivaient tous les jours, pour dire et redire toutes ses pensées, tous ses sentimens, pour exprimer sa sollicitude sur sa chère

Maria, pour la supplier d'avoir un courage dont elle ne lui donnait pas l'exemple, et pour la recommander à Elinor. Malgré son désir de les revoir toutes les deux, elle insistait positivement pour qu'elles ne revinssent pas encore à Barton ; ce lieu plus que tout autre retracerait à sa pauvre Maria son bonheur passé, et nourrirait son amour et son affliction : à chaque place, disait-elle, elle verrait en imagination Willoughby comme elle l'avait vu, tendre, empressé, uniquement occupé d'elle et des moyens de lui plaire… et l'imprudente mère ne songeait pas qu'en présentant elle-même ce tableau à Maria, elle lui faisait tout le mal qu'elle voulait éviter. Elinor vit avec chagrin que chaque lettre de la Chaumière redoublait la tristesse de sa sœur ; elle en vint à croire qu'en effet madame Dashwood faisait mieux de ne pas la rappeler auprès d'elle, et qu'elles ne feraient que s'exciter ensemble aux regrets et à la douleur. Madame Dashwood les engageait à profiter de l'invitation et de la générosité de madame Jennings, et à rester au moins pendant les six semaines qu'elle avait fixées pour leur séjour à Londres : une variété d'objets, d'occupations, de société, pourraient peut-être, disait-elle, distraire sa chère Maria de ses tristes pensées et lui procurer quelqu'autre objet d'intérêt. La rencontre fortuite de Willoughby ne l'inquiétait point ; elle n'était pas à craindre ; tous leurs amis, toutes leurs connaissances partageaient sans doute son indignation et n'auraient garde de l'inviter. Maria avait même moins de chance de le rencontrer qu'à Barton ; il pouvait être obligé d'un jour à l'autre de faire une visite à madame Smith à Altenham, à l'occasion de son mariage, et même d'y amener sa femme, ce qui serait absolument insupportable, et ne manquerait pas d'arriver. Un autre motif se joignait encore à ceux-là pour engager ses filles à rester à Londres. Une lettre de M. John Dashwood lui avait annoncé que dans le milieu de février ils y seraient établis en famille. Elle désirait beaucoup que ses filles fussent à même de voir leur frère ; sans le dire elle pensait aussi que son Elinor gagnerait sûrement le cœur de madame Ferrars, et qu'elle verrait au moins une de ses filles heureuse et bien établie. Maria avait promis de se laisser guider par l'opinion de sa mère ; elle s'y soumit donc sans opposition, quoique la sienne fût absolument contraire. Maman se trompe sur tous les points, pensait-elle ; en me faisant rester à Londres, elle me prive des consolations que je trouverais dans sa tendre sympathie pour l'excès de mon malheur, et je ne serais pas forcée de voir une société dont le manque total de goût et de sentimens me repousse et me blesse, et avec laquelle je ne puis espérer un seul instant de repos. La seule chose qui

lui fît prendre son parti sur cette décision, fut l'avantage d'Elinor, qui pourrait voir Edward journellement chez sa sœur. Elinor de son côté, pensant qu'avec des relations de famille aussi intimes, elle ne pourrait pas toujours éviter Edward, fortifiait son âme pour s'accoutumer à le voir, non plus comme son futur époux, mais comme celui de Lucy Stéeles, et croyait ainsi que sa mère, que dans les dispositions mélancoliques de Maria, un peu des distractions de la ville lui valait mieux qu'une solitude, remplie de si dangereux souvenirs.

Ses soins pour que sa sœur n'entendît jamais le nom de Willoughby prononcé devant elle, ne furent pas sans succès. Ni madame Jennings, ni aucun de ses enfans, sans en excepter la babillarde petite dame Palmer, ne parlaient jamais de lui devant elle ; mais ils s'en dédommageaient amplement lorsqu'elle n'était pas avec eux, ce qui arrivait souvent ; et la pauvre Elinor était obligée de supporter seule leur curiosité, leur indignation, et, ce qui était pire encore, leur pitié pour sa sœur. Sir Georges pouvait à peine croire que cela fût possible ; un homme dont il avait toujours eu bonne opinion, un si bon garçon, le meilleur écuyer et le plus habile chasseur de l'Angleterre ! et quel danseur infatigable ! c'était une chose incroyable ; il le donnait à tous les diables du plus profond de son cœur ; il ne lui dirait plus une seule parole pour tous les biens du monde, à ce scélérat, à ce trompeur ! pas même, disait-il, s'il m'offrait une de ses charmantes petites chiennes ; non, non, tout est fini avec lui.

Madame Palmer exprimait aussi sa colère à sa manière, sans savoir ce qu'elle disait ; elle était décidée aussi à rompre avec lui, et remerciait le ciel de ne pas le connaître. Elle le haïssait au point de ne pouvoir parler de lui, et contait à tout le monde ce qu'elle en savait : ce fut par elle qu'Elinor apprit toutes les particularités du mariage, chez quel sellier les voitures se faisaient, et quel peintre peignait les miniatures de l'époux et de l'épouse, et dans quel magasin on pouvait voir les parures étalées, etc. etc. Lady Middleton dit le premier jour : en vérité un homme de la bonne société ne devait pas se conduire ainsi. N'avoir pas l'air de connaître une personne chez qui il a été reçu si poliment, une parente de sir Georges, c'est très-mal. Ensuite elle n'en parla plus du tout ; mais ayant appris que madame Willoughby était une élégante qui donnait le ton et se mettait à merveille, elle pensa qu'elle embellirait ses assemblées, et se promit de lui envoyer des cartes de visites et de l'inviter au premier *rout* qu'elle donnerait. En attendant sa polie indifférence plaisait mieux à Elinor que le bruyant et

humiliant intérêt des autres personnes de leur société, que celui même de madame Jennings, qui disait à tout le monde, comme cette pauvre Maria était malade de chagrin ; comme c'était une pitié de la voir à table sans manger, quoiqu'elle lui donnât les meilleures choses du monde. Mais qu'y faire ? tout cela n'est pas le traître Willoughby ; c'est lui qu'elle voudrait, et je ne puis pas le lui rendre, etc. etc. M. Palmer qui n'avait pas l'air de se douter qu'il y eût au monde une Maria Dashwood et un James Willoughby, était dans ce moment celui de leur société qui convenait le mieux à Elinor, excepté cependant le bon colonel qui ne parlait de Maria que sur le ton de la plus extrême délicatesse, et avec qui Elinor pouvait causer avec une confiance entière. Il trouvait dans l'amitié que cette aimable fille lui témoignait et dans la manière beaucoup plus affable de Maria, la récompense du zèle amical qu'il avait montré, en découvrant et ses chagrins et ses humiliations. Depuis qu'elle savait qu'il était très-sensible, et qu'il avait été malheureux en amour, elle le voyait sous un tout autre point de vue : il l'intéressait, et Elinor se flattait que cet intérêt s'augmenterait peu-à-peu. Mais madame Jennings qui avait mis dans sa tête que ce mariage se ferait au milieu de l'été, trouvait que les choses ne s'avançaient point assez. Le colonel lui paraissait tout aussi grave et silencieux qu'à l'ordinaire, malgré les petits encouragemens qu'elle lui donnait en lui disant tous les soirs : Colonel, vous reviendrez demain, n'est-ce pas ? et en jetant un coup-d'œil fin sur la pensive Maria. Malgré tout cela, il ne s'était pas encore adressé à elle pour parler en sa faveur, et n'osa pas s'offrir lui-même. Au bout de quelques jours elle commença à penser que ce mariage n'aurait lieu qu'en automne, et à la fin de la semaine elle décida qu'il ne se ferait jamais. La bonne intelligence qui régnait entre Elinor et le colonel, et leurs *apartés*, lui persuadèrent qu'il s'était tourné du côté de l'aînée, et que la belle terre de Delafort, le canal, les bosquets et le maître seraient bientôt en sa possession. Edward Ferrars ne paraissait point ; Elinor n'en parlait jamais, et madame Jennings l'oublia complètement.

Au commencement de février, quinze jours après la réception de la lettre de Willoughby, Elinor eut la pénible tâche d'apprendre à sa sœur qu'il était marié. Elle avait prié madame Jennings, qui savait tout par madame Palmer, de l'informer dès que la cérémonie aurait eu lieu, pour que Maria ne l'apprît pas par les papiers qu'elle lisait tous les matins avec empressement.

Elle reçut cette nouvelle avec un calme affecté, auquel on voyait qu'elle s'était préparée. Elle ne fit nulle observation, elle ne versa point de larmes ; mais elle s'enferma dans sa chambre toute la matinée, et quand elle en sortit, elle était presque dans le même état que le jour qu'elle reçut la fatale nouvelle.

Les nouveaux époux quittèrent la ville dès qu'ils furent mariés. Elinor fut soulagée de sentir qu'il n'y avait plus de danger de les rencontrer, et que sa sœur, qui n'était pas sortie une seule fois de la maison depuis son chagrin, pourrait au moins prendre l'air, se promener, et reprendre par degrés sa vie accoutumée.

Peu de jours après, les deux demoiselles Stéeles arrivèrent chez un de leurs modestes parens à Holborn ; mais elles n'eurent rien de plus pressé que de se présenter chez leurs connaissances du bon ton, chez leur cousine milady Middleton, et à Berkeley-Street chez leur tante madame Jennings. Elles y furent reçues avec cordialité, quoique la politesse de lady Middleton eût une nuance de protection de plus qu'elle n'avait à Barton. Elinor fut la seule qui dans le fond de son cœur fût fâchée de les voir ; la présence de Lucy lui faisait éprouver une véritable peine ; elle ne savait comment répondre à ses exagérations de fausse amitié qui la rendaient toujours plus méprisable — J'aurais été désespérée, ma chère miss Dashwood, de ne pas vous trouver *encore* ici, lui disait-elle, en pesant sur ce mot avec emphase ; mais j'avais toujours espéré que vous y *seriez*. J'étais sûre que vous *resteriez* à Londres, au moins tout le mois *de février*, quoique vous m'eussiez dit et assuré à Barton que vous repartiriez *avant* ; mais déjà alors j'étais convaincue que vous changeriez d'idée. Il aurait été cruel, il est vrai, de partir avant l'arrivée de votre frère, de votre belle-sœur… et de *la famille*. Actuellement je suis sûre que vous n'êtes pas du tout pressée de vous en aller. Je suis au comble de la joie que vous n'ayez pas tenu *votre parole*.

Elinor la comprit parfaitement, et mit en usage toute la force de son esprit pour qu'elle ne s'en aperçût pas. — Je suppose que vous irez demeurer avec monsieur et madame John Dashwood dès qu'ils seront à la ville, reprit Lucy avec affectation.

— Non, je ne le crois pas, répondit Elinor.

— Oh ! oui, oui, j'en suis sûre, il en sera tout de même que de votre retour à la Chaumière au bout d'un mois. Elinor lui laissa croire ce qu'elle voulait et ne répondit rien.

— Comme c’est délicieux pour vous, chère Elinor, que votre maman vous permette une si *longue* absence et puisse se passer de vous aussi long-temps.

— Aussi long-temps ! s’écria madame Jennings ; ne dites donc pas cela, Lucy ; leur visite ne fait que de commencer.

Lucy se tut avec l’air mécontent.

— Je suis fâchée que nous ne puissions pas voir votre sœur, dit mademoiselle Anna, est-ce qu’elle est malade ? On prétend qu’elle a ses raisons, et je les comprends bien. On ne trouve pas facilement un homme tel que M. Willoughby, et c’est vraiment une grande perte. Elle est donc bien désolée, la pauvre Maria ?

— Elle le sera certainement, mesdames, de n’avoir pas le plaisir de vous voir, dit Elinor avec une noble simplicité ; elle a aujourd’hui un très-grand mal de tête qui la force à garder sa chambre.

— Un mal de tête ! quel malheur ! je la plains beaucoup je vous assure ; mais ne pourrait-elle pas également voir d’anciennes amies de campagne comme nous, avec qui elle peut ouvrir son cœur en entier ? Rien ne soulage mieux : nous allons monter chez elle.

— Je crois, dit Elinor un peu sèchement, que pour la migraine le silence et le repos valent mieux. Elle commençait à les trouver impertinentes au point qu’elle ne pouvait presque plus se modérer. Lucy lui épargna la peine d’une réprimande ; elle en fit une très-sèche à sa sœur ainée sur son manque d’usage et de politesse. Elinor trouva que celle qui grondait aurait mieux encore mérité la gronderie, et la vit partir avec plaisir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXIV.

Table des matières

Après quelques oppositions, Maria céda aux prières de sa sœur et consentit à sortir un matin avec elle et avec madame Jennings pour une demi-heure. Elle y mit la condition de ne faire aucune visite et d'accompagner seulement sa sœur jusques chez le fameux bijoutier Grays, à *Pakeville-Street*, où Elinor voulait changer quelques vieux diamans de sa mère contre des bijoux plus à la mode.

Quand elles arrivèrent à la porte, madame Jennings se rappela qu'il y avait à l'autre bout de la rue une dame de sa connaissance qu'elle désirait de voir, et comme elle n'avait rien à faire chez le bijoutier, elle dit à ses jeunes amies d'entrer sans elle, et qu'elle viendrait les reprendre après avoir fait sa visite.

Elles montèrent, et comme ce magasin était à la mode, et qu'on ne pouvait pas décemment porter un bijou, s'il n'était pas monté par M. Grays, elles y trouvèrent une telle quantité de monde, qu'il ne leur fut pas même possible de parvenir jusqu'à lui et qu'il fallut attendre. Elles s'assirent au bout du comptoir, du côté où il y avait le moins de foule. Un seul homme, d'après l'attention qu'il exigeait de l'ouvrier à qui il parlait, commandait sans doute quelque chose de précieux. Elinor espéra cependant que voyant deux femmes attendre qu'il eût fini, il aurait la politesse de se hâter. Mais après les avoir lorgnées l'une après l'autre, avec une très-élégante lorgnette attachée à une chaîne d'or de Venise, et les avoir saluées légèrement, il recommença à parler au bijoutier, à lui expliquer dans le plus minutieux détail ce qu'il demandait : c'était une petite boîte à cure-dents pour lui ; et jusqu'à ce que la grandeur, la forme, les ornement fussent expliqués, il s'écoula au moins un quart d'heure. Il se fit ensuite montrer tous les étuis à cure-dents du magasin, les loua, les dénigra, en parla comme de la chose la plus essentielle, déclara qu'il n'y avait de bien dans ce genre que ce qui sortait de son imagination, et recommença son explication minutieuse. De temps en temps sa main très-blanche, ornée de quelques bagues de fantaisie, reprenait sa lorgnette et la dirigeait négligemment sur les deux sœurs. Il chercha ensuite au milieu de cent breloques qui pendaient à sa montre un cachet emblématique dont la monture était aussi de son imagination.

Quoiqu'Elinor, n'eût jamais vu un seul des merveilleux petits-maîtres qui viennent étaler leurs grâces dans les magasins, aux ventes, aux promenades, elle comprit que celui-ci en était un. Sa figure soigné avec toute la recherche et l'extravagance de la mode, aurait été belle s'il en avait été moins occupé ; ses traits étaient réguliers, mais complètement insignifians ; ses yeux grands et d'une belle couleur n'exprimaient que le contentement de lui-même ; son sourire seul aurait paru assez agréable à Elinor, parce qu'il lui rappelait celui d'Edward, s'il n'avait pas souri continuellement avec affectation, et seulement pour montrer ses belles dents.

Après s'en être amusée un instant, elle le trouva insupportable et surtout très-malhonnête de faire attendre aussi long-temps des femmes pour un objet aussi peu important, et de les regarder comme un objet de curiosité. Maria ne savait pas seulement qu'il était là. Pensive, les yeux baissés, elle n'était pas dans le magasin de M. Grays, dont le nom qui avait un léger rapport avec celui de M. Willoughby, avait ramené toutes ses idées de ce côté, et elle ne se doutait non plus de ce qui se passait autour d'elle, que si elle avait été dans sa chambre.

Enfin l'importante affaire de l'étui à cure dents fut décidée. L'ivoire, les perles, l'or, eurent chacun leur place assignée ; et le jeune merveilleux ayant fixé le nombre de jours qu'il pourrait encore vivre, sans la possession de sa *délicieuse* boîte, mit ses gants avec soin, fit sonner sa répétition, jeta encore un regard sur les dames plutôt pour captiver que pour exprimer l'admiration, et sortit avec cet air heureux que donne la persuasion de son mérite.

Elinor le remplaça auprès du bijoutier à la mode, dit ce qu'elle voulait, montra son écrin, et elle était près de conclure son marché lorsqu'un autre gentilhomme entre, s'approche. Elle jette les yeux sur lui ; c'était son frère M. John Dashwood.

Leur reconnaissance et le plaisir qu'ils eurent à se retrouver, firent évènement dans le magasin de M. Grays. John Dashwood assez bon homme quand il ne lui en coûtait rien et que sa femme n'était pas là, fut réellement bien aise de rencontrer ses sœurs. Il leur témoigna beaucoup d'amitié, et s'informa de leur mère et d'Emma avec respect et tendresse. Elle lui demanda de son côté des nouvelles de Fanny et de son fils. Toute la famille était à la ville depuis deux jours.

— Je désirais beaucoup d'aller hier vous faire une visite, dit-il ; mais c'était impossible, mon petit Henri avait envie de voir les bêtes sauvages, la

ménagerie ; il fallut bien lui obéir, et le reste du jour se passa avec madame Ferrars. Ce matin décidément, je voulais aller en Berkeley-Street pour vous voir, si je pouvais en trouver le moment ; mais ici on n'en trouve point pour faire ce qu'on veut. Je suis venu ici acheter un collier à Fanny ; elle ne peut sortir avec celui de l'année passée. Mais demain bien certainement, rien ne m'empêchera, de me présenter chez votre amie madame Jennings. On m'assure que c'est une femme assez riche et qui a une jolie maison. Et son gendre le chevalier Middleton, et milady Middleton ? cela sonne très-bien, en vérité. C'est votre cousin, n'est-ce pas ? Vous m'y présenterez comme cousin de ma belle-mère. Je dois des respects à un homme de ce rang. Ce sont de bons voisins pour vous, m'a-t-on dit.

— Excellens en vérité ! Leur attention pour notre bien-être en général, leur obligeance en chaque occasion, vont plus loin qu'il n'est possible de l'exprimer.

— Je suis charmé de savoir cela, excessivement charmé sur ma parole ! mais cela doit être ainsi ; ils sont vos parens, et très-riches. Il va sans dire que vous devez vous attendre à tout ce qu'ils peuvent faire pour rendre votre situation plus agréable. Ainsi vous êtes, commodément établies dans votre hermitage, et vous n'y manquez de rien. Edward nous en a parlé avec enthousiasme ; c'est, assure-t-il, ce qu'il a vu de plus charmant dans ce genre ; et vous avez à tout égard, au-delà de ce qu'il faut. Ç'a été une grande satisfaction pour nous, je vous assure, d'apprendre que des parens qui ne vous connaissaient point, se conduisaient si bien avec vous, et que vous ne manquiez de rien.

Elinor était honteuse, non pas pour elle, mais pour son frère, et ne fut pas fâchée d'être dispensée de lui répondre par l'arrivée du domestique de madame Jennings, qui vint avertir ces dames que sa maîtresse les attendait à la porte. M. Dashwood les accompagna et fut présenté à madame Jennings à la portière du carosse. Elle l'invita cordialement à venir souvent voir ses sœurs. Il promit qu'il y viendrait sans manquer le lendemain, et les quitta ; il vint en effet. Madame Jennings s'attendait aussi que madame John Dashwood viendrait voir ses belles-sœurs ; Elinor en doutait, et Maria plus encore. Celle-ci la connaissait trop bien pour rien attendre d'elle. En effet, leur frère vint seul ; il apportait pour excuse qu'elle était toujours avec sa mère et n'avait pas un instant de libre. Madame Jennings trop bonne femme pour être exigeante, lui assura qu'entre amis on était sans cérémonie, que l'amie de ses belles-sœurs devait être aussi celle de sa femme, et qu'elles

iraient la voir les premières. M. Dashwood fut amical avec ses sœurs, excessivement poli avec madame Jennings, et un peu en peine de savoir comment il fallait être avec le colonel Brandon qui vint quelques momens après lui. Il lui fut présenté sous son nom et sous son titre. Madame Jennings y joignit celui d'*ami* de la maison ; mais cela ne suffisait pas à M. John Dashwood pour régler le degré de politesse. Il fallait savoir au juste combien il avait de revenu : aussi se contenta-t-il de le regarder avec curiosité, et d'être honnête de manière à pouvoir ensuite l'être plus ou moins, suivant *sa valeur* et ses rentes.

Après être resté une demi-heure, il se leva et pria Elinor de venir avec lui à Conduit-Street, pour l'introduire chez sir Georges et lady Middleton. Le temps était beau ; elle y consentit, et prit le bras de son frère. À peine furent-ils dehors de la maison, qu'il lui demanda : Qui est donc ce colonel Brandon, Elinor, a-t-il de la fortune ?

— Oui, il a une belle terre en Dorsetshire.

— J'en suis charmé, reprit M. Dashwood. Il a très-bon ton cet homme-là. Je lui crois un très-bon caractère, et, d'après la manière dont il vous a saluée, je pense que je puis vous féliciter sur l'espoir d'un bon établissement.

— Moi ! mon frère, que voulez-vous dire ?

— Il vous aime ; cela n'est pas douteux. Je l'ai bien observé, et j'en suis convaincu. À combien monte sa fortune ?

— On dit qu'il a deux mille pièces de revenu.

— Deux mille pièces ! Je voudrais de tout mon cœur, ma chère Elinor, dit-il avec un air de générosité, comme si son souhait était un présent, je voudrais qu'il en eût le double.

— Je vous en remercie pour lui, dit Elinor en riant ; mais pour moi cela m'est assez égal. Je suis très-sûre que le colonel Brandon n'a pas la moindre idée de m'épouser.

— Vous vous trompez, Elinor, vous vous trompez beaucoup ; avec un peu de soins et de peine de votre côté vous vous assurez cette conquête. Peut-être n'est-il pas encore décidé ; votre peu de fortune peut le faire balancer. Sans doute sa famille est contre vous ; c'est tout simple, et cela doit-être ainsi. Mais quelques-uns de ces petits encouragemens que les jolies femmes savent si bien donner, le décideront en dépit de lui même ; et je ne vois aucune raison qui puisse vous en empêcher. Je n'imagine pas qu'un premier attachement de votre côté puisse influer. Vous n'êtes pas

romanesque, vous Elinor,… et en un mot vous savez fort bien qu'un attachement, de cette nature est hors de la question… Vous avez assez d'esprit pour me comprendre et assez de raison pour sentir qu'il y a des obstacles insurmontables. Non, non, le colonel Brandon, voilà celui sur lequel vous devez jeter vos vues ; et de ma part aucune politesse, aucune attention, ne sera, épargnée pour qu'il se plaise avec vous et votre famille. Je l'inviterai à dîner au premier jour, je vous le promets. C'est une affaire qui nous donnerait à tous une vraie satisfaction. Vous devez sentir, dit-il en baissant la voix, d'un air important, que cela, ferait plaisir à tout le monde… Toute ma famille désire excessivement, Elinor, de vous voir bien, établie. Fanny particulièrement a votre intérêt à cœur, je vous assure, et sa mère aussi, madame Ferrars, qui ne vous connaît pas encore, mais qui a souvent entendu parler de vous, et qui est une très-bonne femme. Elle disait l'autre jour qu'elle donnerait tout au monde pour vous voir bien mariée. — À tout autre qu'à son fils, pensa Elinor sans le dire. Pauvre dame Ferrars ! ce n'est pas moi qui vous donnerai du chagrin !

— Vous ne répondez pas, reprit M. Dashwood ; vous êtes convaincue, je le vois ; et l'affaire ira. Ce serait une chose très remarquable et très plaisante d'avoir deux noces en même temps dans la famille et que Fanny mariât son frère et moi ma sœur ; cela n'est pas impossible.

— Est-ce que M. Ferrars doit se marier ? demanda Elinor avec fermeté.

— Cela n'est pas encore conclu, répondit-il ; mais il en est fort question. Il a une si excellente mère ! Madame Ferrars avec une libéralité que l'on voit rarement chez une femme aussi riche, lui donne mille livres sterling par année en faveur de ce mariage. Aussi est-ce un parti qu'il ne faut pas laisser échapper : c'est mademoiselle Morton, la fille unique de feu lord Morton, qui aura le jour de son mariage trente mille pièces. Edward, comme vous le savez, est très-aimable ; il a un bon caractère, tout ce qu'il faut pour rendre une femme très-heureuse. Ainsi c'est un mariage très sortable des deux côtés, et qui se fera sûrement. Edward doit à sa mère de n'y mettre aucun obstacle. Une mère qui se prive pour son fils d'un revenu de mille pièces ; c'est superbe ! Il lui en reste encore deux mille ; mais-elle a deux autres enfans, Fanny et Robert. Elle ne les oublie pas non plus ; elle est si généreuse, si noble ! L'autre jour quand nous arrivâmes à la ville, pensant qu'un peu d'argent nous ferait plaisir, elle glissa dans la main de Fanny un billet de banque de deux cents pièces. Jugez comme cela venait à propos !

— Est-ce que vous auriez fait quelque perte d'argent, dit Elinor, essuyé quelque banqueroute ?

— Non, non rassurez-vous ; je ne place mon argent qu'en lieu sûr : il n'y a rien à craindre. Mais mon Dieu ! dans ces temps-ci on a tant de dépenses à faire, et qui s'augmentent quand on vient à Londres. Voyez il faut un collier neuf à Fanny. Elle donnera bien le vieux en paiement ; mais il y a toujours la façon. Je veux aussi vous donner, mes chères sœurs, à chacune une petite paire de boucles d'oreilles. Quand nous retournerons chez Grays vous choisirez. Vous n'en achetiez pas ce matin, j'espère ? Il serait piquant que vous m'eussiez prévenu.

— Non, non, mon frère, rassurez-vous ; nous n'en avons pas besoin du tout. Notre bonne maman a voulu absolument nous donner quelques-uns de ses bijoux, plus que nous n'en voulions ; et je les faisais remonter. — Bien, fort bien, j'en suis charmé ; c'est très-bien fait. Quel besoin en a-t-elle à la campagne ? Enfin vous avez vu ma bonne volonté. J'ai promis à mon père, à ses derniers momens, d'avoir soin de vous. On ne manque pas à une parole de cette espèce ; et vous auriez eu déjà quelques petits présens de ma part, si je n'avais pas eu de grandes dépenses, à faire à Norland.

— À Norland ! avez-vous fait des changemens ?

— Oui, quelques uns ; d'abord des emplètes considérables de linge, de porcelaines, de meubles, pour remplacer ceux que notre respectable père a légués à votre mère. Je ne m'en plains pas ; il avait bien le droit de les donner à qui il voulait. Mais enfin il a fallu beaucoup d'argent pour ces emplètes ; et pour y suppléer j'ai coupé l'avenue des grand ormes et beaucoup éclairci le bois de chêne ; j'ai fait ôter tous ces vieux arbres que Maria trouvait si beaux. Vous ne sauriez croire comme c'est plus joli à présent que tout est découvert. J'ai vendu tous ces bois ; n'ai-je pas bien fait, Elinor, qu'en dites-vous ?

Elinor ne répondait pas ; elle était en idée sous ces beaux ombrages qui n'existaient plus. Pauvre Maria, pensait-elle, tu perds à-la-fois tout ce que ton cœur aimait ! Il trouvera encore des soupirs, ce pauvre cœur, pour les vieux arbres de Norland.

— Vous avez aussi agi très-prudemment, continua John Dashwood, en vous liant avec cette madame Jennings. Sa maison est très-bien meublée ; son équipage, annonce qu'elle est très-bien dans ses affaires ; et c'est une connaissance qui peut vous être très-utile pour le présent et pour l'avenir. Son invitation prouve combien elle vous aime : car enfin deux personnes de

plus dans un ménage sont quelque chose. Mais, à la manière dont elle parle de vous, je parie qu'elle ne s'en tiendra pas là, et qu'à sa mort vous ne serez pas oubliées. Elle laissera, sûrement quelque bonne somme ; et j'en suis charmé pour vous.

— Je crois, dit Elinor, qu'elle ne laissera que ce qui doit revenir à ses enfans.

— Bon ! bon ! moi je suis sûr qu'elle fait des épargnes et qu'elles seront pour vous. Ne m'a-t-elle pas dit : *vos sœurs remplacent mes filles* ; n'était-ce pas clair ? Qu'avez-vous à dire à cela ?

— Nous les remplaçons dans leurs chambres, et rien de plus. Elle aime beaucoup ses filles et ses petits-enfans, et ne leur préférera pas des étrangères ; cela ne serait ni juste ni naturel.

— Ses filles sont très bien mariées ; et je ne vois pas la nécessité de leur donner plus qu'il ne leur revient de droit. Ses bontés inouïes pour vous vous donnent lieu de prétendre à un bon legs après elle ; ce serait vous tromper que d'en agir autrement.

— Nous ne demandons que son amitié, dit Elinor ; et pardonnez, mon frère, si je vous avoue que votre intérêt pour notre prospérité va beaucoup trop loin.

— Non, non, pas du tout. J'ai promis à notre bon père de m'intéresser à vous dans toutes les occasions, et rien n'est plus juste. Mais, ma chère Elinor, parlons d'autre chose. Qu'est-ce qu'il y a avec Maria ? Elle n'est plus la même ; elle a perdu ses belles couleurs ; elle a maigri ; ses yeux sont battus ; elle n'a plus de gaîté, de vivacité ; est-elle malade ?

— Elle n'est pas bien ; elle a depuis quelques semaines des maux de nerfs et de tête.

— J'en suis fâché, très fâché ! Dans la jeunesse il suffit d'une maladie pour détruire la fleur de la beauté ; et voyez en combien peu de temps ! En septembre passé quand elle quitta Norland, c'était la plus belle fille qu'on pût voir. Elle avait précisément ce genre de beauté qui plaît aux hommes et les attire. Je pensais aussi qu'elle trouverait bientôt un bon parti. Je me rappelle que Fanny disait souvent que quoiqu'elle fût votre cadette, elle se marierait plus tôt et mieux que vous. Elle s'est trompée cependant : c'est tout au plus à présent, si Maria trouve un parti de cinq ou six cents pièces de rente ; et vous, Elinor, vous allez en avoir un de deux mille… en Dorsetshire… dites-vous… Je connais peu le Dorsetshire, mais je me réjouis beaucoup de voir votre belle terre. Dès que vous y serez établie,

vous pouvez compter sur la visite de nous deux Fanny et moi. Nous serons charmés de passer là quelque temps avec vous et le bon colonel.

Elinor s'efforça très-sérieusement de lui ôter l'idée que le colonel songeât à l'épouser ; mais ce fut en vain. Ce projet lui plaisait trop pour qu'il y renonçât. Il persista à dire qu'il ferait tout ce qui dépendait de lui pour décider la chose qui était déjà bien commencée, et que dès le lendemain il irait voir le colonel, et lui ferait un bel éloge d'Elinor. Ce pauvre John Dashwood ! il avait justement assez de conscience pour sentir qu'il n'avait point rempli ses promesses à son père relativement à ses sœurs, et pour désirer que le colonel Brandon et madame Jennings voulussent bien les dédommager de sa négligence.

Ils eurent le bonheur de trouver lady Middleton chez elle ; et sir Georges rentra bientôt après. Elinor présenta son frère ; et des deux côtés l'on se fit beaucoup de civilités. Sir Georges était toujours prêt à aimer tout le monde ; et quoique M. Dashwood ne s'entendît ni en chevaux ni en chiens, il promettait d'être un assez bon convive. Lady Middleton trouva sa tournure élégante et son ton parfait, parce qu'il avait admiré son salon ; et M. Dashwood fut enchanté de tous les deux.

— Quel charmant récit j'aurai à faire à Fanny de ma matinée, dit-il à sa sœur en la ramenant chez madame Jennings ; et comme elle en sera contente ! Il n'y a que la santé de la pauvre Maria ; mais elle se remettra. Lady Middleton est une femme charmante, tout-à-fait dans le genre de Fanny. Elles se conviendront à merveille, j'en suis sûr ! et sir Georges est très-aimable. Il donne souvent à manger, n'est-ce pas, et des assemblées et des fêtes ? Il m'a invité à tout ce qu'il y aurait chez lui. C'est une bonne connaissance à faire ; et je vous en remercie, Elinor. Votre madame Jennings aussi est une excellente femme, quoique moins élégante que sa fille ; mais aussi n'est-elle pas lady. J'espère bien cependant que votre belle-sœur n'aura plus aucun scrupule de la voir : car je vous confesse à présent que c'est pour cela qu'elle n'est pas venue avec moi ce matin. Nous savions qu'elle est veuve d'un homme qui s'était enrichi dans le commerce ; et ni madame Dashwood ni madame Ferrars ne se souciaient de voir cette famille. Mais cela changera quand je leur dirai comme elle a l'air opulente. Le salon de lady Middleton est plus orné que le nôtre ; et je crains seulement un peu que Fanny ne veuille l'imiter. Mais enfin ils sont riches, très-aimables ; et j'espère que nous nous verrons souvent. Ils étaient devant la maison de madame Jennings, et ils se séparèrent.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXV.

Table des matières

Madame Fanny Dashwood avait une telle confiance dans le jugement de son mari, que dès le jour suivant elle vint en personne faire visite à madame Jennings et à lady Middleton ; et cette confiance ne fut pas trompée. La vieille amie de ses belles-sœurs, quoiqu'un peu commune, lui plut assez par ses prévenances ; et lady Middleton l'enchanta complètement par son bon ton et son élégance. Cet enchantement fut réciproque. Il y avait entre ces deux femmes une sympathie de froideur de cœur et de petitesse d'esprit, qui devait nécessairement les attirer l'une vers l'autre. Elles avaient la même insipidité dans la conversation, la même nullité d'idées. Seulement Fanny avait un fond d'avarice et d'envie qui se manifestait en toute occasion, et lady Middleton une indifférence parfaite pour tout le monde, excepté pour ses enfans. Madame Dashwood lui plut mieux qu'une autre femme sans qu'elle eût pu dire pourquoi. Mais ce n'était pas de l'amitié, elle en était incapable. Fanny ne réussit pas aussi bien auprès de madame Jennings qui lui trouva l'air fier, impertinent, et qui vit qu'elle ne faisait aucun frais pour plaire, qu'elle n'avait rien d'aimable ni d'affectueux même avec ses charmantes belles-sœurs à qui elle parlait à peine, et qu'elle ne s'informait point de la santé de Maria qu'elle devait trouver changée. En effet elle ne disait rien à Elinor, ne témoignait aucun intérêt pour leurs plaisirs, leur demandait à peine des nouvelles de leur mère d'un air glacé, et sans écouter la réponse. Elle ne fut avec elles qu'un quart-d'heure, et resta au moins sept minutes en silence. La bonne et vive madame Jennings en fut indignée, et ne se gêna pas de le dire lorsque Fanny fut partie. Elinor aurait fort désiré d'apprendre d'elle si Edward était à Londres. Mais Fanny n'avait garde de prononcer devant elle le nom de son frère, jusqu'à ce que le mariage de l'un avec miss Morton, et de l'autre avec le colonel Brandon, les eût séparés à jamais. Elle les croyait encore trop attachés l'un à l'autre pour ne pas trembler tant qu'ils seraient libres ; et son étude continuelle était de chercher à les éloigner de toutes manières. Elle ne parla donc point de son frère. Mais Elinor apprit d'un autre côté ce qu'elle voulait savoir. Lucy vint réclamer sa compassion sur le malheur qu'elle éprouvait de n'avoir point encore vu son cher Edward, quoiqu'il fût venu à Londres avec M. et

madame Dashwood pour se rapprocher d'elle. Mais il n'osait pas venir la voir chez ses parens d'Holborn qui ne le connaissaient point ; et malgré leur mutuelle impatience, tout ce qu'ils pouvaient faire pour le moment, c'était de s'écrire tous, les jours.

Elinor, qui ne pouvait se fier tout-à-fait à la véracité de Lucy, et qui voyait le but de ses confidences, doutait encore : mais elle ne tarda pas d'avoir la conviction qu'Edward était véritablement à la ville. Deux fois en rentrant à la maison elle apprit qu'il était venu et trouva sa carte. Par une contrariété naturelle au cœur humain, elle fut bien aise qu'il eût pensé à venir, et plus aise encore de n'y avoir pas été.

M. John Dashwood ne perdait pas de vue le mariage supposé de sa sœur aînée avec le colonel Brandon ; ainsi qu'il l'avait dit, il voulut l'inviter à dîner chez lui. Il ne fallait pas moins qu'un motif de cette importance pour les décider lui et sa femme à cette dépense. Fanny y consentit cette fois, et par l'espoir qu'Elinor en épouserait un autre que son frère, et par celui d'être invitée à son tour aux fréquentes fêtes de sir Georges et à ses dîners qui étaient en grande réputation, tant pour le talent de son cuisinier, que par l'élégance du service : c'était donc semer pour recueillir. En effet peu de jours après que la connaissance fut faite, on reçut une invitation en forme pour dîner le jeudi suivant chez madame John Dashwood à Harley-Street, où ils avaient loué pour trois mois une jolie maison. Ses deux belles-sœurs, madame Jennings, les Middleton et M. Palmer acceptèrent. Charlotte sur le point d'accoucher ne sortait plus. Le colonel Brandon fut surpris d'être du nombre des convives, ne connaissant pas du tout madame Dashwood et n'ayant vu qu'un instant son mari, qui ne lui avait fait qu'un accueil demi poli ; mais il aimait trop à être avec mesdemoiselles Dashwood pour en refuser l'occasion. Madame Ferrars devait aussi en être. Mais on ne nomma point ses fils ; et Elinor n'osa pas s'informer s'ils y seraient Quelques mois auparavant elle aurait été vivement émue de la seule pensée de se rencontrer avec la mère d'Edward, et de lui être présentée, actuellement elle pouvait la voir relativement à elle-même avec une complète indifférence ; elle le croyait du moins, et rejeta entièrement sur la curiosité, l'intérêt qu'elle mettait à la connaître. Cet intérêt, mais non pas son plaisir, acquit un degré de plus en apprenant que Lucy Stéeles serait aussi de la partie. D'après ce qu'elle savait de la hauteur de madame Ferrars, la bonne Elinor, sans aimer Lucy, ne pouvait s'empêcher de la plaindre d'avance de la manière dont elle en serait traitée, ce qui lui serait d'autant plus sensible qu'elle s'y était

volontairement exposée. Dès que celle-ci apprit ce dîner, elle se hâta de rappeler une invitation assez vague que lady Middleton avait faite aux deux sœurs Stéeles lorsqu'elles se séparèrent à Barton, de passer une quinzaine de jours chez elle à Londres. Lady Middleton l'avait oubliée ; mais l'adroite Lucy porta à la petite Sélina un joli panier plein de bonbons, et lui souffla de demander à sa maman que ses bonnes amies Stéeles vinssent demeurer avec elle. Les demandes de Sélina n'étaient jamais refusées ; une heure après la voiture de lady Middleton arriva à Holborn, avec une prière instante aux demoiselles Sléeles de se rendre sans délai aux désirs de Sélina, avant que la charmante petite pleurât, ce qui lui faisait un mal affreux. Une fois établies chez leurs nobles parens, elles devaient être invitées avec eux, et elles avaient un droit de plus de l'être chez madame Dashwood à qui elles n'étaient pas entièrement inconnues, au moins de nom, puisque leur oncle avait été instituteur de son frère. Mais il suffisait qu'elles fussent logées chez lady Middleton, et qu'elle les protégeât pour être bien reçues. Lucy était au comble de la joie ; elle allait enfin être introduite dans cette famille qui devait être un jour la sienne. Elle pourrait satisfaire sa curiosité, les examiner, juger des difficultés qu'elle aurait à surmonter, avoir une occasion de leur plaire. Elle n'avait pas encore eu dans sa vie un aussi grand plaisir qu'en recevant la carte de madame Dashwood. Mais ce plaisir aurait été diminué de moitié si elle n'avait pu y joindre le chagrin de sa rivale : elle se hâta d'aller lui faire part de son bonheur. Elinor eut beaucoup de peine à lui cacher ce qu'elle ressentait, et n'y réussit peut-être pas, car la joie de Lucy augmenta en voyant un nuage sur le front d'Elinor, lorsqu'elle lui dit qu'Edward y serait sûrement : à moins, ajouta-t-elle, qu'il ne craigne de se trahir. Il lui était impossible lorsque nous étions ensemble de cacher l'excès de son affection ; et cette raison l'empêchera peut-être d'y venir. Quelque cruel que fût ce motif pour la pauvre Elinor, elle en désirait au moins l'effet. Voir Edward pour la première fois depuis leur séparation, et le voir avec Lucy ! Elle croyait à peine pouvoir le supporter.

Ce jeudi si désiré, si redouté, qui devait mettre les deux jeunes rivales en présence de la future belle-mère arriva. Elinor avait acheté la veille une charmante toque en fleurs avec des plumes blanches dont elle voulait se parer ce jour-là. Lucy qui venait continuellement chez madame Jennings, pour y voir sa *chère* amie, se trouva là quand on l'apporta. Elinor l'essaya. Elle lui séyait à ravir ; et malgré toute sa raison, elle ne fut point fâchée de

le trouver elle-même. Le jeudi matin Lucy arriva, plus caressante, plus tendre qu'à l'ordinaire. Elle avait honte, dit-elle, de ce qu'elle venait lui demander ; mais sa chère Elinor était si fort au-dessus de ces bagatelles ; elle avait si peu besoin de parure ; elle était si indifférente sur ce moyen de plaire en ayant tant d'autres ; et pour cette grande occasion il était si essentiel à Lucy de les tous employer. Elle devait à Edward de se faire aussi jolie qu'il lui serait possible la première fois qu'elle paraissait devant sa mère. Si Edward lui-même s'y trouvait, c'était un motif de plus qu'Elinor devait comprendre. Elle espérait donc de sa complaisance, de son amitié, qu'elle voudrait bien pour ce jour-là renoncer à la jolie toque qui la coiffait si élégamment, et la lui prêter. Elle avoua en rougissant qu'elle n'était pas assez en fonds dans ce moment pour s'en acheter une semblable, ce qu'elle aurait fait sûrement, eut-elle dû la prendre à crédit, si elle n'avait pas compté sur la bonté de sa *chère* Elinor. Mademoiselle Dashwood frémit de penser qu'elle avait failli arriver au dîner coiffée exactement comme Lucy, et se trouva heureuse en comparaison de lui céder si jolie toque, qu'elle regrettait bien un peu… mais qu'elle pria Lucy d'accepter. Celle dernière s'en empara bien vîte, également enchantée qu'elle fût sur sa tête et non sur celle d'Elinor. Bon Dieu ! ma chère, lui dit-elle, plaignez-moi, je vous en conjure ! Vous êtes la seule personne qui saura ce que je souffre. À peine puis-je marcher tant je suis émue en pensant que dans quelques heures je verrai la personne dont tout mon bonheur dépend, celle qui doit être ma mère ! Mettez-vous à ma place… mais c'est impossible ; il faut aimer Edward comme je l'aime ; pour comprendre l'état où je suis.

Elinor aurait pu diminuer cette émotion, ou la faire changer de nature, en lui disant que vraisemblablement c'était la belle-mère de miss Morton plutôt que la sienne qu'elle allait voir. Elle ne le dit pas, mais elle lui assura avec tant de sincérité qu'elle la plaignait infiniment, que Lucy en fut presque piquée. Elle espérait être pour mademoiselle Dashwood un objet d'envie plutôt que de compassion.

Enfin elles arrivèrent chez madame John Dashwood. Sa mère au haut bout de la chambre étalait dans un grand fauteuil sa chétive personne, et saluait à peine avec un air de protection. Elle était petite, maigre, se tenait extrêmement droite, avait de la roideur dans tous ses mouvemens ; sa physionomie était sombre ou du moins très sérieuse ; elle ne se permettait de sourire que lorsqu'elle disait un sarcasme ; son teint était brun tirant sur le jaune ; ses traits assez petits, et sans beauté. Une contraction habituelle de

ses sourcils empêchait sa physionomie d'être complètement insignifiante, mais lui donnait en échange une forte expression d'orgueil et même de méchanceté. Elle ne parlait pas beaucoup, contre la règle générale ; elle proportionnait le nombre de ses paroles à celui de ses idées ; et dans le peu de syllabes honnêtes qui lui échappèrent à l'arrivée des hôtes de sa fille qui lui furent présentés, il n'y en eut pas une seule adressée aux demoiselles Dashwood, qu'elle regardait intérieurement, avec dédain et avec malveillance.

Cette conduite ne pouvait plus influer sur le bonheur d'Elinor. Peu de mois auparavant elle en aurait été excessivement blessée et affligée ; mais il n'était plus au pouvoir de madame Ferrars de produire cet effet sur elle ; et la différence de sa manière avec les demoiselles Stéeles, dont le seul but était d'humilier encore mesdemoiselles Dashwood, l'amusa au contraire beaucoup. Elle ne pouvait s'empêcher de sourire de l'air affable et presque amical avec lequel la mère et la fille distinguèrent Lucy surtout, et des peines que celle-ci se donnait pour leur plaire, peines qui allaient jusqu'à la bassesse. Madame Ferrars avait un vieux petit bichon, seul être qu'elle pût aimer et qui ne la quittait point. Lucy le caressait exactement comme elle caressait Sélina Middleton. Elle s'extasiait sur cette charmante petite créature, allait lui ouvrir la porte s'il voulait sortir, et l'attendait pour le rapporter à sa maîtresse. Elle admirait l'éclat du beau satin cramoisi de la robe de madame Ferrars et la beauté de ses points. Elle allait chauffer le coussin qui était sous les pieds de cette dame. Quand lady Middleton s'éloignait un peu, elle déclarait que madame John Dashwood était la plus belle femme qu'elle eût vue de sa vie, et qu'elle ressemblait beaucoup à sa mère, etc. etc. Enfin à force de flatteries, elle se rendit si agréable à l'une et à l'autre, que même madame Ferrars, qui ne s'humanisait jamais avec ceux qu'elle regardait comme ses inférieurs, lui adressa quelques mots obligeans, et déclara que ces jeunes miss Stéeles avaient le ton de la meilleure éducation, et que bien des demoiselles qui se croyaient des modèles, n'en approchaient pas. Elle lança en même temps un regard sur Elinor qui riait en elle-même, en pensant à quel point la faveur et les grâces de madame Ferrars étaient mal placées, et qu'elles se changeraient bien, promptement en fureur, si elle se doutait que cette jeune audacieuse, qu'elle trouvait si charmante, parce qu'elle n'était pas Elinor, pensait à épouser son fils. Fanny faillit à lui en donner l'idée : mesdemoiselles Stéeles, dit-elle à sa mère, sont les nièces de M. Pratt chez qui Edward a étudié. — Vraiment, dit

madame Ferrars en relevant le sourcil ; vous connaissez donc mon fils ? — Très-peu, madame, dit Lucy avec assurance, nous ne demeurons pas auprès de mon oncle. — Tant mieux pour vous, dit madame Ferrars avec humeur ; il n'entend rien à l'éducation. Lucy redoubla ses flatteries qui lui réussirent de nouveau. Elle était au troisième ciel, en se voyant ainsi distinguée, et ne daignait plus parler à Elinor. La grosse Anna même se rengorgeait avec fierté, en pensant qu'elle était la sœur de la future belle-fille de madame Ferrars.

Maria était encore plus rêveuse, plus silencieuse qu'à l'ordinaire. À sa tristesse habituelle, se joignait le chagrin qu'elle supposait à Elinor de ne pas voir Edward, et celui qu'elle en ressentait elle-même. Elle l'aimait déjà comme un frère favori, et bien plus que celui qu'elle tenait de la nature. L'homme qui devait faire le bonheur de sa chère Elinor était au premier rang dans son cœur. Elle était venue presque avec plaisir à ce dîner, malgré son aversion pour la plupart des convives, dans l'unique espoir de voir Edward ; et cet espoir était trompé. Edward n'y était pas. Elle regardait sa sœur avec un étonnement douloureux, et ne pouvait comprendre qu'elle eût la force de supporter une mésaventure aussi cruelle. Le colonel Brandon placé entre les deux sœurs se serait trouvé fort heureux, si la politesse fastidieuse du maître, et même de la maîtresse de la maison, lui avait laissé le temps d'en jouir. Tous les meilleurs mets, tous les meilleurs vins lui étaient adressés. M. Dashwood lui demandait son opinion surtout, et s'y rangeait à l'instant. Dès qu'il y avait un moment de silence entre lui et ses voisines, il disait à ses sœurs : allons, mesdemoiselles, parlez à votre aimable voisin ; ne souffrez pas qu'il s'ennuie. On aurait dit que la fête était pour lui seul, et il ne pouvait comprendre le but de tant d'honnêtetés dont il était fatigué. Le dîner était magnifique, ainsi que les donnent ceux qui invitent rarement ; et ni le nombre des plats ni celui des laquais n'annonçaient cette pauvreté dont il s'était plaint à sa sœur. Elle ne se faisait sentir que dans la conversation. Mais il est vrai que de ce côté là le déficit était considérable, tant chez les maîtres du logis que chez la plupart des convives : manque de raison, manque d'esprit, soit naturel soit cultivé, manque de goût, manque de gaîté, manque enfin de tout ce qui rend un repas agréable.

Quand les dames suivant l'usage se retirèrent après dîner pour le café, cette pauvreté fut encore plus en évidence. Les hommes mettaient au moins quelque variété dans le discours, quelques mots de politique, de chasse,

d’agriculture ; mais il n’en fut plus question. On avait épuisé avant dîner l’article des meubles et des parures. À la grande satisfaction de Lucy sa toque avait été fort admirée, et la simple coiffure d’Elinor, qui n’était que ses jolis cheveux bruns retenus par un fil de perles, regardée avec dédain : en sorte qu’après une longue digression sur la bonté du café, le seul sujet d’entretien fut de comparer la grandeur d’Henri Dashwood et celle de Williams. Le second fils de lady Middleton, qui étaient à-peu-près du même âge. Si les enfans avaient été là tous les deux, la question aurait été promptement décidée en les mesurant ; mais il n’y avait là qu’Henri, et il fallut s’en rapporter à l’opinion des témoins. Celle des demoiselles Stéeles, qui passaient leur vie avec les petits Middleton, fut surtout demandée par leur mère, et de cette manière qui veut dire : décidez en ma faveur. N’est-ce pas, Lucy, que Williams a au moins deux doigts de plus qu’Henri Dashwood ? Lucy fut horriblement embarrassée. À qui fera-t-elle sa cour ? enfin l’amour l’emporta sur l’amitié, et après avoir un peu hésité, elle dit qu’elle croyait…… qu’il lui semblait que M. Henri avait quelques lignes de plus. Lady Middleton exprima par un regard son mécontentement ; mais Lucy fut dédommagée par un doux sourire de la sœur d’Edward. Elinor trouva sa flatterie d’autant plus méprisable qu’il était évident que Le petit Williams était beaucoup plus grand que son neveu ; elle le dit quand on lui demanda son avis. Fanny et madame Ferrars répondirent avec aigreur qu’elle se trompait ; et Maria déplut à tout le monde en disant qu’elle n’y avait fait nulle attention. Bientôt une autre bagatelle mit en scène sa vivacité de sentiment et l’irritabilité de ses nerfs.

Avant de quitter Norland, Elinor avait peint à sa belle-sœur de charmans écrans de cheminée ; ils venaient d’être montés dans le dernier goût. Les hommes étaient rentrés au salon et entouraient le feu. John Dashwood allant toujours à son but, en prit un et le montra au colonel.

— Voyez, lui dit-il, c’est ma sœur Elinor qui a peint cela ; vous qui êtes un homme de goût, vous les admirerez. Je ne sais si vous connaissez son talent pour le dessin ; elle passe généralement pour en avoir beaucoup.

Le colonel sans être grand connaisseur en peinture les admira infiniment. La curiosité générale fut excitée, et les écrans passèrent de main en main. Lorsqu’ils furent dans celles de madame Ferrars, qui ne s’y entendait pas du tout, et qui ne pouvait se résoudre à louer Elinor, elle les fit passer à sa voisine sans dire un seul mot d’éloges. — Ils sont peints par mademoiselle Dashwood l’aînée, ma mère, dit Fanny ; ne les trouvez-vous

pas très-jolis ? Elinor surprise de la courtoisie de sa belle-sœur, lui en savait gré ; mais sa reconnaissance ne fut pas de longue durée. Fanny ajouta : Regardez-les, maman, voyez si ce n'est pas à-peu-près le même genre de dessin que ceux de mademoiselle Morton ; mais celle-ci peint encore plus délicieusement. Le dernier paysage qu'elle a fait est vraiment très-remarquable. – Extrêmement beau, dit madame Ferrars ; elle excelle dans tout ce qu'elle fait, et rien ne peut lui être comparé ; mais aussi elle a une éducation si brillante, tant de talens naturels !

Maria, la sensible, la vive Maria ne put supporter ce qu'elle regarda comme un outrage à sa sœur ; elle était déjà très-irritée du ton et de la manière de madame Ferrars, mais de tels éloges donnés à une autre aux dépens d'Elinor, provoquèrent son ressentiment. Quoiqu'elle n'eût encore aucune idée des projets sur mademoiselle Morton, mais cédant comme à son ordinaire à son premier mouvement, elle dit avec vivacité : Voilà en vérité une singulière manière de voir et d'admirer les ouvrages de ma sœur ! en faire un objet de comparaison, pour les rabaisser, c'est du moins peu obligeant. Qui est cette demoiselle Morton à qui personne ne peut être comparé ? à propos de quoi est il question d'elle et de ses talens ? qui intéresse-t-elle ici ? et mon Elinor nous intéresse tous. Alors prenant les écrans de la main de sa belle-sœur et les montrant encore au colonel ; il faut, dit-elle, n'avoir pas le moindre goût, le moindre sentiment du beau pour ne pas les admirer, et pour penser à autre chose quand on les voit.

Madame Ferrars rougit de colère ; ses petits yeux s'enflammèrent ; ses sourcils s'élevèrent d'un demi pouce et se touchèrent. – Je croyais, dit-elle, que tout le monde ici savait que miss Morton est la fille de feu lord Morton ; j'oubliais que mesdemoiselles Dashwood ne sont jamais venues à Londres et ne peuvent connaître le beau monde.

Fanny avait aussi l'air très-courroucée ; et son mari était tout effrayé de l'audace de Maria. Il s'approcha d'elle, la mena dans l'embrasure de la fenêtre, et lui dit à voix basse : Est-ce qu'Elinor ne vous a pas dit qu'Edward doit épouser miss Morton ? Vous auriez mieux fait de vous taire. – Edward ! épouser miss Morton ! sécria Maria ; jamais, jamais, c'est impossible ! et poussée par son sentiment pour sa sœur chérie, ainsi méprisée et rejetée par toute une famille qui devait l'adorer, elle vint s'asseoir à côté d'elle, passant un bras autour de son cou, et posant sa joue contre la sienne, elle lui dit à l'oreille : Chère, chère Elinor, ne souffrez pas que de telles gens aient le pouvoir de vous rendre malheureuse ; ne craignez

rien ; Edward ne pense pas ainsi. Je le connais, j'ose vous répondre de sa fidélité ; en dépit d'eux et de leurs projets, il n'aime, il n'épousera que vous.

Elinor touchée de l'affection de sa sœur, mais désolée des preuves qu'elle lui en donnait dans ce moment, la conjura de se calmer, de se taire, tandis qu'elle-même ne pouvait à peine retenir les larmes qui remplirent ses yeux au propos de Maria. Celle-ci les sentit sur sa joue : tu pleures, lui dit-elle. Les méchans font pleurer mon Elinor ; et alors elle fondit en larmes. L'attention de chacun fut excitée ; et tout le monde eut l'air consterné. Le colonel Brandon qui depuis le commencement de cette scène avait eu les yeux attachés sur Maria, l'admirait bien plus qu'il ne la blâmait. Ce cœur si brûlant, cette sensibilité si active pour ceux qu'elle aimait autant que pour elle même, l'attachaient toujours davantage à cette jeune personne. Lors qu'elle éclata en pleurs et en sanglots, il se leva, vint près d'elle presque involontairement, et prit sa main qu'il serra entre les siennes. Elinor soutenait sur son sein la tête de sa sœur, et ne pensait plus à Edward. Madame Jennings disait ! pauvre enfant ! pauvre petite ! la moindre chose attaque ses nerfs ! et elle lui faisait respirer son flacon de sels. Madame Ferrars levait les épaules en parlant à sa fille ; Lady Middleton regardait avec son air glacé ; M. Palmer bâillait près du feu en tenant les malheureux écrans, cause première de ce trouble ; les deux Stéeles riaient et chuchotaient dans un coin ; sir Georges était enragé contre le traître Willoughby, seul auteur, disait-il, de cette faiblesse de nerfs, et s'établissant entre les deux petites cousines Sléeles, qui étaient encore ses favorites, il leur conta toute l'affaire, qu'elles savaient aussi bien que lui, en s'emportant contre l'homme abominable qui mettait une fille charmante dans cet état.

Au bout de quelques minutes, Maria fut un peu remise. Elinor voulait la faire passer dans une autre chambre ; mais madame Dashwood dit qu'il n'y en avait point de libre, que l'attaque de nerfs une fois passée, Maria serait aussi bien au salon : elle resta donc à côté d'Elinor, et sans dire un mot de la soirée.

— Pauvre Maria ! disait son frère à voix basse au colonel Brandon ; elle n'a pas une aussi forte santé que sa sœur, elle est très-nerveuse, au lieu qu'Elinor n'est jamais malade. Je suis sûr qu'elle n'a pas coûté une guinée en médecin depuis qu'elle est au monde ; mais la pauvre Maria ! sa santé est détruite aussi bien que sa beauté, et c'est sans doute ce dernier point qui l'afflige : c'est bien naturel en vérité ; si jeune encore ! Pourriez-vous croire

qu’il y a peu de mois qu’elle était belle à frapper, presque aussi belle qu’Elinor ? À présent, quelle différence ! Elinor est charmante et ne changera jamais ; c’est un genre de beauté qui sera toujours le même, je puis en répondre.

— Je l’espère, dit le colonel, et que mademoiselle Maria retrouvera bientôt ses charmes… Hélas ! elle n’en avait encore que trop pour lui, et jamais elle ne lui avait paru aussi intéressante, aussi digne de toute son adoration.

Après le thé on fit des parties de jeu. Mesdames Ferrars et Jennings s’établirent à un grave whist avec sir Georges et M. Palmer. Elinor fut surprise de cet arrangement ; le colonel Brandon, à qui son frère et sa belle-sœur avaient fait tant d’honneurs, avait dans son idée plus de droit à cette partie, et par son âge et par son habileté au whist, que M. Palmer, qui malgré son apathie ne parut pas trop content d’être le partener des deux grands-mères. Mais M. Dashwood n’avait garde de séparer sa sœur Elinor de son futur époux le colonel Brandon. Lady Middleton n’aimait que le cassino ; et le colonel ne le savait presque pas, mais n’importe ; il fallut bon gré malgré qu’il se mît à cette partie, ainsi qu’Elinor qui aurait bien préféré ne pas jouer et rester avec sa sœur ; mais elle eut beau conjurer ou son frère ou Fanny de prendre sa place, elle ne put l’obtenir. M. Dashwood se mit à côté du colonel pour lui apprendre le cassino. Anna Stéeles fit le quatrième. Fanny se mit en cinquième dans la partie des mères. Lucy tantôt à côté d’elle lui parlait de tout ce qui pouvait lui plaire tantôt à côté de madame Ferrars s’intéressait à son jeu, vantait son habileté au whist, à laquelle la bonne dame avait de grandes prétentions, enfin faisait sa cour de son mieux. Maria était laissée seule à ses tristes pensées, et ne s’en plaignait pas. Absorbée dans ses réflexions, dans ses souvenirs, et bien loin du salon de madame John Dashwood, elle n’entendit pas même ouvrir la porte et Fanny s’écrier : Ah ! voilà mon frère. Mais Elinor ne l’entendit que trop ; son sang reflua vers son cœur qui battit avec violence ; et ses yeux baissés sur ses cartes, sans en distinguer une, elle s’efforça de reprendre son courage accoutumé. Enfin quand elle crut y avoir réussi, elle tourna ses regards d’abord sur Lucy, qui était restée à sa place, dont la physionomie n’exprimait rien, mais dont les yeux perçans suivaient celui qui venait d’entrer. Elinor était placée de manière à ne pas le voir, et n’en était pas fâchée, lorsque son frère s’écrie : Ah ! vous voilà enfin, Robert, d’où diable venez-vous ? Nous avons dîné depuis deux heures. Elinor respire ; ce n’est

pas Edward. Robert s’avance auprès de son beau-frère ; elle reconnaît d’abord le merveilleux à la boîte à cure-dents qui l’avait si fort impatientée chez le bijoutier. Sans doute il la reconnut aussi ; il la salua d’une inclination de tête d’un air affecté. Son costume avait toute l’extravagance de la mode française, encore exagérée, et présentait vraiment quelque chose de très-ridicule : une crête ébouriffée, un col de chemise remontant jusqu’aux coins des yeux, un fraque étroit, un gilet de deux doigts, un pantalon qui lui montait jusque-sous les bras, un fracas de cachets et de bagues, un bouquet à la boutonnière, enfin tout ce qui constituait alors l’élégance des jeunes gens qu’on appelait *des incroyables*. L’émotion d’Elinor avait fait place à l’étonnement ; elle ne pouvait comprendre que ce fût là le frère du simple, du timide Edward. Il dit légèrement à son beau-frère, que, sur sa parole, il avait tout-à-fait oublié son dîner ; que, dans la foule de ses engagemens, ces oublis lui arrivaient souvent ; et promenant sa lorgnette sur les jeunes dames, il daigna ajouter : Sans doute j’ai beaucoup perdu… Cette langoureuse beauté auprès de la cheminée, est-ce une de vos sœurs, John ? en désignant Maria.

— Oui, la cadette, très-jolie autrefois sur mon honneur ; mais la pauvre enfant est malade. Robert ne l’écoutait pas ; sa lorgnette était dirigée sur la jolie toque à plumes de Lucy. Cette petite personne est délicieusement coiffée, reprit-il, mais je dis délicieusement ! Cela vient de Paris ; je crois l’avoir remarqué au magasin d’Hustley ; très-jolie sur ma parole ; du dernier goût !

— Et la jeune personne aussi ; c’est miss Lucy Stéeles, parente de lady Middleton. Et Edward où diable se tient-il ?

— Où je ne suis pas sans doute. Nous n’allons point ensemble ; il y a huit jours que je ne l’ai vu. Il s’approcha de sa mère dont il était le favori, et qui lui dit : Bon jour, Robert, avec un air assez affable. Il adressa quelques mots à Lucy sur sa délicieuse coiffure, dont elle eut l’air très-flattée. Peu après les parties finirent, et l’on prit congé les uns des autres, au grand plaisir des deux sœurs à qui la journée avait été ennuyeuse et pénible.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXVI.

Table des matières

Le désir qu'Elinor avait eu de voir la mère d'Edward était plus que satisfait ; il était anéanti. Et, de tout son cœur, elle désirait actuellement ne pas se retrouver avec elle. Elle avait assez de son orgueil, de son dédain, de son esprit étroit et vain, et de sa prévention décidée contre les sœurs de son gendre ; elle voyait clairement à présent toutes les difficultés et les retards qu'il y aurait eu à son mariage avec Edward, lors même qu'il eût été libre. Il était le seul de cette famille qui lui fût agréable. La fatuité et les prétentions de l'élégant Robert lui étaient insupportables ; et madame John Dashwood n'ayant jamais cherché à gagner l'amitié de ses belles sœurs, ne leur en avait jamais témoigné. Elle se trouva donc presque heureuse qu'un obstacle insurmontable la préserva du malheur d'être sous la dépendance de madame Ferrars, d'être obligée de se soumettre à ses caprices et de supporter sa mauvaise humeur ; et si elle n'avait pas encore la force de se réjouir qu'Edward fût engagé avec Lucy, elle l'attribuait uniquement à la certitude qu'il ne serait pas heureux avec elle. Si sa rivale avait été plus aimable, elle aurait pris tout-à-fait son parti de renoncer pour sa part à un bonheur aussi chèrement acheté que d'être la fille de madame Ferrars et la sœur de M. Robert. Elle ne comprenait pas que Lucy eût attaché autant de prix aux honnêtetés d'une femme qui ne lui en avait fait que parce qu'elle n'était pas Elinor, et que la vérité ne lui était pas connue. Il fallait que Lucy fût complètement aveuglée par la vanité pour n'avoir pas senti que cette préférence arrachée à demi par ses flatteries, n'était pas du tout pour l'*amante d'Edward*, pas même pour Lucy Stéeles, mais pour la jeune fille qui paraissait à côté de celle, qu'on voulait mortifier. Lucy le voyait si peu sous ce jour, que dès le lendemain matin elle arriva à Berkeley-Street avec l'espoir de trouver Elinor seule, et de lui dire tout son bonheur ; elle eut celui de venir au moment où madame Jennings allait sortir.

— Chère amie, dit Lucy à Elinor, que je suis contente de pouvoir vous parler en liberté, vous dire combien je suis heureuse ! Pouvez-vous imaginer quelque chose de plus flatteur que la manière dont madame Ferrars me traita hier ? Comme elle était bonne, affable ! Vous savez combien je la redoutais ; certes, j'avais bien tort. Dès le premier moment où

je lui fus présentée, je vis sur sa physionomie quelque chose qui me disait que je lui plaisais extrêmement ; et toute sa conduite avec moi l'a confirmé. N'est-ce pas que c'était ainsi ? vous l'aurez vu tout comme moi. N'en ayez-vous pas été frappée ?

— Elle était certainement très-polie avec vous.

— Polie ! est-ce que vous n'avez vu que de la politesse ? Pour moi j'ai vu beaucoup plus. Avec quelle bonté elle m'a distinguée de tout le monde ! ni orgueil ni hauteur quoique je sois une pauvre jeune personne qu'elle voyait ! aussi pour la première fois. Elle n'a presque adressé la parole qu'à *moi* seule, et votre belle-sœur de même. Quelle femme adorable ! toute douceur, toute affabilité, si bonne, si prévenante ! Quel bonheur pour vous que votre frère ait épousé une femme aussi aimable.

Elinor pour éviter de répondre, voulut changer d'entretien ; mais Lucy la pressa tellement de convenir de son bonheur, qu'elle ne pût s'en défendre. — Indubitablement, lui dit-elle, rien ne pourrait être plus heureux et plus flatteur pour vous que la conduite de madame Ferrars, si elle connaissait vos engagemens avec son fils, mais ce n'est pas le cas, et… — J'étais sûre d'avance que vous me répondriez cela, interrompit Lucy ; mais vous conviendrez au moins qu'il ne peut y avoir aucune raison au monde qui obligeât madame Ferrars à feindre de m'aimer, si je ne lui plaisais pas ; et elle a marqué une prévention si flatteuse pour moi, et pour *moi seule*, que vous ne pouvez m'ôter la satisfaction d'y croire. Je suis sûre à présent que tout finira bien, et que je ne trouverai point les difficultés que je craignais. Madame Ferrars et sa fille sont deux femmes charmantes, adorables, qui me paraissent sans défauts ; et peut-être me font-elles l'honneur de penser la même chose de moi ; car j'ai vu et senti qu'il y avait entre nous un attrait mutuel. Je suis étonnée que vous ne m'ayez jamais dit combien votre belle-sœur est agréable !

Elinor n'essaya pas même de répondre ; qu'aurait-elle pu dire ?

— Êtes-vous malade, miss Dashwood ? dit Lucy, vous semblez si triste, si abattue ! Vous ne parlez pas ; sûrement vous n'êtes pas bien, lui dit la méchante fille avec son regard abominable.

— Je ne me suis jamais mieux portée, répondit Elinor.

— J'en suis vraiment charmée ; mais vous n'en avez pas l'air du tout. Je serais consternée si vous tombiez malade, vous qui *partagez* si bien tout ce qui m'arrive. Le ciel sait ce que j'aurais fait sans votre amitié.

Elinor essaya de répondre quelque chose d'honnête ; mais elle le fit si froidement qu'il eût mieux valu se taire. Cependant Lucy en parut satisfaite.

— En vérité, lui dit-elle ? je n'ai pas le moindre doute sur l'intérêt que vous prenez à mes confidences et à mon bonheur ; et après l'amour d'Edward, votre amitié est ce que je prise le plus. Pauvre Edward ! si seulement il avait été là ; s'il avait vu sa mère et sa sœur me traiter comme si j'étais déjà de la famille ! mais à présent il en sera souvent témoin, et tout s'arrange à merveille. Lady Middleton et madame John Dashwood s'aiment déjà à la folie ; elles vont se lier intimement, et nous serons sans cesse les uns chez les autres. Edward passe sa vie, dit-on, chez sa sœur. Lady Middleton fera de fréquentes visites à madame Dashwood ; et votre belle-sœur a eu la bonté de me dire qu'elle serait toujours charmée de me voir. Ah ! quelle délicieuse femme ! Si vous lui dites une fois ce que je pense d'elle, vous ne pourrez pas exagérer mes éloges. Elinor garda encore le silence ; et Lucy continua : Je suis sûre, que je me serais aperçue au premier moment si madame Ferrars avait mauvaise opinion de moi. Elle m'aurait fait seulement comme à d'*autres* une révérence cérémoniale, sans dire un mot, ne faisant plus nulle attention à moi, ne me regardant qu'avec dédain… Vous comprenez sûrement ce que je veux dire. Si j'avais été traitée ainsi, il ne me resterait pas l'ombre d'espérance, je n'aurais même pas pu rester en sa présence. Je sais que, lorsqu'on lui déplaît, elle est très-violente, et n'en revient jamais.

Elinor n'eut pas le temps de répliquer quelque chose à son malin triomphe. La porte s'ouvrit ; le laquais annonça M. Ferrars qui entra immédiatement.

Ce fut un moment très-pénible pour les uns et pour les autres ; tous les trois eurent l'air très-embarrassé. Edward paraissait avoir plus envie de reculer que d'avancer. Ce qu'ils désiraient tous d'éviter, une rencontre en tiers, arrivait de la manière la plus désagréable. Non seulement ils étaient tous les trois ensemble, mais ils y étaient sans le moindre intermédiaire, sans personne qui pût soutenir l'entretien, et venir à leur secours. Les dames se remirent les premières. Ce n'était pas à Lucy à se mettre en avant ; vis-à-vis de lui l'apparence du secret devait encore être gardée. Elle ne fit donc que le regarder tendrement, le saluer légèrement, et garder le silence. Elinor qui le voyait pour la première fois depuis leur arrivée et qui ne devait pas avoir l'air de rien savoir, avait un rôle bien plus difficile. Mais autant pour lui que pour elle, elle désirait si vivement d'avoir un maintien naturel, que

passé le premier moment elle put le saluer d’une manière aisée et presque comme à l’ordinaire. Un second effort sur elle-même la rendit si bien maîtresse de ses impressions, que ni son regard, ni ses paroles, ni le son de sa voix ne purent trahir ce qui se passait dans son intérieur. Elle ne voulut pas que la présence de Lucy l’empêchât de témoigner à un ancien ami, son plaisir de le revoir, et son regret de ne s’être pas trouvée à la maison quand il y était venu. Ni les regards pénétrans de sa rivale, ni l’embarras de sa position, ni son dépit secret ne la détournèrent de remplir ce qu’elle regardait comme un devoir envers le frère de sa belle sœur, et l’homme qu’elle estimait. Cette manière donna quelque assurance à Edward, et le courage de s’avancer et de s’asseoir. Mais son embarras dura beaucoup plus long-temps ; ce qui au reste lui était naturel, quoique très-rare chez la plupart des hommes, qui ne se laissent pas influencer par des rivalités de femmes, dont leur amour-propre jouit. Mais Edward n’était pas susceptible de ce genre de vanité ; et pour être tout-à-fait à son aise dans cette circonstance, il fallait ou l’insensibilité de Lucy ou la conscience sans reproche d’Elinor ; et le pauvre Edward n’avait ni l’un ni l’autre de ces moyens de tranquillité.

Lucy avec une mine froide, réservée, semblait déterminée à observer, à écouter et à ne point se mêler d’un entretien où naturellement elle devait être étrangère. Edward ne disait que des monosyllabes, en sorte que la conversation reposait en entier sur Elinor, et qu’elle en était seule chargée. Elle fut obligée de parler la première de la santé de sa mère, d’Emma, de leur arrivée à Londres, de leur séjour, de tout ce dont Edward aurait dû s’informer, s’il avait pu parler.

Après quelques minutes, ayant elle-même besoin de respirer, et voulant laisser quelques momens de liberté aux deux amans, sous le prétexte de chercher Maria, elle sortit héroïquement, et resta même quelque temps dans le vestibule avant d’entrer chez sa sœur. Maria n’eut pas la même discrétion ; dès qu’elle eut entendu le nom d’Edward, elle courut immédiatement au salon. Le plaisir qu’elle eut en le voyant lui fit oublier un instant toutes ses peines ; il fut, comme tous ses sentimens, très-vif et exprimé avec chaleur. Cher Edward, lui dit-elle en lui tendant la main avec toute l’affection d’une sœur et d’une amie, enfin vous voilà ! Combien je m’impatientais de vous revoir ! et ce moment me dédommage de tout.

Edward était dans une extrême émotion ; il aurait voulu exprimer ce qu’il sentait, mais devant un tel témoin, qui prêtait toute son attention pour

ne perdre ni un regard ni une parole, qu'aurait-il pu dire ? Il pressa doucement la main de Maria sans répondre. Puis on se rassit ; et pour un moment chacun garda le silence les yeux baissés, à l'exception de Maria qui regardant avec sensibilité tantôt Edward, tantôt Elinor, aurait voulu réunir leurs mains dans les siennes, que leur bonheur lui tînt lieu du sien propre, et qui regrettait seulement que le plaisir de se retrouver fût troublé par la présence importune d'un tiers aussi étranger, aussi indifférent que Lucy.

Edward parla le premier ; ce fut pour exprimer son inquiétude sur le changement de Maria. Vous n'avez pas, lui dit-il, l'air de santé que vous aviez à Barton. Je crains que la vie de Londres ne vous convienne pas.

— Oh ! ne pensez pas à moi, lui dit elle avec le ton de la gaîté, quoique ses yeux se remplissent de larmes au souvenir des jours heureux qu'elle avait passés à Barton ; ne songez pas à moi. Elinor est très-bien, vous le voyez ; c'est assez pour vous et pour moi.

Ce mot touchant n'était pas fait pour mettre plus à l'aise Elinor et Edward, ni pour se concilier l'amitié de Lucy qui lança à Maria un regard indigné dont celle-ci ne s'aperçut pas.

— Est-ce que vous aimez le séjour de Londres ? reprit Edward pour dire quelque chose et pour détourner la conversation sur un autre sujet.

— Non, pas du tout, répondit Maria ; j'en attendais beaucoup de plaisir, je n'y en ai trouvé aucun. Celui de vous voir, cher Edward ? est le premier que j'aie goûté. Je remercie le ciel de ce que nous vous retrouvons toujours le même ; et un profond soupir suivit ces mots.

Elle s'arrêta ; et personne ne continua. Je pense une chose, ma chère Elinor, reprit-elle, puisque nous avons retrouvé Edward, nous nous mettrons sous sa protection pour retourner à Barton. Dans une semaine ou deux tout au plus nous serons prêtes à partir. Je suppose, et je suis bien sûre, Edward, que vous accepterez d'être notre protecteur dans ce petit voyage, et que vous voudrez bien nous accompagner.

Le pauvre Edward murmura quelques mots que personne ne comprit, peut-être pas lui-même. Lucy rougit, puis pâlit, et toussa vivement. Un regard d'Edward moitié sévère, moitié suppliant, la calma. Il était vraiment au supplice. Maria qui vit son agitation, la mit absolument sur le compte de l'impatience et du dépit que lui faisait éprouver la présence d'une étrangère dans ce moment de réunion, et parfaitement satisfaite de lui, elle voulut à son tour le calmer, en insinuant à Lucy d'abréger sa visite.

— Nous avons passé hier la journée entière à Harley-Street chez votre sœur et la nôtre, lui dit-elle. Ah ! quelle longue journée ! j'ai cru qu'elle ne finirait jamais… mais j'ai beaucoup de choses à vous dire à ce sujet qu'on ne peut dire actuellement… enfin cette journée fut plus pénible qu'agréable. Mais pourquoi n'y étiez-vous pas, Edward ? ç'aurait été plus agréable pour nous. Pourquoi n'y-êtes-vous pas venu ?

— J'avais le malheur d'être engagé ailleurs.

— Bon ! engagé ! on se dégage de tout quand on peut être avec des amies comme Elinor et Maria.

Le moment parut propice à la méchante Lucy, pour se venger de Maria. — Vous pensez peut-être, mademoiselle, lui dit-elle, que les hommes ne sont point tenus de garder leurs engagemens, quand il leur vient dans la tête de les rompre.

Elinor rougit de colère ; mais Maria parut entièrement indifférente à cette attaque, et répliqua avec calme : non en vérité, je ne crois point du tout ce que vous dites. Je suis très-sûre que c'est la fidélité à un engagement plus ancien qui a empêche Edward de venir hier voir sa sœur ; je crois réellement qu'il a la conscience la plus délicate et la plus scrupuleuse qu'on puisse avoir, et qu'il ne manquera jamais de sa vie à une promesse donnée, lors même que ce serait contre son intérêt ou son plaisir. Je n'ai jamais connu quelqu'un qui craignît davantage de causer à qui que ce soit la moindre peine, de ne pas répondre à ce qu'on attend de lui, de ne pas remplir tous ses devoirs importans ou non sans subterfuge, et quoiqu'il puisse lui en coûter : voilà comme est Edward ; et je dois lui rendre cette justice. Comme vous avez l'air confus et peiné, Edward ! Quoi ! n'avez-vous jamais entendu faire votre éloge ? si vous le craignez, vous ne devez pas être mon ami ; car il faut que ceux qui acceptent mon estime et mon amitié se soumettent à entendre, devant eux-mêmes, tout ce que je pense d'eux, soit en bien soit en mal.

Tout ce qu'elle dit convenait si bien au cas actuel ; et il fut si difficile à Edward de le supporter, que ne pouvant plus soutenir sa position, il se leva et voulut sortir.

— Nous quitter aussitôt ! dit Maria, non, mon cher Edward, cela ne se peut. Rasseyez-vous, et restez, je vous en conjure ; et, le tirant un peu à l'écart, elle lui dit à l'oreille en jetant un coup-d'œil sur Lucy : attendez qu'elle soit partie, je vous en supplie ! elle s'en ira bientôt ; il y a des siècles qu'elle est là. Mais cette invitation manqua son effet. Il n'en sortit pas

moins ; et Lucy qui était décidée à ne pas partir la première, fût-il resté deux heures, s'en alla bientôt après lui. Maria était de si mauvaise humeur qu'elle la salua à peine.

— Qu'est-ce donc qui peut l'attirer si souvent ici, dit-elle à sa sœur, dès que Lucy eut tourné le dos ? ne pouvait-elle pas voir facilement comme nous désirions tous son départ ? Combien Edward était tourmenté !

— Pourquoi donc, dit Elinor, Lucy serait-elle une étrangère pour lui ? il a demeuré chez son oncle près de Plymouth ; il la connaît depuis plus long-temps que nous : il est très-naturel qu'il ait aussi du plaisir à la voir. Du plaisir ! Edward a du plaisir à voir Lucy Stéeles qu'il a vue peut-être deux ou trois fois comme une petite fille ! Si même il l'a remarquée et reconnue, ce que je ne crois pas à l'air qu'il avait avec elle, il aurait bien voulu la voir loin d'ici. Je ne sais pas, Elinor, quelle est votre idée en me parlant d'Edward avec cette indifférence, ou en le supposant indifférent lui-même au plaisir d'être avec vous ? il n'y avait qu'à le voir pour sentir comme il était tourmenté. Aussi ai-je été aujourd'hui très-contente de sa manière, et très-mécontente de la vôtre, Elinor. Pas un mot d'amitié, pas un effort pour le retenir ou pour faire en aller Lucy. Si c'est là ce qu'on appelle être sage et prudente, que le ciel me préserve de l'être ! moi je dis que c'est ingratitude ou fausseté. Ce pauvre Edward, comme il avait l'air malheureux ! Je ne sais comment vous avez eu le courage de le laisser sortir ainsi. Elle se retira elle-même en disant cela. Elinor en fut bien aise ; elle n'aurait su que lui répondre, liée comme elle l'était par sa promesse à Lucy de garder son secret ; et quelque pénibles que fussent pour elle l'erreur de Maria et les propos qui en étaient la suite, elle était forcée de s'y soumettre. Son seul espoir était qu'Edward ne s'exposerait pas souvent à renouveler un entretien aussi cruel, et qu'il ferait tous ses efforts pour l'éviter. Mais elle-même ! pourrait-elle alors se dérober aux conjectures, aux plaintes, et même aux reproches de Maria sur la rareté des visites d'Edward. Sous tous les rapports Elinor était vraiment très-malheureuse, et elle avait besoin de tout son courage pour supporter une situation aussi désagréable, et qui suivant les apparences durerait encore long-temps.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXVII.

Table des matières

Peu de jours après cette rencontre les papiers-nouvelles annoncèrent au public que madame Charlotte Palmer, femme de M. Thomas Palmer, écuyer, était heureusement délivrée d'un fils : très-intéressant article pour la bonne grand'mère Jennings, qui le savait déjà puisqu'elle avait assisté à la naissance du petit héritier, mais qui n'en eut pas moins de plaisir à le lire sur les papiers.

Cet évènement qui la rendait heureuse au suprême degré, produisit quelque changement dans l'emploi de son temps, et dans la vie de ses jeunes amies. Elle voulait être autant que possible auprès de la nouvelle maman et de ce cher petit nouveau-né, qu'elle aimait déjà à la folie ; elle y allait chaque matin dès qu'elle était habillée, et ne rentrait chez elle que très-tard dans la soirée. Elle pria sa fille aînée, lady Middleton, d'inviter mesdemoiselles Dashwood à passer de leur côté toute leur journée chez elle à Conduit-Street. Elles auraient bien préféré rester au moins la matinée dans la maison de madame Jennings ; mais elles n'osèrent pas le demander, ni se refuser à l'invitation polie de lady Middleton. Elles passèrent donc leur temps avec cette dame et les demoiselles Stéeles, qui ne leur plaisaient ni à l'une ni à l'autre, et qui ne sentaient pas non plus le prix de leur société. Lady Middleton se conduisait avec une extrême politesse qui n'était même que des complimens sans fin et des cérémonies très-ennuyeuses ; mais dans le fond elle ne les aimait pas du tout. D'abord elles ne gâtaient ni ne louaient les enfans ; puis elles aimaient la lecture, que lady Middleton ne regardait que comme une chose qui fait perdre du temps. Aussi trouvait-elle Elinor trop instruite, trop raisonnable, quoiqu'elle n'affichât jamais l'instruction, et qu'elle ne fît point parade de sa raison. Comme elle passait pour être à-la-fois bonne, spirituelle et bien élevée, lady Middleton croyait qu'elle était la seule dont on pût vanter le bon ton et la bonne éducation. Elle trouvait Maria capricieuse et satyrique, sans trop savoir peut-être ce que signifiaient ces deux mots. Mais enfin comme elles étaient en visite chez sa mère qui les lui avait recommandées, elle les accablait d'honnêtetés et d'attentions, au grand désespoir des deux Stéeles, qui croyaient que c'était autant qu'on leur ôtait, et qu'elles seules avaient droit à l'amitié de

leur *cousine lady Middleton*. La présence de mesdemoiselles Dashwood les gênait. Lady Middleton était honteuse de ne rien faire devant elles, et Lucy de faire trop. Celle-ci s'était fort bien aperçue que ses flatteries continuelles leur faisaient pitié, et n'osait pas s'y livrer sans la moindre retenue, comme à son ordinaire, en leur présence. Mademoiselle Anna était celle qui en souffrait le moins. Il n'aurait même tenu qu'à mesdemoiselles Dasbwood de la captiver entièrement. Elles n'auraient eu pour cela qu'à lui confier en détail toute l'histoire de Willoughby et de Maria, dont elle était fort curieuse, et la plaisanter sur M. Donavar, le médecin de la maison, qu'on faisait venir au moindre petit mal des enfans, et sur qui la grosse Anna avait fondé toutes ses prétentions ; c'était alors l'éternel sujet des railleries de sir Georges. Docteur, disait-il, quand Donavar entrait, tâtez, je vous prie, le pouls de mademoiselle Anna, vous allez le trouver bien ému ; voyez comme son teint s'anime ! elle a beaucoup de fièvre, j'en suis sûr ; et votre pouls, docteur, n'est pas beaucoup plus tranquille. Alors Anna baissait ses petits yeux, d'un air enfantin et modeste, puis les relevait tous pétillans sur le docteur. En général, elle n'était jamais plus contente que lorsque sir Georges commençait de parler de lui. Il y a trois jours que le docteur n'est venu, Anna, lui disait-il ; vous allez en maigrir : faites, pleurer Williams ou Sélina, la maman l'enverra bientôt chercher. Il ne demandera pas mieux que d'avoir un prétexte de vous rendre ses hommages, etc. etc. Elle avalait tout cela avec délice, et ne doutait pas d'avoir fait cette conquête.

Elinor qui souffrait de la voir tourner en ridicule, n'y ajoutait rien ; tandis que la grosse Anna à qui ce silence déplaisait, était tout près de la croire jalouse de sa conquête du docteur Donavar. Quand sir Georges dînait dehors, ce qui arrivait assez souvent, la pauvre Anna passait toute la journée, sans entendre d'autres plaisanteries sur le docteur que celles qu'elle se faisait à elle-même.

Ces petites jalousies, ces petits mécontentemens étaient si ignorés de madame Jennings, qu'elle croyait que ces quatre jeunes filles se délectaient d'être ensemble ; et tous les soirs en revenant, elle félicitait ses jeunes amies d'avoir encore échappé ce jour-là à la société de la vieille grand-mère. Elle les rejoignait quelquefois chez sir Georges, où elle venait donner à sa fille aînée des nouvelles de l'accouchée, que l'indifférente lady écoutait à peine ; mais n'importe madame Jennings allait son train. Elle attribuait le rétablissement de Charlotte à ses soins, et donnait sur la mère et sur l'enfant des détails minutieux, qui n'intéressaient que la curiosité d'Anna. Heureuse

de faire entrer là son cher docteur, qui était aussi celui des Palmer, celle-ci racontait à son tour ce qu'il lui avait dit à ce sujet. Ne vous a-t-il pas dit aussi, s'écriait madame Jennings, comme mon petit-fils est bien venu, qu'il est gras et beau comme un petit ange, qu'il ressemble à Charlotte et à Palmer. Mais une seule chose m'afflige, c'est que son père, qui est bon cependant, assure que tous les enfans de cet âge sont de même, et ne veut pas convenir que le sien soit le plus bel enfant du monde ; sans vous déplaire, Mary, vos enfans sont très-bien, mais ils n'en approchent pas.

— Il est impossible, dit Lucy en caressant la petite, que qui que ce soit au monde l'emporte en beauté sur Sélina.

Lady Middleton un peu consolée, lui accorda toutes ses bonnes grâces et lui fit un joli présent dans la soirée ; de manière que Lucy trouva que le métier de flatteuse était bon et facile.

La liaison qui s'était établie entre les maisons Middleton et Dashwood occasionnait de fréquentes rencontres. Un jour qu'Elinor et Maria, étaient en visite chez leur belle-sœur, il y vint une dame du haut rang, qui ne connaissant point les particularités de cette famille, ne mit pas en doute qu'ils ne logeassent tous ensemble. Deux jours après, cette dame donnant un concert, envoya chez madame John Dashwood des cartes d'invitation pour elle et pour ses belles-sœurs. Madame John n'y vit d'abord que le désagrément de leur envoyer sa voiture et l'ennui de les y accompagner ; lady Middleton n'y étant pas invitée, elles ne pouvaient y aller seules. Fanny se promit bien de dire à tout le monde que ses belles-sœurs ne logeaient pas chez elle. Maria par l'habitude de faire le jour ce qu'elle avait fait la veille-même et par l'indifférence qu'elle mettait à faire une chose plutôt qu'une autre, avait été amenée par degré à reprendre le genre de vie de Londres et à sortir tous les soirs, sans attendre ni désirer le moindre amusement, et souvent sans savoir jusqu'au dernier moment où elle allait. Sa toilette l'occupait si peu, que si sa sœur n'y avait pas pensé pour elle, elle serait restée dans sa robe du matin. Mais quand, après un ennui qu'elle supportait à peine, elle était enfin parée, commençait un autre supplice ; c'était l'inventaire que faisait Anna Stéeles de toutes les pièces de son ajustement l'une après l'autre. Rien n'échappait à son insatiable curiosité et à sa minutieuse observation. Elle voyait tout, elle touchait tout, elle voulait savoir le prix de tout, elle calculait le nombre des robes de Maria, et combien le blanchissage devait lui coûter par semaine, et à combien sa toilette devait lui revenir par an. Maria en était excédée ; mais ce qui lui

déplaisait plus encore était le compliment qui suivait toujours cet examen. « Eh bien, miss Maria, vous voilà très-bien mise et très-belle encore, quoiqu'on en dise : Consolez-vous, c'est moi qui vous le promets, vous allez faire encore bien des conquêtes ; et tous les jeunes gens ne seront peut-être pas légers et perfides. Mademoiselle Elinor est très-bien aussi. À présent que vous avez si fort maigri, on ne dirait pas qu'elle est l'aînée ; et elle aura bien sa part d'adorateurs ».

Avec de tels encouragemens elles attendaient ce soir-là le carosse de leur frère. Comme elles étaient prêtes, elles y entrèrent sur-le-champ au grand désespoir de Fanny qui avait espéré qu'elles ne le seraient pas encore et qu'elle pourrait rejeter le retard sur ses belles-sœurs.

Les évènemens de cette soirée ne furent pas remarquables. Le concert d'amateurs, était, comme ils le sont d'ordinaire extrêmement médiocre, quoique, dans leur propre estime et dans celle de la dame qui les avait rassemblés, ce fussent les premiers talens d'Angleterre. Au reste, à Maria près qui était très-forte sur le piano, mais qui ne faisait nulle attention à la musique, le reste de l'assemblée était peu en état d'en juger. On était là plutôt pour voir et se faire voir, que pour écouter. Aussi Elinor qui n'était point musicienne et n'y avait nulle prétention, ne se fit pas scrupule de détourner ses yeux de l'amphithéâtre de musique pour regarder d'autres objets. Dans le nombre des femmes elle en remarqua une à l'excès de sa parure, d'ailleurs très-peu jolie, mais grande et bien faite, et entourée de tous les élégans, parmi lesquels elle eut bientôt reconnu Robert Ferrars à son costume exagéré et à sa lorgnette avec laquelle il regardait toutes les femmes, avec une fatuité insupportable. Bientôt son tour vint d'être regardée ; et Robert lui-même s'avança avec nonchalance, et s'assit à côté d'elle. Bonjour, ma vieille connaissance, lui dit-il d'un ton léger.

— Monsieur, vous vous méprenez sans doute, lui dit Elinor, surprise de ce ton ; je n'ai pas du tout l'honneur de vous connaître.

— Allons donc, vous plaisantez ; n'avons-nous pas passé une heure ensemble chez Grays, l'autre matin ? Je vous reconnus à l'instant l'autre soir chez votre frère, qui je crois est le mien aussi : ainsi vous voyez que nous sommes intimes. D'ailleurs, dit-il, en souriant d'un air qu'il croyait bien fin, je suis aussi le frère d'Edward ; et l'on assure que vous ne le haïssez pas du tout, et qu'il est encore plus que moi votre ancienne connaissance.

— Monsieur, je ne hais personne, et nullement Edward Ferrars que j'aime et que j'estime depuis long-temps.

— Eh bien, d'honneur ! c'est très naïf, dit Robert en éclatant de rire. Vous me prenez pour confident ! Je suis peu accoutumé à ce rôle, mais je m'y ferai, et en ami, je veux vous donner un conseil ; c'est de ne plus penser à Edward : sa mère a d'autres vues. D'ailleurs il est impossible, absolument impossible que vous le trouviez aimable.

— Monsieur, dit Elinor avec fermeté, sans avoir sur lui aucune prétention qui puisse contrarier les vues de madame Ferrars, je trouve *son fils aîné* très-aimable ; et il me le paraît plus encore, depuis que je le compare à d'autres.

— Ah bien, par exemple ! c'est très-plaisant ce que vous dites-là. On ne s'attendait pas à ce qu'Edward gagnât à être comparé à d'autres. Allons, convenez donc qu'il est impossible d'être plus gauche, plus maussade, mis avec moins de goût. Il faudrait une étrange prévention pour nier cela.

— J'ai cette prétention, monsieur, et malgré votre éloge fraternel, je persiste à la croire très-bien fondée.

— Allons, allons, vous plaisantez, je vois cela. Puis-je vous offrir une pastille, mademoiselle Dashwood, dit-il, en ouvrant une petite bonbonnière d'écaille blonde à étoiles d'or ? À propos n'avez-vous pas envie de voir la boîte à cure-dents que je commandais l'autre jour ? Délicieuse ! parole d'honneur, elle a réussi à ravir. Grays est unique pour saisir mes idées… Mais pardon, madame Willoughby m'appelle.

— Madame Willoughby ! s'écria Elinor, où donc est-elle ?

— Là ; cette femme si bien mise. Personne à Londres ne se met comme elle. J'excepte cependant cette charmante toque que je vis l'autre soir sur la tête de je ne sais qui. Vous y étiez je crois ? d'honneur ! Cette coiffure m'a tourné la tête. Comment se nomme la jeune personne ?

— Mademoiselle Lucy Stéeles, une nièce de M. Pratt chez lequel votre frère a demeuré.

— Ah Dieu ! M. Pratt. Ah ! je vous en conjure, mademoiselle, si vous ne voulez pas que je meure de vapeurs, ne me parlez pas de M. Pratt ! c'est grâce à lui qu'Edward est si complètement maussade. Je l'ai dit souvent à madame Ferrars : ne vous en prenez qu'à vous, ma mère, si votre fils aîné est à peine présentable dans le beau monde ; si vous l'aviez envoyé comme moi à Westminster au lieu de le remettre aux soins de M. Pratt, vous voyez

ce qu'il serait. Elle est convaincue de son erreur ; mais c'est trop tard ; le pli est pris.

Elinor ne répondit rien ; elle n'aurait pas voulu qu'Edward ressemblât à son frère, mais son séjour chez l'oncle de Lucy Stéeles ne lui était guère plus agréable.

Enfin l'élégant Robert la quitta et lui fit plaisir ; elle était sur les épines en pensant que Maria pourrait voir madame Willoughby ou seulement entendre son nom, et que Willoughby peut-être était lui-même dans le salon ; cependant elle ne l'avait point aperçu. Elle regarda encore ; il n'y était pas ; et Maria émue par la musique, plus rêveuse, plus mélancolique encore qu'à l'ordinaire, n'avait rien vu, rien entendu. Elinor aurait voulu la prévenir, mais elle n'était, pas à côté d'elle. Heureusement que Fanny qui n'aimait pas la musique, et qui s'ennuyait, avait demandé ses chevaux de bonne heure, et elle se retira avec ses belles-sœurs avant la fin du concert, et sans que Maria se fût doutée que madame Willoughby y était. Elles laissèrent à leur porte M. et madame Dashwood, et retournèrent chez madame Jennings qui les attendait.

Le soir même M. John Dashwood eut avec sa femme un entretien aigre-doux qui avait pour objet mesdemoiselles Dashwood, Pendant le concert, qui ne l'amusait pas plus qu'elle, il avait eu le temps de réfléchir ; et une idée l'avait frappée. La maîtresse de la maison, lady Dennison avait supposé que ses sœurs demeuraient chez lui : il était donc convenable qu'elles y fussent, et il manquait aux devoirs d'un frère, en laissant ses sœurs loger et manger chez des étrangers. L'opinion avait un grand pouvoir sur lui ; d'un autre côté sa conscience lui reprochait si souvent de n'avoir point tenu la promesse faite à son père, qu'il crut devoir l'appaiser, en les prenant quelques temps chez lui. La dépense serait peu de chose ; Elinor était petite mangeuse, et Maria, si languissante. À peine furent-ils rentrés qu'il en fit la proposition à sa femme, qui en frémit de tout son corps, et tâcha de parer le coup. — Je ne demanderais pas mieux, mon cher John ; vous savez combien j'aime tout ce qui tient à vous. Mais voyez dans ce moment-ci, je craindrais d'offenser beaucoup lady Middleton chez qui elles passent toutes leurs journées ; il serait tout-à-fait malhonnête de la priver de leur compagnie. J'en suis très-fâchée ; car vous voyez combien j'aime à être avec vos sœurs, mon cher John, à les produire dans le monde, à leur prêter ma voiture…

— Oui, oui, je vous rends justice, chère Fanny ; mais dans cette occasion, je ne sens pas la force de votre objection. Elles ne demeurent point chez lady Middleton ; et sous aucun rapport, elle ne peut-être fâchée qu'elles viennent passer quelques jours chez leur belle-sœur. Vous voyez que tout le monde pense que cela doit être ainsi.

— Oui, oui lady Dennison qui ne sait ce qu'elle dit. Enfin, mon cher, vous avez toujours raison ; et je crois comme vous que cela conviendrait ; mais malheureusement j'ai invité mesdemoiselles Stéeles à passer quelque temps avec nous. Ce sont de bonnes filles, très-complaisantes, point gênantes, dont on fait tout ce qu'on veut, et c'est une attention que je leur devais, mon frère Edward ayant été élevé chez leur oncle Pratt, ainsi que je l'ai appris l'autre jour. Nous pouvons avoir vos sœurs quand nous voudrons, soit à Norland, soit un autre hiver à Londres. Peut-être mesdemoiselles Stéeles n'y reviendront plus. Enfin je les ai déjà invitées ; et plus elles sont dépendantes et sans fortune, plus on leur doit d'égards. Vous qui avez tant de délicatesse et de générosité, mon cher John, vous sentez cela mieux que personne, j'en suis sûre ; je le suis aussi qu'elles vous amuseront beaucoup plus que vos sœurs ; elles sont gaies et très-gentilles. Ma mère est passionnée de Lucy, et c'est aussi la favorite de notre cher petit Henri.

Que répondre à de tels argumens ? M. Dashwood fut convaincu ; il convint de la nécessité d'avoir les demoiselles Stéeles ; et sa conscience s'appaisa par le souvenir du beau dîner qu'il avait donné au colonel Brandon, et par l'espoir que l'année suivante Elinor serait madame Brandon, aurait une bonne maison à Londres, et que Maria vivrait avec elle. Fanny tout à-la-fois contente d'être échappée au malheur d'avoir ses belles-sœurs, et fière de l'esprit qu'elle y avait mis, écrivit le matin suivant un billet à Lucy qu'elle antidata de deux jours, et où elle la priait ainsi que mademoiselle Anna de lui faire le plaisir de venir passer quelques jours chez elle, aussitôt que lady Middleton voudrait les lui céder. On comprend combien Lucy fut heureuse. Aller demeurer chez la sœur d'Edward, qui en l'invitant semblait travailler pour elle ! on peut cette fois pardonner à Lucy de se livrer à l'espoir. Une occasion journalière de voir Edward, de gagner l'amitié de sa famille, lui parut une chose si essentielle, qu'il ne fallait pas différer. Après avoir fait sentir à sa sœur l'avantage qui pouvait en résulter, elle la fit consentir d'autant plus facilement à quitter les Middleton, que le docteur Donavar était aussi le médecin des Dashwood, et de plus lié particulièrement avec John. L'espoir de le voir plus souvent la consola de

n’avoir plus à entendre les railleries de sir Georges. Elles se préparèrent donc à y aller dès le lendemain. Lady Middleton en prit son parti avec l’indifférence qu’elle mettait à tout ce qui ne la regardait pas directement.

On comprend qu’à peine Elinor fut arrivée, que Lucy lui montra en triomphe le pressant billet de Fanny ; et pour la première fois elle partagea l’espérance de Lucy. Une telle preuve de bonté, une prévenance si marquée avec de jeunes personnes que Fanny connaissait aussi peu, elle qui, à l’ordinaire était si peu obligeante, témoignaient que l’on avait du moins beaucoup de bonne volonté et de bienveillance, qui avec le temps et l’adresse de Lucy pourraient mener à quelque chose de plus. Comme Elinor ignorait le projet que son frère avait eu de les inviter, il ne lui vint pas dans l’idée que mesdemoiselles Stéeles eussent servi de prétexte à Fanny pour ne pas les recevoir. Elles y allèrent donc dès le lendemain, et furent reçues de manière à laisser tout croire de l’effet de cette préférence. Fanny avait fait sentir à son mari qu’il était très-dangereux de rapprocher Elinor d’Edward dans un moment où on traitait de son mariage, au lieu que les petites Stéeles, qu’il connaissait à peine, étaient à tout égard sans danger pour lui. Quant à elle-même elle en faisait deux complaisantes assidues qui lui faisaient ses chiffons, servaient le thé, arrangeaient le feu, ramassaient son mouchoir, amusaient son enfant ; elle trouvait toutes ces attentions serviles très-agréables et très commodes. Sir Georges qui les allais voir quelquefois, ne parlait que de l’amitié de madame John Dashwood pour ses petites cousines. Elle était plus enchantée d’elles, et surtout de Lucy qu’elle ne l’avait jamais été de toute autre jeune personne ; elle ne les appelait plus que *sa chère Lucy, sa chère Anna*, leur avait fait présent à chacune d’un petit porte-feuille d’aiguilles, et disait qu’elle ne savait comment elle ferait pour se séparer de ses aimables et chères amies.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXVIII.

Table des matières

Madame Palmer était si bien au bout de quinze jours, que sa mère ne trouva plus nécessaire de lui donner tout son temps, et se contenta de la visiter une ou deux fois par jour. Elle revint à sa maison, à ses habitudes, à ses jeunes amies, à qui elle racontait avec soin tout ce qu'elle apprenait dans ses courses. La troisième ou quatrième matinée, en revenant de chez sa fille, elle entra dans le salon, où Elinor travaillait seule, avec un air d'importance, comme pour la préparer à entendre quelque chose d'extraordinaire.

— Bon Dieu ! ma chère Elinor, est-ce que vous savez la nouvelle ?

Elinor eut un instant l'idée qu'elle voulait parler du retour de Willoughby, dont elle avait déjà prévenu Maria ; elle le lui dit.

— Mon Dieu non, ma chère, il s'agit bien d'autre chose vraiment ! Qu'est-ce que me font les Willoughby à présent ? Rien du tout je vous assure ; je les laisse pour ce qu'ils sont. Qu'ils aillent, qu'ils viennent peu m'importe. Mais ce que je viens d'apprendre, devinez-le si vous pouvez en cent, en mille.

— Ce sera peut être plutôt fait de me le dire, chère dame, dit en riant Elinor.

— Allons, allons je le veux bien ; c'est si étrange ! écoutez donc. Quand je suis entrée chez Charlotte, je l'ai trouvée, la pauvre petite mère, fort en peine pour son enfant. Elle croyait qu'il allait mourir, il criait, il ne voulait rien prendre et était tout couvert de petits boutons rouges. Je l'examinai, et je lui dis : Eh mon Dieu ! ma chère Charlotte, calmez-vous, ce n'est rien au monde que la rougeole ; et la nourrice dit de même. Mais madame Palmer ne fut pas contente qu'on n'eût envoyé chercher le docteur Donavar. On y alla, et on eut le bonheur de le trouver précisément comme il revenait de Harley-Street, de chez votre frère. Il vint à la minute et dit comme moi que c'était la rougeole, qu'il n'y avait rien à craindre ; alors Charlotte a été bien contente. Elinor l'écoutait avec intérêt, mais ne pouvait s'empêcher de sourire de l'importance de cette nouvelle de grand'mère. — M'y voici, dit la bonne Jennings, à ma nouvelle. Comme le docteur sortait, je m'avisai de lui dire en riant : Ah ! ah ! docteur, je sais fort bien ce qui vous attire si

souvent à Harley-Stréet chez M. John Dashwood ; vous courtisez Anna Stéeles, m'a-t-on dit, et nous deviendrons cousins peut-être. Il rit aussi ; puis reprenant un air grave et mystérieux, il s'approcha de moi, et me dit : Ce n'est point du tout pour mademoiselle Anna que je suis allé aujourd'hui chez John Dashwood, c'est pour sa femme qui est mal, très-mal je vous assure.

— Bon Dieu ! s'écria Elinor, Fanny est malade.

— Voilà exactement ce qu'il m'a dit, ma chère ; et j'ai crié tout comme vous, quoique je ne l'aime guères ; mais quand on est malade ou mort tout s'oublie.

— Rassurez-vous, madame, m'a-t-il répondu, et rassurez aussi les jeunes miss Dashwood ; leur belle-sœur n'en mourra pas puisque la colère ne l'a pas étouffée ; mais elle n'en a pas été loin.

— La colère ! Fanny ! eh mon Dieu ! contre qui ? dit Elinor.

— J'ai demandé la même chose, et voici ce que j'ai appris. M. Edward Ferrars, le frère aîné de madame Dashwood, ce même jeune homme sur lequel je vous raillais à Barton, vous savez bien, mais à présent je serais bien-fâchée que vous lui eussiez donné votre cœur ! (Elinor ne demanda plus rien, elle écouta dans une grande émotion) eh bien ! cet Edward Ferrars, ne vous aimait point, ma chère ; il paraît qu'il était engagé depuis long-temps avec ma cousine Lucy. Pas une créature humaine ne s'en est doutée, excepté Anna. Auriez-vous cru cela possible ? Quant à leur amour il n'y à rien là d'extraordinaire : Lucy est gentille, elle est vive, alerte, et précisément de cette espèce de jeunes filles qui plaisent aux garçons timides, parce qu'elles font toutes les avances, Mais que cette amourette soit allée si loin et depuis si long-temps, sans que personne l'ait su ni soupçonné, c'est cela qui est étrange. Je ne les ai jamais vus ensemble, car je suis bien sûre que je l'aurais tout de suite deviné. Mais ce grand secret était si bien gardé que ni madame Ferrars, ni votre belle-sœur ne le soupçonnaient, ni personne au monde. C'était dans la famille à qui caresserait le plus Lucy ; Edward y venait fort peu. Voilà que ce matin la pauvre Anna, bonne fille sans malice comme vous savez a découvert le pot aux roses.

Ils sont tous si passionnés de Lucy, pensait-elle, que je suis sûre qu'il n'y aura pas la moindre difficulté, et que madame Dashwood va sauter de joie. Ce matin donc elle est entrée auprès de votre belle-sœur, qui était seule dans son cabinet, et qui ne se doutait guères de ce qu'elle allait apprendre. Il

n’y avait pas cinq minutes qu’elle avait dit à son mari que son frère paraissait à présent indifférent pour toutes les femmes, et qu’elle était sûre qu’on l’amènerait bientôt à épouser milady, je ne sais qui, et voilà qu’Anna lui dit comme la plus belle chose du monde qu’il est engagé avec Lucy. Vous pouvez penser quel coup c’était pour son orgueil et sa vanité ! Elle s’est mise dans une telle fureur qu’il lui a pris de violens maux de nerfs, et elle poussait de tels cris, que votre frère qui était en bas dans sa chambre, écrivant à son intendant de Norland, les a entendus. Il est accouru vers sa pauvre femme ; alors une autre scène a commencé : Lucy entra aussi tout effrayée pour donner des secours à sa chère Fanny : jugez comme elle fut reçue ! Pauvre petite ! je la plains beaucoup ; et elle n’a pas été traitée doucement j’en réponds, car votre sœur était, dit-on, comme une furie, et n’a cessé ses injures que lorsqu’un nouvel accès la fait évanouir. Anna était à deux genoux en pleurant amèrement, et quand on y pense bien c’était la plus malheureuse ; tout le monde la grondait ; sa sœur au désespoir qu’elle eût trahi son secret, l’a battue, dit-on, avant de sortir de la chambre ; et elle n’a pas comme Lucy un amant et un mari pour se consoler : le docteur Donavar ne la reverra guères. Votre frère se promenait, allait du haut en bas sans savoir que dire ni que faire. Dès que Fanny put parler, ce fut pour déclarer qu’elle ne prétendait pas que ces *ingrates Stéeles* fussent un instant de plus chez elle. Votre frère fut obligé de se mettre aussi à deux genoux pour lui persuader de les laisser au moins faire leurs paquets. Mais ses accès de maux de nerfs se succédaient d’une manière si effrayante, qu’il prit le parti d’envoyer chercher le docteur Donavar, qui trouva toute la maison en rumeur. Le carosse était à la porte pour emmener mes pauvres cousines chez leurs parens à Holborn ; elles descendaient l’escalier, quand il arriva. La pauvre Lucy pouvait à peine marcher ; Anna était à moitié folle de douleur. Pour moi je déclare que je suis furieuse contre votre belle-sœur, et que je désire de tout mon cœur qu’ils se marient en dépit d’elle. Bon Dieu ! dans quel état sera le pauvre Edward quand il apprendra cela ! sa bien-aimée traitée avec ce mépris. On dit qu’il l’aime passionnément, et qu’il sera capable de tout ; et je le conçois très-bien. M. Donavar pense de même, nous en avons jasé ensemble, pendant une demi-heure. Enfin il m’a quittée pour y retourner ; il avait grande envie d’y être quand madame Ferrars y arrivera. Madame Dashwood l’a fait prier de venir dès que mes pauvres cousines ont été parties ; elle est sûre que sa mère va aussi tomber en syncope : ce qu’il y a de certain c’est que ce ne sera pas moi qui la ferai

revenir ; je ne les plains ni l'une ni l'autre. Je n'ai encore vu de ma vie deux femmes faire tant de cas du rang et des richesses. Je ne vois pas pourquoi Edward Ferrars n'épouserait pas Lucy Stéeles. Elle n'est pas fille de lord, cela est vrai ; mais ce n'est pas la femme qui fait le mari, et n'a-t-on pas souvent vu de pareils mariages. Ma fille Mary n'est-elle pas milady ; n'en déplaise à ces belles dames ? Lucy n'a rien ou presque rien, c'est vrai aussi ; mais elle a des charmes et du savoir faire. Personne n'est plus gentille dans une maison ; cela met la main à tout, et si madame Ferrars leur donne seulement cinq cents pièces par année, elle brillera autant qu'une autre avec mille. Ah ! comme ils seraient bien dans une petite maison comme la vôtre, ni plus ni moins, avec deux filles pour les servir et un domestique pour le mari ! Que faut-il de plus pour être heureux quand on s'aime ? Et je crois que je pourrais leur procurer une bonne femme-de-chambre, la propre sœur de ma Betty, qui leur conviendrait parfaitement. Ici Madame Jennings arrêta son flux de paroles, et comme Elinor avait eu le temps de rassembler ses idées, elle put répondre comme le sujet le demandait. Il n'y avait presque rien de nouveau pour elle ; elle était préparée à cet événement, et ne fut point soupçonnée d'y prendre un intérêt particulier ; car depuis long-temps madame Jennings avait cessé de la croire attachée à Edward. Heureuse de l'absence de Maria elle se sentit très-capable de parler de cette affaire sans embarras et de donner son sentiment avec impartialité.

Elle savait à peine elle-même ce qu'elle désirait, mais elle s'efforçait de rejeter de son esprit toute idée que cela pût finir autrement que par le mariage d'Edward et de Lucy. Elle était inquiète de ce que ferait madame Ferrars pour l'empêcher, et bien plus inquiète encore de la manière dont Edward se conduirait. Il n'était plus lié à Lucy par l'amour, elle en était sûre ; mais il l'était par l'honneur, et quoique l'idée de le perdre fût bien cruelle, elle l'était moins que celle qu'il pût manquer à un tel engagement. Elle sentait beaucoup de compassion pour lui, très peu pour Lucy, et pas du tout pour les autres.

Comme madame Jennings ne pouvait parler d'aucun autre sujet, il devenait indispensable d'y préparer Maria. Il n'y avait pas de temps à perdre pour la détromper, lui faire connaître l'exacte vérité, et tâcher de l'amener à en entendre parler sans trahir ni son chagrin relativement à sa sœur, ni son ressentiment contre Edward.

La tâche d'Elinor était pénible ; elle allait détruire la seule consolation de sa sœur, qui lui disait souvent : Chère Elinor, le meilleur moyen que j'aie

pour ne pas m’occuper de Willoughby, c’est de penser à Edward, au bonheur dont vous jouirez ensemble, et de me dire que vous le méritez plus que moi. Et il fallait renverser, anéantir peut-être la bonne opinion qu’elle avait de lui, et par une ressemblance dans leur situation que son imagination rendrait plus frappante qu’elle ne l’était en effet, réveiller en elle le sentiment de ses propres peines. Mais il le fallait, et Elinor se hâta de la joindre et de commencer son récit. Elle était loin de vouloir lui dépeindre ses propres sentimens et lui parler de ses souffrances, à moins que l’exemple de l’empire qu’elle prenait sur elle même depuis qu’elle connaissait l’engagement d’Edward, ne pût encourager Maria à l’imiter. Sa narration fut claire et simple, et quoiqu’elle ne pût la faire sans émotion, elle ne fut accompagnée ni d’une agitation violente ni d’un chagrin immodéré. Il n’en fut pas de même de Maria, elle l’écouta avec horreur et fit les hauts cris : Elinor fut obligée de la calmer pour ses propres peines, comme elle l’avait fait pour les siennes. Mais tout ce qu’elle put lui dire ne fit qu’augmenter son indignation, que relever encore à ses yeux le mérite d’Elinor, et conséquemment que rendre plus sensible les torts de celui qui s’était joué de son bonheur, qui avait pu en aimer une autre qu’elle. Elle n’admettait pas même en sa faveur qu’il n’eût agi que par imprudence, le seul tort que selon Elinor on pût lui reprocher.

Mais Maria pendant long-temps ne voulut rien entendre. Edward était un second Willoughby et bien plus coupable encore. Puisqu’Elinor convenait de l’avoir aimé sincèrement, elle devait sentir tout ce que Maria avait senti. Quant à Lucy Stéeles, elle lui paraissait si peu aimable, si peu faite pour attacher un homme sensible, qu’elle ne voulait pas d’abord croire, ni ensuite pardonner l’affection qu’elle avait inspirée à Edward, même en considérant que celui-ci n’avait alors que dix-huit ans ; elle ne voulait pas même admettre que ce goût fut naturel chez un homme, vivant seul à la campagne avec cette jeune personne. Il semblait à l’entendre qu’Edward aurait dû garder son cœur libre de tout sentiment jusqu’au moment où il devait voir Elinor.

Maria avait bien écouté sa sœur tant qu’elle avait ignoré qu’Edward était engagé avec Lucy Stéeles ; elle ne savait point les détails et n’était pas en état de les entendre. Pendant long-temps tout ce que put faire Elinor, fut de l’adoucir, de calmer son ressentiment. Enfin Maria lui demanda depuis combien de temps elle savait cet odieux événement, et si c’était Edward qui le lui avait écrit.

— Je le sais depuis quatre mois, dit Elinor, et non par lui. Quand Lucy vint à Barton ce dernier novembre, elle me le confia sous le sceau du secret.

À ces paroles les yeux de Maria exprimèrent le plus grand étonnement ; à peine ses lèvres purent se mouvoir ; enfin elle s'écria : Dieu ! vous le savez depuis quatre mois, et par celle qui l'emportait sur vous. Elinor le confirma. Ah ! chère Elinor, dit elle en fondant en larmes et se jetant au cou de sa sœur ; quoi, pendant que vous m'avez soignée avec tant de tendresse, de calme, de raison, un chagrin si semblable au mien pesait sur votre cœur ! Ah Dieu ! et je vous reprochais d'être heureuse. (Elle cacha son visage sur l'épaule de sa sœur ; et ses larmes redoublèrent.)

— Chère Maria, ne vous reprochez rien, vous ne pouviez savoir quels étaient mes tourmens, dit Elinor.

— Quatre mois ! s'écria encore Maria, si calme, si souvent gaie. Oh ! Elinor ! qu'est-ce qui vous a soutenue ?

— Le sentiment que je faisais mon devoir. Ma promesse à Lucy m'obligeait au secret ; je lui devais donc à elle de ne rien dire ni de ne rien faire qui pût trahir la vérité. Je devais à ma famille, à mes amis de ne pas exciter leur sollicitude sur moi, en leur laissant remarquer que j'avais un chagrin caché, que je ne pouvais leur confier ; enfin je me devais à moi-même de ne pas paraître trop humiliée et trop malheureuse aux yeux de ma rivale, et à Edward de ne pas augmenter la peine qu'il aura peut-être à tenir ses promesses.

Maria parut très-frappée. J'ai souvent désiré, continua Elinor, de détromper vous et ma mère sur vos espérances. Une fois ou deux je l'ai même tenté ; mais sans trahir ma foi, sans pouvoir vous donner une preuve positive, vous ne l'auriez pas voulu croire.

— Quatre mois si tranquille en apparence ! et cependant vous l'aimiez, dit Maria avec le regard et le ton du doute ?

— Oui je l'aime, répondit Elinor avec candeur et sentiment ; mais je ne l'aime pas uniquement, et j'étais bien aise d'épargner à ceux oui me sont chers aussi ; le chagrin de me voir malheureuse. Je travaillais en silence, pendant que cet événement était un secret pour tout le monde, excepté pour moi seule, à le supporter avec courage quand il éclaterait. Ce moment est arrivé, et je vous assure que je puis en parler à présent sans trop d'émotion. Je vous conjure donc, chère Maria, de ne pas souffrir pour moi plus que je ne souffre moi-même. Ne comparez pas votre malheur au mien ; ils n'ont pas plus de rapports que nos caractères. Je perds plus que vous peut-être en

perdant Edward, mais j’ai plusieurs motifs de consolation que vous n’aviez pas. Je puis encore estimer Edward, et je le justifie de tout tort essentiel ; je désire son bonheur et je l’espère, quoiqu’il n’ait pas peut-être, la compagne qui lui aurait convenu, parce qu’il sera soutenu comme moi par le sentiment d’avoir fait ce que sa conscience lui dictait. S’il éprouve d’abord quelques regrets, je le connais assez pour être sûre qu’il en aurait davantage encore, s’il était parjure, et qu’ils se calmeront peu-à-peu. Lucy ne manque ni d’esprit ni de bon sens ; ses défauts tiennent à son manque total d’éducation. Elle aime Edward, je l’espère du moins ; pourrait-elle ne pas l’aimer ? Elle se modèlera sur lui ; elle acquerra les vertus qui lui manquent, et qu’il possède à un si haut degré. Il l’a aimée une fois, il l’aimera plus encore lorsqu’elle le méritera, et que les qualités, les vertus de sa femme seront son ouvrage ; il oubliera j’espère qu’une autre lui avait paru supérieure.

— Il n’a point aimé Lucy, dit vivement Maria ; il ne l’aimera jamais… ou il n’a jamais aimé Elinor. Bien certainement un cœur, tel que celui que vous supposez à Edward, ne peut s’attacher deux fois, et à deux objets aussi différens.

— Vous en revenez toujours à votre système de constance éternelle, ma chère Maria. Il prouve non seulement votre sensibilité, mais aussi, permettez-moi de vous le dire, l’exaltation un peu trop romanesque de votre esprit qui vous entraîne au-delà de la réalité. Quoi ! parce qu’on a eu le malheur d’être trompé dans un premier attachement, on aurait encore celui de ne pouvoir plus s’attacher à personne ? et parce qu’un cœur sincère et sensible a été déchiré, rien ne guérira sa blessure, et il doit rester isolé pendant toute l’existence ? Non, non cela ne peut être, non je ne puis le croire, et…

— Ainsi, interrompit vivement Maria, c’est la sage, la prudente Elinor, qui pense que l’on peut ainsi passer sa vie, d’attachement en attachement ; car si vous supposez la possibilité d’aimer deux fois, il n’y a plus de bornes ; pourquoi pas trois, dix, vingt, trente ! comment soutenir cette idée ?

— Non pas, chère Maria, dit Elinor en souriant, mais je crois que celui ou celle qui a été trompé une fois ne le sera pas deux. Un second attachement n’aura peut-être pas la vivacité du premier, mais il n’en aura ni la promptitude ni l’illusion ; et l’on cherchera à bien connaître la personne avant de s’y attacher ; on n’aimera que ce qu’on estime, et alors on l’aimera toujours.

— Cependant dit Maria, vous avez bien cru connaître Edward ?

— Et je le crois encore ; Edward ne m'a point trompée, et s'il était libre, j'ose assurer que je n'aurais jamais aimé que lui ; mais il ne l'est plus, et je dois effacer de mon cœur tout autre sentiment que l'estime ; s'il épouse Lucy, et s'il ne l'épouse pas je dois renoncer même à l'estime… Mais je ne veux seulement pas le supposer.

— Je crois, dit Maria, que vous n'aurez pas grand peine à triompher de tous vos sentimens, si la perte de celui que vous aimiez vous touche aussi peu. Votre courage, votre empire sur vous-même sont peut-être moins étonnans… et votre malheur est alors en effet très-supportable.

— Je vous entends Maria, vous supposez que je ne suis pas susceptible d'un attachement vif, et que par conséquent je ne suis pas très-malheureuse. Vous vous trompez ; j'ai tendrement aimé Edward, et j'ai cru l'être de lui ; j'ai long-temps nourri l'espoir enchanteur d'être sa compagne, et la certitude que nous serions heureux ensemble. Le coup qui m'a frappée était complètement inattendu, et m'a laissée sans espérance et sans consolation. Pendant quatre mois j'ai porté seule tout le poids de ma douleur, sans avoir la liberté de la soulager en la confiant à une amie, ayant non seulement mon propre chagrin à supporter, mais aussi le sentiment du vôtre et de celui de ma mère quand vous viendriez à l'apprendre, et n'osant pas même vous y préparer. J'avais su mon malheur par la personne même dont les droits plus anciens que les miens et plus sacrés, puisqu'ils reposaient sur une promesse solennelle, m'ôtaient toute espérance, et j'avais cru voir dans cette confidence un triomphe et des soupçons jaloux qui m'obligeaient à montrer une complète indifférence pour celui qui m'intéressait si vivement. J'étais obligée d'entendre sans cesse le détail de leur amour, de leurs projets, et dans ces cruels détails pas un mot, pas une circonstance qui pût me consoler de perdre Edward pour jamais en me le montrant moins digne de mon affection. Au contraire tous les éloges de Lucy, tout ce qu'elle me disait de lui justifiait mon opinion en augmentant mes regrets. Vous avez vu comme j'ai été traitée ici par sa mère et par sa sœur. J'ai souffert la punition d'un amour auquel je devais renoncer, et tout cela dans un moment où j'avais encore à supporter le malheur d'une sœur chérie. Ah Maria ! si vous ne me jugez pas tout-à-fait insensible, vous devez penser que j'ai bien assez souffert. Cette fermeté, ce courage qui vous étonnent sont le fruit de mes constans efforts pendant tout le temps que j'étais forcée de me taire ; si j'avais pu vous en parler dans les premiers momens, vous m'auriez trouvée

peut-être aussi faible que je vous parais forte à présent ; ah ! je n'aurais pas même alors pu vous cacher à quel point j'étais malheureuse !

Maria fut tout-à-fait convaincue, et ses larmes recommencèrent à couler. Oh Elinor ! s'écria-t-elle, combien je me hais moi-même. Comme j'ai été barbare avec vous ! vous qui étiez mon seul soutien, vous qui avez supporté mon désespoir, qui sembliez seulement souffrir pour moi ; et je vous accusais d'insensibilité, vous la plus tendre, la meilleure des sœurs ; c'était là ma reconnaissance. Parce que je ne pouvais atteindre à votre mérite, j'essayais de le nier ou du moins de l'affaiblir, de même que je refusais de croire à l'énormité de votre malheur, que vous supportiez avec tant de calme et de résignation.

Les plus tendres caresses entre les deux sœurs suivirent cette scène. Dans la disposition actuelle de Maria, Elinor eut peu de peine à obtenir ce qu'elle désirait. Maria s'engagea à ne parler jamais d'Edward ni de Lucy avec amertume ; à ne témoigner à cette dernière ni mépris, ni haine, ni colère, dans le cas où elle la rencontrerait, et même à voir Edward si l'occasion s'en présentait avec la même cordialité. Tout cela était beaucoup pour Maria, mais fâchée comme elle était d'avoir injurié sa sœur, il n'était rien qu'elle n'eût fait pour le réparer. Elle tint ses promesses d'une manière admirable ; elle entendit tous les bavardages de madame Jennings sur ce sujet, sans disputer avec elle ou la contredire en rien, et répétant souvent : oui, madame, vous avez raison ; elle écouta même l'éloge de Lucy sans indignation ; et quand madame Jennings disait comme Edward l'adorait, elle en fut quitte pour un léger spasme. Elinor fut si enchantée d'elle et de son héroïsme, que ce fut une consolation pour elle. Hélas la pauvre Elinor ne se doutait pas combien cet effort était pénible à Maria. Sa santé qui se soutenait dans une espèce de langueur depuis son malheur, succomba tout-à-fait quand le malheur de sa sœur se joignit au sien. Obligée de cacher toutes ses impressions, tous les sentimens violens qui assaillaient à-la fois son cœur, il lui semblait quelquefois qu'il allait se briser. Ses nuits étaient sans sommeil, ses jours sans tranquillité ; mais elle eut bien moins de peine à cacher ce qu'elle souffrait au physique, que son indignation sur l'engagement d'Edward ; elle le cacha donc aussi bien qu'il lui fut possible. Elinor sans cesse auprès d'elle s'apercevait peu de son changement graduel, de sa pâleur, de sa maigreur, qui frappaient ceux qui la voyaient moins habituellement ; mais le nombre en était petit. Elle recommença à ne pas sortir de chez elle : la crainte de rencontrer M. ou madame Willoughby fut

son prétexte auprès d’Elinor, qui comprenait trop bien ce motif pour la presser, et qui n’ayant elle-même aucune envie de se trouver avec eux ou avec Edward, resta aussi plus souvent à la maison.

Le lendemain de son entretien avec Elinor, elle eut une autre épreuve à soutenir : ce fut une visite de son frère qui vint tout exprès pour parler de la terrible affaire, et apporter à ses sœurs des nouvelles de sa femme.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXIX.

Table des matières

Vous avez entendu parler à ce que je suppose, dit-il avec une grande solennité dès qu'il fut assis, de la *choquante* découverte qui se fit hier chez nous-mêmes ?

Tout le monde restant en silence, il se recueillit aussi un moment pour parler avec la dignité convenable ; il avait espéré qu'une foule de questions le tireraient d'affaire ; et qu'il n'aurait qu'à répondre ; on ne lui en faisait point. Il fallut donc pérorer tout seul, et l'éloquence n'était pas le partage du pauvre John.

Votre sœur, dit-il enfin, a souffert considérablement ; le docteur Donavar… mais j'y reviendrai ensuite. Il faut d'abord vous dire que madame Ferrars a aussi été très-affectée, et c'est bien naturel. En un mot c'était une scène de contrariétés, tellement compliquée… mais il faut espérer que cet orage menaçant passera sans qu'aucun de nous y succombe. Il se rengorgea tout fier d'avoir trouvé cette belle métaphore. Malgré son chagrin il fut impossible à Maria de s'empêcher de sourire ; il s'en aperçut : Oui riez, Maria, vous ne rirez pas, je crois, quand vous saurez que vous avez failli perdre votre belle-sœur. Pauvre Fanny ! elle a été tout le jour hier en convulsions… mais je ne veux pas trop vous alarmer ; Donavar assure qu'il n'y a nul danger. Sa constitution est bonne, et son courage vraiment admirable ; elle a supporté ce coup avec la fermeté d'un ange… elle dit que de sa vie elle n'aura plus de confiance en personne, et je le comprends après avoir été si cruellement trompée ! Avoir trouvé une telle ingratitude après tant de bontés et tant de générosité ! je crois quelle vous aurait plutôt mille fois soupçonnée Elinor, plutôt que cette Lucy. C'était par excès d'amitié qu'elle avait invité ces jeunes personnes à venir demeurer chez nous ; elle trouvait qu'elles méritaient cette faveur, qu'elles étaient attentives, empressées, toujours prêtes à dire des choses flatteuses à tout le monde, à faire tout ce qu'Henri voulait, et mille jolis petits ouvrages, enfin que c'étaient deux compagnes très-agréables, car sans cela elle vous aurait invitées toutes les deux à rester avec nous, pendant que votre bonne amie soignait sa fille : et puis être ainsi récompensé ! Je voudrais à présent de tout mon cœur, dit-elle, de ce ton affectueux que vous lui connaissez, que

nous eussions invité vos sœurs, puisqu'il n'est pas question de ce que nous avons craint… Ici John s'arrêta en s'admirant d'avoir si bien parlé, et afin d'être remercié de la bonté de Fanny ; ce qui fut fait avec un air d'ironie que John ne remarqua point. Il continua : Ce que la pauvre madame Ferrars a souffert quand sa fille lui apprit la chose, ne peut être décrit ! Pendant qu'avec une affection vraiment maternelle, elle arrangeait pour son fils un superbe mariage, apprendre tout-à-coup qu'il est engagé avec une autre, et quelle autre bon Dieu ! une petite fille sans naissance, sans fortune, venant on ne sait d'où… Ici la tante Jennings voulut éclater. Elinor la retint en lui serrant doucement la main ; elle se tut pour le moment. Jamais de la vie, continua John un tel soupçon ne lui serait entré dans la tête, et si elle le croyait attaché à quelqu'un, c'était tout d'un autre côté… vous m'entendez ? et moi-même, et Fanny nous pensions de même. Enfin cette bonne mère était à l'agonie. Nous nous consultâmes ensemble cependant sur ce qu'il y avait à faire, et elle se décida à envoyer chercher Edward. Il vint immédiatement. Mais je suis fâché, vraiment fâché d'avoir à raconter ce qui suit ; et d'ailleurs vous en savez assez, je pense. Je vous ai dit la cause du mal de Fanny, vous savez qu'elle est mieux ; cela vous suffit, je crois. Le reste s'apprendra en son temps.

— Non, non, mon frère, s'écria Elinor, dites tout ; nous voulons tout savoir. Le sort d'Ed… de M. Ferrars nous intéresse aussi. Qu'a t-il-dit ? que veut-il faire ?

— Il ne mérite guère cet intérêt ; et je vous avoue que j'aurais attendu autre chose de lui ; je suis vraiment indigné ! Croiriez-vous que malgré tout ce que sa mère, sa sœur et moi-même, dont l'avis n'est pas à dédaigner, nous avons pu lui dire et lui représenter pour rompre son engagement, tout a été inutile ? la bonne Fanny est allée jusqu'à la prière : devoir, affection, tout a été sans effet. Je n'aurais jamais pu croire qu'Edward fût aussi entêté, aussi insensible ! Sa mère a eu la condescendance de lui expliquer ce qu'il pouvait attendre de sa libéralité, s'il consentait à épouser miss Morton ; elle lui a dit qu'elle lui donnerait ses terres de Norfolk, qui rapportent clair et net mille pièces de revenu ; elle lui a même offert à la fin douze cent pièces, lui déclarant en même-temps que s'il persistait dans sa basse liaison, il pouvait s'attendre à la misère la plus complète ; que les deux milles pièces de capital qui sont à lui, et qu'elle ne peut lui ôter, seraient tout ce qu'il aurait jamais à prétendre ; qu'elle ne le verrait plus, et que loin de lui prêter jamais la moindre assistance s'il voulait prendre un état pour gagner

quelque chose, elle ferait tout son possible pour lui nuire et l'empêcher d'obtenir une place… Elinor éleva les yeux au ciel avec une expression impossible à rendre. Maria au comble de l'indignation, joignit les mains et s'écria : Grand Dieu ! cela est-il possible ?

— Je comprends votre étonnement, Maria, dit John Dashwood, d'une obstination qui a pu résister à de tels argumens. Votre exclamation est très-juste. Elle allait répondre ; mais Elinor lui jeta un regard suppliant, et qui disait en même-temps, à qui voulez-vous parler ? Elle le comprit et se tut ; mais ses yeux parlaient pour elle.

— Tout, continua John, fut inutile. Edward dit peu de choses, mais de la manière la plus ferme et la plus décidée. Je l'ai promis, et je tiendrai mes engagemens. Voilà tout ce que nous pûmes obtenir de lui. Vous voyez à présent comme on peut se fier aux apparences. Qui aurait cru Edward capable de répondre ainsi à sa mère ?

— Moi, dit enfin madame Jennings, qui brûlait de parler ; dès que je l'ai connu je l'ai regardé comme un honnête homme, et je pense que s'il avait cédé, il aurait agi comme un coquin et un parjure. J'ai quelques mots aussi à dire dans celle affaire ; ainsi, M. Dashwood, je vous prie de m'excuser si je vous dis ma façon de penser. Lucy Stéeles est ma cousine, et celle aussi de lady Middleton, dont le nom et le titre valent bien autant que ceux de madame Ferrars. Quant à Lucy elle n'est pas riche, et ce n'est pas sa faute ; mais elle est jolie et gentille, on ne peut pas lui nier cela, et elle mérite aussi bien qu'une autre d'avoir un bon mari. Vous ne saviez pas d'où elle venait ; et bien vous allez le savoir : son père était mon cousin issu de germain.

John Dashwood fut très-étonné ; mais il était d'une nature pacifique, et jamais il ne cherchait à offenser personne, surtout si c'était quelqu'un de riche : loin donc de se fâcher contre madame Jennings, il fut sur le point de lui demander pardon. Je vous assure, madame, lui dit-il, que je ne veux manquer de respect à aucun de vos parens. J'ignorais que mesdemoiselles Stéeles eussent l'honneur de vous appartenir. Mademoiselle Lucy m'a toujours paru une jeune personne très-méritante, très-aimable, et pour qui nous avions, j'ose le dire, beaucoup d'amitié. Mais dans le cas présent, vous comprenez qu'une liaison est impossible ; et si vous me permettez de vous le dire, être entrée dans un secret engagement avec un jeune homme de famille riche, comme M. Ferrars, qui était remis aux soins de son oncle, est peut-être… comment dirai-je cela… un peu extraordinaire. En un mot, je ne me permets aucune réflexion sur la conduite d'une personne à qui vous

vous intéressez, madame Jennings. Nous souhaitons tous qu'elle soit heureuse ; mais j'en doute fort ; car madame Ferrars tiendra sa parole. Elle agit comme une bonne mère, et selon sa conscience ; elle s'est montrée désintéressée, libérale et juste. Doit-on traiter un enfant désobéissant comme un enfant soumis ? Voyez Fanny ; elle consulte encore sa mère, sur tout ce qu'elle fait, comme si elle n'était pas mariée ; et quoiqu'elle m'aime à la folie, je suis sûr qu'elle ne m'aurait jamais épousé, si madame Ferrars l'avait menacée comme elle a fait Edward. Il a rejeté le bon lot qui lui était offert ; et je crains qu'il n'en ait un bien mauvais.

Maria soupira profondément ; et le cœur de la pauvre Elinor était déchiré en pensant à ce qu'Edward devait avoir souffert pour une femme qui ne pouvait le récompenser.

— Eh bien ! monsieur, dit madame Jennings, comment cela a-t-il fini ?

— Je suis fâché, madame, d'avoir à vous l'apprendre, par une rupture complète entre la mère et le fils. Edward est rejeté pour toujours ; et madame Ferrars n'a plus que deux enfans, Robert et Fanny. Edward a quitté hier la maison ; mais est-il parti ou resté en ville, c'est ce que j'ignore, Vous comprenez que nous ne pouvons plus avoir de relations avec lui.

— Pauvre jeune homme ! s'écria Elinor, que va-t-il devenir ?

— Le mari de Lucy Stéeles sans doute, dit John, est un pauvre misérable qui aura à peine de quoi se nourrir ; c'est fort triste, et cependant voilà ce qui est sûr. Né avec l'espoir d'une telle fortune, et se voir réduit presque à rien ; je ne puis concevoir une situation plus déplorable ! L'intérêt de deux mille pièces ! Comment un homme peut-il vivre avec cela ? et ajoutez encore à cela le souvenir qu'il aurait pu s'il n'avait pas été un fou, avoir les deux mille pièces de revenu, et cinq cents par dessus, car mademoiselle Morton aura le jour de sa noce trente mille pièces. Je ne puis me peindre un pareil sort ! Nous le sentons vivement sa sœur et moi, je vous assure, et d'autant plus qu'il n'est pas en notre pouvoir de l'assister, sans désobéir à notre mère et courir peut-être les mêmes risques que lui.

— Pauvre jeune homme ! s'écria encore madame Jennings ; il serait le très-bien venu s'il voulait venir loger et manger chez moi. Je le lui dirais si je pouvais le voir.

Le cœur d'Elinor la remercia de sa bonté pour Edward.

— S'il avait voulu, madame, il aurait une bonne maison, où il aurait pu nous inviter très souvent. À présent tout est fini, et si jamais il a une chaumière ou quelque logement semblable, je doute que personne soit tenté

d’aller le voir ; on y ferait maigre chère. Ce qu’il y a de pis, c’est que c’est sans retour ; car il se prépare quelque chose contre lui, et on ne s’en tiendra pas aux menaces. Madame Ferrars s’est déterminée avec sa bonté et sa justice accoutumée, à donner immédiatement à Robert ce que devait avoir Edward, et à lui assurer mille pièces par an. Je viens de la laisser avec son avocat parlant de cette affaire.

— Bien, dit madame Jennings, elle se venge ; et chacun, à sa manière. La mienne ne serait pas de rendre un de mes fils indépendant, parce que l’autre m’aurait blessée.

Maria se leva et se promena dans la chambre.

— Y a-t-il quelque chose de plus piquant, dit John, de plus désespérant que de voir son frère cadet en possession d’un bien qui devait vous appartenir. Pauvre Edward ! il est bien coupable, mais aussi bien à plaindre.

Il se leva et prit congé d’elles, en leur assurant sans cesse que Fanny n’était point en danger, et qu’elles pouvaient être tranquilles, qu’il n’y avait lieu à aucune inquiétude.

À peine fut-il sorti que les trois dames unanimes dans leurs sentimens, louèrent la noble conduite et le désintéressement d’Edward, autant qu’elles blâmèrent mesdames Ferrars et Dashwood. L’indignation de Maria éclata avec violence. Elinor ne disait rien ; mais elle admirait et plaignait Edward de toute la force de son cœur. Madame Jennings était de leur avis à toutes deux ; elle mit beaucoup de chaleur dans ses éloges de la conduite d’Edward, dont la possession de sa chère Lucy serait la récompense. Elinor et Maria savaient seules combien il y avait de mérite à lui d’avoir écouté la voix de l’honneur aux dépens de la perte de sa fortune et de celle même de tout son bonheur, et combien son dédommagement serait peu de chose, excepté cependant celui du témoignage de sa conscience, qui l’emporte surtout chez un honnête homme. Elinor était fière de la vertu de celui qu’elle aimait ; et Maria lui pardonnait ses torts par compassion pour son malheur. Mais quoiqu’il n’y eût plus actuellement de secret à garder, et qu’on pût en parler librement, c’était un sujet de conversation que les deux sœurs évitaient dans leur tête-à-tête autant qu’il leur était possible. Elinor parce qu’elle préférait en détourner sa pensée, et Maria parce qu’elle redoutait la comparaison qu’elle ne pouvait s’empêcher de faire elle-même de sa conduite avec-celle de sa sœur. Elle la sentait vivement cette différence, mais non pas comme Elinor l’avait espéré, pour y puiser des forces et du courage ; elle n’y trouvait qu’un nouveau sujet de peine, par les

reproches amers qu'elle se faisait elle-même de n'avoir pas montré plus de fermeté, ni su cacher aussi sa douleur dans les commencemens. À présent sa santé détruite influait sur son moral ; elle se trouvait trop faible pour rien tenter, et se laissait toujours plus aller à son abattement.

Pendant deux jours elles n'apprirent rien de nouveau ; mais elles en savaient assez pour occuper la tête et la langue de madame Jennings, qui se décida à aller faire une visite à Holborn à ses cousines Stéeles, plus encore par curiosité que par intérêt.

Le troisième jour était un dimanche, et le temps était si beau pour la saison (c'était la seconde semaine de mars), qu'elle eut envie d'aller se promener dans les jardins de Kensington, où il y aurait sûrement beaucoup de monde, et proposa à Elinor de l'accompagner. Je parie, lui dit-elle, que nous trouverons là les Stéeles, et que je n'aurai pas besoin d'aller plus loin. Je n'ai pas trop d'envie, s'il faut le dire, de faire connaissance avec les parens chez qui elles demeurent, ce sont des gens un peu communs. Vous comprenez à présent ; j'ai pris un autre ton, d'autres habitudes. J'irai pourtant à Holborn si elles ne sont pas à Kensington, et si vous ne voulez pas venir avec moi, je vous enverrai chez votre frère ; mais pourquoi ne feriez-vous pas une visite à cette chère Lucy qui vous aime tant, et dans une occasion si importante ? Peut-être vous y trouverez M. Ferrars, et vous leur feriez votre compliment en même-temps. Elinor dit seulement qu'elle serait bien aise d'aller savoir des nouvelles de sa belle-sœur, et se prépara à suivre madame Jennings. La languissante Maria qui craignait de rencontrer Willoughby, préféra de rester.

Le jardin était en effet rempli de promeneurs. Une intime connaissance de madame Jennings vint les joindre. Elinor les laissa causer ensemble et s'abandonna à ses réflexions, tout en regardant avec un peu d'effroi autour d'elle, et en tremblant de rencontrer Edward ou Willoughby. Elle ne vit ni l'un ni l'autre, et pendant long-temps personne qui pût interrompre le cours de ses pensées. Mais au détour d'une allée, elles virent au milieu d'un groupe de promeneurs la grosse Anna Stéeles, plus parée qu'à l'ordinaire et couverte de rubans couleur de rose. Dès qu'elle aperçut Elinor, elle quitta ses amis et vint auprès d'elle, d'abord avec un peu de timidité ; mais madame Jennings la salua si amicalement et Elinor si poliment, qu'elle reprit courage et dit à sa compagnie de continuer sans elle, qu'elle se promènerait un peu avec ces dames. Pendant ce temps-là madame Jennings disait à l'oreille d'Elinor ; allez avec elle, ma chère, et faites la causer, elle

vous dira tout ce que vous voudrez ; vous voyez que je ne puis quitter madame Clarke. Elinor n'éprouva pas de difficultés pour exécuter les ordres de madame Jennings ; Anna vint passer familièrement son bras dans celui de miss Dashwood, et l'entraîna en avant. Ce qui fut heureux pour la curiosité de madame Jennings c'est qu'Anna parla tant qu'on voulut sans la provoquer, car Elinor ne lui fit pas une seule question.

— Je suis charmée de vous avoir rencontrée, dit mademoiselle Stéeles ; je désirais vous voir plus que toute autre, et baissant la voix : Vous avez appris la grande nouvelle, je suppose. Madame Jennings est-elle bien en colère ?

— Contre vous ! non pas du tout je vous assure.

— Eh bien ! voilà déjà une bonne chose ; et lady Middleton est-elle bien fâchée ?

— Je ne l'ai pas vue, mais je ne puis le supposer.

— Allons ! voilà du bonheur, et je suis bien contente. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, miss Dashwood, j'en ai bien eu assez à supporter de colère, et de votre belle-sœur, et de Lucy. Je n'avais encore jamais vu Lucy dans une telle rage contre moi ; et cependant elle me gronde souvent, comme vous savez, parce qu'elle a, dit-elle, beaucoup plus d'esprit que moi. Je n'y peux rien ; chacun est comme il peut dans ce bas monde. Elle jura au premier moment que de sa vie elle ne me broderait plus un seul bonnet, qu'elle ne m'aiderait plus à m'habiller ; car, voyez, elle fait tout cela beaucoup mieux que moi. Mais a présent elle est tout-à-fait revenue, et bien aise que j'aie parlé ; elle s'en mariera plutôt : aussi, regardez, elle m'a donné ce ruban qu'elle a retourné et bouclé sur mon chapeau. Ah ! miss Dashwood, je sais bien que vous allez rire, et ce que vous me direz ; mais pourquoi ne mettrais-je pas des rubans roses ? Est-ce ma faute, si c'est la couleur favorite du docteur Donavar, et s'il trouve qu'elle me va bien ? Jamais je ne l'aurais deviné, s'il ne m'avait pas dit l'autre jour : Je crois, miss Anna, que vous avez le même teinturier pour vos rubans que pour vos joues, car c'est la même nuance. N'était-ce pas joli cela, miss Dashwood ? Je crois bien que mon visage devint alors plus rouge que mon ruban. Mais depuis j'ai toujours mis des rubans couleur de rose, vous comprenez ; et Lucy m'a fait bien plaisir de me donner le sien. Mes cousines me font un peu enrager là-dessus ; mais qu'est-ce que cela me fait ? si je le rencontre, il me dira quelque jolie chose là-dessus.

Elinor qui n’avait rien à dire sur les rubans et l’amour d’Anna, et qui désirait savoir autre chose, prit sur elle de lui demander des nouvelles de sa sœur, et pourquoi elle n’était pas à Kensington.

— Pourquoi ! cela se demande-t-il ? c’est qu’elle a son amoureux auprès d’elle, et qu’il a mieux aimé lui parler en liberté que de se promener. Le docteur Donavar aurait aussi pu dans ce moment complimenter Elinor sur la teinte de ses joues. Nous commencions à être tous bien en peine, continua Anna ; c’est mercredi que l’affaire se découvrit, et que nous fûmes renvoyées de chez votre frère, et nous n’avions pas entendu parler d’Edward, ni jeudi, ni vendredi, ni samedi. Nous ne savions pas ce qu’il était devenu ; et ma cousine Godby, et ma tante Spark, et mon cousin Richard, tout le monde disait à Lucy de prendre son parti, que M. Ferrars ne serait pas pour elle, qu’il faudrait qu’il fût hors de sens de rejeter une femme qui a trente mille pièces, pour en prendre une qui n’a rien du tout ; et Richard disait que quant à lui, il ne le ferait pas pour rien au monde.

— Je puis l’obliger à m’épouser, disait Lucy ; j’ai ses promesses signées de lui. Il ne s’en fallait que d’un mois ou deux qu’il ne fût majeur.

— Quand il ne s’en faudrait que d’un jour, disait Richard, rien ne l’oblige à les tenir ; et s’il faut plaider, on ne plaide pas sans argent, et vous en donnera qui voudra. Lucy ne savait que dire ; elle voulait lui écrire, mais elle ne savait où adresser sa lettre. Enfin ce matin comme nous revenions de l’église, il est arrivé, un peu triste, il m’a semblé, mais il y a bien de quoi ! Il nous a tout raconté ; et ce que sa mère lui a dit et ce qu’il a répondu, qu’il voulait Lucy, seulement Lucy, et aucune autre, puisqu’il le lui avait promis ; et comme sa mère là-dessus l’avait déshérité et chassé de chez elle, Lucy était bien triste aussi en entendant cela, vous comprenez ; mais Edward a pourtant deux mille guinées qu’on ne peut lui ôter ; et qui sait si Lucy trouverait si vîte un autre mari ? Elle a pensé tout cela, et elle a dit à Edward qu’il pourrait fort bien vivre là-dessus.

— Je vous en conjure, chère Lucy, lui disait-il, pensez-y bien, je ne veux pas vous entraîner à votre perte, et quoique je sois prêt à tenir mes engagemens, je vous dégage des vôtres, si vous pensez que je ne sois plus assez riche pour vous épouser. Je ne puis supporter de vous placer dans une situation qui peut devenir déplorable. Si quelque malheur me faisait perdre mes deux mille livres, je serais sans ressource quelconque. J’ai bien l’idée d’entrer dans les ordres et de suivre la carrière de l’église ; mais sans protection, je ne puis prétendre qu’à une simple cure ; et vous savez que

c’est bien peu de chose. Vous êtes donc libre, Lucy : renoncez à moi si vous le préférez. Je comprendrai vos raisons et je n’en serai pas du tout blessé. C’est pour votre intérêt seul que je vous le propose ; car pour le mien mon sort est fixé ! Je ne puis obéir à ma mère ; elle m’a rejeté, si je n’épousais pas mademoiselle Morton, et je ne l’épouserai jamais. Si vous consentez à rompre notre engagement, j’ai assez pour moi seul, et jamais je ne me marierai.

— Et qu’à répondu Lucy ? demanda Elinor dans une grande agitation.

— Vous concevez bien qu’elle n’a pas voulu entendre parler de rupture. Le pauvre garçon ! Moi j’étais prête à pleurer de l’entendre parler ainsi. Ma sœur lui a dit bien des choses, vous vous en doutez. Il ne convient pas à nous qui ne sommes pas encore mariées de répéter des propos d’amour. Vous comprenez ce qu’elle pouvait dire ; qu’elle voulait l’épouser absolument ; qu’elle aimait mieux vivre de rien avec lui et partager sa bonne ou sa mauvaise fortune. Sûrement il était bien heureux et bien touché ; car il s’est levé et s’est promené dans la chambre ; et j’ai vu qu’il essuyait ses yeux : tenez il a pressé son mouchoir dessus comme cela. Pourquoi aurait-il fait ainsi s’il n’avait pas pleuré de joie ? Ensuite il s’est assis près de ma sœur, il lui a pris la main et lui a dit… attendez que je me le rappelle ; oui, oui c’est bien ainsi ; il lui a dit : Chère Lucy, je vous remercie de votre confiance en mon honneur et de votre attachement pour moi. Ils ne seront pas trompés ; et je m’efforcerai de vous rendre heureuse. Il fallait entendre comme il soupirait en finissant. Ils sont ensuite convenus ensemble, qu’il irait directement à Oxford prendre les ordres, qu’ils attendraient pour se marier qu’il pût avoir une bonne cure où ils pussent se loger : Voilà tout ce que j’ai entendu. Ma cousine est venue me dire que madame Richardson était en bas dans son carosse et voulait mener une de nous à Kensington ; j’ai donc été forcée d’entrer dans la chambre et de les interrompre pour demander à Lucy si elle voulait y aller, mais elle n’a pas voulu quitter Edward. J’en ai été bien aise à cause de mon joli chapeau rose, vous comprenez ; je n’ai eu que le temps de l’attacher, de mettre mes souliers de soie, et me voici bien contente de vous voir et de vous conter tout cela.

— Il y a une seule chose dans votre récit que je ne comprends pas, dit Elinor. Vous êtes entrée dans la chambre et vous les avez interrompus, n’étiez-vous donc pas avec eux ?

— Non certainement je n’y étais pas, dit Anna fièrement ; croyez-vous que je ne sache pas que les amoureux aiment à être seuls ? et puis Lucy

m’aurait bien grondée. Non, non, dès qu’il est entré, je suis sortie ; mais j’ai tout vu et tout entendu par le trou de la serrure.

— Comment ! s’écria Elinor, vous m’avez répété ce que vous avez appris de cette manière ? Je suis fâchée de ne l’avoir pas su auparavant ; car bien sûrement je n’aurais pas souffert que vous me donnassiez le moindre détail d’un entretien que vous deviez ignorer vous-même. C’est mal à vous, j’ose vous le dire, de surprendre ainsi les secrets de votre sœur.

— Eh ! pourquoi pas, dit Anna en riant, il n’y a point de mal à cela. Je suis bien sûre que Lucy ferait de même. Quand mon amie, miss Scharp vient me voir et me conter ses amours, car elle a un amoureux aussi qui l’aime bien, Lucy se cache toujours dans le cabinet ou derrière le paravent pour nous écouter. Comment saurait-on ce qu’on veut cacher si on n’écoutait pas ? D’ailleurs ne sais-je pas tout depuis long-temps ? n’étais-je pas sa confidente ?

— Sans doute, dit Elinor, elle aime Edward bien tendrement ?

— Oh ! oui passionnément, surtout dans les commencemens ; à présent, entre nous, elle le trouve un peu froid. Elle dit que c’est bien dommage qu’il ne soit pas beau et gentil comme son frère ; mais enfin elle l’aime assez pour l’épouser, et elle fait bien. Il n’en viendrait peut-être pas un autre ; et puis saurait-on dans le monde si c’est elle qui ne l’a pas voulu ? Chacun croirait que c’est lui ; et voyez le bel honneur ! Lucy n’est pas si bête.

— Pauvre Edward, pensa Elinor, à quelle femme va-t-il être associé !…

— Les amis de miss Stéeles revinrent. Voila les Richardson, dit-elle ; il faut que j’aille les rejoindre. Bon ! je crois que le docteur est avec eux ; que vais-je faire ? On dira que c’est pour lui que je reviens. Adieu ! chère Elinor. Je n’ai pas le temps de parler à madame Jennings ; dites-lui que je suis bien contente qu’elle ne soit pas fâchée, et à lady Middleton aussi. Quand vous serez rentrées, si madame Jennings veut de nous, elle n’a qu’à dire….. Bon ! les Richardson me font signe ; adieu ! et elle courut au-devant d’eux et du cher docteur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XL.

Table des matières

Mesdames Clarke et Jennings se promenèrent encore quelque temps. Elinor en silence à côté d'elles réfléchissait à ce que venait de lui dire Anna. Elle n'avait appris dans le fond que ce qu'elle avait prévu. Le mariage de Lucy et d'Edward était décidé. Le moment seulement était encore incertain. Tout dépendait de cette cure ou de ce bénéfice ; et il avait peu de chance d'en trouver un tout de suite. Ces sortes de places veulent de grandes poursuites. Edward était trop timide, et peut-être trop fier pour solliciter, et n'avait pas de protecteur. Madame Ferrars ne manquerait pas, ainsi qu'elle l'avait annoncé, de lui nuire auprès de leurs connaissances, en le représentant comme un fils entêté et rebelle ; et si Lucy lasse d'attendre… mais non ; tout prouve qu'elle tient à se marier, et à devenir madame Ferrars à tout prix.

Dès que l'amie de madame Jennings les eut quittées, elles remontèrent en carrosse, et madame Jennings questionna Elinor sur ce qu'elle avait *accroché* de mademoiselle Stéeles. Mais Elinor n'aimant pas à répéter des propos écoutés en fraude par le trou de la serrure, se contenta de lui dire ce qu'elle était sûre que Lucy aurait dit elle même, que son engagement avec Edward subsistait, et leur projet d'établissement : ce fut tout ce que madame Jennings put obtenir.

— Comment, dit-elle, ils veulent attendre pour se marier qu'il ait un bénéfice ! mais c'est de la folie ; tout le monde sait avec quelle difficulté cela s'obtient. Ceux qui ont à nommer à un bénéfice le donnent à un de leurs parens, ou les vendent bien cher. Peut-être qu'on lui fera de belles promesses pendant une année ou deux, puis il faudra qu'il se contente d'être vicaire de quelque paroisse pour trente ou quarante pièces. L'intérêt de ses deux mille, cent ou deux cents peut-être que l'oncle Pratt donnera pour l'honneur de marier sa nièce à son noble pupile : voilà tout ce qu'ils auront pour vivre, les pauvres gens ! et avec cela un enfant toutes les années. Ils me font bien pitié ! il faut que je voie ce que je pourrai leur donner pour meubler leur presbytère. Quant à la sœur de ma Betty, ce n'est pas ce qu'il leur convient ; il ne leur faut qu'une fille de campagne qui fasse toute la

besogne, et un homme pour travailler au jardin : voilà tout ce qu'il leur faut, et pas davantage.

Le matin suivant Elinor reçut par la petite poste une lettre de Lucy qui contenait ce qui suit, et qui était assez mal orthographiée.

Holborn.

« J'espère que ma chère Elinor excusera la liberté que je prends de lui écrire ; mais je sais que son amitié pour moi lui fera trouver un grand plaisir à apprendre que je vais bientôt être heureuse avec mon cher Edward, après bien des peines et des traverses. Nous avons bien souffert ; mais à présent tout va bien, et notre amour mutuel est et sera pour nous une source inépuisable de bonheur. Nous avons eu bien des épreuves, bien des persécutions ; mais décidés comme nous l'étions à tout surmonter, nous avons tout souffert avec courage. Une amie comme vous fait plus de bien que les ennemis ne peuvent faire de mal. J'ai dit à Edward comme vous aviez été bonne pour moi, et je vous assure qu'il en est bien reconnaissant. Je suis sûre que vous et la chère madame Jennings vous serez bien aises d'apprendre que je viens de passer deux heures avec mon bien-aimé Edward, et que j'en suis contente à tout égard. Il n'est rien qu'il ne soit prêt à sacrifier à sa Lucy, et jamais il n'a voulu entendre parler de nous séparer, quelque chose que j'aie pu lui dire ; car je pensais qu'il était de mon devoir, quoi-qu'il pût m'en coûter, de l'inviter à ne pas se brouiller avec sa mère et à ne pas renoncer à sa fortune. Je suis même allée jusqu'à lui offrir de partir à l'instant même et de ne pas revenir à Londres qu'il ne fût marié ; mais il a repoussé vivement cette idée. Il m'a juré que jamais il n'épouserait que moi, et que la colère de sa mère n'était rien pour lui, puisque je l'aimais, et qu'il ne regretterait aucune fortune avec moi. Il est sûr que nos espérances ne sont pas brillantes ; mais nous attendons, et peut-être que tout ira mieux que nous ne le pensons. Il va prendre les ordres incessamment, et s'il peut avoir un bénéfice, ne fût-il que de cent pièces de revenu, et une bonne habitation, nous vivrons très-bien. S'il était en votre pouvoir, chère Elinor, de nous recommander à ceux qui ont un bénéfice à donner, ne nous oubliez pas, je vous en prie, et dites quelques bonnes paroles pour nous à sir Georges, à M. Palmer, au colonel Brandon, etc., etc., etc. Je serai plus heureuse encore si c'est à vous que je dois mon bonheur. Je suis sûre que vous avez été très inquiète en apprenant la fatale découverte du secret que

seule vous saviez, et que vous avez si bien gardé. Ma sœur Anna qui cause toujours sans savoir ce qu'elle dit, n'a pas été aussi discrète. Mais comme son intention était bonne, et qu'elle a avancé mon bonheur, je ne m'en plains pas.

« Dites à madame Jennings que j'ai été trop troublée pour pouvoir lui faire une visite ; mais que si elle voulait venir à Holborn un de ces matins, ce serait une grande bonté de sa part. Mes cousins seraient fiers de faire sa connaissance. Mon papier finit et m'oblige à vous quitter. Je vous prie de me rappeler au souvenir de sir Georges, de lady Middleton, de madame Palmer, et de tous les charmans enfans. Mes plus tendres amitiés à mademoiselle Maria. Je suis bien sûre que celle qui fait profession d'aimer et d'estimer mon Edward, est bien contente de le savoir sur la route du bonheur. »

Je suis votre très-obéissante servante, Lucy Stéeles.

Dès qu'Elinor eut fini de lire, elle remit la lettre entre les mains de madame Jennings, pensant que c'était un des buts dans lesquels elle avait été écrite. L'autre n'était pas douteux : elle voulait jouir de son triomphe en humiliant sa rivale. Elinor se rappelait ce que la simple Anna lui avait raconté de l'entretien d'Edward et de Lucy ; comme c'était lui qui l'avait pressée de rompre, et qu'elle l'avait absolument refusé. Elle disait exactement le contraire ; et cette petite fausseté inutile fit de la peine à Elinor. Sa seule consolation aurait été le bonheur d'Edward ; et tout lui disait qu'il était impossible, jusqu'à cette lettre écrite d'un style si commun et dans un si mauvais esprit. Cependant tout était décidé ; c'était l'épouse d'Edward, c'était sa rivale heureuse, triomphante. Elle chercha à oublier ses torts, à croire qu'elle se les exagérait peut-être, et que du moins Lucy aimerait passionnément son mari, et s'en ferait aimer. Madame Jennings moins difficile lisait et admirait la lettre de sa jeune parente. — Très-bien, très-joliment tournée ; et ce qu'elle lui demande à Edward, très-généreux en vérité ; et je ne suis pas surprise qu'il ne l'ait pas accepté. Il l'en aimera davantage. Pauvres enfans ! leur amour me touche au fond de l'âme. Je voudrais leur procurer un bénéfice de tout mon cœur. Voyez, elle m'appelle sa *chère* dame Jennings. Bon cœur de fille s'il en fut jamais ! Oui, oui, j'irai la voir et l'embrasser bien sûrement. Comme elle est attentive ; comme elle n'oublie personne, pas même les enfans ! c'est la plus jolie lettre que j'aie

vue de ma vie ; elle me donne grande opinion du cœur et de l’esprit de Lucy. M. Ferrars, vous le verrez, sera heureux comme un prince, avec une telle femme.

Quelques jours s’écoulèrent encore sans rien amener de nouveau qu’une impatience très-vive et très-naturelle de Maria de quitter Londres. La crainte de rencontrer Willoughby ou d’en entendre parler, l’obligeait de rester chez elle comme dans une prison. Elle soupirait après le plein air, la liberté, et sur-tout après sa mère. Elinor ne le désirait pas moins, mais ne savait comment l’effectuer. Il ne convenait pas à deux jeunes personnes de faire seules un si grand voyage ; et la santé si chancelante de Maria y était encore un obstacle. À peine Elinor croyait-elle qu’elle pût le supporter ; elle en parla à leur bonne hôtesse, et la consulta sur les meilleurs moyens de lever ces difficultés. Madame Jennings résista à l’idée de leur départ avec toute l’éloquence de sa bonne volonté et de sa tendre amitié ; mais Elinor mettant toujours en avant la santé de Maria, le besoin évident pour elle de respirer un air plus pur que celui de Londres, et son désir d’être à la campagne, madame Jennings fit une proposition qu’Elinor trouva très-acceptable. Les Palmer devaient partir pour leur terre de Cléveland sur la fin de mars, c’est-à-dire dans une quinzaine de jours ; et Charlotte avait prié sa mère d’y venir avec ses deux jeunes amies passer la semaine de Pâques. M. Palmer s’était joint aussi à sa femme pour les en presser avec beaucoup de politesse. Ses manières avaient tout à-fait changé depuis que sa femme lui avait donné un fils. Il aimait cet enfant à la folie ; et celle qui le lui avait donné s’en ressentait ; il était plus tendre avec elle, plus honnête avec sa belle-mère, à qui il savait gré d’aimer aussi passionnément le petit garçon, et plus poli, plus doux en général avec tout le monde, et sur-tout avec mesdemoiselles Dashwood. Le malheur et le changement de Maria l’intéressaient ; et il aimait à causer agréablement avec Elinor. On se rappelle qu’elle l’avait d’abord jugé plus favorablement que ses manières n’y donnaient lieu. Elle était bien-aise de son côté qu’il eût justifié l’idée qu’elle avait eue de lui. Charlotte elle-même dans son nouvel état de mère, qui l’occupait beaucoup, était aussi devenue moins insignifiante. En sorte qu’Elinor consentit sans peine à ce projet qui les rapprochait d’ailleurs beaucoup de Barton. Mais il fallait que Maria le voulût aussi ; et dès les premiers mots qu’Elinor lui en dit, elle s’écria vivement et dans une grande agitation : Non, non, je ne puis aller à Cléveland ; ne savez-vous pas ?… n’avez vous pas pensé ?… Oh ! non, non, je ne puis y aller.

— Vous oubliez vous-même, dit doucement Elinor, que Cléveland n’est pas dans le voisinage de… qu’il y a plus de trente milles de distance… et…

— Mais enfin il est en Sommersetshire ; là où je croyais… Là où mes pensées ont erré si souvent. Non, Elinor, n’espérez pas de m’y voir jamais.

Elinor ne pouvait pas disputer avec elle sur un sentiment ; mais elle tâcha d’en réveiller un autre dans le cœur de sa sœur, en lui représentant que ce serait un moyen de rejoindre plutôt et d’une manière plus sûre et plus convenable qu’aucune autre, leur chère et bonne mère qu’elle désirait si ardemment de revoir. De Cléveland, qui n’était qu’à quelques milles de Bristol, il n’y avait pas plus d’une bonne journée pour se rendre à Barton. Madame Palmer leur donnerait sûrement son carosse, et les accompagnerait peut être jusqu’à Bristol, où le domestique de leur mère viendrait les prendre et les escorter jusques chez elles. Rien ne nous oblige, dit-elle à Maria, à rester plus d’une semaine à Cléveland : ainsi dans moins de trois semaines nous pouvons être à notre chère Chaumière.

Maria n’eut rien à répondre. Son affection pour sa mère triompha avec peu de difficulté de ces obstacles imaginaires. Elle réfléchit elle-même que Willoughby et sa femme étant encore à Londres, elle n’aurait pas la chance de les voir dans le Sommersetshire, et elle consentit à y aller.

Madame Jennings fut la plus contrariée ; elle avait espéré ramener encore ses jeunes amies chez elle en revenant de Cléveland, les garder jusqu’au temps où elle irait chez son gendre Middleton, et les reconduire elle-même à leur mère. Elinor fut reconnaissante de ce projet, mais ne changea rien à leur dessein. On l’écrivit à madame Dashwood, qui en fut très-contente. Ainsi leur retour fut arrangé de cette manière ; et Maria qui ne croyait trouver de consolation qu’à Barton, comptait les heures qui la séparaient du moment où elle reverrait cette demeure chérie et la meilleure des mères. Le malheur de sa sœur l’avait accablée de nouveau presque plus que le sien propre. D’abord elle aimait Elinor plus qu’elle-même ; puis il lui semblait que c’était une injustice du sort de ne pas tout accorder à une personne qui avait autant de mérite et de perfections.

Le colonel Brandon venait à peu près tous les jours. Madame Jennings se hâta de lui dire la résolution de ses jeunes amies d’aller à Barton de chez les Palmer : que deviendrons-nous, colonel, lui dit-elle, sans ces chères filles qui veulent m’abandonner ? Et quand vous viendrez me voir, (si du moins vous venez encore), et que vous verrez leur place vide et la bonne

vieille maman Jennings seule et triste dans un coin du salon, qu'aurons-nous de mieux à faire que de bâiller ensemble et de pleurer leur absence ?

La bonne Jennings espérait que cette peinture de leur futur ennui, l'amènerait enfin à parler et à offrir sa main à Elinor, dont elle le croyait fort épris. Elle crut parfaitement y avoir réussi, quand elle le vit s'approcher d'Elinor qui travaillait à côté de la fenêtre à prendre la dimension d'un dessin qu'elle voulait laisser à leur amie. Elle entendit qu'il lui demandait à demi-voix la permission de lui dire quoique chose. Madame Jennings assise sur le sopha était assez éloignée d'eux pour ne pas les entendre, d'ailleurs elle était séparée d'eux par le piano-forte où Maria était établie ; mais elle put remarquer que dès les premiers mots du colonel, la physionomie d'Elinor avait exprimé une grande surprise, mêlée d'une vive émotion, qu'elle avait rougi et laissé son travail. Maria cessa un moment son jeu pour choisir un autre morceau ; alors quelques paroles du colonel vinrent frapper l'oreille de madame Jennings qui sans en avoir l'air ne pouvait s'empêcher d'écouter. Elle entendit qu'il lui parlait de son habitation future. Delafort, disait il, est situé dans un beau pays ; et les environs sont agréables ; mais la maison quoique commode, est petite, mal bâtie. J'y ferai toutes les réparations nécessaires, etc.

Il n'y avait plus de doute, Elinor devait l'habiter. Mais madame Jennings trouvait ce compliment et ces réparations assez inutiles, et Delafort assez beau pour une personne qui habitait la chaumière de Barton ; mais sans doute, c'était l'étiquette et l'usage : aussi entendit-elle avec plaisir Elinor lui répondre avec un doux sourire que ce ne serait point un obstacle. Le piano avait recommencé ; elle n'entendit plus rien ; mais l'entretien s'animait. Le colonel avait l'air satisfait, et Elinor attendrie et reconnaissante. Nous y voilà, pensait-elle, on ira seulement à la chaumière demander la bénédiction maternelle. Dans moins d'un mois je la ramène ici pour faire ses emplètes de noce, et avant six semaines tout sera fini. Un autre silence de Maria lui permit d'entendre le colonel qui disait d'une voix très-calme : Je crains que l'événement que je désire ne puisse pas avoir lieu de sitôt. Étonnée et choquée de ce que c'était l'amoureux qui semblait demander un délai, elle allait dire quelques mots de surprise ; mais elle pensa encore que c'était sans doute ainsi que faisaient les gens du bon ton, d'autant plus qu'Elinor loin de paraître le moins du monde fâchée, lui dit en souriant : et moi, monsieur, j'espère au contraire qu'à présent il n'y aura

plus d’obstacle, et que votre généreux sentiment aura bientôt sa récompense.

C’est clair cela, pensa madame Jennings. On pourrait peut-être trouver cela singulier ; quant à moi, j’aime cette franchise, Mais elle fut surprise après cela de voir le colonel quitter Elinor de sang-froid, et bientôt après sortir de la chambre : il faut convenir, pensa-t-elle, que le cher homme est un peu glacé ; mais il n’est plus très-jeune, et si son amour est moins ardent il durera plus long-temps.

Voici ce qui s’était passé entr’eux pendant cet entretien.

— J’ai entendu parler, mademoiselle, lui avait dit le colonel, de l’injustice que votre ami M. Edward Ferrars a souffert de sa famille. Si je suis bien informé, il a été entièrement repoussé par sa mère, parce qu’il persévère dans ses engagemens avec une jeune personne qu’il aime, dont il est aimé, dont sa mère et sa sœur faisaient beaucoup de cas et qui demeurait même chez la dernière comme une amie intime. Est-ce vrai, mademoiselle, je m’en rapporte à vous ?

Elinor dit que rien n’était plus vrai.

— La cruauté et le danger de séparer deux jeunes cœurs attachés l’un à l’autre depuis long-temps, dit avec sentiment le colonel, m’ont toujours paru une des responsabilités les plus terribles. Il s’agit du bonheur ou du malheur, non-seulement dans cette vie, mais aussi dans l’autre. Ma triste expérience là-dessus me fait trembler. Madame Ferrars ne sait pas ce qu’elle fait, et où elle pouvait entraîner son fils. Le malheur d’être déshérité est bien léger auprès de celui qui l’attendait dans un mariage forcé, et auprès des remords d’avoir manqué à sa parole. Je l’estime de sa noble résistance ; je ne l’ai vu que deux ou trois fois ; mais il m’a plu dès le premier moment. C’est un jeune homme plein de mérite, sans aucun des ridicules et des travers si fréquens que l’on a lorsqu’on est élevé avec l’espoir d’une brillante fortune. Je m’intéresse à lui pour lui-même et parce qu’il est votre ami, et je voudrais que dans ce moment fâcheux, cet intérêt pût lui être utile. J’apprends qu’il va se faire consacrer et prendre le parti de l’église, et je le loue encore d’avoir préféré cet état à d’autres plus brillans et moins respectables. Voudriez-vous avoir la bonté de lui dire que le bénéfice de ma terre de Delafort se trouve heureusement vacant ; j’en ai eu l’avis ces derniers jours, et s’il veut bien l’accepter, je serais charmé qu’il puisse lui convenir ? dans ces malheureuses circonstances j’ai peut-être le droit de l’espérer ; et mon regret est qu’il ne soit pas plus considérable. Le

dernier recteur en tirait deux cents livres par année ; mais je le crois très-susceptible d'amélioration. Ce n'est pas sans doute une place aussi considérable qu'il le mériterait ; mais telle qu'elle est, s'il veut bien l'accepter, j'ai un grand plaisir à la lui offrir, et je vous prie de l'en assurer.

L'étonnement d'Elinor en recevant cette commission aurait à peine été plus grand, s'il lui avait fait l'offre de sa main. Cette place qu'elle croyait qu'Edward n'obtiendrait de bien long-temps, et peut être jamais, lui était offerte. Il n'y avait plus d'obstacle à son mariage ; et c'était elle qui était appelée à le lui apprendre ; c'était en partie pour elle qu'on la lui donnait. Elle éprouvait là-dessus un tel mélange de sentimens contradictoires, qu'il n'est pas étonnant que madame Jennings ait attribué son émotion à une cause plus directe. Mais bientôt tout sentiment personnel s'effaça du cœur pur et noble d'Elinor. Elle ne sentit plus qu'une profonde estime et une vive reconnaissance pour le généreux colonel qui se privait lui-même de l'avantage qu'il pouvait retirer de son bénéfice, pour obliger un homme intéressant et malheureux qu'il regardait comme l'ami d'Elinor. Elle le remercia de tout son cœur, lui parla d'Edward avec les éloges qu'elle savait qu'il méritait, et promit de se charger de cette commission avec plaisir, si réellement il préférait qu'un autre que lui-même en fût chargé ; mais elle lui fit observer que rien ne pouvait rendre cette heureuse nouvelle plus agréable à M. Ferrars que de l'apprendre de la bouche même de son bienfaiteur. Elle désirait bien en être dispensée, et pour elle-même et pour Edward, qui souffrirait peut-être de lui avoir cette obligation ; mais le colonel par des motifs de délicatesse parut désirer si vivement que ce fût elle qui voulût bien remplir cet office, qu'elle n'osa plus faire d'objection. Edward devait encore être à Londres ; Anna lui avait dit son adresse : elle résolut de lui écrire le même jour. Lorsque cela fut arrangé, le colonel la pria encore de dire à son ami, combien lui-même se trouvait heureux de s'assurer un si respectable et si bon voisinage. C'est alors qu'il parla avec regret de la petitesse de la maison et de son peu d'élégance, et qu'Elinor lui répondit, comme madame Jennings l'avait entendu, que ce ne serait pas un obstacle : une petite habitation, ajouta-t-elle, sera mieux proportionnée à leur fortune.

Le colonel parut surpris qu'Edward eut l'idée de se marier d'abord. Les revenus du bénéfice de Delafort, dit-il, seraient suffisans pour un célibataire ; mais pour une famille qui s'augmentera peut-être beaucoup, et avec les habitudes de M. Ferrars, et une jeune femme qui me paraît aimer assez le

monde et la parure, il me paraît impossible qu’il ait assez ; et je le trouverais imprudent de s’établir avec cela :

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLI.

Table des matières

Maria sortit aussi, et madame Jennings en fut charmée ; il lui tardait d'être seule avec Elinor et de lui faire son compliment. Eh bien ! ma chère, lui dit-elle en souriant avec son air de sagacité, je ne vous demande pas ce que vous disait le colonel, car, quoique, sur ma parole, je fisse tout ce que je pouvais pour ne pas écouter, je n'ai pu m'empêcher d'en entendre assez pour m'expliquer toute l'affaire. Je vous assure que jamais rien ne m'a fait plus de plaisir, et je vous en félicite de tout mon cœur.

— Je vous remercie, madame, dit Elinor ; c'est sûrement un grand plaisir pour moi, qu'une chose que je croyais ne pouvoir s'effectuer de bien long-temps, et peut-être jamais, se soit aussi vîte décidée ; et je sens la bonté du colonel, de s'être adressé à moi plutôt qu'à d'autres. Peu d'hommes agiraient aussi généreusement que lui ; peu, fort peu ont un aussi bon cœur et sont aussi désintéressés. Je n'ai jamais été plus surprise.

— Vraiment, ma chère, vous êtes aussi par trop modeste ; à quelle personne vouliez-vous qu'il s'adressât, qui lui convînt mieux que vous ? Quant à moi, je n'ai pas du tout été surprise ; j'y ai souvent pensé ces derniers temps, et j'étais sûre qu'il en viendrait là.

— Vous en avez jugé sûrement d'après la connaissance que vous aviez avant moi de l'humanité du colonel, et d'après sa bonté ; mais du moins vous ne pouviez prévoir qu'il trouverait aussitôt l'occasion de l'exercer.

— L'occasion ! répéta madame Jennings ; ah ! quant à cela, lorsqu'un homme s'est mis une chose dans la tête, l'occasion s'en trouve toujours. Eh bien ! ma chère, la noce suivra bientôt je suppose ; et je verrai un couple heureux s'il en fut jamais.

— Il faut l'espérer, dit Elinor avec un triste sourire. Vous viendrez à Delafort bientôt après sans doute.

— Ah ! ma chère, bien sûrement, et je suppose qu'il y aura place pour moi, quoique la maison soit *petite*, au dire du colonel ; mais ne le croyez pas ; je vous assure, moi, qu'elle est belle et bonne. Je ne sais pas ce qu'il y aurait à réparer : au reste si cela l'amuse, il faut le laisser faire ; il est assez riche pour se donner ce plaisir.

Elles furent interrompues par le domestique qui vint dire que le carosse était à la porte ; et madame Jennings qui devait sortir, se leva pour se préparer.

— Eh bien ! ma chère, dit-elle, il faut que je vous quitte avant de vous avoir dit la moitié de ce que je pense ; mais nous en jaserons dans la soirée, où nous serons tout-à-fait seules. Si le colonel revient comme je suppose, il ne sera pas de trop ; mais nous ne recevrons que lui. Vous devez avoir trop d'affaires dans la tête pour tous soucier de compagnie. Adieu, donc je vous laisse ; aussi bien vous devez languir de le dire à votre sœur. — Je le lui dirai sûrement, répondit Elinor, mais pour le moment je vous prie de n'en parler à personne. Madame Jennings eut l'air d'être un peu contrariée. — Très-bien, dit-elle, je comprends ; mais Lucy cependant qui a eu toute confiance en vous, il me semble qu'il est juste qu'elle le sache la première, et je vais la voir ce matin.

— Non, non, madame, dit vivement Elinor, sur-tout pas à Lucy je vous en conjure. Un délai d'un jour ne sera pas bien fâcheux pour elle ; et jusqu'à ce que je l'aie écrit à M. Ferrars, ainsi que je l'ai promis au colonel, je préfère que personne ne le sache. Je vais lui écrire à l'instant ; il n'y a pas de temps à perdre pour qu'il se fasse consacrer le plutôt possible.

Madame Jennings paraît d'abord assez surprise, mais après un instant de réflexion elle crut avoir saisi ce qu'Elinor voulait dire, que sans doute le premier acte ecclésiastique du nouveau pasteur Ferrars, serait de bénir le mariage du colonel et d Elinor, et qu'on voulait saisir celle occasion de lui faire un beau présent.

— J'entends, j'entends, dit elle ; c'est vrai cela ; c'est très-joli, très-généreux de la part du colonel, et c'est bien, parce qu'Edward est votre ami ; car lui le connaît à peine. Je suis charmée de voir que tout soit déjà si bien arrangé entre vous. C'est là sans doute pourquoi il parlait de délai… Très-généreux en vérité ! Mais, ma chère, il faut pourtant que votre vieille amie vous dise une chose. Il me semble que ce n'est pas à vous à écrire là-dessus à M. Ferrars ; le colonel aurait dû s'en charger ; cela aurait mieux convenu.

Elinor rougit beaucoup. Pauvre Elinor ! Sans se l'avouer à elle-même, elle était bien-aise d'écrire encore une fois à Edward avant qu'il appartînt à une autre femme, et de lui apprendre la première son bonheur.

— Pourquoi donc cela n'est-il pas convenable, madame ? Comme vous le disiez, M. Ferrars est mon ami et non pas celui du colonel. M. Brandon

est si délicat qu'il a préféré que ce fût moi qui le proposasse à Edward ; et je le lui ai promis.

— À la bonne heure donc ; il ne faut pas commencer par le désobliger ; mais c'est une singulière espèce de délicatesse. Allons, allons, mes chevaux m'attendent ; et je vous laisse écrire. Je vous promets le secret pour aujourd'hui, puisque vous le voulez, mais demain je le dis à tout le monde, je vous en avertis. Elle sortit, puis rentra tout de suite : À propos, ma chère, je pense à la sœur de ma Betty ; je serai charmée qu'elle ait une si bonne maîtresse. Elle s'entend à tout ; je la ferai venir ; vous en serez enchantée ; c'est précisément tout ce qu'il faut à Delafort. Vous y penserez à votre loisir.

Elinor l'entendit à peine, lui répondit : oui, madame, certainement, pour la faire en aller ; elle pensait à sa lettre à Edward. Dès qu'elle fut seule, elle prit la plume. Par où commencer ? Que lui dire ? Elle craignait également d'être trop ou trop peu amicale. La plume dans une main, la tête appuyée sur l'autre, elle réfléchissait profondément, à ce qui aurait été la chose du monde la plus aisée pour toute autre personne, et se félicitait cependant d'avoir à lui écrire plutôt que de lui parler, lorsqu'elle fut interrompue dans le cours de ses pensées par quelqu'un qui entrait discrètement, et c'était… celui qui en était l'objet, c'était Edward.

L'étonnement et la confusion d'Elinor furent au comble. Elle n'avait pas vu Edward depuis que ses engagemens étaient connus et qu'il savait par Lucy que depuis long-temps elle en était instruite. Tremblante, interdite, elle se leva, balbutia quelques paroles, lui offrit un siége, et resta en silence. Il n'était pas moins embarrassé ; son émotion était visible : Enfin il lui demanda pardon de la manière dont il s'était introduit lui-même au salon sans se faire annoncer.

— Je venais, lui dit-il, me présenter avant mon départ chez madame Jennings et chez vous, mesdames. J'ai rencontré votre amie sur l'escalier. Elle m'a obligeamment pressé d'entrer, en me disant que je trouverais mademoiselle Dashwood au salon occupée à… Enfin que vous aviez à me communiquer une affaire très-importante et qui me surprendrait beaucoup. J'ai cru devoir vous épargner la peine de me l'écrire, d'autant que je quitte Londres demain, et que de long-temps, de très-long-temps peut-être, je n'aurai pas le bonheur de vous revoir. J'aurais été bien malheureux de partir sans prendre congé de vous et de mademoiselle Maria ; demain je vais à Oxford.

— Vous ne seriez sûrement pas parti, dit Elinor, sans recevoir nos bons vœux, lors même que je n'aurais pas eu le plaisir de vous voir. Madame Jennings vous a dit la vérité ; j'ai quelque chose d'important à vous communiquer, et j'allais vous écrire quand vous êtes entré. Edward rougit, et s'avança avec une extrême curiosité. — Je suis chargée, monsieur, dit-elle en parlant plus vite qu'à l'ordinaire, d'une commission qui vous sera très-agréable. Le colonel Brandon, qui était ici il y a au plus un quart-d'heure, m'a chargée de vous dire qu'ayant appris que votre intention est de vous faire consacrer et de suivre la carrière de l'église, il a le plaisir de pouvoir vous offrir le bénéfice de sa terre de Delafort, qui se trouve vacant, et que son seul regret est qu'il ne soit pas plus considérable. Permettez-moi de vous féliciter d'avoir un ami tel que lui, qui sait apprécier le mérite, et que vous trouverez disposé de toute manière à vous obliger. La cure ne rapporte que deux cents livres sterling, mais peut, dit-il, rendre davantage. Je joins mes vœux aux siens pour que vous en ayez dans la suite une plus avantageuse ; mais dans ce moment j'espère… nous espérons qu'elle pourra vous suffire, et que… cet établissement… accélérera… enfin, que vous y trouverez tout le bonheur que vos amis vous souhaitent.

Ce qu'Edward éprouvait dans ce moment ne peut être rendu ; mais ce n'était pas de la joie. Une surprise extrême mêlée d'un sentiment très-douloureux, voilà ce que sa physionomie exprimait. Le sort en était jeté ; il n'avait plus de prétexte de retarder son mariage.

— Dieu ! que dites-vous, s'écria-t-il, en sortant de cet état de stupeur ? à peine puis-je croire ce que j'entends ! le colonel Brandon…

— Oui, reprit Elinor, qui retrouvait au contraire toute sa fermeté, le colonel Brandon a pris le plus vif intérêt à ce qui vient de se passer dans votre famille, à la cruelle situation qui en a été la suite ; et croyez aussi que Maria, moi, tous vos amis y ont pris la part la plus sincère. Le colonel se trouve heureux de pouvoir vous donner une preuve de sa haute estime pour votre caractère et de son entière approbation de votre conduite dans cette occasion.

— Le colonel me donne un bénéfice, à moi ! Cela est-il possible ? s'écria encore Edward.

— La dureté de vos parens vous a-t-elle fait croire, mon cher Edward, que vous ne trouveriez de l'amitié nulle part ? Vous vous seriez bien trompé.

— Non, répliqua-t-il avec attendrissement ; j'étais bien sûr de trouver dans votre cœur intérêt et compassion ; je suis convaincu que c'est à votre bonté seule que je dois celle du colonel. Oh ! Elinor ! Elinor ! il s'arrêta, se leva, puis se rapprochant encore d'elle dans une émotion inexprimable : Je ne puis rien dire de ce que je sens, reprit-il en appuyant sa main sur son cœur ; mais c'est à vous que je dois tout, car c'est votre estime que j'ai voulu mériter, et que peut-être j'avais mérité de perdre.

— Vous, Edward ! jamais.

— Non, non, je vous devais plus de confiance ; mais ce fatal secret n'était pas le mien seul ; et jamais, jamais, je n'aurais pu… ange de bonté, c'est par des bienfaits que vous vous vengez de ma dissimulation.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Elinor en s'efforçant de cacher son émotion ; je vous assure que vous devez la protection et l'amitié du colonel Brandon à votre propre mérite et à son discernement ; je n'y ai aucune part ; je ne savais pas même qu'il eût un bénéfice dont il pût disposer. Peut-être a-t-il eu plus de plaisir encore à le donner à un de nos amis ; mais sur ma parole vous ne devez rien à mes sollicitations.

La vérité l'obligeait à convenir qu'elle avait quelque part dans cette action ; mais en même-temps elle craignait si fort de paraître la bienfaitrice d'Edward, qu'elle prononça celle dernière phrase avec hésitation ; et cet embarras donna un degré de certitude de plus au soupçon qui venait de s'élever dans l'esprit d'Edward. Il resta quelque temps enseveli dans ses pensées après qu'Elinor eut cessé de parler ; à la fin il dit avec un peu d'effort : Le colonel Brandon est un homme d'un très-grand mérite, et qui jouit de l'estime générale. J'ai toujours entendu parler de lui avec les plus grands éloges. Votre frère en fait beaucoup de cas… et vous aussi sans doute ; ses manières ont beaucoup de noblesse, et sûrement son cœur… ici il s'arrêta… est aussi bon que sensible, dit Elinor en achevant la phrase commencée. Plus vous le connaîtrez, plus vous trouverez qu'il mérite tout le bien qu'on vous a dit de lui, et vous le verrez souvent ; car le presbytère touche presque au château, ce qui vous fera un très-agréable voisinage. Edward ne répondit rien, mais jeta sur elle un regard si sérieux, si triste même, qu'il semblait dire que ce voisinage loin de lui paraître agréable était un grand malheur pour lui. Il se leva immédiatement après, en demandant à Elinor si la demeure du colonel n'était pas à Saint-James-Street. Elle répondit affirmativement, et lui dit le numéro. Il faut, que j'aille lui faire les remercîmens que vous ne voulez pas recevoir. Elinor ne tenta pas de le

retenir. Ils se séparèrent avec plus d'embarras qu'au commencement. Elle lui renouvela ses vœux pour son bonheur, *sous tous les rapports et dans tous les changemens de situation*. Il voulut répondre de même ; ses paroles expirèrent sur ses lèvres, à peine put-il articuler : Elinor, puissiez-vous être heureuse… et il disparut.

— Heureuse ! répéta-t-elle en soupirant ; quand je le reverrai, si jamais je le revois, il sera le mari de Lucy. Des larmes remplirent ses yeux. Elle resta assise à la même place, cherchant à se rappeler chaque mot qu'il avait prononcé, à comprendre ses sentimens. Hélas ! elle ne pouvait se dissimuler qu'il n'avait pas l'air plus heureux, que c'était même tout le contraire, depuis que son sort était assuré.

Madame Jennings rentra ; quoiqu'elle eût fait beaucoup de visites et qu'elle eût sans doute bien des choses à dire, elle était tellement occupée du grand secret, qu'elle entama d'abord ce sujet en entrant au salon.

— Eh bien ! ma chère, dit-elle, vous n'avez pas eu besoin d'écrire ; je vous ai envoyé le jeune homme lui-même. N'ai-je pas bien fait ? Je suppose qu'il n'y a pas eu grande difficulté, et que vous l'avez trouvé tout disposé à accepter votre proposition.

— Oui sans doute, madame ; il est allé d'ici chez le colonel pour le remercier.

— Fort bien ! mais sera-t-il prêt bientôt ? il ne faut pas qu'il fasse trop attendre pour le mariage, puisqu'il ne peut pas se faire sans lui.

— Non bien certainement, dit Elinor en riant, mais il faut qu'on l'attende. Je ne sais pas du tout combien il lui faut de temps pour sa consécration ; je n'en puis parler que par conjecture, trois ou quatre mois peut-être.

— Trois ou quatre mois ! s'écria madame Jennings, Seigneur ! ma chère, avec quelle tranquillité vous en parlez ! Croyez-vous que le colonel veuille attendre trois ou quatre mois ? Il y a de quoi perdre toute patience. Je suis charmée qu'il saisisse cette occasion de faire quelque bien au pauvre Edward Ferrars ; mais pourtant attendre trois ou quatre mois, pour lui c'est un peu fort. Il aurait facilement trouvé quelque ecclésiastique qui ferait tout aussi bien et qu'on aurait pu avoir tout de suite.

— Oui, ma chère dame, dit Elinor, on en trouverait beaucoup ; mais le seul motif du colonel Brandon est d'être utile à M. Ferrars, et non pas à quelqu'autre.

— Que le ciel me bénisse ! s’écria la bonne Jenninss en éclatant de rire ; *son seul motif !* vous ne me persuaderez pas que le colonel n’ait d’autre motif en se mariant que de donner vingt-cinq guinées à M. Ferrars.

L’erreur ne pouvait pas durer plus long-temps, et l’explication qui eut lieu, les amusa beaucoup sans qu’il y eût rien à perdre ni pour l’une ni pour l’autre. Au contraire madame Jennings échangea un plaisir pour un autre, et sans perdre l’espoir du premier. Allons, dit-elle, à la Saint-Michel j’espère aller voir Lucy dans son presbytère et la trouver bien établie ; et qui sait encore si je ne pourrai pas faire d’une pierre deux coups et visiter en même temps la maîtresse du château ; car cela viendra un jour, je vous le promets ; et vous serez les deux couples les plus heureux qu’il y ait jamais eu au monde.

Elinor soupira ; elle était bien sûre quant à elle de ne pas avoir sa part de ce bonheur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLII.

Table des matières

Après que le triste Edward eut fait au colonel ses remercîmens pour une faveur dont il se serait bien passé, il alla à Holborn faire part de *son bonheur* à Lucy. Il faut que pendant la route il ait fait sur lui-même des efforts bien extraordinaires, car Lucy assura à madame Jennings, qui vint le jour suivant la féliciter, qu'elle ne l'avait vu de sa vie *aussi gai, aussi heureux* qu'en lui apprenant cette nouvelle. Son propre bonheur à elle était plus certain. Elle se joignit de grand cœur à l'espoir de madame Jennings d'être établie à la Saint-Michel au presbytère de Delafort ; elle parut aussi très-disposée à croire qu'Elinor s'était intéressée pour eux auprès du colonel ; elle vanta beaucoup son amitié pour elle et pour son futur mari, et déclara qu'il n'y avait rien qu'elle ne pût en attendre, et qu'elle savait que mademoiselle Dashwood ferait tout pour ceux qu'elle aimait. Quant au colonel Brandon, elle dit qu'elle le reverrait comme un Dieu bienfaisant. Madame Jennings ne put alors s'empêcher de dire qu'elle espérait bien qu'il épouserait Elinor, et que ce serait pour eux une grande augmentation de bonheur. Certainement, dit Lucy avec dépit ; mais Edward m'a assuré que le colonel lui procurerait bientôt un meilleur bénéfice ; sans doute je regretterai beaucoup le voisinage d'Elinor, mais il faut avant tout, penser à ce qui est le plus avantageux, et deux cents pièces ne sont pas grand chose. Mais je tâcherai, ajouta-t-elle, de lui faire rendre davantage ; j'ai dit à Edward de me laisser le soin du domaine ; et il y est tout disposé. Pendant qu'il fera et débitera ses sermons, je léverai les dîmes ; j'aurai soin de la laiterie, de la basse-cour, du jardin ; je ferai vendre nos denrées, et quand j'aurai mis de côté pendant l'été une bonne petite somme, je pourrai aller m'amuser à Londres un mois ou deux après Noël. Lorsque vous n'aurez personne pour vous tenir compagnie, ma chère cousine Jennings, je serai fort à votre service. Edward restera à Delafort ; il ne s'ennuie jamais seul. Oh ! comme nous allons être heureux ! c'est dommage seulement qu'il n'ait pas un peu de la gaîté et de la gentillesse de son frère, qui est toujours prêt à rire et à causer, au lieu qu'Edward peut être des heures entières à lire. Moi je ne connais rien de plus ennuyeux ; mais à présent j'aurai assez à faire de mon côté quand je serai là, et je n'y serai pas toujours, etc. etc. Madame

Jennings revint à la maison en assurant que Lucy était la plus aimable des filles, et serait la plus heureuse des femmes.

Il y avait au moins une semaine qu'on n'avait aperçu John Dashwood, ni entendu parler de lui. Elinor n'avait point vu sa belle-sœur depuis son indisposition, et jugea qu'elle devait lui faire une visite. Cette obligation n'était rien moins qu'un plaisir ; et elle n'y fut point encouragée par ses deux compagnes. Non-seulement Maria refusa absolument d'y aller, en disant qu'elle était plus malade que Fanny, mais elle fit aussi tout ce qu'elle put pour qu'Elinor n'y allât pas. Madame Jennings lui dit que son carrosse était à son service ; mais qu'elle ne l'accompagnerait pas chez une femme dont les airs et la hauteur lui étaient insupportables. J'aurais cependant eu du plaisir, dit-elle, à la voir humiliée et piquée du choix de son frère, à lui dire combien je l'approuve, et à lui apprendre qu'Edward va se marier et n'aura plus besoin d'eux. Mais qui sait si je la trouverais encore aussi fâchée qu'elle veut le paraître ; son orgueil et son avarice doivent se livrer un combat. Elle est blessée que sa belle-sœur ne soit pas la fille d'un lord ; mais elle est bien aise peut-être de l'espoir d'avoir sa part de l'héritage de son frère. Oh ! l'odieuse femme, et que je vous plains de vous croire obligée de la voir.

La bonne Elinor pensait peut-être de même, mais ne voulut pas en convenir ; elle prit le parti de Fanny autant qu'il lui fut possible, et toujours prête à remplir les devoirs mêmes qui lui coûtaient le plus, elle se mit en chemin pour Harley-Street.

Madame Dashwood fit dire qu'elle n'était pas encore assez bien pour recevoir qui que ce fût. Mais avant que le carrosse eût tourné pour revenir à Berkeley-Street, John Dashvvood sortit de la maison et vint à la portière avec sa manière accoutumée. Il fit un bon accueil à sa sœur ; il lui dit qu'il allait dans ce moment à Berkeley-Street pour la voir, et lui assura que Fanny ne savait sûrement pas que ce fût elle et qu'elle lui ferait grand plaisir ; il l'invita donc à descendre de voiture et à passer quelques momens avec eux. Elinor qui dans le fond aimait son frère se laissait toujours prendre à son air de bonhomie et elle consentit à entrer avec lui. Il la conduisit au salon, où il n'y avait personne. — Fanny est dans sa chambre, je crois, dit John ; la pauvre femme n'est point bien encore ; un si rude coup ! mais elle n'aura aucune raison pour ne point recevoir votre visite, j'en suis sûr. Je vais la prévenir que vous avez voulu entrer malgré son refus ; elle en sera très-flattée. À présent, Elinor, elle n'a plus aucun motif de vous

craindre ; vous comprenez ce que je veux dire, et vous allez être sa grande favorite, et Maria aussi. Pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ? toujours malade, je parie ; c'est fort triste en vérité. L'air de la campagne la remettra : point d'autres remèdes surtout, celui-là ne lui coûtera rien ; et les médecins et les remèdes sont si chers ! Je sais ce qu'il nous en coûte pour ce mal de Fanny, et c'est pourtant la faute d'Edward… Enfin chère Elinor, je ne suis point fâché de vous voir seule, car j'ai beaucoup de choses à vous dire. Est-il vrai d'abord que le colonel Brandon ait donné son bénéfice de Delafort à Edward ? Je l'appris hier par hasard, et j'allais chez vous exprès pour m'en informer. Je ne le crois pas du tout, et je fus sur le point de proposer un pari ; cela n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Combien je me repens de n'avoir pas parié !

— Vous avez très-bien fait, car rien n'est plus vrai. Le colonel Brandon a donné son bénéfice de Delafort à Edward.

— Réellement ! eh bien ! y a-t-il rien de plus étonnant ! Ni parenté, ni liaison, et lui donner (car il l'a *donné*, dites-vous) un bénéfice dont il pouvait tirer beaucoup, beaucoup d'argent. De quelle valeur est-il ?

— Environ de deux cents pièces de revenu.

— Très-bien, très-joli revenu ; et pour commencer avoir un bénéfice de cette valeur ! Edward n'est pas malheureux. Le colonel aurait pu le vendre quinze cents pièces, peut-être deux mille. Je suis confondu : un homme de sens comme le paraît le colonel ! On a bien raison de dire qu'il y a chez tous les humains un grain de folie. Il est possible cependant en y pensant bien qu'il y ait quelque chose la dessous ; je crois que je le devine. Le colonel l'aura vendu à quelque jeune homme de famille riche, qui n'a pas encore l'âge requis, et Edward l'occupe jusqu'à ce temps-là, et tirera la moitié du revenu. Cent pièces pour quelqu'un qui n'a rien, c'est très-honnête. Je parie que j'ai mis le doigt dessus : cela explique tout.

Elinor assura que non très-positivement. Elle raconta qu'elle avait été employée elle-même à faire à Edward l'offre du colonel ; qu'elle était sans aucune réserve, et que le seul regret du colonel était que son bénéfice ne fût pas plus considérable.

— Je ne puis en revenir, s'écria John ; c'est vraiment étonnant ! Quel peut-être le motif du colonel ?

— Un très-simple, le désir d'être utile à M. Ferrars.

— En vérité, chère Elinor, je croirais plutôt que c'est le désir de vous plaire, si vous pouviez encore vous intéresser le moins du monde à Edward

; mais après ce qu'il vous a fait ! Vous courtiser, laisser croire à tout le monde qu'il vous était attaché, indisposer votre belle-sœur contre vous à cette occasion, et puis être engagé à une autre, qui ne vous vaut pas ; c'est mal cela, très-mal, et vous devez le détester plus que personne ; mais vous avez un si bon cœur ! Écoutez, ne parlez pas à Fanny de ce bénéfice. Je lui en ai dit un mot, et elle l'a très-bien pris ; mais elle n'aime pas à entendre parler de son frère.

Elinor eut peine à s'empêcher de lui dire que Fanny pouvait supporter avec calme une acquisition de fortune à son frère, qui ne lui ôtait rien à elle-même.

Madame Ferrars, ajouta John en baissant la voix et d'un air important, ne sait rien de cela, et nous voulons le lui cacher autant qu'il sera possible. Quand le mariage d'Edward aura lieu, nous tâcherons aussi qu'elle l'ignore, au moins quelque temps.

— Mais pourquoi toutes ces précautions ? dit Elinor ; il n'est pas à supposer que madame Ferrars puisse avoir la moindre satisfaction ou la moindre peine en apprenant que son fils a de quoi vivre. Elle a prouvé par sa conduite avec lui qu'elle n'y prenait plus nul intérêt ; elle ne le regarde plus comme son fils puisqu'elle l'a repoussé pour toujours. Sûrement on ne peut imaginer qu'elle éprouve à son égard quelque impression de chagrin ou de joie ; qu'elle s'intéresse à ce qui lui arrive. Elle n'a pas privé volontairement son enfant de tout secours pour conserver la sollicitude d'une mère.

— Oh ! Elinor dit John, n'ayant pas trop l'air de comprendre dans quel sens elle parlait, votre raisonnement est très-bon ; mais il n'est pas dans la nature. Madame Ferrars a repoussé loin d'elle un fils ingrat et désobéissant ; mais elle ne peut pas oublier qu'il est son fils.

— Vous me surprenez ; je croyais que cela était sorti de sa mémoire.

— Vous parlez en femme piquée contre Edward, et je le comprends ; mais cela n'empêche pas que madame Ferrars ne soit une des plus tendres mères qu'il y ait au monde.

Elinor garda le silence.

— Nous espérons à présent, continua-t-il, que Robert épousera mademoiselle Morton.

Elinor sourit de la grave importance de son frère. — Je suppose, dit-elle, que cette jeune dame n'a pas de choix dans cette affaire.

— De choix ! qu'entendez vous par-là ?

— J’entends que d’après ce que tous me dites, on peut supposer qu’il est indifférent à mademoiselle Morton d’épouser Edward ou Robert.

— Certainement ! il ne peut y avoir aucune différence, à présent que Robert est comme un fils unique ; c’est d’ailleurs un jeune homme très agréable, et très-supérieur à son frère.

Elinor ne dit plus rien. John fut aussi silencieux quelques momens ; il avait l’air de réfléchir.

— Encore une chose, ma chère sœur, dit-il très-bas en lui prenant la main ; j’étais à penser si je devais vous le dire, mais le plaisir de vous en faire part l’emporte sur la prudence ; et quoique Fanny de qui je le tiens m’ait bien recommandé le secret, je ne puis le garder avec vous ; vous ne me trahirez pas. Eh bien ! j’ai de fortes raisons de penser que madame Ferrars a dit à sa fille, que quelques objections qu’elle eût sur une certaine liaison, que nous avions tous soupçonnée, vous m’entendez, Elinor, elle l’aurait beaucoup préférée à ce qui est, et elle n’en aurait pas eu la moitié tant de peine. J’ai été enchanté d’entendre que madame Ferrars pensât ainsi ; c’est une circonstance très-avantageuse pour vous, et pour nous tous. C’eût été, a-t-elle dit à Fanny, beaucoup moins fâcheux sans comparaison, qu’il se fût vraiment attaché à l’une de vos belles sœurs ; et elle voudrait bien à présent qu’il en fût ainsi. Mais il n’en est plus question, puisqu’il n’y a jamais songé, et qu’il n’avait nul attachement pour vous. Seulement j’ai voulu vous le dire, parce que cette préférence de la mère de ma femme doit vous flatter infiniment. Mais vous, ma chère Elinor, vous ne devez avoir aucun regret ; il n’y a pas de doute que vous serez très-bien établie, et tout considéré, mieux qu’avec Edward. Delafort est à ce que je crois une plus belle terre que celle que madame Ferrars destinait à son fils. Avez-vous vu le colonel Brandon dernièrement ? Quand vous serez sa femme, j’espère que vous l’engagerez à mieux veiller à ses intérêts, et à ne pas donner au premier venu, ce qui peut lui rapporter beaucoup à lui-même.

Elinor était indignée. Elle en avait assez entendu, non pas pour satisfaire sa vanité ou pour flatter son amour-propre, mais pour irriter ses nerfs et la faire repentir de sa visite. Elle fut charmée d’être dispensée de répondre, ou d’entendre encore quelques sots propos, par l’arrivée de M. Robert Ferrars, qui vint étaler ses grâces et sa parure devant la grande glace du salon sa sœur. Après quelques mots insignifians John Dashwood se rappela que Fanny ne savait pas encore qu’Elinor était là. Il sortit pour l’en informer, et laissa sa sœur tête à tête avec le beau Robert, qui par sa gaîté, son

contentement de lui-même, sa suffisance et son air important, semblait jouir de n'avoir plus à partager avec son frère, l'amour et les libéralités de leur mère, et donnait à Elinor une aussi mauvaise opinion de son cœur que de sa tête. Elle espérait au moins qu'il ne lui parlerait point d'Edward ; mais elle était dans l'erreur. Deux minutes ne furent pas écoulées, qu'après un éclat de rire assez long, il lui demanda en riant toujours, s'il était vrai qu'Edward allât prendre les ordres et dût être pasteur au village de Delafort ? Elinor le confirma, et lui répéta ce qu'elle avait appris à John. Alors ses éclats de rire immodérés recommencèrent ; l'idée de voir Edward en surplis et dans une chaire, publiant les bans de mariage des villageois, leur donnant la bénédiction nuptiale, baptisant leurs petits-enfans, le divertissait outre mesure. — Au surplus, disait-il, je lui ai toujours trouvé la tournure d'un vrai curé de village ; si sérieux, si modeste, si peu élégant. Pauvre Edward ! la nature l'avait fait pour cela, et son éducation l'a achevé. Se douterait-on que nous sommes frères ? Jamais vous ne l'auriez pensé, j'en suis bien sûr : et il se regardait encore dans la glace et recommençait à rire.

— Non en vérité, monsieur, dit Elinor en jetant sur lui un coup-d'œil méprisant ; il n'y a entre vous deux nul rapport. Elle attendit avec une immuable gravité que son accès de gaîté folle fût passé. Tout-à-coup il cessa de rire. — Mais qu'avez-vous donc, mademoiselle Dashwood, lui dit-il, vous êtes aussi sérieuse qu'Edward ; vous lui auriez cent fois mieux convenu que cette petite fille si gaie, si animée. Savez-vous qu'elle me fait grande pitié, cette pauvre petite Lucy ? Il y avait de l'étoffe pour en faire une élégante, une femme à la mode ; et devenir la femme d'un grave pasteur, être enterrée dans un presbytère, en bonnet rond, un grand chapeau de paille, au lieu de cette délicieuse coiffure, de ces plumes flottantes ! elle est vraiment très à plaindre. Et ce pauvre Edward ! je plaisante ; mais sur mon ame, je suis très-touché de son malheur ; le voilà ruiné pour toujours. On peut faire une folie d'amour quand on est riche, à la bonne heure. Épouser un jolie fille, braver tous ses parens, suivre sa tête, faire parler de soi : tout cela peut être assez plaisant ; mais il faut avoir une fortune indépendante, et ne pas risquer de tout perdre. Pauvre garçon ! c'est la meilleure créature qui existe. Ses manières, sa figure, tout cela est misérable ; mais tout le monde n'est pas né avec les mêmes avantages. C'est le plus honnête garçon des trois royaumes ; au reste, à quoi cela sert-il dans le monde ? Vous le voyez, à se rendre ridicule, à faire des folies par excès de vertu Tient-on tout ce qu'on promet ? À sa place j'aurais épousé

mademoiselle Morton et ses trente mille livres, et comme Lucy Stéeles est beaucoup plus jolie, je l'aurais priée de m'aimer toujours. Il ne serait pas au point où il en est. Pauvre Edward ! il s'est ruiné lui-même complètement, le voilà séquestré de toute société décente. Pour moi je l'ai dit d'abord à madame Ferrars. Ma chère mère, je ne sais ce que vous ferez dans cette occasion ; mais si Edward épouse cette jeune fille, je suis décidé à ne plus le voir. Je lui offris de lui parler, de le dissuader de ce mariage ; mais c'était trop tard, la rupture avait eu lieu. Ma mère me promit ce qu'elle aurait donné à Edward. Je ne pouvais pas en conscience agir contre mes propres intérêts ; mais j'en suis fâché, très-fâché ! Je pouvais mieux me passer que lui de fortune, ne le trouvez-vous pas, mademoiselle Mais cependant elle ne gâte rien aux autres avantages. Pour le pauvre Edward, il n'aura qu'une jolie femme, dont il sera bientôt las, et une cure de deux cents livres qui ne le nourrira pas la moitié de l'année : et voilà le beau sort qu'il s'est fait.

Robert aurait parlé sur ce ton la journée entière ; Elinor ne l'écoutait plus du tout. L'entrée de madame John Dashwood fit taire l'un et sortir l'autre de sa profonde rêverie. Fanny avait une nuance d'embarras avec Elinor, comme se reprochant de l'avoir accusée à tort d'aimer Edward et d'en être aimée. Celle-là du moins ne lui en parla point, et tâcha d'être plus cordiale qu'à l'ordinaire ; elle poussa la bonté jusqu'à dire qu'elle était fâchée qu'elles quittassent la ville, et qu'elle espérait les voir l'été à Norland. Son mari était extasié de sa politesse et de ses grâces ; en accompagnant Elinor à sa voiture, il lui dit qu'elle devait être bien contente de sa belle-sœur et de sa visite. Je vous promets, ajouta-t-il, pour elle comme pour moi, que nous serons des premiers à vous visiter à Delafort, car je vois que tout s'achemine là, puisque le colonel doit vous aller joindre à Cléveland. Il la loua beaucoup aussi avec sa parcimonie ordinaire d'un arrangement qui les faisait retourner à Barton sans rien dépenser.

Comme Edward n'était plus à Londres et qu'elle ne craignait pas de le rencontrer, elle prit le parti d'aller faire une courte visite à Lucy, qui la reçut, avec transport, ne lui parla que de son bonheur ; et lui fit une invitation pressante de venir la voir dans son presbytère à Delafort. Elinor riait de ce que tout le monde l'envoyait à Delafort, endroit dans l'univers qu'elle désirait le moins d'habiter ; son unique désir étant actuellement d'éviter toutes les occasions de revoir Edward.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLIII.

Table des matières

Au commencement d’avril, par un temps singulièrement beau pour la saison, madame Jennings et ses deux jeunes amies partirent de Berkeley-Street et quittèrent Londres ; elles devaient rencontrer, dans un endroit désigné, madame Charlotte Palmer, son enfant et ses gens, et se rendre à Cleveland tous ensemble. Comme on devait voyager lentement à cause de l’enfant, M. Palmer et le colonel Brandon préférèrent suivre à cheval et devaient les rejoindre le lendemain de leur arrivée.

Maria, toujours vive, toujours exagérée dans tous ses sentimens, s’était réjouie de quitter cette ville où elle n’avait eu que des peines, et au moment d’en partir, son cœur se serra en pensant au plaisir qu’elle avait eu en y arrivant, à l’espoir qui embellissait les premiers momens de son séjour. Elle y laissait ce Willoughby qu’elle était venue rejoindre avec tant de joie et qu’elle ne pouvait oublier, perdu à jamais pour elle, retenu dans de nouveaux liens, ne l’ayant peut-être jamais aimée ; et ces pensers déchirans, renouvelés au moment du départ, lui firent verser autant de larmes que si elle avait laissé derrière elle le bonheur.

Elinor les partageait, comme toutes les peines de sa sœur ; mais ce redoublement de chagrin étant plus dans son imagination qu’en réalité, elle espérait que l’air de la campagne, la tranquillité de Barton, le plaisir de retrouver sa mère remettraient sa santé et rendraient dans peu de mois la paix à son cœur. De son côté Elinor ne laissait rien à Londres qui pût exciter en elle la moindre douleur ; elle était bien aise d’être à l’abri des confidences de Lucy, et de sa persécutante et fausse amitié ; elle remerciait aussi le ciel de ce que le traître Willoughby ne s’était point offert à sa vue ni à celle de sa sœur ; elle s’efforçait de ne plus penser à Edward que comme on pense à un ami marié, et tâchait, par une douce gaieté, de distraire un peu la pensive et triste Maria ; elle y réussit assez bien. Sur la fin de la première journée, le mouvement du carrosse, une contrée nouvelle, les caresses de madame Jennings et de sa sœur avaient fait une heureuse diversion ; mais le lendemain, dès qu’on fut entré dans le Sommerset-Shire, dès que ce mot eut été prononcé, cent mille nuages revinrent obscurcir sa physionomie, et il ne fut plus possible d’en obtenir un mot. Penchée sur la

portière, absorbée dans ses souvenirs, dans ses réflexions, elle regardait chaque arbre, chaque buisson avec intérêt, comptait combien de fois Willoughby avait passé sur cette route, et se représentait avec quel délice elle l'aurait faite elle-même à côté de lui, pour aller habiter ensemble une terre qu'elle se figurait être comme le paradis, où elle avait placé le bonheur de sa vie, et dont une autre qu'elle était à présent la propriétaire.

Le matin du troisième jour on quitta la grande route pour prendre celle qui conduisait à *Cleveland-House*, et on y arriva après avoir fait quelques milles. C'était, une belle et spacieuse maison moderne, située sur une plaine en pente douce, bordée de bois ; il n'y avait point de parc, mais des promenades très-étendues. Un sentier uni et sablé serpentait autour de différentes espèces de plantations ; des groupes de sapins, de frênes, d'acacias, étaient répandus çà et là autour de la maison ; sur la plaine, des arbres plus épais étendaient leur belle verdure ; des peupliers d'Italie élevaient leur feuillage en panache, se balançaient au-dessus des autres arbres, et cachaient les bâtimens du service. Entre les groupes d'arbres, des fabriques simples et élégantes ornaient le paysage : c'étaient la laiterie, la basse-cour, les écuries, la maison du jardinier ; plus loin, un temple grec avec ses colonnes en marbre blanc était situé sur une colline, et dominait un beau point de vue.

Maria était dans l'enchantement ; elle aurait voulu tout voir à la fois, savoir de quel côté étaient situés Barton et Haute-Combe. Soixante milles au plus la séparaient de sa mère chérie, et seulement trente, de Haute-Combe. L'une de ces idées réveillait dans son cœur tous ses sentimens de tendresse, et l'autre, sa passion malheureuse. Comme elle désirait se livrer en liberté à ses impressions, pendant que ses compagnes parcouraient la maison avec Charlotte, et que cette dernière, fière de son fils, le montrait, à l'intendant, à la gouvernante, et leur faisait admirer sa beauté et sa force, elle s'échappa dans les bosquets. Déjà ils commençaient à se couvrir de leur nouveau feuillage, et les arbres fruitiers, de leurs fleurs. Elle suivit le sentier et arriva sur l'éminence où était situé le petit temple. Ses regards erraient de tous côtés sur le plus riant paysage jusqu'aux collines qui bordaient l'horizon. Elle s'imaginait que si elle pouvait aller jusque sur le sommet elle verrait Haute-Combe. Au lieu de combattre et d'écarter ses souvenirs et ses regrets, elle semblait chercher à les nourrir, se faire une espèce de volupté de sa mélancolie, et un devoir de sa constance. Sa faiblesse l'obligea de s'asseoir sur les marches du temple. Appuyée contre une colonne, ses

larmes coulèrent en abondance ; mais elles n’avaient pas l’amertume de celles qu’elle versait à Londres ; elles la soulagèrent plutôt que de lui faire du mal. En revenant à la maison par un autre chemin, elle résolut, pendant son séjour à Cleveland, de s’accorder tous les jours la jouissance de ces promenades solitaires, de profiter de la liberté d’une vie champêtre, et de se dédommager de sa longue réclusion : voilà le seul moyen, pensait-elle, de retrouver des forces et de la santé, et de ne pas faire à ma pauvre bonne maman le chagrin de me revoir si pâle et si changée. En effet, l’air et le mouvement lui avaient redonné un peu de couleur, ce qui fit grand plaisir à Elinor. Au moment où Maria rentra, les autres allaient sortir. La fatigue lui servit de prétexte pour ne pas les suivre ; elle resta, et continua de se livrer à ses rêveries sentimentales.

L’excursion des autres dames fut moins romanesque. Charlotte les conduisit dans tous ses petits établissemens de campagne, à ses espaliers en fleurs, dans son potager, dans sa serre, dans son poulailler, etc. etc. Les lamentations du jardinier sur la perte de plusieurs belles plantes que le froid avait fait périr, excitèrent les éclats de rire de Charlotte ; dans la basse-cour, des poules mangées par le renard, des couvées abandonnées, les redoublèrent. Madame Jennings s’y joignit ; Elinor y fut entraînée ; et il y eut au moins autant de gaieté dans leur promenade qu’il y avait eu de tristesse dans celle de Maria.

Cette dernière, en formant son plan de courir toute la journée dans les environs, n’avait pas prévu les changemens de temps. La matinée avait été superbe ; mais pendant le dîner une pluie très-forte et continuelle s’établit, et lui ôta tout espoir de sortir encore le soir, ainsi qu’elle l’avait résolu, ce dont elle fut très-contrariée. Il fallut passer son temps comme on put. Madame Palmer fit venir son poupon, et s’en amusa toute la soirée. Ses pleurs, ses grimaces, tout était charmant, tout annonçait une intelligence, elle aurait presque dit un esprit très-remarquable. Grand-maman faisait chorus avec elle, tout en faisant sa tapisserie ; Elinor brodait, et prenait part aux discours insignifians, mais touchans cependant par l’amour maternel qui les dictait ; et Maria qui avait le talent de découvrir d’abord la bibliothèque dans chaque maison, alla chercher un livre, et prévint ainsi l’ennui d’une soirée qui lui aurait paru bien longue.

Rien n’était oublié par madame Palmer pour la bonne réception de ses hôtes. Sa manière franche, amicale, sa constante bonne humeur faisaient facilement passer sur son manque total d’instruction et d’idées. Elle avait la

politesse de la bonté, et non pas celle des complimens ; elle était d'ailleurs si jolie, si fraîche, si gracieuse, qu'on avait du plaisir à la regarder, si on n'en avait pas à l'entendre. Sa naïveté, qui allait jusqu'à la simplicité, était quelquefois assez plaisante, et lui donnait quelque chose d'enfantin qui seyait à sa petite figure. Elinor n'aurait pas voulu passer sa vie avec elle ; mais pour quelques jours elle lui pardonnait même son rire éternel, qui était insupportable à Maria.

Les cavaliers attendus arrivèrent le lendemain, et furent bien reçus ; ils apportaient un peu de variété dans la conversation. Une longue matinée et une pluie continuelle rendaient ce renfort de société bien nécessaire. M. Palmer était très-bien chez lui, et faisait les honneurs de sa maison en vrai gentilhomme et avec un ton parfait ; si quelquefois il était un peu rude avec sa femme et sa belle-mère, il pouvait être très-aimable avec les autres, et l'aurait toujours été sans cette nuance trop prononcée d'amour propre qui se faisait sentir à chaque instant, et qui tenait à une vraie supériorité d'esprit et de connaissances, non seulement sur madame Jennings et sur Charlotte, mais sur plusieurs hommes de son âge. D'ailleurs, dans sa vie et ses habitudes, il ressemblait à beaucoup d'autres, tenant bien sa place à la table et voulant qu'elle fût servie avec recherche, n'étant jamais prêt aux heures fixées, quoiqu'il n'eût rien à faire, passionné de son enfant sans vouloir en avoir l'air, plus souvent à son billard que dans sa bibliothèque, et avec ses chevaux qu'avec les dames, mais beaucoup mieux cependant qu'Elinor ne l'aurait attendu. Et pourtant, tout en lui rendant justice, elle ne pouvait s'empêcher de le mettre au-dessous d'Edward, si instruit et si modeste, pouvant parler sur tout avec intérêt, et se taire quand il le fallait, écouter, et céder même dans l'occasion, quoiqu'il sût aussi soutenir son opinion avec noblesse et fermeté. Hélas ! le seul tort d'Edward aux yeux d'Elinor était d'avoir une fois aimé Lucy Stéeles, et combien encore ce tort involontaire avait développé de vertus qu'elle ne pouvait s'empêcher d'admirer. Mais quand elle aurait pu l'oublier, le colonel Brandon le lui aurait rappelé. Il venait de passer une semaine à Delafort, exprès pour donner des ordres relatifs aux réparations du presbytère ; il en parlait à Elinor comme à une amie du jeune pasteur ; il lui faisait la description de cette demeure, la conseillait sur ce qu'il y avait de mieux à faire pour l'établissement d'Edward et de sa femme, et sans s'en douter enfonçait ainsi le poignard dans le cœur de celle qui avait fondé l'espoir du bonheur de sa vie sur l'union qu'elle espérait former avec Edward, et qui devait y renoncer. Mais

elle n’en parlait pas avec moins d’intérêt de ce qui pouvait contribuer au bien-être d’un ami si cher, quoiqu’elle ne dût plus le partager. Toute la conduite du colonel avec elle fut telle que madame Jennings et même John Dashwood auraient pu le désirer pour se confirmer dans leur opinion. Il témoigna ouvertement le plaisir qu’il avait à revoir Elinor après une absence de dix jours ; il cherchait toutes les occasions de s’entretenir avec elle, et déférait toujours à son opinion. Personne ne doutait qu’il ne lui fût profondément attaché, à l’exception d’Elinor elle-même, qui voyait très-bien que Maria, malgré sa tristesse et son changement, était l’objet de sa préférence et d’un sentiment que sa tendre pitié augmentait encore. Elle observait ses regards, tandis que les autres observaient sa conduite, et les voyait se diriger sur Maria avec un intérêt si tendre, une sollicitude si vive, qu’elle n’avait pas là-dessus le moindre doute. Il aimait Elinor de l’amitié la plus vraie, et il adorait Maria avec une passion qui s’augmentait à chaque instant et qui fut bientôt mise à de cruelles épreuves.

Loin que la santé de Maria se trouvât bien de l’air de la campagne, elle s’altérait toujours davantage, ce qui l’affligeait elle-même. Dès que la pluie eut cessé, elle recommença ses promenades sans s’embarrasser de l’humidité : le sentier sablé est tout-à-fait sec, disait-elle à sa sœur à qui elle échappait sans cesse ; mais elle ne restait pas sur ce sentier. Elle s’enfonçait dans le bois ; elle allait même plus loin chercher des sites plus romantiques, plus sauvages, des arbres plus vieux, plus épais ; elle s’asseyait aux pieds sur la mousse humide, rentrait à la maison, glacée, mouillée, sans penser même à changer de chaussure. Il lui prit enfin une toux opiniâtre et un grand mal de gorge. Elle aurait caché et nié tout autre mal pour conserver sa liberté ; mais celui-là était trop évident pour ne pas inquiéter tout le monde, et surtout sa sœur et le colonel, qui lui demandèrent de se soigner mieux au nom de l’amitié. Elle leur répondit, en souriant, que son mal était léger, et qu’une nuit de repos la guérirait complètement. On lui prescrivit mille choses ; elle ne voulut prendre qu’un peu de thé en se couchant, et protesta à Elinor que le lendemain elle serait à merveille.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLIV.

Table des matières

Après une nuit très-agitée, Maria se leva et descendit comme à l'ordinaire pour déjeuner. Une fièvre assez violente animait ses yeux et son teint d'une manière à tromper : aussi la crut-on parfaitement, lorsqu'elle assura qu'elle était beaucoup mieux. Elinor même, qui s'inquiétait facilement sur elle, fut rassurée. Elle ne mangea point cependant, mais but beaucoup de thé, et sortit pour sa promenade accoutumée, pendant qu'Elinor jouait au whist avec madame Jennings et les deux hommes, et que Charlotte était auprès de son enfant. Souffrante et abattue, Maria marchait lentement en lisant un livre de poésie qui l'intéressait ; c'étaient *les Saisons* de Thompson. Souvent elle arrêtait sa lecture pour regarder autour d'elle et admirer la réalité des descriptions qu'elle venait de lire. Elle arriva ainsi au petit temple, et avant d'y monter elle jette un coup d'œil sur la contrée. Dieu ! qu'a-t-elle vu ? Sur la route qui se dessine dans le paysage, et qui passe au bas de la plaine, à peu de distance de la colline, un caricle roulait avec rapidité ; c'était… celui de Willoughby, où elle avait été si heureuse à côté lui ! Il le conduisait encore, mais ce n'était plus avec elle. Une autre femme, sans doute la sienne, dans le plus élégant costume de voyage, était à côté de lui. Ils passent sans l'avoir aperçue. Hélas ! la pauvre Maria ne les voyait plus ; faible et malade comme elle l'était dans ce moment, il lui fut impossible de supporter cette vue. Elle sent qu'elle est près de mourir ; une sueur froide la couvre ; son cœur, qui battait avec violence, semble s'arrêter ; un nuage obscurcit ses yeux ; elle tombe étendue et sans aucune connaissance à côté de la première marche du temple.

Cependant les trois robers de whist finissent. Madame Jennings, qui les a perdus, demande sa revanche. Elinor, complaisante à l'ordinaire, la prie de l'en dispenser pour le moment ; elle craint que la promenade de sa sœur ne se prolonge trop pour sa santé ; elle veut aller la chercher, la ramener, et prend le bras du colonel qui partageait son inquiétude. Ils suivirent lentement le sentier sablé, point de Maria. Elinor élève la voix et l'appelle, point de réponse. Le petit temple ouvert était en face ; elle n'y était pas. Aurait-elle eu l'imprudence d'entrer dans le bois ? dit Elinor ; mais elle nous entendrait. Elle s'arrête et l'appelle encore. Un cri perçant du colonel

lui répond ; il vient d’apercevoir celle qu’il cherchait, étendue sur l’herbe et comme privée de vie. Sa robe blanche se confondait avec l’escalier de marbre, ce qui les avait empêchés de l’apercevoir d’abord. Mais le colonel voulut monter pour chercher au loin s’il la verrait, et il la découvre à ses pieds. Qu’on juge de son émotion et de celle d’Elinor, qui vient à son cri. Elle a besoin de rassembler toutes ses forces pour ne pas être dans le même état que sa sœur. Ils la relèvent à demi ; Elinor s’assied sur la marche pour la soutenir ; mais tous leurs efforts pour la ranimer sont inutiles. Les larmes d’Elinor coulent sur ses joues glacées ; elle ne les sent pas. Le colonel cherche si le pouls bat encore ; il croit l’avoir senti faiblement, du moins il le dit et cherche à se le persuader à lui-même. Il faut l’ôter d’ici, dit-il à Elinor, je vais l’emporter ; et la prenant dans ses bras, il veut reprendre le sentier, chargé de ce précieux fardeau. Mais Elinor voit que lui-même est tremblant et presque aussi pâle que Maria ; elle a d’ailleurs la crainte de ce qu’éprouverait sa sœur si, revenant à elle même pendant le trajet, elle se voyait portée dans les bras du colonel, comme elle le fut une fois dans ceux de Willoughby lors de sa malheureuse chute. Elle en frémit, et alléguant sa propre faiblesse qui l’empêche aussi de marcher, elle conjure le colonel de remettre la pauvre Maria couchée à demi sur ses genoux, et d’aller chercher des secours. Il y consent avec peine, et dans moins de temps qu’il n’était possible de l’imaginer, il est revenu avec des domestiques et un grand fauteuil. Maria y est placée ; Elinor et le colonel marchent à côté d’elle, soutiennent sa tête penchée ; et le triste cortège revient ainsi à la maison, où l’alarme fut grande, ainsi qu’on peut le penser. Mais personne n’en soupçonna la cause : on l’attribua en entier au mal de la veille et au saisissement occasionné par l’air du matin en sortant de déjeuner.

Le mouvement commençait à la ranimer au moment où l’on arriva. Ses yeux s’entr’ouvrirent ; elle regarda languissamment autour d’elle, tendit la main à Elinor, et, se penchant sur elle, fondit en larmes : c’était toujours par des pleurs que se terminaient ses attaques de nerfs. Elinor fut bien aise de les voir couler en abondance. On la porte dans sa chambre, on la met au lit, et sa sœur espère que la chaleur et un doux sommeil la remettront peu à peu. Elle s’endormit en effet, mais non pas tranquillement ; elle était agitée et commença à délirer ; elle nommait souvent Willoughby. Elinor n’en était pas surprise ; elle savait combien sa sœur en était occupée, et ne se doutait guère qu’elle venait de le voir. Maria se réveilla et voulut raconter ce qui lui était arrivé ; mais ses idées étaient incohérentes ; elle ne pouvait s’exprimer

librement, et le peu de mots qu'elle prononça étaient si singuliers, qu'Elinor les attribua entièrement à la rêverie. Elle tâcha de calmer la malade, mais ce fut en vain ; la fièvre augmentait, sa tête s'embarrassait toujours de plus en plus, sa respiration devenait courte, oppressée. Elinor alarmée fit demander madame Jennings, qui ne la rassura pas, mais elle lui dit qu'elle allait envoyer un exprès dans une petite ville voisine pour chercher M. Harris, apothicaire, et dans l'occasion médecin assez heureux.

Il vint, examina la malade, secoua la tête, et après, avoir dit à mademoiselle Dashwood qu'à force de soins il espérait la tirer de danger, il déclara, d'après tous les symptômes, qu'elle avait une fièvre maligne, putride et très-contagieuse. À peine cet arrêt eut-il été prononcé, que madame Palmer, qui était présente, sortit en faisant un signe à sa mère qui la suivit, et à qui elle dit que, d'après la décision du médecin, elle ne laisserait pas un moment son enfant et la nourrice exposés à la contagion, et qu'elle allait l'emmener. La bonne grand'mère fut du même avis, et dit qu'elle avait d'abord jugé la maladie de Maria plus sérieuse qu'Elinor ne voulait le croire ; qu'elle la couvait depuis long-temps ; qu'il était inoui qu'elle n'eût pas succombé plus tôt à son chagrin ; mais que c'était cela qui à présent conduisait bien sûrement cette pauvre fille au tombeau, et que la première chose à faire était que Charlotte partît avec son enfant. M. Palmer fut demandé ; il affecta d'abord de tourner en ridicule les craintes de ces dames, mais dans le fond il en était tellement saisi lui-même, qu'il alla aider au cocher pour qu'il eût plus tôt attelé, défendit qu'on sortît l'enfant de la chambre avant le moment de partir, et le porta lui-même en courant, de peur qu'il ne respirât le mauvais air en passant devant la chambre de Maria. Dans moins d'une demi-heure, depuis l'arrivée de M. Harris et le mot terrible de contagion sorti de sa bouche, la mère, l'enfant et la nourrice en étaient à l'abri ; ils se rendaient chez une tante de M. Palmer, qui demeurait quelques milles en-deçà de Bath. Charlotte aurait bien voulu aussi emmener son mari et sa mère. Le premier lui promit de la rejoindre dans un jour ou deux ; mais madame Jennings, avec une bonté de cœur qui redoubla l'amitié et la reconnaissance d'Elinor, déclara qu'elle ne quitterait pas Cleveland pendant que Maria y serait malade, et qu'elle était décidée à remplacer auprès d'elle la mère à qui elle l'avait ôtée. Elinor trouva constamment, dans cette excellente femme, une aide zélée, active, désirant partager toutes ses fatigues, et lui étant souvent utile par sa longue expérience des soins nécessaires aux malades.

La pauvre Maria avait vraiment grand besoin des tendres soins de sa sœur et de son amie. La maladie eut son cours accoutumé. Elle se sentait elle-même assez généralement souffrante pour être docile aux avis de ses gardes ; elle ne pouvait plus dire, comme le premier jour, Je serai mieux demain, ni espérer de se rétablir avant bien des jours, et peut-être des semaines, si même elle se rétablissait. Eh ! dans quel moment ce mal l'avait-il atteinte ? lorsque tout était prêt pour aller rejoindre à Barton leur bonne mère : leur départ de Cleveland avait été fixé au lendemain. Madame Jennings voyant l'impatience de Maria, leur avait offert sa voiture jusqu'à Barton, où elles comptaient arriver au plus tard le surlendemain, de bonne heure, et causer une surprise agréable à leur mère ; et lorsqu'elle pouvait parler, c'était pour se lamenter du délai forcé que sa maladie apportait à ce trajet. Elinor tâchait de la consoler en lui disant ce qu'elle croyait elle-même, qu'elle serait bientôt rétablie.

Les deux jours suivans ne produisirent aucun changement dans son état ; elle n'était pas pis, mais elle n'était pas mieux, et la faiblesse augmentait. M. Palmer se laissa persuader malgré lui de joindre sa femme. Son humanité et sa politesse lui ordonnaient de rester pour veiller à ce qu'il ne manquât rien. Il craignait aussi le ridicule de se donner l'air pusillanime en évitant un danger incertain, ; mais enfin sa promesse à Charlotte, le désir de revoir son enfant, l'ennui d'être seul avec madame Jennings et le colonel Brandon (Elinor ne quittait pas un instant sa sœur) l'engagèrent à partir. Le colonel voulait en faire autant par discrétion ; mais madame Jennings, qui n'était pas fâchée, dans ses momens de liberté, d'avoir quelqu'un avec qui elle pût causer et jouer au piquet, trouva qu'il devait à sa *bien-aimée Elinor* de partager ses inquiétudes, et le pressa si fort de rester, qu'il y consentit. Son cœur était bien de moitié dans ce désir : laisser celle qu'il adorait et l'amie qu'il chérissait, dans un état aussi cruel, c'était presque au-dessus de ses forces. M. Palmer aussi lui demanda comme une grâce de le remplacer à Cleveland : si la maladie tournait mal, dit-il, ces dames auraient besoin d'un ami ; et l'on juge combien cette seule supposition déchirait le cœur du colonel. Maria ignorait tout, et ne parut pas surprise de ne point voir madame Palmer. Il y a même apparence qu'uniquement occupée de deux objets, sa mère et Willoughby, elle l'avait complètement oubliée.

Deux autres jours s'écoulèrent depuis le départ de M. Palmer ; et la situation de la malade était toujours aussi critique. M. Harris qui venait deux fois par jour, donnait des espérances qu'Elinor saisissait avec avidité ;

mais madame Jennings et le colonel n’osaient pas s’y livrer. La première faisait des songes, avait des pressentimens qui ne l’avaient jamais trompée ; le colonel se rappelait plus que jamais la ressemblance frappante entre Maria et son Elisa, et se croyait destiné à perdre encore cet objet de son second amour. Il appelait en vain à son secours et la raison, et la jeunesse, et la bonne constitution de Maria, et l’avis du médecin : rien ne pouvait le rassurer, et dans ses momens de solitude, il s’abandonnait à la plus noire mélancolie et ne croyait pas ; revoir jamais Maria. Cependant, dans la matinée du troisième jour, ils reprirent tous plus d’espérance. Quand M. Harris arriva, il déclara qu’il trouvait Maria beaucoup mieux. Le pouls était plus fort, plus réglé, et chaque symptôme plus favorable qu’à sa dernière visite. Elinor était au ciel en l’entendant parler ainsi, et se félicita de ce que dans ses lettres à sa mère elle avait suivi son propre jugement plutôt que celui de ses amis, en lui parlant du mal de Maria comme d’une légère indisposition qui retardait leur départ de Cleveland, et en fixant presque le moment où Maria serait assez bien pour entreprendre le voyage.

Mais la journée ne finit pas aussi heureusement qu’elle avait commencé. Sur le soir, Maria parut plus malade qu’elle ne l’avait encore été ; et la fièvre et l’insupportable douleur de tête et les frissons revinrent avec plus de force. Elle avait voulu se lever une heure ou deux sur une chaise longue pour qu’on refit son lit ; elle demanda elle-même à y rentrer, et n’y fut pas plus tranquille. Elinor voulait attribuer cet état à la fatigue, et lui administra les cordiaux prescrits par le médecin ; elle eut enfin la satisfaction de la voir tomber dans un sommeil dont elle attendait les meilleurs effets ; mais il ne fut pas aussi bienfaisant qu’elle l’avait espéré. Quoiqu’elle eût déjà veillé la nuit précédente, Elinor ne voulut pas entendre parler de quitter sa sœur avant son réveil, et s’assit à côté du lit pour observer tous ses mouvemens. Madame Jennings n’était pas très-bien elle-même, et se coucha. Elinor voulut que Betty, qui était une excellente garde, ne quittât point sa maîtresse ; elle resta donc seule avec Maria, dont le sommeil était toujours plus agité. On entendait des plaintes inarticulées sortir de ses lèvres brûlantes, elle changeait à tout moment de posture. Elinor hésitait s’il ne valait pas mieux l’éveiller que de la laisser dans un sommeil aussi pénible, quand tout à coup un bruit accidentel dans la maison la réveilla en sursaut. Elle se leva sur son séant, et s’écria avec un son de voix très altéré et de l’égarement dans les yeux :

— Est-ce maman ? Ne vient-elle pas ? Ô maman ! maman !

— Non, ma chère, pas tout-à-fait encore, lui dit doucement Elinor en l'aidant à se recoucher ; soyez tranquille, mon cher amour, elle sera ici avant qu'il soit long-temps.

— Qu'elle vienne, qu'elle arrive, s'écria Maria en délire, ou bien elle ne retrouvera plus son enfant. Elinor, dites-lui de venir ce soir même ; mais qu'elle ne passe pas à Londres, il la tuerait aussi, car il veut que je meure ! Il est venu avec sa femme, dans son caricle, tout exprès pour me tuer ; ils m'ont écrasée, brisée ; si vous saviez ce que je souffre ! Maman me guérira ; allez la chercher, Elinor ; mais lui et cette femme empêchez-les d'entrer. Je ne veux pas les voir ; je ne veux voir que vous et maman.

Elinor vit avec douleur qu'elle n'était plus à elle-même ; elle lui tâta le pouls, il était extrêmement agité, on ne pouvait pas compter les battemens, et le délire augmenta avec une telle rapidité, qu'Elinor fut vivement alarmée. Maria ne la reconnaissait plus ; tantôt elle la prenait pour sa mère et l'embrassait avec ardeur en lui disant les choses les plus touchantes et les plus incohérentes ; tantôt elle la repoussait avec horreur en la prenant pour madame Willoughby, qu'elle ne nommait jamais. Enfin Elinor se décida à envoyer chercher sans retard M. Harris, et à dépêcher un exprès à Barton pour faire venir sa mère. Elle voulut consulter à cet effet le colonel Brandon, et laissant un moment sa sœur aux soins de Betty, elle se hâta de descendre au salon, où elle savait qu'il restait très-tard.

Elle le trouva en effet, et lui communiqua ses craintes, craintes qu'il avait déjà depuis long-temps. Il l'écouta dans un sombre désespoir ; ce qu'il aurait pu dire aurait été bien faible pour ce qu'il sentait ; mais à peine eut-elle articulé le désir d'envoyer un messager à madame Dashwood, qu'il prit vivement la parole pour lui offrir de se charger lui-même de cette commission. Elinor ne fit nulle résistance, nul compliment, cette offre répondait trop bien à tous les vœux de son cœur : et comment refuser un ami si bon, si sensible, qui apprendrait avec précaution à sa mère le malheur qui les menaçait, qui la soutiendrait, la consolerait dans cet affreux moment, et dans un voyage si triste et si fatigant par sa promptitude ? Excellent ami, lui dit-elle en pressant sa main, ma reconnaissance égale le service que vous nous rendez ; je suis moins inquiète pour ma mère puisque vous serez avec elle. Qui sait l'effet que peut produire sa seule présence sur un cœur tel que celui de Maria ? Oh ! s'il était donné à l'amour maternel de la rendre à la vie, nous vous devrons peut-être aussi ce bonheur. Qui sait si ma mère, altérée d'un tel coup, aurait été en état d'entreprendre cette course toute

seule ? Mais vous soutiendrez son courage ; je vais lui écrire un mot pendant que vous ferez préparer les chevaux.

Pas un moment ne fut perdu : le colonel fit tous les arrangemens de ce petit voyage avec calme et promptitude. Il calcula exactement le temps qu'il y mettrait, et le moment de son retour. Il espérait, en partant tout de suite, pouvoir être revenu le lendemain à peu près à la même heure ; il était environ onze heures du soir.

Les chevaux furent prêts plus vite même qu'on ne l'aurait cru ; le colonel pressa la main d'Elinor avec le regard le plus expressif de douleur et d'amitié, et se jeta dans sa voiture. Minuit sonna ; elle se hâta de retourner auprès de sa sœur pour attendre le médecin, bien décidée à veiller encore.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLV.

Table des matières

Cette nuit fut également douloureuse pour les deux sœurs. Les heures s'écoulèrent les unes après les autres sans apporter de changement ; Maria dans un délire toujours croissant, et Elinor dans la plus cruelle anxiété, attendant le médecin avec impatience, et redoutant d'entendre ce qu'il allait prononcer. Une fois que ses craintes furent éveillées, elle paya bien cher sa première sécurité, et Betty, qui veillait avec elle, la torturait encore en lui parlant des tristes pressentimens de sa maîtresse. Elinor n'était pas du tout superstitieuse ; mais, qui n'a pas éprouvé qu'on le devient dans un grand danger ? Elle écoutait tout, croyait tout, s'affligeait de tout, et n'avait presque plus conservé d'espérance. Les idées de Maria étaient encore fixées par intervalles sur sa mère, et lorsqu'elle prononçait son nom en l'appelant avec vivacité, c'était un nouveau coup de poignard pour Elinor, qui se reprochait amèrement d'avoir laissé passer plusieurs jours sans la faire venir. Peut-être madame Dashwood, éclairée par sa tendresse maternelle, aurait imaginé quelque remède salutaire, qui serait à présent inutile ou trop tardif. Elle se représentait sans cesse cette tendre mère arrivant et ne retrouvant plus son enfant chéri, ou la retrouvant en délire, et n'en étant pas même reconnue.

Elle était sur le point d'envoyer encore chez M. Harris quand il arriva environ sur les cinq heures ; son opinion fut cependant moins alarmante que son délai : tout en avouant qu'il trouvait un grand changement dans l'état de sa malade, il ne la crut pas dans un danger pressant, et donna l'espoir qu'un nouveau traitement aurait plus de succès ; il en parla avec une telle confiance qu'il la communiqua à Elinor. Il partit en promettant de revenir dans trois ou quatre heures, et la laissa un peu plus calme qu'au moment de son arrivée.

Madame Jennings apprit en se levant, avec un grand chagrin, ce qui s'était passé pendant la nuit ; elle entra grondant Betty et presque Elinor de ne l'avoir pas demandée ; s'attendrissant sur le départ du colonel, sur l'émotion de madame Dashwood, sur les tourmens d'Elinor, sur les souffrances de Maria ; disant qu'il ne fallait pas désespérer, mais que pour elle, elle avait toujours prévu que cela finirait mal. Son bon cœur était

réellement très-affligé. Avoir vu se flétrir par degrés cette belle fleur sous le poids meurtrier du chagrin ; la voir expirer si jeune, si aimable, si pleine de vie jusqu'au moment fatal qui brisa son cœur, c'était assez pour frapper et toucher même une personne moins intéressée dans cet événement. Maria avait plus de droits encore à la compassion de madame Jennings ; elle avait été pendant trois mois sa compagne, elle était encore sous ses soins, et c'est pendant qu'elle y était qu'on l'avait si cruellement blessée, injuriée, rendue si malheureuse. Le malheur d'Elinor aussi, qui était sa favorite, lui faisait une peine cruelle ; et quand elle se représentait celle de leur mère, qui aimait Maria, comme elle-même aimait Charlotte, la part qu'elle prenait au triste événement qui se préparait, et dont elle ne doutait pas, était aussi vive que sincère.

M. Harris fut exact à sa seconde visite ; mais il fut entièrement trompé dans son espoir sur ses derniers remèdes. Ils avaient tous manqué leur effet ; la fièvre n'était point abattue, la poitrine point dégagée ; la malade était peut être plus tranquille, mais cette tranquillité même, qui n'était qu'une pesante stupeur, augmentait ses alarmes. Elinor qui cherchait à lire dans son âme, s'en aperçut bientôt, et parut désirer d'autres avis ; mais M. Harris jugea que ce serait inutile, et ne ferait que retarder le traitement qui pouvait encore la sauver : il le proposa. Elinor accepta tout, demanda à Dieu instamment dans le fond de son cœur de bénir ces nouveaux remèdes, et conjura M. Harris de ne rien épargner. Il fit tout ce qu'il jugea nécessaire, et ressortit avec des promesses qui, cette fois, ne calmèrent pas le triste cœur d'Elinor. À force de douleur elle était calme en apparence, mais n'avait presque plus d'espoir ; et quand elle pensait à sa mère, à sa pauvre malheureuse mère, ses forces étaient près de l'abandonner. Elle resta ainsi jusqu'à midi, sans s'éloigner un instant du chevet de sa sœur, ses pensées errant tristement d'un sujet de douleur à un autre, écoutant vaguement madame Jennings, qui lui rappelait, heure par heure, tout ce que Maria avait souffert à Londres, et s'étonnait qu'elle n'y eût pas succombé. Ici, du moins, disait-elle, elle a été assez tranquille ; elle a fait ce qu'elle a voulu ; nous ne l'avons point contrariée ; elle s'est promenée seule, et n'a sûrement rien vu qui pût avoir renouvelé son chagrin. Willoughby est paisiblement à Londres avec sa femme, et ne songe pas plus à elle que si elle n'était pas au monde. Hélas ! peut-être n'y sera-telle bientôt plus ! Ah ! mon dieu ! quelle pitié de voir mourir cela à cet âge, et de chagrin d'amour encore, quand elle en devrait vivre. Si du moins c'était moi, etc. etc. etc. etc.

Après midi, cependant, Elinor commença à se flatter qu'elle était mieux. À peine osait-elle se l'avouer à elle-même, de crainte de se livrer encore à de fausses espérances, mais il lui parut qu'il y avait quelque léger changement dans l'état de sa sœur. Penchée sur son lit, elle l'examinait sans cesse, elle écoutait chacune de ses respirations, lui tâtait à chaque instant le pouls. Il lui parut moins intermittent ; son haleine semblait être un peu plus libre ; enfin, avec une agitation de bonheur plus difficile à cacher sous un extérieur calme que son angoisse précédente, elle se hasarda de dire à son amie qu'elle ne pouvait s'empêcher de reprendre un peu d'espoir. Madame Jennings, avec l'air du doute, alla examiner à son tour ; et quoique forcée de convenir qu'il y avait quelques légers changemens en bien, elle essaya d'empêcher Elinor de se livrer à une espérance qu'elle n'avait pas elle-même, et qui rendrait encore le coup plus affreux ; mais ce fut en vain : Elinor ne voulait plus rien entendre que la certitude de conserver sa Maria.

Une demi-heure s'écoula, et les symptômes favorables continuèrent ; d'autres même s'y joignirent et les confirmèrent. Voyez, voyez, chère amie, disait-elle à madame Jennings, sa peau est moins sèche, sa respiration moins gênée, ses lèvres moins serrées ; oh, Maria ! ma sœur, mon amie, tu nous seras rendue ! maman ne sera pas plongée dans le désespoir. Ô mon Dieu ! confirmez cette lueur d'espérance, recevez mes actions de grâces. Elle était à genoux à côté du lit ; sa bouche posa sur la main de Maria ; elle crut sentir qu'une légère pression de cette main contre ses lèvres répondait à son baiser. Oh, mon Dieu ! dit-elle à demi-voix, elle m'entend, elle me reconnaît ! Au moment même, le regard de Maria, languissant, mais plein de tendresse et sans la moindre expression d'égarement, s'attache sur elle ; elle l'entendit même prononcer faiblement : *Chère Élinor !* Alors elle eut peine à contenir sa joie ; et quand M. Harris arriva, elle courut au-devant de lui, et le prenant par la main : Venez, monsieur, lui dit-elle, regardez ma sœur ; je ne me trompe point, n'est-ce pas, elle est un peu mieux ? et elle attendait en tremblant ce qu'il allait dire.

Non seulement elle est mieux, dit-il avec assurance, mais si la nuit est telle que je l'ose espérer, je réponds de sa vie. Oh, mon Dieu ! dit Elinor en joignant les mains et fondant en larmes, tandis que pendant les heures de tourmens qu'elle venait de passer, elle n'en avait pas versé une seule. Son cœur alors était serré trop douloureusement pour qu'elle pût pleurer ; à présent elles coulent sans effort et lui font du bien. Maria rendue à la vie, à la santé, à ses amis, à sa tendre mère, était une idée si douce, si consolante,

qu’il lui semblait que jamais encore elle n’avait été si heureuse. Mais son bonheur n’était pas encore de la joie ; c’était une reconnaissance profonde envers l’Être suprême, trop forte pour l’exprimer par des paroles ; elle en avait aussi pour M. Harris, qui, sans être un médecin fameux, n’ayant pas même le bonnet de docteur en titre, avait déployé, dans cette occasion, un zèle et une habileté qui lui faisaient honneur. Il avait une fille de cinq à six ans qu’il aimait beaucoup et dont il parlait souvent. Elinor détacha une chaîne d’or de plusieurs tours, qui suspendait à son cou une très jolie petite montre entourée de brillans, qui était son bijou favori, et dit : M. Harris, j’ai encore une grâce à vous demander. Je crois à l’efficacité des vœux de l’innocence ; dites à votre petite Jenny de prier pour le rétablissement de ma sœur à la même heure où vous m’avez dit qu’elle était hors de danger ; et pour qu’elle ne l’oublie pas, je la prie de porter cette petite montre en souvenir de ce moment. M. Harris fut très-content de ce joli présent, et du plaisir qu’il ferait à son enfant ; il recommanda ce qu’il y avait à faire, et c’était peu de chose, mais surtout d’éviter ce qui pourrait le moins du monde agiter péniblement la malade. J’attends ma mère cette nuit, dit Elinor, pensez-vous que l’émotion de la voir puisse lui être nuisible ? – Au contraire, mademoiselle, elle en était sans cesse occupée dans ses rêveries, et en la préparant à voir madame Dashwood, elle n’en éprouvera qu’un bon effet. Mais ce sont les émotions bruyantes ou pénibles qu’il faut éviter avec soin. Cela n’était pas difficile dans une maison où il n’y avait qu’elles et leur bonne mad. Jennings : celle-ci était aussi fort contente de penser que Maria se rétablirait ; et il est juste de lui en savoir un peu gré, car elle tenait aussi beaucoup à ses pressentimens et à ses prédictions, et il fallait les abandonner ! Elle le fit sans peine, montra une véritable joie, et se promit de faire aussi un présent à ce bon M. Harris, qu’elle appela plusieurs fois : *mon cher docteur*, ce qui était le plus grand plaisir qu’on pût lui faire.

Elinor passa l’après midi entière à côté du lit de sa sœur, lui parlant fort peu, mais de ce qui pouvait lui faire plaisir, veillant à ce qu’elle fût bien couchée, écoutant chaque respiration. La possibilité du retour de la fièvre dans la soirée l’alarmait encore ; mais elle ne revint pas, tous les bons symptômes continuèrent. À six heures du soir elle s’endormit du sommeil le plus doux et le plus tranquille. L’heureuse Elinor n’eut plus de doute qu’elle ne fût hors de danger ; et l’arrivée de sa mère et du colonel, qu’elle avait si fort redoutée, ne fut pour elle qu’un nouveau bonheur. Elle comptait les heures et les minutes jusqu’au moment où elle pourrait leur dire : Elle nous

est rendue ! et les tirer de l’horrible incertitude avec laquelle ils voyageaient. Elle plaignait le colonel peut-être plus que sa mère, qu’il avait sûrement bien ménagée, tandis que lui savait tout. Sûre qu’il aurait mis toute la diligence possible, elle les attendait au plus tard à dix heures.

À sept, laissant Maria doucement endormie, elle joignit madame Jennings dans le salon pour prendre le thé avec elle ; ses craintes l’avaient empêchée de déjeuner, et sa joie, de dîner. Elle avait donc grand besoin de prendre quelque rafraichîssement, et ce petit repas lui fut très-nécessaire. Comme elle ne s’était point couchée les deux dernières nuits, madame Jennings voulut lui persuader d’aller prendre un peu de repos en attendant l’arrivée de sa mère, lui promettant de la remplacer auprès de Maria ; mais Elinor n’avait aucun sentiment de fatigue, ni de possibilité de dormir, et ne pouvait être tranquille qu’auprès de sa sœur ; elle y remonta donc immédiatement après le thé. Madame Jennings la suivit pour s’assurer encore que le mieux se soutenait, puis elle les laissa pour aller l’écrire à ses filles et se coucher de bonne heure.

La nuit était froide et orageuse ; le vent se faisait entendre dans les corridors ; la pluie battait contre les fenêtres. Elinor pensait à ses chers voyageurs, et les plaignait d’être en chemin par ce mauvais temps ; mais cela n’empêchait pas Maria de dormir paisiblement, et elle avait de quoi faire oublier à sa mère tous les petits inconvéniens du voyage.

L’horloge sonna huit heures ; si c’en eût été dix, Elinor aurait été bien heureuse, car en même temps il lui semblait entendre le roulement d’un carrosse devant la maison. Mais sûrement c’était une erreur ; il était presque impossible qu’ils fussent déjà là. Cependant elle était si sûre d’avoir entendu quelque chose, que, malgré la difficulté qu’elle avait à le croire, elle ne put s’empêcher de passer dans un cabinet à côté, et d’ouvrir la fenêtre pour s’en assurer. Elle vit au même instant que ses oreilles ne l’avaient pas trompée. Les deux lanternes d’un coupé l’éclairèrent suffisamment pour voir qu’il était attelé de quatre chevaux, ce qui lui prouva l’excès des alarmes de sa mère, et lui expliqua la rapidité du voyage.

Jamais encore Elinor, si accoutumée à se commander à elle-même, n’en avait été moins capable qu’à ce moment. L’idée de revoir sa mère, celle de ses doutes, de ses craintes, peut-être de son désespoir ; tout la bouleversait. Et comment lui dire… La joie de savoir son enfant chéri hors de danger, lui serait peut-être aussi fatale ; elle la connaissait si vive, si sensible et si nerveuse. Mais il n’y avait pas de temps à perdre en réflexions, et disant à

Betty de ne pas quitter sa sœur ; elle descendit promptement. Elle entendait aller et venir dans le vestibule, on ouvrait les portes ; elle en conclut qu'ils étaient déjà entrés dans la maison. Aussi émue qu'on peut l'être quand on va revoir une mère chérie, après une longue absence, et dans une telle circonstance, elle entre au salon pour se jeter dans ses bras, et se trouve… en présence de Willoughby.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLVI.

Table des matières

Elinor recula avec un sentiment d'horreur à cette vue, et son premier mouvement fut de quitter à l'instant le salon. Sa main était déjà sur le pêne, quand Willoughby s'avança vivement et la retint, en disant d'un ton plus décidé que suppliant : Mademoiselle Dashwood, une demi-heure seulement, un quart d'heure, dix minutes ; je vous conjure de rester. – Non, monsieur, lui répliqua-t-elle avec fermeté, je ne resterai pas une minute ; vous ne pouvez avoir aucune affaire avec moi. Les gens ont, je suppose, oublié de vous dire que M. Palmer n'est pas chez lui.

— Quand ils m'auraient dit, reprit-il avec véhémence, que tous les Palmer étaient au diable, je serais entré également ; c'est à vous et à vous seule que j'ai à parler.

— À moi ! monsieur ; vous me surprenez beaucoup, en vérité. Parlez donc, mais soyez bref, et si vous le pouvez, moins violent.

— Asseyez-vous, et je vous promets tous les deux.

Elle hésita, et ne savait ce qu'elle devait faire. La possibilité de l'arrivée du colonel Brandon qui trouverait là M. Willoughby, et sûrement avec beaucoup de peine, traversa sa pensée ; mais elle avait consenti à l'entendre, et sa curiosité était excitée. Après un moment de réflexion, elle conclut qu'il valait mieux céder et lui accorder un moment, que de prolonger le temps par des refus et des prières. Elle revint donc en silence au bout de la table, et s'assit. Il prit une chaise vis-à-vis d'elle ; et pendant une demi-minute, il n'y eut pas un mot de prononcé de part ni d'autre.

— Je vous en prie encore, monsieur, soyez très-bref ; je n'ai pas de temps à perdre, dit enfin Elinor ; parlez, ou je sors à l'instant.

Il était dans une attitude de profonde méditation, appuyé de côté sur le dossier de sa chaise, et ne paraissait pas l'entendre. Elinor se leva ; ce mouvement parut le réveiller. – Votre sœur, dit-il vivement, est hors de danger ; le domestique qui m'a introduit me l'a dit. Que le ciel en soit béni ! Mais est-ce vrai, bien réellement vrai ? que je l'entende de votre bouche.

Elinor le regardait avec étonnement ; elle croyait voir et entendre le Willoughby de Barton-Park, et ne savait si elle ne faisait pas un rêve. Il

répéta sa question avec un mouvement très-vif d’impatience. Pour l’amour de Dieu, dites-moi si elle est hors de danger ou si elle ne l’est pas ?

— J’espère qu’elle l’est.

Il se leva et se promena vivement. Elinor voulut encore le quitter ; mais l’intérêt qu’il venait de montrer pour Maria l’avait déjà un peu adoucie ; elle céda à un geste suppliant et resta. Il revint à son siége, s’approcha un peu plus près d’elle, en disant avec une vivacité un peu forcée : Si j’avais été sûr, parfaitement sûr qu’elle était hors de danger, peut-être ne serai-je pas entré, mais puisque je suis ici, puisque j’ai le bonheur de vous revoir, oh ! bonne Elinor, vous qui m’aimiez autrefois comme un frère, parlez-moi encore avec amitié ; peut-être sera-ce la dernière fois. Parlez-moi franchement, amicalement ; me croyez-vous un scélérat ? Et la rougeur la plus vive couvrit son visage.

Elinor était toujours plus surprise ; elle commença vraiment à croire qu’il était hors de sens et dans l’ivresse. La singularité de cette visite, à une heure aussi tardive, et toute sa manière ne pouvait guère s’expliquer autrement. Dès que cette idée eut frappé son esprit, elle se leva et lui dit froidement : M. Willoughby, je vous conseille de retourner à Haute-Combe, que vous habitez sans doute ; je suis garde-malade, et je ne puis rester avec vous plus longtemps, quelque affaire que vous puissiez avoir à me communiquer ; vous vous la rappellerez sûrement mieux demain.

— Je vous entends, dit-il avec un sourire expressif et une voix parfaitement calme : peut-être ai-je en effet perdu la raison, mais non pas comme vous le pensez. Depuis ce matin à huit heures que j’ai quitté Londres, je ne me suis arrêté que dix minutes au plus à Maulboroug pour faire manger mes chevaux qui n’en pouvaient plus ; j’ai pris moi-même un verre de porter et un morceau de bœuf froid : voilà tout ce que j’ai pris dans la journée. Et son regard et le son de sa voix convainquirent Elinor que, si quelque impardonnable folie l’avaient amené à Cleveland, ce n’était pas du moins celle de l’ivresse. Sûre alors qu’il pourrait l’entendre, elle lui dit avec dignité : Excusez-moi, M. Willoughby, cette fois-ci je vous ai fait tort ; je ne sais pas cependant si, après tout ce qui s’est passé, vous ne seriez pas plus excusable en attribuant votre arrivée ici à une cause étrangère, qu’à votre propre volonté. Certainement si vous aviez l’ombre de délicatesse, vous auriez senti ce que votre seule présence me fait souffrir, et dans quel moment ! Il m’est impossible de comprendre le but de cette visite. Que prétendez vous ? que demandez-vous ?

— Je prétends, dit-il avec un sérieux énergique, me faire haïr de vous de quelques degrés de moins que vous ne me haïssez sûrement ; je demande qu'il me soit permis d'alléguer quelque espèce d'excuse pour le passé, de vous ouvrir entièrement mon cœur, de vous prouver que si j'ai la tête mauvaise, ce cœur mérite quelque indulgence, d'obtenir enfin quelque chose qui ressemble à un pardon, de Mar…, de votre sœur.

— Est-ce là, monsieur, la vraie raison de cette visite ?

— Sur mon âme ! dit-il en posant la main sur la poitrine, avec ce geste noble, cette physionomie franche, ouverte, ce regard animé et sensible, qui lui avaient gagné le cœur de toute la famille de la chaumière, et qui, en dépit d'elle-même, gagnèrent encore la confiance d'Elinor.

— Si, c'est là tout, monsieur, lui dit-elle, vous pouvez être satisfait, car Maria vous a pardonné depuis long-temps.

— Elle m'a pardonné ! s'écria-t-il avec une extrême vivacité ; elle ne devait pas me pardonner, non jamais, avant de savoir ce qui peut-être est une excuse. Mais actuellement je demande d'elle et de vous un pardon mieux motivé. À présent voulez-vous m'entendre ?

Elinor fit sonner sa montre ; il n'était que huit heures et un quart ; il était impossible que sa mère et le colonel fussent là avant dix heures. Elle dit à Willoughby qu'elle les attendait ; qu'avant tout elle voulait aller revoir sa sœur, et que si elle la trouvait tranquille elle reviendrait au salon pour un quart d'heure.

— Vous reviendrez, mademoiselle Dashwood, s'écria-t-il avec impétuosité, vous reviendrez ; ou, j'en fais le serment, j'irai vous chercher auprès du lit de Maria, et c'est à elle que je demanderai de m'entendre.

— M. Willoughby ! dit Elinor d'un ton qui le fit rentrer en lui-même.

— Pardon, dit-il en baissant les yeux, ne sais-je pas que mademoiselle Dashwood est incapable de tromper ? Je vous attendrai ici, je vous le promets ; mais aussi je n'en sortirai pas que je ne vous aie revue. Si vous ne revenez pas, j'attendrai votre mère, et c'est à elle que j'ouvrirai mon cœur ; elle m'écoutera, je le sais. Excellente femme ! combien elle m'aimait ! Des larmes remplirent ses yeux ; elles achevèrent de subjuguer Elinor. Je reviendrai bientôt, lui dit-elle en sortant.

Elle courut auprès de sa sœur ; elle dormait tranquillement. Betty était assise à côté d'elle, et lui promit de la demander à l'instant où la malade se réveillerait. En repos alors sur elle, elle se pressa de rejoindre Willoughby

pour hâter le moment de son départ. Il se promenait vivement et les bras croisés quand elle rentra. Comment est-elle ? dit-il à demi-voix.

— Elle repose, et me voici prête à vous entendre ; mais d'un instant à l'autre je puis être appelée auprès d'elle, ou ma mère peut arriver ; je vous conjure encore d'être bref.

— Bref ! et j'ai tant de choses à dire… Il s'arrêta.

— Eh bien, commencez donc, dit Elinor impatientée.

— Je ne sais, dit-il, quelle a été complètement votre opinion sur ma conduite avec votre sœur, et quel diabolique motif vous avez pu me supposer. Peut-être allez-vous me juger plus mal encore ; mais enfin vous devez tout entendre, et je veux être vrai. Quand je m'introduisis chez vous, et j'en cherchais l'occasion qui se présenta d'elle-même, je n'avais d'autre vue et d'autre intention que de passer mon temps en Devonshire d'une manière plus agréable que dans mes précédentes visites à ma vieille tante. L'aimable extérieur de votre sœur, la séduction de son esprit, ses talens enchanteurs attirèrent sans doute mon admiration particulière ; et dès les premiers jours sa conduite avec moi, si tendre, si confiante… Non, je ne conçois pas à présent comment mon cœur y fut insensible ; mais il faut que je le confesse, ma vanité seule était flattée d'une conquête si brillante, si fort au-dessus, à tous égards, de celles dont je m'étais occupé jusqu'alors. Ne songeant point à son bonheur, ne pensant qu'à mon triomphe et à mes plaisirs du moment, animé par son entretien plein de feu, je lui parlai le langage dont j'avais l'habitude avec les femmes ; je témoignai des sentimens que je n'éprouvai pas ; je tâchai par tous les moyens possibles de me faire aimer sans avoir le dessein de lui rendre son affection.

Elinor, indignée, lui jeta un regard plein de mépris, et l'interrompit en lui disant : Il est inutile, M. Willoughby, que vous parliez plus long-temps et que je vous écoute. Un tel commencement dit tout ; il ne peut être suivi de rien que je veuille entendre ; je vous prie de me dispenser d'un plus long entretien.

— J'insiste sur ce que vous entendiez tout, répliqua-t-il ; vous savez mon tort, écoutez ma punition. Ma fortune était réduite à moins que rien ; elle n'avait jamais été considérable. J'ai toujours été très-dépensier, et j'étais lié avec des gens riches que je voulais égaler. Chaque année avait ajouté à mes dettes, et je n'avais d'autre espoir de m'acquitter, que la mort de ma vieille cousine, dont le moment était très-incertain, ou bien un mariage avec une femme riche. Dans cette intention, et poussé par les

conseils de quelques amis, j'avais déjà fait ma cour dans ce but, l'hiver précédent, à M^lle^ Grey, qui devait posséder 50 000 livres sterling le jour de ses noces, et m'avait assez bien reçu pour me laisser croire que je pouvais me présenter avec succès. Je ne pouvais donc dans de telles circonstances penser à associer à mon sort une jeune personne sans fortune ; mais avec un égoïsme, une cruauté, qui ne peut jamais m'être trop reprochée, je me conduisais de manière à engager ses affections, sans avoir seulement la pensée de pouvoir jamais l'épouser. Oui, mademoiselle, oui, je mérite ce regard indigné ; je mériterais tout au monde, si je n'avais pas deux choses à dire en ma faveur, qui peuvent un peu, sinon excuser, mais pallier au moins cette indigne conduite. L'une est que je ne savais pas encore ce que c'était que l'amour ; des galanteries banales, des conquêtes faciles et bientôt oubliées avaient jusqu'alors rempli ma vie. L'autre est le serment que je puis vous faire, et dont Maria peut vous confirmer la vérité, est de n'avoir pas eu un instant la coupable pensée de profiter de son attachement, de son inexpérience, de sa jeunesse pour la séduire. Quand elle aurait été entourée d'anges, elle n'aurait pas été plus en sûreté. Son extrême sensibilité, sa franchise sans bornes l'entraînaient quelquefois à des imprudences ; mais son sentiment était en même temps si pur ; elle avait sur la vertu des idées si exaltées, tant de vraie dignité, tant de réelle innocence, qu'il aurait fallu être un monstre pour ne pas la respecter. Ah ! c'était l'être assez que de sacrifier à la vanité, à l'avarice, le bonheur d'une créature si parfaite ! Mais ce n'est pas elle seule que j'ai sacrifiée, pour éviter une situation bornée qui me semblait être la pauvreté, et qui, avec elle, aurait été le bonheur parfait. J'ai trouvé avec la richesse tous les malheurs que j'ai mérités sans doute, mais qui n'en sont pas moins cruels, et j'ai perdu, perdu pour jamais, tout espoir d'être heureux avec la seule femme que j'aie aimée.

— Vous l'avez donc aimée ? dit Elinor un peu radoucie ; il y a donc eu un temps où vous lui avez été attaché ? Vous voulez m'ouvrir votre cœur, dites-vous ; parlez donc : avez-vous aimé Maria ?

— Si je l'ai aimée ? ah, dieu ! Résister à tant d'attraits, repousser une telle tendresse ! existe-t-il un homme au monde à qui cela fût possible ? Oui, par degrés insensibles, je me trouvai passionné d'elle, et décidé alors à renoncer à tout pour elle, à lui offrir mon cœur et ma main. Je la connaissais trop bien pour craindre que la médiocrité de ma fortune fût un motif de refus, même pour madame Dashwood, qui ne voyait que par les yeux de Maria, et qui me témoignait une amitié de mère. Résolu de changer de vie,

de trouver le bonheur dans l'amour et la simplicité, je voulais lui proposer de nous garder auprès d'elle à la chaumière, jusqu'à ce que la mort et l'héritage de madame Smith me missent à même de conduire ma compagne à Altenham, dont Maria aimait la situation, et qui la laissait dans le voisinage de sa famille. Oh ! combien j'étais heureux en formant ce plan, en pensant que mon existence entière serait ce qu'elle était depuis deux mois, un enchantement continuel au milieu des quatre femmes les plus aimables en différens genres que j'eusse rencontrées dans cette délicieuse habitation ! Vous rappelez-vous, miss Dashwood, la dernière soirée que j'ai passée à la chaumière, quand je conjurai votre mère, que je regardais déjà comme la mienne, de n'y rien changer ? Ah ! le souvenir de cette seule journée suffirait pour empoisonner le reste de ma vie… Et je croyais alors que toutes mes journées seraient semblables à celle-là ! Madame Dashwood m'invita à dîner pour le lendemain, et je me décidai à lui ouvrir entièrement mon cœur, à ne parler de rien à Maria ; j'étais si sûr de son affection ! c'est devant elle que je voulais dire à sa mère : *Unissez vos enfans*. Je vous quittai plein de cette ravissante idée ; je voulais en parler le soir même à madame Smith, et lui demander son aveu, que j'étais sûr d'obtenir. Cette digne femme vous estimait sans vous connaître, et attachait bien plus de prix aux mœurs, à une bonne éducation, qu'à une brillante fortune. Souvent, lorsque je lui parlais de votre famille, son regard attendri m'avait dit : Voilà où vous devriez prendre une femme. Je rentrai donc chez elle résolu à lui en parler le soir même. Ah, bon dieu ! quel entretien différent eus-je avec elle ! Elle avait reçu des lettres sans doute de quelque parent éloigné qui voulait me priver de sa faveur et des preuves qu'elle m'en destinait. On lui apprenait… une affaire…, une liaison… que j'avais presque oubliée moi-même. Mais qu'est-il besoin de m'expliquer davantage ? dit-il en s'interrompant et rougissant beaucoup ; votre intime ami vous a sans doute depuis long-temps raconté cette histoire ?

Elinor rougit aussi et endurcit de nouveau son cœur contre le séducteur de la pauvre Caroline. Oui, monsieur, lui dit-elle avec fermeté, je sais tout. Mais comment pourrez-vous vous justifier dans une telle circonstance ? Cela me paraît impossible.

— Me justifier ! s'écria-t-il vivement, je n'y songe pas même. Je vous ai dit quels avaient été mes principes, mes habitudes, mes liaisons avant que j'eusse rencontré votre sœur, et cela dit tout ; j'ajouterai seulement que celui de qui vous tenez cette histoire, ne pouvait être impartial. J'ai sans doute eu

beaucoup de torts avec Caroline ; mais il n’est pas dit cependant que parce qu’elle a été offensée elle soit irréprochable, et que parce que j’étais un libertin elle soit une sainte. La violence de ses passions et la faiblesse de son jugement seraient peut-être une excuse… Mais, non, non, je n’en ai point que je puisse alléguer ; son amour pour moi méritait un meilleur traitement. Je me suis bien souvent reproché de lui avoir témoigné celui que je n’ai jamais senti, ou du moins si peu de temps, que je ne puis appeler cela *de l’amour*, surtout après l’avoir éprouvé dans toute sa force pour une femme qui lui est, à tout égard, si supérieure.

— Votre indifférence pour cette fille infortunée, quelque étrange qu’elle me paraisse, est un tort involontaire, reprit Elinor ; mais votre négligence est bien plus impardonnable. Quoiqu’il me soit désagréable d’entrer dans une discussion sur cet objet, permettez-moi de vous dire que si je vois de la faiblesse et de la crédulité de son côté, je vois du vôtre une cruauté, une inhumanité bien moins excusables. Pendant que vous étiez en Devonshire, poursuivant de nouveaux plans, de nouvelles amours, toujours gai, toujours heureux, votre victime était réduite à la plus extrême indigence, à la honte, au désespoir, à l’abandon.

— Sur mon ame ! je l’ignorais. J’avais pourvu à tout en la quittant ; je ne lui avais point caché que je ne comptais pas la rejoindre ; je lui avais conseillé de recourir au pardon de son protecteur. Tout pouvait être caché ou réparé, si elle avait suivi mes avis. Je croyais qu’elle était rentrée dans sa pension ou dans une autre, et je ne songeais plus à elle, quand elle fut tout à coup rappelée à mon souvenir d’une manière aussi terrible ! Je trouvai madame Smith au comble de l’indignation, et ma confusion fut extrême. La pureté de sa vie, son ignorance complète du monde, ses idées religieuses et morales très-exaltées, tout fut contre moi. Elle m’accabla du poids de sa colère, mais cependant m’offrit son pardon, si je voulais épouser Caroline. Cela ne se pouvait ; je ne le voulus pas, et je fus formellement rejeté de toute prétention sur l’amitié et la fortune de ma parente, et banni de sa maison que je devais quitter le lendemain. Je rentrai dans ma chambre pour faire mon paquet, et je trouvai sur ma table une lettre du colonel Brandon qui me reprochait le déshonneur de sa pupille, et me donnait rendez-vous à Londres, pour lui rendre raison de ma conduite. Étais-je assez puni de ce que les jeunes gens appelent *un passe-temps, une légèreté* ? la perte de ma fortune et de toutes mes espérances de bonheur, et peut-être celle de ma vie ! Quelle nuit je passai !… Mais à quoi servaient les combats, les réflexions

? tout était fini pour moi. Je ne pouvais plus offrir à madame Dashwood un fils, et à Maria un époux ; je n'avais plus de ressources ni pour le présent, ni pour l'avenir, et j'étais rejeté pour un genre de tort qui ne pouvait que les blesser vivement et me faire repousser aussi d'elles. Ah ! combien je désirais alors que la vengeance du colonel fût complète ! avec quel plaisir, quel empressement j'allai au-devant de la mort, que j'espérais recevoir de sa main ! Je craignais bien davantage la scène qui m'attendait encore avant de quitter pour jamais le Devonshire en prenant congé de Maria. J'étais engagé à dîner chez vous ; il fallait aller m'excuser ; il fallait revoir celle que j'allais quitter pour toujours et laisser si malheureuse !

— Pourquoi la voir, M. Willoughby ? Pourquoi ne pas écrire un mot d'excuse ? Qu'était-il nécessaire de venir vous-même ? s'écria Elinor.

— C'était nécessaire à mon orgueil et à mon amour. Je ne voulais pas laisser soupçonner à personne ce qui s'était passé entre madame Smith et moi, et je voulais voir encore une fois, avant de mourir, celle que j'idolâtrais de toute la force de mon ame ; je ne croyais pas d'ailleurs la trouver seule. Je voulais encore une fois être au milieu de cette famille que la veille encore je regardais déjà comme la mienne. Oh ! quand je me rappelais avec quelles délices j'étais revenu de la chaumière à Altenham, satisfait de moi-même, content de tout le monde, enchanté de Maria, ne songeant pas plus au passé que si jamais il n'eût existé, ne vivant que dans l'avenir, me disant : Quelques heures encore, et je vais être engagé pour la vie avec celle que j'aime si ardemment !…… Ces heures étaient écoulées, et il fallait au contraire nous séparer pour jamais ! Je rassemblai toute ma fermeté pour le cacher ; mais quand je la trouvai seule, quand je vis son profond chagrin pour ce qu'elle croyait une courte absence, et ce chagrin uni à tant de confiance en moi, ah ! dieu ! dieu ! puis-je jamais l'oublier ?

— Lui promîtes-vous de revenir bientôt ?

— Je ne sais ce que je lui dis, je ne puis m'en rappeler un seul mot. Votre mère vint aussi ajouter à mon supplice par son amitié. Ah ! combien j'étais malheureux ! et j'en remerciais le ciel. Ma seule consolation était ma propre misère ; mais celle de Maria, elle m'était insupportable ! Je m'en arrachai, je partis, et… Il s'arrêta.

— Est-ce tout, monsieur ? dit Elinor qui, tout en le plaignant, s'impatientait de ce qu'il ne partît pas.

— Oui, tout, si vous voulez. Mais ne désirez-vous pas savoir comment j'ai pu devenir plus coupable et plus malheureux encore ? En peu de mots :

je rencontrai le colonel ; je fus blessé, mais non pas mortellement. Pendant que j'étais dans ma chambre, livré à mes tristes réflexions, ne voyant devant moi que l'indigence la plus entière, un de mes amis me parla des bonnes dispositions de miss Sophie Grey pour moi ; il m'assura que sa belle fortune de 50 000 liv. sterling serait à moi dès que je voudrais dire un mot. Ma blessure m'avait un peu calmé. J'avais réfléchi sur ma situation ; je ne pouvais la faire partager à Maria ; je ne l'aurais pas même voulu, non plus que sa famille. Il fallait donc tâcher de l'oublier, et de m'en faire oublier. J'allais jusqu'à trouver de la générosité dans tout ce que je faisais pour y parvenir. Je laissai faire mon ami. Dès que je fus rétabli, il me mena chez miss Sophie Grey. Elle voulait se marier, et avec un homme à la mode, avec un élégant ; c'était tout ce qu'elle demandait. Moi, je ne voulais que son argent ; et nous fûmes bientôt d'accord. Maria, pensais-je, n'entendra plus parler de moi que pour apprendre que je suis marié ; sa fierté s'indignera, elle me détestera, puis elle m'oubliera, et je serai seul malheureux ; mais au moins j'aurai les distractions et les jouissances de la fortune… ; lorsqu'une lettre de Maria, datée de Londres, m'apprend qu'elle y est, qu'elle m'aime encore avec la même tendresse, et n'a pas même l'ombre d'un doute. Non, tout ce que j'éprouvai ne peut être exprimé ! Sans aucune métaphore, chaque ligne, chaque mot de ce billet fut pour moi un coup de poignard. Savoir Maria si près de moi ; être sûr que j'en étais aimé ! ah ! je n'avais pas non plus l'ombre d'un doute. Son cœur, ses opinions, son ame m'étaient trop bien connus et m'étaient encore trop chers. Mon amour, qui était à peine assoupi, se ranima avec plus de force : et j'étais engagé avec une autre ! et quelle autre, bon dieu ! D'un côté, frivolité, insensibilité, coquetterie, jalousie ; de l'autre, grandeur d'ame, tendresse inépuisable, sensibilité profonde, confiance illimitée, esprit supérieur. Dieu ! qu'ai-je laissé échapper, et qu'ai-je trouvé en échange ! Mais Maria méritait mieux qu'un dissipateur, qu'un libertin. Elle m'aurait corrigé de tout ; je serais devenu digne d'elle. À présent, quel encouragement, quel exemple ai-je pour devenir vertueux ? Ô rage ! ô désespoir ! Il se leva et se promena violemment le poing serré sur son front.

Le cœur d'Elinor avait éprouvé plusieurs fluctuations pendant cet extraordinaire entretien. Elle était actuellement touchée, attendrie sur le sort de cet homme, que la nature avait créé pour le bonheur et qui l'avait rejeté loin de lui. Mais elle crut qu'elle devait lui cacher sa compassion. – Tout ce que vous venez de dire là est de trop, M. Willoughby ; je n'ai pas de temps

à perdre, vous le savez, lui dit-elle. Je vous prie donc de résumer ce que vous sentez en votre conscience, qu'il est nécessaire que j'apprenne, et rien de plus. (Il se rassit.)

— J'ai fini dans deux minutes, reprit-il. Le billet de Maria me rendit donc le plus infortuné des hommes, en me prouvant son amour et en réveillant tout le mien. Je m'étais persuadé qu'elle m'avait oublié ; j'espérais même apprendre bientôt qu'elle était bien mariée. Je ne voyais plus devant elle et moi que malheur et désespoir. Mais que pouvais-je faire ? Tout était arrangé pour mon mariage ; le contrat passé, les dispenses obtenues, le jour fixé. La retraite était impossible. Tout ce qui me restait à faire était de vous éviter toutes deux ; d'essayer de réparer un peu mes torts en les augmentant, et de prendre plus de peine pour me faire haïr que je n'en avais pris pour me faire aimer. Je ne répondis point au billet de Maria ; je ne parus point chez elle. Cependant un jour où je vous avais vues sortir toutes les trois de la maison, je me décidai d'y porter ma carte pour agir plus naturellement.

— Vous nous aviez vues ! où ? comment ?

— Tous les jours, et, souvent plus d'une fois par jour, je voyais au moins l'une de vous. Vous seriez surprise si je vous disais tous les moyens que j'employais pour cela, et combien de fois j'ai failli être découvert par les beaux yeux de Maria, qui me cherchaient sans cesse : mon refuge était une boutique, une allée ; mais me passer de voir Maria, non, c'était impossible ! Et cependant j'aurais fui au bout du monde pour qu'elle ne me vît pas ; il ne fallait pas moins que mon étude continuelle pour l'empêcher. Je n'eus garde de me trouver au bal de sir Georges, et le matin suivant je reçus un second billet de Maria. Non, vous ne pouvez vous faire une idée de sa bonté, de sa tendresse ! si affectionnée, si franche, si confiante ! Ah ! comme je me détestais moi-même, comme vous me détesteriez plus encore si vous l'aviez lu !

— Je l'ai lu, monsieur ; Maria ne m'a rien caché.

— Vous avez donc vu aussi cette infâme, cette détestable lettre qu'elle ne doit jamais me pardonner, non jamais jusqu'à ce qu'elle sache… J'en reviens à la sienne ; j'essayais d'y répondre, je ne le pus, mon courage m'abandonna. Mademoiselle Dashwood, ne me refusez pas votre pitié ; avec la tête et le cœur pleins de votre sœur, à qui je pensais sans cesse, je devais faire ma cour à une autre femme, paraître empressé, paraître heureux ! Ce ne fut pas tout encore. Vous vous rappelez cette maudite assemblée où

nous nous rencontrâmes ? non, l'agonie n'est rien auprès de ce que je souffrais. D'un côté, Maria, belle comme tous les anges, appelant son Willoughby, me tendant la main, me demandant une explication avec son regard enchanteur attaché sur moi ; de l'autre côté, Sophie jalouse comme le diable, regardant tout avec une audacieuse curiosité, m'appelant d'un ton impératif. J'étais en enfer, et je m'échappai aussitôt qu'il me fût possible, mais non pas sans avoir vu la pâleur de la mort sur le visage céleste de Maria. Ce fut le dernier regard que je jetai sur elle ; je ne l'ai plus revue que dans ma pensée, où toujours elle se présente ainsi. Non, Elinor, quand vous l'avez vue mourante, elle n'a pu vous faire plus d'impression ; mais vous me jurez qu'elle est mieux, qu'elle est hors de danger.

— Je l'espère.

— Et votre pauvre mère qui l'idolâtre, elle ne lui aurait pas survécu non plus. Adieu, je pars : dites-moi seulement que je vous suis moins odieux, que vous le direz à Maria.

— Et cette lettre, monsieur, qui faillit aussi lui ôter la vie, cette lettre que vous eûtes la barbarie de lui envoyer en réponse à sa dernière, comment pouvez-vous la justifier ?

— Par un seul mot que je répugnais à dire… Elle n'est pas de moi. Qu'est-ce que vous pensez du style de ma femme ? n'est-il pas délicat, tendre ? n'est-il pas… ?

— De votre femme ! C'était votre écriture.

— Oui, j'eus l'indigne faiblesse de la copier. Il faut en finir, me dit-elle, avec Maria ou avec moi : choisissez. Le choix ne m'était plus permis ; sa fortune était nécessaire à mon honneur, à mes engagemens : et voilà où une indigne prodigalité m'avait conduit ! Pour éviter une rupture il fallut en passer par où elle voulait ; copier sous ses yeux cette lettre où je rougissais de mettre mon nom ; me séparer des billets, de la boucle de cheveux de Maria. Le porte-feuille qui les renfermait dut être livré à Sophie, et mes trésors renvoyés comme vous l'avez vu, sans pouvoir seulement les couvrir de mes baisers et de mes larmes. Malheureusement la dernière lettre de Maria me fut remise chez miss Grey, pendant que je déjeunais avec elle ; la forme, l'élégance du papier, l'écriture réveillèrent ses soupçons déjà excités par la scène de l'assemblée. C'est de votre beauté campagnarde, me dit-elle ; voyons son style. Elle l'ouvrit, la lut, fit la réponse, m'obligea de la copier, de lui livrer ce que j'avais de Maria ; et j'obéis dans une espèce de désespoir qui me faisait trouver une sorte de plaisir à me ruiner tout-à-fait

dans l’opinion de cet ange, que rien n’avait pu détacher de moi, et qui allait enfin me repousser entièrement de son cœur et de sa pensée. Mon sort était décidé ; tout le reste me parut indifférent. Je fus bien aise qu’on m’eût dicté ce que je n’aurais jamais pu dire de moi-même, et d’avoir une raison de plus de mépriser, de haïr, celle…

— Arrêtez, M. Willoughby, dit Elinor, c’en est assez ; je n’entendrai pas un mot de plus contre une femme qui est la vôtre, que vous avez choisie volontairement, à qui vous devez votre bien-être, votre fortune, et qui au moins a droit, en échange ; à vos égards, à votre respect. Sans doute elle vous est attachée, puisqu’elle vous a épousé ; parler d’elle avec cette légèreté, vous rend très-blâmable et ne vous justifie de rien avec Maria.

— Ne me parlez pas de madame Willoughby, reprit-il avec un profond soupir ; elle ne mérite pas votre compassion. Elle savait fort bien que je ne l’aimais pas ; si elle a voulu m’épouser, c’est qu’elle savait aussi que mes folies de jeunesse m’avaient mis dans l’affreuse dépendance de mes créanciers, et qu’elle voulait un mari qui fût dans la sienne, et qui cependant, à quelques égards, pût flatter sa vanité : elle a cru trouver cela réuni chez moi, et me fait payer bien cher son maudit argent. À présent, me plaignez-vous, mademoiselle Dashwood ? Suis-je d’un degré moins coupable à vos yeux que je ne l’étais avant cette explication ? Voilà ce que je vous conjure de me dire. — Oui, monsieur, je l’avoue ; vous avez certainement un peu changé mon opinion sur vous, et je vous trouve moins coupable que je ne le croyais, quoique vous le soyez beaucoup encore, mais plus par la tête que par le cœur ; le vôtre n’est pas méchant, et vous vous êtes rendu trop malheureux vous-même pour qu’on puisse vous haïr.

— Voulez-vous donc, me promettre de répéter ce que vous venez de me dire à votre sœur, quand elle pourra vous entendre ? Rétablissez-moi dans son opinion comme je le suis dans la vôtre. Vous dites qu’elle m’a déjà pardonné ; laissez-moi me flatter qu’une meilleure connaissance de mon cœur, de mes sentimens actuels, me vaudra de sa part un pardon plus entier et mieux mérité. Dites-lui ma misère et ma pénitence ; dites-lui que jamais je n’ai été inconstant pour elle ; et si vous le voulez, dites-lui que, dans ce moment même, elle m’est plus chère que jamais.

— Je lui dirai, monsieur, tout ce qui sera nécessaire pour calmer son cœur et vous justifier sur quelques points. Puisse cette assurance adoucir vos peines ! D’ailleurs je crois que cela dépend aussi de vous. Adieu, monsieur, la soirée s’avance, et cet entretien s’est trop prolongé. Un mot

encore cependant avant de nous séparer : comment avez-vous appris la maladie de ma sœur ?

— De sir Georges Middleton, que je rencontrai par hasard hier au soir dans le passage de Drury-lane. C'est la première fois que je le voyais depuis deux mois ; je mettais du soin à éviter tout ce qui pouvait me rappeler le nom de *Dashwood* ; et lui, plein de ressentiment contre moi depuis mon mariage, ne me cherchait pas non plus. Cette fois il ne put résister à la tentation de m'aborder, pour me dire ce qu'il croyait devoir me faire beaucoup de peine. Sa première parole fut de m'apprendre brusquement que Maria Dashwood était mourante à Cleveland, d'une fièvre nerveuse et putride ; qu'une lettre de madame Jennings, reçue ce même matin, disait le danger imminent ; que les Palmer avaient fui la contagion. Grand Dieu ! quelle accablante nouvelle ! J'ignorais même votre séjour à Cleveland, et je vous croyais à la Chaumière auprès de votre mère. Madame Willoughby eut le caprice, il y a dix jours, je crois, d'aller à Haute-Combe voir le printemps et les arbres en fleurs ; il fallut l'emmener à l'instant. À peine y fut elle, que sans regarder une feuille elle se rappela que le lendemain était le jour d'assemblée de lady Sauderson ; et vite il fallut retourner à Londres. Qui m'aurait dit, grand Dieu ! que je passais si près de Maria ; de celle dont j'étais tellement occupé que mon imagination croyait la voir partout ? En passant dans le chemin sous le temple, je crus voir de loin sa grâcieuse figure appuyée contre une des colonnes ; mais cette illusion s'évanouit bientôt, elle disparut comme l'éclair ; et ce n'était pas elle, puisque déjà elle était bien malade. Elinor, très-étonnée, se fit dire le jour, l'heure, et tout fut expliqué, et l'évanouissement trop réel de Maria, et ses larmes, et ses propos incohérens ; mais elle se garda bien de donner à Willoughby cette preuve de plus de la faiblesse de sa sœur.

— Ce que je ressentis ne peut s'exprimer, continua-t-il avec feu. Maria mourante, et peut-être des peines déchirantes que je lui avais causées, me haïssant, me méprisant dans ses derniers momens ; maudit par sa mère, par ses sœurs : ah ! ma situation était horrible ! Je ne pus la supporter ; je me décidai à partir, et à cinq heures du matin, j'étais dans mon carrosse. À présent vous savez tout. Il prit son chapeau, et s'approchant d'elle : Ne voulez vous pas, dit-il, me donner votre main ; mademoiselle Dashwood, en signe de paix et de non malveillance ? Elle ne put y résister, et posa sa main sur la sienne ; il la pressa avec affection. – Allez-vous à Londres ? lui dit-elle. – Non, répondit-il, à Haute-Combe pour quelques jours, et il retomba

dans une sombre rêverie, et s’appuya, contre la cheminée, semblant oublier qu’il devait partir. – Vous ne me haïssez plus, n’est-ce pas ? dit-il enfin ; vous ne me méprisez plus ?… – Je vous plains du fond de mon cœur, M. Willoughby, et je vous pardonne ; je m’intéresse à votre bonheur, et je voudrais apprendre que…

— Mon bonheur ! interrompit-il, il ne peut plus y en avoir pour moi dans ce monde ! Je traînerai ma vie comme je le pourrai ; la paix domestique est impossible avec ma femme. Si cependant je puis espérer que vous et les vôtres prendrez quelque intérêt à mes actions, ce sera du moins un motif d’être sur mes gardes…… Maria est à jamais perdue pour moi, n’est-ce pas ? même quand quelques heureuses chances de liberté……

Elinor lui lança un regard plein de reproches. – Je me tais, dit-il, et je pars moins malheureux que lorsque je suis arrivé ; elle vivra du moins ! Mais un affreux événement m’attend encore.

— Quel événement ? que voulez-vous dire ?

— Le mariage de votre sœur.

— Vous êtes dans l’erreur ; elle ne peut pas être plus perdue pour vous qu’elle ne l’est actuellement.

— Mais un autre la possédera, et je ne puis supporter cette pensée. Adieu, adieu, je ne veux pas vous arrêter plus long-temps, et diminuer peut-être l’intérêt que j’ai réveillé. Au nom du ciel ! conservez-le moi ! Adieu, adieu, puissiez-vous être heureuses !… Il quitta rapidement la chambre, et l’instant d’après Elinor entendit le roulement de son carrosse.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLVII.

Table des matières

Elinor resta encore quelques momens au salon après que Willoughby l'eut quittée, oppressée par une foule d'idées différentes les unes des autres, qui se succédaient rapidement, mais dont le résultat général était une profonde tristesse. Ce Willoughby qu'elle regardait, il n'y avait pas une heure, comme le plus indigne des hommes, qu'elle abhorrait, qu'elle méprisait, excitait en elle, en dépit de tous ses torts, un degré de commisération, d'intérêt même pour ses souffrances, qui allait dans ces premiers momens jusqu'à lui faire éprouver une espèce de tendre regret de ce qu'il était actuellement séparé pour toujours de leur famille, et que sans doute elle ne le reverrait plus. Surprise elle-même de l'influence qu'il exerçait sur son esprit, elle voulut l'analyser, et trouva que c'était un sentiment tout-à-fait involontaire, qui tenait à des circonstances indépendantes de son mérite, et qui se trouvaient avoir peu de poids au tribunal de la raison : c'étaient d'abord les attraits de son charmant extérieur, de cette physionomie agréable, aimable, de sa manière franche, affectionnée, animée ; et il n'y avait nul mérite à lui d'être ainsi : c'était ensuite son ardent amour pour Maria ; mais cet amour n'était plus innocent et devenait un tort de plus. Elle se disait tout cela, sans que l'intérêt qu'il venait de lui inspirer fût diminué le moins du monde ; elle réfléchissait douloureusement au tort irréparable que ce jeune homme s'était fait à lui-même, par l'habitude de l'indépendance, de la paresse, de la dissipation. La nature avait tout fait pour lui ; elle lui avait donné tous les avantages personnels, tous les talens, une disposition à la franchise, à l'honnêteté, un cœur sensible ; et le monde et les mauvais exemples avaient tout corrompu. Chaque faute, en augmentant le mal, avait reçu sa punition au moment même. La vanité qui lui avait fait rechercher un coupable triomphe aux dépens du bonheur de Maria, l'avait entraîné dans un attachement réel et profond, que ses torts précédens l'avaient obligé de sacrifier ; son libertinage avec Caroline l'avait privé de sa seule ressource de fortune ; son mariage, qui avait déchiré si cruellement le cœur de Maria, était pour lui une source de malheurs qui ne lui laissait plus d'espoir. Il résulta de ce tableau que son intérêt augmenta pour un coupable déjà trop puni, sans

l’être encore par la haine de ceux qu’il aimait si tendrement : aussi son cœur n’en éprouva plus pour lui.

Elle alla auprès de sa sœur. Celle-ci venait de se réveiller d’un doux et long sommeil, qui confirma toutes ses espérances, Elinor s’assit à côté d’elle en silence. Son cœur était plein. Le passé, le présent, l’avenir, la visite de Willoughby, l’attente de sa mère, tout ensemble lui donnait une telle agitation, que son pouls était sûrement plus élevé que celui de la malade, et qu’elle craignait de se trahir si elle avait dit un seul mot. Heureusement que cette crainte ne fut pas longue. À peine une demi-heure s’était écoulée depuis le départ de Willoughby, que le roulement d’un autre carrosse lui annonça l’arrivée des voyageurs. Elle vola au bas de l’escalier, heureuse de revoir sa mère et de pouvoir la rassurer. Elle arriva à la porte de la maison au moment où madame Dashwood y entrait ; elle la reçut dans ses bras, et sa première parole, en serrant cette bonne mère sur son cœur, fut celle-ci : Elle est sauvée ! elle est bien, aussi bien qu’elle puisse être. Madame Dashwood s’était sentie si émue en approchant de la maison, qu’elle avait cru que c’était un pressentiment qu’elle ne retrouverait plus sa fille chérie. Le passage subit de cette affreuse crainte à l’heureuse nouvelle qu’elle était hors de danger, fut trop rapide pour ses sens ; elle tomba dans une demi-faiblesse sur l’épaule d’Elinor. Elle et leur ami la soutinrent et la portèrent jusqu’au salon. Là, assis à côté de sa fille aînée, elle retrouva ses sens ; mais incapable de parler, elle versa des torrens de larmes, embrassa plusieurs fois son Elinor, se tournait par intervalles vers le colonel Brandon, pressait sa main avec un regard qui lui disait son bonheur, sa reconnaissance, et sa certitude qu’il partageait tout ce qu’elle éprouvait. Ah ! sans doute il le partageait ! Il ne parlait pas non plus, il ne l’aurait pas pu ; mais tout en lui exprimait la joie la plus vive.

Dès que madame Dashwood put se soutenir, son premier désir fut de revoir Maria. Elinor demanda seulement la permission de l’annoncer sans autre préparation. Maria était assez bien pour n’en avoir pas besoin ; et, deux minutes après, la plus tendre des mères était assise sur le lit de son enfant bien aimée, rendue plus chère encore par son absence, son malheur et son danger. Elinor jouissait avec délices de leur bonheur mutuel ; mais en bonne et sévère garde, elle conjura Maria de se calmer, et sa mère de ne pas trop exciter sa sensibilité. Madame Dashwood pouvait être calme et prudente, quand il s’agissait de la vie de l’une de ses enfans, et Maria, contente de savoir sa mère auprès d’elle, se sentant elle-même trop faible

pour parler, se soumit au silence prescrit par ses bonnes gardes. Madame Dashwood voulut absolument passer cette nuit à côté d'elle ; et Elinor, qui ne s'était pas couchée les deux dernières nuits, consentit à obéir à sa maman et à se mettre au lit. Elle s'y reposa physiquement, mais ne dormit point ; ses esprits étaient trop agités. Willoughby, le *pauvre Willoughby !* comme elle se permettait de l'appeler, était constamment présent à sa pensée ; elle n'aurait pas voulu, pour le monde, avoir refusé d'entendre sa demi-justification. Tantôt elle se blâmait de l'avoir jugé trop sévèrement, et quelquefois s'accusait d'être à présent trop indulgente. Mais sa promesse de le justifier auprès de Maria, était invariablement pénible. Elle redoutait le moment où Maria apprendrait qu'il était moins coupable, et craignait que peut-être cet amour si passionné ne se ranimât avec plus de force. Elle doutait du moins qu'après cette explication, sa sœur pût jamais être heureuse avec un autre homme, et se surprenait alors à désirer que Willoughby redevînt libre… Mais elle se rappelait aussi le bon, l'excellent colonel Brandon, et sentait ses souffrances plus que celles de son rival. La main de Maria devait être sa récompense. Elle savait, à n'en pas douter, qu'il serait pour elle le meilleur et le plus tendre des maris, et désirait alors tout autre chose que la mort de madame Willoughby.

Au moment où le colonel était arrivé à Barton-Chaumière, il avait trouvé madame Dasbwood prête à partir. Elle ne pouvait supporter plus long-temps son inquiétude, et s'était décidée d'aller à Cleveland avec sa femme de chambre. Elle n'attendait que l'arrivée de madame Carrey, une de ses connaissances d'Exceter, qui voulait bien se charger d'Emma pendant son absence, sa mère n'osant pas la mener avec elle à cause de la contagion. Mais l'arrivée du colonel et la lettre d'Elinor, en redoublant ses alarmes, la déterminèrent à partir tout de suite. Elle laissa Emma à sa femme de chambre de confiance, qui devait la remettre le lendemain à madame Carrey, et se mit en route avec le colonel. La bonne madame Jennings fut enchantée de la trouver là à son lever, et la combla de soins et d'amitiés. Elle voulait lui conter tous les détails de la maladie de Maria, s'interrompait pour la conjurer d'aller se coucher, pour recommander à Betty d'en avoir soin, etc. etc. etc.

Maria continua de jour en jour à se trouver mieux, et avec sa santé revint aussi graduellement la brillante gaieté de madame Dashwood, et tout le feu de son imagination. Elle disait et répétait souvent qu'elle était à présent la plus heureuse femme qu'il y eût au monde. Elinor ne put

s’empêcher d’être intérieurement un peu surprise que sa mère ne regrettât point Edward, et ne parût pas même se le rappeler. Elinor lui avait écrit tout ce qui s’était passé, sans même lui cacher son chagrin de la perte de cet ami, dont elle se croyait si sûre ; mais elle en parlait avec la raison et la mesure qu’elle mettait à tout, et madame Dashwood la prit au pied de la lettre, et jugea qu’elle n’était pas très affligée d’un événement dont elle parlait avec autant de calme. La maladie de sa fille favorite vint ensuite l’occuper exclusivement. Tout autre malheur ne lui parut rien auprès de celui de la perdre, et d’avoir à se reprocher d’en être la cause, en ayant encouragé son malheureux attachement pour Willoughby. Aussi le bonheur de son rétablissement effaçait toute autre pensée. Elle avait de plus un grand sujet de joie, dont Elinor ne se doutait pas, et qu’elle lui apprit au premier moment où elles se trouvèrent en tête à tête.

— Enfin nous voilà seules, mon Elinor, et je puis vous parler de mon bonheur ! Le colonel Brandon aime Maria, il me l’a dit lui-même.

Elinor garda le silence. Elle éprouvait à la fois plaisir et peine. Elle n’était pas surprise de la chose qu’elle savait depuis long-temps ; mais elle l’était du moment que le colonel avait choisi pour cet aveu.

— Si je ne savais pas, chère Elinor, que nous voyons rarement de même, je m’étonnerais du calme avec lequel vous m’écoutez. Quant à moi, cet attachement me transporte de joie ! Le plus grand bonheur que j’aurais pu désirer dans ma famille, c’eût été que le colonel Brandon épousât l’une de mes filles. Je crois par conséquent, qu’avec ce digne homme Maria sera la plus heureuse des femmes. Je désire votre bonheur autant que le sien, mon Elinor ; mais le colonel lui convient beaucoup plus qu’à vous.

Elinor fut sur le point de demander raison à sa mère de cette singulière façon de penser. La différence d’âge était plus grande ; leurs caractères, leurs sentimens n’avaient aucun rapport. Mais elle-même était charmée que madame Dashwood ne vît pas ces obstacles ; elle savait que son imagination l’entraînait toujours à ne considérer que les beaux côtés de ce qu’elle désirait. Elle se contenta donc de sourire. Madame Dashwood n’y vit qu’une approbation et continua son intéressante confidence.

Il m’a ouvert entièrement, dit-elle, son cœur pendant notre voyage. Cet aveu n’était ni prémédité, ni prévu d’avance ; il échappa à un cœur trop plein de sa passion pour pouvoir la dissimuler. De mon côté, comme vous pouvez le croire, je ne parlais toujours que de mon pauvre enfant que je voyais sans espérance. Il ne pouvait me cacher son inquiétude qui, je le vis

bien, égalait la mienne. Je le lui dis ; et pensant que la simple amitié ne pouvait pas faire naître une aussi vive sympathie, je prononçai le mol *amour*. Quand vous auriez, lui dis-je, l'amour le plus passionné pour ma pauvre fille, vous ne seriez pas plus affligé. Alors, Elinor, il ne put se contenir, et me fit connaître en entier son sentiment pour Maria, si tendre, si vif, si constant. Il l'a aimée, mon Elinor, dès le premier instant où il l'a vue. Oh ! si vous l'aviez entendu me peindre la force de cette impression, vous en auriez aussi été touchée !

Elinor sourit encore en baisant la main de sa mère ; elle ne reconnaissait dans cette description romanesque de l'amour du colonel, ni son langage, ni sa manière, mais bien les embellissemens de l'active imagination de madame Dashwood, qui colorait tous les objets pour elle. Son attachement pour Maria, continua-t-elle, surpasse infiniment tout ce que jamais Willoughby a senti ou feint de sentir : il est plus ardent, plus sincère, plus constant ; il a subsisté dans toute sa force, malgré la malheureuse passion de Maria pour cet indigne jeune homme, sans le moindre égoïsme, sans le moindre espoir. Tous les désirs du colonel se bornaient à la voir heureuse, même avec un autre. Que de noblesse ! que de délicatesse ! que de sincérité ! Ah ! non, lui n'est pas un trompeur : ses paroles sont la vérité même.

— Le caractère du colonel Brandon, dit Elinor, est généralement connu et estimé ; c'est un excellent homme.

— Je le sais, reprit madame Dashwood, très-sérieusement, et cela m'aurait suffi pour encourager son affection, pour en être charmée. Mais ce qu'il vient de faire, cet empressement de venir me chercher, l'amitié qu'il m'a témoignée, la confiance qu'il a eue en moi, sont assez pour me prouver qu'il est le meilleur des hommes.

— Ce n'est pas seulement, chère maman, cet acte de bonté, où la simple humanité et son attachement pour Maria devaient le porter naturellement, qui doit décider de son caractère ; mais ses anciens amis, madame Jennings, les Middleton, les Palmer l'aiment et le respectent également ; et moi-même, quoique je le connaisse depuis moins de temps, j'ai une si haute opinion de lui, que si Maria peut être heureuse avec lui, je pense comme vous que ce serait le plus grand des bonheurs pour nous. Quelle réponse avez-vous faite ? Lui avez-vous donné quelque espoir ?

— Oh ! ma chère enfant ! Je ne pouvais pas alors prononcer ce mot ; je croyais Maria mourante. Lui-même n'osait demander ni espoir, ni encouragement. Ce n'était pas une demande de ma fille, mais une

confidence involontaire, une effusion de douleur et de sympathie. Nous pleurâmes ensemble : je lui dis que son sentiment ajouterait à mon malheur, si j'étais destinée à celui de perdre ma fille ; que je la regretterais pour lui et pour moi. Je ne savais d'abord ce que je disais ; tant d'affliction ! tant de surprise ! J'étais tout-à fait troublée ; mais après quelque temps je lui dis que si Maria vivait, ce que j'osais encore espérer, le plus grand bonheur de ma vie serait de la lui donner ; et depuis notre arrivée, depuis que nous avons repris une délicieuse sécurité, je l'ai répété plus clairement, et je lui ai donné tous les encouragemens qui étaient en mon pouvoir. Le temps, et il ne sera pas long, ai-je dit, amènera tout à bien. Le cœur de Maria ne peut pas appartenir long-temps à un homme tel que Willoughby ; et votre propre mérite doit vous rassurer.

— Assurément il doit être tranquille sur vos intentions, dit Elinor ; mais cependant il ne me paraît pas content comme il devrait l'être.

— Non !… Il est si modeste ; il a tant de défiance de lui-même ! reprit madame Dashwood. Il croit que Maria est engagée trop profondement pour retrouver, de bien long-temps, la liberté de faire un autre choix, et même, dans ce cas, il ne peut s'imaginer que ce serait lui. Il parle de la différence de leurs âges et de leurs dispositions. Mais il se trompe tout-à-fait. Son âge est précisément celui qui convient à un mari qui doit être le guide et le protecteur de sa compagne. Son caractère, ses principes sont fixés ; il n'y a aucun changement à craindre, et quant à ses dispositions, elles sont précisément celles qui-peuvent rendre votre sœur heureuse. Il calmera son imagination, quelquefois trop ardente ; il rétablira la paix dans son cœur. Ses manières, sa personne, tout est en sa faveur. Ma partialité pour lui ne m'aveugle point. Il n'est certainement pas aussi beau que Willoughby ; mais, à mon avis, il a quelque chose de plus agréable, de plus franc, de plus mâle. Ne vous rappelez-vous pas qu'il y avait quelque chose dans les jeux de Willoughby que je n'aimais point ?

Elinor ne put se le rappeler. M^me^ Dashwood oubliait qu'elle avait dit souvent devant Maria, que Willoughby avait dans le regard quelque chose d'irrésistible. Elle ne le dit pas à sa mère, qui continua : et, quant à ses manières, vous ne me nierez pas, Elinor, qu'elles ne soient beaucoup plus faites pour attacher Maria. Cette simplicité naturelle, ce fonds de bonnes études, et même cette espèce de mélancolie dans ses propos, dans son attitude, s'accordent beaucoup mieux avec les dispositions réelles de votre sœur, que la vivacité, la gaieté souvent assez mal placée de Willoughby. Je

suis persuadée à présent que si Willoughby avait été constant et qu'il eût épousé Maria elle n'aurait jamais été aussi heureuse avec lui qu'avec le colonel Brandon. Elle s'arrêta. Elinor ne voulut pas convenir avec elle de ce dernier point, pas du moins en entier ; il lui semblait que le cœur de Maria avait besoin d'amour ; mais madame Dashwood s'abandonnait toujours à ses nouvelles espérances. Le colonel était son héros du moment, et elle assura à sa fille que, feu son cher Henri excepté, elle n'avait jamais vu d'homme plus à son gré.

Delafort, dit-elle, n'est pas à une très-grande distance de Barton, supposé que nous y restions ; mais vraisemblablement nous serons plus près encore de notre Maria. On dit que c'est un grand village ; il se trouvera facilement quelque jolie petite maison près du château, qui convienne tout aussi bien à notre situation.

Pauvre Elinor ! voilà donc un nouveau plan pour la mener à Delafort, à côté d'Edward et de Lucy. Elle soupira profondément et garda le silence.

— Quant à la fortune aussi, continua M^me^ Dashwood, sans faire attention au soupir de sa fille aînée, et ne songeant qu'à son projet de mariage pour sa favorite, à mon âge on y pense un peu ; et quoique je ne connaisse pas exactement celle du colonel, je crois qu'elle est très-honnête.

Ici elles furent interrompues par madame Jennings qui, de son côté, pensait sans le dire, que le colonel ne tarderait pas à épouser Elinor. Cette dernière se retira, alla rêver au bon succès de son ami auprès de sa mère, ne pouvant cependant s'empêcher de regretter et de plaindre Willoughby.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLVIII.

Table des matières

La maladie de Maria, quoique très-violente, n’avait pas été assez longue pour retarder sa convalescence. Sa jeunesse, sa force naturelle et la présence de sa mère la rendirent bientôt capable d’être levée chaque jour plus long-temps ; et le cinquième, depuis l’arrivée de madame Dashwood, elle se sentit la force de descendre au salon, appuyée sur sa bonne sœur. Il lui tardait, dit-elle, de revoir le colonel et de le remercier d’avoir été chercher sa mère. Dès qu’elle fut établie dans un bon fauteuil, on le fit demander. Le cœur de la maman nageait dans la joie.

L’émotion du colonel lorsqu’il entra fut très-visible. Il s’approcha d’elle, et en la voyant pâle, abattue, les yeux languissans, sa physionomie s’altéra au point qu’Elinor conjectura qu’il y avait quelque chose de plus que son affection pour Maria. Cette dernière lui présenta la main, en parlant de sa vive reconnaissance. Alors une si forte expression de douleur se répandit sur tous les traits du colonel ; un soupir si profond s’échappa de son cœur, qu’Elinor comprit tout ce qui s’y passait, et que les scènes douloureuses de la maladie et de la mort d’Elisa se retraçaient à sa mémoire. La ressemblance dont il avait fait mention était sans doute augmentée par la langueur actuelle de Maria, par ses yeux battus, sa pâleur, son attitude de malade, et l’expression de sa tendre gratitude.

Madame Dashwood le surveillait encore mieux que sa fille, et, ne sachant pas les détails de l’histoire du colonel, attribua tout ce qui se passait sur sa figure, à l’excès de sa passion, et vit dans les propos et les manières de sa fille quelque chose de plus que la simple reconnaissance. Deux ou trois jours après, Maria avait acquis assez de force pour se promener devant la maison, appuyée sur le colonel, puis un peu plus loin sur le joli sentier gravelé ; mais elle ne témoigna aucune envie d’aller jusqu’au temple grec, et laissa même percer une sorte d’effroi. Elinor qui en savait seule la raison ne l’en pressa pas, et comprit très-bien son impatience de quitter Cleveland, et de retourner à la chaumière. Ce désir devint si vif, que madame Dashwood, qui ne pouvait rien lui refuser, y céda. D’ailleurs, elle souhaitait aussi dans le fond de retourner chez elle et de retrouver sa petite Emma.

Mais ce désir était combattu par celui qu'elle avait que sa fille s'attachât au colonel en vivant journellement avec lui.

— Les choses sont en bon train, disait-elle à Elinor ; c'est toujours son bras qu'elle prend pour se promener.

— Maman, il est ici le seul homme, répondait Elinor.

— Et moi je vous dis que bientôt il sera en effet le seul pour Maria. Mais enfin à présent elle veut retourner à sa chaumière, et c'est très-naturel. Il ne restera pas long-temps sans y venir.

Le soir même la proposition de partir fut faite. M^me^ Jennings les chérissait ; mais sa chère Charlotte et son petit-fils lui tenaient aussi au cœur, et il y avait long-temps qu'elle en était séparée. Elle ne fit donc que quelques légères objections sur la santé de Maria, qui furent bientôt levées. Le colonel était attendu à Delafort pour les réparations du presbytère ; mais il s'était laissé persuader facilement que sa présence était nécessaire à Cleveland tant que mesdames Dashwood y seraient. Tout fut donc arrangé pour leur départ, qui devait avoir lieu le surlendemain. Le colonel exigea qu'elles prissent son carrosse, qui était plus grand et plus commode, et madame Dashwood y consentit, en espérant que ce serait bientôt celui de sa fille. Mais de son côté elle lui fit promettre que, dans quinze jours ou trois semaines au plus il viendrait les visiter à la chaumière.

Le moment de la séparation arriva, et ne fut pas sans attendrissement de tous les côtés. Maria ne croyait pas pouvoir assez témoigner de regrets et de reconnaissance à madame Jennings. Ses adieux furent si tendres, si pleins de respect et d'amitié, qu'ils réparèrent bien des négligences passées, qu'elle se reprochait amèrement. Elle prit congé du colonel Brandon avec la cordialité d'une amie et d'une sœur. Ce fut lui qui la plaça dans la voiture ; madame Dashwood et Elinor montèrent ensuite. Le tête à tête de madame Jennings et du colonel le reste de ce jour fut très-triste. Il était obligé d'attendre le retour de la voiture ; et madame Jennings ne voulut pas le laisser seul. Elle s'attendait presque à une confidence de ses sentimens pour Elinor. Il n'en fit point, mais parla de la mère et des filles avec enchantement.

Trois jours après la voiture revint avec l'agréable nouvelle que ce voyage s'était très bien passé, et que la convalescente n'était pas très-fatiguée. Le surlendemain madame Jennings et sa Betty partirent pour Londres, où les Palmer étaient retourné ; et le colonel, tout solitaire et tout pensif, prit le chemin de Delafort.

La famille Dashwood avait été deux jours en route pour ne pas fatiguer la malade : elle ne s'en trouva pas incommodée. Tout ce que peut l'affection la plus tendre, la plus zélée, fut employé de la part de ses deux sensibles compagnes ; aussi trouvèrent-elles leur récompense dans les rapides progrès de sa santé, dans la chaleur de son cœur et le calme de son esprit. Cette dernière observation surtout fit le plus grand plaisir à Elinor : elle qui l'avait toujours vue souffrir si cruellement, oppressée par l'angoisse de son cœur, n'ayant ni le courage de parler, ni la force de se taire, la voyait à présent avec une joie inexprimable, tranquille, résignée, contente par momens. Comme ce ne pouvait être que le résultat de réflexions sérieuses et de sa ferme volonté, il y avait lieu d'espérer que cela continuerait. En approchant néanmoins de Barton, qui était si plein de souvenirs pour elle, où chaque place, chaque arbre, chaque route parlaient à sa mémoire et à son cœur, elle devint silencieuse et pensive, et afin d'échapper à leur attention, elle se pencha sur la portière comme pour mieux voir le pays. Elinor ne put ni s'en étonner ni la blâmer ; et quand elle vit à ses yeux, en lui aidant à descendre de voiture, qu'elle avait pleuré, elle trouva que c'était une émotion trop naturelle pour exciter autre chose qu'une tendre pitié. Elle la pressa contre son cœur, en lui disant à demi-voix : Chère Maria ! ici encore nous pourrons être heureuses par notre amitié. – Ah ! oui, répondit Maria ; puis elle ajouta : Chère chaumière ! je veux t'aimer encore, et tes collines, et tes ombrages, et tes beaux points de vue, je les admirerai avec mon Elinor. Elle semblait se réveiller d'un songe pénible qui laisse encore des traces dans l'esprit, mais qu'on cherche à effacer. Lorsqu'elles entrèrent dans le petit salon, Maria tourna ses yeux tout autour avec un regard de fermeté décidée, comme si elle voulait s'accoutumer tout d'un coup à la vue de chaque objet avec lequel le souvenir de Willoughby était lié. Elle parla peu ; mais ce qu'elle dit respirait une douce gaieté, et si quelquefois un soupir s'échappait, elle souriait en même temps pour l'expier. Après dîner, elle voulut essayer de toucher de son piano ; elle s'y assit. Mais la première musique qu'elle ouvrit fut un opéra que Willoughby lui avait procuré, où il se trouvait des duo qu'elle avait chantés avec lui ; et sur la première feuille était écrit de sa main le nom de Maria. Elle secoua la tête, mit ce cahier de côté, et après avoir promené au hasard ses doigts sur les touches, elle se plaignit d'être encore trop faible ; elle ferma l'instrument, mais en déclarant que dès qu'elle serait plus forte elle comptait s'exercer beaucoup et réparer le temps perdu.

Le matin suivant, tous ces heureux symptômes continuèrent. Elle avait passé une bonne nuit, et le corps et l'esprit étaient encore plus fortifiés. Elle eut l'air de se retrouver avec grand plaisir dans leur jolie demeure. Elle témoigna son impatience de revoir Emma, et parla de leur vie de famille à la campagne, entourées de quelques bons voisins, comme du seul vrai bonheur. Quand le temps sera tout-à-fait beau, dit-elle, et mes forces bien revenues, nous ferons ensemble de longues promenades tous les jours ; nous irons à la ferme, de l'autre côté de la colline, où il y a de si jolis enfans ; nous irons voir les nouvelles plantations de sir Georges ; nous irons à Abeyland voir les ruines de l'ancien prieuré. Elle nomma ainsi une foule de sites qu'elle désirait de revoir ; mais Altenham n'était pas du nombre, et celui-là ne fut pas cité. Nous serons heureuses, dit-elle avec gaieté, notre été se passera doucement et utilement. Je ne veux pas me lever plus tard que six heures ; et tout le temps jusqu'à diner sera employé entre la promenade, la lecture et la musique. J'ai formé un plan d'études un peu sérieuses, et je suis décidée de le suivre. Notre petite bibliothèque m'est déjà bien connue, et je la réserve pour l'amusement. Mais il y a de très-bons ouvrages anciens dans celle de Barton-Park ; et quant aux modernes, je les emprunterai du colonel Brandon, qui achète tout ce qui paraît de bon et d'intéressant. En lisant six heures par jour avec attention, je suis sûre, d'acquérir dans une année un bon degré d'instruction, dont je reconnais que j'ai manqué jusqu'à présent, et qui sera pour moi une source de plaisirs.

Elinor la loua beaucoup d'un projet aussi vaste et aussi utile, mais en même temps elle souriait de voir cette imagination donner toujours dans les extrêmes, et sortir de l'excès de la langueur, de l'abattement, de l'oubli de soi-même, par l'*excès* de l'occupation et de l'étude. Ce sourire se changea bientôt en soupir lorsqu'elle se rappela la promesse solennelle qu'elle avait faite à Willoughby de dire à Maria ce qui pouvait un peu le justifier. Elle craignait de troubler de nouveau l'esprit et le cœur de sa sœur, qui paraissaient commencer à se bien guérir, et que ce qu'elle avait à lui communiquer ne détruisît, pour un temps du moins, ses projets de tranquillité. Elle résolut donc d'attendre quelque temps de plus pour que sa santé et sa raison eussent fait encore plus de progrès ; mais cette résolution ne tarda pas à s'évanouir.

— Maria était restée trois ou quatre jours à la maison, le temps n'étant pas assez beau pour une convalescente. Mais enfin, un matin, la température était si douce, si agréable qu'elle fut tentée d'en profiter et que

madame Dashwood consentit à la laisser se promener, appuyée sur le bras de sa sœur, dans la prairie devant la maison, aussi long-temps qu'elle ne serait pas fatiguée. Les deux sœurs sortirent ensemble, marchant doucement, s'arrêtant quelquefois, et s'avancèrent assez loin pour voir en plein la colline qui dominait la chaumière de l'autre côté. Elles firent une pause. Maria regardait sa sœur en silence ; enfin elle dit, d'un ton assez calme, en étendant la main : C'est là, exactement là ; je reconnais la place. Voyez là où la pente est plus rapide ; c'est l'endroit où je tombai, et où je vis Willoughby pour la première fois. — Sa voix faiblit un peu à cette dernière phrase ; mais ; bientôt elle se remit, et elle ajouta : Je suis charmée de sentir que je puis regarder cette place sans trop de peine… Pouvons-nous causer tranquillement sur ce sujet, chère Elinor ? ou bien, dit-elle en hésitant, vaut-il mieux ne nous en point occuper ? J'espère cependant que je puis à présent en parler comme je le dois.

Elinor l'invita tendrement à lui ouvrir son cœur.

— Je puis déjà vous assurer, dit-elle, que je n'ai plus nul regret pour ce qui le concerne. Je ne veux pas vous parler de mes sentimens passés, mais de mes sentimens actuels. À présent je vous jure, Elinor, que si je pouvais être satisfaite sur un seul point, je serais complètement tranquille. Ah ! s'il pouvait m'être accordé de croire qu'il m'a aimée une fois, qu'il ne m'a pas toujours trompée ! mais par-dessus tout, si je pouvais être assurée qu'il n'est pas aussi vicieux que je l'ai imaginé depuis l'histoire de cette infortunée jeune fille, et qu'il faudrait le croire pour que je dusse penser que c'était le sort qu'il me destinait ! Ah ! cette idée est cruelle, affreuse, et troublera toujours ma tranquillité.

Elinor recueillait toutes les paroles de sa sœur dans son cœur, et lui répondit : Si vous étiez donc convaincue qu'il n'a jamais eu sur vous de projets coupables et qu'il vous a vraiment aimée, vous seriez contente et tout-à-fait à votre aise ?

— Oui, oui, je vous le jure, et j'en suis sûre. Ma paix y est doublement intéressée ; car non seulement il est horrible de suspecter d'un tel dessein une personne qu'on a aussi passionnément aimée ; mais ce dessein me fait honte à moi-même. Je lui ai montré mon attachement avec tant de confiance et si peu de retenue, qu'il a pu peut-être en conclure qu'il trouverait peu de difficultés ; cependant je n'ai pas, à cet égard, à me plaindre de lui. Mais qui sait où pouvait m'entraîner une affection si vive pour un homme sans

principes, qui regarde comme un jeu la perte d’une jeune personne ? Oh ! si je pouvais croire qu’il m’a mieux jugée !

— Et comment alors, dit Elinor, expliqueriez-vous sa conduite ?

— Je voudrais pouvoir supposer… Oh ! comme je serais heureuse si je pouvais seulement le croire inconstant, très-inconstant et rien de plus !

Elinor ne répondit pas ; elle débattait en elle-même s’il valait mieux commencer tout de suite l’histoire de la visite de Willoughby, ou différer encore. Elles restèrent quelques minutes en silence.

— Je crois me venger assez de lui, reprit Maria en soupirant, quand je souhaite que ses réflexions secrètes soient aussi pénibles que les miennes ; il en souffrirait assez pour l’amener peut-être au repentir.

— Comparez-vous votre conduite avec la sienne ?

— Non, je la compare à ce qu’elle aurait dû être, à la vôtre, Elinor.

— À la mienne ! vous avez tort ; nos situations ont si peu de ressemblance.

— Elles en ont plus que notre conduite. Ne permettez pas à votre bonté, ma chère Elinor, à votre indulgence pour moi, de défendre ce que votre jugement doit blâmer. Ma maladie m’a fait beaucoup de bien, elle m’a donné du loisir et du calme pour de sérieuses réflexions. Long-temps avant que j’eusse la force de parler j’étais capable de réfléchir : j’ai considéré tout le passé ; je n’ai vu dans ma propre conduite, depuis le premier instant de ma connaissance avec lui, l’automne dernière, rien autre chose qu’une suite d’imprudences envers moi-même, et de manques d’égards et de bonté envers les autres ; j’ai vu que mes propres sentimens avaient préparé mes souffrances, et que mon peu de courage pour les supporter m’avait conduite au bord du tombeau. Ma maladie, je le sais bien, a été entièrement causée par ma négligence sur ma santé, que je sentais s’altérer avec plaisir. Une légère circonstance, indépendante de moi, en a peut-être hâté le moment ; mais j’étais déjà très-malade, et je faisais tout ce que je pouvais pour aggraver mon mal : si j’étais morte, c’eût été par un véritable suicide. Je n’ai connu mon danger que lorsqu’il a été passé. Mais avec les pénibles remords que mes réflexions m’ont donnés, je m’étonne de mon rétablissement, je m’étonne que la vivacité de mon désir de vivre pour expier mes torts envers Dieu et envers vous toutes ne m’ait pas tuée. Si j’étais morte, dans quelle douleur vous aurais-je laissée, vous ma sœur, mon amie, ma fidèle et bonne garde, qui étiez en quelque sorte responsable de ma vie à notre mère ; vous qui aviez vu le chagrin, le désespoir des derniers

temps de mon existence, et tous les coupables murmures de mon cœur, la détruire peu à peu ! Comment aurais-je occupé votre souvenir ! Quels sentimens cruels, amers, auriez-vous eus toute votre vie en vous rappelant votre pauvre Maria ! Et notre bonne maman que vous auriez eu la pénible tâche de consoler, sans pouvoir peut-être y réussir ! Ah ! combien j'avais été coupable en désirant, en provoquant la fin de ma vie ! Combien je m'abhorrais moi-même ! Quand je regarde ma conduite passée, je n'y vois que des devoirs négligés, des faiblesses et des torts. Chacune de mes connaissances était en droit de se plaindre de moi. La continuelle bonté de l'excellente madame Jennings, je l'ai payée d'un ingrat mépris, d'une négligence impardonnable ; avec les Middleton, les Palmer, même les Stéeles, j'ai été insolente et souvent injuste ; et ce digne colonel Brandon ! combien n'ai-je pas de reproches plus cruels encore à me faire ? Je m'endurcissais le cœur contre toutes nos connaissances ; je m'irritais, moi-même de leurs attentions ; je leur cherchais des défauts, des ridicules. Avec John, avec Fanny même, quelle qu'ait été leur conduite, je n'ai pas été comme j'aurais dû l'être avec le fils de mon père ; j'envenimais leurs torts au lieu de les pallier. Mais vous, mon Elinor, mon incomparable amie, mais ma mère, la meilleure des mères ! combien vous ai-je tourmentées de mes peines ! Moi qui connaissais votre cœur, votre attachement sans borne pour moi, qui devait me consoler de tout ; quelle influence a-t-il eue sur mes chagrins ? Aucune ; je m'y suis livrée tout entière, sans penser combien je vous affligeais inutilement, et sans le moindre avantage pour vous ou pour moi-même. Je me croyais bien sensible, et je n'étais qu'une égoïste. Votre exemple, Elinor, était devant moi ; l'impression qu'il me fit ne fut que momentanée ; et je me replongeai bientôt dans ma mélancolie, sans penser combien elle augmentait vos peines. Ai-je cherché à imiter votre courage, à diminuer votre pénible contrainte, en partageant tout ce que la complaisance ou la reconnaissance vous obligeait à faire, et dont je vous ai laissée entièrement chargée sans vous aider en rien ? Non, pas plus quand je vous ai sue aussi malheureuse que moi, que lorsque je vous croyais heureuse. J'ai rejeté loin de moi tout ce que le devoir et l'amitié me prescrivaient, accordant à peine qu'il pût exister d'autres chagrins que les miens, regrettant seulement celui qui m'avait abandonnée et trompée, qui avait médité ma perte, et vous laissant souffrir pour moi, sans m'en inquiéter, vous pour qui je professais une amitié si tendre, et qui m'en montriez une si

dévouée,… Oh ! mon Elinor, votre cœur me pardonnera, je le sais ; mais le mien me reprochera toute ma vie une conduite aussi condamnable.

Ses pleurs et ses sanglots l'empêchèrent de continuer. Elinor y mêlait les siens et les plus tendres caresses ; et, sans trop la flatter, sans nier la vérité des reproches qu'elle se faisait à elle-même, elle se plaisait à les adoucir, à lui répéter combien sa franchise et son noble repentir les effaçaient, à la relever à ses propres yeux. Maria serra tendrement sa main, en lui disant : Vous êtes trop bonne, chère Elinor. L'avenir seul peut tout réparer, et il le fera. J'ai formé un plan de vie, et je le suivrai. Tous mes sentimens seront gouvernés par la raison ; et mon caractère naturel, qui n'est pas mauvais, quoique ma conduite l'ait été, s'améliorera encore ; il ne sera plus un tourment pour les autres et une torture pour moi-même. Je vivrai seulement pour ma famille. Ma mère et mes sœurs seront le monde pour moi, et c'est bien assez pour m'y attacher et me faire aimer la vie, où j'ai une si bonne part de douces affections pour de chers objets qui ne me tromperont jamais. Vous les partagerez entre vous. Je n'aurai pas, j'en suis bien sure, le moindre désir de m'éioigner de la maison et de vous quitter ; mais je vous suivrai dans la société de nos amis et de nos voisins, pour y réparer mes torts, pour y être plus humble, plus douce, plus attentive, et prouver que mon cœur est changé, à cet égard du moins ; car je n'ose dire encore, je n'ose promettre qu'il oublie jamais entièrement… Mais je ne ferai rien pour entretenir un sentiment qui serait coupable ; au contraire, j'emploierai toutes mes forces à le combattre, et j'espère y réussir. Si je ne puis parvenir à l'anéantir complètement, je puis au moins le régler, le tenir en bride par la religion, par la raison, par une constante application, et par l'étude.

Elle s'arrêta, puis elle ajouta d'une voix basse : S'il m'était possible seulement de connaître son cœur, de savoir quels ont été ses projets, je serais tout-à-fait contente.

Elinor ne balança plus à lever ce voile, et y fut complètement entraînée, puisqu'elle le pouvait sans hasarder la paix de sa sœur, et au contraire avec l'espoir de la lui rendre en entier. Elle la fit asseoir à côté d'elle sur un gazon assez sec pour n'avoir rien à craindre pour sa santé, et la pria de l'écouter.

Elle ménagea son récit avec adresse et précaution, à ce qu'elle croyait du moins ; mais dès qu'elle eut nommé Willoughby, le visage de Maria s'altéra visiblement. Grand dieu ! c'était lui, s'écria-t-elle ; vous l'avez vu à

Cleveland, si près de moi ?… Elle ne put rien dire de plus, mais fit signe à sa sœur de continuer. Elle tremblait ; ses jeux étaient fixés vers la terre ; ses lèvres devinrent aussi pâles que le jour qu'on désespérait de sa vie ; des larmes coulaient sur ses joues décolorées, et sa main pressait celle de sa sœur, qui lui racontait cette visite, mais non pas précisément comme on l'a lue. Elle se contenta de lui dire exactement, tout ce qui pouvait, à quelques égards, justifier Willoughby. Elle rendit justice à son repentir, et ne parla de ses sentimens actuels que pour faire connaître son respect et sa parfaite estime. À mesure qu'elle avançait dans sa narration, la physionomie de Maria reprenait un peu de sérénité. Elle releva ses yeux et les porta d'abord sur sa sœur, puis vers le ciel : Mon dieu ! dit-elle quand Elinor eut fini, combien je vous rends grâce ! je ne désire rien de plus. Puissé-je être digne de l'excellente sœur que vous m'avez donnée ! Elles s'embrassèrent tendrement et reprirent le chemin de la maison, d'abord en silence ; ensuite Maria hasarda faiblement quelques questions sur Willoughby. Elinor lui dit tout ce qu'elle désirait savoir. Elles ne parlèrent que de lui jusqu'à la porte de la maison. Dès qu'elles y furent entrées, Maria jeta encore ses bras autour du cou de sa sœur, la remercia, et lui dit en la quittant : Chère Elinor, dites tout à maman ; ensuite elle monta l'escalier et se retira dans sa chambre. Elinor trouva fort naturel qu'elle eût besoin de quelques instans de solitude, et avec un mélange de sentimens doux et pénibles, elle entra auprès de sa mère pour remplir la commission de Maria.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLIX.

Table des matières

Madame Dashwood n’entendit pas sans émotion l’apologie de son premier favori ; elle se réjouit de ce qu’il était justifié du plus grand de ses torts, celui d’avoir eu le projet de séduire Maria. Elle était fâchée de son malheur ; elle voudrait apprendre qu’il fût heureux. Mais… mais le passé ne pouvait s’oublier. Rien ne pouvait faire qu’il n’eût pas été vain, égoïste, inconstant, intéressé ; rien ne pouvait le rendre sans tache aux yeux de la mère de Maria ; rien ne pouvait effacer le souvenir des souffrances de cette fille chérie, du danger dont elle sortait à peine ; rien ne pouvait le justifier de sa conduite coupable envers Caroline ; rien ne pouvait lui rendre la première estime de madame Dashwood, ni nuire aux intérêts du colonel. Si madame Dashwood avait, comme Elinor, entendu l’histoire de Willoughby de sa propre bouche ; si elle avait été témoin de son affliction, et sous le charme de ses manières et de sa belle figure, il y a toute apparence que sa compassion aurait été plus grande. Mais il n’était ni au pouvoir ni dans la volonté d’Elinor de rendre en entier à Willoughby la trop vive prévention de sa mère, de faire même éprouver à cette dernière l’espèce de pitié inutile, douloureuse, presque accompagnée de regrets, qu’elle avait ressentie au premier moment, et que la réflexion avait déjà calmée. Elle se contenta donc de déclarer la simple vérité, de rendre justice aux intentions de Willoughby, au fond de son caractère, mais sans le moindre de ces embellissemens romanesques qui excitent la sensibilité et qui montent et égarent l’imagination.

Dans la soirée, quand elles furent réunies, Maria commença la première à parler de lui. Ce ne fut cependant pas, sans efforts, quoiqu’elle fît tout ce qui dépendait d’elle pour se surmonter ; mais sa rougeur, sa voix tremblante le disaient assez. Elle surprit, même un regard inquiet de sa mère sur Elinor. Non, non, maman, lui dit elle ; soyez tranquille ; je vous assure à toutes les deux, que je vois les choses comme vous pouvez le désirer. M^me^ Dashwood voulait l’interrompre par quelques mots de tendresse ; mais Elinor qui désirait connaître à fond l’opinion de sa sœur, engagea par un léger signe sa mère au silence. Maria continua : Ce qu’Elinor m’a dit ce matin a été pour moi une grande consolation ; j’ai entendu exactement ce que je désirais

d’entendre…… Pour quelques instans sa voix s’éteignit ; mais se remettant, elle ajouta avec plus de calme : Je suis actuellement parfaitement satisfaite, et je ne voudrais rien changer. Je n’aurais jamais été heureuse avec lui ; quand tôt ou tard j’aurais su ce que je sais à présent, je n’aurais plus eu pour lui ni estime ni confiance ; il n’y aurait plus eu de sympathie avec mes sentimens.

— Je le sais ; j’en suis sûre, s’écria sa mère. Heureuse avec un homme sans principes, avec un libertin, un séducteur, avec celui qui a si fort injurié notre plus cher ami, le meilleur des humains ! Non, non, ma chère Maria n’a pas le cœur fait pour être heureuse avec un tel homme ! Sa conscience si pure, si délicate, aurait senti tout ce que celle endurcie de son mari ne sentait plus.

Elle allait trop loin. Elinor vit le moment où Maria prendrait vivement le parti de Willoughby. Mais celle-ci soupira seulement profondément et répéta : Je ne voudrais rien changer que… Je ne voudrais pas qu’il fût trop malheureux. Pauvre Willoughby ! privé à jamais de tout bonheur domestique ! Des larmes remplirent ses yeux.

— Je crains, je crains fort, dit Elinor, qu’il n’en eût été privé quelque femme qu’il eût épousée, et même avec vous, Maria ; ou du moins bien sûrement vous n’auriez joui vous-même d’aucun bonheur. Votre mariage avec un jeune homme d’un tel caractère, vous aurait enveloppée dans un genre de troubles et de chagrins dont vous ne pouvez vous faire aucune idée, et qu’une affection aussi incertaine que la sienne, vous aurait faiblement aidée à supporter : c’est le tourment de la pauvreté. Il convient lui-même d’avoir toujours été un dissipateur ; et toute sa conduite prouve que le mot de privation est à peine entendu de lui. Son goût pour la dépense joint à votre inexpérience et à une générosité qui vous est naturelle, aurait consumé vos très-minces revenus, et vous aurait jetés dans des inquiétudes et des angoisses d’un autre genre, mais non moins cruelles que celles que vous avez éprouvées. Votre bon sens, votre honneur, votre probité vous auraient engagée, je le sais bien, dès que votre situation vous aurait été connue, à toute l’économie qui peut dépendre d’une femme, et peut-être auriez-vous même joui des privations et de la frugalité que vous vous seriez imposées à vous-même dans ce but ; mais auriez-vous pu les faire partager à un mari qui n’en avait pas l’habitude, et qui se serait éloigné, par cela même, de vous et de votre maison ? Auriez-vous pu, seule, empêcher une ruine commencée avant votre mariage ? La pauvreté, chère Maria,

supportée avec quelqu'un qu'on aime, peut avoir ses douceurs, mais plus dans les romans que dans la réalité. Il est trop vrai qu'elle empoisonne tout, qu'elle flétrit tout, même le sentiment. Elle aigrit l'humeur ; elle détruit la gaieté et les agrémens de l'esprit. Êtes-vous sûre que l'amour de Willoughby, que le vôtre même auraient résisté à sa funeste influence, et que vous n'auriez pas fini par déplorer tous les deux une union si fatale, ou, sinon tous les deux, du moins lui seul qui est plus égoïste que sensible, et attache un grand prix aux jouissances de la vie ? Elinor s'arrêta. La vérité du tableau, qu'elle traçait l'avait entraînée. Elle avait voulu détourner l'attendrissement de sa sœur sur le sort de Willoughby, parce qu'il l'aurait conduite à regretter encore de n'avoir pas été chargée de son bonheur ; elle désirait lui démontrer que ce bonheur était impossible.

Maria l'avait écoutée attentivement. Ses lèvres tremblaient ; son regard exprimait l'étonnement le plus profond ; jamais encore elle n'avait envisagé Willoughby sous ce point de vue. Sa conduite avec la fille adoptive du colonel lui prouvait son libertinage, son mariage, qu'il était inconstant ; mais l'entendre accuser d'égoïsme, ce Willoughby dont elle avait si souvent admiré la générosité, la grandeur d'ame, tout ce qui était en sympathie avec elle… Égoïste ! répéta-t-elle, lui égoïste ! Est-ce que vous le pensez réellement ?

— Toute sa conduite, reprit Elinor, du commencement à la fin, a été basée sur le plus parfait égoïsme. C'est l'égoïsme qui lui fit différer l'aveu de son attachement pour vous, lorsque son cœur l'éprouva, non pas avec cet abandon, cette confiance qui caractérise le véritable amour, mais balancé par son propre intérêt. Ses propres jouissances, son bien-être personnel me paraissent toujours avoir été sa règle et son principe.

— Oui, dit Maria, rien n'est plus vrai ; mon bonheur ne fut jamais son motif ; mais cependant vous me disiez…

— À présent, continua Elinor, il regrette de ne s'être pas conduit autrement ; mais pourquoi le regrette-t-il ? parce qu'il trouve qu'il a manqué son but et qu'il n'a pas rendu sa vie heureuse comme il l'espérait. Sa situation, quant à la fortune, est meilleure. De ce côté il n'est point en souffrance ; il s'afflige seulement de ce que sa femme n'a pas un caractère aussi aimable que le vôtre. Mais suit-il de là que s'il vous avait épousée il aurait été plus heureux ? Il se serait plaint alors de n'être pas plus riche, et sans doute il aurait trouvé qu'un bon revenu, une bonne maison, de beaux

chevaux, etc. etc., sont aussi nécessaires au bonheur domestique qu'une femme aimable.

— Je n'en ai aucun doute, dit Marra, et je n'ai rien à regretter que ma propre folie.

— Dites plutôt l'imprudence de votre mère, ma chère enfant, dit madame Dashwood ; c'était à moi de vous guider, et j'étais sous le charme au moins autant que vous-même.

Maria voulait répondre ; mais Elinor, contente de ce que chacune sentait ses erreurs, voulut éviter des souvenirs du passé, qui pouvaient affaiblir les résolutions de sa sœur. Elle aima mieux continuer à parler des torts de Willoughby, que de son *charme séduisant*. Une observation, dit-elle, qu'on peut tirer de toute cette histoire, c'est que bien-rarement le crime, ou, si ce mot est trop dur, une faute grave contre la vertu reste impunie. Tout le malheur de Willoughby vient de son indigne conduite avec Caroline Williams ; c'est ce qui lui a fait perdre l'estime, l'amitié et la fortune de madame Smith. Sans cela il aurait pu vous épouser et être riche. Maria en convint ; et madame Dashwood leur raconta à cette occasion, que non seulement cette dame persistait dans son indignation contre Willoughby, mais que son mariage, tout brillant qu'il était, l'avait beaucoup augmentée, et qu'elle n'y voyait que de l'obstination dans le crime, un moyen de se soustraire entièrement à la réparation qu'elle en exigeait, et une profanation positive du saint sacrement du mariage en épousant, par un sordide intérêt, une femme mondaine et qu'il n'aimait pas. Madame Smith était d'une famille de méthodistes ou puritains ; elle avait été élevée dans l'idée que la séduction de l'innocence, et le mariage avec une autre que celle qu'on a séduite, étaient les plus grands de tous les péchés. Résolue donc à punir le coupable déjà dans ce monde, sans pardon et sans rémission ; elle avait fait venir chez elle une parente éloignée, nommée *madame Summers*, et son fils, et les avait déclarés ses héritiers. Son testament était déjà fait et déposé chez un homme de loi. Madame Dashwood savait ces détails du vicaire de la paroisse, digne et vieux ecclésiastique qui, à ce titre, était seul reçu à Altenham. Il avait ajouté de grands éloges de cette madame Summers, qui soignait sa bienfaitrice avec la plus active reconnaissance ; et madame Smith, disait-il, se trouvait bien heureuse, dans son état de maladie, d'avoir échangé les négligences d'un jeune homme frivole et libertin, contre les attentions d'une jeune femme reconnaissante et sensible.

Je suis bien aise, dit Maria en souriant, que quelqu'un ait gagné quelque chose à mon malheur. M. Willoughhy n'a plus besoin de la fortune de sa cousine. Elle sera mieux placée ; et je ne suis pas fâchée qu'il n'ait plus l'occasion de revenir dans mon voisinage.

En effet, depuis cet entretien elle reprit, non pas de la gaieté, mais plus de sérénité. Emma revint, et ce fut un grand plaisir. La famille de la chaumière fut encore une fois réunie ; et leur vie douce et paisible recommença tout comme avant que leurs cœurs eussent été si vivement agités. Mais leur paix était plus apparente que réelle. Mana était encore faible et mélancolique par momens lorsqu'elle se laissait aller à ses pensées. Pour s'en distraire elle exécuta avec courage le plan qu'elle s'était tracé d'études et de lectures suivies, où souvent elle associait sa jeune sœur ; elle fit aussi les longues promenades qu'elle avait méditées, mais avec une de ses sœurs, et ne cherchant plus la solitude. Elles rencontrèrent plusieurs fois, dans leurs excursions, la parente et future héritière de madame Smith, qui se promenait de son côté en cherchant des fleurs pour un herbier. La botanique était une des études que Maria avait commencées, et à laquelle elle se livrait avec la vivacité qu'elle mettait à tout. Ce même but dans leurs courses les rapprocha ; elles se parlèrent ; et mesdemoiselles Dashwood trouvèrent qu'elle méritait tous les éloges que le vicaire en avait faits à leur mère ; elle était jeune et jolie, ou plutôt très-agréable. Elle était simple, modeste, timide, mais lorsqu'elle fut familiarisée avec ses nouvelles connaissances, elle parla bien et avec un son de voix très-doux. Elles auraient voulu l'engager à venir à la chaumière ; mais elle ne quittait madame Smith que pour des quarts d'heures pendant son sommeil, et leurs rencontres même furent toujours assez courtes. Maria qui lui avait parlé avec un peu de peine la première fois, en était à présent enchantée. Je n'aurais jamais cru, disait-elle à Elinor, me plaire autant avec quelqu'un qui me parle d'Altenham, et qui demeure avec madame Smith. Mais du moins elle ne lui parlait pas de Willoughby, et c'était assez naturel.

Elinor commençait à s'impatienter de ne rien savoir d'Edward. Elle n'en avait pas entendu parler depuis qu'elle avait quitté Londres ; elle ignorait s'il était consacré, s'il était marié. Ni madame Jennings, ni son frère à qui elle écrivait quelquefois, ne lui en parlaient. Seulement, dans la première lettre qu'elle avait reçue de madame Dashwood, il y avait celle phrase : « Nous ne savons rien de notre infortuné Edward, et nous ne pouvons faire aucune enquête sur un sujet prohibé dans notre famille ; mais

de ce silence même nous concluons qu'il est encore à Oxford. » Voilà tout ce qu'elle en avait appris dans cette correspondance, rendue plus fréquente par la maladie de Maria. Dans les autres lettres, le nom même d'Edward ne se trouvait pas. Elle était donc à cet égard condamnée à une complète ignorance.

Thomas, leur domestique, fut envoyé un matin à Exceter pour des commissions ; il revint au moment du dîner, et tout en le servant il rendait compte à ses maîtresses des affaires dont il avait été chargé. Quand il eut fini il dit encore : Je suppose que vous savez, mesdames, que M. Ferrars est marié avec la plus jeune des demoiselles Stéeles, mademoiselle Lucy.

Maria tressaillit et tourna les yeux sur Elinor qui pâlissait excessivement. Dieu ! ma sœur, s'écria Maria, et en disant cela, elle tomba elle-même sur le dossier de sa chaise, avec un violent tremblement nerveux. M^me^ Dashwood, dont le regard s'était aussi porté sur Elinor, et qui l'avait vue pâlir, eut encore l'effroi de l'état de Maria, et ne savait à laquelle de ses filles aller. Maria cependant demandait des secours plus pressans. La tremblante Elinor se leva pour les donner, mais elle fut obligée de se rasseoir. Thomas sonna la femme de chambre, qui, avec l'aide de madame Dashwood et d'Emma, conduisit Maria dans sa chambre. Elle fut bientôt mieux ; et sa mère la laissant aux soins d'Emma, revint auprès d'Elinor. Quoique très-troublée encore, cette dernière avait repris un peu de son courage et commençait à questionner Thomas. Sa mère s'en chargea pour elle ; et elle en fut bien aise : sa voix n'était pas encore très-rassurée.

— Qui vous a dit que M. Ferrars était marié, Thomas ? demanda madame Dashwood.

— J'ai vu M. Ferrars moi-même, madame, ce matin à Exceter et sa dame aussi ; ils étaient ensemble dans une chaise de poste arrêtée devant la nouvelle auberge de Londres. J'étais allé là pour faire un message de Sally à son frère, qui est un des postillons. Je regardai par hasard dans cette chaise et je reconnus à l'instant mademoiselle Lucy Stéeles. Elle me regardait aussi : j'ôtai bien vite mon chapeau. Elle m'a reconnu et m'a appelé, et s'est informée de vous, madame, et de vos jeunes demoiselles, principalement de mademoiselle Maria. Elle m'a chargé de vous faire ses complimens à toutes les trois et ceux de M. Ferrars, et de vous dire combien ils étaient fâchés de n'avoir pas le temps de vous voir, mais qu'ils étaient très-pressés d'aller plus loin…je ne sais où…… qu'ils y resteraient quelque temps ; mais qu'à leur retour ils viendraient bien sûrement vous visiter.

— Mais vous a-t-elle dit qu'elle était mariée, Thomas ?

— Oui, madame ; et comme je la nommais miss Stéeles, elle sourit et me dit qu'elle avait changé de nom depuis que je ne l'avais vue. Madame sait bien comme elle est toujours affable, celle jeune dame, comme elle parle à tout le monde, même aux domestiques ! Elle n'est pas fière du tout, quoiqu'elle soit très-belle, et pas plus depuis qu'elle est madame Ferrars que lorsqu'elle était miss Stéeles.

— Et son mari était dans la chaise avec elle, dites-vous ?

— Oui, madame, je l'ai vu appuyé comme cela sur la portière ; mais il ne m'a rien dit. Il n'est pas comme sa femme ; il n'aime pas à causer, comme madame sait.

Le cœur d'Elinor pouvait aisément comprendre qu'Edward n'eût rien à dire à Thomas ; et madame Dashwood donna la même explication à son silence.

— Est-ce qu'il n'y avait personne autre dans la chaise ?

— Non, madame ; seulement eux deux.

— Savez-vous d'où ils venaient ?

— Ils venaient de Londres, à ce que miss Lucy… madame Ferrars, veux je dire, m'a fait l'honneur de m'apprendre. Elle m'a dit aussi où ils allaient ; mais je ne puis me le rappeler… à… à… ; ce nom m'est échappé. Mais ils n'y resteront pas long-temps. Elle m'a bien promis… m'a ordonné de vous promettre de sa part, et de celle de son mari ; qu'ils vous verraient bientôt.

Madame Dashwood regarda sa fille avec anxiété ; elle l'a trouva plus calme qu'elle ne l'espérait. Elinor souriait, mais avec un peu d'amertume ; elle reconnut Lucy toute entière à ce message, car elle était bien sûre qu'Edward ne pouvait désirer de la voir. Ils vont sans doute chez leur oncle Pratt, près de Plymouth, dit-elle à voix basse à sa mère, et bien sûrement ils ne viendront point ici.

Thomas semblait avoir tout dit, et cependant Elinor avait l'air de désirer encore quelque chose. Le cœur de madame Dashwood la devina.

— Les avez-vous vus partir ? demanda-telle encore.

— Non, madame ; j'ai seulement vu arriver les chevaux de poste ; mais je craignais d'arriver trop tard pour servir à table, et je ne me suis pas arrêté plus long-temps.

— M. Ferrars avait-il l'air bien portant ?

— Oui, madame, comme à l'ordinaire. Je ne l'ai pas, il est vrai, beaucoup regardé ; mais madame Ferrars est à merveille ; c'est une très-

jeune et très-belle dame ! Elle avait un chapeau noir tout garni de plumes, et un bel habit de voyage qui lui allait très-bien. Ah ! qu'elle a l'air heureux et content d'être mariée celle-là !

Madame Dashwood ne demanda plus rien. Thomas avait desservi la table. Maria avait fait dire qu'elle ne voulait plus rien. Elinor n'avait pas plus d'envie de manger ; et le dîner retourna à l'office sans qu'on y eût touché. Emma elle-même, malgré l'appétit de quatorze ans, était trop inquiète de ses sœurs pour s'occuper du dîner. Elle aimait tendrement Maria, et préféra rester auprès d'elle. Madame Dashwood leur envoya un peu de dessert et de vin, et resta seule avec Elinor. Elles furent assez long-temps en silence, occupées des mêmes pensées. Madame Dashwood craignait de hasarder une remarque, ou d'offrir une consolation. Malgré l'empire que sa fille aînée avait sur elle-même, et qu'elle tâchait d'exercer dans ce moment autant qu'il lui était possible, il était facile à sa mère de s'apercevoir qu'elle souffrait beaucoup. Elle vit alors que cette intéressante jeune personne s'était efforcée, en parlant de son chagrin, d'en adoucir l'impression pour ne pas ajouter à celui de sa mère ; elle vit que sa raison et son courage n'altéraient en rien sa sensibilité, et qu'elle avait été dans l'erreur, en pensant que sa fille aînée n'avait pas regretté Edward autant pour le moins que Maria avait regretté Willoughby, et avec de plus justes motifs. Elle se reprochait de s'être laissé dominer entièrement par le malheur de l'une de ses filles, et d'avoir été injuste, inattentive, et presque dure pour l'autre, qui cachait mieux son affliction. Elle aurait voulu réparer ses torts, mais elle craignait de l'attendrir encore davantage. Enfin elles se regardèrent, tombèrent dans les bras l'une de l'autre, et leurs larmes se confondirent.

— Bonne maman ! dit Elinor, dès qu'elle put parler, vos filles ne sont pas heureuses par l'*amour* ; mais on ne peut avoir tous les bonheurs ; et l'*amour filial* et l'*amour maternel* ne sont-ils pas les plus grands de tous les bonheurs de la vie ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE L.

Table des matières

Elinor éprouva bientôt la différence qu'il y a entre l'attente d'un fâcheux événement, et la certitude ; elle s'avoua qu'en dépit de sa raison elle avait toujours admis un léger espoir, tant qu'Edward ne serait pas marié, qu'il arriverait quelque chose qui romprait son mariage avec Lucy, soit des réflexions sur le caractère de cette jeune personne, soit la médiation de quelques amis, soit quelque établissement plus avantageux pour Lucy… Mais actuellement tout était fini ; ils étaient mariés, et elle condamna son propre cœur de cette flatterie cachée qui augmentait encore sa peine. Jamais elle n'avait mieux senti combien Edward lui était cher, qu'au moment où elle devait y renoncer pour toujours. Dans les commencemens de son inclination pour lui, elle s'y abandonna sans crainte ; il ne lui vint pas alors dans l'esprit qu'il y eût des obstacles à un mariage entre elle et le frère de sa belle-sœur. Quand ensuite cette dernière le lui fit sentir, il était déjà trop tard pour en revenir à l'indifférence pour un homme qui lui convenait sous tous les rapports. D'ailleurs cet homme serait libre un jour de se marier à son gré, et dans chaque occasion il déclarait positivement que c'était la seule chose sur laquelle il ne prendrait de conseil de personne que de son propre cœur. Elinor sentait dans sa conscience qu'elle ferait son bonheur, puisque toute sa conduite annonçait qu'il lui était tendrement attaché. Madame Dashwood le désirait ; et ni l'une ni l'autre n'imaginaient que madame Ferrars, qui paraissait aimer son gendre, voulût le blesser en refusant une de ses sœurs pour belle-fille. Elle sentait à présent combien elle s'était bercée de chimères, et que son bonheur était évanoui sans retour !

Elle ne comprenait pas ce qui avait pu décider Edward à se marier aussi vite, vraisemblablement avant sa consécration, et ne pouvant encore aller habiter son presbytère ; mais elle savait combien Lucy était vive et active quand son intérêt personnel était en jeu. Elle avait voulu sans doute s'assurer de lui et ne pas courir les risques d'un délai. Ils s'étaient mariés à Londres, et ils allaient sûrement passer quelque temps chez leur oncle Pratt à Longstaple, en attendant qu'ils eussent une habitation à eux. Qu'est ce qu'Edward devait avoir senti en étant à quatre milles de Barton, en voyant le domestique de la chaumière, en entendant le message de sa femme ? Son

silence complet l'exprimait bien ; son cœur était trop oppressé pour qu'il pût dire un seul mot ; et la pauvre Elinor souffrait autant pour lui que pour elle-même. Du moins elle était libre ! mais lui, avec qui était-il associé pour la vie ? Elle aurait bien pu dire aussi, comme Maria disait de Willoughby : *Pauvre Edward, privé pour toujours du bonheur domestique !* Elle supposait qu'ils seraient bientôt établis à Delafort, Delafort ! cette place à laquelle tout conspirait à l'intéresser, qui serait peut-être un jour aussi la demeure de sa sœur, qu'elle désirait et craignait encore plus de connaître. Elle se les représentait dans leur joli presbytère, si bien arrangé par les soins de leur protecteur. Elle voyait Lucy active et ménagère avec vanité ; unissant une apparence d'élégance et de dépense devant les étrangers, à la frugalité la plus parcimonieuse quand ils seraient en tête à tête ; économisant sou sur sou pour briller quelques mois d'hiver à Londres, et laisser son mari seul à ses devoirs de pasteur ; causant familièrement avec tous les paysans, et, exigeant d'eux avec rigueur leurs redevances ; ne donnant jamais rien et recevant tout ; poursuivant sans cesse son intérêt personnel ; ne songeant qu'à elle seule au monde, et trop contente d'elle-même, quand par quelque ruse elle avait obtenu quelque avantage ; courtisant le colonel Brandon, madame Jennings et tous les amis riches, etc. etc. Elle voyait Edward, le pauvre Edward ! Hélas ! elle ne savait pas elle-même comment elle devait le voir, heureux ou malheureux. Rien ne lui plaisait : elle détournait autant qu'elle pouvait ses pensées de lui ; mais elles y revenaient sans cesse.

Elle ne comprenait pas non plus qu'aucune de ses connaissances de Londres ne lui écrivît ce mariage, ne lui en dît les particularités. À quoi pensait madame Jennings, pour qui un mariage était toujours un événement intéressant dont elle aimait à causer ? Et le colonel, n'avait-il donc rien à lui dire de son nouveau pasteur ? Ils lui paraissaient tous coupables au moins de paresse et de négligence.

— Ne voulez-vous pas écrire au colonel Brandon, chère mère, et lui rappeler la promesse de venir nous voir ? dit-elle un matin à madame Dashwood.

— Je l'ai fait, mon ange ! lui répondit-elle, la dernière semaine ; et comme il ne m'a pas répondu, et que je le pressais beaucoup d'arriver, je l'attends d'un jour à l'autre. Je ne serais pas surprise de le voir ce soir ou demain. Faites préparer sa chambre, mon cher amour ! Combien je me réjouis de le revoir ! Il sera bien étonné de trouver Maria aussi bien. En

revenant de la promenade elle avait des couleurs, elle était presque aussi jolie qu'avant ses chagrins ; ne le trouvez-vous pas ? Il me tarde que ce cher colonel la voie.

Il tardait aussi à Elinor de le voir, d'apprendre de lui tout ce qu'il saurait sans doute de M. et madame Ferrars. Elle alla faire arranger la chambre destinée aux visites, et fit bien, car en rentrant au salon elle vit de la fenêtre un homme à cheval s'avancer. Le voilà ! s'écria-t-elle ; c'est le colonel ! Sa mère et ses sœurs regardent aussi. Il était dans la cour ; il descendait de sa monture, et… ce n'était pas le colonel Brandon, c'était… Edward en personne. Est-ce possible ? s'écrie Elinor, c'est Edward ! Edward ! répétèrent-elles avec émotion et surprise. Elinor est la plus calme ; elle fait un effort inouï. Hé bien ! c'est Edward, notre ancien ami, qui vient de chez son oncle pour nous voir. Faites entrer, dit-elle à Thomas qui l'annonçait. Je veux être calme, je veux être maîtresse de moi-même. Je vous en conjure, ma mère, mes sœurs, recevez-le bien, sans froideur, sans gêne. On n'eut pas le temps de lui répondre. Il est à la porte, il entre…

Certes il n'avait pas la contenance d'un heureux époux ; il était aussi pâle, aussi ému que celles qui le recevaient. Son regard baissé semblait redouter leur réception et sentir qu'il n'en méritait pas une bonne. Madame Dashwood en fut touchée, et, tant pour suivre la recommandation de sa fille que celle de son propre cœur, elle le salua avec une bienveillance un peu forcée, lui tendit la main, et lui souhaita joie et bonheur, mais avec un ton bien différent de sa manière ordinaire.

Il rougit et bégaya une réponse inintelligible. Elinor voulut dire comme sa mère ; elle ne put articuler un mot. Elle voulut aussi lui donner la main ; c'était trop tard, il s'était assis. Au bout d'une minute elle prit une contenance qu'elle crut très-naturelle, et avec un son de voix altéré, parla du beau temps qu'il avait eu pour sa course. Maria le salua d'un mouvement de tête sans ouvrir la bouche, et s'assit aussi loin de lui qu'il lui fût possible. Emma qui, sans savoir tout, savait cependant qu'il était marié, et qui trouvait très-mauvais que ce ne fût pas avec sa sœur Elinor, garda aussi un digne silence, et alla s'asseoir à côté de Maria. Elles prirent leurs ouvrages, afin de n'être pas tentées de le regarder. Pour le monde, Maria n'aurait pas adressé la parole au mari de Lucy Stéeles. Quand Elinor eut cessé de se réjouir du beau temps, de la sécheresse, un silence général suivit. Edward était visiblement dans le plus grand embarras. Sans savoir ce qu'il faisait, il prit les ciseaux d'Emma qui étaient sur la table, les sortit de leur étui de

maroquin rouge, et se mit à le couper en petits morceaux. Emma poussa Maria du coude, et lui dit à l'oreille : C'est mon pauvre étui qui en porte la peine ; mais j'aime mieux qu'il le coupe en entier que de lui parler. Maria leva les épaules et ne répondit rien.

Madame Dashwood voulut enfin rompre ce ridicule silence, et, avec un demi-sourire qu'elle croyait honnête, et qui n'était qu'amer, elle lui dit : J'espère, monsieur, que madame Ferrars est bien.

— Très-bien, madame. Un autre silence suivit. Elinor qui voyait l'excès de son embarras, ne voulait pas y ajouter, en ayant l'air de s'en apercevoir ; elle voulut au contraire chercher à le remettre en lui parlant amicalement : elle fit donc un nouvel effort sur elle-même, et lui dit avec l'air de l'intérêt : Est-ce que madame Ferrars est à Longstaple ?

— À Longstaple ! reprit-il d'un air de surprise ; non, ma mère est à Londres.

— Je voulais parler, dit Elinor en prenant aussi son ouvrage, de… non pas de madame Ferrars la mère, mais de la jeune madame Ferrars. Elle ne leva pas les yeux, n'osant pas le regarder. Madame Dashwood et ses deux cadettes, au contraire, tournèrent les yeux sur lui. Il rougissait, était en perplexité ; enfin, après quelque hésitation, il dit : Peut-être vous entendez la femme de mon frère, madame Robert Ferrars ?

— Madame Robert Ferrars ! Ce nom fut répété par madame Dashwood et par Maria avec l'accent de la surprise. Elinor ne pouvait dire un seul mot, ne savait ce qu'elle entendait, et ses yeux attachés sur lui demandaient une explication.

— Peut-être vous ne savez pas, dit-il d'une voix un peu plus ferme… il me parait à présent que vous ignorez que mon frère s'est marié dernièrement avec la plus jeune des… avec mademoiselle Lucy Stéeles ?

Ces paroles furent répétées en écho ; excepté par Elinor. Toute sa présence d'esprit, toute sa fermeté l'avaient abandonnée. Elle sentit qu'elle allait ou se trouver mal, ou fondre en larmes, et n'eut que la force de se lever et de passer dans la chambre à manger. Sa mère qui l'avait vue pâlir, la suivit immédiatement. Edward aurait bien voulu en faire autant ; il fut retenu non seulement par sa timidité naturelle, mais par Maria qui vint à lui au moment où sa mère et sa sœur furent sorties, et lui prit vivement les deux mains entre les siennes, en lui disant : Ô Edward ! ô mon ami ! mon frère ! dites, répétez encore que vous êtes libre, que Lucy est mariée, et que ce n'est pas avec vous !

— Ah ! non, non, grâce au ciel ! pas avec moi… Mais Elinor ? dit-il en regardant vers la porte avec inquiétude ; ah ! Maria, s'il est vrai que je suis votre ami, votre frère, conduisez-moi aux pieds d'Elinor et de votre mère… Je me suis cru rejeté pour toujours quand j'ai vu votre réception ; à présent je retrouve la vie et l'espoir du pardon.

— Faut-il aussi vous pardonner d'avoir coupé mon étui ? dit Emma en relevant les petites pièces de maroquin et en les lui montrant dans sa main.

— Allons, dit Maria en passant son bras sous le sien, allons trouver ma mère et ma sœur. Vous avez mon aveu ; mais tout dépend d'elles.

— Et j'ose compter sur leur bonté, dit l'heureux Edward.

Ils passèrent dans la salle à manger, où la mère et la fille pleuraient de joie dans les bras l'une de l'autre…

— Ô ma mère ! ô mon Elinor ! dit Edward à genoux devant elles.

— Mon fils ! mon cher Edward ! répondirent-elles toutes les deux en même temps… Ces mots lui suffirent. Il se releva pour embrasser Maria et Emma ; il revint auprès de son Elinor. Pendant long-temps il n'y eut entre eux que des acclamations de bonheur et de joie. À quatre heures le dîner fut servi, et l'heureuse famille réunie autour de la table, mangea peu, mais but de bon cœur à l'engagement d'Edward et d'Elinor ; l'on ne savait lesquels étaient les plus contens. Maria semblait avoir oublié toutes ses peines et ne plus exister que pour sa sœur. Cependant, sur la fin du dîner, quelques soupirs échappèrent de son cœur lorsqu'elle pensa que le bonheur dont jouissait Elinor était fini pour elle. Elinor s'en aperçut, et reprenant plus de calme, elle pria Edward de leur raconter les détails d'un événement qu'à peine elles pouvaient croire ; par quel miracle, Robert qui blâmait si fort son frère de son engagement avec Lucy, qui le voyait pour cela rejeté de la famille, avait pu se mettre à sa place ? Quelquefois Elinor craignait de faire un songe, et tremblait du moment du réveil. Edward, libre de son engagement, et sans avoir aucun reproche à se faire ! c'était un événement si inespéré, si inattendu, qu'elle ne pouvait le comprendre. Il ne peut s'expliquer, dit-il, que par le caractère de mon frère, celui de sa femme et le mien, et je demande la permission d'entrer là-dessus dans quelques détails. Chère Elinor, c'est le premier moment où j'ose vous offrir mon cœur ; il faut qu'il vous soit connu en entier jusque dans ses moindres replis, ainsi qu'à votre mère et à vos sœurs. Je dois expier un tort de jeunesse dont j'ai été bien puni par les tourmens qu'il m'a donnés. Une fois j'ai craint d'avoir

à m’en repentir toute ma vie. Le ciel m’a pardonné sans doute ; et je suis bien plus heureux que je n’aurais osé l’espérer.

Il commença son récit, qui fut souvent interrompu.

OceanofPDF.com

CHAPITRE LI.

Table des matières

Mon frère n’a qu’une année de moins que moi. La nature en rapprochant ainsi nos âges nous avait destinés à cette liaison, la plus intime des amitiés, qui répand sa douce influence sur toute la vie, qui commence avec l’enfance et dure jusqu’à la mort. À peine puis-je me rappeler le temps où je l’ai éprouvée. J’aimais passionnément le petit compagnon des jeux de mon enfance. Mais bientôt notre mère sembla prendre à tâche d’altérer ce sentiment par la différence extrême qu’elle mit entre nous deux. Robert était un très-bel enfant ; et moi, tout le contraire. Ce qu’il y a de certain, c’est qu’il était plus gentil et moins pleureur, parce qu’on ne le contrariait jamais et qu’on faisait toutes ses fantaisies. Il était non seulement le favori de ma mère, mais de tous ceux qui avaient intérêt de lui plaire, et fut un *enfant gâté* dans toute l’étendue du terme ; tandis que le pauvre fils aîné, toujours grondé, toujours repoussé, devint de plus en plus triste et maussade, et finit par mériter peut-être, à l’extérieur du moins, l’indifférence qu’il inspirait. Mais si j’en suis devenu moins aimable, si j’ai été plus malheureux dans mon enfance, j’ose croire aussi que j’ai dû quelques vertus à cette éducation sévère. C’était surtout ce titre d’*aîné* que ma mère ne pouvait supporter. Mon père l’avait laissée maîtresse, il est vrai, de disposer de sa fortune ; mais l’usage, le respect de l’opinion l’empêchaient de substituer mon frère à mes droits, tant que je ne donnerais pas, par ma mauvaise conduite, l’occasion de me déshériter. Mais cent fois je l’ai entendue dire : Pourquoi n’est-ce pas Robert qui est venu le premier au monde ? celui-là aurait fait honneur à sa fortune. Elle pouvait du moins m’éloigner d’elle, et n’y manqua pas. Dès l’âge de quinze ans je fus remis aux soins de M. Pratt, dont on lui parlait comme d’un homme en état de diriger mon éducation, et qui consentit à me prendre en pension chez lui près de Plymouth, où il faisait valoir un petit domaine. C’était un homme simple et bon, assez savant en effet pour m’enseigner ce qu’un jeune homme bien né doit apprendre, mais sans le moindre usage du monde, où jamais il n’avait vécu, et tout-à-fait hors d’état de me former pour la société où je devais vivre, et de corriger l’excessive timidité que ma première éducation m’avait donnée. Sa femme était simple et commune. Ils n’avaient pas d’enfant. J’étais leur

seul pensionnaire, et je me serais ennuyé à périr, dans leur maison, si ses deux nièces, les jeunes Stéeles, n'y avaient pas fait de fréquens séjours. Lucy, du même âge que moi, était-très-jolie, très-vive, très-agaçante, et du premier moment décida dans sa petite tête, que le pensionnaire de son oncle devait être son amoureux et son mari, et fit tout ce qu'il fallait pour y réussir. Cela n'était pas difficile ; et elle n'eut pas besoin, pour me captiver, de toute l'adresse qu'elle y mit, ni de tous les soins qu'elle se donna. J'étais dans l'âge où le cœur s'ouvre à toutes les impressions. Le mien, naturellement très-aimant, ne demandait qu'à se donner, et n'en avait point encore trouvé l'occasion. Toujours, repoussé, toujours humilié chez ma mère, la première personne qui me témoigna un intérêt vif, qui parut me compter pour quelque chose, et qui ne m'épargnait pas des flatteries de tout genre, dut me paraître un ange, du ciel ; et comme elle joignait à cela une figure très-jolie et très-animée, et la fraîcheur de 16 ans, il n'est pas étonnant qu'en très-peu de temps je crusse être, ou que je fusse réellement peut-être passionnément amoureux. C'était la première jeune personne que j'eusse vue familièrement ; et le bon M. Pratt, content de mes progrès dans mes études, et plus encore de la bonne pension ; ferma les yeux sur mon attachement pour sa nièce, car je le cachais si peu, qu'il était presque impossible qu'il ne s'en aperçut pas. Naturellement honnête et timide, mon seul projet était-de l'épouser dès que je serais en âge. Je lui en donnai mille fois l'assurance, et de bouche, et par écrit ; mais je n'allai pas plus loin, et j'aurais regardé comme un crime d'avoir une autre idée. Lucy m'aimait-elle alors comme je l'aimais, ou l'espoir de partager ma fortune et de briller à Londres, était il son seul mobile ? Ce n'est que depuis peu que je me suis permis ce doute. Elle jouait si naturellement l'amour passionné et désintéressé que, même depuis que j'ai été éclairé sur ses défauts, je n'eus jamais le moindre soupçon sur ses sentimens.

Je passai trois ans chez M. Pratt. J'en avais dix-huit quand mes tuteurs exigèrent de ma mère que je fusse rappelé chez elle. Je partis de Longstaple, formant le projet d'une constance éternelle, la jurant à Lucy, et pouvant à peine par mes sermens répétés apaiser un peu sa douleur que je partageais de toute mon ame. Mais je n'avais que dix-huit ans, et à cet âge les sermens d'un jeune homme ont peu de valeur. Je suis convaincu que si ma mère m'avait alors voué à quelque état qui demandât de l'activité ou de la réflexion, que si mon temps avait été employé de manière à me tenir au moins quelques mois éloigné de Lucy, j'aurais fini, comme tous les jeunes

gens de mon âge, par oublier cette inclination d'enfance, qui n'était rien moins que fondée sur la sympathie, et qui existait bien plus dans l'imagination que dans le cœur. Mais au lieu de m'adonner à un état, ou de me permettre d'en choisir un, je revins à la maison complètement désœuvré. Ma mère ne me grondait plus, mais ne faisait nulle attention à moi. La plus entière indifférence avait succédé à sa sévérité. Elle ne songea pas même à me présenter dans le monde, et me laissa absolument livré à moi-même et à mon oisiveté. Robert au contraire était de toutes ses sociétés, et donnait dans tous les travers et l'extravagance de la mode. L'excès de sa fatuité m'inspira naturellement une extrême aversion pour son genre de vie, et me rendit toujours plus sauvage et plus réservé. Peut-être à cette époque ai-je quelque obligation à l'amour que je croyais avoir pour Lucy, et au goût de l'étude que j'avais pris chez son oncle. Ma mère ne faisant rien pour me rendre la maison agréable, abandonné à moi-même, ne trouvant dans mon frère ni un compagnon, ni un ami, j'aurais pu facilement chercher des distractions dangereuses. Mais la seule que je me permettais était de fréquens voyages à Longstaple, que je regardais comme ma demeure, et ceux qui l'habitaient, comme ma famille ; où j'étais toujours bien venu ; où Lucy me paraissait toujours plus tendre et plus aimable ! c'était encore la seule femme que j'eusse vue ; je ne pouvais donc faire aucune comparaison, ni m'apercevoir d'aucun de ses défauts. Auprès de sa sœur Anna et de sa tante Pratt, je la trouvais un miracle d'esprit et de beauté, et chaque fois que je la voyais, je confirmais mes engagemens de l'épouser. Ainsi s'écoula toute une année. Quand j'eus dix-neuf ans, on crut convenable de me faire passer un ou deux ans à l'université d'Oxford. Mon frère était alors à Westminster. Ce fut pendant ce temps-là que notre sœur Fanny, avec qui je m'étais cependant assez lié pendant les dernières années, épousa votre frère, M. John Dashwood. Je ne fus pas à leur noce ; mais lorsqu'à vingt-un ans je quittai Oxford, mon premier soin fut d'aller la voir à Norland, dont ils venaient d'hériter… Ah ! chère Elinor, c'est là où je devais apprendre à connaître un sentiment bien différent de celui que je croyais avoir pour Lucy, et qui s'était déjà fort affaibli par l'absence ; c'est-là que voyant continuellement la plus aimable des femmes, je sentis que ce que j'avais pris jusqu'alors pour de l'amour, n'était qu'une effervescence de jeunesse, et que j'avais trouvé l'objet qui doit m'attacher pour la vie. Chacune des perfections d'Elinor me découvrait un défaut dans Lucy, dans celle avec qui j'étais engagé, et qui devait être ma compagne. Avant de venir à Norland ;

j’avais fait une course à Longstaple. Déjà, comme si c’eût été un pressentiment, Lucy m’avait paru moins aimable. Elle écrit mal ; son style est commun, dépourvu d’idées ; son orthographe est mauvaise, et notre correspondance soutenue pendant que j’étais à Oxford avait plutôt affaibli qu’augmenté mon amour. Mais en la retrouvant plus tendre, plus empressée qu’elle ne l’avait encore été, je crus avoir un tort envers elle, et je voulus le réparer par un engagement positif de l’épouser lorsque je le pourrais.

Pouvais-je, chère Elinor, dans ces circonstances, vous offrir un cœur qui ne tarda pas à vous appartenir en entier ? J’aurais dû vous fuir sans doute ; mais l’entraînement était trop fort, trop puissant. Je connaissais trop mon peu de moyens de plaire, pour imaginer qu’il y eût quelque danger pour vous, et me condamnant au silence, je crus qu’il m’était permis de jouir dans votre société des derniers momens de bonheur de ma vie. Vous partîtes pour Barton, et le vide affreux, le désespoir que j’éprouvai loin de vous, me suggéra une démarche qui devait me rendre ma liberté ; c’était de parler à Lucy avec franchise de l’état actuel de mon cœur. Je cédai à cette idée après quelques combats, et préférant lui parler moi-même, que de lui faire savoir par une lettre qu’elle aurait pu feindre de n’avoir pas reçue, j’allai à Longstaple où elle était alors, et j’eus avec elle un entretien où rien ne lui fut caché. Elle dut voir combien je vous adorais sans vous l’avoir jamais dit ; elle dut voir combien je serais malheureux, séparé de vous, uni à une autre femme ! Alors elle mit tout en jeu ; larmes, évanouissement, tendresse, reproches, prières, menaces, rien ne fut négligé. Elle parla à ma conscience. Enfin le résultat de cette visite, d’où j’avais espéré mon bonheur, fut de renouveler mes engagemens avec elle, et de la quitter le plus infortuné des hommes. En partant elle me mit au doigt un anneau de ses cheveux, et me fit jurer de le porter. Vous daignerez peut-être vous rappeler, mon Elinor, l’état où j’étais lorsque je vins à la chaumière. Nos relations de famille ne me permettaient pas de passer si près de vous sans vous voir, et je désirais vous faire tacitement un dernier adieu. Je ne voulais rester qu’un jour, et j’y fus une semaine ; ce fut pour y éprouver encore l’ascendant d’un sentiment vrai et profond. À côté de vous je ne pouvais penser qu’à vous-même, et j’étais heureux. Il fallut m’arracher à cet enchantement, il fallut vous quitter… Vous savez le reste, comme Anna trahit notre secret, et comme ma mère en voulant m’obliger à épouser mademoiselle Morton, me força à déclarer moi-même mes anciens engagemens avec Lucy. Je savais par elle qu’ils étaient connus de vous. Elle m’avait assuré que vous y preniez

intérêt, que vous les regardiez comme sacrés. Ah ! cela seul m'aurait engagé à les tenir ; mon seul dédommagement était de mériter votre estime. Qu'aurais-je d'ailleurs gagné à les rompre, puisque j'étais sûr qu'alors je n'aurais plus rien été pour vous ? Je me résignai donc à mon sort, et je fis le sacrifice de ma famille, de ma fortune et de toutes mes espérances de bonheur sur cette terre, à une personne que je n'aimais plus ; et qui par ses procédés avec vous m'avait dévoilé son caractère.

Voilà mon histoire ; celle de mon frère et de Lucy m'est moins connue. Je ne puis en juger que d'après leur caractère et les lettres qu'ils m'ont écrites, et que je vous montrerai. De tout temps Robert a affecté un grand mépris pour moi et pour ma tournure. La pensée que j'avais pu plaire à une jolie femme, a dû naturellement exciter sa vanité et lui donner l'idée de l'emporter sur moi, et de me souffler cette conquête. Quand Lucy alla demeurer chez ma sœur, je la blâmai de l'avoir accepté, et j'eus soin de m'y trouver très-peu ; Robert au contraire y était sans cesse. Il ignorait notre liaison ; mais certainement Lucy lui plaisait, parce qu'elle encensait sa vanité en le flattant avec excès. Sans doute aussi son élégance et son jargon plaisaient davantage à Lucy que ma timide simplicité. La grande découverte arriva. Je fus déshérité ; ma mère donna tout de suite à Robert ce qu'elle me destinait, et dès-lors il plut encore davantage à une femme vaine, intéressée, et qui de ce moment forma le projet de chercher à se l'attacher, mais en me ménageant encore dans le cas où elle n'y pourrait réussir. Mon absence lui donnait la facilité de suivre à merveille ce double plan. Je lui avais déclaré que notre mariage n'aurait lieu que lorsque je serais consacré et que j'aurais un presbytère. La générosité du colonel Brandon leva cet obstacle. Vous fûtes chargée de me l'apprendre, et vous dûtes voir que j'en fus plus peiné que satisfait ; mais je n'avais pas encore les ordres, et je partis pour Oxford. Lucy m'écrivait, et ses lettres n'étaient ni moins tendres, ni moins fréquentes qu'à l'ordinaire. Je n'avais donc pas le moindre soupçon du bonheur qui m'attendait et de ma délivrance, lorsque tout à coup je reçus celles-ci, dit-il, en les sortant de son porte feuille et en les présentant à Elinor qui les ouvrit et lut ce qui suit :

Mon cher Edward,

« Ayant su par vous-même que je n'étais plus depuis long-temps le premier objet de vos affections, j'ai cru qu'il m'était permis de donner, les

miennes à un autre qui en sent mieux le prix que vous et veut bien m'assurer qu'aucune femme ne lui plaît autant que moi. De mon côté je suis convaincue que lui seul peut me rendre heureuse. Ainsi, en épousant le cadet au lieu de l'aîné, j'assure le bonheur de trois personnes, le vôtre, le mien, et celui de mon cher Robert à qui je viens de jurer à l'autel amour et fidélité. Il ne tiendra pas à moi que nous ne soyons également bons amis sous notre nouvelle relation. Si, comme il est possible, notre mariage vous raccommode avec ma belle-mère, je suis sûre au moins que vous vous intéresserez à obtenir notre pardon, dont, au reste, je ne suis plus inquiète. Robert m'assure qu'elle ne lui a jamais rien refusé, qu'elle ne peut se passer de le voir. J'ai donc bien plus de chance de la voir aussi et de lui plaire, que je n'en aurais eu avec vous. D'ailleurs mon mari a déjà une jolie fortune assurée, et nous pouvons mieux nous passer de l'héritage de madame Ferrars. Nous partons à l'instant pour Dauhsh en Devonshire, où nous passerons quelques semaines. J'ai brûlé toutes vos lettres, et je vous prie d'en faire autant des miennes. Mais je pense que mon beau-frère voudra bien me laisser son portrait, de même que je le prie de garder l'anneau de mes cheveux, en souvenir de son ancienne amie, et actuellement de sa belle-sœur.

Lucy Ferrars.»

Celle de Robert était plus courte.

« Vous ne m'en voudrez pas, Edward, si je vous ai enlevé votre belle conquête. Ce n'est, d'honneur, pas ma faute si la nature et l'éducation m'ont donné plus de moyens de plaire. Je crois d'ailleurs que Lucy et moi nous avons été formés l'un pour l'autre ; même âge, mêmes goûts. Elle est vraiment charmante, ma petite Lucv, et formée par moi, elle effacera l'hiver prochain toutes nos beautés à la mode. C'eût été un meurtre de l'ensevelir dans un presbytère. Au reste à présent vous pourrez renoncer à embrasser ce saint état, pour lequel je vous crois cependant une vocation toute particulière. Adieu donc, mon cher pasteur, vous m'avez donné l'exemple de la désobéissance à nos parens, et je l'ai suivi. Vraiment je trouve très-doux, quand on n'est plus enfant, de faire sa volonté plutôt que celle des autres ; et vous aviez bien raison. Ma mère m'en a donné les moyens ; j'en profite, et j'ai sans doute votre approbation.

» Votre heureux frère,

Robert Ferrars. »

Elinor les rendit sans aucun commentaire.

Je ne vous demande pas votre opinion, dit Edward, sur le style de ma belle-sœur. Pour le monde, je n'aurais pas voulu que vous eussiez vu une lettre d'elle quand elle devait être ma femme. Combien de fois j'ai rougi en les lisant ! Je crois en vérité que, passé les premiers six mois, cette lettre est la seule qui m'ait fait un plaisir sans mélange.

Il m'est impossible, dit Maria, de ne pas observer comme votre mère a été punie par son propre tort. L'indépendance qu'elle a donnée à Robert par ressentiment contre vous, a entièrement tourné contre elle. Il est vraiment assez plaisant qu'elle ait donné mille pièces de revenu à l'un de ses fils, pour qu'il fit exactement la même faute pour laquelle elle déshéritait l'autre. Car je suppose qu'elle sera aussi blessée du mariage de Robert, qu'elle l'avait été du vôtre.

— Elle le sera bien davantage, dit Edward, Dans le fond de son ame elle n'était pas fâchée d'un prétexte de mettre mon frère à ma place ; mais aussi comme il a toujours été son favori, sa faute sera plus vite pardonnée.

— Peut-être, dit Elinor, trouvera-t-elle votre second choix aussi mauvais que le premier. Avez-vous communiqué vos intentions à quelqu'un de votre famille ?

— Non, pas encore, chère amie ! Ma première pensée, après avoir reçu la lettre de Lucy, fut de me mettre en route pour Barton par le plus court chemin. J'ai quitté Oxford le lendemain. Je voulais avant tout, mon Elinor, obtenir votre aveu et celui de votre mère. Hélas ! je suis à présent un bien pauvre parti ! un ministre de village avec deux ou trois cents pièces de revenu. Voilà tout ce que je puis offrir à celle qui, à mon avis, mériterait le trône du monde.

— Et votre cœur, dit Elinor avec son charmant sourire, ce cœur que le mien sait apprécier depuis long-temps, ne le comptez-vous pour rien ? Moi je le compte pour tout, et il vaut mieux pour moi que tous les trônes.

Il fallut lui expliquer ensuite comment on l'avait cru marié, et comment Thomas avait rencontré Lucy et Robert. Ce récit excita de nouveau son indignation contre la première, qui s'était certainement fait un jeu de tromper un moment Elinor, en lui faisant croire qu'elle avait épousé

Edward. Depuis long-temps les yeux de celui-ci s'étaient ouverts sur son ignorance complète, son mauvais ton, et ce genre de finesse malicieuse, que ceux qui l'ont qualifient du nom d'*esprit*, et qui n'en est que le simulacre ; car c'est presque toujours au contraire le signe d'un esprit étroit et d'un manque d'éducation. Edward attribuait à ce dernier travers tous les défauts de Lucy, et la croyait d'ailleurs une bonne fille, ayant assez d'esprit naturel et d'attachement pour lui, pour se former insensiblement. Sans cette idée rien ne l'aurait empêché de rompre un engagement qui était une source de peines et de regrets. – Je crus de mon devoir, poursuivit-il, lorsque je fus déshérité, de lui donner encore l'option d'annuler ou de continuer nos engagemens. J'étais alors dans une situation qui ne pouvait, ce me semble, tenter ni la vanité, ni l'avarice de qui que ce soit. En persistant à vouloir m'épouser, elle semblait me prouver une affection vive et désintéressée, dont je fus entièrement dupe, et qui me donna des remords. Encore à présent je ne puis comprendre pourquoi elle s'obstinait à enchaîner un homme qu'elle n'aimait pas, dont elle savait n'être-pas aimée, et qui n'avait plus ni fortune, ni amis, ni protection. Elle ne pouvait pas deviner que le colonel Brandon me donnerait un bénéfice.

— Non, dit Maria ; mais il pouvait arriver tel événement dans votre famille qui vous remît à votre place. Elle ne risquait rien pour elle-même, puisqu'elle a prouvé qu'elle se croyait en pleine liberté. Votre nom seul lui donnait un grand relief parmi les siens, et si rien ne se présentait de plus avantageux, elle vous aurait du moins préféré au célibat. Indigne fille ! je l'ai toujours devinée, et je n'ai aucun repentir de ma manière froide et repoussante avec elle.

Edward apprit avec plaisir que le colonel Brandon était attendu à la chaumière. Il était charmé d'une prompte occasion de le remercier mieux qu'il ne l'avait fait encore. La mauvaise humeur que lui donnait ce don, lorsqu'il l'obligeait d'épouser Lucy, avait percé dans l'expression très-faible de sa reconnaissance. À présent, dit-il, en pourrai-je jamais témoigner assez à celui qui assure mon bonheur ? Sans asile, et presque sans revenu, aurais-je osé demander cette main chérie ?

— Sans asile ? dit madame Dashwood, n'auriez-vous pas pu vivre ici avec nous ? Le gendre qui rendra mon Elinor heureuse comme elle mérite de l'être, sera toujours assez riche pour moi, et je partagerai avec lui le peu que je possède.

Elinor vint embrasser son excellente mère. Un peu moins romanesque qu'elle, elle savait bien qu'on ne vit pas d'amour, et que trois cent cinquante pièces par an, qui étaient tout ce qu'ils pouvaient espérer, en réunissant leurs petites fortunes, demandaient beaucoup d'économie pour nouer les deux bouts de l'année. Edward n'était pas sans espérance que sa mère ne fît à présent quelque chose pour lui ; mais non pas Elinor. Mademoiselle Morton et ses trente mille livres étant encore là, elle était sûre que madame Ferrars, qui la regardait seulement comme un parti moins déshonorant que Lucy, offrirait encore à son fils, non marié, mademoiselle Morton, et sur son nouveau refus, dont elle ne doutait pas, le déshériterait cette fois pour toujours, et, que l'offense de Robert ne servirait qu'à enrichir Fanny. Mais Elinor et Edward avaient tous les deux des goûts si simples, qu'ils étaient sûrs de pouvoir trouver, malgré cela, le bonheur dans leur étroite médiocrité de fortune.

Edward fut invité par madame Dashwood à passer huit jours à la chaumière, et l'on juge s'il accepta avec transport, et si Elinor fut heureuse. Mais leur caractère à tous les deux ne donnait pas beaucoup d'expansion à leur bonheur ; ils en jouissaient en silence. Elinor d'ailleurs ménageait Maria, et ne voulait pas lui offrir le spectacle d'un amour heureux et passionné. Edward était avec toutes comme un frère chéri ; et un étranger aurait eu peine à deviner à laquelle il était attaché par l'amour le plus tendre et le plus réciproque.

OceanofPDF.com

CHAPITRE LII.

Table des matières

Quatre jours après l'arrivée d'Edward, celle du colonel Brandon vint compléter la satisfaction de madame Dashwood. Mais elle ne put avoir celle de le loger : il n'y avait à la chaumière qu'une seule chambre à donner. Edward garda son privilège de premier venu ; il n'avait d'ailleurs pas de connaissance dans le voisinage. Alors le colonel offrit de retourner tous les soirs dans son ancien appartement au parc ; il en revenait dès le matin pour déjeuner avec ses amies. Pendant trois semaines de solitude à Delafort, il avait eu le temps de calculer la disproportion entre trente-huit ans et dix-huit, et il revint à Barton dans une disposition d'esprit qui lui rendait bien nécessaires, et les progrès de la santé de Maria, et l'amitié qu'elle lui témoignait, et tous les encouragemens de madame Dashwood. Au milieu de tels amis il eut bientôt retrouvé sa sérénité. Il ignorait complètement le nouveau choix de Lucy ; il ne savait pas un mot du penchant d'Elinor, en sorte que les premières visites se passèrent à écouter et à s'étonner. Madame Dashwood se chargea de ce récit ; il y prit le plus vif intérêt, et trouva de nouveaux motifs de se réjouir de ce qu'il avait fait pour Edward, puisque c'était actuellement aussi pour Elinor. Il est inutile de dire que ces deux hommes ayant autant de rapports dans les opinions, dans le caractère, dans les manières, ne tardèrent pas à se lier intimement. Ces rapports auraient suffi sans doute ; mais leur attachement pour les deux sœurs les attira l'un vers l'autre, par une douce et prompte sympathie, et produisit en peu de jours ce qui aurait été l'effet du temps et de leur rapprochement.

Les lettres de Londres arrivèrent enfin et furent très-volumineuses ; elles racontèrent la surprenante histoire dans tous ses détails. Madame Jennings témoignait son indignation contre cette *changeante* fille, et sa compassion pour *le pauvre malheureux* Edward, qui peut-être, disait-elle, allait mourir à Oxford de ce chagrin, si cruel, si inattendu. Il n'y avait que deux jours d'écoulés depuis que Lucy était venue passer deux heures avec elle, et elle ne lui en avait pas dit un mot. Seulement, elle lui avait conté qu'elle voyait quelquefois M. Robert Ferrars, et qu'elle cultivait une bienveillance qui pouvait un jour être utile à Edward, ce dont elle la loua fort. Voyez quelle indigne trompeuse, s'écriait-elle dans sa lettre ! La bonne

Anna ne s’est non plus doutée de rien. Pauvre créature ! ce fut elle qui vint me l’apprendre ; elle en pleurait amèrement. Sa sœur, au lieu de l’emmener avec elle, avait emporté tout leur argent ; c’était elle qui le gardait ; et la malheureuse était sans un seul schelling. Je l’ai gardée avec moi jusqu’à ce que j’aille au parc, d’où je la renverrai à sa famille. Sa joie de rester encore un peu à Londres et chez moi où le docteur Donavar vient quelquefois, l’a complètement consolée. Mais qui consolera le pauvre délaissé Edward ? Pour mon goût je l’aimerais cent fois mieux que ce fat de Robert… Il me vient une idée : il faut que vous l’invitiez à Barton, et que Maria ait pitié de lui, etc. etc. etc.

Il y avait aussi une longue lettre de M. John Dashwood, qui racontait cet événement à Elinor avec de grandes lamentations. Sa belle-mère était la plus malheureuse des femmes. La *sensible* Fanny avait eu des rechutes de maux de nerfs si violens, que c’était un miracle qu’elle eût pu y résister. L’offense de Robert était impardonnable ; mais Lucy était beaucoup plus blâmable. On n’osait nommer ni l’un ni l’autre devant madame Ferrars. Cependant elle aimait tellement ce fils, que peut-être un jour pourrait-elle consentir à le revoir ; mais sa femme ne paraîtrait jamais en sa présence. La manière mystérieuse avec laquelle cette affaire s’était tramée ajoutait beaucoup à *leur crime*. Car si l’on avait eu le moindre soupçon, on aurait pu prendre des mesures pour l’empêcher. Il priait Elinor de se joindre à lui pour se plaindre de ce qu’Edward n’eût pas épousé plus tôt cette fille, qui prive tour à tour une bonne mère de ses deux fils. Madame Ferrars, à leur grande surprise, n’avait pas nommé Edward une seule fois dans cette occasion, et lui n’avait pas écrit une ligne ; c’était cependant le moment de chercher à se réconcilier avec sa mère, en lui promettant de faire ce qu’elle désire. Peut-être qu’il ne l’osait pas ; mais il pourrait, s’adresser à sa sœur, y joindre une lettre de soumission pour sa mère, que Fanny lui remettrait, et qui peut-être aurait un bon effet.

Ce paragraphe était de quelque importance pour régler la conduite d’Edward. Il le détermina à tenter en effet une réconciliation, mais non pas comme John Dashwood l’entendait.

— *Une lettre de soumission !* répétait Edward. Non certainement je n’ai point de soumission à faire. Dois-je demander pardon à ma mère de l’ingratitude de Robert envers elle et de sa trahison envers moi ? Il m’a rendu le plus heureux des hommes ; voilà tout ce que je puis lui dire, et ce qui l’intéressera fort peu.

— Vous pouvez certainement, dit Elinor, demander pardon à votre mère, de ce que vous l'avez offensée. Je pense même que vous pourriez à présent lui témoigner en conscience quelques regrets d'avoir formé cet engagement qui attire sur vous sa colère.

— Oui, je le puis, dit Edward, et je le ferai.

— Et, ajouta-t-elle en souriant, vous pourriez peut-être après cela convenir en toute humilité, que vous avez formé un second engagement, presque aussi imprudent à ses yeux que le premier, avec la sœur de son gendre.

Edward n'eut rien à opposer à ce plan ; mais se défiant un peu dans cette occasion de l'intercession de son beau-frère et de sa sœur, il préféra traiter personnellement et de bouche, plutôt que par écrit. Il fut donc résolu qu'il irait à Londres, descendrait chez Fanny, et lui demanderait de l'introduire auprès de leur mère.

— Et si elle y consent, dit Maria avec vivacité, si elle amène une réconciliation entre vous et votre mère, je me réconcilie aussi avec elle, et je lui pardonne tout.

Le lendemain Edward partit accompagné des vœux de tous ses amis pour le bon succès de son voyage ; et le colonel consentit à rester quelques jours encore pour les consoler un peu de son absence ; mais il continua de loger au parc.

Le troisième jour il ne vint pas au déjeuner. Elinor proposa à sa sœur une promenade du côté du parc, où peut-être elles le rencontreraient ; et Maria y consentit. En effet, à peine eurent-elles tourné la colline, qu'elles le virent, à quelque distance, assis sur un banc de gazon ; mais il n'y était pas seul. Une femme était assise à côté de lui, et avait un enfant sur ses genoux ; il caressait beaucoup l'enfant, et prenait aussi les mains de la dame entre les siennes. Je veux mourir, s'écria Maria, s'il n'est pas avec notre nouvelle connaissance d'Altenham, madame Summers, la parente de madame Smith, et sans doute c'est son fils. Mais d'où le colonel la connaît-il si intimement ? Elinor ne répondit rien ; un soupçon traversait sa pensée. Avançons, dit Maria. Au moment même le groupe du banc de gazon les aperçut ; ils se levèrent et vinrent au devant d'elles, en sorte qu'on se rencontra bientôt. Le colonel avait l'air assez embarrassé ; mais au premier regard que Maria eut jeté sur l'enfant, que sa mère avait repris, elle en comprit la cause. C'était le portrait en mignature de Willoughby ; il était impossible de s'y méprendre et de ne pas voir que c'était son fils. Tout fut dévoilé. Madame Summers

était la fille adoptive du colonel, l'infortunée Caroline Williams, la victime des séductions de celui que Maria avait tant aimé. Elle eut peine à retenir un cri et à ne pas repousser l'enfant, qui, attiré par les rubans roses de son chapeau, lui tendait ses petits bras. Elinor frappée aussi de la ressemblance, se hâta de se mettre entre lui et sa sœur, de parler à madame Summers, de caresser le petit pour laisser à Maria le temps de se remettre. Mais ce mouvement avait effrayé l'enfant ; il pleurait, et sa mère voulut absolument l'emmener et rejoindre madame Smith. Une bonne attendait à quelque distance. La jeune maman salua les deux sœurs avec amitié, le colonel avec un tendre respect, et s'éloigna avec son petit fardeau. Maria lui rendit son salut amical, et l'embrassa même. Rien ne prouva mieux à Elinor les progrès de sa raison ; mais elle avait un tremblement d'émotion involontaire qui l'obligea à prendre le bras que le colonel lui offrait.

Ils firent quelques pas en silence ; enfin le colonel le rompit. – Vous venez, leur dit-il, de faire une découverte qui a dû vous surprendre. Oui, cette jeune femme est celle à qui j'ai long-temps servi de père, et que je n'ai pu garantir du malheur. Mais il est réparé autant qu'il peut l'être. L'excellente madame Smith, en punissant sévèrement son jeune parent, a voulu que l'enfant et celle qui lui a donné la vie, rejetés par lui, le remplaçassent dans ses affections. Je ferai, m'écrivit-elle en me les demandant, ce qu'il aurait dû faire, ce qu'il m'a refusé ; j'assurerai leur sort, et comme je ne puis désirer la damnation éternelle d'un jeune homme que j'aimais comme un fils, avant ses erreurs, j'espère obtenir ainsi de Dieu le pardon de son péché, et qu'il ne soit puni que dans cette vie. Vous comprenez avec quelle joie je cédai mon infortunée pupille à cette respectable femme. Caroline formée par le malheur, aimant passionnément son enfant, accepta avec transport une place qui ne la séparait pas de lui et la faisait vivre dans une austère retraite. Il fut convenu entre madame Smith et moi qu'elle changerait de nom, et passerait pour une veuve. Jusqu'ici le secret avait été bien gardé. Mais la ressemblance de l'enfant avec son père m'a souvent fait trembler ; c'est ce qui fait que Caroline ne l'avait point encore mené avec elle dans ses promenades. Depuis que je suis ici, je vais souvent la voir en allant à la chaumière. Cette fois, je suis resté plus long-temps qu'à l'ordinaire. Elle m'a accompagné avec le petit James ; et vous nous avez surpris. J'ai vu au premier instant que cet enfant vous disait tout et que notre secret était découvert. Mais ce n'est pas avec vous que je crains qu'il soit trahi, et souvent j'aurais voulu vous le confier moi-même, si je…

Il s’arrêta. Elinor le comprit et le remercia par un regard de ne pas achever. Maria, les yeux baissés et pleins de larmes, ne disait rien ; mais il était facile de voir comme son cœur était oppressé, et celui du colonel n’était pas plus à son aise. Il voyait, à n’en pas douter, combien ce sentiment qu’il avait cru presque éteint, avait encore de pouvoir sur elle. Quoiqu’il eût évité de nommer une seule fois Willoughby dans son récit, il se repentait de l’avoir fait devant elle. Mais ne rien dire aurait été plus pénible encore. Elinor se chargea de l’entretien, et sans prononcer non plus le nom fatal, elle témoigna au colonel un grand intérêt pour sa pupille, et lui dit combien elle leur avait plu. Maria prit sur elle de le confirmer par quelques mots obligeans ; mais sa voix tremblante en détruisit l’effet. Ils arrivèrent à la maison. Maria dit que l’air du matin l’avait incommodée, et se sauva dans sa chambre. Le colonel était si sombre et si rêveur, que madame Dashwood le crut malade et s’en alarma. À dîner, Maria, qui avait réfléchi, reparut à peu près comme à l’ordinaire, fut amicale avec le colonel, et raconta elle-même à sa mère qu’elles avaient rencontré leur aimable voisine d’Altenham ; mais il ne fut pas question de l’enfant. Cette manière remit un peu le colonel, et la soirée fut plus agréable que la matinée.

On reçut des lettres d’Edward. Après quelque résistance de la part de madame Ferrars, il avait été admis en sa présence, et reconnu de nouveau pour son fils *unique*, car c’était le tour de Robert de ne plus l’être. Mais Edward n’avait point d’abord révélé son engagement actuel avec Elinor, et il avait été loin de croire son sort assuré, et avait craint d’être repoussé avec plus de rigueur qu’auparavant. Il avait fait son aveu après quelques préparations, et contre son attente, il fut écouté avec beaucoup de calme. Madame Ferrars chercha cependant à le dissuader d’épouser la fille d’un simple gentilhomme, sans fortune et sans espérance, plutôt que la riche fille d’un lord. Il ne la contredit pas du tout ; mais il lui dit avec fermeté et respect, qu’il y était absolument décidé. Alors, instruite par l’expérience du passé, elle jugea plus sage d’accorder, avec toute la mauvaise grâce qu’elle put y mettre, ce qu’elle ne pouvait pas empêcher, et de consentir qu’Edward épousât Elinor. Mais quoiqu’il fût à présent *son seul fils*, disait-elle à chaque instant, elle ne le traita pas comme tel, et ne lui rendit pas son droit d’aînesse. Pendant que le coupable Robert jouissait de mille pièces de revenu, sans faire autre chose que des sottises, elle trouva fort bon que le pauvre Edward devînt pasteur d’un village avec deux cents pièces de rente ;

elle y ajouta cependant, tant pour le présent que pour le futur, la même somme de dix mille pièces qu'elle avait données à Fanny en la mariant.

Edward ne s'en plaignit pas ; c'était plus qu'il n'avait espéré, et assez pour pouvoir rendre son Elinor heureuse. John Dashwood répéta sur tous les tons que madame Ferrars était la meilleure et la plus généreuse des mères. Elle-même, avec ses excuses de ne pouvoir faire plus, sembla être la seule personne qui fût surprise de ce qu'elle ne fît pas davantage.

Il ne manquait plus à Edward, pour compléter son bonheur, que d'être consacré, et que le presbytère fût prêt à les recevoir. Le colonel, à présent qu'il devait être habité par Elinor, trouvait toujours de nouveaux embellissemens à y faire, et finit par les inviter à passer les premiers mois chez lui, d'où ils pourraient présider eux-mêmes à leurs réparations. Ils y consentirent, et de bonne heure, en automne, la cérémonie eut lieu dans l'église de Barton. Cette fois les prophéties de madame Jennings furent accomplies à sa grande joie ; elle put visiter à la Saint-Michel le pasteur de Delafort, et ne fut pas fâchée d'y trouver Elinor plutôt que Lucy ; mais elle fut un peu surprise de s'être encore trompée sur l'amour du colonel, qu'elle recommença de nouveau à destiner à Maria : et c'était le vœu général de la famille, la seule chose qui manquât encore à la félicité d'Elinor. Ils eurent aussi la visite de madame Ferrars la mère, presque honteuse d'avoir autorisé leur bonheur, et celle de John et de Fanny, qui vinrent avec elle.

Je ne veux pas dire que vous ayez mal fait d'épouser mon beau-frère, dit John à Elinor, en se promenant avec elle dans l'avenue du château de Delafort ; je vois que vous êtes aussi heureuse qu'on peut l'être avec peu d'argent ; mais j'avoue que j'aurais eu un grand plaisir à appeler le colonel Brandon mon frère. Cette terre, cette maison, chaque chose ici est vraiment très-agréable et fait envie ; et quels bois, quels beaux arbres ! Enfin Maria est encore là, et quoique ce ne soit point une personne qui l'attire, et qu'il n'ait jamais eu de goût pour elle, je crois que si elle voulait se donner un peu de peine, et vous, insinuer au colonel d'y penser, cela pourrait s'arranger une fois. Je rirais bien si nous en venions à bout ; car il ne l'aime pas du tout. Je ne me trompe jamais, moi, sur ces sortes de choses ; mais quand on se voit tous les jours, le diable est bien fin. Vous ferez fort bien, ma sœur, d'inviter souvent Maria, de faire remarquer au colonel comme sa santé et sa beauté reviennent : et qui sait ce qui peut arriver ! Je le voudrais de tout mon cœur, je vous assure.

Madame Ferrars les vit quelquefois et se conduisit décemment avec eux ; mais ils ne furent pas insultés par sa préférence, elle ne pouvait l'accorder au vrai mérite. La fatuité de Robert et les flatteries de sa femme l'obtinrent encore. Les mêmes moyens que Lucy avait employés pour faire tomber Robert dans le piège, furent pratiqués pour rentrer dans la faveur de sa mère, dès qu'il lui fut possible d'en approcher, et elle mit beaucoup d'art pour l'obtenir ; elle feignit d'être malade au point d'en mourir.

Madame Ferrars qui déjà avait pardonné à Robert, et qui le recevait quelquefois, céda à ses sollicitations pour aller voir sa femme, espérant en être bientôt débarrassée. Dès lors elle ne tarda pas à être guérie, et sa respectueuse humilité, ses attentions assidues pour la vieille dame et son petit chien, ses flatteries sans fin, réconcilièrent madame Ferrars sur le choix de son fils, et si promptement que Lucy devint aussi nécessaire, que Robert à sa belle-mère qui l'aima même mieux que Fanny. Ils s'établirent à Londres, reçurent mille libéralités de madame Ferrars, furent dans les meilleurs termes avec les Dashwood en apparence. Mais la jalousie de Fanny, la légèreté de Robert, le mauvais esprit de Lucy les rendirent malheureux malgré leurs richesses ; tandis que dans le presbytère de Delafort tout était bonheur et jouissances. L'attachement de ses habitans s'augmentait tous les jours. Ils n'avaient aucun besoin factice. Rien ne les entraînait hors de chez eux, et loin de ne pas se croire assez riches, ils avaient encore de quoi aider les malheureux. Robert au contraire faisait des dettes, mangeait d'avance ce qu'il attendait encore de sa mère, et se préparait un avenir bien triste, associé à une femme à qui il ne resterait rien et dont la physionomie animée ne serait plus que l'expression de la méchanceté quand elle aurait perdu sa fraîcheur.

Le mariage d'Elinor la sépara peu de sa famille. Sa mère et ses sœurs passaient avec elle plus de la moitié de leur vie. Madame Dashwood espérait toujours qu'en donnant au colonel et à Maria de fréquentes occasions de se rencontrer, celle-ci s'attacherait enfin à cet homme si digne d'être aimé. Mais plus d'une année s'était écoulée, et rien n'avançait que l'amitié de Maria pour lui, qui s'augmentait graduellement, ainsi que l'amour du colonel qui, persuadé qu'elle aimait encore malgré elle Willoughby, ou que du moins elle n'en aimerait jamais d'autre, n'osait s'expliquer et proposer sa main à celle qui possédait en entier son cœur. Heureux d'en être regardé comme un ami, et déjà comme un fils et un frère par madame Dashwood et par Elinor, il redoutait de porter atteinte à ce

bonheur par une démarche décisive et trop précipitée. Il chérissait ses espérances et tremblait de les perdre. Ce n'était qu'à Elinor seulement qu'il osait ouvrir son cœur, et tout était transmis avec soin par elle à Maria qui l'écoutait sans peine, et répondait en soupirant : Je ne serais pas digne lui, si je pouvais aimer deux fois.

Un matin, ils étaient tous rassemblés chez Elinor, un peu incommodée d'une grossesse pénible, lorsqu'on apporta les papiers et les lettres de la poste. Dans le nombre de celles adressées à madame Edward Ferrars, il y en avait une à grand cachet noir dont l'écriture ne lui était pas inconnue, quoiqu'elle n'eût pu la désigner. Maria, occupée à parcourir les papiers-nouvelles, ne la voyait pas. Tout à coup le papier tombe de sa main ; elle jette un cri dont l'expression était plus l'étonnement que la peine ou l'émotion, et dit d'une voix assez ferme : Madame Willoughby est morte d'une chute de phaéton. Pauvre femme ! elle paie cher son goût effréné pour le plaisir. Le colonel, plus ému qu'elle, prend ce fatal papier, et ne doute pas qu'il ne renferme l'arrêt de sa condamnation. J'ai ici, dit Elinor, la confirmation de cette nouvelle par M. Willoughby lui-même, qui me la communique. Lisez, Maria. Celle-ci prit la lettre et lut bas ce qui suit :

« L'intérêt que madame Edward Ferrars m'a témoigné dans notre dernier entretien, me fait espérer qu'elle me pardonnera d'oser lui apprendre que ma fatale chaîne est rompue. Celle à qui j'avais donné mon nom en échange de sa fortune, a péri victime d'un accident que je n'ai cessé de lui prédire, en s'obstinant à conduire elle-même des chevaux trop vifs. Mais depuis long-temps mes conseils lui étaient aussi odieux que ma présence.

« Je sais que ce n'est pas encore le temps de parler du sentiment qui domine dans mon cœur ; mais celle qui me l'inspire est libre encore, et je ne puis me défendre d'espérer. Bonne Elinor ! vous qui sans doute êtes la plus heureuse des femmes dans une union fondée sur un amour réciproque, vous ne me refuserez pas un jour votre appui. Mon étude sera de le mériter ; recevez-en l'assurance de votre dévoué

James Willoughby. »

Maria rougit beaucoup en lisant cette lettre, qu'elle passa à sa mère. Le colonel avait hésité de sortir ; mais un sentiment involontaire le clouait à

cette place. La tête appuyée sur sa main, tenant de l'autre les papiers, il avait l'air de les lire, et n'en distinguait pas un mot.

— Répondrez-vous à M. Willoughby ? dit Maria à sa sœur, après un moment de silence.

— Oui, sans doute Mais que dois-je lui dire ?

— Qu'il se trompe complètement, et que je ne suis plus libre, si… (elle se tourna vers le colonel), si le meilleur des hommes daigne accepter cette main et le don de mon cœur ; et même, s'il les refusait, Dieu aurait mon……

— Refuser ! s'écria le colonel transporté de joie, en serrant contre son sein et pressant de ses lèvres cette main adorée. Ô Maria ! chère Maria ! l'ai-je bien entendu ? et dans quel moment ! Mais n'est-ce point une erreur de votre cœur généreux ?

— Non, non, dit-elle, avec une grâce enchanteresse ; il est guéri de toutes ses erreurs, il n'appartient qu'à celui qui m'a véritablement aimée.

— Et qui vous adorera toute sa vie…

— On ne sollicite pas seulement mon consentement, dit en riant madame Dashwood : si j'allais le refuser ! Mais c'est le jour où les femmes font les avances, et je vous donne Maria, mon cher Brandon, avant que vous me l'ayez demandée. Ils se jetèrent dans ses bras, puis dans ceux d'Elinor et d'Emma. Edward fut appelé de son cabinet pour prendre part à la joie générale, et la sienne fut bien grande en donnant le nom de frère à son intime ami.

La noce ne tarda pas à se célébrer en famille ; elle fut bénie par Edward. Le colonel aurait voulu obtenir de sa belle-mère qu'elle se fixât tout-à-fait chez lui avec Emma ; mais elle fut assez prudente pour préférer de conserver sa liberté et sa jolie chaumière, d'où elle sortait souvent pour visiter, à Delafort, tantôt le château, tantôt le presbytère, où elle trouvait autant de bonheur qu'on puisse en avoir ici bas. Celui de Maria augmenta tous les jours. Il était principalement fondé sur l'estime et sur une reconnaissance mutuelle. Le colonel sentait tous les jours davantage qu'il devait à sa charmante compagne les seuls momens heureux de sa vie. Elle le consola de toutes ses affections précédentes, rendit à son esprit toute sa gaieté, et il redevint le plus aimable de même qu'il était le meilleur des hommes. Maria fut heureuse du bonheur de cet homme excellent ; et comme elle ne savait pas aimer à demi, elle finit par aimer son mari au moins autant qu'elle avait aimé Willoughby.

Ce dernier fut d'abord furieux du mariage de Maria et de la réponse d'Elinor, qui lui prouva son intérêt en ne lui épargnant pas les conseils d'une raison saine et éclairée. Ils n'eurent pas d'abord grand effet sur un caractère aussi léger. Mais son cœur était bon, et en relisant encore une fois, dans un moment de réflexion, la lettre de madame Edward Ferrars, il en fut touché comme d'une vraie preuve d'amitié. Il désira de la voir et de la remercier ; il en demanda la permission et l'obtint une année après son veuvage. C'est encore à vous, lui dit-il, sage Elinor, que je remets le soin du bonheur de ma vie, et cette fois j'espère d'être écouté. En renonçant à l'espoir insensé, j'en conviens, d'épouser Maria, en me rappelant tous mes torts passés, le plus grand de tous, la séduction de la jeune Caroline Williams, s'est présenté à mon souvenir et m'a rempli de remords. Je sais qu'elle m'a donné un fils que je n'ai jamais vu, mais à qui aussi je dois donner un père. J'ignore où vivent la mère et l'enfant ; le colonel Brandon les a si bien cachés que je n'ai pu les découvrir. À présent que mes intentions sont honorables, et que je suis libre de les remplir, je vous conjure d'obtenir de lui pour moi la main de sa pupille. Décidé à réparer mes torts avec elle et avec le colonel, tout le reste m'est égal. Sa naissance est illégitime, je le sais ; mais elle est la fille adoptive du colonel Brandon, et portera mon nom. Elle n'a point de fortune ; la mienne nous suffira ; et peut-être qu'après avoir rempli ce devoir madame Smith me rendra son amitié. On dit cependant qu'elle a adopté des parens éloignés, et je n'ai pas grand espoir de ce côté ; mais je vivrai en philosophe à Haute-Combe entre ma femme et mon enfant, et je rétablirai ma fortune, qui s'est déjà raccommodée par mon premier mariage.

Elinor sourit, l'approuva, et lui promit de s'intéresser pour lui auprès du colonel. Le même jour elle en parla à lui et à Maria : cette dernière s'enflamma de cette idée, et conjura son mari d'y consentir. On alla en parler à Caroline, à madame Smith. Celle-ci, enchantée de sauver une ame de la damnation éternelle, ne se fit pas presser, et rendit son amitié à Willoughby en l'unissant à Caroline. Cette jeune femme, depuis qu'elle était mère d'un enfant charmant, qui était le portrait vivant de Willougbby, était devenue beaucoup plus jolie et beaucoup plus aimable qu'elle ne l'était autrefois. Elle le fixa autant qu'on pouvait le fixer. Ils restèrent à Altenham tant que madame Smith vécut, et furent ensuite s'établir à Haute Combe. Maria pouvait alors le voir sans danger et sans émotion, et n'ayant point à rougir devant lui, leur relation devint ce qu'elle devait être. Mais ils se

virent rarement ; madame Brandon était toute à ses devoirs d'épouse, de mère, de dame de paroisse, et s'acquittait de tout avec la chaleur de son ame et son aimable vivacité. Son destin avait été singulier ; elle semblait avoir été appelée à prouver elle-même la fausseté de son systême favori, sur l'impossibilité d'aimer deux fois. Elle avait aimé passionnément à dix-sept ans, ce qui est assez rare : à cet âge on prend souvent pour une passion ce qui n'est qu'un goût léger, excité par l'attrait de la nouveauté, et l'effervescence de la jeunesse et de l'imagination. Ce n'est ordinairement que quelques années plus tard qu'on est capable d'avoir une passion vraie et profonde, et celle de Maria avait ces caractères. Mais un sentiment d'un autre genre, et bien supérieur, une haute estime, une vive amitié, une tendre reconnaissance, l'avaient amenée à donner volontairement sa main à un homme qui n'était pas moins qu'elle victime d'un premier attachement, que deux années auparavant elle trouvait trop vieux pour se marier, et qui se donnait encore la bonne sauve-garde d'une veste de flanelle.

Il n'est pas besoin de dire qu'elles eurent souvent la visite de la bonne M^me^ Jennings, et quelque-fois celle de ses filles et de ses gendres, les Middleton et les Palmer. Sir Georges, toujours le plus gai et le meilleur des voisins, se trouva réduit à la jeune Emma pour orner ses bals de campagnes. Mais Emma grandit tous les jours ; elle a quinze ans, elle est jolie comme tous les amours, et déjà madame Jennings s'occupe beaucoup de deviner qui est-ce qui sera son amoureux.

Nous laissons à regret cette aimable famille, et nous devons compter au nombre des mérites, et des bonheurs d'Elinor et de Maria qu'elles sont jeunes, jolies, et qu'elles vivent à côté l'une de l'autre dans des situations de fortune bien différentes, sans que leur liaison ait jamais été troublée par le moindre nuage, non plus que celle de leurs maris.

FIN.

OceanofPDF.com

Orgueil et préjugés(1813)

Table des matières

Contenu

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI
XVII
XVIII
XIX
XX
XXI
XXII
XXIII
XXIV
XXV
XXVI
XXVII
XXVIII

XXIX
XXX
XXXI
XXXII
XXXIII
XXXIV
XXXV
XXXVI
XXXVII
XXXVIII
XXXIX
XL
XLI
XLII
XLIII
XLIV
XLV
XLVI
XLVII
XLVIII
XLIX
L
LI
LII
LIII
LIV
LV
LVI
LVII
LVIII
LIX
LX
LXI

OceanofPDF.com

I

Table des matières

C’est une vérité universellement reconnue qu’un célibataire pourvu d’une belle fortune doit avoir envie de se marier, et, si peu que l’on sache de son sentiment à cet égard, lorsqu’il arrive dans une nouvelle résidence, cette idée est si bien fixée dans l’esprit de ses voisins qu’ils le considèrent sur-le-champ comme la propriété légitime de l’une ou l’autre de leurs filles.

– Savez-vous, mon cher ami, dit un jour Mrs. Bennet à son mari, que Netherfield Park est enfin loué ?

Mr. Bennet répondit qu’il l’ignorait.

– Eh bien, c’est chose faite. Je le tiens de Mrs. Long qui sort d’ici.

Mr. Bennet garda le silence.

– Vous n’avez donc pas envie de savoir qui s’y installe ! s’écria sa femme impatientée.

– Vous brûlez de me le dire et je ne vois aucun inconvénient à l’apprendre.

Mrs. Bennet n’en demandait pas davantage.

– Eh bien, mon ami, à ce que dit Mrs. Long, le nouveau locataire de Netherfield serait un jeune homme très riche du nord de l’Angleterre. Il est venu lundi dernier en chaise de poste pour visiter la propriété et l’a trouvée tellement à son goût qu’il s’est immédiatement entendu avec Mr. Morris. Il doit s’y installer avant la Saint-Michel et plusieurs domestiques arrivent dès la fin de la semaine prochaine afin de mettre la maison en état.

– Comment s’appelle-t-il ?

– Bingley.

– Marié ou célibataire ?

– Oh ! mon ami, célibataire ! célibataire et très riche ! Quatre ou cinq mille livres de rente ! Quelle chance pour nos filles !

– Nos filles ? En quoi cela les touche-t-il ?

– Que vous êtes donc agaçant, mon ami ! Je pense, vous le devinez bien, qu’il pourrait être un parti pour l’une d’elles.

– Est-ce dans cette intention qu’il vient s’installer ici ?

– Dans cette intention ! Quelle plaisanterie ! Comment pouvez-vous parler ainsi ?... Tout de même, il n’y aurait rien d’invraisemblable à ce qu’il

s’éprenne de l’une d’elles. C’est pourquoi vous ferez bien d’aller lui rendre visite dès son arrivée.

– Je n’en vois pas l’utilité. Vous pouvez y aller vous-même avec vos filles, ou vous pouvez les envoyer seules, ce qui serait peut-être encore préférable, car vous êtes si bien conservée que Mr. Bingley pourrait se tromper et égarer sur vous sa préférence.

– Vous me flattez, mon cher. J’ai certainement eu ma part de beauté jadis, mais aujourd’hui j’ai abdiqué toute prétention. Lorsqu’une femme a cinq filles en âge de se marier elle doit cesser de songer à ses propres charmes.

– D’autant que, dans ce cas, il est rare qu’il lui en reste beaucoup.

– Enfin, mon ami, il faut absolument que vous alliez voir Mr. Bingley dès qu’il sera notre voisin.

– Je ne m’y engage nullement.

– Mais pensez un peu à vos enfants, à ce que serait pour l’une d’elles un tel établissement ! Sir William et lady Lucas ont résolu d’y aller uniquement pour cette raison, car vous savez que, d’ordinaire, ils ne font jamais visite aux nouveaux venus. Je vous le répète. Il est indispensable que vous alliez à Netherfield, sans quoi nous ne pourrions y aller nous-mêmes.

– Vous avez vraiment trop de scrupules, ma chère. Je suis persuadé que Mr. Bingley serait enchanté de vous voir, et je pourrais vous confier quelques lignes pour l’assurer de mon chaleureux consentement à son mariage avec celle de mes filles qu’il voudra bien choisir. Je crois, toutefois, que je mettrai un mot en faveur de ma petite Lizzy.

– Quelle idée ! Lizzy n’a rien de plus que les autres ; elle est beaucoup moins jolie que Jane et n’a pas la vivacité de Lydia.

– Certes, elles n’ont pas grand-chose pour les recommander les unes ni les autres, elles sont sottes et ignorantes comme toutes les jeunes filles. Lizzy, pourtant, a un peu plus d’esprit que ses sœurs.

– Oh ! Mr. Bennet, parler ainsi de ses propres filles !... Mais vous prenez toujours plaisir à me vexer ; vous n’avez aucune pitié pour mes pauvres nerfs !

– Vous vous trompez, ma chère ! J’ai pour vos nerfs le plus grand respect. Ce sont de vieux amis : voilà plus de vingt ans que je vous entends parler d’eux avec considération.

– Ah ! vous ne vous rendez pas compte de ce que je souffre !

– J’espère, cependant, que vous prendrez le dessus et que vous vivrez assez longtemps pour voir de nombreux jeunes gens pourvus de quatre mille livres de rente venir s’installer dans le voisinage.

– Et quand il en viendrait vingt, à quoi cela servirait-il, puisque vous refusez de faire leur connaissance ?

– Soyez sûre, ma chère, que lorsqu’ils atteindront ce nombre, j’irai leur faire visite à tous.

Mr. Bennet était un si curieux mélange de vivacité, d’humeur sarcastique, de fantaisie et de réserve qu’une expérience de vingt-trois années n’avait pas suffi à sa femme pour lui faire comprendre son caractère. Mrs. Bennet elle-même avait une nature moins compliquée : d’intelligence médiocre, peu cultivée et de caractère inégal, chaque fois qu’elle était de mauvaise humeur elle s’imaginait éprouver des malaises nerveux. Son grand souci dans l’existence était de marier ses filles et sa distraction la plus chère, les visites et les potins.

OceanofPDF.com

II

Table des matières

Mr. Bennet fut des premiers à se présenter chez Mr. Bingley. Il avait toujours eu l'intention d'y aller, tout en affirmant à sa femme jusqu'au dernier moment qu'il ne s'en souciait pas, et ce fut seulement le soir qui suivit cette visite que Mrs. Bennet en eut connaissance. Voici comment elle l'apprit : Mr. Bennet, qui regardait sa seconde fille occupée à garnir un chapeau, lui dit subitement :

– J'espère, Lizzy, que Mr. Bingley le trouvera de son goût.

– Nous ne prenons pas le chemin de connaître les goûts de Mr. Bingley, répliqua la mère avec amertume, puisque nous n'aurons aucune relation avec lui.

– Vous oubliez, maman, dit Elizabeth, que nous le rencontrerons en soirée et que Mrs. Long a promis de nous le présenter.

– Mrs. Long n'en fera rien ; elle-même a deux nièces à caser. C'est une femme égoïste et hypocrite. Je n'attends rien d'elle.

– Moi non plus, dit Mr. Bennet, et je suis bien aise de penser que vous n'aurez pas besoin de ses services.

Mrs. Bennet ne daigna pas répondre ; mais, incapable de se maîtriser, elle se mit à gourmander une de ses filles :

– Kitty, pour l'amour de Dieu, ne toussez donc pas ainsi. Ayez un peu pitié de mes nerfs.

– Kitty manque d'à-propos, dit le père, elle ne choisit pas le bon moment pour tousser.

– Je ne tousse pas pour mon plaisir, répliqua Kitty avec humeur. Quand doit avoir lieu votre prochain bal, Lizzy ?

– De demain en quinze.

– Justement ! s'écria sa mère. Et Mrs. Long qui est absente ne rentre que la veille. Il lui sera donc impossible de nous présenter Mr. Bingley puisqu'elle-même n'aura pas eu le temps de faire sa connaissance.

– Eh bien, chère amie, vous aurez cet avantage sur Mrs. Long : c'est vous qui le lui présenterez.

– Impossible, Mr. Bennet, impossible, puisque je ne le connaîtrai pas. Quel plaisir trouvez-vous à me taquiner ainsi ?

– J’admire votre réserve ; évidemment, des relations qui ne datent que de quinze jours sont peu de chose, mais si nous ne prenons pas cette initiative, d’autres la prendront à notre place. Mrs. Long sera certainement touchée de notre amabilité et si vous ne voulez pas faire la présentation, c’est moi qui m’en chargerai.

Les jeunes filles regardaient leur père avec surprise. Mrs. Bennet dit seulement :

– Sottises que tout cela.

– Quel est le sens de cette énergique exclamation ? s’écria son mari, vise-t-elle les formes protocolaires de la présentation ? Si oui, je ne suis pas tout à fait de votre avis. Qu’en dites-vous, Mary ? vous qui êtes une jeune personne réfléchie, toujours plongée dans de gros livres ?

Mary aurait aimé faire une réflexion profonde, mais ne trouva rien à dire.

– Pendant que Mary rassemble ses idées, continua-t-il, retournons à Mr. Bingley.

– Je ne veux plus entendre parler de Mr. Bingley ! déclara Mrs. Bennet.

– J’en suis bien fâché ; pourquoi ne pas me l’avoir dit plus tôt ? Si je l’avais su ce matin je me serais certainement dispensé d’aller lui rendre visite. C’est très regrettable, mais maintenant que la démarche est faite, nous ne pouvons plus esquiver les relations.

La stupéfaction de ces dames à cette déclaration fut aussi complète que Mr. Bennet pouvait le souhaiter, celle de sa femme surtout, bien que, la première explosion de joie calmée, elle assurât qu’elle n’était nullement étonnée.

– Que vous êtes bon, mon cher ami ! Je savais bien que je finirais par vous persuader. Vous aimez trop vos enfants pour négliger une telle relation. Mon Dieu, que je suis contente ! Et quelle bonne plaisanterie aussi, d’avoir fait cette visite ce matin et de ne nous en avoir rien dit jusqu’à présent !

– Maintenant, Kitty, vous pouvez tousser tant que vous voudrez, déclara Mr. Bennet. Et il se retira, un peu fatigué des transports de sa femme.

– Quel excellent père vous avez, mes enfants ! poursuivit celle-ci, lorsque la porte se fut refermée. – Je ne sais comment vous pourrez jamais vous acquitter envers lui. À notre âge, je peux bien vous l’avouer, on ne trouve pas grand plaisir à faire sans cesse de nouvelles connaissances. Mais pour vous, que ne ferions-nous pas !... Lydia, ma chérie, je suis sûre que Mr.

Bingley dansera avec vous au prochain bal, bien que vous soyez la plus jeune.

– Oh ! dit Lydia d’un ton décidé, je ne crains rien ; je suis la plus jeune, c’est vrai, mais c’est moi qui suis la plus grande.

Le reste de la soirée se passa en conjectures ; ces dames se demandaient quand Mr. Bingley rendrait la visite de Mr. Bennet, et quel jour on pourrait l’inviter à dîner.

OceanofPDF.com

III

Table des matières

Malgré toutes les questions dont Mrs. Bennet, aidée de ses filles, accabla son mari au sujet de Mr. Bingley, elle ne put obtenir de lui un portrait qui satisfît sa curiosité. Ces dames livrèrent l'assaut avec une tactique variée : questions directes, suppositions ingénieuses, lointaines conjectures. Mais Mr. Bennet se déroba aux manœuvres les plus habiles, et elles furent réduites finalement à se contenter des renseignements de seconde main fournis par leur voisine, lady Lucas.

Le rapport qu'elle leur fit était hautement favorable : sir William, son mari, avait été enchanté du nouveau voisin. Celui-ci était très jeune, fort joli garçon, et, ce qui achevait de le rendre sympathique, il se proposait d'assister au prochain bal et d'y amener tout un groupe d'amis. Que pouvait-on rêver de mieux ? Le goût de la danse mène tout droit à l'amour ; on pouvait espérer beaucoup du cœur de Mr. Bingley.

– Si je pouvais voir une de mes filles heureusement établie à Netherfield et toutes les autres aussi bien mariées, répétait Mrs. Bennet à son mari, je n'aurais plus rien à désirer.

Au bout de quelques jours, Mr. Bingley rendit sa visite à Mr. Bennet, et resta avec lui une dizaine de minutes dans la bibliothèque. Il avait espéré entrevoir les jeunes filles dont on lui avait beaucoup vanté le charme, mais il ne vit que le père. Ces dames furent plus favorisées car, d'une fenêtre de l'étage supérieur, elles eurent l'avantage de constater qu'il portait un habit bleu et montait un cheval noir.

Une invitation à dîner lui fut envoyée peu après et, déjà, Mrs. Bennet composait un menu qui ferait honneur à ses qualités de maîtresse de maison quand la réponse de Mr. Bingley vint tout suspendre : « Il était obligé de partir pour Londres le jour suivant, et ne pouvait, par conséquent, avoir l'honneur d'accepter... etc... »

Mrs. Bennet en fut toute décontenancée. Elle n'arrivait pas à imaginer quelle affaire pouvait appeler Mr. Bingley à Londres si tôt après son arrivée en Hertfordshire. Allait-il, par hasard, passer son temps à se promener d'un endroit à un autre au lieu de s'installer convenablement à Netherfield comme c'était son devoir ?... Lady Lucas calma un peu ses craintes en

suggérant qu'il était sans doute allé à Londres pour chercher les amis qu'il devait amener au prochain bal. Et bientôt se répandit la nouvelle que Mr. Bingley amènerait avec lui douze dames et sept messieurs. Les jeunes filles gémissaient devant un nombre aussi exagéré de danseuses, mais, la veille du bal, elles eurent la consolation d'apprendre que Mr. Bingley n'avait ramené de Londres que ses cinq sœurs et un cousin. Finalement, lorsque le contingent de Netherfield fit son entrée dans la salle du bal, il ne comptait en tout que cinq personnes : Mr. Bingley, ses deux sœurs, le mari de l'aînée et un autre jeune homme.

Mr. Bingley plaisait dès l'abord par un extérieur agréable, une allure distinguée, un air avenant et des manières pleines d'aisance et de naturel. Ses sœurs étaient de belles personnes d'une élégance incontestable, et son beau-frère, Mr. Hurst, avait l'air d'un gentleman, sans plus ; mais la haute taille, la belle physionomie, le grand air de son ami, Mr. Darcy, aidés de la rumeur qui cinq minutes après son arrivée, circulait dans tous les groupes, qu'il possédait dix mille livres de rente, attirèrent bientôt sur celui-ci l'attention de toute la salle.

Le sexe fort le jugea très bel homme, les dames affirmèrent qu'il était beaucoup mieux que Mr. Bingley, et, pendant toute une partie de la soirée, on le considéra avec la plus vive admiration.

Peu à peu, cependant, le désappointement causé par son attitude vint modifier cette impression favorable. On s'aperçut bientôt qu'il était fier, qu'il regardait tout le monde de haut et ne daignait pas exprimer la moindre satisfaction. Du coup, toute son immense propriété du Derbyshire ne put empêcher qu'on le déclarât antipathique et tout le contraire de son ami.

Mr. Bingley, lui, avait eu vite fait de se mettre en rapport avec les personnes les plus en vue de l'assemblée. Il se montra ouvert, plein d'entrain, prit part à toutes les danses, déplora de voir le bal se terminer de si bonne heure, et parla d'en donner un lui-même à Netherfield. Des manières si parfaites se recommandent d'elles-mêmes. Quel contraste avec son ami !... Mr. Darcy dansa seulement une fois avec Mrs. Hurst et une fois avec miss Bingley. Il passa le reste du temps à se promener dans la salle, n'adressant la parole qu'aux personnes de son groupe et refusant de se laisser présenter aux autres. Aussi fut-il vite jugé. C'était l'homme le plus désagréable et le plus hautain que la terre eût jamais porté, et l'on espérait bien qu'il ne reparaîtrait à aucune autre réunion.

Parmi les personnes empressées à le condamner se trouvait Mrs. Bennet. L'antipathie générale tournait chez elle en rancune personnelle, Mr. Darcy ayant fait affront à l'une de ses filles. Par suite du nombre restreint des cavaliers, Elizabeth Bennet avait dû rester sur sa chaise l'espace de deux danses, et, pendant un moment, Mr. Darcy s'était tenu debout assez près d'elle pour qu'elle pût entendre les paroles qu'il échangeait avec Mr. Bingley venu pour le presser de se joindre aux danseurs.

– Allons, Darcy, venez danser. Je suis agacé de vous voir vous promener seul. C'est tout à fait ridicule. Faites comme tout le monde et dansez.

– Non, merci ! La danse est pour moi sans charmes à moins que je ne connaisse particulièrement une danseuse. Je n'y prendrais aucun plaisir dans une réunion de ce genre. Vos sœurs ne sont pas libres et ce serait pour moi une pénitence que d'inviter quelqu'un d'autre.

– Vous êtes vraiment difficile ! s'écria Bingley. Je déclare que je n'ai jamais vu dans une soirée tant de jeunes filles aimables. Quelques-unes même, vous en conviendrez, sont remarquablement jolies.

– Votre danseuse est la seule jolie personne de la réunion, dit Mr. Darcy en désignant du regard l'aînée des demoiselles Bennet.

– Oh ! c'est la plus charmante créature que j'aie jamais rencontrée ; mais il y a une de ses sœurs assise derrière vous qui est aussi fort agréable. Laissez-moi demander à ma danseuse de vous présenter.

– De qui voulez-vous parler ? – Mr. Darcy se retourna et considéra un instant Elizabeth. Rencontrant son regard, il détourna le sien et déclara froidement.

– Elle est passable, mais pas assez jolie pour me décider à l'inviter. Du reste je ne me sens pas en humeur, ce soir, de m'occuper des demoiselles qui font tapisserie. Retournez vite à votre souriante partenaire, vous perdez votre temps avec moi.

Mr. Bingley suivit ce conseil et Mr. Darcy s'éloigna, laissant Elizabeth animée à son égard de sentiments très peu cordiaux. Néanmoins elle raconta l'histoire à ses amies avec beaucoup de verve, car elle avait l'esprit fin et un sens très vif de l'humour.

Malgré tout, ce fut, dans l'ensemble, une agréable soirée pour tout le monde. Le cœur de Mrs. Bennet était tout réjoui de voir sa fille aînée distinguée par les habitants de Netherfield. Mr. Bingley avait dansé deux fois avec elle et ses sœurs lui avaient fait des avances. Jane était aussi satisfaite que sa mère, mais avec plus de calme. Elizabeth était contente du

plaisir de Jane ; Mary était fière d'avoir été présentée à miss Bingley comme la jeune fille la plus cultivée du pays, et Catherine et Lydia n'avaient pas manqué une seule danse, ce qui, à leur âge, suffisait à combler tous leurs vœux.

Elles revinrent donc toutes de très bonne humeur à Longbourn, le petit village dont les Bennet étaient les principaux habitants. Mr. Bennet était encore debout ; avec un livre il ne sentait jamais le temps passer et, pour une fois, il était assez curieux d'entendre le compte rendu d'une soirée qui, à l'avance, avait fait naître tant de magnifiques espérances. Il s'attendait un peu à voir sa femme revenir désappointée, mais il s'aperçut vite qu'il n'en était rien.

– Oh ! mon cher Mr. Bennet, s'écria-t-elle en entrant dans la pièce, quelle agréable soirée, quel bal réussi ! J'aurais voulu que vous fussiez là... Jane a eu tant de succès ! tout le monde m'en a fait compliment. Mr. Bingley l'a trouvée tout à fait charmante. Il a dansé deux fois avec elle ; oui, mon ami, deux fois ! Et elle est la seule qu'il ait invitée une seconde fois. Sa première invitation a été pour miss Lucas, – j'en étais assez vexée, – mais il n'a point paru l'admirer beaucoup, ce qui n'a rien de surprenant. Puis, en voyant danser Jane, il a eu l'air charmé, a demandé qui elle était et, s'étant fait présenter, l'a invitée pour les deux danses suivantes. Après quoi il en a dansé deux avec miss King, encore deux autres avec Jane, la suivante avec Lizzy, la « boulangère » avec...

– Pour l'amour du ciel, arrêtez cette énumération, s'écria son mari impatienté. S'il avait eu pitié de moi il n'aurait pas dansé moitié autant. Que ne s'est-il tordu le pied à la première danse !

– Oh ! mon ami, continuait Mrs. Bennet, il m'a tout à fait conquise. Physiquement, il est très bien et ses sœurs sont des femmes charmantes. Je n'ai rien vu d'aussi élégant que leurs toilettes. La dentelle sur la robe de Mrs. Hurst...

Ici, nouvelle interruption, Mr. Bennet ne voulant écouter aucune description de chiffons. Sa femme fut donc obligée de changer de sujet et raconta avec beaucoup d'amertume et quelque exagération l'incident où Mr. Darcy avait montré une si choquante grossièreté.

– Mais je vous assure, conclut-elle, qu'on ne perd pas grand-chose à ne pas être appréciée par ce monsieur ! C'est un homme horriblement désagréable qui ne mérite pas qu'on cherche à lui plaire. Hautain et

dédaigneux, il se promenait de droite et de gauche dans la salle avec l’air de se croire un personnage extraordinaire. J’aurais aimé que vous fussiez là pour lui dire son fait, comme vous savez le faire ! Non, en vérité, je ne puis pas le sentir.

OceanofPDF.com

IV

Table des matières

Lorsque Jane et Elizabeth se trouvèrent seules, Jane qui, jusque-là, avait mis beaucoup de réserve dans ses louanges sur Mr. Bingley, laissa voir à sa sœur la sympathie qu'il lui inspirait.

– Il a toutes les qualités qu'on apprécie chez un jeune homme, dit-elle. Il est plein de sens, de bonne humeur et d'entrain. Je n'ai jamais vu à d'autres jeunes gens des manières aussi agréables, tant d'aisance unie à une si bonne éducation.

– Et, de plus, ajouta Elizabeth, il est très joli garçon, ce qui ne gâte rien. On peut donc le déclarer parfait.

– J'ai été très flattée qu'il m'invite une seconde fois ; je ne m'attendais pas à un tel hommage.

– Moi, je n'en ai pas été surprise. C'était très naturel. Pouvait-il ne pas s'apercevoir que vous étiez infiniment plus jolie que toutes les autres danseuses ?... Il n'y a pas lieu de lui en être reconnaissante. Ceci dit, il est certainement très agréable et je vous autorise à lui accorder votre sympathie. Vous l'avez donnée à bien d'autres qui ne le valaient pas.

– Ma chère Lizzy !

– La vérité c'est que vous êtes portée à juger tout le monde avec trop de bienveillance : vous ne voyez jamais de défaut à personne. De ma vie, je ne vous ai entendue critiquer qui que ce soit.

– Je ne veux juger personne trop précipitamment, mais je dis toujours ce que je pense.

– Je le sais, et c'est ce qui m'étonne. Comment, avec votre bon sens, pouvez-vous être aussi loyalement aveuglée sur la sottise d'autrui ? Il n'y a que vous qui ayez assez de candeur pour ne voir jamais chez les gens que leur bon côté... Alors, les sœurs de ce jeune homme vous plaisent aussi ? Elles sont pourtant beaucoup moins sympathiques que lui.

– Oui, au premier abord, mais quand on cause avec elles on s'aperçoit qu'elles sont fort aimables. Miss Bingley va venir habiter avec son frère, et je serais fort surprise si nous ne trouvions en elle une agréable voisine.

Elizabeth ne répondit pas, mais elle n'était pas convaincue. L'attitude des sœurs de Mr. Bingley au bal ne lui avait pas révélé chez elles le désir de

se rendre agréables à tout le monde. D'un esprit plus observateur et d'une nature moins simple que celle de Jane, n'étant pas, de plus, influencée par les attentions de ces dames, Elizabeth était moins disposée à les juger favorablement. Elle voyait en elles d'élégantes personnes, capables de se mettre en frais pour qui leur plaisait, mais, somme toute, fières et affectées.

Mrs. Hurst et miss Bingley étaient assez jolies, elles avaient été élevées dans un des meilleurs pensionnats de Londres et possédaient une fortune de vingt mille livres, mais l'habitude de dépenser sans compter et de fréquenter la haute société les portait à avoir d'elles-mêmes une excellente opinion et à juger leur prochain avec quelque dédain. Elles appartenaient à une très bonne famille du nord de l'Angleterre, chose dont elles se souvenaient plus volontiers que de l'origine de leur fortune qui avait été faite dans le commerce.

Mr. Bingley avait hérité d'environ cent mille livres de son père. Celui-ci qui souhaitait acheter un domaine n'avait pas vécu assez longtemps pour exécuter son projet. Mr. Bingley avait la même intention et ses sœurs désiraient vivement la lui voir réaliser. Bien qu'il n'eût fait que louer Netherfield, miss Bingley était toute prête à diriger sa maison, et Mrs. Hurst, qui avait épousé un homme plus fashionable que fortuné, n'était pas moins disposée à considérer la demeure de son frère comme la sienne. Il y avait à peine deux ans que Mr. Bingley avait atteint sa majorité, lorsque, par un effet du hasard, il avait entendu parler du domaine de Netherfield. Il était allé le visiter, l'avait parcouru en une demi-heure, et, le site et la maison lui plaisant, s'était décidé à louer sur-le-champ.

En dépit d'une grande opposition de caractères, Bingley et Darcy étaient unis par une solide amitié. Darcy aimait Bingley pour sa nature confiante et docile, deux dispositions pourtant si éloignées de son propre caractère. Bingley, de son côté, avait la plus grande confiance dans l'amitié de Darcy et la plus haute opinion de son jugement. Il lui était inférieur par l'intelligence, bien que lui-même n'en fût point dépourvu, mais Darcy était hautain, distant, d'une courtoisie froide et décourageante, et, à cet égard, son ami reprenait l'avantage. Partout où il paraissait, Bingley était sûr de plaire ; les manières de Darcy n'inspiraient trop souvent que de l'éloignement.

Il n'y avait qu'à les entendre parler du bal de Meryton pour juger de leurs caractères : Bingley n'avait, de sa vie, rencontré des gens plus aimables, des jeunes filles plus jolies ; tout le monde s'était montré plein

d’attentions pour lui ; point de raideur ni de cérémonie ; il s’était bientôt senti en pays de connaissance : quant à miss Bennet, c’était véritablement un ange de beauté !... Mr. Darcy, au contraire, n’avait vu là qu’une collection de gens chez qui il n’avait trouvé ni élégance, ni charme ; personne ne lui avait inspiré le moindre intérêt ; personne ne lui avait marqué de sympathie ni procuré d’agrément. Il reconnaissait que miss Bennet était jolie, mais elle souriait trop.

Mrs. Hurst et sa sœur étaient de cet avis ; cependant, Jane leur plaisait ; elles déclarèrent que c’était une aimable personne avec laquelle on pouvait assurément se lier. Et leur frère se sentit autorisé par ce jugement à rêver à miss Bennet tout à sa guise.

OceanofPDF.com

V

Table des matières

À peu de distance de Longbourn vivait une famille avec laquelle les Bennet étaient particulièrement liés.

Sir William Lucas avait commencé par habiter Meryton où il se faisait une petite fortune dans les affaires lorsqu'il s'était vu élever à la dignité de « Knight » à la suite d'un discours qu'il avait adressé au roi comme maire de la ville. Cette distinction lui avait un peu tourné la tête en lui donnant le dégoût du commerce et de la vie simple de sa petite ville. Quittant l'un et l'autre, il était venu se fixer avec sa famille dans une propriété située à un mille de Meryton qui prit dès lors le nom de « Lucas Lodge ». Là, délivré du joug des affaires, il pouvait à loisir méditer sur son importance et s'appliquer à devenir l'homme le plus courtois de l'univers. Son nouveau titre l'enchantait, sans lui donner pour cela le moindre soupçon d'arrogance ; il se multipliait, au contraire, en attentions pour tout le monde. Inoffensif, bon et serviable par nature, sa présentation à Saint-James avait fait de lui un gentilhomme.

Lady Lucas était une très bonne personne à qui ses facultés moyennes permettaient de voisiner agréablement avec Mrs. Bennet. Elle avait plusieurs enfants et l'aînée, jeune fille de vingt-sept ans, intelligente et pleine de bon sens, était l'amie particulière d'Elizabeth.

Les demoiselles Lucas et les demoiselles Bennet avaient l'habitude de se réunir, après un bal, pour échanger leurs impressions. Aussi, dès le lendemain de la soirée de Meryton, on vit arriver les demoiselles Lucas à Longbourn.

– Vous avez bien commencé la soirée, Charlotte, dit Mrs. Bennet à miss Lucas avec une amabilité un peu forcée. C'est vous que Mr. Bingley a invitée la première.

– Oui, mais il a paru de beaucoup préférer la danseuse qu'il a invitée la seconde.

– Oh ! vous voulez parler de Jane parce qu'il l'a fait danser deux fois. C'est vrai, il avait l'air de l'admirer assez, et je crois même qu'il faisait plus que d'en avoir l'air... On m'a dit là-dessus quelque chose, – je ne sais plus trop quoi, – où il était question de Mr. Robinson...

– Peut-être voulez-vous dire la conversation entre Mr. Bingley et Mr. Robinson que j’ai entendue par hasard ; ne vous l’ai-je pas répétée ? Mr. Robinson lui demandait ce qu’il pensait de nos réunions de Meryton, s’il ne trouvait pas qu’il y avait beaucoup de jolies personnes parmi les danseuses et laquelle était à son gré la plus jolie. À cette question Mr. Bingley a répondu sans hésiter : « Oh ! l’aînée des demoiselles Bennet ; cela ne fait pas de doute. »

– Voyez-vous ! Eh bien ! voilà qui est parler net. Il semble en effet que... Cependant, il se peut que tout cela ne mène à rien...

– J’ai entendu cette conversation bien à propos. Je n’en dirai pas autant pour celle que vous avez surprise, Eliza, dit Charlotte. Les réflexions de Mr. Darcy sont moins gracieuses que celles de son ami. Pauvre Eliza ! s’entendre qualifier tout juste de « passable » !

– Je vous en prie, ne poussez pas Lizzy à se formaliser de cette impertinence. Ce serait un grand malheur de plaire à un homme aussi désagréable. Mrs. Long me disait hier soir qu’il était resté une demi-heure à côté d’elle sans desserrer les lèvres.

– Ne faites-vous pas erreur, maman ? dit Jane. J’ai certainement vu Mr. Darcy lui parler.

– Eh oui, parce qu’à la fin elle lui a demandé s’il se plaisait à Netherfield et force lui a été de répondre, mais il paraît qu’il avait l’air très mécontent qu’on prît la liberté de lui adresser la parole.

– Miss Bingley dit qu’il n’est jamais loquace avec les étrangers, mais que dans l’intimité c’est le plus aimable causeur.

– Je n’en crois pas un traître mot, mon enfant : s’il était si aimable, il aurait causé avec Mrs. Long. Non, je sais ce qu’il en est : Mr. Darcy, – tout le monde en convient, – est bouffi d’orgueil. Il aura su, je pense, que Mrs. Long n’a pas d’équipage et que c’est dans une voiture de louage qu’elle est venue au bal.

– Cela m’est égal qu’il n’ait pas causé avec Mrs. Long, dit Charlotte, mais j’aurais trouvé bien qu’il dansât avec Eliza.

– Une autre fois, Lizzy, dit la mère, à votre place, je refuserais de danser avec lui.

– Soyez tranquille, ma mère, je crois pouvoir vous promettre en toute sûreté que je ne danserai jamais avec lui.

– Cet orgueil, dit miss Lucas, me choque moins chez lui parce que j’y trouve des excuses. On ne peut s’étonner qu’un jeune homme aussi bien

physiquement et pourvu de toutes sortes d’avantages tels que le rang et la fortune ait de lui-même une haute opinion. Il a, si je puis dire, un peu le droit d’avoir de l’orgueil.

– Sans doute, fit Elizabeth, et je lui passerais volontiers son orgueil s’il n’avait pas modifié le mien.

– L’orgueil, observa Mary qui se piquait de psychologie, est, je crois, un sentiment très répandu. La nature nous y porte et bien peu parmi nous échappent à cette complaisance que l’on nourrit pour soi-même à cause de telles ou telles qualités souvent imaginaires. La vanité et l’orgueil sont choses différentes, bien qu’on emploie souvent ces deux mots l’un pour l’autre ; on peut être orgueilleux sans être vaniteux. L’orgueil se rapporte plus à l’opinion que nous avons de nous-mêmes, la vanité à celle que nous voudrions que les autres aient de nous.

– Si j’étais aussi riche que Mr. Darcy, s’écria un jeune Lucas qui avait accompagné ses sœurs, je me moquerais bien de tout cela ! Je commencerais par avoir une meute pour la chasse au renard, et je boirais une bouteille de vin fin à chacun de mes repas.

OceanofPDF.com

VI

Table des matières

Les dames de Longbourn ne tardèrent pas à faire visite aux dames de Netherfield et celles-ci leur rendirent leur politesse suivant toutes les formes. Le charme de Jane accrut les dispositions bienveillantes de Mrs. Hurst et de miss Bingley à son égard, et tout en jugeant la mère ridicule et les plus jeunes sœurs insignifiantes, elles exprimèrent aux deux aînées le désir de faire avec elles plus ample connaissance.

Jane reçut cette marque de sympathie avec un plaisir extrême, mais Elizabeth trouva qu'il y avait toujours bien de la hauteur dans les manières de ces dames, même à l'égard de sa sœur. Décidément, elle ne les aimait point ; cependant, elle appréciait leurs avances, voulant y voir l'effet de l'admiration que leur frère éprouvait pour Jane. Cette admiration devenait plus évidente à chacune de leurs rencontres et pour Elizabeth il semblait également certain que Jane cédait de plus en plus à la sympathie qu'elle avait ressentie dès le commencement pour Mr. Bingley. Bien heureusement, pensait Elizabeth, personne ne devait s'en apercevoir. Car, à beaucoup de sensibilité Jane unissait une égalité d'humeur et une maîtrise d'elle-même qui la préservait des curiosités indiscrètes.

Elizabeth fit part de ces réflexions à miss Lucas.

– Il peut être agréable en pareil cas de tromper des indifférents, répondit Charlotte ; mais une telle réserve ne peut-elle parfois devenir un désavantage ? Si une jeune fille cache avec tant de soin sa préférence à celui qui en est l'objet, elle risque de perdre l'occasion de le fixer, et se dire ensuite que le monde n'y a rien vu est une bien mince consolation. La gratitude et la vanité jouent un tel rôle dans le développement d'une inclination qu'il n'est pas prudent de l'abandonner à elle-même. Votre sœur plaît à Bingley sans aucun doute, mais tout peut en rester là, si elle ne l'encourage pas.

– Votre conseil serait excellent, si le désir de faire un beau mariage était seul en question ; mais ce n'est pas le cas de Jane. Elle n'agit point par calcul ; elle n'est même pas encore sûre de la profondeur du sentiment qu'elle éprouve, et elle se demande sans doute si ce sentiment est raisonnable. Voilà seulement quinze jours qu'elle a fait la connaissance de

Mr. Bingley : elle a bien dansé quatre fois avec lui à Meryton, l'a vu en visite à Netherfield un matin, et s'est trouvée à plusieurs dîners où lui-même était invité ; mais ce n'est pas assez pour le bien connaître.

– Allons, dit Charlotte, je fais de tout cœur des vœux pour le bonheur de Jane ; mais je crois qu'elle aurait tout autant de chances d'être heureuse, si elle épousait Mr. Bingley demain que si elle se met à étudier son caractère pendant une année entière ; car le bonheur en ménage est pure affaire de hasard. La félicité de deux époux ne m'apparaît pas devoir être plus grande du fait qu'ils se connaissaient à fond avant leur mariage ; cela n'empêche pas les divergences de naître ensuite et de provoquer les inévitables déceptions. Mieux vaut, à mon avis, ignorer le plus possible les défauts de celui qui partagera votre existence !

– Vous m'amusez, Charlotte ; mais ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ? Non, et vous-même n'agiriez pas ainsi.

Tandis qu'elle observait ainsi Mr. Bingley, Elizabeth était bien loin de soupçonner qu'elle commençait elle-même à attirer l'attention de son ami. Mr. Darcy avait refusé tout d'abord de la trouver jolie. Il l'avait regardée avec indifférence au bal de Meryton et ne s'était occupé d'elle ensuite que pour la critiquer. Mais à peine avait-il convaincu son entourage du manque de beauté de la jeune fille qu'il s'aperçut que ses grands yeux sombres donnaient à sa physionomie une expression singulièrement intelligente. D'autres découvertes suivirent, aussi mortifiantes : il dut reconnaître à Elizabeth une silhouette fine et gracieuse et, lui qui avait déclaré que ses manières n'étaient pas celles de la haute société, il se sentit séduit par leur charme tout spécial fait de naturel et de gaieté.

De tout ceci Elizabeth était loin de se douter. Pour elle, Mr. Darcy était seulement quelqu'un qui ne cherchait jamais à se rendre agréable et qui ne l'avait pas jugée assez jolie pour la faire danser.

Mr. Darcy éprouva bientôt le désir de la mieux connaître, mais avant de se décider à entrer en conversation avec elle, il commença par l'écouter lorsqu'elle causait avec ses amies. Ce fut chez sir William Lucas où une nombreuse société se trouvait réunie que cette manœuvre éveilla pour la première fois l'attention d'Elizabeth.

– Je voudrais bien savoir, dit-elle à Charlotte, pourquoi Mr. Darcy prenait tout à l'heure un si vif intérêt à ce que je disais au colonel Forster.

– Lui seul pourrait vous le dire.

– S’il recommence, je lui montrerai que je m’en aperçois. Je n’aime pas son air ironique. Si je ne lui sers pas bientôt une impertinence de ma façon, vous verrez qu’il finira par m’intimider !

Et comme, peu après, Mr. Darcy s’approchait des deux jeunes filles sans manifester l’intention de leur adresser la parole, miss Lucas mit son amie au défi d’exécuter sa menace. Ainsi provoquée, Elizabeth se tourna vers le nouveau venu et dit :

– N’êtes-vous pas d’avis, Mr. Darcy, que je m’exprimais tout à l’heure avec beaucoup d’éloquence lorsque je tourmentais le colonel Forster pour qu’il donne un bal à Meryton ?

– Avec une grande éloquence. Mais, c’est là un sujet qui en donne toujours aux jeunes filles.

– Vous êtes sévère pour nous.

– Et maintenant, je vais la tourmenter à son tour, intervint miss Lucas. Eliza, j’ouvre le piano et vous savez ce que cela veut dire...

– Quelle singulière amie vous êtes de vouloir me faire jouer et chanter en public ! Je vous en serais reconnaissante si j’avais des prétentions d’artiste, mais, pour l’instant, je préférerais me taire devant un auditoire habitué à entendre les plus célèbres virtuoses.

Puis, comme miss Lucas insistait, elle ajouta :

– C’est bien ; puisqu’il le faut, je m’exécute.

Le talent d’Elizabeth était agréable sans plus. Quand elle eut chanté un ou deux morceaux, avant même qu’elle eût pu répondre aux instances de ceux qui lui en demandaient un autre, sa sœur Mary, toujours impatiente de se produire, la remplaça au piano.

Mary, la seule des demoiselles Bennet qui ne fût pas jolie, se donnait beaucoup de peine pour perfectionner son éducation. Malheureusement, la vanité qui animait son ardeur au travail lui donnait en même temps un air pédant et satisfait qui aurait gâté un talent plus grand que le sien. Elizabeth jouait beaucoup moins bien que Mary, mais, simple et naturelle, on l’avait écoutée avec plus de plaisir que sa sœur. À la fin d’un interminable concerto, Mary fut heureuse d’obtenir quelques bravos en jouant des airs écossais réclamés par ses plus jeunes sœurs qui se mirent à danser à l’autre bout du salon avec deux ou trois officiers et quelques membres de la famille Lucas.

Non loin de là, Mr. Darcy regardait les danseurs avec désapprobation, ne comprenant pas qu’on pût ainsi passer toute une soirée sans réserver un

moment pour la conversation ; il fut soudain tiré de ses réflexions par la voix de sir William Lucas :

– Quel joli divertissement pour la jeunesse que la danse, Mr. Darcy ! À mon avis, c'est le plaisir le plus raffiné des sociétés civilisées.

– Certainement, monsieur, et il a l'avantage d'être également en faveur parmi les sociétés les moins civilisées : tous les sauvages dansent.

Sir William se contenta de sourire.

– Votre ami danse dans la perfection, continua-t-il au bout d'un instant en voyant Bingley se joindre au groupe des danseurs. Je ne doute pas que vous-même, Mr. Darcy, vous n'excelliez dans cet art. Dansez-vous souvent à la cour ?

– Jamais, monsieur.

– Ce noble lieu mériterait pourtant cet hommage de votre part.

– C'est un hommage que je me dispense toujours de rendre lorsque je puis m'en dispenser.

– Vous avez un hôtel à Londres, m'a-t-on dit ?

Mr. Darcy s'inclina, mais ne répondit rien.

– J'ai eu jadis des velléités de m'y fixer moi-même car j'aurais aimé vivre dans un monde cultivé, mais j'ai craint que l'air de la ville ne fût contraire à la santé de lady Lucas.

Ces confidences restèrent encore sans réponse. Voyant alors Elizabeth qui venait de leur côté, sir William eut une idée qui lui sembla des plus galantes.

– Comment ! ma chère miss Eliza, vous ne dansez pas ? s'exclama-t-il. Mr. Darcy, laissez-moi vous présenter cette jeune fille comme une danseuse remarquable. Devant tant de beauté et de charme, je suis certain que vous ne vous déroberez pas.

Et, saisissant la main d'Elizabeth, il allait la placer dans celle de Mr. Darcy qui, tout étonné, l'aurait cependant prise volontiers, lorsque la jeune fille la retira brusquement en disant d'un ton vif :

– En vérité, monsieur, je n'ai pas la moindre envie de danser et je vous prie de croire que je ne venais point de ce côté quêter un cavalier.

Avec courtoisie Mr. Darcy insista pour qu'elle consentît à lui donner la main, mais ce fut en vain. La décision d'Elizabeth était irrévocable et sir William lui-même ne put l'en faire revenir.

– Vous dansez si bien, miss Eliza, qu'il est cruel de me priver du plaisir de vous regarder, et Mr. Darcy, bien qu'il apprécie peu ce passe-temps, était

certainement tout prêt à me donner cette satisfaction pendant une demi-heure.

Elizabeth sourit d'un air moqueur et s'éloigna. Son refus ne lui avait point fait tort auprès de Mr. Darcy, et il pensait à elle avec une certaine complaisance lorsqu'il se vit interpeller par miss Bingley.

– Je devine le sujet de vos méditations, dit-elle.

– En êtes-vous sûre ?

– Vous songez certainement qu'il vous serait bien désagréable de passer beaucoup de soirées dans le genre de celle-ci. C'est aussi mon avis. Dieu ! que ces gens sont insignifiants, vulgaires et prétentieux ! Je donnerais beaucoup pour vous entendre dire ce que vous pensez d'eux.

– Vous vous trompez tout à fait ; mes réflexions étaient d'une nature beaucoup plus agréable : je songeais seulement au grand plaisir que peuvent donner deux beaux yeux dans le visage d'une jolie femme.

Miss Bingley le regarda fixement en lui demandant quelle personne pouvait lui inspirer ce genre de réflexion.

– Miss Elizabeth Bennet, répondit Mr. Darcy sans sourciller.

– Miss Elizabeth Bennet ! répéta miss Bingley. Je n'en reviens pas. Depuis combien de temps occupe-t-elle ainsi vos pensées, et quand faudra-t-il que je vous présente mes vœux de bonheur ?

– Voilà bien la question que j'attendais. L'imagination des femmes court vite et saute en un clin d'œil de l'admiration à l'amour et de l'amour au mariage. J'étais sûr que vous alliez m'offrir vos félicitations.

– Oh ! si vous le prenez ainsi, je considère la chose comme faite. Vous aurez en vérité une délicieuse belle-mère et qui vous tiendra sans doute souvent compagnie à Pemberley.

Mr. Darcy écouta ces plaisanteries avec la plus parfaite indifférence et, rassurée par son air impassible, miss Bingley donna libre cours à sa verve moqueuse.

OceanofPDF.com

VII

Table des matières

La fortune de Mr. Bennet consistait presque tout entière en un domaine d’un revenu de 2000 livres mais qui, malheureusement pour ses filles, devait, à défaut d’héritier mâle, revenir à un cousin éloigné. L’avoir de leur mère, bien qu’appréciable, ne pouvait compenser une telle perte. Mrs. Bennet, qui était la fille d’un avoué de Meryton, avait hérité de son père 4000 livres ; elle avait une sœur mariée à un Mr. Philips, ancien clerc et successeur de son père, et un frère honorablement établi à Londres dans le commerce.

Le village de Longbourn n’était qu’à un mille de Meryton, distance commode pour les jeunes filles qui, trois ou quatre fois par semaine, éprouvaient l’envie d’aller présenter leurs devoirs à leur tante ainsi qu’à la modiste qui lui faisait face de l’autre côté de la rue. Les deux benjamines, d’esprit plus frivole que leurs aînées, mettaient à rendre ces visites un empressement particulier. Quand il n’y avait rien de mieux à faire, une promenade à Meryton occupait leur matinée et fournissait un sujet de conversation pour la soirée. Si peu fertile que fût le pays en événements extraordinaires, elles arrivaient toujours à glaner quelques nouvelles chez leur tante.

Actuellement elles étaient comblées de joie par la récente arrivée dans le voisinage d’un régiment de la milice. Il devait y cantonner tout l’hiver et Meryton était le quartier général. Les visites à Mrs. Philips étaient maintenant fécondes en informations du plus haut intérêt, chaque jour ajoutait quelque chose à ce que l’on savait sur les officiers, leurs noms, leurs familles, et bientôt l’on fit connaissance avec les officiers eux-mêmes. Mr. Philips leur fit visite à tous, ouvrant ainsi à ses nièces une source de félicité inconnue jusqu’alors. Du coup, elles ne parlèrent plus que des officiers, et la grande fortune de Mr. Bingley dont l’idée seule faisait vibrer l’imagination de leur mère n’était rien pour elles, comparée à l’uniforme rouge d’un sous-lieutenant.

Un matin, après avoir écouté leur conversation sur cet inépuisable sujet, Mr. Bennet observa froidement :

– Tout ce que vous me dites me fait penser que vous êtes deux des filles les plus sottes de la région. Je m'en doutais depuis quelque temps, mais aujourd'hui, j'en suis convaincu.

Catherine déconcertée ne souffla mot, mais Lydia, avec une parfaite indifférence, continua d'exprimer son admiration pour le capitaine Carter et l'espoir de le voir le jour même car il partait le lendemain pour Londres.

– Je suis surprise, mon ami, intervint Mrs. Bennet, de vous entendre déprécier vos filles aussi facilement. Si j'étais en humeur de critique, ce n'est pas à mes propres enfants que je m'attaquerais.

– Si mes filles sont sottes, j'espère bien être capable de m'en rendre compte.

– Oui, mais il se trouve au contraire qu'elles sont toutes fort intelligentes.

– Voilà le seul point, – et je m'en flatte, – sur lequel nous sommes en désaccord. Je voulais croire que vos sentiments et les miens coïncidaient en toute chose mais je dois reconnaître qu'ils diffèrent en ce qui concerne nos deux plus jeunes filles que je trouve remarquablement niaises.

– Mon cher Mr. Bennet, vous ne pouvez vous attendre à trouver chez ces enfants le jugement de leur père et de leur mère. Lorsqu'elles auront notre âge, j'ose dire qu'elles ne penseront pas plus aux militaires que nous n'y pensons nous-mêmes. Je me rappelle le temps où j'avais aussi l'amour de l'uniforme ; – à dire vrai je le garde toujours au fond du cœur et si un jeune et élégant colonel pourvu de cinq ou six mille livres de rentes désirait la main d'une de mes filles, ce n'est pas moi qui le découragerais. L'autre soir, chez sir William, j'ai trouvé que le colonel Forster avait vraiment belle mine en uniforme.

– Maman, s'écria Lydia, ma tante dit que le colonel Forster et le capitaine Carter ne vont plus aussi souvent chez miss Watson et qu'elle les voit maintenant faire de fréquentes visites à la librairie Clarke.

La conversation fut interrompue par l'entrée du valet de chambre qui apportait une lettre adressée à Jane. Elle venait de Netherfield et un domestique attendait la réponse.

Les yeux de Mrs. Bennet étincelèrent de plaisir et, pendant que sa fille lisait, elle la pressait de questions :

– Eh bien ! Jane, de qui est-ce ? De quoi s'agit-il ? Voyons, répondez vite, ma chérie.

– C’est de miss Bingley, répondit Jane, et elle lut tout haut : « Chère amie, si vous n’avez pas la charité de venir dîner aujourd’hui avec Louisa et moi, nous courrons le risque de nous brouiller pour le reste de nos jours, car un tête-à-tête de toute une journée entre deux femmes ne peut se terminer sans querelle. Venez aussitôt ce mot reçu. Mon frère et ses amis doivent dîner avec les officiers. Bien à vous. – Caroline BINGLEY. »

– Avec les officiers ! s’exclama Lydia. Je m’étonne que ma tante ne nous en ait rien dit.

– Ils dînent en ville, dit Mrs. Bennet. Pas de chance.

– Puis-je avoir la voiture ? demanda Jane.

– Non, mon enfant, vous ferez mieux d’y aller à cheval car le temps est à la pluie ; vous ne pourrez vraisemblablement pas revenir ce soir.

– Ce serait fort bien, dit Elizabeth, si vous étiez sûre que les Bingley n’offriront pas de la faire reconduire.

– Oh ! pour aller à Meryton, ces messieurs ont dû prendre le cabriolet de Mr. Bingley et les Hurst n’ont pas d’équipage.

– J’aimerais mieux y aller en voiture.

– Ma chère enfant, votre père ne peut donner les chevaux ; on en a besoin à la ferme, n’est-ce pas, master Bennet ?

– On en a besoin à la ferme plus souvent que je ne puis les donner.

– Alors, si vous les donnez aujourd’hui, dit Elizabeth, vous servirez les projets de ma mère.

Mr. Bennet, finalement, reconnut que les chevaux étaient occupés. Jane fut donc obligée de partir à cheval et sa mère la conduisit jusqu’à la porte en formulant toutes sortes de joyeux pronostics sur le mauvais temps.

Son espérance se réalisa : Jane était à peine partie que la pluie se mit à tomber avec violence. Ses sœurs n’étaient pas sans inquiétude à son sujet, mais sa mère était enchantée. La pluie continua toute la soirée sans arrêt : certainement, Jane ne pourrait pas revenir.

– J’ai eu là vraiment une excellente idée, dit Mrs. Bennet à plusieurs reprises, comme si c’était elle-même qui commandait à la pluie.

Ce ne fut cependant que le lendemain matin qu’elle apprit tout le succès de sa combinaison. Le breakfast s’achevait lorsqu’un domestique de Netherfield arriva porteur d’une lettre pour Elizabeth :

« Ma chère Lizzy, je me sens très souffrante ce matin, du fait, je suppose, d’avoir été trempée jusqu’aux os hier. Mes aimables amies ne veulent pas entendre parler de mon retour à la maison avant que je sois

mieux. Elles insistent pour que je voie Mr. Jones. Aussi ne vous alarmez pas si vous entendiez dire qu'il est venu pour moi à Netherfield. Je n'ai rien de sérieux, simplement un mal de gorge accompagné de migraine. Tout à vous... etc... »

– Eh bien, ma chère amie, dit Mr. Bennet quand Elizabeth eut achevé de lire la lettre à haute voix, si l'indisposition de votre fille s'aggravait et se terminait mal, vous auriez la consolation de penser qu'elle l'a contractée en courant après Mr. Bingley pour vous obéir.

– Oh ! je suis sans crainte. On ne meurt pas d'un simple rhume. Elle est certainement bien soignée. Tant qu'elle reste là-bas on peut être tranquille. J'irais la voir si la voiture était libre.

Mais Elizabeth, vraiment anxieuse, décida de se rendre elle-même à Netherfield. Comme la voiture n'était pas disponible et que la jeune fille ne montait pas à cheval, elle n'avait d'autre alternative que d'y aller à pied.

– Avec une boue pareille ? À quoi pensez-vous ! s'écria sa mère lorsqu'elle annonça son intention. Vous ne serez pas présentable en arrivant.

– Je le serai suffisamment pour voir Jane et c'est tout ce que je veux.

– Donnez-vous à entendre, dit le père, que je devrais envoyer chercher les chevaux ?

– Nullement ; je ne crains pas la marche. La distance n'est rien quand on a un motif pressant et il n'y a que trois milles ; je serai de retour avant le dîner.

– J'admire l'ardeur de votre dévouement fraternel, déclara Mary. Mais toute impulsion du sentiment devrait être réglée par la raison, et l'effort, à mon avis, doit toujours être proportionné au but qu'on se propose.

– Nous vous accompagnons jusqu'à Meryton, dirent Catherine et Lydia.

Elizabeth accepta leur compagnie et les trois jeunes filles partirent ensemble.

– Si nous nous dépêchons, dit Lydia en cours de route, peut-être apercevrons-nous le capitaine Carter avant son départ.

À Meryton elles se séparèrent. Les deux plus jeunes se rendirent chez la femme d'un officier tandis qu'Elizabeth poursuivait seule son chemin. On eût pu la voir, dans son impatience d'arriver, aller à travers champs, franchir les échaliers, sauter les flaques d'eau, pour se trouver enfin devant la maison, les jambes lasses, les bas crottés, et les joues enflammées par l'exercice.

Elle fut introduite dans la salle à manger où tout le monde était réuni sauf Jane. Son apparition causa une vive surprise. Que seule, à cette heure matinale, elle eût fait trois milles dans une boue pareille, Mrs. Hurst et miss Bingley n'en revenaient pas et, dans leur étonnement, Elizabeth sentit nettement de la désapprobation. Elles lui firent toutefois un accueil très poli. Dans les manières de leur frère il y avait mieux que de la politesse, il y avait de la cordialité ; Mr. Darcy dit peu de chose et Mr. Hurst rien du tout. Le premier, tout en admirant le teint d'Elizabeth avivé par la marche, se demandait s'il y avait réellement motif à ce qu'elle eût fait seule une si longue course ; le second ne pensait qu'à achever son déjeuner.

Les questions d'Elizabeth au sujet de sa sœur reçurent une réponse peu satisfaisante. Miss Bennet avait mal dormi ; elle s'était levée cependant, mais se sentait fiévreuse et n'avait pas quitté sa chambre. Elizabeth se fit conduire immédiatement auprès d'elle et Jane qui, par crainte d'alarmer les siens, n'avait pas osé réclamer une visite, fut ravie de la voir entrer. Son état ne lui permettait pas de parler beaucoup et, quand miss Bingley les eut laissées ensemble, elle se borna à exprimer sa reconnaissance pour l'extrême bonté qu'on lui témoignait.

Leur déjeuner terminé, les deux sœurs vinrent les rejoindre et Elizabeth elle-même se sentit touchée en voyant l'affection et la sollicitude dont elles entouraient Jane. Le médecin, arrivant à ce moment, examina la malade et déclara comme on s'y attendait qu'elle avait pris un gros rhume qui demandait à être soigné sérieusement. Il lui conseilla de se remettre au lit et promit de lui envoyer quelques potions. Jane obéit docilement car les symptômes de fièvre augmentaient ainsi que les douleurs de tête.

Elizabeth ne quitta pas un instant la chambre de sa sœur et Mrs. Hurst et miss Bingley ne s'en éloignèrent pas beaucoup non plus. Les messieurs étant sortis elles n'avaient rien de plus intéressant à faire.

Quand l'horloge sonna trois heures, Elizabeth, bien à contrecœur, annonça son intention de repartir. Miss Bingley lui offrit de la faire reconduire en voiture, mais Jane témoigna une telle contrariété à la pensée de voir sa sœur la quitter que miss Bingley se vit obligée de transformer l'offre du cabriolet en une invitation à demeurer à Netherfield qu'Elizabeth accepta avec beaucoup de reconnaissance. Un domestique fut donc envoyé à Longbourn pour mettre leur famille au courant et rapporter le supplément de linge et de vêtements dont elles avaient besoin.

OceanofPDF.com

VIII

Table des matières

À cinq heures, Mrs. Hurst et miss Bingley allèrent s’habiller, et à six heures et demie, on annonçait à Elizabeth que le dîner était servi. Quand elle entra dans la salle à manger, elle fut assaillie de questions parmi lesquelles elle eut le plaisir de noter la sollicitude toute spéciale exprimée par Mr. Bingley. Comme elle répondait que l’état de Jane ne s’améliorait pas, les deux sœurs répétèrent trois ou quatre fois qu’elles en étaient désolées, qu’un mauvais rhume est une chose bien désagréable et qu’elles-mêmes avaient horreur d’être malades ; après quoi elles s’occupèrent d’autre chose, laissant à penser que Jane, hors de leur présence, ne comptait plus beaucoup pour elles et cette indifférence réveilla aussitôt l’antipathie d’Elizabeth.

Leur frère était vraiment la seule personne de la maison qu’elle jugeât avec faveur. Son anxiété au sujet de l’état de Jane était manifeste, et ses attentions pour Elizabeth des plus aimables. Grâce à lui elle avait moins l’impression d’être une intruse dans leur cercle familial. Parmi les autres, personne ne s’occupait beaucoup d’elle : miss Bingley n’avait d’yeux que pour Mr. Darcy, sa sœur également ; Mr. Hurst, qui se trouvait à côté d’Elizabeth, était un homme indolent qui ne vivait que pour manger, boire, et jouer aux cartes, et lorsqu’il eut découvert que sa voisine préférait les plats simples aux mets compliqués, il ne trouva plus rien à lui dire.

Le dîner terminé, elle remonta directement auprès de Jane. Elle avait à peine quitté sa place que miss Bingley se mettait à faire son procès : ses manières, mélange de présomption et d’impertinence, furent déclarées très déplaisantes ; elle était dépourvue de conversation et n’avait ni élégance, ni goût, ni beauté. Mrs. Hurst pensait de même et ajouta :

– Il faut lui reconnaître une qualité, celle d’être une excellente marcheuse. Je n’oublierai jamais son arrivée, ce matin ; son aspect était inénarrable !

– En effet, Louisa, j’avais peine à garder mon sérieux. Est-ce assez ridicule de courir la campagne pour une sœur enrhumée ! Et ses cheveux tout ébouriffés !

– Et son jupon ! Avez-vous vu son jupon ? Il avait bien un demi-pied de boue que sa robe n’arrivait pas à cacher.

– Votre description peut être très exacte, Louisa, dit Bingley, mais rien de tout cela ne m’a frappé. Miss Elizabeth Bennet m’a paru tout à fait à son avantage quand elle est arrivée ce matin, et je n’ai pas remarqué son jupon boueux.

– Vous, Mr. Darcy, vous l’avez remarqué, j’en suis sûre, dit miss Bingley, et j’incline à penser que vous n’aimeriez pas voir votre sœur s’exhiber dans une telle tenue.

– Évidemment non.

– Faire ainsi je ne sais combien de milles dans la boue, toute seule ! À mon avis, cela dénote un abominable esprit d’indépendance et un mépris des convenances des plus campagnards.

– À mes yeux, c’est une preuve très touchante de tendresse fraternelle, dit Bingley.

– Je crains bien, Mr. Darcy, observa confidentiellement miss Bingley, que cet incident ne fasse tort à votre admiration pour les beaux yeux de miss Elizabeth.

– En aucune façon, répliqua Darcy : la marche les avait rendus encore plus brillants.

Un court silence suivit ces paroles après lequel Mrs. Hurst reprit :

– J’ai beaucoup de sympathie pour Jane Bennet qui est vraiment charmante et je souhaite de tout cœur lui voir faire un joli mariage, mais avec une famille comme la sienne, je crains bien qu’elle n’ait point cette chance.

– Il me semble vous avoir entendu dire qu’elle avait un oncle avoué à Meryton ?

– Oui, et un autre à Londres qui habite quelque part du côté de Cheapside.

– Quartier des plus élégants, ajouta sa sœur, et toutes deux se mirent à rire aux éclats.

– Et quand elles auraient des oncles à en remplir Cheapside, s’écria Bingley, ce n’est pas cela qui les rendrait moins aimables.

– Oui, mais cela diminuerait singulièrement leurs chances de se marier dans la bonne société, répliqua Darcy.

Bingley ne dit rien, mais ses sœurs approuvèrent chaleureusement, et pendant quelque temps encore donnèrent libre cours à leur gaieté aux

dépens de la parenté vulgaire de leur excellente amie.

Cependant, reprises par un accès de sollicitude, elles montèrent à sa chambre en quittant la salle à manger et restèrent auprès d'elle jusqu'à ce qu'on les appelât pour le café. Jane souffrait toujours beaucoup et sa sœur ne voulait pas la quitter ; cependant, tard dans la soirée, ayant eu le soulagement de la voir s'endormir, elle se dit qu'il serait plus correct, sinon plus agréable, de descendre un moment.

En entrant dans le salon, elle trouva toute la société en train de jouer à la mouche et fut immédiatement priée de se joindre à la partie. Comme elle soupçonnait qu'on jouait gros jeu, elle déclina l'invitation et, donnant comme excuse son rôle de garde-malade, dit qu'elle prendrait volontiers un livre pendant les quelques instants où elle pouvait rester en bas. Mr. Hurst la regarda, stupéfait.

– Préféreriez-vous la lecture aux cartes ? demanda-t-il. Quel goût singulier !

– Miss Elizabeth Bennet dédaigne les cartes, répondit miss Bingley, et la lecture est son unique passion.

– Je ne mérite ni cette louange, ni ce reproche, répliqua Elizabeth. Je ne suis point aussi fervente de lecture que vous l'affirmez, et je prends plaisir à beaucoup d'autres choses.

– Vous prenez plaisir, j'en suis sûr, à soigner votre sœur, intervint Bingley, et j'espère que ce plaisir sera bientôt redoublé par sa guérison.

Elizabeth remercia cordialement, puis se dirigea vers une table où elle voyait quelques livres. Bingley aussitôt lui offrit d'aller en chercher d'autres.

– Pour votre agrément, comme pour ma réputation, je souhaiterais avoir une bibliothèque mieux garnie, mais voilà, je suis très paresseux, et, bien que je possède peu de livres, je ne les ai même pas tous lus.

– Je suis surprise, dit miss Bingley, que mon père ait laissé si peu de livres. Mais vous, Mr. Darcy, quelle merveilleuse bibliothèque vous avez à Pemberley !

– Rien d'étonnant à cela, répondit-il, car elle est l'œuvre de plusieurs générations.

– Et vous-même travaillez encore à l'enrichir. Vous êtes toujours en train d'acheter des livres.

– Je ne comprends pas qu'on puisse négliger une bibliothèque de famille !

– Je suis sûre que vous ne négligez rien de ce qui peut ajouter à la splendeur de votre belle propriété. Charles, lorsque vous vous ferez bâtir une résidence, je vous conseille sérieusement d'acheter le terrain aux environs de Pemberley et de prendre le manoir de Mr. Darcy comme modèle. Il n'y a pas en Angleterre de plus beau comté que le Derbyshire.

– Certainement. J'achèterai même Pemberley si Darcy veut me le vendre.

– Charles, je parle de choses réalisables.

– Ma parole, Caroline, je crois qu'il serait plus facile d'acheter Pemberley que de le copier.

Elizabeth intéressée par la conversation se laissa distraire de sa lecture. Elle posa bientôt son livre et, s'approchant de la table, prit place entre Mr. Bingley et sa sœur aînée pour suivre la partie.

– Miss Darcy a-t-elle beaucoup changé depuis ce printemps ? dit miss Bingley. Promet-elle d'être aussi grande que moi ?

– Je crois que oui ; elle est maintenant à peu près de la taille de miss Elizabeth, ou même plus grande.

– Comme je serais heureuse de la revoir ! Je n'ai jamais rencontré personne qui me fût plus sympathique. Elle a des manières si gracieuses, elle est si accomplie pour son âge ! Son talent de pianiste est vraiment remarquable.

– Je voudrais savoir, dit Bingley, comment font les jeunes filles pour acquérir tant de talents. Toutes savent peindre de petites tables, broder des éventails, tricoter des bourses ; je n'en connais pas une qui ne sache faire tout cela ; jamais je n'ai entendu parler d'une jeune fille sans être aussitôt informé qu'elle était « parfaitement accomplie ».

– Ce n'est que trop vrai, dit Darcy. On qualifie ainsi nombre de femmes qui ne savent en effet que broder un écran ou tricoter une bourse, mais je ne puis souscrire à votre jugement général sur les femmes. Pour ma part je n'en connais pas dans mes relations plus d'une demi-douzaine qui méritent réellement cet éloge.

– Alors, observa Elizabeth, c'est que vous faites entrer beaucoup de choses dans l'idée que vous vous formez d'une femme accomplie.

– Beaucoup en effet.

– Oh ! sans doute, s'écria miss Bingley, sa fidèle alliée, pour qu'une femme soit accomplie, il faut qu'elle ait une connaissance approfondie de la musique, du chant, de la danse et des langues étrangères. Mais il faut encore

qu’elle ait dans l’air, la démarche, le son de la voix, la manière de s’exprimer, un certain quelque chose faute de quoi ce qualificatif ne serait qu’à demi mérité.

– Et à tout ceci, ajouta Mr. Darcy, elle doit ajouter un avantage plus essentiel en cultivant son intelligence par de nombreuses lectures.

– S’il en est ainsi, je ne suis pas surprise que vous ne connaissiez pas plus d’une demi-douzaine de femmes accomplies. Je m’étonne plutôt que vous en connaissiez autant.

– Êtes-vous donc si sévère pour votre propre sexe ?

– Non, mais je n’ai jamais vu réunis tant de capacités, tant de goût, d’application et d’élégance.

Mrs. Hurst et miss Bingley protestèrent en chœur contre l’injustice d’Elizabeth, affirmant qu’elles connaissaient beaucoup de femmes répondant à ce portrait, lorsque Mr. Hurst les rappela à l’ordre en se plaignant amèrement de ce que personne ne prêtait attention au jeu. La conversation se trouvant suspendue, Elizabeth quitta peu après le salon.

– Elizabeth Bennet, dit miss Bingley dès que la porte fut refermée, est de ces jeunes filles qui cherchent à se faire valoir auprès de l’autre sexe en dénigrant le leur, et je crois que beaucoup d’hommes s’y laissent prendre ; mais c’est à mon avis un artifice bien méprisable.

– Sans aucun doute, répliqua Darcy à qui ces paroles s’adressaient spécialement, il y a quelque chose de méprisable dans tous les artifices que les femmes s’abaissent à mettre en œuvre pour nous séduire.

Miss Bingley fut trop peu satisfaite par cette réponse pour insister davantage sur ce sujet.

Lorsque Elizabeth reparut, ce fut seulement pour dire que sa sœur était moins bien et qu’il lui était impossible de la quitter. Bingley insistait pour qu’on allât chercher immédiatement Mr. Jones, tandis que ses sœurs, dédaignant ce praticien rustique, jugeaient qu’il vaudrait mieux envoyer un exprès à Londres pour ramener un des meilleurs médecins. Elizabeth écarta formellement cette idée, mais elle accepta le conseil de Mr. Bingley et il fut convenu qu’on irait dès le matin chercher Mr. Jones si la nuit n’apportait aucune amélioration à l’état de miss Bennet. Bingley avait l’air très inquiet et ses sœurs se déclaraient navrées, ce qui ne les empêcha pas de chanter des duos après le souper tandis que leur frère calmait son anxiété en faisant à la femme de charge mille recommandations pour le bien-être de la malade et de sa sœur.

OceanofPDF.com

IX

Table des matières

Elizabeth passa la plus grande partie de la nuit auprès de Jane ; mais le matin elle eut le plaisir de donner de meilleures nouvelles à la domestique venue de bonne heure de la part de Mr. Bingley, puis, un peu plus tard, aux deux élégantes caméristes attachées au service de ses sœurs. En dépit de cette amélioration elle demanda qu'on fît porter à Longbourn un billet où elle priait sa mère de venir voir Jane pour juger elle-même de son état. Le billet fut aussitôt porté et la réponse arriva peu après le déjeuner sous la forme de Mrs. Bennet escortée de ses deux plus jeunes filles.

Mrs. Bennet, si elle avait trouvé Jane en danger, aurait été certainement bouleversée ; mais, constatant que son indisposition n'avait rien d'alarmant, elle ne désirait nullement la voir se rétablir trop vite, sa guérison devant avoir pour conséquence son départ de Netherfield. Avec cette arrière-pensée elle refusa d'écouter Jane qui demandait à être transportée à Longbourn. Au reste, le médecin, arrivé à peu près au même moment, ne jugeait pas non plus la chose raisonnable.

Quand elles eurent passé quelques instants avec Jane, miss Bingley emmena ses visiteuses dans le petit salon, et Bingley vint exprimer à Mrs. Bennet l'espoir qu'elle n'avait pas trouvé sa fille plus souffrante qu'elle ne s'y attendait.

– En vérité si, monsieur, répondit-elle. Elle est même beaucoup trop malade pour qu'on puisse la transporter à la maison. Mr. Jones dit qu'il n'y faut pas penser. Nous voilà donc obligées d'abuser encore de votre hospitalité.

– La transporter chez vous ! s'écria Bingley. Mais la question ne se pose même pas ! Ma sœur s'y refuserait absolument.

– Vous pouvez être sûre, madame, dit miss Bingley avec une froide politesse, que miss Bennet, tant qu'elle restera ici, recevra les soins les plus empressés.

Mrs. Bennet se confondit en remerciements.

– Si vous ne vous étiez pas montrés aussi bons, je ne sais ce qu'elle serait devenue, car elle est vraiment malade et souffre beaucoup, bien qu'avec une patience angélique comme à l'ordinaire. Cette enfant a le plus

délicieux caractère qu'on puisse imaginer et je dis souvent à mes autres filles qu'elles sont loin de valoir leur sœur. Cette pièce est vraiment charmante, master Bingley, et quelle jolie vue sur cette allée sablée. Je ne connais pas dans tout le voisinage une propriété aussi agréable que Netherfield. Vous n'êtes pas pressé de le quitter, je pense, bien que vous n'ayez pas fait un long bail.

– Mes résolutions, madame, sont toujours prises rapidement, et si je décidais de quitter Netherfield la chose serait probablement faite en un quart d'heure. Pour l'instant, je me considère comme fixé ici définitivement.

– Voilà qui ne me surprend pas de vous, dit Elizabeth.

– Eh quoi, fit-il en se tournant vers elle, vous commencez déjà à me connaître.

– Oui, je commence à vous connaître parfaitement.

– Je voudrais voir dans ces mots un compliment, mais je crains qu'il ne soit pas très flatteur d'être pénétré aussi facilement.

– Pourquoi donc ? Une âme profonde et compliquée n'est pas nécessairement plus estimable que la vôtre.

– Lizzy, s'écria sa mère, rappelez-vous où vous êtes et ne discourez pas avec la liberté qu'on vous laisse prendre à la maison.

– Je ne savais pas, poursuivait Bingley, que vous aimiez vous livrer à l'étude des caractères.

– La campagne, dit Darcy, ne doit pas vous fournir beaucoup de sujets d'étude. La société y est généralement restreinte et ne change guère.

– Oui, mais les gens eux-mêmes changent tellement qu'il y a toujours du nouveau à observer.

– Assurément, intervint Mrs. Bennet froissée de la façon dont Darcy parlait de leur entourage, et je vous assure que sur ce point la province ne le cède en rien à la capitale. Quels sont après tout les grands avantages de Londres, à part les magasins et les lieux publics ? La campagne est beaucoup plus agréable, n'est-ce pas, Mr. Bingley ?

– Quand je suis à la campagne je ne souhaite point la quitter, et quand je me trouve à Londres je suis exactement dans les mêmes dispositions.

– Eh ! c'est que vous avez un heureux caractère. Mais ce gentleman, – et Mrs. Bennet lança un regard dans la direction de Darcy, – semble mépriser la province.

– En vérité, maman, s’écria Elizabeth, vous vous méprenez sur les paroles de Mr. Darcy. Il voulait seulement dire qu’on ne rencontre pas en province une aussi grande variété de gens qu’à Londres et vous devez reconnaître qu’il a raison.

– Certainement, ma chère enfant, personne ne le conteste, mais il ne faut pas dire que nous ne voyons pas grand monde ici. Pour notre part, nous échangeons des invitations à dîner avec vingt-quatre familles.

La sympathie de Mr. Bingley pour Elizabeth l’aida seule à garder son sérieux. Sa sœur, moins délicate, regarda Mr. Darcy avec un sourire significatif. Elizabeth, voulant changer de conversation, demanda à sa mère si Charlotte Lucas était venue à Longbourn depuis son départ.

– Oui, nous l’avons vue hier ainsi que son père. Quel homme charmant que sir William, n’est-ce pas, Mr. Bingley ? distingué, naturel, ayant toujours un mot aimable à dire à chacun. C’est pour moi le type de l’homme bien élevé, au contraire de ces gens tout gonflés de leur importance qui ne daignent même pas ouvrir la bouche.

– Charlotte a-t-elle dîné avec vous ?

– Non. Elle a tenu à retourner chez elle où on l’attendait, je crois, pour la confection des « mince-pies ». Quant à moi, Mr. Bingley, je m’arrange pour avoir des domestiques capables de faire seuls leur besogne, et mes filles ont été élevées autrement. Mais chacun juge à sa manière et les demoiselles Lucas sont fort gentilles. C’est dommage seulement qu’elles ne soient pas plus jolies ; non pas que je trouve Charlotte vraiment laide, mais aussi, c’est une amie tellement intime...

– Elle m’a semblé fort aimable, dit Bingley.

– Oh ! certainement, mais il faut bien reconnaître qu’elle n’est pas jolie. Mrs. Lucas en convient elle-même et nous envie la beauté de Jane. Certes, je n’aime pas faire l’éloge de mes enfants, mais une beauté comme celle de Jane se voit rarement. À peine âgée de quinze ans, elle a rencontré à Londres, chez mon frère Gardiner, un monsieur à qui elle plut tellement que ma belle-sœur s’attendait à ce qu’il la demandât en mariage. Il n’en fit rien toutefois – sans doute la trouvait-il trop jeune, – mais il a écrit sur elle des vers tout à fait jolis.

– Et ainsi, dit Elizabeth avec un peu d’impatience, se termina cette grande passion. Ce n’est pas la seule dont on ait triomphé de cette façon, et je me demande qui, le premier, a eu l’idée de se servir de la poésie pour se guérir de l’amour.

– J’avais toujours été habitué, dit Darcy, à considérer la poésie comme l’aliment de l’amour.

– Oh ! d’un amour vrai, sain et vigoureux, peut-être ! Tout fortifie ce qui est déjà fort. Mais lorsqu’il s’agit d’une pauvre petite inclination, je suis sûre qu’un bon sonnet peut en avoir facilement raison.

Darcy répondit par un simple sourire. Dans la crainte d’un nouveau discours intempestif de sa mère, Elizabeth aurait voulu continuer ; mais avant qu’elle eût pu trouver un autre sujet de conversation, Mrs. Bennet avait recommencé la litanie de ses remerciements pour l’hospitalité offerte à ses deux filles. Mr. Bingley répondit avec naturel et courtoisie, sa sœur avec politesse, sinon avec autant de bonne grâce, et, satisfaite, Mrs. Bennet ne tarda pas à redemander sa voiture.

À ce signal, Lydia s’avança : elle avait chuchoté avec Kitty tout le temps de la visite et toutes deux avaient décidé de rappeler à Mr. Bingley la promesse qu’il avait faite à son arrivée de donner un bal à Netherfield. Lydia était une belle fille fraîche, joyeuse, et pleine d’entrain ; bien qu’elle n’eût que quinze ans, sa mère dont elle était la préférée la conduisait déjà dans le monde. Les assiduités des officiers de la milice qu’attiraient les bons dîners de son oncle, et qu’encourageaient sa liberté d’allures, avaient transformé son assurance naturelle en un véritable aplomb. Il n’y avait donc rien d’étonnant à ce qu’elle rappelât à Mr. Bingley sa promesse, en ajoutant que ce serait « vraiment honteux » s’il ne la tenait pas.

La réponse de Mr. Bingley à cette brusque mise en demeure dut charmer les oreilles de Mrs. Bennet.

– Je vous assure que je suis tout prêt à tenir mes engagements, et, dès que votre sœur sera remise, vous fixerez vous-même le jour. Vous n’auriez pas le cœur, je pense, de danser pendant qu’elle est malade.

Lydia se déclara satisfaite. En effet, ce serait mieux d’attendre la guérison de Jane ; et puis, à ce moment sans doute, le capitaine Carter serait revenu à Meryton.

– Et quand vous aurez donné votre bal, ajouta-t-elle, j’insisterai auprès du colonel Forster pour que les officiers en donnent un également.

Mrs. Bennet et ses filles prirent alors congé. Elizabeth remonta immédiatement auprès de Jane, laissant à ces dames et à Mr. Darcy la liberté de critiquer à leur aise son attitude et celle de sa famille.

OceanofPDF.com

X

Table des matières

La journée s’écoula, assez semblable à la précédente. Mrs. Hurst et miss Bingley passèrent quelques heures de l’après-midi avec la malade qui continuait, bien que lentement, à se remettre et, dans la soirée, Elizabeth descendit rejoindre ses hôtes au salon.

La table de jeu, cette fois, n’était pas dressée. Mr. Darcy écrivait une lettre et miss Bingley, assise auprès de lui, l’interrompait à chaque instant pour le charger de messages pour sa sœur. Mr. Hurst et Mr. Bingley faisaient une partie de piquet que suivait Mrs. Hurst.

Elizabeth prit un ouvrage mais fut bientôt distraite par les propos échangés entre Darcy et sa voisine. Les compliments que lui adressait constamment celle-ci sur l’élégance et la régularité de son écriture ou sur la longueur de sa lettre, et la parfaite indifférence avec laquelle ces louanges étaient accueillies formaient une amusante opposition, tout en confirmant l’opinion qu’Elizabeth se faisait de l’un et de l’autre.

– Comme miss Darcy sera contente de recevoir une si longue lettre !

Point de réponse.

– Vous écrivez vraiment avec une rapidité merveilleuse.

– Erreur. J’écris plutôt lentement.

– Vous direz à votre sœur qu’il me tarde beaucoup de la voir.

– Je le lui ai déjà dit une fois à votre prière.

– Votre plume grince ! Passez-la-moi. J’ai un talent spécial pour tailler les plumes.

– Je vous remercie, mais c’est une chose que je fais toujours moi-même.

– Comment pouvez-vous écrire si régulièrement ?

– ...

– Dites à votre sœur que j’ai été enchantée d’apprendre les progrès qu’elle a faits sur la harpe. Dites-lui aussi que son petit croquis m’a plongée dans le ravissement : il est beaucoup plus réussi que celui de miss Grantley.

– Me permettez-vous de réserver pour ma prochaine lettre l’expression de votre ravissement ? Actuellement, il ne me reste plus de place.

– Oh ! cela n’a pas d’importance. Je verrai du reste votre sœur en janvier. Lui écrivez-vous chaque fois d’aussi longues et charmantes

missives, Mr. Darcy ?

– Longues, oui ; charmantes, ce n’est pas à moi de les juger telles.

– À mon avis, des lettres écrites avec autant de facilité sont toujours agréables.

– Votre compliment tombe à faux, Caroline, s’écria son frère. Darcy n’écrit pas avec facilité ; il recherche trop les mots savants, les mots de quatre syllabes, n’est-ce pas, Darcy ?

– Mon style épistolaire est évidemment très différent du vôtre.

– Oh ! s’écria miss Bingley, Charles écrit d’une façon tout à fait désordonnée ; il oublie la moitié des mots et barbouille le reste.

– Les idées se pressent sous ma plume si abondantes que je n’ai même pas le temps de les exprimer. C’est ce qui explique pourquoi mes lettres en sont quelquefois totalement dépourvues.

– Votre humilité devrait désarmer la critique, master Bingley, dit Elizabeth.

– Humilité apparente, dit Darcy, et dont il ne faut pas être dupe. Ce n’est souvent que dédain de l’opinion d’autrui et parfois même prétention dissimulée.

– Lequel de ces deux termes appliquez-vous au témoignage de modestie que je viens de vous donner ?

– Le second. Au fond, vous êtes fier des défauts de votre style que vous attribuez à la rapidité de votre pensée et à une insouciance d’exécution que vous jugez originale. On est toujours fier de faire quelque chose rapidement et l’on ne prend pas garde aux imperfections qui en résultent. Lorsque vous avez dit ce matin à Mrs. Bennet que vous vous décideriez en cinq minutes à quitter Netherfield, vous entendiez provoquer son admiration. Pourtant, qu’y a-t-il de si louable dans une précipitation qui oblige à laisser inachevées des affaires importantes et qui ne peut être d’aucun avantage à soi ni à personne ?

– Allons ! Allons ! s’écria Bingley, on ne doit pas rappeler le soir les sottises qui ont été dites le matin. Et cependant, sur mon honneur, j’étais sincère et ne songeais nullement à me faire valoir devant ces dames par une précipitation aussi vaine.

– J’en suis convaincu, mais j’ai moins de certitude quant à la promptitude de votre départ. Comme tout le monde, vous êtes à la merci des circonstances, et si au moment où vous montez à cheval un ami venait vous dire : « Bingley, vous feriez mieux d’attendre jusqu’à la semaine prochaine

», il est plus que probable que vous ne partiriez pas. Un mot de plus, et vous resteriez un mois.

– Vous nous prouvez par là, s'écria Elizabeth, que Mr. Bingley s'est calomnié, et vous le faites valoir ainsi bien plus qu'il ne l'a fait lui même.

– Je suis très touché, répondit Bingley, de voir transformer la critique de mon ami en un éloge de mon bon caractère. Mais je crains que vous ne trahissiez sa pensée ; car il m'estimerait sûrement davantage si en une telle occasion je refusais tout net, sautais à cheval et m'éloignais à bride abattue !

– Mr. Darcy estime donc que votre entêtement à exécuter votre décision rachèterait la légèreté avec laquelle vous l'auriez prise ?

– J'avoue qu'il m'est difficile de vous dire au juste ce qu'il pense : je lui passe la parole.

– Vous me donnez à défendre une opinion que vous m'attribuez tout à fait gratuitement ! Admettons cependant le cas en question : rappelez-vous, miss Bennet, que l'ami qui cherche à le retenir ne lui offre aucune raison pour le décider à rester.

– Alors, céder aimablement à la requête d'un ami n'est pas un mérite, à vos yeux ?

– Non. Céder sans raison ne me paraît être honorable ni pour l'un, ni pour l'autre.

– Il me semble, Mr. Darcy, que vous comptez pour rien le pouvoir de l'affection. On cède souvent à une demande par pure amitié sans avoir besoin d'y être décidé par des motifs ou des raisonnements. Laissons pour l'instant jusqu'à ce qu'il se présente le cas que vous avez imaginé pour Mr. Bingley. D'une façon générale, si quelqu'un sollicite un ami de modifier une résolution, d'ailleurs peu importante, blâmerez-vous ce dernier d'y consentir sans attendre qu'on lui donne des arguments capables de le persuader ?

– Avant de pousser plus loin ce débat, ne conviendrait-il pas de préciser l'importance de la question, aussi bien que le degré d'intimité des deux amis ?

– Alors, interrompit Bingley, n'oublions aucune des données du problème, y compris la taille et le poids des personnages, ce qui compte plus que vous ne croyez, miss Bennet. Je vous assure que si Darcy n'était pas un gaillard si grand et si vigoureux je ne lui témoignerais pas moitié autant de déférence. Vous ne pouvez vous imaginer la crainte qu'il

m’inspire parfois ; chez lui, en particulier, le dimanche soir, lorsqu’il n’a rien à faire.

Mr. Darcy sourit, mais Elizabeth crut deviner qu’il était un peu vexé et se retint de rire. Miss Bingley, indignée, reprocha à son frère de dire tant de sottises.

– Je vois ce que vous cherchez, Bingley, lui dit son ami. Vous n’aimez pas les discussions et voulez mettre un terme à celle-ci.

– Je ne dis pas non. Les discussions ressemblent trop à des querelles. Si vous et miss Bennet voulez bien attendre que je sois hors du salon, je vous en serai très reconnaissant, et vous pourrez dire de moi tout ce que vous voudrez.

– Ce ne sera pas pour moi un grand sacrifice, dit Elizabeth, et Mr. Darcy, de son côté, ferait mieux de terminer sa lettre.

Mr. Darcy suivit ce conseil et, quand il eut fini d’écrire, il pria miss Bingley et Elizabeth de bien vouloir faire un peu de musique. Miss Bingley s’élança vers le piano et après avoir poliment offert à Elizabeth de jouer la première, – ce que celle-ci refusa avec autant de politesse et plus de conviction, – elle s’installa elle-même devant le clavier.

Mrs. Hurst chanta accompagnée par sa sœur. Elizabeth qui feuilletait des partitions éparses sur le piano ne put s’empêcher de remarquer que le regard de Mr. Darcy se fixait souvent sur elle. Il était impossible qu’elle inspirât un intérêt flatteur à ce hautain personnage ! D’autre part, supposer qu’il la regardait parce qu’elle lui déplaisait était encore moins vraisemblable. « Sans doute, finit-elle par se dire, y a-t-il en moi quelque chose de répréhensible qui attire son attention. » Cette supposition ne la troubla point ; il ne lui était pas assez sympathique pour qu’elle se souciât de son opinion.

Après avoir joué quelques chansons italiennes, miss Bingley, pour changer, attaqua un air écossais vif et alerte.

– Est-ce que cela ne vous donne pas grande envie de danser un reel, miss Bennet ? dit Darcy en s’approchant.

Elizabeth sourit mais ne fit aucune réponse.

Un peu surpris de son silence, il répéta sa question.

– Oh ! dit-elle, je vous avais bien entendu la première fois, mais ne savais tout d’abord que vous répondre. Vous espériez, j’en suis sûre, que je dirais oui, pour pouvoir ensuite railler mon mauvais goût. Mais j’ai toujours plaisir à déjouer de tels desseins et à priver quelqu’un de l’occasion de se

moquer de moi. Je vous répondrai donc que je n’ai aucune envie de danser un reel. Et maintenant, riez de moi si vous l’osez.

– Je ne me le permettrais certainement pas.

Elizabeth, qui pensait l’avoir vexé, fut fort étonnée de cette aimable réponse, mais il y avait chez elle un mélange d’espièglerie et de charme qui empêchaient ses manières d’être blessantes, et jamais encore une femme n’avait exercé sur Darcy une pareille séduction. « En vérité, pensait-il, sans la vulgarité de sa famille, je courrais quelque danger. »

Miss Bingley était assez clairvoyante pour que sa jalousie fût en éveil et sa sollicitude pour la santé de sa chère Jane se doublait du désir d’être débarrassée d’Elizabeth. Elle essayait souvent de rendre la jeune fille antipathique à Darcy en plaisantant devant lui sur leur prochain mariage et sur le bonheur qui l’attendait dans une telle alliance.

– J’espère, lui dit-elle le lendemain, tandis qu’ils se promenaient dans la charmille, que, lors de cet heureux événement, vous donnerez à votre belle-mère quelques bons conseils sur la nécessité de tenir sa langue, et que vous essayerez de guérir vos belles-sœurs de leur passion pour les militaires ; et, s’il m’est permis d’aborder un sujet aussi délicat, ne pourriez-vous faire aussi disparaître cette pointe d’impertinence et de suffisance qui caractérise la dame de vos pensées ?

– Avez-vous d’autres conseils à me donner en vue de mon bonheur domestique ?

– Encore ceci : n’oubliez pas de mettre les portraits de l’oncle et de la tante Philips dans votre galerie à Pemberley et placez-les à côté de celui de votre grand-oncle le juge. Ils sont un peu de la même profession, n’est-ce pas ? Quant à votre Elizabeth, inutile d’essayer de la faire peindre. Quel artiste serait capable de rendre des yeux aussi admirables ?

À ce moment, Mrs. Hurst et Elizabeth débouchèrent d’une allée transversale.

– Je ne savais pas que vous vous promeniez aussi, dit miss Bingley un peu confuse à l’idée qu’on avait pu surprendre sa conversation avec Darcy.

– C’est très mal à vous, répondit Mrs. Hurst, d’avoir disparu ainsi sans nous dire que vous sortiez. Et, s’emparant de l’autre bras de Mr. Darcy, elle laissa Elizabeth seule en arrière. On ne pouvait marcher dans le sentier qu’à trois de front. Mr. Darcy, conscient de l’impolitesse de ses compagnes, dit aussitôt :

– Cette allée n’est pas assez large ; si nous allions dans l’avenue ?

– Non, non, dit Elizabeth en riant, vous faites à vous trois un groupe charmant dont ma présence romprait l’harmonie. Adieu !

Et elle s’enfuit gaiement, heureuse à l’idée de se retrouver bientôt chez elle. Jane se remettait si bien qu’elle avait l’intention de quitter sa chambre une heure ou deux ce soir-là.

OceanofPDF.com

XI

Table des matières

Lorsque les dames se levèrent de table à la fin du dîner, Elizabeth remonta en courant chez sa sœur et, après avoir veillé à ce qu'elle fût bien couverte, redescendit avec elle au salon. Jane fut accueillie par ses amies avec de grandes démonstrations de joie. Jamais Elizabeth ne les avait vues aussi aimables que pendant l'heure qui suivit. Elles avaient vraiment le don de la conversation, pouvaient faire le récit détaillé d'une partie de plaisir, conter une anecdote avec humour et se moquer de leurs relations avec beaucoup d'agrément. Mais quand les messieurs rentrèrent au salon, Jane passa soudain au second plan.

Mr. Darcy, dès son entrée, fut interpellé par miss Bingley mais il s'adressa d'abord à miss Bennet pour la féliciter poliment de sa guérison. Mr. Hurst lui fit aussi un léger salut en murmurant : « Enchanté ! » mais l'accueil de Bingley se distingua par sa chaleur et sa cordialité ; plein de joie et de sollicitude, il passa la première demi-heure à empiler du bois dans le feu de crainte que Jane ne souffrît du changement de température. Sur ses instances, elle dut se placer de l'autre côté de la cheminée afin d'être plus loin de la porte ; il s'assit alors auprès d'elle et se mit à l'entretenir sans plus s'occuper des autres. Elizabeth qui travaillait un peu plus loin observait cette petite scène avec une extrême satisfaction.

Après le thé, Mr. Hurst réclama sans succès la table de jeu. Sa belle-sœur avait découvert que Mr. Darcy n'appréciait pas les cartes. Elle affirma que personne n'avait envie de jouer et le silence général parut lui donner raison. Mr. Hurst n'eut donc d'autre ressource que de s'allonger sur un sofa et de s'y endormir. Darcy prit un livre, miss Bingley en fit autant ; Mrs. Hurst, occupée surtout à jouer avec ses bracelets et ses bagues, plaçait un mot de temps à autre dans la conversation de son frère et de miss Bennet.

Miss Bingley était moins absorbée par sa lecture que par celle de Mr. Darcy et ne cessait de lui poser des questions ou d'aller voir à quelle page il en était ; mais ses tentatives de conversation restaient infructueuses ; il se contentait de lui répondre brièvement sans interrompre sa lecture. À la fin, lasse de s'intéresser à un livre qu'elle avait pris uniquement parce que

c’était le second volume de l’ouvrage choisi par Darcy, elle dit en étouffant un bâillement :

– Quelle agréable manière de passer une soirée ! Nul plaisir, vraiment, ne vaut la lecture ; on ne s’en lasse jamais tandis qu’on se lasse du reste. Lorsque j’aurai une maison à moi, je serai bien malheureuse si je n’ai pas une très belle bibliothèque.

Personne n’ayant répondu, elle bâilla encore une fois, mit son livre de côté et jeta les yeux autour d’elle en quête d’une autre distraction. Entendant alors son frère parler d’un bal à miss Bennet, elle se tourna soudain de son côté en disant :

– À propos, Charles, est-ce sérieusement que vous songez à donner un bal à Netherfield ? Vous feriez mieux de nous consulter tous avant de rien décider. Si je ne me trompe, pour certains d’entre nous ce bal serait plutôt une pénitence qu’un plaisir.

– Si c’est à Darcy que vous pensez, répliqua son frère, libre à lui d’aller se coucher à huit heures ce soir-là. Quant au bal, c’est une affaire décidée et dès que Nichols aura préparé assez de « blanc manger » j’enverrai mes invitations.

– Les bals me plairaient davantage s’ils étaient organisés d’une façon différente. Ces sortes de réunions sont d’une insupportable monotonie. Ne serait-il pas beaucoup plus raisonnable d’y donner la première place à la conversation et non à la danse ?

– Ce serait beaucoup mieux, sans nul doute, ma chère Caroline, mais ce ne serait plus un bal.

Miss Bingley ne répondit point et, se levant, se mit à se promener à travers le salon. Elle avait une silhouette élégante et marchait avec grâce, mais Darcy dont elle cherchait à attirer l’attention restait inexorablement plongé dans son livre. En désespoir de cause elle voulut tenter un nouvel effort et, se tournant vers Elizabeth :

– Miss Eliza Bennet, dit-elle, suivez donc mon exemple et venez faire le tour du salon. Cet exercice est un délassement, je vous assure, quand on est resté si longtemps immobile.

Elizabeth, bien que surprise, consentit, et le but secret de miss Bingley fut atteint : Mr. Darcy leva les yeux. Cette sollicitude nouvelle de miss Bingley à l’égard d’Elizabeth le surprenait autant que celle-ci, et, machinalement, il ferma son livre. Il fut aussitôt prié de se joindre à la promenade, mais il déclina l’invitation : il ne voyait, dit-il, que deux motifs

pour les avoir décidées à faire les cent pas ensemble et, dans un cas comme dans l'autre, jugeait inopportun de se joindre à elles. Que signifiaient ces paroles ? Miss Bingley mourait d'envie de le savoir, et demanda à Elizabeth si elle comprenait.

– Pas du tout, répondit-elle. Mais soyez sûre qu'il y a là-dessous une méchanceté à notre adresse. Le meilleur moyen de désappointer Mr. Darcy est donc de ne rien lui demander.

Mais désappointer Mr. Darcy était pour miss Bingley une chose impossible et elle insista pour avoir une explication.

– Rien n'empêche que je vous la donne, dit-il, dès qu'elle lui permit de placer une parole ; vous avez choisi ce passe-temps soit parce que vous avez des confidences à échanger, soit pour nous faire admirer l'élégance de votre démarche. Dans le premier cas je serais de trop entre vous et, dans le second, je suis mieux placé pour vous contempler, assis au coin du feu.

– Quelle abomination ! s'écria miss Bingley. A-t-on jamais rien entendu de pareil ? Comment pourrions-nous le punir d'un tel discours ?

– C'est bien facile, si vous en avez réellement le désir. Taquinez-le, moquez-vous de lui. Vous êtes assez intimes pour savoir comment vous y prendre.

– Mais pas le moins du monde, je vous assure. Le moyen de s'attaquer à un homme d'un calme aussi imperturbable et d'une telle présence d'esprit. Non, non ; c'est être vaincu d'avance. Nous n'aurons pas l'imprudence de rire de lui sans sujet. Mr. Darcy peut donc triompher.

– Comment ? On ne peut pas rire de Mr. Darcy ? Il possède là un avantage bien rare !

– Miss Bingley, dit celui-ci, me fait trop d'honneur. Les hommes les meilleurs et les plus sages, ou, si vous voulez, les meilleurs et les plus sages de leurs actes peuvent toujours être tournés en ridicule par ceux qui ne songent qu'à plaisanter.

– J'espère, dit Elizabeth, que je ne suis pas de ce nombre et que je ne tourne jamais en ridicule ce qui est respectable. Les sottises, les absurdités, les caprices d'autrui me divertissent, je l'avoue, et j'en ris chaque fois que j'en ai l'occasion ; mais Mr. Darcy, je le suppose, n'a rien à faire avec de telles faiblesses.

– Peut-être est-ce difficile, mais j'ai pris à tâche d'éviter les faiblesses en question, car elles amoindrissent les esprits les mieux équilibrés.

– La vanité et l'orgueil, par exemple ?

– Oui, la vanité est véritablement une faiblesse, mais l'orgueil, chez un esprit supérieur, se tiendra toujours dans de justes limites.

Elizabeth se détourna pour cacher un sourire.

– Avez-vous fini l'examen de Mr. Darcy ? demanda miss Bingley. Pouvons-nous en savoir le résultat ?

– Certainement. Mr. Darcy n'a pas de défaut, il l'avoue lui-même sans aucune fausse honte.

– Non, dit Darcy, je suis bien loin d'être aussi présomptueux. J'ai bon nombre de défauts mais je me flatte qu'ils n'affectent pas mon jugement. Je n'ose répondre de mon caractère ; je crois qu'il manque de souplesse – il n'en a certainement pas assez au gré d'autrui. – J'oublie difficilement les offenses qui me sont faites et mon humeur mériterait sans doute l'épithète de vindicative. On ne me fait pas aisément changer d'opinion. Quand je retire mon estime à quelqu'un, c'est d'une façon définitive.

– Être incapable de pardonner ! Eh bien ! voilà qui est un défaut ! Mais vous l'avez bien choisi ; il m'est impossible d'en rire.

– Il y a, je crois, en chacun de nous, un défaut naturel que la meilleure éducation ne peut arriver à faire disparaître.

– Le vôtre est une tendance à mépriser vos semblables.

– Et le vôtre, répliqua-t-il avec un sourire, est de prendre un malin plaisir à défigurer leur pensée.

– Faisons un peu de musique, voulez-vous ? proposa miss Bingley, fatiguée d'une conversation où elle n'avait aucune part. Vous ne m'en voudrez pas, Louisa, de réveiller votre mari ?

Mrs. Hurst n'ayant fait aucune objection, le piano fut ouvert et Darcy, à la réflexion, n'en fut pas fâché. Il commençait à sentir qu'il y avait quelque danger à trop s'occuper d'Elizabeth.

OceanofPDF.com

XII

Table des matières

Comme il avait été convenu entre les deux sœurs, Elizabeth écrivit le lendemain matin à sa mère pour lui demander de leur envoyer la voiture dans le cours de la journée. Mais Mrs. Bennet qui avait calculé que ses filles resteraient une semaine entière à Netherfield envisageait sans plaisir un si prompt retour. Elle répondit donc qu'elles ne pourraient pas avoir la voiture avant le mardi, ajoutant en post-scriptum que si l'on insistait pour les garder plus longtemps on pouvait bien se passer d'elles à Longbourn.

Elizabeth repoussait l'idée de rester davantage à Netherfield ; d'ailleurs elle ne s'attendait pas à recevoir une invitation de ce genre et craignait, au contraire, qu'en prolongeant sans nécessité leur séjour elle et sa sœur ne parussent indiscrètes. Elle insista donc auprès de Jane pour que celle-ci priât Mr. Bingley de leur prêter sa voiture et elles décidèrent d'annoncer à leurs hôtes leur intention de quitter Netherfield le jour même.

De nombreuses protestations accueillirent cette communication et de telles instances furent faites que Jane se laissa fléchir et consentit à rester jusqu'au lendemain. Miss Bingley regretta alors d'avoir proposé ce délai, car la jalousie et l'antipathie que lui inspirait l'une des deux sœurs l'emportaient de beaucoup sur son affection pour l'autre.

Le maître de la maison ne pouvait se résigner à les voir partir si vite et, à plusieurs reprises, essaya de persuader à miss Bennet qu'elle n'était pas encore assez rétablie pour voyager sans imprudence. Mais, sûre d'agir raisonnablement, Jane ne céda pas.

Quant à Mr. Darcy il apprit la nouvelle sans déplaisir : Elizabeth était restée assez longtemps à Netherfield et il se sentait attiré vers elle plus qu'il ne l'aurait voulu. D'un autre côté, miss Bingley la traitait avec peu de politesse et le harcelait lui-même de ses moqueries. Il résolut sagement de ne laisser échapper aucune marque d'admiration, aucun signe qui pût donner à Elizabeth l'idée qu'elle possédait la moindre influence sur sa tranquillité. Si un tel espoir avait pu naître chez elle, il était évident que la conduite de Darcy pendant cette dernière journée devait agir de façon définitive, ou pour le confirmer, ou pour le détruire.

Ferme dans sa résolution, c’est à peine s’il adressa la parole à Elizabeth durant toute la journée du samedi et, dans un tête-à-tête d’une demi-heure avec elle, resta consciencieusement plongé dans son livre sans même lui jeter un regard.

Le dimanche après l’office du matin eut lieu cette séparation presque unanimement souhaitée. Miss Bingley, au moment des adieux, sentit s’augmenter son affection pour Jane et redevint polie envers Elizabeth ; elle embrassa l’une tendrement en l’assurant de la joie qu’elle aurait toujours à la revoir et serra la main de l’autre presque amicalement. Elizabeth, de son côté, se sentait de très joyeuse humeur en prenant congé.

L’accueil qu’elles reçurent de leur mère en arrivant à Longbourn fut moins cordial. Mrs. Bennet s’étonna de leur retour et les blâma sévèrement d’avoir donné à leurs hôtes l’embarras de les faire reconduire. De plus, elle était bien sûre que Jane avait repris froid ; mais leur père, malgré l’expression laconique de son contentement, était très heureux de les voir de retour. Ses filles aînées lui avaient beaucoup manqué ; il avait senti la place qu’elles occupaient à son foyer, et les veillées familiales, en leur absence, avaient perdu beaucoup de leur animation et presque tout leur charme.

Elles trouvèrent Mary plongée dans ses grandes études et, comme d’habitude, prête à leur lire les derniers extraits de ses lectures accompagnées de réflexions philosophiques peu originales. Catherine et Lydia avaient des nouvelles d’un tout autre genre ; il s’était passé beaucoup de choses au régiment depuis le précédent mercredi : plusieurs officiers étaient venus dîner chez leur oncle ; un soldat avait été fustigé et le bruit du prochain mariage du colonel Forster commençait à se répandre.

OceanofPDF.com

XIII

Table des matières

– J’espère, ma chère amie, que vous avez commandé un bon dîner pour ce soir, dit Mr. Bennet à sa femme en déjeunant le lendemain, car il est probable que nous aurons un convive.

– Et qui donc, mon ami ? Je ne vois personne qui soit dans le cas de venir, sauf peut-être Charlotte Lucas, et je pense que notre ordinaire peut lui suffire.

– Le convive dont je parle est un gentleman et un étranger.

Les yeux de Mrs. Bermet étincelèrent.

– Un gentleman et un étranger ! Alors ce ne peut être que Mr. Bingley ! Oh ! Jane ! petite rusée, vous n’en aviez rien dit... Assurément je serai ravie de voir Mr. Bingley. Mais, grand Dieu ! Comme c’est ennuyeux qu’on ne puisse pas trouver de poisson aujourd’hui ! Lydia, mon amour, sonnez vite ! Il faut que je parle tout de suite à la cuisinière.

– Ce n’est pas Mr. Bingley, intervint son mari ; c’est quelqu’un que je n’ai jamais vu.

Cette déclaration provoqua un étonnement général suivi d’un déluge de questions que Mr. Bennet se fit un malin plaisir de laisser quelque temps sans réponse.

À la fin, il consentit à s’expliquer.

– J’ai reçu, il y a un mois environ, la lettre que voici et à laquelle j’ai répondu il y a quinze jours seulement car l’affaire dont il s’agissait était délicate et demandait réflexion. Cette lettre est de mon cousin, Mr. Collins, qui, à ma mort, peut vous mettre toutes à la porte de cette maison aussitôt qu’il lui plaira.

– Ah ! mon ami, s’écria sa femme, je vous en prie, ne nous parlez pas de cet homme odieux. C’est certainement une calamité que votre domaine doive être ainsi arraché à vos propres filles, et je sais qu’à votre place je me serais arrangée d’une façon ou d’une autre pour écarter une telle perspective.

Jane et Elizabeth s’efforcèrent, mais en vain, de faire comprendre à leur mère ce qu’était un « entail ». Elles l’avaient déjà tenté plusieurs fois ; mais c’était un sujet sur lequel Mrs. Bennet se refusait à entendre raison, et elle

n’en continua pas moins à protester amèrement contre la cruauté qu’il y avait à déshériter une famille de cinq filles en faveur d’un homme dont personne ne se souciait.

– C’est évidemment une iniquité, dit Mr. Bennet, et rien ne peut laver Mr. Collins du crime d’être héritier de Longbourn. Mais si vous voulez bien écouter sa lettre, les sentiments qu’il y exprime vous adouciront peut-être un peu.

– Ah ! pour cela non ! J’en suis certaine. Je pense au contraire que c’est de sa part le comble de l’impertinence et de l’hypocrisie que de vous écrire. Que ne reste-t-il brouillé avec vous comme l’était son père ?

– Il paraît justement avoir eu, à cet égard, quelques scrupules, ainsi que vous allez l’entendre :

« Hunsford, par Westerham, Kent. 15 octobre.

« Cher monsieur,

« Le désaccord subsistant entre vous et mon regretté père m’a toujours été fort pénible, et depuis que j’ai eu l’infortune de le perdre, j’ai souvent souhaité d’y remédier. Pendant quelque temps j’ai été retenu par la crainte de manquer à sa mémoire en me réconciliant avec une personne pour laquelle, toute sa vie, il avait professé des sentiments hostiles... » – Vous voyez, Mrs. Bennet !... « Néanmoins, j’ai fini par prendre une décision. Ayant reçu à Pâques l’ordination, j’ai eu le privilège d’être distingué par la Très Honorable lady Catherine de Bourgh, veuve de sir Lewis de Bourgh, à la bonté et à la générosité de laquelle je dois l’excellente cure de Hunsford où mon souci constant sera de témoigner ma respectueuse reconnaissance à Sa Grâce, en même temps que mon empressement à célébrer les rites et cérémonies instituées par l’Église d’Angleterre.

« En ma qualité d’ecclésiastique, je sens qu’il est de mon devoir de faire avancer le règne de la paix dans toutes les familles soumises à mon influence. Sur ce terrain j’ose me flatter que mes avances ont un caractère hautement recommandable, et vous oublierez, j’en suis sûr, le fait que je suis l’héritier du domaine de Longbourn pour accepter le rameau d’olivier que je viens vous offrir.

« Je suis réellement peiné d’être l’involontaire instrument du préjudice causé à vos charmantes filles. Qu’il me soit permis de vous exprimer mes regrets en même temps que mon vif désir de leur faire accepter tous les

dédommagements qui sont en mon pouvoir ; mais, de ceci, nous reparlerons plus tard.

« Si vous n'avez point de raison qui vous empêche de me recevoir je me propose de vous rendre visite le lundi 18 novembre à quatre heures, et j'abuserai de votre hospitalité jusqu'au samedi de la semaine suivante – ce que je puis faire sans inconvénients, lady Catherine ne voyant pas d'objection à ce que je m'absente un dimanche, pourvu que je me fasse remplacer par un de mes confrères.

« Veuillez présenter mes respectueux compliments à ces dames et me croire votre tout dévoué serviteur et ami.

« William COLLINS. »

– Donc, à quatre heures, nous verrons arriver ce pacifique gentleman. C'est, semble-t-il, un jeune homme extrêmement consciencieux et courtois et nous aurons sans doute d'agréables relations avec lui pour peu que lady Catherine daigne lui permettre de revenir nous voir.

– Ce qu'il dit à propos de nos filles est plein de raison, et s'il est disposé à faire quelque chose en leur faveur, ce n'est pas moi qui le découragerai.

– Bien que je ne voie pas trop comment il pourrait s'y prendre, dit Jane, le désir qu'il en a lui fait certainement honneur.

Elizabeth était surtout frappée de l'extraordinaire déférence exprimée par Mr. Collins à l'égard de lady Catherine et de la solennité avec laquelle il affirmait son intention de baptiser, marier, ou enterrer ses paroissiens, chaque fois que son ministère serait requis.

– Ce doit être un singulier personnage, dit-elle. Son style est bien emphatique ; et que signifient ces excuses d'être l'héritier de Longbourn ? Y changerait-il quelque chose s'il le pouvait ? Pensez-vous que ce soit un homme de grand sens, père ?

– Non, ma chère enfant ; je suis même assuré de découvrir le contraire. Il y a dans sa lettre un mélange de servilité et d'importance qui m'intrigue. J'attends sa visite avec une vive impatience.

– Au point de vue du style, dit Mary, sa lettre ne me semble pas défectueuse. L'idée du rameau d'olivier, pour n'être pas très neuve, est néanmoins bien exprimée.

Pour Catherine et Lydia, la lettre ni son auteur n'étaient le moins du monde intéressants. Il y avait peu de chances que leur cousin apparût avec

un uniforme écarlate et, depuis quelque temps, la société des gens vêtus d'une autre couleur ne leur procurait plus aucun plaisir. Quant à leur mère, la lettre de Mr. Collins avait en grande partie dissipé sa mauvaise humeur et elle se préparait à recevoir son hôte avec un calme qui étonnait sa famille.

Mr. Collins arriva ponctuellement à l'heure dite et fut reçu avec beaucoup de politesse par toute la famille. Mr. Bennet parla peu, mais ces dames ne demandaient qu'à parler à sa place. Mr. Collins de son côté ne paraissait ni sauvage, ni taciturne. C'était un grand garçon un peu lourd, à l'air grave et compassé et aux manières cérémonieuses. À peine assis, il se mit à complimenter Mrs. Bennet sur sa charmante famille. Il avait, dit-il, beaucoup entendu vanter la beauté de ses cousines, mais il constatait qu'en cette circonstance le bruit public était au-dessous de la vérité. Il ne doutait pas, ajouta-t-il, qu'en temps voulu leur mère n'eût la joie de les voir toutes honorablement établies. Ces galants propos n'étaient pas goûtés de même façon par tous ses auditeurs, mais Mrs. Bennet, qui n'était point difficile sur les compliments, répondit avec empressement :

– Ce que vous me dites là est fort aimable, monsieur, et je souhaite fort que votre prévision se réalise, autrement mes filles se trouveraient un jour dans une situation bien fâcheuse avec des affaires aussi singulièrement arrangées.

– Vous faites allusion peut-être à l'« entail » de ce domaine.

– Naturellement, monsieur, et vous devez reconnaître que c'est une clause bien regrettable pour mes pauvres enfants. – Non que je vous en rende personnellement responsable.

– Je suis très sensible, madame, au désavantage subi par mes belles cousines et j'en dirais plus sans la crainte de vous paraître un peu trop pressé mais je puis affirmer à ces demoiselles que j'arrive tout prêt à goûter leur charme. Je n'ajoute rien quant à présent. Peut-être, quand nous aurons fait plus ample connaissance...

Il fut interrompu par l'annonce du dîner et les jeunes filles échangèrent un sourire. Elles n'étaient pas seules à exciter l'admiration de Mr. Collins : le hall, la salle à manger et son mobilier furent examinés et hautement appréciés. Tant de louanges auraient touché le cœur de Mrs. Bennet si elle n'avait eu la pénible arrière-pensée que Mr. Collins passait la revue de ses futurs biens. Le dîner à son tour fut l'objet de ses éloges et il insista pour savoir à laquelle de ses belles cousines revenait l'honneur de plats aussi

parfaitement réussis. Mais ici, Mrs. Bennet l’interrompit un peu vivement pour lui dire qu’elle avait le moyen de s’offrir une bonne cuisinière, et que ses filles ne mettaient pas le pied à la cuisine. Mr. Collins la supplia de ne pas lui en vouloir, à quoi elle répondit d’un ton plus doux qu’il n’y avait point d’offense, mais il n’en continua pas moins à s’excuser jusqu’à la fin du dîner.

OceanofPDF.com

XIV

Table des matières

Pendant le repas Mr. Bennet avait à peine ouvert la bouche. Lorsque les domestiques se furent retirés, il pensa qu'il était temps de causer un peu avec son hôte, et mit la conversation sur le sujet qu'il estimait le mieux choisi pour le faire parler en félicitant son cousin d'avoir trouvé une protectrice qui se montrait si pleine d'attentions pour ses désirs et de sollicitude pour son confort.

Mr. Bennet ne pouvait mieux tomber. Mr. Collins fut éloquent dans ses éloges. De sa vie, affirma-t-il, solennellement, il n'avait rencontré chez un membre de l'aristocratie l'affabilité et la condescendance que lui témoignait lady Catherine. Elle avait été assez bonne pour apprécier les deux sermons qu'il avait eu l'honneur de prêcher devant elle. Deux fois déjà elle l'avait invité à dîner à Rosings, et le samedi précédent encore l'avait envoyé chercher pour faire le quatrième à sa partie de « quadrille ». Beaucoup de gens lui reprochaient d'être hautaine, mais il n'avait jamais vu chez elle que de la bienveillance. Elle le traitait en gentleman et ne voyait aucune objection à ce qu'il fréquentât la société du voisinage ou s'absentât une semaine ou deux pour aller voir sa famille. Elle avait même poussé la bonté jusqu'à lui conseiller de se marier le plus tôt possible, pourvu qu'il fît un choix judicieux. Elle lui avait fait visite une fois dans son presbytère où elle avait pleinement approuvé les améliorations qu'il y avait apportées et daigné même en suggérer d'autres, par exemple des rayons à poser dans les placards du premier étage.

– Voilà une intention charmante, dit Mrs. Bennet, et je ne doute pas que lady Catherine ne soit une fort aimable femme. C'est bien regrettable que les grandes dames, en général, lui ressemblent si peu. Habite-t-elle dans votre voisinage, monsieur ?

– Le jardin qui entoure mon humble demeure n'est séparé que par un sentier de Rosings Park, résidence de Sa Grâce.

– Je crois vous avoir entendu dire qu'elle était veuve. A-t-elle des enfants ?

– Elle n'a qu'une fille, héritière de Rosings et d'une immense fortune.

– Ah ! s’écria Mrs. Bennet en soupirant. Elle est mieux partagée que beaucoup d’autres. Et cette jeune fille, est-elle jolie ?

– Elle est tout à fait charmante. Lady Catherine dit elle-même que miss de Bourgh possède quelque chose de mieux que la beauté car, dans ses traits, se reconnaît la marque d’une haute naissance. Malheureusement elle est d’une constitution délicate et n’a pu se perfectionner comme elle l’aurait voulu dans différents arts d’agrément pour lesquels elle témoignait des dispositions remarquables. Je tiens ceci de la dame qui a surveillé son éducation et qui continue à vivre auprès d’elle à Rosings, mais miss de Bourgh est parfaitement aimable et daigne souvent passer à côté de mon humble presbytère dans le petit phaéton attelé de poneys qu’elle conduit elle-même.

– A-t-elle été présentée ? Je ne me rappelle pas avoir vu son nom parmi ceux des dames reçues à la cour.

– Sa frêle santé, malheureusement, ne lui permet pas de vivre à Londres. C’est ainsi, comme je l’ai dit un jour à lady Catherine, que la cour d’Angleterre se trouve privée d’un de ses plus gracieux ornements. Lady Catherine a paru touchée de mes paroles. Vous devinez que je suis heureux de lui adresser de ces compliments toujours appréciés des dames chaque fois que l’occasion s’en présente. Ces petits riens plaisent à Sa Grâce et font partie des hommages que je considère comme mon devoir de lui rendre.

– Vous avez tout à fait raison, dit Mr. Bennet, et c’est un bonheur pour vous de savoir flatter avec tant de délicatesse. Puis-je vous demander si ces compliments vous viennent spontanément ou si vous devez les préparer d’avance ?

– Oh ! spontanément, en général. Je m’amuse aussi parfois à en préparer quelques-uns d’avance, mais je m’efforce toujours de les placer de façon aussi naturelle que possible.

Les prévisions de Mr. Bennet avaient été justes : son cousin était aussi parfaitement ridicule qu’il s’y attendait. Il l’écoutait avec un vif amusement sans communiquer ses impressions autrement que par un coup d’œil que, de temps à autre, il lançait à Elizabeth. Cependant, à l’heure du thé, trouvant la mesure suffisante, il fut heureux de ramener son hôte au salon.

Après le thé il lui demanda s’il voulait bien faire la lecture à ces dames. Mr. Collins consentit avec empressement. Un livre lui fut présenté, mais à la vue du titre il eut un léger recul et s’excusa, protestant qu’il ne lisait jamais de romans. Kitty le regarda avec ahurissement et Lydia s’exclama de

surprise. D’autres livres furent apportés parmi lesquels il choisit, après quelques hésitations, les sermons de Fordyce. Lydia se mit à bâiller lorsqu’il ouvrit le volume et il n’avait pas lu trois pages d’une voix emphatique et monotone qu’elle l’interrompit en s’écriant :

– Maman, savez-vous que l’oncle Philips parle de renvoyer Richard et que le colonel Forster serait prêt à le prendre à son service ? J’irai demain à Meryton pour en savoir davantage et demander quand le lieutenant Denny reviendra de Londres.

Lydia fut priée par ses deux aînées de se taire, mais Mr. Collins, froissé, referma son livre en disant :

– J’ai souvent remarqué que les jeunes filles ne savent pas s’intéresser aux œuvres sérieuses. Cela me confond, je l’avoue, car rien ne peut leur faire plus de bien qu’une lecture instructive, mais je n’ennuierai pas plus longtemps ma jeune cousine. Et, malgré l’insistance de Mrs. Bennet et de ses filles pour qu’il reprît sa lecture, Mr. Collins, tout en protestant qu’il ne gardait nullement rancune à Lydia, se tourna vers Mr. Bennet et lui proposa une partie de trictrac.

OceanofPDF.com

XV

Table des matières

Mr. Collins était dépourvu d'intelligence, et ni l'éducation, ni l'expérience ne l'avaient aidé à combler cette lacune de la nature. Son père, sous la direction duquel il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse, était un homme avare et illettré, et lui-même, à l'Université où il n'était demeuré que le temps nécessaire pour la préparation de sa carrière, n'avait fait aucune relation profitable.

Le rude joug de l'autorité paternelle lui avait donné dans les manières une grande humilité que combattait maintenant la fatuité naturelle à un esprit médiocre et enivré par une prospérité rapide et inattendue.

Une heureuse chance l'avait mis sur le chemin de lady Catherine de Bourgh au moment où le bénéfice d'Hunsford se trouvait vacant, et la vénération que lui inspirait sa noble protectrice, jointe à la haute opinion qu'il avait de lui-même et de son autorité pastorale, faisaient de Mr. Collins un mélange singulier de servilité et d'importance, d'orgueil et d'obséquiosité.

À présent qu'il se trouvait en possession d'une maison agréable et d'un revenu suffisant il songeait à se marier. Ce rêve n'était pas étranger à son désir de se réconcilier avec sa famille car il avait l'intention de choisir une de ses jeunes cousines, si elles étaient aussi jolies et agréables qu'on le disait communément. C'était là le plan qu'il avait formé pour les dédommager du tort qu'il leur ferait en héritant à leur place de la propriété de leur père, et il le jugeait excellent. N'était-il pas convenable et avantageux pour les Bennet, en même temps que très généreux et désintéressé de sa part ?

La vue de ses cousines ne changea rien à ses intentions. Le charmant visage de Jane ainsi que sa qualité d'aînée fixa son choix le premier soir, mais, le lendemain matin, il lui fallut modifier ses projets. Dans un bref entretien qu'il eut avant le déjeuner avec Mrs. Bennet il lui laissa entrevoir ses espérances, à quoi celle-ci répondit avec force sourires et mines encourageantes qu'elle ne pouvait rien affirmer au sujet de ses plus jeunes filles, mais que l'aînée, – c'était son devoir de l'en prévenir, – serait sans doute fiancée d'ici peu.

Mr. Collins n’avait plus qu’à passer de Jane à Elizabeth. C’est ce qu’il fit pendant que Mrs. Bennet tisonnait le feu. Elizabeth qui par l’âge et la beauté venait immédiatement après Jane était toute désignée pour lui succéder.

Cette confidence remplit de joie Mrs. Bennet qui voyait déjà deux de ses filles établies et, de ce fait, l’homme dont la veille encore le nom seul lui était odieux se trouva promu très haut dans ses bonnes grâces.

Lydia n’oubliait point son projet de se rendre à Meryton. Ses sœurs, à l’exception de Mary, acceptèrent de l’accompagner, et Mr. Bennet, désireux de se débarrasser de son cousin qui depuis le déjeuner s’était installé dans sa bibliothèque où il l’entretenait sans répit de son presbytère et de son jardin, le pressa vivement d’escorter ses filles, ce qu’il accepta sans se faire prier.

Mr. Collins passa le temps du trajet à émettre solennellement des banalités auxquelles ses cousines acquiesçaient poliment. Mais, sitôt entrées dans la ville les deux plus jeunes cessèrent de lui prêter le moindreintérêt ; elles fouillaient les rues du regard dans l’espoir d’y découvrir un uniforme, et il ne fallait rien moins qu’une robe nouvelle ou un élégant chapeau à une devanture pour les distraire de leurs recherches.

Bientôt l’attention des demoiselles Bennet fut attirée par un inconnu jeune et d’allure distinguée qui se promenait de long en large avec un officier de l’autre côté de la rue. L’officier était ce même Mr. Denny dont le retour préoccupait si fort Lydia, et il les salua au passage.

Toutes se demandaient quel pouvait être cet étranger dont la physionomie les avait frappées. Kitty et Lydia, bien décidées à l’apprendre, traversèrent la rue sous prétexte de faire un achat dans un magasin et elles arrivèrent sur le trottoir opposé pour se trouver face à face avec les deux gens qui revenaient sur leurs pas. Mr. Denny leur demanda la permission de leur présenter son ami, Mr. Wickham, qui était arrivé de Londres avec lui la veille et venait de prendre un brevet d’officier dans son régiment.

Voilà qui était parfait : l’uniforme seul manquait à ce jeune homme pour le rendre tout à fait séduisant. Extérieurement tout était en sa faveur : silhouette élégante, belle prestance, manières aimables. Aussitôt présenté il engagea la conversation avec un empressement qui n’excluait ni la correction, ni la simplicité. La conversation allait son train lorsque Mr. Bingley et Mr. Darcy apparurent à cheval au bout de la rue. En distinguant les jeunes filles dans le groupe, ils vinrent jusqu’à elles pour leur présenter

leurs hommages. Ce fut Bingley qui parla surtout et, s'adressant particulièrement à Jane, dit qu'il était en route pour Longbourn où il se proposait d'aller prendre des nouvelles de sa santé. Mr. Darcy confirmait par un signe de tête lorsque ses yeux tombèrent sur l'étranger et leurs regards se croisèrent. Elizabeth qui les regardait à cet instant fut satisfaite de l'effet produit par cette rencontre : tous deux changèrent de couleur ; l'un pâlit, l'autre rougit. Mr. Wickham, au bout d'un instant, toucha son chapeau et Mr. Darcy daigna à peine lui rendre ce salut. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Il était difficile de le deviner, difficile aussi de ne pas désirer l'apprendre.

Une minute plus tard, Mr. Bingley, qui semblait ne s'être aperçu de rien, prit congé et poursuivit sa route avec son ami.

Mr. Denny et Mr. Wickham accompagnèrent les demoiselles Bennet jusqu'à la maison de leur oncle ; mais là ils les quittèrent en dépit des efforts de Lydia pour les décider à entrer et malgré l'invitation de Mrs. Philips elle-même qui, surgissant à la fenêtre de son salon, appuya bruyamment les instances de sa nièce.

Mrs. Philips accueillit Mr. Collins avec une grande cordialité. Il y répondit par de longs discours pour s'excuser de l'indiscrétion qu'il commettait en osant venir chez elle sans lui avoir été préalablement présenté. Sa parenté avec ces demoiselles Bennet justifiait un peu, pensait-il, cette incorrection. Mrs. Philips était émerveillée d'un tel excès de politesse, mais elle fut vite distraite par les questions impétueuses de ses nièces sur l'étranger qu'elles venaient de rencontrer. Elle ne put du reste leur apprendre que ce qu'elles savaient déjà : que Mr. Denny avait ramené ce jeune homme de Londres et qu'il allait recevoir un brevet de lieutenant. Cependant, quelques officiers devant dîner chez les Philips le lendemain, la tante promit d'envoyer son mari inviter Mr. Wickham à condition que la famille de Longbourn vînt passer la soirée. Mrs. Philips annonçait une bonne partie de loto, joyeuse et bruyante, suivie d'un petit souper chaud. La perspective de telles délices mit tout le monde en belle humeur et l'on se sépara gaiement de part et d'autre. Mr. Collins répéta ses excuses en quittant les Philips et reçut une fois de plus l'aimable assurance qu'elles étaient parfaitement inutiles.

De retour à Longbourn il fit grand plaisir à Mrs. Bennet en louant la politesse et les bonnes manières de Mrs. Philips : à l'exception de lady

Catherine et de sa fille, jamais il n’avait rencontré de femme plus distinguée. Non contente de l’avoir accueilli avec une parfaite bonne grâce, elle l’avait compris dans son invitation pour le lendemain, lui dont elle venait à peine de faire la connaissance. Sans doute sa parenté avec les Bennet y était pour quelque chose mais, tout de même, il n’avait jamais rencontré une telle amabilité dans tout le cours de son existence.

OceanofPDF.com

XVI

Table des matières

Aucune objection n’ayant été faite à la partie projetée, la voiture emporta le lendemain soir à Meryton Mr. Collins et ses cinq cousines. En entrant au salon, ces demoiselles eurent le plaisir d’apprendre que Mr. Wickham avait accepté l’invitation de leur oncle et qu’il était déjà arrivé. Cette nouvelle donnée, tout le monde s’assit et Mr. Collins put regarder et louer à son aise ce qui l’entourait. Frappé par les dimensions et le mobilier de la pièce, il déclara qu’il aurait presque pu se croire dans la petite salle où l’on prenait le déjeuner du matin à Rosings. Cette comparaison ne produisit pas d’abord tout l’effet qu’il en attendait, mais quand il expliqua ce que c’était que Rosings, quelle en était la propriétaire, et comment la cheminée d’un des salons avait coûté 800 livres à elle seule, Mrs. Philips comprit l’honneur qui lui était fait et aurait pu entendre comparer son salon à la chambre de la femme de charge sans en être trop froissée. Mr. Collins s’étendit sur l’importance de lady Catherine et de son château en ajoutant quelques digressions sur son modeste presbytère et les améliorations qu’il tâchait d’y apporter et il ne tarit pas jusqu’à l’arrivée des messieurs. Mrs. Philips l’écoutait avec une considération croissante ; quant aux jeunes filles, qui ne s’intéressaient pas aux récits de leur cousin, elles trouvèrent l’attente un peu longue et ce fut avec plaisir qu’elles virent enfin les messieurs faire leur entrée dans le salon.

En voyant paraître Mr. Wickham Elizabeth pensa que l’admiration qu’il lui avait inspirée à leur première rencontre n’avait rien d’exagéré. Les officiers du régiment de Meryton étaient, pour la plupart, des gens de bonne famille et les plus distingués d’entre eux étaient présents ce soir-là, mais Mr. Wickham ne leur était pas moins supérieur par l’élégance de sa personne et de ses manières qu’ils ne l’étaient eux-mêmes au gros oncle Philips qui entrait à leur suite en répandant une forte odeur de porto.

Vers Mr. Wickham, – heureux mortel, – convergeaient presque tous les regards féminins. Elizabeth fut l’heureuse élue auprès de laquelle il vint s’asseoir, et la manière aisée avec laquelle il entama la conversation, bien qu’il ne fût question que de l’humidité de la soirée et de la prévision d’une saison pluvieuse, lui fit sentir aussitôt que le sujet le plus banal et le plus

dénué d'intérêt peut être rendu attrayant par la finesse et le charme de l'interlocuteur.

Avec des concurrents aussi sérieux que Mr. Wickham et les officiers, Mr. Collins parut sombrer dans l'insignifiance. Aux yeux des jeunes filles il ne comptait certainement plus, mais, par intervalles, il trouvait encore un auditeur bénévole dans la personne de Mrs. Philips et, grâce à ses bons soins, fut abondamment pourvu de café et de muffins. Il put à son tour faire plaisir à son hôtesse en prenant place à la table de whist.

– Je suis encore un joueur médiocre, dit-il, mais je serai heureux de me perfectionner. Un homme dans ma situation...

Mais Mrs. Philips, tout en lui sachant gré de sa complaisance, ne prit pas le temps d'écouter ses raisons.

Mr. Wickham, qui ne jouait point au whist, fut accueilli avec joie à l'autre table où il prit place entre Elizabeth et Lydia. Tout d'abord on put craindre que Lydia ne l'accaparât par son bavardage, mais elle aimait beaucoup les cartes et son attention fut bientôt absorbée par les paris et les enjeux. Tout en suivant la partie, Mr. Wickham eut donc tout le loisir de causer avec Elizabeth. Celle-ci était toute disposée à l'écouter, bien qu'elle ne pût espérer apprendre ce qui l'intéressait le plus, à savoir quelles étaient ses relations avec Mr. Darcy. Elle n'osait même pas nommer ce dernier. Sa curiosité se trouva cependant très inopinément satisfaite car Mr. Wickham aborda lui-même le sujet. Il s'informa de la distance qui séparait Netherfield de Meryton et, sur la réponse d'Elizabeth, demanda avec une légère hésitation depuis quand y séjournait Mr. Darcy.

– Depuis un mois environ, et, pour ne pas quitter ce sujet elle ajouta : – J'ai entendu dire qu'il y avait de grandes propriétés dans le Derbyshire.

– En effet, répondit Wickham, son domaine est splendide et d'un rapport net de 10 000 livres. Personne ne peut vous renseigner mieux que moi sur ce chapitre, car, depuis mon enfance, je connais de fort près la famille de Mr. Darcy.

Elizabeth ne put retenir un mouvement de surprise.

– Je comprends votre étonnement, miss Bennet, si, comme il est probable, vous avez remarqué la froideur de notre rencontre d'hier. Connaissez-vous beaucoup Mr. Darcy ?

– Très suffisamment pour mon goût, dit Elizabeth avec vivacité. J'ai passé quatre jours avec lui dans une maison amie, et je le trouve franchement antipathique.

– Je n’ai pas le droit de vous donner mon opinion sur ce point, dit Wickham ; je connais Mr. Darcy trop bien et depuis trop longtemps pour le juger avec impartialité. Cependant, je crois que votre sentiment serait en général accueilli avec surprise. Du reste, hors d’ici où vous êtes dans votre famille, vous ne l’exprimeriez peut-être pas aussi énergiquement.

– Je vous assure que je ne parlerais pas autrement dans n’importe quelle maison du voisinage, sauf à Netherfield. Personne ici ne vous dira du bien de Mr. Darcy ; son orgueil a rebuté tout le monde.

– Je ne prétends pas être affligé de voir qu’il n’est pas estimé au-delà de ses mérites, dit Wickham après un court silence ; mais je crois que pareille chose ne lui arrive pas souvent. Les gens sont généralement aveuglés par sa fortune, par son rang, ou bien intimidés par la hauteur de ses manières, et le voient tel qu’il désire être vu.

– D’après le peu que je connais de lui, il me semble avoir assez mauvais caractère.

Wickham hocha la tête sans répondre.

– Je me demande, reprit-il au bout d’un instant, s’il va rester encore longtemps ici.

– Il m’est impossible de vous renseigner là-dessus, mais il n’était pas question de son départ lorsque j’étais à Netherfield. J’espère que vos projets en faveur de votre garnison ne se trouveront pas modifiés du fait de sa présence dans la région.

– Pour cela non. Ce n’est point à moi à fuir devant Mr. Darcy. S’il ne veut pas me voir, il n’a qu’à s’en aller. Nous ne sommes pas en bons termes, c’est vrai, et chaque rencontre avec lui m’est pénible mais, je puis le dire très haut, je n’ai pas d’autre raison de l’éviter que le souvenir de mauvais procédés à mon égard et le profond regret de voir ce qu’il est devenu. Son père, miss Bennet, le défunt Mr. Darcy, était le meilleur homme de l’univers et l’ami le plus sincère que j’aie jamais eu : je ne puis me trouver en présence de son fils sans être ému jusqu’à l’âme par mille souvenirs attendrissants. Mr. Darcy s’est conduit envers moi d’une manière scandaleuse, cependant, je crois que je pourrais tout lui pardonner, tout, sauf d’avoir trompé les espérances et manqué à la mémoire de son père.

Elizabeth de plus en plus intéressée ne perdait pas une seule de ces paroles, mais le sujet était trop délicat pour lui permettre de poser la moindre question.

Mr. Wickham revint à des propos d'un intérêt plus général : Meryton, les environs, la société. De celle-ci, surtout, il paraissait enchanté et le disait dans les termes les plus galants.

– C'est la perspective de ce milieu agréable qui m'a poussé à choisir ce régiment. Je le connaissais déjà de réputation et mon ami Denny a achevé de me décider en me vantant les charmes de sa nouvelle garnison et des agréables relations qu'on pouvait y faire. J'avoue que la société m'est nécessaire : j'ai eu de grands chagrins, je ne puis supporter la solitude. Il me faut de l'occupation et de la compagnie. L'armée n'était pas ma vocation, les circonstances seules m'y ont poussé. Je devais entrer dans les ordres, c'est dans ce but que j'avais été élevé et je serais actuellement en possession d'une très belle cure si tel avait été le bon plaisir de celui dont nous parlions tout à l'heure.

– Vraiment !

– Oui, le défunt Mr. Darcy m'avait désigné pour la prochaine vacance du meilleur bénéfice de son domaine. J'étais son filleul et il me témoignait une grande affection. Jamais je ne pourrai trop louer sa bonté. Il pensait avoir, de cette façon, assuré mon avenir ; mais, quand la vacance se produisit, ce fut un autre qui obtint le bénéfice.

– Grand Dieu ! Est-ce possible ? s'écria Elizabeth. Comment a-t-on pu faire aussi peu de cas de ses dernières volontés ? Pourquoi n'avez-vous pas eu recours à la justice ?

– Il y avait, par malheur, dans le testament un vice de forme qui rendait stérile tout recours. Un homme loyal n'aurait jamais mis en doute l'intention du donateur. Il a plu à Mr. Darcy de le faire et de considérer cette recommandation comme une apostille conditionnelle en affirmant que j'y avais perdu tout droit par mes imprudences, mes extravagances, tout ce que vous voudrez. Ce qu'il y a de certain, c'est que le bénéfice est devenu vacant il y a deux ans exactement, lorsque j'étais en âge d'y aspirer, et qu'il a été donné à un autre : et il n'est pas moins sûr que je n'avais rien fait pour mériter d'en être dépossédé. Je suis d'une humeur assez vive et j'ai pu dire avec trop de liberté à Mr. Darcy ce que je pensais de lui, mais la vérité c'est que nos caractères sont radicalement opposés et qu'il me déteste.

– C'est honteux ! Il mériterait qu'on lui dise son fait publiquement.

– Ceci lui arrivera sans doute un jour ou l'autre, mais ce n'est point moi qui le ferai. Il faudrait d'abord que je puisse oublier tout ce que je dois à son père.

De tels sentiments redoublèrent l’estime d’Elizabeth, et celui qui les exprimait ne lui en sembla que plus séduisant.

– Mais, reprit-elle après un silence, quels motifs ont donc pu le pousser, et le déterminer à si mal agir ?

– Une antipathie profonde et tenace à mon égard, – une antipathie que je suis forcé, en quelque mesure, d’attribuer à la jalousie. Si le père avait eu moins d’affection pour moi, le fils m’aurait sans doute mieux supporté. Mais l’amitié vraiment peu commune que son père me témoignait l’a, je crois, toujours irrité. Il n’était point homme à accepter l’espèce de rivalité qui nous divisait et la préférence qui m’était souvent manifestée.

– Je n’aurais jamais cru Mr. Darcy aussi vindicatif. Tout en n’éprouvant aucune sympathie pour lui, je ne le jugeais pas aussi mal. Je le supposais bien rempli de dédain pour ses semblables, mais je ne le croyais pas capable de s’abaisser à une telle vengeance, – de montrer tant d’injustice et d’inhumanité.

Elle reprit après quelques minutes de réflexion :

– Je me souviens cependant qu’un jour, à Netherfield, il s’est vanté d’être implacable dans ses ressentiments et de ne jamais pardonner. Quel triste caractère !

– Je n’ose m’aventurer sur ce sujet, répliqua Wickham. Il me serait trop difficile d’être juste à son égard.

De nouveau, Elizabeth resta un moment silencieuse et pensive ; puis elle s’exclama :

– Traiter ainsi le filleul, l’ami, le favori de son père !... Elle aurait pu ajouter « un jeune homme aussi sympathique » ! Elle se contenta de dire : – et, de plus, un ami d’enfance ! Ne m’avez-vous pas dit que vous aviez été élevés ensemble ?

– Nous sommes nés dans la même paroisse, dans l’enceinte du même parc. Nous avons passé ensemble la plus grande partie de notre jeunesse, partageant les mêmes jeux, entourés des mêmes soins paternels. Mon père, à ses débuts, avait exercé la profession où votre oncle Philips semble si bien réussir, mais il l’abandonna pour rendre service au défunt Mr. Darcy et consacrer tout son temps à diriger le domaine de Pemberley. Mr. Darcy avait pour lui une haute estime et le traitait en confident et en ami. Il a souvent reconnu tous les avantages que lui avait valus l’active gestion de mon père. Peu de temps avant sa mort, il lui fit la promesse de se charger de

mon avenir et je suis convaincu que ce fut autant pour acquitter une dette de reconnaissance envers mon père que par affection pour moi.

– Que tout cela est extraordinaire ! s'écria Elizabeth. Je m'étonne que la fierté de Mr. Darcy ne l'ait pas poussé à se montrer plus juste envers vous, que l'orgueil, à défaut d'un autre motif, ne l'ait pas empêché de se conduire malhonnêtement – car c'est une véritable malhonnêteté dont il s'agit là.

– Oui, c'est étrange, répondit Wickham, car l'orgueil, en effet, inspire la plupart de ses actions et c'est ce sentiment, plus que tous les autres, qui le rapproche de la vertu. Mais nous ne sommes jamais conséquents avec nous-mêmes, et, dans sa conduite à mon égard, il a cédé à des impulsions plus fortes encore que son orgueil.

– Pensez-vous qu'un orgueil aussi détestable puisse jamais le porter à bien agir ?

– Certainement ; c'est par orgueil qu'il est libéral, généreux, hospitalier, qu'il assiste ses fermiers et secourt les pauvres. L'orgueil familial et filial – car il a le culte de son père – est la cause de cette conduite. La volonté de ne pas laisser se perdre les vertus traditionnelles et l'influence de sa maison à Pemberley est le mobile de tous ses actes. L'orgueil fraternel renforcé d'un peu d'affection fait de lui un tuteur plein de bonté et de sollicitude pour sa sœur, et vous l'entendrez généralement vanter comme le frère le meilleur et le plus dévoué.

– Quelle sorte de personne est miss Darcy ?

Wickham hocha la tête.

– Je voudrais vous dire qu'elle est aimable, – il m'est pénible de critiquer une Darcy, – mais vraiment elle ressemble trop à son frère : c'est la même excessive fierté. Enfant, elle était gentille et affectueuse, et me témoignait beaucoup d'amitié. J'ai passé des heures nombreuses à l'amuser, mais, aujourd'hui je ne suis plus rien pour elle. C'est une belle fille de quinze ou seize ans, très instruite, m'a-t-on dit. Depuis la mort de son père elle vit à Londres avec une institutrice qui dirige son éducation.

Elizabeth, à diverses reprises, essaya d'aborder d'autres sujets mais elle ne put s'empêcher de revenir au premier.

– Je suis étonnée, dit-elle, de l'intimité de Mr. Darcy avec Mr. Bingley. Comment Mr. Bingley, qui semble la bonne humeur et l'amabilité personnifiées, a-t-il pu faire son ami d'un tel homme ? Comment peuvent-ils s'entendre ? Connaissez-vous Mr. Bingley ?

– Nullement.

– C’est un homme charmant. Il ne connaît sûrement pas Mr. Darcy sous son vrai jour.

– C’est probable, mais Mr. Darcy peut plaire quand il le désire. Il ne manque pas de charme ni de talents ; c’est un fort agréable causeur quand il veut s’en donner la peine. Avec ses égaux il peut se montrer extrêmement différent de ce qu’il est avec ses inférieurs. Sa fierté ne l’abandonne jamais complètement, mais, dans la haute société, il sait se montrer large d’idées, juste, sincère, raisonnable, estimable, et peut-être même séduisant, en faisant la juste part due à sa fortune et à son extérieur.

La partie de whist avait pris fin. Les joueurs se groupèrent autour de l’autre table et Mr. Collins s’assit entre Elizabeth et Mrs. Philips. Cette dernière lui demanda si la chance l’avait favorisé. Non, il avait continuellement perdu et, comme elle lui en témoignait son regret, il l’assura avec gravité que la chose était sans importance ; il n’attachait à l’argent aucune valeur et il la priait de ne pas s’en affecter.

– Je sais très bien, madame, que lorsqu’on s’assied à une table de jeu l’on doit s’en remettre au hasard, et mes moyens, c’est heureux, me permettent de perdre cinq shillings. Beaucoup sans doute ne peuvent en dire autant, mais, grâce à lady Catherine de Bourgh, je puis regarder avec indifférence de pareils détails.

Ces mots attirèrent l’attention de Mr. Wickham et, après avoir considéré Mr. Collins un instant, il demanda tout bas à Elizabeth si son cousin était très intime avec la famille de Bourgh.

– Lady Catherine lui a fait donner récemment la cure de Hunsford, répondit-elle. Je ne sais pas du tout comment Mr. Collins a été présenté à cette dame mais je suis certaine qu’il ne la connaît pas depuis longtemps.

– Vous savez sans doute que lady Catherine de Bourgh et lady Anne Darcy étaient sœurs et que, par conséquent, lady Catherine est la tante de Mr. Darcy.

– Non vraiment ! J’ignore tout de la parenté de lady Catherine. J’ai entendu parler d’elle avant-hier pour la première fois.

– Sa fille, miss de Bourgh, est l’héritière d’une énorme fortune et l’on croit généralement qu’elle et son cousin réuniront les deux domaines.

Cette information fit sourire Elizabeth qui pensa à la pauvre miss Bingley. À quoi serviraient tous ses soins, l’amitié qu’elle affichait pour la sœur, l’admiration qu’elle montrait pour le frère si celui-ci était déjà promis à une autre ?

– Mr. Collins, remarqua-t-elle, dit beaucoup de bien de lady Catherine et de sa fille. Mais, d’après certains détails qu’il nous a donnés sur Sa Grâce, je le soupçonne de se laisser aveugler par la reconnaissance, et sa protectrice me fait l’effet d’être une personne hautaine et arrogante.

– Je crois, répondit Wickham, qu’elle mérite largement ces deux qualificatifs. Je ne l’ai pas revue depuis des années mais je me rappelle que ses manières avaient quelque chose de tyrannique et d’insolent qui ne m’a jamais plu. On vante la fermeté de son jugement mais je crois qu’elle doit cette réputation pour une part à son rang et à sa fortune, pour une autre à ses manières autoritaires, et pour le reste à la fierté de son neveu qui a décidé que tous les membres de sa famille étaient des êtres supérieurs.

Elizabeth convint que c’était assez vraisemblable et la conversation continua de la sorte jusqu’à l’annonce du souper qui, en interrompant la partie de cartes, rendit aux autres dames leur part des attentions de Mr. Wickham. Toute conversation était devenue impossible dans le brouhaha du souper de Mrs. Philips, mais Mr. Wickham se rendit agréable à tout le monde. Tout ce qu’il disait était si bien exprimé, et tout ce qu’il faisait était fait avec grâce.

Elizabeth partit l’esprit rempli de Mr. Wickham. Pendant le trajet du retour elle ne pensa qu’à lui et à tout ce qu’il lui avait raconté ; mais elle ne put même pas mentionner son nom car ni Lydia, ni Mr. Collins ne cessèrent de parler une seconde. Lydia bavardait sur la partie de cartes, sur les fiches qu’elle avait gagnées et celles qu’elle avait perdues et Mr. Collins avait tant à dire de l’hospitalité de Mr. et de Mrs. Philips, de son indifférence pour ses pertes au jeu, du menu du souper, de la crainte qu’il avait d’être de trop dans la voiture, qu’il n’avait pas terminé lorsqu’on arriva à Longbourn.

OceanofPDF.com

XVII

Table des matières

Le lendemain Elizabeth redit à Jane la conversation qu'elle avait eue avec Mr. Wickham. Jane l'écouta, stupéfaite et consternée : elle ne pouvait se décider à croire que Mr. Darcy fût indigne à ce point de l'estime de Mr. Bingley. D'autre part, il n'était pas dans sa nature de soupçonner la véracité d'un jeune homme d'apparence aussi sympathique que Wickham. La seule pensée qu'il eût pu subir une aussi grande injustice suffisait à émouvoir son âme sensible. Ce qu'il y avait de mieux à faire était de n'accuser personne et de mettre sur le compte du hasard ou d'une erreur ce qu'on ne pouvait expliquer autrement.

– Tous deux ont sans doute été trompés, des gens intéressés ont pu faire à chacun de faux rapports sur le compte de l'autre ; bref, il est impossible d'imaginer ce qui, sans tort réel d'aucun côté, a pu faire naître une pareille inimitié.

– Certes oui. Et maintenant, ma chère Jane, qu'avez-vous à dire pour excuser les « gens intéressés » qui sont sans doute les vrais coupables ? Justifiez-les aussi, que nous n'en soyons pas réduites à les mal juger !

– Riez tant qu'il vous plaira ; cela ne changera point mon opinion. Ne voyez-vous point, ma chère Lizzy, sous quel jour détestable ceci place Mr. Darcy ? Traiter ainsi le protégé dont son père avait promis d'assurer l'avenir ! Quel homme ayant le souci de sa réputation serait capable d'agir ainsi ? Et ses amis, pourraient-ils s'abuser à ce point sur son compte ? Oh ! non !

– Il m'est plus facile de croire que Mr. Bingley s'est trompé à son sujet que d'imaginer que Mr. Wickham a inventé tout ce qu'il m'a conté hier soir en donnant les noms, les faits, tous les détails. Si c'est faux, que Mr. Darcy le dise.

À ce moment on appela les jeunes filles qui durent quitter le bosquet où elles s'entretenaient pour retourner à la maison. Mr. Bingley et ses sœurs venaient apporter eux-mêmes leur invitation pour le bal si impatiemment attendu et qui se trouvait fixé au mardi suivant. Mrs. Hurst et miss Bingley se montrèrent enchantées de retrouver leur chère Jane, déclarant qu'il y avait des siècles qu'elles ne s'étaient vues. Au reste de la famille elles

accordèrent peu d'attention : elles évitèrent autant que possible de causer avec Mrs. Bennet, dirent quelques mots à Elizabeth et rien du tout aux autres. Au bout de très peu de temps elles se levèrent avec un empressement qui déconcerta quelque peu leur frère et firent rapidement leurs adieux comme pour échapper aux démonstrations de Mrs. Bennet.

La perspective du bal de Netherfield causait un vif plaisir à Longbourn. Mrs. Bennet se flattait qu'il était donné à l'intention de sa fille aînée, et considérait comme une faveur particulière que Mr. Bingley fût venu faire son invitation en personne au lieu d'envoyer la carte d'usage.

Jane se promettait une agréable soirée où elle goûterait la compagnie de ses deux amies et les attentions de leur frère. Elizabeth jouissait d'avance du plaisir de danser beaucoup avec Mr. Wickham, et d'observer la confirmation de ce qu'il lui avait confié dans l'expression et l'attitude de Mr. Darcy. La joie que se promettaient Catherine et Lydia dépendait moins de telle personne ou de telle circonstance en particulier ; bien que, comme Elizabeth, chacune d'elles fût décidée à danser la moitié de la soirée avec Mr. Wickham, il n'était pas l'unique danseur qui pût les satisfaire, et un bal, après tout, est toujours un bal. Et Mary elle-même pouvait, sans mentir, assurer que la perspective de cette soirée n'était pas pour lui déplaire.

Elizabeth était pleine d'entrain et de gaieté et bien qu'elle ne recherchât point d'ordinaire la conversation de Mr. Collins, elle lui demanda s'il comptait accepter l'invitation de Mr. Bingley et, le cas échéant, s'il jugerait convenable de se mêler aux divertissements de la soirée. À son grand étonnement il lui répondit qu'il n'éprouvait à ce sujet aucun scrupule et qu'il était sûr de n'encourir aucun blâme de la part de son évêque ou de lady Catherine s'il s'aventurait à danser.

– Je ne crois nullement, l'assura-t-il, qu'un bal donné par un jeune homme de qualité à des gens respectables puisse rien présenter de répréhensible, et je réprouve si peu la danse que j'espère que toutes mes charmantes cousines me feront l'honneur de m'accepter pour cavalier dans le cours de la soirée. Je saisis donc cette occasion, miss Elizabeth, pour vous inviter pour les deux premières danses. J'espère que ma cousine Jane attribuera cette préférence à sa véritable cause et non pas à un manque d'égards pour elle.

Elizabeth se trouvait prise. Elle avait rêvé se faire inviter pour ces mêmes danses par Wickham ! Il n'y avait plus qu'à accepter l'invitation de son cousin d'aussi bonne grâce que possible, mais cette galanterie lui

causait d’autant moins de plaisir qu’elle ouvrait la porte à une supposition nouvelle. Pour la première fois l’idée vint à Elizabeth que, parmi ses sœurs, c’était elle que Mr. Collins avait élue pour aller régner au presbytère de Hunsford et faire la quatrième à la table de whist de Rosings en l’absence de plus nobles visiteurs. Cette supposition se changea en certitude devant les attentions multipliées de son cousin et ses compliments sur sa vivacité et son esprit. À sa fille, plus étonnée que ravie de sa conquête, Mrs. Bennet donna bientôt à entendre que la perspective de ce mariage lui était extrêmement agréable. Elizabeth jugea préférable d’avoir l’air de ne point comprendre afin d’éviter une discussion. Après tout, il se pouvait fort bien que Mr. Collins ne fît jamais la demande de sa main et, jusqu’à ce qu’il la fît, il était bien inutile de se quereller à son sujet.

OceanofPDF.com

XVIII

Table des matières

Quand elle fit son entrée dans le salon de Netherfield, Elizabeth remarqua que Wickham ne figurait point dans le groupe d'habits rouges qui y étaient rassemblés. Jusque-là l'idée de cette absence n'avait même pas effleuré son esprit ; au contraire, mettant à sa toilette un soin tout particulier, elle s'était préparée joyeusement à achever sa conquête, persuadée que c'était l'affaire d'une soirée.

Alors, brusquement, surgit l'affreux soupçon que les Bingley, par complaisance pour Mr. Darcy, avaient omis sciemment Wickham dans l'invitation adressée aux officiers. Bien que la supposition fût inexacte, son absence fut bientôt confirmée par son ami, Mr. Denny ; à Lydia qui le pressait de questions il répondit que Wickham avait dû partir pour Londres la veille et qu'il n'était point encore de retour, ajoutant d'un air significatif :

– Je ne crois pas que ses affaires l'eussent décidé à s'absenter précisément aujourd'hui s'il n'avait eu surtout le désir d'éviter une rencontre avec un gentleman de cette société.

Cette allusion, perdue pour Lydia, fut saisie par Elizabeth et lui montra que Darcy n'était pas moins responsable de l'absence de Wickham que si sa première supposition avait été juste. L'antipathie qu'il lui inspirait s'en trouva tellement accrue qu'elle eut grand-peine à lui répondre dans des termes suffisamment polis lorsque, peu après, il vint lui-même lui présenter ses hommages. Ne voulant avoir aucune conversation avec lui, elle se détourna avec un mouvement de mauvaise humeur qu'elle ne put tout de suite surmonter, même en causant avec Mr. Bingley dont l'aveugle partialité à l'égard de son ami la révoltait.

Mais il n'était pas dans la nature d'Elizabeth de s'abandonner longtemps à une telle impression, et quand elle se fut soulagée en exposant son désappointement à Charlotte Lucas, elle fut bientôt capable de faire dévier la conversation sur les originalités de son cousin et de les signaler à l'attention de son amie.

Les deux premières danses, cependant, furent pour elle un intolérable supplice : Mr. Collins, solennel et maladroit, se répandant en excuses au lieu de faire attention, dansant à contretemps sans même s'en apercevoir,

donnait à sa cousine tout l'ennui, toute la mortification qu'un mauvais cavalier peut infliger à sa danseuse. Elizabeth en retrouvant sa liberté éprouva un soulagement indicible. Invitée ensuite par un officier, elle eut la satisfaction de parler avec lui de Wickham et d'entendre dire qu'il était universellement apprécié.

Elle venait de reprendre sa conversation avec Charlotte Lucas, lorsque Mr. Darcy s'approcha et, s'inclinant devant elle, sollicita l'honneur d'être son cavalier. Elle se trouva tellement prise au dépourvu qu'elle accepta sans trop savoir ce qu'elle faisait. Il s'éloigna aussitôt, la laissant toute dépitée d'avoir montré si peu de présence d'esprit. Charlotte Lucas essaya de la réconforter :

– Après tout, vous allez peut-être le trouver très aimable.

– Le ciel m'en préserve. Quoi ! Trouver aimable un homme qu'on est résolu à détester !

Mais quand la musique recommença et que Darcy s'avança pour lui rappeler sa promesse, Charlotte Lucas ne put s'empêcher de lui souffler à l'oreille que son caprice pour Wickham ne devait pas lui faire commettre la sottise de se rendre déplaisante aux yeux d'un homme dont la situation valait dix fois celle de l'officier.

Elizabeth prit rang parmi les danseurs, confondue de l'honneur d'avoir Mr. Darcy pour cavalier et lisant dans les regards de ses voisines un étonnement égal au sien. Pendant un certain temps ils gardèrent le silence. Elizabeth était bien décidée à ne pas le rompre la première lorsque l'idée lui vint qu'elle infligerait une pénitence à Mr. Darcy en l'obligeant à parler. Elle fit donc une réflexion sur la danse. Il lui répondit, puis retomba dans son mutisme.

Au bout de quelques instants, elle reprit :

– Maintenant, Mr. Darcy, c'est à votre tour. J'ai déjà parlé de la danse. À vous de faire la remarque qu'il vous plaira sur les dimensions du salon ou le nombre des danseurs.

Il sourit et l'assura qu'il était prêt à dire tout ce qu'elle désirait.

– Très bien. Quant à présent, cette réponse peut suffire. Un peu plus tard j'observerai que les soirées privées présentent plus d'agrément que les bals officiels, mais pour l'instant, nous pouvons en rester là.

– Est-ce donc par devoir que vous causez en dansant ?

– Quelquefois. Il faut bien parler un peu. Il serait étrange de rester ensemble une demi-heure sans ouvrir la bouche. Cependant, pour la

commodité de certains danseurs, il vaut mieux que la conversation soit réglée de telle façon qu'ils n'aient à parler que le moins possible.

– Dans le cas présent, suivez-vous vos préférences ou cherchez-vous à vous conformer aux miennes ?

– Aux uns et aux autres tout ensemble, car j'ai remarqué dans notre tour d'esprit une grande ressemblance. Nous sommes tous deux de caractère taciturne et peu sociable et nous n'aimons guère à penser, à moins que ce ne soit pour dire une chose digne d'étonner ceux qui nous écoutent et de passer à la postérité avec tout l'éclat d'un proverbe.

– Ce portrait ne vous ressemble pas d'une façon frappante selon moi, dit-il. À quel point il me ressemble c'est ce que je ne puis décider. Vous le trouvez fidèle, sans doute ?

– Ce n'est pas à moi de juger de mon œuvre.

Mr. Darcy ne reprit la conversation qu'au début de la deuxième danse pour demander à Elizabeth si elle allait souvent à Meryton avec ses sœurs. Elle répondit affirmativement et, ne pouvant résister à la tentation, ajouta :

– Lorsque vous nous avez rencontrées l'autre jour, nous venions justement de faire une nouvelle connaissance.

L'effet fut immédiat. Un air de hauteur plus accentuée se répandit sur le visage de Darcy, mais il resta un instant sans répondre. Il dit enfin d'un air contraint :

– Mr. Wickham est doué de manières agréables qui lui permettent de se faire facilement des amis. Qu'il soit également capable de les conserver est une chose moins sûre.

– Je sais qu'il a eu le malheur de perdre « votre » amitié, répliqua Elizabeth, et cela d'une façon telle qu'il en souffrira probablement toute son existence.

Darcy ne répondit pas et parut désireux de changer la conversation. À ce moment apparut près d'eux sir William Lucas qui essayait de traverser le salon en se faufilant entre les groupes. À la vue de Mr. Darcy il s'arrêta pour lui faire son salut le plus courtois et lui adresser quelques compliments sur lui et sa danseuse.

– Vous me voyez ravi, cher monsieur. On a rarement l'avantage de voir danser avec un art aussi consommé. Vous me permettrez d'ajouter que votre aimable danseuse vous fait honneur. J'espère que ce plaisir se renouvellera souvent pour moi, surtout, ma chère Eliza, si un événement des plus souhaitables vient à se produire, ajouta-t-il en lançant un coup d'œil dans la

direction de Jane et de Bingley. Quel sujet de joie et de félicitations pour tout le monde ! J'en appelle à Mr. Darcy. Mais que je ne vous retienne pas, monsieur. Vous m'en voudriez de vous importuner davantage et les beaux yeux de votre jeune danseuse condamnent mon indiscrétion.

La fin de ce discours fut à peine entendue de Darcy. L'allusion de sir William semblait l'avoir frappé, et il dirigeait vers Bingley et Jane un regard préoccupé. Il se ressaisit vite, cependant, et se tournant vers sa danseuse :

– L'interruption de sir William, dit-il, m'a fait oublier de quoi nous nous entretenions.

– Mais nous ne parlions de rien, je crois. Nous avions essayé sans succès deux ou trois sujets de conversation et je me demande quel pourra être le suivant.

– Si nous parlions lecture ? dit-il en souriant.

– Lecture ? oh non ! Je suis sûre que nous n'avons pas les mêmes goûts.

– Je le regrette. Mais, quand cela serait, nous pourrions discuter nos idées respectives.

– Non, il m'est impossible de causer littérature dans un bal ; mon esprit est trop occupé d'autre chose.

– Est-ce ce qui vous entoure qui vous absorbe à ce point ? demanda-t-il d'un air de doute.

– Oui, répondit-elle machinalement, car sa pensée était ailleurs comme elle le montra bientôt par cette soudaine exclamation :

– Mr. Darcy, je me rappelle vous avoir entendu dire que vous ne pardonniez jamais une offense. Je suppose que ce n'est pas à la légère que vous concevez un ressentiment aussi implacable.

– Non, certes, affirma-t-il avec force.

– Et vous ne vous laissez jamais aveugler par des préventions ?

– J'espère que non.

– Ceux qui ne changent jamais d'opinion doivent naturellement veiller à juger du premier coup sans se tromper.

– Puis-je vous demander à quoi tendent ces questions ?

– À expliquer votre caractère, tout simplement, dit-elle en reprenant le ton de la plaisanterie. J'essaie en ce moment de le comprendre.

– Y réussissez-vous ?

– Guère, répondit-elle en hochant la tête ; j'entends sur vous des jugements si contradictoires que je m'y perds.

– Je crois en effet, répondit-il d’un ton grave, que l’on exprime sur moi des opinions très différentes, et ce n’est pas en ce moment, miss Bennet, que j’aurais plaisir à vous voir essayer de faire mon portrait, car l’œuvre, je le crains, ne ferait honneur ni à vous, ni à moi.

Elizabeth n’ajouta rien. La danse terminée, ils se séparèrent en silence, mécontents l’un de l’autre, mais à un degré différent, car Darcy avait dans le cœur un sentiment qui le poussa bientôt à pardonner à Elizabeth et à réserver toute sa colère pour un autre.

Presque aussitôt miss Bingley se dirigea vers Elizabeth, et, d’un air de politesse dédaigneuse, l’accosta ainsi.

– Il paraît, miss Elizabeth, que George Wickham a fait votre conquête ? Votre sœur vient de me poser sur lui toutes sortes de questions et j’ai constaté que ce jeune homme avait négligé de vous dire, entre autres choses intéressantes, qu’il était le fils du vieux Wickham, l’intendant de feu Mr. Darcy. Permettez-moi de vous donner un conseil amical : ne recevez pas comme parole d’Évangile tout ce qu’il vous racontera. Il est faux que Mr. Darcy ait fait tort à Wickham : il l’a toujours traité avec une grande générosité, alors que Wickham, au contraire, s’est conduit fort mal envers lui. J’ignore les détails de cette affaire, mais je puis vous affirmer que Mr. Darcy n’a rien à se reprocher, qu’il ne veut plus entendre parler de Wickham, et que mon frère, n’ayant pu se dispenser d’inviter ce dernier avec les autres officiers, a été ravi de voir que de lui-même il s’était retiré. Je me demande comment il a eu l’audace de venir dans ce pays-ci. Je vous plains, miss Elizabeth, d’être mise ainsi face à face avec l’indignité de votre favori : mais connaissant son origine, on ne pouvait guère s’attendre à mieux !

– En somme, répliqua Elizabeth irritée, votre accusation la plus fondée est celle d’être le fils d’un subalterne : et je puis vous certifier que Mr. Wickham m’avait lui-même révélé ce détail !

– Oh ! pardon, répondit miss Bingley en s’éloignant avec un ricanement moqueur. Et excusez-moi en faveur de mon intention, qui était bonne !

– Insolente créature ! se dit Elizabeth. Croit-elle donc m’influencer par d’aussi misérables procédés ?... Je ne vois là qu’ignorance voulue de sa part, et méchanceté pure du côté de Mr. Darcy.

Puis elle chercha sa sœur aînée qui avait dû entreprendre une enquête sur le même sujet auprès de Bingley.

Elle trouva Jane avec un sourire de contentement et une flamme joyeuse dans le regard qui montraient assez combien elle était satisfaite de sa soirée. Elizabeth s'en aperçut tout de suite et tout autre sentiment s'effaça en elle devant l'espoir de voir Jane sur le chemin du bonheur.

– J'aimerais savoir, dit-elle en souriant, elle aussi, si vous avez appris quelque chose sur Mr. Wickham. Mais vous étiez peut-être engagée dans un entretien trop agréable pour penser aux autres. En ce cas, vous êtes tout excusée.

– Non, reprit Jane, je ne l'ai point oublié, mais je n'ai rien de satisfaisant à vous dire. Mr. Bingley ne connaît pas toute son histoire et ignore ce qui a le plus offensé Mr. Darcy. Il répond seulement de la probité et de l'honneur de son ami et il est convaincu que Mr. Wickham ne mérite même pas ce que Mr. Darcy a fait pour lui. Je regrette de dire que d'après sa sœur comme d'après lui, Mr. Wickham ne serait pas un jeune homme respectable.

– Mr. Bingley connaît-il lui-même Mr. Wickham ?

– Non, il l'a vu l'autre matin à Meryton pour la première fois.

– Donc les renseignements qu'il vous a donnés lui viennent de Mr. Darcy. Cela me suffit. Je n'éprouve aucun doute quant à la sincérité de Mr. Bingley, mais permettez-moi de ne pas me laisser convaincre par de simples affirmations. Puisque Mr. Bingley ignore une partie de l'affaire et n'en connaît le reste que par son ami, je préfère m'en tenir à mon sentiment personnel sur les deux personnes en question.

Elle prit alors un sujet plus agréable pour toutes deux et sur lequel elles ne pouvaient manquer de s'entendre. Elizabeth se réjouit d'entendre sa sœur lui exprimer l'espoir joyeux, bien que timide, qu'entretenait en elle l'attitude de Mr. Bingley à son égard, et dit ce qu'elle put pour affermir la confiance de Jane. Puis, comme Mr. Bingley lui-même s'avançait de leur côté, Elizabeth se retira près de miss Lucas. Elle avait à peine eu le temps de répondre aux questions de son amie sur son dernier danseur que Mr. Collins les joignit, leur annonçant d'un ton joyeux qu'il venait de faire une importante découverte.

– Par un hasard singulier j'ai trouvé, dit-il, qu'il y avait dans ce salon un proche parent de ma bienfaitrice. J'ai, à son insu, entendu ce gentleman prononcer lui-même le nom de sa cousine, miss de Bourgh, et celui de sa mère, lady Catherine, en causant avec la jeune dame qui fait les honneurs du bal. Que le monde est donc petit ! et qui aurait pu penser que je ferais

dans cette réunion la rencontre d'un neveu de lady Catherine de Bourgh ! Je suis bien heureux d'avoir fait cette découverte à temps pour que je puisse aller lui présenter mes respects. J'espère qu'il me pardonnera de ne pas m'être acquitté plus tôt de ce devoir. L'ignorance totale où j'étais de cette parenté me servira d'excuse.

– Vous n'allez pas aborder Mr. Darcy sans lui avoir été présenté ?

– Et pourquoi non ? C'est, si j'ai bien compris, le propre neveu de lady Catherine. J'aurai le plaisir de lui apprendre que Sa Grâce se portait parfaitement il y a huit jours.

Elizabeth essaya en vain de l'arrêter et de lui faire comprendre que s'il s'adressait à Mr. Darcy sans lui avoir été présenté, celui-ci considérerait cette démarche plutôt comme une incorrection que comme un acte de déférence envers sa tante. Mr. Collins l'écouta avec l'air d'un homme décidé à n'en faire qu'à sa tête, et quand elle eut fini :

– Ma chère miss Elizabeth, dit-il, j'ai la plus haute opinion de votre excellent jugement pour toutes les matières qui sont de votre compétence. Mais permettez-moi de vous faire observer qu'à l'égard de l'étiquette les gens du monde et le clergé ne sont pas astreints aux mêmes règles. Laissez-moi donc, en la circonstance, suivre les ordres de ma conscience et remplir ce que je considère comme un devoir, et pardonnez-moi de négliger vos avis qui, en toute autre occasion, me serviront toujours de guide. – Et, s'inclinant profondément, il la quitta pour aller aborder Mr. Darcy.

Elizabeth le suivit des yeux, curieuse de voir l'accueil qu'il recevrait. L'étonnement de Mr. Darcy fut d'abord manifeste. Mr. Collins avait préludé par un grand salut et, bien qu'elle fût trop loin pour entendre, Elizabeth croyait tout comprendre et reconnaître, aux mouvements des lèvres, les mots « excuses, Hunsford, lady Catherine de Bourgh ». Il lui était pénible de voir son cousin s'exposer ainsi à la critique d'un tel homme ; Mr. Darcy regardait son interlocuteur avec une surprise non dissimulée, et, lorsque celui-ci voulut bien s'arrêter, il répondit avec un air de politesse distante. Ceci ne parut pas décourager Mr. Collins qui se remit à parler de plus belle, mais l'air dédaigneux de Mr. Darcy s'accentuait à mesure que son discours s'allongeait. Lorsqu'il eut enfin terminé, Mr. Darcy fit simplement un léger salut et s'éloigna. Mr. Collins revint alors près d'Elizabeth.

– Je suis très satisfait, je vous assure, de la réception qui m'a été faite. Mr. Darcy a paru beaucoup apprécier la délicatesse de mon intention et m'a répondu avec la plus grande courtoisie. Il a même eu l'amabilité de me dire

qu’il connaissait assez sa tante pour être sûr qu’elle n’accordait pas ses faveurs sans discernement. – Voilà une belle pensée bien exprimée. – En définitive, il me plaît beaucoup.

Elizabeth tourna ensuite toute son attention du côté de sa sœur et de Mr. Bingley, et les réflexions agréables que suscita cet examen la rendirent presque aussi heureuse que sa sœur elle-même. Elle voyait déjà Jane installée dans cette même maison et toute au bonheur que seule peut donner dans le mariage une véritable affection. La pensée de Mrs. Bennet suivait visiblement le même cours. Au souper, Elizabeth, qui n’était séparée d’elle que par lady Lucas, eut la mortification d’entendre sa mère parler ouvertement à sa voisine de ses espérances maternelles. Entraînée par son sujet, Mrs. Bennet ne se lassait pas d’énumérer les avantages d’une telle union : un jeune homme si bien, si riche, n’habitant qu’à trois milles de Longbourn ! dont les sœurs montraient tant d’affection pour Jane et souhaitaient certainement cette alliance autant qu’elle-même. D’autre part, quel avantage pour les plus jeunes filles que le beau mariage de leur aînée qui les aiderait sans doute à trouver elles aussi des partis avantageux. Enfin Mrs. Bennet serait très heureuse de pouvoir les confier à la garde de leur sœur et de se dispenser ainsi de les accompagner dans le monde. C’est là un sentiment qu’il est d’usage d’exprimer en pareille circonstance, mais il était difficile de se représenter Mrs. Bennet éprouvant, à n’importe quel âge, une si grande satisfaction à rester chez elle.

Elizabeth essayait d’arrêter ce flot de paroles ou de persuader à sa mère de mettre une sourdine à sa voix, car elle rougissait à la pensée que Mr. Darcy, qui était assis en face d’elles, ne devait presque rien perdre du chuchotement trop intelligible de Mrs. Bennet, mais celle-ci ne répondit qu’en taxant sa fille d’absurdité.

– Et pour quelle raison dois-je avoir si grand-peur de Mr. Darcy, je vous prie ! L’amabilité qu’il nous montre m’oblige-t-elle donc à ne pas prononcer une parole qui puisse avoir le malheur de lui déplaire ?

– Pour l’amour du ciel, ma mère, parlez plus bas. Quel avantage voyez-vous à blesser Mr. Darcy ? Cela ne sera certainement pas une recommandation pour vous auprès de son ami.

Tout ce que put dire Elizabeth fut absolument inutile ; sa mère continua à parler de ses espoirs d’avenir avec aussi peu de réserve. Rouge de honte et de contrariété, Elizabeth ne pouvait s’empêcher de regarder constamment dans la direction de Mr. Darcy et chaque coup d’œil la confirmait dans ses

craintes. Il ne regardait pas Mrs. Bennet, mais son attention certainement était fixée sur elle et l'expression de son visage passa graduellement de l'indignation à une froideur dédaigneuse. À la fin, pourtant, Mrs. Bennet n'eut plus rien à dire et lady Lucas, que ces considérations sur un bonheur qu'elle n'était pas appelée à partager faisaient bâiller depuis longtemps, put enfin savourer en paix son jambon et son poulet froid.

Elizabeth commençait à respirer, mais cette tranquillité ne fut pas de longue durée. Le souper terminé, on proposa un peu de musique et elle eut l'ennui de voir Mary, qu'on en avait à peine priée, se préparer à charmer l'auditoire. Du regard, elle tenta de l'en dissuader, mais enchantée de cette occasion de se produire, Mary ne voulut pas comprendre et commença une romance. Elizabeth l'écouta chanter plusieurs strophes avec une impatience qui ne s'apaisa point à la fin du morceau ; car quelqu'un ayant exprimé vaguement l'espoir de l'entendre encore, Mary se remit au piano. Son talent n'était pas à la hauteur de la circonstance ; sa voix manquait d'ampleur et son interprétation de naturel. Elizabeth au supplice lança un coup d'œil à Jane pour savoir ce qu'elle en pensait, mais Jane causait tranquillement avec Bingley. Ses yeux se tournèrent alors vers les deux sœurs qu'elle vit échanger des regards amusés, vers Mr. Darcy, qui gardait le même sérieux impénétrable, vers son père, enfin, à qui elle fit signe d'intervenir, dans la crainte que Mary ne continuât à chanter toute la nuit. Mr. Bennet comprit et lorsque Mary eut achevé son second morceau, il dit à haute voix :

– C'est parfait, mon enfant. Mais vous nous avez charmés assez longtemps. Laissez aux autres le temps de se produire à leur tour.

Mary, bien qu'elle fît semblant de n'avoir pas entendu, se montra quelque peu décontenancée et Elizabeth, contrariée par l'apostrophe de son père, regretta son intervention.

On invitait maintenant d'autres personnes à se faire entendre.

– Si j'avais le bonheur de savoir chanter, dit Mr. Collins, j'aurais grand plaisir à charmer la compagnie car j'estime que la musique est une distraction innocente et parfaitement compatible avec la profession de clergyman. Je ne veux pas dire, cependant, que nous soyons libres d'y consacrer beaucoup de temps. Le recteur d'une paroisse est très occupé : quand il a composé ses sermons et rempli les devoirs de sa charge, il lui reste bien peu de loisirs pour les soins à donner à son intérieur qu'il serait inexcusable de ne pas rendre aussi confortable que possible. D'autre part, il doit avoir le souci constant de se montrer plein d'égards pour tous, et en

particulier pour la famille de laquelle il tient son bénéfice. C’est une obligation dont il ne saurait se dispenser et, pour ma part, je ne pourrais juger favorablement celui qui négligerait une occasion de témoigner son respect à toute personne apparentée à ses bienfaiteurs.

Et par un salut adressé à Mr. Darcy, il conclut ce discours débité assez haut pour être entendu de la moitié du salon. Plusieurs personnes le regardèrent avec étonnement, d’autres sourirent, mais personne ne paraissait plus amusé que Mr. Bennet tandis que sa femme, avec un grand sérieux, félicitait Mr. Collins de la sagesse de ses propos et observait à voix basse à lady Lucas que ce jeune homme était fort sympathique et d’une intelligence remarquable.

Il semblait à Elizabeth que si sa famille avait pris tâche, ce soir-là, de se rendre ridicule, elle n’aurait pu le faire avec plus de succès. Heureusement qu’une partie de cette exhibition avait échappé à Mr. Bingley ; mais la pensée que ses deux sœurs et Mr. Darcy n’en avaient pas perdu un détail lui était fort pénible, et elle ne savait si elle souffrait plus du mépris silencieux de l’un ou des sourires moqueurs des deux autres.

Le reste de la soirée offrit peu d’agrément à Elizabeth, agacée par la présence continuelle de Mr. Collins à ses côtés. S’il n’obtint pas d’elle la faveur d’une nouvelle danse, il l’empêcha du moins de danser avec d’autres. En vain lui offrit-elle de le présenter à ses amies ; il l’assura que la danse le laissait indifférent, que son seul objet était de lui être agréable et qu’il se ferait un devoir de lui tenir compagnie toute la soirée. Il n’y avait donc rien à faire. Elizabeth dut son unique soulagement à miss Lucas qui, en se joignant à leur conversation, détourna sur elle-même une partie des discours de Mr. Collins.

Du moins Elizabeth n’eut-elle plus à subir les attentions de Mr. Darcy. Bien qu’il demeurât longtemps seul à peu de distance de leur groupe, il ne chercha plus à lui adresser la parole. Elizabeth vit dans cette attitude le résultat de ses allusions à Mr. Wickham et s’en félicita.

Les habitants de Longbourn furent des derniers à prendre congé, et par suite d’une manœuvre de Mrs. Bennet, ils durent attendre leur voiture un quart d’heure de plus que les autres invités, ce qui leur laissa le temps de voir combien leur départ était ardemment souhaité par une partie de leurs hôtes. Mrs. Hurst et sa sœur étaient visiblement impatientes de retrouver leur liberté pour aller se coucher, et n’ouvraient la bouche que pour se plaindre de la fatigue, laissant Mrs. Bennet essayer sans succès de soutenir

la conversation. Mr. Darcy ne disait mot ; Mr. Bingley et Jane, un peu à l'écart, causaient sans s'occuper des autres ; Elizabeth gardait le même silence que Mrs. Hurst et miss Bingley, et Lydia elle-même n'avait plus la force que de s'exclamer de temps à autre avec un large bâillement : « Dieu, que je suis lasse ! »

Quand ils se levèrent enfin pour partir, Mrs. Bennet exprima d'une manière pressante son désir de voir bientôt tous ses hôtes à Longbourn, et s'adressa particulièrement à Mr. Bingley pour l'assurer du plaisir qu'il leur ferait en venant n'importe quel jour, sans invitation, partager leur repas de famille. Avec plaisir et reconnaissance, Mr. Bingley promit de saisir la première occasion d'aller lui faire visite après son retour de Londres où il devait se rendre le lendemain même pour un bref séjour.

Mrs. Bennet était pleinement satisfaite. Elle quitta ses hôtes avec l'agréable persuasion que, – en tenant compte des délais nécessaires pour dresser le contrat et commander l'équipage et les toilettes de noces, – elle pouvait espérer voir sa fille installée à Netherfield dans un délai de trois ou quatre mois.

OceanofPDF.com

XIX

Table des matières

Le lendemain amena du nouveau à Longbourn : Mr. Collins fit sa déclaration. Il n’avait plus de temps à perdre, son congé devant se terminer le samedi suivant ; et comme sa modestie ne lui inspirait aucune inquiétude qui pût l’arrêter au dernier moment, il décida de faire sa demande dans les formes qu’il jugeait indispensables dans cette circonstance.

Trouvant après le breakfast Mrs. Bennet en compagnie d’Elizabeth et d’une autre de ses filles, il lui parla ainsi :

– Puis-je, madame, solliciter votre bienveillant appui pour obtenir de votre fille, Elizabeth, un entretien particulier dans le cours de la matinée ?

Avant qu’Elizabeth rougissante eût eu le temps d’ouvrir la bouche, Mrs. Bennet avait déjà répondu :

– Mais je crois bien ! Je suis sûre qu’Elizabeth ne demande pas mieux. Venez, Kitty, j’ai besoin de vous au premier. – Et rassemblant son ouvrage, elle se hâtait vers la porte, lorsque Elizabeth s’écria :

– Ma mère, ne sortez pas, je vous en prie. Mr. Collins m’excusera, mais il n’a certainement rien à me dire que tout le monde ne puisse entendre. Je vais moi-même me retirer.

– Non, non, Lizzy ! Quelle est cette sottise ? Je désire que vous restiez. – Et comme Elizabeth, rouge de confusion et de colère, continuait à gagner la porte, Mrs. Bennet ajouta : – Lizzy, j’insiste pour que vous restiez et que vous écoutiez ce que Mr. Collins veut vous dire.

La jeune fille ne pouvait résister à une telle injonction : comprenant, après un instant de réflexion, que mieux valait en finir au plus vite, elle se rassit et reprit son ouvrage pour se donner une contenance et dissimuler la contrariété ou l’envie de rire qui la prenaient tour à tour.

La porte était à peine refermée sur Mrs. Bennet et Kitty que Mr. Collins commençait :

– Croyez, chère miss Elizabeth, que votre modestie, loin de me déplaire, ne fait à mes yeux qu’ajouter à vos charmes. Vous m’auriez paru moins aimable sans ce petit mouvement de retraite, mais laissez-moi vous assurer que j’ai pour vous parler la permission de votre respectable mère. Vous vous doutez sûrement du but de cet entretien, bien que votre délicatesse

vous fasse simuler le contraire. J’ai eu pour vous trop d’attentions pour que vous ne m’ayez pas deviné. À peine avais-je franchi le seuil de cette maison que je voyais en vous la compagne de mon existence ; mais avant de me laisser emporter par le flot de mes sentiments, peut-être serait-il plus convenable de vous exposer les raisons qui me font songer au mariage et le motif qui m’a conduit en Hertfordshire pour y chercher une épouse.

L’idée du solennel Mr. Collins « se laissant emporter par le flot de ses sentiments » parut si comique à Elizabeth qu’elle dut faire effort pour ne pas éclater de rire et perdit l’occasion d’interrompre cet éloquent discours.

– Les raisons qui me déterminent à me marier, continua-t-il, sont les suivantes : premièrement, je considère qu’il est du devoir de tout clergyman de donner le bon exemple à sa paroisse en fondant un foyer. Deuxièmement, je suis convaincu, ce faisant, de travailler à mon bonheur. Troisièmement, – j’aurais dû peut-être commencer par là, – je réponds ainsi au désir exprimé par la très noble dame que j’ai l’honneur d’appeler ma protectrice. Par deux fois, et sans que je l’en eusse priée, elle a daigné me faire savoir son opinion à ce sujet. Le samedi soir qui a précédé mon départ, entre deux parties de « quadrilles », elle m’a encore dit : « Mr. Collins, il faut vous marier. Un clergyman comme vous doit se marier. Faites un bon choix. Pour ma satisfaction, et pour la vôtre, prenez une fille de bonne famille, active, travailleuse, entendue ; non point élevée dans des idées de grandeur mais capable de tirer un bon parti d’un petit revenu. Trouvez une telle compagne le plus tôt possible, amenez-la à Hunsford, et j’irai lui rendre visite. » Permettez-moi, ma belle cousine, de vous dire en passant que la bienveillance de lady Catherine de Bourgh n’est pas un des moindres avantages que je puis vous offrir. Ses qualités dépassent tout ce que je puis vous en dire, et je crois que votre vivacité et votre esprit lui plairont, surtout s’ils sont tempérés par la discrétion et le respect que son rang ne peut manquer de vous inspirer.

« Tels sont les motifs qui me poussent au mariage. Il me reste à vous dire pourquoi je suis venu choisir une femme à Longbourn plutôt que dans mon voisinage où, je vous assure, il ne manque pas d’aimables jeunes filles ; mais devant hériter de ce domaine à la mort de votre honorable père (qui, je l’espère, ne se produira pas d’ici de longues années), je ne pourrais être complètement satisfait si je ne choisissais une de ses filles afin de diminuer autant que possible le tort que je leur causerai lorsque arrivera le douloureux événement. (Dieu veuille que ce soit le plus tard possible !) Ces

raisons, ma chère cousine, ne me feront pas, je l'espère, baisser dans votre estime. Et maintenant il ne me reste plus qu'à vous exprimer en termes ardents toute la force de mes sentiments. La question de fortune me laisse indifférent. Je sais que votre père ne peut rien vous donner et que mille livres placées à quatre pour cent sont tout ce que vous pouvez espérer recueillir après la mort de votre mère. Je garderai donc le silence le plus absolu sur ce chapitre et vous pouvez être sûre que jamais vous n'entendrez sortir de ma bouche un reproche dénué de générosité lorsque nous serons mariés.

– Vous allez trop vite, monsieur, s'écria Elizabeth. Vous oubliez que je ne vous ai pas encore répondu. Laissez-moi le faire sans plus tarder. Je suis très sensible à l'honneur que vous me faites par cette proposition et je vous en remercie, mais il m'est impossible de ne point la décliner.

– Je sais depuis longtemps, répliqua Mr. Collins avec un geste majestueux, qu'il est d'usage parmi les jeunes filles de repousser celui qu'elles ont au fond l'intention d'épouser lorsqu'il se déclare pour la première fois, et qu'il leur arrive de renouveler ce refus une seconde et même une troisième fois ; c'est pourquoi votre réponse ne peut me décourager, et j'ai confiance que j'aurai avant longtemps le bonheur de vous conduire à l'autel.

– En vérité, monsieur, cette confiance est plutôt extraordinaire après ce que je viens de vous déclarer ! Je vous affirme que je ne suis point de ces jeunes filles, – si tant est qu'il en existe, – assez imprudentes pour jouer leur bonheur sur la chance de se voir demander une seconde fois. Mon refus est des plus sincères : vous ne pourriez pas me rendre heureuse et je suis la dernière femme qui pourrait faire votre bonheur. Bien plus, si votre amie lady Catherine me connaissait, je suis sûre qu'elle me trouverait fort mal qualifiée pour la situation que vous me proposez.

– Quand bien même, répondit gravement Mr. Collins, l'avis de lady Catherine... Mais je ne puis imaginer Sa Grâce vous regardant d'un œil défavorable et soyez certaine que, lorsque je la reverrai, je lui vanterai avec chaleur votre modestie, votre esprit d'ordre et vos autres aimables qualités.

– Mr. Collins, toutes ces louanges seraient inutiles. Veuillez m'accorder la liberté de juger pour mon compte et me faire la grâce de croire ce que je vous dis. Je souhaite vous voir heureux et riche et, en vous refusant ma main, je contribue à la réalisation de ce vœu. Les scrupules respectables que vous exprimiez au sujet de ma famille sont sans objet maintenant que vous

m’avez proposé d’être votre femme et vous pourrez, quand le temps viendra, entrer en possession de Longbourn sans vous adresser aucun reproche. Cette question est donc réglée.

Elle s’était levée en prononçant ces derniers mots et allait quitter la pièce quand Mr. Collins l’arrêta par ces mots :

– Lorsque j’aurai l’honneur de reprendre cette conversation avec vous, j’espère recevoir une réponse plus favorable ; non point que je vous accuse de cruauté et peut-être même, en faisant la part de la réserve habituelle à votre sexe, en avez-vous dit assez aujourd’hui pour m’encourager à poursuivre mon projet.

– En vérité, Mr. Collins, s’écria Elizabeth avec chaleur, vous me confondez ! Si vous considérez tout ce que je viens de vous dire comme un encouragement, je me demande en quels termes il me faut exprimer mon refus pour vous convaincre que c’en est un !

– Laissez-moi croire, ma chère cousine, que ce refus n’est qu’une simple formalité. Il ne me semble pas que je sois indigne de vous, ni que l’établissement que je vous offre ne soit pas pour vous des plus enviables. Ma situation, mes relations avec la famille de Bourgh, ma parenté avec votre famille, sont autant de conditions favorables à ma cause. En outre, vous devriez considérer qu’en dépit de tous vos attraits vous n’êtes nullement certaine de recevoir une autre demande en mariage. Votre dot est malheureusement si modeste qu’elle doit inévitablement contrebalancer l’effet de votre charme et de vos qualités. Force m’est donc de conclure que votre refus n’est pas sérieux, et je préfère l’attribuer au désir d’exciter ma tendresse en la tenant en suspens, suivant l’élégante coutume des femmes du monde.

– Soyez sûr, monsieur, que je n’ai aucune prétention à cette sorte d’élégance, qui consiste à faire souffrir un honnête homme. Je préférerais qu’on me fît le compliment de croire à ce que je dis. Je vous remercie mille fois de votre proposition, mais il m’est impossible de l’accepter ; mes sentiments me l’interdisent absolument. Puis-je parler avec plus de clarté ? Ne me prenez pas pour une coquette qui prendrait plaisir à vous tourmenter, mais pour une personne raisonnable qui parle en toute sincérité.

– Vous êtes vraiment délicieuse, quoi que vous fassiez ! s’écria-t-il avec une lourde galanterie, et je suis persuadé que ma demande, une fois sanctionnée par la volonté expresse de vos excellents parents, ne manquera pas de vous paraître acceptable.

Devant cette invincible persistance à vouloir s’abuser, Elizabeth abandonna la partie et se retira en silence.

OceanofPDF.com

XX

Table des matières

Mr. Collins ne resta pas longtemps seul à méditer sur le succès de sa déclaration. Mrs. Bennet, qui rôdait dans le vestibule en attendant la fin de l'entretien, n'eut pas plus tôt vu sa fille ouvrir la porte et gagner rapidement l'escalier qu'elle entra dans la salle à manger et félicita Mr. Collins avec chaleur en lui exprimant la joie que lui causait la perspective de leur alliance prochaine. Mr. Collins reçut ces félicitations et y répondit avec autant de plaisir, après quoi il se mit à relater les détails d'une entrevue dont il avait tout lieu d'être satisfait puisque le refus que sa cousine lui avait obstinément opposé n'avait d'autre cause que sa modestie et l'extrême délicatesse de ses sentiments.

Ce récit cependant causa quelque trouble à Mrs. Bennet. Elle eût bien voulu partager cette belle assurance et croire que sa fille, en repoussant Mr. Collins, avait eu l'intention de l'encourager. Mais la chose lui paraissait peu vraisemblable et elle ne put s'empêcher de le dire.

– Soyez sûr, Mr. Collins, que Lizzy finira par entendre raison. C'est une fille sotte et entêtée qui ne connaît point son intérêt ; mais je me charge de le lui faire comprendre.

– Permettez, madame : si votre fille est réellement sotte et entêtée comme vous le dites, je me demande si elle est la femme qui me convient. Un homme dans ma situation désire naturellement trouver le bonheur dans l'état conjugal et si ma cousine persiste à rejeter ma demande, peut-être vaudrait-il mieux ne pas essayer de la lui faire agréer de force ; sujette à de tels défauts de caractère, elle ne me paraît pas faite pour assurer ma félicité.

– Monsieur, vous interprétez mal mes paroles, s'écria Mrs. Bennet alarmée. Lizzy ne montre d'entêtement que dans des questions de ce genre. Autrement c'est la meilleure nature qu'on puisse rencontrer. Je vais de ce pas trouver Mr. Bennet et nous aurons tôt fait, à nous deux, de régler cette affaire avec elle.

Et, sans lui donner le temps de répondre, elle se précipita dans la bibliothèque où se trouvait son mari.

– Ah ! Mr. Bennet, s'exclama-t-elle en entrant, j'ai besoin de vous tout de suite. Venez vite obliger Lizzy à accepter Mr. Collins. Elle jure ses

grands dieux qu'elle ne veut pas de lui. Si vous ne vous hâtez pas, il va changer d'avis, et c'est lui qui ne voudra plus d'elle !

Mr. Bennet avait levé les yeux de son livre à l'entrée de sa femme et la fixait avec une indifférence tranquille que l'émotion de celle-ci n'arriva pas à troubler.

– Je n'ai pas l'avantage de vous comprendre, dit-il quand elle eut fini. De quoi parlez-vous donc ?

– Mais de Lizzy et de Mr. Collins ! Lizzy dit qu'elle ne veut pas de Mr. Collins et Mr. Collins commence à dire qu'il ne veut plus de Lizzy.

– Et que puis-je faire à ce propos ? Le cas me semble plutôt désespéré.

– Parlez à Lizzy. Dites-lui que vous tenez à ce mariage.

– Faites-la appeler. Je vais lui dire ce que j'en pense.

Mrs. Bennet sonna et donna l'ordre d'avertir miss Elizabeth qu'on la demandait dans la bibliothèque.

– Arrivez ici, mademoiselle, lui cria son père dès qu'elle parut. Je vous ai envoyé chercher pour une affaire d'importance. Mr. Collins, me dit-on, vous aurait demandée en mariage. Est-ce exact ?

– Très exact, répondit Elizabeth.

– Vous avez repoussé cette demande ?

– Oui, mon père.

– Fort bien. Votre mère insiste pour que vous l'acceptiez. C'est bien cela, Mrs. Bennet ?

– Parfaitement ; si elle s'obstine dans son refus, je ne la reverrai de ma vie.

– Ma pauvre enfant, vous voilà dans une cruelle alternative. À partir de ce jour, vous allez devenir étrangère à l'un de nous deux. Votre mère refuse de vous revoir si vous n'épousez pas Mr. Collins, et je vous défends de reparaître devant moi si vous l'épousez.

Elizabeth ne put s'empêcher de sourire à cette conclusion inattendue ; mais Mrs. Bennet, qui avait supposé que son mari partageait son sentiment, fut excessivement désappointée.

– Mr. Bennet ! À quoi pensez-vous de parler ainsi ? Vous m'aviez promis d'amener votre fille à la raison !

– Ma chère amie, répliqua son mari, veuillez m'accorder deux faveurs : la première, c'est de me permettre en cette affaire le libre usage de mon jugement, et la seconde de me laisser celui de ma bibliothèque. Je serais heureux de m'y retrouver seul le plus tôt possible.

Malgré la défection de son mari, Mrs. Bennet ne se résigna pas tout de suite à s'avouer battue. Elle entreprit Elizabeth à plusieurs reprises, la suppliant et la menaçant tour à tour. Elle essaya aussi de se faire une alliée de Jane, mais, avec toute la douceur possible, celle-ci refusa d'intervenir. Quant à Elizabeth, tantôt avec énergie, tantôt avec gaieté, elle repoussa tous les assauts, changeant de tactique, mais non de détermination.

Mr. Collins pendant ce temps méditait solitairement sur la situation. La haute opinion qu'il avait de lui-même l'empêchait de concevoir les motifs qui avaient poussé sa cousine à le refuser et, bien que blessé dans son amour-propre, il n'éprouvait pas un véritable chagrin. Son attachement pour Elizabeth était un pur effet d'imagination et la pensée qu'elle méritait peut-être les reproches de sa mère éteignait en lui tout sentiment de regret.

Pendant que toute la famille était ainsi dans le désarroi, Charlotte Lucas vint pour passer la journée avec ses amies. Elle fut accueillie dans le hall par Lydia qui se précipita vers elle en chuchotant :

– Je suis contente que vous soyez venue car il se passe ici des choses bien drôles. Devinez ce qui est arrivé ce matin : Mr. Collins a offert sa main à Lizzy, et elle l'a refusée !

Charlotte n'avait pas eu le temps de répondre qu'elles étaient rejointes par Kitty, pressée de lui annoncer la même nouvelle. Enfin, dans la salle à manger, Mrs. Bennet, qu'elles y trouvèrent seule, reprit le même sujet et réclama l'aide de miss Lucas en la priant d'user de son influence pour décider son amie à se plier aux vœux de tous les siens.

– Je vous en prie, chère miss Lucas, dit-elle d'une voix plaintive, faites cela pour moi ! Personne n'est de mon côté, personne ne me soutient, personne n'a pitié de mes pauvres nerfs.

L'entrée de Jane et d'Elizabeth dispensa Charlotte de répondre.

– Et justement la voici, poursuivit Mrs. Bennet, aussi tranquille, aussi indifférente que s'il s'agissait du shah de Perse ! Tout lui est égal, pourvu qu'elle puisse faire ses volontés. Mais, prenez garde, miss Lizzy, si vous vous entêtez à repousser toutes les demandes qui vous sont adressées, vous finirez par rester vieille fille et je ne sais pas qui vous fera vivre lorsque votre père ne sera plus là. Ce n'est pas moi qui le pourrai, je vous en avertis. Je vous ai dit tout à l'heure, dans la bibliothèque, que je ne vous parlerais plus ; vous verrez si je ne tiens point parole. Je n'ai aucun plaisir à causer avec une fille si peu soumise. Non que j'en aie beaucoup à causer avec personne ; les gens qui souffrent de malaises nerveux comme moi n'ont

jamais grand goût pour la conversation. Personne ne sait ce que j'endure ! Mais c'est toujours la même chose, on ne plaint jamais ceux qui ne se plaignent pas eux-mêmes.

Ses filles écoutaient en silence cette litanie, sachant que tout effort pour raisonner leur mère ou pour la calmer ne ferait que l'irriter davantage. Enfin les lamentations de Mrs. Bennet furent interrompues par l'arrivée de Mr. Collins qui entrait avec un air plus solennel encore que d'habitude.

Sur un signe, les jeunes filles quittèrent la pièce et Mrs. Bennet commença d'une voix douloureuse :

– Mon cher Mr. Collins...

– Ma chère madame, interrompit celui-ci, ne parlons plus de cette affaire. Je suis bien loin, continua-t-il d'une voix où perçait le mécontentement, de garder rancune à votre fille. La résignation à ce qu'on ne peut empêcher est un devoir pour tous, et plus spécialement pour un homme qui a fait choix de l'état ecclésiastique. Ce devoir, je m'y soumets d'autant plus aisément qu'un doute m'est venu sur le bonheur qui m'attendait si ma belle cousine m'avait fait l'honneur de m'accorder sa main. Et j'ai souvent remarqué que la résignation n'est jamais si parfaite que lorsque la faveur refusée commence à perdre à nos yeux quelque chose de sa valeur. J'espère que vous ne considérerez pas comme un manque de respect envers vous que je retire mes prétentions aux bonnes grâces de votre fille sans vous avoir sollicités, vous et Mr. Bennet, d'user de votre autorité en ma faveur. Peut-être ai-je eu tort d'accepter un refus définitif de la bouche de votre fille plutôt que de la vôtre, mais nous sommes tous sujets à nous tromper. J'avais les meilleures intentions : mon unique objet était de m'assurer une compagne aimable, tout en servant les intérêts de votre famille. Cependant, si vous voyez dans ma conduite quelque chose de répréhensible, je suis tout prêt à m'en excuser.

OceanofPDF.com

XXI

Table des matières

La discussion provoquée par la demande de Mr. Collins était maintenant close. Elizabeth en gardait seulement un souvenir pénible et devait encore supporter de temps à autre les aigres allusions de sa mère. Quant au soupirant malheureux, ses sentiments ne s'exprimaient point par de l'embarras ou de la tristesse, mais par une attitude raide et un silence plein de ressentiment. C'est à peine s'il s'adressait à Elizabeth, et les attentions dont il la comblait auparavant se reportèrent sur miss Lucas dont la complaisance à écouter ses discours fut un soulagement pour tout le monde et en particulier pour Elizabeth.

Le lendemain, la santé et l'humeur de Mrs. Bennet ne présentaient aucune amélioration et Mr. Collins, de son côté, continuait à personnifier l'orgueil blessé. Elizabeth s'était flattée de l'espoir que son mécontentement le déciderait à abréger son séjour, mais ses plans n'en paraissaient nullement affectés ; il s'était toujours proposé de rester jusqu'au samedi et n'entendait pas s'en aller un jour plus tôt.

Après le déjeuner les jeunes filles se rendirent à Meryton pour savoir si Mr. Wickham était de retour. Comme elles entraient dans la ville, elles le rencontrèrent lui-même et il les accompagna jusque chez leur tante où son regret d'avoir manqué le bal de Netherfield et la déception que tout le monde en avait éprouvée, furent l'objet de longs commentaires. À Elizabeth pourtant, il ne fit aucune difficulté pour avouer que son absence avait été volontaire.

– À mesure que la date du bal se rapprochait, dit-il, j'avais l'impression de plus en plus nette que je ferais mieux d'éviter une rencontre avec Mr. Darcy. Me trouver avec lui dans la même salle, dans la même société pendant plusieurs heures, était peut-être plus que je ne pouvais supporter ; il aurait pu en résulter des incidents aussi désagréables pour les autres que pour moi-même.

Elizabeth approuva pleinement son abstention. Ils eurent tout le loisir de s'étendre sur ce sujet, car Wickham et un de ses camarades reconduisirent les jeunes filles jusqu'à Longbourn et, pendant le trajet, il s'entretint surtout

avec Elizabeth. Touchée d'un empressement aussi flatteur, elle profita de l'occasion pour le présenter à ses parents.

Peu après leur retour, un pli apporté de Netherfield fut remis à Jane qui l'ouvrit aussitôt. L'enveloppe contenait une feuille d'un charmant papier satiné couverte d'une écriture féminine élégante et déliée. Elizabeth vit que sa sœur changeait de couleur en lisant et qu'elle s'arrêtait spécialement à certains passages de la lettre. Jane, d'ailleurs, reprit vite son sang-froid et se joignit à la conversation générale avec son entrain habituel. Mais, dès que Wickham et son compagnon furent partis, elle fit signe à Elizabeth de la suivre dans leur chambre. À peine y étaient-elles qu'elle dit en lui tendant la lettre :

– C'est de Caroline Bingley, et la nouvelle qu'elle m'apporte n'est pas sans me surprendre. À l'heure qu'il est ils ont tous quitté Netherfield et sont en route pour Londres, sans idée de retour. Écoutez plutôt.

Elle lut la première phrase qui annonçait la résolution de ces dames de rejoindre leur frère et de dîner ce même soir à Grosvenor Street, où les Hurst avaient leur maison. La lettre continuait ainsi : « Nous ne regretterons pas grand-chose du Hertfordshire, à part votre société, chère amie. Espérons cependant que l'avenir nous réserve l'occasion de renouer nos si agréables relations et, qu'en attendant, nous adoucirons l'amertume de l'éloignement par une correspondance fréquente et pleine d'abandon. »

Cette grande tendresse laissa Elizabeth très froide. Bien que la soudaineté de ce départ la surprît, elle n'y voyait rien qui valût la peine de s'en affliger. Le fait que ces dames n'étaient plus à Netherfield n'empêcherait vraisemblablement point Mr. Bingley d'y revenir et sa présence, Elizabeth en était persuadée, aurait vite consolé Jane de l'absence de ses sœurs.

– C'est dommage, dit-elle après un court silence, que vous n'ayez pu les revoir avant leur départ ; cependant il nous est peut-être permis d'espérer que l'occasion de vous retrouver se présentera plus tôt que miss Bingley ne le prévoit. Qui sait si ces rapports d'amitié qu'elle a trouvés si agréables ne se renoueront pas plus intimes encore ?... Mr. Bingley ne se laissera pas retenir longtemps à Londres.

– Caroline déclare nettement qu'aucun d'eux ne reviendra à Netherfield de tout l'hiver. Voici ce qu'elle dit : « Quand mon frère nous a quittés hier, il pensait pouvoir conclure en trois ou quatre jours l'affaire qui l'appelait à Londres, mais c'est certainement impossible et comme nous sommes

convaincus, d’autre part, que Charles, une fois à Londres, ne sera nullement pressé d’en revenir, nous avons décidé de le rejoindre afin de lui épargner le désagrément de la vie à l’hôtel. Beaucoup de nos amis ont déjà regagné la ville pour l’hiver. Comme je serais heureuse d’apprendre que vous-même, chère amie, vous proposez de faire un tour dans la capitale ! Mais, hélas ! je n’ose y compter. Je souhaite sincèrement que les fêtes de Noël soient chez vous des plus joyeuses et que vos nombreux succès vous consolent du départ des trois admirateurs que nous allons vous enlever. »

– Ceci montre bien, conclut Jane, que Mr. Bingley ne reviendra pas de cet hiver.

– Ceci montre seulement que miss Bingley ne veut pas qu’il revienne.

– Qu’est-ce qui vous le fait croire ? Mr. Bingley est maître de ses actes ; c’est de lui que vient sans doute cette décision. Mais attendez le reste. À vous, je ne veux rien cacher, et je vais vous lire le passage qui me peine le plus. « Mr. Darcy est impatient de retrouver sa sœur et, à vous dire vrai, nous ne le sommes pas moins que lui. Il est difficile de trouver l’égale de Georgiana Darcy sous le rapport de la beauté, de l’élégance et de l’éducation, et la sympathie que nous avons pour elle, Louisa et moi, est accrue par l’espérance de la voir un jour devenir notre sœur. Je ne sais si je vous ai jamais fait part de nos sentiments à cet égard, mais je ne veux pas vous quitter sans vous en parler. Mon frère admire beaucoup Georgiana ; il aura maintenant de fréquentes occasions de la voir dans l’intimité, les deux familles s’accordent pour désirer cette union et je ne crois pas être aveuglée par l’affection fraternelle en disant que Charles a tout ce qu’il faut pour se faire aimer. Avec tant de circonstances favorables ai-je tort, ma chère Jane, de souhaiter la réalisation d’un événement qui ferait tant d’heureux ? »

– Que pensez-vous de cette phrase, ma chère Lizzy ? dit Jane en achevant sa lecture, ne dit-elle pas clairement que Caroline n’a aucun désir de me voir devenir sa sœur, qu’elle est tout à fait convaincue de l’indifférence de son frère à mon égard et que, si elle soupçonne la nature des sentiments qu’il m’inspire, elle veut très amicalement me mettre sur mes gardes ? Peut-on voir autre chose dans ce que je viens de vous lire ?

– Oui, certes, car mon impression est tout à fait différente, et la voici en deux mots : miss Bingley s’est aperçue que son frère vous aime alors qu’elle veut lui faire épouser miss Darcy. Elle va le rejoindre afin de le retenir à Londres, et elle essaie de vous persuader qu’il ne pense pas à vous.

Jane secoua la tête.

– Jane, je vous dis la vérité. Tous ceux qui vous ont vue avec Mr. Bingley ne peuvent douter de ses sentiments pour vous, – miss Bingley pas plus que les autres, car elle n'est point sotte. – Si elle pouvait croire que Mr. Darcy éprouve seulement la moitié de cette affection pour elle-même, elle aurait déjà commandé sa robe de noce. Mais le fait est que nous ne sommes ni assez riches, ni assez nobles pour eux, et miss Bingley est d'autant plus désireuse de voir son frère épouser miss Darcy qu'elle pense qu'une première alliance entre les deux familles en facilitera une seconde. Ce n'est pas mal combiné et pourrait après tout réussir si miss de Bourgh n'était pas dans la coulisse. Mais voyons, ma chère Jane, si miss Bingley vous raconte que son frère est plein d'admiration pour miss Darcy, ce n'est pas une raison suffisante pour croire qu'il soit moins sensible à vos charmes que quand il vous a quittée mardi dernier, ni qu'elle puisse lui persuader à son gré que ce n'est pas de vous, mais de son amie qu'il est épris.

– Tout ce que vous me dites là pourrait me tranquilliser si nous nous faisions la même idée de miss Bingley, répliqua Jane, mais je suis certaine que vous la jugez injustement. Caroline est incapable de tromper quelqu'un de propos délibéré. Tout ce que je puis espérer de mieux dans le cas présent, c'est qu'elle se trompe elle-même.

– C'est parfait. Du moment que vous ne voulez pas de mon explication, vous ne pouviez en trouver une meilleure. Croyez donc que miss Bingley se trompe, et que cette supposition charitable vous redonne la tranquillité.

– Mais, ma chère Elizabeth, même en mettant tout au mieux, pourrais-je être vraiment heureuse en épousant un homme que ses sœurs et ses amis désirent tant marier à une autre ?

– Cela, c'est votre affaire, et si, à la réflexion, vous trouvez que la douleur de désobliger les deux sœurs est plus grande que la joie d'épouser le frère, je vous conseille vivement de ne plus penser à lui.

– Pouvez-vous parler ainsi, dit Jane avec un faible sourire. Vous savez bien que malgré la peine que me causerait leur désapprobation, je n'hésiterais pas. Mais il est probable que je n'aurai pas à choisir si Mr. Bingley ne revient pas cet hiver. Tant de choses peuvent se produire en six mois !

Les deux sœurs convinrent d'annoncer ce départ à leur mère sans rien ajouter qui pût l'inquiéter sur les intentions de Mr. Bingley. Cette communication incomplète ne laissa pas toutefois de contrarier vivement

Mrs. Bennet, qui déplora ce départ comme une calamité : ne survenait-il pas juste au moment où les deux familles commençaient à se lier intimement ?

Après s’être répandue quelque temps en doléances, l’idée que Mr. Bingley reviendrait sans doute bientôt et dînerait à Longbourn lui apporta un peu de réconfort. En l’invitant, elle avait parlé d’un repas de famille, mais elle décida que le menu n’en comporterait pas moins deux services complets.

OceanofPDF.com

XXII

Table des matières

Les Bennet dînaient ce jour-là chez les Lucas et, de nouveau, miss Lucas eut la patience de servir d'auditrice à Mr. Collins pendant la plus grande partie de la soirée. Elizabeth lui en rendit grâces :

– Vous le mettez ainsi de bonne humeur, dit-elle ; je ne sais comment vous en remercier...

Charlotte répondit que le sacrifice de son temps était largement compensé par la satisfaction d'obliger son amie. C'était fort aimable : mais la bonté de Charlotte visait beaucoup plus loin que ne le soupçonnait Elizabeth, car son but était de la délivrer d'une admiration importune en prenant tout simplement sa place dans le cœur de Mr. Collins. Quand on se sépara, à la fin de la soirée, l'affaire était en si bon train que Charlotte se serait crue assurée du succès si Mr. Collins n'avait pas été à la veille de quitter le Hertfordshire.

Mais elle n'avait pas bien mesuré l'ardeur des sentiments de Mr. Collins et l'indépendance de son caractère. Car, le lendemain matin, il s'échappait de Longbourn, en dissimulant son dessein avec une habileté incomparable, et accourait à Lucas Lodge pour se jeter à ses pieds. Il désirait surtout éviter d'éveiller l'attention de ses cousines, persuadé qu'elles ne manqueraient pas de soupçonner ses intentions car il ne voulait pas qu'on apprît sa tentative avant qu'il pût en annoncer l'heureux résultat. Bien que se sentant assez tranquille, – car Charlotte avait été passablement encourageante, – il se tenait quand même sur ses gardes depuis son aventure du mercredi précédent.

L'accueil qu'il reçut cependant fut des plus flatteurs. D'une fenêtre du premier étage miss Lucas l'aperçut qui se dirigeait vers la maison et elle se hâta de sortir pour le rencontrer accidentellement dans le jardin, mais jamais elle n'aurait pu imaginer que tant d'amour et d'éloquence l'attendait au bout de l'allée.

En aussi peu de temps que le permirent les longs discours de Mr. Collins, tout était réglé entre les deux jeunes gens à leur mutuelle satisfaction et, comme ils entraient dans la maison, Mr. Collins suppliait déjà Charlotte de fixer le jour qui mettrait le comble à sa félicité. Si une

telle demande ne pouvait être exaucée sur-le-champ, l'objet de sa flamme ne manifestait du moins aucune inclination à différer son bonheur. L'inintelligence dont la nature avait gratifié Mr. Collins n'était pas pour faire souhaiter des fiançailles prolongées avec un tel soupirant, et miss Lucas, qui l'avait accepté dans le seul désir de s'établir honorablement, se souciait assez peu que la date du mariage fût plus ou moins proche.

Le consentement de sir William et de lady Lucas demandé aussitôt, fut accordé avec un empressement joyeux. La situation de Mr. Collins faisait de lui un parti avantageux pour leur fille dont la dot était modeste tandis que les espérances de fortune du jeune homme étaient fort belles.

Avec un intérêt qu'elle n'avait encore jamais éprouvé, lady Lucas se mit tout de suite à calculer combien d'années Mr. Bennet pouvait bien avoir encore à vivre, et sir William déclara que lorsque son gendre serait en possession du domaine de Longbourn, il ferait bien de se faire présenter à la cour avec sa femme. Bref, toute la famille était ravie ; les plus jeunes filles voyaient dans ce mariage l'occasion de faire un peu plus tôt leur entrée dans le monde, et les garçons se sentaient délivrés de la crainte de voir Charlotte mourir vieille fille.

Charlotte elle-même était assez calme. Parvenue à ses fins, elle examinait maintenant le fruit de sa victoire, et ses réflexions étaient, somme toute, satisfaisantes. Mr. Collins n'avait évidemment ni intelligence ni charme, sa conversation était ennuyeuse et dans l'ardeur de ses sentiments il entrait sans doute moins d'amour que d'imagination, mais, tel qu'il était, c'était un mari ; or, sans se faire une très haute idée des hommes, Charlotte Lucas avait toujours eu la vocation et le désir de se marier. Elle voyait dans le mariage la seule situation convenable pour une femme d'éducation distinguée et de fortune modeste, car, s'il ne donnait pas nécessairement le bonheur, il mettait du moins à l'abri des difficultés matérielles. Arrivée à l'âge de vingt-sept ans et n'ayant jamais été jolie, elle appréciait à sa valeur la chance qui s'offrait à elle.

Ce qui la gênait le plus, c'était la surprise qu'elle allait causer à Elizabeth Bennet dont l'amitié lui était particulièrement chère. Elizabeth s'étonnerait sûrement, la blâmerait peut-être et, si sa résolution ne devait pas en être ébranlée, elle pourrait du moins se sentir blessée par la désapprobation de sa meilleure amie. Elle résolut de lui faire part elle-même de l'événement et quand Mr. Collins, à l'heure du dîner, se mit en devoir de retourner à Longbourn, elle le pria de ne faire aucune allusion à

leurs fiançailles devant la famille Bennet. La promesse d'être discret fut naturellement donnée avec beaucoup de soumission, mais elle ne fut pas tenue sans difficulté, la curiosité éveillée par la longue absence de Mr. Collins se manifestant à son retour par des questions tellement directes qu'il lui fallut beaucoup d'ingéniosité pour les éluder toutes, ainsi que beaucoup d'abnégation pour dissimuler un triomphe qu'il brûlait de publier.

Comme il devait partir le lendemain matin de très bonne heure, la cérémonie des adieux eut lieu le soir, au moment où les dames allaient se retirer.

Mrs. Bennet, toute politesse et cordialité, dit combien ils seraient très heureux de le revoir lorsque les circonstances le permettraient.

– Chère madame, répondit-il, cette invitation m'est d'autant plus agréable que je la souhaitais vivement et vous pouvez être sûre que j'en profiterai aussitôt qu'il me sera possible.

Un étonnement général accueillit ces paroles, et Mr. Bennet, à qui la perspective d'un retour aussi rapide ne souriait nullement, se hâta de dire :

– Mais êtes-vous bien sûr, mon cher monsieur, d'obtenir l'approbation de lady Catherine ? Mieux vaudrait négliger un peu votre famille que courir le risque de mécontenter votre protectrice.

– Cher monsieur, répliqua Mr. Collins, laissez-moi vous remercier de ce conseil amical. Soyez certain que je ne prendrais pas une décision aussi importante sans l'assentiment de Sa Grâce.

– Certes, vous ne pouvez lui marquer trop de déférence. Risquez tout plutôt que son mécontentement, et si jamais votre visite ici devait le provoquer, demeurez en paix chez vous et soyez persuadé que nous n'en serons nullement froissés.

– Mon cher monsieur, tant d'attention excite ma gratitude et vous pouvez compter recevoir bientôt une lettre de remerciements pour toutes les marques de sympathie dont vous m'avez comblé pendant mon séjour ici. Quant à mes aimables cousines, bien que mon absence doive être sans doute de courte durée, je prends maintenant la liberté de leur souhaiter santé et bonheur... sans faire d'exception pour ma cousine Elizabeth.

Après quelques paroles aimables, Mrs. Bennet et ses filles se retirèrent, surprises de voir qu'il méditait un aussi prompt retour à Longbourn. Mrs. Bennet aurait aimé en déduire qu'il songeait à l'une de ses plus jeunes filles, et Mary se serait laissé persuader de l'accepter : plus que ses sœurs elle appréciait ses qualités et goûtait ses réflexions judicieuses ; encouragé

par un exemple comme le sien à développer sa culture, elle estimait qu'il pourrait faire un très agréable compagnon. Le lendemain matin vit s'évanouir cet espoir. Miss Lucas, arrivée peu après le breakfast, prit Elizabeth à part et lui raconta ce qui s'était passé la veille.

Que Mr. Collins se crût épris de son amie, l'idée en était déjà venue à Elizabeth au cours des deux journées précédentes, mais que Charlotte eût pu l'encourager, la chose lui paraissait inconcevable. Elle fut tellement abasourdie, qu'oubliant toute politesse elle s'écria :

– Fiancée à Mr. Collins ? Ma chère Charlotte, c'est impossible !

Le calme avec lequel Charlotte avait pu parler jusque-là fit place à une confusion momentanée devant un blâme aussi peu déguisé. Mais elle reprit bientôt son sang-froid et répliqua paisiblement :

– Pourquoi cette surprise, ma chère Eliza ? Trouvez-vous si incroyable que Mr. Collins puisse obtenir la faveur d'une femme parce qu'il n'a pas eu la chance de gagner la vôtre ?

Mais Elizabeth s'était déjà reprise et, avec un peu d'effort, put assurer son amie que la perspective de leur prochaine parenté lui était très agréable, et qu'elle lui souhaitait toutes les prospérités imaginables.

– Je devine votre sentiment, répondit Charlotte. Mr. Collins ayant manifesté si récemment le désir de vous épouser il est naturel que vous éprouviez un étonnement très vif. Cependant, quand vous aurez eu le temps d'y réfléchir, je crois que vous m'approuverez. Vous savez que je ne suis pas romanesque, – je ne l'ai jamais été, – un foyer confortable est tout ce que je désire ; or, en considérant l'honorabilité de Mr. Collins, ses relations, sa situation sociale, je suis convaincue d'avoir en l'épousant des chances de bonheur que tout le monde ne trouve pas dans le mariage.

– Sans aucun doute, répondit Elizabeth, et après une pause un peu gênée, toutes deux rejoignirent le reste de la famille. Charlotte ne resta pas longtemps et, après son départ, Elizabeth se mit à réfléchir sur ce qu'elle venait d'apprendre. Que Mr. Collins pût faire deux demandes en mariage en trois jours était à ses yeux moins étrange que de le voir agréé par son amie. Elizabeth avait toujours senti que les idées de Charlotte sur le mariage différaient des siennes, mais elle n'imaginait point que, le moment venu, elle serait capable de sacrifier les sentiments les plus respectables à une situation mondaine et à des avantages matériels. Charlotte mariée à Mr. Collins ! Quelle image humiliante ! Au regret de voir son amie se diminuer

ainsi dans son estime s’ajoutait la conviction pénible qu’il lui serait impossible de trouver le bonheur dans le lot qu’elle s’était choisi.

OceanofPDF.com

XXIII

Table des matières

Elizabeth qui travaillait en compagnie de sa mère et de ses sœurs se demandait si elle était autorisée à leur communiquer ce qu'elle venait d'apprendre, lorsque sir William Lucas lui-même fit son entrée, envoyé par sa fille pour annoncer officiellement ses fiançailles à toute la famille. Avec force compliments, et en se félicitant pour son compte personnel de la perspective d'une alliance entre les deux maisons, il leur fit part de la nouvelle qui provoqua autant d'incrédulité que de surprise. Mrs. Bennet, avec une insistance discourtoise, protesta qu'il devait faire erreur, tandis que Lydia, toujours étourdie, s'exclamait bruyamment :

– Grand Dieu ! sir William, que nous contez-vous là ? Ne savez-vous donc pas que Mr. Collins veut épouser Lizzy ?

Il fallait toute la politesse d'un homme de cour pour supporter un pareil assaut. Sir William, néanmoins, tout en priant ces dames de croire à sa véracité, sut écouter leurs peu discrètes protestations de la meilleure grâce du monde.

Elizabeth, sentant qu'elle devait lui venir en aide dans une aussi fâcheuse situation, intervint pour dire qu'elle connaissait déjà la nouvelle par Charlotte et s'efforça de mettre un terme aux exclamations de sa mère et de ses sœurs en offrant à sir William de cordiales félicitations auxquelles se joignirent celles de Jane ; puis elle s'étendit en diverses considérations sur le bonheur futur de Charlotte, l'honorabilité de Mr. Collins, et la courte distance qui séparait Hunsford de Londres. Mrs. Bennet était tellement stupéfaite qu'elle ne trouva plus rien à dire jusqu'au départ de sir William ; mais, dès qu'il se fut retiré, elle donna libre cours au flot tumultueux de ses sentiments. Elle commença par s'obstiner dans son incrédulité, puis elle affirma que Mr. Collins s'était laissé « entortiller » par Charlotte, elle déclara ensuite que ce ménage ne serait pas heureux et, pour finir, annonça la rupture prochaine des fiançailles. Deux choses, cependant, se dégageaient clairement de ces discours : Elizabeth était la cause de tout le mal, et elle, Mrs. Bennet, avait été indignement traitée. Elle médita tout le jour ces deux points. Rien ne pouvait la consoler et la journée ne suffit pas à calmer son ressentiment. De toute la semaine elle ne put voir Elizabeth sans lui renouveler ses reproches ; il lui fallut plus d'un mois pour reprendre vis-à-

vis de sir William et de lady Lucas une attitude suffisamment correcte, et il s'écoula beaucoup plus de temps encore avant qu'elle parvînt à pardonner à leur fille.

Mr. Bennet accueillit la nouvelle avec plus de sérénité. Il lui plaisait, dit-il, de constater que Charlotte Lucas, qu'il avait toujours considérée comme une fille raisonnable, n'avait pas plus de bon sens que sa femme et en avait certainement moins que sa fille.

Entre Elizabeth et Charlotte, une gêne subsistait qui les empêchait toutes deux d'aborder ce chapitre. Elizabeth sentait bien qu'il ne pouvait plus y avoir entre elles la même confiance. Désappointée par Charlotte, elle se tourna avec plus d'affection vers sa sœur sur la droiture et la délicatesse de laquelle elle savait pouvoir toujours compter, mais elle devenait chaque jour plus anxieuse au sujet de son bonheur, car Bingley était parti depuis plus d'une semaine et il n'était pas question de son retour. Jane avait répondu tout de suite à Caroline et comptait dans combien de jours elle pouvait raisonnablement espérer une nouvelle lettre.

Les remerciements annoncés par Mr. Collins arrivèrent le mardi. Adressée à Mr. Bennet, sa lettre exprimait avec emphase sa gratitude aussi profonde que s'il eût fait un séjour de toute une année dans la famille Bennet. Ce devoir accompli, Mr. Collins annonçait en termes dithyrambiques le bonheur qu'il avait eu de conquérir le cœur de leur aimable voisine et révélait que c'était avec le dessein de se rapprocher d'elle qu'il avait accepté si volontiers leur aimable invitation : il pensait donc faire sa réapparition à Longbourn quinze jours plus tard. Lady Catherine, ajoutait-il, approuvait si complètement son mariage qu'elle désirait le voir célébrer le plus tôt possible et il comptait sur cet argument péremptoire pour décider l'aimable Charlotte à fixer rapidement le jour qui ferait de lui le plus heureux des hommes. Le retour de Mr. Collins ne pouvait plus causer aucun plaisir à Mrs. Bennet. Au contraire, tout autant que son mari, elle le trouvait le plus fâcheux du monde. N'était-il pas étrange que Mr. Collins vînt à Longbourn au lieu de descendre chez les Lucas ? C'était fort gênant et tout à fait ennuyeux. Elle n'avait pas besoin de voir des hôtes chez elle avec sa santé fragile et encore moins des fiancés qui, de tous, sont les gens les plus désagréables à recevoir. Ainsi murmurait Mrs. Bennet, et ces plaintes ne cessaient que pour faire place à l'expression plus amère du chagrin que lui causait l'absence prolongée de Mr. Bingley. Cette absence inquiétait aussi Jane et Elizabeth. Les jours s'écoulaient sans

apporter de nouvelles, sinon celle qui commençait à circuler à Meryton qu'on ne le reverrait plus de tout l'hiver à Netherfield. Elizabeth elle-même commençait à craindre que Mr. Bingley ne se fût laissé retenir à Londres par ses sœurs. Malgré sa répugnance à admettre une supposition qui ruinait le bonheur de sa sœur et donnait une idée si médiocre de la constance de Bingley, elle ne pouvait s'empêcher de penser que les efforts réunis de deux sœurs insensibles et d'un ami autoritaire, joints aux charmes de miss Darcy et aux plaisirs de Londres, pourraient bien avoir raison de son attachement pour Jane.

Quant à cette dernière, l'incertitude lui était, cela va de soi, encore plus pénible qu'à Elizabeth. Mais quels que fussent ses sentiments, elle évitait de les laisser voir et c'était un sujet que les deux sœurs n'abordaient jamais ensemble.

Mr. Collins revint ponctuellement quinze jours plus tard comme il l'avait annoncé et s'il ne fut pas reçu à Longbourn aussi chaudement que la première fois, il était trop heureux pour s'en apercevoir. Du reste, ses devoirs de fiancé le retenaient presque toute la journée chez les Lucas et il ne rentrait souvent que pour s'excuser de sa longue absence à l'heure où ses hôtes regagnaient leurs chambres.

Mrs. Bennet était vraiment à plaindre. La moindre allusion au mariage de Mr. Collins la mettait hors d'elle et, partout où elle allait, elle était sûre d'en entendre parler. La vue de miss Lucas lui était devenue odieuse, elle ne pouvait, sans horreur, penser qu'elle lui succéderait à Longbourn et, le cœur plein d'amertume, elle fatiguait son mari de ses doléances.

– Oui, Mr. Bennet, il est trop dur de penser que Charlotte Lucas sera un jour maîtresse de cette maison et qu'il me faudra m'en aller pour lui céder la place.

– Chère amie, écartez ces pensées funèbres. Flattons-nous plutôt de l'espoir que je vous survivrai.

Mais cette consolation semblait un peu mince à Mrs. Bennet qui, sans y répondre, continuait :

– Je ne puis supporter l'idée que tout ce domaine lui appartiendra. Ah ! s'il n'y avait pas cet « entail », comme cela me serait égal !

– Qu'est-ce qui vous semblerait égal ?

– Tout le reste.

– Rendons grâce au ciel, alors, de vous avoir préservée d'une telle insensibilité.

– Jamais, Mr. Bennet, je ne rendrai grâce pour ce qui touche à ce maudit « entail ». Qu’on puisse prendre des dispositions pareilles pour frustrer ses filles de leur bien, c’est une chose que je ne pourrai jamais comprendre. Et tout cela pour les beaux yeux de Mr. Collins, encore ! Pourquoi lui plutôt qu’un autre ?

– Je vous laisse le soin de résoudre le problème, dit Mr. Bennet.

OceanofPDF.com

XXIV

Table des matières

La lettre de miss Bingley arriva et mit fin à tous les doutes. Dès la première phrase elle confirmait la nouvelle de leur installation à Londres pour tout l'hiver et transmettait les regrets de Mr. Bingley de n'avoir pu aller présenter ses respects à ses voisins avant de quitter la campagne. Il fallait donc renoncer à tout espoir et quand Jane eut le courage d'achever sa lettre, à part les protestations d'amitié de Caroline, elle n'y trouva rien qui pût la réconforter. Les louanges de miss Darcy en occupaient la plus grande partie : miss Bingley se félicitait de leur intimité croissante et prévoyait l'accomplissement des désirs secrets qu'elle avait révélés à son amie dans sa lettre précédente. Elle racontait avec satisfaction que son frère fréquentait beaucoup chez Mr. Darcy et décrivait avec transports les plans de celui-ci pour le renouvellement de son mobilier.

Elizabeth à qui Jane communiqua le principal de sa lettre écouta, silencieuse et pleine d'indignation, le cœur partagé entre la pitié qu'elle éprouvait pour sa sœur et le ressentiment que lui inspiraient les Bingley. Elle n'attachait aucune valeur à ce que disait Caroline sur l'admiration de son frère pour miss Darcy ; de la tendresse de celui-ci pour Jane elle n'avait jamais douté et n'en doutait pas encore, mais elle ne pouvait sans colère, à peine sans mépris, songer à ce manque de décision qui faisait de lui actuellement le jouet des intrigues des siens et l'amenait à sacrifier son bonheur à leurs préférences. Et s'il ne s'agissait que de son bonheur !... libre à lui d'en disposer. Mais celui de Jane aussi était en jeu et il ne pouvait l'ignorer.

Un jour ou deux se passèrent avant que Jane eût le courage d'aborder ce sujet avec Elizabeth, mais une après-midi où sa mère avait plus encore que d'habitude épanché son irritation contre le maître de Netherfield, elle ne put s'empêcher de dire :

– Comme je souhaiterais que notre mère eût un peu plus d'empire sur elle-même ! Elle ne se doute pas de la peine qu'elle me cause avec ses allusions continuelles à Mr. Bingley. Mais je ne veux pas me plaindre. Tout cela passera et nous nous retrouverons comme auparavant.

Elizabeth, sans répondre, regarda sa sœur avec une tendresse incrédule.

– Vous ne me croyez pas ! s’écria Jane en rougissant ; vous avez tort. Il restera dans ma mémoire comme l’homme le plus aimable que j’aie connu. Mais c’est tout. Je n’ai rien à lui reprocher ; – Dieu soit loué de m’avoir, du moins, évité ce chagrin. – Aussi, dans un peu de temps... je serai certainement capable de me ressaisir.

Elle ajouta bientôt d’une voix plus ferme :

– J’ai pour l’instant cette consolation : tout ceci n’a été qu’une erreur de mon imagination et n’a pu faire de mal qu’à moi-même.

– Jane, ma chérie, vous êtes trop généreuse, s’exclama Elizabeth. Votre douceur, votre désintéressement sont vraiment angéliques. Je ne sais que vous dire. Il me semble que je ne vous ai jamais rendu justice ni montré toute la tendresse que vous méritiez.

Jane repoussa ces éloges avec force et se mit en retour à louer la chaude affection de sa sœur.

– Non, dit Elizabeth, ce n’est pas juste. Vous voulez ne voir partout que du bien ; vous êtes contrariée si je porte un jugement sévère, et quand je vous déclare parfaite vous protestez. Oh ! ne craignez pas que j’exagère ou que j’empiète sur votre privilège de juger favorablement tout l’univers. Plus je vais et moins le monde me satisfait. Chaque jour me montre davantage l’instabilité des caractères et le peu de confiance qu’on peut mettre dans les apparences de l’intelligence et du mérite. Je viens d’en avoir deux exemples. De l’un, je ne parlerai pas ; l’autre, c’est le mariage de Charlotte. N’est-il pas inconcevable à tous les points de vue ?

– Ma chère Lizzy, ne vous laissez pas aller à des sentiments de ce genre. Vous ne tenez pas assez compte des différences de situation et de caractère. Considérez seulement l’honorabilité de Mr. Collins et l’esprit sensé et prudent de Charlotte. Souvenez-vous qu’elle appartient à une nombreuse famille, que ce mariage, sous le rapport de la fortune, est très avantageux, et, par égard pour tous deux, efforcez-vous de croire que Charlotte peut vraiment éprouver quelque chose comme de l’estime et de l’affection pour notre cousin.

– Je croirai n’importe quoi pour vous faire plaisir, mais je me demande qui, hormis vous, en bénéficiera. Si je pouvais me persuader que Charlotte aime notre cousin, il me faudrait juger son esprit aussi sévèrement que je juge son cœur. Vous ne pouvez nier, ma chère Jane, que Mr. Collins ne soit un être prétentieux, pompeux et ridicule, et vous sentez forcément comme

moi que la femme qui consent à l'épouser manque de jugement. Vous ne pouvez donc la défendre, même si elle s'appelle Charlotte Lucas.

– Je trouve seulement que vous exprimez votre pensée en termes trop sévères, et vous en serez convaincue, je l'espère, en les voyant heureux ensemble. Mais laissons ce sujet. Vous avez parlé de « deux » exemples et je vous ai bien comprise. Je vous en prie, ma chère Lizzy, n'ajoutez pas à ma peine en jugeant une certaine personne digne de blâme et en déclarant qu'elle a perdu votre estime. Il ne faut pas se croire si vite victime d'une offense volontaire ; nous ne devons pas attendre d'un jeune homme gai et plein d'entrain tant de prudence et de circonspection. Bien souvent c'est votre propre vanité qui vous égare, et les femmes croient trouver dans l'admiration qu'elles excitent beaucoup de choses qui n'y sont pas.

– Et les hommes font bien ce qu'ils peuvent pour le leur faire croire.

– S'ils le font sciemment, ils sont impardonnables. Mais je ne puis voir partout d'aussi noirs calculs.

– Je suis loin de charger Mr. Bingley d'une telle accusation. Mais sans avoir de mauvaise intention on peut mal agir et être une cause de chagrin. Il suffit pour cela d'être insouciant, de ne pas tenir assez compte des sentiments des autres, ou de manquer de volonté.

– Laquelle de ces trois choses reprochez-vous à Mr. Bingley ?

– La dernière.

– Vous persistez alors à supposer que ses sœurs ont essayé de l'influencer ?

– Oui, et son ami également.

– C'est une chose que je ne puis croire. Elles ne peuvent souhaiter que son bonheur, et, s'il m'aime, aucune autre femme ne pourra le rendre heureux.

– Elles peuvent souhaiter bien d'autres choses que son bonheur ! Elles peuvent souhaiter pour lui plus de richesse et de considération ; elles peuvent souhaiter lui voir épouser une jeune fille qui lui apporte à la fois de la fortune et de hautes relations.

– Sans aucun doute elles souhaitent lui voir épouser miss Darcy. Mais cela peut venir d'un meilleur sentiment que vous ne pensez. La connaissant depuis plus longtemps que moi, il est naturel qu'elles me la préfèrent. Cependant si elles croyaient qu'il m'aime, elles ne chercheraient pas à nous séparer, et, s'il m'aimait, elles ne pourraient y réussir. Pour croire qu'il m'aime, il faut supposer que tout le monde agit mal et cette idée me rend

malheureuse. Au contraire, je n’éprouve nulle honte à reconnaître que je me suis trompée. Laissez-moi donc voir l’affaire sous ce jour qui me paraît être le véritable.

Elizabeth ne pouvait que se rendre au désir de sa sœur et entre elles, à partir de ce jour, le nom de Mr. Bingley ne fut plus que rarement prononcé.

La société de Mr. Wickham fut précieuse pour dissiper le voile de tristesse que ces malencontreux événements avaient jeté sur Longbourn. On le voyait souvent et à ses autres qualités s’ajoutait maintenant un abandon qui le rendait encore plus aimable. Tout ce qu’Elizabeth avait appris de ses démêlés avec Mr. Darcy était devenu public : on en parlait un peu partout et l’on se plaisait à remarquer que Mr. Darcy avait paru antipathique à tout le monde avant même que personne fût au courant de cette affaire. Jane était la seule à supposer qu’il pouvait exister des faits ignorés de la société de Meryton. Dans sa candeur charitable, elle plaidait toujours les circonstances atténuantes, et alléguait la possibilité d’une erreur, mais tous les autres s’accordaient pour condamner Mr. Darcy et le déclarer le plus méprisable des hommes.

OceanofPDF.com

XXV

Table des matières

Après une semaine passée à exprimer son amour et à faire des rêves de bonheur, l'arrivée du samedi arracha Mr. Collins à son aimable Charlotte. Le chagrin de la séparation, toutefois, allait être allégé de son côté par les préparatifs qu'il avait à faire pour la réception de la jeune épouse car il avait tout lieu d'espérer que le jour du mariage serait fixé à son prochain retour en Hertfordshire. Il prit congé des habitants de Longbourn avec autant de solennité que la première fois, renouvela ses vœux de santé et de bonheur à ses belles cousines et promit à leur père une autre lettre de remerciements.

Le lundi suivant, Mrs. Bennet eut le plaisir de recevoir son frère et sa belle-sœur qui venaient comme à l'ordinaire passer la Noël à Longbourn. Mr. Gardiner était un homme intelligent et de bonnes manières, infiniment supérieur à sa sœur tant par les qualités naturelles que par l'éducation. Les dames de Netherfield auraient eu peine à croire qu'un homme qui était dans le commerce pouvait être aussi agréable et aussi distingué. Mrs. Gardiner, plus jeune que Mrs. Bennet, était une femme aimable, élégante et fine que ses nièces de Longbourn aimaient beaucoup. Les deux aînées surtout lui étaient unies par une vive affection, et elles faisaient de fréquents séjours à Londres chez leur tante.

Le premier soin de Mrs. Gardiner fut de distribuer les cadeaux qu'elle avait apportés et de décrire les dernières modes de Londres. Ceci fait, son rôle devint moins actif et ce fut alors son tour d'écouter. Mrs. Bennet avait beaucoup de griefs à raconter, beaucoup de plaintes à exhaler depuis leur dernière rencontre, sa famille avait eu bien de la malchance. Deux de ses filles avaient été sur le point de se marier et, finalement, les deux projets avaient échoué.

– Je ne blâme pas Jane, ajoutait-elle : ce n'est pas sa faute si l'affaire a manqué. Mais Lizzy !... Oh ! ma sœur, il est tout de même dur de penser qu'elle pourrait à l'heure qu'il est s'appeler « Mrs. Collins », n'eût été son déplorable entêtement. Il l'a demandée en mariage dans cette pièce même, et elle l'a refusé ! Le résultat, c'est que lady Lucas aura une fille mariée avant moi et que la propriété de Longbourn sortira de la famille. Les Lucas sont des gens fort habiles, ma sœur, et disposés à s'emparer de tout ce qui

est à leur portée : je regrette de le dire, mais c'est la pure vérité. Quant à moi, cela me rend malade d'être contrecarrée de la sorte par les miens et d'avoir des voisins qui pensent toujours à eux-mêmes avant de penser aux autres ; mais votre arrivée est un véritable réconfort, et je suis charmée de ce que vous me dites au sujet des manches longues.

Mrs. Gardiner, qui avait déjà été mise au courant des faits par sa correspondance avec Jane et Elizabeth, répondit brièvement à sa belle-sœur et, par amitié pour ses nièces, détourna la conversation. Mais elle reprit le sujet un peu plus tard, quand elle se trouva seule avec Elizabeth.

– Ce parti semblait vraiment souhaitable pour Jane, dit-elle, et je suis bien fâchée que la chose en soit restée là, mais il n'est pas rare de voir un jeune homme tel que vous me dépeignez Mr. Bingley s'éprendre soudain d'une jolie fille et, si le hasard vient à les séparer, l'oublier aussi vite.

– Voilà certes une excellente consolation, dit Elizabeth, mais, dans notre cas, le hasard n'est point responsable, et il est assez rare qu'un jeune homme de fortune indépendante se laisse persuader par les siens d'oublier une jeune fille dont il était violemment épris quelques jours auparavant.

– Cette expression de « violemment épris » est à la fois si vague et si rebattue qu'elle ne me représente pas grand-chose. On l'emploie aussi bien pour un sentiment passager, né d'une simple rencontre, que pour un attachement réel et profond. S'il vous plaît, comment se manifestait ce violent amour de Mr. Bingley ?

– Je n'ai jamais vu une inclination aussi pleine de promesses. Il ne voyait que Jane et ne faisait plus attention à personne. Au bal qu'il a donné chez lui, il a froissé plusieurs jeunes filles en oubliant de les inviter à danser, et moi-même ce jour-là je lui ai adressé deux fois la parole sans qu'il eût l'air de m'entendre. Est-il symptôme plus significatif ? Le fait d'être impoli envers tout le monde n'est-il pas chez un homme la marque même de l'amour !

– Oui... de cette sorte d'amour qu'éprouvait sans doute Mr. Bingley. Pauvre Jane ! j'en suis fâchée pour elle ; avec sa nature il lui faudra longtemps pour se remettre. Si vous aviez été à sa place, Lizzy, votre gaieté vous aurait aidée à réagir plus vite. Mais pensez-vous que nous pourrions décider Jane à venir à Londres avec nous ? Un changement lui ferait du bien, et quitter un peu sa famille serait peut-être pour elle le remède le plus salutaire.

Elizabeth applaudit à cette proposition, sûre que Jane l'accepterait volontiers.

– J'espère, ajouta Mrs. Gardiner, qu'aucune arrière-pensée au sujet de ce jeune homme ne l'arrêtera. Nous habitons un quartier tout différent, nous n'avons pas les mêmes relations, et nous sortons peu, comme vous le savez. Il est donc fort peu probable qu'ils se rencontrent, à moins que lui-même ne cherche réellement à la voir.

– Oh ! cela, c'est impossible, car il est maintenant sous la garde de son ami, et Mr. Darcy ne lui permettra certainement pas d'aller rendre visite à Jane dans un tel quartier. Ma chère tante, y pensez-vous ? Mr. Darcy a peut-être entendu parler d'une certaine rue qu'on appelle Gracechurch Street, mais un mois d'ablutions lui semblerait à peine suffisant pour s'en purifier si jamais il y mettait les pieds et, soyez-en sûre, Mr. Bingley ne sort jamais sans lui.

– Tant mieux. J'espère qu'ils ne se rencontreront pas du tout. Mais Jane n'est-elle pas en correspondance avec la sœur ? Elle ne pourra résister au désir d'aller la voir.

– Elle laissera, je pense, tomber cette relation.

Tout en faisant cette déclaration avec la même assurance qu'elle avait prédit que Mr. Bingley n'aurait pas la permission d'aller voir Jane, Elizabeth ressentait au fond d'elle-même une anxiété qui, à la réflexion, lui prouva qu'elle ne jugeait pas l'affaire absolument désespérée. Après tout il était possible, – elle allait même jusqu'à se dire probable, – que l'amour de Mr. Bingley se réveillât, et que l'influence des siens se trouvât moins forte que le pouvoir plus naturel des attraits qui l'avaient charmé.

Jane accepta l'invitation de sa tante avec plaisir et, si elle pensa aux Bingley, ce fut simplement pour se dire que, Caroline n'habitant pas avec son frère, elle pourrait, sans risquer de le rencontrer, passer quelquefois une matinée avec elle.

Les Gardiner restèrent une semaine à Longbourn, et entre les Philips, les Lucas, et les officiers de la milice, il n'y eut pas une journée sans invitation. Mrs. Bennet avait si bien pourvu à la distraction de son frère et de sa belle-sœur qu'ils ne dînèrent pas une seule fois en famille. Si l'on passait la soirée à la maison, il ne manquait jamais d'y avoir comme convives quelques officiers et parmi eux Mr. Wickham. Dans ces occasions, Mrs. Gardiner, mise en éveil par la sympathie avec laquelle Elizabeth lui avait parlé de ce dernier, les observait tous deux avec attention. Sans les croire

très sérieusement épris l’un de l’autre, le plaisir évident qu’ils éprouvaient à se voir suffit à l’inquiéter un peu, et elle résolut de représenter avant son départ à Elizabeth l’imprudence qu’il y aurait à encourager un tel sentiment.

Indépendamment de ses qualités personnelles, Wickham avait un moyen de se rendre agréable à Mrs. Gardiner. Celle-ci, avant son mariage, avait habité un certain temps la région dont il était lui-même originaire, dans le Derbyshire. Ils avaient donc beaucoup de connaissances communes et, bien qu’il eût quitté le pays depuis cinq ans, il pouvait lui donner de ses relations d’autrefois des nouvelles plus fraîches que celles qu’elle possédait elle-même.

Mrs. Gardiner avait vu Pemberley, jadis, et avait beaucoup entendu parler du père de Mr. Darcy. C’était là un inépuisable sujet de conversation. Elle prenait plaisir à comparer ses souvenirs de Pemberley avec la description minutieuse qu’en faisait Wickham et à dire son estime pour l’ancien propriétaire. Son interlocuteur ne se montrait pas moins charmé qu’elle par cette évocation du passé. Lorsqu’il lui raconta la façon dont l’avait traité le fils elle essaya de se rappeler ce qu’on disait de celui-ci au temps où il n’était encore qu’un jeune garçon et, en fouillant dans sa mémoire, il lui sembla avoir entendu dire que le jeune Fitzwilliam Darcy était un enfant extrêmement orgueilleux et désagréable.

OceanofPDF.com

XXVI

Table des matières

Mrs. Gardiner saisit la première occasion favorable pour donner doucement à Elizabeth l'avertissement qu'elle jugeait nécessaire. Après lui avoir dit franchement ce qu'elle pensait, elle ajouta :

– Vous êtes, Lizzy, une fille trop raisonnable pour vous attacher à quelqu'un simplement parce que l'on cherche à vous en détourner, c'est pourquoi je ne crains pas de vous parler avec cette franchise. Très sérieusement, je voudrais que vous vous teniez sur vos gardes : ne vous laissez pas prendre, – et ne laissez pas Mr. Wickham se prendre, – aux douceurs d'une affection que le manque absolu de fortune de part et d'autre rendrait singulièrement imprudente. Je n'ai rien à dire contre lui ; c'est un garçon fort sympathique, et s'il possédait la position qu'il mérite, je crois que vous ne pourriez mieux choisir, mais, la situation étant ce qu'elle est, il vaut mieux ne pas laisser votre imagination s'égarer. Vous avez beaucoup de bon sens et nous comptons que vous saurez en user. Votre père a toute confiance dans votre jugement et votre fermeté de caractère ; n'allez pas lui causer une déception.

– Ma chère tante, voilà des paroles bien sérieuses !

– Oui, et j'espère vous décider à être sérieuse, vous aussi.

– Eh bien ! Rassurez-vous, je vous promets d'être sur mes gardes, et Mr. Wickham ne s'éprendra pas de moi si je puis l'en empêcher.

– Elizabeth, vous n'êtes pas sérieuse en ce moment.

– Je vous demande pardon ; je vais faire tous mes efforts pour le devenir. Pour l'instant je ne suis pas amoureuse de Mr. Wickham. Non, très sincèrement, je ne le suis pas, mais c'est, sans comparaison, l'homme le plus agréable que j'aie jamais rencontré, et, s'il s'attachait à moi... Non, décidément, il vaut mieux que cela n'arrive pas ; je vois quel en serait le danger. – Oh ! cet horrible Mr. Darcy ! – L'estime de mon père me fait grand honneur, et je serais très malheureuse de la perdre. Mon père, cependant, a un faible pour Mr. Wickham. En résumé, ma chère tante, je serais désolée de vous faire de la peine, mais puisque nous voyons tous les jours que les jeunes gens qui s'aiment se laissent rarement arrêter par le manque de fortune, comment pourrais-je m'engager à me montrer plus forte

que tant d’autres en cas de tentation ? Comment, même, pourrais-je être sûre qu’il est plus sage de résister ? Aussi, tout ce que je puis vous promettre, c’est de ne rien précipiter, de ne pas me hâter de croire que je suis l’unique objet des pensées de Mr. Wickham. En un mot, je ferai de mon mieux.

– Peut-être serait-il bon de ne pas l’encourager à venir aussi souvent ; tout au moins pourriez-vous ne pas suggérer à votre mère de l’inviter.

– Comme je l’ai fait l’autre jour, dit Elizabeth qui sourit à l’allusion. C’est vrai, il serait sage de m’en abstenir. Mais ne croyez pas que ses visites soient habituellement aussi fréquentes ; c’est en votre honneur qu’on l’a invité si souvent cette semaine. Vous connaissez les idées de ma mère sur la nécessité d’avoir continuellement du monde pour distraire ses visiteurs. En toute sincérité, j’essaierai de faire ce qui me semblera le plus raisonnable. Et maintenant, j’espère que vous voilà satisfaite.

Sur la réponse affirmative de sa tante, Elizabeth la remercia de son affectueux intérêt et ainsi se termina l’entretien, – exemple bien rare d’un avis donné en pareille matière sans blesser le personnage qui le reçoit.

Mr. Collins revint en Hertfordshire après le départ des Gardiner et de Jane, mais comme il descendit cette fois chez les Lucas, son retour ne gêna pas beaucoup Mrs. Bennet. Le jour du mariage approchant, elle s’était enfin résignée à considérer l’événement comme inévitable, et allait jusqu’à dire d’un ton désagréable qu’elle « souhaitait qu’ils fussent heureux ».

Le mariage devant avoir lieu le jeudi, miss Lucas vint le mercredi à Longbourn pour faire sa visite d’adieu. Lorsqu’elle se leva pour prendre congé, Elizabeth, confuse de la mauvaise grâce de sa mère et de ses souhaits dépourvus de cordialité, sortit de la pièce en même temps que Charlotte pour la reconduire. Comme elles descendaient ensemble, celle-ci lui dit :

– Je compte recevoir souvent de vos nouvelles, Elizabeth.

– Je vous le promets.

– Et j’ai une autre faveur à vous demander, celle de venir me voir.

– Nous nous rencontrerons souvent ici, je l’espère.

– Il est peu probable que je quitte le Kent d’ici quelque temps. Promettez-moi donc de venir à Hunsford.

Elizabeth ne pouvait refuser, bien que la perspective de cette visite la séduisît peu au premier abord.

– Mon père et Maria doivent venir me faire visite en mars. Vous consentirez, je l’espère, à les accompagner, et vous serez accueillie aussi chaudement qu’eux-mêmes.

Le mariage eut lieu. Les mariés partirent pour le Kent au sortir de l’église, et dans le public on échangea les propos habituels en de telles circonstances.

Les premières lettres de Charlotte furent accueillies avec empressement. On se demandait naturellement avec curiosité comment elle parlerait de sa nouvelle demeure, de lady Catherine, et surtout de son bonheur. Les lettres lues, Elizabeth vit que Charlotte s’exprimait sur chaque point exactement comme elle l’avait prévu. Elle écrivait avec beaucoup de gaieté, semblait jouir d’une existence pleine de confort et louait tout ce dont elle parlait : la maison, le mobilier, les voisins, les routes ne laissaient rien à désirer et lady Catherine se montrait extrêmement aimable et obligeante. Dans tout cela on reconnaissait les descriptions de Mr. Collins sous une forme plus tempérée. Elizabeth comprit qu’il lui faudrait attendre d’aller à Hunsford pour connaître le reste.

Jane avait déjà écrit quelques lignes pour annoncer qu’elle avait fait bon voyage, et Elizabeth espérait que sa seconde lettre parlerait un peu des Bingley. Cet espoir eut le sort de tous les espoirs en général. Au bout d’une semaine passée à Londres, Jane n’avait ni vu Caroline, ni rien reçu d’elle. Ce silence, elle l’expliquait en supposant que sa dernière lettre écrite de Longbourn s’était perdue. « Ma tante, continuait-elle, va demain dans leur quartier, et j’en profiterai pour passer à Grosvenor Street. »

La visite faite, elle écrivit de nouveau : elle avait vu miss Bingley. « Je n’ai pas trouvé à Caroline beaucoup d’entrain, disait-elle, mais elle a paru très contente de me voir et m’a reproché de ne pas lui avoir annoncé mon arrivée à Londres. Je ne m’étais donc pas trompée ; elle n’avait pas reçu ma dernière lettre. J’ai naturellement demandé des nouvelles de son frère : il va bien, mais est tellement accaparé par Mr. Darcy que ses sœurs le voient à peine. J’ai appris au cours de la conversation qu’elles attendaient miss Darcy à dîner ; j’aurais bien aimé la voir. Ma visite n’a pas été longue parce que Caroline et Mrs. Hurst allaient sortir. Je suis sûre qu’elles ne tarderont pas à me la rendre. »

Elizabeth hocha la tête en lisant cette lettre. Il était évident qu’un hasard seul pouvait révéler à Mr. Bingley la présence de sa sœur à Londres.

Un mois s’écoula sans que Jane entendît parler de lui. Elle tâchait de se convaincre que ce silence la laissait indifférente mais il lui était difficile de se faire encore illusion sur les sentiments de miss Bingley. Après l’avoir attendue de jour en jour pendant une quinzaine, en lui trouvant chaque soir une nouvelle excuse, elle la vit enfin apparaître. Mais la brièveté de sa visite, et surtout le changement de ses manières, lui ouvrirent cette fois les yeux. Voici ce qu’elle écrivit à ce propos à sa sœur :

« Vous êtes trop bonne, ma chère Lizzy, j’en suis sûre, pour vous glorifier d’avoir été plus perspicace que moi quand je vous confesserai que je m’étais complètement abusée sur les sentiments de miss Bingley à mon égard. Mais, ma chère sœur, bien que les faits vous donnent raison, ne m’accusez pas d’obstination si j’affirme qu’étant données ses démonstrations passées, ma confiance était aussi naturelle que vos soupçons. Je ne comprends pas du tout pourquoi Caroline a désiré se lier avec moi ; et si les mêmes circonstances se représentaient, il serait possible que je m’y laisse prendre de nouveau. C’est hier seulement qu’elle m’a rendu ma visite, et jusque-là elle ne m’avait pas donné le moindre signe de vie. Il était visible qu’elle faisait cette démarche sans plaisir : elle s’est vaguement excusée de n’être pas venue plus tôt, n’a pas dit une parole qui témoignât du désir de me revoir et m’a paru en tout point tellement changée que lorsqu’elle est partie j’étais parfaitement résolue à laisser tomber nos relations. Je ne puis m’empêcher de la blâmer et de la plaindre à la fois. Elle a eu tort de me témoigner tant d’amitié, – car je puis certifier que toutes les avances sont venues d’elle. Mais je la plains, cependant, parce qu’elle doit sentir qu’elle a mal agi et que sa sollicitude pour son frère en est la cause. Je n’ai pas besoin de m’expliquer davantage. Je suis étonnée seulement que ses craintes subsistent encore à l’heure qu’il est ; car si son frère avait pour moi la moindre inclination, il y a longtemps qu’il aurait tâché de me revoir. Il sait certainement que je suis à Londres ; une phrase de Caroline me l’a laissé à entendre.

« Je n’y comprends rien. J’aurais presque envie de dire qu’il y a dans tout cela quelque chose de louche, si je ne craignais de faire un jugement téméraire. Mais je vais essayer de chasser ces pensées pénibles pour me souvenir seulement de ce qui peut me rendre heureuse : votre affection, par exemple, et l’inépuisable bonté de mon oncle et de ma tante. Écrivez-moi bientôt. Miss Bingley m’a fait comprendre que son frère ne retournerait pas

à Netherfield et résilierait son bail, mais sans rien dire de précis. N'en parlons pas, cela vaut mieux.

« Je suis très heureuse que vous ayez de bonnes nouvelles de vos amis de Hunsford. Il faut que vous alliez les voir avec sir William et Maria. Vous ferez là-bas, j'en suis sûre, un agréable séjour. À vous affectueusement. »

Cette lettre causa quelque peine à Elizabeth, mais elle se réconforta bientôt par la pensée que Jane avait cessé d'être dupe de miss Bingley. Du frère, il n'y avait plus rien à espérer ; un retour à ses premiers sentiments ne semblait même plus souhaitable à Elizabeth, tant il avait baissé dans son estime. Son châtiment serait d'épouser bientôt miss Darcy qui, sans doute, si Wickham avait dit la vérité, lui ferait regretter amèrement ce qu'il avait dédaigné.

À peu près vers cette époque, Mrs. Gardiner rappela à sa nièce ce qu'elle lui avait promis au sujet de Wickham et réclama d'être tenue au courant. La réponse que fit Elizabeth était de nature à satisfaire sa tante plutôt qu'elle-même. La prédilection que semblait lui témoigner Wickham avait disparu ; son empressement avait cessé ; ses soins avaient changé d'objet. Elizabeth s'en rendait compte mais pouvait constater ce changement sans en éprouver un vrai chagrin. Son cœur n'avait été que légèrement touché, et la conviction que seule la question de fortune l'avait empêchée d'être choisie suffisait à satisfaire son amour-propre. Un héritage inattendu de dix mille livres était le principal attrait de la jeune fille à qui, maintenant, s'adressaient ses hommages, mais Elizabeth, moins clairvoyante ici, semblait-il, que, dans le cas de Charlotte, n'en voulait point à Wickham de la prudence de ses calculs. Au contraire, elle ne trouvait rien de plus naturel, et, tout en supposant qu'il avait dû lui en coûter un peu de renoncer à son premier rêve, elle était prête à approuver la sagesse de sa conduite et souhaitait sincèrement qu'il fût heureux.

Elizabeth disait en terminant sa lettre à Mrs. Gardiner :

« Je suis convaincue maintenant, ma chère tante, que mes sentiments pour lui n'ont jamais été bien profonds, autrement son nom seul me ferait horreur et je lui souhaiterais toutes sortes de maux ; or, non seulement je me sens pour lui pleine de bienveillance, mais encore je n'en veux pas le moins du monde à miss King et ne demande qu'à lui reconnaître beaucoup de qualités. Tout ceci ne peut vraiment pas être de l'amour ; ma vigilance a produit son effet. Certes, je serais plus intéressante si j'étais folle de chagrin, mais je préfère, somme toute, la médiocrité de mes sentiments.

Kitty et Lydia prennent plus à cœur que moi la défection de Mr. Wickham. Elles sont jeunes, et l’expérience ne leur a pas encore appris que les jeunes gens les plus aimables ont besoin d’argent pour vivre, tout aussi bien que les autres. »

OceanofPDF.com

XXVII

Table des matières

Sans autre événement plus notable que des promenades à Meryton, tantôt par la boue et tantôt par la gelée, janvier et février s'écoulèrent.

Mars devait amener le départ d'Elizabeth pour Hunsford. Tout d'abord, elle n'avait pas songé sérieusement à s'y rendre, mais bientôt, s'étant rendu compte que Charlotte comptait véritablement sur sa visite, elle en vint à envisager elle-même ce voyage avec un certain plaisir. L'absence avait excité chez elle le désir de revoir son amie et atténué en même temps son antipathie pour Mr. Collins. Ce séjour mettrait un peu de variété dans son existence, et, comme avec sa mère et ses sœurs d'humeur si différente, la maison n'était pas toujours un paradis, un peu de changement serait, après tout, le bienvenu. Elle aurait de plus l'occasion de voir Jane au passage. Bref, à mesure que le jour du départ approchait, elle eût été bien fâchée que le voyage fût remis.

Tout s'arrangea le mieux du monde, et selon les premiers plans de Charlotte. Elizabeth devait partir avec sir William et sa seconde fille ; son plaisir fut complet lorsqu'elle apprit qu'on s'arrêterait une nuit à Londres.

Les adieux qu'elle échangea avec Mr. Wickham furent pleins de cordialité, du côté de Mr. Wickham tout particulièrement. Ses projets actuels ne pouvaient lui faire oublier qu'Elizabeth avait été la première à attirer son attention, la première à écouter ses confidences avec sympathie, la première à mériter son admiration. Aussi, dans la façon dont il lui souhaita un heureux séjour, en lui rappelant quel genre de personne elle allait trouver en lady Catherine de Bourgh, et en exprimant l'espoir que là comme ailleurs leurs opinions s'accorderaient toujours, il y avait un intérêt, une sollicitude à laquelle Elizabeth fut extrêmement sensible, et, en le quittant, elle garda la conviction que, marié ou célibataire, il resterait toujours à ses yeux le modèle de l'homme aimable.

La distance jusqu'à Londres n'était que de vingt-quatre milles et, partis dès le matin, les voyageurs purent être chez les Gardiner à Gracechurch street vers midi. Jane qui les guettait à une fenêtre du salon s'élança pour les accueillir dans le vestibule. Le premier regard d'Elizabeth fut pour scruter anxieusement le visage de sa sœur et elle fut heureuse de constater

qu’elle avait bonne mine et qu’elle était aussi fraîche et jolie qu’à l’ordinaire. Sur l’escalier se pressait toute une bande de petits garçons et de petites filles impatientes de voir leur cousine ; l’atmosphère était joyeuse et accueillante, et la journée se passa très agréablement, l’après-midi dans les magasins et la soirée au théâtre.

Elizabeth s’arrangea pour se placer à côté de sa tante. Elles commencèrent naturellement par s’entretenir de Jane, et Elizabeth apprit avec plus de peine que de surprise que sa sœur, malgré ses efforts pour se dominer, avait encore des moments d’abattement. Mrs. Gardiner donna aussi quelques détails sur la visite de miss Bingley et rapporta plusieurs conversations qu’elle avait eues avec Jane, qui prouvaient que la jeune fille avait renoncé à cette relation d’une façon définitive.

Mrs. Gardiner plaisanta ensuite sa nièce sur l’infidélité de Wickham et la félicita de prendre les choses d’une âme si tranquille.

– Mais comment est donc cette miss King ? Il me serait pénible de penser que notre ami ait l’âme vénale.

– Pourriez-vous me dire, ma chère tante, quelle est la différence entre la vénalité et la prudence ? Où finit l’une et où commence l’autre ? À Noël, vous aviez peur qu’il ne m’épousât ; vous regardiez ce mariage comme une imprudence, et maintenant qu’il cherche à épouser une jeune fille pourvue d’une modeste dot de dix mille livres, vous voilà prête à le taxer de vénalité !

– Dites-moi seulement comment est miss King, je saurai ensuite ce que je dois penser.

– C’est, je crois, une très bonne fille. Je n’ai jamais entendu rien dire contre elle.

– Mais Mr. Wickham ne s’était jamais occupé d’elle jusqu’au jour où elle a hérité cette fortune de son grand-père ?

– Non ; pourquoi l’aurait-il fait ? S’il ne lui était point permis de penser à moi parce que je n’avais pas d’argent, comment aurait-il pu être tenté de faire la cour à une jeune fille qui n’en avait pas davantage et qui par surcroît lui était indifférente ?

– Il semble peu délicat de s’empresser auprès d’elle sitôt après son changement de fortune.

– Un homme pressé par le besoin d’argent n’a pas le temps de s’arrêter à des convenances que d’autres ont le loisir d’observer. Si miss King n’y trouve rien à redire, pourquoi serions-nous choquées ?

– L’indulgence de miss King ne le justifie point. Cela prouve seulement que quelque chose lui manque aussi, bon sens ou délicatesse.

– Eh bien ! s’écria Elizabeth, qu’il en soit comme vous le voulez, et admettons une fois pour toutes qu’elle est sotte, et qu’il est, lui, un coureur de dot.

– Non, Lizzy, ce n’est pas du tout ce que je veux. Il m’est pénible de porter ce jugement sévère sur un jeune homme originaire du Derbyshire.

– Oh ! quant à cela, j’ai une assez pauvre opinion des jeunes gens du Derbyshire ; et leurs intimes amis du Hertfordshire ne valent pas beaucoup mieux. Je suis excédée des uns et des autres, Dieu merci ! Je vais voir demain un homme totalement dépourvu de sens, d’intelligence et d’éducation, et je finis par croire que ces gens-là seuls sont agréables à fréquenter !

– Prenez garde, Lizzy, voilà un discours qui sent fort le désappointement.

Avant la fin de la représentation, Elizabeth eut le plaisir très inattendu de se voir inviter par son oncle et sa tante à les accompagner dans le voyage d’agrément qu’ils projetaient pour l’été suivant.

– Nous n’avons pas encore décidé où nous irons. Peut-être dans la région des Lacs.

Nul projet ne pouvait être plus attrayant pour Elizabeth et l’invitation fut acceptée avec empressement et reconnaissance.

– Ô ma chère tante, s’écria-t-elle ravie, vous me transportez de joie ! Quelles heures exquises nous passerons ensemble ! Adieu, tristesses et déceptions ! Nous oublierons les hommes en contemplant les montagnes !

OceanofPDF.com

XXVIII

Table des matières

Dans le voyage du lendemain, tout parut nouveau et intéressant à Elizabeth. Rassurée sur la santé de Jane par sa belle mine et ravie par la perspective de son voyage dans le Nord, elle se sentait pleine d'entrain et de gaieté.

Quand on quitta la grand-route pour prendre le chemin de Hunsford, tous cherchèrent des yeux le presbytère, s'attendant à le voir surgir à chaque tournant. Leur route longeait d'un côté la grille de Rosings Park. Elizabeth sourit en se souvenant de tout ce qu'elle avait entendu au sujet de sa propriétaire.

Enfin, le presbytère apparut. Le jardin descendant jusqu'à la route, les palissades vertes, la haie de lauriers, tout annonçait qu'on était au terme du voyage. Mr. Collins et Charlotte se montrèrent à la porte, et la voiture s'arrêta devant la barrière, séparée de la maison par une courte avenue de lauriers.

Mrs. Collins reçut son amie avec une joie si vive qu'Elizabeth, devant cet accueil affectueux, se félicita encore davantage d'être venue. Elle vit tout de suite que le mariage n'avait pas changé son cousin et que sa politesse était toujours aussi cérémonieuse. Il la retint plusieurs minutes à la porte pour s'informer de toute sa famille, puis après avoir, en passant, fait remarquer le bel aspect de l'entrée, il introduisit ses hôtes sans plus de délai dans la maison.

Au salon, il leur souhaita une seconde fois la bienvenue dans son modeste presbytère et répéta ponctuellement les offres de rafraîchissements que sa femme faisait aux voyageurs.

Elizabeth s'attendait à le voir briller de tout son éclat, et, pendant qu'il faisait admirer les belles proportions du salon, l'idée lui vint qu'il s'adressait particulièrement à elle comme s'il souhaitait de lui faire sentir tout ce qu'elle avait perdu en refusant de l'épouser. Il lui eût été difficile pourtant d'éprouver le moindre regret, et elle s'étonnait plutôt que son amie, vivant avec un tel compagnon, pût avoir l'air aussi joyeux. Toutes les fois que Mr. Collins proférait quelque sottise, – et la chose n'était pas rare, – les yeux d'Elizabeth se tournaient involontairement vers sa femme. Une

ou deux fois, elle crut surprendre sur son visage une faible rougeur, mais la plupart du temps, Charlotte, très sagement, avait l'air de ne pas entendre.

Après avoir tenu ses visiteurs assez longtemps pour leur faire admirer en détail le mobilier, depuis le bahut jusqu'au garde-feu, et entendre le récit de leur voyage, Mr. Collins les emmena faire le tour du jardin qui était vaste, bien dessiné, et qu'il cultivait lui-même. Travailler dans son jardin était un de ses plus grands plaisirs. Elizabeth admira le sérieux avec lequel Charlotte vantait la salubrité de cet exercice et reconnaissait qu'elle encourageait son mari à s'y livrer le plus possible. Mr. Collins les conduisit dans toutes les allées et leur montra tous les points de vue avec une minutie qui en faisait oublier le pittoresque. Mais de toutes les vues que son jardin, la contrée et même le royaume pouvaient offrir, aucune n'était comparable à celle du manoir de Rosings qu'une trouée dans les arbres du parc permettait d'apercevoir presque en face du presbytère. C'était un bel édifice de construction moderne, fort bien situé sur une éminence.

Après le jardin, Mr. Collins voulut leur faire faire le tour de ses deux prairies, mais les dames, qui n'étaient point chaussées pour affronter les restes d'une gelée blanche, se récusèrent, et tandis qu'il continuait sa promenade avec sir William, Charlotte ramena sa sœur et son amie à la maison, heureuse sans doute de pouvoir la leur faire visiter sans l'aide de son mari. Petite, mais bien construite, elle était commodément agencée et tout y était organisé avec un ordre et une intelligence dont Elizabeth attribua tout l'honneur à Charlotte. Cette demeure, évidemment, était fort plaisante à condition d'en oublier le maître, et en voyant à quel point Charlotte se montrait satisfaite, Elizabeth conclut qu'elle l'oubliait souvent.

On avait tout de suite prévenu les arrivants que lady Catherine était encore à la campagne. On reparla d'elle au dîner et Mr. Collins observa :

– Oui, miss Elizabeth, vous aurez l'honneur de voir lady Catherine de Bourgh dimanche prochain, et certainement elle vous charmera. C'est l'aménité et la bienveillance en personne, et je ne doute pas qu'elle n'ait la bonté de vous adresser la parole à l'issue de l'office. Je ne crois pas m'avancer en vous annonçant qu'elle vous comprendra ainsi que ma sœur Maria dans les invitations qu'elle nous fera pendant votre séjour ici. Sa manière d'être à l'égard de ma chère Charlotte est des plus aimables : nous dînons à Rosings deux fois par semaine, et jamais Sa Grâce ne nous laisse revenir à pied : sa voiture est toujours prête pour nous ramener ; – je devrais dire une de ses voitures, car Sa Grâce en a plusieurs.

– Lady Catherine est une femme intelligente et respectable, appuya Charlotte, et c’est pour nous une voisine remplie d’attentions.

– Très juste, ma chère amie ; je le disais à l’instant. C’est une personne pour laquelle on ne peut avoir trop de déférence.

La soirée se passa tout entière à parler du Hertfordshire. Une fois retirée dans la solitude de sa chambre, Elizabeth put méditer à loisir sur le bonheur dont semblait jouir son amie. À voir avec quel calme Charlotte supportait son mari, avec quelle adresse elle le gouvernait, Elizabeth fut obligée de reconnaître qu’elle s’en tirait à merveille.

Dans l’après-midi du jour suivant, pendant qu’elle s’habillait pour une promenade, un bruit soudain parut mettre toute la maison en rumeur ; elle entendit quelqu’un monter précipitamment l’escalier en l’appelant à grands cris. Elle ouvrit la porte et vit sur le palier Maria hors d’haleine.

– Elizabeth, venez vite voir quelque chose d’intéressant ! Je ne veux pas vous dire ce que c’est. Dépêchez-vous et descendez tout de suite à la salle à manger !

Sans pouvoir obtenir un mot de plus de Maria, elle descendit rapidement avec elle dans la salle à manger, qui donnait sur la route, et, de là, vit deux dames dans un petit phaéton arrêté à la barrière du jardin.

– C’est tout cela ! s’exclama Elizabeth. Je pensais pour le moins que toute la basse-cour avait envahi le jardin, et vous n’avez à me montrer que lady Catherine et sa fille !

– Oh ! ma chère, dit Maria scandalisée de sa méprise, ce n’est pas lady Catherine, c’est miss Jenkins, la dame de compagnie, et miss de Bourgh. Regardez-la. Quelle petite personne ! Qui aurait pu la croire si mince et si chétive ?

– Quelle impolitesse de retenir Charlotte dehors par un vent pareil ! Pourquoi n’entre-t-elle pas ?

– Charlotte dit que cela ne lui arrive presque jamais. C’est une véritable faveur quand miss de Bourgh consent à entrer.

– Son extérieur me plaît, murmura Elizabeth dont la pensée était ailleurs. Elle a l’air maussade et maladive. Elle lui conviendra très bien ; c’est juste la femme qu’il lui faut.

Mr. Collins et Charlotte étaient tous les deux à la porte, en conversation avec ces dames, sir William debout sur le perron ouvrait de grands yeux en contemplant ce noble spectacle, et, au grand amusement d’Elizabeth, saluait chaque fois que miss de Bourgh regardait de son côté.

Enfin, ces dames repartirent, et tout le monde rentra dans la maison. Mr. Collins, en apercevant les jeunes filles, les félicita de leur bonne fortune et Charlotte expliqua qu’ils étaient tous invités à dîner à Rosings pour le lendemain.

OceanofPDF.com

XXIX

Table des matières

Mr. Collins exultait.

– J'avoue, dit-il, que je m'attendais un peu à ce que Sa Grâce nous demandât d'aller dimanche prendre le thé et passer la soirée avec elle. J'en étais presque sûr, tant je connais sa grande amabilité. Mais qui aurait pu imaginer que nous recevrions une invitation à dîner, – une invitation pour tous les cinq, – si tôt après votre arrivée ?

– C'est une chose qui me surprend moins, répliqua sir William, ma situation m'ayant permis de me familiariser avec les usages de la haute société. À la cour, les exemples d'une telle courtoisie ne sont pas rares.

On ne parla guère d'autre chose ce jour-là et pendant la matinée qui suivit, Mr. Collins s'appliqua à préparer ses hôtes aux grandeurs qui les attendaient afin qu'ils ne fussent pas trop éblouis par la vue des salons, le nombre des domestiques et la magnificence du dîner. Quand les dames montèrent pour s'apprêter, il dit à Elizabeth :

– Ne vous faites pas de souci, ma chère cousine, au sujet de votre toilette. Lady Catherine ne réclame nullement de vous l'élégance qui sied à son rang et à celui de sa fille. Je vous conseille simplement de mettre ce que vous avez de mieux. Faire plus serait inutile. Ce n'est pas votre simplicité qui donnera de vous une moins bonne opinion à lady Catherine ; elle aime que les différences sociales soient respectées.

Pendant qu'on s'habillait, il vint plusieurs fois aux portes des différentes chambres pour recommander de faire diligence, car lady Catherine n'aimait pas qu'on retardât l'heure de son dîner.

Tous ces détails sur lady Catherine et ses habitudes finissaient par effrayer Maria, et sir William n'avait pas ressenti plus d'émotion lorsqu'il avait été présenté à la cour que sa fille n'en éprouvait à l'idée de passer le seuil du château de Rosings.

Comme le temps était doux, la traversée du parc fut une agréable promenade. Chaque parc a sa beauté propre ; ce qu'Elizabeth vit de celui de Rosings l'enchanta, bien qu'elle ne pût manifester un enthousiasme égal à celui qu'attendait Mr. Collins et qu'elle accueillît avec une légère indifférence les renseignements qu'il lui donnait sur le nombre des fenêtres

du château et la somme que sir Lewis de Bourgh avait dépensée jadis pour les faire vitrer.

La timidité de Maria augmentait à chaque marche du perron et sir William lui-même paraissait un peu troublé.

Après avoir passé le grand hall d'entrée, dont Mr. Collins en termes lyriques fit remarquer les belles proportions et la décoration élégante, ils traversèrent une antichambre et le domestique les introduisit dans la pièce où se trouvait lady Catherine en compagnie de sa fille et de Mrs. Jenkinson. Avec une grande condescendance, Sa Grâce se leva pour les accueillir et comme Mrs. Collins avait signifié à son mari qu'elle se chargeait des présentations, tout se passa le mieux du monde. Malgré son passage à la cour, sir William était tellement impressionné par la splendeur qui l'entourait qu'il eut juste assez de présence d'esprit pour faire un profond salut et s'asseoir sans mot dire. Sa fille, à moitié morte de peur, s'assit sur le bord d'une chaise, ne sachant de quel côté partager ses regards. Elizabeth, au contraire, avait tout son sang-froid et put examiner avec calme les trois personnes qu'elle avait devant elle.

Lady Catherine était grande, et ses traits fortement accentués avaient dû être beaux. Son expression n'avait rien d'aimable, pas plus que sa manière d'accueillir ses visiteurs n'était de nature à leur faire oublier l'infériorité de leur rang. Elle ne gardait pas un silence hautain, mais elle disait tout d'une voix impérieuse qui marquait bien le sentiment qu'elle avait de son importance. Elizabeth se rappela ce que lui avait dit Wickham et, de ce moment, fut persuadée que lady Catherine répondait exactement au portrait qu'il lui en avait fait.

Miss de Bourgh n'offrait aucune ressemblance avec sa mère et Elizabeth fut presque aussi étonnée que Maria de sa petite taille et de sa maigreur. Elle parlait peu, si ce n'est à voix basse en s'adressant à Mrs. Jenkinson. Celle-ci, personne d'apparence insignifiante, était uniquement occupée à écouter miss de Bourgh et à lui rendre de menus services.

Au bout de quelques minutes lady Catherine invita ses visiteurs à se rendre tous à la fenêtre pour admirer la vue. Mr. Collins s'empressa de leur détailler les beautés du paysage tandis que lady Catherine les informait avec bienveillance que c'était beaucoup plus joli en été.

Le repas fut magnifique. On y vit tous les domestiques, toutes les pièces d'argenterie que Mr. Collins avait annoncés. Comme il l'avait également prédit, sur le désir exprimé par lady Catherine, il prit place en face d'elle,

marquant par l’expression de son visage qu’en ce monde, aucun honneur plus grand ne pouvait lui échoir. Il découpait, mangeait, et faisait des compliments avec la même allégresse joyeuse. Chaque nouveau plat était d’abord célébré par lui, puis par sir William qui, maintenant remis de sa première émotion, faisait écho à tout ce que disait son gendre. À la grande surprise d’Elizabeth, une admiration aussi excessive paraissait enchanter lady Catherine qui souriait gracieusement. La conversation n’était pas très animée. Elizabeth aurait parlé volontiers si elle en avait eu l’occasion, mais elle était placée entre Charlotte et miss de Bourgh : la première était absorbée par l’attention qu’elle prêtait à lady Catherine et la seconde n’ouvrait pas la bouche. Mrs. Jenkinson ne parlait que pour remarquer que miss de Bourgh ne mangeait pas, et pour exprimer la crainte qu’elle ne fût indisposée. Maria n’aurait jamais osé dire un mot, et les deux messieurs ne faisaient que manger et s’extasier.

De retour au salon, les dames n’eurent qu’à écouter lady Catherine qui parla sans interruption jusqu’au moment où le café fut servi, donnant son avis sur toutes choses d’un ton qui montrait qu’elle ignorait la contradiction. Elle interrogea familièrement Charlotte sur son intérieur et lui donna mille conseils pour la conduite de son ménage et de sa basse-cour. Elizabeth vit qu’aucun sujet n’était au-dessus de cette grande dame, pourvu qu’elle y trouvât une occasion de diriger et de régenter ses semblables. Entre temps, elle posa toutes sortes de questions aux deux jeunes filles et plus particulièrement à Elizabeth sur le compte de laquelle elle se trouvait moins renseignée et qui, observa-t-elle à Mrs. Collins, « paraissait une petite jeune fille gentille et bien élevée ».

Elle lui demanda combien de sœurs elle avait, si aucune n’était sur le point de se marier, si elles étaient jolies, où elles avaient été élevées, quel genre d’équipage avait son père et quel était le nom de jeune fille de sa mère. Elizabeth trouvait toutes ces questions assez indiscrètes mais y répondit avec beaucoup de calme. Enfin lady Catherine observa :

– Le domaine de votre père doit revenir à Mr. Collins, n’est-ce pas ? – J’en suis heureuse pour vous, dit-elle en se tournant vers Charlotte, – autrement je n’approuve pas une disposition qui dépossède les femmes héritières en ligne directe. On n’a rien fait de pareil dans la famille de Bourgh. Jouez-vous du piano et chantez-vous, miss Bennet ?

– Un peu.

– Alors, un jour ou l’autre nous serons heureuses de vous entendre. Notre piano est excellent, probablement supérieur à... Enfin, vous l’essaierez. Vos sœurs, sont-elles aussi musiciennes ?

– L’une d’elles, oui, madame.

– Pourquoi pas toutes ? Vous auriez dû prendre toutes des leçons. Les demoiselles Webb sont toutes musiciennes et leur père n’a pas la situation du vôtre. Faites-vous du dessin ?

– Pas du tout.

– Quoi, aucune d’entre vous ?

– Aucune.

– Comme c’est étrange ! Sans doute l’occasion vous aura manqué. Votre mère aurait dû vous mener à Londres, chaque printemps, pour vous faire prendre des leçons.

– Je crois que ma mère l’eût fait volontiers, mais mon père a Londres en horreur.

– Avez-vous encore votre institutrice ?

– Nous n’en avons jamais eu.

– Bonté du ciel ! cinq filles élevées à la maison sans institutrice ! Je n’ai jamais entendu chose pareille ! Quel esclavage pour votre mère !

Elizabeth ne put s’empêcher de sourire et affirma qu’il n’en avait rien été.

– Alors, qui vous faisait travailler ? Qui vous surveillait ? Sans institutrice ? Vous deviez être bien négligées.

– Mon Pieu, madame, toutes celles d’entre nous qui avaient le désir de s’instruire en ont eu les moyens. On nous encourageait beaucoup à lire et nous avons eu tous les maîtres nécessaires. Assurément, celles qui le préféraient étaient libres de ne rien faire.

– Bien entendu, et c’est ce que la présence d’une institutrice aurait empêché. Si j’avais connu votre mère, j’aurais vivement insisté pour qu’elle en prît une. On ne saurait croire le nombre de familles auxquelles j’en ai procuré. Je suis toujours heureuse, quand je le puis, de placer une jeune personne dans de bonnes conditions. Grâce à moi quatre nièces de Mrs. Jenkinson ont été pourvues de situations fort agréables. Vous ai-je dit, mistress Collins, que lady Metcalfe est venue me voir hier pour me remercier ? Il paraît que miss Pape est une véritable perle. Parmi vos jeunes sœurs, y en a-t-il qui sortent déjà, miss Bennet ?

– Oui, madame, toutes.

– Toutes ? Quoi ? Alors toutes les cinq à la fois ! Et vous n'êtes que la seconde, et les plus jeunes sortent avant que les aînées soient mariées ? Quel âge ont-elles donc ?

– La dernière n'a pas encore seize ans. C'est peut-être un peu tôt pour aller dans le monde, mais, madame, ne serait-il pas un peu dur pour des jeunes filles d'être privées de leur part légitime de plaisirs parce que les aînées n'ont pas l'occasion ou le désir de se marier de bonne heure ?

– En vérité, dit lady Catherine, vous donnez votre avis avec bien de l'assurance pour une si jeune personne. Quel âge avez-vous donc ?

– Votre Grâce doit comprendre, répliqua Elizabeth en souriant, qu'avec trois jeunes sœurs qui vont dans le monde, je ne me soucie plus d'avouer mon âge.

Cette réponse parut interloquer lady Catherine. Elizabeth était sans doute la première créature assez téméraire pour s'amuser de sa majestueuse impertinence.

– Vous ne devez pas avoir plus de vingt ans. Vous n'avez donc aucune raison de cacher votre âge.

– Je n'ai pas encore vingt et un ans.

Quand les messieurs revinrent et qu'on eut pris le thé, les tables de jeu furent apportées. Lady Catherine, sir William, Mr. et Mrs. Collins s'installèrent pour une partie de « quadrille ». Miss de Bourgh préférait le « casino » ; les deux jeunes filles et Mrs. Jenkinson eurent donc l'honneur de jouer avec elle une partie remarquablement ennuyeuse. On n'ouvrait la bouche, à leur table, que pour parler du jeu, sauf lorsque Mrs. Jenkinson exprimait la crainte que miss de Bourgh eût trop chaud, trop froid, ou qu'elle fût mal éclairée.

L'autre table était beaucoup plus animée. C'était lady Catherine qui parlait surtout pour noter les fautes de ses partenaires ou raconter des souvenirs personnels. Mr. Collins approuvait tout ce que disait Sa Grâce, la remerciant chaque fois qu'il gagnait une fiche et s'excusant lorsqu'il avait l'impression d'en gagner trop. Sir William parlait peu : il tâchait de meubler sa mémoire d'anecdotes et de noms aristocratiques.

Lorsque lady Catherine et sa fille en eurent assez du jeu, on laissa les cartes, et la voiture fut proposée à Mrs. Collins qui l'accepta avec gratitude. La société se réunit alors autour du feu pour écouter lady Catherine décider quel temps il ferait le lendemain, puis, la voiture étant annoncée, Mr.

Collins réitéra ses remerciements, sir William multiplia les saluts, et l'on se sépara.

À peine la voiture s'était-elle ébranlée qu'Elizabeth fut invitée par son cousin à dire son opinion sur ce qu'elle avait vu à Rosings. Par égard pour Charlotte, elle s'appliqua à la donner aussi élogieuse que possible ; mais ses louanges, malgré la peine qu'elle prenait pour les formuler, ne pouvaient satisfaire Mr. Collins qui ne tarda pas à se charger lui-même du panégyrique de Sa Grâce.

OceanofPDF.com

XXX

Table des matières

Sir William ne demeura qu'une semaine à Hunsford, mais ce fut assez pour le convaincre que sa fille était très confortablement installée et qu'elle avait un mari et une voisine comme on en rencontre peu souvent.

Tant que dura le séjour de sir William, Mr. Collins consacra toutes ses matinées à le promener en cabriolet pour lui montrer les environs. Après son départ, chacun retourna à ses occupations habituelles et Elizabeth fut heureuse de constater que ce changement ne leur imposait pas davantage la compagnie de son cousin. Il employait la plus grande partie de ses journées à lire, à écrire, ou à regarder par la fenêtre de son bureau qui donnait sur la route. La pièce où se réunissaient les dames était située à l'arrière de la maison. Elizabeth s'était souvent demandé pourquoi Charlotte ne préférait pas se tenir dans la salle à manger, pièce plus grande et plus agréable, mais elle devina bientôt la raison de cet arrangement : Mr. Collins aurait certainement passé moins de temps dans son bureau si l'appartement de sa femme avait présenté les mêmes agréments que le sien. Du salon, on n'apercevait pas la route. C'est donc par Mr. Collins que ces dames apprenaient combien de voitures étaient passées et surtout s'il avait aperçu miss de Bourgh dans son phaéton, chose dont il ne manquait jamais de venir les avertir, bien que cela arrivât presque journellement.

Miss de Bourgh s'arrêtait assez souvent devant le presbytère et causait quelques minutes avec Charlotte, mais d'ordinaire sans descendre de voiture. De temps en temps, lady Catherine elle-même venait honorer le presbytère de sa visite. Alors son regard observateur ne laissait rien échapper de ce qui se passait autour d'elle. Elle s'intéressait aux occupations de chacun, examinait le travail des jeunes filles, leur conseillait de s'y prendre d'une façon différente, critiquait l'arrangement du mobilier, relevait les négligences de la domestique et ne semblait accepter la collation qui lui était offerte que pour pouvoir déclarer à Mrs. Collins que sa table était trop abondamment servie pour le nombre de ses convives.

Elizabeth s'aperçut vite que, sans faire partie de la justice de paix du comté, cette grande dame jouait le rôle d'un véritable magistrat dans la paroisse, dont les moindres incidents lui étaient rapportés par Mr. Collins.

Chaque fois que des villageois se montraient querelleurs, mécontents ou disposés à se plaindre de leur pauvreté, vite elle accourait dans le pays, réglait les différends, faisait taire les plaintes et ses admonestations avaient bientôt rétabli l'harmonie, le contentement et la prospérité.

Le plaisir de dîner à Rosings se renouvelait environ deux fois par semaine. À part l'absence de sir William et le fait qu'on n'installait plus qu'une table de jeu, ces réceptions ressemblaient assez exactement à la première. Les autres invitations étaient rares, la société du voisinage, en général, menant un train qui n'était pas à la portée des Collins. Elizabeth ne le regrettait pas et, somme toute, ses journées coulaient agréablement. Elle avait avec Charlotte de bonnes heures de causerie et, la température étant très belle pour la saison, elle prenait grand plaisir à se promener. Son but favori était un petit bois qui longeait un des côtés du parc et elle s'y rendait souvent pendant que ses cousins allaient faire visite à Rosings. Elle y avait découvert un délicieux sentier ombragé que personne ne paraissait rechercher, et où elle se sentait à l'abri des curiosités indiscrètes de lady Catherine.

Ainsi s'écoula paisiblement la première quinzaine de son séjour à Hunsford. Pâques approchait, et la semaine sainte devait ajouter un appoint important à la société de Rosings. Peu après son arrivée, Elizabeth avait entendu dire que Mr. Darcy était attendu dans quelques semaines et, bien que peu de personnes dans ses relations lui fussent moins sympathiques, elle pensait néanmoins que sa présence donnerait un peu d'intérêt aux réceptions de Rosings. Sans doute aussi aurait-elle l'amusement de constater l'inanité des espérances de miss Bingley en observant la conduite de Mr. Darcy à l'égard de sa cousine à qui lady Catherine le destinait certainement. Elle avait annoncé son arrivée avec une grande satisfaction, parlait de lui en termes de la plus haute estime, et avait paru presque désappointée de découvrir que son neveu n'était pas un inconnu pour miss Lucas et pour Elizabeth.

Son arrivée fut tout de suite connue au presbytère, car Mr. Collins passa toute la matinée à se promener en vue de l'entrée du château afin d'en être le premier témoin ; après avoir fait un profond salut du côté de la voiture qui franchissait la grille, il se précipita chez lui avec la grande nouvelle.

Le lendemain matin, il se hâta d'aller à Rosings offrir ses hommages et trouva deux neveux de lady Catherine pour les recevoir, car Darcy avait amené avec lui le colonel Fitzwilliam, son cousin, fils cadet de lord ***, et

la surprise fut grande au presbytère quand on vit revenir Mr. Collins en compagnie des deux jeunes gens.

Du bureau de son mari Charlotte les vit traverser la route et courut annoncer aux jeunes filles l'honneur qui leur était fait :

– Eliza, c'est à vous que nous devons cet excès de courtoisie. Si j'avais été seule, jamais Mr. Darcy n'aurait été aussi pressé de venir me présenter ses hommages.

Elizabeth avait à peine eu le temps de protester lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit et, un instant après, ces messieurs faisaient leur entrée dans le salon.

Le colonel Fitzwilliam, qui paraissait une trentaine d'années, n'était pas un bel homme mais il avait une grande distinction dans l'extérieur et dans les manières. Mr. Darcy était tel qu'on l'avait vu en Hertfordshire. Il présenta ses compliments à Mrs. Collins avec sa réserve habituelle et, quels que fussent ses sentiments à l'égard de son amie, s'inclina devant elle d'un air parfaitement impassible. Elizabeth, sans mot dire, répondit par une révérence.

Le colonel Fitzwilliam avait engagé la conversation avec toute la facilité et l'aisance d'un homme du monde mais son cousin, après une brève remarque adressée à Mrs. Collins sur l'agrément de sa maison, resta quelque temps sans parler. À la fin il sortit de son mutisme et s'enquit auprès d'Elizabeth de la santé des siens. Elle répondit que tous allaient bien, puis, après une courte pause, ajouta :

– Ma sœur aînée vient de passer trois mois à Londres ; vous ne l'avez pas rencontrée ?

Elle était parfaitement sûre du contraire mais voulait voir s'il laisserait deviner qu'il était au courant de ce qui s'était passé entre les Bingley et Jane. Elle crut surprendre un peu d'embarras dans la manière dont il répondit qu'il n'avait pas eu le plaisir de rencontrer miss Bennet.

Le sujet fut abandonné aussitôt et, au bout de quelques instants, les deux jeunes gens prirent congé.

OceanofPDF.com

XXXI

Table des matières

Les habitants du presbytère goûtèrent beaucoup les manières du colonel Fitzwilliam et les dames, en particulier, eurent l'impression que sa présence ajouterait beaucoup à l'intérêt des réceptions de lady Catherine. Plusieurs jours s'écoulèrent cependant sans amener de nouvelle invitation, – la présence des visiteurs au château rendait les Collins moins nécessaires, – et ce fut seulement le jour de Pâques, à la sortie de l'office, qu'ils furent priés d'aller passer la soirée à Rosings. De toute la semaine précédente, ils avaient très peu vu lady Catherine et sa fille ; le colonel Fitzwilliam était entré plusieurs fois au presbytère, mais on n'avait aperçu Mr. Darcy qu'à l'église.

L'invitation fut acceptée comme de juste et, à une heure convenable, les Collins et leurs hôtes se joignaient à la société réunie dans le salon de lady Catherine. Sa Grâce les accueillit aimablement, mais il était visible que leur compagnie comptait beaucoup moins pour elle qu'en temps ordinaire. Ses neveux absorbaient la plus grande part de son attention et c'est aux deux jeunes gens, à Darcy surtout, qu'elle s'adressait de préférence.

Le colonel Fitzwilliam marqua beaucoup de satisfaction en voyant arriver les Collins. Tout, à Rosings, lui semblait une heureuse diversion et la jolie amie de Mrs. Collins lui avait beaucoup plu. Il s'assit auprès d'elle et se mit à l'entretenir si agréablement du Kent et du Hertfordshire, du plaisir de voyager et de celui de rester chez soi, de musique et de lecture, qu'Elizabeth fut divertie comme jamais encore elle ne l'avait été dans ce salon. Ils causaient avec un tel entrain qu'ils attirèrent l'attention de lady Catherine ; les yeux de Mr. Darcy se tournèrent aussi de leur côté avec une expression de curiosité ; quant à Sa Grâce, elle manifesta bientôt le même sentiment en interpellant son neveu : »

– Eh ! Fitzwilliam ? de quoi parlez-vous ? Que racontez-vous donc à miss Bennet ?

– Nous parlions musique, madame, dit-il enfin, ne pouvant plus se dispenser de répondre.

– Musique ! Alors, parlez plus haut ; ce sujet m'intéresse. Je crois vraiment qu'il y a peu de personnes en Angleterre qui aiment la musique

autant que moi, ou l'apprécient avec plus de goût naturel. J'aurais eu sans doute beaucoup de talent, si je l'avais apprise ; Anne aussi aurait joué délicieusement, si sa santé lui avait permis d'étudier le piano. Et Georgiana, fait-elle beaucoup de progrès ?

Mr. Darcy répondit par un fraternel éloge du talent de sa sœur.

– Ce que vous m'apprenez là me fait grand plaisir ; mais dites-lui bien qu'il lui faut travailler sérieusement si elle veut arriver à quelque chose.

– Je vous assure, madame, qu'elle n'a pas besoin de ce conseil, car elle étudie avec beaucoup d'ardeur.

– Tant mieux, elle ne peut en faire trop et je le lui redirai moi-même quand je lui écrirai. C'est un conseil que je donne toujours aux jeunes filles et j'ai dit bien des fois à miss Bennet qu'elle devrait faire plus d'exercices. Puisqu'il n'y a pas de piano chez Mrs. Collins, elle peut venir tous les jours ici pour étudier sur celui qui est dans la chambre de Mrs. Jenkinson. Dans cette partie de la maison, elle serait sûre de ne déranger personne.

Mr. Darcy, un peu honteux d'entendre sa tante parler avec si peu de tact, ne souffla mot.

Quant on eut pris le café, le colonel Fitzwilliam rappela qu'Elizabeth lui avait promis un peu de musique. Sans se faire prier elle s'installa devant le piano et il transporta son siège auprès d'elle. Lady Catherine écouta la moitié du morceau et se remit à parler à son autre neveu, mais celui-ci au bout d'un moment la quitta et s'approchant délibérément du piano se plaça de façon à bien voir la jolie exécutante. Elizabeth s'en aperçut et, le morceau terminé, lui dit en plaisantant :

– Vous voudriez m'intimider, Mr. Darcy, en venant m'écouter avec cet air sérieux, mais bien que vous ayez une sœur qui joue avec tant de talent, je ne me laisserai pas troubler. Il y a chez moi une obstination dont on ne peut facilement avoir raison. Chaque essai d'intimidation ne fait qu'affermir mon courage.

– Je ne vous dirai pas que vous vous méprenez, dit-il, car vous ne croyez certainement pas que j'aie l'intention de vous intimider. Mais j'ai le plaisir de vous connaître depuis assez longtemps pour savoir que vous vous amusez à professer des sentiments qui ne sont pas les vôtres.

Elizabeth rit de bon cœur devant ce portrait d'elle-même, et dit au colonel Fitzwilliam :

– Votre cousin vous donne une jolie opinion de moi, en vous enseignant à ne pas croire un mot de ce que je dis ! Je n'ai vraiment pas de chance de

me retrouver avec quelqu'un si à même de dévoiler mon véritable caractère dans un pays reculé où je pouvais espérer me faire passer pour une personne digne de foi. Réellement, Mr. Darcy, il est peu généreux de révéler ici les défauts que vous avez remarqués chez moi en Hertfordshire, et n'est-ce pas aussi un peu imprudent ? car vous me provoquez à la vengeance, et il peut en résulter des révélations qui risqueraient fort de choquer votre entourage.

– Oh ! je n'ai pas peur de vous, dit-il en souriant.

– Dites-moi ce que vous avez à reprendre chez lui, je vous en prie, s'écria le colonel Fitzwilliam. J'aimerais savoir comment il se comporte parmi les étrangers.

– En bien, voilà, mais attendez-vous à quelque chose d'affreux... La première fois que j'ai vu Mr. Darcy, c'était à un bal. Or, que pensez-vous qu'il fit à ce bal ? Il dansa tout juste quatre fois. Je suis désolée de vous faire de la peine, mais c'est l'exacte vérité. Il n'a dansé que quatre fois, bien que les danseurs fussent peu nombreux et que plus d'une jeune fille, – je le sais pertinemment, – dut rester sur sa chaise, faute de cavalier. Pouvez-vous nier ce fait, Mr. Darcy ?

– Je n'avais pas l'honneur de connaître d'autres dames que celles avec qui j'étais venu à cette soirée.

– C'est exact ; et on ne fait pas de présentations dans une soirée... Alors, colonel, que vais-je vous jouer ? Mes doigts attendent vos ordres.

– Peut-être, dit Darcy, aurait-il été mieux de chercher à me faire présenter. Mais je n'ai pas les qualités nécessaires pour me rendre agréable auprès des personnes étrangères.

– En demanderons-nous la raison à votre cousine ? dit Elizabeth en s'adressant au colonel Fitzwilliam. Lui demanderons-nous pourquoi un homme intelligent et qui a l'habitude du monde n'a pas les qualités nécessaires pour plaire aux étrangers ?

– Inutile de l'interroger, je puis vous répondre moi-même, dit le colonel ; c'est parce qu'il ne veut pas s'en donner la peine.

– Certes, dit Darcy, je n'ai pas, comme d'autres, le talent de converser avec des personnes que je n'ai jamais vues. Je ne sais pas me mettre à leur diapason ni m'intéresser à ce qui les concerne.

– Mes doigts, répliqua Elizabeth, ne se meuvent pas sur cet instrument avec la maîtrise que l'on remarque chez d'autres pianistes. Ils n'ont pas la même force ni la même vélocité et ne traduisent pas les mêmes nuances :

mais j’ai toujours pensé que la faute en était moins à eux qu’à moi qui n’ai pas pris la peine d’étudier suffisamment pour les assouplir.

Darcy sourit :

– Vous avez parfaitement raison, dit-il ; vous avez mieux employé votre temps. Vous faites plaisir à tous ceux qui ont le privilège de vous entendre. Mais, comme moi, vous n’aimez pas à vous produire devant les étrangers.

Ici, ils furent interrompus par lady Catherine qui voulait être mise au courant de leur conversation. Aussitôt, Elizabeth se remit à jouer. Lady Catherine s’approcha, écouta un instant, et dit à Darcy :

– Miss Bennet ne jouerait pas mal si elle étudiait davantage et si elle prenait des leçons avec un professeur de Londres. Elle a un très bon doigté, bien que pour le goût, Anne lui soit supérieure. Anne aurait eu un très joli talent si sa santé lui avait permis d’étudier.

Elizabeth jeta un coup d’œil vers Darcy pour voir de quelle façon il s’associait à l’éloge de sa cousine, mais ni à ce moment, ni à un autre, elle ne put discerner le moindre symptôme d’amour. De son attitude à l’égard de miss de Bourg, elle recueillit cette consolation pour miss Bingley : c’est que Mr. Darcy aurait aussi bien pu l’épouser si elle avait été sa cousine.

Lady Catherine continua ses remarques entremêlées de conseils ; Elizabeth les écouta avec déférence, et, sur la prière des deux jeunes gens, demeura au piano jusqu’au moment où la voiture de Sa Grâce fut prête à les ramener au presbytère.

OceanofPDF.com

XXXII

Table des matières

Le lendemain matin, tandis que Mrs. Collins et Maria faisaient des courses dans le village, Elizabeth, restée seule au salon, écrivait à Jane lorsqu'un coup de sonnette la fit tressaillir. Dans la crainte que ce ne fût lady Catherine, elle mettait de côté sa lettre inachevée afin d'éviter des questions importunes, lorsque la porte s'ouvrit, et, à sa grande surprise, livra passage à Mr. Darcy.

Il parut étonné de la trouver seule et s'excusa de son indiscrétion en alléguant qu'il avait compris que Mrs. Collins était chez elle. Puis ils s'assirent et quand Elizabeth eut demandé des nouvelles de Rosings, il y eut un silence qui menaçait de se prolonger. Il fallait à tout prix trouver un sujet de conversation. Elizabeth se rappelant leur dernière rencontre en Hertfordshire, et curieuse de voir ce qu'il dirait sur le départ précipité de ses hôtes, fit cette remarque :

– Vous avez tous quitté Netherfield bien rapidement en novembre dernier, Mr. Darcy. Mr. Bingley a dû être agréablement surpris de vous revoir si tôt, car, si je m'en souviens bien, il n'était parti que de la veille. Lui et ses sœurs allaient bien, je pense, quand vous avez quitté Londres ?

– Fort bien, je vous remercie.

Voyant qu'elle n'obtiendrait pas d'autre réponse, elle reprit au bout d'un moment :

– Il me semble avoir compris que Mr. Bingley n'avait guère l'intention de revenir à Netherfield.

– Je ne le lui ai jamais entendu dire. Je ne serais pas étonné, cependant, qu'il y passe peu de temps à l'avenir. Il a beaucoup d'amis et se trouve à une époque de l'existence où les obligations mondaines se multiplient.

– S'il a l'intention de venir si rarement à Netherfield, il vaudrait mieux pour ses voisins qu'il l'abandonne tout à fait. Nous aurions peut-être des chances de voir une famille s'y fixer d'une façon plus stable. Mais peut-être Mr. Bingley, en prenant cette maison, a-t-il pensé plus à son plaisir qu'à celui des autres et il règle sans doute ses allées et venues d'après le même principe.

– Je ne serais pas surpris, dit Darcy, de le voir céder Netherfield si une offre sérieuse se présentait.

Elizabeth ne répondit pas ; elle craignait de trop s'étendre sur ce chapitre, et ne trouvant rien autre à dire, elle résolut de laisser à son interlocuteur la peine de chercher un autre sujet. Celui-ci le sentit et reprit bientôt :

– Cette maison paraît fort agréable. Lady Catherine, je crois, y a fait faire beaucoup d'aménagements lorsque Mr. Collins est venu s'installer à Hunsford.

– Je le crois aussi, et ses faveurs ne pouvaient certainement exciter plus de reconnaissance.

– Mr. Collins, en se mariant, paraît avoir fait un heureux choix.

– Certes oui ; ses amis peuvent se réjouir qu'il soit tombé sur une femme de valeur, capable à la fois de l'épouser et de le rendre heureux. Mon amie a beaucoup de jugement, bien qu'à mon sens son mariage ne soit peut-être pas ce qu'elle a fait de plus sage, mais elle paraît heureuse, et vue à la lumière de la froide raison, cette union présente beaucoup d'avantages.

– Elle doit être satisfaite d'être installée à si peu de distance de sa famille et de ses amis.

– À si peu de distance, dites-vous ? Mais il y a près de cinquante milles entre Meryton et Hunsford.

– Qu'est-ce que cinquante milles, avec de bonnes routes ? Guère plus d'une demi-journée de voyage. J'appelle cela une courte distance.

– Pour moi, s'écria Elizabeth, jamais je n'aurais compté cette « courte distance » parmi les avantages présentés par le mariage de mon amie. Je ne trouve pas qu'elle soit établie à proximité de sa famille.

– Ceci prouve votre attachement pour le Hertfordshire. En dehors des environs immédiats de Longbourn, tout pays vous semblerait éloigné, sans doute ?

En parlant ainsi, il eut un léger sourire qu'Elizabeth crut comprendre. Il supposait sans doute qu'elle pensait à Jane et à Netherfield ; aussi est-ce en rougissant qu'elle répondit :

– Je ne veux pas dire qu'une jeune femme ne puisse être trop près de sa famille. Les distances sont relatives, et quand un jeune ménage a les moyens de voyager, l'éloignement n'est pas un grand mal. Mr. et Mrs. Collins, bien qu'à leur aise, ne le sont pas au point de se permettre de

fréquents déplacements, et je suis sûre qu'il faudrait que la distance fût réduite de moitié pour que mon amie s'estimât à proximité de sa famille.

Mr. Darcy rapprocha un peu son siège d'Elizabeth :

– Quant à vous, dit-il, il n'est pas possible que vous soyez aussi attachée à votre pays. Sûrement, vous n'avez pas toujours vécu à Longbourn.

Elizabeth eut un air surpris. Mr. Darcy parut se raviser. Reculant sa chaise, il prit un journal sur la table, y jeta les yeux, et poursuivit d'un ton détaché :

– Le Kent vous plaît-il ?

Suivit alors un court dialogue sur le pays, auquel mit fin l'entrée de Charlotte et de sa sœur qui revenaient de leurs courses. Ce tête-à-tête ne fut pas sans les étonner. Darcy raconta comment il avait, par erreur, dérangé miss Bennet, et après être resté quelques minutes sans dire grand-chose, prit congé et quitta le presbytère.

– Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Charlotte aussitôt après son départ. Il doit être amoureux de vous, Eliza, sans quoi jamais il ne viendrait vous rendre visite si familièrement.

Mais lorsque Elizabeth eut raconté combien Darcy s'était montré taciturne, cette supposition ne parut pas très vraisemblable, et on en vint à cette conclusion : Darcy était venu parce qu'il n'avait rien de mieux à faire.

À cette époque, la chasse était fermée. Dans le château, il y avait bien lady Catherine, une bibliothèque et un billard ; mais des jeunes gens ne peuvent rester enfermés du matin au soir. Que ce fût la proximité du presbytère, l'agrément du chemin qui y conduisait ou des personnes qui l'habitaient, toujours est-il que le colonel Fitzwilliam et Mr. Darcy en firent dès lors le but presque quotidien de leurs promenades. Ils arrivaient à toute heure, tantôt ensemble et tantôt séparément, parfois même accompagnés de leur tante. Il était visible que le colonel Fitzwilliam était attiré par la société des trois jeunes femmes. La satisfaction qu'Elizabeth éprouvait à le voir, aussi bien que l'admiration qu'il laissait paraître pour elle, lui rappelaient son ancien favori, George Wickham, et si en les comparant elle trouvait moins de séduction aux manières du colonel Fitzwilliam, elle avait l'impression que, des deux, c'était lui sans doute qui possédait l'esprit le plus cultivé.

Mais Mr. Darcy ! Comment expliquer ses fréquentes apparitions au presbytère ? Ce ne pouvait être par amour de la société ? Il lui arrivait souvent de rester dix minutes sans ouvrir la bouche, et, quand il parlait, il

semblait que ce fût par nécessité plutôt que par plaisir. Rarement lui voyait-on de l'animation. La façon dont Fitzwilliam le plaisantait sur son mutisme prouvait que, d'habitude, il n'était point aussi taciturne. Mrs. Collins ne savait qu'en penser. Elle eût aimé se persuader que cette attitude était l'effet de l'amour, et l'objet de cet amour son amie Elizabeth. Pour résoudre ce problème, elle se mit à observer Darcy, à Rosings et à Hunsford, mais sans grand succès. Il regardait certainement beaucoup Elizabeth, mais d'une manière difficile à interpréter. Charlotte se demandait souvent si le regard attentif qu'il attachait sur elle contenait beaucoup d'admiration, et par moments il lui semblait simplement le regard d'un homme dont l'esprit est ailleurs. Une ou deux fois, Charlotte avait insinué devant son amie que Mr. Darcy nourrissait peut-être une préférence pour elle, mais Elizabeth s'était contentée de rire, et Mrs. Collins avait jugé sage de ne pas insister de peur de faire naître des espérances stériles. Pour elle il ne faisait pas de doute que l'antipathie d'Elizabeth aurait vite fait de s'évanouir si elle avait pu croire qu'elle eût quelque pouvoir sur le cœur de Mr. Darcy. Parfois, dans les projets d'avenir qu'elle faisait pour son amie, Charlotte la voyait épousant le colonel Fitzwilliam. Des deux cousins, c'était sans contredit le plus agréable ; il admirait Elizabeth, et sa situation faisait de lui un beau parti. Seulement, pour contrebalancer tous ces avantages, Mr. Darcy avait une influence considérable dans le monde clérical, tandis que son cousin n'en possédait aucune.

OceanofPDF.com

XXXIII

Table des matières

Plus d'une fois Elizabeth, en se promenant dans le parc, rencontra Mr. Darcy à l'improviste. Elle trouvait assez étrange la malchance qui l'amenait dans un endroit ordinairement si solitaire, et elle eut soin de l'informer que ce coin du parc était sa retraite favorite. Une seconde rencontre après cet avertissement était plutôt singulière ; elle eut lieu cependant, et une autre encore. Était-ce pour l'ennuyer ou pour s'imposer à lui-même une pénitence ? Car il ne se contentait point dans ces occasions de lui dire quelques mots de politesse et de poursuivre son chemin, mais paraissait croire nécessaire de l'accompagner dans sa promenade. Il ne se montrait jamais très bavard, et, de son côté, Elizabeth ne faisait guère de frais. Au cours de la troisième rencontre, cependant, elle fut frappée des questions bizarres et sans lien qu'il lui posait sur l'agrément de son séjour à Hunsford ; sur son goût pour les promenades solitaires ; sur ce qu'elle pensait de la félicité du ménage Collins ; enfin, comme il était question de Rosings et de la disposition intérieure des appartements qu'elle disait ne pas bien connaître, Darcy avait eu l'air de penser que lorsqu'elle reviendrait dans le Kent, elle séjournerait cette fois au château. Voilà du moins ce qu'Elizabeth crut comprendre. Était-ce possible qu'en parlant ainsi il pensât au colonel Fitzwilliam ? Si ces paroles avaient un sens, il voulait sans doute faire allusion à ce qui pourrait se produire de ce côté. Cette pensée troubla quelque peu Elizabeth qui fut heureuse de se retrouver seule à l'entrée du presbytère.

Un jour qu'en promenade elle relisait une lettre de Jane et méditait certains passages qui laissaient deviner la mélancolie de sa sœur, Elizabeth, en levant les yeux, se trouva face à face, non point cette fois avec Mr. Darcy, mais avec le colonel Fitzwilliam.

– Je ne savais pas que vous vous promeniez jamais de ce côté, dit-elle avec un sourire en repliant sa lettre.

– Je viens de faire le tour complet du parc comme je le fais généralement à chacun de mes séjours, et je pensais terminer par une visite à Mrs. Collins. Continuez-vous votre promenade ?

– Non, j'étais sur le point de rentrer.

Ils reprirent ensemble le chemin du presbytère.

– Avez-vous toujours le projet de partir samedi prochain ?

– Oui, si Darcy ne remet pas encore notre départ. Je suis ici à sa disposition et il arrange tout à sa guise.

– Et si l'arrangement ne le satisfait point, il a toujours eu le plaisir de la décision. Je ne connais personne qui semble goûter plus que Mr. Darcy le pouvoir d'agir à sa guise.

– Certes, il aime faire ce qui lui plaît ; mais nous en sommes tous là. Il a seulement pour suivre son inclination plus de facilité que bien d'autres, parce qu'il est riche et que tout le monde ne l'est pas. J'en parle en connaissance de cause. Les cadets de famille, vous le savez, sont habitués à plus de dépendance et de renoncements.

– Je ne me serais pas imaginé que le fils cadet d'un comte avait de tels maux à supporter. Sérieusement, que connaissez-vous de la dépendance et des renoncements ? Quand le manque d'argent vous a-t-il empêché d'aller où vous vouliez ou de vous accorder une fantaisie ?

– Voilà des questions bien directes. Non, il faut que je l'avoue, je n'ai pas eu à souffrir beaucoup d'ennuis de ce genre. Mais le manque de fortune peut m'exposer à des épreuves plus graves. Les cadets de famille, vous le savez, ne peuvent guère se marier selon leur choix.

– À moins que leur choix ne se porte sur des héritières, ce qui arrive, je crois, assez fréquemment.

– Nos habitudes de vie nous rendent trop dépendants, et peu d'hommes de mon rang peuvent se marier sans tenir compte de la fortune.

« Ceci serait-il pour moi ? » se demanda Elizabeth que cette idée fit rougir. Mais se reprenant, elle dit avec enjouement :

– Et quel est, s'il vous plaît, le prix ordinaire du fils cadet d'un comte ? À moins que le frère aîné ne soit d'une santé spécialement délicate, vous ne demandez pas, je pense, plus de cinquante mille livres ?

Il lui répondit sur le même ton, puis, pour rompre un silence qui aurait pu laisser croire qu'elle était affectée de ce qu'il avait dit, Elizabeth reprit bientôt :

– J'imagine que votre cousin vous a amené pour le plaisir de sentir près de lui quelqu'un qui soit à son entière disposition. Je m'étonne qu'il ne se marie pas, car le mariage lui assurerait cette commodité d'une façon permanente. Mais peut-être sa sœur lui suffit-elle pour l'instant ; il doit faire d'elle ce que bon lui semble puisqu'elle est sous sa seule direction.

– Non, répliqua le colonel Fitzwilliam, c’est un avantage qu’il partage avec moi, car nous sommes tous deux cotuteurs de miss Darcy.

– Vraiment ? Et dites-moi donc quelle sorte de tuteur vous faites ? Votre pupille vous donne-t-elle beaucoup de peine ? Les jeunes filles de cet âge sont parfois difficiles à mener, et si c’est une vraie Darcy elle est sans doute assez indépendante.

Comme elle prononçait ces paroles, elle remarqua que Fitzwilliam la regardait attentivement, et la façon dont il lui demanda pourquoi elle supposait que la tutelle de miss Darcy pût lui donner quelque peine convainquit Elizabeth qu’elle avait, d’une manière ou d’une autre, touché la vérité.

– N’ayez aucune crainte, répliqua-t-elle aussitôt. Je n’ai jamais entendu médire, si peu que ce soit, de votre pupille, et je suis persuadée de sa docilité. Deux dames de ma connaissance ne jurent que par elle, Mrs. Hurst et miss Bingley ; – il me semble vous avoir entendu dire que vous les connaissiez aussi.

– Je les connais un peu. Leur frère est un homme aimable et bien élevé, et c’est le grand ami de Darcy.

– Oh ! je sais, dit Elizabeth un peu sèchement. Mr. Darcy montre beaucoup de bonté pour Mr. Bingley et veille sur lui avec une extraordinaire sollicitude.

– Oui, je crois en effet que Darcy veille sur son ami qui, sous certains rapports, a besoin d’être guidé. Une chose qu’il m’a dite en venant ici m’a même fait supposer que Bingley lui doit à ce titre quelque reconnaissance. Mais je parle peut-être un peu vite, car rien ne m’assure que Bingley soit la personne dont il était question. C’est pure conjecture de ma part.

– De quoi s’agissait-il ?

– D’une circonstance dont Darcy désire certainement garder le secret, car, s’il devait en revenir quelque chose à la famille intéressée, ce serait fort désobligeant.

– Vous pouvez compter sur ma discrétion.

– Et notez bien que je ne suis pas certain qu’il s’agisse de Bingley. Darcy m’a simplement dit qu’il se félicitait d’avoir sauvé dernièrement un ami du danger d’un mariage imprudent. J’ai supposé que c’était Bingley dont il s’agissait parce qu’il me semble appartenir à la catégorie des jeunes gens capables d’une étourderie de ce genre, et aussi parce que je savais que Darcy et lui avaient passé l’été ensemble.

– Mr. Darcy vous a-t-il donné les raisons de son intervention ?

– J’ai compris qu’il y avait contre la jeune fille des objections très sérieuses.

– Et quels moyens habiles a-t-il employés pour les séparer ?

– Il ne m’a pas conté ce qu’il avait fait, dit Fitzwilliam en souriant ; il m’a dit seulement ce que je viens de vous répéter.

Elizabeth ne répondit pas et continua d’avancer, le cœur gonflé d’indignation. Après l’avoir observée un moment, Fitzwilliam lui demanda pourquoi elle était si songeuse.

– Je pense à ce que vous venez de me dire. La conduite de votre cousin m’étonne. Pourquoi s’est-il fait juge en cette affaire ?

– Vous trouvez son intervention indiscrète ?

– Je ne vois pas quel droit avait Mr. Darcy de désapprouver l’inclination de son ami, ni de décider comment celui-ci pouvait trouver le bonheur. Mais, dit-elle en se ressaisissant, comme nous ignorons tous les détails il n’est pas juste de le condamner. On peut supposer aussi que le sentiment de son ami n’était pas très profond.

– Cette supposition n’est pas invraisemblable, dit Fitzwilliam, mais elle enlève singulièrement de sa valeur à la victoire de mon cousin.

Ce n’était qu’une réflexion plaisante, mais qui parut à Elizabeth peindre très justement Mr. Darcy. Craignant, si elle poursuivait ce sujet, n’être plus maîtresse d’elle-même, la jeune fille changea brusquement la conversation, et il ne fut plus question que de choses indifférentes jusqu’à l’arrivée au presbytère.

Dès que le visiteur fut parti, elle eut le loisir de réfléchir longuement à ce qu’elle venait d’entendre. Sur l’identité des personnages elle ne pouvait avoir de doute : il n’y avait pas deux hommes sur qui Mr. Darcy pût avoir une influence aussi considérable. Elizabeth avait toujours supposé qu’il avait dû coopérer au plan suivi pour séparer Bingley de Jane, mais elle en attribuait l’idée principale et la réalisation à miss Bingley. Cependant, si Mr. Darcy ne se vantait pas, c’était lui, c’étaient son orgueil et son caprice qui étaient la cause de tout ce que Jane avait souffert et souffrait encore. Il avait brisé pour un temps tout espoir de bonheur dans le cœur le plus tendre, le plus généreux qui fût ; et le mal qu’il avait causé, nul n’en pouvait prévoir la durée.

« Il y avait des objections sérieuses contre la jeune fille, » avait dit le colonel Fitzwilliam. Ces objections étaient sans nul doute qu’elle avait un

oncle avoué dans une petite ville, et un autre dans le commerce à Londres. « À Jane, que pourrait-on reprocher ? se disait Elizabeth. Jane, le charme et la bonté personnifiés, dont l'esprit est si raisonnable et les manières si séduisantes ! Contre mon père non plus on ne peut rien dire ; malgré son originalité, il a une intelligence que Mr. Darcy peut ne point dédaigner, et une respectabilité à laquelle lui-même ne parviendra peut-être jamais. » À la pensée de sa mère, elle sentit sa confiance s'ébranler. Mais non, ce genre d'objection ne pouvait avoir de poids aux yeux de Mr. Darcy dont l'orgueil, elle en était sûre, était plus sensible à l'infériorité du rang qu'au manque de jugement de la famille où voulait entrer son ami. Elizabeth finit par conclure qu'il avait été poussé par une détestable fierté, et sans doute aussi par le désir de conserver Bingley pour sa sœur.

L'agitation et les larmes qui furent l'effet de ces réflexions provoquèrent une migraine dont Elizabeth souffrait tellement vers le soir que, sa répugnance à revoir Mr. Darcy aidant, elle décida de ne pas accompagner ses cousins à Rosings où ils étaient invités à aller prendre le thé. Mrs. Collins, voyant qu'elle était réellement souffrante, n'insista pas pour la faire changer d'avis mais Mr. Collins ne lui cacha point qu'il craignait fort que lady Catherine ne fût mécontente en voyant qu'elle était restée au logis.

OceanofPDF.com

XXXIV

Table des matières

Comme si elle avait pris à tâche de s’exaspérer encore davantage contre Mr. Darcy, Elizabeth, une fois seule, se mit à relire les lettres que Jane lui avait écrites depuis son arrivée à Hunsford. Aucune ne contenait de plaintes positives mais toutes trahissaient l’absence de cet enjouement qui était le caractère habituel de son style et qui, procédant de la sérénité d’un esprit toujours en paix avec les autres et avec lui-même, n’avait été que rarement troublé.

Elizabeth notait toutes les phrases empreintes de tristesse avec une attention qu’elle n’avait pas mise à la première lecture. La façon dont Mr. Darcy se glorifiait de la souffrance par lui infligée augmentait sa compassion pour le chagrin de sa sœur. C’était une consolation de penser que le séjour de Mr. Darcy à Rosings se terminait le surlendemain ; c’en était une autre, et plus grande, de se dire que dans moins de quinze jours elle serait auprès de Jane et pourrait contribuer à la guérison de son cœur de tout le pouvoir de son affection fraternelle.

En songeant au départ de Darcy elle se rappela que son cousin partait avec lui, mais le colonel Fitzwilliam avait montré clairement que ses amabilités ne tiraient pas à conséquence et, tout charmant qu’il était, elle n’avait nulle envie de se rendre malheureuse à cause de lui.

Elle en était là de ses réflexions lorsque le son de la cloche d’entrée la fit tressaillir. Était-ce, par hasard, le colonel Fitzwilliam, dont les visites étaient quelquefois assez tardives, qui venait prendre de ses nouvelles ? Un peu troublée par cette idée, elle la repoussa aussitôt et reprenait son calme quand elle vit, avec une extrême surprise, Mr. Darcy entrer dans la pièce.

Il se hâta tout d’abord de s’enquérir de sa santé, expliquant sa visite par le désir qu’il avait d’apprendre qu’elle se sentait mieux. Elle lui répondit avec une politesse pleine de froideur. Il s’assit quelques instants, puis, se relevant, se mit à arpenter la pièce. Elizabeth saisie d’étonnement ne disait mot. Après un silence de plusieurs minutes, il s’avança vers elle et, d’un air agité, débuta ainsi :

– En vain ai-je lutté. Rien n’y fait. Je ne puis réprimer mes sentiments. Laissez-moi vous dire l’ardeur avec laquelle je vous admire et je vous aime.

Elizabeth stupéfaite le regarda, rougit, se demanda si elle avait bien entendu et garda le silence. Mr. Darcy crut y voir un encouragement et il s'engagea aussitôt dans l'aveu de l'inclination passionnée que depuis longtemps il ressentait pour elle.

Il parlait bien, mais il avait en dehors de son amour d'autres sentiments à exprimer et, sur ce chapitre, il ne se montra pas moins éloquent que sur celui de sa passion. La conviction de commettre une mésalliance, les obstacles de famille que son jugement avait toujours opposés à son inclination, tout cela fut détaillé avec une chaleur bien naturelle, si l'on songeait au sacrifice que faisait sa fierté, mais certainement peu propre à plaider sa cause.

En dépit de sa profonde antipathie, Elizabeth ne pouvait rester insensible à l'hommage que représentait l'amour d'un homme tel que Mr. Darcy. Sans que sa résolution en fût ébranlée un instant, elle commença par se sentir peinée du chagrin qu'elle allait lui causer, mais, irritée par la suite de son discours, sa colère supprima toute compassion, et elle essaya seulement de se dominer pour pouvoir lui répondre avec calme lorsqu'il aurait terminé. Il conclut en lui représentant la force d'un sentiment que tous ses efforts n'avaient pas réussi à vaincre et en exprimant l'espoir qu'elle voudrait bien y répondre en lui accordant sa main. Tandis qu'il prononçait ces paroles, il était facile de voir qu'il ne doutait pas de recevoir une réponse favorable. Il parlait bien de crainte, d'anxiété, mais sa contenance exprimait la sécurité. Rien n'était plus fait pour exaspérer Elizabeth, et, dès qu'il eut terminé, elle lui répondit, les joues en feu :

– En des circonstances comme celle-ci, je crois qu'il est d'usage d'exprimer de la reconnaissance pour les sentiments dont on vient d'entendre l'aveu. C'est chose naturelle, et si je pouvais éprouver de la gratitude, je vous remercierais. Mais je ne le puis pas. Je n'ai jamais recherché votre affection, et c'est certes très à contrecœur que vous me la donnez. Je regrette d'avoir pu causer de la peine à quelqu'un, mais je l'ai fait sans le vouloir, et cette peine, je l'espère, sera de courte durée. Les sentiments qui, me dites-vous, ont retardé jusqu'ici l'aveu de votre inclination, n'auront pas de peine à en triompher après cette explication.

Mr. Darcy qui s'appuyait à la cheminée, les yeux fixés sur le visage d'Elizabeth, accueillit ces paroles avec autant d'irritation que de surprise. Il pâlit de colère, et son visage refléta le trouble de son esprit. Visiblement, il luttait pour reconquérir son sang-froid et il n'ouvrit la bouche que lorsqu'il

pensa y être parvenu. Cette pause sembla terrible à Elizabeth. Enfin, d'une voix qu'il réussit à maintenir calme, il reprit :

– Ainsi, c'est là toute la réponse que j'aurai l'honneur de recevoir ! Puis-je savoir, du moins, pourquoi vous me repoussez avec des formes que n'atténue aucun effort de politesse ? Mais, au reste, peu importe !

– Je pourrais aussi bien vous demander, répliqua Elizabeth, pourquoi, avec l'intention évidente de me blesser, vous venez me dire que vous m'aimez contre votre volonté, votre raison, et même le souci de votre réputation. N'est-ce pas là une excuse pour mon impolitesse – si impolitesse il y a ? – Mais j'ai d'autres sujets d'offense et vous ne les ignorez pas. Quand vous ne m'auriez pas été indifférent, quand même j'aurais eu de la sympathie pour vous, rien au monde n'aurait pu me faire accepter l'homme responsable d'avoir ruiné, peut-être pour toujours, le bonheur d'une sœur très aimée.

À ces mots, Mr. Darcy changea de couleur mais son émotion fut de courte durée, et il ne chercha même pas à interrompre Elizabeth qui continuait :

– J'ai toutes les raisons du monde de vous mal juger : aucun motif ne peut excuser le rôle injuste et peu généreux que vous avez joué en cette circonstance. Vous n'oserez pas, vous ne pourrez pas nier que vous avez été le principal, sinon le seul artisan de cette séparation, que vous avez exposé l'un à la censure du monde pour sa légèreté et l'autre à sa dérision pour ses espérances déçues, en infligeant à tous deux la peine la plus vive.

Elle s'arrêta et vit non sans indignation que Darcy l'écoutait avec un air parfaitement insensible. Il avait même en la regardant un sourire d'incrédulité affectée.

– Nierez-vous l'avoir fait ? répéta-t-elle.

Avec un calme forcé, il répondit :

– Je ne cherche nullement à nier que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour séparer mon ami de votre sœur, ni que je me suis réjoui d'y avoir réussi. J'ai été pour Bingley plus raisonnable que pour moi-même.

Elizabeth parut dédaigner cette réflexion aimable mais le sens ne lui en échappa point et, de plus en plus animée, elle reprit :

– Ceci n'est pas la seule raison de mon antipathie. Depuis longtemps, mon opinion sur vous était faite. J'ai appris à vous connaître par les révélations que m'a faites Mr. Wickham, voilà déjà plusieurs mois. À ce sujet, qu'avez-vous à dire ? Quel acte d'amitié imaginaire pouvez-vous

invoquer pour vous défendre ou de quelle façon pouvez-vous dénaturer les faits pour en donner une version qui vous soit avantageuse ?

– Vous prenez un intérêt bien vif aux affaires de ce gentleman, dit Darcy d'un ton moins froid, tandis que son visage s'enflammait.

– Qui pourrait n'en point éprouver, quand on connaît son infortune ?

– Son infortune ? répéta Darcy d'un ton méprisant. Son infortune est grande, en vérité !

– Et vous en êtes l'auteur. C'est vous qui l'avez réduit à la pauvreté, – pauvreté relative, je le veux bien. C'est vous qui l'avez frustré d'avantages que vous lui saviez destinés ; vous avez privé toute sa jeunesse de l'indépendance à laquelle il avait droit. Vous avez fait tout cela, et la mention de son infortune n'excite que votre ironie ?

– Alors, s'écria Darcy arpentant la pièce avec agitation, voilà l'opinion que vous avez de moi ! Je vous remercie de me l'avoir dite aussi clairement. Les charges énumérées dans ce réquisitoire, certes, sont accablantes ; mais peut-être, dit-il en suspendant sa marche et en se tournant vers elle, auriez-vous fermé les yeux sur ces offenses si votre amour-propre n'avait pas été froissé par la confession honnête des scrupules qui m'ont longtemps empêché de prendre une décision. Ces accusations amères n'auraient peut-être pas été formulées si, avec plus de diplomatie, j'avais dissimulé mes luttes et vous avais affirmé que j'étais poussé par une inclination pure et sans mélange, par la raison, par le bon sens, par tout enfin. Mais la dissimulation sous n'importe quelle forme m'a toujours fait horreur. Je ne rougis pas d'ailleurs des sentiments que je vous ai exposés ; ils sont justes et naturels. Pouviez-vous vous attendre à ce que je me réjouisse de l'infériorité de votre entourage ou que je me félicite de nouer des liens de parenté avec des personnes dont la condition sociale est si manifestement au-dessous de la mienne ?

La colère d'Elizabeth grandissait de minute en minute. Cependant, grâce à un violent effort sur elle-même, elle parvint à se contenir et répondit :

– Vous vous trompez, Mr. Darcy, si vous supposez que le mode de votre déclaration a pu me causer un autre effet que celui-ci : il m'a épargné l'ennui que j'aurais éprouvé à vous refuser si vous vous étiez exprimé d'une manière plus digne d'un gentleman.

Il tressaillit, mais la laissa continuer :

– Sous quelque forme que se fût produite votre demande, jamais je n'aurais eu la tentation de l'agréer.

De plus en plus étonné, Darcy la considérait avec une expression mêlée d'incrédulité et de mortification pendant qu'elle poursuivait :

– Depuis le commencement, je pourrais dire dès le premier instant où je vous ai vu, j'ai été frappée par votre fierté, votre orgueil et votre mépris égoïste des sentiments d'autrui. Il n'y avait pas un mois que je vous connaissais et déjà je sentais que vous étiez le dernier homme du monde que je consentirais à épouser.

– Vous en avez dit assez, mademoiselle. Je comprends parfaitement vos sentiments et il ne me reste plus qu'à regretter d'avoir éprouvé les miens. Pardonnez-moi d'avoir abusé de votre temps et acceptez mes meilleurs vœux pour votre santé et votre bonheur.

Il sortit rapidement sur ces mots et, un instant après, Elizabeth entendait la porte de la maison se refermer sur lui. Le tumulte de son esprit était extrême. Tremblante d'émotion, elle se laissa tomber sur un siège et pleura pendant un long moment. Toute cette scène lui semblait incroyable. Était-il possible que Mr. Darcy eût pu être épris d'elle depuis des mois, épris au point de vouloir l'épouser en dépit de toutes les objections qu'il avait opposées au mariage de son ami avec Jane ? C'était assez flatteur pour elle d'avoir inspiré inconsciemment un sentiment aussi profond, mais l'abominable fierté de Mr. Darcy, la façon dont il avait parlé de Mr. Wickham sans essayer de nier la cruauté de sa propre conduite, eurent vite fait d'éteindre la pitié dans le cœur d'Elizabeth un instant ému par la pensée d'un tel amour. Ces réflexions continuèrent à l'agiter jusqu'au moment où le roulement de la voiture de lady Catherine se fit entendre. Se sentant incapable d'affronter le regard observateur de Charlotte, elle s'enfuit dans sa chambre.

OceanofPDF.com

XXXV

Table des matières

À son réveil, Elizabeth retrouva les pensées et les réflexions sur lesquelles elle s'était endormie. Elle ne pouvait revenir de la surprise qu'elle avait éprouvée la veille ; il lui était impossible de penser à autre chose. Incapable de se livrer à une occupation suivie, elle résolut de prendre un peu d'exercice après le déjeuner. Elle se dirigeait vers son endroit favori lorsque l'idée que Mr. Darcy venait parfois de ce côté l'arrêta. Au lieu d'entrer dans le parc, elle suivit le sentier qui l'éloignait de la grand-route, tout en longeant la grille. Saisie par le charme de cette matinée printanière, elle s'arrêta à l'une des portes et jeta un coup d'œil dans le parc. L'aspect de la campagne avait beaucoup changé pendant les cinq semaines qu'elle avait passées à Hunsford et les arbres les plus précoces verdissaient à vue d'œil.

Elizabeth allait reprendre sa promenade lorsqu'elle aperçut une silhouette masculine dans le bosquet qui formait la lisière du parc. Craignant que ce ne fût Mr. Darcy, elle se hâta de battre en retraite ; mais celui qu'elle voulait éviter était déjà assez près pour la voir et il fit rapidement quelques pas vers elle en l'appelant par son nom. Elizabeth fit volte-face et revint vers la porte. Mr. Darcy y arrivait en même temps qu'elle, et, lui tendant une lettre qu'elle prit instinctivement, il lui dit avec un calme hautain :

– Je me promenais par ici depuis quelque temps dans l'espoir de vous rencontrer. Voulez-vous me faire l'honneur de lire cette lettre ? – Sur quoi, après un léger salut, il rentra dans le parc et fut bientôt hors de vue.

Sans en attendre aucune satisfaction, mais avec une vive curiosité, Elizabeth ouvrit l'enveloppe et fut surprise d'y trouver deux grandes feuilles entièrement couvertes d'une écriture fine et serrée. Elle se mit à lire aussitôt tout en marchant. La lettre contenait ce qui suit :

« Rosings, huit heures du matin.

« Ne craignez pas, Mademoiselle, en ouvrant cette lettre, que j'aie voulu y renouveler l'aveu de mes sentiments et la demande qui vous ont si fort offusquée hier soir. Je n'éprouve pas le moindre désir de vous importuner, non plus que celui de m'abaisser en revenant sur une démarche que nous ne saurions oublier trop tôt l'un et l'autre. Je n'aurais pas eu la peine d'écrire

cette lettre ni de vous la lire, si le soin de ma réputation ne l'avait exigé. Vous excuserez donc la liberté que je prends de demander toute votre attention. Ce que je ne saurais attendre de votre sympathie, je crois pouvoir le réclamer de votre justice.

« Vous m'avez chargé hier de deux accusations différentes de nature aussi bien que de gravité. La première de ces accusations c'est que, sans égard pour les sentiments de l'un et de l'autre, j'avais détaché Mr. Bingley de votre sœur. La seconde c'est qu'au mépris de revendications légitimes, au mépris des sentiments d'honneur et d'humanité j'avais brisé la carrière et ruiné les espérances d'avenir de Mr. Wickham. Avoir ainsi volontairement et d'un cœur léger rejeté le compagnon de ma jeunesse, le favori de mon père, le jeune homme qui ne pouvait guère compter que sur notre protection et avait été élevé dans l'assurance qu'elle ne lui manquerait pas, témoignerait d'une perversion à laquelle le tort de séparer deux jeunes gens dont l'affection remontait à peine à quelques semaines ne peut se comparer. Du blâme sévère que vous m'avez si généreusement infligé hier soir, j'espère cependant me faire absoudre lorsque la suite de cette lettre vous aura mise au courant de ce que j'ai fait et des motifs qui m'ont fait agir. Si, au cours de cette explication que j'ai le droit de vous donner, je me trouve obligé d'exprimer des sentiments qui vous offensent, croyez bien que je le regrette, mais je ne puis faire autrement, et m'en excuser de nouveau serait superflu.

« Je n'étais pas depuis longtemps en Hertfordshire lorsque je m'aperçus avec d'autres que Bingley avait distingué votre sœur entre toutes les jeunes filles du voisinage, mais c'est seulement le soir du bal de Netherfield que je commençai à craindre que cette inclination ne fût vraiment sérieuse. Ce n'était pas la première fois que je le voyais amoureux. Au bal, pendant que je dansais avec vous, une réflexion de sir William Lucas me fit comprendre pour la première fois que l'empressement de Bingley auprès de votre sœur avait convaincu tout le monde de leur prochain mariage. Sir William en parlait comme d'un événement dont la date seule était indéterminée. À partir de ce moment, j'observai Bingley de plus près et je m'aperçus que son inclination pour miss Bennet dépassait ce que j'avais remarqué jusque-là. J'observai aussi votre sœur : ses manières étaient ouvertes, joyeuses et engageantes comme toujours mais sans rien qui dénotât une préférence spéciale et je demeurai convaincu, après un examen attentif, que si elle accueillait les attentions de mon ami avec plaisir elle ne les provoquait pas

en lui laissant voir qu'elle partageait ses sentiments. Si vous ne vous êtes pas trompée vous-même sur ce point, c'est moi qui dois être dans l'erreur. La connaissance plus intime que vous avez de votre sœur rend cette supposition probable. Dans ce cas, je me suis trouvé lui infliger une souffrance qui légitime votre ressentiment ; mais je n'hésite pas à dire que la sérénité de votre sœur aurait donné à l'observateur le plus vigilant l'impression que, si aimable que fût son caractère, son cœur ne devait pas être facile à toucher. J'étais, je ne le nie pas, désireux de constater son indifférence, mais je puis dire avec sincérité que je n'ai pas l'habitude de laisser influencer mon jugement par mes désirs ou par mes craintes. J'ai cru à l'indifférence de votre sœur pour mon ami, non parce que je souhaitais y croire, mais parce que j'en étais réellement persuadé.

« Les objections que je faisais à ce mariage n'étaient pas seulement celles dont je vous ai dit hier soir qu'il m'avait fallu pour les repousser toute la force d'une passion profonde. Le rang social de la famille dans laquelle il désirait entrer ne pouvait avoir pour mon ami la même importance que pour moi, mais il y avait d'autres motifs de répugnance, motifs qui se rencontrent à un égal degré dans les deux cas, mais que j'ai pour ma part essayé d'oublier parce que les inconvénients que je redoutais n'étaient plus immédiatement sous mes yeux. Ces motifs doivent être exposés brièvement.

« La parenté du côté de votre mère bien qu'elle fût pour moi un obstacle n'était rien en comparaison du faible sentiment des convenances trop souvent trahi par elle-même, par vos plus jeunes sœurs, parfois aussi par votre père. Pardonnez-moi ; il m'est pénible de vous blesser, mais, dans la contrariété que vous éprouvez à entendre blâmer votre entourage, que ce soit pour vous une consolation de penser que ni vous, ni votre sœur, n'avez jamais donné lieu à la moindre critique de ce genre, et cette louange que tous se plaisent à vous décerner fait singulièrement honneur au caractère et au bon sens de chacune. Je dois dire que ce qui se passa le soir du bal confirma mon jugement et augmenta mon désir de préserver mon ami de ce que je considérais comme une alliance regrettable.

« Comme vous vous en souvenez, il quitta Netherfield le lendemain avec l'intention de revenir peu de jours après. Le moment est venu maintenant d'expliquer mon rôle en cette affaire. L'inquiétude de miss Bingley avait été également éveillée ; la similitude de nos impressions fut bientôt découverte, et, convaincus tous deux qu'il n'y avait pas de temps à

perdre si nous voulions détacher son frère, nous résolûmes de le rejoindre à Londres où, à peine arrivé, j'entrepris de faire comprendre à mon ami les inconvénients certains d'un tel choix. Je ne sais à quel point mes représentations auraient ébranlé ou retardé sa détermination, mais je ne crois pas qu'en fin de compte elles eussent empêché le mariage sans l'assurance que je n'hésitai pas à lui donner de l'indifférence de votre sœur. Il avait cru jusque-là qu'elle lui rendait son affection sincèrement sinon avec une ardeur comparable à la sienne, mais Bingley a beaucoup de modestie naturelle et se fie volontiers à mon jugement plus qu'au sien. Le convaincre qu'il s'était trompé ne fut pas chose difficile ; le persuader ensuite de ne pas retourner à Netherfield fut l'affaire d'un instant.

« Je ne puis me reprocher d'avoir agi de la sorte ; mais il y a autre chose dans ma conduite en cette affaire, qui me cause moins de satisfaction. C'est d'avoir consenti à des mesures ayant pour objet de laisser ignorer à mon ami la présence de votre sœur à Londres. J'en était instruit moi-même aussi bien que miss Bingley, mais son frère n'en a jamais rien su. Ses sentiments ne me semblaient pas encore assez calmés pour qu'il pût risquer sans danger de la revoir. Peut-être cette dissimulation n'était-elle pas digne de moi. En tout cas, la chose est faite et j'ai agi avec les meilleures intentions. Je n'ai rien de plus à ajouter sur ce sujet, pas d'autres explications à offrir. Si j'ai causé de la peine à votre sœur, je l'ai fait sans m'en douter, et les motifs de ma conduite, qui doivent naturellement vous sembler insuffisants, n'ont pas perdu à mes yeux leur valeur.

« Quant à l'accusation plus grave d'avoir fait tort à Mr. Wickham, je ne puis la réfuter qu'en mettant sous vos yeux le récit de ses relations avec ma famille. J'ignore ce dont il m'a particulièrement accusé ; mais de la vérité de ce qui va suivre, je puis citer plusieurs témoins dont la bonne foi est incontestable.

« Mr. Wickham est le fils d'un homme extrêmement respectable qui, pendant de longues années, eut à régir tout le domaine de Pemberley. En reconnaissance du dévouement qu'il apporta dans l'accomplissement de cette tâche, mon père s'occupa avec une bienveillance sans bornes de George Wickham qui était son filleul. Il se chargea des frais de son éducation au collège et à Cambridge ; – aide inappréciable pour Mr. Wickham qui, toujours dans la gêne par suite de l'extravagance de sa femme, se trouvait dans l'impossibilité de faire donner à son fils l'éducation d'un gentleman.

« Mon père, non seulement aimait la société de ce jeune homme dont les manières ont toujours été séduisantes, mais l'avait en haute estime ; il souhaitait lui voir embrasser la carrière ecclésiastique et se promettait d'aider à son avancement. Pour moi, il y avait fort longtemps que j'avais commencé à le juger d'une façon différente. Les dispositions vicieuses et le manque de principes qu'il prenait soin de dissimuler à son bienfaiteur ne pouvaient échapper à un jeune homme du même âge ayant l'occasion, qui manquait à mon père, de le voir dans des moments où il s'abandonnait à sa nature.

« Me voilà de nouveau dans l'obligation de vous faire de la peine, – en quelle mesure, je ne sais. – Le soupçon qui m'est venu sur la nature des sentiments que vous a inspirés George Wickham ne doit pas m'empêcher de vous dévoiler son véritable caractère et me donne même une raison de plus de vous en instruire.

« Mon excellent père mourut il y a cinq ans, et, jusqu'à la fin, son affection pour George Wickham ne se démentit point. Dans son testament il me recommandait tout particulièrement de favoriser l'avancement de son protégé dans la carrière de son choix et, au cas où celui-ci entrerait dans les ordres, de le faire bénéficier d'une cure importante qui est un bien de famille aussitôt que les circonstances la rendraient vacante. Il lui laissait de plus un legs de mille livres.

« Le père de Mr. Wickham ne survécut pas longtemps au mien et, dans les six mois qui suivirent ces événements, George Wickham m'écrivit pour me dire qu'il avait finalement décidé de ne pas entrer dans les ordres. En conséquence, il espérait que je trouverais naturel son désir de voir transformer en un avantage pécuniaire la promesse du bénéfice ecclésiastique faite par mon père : « Je me propose, ajoutait-il, de faire mes études de droit, et vous devez vous rendre compte que la rente de mille livres sterling est insuffisante pour me faire vivre. » J'aurais aimé à le croire sincère ; en tout cas, j'étais prêt à accueillir sa demande car je savais pertinemment qu'il n'était pas fait pour être clergyman. L'affaire fut donc rapidement conclue : en échange d'une somme de trois mille livres, Mr. Wickham abandonnait toute prétention à se faire assister dans la carrière ecclésiastique, dût-il jamais y entrer. Il semblait maintenant que toutes relations dussent être rompues entre nous. Je ne l'estimais pas assez pour l'inviter à Pemberley, non plus que pour le fréquenter à Londres. C'est là, je crois, qu'il vivait surtout, mais ses études de droit n'étaient qu'un simple

prétexte ; libre maintenant de toute contrainte, il menait une existence de paresse et de dissipation. Pendant trois ans c'est à peine si j'entendis parler de lui. Mais au bout de ce temps, la cure qui, jadis, lui avait été destinée, se trouvant vacante par suite de la mort de son titulaire, il m'écrivit de nouveau pour me demander de la lui réserver. Sa situation, me disait-il, – et je n'avais nulle peine à le croire, – était des plus gênées ; il avait reconnu que le droit était une carrière sans avenir et, si je consentais à lui accorder le bénéfice en question, il était maintenant fermement résolu à se faire ordonner. Mon assentiment lui semblait indubitable car il savait que je n'avais pas d'autre candidat qui m'intéressât spécialement, et je ne pouvais, certainement, avoir oublié le vœu de mon père à ce sujet.

« J'opposai à cette demande un refus formel. Vous ne m'en blâmerez pas, je pense, non plus que d'avoir résisté à toutes les tentations du même genre qui suivirent. Son ressentiment fut égal à la détresse de sa situation, et je suis persuadé qu'il s'est montré aussi violent dans les propos qu'il vous a tenus sur moi que dans les reproches que je reçus de lui à cette époque. Après quoi, tous rapports cessèrent entre nous. Comment vécut-il, je l'ignore ; mais, l'été dernier, je le retrouvai sur mon chemin dans une circonstance extrêmement pénible, que je voudrais oublier, et que, seule, cette explication me décide à vous dévoiler. Ainsi prévenue, je ne doute pas de votre discrétion.

« Ma sœur, dont je suis l'aîné de plus de dix ans, a été placée sous une double tutelle, la mienne et celle du neveu de ma mère, le colonel Fitzwilliam. Il y a un an environ, je la retirai de pension et l'installai à Londres. Quand vint l'été elle partit pour Ramsgate avec sa dame de compagnie. À Ramsgate se rendit aussi Mr. Wickham, et certainement à dessein, car on découvrit ensuite qu'il avait des relations antérieures avec Mrs. Younge, la dame de compagnie, sur l'honorabilité de laquelle nous avions été indignement trompés. Grâce à sa connivence et à son aide, il arriva si bien à toucher Georgiana, dont l'âme affectueuse avait gardé un bon souvenir de son grand camarade d'enfance, qu'elle finit par se croire éprise au point d'accepter de s'enfuir avec lui. Son âge, quinze ans à peine, est sa meilleure excuse et, maintenant que je vous ai fait connaître son projet insensé, je me hâte d'ajouter que c'est à elle-même que je dus d'en être averti. J'arrivai à l'improviste un jour ou deux avant l'enlèvement projeté, et Georgiana, incapable de supporter l'idée d'offenser un frère qu'elle respecte presque à l'égal d'un père, me confessa tout. Vous pouvez

imaginer ce que je ressentis alors et quelle conduite j'adoptai. Le souci de la réputation de ma sœur et la crainte de heurter sa sensibilité interdisaient tout éclat, mais j'écrivis à Mr. Wickham qui quitta les lieux immédiatement, et Mrs. Younge, bien entendu, fut renvoyée sur-le-champ. Le but principal de Mr. Wickham était sans doute de capter la fortune de ma sœur, qui est de trente mille livres, mais je ne puis m'empêcher de croire que le désir de se venger de moi était aussi pour lui un puissant mobile. En vérité, sa vengeance eût été complète !

« Voilà, Mademoiselle, le fidèle récit des événements auxquels nous nous sommes trouvés mêlés l'un et l'autre. Si vous voulez bien le croire exactement conforme à la vérité, je pense que vous m'absoudrez du reproche de cruauté à l'égard de Mr. Wickham. J'ignore de quelle manière, par quels mensonges il a pu vous tromper. Ignorante comme vous l'étiez de tout ce qui nous concernait, ce n'est pas très surprenant qu'il y ait réussi. Vous n'aviez pas les éléments nécessaires pour vous éclairer sur son compte, et rien ne vous disposait à la défiance.

« Vous vous demanderez, sans doute, pourquoi je ne vous ai pas dit tout cela hier soir. Je ne me sentais pas assez maître de moi pour juger ce que je pouvais ou devais vous révéler. Quant à l'exactitude des faits qui précèdent, je puis en appeler plus spécialement au témoignage du colonel Fitzwilliam qui, du fait de notre parenté, de nos rapports intimes et, plus encore, de sa qualité d'exécuteur du testament de mon père, a été forcément mis au courant des moindres détails. Si l'horreur que je vous inspire devait enlever à vos yeux toute valeur à mes assertions, rien ne peut vous empêcher de vous renseigner auprès de mon cousin. C'est pour vous en donner la possibilité que j'essaierai de mettre cette lettre entre vos mains dans le courant de la matinée.

« Je n'ajoute qu'un mot : Dieu vous garde !

« Fitzwilliam DARCY. »

OceanofPDF.com

XXXVI

Table des matières

Si Elizabeth, lorsqu'elle avait pris la lettre de Mr. Darcy, ne s'attendait pas à trouver le renouvellement de sa demande, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle pouvait contenir. On se figure l'empressement qu'elle mit à en prendre connaissance et les sentiments contradictoires qui l'agitèrent pendant cette lecture. Tout d'abord, elle trouva stupéfiant qu'il crût possible de se justifier à ses yeux. Elle était convaincue qu'il ne pouvait donner aucune explication dont il n'eût à rougir, et ce fut donc prévenue contre tout ce qu'il pourrait dire qu'elle commença le récit de ce qui s'était passé à Netherfield.

Elle lisait si avidement que, dans sa hâte de passer d'une phrase à l'autre, elle était incapable de saisir pleinement le sens de ce qu'elle avait sous les yeux. La conviction affirmée par Darcy au sujet de l'indifférence de Jane fut accueillie avec la plus grande incrédulité, et l'énumération des justes objections qu'il faisait au mariage de Bingley avec sa sœur l'irritèrent trop pour qu'elle consentît à en reconnaître le bienfondé. Il n'exprimait aucun regret qui pût atténuer cette impression ; le ton de la lettre n'était pas contrit mais hautain ; c'était toujours le même orgueil et la même insolence.

Mais quand elle parvint au passage relatif à Wickham, quand, avec une attention plus libre, elle lut un récit qui, s'il était vrai, devait ruiner l'opinion qu'avec tant de complaisance elle s'était formée du jeune officier, elle ressentit une impression plus pénible en même temps que plus difficile à définir. La stupéfaction, la crainte, l'horreur même l'oppressèrent. Elle aurait voulu tout nier et ne cessait de s'exclamer en lisant : « C'est faux ! c'est impossible ! Tout cela n'est qu'un tissu de mensonges ! » et lorsqu'elle eut achevé la lettre, elle se hâta de la mettre de côté en protestant qu'elle n'en tiendrait aucun compte et n'y jetterait plus les yeux.

Dans cet état d'extrême agitation, elle poursuivit sa marche quelques minutes sans parvenir à mettre du calme dans ses pensées. Mais bientôt, par l'effet d'une force irrésistible, la lettre se trouva de nouveau dépliée, et elle recommença la lecture mortifiante de tout ce qui avait trait à Wickham, en concentrant son attention sur le sens de chaque phrase.

Ce qui concernait les rapports de Wickham avec la famille de Pemberley et la bienveillance de Mr. Darcy père à son égard correspondait exactement à ce que Wickham en avait dit lui-même. Sur ces points les deux récits se confirmaient l'un l'autre ; mais ils cessaient d'être d'accord sur le chapitre du testament. Elizabeth avait encore présentes à la mémoire les paroles dont Wickham s'était servi en parlant du bénéfice. Il était indéniable que d'un côté ou de l'autre, elle se trouvait en présence d'une grande duplicité. Un instant, elle crut pouvoir se flatter que ses sympathies ne l'abusaient point, mais après avoir lu et relu avec attention les détails qui suivaient sur la renonciation de Wickham au bénéfice moyennant une somme aussi considérable que trois mille livres sterling, elle sentit sa conviction s'ébranler.

Quittant sa lecture, elle se mit à réfléchir sur chaque circonstance et à peser chaque témoignage en s'efforçant d'être impartiale, mais elle ne s'en trouva pas beaucoup plus avancée : d'un côté comme de l'autre, elle était en présence de simples assertions. Elle reprit encore la lettre et, cette fois, chaque ligne lui prouva clairement que cette affaire, qu'elle croyait impossible de présenter de manière à justifier Mr. Darcy, était susceptible de prendre un aspect sous lequel sa conduite apparaissait absolument irréprochable.

L'accusation de prodigalité et de dévergondage portée contre Wickham excitait cependant son indignation, – l'excitait d'autant plus, peut-être, qu'elle ne pouvait rien découvrir qui en prouvât l'injustice. De la vie de Wickham avant son arrivée en Hertfordshire, on ne connaissait que ce qu'il en avait raconté lui-même. D'ailleurs, en eût-elle les moyens, Elizabeth n'aurait jamais cherché à savoir ce qu'il était véritablement : son aspect, sa voix, ses manières, l'avaient établi d'emblée à ses yeux dans la possession de toutes les vertus. Elle essaya de retrouver dans son esprit quelque trait de délicatesse ou de générosité qui pût le défendre contre les accusations de Mr. Darcy, ou, tout au moins, en dénotant une réelle valeur morale, racheter ce qu'elle voulait considérer comme des erreurs passagères ; mais aucun souvenir de ce genre ne lui revint à la mémoire. Elle revoyait Wickham avec toute la séduction de sa personne et de ses manières, mais, à son actif, elle ne pouvait se rappeler rien de plus sérieux que la sympathie générale dont il jouissait à Meryton, et la faveur que son aisance et son entrain lui avaient conquise parmi ses camarades.

Après avoir longuement réfléchi, elle reprit encore une fois sa lecture. Mais hélas ! le passage relatant les desseins de Wickham sur miss Darcy se trouvait confirmé par la conversation qu'elle avait eue la veille avec le colonel Fitzwilliam, et, finalement, Darcy la renvoyait au témoignage de Fitzwilliam lui-même, qu'elle savait être, plus que personne, au courant des affaires de son cousin et dont elle n'avait aucune raison de suspecter la bonne foi. Un instant l'idée lui vint d'aller le trouver ; mais la difficulté de cette démarche l'arrêta et aussi la conviction que Mr. Darcy n'aurait pas hasardé une telle proposition s'il n'avait été certain que son cousin dût corroborer toutes ses affirmations.

Elle se rappelait parfaitement sa première conversation avec Wickham à la soirée de Mrs. Philips. Ce qu'il y avait de malséant dans des confidences de ce genre faites à une étrangère la frappait maintenant, et elle s'étonna de ne l'avoir pas remarqué plus tôt. Elle voyait l'indélicatesse qu'il y avait à se mettre ainsi en avant. La conduite de Wickham ne concordait pas non plus avec ses déclarations : ne s'était-il pas vanté d'envisager sans crainte l'idée de rencontrer Mr. Darcy. Cependant, pas plus tard que la semaine suivante, il s'était abstenu de paraître au bal de Netherfield. Et puis, tant que les Bingley étaient restés dans le pays, Wickham ne s'était confié qu'à elle, mais, aussitôt leur départ, son histoire avait défrayé partout les conversations et il ne s'était pas fait scrupule de s'attaquer à la réputation de Mr. Darcy, bien qu'il lui eût assuré que son respect pour le père l'empêcherait toujours de porter atteinte à l'honneur du fils.

Comme il lui apparaissait maintenant sous un jour différent ! Ses assiduités auprès de miss King ne venaient plus que de vils calculs, et la médiocre fortune de la jeune fille, au lieu de prouver la modération de ses ambitions, le montrait simplement poussé par le besoin d'argent à mettre la main sur tout ce qui était à sa portée. Son attitude envers elle-même ne pouvait avoir de mobiles louables : ou bien il avait été trompé sur sa fortune, ou bien il avait satisfait sa vanité en encourageant une sympathie qu'elle avait eu l'imprudence de lui laisser voir.

Dans ses derniers efforts pour le défendre, Elizabeth mettait de moins en moins de conviction. D'autre part, pour la justification de Mr. Darcy, elle était obligée de reconnaître que Mr. Bingley, longtemps auparavant, avait affirmé à Jane la correction de son ami dans cette affaire. En outre, si peu agréables que fussent ses manières, jamais au cours de leurs rapports qui, plus fréquents en dernier lieu, lui avaient permis de le mieux connaître, elle

n’avait rien vu chez lui qui accusât un manque de principes ou qui trahît des habitudes répréhensibles au point de vue moral ou religieux. Parmi ses relations, il était estimé et apprécié. S’il avait agi comme l’affirmait Wickham, une conduite si contraire à l’honneur et au bon droit n’aurait pu être tenue cachée, et l’amitié que lui témoignait un homme comme Bingley devenait inexplicable.

Elizabeth se sentit envahir par la honte. Elle ne pouvait penser à Darcy pas plus qu’à Wickham sans reconnaître qu’elle avait été aveugle, absurde, pleine de partialité et de préventions.

– Comment, s’exclamait-elle, ai-je pu agir de la sorte ? Moi qui étais si fière de ma clairvoyance et qui ai si souvent dédaigné la généreuse candeur de Jane ! Quelle découverte humiliante ! Humiliation trop méritée ! L’amour n’aurait pu m’aveugler davantage ; mais c’est la vanité, non l’amour, qui m’a égarée. Flattée de la préférence de l’un, froissée du manque d’égards de l’autre, je me suis abandonnée dès le début à mes préventions et j’ai jugé l’un et l’autre en dépit du bon sens.

D’elle à Bingley, de Bingley à Jane, ses pensées l’amenèrent bientôt au point sur lequel l’explication de Darcy lui avait paru insuffisante, et elle reprit la lettre. Très différent fut l’effet produit par cette seconde lecture. Comment pouvait-elle refuser à ses assertions, dans un cas, le crédit qu’elle s’était trouvée obligée de leur donner dans l’autre ? Mr. Darcy déclarait qu’il n’avait pas cru à l’attachement de Jane pour son ami. Elizabeth se rappela l’opinion que Charlotte lui avait exprimée à ce sujet : elle-même se rendait compte que Jane manifestait peu ses sentiments, même les plus vifs, et qu’il y avait dans son air et dans ses manières une sérénité qui ne donnait pas l’idée d’une grande sensibilité.

Arrivée à la partie de la lettre où Mr. Darcy parlait de sa famille en termes mortifiants, et pourtant mérités, elle éprouva un cruel sentiment de honte. La justesse de cette critique était trop frappante pour qu’elle pût la contester et les circonstances du bal de Netherfield, qu’il rappelait comme ayant confirmé son premier jugement, avaient produit une impression non moins forte sur l’esprit d’Elizabeth.

L’hommage que Darcy lui rendait ainsi qu’à sa sœur la calma un peu, mais sans la consoler de la censure que le reste de sa famille s’était attirée. À la pensée que la déception de Jane avait été en fait l’œuvre des siens et que chacune des deux sœurs pouvait être atteinte dans sa réputation par de

pareilles maladresses, elle ressentit un découragement tel qu'elle n'en avait encore jamais connu de semblable jusque-là.

Il y avait deux heures qu'elle arpentait le sentier, lorsque la fatigue et la pensée de son absence prolongée la ramenèrent enfin vers le presbytère. Elle rentra avec la volonté de montrer autant d'entrain que d'habitude et d'écarter toutes les pensées qui pourraient détourner son esprit de la conversation.

Elle apprit en arrivant que les gentlemen de Rosings avaient fait visite tous les deux en son absence ; Mr. Darcy était entré simplement quelques minutes pour prendre congé, mais le colonel Fitzwilliam était resté au presbytère plus d'une heure, dans l'attente de son retour, et parlait de partir à sa recherche jusqu'à ce qu'il l'eût découverte. Elizabeth put à grand-peine feindre le regret de l'avoir manqué. Au fond, elle s'en réjouissait. Le colonel Fitzwilliam ne l'intéressait plus à cette heure. La lettre, seule, occupait toutes ses pensées.

OceanofPDF.com

XXXVII

Table des matières

Les deux cousins quittèrent Rosings le lendemain et Mr. Collins qui avait été les attendre à la sortie du parc pour leur adresser un dernier et respectueux salut eut le plaisir de témoigner que ces messieurs paraissaient en excellente santé et d'aussi bonne humeur qu'il se pouvait après les adieux attristés qu'ils venaient d'échanger à Rosings. Sur ce, il se hâta de se rendre à Rosings pour consoler lady Catherine et sa fille. À son retour au presbytère, il transmit avec grande satisfaction un message de Sa Grâce impliquant qu'elle s'ennuyait assez pour désirer les avoir tous à dîner le soir même.

Elizabeth ne put revoir lady Catherine sans se rappeler que, si elle l'avait voulu, elle lui serait maintenant présentée comme sa future nièce, et elle sourit en se représentant l'indignation de Sa Grâce.

La conversation s'engagea d'abord sur le vide produit par le départ de ses neveux.

– Je vous assure que j'en suis très affectée, dit lady Catherine. Certes, personne ne sent plus que moi le chagrin d'être privé de ses amis, mais j'ai de plus pour ces deux jeunes gens un attachement que je sais être réciproque. Ils étaient tous deux désolés de s'en aller. Notre cher colonel a réussi cependant à garder de l'entrain jusqu'à la fin, mais Darcy paraissait très ému, plus encore peut-être que l'an dernier. Il semble s'attacher de plus en plus à Rosings.

Ici, Mr. Collins plaça un compliment et une allusion que la mère et la fille accueillirent avec un sourire bienveillant.

Après le dîner, lady Catherine observa que miss Bennet paraissait songeuse et s'imaginant que la perspective de rentrer bientôt chez elle en était la cause, elle ajouta :

– Si c'est ainsi, écrivez à votre mère pour lui demander de vous laisser un peu plus longtemps. Mrs. Collins, j'en suis sûre, sera enchantée de vous garder encore.

– Je remercie Votre Grâce de cette aimable invitation, répondit Elizabeth, mais il m'est impossible de l'accepter ; je dois être à Londres samedi prochain.

– Quoi ! vous n’aurez fait ici qu’un séjour de six semaines ? Je m’attendais à vous voir rester deux mois. Mrs. Bennet peut certainement se passer de vous une autre quinzaine.

– Oui, mais mon père ne le peut pas. Il m’a écrit dernièrement pour me demander de hâter mon retour.

– Oh ! votre père peut aussi bien se passer de vous que votre mère. Si vous restiez un mois encore, je pourrais ramener l’une de vous jusqu’à Londres où j’irai passer quelques jours au début de juin. Ma femme de chambre ne faisant pas de difficulté pour voyager sur le siège, j’aurai largement de la place pour l’une de vous, et même, comme vous êtes très minces l’une et l’autre, je consentirais volontiers à vous prendre toutes les deux, si le temps n’était pas trop chaud.

– Je suis touchée de votre bonté, madame, mais je crois que nous devons nous en tenir à nos premiers projets.

Lady Catherine parut se résigner.

– Mrs. Collins, vous aurez soin de faire escorter ces demoiselles par un domestique. Vous savez que je dis toujours ce que je pense, or je ne puis supporter l’idée que deux jeunes filles voyagent seules en poste, ce n’est pas convenable. Les jeunes filles doivent toujours être accompagnées et protégées, selon leur rang. Quand ma nièce Georgiana est allée à Ramsgate l’été dernier, j’ai tenu à ce qu’elle fût accompagnée de deux domestiques. Miss Darcy, fille de Mr. Darcy de Pemberley et de lady Anne ne pouvait avec bienséance voyager d’une autre façon. Mrs. Collins, il faudra envoyer John avec ces demoiselles. Je suis heureuse que cette idée me soit venue à l’esprit. Vous vous feriez mal juger si vous les laissiez partir seules.

– Mon oncle doit nous envoyer son domestique.

– Votre oncle ! Ah ! votre oncle a un domestique ? Je suis heureuse que quelqu’un des vôtres ait pensé à ce détail. Où changez-vous de chevaux ? à Bromley, naturellement. Recommandez-vous de moi à l’hôtel de « la Cloche » et l’on sera pour vous pleins d’égards.

Lady Catherine posa encore nombre de questions aux deux jeunes filles sur leur voyage et, comme elle ne faisait pas toutes les réponses elle-même, Elizabeth dut rester attentive à la conversation, ce qui était fort heureux car avec un esprit aussi absorbé que le sien, elle aurait risqué d’oublier où elle se trouvait. Mieux valait réserver ses réflexions pour les moments où elle s’appartiendrait.

Elle s’y replongeait dès qu’elle se retrouvait seule et faisait chaque jour une promenade solitaire au cours de laquelle elle pouvait se livrer en paix aux délices de remuer des souvenirs désagréables. Elle connaissait maintenant presque par cœur la lettre de Mr. Darcy ; elle en avait étudié chaque phrase, et les sentiments qu’elle éprouvait pour son auteur variaient d’un moment à l’autre. Le souvenir de sa déclaration éveillait encore chez elle une vive indignation, mais quand elle considérait avec quelle injustice elle l’avait jugé et condamné, sa colère se retournait contre elle-même, et la déception de Darcy lui inspirait quelque compassion. Toutefois, il continuait à ne point lui plaire ; elle ne se repentait pas de l’avoir refusé et n’éprouvait aucun désir de le revoir.

Elle trouvait une source constante de déplaisir dans le souvenir de sa propre conduite et les fâcheux travers de sa famille étaient un sujet de réflexion plus pénible encore. De ce côté, il n’y avait malheureusement rien à espérer. Son père s’était toujours contenté de railler ses plus jeunes filles sans prendre la peine d’essayer de réprimer leur folle étourderie ; et sa mère – dont les manières étaient si loin d’être parfaites – ne trouvait rien à redire à celles de ses benjamines. Elizabeth, ainsi que Jane, s’était bien efforcée de modérer l’exubérance de Catherine et de Lydia, mais, aussi longtemps que celles-ci se sentaient soutenues par l’indulgence de leur mère, à quoi pouvait-on aboutir ? D’un caractère faible, irritable, et subissant complètement l’influence de Lydia, Catherine avait toujours pris de travers les conseils de ses aînées ; Lydia insouciante, volontaire et entêtée, ne se donnait même pas la peine de les écouter. Toutes deux étaient paresseuses, ignorantes et coquettes. Tant qu’il resterait un officier à Meryton, elles réussiraient à flirter avec lui et tant que Meryton serait à proximité de Longbourn, elles continueraient à y passer tout leur temps.

Mais c’était à sa sœur aînée que pensait le plus Elizabeth. En disculpant Bingley, les explications de Darcy avaient fait mieux sentir tout ce que Jane avait perdu. Maintenant qu’elle avait la preuve de la sincérité de son amour et de la loyauté de sa conduite, quelle tristesse pour Elizabeth de penser que le manque de bon sens et de correction des siens avait privé Jane d’un parti qui présentait de telles garanties de bonheur !

Toutes ces réflexions auxquelles venait s’ajouter le désappointement causé par la révélation du véritable caractère de Mr. Wickham ne laissaient pas d’assombrir son esprit ordinairement si enjoué, et il lui fallait faire effort pour conserver en public son air de gaieté.

Les invitations de lady Catherine furent pendant la dernière semaine de leur séjour aussi fréquentes qu’au début. C’est au château que se passa la dernière soirée. Sa Grâce s’enquit minutieusement des moindres détails du voyage, donna des conseils sur la meilleure méthode pour faire les bagages et insista tellement sur lamanière dont on devait plier les robes que Maria, au retour, se crut obligée de défaire sa malle et de la recommencer de fond en comble. Quand on prit congé, lady Catherine, pleine de bienveillance, souhaita bon voyage aux jeunes filles et les invita à revenir l’année suivante à Hunsford, pendant que miss de Bourgh condescendait à faire une révérence et à leur tendre la main à toutes deux.

OceanofPDF.com

XXXVIII

Table des matières

Le samedi matin, Elizabeth et Mr. Collins arrivèrent à la salle à manger quelques minutes avant les autres. Mr. Collins en profita pour faire à sa cousine les compliments d'adieu qu'il jugeait indispensables.

– Je ne sais, miss Elizabeth, si Mrs. Collins vous a déjà dit combien votre visite l'avait touchée, mais je suis certain que vous ne quitterez pas cette maison sans recevoir ses remerciements. Nous savons que notre humble demeure n'a rien de très attirant. Nos habitudes simples, notre domesticité restreinte, la vie calme que nous menons, font de Hunsford une résidence un peu morne pour une jeune fille. Aussi, croyez bien que nous avons su apprécier la faveur de votre présence et que nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour que le temps ne vous semble pas trop long.

Elizabeth s'empressa d'exprimer sa gratitude et d'assurer qu'elle était enchantée de son séjour à Hunsford. Le plaisir de se retrouver avec Charlotte, les aimables attentions dont elle avait été l'objet avaient rendu ces six semaines fort agréables pour elle.

Mr. Collins, satisfait, reprit avec une solennité plus souriante :

– Je suis heureux que vous ne vous soyez pas ennuyée. Nous avons certainement fait de notre mieux, et comme nous avions la bonne fortune de vous présenter dans la société la plus choisie, j'ose dire que votre séjour à Hunsford n'a pas été entièrement dénué d'intérêt. Nos rapports avec la famille de lady Catherine sont véritablement un avantage dont peu de personnes peuvent se prévaloir. À dire vrai, si modeste que soit cette demeure, je dois reconnaître que tous ceux qui y séjournent ne sont pas à plaindre, aussi longtemps qu'ils partagent l'intimité de nos relations avec Rosings.

Ici, les mots manquèrent à Mr. Collins pour exprimer la chaleur de ses sentiments, et il dut faire le tour de la salle à manger pendant qu'Elizabeth essayait en quelques phrases brèves de concilier la franchise avec la politesse.

– Vous pourrez en somme faire autour de vous un rapport favorable de ce que vous avez vu ici, ma chère cousine. Vous avez été le témoin journalier des attentions de lady Catherine pour Mrs. Collins. Il ne semble

pas, je pense, que votre amie ait à regretter... mais autant vaut sur ce point garder le silence. Laissez-moi seulement, ma chère cousine, vous souhaiter du fond du cœur autant de félicité dans le mariage. Ma chère Charlotte et moi n'avons qu'un même esprit, qu'une même pensée : il y a entre nous une similitude de caractère et de goûts vraiment extraordinaire. Il semble que nous ayons été créés l'un pour l'autre.

Elizabeth put affirmer avec sincérité que c'était là certes une précieuse garantie de bonheur, et ajouter avec une égale sincérité qu'elle se réjouissait des agréments de sa vie domestique ; mais elle ne fut pas fâchée de voir interrompre le tableau de cette félicité par l'entrée de celle qui en était l'auteur. Pauvre Charlotte ! C'était vraiment triste de l'abandonner à une telle société. Cependant, elle avait fait son choix en connaissance de cause, et, tout en regrettant le départ de ses visiteuses, elle ne semblait pas réclamer qu'on la plaignît. Sa maison, son ménage, sa paroisse, sa basse-cour et tous les intérêts qui en dépendaient n'avaient point encore perdu leurs charmes à ses yeux.

Enfin, la chaise de poste arriva. On hissa les malles, on casa les paquets, et l'on vint annoncer que tout était prêt pour le départ ; des adieux affectueux furent échangés avec Charlotte, après quoi Mr. Collins accompagna Elizabeth jusqu'à la voiture, en la chargeant de ses respects pour tous les siens, à quoi il ajouta des remerciements pour la bonté qu'on lui avait témoignée à Longbourn l'hiver précédent et des compliments pour Mr. et Mrs. Gardiner qu'il n'avait jamais vus. Il avait prêté son aide à Elizabeth, puis à Maria pour monter en voiture et la portière allait se refermer lorsqu'il leur rappela soudain d'un air consterné qu'elles avaient oublié de laisser un message pour les châtelaines de Rosings.

– Mais, bien entendu, ajouta-t-il, vous souhaitez que je leur présente vos humbles respects avec l'expression de votre gratitude pour la bienveillance qu'elles vous ont témoignée pendant votre séjour ici.

Elizabeth ne fit aucune objection ; on put enfin fermer la portière et la voiture s'ébranla.

– Seigneur ! s'écria Maria après quelques minutes de silence, il semble que nous ne soyons arrivées que d'hier ! Pourtant, que de choses se sont passées depuis...

– Oui, que de choses ! dit sa compagne avec un soupir.

– Nous avons dîné neuf fois à Rosings, sans compter les deux fois où nous sommes allés y prendre le thé. Que n'aurai-je pas à raconter à la

maison !

« Et moi, que n’aurai-je pas à taire ! » songea Elizabeth.

Le voyage s’effectua sans encombre, et quatre heures après avoir quitté Hunsford, elles débarquèrent chez les Gardiner où elles devaient rester quelques jours.

Jane semblait être en bonne santé ; quant à son état d’esprit, Elizabeth n’eut guère le temps de s’en rendre compte au milieu des distractions de tout genre que l’amabilité de leur tante leur avait ménagées. Mais puisque Jane devait retourner avec elle à Longbourn, elle pourrait l’y observer à loisir.

OceanofPDF.com

XXXIX

Table des matières

Ce fut dans la seconde semaine de mai que les trois jeunes filles partirent de Gracechurch street à destination de la ville de ***, en Hertfordshire. Comme elles approchaient de l'auberge, où la voiture de Mr. Bennet devait les attendre, elles eurent la preuve de l'exactitude du cocher en voyant paraître Kitty et Lydia à la fenêtre d'une salle à manger du premier étage. Ces demoiselles, qui étaient arrivées depuis une heure, avaient agréablement employé leur temps à visiter le magasin d'une modiste, à contempler la sentinelle du poste d'en face et à préparer une salade de concombres.

Après les premières effusions, elles désignèrent une table garnie de viande froide telle que peut en fournir un garde-manger d'auberge.

– Qu'en dites-vous ? s'exclamèrent-elles d'un air triomphant. N'est-ce pas une bonne surprise ?

– Et c'est nous qui vous offrons ce lunch, ajouta Lydia. Seulement, vous nous prêterez de quoi le payer car nous avons vidé notre bourse dans le magasin d'en face. – Et montrant ses achats : – Tenez, j'ai acheté ce chapeau. Il n'a rien de très remarquable, mais je le démolirai en rentrant pour voir si je puis en tirer quelque chose.

Ses sœurs l'ayant déclaré affreux, Lydia poursuivit sans se troubler :

– Oh ! les autres étaient encore bien plus laids, dans cette boutique. Quand j'aurai acheté du satin d'une plus jolie nuance pour le regarnir, je crois qu'il ne fera pas mal. Du reste, qu'importe ce que nous mettrons cet été, une fois que le régiment sera parti ? car il s'en va dans une quinzaine.

– Vraiment, il s'en va ? s'écria Elizabeth avec satisfaction.

– Oui, il quitte Meryton pour aller camper près de Brighton. Oh ! je voudrais tant que papa nous emmène toutes là-bas pour y passer l'été ! Ce serait délicieux, et ne coûterait pas très cher. Maman, aussi, ne demande qu'à y aller avec nous. Autrement, imaginez ce que nous allons nous ennuyer tout l'été à Longbourn !

– En effet, pensa Elizabeth, voilà bien ce qu'il nous faut. Bonté divine ! Brighton et tout un camp de militaires alors qu'un malheureux régiment de la milice et quelques soirées à Meryton ont suffi pour nous tourner la tête !

– Maintenant, j’ai une nouvelle à vous annoncer, dit Lydia, comme elles se mettaient à table. Devinez un peu ! Une nouvelle excellente, sensationnelle, et concernant quelqu’un que nous aimons toutes.

Jane et Elizabeth se regardèrent et l’une d’elles avertit le domestique qu’on n’avait plus besoin de ses services. Lydia se mit à rire.

– Je reconnais bien là votre discrétion et votre amour des convenances. Comme si le serveur se souciait de ce que nous racontons ! Il en entend bien d’autres ! Mais peu importe ; il est si laid, je suis contente qu’il soit parti, et maintenant voici ma nouvelle ; c’est au sujet de ce cher Wickham ; il n’y a plus à craindre qu’il épouse Mary King : elle est partie habiter chez son oncle à Liverpool, partie pour de bon ; Wickham est sauvé !

– Mary King aussi, ajouta Elizabeth, elle évite un mariage imprudent quant à la fortune.

– Elle est bien sotte d’être partie, si elle l’aimait.

– Mais j’espère, dit Jane, que le cœur n’était sérieusement pris ni d’un côté ni de l’autre.

– Pas du côté de Wickham, en tout cas, je m’en porte garante. Qui pourrait aimer un laideron pareil, avec toutes ses taches de rousseur ?

Elizabeth fut confuse de penser que, la vulgarité d’expression mise à part, ce jugement différait peu de celui qu’elle avait porté elle-même en le qualifiant de désintéressé.

Le lunch terminé, la note réglée par les aînées, on demanda la voiture et, grâce à d’ingénieux arrangements, les cinq jeunes filles parvinrent à s’y caser avec leurs malles, leurs valises, leurs paquets, et le supplément peu désiré que formaient les emplettes de Lydia.

– Eh bien, nous voilà gentiment entassées ! s’exclama celle-ci. Je ne regrette pas d’avoir acheté cette capote, quand ce ne serait que pour le plaisir d’avoir un carton de plus. Et maintenant que nous sommes confortablement installées, nous pouvons causer et rire jusqu’à la maison. Racontez-nous pour commencer ce que vous avez fait depuis votre départ. Avez-vous rencontré de beaux jeunes gens ? Avez-vous beaucoup flirté ? J’avais un peu l’espoir que l’une de vous ramènerait un mari. Ma parole, Jane sera bientôt une vieille fille, elle qui a presque vingt-trois ans ! Dieu du ciel ! que je serais mortifiée si je n’étais pas mariée à cet âge-là ! Vous n’avez pas idée du désir qu’a ma tante Philips de vous voir mariées toutes les deux. Elle trouve que Lizzy aurait mieux fait d’accepter Mr. Collins ; mais je ne vois pas, pour ma part, ce que cela aurait eu de particulièrement

divertissant. Mon Dieu ! que je voudrais donc me marier avant vous toutes ! Je pourrais ensuite vous chaperonner dans les bals. Oh ! dites, ce que nous nous sommes amusées l'autre jour chez le colonel Forster où nous étions allées, Kitty et moi, passer la journée... Mrs. Forster avait promis que l'on danserait le soir (à propos, nous sommes au mieux, Mrs. Forster et moi). Elle avait invité aussi les deux Harrington, mais Harriet était malade et Pen a dû venir seule. Alors, devinez ce que nous avons fait ? Pour avoir une danseuse de plus, nous avons habillé Chamberlayne en femme. Vous pensez si c'était drôle ! Personne n'était au courant, sauf les Forster, Kitty et moi, et aussi ma tante, à qui nous avions dû emprunter une robe. Vous ne pouvez vous figurer comme Chamberlayne était réussi ! Quand Denny, Wickham, Pratt et deux ou trois autres sont entrés, ils ne l'ont pas reconnu. Dieu ! ce que j'ai ri, et Mrs. Forster aussi ! J'ai cru que j'en mourrais ! C'est ce qui a donné l'éveil aux autres et ils ont eu vite fait d'éventer la plaisanterie.

Avec des histoires de ce genre, Lydia, secondée à l'occasion par Kitty, s'efforça tout le long de la route de distraire ses compagnes. Elizabeth écoutait le moins possible, mais force lui était d'entendre le nom de Wickham qui revenait fréquemment.

La réception qu'on leur fit à Longbourn fut très chaude. Mrs. Bennet se réjouissait de voir que Jane n'avait rien perdu de sa beauté, et, pendant le repas, Mr. Bennet redit plusieurs fois à Elizabeth :

– Je suis heureux de vous voir de retour, Lizzy.

La salle à manger était pleine, presque tous les Lucas étant venus chercher Maria, et les sujets de conversation étaient nombreux et variés. Lady Lucas demandait à sa fille à travers la table des nouvelles de l'installation de Charlotte et de son poulailler. Mrs. Bennet était occupée d'un côté à se faire donner par Jane des renseignements sur la mode actuelle et de l'autre à les transmettre aux plus jeunes misses Lucas, et Lydia, d'une voix sonore qui couvrait toutes les autres, énumérait à qui voulait l'entendre les distractions de leur matinée.

– Oh ! Mary, vous auriez dû venir avec nous. Nous avons tant ri ! Au départ, nous avions baissé les stores pour faire croire que la voiture était vide et nous les aurions gardés ainsi jusqu'au bout si Kitty n'avait pas eu mal au cœur. Au « George », nous avons vraiment bien fait les choses, car nous avons offert aux voyageuses un délicieux lunch froid. Vous en auriez profité. En repartant, nous avons cru que nous ne pourrions jamais nous caser dans la voiture ; c'était drôle comme tout ! J'ai failli en mourir de rire

; et, tout le retour, nous avons été d’une gaieté !... Nous faisions tant de bruit qu’on devait nous entendre à trois lieues à la ronde !

– Je ne voudrais pas, ma chère sœur, répliqua gravement Mary, décrier de tels plaisirs. Ils conviennent, je le sais, à la généralité des femmes ; mais ils n’ont pour moi aucune espèce de charme et une heure de lecture me semble infiniment préférable.

Mais Lydia n’entendit pas un mot de cette réponse. Elle écoutait rarement plus d’une demi-minute et ne prêtait jamais la moindre attention à ce que disait Mary.

L’après-midi, elle pressa vivement ses sœurs ainsi que les autres jeunes filles de venir faire un tour à Meryton, mais Elizabeth s’y opposa avec fermeté. Il ne serait pas dit que les demoiselles Bennet ne pouvaient passer une demi-journée chez elles sans partir à la poursuite des officiers. Pour refuser, elle avait encore un autre motif : c’était d’éviter le plus longtemps possible le risque d’une rencontre avec Wickham. Le prochain départ du régiment lui causait un soulagement inexprimable. Dans une quinzaine, il serait loin, et elle pourrait l’oublier complètement.

Elle n’était pas depuis longtemps à Longbourn quand elle s’aperçut que le projet de séjour à Brighton, auquel Lydia avait fait allusion, était un sujet de fréquentes discussions entre ses parents. Elle vit tout de suite que Mr. Bennet n’avait pas la moindre intention de céder aux instances de sa femme ; mais en même temps, les réponses qu’il lui faisait étaient si vagues et si équivoques que Mrs. Bennet, bien que souvent découragée, ne perdait pas l’espoir d’arriver à ses fins.

OceanofPDF.com

XL

Table des matières

Elizabeth ne pouvait contenir plus longtemps l'impatience qu'elle éprouvait de mettre Jane au courant de ce qui s'était passé à Hunsford, en supprimant naturellement tous les détails qui se rapportaient à sa sœur. Elle lui annonça donc le lendemain qu'elle allait lui causer une grande surprise et commença le récit de la scène qui avait eu lieu entre elle et Mr. Darcy.

L'affection fraternelle de Jane lui faisait trouver tout naturel qu'on éprouvât de l'admiration pour Elizabeth, aussi sa surprise fut-elle modérée et fit bientôt place à d'autres sentiments. Elle était fâchée que Mr. Darcy eût plaidé sa cause en termes si peu faits pour le servir, mais elle était encore plus désolée de la peine que le refus de sa sœur lui avait causé.

– Il n'aurait certainement pas dû se montrer si sûr de réussir, mais songez combien cette confiance a augmenté sa déception.

– Je le regrette infiniment, dit Elizabeth ; mais il a d'autres sentiments qui l'aideront, j'en suis sûre, à se consoler vite. Vous ne me désapprouvez pas de l'avoir refusé ?

– Vous désapprouver ? oh non !

– Mais vous me blâmez d'avoir pris le parti de Wickham avec autant de chaleur ?

– Non plus. Je ne vois pas que vous ayez eu tort de dire ce que vous m'avez répété.

– Vous ne penserez plus de même lorsque vous saurez la suite.

Elizabeth alors parla de la lettre et dit tout ce qu'elle contenait concernant Wickham. Quel coup pour la pauvre Jane qui aurait parcouru le monde entier sans s'imaginer qu'il existât dans toute l'humanité autant de noirceur qu'elle en découvrait en ce moment dans un seul homme !

Même la justification de Darcy, qui lui causait une vraie joie, ne put suffire à la consoler de cette triste découverte. Et elle s'opiniâtrait à croire que tout ceci n'était qu'une erreur, et à vouloir innocenter l'un sans accuser l'autre.

– C'est inutile ! dit Elizabeth ; vous ne parviendrez jamais à les transformer en saints tous les deux ! Il faut choisir. Leurs vertus et leurs mérites ne sont pas assez abondants pour pouvoir en faire deux parts

convenables. Quant à moi, je suis disposée à donner la palme à Mr. Darcy : mais libre à vous de ne pas m'imiter !

Il fallut encore un peu de temps pour que le sourire reparût sur les lèvres de Jane.

– Jamais je n'ai été aussi bouleversée, dit-elle. Wickham perverti à ce point ! C'est à n'y pas croire ! Et ce pauvre Mr. Darcy ! Pensez à ce qu'il a dû souffrir : en même temps qu'il éprouvait une si grande déception, apprendre la mauvaise opinion que vous aviez de lui, et se voir obligé de vous raconter l'aventure de sa sœur ! C'est vraiment trop pénible. Je suis sûre que vous le sentez comme moi.

– Oh non ! mes regrets et ma compassion s'évanouissent quand je vois l'ardeur des vôtres. La sympathie que vous prodiguez à Mr. Darcy me dispense de le plaindre et, si vous continuez à vous apitoyer sur lui, je me sentirai le cœur aussi léger qu'une plume.

– Pauvre Wickham ! Il y a dans sa personne un tel air de droiture, et dans ses manières, tant de franchise et de distinction !

– Il est certain que, de ces deux hommes, l'un possède les qualités et l'autre en a l'apparence.

– Je n'ai jamais trouvé que Mr. Darcy n'en eût pas aussi l'apparence.

– Il y a un point sur lequel je voudrais votre avis. Faut-il ouvrir les yeux de nos amis sur la véritable personnalité de Wickham ?

Après avoir réfléchi un instant :

– Je ne vois pas, répondit Jane, la nécessité de le livrer ainsi au mépris général. Vous-même, qu'en pensez-vous ?

– Je crois qu'il vaut mieux se taire. Mr. Darcy ne m'a pas autorisée à publier ses confidences. D'ailleurs, tout ce qui a trait à sa sœur doit être gardé secret. Si j'entreprends d'éclairer l'opinion sur les autres points, on ne me croira pas. Les préventions contre Mr. Darcy sont telles que si j'essayais de le faire voir sous un meilleur jour, la moitié des bonnes gens de Meryton en feraient une maladie. Cette idée me paralyse... Du reste, Wickham va s'en aller. Une fois parti, peu importe que l'on sache ou non ce qu'il est en réalité.

– Vous avez tout à fait raison : en publiant ses fautes, on pourrait le perdre sans retour. Peut-être se repent-il maintenant de sa conduite et s'efforce-t-il de s'amender. Il ne faut pas l'en décourager.

Cette conversation calma l'agitation d'Elizabeth. Déchargée enfin de deux des secrets dont elle avait porté le poids durant cette quinzaine, elle

avait le réconfort de sentir maintenant près d'elle une sœur toujours prête à accueillir ses confidences. Toutefois, il y avait encore une chose que la prudence lui interdisait de découvrir : elle n'osait faire connaître à Jane le reste de la lettre de Mr. Darcy, ni lui révéler la sincérité du sentiment que Mr. Bingley avait eu pour elle.

Maintenant qu'elle était au calme, Elizabeth pouvait se rendre compte du véritable état d'esprit de sa sœur. Jane, elle s'en aperçut vite, n'était pas consolée. Elle conservait pour Bingley une tendre affection et comme son cœur auparavant n'avait jamais été touché, cette inclination avait la force d'un premier amour auquel son âge et son caractère donnaient une constance qu'on ne voit pas d'ordinaire dans les attachements de première jeunesse ; et telle était la ferveur de ses souvenirs et de sa fidélité à l'objet de son choix, qu'il lui fallait toute sa raison et un vif désir de ne chagriner personne pour ne pas s'abandonner à des regrets capables d'altérer sa santé et de troubler la tranquillité des siens.

– Eh bien, Lizzy, dit un jour Mrs. Bennet, que pensez-vous de cette malheureuse histoire de Jane ? Quant à moi, je suis bien décidée à n'en plus parler à personne ; je le disais encore à votre tante Philips l'autre jour. À ce que j'ai compris, Jane n'a pas vu Mr. Bingley à Londres. Ce jeune homme est vraiment un triste personnage et je crois qu'il n'y a plus de ce côté aucun espoir pour votre sœur. Il n'est pas question de son retour à Netherfield, cet été, m'ont dit les gens qualifiés pour le savoir à qui je l'ai demandé.

– Je ne crois pas qu'il revienne jamais.

– Oh ! qu'il fasse ce qu'il voudra. Personne ne lui demande de revenir. Mais je n'en affirme pas moins qu'il s'est fort mal conduit envers ma fille et qu'à la place de Jane, je ne l'aurais pas supporté. Lorsqu'elle sera morte de chagrin, je suis sûre qu'il regrettera ce qu'il a fait.

Mais Elizabeth, à qui cette perspective ne donnait aucun réconfort, garda le silence.

– Alors, Lizzy, reprit bientôt sa mère, les Collins mènent une existence confortable. C'est bien, c'est très bien ; j'espère seulement que cela durera... Et comment mange-t-on chez eux ? Je suis sûre que Charlotte est une excellente ménagère ; si elle est seulement moitié aussi serrée que sa mère, elle fera d'assez sérieuses économies. Il n'y a rien d'extravagant, je présume, dans leur manière de vivre.

– Non, rien du tout.

– On doit regarder de près à la dépense, croyez-moi. Certes, en voilà qui auront soin de ne pas dépasser leur revenu ! Ils ne connaîtront jamais les embarras d’argent. Tant mieux pour eux ! Je pense qu’ils parlent souvent du jour où, votre père disparu, ils seront maîtres de cette propriété. Ils considèrent sans doute Longbourn comme leur appartenant déjà.

– Ce sujet, ma mère, ne pouvait être abordé devant moi.

– Non, c’eût été plutôt étrange de leur part ; mais je ne doute pas qu’ils n’en causent souvent entre eux. Tant mieux, si leur conscience leur permet de prendre un domaine qui ne devrait pas leur revenir. Pour ma part, j’aurais honte d’un héritage qui m’arriverait dans de telles conditions !

OceanofPDF.com

XLI

Table des matières

La semaine du retour fut vite écoulée. Celle qui suivit devait être la dernière que le régiment passait à Meryton. Toute la jeunesse féminine du voisinage donnait les signes d'un profond abattement. La tristesse semblait universelle. Seules, les aînées des demoiselles Bennet étaient encore en état de manger, dormir, et vaquer à leurs occupations ordinaires. Cette insensibilité leur était du reste souvent reprochée par Kitty et Lydia dont la détresse était infinie et qui ne pouvaient comprendre une telle dureté de cœur chez des membres de leur famille.

– Mon Dieu, qu'allons-nous faire ? qu'allons-nous devenir ? s'exclamaient-elles sans cesse dans l'amertume de leur désespoir. Comment avez-vous le cœur de sourire ainsi, Lizzy ?

Leur mère compatissait à leur chagrin, en se rappelant ce qu'elle avait souffert elle-même vingt-cinq ans auparavant, dans de semblables circonstances.

– Moi aussi, j'ai pleuré deux jours entiers, lorsque le régiment du colonel Millar est parti. Je croyais bien que mon cœur allait se briser.

– Le mien n'y résistera pas, j'en suis sûre, déclara Lydia.

– Si seulement on pouvait aller à Brighton ! fit Mrs. Bennet.

– Oui, si on le pouvait ! mais papa ne fait rien pour nous être agréable.

– Quelques bains de mer me rendraient la santé pour longtemps.

– Et ma tante Philips est convaincue que cela me ferait aussi le plus grand bien, ajoutait Kitty.

Telles étaient les lamentations qui ne cessaient de résonner à Longbourn. Elizabeth aurait voulu en rire, mais cette idée céda bientôt à un sentiment de honte. Elle sentit de nouveau la justesse des appréciations de Darcy et comprit comme elle ne l'avait point fait encore son intervention dans les projets de son ami.

Mais toutes les sombres idées de Lydia s'envolèrent comme par enchantement lorsqu'elle reçut de Mrs. Forster, la femme du colonel du régiment, une invitation à l'accompagner à Brighton. Cette amie incomparable était une femme toute jeune et tout récemment mariée ; la bonne humeur et l'entrain qui les caractérisaient toutes deux l'avaient vite

rapprochée de Lydia. Leurs relations ne dataient que de trois mois et, depuis deux mois déjà, elles étaient sur un pied de grande intimité.

Les transports de Lydia, à cette nouvelle, la joie de sa mère, la jalousie de Kitty ne peuvent se décrire. Lydia, ravie, parcourait la maison en réclamant bruyamment les félicitations de tout le monde, tandis qu'au salon, Kitty exhalait son dépit en termes aussi aigres qu'excessifs.

– Je ne vois pas pourquoi Mrs. Forster ne m'a pas invitée aussi bien que Lydia. J'ai autant de droits qu'elle à être invitée, plus même, puisque je suis son aînée de deux ans.

En vain Elizabeth essayait-elle de la raisonner, et Jane de lui prêcher la résignation.

Elizabeth était si loin de partager la satisfaction de Mrs. Bennet qu'elle considérait cette invitation comme le plus sûr moyen de faire perdre à Lydia tout ce qui lui restait de bon sens ; aussi, malgré sa répugnance pour cette démarche, elle ne put s'empêcher d'aller trouver son père pour lui demander de ne point la laisser partir. Elle lui représenta le manque de tenue de sa sœur, le peu de profit qu'elle tirerait de la société d'une personne comme Mrs. Forster, et les dangers qu'elle courrait à Brighton où les tentations étaient certainement plus nombreuses que dans leur petit cercle de Meryton.

Mr. Bennet, après l'avoir écoutée attentivement, lui répondit :

– Lydia ne se calmera pas tant qu'elle ne sera pas exhibée dans un endroit à la mode. Or, nous ne pouvons espérer qu'elle trouvera une meilleure occasion de le faire avec aussi peu de dépense et d'inconvénient pour le reste de sa famille.

– Si vous saviez le tort que Lydia peut nous causer, – ou plutôt nous a causé déjà, – par la liberté et la hardiesse de ses manières, je suis sûre que vous en jugeriez autrement.

– Le tort que Lydia nous a causé ! répéta Mr. Bennet. Quoi ? aurait-elle mis en fuite un de vos soupirants ? Pauvre petite Lizzy ! Mais remettez-vous ; les esprits assez délicats pour s'affecter d'aussi peu de chose ne méritent pas d'être regrettés. Allons, faites-moi la liste de ces pitoyables candidats que cette écervelée de Lydia a effarouchés.

– Vous vous méprenez. Je n'ai point de tels griefs et c'est à un point de vue général et non particulier que je parle en ce moment. C'est notre réputation, notre respectabilité qui peut être atteinte par la folle légèreté, l'assurance et le mépris de toute contrainte qui forment le fond du caractère

de Lydia. Excusez-moi, mon père, de vous parler avec cette franchise, mais si vous ne prenez pas la peine de réprimer vous-même son exubérance et de lui apprendre que la vie est faite de choses plus sérieuses que celles qui l'occupent en ce moment, il sera bientôt impossible de la corriger et Lydia se trouvera être à seize ans la plus enragée coquette qui se puisse imaginer ; coquette aussi dans le sens le plus vulgaire du mot, sans autre attrait que sa jeunesse et un physique agréable, et que son ignorance et son manque de jugement rendront incapable de se préserver du ridicule que lui attirera sa fureur à se faire admirer. Kitty court les mêmes dangers, puisqu'elle suit en tout l'exemple de Lydia. Vaniteuses, ignorantes, frivoles, pouvez-vous croire, mon cher père, qu'elles ne seront pas critiquées et méprisées partout où elles iront, et que, souvent, leurs sœurs ne se trouveront pas comprises dans le même jugement ?

Mr. Bennet, voyant la chaleur avec laquelle parlait sa fille lui prit affectueusement la main et répondit :

– Ne vous tourmentez pas, ma chérie, partout où l'on vous verra ainsi que Jane, vous serez appréciées et respectées. Nous n'aurons pas la paix à Longbourn si Lydia ne va pas à Brighton. Laissons-la y aller. Le colonel Forster est un homme sérieux qui ne la laissera courir aucun danger, et le manque de fortune de Lydia l'empêche heureusement d'être un objet de convoitise. À Brighton, d'ailleurs, elle perdra de son importance, même au point de vue du flirt. Les officiers y trouveront des femmes plus dignes de leurs hommages. Espérons plutôt que ce séjour la persuadera de son insignifiance.

Elizabeth dut se contenter de cette réponse et elle quitta son père déçue et peinée. Cependant, il n'était pas dans sa nature de s'appesantir sur les contrariétés. Elle avait fait son devoir ; se mettre en peine maintenant pour des maux qu'elle ne pouvait empêcher, ou les augmenter par son inquiétude, ne servirait à rien.

L'indignation de Lydia et de sa mère eût été sans bornes si elles avaient pu entendre cette conversation. Pour Lydia, ce séjour à Brighton représentait toutes les possibilités de bonheur terrestre. Avec les yeux de l'imagination, elle voyait la ville aux rues encombrées de militaires, elle voyait les splendeurs du camp, avec les tentes alignées dans une imposante uniformité, tout rutilant d'uniformes, frémissant de jeunesse et de gaieté, elle se voyait enfin l'objet des hommages d'un nombre impressionnant d'officiers. Qu'eût-elle pensé, si elle avait su que sa sœur tentait de

l’arracher à d’aussi merveilleuses perspectives ? Elizabeth allait revoir Wickham pour la dernière fois. Comme elle l’avait rencontré à plusieurs reprises depuis son retour, cette pensée ne lui causait plus d’agitation. Aucun reste de son ancienne sympathie ne venait non plus la troubler. Elle avait même découvert dans ces manières aimables qui l’avaient tant charmée naguère, une affectation, une monotonie qu’elle jugeait maintenant fastidieuses. Le désir qu’il témoigna bientôt de lui renouveler les marques de sympathie particulière qu’il lui avait données au début de leurs relations, après ce qu’elle savait ne pouvait que l’irriter. Tout en se dérobant aux manifestations d’une galanterie frivole et vaine, la pensée qu’il pût la croire flattée de ses nouvelles avances et disposée à y répondre lui causait une profonde mortification.

Le jour qui précéda le départ du régiment, Wickham et d’autres officiers dînèrent à Longbourn. Elizabeth était si peu disposée à se séparer de lui en termes aimables qu’elle profita d’une question qu’il lui posait sur son voyage à Hunsford pour mentionner le séjour de trois semaines que Mr. Darcy et le colonel Fitzwilliam avaient fait à Rosings et demanda à Wickham s’il connaissait ce dernier. Un regard surpris, ennuyé, inquiet même, accueillit cette question. Toutefois, après un instant de réflexion il reprit son air souriant pour dire qu’il avait vu le colonel Fitzwilliam jadis et après avoir observé que c’était un gentleman, demanda à Elizabeth s’il lui avait plu. Elle lui répondit par l’affirmative. D’un air indifférent il ajouta :

– Combien de temps, dites-vous, qu’il a passé à Rosings ?

– Trois semaines environ.

– Et vous l’avez vu souvent ?

– Presque journellement.

– Il ressemble assez peu à son cousin.

– En effet, mais je trouve que Mr. Darcy gagne à être connu.

– Vraiment ? s’écria Wickham avec un regard qui n’échappa point à Elizabeth ; et pourrais-je vous demander... – mais se ressaisissant, il ajouta d’un ton plus enjoué : – Est-ce dans ses manières qu’il a gagné ? A-t-il daigné ajouter un peu de civilité à ses façons ordinaires ? Car je n’ose espérer, dit-il d’un ton plus grave, que le fonds de sa nature ait changé.

– Oh ! non, répliqua Elizabeth ; sur ce point, je crois qu’il est exactement le même qu’autrefois.

Wickham parut se demander ce qu’il fallait penser de ce langage énigmatique et il prêta une attention anxieuse à Elizabeth pendant qu’elle

continuait :

– Quand je dis qu'il gagne à être connu, je ne veux pas dire que ses manières ou sa tournure d'esprit s'améliorent, mais qu'en le connaissant plus intimement, on est à même de mieux l'apprécier.

La rougeur qui se répandit sur le visage de Wickham et l'inquiétude de son regard dénoncèrent le trouble de son esprit. Pendant quelques minutes, il garda le silence, puis, dominant son embarras, il se tourna de nouveau vers Elizabeth et, de sa voix la plus persuasive, lui dit :

– Vous qui connaissez mes sentiments à l'égard de Mr. Darcy, vous pouvez comprendre facilement ce que j'éprouve. Je me réjouis de ce qu'il ait la sagesse de prendre ne serait-ce que les apparences de la droiture. Son orgueil, dirigé dans ce sens, peut avoir d'heureux effets, sinon pour lui, du moins pour les autres, en le détournant d'agir avec la déloyauté dont j'ai tant souffert pour ma part. J'ai peur seulement qu'il n'adopte cette nouvelle attitude que lorsqu'il se trouve devant sa tante dont l'opinion et le jugement lui inspirent une crainte respectueuse. Cette crainte a toujours opéré sur lui. Sans doute faut-il en voir la cause dans le désir qu'il a d'épouser miss de Bourgh, car je suis certain que ce désir lui tient fort au cœur. Elizabeth, à ces derniers mots, ne put réprimer un sourire ; mais elle répondit seulement par un léger signe de tête. Pendant le reste de la soirée Wickham montra le même entrain que d'habitude, mais sans plus rechercher sa compagnie, et lorsqu'ils se séparèrent à la fin, ce fut avec la même civilité de part et d'autre, et peut-être bien aussi le même désir de ne jamais se revoir.

Lydia accompagnait les Forster à Meryton d'où le départ devait avoir lieu le lendemain matin de fort bonne heure. La séparation fut plus tapageuse qu'émouvante. Kitty fut la seule à verser des larmes, mais des larmes d'envie. Mrs. Bennet, prolixe en vœux de joyeux séjour, enjoignit avec force à sa fille de ne pas perdre une occasion de s'amuser, – conseil qui, selon toute apparence, ne manquerait pas d'être suivi ; et, dans les transports de joie de Lydia, se perdirent les adieux plus discrets de ses sœurs.

OceanofPDF.com

XLII

Table des matières

Si Elizabeth n’avait eu sous les yeux que le spectacle de sa propre famille, elle n’aurait pu se former une idée très avantageuse de la félicité conjugale. Son père, séduit par la jeunesse, la beauté et les apparences d’une heureuse nature, avait épousé une femme dont l’esprit étroit et le manque de jugement avaient eu vite fait d’éteindre en lui toute véritable affection. Avec le respect, l’estime et la confiance, tous ses rêves de bonheur domestique s’étaient trouvés détruits.

Mr. Bennet n’était pas homme à chercher un réconfort dans ces plaisirs auxquels tant d’autres ont recours pour se consoler de déceptions causées par leur imprudence. Il aimait la campagne, les livres, et ces goûts furent la source de ses principales jouissances. La seule chose dont il fût redevable à sa femme était l’amusement que lui procuraient son ignorance et sa sottise. Ce n’est évidemment pas le genre de bonheur qu’un homme souhaite devoir à sa femme, mais, à défaut du reste, un philosophe se contente des distractions qui sont à sa portée.

Ce qu’il y avait d’incorrect à cet égard dans les manières de Mr. Bennet n’échappait point à Elizabeth et l’avait toujours peinée. Cependant, appréciant les qualités de son père et touchée de l’affectueuse prédilection qu’il lui témoignait, elle essayait de fermer les yeux sur ce qu’elle ne pouvait approuver et tâchait d’oublier ces atteintes continuelles au respect conjugal qui, en exposant une mère à la critique de ses propres enfants, étaient si profondément regrettables. Mais elle n’avait jamais compris comme elle le faisait maintenant les désavantages réservés aux enfants nés d’une union si mal assortie, ni le bonheur qu’auraient pu ajouter à leur existence les qualités très réelles de leur père, s’il avait seulement pris la peine de les cultiver davantage. Hors la joie qu’elle eut de voir s’éloigner Wickham, Elizabeth n’eut guère à se féliciter du départ du régiment. Les réunions au dehors avaient perdu de leur animation tandis qu’à la maison les gémissements de sa mère et de ses sœurs sur le manque de distractions ôtaient tout agrément au cercle familial. Somme toute, il lui fallait reconnaître – après tant d’autres, – qu’un événement auquel elle avait aspiré

avec tant d'ardeur ne lui apportait pas toute la satisfaction qu'elle en attendait.

Lydia en partant avait fait la promesse d'écrire souvent et avec grands détails à sa mère et à Kitty. Mais ses lettres étaient toujours très courtes et se faisaient attendre longtemps. Celles qu'elle adressait à sa mère contenaient peu de chose : elle revenait avec son amie de la bibliothèque où elle avait rencontré tel ou tel officier ; elle avait vu des toilettes qui l'avaient transportée d'admiration ; elle-même avait acheté une robe et une ombrelle dont elle aurait voulu envoyer la description mais elle devait terminer sa lettre en toute hâte parce qu'elle entendait Mrs. Forster qui l'appelait pour se rendre avec elle au camp. Les lettres à Kitty, plus copieuses, n'en apprenaient guère plus, car elles étaient trop remplies de passages soulignés pour pouvoir être communiquées au reste de la famille.

Au bout de deux ou trois semaines après le départ de Lydia, la bonne humeur et l'entrain reparurent à Longbourn. Tout reprenait aux environs un aspect plus joyeux ; les familles qui avaient passé l'hiver à la ville revenaient et, avec elles, les élégances et les distractions de la belle saison. Mrs. Bennet retrouvait sa sérénité agressive, et Kitty, vers le milieu de juin, se trouva assez remise pour pouvoir entrer dans Meryton sans verser de larmes.

Le temps fixé pour l'excursion dans le Nord approchait quand, à peine une quinzaine de jours auparavant, arriva une lettre de Mrs. Gardiner qui, tout ensemble, en retardait la date et en abrégeait la durée : Mr. Gardiner était retenu par ses affaires jusqu'en juillet et devait être de retour à Londres à la fin du même mois. Ceci laissait trop peu de temps pour aller si loin et visiter tout ce qu'ils se proposaient de voir. Mieux valait renoncer aux Lacs et se contenter d'un programme plus modeste. Le nouveau plan de Mr. et Mrs. Gardiner était de ne pas dépasser le Derbyshire : il y avait assez à voir dans cette région pour occuper la plus grande partie de leurs trois semaines de voyage et Mrs. Gardiner trouvait à ce projet un attrait particulier : la petite ville où elle avait vécu plusieurs années et où ils pensaient s'arrêter quelques jours, l'attirait autant que les beautés fameuses de Matlock, Chatsworth et Dovedale.

Elizabeth éprouva un vif désappointement : c'était son rêve de visiter la région des Lacs, mais, disposée par nature à s'accommoder de toutes les circonstances, elle ne fut pas longue à se consoler.

Le Derbyshire lui rappelait bien des choses. Il lui était impossible de voir ce nom sans penser à Pemberley et à son propriétaire. « Tout de même, pensa-t-elle, je puis bien pénétrer dans le comté qu'il habite, et y dérober quelques cristaux de spath sans qu'il m'aperçoive. » Les quatre semaines d'attente finirent par s'écouler, et Mr. et Mrs. Gardiner arrivèrent à Longbourn avec leurs quatre enfants. Ceux-ci, – deux petites filles de six et huit ans et deux garçons plus jeunes, – devaient être confiés aux soins de leur cousine Jane qui jouissait auprès d'eux d'un grand prestige et que son bon sens et sa douceur adaptaient exactement à la tâche de veiller sur eux, de les instruire, de les distraire et de les gâter.

Les Gardiner ne restèrent qu'une nuit à Longbourn ; dès le lendemain matin, ils repartaient avec Elizabeth en quête d'impressions et de distractions nouvelles.

Il y avait au moins un plaisir dont ils se sentaient assurés : celui de vivre ensemble dans une entente parfaite. Tous trois étaient également capables de supporter gaiement les ennuis inévitables du voyage, d'en augmenter les agréments par leur belle humeur, et de se distraire mutuellement en cas de désappointement.

Ce n'est point notre intention de donner ici une description du Derbyshire ni des endroits renommés que traversait la route : Oxford, Warwick, Kenilworth. Le lieu qui nous intéresse se limite à une petite portion du Derbyshire. Après avoir vu les principales beautés de la région, nos voyageurs se dirigèrent vers la petite ville de Lambton, ancienne résidence de Mrs. Gardiner, où elle avait appris qu'elle retrouverait quelques connaissances. À moins de cinq milles avant Lambton, dit Mrs. Gardiner à Elizabeth, se trouvait situé Pemberley, non pas directement sur leur route, mais à une distance d'un ou deux milles seulement. En arrêtant leur itinéraire, la veille de leur arrivée, Mrs. Gardiner exprima le désir de revoir le château, et son mari ayant déclaré qu'il ne demandait pas mieux, elle dit à Elizabeth :

– N'aimeriez-vous pas, ma chérie, à faire la connaissance d'un endroit dont vous avez entendu parler si souvent ? C'est là que Wickham a passé toute sa jeunesse.

Elizabeth était horriblement embarrassée. Sa place, elle le sentait bien, n'était pas à Pemberley, et elle laissa voir qu'elle était peu tentée par cette visite. « En vérité, elle était fatiguée de voir des châteaux. Après en avoir

tant parcouru, elle n’éprouvait plus aucun plaisir à contempler des rideaux de satin et des tapis somptueux.

Mrs. Gardiner se moqua d’elle.

– S’il n’était question que de voir une maison richement meublée, dit-elle, je ne serais pas tentée non plus ; mais le parc est magnifique, et renferme quelques-uns des plus beaux arbres de la contrée.

Elizabeth ne dit plus rien, mais le projet ne pouvait lui convenir. L’éventualité d’une rencontre avec Mr. Darcy s’était présentée immédiatement à son esprit, et cette seule pensée la faisait rougir. Mieux vaudrait, pensa-t-elle, parler ouvertement à sa tante que de courir un tel risque. Ce parti, cependant, présentait lui aussi des inconvénients, et en fin de compte elle résolut de n’y avoir recours que si l’enquête qu’elle allait faire elle-même lui révélait la présence de Darcy à Pemberley.

Le soir, en se retirant, elle demanda à la femme de chambre des renseignements sur Pemberley. N’était-ce pas un endroit intéressant ? Comment se nommaient les propriétaires ? enfin, – cette question fut posée avec un peu d’angoisse, – y résidaient-ils en ce moment ? À sa grande satisfaction, la réponse à sa dernière demande fut négative et le lendemain matin, lorsque le sujet fut remis en question, Elizabeth put répondre d’un air naturel et indifférent que le projet de sa tante ne lui causait aucun déplaisir.

Il fut donc décidé qu’on passerait par Pemberley.

OceanofPDF.com

XLIII

Table des matières

Dans la voiture qui l'emportait avec son oncle et sa tante, Elizabeth guettait l'apparition des bois de Pemberley avec une certaine émotion, et lorsqu'ils franchirent la grille du parc, elle se sentit un peu troublée.

Le parc était très vaste et d'aspect extrêmement varié. Ils y avaient pénétré par la partie la plus basse ; après une montée d'un demi-mille environ à travers une belle étendue boisée, ils se trouvèrent au sommet d'une colline d'où le regard était tout de suite frappé par la vue de Pemberley House situé de l'autre côté de la vallée vers laquelle la route descendait en lacets assez brusques. Le château, grande et belle construction en pierre, se dressait avantageusement sur une petite éminence derrière laquelle s'étendait une chaîne de hautes collines boisées. Devant le château coulait une rivière assez importante que d'habiles travaux avaient encore élargie, mais sans donner à ses rives une apparence artificielle. Elizabeth était émerveillée ; jamais encore elle n'avait vu un domaine dont le pittoresque naturel eût été aussi bien respecté.

La voiture descendit la colline, traversa le pont et vint s'arrêter devant la porte. Tandis qu'elle examinait de près l'aspect de la maison, la crainte de rencontrer son propriétaire vint de nouveau saisir Elizabeth. Si jamais la femme de chambre de l'hôtel s'était trompée ! Son oncle ayant demandé si l'on pouvait visiter le château, on les fit entrer dans le hall, et, pendant qu'ils attendaient l'arrivée de la femme de charge, Elizabeth put à loisir s'étonner de se voir en cet endroit.

La femme de charge était une personne âgée, d'allure respectable, moins importante et beaucoup plus empressée qu'Elizabeth ne s'y attendait. Tous trois la suivirent dans la salle à manger. Après avoir jeté un coup d'œil à cette vaste pièce de proportions harmonieuses et somptueusement meublée, Elizabeth se dirigea vers la fenêtre pour jouir de la vue. La colline boisée qu'ils venaient de descendre et qui, à distance, paraissait encore plus abrupte, formait un admirable vis-à-vis. Le parc, sous tous ses aspects, était charmant, et c'était avec ravissement qu'elle contemplait la rivière bordée de bouquets d'arbres et la vallée sinueuse aussi loin que l'œil pouvait en suivre les détours. Dans chaque salle où l'on passait, le point de vue

changeait, et de chaque fenêtre il y avait de nouvelles beautés à voir. Les pièces étaient de vastes proportions et le mobilier en rapport avec la fortune du propriétaire. Elizabeth nota avec une certaine admiration qu'il n'y avait rien de voyant ou d'inutilement somptueux comme à Rosings.

« Et dire que de cette demeure je pourrais être la châtelaine ! songeait-elle. Ces pièces seraient pour moi un décor familier ; au lieu de les visiter comme une étrangère, je pourrais y recevoir mon oncle et ma tante... Mais non, pensa-t-elle en se ressaisissant, ceci n'aurait pas été possible ! mon oncle et ma tante auraient été perdus pour moi ; jamais je n'aurais été autorisée à les recevoir ici ! »

Cette réflexion arrivait à point pour la délivrer de quelque chose qui ressemblait à un regret.

Il lui tardait de demander à la femme de charge si son maître était réellement absent, mais elle ne pouvait se résoudre à le faire. Enfin, la question fut posée par son oncle, auquel Mrs. Reynolds répondit affirmativement, en ajoutant : – Mais nous l'attendons demain, avec plusieurs amis.

« Quelle chance, songea Elizabeth, que notre excursion n'ait point été retardée d'une journée ! »

Sa tante l'appelait à cet instant pour lui montrer, parmi d'autres miniatures suspendues au-dessus d'une cheminée, le portrait de Wickham, et, comme elle lui demandait en souriant ce qu'elle en pensait, la femme de charge s'avança : ce portrait, leur dit-elle, était celui d'un jeune gentleman, fils d'un régisseur de son défunt maître que celui-ci avait fait élever à ses frais. Il est maintenant dans l'armée, ajouta-t-elle, mais je crains qu'il n'ait pas fort bien tourné.

Mrs. Gardiner regarda sa nièce avec un sourire qu'Elizabeth ne put lui retourner.

– Voici maintenant le portrait de mon maître, dit Mrs. Reynolds, en désignant une autre miniature ; il est fort ressemblant. Les deux portraits ont été faits à la même époque, il y a environ huit ans.

– J'ai entendu dire que votre maître était très bien de sa personne, dit Mrs. Gardiner en examinant la miniature. Voilà certainement une belle physionomie. Mais vous, Lizzy, vous pouvez nous dire si ce portrait est ressemblant.

– Cette jeune demoiselle connaîtrait-elle Mr. Darcy ? demanda la femme de charge en regardant Elizabeth avec une nuance de respect plus

marquée.

– Un peu, répondit la jeune fille en rougissant.

– N’est-ce pas, mademoiselle, qu’il est très bel homme ?

– Certainement.

– Pour ma part, je n’en connais point d’aussi bien. Dans la galerie, au premier, vous verrez de lui un portrait plus grand et plus beau. Cette chambre était la pièce favorite de mon défunt maître. Il tenait beaucoup à ces miniatures et on les a laissées disposées exactement comme elles l’étaient de son temps.

Elizabeth comprit alors pourquoi la miniature de Wickham se trouvait là parmi les autres.

Mrs. Reynold appela leur attention sur un portrait de miss Darcy à l’âge de huit ans.

– Miss Darcy est-elle aussi bien que son frère ? demanda Mrs. Gardiner.

– Oui, madame, c’est une fort belle jeune fille, et si bien douée ! Elle fait de la musique et chante toute la journée. Dans la pièce voisine il y a un nouvel instrument qui vient d’être apporté pour elle, un cadeau de mon maître. Elle arrive demain avec lui.

Mr. Gardiner toujours aimable et plein d’aisance encourageait ce bavardage par ses questions et ses remarques. Soit fierté, soit attachement, Mrs. Reynolds avait évidemment grand plaisir à parler de ses maîtres.

– Mr. Darcy réside-t-il souvent à Pemberley ?

– Pas autant que nous le souhaiterions, monsieur ; mais il est bien ici la moitié de l’année et miss Darcy y passe toujours les mois d’été.

« Excepté quand elle va à Ramsgate, » pensa Elizabeth.

– Si votre maître se mariait, il passerait sans doute plus de temps à Pemberley.

– Probablement, monsieur. Mais quand cela arrivera-t-il ? Je ne connais pas de demoiselle qui soit assez bien pour lui.

Mr. et Mrs. Gardiner sourirent. Elizabeth ne put s’empêcher de dire :

– Assurément, ce que vous dites est tout à son honneur.

– Je ne dis que la vérité, et ce que peuvent vous répéter tous ceux qui le connaissent, insista Mrs. Reynolds.

Elizabeth trouva qu’elle allait un peu loin, et sa surprise redoubla quand elle l’entendit ajouter : beaucoup à ces miniatures et on les a laissées disposées exactement comme elles l’étaient de son temps.

Elizabeth comprit alors pourquoi la miniature de Wickham se trouvait là parmi les autres.

Mrs. Reynold appela leur attention sur un portrait de miss Darcy à l'âge de huit ans.

– Miss Darcy est-elle aussi bien que son frère ? demanda Mrs. Gardiner.

– Oui, madame, c'est une fort belle jeune fille, et si bien douée ! Elle fait de la musique et chante toute la journée. Dans la pièce voisine il y a un nouvel instrument qui vient d'être apporté pour elle, un cadeau de mon maître. Elle arrive demain avec lui.

Mr. Gardiner toujours aimable et plein d'aisance encourageait ce bavardage par ses questions et ses remarques. Soit fierté, soit attachement, Mrs. Reynolds avait évidemment grand plaisir à parler de ses maîtres.

– Mr. Darcy réside-t-il souvent à Pemberley ?

– Pas autant que nous le souhaiterions, monsieur ; mais il est bien ici la moitié de l'année et miss Darcy y passe toujours les mois d'été.

« Excepté quand elle va à Ramsgate, » pensa Elizabeth.

– Si votre maître se mariait, il passerait sans doute plus de temps à Pemberley.

– Probablement, monsieur. Mais quand cela arrivera-t-il ? Je ne connais pas de demoiselle qui soit assez bien pour lui.

Mr. et Mrs. Gardiner sourirent. Elizabeth ne put s'empêcher de dire :

– Assurément, ce que vous dites est tout à son honneur.

– Je ne dis que la vérité, et ce que peuvent vous répéter tous ceux qui le connaissent, insista Mrs. Reynolds.

Elizabeth trouva qu'elle allait un peu loin, et sa surprise redoubla quand elle l'entendit ajouter :

– Je n'ai jamais eu de lui une parole désagréable et, quand je suis entrée au service de son père, il n'avait pas plus de quatre ans.

Cette louange, plus encore que la précédente, dérouta Elizabeth : que Darcy eût un caractère difficile, c'est de quoi, jusque-là, elle avait eu la ferme conviction. Elle souhaitait vivement en entendre davantage, et fut très reconnaissante à son oncle de faire cette réflexion :

– Il y a peu de gens dont on puisse en dire autant. Vous avez de la chance d'avoir un tel maître !

– Oui, monsieur, je sais bien que je pourrais faire le tour du monde sans en rencontrer un meilleur. Mais il n'a fait que tenir ce qu'il promettait dès

son enfance. C’était le caractère le plus aimable et le cœur le plus généreux qu’on pût imaginer.

– Son père était un homme excellent, dit Mrs. Gardiner.

– Oui, madame, c’est la vérité, et son fils lui ressemble. Il est aussi bon pour les malheureux.

Elizabeth s’étonnait, doutait, et désirait toujours en entendre plus. Ce que Mrs. Reynolds pouvait raconter au sujet des tableaux, des dimensions des pièces ou de la valeur du mobilier n’avait plus pour elle aucun intérêt. Mr. Gardiner, extrêmement amusé par l’espèce d’orgueil familial auquel il attribuait l’éloge démesuré que la femme de charge faisait de son maître, ramena bientôt la conversation sur le même sujet, et tout en montant le grand escalier, Mrs. Reynolds énuméra chaleureusement les nombreuses qualités de Mr. Darcy.

– C’est le meilleur propriétaire et le meilleur maître qu’on puisse voir, non pas un de ces jeunes écervelés d’aujourd’hui qui ne songent qu’à s’amuser. Vous ne trouverez pas un de ses tenanciers ou de ses domestiques pour dire de lui autre chose que du bien. Certaines gens, je le sais, le trouvent fier ; pour moi, je ne m’en suis jamais aperçue. C’est, j’imagine, parce qu’il est plus réservé que les autres jeunes gens de son âge.

« Sous quel jour avantageux tout ceci le fait voir ! » pensa Elizabeth.

– La façon dont il s’est conduit avec notre pauvre ami ne correspond guère à ce beau portrait, chuchota Mrs. Gardiner à l’oreille de sa nièce.

– Peut-être avons-nous été trompées.

– C’est peu probable. Nos renseignements viennent de trop bonne source.

Lorsqu’ils eurent atteint le vaste palier de l’étage supérieur, Mrs. Reynolds les fit entrer dans un très joli boudoir, clair et élégant, et leur expliqua qu’il venait d’être installé pour faire plaisir à miss Darcy, qui s’était enthousiasmée de cette pièce durant son dernier séjour.

– Mr. Darcy est véritablement très bon frère, dit Elizabeth en s’avançant vers l’une des fenêtres.

Mrs. Reynolds riait d’avance à l’idée du ravissement de sa jeune maîtresse, quand elle pénétrerait dans ce boudoir.

– Et c’est toujours ainsi qu’il agit, ajouta-t-elle. Il suffit que sa sœur exprime un désir pour le voir aussitôt réalisé. Il n’y a pas de chose au monde qu’il ne ferait pour elle !

Il ne restait plus à voir que deux ou trois des chambres principales et la galerie de tableaux. Dans celle-ci, il y avait beaucoup d'œuvres de valeur, mais Elizabeth qui ne s'y connaissait point préféra se diriger vers quelques fusains de miss Darcy, dont les sujets étaient plus à sa portée. Puis elle se mit à passer rapidement en revue les portraits de famille, cherchant la seule figure qu'elle pût y reconnaître. À la fin, elle s'arrêta devant une toile dont la ressemblance était frappante. Elizabeth y retrouvait le sourire même qu'elle avait vu quelquefois à Darcy lorsqu'il la regardait. Elle resta quelques instants en contemplation et ne quitta point la galerie sans être revenue donner un dernier coup d'œil au tableau. En cet instant il y avait certainement dans ses sentiments à l'égard de l'original plus de mansuétude qu'elle n'en avait jamais ressenti. Les éloges prodigués par Mrs. Reynolds n'étaient pas de qualité ordinaire et quelle louange a plus de valeur que celle d'un serviteur intelligent ? Comme frère, maître, propriétaire, songeait Elizabeth, de combien de personnes Mr. Darcy ne tenait-il pas le bonheur entre ses mains ! Que de bien, ou que de mal il était en état de faire ! Tout ce que la femme de charge avait raconté était entièrement en son honneur.

Arrêtée devant ce portrait dont le regard semblait la fixer, Elizabeth pensait au sentiment que Darcy avait eu pour elle avec une gratitude qu'elle n'avait jamais encore éprouvée ; elle se rappelait la chaleur avec laquelle ce sentiment lui avait été déclaré, et oubliait un peu ce qui l'avait blessée dans son expression.

Quand la visite fut terminée, ils redescendirent au rez-de-chaussée et, prenant congé de la femme de charge, trouvèrent le jardinier qui les attendait à la porte d'entrée. En traversant la pelouse pour descendre vers la rivière Elizabeth se retourna pour jeter encore un coup d'œil à la maison ; ses compagnons l'imitèrent, et, pendant que son oncle faisait des conjectures sur la date de la construction, le propriétaire en personne apparut soudain sur la route qui venait des communs situés en arrière du château.

Vingt mètres à peine les séparaient et son apparition avait été si subite qu'il était impossible à Elizabeth d'échapper à sa vue. Leurs yeux se rencontrèrent, et tous deux rougirent violemment. Mr. Darcy tressaillit et resta comme figé par la surprise, mais, se ressaisissant aussitôt, il s'avança vers le petit groupe et adressa la parole à Elizabeth, sinon avec un parfait sang-froid, du moins avec la plus grande politesse. Celle-ci, en l'apercevant, avait esquissé instinctivement un mouvement de retraite, mais

s’arrêta en le voyant approcher et reçut ses hommages avec un indicible embarras.

Mr. et Mrs. Gardiner devinèrent fatalement qu’ils avaient sous les yeux Mr. Darcy lui-même, grâce à sa ressemblance avec le portrait, grâce aussi à l’expression de surprise qui se peignit sur le visage du jardinier à la vue de son maître. Ils restèrent tous deux un peu à l’écart pendant qu’il s’entretenait avec leur nièce. Celle-ci, étonnée et confondue, osait à peine lever les yeux sur lui et répondait au hasard aux questions courtoises qu’il lui posait sur sa famille. Tout étonnée du changement survenu dans ses manières depuis qu’elle ne l’avait vu, elle sentait à mesure qu’il parlait croître son embarras. L’idée qu’il devait juger déplacée sa présence en ces lieux lui faisait de cet entretien un véritable supplice. Mr. Darcy lui-même ne semblait guère plus à l’aise. Sa voix n’avait pas sa fermeté habituelle et la façon dont, à plusieurs reprises, il la questionna sur l’époque où elle avait quitté Longbourn et sur son séjour en Derbyshire, marquait clairement le trouble de son esprit. À la fin, toute idée sembla lui manquer et il resta quelques instants sans dire un mot. Enfin, il retrouva son sang-froid et prit congé.

Mr. et Mrs, Gardiner, rejoignant leur nièce, se mirent à louer la belle prestance de Mr. Darcy, mais Elizabeth ne les entendait pas, et, tout absorbée par ses pensées, elle les suivait en silence. Elle était accablée de honte et de dépit. Cette visite à Pemberley était un acte des plus inconsidérés et des plus regrettables. Comme elle avait dû paraître étrange à Mr. Darcy ! Il allait croire qu’elle s’était mise tout exprès sur son chemin. Quelle fâcheuse interprétation pouvait en concevoir un homme aussi orgueilleux ! Pourquoi, oh ! pourquoi était-elle venue ?... Et lui-même, comment se trouvait-il là un jour plus tôt qu’on ne l’attendait ?... Elizabeth ne cessait de rougir en déplorant la mauvaise chance de cette rencontre. Quant au changement si frappant des manières de Mr. Darcy, que pouvait-il signifier ? Cette grande politesse, l’amabilité qu’il avait mise à s’enquérir de sa famille !... Jamais elle ne l’avait vu aussi simple, jamais elle ne l’avait entendu s’exprimer avec autant de douceur. Quel contraste avec leur dernière rencontre dans le parc de Rosings, lorsqu’il lui avait remis sa lettre !... Elle ne savait qu’en penser.

Ils suivaient maintenant une belle allée longeant la rivière et à chaque pas surgissaient de nouveaux et pittoresques points de vue. Mais tout ce charme était perdu pour Elizabeth. Elle répondait sans entendre, et regardait

sans voir ; sa pensée était à Pemberley House avec Mr. Darcy. Elle brûlait de savoir ce qui s'agitait dans son esprit en ce moment ; avec quels sentiments il pensait à elle et si, contre toute vraisemblance, son amour durait encore. Peut-être n'avait-il montré tant de courtoisie que parce qu'il se sentait indifférent. Pourtant le ton de sa voix n'était pas celui de l'indifférence. Elle ne pouvait dire si c'était avec plaisir ou avec peine qu'il l'avait revue, mais, certainement, ce n'était pas sans émotion.

À la longue les remarques de ses compagnons sur son air distrait la tirèrent de ses pensées et elle sentit la nécessité de retrouver sa présence d'esprit.

Bientôt, les promeneurs s'enfoncèrent dans les bois et, disant adieu pour un moment au bord de l'eau, gravirent quelques-uns des points les plus élevés d'où des éclaircies leur donnaient des échappées ravissantes sur la vallée, sur les collines d'en face recouvertes en partie par des bois et, par endroits, sur la rivière. Mr. Gardiner ayant exprimé le désir de faire tout le tour du parc, il lui fut répondu avec un sourire triomphant que c'était une affaire de dix milles. Un tel chiffre tranchait la question, et l'on poursuivit le circuit ordinaire qui, après une descente à travers bois, les ramena sur le bord de l'eau. La vallée, à cet endroit, se resserrait en une gorge qui ne laissait de place que pour la rivière et l'étroit sentier qui la longeait à travers le taillis. Elizabeth aurait bien désiré en suivre les détours mais quand ils eurent traversé le pont et se furent rendu compte de la distance qui les séparait encore du château, Mrs. Gardiner, qui était médiocre marcheuse, ne se soucia pas d'aller plus loin et sa nièce dut se résigner à reprendre sur l'autre rive le chemin le plus direct.

Le retour s'accomplit lentement. Mr. Gardiner, grand amateur de pêche, s'attardait à interroger le jardinier sur les truites et à guetter leur apparition dans la rivière. Pendant qu'ils avançaient ainsi à petits pas, ils eurent une nouvelle surprise et, non moins étonnée qu'à la précédente rencontre, Elizabeth vit paraître à peu de distance Mr. Darcy qui se dirigeait de leur côté. L'allée qu'ils suivaient, moins ombragée que celle de l'autre rive, leur permettait de le voir s'approcher. Elizabeth, mieux préparée cette fois à une entrevue, se promit de montrer plus de sang-froid s'il avait vraiment l'intention de les aborder. Peut-être, après tout, allait-il prendre un autre chemin ? Un tournant qui le déroba à leur vue le lui fit croire un instant ; mais le tournant dépassé, elle le trouva immédiatement devant elle.

Un coup d'œil lui suffit pour voir qu'il n'avait rien perdu de son extrême courtoisie. Ne voulant pas être en reste de politesse, elle se mit, dès qu'il l'eut abordée, à vanter les beautés du parc, mais, à peine eut-elle prononcé les mots « délicieux, charmant », que des souvenirs fâcheux lui revinrent ; elle s'imagina que, dans sa bouche, l'éloge de Pemberley pouvait être mal interprété, rougit et s'arrêta.

Mrs. Gardiner était restée en arrière. Lorsque Elizabeth se tut, Mr. Darcy lui demanda si elle voulait bien lui faire l'honneur de le présenter à ses amis. Nullement préparée à une telle requête, elle put à peine réprimer un sourire, car il demandait à être présenté aux personnes mêmes dont il considérait la parenté humiliante pour son orgueil quand il lui avait fait la déclaration de ses sentiments.

« Quelle va être sa surprise ? pensait-elle. Il les prend sans doute pour des gens de qualité. » La présentation fut faite aussitôt, et en mentionnant le lien de parenté qui l'unissait à ses compagnons, elle regarda furtivement Mr. Darcy pour voir comment il supporterait le choc... Il le supporta vaillamment, bien que sa surprise fût évidente et, loin de fuir, il rebroussa chemin pour les accompagner et se mit à causer avec Mr. Gardiner. Elizabeth exultait : à sa grande satisfaction, Mr. Darcy pouvait voir qu'elle avait des parents dont elle n'avait pas à rougir !... Attentive à leur conversation, elle notait avec joie toutes les phrases, toutes les expressions qui attestaient l'intelligence, le goût et la bonne éducation de son oncle.

La conversation tomba bientôt sur la pêche, et elle entendit Mr. Darcy, avec la plus parfaite amabilité, inviter Mr. Gardiner à venir pêcher aussi souvent qu'il le voudrait durant son séjour dans le voisinage, offrant même de lui prêter des lignes, et lui indiquant les endroits les plus poissonneux. Mrs. Gardiner, qui donnait le bras à sa nièce, lui jeta un coup d'œil surpris ; Elizabeth ne dit mot, mais ressentit une vive satisfaction : c'était à elle que s'adressaient toutes ces marques de courtoisie. Son étonnement cependant était extrême, et elle se répétait sans cesse : « Quel changement extraordinaire ! comment l'expliquer ? ce n'est pourtant pas moi qui en suis cause ! ce ne sont pas les reproches que je lui ai faits à Hunsford qui ont opéré une telle transformation !... C'est impossible qu'il m'aime encore. »

Ils marchèrent ainsi pendant quelque temps, Mrs. Gardiner et sa nièce en avant, et les deux messieurs à l'arrière-garde. Mais après être descendus sur la rive pour voir de plus près une curieuse plante aquatique, il se produisit un petit changement ; Mrs. Gardiner, fatiguée par l'exercice de la

matinée et trouvant le bras d'Elizabeth insuffisant pour la soutenir, préféra s'appuyer sur celui de son mari ; Mr. Darcy prit place auprès de sa nièce et ils continuèrent à marcher côte à côte. Après une courte pause, ce fut la jeune fille qui rompit le silence ; elle tenait à ce qu'il apprît qu'en venant à Pemberley elle se croyait sûre de son absence ; aussi commença-t-elle par une remarque sur la soudaineté de son arrivée.

– Car votre femme de charge, ajouta-t-elle, nous avait informés que vous ne seriez pas ici avant demain, et, d'après ce qu'on nous avait dit à Bakervell, nous avions compris que vous n'étiez pas attendu si tôt.

Mr. Darcy reconnut que c'était exact ; une question à régler avec son régisseur l'avait obligé à devancer de quelques heures ses compagnons de voyage.

– Ils me rejoindront demain matin de bonne heure, continua-t-il, et vous trouverez parmi eux plusieurs personnes qui seront heureuses de renouer connaissance avec vous : Mr. Bingley et ses sœurs.

Elizabeth s'inclina légèrement sans répondre : d'un saut, sa pensée se reportait brusquement au soir où, pour la dernière fois, le nom de Mr. Bingley avait été prononcé par eux. Si elle en jugeait par la rougeur de son compagnon, la même idée avait dû lui venir aussi à l'esprit.

– Il y a une autre personne, reprit-il après un court silence, qui désire particulièrement vous connaître. Me permettrez-vous, si ce n'est pas indiscret, de vous présenter ma sœur pendant votre séjour à Lambton ?

Interdite par cette demande, Elizabeth y répondit sans savoir au juste dans quels termes. Elle sentait que le désir de la sœur avait dû être inspiré par le frère et sans aller plus loin cette pensée la remplissait de satisfaction. Il lui était agréable de voir que Mr. Darcy n'avait pas été amené par la rancune à concevoir d'elle une mauvaise opinion.

Ils avançaient maintenant en silence, chacun plongé dans ses pensées. Bientôt ils distancèrent les Gardiner et, quand ils arrivèrent à la voiture, ils avaient une avance d'au moins cent cinquante mètres.

Mr. Darcy offrit à Elizabeth d'entrer au château, mais elle déclara qu'elle n'était pas fatiguée et ils demeurèrent sur la pelouse.

Le silence à un moment où ils auraient pu se dire tant de choses devenait embarrassant. Elizabeth se rappela qu'elle venait de voyager et ils parlèrent de Matlock et de Dovedale avec beaucoup de persévérance. Mais Elizabeth trouvait que le temps et sa tante avançaient bien lentement et sa

patience, ainsi que ses idées, étaient presque épuisées lorsque ce tête-à-tête prit fin.

Mr. et Mrs. Gardiner les ayant rejoints, Mr. Darcy les pressa d'entrer au château et d'accepter quelques rafraîchissements ; mais cette proposition fut déclinée et l'on se sépara de part et d'autre avec la plus grande courtoisie. Mr. Darcy aida les dames à remonter dans leur voiture et, quand elle fut en marche, Elizabeth le vit retourner à pas lents vers la maison.

Son oncle et sa tante se mirent aussitôt à parler de Mr. Darcy : l'un et l'autre le déclarèrent infiniment mieux qu'ils ne s'y seraient attendus.

– C'est un parfait gentleman, aimable et simple, dit Mr. Gardiner.

– Il y a bien un peu de hauteur dans sa physionomie, reprit sa femme, mais elle n'est que dans l'expression, et ne lui sied pas mal. Je puis dire maintenant comme la femme de charge que la fierté dont certaines gens l'accusent ne m'a nullement frappée.

– J'ai été extrêmement surpris de son accueil c'était plus que de la simple politesse, c'était un empressement aimable à quoi rien ne l'obligeait. Ses relations avec Elizabeth étaient sans importance, en somme !

– Bien sûr, Lizzy, il n'a pas le charme de Wickham mais comment avez-vous pu nous le représenter comme un homme si désagréable ?

Elizabeth s'excusa comme elle put, dit qu'elle l'avait mieux apprécié quand ils s'étaient rencontrés dans le Kent et qu'elle ne l'avait jamais vu aussi aimable qu'en ce jour.

– Tel qu'il s'est montré à nous, continua Mrs. Gardiner, je n'aurais jamais pensé qu'il eût pu se conduire aussi cruellement à l'égard de ce pauvre Wickham. Il n'a pas l'air dur, au contraire. Dans toute sa personne il a une dignité qui ne donne pas une idée défavorable de son cœur. La bonne personne qui nous a fait visiter le château lui fait vraiment une réputation extraordinaire ! J'avais peine, par moments, à m'empêcher de rire...

Ici, Elizabeth sentit qu'elle devait dire quelque chose pour justifier Mr. Darcy dans ses rapports avec Wickham. En termes aussi réservés que possible elle laissa entendre que, pendant son séjour dans le Kent, elle avait appris que sa conduite pouvait être interprétée d'une façon toute différente, et que son caractère n'était nullement aussi odieux, ni celui de Wickham aussi sympathique qu'on l'avait cru en Hertfordshire. Comme preuve, elle donna les détails de toutes les négociations d'intérêt qui s'étaient poursuivies entre eux, sans dire qui l'avait renseignée, mais en indiquant qu'elle tenait l'histoire de bonne source.

Sa tante l’écoutait avec une vive curiosité. Mais on approchait maintenant des lieux qui lui rappelaient ses jeunes années, et toute autre idée s’effaça devant le charme des souvenirs. Elle fut bientôt trop occupée à désigner à son mari les endroits intéressants qu’ils traversaient pour prêter son attention à autre chose. Bien que fatiguée par l’excursion du matin, sitôt qu’elle fut sortie de table elle partit à la recherche d’anciens amis, et la soirée fut remplie par le plaisir de renouer des relations depuis longtemps interrompues.

Quant à Elizabeth, les événements de la journée étaient trop passionnants pour qu’elle pût s’intéresser beaucoup aux amis de sa tante. Elle ne cessait de songer, avec un étonnement dont elle ne pouvait revenir, à l’amabilité de Mr. Darcy et, par-dessus tout, au désir qu’il avait exprimé de lui présenter sa sœur.

OceanofPDF.com

XLIV

Table des matières

Elizabeth s’attendait à ce que Mr. Darcy lui amenât sa sœur le lendemain de son arrivée à Pemberley, et déjà elle avait résolu de ne pas s’éloigner de l’hôtel ce matin-là, mais elle s’était trompée dans ses prévisions car ses visiteurs se présentèrent un jour plus tôt qu’elle ne l’avait prévu.

Après une promenade dans la ville avec son oncle et sa tante, tous trois étaient revenus à l’hôtel et se préparaient à aller dîner chez des amis retrouvés par Mrs. Gardiner, lorsque le roulement d’une voiture les attira à la fenêtre. Elizabeth, reconnaissant la livrée du coupé qui s’arrêtait devant la porte, devina tout de suite ce dont il s’agissait et annonça à ses compagnons l’honneur qui allait leur être fait. Mr. et Mrs. Gardiner étaient stupéfaits, mais l’embarras de leur nièce, qu’ils rapprochaient de cet incident et de celui de la veille, leur ouvrit soudain les yeux sur des perspectives nouvelles.

Elizabeth se sentait de plus en plus troublée, tout en s’étonnant elle-même de son agitation : entre autres sujets d’inquiétude, elle se demandait si Mr. Darcy n’aurait pas trop fait son éloge à sa sœur et, dans le désir de gagner la sympathie de la jeune fille, elle craignait que tous ses moyens ne vinssent à lui manquer à la fois.

Craignant d’être vue, elle s’écarta de la fenêtre et se mit à arpenter la pièce pour se remettre, mais les regards de surprise qu’échangeaient son oncle et sa tante n’étaient pas faits pour lui rendre son sang-froid.

Quelques instants plus tard miss Darcy entrait avec son frère et la redoutable présentation avait lieu. À son grand étonnement, Elizabeth put constater que sa visiteuse était au moins aussi embarrassée qu’elle-même. Depuis son arrivée à Lambton elle avait entendu dire que miss Darcy était extrêmement hautaine ; un coup d’œil lui suffit pour voir qu’elle était surtout prodigieusement timide. Elle était grande et plus forte qu’Elizabeth ; bien qu’elle eût à peine dépassé seize ans elle avait déjà l’allure et la grâce d’une femme. Ses traits étaient moins beaux que ceux de son frère, mais l’intelligence et la bonne humeur se lisaient sur son visage. Ses manières étaient aimables et sans aucune recherche. Elizabeth, qui s’attendait à

retrouver chez elle l’esprit froidement observateur de son frère, se sentit soulagée.

Au bout de peu d’instants Mr. Darcy l’informa que Mr. Bingley se proposait également de venir lui présenter ses hommages, et Elizabeth avait à peine eu le temps de répondre à cette annonce par une phrase de politesse qu’on entendait dans l’escalier le pas alerte de Mr. Bingley qui fit aussitôt son entrée dans la pièce.

Il y avait longtemps que le ressentiment d’Elizabeth à son égard s’était apaisé ; mais s’il n’en avait pas été ainsi, elle n’aurait pu résister à la franche cordialité avec laquelle Bingley lui exprima son plaisir de la revoir. Il s’enquit de sa famille avec empressement, bien que sans nommer personne, et dans sa manière d’être comme dans son langage il montra l’aisance aimable qui lui était habituelle.

Mr. et Mrs. Gardiner le considéraient avec presque autant d’intérêt qu’Elizabeth ; depuis longtemps ils désiraient le connaître. D’ailleurs, toutes les personnes présentes excitaient leur attention ; les soupçons qui leur étaient nouvellement venus les portaient à observer surtout Mr. Darcy et leur nièce avec une curiosité aussi vive que discrète. Le résultat de leurs observations fut la pleine conviction que l’un des deux au moins savait ce que c’était qu’aimer ; des sentiments de leur nièce ils doutaient encore un peu, mais il était clair pour eux que Mr. Darcy débordait d’admiration.

Elisabeth, de son côté, avait beaucoup à faire. Elle aurait voulu deviner les sentiments de chacun de ses visiteurs, calmer les siens, et se rendre agréable à tous. Ce dernier point sur lequel elle craignait le plus d’échouer était au contraire celui où elle avait le plus de chances de réussir, ses visiteurs étant tous prévenus en sa faveur.

À la vue de Bingley sa pensée s’était aussitôt élancée vers Jane. Combien elle aurait souhaité savoir si la pensée de Bingley avait pris la même direction ! Elle crut remarquer qu’il parlait moins qu’autrefois, et, à une ou deux reprises pendant qu’il la regardait, elle se plut à imaginer qu’il cherchait à découvrir une ressemblance entre elle et sa sœur. Si tout ceci n’était qu’imagination, il y avait du moins un fait sur lequel elle ne pouvait s’abuser, c’était l’attitude de Bingley vis-à-vis de miss Darcy, la prétendue rivale de Jane. Rien dans leurs manières ne semblait marquer un attrait spécial des deux jeunes gens l’un pour l’autre ; rien ne se passa entre eux qui fût de nature à justifier les espérances de miss Bingley. Elizabeth saisit, au contraire, deux ou trois petits faits qui lui semblèrent attester chez Mr.

Bingley un sentiment persistant de tendresse pour Jane, le désir de parler de choses se rattachant à elle et, s'il l'eût osé, de prononcer son nom. À un moment où les autres causaient ensemble, il lui fit observer d'un ton où perçait un réel regret « qu'il était resté bien longtemps sans la voir », puis ajouta avant qu'elle eût eu le temps de répondre :

– Oui, il y a plus de huit mois. Nous ne nous sommes pas rencontrés depuis le 26 novembre, date à laquelle nous dansions tous à Netherfield.

Elizabeth fut heureuse de constater que sa mémoire était si fidèle. Plus tard, pendant qu'on ne les écoutait pas, il saisit l'occasion de lui demander si toutes ses sœurs étaient à Longbourn. En elles-mêmes, cette question et l'observation qui l'avait précédée étaient peu de chose, mais l'accent de Bingley leur donnait une signification.

C'était seulement de temps à autre qu'Elizabeth pouvait tourner les yeux vers Mr. Darcy ; mais chaque coup d'œil le lui montrait avec une expression aimable, et quand il parlait, elle ne pouvait découvrir dans sa voix la moindre nuance de hauteur. En le voyant ainsi plein de civilité non seulement à son égard mais à l'égard de membres de sa famille qu'il avait ouvertement dédaignés, et en se rappelant leur orageux entretien au presbytère de Hunsford, le changement lui semblait si grand et si frappant qu'Elizabeth avait peine à dissimuler son profond étonnement. Jamais encore dans la société de ses amis de Netherfield ou dans celle de ses nobles parentes de Rosings elle ne l'avait vu si désireux de plaire et si parfaitement exempt de fierté et de raideur.

La visite se prolongea plus d'une demi-heure et, en se levant pour prendre congé, Mr. Darcy pria sa sœur de joindre ses instances aux siennes pour demander à leurs hôtes de venir dîner à Pemberley avant de quitter la région. Avec une nervosité qui montrait le peu d'habitude qu'elle avait encore de faire des invitations, miss Darcy s'empressa d'obéir. Mrs. Gardiner regarda sa nièce : n'était-ce pas elle que cette invitation concernait surtout ? Mais Elizabeth avait détourné la tête. Interprétant cette attitude comme un signe d'embarras et non de répugnance pour cette invitation, voyant en outre que son mari paraissait tout prêt à l'accepter, Mrs. Gardiner répondit affirmativement et la réunion fut fixée au surlendemain. Dès que les visiteurs se furent retirés, Elizabeth, désireuse d'échapper aux questions de son oncle et de sa tante, ne resta que le temps de leur entendre exprimer leur bonne impression sur Bingley et elle courut s'habiller pour le dîner.

Elle avait tort de craindre la curiosité de Mr. et Mrs. Gardiner car ils n'avaient aucun désir de forcer ses confidences. Ils se rendaient compte maintenant qu'Elizabeth connaissait Mr. Darcy beaucoup plus qu'ils ne se l'étaient imaginé, et ils ne doutaient pas que Mr. Darcy fût sérieusement épris de leur nièce ; tout cela était à leurs yeux plein d'intérêt, mais ne justifiait pas une enquête.

En ce qui concernait Wickham les voyageurs découvrirent bientôt qu'il n'était pas tenu en grande estime à Lambton : si ses démêlés avec le fils de son protecteur étaient imparfaitement connus, c'était un fait notoire qu'en quittant le Derbyshire il avait laissé derrière lui un certain nombre de dettes qui avaient été payées ensuite par Mr. Darcy.

Quant à Elizabeth, ses pensées étaient à Pemberley ce soir-là plus encore que la veille. La fin de la journée lui parut longue mais ne le fut pas encore assez pour lui permettre de déterminer la nature exacte des sentiments qu'elle éprouvait à l'égard d'un des habitants du château, et elle resta éveillée deux bonnes heures, cherchant à voir clair dans son esprit. Elle ne détestait plus Mr. Darcy, non certes. Il y avait longtemps que son aversion s'était dissipée et elle avait honte maintenant de s'être laissée aller à un pareil sentiment. Depuis quelque temps déjà elle avait cessé de lutter contre le respect que lui inspiraient ses indéniables qualités, et sous l'influence du témoignage qui lui avait été rendu la veille et qui montrait son caractère sous un jour si favorable, ce respect se transformait en quelque chose d'une nature plus amicale. Mais au-dessus de l'estime, au-dessus du respect, il y avait en elle un motif nouveau de sympathie qui ne doit pas être perdu de vue : c'était la gratitude. Elle était reconnaissante à Darcy non seulement de l'avoir aimée, mais de l'aimer encore assez pour lui pardonner l'impétuosité et l'amertume avec lesquelles elle avait accueilli sa demande, ainsi que les accusations injustes qu'elle avait jointes à son refus. Elle eût trouvé naturel qu'il l'évitât comme une ennemie, et voici que dans une rencontre inopinée il montrait au contraire un vif désir de voir se renouer leurs relations. De l'air le plus naturel, sans aucune assiduité indiscrète, il essayait de gagner la sympathie des siens et cherchait à la mettre elle-même en rapport avec sa sœur. L'amour seul – et un amour ardent – pouvait chez un homme aussi orgueilleux expliquer un tel changement, et l'impression qu'Elizabeth en ressentait était très douce, mais difficile à définir. Elle éprouvait du respect, de l'estime et de la reconnaissance : elle souhaitait son bonheur. Elle aurait voulu seulement

savoir dans quelle mesure elle désirait que ce bonheur dépendît d’elle, et si elle aurait raison d’user du pouvoir qu’elle avait conscience de posséder encore pour l’amener à se déclarer de nouveau.

Il avait été convenu le soir entre la tante et la nièce que l’amabilité vraiment extraordinaire de miss Darcy venant les voir le jour même de son arrivée réclamait d’elles une démarche de politesse, et elles avaient décidé d’aller lui faire visite à Pemberley le lendemain.

Mr. Gardiner partit lui-même ce matin-là peu après le « breakfast » ; on avait reparlé la veille des projets de pêche, et il devait retrouver vers midi quelques-uns des hôtes du château au bord de la rivière.

OceanofPDF.com

XLV

Table des matières

Convaincue maintenant que l’antipathie de miss Bingley était uniquement l’effet de la jalousie, Elizabeth songeait que son arrivée à Pemberley ne causerait à celle-ci aucun plaisir et elle se demandait avec curiosité en quels termes elles allaient renouer connaissance.

À leur arrivée, on leur fit traverser le hall pour gagner le salon. Cette pièce, exposée au nord, était d’une fraîcheur délicieuse ; par les fenêtres ouvertes on voyait les hautes collines boisées qui s’élevaient derrière le château et, plus près, des chênes et des châtaigniers magnifiques se dressant çà et là sur une pelouse. Les visiteuses y furent reçues par miss Darcy qui s’y trouvait en compagnie de Mrs. Hurst, de miss Bingley, et de la personne qui lui servait de chaperon à Londres. L’accueil de Georgiana fut plein de politesse, mais empreint de cette gêne causée par la timidité qui pouvait donner à ses inférieurs une impression de hautaine réserve. Mrs. Gardiner et sa nièce, cependant, lui rendirent justice tout en compatissant à son embarras.

Mrs. Hurst et miss Bingley les honorèrent simplement d’une révérence et, lorsqu’elles se furent assises, il y eut un silence, – embarrassant comme tous les silences, – qui dura quelques instants. Ce fut Mrs. Annesley, personne d’aspect sympathique et distingué, qui le rompit et ses efforts pour trouver quelque chose d’intéressant à dire montrèrent la supériorité de son éducation sur celle de ses compagnes. La conversation parvint à s’établir entre elle et Mrs. Gardiner avec un peu d’aide du côté d’Elizabeth. Miss Darcy paraissait désireuse d’y prendre part et risquait de temps à autre une courte phrase quand elle avait le moins de chances d’être entendue.

Elizabeth s’aperçut bientôt qu’elle était étroitement observée par miss Bingley et qu’elle ne pouvait dire un mot à miss Darcy sans attirer immédiatement son attention. Cette surveillance ne l’aurait pas empêchée d’essayer de causer avec Georgiana sans la distance incommode qui les séparait l’une de l’autre. Mais Elizabeth ne regrettait pas d’être dispensée de parler beaucoup ; ses pensées suffisaient à l’occuper. À tout moment elle s’attendait à voir apparaître le maître de la maison et ne savait si elle le souhaitait ou si elle le redoutait davantage.

Après être restée un quart d'heure sans ouvrir la bouche, miss Bingley surprit Elizabeth en la questionnant d'un ton froid sur la santé de sa famille. Ayant reçu une réponse aussi brève et aussi froide elle retomba dans son mutisme.

L'arrivée de domestiques apportant une collation composée de viande froide, de gâteaux et des plus beaux fruits de la saison, amena une diversion. Il y avait là de quoi occuper agréablement tout le monde, et de belles pyramides de raisin, de pêches et de brugnons rassemblèrent toutes les dames autour de la table.

À cet instant, Elizabeth put être fixée sur ses sentiments par l'entrée de Mr. Darcy dans le salon. Il revenait de la rivière où il avait passé quelque temps avec Mr. Gardiner et deux ou trois hôtes du château, et les avait quittés seulement quand il avait appris que Mrs. Gardiner et sa nièce se proposaient de faire visite à Georgiana. Dès qu'il apparut, Elizabeth prit la résolution de se montrer parfaitement calme et naturelle, – résolution d'autant plus sage, sinon plus facile à tenir, – qu'elle sentait éveillés les soupçons de toutes les personnes présentes et que tous les yeux étaient tournés vers Mr. Darcy dès son entrée pour observer son attitude. Aucune physionomie ne reflétait une curiosité plus vive que celle de miss Bingley, en dépit des sourires qu'elle prodiguait à l'un de ceux qui en étaient l'objet car la jalousie ne lui avait pas enlevé tout espoir et son empressement auprès de Mr. Darcy restait le même. Miss Darcy s'efforça de parler davantage en présence de son frère. Lui-même laissa voir à Elizabeth combien il désirait qu'elle fît plus ample connaissance avec sa sœur, et tâcha d'animer leurs essais de conversation. Miss Bingley le remarquait aussi et, dans l'imprudence de sa colère saisit la première occasion pour demander avec une politesse moqueuse :

– Eh bien, miss Eliza, est-ce que le régiment de la milice n'a pas quitté Meryton ? Ce doit être une grande perte pour votre famille.

En présence de Mr. Darcy, elle n'osa pas prononcer le nom de Wickham ; mais Elisabeth comprit tout de suite que c'était à lui que miss Bingley faisait allusion et les souvenirs que ce nom éveillait la troublèrent un moment. Un effort énergique lui permit de répondre à cette attaque d'un ton suffisamment détaché. Tout en parlant, d'un coup d'œil involontaire elle vit Darcy, le visage plus coloré, lui jeter un regard ardent, tandis que sa sœur, saisie de confusion, n'osait même pas lever les yeux. Si miss Bingley avait su la peine qu'elle infligeait à sa très chère amie, elle se serait sans doute

abstenue de cette insinuation, mais elle voulait simplement embarrasser Elizabeth par cette allusion à un homme pour lequel elle lui croyait une préférence, espérant qu'elle trahirait une émotion qui pourrait la desservir aux yeux de Darcy ; voulant aussi, peut-être, rappeler à ce dernier les sottises et les absurdités commises par une partie de la famille Bennet à propos du régiment. Du projet d'enlèvement de miss Darcy elle ne savait pas un mot. L'air tranquille d'Elizabeth calma vite l'émotion de Mr. Darcy et, comme miss Bingley, désappointée, n'osa faire une allusion plus précise à Wickham, Georgiana se remit aussi peu à peu, mais pas assez pour retrouver le courage d'ouvrir la bouche avant la fin de la visite. Son frère, dont elle n'osait rencontrer le regard, avait presque oublié ce qui la concernait en cette affaire et l'incident calculé pour le détourner d'Elizabeth semblait au contraire avoir fixé sa pensée sur elle avec plus de confiance qu'auparavant.

La visite prit fin peu après. Pendant que Mr. Darcy accompagnait Mrs. Gardiner et sa nièce jusqu'à leur voiture, miss Bingley, pour se soulager, se répandit en critiques sur Elizabeth, sur ses manières et sa toilette, mais Georgiana se garda bien de lui faire écho ; pour accorder ses bonnes grâces, elle ne consultait que le jugement de son frère qui était infaillible à ses yeux ; or, il avait parlé d'Elizabeth en des termes tels que Georgiana ne pouvait que la trouver aimable et charmante.

Quand Darcy rentra au salon, miss Bingley ne put s'empêcher de lui répéter une partie de ce qu'elle venait de dire à sa sœur :

– Comme Eliza Bennet a changé depuis l'hiver dernier ! Elle a bruni et perdu toute finesse. Nous disions à l'instant, Louisa et moi, que nous ne l'aurions pas reconnue.

Quel que fût le déplaisir causé à Mr. Darcy par ces paroles, il se contenta de répondre qu'il ne remarquait chez Elizabeth d'autre changement que le hâle de son teint, conséquence assez naturelle d'un voyage fait au cœur de l'été.

– Pour ma part, répliqua miss Bingley, j'avoue que je n'ai jamais pu découvrir chez elle le moindre attrait ; elle a le visage trop mince, le teint sans éclat, ses traits n'ont aucune beauté, son nez manque de caractère, et quant à ses yeux que j'ai entendu parfois tellement vanter, je ne leur trouve rien d'extraordinaire ; ils ont un regard perçant et désagréable que je n'aime pas du tout, et toute sa personne respire une suffisance intolérable.

Convaincue comme elle l'était de l'admiration de Darcy pour Elizabeth, miss Bingley s'y prenait vraiment bien mal pour lui plaire ; mais la colère est souvent mauvaise conseillère, et tout le succès qu'elle obtint – et qu'elle méritait – fut d'avoir blessé Darcy. Il gardait toutefois un silence obstiné et, comme si elle avait résolu à toutes fins de le faire parler, elle poursuivit :

– Quand nous l'avons vue pour la première fois en Hertfordshire, je me rappelle à quel point nous avions été surprises d'apprendre qu'elle était considérée là-bas comme une beauté. Je vous entends encore nous dire, un jour où elle était venue à Netherfield : « Jolie, miss Elizabeth Bennet ? Autant dire que sa mère est une femme d'esprit ! » Cependant, elle a paru faire ensuite quelque progrès dans votre estime, et il fut même un temps, je crois, où vous la trouviez assez bien.

– En effet, répliqua Darcy incapable de se contenir plus longtemps. Mais c'était au commencement, car voilà bien des mois que je la considère comme une des plus jolies femmes de ma connaissance.

Là-dessus il sortit, laissant miss Bingley savourer la satisfaction de lui avoir fait dire ce qu'elle désirait le moins entendre.

Mrs. Gardiner et Elizabeth, pendant leur retour, parlèrent de tout ce qui s'était passé pendant la visite, excepté de ce qui les intéressait davantage l'une et l'autre. Elles échangèrent leurs impressions sur tout le monde, sauf sur celui qui les occupait le plus. Elles parlèrent de sa sœur, de ses amis, de sa maison, de ses fruits, de tout, excepté de lui-même. Cependant Elizabeth brûlait de savoir ce que sa tante pensait de Mr. Darcy, et Mrs. Gardiner aurait été infiniment reconnaissante à sa nièce si elle avait entamé ce sujet la première.

OceanofPDF.com

XLVI

Table des matières

Elizabeth avait été fort désappointée en arrivant à Lambton de ne pas y trouver une lettre de Jane, et chaque courrier avait renouvelé cette déception. Le matin du troisième jour cependant, l'arrivée de deux lettres à la fois mit fin à son attente ; l'une des deux lettres, dont l'adresse était fort mal écrite, avait pris une mauvaise direction, ce qui expliquait le retard.

Son oncle et sa tante, qui s'apprêtaient à l'emmener faire une promenade, sortirent seuls pour lui permettre de prendre tranquillement connaissance de son courrier. Elizabeth ouvrit en premier la lettre égarée qui datait déjà de cinq jours. Jane lui racontait d'abord leurs dernières réunions et les menues nouvelles locales. Mais la seconde partie, qui avait été écrite un jour plus tard et témoignait chez Jane d'un état de grande agitation, donnait des nouvelles d'une autre importance :

« Depuis hier, très chère Lizzy, s'est produit un événement des plus inattendus et des plus graves ; – mais j'ai peur de vous alarmer ; ne craignez rien, nous sommes tous en bonne santé. – Ce que j'ai à vous dire concerne la pauvre Lydia. Hier soir à minuit, tout le monde ici étant couché, est arrivé un exprès envoyé par le colonel Forster pour nous informer qu'elle était partie pour l'Écosse avec un de ses officiers, pour tout dire, avec Wickham. Vous pensez quelle fut notre stupéfaction ! Kitty cependant paraissait beaucoup moins étonnée que nous. Quant à moi je suis on ne peut plus bouleversée. Quel mariage imprudent pour l'un comme pour l'autre ! Mais j'essaye de ne pas voir les choses trop en noir, et je veux croire que Wickham vaut mieux que sa réputation. Je le crois léger et imprudent, mais ce qu'il a fait ne décèle pas une nature foncièrement mauvaise et son choix prouve au moins son désintéressement, car il n'ignore pas que mon père ne peut rien donner à Lydia. Notre pauvre mère est extrêmement affligée ; mon père supporte mieux ce choc. Comme je suis heureuse que nous ne leur ayons pas communiqué ce que nous savions sur Wickham ! Il faut maintenant l'oublier nous-mêmes.

« Ils ont dû partir tous deux, samedi soir, vers minuit, mais on ne s'est aperçu de leur fuite que le lendemain matin vers huit heures. L'exprès nous a été envoyé immédiatement. Ma chère Lizzy, ils ont dû passer à dix milles

seulement de Longbourn ! Le colonel nous fait prévoir qu'il arrivera lui-même sous peu. Lydia avait laissé un mot à sa femme pour lui annoncer sa détermination. Je suis obligée de m'arrêter, car on ne peut laisser notre pauvre mère seule très longtemps. Je sais à peine ce que j'écris ; j'espère que vous pourrez tout de même me comprendre. »

Sans s'arrêter une seconde pour réfléchir et se rendant à peine compte de ce qu'elle éprouvait, Elizabeth saisit la seconde lettre et l'ouvrit fébrilement. Elle contenait ce qui suit :

« En ce moment, ma chère Lizzy, vous avez sans doute déjà la lettre que je vous ai griffonnée hier à la hâte. J'espère que celle-ci sera plus intelligible ; toutefois ma pauvre tête est dans un tel état que je ne puis répondre de mettre beaucoup de suite dans ce que j'écris. Ma chère Lizzy, j'ai de mauvaises nouvelles à vous apprendre ; il vaut mieux vous les dire tout de suite. Tout imprudent que nous jugions un mariage entre notre pauvre Lydia et Mr. Wickham, nous ne demandons maintenant qu'à recevoir l'assurance qu'il a bien eu lieu, car trop de raisons nous font craindre qu'ils ne soient pas partis pour l'Écosse.

« Le colonel Forster est arrivé hier ici, ayant quitté Brighton peu d'heures après son exprès. Bien que la courte lettre de Lydia à sa femme leur eût donné à croire que le couple se rendait à Gretna Green, quelques mots qui échappèrent à Denny exprimant la conviction que Wickham n'avait jamais eu la moindre intention d'aller en Écosse, pas plus que celle d'épouser Lydia, avaient été rapportés au colonel Forster qui, prenant alarme, était parti sur l'heure de Brighton pour essayer de relever leurs traces. Il avait pu les suivre facilement jusqu'à Clapham, mais pas plus loin, car, en arrivant dans cette ville, ils avaient abandonné la chaise de poste qui les avait amenés d'Epsom, pour prendre une voiture de louage. Tout ce qu'on sait à partir de ce moment, c'est qu'on les a vus poursuivre leur voyage vers Londres. Je me perds en conjectures. Après avoir fait toutes les enquêtes possibles de ce côté, le colonel Forster a pris la route de Longbourn en les renouvelant à toutes les barrières et toutes les auberges de Barnet et de Hatfield : personne répondant à leur signalement n'avait été remarqué. Il est arrivé à Longbourn en nous témoignant la plus grande sympathie et nous a communiqué ses appréhensions en des termes qui font honneur à ses sentiments. Ni lui, ni sa femme, vraiment, ne méritent aucun reproche.

« Notre désolation est grande, ma chère Lizzy. Mon père et ma mère craignent le pire mais je ne puis croire à tant de perversité de la part de Wickham. Bien des circonstances ont pu leur faire préférer se marier secrètement à Londres plutôt que de suivre leur premier plan ; et même si Wickham avait pu concevoir de tels desseins sur une jeune fille du milieu de Lydia, pouvons-nous supposer qu'elle aurait perdu à ce point le sentiment de son honneur et de sa dignité ? C'est impossible ! J'ai le regret de dire, néanmoins, que le colonel Forster ne semble pas disposé à partager l'optimisme de mes suppositions. Il a secoué la tête lorsque je les ai exprimées devant lui et m'a répondu qu'il craignait qu'on ne pût avoir aucune confiance en Wickham.

« Ma pauvre maman est réellement malade et garde la chambre. Si elle pouvait prendre un peu d'empire sur elle-même ! Mais il n'y faut pas compter. Quant à notre père, de ma vie je ne l'ai vu aussi affecté. La pauvre Kitty s'en veut d'avoir dissimulé cette intrigue, mais peut-on lui reprocher d'avoir gardé pour elle une confidence faite sous le sceau du secret ? Je suis heureuse, ma chère Lizzy, que vous ayez échappé à ces scènes pénibles mais maintenant que le premier choc est reçu, j'avoue qu'il me tarde de vous voir de retour. Je ne suis pas assez égoïste cependant pour vous presser de revenir plus tôt que vous ne le souhaitez. Adieu !

« Je reprends la plume pour vous prier de faire ce qu'à l'instant je n'osais vous demander. Les circonstances sont telles que je ne puis m'empêcher de vous supplier de revenir tous aussitôt que possible. Je connais assez mon oncle et ma tante pour ne pas craindre de leur adresser cette prière. J'ai encore une autre demande à faire à mon oncle. Mon père part à l'instant avec le colonel Forster pour Londres où il veut essayer de découvrir Lydia. Par quels moyens, je l'ignore ; mais son extrême désarroi l'empêchera, je le crains, de prendre les mesures les plus judicieuses, et le colonel Forster est obligé d'être de retour à Brighton demain soir. Dans une telle conjoncture, les conseils et l'aide de mon oncle lui seraient infiniment utiles. Il comprendra mon sentiment et je m'en remets à sa grande bonté. »

– Mon oncle ! où est mon oncle ! s'écria Elizabeth après avoir achevé sa lecture, s'élançant pour courir à sa recherche sans perdre une minute. Elle arrivait à la porte lorsque celle-ci fut ouverte par un domestique et livra passage à Mr. Darcy. La pâleur de la jeune fille et son air agité le firent tressaillir mais avant qu'il eût pu se remettre de sa surprise et lui adresser la

parole, Elizabeth, qui n’avait plus d’autre pensée que celle de Lydia, s’écria :

– Pardonnez-moi, je vous en prie, si je suis obligée de vous quitter, mais il faut que je trouve à l’instant Mr. Gardiner pour une affaire extrêmement urgente. Je n’ai pas un instant à perdre...

– Grand Dieu ! Qu’avez-vous donc ? s’écria Darcy avec plus de sympathie que de discrétion ; puis, se reprenant : – Je ne vous retiendrai pas un instant, mais permettez que ce soit moi, ou bien votre domestique, qui aille chercher Mr. et Mrs. Gardiner. Vous êtes incapable d’y aller vous-même.

Elizabeth hésita, mais ses jambes se dérobaient sous elle et, comprenant qu’il n’y avait aucun avantage à faire elle-même cette recherche, elle rappela le domestique et, d’une voix haletante, à peine intelligible, elle lui donna l’ordre de ramener ses maîtres au plus vite. Dès qu’il fut parti, elle se laissa tomber sur un siège, l’air si défait que Darcy ne put se résoudre à la quitter ni s’empêcher de lui dire d’un ton plein de douceur et de commisération :

– Laissez-moi appeler votre femme de chambre. N’y a-t-il rien que je puisse faire pour vous procurer quelque soulagement ? Un peu de vin, peut-être ? Je vais aller vous en chercher. Vous êtes toute pâle.

– Non, je vous remercie, répondit Elizabeth en tâchant de se remettre. Je vous assure que je n’ai rien. Je suis seulement bouleversée par des nouvelles désolantes que je viens de recevoir de Longbourn.

En parlant ainsi elle fondit en larmes, et, pendant quelques minutes, se trouva dans l’impossibilité de continuer. Darcy, anxieux et désolé, ne put que murmurer quelques mots indistincts sur sa sympathie et la considérer avec une muette compassion.

À la fin, elle put reprendre :

– Je viens de recevoir une lettre de Jane avec des nouvelles lamentables. Ma jeune sœur a quitté ses amis... elle s’est enfuie... avec... elle s’est livrée au pouvoir de... Mr. Wickham... Vous le connaissez assez pour soupçonner le reste. Elle n’a ni dot, ni situation, ni rien qui puisse le tenter. Elle est perdue à jamais !

Darcy restait immobile et muet d’étonnement.

– Quand je pense, ajouta-t-elle d’une voix encore plus agitée, que j’aurais pu empêcher un pareil malheur ! moi qui savais ce qu’il valait ! Si j’avais seulement répété chez moi une partie de ce que je savais ! Si on

l’avait connu pour ce qu’il était, cela ne serait pas arrivé. Et maintenant, il est trop tard !

– Je suis désolé, s’écria Darcy, désolé et indigné. Mais tout cela est-il certain, absolument certain ?

– Hélas oui ! Ils ont quitté Brighton dans la nuit de dimanche, et on a pu relever leurs traces presque jusqu’à Londres, mais pas plus loin. Ils ne sont certainement pas allés en Écosse.

– Et qu’a-t-on fait jusqu’ici ? Qu’a-t-on tenté pour la retrouver ?

– Mon père est parti pour Londres, et Jane écrit pour demander l’aide immédiate de mon oncle. Nous allons partir, je pense, d’ici une demi-heure. Mais que pourra-t-on faire ? Quel recours y a-t-il contre un tel homme ? Arrivera-t-on même à les découvrir ? Je n’ai pas le plus léger espoir. La situation est horrible sous tous ses aspects !

Darcy acquiesça de la tête, silencieusement.

– Ah ! quand on m’a ouvert les yeux sur la véritable nature de cet homme, si j’avais su alors quel était mon devoir ! Mais je n’ai pas su, j’ai eu peur d’aller trop loin... Quelle funeste erreur !

Darcy ne répondit pas. Il semblait à peine l’entendre ; plongé dans une profonde méditation, il arpentait la pièce d’un air sombre et le front contracté. Elizabeth le remarqua et comprit aussitôt : le pouvoir qu’elle avait eu sur lui s’évanouissait, sans doute ; tout devait céder devant la preuve d’une telle faiblesse dans sa famille, devant l’assurance d’une si profonde disgrâce. Elle ne pouvait pas plus s’en étonner que condamner Darcy, mais la conviction qu’il faisait effort pour se ressaisir n’apportait aucun adoucissement à sa détresse. D’autre part, c’était pour elle le moyen de connaître la véritable nature des sentiments qu’elle éprouvait à son égard. Jamais encore elle n’avait senti qu’elle aurait pu l’aimer comme en cet instant où l’aimer devenait désormais chose vaine.

Mais elle ne pouvait songer longtemps à elle-même. Lydia, l’humiliation et le chagrin qu’elle leur infligeait à tous eurent tôt fait d’écarter toute autre préoccupation ; et, plongeant sa figure dans son mouchoir, Elizabeth perdit de vue tout le reste.

Après quelques minutes, elle fut rappelée à la réalité par la voix de son compagnon. D’un accent qui exprimait la compassion, mais aussi une certaine gêne, il lui disait :

– J’ai peur, en restant près de vous, de m’être montré indiscret. Je n’ai aucune excuse à invoquer, sinon celle d’une très réelle, mais bien vaine

sympathie. Plût à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de vous apporter quelque soulagement dans une telle détresse ! mais je ne veux pas vous importuner de souhaits inutiles et qui sembleraient réclamer votre reconnaissance. Ce malheureux événement, je le crains, va priver ma sœur du plaisir de vous voir à Pemberley aujourd'hui.

– Hélas oui ! Soyez assez bon pour exprimer nos regrets à miss Darcy. Dites que des affaires urgentes nous rappellent immédiatement. Dissimulez la triste vérité tant qu'elle ne se sera pas ébruitée. Je sais que ce ne sera pas pour bien longtemps.

Il l'assura de sa discrétion, exprima encore une fois la part qu'il prenait à son chagrin, souhaita une conclusion plus heureuse que les circonstances présentes ne le faisaient espérer et, l'enveloppant d'un dernier regard, prit congé d'elle. Au moment où il disparaissait, Elizabeth se dit qu'ils avaient bien peu de chances de se rencontrer de nouveau dans cette atmosphère de cordialité qui avait fait le charme de leurs entrevues en Derbyshire. Au souvenir de leurs rapports si divers et si pleins de revirements, elle songea en soupirant à ces étranges vicissitudes de sentiments qui lui faisaient souhaiter maintenant la continuation de ces rapports après l'avoir amenée jadis à se réjouir de leur rupture. Elle voyait partir Darcy avec regret et cet exemple immédiat des conséquences que devait avoir la conduite de Lydia lui fut, au milieu de ses réflexions, une nouvelle cause d'angoisse.

Depuis qu'elle avait lu la seconde lettre, elle n'avait plus le moindre espoir quant à l'honnêteté des intentions de Wickham et à son dessein d'épouser Lydia. Il fallait être Jane pour se flatter d'une telle illusion. Tant qu'elle n'avait connu que le contenu de la première lettre elle s'était demandé avec une surprise indicible comment Wickham pouvait avoir l'idée d'épouser une jeune fille qu'il savait sans fortune. Que Lydia eût pu se l'attacher lui semblait également incompréhensible. Mais tout s'expliquait maintenant : pour ce genre d'attachement, Lydia avait suffisamment de charmes. Certes, Elizabeth ne pensait pas que celle-ci eût pu consentir à un enlèvement où il n'aurait pas été question de mariage, mais elle se rendait compte aisément que ni la vertu, ni le bon sens ne pouvaient empêcher sa sœur de devenir une proie facile.

Il lui tardait maintenant d'être de retour. Elle brûlait d'être sur les lieux, de pouvoir se renseigner, et de partager avec sa sœur les soucis qui dans une maison aussi bouleversée, et en l'absence du père, devaient retomber uniquement sur Jane. Malgré sa crainte de voir rester vains les efforts tentés

pour sauver Lydia, elle estimait l'intervention de son oncle de la plus haute importance et attendait son retour dans la plus douloureuse agitation.

Mr. et Mrs. Gardiner arrivèrent tout effrayés, le rapport du domestique leur ayant fait croire que leur nièce se trouvait subitement malade. Elle les rassura sur ce point, et leur communiqua immédiatement les deux lettres de Jane. D'une voix tremblante d'émotion, elle souligna le post-scriptum de la seconde.

L'affliction de Mr. et de Mrs. Gardiner fut profonde, bien que Lydia n'eût jamais été leur favorite, mais il ne s'agissait pas d'elle seule ; sa disgrâce atteignait toute sa famille. Après les premières exclamations de surprise et d'horreur, Mr. Gardiner promit sans hésiter tout son concours ; sa nièce, bien qu'elle n'attendît pas moins de lui, le remercia avec des larmes de reconnaissance. Tous trois se trouvant animés du même esprit, leurs dispositions en vue du départ furent prises rapidement ; il fallait se mettre en route aussi vite que possible.

– Et notre invitation à Pemberley ? qu'allons-nous faire à ce sujet ? s'écria Mrs. Gardiner. John nous a dit que Mr. Darcy était présent quand vous l'avez envoyé nous chercher. Est-ce bien exact ?

– Parfaitement, et je lui ai dit que nous ne pourrions tenir notre engagement. Tout est réglé de ce côté.

« Qu'est-ce qui est réglé ? se demandait la tante en courant à sa chambre pour se préparer au départ. Sont-ils dans des termes tels qu'elle ait pu lui découvrir la vérité ? Je donnerais beaucoup pour savoir ce qui s'est passé entre eux. »

Si Elizabeth avait eu le loisir de rester inactive, elle se serait sûrement crue incapable de faire quoi que ce fût dans le désarroi où elle se trouvait, mais elle dut aider sa tante dans ses préparatifs qui comprenaient l'obligation d'écrire à tous leurs amis de Lambton afin de leur donner une explication plausible de leur départ subit. En une heure, cependant, tout fut terminé et Mr. Gardiner ayant, pendant ce temps, réglé ses comptes à l'hôtel, il n'y eut plus qu'à partir. Après cette dure matinée Elizabeth se trouva, en moins de temps qu'elle ne l'aurait supposé, installée en voiture, et sur la route de Longbourn.

OceanofPDF.com

XLVII

Table des matières

– Plus je réfléchis à cette affaire, Elizabeth, lui dit son oncle comme ils quittaient la ville, plus j'incline à penser comme votre sœur aînée : il me semble si étrange qu'un jeune homme ait pu former un tel dessein sur une jeune fille qui n'est pas, certes, sans protecteurs et sans amis et qui, par contre, résidait dans la famille de son colonel, que je suis très enclin à adopter la supposition la plus favorable. Wickham pouvait-il s'attendre à ce que la famille de Lydia n'intervînt pas, ou pouvait-il ignorer qu'il serait mis au ban de son régiment après un tel affront fait au colonel Forster ? Le risque serait hors de proportion avec le but.

– Le croyez-vous vraiment ? s'écria Elizabeth dont le visage s'éclaira un instant.

– Pour ma part, s'écria Mrs. Gardiner, je commence à être de l'avis de votre oncle. Il y aurait là un trop grand oubli de la bienséance, de l'honneur et de ses propres intérêts pour que Wickham puisse en être accusé. Vous-même, Lizzy, avez-vous perdu toute estime pour lui au point de l'en croire capable ?

– Capable de négliger ses intérêts, non, je ne le crois pas, mais de négliger tout le reste, oui, certes ! Si cependant tout était pour le mieux !... Mais je n'ose l'espérer. Pourquoi, dans ce cas, ne seraient-ils pas partis pour l'Écosse ?

– En premier lieu, répliqua Mr. Gardiner, il n'y a pas de preuve absolue qu'ils ne soient pas partis pour l'Écosse.

– Le fait qu'ils ont quitté la voiture de poste pour prendre une voiture de louage est une bien forte présomption. En outre, on n'a pu relever d'eux aucune trace sur la route de Barnet.

– Eh bien, supposons qu'ils soient à Londres. Ils peuvent y être pour se cacher, mais sans autre motif plus blâmable. N'ayant sans doute ni l'un ni l'autre beaucoup d'argent, ils ont pu trouver plus économique, sinon aussi expéditif, de se faire marier à Londres plutôt qu'en Écosse.

– Mais pourquoi tout ce mystère ? Pourquoi ce mariage clandestin ? Non, non, cela n'est pas vraisemblable. Son ami le plus intime, – vous l'avez vu dans le récit de Jane, – est persuadé qu'il n'a jamais eu l'intention

d’épouser Lydia. Jamais Wickham n’épousera une femme sans fortune ; ses moyens ne le lui permettent pas. Et quels attraits possède donc Lydia, à part sa jeunesse et sa gaieté, pour le faire renoncer en sa faveur à un mariage plus avantageux ? Quant à la disgrâce qu’il encourrait à son régiment, je ne puis en juger, mais j’ai bien peur que votre dernière raison ne puisse se soutenir : Lydia n’a pas de frère pour prendre en main ses intérêts, et Wickham pouvait imaginer d’après ce qu’il connaît de mon père, de son indolence et du peu d’attention qu’il semble donner à ce qui se passe chez lui, qu’il ne prendrait pas cette affaire aussi tragiquement que bien des pères de famille.

– Mais croyez-vous Lydia assez fermée à tout sentiment autre que sa folle passion pour consentir de vivre avec Wickham sans qu’ils soient mariés ?

– Il est vraiment affreux, répondit Elizabeth, les yeux pleins de larmes, d’être forcée de douter de sa sœur, et cependant, je ne sais que répondre. Peut-être suis-je injuste à son égard, mais Lydia est très jeune, elle n’a pas été habituée à penser aux choses sérieuses et voilà six mois que le plaisir et la vanité sont toutes ses préoccupations. On l’a laissée libre de disposer de son temps de la façon la plus frivole et de se gouverner à sa fantaisie. Depuis que le régiment a pris ses quartiers à Meryton, elle n’avait plus en tête que le flirt et les militaires. Bref elle a fait tout ce qu’elle pouvait – comment dirai-je, – pour donner encore plus de force à des penchants déjà si accusés. Et vous savez comme moi que Wickham, par la séduction de ses manières et de sa personne, a tout ce qu’il faut pour tourner une tête de jeune fille.

– Mais vous voyez, dit sa tante, que Jane ne juge pas Wickham assez mal pour le croire capable d’un tel scandale.

– Qui Jane a-t-elle jamais jugé sévèrement ? Cependant, elle connaît Wickham aussi bien que moi. Nous savons toutes deux qu’il est dépravé au véritable sens du mot, qu’il n’a ni loyauté, ni honneur, et qu’il est aussi trompeur qu’insinuant.

– Vous savez vraiment tout cela ! s’écria Mrs. Gardiner, brûlant de connaître la source de toutes ces révélations.

– Oui, certes, répliqua Elizabeth en rougissant. Je vous ai parlé l’autre jour de l’infamie de sa conduite envers Mr. Darcy ; vous-même, pendant votre séjour à Longbourn, avez pu entendre de quelle manière il parlait de l’homme qui a montré à son égard tant de patience et de générosité. Il y a

d’autres circonstances que je ne suis pas libre de raconter : ses mensonges sur la famille de Pemberley ne comptent plus. Par ce qu’il m’avait dit de miss Darcy, je m’attendais à trouver une jeune fille fière, distante et désagréable. Il savait pourtant qu’elle était aussi aimable et aussi simple que nous l’avons trouvée.

– Mais Lydia ne sait-elle rien de tout cela ? Peut-elle ignorer ce dont vous et Jane paraissez si bien informées ?

– Hélas ! C’est bien là le pire ! Jusqu’à mon séjour dans le Kent pendant lequel j’ai beaucoup vu M. Darcy et son cousin, le colonel Fitzwilliam, j’ignorais moi-même la vérité. Quand je suis revenue à la maison, le régiment allait bientôt quitter Meryton ; ni Jane, ni moi n’avons jugé nécessaire de dévoiler ce que nous savions. Quand il fut décidé que Lydia irait avec les Forster à Brighton, la nécessité de lui ouvrir les yeux sur le véritable caractère de Wickham ne m’est pas venue à l’esprit. Vous devinez combien j’étais loin de penser que mon silence pût causer une telle catastrophe !

– Ainsi, au moment du départ pour Brighton, vous n’aviez aucune raison de les croire épris l’un de l’autre ?

– Aucune, ni d’un côté, ni de l’autre, je ne puis me rappeler le moindre indice d’affection. Pourtant, si quelque chose de ce genre avait été visible, vous pensez que dans une famille comme la nôtre, on n’aurait pas manqué de s’en apercevoir. Lors de l’arrivée de Wickham à Meryton, Lydia était certes pleine d’admiration pour lui, mais elle n’était pas la seule, puisqu’il avait fait perdre la tête à toutes les jeunes filles de Meryton et des environs. Lui-même, de son côté, n’avait paru distinguer Lydia par aucune attention particulière. Aussi, après une courte période d’admiration effrénée, le caprice de Lydia s’était éteint et elle avait rendu sa préférence aux officiers qui se montraient plus assidus auprès d’elle.

On s’imagine facilement que tel fut l’unique sujet de conversation durant tout le temps du voyage, bien qu’il n’y eût dans tout ce qu’ils disaient rien qui fût de nature à donner plus de force à leurs craintes et à leurs espoirs.

Le trajet se fit avec toute la rapidité possible. En voyageant toute la nuit, ils réussirent à atteindre Longbourn le jour suivant, à l’heure du dîner. C’était un soulagement pour Elizabeth de penser que l’épreuve d’une longue attente serait épargnée à Jane.

Attirés par la vue de la chaise de poste, les petits Gardiner se pressaient sur les marches du perron lorsqu'elle franchit le portail et, au moment où elle s'arrêta, leur joyeuse surprise se traduisit par des gambades et des culbutes. Elizabeth avait déjà sauté de la voiture et, leur donnant à chacun un baiser hâtif, s'était élancée dans le vestibule où elle rencontra Jane qui descendait en courant de l'appartement de sa mère. Elizabeth en la serrant affectueusement dans ses bras, pendant que leurs yeux s'emplissaient de larmes, se hâta de lui demander si l'on avait des nouvelles des fugitifs.

– Pas encore, dit Jane, mais maintenant que mon cher oncle est là, j'ai l'espoir que tout va s'arranger.

– Mon père est-il à Londres ?

– Oui, depuis mardi, comme je vous l'ai écrit.

– Et vous avez reçu de ses nouvelles ?

– Une fois seulement. Il m'a écrit mercredi quelques lignes pour me donner les instructions que je lui avais demandées. Il ajoutait qu'il n'écrirait plus tant qu'il n'aurait rien d'important à nous annoncer.

– Et notre mère, comment va-t-elle ? Comment allez-vous tous ?

– Elle ne va pas mal, je crois, bien que très secouée, mais ne quitte pas sa chambre. Elle sera satisfaite de vous voir tous les trois. Mary et Kitty, Dieu merci, vont bien.

– Mais vous ? s'écria Elizabeth. Je vous trouve très pâle. Vous avez dû passer des heures bien cruelles !

Jane assura qu'elle allait parfaitement et leur conversation fut coupée par l'arrivée de Mr. et Mrs. Gardiner que leurs enfants avaient retenus jusque-là. Jane courut à eux et les remercia en souriant à travers ses larmes.

Mrs. Bennet les reçut comme ils pouvaient s'y attendre, pleurant, gémissant, accablant d'invectives l'infâme conduite de Wickham, plaignant ses propres souffrances et accusant l'injustice du sort, blâmant tout le monde, excepté la personne dont l'indulgence malavisée était surtout responsable de l'erreur de sa fille.

– Si j'avais pu aller avec toute ma famille à Brighton comme je le désirais, cela ne serait pas arrivé. Mais Lydia, la pauvre enfant, n'avait personne pour veiller sur elle. Comment se peut-il que les Forster ne l'aient pas mieux gardée ? Il y a eu certainement de leur part une négligence coupable, car Lydia n'était pas fille à agir ainsi, si elle avait été suffisamment surveillée. J'ai toujours pensé qu'on n'aurait pas dû la leur confier. Mais, comme c'est la règle, on ne m'a pas écoutée ! Pauvre chère

enfant ! Et maintenant, voilà Mr. Bennet parti. Il va sûrement se battre en duel avec Wickham, s'il le retrouve, et il se fera tuer... Et alors, qu'adviendra-t-il de nous toutes ? À peine aura-t-il rendu le dernier soupir que les Collins nous mettront hors d'ici et si vous n'avez pas pitié de nous, mon frère, je ne sais vraiment pas ce que nous deviendrons.

Tous protestèrent en chœur contre ces sombres suppositions, et Mr. Gardiner, après avoir assuré sa sœur de son dévouement pour elle et sa famille, dit qu'il retournerait à Londres le lendemain pour aider Mr. Bennet de tout son pouvoir à retrouver Lydia.

– Ne vous laissez pas aller à d'inutiles alarmes, ajouta-t-il. S'il vaut mieux s'attendre au pire, nous n'avons pas de raisons de le considérer comme certain. Il n'y a pas tout à fait une semaine qu'ils ont quitté Brighton. Dans quelques jours nous pouvons avoir de leurs nouvelles, et, jusqu'à ce que nous apprenions qu'ils ne sont pas mariés, ni sur le point de l'être, rien ne prouve que tout soit perdu. Dès que je serai à Londres, j'irai trouver votre mari ; je l'installerai chez moi et nous pourrons alors décider ensemble ce qu'il convient de faire.

– Oh ! mon cher frère, s'exclama Mrs. Bennet. Je ne pouvais rien souhaiter de mieux. Et maintenant, je vous en supplie, où qu'ils soient, trouvez-les, et s'ils ne sont pas mariés, mariez-les ! Que la question des habits de noce ne les retarde pas. Dites seulement à Lydia qu'aussitôt mariée elle aura tout l'argent nécessaire pour les acheter. Mais, par-dessus tout, empêchez Mr. Bennet de se battre ! Dites-lui dans quel état affreux vous m'avez vue, à moitié morte de peur, avec de telles crises de frissons, de spasmes dans le côté, de douleurs dans la tête et de palpitations, que je ne puis reposer ni jour, ni nuit. Dites encore à cette chère Lydia de ne pas prendre de décision pour ses achats de toilettes avant de m'avoir vue, parce qu'elle ne connaît pas les meilleures maisons. Ô mon frère ! que vous êtes bon ! Je sais qu'on peut compter sur vous pour tout arranger.

Mr. Gardiner l'assura de nouveau de son vif désir de l'aider et lui recommanda la modération dans ses espoirs aussi bien que dans ses craintes. La conversation continua ainsi jusqu'à l'annonce du dîner. Alors ils descendirent tous, laissant Mrs. Bennet s'épancher dans le sein de la femme de charge qui la soignait en l'absence de ses filles. Bien que la santé de Mrs. Bennet ne parût pas réclamer de telles précautions, son frère et sa belle-sœur ne cherchèrent pas à la persuader de quitter sa chambre, car ils savaient qu'elle était incapable de se taire à table devant les domestiques et

ils jugeaient préférable qu'une seule personne, – la servante en qui l'on pouvait avoir le plus de confiance, – reçût la confidence de ses craintes et de ses angoisses.

Dans la salle à manger, ils furent bientôt rejoints par Mary et Kitty que leurs occupations avaient empêchées de paraître plus tôt. L'une avait été retenue par ses livres, l'autre par sa toilette. Toutes deux avaient le visage suffisamment calme ; néanmoins, l'absence de sa sœur favorite, ou le mécontentement qu'elle avait encouru elle-même en cette affaire, donnait à la voix de Kitty un accent plus désagréable que d'habitude. Quant à Mary, elle était assez maîtresse d'elle-même pour murmurer à Elizabeth dès qu'elles furent assises à table :

– C'est une bien regrettable histoire, et qui va faire beaucoup parler mais, de ce triste événement, il y a une leçon utile à tirer, c'est que chez la femme, la perte de la vertu est irréparable, que sa réputation est aussi fragile qu'elle est précieuse, et que nous ne saurions être trop en garde contre les représentants indignes de l'autre sexe.

Elizabeth lui jeta un regard stupéfait et se sentit incapable de lui répondre.

Dans l'après-midi, les deux aînées purent avoir une demi-heure de tranquillité. Elizabeth en profita pour poser à Jane maintes questions.

– Donnez-moi tous les détails que je ne connais pas encore. Qu'a dit le colonel Forster ? N'avaient-ils, lui et sa femme, conçu aucun soupçon avant le jour de l'enlèvement ? On devait voir Lydia et Wickham souvent ensemble.

– Le colonel Forster a avoué qu'il avait à plusieurs reprises soupçonné une certaine inclination, du côté de Lydia surtout, mais rien dont on eût lieu de s'alarmer... Je suis si fâchée pour ce pauvre colonel. Il est impossible d'agir avec plus de cœur qu'il ne l'a fait. Il se proposait de venir nous exprimer sa contrariété avant même de savoir qu'ils n'étaient pas partis pour l'Écosse. Dès qu'il a été renseigné, il a hâté son voyage.

– Et Denny, est-il vraiment convaincu que Wickham ne voulait pas épouser Lydia ? Le colonel Forster a-t-il vu Denny lui-même ?

– Oui, mais questionné par lui, Denny a nié avoir eu connaissance des plans de son camarade et n'a pas voulu dire ce qu'il en pensait. Ceci me laisse espérer qu'on a pu mal interpréter ce qu'il m'avait dit en premier lieu.

– Jusqu’à l’arrivée du colonel, personne de vous, naturellement, n’éprouvait le moindre doute sur le but de leur fuite ?

– Comment un tel doute aurait-il pu nous venir à l’esprit ? J’éprouvais bien quelque inquiétude au sujet de l’avenir de Lydia, la conduite de Wickham n’ayant pas toujours été sans reproche ; mais mon père et ma mère ignoraient tout cela et sentaient seulement l’imprudence d’une telle union. C’est alors que Kitty, avec un air de se prévaloir de ce qu’elle en savait plus que nous, nous a avoué que Lydia, dans sa dernière lettre, l’avait préparée à cet événement. Elle savait qu’ils s’aimaient, semble-t-il, depuis plusieurs semaines.

– Mais pas avant le départ pour Brighton ?

– Non, je ne le crois pas.

– Et le colonel Forster, semblait-il juger lui-même Wickham défavorablement ? Le connaît-il sous son vrai jour ?

– Je dois reconnaître qu’il n’en a pas dit autant de bien qu’autrefois. Il le trouve imprudent et dépensier, et, depuis cette triste affaire, on dit dans Meryton qu’il y a laissé beaucoup de dettes ; mais je veux espérer que c’est faux.

– Oh ! Jane, si seulement nous avions été moins discrètes ! Si nous avions dit ce que nous savions ! Rien ne serait arrivé.

– Peut-être cela eût-il mieux valu, mais nous avons agi avec les meilleures intentions.

– Le colonel Forster a-t-il pu vous répéter ce que Lydia avait écrit à sa femme ?

– Il a apporté la lettre elle-même pour nous la montrer. La voici.

Et Jane la prenant dans son portefeuille la tendit à Elizabeth.

La lettre était ainsi conçue :

« Ma chère Harriet,

« Vous allez sûrement bien rire en apprenant où je suis partie. Je ne puis m’empêcher de rire moi-même en pensant à la surprise que vous aurez demain matin, lorsque vous vous apercevrez que je ne suis plus là.

« Je pars pour Gretna Green, et si vous ne devinez pas avec qui, c’est que vous serez bien sotte, car il n’y a que lui qui existe à mes yeux ; c’est un ange, et je l’adore ! Aussi ne vois-je aucun mal à partir avec lui. Ne vous donnez pas la peine d’écrire à Longbourn si cela vous ennuie. La surprise n’en sera que plus grande lorsqu’on recevra là-bas une lettre de moi signée :

Lydia Wickham. La bonne plaisanterie ! J’en ris tellement que je puis à peine écrire !

« Dites à Pratt mon regret de ne pouvoir danser avec lui ce soir. Il ne m’en voudra pas de ne point tenir ma promesse, quand il saura la raison qui m’en empêche.

« J’enverrai chercher mes vêtements dès que je serai à Longbourn, mais je vous serai reconnaissante de dire à Sally de réparer un grand accroc à ma robe de mousseline brodée avant de l’emballer.

« Mes amitiés au colonel Forster ; j’espère que vous boirez tous deux à notre santé et à notre heureux voyage.

« Votre amie affectionnée,

« LYDIA. »

– Écervelée, insouciante Lydia ! s’écria Elizabeth. Écrire une telle lettre dans un moment pareil ! Toutefois, ceci nous montre que de son côté il n’y avait pas de honteuses intentions. Mon pauvre père ! Quel coup pour lui !

– Il a été positivement atterré. Pendant quelques minutes, il est resté sans pouvoir articuler une syllabe. Ma mère s’est trouvée mal, et la maison a été dans un état de confusion indescriptible.

– Oh ! Jane, s’écria Elizabeth, y a-t-il un seul de nos domestiques qui n’ait tout connu avant la fin de la journée ?

– Je ne sais. Il est bien difficile d’être sur ses gardes en de tels moments. Notre mère avait des attaques de nerfs et je faisais tout mon possible pour la soulager. Mais je crains de n’avoir pas fait tout ce que j’aurais pu. L’horreur et le chagrin m’ôtaient presque l’usage de mes facultés.

– Toutes ces fatigues ont excédé vos forces. Vous avez l’air épuisée. Oh ! que n’étais-je avec vous ! Tous les soins et toutes les angoisses sont retombés sur vous seule.

– Mary et Kitty ont été très gentilles. Ma tante Philips, venue à Longbourn mardi, après le départ de notre père, a eu l’obligeance de rester avec nous jusqu’à jeudi. Lady Lucas, elle aussi, nous a montré beaucoup de bonté. Elle est venue mercredi nous apporter ses condoléances et nous offrir ses services ou ceux de ses filles au cas où nous en aurions besoin.

– Lady Lucas aurait mieux fait de rester chez elle ! s’écria Elizabeth. Peut-être ses intentions étaient bonnes ; mais dans une infortune comme la nôtre, moins on voit ses voisins et mieux cela vaut. Leur assistance ne peut

être d’aucun secours et leurs condoléances sont importunes. Qu’ils triomphent de loin et nous laissent en paix !

Elle s’enquit alors des mesures que Mr. Bennet, une fois à Londres, comptait prendre pour retrouver sa fille.

– Il voulait, je crois, aller à Epsom, – car c’est là que Wickham et Lydia ont changé de chevaux pour la dernière fois, – et voir s’il pouvait obtenir des postillons quelques renseignements. Son but principal était de découvrir la voiture de louage qu’ils avaient prise à Clapham. Cette voiture avait amené de Londres un voyageur : s’il pouvait connaître la maison où le fiacre avait déposé son voyageur, il aurait à faire là aussi une enquête qui pouvait, pensait-il, lui faire découvrir le numéro et la station du fiacre. J’ignore ses autres projets. Il avait si grande hâte de partir et il était tellement troublé que j’ai déjà eu beaucoup de mal à lui arracher ces quelques renseignements.

OceanofPDF.com

XLVIII

Table des matières

Le lendemain matin, on s’attendait à Longbourn à recevoir une lettre de Mr. Bennet, mais le courrier passa sans rien apporter de lui. Mr. Bennet était connu pour être en temps ordinaire un correspondant plein de négligence. Tout de même, en des circonstances pareilles, les siens attendaient de lui un effort. Ils furent obligés de conclure qu’il n’avait à leur envoyer aucune nouvelle rassurante. Mais de cela même ils auraient aimé être certains. Mr. Gardiner se mit en route pour Londres aussitôt après le passage de la poste.

Par lui, du moins, on serait assuré d’être tenu au courant. Il devait insister auprès de Mr. Bennet pour qu’il revînt chez lui le plus tôt possible ; il l’avait promis en partant, au grand soulagement de sa sœur qui voyait dans ce retour la seule chance pour son mari de n’être pas tué en duel. Mrs. Gardiner s’était décidée à rester quelques jours de plus en Hertfordshire avec ses enfants, dans la pensée qu’elle pourrait être utile à ses nièces. Elle les aidait à s’occuper de leur mère et sa présence leur était un réconfort dans leurs moments de liberté. Leur tante Philips aussi les visitait fréquemment, et toujours, comme elle le disait, dans l’unique but de les distraire et de les remonter ; mais comme elle n’arrivait jamais sans leur apporter un nouveau témoignage des désordres de Wickham, elle laissait généralement ses nièces plus découragées qu’elle ne les avait trouvées.

Tout Meryton semblait s’acharner à noircir l’homme qui, trois mois auparavant, avait été son idole. On racontait qu’il avait laissé des dettes chez tous les commerçants de la ville, et qu’il avait eu des intrigues qu’on décorait du nom de séductions dans les familles de tous ces commerçants. On le proclamait d’une voix unanime l’homme le plus dépravé de l’univers, et chacun commençait à découvrir que ses dehors vertueux ne lui avaient jamais inspiré confiance. Elizabeth, tout en n’ajoutant pas foi à la moitié de ces racontars, en retenait assez pour être de plus en plus convaincue de la perte irrémédiable de sa sœur. Jane elle-même abandonnait tout espoir à mesure que le temps s’écoulait, car, si les fugitifs étaient partis pour l’Écosse, ce qu’elle avait toujours voulu espérer, on aurait, selon toute probabilité, déjà reçu de leurs nouvelles.

Mr. Gardiner avait quitté Longbourn le dimanche : le mardi, sa femme reçut une lettre où il disait qu'il avait vu son beau-frère à son arrivée, et l'avait décidé à s'installer à Gracechurch street. Mr. Bennet revenait d'Epsom et de Clapham où il n'avait pu recueillir la moindre information ; il se disposait maintenant à demander des renseignements dans tous les hôtels de Londres, pensant que Wickham et Lydia avaient pu séjourner dans l'un d'eux avant de trouver un logement. Mr. Gardiner n'attendait pas grand-chose de ces recherches mais comme son beau-frère y tenait, il s'apprêtait à le seconder. Il ajoutait que Mr. Bennet n'était pas disposé pour l'instant à quitter Londres et qu'il allait écrire à sa famille. Un post-scriptum suivait ainsi conçu : « Je viens d'écrire au colonel Forster pour lui demander d'essayer de savoir par les camarades de Wickham si ce dernier a des parents ou des amis en passe de connaître l'endroit où il se dissimule. Ce serait un point capital pour nous que de savoir où nous adresser avec des chances de trouver un fil conducteur. Actuellement, nous n'avons rien pour nous guider. Le colonel Forster, j'en suis sûr, fera tout son possible pour nous obtenir ce renseignement ; mais, en y réfléchissant, je me demande si Lizzy ne saurait pas nous dire mieux que personne quels peuvent être les proches parents de Wickham. »

Elizabeth se demanda pourquoi l'on faisait appel à son concours. Il lui était impossible de fournir aucune indication. Elle n'avait jamais entendu parler à Wickham de parents autres que son père et sa mère, décédés depuis longtemps. Il était possible en effet qu'un de ses camarades du régiment fût capable d'apporter plus de lumière. Même sans chances sérieuses de réussir, il y avait à faire de ce côté une tentative qui entretiendrait l'espérance dans les esprits.

L'une après l'autre, les journées s'écoulaient à Longbourn dans une anxiété que redoublait l'heure de chaque courrier. Car toute nouvelle, bonne ou mauvaise, ne pouvait venir que par la poste. Mais avant que Mr. Gardiner écrivît de nouveau, une lettre venant d'une tout autre direction, – une lettre de Mr. Collins, – arriva à l'adresse de Mr. Bennet. Jane, chargée de dépouiller le courrier de son père, l'ouvrit, et Elizabeth, qui connaissait le curieux style des lettres de son cousin, lut par-dessus l'épaule de sa sœur :

« Mon cher monsieur,

« Nos relations de parenté et ma situation de membre du clergé me font un devoir de prendre part à la douloureuse affliction qui vous frappe, et dont

nous avons été informés hier par une lettre du Hertfordshire. Croyez bien, cher monsieur, que Mrs. Collins et moi sympathisons sincèrement avec vous et toute votre respectable famille, dans votre présente infortune, d'autant plus amère qu'elle est irréparable. Je ne veux oublier aucun argument capable de vous réconforter dans cette circonstance affligeante entre toutes pour le cœur d'un père. La mort de votre fille eût été en comparaison une grâce du ciel. L'affaire est d'autant plus triste qu'il y a fort à supposer, ainsi que me le dit ma chère Charlotte, que la conduite licencieuse de votre fille provient de la manière déplorable dont elle a été gâtée. Cependant, pour votre consolation et celle de Mrs. Bennet, j'incline à penser que sa nature était foncièrement mauvaise, sans quoi elle n'aurait pas commis une telle énormité à un âge aussi tendre. Quoi qu'il en soit, vous êtes fort à plaindre, et je partage cette opinion non seulement avec Mrs. Collins, mais encore avec lady Catherine et miss de Bourgh. Elles craignent comme moi que l'erreur d'une des sœurs ne porte préjudice à l'avenir de toutes les autres ; car, ainsi que daignait tout à l'heure me faire remarquer lady Catherine, « qui voudrait maintenant s'allier à votre famille » ? Et cette considération me porte à réfléchir sur le passé avec encore plus de satisfaction, car si les événements avaient pris un autre tour, en novembre dernier, il me faudrait participer maintenant à votre chagrin et à votre déshonneur.

« Laissez-moi vous conseiller, cher monsieur, de reprendre courage, de rejeter loin de votre affection une fille indigne et de la laisser recueillir les fruits de son coupable égarement.

« Croyez, cher monsieur », etc.

Mr. Gardiner ne récrivit qu'après avoir reçu la réponse du colonel Forster, mais il n'avait rien de satisfaisant à communiquer. On ne connaissait à Wickham aucun parent avec qui il entretînt des rapports, et très certainement il n'avait plus de famille proche. Il ne manquait pas de relations banales, mais depuis son arrivée au régiment on ne l'avait vu se lier intimement avec personne. L'état pitoyable de ses finances était pour lui un puissant motif de se cacher, qui s'ajoutait à la crainte d'être découvert par la famille de Lydia. Le bruit se répandait qu'il avait laissé derrière lui des dettes de jeu considérables. Le colonel Forster estimait qu'il faudrait plus de mille livres pour régler ses dépenses à Brighton. Il devait beaucoup en ville, mais ses dettes d'honneur étaient plus formidables encore.

Mr. Gardiner n’essayait pas de dissimuler ces faits. Jane les apprit avec horreur :

– Quoi ! Wickham un joueur ! C’est inouï ! s’écriait-elle. Je ne m’en serais jamais doutée !

La lettre de Mr. Gardiner annonçait aux jeunes filles le retour probable de leur père le lendemain même qui était un samedi. Découragé par l’insuccès de ses tentatives, il avait cédé aux instances de son beau-frère qui l’engageait à retourner auprès des siens en lui laissant le soin de poursuivre ses recherches à Londres. Cette détermination ne causa pas à Mrs. Bennet la joie à laquelle on s’attendait, après les craintes qu’elle avait manifestées pour l’existence de son mari.

– Comment, il revient sans cette pauvre Lydia ! Il quitte Londres avant de les avoir retrouvés ! Qui donc, s’il s’en va, se battra avec Wickham pour l’obliger à épouser Lydia ?

Comme Mrs. Gardiner désirait retourner chez elle, il fut convenu qu’elle partirait avec ses enfants le jour du retour de Mr. Bennet. La voiture les transporta donc jusqu’au premier relais et revint à Longbourn avec son maître.

Mrs. Gardiner repartait non moins intriguée au sujet d’Elizabeth et de son ami de Pemberley qu’elle l’avait été en quittant le Derbyshire. Le nom de Darcy n’était plus jamais venu spontanément aux lèvres de sa nièce, et le demi-espoir qu’elle-même avait formé de voir arriver une lettre de lui s’était évanoui. Depuis son retour, Elizabeth n’avait rien reçu qui parût venir de Pemberley. En vérité, on ne pouvait faire aucune conjecture d’après l’humeur d’Elizabeth, son abattement s’expliquant assez par les tristesses de la situation présente. Cependant, celle-ci voyait assez clair en elle-même pour sentir que si elle n’avait pas connu Darcy, elle aurait supporté la crainte du déshonneur de Lydia avec un peu moins d’amertume et qu’une nuit d’insomnie sur deux lui aurait été épargnée.

Lorsque Mr. Bennet arriva chez lui, il paraissait avoir repris son flegme et sa philosophie habituels. Aussi peu communicatif que de coutume, il ne fit aucune allusion à l’événement qui avait motivé son départ et ses filles n’eurent pas le courage de lui en parler elles-mêmes.

C’est seulement l’après-midi lorsqu’il les rejoignit pour le thé qu’Elizabeth osa aborder le sujet ; mais lorsqu’elle lui eut exprimé brièvement son regret de tout ce qu’il avait dû supporter, il répliqua :

– Ne parlez pas de cela. Comme je suis responsable de ce qui s’est passé, il est bien juste que j’en souffre.

– Ne soyez pas trop sévère pour vous-même, protesta Elizabeth.

– C’est charitable à vous de me prémunir contre un tel danger. Non, Lizzy, laissez-moi sentir au moins une fois dans mon existence combien j’ai été répréhensible. Ne craignez point de me voir accablé par ce sentiment qui passera toujours assez tôt.

– Croyez-vous qu’ils soient à Londres ?

– Je le crois. Où pourraient-ils être mieux cachés ?

– Et Lydia souhaitait beaucoup aller à Londres, remarqua Kitty.

– Elle peut être satisfaite alors, dit son père froidement, car elle y demeurera sans doute quelque temps.

Après un court silence, il reprit :

– Lizzy, je ne vous en veux pas d’avoir eu raison contre moi. L’avis que vous m’avez donné au mois de mai, et qui se trouve justifié par les événements, dénote un esprit clairvoyant.

Ils furent interrompus par Jane qui venait chercher le thé de sa mère.

– Quelle aimable mise en scène, et que cela donne d’élégance au malheur ! s’écria Mr. Bennet. J’ai bonne envie, moi aussi, de m’enfermer dans ma bibliothèque en bonnet de nuit et en robe de chambre, et de donner tout l’embarras possible à mon entourage. Mais peut-être puis-je attendre pour cela que Kitty se fasse enlever à son tour.

– Mais je n’ai pas l’intention de me faire enlever, papa ! répliqua Kitty d’un ton vexé. Et si jamais je vais à Brighton, je m’y conduirai beaucoup mieux que Lydia.

– Vous, aller à Brighton ! mais je ne voudrais pas vous voir aller même à Eastbourn pour un empire ! Non, Kitty. J’ai appris enfin la prudence, et vous en sentirez les effets. Aucun officier désormais ne sera admis à franchir le seuil de ma maison, ni même à passer par le village. Les bals seront absolument interdits, à moins que vous n’y dansiez qu’avec vos sœurs et vous ne sortirez des limites du parc que lorsque vous aurez prouvé que vous pouvez consacrer dix minutes par jour à une occupation raisonnable.

Kitty, qui prenait toutes ces menaces à la lettre, fondit en larmes.

– Allons, allons ! ne pleurez pas, lui dit son père. Si vous êtes sage, d’ici une dizaine d’années je vous promets de vous mener à une revue.

OceanofPDF.com

XLIX

Table des matières

Deux jours après le retour de Mr. Bennet, Jane et Elizabeth se promenaient ensemble dans le bosquet derrière la maison, lorsqu'elles virent venir la femme de charge. La croyant envoyée par leur mère pour les appeler, les deux jeunes filles allèrent à sa rencontre, mais Mrs. Hill dit en s'adressant à Jane :

– Excusez-moi de vous déranger, mademoiselle, mais je pensais qu'on avait reçu de bonnes nouvelles de Londres, et je me suis permis de venir m'en enquérir auprès de vous.

– Que voulez-vous dire, Hill ? nous n'avons rien reçu de Londres.

– Comment, mademoiselle ! s'écria Mrs. Hill stupéfaite. Vous ne saviez donc pas qu'il est arrivé pour Monsieur un exprès envoyé par Mr. Gardiner ? Il est là depuis une demi-heure et il a remis une lettre à mon maître.

Les jeunes filles couraient déjà vers la maison ; elles traversèrent le hall et se précipitèrent dans la salle à manger, et de là, dans la bibliothèque : leur père ne se trouvait nulle part. Elles allaient monter chez leur mère quand elles rencontrèrent le valet de chambre.

– Si vous cherchez Monsieur, mesdemoiselles, il est parti vers le petit bois.

Sur cette indication, elles s'élancèrent hors de la maison et traversèrent la pelouse en courant pour rejoindre leur père qui d'un pas délibéré se dirigeait vers un petit bois qui bordait la prairie.

Jane, moins légère et moins habituée à courir qu'Elizabeth, fut bientôt distancée, tandis que sa sœur tout essoufflée rattrapait son père et lui demandait avidement :

– Oh ! papa, quelles nouvelles ? quelles nouvelles ? Vous avez bien reçu quelque chose de mon oncle ?

– Oui, un exprès vient de m'apporter une lettre de lui.

– Eh bien ! quelles nouvelles contient-elle ?... bonnes ou mauvaises ?

– Que peut-on attendre de bon ? dit-il, tirant la lettre de sa poche. Mais peut-être préférez-vous lire vous-même ce qu'il m'écrit.

Elizabeth lui prit vivement la lettre des mains. À ce moment, Jane les rejoignit.

– Lisez-la tout haut, dit Mr. Bennet, car c’est à peine si je sais moi-même ce qu’elle contient.

« Gracechurch street, mardi 2 août.

« Mon cher frère,

« Enfin il m’est possible de vous envoyer des nouvelles de ma nièce, et j’espère que, somme toute, elles vous donneront quelque satisfaction. Samedi, peu après votre départ, j’ai été assez heureux pour découvrir dans quelle partie de Londres ils se cachaient ; – je passe sur les détails que je vous donnerai de vive voix ; il suffit que vous sachiez qu’ils sont retrouvés. – Je les ai vus tous les deux. »

– Alors, c’est bien comme je l’espérais, s’écria Jane, ils sont mariés !

« ... Je les ai vus tous les deux. Ils ne sont pas mariés, et je n’ai pas découvert que le mariage entrât dans leurs projets, mais si vous êtes prêt à remplir les engagements que je me suis risqué à prendre pour vous, je crois qu’il ne tardera pas à avoir lieu. Tout ce qu’on vous demande est d’assurer par contrat à votre fille sa part des cinq mille livres qui doivent revenir à vos enfants après vous, et promettre en outre de lui servir annuellement une rente de cent livres, votre vie durant. Étant donné les circonstances, j’ai cru pouvoir souscrire sans hésiter à ces conditions dans la mesure où je pouvais m’engager pour vous. Je vous envoie cette lettre par exprès afin que votre réponse m’arrive sans aucun retard. Vous comprenez facilement par ces détails que la situation pécuniaire de Wickham n’est pas aussi mauvaise qu’on le croit généralement. Le public a été trompé sur ce point, et je suis heureux de dire que les dettes une fois réglées, il restera un petit capital qui sera porté au nom de ma nièce. Si, comme je le suppose, vous m’envoyez pleins pouvoirs pour agir en votre nom, je donnerai mes instructions à Haggerston pour qu’il dresse le contrat. Je ne vois pas la moindre utilité à ce que vous reveniez à Londres ; aussi demeurez donc tranquillement à Longbourn et reposez-vous sur moi. Envoyez votre réponse aussitôt que possible en ayant soin de m’écrire en termes très explicites. Nous avons jugé préférable que notre nièce résidât chez nous jusqu’à son mariage et je pense que vous serez de cet avis. Elle nous arrive aujourd’hui. Je vous récrirai aussitôt que de nouvelles décisions auront été prises.

« Bien à vous,

« Edward GARDINER. »

– Est-ce possible ! s’écria Elizabeth en terminant sa lecture. Va-t-il vraiment l’épouser ?

– Wickham n’est donc pas aussi indigne que nous l’avions pensé, dit sa sœur. Mon cher père, je m’en réjouis pour vous.

– Avez-vous répondu à cette lettre ? demanda Elizabeth.

– Non, mais il faut que je le fasse sans tarder.

– Oh ! père, revenez vite écrire cette lettre ; pensez à l’importance que peut avoir le moindre délai !

– Voulez-vous que j’écrive pour vous, si cela vous ennuie de le faire ? proposa Jane.

– Cela m’ennuie énormément, mais il faut que cela soit fait.

Là-dessus il fit volte-face et revint vers la maison avec ses filles.

– Puis-je vous poser une question ? dit Elizabeth. Ces conditions, il n’y a sans doute qu’à s’y soumettre ?

– S’y soumettre ! Je suis seulement honteux qu’il demande si peu...

– Et il faut absolument qu’ils se marient ? Tout de même, épouser un homme pareil !

– Oui, oui ; il faut qu’ils se marient. C’est une nécessité qui s’impose. Mais il y a deux choses que jedésire vivement savoir : d’abord, quelle somme votre oncle a dû débourser pour obtenir ce résultat ; ensuite, comment je pourrai jamais m’acquitter envers lui.

– Quelle somme ? Mon oncle ? Que voulez-vous dire ? s’écria Jane.

– Je veux dire que pas un homme de sens n’épouserait Lydia pour un appât aussi mince que cent livres par an pendant ma vie, et cinquante après ma mort.

– C’est très juste, dit Elizabeth ; cette idée ne m’était pas venue encore. Ses dettes payées, et en outre un petit capital ! Sûrement, c’est mon oncle qui a tout fait. Quelle bonté ! Quelle générosité ! J’ai peur qu’il n’ait fait là un lourd sacrifice. Ce n’est pas avec une petite somme qu’il aurait pu obtenir ce résultat.

– Non, dit son père, Wickham est fou s’il prend Lydia à moins de dix mille livres sterling. Je serais fâché d’avoir à le juger si mal dès le début de nos relations de famille.

– Dix mille livres, juste ciel ! Comment pourrait-on rembourser seulement la moitié d’une pareille somme ?

Mr, Bennet ne répondit point et tous trois gardèrent le silence jusqu'à la maison. Mr. Bennet se rendit dans la bibliothèque pour écrire, tandis que ses filles entraient dans la salle à manger.

– Ainsi, ils vont se marier ! s'écria Elizabeth dès qu'elles furent seules. Et dire qu'il faut en remercier la Providence... Qu'ils s'épousent avec des chances de bonheur si minces et la réputation de Wickham si mauvaise, voilà ce dont nous sommes forcées de nous réjouir ! Ô Lydia !...

– Je me console, dit Jane, en pensant qu'il n'épouserait pas Lydia, s'il n'avait pour elle une réelle affection. Que notre oncle ait fait quelque chose pour le libérer de ses dettes, c'est probable ; mais je ne puis croire qu'il ait avancé dix mille livres ou une somme qui en approche ! Il est père de famille : comment pourrait-il disposer de dix mille livres ?

– Si nous arrivons jamais à connaître d'un côté le montant des dettes, et de l'autre le chiffre du capital ajouté à la dot de Lydia, nous saurons exactement ce qu'a fait pour eux Mr. Gardiner, car Wickham n'a pas six pence lui appartenant en propre. Jamais nous ne pourrons assez reconnaître la bonté de mon oncle et de ma tante. Avoir pris Lydia chez eux, et lui accorder pour son plus grand bien leur protection et leur appui est un acte de dévouement que des années de reconnaissance ne suffiront pas à acquitter. Pour le moment, la voilà près d'eux, et si un tel bienfait n'excite pas ses remords, elle ne mérite pas d'être heureuse. Quel a dû être son embarras devant ma tante, à leur première rencontre !

– Efforçons-nous d'oublier ce qui s'est passé de part et d'autre, dit Jane. J'ai espoir et confiance qu'ils seront heureux. Pour moi, du moment qu'il l'épouse, c'est qu'il veut enfin rentrer dans la bonne voie. Leur affection mutuelle les soutiendra, et je me dis qu'ils mèneront une vie assez rangée et raisonnable pour que le souvenir de leur imprudence finisse par s'effacer.

– Leur conduite a été telle, répliqua Elizabeth, que ni vous, ni moi, ni personne ne pourrons jamais l'oublier. Il est inutile de se leurrer sur ce point.

Il vint alors à l'esprit des jeunes filles que leur mère, selon toute vraisemblance, ignorait encore les nouvelles reçues. Elles allèrent donc trouver leur père dans la bibliothèque, et lui demandèrent si elles devaient mettre elles-mêmes Mrs. Bennet au courant. Il était en train d'écrire et, sans lever la tête, répondit froidement :

– Faites comme il vous plaira.

– Pouvons-nous emporter la lettre de mon oncle pour la lui lire ?

– Emportez tout ce que vous voulez, et laissez-moi tranquille.

Elizabeth prit la lettre sur le bureau, et les deux sœurs montèrent chez Mrs. Bennet. Kitty et Mary se trouvaient auprès d'elle, si bien que la même communication servit pour tout le monde. Après un court préambule pour les préparer à de bonnes nouvelles, Jane lut la lettre tout haut. Mrs. Bennet avait peine à se contenir. Quand vint le passage où Mr. Gardiner exprimait l'espoir que Lydia serait bientôt mariée, sa joie éclata, et la suite ne fit qu'ajouter à son exaltation. Le bonheur la bouleversait aussi violemment que l'inquiétude et le chagrin l'avaient tourmentée.

– Ma Lydia ! Ma chère petite Lydia ! s'exclama-t-elle. Quelle joie, elle va se marier ! Je la reverrai. Elle va se marier à seize ans. Oh ! mon bon frère ! Je savais bien qu'il arrangerait tout ! Comme il me tarde de la revoir, et de revoir aussi ce cher Wickham... Mais les toilettes ? les toilettes de noce ? Je vais écrire tout de suite à ma sœur Gardiner pour qu'elle s'en occupe. Lizzy, mon enfant, courez demander à votre père combien il lui donnera. Non, restez ! restez ! J'y vais moi-même. Sonnez Hill, Kitty ; je m'habille à l'instant. Lydia, ma chère Lydia ! Comme nous serons contentes de nous retrouver !

Jane tenta de calmer ces transports en représentant à sa mère les obligations que leur créait le dévouement de Mr. Gardiner.

– Car, dit-elle, nous devons pour une bonne part attribuer cet heureux dénouement à la générosité de mon oncle. Nous sommes persuadés qu'il s'est engagé à aider pécuniairement Mr. Wickham.

– Eh bien ! s'écria sa mère, c'est très juste. Qui pouvait mieux le faire que l'oncle de Lydia ? S'il n'avait pas de famille, toute sa fortune devrait revenir à moi et à mes enfants. C'est bien la première fois que nous recevrons quelque chose de lui, à part de menus cadeaux de temps à autre. Vraiment, je suis trop heureuse : j'aurai bientôt une fille mariée. Mrs. Wickham... comme cela sonne bien ! Et elle n'a ses seize ans que depuis le mois de juin ! Ma chère Jane, je suis trop émue pour être capable d'écrire moi-même ; aussi je vais dicter et vous écrirez. Plus tard, nous déciderons avec votre père la somme à envoyer, mais occupons-nous d'abord de commander le nécessaire.

Elle commençait à entrer dans toutes sortes de détails de calicot, de mousseline, de batiste, et elle aurait bientôt dicté d'abondantes commandes si Jane ne l'avait, non sans peine, persuadée d'attendre que Mr. Bennet fût libre pour le consulter. Un jour de retard, observa-t-elle, ne tirait pas à

conséquence. L’heureuse mère céda, oubliant son habituelle obstination. D’autres projets, d’ailleurs, lui venaient en tête.

– Dès que je serai prête, déclara-t-elle, j’irai à Meryton pour annoncer la bonne nouvelle à ma sœur Philips. En revenant, je pourrai m’arrêter chez lady Lucas et chez Mrs. Long. Kitty, descendez vite commander la voiture. Cela me fera grand bien de prendre l’air. Enfants, puis-je faire quelque chose pour vous à Meryton ? Ah ! voilà Hill. Ma brave Hill, avez-vous appris la bonne nouvelle ? Miss Lydia va se marier, et le jour de la noce vous aurez tous un bol de punch pour vous mettre le cœur en fête.

Mrs. Hill aussitôt d’exprimer sa joie. Elizabeth reçut ses compliments comme les autres, puis, lasse de tant d’extravagances, elle chercha un refuge dans sa chambre pour s’abandonner librement à ses pensées. La situation de la pauvre Lydia, en mettant les choses au mieux, était encore suffisamment triste ; mais il fallait se féliciter qu’elle ne fût pas pire. Tel était le sentiment d’Elizabeth, et bien qu’elle ne pût compter pour sa sœur sur un avenir de bonheur et de prospérité, en pensant à leurs angoisses passées, elle apprécia les avantages du résultat obtenu.

OceanofPDF.com

L

Table des matières

Durant les années écoulées, Mr. Bennet avait souvent regretté qu'au lieu de dépenser tout son revenu il n'eût pas mis de côté chaque année une petite somme pour assurer après lui la possession d'un capital à ses filles et à sa femme, si celle-ci lui survivait. Il le regrettait aujourd'hui plus que jamais. S'il avait rempli ce devoir, Lydia, à cette heure, ne devrait pas à son oncle l'honneur et la dignité qu'on était en train d'acheter pour elle, et c'est lui-même qui aurait la satisfaction d'avoir décidé un des jeunes hommes les moins estimables de la Grande-Bretagne à devenir le mari de sa fille. Il était profondément contrarié de penser qu'une affaire si désavantageuse pour tout le monde se réglait aux seuls frais de son beau-frère, et résolu à découvrir, s'il le pouvait, le montant des sommes qu'il avait déboursées pour lui, il se proposait de les lui rendre aussitôt qu'il en aurait les moyens.

Quand Mr. Bennet s'était marié, il n'avait pas considéré l'utilité des économies. Naturellement, il escomptait la naissance d'un fils, par quoi serait annulée la clause de l'« entail », et assuré le sort de Mrs. Bennet et de ses autres enfants. Cinq filles firent l'une après l'autre leur entrée en ce monde, mais le fils ne vint pas. Mrs. Bennet l'avait espéré encore bien des années après la naissance de Lydia. Ce rêve avait dû être enfin abandonné, mais il était trop tard pour songer aux économies. Mrs. Bennet n'avait aucun goût pour l'épargne, et seule l'aversion de Mr. Bennet pour toute dépendance les avait empêchés de dépasser leur revenu.

D'après le contrat de mariage, cinq mille livres devaient revenir à Mrs. Bennet et à ses filles ; mais la façon dont cette somme serait partagée entre les enfants était laissée à la volonté des parents. C'était là un point que, pour Lydia tout au moins, il fallait décider dès à présent, et Mr. Bennet ne pouvait avoir aucune hésitation à accepter la proposition qui lui était faite. En des termes qui, bien que concis, exprimaient sa profonde reconnaissance, il écrivit à son beau-frère qu'il approuvait pleinement tout ce qu'il avait fait, et ratifiait tous les engagements qu'il avait pris en son nom.

C'était pour Mr. Bennet une heureuse surprise de voir que tout s'arrangeait sans plus d'effort de sa part. Son plus grand désir actuellement

était d’avoir à s’occuper le moins possible de cette affaire. Maintenant que les premiers transports de colère qui avaient animé ses recherches étaient passés, il retournait naturellement à son indolence coutumière.

Sa lettre fut bientôt écrite, car s’il était lent à prendre une décision, il la mettait rapidement à exécution. Il priait son beau-frère de lui donner le compte détaillé de tout ce qu’il leur devait. Mais il était encore trop irrité pour le charger de transmettre à Lydia le moindre message.

Les bonnes nouvelles, bientôt connues dans toute la maison, se répandirent rapidement aux alentours. Elles furent accueillies par les voisins avec une décente philosophie. Évidemment les conversations auraient pu trouver un plus riche aliment si miss Lydia Bennet était revenue brusquement au logis paternel, où mieux encore, si elle avait été mise en pénitence dans une ferme éloignée. Mais son mariage fournissait encore une ample matière à la médisance, et les vœux exprimés par les vieilles dames acrimonieuses de Meryton ne perdirent pas beaucoup de leur fiel par suite du changement de circonstances car, avec un pareil mari, le malheur de Lydia pouvait être considéré comme certain.

Il y avait quinze jours que Mrs. Bennet gardait la chambre. Mais en cet heureux jour, elle reprit sa place à la table de famille dans des dispositions singulièrement joyeuses. Aucun sentiment de honte ne venait diminuer son triomphe : le mariage d’une de ses filles, – son vœu le plus cher depuis que Jane avait seize ans, – allait s’accomplir ! Elle ne parlait que de tout ce qui figure dans des noces somptueuses : fines mousselines, équipages et serviteurs. Elle passait en revue toutes les maisons du voisinage pouvant convenir à sa fille et, sans qu’elle sût ni considérât quel pourrait être le budget du jeune ménage, rien ne pouvait la satisfaire.

– Haye Park ferait l’affaire si les Gouldinez s’en allaient, ou la grande maison à Stoke, si le salon était un peu plus vaste. Mais Ashworth est trop loin ; je ne pourrais supporter l’idée d’avoir Lydia à dix milles de chez nous. Quant à Purvis Lodge, le toit de la maison est trop laid.

Son mari la laissa parler sans l’interrompre tant que les domestiques restèrent pour le service ; mais quand ils se furent retirés, il lui dit :

– Mrs. Bennet, avant de retenir pour votre fille et votre gendre une ou plusieurs de ces maisons, tâchons d’abord de nous entendre. Il y a une maison, en tout cas, où ils ne mettront jamais les pieds. Je ne veux pas avoir l’air d’approuver leur coupable folie en les recevant à Longbourn.

Cette déclaration provoqua une longue querelle, mais Mr. Bennet tint bon, et ne tarda pas à en faire une autre qui frappa Mrs. Bennet de stupéfaction et d'horreur : il dit qu'il n'avancerait pas une guinée pour le trousseau de sa fille et affirma que Lydia ne recevrait pas de lui la moindre marque d'affection en cette circonstance. Mrs. Bennet n'en revenait pas ; elle ne pouvait concevoir que la colère de son mari contre sa fille pût être poussée au point de refuser à celle-ci un privilège sans lequel, lui semblait-il, le mariage serait à peine valide. Elle était plus sensible pour Lydia au déshonneur qu'il y aurait à se marier sans toilette neuve qu'à la honte de s'être enfuie et d'avoir vécu quinze jours avec Wickham avant d'être sa femme.

Elizabeth regrettait maintenant d'avoir confié à Mr. Darcy, dans un moment de détresse, les craintes qu'elle éprouvait pour sa sœur. Puisqu'un prompt mariage allait mettre fin à son aventure, on pouvait espérer en cacher les malheureux préliminaires à ceux qui n'habitaient pas les environs immédiats. Elle savait que rien ne serait ébruité par lui, – il y avait peu d'hommes dont la discrétion lui inspirât autant de confiance, – mais, en même temps, il y en avait bien peu à qui elle aurait tenu davantage à cacher la fragilité de sa sœur ; non cependant à cause du préjudice qui en pourrait résulter pour elle-même, car entre elle et Darcy, il y avait désormais, semblait-il, un abîme infranchissable. Le mariage de Lydia eût-il été conclu le plus honorablement du monde, il n'était guère vraisemblable que Mr. Darcy voulût entrer dans une famille contre laquelle, à tant d'autres objections, venait s'ajouter celle d'une parenté étroite avec l'homme qu'il méprisait si justement.

Elizabeth ne pouvait s'étonner qu'il reculât devant une telle alliance. Il était invraisemblable que le sentiment qu'il lui avait laissé voir en Derbyshire dût survivre à une telle épreuve. Elle était humiliée, attristée, et ressentait un vague repentir sans savoir au juste de quoi. Elle désirait jalousement l'estime de Mr. Darcy, maintenant qu'elle n'avait plus rien à en espérer ; elle souhaitait entendre parler de lui, quand il semblait qu'elle n'eût aucune chance de recevoir de ses nouvelles, et elle avait la conviction qu'avec lui elle aurait été heureuse alors que, selon toute probabilité, jamais plus ils ne se rencontreraient.

« Quel triomphe pour lui, pensait-elle souvent, s'il savait que les offres qu'elle avait si fièrement dédaignées quatre mois auparavant, seraient maintenant accueillies avec joie et reconnaissance ! Oui, bien qu'à son

jugement il dépassât en générosité tous ceux de son sexe, il était humain qu'il triomphât. »

Elle se rendait compte à présent que Darcy, par la nature de ses qualités, était exactement l'homme qui lui convenait. Son intelligence, son caractère quoique si différent du sien aurait correspondu à ses vœux. Leur union eût été à l'avantage de l'un et de l'autre. La vivacité et le naturel d'Elisabeth auraient adouci l'humeur de Darcy et donné plus de charmes à ses manières ; et lui-même, par son jugement, par la culture de son esprit, par sa connaissance du monde, aurait pu exercer sur elle une influence plus heureuse encore. Mais on ne devait pas voir une telle union offrir au public l'image fidèle de la félicité conjugale. Une autre d'un caractère tout différent allait se former dans sa famille qui excluait pour la première toute chance de se réaliser.

Elizabeth se demandait comment pourrait être assurée à Wickham et à Lydia une indépendance suffisante. Mais il lui était aisé de se représenter le bonheur instable dont pourraient jouir deux êtres qu'avait seule rapprochés la violence de leurs passions.

Une nouvelle lettre de Mr. Gardiner arriva bientôt. Aux remerciements de Mr. Bennet il répondait brièvement par l'assurance de l'intérêt qu'il portait à tous les membres de sa famille, et demandait pour conclure de ne pas revenir sur ce sujet. Le but principal de sa lettre était d'annoncer que Mr. Wickham était déterminé à quitter la milice.

« ... Depuis que le mariage a été décidé, c'était mon vif désir de lui voir prendre ce parti. Vous penserez sans doute comme moi que ce changement de milieu est aussi opportun pour ma nièce, que pour lui. Mr. Wickham à l'intention d'entrer dans l'armée régulière, et il a d'anciens amis qui sont prêts à appuyer sa demande. On lui a promis un brevet d'enseigne dans un régiment du Nord. La distance entre ce poste et notre région n'est pas un désavantage. Il paraît bien disposé, et je veux croire que, dans un autre milieu, le souci de sauvegarder leur réputation les rendra tous deux plus circonspects. J'ai écrit au colonel Forster pour l'informer de nos présents arrangements, et le prier de satisfaire les créanciers de Wickham à Brighton et aux environs, par la promesse d'un règlement rapide pour lequel je me suis engagé. Voulez-vous prendre la peine de donner la même assurance à ses créanciers de Meryton dont vous trouverez ci-jointe la liste remise par lui-même. Il nous a déclaré toutes ses dettes ; – j'aime à croire du moins qu'il ne nous a pas trompés. – Haggerston à nos ordres, et tout sera prêt

d’ici une huitaine de jours. Wickham et sa femme partiront alors pour rejoindre le régiment, à moins qu’ils ne soient d’abord invités à Longbourn, et ma femme me dit que Lydia désire ardemment vous revoir tous avant son départ pour le Nord. Elle va bien et me charge de ses respects pour vous et pour sa mère.

« Vôtre,

« E. GARDINER. »

Mr. Bennet et ses filles voyaient aussi clairement que Mr. Gardiner combien il était heureux que Wickham quittât le régiment de la milice. Mais Mrs. Bennet était beaucoup moins satisfaite. Voir Lydia s’établir dans le Nord de l’Angleterre juste au moment où elle était si joyeuse et si fière à la pensée de l’avoir près d’elle, quelle cruelle déception ! Et puis, quel dommage pour Lydia de s’éloigner d’un régiment où elle connaissait tout le monde !

– Elle aimait tant Mrs. Forster, soupirait-elle, qu’il lui sera très dur d’en être séparée. Il y avait aussi plusieurs jeunes gens qui lui plaisaient beaucoup. Dans ce régiment du Nord, les officiers seront peut-être moins aimables !

La demande que faisait Lydia d’être admise à revoir sa famille avant son départ fut d’abord accueillie de la part de son père par un refus péremptoire, mais Jane et Elizabeth désiraient vivement pour le bien, ainsi que pour la réputation de leur sœur, qu’elle fût traitée moins durement, et elles pressèrent leur père avec tant d’insistance, de douceur et de raison de recevoir les jeunes époux à Longbourn qu’il finit par se laisser persuader. Leur mère eut donc la satisfaction d’apprendre qu’elle pourrait exhiber la jeune mariée à tout le voisinage avant son lointain exil. En répondant à son beau-frère, Mr. Bennet envoya la permission demandée et il fut décidé qu’au sortir de l’église, le jeune couple prendrait la route de Longbourn. Elizabeth fut surprise cependant que Wickham consentît à cet arrangement. En ce qui la concernait, à ne consulter que son inclination, une rencontre avec lui était bien la dernière chose qu’elle eût souhaitée.

OceanofPDF.com

LI

Table des matières

Le jour du mariage de Lydia, Jane et Elizabeth se sentirent certainement plus émues que la mariée elle-même. La voiture fut envoyée à *** à la rencontre du jeune couple qui devait arriver pour l'heure du dîner. Les sœurs aînées appréhendaient le moment du revoir, Jane en particulier qui prêtait à la coupable les sentiments qu'elle aurait éprouvés à sa place et souffrait elle-même de ce qu'elle devait endurer.

Ils arrivèrent. Toute la famille était réunie dans le petit salon pour les accueillir. Le visage de Mrs. Bennet n'était que sourires. Celui de son mari restait grave et impénétrable. Les jeunes filles se sentaient inquiètes, anxieuses et mal à l'aise.

La voix de Lydia se fit entendre dans l'antichambre, la porte s'ouvrit brusquement et elle se précipita dans le salon. Sa mère s'avança pour la recevoir dans ses bras et l'embrassa avec transports, puis tendit la main avec un affectueux sourire à Wickham qui suivait sa femme, et leur exprima ses vœux avec un empressement qui montrait bien qu'elle ne doutait nullement de leur bonheur.

L'accueil qu'ils reçurent ensuite de Mr. Bennet ne fut pas tout à fait aussi cordial. Sa raideur s'accentua et c'est à peine s'il ouvrit la bouche. La désinvolture du jeune couple lui déplaisait extrêmement ; elle indignait Elizabeth et choquait Jane elle-même. Lydia était toujours Lydia ; aussi intrépide, aussi exubérante, aussi bruyante, aussi indomptable que jamais. Elle allait d'une sœur à l'autre en réclamant leurs félicitations et quand, à la fin, tout le monde fut assis, elle se mit à regarder le salon, et prenant note de quelques changements qu'on y avait apportés, observa en riant qu'il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était pas trouvée dans cette pièce.

Wickham ne montrait pas plus d'embarras, mais il avait des manières si charmantes que si sa réputation et son mariage n'avaient donné lieu à aucun blâme, l'aisance souriante avec laquelle il se réclamait de leur nouvelle parenté aurait ravi tout le monde.

Elizabeth ne revenait pas d'une telle assurance et se disait qu'il était vain d'imaginer une limite à l'audace d'un homme impudent. Elle et Jane se

sentaient rougir, mais sur le visage de ceux qui étaient cause de leur confusion, elles ne voyaient aucun changement de couleur.

La conversation ne languissait pas. La mariée et sa mère ne pouvaient chacune parler avec assez de volubilité et Wickham, qui se trouvait assis à côté d'Elizabeth, se mit à lui demander des nouvelles de toutes les personnes qu'il connaissait dans le voisinage avec un air naturel et souriant qu'elle fut incapable de prendre elle-même pour lui répondre. Sa femme et lui ne paraissaient avoir que de joyeux souvenirs, et Lydia abordait volontairement des sujets auxquels ses sœurs n'auraient voulu pour rien au monde faire allusion.

– Songez qu'il y a déjà trois mois que je suis partie ! s'écria-t-elle. Il me semble qu'il y a seulement quinze jours, et pourtant les événements n'ont pas manqué pendant ces quelques semaines. Dieu du ciel ! me doutais-je, quand je suis partie, que je reviendrais mariée ! bien que je me sois dit quelquefois que ce serait joliment amusant si cela arrivait...

Ici, son père fronça les sourcils ; Jane paraissait au supplice, tandis qu'Elizabeth fixait sur Lydia des regards significatifs. Mais celle-ci, qui ne voyait ni n'entendait que ce qu'elle voulait voir ou entendre, continua gaiement :

– Oh ! maman, sait-on seulement par ici que je me suis mariée aujourd'hui ? J'avais peur que non ; aussi quand nous avons dépassé sur la route le cabriolet de William Goulding, j'ai baissé la glace, ôté mon gant et posé la main sur le rebord de la portière afin qu'il pût voir mon alliance, et j'ai fait des saluts et des sourires à n'en plus finir.

Elizabeth n'en put supporter davantage. Elle s'enfuit du salon et ne revint que lorsqu'elle entendit tout le monde traverser le hall pour gagner la salle à manger. Elle y arriva à temps pour voir Lydia se placer avec empressement à la droite de sa mère en disant à sa sœur aînée :

– Maintenant, Jane, vous devez me céder votre place, puisque je suis une femme mariée.

Il n'y avait pas lieu de croire que le temps donnerait à Lydia la réserve dont elle se montrait si dépourvue dès le commencement. Son assurance et son impétuosité ne faisaient qu'augmenter. Il lui tardait de voir Mrs. Philips, les Lucas, tous les voisins, et de s'entendre appeler « Mrs. Wickham ». En attendant, elle s'en fut après le repas exhiber son alliance et faire parade de sa nouvelle dignité devant Mrs. Hill et les deux servantes.

– Eh bien, maman, dit-elle quand tous furent revenus dans le petit salon, que dites-vous de mon mari ? N’est-ce pas un homme charmant ? Je suis sûre que mes sœurs m’envient, et je leur souhaite d’avoir seulement moitié autant de chance que moi. Il faudra qu’elles aillent toutes à Brighton ; c’est le meilleur endroit pour trouver des maris. Quel dommage que nous n’y soyons pas allées toutes les cinq !

– C’est bien vrai ; et si cela n’avait dépendu que de moi... Mais, ma chère Lydia, cela me déplaît beaucoup de vous voir partir si loin ! Est-ce absolument nécessaire ?

– Je crois que oui. Mais j’en suis très contente. Vous et papa viendrez nous voir ainsi que mes sœurs. Nous serons à Newscastle tout l’hiver. Il y aura sûrement des bals et je m’engage à fournir mes sœurs de danseurs agréables. Quand vous partirez, vous pourrez nous en laisser une ou deux et je me fais forte de leur trouver des maris avant la fin de l’hiver.

– Je vous remercie pour ma part, dit Elizabeth ; mais je n’apprécie pas spécialement votre façon de trouver des maris.

Le jeune couple ne devait pas rester plus de dix jours ; Mr. Wickham avait reçu son brevet avant son départ de Londres, et devait avoir rejoint son régiment avant la fin de la quinzaine. Personne, à part Mrs. Bennet, ne regrettait la brièveté de leur séjour. Elle employa tout ce temps à faire des visites avec sa fille, et à organiser chez elle de nombreuses réceptions qui firent plaisir à tout le monde, certains membres de la famille ne demandant qu’à éviter l’intimité.

Elizabeth eut vite observé que les sentiments de Wickham pour Lydia n’avaient pas la chaleur de ceux que Lydia éprouvait pour lui ; et elle n’eut pas de peine à se persuader que c’était la passion de Lydia et non celle de Wickham qui avait provoqué l’enlèvement. Elle aurait pu se demander pourquoi, n’étant pas plus vivement épris, il avait accepté de fuir avec Lydia, si elle n’avait tenu pour certain que cette fuite était commandée par ses embarras pécuniaires, et, dans ce cas, Wickham n’était pas homme à se refuser l’agrément de partir accompagné.

Lydia était follement éprise. Elle n’ouvrait la bouche que pour parler de son cher Wickham : c’était la perfection en tout, et personne ne pouvait lui être comparé.

Un matin qu’elle se trouvait avec ses deux aînées, elle dit à Elizabeth :

– Lizzy, je ne vous ai jamais raconté mon mariage, je crois ; vous n’étiez pas là quand j’en ai parlé à maman et aux autres. N’êtes-vous pas

curieuse de savoir comment les choses se sont passées ?

– Non, en vérité, répliqua Elizabeth ; je suis d'avis que moins on en parlera, mieux cela vaudra.

– Mon Dieu ! que vous êtes étrange ! Tout de même, il faut que je vous mette au courant. Vous savez que nous nous sommes mariés à Saint-Clément parce que Wickham habitait sur cette paroisse. Il avait été convenu que nous y serions tous à onze heures ; mon oncle, ma tante et moi devions nous y rendre ensemble, et les autres nous rejoindre à l'église. Le lundi matin, j'étais dans un état ! J'avais si peur qu'une difficulté quelconque ne vînt tout remettre ! Je crois que j'en serais devenue folle... Pendant que je m'habillais, ma tante ne cessait de parler et de discourir, comme si elle débitait un sermon ; mais je n'entendais pas un mot sur dix, car vous supposez bien que je ne pensais qu'à mon cher Wickham. J'avais tellement envie de savoir s'il se marierait avec son habit bleu !

« Nous avons déjeuné à dix heures, comme d'habitude. Il me semblait que l'aiguille de la pendule n'avançait pas ; car il faut vous dire que l'oncle et la tante ont été aussi désagréables que possible, tout le temps que je suis restée avec eux. Vous me croirez si vous voulez, mais on ne m'a pas laissée sortir une seule fois pendant toute cette quinzaine ! Pas une petite réunion, rien, rien ! Assurément Londres était à ce moment assez vide ; mais enfin, le Petit Théâtre était encore ouvert !... Pour en revenir à mon mariage, la voiture arrivait devant la porte lorsque mon oncle fut demandé par cet affreux homme, Mr. Stone, – et vous savez qu'une fois ensemble, ils n'en finissent plus. – J'avais une peur terrible de les voir oublier l'heure, ce qui aurait fait remettre mon mariage au lendemain ; et nous ne pouvions nous passer de mon oncle qui devait me conduire à l'autel. Heureusement, il est revenu au bout de dix minutes et l'on s'est mis en route. Depuis, j'ai réfléchi que si mon oncle avait été retenu, le mariage aurait pu quand même avoir lieu, car Mr. Darcy aurait pu très bien le remplacer.

– Mr. Darcy !... répéta Elizabeth abasourdie.

– Mais oui ! Vous savez qu'il devait venir avec Wickham... Oh ! mon Dieu ! J'ai oublié que je ne devais pas souffler mot de cela ! Je l'avais si bien promis ! Que va dire Wickham ? C'était un tel secret...

– S'il en est ainsi, dit Jane, ne nous dites pas un mot de plus et soyez assurée que je ne chercherai pas à en savoir davantage.

– Certainement, appuya Elizabeth qui pourtant était dévorée de curiosité, nous ne vous poserons pas de questions.

– Merci, dit Lydia ; car si vous m’en posiez, je vous dirais tout, et Wickham serait très fâché.

Devant cet encouragement, Elizabeth, pour pouvoir tenir sa promesse, fut obligée de se sauver dans sa chambre.

Mais demeurer dans l’ignorance de ce qui s’était passé était chose impossible, ou du moins il était impossible de ne pas chercher à se renseigner. Ainsi, Mr. Darcy avait assisté au mariage de sa sœur !

Les suppositions les plus extravagantes traversèrent l’esprit d’Elizabeth sans qu’aucune pût la satisfaire. Celles qui lui plaisaient davantage parce qu’elles donnaient une grande noblesse à la conduite de Mr. Darcy, lui semblaient les plus invraisemblables. Incapable de supporter plus longtemps cette incertitude, elle saisit une feuille de papier et écrivit à sa tante une courte lettre où elle la priait de lui expliquer les paroles échappées à Lydia.

« Vous comprendrez facilement combien je suis curieuse de savoir comment un homme qui ne nous est nullement apparenté, qui n’est même pas un ami de notre famille, pouvait se trouver parmi vous dans une telle circonstance. Je vous en prie, écrivez-moi tout de suite pour me donner cette explication, à moins que vous ayez de très sérieuses raisons pour garder le secret, comme Lydia semblait le croire nécessaire. Dans ce cas, je tâcherai de m’accommoder de mon ignorance... »

« Pour cela, certainement non, » se dit Elizabeth à elle-même ; et elle termina sa lettre ainsi : « ... Mais je dois vous prévenir, ma chère tante, que si vous ne me renseignez pas d’une manière honorable, j’en serai réduite à employer des ruses et des stratagèmes pour découvrir la vérité... »

Jane avait une délicatesse trop scrupuleuse pour reparler avec Elizabeth de ce que Lydia avait laissé échapper. Elizabeth n’en était pas fâchée. Jusqu’au moment où elle aurait appris quelque chose, elle préférait se passer de confidente.

OceanofPDF.com

LII

Table des matières

Elizabeth eut la satisfaction de recevoir une réponse dans les plus courts délais. Dès qu'elle l'eut en mains, elle se hâta de gagner le petit bois où elle courait le moins de risques d'être dérangée, et s'asseyant sur un banc, se prépara à contenter sa curiosité. Le volume de la lettre l'assurait en effet par avance que sa tante ne répondait pas à sa demande par un refus.

« Gracechurch Street, 6 septembre.

« Ma chère nièce,

« Je viens de recevoir votre lettre, et vais consacrer toute ma matinée à y répondre, car je prévois que quelques lignes ne suffiraient pas pour tout ce que j'ai à vous dire. Je dois vous avouer que votre question me surprend. N'allez pas me croire fâchée ; je veux seulement dire que je n'aurais pas cru que vous eussiez besoin, « vous », de faire cette enquête. Si vous préférez ne pas me comprendre, excusez mon indiscrétion. Votre oncle est aussi surpris que moi-même, et la seule conviction qu'en cette affaire, vous étiez une des parties intéressées, l'a décidé à agir comme il l'a fait. Mais si réellement votre innocence et votre ignorance sont complètes, je dois me montrer plus explicite.

« Le jour même où je rentrais de Longbourn, votre oncle recevait une visite des plus inattendues ; celle de Mr. Darcy qui vint le voir et resta enfermé plusieurs heures avec lui. Il venait lui annoncer qu'il avait découvert où se trouvaient votre sœur et Wickham, qu'il les avait vus et s'était entretenu avec eux, – plusieurs fois avec Wickham, et une fois avec Lydia. – D'après ce que j'ai compris, il avait quitté le Derbyshire le lendemain même de notre départ et était venu à Londres avec la résolution de se mettre à leur recherche. Le motif qu'il en a donné c'est qu'il était convaincu que c'était sa faute si l'indignité de Wickham n'avait pas été suffisamment publiée pour empêcher toute jeune fille de bonne famille de lui donner son amour et sa confiance. Il accusait généreusement son orgueil, confessant qu'il lui avait semblé au-dessus de lui de mettre le monde au courant de ses affaires privées ; sa réputation devait répondre pour lui. Il

estimait donc de son devoir d’essayer de réparer le mal qu’il avait involontairement causé. J’ajoute que s’il avait un autre motif, je suis persuadée qu’il est tout à son honneur.

« Quelques jours s’étaient passés avant qu’il pût découvrir les fugitifs, mais il possédait sur nous un grand avantage, celui d’avoir un indice pour le guider dans ses recherches et le sentiment de cet avantage avait été une raison de plus pour le déterminer à nous suivre. Il connaissait à Londres une dame, une certaine Mrs. Younge, qui avait été quelque temps gouvernante de miss Darcy et qui avait été remerciée pour un motif qu’il ne nous a pas donné. À la suite de ce renvoi, elle avait pris une grande maison dans Edward Street et gagnait sa vie en recevant des pensionnaires. Mr. Darcy savait que cette Mrs. Younge connaissait intimement Wickham, et, en arrivant à Londres, il était allé la voir pour lui demander des renseignements sur lui, mais il s’était passé deux ou trois jours avant qu’il pût obtenir d’elle ce qu’il désirait. Cette femme voulait évidemment se faire payer la petite trahison qu’on lui demandait, car elle savait où était son ami : Wickham, en effet, était allé la trouver dès son arrivée à Londres, et, si elle avait eu de la place, elle les aurait reçus tous deux dans sa maison. À la fin cependant, notre ami si dévoué obtint le renseignement désiré et se rendit à l’adresse qu’elle lui avait indiquée. Il vit d’abord Wickham, et ensuite insista pour voir Lydia. Sa première idée était de la persuader de quitter au plus tôt cette situation déshonorante et de retourner dans sa famille dès qu’elle consentirait à la recevoir, lui offrant toute l’aide qui pourrait lui être utile. Mais il trouva Lydia irrévocablement décidée à rester où elle était : la pensée de sa famille ne la touchait aucunement ; elle ne se souciait pas de l’aide qui lui était offerte et ne voulait pas entendre parler de quitter Wickham. Elle était sûre qu’ils se marieraient un jour ou l’autre, et peu importait quand. Ce que voyant, Mr. Darcy pensa qu’il n’y avait plus qu’à décider et hâter un mariage que Wickham, il l’avait fort bien vu dès sa première conversation avec lui, n’avait jamais mis dans ses projets. Wickham reconnut qu’il avait été forcé de quitter le régiment à cause de pressantes dettes d’honneur et ne fit aucun scrupule de rejeter sur la seule folie de Lydia toutes les déplorables conséquences de sa fuite. Il pensait démissionner immédiatement et n’avait pour l’avenir aucun plan défini. Il devait prendre un parti, il ne savait lequel ; la seule chose certaine, c’est qu’il n’avait aucune ressource. Mr. Darcy lui demanda pourquoi il n’épousait pas tout de suite votre sœur ; bien que Mr. Bennet ne dût pas être

très riche, il serait capable de faire quelque chose pour lui, et sa situation s'améliorerait du fait de ce mariage. En réponse à cette question, Wickham laissa entendre qu'il n'avait nullement renoncé à refaire sa fortune dans des conditions plus satisfaisantes, par un mariage riche dans une autre région. Toutefois, étant donnée la situation présente, il y avait des chances qu'il se laissât tenter par l'appât d'un secours immédiat.

« Plusieurs rencontres eurent lieu, car il y avait beaucoup de points à traiter. Les prétentions de Wickham étaient naturellement exagérées, mais en fin de compte, il fut obligé de se montrer plus raisonnable.

« Toutes choses étant arrangées entre eux, le premier soin de Mr. Darcy fut de mettre votre oncle au courant. Il vint pour le voir à Gracechurch street, la veille de mon retour, mais on lui répondit que Mr. Gardiner n'était pas visible, qu'il était occupé avec votre père, et que celui-ci quittait Londres le lendemain matin. Mr. Darcy, jugeant préférable de se concerter avec votre oncle plutôt qu'avec votre père, remit sa visite au lendemain et partit sans avoir donné son nom. Le samedi soir, il revint, et c'est alors qu'il eut avec votre oncle le long entretien dont je vous ai parlé. Ils se rencontrèrent encore le dimanche, et, cette fois, je le vis aussi. Mais ce ne fut pas avant le lundi que tout se trouva réglé, et aussitôt le message vous fut envoyé à Longbourn. Seulement notre visiteur s'est montré terriblement têtu. Je crois, Lizzy, que l'obstination est son grand défaut ; on lui en a reproché bien d'autres à différentes reprises, mais celui-là doit être le principal. Tout ce qui a été fait, il a voulu le faire lui-même, et Dieu sait (je ne le dis pas pour provoquer vos remerciements) que votre oncle s'en serait chargé de grand cœur. Tous deux ont discuté à ce sujet interminablement, – ce qui était plus que ne méritait le jeune couple en question. Enfin, votre oncle a dû céder, et au lieu d'aider effectivement sa nièce, il lui a fallu se contenter d'en avoir seulement l'apparence, ce qui n'était pas du tout de son goût. Aussi votre lettre de ce matin, en lui permettant de dépouiller son plumage d'emprunt et de retourner les louanges à qui les mérite, lui a-t-elle causé grand plaisir.

« Mais, Lizzy, il faut, il faut absolument que tout ceci reste entre vous et moi, et Jane à la grande rigueur. Vous savez sans doute ce qui a été fait pour le jeune ménage. Les dettes de Wickham qui se montent, je crois, à beaucoup plus de mille livres sterling, doivent être payées ainsi que son brevet d'officier, et mille livres ajoutées à la dot de Lydia et placées en son nom. La raison pour laquelle Mr. Darcy a voulu faire seul tout ce qui était

nécessaire est celle que je vous ai dite plus haut. C'est à lui, à sa réserve et à son manque de discernement, affirme-t-il, qu'on doit d'avoir été trompé sur la véritable personnalité de Wickham, et que celui-ci a pu être partout accueilli et fêté. Peut-être y a-t-il là quelque chose de vrai. Pourtant je me demande si ce n'est pas la réserve d'une autre personne plutôt que la sienne qui doit surtout être mise en cause. Mais, en dépit de tous ces beaux discours, vous pouvez être assurée, ma chère Lizzy, que votre oncle n'aurait jamais cédé, si nous n'avions pas cru que Mr. Darcy avait un autre intérêt dans l'affaire. Quand tout fut entendu, il repartit pour Pemberley, mais après avoir promis de revenir à Londres pour assister au mariage et pour achever de régler les questions pécuniaires.

« Vous savez tout maintenant, et si j'en crois votre lettre, ce récit va vous surprendre extrêmement ; j'espère tout au moins que vous n'en éprouverez aucun déplaisir. Lydia vint aussitôt s'installer ici et Wickham y fut reçu journellement. Il s'est montré tel que je l'avais connu en Hertfordshire ; quant à Lydia, je ne vous dirai pas combien j'ai été peu satisfaite de son attitude pendant son séjour auprès de nous, si la dernière lettre de Jane ne m'avait appris que sa conduite est aussi déraisonnable chez son père que chez moi. Je lui ai parlé très sérieusement à plusieurs reprises, lui montrant la gravité de sa faute et le chagrin qu'elle avait causé à sa famille. Si elle m'a entendue, c'est une chance, car je suis certaine qu'elle ne m'a jamais écoutée. J'ai failli bien souvent perdre patience et c'est seulement par affection pour vous et pour Jane que je me suis contenue.

« Mr. Darcy a tenu sa promesse, et comme vous l'a dit Lydia, il assistait au mariage. Il a dîné chez nous le jour suivant, et devait quitter Londres mercredi ou jeudi. M'en voudrez-vous beaucoup, ma chère Lizzy, si je saisis cette occasion de vous dire (ce que je n'ai jamais osé jusqu'ici), quelle sympathie il m'inspire ? Sa conduite à notre égard a été aussi aimable qu'en Derbyshire. Son intelligence, ses goûts, ses idées, tout en lui me plaît. Pour être parfait, il ne lui manque qu'un peu de gaieté ; mais sa femme, s'il fait un choix judicieux, pourra lui en donner. Je l'ai trouvé un peu mystérieux : c'est à peine s'il vous a nommée ; le mystère paraît être à la mode... Pardonnez-moi, ma chérie, si j'ai trop d'audace ; ou tout au moins, ne me punissez pas au point de me fermer la porte de P... : je ne serai tout à fait heureuse que quand j'aurai fait le tour du parc ! Un petit phaéton avec une jolie paire de poneys, voilà ce qu'il faudrait. Mais je m'arrête : depuis une demi-heure, les enfants me réclament.

« À vous de tout cœur,

« M. GARDINER. »

La lecture de cette lettre jeta Elizabeth dans une agitation où l'on n'aurait su dire si c'était la joie ou la peine qui dominait. Ainsi donc, tous les soupçons vagues et indéterminés qui lui étaient venus au sujet du rôle de Mr. Darcy dans le mariage de sa sœur, et auxquels elle n'avait pas voulu s'arrêter parce qu'ils supposaient chez lui une bonté trop extraordinaire pour être vraisemblable, et faisaient d'elle et des siens ses obligés, tous ces soupçons se trouvaient justifiés et au-delà ! Il avait couru à Londres. Il avait accepté tous les ennuis et toutes les mortifications d'une recherche où il lui avait fallu solliciter les services d'une femme qu'il devait mépriser et abominer entre toutes, et rencontrer à plusieurs reprises, raisonner, persuader et finalement acheter un homme qu'il aurait voulu éviter à jamais, et dont il ne prononçait le nom qu'avec répugnance. Et il avait fait tout cela en faveur d'une jeune fille pour qui il ne pouvait avoir ni sympathie, ni estime. Le cœur d'Elizabeth lui murmurait que c'était pour elle-même qu'il avait tout fait, mais convenait-il de s'abandonner à une si douce pensée ? La vanité même n'arrivait point à lui faire croire que l'affection de Darcy pour elle, pour celle qui l'avait jadis repoussé, pouvait avoir raison de l'horreur qu'une alliance avec Wickham devait lui inspirer. Beau-frère de Wickham ! Quel orgueil, à l'idée d'un tel lien, ne se serait révolté ? Avait-il donc donné le vrai motif de sa conduite ? Après tout, il n'était pas invraisemblable qu'il se reconnût un tort et qu'il voulût réparer les effets de sa hautaine réserve. Il était généreux, il avait les moyens de l'être ; et puis, sans croire qu'il eût pensé surtout à elle, Elizabeth pouvait supposer que l'affection qu'il lui gardait encore avait pu animer ses efforts dans une entreprise dont le résultat était pour elle si important. Mais combien il était pénible de penser qu'elle et les siens avaient contracté envers lui une dette qu'ils ne pourraient jamais acquitter ! C'est à lui qu'ils devaient le sauvetage de Lydia et de sa réputation. Comme Elizabeth se reprochait maintenant les sentiments d'antipathie et les paroles blessantes qu'elle avait eues pour lui ! Elle avait honte d'elle-même mais elle était fière de lui, fière que pour accomplir une tâche de pitié et d'honneur, il eût pu se vaincre lui-même. Elle relut plusieurs fois l'éloge qu'en faisait sa tante : il était à peine suffisant, mais il la touchait et lui causait un plaisir

mêlé de regret en lui montrant à quel point son oncle et sa tante étaient convaincus qu'il subsistait toujours entre elle et Mr. Darcy un lien d'affection et de confiance.

Un bruit de pas la tira de ses réflexions, et avant qu'elle eût pu prendre une autre allée, Wickham était près d'elle.

– J'ai peur d'interrompre votre promenade solitaire, ma chère sœur, dit-il en l'abordant.

– Assurément, répondit-elle avec un sourire, mais il ne s'ensuit pas que cette interruption me soit déplaisante.

– Je serais navré qu'elle le fût. Nous avons toujours été bons amis, nous le serons encore davantage maintenant.

– Oui, certes, mais où sont donc les autres ?

– Je n'en sais rien. Mrs. Bennet et Lydia vont en voiture à Meryton. Alors, ma chère sœur, j'ai appris par votre oncle et votre tante que vous aviez visité Pemberley ?

Elle répondit affirmativement.

– Je vous envie presque ce plaisir ; je crois cependant que ce serait un peu pénible pour moi, sans quoi je m'y arrêterais en allant à Newcastle. Vous avez vu la vieille femme de charge ? Pauvre Reynolds ! elle m'aimait beaucoup. Mais, naturellement, elle ne vous a pas parlé de moi.

– Si, pardon.

– Et que vous a-t-elle dit ?

– Que vous étiez entré dans l'armée, et qu'elle craignait fort... que vous n'eussiez pas très bien tourné ! À de telles distances, vous le savez, les nouvelles arrivent parfois fâcheusement défigurées.

– C'est certain, fit-il en se mordant les lèvres.

Elizabeth espérait l'avoir réduit au silence, mais il reprit bientôt :

– J'ai été surpris de voir Darcy à Londres le mois dernier. Nous nous sommes croisés plusieurs fois. Je me demande ce qu'il pouvait bien y faire.

– Peut-être les préparatifs de son mariage avec miss de Bourgh, dit Elizabeth. Il lui fallait en effet une raison toute particulière pour être à Londres en cette saison.

– Assurément. L'avez-vous vu à Lambton ? J'ai cru le comprendre d'après ce que m'ont dit les Gardiner.

– Oui ; il nous a même présentés à sa sœur.

– Et elle vous a plu ?

– Beaucoup.

– On m’a dit en effet qu’elle avait beaucoup gagné depuis un an ou deux. La dernière fois que je l’ai vue, elle ne promettait guère. Je suis heureux qu’elle vous ait plu. J’espère qu’elle achèvera de se transformer.

– J’en suis persuadée ; elle a dépassé l’âge le plus difficile.

– Avez-vous traversé le village de Kympton ?

– Je ne puis me rappeler.

– Je vous en parle parce que c’est là que se trouve la cure que j’aurais dû obtenir. Un endroit ravissant, un presbytère superbe. Cela m’aurait convenu à tous les points de vue.

– Même avec l’obligation de faire des sermons ?

– Mais parfaitement. En m’exerçant un peu, j’en aurais eu bientôt pris l’habitude. Les regrets ne servent à rien, mais certainement, c’était la vie qu’il me fallait ; cette retraite, cette tranquillité aurait répondu à tous mes désirs. Le sort en a décidé autrement. Darcy vous a-t-il jamais parlé de cette affaire, quand vous étiez dans le Kent ?

– J’ai appris d’une façon aussi sûre, que ce bénéfice vous avait été laissé conditionnellement et à la volonté du patron actuel.

– Ah ! vraiment ? on vous l’a dit ?... Oui, en effet, il y a quelque chose de cela. Vous vous souvenez que je vous l’avais raconté moi-même, à notre première rencontre.

– J’ai appris aussi qu’à une certaine époque, l’obligation de faire des sermons ne vous tentait pas autant qu’aujourd’hui, que vous aviez affirmé votre volonté bien arrêtée de ne jamais entrer dans les ordres et que, par suite, la question du bénéfice avait été réglée.

– Ah ! on vous a dit cela aussi ? C’est également assez exact, et je vous en avais de même touché un mot.

Ils étaient maintenant presque à la porte de la maison, car Elizabeth avait marché vite dans sa hâte de se débarrasser de lui. Ne voulant pas le vexer, par égard pour sa sœur, elle se contenta de lui dire avec un sourire de bonne humeur :

– Allons, Mr. Wickham ! nous voilà frère et sœur. Laissons dormir le passé. J’espère qu’à l’avenir nous penserons toujours de même...

Et elle lui tendit la main ; il la baisa avec une affectueuse galanterie, malgré l’embarras qu’il éprouvait dans son for intérieur et tous deux rentrèrent dans la maison.

OceanofPDF.com

LIII

Table des matières

Mr. Wickham fut si satisfait de cette conversation que jamais plus il ne prit la peine de revenir sur ce sujet, au grand contentement d'Elizabeth qui se félicita d'en avoir assez dit pour le réduire au silence.

Le jour du départ du jeune ménage arriva bientôt, et Mrs. Bennet fut forcée de se résigner à une séparation qui, sans doute, allait être de longue durée, Mr. Bennet ne se souciant nullement d'emmener sa famille à Newcastle, comme sa femme le lui proposait.

– Ah ! ma chère Lydia ! gémissait-elle ; quand nous retrouverons-nous ?

– Ma foi, je n'en sais rien ! Pas avant deux ou trois ans peut-être.

– Écrivez-moi souvent, ma chérie.

– Aussi souvent que je le pourrai. Mais vous savez qu'une femme mariée n'a guère de temps pour écrire. Mes sœurs qui n'ont rien à faire m'écriront.

Les adieux de Mr. Wickham furent beaucoup plus affectueux que ceux de sa femme ; il prodiguait les sourires et les paroles aimables.

– Ce garçon est merveilleux, déclara Mr. Bennet dès que les voyageurs furent partis. Il sourit, fait des grâces, et conte fleurette à chacun de nous. Je suis prodigieusement fier de lui, et je défie sir Lucas lui-même de produire un gendre supérieur à celui-là.

Le départ de Lydia assombrit Mrs. Bennet pendant plusieurs jours.

– Voilà ce que c'est que de marier ses enfants, ma mère, lui dit Elizabeth. Réjouissez-vous donc d'avoir encore quatre filles célibataires.

Mais la mélancolie où l'avait plongée cet événement ne résista pas à la nouvelle qui commença bientôt à circuler dans le pays : la femme de charge de Netherfield avait, disait-on, reçu l'ordre de préparer la maison pour l'arrivée prochaine de son maître, qui, à l'occasion de la chasse, venait y passer quelques semaines. Mrs. Bennet ne pouvait plus tenir en place.

– Alors, Mr. Bingley est donc sur le point de revenir, ma sœur ? disait-elle à Mrs. Philips qui avait apporté la nouvelle. Eh bien ! tant mieux. Ce n'est pas que les faits et gestes de ce monsieur nous intéressent, ni que j'aie aucun désir de le revoir. Toutefois, il est libre de revenir à Netherfield si cela lui plaît. Et qui sait ce qui peut arriver ?... Mais cela nous importe peu.

Vous vous rappelez que nous avons convenu, il y a longtemps, de ne plus aborder ce sujet. Alors, c'est bien certain qu'il va venir ?

– Très certain, car Mrs. Nichols est venue à Meryton hier soir, et l'ayant vue passer, je suis sortie moi-même pour savoir par elle si la nouvelle était exacte. Elle m'a dit que son maître arrivait mercredi ou jeudi, mais plutôt mercredi. Elle allait chez le boucher commander de la viande pour ce jour-là, et elle a heureusement trois couples de canards bons à tuer.

Jane n'avait pu entendre parler du retour de Bingley sans changer de couleur. Depuis longtemps elle n'avait pas prononcé son nom devant Elizabeth, mais ce jour-là, dès qu'elles furent seules, elle lui dit :

– J'ai bien vu que votre regard se tournait vers moi, Lizzy, quand ma tante nous a dit la nouvelle, et j'ai senti que je me troublais ; mais n'allez pas attribuer mon émotion à une cause puérile. J'ai rougi simplement parce que je savais qu'on allait me regarder. Je vous assure que cette nouvelle ne me cause ni joie, ni peine. Je me réjouis seulement de ce qu'il vienne seul. Nous le verrons ainsi fort peu. Ce ne sont pas mes sentiments que je redoute, mais les remarques des indifférents.

Elizabeth ne savait que penser. Si elle n'avait pas vu Bingley en Derbyshire, elle aurait pu supposer qu'il venait sans autre motif que celui qu'on annonçait ; mais elle était persuadée qu'il aimait toujours Jane et se demandait si son ami l'avait autorisé à venir, ou s'il était assez audacieux pour se passer de sa permission.

En dépit des affirmations formelles de sa sœur, elle n'était pas sans voir que Jane était troublée : son humeur était moins sereine et moins égale que de coutume.

Le sujet qui avait mis aux prises Mr. et Mrs. Bennet un an auparavant se trouva remis en question.

– Naturellement, dès que Mr. Bingley arrivera, vous irez le voir, mon ami.

– Certes non. Vous m'avez obligé à lui rendre visite l'an passé, en me promettant que si j'allais le voir il épouserait une de mes filles. Comme rien de tel n'est arrivé, on ne me fera pas commettre une seconde fois la même sottise.

Sa femme lui représenta que c'était une politesse que tous les messieurs du voisinage ne pouvaient se dispenser de faire à Mr. Bingley, à l'occasion de son retour.

– C’est un usage que je trouve ridicule, répliqua Mr. Bennet. S’il a besoin de notre société, qu’il vienne lui-même ; il sait où nous habitons et je ne vais pas perdre mon temps à visiter mes voisins à chacun de leurs déplacements.

– Tout ce que je puis dire, c’est que votre abstention sera une véritable impolitesse. En tout cas, cela ne m’empêchera pas de l’inviter à dîner. Nous devons recevoir bientôt Mrs. Lang et les Goulding. Cela fera treize en nous comptant. Il arrive à point pour faire le quatorzième.

– Je commence décidément à regretter son retour, confia Jane à Elizabeth. Ce ne serait rien, je pourrais le revoir avec une parfaite indifférence s’il ne fallait pas entendre parler de lui sans cesse. Ma mère est remplie de bonnes intentions mais elle ne sait pas – personne ne peut savoir – combien toutes ses réflexions me font souffrir. Je serai vraiment soulagée quand il repartira de Netherfield.

Enfin, Mr. Bingley arriva. Mrs. Bennet s’arrangea pour en avoir la première annonce par les domestiques afin que la période d’agitation et d’émoi fût aussi longue que possible. Elle comptait les jours qui devaient s’écouler avant qu’elle pût envoyer son invitation, n’espérant pas le voir auparavant. Mais le troisième jour au matin, de la fenêtre de son boudoir, elle l’aperçut à cheval qui franchissait le portail et s’avançait vers la maison.

Ses filles furent appelées aussitôt pour partager son allégresse.

– Quelqu’un l’accompagne, observa Kitty. Qui est-ce donc ? Eh ! mais on dirait que c’est cet ami qui était toujours avec lui l’an passé, Mr... ; – comment s’appelle-t-il donc ? – vous savez, cet homme si grand et si hautain ?...

– Grand Dieu ! Mr. Darcy !... Vous ne vous trompez pas. Tous les amis de Mr. Bingley sont les bienvenus ici, naturellement, mais j’avoue que la vue seule de celui-ci m’est odieuse.

Jane regarda Elizabeth avec une surprise consternée. Elle n’avait pas su grand-chose de ce qui s’était passé en Derbyshire, et se figurait l’embarras qu’allait éprouver sa sœur dans cette première rencontre avec Darcy après sa lettre d’explication. Elizabeth avait pour être troublée plus de raisons que ne le pensait Jane à qui elle n’avait pas encore eu le courage de montrer la lettre de Mrs. Gardiner. Pour Jane, Mr. Darcy n’était qu’un prétendant qu’Elizabeth avait repoussé et dont elle n’avait pas su apprécier le mérite. Pour Elizabeth, c’était l’homme qui venait de rendre à sa famille un service

inestimable et pour qui elle éprouvait un sentiment sinon aussi tendre que celui de Jane pour Bingley, du moins aussi profond et aussi raisonnable. Son étonnement en le voyant venir spontanément à Longbourn égalait celui qu'elle avait ressenti en le retrouvant si changé lors de leur rencontre en Derbyshire. La couleur qui avait quitté son visage y reparut plus ardente, et ses yeux brillèrent de joie à la pensée que les sentiments et les vœux de Darcy n'avaient peut-être pas changé. Mais elle ne voulut point s'y arrêter.

« Voyons d'abord son attitude, se dit-elle. Après, je pourrai en tirer une conclusion. »

Une affectueuse sollicitude la poussa à regarder sa sœur. Jane était un peu pâle, mais beaucoup plus paisible qu'elle ne s'y attendait ; elle rougit légèrement à l'entrée des deux jeunes gens ; cependant, elle les accueillit d'un air assez naturel et avec une attitude correcte où il n'y avait ni trace de ressentiment, ni excès d'amabilité.

Elizabeth ne prononça que les paroles exigées par la stricte politesse et se remit à son ouvrage avec une activité inaccoutumée. Elle n'avait osé jeter qu'un coup d'œil rapide à Mr. Darcy : il avait l'air aussi grave qu'à son habitude, plus semblable, pensa-t-elle, à ce qu'il était jadis qu'à ce qu'il s'était montré à Pemberley. Peut-être était-il moins ouvert devant sa mère que devant son oncle et sa tante. Cette supposition, bien que désagréable, n'était pas sans vraisemblance.

Pour Bingley aussi, elle n'avait eu qu'un regard d'un instant, et pendant cet instant, il lui avait paru à la fois heureux et gêné. Mrs. Bennet le recevait avec des démonstrations qui faisaient d'autant plus rougir ses filles qu'elles s'opposaient à la froideur cérémonieuse qu'elle montrait à Darcy.

Celui-ci, après avoir demandé à Elizabeth des nouvelles de Mr. et de Mrs. Gardiner, – question à laquelle elle ne put répondre sans confusion, – n'ouvrit presque plus la bouche. Il n'était pas assis à côté d'elle ; peut-être était-ce la raison de son silence. Quelques minutes se passèrent sans qu'on entendît le son de sa voix. Quand Elizabeth, incapable de résister à la curiosité qui la poussait, levait les yeux sur lui, elle voyait son regard posé sur Jane aussi souvent que sur elle-même, et fréquemment aussi fixé sur le sol. Il paraissait très absorbé et moins soucieux de plaire qu'à leurs dernières rencontres. Elle se sentit désappointée et en éprouva de l'irritation contre elle-même.

« À quoi d'autre pouvais-je m'attendre ? se dit elle. Mais alors, pourquoi est il venu ? »

– Voilà bien longtemps que vous étiez absent, Mr. Bingley, observa Mrs. Bennet. Je commençais à craindre un départ définitif. On disait que vous alliez donner congé pour la Saint-Michel ; j'espère que ce n'est pas vrai. Bien des changements se sont produits depuis votre départ. Miss Lucas s'est mariée ainsi qu'une de mes filles. Peut-être l'avez-vous appris ? L'annonce en a paru dans le Times et dans le Courrier, mais rédigée d'une façon bien singulière : « Récemment a eu lieu le mariage de G. Wickham esq. et de miss Lydia Bennet, » un point, c'est tout ! rien sur mon mari ou sur le lieu de notre résidence. C'est mon frère Gardiner qui l'avait fait insérer ; je me demande à quoi il a pensé ! L'avez-vous vue ?

Bingley répondit affirmativement et présenta ses félicitations. Elizabeth n'osait lever les yeux, et ne put lire sur le visage de Mr. Darcy.

– Assurément, avoir une fille bien mariée est une grande satisfaction, continua Mrs. Bennet, mais en même temps, Mr. Bingley, la séparation est une chose bien dure. Ils sont partis pour Newcastle, tout à fait dans le Nord, et ils vont y rester je ne sais combien de temps. C'est là que se trouve le régiment de mon gendre. Vous savez sans doute qu'il a quitté la milice et réussi à passer dans l'armée régulière ? Dieu merci, il a quelques bons amis, peut-être pas autant qu'il le mérite !

Cette flèche à l'adresse de Mr. Darcy mit Elizabeth dans une telle confusion qu'elle eut envie de s'enfuir, mais, se ressaisissant, elle sentit au contraire la nécessité de dire quelque chose, et demanda à Bingley s'il pensait faire à la campagne un séjour de quelque durée. « De plusieurs semaines, » répondit-il.

– Quand vous aurez tué tout votre gibier, Mr. Bingley, lui dit Mrs. Bennet, il faudra venir ici et chasser autant qu'il vous plaira sur les terres de Mr. Bennet. Mon mari en sera enchanté et vous réservera ses plus belles compagnies de perdreaux.

La souffrance d'Elizabeth s'accrut encore devant des avances aussi déplacées. « Alors même, pensait-elle, qu'on pourrait reprendre le rêve de l'année dernière, tout conspirerait à le détruire encore une fois. » Et il lui sembla que des années de bonheur ne suffiraient pas pour les dédommager, elle et Jane, de ces instants de pénible mortification.

Cette fâcheuse impression se dissipa pourtant quand elle remarqua combien la beauté de Jane semblait raviver les sentiments de son ancien admirateur. Pour commencer, il ne lui avait pas beaucoup parlé, mais à mesure que l'heure s'avançait, il se tournait davantage de son côté et

s’adressait à elle de plus en plus. Il la retrouvait aussi charmante, aussi naturelle, aussi aimable que l’an passé, bien que peut-être un peu plus silencieuse.

Quand les jeunes gens se levèrent pour partir, Mrs. Bennet n’eut garde d’oublier l’invitation projetée, et ils acceptèrent de venir dîner à Longbourn quelques jours plus tard.

– Vous êtes en dette avec moi, Mr. Bingley, ajouta-t-elle. Avant votre départ pour Londres, vous m’aviez promis de venir dîner en famille dès votre retour. Cette promesse, que je n’ai pas oubliée, n’a pas été tenue, ce qui m’a causé une grande déception, je vous assure.

Bingley parut un peu interloqué par ce discours et dit quelque chose sur son regret d’en avoir été empêché par ses affaires, puis ils se retirèrent tous les deux.

Mrs. Bennet avait eu grande envie de les retenir à dîner le soir même ; mais bien que sa table fût toujours soignée, elle s’était dit que deux services ne seraient pas trop pour recevoir un jeune homme sur qui elle fondait de si grandes espérances, et satisfaire l’appétit d’un gentleman qui avait dix mille livres de rentes.

OceanofPDF.com

LIV

Table des matières

Aussitôt qu'ils furent partis, Elizabeth sortit pour tâcher de se remettre, ou, plus exactement, pour se plonger dans les réflexions les mieux faites pour lui ôter tout courage.

L'attitude de Mr. Darcy était pour elle un sujet d'étonnement et de mortification. « Puisqu'il a pu se montrer si aimable avec mon oncle et ma tante, quand il était à Londres, pensait-elle, pourquoi ne l'est-il pas avec moi ? S'il me redoute, pourquoi est-il venu ? S'il a cessé de m'aimer, pourquoi ce silence ? Quel homme déconcertant ! Je ne veux plus penser à lui. »

L'approche de sa sœur vint l'aider à donner à cette résolution un commencement d'exécution. L'air joyeux de Jane témoignait qu'elle était satisfaite de leurs visiteurs beaucoup plus qu'Elizabeth.

– Maintenant qu'a eu lieu cette première rencontre, dit-elle, je me sens tout à fait soulagée. Mes forces ont été mises à l'épreuve et je puis le voir désormais sans aucun trouble. Je suis contente qu'il vienne dîner ici mardi : ainsi, tout le monde pourra se rendre compte que nous nous rencontrons, lui et moi, sur un pied de parfaite indifférence.

– De parfaite indifférence, je n'en doute pas ! dit Elizabeth en riant. Ô Jane, prenez garde !

– Ma petite Lizzy, vous ne me croyez pas assez faible pour courir encore le moindre danger.

– Je crois que vous courez surtout le danger de le rendre encore plus amoureux qu'auparavant...

On ne revit pas les jeunes gens jusqu'au mardi. Ce soir-là, il y avait nombreuse compagnie à Longbourn, et les deux invités de marque se montrèrent exacts. Quand on passa dans la salle à manger, Elizabeth regarda si Bingley allait reprendre la place qui, dans les réunions d'autrefois, était la sienne auprès de sa sœur. Mrs. Bennet, en mère avisée, omit de l'inviter à prendre place à côté d'elle. Il parut hésiter tout d'abord ; mais Jane, par hasard, regardait de son côté en souriant. Le sort en était jeté ; il alla s'asseoir auprès d'elle. Elizabeth, avec un sentiment de triomphe, lança un coup d'œil dans la direction de Mr. Darcy : il paraissait parfaitement

indifférent, et, pour un peu, elle aurait cru qu'il avait donné à son ami toute licence d'être heureux ; si elle n'avait vu les yeux de Bingley se tourner vers lui avec un sourire un peu confus. Pendant tout le temps du dîner, il témoigna à sa sœur une admiration qui, pour être plus réservée qu'auparavant, n'en prouva pas moins à Elizabeth que s'il avait toute la liberté d'agir, son bonheur et celui de Jane seraient bientôt assurés.

Mr. Darcy, séparé d'elle par toute la longueur de la table, était assis à côté de la maîtresse de maison. Elizabeth savait que ce voisinage ne pouvait leur causer aucun plaisir, et qu'il n'était pas fait pour les mettre en valeur ni l'un ni l'autre. Trop éloignée pour suivre leur conversation, elle remarquait qu'ils se parlaient rarement et toujours avec une froide politesse. La mauvaise grâce de sa mère lui rendait plus pénible le sentiment de tout ce que sa famille devait à Mr. Darcy, et, à certains moments, elle eût tout donné pour pouvoir lui dire qu'une personne au moins de cette famille savait tout, et lui était profondément reconnaissante. Elle espérait que la soirée leur fournirait l'occasion de se rapprocher et d'avoir une conversation moins banale que les quelques propos cérémonieux qu'ils avaient échangés à son entrée. Dans cette attente, le moment qu'elle passa au salon avant le retour des messieurs lui parut interminable. Il lui semblait que tout le plaisir de la soirée dépendait de l'instant qui allait suivre : « S'il ne vient pas alors me rejoindre, pensa-t-elle, j'abandonnerai toute espérance. »

Les messieurs revinrent au salon, et Mr. Darcy eut l'air, un instant, de vouloir répondre aux vœux d'Elizabeth. Mais, hélas, autour de la table où elle servait le café avec Jane, les dames s'étaient rassemblées en un groupe si compact qu'il n'y avait pas moyen de glisser une chaise parmi elles.

Mr. Darcy se dirigea vers une autre partie du salon où Elizabeth le suivit du regard, enviant tous ceux à qui il adressait la parole. Un peu d'espoir lui revint en le voyant rapporter lui-même sa tasse ; elle saisit cette occasion pour lui demander :

– Votre sœur est-elle encore à Pemberley ?

– Oui, elle y restera jusqu'à Noël.

– Tous ses amis l'ont-ils quittée ?

– Mrs. Annesley est toujours avec elle ; les autres sont partis pour Scarborough il y a trois semaines.

Elizabeth chercha en vain autre chose à dire. Après tout, il ne tenait qu'à lui de poursuivre la conversation s'il le désirait. Mais il restait silencieux à

ses côtés, et comme une jeune fille s'approchait et chuchotait à l'oreille d'Elizabeth, il s'éloigna.

Les plateaux enlevés, on ouvrit les tables à jeu, et toutes les dames se levèrent. Mr. Darcy fut aussitôt accaparé par Mrs. Bennet qui cherchait des joueurs de whist ; ce que voyant, Elizabeth perdit tout son espoir de le voir la rejoindre et n'attendit plus de cette réunion aucun plaisir. Ils passèrent le reste de la soirée à des tables différentes et tout ce qu'Elizabeth put faire fut de souhaiter qu'il tournât ses regards de son côté assez souvent pour le rendre autant qu'elle-même distrait et maladroit au jeu.

– Eh bien ! enfants, dit Mrs. Bennet dès qu'elle se retrouva avec ses filles, que pensez-vous de cette soirée ? J'ose dire que tout a marché à souhait. J'ai rarement vu un dîner aussi réussi. Le chevreuil était rôti à point et tout le monde a déclaré n'avoir jamais mangé un cuissot pareil. Le potage était incomparablement supérieur à celui qu'on nous a servi chez les Lucas la semaine dernière. Mr. Darcy lui-même a reconnu que les perdreaux étaient parfaits ; or, il doit bien avoir chez lui deux ou trois cuisiniers français !... Et puis, ma chère Jane, je ne vous ai jamais vue plus en beauté. Mrs. Long, à qui je l'ai fait remarquer, était de mon avis. Et savez-vous ce qu'elle a ajouté ? « Ah ! Mrs. Bennet, je crois bien que nous la verrons tout de même à Netherfield !... » Oui, elle a dit cela textuellement. Cette Mrs. Long est la meilleure personne qui soit, et ses nièces sont des jeunes filles fort bien élevées, et pas du tout jolies ; elles me plaisent énormément.

– Cette journée a été fort agréable, dit Jane à Elizabeth. Les invités étaient bien choisis, tout le monde se convenait. J'espère que de telles réunions se renouvelleront.

Elizabeth sourit.

– Lizzy, ne souriez pas. Vous me mortifiez en prenant cet air sceptique. Je vous assure que je puis jouir maintenant de la conversation de Mr. Bingley comme de celle d'un homme agréable et bien élevé, sans la plus petite arrière-pensée. Je suis absolument persuadée, d'après sa façon d'être actuelle, qu'il n'a jamais pensé à moi. Il a seulement plus de charme dans les manières et plus de désir de plaire que n'en montrent la plupart des hommes.

– Vous êtes vraiment cruelle, repartit Elizabeth. Vous me défendez de sourire, et vous m'y forcez sans cesse... Excusez-moi donc, mais si vous

persistez dans votre indifférence, vous ferez bien de chercher une autre confidente.

OceanofPDF.com

LV

Table des matières

Peu de jours après, Mr. Bingley se présenta de nouveau, et cette fois seul. Son ami l'avait quitté le matin pour retourner à Londres, et il devait revenir une dizaine de jours plus tard. Mr. Bingley resta environ une heure et montra un entrain remarquable. Mrs. Bennet lui demanda de rester à dîner, mais il répondit qu'à son grand regret il était déjà retenu.

– Pouvez-vous venir demain ?

Oui ; il n'avait point d'engagement pour le lendemain, et il accepta l'invitation avec un air de vif contentement.

Le lendemain, il arriva de si bonne heure qu'aucune de ces dames n'était encore prête. En peignoir et à demi coiffée, Mrs. Bennet se précipita dans la chambre de sa fille.

– Vite, ma chère Jane, dépêchez-vous de descendre. Il est arrivé ! Mr. Bingley est là ! Oui, il est là. Dépêchez-vous, dépêchez-vous, Sarah ! Laissez la coiffure de miss Lizzy et venez vite aider miss Jane à passer sa robe.

– Nous descendrons dès que nous le pourrons, dit Jane ; mais Kitty doit être déjà prête car il y a une demi-heure qu'elle est montée.

– Que Kitty aille au diable !... Il s'agit bien d'elle ! Vite, votre ceinture, ma chérie.

Mais rien ne put décider Jane à descendre sans une de ses sœurs.

La préoccupation de ménager un tête-à-tête aux deux jeunes gens fut de nouveau visible chez Mrs. Bennet dans la soirée. Après le thé, son mari se retira dans la bibliothèque selon son habitude et Mary alla retrouver son piano. Deux obstacles sur cinq ayant ainsi disparu, Mrs. Bennet se mit à faire des signes à Elizabeth et à Kitty, mais sans succès ; Elizabeth ne voulait rien voir. Elle finit par attirer l'attention de Kitty qui lui demanda innocemment :

– Qu'y a-t-il, maman ? Que veulent dire tous ces froncements de sourcils ? Que faut-il que je fasse ?

– Rien du tout, mon enfant. Je ne vous ai même pas regardée.

Mrs. Bennet se tint tranquille cinq minutes ; mais elle ne pouvait se résoudre à perdre un temps aussi précieux. À la fin, elle se leva et dit

soudain à Kitty :

– Venez, ma chérie ; j'ai à vous parler. Et elle l'emmena hors du salon. Jane jeta vers Elizabeth un regard de détresse où se lisait l'instante prière de ne pas se prêter à un tel complot. Quelques instants après, Mrs Bennet entrebâilla la porte et appela :

– Lizzy, mon enfant, j'ai un mot à vous dire.

Elizabeth fut bien obligée de sortir.

– Nous ferons mieux de les laisser seuls, lui dit sa mère. Kitty et moi allons nous installer dans ma chambre.

Elizabeth n'essaya pas de discuter avec sa mère ; elle attendit tranquillement dans le hall que Mrs. Bennet et Kitty eussent disparu pour retourner dans le salon.

Les savantes combinaisons de Mrs. Bennet ne réussirent pas ce soir-là. Mr. Bingley se montra des plus charmants, mais ne se déclara pas. Il ne se fit pas prier pour rester à souper ; et avant qu'il prît congé, Mrs. Bennet convint avec lui qu'il reviendrait le lendemain matin pour chasser avec son mari.

À partir de ce moment, Jane n'essaya plus de parler de son « indifférence ». Pas un mot au sujet de Bingley ne fut échangé entre les deux sœurs, mais Elizabeth s'en fut coucher avec l'heureuse certitude que tout serait bientôt décidé, hors le cas d'un retour inopiné de Mr. Darcy.

Bingley fut exact au rendez-vous et passa toute la matinée au dehors avec Mr. Bennet comme il avait été entendu. Ce dernier se montra beaucoup plus agréable que son compagnon ne s'y attendait. Il n'y avait chez Bingley ni vanité, ni sottise qui pût provoquer l'ironie ou le mutisme de Mr. Bennet, qui se montra moins original et plus communicatif que Bingley ne l'avait encore vu. Ils revinrent ensemble pour le dîner.

Après le thé, Elizabeth s'en fut dans le petit salon écrire une lettre ; les autres se préparant à faire une partie de cartes, sa présence n'était plus nécessaire, pensa-t-elle, pour déjouer les combinaisons de sa mère.

Sa lettre terminée, elle revint au salon et vit alors que Mrs. Bennet avait été plus avisée qu'elle. En ouvrant la porte, elle aperçut sa sœur et Bingley debout devant la cheminée qui parlaient avec animation. Si cette vue ne lui avait donné aucun soupçon, l'expression de leur physionomie et la hâte avec laquelle ils s'éloignèrent l'un de l'autre auraient suffi pour l'éclairer. Trouvant la situation un peu gênante, Elizabeth allait se retirer, quand

Bingley qui s’était assis se leva soudain, murmura quelques mots à Jane, et se précipita hors du salon.

Jane ne pouvait rien cacher à Elizabeth, et, la prenant dans ses bras, reconnut avec émotion qu’elle était la plus heureuse des femmes.

– C’est trop, ajouta-t-elle, beaucoup trop. Je ne le méritais pas. Oh ! que je voudrais voir tout le monde aussi heureux que moi !

Elizabeth félicita sa sœur avec une sincérité, une joie et une chaleur difficiles à rendre. Chaque phrase affectueuse ajoutait au bonheur de Jane. Mais elle ne voulut pas prolonger davantage cet entretien.

– Il faut que j’aille tout de suite trouver ma mère, dit-elle. Je ne voudrais sous aucun prétexte avoir l’air de méconnaître son affectueuse sollicitude ou permettre qu’elle apprît la nouvelle par un autre que moi-même. Il est allé de son côté trouver mon père. Ô Lizzy, quel plaisir de songer que cette nouvelle va causer tant de joie aux miens ! Comment supporterai-je tant de bonheur !

Et elle courut rejoindre sa mère qui avait interrompu exprès la partie de cartes et s’était retirée au premier étage avec Kitty.

Elizabeth restée seule sourit devant l’aisance et la rapidité avec laquelle se réglait une affaire qui leur avait donné tant de mois d’incertitude et d’anxiété. Elle fut rejointe au bout de quelques minutes par Bingley dont l’entrevue avec Mr. Bennet avait été courte et satisfaisante.

– Où est votre sœur ? demanda-t-il en ouvrant la porte.

– Avec ma mère, au premier ; mais je suis sûre qu’elle va redescendre bientôt.

Fermant la porte, il s’approcha d’elle et réclama des félicitations et une part de son affection fraternelle. Elizabeth exprima avec effusion toute sa joie de voir se former entre eux un tel lien. Ils se serrèrent la main avec une grande cordialité et, jusqu’au retour de Jane, elle dut écouter tout ce qu’il avait à dire de son bonheur et des perfections de sa fiancée. Tout en faisant la part de l’exagération naturelle aux amoureux, Elizabeth se disait que tout ce bonheur entrevu n’était pas impossible car il aurait pour base l’excellent jugement et le caractère idéal de Jane, sans compter une parfaite similitude de goûts et de sentiments entre elle et Bingley.

Ce fut pour tous une soirée exceptionnellement heureuse. Le bonheur de Jane donnait à son visage un éclat et une animation qui la rendaient plus charmante que jamais. Kitty minaudait, souriait, espérait que son tour viendrait bientôt. Mrs. Bennet ne trouvait pas de termes assez chauds, assez

éloquents pour donner son consentement et exprimer son approbation, bien qu'elle ne parlât point d'autre chose à Bingley pendant plus d'une demi-heure. Quant à Mr. Bennet, lorsqu'il vint les rejoindre au souper, sa voix et ses manières disaient clairement combien il était heureux. Pas un mot, pas une allusion, cependant, ne passa ses lèvres jusqu'au moment où leur visiteur eut pris congé, mais alors il s'avança vers sa fille en disant :

– Jane, je vous félicite. Vous serez une femme heureuse.

Jane aussitôt l'embrassa et le remercia de sa bonté.

– Vous êtes une bonne fille, répondit-il, et j'ai grand plaisir à penser que vous allez être si heureusement établie. Je ne doute pas que vous ne viviez tous deux dans un parfait accord. Vos caractères ne sont en rien dissemblables. Vous êtes l'un et l'autre si accommodants que vous ne pourrez jamais prendre une décision, si débonnaires que vous serez trompés par tous vos domestiques, et si généreux que vous dépenserez plus que votre revenu.

– J'espère qu'il n'en sera rien. Si j'étais imprudente ou insouciante en matière de dépense, je serais impardonnable.

– Plus que leur revenu !... À quoi pensez-vous, mon cher Mr. Bennet ! s'écria sa femme. Il a au moinsquatre ou cinq mille livres de rentes ! Ô ma chère Jane, je suis si contente ! Je n'en dormirai pas de la nuit...

À partir de ce moment, Bingley fit à Longbourn des visites quotidiennes. Il arrivait fréquemment avant le breakfast et restait toujours jusqu'après le souper, à moins que quelque voisin barbare et qu'on ne pouvait assez maudire, ne lui eût fait une invitation à dîner qu'il ne crût pas pouvoir refuser.

Elizabeth n'avait plus beaucoup de temps pour s'entretenir avec sa sœur, car Jane, en la présence de Bingley, n'accordait son attention à personne autre ; mais elle rendait grand service à tous deux dans les inévitables moments de séparation : en l'absence de Jane, Bingley venait chanter ses louanges à Elizabeth et, Bingley parti, Jane en faisait autant de son côté.

– Il m'a rendue heureuse, dit-elle un soir, en m'apprenant qu'il avait toujours ignoré mon séjour à Londres au printemps dernier. Je ne le croyais pas possible !

– J'en avais bien le soupçon, répondit Elizabeth. Quelle explication vous a-t-il donnée ?

– Ce devait être la faute de ses sœurs. Assurément elles ne tenaient pas à encourager les relations entre leur frère et moi, ce qui n'a rien d'étonnant puisqu'il aurait pu faire un mariage tellement plus avantageux sous bien des rapports. Mais quand elles verront, comme j'en ai la confiance, que leur frère est heureux avec moi, elles en prendront leur parti. Croyez-vous, Lizzy, que lors de son départ en novembre, il m'aimait vraiment, et que la seule conviction de mon indifférence l'a empêché de revenir !

– Il a commis une petite erreur, assurément ; mais elle est tout à l'honneur de sa modestie.

Elizabeth était contente de voir que Bingley n'avait pas dit un mot de l'intervention de son ami ; car bien que Jane eût le cœur le plus généreux et le plus indulgent, cette circonstance n'aurait pu manquer de la prévenir contre Mr. Darcy.

– Je suis certainement la créature la plus heureuse du monde, s'écria Jane. Ô Lizzy ! pourquoi suis-je la privilégiée de la famille ? Si je pouvais seulement vous voir aussi heureuse ! S'il y avait seulement pour vous un homme comparable à Charles !

– Quand vous me donneriez à choisir parmi vingt autres exemplaires de votre fiancé, je ne pourrais jamais être aussi heureuse que vous. Il me manquerait pour cela votre aimable caractère. Non, non ; laissez-moi me débrouiller comme je pourrai. Peut-être, avec un peu de chance, pourrai-je trouver un jour un second Mr. Collins !

OceanofPDF.com

LVI

Table des matières

Une semaine environ après les fiançailles de Jane, comme les dames étaient réunies un matin dans la salle à manger en compagnie de Bingley, leur attention fut éveillée soudain par le bruit d'une voiture, et elles aperçurent une chaise de poste à quatre chevaux qui contournait la pelouse. L'heure était vraiment matinale pour une visite d'amis, et d'ailleurs ni l'équipage, ni la livrée du cocher ne leur étaient connus. Cependant, comme il était certain que quelqu'un allait se présenter, Bingley eut tôt fait de décider Jane à l'accompagner dans le petit bois pour fuir l'intrus. Mrs. Bennet et ses autres filles se perdaient en conjectures lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à lady Catherine.

Elle entra dans la pièce avec un air encore moins gracieux que d'habitude, ne répondit à la révérence d'Elizabeth qu'en inclinant légèrement la tête et s'assit sans mot dire. Elizabeth l'avait nommée à sa mère après son entrée, bien que Sa Grâce n'eût pas demandé à être présentée. Mrs. Bennet stupéfaite, mais flattée de voir chez elle une personne de si haute importance, déploya pour la recevoir toutes les ressources de sa politesse. Après un moment de silence, lady Catherine dit assez sèchement à Elizabeth :

– J'espère que vous allez bien, miss Bennet. Cette dame est votre mère, je suppose ?

Elizabeth fit une brève réponse affirmative.

– Et voilà sans doute une de vos sœurs ?

– Oui, madame, intervint Mrs. Bennet, ravie de parler à une aussi grande dame. C'est mon avant-dernière fille. La plus jeune s'est mariée dernièrement, et l'aînée est au jardin avec un jeune homme qui ne tardera pas, je crois, à faire partie de notre famille.

– Votre parc n'est pas bien grand, reprit lady Catherine après une courte pause.

– Ce n'est rien en comparaison de Rosings, assurément, my lady ; mais je vous assure qu'il est beaucoup plus vaste que celui de sir William Lucas.

– Cette pièce doit être bien incommode pour les soirs d'été ; elle est en plein couchant.

Mrs. Bennet assura que l'on ne s'y tenait jamais après dîner ; puis elle ajouta :

– Puis-je prendre la liberté de demander à Votre Grâce si elle a laissé Mr. et Mrs. Collins en bonne santé ?

– Oui, ils vont très bien. Je les ai vus avant-hier au soir.

Elizabeth s'attendait maintenant à ce qu'elle lui remît une lettre de Charlotte, seule raison, semblait-il, qui pût expliquer cette visite. Mais ne voyant aucune lettre venir, elle se sentit de plus en plus intriguée.

Mrs. Bennet pria Sa Grâce d'accepter quelques rafraîchissements, mais lady Catherine déclara nettement, et sans beaucoup de formes, qu'elle n'avait besoin de rien ; puis, se levant, elle dit à Elizabeth :

– Miss Bennet, il m'a semblé qu'il y avait un assez joli petit bois, de l'autre côté de votre pelouse. J'y ferais volontiers un tour, si vous me faites la faveur de m'accompagner.

– Allez-y, ma chérie, s'écria Mrs. Bennet, et montrez à Sa Grâce les plus jolies allées. Je suis sûre que l'ermitage lui plaira.

Elizabeth obéit et, courant chercher son ombrelle dans sa chambre, elle redescendit se mettre à la disposition de la noble visiteuse. Comme elles traversaient le hall, lady Catherine ouvrit les portes de la salle à manger et du salon, y jeta un coup d'œil et après avoir daigné les déclarer convenables, sortit dans le jardin.

Toutes deux suivirent en silence l'allée sablée qui conduisait au petit bois. Elizabeth était décidée à ne point se mettre en frais pour une femme qui se montrait, plus encore que d'habitude, insolente et désagréable.

« Comment ai-je jamais pu trouver que son neveu lui ressemblait ? » se demandait-elle en la regardant.

À peine furent-elles entrées dans le bois que lady Catherine entama ainsi la conversation :

– Vous ne devez point être surprise, miss Bennet, de me voir ici. Votre cœur, votre conscience vous ont déjà dit la raison de ma visite.

Elizabeth la regarda avec un étonnement sincère.

– En vérité, madame, vous vous trompez ; il m'est absolument impossible de deviner ce qui nous vaut l'honneur de vous voir ici.

– Miss Bennet, répliqua Sa Grâce d'un ton irrité, vous devez savoir qu'on ne se moque pas de moi. Mais s'il vous plaît de ne pas être franche, je ne vous imiterai pas. J'ai toujours été réputée pour ma sincérité et ma franchise, et dans une circonstance aussi grave, je ne m'en départirai

certainement pas. Une nouvelle inquiétante m'est parvenue il y a deux jours. On m'a dit que, non seulement votre sœur était sur le point de se marier très avantageusement, mais que vous, miss Elizabeth Bennet, vous alliez très probablement, peu après, devenir la femme de mon neveu, de mon propre neveu, Mr. Darcy. Bien qu'il s'agisse là, j'en suis sûre, d'un scandaleux mensonge, et que je ne veuille pas faire à mon neveu l'injure d'y ajouter foi, j'ai résolu immédiatement de me transporter ici pour vous faire connaître mes sentiments.

– Puisque vous ne pouvez croire que ce soit vrai, dit Elizabeth, le visage animé par l'étonnement et le dédain, je me demande pourquoi vous vous êtes imposé la fatigue d'un pareil voyage. Quelle peut être l'intention de Votre Grâce ?

– C'est d'exiger qu'un démenti formel soit opposé tout de suite à de tels bruits.

– Votre visite à Longbourn, répliqua froidement Elizabeth, paraîtra plutôt les confirmer, si en effet ils existent réellement.

– S'ils existent ! Prétendriez-vous les ignorer ? N'est-ce pas vous et les vôtres qui les avez adroitement mis en circulation ? Ne savez-vous pas qu'ils se répandent partout ?

– C'est la première nouvelle que j'en aie.

– Et pouvez-vous m'affirmer de même que ces bruits n'ont aucun fondement ?

– Je ne prétends pas à la même franchise que Votre Grâce. Il peut lui arriver de poser des questions auxquelles je n'aie point envie de répondre.

– Ceci ne peut se supporter. J'insiste, miss Bennet, pour avoir une réponse. Mon neveu vous a-t-il demandée en mariage ?

– Votre Grâce a déclaré tout à l'heure que la chose était impossible.

– Assurément, tant qu'il gardera l'usage de sa raison. Mais vos charmes et votre habileté peuvent lui avoir fait oublier, dans un instant de vertige, ce qu'il doit à sa famille et à lui-même. Vous êtes capable de lui avoir fait perdre la tête.

– Si j'ai fait cela, je serai la dernière personne à l'avouer.

– Miss Bennet, savez-vous bien qui je suis ? Je n'ai point l'habitude de m'entendre parler sur ce ton. Je suis la plus proche parente que mon neveu ait au monde, et j'ai le droit de connaître ses affaires les plus intimes.

– Mais non pas les miennes. Et ce n'est pas votre façon d'agir, madame, qui me décidera à en dire davantage.

– Comprenez-moi bien. Cette union, à laquelle vous avez la présomption d'aspirer, ne peut se réaliser, non, jamais. Mr. Darcy est fiancé à ma fille. Et maintenant, qu'avez-vous à dire ?

– Que s'il en est ainsi, vous n'avez aucune raison de craindre qu'il me demande de l'épouser.

Lady Catherine hésita une seconde, puis reprit :

– L'engagement qui les lie est d'une espèce particulière. Depuis leur tendre enfance, ils ont été destinés l'un à l'autre. Ce mariage était notre vœu le plus cher, à sa mère et à moi. Nous projetions de les unir alors qu'ils étaient encore au berceau. Et maintenant que ce rêve pourrait s'accomplir, il y serait mis obstacle par une jeune fille de naissance obscure, sans fortune, et complètement étrangère à notre famille ?... N'avez-vous donc aucun égard pour les désirs des siens, pour son engagement tacite avec miss de Bourgh ? Avez-vous perdu tout sentiment de délicatesse, tout respect des convenances ? Ne m'avez-vous jamais entendu dire que, dès ses premières années, il était destiné à sa cousine ?

– Si ; on me l'avait même dit avant vous. Mais en quoi cela me regarde-t-il ? Si la seule objection à mon mariage avec votre neveu est le désir qu'avaient sa mère et sa tante de lui voir épouser miss de Bourgh, elle n'existe pas pour moi. Vous avez fait ce qui était en votre pouvoir en formant ce projet ; son accomplissement ne dépendait pas de vous. Si Mr. Darcy ne se sent lié à sa cousine ni par l'honneur, ni par l'inclination, pourquoi ne pourrait-il faire un autre choix ? Et si c'est moi qui suis l'objet de ce choix, pourquoi refuserais-je ?

– Parce que l'honneur, les convenances, la prudence, et votre intérêt même vous l'interdisent. Oui, miss Bennet, votre intérêt ! car n'allez pas vous imaginer que vous serez accueillie par sa famille ou ses amis, si vous agissez volontairement contre leur désir à tous. Vous serez blâmée, dédaignée et méprisée par tous les gens de sa connaissance ; cette alliance sera considérée comme un déshonneur, et votre nom ne sera même jamais prononcé parmi nous.

– Voilà en effet de terribles perspectives ! répliqua Elizabeth ; mais la femme qui épousera Mr. Darcy trouvera dans ce mariage de telles compensations que, tout compte fait, elle n'aura rien à regretter.

– Fille volontaire et obstinée ! Vous me faites honte ! Est-ce donc ainsi que vous reconnaissez les bontés que j'ai eues pour vous au printemps dernier ? N'avez-vous point, de ce fait, quelque obligation envers moi ?

Voyons, asseyons-nous. Il faut que vous compreniez, miss Bennet, que je suis venue ici absolument déterminée à voir ma volonté s'accomplir. Rien ne peut m'en détourner ; je n'ai pas coutume de céder aux caprices d'autrui.

– Tout ceci rend la situation de Votre Grâce plus digne de compassion, mais ne peut avoir aucun effet sur moi.

– Ne m'interrompez pas, je vous prie. Ma fille et mon neveu sont faits l'un pour l'autre ; ils descendent du côté maternel de la même noble souche, et du côté paternel de familles anciennes et honorables quoique non titrées. Leur fortune à tous deux est énorme. Tout le monde dans les deux familles est d'accord pour désirer ce mariage. Et qu'est-ce qui les séparerait ? Les prétentions extravagantes d'une jeune personne sans parenté, relations, ni fortune... Peut-on supporter chose pareille ? Non, cela ne doit pas être, et cela ne sera pas. Si vous aviez le moindre bon sens, vous ne souhaiteriez pas quitter le milieu dans lequel vous avez été élevée.

– Je ne considère pas que je le quitterais en épousant votre neveu. Mr. Darcy est un gentleman, je suis la fille d'un gentleman : sur ce point, nous sommes égaux.

– Parfaitement, vous êtes la fille d'un gentleman. Mais votre mère, qui est-elle ? Et vos oncles, et vos tantes ?... Ne croyez pas que j'ignore leur situation sociale.

– Quelle que soit ma famille, si votre neveu n'y trouve rien à redire, vous n'avez pas à vous occuper d'elle.

– Répondez-moi une fois pour toutes ; lui êtes-vous fiancée ?

Bien qu'Elizabeth n'eût pas voulu, dans le seul dessein d'obliger lady Catherine, répondre à cette question, elle ne put que répondre après un instant de réflexion :

– Non, je ne le suis pas.

Lady Catherine parut soulagée.

– Alors, faites-moi la promesse de ne jamais l'être ?

– Je me refuse absolument à faire une promesse de ce genre.

– Miss Bennet, je suis stupéfaite et indignée. Je pensais vous trouver plus raisonnable. Mais n'allez pas vous imaginer que je céderai. Je ne partirai pas d'ici avant d'avoir obtenu la promesse que je désire.

– Et moi, je ne la donnerai certainement jamais. Ce n'est pas par intimidation que l'on parviendra à me faire faire une chose aussi déraisonnable. Votre Grâce désire marier sa fille avec Mr. Darcy : la promesse que vous exigez rendra-t-elle plus probable leur mariage ? En

supposant que Mr. Darcy m'aime, mon refus le poussera-t-il à reporter sa tendresse sur sa cousine ? Permettez-moi de vous dire, lady Catherine, que les arguments par lesquels vous appuyez une démarche si extraordinaire sont aussi vains que la démarche est malavisée. Vous me connaissez bien mal si vous pensez qu'ils peuvent m'influencer le moins du monde. Jusqu'à quel point Mr. Darcy peut approuver votre ingérence dans ses affaires, je ne saurais le dire ; mais vous n'avez certainement pas le droit de vous occuper des miennes. C'est pourquoi je demande à ne pas être importunée davantage sur ce sujet.

– Pas si vite, je vous prie ! Je n'ai pas fini. À toutes les raisons que j'ai déjà données, j'en ajouterai une autre. Je n'ignore rien de la honteuse aventure de votre plus jeune sœur. Je sais que son mariage avec le jeune homme n'a été qu'un replâtrage qui s'est fait aux frais de votre père et de votre oncle. Et une fille pareille deviendrait la sœur de mon neveu ? Il aurait comme beau-frère le fils du régisseur de feu son père ? À quoi pensez-vous, grand Dieu ! Les ombres des anciens maîtres de Pemberley doivent-elles être à ce point déshonorées ?

– Après cela, vous n'avez certainement rien à ajouter, répliqua Elizabeth amèrement. Il n'est pas une seule insulte que vous m'ayez épargnée. Je vous prie de bien vouloir me laisser retourner chez moi.

Tout en parlant, elle se leva. Lady Catherine se leva aussi et elles se dirigèrent vers la maison. Sa Grâce était en grand courroux.

– C'est bien. Vous refusez de m'obliger. Vous refusez d'obéir à la voix du devoir, de l'honneur, de la reconnaissance. Vous avez juré de perdre mon neveu dans l'estime de tous ses amis, et de faire de lui la risée du monde. Je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. Ne croyez pas, miss Bennet, que votre ambition puisse triompher. Je suis venue pour essayer de m'entendre avec vous ; j'espérais vous trouver plus raisonnable. Mais, ne vous trompez pas, ce que je veux, je saurai l'obtenir.

Lady Catherine continua son discours jusqu'à la portière de sa voiture ; alors, se retournant vivement, elle ajouta :

– Je ne prends pas congé de vous, miss Bennet ; je ne vous charge d'aucun compliment pour votre mère. Vous ne méritez pas cette faveur. Je suis outrée !

Elizabeth ne répondit pas, et rentra tranquillement dans la maison. Elle entendit la voiture s'éloigner tandis qu'elle montait l'escalier. Sa mère

l’attendait, impatiente, à la porte du petit salon, et demanda pourquoi lady Catherine n’était pas revenue pour se reposer.

– Elle n’a pas voulu, répondit la jeune fille ; elle était pressée de repartir.

– Quelle personne distinguée ! et comme c’est aimable à elle de venir nous faire visite ! car je suppose que c’est uniquement pour nous apporter des nouvelles des Collins qu’elle est venue. Elle est sans doute en voyage, et, passant par Meryton, elle aura eu l’idée de s’arrêter pour nous voir. Je suppose qu’elle n’avait rien de particulier à vous dire, Lizzy ?

Elizabeth fut forcée de répondre par un léger mensonge, car il était vraiment impossible de faire connaître le véritable sujet de leur conversation.

OceanofPDF.com

LVII

Table des matières

Ce ne fut pas sans peine qu'Elizabeth parvint à surmonter le trouble où l'avait plongée cette visite extraordinaire, et son esprit en demeura obsédé durant de longues heures.

Lady Catherine avait donc pris, selon toute apparence, la peine de venir de Rosings à seule fin de rompre l'accord qu'elle supposait arrêté entre son neveu et Elizabeth. Il n'y avait là rien qui pût étonner de sa part ; mais d'où cette nouvelle lui était-elle venue, c'est ce qu'Elizabeth n'arrivait pas à s'expliquer. Enfin, l'idée lui vint que le fait qu'elle était la sœur de Jane, et Darcy l'ami intime de Bingley, avait pu suffire à faire naître cette supposition, un projet de mariage ne manquant jamais d'en suggérer un autre à l'imagination du public. Leurs voisins de Lucas Lodge (car c'était certainement par eux et les Collins que le bruit avait atteint lady Catherine) avaient seulement prédit comme un fait assuré et prochain ce qu'elle-même entrevoyait comme possible dans un avenir plus ou moins éloigné.

Le souvenir des déclarations de lady Catherine n'était pas sans lui causer quelque malaise, car il fallait s'attendre, après ce qu'elle avait dit de sa résolution d'empêcher le mariage, à ce qu'elle exerçât une pression sur son neveu. Comment celui-ci prendrait-il le tableau qu'elle lui ferait des fâcheuses conséquences d'une alliance avec la famille Bennet ? Elizabeth n'osait le prévoir. Elle ne savait pas au juste le degré d'affection que lui inspirait sa tante, ni l'influence que ses jugements pouvaient avoir sur lui ; mais il était naturel de supposer qu'il avait pour lady Catherine beaucoup plus de considération que n'en avait Elizabeth. Il était certain qu'en énumérant les inconvénients d'épouser une jeune fille dont la parenté immédiate était si inférieure à la sienne, sa tante l'attaquerait sur son point vulnérable. Avec ses idées sur les inégalités sociales, il estimerait sans doute raisonnables et judicieux les arguments qu'Elizabeth avait jugés faibles et ridicules. S'il était encore hésitant, les conseils et les exhortations d'une proche parente pouvaient avoir raison de ses derniers doutes, et le décider à chercher le bonheur dans la satisfaction de garder sa dignité intacte. Dans ce cas, il ne reviendrait point. Lady Catherine le verrait sans

doute en traversant Londres et il n'aurait plus qu'à révoquer la promesse faite à Bingley de revenir à Netherfield.

« Par conséquent, se dit-elle, si son ami reçoit ces jours-ci une lettre où il s'excuse de ne pouvoir tenir sa promesse, je saurai à quoi m'en tenir, et qu'entre lui et moi tout est fini. »

Le lendemain matin, comme elle descendait de sa chambre, elle rencontra son père qui sortait de la bibliothèque, une lettre à la main.

– Je vous cherchais justement, Lizzy, lui dit-il, entrez ici avec moi.

Elle le suivit, curieuse de ce qu'il allait lui dire, intriguée par cette lettre qui devait avoir une certaine importance. L'idée la frappa brusquement qu'elle venait peut-être de lady Catherine, ce qui lui fit entrevoir non sans effroi toute une série d'explications où il lui faudrait s'engager. Elle suivit son père jusque devant la cheminée, et tous deux s'assirent. Mr. Bennet prit la parole :

– Je viens de recevoir une lettre qui m'a causé une surprise extrême ; comme elle vous concerne tout particulièrement, il faut que je vous en dise le contenu. J'ignorais jusqu'alors que j'avais « deux » filles sur le point de se lier par les nœuds sacrés du mariage. Permettez-moi de vous adresser mes félicitations pour une conquête aussi brillante.

La couleur monta aux joues d'Elizabeth, subitement convaincue que la lettre venait, non pas de la tante, mais du neveu. À la fois satisfaite qu'il en vînt à se déclarer et mécontente que la lettre ne lui fût pas adressée, elle entendit son père poursuivre :

– Vous avez l'air de comprendre de quoi il s'agit, – les jeunes filles, en ces matières, sont douées d'une grande pénétration, – mais je crois pouvoir défier votre sagacité elle-même de deviner le nom de votre admirateur. Cette lettre vient de Mr. Collins.

– De Mr. Collins ? Que peut-il bien avoir à raconter ?

– Des choses très à propos, bien entendu. Sa lettre commence par des félicitations sur le « prochain hyménée » de ma fille Jane, dont il a été averti, semble-t-il, par le bavardage de ces braves Lucas. Je ne me jouerai pas de votre impatience en vous lisant ce qu'il écrit là-dessus. Voici le passage qui vous concerne :

« Après vous avoir offert mes sincères congratulations et celles de Mrs. Collins, laissez-moi faire une discrète allusion à un événement analogue que nous apprenons de même source. Votre fille Elizabeth, annonce-t-on, ne garderait pas longtemps le nom de Bennet après que sa sœur aînée l'aura

quitté, et celui qu'elle a choisi pour partager son destin est considéré comme l'un des personnages les plus importants de ce pays. » – Pouvez-vous vraiment deviner de qui il est question, Lizzy ? « ...Ce jeune homme est favorisé d'une façon particulière en tout ce que peut souhaiter le cœur d'une mortelle : beau domaine, noble parenté, relations influentes. Cependant, en dépit de tous ces avantages, laissez-moi vous avertir, ainsi que ma cousine Elizabeth, des maux que vous risquez de déchaîner en accueillant précipitamment les propositions de ce gentleman, – propositions que vous êtes probablement tentés d'accepter sans retard. »

– À votre idée, Lizzy, quel peut être ce gentleman ?... Mais ici, tout se dévoile : « ... Voici le motif pour lequel je vous conseille la prudence : nous avons toute raison de croire que sa tante, lady Catherine de Bourgh, ne considère pas cette union d'un œil favorable... » – C'est donc Mr. Darcy ! J'imagine, Lizzy, que c'est une vraie surprise pour vous. Pouvait-on, parmi toutes nos connaissances, tomber sur quelqu'un dont le nom pût mieux faire, ressortir la fausseté de toute cette histoire ? Mr. Darcy, qui ne regarde jamais une femme que pour lui découvrir une imperfection, Mr. Darcy qui, probablement, ne vous a même jamais regardée ! C'est ineffable !

Elizabeth tenta de s'associer à la gaieté de son père, mais ne réussit qu'à ébaucher un sourire hésitant.

– Cela ne vous amuse pas ?

– Oh si ! Mais continuez donc à lire.

– »... Hier soir, lorsque j'ai entretenu Sa Grâce de la possibilité de ce mariage, avec sa bienveillance coutumière, elle m'a confié ses sentiments. Par suite de certaines raisons de famille qu'elle fait valoir contre ma cousine, il me paraît évident qu'elle ne donnerait jamais son consentement à ce qu'elle appelle une mésalliance inacceptable. Je crois de mon devoir d'avertir avec toute la diligence possible ma cousine et son noble admirateur, afin qu'ils sachent à quoi ils s'exposent, et ne précipitent pas une union qui ne serait pas dûment approuvée... » – Mr. Collins ajoute encore : « Je me réjouis véritablement de ce que la triste histoire de ma cousine Lydia ait été si bien étouffée. Une seule chose me peine, c'est que l'on sache dans le public qu'ils ont vécu ensemble quinze jours avant la bénédiction nuptiale. Je ne puis me dérober au devoir de ma charge et m'abstenir d'exprimer mon étonnement que vous ayez reçu le jeune couple chez vous, aussitôt après le mariage : c'est un encouragement au vice, et si j'étais le recteur de Longbourn, je m'y serais opposé de tout mon pouvoir.

Assurément vous devez leur pardonner en chrétien, mais non les admettre en votre présence, ni supporter que l'on prononce leurs noms devant vous... »

– Voilà quelle est sa conception du pardon chrétien ! La fin de la lettre roule sur l'intéressante situation de sa chère Charlotte, et leur espérance de voir bientôt chez eux « un jeune plant d'olivier ». Mais, Lizzy, cela n'a pas l'air de vous amuser ? Vous n'allez pas faire la délicate, je pense, et vous montrer affectée par un racontar stupide. Pourquoi sommes-nous sur terre, sinon pour fournir quelque distraction à nos voisins, et en retour, nous égayer à leurs dépens ?

– Oh ! s'écria Elizabeth, je trouve cela très drôle, mais tellement étrange !

– Et justement ! c'est ce qui en fait le piquant ! Si ces braves gens avaient choisi un autre personnage, il n'y aurait eu là rien de divertissant ; mais l'extrême froideur de Mr. Darcy et votre aversion pour lui témoignent à quel point cette fable est délicieusement absurde. Bien que j'aie horreur d'écrire, je ne voudrais pour rien au monde mettre un terme à ma correspondance avec Mr. Collins. Bien mieux, quand je lis une de ses lettres, je ne puis m'empêcher de le placer au-dessus de Wickham, quoique j'apprécie fort l'impudence et l'hypocrisie de mon gendre. Et dites-moi, Lizzy, qu'a raconté là-dessus lady Catherine ? Était-elle venue pour refuser son consentement ?

Pour toute réponse, Elizabeth se mit à rire ; la question avait été posée le plus légèrement du monde et Mr. Bennet n'insista pas.

Elizabeth était plus malheureuse que jamais d'avoir à dissimuler ses sentiments ; elle se forçait à rire alors qu'elle aurait eu plutôt envie de pleurer. Son père l'avait cruellement mortifiée par ce qu'il avait dit de l'indifférence de Mr. Darcy. Elle s'étonnait d'un tel manque de clairvoyance et en arrivait à craindre que là où son père n'avait rien vu, elle-même n'eût vu plus que la réalité.

OceanofPDF.com

LVIII

Table des matières

Au lieu de recevoir de son ami une lettre d'excuse, ainsi qu'Elizabeth s'y attendait à demi, Mr. Bingley put amener Mr. Darcy en personne à Longbourn, peu de jours après la visite de lady Catherine.

Tous deux arrivèrent de bonne heure, et avant que Mrs. Bennet eût eu le temps de dire à Mr. Darcy qu'elle avait vu sa tante, – ce qu'Elizabeth redouta un instant, – Bingley, qui cherchait l'occasion d'un tête-à-tête avec Jane, proposa à tout le monde une promenade. Mrs. Bennet n'aimait pas la marche, et Mary n'avait jamais un moment à perdre ; mais les autres acceptèrent et ensemble se mirent en route. Bingley et Jane, toutefois, se laissèrent bientôt distancer et restèrent à marcher doucement en arrière. Le groupe formé par les trois autres était plutôt taciturne ; Kitty, intimidée par Mr. Darcy, n'osait ouvrir la bouche, Elizabeth se préparait secrètement à brûler ses vaisseaux, et peut-être Darcy en faisait-il autant de son côté.

Ils s'étaient dirigés vers Lucas Lodge où Kitty avait l'intention de faire visite à Maria. Elizabeth, ne voyant pas la nécessité de l'accompagner, la laissa entrer seule, et poursuivit délibérément sa route avec Mr. Darcy.

C'était maintenant le moment, ou jamais, d'exécuter sa résolution. Profitant du courage qu'elle se sentait en cet instant, elle commença sans plus attendre :

– Je suis très égoïste, Mr. Darcy. Pour me soulager d'un poids, je vais donner libre cours à mes sentiments, au risque de heurter les vôtres ; mais je ne puis rester plus longtemps sans vous remercier de la bonté vraiment extraordinaire dont vous avez fait preuve pour ma pauvre sœur. Croyez bien que si le reste de ma famille en était instruit, je n'aurais pas ma seule reconnaissance à vous exprimer.

– Je regrette, je regrette infiniment, répliqua Darcy avec un accent plein de surprise et d'émotion, qu'on vous ait informée de choses qui, mal interprétées, ont pu vous causer quelque malaise. J'aurais cru qu'on pouvait se fier davantage à la discrétion de Mrs. Gardiner.

– Ne blâmez pas ma tante. L'étourderie de Lydia seule m'a révélé que vous aviez été mêlé à cette affaire, et, bien entendu, je n'ai pas eu de repos tant que je n'en ai pas connu tous les détails. Laissez-moi vous remercier

mille et mille fois au nom de toute ma famille de la généreuse pitié qui vous a poussé à prendre tant de peine et à supporter tant de mortifications pour arriver à découvrir ma sœur.

– Si vous tenez à me remercier, répliqua Darcy, remerciez-moi pour vous seule. Que le désir de vous rendre la tranquillité ait ajouté aux autres motifs que j'avais d'agir ainsi, je n'essaierai pas de le nier, mais votre famille ne me doit rien. Avec tout le respect que j'ai pour elle, je crois avoir songé uniquement à vous.

L'embarras d'Elizabeth était tel qu'elle ne put prononcer une parole. Après une courte pause, son compagnon poursuivit :

– Vous êtes trop généreuse pour vous jouer de mes sentiments. Si les vôtres sont les mêmes qu'au printemps dernier, dites-le-moi tout de suite. Les miens n'ont pas varié, non plus que le rêve que j'avais formé alors. Mais un mot de vous suffira pour m'imposer silence à jamais.

Désireuse de mettre un terme à son anxiété, Elizabeth retrouva enfin assez d'empire sur elle-même pour lui répondre, et sans tarder, bien qu'en phrases entrecoupées, elle lui fit entendre que depuis l'époque à laquelle il faisait allusion, ses sentiments avaient subi un changement assez profond pour qu'elle pût accueillir maintenant avec joie le nouvel aveu des siens.

Cette réponse causa à Darcy un bonheur tel que sans doute il n'en avait point encore éprouvé un semblable, et il l'exprima dans des termes où l'on sentait toute l'ardeur et la tendresse d'un cœur passionnément épris. Si Elizabeth avait osé lever les yeux, elle aurait vu combien l'expression de joie profonde qui illuminait sa physionomie embellissait son visage. Mais si son trouble l'empêchait de regarder, elle pouvait l'entendre : et tout ce qu'il disait, montrant à quel point elle lui était chère, lui faisait sentir davantage, de minute en minute, le prix de son affection.

Ils marchaient au hasard, sans but, absorbés par ce qu'ils avaient à se confier, et le reste du monde n'existait plus pour eux. Elizabeth apprit bientôt que l'heureuse entente qui venait de s'établir entre eux était due aux efforts de lady Catherine pour les séparer. En traversant Londres au retour, elle était allée trouver son neveu et lui avait conté son voyage à Longbourn sans lui en taire le motif ; elle avait rapporté en substance sa conversation avec Elizabeth, appuyant avec emphase sur toutes les paroles qui, à son sens, prouvaient la perversité ou l'impudence de la jeune fille, persuadée qu'avec un tel récit elle obtiendrait de son neveu la promesse qu'Elizabeth

avait refusé de lui faire. Mais, malheureusement pour Sa Grâce, l'effet produit avait été exactement le contraire de celui qu'elle attendait.

– Elle m'a donné, dit-il, des raisons d'espérer que je n'avais pas encore. Je connaissais assez votre caractère pour être sûr que si vous aviez été décidée à me refuser d'une façon absolue et irrévocable, vous l'auriez dit à lady Catherine franchement et sans détour.

Elizabeth rougit et répondit en riant :

– Vous ne connaissez que trop, en effet, ma franchise. Si j'ai pu vous faire en face tant de reproches abominables, je n'aurais eu aucun scrupule à les redire devant n'importe quel membre de votre famille.

– Et qu'avez-vous donc dit qui ne fût mérité ? Car si vos accusations étaient mal fondées, mon attitude envers vous dans cette circonstance était digne des reproches les plus sévères ; elle était impardonnable, et je ne puis y songer sans honte.

– Ne nous disputons pas pour savoir qui de nous fut, ce soir-là, le plus à blâmer. D'aucun des deux la conduite, en toute impartialité, ne peut être jugée irréprochable. Mais depuis lors nous avons fait, je crois, l'un et l'autre des progrès en politesse.

– Je ne puis m'absoudre aussi facilement. Le souvenir de ce que j'ai dit alors, de mes manières, de mes expressions, m'est encore, après de longs mois, infiniment pénible. Il y a un de vos reproches que je n'oublierai jamais : « Si votre conduite avait été celle d'un gentleman... », m'avez-vous dit. Vous ne pouvez savoir, vous pouvez à peine imaginer combien ces paroles m'ont torturé, bien qu'il m'ait fallu quelque temps, je l'avoue, pour arriver à en reconnaître la justesse.

– J'étais certes bien éloignée de penser qu'elles produiraient sur vous une si forte impression.

– Je le crois aisément ; vous me jugiez alors incapable de tout bon sentiment. Oui, ne protestez pas. Je ne pourrai jamais oublier l'expression de votre visage lorsque vous m'avez déclaré que, « faite sous n'importe quelle forme, ma demande n'aurait jamais pu vous donner la moindre tentation de l'agréer ».

– Oh ! ne répétez pas tout ce que j'ai dit ! Ces souvenirs n'ont rien d'agréable, et voilà longtemps, je vous assure, qu'ils me remplissent de confusion.

Darcy rappela sa lettre :

– Vous a-t-elle donné meilleure opinion de moi ? Avez-vous, en la lisant, fait crédit à ce qu'elle contenait ?

Elizabeth expliqua les impressions qu'elle avait ressenties et comment, l'une après l'autre, toutes ses préventions étaient tombées.

– En écrivant cette lettre, reprit Darcy, je m'imaginais être calme et froid ; mais je me rends compte maintenant que je l'ai écrite le cœur plein d'une affreuse amertume.

– Peut-être commençait-elle dans l'amertume, mais elle se terminait par un adieu plein de charité. Allons, ne pensez plus à cette lettre : les sentiments de celui qui l'a écrite, comme de celle qui l'a reçue, ont si profondément changé depuis lors que tous les souvenirs désagréables qui s'y rapportent doivent être oubliés. Mettez-vous à l'école de ma philosophie, et ne retenez du passé que ce qui peut vous donner quelque plaisir.

– Je n'appelle pas cela de la philosophie : les souvenirs que vous évoquez sont si exempts de reproches que la satisfaction qu'ils font naître ne peut prendre le nom de philosophie. Mais il n'en va pas de même pour moi, et des souvenirs pénibles s'imposent à mon esprit qui ne peuvent pas, qui ne doivent pas être repoussés. J'ai vécu jusqu'ici en égoïste : enfant, on m'a enseigné à faire le bien, mais on ne m'a pas appris à corriger mon caractère. J'étais malheureusement fils unique, – même, durant de longues années, unique enfant, – et j'ai été gâté par mes parents qui, bien que pleins de bonté (mon père en particulier était la bienveillance même), ont laissé croître et même encouragé la tendance que j'avais à me montrer personnel et hautain, à enfermer mes sympathies dans le cadre familial et à faire fi du reste du monde. Tel ai-je été depuis mon enfance jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. Tel serais-je encore si je ne vous avais pas rencontrée, aimable et charmante Elizabeth. Que ne vous dois-je pas ? Vous m'avez donné une leçon, dure sans doute, mais précieuse. Par vous j'ai été justement humilié. Je venais à vous, n'éprouvant aucun doute au sujet de l'accueil qui m'attendait. Vous m'avez montré combien mes prétentions étaient insuffisantes pour plaire à une femme qui avait le droit d'être difficile.

– Comme vous avez dû me détester après ce soir-là !

– Vous détester ! J'ai été en colère, peut-être, pour commencer, mais ma colère a pris bientôt une meilleure direction.

– J'ose à peine vous demander ce que vous avez pensé de moi lorsque nous nous sommes rencontrés à Pemberley. Ma présence en ce lieu ne vous

a-t-elle pas paru déplacée ?

– Non, en vérité. Je n'ai ressenti que de la surprise.

– Votre surprise n'a sûrement pas été plus grande que la mienne en me voyant traitée par vous avec tant d'égards. Ma conscience me disait que je ne méritais pas d'être l'objet d'une politesse exagérée, et j'avoue que je ne comptais pas recevoir plus qu'il ne m'était dû.

– Mon but, répliqua Darcy, était de vous montrer, par toute la courtoisie dont j'étais capable, que je n'avais pas l'âme assez basse pour vous garder rancune du passé. J'espérais obtenir votre pardon et adoucir la mauvaise opinion que vous aviez de moi, en vous faisant voir que vos reproches avaient été pris en considération. À quel moment d'autres souhaits se sont-ils mêlés à cet espoir, je puis à peine le dire ; mais je crois bien que ce fut moins d'une heure après vous avoir revue.

Il lui dit alors combien Georgiana avait été charmée de faire sa connaissance, et sa déception en voyant leurs relations si brusquement interrompues. Ici, leur pensée se portant naturellement sur la cause de cette interruption, Elizabeth apprit bientôt que c'était à l'hôtel même de Lambton que Darcy avait pris la décision de quitter le Derbyshire à sa suite et de se mettre à la recherche de Lydia. Son air grave et préoccupé venait uniquement du débat intérieur d'où était sortie cette détermination.

Après avoir fait ainsi plusieurs milles sans y songer, un coup d'œil jeté à leurs montres leur fit voir qu'il était grand temps de rentrer. Et Bingley, et Jane ? Qu'étaient-ils devenus ? Cette question tourna sur eux la conversation. Darcy était enchanté de leurs fiançailles ; son ami lui en avait donné la première nouvelle.

– Je voudrais savoir si elle vous a surpris, dit Elizabeth.

– Du tout. Lorsque j'étais parti, je savais que ce dénouement était proche.

– C'est-à-dire que vous aviez donné votre autorisation. Je m'en doutais.

Et, bien qu'il protestât contre le terme, Elizabeth découvrit que c'était à peu près ainsi que les choses s'étaient passées.

– Le soir qui a précédé mon départ pour Londres, dit-il, j'ai fait à Bingley une confession à laquelle j'aurais dû me décider depuis longtemps. Je lui ai dit tout ce qui était arrivé pour rendre ma première intervention dans ses affaires absurde et déplacée. Sa surprise a été grande. Il n'avait jamais eu le moindre soupçon. Je lui ai dit de plus que je m'étais trompé en supposant votre sœur indifférente à son égard et que, ne pouvant douter de

la constance de son amour pour elle, j'étais convaincu qu'ils seraient heureux ensemble.

– Et votre conviction, je le suppose, a entraîné immédiatement la sienne ?

– Parfaitement. Bingley est très sincèrement modeste ; sa défiance naturelle l'avait empêché de s'en remettre à son propre jugement, dans une question aussi importante. Sa confiance dans le mien a tout décidé. Mais je lui devais un autre aveu qui, pendant un moment, et non sans raison, l'a blessé. Je ne pouvais me permettre de lui cacher que votre sœur avait passé trois mois à Londres l'hiver dernier, que je l'avais su, et le lui avais laissé volontairement ignorer. Ceci l'a fâché ; mais sa colère, je crois bien, s'est évanouie en même temps que son doute sur les sentiments de votre sœur.

Elisabeth avait grande envie d'observer que Mr. Bingley avait été un ami tout à fait charmant et que sa docilité à se laisser guider rendait inappréciable ; mais elle se contint. Elle se rappela que Mr. Darcy n'était pas encore habitué à ce qu'on le plaisantât, et il était encore un peu tôt pour commencer.

Tout en continuant à parler du bonheur de Bingley, qui, naturellement, ne pouvait être inférieur qu'au sien, il poursuivit la conversation jusqu'à leur arrivée à Longbourn. Dans le hall, ils se séparèrent.

OceanofPDF.com

LIX

Table des matières

– Ma chère Lizzy, où avez-vous bien pu aller vous promener ?

Telle fut la question que Jane fit à Elizabeth, à son retour, et que répétèrent les autres membres de la famille au moment où l'on se mettait à table. Elle répondit qu'ils avaient marché au hasard des routes jusqu'à ne plus savoir exactement où ils se trouvaient, et elle rougit en faisant cette réponse ; mais ni par là, ni par autre chose, elle n'excita aucun soupçon.

La soirée se passa paisiblement, sans incident notable. Les fiancés déclarés causaient et riaient ; ceux qui l'étaient secrètement restaient silencieux. Darcy n'était pas d'un caractère à laisser son bonheur se révéler par des dehors joyeux, et Elizabeth, émue et perplexe, se demandait ce que diraient les siens lorsqu'ils sauraient tout, Jane étant la seule qui n'eût pas d'antipathie pour Mr. Darcy.

Le soir, elle s'ouvrit à sa sœur. Bien que la défiance ne fût pas dans ses habitudes, Jane reçut la nouvelle avec une parfaite incrédulité :

– Vous plaisantez, Lizzy. C'est inimaginable ! Vous, fiancée à Mr. Darcy ?... Non, non, je ne puis vous croire ; je sais que c'est impossible...

– Je n'ai pas de chance pour commencer ! Moi qui mettais toute ma confiance en vous, je suis sûre à présent que personne ne me croira, si vous vous y refusez vous-même. Pourtant, je parle très sérieusement ; je ne dis que la vérité : il m'aime toujours, et nous nous sommes fiancés tout à l'heure.

Jane la regarda d'un air de doute.

– Oh ! Lizzy, ce n'est pas possible... Je sais combien il vous déplaît.

– Vous n'en savez rien du tout. Oubliez tout ce que vous croyez savoir. Peut-être fut-il un temps où je ne l'aimais pas comme aujourd'hui, mais je vous dispense d'avoir une mémoire trop fidèle. Dorénavant, je ne veux plus m'en souvenir moi-même.

– Mon Dieu, est-ce possible ? s'écria Jane. Pourtant, il faut bien que je vous croie. Lizzy chérie, je voudrais... je veux vous féliciter. Mais êtes-vous certaine, – excusez ma question, – êtes-vous bien certaine que vous puissiez être heureuse avec lui ?

– Il n’y a aucun doute à cet égard. Nous avons déjà décidé que nous serions le couple le plus heureux du monde. Mais êtes-vous contente, Jane ? Serez-vous heureuse de l’avoir pour frère ?

– Très heureuse ! Mr. Bingley et moi ne pouvions souhaiter mieux ! Nous en parlions quelquefois, mais en considérant la chose comme impossible. En toute sincérité, l’aimez-vous assez ? Oh ! Lizzy ! tout plutôt qu’un mariage sans amour !... Êtes-vous bien sûre de vos sentiments ?

– Tellement sûre que j’ai peur de vous entendre dire qu’ils sont exagérés !

– Pourquoi donc ?

– Parce que je l’aime plus que Mr. Bingley !... N’allez pas vous fâcher ?

– Ma chère petite sœur, ne plaisantez pas. Je parle fort sérieusement. Dites-moi vite tout ce que je dois savoir. Depuis quand l’aimez-vous ?

– Tout cela est venu si insensiblement qu’il me serait difficile de vous répondre. Mais, cependant, je pourrais peut-être dire : depuis que j’ai visité son beau domaine de Pemberley !

Une nouvelle invitation à parler sérieusement produisit son effet et Elizabeth eut vite rassuré sa sœur sur la réalité de son attachement pour Mr. Darcy. Miss Bennet déclara alors qu’elle n’avait plus rien à désirer.

– Désormais, je suis pleinement heureuse, affirma-t-elle, car votre part de bonheur sera aussi belle que la mienne. J’ai toujours estimé Mr. Darcy. N’y eût-il eu en lui que son amour pour vous, cela m’aurait suffi. Maintenant qu’il sera l’ami de mon mari et le mari de ma sœur, il aura le troisième rang dans mes affections. Mais Lizzy, comme vous avez été dissimulée avec moi !... J’ignore presque tout ce qui s’est passé à Pemberley et à Lambton, et le peu que j’en sais m’a été raconté par d’autres que par vous !

Elizabeth lui expliqua les motifs de son silence. L’incertitude où elle était au sujet de ses propres sentiments lui avait fait éviter jusqu’alors de nommer Mr. Darcy : mais maintenant il fallait que Jane sût la part qu’il avait prise au mariage de Lydia. Tout fut éclairci et la moitié de la nuit se passa en conversation.

– Dieu du ciel ! s’écria Mrs. Bennet, le lendemain mâtin, en regardant par la fenêtre, ne voilà-t-il pas ce fâcheux Mr. Darcy qui arrive encore avec notre cher Bingley ? Quelle raison peut-il avoir pour nous fatiguer de ses visites ? Je m’imaginais qu’il venait pour chasser, pêcher, tout ce qu’il voudrait, mais non pour être toujours fourré ici. Qu’allons-nous en faire ?

Lizzy, vous devriez encore l'emmener promener pour éviter que Bingley le trouve sans cesse sur son chemin.

Elizabeth garda difficilement son sérieux à une proposition si opportune.

Bingley, en entrant, la regarda d'un air expressif et lui serra la main avec une chaleur qui montrait bien qu'il savait tout ; puis, presque aussitôt :

– Mistress Bennet, dit-il, n'avez-vous pas d'autres chemins dans lesquels Lizzy pourrait recommencer à se perdre aujourd'hui ?

– Je conseillerai à Mr. Darcy, à Lizzy et à Kitty, dit Mrs. Bennet, d'aller à pied ce matin jusqu'à Oaklam Mount ; c'est une jolie promenade, et Mr. Darcy ne doit pas connaître ce point de vue.

Kitty avoua qu'elle préférait ne pas sortir. Darcy professa une grande curiosité pour la vue de Oaklam Mount, et Elizabeth donna son assentiment sans rien dire. Comme elle allait se préparer, Mrs. Bennet la suivit pour lui dire :

– Je regrette, Lizzy, de vous imposer cet ennuyeux personnage ; mais vous ferez bien cela pour Jane. Inutile, du reste, de vous fatiguer à tenir conversation tout le long du chemin ; un mot de temps à autre suffira.

Pendant cette promenade, ils décidèrent qu'il fallait, le soir même, demander le consentement de Mr. Bennet. Elizabeth se réserva la démarche auprès de sa mère. Elle ne pouvait prévoir comment celle-ci accueillerait la nouvelle, si elle manifesterait une opposition violente ou une joie impétueuse : de toute manière, l'expression de ses sentiments ne ferait pas honneur à sa pondération, et Elizabeth n'aurait pas pu supporter que Mr. Darcy fût témoin ni des premiers transports de sa joie, ni des mouvements véhéments de sa désapprobation.

Dans la soirée, quand Mr. Bennet se retira, Mr. Darcy se leva et le suivit dans la bibliothèque. Elizabeth fut très agitée jusqu'au moment où il reparut. Un sourire la rassura tout d'abord : puis, s'étant approché d'elle sous prétexte d'admirer sa broderie, il lui glissa :

– Allez trouver votre père ; il vous attend dans la bibliothèque.

Elle s'y rendit aussitôt. Mr. Bennet arpentait la pièce, l'air grave et anxieux.

– Lizzy, dit-il, qu'êtes-vous en train de faire ? Avez-vous perdu le sens, d'accepter cet homme ? Ne l'avez-vous pas toujours détesté ?

Comme Elizabeth eût souhaité alors n'avoir jamais formulé de ces jugements excessifs ! Il lui fallait à présent en passer par des explications

difficiles, et ce fut avec quelque embarras qu'elle affirma son attachement pour Darcy.

– En d'autres termes, vous êtes décidée à l'épouser. Il est riche, c'est certain, et vous aurez de plus belles toilettes et de plus beaux équipages que Jane. Mais cela vous donnera-t-il le bonheur ?

– N'avez-vous pas d'objection autre que la conviction de mon indifférence ?

– Aucune. Nous savons tous qu'il est orgueilleux, peu avenant, mais ceci ne serait rien s'il vous plaisait réellement.

– Mais il me plaît ! protesta-t-elle, les larmes aux yeux. Je l'aime ! Il n'y a point chez lui d'excès d'orgueil ; il est parfaitement digne d'affection. Vous ne le connaissez pas vraiment ; aussi, ne m'affligez pas en me parlant de lui en de tels termes.

– Lizzy, lui dit son père, je lui ai donné mon consentement. Il est de ces gens auxquels on n'ose refuser ce qu'ils vous font l'honneur de vous demander. Je vous le donne également, si vous êtes résolue à l'épouser, mais je vous conseille de réfléchir encore. Je connais votre caractère, Lizzy. Je sais que vous ne serez heureuse que si vous estimez sincèrement votre mari et si vous reconnaissez qu'il vous est supérieur. La vivacité de votre esprit rendrait plus périlleux pour vous un mariage mal assorti. Mon enfant, ne me donnez pas le chagrin de vous voir dans l'impossibilité de respecter le compagnon de votre existence. Vous ne savez pas ce que c'est.

Elizabeth, encore plus émue, donna dans sa réponse les assurances les plus solennelles : elle répéta que Mr. Darcy était réellement l'objet de son choix, elle expliqua comment l'opinion qu'elle avait eue de lui s'était peu à peu transformée tandis que le sentiment de Darcy, loin d'être l'œuvre d'un jour, avait supporté l'épreuve de plusieurs mois d'incertitude ; elle fit avec chaleur l'énumération de toutes ses qualités, et finit par triompher de l'incrédulité de son père.

– Eh bien, ma chérie, dit-il, lorsqu'elle eut fini de parler, je n'ai plus rien à dire. S'il en est ainsi il est digne de vous.

Pour compléter cette impression favorable, Elizabeth l'instruisit de ce que Darcy avait fait spontanément pour Lydia. Il l'écouta avec stupéfaction.

– Que de surprises dans une seule soirée ! Ainsi donc, c'est Darcy qui a tout fait, – arrangé le mariage, donné l'argent, payé les dettes, obtenu le brevet d'officier de Wickham ! – Eh bien, tant mieux ! Cela m'épargne bien du tourment et me dispense d'une foule d'économies. Si j'étais redevable

de tout à votre oncle, je devrais, je voudrais m'acquitter entièrement envers lui. Mais ces jeunes amoureux n'en font qu'à leur tête. J'offrirai demain à Mr. Darcy de le rembourser : il s'emportera, tempêtera en protestant de son amour pour vous, et ce sera le dernier mot de l'histoire.

Il se souvint alors de l'embarras qu'elle avait laissé voir en écoutant la lecture de la lettre de Mr. Collins. Il l'en plaisanta quelques instants ; enfin, il la laissa partir, ajoutant comme elle le quittait :

– S'il venait des prétendants pour Mary ou Kitty, vous pouvez me les envoyer. J'ai tout le temps de leur répondre.

La soirée se passa paisiblement. Lorsque Mrs. Bennet regagna sa chambre, Elizabeth la suivit pour lui faire l'importante communication. L'effet en fut des plus déconcertants. Aux premiers mots, Mrs. Bennet se laissa tomber sur une chaise, immobile, incapable d'articuler une syllabe. Ce ne fut qu'au bout d'un long moment qu'elle put comprendre le sens de ce qu'elle entendait, bien qu'en général elle eût l'esprit assez prompt dès qu'il était question d'un avantage pour sa famille, ou d'un amoureux pour ses filles. Enfin, elle reprit possession d'elle-même, s'agita sur sa chaise, se leva, se rassit, et prit le ciel à témoin de sa stupéfaction.

– Miséricorde ! Bonté divine ! Peut-on s'imaginer chose pareille ? Mr. Darcy ! qui aurait pu le supposer ? Est-ce bien vrai ? Ô ma petite Lizzy, comme vous allez être riche et considérée ! Argent de poche, bijoux, équipages, rien ne vous manquera ! Jane n'aura rien de comparable. Je suis tellement contente, tellement heureuse... Un homme si charmant ! si beau ! si grand ! Oh ! ma chère Lizzy, je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir eu pour lui jusqu'à ce jour tant d'antipathie : j'espère qu'il ne s'en sera pas aperçu. Lizzy chérie ! Une maison à Londres ! Tout ce qui fait le charme de la vie ! Trois filles mariées ! dix mille livres de rentes ! Ô mon Dieu, que vais-je devenir ? C'est à en perdre la tête...

Il n'en fallait pas plus pour faire voir que son approbation ne faisait pas de doute. Heureuse d'avoir été le seul témoin de ces effusions, Elizabeth se retira bientôt. Mais elle n'était pas dans sa chambre depuis trois minutes que sa mère l'y rejoignit.

– Mon enfant bien-aimée, s'écria-t-elle, je ne puis penser à autre chose. Dix mille livres de rentes, et plus encore très probablement. Cela vaut un titre. Et la licence spéciale ! Il faut que vous soyez mariés par licence spéciale... Mais dites-moi, mon cher amour, quel est donc le plat préféré de Mr. Darcy, que je puisse le lui servir demain !

Voilà qui ne présageait rien de bon à Elizabeth pour l'attitude que prendrait sa mère avec le gentleman lui-même. Mais la journée du lendemain se passa beaucoup mieux qu'elle ne s'y attendait, car Mrs. Bennet était tellement intimidée par son futur gendre qu'elle ne se hasarda guère à lui parler, sauf pour approuver tout ce qu'il disait.

Quant à Mr. Bennet, Elizabeth eut la satisfaction de le voir chercher à faire plus intimement connaissance avec Darcy ; il assura même bientôt à sa fille que son estime pour lui croissait d'heure en heure.

– J'admire hautement mes trois gendres, déclara-t-il. Wickham, peut-être, est mon préféré ; mais je crois que j'aimerai votre mari tout autant que celui de Jane.

OceanofPDF.com

LX

Table des matières

Elizabeth, qui avait retrouvé tout son joyeux entrain, pria Mr. Darcy de lui conter comment il était devenu amoureux d'elle.

– Je m'imagine bien comment, une fois lancé, vous avez continué, mais c'est le point de départ qui m'intrigue.

– Je ne puis vous fixer ni le jour, ni le lieu, pas plus que vous dire le regard ou les paroles qui ont tout déterminé. Il y a vraiment trop longtemps. J'étais déjà loin sur la route avant de m'apercevoir que je m'étais mis en marche.

– Vous ne vous faisiez pourtant point d'illusion sur ma beauté. Quant à mes manières, elles frisaient l'impolitesse à votre égard, et je ne vous adressais jamais la parole sans avoir l'intention de vous être désagréable. Dites-moi, est-ce pour mon impertinence que vous m'admiriez ?

– Votre vivacité d'esprit, oui certes.

– Appelez-la tout de suite de l'impertinence, car ce n'était guère autre chose. La vérité, c'est que vous étiez dégoûté de cette amabilité, de cette déférence, de ces soins empressés dont vous étiez l'objet. Vous étiez fatigué de ces femmes qui ne faisaient rien que pour obtenir votre approbation. C'est parce que je leur ressemblais si peu que j'ai éveillé votre intérêt. Voilà ; je vous ai épargné la peine de me le dire. Certainement, vous ne voyez rien à louer en moi, mais pense-t-on à cela, lorsqu'on tombe amoureux ?

– N'y avait-il rien à louer dans le dévouement affectueux que vous avez eu pour Jane lorsqu'elle était malade à Netherfield ?

– Cette chère Jane ! Qui donc n'en aurait fait autant pour elle ? Vous voulez de cela me faire un mérite à tout prix ; soit. Mes bonnes qualités sont sous votre protection ; grossissez-les autant que vous voudrez. En retour, il m'appartiendra de vous taquiner et de vous quereller le plus souvent possible. Je vais commencer tout de suite en vous demandant pourquoi vous étiez si peu disposé en dernier lieu à aborder la question ? Qu'est-ce qui vous rendait si réservé quand vous êtes venu nous faire visite et le soir où vous avez dîné à Longbourn ? Vous aviez l'air de ne pas faire attention à moi.

– Vous étiez grave et silencieuse, et ne me donniez aucun encouragement.

– C’est que j’étais embarrassée.

– Et moi de même.

– Vous auriez pu causer un peu plus quand vous êtes venu dîner.

– Un homme moins épris en eût été capable sans doute.

– Quel malheur que vous ayez toujours une réponse raisonnable à faire, et que je sois moi-même assez raisonnable pour l’accepter ! Mais je me demande combien de temps vous auriez continué ainsi, et quand vous vous seriez décidé à parler, si je ne vous y avais provoqué ? Mon désir de vous remercier de tout ce que vous avez fait pour Lydia y a certainement beaucoup contribué, trop peut-être : que devient la morale si notre bonheur naît d’une promesse violée ? En conscience, je n’aurais jamais dû aborder ce sujet.

– Ne vous tourmentez pas : la morale n’est pas compromise. Les tentatives injustifiables de lady Catherine pour nous séparer ont eu pour effet de dissiper tous mes doutes. Je ne dois point mon bonheur actuel au désir que vous avez eu de m’exprimer votre gratitude, car le rapport fait par ma tante m’avait donné de l’espoir, et j’étais décidé à tout éclaircir sans plus tarder.

– Lady Catherine nous a été infiniment utile, et c’est de quoi elle devrait être heureuse, elle qui aime tant à rendre service. Aurez-vous jamais le courage de lui annoncer ce qui l’attend ?

– C’est le temps qui me manquerait plutôt que le courage, Elizabeth ; cependant, c’est une chose qu’il faut faire, et si vous voulez bien me donner une feuille de papier, je vais écrire immédiatement.

– Si je n’avais moi-même une lettre à écrire, je pourrais m’asseoir près de vous, et admirer la régularité de votre écriture, comme une autre jeune demoiselle le fit un soir. Mais, moi aussi, j’ai une tante que je ne dois pas négliger plus longtemps.

La longue lettre de Mrs. Gardiner n’avait pas encore reçu de réponse, Elizabeth se sentant peu disposée à rectifier les exagérations de sa tante sur son intimité avec Darcy. Mais à présent qu’elle avait à faire part d’une nouvelle qu’elle savait devoir être accueillie avec satisfaction, elle avait honte d’avoir déjà retardé de trois jours la joie de son oncle et de sa tante, et elle écrivit sur-le-champ :

« J’aurais déjà dû vous remercier, ma chère tante, de votre bonne lettre, pleine de longs et satisfaisants détails. À vous parler franchement, j’étais de trop méchante humeur pour écrire. Vos suppositions, alors, dépassaient la réalité. Mais maintenant, supposez tout ce que vous voudrez, lâchez la bride à votre imagination, et, à moins de vous figurer que je suis déjà mariée, vous ne pouvez vous tromper de beaucoup. Vite, écrivez-moi, et dites de lui beaucoup plus de bien que vous n’avez fait dans votre dernière lettre. Je vous remercie mille et mille fois de ne pas m’avoir emmenée visiter la région des Lacs. Que j’étais donc sotte de le souhaiter ! Votre idée de poneys est charmante ; tous les jours nous ferons le tour du parc. Je suis la créature la plus heureuse du monde. Beaucoup, sans doute, ont dit la même chose avant moi, mais jamais aussi justement. Je suis plus heureuse que Jane elle-même, car elle sourit, et moi je ris ! Mr. Darcy vous envoie toute l’affection qu’il peut distraire de la part qui me revient. Il faut que vous veniez tous passer Noël à Pemberley.

« Affectueusement... »

La lettre de Mr. Darcy à lady Catherine était d’un autre style, et bien différente de l’une et de l’autre fut celle que Mr. Bennet adressa à Mr. Collins en réponse à sa dernière épître.

« Cher monsieur,

« Je vais vous obliger encore une fois à m’envoyer des félicitations. Elizabeth sera bientôt la femme de Mr. Darcy. Consolez de votre mieux lady Catherine ; mais, à votre place, je prendrais le parti du neveu : des deux, c’est le plus riche.

« Tout à vous.

« BENNET. »

Les félicitations adressées par miss Bingley à son frère furent aussi chaleureuses que peu sincères. Elle écrivit même à Jane pour lui exprimer sa joie et lui renouveler l’assurance de sa très vive affection. Jane ne s’y laissa pas tromper, mais cependant elle ne put s’empêcher de répondre à miss Bingley beaucoup plus amicalement que celle-ci ne le méritait.

Miss Darcy eut autant de plaisir à répondre à son frère qu’il en avait eu à lui annoncer la grande nouvelle, et c’est à peine si quatre pages suffirent à

exprimer son ravissement et tout le désir qu'elle avait de plaire à sa future belle-sœur.

Avant qu'on n'eût rien pu recevoir des Collins, les habitants de Longbourn apprirent l'arrivée de ceux-ci chez les Lucas. La raison de ce déplacement fut bientôt connue : lady Catherine était entrée dans une telle colère au reçu de la lettre de son neveu que Charlotte, qui se réjouissait sincèrement du mariage d'Elizabeth, avait préféré s'éloigner et donner à la tempête le temps de se calmer. La présence de son amie fut une vraie joie pour Elizabeth, mais elle trouvait parfois cette joie chèrement achetée lorsqu'elle voyait Mr. Darcy victime de l'empressement obséquieux de Mr. Collins. Darcy supporta cette épreuve avec un calme admirable : il put même écouter avec la plus parfaite sérénité sir William Lucas le féliciter « d'avoir conquis le plus beau joyau de la contrée », et lui exprimer l'espoir « qu'ils se retrouveraient tous fréquemment à la cour ». S'il lui arriva de hausser les épaules, ce ne fut qu'après le départ de sir William.

La vulgarité de Mrs. Philips mit sans doute sa patience à plus rude épreuve ; et quoique Mrs. Philips se sentît en sa présence trop intimidée pour parler avec la familiarité que la bonhomie de Bingley encourageait, elle ne pouvait pas ouvrir la bouche sans être commune, et tout le respect qu'elle éprouvait pour Darcy ne parvenait pas à lui donner même un semblant de distinction. Elizabeth fit ce qu'elle put pour épargner à son fiancé de trop fréquentes rencontres avec les uns et les autres ; et si tout cela diminuait parfois un peu la joie de cette période des fiançailles, elle n'en avait que plus de bonheur à penser au temps où ils quitteraient enfin cette société si peu de leur goût pour aller jouir du confort et de l'élégance de Pemberley dans l'intimité de leur vie familiale.

OceanofPDF.com

LXI

Table des matières

Heureux entre tous, pour les sentiments maternels de Mrs. Bennet, fut le jour où elle se sépara de ses deux plus charmantes filles. Avec quelle satisfaction orgueilleuse elle put dans la suite visiter Mrs. Bingley et parler de Mrs. Darcy s'imagine aisément. Je voudrais pouvoir affirmer pour le bonheur des siens que cette réalisation inespérée de ses vœux les plus chers la transforma en une femme aimable, discrète et judicieuse pour le reste de son existence ; mais il n'est pas sûr que son mari aurait apprécié cette forme si nouvelle pour lui du bonheur conjugal, et peut-être valait-il mieux qu'elle gardât sa sottise et ses troubles nerveux.

Mr. Bennet eut beaucoup de peine à s'accoutumer au départ de sa seconde fille et l'ardent désir qu'il avait de la revoir parvint à l'arracher fréquemment à ses habitudes. Il prenait grand plaisir à aller à Pemberley, spécialement lorsqu'on ne l'y attendait pas.

Jane et son mari ne restèrent qu'un an à Netherfield. Le voisinage trop proche de Mrs. Bennet et des commérages de Meryton vinrent à bout même du caractère conciliant de Bingley et du cœur affectueux de la jeune femme. Le vœu de miss Bingley et de Mrs. Hurst fut alors accompli : leur frère acheta une propriété toute proche du Derbyshire, et Jane et Elizabeth, outre tant d'autres satisfactions, eurent celle de se trouver seulement à trente milles l'une de l'autre.

Kitty, pour son plus grand avantage, passa désormais la majeure partie de son temps auprès de ses sœurs aînées. En si bonne société, elle fit de rapides progrès, et, soustraite à l'influence de Lydia, devint moins ombrageuse, moins frivole et plus cultivée. Ses sœurs veillèrent à ce qu'elle fréquentât Mrs. Wickham le moins possible ; et bien que celle-ci l'engagea souvent à venir la voir en lui promettant force bals et prétendants, Mr. Bennet ne permit jamais à Kitty de se rendre à ses invitations.

Mary fut donc la seule des cinq demoiselles Bennet qui demeura au foyer, mais elle dut négliger ses chères études à cause de l'impossibilité où était sa mère de rester en tête-en-tête avec elle-même. Mary se trouva donc forcée de se mêler un peu plus au monde ; comme cela ne l'empêchait pas de philosopher à tort et à travers, et que le voisinage de ses jolies sœurs ne

l’obligeait plus à des comparaisons mortifiantes pour elle-même, son père la soupçonna d’accepter sans regret cette nouvelle existence.

Le mariage de Jane et d’Elizabeth n’amena aucun changement chez les Wickham. Le mari de Lydia supporta avec philosophie la pensée qu’Elizabeth devait maintenant connaître toute l’ingratitude de sa conduite et la fausseté de son caractère qu’elle avait ignorées jusque-là, mais il garda malgré tout le secret espoir que Darcy pourrait être amené à l’aider dans sa carrière. C’était tout au moins ce que laissait entendre la lettre que Lydia envoya à sa sœur à l’occasion de ses fiançailles :

« Ma chère Lizzy,

« Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Si vous aimez Mr. Darcy moitié autant que j’aime mon cher Wickham, vous serez très heureuse. C’est une grande satisfaction que de vous voir devenir si riche ! Et quand vous n’aurez rien de mieux à faire, j’espère que vous penserez à nous. Je suis sûre que mon mari apprécierait beaucoup une charge à la cour ; et vous savez que nos moyens ne nous permettent guère de vivre sans un petit appoint. N’importe quelle situation de trois ou quatre cents livres serait la bienvenue. Mais, je vous en prie, ne vous croyez pas obligée d’en parler à Mr. Darcy si cela vous ennuie.

« À vous bien affectueusement... »

Comme il se trouvait justement que cela ennuyait beaucoup Elizabeth, elle s’efforça en répondant à Lydia de mettre un terme définitif à toute sollicitation de ce genre. Mais par la suite elle ne laissa pas d’envoyer à sa jeune sœur les petites sommes qu’elle pouvait prélever sur ses dépenses personnelles. Elle avait toujours été persuadée que les modestes ressources du ménage Wickham seraient insuffisantes entre les mains de deux êtres aussi prodigues et aussi insouciants de l’avenir. À chacun de leurs changements de garnison, elle ou Jane se voyait mise à contribution pour payer leurs créanciers. Même lorsque, la paix ayant été conclue, ils purent avoir une résidence fixe, ils continuèrent leur vie désordonnée, toujours à la recherche d’une situation, et toujours dépensant plus que leur revenu. L’affection de Wickham pour sa femme se mua bientôt en indifférence. Lydia, elle, lui demeura attachée un peu plus longtemps, et, en dépit de sa jeunesse et de la liberté de ses manières, sa réputation ne donna plus sujet à la critique.

Quoique Darcy ne pût consentir à recevoir Wickham à Pemberley, à cause d’Elisabeth, il s’occupa de son avancement. Lydia venait parfois les

voir, lorsque son mari allait se distraire à Londres ou à Bath. Mais, chez les Bingley, tous deux firent de si fréquents et si longs séjours que Bingley finit par se lasser et alla même jusqu'à envisager la possibilité de leur suggérer qu'ils feraient bien de s'en aller.

Miss Bingley fut très mortifiée par le mariage de Darcy ; mais pour ne pas se fermer la porte de Pemberley, elle dissimula sa déception, se montra plus affectueuse que jamais pour Georgiana, presque aussi empressée près de Darcy, et liquida tout son arriéré de politesse vis-à-vis d'Elizabeth.

Georgiana vécut dès lors à Pemberley, et son intimité avec Elizabeth fut aussi complète que Darcy l'avait rêvée. Georgiana avait la plus grande admiration pour sa belle-sœur, quoique au début elle fût presque choquée de la manière enjouée et familière dont celle-ci parlait à son mari. Ce frère aîné qui lui avait toujours inspiré un respect touchant à la crainte, elle le voyait maintenant taquiné sans façon ! Elle comprit peu à peu qu'une jeune femme peut prendre avec son mari des libertés qu'un frère ne permettrait pas toujours à une sœur de dix ans plus jeune que lui.

Lady Catherine fut indignée du mariage de son neveu ; comme elle donna libre cours à sa franchise dans sa réponse à la lettre qui le lui annonçait, elle s'exprima en termes si blessants, spécialement à l'égard d'Elizabeth, que tout rapport cessa pour un temps entre Rosings et Pemberley. Mais à la longue, sous l'influence d'Elizabeth, Darcy consentit à oublier son déplaisir et à chercher un rapprochement ; après quelque résistance de la part de lady Catherine, le ressentiment de celle-ci finit par céder, et, que ce fût par affection pour son neveu ou par curiosité de voir comment sa femme se comportait, elle condescendit à venir à Pemberley, bien que ces lieux eussent été profanés, non seulement par la présence d'une telle châtelaine, mais encore par les visites de ses oncle et tante de la cité.

Les habitants de Pemberley restèrent avec les Gardiner dans les termes les plus intimes. Darcy, aussi bien que sa femme, éprouvait pour eux une affection réelle ; et tous deux conservèrent toujours la plus vive reconnaissance pour ceux qui, en amenant Elizabeth en Derbyshire, avaient joué entre eux le rôle providentiel de trait d'union.

OceanofPDF.com

Mansfield Park (1814)

Table des matières

Contenu

CHAPITRE I.
CHAPITRE II.
CHAPITRE III.
CHAPITRE IV.
CHAPITRE V.
CHAPITRE VI.
CHAPITRE VII.
CHAPITRE VIII.
CHAPITRE IX.
CHAPITRE X.
CHAPITRE XI.
CHAPITRE XII.
CHAPITRE XIII.
CHAPITRE XIV.
CHAPITRE XV.
CHAPITRE XVI.
CHAPITRE XVII.
CHAPITRE XVIII.
CHAPITRE XIX.
CHAPITRE XX.
CHAPITRE XXI.
CHAPITRE XXII.
CHAPITRE XXIII.
CHAPITRE XXIV.
CHAPITRE XXV.
CHAPITRE XXVI.
CHAPITRE XXVII.
CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.
CHAPITRE XXX.
CHAPITRE XXXI.
CHAPITRE XXXII.
CHAPITRE XXXIII.
CHAPITRE XXXIV.
CHAPITRE XXXV.
CHAPITRE XXXVI.
CHAPITRE XXXVII.
CHAPITRE XXXVIII.
CHAPITRE XXXIX.
CHAPITRE XL.
CHAPITRE XLI.
CHAPITRE XLII.
CHAPITRE XLIII.
CHAPITRE XLIV.
CHAPITRE XLV.
CHAPITRE XLVI.
CHAPITRE XLVII.
CHAPITRE XLVIII.

OceanofPDF.com

CHAPITRE I.

Table des matières

Il y a une trentaine d’années, miss Maria Ward, de la petite ville d’Huntingdon, n’ayant que sept mille livres sterling pour fortune, eut le bonheur de captiver sir Thomas Bertram, propriétaire du parc de Mansfield dans le comté de Northampton, et de se trouver par-là élevée au rang d’épouse d’un baronet, avec tous les agrémens et l’importance d’une belle maison et d’un grand revenu. Tout Huntingdon se récria sur les avantages d’un tel mariage ; l’oncle de miss Maria lui-même, qui était un homme de robe, reconnut qu’elle aurait dû posséder trois mille livres sterling de plus pour pouvoir y prétendre avec quelque raison. Elle avait deux sœurs qui, aussi jolies qu’elle, paraissaient devoir se ressentir de son élévation ; mais il n’y a pas dans le monde autant d’hommes d’une grande fortune, que de jolies femmes qui les méritent. Miss Ward, l’aînée des sœurs de miss Maria, après avoir attendu cinq ou six ans, fut obligée de s’attacher au révérend monsieur Norris, ami de son beau-frère, qui n’avait que fort peu de biens ; et miss Fanny, la plus jeune des trois sœurs, fut encore plus mal partagée. Le mariage de miss Ward ne fut pas toutefois désavantageux : sir Thomas s’étant trouvé heureusement à même de procurer à son ami le presbytère de Mansfield, et monsieur et madame Norris commencèrent leur carrière de félicité conjugale avec un revenu de près de mille livres sterling par an. Mais miss Fanny se maria tout à fait contre le gré de sa famille, en s’unissant à un lieutenant de marine, sans éducation, sans fortune, et sans aucune protection. Elle pouvait difficilement faire un plus mauvais choix. Sir Thomas avait le désir de voir toutes les personnes qui étaient liées à sa famille dans une situation respectable, et il aurait volontiers cherché à améliorer celle de la sœur de lady Bertram ; mais avant qu’il eût trouvé quelque moyen d’y réussir, une rupture absolue entre les deux sœurs avait eu lieu. Pour s’épargner des remontrances inutiles, miss Fanny, devenue madame Price, n’avait point écrit à sa famille au sujet de son mariage, qu’après l’avoir contracté. Lady Bertram, qui était d’un caractère singulièrement tranquille et indolent, se serait volontiers contentée d’abandonner sa sœur et de n’y plus penser ; mais madame Norris avait un esprit d’activité qui ne put être satisfait qu’après qu’elle eut écrit une longue

lettre pleine de reproches, pour lui représenter la folie de sa conduite et la menacer de toutes les conséquences fâcheuses qui pourraient en résulter. Madame Price fut piquée et courroucée. Une réponse qui renfermait les deux sœurs dans ses plaintes amères, et qui contenait des réflexions peu respectueuses sur l'orgueil de sir Thomas, à qui madame Norris ne manqua pas de communiquer cette lettre, interrompit toute communication entre madame Price et ses sœurs pendant un espace de temps considérable.

La distance entre leurs demeures était si grande, et leur position dans le monde était si différente, que, pendant onze ans, les uns et les autres ignorèrent à peu près mutuellement leur existence. Il n'y eut que madame Norris qui, de temps en temps, annonçât avec humeur à sir Thomas, qui en était surpris, que sa sœur Fanny était encore accouchée d'un autre enfant. Au bout de onze ans cependant, madame Price ne put se résoudre à conserver plus long-temps de l'orgueil et du ressentiment, et à perdre une liaison de famille qui pouvait lui donner de l'assistance. Des enfans en grand nombre, et qui pouvaient se multiplier encore, un mari incapable de prendre un service actif, mais qui n'en était pas moins enclin aux plaisirs de la table, et un très-faible revenu pour subvenir à l'entretien de sa famille, déterminèrent madame Price à rechercher, à regagner l'affection des amis qu'elle avait si inconsidérément négligés. Elle écrivit en conséquence à lady Bertram, et peignit ses regrets et sa situation de manière à la disposer, ainsi que son époux, à une réconciliation. Elle était sur le point d'accoucher de son neuvième enfant, et après avoir rappelé cette circonstance et imploré leur protection pour l'enfant attendu, elle ne cachait point combien les huit autres pourraient avoir besoin de leur appui par la suite. Son aîné était un garçon de dix ans, plein d'ardeur et de bonne volonté, et qui désirait déjà ardemment d'avoir une carrière à suivre. Mais que pouvait-elle faire pour lui ? S'il pouvait par la suite être utile à sir Thomas dans ses possessions d'Amérique, tous les emplois lui seraient bons, ou bien il prendrait la carrière de la marine pour les Indes orientales, si cela paraissait plus convenable à sir Thomas.

Cette lettre ne fut point sans effet. Elle rétablit la concorde et l'affection entre les différens membres de la famille. Sir Thomas envoya en réponse un avis amical et des assurances de bienveillance, lady Bertram envoya de l'argent et un trousseau d'enfant, et madame Norris écrivit la lettre.

Ce furent-là les suites immédiates de la démarche de madame Price ; mais au bout d'un an, il en résulta pour elle un avantage plus important.

Madame Norris faisait observer souvent à sir Thomas et à lady Bertram qu'elle ne pouvait bannir de sa pensée sa pauvre sœur et sa nombreuse famille, et elle finit par dire qu'elle serait charmée de voir que l'un de ses enfans fût élevé à Mansfield. « Que serait-ce d'avoir soin entr'eux de la fille aînée de madame Price, âgée de neuf ans, et arrivée à une époque de la vie qui demandait plus d'attention que sa pauvre mère ne pouvait lui en donner ? L'embarras et la dépense ne seraient rien, comparés à la bonté de cette action. » Lady Bertram accueillit sur le champ cette proposition. « Je crois que nous ne pouvons mieux faire, dit-elle aussitôt ; envoyons chercher l'enfant. »

Sir Thomas ne pouvait donner son consentement si subitement. Il fit des objections ; il hésita. C'était une charge sérieuse. En prenant cet enfant, il fallait lui donner une éducation convenable, autrement ce serait une cruauté que de l'ôter à sa famille. Il pensait à ses quatre propres enfans, à ses deux fils, à l'amour entre cousins, etc. Mais il n'eut pas plutôt entrepris d'établir ses objections, que madame Norris l'interrompit en répondant à toutes, qu'il les eût faites ou non.

« Mon cher sir Bertram, je vous comprends à merveille, et je rends justice à la générosité et à la délicatesse de vos réflexions, qui sont entièrement d'accord avec votre conduite : je pense comme vous, que l'on doit tout faire pour l'établissement d'un enfant que l'on a en quelque sorte adopté. Comme je n'ai point d'enfans, il n'y a qu'à ceux de mes sœurs que je puisse vouloir laisser mon bien ; et je suis sûre que M. Norris est trop juste… Mais vous savez que je n'aime pas à me vanter. Ne soyons pas effrayés par une bagatelle. Que la jeune fille reçoive une bonne éducation, et qu'elle soit introduite convenablement dans le monde, et il y a dix à parier contre un, qu'elle trouvera un bon établissement sans qu'il en coûte rien à aucun de nous. Il suffit qu'elle soit votre nièce, sir Thomas, pour qu'elle soit vue favorablement dans tout le voisinage. Je ne dis pas qu'elle deviendra aussi belle que ses cousines ; j'ose même dire qu'elle ne le deviendra pas ; mais tant de favorables circonstances la serviront dans ce pays, qu'il y a toute sorte de probabilité qu'elle formera un excellent mariage. Vous pensez à vos fils… ; mais ce que vous craignez ne peut arriver. Élevés ensemble, ils se regarderont comme frères et sœurs. Cela est moralement impossible, je ne connais aucune preuve de ce que vous redoutez. C'est même le seul moyen de prévenir une semblable liaison. Supposez qu'elle devienne une jolie personne, et que dans sept ans d'ici elle

soit vue pour la première fois par Thomas ou Edmond ? j'ose dire qu'il y aurait quelque mésaventure à redouter. Mais, élevés ensemble, quand bien même elle aurait la beauté d'un ange, elle ne leur paraîtra jamais qu'une sœur. »

« Il y a beaucoup de choses vraies dans ce que vous dites, répliqua sir Thomas ; je suis loin de vouloir m'opposer, sur de frivoles prétextes, à un plan qui convient aussi bien à nos situations mutuelles. Je veux dire seulement qu'il ne faut pas l'adopter légèrement ; et que, pour rendre cette action profitable à madame Price, nous devons assurer à l'enfant, ou nous regarder comme obligés de lui assurer une pension convenable, si cet établissement que vous prévoyez si promptement n'avait pas lieu.

« Je vous entends parfaitement, s'écria Mme Norris ; vous êtes la générosité même, et nous serons toujours d'accord sur ce point. Vous savez que je suis toujours prête à faire tout ce que je puis pour le bonheur de ceux que j'aime ; et quoique je ne ressente pas pour cette petite fille la centième partie de l'attachement que j'ai pour vos enfans, je me haïrais moi-même si j'étais capable de la négliger. N'est-elle pas la fille de ma sœur ? et pourrais-je la voir manquer de quelque chose tant que j'aurais un morceau de pain à lui donner ? Mon cher sir Thomas, avec tous mes défauts, j'ai un bon cœur, et pauvre comme je suis, je me refuserais plutôt le nécessaire que de manquer de générosité. Ainsi, j'écrirai demain à ma pauvre sœur, si vous le voulez, et je lui ferai la proposition dont nous venons de parler. Aussitôt que ce sera une chose décidée, je me charge de faire venir l'enfant à Mansfield ; vous n'aurez aucun embarras à cause de cela. Vous savez que je ne regarde pas à ma peine. J'enverrai Nanny à Londres pour cet objet. Elle descendra chez son cousin le sellier, et l'enfant lui sera envoyé dans ce lieu. On peut aisément trouver à Portsmouth des personnes respectables allant à Londres par les voitures publiques, auxquelles madame Price confiera sa fille. »

Sir Thomas ne fit plus d'objections ; il blâma seulement le plan d'envoyer Nanny. Un moyen plus honorable et moins économique ayant été arrêté pour le voyage de l'enfant, la chose fut regardée comme arrangée, et l'on jouit d'avance des plaisirs d'un projet si bienveillant. Ces plaisirs, en stricte justice, n'auraient pas dû être les mêmes pour les différens intéressés dans cette affaire ; car sir Thomas était résolu d'être le protecteur réel de l'enfant, et madame Norris n'avait pas la moindre intention de faire les plus petits frais pour son entretien. Elle avait assez de bienveillance pour

marcher, parler, donner des avis, et personne ne savait mieux qu'elle dicter aux autres la libéralité. Mais son amour pour l'argent était égal à sa passion pour donner des conseils, et elle s'entendait aussi bien à conserver sa bourse qu'à dépenser celle des autres. Comme elle avait fait un mariage au-dessous des prétentions qu'elle avait eues, elle avait jugé devoir adopter d'abord une conduite économe, et ce qui avait commencé par une mesure de prudence, était devenu ensuite une chose de choix.

Quand on reprit ce sujet, les vues de madame Norris se découvrirent entièrement ; et lorsque lady Bertram lui demanda tranquillement : « Ma sœur, l'enfant ira-t-il d'abord chez vous ; ou viendra-t-il chez nous ? » sir Thomas entendit avec quelque surprise madame Norris lui répondre qu'elle était dans l'impossibilité de prendre aucune part personnelle à cette charge. Il avait jugé que ce serait une addition convenable aux habitans du presbytère, et que cette jeune fille serait une compagne très-désirable pour une tante qui n'avait point d'enfants ; mais il reconnaissait qu'il s'était entièrement abusé. Madame Norris allégua le mauvais état de la santé de M. Norris, qui lui rendait le bruit insupportable, et qui nécessitait, quand il avait ses accès de goutte, qu'elle ne bougeât pas d'auprès de lui.

« Alors, il sera mieux que ma nièce vienne ici, dit lady Bertram froidement. Après une courte pause, sir Thomas ajouta avec dignité : « Oui, que notre maison soit la sienne. Nous ferons notre devoir envers elle, et elle aura du moins l'avantage d'avoir des compagnes de son âge, et une institutrice. »

« Cela est très-vrai, s'écria madame Norris, et ce sont deux considérations importantes. Ce sera la même chose pour miss Lee d'avoir trois jeunes filles à instruire au lieu de deux. Je voudrais seulement pouvoir être plus utile ; mais vous voyez que je fais ce que je puis. Je ne suis pas de ces gens qui craignent leur peine. Nanny ira chercher la petite, quoique cela me gênera un peu. J'espère que ce sera une bonne fille, et qu'elle sera sensible au bonheur d'avoir de tels amis. »

« Si ses dispositions étaient réellement mauvaises, dit sir Thomas, nous ne pourrions, à cause de nos enfans, la garder dans notre maison ; mais il n'y a aucune raison pour craindre un si grand mal. Nous devons nous attendre à ce qu'elle soit fort ignorante, à ce qu'elle ait des sentimens peu élevés et des manières communes ; mais ce ne sont pas là des défauts incurables. Si mes filles eussent été plus jeunes qu'elle, j'aurais fait une attention extrême à cette introduction auprès d'elles d'une nouvelle

compagne ; mais dans l’état où sont les choses, je crois qu’il n’y a rien à craindre pour mes filles, et qu’il y a tout à espérer pour leur jeune cousine, dans cette association. »

« C’est exactement là ce que je pense, dit madame Norris, et ce que je disais ce matin à mon mari. Il suffira que l’enfant soit avec ses cousines pour recevoir de l’éducation ; si miss Lee ne lui apprenait rien, ses cousines seules leur enseigneraient à être bonne et intelligente. »

« J’espère, dit lady Bertram, qu’elle ne tracassera pas mon pauvre petit singe. Il n’y a que peu de temps que j’ai obtenu de Julie qu’elle le laissât tranquille. »

« Nous rencontrerons quelques difficultés, madame Norris, dit sir Thomas, relativement à la distinction qu’il y aura à faire entre les jeunes personnes, quand elles prendront de l’âge, et pour faire sentir à mes filles ce qu’elles sont ; sans qu’elles regardent cependant leurs cousines trop au-dessous d’elles, tout en se rappelant qu’elle n’est pas une miss Bertram. Je désire qu’elles soient unies d’amitié, sans vouloir autoriser aucun degré d’arrogance de la part de mes filles ; mais cependant elles ne peuvent pas être égales. Leur rang, leur fortune, leurs droits seront toujours différens. C’est un point fort délicat, et vous devrez nous aider dans nos efforts pour suivre exactement la meilleure ligne de conduite à suivre. »

Madame Norris fut entièrement disposée à seconder sir Thomas ; et quoiqu’elle convînt avec lui que c’était une chose très-difficile, elle lui fit espérer qu’entre eux ce serait aisément exécuté.

Le lecteur croira facilement que madame Norris n’écrivit pas en vain à sa sœur. Madame Price fut étonnée que l’on eût choisi une fille, tandis qu’elle avait tant de beaux garçons ; mais elle n’en accepta pas moins l’offre avec reconnaissance, assurant ses sœurs que sa fille avait un heureux caractère, de bonnes dispositions, et qu’elle ne mériterait jamais qu’on la renvoyât. Elle la représenta comme étant un peu délicate et faible ; mais elle espérait que le changement d’air lui ferait un bien remarquable. Pauvre femme ! elle pensait probablement que le changement d’air ne serait pas moins avantageux à plusieurs autres de ses enfans !

OceanofPDF.com

CHAPITRE II.

Table des matières

La petite fille fit son long voyage heureusement ; madame Norris alla au-devant d'elle à Northampton, pour avoir l'agrément de la présenter à son beau-frère et à sa sœur, et de la recommander à leur bonté.

Fanny Price avait, à cette époque, dix ans accomplis ; et quoiqu'au premier aspect elle n'eût rien de remarquable pour la beauté, elle n'avait rien aussi qui pût déplaire à ses parens. Elle était petite pour son âge ; elle avait peu de carnation. Sa timidité était extrême ; mais son air, quoique craintif, n'avait rien de vulgaire : sa voix était douce, et quand elle parlait, sa contenance était aimable. Sir Thomas et lady Bertram la reçurent avec beaucoup de bonté ; et le premier, voyant combien elle avait besoin d'encouragement, essaya de paraître moins grave. Lady Bertram, sans prendre tant de peines, ni dire beaucoup de paroles, se contenta de regarder sa jeune nièce avec un sourire bienveillant, et lui parut à ce moyen moins imposante que son époux.

Tous les enfans étaient au logis. Ils accueillirent la petite cousine avec affabilité et gaîté, sur-tout les fils, qui, âgés de dix-sept ans et de seize ans, et grands pour leur âge, paraissaient à Fanny être des hommes. Les deux filles, qui étaient plus jeunes, étaient plus embarrassées à cause des remarques peu judicieuses que leur père avait cru devoir leur faire sur leur conduite avec leur cousine. Mais elles avaient trop l'habitude de la société et des louanges pour éprouver rien qui ressemblât à de la timidité ; et leur confiance en elles-mêmes augmentant par le peu de hardiesse de leur cousine, elles furent bientôt en état d'examiner ses traits et son habillement avec une paisible indifférence.

Les enfans de sir Thomas étaient remarquables par les avantages qu'ils tenaient de la nature. Les garçons étaient très-bien, et les filles véritablement belles. Tous étaient précoces dans leur taille, ce qui faisait entre eux et leur cousine une différence pour leurs personnes, comme l'éducation en faisait une autre dans l'aisance de leurs manières. Il n'y avait que deux ans entre la plus jeune des filles et Fanny. Julia Bertram n'avait que douze ans, et Maria, l'aînée, n'en avait que treize. La petite Fanny cependant, était aussi malheureuse que possible. Effrayée de tout, honteuse

d’elle-même, et soupirant après la maison qu’elle avait quittée, elle ne pouvait lever les yeux, proférait à peine quelques paroles et était toujours prête à pleurer. Madame Norris lui avait parlé pendant toute la route de Northampton à Mansfield, de son étonnant bonheur, de la reconnaissance extraordinaire qu’elle en devait avoir, ainsi que de la bonne conduite qu’elle devait tenir. Son chagrin s’était augmenté par l’idée de sa dépendance d’autrui. La fatigue du voyage l’accablait aussi. En vain sir Thomas lui fit-il quelques caresses ; en vain madame Norris prédit-elle qu’elle serait une bonne fille ; en vain lady Bertram lui sourit-elle et la fit-elle s’asseoir sur son sopha avec elle et son petit singe ; en vain lui présenta-t-on des gâteaux de toutes les espèces ; elle pouvait à peine manger quelques morceaux sans que ses larmes vinssent l’interrompre. Le sommeil paraissait être ce dont elle avait le plus besoin, on la mit au lit pour finir ses chagrins.

« Voilà un commencement qui ne promet pas beaucoup, dit madame Norris, lorsque Fanny eut quitté le salon. Après tout ce que je lui ai dit pendant la route, j’aurais cru qu’elle se serait mieux conduite. Je désire qu’il n’y ait pas un peu d’apathie dans son caractère. Sa pauvre mère y était très-portée. Cependant, nous devons avoir de l’indulgence pour un enfant de son âge. Le regret qu’elle a d’avoir quitté sa maison, n’est pas à son désavantage ; car c’était sa maison, malgré tout ce qui y manque : elle ne peut pas encore comprendre ce qu’elle gagne à en changer. Ainsi donc, il faut de la modération en toutes choses. »

Il fallut toutefois plus de temps que madame Norris ne l’avait cru pour réconcilier Fanny avec la nouveauté du parc de Mansfield, et l’accoutumer à son éloignement de toutes les personnes avec lesquelles elle était habituée à vivre. Sa sensibilité était très-vive, et l’on y faisait trop peu d’attention à Mansfield.

Le jour de fête accordé aux filles de lord Bertram, pour qu’elles se liassent davantage avec leur cousine, produisit entre elles peu d’intimité. Les deux sœurs prirent une idée peu favorable de Fanny, en sachant qu’elle n’avait jamais étudié la langue française ; et quand elles virent qu’elle était peu frappée du duo qu’elles eurent la complaisance de chanter pour elle, se bornant alors à lui donner quelques-uns de leurs plus anciens jouets, elles la laissèrent à elle-même et s’occupèrent de ce qui leur plaisait davantage pour le moment.

Fanny, soit qu’elle fût auprès ou loin de ses cousines ; soit qu’elle fût dans la chambre d’études, dans le salon ou dans le jardin, était également

malheureuse, parce que tout lui inspirait de la crainte. Le silence de lady Bertram glaçait son cœur ; la gravité des regards de sir Thomas la rendait interdite, et les leçons de madame Norris l'effrayaient. Ses cousines la mortifiaient par leurs réflexions sur sa timidité. Miss Lee s'étonnait de son ignorance, et les femmes de chambres se moquaient de ses vêtemens. Lorsqu'à tous ces sujets de chagrin elle y ajoutait le souvenir des frères et des sœurs pour lesquels elle avait toujours été une compagne importante, son cœur éprouvait un découragement qu'elle ne pouvait surmonter.

Une semaine s'était écoulée sans que l'on eût soupçonné, d'après l'air tranquille de Fanny, qu'elle finissait toutes ses journées par des larmes, lorsqu'elle allait chercher les bienfaits du sommeil. Un matin, elle fut surprise pleurant dans sa chambre, par son cousin Edmond, le plus jeune des fils de sir Bertram.

« Ma chère petite cousine, dit-il avec toute la douceur d'un excellent naturel, qu'avez-vous ? » et s'asseyant auprès d'elle, il s'efforça d'apprendre le sujet de sa douleur. « Êtes-vous malade ? quelqu'un est-il fâché avec vous ? Julia et Maria vous ont-elle querellée ? » À toutes ces questions, il n'obtint long-temps pour réponse que *non, non du tout ; non, je vous remercie*. Mais il persévéra, et aussitôt qu'il eut nommé dans les sujets de chagrin de Fanny, sa séparation de la maison paternelle, il reconnut, par le redoublement de ses larmes, qu'il en avait découvert le motif : il essaya de la consoler. »

« Vous êtes fâchée d'avoir quitté votre mère, ma chère petite Fanny, dit-il, et cela prouve la bonté de votre cœur ; mais vous devez songer que vous êtes ici avec des parens et des amis qui vous aiment et qui désirent vous rendre heureuse. Allons-nous promener dans le parc, et vous me direz tout ce que vous vous rappelez de vos frères et de vos sœurs. »

Dans cette conversation, Edmond apprit que le frère que Fanny regrettait le plus était William ; il était plus âgé qu'elle d'un an. C'était son compagnon, son ami. William avait été fâché qu'elle fût partie, il lui avait dit qu'il souffrirait beaucoup de son absence. « Mais William vous écrira, j'en suis certain. » Oui, il m'a promis de le faire ; mais il m'a dit de lui écrire la première. » « Et quand lui écrirez-vous » ? Fanny baissa la tête, hésita, et répondit qu'elle ne savait pas, qu'elle n'avait point de papier.

« Si c'est là toute la difficulté, je vous donnerai tout ce qu'il vous faudra. Seriez-vous bien aise, d'écrire à William ? « Oh ! oui. »

« Eh bien, venez avec moi dans la chambre du déjeûner, nous trouverons là tout ce qu'il faudra. »

« Mais, mon cousin…, la lettre ira-t-elle à la poste ?

« Oui, je vous assure, elle ira avec les autres lettres ; et, comme votre oncle l'affranchira, elle ne coûtera rien à William. »

« Mon oncle ! » répéta Fanny avec un air effrayé.

« Oui, quand vous aurez écrit votre lettre, je la donnerai à mon père pour qu'il l'affranchisse. »

Fanny trouva que c'était une grande hardiesse ; mais elle ne fit plus d'objections. Ils allèrent ensemble dans le salon du déjeûner, où Edmond disposa le papier de Fanny avec toute la complaisance que son frère William aurait pu y mettre, et probablement avec plus d'adresse. Il resta avec elle tout le temps qu'elle mit à écrire sa lettre, l'aidant dans son orthographe, et de tous les petits soins qui pouvaient lui être utiles. Quand elle eut fini, il écrivit lui-même ses complimens d'amitié pour William, et il lui envoya une demi-guinée sous le cachet. La sensibilité de Fanny fut vivement excitée par cette bienveillance : elle se croyait incapable d'exprimer ses sentimens, mais son air et quelques mots sans art témoignaient toute sa reconnaissance, et son cousin commença à la trouver un objet intéressant : il lui parla davantage, et, d'après tout ce qu'elle dit, il fut convaincu qu'elle avait un cœur sensible et un vif désir de bien faire. Il reconnut qu'elle avait droit à ce qu'on eût des attentions pour elle, par la grande délicatesse avec laquelle elle envisageait sa situation, et par son extrême timidité ; il ne lui avait jamais fait aucune peine, mais il voyait qu'elle avait besoin d'une bonté plus positive ; et, dans cette vue, il commença d'abord par tâcher de dissiper les craintes que lui inspiraient tous les habitans de Mansfield ; il lui conseilla de jouer avec Maria et Julia, et d'être aussi gaie qu'elle le pourrait.

À partir de ce jour, Fanny se trouva plus agréablement ; elle sentait qu'elle avait un ami, et la bonté de son cousin Edmond lui donna du courage ; le lieu lui parut moins extraordinaire, les personnes lui devinrent moins formidables, et, s'il y en avait parmi elles qu'elle ne pouvait cesser de craindre, elle commença du moins à connaître leurs manières d'être, et comment il fallait agir pour s'y conformer. Son extrême timidité qui avait été gênante pour les autres, et d'un mauvais effet pour elle-même, se dissipa. Elle ne fut plus épouvantée de paraître devant son oncle, et la voix de sa tante Norris ne la fit plus tressaillir au dernier degré. Elle devint une

compagne pour ses cousines, qui la trouvaient quelquefois agréable, et elles ne tardèrent pas à avouer que Fanny avait un assez bon caractère.

Edmond avait toujours la même bonté pour elle, et elle n'avait à endurer de la part de Thomas que cette sorte de gaîté qu'un jeune homme de dix-sept ans croit souvent devoir employer à l'égard d'un enfant de dix ans. Il entrait dans la vie plein d'ardeur, et avec toutes les dispositions libérales d'un fils aîné qui se sent né pour seulement dépenser et jouir. Ses égards pour sa petite cousine étaient en rapport avec sa situation ; il lui faisait de très-jolis petits présens, et riait d'elle.

Comme l'apparence et l'esprit de Fanny s'étaient améliorés, sir Thomas et madame Norris s'applaudissaient de leur plan bienveillant, et ils étaient très-disposés à penser que, quoique Fanny fût encore loin de montrer beaucoup d'intelligence, elle avait cependant d'heureuses dispositions, et paraissait ne pas devoir leur causer d'embarras.

Fanny savait seulement lire, travailler et écrire ; on ne lui avait rien appris de plus, et, comme ses cousines trouvaient qu'elle ignorait beaucoup de choses qui leur étaient familières, elles la jugèrent extrêmement stupide. Pendant deux ou trois semaines, il ne fut question dans le salon que de l'ignorance de Fanny. « Chère maman, disait Maria ou Julia, ma cousine ne peut pas rassembler la carte d'Europe ; ma cousine ne peut nommer les principales rivières de la Russie ; ma cousine n'a jamais entendu parler de l'Asie mineure. »

« Ma chère, répliquait madame Norris, cela est très-mal ; mais vous vous ne devez pas attendre que tout le monde soit aussi avancé en instruction que vous l'êtes. « Ma tante, je vous dirai une autre chose de Fanny qui montre combien elle est stupide ; elle ne paraît point envieuse d'apprendre la musique ni le dessin. »

« Certes, ma chère, cela est très-stupide en effet, et cela montre un grand manque de génie et d'émulation : cependant, tout considéré, il est peut-être bien qu'elle pense ainsi, car, quoique votre père ait la bonté de la faire élever avec vous, il n'est nullement nécessaire qu'elle soit aussi accomplie que vous l'êtes. Au contraire, il est à désirer qu'il y ait entre vous de la différence. »

Tels étaient les conseils que madame Norris donnait à ses nièces pour leur former l'esprit. Il n'était pas étonnant d'après cela qu'elles manquassent de générosité et de modestie, quoiqu'elles eussent des talens naissans et une instruction précoce. Sir Thomas, ne s'apercevait pas de ce

qu’il y avait à blâmer en elles, parce que, quoiqu’il fût un père tendre, la gravité de son caractère empêchait ses filles de parler librement devant lui.

Lady Bertram ne donnait pas la plus légère attention à leur éducation ; elle n’avait aucun temps à donner à de pareils soins : elle passait ses journées sur un sopha, habillée avec élégance, occupée de quelque travail d’aiguille, pensant plus à son singe qu’à ses enfans, mais très-tendre cependant pour ceux-ci quand ils ne la gênaient pas. Sir Thomas était son guide pour tout ce qui avait de l’importance, et, dans les intérêts plus petits, c’était sa sœur qui la dirigeait.

Fanny, avec toute son ignorance et sa timidité, était fixée cependant à Mansfield, et, prenant de l’attachement pour sa nouvelle résidence, elle croissait auprès de ses cousines sans être malheureuse. Maria ni Julia n’avaient pas précisément un mauvais naturel ; et quoique Fanny fût souvent mortifiée par la manière dont elles agissaient avec elle, l’opinion qu’elle avait de ses droits était trop peu élevée pour qu’elle s’en offensât.

À l’époque ou Fanny était venue à Mansfield, lady Bertram, par indolence autant que pour le soin de sa santé, avait renoncé à aller habiter sa maison à Londres où elle se rendait ordinairement chaque printemps. Elle resta entièrement à la campagne, laissant sir Thomas assister au parlement avec le plus ou le moins d’agrément qu’il pouvait trouver à être éloigné d’elle. Les demoiselles Bertram continuèrent en conséquence à exercer leur mémoire et cultiver leur esprit à la campagne, et devinrent tout à fait grandes. Leur père les trouvait aussi bien qu’il pouvait le désirer, et il augurait qu’elles feraient de respectables alliances. Son fils aîné était étourdi et extravagant, il lui avait déjà donné du mécontentement ; mais ses autres enfans ne lui promettaient que de la satisfaction. Le caractère d’Edmond, son bon sens, sa justesse d’esprit annonçaient qu’il ferait honneur à sa famille et la rendrait heureuse ainsi que lui-même. Il était destiné à la carrière du clergé.

Sir Thomas, au milieu des soins qu’il donnait à sa famille, n’oubliait pas celle de madame Price. Il pourvoyait libéralement à l’éducation et à la carrière de ses fils à mesure qu’ils devenaient assez âgés pour prendre un état, et Fanny, quoique totalement séparée de sa famille, était charmée d’apprendre tout ce que sir Thomas faisait pour elle. Dans le cours de plusieurs années, elle n’avait goûté que rarement le plaisir d’être avec William. Elle n’avait vu aucun autre de ses parens ; mais William qui, peu de temps après le départ de Fanny de Porstmouth avait pris la carrière de la

mer, avait été invité à venir passer une semaine dans le Northampton avec sa sœur. On peut s'imaginer avec quel plaisir le frère et la sœur se revirent, et avec quel chagrin ils se séparèrent. Heureusement cette visite avait eu lieu à l'époque des fêtes de Noël ; Edmond revenait du collége ces jours-là, et il parla avec tant de raison à Fanny sur ce que la profession de William exigeait et sur les avantages qui pouvaient résulter pour lui de leur séparation, qu'il la lui fit trouver moins pénible. L'affection d'Edmond ne lui manquait jamais ; quand il quitta le collége d'Eton pour aller à Oxford, il conserva les mêmes dispositions pour Fanny. Il était toujours fidèle à son amitié pour elle, essayant de faire ressortir ses bonnes qualités, lui donnant ses conseils, ses consolations, ses encouragemens.

Ses attentions pour elle étaient de la plus haute importance pour le perfectionnement de son esprit et l'augmentation de ses plaisirs. Il reconnaissait qu'elle était intelligente, qu'elle avait autant de facilité d'esprit que de bon sens, et un amour pour la lecture qui, bien dirigé, est seule une éducation. Miss Lee lui apprit la langue française et lui fit répéter chaque jour une leçon d'histoire ; mais c'était Edmond qui lui indiquait les livres qui charmaient ses heures de loisir ; il encourageait son goût, il rectifiait son jugement, il lui rendait ses lectures utiles en lui parlant de ce qu'elle avait lu, et il augmentait son goût pour l'instruction par des éloges judicieux. En retour de semblables services, elle l'aimait plus que toute autre personne au monde, à l'exception de William ; son cœur était partagé entre eux deux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE III.

Table des matières

Le premier évènement de quelque importance qui eut lieu dans la famille, fut la mort de M. Norris, qui arriva lorsque Fanny atteignit l'âge de quinze ans. Il devait en résulter nécessairement quelques changemens : madame Norris, en quittant le presbytère, demeura quelque temps à Mansfield, et alla ensuite habiter une petite maison qui appartenait à sir Thomas dans le village. Elle se consola de la perte de son mari en réfléchissant que sa dépense serait diminuée.

Le presbytère devait appartenir par la suite à Edmond, et si M. Norris fût mort quelques années plutôt ; cette cure aurait été donnée à quelque ami qui l'aurait occupée jusqu'à ce qu'Edmond eût été en âge de recevoir les ordres ; mais l'extravagance de Thomas avait été si grande avant que cette époque fût arrivée, qu'il fallut changer ces dispositions et se contenter pour Edmond d'une autre cure moins considérable.

Sir Thomas fit à cette occasion de fortes remontrances à son fils aîné. Celui-ci les écouta avec quelque confusion et quelque regret ; mais il tâcha d'y échapper aussi promptement qu'il le pût faire, et s'en consola en pensant que ses dettes n'étaient pas de moitié aussi considérables que celles de quelques-uns de ses amis.

Après la mort de M. Norris, la cure fut dévolue à M. le docteur Grant, qui vint en conséquence résider au presbytère de Mansfield, et qui, âgé seulement de quarante-cinq ans, paraissait devoir conserver sa place long-temps.

Il avait une femme plus jeune que lui de quinze ans, mais il n'avait point d'enfans. Ils furent représentés suivant la coutume, dans le voisinage, comme des gens aimables et respectables.

L'époque était venue où sir Thomas s'attendait que sa belle sœur prendrait sa nièce avec elle. Son état de veuve et l'âge de Fanny semblaient rendre cette réunion on ne peut plus convenable. Quelques pertes récentes faites aux Indes occidentales et les dépenses folles de son fils aîné, faisaient désirer à sir Thomas de n'être plus chargé de l'entretien de Fanny. Il croyait cet arrangement tellement naturel, qu'il en parla à sa femme comme d'une chose arrêtée ; et, dès que lady Bertram se trouva avec Fanny, elle lui dit

tranquillement : « Eh bien, Fanny ! vous allez nous quitter et vivre avec ma sœur. En serez-vous contente ? »

Fanny fut trop étonnée pour ne pas faire répéter les mêmes paroles à sa tante. « Moi vous quitter ! » dit-elle » « Oui, ma chère. De quoi vous étonnez-vous ? vous avez été cinq ans avec nous, et ma sœur a toujours eu l'intention de vous prendre chez elle aussitôt que M. Norris serait mort. »

Cette nouvelle fut aussi désagréable à Fanny qu'elle lui était inattendue. Elle n'avait jamais reçu de témoignages d'amitié de sa tante Norris, et elle ne pouvait l'aimer.

« Je serai très-fâchée de m'en aller, » dit Fanny d'une voix timide.

« Oui, je le crois. Cela est assez naturel ; car je pense que vous avez été aussi peu tourmentée dans cette maison, qu'aucune personne dans le monde. »

« J'espère que je ne suis pas une ingrate, ma tante, » dit Fanny modestement.

« Non, ma chère, je ne le suppose pas ; je vous ai toujours trouvée une très-bonne fille. »

« Et je ne vivrai plus ici de nouveau ? »

« Non ma chère. Mais vous n'en aurez pas moins une agréable résidence. Peu vous importe d'être dans une maison ou dans l'autre ? »

Fanny quitta l'appartement avec un cœur attristé. Aussitôt qu'elle vit Edmond, elle lui fît part de son chagrin. « Mon cousin, dit-elle, il arrive quelque chose qui me fait de la peine ; et, quoique vous m'ayez souvent dit que je devais me réconcilier avec des choses qui me déplaisaient d'abord, je crois que vous penserez comme moi cette fois-ci. Je vais vivre entièrement auprès de ma tante Norris. »

« Vraiment ! »

« Oui, ma tante Bertram vient de me l'apprendre ; c'est une chose décidée : je dois quitter le parc de Mansfield et aller à la maison de ma tante. »

« Eh bien, Fanny, si ce plan ne vous déplaisait pas, je le trouverais excellent. »

« Oh ! mon cousin ! »

« Ma tante agit comme une femme sensible, en désirant vivre avec vous. Elle choisit une amie et une compagne exactement telle qu'elle doit le faire, et je suis bien aise que son amour pour l'argent ne soit pour rien dans

cette affaire ; j'imagine, Fanny, que vous n'êtes pas trop fâchée d'aller auprès d'elle ? »

« Pardonnez-moi, je ne puis trouver cela agréable : j'aime cette maison-ci, et tout ce qui s'y trouve. Je n'aimerai rien dans l'autre ; vous savez combien je suis peu dans les bonnes grâces de ma tante Norris ? »

« Elle a été de même avec nous tous ; elle n'a jamais su se rendre agréable aux enfans. Mais aujourd'hui vous êtes d'un âge à être traitée autrement. Il me semble qu'elle se conduit déjà mieux à votre égard ; et quand vous serez sa seule compagne, vous obtiendrez nécessairement de l'importance à ses yeux. »

« Je ne puis jamais avoir quelque importance pour qui que ce soit. »

« Et par quelle raison ? »

« Par une infinité de raisons : ma situation, mon ignorance, ma timidité. »

« Croyez-moi, Fanny, vous vous servez d'expressions qui ne vous conviennent point ; par-tout où vous serez connue vous exciterez de l'intérêt ; vous avez du bon sens, vous avez un aimable caractère, et je suis certain que vous avez un cœur reconnaissant qui vous portera toujours à montrer votre gratitude de la bonté que l'on vous témoignera. Je ne connais aucune meilleure qualité pour une amie et une compagne. »

« Vous avez trop d'indulgence, dit Fanny en rougissant à chaque louange qu'Edmond lui donnait. Comment puis-je vous remercier d'une opinion aussi flatteuse pour moi ? Ah ! mon cousin, si je quitte cette maison-ci, je me rappellerai votre bonté jusqu'au dernier moment de ma vie. »

« En vérité, Fanny, vous parlez comme si vous partiez pour deux cents lieues ; mais songez donc que vous serez presque aussi rapprochée de nous qu'auparavant. Nous nous réunirons tous les jours, et la seule différence qu'il y aura, sera que madame Norris, en vous ayant auprès d'elle, sera forcée de vous rendre justice. »

Fanny soupira, et dit : « Je ne puis voir comme vous ; mais je dois croire que vous pensez d'une manière plus juste que moi, et je vous suis très obligée de ce que vous cherchiez à me réconcilier avec ce que je ne puis empêcher. »

Ainsi se termina cette conversation. Fanny aurait bien pu s'épargner le chagrin que le projet dont elle venait de parler à Edmond lui avait causé, car madame Norris n'avait pas la moindre intention de la prendre avec elle.

Lady Bertram s’en assura bientôt. « Je pense, ma sœur, dit-elle à madame Norris, que nous n’aurons plus besoin de miss Lee quand Fanny ira vivre avec vous ? »

« Vivre avec moi ! chère lady Bertram ! » s’écria madame Norris presque en tressaillant.

« Je pensais que c’était une chose arrangée avec sir Thomas ? »

« Jamais, jamais je n’ai dit une syllabe de cela à sir Thomas. Fanny vivre avec moi ! c’est la dernière chose au monde à laquelle je penserais. Bon Dieu ! que pourrais-je faire avec Fanny ? Moi, pauvre veuve, dont les esprits sont abattus, Je devrais prendre soin d’une jeune fille de quinze ans ! Sir Thomas est trop mon ami pour vouloir me charger d’un pareil fardeau. Je ne me refuse pas à cet embarras par un motif d’économie : mon objet, lady Bertram, est d’être utile à ceux qui viennent après moi ; c’est pour le bien de vos enfans que je conserve ce que j’ai ; je n’ai personne qui m’intéresse davantage, et je voudrais bien pouvoir leur laisser quelque chose qui fût digne d’eux. »

« Vous êtes bien bonne, mais ne vous gênez pas à cause de cela ; ils sont sûrs d’avoir de la fortune ; sir Thomas y pourvoira. »

« Tant mieux : je veux dire seulement que mon seul désir est d’être utile à votre famille. Ainsi, lorsque sir Thomas vous reparlera d’envoyer Fanny chez moi, vous pourrez lui dire que ma santé et ma situation d’esprit s’opposent entièrement à ce que cela ait lieu ; et de plus, que véritablement je n’ai pas un lit à lui donner, car je veux avoir une chambre à offrir à un ami. »

Lady Bertram, en répétant cet entretien à son mari, le convainquit qu’il s’était trompé sur les vues de sa belle-sœur. Il ne fut plus question d’envoyer Fanny chez elle ; sir Thomas réfléchissant que tout ce qu’elle possédait était réservé à sa famille, ne songea plus à la contrarier pour cet objet. Fanny apprit bientôt qu’elle avait eu tort de s’affliger pour ce projet, et la joie qu’elle ressentit de le voir détruit, consola Edmond de ce que les avantages qu’il en avait attendus pour Fanny fussent évanouis.

M. et M^me^ Grant, montrant des dispositions amicales et sociables, donnèrent beaucoup de satisfaction aux diverses personnes de leur voisinage. Ils avaient leurs défauts, et madame Norris sut bientôt les découvrir. Le docteur Grant aimait beaucoup la table, et madame Grant, au lieu d’user d’économie, payait un cuisinier aussi cher que celui de

Mansfield. Madame Norris ne tarissait point sur les prodigalités du presbytère.

Depuis un an, ils étaient l'objet de ses remarques, quand un évènement qui survint dans la famille changea le sujet des conversations de madame Norris et de lady Bertram. Sir Thomas jugea convenable à ses intérêts d'aller lui-même à Antigoa ; et, pour mieux arranger ses affaires, il emmena son fils aîné avec lui, afin de le détacher de quelques liaisons pernicieuses. Ils quittèrent l'Angleterre, en présumant être absens pendant une année.

La nécessité de cette mesure, sous le rapport pécuniaire, et l'espérance de l'utilité quelle aurait pour son fils, consolèrent sir Thomas de ce qu'il quittait sa famille et ses filles, sur-tout au moment le plus important de leur vie : il ne pouvait pas se fier entièrement dans lady Bertram pour le remplacer ; mais, avec l'active attention de madame Norris et le jugement d'Edmond, il crut pouvoir partir sans craindre aucun mauvais résultat de son absence.

Lady Bertram ne fut nullement satisfaite du départ de son mari ; mais elle ne conçut aucune alarme sur sa santé, étant du nombre de ces personnes qui regardent les difficultés ou les dangers comme ayant de l'importance suivant le degré où leurs individus y sont exposés.

Les filles de sir Thomas étaient à plaindre dans cette occasion, non pas à cause de leur chagrin, mais plutôt parce qu'elles n'en éprouvaient point. Elles n'avaient aucune affection pour leur père ; il n'avait jamais paru l'ami de leurs plaisirs, et son absence malheureusement leur était très-agréable : elles sentaient qu'elles allaient être leurs maîtresses absolues, et que toute indulgence leur serait accordée. Fanny éprouvait à peu près les sensations de ses cousines ; mais son caractère plus tendre lui faisait se les reprocher comme une ingratitude, et elle s'affligeait de ce quelle ne pouvait s'affliger. « Sir Thomas avait tant fait pour elle et pour ses frères ! Il partait peut-être pour ne plus revenir ; comment le voir partir sans répandre une larme ? c'était une honteuse insensibilité. » Il lui avait dit de plus, dans la matinée, qu'elle pourrait voir William dans le cours de l'hiver, et il l'avait chargée de lui écrire et de l'inviter de venir à Mansfield aussitôt que l'on apprendrait que l'escadre à laquelle il appartenait serait arrivée en Angleterre. Quelle bonté ! quelle attention ! mais il avait fini son discours d'une manière qui avait été une triste mortification pour Fanny. « Si William, avait-il dit, vient à Mansfield, j'espère que vous serez à même de le convaincre que les années qui se sont écoulées depuis que vous êtes séparés, ne se sont pas

passées inutilement pour votre instruction, quoique je craigne qu’il ne trouve sa sœur, à l’âge de seize ans, aussi peu avancée pour son éducation que lorsqu’elle en avait dix. » Fanny pleura amèrement, à cause de cette réflexion, lorsque son oncle fut parti ; et ses cousines, en lui voyant les yeux rouges, l’accusèrent d’être une hypocrite.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV.

Table des matières

Le fils aîné de sir Thomas Bertram avait passé si peu de temps avant son départ à la maison paternelle, que l'on ne pouvait s'apercevoir de son absence ; et lady Bertram fut bientôt étonnée de voir comment les choses suivaient leur cours accoutumé, malgré l'absence de son mari, et comment Edmond le remplaçait en parlant à l'intendant, en écrivant au procureur, et lui épargnant tous les embarras de l'administration de sa maison.

On reçut bientôt la nouvelle de l'heureuse arrivée des deux voyageurs à Antigoa. L'hiver vint, et se passa sans que sir Thomas annonçât son retour. Les nouvelles qu'il donnait continuaient à être très-bonnes.

Les demoiselles Bertram étaient alors pleinement établies parmi les belles du voisinage ; et comme elles joignaient à la beauté des talens brillans, des manières naturellement aisées et polies, elles faisaient l'objet de l'admiration de leur tante, madame Norris. Lady Bertram n'allait point en public avec ses filles ; elle était trop indolente pour aller jouir de leurs triomphes ; cette agréable charge était confiée à sa sœur, qui ne désirait rien tant qu'une aussi honorable représentation, et qui trouvait fort commode de jouir des plaisirs de la société sans avoir besoin de louer une voiture.

Fanny ne prenait aucune part aux fêtes de la saison ; mais elle trouvait une grande jouissance à être une compagne utile pour sa tante Bertram, quand toute la famille était dehors ; et comme miss Lee avait quitté Mansfield, elle était devenue naturellement nécessaire à lady Bertram dans les soirées où il y avait un bal ou une partie. Elle lui parlait, elle l'écoutait, elle lui faisait une lecture ; et la tranquillité de ces soirées, sa sécurité parfaite dans ce tête-à-tête, rendaient ces momens extrêmement agréables pour elle. Elle aimait à entendre ses cousines lui raconter ce qui s'était passé au bal, lui dire avec qui Edmond avait dansé. Mais elle avait une idée trop peu élevée de sa situation pour imaginer qu'elle pût jamais être admise à partager ces amusemens, et elle en écoutait le détail sans penser qu'elle y pût prendre aucun autre intérêt. L'hiver se passa agréablement pour elle. Quoique William ne fût pas venu en Angleterre, l'espoir de le revoir bientôt avait adouci le regret de la prolongation de son absence.

Le printemps et l'été se passèrent sans que sir Thomas revînt. Au mois de septembre, des circonstances défavorables étant survenues qui reculaient encore la conclusion de ses affaires, il se détermina à renvoyer son fils en Angleterre ; et à rester seul à Antigoa, pour y terminer ses opérations. Thomas arriva en bonne santé, et donna les meilleures nouvelles de celle de son père. Madame Norris tira un mauvais augure de ce que sir Thomas se fût ainsi séparé de son fils ; de tristes pressentimens l'assiégeaient, et pour y échapper, elle venait chaque jour dîner au parc de Mansfield. Mais le retour des plaisirs de l'hiver ne fut pas sans effet, et bientôt madame Norris ne fut plus occupée qu'à surveiller les destinées de sa nièce aînée. « Si le pauvre sir Thomas était condamné à ne plus revenir, se disait-elle, ce serait une consolation que de voir la chère Maria bien mariée. Elle pensait souvent à cela, sur-tout quand elle voyait dans les cercles où elle se trouvait, quelques jeunes gens d'une grande fortune, parmi lesquels elle en avait remarqué un qui venait d'hériter d'une des propriétés les plus belles et les plus considérables du pays.

M. Rushworth fut frappé de la beauté de miss Bertram dès la première fois qu'il l'aperçut ; et comme il était disposé à se marier, il crut éprouver de l'amour. C'était un jeune homme lourd, n'ayant qu'un bon sens vulgaire ; mais comme il n'y avait rien de désagréable dans sa figure, miss Bertram fut charmée de faire sa conquête. Maria Bertram ayant atteint l'âge de vingt-un ans, commençait à penser que le mariage était un devoir ; et comme en épousant M. Rushworth elle aurait la jouissance d'un revenu plus considérable que celui de son père, ainsi qu'un hôtel à Londres, ce qui était un point capital, il lui devint évident qu'elle devait épouser M. Rushworth, si cela lui était possible. Madame Norris mit beaucoup de zèle pour effectuer ce mariage ; et entr'autres moyens qu'elle employa pour y parvenir, elle chercha à faire naître une intimité avec la mère de M. Rushworth, qui vivait avec lui. Elle détermina même lady Bertram à faire dix milles d'une route assez mauvaise, pour aller lui rendre une visite du matin. Madame Rushworth annonça elle-même que son fils désirait beaucoup se marier, et déclara que de toutes les personnes qu'elle avait vues, miss Bertram lui avait paru, par ses aimables qualités, la plus susceptible de faire le bonheur de son fils. Madame Norris accepta le compliment, admira le discernement de madame Rushworth en distinguant Maria, qui, en effet, dit-elle, était sans aucun défaut, était un ange et tellement entourée d'admirateurs, qu'elle pouvait être difficile dans son

choix. Mais autant que madame Norris pouvait en juger d'après une si courte connaissance, M. Rushworth paraissait être précisément le jeune homme qui pouvait la mériter et lui inspirer de l'attachement.

Après avoir dansé ensemble à un certain nombre de bals, les jeunes gens justifièrent ces opinions ; et avec la réserve convenable pour l'absence de sir Thomas, un engagement fut pris entre les deux familles, à leur satisfaction mutuelle et à celle de tout le voisinage, qui depuis plusieurs semaines avait décidé que M. Rushworth devait épouser miss Bertram.

Il fallait un délai de quelques mois avant que le consentement de sir Thomas pût être reçu ; mais comme on ne doutait point qu'il ne fût charmé de cette union, les deux familles se fréquentèrent habituellement, et la seule mesure de mystère qui fut adoptée, fut que madame Norris dirait partout que c'était une affaire dont il ne fallait pas parler pour le présent.

Edmond était le seul de la famille qui ne vît pas favorablement ce mariage. Toutes les représentations de sa tante ne pouvaient lui faire trouver dans M. Rushworth une liaison à rechercher. Il ne pouvait nier que sa sœur ne dût mieux juger que personne de son propre bonheur ; mais il aurait désiré qu'elle ne l'eût point basé sur un grand revenu ; et il disait souvent de M. Rushworth : « Si ce jeune homme n'avait pas douze mille livres sterlings de rente, ce serait un très-stupide garçon. »

Sir Thomas toutefois fut très-satisfait d'une alliance si avantageuse, et dont il n'entendait dire que des choses agréables. Il envoya son consentement aussi promptement que possible. La seule condition qu'il y mit, fut que le mariage ne serait célébré qu'à son retour en Angleterre, qui devait avoir lieu incessamment. Il écrivait en avril, et il avait l'espoir de terminer heureusement toutes ses affaires à Antigoa avant la fin de l'été.

Telle était la situation des choses à Mansfield, au mois de juillet ; et Fanny venait d'atteindre sa dix-huitième année, lorsque la société du village fut augmentée de deux personnes : le frère et la sœur de madame Grant, monsieur et miss Crawford, enfans de la mère de madame Grant par un second mariage. Ils étaient jeunes l'un et l'autre et fort riches. Le fils avait une belle propriété dans le comté de Norfolk, la fille avait vingt mille livres sterling. Madame Grant les avait aimés tendrement dans leur enfance ; mais comme peu de temps après son mariage, leur mère commune était morte, et qu'ils avaient été confiés alors à un frère de leur père, elle les avait à peine vus depuis cette époque. Ils avaient trouvé une agréable maison dans celle de leur oncle, nommé l'amiral Crawford. L'amiral aimait vivement son

neveu, et sa femme avait la même amitié pour sa nièce ; mais madame Crawford étant venue à mourir, sa protégée fut obligée d'aller habiter une autre maison. L'amiral Crawford était un homme d'une conduite peu régulière, qui, au lieu de chercher à retenir sa nièce, fut bien aise qu'elle s'éloignât, pour qu'il pût loger sa maîtresse dans sa propre maison. Ce fut à cela que madame Grant dut la demande que lui fit sa sœur de venir demeurer avec elle, demande qui fut aussi bien accueillie d'un côté qu'elle était pressante de l'autre. Madame Grant n'avait point d'enfans, et éprouvait le besoin d'avoir un peu de variété dans son genre de vivre. L'arrivée d'une sœur qu'elle avait toujours aimée, lui fut donc très-agréable ; sa seule crainte était que Mansfield ne parut un peu triste à une jeune personne accoutumée aux plaisirs de Londres.

Miss Crawford partageait un peu cette appréhension, et ce n'avait été qu'après avoir essayé vainement de persuader à son frère d'habiter avec elle sa maison de campagne, qu'elle s'était résolue à venir chez sa sœur. Henri Crawford avait une aversion insurmontable pour tout domicile fixe, et toute restriction de société. Il ne pouvait satisfaire sa sœur sur un point de cette importance ; mais il l'accompagna avec la plus grande complaisance dans le comté de Northampton, et s'engagea à être à ses ordres aussitôt quelle lui écrirait qu'elle se déplairait dans cette nouvelle situation.

Le premier abord fut satisfaisant réciproquement. Miss Crawford trouva une sœur tendre, sans affectation ; un beau-frère qui avait tout l'air d'un gentleman, et une maison commode et bien tenue. Madame Grant reçut dans ceux qu'elle espérait aimer mieux que jamais, un jeune homme et une jeune personne de l'apparence la plus avantageuse. Marie Crawford était très-jolie ; Henri, sans avoir de la beauté, avait un air noble et agréable. Leurs manières étaient vives et enjouées, et madame Grant les jugea immédiatement propres à réussir par-tout. Elle était charmée de les voir l'un et l'autre ; mais Marie était sa favorite. N'ayant jamais été dans le cas de se glorifier de sa propre beauté, elle était enchantée de pouvoir tirer vanité de celle de sa sœur. Elle n'avait pas attendue qu'elle fût arrivée pour penser à lui faire former un mariage convenable, et ses vues s'étaient fixées sur Thomas Bertram. Le fils aîné d'un baronet n'était pas un parti trop avantageux pour une jeune personne ayant vingt mille livres sterling, avec toutes les grâces et l'élégance que madame Grant apercevait en elle ; et comme madame Grant s'épanchait facilement, Marie avait à peine passé trois heures auprès d'elle, qu'elle lui fit part de tous ses plans.

Miss Crawford fut charmée de trouver une famille de cette importance dans son voisinage, et ne fut nullement fâchée du projet de sa sœur et du choix qu'elle avait fait. Le mariage était son objet, pourvu qu'il fût avantageux ; et comme elle avait vu M. Bertram à Londres, elle ne trouvait pas plus d'objection à faire sur sa personne que sur le rang qu'il avait dans la société. En conséquence, tout en ayant l'air d'en plaisanter, elle y pensa sérieusement. Le plan fut bientôt répété à Henri.

« Et maintenant, ajouta madame Grant, j'ai pensé à compléter entièrement cette affaire. Je voudrais vous fixer tous les deux dans ce pays ; c'est pourquoi, Henri, il faut que vous épousiez la plus jeune des demoiselles Bertram ; une jeune fille innocente, belle, d'un aimable caractère, qui vous rendra très-heureux. »

Henri s'inclina et la remercia.

« Ma chère sœur, dit Marie, si vous pouvez persuader à Henri de se marier, il faut que vous ayiez l'adresse d'une française. Tout ce que l'habileté anglaise a pu faire y a échoué. Trois de mes intimes amies se sont consumées d'amour pour lui successivement. Toutes les peines que l'on a prises pour lui persuader de se courber sous le joug du mariage sont inconcevables ; c'est le plus inconstant papillon que l'on puisse imaginer. Si les demoiselles Bertram ne veulent pas avoir le cœur tourmenté, il faut qu'elles évitent Henri. »

« Mon frère, dit madame Grant, je ne veux pas croire cela de vous. »

« Et vous avez bien raison, répondit Crawford. Vous aurez plus d'indulgence que Marie. Je suis défiant, et ne veux pas risquer mon bonheur dans un moment de précipitation. Personne n'a une plus haute idée du mariage que moi, et je crois qu'un poëte a eu raison de le nommer le dernier don du ciel. »

« Voyez-vous comme, il sourit en parlant ainsi, dit miss Crawford. Je vous assure qu'il est détestable. Les leçons de l'amiral l'ont tout à fait perdu. »

« Je crois dit madame Grant, que lorsque les jeunes gens montrent peu d'inclination pour le mariage, c'est qu'ils n'ont pas encore rencontré l'objet qu'ils doivent aimer. »

Le docteur Grant félicita en riant miss Crawford de ses sentimens.

« Je n'en suis point honteuse, dit miss Crawford ; je voudrais que chacun se mariât quand on trouve à s'unir convenablement. Je n'aime point

que l’on se marie sans y réfléchir ; mais aussitôt qu’on le peut faire avec avantage, il ne faut pas en laisser échapper l’occasion. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE V.

Table des matières

Les jeunes gens des deux familles se plurent mutuellement. La beauté de miss Crawford ne nuisait point à celle des demoiselles Bertram ; elles étaient trop belles pour être fâchées qu'une autre femme qu'elles fût favorisée des dons de la nature. Elles furent presqu'aussi charmées que leurs frères, de la vivacité des yeux noirs de miss Crawford et de sa gentillesse générale. Si elle eût été grande, parfaitement bien faite, cela aurait pu tirer à conséquence : mais telle qu'elle était, il ne pouvait y avoir de comparaison, et les demoiselles Bertram convenaient volontiers que miss Crawford était une jolie personne, tandis qu'elles étaient les deux plus belles jeunes femmes du pays.

Son frère ne leur parut pas beau. La première fois qu'elles le virent, elles le trouvèrent brun et tout simple. Mais il y avait cependant de la distinction dans son air et de la grâce dans ses manières. À la seconde entrevue, il ne parut plus si simple ; son air avait tant de noblesse, il avait de si belles dents et il était si bien fait, que l'on ne pouvait plus le regarder comme un homme ordinaire ; et après la troisième entrevue, après que l'on eut dîné au presbytère, il fut trouvé l'homme le plus agréable que les deux sœurs eussent connu, et il leur plut également. L'engagement contracté par miss Bertram faisait que la conquête d'Henri Crawford appartenait de droit à Julia, ce que celle-ci sentait très-bien ; et avant qu'une semaine se fût écoulée, elle était toute disposée à s'éprendre d'amour pour lui.

Les idées de Maria sur ce sujet étaient plus confuses. Elle pensait qu'elle ne faisait aucun mal en trouvant M. Crawford aimable. Chacun connaissait sa situation, se disait-elle ; M. Crawford devait veiller sur lui-même ; mais M. Crawford ne croyait point être dans quelque danger. Les demoiselles Bertram étaient dignes de plaire, mais il n'avait d'autre projet en ce moment que de leur plaire un peu lui-même.

« J'aime infiniment les demoiselles Bertram, ma sœur ! dit-il en venant de les reconduire à leur voiture après le dîner du presbytère. Ce sont de très-élégantes et très-agréables personnes. »

« Elles le sont en effet, répondit madame Grant, et je suis charmée de vous entendre parler ainsi. Mais Julia est celle qui vous plaît davantage ? »

« Oh oui ! Julia est celle qui me plaît le plus. »

« Mais, parlez-vous franchement ? car miss Bertram est regardée en général comme la plus belle. »

« Je le crois aussi. Elle a tous les traits plus délicats, et je préfère son air. Mais j'aime mieux Julia. Miss Bertram est certainement la plus belle et je la trouve la plus agréable ; mais j'aimerai toujours mieux Julia, parce que vous me l'ordonnez. »

« Je sais, Henri, que vous finirez par l'aimer mieux. »

« Ne vous dis-je pas que je l'aime mieux d'abord ? »

« Et en outre miss Bertram est engagée. Souvenez-vous-en, mon cher frère : son choix est fait. »

« Oui ; et je l'aime davantage à cause de cela. Une femme engagée est toujours plus agréable qu'une autre qui ne l'est pas. Elle est contente d'elle-même ; elle n'a plus de soucis, et elle sent qu'elle peut faire usage de tous ses moyens de plaire sans soupçon. Avec une femme engagée il n'y a rien à redouter. Elle ne peut faire aucun mal. »

« M. Rushworth est un très-bon jeune homme et c'est un grand mariage pour miss Bertram. »

« Mais miss Bertram ne s'en soucie guère : voilà ce que vous pensez de votre intime amie. Je ne pense pas comme cela moi ; je suis certain que miss Bertram est très-attachée à M. Rushworth. Je l'ai lu dans ses yeux quand il a été question de lui. Je pense trop bien de miss Bertram pour croire qu'elle veuille donner sa main sans y joindre son cœur. »

« Allons ! allons, dit madame Grant, je vois que vous avez besoin que j'entreprenne votre guérison. Restez avec nous, et nous vous ferons perdre vos mauvaises idées. »

Henri Crawford et sa sœur étaient très-disposés à rester au presbytère. Marie trouvait la maison fort à son gré, et Henri n'était pas moins disposé à prolonger sa visite. Il n'avait eu l'intention que de passer quelques jours auprès de madame Grant ; mais Mansfield lui promettait des plaisirs, et il n'avait rien en ce moment qui l'appelât autre part. Madame Grant était charmée de ce qu'ils fussent avec elle, et le docteur Grant en était aussi on ne peut plus satisfait. Une jeune et jolie femme ; parlant agréablement et volontiers, était une société précieuse pour un homme d'un caractère indolent, et sortant peu de sa maison, tel que le docteur Grant.

L'admiration des demoiselles Bertram pour M. Crawford, était plus vive que celle de miss Crawford pour les habitans de Mansfield. Elle

reconnaissait toutefois que les deux fils Bertram étaient de très-beaux jeunes gens, tels que l'on en rencontrait peu souvent à Londres, et que l'aîné sur-tout avait des manières très-distinguées : il avait beaucoup fréquenté Londres, et avait plus de vivacité et de galanterie qu'Edmond. Il devait en conséquence être préféré, et sa qualité d'aîné n'était pas à dédaigner. Miss Crawford avait eu, à ce qu'elle croyait, un pressentiment qu'elle aimerait mieux l'aîné.

Mais les courses de chevaux appelèrent Thomas Bertram à B*** peu de jours après le commencement de cette liaison. Il devait rester absent plusieurs semaines. Il engagea vivement miss Crawford à venir assister aux courses. On parla de former une nombreuse partie, mais cela se borna à la conversation.

Et Fanny, que devenait-elle ? Quelle opinion avait-elle des nouveaux venus ? Paisible, échappant à l'attention générale, elle payait son tribut d'admiration à la beauté de miss Crawford ; mais, comme elle continuait à trouver M. Crawford un homme très-ordinaire, en dépit de ses deux cousines, elle n'en parlait jamais.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI.

Table des matières

M. Bertram partit pour B***. Miss Crawford se prépara à trouver un grand vide dans la société qu'il venait de quitter ; et, dînant bientôt après à Mansfield, elle reprit sa place accoutumée au centre de la table, s'attendant bien à une grande différence dans le plaisir qu'elle trouvait auparavant avec les mêmes convives. Edmond, en comparaison de son frère, n'avait pas un mot à dire. Le premier service eut lieu sans qu'elle proférât une parole, sans qu'elle racontât quelque anecdote plaisante, sans qu'elle parlât de son amie A… de son amie B… Elle se borna à trouver quelque amusement à observer M. Rushworth qui, au bout de la table, paraissait pour la première fois à Mansfield depuis l'arrivée de Crawford : il avait été voir un de ses amis dans le voisinage, qui avait fait faire récemment des embellissemens sur ses terres par un homme de l'art. Il était revenu la tête pleine de ce sujet, et très-impatient de faire exécuter sur sa propriété des embellissemens du même genre. Il ne pouvait parler d'autre chose quoiqu'il n'y entendît rien. Ce sujet de conversation avait déjà été longuement traité dans le salon, et il fut encore repris à table. Il s'adressait évidemment à miss Bertram, dans tout ce qu'il disait, et cherchait à obtenir son approbation ; et quoique miss Bertram manifestât dans son air le sentiment qu'elle avait de sa supériorité sur l'intelligence de M. Rushworth, le nom de Sotherton, et les idées qu'elle attachait à cette superbe propriété, lui donnaient une sorte de complaisance à écouter M. Rushworth, et l'empêchaient de paraître désobligeante pour lui. Madame Norris s'empressait d'approuver tout ce que disait M. Rushworth sur les changemens qu'il voulait faire exécuter à Sotherton. Lady Bertram l'engageait à faire des plantations ; et M. Rushworth assurait qu'il ferait le plus grand cas de leurs observations. Il voulut partir de là pour faire un compliment à lady Bertram ; mais il s'embarrassa tellement dans sa soumission au goût de sa seigneurie, sa disposition à suivre les avis des dames, et l'insinuation qu'il y en avait une sur-tout à laquelle il voulait plaire, qu'Edmond fut obligé de venir à son secours en offrant du vin. Mais M. Rushworth, quoique parlant peu ordinairement, avait encore beaucoup de choses à dire sur un sujet qui lui tenait si fort à cœur. « Mon ami Smith, dit-il en reprenant la même conversation, n'a guère qu'une centaine d'acres

dans son terrain, ce qui n’est pas bien considérable, et il est étonnant que l’on ait pu faire de tels embellissemens dans un si petit espace. À Sotherton, nous avons bien sept cents acres sans compter les prairies ; de sorte que, si on a pu faire tant de choses chez Smith, nous ne devons pas nous désespérer. Il a fait abattre deux ou trois grands arbres qui étaient auprès de la maison, ce qui donne une perspective étonnante, cela me fait penser qu’il faudra sans doute que nous abattions l’avenue de Sotherton, l’avenue qui conduit de la façade du midi au sommet de la montagne. » Et en disant cela, il s’adressait à miss Bertram ; mais miss Bertram crut devoir répondre : « L’avenue ! je ne me la rappelle pas. Je connais très-peu Sotherton. »

Fanny, qui était assise vis-à-vis d’Edmond en face de miss Crawford, et qui avait écouté tout ce qui s’était dit, regarda Edmond et lui dit à demi-voix :

« Jeter bas une avenue ! quel dommage ! cela ne vous fait-il pas penser à Cooper lorsqu’il dit : « Beaux arbres renversés, je pleure votre sort non mérité. »

Edmond sourit et répondit : « Je crains que l’avenue n’ait un mauvais sort, Fanny ! »

« J’aimerais bien voir Sotherton avant qu’elle fût abattue. J’aimerais à voir ce château avec son aspect d’antiquité, tel qu’il existe aujourd’hui ; mais je ne crois pas que cela puisse être. »

« Vous n’y êtes jamais allé ? Non ; vous ne le pouviez pas ; malheureusement c’est un peu trop loin pour une course à cheval. Je voudrais que nous puissions y aller. »

« Oh ! ce que je dis n’a aucune importance : si je vois ce château quelque jour, vous me direz ce qu’on y aura changé. »

« Je présume, dit miss Crawford, que Sotherton est une ancienne construction qui a quelque grandeur. Y a-t-il un style particulier d’architecture ? »

« Le château, répondit Edmond, a été bâti du temps d’Elisabeth. C’est un bâtiment vaste, régulier, construit en briques, lourd, mais d’un aspect assez imposant, et où il y a beaucoup d’appartemens assez commodes. Il est mal placé, dans une des parties les plus basses du parc, et, à cet égard, il n’est pas favorable à des embellissemens. Mais les bois sont beaux, et il y a un ruisseau dont je crois que l’on peut tirer un bon parti. M. Rushworth a raison, à ce que je pense, de vouloir donner à sa demeure un air moderne, et je ne doute point qu’il ne le fasse avec beaucoup de succès. »

Miss Crawford écouta avec soumission, et se dit à elle-même :

« C’est un homme bien né, son ton est excellent. » Edmond continua : « Je ne veux pas influencer M. Rushworth ; mais si j’avais un lieu à embellir, je ne voudrais pas en confier le soin à un homme salarié. J’aimerais mieux un degré moindre de beauté, pourvu qu’elle fût de mon propre choix. J’aimerais mieux avoir à me reprocher les fautes que j’aurais faites, que les siennes. »

« Pour moi, dit miss Crawford, je n’ai aucun goût pour ces sortes de choses ; que lorsque je les vois devant mes yeux ; et si j’avais une propriété à la campagne, j’aimerais assez trouver quelqu’un qui lui donnât des embellissemens autant qu’il le pourrait faire pour mon argent, et je ne regarderais jamais cette besogne qu’elle ne fût achevée. »

« Je serais charmée, dit Fanny, de suivre les progrès de tout cela. »

« Parce que vous avez été élevée de manière à y prendre goût, répondit miss Crawford : cela n’est entré pour rien dans mon éducation. Il y a trois ans, l’amiral, mon très-honoré oncle, acheta une maison de campagne à Twickenham, pour que nous y allassions passer l’été. Ma tante et moi nous la trouvâmes ravissante : mais attendu qu’elle était très-jolie, il fallut bientôt regarder comme nécessaire de l’embellir ; et pendant trois mois nous fûmes dans la boue et le désordre sans pouvoir trouver un sentier sablé pour nous promener, ni un banc pour nous asseoir. Henri diffère de moi : il aime ce genre d’occupation. »

Edmond fut fâché d’entendre miss Crawford, qu’il était disposé à admirer, parler si légèrement de son oncle. Cela n’était pas d’accord avec ses idées, et il garda le silence jusqu’à ce que miss Crawford eût changé de conversation.

« M. Bertram, lui dit-elle avec un aimable sourire, j’ai reçu enfin des nouvelles de ma harpe ; j’ai appris qu’elle est arrivée à Northampton en bon état. » Edmond en exprima sa satisfaction, et parla de la harpe comme de son instrument favori, en disant qu’il espérait que miss Crawford lui permettrait de l’écouter. Fanny n’avait jamais entendu de harpe : elle désirait aussi vivement goûter ce plaisir.

« Je serai très-satisfaite de jouer pour vous deux, dit miss Crawford, du moins aussi long-temps que vous pourrez aimer à m’écouter. Maintenant, M. Bertram, si vous écrivez à votre frère, je vous prie de lui dire que j’ai reçu ma harpe. Il m’a entendue tellement la regretter !… Vous pourrez ajouter que je vais préparer mes airs les plus mélancoliques pour son retour,

pour être en harmonie avec ses sentimens, car je suis sûre que son cheval perdra la course. »

« Si j'écris, je dirai tout ce que vous m'ordonnerez d'écrire ; mais, pour le moment, je ne prévois aucune occasion pour le faire. »

« Quels singuliers frères êtes-vous donc ? vous ne vous écrivez que dans les nécessités les plus urgentes ; et quand vous prenez la plume pour dire que tel cheval est malade, ou que tel parent est mort, cela est toujours écrit avec le moins de mots possibles. Vous n'avez qu'un style parmi vous ; je sais cela parfaitement. Henri, qui est à tous égards un excellent frère pour moi, n'a jamais tourné la feuille d'une lettre en m'écrivant. « Chère Marie ! je viens d'arriver ; Bath paraît être rempli, et tout est comme à l'ordinaire. Votre dévoué, etc. » Voilà le véritable style d'un homme ; c'est là une lettre complète pour un frère. »

« Quand ils sont éloignés de leur famille, dit Fanny en rougissant, à cause de William, ils peuvent aussi écrire de longues lettres. »

« Miss Price a un frère en mer, dit Edmond, qui est un excellent correspondant, ce qui fait qu'elle vous trouve trop sévère à notre égard. »

« Ah, ah ! le frère de miss Price est au service du Roi ! »

Fanny aurait bien voulu qu'Edmond eût donné les renseignemens que miss Crawford demandait ; mais comme il gardait le silence, Fanny fut obligée de prendre la parole pour expliquer la situation de son frère. Sa voix était animée en parlant de sa profession et des voyages qu'il avait faits. Elle ne put mentionner le nombre des années depuis lesquelles il était éloigné d'elle, sans que des larmes ne vinssent humecter ses paupières. Miss Crawford dit avec politesse qu'elle lui désirait de l'avancement

« Savez-vous quelque chose du capitaine de mon cousin, du capitaine Marshall ? dit Edmond. Vous devez avoir beaucoup de connaissances dans la marine ? »

« Oui, parmi les amiraux, répondit miss Crawford ; mais (avec un air de grandeur) nous connaissons très-peu les rangs inférieurs. Les capitaines peuvent être de très-braves gens, mais ils ne nous appartiennent pas. Je pourrais vous parler de tous les amiraux ; vous dire leurs pavillons, leurs grades, leur solde, leurs brigues, leurs jalousies : ma demeure chez mon oncle m'a mise à même d'en connaître un grand nombre ; ils sont tous assez insignifians, je vous assure. »

Edmond devint grave de nouveau, et dit seulement : « C'est une noble profession ! »

« Oui, la profession est assez bonne sous deux conditions : si elle fait acquérir de la fortune, et s'il y a de la modération dans la dépense de cette fortune. Mais enfin cette profession ne me plaît pas ; elle ne m'a jamais présenté une forme aimable. »

Edmond revint à la harpe, et fut charmé d'avoir l'espérance d'entendre miss Crawford sur cet instrument.

Les autres convives avaient continué de s'entretenir de l'embellissement des terres, et madame Grant ne put s'empêcher de s'adresser à son frère sur ce sujet, quoique ce fût l'enlever à miss Julia. « Mon cher Henri, n'avez-vous rien à dire sur ce sujet ? Vous avez vous-même fait des embellissemens ; et d'après ce que j'ai entendu dire d'Everingham, cette terre peut être comparée avec toutes les maisons de campagne d'Angleterre. Il est vrai que les beautés naturelles en sont grandes ; il y a un si heureux mouvement de terrain, de si beaux bois ; que ne donnerais-je pas pour revoir cette maison ! »

« Rien ne me serait plus agréable que d'avoir votre opinion là-dessus, répondit Crawford ; mais vous trouveriez peu de chose qui fût digne de vos idées actuelles. L'étendue est presque nulle ; et quant aux embellissemens, j'ai eu si peu de choses à faire que je ne puis en parler. J'aurais préféré avoir plus de besogne. »

« Vous aimez cette sorte d'occupation ? » dit Julia.

« Excessivement. Je suis disposé à envier à M. Rushworth d'avoir tant de bonheur devant lui. J'ai dévoré le mien. »

« Les personnes qui voient rapidement, prennent leur résolution promptement et agissent de même, dit Julia ; mais au lieu d'envier le sort de M. Rushworth, vous pourriez l'aider de vos conseils. »

Madame Grant appuya fortement sur cette dernière idée ; et comme miss Bertram la saisit avec autant de promptitude, et y donna son approbation en disant qu'il valait beaucoup mieux consulter des amis désintéressés que de se mettre à la merci d'hommes qui faisaient leur profession de ces sortes de travaux, M. Rushworth s'empressa de prier M. Crawford de lui donner son assistance ; et M. Crawford, après avoir parlé comme il le devait faire de son peu d'habileté, mit ses services à sa disposition. M. Rushworth demanda alors à M. Crawford de lui faire l'honneur de venir à Sotherton et d'y accepter un lit. Mais madame Norris, qui semblait lire dans l'esprit de ses nièces et deviner le peu d'approbation qu'elles donnaient à un plan qui éloignait M. Crawford, se hâta de mettre un

amendement à la proposition, « Il n’y a point de doute, dit-elle, de l’acceptation de M. Crawford ; mais pourquoi ne ferions-nous pas une petite partie ? Il y a ici plus d’une personne qui s’intéresse à vos embellissemens, et qui serait charmée d’entendre l’opinion de M. Crawford sur le lieu même. Pour moi, il y a long-temps que je désire faire une nouvelle visite à votre mère ; pendant que je resterais quelques heures avec elle, vous autres jeunes gens vous examineriez le terrain, et nous reviendrons dîner ici plus tard qu’à l’ordinaire ; ou bien si votre mère le voulait, nous dînerions à Sotherton et reviendrions au clair de lune. M. Crawford nous conduirait, mes nièces et moi, dans sa calèche. Edmond pourrait aller à cheval, et Fanny resterait ici avec vous, ma sœur. »

Lady Bertram ne fit aucune objection. Chacun de ceux qui étaient compris dans le voyage s’empressa de l’approuver, excepté Edmond, qui entendit tout sans rien dire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII.

Table des matières

« Eh bien, Fanny, dit Edmond le jour suivant, comment trouvâtes-vous miss Crawford hier ? »

« Très-bien. J'aime à l'entendre parler ; elle m'amuse, et elle est si jolie, que j'ai beaucoup de plaisir à la regarder. »

« C'est principalement sa physionomie qui est attrayante ; mais n'y a-t-il rien eu dans sa conversation que vous ayez blâmé ? »

« Ah ! il me semble qu'elle n'aurait pas dû parler de son oncle comme elle l'a fait ; j'ai été toute étonnée. Cet oncle avec lequel elle a demeuré pendant tant d'années, et qui traite le frère de miss Crawford comme son fils, à ce qu'on dit ; je n'aurais pas cru qu'elle en eût parlé ainsi. »

« J'ai bien pensé que vous en auriez été frappée ; cela n'était point convenable. »

« Et j'y trouve même de l'ingratitude. »

« De l'ingratitude ! c'est peut-être trop dire. Il est à présumer que l'amiral n'a pas beaucoup de droits à sa reconnaissance, et que c'est à la femme de l'amiral que miss Crawford en doit plutôt qu'à lui. »

« Et peut-être comme elle a été entièrement élevée par sa tante, madame Crawford, elle n'a pas reçu d'elle des notions précises sur les égards qui étaient dus à l'amiral.

« Votre remarque est juste. Oui, nous devons croire que les légers défauts de miss Crawford doivent être attribués à la manière dont elle a été élevée. Son esprit est si vif, qu'il saisit tout ce qui lui présente une idée amusante. Je suis bien aise que vous l'ayez jugée à peu près comme moi. »

Il y avait toutefois une différence dans cette manière de juger miss Crawford entre Edmond et Fanny. Edmond était très-disposé à lui vouer une sorte d'admiration qui ne pouvait être partagée par Fanny. La harpe arriva, et ajouta encore à la beauté, aux grâces, aux charmes de miss Crawford, car elle jouait de cet instrument avec un goût particulier. Edmond était chaque jour au presbytère pour entendre son instrument favori. Chaque matinée se terminait par une invitation pour la matinée suivante ; miss Crawford n'était pas fâchée d'avoir un auditeur, et tout allait le mieux possible.

Une jeune femme jolie, aimable, vive, tenant une harpe aussi élégante qu'elle-même, placée auprès d'une fenêtre qui s'ouvrait sur un jardin, présentant un gazon entouré d'arbres et d'arbrisseaux ornés du plus beau feuillage que l'été pouvait leur donner, c'en était assez pour émouvoir le cour d'un jeune homme sensible. La saison, la scène, l'air, tout était favorable à la tendresse et au sentiment. Aussi Edmond, après avoir joui pendant une semaine des charmes d'une pareille société, était-il passablement amoureux. Et quoiqu'il ne fût ni un homme du monde, ni un fils aîné, et qu'il ignorât l'art de la flatterie et des aimables riens, il commençait à être agréable à Marie Crawford. Elle trouvait un charme dans sa sincérité, dans sa candeur, dans son intégrité. Toutefois elle ne cherchait pas à approfondir ces dispositions de bienveillance. Il lui plaisait pour le moment ; elle aimait à le voir auprès d'elle, cela lui suffisait.

Fanny ne pouvait être surprise qu'Edmond fût chaque matin au presbytère. Elle aurait été charmée d'y aller aussi pour entendre la harpe, sans être aperçue. Mais elle s'étonnait qu'Edmond fut presque toujours avec miss Crawford, sans qu'il ne remarquât plus rien de ce ton léger et inconsidéré qu'il avait d'abord blâmé en elle. La première peine réelle que miss Crawford occasionna à Fanny fut le résultat de l'inclination qu'elle témoigna pour apprendre à monter à cheval à l'exemple des jeunes personnes du parc de Mansfield. Edmond s'empressa de l'encourager dans ce désir, et lui offrit son propre cheval parfaitement dressé, et qui était celui dont Fanny se servait. Cette proposition fut faite par Edmond, sans qu'il crût qu'il en résultât la moindre peine pour Fanny. Le cheval devait seulement être mené au presbytère une demi-heure avant qu'elle fût prête à faire sa promenade accoutumée ; et Fanny fut pénétrée de reconnaissance de ce qu'Edmond lui demandât la permission de faire cet arrangement.

Miss Crawford fit son premier essai sans inconvénient pour Fanny. Edmond, qui avait présidé à tout, revint avec le cheval avant que Fanny et le vieux cocher qui l'accompagnait ordinairement quand elle faisait sa promenade sans ses cousines, fussent prêts à partir. Le second jour ne se passa pas tout à fait aussi innocemment. Miss Crawford prenait tant de plaisir à l'exercice du cheval, qu'elle ne savait comment l'interrompre. Vive, hardie, et sans être grande, d'une stature vigoureuse, elle semblait faite pour y réussir. Fanny était prête et attendait. Madame Norris commençait à la gronder de ce qu'elle ne fût pas déjà partie. Mais ni

Edmond ni son cheval ne paraissaient. Pour échapper à sa tante, elle sortit à pied.

Les deux maisons, quoiqu'à peine éloignées d'un quart de lieue, n'étaient pas en vue l'une de l'autre. Mais après avoir fait une centaine de pas, Fanny pouvait se placer sur une éminence d'où on avait la vue du presbytère et de ses environs. Fanny y alla et aperçut bientôt dans la prairie du docteur Grant, Edmond et miss Crawford, tous deux à cheval, allant l'un près de l'autre, tandis que le docteur, madame Grant et M. Crawford les regardaient. Les accens de joie de miss Crawford montaient jusqu'à l'oreille de Fanny, qui s'étonnait qu'Edmond l'oubliât, et ne pouvait se défendre d'un serrement de cœur. Elle ne pouvait détourner ses yeux de la prairie et s'empêcher d'examiner tout ce qui s'y passait. D'abord miss Crawford et son compagnon firent le tour de la prairie au pas, puis ils prirent le galop, et Fanny fut surprise malgré elle de la bonne grâce de miss Crawford. Quelques minutes après ils s'arrêtèrent ; Edmond prenait la main de miss Crawford pour lui montrer à tenir les rênes. Fanny pensait que M. Crawford aurait bien pu éviter cette peine à Edmond. Un moment après, miss Crawford à cheval, accompagnée par Edmond à pied, se dirigea vers le parc, et y entrant, vint vers l'endroit où se trouvait Fanny qui, craignant de paraître trop impatiente, marcha lentement de leur côté.

« Ma chère miss Price, dit miss Crawford aussitôt qu'elle fut à portée d'être entendue, je viens vous faire mes excuses de vous avoir fait attendre. Je réclame mon pardon, car je ne dissimule point combien je suis coupable d'égoïsme. Mais il faut que vous me pardonniez, car l'égoïsme est une maladie pour laquelle il n'y a point d'espoir de guérison. »

La réponse de Fanny fut extrêmement polie ; et Edmond ajouta que miss Crawford devait être tranquille, parce que sa cousine avait encore le double du temps qu'il lui fallait pour faire sa promenade accoutumée. Fanny, après avoir reçu les adieux de miss Crawford, prit une autre route du parc, suivie du vieux cocher et sa gaîté ne revint point, lorsqu'en se détournant elle aperçut Edmond et miss Crawford qui descendaient ensemble la montagne en prenant le chemin du village.

Le soir, lorsque les deux familles se séparèrent, Edmond demanda à Fanny si elle avait l'intention de monter à cheval le jour suivant.

« Non, je ne crois pas, si vous avez besoin du cheval, » répondit Fanny.

« Je n'en ai pas besoin pour moi ; mais si vous avez l'intention de rester à la maison, je crois que miss Crawford sera bien aise d'avoir le cheval plus

long-temps à sa disposition, et même pour toute une matinée. Elle a un grand désir de voir les environs de Mansfield ; mais elle serait fâchée de vous contrarier en cela. Vous montez à cheval pour votre santé, tandis que c’est un exercice qu’elle ne prend que pour son plaisir. »

« Je resterai à la maison demain, bien certainement, répondit Fanny, et vous savez que je suis assez forte maintenant pour me promener à pied, si je voulais sortir. »

Edmond parut satisfait, ce qui consola un peu Fanny. La promenade à cheval dans les environs de Mansfield fut arrêtée pour le lendemain matin. Tous les jeunes gens des deux familles en faisaient partie, à l’exception de Fanny, et ils jouissaient d’avance, dans leurs conversations, du plaisir qu’ils se promettaient. Un premier projet en amena un second, et quatre jours se passèrent en semblables promenades, pour montrer aux Crawford les plus belles vues du pays.

Edmond se repentit un peu de priver aussi long-temps Fanny de l’exercice qu’elle était accoutumée à prendre ; mais il résolut fermement que cela n’arriverait point une seconde fois, quoiqu’il ne voulût cependant pas, à cause de cela, ôter à miss Crawford un de ses plaisirs.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VIII.

Table des matières

En effet, le lendemain qui suivit les promenades dans les environs de Mansfield, Fanny recommença ses exercices ordinaires, et Edmond se flatta que sa santé ne se ressentirait pas de leur interruption momentanée. Pendant qu'il était absent, M. Rushworth arriva : il accompagnait sa mère qui, pour montrer sa politesse, venait presser l'exécution du plan que l'on avait formé à Mansfield, de faire une visite à Sotherton. Madame Norris et ses nièces furent charmées de cette invitation. Un jour peu éloigné fut choisi, pourvu que M. Crawford n'eût point d'engagemens pris. Les demoiselles Bertram n'oublièrent point cette stipulation, et M. Rushworth, à l'aide de leurs insinuations, comprit que ce qu'il avait de plus convenable à faire, était d'aller au presbytère, pour savoir de M. Crawford si le mercredi prochain lui conviendrait.

Avant qu'il fût de retour, madame Grant et miss Crawford arrivèrent. Comme elles avaient pris une autre route, M. Rushworth ne les rencontra point. Le voyage à Sotherton continua d'être le sujet de la conversation. Madame Norris, à qui ce projet plaisait extrêmement, ne tarissait point sur les arrangemens à faire ; et madame Rushworth, femme d'une politesse pompeuse, qui ne trouvait rien de plus important que ce qui avait rapport à elle et à son fils, pressait continuellement lady Bertram d'être de la partie. Celle-ci refusait constamment, mais sa manière calme de refuser, faisait croire, à lady Rushworth qu'elle désirait venir, et ce ne fut qu'après beaucoup de paroles de la part de madame Norris, qu'elle fut assurée de la vérité.

« La fatigue serait trop grande pour ma sœur. Veuillez l'excuser, et accepter nos deux chères filles et moi-même sans ma sœur. Elle aura la compagnie de Fanny Price comme vous savez, de sorte que tout sera à merveille. Quant à Edmond, je réponds pour lui qu'il sera charmé de se joindre à nous : il pourra venir à cheval. »

Madame Rushworth exprima ses regrets de ce que lady Bertram voulût rester chez elle, ainsi que miss Price qui n'avait jamais vu Sotherton, ce qui était grand dommage.

« Vous êtes infiniment bonne, dit madame Norris ; mais, quant à Fanny, elle aura de nombreuses occasions de voir Sotherton. Pour cette fois, il n’est nullement question qu’elle soit de la partie. Lady Bertram ne peut s’en passer. »

« Oh non ; je ne puis me passer de Fanny, » dit lady Bertram.

Madame Rushworth, convaincue que tout le monde devait désirer de voir Sotherton, invita alors miss Crawford à se joindre aux demoiselles Bertram, et Marie consentit volontiers à accepter cette civilité. Madame Grant avait refusé poliment pour son propre compte, mais elle était bien aise que sa sœur profitât des occasions qui lui offraient de l’amusement.

M. Rushworth revint du presbytère après avoir réussi dans l’objet de sa visite ; et Edmond parut en même temps pour apprendre ce qui avait été arrêté pour le mercredi suivant. Madame Rushworth prit congé quelques minutes après. Edmond la conduisit à la voiture, et accompagna ensuite madame Grant et miss Crawford au bas du parc.

À son retour, il trouva madame Norris fort occupée avec ses nièces de la manière dont se ferait le voyage. Les nièces s’étaient prononcées pour la calèche de M. Crawford. Edmond parla de prendre la chaise de poste de son père. « Quoi ! dit Julia, nous entasser, toutes trois dans une chaise de poste par la chaleur actuelle, quand nous pouvons aller dans une calèche ! Non, mon cher Edmond, cela ne peut pas être. »

« En outre, dit Maria, je sais que M. Crawford compte sur nous. »

« Je présume, dit Edmond, qu’il n’y a aucune difficulté à ce qu’une dame se mette sur le siége de la calèche avec M. Crawford. »

« Non certainement, dit Maria, et je crois que ce sera la place la plus agréable. On a un aspect du pays bien plus étendu ; probablement miss Crawford voudra s’y asseoir. »

« Alors, répondit Edmond, je ne vois aucune objection à ce que Fanny aille avec vous. »

« Fanny ! répéta madame Norris, il n’est pas question qu’elle vienne : elle reste avec sa tante ; je l’ai dit à madame Rushworth ; elle n’est pas attendue. »

« Vous n’avez aucune raison, madame, dit Edmond à sa mère, pour que Fanny ne soit pas de la partie ? »

« Non certainement ; mais je ne puis me passer d’elle. »

« Vous le pourrez, si je reste avec vous comme j’en ai l’intention. »

Il y eut un cri général à cette proposition.

« Oui, continua Edmond, il n’y a aucune nécessité pour que j’aille à Sotherton. Fanny a un grand désir de voir ce château. Je sais qu’elle serait charmée d’y aller ; elle a si rarement l’occasion de prendre un pareil plaisir, que je suis sûr, madame, que vous seriez bien aise de le lui procurer. »

« Oh oui, très-volontiers ! si votre tante n’y voit aucune objection, » dit lady Bertram.

Madame Norris, qui n’avait aucune affection pour Fanny, répéta qu’elle avait assuré positivement à madame Rushworth que Fanny ne pouvait pas être du voyage. Mais Edmond répliqua qu’en conduisant madame Rushworth, il lui avait parlé de miss Price, et en avait reçu une invitation pour sa cousine directement. Madame Norris était trop contrariée de ce que le plan qu’elle croyait avoir parfaitement arrangé elle-même fût changé, pour se soumettre de bonne grâce aux raisons d’Edmond. Elle se borna à dire :

« Bien, très-bien, arrangez cela comme vous vous voudrez ; pour moi, je ne m’en occuperai plus. »

Lorsque Fanny connut ce changement, elle en éprouva plus de reconnaissance que de plaisir. Elle ressentait la bonté d’Edmond avec une sensibilité qu’il ne pouvait soupçonner, parce qu’il ne se doutait pas de son tendre attachement pour lui ; mais elle s’affligeait de ce qu’il se privât d’un plaisir à cause d’elle, et elle n’éprouvait aucune satisfaction à aller voir Sotherton sans lui.

À la réunion suivante des deux familles, le plan éprouva encore une altération, et elle fut approuvée généralement. Madame Grant s’offrit pour tenir compagnie à lady Bertram au lieu de son fils, et le docteur Grant devait venir dîner avec les deux dames. Lady Bertram fut très-contente de cet arrangement, Edmond lui-même fut fort satisfait de pouvoir aller à Sotherton ; et madame Norris, qui jugea le nouveau plan excellent, dit qu’elle avait été sur le point de le proposer quand madame Grant avait pris la parole.

Le mercredi vint. Le jour était superbe. Aussitôt après le déjeûner la calèche arriva. M. Crawford qui la conduisait, amenait ses deux sœurs. Madame Grant n’eut qu’à descendre. Les autres personnes étaient prêtes à y monter. La place enviée, la place d’honneur n’était pas occupée. Pendant que chacune des demoiselles Bertram songeait à s’en emparer, la chose fut décidée par madame Grant. Comme vous êtes cinq, dit-elle, je crois que l’une de vous devrait s’asseoir à côté d’Henri. Et vous, Julia, qui désirez

tant apprendre à conduire une voiture, il faut que vous profitiez de cette occasion pour prendre une leçon. »

Heureuse Julia ! malheureuse Maria ! La première fut assise dans un moment sur le siége de la calèche, tandis que la seconde se plaça dans la calèche avec un sentiment de tristesse et de dépit. On partit immédiatement.

La route était frayée à travers un pays agréable, et Fanny, qui n'avait jamais fait de promenades étendues, fut bientôt au-delà des limites de la contrée qu'elle connaissait. Tout était nouveau pour elle, et elle jouissait d'un plaisir infini à admirer tout ce qui s'offrait à ses regards avec un aspect intéressant. On ne l'invitait pas souvent à se mêler à la conversation, et elle ne le désirait pas ; ses propres pensées et ses réflexions étaient habituellement sa meilleure compagnie. Elle goûtait, en observant l'apparence du pays, la différence du sol, l'état de la moisson, les chaumières, les troupeaux, les groupes d'enfans, un plaisir qui n'aurait pu être augmenté que par la possibilité de s'en entretenir avec Edmond. Cette dernière circonstance était son seul point de ressemblance avec miss Crawford, qui était placée auprès d'elle. Miss Crawford n'avait rien de la délicatesse de goût et d'esprit de Fanny. La nature était inanimée à ses yeux et l'intéressait peu. Toute son attention se portait sur la société et sur ses talens personnels pour tout ce qui était frivole. Quelquefois cependant, lorsque la route se courbait, ou qu'Edmond les devançait pour monter une élévation de terrain, Fanny et miss Crawford se réunissaient pour dire au même instant : « Le voilà ! »

Pendant les sept premiers milles, miss Bertram eut peu d'agrément. Elle avait toujours sous les yeux M. Crawford et sa sœur qui, assis l'un près de l'autre, s'entretenaient avec vivacité et gaîté. Quand Julia se tournait vers la calèche, c'était avec un air enchanté, et Maria trouvait dans la gaîté de sa sœur et dans les sourires que M. Crawford lui adressait, un sujet continuel d'irritation.

Mais lorsqu'on arriva dans les environs de Sotherton, miss Bertram se trouva mieux. Elle avait deux cordes à son arc ; les sentimens de Rushworth et les sentimens de Crawford. Ceux du premier étaient on ne peut mieux servis par le voisinage de Sotherton. Maria ne pouvait dire à miss Crawford, sans éprouver un tressaillement de joie, « que ces bois appartenaient à Sotherton, que des deux côtés de la route, tout le pays appartenait à M. Rushworth ; » et ce plaisir augmenta à mesure que l'on approcha du

château, antique résidence de la famille, avec tous ses droits et ses privilèges.

« Nous n'avons plus de mauvais chemins, miss Crawford : M. Rushworth a fait arranger la route. Voici où commence le village : ces maisons ont besoin d'être réparées. Le clocher de l'église est d'une beauté remarquable. Voici la maison de l'intendant. Nous voici à l'entrée du parc. Nous avons encore près d'un mille à faire. Le parc est assez bien de ce côté-ci, comme vous voyez. Il y a de beaux arbres. Mais la situation du château est mauvaise. »

Miss Crawford était prompte à tout admirer. Elle devinait facilement les sentimens de miss Bertram, et elle se faisait un point d'honneur de seconder au mieux la jouissance qu'elle éprouvait. Madame Norris était dans le ravissement, et ne cessait de parler. Fanny même exprimait aussi son admiration, et était entendue avec complaisance. Lorsqu'elle aperçut le château, elle observa « que c'était un bâtiment qu'elle ne pouvait regarder sans éprouver une sorte de respect ; elle ajouta : maintenant où est l'avenue ? Nous voyons la façade de l'est : l'avenue doit être alors derrière le château. M. Rushworth disait qu'elle était devant la façade du midi.

« Oui ; elle est exactement derrière le château. Elle commence à peu de distance, et va en montant l'espace d'un demi-mille. Elle est toute en chênes. »

Miss Bertram pouvait alors parler avec une connaissance parfaite de ce qu'elle avait prétendu ignorer quand M. Rushworth lui avait demandé son opinion ; et ses esprits étaient dans la plus agréable émotion que la vanité et l'orgueil puissent causer, lorsqu'on arriva au large perron de la principale entrée.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX.

Table des matières

M. Rushworth était au bas du perron pour recevoir la dame de ses pensées, et toute la société fut accueillie par lui avec la politesse convenable. Dans le salon, madame Rushworth usa de la même civilité, et miss Bertram fut l'objet de toutes les distinctions qu'elle pouvait désirer.

Après les premières salutations la compagnie s'assit à une table servie avec autant d'élégance que de profusion, pour se remettre des fatigues de la route. On parla beaucoup, on fit honneur à la collation, et tout alla le mieux du monde. Il fut ensuite question de s'occuper du principal objet du voyage, et monsieur Crawford fut consulté sur la manière qu'il jugeait préférable pour examiner le terrain. M. Rushworth proposa son carricle ; mais M. Crawford témoigna le désir que l'on se servît d'une voiture où l'on pût être plus de deux personnes, « parce que ce serait se priver du coup-d'œil et du jugement des autres personnes de la société. »

Madame Rushworth proposa sa chaise de poste ; mais les jeunes gens gardèrent le silence et parurent peu disposées à regarder cette offre comme un amendement. La proposition de visiter le château fut mieux accueillie. Miss Bertram était bien aise d'en déployer toute l'opulence, et chacun désirait faire quelque chose.

Tout le monde se leva, et madame Rushworth ouvrant la marche, on parcourut une quantité considérable de chambres toutes grandes, somptueuses, meublées dans un goût qui datait d'une cinquantaine d'années : des damas, de la dorure, de l'acajou massif, toutes choses qui, dans leur genre, avaient de la noblesse. Il y avait une grande quantité de tableaux, mais la plus grande partie étaient des tableaux de famille. La situation du château mettait obstacle à toute perspective, et pendant que le reste de la société entourait madame Rushworth, Henri Crawford secouait la tête d'un air grave en regardant par les fenêtres.

« Maintenant, dit madame Rushworth, nous allons voir la chapelle. »

On y entra. L'imagination de Fanny l'avait disposée à voir toute autre chose qu'une longue chambre où l'acajou était prodigué, avec une galerie pour la famille et quelques coussins de velours cramoisi. « Je m'étais trompée, dit-elle à voix basse à Edmond ; ce n'est pas-là l'idée que je

m’étais formée d’une chapelle. Il n’y a là rien d’auguste, rien de mélancolique, rien de grand. Je ne vois aucune voûte, aucune inscription, aucune de ces bannières que le vent du soir agite ; je ne vois aucun de ces signes pour indiquer qu’un monarque écossais sommeille ici dessous. »

« Vous oubliez, Fanny, que ce château n’est qu’une construction des temps modernes, et qu’il n’a été destiné qu’à des personnages peu importans. Il ne faut pas comparer ceci avec les chapelles des châteaux de prince et des monastères. »

« J’ai tort de ne pas faire cette réflexion ; mais je suis trompée dans mon attente. »

Madame Rushworth commença l’historique de la chapelle. « Autrefois, dit-elle, on y récitait les prières soir et matin, le chapelain était chargé de cet office ; mais le défunt M. Rushworth avait négligé de faire suivre cet usage. »

« Chaque génération s’améliore, dit miss Crawford en regardant Edmond avec un sourire. »

Madame Rushworth alla répéter sa relation à M. Crawford. Edmond, miss Crawford et Fanny restèrent ensemble à part.

« C’est dommage, dit Fanny, que cette coutume ait été abandonnée ; c’était un excellent usage des anciens temps. Il y a quelque chose dans une chapelle et un chapelain qui s’accorde si bien avec une grande maison, avec l’idée de ce qu’une telle maison doit être ! Il est beau de voir toute une famille se réunir régulièrement pour prier. »

« Oui, en vérité, cela est très-beau ! dit miss Crawford en riant ; cela doit faire grand bien aux chefs d’une maison que de forcer tous leurs domestiques d’abandonner leurs besognes et leurs plaisirs pour réciter les prières deux fois par jour ; tandis qu’eux-mêmes inventent des prétextes pour s’en exempter. »

« Ce n’est pas là l’idée de Fanny, dit Edmond ; si le maître et la maîtresse de la maison n’assistent pas eux-mêmes à la prière, l’usage dont nous parlons nuit plus qu’il ne sert. »

« Il vaut mieux, dans tous les cas, répondit miss Crawford, laisser la liberté aux gens sur ce sujet. Chacun aime à choisir son chemin et sa manière de dévotion. L’obligation, la formalité, la contrainte, la longueur du temps sont des choses que chacun redoute ; et si les bonnes gens qui sont venus s’agenouiller et s’ennuyer dans cette galerie, avaient prévu que le temps serait arrivé où leurs successeurs, au lieu d’avoir des maux de tête

pour s’être levés de trop bonne heure, resteraient dans leur lit sans crainte d’être blâmés de manquer aux devoirs de la chapelle, ils en auraient éprouvé un sentiment d’envie. Imaginez-vous combien de fois les belles de la maison de Rushworth sont venues à contre-cœur passer leurs momens dans ce lieu-ci : la jeune Eléanor et madame Bridgets, plongées en apparence dans la piété, mais la tête occupée de toute autre chose, sur-tout si le pauvre chapelain n’était pas digne d’être regardé, car dans ces temps-là je présume que les ecclésiastiques étaient même inférieurs à ce qu’ils sont maintenant. »

Pendant quelques instans miss Crawford n’obtint aucune réponse. Fanny rougissait et regardait Edmond. Elle était trop indignée pour pouvoir parler ; et Edmond eut besoin d’un moment de réflexion avant de pouvoir répondre à miss Crawford : « La vivacité de votre esprit, lui dit-il, s’oppose à ce que vous parliez sérieusement d’objets sérieux. » Il ajouta quelques autres observations auxquelles miss Crawford répondit avec sa légèreté accoutumée.

Pendant que cela avait lieu, le reste de la société était épars dans la chapelle. Julia attira l’attention de M. Crawford sur sa sœur, en lui disant : « Regardez-donc Maria et M. Rushworth placés l’un près de l’autre, exactement comme pour la célébration de la cérémonie. »

M. Crawford sourit de sa remarque, et s’approchant de Maria, il lui dit à voix basse et de manière à n’être entendu de personne : « Je n’aime pas voir miss Maria si près de l’autel. »

Maria fit involontairement deux pas en arrière : mais se remettant aussitôt, elle affecta de rire et lui demanda, sans parler plus haut, « s’il l’y laisserait ? »

« Je crains de n’avoir point assez d’adresse, » répondit Crawford avec un regard significatif.

Julia, qui survint au même moment, continua sa plaisanterie.

« C’est véritablement dommage que la cérémonie ne puisse avoir lieu. Nous voilà tous réunis, et rien dans le monde ne serait plus agréable. » Et en disant cela, elle riait avec si peu de précaution, qu’elle attira l’attention de M. Rushworth et de sa mère sur ce qu’elle disait, exposant ainsi sa sœur aux galanteries de son amant, dites à demi-voix, tandis que madame Rushworth parla avec grâce et dignité de cet événement futur qu’elle regarderait, disait-elle, comme très-heureux.

« Ah ! si Edmond avait pris les ordres ! » s'écria Julia ; et allant vers lui comme il était avec miss Crawford et Fanny : « Mon cher Edmond, si vous aviez déjà pris les ordres ecclésiastiques, vous pourriez faire la cérémonie à l'instant. Quel dommage que vous n'ayez pas pris les ordres ! M. Rushworth et Maria sont tout prêts. »

« La physionomie de miss Crawford, pendant que Julia parlait, aurait pu amuser un observateur désintéressé. Elle paraissait presque effrayée de la nouvelle idée qu'elle recevait. Fanny en eut pitié. « Combien elle va être fâchée de ce qu'elle vient de dire ! » pensa Fanny.

« Les ordres ! dit miss Crawford ! Quoi ! devez-vous appartenir au clergé ? »

« Oui, répondit Edmond, je prendrai les ordres après le retour de mon père : probablement à Noël. »

Miss Crawford cherchant à reprendre ses esprits, dit : « Si j'avais su cela plutôt, j'aurais parlé du clergé avec plus de respect, » et changea de sujet de conversation.

On quitta la chapelle. Miss Bertram, fâchée contre sa sœur, ouvrait la marche, et toute la compagnie paraissait trouver qu'on avait resté assez long-temps dans ce lieu.

Madame Rushworth, qui ne se lassait point de montrer ses appartemens, prenait la route du grand escalier pour conduire la société dans les chambres supérieures ; mais son fils lui fit observer que si on restait trop longtemps dans la maison, on n'aurait pas le temps de voir le terrain. « Il est deux heures, dit-il, et nous devons dîner à cinq. » Madame Rushworth se soumit ; et l'on parla de nouveau d'arranger une voiture, quand les jeunes personnes de la troupe apercevant une porte ouverte qui conduisait immédiatement à un tapis de verdure entouré d'arbrisseaux, prirent en même temps cette route, ayant toutes un même désir de respirer l'air et d'agir en liberté.

« Je suppose, dit madame Rushworth poliment, en les suivant, que nous commençons par-là notre promenade. Ce sont là nos arbrisseaux les plus précieux, et nos faisans sont à côté. »

« Je crois, dit M. Crawford en regardant autour de lui, que nous trouverons quelque chose à faire ici. Je vois des murs qui, s'ils étaient abattus, produiraient un grand effet. M. Rushworth, tiendrons-nous conseil sur cet objet ? »

« James, dit madame Rushworth à son fils, je crois que le désert sera nouveau pour toute la société. Les demoiselles Bertram n'ont jamais vu le

désert ? »

On ne fit aucune objection ; mais pendant quelques momens aucun plan ne parut devoir être adopté. Les arbrisseaux et les faisans occupèrent d'abord l'attention des promeneurs, et tous se dispersèrent ensuite dans une heureuse indépendance.

M. Crawford fut le premier à marcher en avant pour examiner le terrain. Il fut suivi par miss Bertram et M. Rushworth ; Edmond, miss Crawford et Fanny venaient ensuite, et la marche était fermée par madame Rushworth, madame Norris et Julia. L'heureuse étoile de celle-ci avait changé. Elle était obligée de rester auprès de madame Rushworth, de contenir son impatience, et de se conformer à la lenteur de sa marche, tandis que madame Norris était restée en conversation avec l'intendant, qui était venu visiter les faisans.

« Il fait extrêmement chaud, » dit miss Crawford qui, pour la seconde fois, parcourait avec Edmond et Fanny une terrasse garnie de palissades de fer qui dominait sur le désert ; tandis que M. Crawford, avec miss Maria et M. Rushworth, discutait sur les embellissemens à faire dans cette partie. La porte qui s'ouvrait sur le désert, laissait apercevoir de l'ombrage ; miss Crawford, suivie d'Edmond et de Fanny, se dirigea avec empressement de ce côté ; et tous trois, en se promenant sous des arbres fort beaux et fort touffus, se bornèrent pendant quelques momens à jouir de la fraîcheur qu'ils y trouvaient et à les admirer. À la fin, miss Crawford commença la conversation : « Ainsi, M. Bertram, vous devez entrer dans le clergé ? Cela m'étonne ! »

« Pourquoi cela ? Je dois prendre une profession quelconque ; et vous pourriez peut-être juger que je ne suis propre à être ni un homme de loi, ni un militaire, ni un marin. »

« Mais, pourquoi entrez-vous dans le clergé ? Les hommes aiment à se distinguer. Ils peuvent y parvenir dans beaucoup de professions. Dans le clergé, il n'y a point de distinction à obtenir. Un ecclésiastique n'est rien. »

« Ce *rien* a ses gradations, à ce que j'imagine. Un ecclésiastique ne peut jouir d'une grande considération parmi ce qu'on nomme *les gens à la mode*. Il ne peut être le chef d'un parti, ni donner le ton pour un habit nouveau ; mais je ne puis regarder comme n'étant *rien*, une situation qui a pour objet de veiller sur ce qu'il y a de plus important parmi les hommes pris individuellement ou collectivement, la religion et les mœurs. Cette situation mérite d'autant moins d'être dépréciée, qu'elle a une influence considérable

sur les mœurs publiques, et je crois que par-tout où le clergé est, on n'est pas ce qu'il doit être ; il en est ainsi du reste de la nation. »

« Certainement, » dit Fanny avec un aimable empressement. « Ah ! dit miss Crawford, vous avez déjà convaincu miss Price. »

« Je désirerais pouvoir aussi convaincre miss Crawford. »

« Je ne crois pas que vous y réussissiez, répondit miss Crawford avec un souris malin ; je suis tout à fait surprise que vous preniez cette carrière. Vous êtes réellement propre à quelque chose de mieux. Allons, changez d'idée ! Il n'est pas trop tard ; entrez dans le barreau. »

« Entrez dans le barreau ! Vous me dites cela avec autant d'aisance que si vous me disiez : Entrez dans ce désert. »

« Vous allez dire que le barreau est le pire désert des deux ? Mais je vous ai prévenu ; rappelez-vous que je vous ai prévenu. »

« Ne vous pressez pas pour m'enlever un bon mot, car je n'ai pas la moindre prétention à l'esprit. Je suis capable de rester une demi-heure à comprendre une répartie. »

Un silence général suivit cette dernière réponse. Fanny l'interrompit la première pour se plaindre d'être fatiguée. Ils se trouvaient alors auprès d'un banc bien ombragé, situé auprès d'un *ha-ha* qui s'ouvrait sur le parc, et ils s'y assirent.

« Je serai bientôt reposée, dit Fanny, c'est un excellent rafraîchissement que de s'asseoir à l'ombre par un beau jour, en regardant la verdure. »

Après être restée assise pendant un moment, miss Crawford se leva : « Il faut que je prenne du mouvement, dit-elle, le repos me fatigue ; j'ai regardé si long-temps parce *ha-ha*, que j'en suis lassée.

Edmond se lassa pareillement, et fit quelques pas avec miss Crawford. Ils discutèrent sur l'étendue de la promenade qu'ils venaient de parcourir, et pour mieux la connaître, ils se déterminèrent à s'y promener dans un autre sens. Fanny dit qu'elle était reposée, mais Edmond la pressa si instamment de ne pas se fatiguer, qu'elle resta assise où elle était, pensant avec plaisir aux attentions de son cousin, et regrettant de n'avoir pas plus de force. Elle regarda Edmond et miss Crawford jusqu'à ce qu'ils eussent disparu au coin d'une allée, et prêta l'oreille au son de leurs voix jusqu'à ce qu'elle n'entendît plus rien.

OceanofPDF.com

CHAPITRE X.

Table des matières

Un quart d'heure se passa sans que Fanny entendit les pas d'Edmond et de miss Crawford. Elle commençait à être surprise d'être laissée seule pendant si long-temps ; elle prêtait l'oreille, désirant vivement entendre leurs voix. Le bruit des pas de quelques personnes qui venaient vers elle, retentit enfin. Mais Fanny reconnaissait que ce ne pouvait être ceux d'Edmond et de miss Crawford, lorsque miss Bertram, M. Rushworth et M. Crawford sortirent du même sentier qu'elle avait parcouru.

« Miss Price toute seule ! Ma chère Fanny, pourquoi êtes-vous seule ici ? » furent les premières salutations. Fanny raconta ce qui s'était passé. « Pauvre chère Fanny ! dit Maria, comme ils ont mal agi avec vous ! Vous auriez mieux fait de rester auprès de nous. » Ensuite s'asseyant entre les deux hommes qui l'accompagnaient, elle reprit la conversation dans laquelle elle était engagée avec eux, sur les embellissemens à faire à Sotherton. Après quelques minutes passées de cette manière, miss Bertram remarquant une porte de fer qui était auprès du *ha-ha*, et qui communiquait au parc, témoigna le désir d'y aller, pour qu'elle fût plus à même de saisir les plans que l'on projetait. Crawford approuva vivement cette idée. Il apercevait une élévation d'où on devait avoir une vue de toute la maison. Il fallait donc absolument se rendre à cette élévation ; mais la porte était fermée. M. Rushworth fut infiniment mortifié de n'avoir pas apporté la clef ; il promettait de ne pas l'oublier à l'avenir. Mais comme le désir de miss Bertram d'aller dans le parc ne diminuait nullement, M. Rushworth finit par se résoudre à aller chercher cette clef ; et il retourna en conséquence sur ses pas.

« C'est incontestablement ce qu'il y a de mieux à faire, puisque nous nous trouvons déjà si loin de la maison, » dit M. Crawford après qu'il fut parti.

« Oui, répondit Maria, c'est le meilleur parti à prendre. Mais, dites-moi sincèrement, ne trouvez-vous pas cette maison bien au-dessous de l'idée que vous en aviez ? »

« Non en vérité. Je la trouve au contraire plus complète dans son genre que je ne l'imaginais ; et à vous dire vrai (en parlant plus bas), je ne pense

pas que je voie Sotherton de nouveau, avec autant de plaisir qu'aujourd'hui. Un autre été l'embellira difficilement pour moi. »

Maria, après un moment d'embarras, répondit : « Vous êtes trop un homme du monde, pour ne pas voir avec les yeux du monde. Si d'autres personnes jugent que Sotherton soit embelli, je ne doute point que vous ne jugiez de même aussi. »

« Je crains beaucoup de n'être point un homme du monde autant que cela me serait utile à quelques égards. Mes sentimens ne sont point assez fugitifs, ma mémoire n'est point assez infidèle pour que je me trouve ressembler à un homme du monde. »

Il y eut un court silence. Miss Bertram reprit la parole : « Vous vous êtes beaucoup amusé ce matin dans la route ? Vous et Julia, vous n'avez fait que rire pendant tout le chemin. »

« Avons-nous ri ? Oui, je crois que nous avons ri. Mais je n'ai pas le moindre souvenir de ce qui a produit notre gaîté. Je racontais, je crois, quelque vieux conte au sujet d'un domestique irlandais de mon oncle. Votre sœur aime à rire. »

« Vous pensez qu'elle est plus gaie que moi ? »

« Elle est peut-être plus facile à amuser. Je n'espérerais pas de pouvoir vous entretenir d'anecdotes irlandaises pendant une course de dix milles. »

« Je crois que naturellement je suis aussi gaie que Julia ; mais j'ai plus à songer qu'elle maintenant. »

« Vous avez à songer, sans aucun doute ; et ce sont des situations dans lesquelles de la gaîté indiquerait de l'insensibilité. La perspective que vous avez est toutefois trop belle pour vous causer de la tristesse. Vous avez devant vos yeux une scène très-riante ! »

« Parlez-vous littéralement ou figurément ? Je pense que c'est littéralement. Oui, certainement, le soleil brille, et le parc a un aspect très-riant ; mais malheureusement, cette porte de fer, ce *ha-ha* me donnent un sentiment de contrainte et de peine : *Je ne puis sortir*, comme dit l'oiseau renfermé. » Et en disant ces mots avec expression, elle marcha vers la porte. M. Crawford la suivit. « Monsieur Rushworth est si long-temps à apporter cette clef ! »

« Et pour tout au monde, vous ne passeriez pas dans le parc sans la clef et sans l'autorité et la protection de M. Rushworth ? Sans cela, je croirais que vous pourriez facilement, avec mon aide, passer le long de cette grille. Oui, rien n'est plus facile, si vous ne pensez pas que cela soit défendu. »

« Défendu ! quelle folie ! Je puis certainement sortir de cette manière, et je veux l'essayer. M. Rushworth sera ici dans un moment, et nous ne serons pas hors de vue, »

« Ou si nous l'étions, miss Price aurait la bonté de dire à M. Rushworth qu'il nous trouvera près de l'élévation, dans ce bouquet de chênes. »

Fanny sentant que c'était mal agir, s'efforça d'empêcher sa cousine de franchir la grille. « Vous vous blesserez, miss Bertram, lui dit-elle, vous vous blesserez certainement contre ces piques ; vous déchirerez votre robe, vous courrez le risque de tomber dans le fossé. Vous feriez mieux de ne pas aller dans le parc. »

Pendant qu'elle parlait ainsi, sa cousine était déjà passée de l'autre côté. « Grand merci, dit-elle en riant ; moi et ma robe nous sommes en sûreté. Adieu. »

Fanny fut laissée de nouveau à sa solitude, sans éprouver aucun sentiment agréable, car elle était fâchée de tout ce qu'elle avait vu et entendu. Miss Bertram lui causait de la surprise, et M. Crawford de l'indignation. En prenant un circuit qui ne paraissait point se diriger vers l'élévation, l'un et l'autre échappèrent bientôt aux yeux de Fanny, et quelques minutes après, elle n'entendit pas le moindre bruit. Le petit bois où elle se trouvait, semblait avoir été abandonné à elle seule. Elle était portée à croire qu'Edmond et miss Crawford l'avaient quitté ; mais elle ne pouvait penser cependant qu'Edmond l'eût entièrement oubliée.

Elle fut de nouveau tirée de sa rêverie par le bruit des pas de quelqu'un qui paraissait marcher vivement. Elle s'attendait à voir monsieur Rushworth ; mais c'était Julia qui, en nage et hors d'haleine, et avec un air vivement contrarié, lui cria en l'apercevant : « Eh bien ! où sont les autres ? Je croyais que Maria et M. Crawford étaient avec vous ? »

Fanny expliqua comment ils s'étaient éloignés.

« Voilà un joli tour, en vérité. Je ne puis les découvrir nulle part (en regardant avidement dans le parc) ; mais ils ne peuvent être loin, et je crois que je puis sans aide, passer de l'autre côté aussi bien que Maria. »

« Mais, Julia ! M. Rushworth sera ici dans un moment avec la clef. Attendez M. Rushworth ! »

« Non en vérité. J'ai assez de la famille pour cette matinée ; je ne fais que d'échapper à l'ennuyeuse mère. J'ai supporté cette pénitence tandis que vous étiez si tranquille ici et si heureuse ; il aurait été aussi bien peut-être

que vous eussiez pris ma place ; mais vous cherchez toujours à échapper à ces contrariétés. »

Cette réflexion était très-injuste ; mais Fanny, qui voyait que Julia avait de l'humeur, et qui savait que son mécontentement ne durerait pas, se borna à lui demander si elle avait vu M. Rushworth.

« Oui, nous l'avons vu, il courait à toutes jambes. Il ne s'est arrêté près de nous que pour nous dire l'oubli qu'il avait fait et le lieu où vous étiez. »

« C'est bien dommage qu'il prenne tant de peine pour rien ! »

« Cela regarde Maria. Je ne suis pas obligée de me punir moi-même à cause d'elle. Je n'ai pu éviter là mère tant que ma tante est restée à parler avec l'intendant ; mais je puis du moins échapper au fils. » En disant cela, elle passa le long de la grille et s'enfonça dans le parc.

Cinq minutes après M. Rushworth parut. Fanny s'efforça de donner les meilleures couleurs possibles à ce qui venait de se passer. Mais il fut évidemment mortifié, et parut éprouver un extrême déplaisir. Il alla à la grille sans savoir que faire.

« Ma cousine Maria m'a chargée de vous dire que vous les trouveriez sur l'élévation ou dans les environs, » dit Fanny.

« Je ne crois pas que j'aille plus loin, dit M. Rushworth d'un air sombre. Je n'en aperçois aucune trace. Pendant que je me rendrais à cet endroit, ils pourraient aller ailleurs. J'ai assez couru. »

Un instant après, il dit à Fanny : « Dites-moi, je vous prie, miss Price, admirez-vous M. Crawford autant que plusieurs personnes le font ? Pour moi, je ne trouve en lui rien de remarquable. »

« Je ne le trouve pas beau du tout. »

« Beau ! personne ne peut appeler beau un homme d'une si petite taille. Je suis certain qu'il n'a pas cinq pieds de haut. Je lui trouve fort mauvaise mine. Dans mon opinion, ces Crawford ne sont pas une grande addition à notre cercle. Nous nous passions bien d'eux. »

Un léger soupir échappa à Fanny et elle ne se sentit pas la volonté de contredire M. Rushworth. Celui-ci alla de nouveau vers la grille, et Fanny l'ayant engagé à se rendre à l'élévation, il se décida à y aller. « Ce serait une folie, dit-il, d'avoir apporté la clef pour rien ; » et ouvrant la porte, il partit sans autre cérémonie.

Fanny se résolut aussi à tâcher de retrouver Edmond et miss Crawford. Elle suivit l'allée qu'ils avaient prise, et comme elle allait entrer dans une autre, elle entendit la voix et le rire de miss Crawford. Bientôt elle la

rencontra avec Edmond. Ils revenaient du parc dans lequel ils étaient entrés un moment après avoir quitté Fanny, une porte qui y conduisait s'étant trouvée ouverte. Ils reprirent ensemble le chemin du château, et furent rejoints par madame Rushworth et madame Norris. Celle-ci avait visité le jardin, la laiterie, et avait eu un long entretien avec l'intendant sur tous les détails de ménage. Une heure et demie s'était écoulée dans cette agréable occupation.

Rendus au château, les promeneurs attendirent le retour de ceux qui s'étaient le plus éloignés. Les demoiselles Bertram, M. Crawford et M. Rushworth se firent attendre long-temps, et quand ils reparurent il annoncèrent qu'ils ne faisaient que de se rejoindre. M. Rushworth et Julia paraissaient peu satisfaits. M. Crawford s'efforça pendant le dîner de calmer le ressentiment des deux premiers et de ranimer la gaîté générale.

Le dîner fut bientôt suivi par le thé et par le café, et comme la longueur de la route à faire ne permettait pas de perdre de temps, la calèche parut bientôt après à la porte du château. Madame Norris, après avoir obtenu des œufs de faisans et dit beaucoup de civilités à madame Rushworth, donna le signal du départ. Dans ce moment, M. Crawford s'approchant de Julia, lui dit : « J'espère que je n'aurai pas perdu ma compagne, à moins qu'elle ne soit effrayée de l'air du soir dans un siége si peu garanti. » La demande n'avait pas été prévue, et fut reçue gracieusement, et pour Julia, la journée parut devoir finir aussi bien qu'elle avait commencé. Miss Bertram fut un peu contrariée, mais comme elle avait la conviction d'être préférée, elle se consola, et elle reçut les attentions de M. Rushworth à son départ comme elle le devait faire. Il était beaucoup plus satisfait de lui donner la main pour la faire monter dans la calèche, que s'il eût été question de la placer sur le siége auprès de M. Crawford. La soirée était belle et le retour des voyageurs fut aussi agréable qu'il pouvait l'être par le calme et la sérénité de l'air. Mais lorsque madame Norris cessait de parler de tout ce qu'elle avait vu à Sotherton, le silence régnait dans la calèche. Les différentes personnes de la société paraissaient toutes également fatiguées, et dans le doute si la journée qui venait de s'écouler leur avait occasionné du plaisir ou de la peine.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XI.

Table des matières

Le jour passé à Sotherton avec toutes ses imperfections, n'avait cependant produit que des sensations agréables aux demoiselles Bertram, en comparaison de ce qu'elles éprouvèrent à leur retour en lisant des lettres de leur père, datées d'Antigoa, qui étaient arrivées à Mansfield. Elles aimaient beaucoup mieux penser à Henri Crawford qu'à leur père. Le mois de novembre était l'époque qu'il indiquait pour son arrivée en Angleterre. Maria était plus tourmentée par cette nouvelle que Julia ; son père, aussitôt son arrivée, devait la marier à M. Rushworth. Elle ne considérait point cet évènement avec plaisir. Elle aimait même à supposer qu'il serait différé. Trois mois devaient encore s'écouler avant le retour de sir Thomas, et dans trois mois il pouvait arriver bien des choses. C'était là son espoir.

Sir Thomas aurait été vivement blessé s'il eût soupçonné les sentimens que son retour faisait naître dans ses filles, et il aurait été aussi peu satisfait s'il eût connu ceux de miss Crawford à cet égard. Miss Crawford, qui avait lu la lettre de sir Thomas, y avait donné une plus vive attention qu'on ne le supposait.

« Combien M. Rushworth paraît satisfait ! » dit-elle dans une soirée qu'elle passait à Mansfield quelques jours après, en s'adressant à Edmond. Elle se trouvait avec lui et Fanny à une fenêtre ouverte, tandis que M. Rushworth et les demoiselles Bertram étaient au forté-piano. « Il pense au mois de novembre ! Le retour de votre père sera un évènement très-important. »

« Après une si longue absence, et tant de dangers courus, il n'y a point de doute que ce retour ne nous intéresse vivement. »

« Ce retour amènera d'autres évènemens intéressans : le mariage de votre sœur, et votre entrée dans les ordres. »

« Oui. »

« Ne vous offensez pas ! dit miss Crawford en riant ; mais cela me rappelle les sacrifices que les héros de l'antiquité faisaient pour célébrer leur retour dans leur pays après qu'ils avaient exécuté de grands exploits. »

« Il n'y a point là de sacrifices. » Et se tournant du côté de Maria qui était au forté-piano : « C'est absolument un effet de sa volonté. »

« Oh ! oui ; je plaisante. Elle a fait ce que toute autre jeune femme aurait fait en sa place, et je ne doute point qu'elle ne soit extrêmement heureuse. Mais je ne veux pas parler de ce sacrifice-là seulement. »

« Je vous assure que mon entrée dans les ordres est tout aussi volontaire que le mariage de Maria. »

« Il est heureux que votre inclination soit aussi d'accord avec les vœux de votre père. Il y a dans les environs, à ce que j'ai entendu dire, une très-bonne cure qui vous est destinée ? »

« Et que vous supposez m'avoir influencé ? »

« Mais je suis bien certaine que cela n'est pas ! » s'écria Fanny.

« Je vous remercie de votre bonne opinion Fanny ; mais je n'oserais affirmer que vous ayez raison de penser ainsi. Il est très-probable, au contraire, que j'ai été influencé par la connaissance que j'ai eue que cette cure m'était réservée. Je ne crois pas être blâmable en cela, et je ne vois pas qu'un homme doive être un plus mauvais ecclésiastique, parce qu'il aura de bonne heure une existence aisée. Je ne doute point que je n'aie été influencé ; mais je crois que je n'ai point été blâmable de l'être. »

« Cette influence, dit Fanny, ressemble à celle qui fait que le fils d'un amiral entre dans la marine, que le fils d'un général entre dans l'armée, sans que personne s'en étonne. On trouve naturel qu'ils préfèrent la carrière dans laquelle leurs amis peuvent leur être plus utiles. »

« Non, ma chère miss Price, répondit miss Crawford. La profession de la marine ou de la guerre, emporte avec soi sa propre justification. Tout est en faveur de l'une ou l'autre de ces carrières ; l'héroïsme, le danger, la réputation, la mode. Les militaires et les marins peuvent toujours figurer dans la société ; personne ne s'étonne que l'on prenne l'une ou l'autre de ces professions. Mais un homme d'église, dépourvu de toute louable ambition, du goût de la bonne compagnie, n'a rien à faire qu'à se complaire dans son indolence, à lire les journaux, à observer le temps et à quereller sa femme. »

« Il y a sans doute, répondit Edmond, des ecclésiastiques de ce caractère ; mais ils ne sont pas en assez grand nombre pour que vous ayez cette idée de leur profession. Vous avez été peu à même de fréquenter cette classe d'hommes que vous condamnez si hardiment. Vous répétez ce que vous avez entendu dire sur ce sujet à la table de votre oncle. »

« J'ai rarement formé mon opinion sur celle de mon oncle, et je ferai l'observation que je ne suis pas sans avoir les moyens de connaître ce que

sont les ecclésiastiques, puisque je suis en ce moment chez le docteur Grant mon beau-frère ; et, quoique le docteur Grant soit très-bon et très-obligeant pour moi, quoique ce soit un homme instruit, respectable, qui fait souvent de très-bons sermons, je ne puis méconnaître que c'est un indolent, qui ne prendrait pas la moindre fatigue pour la convenance d'un autre individu, qui consulte son palais en toute chose, et qui a de l'humeur contre son excellente femme, si son cuisinier a manqué un ragoût. »

« Néanmoins, dit Fanny, un homme tel que le docteur Grant ne peut être dans l'habitude d'apprendre aux autres, chaque semaine, à remplir leurs devoirs dans de très-bons sermons, sans devenir meilleur lui-même. Cela doit le faire réfléchir ; et je ne doute point qu'il ne cherche plus souvent à se maîtriser lui-même, que s'il eut été autre chose qu'un homme d'église. »

« Nous n'en savons rien, répondit miss Crawford ; mais je désire pour votre honneur, miss Price, que vous ne soyez pas la femme d'un homme dont l'amabilité repose sur ses propres sermons : car, quoiqu'il puisse prêcher sur l'égalité d'humeur chaque semaine, cela ne l'empêcherait pas de quereller depuis le lundi matin jusqu'au samedi soir pour des bagatelles. »

« Je pense, dit Edmond affectueusement, que l'homme qui pourrait se quereller souvent avec Fanny, serait insensible à tout sermon quelconque. »

Fanny rougit, et miss Crawford répondit d'une manière agréable : « Je crois que miss Price a plus l'habitude de mériter des louanges que de se les entendre adresser. »

Au même moment les demoiselles Bertram l'appelèrent pour venir chanter un trio, et elle quitta Edmond, le laissant charmé de la grâce qu'elle avait mise dans ce qu'elle venait d'adresser à Fanny, et de celle qu'elle mettait dans tout ce qu'elle faisait.

« Avec quelle bonne volonté elle se rend aux désirs des autres ! dit-il. Quel dommage qu'avec tant d'heureuses qualités, elle ait été confiée à de si mauvaises mains ! »

Fanny partagea son opinion, et eut le plaisir de voir Edmond continuer à rester avec elle à la fenêtre, malgré le trio que l'on préparait. Bientôt ses regards se portèrent sur la scène du dehors, qui présentait une belle soirée, un ciel sans nuage, et le contraste de l'obscurité des bois. « Quelle harmonie ! dit Fanny ; quel repos ! Là sont des tableaux que ni la peinture ni la musique ne peuvent rendre, et que la poésie seule peut essayer de décrire. Voilà ce qui peut apaiser tout chagrin quelconque, et plonger le cœur dans le

ravissement. Quand je contemple une nuit comme celle-ci, il me semble qu'il ne devrait y avoir ni méchanceté ni douleur sur la terre ; et il y en aurait certainement bien moins, si les hommes observaient davantage la beauté sublime de la nature. »

« Votre enthousiasme me plaît. Cette nuit est superbe, et on doit plaindre les personnes qui n'ont pas pour la nature la sensibilité que vous possédez. Elles perdent beaucoup. »

« C'est vous, Edmond, qui m'avez appris à sentir ainsi. »

« Et j'ai eu une excellente écolière. Arcturus a un grand éclat ce soir ! »

« Oui, ainsi que la grande ourse. Je voudrais bien voir Cassiopée ? »

« Allons sur la pelouse pour la voir. »

« Bien volontiers. Il y a long-temps que nous n'avons examiné le ciel ensemble. »

« Oui ; je ne sais comment cela s'est fait. » Le trio commença. « Fanny, nous attendrons jusqu'à ce qu'il soit fini, dit Edmond en se tournant du côté du forté-piano. » Et bientôt Fanny eut la mortification de voir Edmond s'approcher toujours plus près de l'instrument pendant l'exécution du trio ; et quand il fut fini, demander avec instance qu'on chantât une seconde fois.

Fanny soupira seule à la fenêtre, jusqu'à ce que madame Norris la grondât d'y rester trop long-temps.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XII.

Table des matières

Au mois de septembre, le retour du fils aîné de sir Bertram fut annoncé, d'abord au garde-chasse, et ensuite à Edmond. Il arriva bientôt à Mansfield plein de gaîté, attentif et galant auprès de miss Crawford, autant que la politesse le demandait, et lui donnant sur les courses de chevaux et sur les parties qu'il avait faites avec ses amis, des détails qui l'auraient amusée six semaines auparavant, mais qui ne servaient plus qu'à montrer qu'elle préférait le plus jeune frère au fils aîné.

Elle en était fort contrariée ; mais cela était ainsi ; et, loin de penser désormais à épouser l'aîné, elle n'avait d'autres prétentions à ses attentions, que celles qu'elle avait le droit d'en attendre, comme jolie femme. Sa longue absence de Mansfield lui avait démontré son indifférence pour elle, et d'après cela, il serait devenu possesseur de Mansfield ; et il aurait succédé à son père dans le titre de sir Thomas, qu'elle n'eût pas accepté sa main.

La saison de la chasse qui rappelait Thomas Bertram à Mansfield, fit aller aussi M. Crawford dans le comté de Norfolk. Sa maison d'Everingham ne pouvait se passer de lui au commencement de septembre. Il fut absent pendant quinze jours, qui parurent d'une longueur mortelle aux deux demoiselles Bertram. Mais comme il les trouvait belles, et qu'elles offraient un amusement à son esprit blâsé, il fut empressé de revenir à Mansfield au temps qu'il avait fixé pour son retour.

Maria, qui n'avait eu que M. Rushworth auprès d'elle, et qui avait été obligée de paraître donner de l'attention aux détails de sa chasse dans la journée, de sa jalousie contre ses voisins, de ses doutes sur leurs titres et autres choses semblables, avait regretté vivement l'absence de M. Crawford. Julia, comme n'ayant aucun engagement, croyait avoir le droit de la regretter bien plus vivement encore. Chacune des deux sœurs croyait être la favorite : Julia devait le penser d'après les insinuations de madame Grant, qui était portée à donner de la réalité à ce qu'elle désirait ; Maria formait son opinion d'après les insinuations de M. Crawford lui-même. Aussitôt qu'il fut de retour, tout reprit son cours accoutumé. Il était empressé avec les deux sœurs, de manière à se conserver dans les bonnes grâces de l'une et

de l’autre, et il s’arrêtait au degré précis qui pouvait empêcher que l’on remarquât ses attentions.

Fanny était la seule personne qui trouvât quelque chose à blâmer dans sa conduite. Depuis le voyage de Sotherton, elle ne pouvait voir M. Crawford auprès de l’une ou de l’autre des deux sœurs, sans faire ses remarques, et rarement sans s’étonner de sa conduite et le blâmer. « Je suis étonnée, dit-elle à Edmond, son confident ordinaire, que M. Crawford soit revenu si promptement après être resté ici sept semaines entières. J’imaginais qu’il avait à visiter des lieux plus gais que Mansfield. »

« C’est à son avantage, répondit Edmond ; et cela fait plaisir à sa sœur. Elle n’aime pas à le voir errer sans cesse d’un lieu à un autre. »

« Comme il est bien venu auprès de mes cousines ! »

« Oui ; ses manières auprès des dames sont très-agréables. Je crois que madame Grant pense qu’il a de la préférence pour Julia ; je ne l’ai jamais remarqué, mais je désirerais que cela fût. »

« Si miss Bertram n’était pas engagée, dit Fanny d’un ton de réserve, je pourrais presque penser que quelquefois il l’admire plus que Julia. »

« Crawford a trop de bon sens pour rester ici, s’il se croyait en danger auprès de Maria, et je suis sans inquiétude pour elle, après les preuves qu’elle a données que sa sensibilité n’est pas vive. »

Fanny supposa qu’elle s’était trompée ; mais, malgré toute la soumission qu’elle avait pour l’opinion d’Edmond, elle retombait souvent dans le même doute. Elle entendit un soir une conversation de madame Norris et de madame Rushworth sur ce sujet, pendant que tous les autres jeunes gens dansaient. C’était un bal inattendu qui se composait de cinq couples, en y comprenant madame Grant, et un nouvel ami de M. Bertram qui était venu faire une visite à Mansfield.

« Je pense, dit madame Norris à madame Rushworth, en portant ses regards sur M. Rushworth et Maria qui allaient danser ensemble, que nous allons voir des visages joyeux maintenant ? »

« Oui, madame, répliqua l’autre avec un sourire grave ; il y aura quelque satisfaction pour nous maintenant, et je suis fâchée, je vous l’avoue, qu’ils aient été obligés de se séparer pendant la danse. Un jeune couple dans leur situation devrait être exempté des formes de politesse ordinaires. Je suis étonnée que mon fils n’en ait pas fait la proposition. »

« Il l’aura fait sans doute, madame ; M. Rushworth n’oublie rien. Mais la chère Maria a un tel sentiment des convenances et une si grande

délicatesse, qu'elle cherche toujours à éviter d'attirer les regards par quelque particularité. Regardez-là en ce moment ; voyez comme sa physionomie est animée, et combien elle est différente de ce qu'elle était dans les deux dernières contre-danses ? »

Miss Bertram paraissait, en effet, très-heureuse ; ses yeux étincelaient de joie : elle parlait avec beaucoup de feu, car Julia et son danseur, M. Crawford, étaient tout près d'elle. Fanny ne se rappelait pas quel air elle avait eu pendant les deux contre-danses précédentes ; elle avait dansé elle-même avec Edmond, et n'avait point pensé à regarder ce qui se passait autour d'elle.

Madame Norris continua : « Il est infiniment agréable de voir la jeunesse goûter de pareils plaisirs, et des jeunes gens si bien assortis. Et que dites-vous, madame, de la possibilité d'un autre mariage ? M. Rushworth a donné un bon exemple. » Madame Rushworth, qui ne songeait qu'à son fils, ne devinait pas ce que madame Norris voulait dire. « Le couple au-dessus, dit celle-ci. Ne voyez-vous pas là quelques symptômes ? »

« Ah ! miss Julia et M. Crawford ? mais oui, ce serait un mariage très-convenable. Quel bien possède-t-il ? »

« Quatre mille livres sterling par an. »

« Très-bien. C'est un beau revenu ; il a fort bonne façon, et j'espère que miss Julia sera très-heureuse. »

« Ce n'est pas une chose arrangée encore. Nous n'en parlons qu'entre amis ; mais je ne doute point que cela ne soit. Il a pour Julia des attentions particulières. »

Fanny ne put en entendre davantage. M. Bertram venait de rentrer dans le salon, et quoiqu'elle aurait regardé comme un grand honneur d'être demandée par lui pour danser, cela pouvait cependant arriver. Il s'approcha du petit cercle où elle se trouvait ; mais au lieu de la demander pour la danse, il prit une chaise auprès d'elle, et se mit à lui parler d'un de ses chevaux qui était malade. Quand il eut parlé de son cheval, il prit une gazette, et regardant Fanny d'un air indolent, il lui dit : « Si vous voulez danser, Fanny, je me lèverai avec vous ? » Fanny refusa avec beaucoup plus de civilité, et dit qu'elle ne désirait pas danser. « J'en suis bien aise, dit-il d'un ton plus animé ; car je suis extrêmement fatigué. Je m'étonne que l'on puisse danser aussi long-temps : il faut qu'ils soient tous amoureux pour trouver du plaisir dans une pareille folie ; et je crois qu'ils le sont en effet ? Si vous les regardez, vous verrez qu'ils ont tous l'air de couples d'amans, à

l’exception de Yates et de madame Grant ; et, entre nous, la pauvre femme doit mener une triste vie avec le docteur, et ne serait pas plus fâchée qu’une autre d’avoir un amant. » En disant ces mots, il s’aperçut que le docteur Grant lui touchait le coude. Il changea tout à coup la conversation, et s’adressant au docteur : « Voilà d’étranges affaires en Amérique, docteur Grant ! Quelle est votre opinion ? Je suis toujours bien-aise de connaître votre façon de penser sur les affaires publiques. » Fanny pouvait à peine s’empêcher de rire de l’embarras où se trouvait son cousin.

« Mon cher Thomas, dit madame Norris, puisque vous ne dansez pas, vous consentirez sans doute à faire un whist avec nous ? »

« J’en serais très-charmé, s’écria Thomas en se levant vivement ; mais je vais dans ce moment danser avec Fanny. Allons, venez donc, Fanny. En prenant sa main : Ne restez pas dans l’hésitation aussi long-temps, ou bien la danse finira. »

Fanny se leva aussi très-volontiers, quoiqu’elle ne pût ressentir beaucoup de gratitude envers son cousin. « Plaisante demande, en vérité ! lui dit-il d’un ton presque indigné, pendant qu’ils se rendaient vers les danseurs ; me mettre les cartes à la main pendant deux heures avec le docteur Grant et ma tante Norris, qui ne font que se quereller, et cette vieille madame Rushworth, qui n’entend pas plus le whist que l’algèbre ! Ma bonne tante devrait bien être moins empressée ; mais quand elle a mis quelque chose dans sa tête, rien ne peut l’arrêter. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIII.

Table des matières

L’honorable Jean Yates, le nouvel ami de Thomas Bertram, n’avait pas beaucoup de titres de recommandation au-delà de ceux que lui donnaient son habitude du monde et de la dépense ; et comme il était le plus jeune fils d’un lord avec peu de fortune, sir Thomas aurait regardé probablement son introduction à Mansfield comme n’étant nullement désirable. Thomas Bertram avait fait sa connaissance à Weymouth, où ils avaient passé dix jours ensemble dans la même société ; et il l’avait invité à prendre la route de Mansfield aussitôt qu’il le pourrait. M. Yates vint plutôt qu’il n’avait compté le faire, parce qu’une très-grande partie qui s’était réunie dans la maison d’un autre ami, avait été rompue. Il s’agissait de jouer la comédie ; la pièce dans laquelle il avait un rôle à jouer, devait être représentée dans deux jours, lorsque la mort soudaine d’un proche parent de la famille, avait détruit le projet et dispersé les acteurs. Avoir été si près du bonheur et de la renommée, si près d’obtenir un long paragraphe dans les journaux, qui aurait immortalisé toute la société pour une année au moins, en vantant les représentations théâtrales d’Ecclesford, château du très-honorable lord Ravenshaw, dans le comté de Cornouailles, et perdre tout cela, c’était pour M. Yates un contre-temps si vif, qu’il ne pouvait parler d’autre chose. Ecclesford et son théâtre, les arrangemens, les habillemens, les répétitions étaient un sujet inépuisable pour lui, et sa seule consolation était de vanter le passé.

Heureusement pour lui, l’amour du théâtre et le goût pour jouer la comédie étaient si vifs parmi ses jeunes auditeurs, qu’ils prenaient le plus grand intérêt à ce qu’il disait à ce sujet ; et tous n’auraient pas hésité à essayer leur habilité s’ils en eussent trouvé l’occasion. « Parbleu, dit un jour Thomas Bertram, à la suite d’une conversation où M. Yates avait déploré de nouveau la perte de la représentation de la pièce que l’on avait apprise à Ecclesford, qui s’appelait *les vœux d’un amant*, il faut, Yates, que vous ayez un dédommagement. Nous pouvons construire un petit théâtre à Mansfield ; vous serez notre directeur. »

Quoique ce ne fût que la pensée du moment, elle ne finit point avec lui. L’inclination pour jouer la comédie était éveillée, et sur-tout dans le

personnage qui était alors le maître de la maison, et qui avait assez de vivacité et de goût comique pour être très-propre à s'acquitter d'un emploi dans l'amusement proposé. Ses deux sœurs appuyèrent vivement son idée, et Henri Crawford, qui n'avait pas encore essayé ce genre de plaisir, en fut enchanté. « Faisons quelque chose, dit-il, quand bien même nous ne jouerions qu'une demi-pièce, qu'un acte, qu'une scène ? Qui nous arrête ? Ce n'est pas un théâtre ! qu'importe un théâtre ? Nous ne voulons que nous amuser. Le moindre appartement peut nous suffire. »

« Il faut que nous ayons un rideau, dit Thomas Bertram. Quelques aunes de toile nous suffiront. »

« Certainement, répondit M. Yates. Deux ou trois coulisses, une porte de fonds battante ; voilà tout ce qu'il faut. »

« Je crois que nous pouvons même nous contenter de moins, dit Maria. Nous devons adopter les vues de M. Crawford, et avoir pour objet l'exécution de la pièce et non le théâtre. Une grande partie de nos meilleures pièces peuvent se passer de décorations. »

« Allons ! dit Edmond qui commençait à s'alarmer de ce qu'il entendait ; ne faisons rien à demi. Si nous jouons la comédie, ayons un théâtre complet, avec parterre, loges, galeries ; jouons une pièce entière. Si nous ne surpassons pas Ecclesford, nous ne faisons rien de bon. »

« Ne soyez donc pas maussade, Edmond ! dit Julia ; personne n'aime plus le théâtre que vous, et n'irait plus volontiers voir une représentation. »

« Cela est vrai, pour une bonne et réelle représentation ; mais je ne ferais pas le moindre mouvement pour aller contempler les efforts de personnes qui n'ont point été élevées pour ce métier, et qui ont à lutter contre tous les désavantages de l'éducation et des bienséances. »

Après une courte pause, le même sujet fut continué et discuté avec toujours plus de vivacité ; la résolution de jouer une tragédie ou une comédie finit par être prise, malgré Edmond, qui était déterminé à empêcher que cela eût lieu, quoique sa mère entendît cette conversation, qui avait lieu à table, sans paraître la blâmer en rien.

Le même soir il eut occasion d'essayer ses forces. Maria, Julia, Henri Crawford et M. Yates étaient dans la salle de billard. Thomas en sortit pour venir dans le grand salon où Emond était pensif auprès du feu, pendant que lady Bertram était sur le sofa à peu de distance, et Fanny assise derrière elle arrangeant son ouvrage.

« Quel détestable billard nous avons ! dit Thomas ; je ne puis plus m'en servir. Mais je viens de m'assurer que l'appartement où il est placé est précisément ce qu'il faut pour y établir un théâtre ; la forme et la longueur sont ce qu'il nous faut. La chambre de mon père, qui y communique, sera une excellente chambre de répétition et de préparation. »

« Parlez-vous sérieusement, Thomas ? » dit Edmond à voix basse.

« Très-sérieusement, je vous assure. De quoi vous étonnez-vous ? »

« Je pense que ce sera très-mal agir : en général, ces comédies bourgeoises sont sujettes à quelques objections ; mais dans les circonstances où nous sommes, je crois que ce serait faire un chose déplacée ; ce serait montrer une grande indifférence pour mon père, absent comme il l'est, et exposé à des dangers. Ce serait être imprudent à l'égard de Maria, dont la situation est très-délicate en considérant tout ; on ne peut plus délicate. »

« Vous prenez la chose trop au sérieux : il semble que nous allions jouer la comédie trois fois par semaine jusqu'au retour de mon père, et inviter tout le pays ! Mais nous ne voulons qu'un amusement entre nous ; nous ne voulons ni spectateurs ni publicité. Nous pouvons choisir une pièce tout à fait convenable, et je ne vois pas qu'il y ait plus de danger à converser entre nous dans un langage élégant de quelque respectable auteur, que dans notre entretien ordinaire. Je ne me sens aucun scrupule ; et quant à l'absence de mon père, loin d'être une objection contre notre plan, elle est plutôt un motif pour l'exécuter. Le moment de son retour, qui approche, cause à ma mère une anxiété dont elle a besoin d'être distraite. Je suis certain qu'elle éprouve beaucoup d'anxiété. »

En disant ces mots, il se tourna vers sa mère, ainsi qu'Emond. Lady Bertram était enfoncée dans le coin du sofa, présentant l'image de la santé, de la richesse, du contentement et de la tranquillité. Elle cédait à un doux assoupissement, pendant que Fanny exécutait pour elle le peu de difficultés qu'il y avait dans son ouvrage.

Edmond sourit, et secoua la tête.

Thomas se jeta dans un chaise, en riant aux éclats. « Ma foi ! dit-il, il faut en convenir, ma mère, votre anxiété… J'ai trouvé là une expression malheureuse. »

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda lady Bertram en s'éveillant à demi.

« Ce n'est rien, rien du tout, madame, répondit Thomas ; et se retournant vers Edmond aussitôt que lady Bertram parût s'assoupir de nouveau : « Je maintiens, lui dit-il, que nous ne ferons en cela aucun mal. »

« Je ne puis être de votre opinion, Je suis convaincu que mon père blâmerait entièrement ce projet. »

« Et moi je suis convaincu du contraire. »

« Si vous êtes résolu à jouer la comédie, j'espère du moins que ce sera sans faire de dérangement, et sans construire un théâtre. Ce serait agir beaucoup trop librement dans la maison de mon père pendant son absence. »

« Je me charge de tout, dit Thomas d'un ton décidé. J'ai autant d'intérêt que vous à prendre soin de la maison de mon père. Ne pensez pas être le seul qui ayez du jugement ici. Ne joues pas, si vous n'aimez pas cet amusement ; mais ne vous attendez pas à empêcher les autres de prendre ce plaisir. »

« Ce n'est point mon intention. Quant à jouer moi-même, c'est ce que je refuse absolument. »

Thomas sortit de l'appartement ; et Edmond resta devant le feu, plongé dans ses réflexions et vivement contrarié.

Fanny, qui avait tout entendu, et qui avait les mêmes sentimens qu'Edmond, se hasarda à lui dire pour le consoler : « Peut-être ne pourront-ils pas trouver une pièce qui leur convienne ? Les goûts de votre frère et ceux de vos sœurs sont très-différens ! »

« Je n'espère rien, Fanny. S'ils persistent dans leur projet, ils trouveront quelque chose qui leur plaira. Je parlerai à mes sœurs, c'est tout ce que je puis faire. »

« Ma tante Norris sera peut-être de votre côté ? »

« Elle devrait l'être ; mais elle n'a aucune influence sur Thomas ni sur mes sœurs. Si je ne puis dissuader mes sœurs de ce projet, je laisserai les choses suivre leurs cours ; car les querelles de famille sont les plus grands des maux. »

Les sœurs d'Edmond reçurent ses observations le lendemain matin, avec autant d'impatience que Thomas. Leur mère, dirent-elles, ne faisait aucune objection contre leur plan, et elles n'avaient pas la moindre crainte de déplaire à leur père. Julia paraissait assez disposée à admettre que la position de Maria demandait une retenue particulière, tandis qu'elle, au contraire, avait toute sa liberté ; mais Maria considérait son engagement comme la mettant au-dessus de toute retenue, et la dispensant de consulter son père et sa mère dans cette affaire. Edmond avait peu d'espoir de réussir ; il persistait cependant encore dans ses instances, lorsqu'Henri Crawford

entra dans l’appartement, arrivant du presbytère, et s’écria : « Il ne manque plus rien à notre théâtre, miss Bertram ! Ma sœur vous présente ses complimens ; elle espère qu’elle sera admise dans la troupe, et elle se trouvera heureuse d’accepter un rôle de quelque vieille duègne ou de quelque confidente soumise, dont vous ne voudrez pas. »

Maria jeta un coup-d’œil sur Edmond, comme pour lui dire : « Que répondez-vous à cela ? Avons-nous tort maintenant que Marie Crawford nous approuve ? » Edmond garda le silence, et avec toute l’ingénuité d’un amant, ne vit dans le message de miss Crawford que la complaisance avec laquelle elle secondait le projet de ses sœurs.

Le plan avançait vers son exécution. Toute opposition fut vaine ; et madame Norris, qui prévoyait qu’au milieu de ce fracas elle deviendrait de quelqu’importance, et y trouverait un prétexte pour venir se loger dans le château pendant le temps des représentations, fut tout à fait charmée de ce projet.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIV.

Table des matières

Fanny parut avoir mieux deviné qu'Edmond ne l'avait supposé. La pièce qui pouvait convenir à toute la troupe ne fut point facile à découvrir. Le charpentier, après avoir pris ses mesures, était déjà entré en besogne, que la pièce était encore à trouver. D'autres préparatifs avaient lieu. Un énorme rouleau de toile verte était arrivé de Northampton. Madame Norris en avait formé un rideau, que les femmes de chambre étaient occupées à coudre, et la pièce était encore à trouver ; Edmond commençait presque à espérer que l'on ne parviendrait pas à la rencontrer.

Les demoiselles Bertram, Henri Crawford et M. Yates étaient pour le genre tragique ; Thomas Bertram était pour le comique, et avait pour appui miss Crawford, quoiqu'elle n'exprimât son sentiment qu'avec beaucoup de politesse. Indépendamment de cette différence de goût, il fallait trouver une pièce contenant en tout peu de rôles, mais chaque rôle de première importance et trois femmes principales. Toutes les meilleures pièces furent feuilletées en vain. *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello*, *Douglas*, *le Joueur*, ne présentaient rien qui pût satisfaire les partisans de la tragédie. Et *les Rivaux*, l'*École du scandale*, *la Roue de fortune*, *l'Héritier légitime*, ainsi qu'une longue suite d'autres pièces, étaient successivement rejetées par le parti de la comédie.

Fanny écoutait, observait, et ne pouvait s'empêcher de s'amuser en remarquant l'égoïsme qui, plus ou moins déguisé, paraissait les gouverner tous. Pour sa propre satisfaction, elle aurait désiré que quelque pièce eût été jouée, car elle n'avait jamais vu représenter une pièce de sa vie.

« Cela n'ira jamais, dit Thomas Bertram à la fin ; nous perdons un temps énorme. Il faut enfin nous arrêter à quelque chose. Peu importe la pièce, pourvu que nous en choisissions une. » Et reprenant les volumes les uns après les autres, il se mit de nouveau à les parcourir, quand tout à coup il s'écria : « *Les Vœux d'un amant !* Pourquoi cette pièce ne nous conviendrait-elle pas aussi bien qu'aux habitans d'Ecclesford ? Je suis étonné que nous n'y ayons pas pensé plutôt. Il y a deux rôles principaux pour Yates et Crawford, et moi je prendrai volontiers celui du Sommelier.

Quant aux autres rôles du *comte Cassel* et d'*Anhalt*, il peuvent être remplis facilement. »

Cette idée fut généralement approuvée. Trois des rôles étaient pris, et de plus, Maria répondait de la bonne volonté de M. Rushworth pour se charger d'un quatrième. Il y avait deux rôles principaux de femme, celui d'*Agathe* et celui d'*Amélie*. Julia, qui désirait, ainsi que sa sœur, faire celui d'Agathe, commença à montrer des scrupules à cause de miss Crawford. « Nous ne nous conduisons pas bien avec les absens, dit-elle ; il n'y a pas assez de rôles principaux. Amélie et Agathe sont des rôles bons pour Maria et pour moi ; mais il n'y a rien pour votre sœur, M. Crawford ? »

Celui-ci répliqua que sa sœur n'avait le désir de jouer qu'autant qu'elle serait utile, et qu'il ne fallait pas s'occuper d'elle. Mais Thomas repartit que le rôle d'Amélie devait absolument appartenir à miss Crawford, si elle voulait l'accepter. « Il lui convient absolument, dit-il, comme le rôle d'Agathe convient à l'une ou l'autre de mes sœurs. »

Un court silence eut lieu. Chaque sœur paraissait également inquiète, et semblait attendre qu'on la priât de prendre le rôle d'Agathe. Henri Crawford, qui pendant ce temps-là avait parcouru le premier acte de la pièce, détermina la chose. « Je dois prier miss Julia Bertram, dit-il, de ne pas se charger du rôle d'Agathe, autrement je ne pourrais conserver ma gravité. » Il ajouta beaucoup d'autres choses mêlées d'une grande politesse, mais qui ne firent aucun effet sur Julia. Un coup-d'œil que M. Crawford adressait à Maria dans ce moment, fut aperçu par elle, et confirma l'offense qu'elle trouvait lui être faite. C'était un projet arrêté, c'était un tour qu'on lui jouait, pensait-elle. Elle était dédaignée ; Maria était préférée. Le sourire du triomphe que Maria essayait de dissimuler, montrait combien elle jouissait de cette préférence, et avant que Julia pût commander assez à son agitation intérieure pour parler, son frère vint ajouter au sentiment de M. Crawford tout le poids de sa décision contre elle. « Oui, dit-il, Maria doit prendre le rôle d'Agathe ; Maria convient bien mieux pour ce rôle, quoique Julia s'imagine qu'elle ait du goût pour la tragédie. Julia parle trop vite, marche trop vite. Elle ferait mieux le rôle de la femme du fermier. »

« La femme du fermier ! s'écria M. Yates. Y pensez-vous ? C'est le rôle le plus trivial, le plus insignifiant de toute la pièce. Ce serait offenser votre sœur, M. Bertram, que de le lui proposer. À Ecclesford, c'était la gouvernante qui devait le jouer. »

« Miss Julia, dit Henri Crawford, doit prendre le rôle d'Amélie, c'est un rôle plus difficile à jouer même que celui d'Agathe ; j'ai vu de très bonnes actrices y échouer. »

« Non, non, s'écria Thomas, défendant les droits de miss Crawford ; Julia ne peut faire le personnage d'Amélie ; elle ne le remplirait pas bien ; elle est trop grande, trop robuste. Amélie demande une personne petite, vive, légère. C'est un rôle tout à fait convenable à miss Crawford, et à miss Crawford seulement. Je suis convaincu qu'elle le remplira à merveille. Il faut que miss Crawford joue le rôle d'Amélie. »

« Ne craignez pas que je veuille m'en charger, dit Julia avec un ton de voix irritée ; puisque je ne dois point jouer le rôle d'Agathe, je n'en jouerai point d'autre ; et quant à celui d'Amélie, c'est celui qui me déplait davantage. C'est une jeune fille haïssable, impertinente, désagréable. J'ai toujours protesté contre la comédie, et ce rôle appartient à la plus basse comédie. » En parlant ainsi, elle sortit vivement de l'appartement en excitant des sentimens peu agréables parmi les différens membres de la société, mais n'inspirant qu'un léger intérêt, à l'exception de Fanny, qui avait écouté tranquillement tout ce qui s'était dit, et qui ne pouvait voir sa cousine Julia en proie aux tourmens de la jalousie, sans ressentir de la compassion.

Il se fit un court silence après le départ de Julia ; mais son frère revint bientôt à la pièce, et s'occupa avec M. Yates d'examiner quelles décorations seraient nécessaires, pendant que Maria et Henri Crawford s'entretenaient à voix basse.

M. Yates sortit bientôt pour aller examiner la chambre que l'on commençait à appeler le théâtre. Miss Bertram prit la résolution de se rendre au presbytère pour aller offrir le rôle d'Amélie à miss Crawford, et Fanny resta seule.

Le premier usage qu'elle fit de sa solitude, fut de prendre le volume qui était resté sur la table, et de connaître la pièce dont elle venait d'entendre parler. Sa curiosité était vivement excitée, et elle la lut avec un empressement qui ne fut suspendu par intervalle que par son étonnement de ce qu'on eût choisi une pareille pièce. Les rôles d'Agathe et d'Amélie lui paraissaient tout à fait blesser les bienséances pour une représentation de famille, et il lui tardait d'en parler à Edmond, qui, suivant elle, ne pouvait manquer de faire des remontrances contre le choix de la pièce adoptée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XV.

Table des matières

Miss Crawford accepta le rôle avec empressement, et miss Bertram revint bientôt après à Mansfield. M. Rushworth arriva, et un autre rôle fut encore accepté. Miss Bertram le détermina à se charger de celui du *comte Cassel*, en lui représentant la nécessité de paraître avec un habit élégant, ce qui flattait sa vanité.

Tout cela avait été arrangé dans la matinée, sans qu'Edmond en eût connaissance. Lorsqu'il entra dans le salon avant le dîner, la discussion entre Thomas, Maria et M. Yates, était très-animée ; et M. Rushworth s'avança vivement vers lui pour lui annoncer les bonnes nouvelles.

« Nous avons trouvé une pièce, dit-il ; elle s'appelle *les Vœux d'un amant* : je remplis le rôle du *comte Cassel*. Je parais la première fois avec un habillement de satin bleu et blanc, et ensuite je dois avoir un joli habit de chasse. Je ne sais pas comment le choisir ? »

Les yeux de Fanny étaient attachés sur Edmond, et son cœur battit par sympathie de ce qu'il devait éprouver.

« *Les Vœux d'un amant !* » dit Edmond d'un ton de surprise ; et il se tourna vers son frère et ses sœurs.

« Oui, dit M. Yates ; après tous nos débats, nous n'avons rien trouvé qui nous convînt mieux. »

« Mais qui remplira les rôles de femme ? » dit Edmond gravement, et en regardant Maria.

Maria rougit malgré elle, et répondit : « Je prends le rôle que lady Ravenshaw devait jouer à Ecclesford ; et miss Crawford, ajouta-t-elle avec plus de hardiesse, doit remplir celui d'Amélie. »

« Je n'aurais pas cru qu'une pareille pièce eût été si facilement adoptée parmi nous, » répliqua Edmond, il alla près du feu, et s'assit auprès de sa mère, en paraissant vivement contrarié.

M. Rushworth le suivit pour lui dire : « Je parais trois fois, et j'ai quarante-deux versets. C'est quelque chose, n'est-ce pas ? »

Edmond ne put lui répondre. Peu de minutes après, M. Bertram fut appelé pour expliquer quelques détails au charpentier. M. Yates et M. Rushworth l'ayant suivi, Edmond s'adressa aussitôt à Maria, et lui dit : « Je

n’ai pu, devant M. Yates, m’expliquer librement ; mais je dois vous dire maintenant, ma chère Maria, que je regarde la pièce que vous avez adoptée, comme extrêmement inconvenante pour une représentation en famille, et que j’espère que vous l’abandonnerez : lisez seulement le premier acte à votre mère ou à votre tante, et vous verrez ce qu’elles en penseront. Il n’y aura pas besoin de vous renvoyer au jugement de votre père. »

« Nous voyons très-différemment, répondit Maria. Je connais très-bien la pièce, et avec quelques omissions, je ne vois rien à y reprendre ; et je ne suis pas la seule jeune personne, comme vous le savez, qui la trouve propre à être représentée. »

« J’en suis fâché ; mais dans cette matière, c’est vous qui donnez l’impulsion. Si les autres se trompent, c’est à vous à les redresser dans tout ce qui tient à la délicatesse et aux bienséances ; votre conduite doit être la loi du reste de la société. »

Maria reçut avec assez de complaisance cette observation ; car personne n’aimait plus qu’elle à donner l’impulsion. « Je vous remercie, Edmond, répondit-elle à celui-ci d’un ton plus doux. Vos intentions sont très-bonnes, j’en suis sûre ; mais je persiste à penser que vous voyez la chose trop sérieusement, et réellement je ne puis entreprendre de haranguer le reste de la société sur ce sujet ; je crois que ce serait là manquer tout à fait aux bienséances. »

« Ce n’est pas là mon idée, Maria ! que votre conduite soit votre seule harangue. Dites qu’en examinant votre rôle, vous l’avez trouvé trop difficile : dites cela avec fermeté, et il n’en faudra pas davantage ; on vous comprendra. La pièce sera abandonnée, et votre délicatesse sera estimée comme elle doit l’être. »

« Ne représentez rien qui ne soit pas convenable, ma chère, dit lady Bertram ! Sir Thomas vous blâmerait. Fanny, sonnez pour que l’on serve le dîner. Julia doit sans doute être habillée maintenant. »

« Je suis convaincu, madame, dit Edmond en empêchant Fanny de sonner, que sir Thomas serait mécontent. »

« Ma chère, entendez-vous ce que dit Edmond ? »

« Si je refusais le rôle, répondit Maria avec un nouveau zèle, Julia le prendrait certainement. Elle alléguerait la différence qu’il y a dans nos situations ; différence qui peut la rendre moins scrupuleuse que je pourrais le trouver nécessaire. Je ne puis rétracter mon consentement. Thomas en serait fâché ; et si nous sommes si difficiles, nous ne jouerons jamais rien. »

« C’est précisément ce que j’allais dire, répondit madame Norris. Si on fait des objections contre toutes les pièces, on ne jouera rien ; et les préparatifs que l’on a faits et qui ont déjà coûté tant d’argent, seraient en pure perte. Je ne connais pas la pièces ; mais, comme le dit Maria, on peut, aisément supprimer quelques mots ; et comme M. Rushworth est un des acteurs, il ne peut y avoir aucun mal. »

Les autres personnes de la société étant entrées, Edmond ne dit plus rien, et pensa qu’il devait se contenter d’avoir voulu les remettre dans le droit chemin.

Le dîner fut triste. Thomas n’était pas insensible à la désapprobation de son frère. Maria, qui avait besoin de l’appui de M. Crawford, évitait de parler de la représentation ; M. Yates, qui cherchait à se rendre agréable à Julia, ne pouvait lui voir prendre un air moins sérieux qu’en parlant d’autre chose que de la pièce ; et M. Rushworth, qui n’avait que son rôle et son habit en tête, eut bientôt épuisé tout ce qu’il pouvait dire là-dessus.

Mais dans la soirée, le courage revint aux acteurs. Thomas, Maria et M. Yates se mirent dans le salon à une table séparée, la pièce ouverte devant eux, et ils en étaient profondément occupés, quand ils furent agréablement interrompus par l’entrée de M. et de miss Crawford, qui avaient bravé l’obscurité et les mauvais chemins pour venir se réunir à eux.

« Qu’avez-vous déterminé ? — Ah, nous ne pouvons rien faire sans vous ! » furent les mots qui suivirent les premières salutations. Henri Crawford fut bientôt assis à la même table que les trois autres, pendant que sa sœur faisait ses civilités à lady Bertram. « Je vous félicite vraiment, madame, lui dit-elle, de ce qu’une pièce ait été choisie ; quoique vous ayez montré jusqu’ici une patience exemplaire, vous devez être lassée de tant de bruit et de tant de difficultés. Je crois pouvoir vous en faire mon compliment, ainsi qu’à vous, madame Norris, et à toutes les personnes qui sont dans le même cas que vous. » En disant cela, ses yeux se tournaient d’un air moitié craintif, moitié malin, vers Edmond.

Lady Bertram répondit poliment, mais Edmond ne dit rien. Miss Crawford, quelques minutes après, rejoignit les personnes qui étaient assises autour de la table, et parut écouter leurs arrangemens, jusqu’à ce que, comme frappée d’une réflexion, elle leur dit : « Messieurs, vous êtes très-occupé des détails de la pièce, mais cependant faites-moi connaître mon sort, je vous prie : qui doit remplir le rôle d’*Anhalt* ? Auquel d’entre vous dois-je avoir le plaisir d’adresser des douceurs ? »

Pendant un moment personne ne répondit ; ensuite tous dirent ensemble qu'ils n'avaient encore personne pour remplir le rôle d'Anhalt. « J'avais le choix entre deux rôles, dit M. Rushworth, mais j'ai préféré celui du comte, quoique je ne sois pas très-satisfait de la belle toilette qu'il faut que je fasse. »

« Vous avez très-bien fait de choisir ainsi, répliqua miss Crawford avec un regard brillant de joie ; Anhalt est un rôle insignifiant. »

« Je serais trop heureux de m'en charger, dit Thomas ; mais le Sommelier et Anhalt se trouvent en scène ensemble. Cependant je n'y renonce pas entièrement ; je verrai cela de nouveau. »

« Votre frère devrait prendre ce rôle, » dit M. Yates à voix basse.

« Je ne le lui proposerai pas, » dit Thomas d'un air froid et résolu.

Miss Crawford parla d'autre chose, et un instant après, elle revint s'asseoir auprès des personnes qui étaient devant le feu. « Ils n'ont pas besoin de moi, dit-elle en s'asseyant. M. Edmond, comme vous ne jouez pas, vous serez un conseiller désintéressé. Dites-moi, comment ferons-nous pour trouver un Anhalt ? Peut-on joindre ce rôle à un autre ? Quel est votre avis ? »

« Mon avis, répondit Edmond froidement, est que vous changiez la pièce. »

« Je n'y ferais aucune objection ; mais comme à cette table ils ne veulent pas suivre votre avis, la pièce ne sera point changée. »

Edmond garda le silence.

« Si quelque rôle pouvait vous tenter, je suppose que ce serait celui d'Anhalt, dit miss Crawford finement après une courte pause ; car c'est un homme du clergé, comme vous savez ? »

« Cette circonstance ne me tenterait nullement ; je serais fâché de rendre ce caractère ridicule en jouant mal. Il doit être très-difficile de ne pas représenter Anhalt comme un prédicateur grave ; et l'homme qui se destine à la même profession, doit être le dernier à désirer de la représenter sur un théâtre. »

Miss Crawford garda le silence ; et avec quelque sentiment de déplaisir, elle éloigna sa chaise, et n'adressa plus la parole qu'à madame Norris.

« Fanny ! s'écria Thomas Bertram de la table où il était assis, et où la conversation était très-animée, nous avons besoin de vos services. »

Fanny se leva aussitôt.

« Oh, ne vous levez pas ! nous n’avons pas besoin de vos services présentement. Nous n’avons besoin de vous que dans notre pièce. Vous ferez la femme du fermier. »

« Moi ! dit Fanny en retombant sur sa chaise avec un air effrayé ; je vous prie de m’excuser : je ne pourrais jouer un rôle, quand bien même vous me donneriez le monde entier. Non, en vérité, je ne puis jouer. »

« En vérité, il faut que vous jouiez ; car nous ne pouvons admettre votre excuse. Vous ne devez pas vous effrayer ; vous n’avez pas à parler dix fois, et peu importe que l’on entende ce que vous direz, pourvu que l’on vous voie paraître. »

« Si vous êtes effrayée d’une demi-douzaine de mots, dit M. Rushworth, comment ferai-je donc moi qui prends la parole quarante-deux fois ? »

« Ce n’est pas ma mémoire qui m’effraie, dit Fanny toute choquée de se trouver parler seule dans le salon, et de voir tous les yeux dirigés sur elle. Mais réellement je ne puis jouer. »

« Vous jouerez très-bien pour nous. Apprenez votre rôle, et nous vous apprendrons le reste. Vous n’avez que deux scènes : je ferai le rôle du fermier, je vous soutiendrai, et tout ira bien. »

« Non, en vérité, M. Bertram ; je vous prie de m’excuser. Cela m’est absolument impossible. Si je l’entreprenais, je ne pourrais que vous nuire. »

« Allons ! allons ! ne soyez pas si honteuse. Nous aurons toute l’indulgence nécessaire. Vous mettrez une robe brune, un tablier blanc, une cornette. Nous vous peindrons quelques rides sur le front et au coin des yeux, et vous aurez tout l’air d’une bonne petite vieille. »

« Je vous prie de m’excuser ; il faut, en vérité, que vous m’excusiez, » disait Fanny, rougissant toujours davantage, et regardant Edmond comme pour demander son appui ; mais celui-ci ne voulant pas fâcher son frère, se bornait à l’encourager par un sourire. Bientôt Maria, M. Crawford et M. Yates se joignirent à Thomas pour accabler Fanny de leurs instances ; et avant qu’elle pût respirer, madame Norris compléta la persécution, en lui disant à demi-voix, mais assez haut pour être entendue : « Qu’est-ce que cela signifie ? j’ai honte pour vous, Fanny, de ce que vous fassiez tant de difficultés d’obliger vos cousines pour une telle bagatelle ? Rappelez-vous leur bonté à votre égard : prenez le rôle avec bonne grâce, et qu’il ne soit plus question de cela. »

« Ne la pressez pas d’agir ainsi, madame, dit Edmond ; vous voyez qu’elle ne se soucie pas de jouer ; laissez-lui la liberté d’agir suivant son

goût. On peut se fier à son jugement : ne la pressez pas davantage. »

« Je ne la presse point non plus, répliqua madame Norris d'un ton courroucé ; mais si elle ne fait pas ce que sa tante et ses cousines désirent, je la regarderai comme une fille très-obstinée et très-ingrate, sur-tout en considérant qui elle est et ce qu'elle est. »

Edmond fut trop irrité pour parler. Miss Crawford regardant un moment madame Norris avec un air étonné et ensuite Fanny, dont les larmes commençaient à couler, dit avec un peu de vivacité : « Je n'aime pas ma position ; cette place-ci est trop près du feu pour moi ; » et plaçant sa chaise de l'autre coté de la table à thé, elle vint s'asseoir auprès de Fanny, et en lui parlant avec amitié, elle s'efforça de dissiper la peine que celle-ci éprouvait.

Fanny n'aimait pas miss Crawford ; mais elle sentit de la reconnaissance pour elle, à cause de la bonté qu'elle lui témoignait en ce moment. Miss Crawford lui demanda des nouvelles de William, et dit qu'elle était curieuse de le voir, qu'elle imaginait que ce devait être un très-beau jeune homme, et qu'elle conseillait à Fanny d'avoir son portrait avant qu'il retournât en mer. Fanny ne put se défendre de trouver cette flatterie agréable, ni s'empêcher d'écouter et de répondre avec plus de vivacité qu'elle n'en avait l'intention.

La consultation relative à la pièce continua, et miss Crawford fut enlevée d'auprès de Fanny par Thomas, qui lui dit qu'il était impossible qu'il jouât à la fois le Sommelier et Anhalt. « Mais, ajouta-t-il, il n'y a pas la moindre difficulté à faire remplir ce rôle. Nous n'avons que l'embarras du choix. Je puis nommer six jeunes gens pour le moins, dans nos environs, qui seront charmés d'être introduits dans notre société, et il y en a plus d'un qui ne nous nuiraient pas. Les deux frères Olivier et Charles Maddox nous conviendraient à merveille. Olivier est un garçon d'esprit, et, Charles Maddox est un jeune homme aussi accompli que l'on puisse le désirer. Demain matin je monterai à cheval, et j'irai à Stoke pour arranger cela avec eux. »

Pendant qu'il parlait. Maria regardait Edmond, s'attendant à ce qu'il s'opposerait à ce projet, qui était si contraire à leurs premières conventions. Mais Edmond ne dit rien. Après un moment, miss Crawford dit avec tranquillité : « Quant à ce qui me regarde, je n'ai aucune objection à faire à tout ce que vous adopterez. M. Charles Maddox n'a-t-il pas dîné un jour avec nous chez ma sœur, Henri ? Oui, je me le rappelle : c'est un jeune homme qui a l'air fort paisible. Adressons-nous à lui si cela vous convient ;

il sera moins désagréable de l’avoir que si nous adoptions quelqu’un qui nous fût tout à fait étranger. »

Charles Maddox fut donc l’acteur adopté.

Thomas répéta sa résolution de monter à cheval le lendemain ; et quoique Julia, qui avait à peine dit un mot auparavant, observât d’un ton de sarcasme, en donnant un coup-d’œil à Maria et ensuite à Edmond, que le théâtre de Mansfield animerait singulièrement le voisinage, Edmond garda toujours le silence, et ne manifesta ses sentimens que par sa gravité.

« Je ne suis pas très-portée pour notre pièce, dit miss Crawford à demi-voix à Fanny, après quelques momens de réflexion ; et je dirai à M. Maddox qu’il faudra qu’il supprime quelques-uns des passages de son rôle, et que j’en supprime aussi du mien, avant que nous répétions ensemble. Ce sera très-désagréable, et ce ne sera nullement ce à quoi je m’étais attendue. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVI.

Table des matières

Miss Crawford, en s’entretenant avec Fanny, n’avait pu faire oublier à celle-ci ce qui s’était passé. Lorsque la soirée fut écoulée, Fanny se retira dans son modeste appartement, et se rappela vivement l’attaque de son cousin et sur-tout les reproches et la réflexion désobligeante de sa tante. Elle pensait que l’attaque se renouvellerait peut-être le lendemain, et elle ne savait comment y résister, si Edmond se trouvait absent. Elle s’endormit avant d’avoir trouvé une réponse à faire à son cousin Thomas, dans le cas où il renouvellerait sa demande ; et dès qu’elle s’éveilla le lendemain, ce fut sa première pensée. La petite chambre où elle couchait depuis son arrivée à Mansfield, se trouvant trop étroite pour qu’elle pût se livrer à son aise à ses réflexions, elle eut recours aussitôt qu’elle fut habillée, à un autre appartement, plus spacieux et plus convenable pour pouvoir s’y promener, et dont elle était maîtresse depuis quelque temps. C’était la chambre d’études qui, depuis que les demoiselles Bertram avaient achevé leur éducation et que miss Lee était partie, était devenue abandonnée, excepté par Fanny, qui y entretenait quelques plantes et y avait placé ses livres. Peu à peu elle s’était habituée à y passer la plus grande partie du temps qu’elle avait de libre. La chambre de l’Est, on l’appelait ainsi, avait fini par être regardée comme appartenant à Fanny. Les demoiselles Bertram, logées avec toute la supériorité qu’elles avaient le droit d’attendre, avaient approuvé cet arrangement ; et madame Norris, après avoir stipulé que Fanny n’y aurait jamais de feu, consentit à ce quelle se servît d’un appartement qui n’était utile à personne, quoiqu’elle parlât quelquefois de cette indulgence, comme si c’eût été la meilleure chambre du château.

La position en était si favorable, que, même sans feu, on pouvait s’y plaire en hiver, lorsqu’il y avait un rayon de soleil. Fanny se trouvait là entourée de ses plantes, de ses livres. Son secrétaire, ses différens petits meubles étaient à sa portée. Tous les objets qui s’offraient à ses yeux étaient liés avec quelque souvenir intéressant : elle ne les aurait pas changés pour l’ameublement le plus élégant. C’était là que Fanny allait chercher du secours quand quelque peine venait abattre ses esprits. Elle s’y rendit pour réfléchir sur ce qu’elle devait répondre à Thomas Bertram, s’il lui proposait

de nouveau de prendre un rôle. Les droits que son cousin avait à sa reconnaissance se retracèrent vivement à son esprit. Elle ne pouvait porter ses yeux autour d'elle, sans apercevoir une foule de dons qu'il lui avait faits, et ces différens souvenirs la firent peu à peu s'effrayer elle même du peu de reconnaissance qu'elle en avait témoignée dans cette circonstance. Dans ce moment on frappa légèrement, à la porte, et aussitôt qu'elle eut dit avec sa douce voix accoutumée : « Entrez, » elle vit paraître quelqu'un à qui elle était habituée de soumettre tous ses doutes ; ses yeux brillèrent de joie en voyant Edmond.

« Puis-je vous parler un moment, Fanny ? » dit-il.

« Oui certainement. »

« J'ai besoin de vous consulter, j'ai besoin de votre opinion. »

« Mon opinion ! » dit Fanny, aussi étonnée de ce compliment qu'elle en était charmée.

« Oui, votre avis et votre opinion. Je ne sais ce que je dois faire. Ce projet de jouer la comédie va de pis en pis comme vous le voyez : ils ont choisi le plus mal possible, et maintenant ils vont demander l'assistance d'un jeune homme que nous connaissons à peine. Je ne sais rien de repréhensible sur Charles Maddox ; mais l'excessive intimité qui doit résulter d'une pareille admission parmi nous, me paraît susceptible d'objections sérieuses, et je veux tâcher de la prévenir. Ne voyez-vous pas cela sous le même jour que moi ? »

« Oui ; mais que faire ? Votre frère est si prononcé dans sa résolution ! »

« Il n'y a qu'un expédient à adopter, Fanny. Il faut que je prenne moi-même le rôle d'*Anhalt*. Je vois qu'il n'y a que ce moyen de calmer Thomas. »

Fanny ne put lui répondre.

« Ce parti que je crois devoir prendre, continua-t-il, ne me plaît nullement. Personne ne peut aimer à avoir l'apparence d'être aussi versatile. Mais je ne vois rien de mieux à employer ; et vous, Fanny ? »

« Non, dit lentement Fanny ; non, immédiatement… ; mais… »

« Mais…je vois que votre jugement ne s'accorde pas avec le mien. Cependant pensez un peu aux inconvéniens de l'introduction d'un jeune homme auprès de nous de cette manière ; autorisé à venir à tous les instans ; placé tout à coup dans une familiarité qui bannit toute retenue. Pensez seulement à la licence que chaque répétition doit tendre à produire ? Cela est très-mauvais. Mettez-vous dans la place de miss Crawford, Fanny ;

considérez ce qu'elle devra éprouver en jouant le rôle d'Amélie avec un inconnu ? J'ai entendu ce qu'elle vous disait hier au soir sur sa répugnance à jouer avec un étranger ; et vraiment ce serait mal agir que de l'y exposer ? ses sentimens doivent être respectés. Cela ne vous frappe-t-il pas, Fanny ? Vous hésitez ! »

« J'en suis fâchée pour miss Crawford ; mais je suis encore plus fâchée de vous voir entraîné à faire ce que vous aviez résolu d'éviter, et ce que l'on sait que vous pensez devoir être désagréable à mon oncle. Ce sera un si grand triomphe pour les autres ! »

« Je jouerai si mal, que leur triomphe ne durera pas. Mon but, en outre, par cette complaisance de ma part, est de les déterminer à n'avoir d'autres personnes pour spectateurs que madame Rushworth et madame Grant. Cela ne compensera-t-il pas leur triomphe ? »

« Oui, ce sera un grand point. »

« Mais cependant je n'ai pas encore votre approbation. Pouvez-vous m'indiquer une autre marche à suivre qui produise autant de bien ? »

« Non ; je ne puis imaginer autre chose. »

« Donnez-moi donc votre approbation, Fanny ? Je ne serai point content, aussi longtemps que vous me la refuserez. »

« Oh ! mon cousin ! »

« Si vous êtes contre moi, je devrai me défier de moi-même. Mais il est impossible de laisser Thomas courir le pays pour chercher quelqu'un à qui il persuade de venir jouer la comédie. J'aurais cru que vous auriez pris plus d'intérêt aux sentimens de miss Crawford. »

« Il n'y a point de doute qu'elle ne soit très-contente. Ce sera un grand soulagement pour elle, » dit Fanny en s'efforçant d'avoir l'air plus satisfait.

« Elle ne m'a jamais paru plus aimable que dans sa conduite avec vous hier au soir. Cela lui a donné un véritable droit à ma bonne volonté. »

« Elle a été très-bonne pour moi, en effet, et je suis bien-aise de ce qu'elle cesse d'être contrariée… » Elle ne put achever cette effusion généreuse. Sa conscience l'arrêta au milieu de sa phrase ; mais Edmond fut satisfait.

« J'irai au presbytère aussitôt après le déjeûner, dit-il, et je suis sûr d'y causer de la joie. Maintenant, ma chère Fanny, je ne veux pas vous interrompre plus long-temps : je n'ai pu être tranquille jusqu'à ce que je vous eusse parlé de cela, et que j'eusse pris une décision. C'est un mal ; mais je le rends certainement moindre qu'il n'aurait été. Si Thomas est

debout, je vais aller lui parler directement ; et quand nous nous rejoindrons au déjeûner, nous serons tous de belle humeur par la perspective de faire tous une folie avec tant d'unanimité. Pour vous, Fanny, aussitôt que je vais être parti, vous allez remplacer toutes ces futilités de représentations et de comédie par une bonne lecture ; mais ne restez pas ici trop long-temps, de peur d'avoir froid. »

Il sortit ; mais aucune lecture n'occupa l'esprit de Fanny. Edmond venait de lui apprendre la nouvelle la plus inattendue, la plus inconcevable. Lui, jouer, après toutes ses objections ! après des objections si justes, si publiques ! Edmond pouvait-il bien être aussi inconséquent ? Ne se trompait-il pas lui-même ? N'avait-il pas tort ? Hélas ! tout cela était l'ouvrage de miss Crawford. Fanny avait reconnu son influence dans toutes les paroles d'Edmond, et elle en était vivement affligée. Les alarmes qu'elle avait eues auparavant pour son propre compte, n'avaient plus d'importance. Cette nouvelle anxiété les absorbait. Ses cousines et Thomas pouvaient l'attaquer de nouveau, mais ils n'avaient plus la faculté de l'affliger ; et si elle était obligée de leur céder, peu lui importait, tout était tristesse désormais pour elle.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVII.

Table des matières

Ce fut, en effet, un jour de triomphe pour M. Bertram et pour Maria, que celui où Edmond leur fit part de sa résolution. Une telle victoire remportée sur la discrétion d'Edmond, surpassait leurs espérances, et était véritablement une chose on ne peut plus agréable. Rien ne pouvait plus les troubler dans leur plan, et ils se félicitèrent mutuellement de la faiblesse jalouse à laquelle ils attribuaient ce changement dans les opinions de leur frère. Edmond pouvait paraître grave à son aise ; il pouvait blâmer la pièce tant qu'il voudrait ; le point principal était gagné. Il devait jouer, et il n'y était déterminé que par ses propres inclinations. Edmond était descendu de cette élévation morale dans laquelle il s'était maintenu auparavant. Maria et M. Bertram se conduisirent très-bien avec lui. Cependant, dans cette circonstance, ils ne témoignèrent d'autre contentement que celui de n'avoir pas besoin de M. Charles Maddox. Un étranger parmi eux, dirent-ils, aurait détruit tout l'agrément de la représentation. Et quand Edmond, s'emparant de cette idée, fit entrevoir qu'il espérait que les spectateurs seraient réduits au nombre qu'il désirait, ils lui promirent dans le moment tout ce qu'il voulut. Tout devint gai et facile. Madame Norris s'offrit pour arranger l'habillement d'Edmond. M. Yates l'assura qu'il y avait une scène dans le rôle d'Anhalt qui demandait beaucoup de talent, et M. Rushworth se mit à compter ses versets.

« Peut-être Fanny sera plus disposée à nous obliger maintenant, dit Thomas ; vous pourrez peut-être la persuader ? »

« Non, elle est tout à fait déterminée à ne pas jouer. »

« Oh ! très-bien ; » et il ne fut plus question de cela. »

Le changement d'Edmond ne causa pas moins de contentement au presbytère qu'à Mansfield. Miss Crawford reprit tout à coup toute sa gaîté, comme s'il n'y eût eu que cette résolution d'Edmond qui pût lui faire trouver du plaisir à jouer. La matinée s'écoula dans une satisfaction mutuelle. Il en résulta un avantage pour Fanny. À la vive demande de miss Crawford, madame Grant consentit à se charger du rôle qui avait été offert à Fanny. Celle-ci fut en sûreté ; mais la tranquillité de son cœur était troublée. Elle croyait avoir bien agi ; mais toute autre chose l'agitait. Son cœur et son

jugement étaient également contre la décision d'Edmond : elle ne pouvait approuver son inconséquence, et la joie qu'il paraissait éprouver l'affligeait. Elle était agitée par la jalousie et le mécontentement. Miss Crawford vint à Mansfield avec des regards d'allégresse qui lui semblaient une insulte ; elle lui adressa des expressions amicales auxquelles elle ne put répondre que difficilement. Chacun autour de Fanny était joyeux, affairé ; chacun s'occupait de son rôle, de son habillement, de sa scène favorite, de la personne avec laquelle la scène avait lieu ; chacun était empressé à consulter, à comparer, à faire des observations ; Fanny seule était triste et sans emploi : elle n'avait part à rien. Elle pouvait sortir ou rester, se placer parmi le joyeux tumulte des acteurs, ou se retirer dans la solitude de la chambre de l'Est, sans que l'on s'aperçût de sa présence ou de son absence. Elle était presque disposée à penser que toute autre chose était préférable à cette position. Madame Grant, au contraire, avait acquis de l'importance ; sa complaisance était comblée d'éloges : on allait la chercher, on l'attendait ; Fanny était en danger d'envier à madame Grant le rôle qu'elle avait accepté. Mais à la réflexion, elle eut de meilleurs sentimens, et elle reconnut que madame Grant avait droit à un respect auquel elle ne pouvait prétendre ; et qu'elle n'aurait pu se réjouir de s'être jointe à un projet qu'elle devait condamner, d'après le mécontentement qu'elle présumait qu'il causerait à son oncle.

Fanny n'était pas la seule personne attristée à Mansfield. Julia souffrait aussi.

Henri Crawford s'était joué des sentimens de Julia ; mais elle avait à se reprocher d'avoir cherché à le captiver par un motif de jalousie contre sa sœur. Depuis que la conviction de la préférence accordée à Maria lui était démontrée, elle restait dans un silence sombre, renfermée dans une gravité que ni la curiosité ni aucune saillie ne pouvaient vaincre ; ou, si elle se prêtait aux attentions que M. Yates avait pour elle, elle ne parlait qu'à lui seul avec une gaîté forcée, et en ridiculisant les autres acteurs.

Pendant un jour ou deux, après l'affront que Julia trouvait avoir reçu, Henri Crawford avait essayé, par ses galanteries et ses complimens ordinaires, de se remettre en grâce auprès d'elle ; mais il n'avait pas assez persévéré pour triompher du courroux qu'il avait excité ; et comme il était trop occupé de la pièce que l'on allait jouer, il devint indifférent à la querelle, ou plutôt il crut que c'était une heureuse occasion pour mettre fin à des espérances que d'autres personnes que madame Grant avaient

formées. Madame Grant n'était pas contente de voir Julia exclue de la pièce ; mais comme dans la liaison qu'elle avait projetée, Henri devait être le meilleur juge du bonheur qu'il y pouvait trouver, et que celui-ci l'assurait que ni lui ni Julia n'avaient jamais pensé sérieusement l'un à l'autre, elle se bornait à lui recommander de veiller sur son admiration pour Maria, et à ne pas compromettre sa tranquillité.

« Je suis bien surprise si Julia n'a pas de l'amour pour Henri, » dit-elle à Marie Crawford.

« J'ose vous assurer qu'elle en a, répondit froidement Marie ; et je crois que les deux sœurs sont amoureuses de lui. »

« Toutes deux ! cela ne doit pas être ; non, non. Ne lui dites pas un mot de cela ; pensez à Rushworth. »

« Vous feriez mieux de dire à miss Bertram de penser à M. Rushworth. Cela pourrait lui être utile. »

« Je vous assure que M. Rushworth sera bientôt au parlement. Lorsque sir Thomas sera arrivé, il l'y fera nommer ; mais il n'y a eu encore personne pour le mettre sur la voie. »

« Sir Thomas aura à achever des choses graves à son retour ; tout semble dépendre de lui. »

« Vous en jugerez ainsi quand vous le connaîtrez. Il a une dignité dans sa conduite qui tient chacun à sa place. Lady Bertram gagne dix fois plus d'importance quand il est à Mansfield, et il n'y a que lui qui puisse assujétir madame Norris ; mais Marie, ne vous imaginez pas que Maria Bertram soit attachée à Henri. Je suis sûre que Julia ne l'est pas ; autrement elle ne recevrait pas les attentions de M. Yates avec autant de complaisance qu'elle le faisait hier au soir. Quoique Maria et Henri soient amis, je pense qu'elle aime trop Sotherton pour être inconstante. »

« Je ne parierais pas pour M. Rushworth, si Henri reste ici jusqu'à ce que les articles du contrat soient signés. »

« Si vous avez ce soupçon, aussitôt que la pièce aura été représentée, il faudra que nous lui parlions sérieusement ; et s'il n'a aucune prétention à la main de Maria, nous le ferons s'éloigner pendant quelque temps. »

Julia souffrait, toutefois, malgré les raisonnemens de madame Grant. Elle avait aimé Henri Crawford, elle l'aimait encore, et elle éprouvait tous les tourmens qu'une sensibilité vive et beaucoup d'orgueil pouvaient lui faire ressentir, en se voyant enlever une espérance qu'elle avait chérie. Son cœur irrité ne pouvait recevoir des consolations que de son courroux. Sa

sœur, avec laquelle elle avait été liée tendrement, était devenue sa plus grande ennemie ; Julia ne se défendait point d'espérer que les attentions de M. Crawford pour Maria finiraient d'une manière aussi fâcheuse pour elle que pour M. Rushworth. Tant que les deux sœurs avaient eu les mêmes intérêts, elles avaient été amies ; mais devenues rivales, elles n'avaient point trouvé dans leurs cœurs assez d'affection et assez de bons principes pour leur faire écouter l'honneur ou la pitié. Maria jouissait de son triomphe, et le poursuivait sans se soucier de Julia ; et celle-ci ne pouvait voir Maria distinguée par Henri Crawford, sans espérer qu'il en résulterait une jalousie qui finirait par un scandale public.

Fanny avait deviné les peines de Julia, et en avait compassion ; mais il n'y avait point d'amitié entr'elles. Julia ne faisait aucune communication ; Fanny ne prenait aucune liberté : toutes deux souffraient en secret.

Les deux frères étaient tellement préoccupés, qu'ils ne faisaient aucune attention à Julia. Thomas ne voyait que ce qui avait rapport à son théâtre. Edmond, partagé entre son amour pour miss Crawford et la convenance qu'il voulait garder dans sa conduite, ne faisait aucune remarque ; et madame Norris elle-même était trop occupée des habits des acteurs et des autres intérêts de la troupe, pour faire attention à la conduite des filles de sir Thomas et veiller à leur bonheur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVIII.

Table des matières

Tout prit alors une marche régulière ; le théâtre, les acteurs, les actrices, les habillemens, tout se perfectionna ; mais, quoiqu'il ne survînt aucun autre grand obstacle, Fanny reconnut, au bout de quelques jours, que l'unanimité ne continuait pas à avoir lieu, et que chacun commençait à éprouver des vexations. Edmond avait sur-tout plus d'un sujet de mécontentement. Un peintre vint de la ville pour les décorations, et se mit à l'ouvrage en accroissant beaucoup la dépense, et, ce qui était plus fâcheux, en donnant de l'éclat à leur projet. Thomas, au lieu de restreindre le nombre des spectateurs, invitait à la représentation toutes les familles qu'il avait occasion de voir. Il commençait lui-même à s'impatienter de la lenteur du peintre. Il avait appris son rôle, ou plutôt ses rôles ; car il s'était chargé de tous ceux qui n'avaient point d'importance dans la pièce, et qui ne paraissaient point avec le Sommelier. Il ne pouvait s'empêcher d'en remarquer l'insignifiance, et il était près de regretter que quelqu'autre pièce n'eût pas été choisie.

Fanny, qui était toujours un auditeur très-bénévole, et qui souvent était la seule personne qui écoutât, devint la confidente de plus d'un acteur. Elle sut que l'on trouvait, en général, que M. Yates criait horriblement ; que M. Yates était humilié par le jeu d'Henri Crawford ; que Thomas Bertram parlait si vite que l'on ne pourrait l'entendre ; que madame Grant dérangeait tout par ses éclats de rire, et que l'on ne pourrait tirer parti de M. Rushworth, qui avait besoin du souffleur à chaque mot. Elle sut aussi que le pauvre M. Rushworth trouvait rarement quelqu'un qui voulût répéter son rôle avec lui. Maria l'évitait si soigneusement, et répétait si souvent sa première scène avec M. Crawford, que Fanny s'attendait à entendre bientôt M. Rushworth former d'autres plaintes.

Fanny espérait trouver du plaisir à voir la représentation, autant que n'importe quelle autre personne de Mansfield. Henri Crawford jouait bien, et Fanny se glissa avec grand plaisir dans la salle du théâtre, pour entendre la répétition du premier acte, malgré quelques reproches qu'elle trouvait à faire à quelques versets de Maria. Celle-ci jouait bien aussi, peut-être trop bien. Après que cette répétition eut eu lieu deux ou trois fois, Fanny devint

la seule personne assistante ; et quelquefois, comme redressant la mémoire de l'acteur, quelquefois comme spectatrice, elle se rendit très-utile. Dans son opinion, M. Crawford jouait considérablement mieux que tous les autres. Il avait plus de hardiesse qu'Edmond, plus de jugement que Thomas, plus de talent et plus de goût que M. Yates. Hors de la scène, M. Crawford ne lui plaisait pas ; mais sur la scène, elle ne pouvait méconnaître son talent, et ce sentiment était généralement partagé par les autres personnes de la société. Cette supériorité de M. Crawford réveilla l'ancienne jalousie de M. Rushworth ; et Maria, qui espérait toujours davantage captiver le premier, ne prenait aucune peine pour la calmer. M. Rushworth eut encore plus de difficultés à apprendre ses quarante-deux versets. Fanny lui donnait tous les secours qui étaient à sa disposition ; elle essayait de lui créer une mémoire factice, elle apprenait son rôle pour lui ; mais tout cela ne l'avançait pas beaucoup plus. Fanny était utile à tous, et peut-être avait plus de tranquillité qu'aucun d'eux.

Il y avait beaucoup de travail d'aiguille dans lequel son assistance n'était pas moins, utile. « Allons, venez, Fanny, s'écriait madame Norris ; voilà de beaux momens pour vous ! Mais vous ne devez pas passer tout votre temps à aller d'une chambre dans l'autre. J'ai besoin de vous ici. Vous vous conduisez mieux, je puis vous le dire ; mais si personne n'avait plus d'activité que vous, nous n'irions pas très-vite. »

Fanny se mettait à l'ouvrage sans entreprendre de dire rien pour sa défense ; mais sa tante Bertram, plus bienveillante, la justifiait.

« On ne doit pas s'étonner, ma sœur, disait-elle, que Fanny s'amuse ; tout cela est neuf pour elle. Vous savez que vous et moi, nous aimions aussi beaucoup à voir une représentation ; j'ai encore ce goût-là, et aussitôt que j'aurai un peu de loisir, je veux assister à leur répétition. Quelle est la pièce, Fanny ? vous ne m'en avez jamais parlé. »

« Ma sœur, dit madame Norris, ne lui faites pas de questions en ce moment. Fanny ne peut pas parler et travailler à la fois. La pièce s'appelle *les Vœux d'un amant*. »

« Je crois, dit Fanny à sa tante Bertram, que l'on répétera trois actes demain au soir, et vous pourrez voir tous les acteurs à la fois. »

« Vous ferez mieux d'attendre jusqu'à ce que le rideau soit placé, dit madame Norris, en interrompant Fanny. Il sera prêt sous deux jours. Une pièce sans rideau ne signifie pas grand'chose. »

Lady Bertram parut se résigner à attendre. Fanny se mit à songer au lendemain. Si les trois actes étaient répétés, Edmond et miss Crawford joueraient ensemble pour la première fois. Il y avait dans le troisième acte une scène entr'eux qui intéressait Fanny particulièrement. C'était une scène d'amour dans laquelle Edmond peignait un mariage d'inclination, et miss Crawford faisait, quelques lignes après, une déclaration d'amour. Fanny ne croyait pas qu'ils eussent encore répété cette scène tous les deux.

Le matin du lendemain vint, et Fanny travailla jusqu'à midi sous l'inspection de sa tante. Mais à midi, elle s'échappa, et gagna la chambre de l'Est avec son ouvrage. En passant par le vestibule, elle aperçut les deux dames du presbytère qui venaient au château ; mais cela ne changea point son désir de jouir de sa retraite ; et pendant un quart-d'heure elle y travailla sans être troublée ; tout à coup quelqu'un frappa doucement à la porte, et miss Crawford parut.

« Oui, je ne me trompe point, c'est la chambre de l'Est. Ma chère miss Price, je vous demande pardon ; je suis venue vers vous pour demander votre assistance. »

Fanny, toute surprise, fit du mieux possible les honneurs de sa chambre, et parut regretter de n'avoir point de feu.

« Je vous remercie, dit miss Crawford ; je n'ai nullement froid. Permettez-moi de rester ici un moment, et de vous demander d'avoir la bonté d'entendre mon troisième acte. J'ai mon livre, et si vous voulez répéter mon rôle avec moi, je vous serai bien obligée. Je suis venue ce matin dans l'intention de répéter avec Edmond, avant la grande répétition de ce soir ; mais je ne l'ai pas rencontré, et je ne suis pas fâchée de me remettre un peu, car il y a vraiment dans mon rôle un ou deux versets… Aurez-vous la bonté de consentir à ce que je vous demande ? »

Fanny répondit avec politesse, quoiqu'elle ne pût le faire avec une voix assurée.

Miss Crawford ouvrit son livre, disposa quelques chaises, et, avec l'aide de Fanny, commença à répéter son rôle. Elles avaient à peine récité une demi-scène, quand on frappa de nouveau à la porte ; c'était Edmond. La surprise et le plaisir se peignirent sur le visage des trois personnes qui se rencontraient ainsi dans la chambre de l'Est. Edmond avait aussi son livre, et venait chercher l'assistance de Fanny, sans se douter que miss Crawford fût à Mansfield. Leur joie, leur gaîté, en se rencontrant ainsi avec le même

dessein, furent extrêmement vives, et ils se réunirent pour vanter la complaisance de Fanny.

Celle-ci ne pouvait éprouver leur allégresse ; ses esprits étaient abattus en contemplant leur satisfaction mutuelle. Edmond demandait avec instance à répéter son rôle avec miss Crawford, et celle-ci ne put longtemps s'y refuser. Fanny fut investie de l'office de juge et de critique ; mais elle ne put remplir que celui de redresser leur mémoire ; et plus d'une page fut passée par elle, tandis qu'en observant les deux acteurs elle s'oubliait elle-même. Agitée par le feu qu'Edmond mettait dans sa déclamation, elle se trouva une fois avoir fermé le livre au moment même où Edmond avait besoin d'être repris. Cela fut attribué à la fatigue. Elle fut remerciée, et on compâtit à la peine qu'elle avait prise ; mais elle méritait leur compassion beaucoup plus qu'ils ne pouvaient le soupçonner. Enfin, la répétition était finie, et Fanny fut obligée d'ajouter ses éloges aux complimens qu'Edmond et miss Crawford se faisaient mutuellement.

La première répétition des trois premiers actes devait avoir lieu positivement dans la soirée. Madame Grant, miss Crawford et Henri Crawford furent invités à venir aussitôt qu'ils le pourraient après dîner ; et chacun des acteurs attendit le moment désiré avec impatience. Une gaîté générale était répandue dans le château. Thomas jouissait du plaisir de voir l'entreprise marcher vers son but. Edmond était animé par la répétition qui avait eu lieu le matin, et toutes les petites contrariétés semblaient avoir disparu. Tous étaient alertes et impatiens. Les dames se levèrent promptement de table ; les acteurs les suivirent ; et, à l'exception de lady Bertram, de madame Norris et de Julia, chacun fut rendu de bonne heure dans la salle du théâtre. On alluma le lustre, et l'on n'attendit que madame Grant et les Crawford pour commencer.

Henri Crawford et sa sœur ne se firent point attendre, mais madame Grant ne vint point. Le docteur Grant s'était trouvé incommodé, et n'avait pu se passer de sa femme.

L'absence de madame Grant était une contrariété qui menaçait de détruire tous les plaisirs du soir. Thomas, comme fermier, était désespéré. Après un moment de perplexité, quelques regards se tournèrent sur Fanny, et une ou deux voix dirent : « Si miss Price voulait avoir la bonté de lire le rôle ? » Elle fut aussitôt entourée de supplications ; Edmond lui-même dit : « Fanny, consentez-y, si cela ne vous est pas absolument désagréable. »

Mais Fanny voulait encore s’y refuser. « Vous n’avez seulement qu’à lire le rôle, » dit Henri Crawford avec instance.

« Et je crois qu’elle peut le réciter sans en manquer un mot, dit Maria ; car elle a repris l’autre jour madame Grant en vingt endroits. Fanny, je suis sûre que vous savez le rôle. »

Fanny ne put nier qu’elle le savait ? et, comme tous persévéraient dans leurs instances ; comme Edmond renouvelait son désir qu’elle se rendît aux vœux des personnes qui l’entouraient, avec un regard qui annonçait qu’il comptait sur sa complaisance, elle consentit à ce qu’on lui demandait, et dit qu’elle ferait de son mieux. Chacun fut satisfait, et Fanny éprouva une vive palpitation, tandis que les autres s’apprêtèrent à débuter.

La répétition commença enfin, et les acteurs, trop occupés de la pièce pour faire attention à tout autre bruit dans l’appartement voisin, s’avançaient avec succès dans la représentation ; quand la porte de la salle du théâtre s’ouvrit subitement, et Julia paraissant avec une figure toute épouvantée, s’écria : « Mon père est arrivé ! Il est en ce moment dans le vestibule. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIX.

Table des matières

Comment pouvoir peindre la consternation qui s’empara de toute la troupe ? Pour le plus grand nombre ce fut un moment de terreur. Sir Thomas dans la maison !… Il n’y avait pas à en douter. La physionomie de Julia rendait le fait évident. Après les premières exclamations, un silence général régna pendant une minute ; chacun se regardait l’un l’autre, et presque tous étaient disposés à regarder cet événement comme très-fâcheux et très-effrayant. « Que deviendrons-nous ? que faire ? » se disaient-ils. Le bruit des portes qui s’ouvraient causait une frayeur générale, et l’embarras des acteurs était à son comble.

Julia fut la première à agir et à retrouver la parole : sa jalousie et sa rancune avaient été d’abord suspendues ; mais, au moment où elle était entrée dans la salle, Crawford, dans son rôle de *Frédéric*, écoutait avec des regards passionnés le récit que lui faisait Maria dans celui d’*Agathe*, et pressait sa main sur son cœur. Aussitôt que Julia eut remarqué cette situation et eut vu qu’en dépit de ce qu’elle venait d’annoncer, il tenait toujours la main de sa sœur dans la même position, elle se rappela toute son injure, et, le visage aussi enflammé qu’il était pâle un instant auparavant, elle sortit de la chambre en s’écriant : « Je n’ai aucune raison pour craindre de paraître devant mon père. »

Son départ tira le reste de la troupe de la stupeur où elle était plongée ; et, au même moment, les deux frères se mirent en marche, sentant la nécessité de prendre un parti. La circonstance n’admettait aucune différence d’opinion. Ils sentaient qu’ils devaient se rendre directement dans le salon : Maria se joignit à eux avec plus de hardiesse. La circonstance qui avait fait fuir Julia, était son plus doux soutien. Henri Crawford retenant sa main dans un pareil moment, paraissait lui donner par-là une preuve de sa détermination la plus prononcée, et Maria, animée par cette idée, allait au-devant de son père sans aucune crainte : elle ne fit aucune attention aux questions de M. Rushworth qui lui disait : « Irai-je aussi ? ne ferais-je pas bien de vous accompagner ? ne devrais-je pas me présenter aussi ? » Mais à peine Maria et ses frères furent-ils sortis, qu’Henri Crawford encouragea M.

Rushworth à aller rendre ses respects à sir Thomas sans délai, et le fit se rendre au salon avec un joyeux empressement.

Fanny restait seule avec M. et miss Crawford et M. Yates. Comme dans son opinion ses droits à l'affection, de sir Thomas étaient trop faibles pour qu'elle pût se mettre sur la même ligne que ses enfans, elle n'était pas fâchée de rester un peu en arrière et de prendre le temps de se remettre. Son agitation et son alarme surpassaient tout ce que les autres éprouvaient, par une disposition de sensibilité que son innocence même ne pouvait calmer. Elle avait été prête à s'évanouir ; toutes ses craintes habituelles vis-à-vis de son oncle revenaient dans son esprit, et sa sollicitude pour lui, pour les différentes personnes de sa famille, et sur-tout pour Edmond, relativement à la situation où sir Thomas retrouvait sa maison, était inexprimable. M. et miss Crawford, qui jugeaient mieux que M. Yates ce qui devait avoir lieu, regardaient la comédie comme ruinée de fond en comble ; tandis que M. Yates ne voyait en cela qu'une interruption momentanée et espérait même que la répétition pourrait être reprise après le thé, lorsque le fracas de la réception de sir Thomas serait passé. M. et miss Crawford rirent de cette idée, et, ayant reconnu que ce qu'il y avait de plus convenable à faire était de se retirer tranquillement, ils proposèrent à M. Yates de les accompagner au presbytère pour y passer la soirée ; mais celui-ci, peu familier avec les devoirs de famille, jugea que cela était inutile, et préféra de rester, « pour rendre ses devoirs, dit-il, au vieux baronnet, puisqu'il était arrivé. »

Fanny jugeant qu'en restant absente plus long-temps elle paraîtrait manquer au respect qu'elle devait à son oncle, s'apprêta à venir le saluer. Elle s'arrêta un moment à la porte du salon pour prendre du courage, et enfin ouvrant la porte, elle vit, à la clarté des bougies, toute la famille réunie. Comme elle entrait, son nom frappa son oreille. Sir Thomas regardait en ce moment autour de lui, en disant : « Mais où est Fanny ? pourquoi ne vois-je pas ma petite Fanny ? » Et en l'apercevant, il vint vers elle avec une bonté qui la pénétra. Il la nomma sa chère Fanny, l'embrassa tendrement, et observa avec un plaisir remarquable combien elle était grandie. Fanny était toute saisie et hors d'elle ; elle n'avait jamais vu son oncle lui témoigner autant d'affection. Ses manières semblaient changées : sa voix avait l'expression du contentement ; et tout ce qu'il y avait d'imposant dans sa dignité paraissait s'être évanoui pour ne plus laisser voir que la tendresse. Il fit approcher Fanny de la lumière et la regarda de nouveau, s'informant de sa santé, et remarqua que sa figure répondait

suffisamment sur ce point, pour en être satisfait. Une nuance vermeille qui couvrait en ce moment le visage de Fanny, le justifiait de penser qu'elle avait augmenté en santé et en beauté. Il lui demanda des nouvelles de sa famille, et particulièrement de William. Il lui montra tant d'affection, que Fanny se reprochait amèrement d'avoir regardé son retour comme un contre-temps. Lorsqu'elle eut le courage de lever les yeux sur lui, elle vit qu'il avait maigri, que son teint portait l'empreinte de la fatigue et de la chaleur du climat où il avait vécu. Elle n'en éprouvait que plus d'intérêt pour lui, et elle ressentait une peine extrême en pensant au mécontentement qu'il ne tarderait pas à éprouver.

Sir Thomas était en ce moment l'ame du cercle qui s'était placé autour de lui devant le feu. Il avait tous les droits possibles d'en être l'orateur ; et le plaisir de se retrouver dans sa maison, au centre de sa famille, après une si longue séparation, le rendait communicatif et plus parleur qu'il ne l'était ordinairement. Il était disposé à répondre à toutes les questions de ses fils sur son voyage. Ses affaires à Antigoa s'étaient heureusement et promptement terminées. Il était venu à Liverpool sur un navire particulier, au lieu d'attendre le paquebot. Toutes les petites circonstances de son voyage étaient détaillées par lui, tandis qu'il était assis auprès de lady Bertram, regardant autour de lui avec une cordiale satisfaction, et s'interrompant souvent pour se féliciter du bonheur de les trouver tous réunis, quoiqu'il fût arrivé à l'improviste. M. Rushworth ne fut pas oublié ; sir Thomas lui fit un accueil très-amical. Il n'y avait rien de désagréable dans sa figure, et sir Thomas était déjà disposé à l'aimer.

Personne n'écoutait sir Thomas avec plus de satisfaction que lady Bertram. Elle était extrêmement heureuse de le revoir : aucune anxiété ne troublait le plaisir dont elle jouissait. Elle avait employé son temps pendant son absence d'une manière irréprochable ; elle avait achevé un tapis et plusieurs aunes de frange, et elle aurait répondu aussi librement de la bonne conduite des jeunes gens de Mansfield que de la sienne. Il était si agréable pour elle de revoir son mari, et de l'entendre raconter les particularités de son voyage, qu'elle commençait à reconnaître combien elle se serait aperçue de son absence, s'il l'avait prolongée davantage.

Madame Norris n'était point à comparer avec sa sœur dans la satisfaction que celle-ci éprouvait. Non qu'elle eût aucune crainte du mécontentement de sir Thomas, quand l'état actuel de sa maison lui serait connu, car son jugement avait été tellement obscurci, qu'excepté la

précaution qu'elle avait eue de cacher l'habillement de satin de M. Rushworth quand son beau-frère était entré, elle n'avait pas montré le moindre signe d'alarme. Elle n'était contrariée que de la manière dont il était arrivé. Il ne lui avait laissé rien à faire. Madame Norris s'efforçait de se donner beaucoup de mouvement sans que cela fût nécessaire en rien ; elle voulait se rendre importante quand on ne lui demandait autre chose que de la tranquillité et du silence. Si du moins sir Thomas avait demandé à dîner, elle aurait été à l'office gronder les domestiques et leur enjoindre de se dépêcher ; mais sir Thomas refusa positivement de prendre aucun repas, et dit qu'il attendrait le thé. Cela n'empêchait pas madame Norris de l'interrompre au moment le plus intéressant de son récit, lorsqu'il était question d'un corsaire français qui menaçait le navire sur lequel sir Thomas s'était embarqué, pour lui proposer une soupe.

« Toujours la même anxiété pour l'agrément des autres, ma chère madame Norris, répondait sir Thomas ; mais vraiment je ne veux prendre que du thé. »

La narration de sir Thomas cessa ; et il se borna à diriger ses regards joyeux, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des personnes qui l'entouraient. Mais le moment de silence ne fut pas long. Dans le contentement qu'elle éprouvait, lady Bertram était devenue parleuse. « Comment pensez-vous que nos jeunes gens se soient amusés ces temps derniers, sir Thomas ? lui dit-elle ; ils ont joué la comédie ; nous avons tous été très-occupés de la comédie. »

« Vraiment ! et quelle pièce avez-vous jouée ? »

« Oh ! ils vous raconteront tout cela. »

« Ce tout sera bientôt dit, s'écria Thomas promptement et d'un air indifférent. Cela n'est pas digne de vous occuper maintenant. Nous avons essayé pour amuser ma mère, précisément la semaine dernière, d'apprendre quelques scènes. Nous avons eu des pluies si continuelles depuis octobre, que nous avons été tous confinés dans la maison. Je n'ai pas été à la chasse depuis le 3. Vous trouverez vos bois en très-bon état ; je ne les ai jamais vus aussi garnis de faisans que cette année. Je pense qu'un de ces jours vous y chasserez vous-même, mon père. »

Pour le moment le danger fut esquivé, et l'inquiétude de Fanny se calma un peu. Mais lorsque le thé eut été apporté, et que sir Thomas parla d'aller visiter son appartement qu'il chérissait, l'agitation se renouvela. Il s'était mis en marche pour sa chambre à coucher avant que l'on eût trouvé quelque

chose à dire pour le préparer au changement qu'il devait y remarquer ; et un silence d'alarme eut lieu quand il sortit du salon. Edmond fut le premier à parler. « Il faut prendre un parti, » dit-il.

« Il est temps de penser à nos voisins, dit Maria, qui sentait encore sa main pressée sur le cœur d'Henri Crawford, et qui ne s'intéressait que fort peu à toute autre chose. Où avez-vous laissé miss Crawford, Fanny ? »

Fanny raconta leur départ, et transmit le message dont ils l'avaient chargée.

« Le pauvre Yates est donc seul ? dit Thomas. Je vais le prier de se joindre à nous. Il ne nous sera pas inutile quand tout s'expliquera. »

Il alla au théâtre, et y arriva assez à temps pour être témoin de la première rencontre de son père avec son ami. Sir Thomas avait été fort surpris de trouver des bougies allumées dans sa chambre, et d'y remarquer un air général de confusion dans l'ameublement. Le dérangement de sa bibliothèque, qui auparavant était placée devant la porte qui communiquait au billard, le frappa particulièrement. Mais il avait eu à peine le temps de s'étonner de ce changement, qu'il fut encore plus surpris en entendant un son de voix dans la salle du billard, qu'il ne reconnaissait nullement. Quelqu'un parlait dans cette salle avec un accent extrêmement animé ; c'était presque des cris. Sir Thomas ouvrit la porte, et se trouva sur le plancher d'un théâtre, en face d'un jeune homme déclamant avec force, et qui semblait prêt à se précipiter sur lui. Au moment où M. Yates aperçut sir Thomas, il fit un mouvement de surprise, tel qu'il n'en avait jamais pu trouver un dans le cours de ses répétitions ; Thomas entrait au même instant dans la salle du théâtre par une autre porte, et il eut besoin de faire les plus grands efforts pour ne pas rire de la scène qui s'offrait à ses yeux. Les regards graves et l'étonnement de son père en se trouvant ainsi sur un théâtre, et la métamorphose de M. Yates, qui quittait le ton emphatique de son rôle pour redevenir le bien élevé et enjoué M. Yates, et faire ses excuses à sir Bertram, formaient un tableau qui valait toutes les scènes possibles. C'était probablement la dernière qui devait avoir lieu sur ce théâtre, mais Thomas trouvait que l'on ne pouvait en voir représenter une meilleure. « La salle, pensait-il, se fermerait du moins avec le plus grand éclat. »

Thomas fut obligé toutefois de se hâter d'aller présenter son ami à son père. Sir Thomas reçut M. Yates avec toute l'apparence de cordialité qu'il se devait à lui-même ; mais il fut loin d'être satisfait de la nécessité de faire cette connaissance et de la manière dont elle s'était faite. La famille de M.

Yates lui était suffisamment connue pour que le titre d'ami particulier de son fils ne lui fût nullement agréable ; et sir Thomas avait besoin de toute la félicité de se retrouver chez lui pour ne pas être tout à fait courroucé du désordre qu'il trouvait dans sa demeure, et d'être forcé de faire la connaissance d'un jeune homme qui lui déplaisait, et qui au bout de cinq minutes paraissait, par son aisance et sa volubilité, être plus chez lui que sir Thomas lui-même.

Les pensées de celui-ci n'échappaient point à son fils, qui commençait à voir clairement que son père avait droit d'être mécontent, et qu'il y avait quelque fondement dans les regards d'inquiétude qu'il portait sur le plafond et sur le stuc de la salle, et dans la crainte qu'il manifestait pour la table du billard sur laquelle le théâtre avait été construit. Sir Thomas, après avoir eu la complaisance de donner une froide approbation aux vives remarques de M. Yates sur l'heureuse disposition du théâtre, revint avec lui et son fils dans le salon, ayant sur son visage une gravité qui fut remarquée par plus d'une personne de la société.

« Je viens de votre théâtre, dit-il en s'asseyant. Je m'y suis trouvé plus tôt que je ne m'y attendais, d'après son voisinage de ma chambre… Mais il m'a surpris à tous égards. Je n'avais pas le moindre soupçon que votre représentation eût pris un caractère aussi sérieux. » Après cette remarque, sir Thomas eût changé de conversation et bu tranquillement son café, en s'entretenant d'affaires domestiques, si M. Yates, sans discerner en rien l'opinion de sir Thomas, et sans avoir la discrétion de lui laisser diriger la conversation, n'avait continué celle relative au théâtre, en tourmentant sir Thomas par des questions et des remarques à ce sujet, et n'avait fini enfin par lui raconter la contrariété qu'il avait éprouvée à Ecclesford. Sir Thomas l'écouta très-poliment, mais se confirma dans la mauvaise opinion qu'il avait conçue de M. Yates ; et quand il eut fini son histoire, il ne lui donna d'autre témoignage d'approbation ou de sympathie, qu'un léger mouvement de tête.

« Telle a été en effet l'origine de notre désir de jouer la comédie, dit Thomas. Mon ami Yates nous a apporté cette contagion d'Ecclesford, et elle s'est étendue comme ces sortes de choses s'étendent ordinairement. Comme vous nous avez souvent encouragés autrefois à réciter des morceaux de pièces de théâtre, il nous a semblé que nous suivions encore votre intention. »

M. Yates prit de nouveau la parole aussitôt que possible, et donna à sir Thomas tout le détail de ce qu'ils avaient fait, sans s'apercevoir de l'embarras qu'il causait à la plupart de ses auditeurs, sans comprendre leurs signes, et sans même remarquer que les sourcils noirs et épais de sir Thomas s'étaient rapprochés de ses yeux en regardant Edmond et ses filles, et sur-tout Edmond, avec un air qui équivalait à une remontrance, à un reproche, et que celui-ci sentait jusqu'au fond du cœur. Fanny le sentait non moins vivement : cachée derrière sa tante, elle observait tout ce qui se passait. Elle n'aurait jamais cru voir un pareil regard de blâme dirigé sur Edmond par son père ; ce regard semblait dire : « Edmond, je comptais sur votre jugement. Qu'avez-vous fait pour justifier ma bonne opinion ? » Fanny lisait dans les yeux de son oncle, et le sein vivement agité, elle murmurait : « Oh ! ne vous adressez pas à Edmond ; regardez ainsi les autres, mais non pas Edmond ! »

M. Yates parlait toujours. « À dire la vérité, sir Thomas, nous étions au milieu d'une répétition quand vous êtes arrivé ; notre compagnie est maintenant dispersée. M. et miss Crawford sont retournés au presbytère. On ne peut rien faire ce soir ; mais si vous voulez nous faire l'honneur d'assister demain au soir à la répétition, je ne suis point effrayé du résultat. Nous demandons votre indulgence ; nous avons besoin de votre indulgence. »

« Mon indulgence sera accordée, monsieur, répondit gravement sir Thomas, mais sans aucune autre répétition. » Et avec un air plus bienveillant, il ajouta : « Je reviens chez moi pour être heureux et indulgent. » Un instant après il dit tranquillement : « M. et miss Crawford sont mentionnés dans les dernières lettres que j'ai reçues à Antigoa. Les trouvez-vous une agréable connaissance ? »

Thomas répondit : « M. Crawford est un homme très-agréable, et sa sœur une fort jolie et fort aimable demoiselle. »

M. Rushworth ne put rester plus long-temps silencieux. « Je ne dis pas que M. Crawford ait un air peu distingué ; mais vous devriez prévenir votre père qu'il n'a pas plus de cinq pieds de haut ; autrement sir Thomas s'attendra à trouver en lui un homme d'une belle prestance. »

Sir Thomas regarda l'interlocuteur avec quelque surprise.

« S'il faut dire ce que je pense, continua M. Rushworth, mon opinion est qu'il n'est point agréable de toujours répéter. C'est jouir trop souvent d'une bonne chose. Je ne suis pas aussi envieux de jouer la comédie que je

l’étais d’abord, et je trouve que nous sommes beaucoup plus agréablement ici à causer entre nous sans rien faire. »

Sir Thomas regarda de nouveau M. Rushworth, et lui répliqua avec un sourire d’approbation : « Je suis charmé que nos sentimens soient les mêmes sur ce sujet. Cela me donne une vive satisfaction. Il est naturel que j’aie des scrupules sur bien des choses qui n’en causent pas à mes enfans, et que j’apprécie plus qu’eux la tranquillité domestique. Mais à l’âge où vous êtes, M. Rushworth, il vous serait permis de penser différemment ; et c’est une circonstance très-favorable pour vous et pour les personnes liées avec vous ; que vous ayez cette opinion. Je sens toute l’importance d’avoir un allié tel que vous. »

Sir Thomas avait bien jugé qu’il ne devait pas s’attendre à trouver un génie dans M. Rushworth ; mais il était porté à lui supposer des sentimens plus louables que son élocution. Il fut impossible à plusieurs personnes du cercle de ne pas sourire. M. Rushworth fut extrêmement satisfait de la bonne opinion que sir Thomas témoignait avoir de lui, et il fit de son mieux pour la conserver quelque temps.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XX.

Table des matières

Le premier objet d'Edmond, le matin suivant, fut d'aller trouver son père, et de lui raconter avec ingénuité tout ce qui s'était passé relativement au projet de jouer la comédie. Il chercha à excuser du mieux possible les différens acteurs ; mais donna les éloges qu'il devait à l'une des personnes qui composaient la famille de Mansfield. « Nous avons tous été plus ou moins à blâmer, dit-il ; tous, à l'exception de Fanny. Fanny est la seule qui ait jugé ce qui était convenable. Ses sentimens ont été opposés à ce projet, depuis son origine jusqu'à son exécution. Elle n'a point cessé de penser à ce qui vous était dû. Vous trouverez Fanny aussi parfaite que vous pouvez le désirer. »

Sir Thomas avait senti toute l'inconvenance de la conduite de ses enfans au moment de son absence, autant qu'Edmond avait craint qu'il n'en fût blessé. Cependant, après avoir donné sa main à son fils, il oublia ce qui s'était passé autant qu'on l'avait oublié lui-même. Les préparatifs de la représentation disparurent. Il ne fit aucune remontrance à ses autres enfans ; il se borna à penser qu'ils reconnaissaient leur erreur.

Mais il ne put s'empêcher de faire sentir à madame Norris qu'il était surpris de l'approbation qu'elle avait donné à un genre d'amusement repréhensible dans la situation où se trouvait alors la famille de Mansfield. Madame Norris fut un peu confuse. Sa seule ressource fut de changer le sujet de la conversation le plus tôt possible, et de diriger les idées de sir Thomas d'un côté plus riant. La principale force de madame Norris était dans Sotherton. Sa gloire était d'avoir formé l'union de Maria avec M. Rushworth. Là elle était inexpugnable. Elle raconta à sir Thomas tout ce qu'elle avait fait pour effectuer cette liaison, et le voyage qui avait eu lieu dans cette intention à Sotherton. Sir Thomas fut désarmé par son adresse et par ses flatteries, et fut obligé de penser que quand il s'agissait du consentement de ceux qu'elle aimait, son jugement était obscurci par sa tendresse.

M. Yates commença à connaître les intentions de sir Thomas. Il était sorti dans la matinée avec Thomas pour aller chasser, et celui-ci avait profité de cette occasion pour lui expliquer ce qui devait arriver de leur

projet. M. Yates, en se voyant pour la seconde fois trompé dans son attente, fut vivement contrarié ; et son indignation était telle, que s'il n'eût été contenu par ses sentimens pour son ami et pour la plus jeune de ses sœurs, il aurait attaqué le baronnet sur l'absurdité de ses procédés. Tant qu'il fut dans les bois de Mansfield, il se croyait capable de cette hardiesse ; mais quand il fut assis à la même table que le baronnet, il trouva qu'il y avait quelque chose dans sir Thomas qui l'engageait à lui laisser suivre ses idées sans opposition. Il avait connu beaucoup d'autres pères incommodes, mais il n'en avait jamais rencontré d'une moralité aussi extraordinaire et aussi tyrannique que sir Thomas. Il ne fallait pas moins que tous les charmes de miss Julia pour que M. Yates se décidât à rester quelques jours encore sous le même toit que lui.

La soirée se passa avec un calme apparent, quoique plus d'un esprit fût troublé ; et la musique que sir Thomas pria ses filles de lui faire entendre, cacha le manque réel d'harmonie. Maria était vivement agitée. Il était de la plus grande importance pour elle que M. Crawford ne perdît point de temps pour se déclarer ; elle était troublée de ce que toute une journée se fût passée sans qu'aucune démarche eût été faite par lui. Elle s'était attendue tout le matin à le voir paraître, et pendant toute la soirée elle l'attendait également. M. Rushworth était parti pour Sotherton avec la grande nouvelle du retour de sir Thomas ; Maria avait espéré que M. Crawford aurait profité de ce moment pour s'expliquer de manière à l'empêcher de revenir. Mais il ne vint pas une seule personne du presbytère, et la seule nouvelle que l'on en reçut fut un billet de félicitation de madame Grant pour lady Bertram. C'était le premier jour, depuis un grand nombre de semaines, que les deux familles avaient été entièrement séparées. Depuis le mois d'août, vingt-quatre heures ne s'étaient jamais écoulées sans les réunir d'une manière ou de l'autre. Ce fut un jour plein d'anxiété ; et celui qui le suivit, quoique différent dans le genre de peine qu'il causa, ne le fut pas moins. Henri Crawford vint à Mansfield ; il accompagnait le docteur Grant, qui désirait rendre ses devoirs à sir Thomas. Ils trouvèrent la famille réunie dans le salon du déjeuner, à l'exception de sir Thomas, qui parut bientôt ; et Maria vit avec autant de plaisir que d'émotion l'homme qu'elle aimait, présenté à son père. Elle ne pouvait se rendre compte de ses sensations ; et cela lui devint encore plus difficile lorsqu'elle entendit, quelques minutes après, Henri Crawford qui s'était assis entr'elle et Thomas, demander à demi-voix à celui-ci, si après l'heureuse interruption de la pièce en répétition (avec un

regard poli vers sir Thomas), il y avait quelque plan de la reprendre, parce qu'il se ferait un devoir de revenir à Mansfield au jour qui lui serait indiqué. Il partait, disait-il, immédiatement, devant aller joindre son oncle à Bath sans délai. « Mais de Bath, de Norfolk, de Londres, par-tout où je pourrai être, dit-il, je serai à vos ordres une heure après les avoir reçus. »

Heureusement c'était à Thomas à répondre, et non à sa sœur.

« Je suis fâché que vous partiez, dit Thomas ; mais quant à notre pièce, c'est une affaire terminée, entièrement terminée (regardant son père d'un air significatif) : le peintre a été renvoyé hier, et il n'y aura plus de traces du théâtre demain. Il est de bonne heure pour aller à Bath ; vous n'y trouverez ; personne. »

« Mon oncle s'y rend ordinairement à cette époque. »

« Quand comptez-vous partir ?

« J'irai peut-être aujourd'hui jusqu'à Banbury. »

Pendant que cette conversation avait lieu, Maria, qui ne manquait ni de fierté ni de résolution, se préparait à recevoir les adieux de M. Crawford avec le calme convenable.

Celui-ci se tourna bientôt vers elle, et répéta ce qu'il venait de dire, en y mettant seulement plus d'expression de regret. Mais qu'importaient désormais son air et ses regrets ? Il partait, et s'il ne partait pas volontairement, c'était volontairement qu'il annonçait l'intention d'être absent. À l'exception de ce qu'il devait à son oncle, il était libre sur tout autre point. Il pouvait bien alléguer un devoir indispensable, mais Maria connaissait son indépendance. La main qu'il avait pressée sur son cœur, lui fut donnée froidement lorsqu'il prit congé de Maria. Sa fierté la soutint, mais l'agonie de son esprit fut cruelle. Des politesses générales occupèrent les dernières minutes de la visite d'adieu de Crawford, et il partit. Maria sentit toute l'étendue de la solitude dans laquelle il la laissait. Henri Crawford était parti, et dans deux heures il ne devait plus se trouver sur le territoire de Mansfield ! Ainsi finissaient toutes les espérances et toutes les vanités qui s'étaient élevées dans les cœurs de Maria et de Julia.

Julia se réjouit de son départ. Sa présence commençait à lui être odieuse. Henri Crawford parti, elle eut même de la compassion pour sa sœur.

Fanny apprit cette nouvelle, et la regarda comme un événement heureux. Madame Norris fut toute surprise de trouver que l'amour qu'elle avait supposé à Crawford pour Julia se réduisît à rien. Elle était prête à se

reprocher d’avoir mis de la négligence à l’entretenir ; mais avec tant de soins à prendre, comment son activité aurait-elle pu suffire à tout ?

Deux jours après, M. Yates partit aussi. Sir Thomas en fut charmé ; il lui tardait d’être seul avec sa famille ; et la présence d’un hôte aussi oisif, aussi futile que M. Yates, était une véritable vexation pour lui. Sir Thomas avait été indifférent au départ de M. Crawford ; mais comme M. Yates paraissait être un admirateur de Julia, ses vœux pour son bon voyage lui furent donnés avec une véritable satisfaction lorsqu’il le reconduisit jusqu’à la porte du vestibule. M. Yates avait assisté à la destruction de tous les préparatifs dramatiques faits à Mansfield ; il laissa la maison dans l’état de circonspection et de réserve qui était son caractère général.

Madame Norris essaya de soustraire aux regards de M. Thomas un objet qui les aurait blessés. Elle fit transporter dans sa demeure le rideau qu’elle avait fait confectionner avec tant de talent et de succès, parce qu’elle avait besoin, dit-elle, d’une assez grande quantité de toile verte.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXI.

Table des matières

Le retour de sir Thomas produisit un grand changement dans les habitudes de la famille. Mansfield, placé sous son inspection, devint un autre lieu. Quelques membres de la société s'éloignèrent ; la gaîté de quelques autres disparut, tout prit l'aspect de la gravité, et même de la tristesse, comparé avec le passé. Il n'y eut plus à Mansfield qu'un cercle de famille, rarement animé par quelques visites ; il y avait peu de communication avec le presbytère. Sir Thomas, qui n'aimait point les intimités en général, répugnait à s'engager dans de nouvelles connaissances. La famille Rushworth était la seule addition qu'il eût fait à son cercle domestique.

Edmond ne s'étonnait point que son père eût ces sentimens, mais il regrettait que la famille Grant eût été négligée.

« Cette famille, disait-il à Fanny, a des droits à notre amitié ; elle semble nous appartenir. Je voudrais que mon père appréciât davantage les attentions qu'elle a eues pour ma mère et mes sœurs pendant son absence. Je crains que madame Grant et sa sœur ne se trouvent négligées. Mais la vérité est que mon père les connaît à peine. Il apprécierait davantage leur société s'il les fréquentait plus souvent. Le docteur et madame Grant animeraient notre cercle, et rendraient nos soirées plus agréables, même pour mon père. »

« Vous croyez cela ? répondit Fanny. Je pense, moi, que mon oncle ne désire aucune addition à sa société. Je suis persuadée qu'il ajoute un grand prix à cette même tranquillité dont vous parlez, et que le repos de sa famille est tout ce qu'il désire. Il ne me semble pas que nous soyons plus sérieux qu'autrefois ; je veux dire avant le départ de mon oncle. On ne riait jamais davantage en sa présence. »

« Je crois que vous avez raison, Fanny ; oui, nos soirées sont redevenues ce qu'elles étaient, au lieu de prendre un nouveau caractère. Mais combien elles ont été agréables pendant quelques mois ! Il me semble que je n'avais pas vécu auparavant. »

« Je suppose que mon caractère est plus grave que celui des autres ; car les soirées actuelles ne me paraissent pas longues. J'aime à entendre mon

oncle parler des Indes occidentales : je l'écouterais pendant des heures entières. Cela m'intéresse extrêmement… Mais cela vient probablement de ce que je ne suis pas d'un caractère pareil à celui des autres. »

« Ne vous en plaignez pas, Fanny, dit Edmond en souriant, puisque vous ne possédez cette différence que parce que vous avez plus de sagesse et de raison que les autres. Mais quand avez-vous jamais reçu un compliment de moi, Fanny ? Si vous voulez en entendre un, adressez-vous à mon père, il vous satisfera. Demandez à mon oncle ce qu'il pense de vous, et quoiqu'il se bornera peut-être à louer votre personne, vous pouvez être certaine qu'il voit en vous autant d'esprit que de beauté. »

Un tel langage était si nouveau pour Fanny, qu'elle en fut toute confuse.

« Votre oncle, dit Edmond, vous trouve très-jolie, chère Fanny. Toute autre personne que vous se serait étonnée de ce qu'on ne vous eût pas jugée jolie plutôt ; mais la vérité est que mon oncle ne fait que de commencer à vous admirer. Votre taille est si embellie, vous avez acquis tant de grâce, et votre figure… Ne vous détournez pas, Fanny ! C'est votre oncle qui parle. Si vous ne pouvez soutenir l'admiration d'un oncle, que deviendrez-vous ? Vous devez vous accoutumer à l'idée d'être remarquée et de devenir une très-jolie femme. »

« Oh ! ne parlez pas ainsi, ne parlez pas ainsi ! » s'écria Fanny agitée par un sentiment qu'Edmond ne soupçonnait pas. Il changea de conversation aussitôt pour ne pas lui déplaire, en ajoutant plus sérieusement : « Votre oncle est disposé à vous trouver aimable à tous égards ; je voudrais seulement que vous lui parlassiez plus souvent ; vous êtes trop silencieuse dans nos soirées. »

« Je n'ose parler quand mes cousines sont assises sans dire un mot ; je craindrais de paraître vouloir m'élever au-dessus d'elles en faisant à mon oncle des questions qu'elles devraient faire plutôt que moi. »

« Miss Crawford disait avec raison, en parlant de vous l'autre jour, que vous paraissiez craindre d'être remarquée et louée autant que les autres femmes redoutent d'être négligées. Nous parlions de vous au presbytère, et ce furent là les expressions de miss Crawford. Elle a beaucoup de discernement ; elle vous apprécie infiniment mieux que les personnes qui sont avec vous depuis long-temps. Je voudrais savoir ce qu'elle pense de mon père. Elle doit admirer sa belle figure, sa dignité ; mais ne l'ayant vu que fort peu, son air de réserve lui a peut-être déplu. S'ils étaient plus souvent ensemble, je suis assuré qu'ils s'aimeraient mutuellement. Mon

père apprécierait son amabilité vive et piquante, ainsi que ses talens. Je désirerais qu'ils se rencontrassent plus fréquemment. J'espère qu'elle ne suppose pas que mon père ait de la répugnance à cultiver sa connaissance ? »

« Elle doit être trop certaine de l'attachement des autres personnes de la famille, dit Fanny avec un soupir à demi-contenu, pour avoir une semblable idée. Il est naturel que sir Thomas désire d'abord d'être seul avec sa famille ; mais dans peu de temps les réunions auront sans doute lieu comme auparavant. »

Fanny, qui trouvait que miss Crawford avait été assez long-temps le sujet de la conversation, chercha à parler d'autre chose. « Je crois, dit-elle, que mon oncle dîne demain à Sotherton avec vous et M. Bertram ? Nous serons en bien petit nombre à la maison. J'espère que mon oncle continue à être content de M. Rushworth ? »

« Cela est impossible, Fanny. Il l'aimera moins après la visite de demain, car il sera pendant cinq heures avec lui. Je crains que cette visite ne fasse une mauvaise impression dans l'esprit de mon père. Il ne peut s'abuser plus long-temps. Je suis fâché du mariage qui est projeté, et je voudrais de tout mon cœur que M. Rushworth et Maria ne se fussent jamais rencontrés. »

À la vérité, sir Thomas ne pouvait qu'être trompé dans son attente de ce côté : ni sa bonne volonté pour M. Rushworth, ni la déférence de M. Rushworth pour lui, ne pouvaient l'empêcher de discerner quelque partie de la vérité, et de reconnaître enfin que M. Rushworth était aussi ignorant en affaire qu'en instruction, n'avait que des opinions incertaines, et ne s'apercevait même pas de ce qui lui manquait.

Sir Thomas s'était attendu à trouver un tout autre gendre ; et commençant à devenir inquiet au sujet de Maria, il essaya de découvrir quels étaient ses sentimens. Il n'eut pas besoin de beaucoup d'observations pour remarquer son indifférence : sa conduite envers M. Rushworth était froide et négligente ; elle ne l'aimait pas, et ne pouvait pas l'aimer. Sir Thomas résolut d'avoir un entretien sérieux avec elle. Quelqu'avantageux que fût ce mariage, et, malgré la publicité donnée à cet engagement, il pensa que sa fille ne devait pas être sacrifiée : qu'elle avait accepté M. Rushworth après une connaissance trop courte, et que peut-être elle se repentait de son consentement.

Il parla donc à Maria avec une tendresse grave. Il lui fit connaître ses craintes, chercha à pénétrer quels étaient ses vœux, la pressa d'être sincère, en l'assurant que tout inconvénient serait bravé, et que cette liaison serait entièrement rompue, si elle y entrevoyait peu de bonheur pour elle. Il promit d'agir en sa place, et de l'en dégager. Maria eut un moment d'hésitation en entendant son père lui parler ainsi ; mais cette hésitation ne dura qu'un instant. Lorsque son père cessa, elle lui donna sa réponse immédiate, décisive, et sans aucune émotion apparente. Elle le remercia de son attention paternelle, mais lui dit qu'il s'abusait, s'il lui supposait le moindre désir de rompre son engagement. Elle avait, dit-elle, la plus haute estime pour M. Rushworth et pour son caractère, et ne doutait point qu'elle ne fut heureuse avec lui.

Sir Thomas fut satisfait. C'était une alliance à laquelle il n'aurait pas renoncé sans peine. Il se fit un raisonnement en conséquence de ses vœux. M. Rushworth était assez jeune pour acquérir des connaissances ; une bonne société lui deviendrait avantageuse ; et si Maria, sans éprouver l'aveuglement de l'amour, pouvait espérer d'être heureuse avec lui, on devait se fier à ce sentiment. Sa sensibilité n'était pas probablement fort vive, et il en avait toujours jugé ainsi. Une jeune femme bien disposée, qui ne se mariait pas par amour, était, en général, plus attachée à sa propre famille ; et le voisinage de Sotherton et de Mansfield favoriserait probablement la continuation des jouissances domestiques les plus aimables et les plus innocentes. Tels étaient les raisonnemens de sir Thomas, qui se trouvait heureux d'échapper aux embarras d'une rupture, aux réflexions du monde, et aux reproches qui en auraient été la suite, et sur-tout de ne trouver dans sa fille aucune disposition contraire à ce projet.

La conférence se termina à la satisfaction de Maria comme à celle de son père. Maria était dans une situation d'esprit qui la faisait s'applaudir d'avoir fixé son sort, de s'être liée de nouveau à Sotherton, et d'avoir ôté à Crawford le triomphe de gouverner ses actions, et de détruire la perspective qu'elle avait. Elle se retira avec une résolution mêlée de fierté, se promettant seulement d'agir à l'avenir avec plus d'égards pour M. Rushworth, pour que son père ne la soupçonnât pas de nouveau d'indifférence.

Si cet entretien avait eu lieu trois ou quatre jours après le départ de Crawford, avant que les sentimens de Maria eussent été tranquillisés, avant qu'elle eût renoncé à toute espérance de l'avoir captivé, sa réponse eût été

différente ; mais quand au bout d'une semaine il n'y eut ni lettre, ni message de M. Crawford, ni aucun indice d'un cœur souffrant par l'éloignement, son affection fut assez refroidie pour l'engager à chercher tous les secours qu'elle pouvait trouver dans son orgueil et dans son ressentiment.

Henri Crawford avait détruit son bonheur ; mais il ne devait pas soupçonner qu'il l'eût détruit. Il ne devait pas penser qu'elle le regrettât dans la solitude de Mansfield, rejetant à cause de lui Sotherton et Londres, l'indépendance et tout l'éclat de la richesse.

Elle avait plus besoin que jamais de l'indépendance : elle pouvait chaque jour moins se soumettre à la retenue que son père lui imposait. Elle désirait y échapper aussitôt que possible, et jouir des consolations que lui offraient la fortune, l'importance, le monde et son fracas.

Avec de tels sentimens, Maria était presqu'aussi impatiente que M. Rushworth de la conclusion de leur mariage. Les préparatifs de l'esprit étaient achevés pour elle. Quant à ceux des voitures, de l'ameublement, elle annonçait préférer attendre son voyage à Londres et le printemps.

Tout étant ainsi d'accord, il fut question de célébrer la noce sous peu de semaines. Madame Rushworth la mère céda sa place à l'heureuse jeune femme que son fils avait choisie pour commander à Sotherton, et dès les premiers jours de novembre, elle alla s'établir à Bath avec un douaire convenable. Avant que ce mois fût écoulé, elle vint assister à la cérémonie qui donna une nouvelle maîtresse à Sotherton.

La noce fut célébrée comme elle devait l'être. La jeune épouse était élégamment habillée ; la toilette des deux jeunes personnes qui l'accompagnaient, quoique soignée, avait l'infériorité convenable. Le père de Maria lui donna sa bénédiction ; lady Bertram respira des sels, s'attendant à être agitée ; madame Norris essaya de pleurer, et le service fut rempli par le docteur Grant. La seule chose que le voisinage eût à remarquer, fut que la voiture qui transporta Maria à la porte de l'église de Sotherton, était celle dont M. Rushworth se servait depuis un an. À cela près, l'étiquette fut exactement suivie.

C'en était fait. Maria avait quitté le toit paternel. Sir Thomas éprouva tout ce que la tendresse d'un père pouvait lui faire ressentir ; lady Bertram échappa heureusement à l'émotion qu'elle avait redoutée. Madame Norris se livra à toute sa joie de voir terminer le mariage qu'elle s'attribuait toute la gloire d'avoir formé.

Le plan du jeune couple était de se rendre sous peu de jours à Brighton, et d'y passer quelques semaines. Tout lieu fréquenté par le grand monde était nouveau pour Maria, et Brighton est aussi animé en hiver qu'en été. Lorsque la nouveauté de cet amusement serait épuisé, les deux époux devaient venir à Londres.

Julia devait les accompagner à Brighton. Depuis que la rivalité des deux sœurs avait cessé, elles avaient repris graduellement leur première bonne intelligence. Maria avait besoin d'avoir auprès d'elle quelqu'autre personne que M. Rushworth, et Julia, avide d'amusement, se soumettait volontiers à ce rôle de complaisance.

Leur départ fit un grand effet dans le cercle de Mansfield. Quoique Maria et Julia n'y missent pas beaucoup de gaîté, il était impossible que l'on ne s'y aperçût pas de leur absence. Leur mère même y fut sensible. Mais Fanny sur-tout les regretta, pensa à elles, et cela avec un intérêt qu'elles n'avaient mérité par aucune réciprocité.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXII.

Table des matières

L’importance de Fanny augmenta par le départ de ses cousines. Elle, était devenue la seule jeune femme qu’il y eût dans le salon ; on devait nécessairement faire plus d’attention à elle qu’auparavant, et la question, « où est Fanny ? » commença à se faire entendre fréquemment.

Sa présence n’avait pas acquis plus de prix à Mansfield seulement, mais il en fut de même au presbytère. Elle devint une personne bien venue, et invitée dans cette même maison où elle était entrée à peine deux fois depuis la mort de M. Norris ; et dans les jours sombres de novembre, sa société fut très-agréable à miss Crawford. Ses visites, qui avaient d’abord commencé par hasard, furent continuées à la sollicitation des habitans du presbytère.

Fanny ayant été envoyée dans le village par sa tante Norris pour quelque commission, avait été surprise auprès du presbytère par une pluie violente. On l’aperçut des fenêtres de la maison cherchant un abri sous un chêne voisin, et elle fut forcée, malgré sa répugnance, de se rendre à l’invitation qu’on lui fit d’entrer. Elle avait d’abord refusé un domestique ; mais lorsque le docteur Grant vint lui-même la chercher avec un parapluie, elle n’eut d’autre parti à prendre que d’entrer dans la maison le plutôt possible. La vue de miss Price fit le plus grand plaisir à miss Crawford, qui dans ce moment regrettait vivement de voir ses projets de promenade dans la matinée, dérangés par le mauvais temps. Elle s’empressa auprès de Fanny, lui donna des vêtemens secs, et la conduisit dans sa chambre pour s’entretenir avec elle, en attendant que la pluie cessât. Les deux sœurs étaient si obligeantes pour Fanny, qu’elle aurait été charmée de cette visite, si elle n’avait eu la crainte que la pluie ne continuât, et que la voiture et les chevaux du docteur Grant ne fussent mis à sa disposition ; ce dont elle était menacée.

Le temps cependant commença à devenir moins mauvais, quand Fanny remarquant une harpe dans la chambre, fit quelques questions sur cet instrument, qui témoignaient son désir de l’entendre. Elle avoua qu’elle ne l’avait point encore entendu depuis qu’il était à Mansfield, ce dont miss Crawford s’étonna. Celle-ci mit la plus grande complaisance à satisfaire Fanny, et charma son oreille jusqu’à ce que la pluie ayant cessé tout à fait,

Fanny prit congé des deux sœurs, et revint à Mansfield, après avoir été vivement invitée par elles de renouveler souvent sa visite, et de venir entendre la harpe de nouveau.

Telle fut l'origine de l'espèce d'intimité qui s'établit entre miss Crawford et Fanny quinze jours après le départ de Maria et de Julia, intimité qui, de la part de miss Crawford, provenait d'un besoin de distraction, et qui pour Fanny avait peu de réalité. Elle allait voir miss Crawford tous les deux ou trois jours ; et quoiqu'elle n'eut pas d'affection pour elle, quoiqu'elle ne pensât nullement comme elle, sa conversation lui plaisait cependant ; elle y trouvait une sorte de charme qui lui rendait ses visites au presbytère infiniment agréables. Elles se promenaient ensemble dans une plantation que madame Grant avait fait faire, s'asseyaient quelquefois sur un banc dépourvu dans ce moment de son ombrage, et venaient ensuite chercher la cheminée, quand un vent trop froid chassait les feuilles jaunies autour d'elles.

« Cette plantation est charmante, disait Fanny ; toutes les fois que j'y viens, je suis surprise de sa beauté. »

« Oui ; cela sied assez bien à cette demeure-ci. Avant d'être venue à Mansfield, je n'aurais pas imaginé qu'un ministre de campagne pût aspirer à avoir une pareille plantation ; et à dire la vérité, ce que j'y trouve de plus curieux, c'est de m'y voir, comme disait le fameux doge à Louis XIV. Si quelqu'un m'avait dit, il y a un an, que ce serait là ma demeure, et que les mois s'y écouleraient successivement, je ne l'aurais certainement pas cru. Voilà près de cinq mois que je suis ici, et je n'en ai jamais passé de plus paisibles. »

« Peut-être trop paisibles pour vous ? »

« J'aurais dû le penser, et cependant (en disant cela ses yeux s'animaient) je n'ai jamais joui d'un été aussi heureux. Mais on ne peut pas dire où cela conduira. »

Le cœur de Fanny battit vivement : elle ne put prononcer un seul mot ; miss Crawford continua :

« Je suis beaucoup plus réconciliée avec une résidence à la campagne que je ne l'aurais imaginé ; je suis même portée à croire que l'on peut passer six mois de l'année à la campagne d'une manière très-agréable, quand on y est avec de certains accessoires. Une maison élégante, au centre de liaisons de famille, donnant lieu à une suite d'engagemens continuels, composant la première société du voisinage… ; et après de pareils

amusemens, un tête à tête avec la personne que l'on trouve la plus agréable dans le monde… Ce tableau n'a rien d'effrayant, n'est-il pas vrai, miss Price ? Avec une maison comme celle-là, on n'a pas besoin d'envier la nouvelle madame Rushworth ? »

« Envier madame Rushworth ! » fut tout ce que Fanny essaya de dire.

« Ne soyons pas sévères pour madame Rushworth, dit miss Crawford en riant ; car je prévois que nous lui devrons de brillantes parties l'été prochain à Sotherton. Les plus grands plaisirs de l'épouse de M. Rushworth, doivent être de donner les plus beaux bals du pays. »

Fanny garda le silence, et miss Crawford se mit aussi à réfléchir, lorsqu'en levant les yeux tout à coup elle s'écria : « Ah ! le voilà ! » Ce n'était point M. Rushworth, c'était Edmond qui venait vers elle avec madame Grant. « Voilà ma sœur et M. Bertram, dit miss Crawford ; que je suis aise que l'aîné de vos cousins soit parti, pour qu'Edmond redevienne M. Bertram ! Il y a quelque chose de si humble, de si ressemblant à la qualité d'un jeune frère dans ces mots, *M. Edmond Bertram*, que je déteste ce simple titre.

« Ah ! combien nous sentons différemment ! s'écria Fanny. Pour moi, le titre de M. Bertram est froid, ne signifie rien, n'a aucun caractère ; cela annonce un gentleman, et voilà tout. Mais il y a de la noblesse dans le nom d'Edmond ; c'est un nom héroïque, qui rappelle des rois, des princes, des chevaliers ; il semble que ce nom respire un esprit de chevalerie. »

« J'accorde que le nom est bien par lui-même, et lord Edmond, ou sir Edmond résonne à merveille ; mais M. Edmond ressemble à M. Jean, à M. Thomas. » Un moment après Edmond les joignit. Il fut charmé de les trouver ensemble ; c'était la première fois qu'il les voyait ainsi. L'amitié entre deux personnes qui lui étaient si chères, était précisément ce qu'il avait désiré ; et, malgré son amour pour miss Crawford, il croyait que Fanny n'était pas celle des deux amies qui devait gagner le plus à cette liaison.

Ils se promenèrent ensemble pendant quelque temps, la température étant extraordinairement douce pour le mois de novembre.

« Voilà des plantes que Robert, notre jardinier, laisse exposées à l'air, dit madame Grant, parce qu'il se repose sur la douceur de la saison. Mais je suis sûre qu'il viendra tout à coup un vent de bise qui les gélera toutes.

« Ce sont les contrariétés que l'on éprouve à la campagne. »

« Marie, chacun a les siennes, et quand j'irai vous voir à Londres, je vous trouverai peut-être avec les vôtres. »

« Je serai trop riche, je pense, pour m'occuper de la négligence de mes gens. Un grand revenu est la meilleure recette que je connaisse pour le bonheur. Toutes les plantes du monde peuvent être détruites par la bise, sans que cela vous touche en rien. »

« Vous voulez être très-riche ? » dit Edmond, avec un regard dans lequel Fanny trouvait une grande signification.

« Certainement. N'êtes-vous pas dans ce cas-là ? Ne le sommes-nous pas tous ? »

« Je ne puis vouloir ce qui n'est pas en mon pouvoir. Miss Crawford peut bien choisir le degré de richesse qui lui plaît davantage. Pour moi, mon intention est seulement de n'être pas pauvre. »

« C'est-à-dire que, par votre modération et votre économie, vous voulez soumettre vos besoins à vos revenus ? C'est un plan très-convenable pour une personne de votre âge ! Soyez honnête et pauvre tant qu'il vous plaira ; mais je ne vous porterai point envie. Je ne crois pas même que je vous en respecte davantage. J'avoue que mon respect est beaucoup plus grand pour ceux qui sont honnêtes et riches. »

« Je ne réponds rien sur votre degré de respect pour l'honnêteté, d'après la richesse ou la pauvreté. Je ne veux pas être pauvre ; la pauvreté est exactement ce à quoi je veux me soustraire. Mais l'honnêteté est autre chose, et je voudrais ne pas vous la voir rabaisser. »

« Je ne la rabaisse pas ; je voudrais l'élever. L'obscurité ne me déplaît pas, quand elle peut conduire à la distinction. »

« Et comment cela peut-il être ? Comment du moins mon honnêteté peut-elle me conduire à quelque distinction ? »

Cette question embarrassa un peu miss Crawford, qui, après un moment de silence, dit : « Oh ! vous devriez être dans le parlement, ou avoir pris parti dans l'armée il y a dix ans. »

« Ce dernier parti n'est pas beaucoup de mon goût : quant au parlement, il faut que j'attende que l'on forme une chambre spéciale pour les cadets qui ont peu de revenu. Non, miss Crawford, ajouta-t-il plus sérieusement ; il y a des distinctions que je serais malheureux de penser ne pouvoir obtenir, mais elles sont d'un caractère différent. »

Miss Crawford ne répondit qu'en riant à cette observation ; et dans ce moment la cloche de Mansfield se faisant entendre, Edmond commença à

se rappeler que sa mère avait demandé où était Fanny, et qu’il était venu au presbytère pour la ramener à Mansfield.

On revint au presbytère ; et le docteur Grant, qui se trouvait dans le vestibule au moment où Edmond et Fanny prenaient congé de madame Grant et de miss Crawford, invita Edmond à venir dîner avec lui le lendemain. Madame Grant se tourna aussitôt vers Fanny, et la pria de lui faire le plaisir de venir avec Edmond. Cette attention était si nouvelle pour Fanny, qu’elle fut toute surprise et embarrassée. Elle répondit « qu’elle ne présumait pas que cela lui fût possible, » en regardant Edmond pour connaître son opinion ; mais Edmond, charmé de cette invitation pour Fanny, dit qu’il ne pensait pas que sa mère eût besoin d’elle, et engagea Fanny à accepter. Elle ne le fit cependant que conditionnellement, et dit à madame Grant que si elle ne lui faisait rien savoir de contraire, ce serait signe qu’elle pourrait avoir le plaisir de venir le lendemain.

Les deux cousins retournèrent ensemble à Mansfield. Edmond, après quelques paroles pour témoigner son contentement de l’invitation que Fanny avait reçue, devint pensif, et leur route se fit en silence.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXIII.

Table des matières

« Mais pourquoi madame Grant a-t-elle invité Fanny ? dit lady Bertram. Fanny ne va jamais dîner de cette manière, comme vous le savez. Je ne puis me passer d'elle, et je suis sûre qu'elle ne désire pas y aller. Fanny ! n'est-il pas vrai que vous ne désirez pas aller dîner demain au presbytère ? »

« Si vous lui faites une pareille question, dit Edmond en prévenant la réponse de sa cousine, Fanny va répondre *non* aussitôt ; mais, ma mère, je suis certain qu'elle aimerait à y aller, et je ne vois aucune raison qui doive l'en empêcher. »

« Je ne puis imaginer, pourquoi madame Grant a pensé à l'inviter. Elle ne l'a jamais invitée auparavant. Elle demandait vos sœurs de temps en temps ; mais jamais Fanny. »

« Si je vous suis utile, madame… » dit Fanny comme refusant.

« Mais ma mère aura la compagnie de sir Thomas pendant toute la soirée. »

« Oui, sans doute. »

« Si vous demandiez l'opinion de mon père, madame ? »

« Vous avez raison. Je demanderai à sir Thomas, aussitôt qu'il viendra, si je puis me passer de Fanny. »

« Comme il vous plaira, madame. Mais je suis sûr de l'opinion qu'il aura sur la convenance d'accepter la première invitation que Fanny ait reçue. »

« Je ne sais pas. Nous lui demanderons. Il sera certainement surpris que madame Grant ait songé à inviter Fanny. »

Une demi-heure après, lady Bertram ayant aperçu sir Thomas qui se rendait à son appartement, elle l'appela au moment où il allait fermer la porte, en disant : « Sir Thomas ! j'ai quelque chose à vous dire. »

Son ton d'indolence, car elle ne prenait jamais la peine d'élever la voix, était toujours écouté avec bienveillance, et sir Thomas revint sur ses pas. Lady Bertram commença :

« J'ai quelque chose à vous dire qui vous surprendra. Madame Grant a invité Fanny à dîner ! »

Fanny s'était esquivée pour ne pas assister à cette conversation.

« Bien ! » dit sir Thomas, comme attendant autre chose pour éprouver la surprise que sa femme lui annonçait.

« Edmond désire qu'elle y aille. Mais comment puis-je me passer d'elle ? »

« Quelle difficulté trouvez-vous à cela ? » dit sir Thomas.

Edmond prit la parole pour expliquer la pensée de sa mère, et elle n'eut qu'à ajouter : « N'est-ce pas étrange ! car madame Grant ne l'avait jamais invitée ? »

« Mais n'est-il pas très-naturel, observa Edmond, que madame Grant désire de procurer à sa sœur une aussi agréable société ? »

« Rien n'est plus naturel, dit sir Thomas ; et quand bien même madame Grant n'aurait pas sa sœur avec elle, sa politesse envers miss Price, envers la nièce de lady Bertram, n'aurait besoin d'aucune explication. Je suis surpris seulement que cette politesse ait lieu pour la première fois. Je ne vois aucune raison pour refuser à Fanny d'accepter cette invitation. »

« Mais puis-je me passer d'elle, sir Thomas ? »

« Je crois que oui. »

« Vous savez que c'est toujours Fanny qui fait le thé quand ma sœur n'est pas ici ? »

« Vous pouvez faire inviter votre sœur à venir passer la journée avec nous. Je resterai avec vous. »

« Eh bien donc, Edmond, Fanny peut aller au presbytère. »

Edmond, en se rendant à son , appartement, frappa à la porte de celui de Fanny, et l'instruisit de la bonne nouvelle.

« Fanny, dit-il, tout est heureusement arrangé, et sans la moindre hésitation de la part de votre oncle. Il n'a eu qu'une opinion : vous devez aller chez madame Grant. »

« Je vous remercie ; j'en suis enchantée. » Et, en effet, quoique Fanny prévît qu'elle verrait et entendrait bien des choses qui lui feraient de la peine, elle était charmée d'aller dîner au presbytère. À l'exception de la journée passée à Sotherton, elle n'avait jamais dîné hors de Mansfield, et tous ses petits préparatifs étaient autant de jouissances pour elle.

Le lendemain matin, Fanny eut à essuyer un long sermon de la part de madame Norris, qui était venue au château d'après une invitation de sir Thomas, avec beaucoup d'humeur, et ne semblait avoir d'autre intention que de diminuer la satisfaction présente et future de sa nièce.

« La folie qui porte les gens à sortir de leur rang, dit-elle à Fanny, m’engage à vous donner quelques avis sur la conduite que vous devez tenir dans une société où vous allez vous trouver sans nous. Gardez-vous de vous mettre en avant, et d’énoncer votre opinion comme si vous étiez l’une de vos cousines, comme si vous étiez la chère madame Rushworth ou Julia. Cela ne peut jamais être, croyez-moi. Rappelez-vous ce que vous êtes, vous devez vous placer au dernier rang ; et quoique miss Crawford soit en quelque sorte chez elle au presbytère, vous ne devez point accepter une place au-dessus d’elle, si elle vous l’offrait. Quant au moment de votre retour ici, cela dépendra d’Edmond : vous resterez autant que cela lui plaira. C’est à lui à décider sur ce point. »

« Oui, madame, je n’y manquerai pas. »

« Et s’il vient à pleuvoir, ce que je crois très-vraisemblable, car je n’ai jamais vu un temps qui annonçât plus de pluie pour la soirée, vous vous arrangerez comme vous pourrez, et n’attendrez pas que la voiture vous soit envoyée. Je ne retournerai pas chez moi ce soir ; la voiture ne sortira pas pour moi : ainsi préparez-vous à tout ce qui peut arriver, et faites vos dispositions en conséquence. »

Fanny trouva la remarque parfaitement juste ; ses prétentions étaient aussi modestes que sa tante pouvait le désirer ; et quand sir Thomas, ouvrant la porte un moment après, dit : « Fanny, à quelle heure voulez-vous que la voiture soit prête ? » Elle éprouva un si grand étonnement, qu’elle ne put prononcer un seul mot.

« Mon cher sir Thomas ! s’écria madame Norris, rouge de colère, Fanny peut marcher. »

« Marcher ! répéta sir Thomas avec un ton de dignité qui n’admettait aucune observation, et en s’avançant dans le salon ; ma nièce se rendre à pied à un dîner d’invitation, à cette époque-ci de l’année ! Voulez-vous avoir la voiture à quatre heures vingt minutes ? »

« Oui, mon oncle, » fut l’humble réponse de Fanny, qui se regardait presque comme criminelle envers madame Norris, et qui, craignant de paraître triompher d’elle, suivit son oncle hors de la chambre, mais ne put se dispenser d’entendre sa tante Norris murmurer : « Cela est inutile ! C’est beaucoup trop de bonté. Mais Edmond va au presbytère, c’est à cause d’Edmond que cette complaisance a lieu. »

Fanny reconnaissait toutefois que la voiture était pour elle ; et cette attention de son oncle, immédiatement après les représentations de sa tante

Norris, lui fit verser quelques larmes de gratitude quand elle fut seule.

Le cocher fut prêt à l'heure que sir Thomas avait indiquée ; une minute après, Edmond et Fanny montèrent dans la voiture, et sir Thomas les vit partir au moment précis qu'il avait désigné, ce qui était une satisfaction pour sa ponctualité ordinaire.

« Que je vous regarde maintenant, Fanny ! dit Edmond avec un sourire de bienveillance fraternelle. Autant que je puis en juger, à l'heure qu'il est, vous me paraissez avoir une toilette charmante ! Quelle robe avez-vous mise ? » « Celle que mon oncle a eu la bonté de me donner pour le mariage de ma cousine. J'espère qu'elle ne paraîtra pas trop belle. J'ai pensé que je devais la porter aujourd'hui, parce que je n'en retrouverais peut-être pas l'occasion de tout l'hiver. Me trouvez-vous trop magnifique ? »

« Une femme ne peut jamais l'être quand elle est vêtue tout en blanc. Non, je ne remarque rien de somptueux dans votre toilette ; elle est ce qu'elle doit être. Votre robe me paraît très-jolie. Miss Crawford n'en a-t-elle pas une pareille ? »

En approchant du presbytère, ils passèrent auprès des écuries de la maison, et remarquèrent une voiture.

« Eh ! dit Edmond, il y a compagnie ; voilà une voiture, et je crois en vérité que c'est celle de Crawford ? Oui, voilà ses deux domestiques qui sont occupés à la remiser. Il faut que Crawford soit arrivé. C'est tout à fait une surprise, Fanny. Je serais très-aise de le voir. »

Fanny n'eut pas le temps de dire ce que cette circonstance lui faisait éprouver ; mais l'idée de paraître devant ce nouveau convive, ajouta beaucoup à l'émotion qu'elle éprouva en entrant dans le salon.

M. Crawford s'y trouvait en effet. Il ne faisait que d'arriver, et les trois personnes qui l'entouraient, montraient, par leur air de satisfaction, combien sa résolution subite de venir passer quelques jours au presbytère en quittant Bath, leur était agréable. Edmond et lui se revirent avec une joie cordiale ; et, à l'exception de Fanny, le plaisir de revoir M. Crawford fut général. Elle trouvait cependant un avantage à sa présence, celui de pouvoir garder le silence plus à son aise et d'être moins remarquée, Et en effet, pendant le dîner, la conversation fut entièrement dirigée vers M. Crawford ; sa sœur avait mille questions à lui faire sur le séjour de Bath ; Edmond lui parlait de ses parties de chasse ; le docteur Grant lui demandait des nouvelles de politique, de sorte que Fanny n'avait qu'à écouter. Elle ne put toutefois se joindre aux sollicitations que les autres personnes de la société

lui firent de prolonger son séjour à Mansfield, et d'envoyer chercher son équipage de chasse à Norfolk. M. Crawford lui demanda son opinion sur la probabilité d'un temps favorable à la chasse ; mais ses réponses furent laconiques et indifférentes autant que la politesse pouvait le permettre. Elle ne pouvait désirer qu'il restât, et elle aurait préféré qu'il ne lui eût point adressé la parole.

Ses deux cousines et sur-tout Maria, étaient présentes à sa pensée en voyant M. Crawford ; pour lui, aucun souvenir pénible ne semblait l'affecter. Il paraissait disposé à se plaire à Mansfield comme s'il n'y eût jamais connu les demoiselles Bertram. Il parla d'elles, dans le cours de la conversation, d'un manière générale, jusqu'à ce que la société étant revenue dans le salon, il en parla plus particulièrement à miss Crawford, pendant qu'Edmond s'entretenait avec le docteur Grant, et que madame Grant était occupée à la table du thé. Il dit avec un sourire significatif qui le fit détester tout à fait à Fanny : « Eh bien ! Rushworth et sa belle moitié sont donc à Brighton, à ce que j'apprends ? Heureux mortel ! »

« Oui, dit miss Crawford. Il y a quinze jours qu'ils y sont, n'est-il pas vrai miss Price ? et Julia est avec eux ? »

« Et M. Yates, je présume, n'est pas loin ? »

« M. Yates ! Oh nous ne savons rien de M. Yates. Je ne crois pas qu'il figure beaucoup dans les lettres de Mansfield. Qu'en pensez-vous, miss Price ? J'imagine que mon amie Julia parle d'autres sujets à son père que de M. Yates ? »

« Ce pauvre Rushworth, et ses quarante-deux versets, continua Crawford, on ne peut l'oublier. Je le vois encore comme il travaillait, comme il se désespérait ! Je suis bien trompé si son aimable Maria désire jamais qu'il lui adresse ses quarante-deux, versets, Et en affectant momentanément un ton sérieux : Elle est trop bien pour lui, beaucoup trop bien. Puis, reprenant son air galant, et s'adressant à Fanny : Vous étiez la meilleure amie de M. Rushworth, lui dit-il ; votre bonté et votre patience ne peuvent être oubliées. Combien de peines vous preniez pour lui donner une mémoire que la nature lui a refusée, pour corriger la stérilité de son jugement par l'abondance du vôtre ! Il n'a peut-être pas eu assez de raison pour estimer votre complaisance ce qu'elle valait ; mais j'ose dire qu'il a été le plus heureux de nous tous. »

Fanny rougit et ne dit rien.

« C’est un rêve, un agréable rêve ! reprit-il ; je ne puis me rappeler sans plaisir nos occupations dramatiques. Quel intérêt, quel feu, quelle vivacité dans notre existence ! Toutes les heures de la journée étaient occupées par l’espérance, la sollicitude, l’agitation. Il y avait toujours quelque petite objection, quelque petite anxiété qu’il fallait détruire. Je n’ai jamais été plus heureux ! »

Fanny, dans un silence d’indignation, se disait à elle-même : « Il n’a jamais été plus heureux qu’en agissant de la manière la plus blâmable, qu’en agissant avec si peu d’honneur et de sensibilité ! Ah ! quel esprit corrompu ! »

« Nous fûmes malheureux, miss Price ! ajouta-t-il à demi voix, pour n’être pas entendu d’Edmond, nous fûmes certainement malheureux. Une semaine de plus nous aurait suffi. Je crois que si le parc de Mansfield avait eu le gouvernement du vent pendant une ou deux semaines, il y aurait eu quelque différence. Je crois, miss Price, que nous nous serions tous accommodés d’un calme qui eût retenu sir Thomas pendant huit jours dans l’Atlantique ? »

M. Crawford paraissait déterminé à avoir une réponse ; et Fanny lui dit avec un ton plus ferme qu’elle n’y était habituée : « Pour ce qui me concerne, monsieur, je n’aurais pas voulu retarder son arrivée d’un seul jour. Mon oncle a blâmé tellement tout ce qui s’était fait avant son retour, que, dans mon opinion, toute chose avait été assez loin. »

Fanny ne lui avait jamais parlé aussi longuement dans toute sa vie, et n’avait jamais parlé à personne avec autant d’irritation. Elle trembla et rougit de sa propre hardiesse. Il fut surpris ; mais après l’avoir regardée quelque temps en silence, il reprit d’un ton plus grave, comme s’il avouait être convaincu : « Je crois que vous avez raison. C’était plus agréable que prudent. Nous faisions trop de bruit ! » Il changea ensuite de conversation, et chercha à s’entretenir avec Fanny sur d’autres sujets ; mais il n’en obtint que des réponses brèves, et ne put réussir à la faire lui parler.

Miss Crawford, qui avait dirigé ses regards sur le docteur Grant et Edmond, dit alors : « Ces messieurs doivent avoir, sans doute, quelque point intéressant en discussion ? »

« Le plus intéressant possible, répondit Crawford. Le docteur Grant donne à Bertram des instructions sur la cure qu’il doit occuper bientôt. Il paraît qu’il prend les ordres dans peu de semaines. Je suis bien aise d’apprendre que Bertram soit si bien établi. Il n’aura pas moins de sept

cents livres sterling par an. C’est un beau revenu pour un frère cadet ! Cette somme sera pour ses menus plaisirs, et il ne lui en coûtera qu’un sermon à Noël ou à Pâques. »

Miss Crawford chercha à rire de ce que disait son frère, mais elle était peu disposée à trouver ce sujet agréable. « Bertram ! dit Henri Crawford, je promets de venir à Mansfield pour entendre votre premier sermon. À quelle époque sera-ce ? Miss Price, ne vous joindrez-vous pas à moi pour encourager votre cousin ? Edmond, il faudra que vous prêchiez à Mansfield pour que sir Thomas et lady Bertram puissent vous entendre. »

« Je tâcherai de ne pas vous avoir pour auditeur, répondit Edmond, car vous me déconcerteriez plus que personne. Et je serais fâché de vous voir chercher à me déconcerter. »

« Il a un assez mauvais cœur pour cela, pensa Fanny. »

La conversation étant devenue générale, Fanny resta tranquille.

Une table de Whist fut formée pour amuser M. Grant : miss Crawford prit sa harpe, et pendant le reste de la soirée, Fanny n’eut qu’à écouter, excepté lorsque M. Crawford lui adressait de temps en temps une demande à laquelle la politesse l’obligeait de répondre.

Miss Crawford était trop piquée de ce qu’elle venait d’entendre, pour se mêler de nouveau à la conversation. La certitude qu’elle venait d’avoir qu’Edmond était si voisin de prendre les ordres, lorsqu’elle croyait que cet événement était encore incertain et éloigné, lui causait du ressentiment et du dépit. Elle était irritée contre Edmond ; elle croyait avoir plus d’influence sur lui. Elle avait commencé à penser à lui : elle se proposait de n’avoir plus pour lui que de la froideur. Il était évident qu’il n’avait aucune vue sérieuse, aucun véritable attachement en embrassant une profession qu’elle ne pouvait supporter. Elle se promettait de l’imiter dans son indifférence, et de ne plus recevoir ses attentions que comme un amusement passager.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXIV.

Table des matières

Le matin suivant, Henri Crawford s'était tout à fait décidé à passer une autre quinzaine à Mansfield. Après avoir demandé son équipage de chasse et écrit quelques lignes à l'amiral, il regarda sa sœur comme il cachetait sa lettre, et, se trouvant seul avec elle, il lui dit : « Marie ! à quoi croyez-vous que je veuille m'amuser les jours où je ne chasserai pas ? Je me trouve déjà trop vieux pour aller à la chasse plus de trois fois par semaine, mais j'ai un plan pour les jours intermédiaires ; le devinez-vous ? »

« C'est de vous promener et de monter à cheval avec moi, certainement. »

« Pas tout à fait, quoique j'aurai beaucoup de plaisir à faire l'un et l'autre ; mais cela n'exercera que mon corps, et je dois prendre soin de mon esprit. En outre, cela n'offre que récréation et facilité sans le moindre travail, et je n'aime pas manger le pain de la paresse. Non, mon plan est d'inspirer à Fanny Price de l'amour pour moi. »

« Fanny Price ! quelle folie ! Non, non : vous devez être satisfait d'en avoir inspiré à ses deux cousines. »

« Je ne puis l'être sans Fanny Price, sans avoir fait une petite blessure dans le cœur de Fanny Price. Vous ne paraissez pas reconnaître assez les titres qu'elle a pour être remarquée ? Lorsque nous parlions d'elle hier au soir, personne ne m'a semblé avoir fait attention à l'embellissement de sa figure depuis six semaines ? Vous la voyez chaque jour, vous n'y prenez pas garde ; mais je vous assure qu'elle est tout à fait différente de ce qu'elle était dans l'automne. Alors ce n'était qu'une jeune fille simple, paisible, modeste, mais à présent elle est tout à fait jolie. Je m'étais habitué à penser qu'elle n'avait ni vivacité, ni contenance ; mais en remarquant hier les nuances vermeilles qui venaient si fréquemment colorer se peau blanche et fine, j'ai reconnu qu'elle était décidément une beauté ; et, d'après l'attention que j'ai donnée à ses yeux, je suis très-porté à penser qu'ils sont susceptibles de s'animer quand elle a quelque chose à exprimer. Son air, ses manières, son tout ensemble sont merveilleusement embellis ; elle a grandi de deux pouces au moins depuis octobre. »

« Bon ! cela vous a paru ainsi, parce qu'elle se trouvait avec des femmes plus petites qu'elle, parce qu'elle avait une nouvelle robe et que vous ne l'aviez jamais vue si bien habillée auparavant. Croyez-moi, elle est ce qu'elle était au mois d'octobre. La vérité est qu'elle était la seule jeune personne de notre cercle à laquelle vous pouviez faire attention, et qu'il vous faut avoir toujours quelqu'un qui vous occupe. Je l'ai toujours trouvée jolie, non pas d'une manière frappante, mais assez jolie, comme on dit, et une sorte de beauté qui est insinuante : ses yeux pourraient être plus noirs, mais ils ont un doux regard. Quant à cet étonnant degré d'embellissement dont vous parlez, je suis certaine que cela ne provient que d'une toilette mieux entendue, et de ce que vous n'aviez aucune femme à courtiser. Si vous avez donc un caprice pour elle, cela ne provient point de sa beauté, mais de votre oisiveté et de votre folie. »

Crawford ne fit que sourire de cette accusation, et, quelques jours après, il dit : « Je ne sais pas positivement comment traiter miss Fanny ; je ne la comprends pas ; je ne pourrais pas dire ce qu'elle était hier. Quel est son caractère ? est-elle grave ? est-elle capricieuse ? est-elle prude ? Pourquoi détournait-elle ses yeux de moi, ou me regardait-elle d'un air si sérieux ? à peine pouvais-je lui parler ! Je ne me suis jamais trouvé si long-temps dans la société d'une jeune personne, essayant de m'entretenir avec elle et réussissant si mal. Je n'ai jamais rencontré des regards si graves de la part d'une femme de son âge : je veux essayer de leur donner une autre expression. Ses yeux disent : Je ne vous aimerai pas, je suis déterminée à ne pas vous aimer, et moi je dis : Elle m'aimera ! »

« Plaisant garçon ! et cependant voilà ce qui vous attire vers elle : c'est qu'elle ne fait pas d'attention à vous ! Voilà ce qui lui donne une peau si fine, ce qui la grandit et produit tous ses autres charmes à vos yeux. Je désire que vous ne la rendiez pas réellement malheureuse. Quelque peu d'amour peut l'animer et ne pas lui nuire ; mais je ne veux pas que vous lui inspiriez une passion, car c'est la meilleure petite créature qu'il soit possible de trouver, et elle a beaucoup de sensibilité. »

« Ce ne sera que pour une quinzaine, dit Henri ; et si une quinzaine pouvait lui ôter la vie, il faudrait qu'elle eût une constitution que rien ne pourrait sauver. Non, je ne veux lui faire aucun mal. Chère petite ame ! je veux seulement qu'elle me regarde avec bonté, qu'elle m'accorde des sourires, et rougisse à cause de moi ; qu'elle me réserve une chaise auprès d'elle, et soit toute émue lorsque je me mettrai à ses côtés et que je lui

parlerai. Je veux qu'elle pense comme je pense, qu'elle prenne intérêt à mes plaisirs et cherche à me retenir plus long-temps à Mansfield ; qu'elle éprouve enfin, quand je partirai, qu'elle ne peut plus être heureuse à l'avenir. »

« De la modération ! Vous… ! dit Marie, je ne puis plus avoir alors de scrupules ; vous aurez de fréquentes occasions de faire votre cour à Fanny, car nous sommes souvent ensemble. » Et sans aucune autre observation, elle abandonna Fanny à son sort… Ce sort aurait été plus pénible que Fanny ne le méritait, si son cœur n'avait été garanti d'une manière que miss Crawford ne soupçonnait pas. Quoiqu'il y ait sans doute des femmes de dix-huit ans qui ne peuvent être entraînées à aimer contre leur jugement, par tout ce que l'adresse, les attentions et la flatterie peuvent employer, Fanny avait un caractère trop affectueux et trop de goût pour retirer son cœur entièrement libre, après les assiduités galantes d'un homme tel que Crawford, malgré les idées peu favorables qu'elle avait eues sur lui, si son affection n'eût pas été engagée ailleurs. Les attentions de Crawford continuèrent ; et comme elles étaient de plus en plus conformes à la délicatesse du caractère de Fanny, elle fut obligée bientôt de le haïr moins qu'auparavant. Elle n'avait nullement oublié le passé, et elle avait aussi mauvaise opinion de lui que jamais ; mais elle ressentait son pouvoir : il était agréable, et ses manières étaient si distinguées, si polies, si sérieusement polies, qu'il était impossible de ne pas user de civilité avec lui en retour.

Peu de jours suffirent pour produire cet effet ; et, à la fin de ce peu de jours, il se présenta des circonstances qui fournirent à Crawford de nouveaux moyens de lui plaire, et qui donnèrent en même temps à Fanny un degré de bonheur qui la disposait à trouver tout le monde aimable. William, son frère, son frère si tendrement aimé et si long-temps absent, était de nouveau en Angleterre. Elle reçut une lettre de lui qui ne contenait que quelques lignes écrites à la hâte, lorsque le navire entrait dans la Manche, et envoyées à Portsmouth par la première barque qui avait quitté la corvette l'*Anvers*, à l'ancre à Spithead. Lorsque Crawford vint, avec les journaux à la main, dans l'espoir de donner le premier ces heureuses nouvelles à Fanny, il la trouva transportée de joie par cette lettre, et écoutant, avec un air de reconnaissance et de ravissement, la bienveillante invitation que son oncle dictait en réponse pour William.

Crawford n’avait su que la veille que Fanny avait un frère, et le nom du bâtiment sur lequel il était placé ; mais il y avait pris un vif intérêt, et il avait résolu de s’informer, aussitôt son retour à Londres, de l’époque du retour de l’*Anvers* de la Méditerranée. Il eut le plaisir le matin suivant, en examinant les nouvelles de mer, de trouver un moyen d’être agréable à Fanny, et il se hâta de se rendre auprès d’elle ; mais il arriva trop tard. Les doux sentimens qu’il se flattait d’exciter en elle avaient déjà eu lieu ; Fanny lui tint cependant compte de la bienveillance de son intention ; elle l’en remercia avec vivacité. La joie qu’elle éprouvait du retour de William l’avait fait sortir de sa timidité ordinaire.

Ce cher William devait être bientôt auprès d’elle. Il n’y avait point de doute qu’il n’obtint un congé immédiatement, car il n’était encore qu’enseigne ; et comme ses parens habitant Portsmouth, devaient déjà l’avoir vu et le voyaient probablement chaque jour, ses jours de fête pouvaient être donnés avec raison à sa sœur, qui avait tenu avec lui la correspondance la plus exacte pendant sept ans, et à son oncle, qui avait tout fait pour son entretien et son avancement. La réponse de William ne se fit pas attendre ; dix jours s’étaient à peine écoulés que Fanny était dans toute l’agitation que lui causait l’espoir de voir arriver William, et qu’elle écoutait pour entendre le bruit de la voiture qui devait l’amener.

Il arriva heureusement comme elle était ainsi dans l’attente dans le vestibule ; et à son entrée dans la maison, elle vola dans ses bras. Les premiers momens de bonheur de leur réunion n’eurent aucun témoin ni aucune interruption. Sir Thomas et Edmond avaient fait en sorte mutuellement que cela fût ainsi, et tous deux retinrent madame Norris dans la place où elle était en causant avec elle, pour l’empêcher de courir dans le vestibule aussitôt que le bruit de la voiture s’était fait entendre.

William et Fanny parurent bientôt, et sir Thomas eut le plaisir de recevoir dans son protégé une personne bien différente de celle qu’il avait équipée il y avait sept ans. Il vit un jeune homme d’un air ouvert, d’une agréable contenance, franc, mais ayant de la sensibilité, des manières respectueuses, et qui confirma l’amitié que sir Thomas avait pour lui.

Fanny fut long-temps à se remettre de l’agitation que le bonheur dont elle venait de jouir, et dont elle jouissait encore, lui avait causée. Il se passa quelque temps avant qu’elle pût retrouver dans son frère le même William qu’auparavant, et parler avec lui de ce que son cœur avait éprouvé pendant plusieurs années. Ce moment vint graduellement ; chaque matin elle se

promenait avec William, et sir Thomas prenait plaisir, ainsi qu'Edmond, à contempler leur amitié fraternelle. À l'exception des instans de contentement que les marques d'attention d'Edmond pour elle lui avaient fait connaître dans ces derniers temps, Fanny n'avait jamais éprouvé une plus grande félicité que celle qu'elle trouvait à écouter son frère, son ami, qui lui ouvrait entièrement son cœur, lui faisait part de ses espérances, de ses craintes, de ses plans, et sur-tout de son désir d'avancement.

Une affection si aimable rehaussait le frère et la sœur dans l'opinion de tous ceux qui avaient un cœur capable d'apprécier leur bonté. Henri Crawford en était frappé autant qu'aucun autre. Il aimait à entendre le jeune marin, lorsque montrant la coiffure de Fanny, il disait avec le ton d'une franche tendresse : « Je commence à aimer déjà cette mode bizarre, quoique la première fois que j'entendis parler que cette mode existait en Angleterre, j'eusse de la peine à le croire, et que je pensasse que les dames que je vis ainsi coiffées à Gibraltar, étaient devenues folles ; mais Fanny peut me réconcilier avec tout. » Crawford regardait avec une vive admiration l'éclat des yeux de Fanny, le profond intérêt, l'attention absorbée avec lesquels elle écoutait les descriptions que son frère faisait des dangers qu'il avait courus et des scènes terribles qui s'étaient offertes à ses yeux.

Crawford avait assez de goût moral pour apprécier ces tableaux. L'attraction que Fanny exerçait sur lui augmentait encore, car la sensibilité qui l'embellissait était un charme de plus. Il ne pouvait plus douter des facultés de son cœur. Elle sentait vivement. Être aimé par elle, exciter les premiers feux de l'amour dans son ame jeune et innocente, serait quelque chose : elle l'intéressait plus qu'il ne l'avait prévu. Une quinzaine de jours n'était point assez. Son départ fut ajourné définitivement.

William était souvent invité par son oncle à conter ses voyages. Ses récits, qui amusaient sir Thomas, fournissaient à celui-ci l'occasion de connaître le jeune homme par ses discours. Il les écoutait avec une entière satisfaction, parce qu'il reconnaissait en eux la preuve de bons principes, de connaissances de son état, d'énergie, de courage, de gaîté et de tout ce qui pouvait faire bien augurer de lui.

Tout jeune qu'il était, William avait déjà beaucoup vu. Il avait été dans la Méditerranée, dans les Indes occidentales ; il était revenu dans la Méditerranée, avait débarqué souvent sur le rivage par la faveur que lui accordait son capitaine ; et dans le cours de sept ans, il avait connu tous les dangers que la mer et la guerre peuvent présenter. Avec tant de moyens à sa

disposition, il avait droit à se faire écouter. Aussi, quoique madame Norris s'agitât dans la chambre et dérangeât tout le monde pour demander une aiguille au milieu du récit que faisait William d'un naufrage ou d'un engagement, chacun était attentif ; et lady Bertram elle-même ne pouvait entendre raconter ces terribles choses sans émotions et sans lever quelquefois les yeux de dessus son ouvrage pour dire : « Bon dieu ! comment peut-on aller sur mer ! »

Henri Crawford éprouvait d'autres sentimens en écoutant William. Il aurait voulu avoir été sur mer et avoir vu et fait les même actions. Son cœur était échauffé, son imagination enflammée, et il se sentait plein de respect pour un jeune homme qui, avant d'avoir atteint sa vingtième année, avait passé hardiment à travers tant de difficultés. Il aurait voulu être William Price travaillant à sa fortune avec tant d'honneur, au lieu d'être ce qu'il était.

Il fut tiré de cette rêverie par quelques demandes que lui fit Edmond sur ses projets de chasse pour le lendemain, et il se retrouva de nouveau un homme riche, ayant des chevaux et des piqueurs à ses ordres. Il n'en fut pas fâché, puisque cela lui fournit l'occasion d'obliger William dans un moment où il désirait de le faire. William, plein d'ardeur, de courage et de curiosité pour toute chose, témoigna avoir de l'inclination pour la chasse, et Crawford put lui offrir un cheval sans que cela le dérangeât en rien. Il n'eut qu'à répondre à quelques observations que faisait sir Thomas, qui sentait mieux que son neveu l'importance de cette offre, et à dissiper quelques alarmes que Fanny avait pour William, quoique celui-ci pût dire de son habitude de monter à cheval, qu'il avait acquise en différens pays. Elle ne fut tranquille que lorsque William fut revenu de cette chasse sans accident et sans disgrâce pour son amour-propre. Alors elle remercia M. Crawford avec un sourire qui fit que William eut le même cheval à sa disposition pendant tout le temps de son séjour dans le comté de Northampton.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXV.

Table des matières

La liaison des deux familles devint plus intime à cette époque qu'elle ne l'avait été dans l'automne. Le retour d'Henri Crawford et l'arrivée de William Price y avaient beaucoup contribué ; mais l'inclination de sir Thomas lui-même y coopérait principalement. Son esprit étant débarrassé des soins qui l'avaient occupé d'abord, il put remarquer que M. et Mme Grant et leurs jeunes hôtes étaient véritablement dignes qu'on leur rendît visite. Quoiqu'il fût infiniment au-dessus du projet de chercher à marier avantageusement quelqu'un qui lui était cher, et qu'il regardât même comme une petitesse tout manége employé pour cela, il ne pouvait s'empêcher de remarquer que M. Crawford paraissait distinguer sa nièce, et de donner volontiers son consentement à des invitations propres à seconder cette inclination.

L'empressement, toutefois, avec lequel il consentit à aller dîner au presbytère lorsqu'une invitation générale en fut faite par M. et Mme Grant, ne provint que de sa politesse et de sa bonne volonté ; et M. Crawford ne s'offrit à sa pensée dans cette circonstance, que comme faisant partie d'une agréable famille. Ce fut dans cette occasion qu'il commença à penser que quelqu'un habitué à ces sortes de futiles observations, aurait jugé que M. Crawford était l'admirateur de Fanny Price.

La réunion fut trouvée généralement agréable ; le dîner fut élégant et somptueux. Dans la soirée, sir Thomas fit un whist avec M. et Mme Grant et madame Norris. Le reste des convives se mit autour d'une table ronde, et s'occupa d'un jeu général. Henri Crawford se plaça entre lady Bertram et Fanny pour les conseiller mutuellement. Il était plein de gaîté, il faisait tout avec une heureuse aisance, il animait le jeu, et la table ronde faisait un agréable contraste avec le silence et la méditation de la table de whist.

« Edmond ! dit Crawford dans un moment où le jeu avait un peu moins de vivacité ; je ne vous ai pas dit ce qui m'est arrivé hier en revenant au logis ? » Ils avaient chassé ensemble, et se trouvaient au milieu d'une course à quelque distance de Mansfield, lorsque le cheval de Crawford s'étant déferré, ce dernier avait été obligé de quitter la chasse et de revenir chez lui. « J'ai perdu mon chemin, mais j'ai été dédommagé de ce contre-

temps, car je me suis trouvé dans un lieu que j'avais la curiosité de voir. En tournant une haie, j'ai aperçu un petit village retiré, situé entre des montagnes groupées agréablement. Un ruisseau était devant moi, sur ma droite une église grande et belle pour ce lieu-là, était placée sur une éminence ; une seule maison bourgeoise, que j'ai présumé être le presbytère, était à peu de distance de l'église. Enfin je me suis trouvé à Thornton-Lacey. »

Thornton-Lacey était le nom de la cure que devait occuper bientôt Edmond ; miss Crawford le savait.

« Eh bien, dit Edmond, comment avez-vous trouvé ce lieu-là ? »

« Très-bien, en vérité ; vous êtes un heureux jeune homme ; il y a au moins à travailler pendant cinq étés avant que l'on y puisse vivre. »

« Oh non, non ! Cela n'est pas en si mauvais état. Il y a quelques réparations à faire, je l'avoue ; mais la maison n'est nullement en délabrement ; et quand les cours en auront été agrandies, elle aura assez bon air. »

« Les cours doivent être agrandies ; la maison doit avoir sa façade à l'Est au lieu de l'avoir au Nord ; les chambres principales doivent être de ce côté, où la vue est vraiment très-agréable. Il faut avoir un nouveau jardin dans la partie qui est aujourd'hui derrière la maison, et qui, ayant une pente au Midi, donnera un charmant aspect au bâtiment principal. Le terrain semble fait pour cela. Je présume que les prairies qui se trouvent auprès, et qui sont très-agréables et garnies de beaux arbres, appartiennent au presbytère. S'il en est autrement, il faut que vous les achetiez. Ensuite le ruisseau… Il y a quelque chose à faire du ruisseau… Mais je ne puis déterminer encore ce que j'en ferais ; j'ai deux ou trois idées. »

« J'ai aussi deux ou trois idées, dit Edmond, et l'une d'elles est que fort peu de chose de votre plan pour Thornton-Lacey sera mis en pratique. Je dois me trouver satisfait de moindres ornemens. Je crois que la maison peut être rendue agréable et avoir l'aspect d'une honorable résidence, sans aucune dépense considérable. Elle doit me suffire, et j'espère qu'il en sera de même pour toutes les personnes qui peuvent s'intéresser à moi. »

Miss Crawford, un peu piquée de certain son de voix et de certain regard qui avaient accompagné cette expression d'espérance, acheta une carte à William Price, à un taux exorbitant, et dit : « Je veux agir en femme courageuse ; la froide prudence ne me convient point ; je ne suis pas faite

pour rester tranquille et ne rien faire. Si je perds la partie, ce ne sera pas faute d'avoir cherché à la gagner. »

Elle la gagna, mais en retirant moins d'argent qu'elle n'en avait déboursé. La conversation revint encore sur Thornton-Lacey.

« M. Edmond, dit miss Crawford, vous savez que Henri a de telles connaissances en fait d'embellissemens, que vous ne pouvez entreprendre de rien faire à Thornton-Lacey sans son assistance. Pensez seulement combien il a été utile à Sotherton ; pensez combien de grandes choses y ont été faites le jour que nous y allâmes avec lui, au mois d'août, pour parcourir le terrain et voir son génie prendre feu. Nous allâmes et revînmes le même jour, et on ne peut dire tout ce qui fut exécuté ! »

Les yeux de Fanny se tournèrent sur Crawford pendant un moment avec une expression plus que grave, et qui tenait même du reproche, mais elle les baissa promptement aussitôt que Crawford se tourna vers elle. Il répondit à sa sœur en secouant la tête : « Je ne puis dire que l'on ait fait beaucoup de choses à Sotherton. Le temps était très-chaud, nous courions tous les uns après les autres, et nous étions tous déroutés. » Et profitant d'un moment où l'on s'occupait d'autre chose, il ajouta à voix basse en s'adressant à Fanny : « Je serais très-fâché que l'on jugeât mes plans d'après le jour passé à Sotherton. Je vois les choses très-différemment à présent. Ne me jugez pas d'après ce que je paraissais être alors. »

Il passa de là à la description de Thornton-Lacey. Son projet, disait-il à sa belle voisine avec un air très-sérieux, était d'affermer lui-même la maison pour l'hiver suivant, afin d'avoir une demeure dans ce voisinage. Malgré toute la bonté de M. Grant, il était impossible que son équipage de chasse ne lui causât pas une gène extrême. Mais son attachement pour le pays ne tenait pas seulement au plaisir de la chasse ; il voulait y posséder un petit asile où il pourrait passer tous les jours de fête de son année, en cultivant et rendant plus intime l'amitié de la famille du parc de Mansfield, qui augmentait de prix pour lui chaque jour… Sir Thomas entendit ces paroles, et n'en fut pas offensé. Elles étaient pleines de respect, et Fanny les écoutait avec tant de calme, de modestie et de froideur, qu'il n'avait rien à blâmer en elle. Elle parlait peu, approuvait par-ci par-là, et ne témoignait aucune disposition à regarder comme un compliment pour elle ce que Crawford lui disait de ses projets. Celui-ci remarquant que sir Thomas l'observait, s'adressa à lui sur le même sujet.

« J’ai besoin d’être votre voisin, sir Thomas, comme vous me l’avez peut-être entendu dire à miss Price. Puis-je espérer que vous y consentiez et que vous ne détourniez point votre fils de m’affermer sa maison ? »

Sir Thomas s’inclina avec politesse, et répondit : « C’est la seule manière dont je ne puisse désirer vous avoir pour voisin, monsieur ; j’espère et je crois qu’Edmond occupera lui-même sa maison à Thornton-Lacey. N’est-il pas vrai, Edmond ? »

« Certainement, répondit celui-ci ; je suis bien dans l’intention de résider à Thornton-Lacey. Mais Crawford, quoique je vous refuse comme locataire, venez chez moi comme un ami. Considérez la moitié de la maison comme à vous tous les hivers. Nous augmenterons les écuries d’après vos plans, et nous ferons tous les embellissemens que vous pourrez imaginer ce printemps. »

« Nous y perdrons, continua sir Thomas ; l’éloignement d’Edmond, quoique seulement à la distance de huit milles, sera une privation pour notre cercle de famille, mais j’aurais été très-mortifié que mon fils eût agi autrement. Une paroisse a des besoins qui ne peuvent être connus que par un ecclésiastique résident : Edmond aurait bien pu lire les prières et prêcher à Thornton, sans quitter Mansfield ; il aurait pu monter à cheval tous les dimanches, se rendre à un presbytère véritablement inhabité, et faire l’office divin : il aurait pu, en un mot, être le pasteur de Thornton-Lacey tous les sept jours pendant trois ou quatre heures si cela l’eût contenté, mais cela ne suffira point à Edmond ; il sait que la nature humaine a besoin de plus de leçons qu’un sermon hebdomadaire ne peut en renfermer, et que, s’il ne vit pas parmi ses paroissiens et ne se montre pas leur ami par ses soins constans, il fait très-peu de chose pour leur bonheur comme pour le sien.

M. Crawford s’inclina comme partageant cette opinion.

« Sir Thomas, dit Edmond, connaît les devoirs d’un ecclésiastique. Il faut espérer que son fils prouvera qu’il les connaît aussi. » Fanny, en écoutant cette conversation, songeait, les yeux baissés, comment elle pourrait s’habituer à ne point voir Edmond chaque jour ; elle n’avait jamais entendu parler avant ce moment que Thornton dût être si promptement et si complètement sa demeure. Miss Crawford, qui voyait détruire le tableau qu’elle s’était formée du futur Thornton, d’après la description que son frère en avait faite ; miss Crawford, qui fermait l’église et anéantissait l’ecclésiastique pour ne plus voir que la respectable, l’élégante, la temporaire résidence d’un homme d’une fortune indépendante, éprouvait

contre sir Thomas un mécontentement prononcé, parce qu'il était le destructeur de tout cela ; elle n'osait cependant défendre un peu le plan qu'elle s'était formé, en jetant du ridicule sur la cause de sir Thomas.

Le jeu étant terminé, on se réunit autour de la cheminée en attendant le moment de se séparer. William et Fanny restèrent assis auprès de la table du jeu, causant amicalement. Henri Crawford tourna un peu sa chaise de leur côté et les observa en silence pendant quelques minutes, tandis que lui-même était observe par sir Thomas qui s'entretenait avec M. Grant.

« C'est ce soir l'assemblée, dit William ; si j'étais à Portsmouth, j'y assisterais peut-être. »

« Mais vous ne désirez pas être à Portsmouth, William ? »

« Non, Fanny, non. Je suis rassasié de Portsmouth et de la danse, quand je suis auprès de vous. Aimez-vous la danse, Fanny ?

« Oui, beaucoup ; mais je me fatigue promptement. »

« J'aimerais bien aller au bal avec vous et vous voir danser, Avez-vous été quelquefois au bal à Northampton ? Vous rappelez-vous comme nous sautions tous les deux, quand nous entendions l'orgue dans la rue ? Je suis un assez bon danseur, mais je suis certain que vous me surpassez. » Et se tournant vers sir Thomas qui se trouvait tout près d'eux : « Fanny n'est-elle pas une bonne danseuse, mon oncle ? »

Fanny fut toute effrayée d'une question si inattendue ; elle craignait que quelque grave reproche ou au moins l'expression de la plus froide indifférence ne vinssent affliger son frère. Mais sir Thomas parla d'une toute autre manière : « Je suis fâché, dit-il, de ne pouvoir répondre à cette question. Je n'ai jamais vu Fanny danser depuis son enfance ; mais je pense que nous trouverons mutuellement qu'elle s'en acquitte bien. Nous aurons peut-être sous peu l'occasion de le remarquer. »

« J'ai eu le plaisir de voir votre sœur danser, M. Price, dit Henri Crawford en s'approchant, et je crois pouvoir répondre à votre entière satisfaction à ce sujet ; mais (apercevant que Fanny était gênée par cette conversation) je crois qu'il faut remettre cela à un autre moment, car il y a ici une personne qui n'aime pas que l'on parle de miss Fanny. »

Il avait en effet vu danser Fanny une fois, et il était prêt à assurer qu'elle avait dans sa danse de la légèreté, de l'élégance et une grâce charmante ; mais, dans le fait, il ne pouvait se rappeler la manière dont elle dansait, parce qu'il n'y avait pris aucune attention.

Il passa toutefois pour un admirateur de la danse de Fanny, et sir Thomas, à qui cela ne déplaisait nullement, prolongea la conversation sur la danse en général, et se trouva tellement engagé dans une description des bals d'Antigoa, qu'il n'entendit pas annoncer que sa voiture l'attendait. Il en fut averti par le bruit que faisait madame Norris.

« Allons, Fanny ! Fanny ! venez donc ! Que faites-vous ? Ne voyez-vous pas que votre tante se retire ? Vite ! vite ! Je ne puis supporter de faire attendre le bon vieux Wilcox. Vous devriez toujours vous rappeler le cocher et les chevaux. Mon cher sir Thomas, nous avons décidé que la voiture reviendrait vous reprendre avec Edmond et William. »

Sir Thomas ne pouvait blâmer cet arrangement, puisque c'était lui-même qui l'avait fait. Madame Norris se persuadait avoir réglé tout cela elle-même.

Le dernier sentiment que Fanny éprouva dans cette visite, fut une contrariété ; le schall qu'Edmond prenait tranquillement des mains du domestique pour le placer sur les épaules de Fanny, fut saisi promptement par M. Crawford, et elle fut obligée de lui être redevable de cette attention.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXVI.

Table des matières

Le désir que William avait témoigné de voir danser Fanny, avait fait une impression plus que momentanée sur son oncle. L'espérance que sir Thomas avait donnée qu'une occasion se présenterait pour cela, n'était pas imaginaire. Il était très-disposé à satisfaire un si aimable sentiment, et à procurer de l'agrément aux jeunes gens en général ; de sorte qu'après avoir réfléchi là-dessus et pris sa résolution avec une paisible indépendance, on en vit paraître le résultat le matin suivant, au déjeûner, lorsqu'après avoir rappelé ce que son neveu avait dit la veille, il ajouta : « Je ne veux point, William, que vous quittiez le comté de Northampton sans avoir eu la satisfaction de voir danser Fanny ; j'aurai du plaisir à vous voir danser tous les deux. Vous parliez des bals de Northampton, mais la fatigue serait trop grande pour votre tante. Je crois qu'il ne faut point y penser. Un bal ici serait préférable, et si… »

« Ah ! mon cher sir Thomas, dit madame Norris en l'interrompant ; je devine ce que vous voulez dire. Si la chère Julia était à la maison, si la chère madame Rushworth était à Sotherton, pour donner sujet à une pareille fête, vous seriez tenté de donner un bal à Mansfield. Si elles étaient ici pour orner un bal, nous aurions eu un bal à Noël. Remerciez votre oncle, William ! remerciez votre oncle. »

Sir Thomas répondit gravement :

« Mes filles ont leurs plaisirs à Brighton, et je pense qu'elles s'y trouvent très-heureuses ; le bal que je veux donner à Mansfield sera pour leurs cousins, William et Fanny. Si nous avions tous été réunis, notre satisfaction aurait sans doute été plus grande ; mais l'absence des uns ne doit pas priver les autres de leur amusement. »

Madame Norris n'avait rien à dire. Elle voyait de la décision dans les regards de sir Thomas ; et son étonnement ainsi que son mécontentement exigèrent qu'elle gardât le silence pendant quelques minutes pour reprendre ses esprits. Un bal à une pareille époque ! ses filles étant absentes, et sans la consulter elle-même !… Elle trouva cependant bientôt une consolation en pensant qu'elle serait chargée de tous les apprêts, lady Bertram ne pouvant entreprendre de supporter un pareil embarras, et qu'elle aurait tous les

honneurs de la soirée. Cette réflexion lui rendit toute sa bonne humeur assez à temps pour se joindre aux remercîmens que les autres membres de la famille adressaient à sir Thomas.

Edmond, William et Fanny témoignèrent autant de joie et de reconnaissance du bal promis que sir Thomas pouvait le désirer. Les sentimens d'Edmond à cet égard se rapportaient à son cousin et à sa cousine ; son père avait jamais montré une bonté qui lui eût causé autant de satisfaction.

Lady Bertram était entièrement paisible et contente ; elle n'avait aucune objection contre le bal. Sir Thomas lui promit qu'elle aurait très-peu d'embarras, et elle l'assura qu'elle n'en était nullement effrayée, et qu'elle n'imaginait pas qu'il n'y en eût aucun.

Madame Norris voulut donner son avis pour le choix des appartemens, mais elle trouva que cela avait déjà été arrangé ; et quand elle chercha à fixer le jour, il parut que le jour était aussi déterminé. Sir Thomas s'était amusé à tracer une esquisse complète de la fête ; et aussitôt que madame Norris eut cessé de parler, il lut la liste des personnes qui devaient être invitées, et indiqua le jour fixé au vingt-deux, parce que William devait être à Portsmouth le vingt-quatre.

Le bal fut alors une chose arrêtée, et fut annoncé avant le soir à toutes les personnes qui devaient s'y trouver. Les invitations furent envoyées par des exprès, et plus d'une jeune femme, ce soir-là, eut la tête occupée d'agréables soins, ainsi que Fanny. Pour elle, c'était de véritables soins, car jeune, sans expérience, avec peu de choix à faire, et sans aucune confiance dans son propre goût, la question de savoir comment elle serait habillée, était un point qui lui causait une pénible sollicitude. Le seul ornement qu'elle eût en sa possession était une très-jolie croix d'ambre que William lui avait apportée de Sicile, et c'était ce qui lui causait le plus d'embarras. Elle n'avait rien autre chose qu'un ruban pour l'attacher, et quoiqu'elle l'eût portée une fois de cette manière, elle ne savait si elle pouvait s'en orner de même encore, dans une occasion où toutes les autres jeunes personnes seraient sans doute brillantes de riches ornemens ; et cependant comment ne pas la porter ? William avait voulu lui acheter aussi une chaîne d'or, mais le prix en avait été trop élevé pour sa bourse ; ne pas la porter serait donc l'affliger ? Ces considérations étaient assez pénibles pour dissiper la joie que lui avait donné la perspective d'un bal, qui avait lieu principalement pour son amusement.

Cependant les préparatifs de ce bal se firent ; lady Bertram continua à rester sur son sofa, sans en être aucunement troublée. Elle eut seulement à recevoir quelques visites extraordinaires de l'intendant, et à faire travailler sa femme de chambre pour lui préparer une nouvelle robe. Sir Thomas donnait des ordres, et madame Norris allait et venait ; mais tout cela ne causait aucun trouble à lady Bertram, et comme elle l'avait prévu, « il n'y avait en effet aucun embarras dans cette affaire. »

Edmond avait particulièrement l'esprit occupé. Deux évènemens importans qui devaient fixer le sort de sa vie s'approchaient : la prise des ordres et le mariage. Ces évènemens étaient si sérieux, qu'ils rendaient le bal moins intéressant pour lui que pour aucun autre individu de Mansfield. Le 23, il devait aller trouver à Péterborough un ami qui était dans la même position que lui, et ils devaient recevoir les ordres dans la semaine de Noël. La moitié de sa destinée serait alors fixée ; mais l'autre moitié n'était pas aussi facile à régler. Sa carrière serait déterminée, mais la femme qui devait partager, animer, embellir cette carrière, ne voudrait peut-être pas accepter sa main. Edmond connaissait son propre esprit, mais il n'était pas toujours parfaitement certain de connaître celui de miss Crawford. Quelquefois il était convaincu de l'intérêt qu'elle prenait à lui ; il pouvait croire à un encouragement réel, et elle était aussi parfaite dans une affection désintéressée que dans toute autre chose. Mais, dans d'autres momens, le doute et la crainte se mêlaient à ses espérances, et quand il pensait à sa répugnance déclarée pour la retraite et à la préférence décidée qu'elle avait pour la vie de Londres, il ne pouvait s'attendre qu'à un refus, à moins qu'il ne consentît à des sacrifices dans son emploi et dans sa situation, que sa conscience devait lui défendre.

L'issue de tout cela dépendait d'une question. Miss Crawford l'aimait-elle assez pour abandonner ce qu'elle était accoutumée à regarder comme des points essentiels ? Et cette question qu'Edmond se répétait continuellement à lui-même, et à laquelle il répondait le plus souvent par un *oui*, était aussi suivie quelquefois d'un *non*.

Miss Crawford devait bientôt quitter Mansfield, et dans cette circonstance le *non* et le *oui* avaient eu une alternative récente. Il avait vu ses yeux étinceler de joie en parlant d'une lettre d'une de ses chères amies qui l'invitait à venir lui faire une longue visite à Londres ; et de la bonté de son frère Henri, qui avait consenti à rester auprès d'elle jusqu'au mois de janvier pour l'y conduire. Il l'avait entendu parler de ce voyage avec une

vivacité qui était pour lui un *non* continuel. Mais cela s'était passé dans les premières heures qui avaient suivi cette décision. Depuis, elle s'était exprimée différemment. Il l'avait entendue dire à madame Grant qu'elle la quitterait avec regret ; que les plaisirs de Londres ne vaudraient point ceux qu'elle laissait derrière elle, et que déjà elle pensait à l'époque où elle se trouverait de nouveau à Mansfield. N'y avait-il pas un *oui* dans tout cela ?

Avec de semblables matières à examiner, Edmond ne pouvait apporter un grand intérêt à la soirée qui se préparait. Dans chaque réunion qui avait lieu, il espérait recevoir une nouvelle confirmation de l'attachement de miss Crawford ; mais le tumulte d'un bal n'était pas propre à exciter ou à faire expliquer des sentimens sérieux. Le plaisir qu'il espérait y trouver se bornait à engager miss Crawford pour les deux premières contredanses, et c'était-là ses seuls préparatifs, malgré tous ceux qui se faisaient autour de lui depuis le matin jusqu'au soir.

Jeudi devait être le jour du bal, et le mercredi matin, Fanny, encore incertaine sur sa toilette, résolut d'avoir recours aux conseils de quelqu'un plus éclairé, et de s'adresser à la sœur de madame Grant, dont le goût reconnu la tirerait d'embarras. Edmond et William étaient allé à Northampton, M. Crawford devait probablement être absent, de sorte que Fanny se mit en marche pour le presbytère, en espérant qu'elle ne serait point dérangée dans cette discussion.

Elle rencontra miss Crawford à peu de distance du presbytère, qui précisément venait aussi lui rendre visite : et comme il lui sembla que son amie, quoiqu'obligée d'insister sur ce qu'elle vînt jusqu'au presbytère, ne voulait pas perdre l'occasion de se promener, elle lui expliqua tout de suite l'objet de sa visite, en observant qu'elles pouvaient aussi bien parler de ce sujet en plein air que dans la maison. Miss Crawford parut flattée de cette demande, et après avoir réfléchi un moment, elle pressa Fanny avec beaucoup plus de cordialité qu'auparavant de venir dans son appartement, où elles pourraient causer à l'aise sans déranger M. et Mme Grant. C'était précisément ce que Fanny désirait. Elle suivit donc miss Crawford, et bientôt elles furent occupées de l'important sujet qui avait amené Fanny au presbytère. Miss Crawford, flattée de la confiance qui lui était accordée, donna son avis, rendit toute chose facile, et la toilette de Fanny fut bientôt arrêtée. « Mais, quel collier aurez-vous ? dit miss Crawford. Ne porterez-vous pas la croix que votre frère vous a donnée ? » Et en disant cela, elle défaisait un petit paquet que Fanny lui avait vu tenir à la main lorsqu'elle

l’avait rencontrée. Fanny lui fit part de ses désirs et de son embarras sur ce point. Miss Crawford mit aussitôt devant elle une boîte qui renfermait plusieurs colliers et plusieurs chaînes d’or, et pria Fanny de choisir l’objet qui lui plairait le mieux. Le petit paquet que Fanny avait remarqué, renfermait un collier que miss Crawford allait lui porter ; et dans ce moment celle-ci la pria de la manière la plus amicale d’en accepter un pour suspendre la croix de William, en lui disant tout ce qui pouvait vaincre ses scrupules, et triompher de l’effroi que Fanny avait éprouvé à cette proposition.

« Vous voyez quelle quantité j’en possède, disait miss Crawford ; je ne ferai pas usage de la moitié de ces ornemens. Je ne vous les offre pas comme neufs, je n’offre qu’un vieux collier : vous devez me pardonner cette liberté et m’obliger en l’acceptant. »

Fanny résistait ; le don lui paraissait avoir une trop grande valeur : mais miss Crawford persévéra ; elle parla avec tant de feu de William, de la croix, du bal et d’elle-même, qu’enfin elle triompha. Fanny crut devoir céder pour n’être pas accusée d’orgueil, d’indifférence ou de petitesse. Après avoir donné son consentement avec une répugnance modeste, elle s’occupa de faire son choix. Elle regardait les colliers les uns après les autres, tâchant de connaître celui qui avait le moins de prix, et enfin elle se détermina pour celui que miss Crawford lui mettait le plus souvent sous les yeux. Il était d’or, travaillé avec beaucoup de goût ; et quoique Fanny eût préféré une chaîne plus simple, elle accepta ce collier, parce quelle crut qu’il était celui que miss Crawford désirait le moins garder. Miss Crawford approuva son choix, et se hâta de compléter le don, en mettant aussitôt le collier autour du cou de Fanny, pour lui montrer combien il avait bonne grâce.

Fanny, malgré ses scrupules, fut enchantée d’une acquisition qui venait si à propos. Elle aurait peut-être préféré d’en être redevable à une autre personne, mais elle se reprochait ce sentiment. Miss Crawford avait été au devant de ses désirs avec un empressement qui témoignait une réelle amitié pour elle. « Lorsque je porterai ce collier, je penserai toujours à vous, lui dit-elle, et je me rappellerai combien vous avez eu de bontés pour moi.

« Vous devrez penser aussi à une autre personne quand vous porterez ce collier, répliqua miss Crawford ; vous devrez penser à Henri, car c’est lui qui en a fait le premier choix. C’est lui qui me l’a donné ; et avec le collier je vous transmets l’obligation de souvenir auquel Henri a droit. Ce doit être

un souvenir de famille ; la sœur ne doit point se présenter à votre pensée sans que le frère ne s'y offre aussi. »

Fanny, étonnée et confuse, voulut rendre le don immédiatement. Accepter un présent fait déjà par une autre personne !… et par un frère !… C'était une chose impossible ; cela ne devait point être ; et avec un empressement et un embarras qui amusaient miss Crawford, elle remit le collier dans la boîte, et parut résolue à en prendre un autre, ou à n'en accepter aucun. Miss Crawford croyait n'avoir jamais vu une plus aimable délicatesse de conscience. « Ma chère, dit-elle en riant, de quoi êtes-vous effrayée ? croyez-vous que Henri réclamera ce collier comme étant à moi ? ou bien pensez-vous qu'il y ait une coalition entre nous, et que j'agisse en ce moment suivant ses désirs ? »

Fanny protesta, en rougissant beaucoup, qu'elle n'avait pas eu cette pensée.

« Eh bien ! répliqua miss Crawford plus sérieusement, mais sans la croire, pour me convaincre que vous ne pensez point qu'il y ait aucune ruse, prenez le collier et n'en parlons plus. Une pareille bagatelle ne vaut pas la peine d'employer tant de paroles. »

Fanny n'osa résister plus long-temps. Elle accepta de nouveau le collier, mais avec moins de plaisir qu'auparavant, car il y avait dans les yeux de miss Crawford une expression qui ne lui plaisait pas.

Il était impossible qu'elle ne s'aperçût pas du changement de manières de M. Crawford ; elle l'avait remarqué depuis long-temps. Il était évident qu'il cherchait à lui plaire : il était galant, attentif ; il était ce qu'il avait été auprès de ses cousines. Elle croyait qu'il voulait troubler sa tranquillité, comme il avait troublé la leur. Elle n'était point convaincue qu'il n'eût point part au don du collier, car miss Crawford, complaisante comme sœur, était insouciante comme femme et comme amie.

Partagée ainsi entre différentes opinions, elle revint à Mansfield avec un changement plutôt qu'avec une diminution d'embarras.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXVII.

Table des matières

Aussitôt que Fanny fut de retour, elle monta l'escalier pour aller déposer sa nouvelle acquisition dans quelque boîte favorite de la chambre de l'Est, qui renfermait tous ses petits trésors : mais en ouvrant la porte, quelle fut sa surprise, en trouvant dans cette chambre son cousin Edmond qui était occupé à écrire ! Cette vue qui s'offrait à elle dans cet appartement, pour la première fois, lui causait presque autant d'étonnement qu'elle lui était agréable.

« Fanny, dit Edmond en quittant sa chaise et sa plume, et venant au-devant d'elle avec un petit objet dans la main, je vous demande pardon d'être ici. J'étais venu pour vous parler, et ne vous ayant pas trouvée, je vous écrivais l'objet de ma visite. Vous trouverez le commencement d'un billet que je vous adressais mais je puis maintenant expliquer la chose, qui est simplement de vous prier d'accepter cette bagatelle : une chaîne pour la croix de William. Vous auriez dû l'avoir il y a huit jours ; mais comme mon frère a été absent de Londres, je ne fais que de la recevoir. Je crois que vous aimerez cette chaîne, Fanny. J'ai cherché à suivre la simplicité de vos goûts ; mais, dans tous les cas, je sais que vous la considérerez, telle qu'elle est en effet, comme un gage de la tendresse de l'un de vos plus anciens amis. »

En achevant ces mots, il se retirait avant que Fanny, dominée par mille sentimens de peine et de plaisir, pût essayer de parler. Cependant animée par un désir plus fort que ces sentiments, elle dit : « Ô mon cousin, arrêtez-vous un moment ! je vous en prie, un moment ! »

Edmond revint sur ses pas.

« Je ne puis entreprendre de vous remercier, continua-t-elle avec beaucoup d'agitation ; ce que je sens ne peut s'exprimer. Votre bonté, en pensant à moi dans cette occasion, est au-delà… »

« Si c'est là tout ce que vous avez à me dire Fanny… ! » dit Edmond en se tournant vers la porte.

« Non, non, ce n'est pas tout. J'ai besoin de vous consulter. » Sans le vouloir, elle avait ouvert le petit paquet qui renfermait la chaîne qu'Edmond lui avait donnée, et en apercevant une chaîne d'or, unie, simple et parfaitement bien faite, elle ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! cela est

véritablement beau ; c'est là précisément ce que je désirais ; c'est là le seul ornement que j'avais le désir de posséder. Il convient parfaitement à ma croix. L'un et l'autre doivent être portés ensemble. Cette chaîne vient aussi dans un moment si à propos : ô mon cousin ! vous ne savez pas combien elle vient à propos. »

« Ma chère Fanny, vous êtes beaucoup trop touchée de cet objet. Je suis très-heureux de ce que cette chaîne vous plaise, et qu'elle soit arrivée assez à temps pour la fête de demain. Mais vos remercîmens sont au-delà de ce qu'elle mérite. Croyez-moi, je n'ai point de plaisirs plus grands dans le monde, que celui de contribuer aux vôtres. Je puis dire que je n'en connais point d'aussi complet. »

Fanny aurait pu rester une heure à écouter ces expressions d'affection sans dire une seule parole ; mais Edmond ayant attendu un moment, l'obligea de sortir de son ravissement, en lui disant : « Quel est l'objet sur lequel vous voulez me consulter ? »

C'était relativement au collier de miss Crawford, qu'elle désirait alors ardemment de pouvoir renvoyer ; elle espérait qu'Edmond l'approuverait d'agir ainsi. Elle lui raconta comment s'était passé sa dernière visite au presbytère, et tout son ravissement cessa ; car Edmond fut si frappé de la circonstance du collier, si charmé de ce que miss Crawford avait fait, si satisfait de cette ressemblance de conduite entr'eux, que Fanny était forcée de reconnaître qu'il y trouvait un plaisir plus grand que celui dont il venait de lui parler. Quelques momens s'écoulèrent avant qu'elle pût obtenir de lui de l'attention ou une réponse ; il était plongé dans une tendre rêverie, murmurant de temps en temps des louanges pour miss Crawford. Lorsqu'il sortit de ces réflexions, et qu'il écouta Fanny, il se montra très-opposé à lui donner son approbation.

« Rendre le collier ! Non ma chère Fanny, vous ne le devez point faire ; ce serait mortifier tout à fait miss Crawford. Il n'y a point de sensation plus pénible que celle que l'on éprouve en voyant revenir dans ses mains un objet que l'on avait donné avec l'espérance raisonnable de contribuer à la satisfaction d'un ami. Vous devez porter le collier demain au soir, comme vous vous y êtes engagée, et garder la chaîne pour des occasions moins brillantes. Voilà mon avis. Je ne voudrais pas voir paraître la plus légère ombre de froideur entre les deux personnes dont j'ai vu naître l'intimité avec le plus grand plaisir ; entre deux personnes qui sont les deux plus chers

objets que j’aie sur la terre. » Il dit ces derniers mots avec une voix un peu émue, et sortit.

Fanny resta à se tranquilliser du mieux qu’elle le pouvait faire. Elle était une des deux personnes les plus chères… cela devait la soulager… ; mais l’autre était la première. Elle n’avait jamais entendu Edmond parler si ouvertement, et quoiqu’il n’eût rien dit qu’elle ne sût déjà, c’était un coup de poignard. Tout était décidé : il épouserait miss Crawford. Si elle avait pu croire que miss Crawford fût digne d’Edmond, ce coup aurait pu devenir supportable. Mais il était dans l’erreur ; il attribuait à miss Crawford des qualités qu’elle ne possédait pas. Ses défauts étaient ce qu’ils avaient toujours été, mais il ne les apercevait plus.

Ce ne fut qu’après avoir versé beaucoup de larmes sur cette illusion d’Edmond, que Fanny put apaiser l’agitation qu’elle éprouvait, et ce ne fut que par l’influence des vœux ardens qu’elle forma pour le bonheur d’Edmond, qu’elle y parvint.

Son intention était de vaincre tout ce qu’il y avait d’excessif dans son affection pour Edmond ; elle sentait que c’était aussi son devoir. Elle ne devait point avoir assez de présomption pour regarder l’union d’Edmond avec miss Crawford comme un malheur pour elle ; il ne pouvait, en toutes circonstances quelconques, devenir rien de plus cher pour elle qu’un ami, Elle voulait se soumettre entièrement à la raison pour mériter le droit de juger le caractère de miss Crawford.

Fanny avait tout l’héroïsme des bons principes, mais elle possédait aussi toute la sensibilité du jeune âge et de la nature. Après avoir formé ces bonnes résolutions, elle saisit le billet qu’Edmond avait commencé à écrire, comme s’il eût été un trésor qui passait toutes ses espérances ; et, après avoir lu avec la plus tendre émotion ces mots : « Ma très-chère Fanny, vous devez me faire le plaisir d’accepter… » elle le renferma avec la chaîne, comme la partie du don qui lui paraissait la plus précieuse. C’était la seule chose ressemblant à une lettre qu’elle eût jamais reçue de lui ; elle ne pouvait espérer en recevoir jamais une autre, dont le style lui plût autant. Jamais deux lignes plus parfaites n’étaient sorties de la plume de l’auteur le plus distingué. Les quatre premiers mots et leur arrangement, *ma très-chère Fanny*, étaient pour elle une source de félicité.

Ayant ainsi réglé ses pensées et raffermi ses esprits par cet heureux mélange de raison et de faiblesse, elle put descendre à l’heure convenable,

et reprendre ses occupations ordinaires auprès de sa tante Bertram, sans qu'il y eût de traces sur son visage de l'agitation qu'elle avait éprouvée.

Le jeudi destiné à la fête arriva, et il commença d'une manière agréable pour Fanny, car après le déjeûner, il vint un billet amical de M. Crawford adressé à William, pour lui dire que, se trouvant obligé de partir le lendemain pour Londres, où il devait rester quelques jours, il offrait une place dans sa voiture à William, si celui-ci voulait partir quelques heures plutôt qu'il ne l'avait projeté. M. Crawford comptait arriver assez à temps à Londres pour aller dîner chez son oncle, et William était invité à dîner avec lui chez l'amiral. La proposition plut beaucoup à William, qui se réjouit de courir la poste à quatre chevaux, et avec un compagnon de voyage d'un aussi aimable caractère. Fanny en fut également satisfaite ; le plan de William avait été d'abord de partir le soir suivant par la malle de Northampton, ce qui lui aurait permis à peine de prendre une heure de repos avant qu'il eût atteint Portsmouth ; et quoique cette offre de M. Crawford fît partir William quelques heures plutôt, elle ne pensait qu'à la diminution de fatigue qu'il trouverait de cette manière. Sir Thomas en était satisfait par une autre raison. L'introduction de son neveu auprès de l'amiral Crawford pouvait lui être utile ; il croyait que l'amiral y prendrait intérêt. Le billet de M. Crawford fut donc regardé généralement comme une chose agréable, et Fanny trouva quelque plaisir de plus en pensant que celui qui l'avait écrit s'éloignait le lendemain.

Le bal s'approchait ; Miss Price, connue seulement de nom à la moitié des personnes invitées, allait faire sa première apparition dans le monde, et devait être regardée comme la reine de la soirée. Qui pouvait goûter plus de bonheur que miss Price ? Mais miss Price n'avait pas été élevée pour paraître dans le monde, et si elle avait su sous quel aspect le bal était considéré généralement par rapport à elle, elle aurait éprouvé une augmentation de timidité par la crainte de mal agir et d'être regardée. Danser sans qu'on prît attention à elle et sans beaucoup de fatigue ; avoir assez de force et assez de danseurs pour la moitié de la soirée ; danser un peu avec Edmond et peu avec M. Crawford ; voir William s'amuser et échapper à sa tante Norris, tels étaient les projets qu'elle formait, et les plus grands plaisirs qu'elle se promettait du bal. William, qui voulait faire de ce dernier jour un cercle de jouissances, était allé à la chasse. Edmond était absent, et probablement était allé au presbytère ; Fanny restait seule exposée aux tracasseries de sa tante Norris ; enfin elle partit pour venir faire

sa toilette, après avoir eu à supporter la mauvaise humeur de sa tante, qui avait querellé le maître-d'hôtel sur tous les détails du souper.

Fanny montait lentement l'escalier. La veille, à la même heure, elle était revenue du presbytère, et avait trouvé Edmond dans la chambre de l'Est. « Si j'allais l'y trouver encore aujourd'hui ! » se disait-elle.

« Fanny ! » dit au même moment une voix tout près d'elle. Elle tressaillit, et aperçut Edmond qui venait sur l'escalier à sa rencontre.

« Vous paraissez fatiguée, Fanny ? Avez-vous sorti ? »

« Non ; j'ai toujours gardé la maison. »

« Alors, vous avez éprouvé des fatigues au-dedans qui sont plus pénibles que celles du dehors. Vous auriez mieux fait de sortir. »

Fanny ne répondit point. Edmond paraissait avoir quelques soucis ; ils montèrent l'escalier ensemble.

« Je viens de chez M. Grant, dit alors Edmond ; vous devinez peut-être, Fanny, pourquoi j'y ai été ? » et en disant cela il paraissait si affecté, que Fanny crut qu'il s'agissait d'un objet qui lui ôtait la force de parler. « J'ai désiré engager miss Crawford pour les deux premières contre-danses. » Cette explication rendit la vie à Fanny, qui alors s'informa du résultat de la visite d'Edmond.

« Elle a consenti à danser avec moi, dit Edmond ; mais elle dit que c'est la dernière fois. Elle ne parle pas sérieusement. J'espère, je crois, je suis sûr qu'elle ne parle pas sérieusement. Mais j'aurais mieux aimé ne point l'entendre parler de cette manière. Elle n'a jamais dansé avec un homme d'église, à ce qu'elle dit ; et elle ne veut jamais danser ainsi. Pour moi, j'aurais voulu qu'il n'y eût point de bal au moment même… Demain je quitte la maison. »

Fanny s'efforça de lui répondre, et dit : « Je suis bien fâchée que quelque chose vous ait attristé. Aujourd'hui doit être un jour de plaisir. Mon oncle le veut ainsi. »

« Oh ! oui, oui ; ce sera en effet un jour de plaisir. Il finira bien. Je suis seulement attristé pour un moment. Mais, Fanny, vous pourriez peut être me dire mieux que moi-même, comment et pourquoi je suis affligé ? Laissez-moi vous parler un peu. Vous êtes une confidente indulgente. J'ai été affligé par la manière d'être de miss Crawford ce matin. Je sais que son naturel est aussi doux, aussi bon que le vôtre même ; mais l'influence de son ancienne société donne, il me semble, à sa conversation, à ses opinions, quelque chose de blâmable. Elle ne pense pas *mal*, mais elle parle *mal*. Elle parle

ainsi en plaisantant, mais quoique je sache que ce n’est qu’une plaisanterie, cela m’afflige. »

« C’est l’effet de l’éducation, dit Fanny doucement. Edmond ne pouvait qu’en convenir. « Oui, cet oncle ! cette tante ! ils ont gâté le meilleur esprit. Quelquefois, Fanny, il me semble que cela ne se borne pas aux manières, et que l’esprit est un peu attaqué. »

Fanny pensa qu’il en appelait à son jugement. C’est pourquoi, après un moment de réflexion elle dit. « Mon cousin, si vous n’avez besoin de moi que comme une confidente, je vous serai aussi utile que je puisse l’être ; mais je n’ai aucune qualité propre à faire de moi une conseillère. Ne me demandez point un avis. Je ne suis point capable de vous en donner. »

« Vous avez raison, Fanny, de protester contre un pareil office ; mais vous ne devez pas vous effrayer ; je veux seulement causer avec vous. »

« Une chose de plus, excusez la liberté que je prends… Prenez garde à ne me dire rien que vous soyez fâché par la suite de m’avoir confié. Le temps peut venir… »

Les joues de Fanny se colorèrent en disant cela.

« Ma chère Fanny, s’écria Edmond en pressant sa main sur ses lèvres avec presque autant d’ardeur que si c’eût été celle de miss Crawford, vous êtes la prudence elle-même. Mais ce n’est pas nécessaire ici. Le temps ne viendra jamais, le temps auquel vous faites allusion ne viendra jamais. Je commence à le juger très-improbable. Les chances diminuent de plus en plus : et quand bien même il viendrait, il n’y aurait rien à rappeler entre nous qui dût nous effrayer, car je ne puis jamais être honteux de mes propres scrupules ; et s’ils étaient détruits, ce serait parce que le caractère de miss Crawford se serait amélioré. Vous êtes le seul être sur la terre à qui je puisse dire ce que j’ai dit. Mais vous avez toujours connu mon opinion sur miss Crawford ; vous pouvez m’être témoin, Fanny, que je n’ai jamais été aveuglé. Combien de fois n’avons-nous pas parlé ensemble de ses légers défauts ? Vous n’avez pas besoin de vous défier de moi ; j’ai presque abandonné toute idée sérieuse à son égard ; mais quelque chose qui m’arrive, je serais inexcusable si je pouvais penser, sans la plus sincère reconnaissance, à votre bonté et à votre sympathie. »

Edmond en avait dit assez pour subjuguer l’expérience d’une jeune personne de dit-huit ans. Il en avait dit assez pour faire connaître à Fanny des sentimens plus doux que tout ce qu’elle avait éprouvé depuis long-temps ; et avec un regard plus brillant, elle répondit : « Oui, mon cousin, je

suis convaincue que vous êtes incapable d'agir autrement. Je ne crains d'entendre aucune chose que vous désiriez me dire. Ne vous contraignez point, dites-moi ce que vous voudrez. »

Ils étaient alors au second étage, quand l'apparition d'une femme de chambre interrompit leur conversation. Elle avait été terminée pour Fanny au moment le plus agréable. Si Edmond avait encore parlé pendant cinq minutes, il aurait bien pu ne l'entretenir que de miss Crawford. Ils se séparèrent. Edmond, en la quittant, la regarda avec une affection reconnaissante, et Fanny fut ranimée par de douces sensations. Depuis que le moment de joie que le billet de M. Crawford à William lui avait causé, s'était dissipé, elle avait été dans une situation d'esprit tout à fait contraire. Rien d'agréable ne s'était offert à elle… Maintenant tout lui souriait. La bonne fortune de William revenait dans sa pensée, et lui paraissait encore plus agréable qu'auparavant, le bal aussi… Quelle soirée de plaisir allait avoir lieu ! Fanny éprouvait des transports de joie, et elle commença à faire sa toilette avec un contentement réel. Tout alla bien : elle se plut à elle-même ; et quand elle prit le collier, son bonheur fut complet, car il ne put nullement entrer dans la boucle de sa croix. Pour obliger Edmond, elle s'était résolue à la porter, mais il ne pouvait s'adapter à la croix. Il fallait donc prendre la chaîne d'Edmond ; Fanny joignit cette chaîne et sa croix, que lui avaient donné les deux êtres les plus chers à son cœur, avec des sensations délicieuses ; et en orna son cou. Pour plaire à Edmond, elle se para aussi du collier de miss Crawford. Il lui allait à merveille, et Fanny quitta son appartement, satisfaite d'elle-même et de tout ce qui l'entourait.

Sa tante Bertram s'était rappelé que Fanny pouvait avoir besoin, pour une toilette de bal, de soins plus habiles que ceux de sa femme de chambre ; et quand elle fut habillée, elle envoya à Fanny madame Chapman, sa propre femme de chambre, pour l'aider. Mais miss Price sortait de son appartement, complètement habillée, lorsque madame Chapman s'y présenta. Fanny n'eut qu'à la remercier, et fut aussi sensible à cette attention que lady Bertram ou madame Chapman pouvaient le désirer.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXVIII.

Table des matières

L’oncle et les deux tantes de Fanny étaient dans le salon lorsqu’elle parut. Elle fut un objet intéressant pour le premier, et il vit avec plaisir l’élégance générale qu’il y avait en elle, et combien son air était agréable. Il se borna à louer devant elle la fraîcheur et le bon goût de son ajustement ; mais quand elle eut quitté de nouveau le salon, il donna des louanges entières à sa beauté.

« Oui, dit lady Bertram, elle a très-bonne mine. Je lui ai envoyé Chapman. »

« Bonne mine ! Oh oui ! s’écria madame Norris. Elle a de bonnes dispositions pour cela, élevée dans cette famille comme elle l’a été, avec l’exemple des grâces de ses cousines sous les yeux. Pensez seulement, mon cher sir Thomas, quels avantages vous et moi nous lui avons faits ! La robe même que vous venez de remarquer est un présent que vous lui avez fait, lorsque la chère madame Rushworth s’est mariée. Que serait-elle devenue si nous ne l’avions pas prise par la main ? »

Sir Thomas garda le silence. Mais quand on se mit à table, les yeux d’Edmond et de William l’assurèrent qu’il pourrait parler avec plus de succès du même sujet, lorsque les dames se seraient retirées. Fanny vit qu’on la trouvait bien, et n’en parut que plus jolie. Elle était heureuse par différentes causes : elle le devint encore davantage, lorsqu’en suivant ses tantes qui se retiraient de la salle à manger, Edmond, qui s’était placé près de la porte, lui dit : « Il faut que vous dansiez avec moi, Fanny ; je vous demande deux contredanses, les deux que vous voudrez, à l’exception des deux premières. » Elle n’avait rien de plus à désirer. La gaîté que ses cousines avaient témoignée le jour d’un bal, ne la surprenait plus. Elle sentait que c’était une charmante chose ; et dès qu’elle pouvait échapper à sa tante Norris, elle répétait ses pas de danse dans le salon.

La famille se réunit, et on commença à attendre les voitures. Un esprit de contentement se répandit parmi les habitans de Mansfield ; chacun parlait et riait. Fanny remarquait qu’il y avait un peu d’effort dans la gaîté d’Edmond, mais elle voyait avec plaisir que cet effort disparaissait graduellement.

Lorsque les voitures arrivèrent, lorsque la société commença à se réunir, la gaîté de Fanny se calma un peu. La vue de tant d'étrangers, ainsi que la gravité et les formalités du premier grand cercle où elle assistait, la firent revenir en elle-même. Elle était présentée çà et là par son oncle, elle était forcée d'écouter des civilités qui lui étaient adressées particulièrement, et d'y répondre. C'était une besogne pénible, et toutes les fois qu'elle se trouvait dans ce cas, elle regardait William qui se promenait à l'aise derrière les fauteuils, et enviait d'être avec lui.

L'entrée de la famille Grant et de miss Crawford avec son frère, donna plus de gaîté au cercle. De petits groupes furent formés, et les fronts prirent l'aspect de la gaîté. Fanny fut enchantée de sortir du rôle d'étiquette qu'elle venait de remplir, et elle aurait été encore plus contente si ses yeux avaient pu ne pas errer sur Edmond et sur miss Crawford. Celle-ci était charmante… ! et qu'en résulterait-il ? Fanny fut tirée de ses réflexions en apercevant M. Crawford devant elle, qui lui demanda de lui accorder les deux premières contre-danses. Elle n'était pas fâchée d'avoir un danseur, mais elle remarqua que M. Crawford, en faisant cette demande, y mettait un ton qui ne lui plaisait point, et que ses yeux s'étant portés sur son collier, il avait souri : ce sourire la fit rougir et l'embarrassa. Elle ne put se remettre, que lorsque M. Crawford l'eut quittée pour aller parler à d'autres personnes. Lorsque la société passa dans la salle du bal, Fanny se trouva pour la première fois auprès de miss Crawford, dont les yeux et le sourire imitèrent ceux de son frère ; Fanny se hâta de donner l'explication du second collier. Miss Crawford écouta, et toutes les insinuations quelle voulait faire à Fanny furent oubliées. Elle fut toute entière à une seule chose, et ses yeux déjà si brillans, montrèrent qu'ils le pouvaient devenir davantage. Elle s'écria avec un air de vive satisfaction. : « Il a fait cela ? Edmond ? Cela est bien digne de lui ! Aucun autre homme que lui n'y aurait pensé. Je l'estime au-delà de toute expression. » Et en disant cela, elle regardait autour d'elle, comme désirant le lui dire à lui-même ; mais il était à accompagner des dames dans un autre appartement ; et madame Grant étant venu auprès des deux jeunes personnes, et s'étant mise entre elle deux, elles suivirent le reste de la société dans la salle du bal.

Le cœur de Fanny avait été vivement ému par les paroles de miss Crawford ; mais elle n'avait plus le loisir de réfléchir sur ce sujet. Elle était dans la salle du bal, les instrumens de musique se faisaient entendre, et elle était obligée de faire attention à l'arrangement général.

Au bout de quelques minutes, sir Thomas vint vers elle, et lui demanda si elle était engagée. « Oui, mon oncle, à M. Crawford, répondit-elle : et c'était précisément là ce qu'il désirait entendre. M. Crawford n'était pas éloigné, sir Thomas le conduisit à Fanny, en lui disant quelques mots qui découvrirent à celle-ci qu'elle devait ouvrir le bal. Cette idée ne s'était jamais présentée à son esprit. Elle avait pensé que cela était réservé à Edmond avec miss Crawford, et l'impression fut si forte, qu'elle ne put retenir une exclamation de surprise, et même s'empêcher de supplier qu'on la dispensât d'ouvrir le bal. Il fallait que l'effroi qu'elle éprouvait fût bien grand pour qu'elle osât avancer une opinion différente de celle de sir Thomas. Celui-ci sourit, essaya de l'encourager, et ensuite dit avec un air trop sérieux : « Il faut que cela soit, ma chère, » pour que Fanny osât hasarder une autre parole de plus. Le moment d'après, elle fut conduite par M. Crawford au haut de la salle pour y être jointe par le reste des danseurs, couple par couple, tels qu'ils avaient été formés.

Fanny pouvait à peine croire qu'elle fût ainsi placée au-dessus de tant de jeunes femmes élégantes. Cette distinction lui paraissait être trop grande. Ses pensées se reportaient sur ses cousines ; elle éprouvait un tendre regret de ce qu'elles ne fussent pas présentes pour partager un plaisir qui avait tant de charmes pour elles.

Le bal commença. Pendant la première contre-danse, Fanny y trouva plus d'honneur que de plaisir. Son danseur était dans les dispositions les plus gaies, et il cherchait à les lui communiquer ; mais ce ne fut que lorsqu'elle pensa que l'on ne faisait plus attention à elle, qu'elle put reprendre ses esprits. Cependant jeune, jolie et gracieuse, sa timidité ne lui ôtait aucun de ses charmes, et toutes les personnes du cercle étaient généralement disposées à la louer. Elle était attrayante, elle était modeste, elle était nièce de sir Thomas ; elle passa bientôt pour être admirée par M. Crawford : cela suffisait pour lui attirer la faveur générale. Sir Thomas lui-même examinait avec complaisance la danse de Fanny. Il était fier de sa nièce, et sans attribuer, comme madame Norris, toute sa beauté personnelle à son séjour à Mansfield, il s'applaudissait de lui avoir procuré l'éducation et les formes dont elle lui était redevable.

Miss Crawford regardait sir Thomas et devinait ses pensées ; et comme elle avait le désir de lui être agréable malgré la différence de leurs opinions, elle saisit le moment où elle se trouva auprès de lui pour lui dire quelque chose de flatteur pour Fanny. Sir Thomas reçut cet éloge comme miss

Crawford pouvait le désirer, en s’y joignant autant que la discrétion et la politesse le demandaient de lui. Lady Bertram se trouvant à peu de distance assise sur un sofa, miss Crawford se tourna vers elle avant qu’elle commençât à danser, pour lui faire compliment sur la bonne mine de miss Price.

« Oui, elle a très-bon air, répondit tranquillement lady Bertram. Chapman l’a aidée à faire sa toilette ; je lui ai envoyé Chapman. » Ce n’était pas qu’elle fût fâchée de voir Fanny admirée, mais elle était principalement frappée de sa propre bonté, en envoyant madame Chapman à Fanny.

Miss Crawford connaissait trop bien madame Norris, pour essayer de lui plaire en lui vantant Fanny.

« Ah ! madame, lui dit-elle, quel dommage que nous n’ayons pas ici la chère madame Rushworth et Julia ! » Madame Norris lui répondit par tous les mots polis qu’elle put lui adresser, au milieu de ses occupations de faire dresser des tables de jeu, et de faire placer par sir Thomas les personnes titrées dans le haut de la salle.

Miss Crawford fut moins heureuse dans ses intentions d’être agréable à Fanny. Après les deux premières contre-danses, elle joignit celle-ci, et lui dit avec un regard significatif : « Vous pourrez peut-être me dire pourquoi mon frère va à Londres demain. Il dit qu’il y a des affaires, mais sans s’expliquer davantage ; c’est la première fois qu’il m’ôte sa confiance. C’est à quoi nous devons toutes nous attendre. Nous sommes toutes supplantées tôt ou tard. Maintenant il faut que je m’adresse à vous pour savoir quelque chose. Je vous en prie, dites-moi, pourquoi Henri part-il ? »

Fanny protesta qu’elle ne savait pas la moindre chose à ce sujet.

« En ce cas, dit miss Crawford en riant, je dois supposer que c’est pour le plaisir d’accompagner votre frère et de parler de vous pendant la route. »

Fanny fut confuse et mécontente en même temps. Miss Crawford s’étonna de ne la point voir sourire, mais elle ne put croire qu’elle fût insensible aux attentions de Henri. Fanny s’amusa beaucoup pendant la soirée, mais les attentions de Henri l’intéressaient fort peu. Cependant quand il parlait de William, il ne lui était pas désagréable ; il montrait dans ces occasions une chaleur d’ame qui lui était avantageuse. Toutefois la satisfaction de Fanny ne provenait point de ses attentions. Elle était heureuse en voyant combien William s’amusait au bal ; elle était heureuse en remarquant qu’elle était admirée ; elle était heureuse en songeant qu’elle

avait deux contre-danses à danser avec Edmond ; sa main était demandée avec tant d'empressement pour danser, que cet engagement, qui n'avait pas été fixé, était dans une perspective continuelle. Elle fut heureuse lorsqu'il s'exécuta, mais non pas à cause de la gaîté d'Edmond ou de quelques autres expressions bienveillantes comme celles du matin : ses esprits étaient abattus, et le plaisir que Fanny goûtait en cet instant, était celui de se trouver l'amie auprès de laquelle il trouvait du repos. « Je suis excédé de civilités, dit-il. J'ai parlé toute la nuit sans avoir rien à dire. Mais avec vous, Fanny, je puis être tranquille ; vous n'avez pas besoin que l'on vous parle. Jouissons du plaisir du silence. » Fanny se conforma à ses désirs, et ils dansèrent leurs deux contre-danses avec une tranquillité qui pouvait faire penser à tout observateur quelconque, que sir Thomas n'avait point élevé dans Fanny une épouse pour son second fils.

La soirée avait présenté peu d'agrément à Edmond. Miss Crawford avait été très-gaie en dansant avec lui ; mais cette gaîté n'était point de nature à lui plaire. Après une contredanse, Edmond s'était placé auprès d'elle, et sa conversation l'avait tout à fait affligé, par la manière dont miss Crawford avait parlé de la profession dans laquelle il était sur le point de s'engager. Ils avaient parlé, ils avaient gardé le silence ; il avait raisonné, elle l'avait tourné en ridicule, et ils avaient fini par se séparer avec un mécontentement mutuel. Fanny, qui n'avait pu s'empêcher de les observer, en avait assez vu pour être satisfaite. Il y avait de la cruauté à être heureuse, tandis qu'Edmond souffrait ; et cependant Fanny ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la satisfaction de ce qu'il souffrait.

Lorsqu'elle eut achevé de danser avec lui, son goût et ses forces pour le bal se trouvèrent également épuisés, et sir Thomas ayant remarqué qu'elle marchait plutôt qu'elle ne dansait, l'engagea à s'asseoir et à ne plus danser. M. Crawford, dès ce moment, s'assit aussi.

« Pauvre Fanny ! s'écria William en venant lui rendre visite pendant un moment, et en agitant devant son visage l'éventail de sa danseuse, comme si Fanny eût été en danger de perdre la vie. « Comme elle est vite rendue ! le jeu ne fait que de commencer ; comment pouvez-vous être fatiguée si promptement ? »

« Si promptement ! mon bon ami, dit sir Thomas en tirant sa montre avec précaution : il est trois heures du matin, et votre sœur n'est pas accoutumée à veiller à ces heures-là. »

« Eh bien donc ! Fanny, vous ne serez pas levée demain avant que je parte ? Dormez aussi long-temps que vous le pourrez, et ne pensez pas à moi. »

« Oh ! William ! »

« Quoi ! dit sir Thomas, est-ce qu'elle veut être debout avant que vous partiez ? »

« Oh ! oui, mon oncle, s'écria Fanny en se levant promptement de sa chaise. Il faut que je déjeûne avec lui : ce sera la dernière fois, le dernier matin ; vous le savez ! »

« Il vaudrait mieux ne pas vous réveiller, Fanny ! Vous savez qu'il doit partir à huit heures et demie ! »

Mais Fanny fut si pressante, que son oncle finit par dire : « Bien ! bien ! » ce qui équivalait à une permission.

« Oui, à huit heures et demie, dit Crawford à William, comme celui-ci s'éloignait, et je serai exact, car je n'ai point de tendre sœur qui se réveille à cause de moi. » Et d'un ton plus bas, il dit à Fanny : « Je sortirai tristement d'une maison déserte. Votre frère trouvera mes idées bien différentes demain. »

Sir Thomas, après un moment, invita M. Crawford à venir déjeûner avec William ; et l'empressement avec lequel cette offre fut acceptée, confirma les soupçons que le bal avait augmentés dans l'esprit de sir Thomas, que M. Crawford était épris de Fanny. Un moment après il engagea Fanny à aller se mettre au lit. Cet avis qu'il lui donnait était un ordre absolu ; Fanny se leva aussitôt et se retira, après avoir reçu l'adieu très-cordial de M. Crawford. Elle jeta un dernier regard sur la salle du bal, où cinq ou six couples dansaient encore intrépidement, et elle monta lentement le grand escalier, poursuivie par la contre-danse sans fin, fatiguée, épuisée, mais pensant malgré cela qu'un bal était vraiment une chose délicieuse.

En la faisant se retirer, sir Thomas ne pensait pas seulement à sa santé. Il songeait que M. Crawford avait été assis assez long-temps auprès d'elle, ou peut-être voulait-il montrer à ce dernier avec quelle promptitude Fanny se rendait aux invitations qu'on lui faisait.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXIX.

Table des matières

Le bal était fini ; le déjeûner finit bientôt aussi : le dernier baiser fut donné, et William partit. M. Crawford avait été exact. Le déjeûner avait été court et agréable.

Fanny resta seule dans le salon après le départ de William, attristée par cette séparation. C'était un jour de tristesse ; aussitôt après le second déjeûner, Edmond prit congé de sa famille pour une semaine, et monta à cheval pour se rendre à Peterborough. Il ne resta à Fanny des plaisirs de la veille que des souvenirs, dont elle ne pouvait s'entretenir avec personne. Sa tante Bertram avait si peu de curiosité, qu'elle ne se rappelait aucune circonstance du bal, et madame Norris était retournée chez elle avec les gelées qui s'étaient trouvées de trop, pour en nourrir, disait-elle, une fille malade.

La soirée fut aussi triste que le jour l'avait été. Sir Thomas était occupé d'une lecture, et lady Bertram voulut jouer aux cartes, parce qu'elle ne pouvait travailler. Fanny fit sa partie, et jusqu'à l'heure d'aller se mettre au lit, les seules paroles qui furent entendues dans le salon furent : « Cela fait trente-un… quatre en mains ; c'est à vous à donner les cartes, madame… Donnerai-je pour vous ? » Fanny réfléchissait sur la différence qui s'était opérée en vingt-quatre heures dans cet appartement et toute la maison. Le soir précédent tout avait été espérance, sourires, fracas, mouvement, éclat dans le salon et par-tout ; et dans ce moment il ne s'y trouvait que langueur et solitude.

Elle put penser à William le jour suivant avec moins de mélancolie ; et comme elle eut occasion de parler du bal avec madame Grant et miss Crawford avec tout le coloris de l'imagination qui est si nécessaire pour rappeler un bal évanoui, son esprit reprit sa situation ordinaire, et se conforma sans peine à la tranquillité de la semaine actuelle.

Le cercle s'était rétréci ; celui qui contribuait le plus à l'agrément des réunions des deux familles, Edmond, était parti. Mais il fallait apprendre à s'y soumettre ; il devait bientôt quitter Mansfield pour toujours. Fanny pensait, avec un sentiment de reconnaissance, qu'elle pouvait maintenant rester dans la même chambre que son oncle, entendre sa voix, recevoir ses

questions, et même y répondre sans éprouver la timidité qu'elle ressentait autrefois.

« Nos deux jeunes gens nous manquent, » dit sir Thomas, le premier et le second jour, au petit cercle qui se formait après le dîner. Il se bornait d'abord, pour ne pas attrister davantage Fanny, à boire à leur bonne santé, mais il s'étendit ensuite sur ce qui les concernait. Il parlait de William avec intérêt, et de l'espoir qu'il avait de son avancement. « Nous pouvons penser, ajouta-t-il, qu'il pourra nous rendre visite assez fréquemment ; et quant à Edmond, il faut bien que nous nous fassions à son absence. Cet hiver est le dernier où il nous appartiendra. »

« Oui, dit lady Bertram ; mais je désirerais qu'il ne s'en allât pas. Tous nous quittent, je crois : je voudrais que nos enfans restassent avec nous. »

Ce désir que lady Bertram exprimait, s'adressait particulièrement à Julia, qui venait d'écrire pour demander la permission d'aller à Londres avec sa sœur ; et comme sir Thomas croyait devoir accorder cette permission, lady Bertram regrettait de voir le retour de Julia encore différé. Sir Thomas entra dans un long raisonnement pour faire approuver cet arrangement à sa femme. Lady Bertram y acquiesça avec calme, et dit tranquillement : « Oui. » Au bout d'un quart-d'heure de réflexion, elle rompit soudain le silence, en disant :

« Sir Thomas ! je réfléchissais. Je suis très-aise que nous ayons pris Fanny comme nous l'avons fait ; car maintenant que les autres sont absens, nous en ressentons l'agrément. »

Sir Thomas augmenta aussitôt ce compliment en ajoutant : « Cela est vrai. Nous montrons à Fanny la bonne opinion que nous avons d'elle en la louant en face ; elle est maintenant une très-agréable compagne. Si nous avons été tendres pour elle, elle est aujourd'hui tout à fait nécessaire pour nous. »

« Oui, dit lady Bertram, et il est agréable de penser que nous l'aurons toujours avec nous. »

Sir Thomas sourit, regarda sa nièce, et répondit ensuite gravement : « J'espère qu'elle ne nous quittera point, à moins qu'elle ne soit invitée d'aller dans quelque autre maison qui lui promît plus de bonheur qu'elle en trouve ici. »

« Et cela n'est pas vraisemblable, sir Thomas ! qui pourrait l'inviter ? Maria pourrait être bien aise de la voir de temps en temps à Sotherton, mais

elle ne la demanderait pas pour y rester tout à fait, et je suis sûre qu'elle est mieux ici ; en outre, je ne puis me séparer d'elle. »

La semaine qui s'écoulait si paisiblement à la grande maison de Mansfield, avait un caractère différent au presbytère. Ce qui était tranquillité et agrément pour Fanny, était ennui et tourment pour miss Crawford : cela pouvait être attribué à la différence du caractère et des habitudes ; l'une si aisément satisfaite, l'autre si peu accoutumée aux contrariétés ; mais cela pouvait l'être encore plus à la différence des circonstances. Il y avait quelques points où leurs intérêts se trouvaient dans une opposition absolue. Pour Fanny, l'absence d'Edmond était réellement dans sa cause et dans son but, un soulagement. Pour miss Crawford, cette absence était pénible de toute façon. Elle sentait le manque de sa société chaque jour et presque à chaque heure. Elle le sentait vivement. Il n'y avait plus au presbytère qu'un triste trio confiné dans la maison, par la pluie ou par la neige, sans avoir rien à faire ni à espérer. Irritée contre Edmond de ce qu'il tenait à son plan et le suivait en dépit d'elle, son courroux avait été si vif qu'ils s'étaient quittés au bal presque fâchés : cependant elle ne pouvait s'empêcher de penser continuellement à lui, de réfléchir sur son mérite et sur son affection, et de soupirer après les réunions qui avaient eu lieu récemment. Elle trouvait que son absence était inutilement prolongée : elle pensait qu'il n'aurait dû quitter Mansfield que pour une semaine, puisqu'elle était voisine de son départ. Elle aurait voulu ne lui avoir pas parlé avec tant de chaleur dans leur dernière conversation ; elle craignait de s'être servi de quelques expressions de mépris en parlant du clergé : c'était d'un mauvais ton, c'était un tort ; elle désirait de tout son cœur qu'elle ne se fût point servie de ces expressions.

Son tourment ne finit point avec la semaine. Edmond écrivit à sa famille qu'il avait promis de rester avec son ami quelques jours de plus. Elle se repentit alors dix fois plus de ce qu'elle avait dit : et bientôt elle eut à combattre une émotion qui lui était nouvelle, celle de la jalousie. L'ami d'Edmond, M. Owen, avait des sœurs ; Edmond pouvait les trouver aimables. En outre la prolongation de son absence, au moment où elle avait annoncé devoir retourner à Londres, signifiait quelque chose qu'elle ne pouvait supporter. Si Henri revenait comme il devait le faire, elle pouvait quitter Mansfield sous trois ou quatre jours. IL lui devint indispensable d'aller trouver Fanny pour essayer de savoir quelque chose ; elle ne pouvait plus vivre dans une si triste solitude. Elle se mit donc en route pour

Mansfield, malgré les difficultés du chemin, qu'une semaine auparavant elle aurait jugé être insurmontables.

La première demi-heure fut perdue, car Fanny et lady Bertram étaient ensemble. Enfin lady Bertram sortit de la chambre, et, presque immédiatement, miss Crawford dit avec une voix dont elle s'efforçait de cacher l'émotion : « Et comment trouvez-vous l'absence de votre cousin Edmond ? Comme la plus jeune personne de la maison, vous devez en souffrir davantage : cette absence prolongée ne vous surprend-elle pas ? »

« Je ne sais, dit Fanny en hésitant ; oui, je ne m'y étais pas tout à fait attendue. »

« Il restera peut-être encore plus longtemps qu'il ne le dit. Tous les jeunes gens agissent ainsi. »

« Lorsqu'il a été voir M. Owen précédemment, il n'a pas prolongé son séjour auprès de lui »

« Il trouve peut-être la maison plus agréable maintenant ? C'est un très-aimable homme par lui-même, et je ne puis m'empêcher d'être fâchée de ne le point revoir avant mon départ pour Londres. J'attends Henri chaque jour, et, aussitôt qu'il sera arrivé, il n'y aura rien qui me retiendra à Mansfield : j'aurais aimé à revoir Edmond, je l'avoue ; mais je vous prie de vous charger de mes complimens pour lui. Ne trouvez-vous pas, miss Price, qu'il manque un mot dans notre langue pour exprimer ce qui est entre la politesse et l'affection, et pour dépeindre la connaissance amicale que nous avons eue ensemble depuis tant de mois ? mais les complimens suffiront ici. Sa lettre était-elle longue ? »

« Je n'en ai entendu qu'une partie ; elle était adressée à mon oncle, mais je crois qu'elle était fort courte. Il disait que son ami l'avait pressé de rester quelques jours de plus, et qu'il y avait consenti. »

« S'il a écrit à sir Thomas, il n'est pas surprenant qu'il ait été laconique. Il serait entré dans plus de détails s'il vous avait écrit ; il vous aurait envoyé une description des individus. Combien y a-t-il de demoiselles Owen ? »

« Il y en a trois, et toutes grandes. »

« Sont-elles musiciennes ? »

« Je n'en sais rien ; je n'en ai jamais entendu parler. »

« Je suppose que vous entendissiez dire qu'une des demoiselles Owen s'établit à Thornton-Lacey, comment trouveriez-vous cela ? Des choses plus surprenantes sont arrivées. J'oserais penser que l'on y songe ; et la famille Owen aurait raison, car ce serait un établissement bien convenable ; je ne

m’en étonnerais ni ne le blâmerais. Le père est un homme d’église, le frère est un homme d’église, et ce sont tous des gens d’église. Edmond est leur propriété légitime. Vous ne dites rien, Fanny ? miss Price, vous ne parlez pas ; ne vous attendez-vous pas à cela plutôt qu’à autre chose ? »

« Non, dit Fanny vivement ; je ne m’attends nullement à cela. »

« Nullement ! répéta avec empressement miss Crawford ; je m’en étonne ; mais peut-être pensez-vous qu’il ne veut point se marier… du moins actuellement ? »

« Non, je ne le pense pas, dit Fanny doucement, espérant qu’elle ne se trompait point. »

Miss Crawford la regarda d’un air pénétrant, dit seulement : « Il est mieux comme il est, » et changea de conversation.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXX.

Table des matières

Le tourment de miss Crawford fut beaucoup adouci par cette conversation, et elle revint au presbytère avec des dispositions d'esprit qui lui auraient fait braver une autre semaine aussi solitaire, avec le même mauvais temps, si elle avait dû en faire l'épreuve ; mais le soir même, son frère arriva de Londres avec un surcroît de sa gaîté ordinaire. Son refus de lui dire l'objet de son voyage, qui, un jour auparavant, l'aurait fâchée, ne lui paraissait plus être qu'une plaisanterie, pour lui ménager une agréable surprise. Le jour suivant cette surprise eut lieu. Henri avait dit à sa sœur qu'il irait savoir des nouvelles de la famille Bertram, et qu'il serait de retour dans dix minutes. Mais il resta absent plus d'une heure ; et lorsque miss Crawford, qui l'avait attendu avec impatience pour se promener avec lui dans le jardin, l'aperçut enfin, et s'écria : « Mon cher Henri, où pouvez-vous avoir resté aussi longtemps ? » il lui répondit qu'il avait été seulement assis entre lady Bertram et Fanny.

« Assis avec elles une heure et demie ! » s'écria Marie. Mais ce n'était là que le commencement de la surprise.

« Oui, Marie, dit Crawford en mettant le bras de sa sœur sur le sien, et se promenant avec elle. Je n'ai pu revenir plutôt. Fanny était si jolie ! Je suis tout à fait décidé, Marie. Serez-vous étonnée ? Non : vous devez vous douter que je suis tout à fait résolu à épouser Fanny Price. »

La surprise fut complète ; car jamais le soupçon de pareilles vues n'était entré dans l'imagination de miss Crawford. Son étonnement était si grand, que son frère fut obligé de lui répéter ce qu'il venait de dire, encore plus solennellement. La conviction de cette résolution une fois admise, elle ne fut pas mal reçue. Il y avait même du plaisir dans cette surprise. Marie était dans une disposition d'esprit à la faire se réjouir d'une liaison avec la famille Bertram, et à ne pas être fâchée de ce que son frère se mariât un peu au-dessous de ses prétentions.

« Oui, Marie, dit Henri, je suis pris. Vous savez dans quels vagues desseins j'avais commencé, mais en voici la fin. Je crois avoir fait quelques progrès dans l'affection de Fanny, mais la mienne est entièrement fixée. »

« Heureuse, heureuse fille ! s'écria Marie aussitôt qu'elle put parler. Quel mariage pour elle ! Mon cher Henri, ce doit être là mon premier sentiment ; mais le second, qui est aussi sincère, est que j'approuve votre choix de toute mon ame, et que je prévois votre bonheur aussi cordialement que je le désire. Vous aurez une charmante petite femme, pleine de douceur, de reconnaissance et d'attachement ; telle exactement que vous la méritez. Quel étonnant mariage pour elle ! Madame Norris parle souvent de son bonheur ; que dira-t-elle à présent ? Elle fait les délices de toute la famille, et elle y a quelques véritables amis. Combien ils seront satisfaits ! Mais dites-moi tout : quand avez-vous pensé sérieusement à elle ? »

Il était impossible à son frère de répondre à cette question ; il ne put que parler de nouveau de son affection pour Fanny. « Voilà pourquoi vous êtes allé à Londres, reprit Marie ; vous avez voulu consulter l'amiral avant de vous décider ? »

Mais il nia positivement. Il connaissait trop bien son oncle pour lui parler de mariage. L'amiral haïssait l'hymen, et pensait qu'il n'était jamais excusable dans un jeune homme d'une fortune indépendante de s'y soumettre.

« Lorsqu'il connaîtra Fanny, dit Henri, il en sera fou. Elle est précisément la femme propre à détruire ses préjugés, car elle possède les qualités qu'il croit ne se trouver dans aucune femme dans le monde entier. Mais jusqu'à ce que l'affaire soit entièrement arrangée, il n'en saura rien. Non, Marie, vous êtes dans l'erreur ; vous n'avez pas encore deviné l'objet de mon voyage à Londres. »

« Bien ! bien ! je suis satisfaite. Je sais maintenant à quel objet il doit se rapporter, et cela me suffit. Fanny Price ! C'est surprenant ! tout à fait surprenant. Mais vous avez raison ; vous ne pouviez mieux choisir. Il n'y a pas une meilleure personne dans le monde ; et vous n'avez pas besoin de fortune. Quant à sa famille, elle est plus que convenable ; les Bertram sont, sans aucun doute, les premières personnes du pays. Elle est nièce de sir Bertram ; c'en est assez pour le monde. Mais dites-moi plus ; quels sont vos plans ? Connaît-elle son bonheur ? »

« Non. »

« Qu'attendez-vous pour le lui faire connaître ? »

« Je n'attends que l'occasion. Marie, elle ne ressemble point à ses cousines ; mais je pense que je ne demanderai pas sa main en vain. »

« Oh ! non, cela n’est pas possible ! Quand vous seriez moins agréable, en supposant qu’elle ne vous aime pas déjà (ce dont toutefois je doute peu), vous pourriez être tranquille. La douceur et la reconnaissance qui sont dans son caractère vous assureraient de son consentement. Je pense véritablement qu’elle ne vous épouserait pas sans amour. S’il existe dans le monde une fille qui ne soit pas influencée par l’ambition, je suppose que c’est Fanny : mais demandez-lui de vous aimer, et elle n’aura jamais le courage de vous refuser. »

Aussitôt que miss Crawford garda le silence, son frère recommença à l’entretenir des charmes de Fanny : sa beauté, sa figure, ses grâces, la bonté de son cœur étaient un sujet inépuisable. Il avait lieu de vanter sa raison et sa modération ; il l’avait vue souvent mise à l’épreuve. Quelle était la personne de la famille, à l’exception d’Edmond, qui n’eût pas exercé continuellement sa patience ? Elle avait de la vivacité dans ses affections ; pour s’en convaincre, il suffisait de la voir avec son frère. Mais ce n’était pas tout, Henri Crawford avait trop de bon sens pour ne pas sentir le prix des bons principes dans une femme, quoiqu’il fût peu accoutumé à réfléchir sérieusement. « J’aurai une entière confiance en elle, dit-il, et c’est là ce dont j’ai besoin. Si vous l’aviez vue ce matin, écoutant avec une douceur et une patience inaltérables toutes les demandes de sa tante, travaillant avec elle et pour elle, achevant ensuite une note pour le service de cette femme stupide, et tout cela fait avec une douceur sans prétention, comme si elle ne devait jamais avoir un moment à sa disposition ; ses cheveux si bien arrangés, comme ils le sont toujours ; une boucle de sa chevelure tombant en avant pendant qu’elle écrivait, et que de temps en temps elle rejetait en arrière ; et au milieu de tout cela, me parlant quelquefois, et m’écoutant comme si elle avait pris plaisir à m’entendre… ; si vous l’aviez vue ainsi, Marie, vous auriez pensé que son pouvoir sur mon cœur ne peut jamais cesser ! »

« Mon cher Henri, s’écria Marie en riant, que je suis aise de vous voir ainsi épris ! Cela me charme. Mais que diront madame Rushworth et Julia ? »

« Peu m’importe. Elles verront quel est le genre de femme qui peut attacher un homme de bon sens. Elles verront leur cousine traitée comme elle devait l’être, et je désire quelles soient véritablement honteuses de leur indifférence et de leur dureté. Elles seront irritées, ajouta-t-il après un moment de silence, et d’un ton plus rassis : Madame Rushworth sera très-

irritée ; mais le premier moment passé, tout sera oublié, car je ne crois pas que ses sentimens soient plus durables que ceux des autres femmes, bien que j'en aie été l'objet. Oui, Marie, ma Fanny éprouvera à chaque instant une différence dans la conduite de toutes les personnes qui l'entourent aujourd'hui ; et ce sera pour moi le comble du bonheur d'être l'auteur de ce changement. Maintenant elle est dépendante, sans espérances, sans amis, négligée, oubliée. »

« Elle n'est pas oubliée par tous, Henri ; elle n'est pas sans amis. Son cousin Edmond ne l'oublie jamais. »

« Edmond ! oui, je crois que, généralement parlant, il a de la bonté pour elle. Il en est de même aussi de sir Thomas, mais à la manière d'un oncle riche, qui sent sa supériorité et qui est arbitraire. Mais ce que peuvent faire sir Thomas et Edmond réunis pour le bonheur de Fanny, et pour son rang dans le monde, n'est rien, comparé à ce que je ferai pour elle. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXI.

Table des matières

Henri Crawford retourna le lendemain matin à Mansfield, à une heure où les visites ne se font pas ordinairement. Les deux dames étaient dans le salon du déjeûner, et heureusement pour lui, lady Bertram était sur le point d'en sortir comme il y entra. Après l'avoir reçu avec politesse, elle dit à un de ses domestiques de faire prévenir sir Thomas, et sortit.

Henri, sans perdre un moment, se tourna vers Fanny, et tirant des lettres de sa poche, il lui dit avec un regard très-animé ; « Je suis bien heureux de me trouver seul avec vous, mademoiselle ; je l'ai désiré plus que vous ne pouvez l'imaginer. Comme je sais avec quelle tendresse vous aimez votre frère, j'aurais été on ne peut plus contrarié que quelque autre personne vous eût donné la connaissance des nouvelles dont je suis porteur. Il est… votre frère est lieutenant. J'ai la satisfaction infinie de vous féliciter sur la promotion de votre frère. Voici les lettres qui me l'annoncent. Je viens de les recevoir à l'instant. Vous aimerez peut-être à les voir. »

Fanny ne pouvait parler ; mais elle n'en avait pas besoin pour faire connaître ses sentimens : il suffisait de voir l'expression de ses yeux, les nuances de ses joues, le développement de sa sensibilité, son doute, sa confusion, sa félicité. Elle prit les lettres que Henri Crawford lui présentait. La première était de l'amiral : il informait son neveu, en peu de mots, qu'il avait réussi dans la promotion du jeune Price. La seconde était du secrétaire du premier Lord à un ami que l'amiral avait employé pour cette affaire ; elle disait que sa seigneurie avait été charmée d'avoir une occasion de montrer sa considération pour l'amiral Crawford, et que la nomination de M. William Price, comme second lieutenant sur le sloop de Sa Majesté, la *Grive*, avait causé de la joie à un grand nombre de personnes distinguées.

Pendant que Fanny tenait ces lettres d'une main tremblante, et que son cœur était livré à la plus douce émotion, Crawford continua ainsi, pour exprimer l'intérêt qu'il avait dans cet événement :

« Je ne parlerai point de mon propre bonheur, quelque grand qu'il soit ; je ne pense qu'au vôtre. En se comparant à vous, qui a le droit d'être heureux ? Je me reprochais presque de savoir avant vous ce que vous aviez le droit de connaître avant tout le monde. Mais je n'ai pas perdu un seul

moment. Je ne puis vous dire combien j'étais impatient de vous apporter cette nouvelle, et combien j'ai été contrarié de n'avoir pu terminer cette affaire pendant que j'étais à Londres. Mon oncle, qui est le meilleur homme du monde, s'est conduit comme je savais qu'il le ferait après avoir vu M. votre frère. Je n'ai pas voulu vous dire hier toutes les louanges que l'amiral lui donnait, je voulais attendre qu'il fût prouvé que ces louanges venaient d'un ami. Maintenant je puis dire que l'on ne peut inspirer plus d'intérêt que William Price n'en a excité dans le cœur de mon oncle après la soirée qu'ils ont passée ensemble. »

« Et c'est vous qui avez fait tout cela ! s'écria Fanny. Ô mon Dieu ! que vous êtes bon ! Avez-vous réellement désiré… ? Je vous demande pardon, je suis hors de moi. L'amiral Crawford a daigné s'intéresser ?… Comment cela a-t-il pu se faire ? Je suis stupéfaite ! »

Henri eut un grand plaisir à expliquer tout ce qu'il avait fait. Le but de son dernier voyage à Londres avait été d'introduire William auprès de l'amiral. Il n'avait fait part de ce projet à personne, pas même à sa sœur. Il parlait avec tant de feu de l'intérêt qu'il avait pris à cette affaire, de son *double motif*, de ses *desseins*, de ses *vœux*, que si Fanny avait été capable de lui prêter attention, elle n'aurait pu manquer de deviner son intention ; mais son cœur était si touché, et son étonnement était si grand, qu'elle ne l'écoutait qu'imparfaitement, et disait seulement quand il s'arrêtait : « Que vous avez de bonté ! Oh ! M. Crawford, nous vous avons des obligations infinies. Cher William ! cher William ! » Elle se leva de son siége en s'écriant : « Je veux aller trouver mon oncle. Mon oncle doit apprendre cette nouvelle le plus tôt possible. » Mais Crawford ne le lui permit pas, l'occasion était trop favorable et son amour trop impatient. Il la suivit en la priant de rester et de lui accorder encore cinq minutes ; et l'ayant prise par la main, il la reconduisit à sa chaise. Il était déjà au milieu de sa déclaration, qu'elle ne soupçonnait pas pourquoi il la retenait ; mais lorsqu'elle fut forcée enfin de le comprendre en lui entendant dire qu'elle avait excité dans son cœur des sentimens qu'il n'avait point encore connus, et que ce qu'il avait fait pour William devait être attribué à son attachement sans égal pour elle, elle fut dans le plus extrême embarras, et pendant quelques momens, incapable de parler. Elle considérait cela comme une folie, comme une simple galanterie qui n'avait aucune signification. Elle trouvait cependant que c'était agir avec elle d'une manière qui n'était pas convenable, et qu'elle n'avait pas méritée. Mais cela se trouvait dans le caractère de

Crawford, et c'était une scène comme elle lui en avait vu jouer déjà. Cependant comme son cœur était plein de joie et de reconnaissance à cause de William, elle ne pouvait éprouver de ressentiment d'une chose qui ne regardait qu'elle ; et après avoir retiré deux fois sa main et essayé en vain deux fois de s'éloigner, elle dit seulement avec beaucoup d'agitation : « Cessez, je vous en prie, M. Crawford ! cessez ! Ce langage me déplaît infiniment. Je veux me retirer. Je ne puis écouter ces discours-là. » Mais il continuait à lui peindre son affection, à solliciter la sienne en retour, et enfin en mots clairs et précis, il la pria d'accepter sa main et sa fortune. Il l'avait dit ; cela était positif. L'étonnement et la confusion de Fanny augmentèrent, et quoiqu'elle ne sût pas encore comment supposer qu'il parlât sérieusement, elle pouvait à peine demeurer assise. Il la pressa de lui répondre.

« Non, non, non ! s'écria-t-elle en cachant son visage. Tout cela est une extravagance. Ne m'affligez pas. Je ne puis supporter ce langage. Votre bonté pour William m'inspire une reconnaissance que je ne saurais vous exprimer. Mais je ne puis, je ne dois point écouter de telles… Non, non ! ne pensez pas à moi. Mais vous ne pensez pas à moi ; je sais que tout cela ne signifie rien. »

Elle s'était éloignée de lui. Sir Thomas se fit entendre ; il n'y avait plus moyen de la retenir. Elle sortit par une porte opposée à celle que son oncle allait ouvrir, et elle était déjà à se promener çà et là dans la chambre de l'Est, avant que sir Thomas eût encore appris le commencement de la nouvelle agréable que M. Crawford venait lui apporter.

Fanny était agitée par une foule de sentimens contraires. Elle était affligée, heureuse, reconnaissante et irritée. Elle ne pouvait croire à la sincérité de Crawford, il lui paraissait inexcusable, incompréhensible. Mais telle était son habitude, pensait-elle, qu'il ne pouvait rien faire qu'il n'y mêlât du mal. Il l'avait d'abord rendue la plus heureuse des créatures, et ensuite il l'avait insultée ; car elle ne savait comment classer ce qu'il lui avait dit.

Mais William était lieutenant. Cela était un fait positif. Elle ne voulait penser qu'à cela, elle voulait oublier tout le reste. M. Crawford ne s'adresserait sans doute plus à elle. Il devait avoir vu combien il lui avait déplu ; et dans ce cas, elle lui accorderait la plus vive reconnaissance à cause de son amitié pour William.

Elle ne bougea pas de la chambre de l'Est, jusqu'à ce qu'elle pût penser que M. Crawford fût parti, et après s'en être assurée, elle descendit auprès de son oncle, et se livra toute entière à la joie que lui causait l'avancement de William. Sir Thomas en était aussi satisfait qu'elle-même ; leur conversation fut extrêmement agréable pour Fanny, jusqu'au moment où elle entendit dire que M. Crawford avait été engagé à venir dîner ce jour-là même.

Elle s'efforça de se composer et de paraître dans son état ordinaire, lorsque l'heure du dîner approcha : mais elle ne put s'empêcher de témoigner beaucoup de froideur quand M. Crawford entra dans l'appartement.

Il fut bientôt tout auprès d'elle. Il avait à lui remettre un billet de sa sœur. Fanny ne pouvait prendre sur elle de le regarder, mais elle trouvait qu'il n'y avait dans sa voix aucune trace de son extravagance passée. Elle ouvrit le billet aussitôt, charmée d'avoir quelque chose à faire, et heureuse de penser que l'intervention de sa tante Norris, qui dînait aussi à Mansfield, la mettrait à l'abri d'une conversation particulière avec M. Crawford. Elle lut :

« Ma chère Fanny, car c'est ainsi que je puis vous appeler toujours désormais, ce qui me plaît d'autant plus, que depuis six semaines ma bouche se faisait un scrupule de prononcer *miss Price*, je ne puis laisser partir mon frère sans vous envoyer par lui quelques lignes de félicitation, et sans vous assurer de mon joyeux consentement. Soyez sans craintes, ma chère Fanny, il ne peut se présenter de difficultés qui méritent qu'on s'y arrête. Je suppose que l'assurance de mon consentement sera quelque chose ; ainsi vous pourrez diriger cet après-midi quelques-uns de vos doux sourires sur mon frère, et me le renvoyer encore plus heureux que lorsqu'il est parti. »

Votre affectionnée, M. C.

Fanny, d'après ce billet, ne sut que faire ou que penser ; elle voyait de la perplexité et de l'agitation de toute manière ; toutes les fois que M. Crawford lui adressait la parole, et cela arrivait souvent, elle était embarrassée : pendant tout le dîner, elle évita de tourner ses regards du côté où il se trouvait, mais elle s'apercevait que les siens étaient toujours dirigés vers elle.

Il lui semblait que lady Bertram restait à table plus long-temps qu'elle ne l'eût jamais fait ; enfin les dames passèrent dans le salon, et pendant que

lady Bertram et madame Norris s'entretenaient de l'avancement de William, dans le style qui leur était habituel, elle put se livrer à ses réflexions. Elle se demandait comment elle aurait pu exciter un attachement sérieux dans un homme qui avait été si répandu dans le monde, qui semblait être si léger, si insouciant, si insensible sur tous les points ? et ensuite comment sa sœur, avec les notions orgueilleuses et mondaines qu'elle avait sur le mariage, se prêterait à servir aucune chose sérieuse sur cette matière, avec de telles circonstances ? Rien ne lui paraissait moins naturel : elle était honteuse d'avoir même des doutes à cet égard. Un attachement sérieux de la part de Crawford, lui paraissait être aussi impossible qu'une approbation sérieuse de la part de sa sœur. Elle s'était entièrement convaincue de cette impossibilité, avant que sir Thomas et M. Crawford eussent rejoint les dames. Il lui fut plus difficile de rester dans cette conviction, après que M. Crawford fut dans le salon ; car une ou deux fois elle rencontra ses regards, et ils avaient une expression que, dans tout autre individu, elle aurait pensé devoir témoigner une vive affection. Mais elle crut que ces regards ressemblaient à ceux qu'il avait adressés à ses cousines et à cinquante autres femmes.

Elle évita de lui parler, quoique pendant toute la soirée il parût en chercher l'occasion ; enfin, il se disposa à se retirer, quoiqu'il ne fût pas très-tard. Fanny s'en réjouit ; mais ce sentiment dura peu, car un moment après M. Crawford se tournant vers elle, lui dit : « N'avez-vous rien à envoyer à Marie ? N'avez-vous aucune réponse à faire à son billet ? Elle sera fâchée si elle ne reçoit rien de vous. Je vous en prie, écrivez-lui, ne fût-ce qu'une ligne. »

« Oh ! oui, certainement, s'écria Fanny, se levant avec empressement pour échapper à la gêne qu'elle éprouvait. Je vais écrire tout de suite. »

Elle se plaça à la table où elle écrivait ordinairement pour sa tante. Elle prépara ses matériaux sans savoir ce qu'elle devait écrire ; elle n'avait lu qu'une fois le billet de miss Crawford, et cependant il fallait y répondre à l'instant, si elle ne voulait pas paraître avoir quelques intentions. Elle écrivit donc d'une main mal assurée : « Je vous suis très-obligée, ma chère miss Crawford, pour vos obligeantes félicitations sur ce qui concerne mon cher William. Je sais que le reste de votre billet n'est qu'un jeu ; je suis si peu faite à ces sortes de choses, que j'espère que vous m'excuserez si je vous prie de n'en plus faire mention. J'ai vu trop souvent M. Crawford, pour ne pas comprendre ce que ses manières signifient ; s'il me comprenait aussi

bien, je crois qu'il se conduirait différemment. Je ne sais pas ce que j'écris, mais je regarderais comme une grande faveur que ce sujet ne fût jamais rappelé. Je vous remercie de l'honneur de votre billet, et je suis, ma chère miss Crawford, etc. etc. »

La conclusion était à peine lisible, car Fanny s'était aperçue que M. Crawford, sous le prétexte de recevoir son billet, s'approchait d'elle.

« Je ne veux pas vous troubler, lui dit-il à demi-voix, s'apercevant de l'empressement qu'elle mettait à finir son billet. Vous ne pouvez penser que ce soit là mon projet. Ne vous pressez pas, je vous en prie ! »

« Oh ! je vous remercie ; j'ai fini. Le voilà prêt… Je vous suis très-obligée… si vous voulez avoir la bonté de donner cela à miss Crawford. »

Aussitôt que M. Crawford eut pris le billet, Fanny alla se placer auprès des autres personnes qui étaient devant le feu ; de sorte qu'il fut obligé de se retirer sans avoir pu lui parler.

Fanny pensa qu'elle n'avait jamais éprouvé un jour d'une aussi grande agitation, soit de peine, soit de plaisir. Mais heureusement le plaisir n'était pas de nature à finir avec le jour, puisque l'avancement de William se rappellerait sans cesse à sa pensée. Quant à la peine, elle espérait qu'elle ne reviendrait plus. Elle ne doutait point que son billet ne fût trouvé très-mal écrit ; mais du moins il assurerait le frère et la sœur qu'elle n'avait été ni trompée ni satisfaite par les attentions de M. Crawford.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXII.

Table des matières

Fanny n’avait nullement oublié M. Crawford, lorsqu’elle s’éveilla le matin suivant ; mais elle se rappelait l’objet du billet qu’elle avait écrit, et elle était impatiente de voir cet objet rempli. Si M. Crawford voulait partir !… C’était-là ce qu’elle désirait le plus ardemment… partir et emmener sa sœur avec lui comme il devait le faire, n’étant revenu à Mansfield qu’à cause de cela !… elle ne pouvait deviner pourquoi ce départ n’avait pas déjà eu lieu, car miss Crawford n’avait aucune raison pour le différer. Fanny avait espéré que, dans la visite de la veille, le jour de ce départ aurait été nommé ; mais Crawford avait seulement parlé de leur voyage comme devant avoir lieu sous peu.

Après avoir eu la conviction que son billet était parvenu à son adresse, Fanny ne put qu’être très-surprise d’apercevoir par hasard M. Crawford qui venait de nouveau au château, et à une heure aussi peu avancée que la veille. Il ne pouvait venir pour elle, mais elle devait éviter autant que possible de le rencontrer ; et comme elle se trouvait dans les appartemens supérieurs, elle résolut d’y rester pendant tout le temps que durerait sa visite, à moins qu’on ne l’envoyât chercher ; et comme madame Norris était encore au château, il n’y avait pas apparence qu’elle fût appelée.

Elle resta pendant quelque temps écoutant avec agitation si quelqu’un venait la chercher ; mais comme personne n’approchait de la chambre de l’Est, elle se remit peu à peu, s’assit et s’occupa, espérant que M. Crawford partirait sans qu’elle fût pour rien dans l’objet de sa visite.

Près d’une heure s’était écoulée, et Fanny était entièrement tranquille quand elle entendit tout à coup le bruit des pas de quelqu’un qui s’avançait du côté de l’appartement où elle se trouvait. C’était une marche pesante, une marche extraordinaire dans cette partie de la maison ; c’était celle de son oncle. Elle la reconnut aussi bien que sa voix. Elle avait tremblé souvent lorsqu’elle l’avait entendue, et elle commença à trembler de nouveau, par l’idée qu’il venait pour lui parler, quelque fût son objet. C’était en effet sir Thomas ; il ouvrit la porte et demanda s’il pouvait entrer. Fanny éprouvait l’effroi que lui causaient autrefois ses visites, lorsqu’il venait l’examiner sur les langues française et anglaise.

Elle était cependant pleine d'attentions pour son oncle, en plaçant une chaise pour lui, et en s'efforçant de paraître honorée de sa visite. Dans son agitation, elle avait oublié ce qui manquait à son appartement, jusqu'à ce que sir Thomas dit avec surprise : « Pourquoi n'avez-vous pas de feu aujourd'hui ? »

La neige couvrait la terre ; Fanny était enveloppée dans un schall. Elle hésita à répondre.

« Je n'ai pas froid, mon oncle… Je ne reste jamais ici long-temps dans cette saison. »

« Mais vous avez du feu ordinairement ? »

« Non, mon oncle. »

« Comment cela se fait-il ? il faut qu'il y ait quelque méprise ; j'ai entendu que vous eussiez cet appartement pour qu'il vous fût entièrement agréable. Je sais que vous ne pouvez avoir de feu dans votre chambre à coucher. Il y a quelque erreur qui doit être rectifiée ; vous ne devez point rester ainsi : votre tante ignore cela sans doute ? »

Fanny aurait préféré garder le silence ; mais étant obligée de parler, elle ne put s'empêcher, pour rendre justice à la tante qu'elle aimait le mieux, de proférer quelques mots dans lesquels on ne pouvait distinguer que ceux de « ma tante Norris. »

« J'entends ! dit son oncle en l'interrompant ; votre tante Norris a toujours été de l'opinion que les jeunes gens devaient être élevés sans mollesse. Elle peut avoir raison, mais il doit y avoir de la modération en tout : j'ai trop bonne opinion de vous, Fanny, pour supposer que cette conduite vous inspire du ressentiment. Mais laissons ce sujet ; asseyez-vous, ma chère, il faut que je vous parle pendant quelques minutes : je ne vous retiendrai pas long-temps. »

Fanny s'assit, les yeux baissés, et rougissant. Après un moment de silence, sir Thomas commença : « Vous ne savez peut-être pas que j'ai reçu une visite ce matin… À l'issue du déjeûner, M. Crawford est venu me trouver dans ma propre chambre : vous devinez peut-être pourquoi ? »

La rougeur de Fanny augmentait toujours ; et son oncle, s'apercevant qu'elle éprouvait un embarras qui la mettait hors d'état de parler ou de le regarder, détourna ses regards, et, sans aucune autre pause, raconta la visite de M. Crawford.

Celui-ci, dans cette visite, s'était déclaré l'amant de Fanny, avait demandé sa main et sollicité le consentement de l'oncle qui paraissait

remplacer le père de Fanny. Il avait fait cette demande d'une manière si convenable, si franche, si libérale, que sir Thomas prenait un véritable plaisir à détailler les particularités de cette conversation, et ne doutait point que sa nièce n'en eût encore plus que lui à l'écouter. Il parla pendant plusieurs minutes sans que Fanny osât l'interrompre. À peine aurait-elle désiré de le faire : son esprit était dans une trop grande confusion. Elle avait changé de position, et, les yeux fixés sur l'une des croisées, elle écoutait son oncle dans le plus grand trouble ; il cessa pendant un moment de parler. Elle s'en était à peine aperçue, lorsque se levant, il lui dit : « Maintenant, Fanny, ayant rempli une partie de ma commission, et vous ayant montré chaque chose placée sur la base la plus solide et la plus satisfaisante, je puis exécuter l'autre en vous engageant à m'accompagner dans le salon ; M. Crawford vous y attend. »

Fanny, en entendant cela, fit une exclamation, et tressaillit de manière à étonner sir Thomas ; mais la surprise de celui-ci augmenta au dernier degré, en l'entendant s'écrier : « Oh ! non, mon oncle, je ne puis ; vraiment, je ne puis descendre pour me trouver avec lui. M. Crawford devrait savoir… il sait que… je lui en ai dit assez hier pour le convaincre… Il m'a parlé hier sur ce sujet, et je lui ai dit sans déguisement qu'il ne m'était nullement agréable, et qu'il était hors de mon pouvoir de répondre à sa bonne opinion. »

« Je ne saisis pas bien ce que vous voulez dire, répondit sir Thomas en s'asseyant de nouveau. Il est hors de votre pouvoir de répondre à sa bonne opinion ! Qu'est-ce que cela signifie ? Je sais qu'il vous a parlé hier, et autant que j'ai pu le comprendre, qu'il a reçu les encouragemens qu'une jeune personne bien élevée peut se permettre de donner. J'ai été très-satisfait de votre conduite en cette occasion ; elle a montré une discrétion très-recommandable de votre part ; mais à présent qu'il fait sa demande d'une manière si convenable, quels peuvent être vos scrupules ? »

« Vous êtes dans l'erreur, mon oncle, s'écria Fanny, contrainte par son anxiété d'oser dire à son oncle qu'il se trompait. Comment M. Crawford peut-il parler ainsi ? je ne lui ai donné hier aucun encouragement : au contraire, je lui ai dit… je ne puis pas me rappeler mes propres expressions… ; mais je suis certaine de lui avoir dit que je ne voulais pas l'écouter, qu'il me déplaisait à tous égards, et que je le priais de ne jamais me parler de cette manière. Je suis sûre de lui avoir dit cela, et je lui en aurais dit davantage, si j'avais pu penser qu'il parlât sérieusement ; mais il

n’est pas vraisemblable que cela soit. J’ai pensé que tout cela ne signifierait rien avec lui. »

Elle ne put continuer, elle était hors d’haleine.

« Dois-je comprendre, dit sir Thomas après un moment de silence, que votre intention soit de refuser la main de M. Crawford ? »

« Oui, mon oncle. »

« Le refuser ! lui ? »

« Oui, mon oncle. »

« Refuser M. Crawford ! Pour quelle raison ? sous quel prétexte ? »

« Je… je ne puis l’aimer assez, mon oncle, pour l’épouser. »

« Cela est bien étrange ! dit sir Thomas avec le ton d’un déplaisir calme. Il y a quelque chose là-dedans que je ne puis comprendre. Un jeune homme désire vous adresser ses vœux, avec une foule de titres pour le recommander. Il a non seulement le rang, la fortune, le nom, mais il possède des agrémens plus qu’ordinaires. Son amabilité, sa conversation plaisent à tout le monde. Ce n’est pas une connaissance d’aujourd’hui ; il y a déjà quelque temps qu’il vous fréquente. Sa sœur est votre intime amie. Ce qu’il a fait pour votre frère lui suffirait pour vous le rendre agréable, quand bien même il n’aurait pas eu d’autres titres. »

« Oui, » dit Fanny d’une voix faible ; et elle avait presque honte d’elle-même de ce qu’après le tableau que son oncle venait de faire, elle n’eût aucune affection pour M. Crawford.

« Vous avez dû vous apercevoir des attentions particulières de M. Crawford pour vous depuis quelque temps ; vous ne pouvez être tout à fait surprise ; et quoique vous ayez toujours reçu ses civilités très-convenablement, il n’a jamais paru qu’elles vous déplussent. Je suis presque disposé à penser, Fanny, que vous ne connaissez pas bien vos propres sentimens. »

« Oh ! je vous demande pardon, mon oncle ; ses attentions pour moi ont toujours été quelque chose que je n’aimais pas. »

Sir Thomas la regarda avec la plus grande surprise.

« Cela me surpasse, dit-il ; cela demande une explication. Jeune comme vous l’êtes, et ayant à peine vu quelques personnes, il n’est guère possible que vos affections… »

Il attacha ses regards sur elle. Il vit ses lèvres indiquer le mot *non*, quoique le son fût inarticulé ; mais son visage était couvert de la plus vive rougeur. Dans une fille modeste, ce signe pouvait très-bien indiquer

l’innocence ; et sir Thomas préférant de paraître satisfait, ajouta promptement : « Non, non, je sais que cela est tout à fait hors de la question, tout à fait impossible. Bien ; il n’y a plus rien à dire. » Et pendant quelques minutes, il garda le silence. Il était pensif ; sa nièce pensait aussi, et cherchait à se préparer contre de nouvelles questions. Elle serait plutôt morte que d’avouer la vérité ; elle espérait, par un peu de réflexion, se fortifier assez pour ne pas la découvrir.

Sir Thomas reprit : « Indépendamment de l’intérêt que le choix de M. Crawford paraissait justifier, son désir de se marier de bonne heure me plaît. Je suis partisan des mariages précoces. Je voudrais que tout jeune homme ayant une fortune suffisante, se mariât à vingt-quatre ans. Cela est tellement mon opinion, que je suis fâché de voir que mon fils aîné, votre cousin, M. Bertram, ne paraisse pas désirer de se marier. Je voudrais qu’il fût plus disposé à se fixer. » Ici sir Bertram jeta un coup-d’œil sur Fanny. « Je crois qu’Edmond est plus disposé à se marier de bonne heure que son frère. J’ai dernièrement pensé qu’il avait vu la femme qu’il pouvait aimer ; ce qui n’a pas eu lieu à l’égard de son frère aîné. Ne croyez-vous pas cela comme moi, ma chère ? »

« Oui, mon oncle. »

Cela fut dit doucement, mais avec calme, et sir Thomas fut tranquille sur le compte des deux cousins. Sa nièce ne s’en trouva pas mieux ; le déplaisir qu’il éprouvait augmenta par l’idée que Fanny n’avait point de raison à donner de son refus. Il se leva et se promena dans la chambre avec un front sévère ; et bientôt après, il dit avec une voix d’autorité : « Avez-vous quelque raison de mal penser du caractère de M. Crawford ? »

« Non, mon oncle. »

Elle avait le désir d’ajouter : « Mais j’en ai de douter de ses principes. » Son cœur s’effraya d’entrer dans une discussion qu’elle ne pourrait peut-être pas soutenir par des preuves convaincantes. La mauvaise opinion qu’elle avait de lui, était fondée principalement sur des observations relatives à ses cousines, et qu’elle n’aurait osé mentionner à leur père. Maria et Julia, et sur-tout Maria, étaient tellement impliquées dans la conduite que Fanny reprochait à M. Crawford, qu’elle ne pouvait dépeindre son caractère tel qu’elle se le représentait, sans nuire à ses cousines. Elle avait cru qu’avec un homme aussi sensé que son oncle, il aurait suffi de ne pas paraître disposée à contracter cette union ; elle s’apercevait avec un grand chagrin qu’il n’en était point ainsi.

Sir Thomas vint vers la table auprès de laquelle elle était assise, et dit avec froideur et gravité : « Je vois qu'il est inutile de vous parler. J'aurais mieux fait d'abréger cette désagréable conférence. M. Crawford ne doit point attendre aussi long-temps. J'ajouterai donc seulement, comme pensant qu'il est de mon devoir de vous témoigner mon opinion sur votre conduite, que vous avez trompé mon attente, et que vous avez montré un caractère tout à fait contraire à celui que je vous supposais. Car, Fanny, j'avais conçu une très-favorable opinion de vous depuis mon retour en Angleterre. Je vous avais jugée particulièrement exempte d'opiniâtreté, d'amour-propre, et de cette tendance à l'indépendance d'esprit qui règne si fréquemment de nos jours parmi les jeunes personnes, et qui est repréhensible au-delà de toute expression. Mais vous avez montrée en cette occasion que vous êtes volontaire et d'un mauvais naturel ; que vous voulez décider par vous-même sans aucune considération ni déférence pour des personnes qui ont assurément quelques droits de vous guider, sans même leur demander leur avis. Vous vous êtes montrée extrêmement différente de ce que j'avais imaginé que vous étiez. Les avantages ou les désavantages de votre famille, de vos parens, de vos frères et sœurs, semblent n'avoir pas occupé un seul moment votre pensée en cette occasion. La joie qu'ils auraient ressentie de cet établissement, ainsi que l'utilité qu'ils en auraient retirée, ne sont rien pour vous. Vous ne pensez qu'à vous-même ; et parce que vous n'éprouvez peut-être pas pour M. Crawford ce que les imaginations jeunes et vives croient être nécessaire pour le bonheur, vous vous décidez à le refuser brusquement, sans même demander un seul instant pour réfléchir sur cet objet ; et dans un accès de folie, vous rejetez l'occasion d'être placée dans le monde dans un rang honorable, occasion que vous ne retrouverez plus. Un jeune homme d'esprit ayant les manières les plus aimables et les plus distinguées, éprouvant pour vous un extrême attachement, demande votre main avec le plus noble désintéressement ; soyez certaine, Fanny, que vous pouvez vivre dix-huit ans de plus dans le monde, sans être recherchée par un homme qui ait la moitié de la fortune de M. Crawford et la dixième partie de son mérite. Je lui aurais donné bien volontiers l'une ou l'autre de mes filles. Maria est convenablement mariée ? mais si M. Crawford avait recherchée la main de Julia, je la lui aurais donnée avec plus de satisfaction que je n'ai donnée celle de Maria à M. Rushworth. » Il s'arrêta un moment, et continua : « Et si l'une de mes filles, en recevant la proposition d'un pareil mariage, m'eût répondu par un *non* décidé, sans avoir égard à mon

opinion, j’aurais été très-étonné et très-choqué d’un pareil procédé. Je l’aurais regardé comme une grande violation de leur devoir et de leur respect envers moi. Vous ne devez pas être jugée par les mêmes règles ; vous n’avez pas à remplir envers moi les devoirs d’un enfant ; mais, Fanny, si votre cœur peut vous affranchir de l’ingratitude… »

Il cessa de parler ; Fanny pleurait en ce moment si amèrement, qu’il ne crut pas devoir insister davantage sur cet article. Le cœur de Fanny était brisé par la peinture qui venait d’être faite d’elle-même, et par les accusations qui s’étaient élevées contr’elle avec une effrayante gradation. Volontaire, opiniâtre, personnelle et ingrate ! Elle croyait qu’elle avait tous ces défauts en effet. Elle avait trompé l’attente de son oncle ; elle avait perdu sa bonne opinion. Qu’allait-elle devenir ?

« Je suis bien fâchée, dit-elle en mots inarticulés, et au milieu de ses larmes ; je suis bien fâchée, vraiment. »

« Fâchée ! oui vous devez l’être, et vous aurez probablement sujet de l’être long-temps pour ce qui se passe aujourd’hui. »

« S’il était possible pour moi d’agir autrement, dit-elle avec un antre effort ; mais je suis entièrement convaincue que je ne pourrais jamais le rendre heureux, et que je serais moi-même malheureuse. »

Un nouveau torrent de larmes s’échappa de ses yeux ; mais, malgré ce grand mot de *malheureuse* qui venait de les précéder, sir Thomas commença à penser qu’il y avait un peu de repentir, un peu de changement dans l’inclination de Fanny, dont on pourrait tirer parti, et que les soins que le jeune homme prendrait par lui-même, pourraient toucher son cœur. Il savait qu’elle était très-timide et extrêmement sensible ; il lui parut assez probable qu’avec un peu de temps, un peu de patience, un peu d’instance et un peu de vivacité employée à propos, on pourrait avoir du succès. Sir Thomas commença donc à espérer, et ces réflexions ayant calmé et réjoui son esprit, il dit avec un ton assez grave, mais dans lequel il y avait moins d’irritation : « Bien, mon enfant ! séchez vos larmes, elles sont inutiles ici ; elles ne peuvent faire aucun bien : il faut que vous descendiez avec moi. M. Crawford a attendu assez long-temps. Il faut que vous lui donniez vous-même votre réponse : il ne peut exiger moins. Vous seule pouvez lui expliquer comment il s’est trompé, malheureusement pour lui, sur vos sentimens. Je ne puis rien faire par moi dans cette explication. »

Mais Fanny montra une telle répugnance, une telle douleur à cette proposition, que sir Thomas, après un moment de réflexion, jugea qu’il

valait mieux ne pas insister. Les pleurs que Fanny venait de répandre avaient altéré ses traits, et, malgré les avantages qu'il s'était promis de l'entrevue de Crawford et de Fanny, il crut qu'il était prudent de la différer. Après quelques mots il se retira, et laissa sa nièce s'affliger sur ce qui venait de se passer.

L'esprit de Fanny était bouleversé ; le passé, le présent, l'avenir ne se représentaient à sa pensée qu'avec les couleurs les plus sombres. Mais le mécontentement de son oncle était ce qui l'affligeait le plus. Il l'avait nommée égoïste, ingrate ; elle était malheureuse pour toujours. Elle n'avait personne de qui elle pût prendre l'avis. Le seul ami qu'elle eût était absent. Il aurait pu adoucir son père ; mais peut-être Edmond lui-même l'aurait-il trouvée égoïste et ingrate. Elle ne pouvait éprouver que du ressentiment contre M. Crawford ; cependant s'il l'aimait véritablement, s'il était malheureux aussi !… elle ne voyait de tout côté que sujet d'affliction.

Au bout d'un quart-d'heure son oncle revint. Elle fut près de s'évanouir quand elle l'aperçut. Il lui parla avec calme, sans sévérité, sans lui faire de reproches ; cela la ranima un peu. Les paroles qu'il lui adressa la soulagèrent, car il commença en disant : « M. Crawford est parti : il vient de me quitter. Je n'ai pas besoin de vous répéter ce qui a eu lieu. Je me bornerai à vous dire qu'il s'est conduit de la manière la plus délicate, et il a confirmé l'opinion que j'avais de la bonté de son cœur et de son caractère. Aussitôt que je lui ai dit que vous étiez incommodée, il a cessé de demander à vous voir pour le moment. »

Fanny, qui avait levé ses yeux sur son oncle, les baissa de nouveau à ces dernières paroles. Sir Thomas continua : « Il est à présumer qu'il demandera à vous entretenir seule, ne fût-ce que pour cinq minutes ; cette demande est trop juste, trop naturelle pour qu'elle lui soit refusée : mais il n'y a pas de temps déterminé pour cela. Ce sera peut-être demain, ou quand vous aurez repris vos esprits. Pour le moment, vous avez seulement à vous tranquilliser. Séchez vos larmes, elles ne font que vous épuiser. Sortez un moment ; la promenade vous fera du bien. La serre est à votre disposition, et c'est le lieu où vous pouvez prendre plus agréablement de l'exercice. Je n'ai rien dit de ce qui s'est passé ; je l'ai laissé ignorer même à votre tante Bertram. Il est inutile d'augmenter le mécontentement. Gardez aussi le silence là-dessus. »

C'était un ordre auquel Fanny pouvait volontiers obéir, et en même temps un acte de bonté qui toucha son cœur. Elle éprouvait pour son oncle

une vive reconnaissance de ce qu'il ne l'eût point exposée aux reproches de sa tante Norris. Elle eût préféré même voir M. Crawford, que d'avoir à supporter le mécontentement de cette tante sévère.

Elle suivit l'avis de son oncle, alla se promener, sécha ses larmes et raffermit son esprit. Elle désirait regagner son amitié. Lorsqu'elle revint dans la chambre de l'Est, la première chose qui frappa ses regards, fut un bon feu allumé dans la cheminée : cette attention la toucha.

Dans ce moment une pareille preuve d'indulgence lui parut être au-delà de tout ce qu'elle pouvait attendre. Elle s'étonnait de ce que sir Thomas eût pu se rappeler une pareille bagatelle ; mais elle apprit bientôt de la femme de chambre, que cela devait avoir lieu ainsi tous les jours : sir Thomas l'avait ordonné.

« Si je pouvais être véritablement ingrate, se dit-elle à elle-même, il faudrait que j'eusse renoncé à tout sentiment. Dieu me préserve d'éprouver cette ingratitude ! »

Elle ne vit plus son oncle ni sa tante Norris jusqu'à l'heure du dîner. Les manières de son oncle avec elle furent les mêmes qu'auparavant ; mais sa tante Norris la querella bientôt de ce qu'elle fût sortie sans en donner connaissance à lady Bertram. « Si j'avais su, dit-elle, que vous alliez sortir, je vous aurais envoyée chez moi avec quelques ordres pour Nanny, que j'ai été obligée d'aller porter moi-même. Vous m'auriez épargné cette peine, si vous aviez en l'attention de me prévenir que vous alliez sortir. Il vous eût été indifférent, je crois, d'aller chez moi ou de vous promener dans la serre. »

« J'ai engagé Fanny à aller dans la serre, parce que c'est le lieu le moins humide, » dit sir Thomas.

« Oh ! dit madame Norris un peu troublée ; c'est beaucoup trop de bonté de votre part. Le sentier qui conduit chez moi est aussi sec que la serre, et Fanny, en choisissant cette promenade, aurait eu l'avantage d'être de quelque utilité, et d'obliger sa tante. Mais elle aime à suivre ses volontés ; elle a un certain esprit de mystère, d'indépendance et d'étourderie auquel je l'engage à faire attention. »

Sir Thomas trouvait cette réflexion extrêmement injuste, quoiqu'il eût exprimé récemment les mêmes sentimens. Il essaya de changer la conversation ; mais madame Norris continua pendant la moitié du dîner à reprocher à Fanny sa promenade particulière.

Enfin ce sujet fut épuisé. La soirée parut devoir être plus calme que le matin. L'esprit de Fanny se livra à l'espérance que le mécontentement de son oncle se dissiperait, et qu'avec la bonté dont il était doué, il finirait par sentir combien il était douloureux de se marier sans affection. Elle pensait aussi que M. Crawford retournerait bientôt à Londres, et que le séjour de la capitale le faisant promptement s'étonner de son délire, il éprouverait de la reconnaissance pour elle, de ce qu'elle lui en eût épargné les mauvaises suites.

Pendant qu'elle se livrait à ces réflexions, son oncle, aussitôt qu'il eut pris le thé, fut appelé hors de l'appartement. Fanny remarqua à peine cette circonstance, jusqu'à ce que, dix minutes après, le domestique s'avançant précisément devant elle, lui dit : « Sir Thomas désire vous parler dans sa chambre, madame. » Elle devina alors ce que ce pouvait être, et une vive rougeur colora, ses joues ; mais elle se leva aussitôt pour obéir, lorsque madame Norris s'écria : « Restez ! restez, Fanny ! Que faites-vous ? où allez-vous ? Ne prenez pas tant de peine. Ce n'est pas de vous dont on a besoin : c'est moi que l'on demande (regardant le domestique) ; mais vous êtes toujours si empressée de vous produire ! Que voulez-vous que sir Thomas ait à vous dire ? N'est-ce pas moi, Baddeley, que vous voulez dire ? J'y vais dans l'instant, Baddeley. Sir Thomas a besoin de moi et non de miss Price. »

Mais Baddeley répliqua positivement : « Non, madame, c'est miss Price, je suis certain que c'est miss Price. » Et il ajouta en souriant à demi : « Je ne crois pas qu'il s'agisse de vous en cette occasion. »

Madame Norris, très-mécontente, fut obligée de se remettre à son ouvrage, et Fanny, sortant avec un pressentiment de ce qui l'attendait, se trouva, une minute après, seule avec M. Crawford.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXIII.

Table des matières

L’entrevue ne fut point aussi courte ni aussi décisive que Fanny l’avait projeté. M. Crawford avait toutes les dispositions à persévérer que sir Thomas pouvait lui désirer. Il avait de la vanité, et ce sentiment le portait à penser que Fanny l’aimait, ou qu’il réussirait à s’en faire aimer.

Il était amoureux, très-amoureux, et c’était une passion qui opérait sur son esprit actif, avec plus de chaleur que de délicatesse. La résistance qu’il éprouvait donnait plus d’importance à son affection, et il était déterminé à avoir la gloire autant que la félicité de forcer Fanny à l’aimer. Il ne savait pas qu’il avait à attaquer un cœur déjà engagé ; cela lui était entièrement inconnu. Il avait tant de plaisir à l’idée qu’il obligerait Fanny à l’aimer dans un court espace de temps, qu’il regrettait à peine qu’elle ne l’aimât pas dans cet instant. Une petite difficulté à renverser n’était pas un mal pour Henri Crawford. Cela donnait une nouvelle vivacité à son esprit. Il avait été habitué à s’emparer des cœurs trop facilement. Sa situation était neuve et piquante.

Quant à Fanny, qui avait pendant toute sa vie connu trop la contrariété, pour y trouver quelque charme, tout cela lui était inintelligible. Elle voyait que l’intention de M. Crawford était de persévérer, et elle ne comprenait pas comment il pouvait s’y résoudre, après la manière dont elle avait cru lui parler. Elle lui dit qu’elle ne l’aimait pas, qu’elle ne pourrait pas l’aimer, qu’elle en était certaine ; qu’elle le suppliait de la quitter et de regarder cet objet comme terminé pour toujours. Il la pressa de nouveau ; elle ajouta que, suivant son opinion, leurs dispositions étaient si différentes, qu’une mutuelle affection était impossible entr’eux, et qu’ils ne se convenaient nullement sous le rapport du caractère, de l’éducation et des habitudes. Elle avait dit tout cela avec la chaleur de la sincérité. Mais ce n’était pas assez, car il niait aussitôt qu’il y eut aucune incompatibilité entre leurs caractères, et il déclara positivement qu’il continuerait à l’aimer, et qu’il espérerait encore.

Fanny connaissait bien ce qu’elle voulait dire, mais elle ne pouvait juger de la manière dont elle l’exprimait. Il y avait une douceur dans ses manières, qu’elle ne pouvait abandonner, et elle ne se doutait pas combien

cette douceur déguisait la sévérité de sa pensée : sa modestie, sa reconnaissance, sa bonté lui faisaient prononcer toute expression d'indifférence comme si elle lui eût été pénible à elle-même. Monsieur Crawford n'était plus le monsieur Crawford admirateur clandestin, insidieux et perfide de Maria Bertram, dans lequel elle ne pouvait supposer exister aucune bonne qualité ; c'était maintenant le monsieur Crawford qui s'adressait à elle avec un amour aussi vif que désintéressé ; dont les sentimens étaient honorables, dont les vues de bonheur reposaient toutes sur un mariage d'inclination ; qui peignait son affection avec le langage, le ton et l'esprit d'un homme de talent, et pour compléter le tout, c'était le monsieur Crawford qui avait procuré à William son avancement.

Il s'était fait un changement dans sa position, qui ne pouvait que tourner à son avantage. Fanny l'aurait refusé avec tout le dédain d'une vertu courroucée à Sotherton, ou sur le théâtre de Mansfield ; mais il se présentait en cet instant avec des droits qui demandaient un traitement différent. Elle devait être polie ; elle devait être reconnaissante de l'honneur qu'il lui faisait, ainsi que de sa conduite envers son frère. Il résultait de ces divers sentimens, que Fanny mêlait à son refus tant d'expressions d'obligation et de regret, que la réalité, ou du moins l'étendue de l'indifférence de Fanny, pouvait être mise en doute par M. Crawford, et il n'était pas aussi extravagant que Fanny le jugeait être, en déclarant qu'il persévérait dans son attachement et dans ses espérances.

Ce fut avec peine qu'il lui permit de se retirer ; mais en la laissant s'éloigner, il parut conserver l'espoir de gagner son affection.

Fanny ne put se défendre d'éprouver de l'irritation contre une persévérance si opiniâtre et si peu généreuse. Elle retrouvait en cela quelque chose de l'ancien M. Crawford qu'elle avait tant blâmé auparavant. Tout sentiment d'humanité était oublié dès qu'il s'agissait de sa propre satisfaction. Quand bien même le cœur de Fanny eût été libre… comme peut-être il l'aurait dû être, il ne l'aurait jamais obtenu.

Elle était ainsi livrée à ses réflexions, assise devant son feu dans la chambre de l'Est, s'étonnant du passé, du présent, et ne voyant de positif dans l'avenir que la persuasion qu'elle n'aimerait jamais monsieur Crawford.

Sir Thomas fut obligé d'attendre jusqu'au lendemain pour connaître ce qui s'était passé entre Crawford et Fanny ; il vit Crawford dans la matinée. Le premier sentiment qu'il éprouva fut un regret ; il avait espéré un meilleur

résultat. Il avait pensé qu'une entrevue d'une heure avec un jeune homme tel que Crawford, aurait fait un plus grand changement dans les dispositions d'une jeune personne d'un caractère aussi doux que Fanny. Mais il trouvait une consolation dans la vive persévérance de l'amant, et sir Thomas voyant la confiance qu'il avait dans sa réussite, partagea son espérance. Il n'omit rien de ce qui pouvait seconder son plan de son côté, sous le rapport de la civilité et des témoignages d'intérêt. M. Crawford fut invité à venir à Mansfield aussi souvent qu'il le voudrait. Sir Thomas dit tout ce qui pouvait l'encourager ; celui-ci reçut ces témoignages d'intérêt avec une satisfaction reconnaissante, et l'un et l'autre se séparèrent avec des sentimens de mutuelle amitié.

Sir Thomas, joyeux de voir que la chose était mise sur un pied qui pouvait donner de l'espérance, prit la résolution de ne plus importuner sa nièce sur ce sujet, et de ne lui montrer aucune volonté précise à cet égard. Il pensait que la bonté était le meilleur moyen à employer. La patience de la famille de Fanny, sur un point qu'elle devait croire être l'objet des vœux de tous, pouvait être la voie la plus sûre pour atteindre ce but. D'après ces idées, sir Thomas saisit la première occasion qui se présenta pour dire à sa nièce avec un mélange de douceur et de gravité : « Eh bien, Fanny, j'ai vu de nouveau M. Crawford, et j'ai su de lui comment vous êtes ensemble. C'est un jeune homme très-extraordinaire ; et quelque soit l'évènement, vous devez reconnaître que vous lui avez inspiré un attachement rare : c'est véritablement du sentiment. Si son choix était moins bon, je le blâmerais de sa persévérance. »

« Mon oncle, dit Fanny, je suis très-fâchée que M. Crawford pense devoir persister. Je sais qu'il me fait grand honneur, mais je suis parfaitement convaincue, et je le lui ai dit, qu'il ne sera jamais en mon pouvoir de… »

« Ma chère, dit sir Thomas en l'interrompant, il ne s'agit pas de cela. Vos sentimens me sont aussi bien connus, que mes vœux et mes regrets doivent l'être à vous-même. Il n'y a plus rien à dire ou à faire là-dessus. À dater de ce moment, ce sujet ne sera plus agité entre nous. Vous n'avez rien à craindre : vous ne pouvez me supposer capable de vouloir vous persuader de vous marier contre votre inclination. Votre bonheur est tout ce que je désire ; et on ne demande de vous que de permettre seulement à M. Crawford d'essayer de vous convaincre que votre bonheur n'est pas incompatible avec ses vues. Je lui ai promis qu'il vous verrait comme il

aurait pu le faire s’il n’était rien arrivé entre vous et lui. Il quitte ce pays-ci dans un si court délai, que vous n’aurez pas à faire souvent ce léger sacrifice ; l’avenir est incertain. Et maintenant, ma chère Fanny, ce sujet est terminé entre nous. »

L’approche du départ de M. Crawford, était la seule chose qui eût fait plaisir à Fanny. Cependant, elle n’était pas insensible aux expressions amicales de son oncle, et quand elle considérait combien il ignorait la vérité, elle pensait qu’elle ne devait point s’étonner de la conduite qu’il tenait.

Malgré le silence que sir Thomas voulait garder sur ce sujet, il fut obligé de le rompre encore avec Fanny pour lui annoncer qu’il était forcé de faire part à ses tantes de la demande de M. Crawford. Il ne pouvait plus se taire là-dessus, parce que M. Crawford ne faisait aucun mystère de son amour pour Fanny ; il s’en entretenait continuellement avec ses sœurs au presbytère. Sir Thomas redoutait presque autant que Fanny l’effet de cette communication à madame Norris. Mais celle-ci se conduisit autrement qu’il ne l’avait pensé. Il lui demanda d’avoir de la patience, et de garder le silence envers sa nièce. Madame Norris non-seulement le promit, mais elle l’observa. Elle se borna à regarder Fanny avec encore plus de mauvaise disposition. Elle était irritée, amèrement irritée contre Fanny, plutôt parce qu’elle avait reçu une pareille demande, que parce qu’elle l’avait refusée. C’était, suivant elle, une injure, un affront pour Julia, qui aurait du être l’objet du choix de M. Crawford. De plus, elle haïssait Fanny, parce qu’elle l’avait négligée ; elle ne pouvait voir qu’avec aversion l’élévation d’une personne qu’elle avait toujours cherché à rabaisser.

Lady Bertram prit la chose différemment. Elle avait été une beauté et une heureuse beauté pendant toute sa vie. La beauté et la richesse étaient ce qu’elle respectait le plus, et Fanny était rehaussée de beaucoup dans son opinion, parce qu’elle était demandée en mariage par un homme riche. Elle éprouvait une sorte de satisfaction à la nommer sa nièce, parce que cette demande lui donnait la conviction qu’elle était très-jolie, ce qu’elle avait à peine remarqué jusqu’alors, et qu’elle serait très-avantageusement mariée.

« Eh bien, Fanny, lui dit-elle aussitôt qu’elles furent seules, j’ai eu une très-agréable surprise ce matin. Il faut que je parle de cela une fois ; je l’ai dit à sir Thomas, il faut que j’en parle une fois, et je garderai ensuite le silence. Je vous fais mon compliment, ma chère nièce ; » et la regardant

avec complaisance, elle ajouta : « Eh ! nous sommes certainement une belle famille ».

Fanny rougit et ne sut d'abord que dire. Elle répondit ensuite, croyant prendre sa tante par son côté faible : « Ma chère tante, vous ne pouvez sans doute désirer que j'agisse autrement que j'ai agi. Vous ne pouvez désirer que je me marie, car vous auriez besoin de moi ; oui, je suis sûr que je vous manquerais. »

« Non, ma chère ; d'après une pareille offre, je ne souffrirais nullement de votre absence ; je consentirais volontiers à me séparer de vous si vous étiez mariée à un homme tel que M. Crawford. Vous devez sentir, Fanny, qu'il est du devoir de toute jeune personne d'accepter une offre aussi avantageuse que celle-là. »

C'était la seule fois que la tante de Fanny lui eût donné un avis pendant un espace de temps de huit années et demi. Fanny garda le silence ; elle se disait que, dès l'instant où les sentimens de sa tante étaient opposés à ses désirs, il était inutile de rien espérer de son raisonnement. Lady Bertram était tout à fait en humeur de parler. « Je suis sûre, Fanny, que M. Crawford est devenu amoureux de vous au bal. Vous aviez très-bon air, tout le monde le disait ; sir Thomas le disait aussi. Vous savez que je vous avais envoyé madame Chapman ; oui, la chose doit avoir eu lieu ce soir-là. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXIV.

Table des matières

Edmond eut de grandes choses à apprendre à son retour. Plusieurs surprises l'attendaient ; la première qui se présenta ne lui parut pas la moins intéressante ; ce fut d'apercevoir Henri Crawford et sa sœur qui se promenaient ensemble dans le village comme il le traversait à cheval. Il avait été absent au-delà d'une quinzaine, dans le dessein d'éviter miss Crawford. Il revenait à Mansfield dans des dispositions mélancoliques propres à l'entretenir de tendres souvenirs, et tout à coup il apercevait miss Crawford elle-même, appuyée sur le bras de son frère ; il recevait la salutation la plus amicale de la femme qu'il croyait, deux momens auparavant, être éloignée de soixante dix milles, et remplie de la plus froide indifférence pour lui.

La réception qu'elle lui faisait était différente de celle sur laquelle il aurait compté, s'il se fût attendu à la voir. Comme il revenait, ayant accompli l'objet pour lequel il était parti, il s'étonnait de ce que miss Crawford le regardât d'un air de satisfaction, et ne lui adressât que des mots agréables. C'en était assez pour embrâser son cœur, et le disposer à ressentir vivement les autres joyeuses surprises qui l'attendaient.

Il sut bientôt la promotion de William avec toutes ses particularités, et cela contribua encore à augmenter sa satisfaction. Pendant le dîner ; il fut d'une gaîté soutenue.

Lorsqu'il se trouva seul avec son père, à la fin du dîner, il apprit ce qui concernait Fanny, et alors il connut tous les grands évènemens qui s'étaient passés à Mansfield pendant la dernière quinzaine.

Fanny soupçonna ce dont il était question, et, lorsqu'elle reparut à l'heure du thé, elle fut on ne peut plus troublée. Edmond vint à elle, s'assit à ses côtés, et prit sa main qu'il serra affectueusement. L'émotion de Fanny en ce moment se serait manifestée, si l'occupation du thé ne lui avait donné un secours contre son agitation. Toutefois, Edmond, en agissant ainsi, ne voulait pas lui donner l'approbation et l'encouragement qu'elle espérait recevoir de lui ; il ne voulait que lui exprimer la part qu'il prenait à tout ce qui l'intéressait.

Il était, dans le fait, entièrement du côté de son père sur cette question. Il avait été moins surpris que sir Thomas de ce que Fanny eût refusé Crawford, parce que, bien loin de croire qu'elle eût quelque penchant à le préférer, il avait toujours pensé le contraire, et il croyait que Fanny avait été entièrement prise à l'improviste sur ce sujet ; mais sir Thomas ne pouvait trouver cette union plus désirable que ne le pensait Edmond : il espérait quelle finirait par avoir lieu. Crawford, selon lui, avait mis trop de précipitation dans sa manière d'agir. Il n'avait pas donné le temps à Fanny d'éprouver de l'affection pour lui ; mais avec les qualités dont il était doué, et avec celles que Fanny possédait, Edmond pensait que tout se terminerait par une heureuse conclusion. Cependant l'embarras de Fanny était trop visible, pour qu'il risquât de l'augmenter par aucun mot ou aucun regard.

Crawford vint le jour suivant : le retour d'Edmond lui servait de prétexte, et sir Thomas crut ne pouvoir se dispenser de l'inviter à dîner. Crawford accepta, et Edmond eut occasion d'observer quel était le degré d'encouragement que Fanny lui accordait. Cela se bornait à si peu de chose, qu'Edmond était prêt de s'étonner de la persévérance de son ami. Fanny était digne de toute la constance, de toute la patience possibles ; mais il pensait qu'il n'aurait pu continuer d'adresser ses vœux à aucune femme quelconque, s'il n'avait pas reçu d'elle plus d'encouragement que Fanny n'en accordait à Crawford.

Dans la soirée, il se présenta peu de circonstances qui le portassent à juger plus favorablement. Pendant qu'il se promenait dans le salon avec Crawford, sa mère et Fanny étaient assises aussi silencieuses et attentives à leur ouvrage, que si elles n'avaient rien eu autre chose à faire. Edmond ne put s'empêcher de faire une observation sur leur profonde tranquillité apparente.

« Nous n'avons pas toujours été aussi silencieuses toute la soirée, dit sa mère ; Fanny m'a fait une lecture, et elle ne fait que de fermer le livre en vous entendant venir. » En effet, il y avait sur la table un volume de Shakespeare. « Elle me lit souvent de ces genres d'ouvrages, et elle était au milieu d'un très-beau discours, d'un homme… quel est son nom, Fanny ? »

Crawford prit le volume : « Accordez-moi, dit-il, le plaisir de vous achever ce discours. Je vais bientôt le trouver. » En effet, par la disposition des pages, il rencontra le morceau dont lady Bertram voulait parler. Fanny n'avait pas fait le moindre geste pour l'aider ; toute son attention paraissait être absorbée par son ouvrage ; elle semblait décidée à ne prendre aucun

intérêt à autre chose ; mais elle avait un goût trop délicat pour cela. Elle ne put rester inattentive pendant cinq minutes. Elle lisait très-bien, et elle avait un vif plaisir à entendre bien lire. Elle était habituée à en jouir, car son oncle lisait bien ainsi qu'Edmond ; mais il y avait dans la manière de lire de M. Crawford une variété d'excellence qui surpassait tout ce qu'elle avait entendu jusque-là. Il savait prendre parfaitement tous les tons, peindre toutes les passions, et faisait de sa lecture une représentation dramatique.

Edmond se plaisait à observer les progrès de l'attention de Fanny, et à voir comment elle se ralentissait graduellement dans l'ouvrage qui paraissait d'abord l'occuper entièrement ; comment cet ouvrage tombait de ses mains, et enfin comment ses yeux, qui avaient évité si soigneusement M. Crawford pendant toute la journée, étaient dirigés et fixés sur lui, fixés sur lui pendant plusieurs minutes, et jusqu'à ce que ceux de M. Crawford s'étant portés sur elle, le livre fut fermé et le charme rompu. Fanny, revenue à elle-même, rougit et se remit à travailler avec autant d'application qu'auparavant, mais Edmond, avait conçu quelque espérance pour son ami. Il le remercia cordialement, pensant qu'il exprimait aussi les sentimens secrets de Fanny, et lui témoigna tout le plaisir qu'il avait eu à entendre lire un morceau de Shakespeare d'une manière si parfaite.

« Vous me faites honneur, répondit Crawford en s'inclinant avec une gravité railleuse. »

Les deux jeunes gens regardèrent Fanny pour voir si un mot de louange pourrait lui être arraché. Mais cette louange avait été donnée par son attention, cela devait leur suffire.

Lady Bertram exprima vivement son admiration.

« C'était vraiment comme un spectacle, dit-elle. J'aurais désiré que sir Thomas se fût trouvé-là. »

Crawford fut extrêmement satisfait ; car si lady Bertram, avec sa nonchalance accoutumée, pouvait éprouver de pareils sentimens, quels ne devaient pas être ceux de sa nièce, dont l'esprit était aussi éclairé que sa sensibilité était délicate !

« Vous avez beaucoup de dispositions pour le théâtre, M. Crawford, ajouta lady Bertram ; et je pense que tôt ou tard vous ferez construire un théâtre à votre château de Norfolk. »

« Oh ! ne pensez pas cela, madame ! répliqua vivement Crawford. Non, non, cela ne sera jamais. Votre seigneurie s'abuse ; il n'y aura point de théâtre à Everingham. » En disant cela, il regardait Fanny avec un sourire

expressif, comme s'il eût voulu dire : « Fanny ne permettra point qu'il y ait un théâtre à Everingham. »

Fanny gardait toujours le silence. Les deux jeunes gens se mirent alors à parler de la manière de lire, et Crawford traita ce sujet avec autant de goût que de jugement. Edmond était on ne peut plus satisfait. Il croyait que c'était-là le moyen de gagner le cœur de Fanny.

Crawford ayant été conduit par la conversation à parler de l'éloquence de la chaire, dit : « Je n'ai jamais écouté un orateur distingué dans ce genre, sans éprouver un sentiment d'envie. Mais si je remplissais l'office de prédicateur, je voudrais que ce fût à Londres ; je voudrais que mon auditoire se composât d'hommes éclairés, d'hommes capables d'apprécier mon discours. Je ne sais pas trop si je voudrais prêcher souvent. De temps en temps, peut-être une ou deux fois dans le printemps, après avoir été attendu pendant cinq à six dimanches ; mais je ne voudrais pas promettre de remplir cette charge avec constance. »

Ici Fanny, qui n'avait pu s'empêcher d'écouter ce que disait Crawford, secoua la tête involontairement. Crawford fut aussitôt auprès d'elle, la suppliant de lui dire ce que ce mouvement de tête signifiait. Edmond voyant qu'il avait pris une chaise et s'était mis tout près d'elle, jugea qu'il allait faire une vive attaque, et se mit dans un coin, aussi paisiblement que possible. Il se tourna d'un autre côté, et prit un journal, en désirant sincèrement que la chère petite Fanny pût être persuadée d'expliquer son mouvement de tête d'une manière qui fût agréable à son amant.

Pendant ce temps-là, Fanny, tourmentée de ce qu'elle n'était pas restée immobile, comme elle était restée sans parler, et fâchée de voir la manière dont Edmond s'arrangeait, s'efforçait autant que la douceur de son caractère pouvait le lui permettre, de repousser M. Crawford, et d'éviter ses regards et ses questions ; mais elle ne pouvait triompher de son opiniâtreté.

Que signifie ce mouvement de tête ? lui demanda Crawford ; du blâme, je le crains. Mais de quoi ? qu'ai-je dit qui ait pu vous déplaire ? Ai-je parlé trop légèrement, trop inconsidérément de quelque sujet ? dites-le moi ! Je vous en prie, quittez un moment votre ouvrage ; dites-moi ce que voulait signifier ce mouvement de tête ? »

En vain Fanny répéta-t-elle deux ou trois fois : « Je vous prie, monsieur, de me laisser. Je vous prie, M. Crawford, de ne pas insister davantage, » Crawford gardait toujours la même position auprès d'elle, et continuait de l'interroger.

« Vous avez secoué la tête, lui dit-il, parce que j'avouais que je ne voudrais pas remplir les devoirs d'un homme d'église avec constance. Oui, c'est là le mot. Constance, ce mot là ne m'effraie en rien ; je n'y trouve rien d'alarmant. Pensez-vous que je dusse m'en effrayer ? »

« Peut-être, monsieur, penserais-je qu'il est dommage que vous ne vous soyez pas toujours aussi bien connu que vous semblez le faire en ce moment, » dit Fanny, forcée à la fin de parler malgré elle.

Crawford, charmé d'en avoir obtenu quelques mots ne fut que plus résolu à continuer cette conversation ; et la pauvre Fanny, qui avait espéré de lui voir garder le silence, trouva que ce n'était seulement qu'un changement de questions. Il avait toujours quelque chose à lui demander. L'occasion lui était favorable ; aucune ne s'était présentée à lui qui fût aussi propice depuis son entrevue avec Fanny dans l'appartement de sir Thomas ; lady Bertram se trouvant éloignée de Fanny.

« Bien, dit Crawford après une suite de questions et de réponses obtenues difficilement. Je suis plus heureux que je ne l'étais, parce que maintenant je sais plus clairement quelle est votre opinion à mon égard. Vous me croyez inconstant, aisément entraîné par le caprice du moment, aisément tenté, aisément rebuté. Avec une pareille opinion, il n'est pas étonnant que… mais nous verrons. Je n'emploierai point de protestations, ma conduite sera mon apologie. L'absence, la distance, le temps parleront pour moi. Ils prouveront que je vous mérite, autant que vous puissiez être méritée… Vous m'êtes infiniment supérieure en bonnes qualités, je le sais… Vous avez des vertus que je ne croyais pas exister auparavant dans aucune créature humaine. Il y a quelque chose d'angélique en vous… Mais cette supériorité ne m'effraie pas, ce n'est pas avec une égalité de mérite que l'on peut obtenir votre affection. C'est en reconnaissant vos bonnes qualités mieux qu'aucun autre, c'est en vous aimant avec dévoûment plus que personne au monde, que l'on peut avoir des droits à être payé de retour. C'est par-là que je veux vous mériter ; oui, chère et douce Fanny… Pardonnez-moi ! (voyant qu'elle se détournait avec un air de déplaisir) quel autre nom pourrais-je vous donner ? C'est à Fanny que je pense tout le jour, c'est de Fanny que se repaissent tous mes songes ; vous avez donné à ce nom une telle réalité d'attraits, que je ne connais rien qui puisse mieux vous représenter. »

Fanny n'aurait pu rester à sa même place plus long-temps, et se serait décidée à s'éloigner malgré l'opposition générale qu'elle prévoyait, si elle

n’eût pas entendu le bruit d’un secours qui s’approchait, et qu’elle attendait avec impatience.

La procession solennelle de tous les ustensiles pour prendre le thé, arriva et délivra Fanny de la captivité où elle était de corps et d’esprit. M. Crawford fut obligé de se lever ; Fanny se trouva en liberté, elle fut occupée et ainsi protégée.

Edmond ne fut pas fâché de pouvoir rentrer dans le cercle de ceux qui parlaient et écoutaient. Quoique la conférence qui venait d’avoir lieu lui eût paru avoir été assez longue, et que le visage de Fanny portât l’empreinte d’un peu de contrariété, il était disposé à espérer qu’un si long discours n’avait pas été tenu et écouté sans quelque avantage pour l’orateur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXV.

Table des matières

Edmond avait déterminé dans son esprit que c'était entièrement à Fanny à décider si sa position avec Crawford devait être mentionnée entre elle et lui ; et que si elle ne commençait pas ce sujet de conversation, il ne devait jamais en parler. Mais après un ou deux jours d'une réserve mutuelle, il fut porté à penser différemment, par son père, et à essayer ce que son influence pourrait opérer en faveur de son ami.

Un jour très-prochain était fixé pour le départ de Crawford, et sir Thomas pensait que l'on devait faire un effort de plus en faveur du jeune homme avant qu'il quittât Mansfield. Edmond fut aisément persuadé de se mêler de cette affaire ; il désirait connaître les sentimens de Fanny. Elle avait coutume de le consulter dans tous les momens d'embarras, et il avait trop d'attachement pour elle pour supporter volontiers d'être privé de sa confiance dans cette circonstance. Fanny, silencieuse et réservée envers lui, était une chose qui ne lui paraissait point naturelle ; c'était une situation qu'il voulait changer.

« Je lui parlerai, dit-il à son père ; je saisirai la première occasion qui se présentera pour lui parler seul. »

Sir Thomas l'ayant informé que Fanny était en ce moment-là même dans le jardin, il alla aussitôt l'y joindre.

« Je viens promener avec vous, Fanny, lui dit-il en prenant son bras ; voilà long-temps que nous n'avons fait ensemble une agréable promenade. Le voulez-vous ? »

Elle y consentit plutôt avec un regard qu'avec des paroles. Ses esprits étaient abattus.

« Mais, Fanny, ajouta Edmond, pour que cette promenade soit agréable, il faut quelque chose de plus que de marcher gravement ensemble sur ce sable ; il faut que vous me parliez. Je sais que vous avez quelque chose qui vous occupe ; je sais ce que c'est. Vous devez penser que je n'ignore pas ce qui a lieu. Dois-je apprendre cela de toutes les personnes qui sont ici, à l'exception de Fanny ? »

Fanny, à la fois agitée et abattue, répondit : « Si chacun vous parle de cela, mon cousin, il ne me reste plus rien à dire. »

« À l’égard des faits, vous avez peut-être raison ; mais à l’égard des sentimens, Fanny, il n’y a que vous qui puissiez me les faire connaître. Je ne veux pas toutefois vous importuner, je ne veux que ce qui pourra vous plaire. J’ai pensé que cette confidence vous soulagerait. »

« Je crains que nous ne pensions différemment. »

« Ne le croyez pas. Je suis certain qu’en comparant nos opinions, elles se ressembleront, comme cela a toujours été. Je regarde la proposition de Crawford comme très-avantageuse et très-désirable, si vous pouvez lui accorder une affection réciproque. Je trouve qu’il est très-naturel que toute votre famille désire cette union. Mais comme vous ne pouvez accorder votre affection à Crawford, vous avez fait absolument ce que vous deviez, en le refusant. Y a-t-il là-dessus quelque différence d’opinion entre nous ? »

« Oh non ! Mais je croyais que vous me blâmiez ; je croyais que vous étiez contre moi. Votre appui m’est si agréable ! »

« Vous auriez pu l’avoir plus tôt, Fanny, si vous l’eussiez recherché. Mais comment avez-vous pu me croire contre vous ? comment avez-vous pu imaginer que j’approuvais un mariage sans amour ? Si je vous paraissais même indifférent sur ces sortes de matières, avez-vous pensé que je le serais lorsqu’il s’agissait de votre bonheur ? »

« Mon oncle a pensé que j’avais tort, et je savais qu’il vous avait parlé. »

« Jusqu’à présent, Fanny, je pense que vous avez eu parfaitement raison. Je puis être fâché pour vous que vous n’ayez pas eu le temps de vous attacher à Crawford ; mais je pense que vous avez parfaitement raison. Vous ne l’aimez pas ; rien ne vous aurait justifiée d’accepter sa main. »

Il y avait bien long-temps que Fanny n’avait entendu d’aussi agréables paroles.

Edmond continua : « Votre conduite a été irréprochable, et ceux qui ont désiré que vous eussiez agi autrement, sont entièrement dans l’erreur. Mais cela ne finit pas là. L’attachement de Crawford n’est point ordinaire. Il persévère, dans l’espoir d’inspirer un sentiment que vous n’avez point encore éprouvé. Cela ne peut être que l’effet du temps, nous le savons. Mais (avec un sourire affectueux) laissez-le réussir ! laissez-le enfin réussir, Fanny. Vous avez montré que vous étiez sensée et désintéressée ; montrez maintenant que vous êtes reconnaissante et sensible, et vous serez alors le vrai modèle d’une épouse parfaite, pour l’image de laquelle j’ai toujours cru que vous étiez formée.

« Oh ! jamais ! jamais ! jamais ! il ne réussira jamais avec moi. » Et cela fut dit avec une chaleur qui étonna Edmond. Fanny rougit en se remettant, et en entendant Edmond lui dire : « Jamais ! Fanny ! Quel ton déterminé et positif ! Cela ne vous ressemble point, à vous qui êtes la raison même. »

« Je veux dire que je pense, autant que l'on puisse répondre de l'avenir, que je ne répondrai jamais à sa bienveillance. »

« Il faut espérer quelque chose de mieux. Il faut espérer que le temps vous donnant la preuve, comme je le crois fermement, qu'il mérite votre affection, vous lui accorderez sa récompense. Je ne puis supposer que vous n'ayez pas le désir de l'aimer, désir qui est naturel à la reconnaissance. Vous devez éprouver quelque sentiment de cette espèce ; vous devez être affligée de votre propre indifférence. »

« Nous nous ressemblons si peu, répondit Fanny, évitant de donner une réponse directe ; nous sommes si différens dans nos inclinations et nos goûts, que je regarde comme tout à fait impossible que nous eussions un heureux sort, si même je venais à éprouver de l'affection pour lui. Il n'y a jamais eu deux êtres plus différens. Nous n'avons pas un seul goût pareil : nous serions malheureux. »

« Vous êtes dans l'erreur, Fanny. La différence n'est point aussi forte que vous le dites. Vous avez des goûts qui se ressemblent. Tous deux vous avez un cœur bienveillant. Quel homme, Fanny ! vous ayant vue écouter Crawford, lorsqu'il lisait Shakespeare l'autre soir, jugerait que vous ne vous convenez pas ? Vous vous étiez oubliée vous-même. Il y a de la différence dans vos caractères, je l'avoue : il est vif, vous êtes sérieuse ; mais tant mieux ; sa gaîté animera vos esprits. Vous êtes portée à vous représenter les difficultés plus grandes qu'elles ne le sont. Lui ne voit de difficultés nulle part, et son amabilité, ainsi que sa vivacité, vous seront un appui constant. Je ne vois rien dans vos caractères qui soit contre la probabilité de votre bonheur en vous unissant. Le contraste de quelques goûts est loin de s'opposer au bonheur du mariage. J'exclus les extrêmes ; mais une ressemblance complète dans tous les points est peut-être très-opposée à ce bonheur. »

Fanny devina facilement où se portait la pensée d'Edmond en ce moment. Le pouvoir de miss Crawford revenait. Il avait parlé gaîment à Fanny de l'heure qu'il avait passée auprès d'elle en revenant à Mansfield. Il ne pouvait plus la fuir. La veille même il avait dîné au presbytère.

Après l’avoir laissé pendant quelques minutes livré à ses heureuses pensées, Fanny crut devoir revenir à M. Crawford. « Il y a quelque chose en lui, dit-elle, que je blâme encore plus que ses goûts. Je dois dire que je ne puis approuver son caractère. Je n’ai point eu bonne opinion de lui, depuis le moment où l’on voulut jouer une pièce de théâtre à Mansfield. Je trouvai qu’il se conduisait mal avec M. Rushworth, en ayant des attentions pour ma cousine Maria ; enfin, à cette époque, je reçus contre lui une impression qui ne s’effacera jamais. »

« Ma chère Fanny, répliqua Edmond en l’écoutant à peine jusqu’à la fin, ne nous jugeons pas par ce que nous avons paru être à cette époque. C’est un moment que je ne puis me rappeler qu’avec déplaisir. Maria avait tort, Crawford avait tort ; mais personne n’était plus condamnable que moi. Comparés avec moi, les autres étaient irréprochables. Je commettais une sottise les yeux ouverts. »

« Comme spectatrice, je vis peut-être plus de choses que vous n’en remarquâtes. Je crois que M. Rushworth était quelquefois très-jaloux. »

« Cela est très-possible. Rien n’était plus inconvenant que toute cette affaire. »

« Avant la pièce, je suis bien trompée si Julia ne pensait pas que M. Crawford avait des attentions pour elle. »

« Julia ! J’ai bien entendu dire à quelqu’un que Crawford avait de l’amour pour Julia, mais je ne m’en suis jamais aperçu. Je pense qu’il est très-possible que mes sœurs aient désiré être admirées par Crawford, et qu’un homme aussi vif, et peut-être un peu inconsidéré, était conduit à… Mais il n’y avait rien de marquant dans ses attentions, parce qu’il n’avait aucune prétention. Son cœur vous était réservé, et j’avoue qu’en vous le donnant, il s’est beaucoup élevé dans mon estime. Cela lui fait le plus grand honneur ; cela montre qu’il sait connaître le prix du bonheur domestique et d’un sincère attachement. »

« Je suis persuadée qu’il ne pense pas comme il le devrait sur des matières sérieuses. »

« Dites plutôt qu’il n’a jamais pensé à des objets sérieux ; comment cela pourrait-il être autrement, avec l’éducation qu’il a reçue ? Ses sentimens ont été jusqu’à présent ses seuls guides ; heureusement, qu’en général, ils ont été bons : vous achèverez le reste. Il est très-heureux de s’être attaché à une femme telle que vous, qui mêle aux principes les plus stables, une douceur de caractère si convenable pour les faire aimer. Il a choisi sa compagne avec

un rare bonheur. Il vous rendra heureuse, Fanny ! Je suis certain qu'il vous rendra heureuse ; mais vous, vous ferez de lui le meilleur homme possible. »

« Je ne voudrais point entreprendre une pareille tâche, s'écria Fanny d'une voix épouvantée. »

« Parce que, suivant votre coutume, vous ne vous appréciez point assez. J'avoue que je désire que vous pensiez autrement. Je ne m'intéresse point faiblement au succès de Crawford ; après votre bonheur, le sien, Fanny, est ce que je désire le plus. Vous savez que je m'intéresse à Crawford ? »

Fanny ne savait que trop bien d'où provenait cet intérêt ; elle garda le silence, et, après qu'Edmond eut fait quelques pas avec elle sans parler, il reprit : « J'ai été très-satisfait de la manière dont la sœur de Crawford a parlé hier de ce sujet, parce que je ne croyais pas qu'elle eût des idées aussi justes. Je savais qu'elle vous aimait beaucoup ; mais je craignais qu'elle n'eût regretté que son frère n'eût pas fixé son choix sur une personne riche et de distinction. Il en a été tout autrement. Elle parle de vous, Fanny, comme elle doit en parler ; elle désire aussi vivement cette union que votre oncle et moi-même. Madame Grant riait de la vivacité qu'elle témoignait en m'entretenant de cet objet, dont elle parlait avec l'esprit et la grâce que vous lui connaissez. »

« Quoi ! madame Grant était présente à cette conversation ? »

« Oui ; et ses sentimens sont absolument les mêmes que ceux de sa sœur. Leur surprime de ce que vous refusiez un homme tel que Crawford, a été sans bornes. J'ai dit ce que j'ai pu en votre faveur ; mais véritablement, de la manière dont elles représentent la chose, vous devez prouver, aussitôt que possible, que vous ayez repris toute votre raison, en tenant une conduite différente. Rien autre chose ne les satisfera. Mais cela vous fatigue, Fanny ; j'ai tout dit… Ne vous éloignez pas de moi. »

« Je pensais, répondit Fanny après un moment de réflexion, que toute femme sensée devait croire qu'il était possible qu'un homme, malgré toutes les qualités dont il était orné, ne plût pas à tout notre sexe. Mais en supposant que cet homme dût plaire à toutes les femmes, et que M. Crawford ait tous les droits que ses sœurs lui supposent, comment étais-je préparée à répondre à ses sentimens ? Il m'a prise tout à fait à l'improviste. Dans ma situation, ç'aurait été le comble de la vanité, que de m'attendre à attirer l'attention de M. Crawford. Je suis convaincue que ses sœurs en auraient jugé ainsi, s'il n'avait eu aucune intention à mon égard. Comment

donc pouvais-je… l'aimer aussitôt qu'il m'a dit qu'il m'aimait ? Comment pouvais-je avoir à ses ordres un attachement pour lui, aussitôt qu'il lui a convenu de le désirer ? Ses sœurs doivent réfléchir sur ma position comme sur celle de M. Crawford. Plus il a de mérite, moins il me convenait d'avoir des prétentions à sa main ; et nous pensons très-différemment sur les devoirs des femmes, si elles imaginent que l'on puisse accorder aussi promptement une réciprocité d'affection. »

« Ma chère Fanny, chère Fanny, j'ai maintenant la vérité. Ces sentimens sont dignes de vous. J'avais pensé que je les connaissais. Vous venez de me donner exactement l'explication que je me suis hasardé de donner pour vous à miss Crawford et à madame Grant. Miss Crawford nous a fait rire par ses plans d'encouragement pour son frère. Elle veut l'engager à persévérer dans l'espérance d'être aimé avec le temps, et de voir ses soins bien reçus au bout de dix années d'un heureux mariage. »

Fanny ne put que difficilement accorder le sourire qu'on lui demandait. Toute sa sensibilité était révoltée : elle craignait d'avoir mal fait en parlant trop ouvertement ; et, dans un pareil moment, l'éloge de l'amabilité de miss Crawford lui causait un déplaisir amer.

Edmond vit que son visage portait l'empreinte de la tristesse, et il cessa dès-lors toute discussion. Il résolut de ne plus prononcer le nom de Crawford que d'une manière qui pourrait être agréable à Fanny, et en conséquence, il lui dit : « Ils partent lundi ; vous verrez votre amie demain ou dimanche ; ils partent réellement lundi. J'étais décidé à rester à Lessingby jusqu'à ce jour-là, je l'avais presque promis. Quelle différence cela aurait fait ! Ces cinq à six jours de plus de séjour à Lessingby auraient pu influer sur toute ma vie. »

« Vous y passiez votre temps agréablement ? »

« Oui ; ou si je ne l'ai pas fait, j'ai dû en accuser mon esprit. Je porte l'inquiétude avec moi ; je n'en ai été délivré que lorsque je me suis retrouvé à Mansfield. »

« Les demoiselles Owens ? vous les voyez avec plaisir, n'est-il pas vrai ? »

« Oui ; ce sont d'aimables personnes, sans prétentions, et d'une humeur agréable. Mais, Fanny, je ne puis trouver d'agrément dans une société de femmes ordinaires. Ces filles gaies et sans prétention, n'ont point d'attraits pour un homme qui a joui de la société de femmes délicates et sensibles. Il

y a deux sortes d’êtres. Vous et miss Crawford m’avez rendu trop difficile. »

Fanny, malgré ce compliment, resta oppressée et attristée. Il le remarqua dans ses regards, et sans parler davantage, il la conduisit dans la maison, avec la douce autorité d’un gardien privilégié.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXVI.

Table des matières

Edmond pensa dès-lors qu'il connaissait parfaitement les sentimens de Fanny. Il jugea, comme il l'avait cru précédemment, que Crawford avait agi avec trop de précipitation, et qu'il fallait accorder du temps à Fanny pour se familiariser avec l'idée de l'attachement de Crawford et le trouver agréable.

Il communiqua à son père son opinion sur le résultat de la conversation qu'il avait eue avec Fanny, et appuya sur la nécessité de ne plus faire aucun essai pour la persuader, mais de laisser opérer les assiduités de Crawford et sa raison.

Sir Thomas promit qu'il agirait ainsi : il croyait que l'opinion d'Edmond sur les sentimens de Fanny pouvait être juste, mais il craignait que dans l'intervalle nécessaire pour qu'elle se déterminât à recevoir convenablement les attentions de Crawford, celui-ci ne changeât de dispositions. Cependant il fallait bien se soumettre à ce délai, en espérant que tout irait pour le mieux.

La visite annoncée de miss Crawford, qu'Edmond appelait l'amie de Fanny, inspirait une vive crainte à celle-ci. Elle la redoutait comme une sœur vivement piquée, et sous un autre point de vue, comme triomphante et assurée du cœur d'Edmond. Le seul espoir de Fanny était qu'elle ne se trouverait peut-être pas seule quand miss Crawford viendrait. Elle s'absentait aussi peu que possible d'auprès de lady Bertram ; elle n'allait point dans la chambre de l'Est, évitait toute promenade solitaire dans le jardin, et se précautionnait ainsi contre toute attaque soudaine.

Elle réussit. Elle se trouvait dans le salon du déjeûner avec sa tante, lorsque miss Crawford vint ; et le premier moment d'embarras étant passé, Fanny trouvant que miss Crawford parlait avec beaucoup plus d'indifférence et de légèreté qu'elle ne s'y était attendue, commençait à espérer qu'elle en serait quitte pour une demi-heure d'une agitation modérée ; mais cette espérance fut trompée ; miss Crawford n'était point l'esclave de l'occasion. Elle avait résolu de voir Fanny tête à tête, et en conséquence, elle ne tarda pas à lui dire à demi-voix : « J'ai besoin de vous parler pendant quelques minutes ; » paroles qui firent tressaillir Fanny : le refus était impossible. Son habitude à la soumission la fit se lever à l'instant

même, et sortir de la chambre avec miss Crawford. Elles n'eurent pas plutôt passé la porte, que miss Crawford, prenant la main de Fanny avec un air de reproche, mais cependant affectueux, parut vouloir commencer la conversation immédiatement. Toutefois elle se borna à dire : « Méchante fille ! je ne sais pas quand j'aurai fini de vous gronder ! » et elle eut assez de discrétion pour réserver le reste de son discours jusqu'au moment où elles se trouveraient dans un autre lieu. Fanny monta l'escalier, et conduisit miss Crawford dans l'appartement qu'elle jugeait le plus convenable. Elle en ouvrit la porte avec un sentiment pénible ; mais le mal qu'elle redoutait, fut tout à coup différé par un changement subit qui se fit dans les idées de miss Crawford, lorsqu'elle se vit dans la chambre de l'Est.

« Ah ! s'écria-t-elle avec un transport de joie, suis-je donc de nouveau dans la chambre de l'Est ? » Et après avoir porté ses regards autour d'elle, elle parut se rappeler tout ce qui avait eu lieu, et elle ajouta : « Je n'y suis venue qu'une fois ; vous en souvenez-vous, Fanny ? J'y vins pour répéter mon rôle ; votre cousin y vint aussi, et nous eûmes une répétition. Vous étiez notre auditeur et notre correcteur. Quelle agréable répétition ! Je ne l'oublierai jamais. Nous étions précisément dans cette place ; votre cousin était là ; moi j'étais ici ; là, étaient nos siéges… Ah ! pourquoi tout cela est-il passé ? »

Fanny n'avait heureusement pour elle rien à répondre. Miss Crawford s'était abandonnée à la rêverie et à un doux souvenir. Elle reprit :

« La scène en répétition était si remarquable, le sujet en était si… si… que dirai-je ? Il me dépeignait le mariage, et me pressait de m'y engager. Je pense encore le voir et l'entendre me dire : « Lorsque deux cœurs liés par la sympathie forment les nœuds du mariage, cette union peut être nommée une *vie heureuse*. » Je crois que je n'oublierai jamais l'impression que me firent les regards et la voix d'Edmond, lorsqu'il prononçait ces paroles. C'était une chose singulière, que d'avoir une pareille scène à répéter ! Si j'avais le pouvoir de recommencer une époque de ma vie passée, ce serait celle-là que je choisirais. Vous direz ce que vous voudrez, Fanny, ce serait celle-là, car je n'ai jamais connu un plus vif bonheur. Mais hélas ! tout fut détruit le soir même. Ce même soir ramena votre oncle, bien mal arrivé. Pauvre sir Thomas ! Qui fut bien aise de vous voir ? Cependant, Fanny, ne croyez pas que je veuille parler peu respectueusement de sir Thomas, quoique certainement je l'aie haï pendant plusieurs jours. Non, je lui rends justice à présent. Il est ce que doit être le chef d'une telle famille. Maintenant, je

crois que je vous aime tous. Mais revenons à vous, chère Fanny ; asseyons-nous, et passons ce moment agréablement. J'avais intention de vous gronder, mais je n'ai plus le courage de le faire ; » et, en embrassant Fanny avec affection, elle ajouta : « Bonne et chère Fanny ! quand je pense que c'est la dernière fois que je vous vois, car je ne sais pas combien de temps… il m'est impossible de faire autre chose que de vous aimer. »

Fanny fut touchée. Elle ne s'était pas attendue à ce langage, et l'impression de ces mots : *La dernière fois*, fit un tel effet sur elle, qu'elle se mit à pleurer comme si elle eût aimé miss Crawford extrêmement. Miss Crawford encore plus affectée en voyant cette émotion, la serra dans ses bras avec tendresse, et dit : « Que je suis fâchée de vous quitter ! Je ne rencontrerai point où je vais, des êtres aussi aimables que vous. Puissions-nous devenir sœurs ! Oui, nous le serons. Je sens que nous devons être liées l'une à l'autre, et vos larmes, chère Fanny, me prouvent que vous pensez ainsi. »

Fanny reprenant ses esprits, répliqua seulement : « Mais vous quittez des amis pour aller en retrouver d'autres ; vous allez voir une de vos amies particulières. »

« Oui, cela est vrai ; madame Fraser est mon intime amie depuis des années. Mais je n'ai pas la moindre inclination à me rendre auprès d'elle. Je ne puis penser qu'aux amis que je quitte, mon excellente sœur, vous-même, et la famille Bertram, en général. Je voudrais avoir arrêté avec madame Fraser, que je ne serais allé la voir qu'après Pâques : à présent, je ne puis me dégager ; et quand j'aurai passé quelque temps avec elle, il faudra que j'aille chez sa sœur lady Stornaway, parce qu'elle est mon amie la plus particulière ; mais depuis trois ans, je n'ai pas entretenu beaucoup cette liaison. »

Après ces paroles, les deux jeunes personnes s'assirent, et restèrent quelques minutes silencieuses, toutes deux méditant ; Fanny, sur les différentes sortes d'amitié qui existent dans le monde ; Marie, sur un sujet d'une tendance moins philosophique : elle rompit ce silence la première.

« Je me rappelle parfaitement la résolution que je pris de venir vous chercher dans la chambre de l'Est, sans savoir où elle était. Je vous aperçus assise auprès de cette table, travaillant. Je me rappelle l'étonnement de votre cousin quand il ouvrit la porte et me trouva ici ! Oh ! certainement le retour de votre oncle dans cette soirée même, fut bien contrariant ! On n'a jamais vu rien de semblable. »

Une autre rêverie eut lieu. Miss Crawford s’en délivra, et dit : « Eh bien, Fanny ! vous voilà tout à fait pensive, et j’espère que c’est à cause de quelqu’un qui est toujours occupé de vous. Ah ! je voudrais pouvoir vous transporter pour un moment dans notre cercle à Londres, pour vous faire apprécier l’attachement que vous avez inspiré à Henri. Quelle quantité de cœurs jaloux et épris ! Quel étonnement ! quelle incrédulité n’éprouvera-t-on point en apprenant votre pouvoir sur lui ? Henri est tout à fait un héros de roman ; il se fait gloire de ses chaînes. Il faudrait que vous vinssiez à Londres pour connaître le prix de votre conquête. Vous verriez combien il est courtisé et combien je le suis moi-même à cause de lui. Je crois bien que maintenant je ne serai pas aussi bien reçue par madame Fraser, à cause de la situation d’Henri avec vous. Quand elle connaîtra la vérité, elle désirera probablement que je sois de nouveau dans le comté de Northampton ; car il y a une fille de M. Fraser, par sa première femme, qu’elle désire ardemment de marier, et qu’elle voudrait faire épouser à Henri. Innocente et tranquille ici, vous ne vous faites pas une idée de la sensation que vous occasionnerez, de la curiosité que l’on aura de vous voir, et des questions sans terme auxquelles j’aurai à répondre. Pauvre Marguerite Fraser ! elle me demandera comment sont vos yeux, votre bouche, vos cheveux. Je voudrais que Marguerite fût mariée, à cause de ma pauvre amie madame Fraser, car je la regarde comme aussi malheureuse que la plupart des autres gens mariés, et cependant elle a fait un mariage fort désirable. Nous en fûmes tous charmés. Elle ne pouvait faire autrement que de l’accepter ; M. Fraser était riche, et elle n’avait rien. Mais il est devenu maussade et exigeant : il veut qu’une belle et jeune femme de vingt-cinq ans soit aussi rangée que lui-même, et mon amie ne le ménage pas. Il y a entr’eux un esprit d’irritation qui est très-désagréable, pour ne rien dire de plus. Quand je serai chez madame Fraser, je me rappellerai avec respect les mœurs conjugales du presbytère de Mansfield. Le docteur Grant montre une confiance dans ma sœur et une considération pour son jugement qui démontrent qu’il y a entr’eux de l’attachement. Mais il n’y a rien de semblable dans la famille Fraser. Je serai pour toujours à Mansfield, Fanny. Ma propre sœur comme femme et sir Thomas comme époux, seront mes modèles de perfection. Je n’ai pas beaucoup à dire de mon autre amie Flora, la sœur de madame Fraser, qui a rejeté la demande d’un jeune homme très-candide, à cause de ce désagréable lord Stornawory, qui a autant d’esprit, à peu près, que M. Rushworth, mais avec une figure beaucoup plus maussade et un mauvais

caractère. Dans le temps je doutais qu'elle fît bien, car il n'a même pas l'air d'un gentleman, et maintenant je suis assurée qu'elle à eu tort. Flora se mourait d'amour pour Henri, le premier hiver qu'elle parut. Mais si je voulais vous parler de toutes les femmes auxquelles il a inspiré de l'amour, je ne finirais pas. C'est vous seule, indifférente Fanny, qui pouvez le regarder avec insensibilité. Mais êtes-vous bien insensible telle que vous le dites ? Non, non, je vois que Vous ne l'êtes pas. »

Il y avait, en effet, en ce moment une teinte vermeille sur le visage de Fanny, qui pouvait donner des soupçons.

« Excellente créature, ajouta miss Crawford, je ne vous tourmenterai point. Chaque chose prendra son cours. Mais, chère Fanny, vous devez avouer que vous n'étiez pas aussi peu préparée à recevoir la demande de Henri, que votre cousin l'imagine. Il est impossible que vous n'en ayez pas eu quelques pressentimens. Vous avez dû voir qu'il cherchait à vous plaire par toutes les attentions qui étaient en son pouvoir. N'était-il pas occupé de vous seule au bal ? et avant le bal, le collier !… Oh ! vous l'avez reçu précisément comme on le désirait. Vous fûtes aussi sensible à ce don, que le cœur le plus épris pouvait le désirer. Je me le rappelle parfaitement. »

« Quoi ! voulez-vous me dire que votre frère connaissait avant le bal ce collier !… Ah ! miss Crawford, cela n'était pas bien. »

« Comment ! connaître ce collier ? C'était son œuvre propre, c'était sa propre pensée. Je suis honteuse de dire que je n'avais pas eu cette idée ; mais j'étais charmée d'agir suivant ses intentions, à cause de vous deux. »

« Je ne tairai point que j'ai été presque effrayée dans le temps de ce que cela se fût trouvé ainsi. Mais d'abord, je ne m'en suis pas doutée. C'est la vérité la plus pure, et rien n'aurait pu m'engager à accepter ce collier, si j'avais su qu'il m'était donné par M. Crawford. Quant à sa conduite à mon égard, je n'ai pu me dissimuler qu'il avait quelques attentions pour moi, mais j'ai regardé cela comme n'ayant aucune importance, aucun objet. Je n'ai point été, miss Crawford, sans observer ce qui a eu lieu entre lui et quelques personnes de cette famille-ci, pendant l'été et l'automne ; j'étais tranquille, mais j'avais les yeux ouverts. J'ai été à même de voir que M. Crawford avait des attentions galantes qui n'avaient aucun sens. »

« Ah ! je ne puis le nier : il a été inconsidéré, et il n'a pas fait assez d'attention à l'impression qu'il pouvait faire dans le cœur de vos jeunes cousines. Je l'ai souvent grondé à cause de cela. Eh bien ! Fanny, vous avez la gloire de fixer un homme qui a bravé les charmes de tant d'autres

femmes. Vous l'avez à votre discrétion pour lui faire expier ses fautes envers notre sexe. Ce n'est pas un triomphe à mépriser. »

Fanny secoua la tête, et répondit : « Je ne puis bien penser d'un homme qui se joue des sentimens de toutes les femmes ; les peines qu'il cause sont souvent plus grandes qu'on ne peut l'imaginer. »

« Je ne le défends pas, mais je me borne à dire qu'il vous est attaché plus qu'il ne l'a jamais été à aucune autre femme ; qu'il vous aime de tout son cœur, et qu'il vous aimera toujours ainsi, autant que cela soit possible. Si jamais un homme a aimé pour toujours, je pense que Henri vous aimera ainsi. »

Fanny ne put s'empêcher de sourire, mais elle ne dit rien.

« Je crois, ajouta Marie, que Henri n'a jamais été plus heureux que lorsqu'il a réussi à obtenir le brevet de votre frère. »

Elle causait de cette manière une émotion certaine dans les sentimens de Fanny.

« Oh oui ! Quelle bonté n'a-t-il pas eue ? »

« Je sais qu'il s'est donné beaucoup de soins pour cela, car je connais les personnes auxquelles il avait affaire. L'amiral déteste l'importunité, et a de la répugnance à demander des faveurs ; et il y a tant de jeunes gens qui désirent être employés, qu'il faut beaucoup d'énergie et beaucoup d'amitié pour parvenir à faire réussir un recommandé. Combien William doit être heureux ! je voudrais que nous puissions le voir. »

Fanny était ainsi jetée dans le plus grand embarras. Le souvenir de ce que M. Crawford avait fait pour son frère était ce qui combattait le plus fortement sa décision contre lui ; et profondément occupée de ces réflexions, elle s'assit jusqu'à ce que Marie, qui avait pris d'abord plaisir à la voir ainsi préoccupée, rappela son attention tout à coup, en lui disant : « Je resterais volontiers toute la journée à causer avec vous, mais nous devons ne pas oublier votre tante, et ainsi adieu, ma chère, mon aimable, mon excellente Fanny ; car, quoique nous allions nous retrouver dans le salon du déjeûner, il faut que je prenne congé de vous ici. Il me tarde que nous soyons réunies ; j'espère que lorsque nous nous reverrons, ce sera dans d'autres circonstances qui nous feront nous ouvrir nos cœurs l'une à l'autre, sans aucune réserve. »

Un tendre embrassement suivit ces paroles.

« Je verrai votre cousin à Londres bientôt, et sir Thomas dans le courant du printemps. Je suis certaine de rencontrer souvent votre cousin, l'aîné des

fils de sir Thomas, et sa sœur, madame Rushworth, et Julia ; tous enfin, excepté vous. J’ai une faveur à vous demander, Fanny : c’est votre correspondance. »

Fanny ne put se refuser à cette demande. L’affection que miss Crawford lui témoignait l’avait touchée, et de plus, elle lui savait gré d’avoir rendu leur tête à tête moins pénible qu’elle ne l’avait craint. Enfin, cette entrevue était terminée, son secret lui appartenait encore, et Fanny croyait pouvoir se résigner à tout, tant que cela serait ainsi.

Dans la soirée, il y eut un autre adieu. Henri Crawford vint et resta quelque temps avec la famille. Le cœur de Fanny fut un peu amolli à son égard ; il paraissait véritablement affecté ; il était tout à fait différent de ce qu’il avait paru être précédemment. À peine disait-il quelques paroles. Il avait l’air d’être réellement affligé, et Fanny ne pouvait s’empêcher d’en être touchée, quoiqu’elle espérât ne plus le revoir qu’il ne fût le mari d’une autre femme.

Lorsque le moment du départ arriva, il prit sa main ; elle ne pouvait la lui refuser. Il ne dit rien, ou prononça quelques paroles qu’elle n’entendit pas ; et quand il fut parti, Fanny ne fut pas fâchée de ce que ce signe d’amitié eût eu lieu.

Le matin suivant, M. Crawford et sa sœur Marie étaient en route.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXVII.

Table des matières

M. Crawford parti, le premier objet de sir Thomas fut d'observer s'il était regretté. Il s'attendait à ce que sa nièce s'apercevrait de son absence ; il l'examinait avec soin, mais il ne pouvait se flatter d'avoir découvert quelque chose à cet égard. Il n'apercevait pas le moindre changement dans la personne de Fanny. Elle était toujours si douce, si calme, que ses sentimens ne pouvaient être saisis par lui. Il ne la comprenait pas, et en conséquence il s'adressa à Edmond pour lui demander comment Fanny se trouvait en ce moment, et si elle était plus ou moins heureuse qu'elle ne l'avait été.

Edmond ne découvrait non plus aucun symptôme de regret, et il crut que son père avait un peu tort de penser que les trois ou quatre premiers jours Fanny s'apercevrait de l'absence de Crawford.

Mais ce qui le surprenait, c'était que la sœur de Crawford, l'amie, la compagne de Fanny, fût si peu regrettée par elle. Il s'étonnait de ce qu'elle en parlât si rarement et parlât si peu de son éloignement.

Hélas ! c'était précisément cette sœur, cette amie, cette compagne qui était la principale ennemie du repos de Fanny. Si elle avait pu penser que le sort de Marie était aussi peu lié avec la famille de sir Thomas, qu'elle espérait que le sien propre le serait avec M. Crawford, son cœur aurait été tranquille. Mais plus elle se rappelait le passé et faisait des remarques, et plus elle était pleinement convaincue que le mariage de miss Crawford avec Edmond était plus probable que jamais. L'inclination d'Edmond avait augmenté, et celle de miss Crawford n'était point douteuse. Edmond devait aller à Londres aussitôt qu'il aurait achevé quelques affaires relatives à Thornton-Lacey. Peut-être partirait-il dans une quinzaine ; il aimait à parler de ce voyage, et une fois qu'il se retrouverait avec miss Crawford, Fanny ne doutait plus de l'issue qu'aurait cette inclination mutuelle. Edmond serait accepté dès qu'il proposerait sa main à miss Crawford, et cependant il restait encore à celle-ci des sentimens qui faisaient mal augurer de cette union à Fanny, indépendamment de ce que ses propres sentimens lui faisaient éprouver à ce sujet.

Dans leur dernière conversation, miss Crawford, malgré quelques aimables sensations, avait encore été miss Crawford, et sans y penser, avait montré la même légèreté, la même inconséquence. Fanny ne croyait pas qu'il y eût le moindre rapport entre elle et Edmond, et elle pensait qu'il fallait désespérer de voir miss Crawford se conduire avec bon sens, puisque l'influence d'Edmond dans cette première époque de leur attachement, avait si peu de pouvoir sur elle pour éclairer son jugement. D'après cette persuasion, elle ne pouvait parler sans peine de miss Crawford.

Sir Thomas cependant s'en rapporta à ses propres espérances et à ses propres observations pour découvrir bientôt l'effet de l'absence de M. Crawford sur l'esprit de sa nièce ; une nouvelle visite qui survint lui parut devoir faire une diversion dans les sentimens de Fanny, qui expliquait l'indifférence qu'elle paraissait éprouver. William avait obtenu un congé de dix jours pour les passer dans le comté de Northampton. Il venait le plus heureux des lieutenans, parce qu'il en était le plus récemment nommé, pour peindre son bonheur et son habit d'uniforme.

Il arriva, et il aurait été charmé de pouvoir montrer cet uniforme, si la coutume cruelle n'avait prescrit de ne point le porter hors de service. L'habit était donc resté à Portsmouth, et Edmond conjecturait qu'avant que Fanny eût occasion de le voir, il serait usé ; mais sir Thomas fit part à son fils d'un projet qui mettait Fanny à même de voir le second lieutenant de la goëlette de sa majesté britannique, *la Grive*, dans toute sa gloire.

Ce projet était de laisser Fanny accompagner son frère jusqu'à Portsmouth, et passer quelque temps dans sa famille. Ce plan s'était présenté à sir Thomas dans un de ses momens de graves rêveries ; mais avant de l'arrêter, il consulta son fils. Edmond n'y trouva rien qui ne fût juste, et il ne douta point qu'il ne fût agréable à Fanny. C'en fut assez pour déterminer sir Thomas, et les mots : « Ce sera donc ! » prononcés avec décision, terminèrent l'affaire. Son but en cela n'était point de procurer à Fanny le plaisir de revoir ses parens, ni d'augmenter son bonheur. Il désirait bien qu'elle fît ce voyage avec plaisir, mais il désirait encore plus vivement qu'elle fût impatiente de revenir à Mansfield avant que le temps fixé pour son absence fût expiré ; et qu'une petite abstinence de l'élégance et du luxe du parc de Mansfield, en la rendant plus sage, lui fît mieux apprécier la fortune qui lui était offerte. La maison de son père devait faire sentir à Fanny le prix d'un grand revenu, et sir Thomas pensait qu'elle serait toute

sa vie la plus sage et la plus heureuse des femmes, par l'effet de la comparaison qu'il avait projeté de la mettre à même de faire.

Si Fanny eût été d'un caractère à se livrer aux ravissemens, elle l'aurait vivement témoigné lorsque son oncle lui proposa d'aller rendre visite à ses parens, ses frères et ses sœurs, dont elle avait été séparée presque toute sa vie, et d'aller passer une couple de mois dans les lieux où s'était écoulée son enfance, en ayant William pour compagnon de voyage, et pouvant le voir jusqu'au dernier moment de son séjour à terre. Fanny fut vivement satisfaite, mais son bonheur était d'une nature calme, profonde, intime. Parlant ordinairement peu, elle était encore plus portée à garder le silence quand elle était vivement touchée. Dans le moment où son oncle lui fit cette proposition, elle ne put que le remercier et accepter. Mais ensuite, lorsqu'elle se fut familiarisée avec l'image des plaisirs qui s'étaient présentés soudainement à elle, elle put parler plus à l'aise avec Edmond et William de ce qu'elle éprouvait ; mais elle ressentait une tendre émotion que des mots ne pouvaient exprimer. Le souvenir de ses premiers plaisirs et de ce qu'elle avait souffert en les quittant, revenait dans sa pensée avec une nouvelle force. Se trouver entourée d'un cercle de parens qui l'aimaient, pouvoir se livrer sans contrainte à toute son affection, être à l'abri de toute mention de miss Crawford, c'était une position à laquelle Fanny ne pouvait penser sans se sentir pénétrée de bonheur.

Edmond aussi… ; être loin de lui pendant deux mois, et peut-être trois, ce ne pouvait que produire un bon effet pour Fanny. Éloignée de ses regards et de ses témoignages affectueux, soustraite au tourment continuel de connaître son cœur et de chercher à éviter ses confidences, elle pourrait raisonner d'une manière plus sage sur sa position. Elle pourrait parvenir à apprendre qu'il serait à Londres, et terminerait tout ce qui l'attirait dans cette ville, sans être malheureuse. Ce qui aurait été difficile à supporter à Mansfield, deviendrait un mal léger à Portsmouth.

La seule pensée qui tourmentât Fanny, était que sa tante serait moins agréablement sans elle. Son utilité auprès de lady Bertram était réelle. C'était aussi la partie du projet la plus difficile à arranger pour sir Thomas.

Mais il était maître au parc de Mansfield. Quand il avait résolu quelque chose, il pouvait l'exécuter ; et dans cette occasion, en faisant de ce sujet l'objet de sa conversation, en disant qu'il serait du devoir de Fanny d'aller passer quelque temps dans sa famille, il décida sa femme à laisser faire ce voyage à Fanny. Mais il obtint cela plutôt de sa soumission que de sa

conviction, car lady Bertram n’examina d’autre chose dans cette affaire, que la volonté de sir Thomas.

Sir Thomas en avait appelé à sa raison, à sa conscience, à sa dignité. Il appela cela un sacrifice. Mais madame Norris s’efforçait de lui persuader que l’on pouvait très-bien se passer de Fanny, madame Norris étant prête à donner tout son temps à lady Bertram, et qu’enfin l’on ne pouvait avoir besoin de Fanny.

« Cela peut être, ma sœur, répondit lady Bertram ; vous avez raison ; mais je suis certaine qu’elle me manquera beaucoup. »

On s’occupa ensuite de communiquer cette résolution à Portsmouth. Fanny écrivit pour s’offrir elle-même ; et la réponse de sa mère, quoique courte, fut si tendre, si naturelle, si maternelle, que tout l’espoir du bonheur que Fanny se promettait fut confirmé.

William fut presqu’aussi heureux que sa sœur. Il avait le plus grand plaisir à penser qu’il verrait Fanny jusqu’au moment de s’embarquer, et que peut-être il la retrouverait à Portsmouth au retour de sa première croisière. En outre, il désirait ardemment voir la goëlette *la Grive* avant qu’elle sortît du port. Il crut ne devoir pas cacher à Fanny que son séjour de quelque temps chez sa mère ferait grand bien à chacun. « Je ne sais pas comment cela se fait, disait-il ; mais nous manquons de vos manières délicates et de votre bon ordre, chez mon père. La maison est toujours en confusion. Je suis certain que tout ira mieux quand vous y serez. Vous direz à ma mère de quelle façon elle doit s’y prendre ; vous serez utile à Susanne, à Betsy, les jeunes garçons vous aimeront et écouteront vos avis. Combien votre présence sera utile et agréable ! »

Pendant l’intervalle de temps qui s’écoula jusqu’à l’arrivée de la réponse de madame Price, William et Fanny furent très-alarmés sur leur voyage ; lorsque madame Norris vit que sir Thomas donnait à William des billets de banque afin qu’il voyageât en poste, elle eut l’idée de se mettre en troisième dans la voiture, et témoigna tout à coup un vif désir d’aller avec eux, pour aller voir sa pauvre chère sœur Price, qu’elle n’avait pas vue depuis vingt ans.

William et Fanny furent frappés de terreur en l’entendant manifester cette volonté. Tout l’agrément de leur voyage était détruit soudainement ; ils se regardaient l’un l’autre avec tristesse. Leur inquiétude dura une heure ou deux. Madame Norris n’éprouva ni encouragement ni contradiction. On la laissa décider elle-même cette affaire ; et elle finit, à la grande satisfaction

de son neveu et de sa nièce, par se rappeler qu'on ne pouvait se passer d'elle en ce moment à Mansfield, et par réfléchir que si elle allait à Portsmouth, elle pourrait éviter difficilement de payer sa propre dépense. Ainsi sa pauvre chère sœur Price fut laissée de côté, et une autre séparation de vingt ans peut-être commença.

Les plans d'Edmond furent un peu contrariés par cette absence de Fanny. Il avait aussi un sacrifice à faire au parc de Mansfield aussi bien que sa tante. Il avait eu le projet de partir pour Londres à cette époque ; mais il ne pouvait quitter son père et sa mère précisément au moment où ils se séparaient de Fanny, dont la présence leur était aussi agréable qu'utile ; et avec un effort qu'il ne témoigna point, mais qu'il éprouva, il retarda pour une semaine ou deux, un voyage qu'il avait considéré comme devant fixer son bonheur pour toujours.

Il en parla à Fanny. Il lui fit de nouveau un autre discours confidentiel relatif à miss Crawford, et Fanny fut d'autant plus émue en l'écoutant, qu'elle pensait que c'était la dernière fois où le nom de miss Crawford serait mentionné entr'eux avec quelque reste de liberté. Une autre fois ensuite, lady Bertram ayant dit à sa nièce de lui écrire bientôt et souvent, lui promettant de lui écrire elle-même, Edmond saisit un moment favorable pour lui dire à demi-voix : « Je vous écrirai, Fanny, quand j'aurai quelque chose digne de vous être annoncé, quelque chose que vous aimiez à lire, et que vous lirez probablement bientôt. » Si elle s'était doutée du sens de ces paroles, la rougeur avec laquelle elle l'écoutait aurait encore été plus vive.

Elle devait essayer de s'armer contre cette lettre. Une lettre d'Edmond pouvait-elle donc être pour elle un objet d'effroi ? Elle sentait qu'elle n'avait pas encore éprouvé toutes les vicissitudes de l'esprit humain.

Pauvre Fanny ! quoiqu'elle allât volontiers et avec empressement à Portsmouth, la veille de son départ la remplit de tristesse. Elle embrassa étroitement sa tante Bertram, parce qu'elle savait que celle-ci serait privée d'elle ; elle baisa la main de son oncle en comprimant des sanglots, parce qu'elle savait lui avoir déplu ; et quant à Edmond, elle ne put lui parler ni le regarder, quand le moment de lui dire adieu fut venu. Ce ne fut qu'après que ce moment fut passé, qu'elle se rappela qu'il lui avait dit adieu comme un tendre frère.

Tout cela s'était passé le soir, le voyage devant commencer à la pointe du jour suivant ; et quand le petit cercle des habitans de Mansfield se

retrouva à déjeûner, on parla de William et de Fanny, comme ayant déjà fait plusieurs milles.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXVIII.

Table des matières

La nouveauté de voyager, et le bonheur d'être avec William, produisirent bientôt leur effet naturel sur l'esprit de Fanny, lorsque le parc de Mansfield fut laissé en arrière et que l'on quitta La voiture de sir Thomas à la première poste.

La conversation entre le frère et la sœur ne tarissait point ; chaque objet devenait un sujet d'amusement. William parlait souvent de la goëlette *la Grive*, de son espoir de se trouver bientôt dans une brillante action, qui le ferait devenir premier lieutenant, ou qui lui donnerait des parts de prise en argent qui serviraient à rendre la maison paternelle plus agréable, et à bâtir la petite maison où lui et Fanny passeraient leur vie ensemble.

Les intérêts immédiats de Fanny, relativement à M. Crawford, ne faisaient point le sujet de la conversation. William savait ce qui s'était passé, et il regrettait sérieusement que sa sœur fût aussi indifférente pour un homme qu'il estimait infiniment. Mais il était d'un âge où l'on est tout pour l'amour, et en conséquence, il ne pouvait blâmer sa sœur.

Fanny avait des motifs pour croire qu'elle n'était point encore oubliée par M. Crawford. Sa sœur lui avait écrit souvent dans les trois semaines qui venaient de s'écouler, et dans chaque lettre, il y avait quelques lignes aussi animées et précises que ses discours. C'était une correspondance que Fanny n'aimait point. Edmond n'avait point de repos que Fanny ne lui eût lu chaque lettre, et alors elle était forcée d'écouter ses louanges sur le langage de miss Crawford et sur la chaleur de son attachement. Il y avait en effet, dans ces lettres, beaucoup d'allusions auxquelles Edmond ne pouvait se croire étranger, et Fanny ne pouvait recevoir avec plaisir une correspondance qui la forçait à lire les vœux d'un homme qu'elle n'aimait point, et à servir la passion pour une autre femme qu'elle, de celui qu'elle aimait. Elle espérait que lorsqu'elle ne serait plus sous le même toit qu'Edmond, miss Crawford n'aurait plus de motifs pour lui écrire, et qu'à Portsmouth, leur correspondance finirait par s'éteindre.

Ces pensées et d'autres semblables, faisaient que Fanny avançait joyeusement dans son voyage, et aussi rapidement qu'on pouvait le faire dans le mois de février. Ils arrivèrent à Oxford, mais Fanny n'eut que le

temps de donner un coup-d'œil au collége où Edmond avait étudié. Ils ne s'arrêtèrent point dans cette ville, et vinrent souper à Newbury.

Le soir du jour suivant, ils étaient auprès de Portsmouth : ils passèrent le pont-levis et entrèrent dans la ville comme le jour finissait. Guidés par la forte voix de William, ils furent conduits dans une rue étroite, et s'arrêtèrent devant la porte d'une petite maison habitée par madame Price.

Fanny était toute saisie. Au moment où ils s'arrêtèrent, une servante d'une mise très-négligée, qui paraissait les attendre, s'avança, ayant l'air plus empressée de leur dire des nouvelles que de les aider, et s'écria aussitôt : « M. William, *la Grive* est sortie du port ; l'un des officiers est venu ici. » Elle fut interrompue tout à coup par un beau jeune garçon de onze ans qui, sortant précipitamment de la maison, poussa la servante décote, et, pendant que William ouvrait la chaise de poste lui-même, s'écria : « Vous arrivez précisément à temps. Nous vous attendons depuis une demi-heure. *La Grive* est sortie du port ce matin. Elle avait bien bonne mine. On pense qu'elle recevra ses ordres dans un jour ou deux. Monsieur Campbell est venu ici à quatre heures pour s'informer de vous. Il y a une des chaloupes de *la Grive* dans laquelle il doit partir à six heures, et il espère que vous serez arrivé à temps pour partir avec lui. »

Pendant que William aidait Fanny à descendra de la voiture, ce jeune frère lui donna à peine un coup-d'œil, mais il ne se refusa point à ce qu'elle l'embrassât, quoiqu'il fût entièrement occupé de donner de nouveaux détails sur la sortie de *la Grive*, qui l'intéressait d'autant plus vivement, qu'il devait commencer sur ce bâtiment sa carrière de marin, dans ce moment même.

Un instant après, Fanny rencontra sa mère dans le corridor étroit qui était à l'entrée de la maison, et en fut reçue avec toute la tendresse qu'elle pouvait désirer. Ses traits lui rappelèrent exactement ceux de sa tante Bertram. Deux jeunes sœurs, l'une, Susanne, belle jeune fille de quatorze ans, et l'autre, Betsy, la plus jeune de la famille, âgée de cinq ans, témoignèrent également de la joie à la voir, quoique sans aucune forme de politesse pour la recevoir. Mais Fanny ne demandait que de la tendresse de leur part.

On la fit entrer dans le parloir, qui était si petit, qu'elle crut que ce n'était qu'une étroite antichambre. Cependant comme elle vit que l'on s'arrêtait dans cette chambre, elle se blâma elle-même des sentimens qu'elle avait éprouvés en y entrant, et s'efforça de n'en rien laisser apercevoir. Mais

sa mère ne pouvait rester assez long-temps assise pour les remarquer. Elle retourna bientôt à la porte qui donnait sur la rue pour voir William : « Ô mon cher William ! combien je suis aise de te voir ! Mais, as-tu entendu parler de *la Grive ?* Elle est déjà sortie du port, trois jours plutôt que nous ne le pensions. Je ne sais comment faire les préparatifs de ton frère Samuel ; les ordres peuvent arriver demain. Je suis prise tout à fait au dépourvu, et maintenant il faut que tu partes aussi pour Spithead. Campbell est venu pour te chercher. Que ferons-nous ? J'espérais passer une soirée agréable avec vous. Tout me vient à la fois. »

Son fils répondit gaîment que tout était pour le mieux. « J'aurais certainement préféré que la goëlette fût restée dans le port, pour que j'eusse quelques heures à passer avec vous. Mais comme il y a une chaloupe à terre, il n'y a pas moyen de ne pas s'y embarquer. Où *la Grive* est-elle placée ? à Spithead ? auprès du Canopus ? Mais qu'importe ? Fanny est dans le parloir, pourquoi restons-nous dans le passage ? Venez, ma mère, vous avez à peine regardé votre chère Fanny. »

Tous deux entrèrent, et madame Price, après avoir embrassé de nouveau tendrement sa fille, et parlé un peu de la taille qu'elle avait acquise, commença à s'inquiéter de ce dont les deux voyageurs pouvaient avoir besoin pour se remettre de leurs fatigues.

« Chers enfans ! combien vous devez être fatigués ! Et maintenant, que vous donnerai-je ? Voudrez-vous une tasse de thé, ou quelque autre chose ? Je crains que Campbell ne soit ici avant que nous ayons le temps de préparer un beef-steak. Nous n'avons point de boucher dans le voisinage ; c'est très-gênant, de n'avoir point de boucher dans la rue. Nous étions mieux dans notre précédente maison. Peut-être voudrez-vous du thé aussitôt qu'il pourra être prêt ? »

William et Fanny dirent qu'ils préféraient le thé à toute autre chose. En ce cas, Betsy, ma chère, cours à la cuisine, et vois si Rebecca a mis l'eau sur le feu. Dis-lui d'apporter le thé le plutôt possible… Betsy est une très-bonne petite ménagère. »

Betsy courut avec empressement, fière de montrer son habileté devant sa belle nouvelle sœur.

La mère, inquiète, continua : « Quel triste feu nous avons ! Vous devez être transie de froid ; approchez davantage votre chaise. Je ne sais où a été Rebecca. Il y a plus d'une heure que je lui ai dit d'apporter du charbon. Susanne, vous auriez dû prendre soin du feu. »

« J’étais en haut, maman, à faire ma besogne, répondit Susanne avec un ton décidé qui fit tressaillir Fanny. Vous savez que vous venez de décider que ma sœur Fanny et moi nous aurions l’autre chambre ; et je n’ai pu avoir Rebecca pour m’aider. »

Différentes choses qui survinrent, empêchèrent la continuation de la discussion. D’abord, le postillon vint pour être payé, ensuite, il y eut un combat entre Samuel et Rebecca, sur la manière de porter au premier étage la malle de Fanny, que Samuel voulait transporter tout seul ; et enfin, M. Price vint lui-même, précédé par les éclats de sa voix bruyante, et par une sorte de jurement, parce qu’il s’était heurté dans le passage contre le porte-manteau de son fils. Il criait qu’on allumât une chandelle ; on n’en apportait toutefois pas, et il s’avança ainsi dans la chambre.

Fanny s’était levée pour aller à sa rencontre ; mais elle se rassit, s’apercevant qu’il ne la voyait pas dans l’obscurité, et ne pensait nullement à elle. Il commença aussitôt, après avoir secoué amicalement la main de son fils : « Ha ! sois le bien venu, mon garçon ! Je suis bien aise de te voir. Sais-tu les nouvelles ! *la Grive* est sortie du port ce matin. Alerte ! est le mot du guet, comme tu vois. Par Dieu ! tu arrives juste à temps. Je ne serais point étonné que vous partissiez demain. Cependant, vous ne pouvez pas partir avec le vent qu’il fait, si vous allez croiser à l’Ouest avec *l’Éléphant*, comme le pense le capitaine Walsh. Par Dieu ! je voudrais que cela fût vrai ; mais le vieux Scholey croit que vous irez d’abord dans le Texel. Eh bien ! nous sommes prêts, quelque chose qu’il en soit. Mais, par Dieu ! tu as perdu un beau coup-d’œil en n’étant pas ici ce matin, pour voir *la Grive* sortir du port. Je n’aurais pas voulu pour mille guinées manquer ce coup-d’œil-là. J’ai passé deux heures cette après-midi sur la plate-forme, à la regarder. Elle est en poupe de l’*Endymion*, à bas-bord de *la Cléopâtre*. »

« Ah ! s’écria William, c’est-là précisément que je l’aurais placée. Mais, mon père, voici Fanny ; il fait si sombre que vous ne l’apercevez pas. »

M. Price embrassa alors sa fille, en avouant qu’il l’avait tout à fait oubliée ; et après ce baiser cordial, et avoir observé qu’elle était grande comme une femme, et qu’il pensait qu’il lui faudrait bientôt un mari, il parut très-porté à l’oublier de nouveau.

Fanny se remit sur sa chaise, un peu affligée du langage de son père, et incommodée de l’odeur d’eau-de-vie qu’il exhalait. Il ne parla plus qu’à son fils, et seulement de *la Grive*, quoique William essaya plus d’une fois de le ramener à Fanny et à son voyage.

On obtint enfin une chandelle ; mais comme il n’y avait encore aucune apparence de thé, William se détermina à aller changer d’habit, et à faire ses dispositions pour partir dans la soirée.

Comme il quittait la chambre, deux jeunes garçons vermeils, les habits en désordre et tout crottés, âgés de huit à neuf ans, se précipitèrent dans le parloir. Ils sortaient de leur école et accouraient pour voir leur sœur, et dire que *la Grive* était sortie du port. Ils s’appelaient Thomas et Charles ; celui-ci était né depuis le départ de Fanny ; mais elle avait vu Thomas enfant, et elle était charmée de le revoir. Tous deux furent tendrement embrassés par elle ; mais elle voulait garder Thomas à ses côtés, pour reconnaître les traits de l’enfant qu’elle avait chéri. Thomas, toutefois, ne s’arrangeait point de ces caresses. Il n’était pas venu à la maison pour y rester assis, mais pour courir et faire tapage. Bientôt les deux garçons s’échappèrent d’auprès de leur sœur, et firent un tel vacarme dans le corridor et dans le parloir, que Fanny eut bientôt un violent mal de tête.

Elle avait vu toutes les personnes de la famille qui étaient à la maison. Il y avait encore deux autres frères plus jeunes qu’elle, dont l’un était employé dans une administration à Londres, et l’autre, officier marin, à bord d’un bâtiment de l’Inde. Mais quoiqu’elle eût vu tous les membres de la famille, elle n’avait pas encore entendu tout le bruit qu’ils pouvaient faire. William appela bientôt, du second étage où il se trouvait, sa mère et Rebecca ; il cherchait quelque chose qu’il ne retrouvait plus. Une clef était égarée : Betsy était accusée d’en avoir fait un jouet.

Madame Price, Rebecca et Betsy montèrent ensemble pour se défendre, toutes parlant ensemble, et Rebecca plus haut que les autres. Pendant ce temps-là, Samuel, Thomas et Charles se poursuivaient sur l’escalier, en faisant des cris et en sautant les uns après les autres.

Fanny était presque assourdie. La petitesse de la maison, et le peu d’épaisseur des murs, n’empêchaient aucun bruit de venir frapper ses oreilles. Dans la chambre, tout était assez tranquille ; Susanne ayant disparu avec les autres, il n’y était resté que son père ; et celui-ci prenant une gazette qu’un voisin avait coutume de lui prêter, s’était mis à la lire avec attention, sans paraître se rappeler l’existence de sa fille. La seule chandelle qu’il y eût dans l’appartement, lui servait entièrement ; il la tenait entre le journal et lui, sans penser pour cela aux convenances pour les autres.

Tel était l’état de la maison. Ce n’était pas ce que Fanny avait attendu, mais elle se reprochait d’en être attristée ; quel droit avait-elle de se croire

de quelque importance dans la maison ? Peut-être ne serait-ce pas tous les jours de même. Le départ de *la Grive* était en ce moment l'objet qui absorbait tout. Un ou deux jours suffiraient pour lui montrer qu'il n'en était pas toujours ainsi. Cependant, elle pensait que cela ne se serait pas passé de la même manière à Mansfield.

Elle fut interrompue dans ces réflexions, par une exclamation de son père, au moment où le bruit avait redoublé dans le corridor. « Au diable ces jeunes drôles ! quel vacarme ! Hé !… La voix de Samuel l'emporte par dessus tous les autres ; il est bon pour faire un matelot. Holà ! Samuel ! soyez plus tranquille, ou bien je vais après vous. »

Cinq minutes après cette menace, les trois garçons entrèrent tout à coup dans la chambre, et s'assirent, le visage enflammé et tout essoufflés, continuant de se faire des niches sous les yeux de leur père.

La porte s'ouvrit enfin pour un objet qui fut bien reçu. C'était le thé que Fanny avait désespéré de voir arriver dans la soirée. Susanne, accompagnée d'une seconde servante, prépara tout, et s'acquitta très-bien de cet emploi. Les esprits de Fanny furent ranimés ; ses forces furent de même réparées. Susanne avait une physionomie ouverte et aimable ; elle ressemblait à William, et Fanny espérait trouver en elle, comme dans William, des dispositions amicales pour elle.

Dans cet état de choses, qui était plus paisible, William rentra, suivi de sa mère et de Betsy. Il était en uniforme de lieutenant, ce qui le faisait paraître encore avec plus d'avantage. Il s'avança vers Fanny avec le sourire du bonheur sur les lèvres. Fanny se leva et le regarda pendant un moment avec admiration, et se jeta ensuite dans ses bras, émue à la fois par le chagrin et le plaisir. Mais elle se remit bientôt et essuyant ses larmes, elle examina l'uniforme de William, écoutant les espérances qu'il lui donnait de le voir chaque jour avant qu'il mît à la voile.

Quelques instans après, parut M. Campbell, chirurgien de *la Grive*, qui venait chercher son ami. Après un quart-d'heure de vif entretien entre les hommes, le bruit fut à son comble. Les hommes et les jeunes garçons se mirent en mouvement. Le moment de partir était venu ; tout était prêt ; William prit congé, et tous sortirent. Les trois garçons, malgré les instances de leur mère, voulurent voir leur frère et monsieur Campbell s'embarquer, et M. Price sortit en même temps pour aller rendre à son voisin la gazette qu'on lui avait prêtée.

Une espèce de tranquillité pouvait être attendue enfin, lorsque Rebecca eut emporté l'attirail du thé, et que madame Price, après avoir serré quelques robes que Betsy avait ôtées d'un tiroir pour s'en faire un jouet, s'assit en exprimant ses regrets de ce que Samuel n'eût pas été prêt à partir avec William.

Les questions commencèrent, et l'une des premières, fut comment lady Bertram agissait à l'égard de ses domestiques. La famille Bertram fut oubliée, pour le détail des défauts de Rebecca, contre laquelle Susanne et la petite Betsy elle-même formaient aussi des plaintes.

Fanny gardait le silence, et en regardant la petite Betsy, se rappelait une autre jeune sœur qui était morte depuis son départ. Mais craignant d'affliger sa mère, elle n'en avait pas fait mention. Pendant qu'elle était occupée de ces pensées, la petite Betsy, à quelque distance, examinait quelque chose furtivement, et paraissait vouloir en dérober la vue à Susanne.

« Qu'est-ce que tu as là, mon amour ? dit Fanny ; viens me le montrer. »

C'était un couteau d'argent. Aussitôt Susanne s'élança de sa chaise, en le réclamant comme sa propriété, et cherchant à l'ôter à Betsy. L'enfant courut se mettre sous la protection de sa mère, et Susanne ne put que se plaindre en cherchant à mettre Fanny dans ses intérêts. « Sa petite sœur Marie lui avait donné ce couteau à son lit de mort, dit-elle ; mais sa mère le lui avait ôté, et le laissait toujours prendre à Betsy. »

Fanny fut tout à fait choquée. Tout sentiment de devoir de tendresse et de délicatesse était blessé par le discours de sa sœur, ainsi que par la réponse de sa mère.

« Comment, Susanne, pouvez-vous être si revêche ? Vous êtes toujours en querelle à cause de ce couteau. Pauvre petite Betsy, combien Susanne est peu complaisante pour toi ? Mais tu n'aurais pas dû prendre ce couteau dans le tiroir, parce que Susanne se fâche toujours à cause de cela. Une autrefois je le cacherai, Betsy. La pauvre petite Marie ne se doutait pas qu'il deviendrait un sujet de dispute, lorsqu'elle me dit, deux heures avant qu'elle mourût : « Maman, donnez mon couteau à Susanne quand je serai morte. » Pauvre petite ! c'était un couteau de sa marraine, madame Maxwell. Elle l'avait reçu six semaines avant sa mort. Pauvre petite créature ! Mais elle fut enlevée aux maux à venir. Betsy ! Tous n'avez pas le bonheur d'avoir une pareille marraine ; la tante Norris demeure trop loin de nous, pour penser à de petits enfans comme vous. »

Fanny n’avait, en effet, rien apporté de la part de la tante Norris, qu’une recommandation à sa filleule, d’être une bonne fille, et de bien apprendre à lire.

Fanny, fatiguée de corps et d’esprit, accepta avec empressement la première invitation que sa mère lui fit d’aller se mettre au lit, et elle quitta la chambre dans laquelle tout était devenu de nouveau en désordre. Les trois garçons rentraient, demandant leur souper ; M. Price criait qu’on lui apportât son rum, et Rebecca ne se trouvait jamais où elle aurait dû être.

L’appartement où se rendit Fanny n’avait rien qui pût ranimer ses esprits. La chambre qu’elle devait partager avec Susanne était petite et à peine meublée. Son imagination était frappée de la petitesse des appartemens qu’elle avait vus, ainsi que de celle de l’escalier et des corridors. Elle ne pensait plus qu’avec respect à sa chambre de Mansfield.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXIX.

Table des matières

Si les sentimens de Fanny avaient été connus de sir Thomas, lorsqu'elle écrivit à sa tante pour lui annoncer son arrivée, il n'aurait pas désespéré de réussir dans son plan ; s'il eût connu la moitié de ceux qu'elle éprouvait au bout d'une semaine, il aurait pensé que M. Crawford était certain de l'obtenir, et il aurait admiré sa propre sagacité.

Avant une semaine, en effet, tout fut contrariété pour Fanny. William était parti, *la Grive* avait reçu ses ordres, le vent avait changé, et pendant que William était resté à bord de sa goëlette, il n'était venu que deux fois à Portsmouth. Fanny n'avait eu avec lui aucun entretien particulier, elle ne l'avait vu qu'à la hâte. Sa dernière pensée avait été pour elle. Prêt à partir, il s'était adressé à sa mère, et lui avait dit : « Prenez soin de Fanny, ma mère ; elle est délicate, et n'est pas habituée, comme nous, à une vie rude. Prenez-en soin, je vous en prie. »

William était parti, et la maison où il avait laissé Fanny était, à tous égards, l'opposé de ce qu'elle avait espéré. C'était la demeure du bruit, de la confusion et de l'inconvenance. Personne n'était à sa place, et rien n'était fait comme cela aurait dû être. Fanny éprouvait, malgré elle, qu'elle ne pouvait respecter ses parens comme elle avait cru le faire. Son père négligeait sa famille, avait de mauvaises habitudes et des manières encore plus mauvaises. Il ne manquait pas de talens ; mais il n'avait aucune curiosité et aucune instruction au-delà de sa profession. Il ne lisait que la gazette et la liste de la marine. Il ne parlait jamais que du chantier, du port et de Spithead ; il jurait, il buvait, il était mal vêtu et grossier. Il n'avait jamais témoigné à sa fille la moindre tendresse qui rappelât le premier accueil qu'il lui avait fait, et quand il lui adressait la parole, ce n'était que pour la rendre l'objet d'une plaisanterie déplacée.

Fanny s'était encore plus trompée à l'égard de sa mère. Elle avait compté trouver beaucoup d'affection en elle, et cela se réduisait à presque rien. Madame Price n'était pas insensible ; mais Fanny, au lieu de gagner dans son affection, n'en éprouvait aucune plus grande tendresse que le premier jour de son arrivée. Son cœur et son temps étaient déjà remplis ; elle n'avait plus ni loisir ni attachement à donner à Fanny : elle aimait

vivement ses fils ; Betsy était la première de ses filles qui lui eût inspiré quelque amitié. Elle avait pour elle une indulgence injuste : ses journées s'écoulaient dans une sorte de tracas continuel, toujours affairée sans rien effectuer, toujours en arrière de sa besogne, et s'en plaignant sans rien changer à sa manière d'agir. Madame Price ressemblait beaucoup plus à lady Bertram qu'à madame Norris : elle était économe par nécessité. Son caractère la portait à l'indulgence comme lady Bertram ; et une situation aisée aurait beaucoup mieux convenu à ses dispositions naturelles que les fatigues et le trouble auxquels son mariage imprudent l'avait assujétie. Elle aurait pu être une dame d'importance aussi bien que lady Bertram ; mais madame Norris aurait été une plus respectable mère de famille de neuf enfans, avec un modique revenu. Fanny était forcée de s'avouer que sa mère était partiale, inconsidérée, ne reprenant jamais à temps ses enfans, laissant sa maison dans le désordre et dans un vacarme continuel, ne témoignant à sa fille aucun désir d'avoir son attachement, ni aucune inclination pour sa société.

Fanny voulait se rendre utile et ne pas paraître éloignée, par l'éducation qu'elle avait reçue, de contribuer à diminuer les travaux du ménage. En se mettant à l'ouvrage immédiatement, et en travaillant avec persévérance et diligence, elle était parvenue à ce que Samuel avait pu s'embarquer avec plus de la moitié de son trousseau achevé. Samuel l'avait intéressé ; quoique bruyant et impatient, il était adroit, intelligent, et il commençait, dans le peu de jours qu'il avait passés auprès d'elle, à ressentir l'influence de la douce persuasion de Fanny. Elle l'avait jugé le meilleur des trois jeunes garçons. Thomas et Charles, beaucoup plus jeunes, étaient insensibles au langage de la raison, et leur sœur désespéra bientôt de les rendre attentifs à ses avis.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XL.

Table des matières

Fanny ne s’était point trompée en pensant que sa correspondance avec miss Crawford ne serait point animée ; mais lorsqu’après un plus long intervalle que le premier, elle reçut une autre lettre d’elle, elle éprouva qu’il s’était fait une autre étrange révolution dans son esprit. Elle fut véritablement satisfaite de recevoir cette lettre quand elle arriva. Dans l’exil où elle se trouvait de la bonne société, il était agréable pour elle de recevoir des nouvelles d’une personne qui appartenait à celle dans laquelle son cœur avait vécu. Le prétexte ordinaire des fêtes qui s’étaient succédées pour miss Crawford, lui servait d’excuse pour n’avoir pas écrit plutôt à Fanny ; « et maintenant que j’ai commencé, continuait-elle, ma lettre ne sera pas digne d’être lue de vous, car il ne s’y trouvera aucun mot d’amour à la fin ; il ne s’y trouvera point trois ou quatre lignes passionnées du dévoué H. C… Henri est à Norfolk ; des affaires l’ont appelé à Everingham depuis dix jours. Peut-être est-ce un prétexte pour voyager en même temps que vous. Enfin j’ai réussi à rencontrer vos cousines, la chère Julia et la chère madame Rushworth. Nous nous sommes vues hier, et cela nous a fait un plaisir mutuel. Nous avions bien des choses à nous dire ! Je n’entreprendrai point de vous peindre l’air que madame Rushworth avait quand on a parle de vous. Je ne pense pas qu’elle ne sache point garder son sang-froid, mais elle n’en avait point assez pour les demandes d’hier. Julia était celle des deux sœurs qui avait l’air plus satisfait quand il a été question de vous. Elle ne paraissait point faire d’efforts pour se remettre après que j’eus parlé de Fanny, et que j’en eus parlé comme une sœur devait le faire. Mais le jour de gaîté viendra pour madame Rushworth ; nous avons reçu ses invitations pour la première fête qu’elle donne, et qui sera le 28. Elle paraîtra alors dans tout son éclat ; elle occupe une des plus belles maisons de la rue Wimpole. Henri n’aurait pu lui donner une semblable maison. J’espère qu’elle se le rappellera et qu’elle-sera satisfaite de se trouver la reine d’un palais magnifique. Comme je ne veux point lui faire de la peine, je ne prononcerai plus votre nom devant elle. Elle deviendra sage par degrés ; d’après tout ce que je vois et ce que j’entends dire, les attentions de M. Yates pour Julia continuent, mais je ne sais pas s’il reçoit quelque sérieux

encouragement ; elle pourrait mieux faire ; car si l'on ôte à M. Yates son bavardage, il ne lui reste plus rien. Votre cousin Edmond ne paraît pas ; il est peut-être retenu par des devoirs de paroisse. Il y a peut-être à Thornton-Lacey quelque vieille femme à convertir. Je ne veux pas penser que je sois négligée à cause d'une jeune. Adieu, ma chère Fanny, écrivez-moi quelques mots pour réjouir les yeux de Henri quand il reviendra, et rendez-moi compte de tous les jeunes capitaines que vous dédaignez à cause de lui. »

Cette lettre fournissait à Fanny de grands motifs de méditation et d'une nature peu agréable ; cependant, telle qu'elle était, elle aurait été bien aise d'en recevoir une pareille toutes les semaines, parce qu'elle y trouvait des nouvelles de personnes et de choses qui n'avaient jamais autant excité sa curiosité. Sa correspondance avec sa tante Bertram était la seule chose qui lui parût être d'un plus haut intérêt.

Quant à la société qu'elle pouvait trouver à Portsmouth, il n'y avait rien dans le cercle des connaissances de son père et de sa mère qui pût lui donner la moindre satisfaction dans ce genre. Les hommes lui paraissaient grossiers et les femmes mal élevées.

Le premier dédommagement réel que Fanny trouva, fut dans la connaissance plus approfondie de Susanne et dans l'espérance de pouvoir lui être utile. Susanne s'était toujours très-bien conduite avec elle, mais le caractère de décision qui régnait en général dans ses manières avait étonné et alarmé Fanny, et il fallut un espace de quinze jours pour quelle pût comprendre un caractère qui était si différent du sien. Susanne voyait qu'il y avait beaucoup à redire sur l'administration du ménage de sa mère, et désirait qu'il fût bien tenu. Il n'était pas étonnant qu'une jeune fille de quatorze ans se trompât dans la méthode de réforme qu'elle voulait faire adopter, et Fanny devint bientôt plus disposée à admirer la justesse naturelle de son esprit, qu'à censurer sa manière d'agir.

L'intimité s'établit entre Fanny et Susanne avec un avantage mutuel. En se tenant dans les chambres supérieures, elles échappaient au tumulte de la maison. Fanny trouvait sa tranquillité, et Susanne apprenait à penser que ce n'était pas un mal que d'être tranquillement occupée. Elles étaient sans feu, mais cette privation était familière à Fanny, et elle en souffrait d'autant moins que cela lui rappelait la chambre de l'Est ; c'était le seul point de ressemblance : pour l'espace, la lumière, les meubles, la vue, il n'y avait rien de pareil dans les deux appartemens, et Fanny soupirait souvent en se rappelant ses livres, ses cartons et tout ce qu'elle avait laissé dans la

chambre de l’Est. Par degré, les deux sœurs parvinrent à passer la plus grande partie de la matinée dans l’appartement d’en haut. D’abord le temps se passa à travailler et à converser, mais au bout de quelques jours, le souvenir des livres devint si vif, que Fanny trouva qu’il était impossible de n’en pas avoir de nouveaux. Il n’y en avait aucun dans la maison de son père, mais la richesse rend hardi, et Fanny, au moyen d’une partie de celle qu’elle possédait, eut à sa disposition un magasin de librairie. Susanne n’avait rien lu ; Fanny éprouvait le désir de lui faire partager ses premiers plaisirs et de lui inspirer du goût pour la biographie et la poésie, qui faisaient ses délices.

Elle espérait, de plus, dissiper par cette occupation des souvenirs qui n’étaient que trop prompts à s’emparer de sa pensée, quand ses doigts seuls étaient occupés, et s’empêcher sur-tout de suivre en idées Edmond à Londres, où elle savait, d’après la dernière lettre de sa tante, qu’il était allé. Elle n’avait aucun doute sur ce qui devait résulter de ce voyage. La notification qu’elle attendait pouvait arriver à chaque instant ; et si la lecture pouvait bannir pendant seulement une heure la crainte où Fanny était de recevoir cette nouvelle, c’était toujours quelque chose de gagné.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLI.

Table des matières

D’après les calculs de Fanny, Edmond devait être à Londres depuis une semaine, et cependant elle n’en recevait aucune nouvelle. Elle tirait trois conclusions de ce silence, entre lesquelles son esprit flottait incertain. Son départ avait peut-être été différé, ou bien il n’avait point encore eu l’occasion de voir miss Crawford, ou bien peut-être il était trop heureux pour avoir le temps d’écrire une lettre.

Peu de jours après (il y avait un mois d’écoulé depuis son départ de Mansfield, ce qu’elle ne manquait jamais de calculer chaque jour), elle et Susanne s’apprêtaient à se retirer, suivant leur usage, dans l’appartement d’en haut, lorsqu’un coup de marteau annonça une visite. L’empressement de Rebecca à aller ouvrir la porte, fonction qu’elle préférait à toute autre, les empêcha de pouvoir l’éviter.

C’était la voix d’un gentleman ; c’était une voix qui avait déjà répandu la pâleur sur le visage de Fanny, lorsque M. Crawford entra dans la chambre où elle se trouvait.

Le bon sens qu’elle possédait ne tarda pas à venir à son aide ; elle présenta M. Crawford à sa mère comme un protecteur de William, quoiqu’elle aurait pensé auparavant qu’elle n’eût pas été capable de proférer une syllabe dans une pareille situation. L’idée que M. Crawford se présentait comme l’ami de William, lui donnait un peu de courage ; mais après l’avoir nommé ainsi à sa mère, et après que l’on eut pris des siéges, l’effroi que cette visite lui inspirait se renouvela, et elle se croyait sur le point de s’évanouir.

Pendant qu’elle cherchait à se ranimer, Crawford, qui d’abord s’était avancé vers elle avec un air aussi empressé qu’à aucune époque antérieure, eut l’attention de détourner ses regards pour lui donner le loisir de reprendre ses esprits. Il s’occupait entièrement de madame Price, et lui parlait avec une politesse, une convenance d’expressions, et en même temps un degré d’intérêt qui rendaient ses manières d’être parfaites.

Celles de madame Price étaient également on ne peut plus convenables. Animée par la présence d’un pareil ami de son fils, et par le désir de paraître avantageusement devant lui, ses expressions étaient celles de la

reconnaissance maternelle, et elles ne pouvaient que plaire. M. Price était sorti, ce que madame Price regrettait beaucoup ; Fanny avait assez repris ses sens pour sentir qu'elle ne devait pas partager ce regret ; elle ne pouvait se défendre d'un sentiment de confusion, à cause de l'état de la maison où Crawford la trouvait. La présence de son père n'aurait fait qu'augmenter ce pénible sentiment.

On parla de William ; madame Price ne pouvait tarir sur ce sujet, et M. Crawford montrait un intérêt pour son fils aussi vif qu'elle pouvait le désirer. Elle pensait qu'elle n'avait jamais vu de sa vie un homme aussi agréable, et elle s'étonnait qu'il ne fût venu à Portsmouth, ni pour visiter le port amiral, ni pour rendre visite au commissaire, ni même pour voir le chantier. Il était arrivé la nuit précédente pour rester un ou deux jours à Portsmouth, sans avoir aucun de ces projets.

Pendant qu'il donnait ces détails, Fanny avait eu le temps de reprendre courage. Elle put soutenir assez bien les regards de Crawford et apprendre de lui qu'il avait passé une demi-heure avec sa sœur le soir où il avait quitté Londres, et qu'elle l'avait chargé de ses plus tendres complimens pour elle, mais qu'elle n'avait pas eu le temps de lui écrire ; que son cousin Edmond était à Londres, qu'il ne l'avait pas vu, mais qu'il était en très-bonne santé, et qu'il avait dû dîner la veille avec la famille Fraser.

Après avoir parlé de Mansfield et de ses habitans, Crawford commença à proposer à demi une promenade du matin. « La matinée, disait-il, était superbe ; et à l'époque de l'année où l'on se trouvait, une belle matinée était si souvent métamorphosée en mauvais temps, qu'il était très-sage de ne pas différer d'en profiter. » Madame Price dit, qu'à l'exception du dimanche, elle ne sortait pas de sa maison, à cause des soins que sa nombreuse famille exigeait ; mais elle permit à ses filles de profiter de l'offre de M. Crawford ; et dix minutes après, Fanny, toute surprise et honteuse, était dans la grande rue avec M. Crawford, qui donnait aussi le bras à Susanne.

Ce fut bientôt peine sur peine, confusion sur confusion ; au bout de quelques instans, les promeneurs rencontrèrent M. Price, dont la toilette était d'autant moins recherchée, que ce jour-là était un samedi. Il s'arrêta ; et comme il regardait l'étranger qui conduisait ses filles d'un air peu poli, Fanny fut obligée de lui présenter M. Crawford. Elle ne pouvait former de doute sur l'impression que Crawford devait éprouver. Il devait être choqué, il devait renoncer à toute idée de former une pareille alliance ; et quoique

Fanny eût vivement souhaité que l’affection de Crawford pour elle cessât, cette sorte de conclusion lui était pénible.

M. Crawford ne pouvait avoir la pensée de prendre son futur beau-père pour modèle dans la manière de se vêtir ; mais (ainsi que Fanny le remarqua promptement avec une vive satisfaction) M. Price était un homme très-différent en présence d’un pareil étranger, de ce qu’il était ordinairement chez lui. Ses manières, sans être très-polies, étaient plus que passables ; ses expressions étaient celles d’un père reconnaissant, d’un homme sensible. Sa voix forte ne faisait point un mauvais effet en plein air, et aucun jurement ne sortait de sa bouche. C’était un compliment qu’il faisait aux bonnes façons de M. Crawford, et quelque pût être le résultat de cette entrevue, les sentimens que Fanny éprouvait se trouvaient infiniment plus doux.

M. Price offrit à M. Crawford de le conduire dans le chantier, ce que le dernier accepta dans l’espoir d’être plus long-temps avec Fanny et de pouvoir lui parler. Un ami de M. Price l’étant venu trouver dans le chantier pour lui montrer quelque chose, Crawford resta seul avec Fanny et Susanne ; mais une jeune fille de l’âge de Susanne était un auditeur bien différent de lady Bertram. Susanne était tout yeux, tout oreilles ; il n’y avait pas moyen de parler de l’objet principal devant elle. Crawford fut obligé de se borner à être généralement agréable dans la conversation, et à y faire participer Susanne, en adressant de temps en temps un coup-d’œil significatif à Fanny, mieux instruite de ce dont il parlait. Son voyage à Norfolk, et quelques détails sur ce qui l’y avait appelé, furent le principal aliment de la conversation. Il avait eu, disait-il, l’occasion de faire plus de bien dans ses terres qu’il ne l’avait pensé ; et il avait éprouvé qu’en remplissant un devoir, il s’était préparé d’agréables souvenirs. Il avait visité plusieurs de ses fermiers qu’il n’avait jamais vus ; il avait fait connaissance avec des chaumières dont il avait ignoré jusque-là l’existence, quoiqu’elles fussent placées sur son propre domaine. Cela était dit et bien dit pour Fanny. Elle se plaisait à entendre Crawford parler d’une manière si convenable. Il avait agi comme il devait le faire en se montrant l’ami du pauvre, rien ne pouvait être plus agréable pour Fanny, et elle était sur le point de lui adresser un regard d’approbation, quand elle fut effrayée en lui entendant ajouter quelque chose de trop prononcé sur son espérance d’avoir un aide, une amie, un guide dans tous ses plans de bienfaisance pour sa terre d’Everingham ; d’avoir auprès de lui quelqu’un qui lui rendrait la terre d’Everingham plus chère qu’elle ne lui avait jamais été.

Fanny détourna la conversation. Elle aurait voulu qu'il n'eût point dit ces dernières paroles. Elle était disposée à reconnaître qu'il pouvait avoir plus de bonnes qualités qu'elle ne lui en avait supposées. Elle commençait à croire possible qu'il finît par tourner à bien. Mais néanmoins il ne lui convenait pas, et il aurait dû, suivant elle, ne point lui adresser ses vœux.

Crawford s'aperçut qu'il avait assez parlé d'Everingham et il dirigea la conversation sur Mansfield. Il ne pouvait choisir un meilleur sujet ; c'était le moyen d'attirer à l'instant l'attention et les regards de Fanny. Elle goûtait un véritable plaisir à entendre parler de Mansfield, ou à en parler elle-même.

Lorsque M. Price revint avec son ami, M. Crawford profita d'une minute où il n'était point observé, pour dire à Fanny que la seule cause de son voyage à Portsmouth était l'espérance de la voir ; qu'il n'y était venu pour une couple de jours qu'à cause d'elle seule, et parce qu'il n'avait pu supporter plus long-temps d'être entièrement séparé d'elle. Fanny fut mécontente, très-mécontente ; et cependant, malgré cette déclaration et deux ou trois autres choses semblables, qu'elle aurait désiré que M. Crawford n'eût point dit, elle le trouvait tout à fait changé à son avantage depuis son départ de Mansfield. Il était beaucoup plus doux, plus obligeant, plus attentif pour les sentimens des autres personnes, qu'il ne l'avait jamais été à Mansfield. Elle ne l'avait jamais vu si agréable, si près de lui être agréable. Sa conduite envers le père de Fanny était on ne peut plus convenable, et il y avait quelque chose d'une bonté particulière dans les attentions qu'il avait pour Susanne. Il s'était décidément amélioré.

Avant qu'ils se séparassent, Fanny eut un autre sujet de lui savoir bon gré de sa conduite. M. Price pria M. Crawford de lui faire l'honneur d'accepter son dîner, et Fanny tressaillit d'épouvante ; mais M. Crawford répondit qu'il avait des engagemens pour ce jour-là et le jour suivant ; que cependant il aurait l'honneur de rendre ses devoirs à madame Price le lendemain. On se sépara, et Fanny éprouva un sentiment de félicité d'être échappée à l'horrible désagrément qu'elle avait redouté pendant un instant.

Elle avait été effrayée de l'idée de voir M. Crawford assister à leur dîner de famille sans pouvoir éviter de remarquer ce qui leur manquait, de voir les plus jeunes enfans mettant tout en désordre, et de se convaincre du peu de talent de la servante Rebecca. Fanny avait une délicatesse naturelle, et, de plus, elle avait été élevée à l'école du luxe et de l'épicurisme.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLII.

Table des matières

La famille Price allait partir le lendemain pour se rendre à l'église, lorsque M. Crawford parut de nouveau ; il venait, non pour l'empêcher d'exécuter ce projet, mais pour s'y joindre. On l'invita à venir à la chapelle de la garnison, ce qui était précisément l'intention qu'il avait eue. Ils se mirent alors tous en marche ensemble.

La famille paraissait en ce moment avec un aspect qui lui était favorable. Elle tenait de la nature une beauté non médiocre, et le dimanche elle paraissait dans tous ses atours. Fanny avait toujours du plaisir à voir sa famille dans cet état le dimanche, et cette fois ce plaisir était augmenté ; sa pauvre mère ne paraissait point trop indigne de la sœur de lady Bertram, comme les autres jours. Le cœur de Fanny était souvent affligé en remarquant le contraste qui existait entre les deux sœurs, et en voyant que les circonstances avaient mis tant de différence entre elles, tandis que la nature en avait mis si peu ; mais le dimanche, madame Price, qui était aussi belle que lady Bertram, et qui avait quelques années de moins, avait un très-bon air. Entourée de ses enfans, elle se reposait des fatigues et des soins de la semaine écoulée.

M. Crawford fit en sorte de ne point être séparé de la famille à la chapelle, et, après les prières, il raccompagna sur les remparts. Il se chargea particulièrement des demoiselles Price, et il en tenait une sous chaque bras avant que Fanny eût pu remarquer comment cela s'était fait. La journée était extrêmement belle ; quoique l'on fût encore au mois de mars, l'on jouissait de l'air doux d'avril et d'un soleil brillant, couvert seulement pendant peu d'instans par quelques légers nuages. Tous les objets prenaient un aspect si beau par l'effet de ce ciel pur, les vaisseaux de Spithead, les îles qui sont derrière, et les vagues de la mer qui se brisaient et rejaillissaient contre les remparts avec un bruit majestueux, formaient une combinaison de charmes si agréables pour Fanny, qu'elle oubliait que son bras reposait sur celui de M. Crawford.

Il était aussi sensible qu'elle à la beauté du jour et à celle de la vue que l'on avait de dessus les remparts. Le même sentiment, le même goût les tenait souvent quelques minutes dans l'admiration, appuyés sur les

crénaux ; et, en remarquant que M. Crawford n'était pas Edmond, Fanny était obligée de s'avouer à elle-même qu'il n'était point indifférent aux charmes de la nature, et qu'il savait très-bien exprimer l'admiration qu'ils lui causaient. Elle se laissait aller de temps en temps à une tendre rêverie dont M. Crawford profitait pour contempler son visage. Le résultat de ses regards, fut qu'il crut remarquer que, quoique sa figure fût aussi enchanteresse que jamais, elle avait cependant un peu moins de fraîcheur. Quoique Fanny l'assurât qu'elle se trouvait très-bien, il fut persuadé que son séjour actuel ne lui était pas agréable, et il la pressa de prendre la résolution de retourner à Mansfield.

« Voilà un mois que vous êtes ici, » lui dit-il.

« Non, non pas tout à fait un mois ; il n'y aura que quatre semaines demain que j'ai quitté Mansfield. »

« Vous êtes bien exacte dans vos calculs. J'appellerais cela un mois. »

« Je ne suis arrivée ici qu'un mardi au soir. »

« Et ne comptez-vous pas faire une visite de deux mois ? »

« Oui, mon oncle a parlé de deux mois ; j'espère que cela ne sera pas moins. »

« Et comment devez-vous retourner à Mansfield ?

« Je ne sais pas. Je n'ai rien entendu dire sur ce sujet à ma tante. Peut-être dois-je rester ici plus long-temps. Il ne me conviendrait pas de vouloir partir au terme exact de deux mois. »

M. Crawford, après un moment de réflexion, dit : « Je sais de quelle manière on agit envers vous à Mansfield ; je sais que vous pouvez être laissée d'une semaine à l'autre, si votre oncle sir Thomas ne peut venir lui-même, ou vous envoyer la femme de chambre de votre tante, sans déranger les arrangemens faits pour les trois mois suivans. Mais cela ne doit pas être. Deux mois sont une absence suffisante ; six semaines même seraient assez. Je considère l'état de la santé de votre sœur, dit-il en s'adressant à Susanne ; je crois que le séjour de Portsmouth lui est défavorable ; il lui faut de l'exercice et l'air des champs. Et s'adressant de nouveau à Fanny : Si donc vous vous trouviez moins bien que de coutume, veuillez l'indiquer à ma sœur, et aussitôt, elle et moi nous viendrons pour vous ramener à Mansfield. Vous savez quel plaisir cela nous fera ? »

Fanny le remercia ; mais elle essaya de prendre la chose en riant.

« Je parle très-sérieusement, répliqua-t-il, comme vous le savez bien, et j'espère que vous ne dissimulerez pas la moindre disposition à être

incommodée. À la vérité, vous ne le ferez pas aussi long-temps que vous écrirez à Marie, car je sais que vous ne pouvez écrire une chose qui ne soit pas vraie. »

Fanny le remercia de nouveau, mais son embarras avait augmenté au point de l'empêcher de savoir ce qu'elle devait répondre. Leur promenade se trouvait heureusement à sa fin. M. Crawford l'accompagna jusqu'à la porte de sa maison, et, sachant que la famille Price allait dîner, il annonça être attendu ailleurs.

« Je désirerais que votre santé fût meilleure, dit-il à Fanny, en la retenant après que les autres personnes de la maison furent rentrées. Ne puis-je donc faire quelque chose qui vous soit agréable à Londres ? J'ai le projet de retourner bientôt à Norfolk. Je ne suis pas content de Maddison. C'est un homme entendu que je ne voudrais pas déplacer, pourvu qu'il ne cherche pas à me déplacer moi-même. Ce serait plus que de la simplicité que d'être dupé par un homme qui n'a aucun droit de me faire sa dupe. N'est-il pas vrai ? Dois-je y aller ? me le conseillez-vous ?

« Moi ! vous donner un conseil ! vous savez très-bien ce qui est juste. »

« Oui, quand vous me donnez votre opinion, je sais toujours ce qui est juste. Votre jugement est ma règle à cet égard. »

« Oh non ! ne dites point cela. Nous avons tous en nous un meilleur juge, qui, si nous le consultons, nous conseille mieux que tout autre. Adieu ! je vous souhaite un bon voyage demain. »

« N'avez-vous aucun message à me donner ? »

« Mes amitiés à votre sœur, s'il vous plaît ; et si vous voyez mon cousin Edmond… je vous prie de lui dire que, que… je présume que j'aurai bientôt de ses nouvelles. »

« Certainement ; et s'il est paresseux ou négligent, j'écrirai ses excuses moi-même. »

Il ne put en dire davantage, Fanny étant obligée de ne pas rester plus long-temps. Il pressa sa main, la regarda, et partit. Il s'éloigna pour aller passer trois heures du mieux possible, avec un ami, jusqu'à ce que le dîner le plus délicat qu'une hôtellerie de premier rang pût fournir, leur fût servi ; et Fanny se mit immédiatement à la table modeste qui l'attendait.

Leur sort avait un caractère très-différent, et si Crawford eût soupçonné combien miss Price éprouvait de privations, outre celle de l'exercice, dans la maison paternelle, il se serait étonné que sa physionomie n'en fût pas plus altérée. Le peu de soin que l'on observait pour la table de sa mère,

l’obligeait souvent de renoncer aux mets qui étaient le plus de son goût, et à se borner à manger quelques biscuits qu’elle envoyait chercher dans la soirée par ses frères. Après avoir passé son jeune âge dans les petits soins de Mansfield, il était trop tard pour qu’elle pût s’accoutumer aux rudesses de Portsmouth ; et, quoique sir Thomas, s’il eût tout connu, eût pu penser que sa nièce, exposée à languir de corps et d’esprit, était dans une position qui devait lui faire apprécier les avantages que M. Crawford lui offrait, il aurait cependant craint de pousser cette expérience plus loin, de peur que Fanny ne perdît la vie au milieu de sa guérison.

Fanny fut abattue tout le reste du jour. Quoique assurée de ne pas revoir M. Crawford, elle ne pouvait s’empêcher d’éprouver de la tristesse. Il s’était séparé d’elle avec quelque chose qui ressemblait à de l’amitié. Il semblait à Fanny qu’elle venait d’être abandonnée de tout le monde ; et, en pensant que M. Crawford allait se trouver fréquemment avec Marie et Edmond, elle éprouvait, en dépit d’elle-même, une sorte d’envie qu’elle se reprochait.

Les scènes qui l’entouraient n’étaient pas propres à relever son courage. Depuis six heures du soir jusqu’à dix heures, une réunion d’amis de M. Price fit retentir la maison de bruyans éclats, excités par les vapeurs du punch. L’amélioration que Fanny avait cru remarquer dans M. Crawford, était ce qui lui offrait le plus d’agrément dans ses réflexions Ne pensant pas à l’effet du contraste, elle était persuadée qu’il était devenu beaucoup plus doux et plus attentif pour les autres que précédemment. Il était si inquiet pour sa santé, il paraissait prendre tant d’intérêt à son bonheur, qu’elle croyait pouvoir supposer qu’il se désisterait de vouloir l’épouser, puisque cette union ne lui offrait que de l’affliction.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLIII.

Table des matières

On présuma le lendemain que M. Crawford était reparti pour Londres ; aucune nouvelle de lui ne parvint chez M. Price, et deux jours après la chose fut certifiée par une lettre que Fanny reçut de miss Crawford, et qu'elle ouvrit et lut avec un sentiment d'anxiété pour une autre cause. Elle était ainsi conçue :

« Je vous écris, ma chère Fanny, que Henri a été à Portsmouth pour vous voir, qu'il a fait une agréable promenade avec vous samedi, et une plus délicieuse encore le lendemain, sur les remparts, où l'air parfumé, la mer brillante et vos doux regards, ainsi que votre conversation, étaient dans la plus douce harmonie, et excitaient des sensations dont le souvenir même fait éprouver une sorte d'extase. Voilà ce que je suis chargée de vous dire, à ce que je crois. Henri me fait écrire ; mais je crois n'avoir à vous rappeler que cette visite à Portsmouth, ses deux promenades, et sa présentation à votre famille, et sur-tout à une de vos sœurs, une jolie personne de quinze ans, qui, dans la promenade du rempart, recevait probablement sa première leçon d'amour. Je n'ai point le temps de vous écrire ; ceci n'est qu'une lettre d'affaires tracée pour vous transmettre ce dont je viens de vous parler. Je me serais exposée à la colère d'Henri, si j'avais tardé à le faire. Ô ma chère Fanny ! que n'êtes-vous ici ! j'aurais mille choses à vous dire : vous m'écouteriez, et vous me donneriez vos avis. Mais je ne puis mettre sur le papier la centième partie de ce que je voudrais vous dire. Je m'abstiens donc de toute confidence, et vous laisse deviner ce que vous voudrez. Je n'ai point de nouvelles à vous donner. Il serait fastidieux de vous parler des gens et des parties de plaisir qui m'enlèvent mon temps. J'aurais dû vous parler de la première soirée que votre cousine a donnée, mais j'étais fatiguée alors, et aujourd'hui il y a trop long-temps que cela a eu lieu. Je me bornerai à vous dire que la toilette et la figure de votre cousine ont obtenu les plus grands applaudissemens. Madame Fraser, mon amie, est enchantée de sa maison, et je m'en accommoderais aussi. Je vais après Pâques chez lady Stornaway : elle paraît fort gaie et très-heureuse. J'imagine que lord Stornaway est de bonne humeur dans sa famille. Que vous dirai-je de votre cousin Edmond ? Si je l'avais passé entièrement sous silence, cela l'aurait

rendu suspect. Je vous dirai donc que nous l'avons vu deux ou trois fois, et que mes amis sont frappés de ses manières distinguées. Madame Fraser, qui est un bon juge, déclare qu'elle ne connaît dans Londres que trois hommes qui aient aussi bon air ; et je dois avouer que l'autre jour, lorsqu'il dîna ici, il n'y avait personne qui pût lui être comparé, quoique la réunion fût assez nombreuse. Heureusement, je n'ai aucune mode nouvelle à vous annoncer.

Votre affectionnée. »

« J'oubliais (c'est la faute d'Edmond, qui occupe trop ma tête pour ma tranquillité), j'oubliais une chose très-importante que j'ai à vous dire de la part d'Henri et de la mienne, c'est que nous irons vous prendre pour vous ramener dans le comté de Northampton. Ma chère petite, ne restez point à Portsmouth à perdre vos doux regards. Les vents de mer sont la ruine de la beauté et de la santé. Je suis à vos ordres ainsi que Henri, une heure après les avoir reçus. J'aimerais assez que nous fissions un petit circuit, et vous montrer Everingham, chemin faisant. Peut-être ne seriez-vous pas fâchée de passer par Londres ; mais éloignez seulement votre cousin Edmond à ce moment : je n'aimerais pas être tentée. Quelle longue lettre !… Encore un mot. Henri a quelque idée d'aller à Norfolk pour certaines affaires que vous approuvez ; mais on ne peut lui permettre de s'absenter avant le milieu de la semaine prochaine, car, le 14, nous avons une soirée. Vous n'avez pas une idée du prix d'un homme tel que Henri dans une pareille circonstance, il est inestimable. Il verra les Rushworth, ce dont j'avoue n'être pas fâchée… ayant un peu de curiosité… ; et je crois qu'il en a aussi, quoiqu'il ne veuille pas en convenir. »

Cette lettre, qui fut ouverte par Fanny avec empressement, fut lue et relue, lui fit faire beaucoup de réflexions, et la laissa dans la même perplexité qu'auparavant. La seule certitude qu'elle y trouva, fut que rien de décisif n'avait encore eu lieu. Edmond n'avait pas encore parlé. Quant aux sentimens réels de miss Crawford, et à ses projets, c'était sur quoi Fanny pouvait réfléchir sans arriver à aucune conclusion. L'idée qui lui paraissait la plus vraisemblable, était que miss Crawford, après avoir perdu un peu de la vivacité de son attachement pour Edmond, par l'effet de son séjour à Londres, se trouvait cependant l'aimer encore trop pour y renoncer. Elle essaierait de paraître plus ambitieuse que son cœur ne l'était réellement ; elle hésiterait, elle ferait des conditions, demanderait beaucoup, et finirait par accepter. Telle était l'attente de Fanny. La perspective qu'elle apercevait pour son cousin, dans cette union, devenait toujours moins riante. La

femme qui, en parlant de lui, ne parlait que de son extérieur, et qui, après l'avoir fréquenté pendant six mois, avait besoin du commentaire de madame Fraser, lui paraissait indigne de son attachement. Ce que miss Crawford disait dans sa lettre, de M. Crawford et d'elle-même, la touchait fort peu. Que M. Crawford allât à Norfolk avant ou après le 14, cela lui était fort indifférent ; quoique tout considéré, elle eût mieux aimé qu'il y fût allé tout de suite. La réunion que miss Crawford voulait opérer entre lui et madame Rushworth, paraissait à Fanny blesser toute délicatesse. Mais elle espérait qu'il ne partagerait pas une aussi coupable curiosité. Il se refusait à avouer de pareils sentimens, et sa sœur aurait dû ne pas les lui prêter.

Après avoir reçu cette lettre, Fanny en attendit une autre avec encore plus d'impatience, et pendant quelques jours, elle fut si troublée par l'idée de ce qui était arrivé et de ce qui pouvait arriver, que ses lectures ordinaires et ses entretiens avec Susanne furent très-négligés. Elle ne pouvait être maîtresse de son imagination comme elle l'aurait voulu. Si M. Crawford avait fait sa commission à son cousin, il était vraisemblable qu'Edmond lui écrirait. Cela était d'accord avec sa bonté ordinaire. Elle ne pouvait se délivrer de cette idée, et ce ne fut qu'après plusieurs jours passés dans une attente inutile, qu'elle put reprendre un peu de tranquillité. Le temps fit de l'effet sur son esprit, ses propres efforts en firent de même, et elle reprit ses attentions pour Susanne, et ses occupations avec elle.

Susanne ressentait pour elle un vif attachement, et, sans avoir un goût prématuré pour les livres, pour la vie sédentaire ou pour l'instruction, à cause de l'instruction elle-même, comme l'avait été celui de Fanny, elle avait un désir si vif de ne pas paraître ignorante, que cela la rendait une écolière très attentive et très-reconnaissante. Fanny était son oracle. Les explications, les commentaires qu'elle lui faisait, étaient une addition importante à tout essai ou tout autre chapitre d'histoire. Ce que Fanny lui disait de ses jeunes années, se gravait dans son esprit plus facilement que les pages de Goldsmith. Aucun sujet de conversation ne revenait plus souvent que le parc de Mansfield, la description des personnes qui l'habitaient, les amusemens, les usages, les habitudes qui y avaient lieu. Susanne, qui avait un goût inné pour l'aisance et une situation agréable, écoutait avidement, et Fanny ne se lassait point de parler d'objets qui l'intéressaient vivement. Elle croyait bien agir, quoiqu'au bout de quelque temps, l'admiration que Susanne témoignait pour tout ce qui se disait ou se faisait dans la maison de son oncle dans le comté de Northampton, parût

presque être une censure de ce que Fanny excitait en elle, des sentimens qu’elle ne pouvait satisfaire.

La pauvre Susanne était aussi peu disposée à se plaire à Portsmouth que sa sœur aînée. Fanny commença à sentir qu’en laissant Susanne derrière elle, pour perdre toutes les dispositions qu’elle avait à devenir une personne distinguée, elle-même perdrait une partie de son bonheur. Si elle avait eu la possibilité de l’inviter à venir demeurer avec elle, quel agrément ! Et si elle avait pu répondre à l’attachement de monsieur Crawford, une des plus grandes consolations de Fanny eût été de le voir approuver une pareille mesure. Elle le croyait véritablement obligeant, et elle ne pouvait que présumer qu’il approuverait très-volontiers un pareil plan.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLIV.

Table des matières

Sept semaines s’étaient écoulées depuis l’arrivée de Fanny à Portsmouth, lorsqu’une autre lettre, celle d’Edmond, si long-temps attendue, parvint à Fanny. Quand, après l’avoir ouverte, elle aperçut son étendue, elle se prépara à lire un détail minutieux de félicité et une foule de louanges pour l’heureuse créature qui se trouvait en ce moment maîtresse de son sort. Elle était ainsi conçue :

Parc de Mansfield.

« Ma chère Fanny,

« Pardonnez-moi de ne vous avoir pas écrit plus tôt. Crawford m’a dit que vous désiriez recevoir de mes nouvelles ; mais il m’a été impossible de vous écrire de Londres, et je me suis persuadé que vous entendriez mon silence. Si j’avais pu vous envoyer quelques lignes de bonheur, je vous en aurais adressées fréquemment ; mais il ne m’est rien arrivé de ce genre. Je suis revenu à Mansfield encore plus incertain que lorsque j’en étais sorti. Mes espérances sont beaucoup plus faibles ; vous vous en doutez sans doute déjà. Miss Crawford a tant d’affection pour vous, qu’il est très-naturel qu’elle vous laisse assez entrevoir ses sentimens pour vous faire juger de ce qu’elle éprouve. Cela ne doit pas m’empêcher toutefois de vous faire mes confidences ; il y a quelque chose d’attrayant dans l’idée que nous avons la même amie, et que, quelques différences qu’il y ait malheureusement dans nos opinions, nous nous réunissons pour vous aimer. Ce sera un soulagement pour moi de vous dire dans quelle position je me trouve, et quels sont mes plans actuels, si toutefois je puis dire avoir quelque plan. Je suis revenu ici samedi. J’ai passé trois semaines à Londres, et j’ai vu miss Crawford très-souvent, pour Londres. J’ai eu pour les dames Fraser toutes les attentions que l’on pouvait attendre raisonnablement de moi. Je dois dire que je n’étais pas sensé, en m’attendant à avoir avec miss Crawford une communication aussi fréquente qu’à Mansfield. Toutefois sa manière d’être avec moi m’importait encore plus que la possibilité de la voir souvent. Si elle avait été la même lorsque je l’ai revue, je ne ferais aucune plainte ;

mais dès la première fois que je lui ai rendu visite, je l'ai trouvée changée à mon égard. Ma réception fut si différente de ce que j'avais espéré, que je fus sur le point de quitter Londres à l'instant. Je n'ai pas besoin d'entrer dans des détails. Vous connaissez le côté faible de son caractère, et vous imaginez quels ont été les sentimens ainsi que les expressions qui m'ont affligé. Je la trouvai très-gaie, et entourée des personnes qui applaudissent à la mauvaise direction de son esprit trop vif. Je n'aime point madame Fraser. C'est une femme vaine, dont le cœur est froid, et qui s'est mariée entièrement par convenance. Quoiqu'elle soit évidemment malheureuse dans son mariage, elle n'attribue point ce résultat à son défaut de jugement et de sensibilité, mais à ce qu'elle se trouve moins opulente que plusieurs de ses connaissances, et sur-tout que sa sœur lady Stornaway. De là vient qu'elle approuve tout ce qui est mercenaire et ambitieux. Je regarde la liaison de miss Crawford avec ces deux sœurs comme le plus grand malheur pour elle et pour moi. Elles l'ont égarée pendant plusieurs années : puisse-t-elle s'en détacher ! Quelquefois, je l'espère, car il me semble que l'affection n'est que de leur côté. Elles l'aiment beaucoup. Je suis certain qu'elle a pour vous bien plus d'attachement, et quand je réfléchis à sa vive affection pour vous, ainsi qu'à sa conduite à votre égard comme sœur, je la trouve si noble, si judicieuse, que je suis prêt à me blâmer moi-même de ce que j'interprète trop sévèrement ses manières enjouées. Fanny, je ne puis m'en détacher. C'est la seule femme dans le monde dont je désire faire mon épouse. Si je ne pensais pas qu'elle a quelque attachement pour moi, je ne parlerais pas ainsi. Je suis convaincu que je jouis auprès d'elle d'une préférence décidée. Je ne suis jaloux d'aucun individu ; je ne le suis que de l'influence de la mode et du grand ton. C'est l'habitude de l'opulence que je crains. Ses idées ne vont pas au-delà de celles que sa propre fortune peut autoriser ; mais elles surpassent cependant ce que nos revenus réunis nous permettraient d'entreprendre. J'aimerais mieux toutefois être obligé d'y renoncer, parce que je ne suis pas assez riche, que parce que je suis dans la carrière du clergé. Cela prouverait seulement que son attachement ne serait pas proportionné aux sacrifices que, dans le fait, je n'ai aucun droit d'exiger d'elle ; et si je suis refusé, je pense que c'en sera l'honnête motif. Je vous peins mes sentimens, Fanny, tels que je les éprouve ; c'est un plaisir pour moi de vous dire tout ce que je ressens. Je ne puis me détacher d'elle. Renoncer à Marie Crawford, ce serait renoncer à la société des êtres que je chéris le plus au monde. Je dois considérer qu'en perdant Marie, je perdrais

Fanny et Crawford. Si c'est une chose décidée, un refus positif, j'espère que j'aurai la force de le supporter et de chercher à affaiblir ce coup que recevra mon cœur… et dans le cours de quelques années… Mais j'écris des folies. Si je suis refusé, il faudra bien que je m'y soumette, et jusqu'à ce que je le sois, je ne puis cesser d'essayer de lui plaire et de lui demander sa main. Mais comment ? Voilà maintenant la question ? Quels sont les meilleurs moyens à employer ? Je me résous quelquefois à ne rien tenter jusqu'à ce qu'elle soit de retour à Mansfield. Même en ce moment, elle parle avec plaisir d'être à Mansfield au mois de juin ; mais cette époque est encore éloignée, et je crois que je me déciderai à lui écrire. Tout considéré, je crois qu'une lettre sera le meilleur moyen d'explication à employer. Je m'expliquerai mieux par écrit que de vive voix ; je lui donnerai le temps de réfléchir avant de me répondre, et je crains moins le résultat de la réflexion que celui d'une première impulsion. Mon plus grand danger serait qu'elle consultât madame Fraser. Une lettre expose à tout le péril de la consultation, et un conseiller mal intentionné peut influencer défavorablement un esprit indécis… Il faudra que je réfléchisse encore là-dessus. Cette longue lettre, remplie seulement de ce qui me concerne, doit fatiguer jusqu'à l'amitié d'une Fanny. La dernière fois que j'ai vu Crawford, c'était à une soirée donnée par madame Fraser. Je suis toujours plus satisfait de lui. Il n'y a pas une ombre de changement. Je n'ai pu le voir dans le même salon avec ma sœur aînée, sans me rappeler ce que vous m'avez dit une fois ; et j'ai reconnu qu'ils ne se rencontraient pas comme des amis. Il y avait une froideur marquée du côté de ma sœur. Ils se sont à peine adressé quelques mots. Crawford m'a paru en être surpris ; et je suis fâché que madame Rushworth ait conservé quelque souvenir d'une offense supposée faite à miss Bertram. Vous désirez sans doute connaître mon opinion sur le sort de ma sœur Maria. Il ne paraît pas être malheureux. Je crois que les deux époux sont assez bien ensemble. J'ai dîné deux fois chez eux, et j'y aurais été plus souvent ; mais il est mortifiant d'être avec Rushworth comme un frère. Julia paraît se plaire infiniment à Londres. Je n'y goûtais pas grand plaisir, mais j'en ai encore moins ici. Nous nous apercevons beaucoup de votre absence, et pour moi, je la regrette plus que je ne puis vous l'exprimer. Ma mère vous fait mille caresses, et attend de vos nouvelles ; elle parle de vous à chaque instant. Mon père a l'intention d'aller vous chercher lui-même ; mais ce ne sera qu'après Pâques, époque à laquelle il doit aller à Londres. J'imagine que vous êtes heureuse à

Portsmouth ; cependant ce ne doit pas être une visite d'une année. Il me tarde bien que vous soyez ici pour que vous me donniez votre opinion sur Thornton-Lacey. J'ai peu d'inclination à y faire des embellissemens jusqu'à ce que je sache si cette maison aura une maîtresse. Je crois que j'écrirai décidément. Il est arrêté que M. et Mme Grant vont à Bath. Ils quittent Mansfield lundi. J'en suis bien aise. Je ne suis point de bonne compagnie en ce moment. Ma mère est fâchée de ce qu'une autre plume que la sienne vous donne des nouvelles de Mansfield.

« Je suis votre affectionné, ma très-chère Fanny. »

« Je me garderai bien de désirer une autre lettre de ce genre, se dit Fanny en finissant. Je n'y trouve que du désagrément. Rester ici jusqu'à Pâques ! comment supporter cela ? et ma pauvre tante qui parle de moi à chaque instant ! » Elle était presqu'en colère contre Edmond. « Il est aveuglé, se disait-elle, rien ne peut lui démontrer son erreur. Il épousera miss Crawford, et sera malheureux… La seule femme dans le monde qu'il puisse désirer avoir pour épouse !… Je le crois ; c'est un attachement qu'il conservera toute sa vie. Accepté ou refusé, son cœur lui est donné pour toujours… Je dois considérer qu'en perdant Marie, je perdrais Fanny et Crawford !… Edmond, vous ne me connaissez pas. Les deux familles ne seraient jamais liées si vous ne les unissiez pas. Oh ! écrivez à miss Crawford ! écrivez ! écrivez ! finissez tout promptement. Fixez, déterminez vous-même votre malheureux sort. »

Ces sentimens toutefois ressemblaient trop à du courroux pour être long-temps ceux de Fanny. Elle s'adoucit bientôt. Les tendres expressions qu'Edmond lui adressait, ainsi que la confiance qu'il lui témoignait, la touchèrent vivement. Enfin elle finit par trouver qu'elle ne pouvait attacher trop de prix à la lettre qu'elle en avait reçue.

La nouvelle du départ de M. et Mme Grant pour Bath, qu'Edmond avait donnée à Fanny, avait ôté à lady Bertram le sujet d'une lettre à sa nièce ; elle ne pouvait se résoudre à prendre la plume sans avoir quelque chose à annoncer ; mais de grands dédommagemens l'attendaient ; et peu de jours après la réception de la lettre d'Edmond, Fanny en reçut une de sa tante, qui commençait ainsi :

« Ma chère Fanny,

« Je prends la plume pour vous communiquer une nouvelle très-alarmante, et qui, j'en suis sûre, vous intéressera vivement. »

Cette nouvelle n'était rien moins que la maladie sérieuse de son fils aîné, qu'elle venait d'apprendre par un exprès il y avait peu d'heures.

« Thomas, le fils aîné de sir Bertram, était parti de Londres avec une troupe de jeunes gens pour Newmarket. Une chute négligée et de l'intempérance lui avaient occasionné de la fièvre. Il n'avait pu suivre ses amis, et était resté dans la maison de l'un d'eux, laissé aux soins des domestiques. Sa maladie avait augmenté, et il avait cru devoir en faire part à Mansfield.

« Cette nouvelle fâcheuse, ajoutait lady Bertram après en avoir donné le détail, nous a tous vivement agités. Edmond s'est proposé pour aller immédiatement auprès de son frère. Sir Thomas ne me quittera pas dans cette triste circonstance. Nous nous apercevrons beaucoup de l'absence d'Edmond dans notre petit cercle ; mais j'espère qu'il trouvera le pauvre invalide dans un meilleur état que nous ne le craignons, et qu'il le ramènera à Mansfield : c'est le parti que sir Thomas juge devoir être adopté. Comme je connais votre attachement pour nous, je vous écrirai bientôt à ce sujet. »

Les sentimens de Fanny, en cette occasion, furent beaucoup plus vifs que le style de sa tante. Thomas, dangereusement malade, Edmond, parti pour aller le soulager, et le triste cercle restant à Mansfield, étaient des sujets d'inquiétude qui absorbaient tout autre souci dans le cœur de Fanny. Elle s'accusait de mêler à ses pensées la curiosité de savoir si Edmond avait écrit à miss Crawford avant cet événement ; mais c'était une curiosité dans laquelle il n'entrait qu'une affection pure et désintéressée. Sa tante eut soin de lui écrire et de lui transmettre les nouvelles qu'elle recevait par Edmond. Les souffrances que lady Bertram ne voyait pas, avaient peu de pouvoir sur son imagination ; et ses lettres témoignaient peu d'inquiétude, jusqu'à ce que Thomas fût transporté à Mansfield, et qu'elle eût vu de ses propres yeux le changement qui était fait dans ses traits. Une lettre qu'elle avait préparée pour Fanny, fut alors terminée dans un style différent, avec le langage d'un sentiment réel. Alors elle écrivit comme elle aurait parlé.

« Il vient d'arriver, ma chère Fanny, on vient de lui faire monter l'escalier ; et je suis si effrayée de l'avoir vu, que je ne sais plus ce que je fais. Je suis sûre qu'il a été très-mal. Pauvre Thomas ! je suis tout à fait inquiète à cause de lui ; je crains, et sir Thomas a des inquiétudes aussi. Combien je désirerais que vous fussiez ici. Sir Thomas espère cependant

qu’il sera mieux demain, et dit que nous devons prendre en considération la fatigue du voyage. »

La sollicitude réelle qu’éprouvait lady Bertram, ne se termina pas promptement. Thomas, dans son impatience de venir chercher à Mansfield les soins de la famille dont il avait fait peu de cas lorsqu’il était en bonne santé, s’était mis en route, trop tôt. La fièvre revint, et pendant une semaine il fut dans un état alarmant. Toute la famille fut sérieusement effrayée. Lady Bertram écrivait chaque jour ses terreurs à sa nièce, qui ne vivait plus que dans l’attente de la lettre qui suivrait celle qu’elle recevait.

Susanne était la seule compagne qu’elle eût dans son affliction. Susanne était toujours prête à écouter et à sympatiser avec les sentimens de Fanny. Aucune autre personne à Portsmouth ne prenait intérêt à un chagrin qui troublait une famille éloignée de plus de trente lieues. Madame Price elle-même se bornait à dire, quand elle voyait une lettre dans la main de Fanny : « Ma pauvre sœur Bertram doit être bien troublée ! »

Après avoir été si long-temps séparées et si différemment situées, les deux branches de la famille avaient presque oublié les liens du sang. Madame Price s’intéressait aussi peu à lady Bertram que celle-ci à madame Price. Trois ou quatre Price auraient pu mourir, à l’exception de William et de Fanny, que lady Bertram n’y aurait pas songé ; ou peut-être madame Norris aurait-elle dit que c’était un grand bonheur pour sa pauvre sœur Price.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLV.

Table des matières

Au bout d’une semaine de séjour à Mansfield, le danger immédiat où la vie de Thomas s’était trouvée, était passé, et le mieux s’était tellement prononcé, que lady Bertram crut n’avoir plus rien à craindre, et fit part de sa sécurité à Fanny. Celle-ci partagea la tranquillité de sa tante, jusqu’à ce qu’une lettre d’Edmond vint lui donner une connaissance plus précise de la situation de Thomas, et lui faire part des appréhensions que son père et lui avaient conçues d’après le rapport du médecin, qui avait remarqué des symptômes de phthisie succéder à la fièvre.

Cependant, comme la famille n’était pas sujète à la pulmonie, Fanny était plus portée à espérer qu’à craindre pour la vie de son cousin, excepté lorsqu’elle pensait à miss Crawford. Elle imaginait que miss Crawford était l’enfant du bonheur, et ç’aurait été pour sa vanité et son amour-propre un évènement très-heureux, que d’épouser Edmond comme fils unique.

Même dans la chambre du malade, l’heureuse Marie n’était point oubliée d’Edmond. Fanny lut à la fin de sa lettre, ce post-scriptum : « À l’égard de ce que je vous disais dans ma dernière lettre, j’avais commencé à écrire à miss Crawford, lorsque j’ai été obligé de partir pour me rendre auprès de Thomas. J’ai changé d’idée maintenant, et je crains l’influence des amis. Aussitôt que Thomas sera mieux, je partirai. »

Cette situation dura à Mansfield jusqu’à Pâques. Le rétablissement de Thomas était d’une lenteur alarmante.

Pâques vint, et précisément très-tard cette année-là. Lady Bertram témoignait souvent le désir de revoir Fanny ; mais il ne venait aucun message de sir Thomas pour décider son retour. Le mois d’avril était à sa fin. Trois mois étaient bientôt écoulés depuis que Fanny était absente de Mansfield.

Lorsqu’elle était venue à Portsmouth, elle avait aimé à dire qu’elle allait à sa maison. Cette expression lui avait été chère, et il en était encore ainsi, mais elle l’adressait alors à Mansfield. C’était là qu’était désormais sa maison. Portsmouth était Portsmouth ; Mansfield était le logis. La délicatesse qu’elle avait à l’égard de ses parens la faisait éviter soigneusement de témoigner cette préférence ; mais ils étaient sans aucune

jalousie de Mansfield : et lorsque le temps de son séjour à Portsmouth s'étant prolongé, sa précaution fut quelquefois mise en défaut, ils lui entendaient parler de retourner à Mansfield avec autant de bonne volonté que si elle eût parlé de rester avec eux.

Il fut triste pour Fanny de perdre tous les plaisirs du printemps ; et au lieu de pouvoir admirer le développement des premières fleurs du jardin de lady Bertram, et la végétation des plantations de son oncle ; d'être renfermée au milieu du désordre et du bruit, et de respirer un mauvais air, au lieu de jouir de la fraîcheur, de la verdure et de la liberté.

Elle s'étonnait que les sœurs de Thomas restassent à Londres dans un semblable moment. Si madame Rushworth avait quelques raisons pour y rester, rien ne devait empêcher Julia de se rendre auprès de son frère. Lady Bertram, dans une de ses lettres, avait bien dit à Fanny que Julia avait offert de revenir à Mansfield si l'on avait besoin d'elle ; mais il était évident qu'elle aimait mieux rester où elle se trouvait.

Fanny était disposée à penser que l'influence de Londres était pernicieuse pour tout louable attachement. Elle en voyait une preuve dans miss Crawford aussi bien que dans ses cousines. Plusieurs semaines s'étaient écoulées sans qu'elle eût reçu un mot d'elle, malgré cette amitié prétendue sur laquelle Fanny, à l'en croire, aurait dû compter positivement. Elle commençait à supposer qu'elle n'en entendrait pas parler de tout le printemps, quand la lettre suivante lui parvint, et en réveillant d'anciennes sensations, lui en causa de nouvelles.

« Pardonnez-moi, ma chère Fanny, le plus promptement que vous le pourrez, mon long silence, et agissez, je vous en prie, comme si vous me l'aviez pardonné. Vous êtes si bonne, que j'espère être traitée par vous mieux que je ne le mérite ; et je vous écris maintenant pour que vous me répondiez immédiatement. J'ai besoin de connaître quel est l'état des choses à Mansfield, et vous êtes sans doute à même de me le dire. Il faudrait être de marbre pour ne pas être touché de la position où se trouvent les habitans de cette maison. D'après ce que l'on me dit, le pauvre M. Bertram a peu d'espoir de guérison. Je croyais d'abord que sa maladie était peu de chose ; mais on m'assure maintenant qu'il est décidément sur son déclin, que les symptômes sont très-alarmans, et qu'une partie de la famille en est prévenue. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je serais charmée d'apprendre par vous que ce rapport n'est pas fondé, mais j'avoue que je n'ose l'espérer. Il est extrêmement triste de voir un jeune homme enlevé

ainsi à la vie à la fleur de son âge. Le pauvre sir Thomas sera bien affligé de cet événement : j'en suis véritablement agitée. Fanny, Fanny, je vous vois sourire, et me regarder d'un air malin… Mais sur mon honneur, je n'ai jamais suborné un médecin dans ma vie. Pauvre jeune homme ! S'il meurt, il y aura *deux* pauvres jeunes gens de moins dans le monde, et j'oserais dire que la richesse et l'importance ne pourraient tomber ainsi dans de meilleures mains. J'ai agi avec une précipitation folle à Noël dernier, mais le mal peut être réparé. Le vernis et la dorure cachent plus d'une tache. Écrivez-moi par le retour du courrier ; vous devez juger de mon anxiété, et ne pas la traiter légèrement. Dites-moi la vérité puisque vous devez être à sa source. Mes sentimens doivent vous rassurer autant que les vôtres mêmes. Non-seulement ils sont naturels, mais ils sont philantropiques et vertueux, je vous demande à vous-même, si *sir* Edmond ne fera pas plus de bien avec tous les revenus de la famille Bertram, qu'aucun autre sir possible ? Si madame Grant eût été chez elle, je ne vous aurais pas importunée de ces questions. Mais vous êtes la seule personne à qui je puisse m'adresser, les sœurs d'Edmond n'étant pas à ma portée. Madame Rushworth a passé les fêtes de Pâques à Twickenham avec la famille Aylmer, et n'est pas encore de retour ; et Julia est chez des cousins qui demeurent près de Bedford-Square, et dont j'ai oublié le nom et la rue. Je suppose que les jours de fêtes de Pâques ne dureront pas beaucoup plus long-temps pour madame Rushworth. Les Aylmers sont de très-agréables gens, et quand son mari est absent, Maria ne peut que s'amuser avec eux. Je l'ai engagée à inviter sa belle-mère, qui est à Bath, à venir loger chez elle ; mais comment la douairière et elle pourront-elles rester dans la même maison ? Ne pensez-vous pas qu'Edmond serait déjà revenu à Londres sans cette maladie de son frère ?

« Votre affectionnée, Marie. »

« Je venais de fermer ma lettre quand Henri est entré ; mais il ne m'a donné aucune nouvelle qui m'empêche de vous l'envoyer. Madame Rushworth sait que l'on a des inquiétudes. Henri l'a vue ce matin. Elle est revenue aujourd'hui à son hôtel ; la vieille belle-mère est arrivée. Ne soyez pas inquiète de ce que Henri ait passé quelques jours à Richmond. Il le fait chaque printemps. Soyez assurée qu'il n'est occupé que de vous seule. En ce moment il brûle de vous voir. Il me répète ce qu'il vous a dit à

Portsmouth à l'égard de votre retour à Mansfield, et je me joins à lui de toute mon ame. Chère Fanny, écrivez-nous de venir ; cela nous fera du bien à tous. Moi et mon frère, nous pouvons aller au presbytère, comme vous savez, et nous ne gênerons nullement nos amis de Mansfield. Un peu de société nouvelle ne peut que leur être agréable. Et quant à vous-même, vous devez penser qu'on a tellement besoin de vous à Mansfield, que vous ne pouvez en conscience, et consciencieuse comme vous l'êtes, vous refuser à profiter de l'occasion qui vous est offerte, pour y retourner. Je n'ai ni le temps ni la patience de me charger des messages de Henri. Je me borne à vous dire qu'ils sont dictés par une affection inaltérable. »

Le déplaisir que Fanny avait éprouvé en lisant la plus grande partie de cette lettre, et son aversion pour contribuer à réunir Edmond et miss Crawford, l'empêchaient de pouvoir juger avec impartialité si elle pouvait accepter ou non l'offre qui lui était faite. C'était pour elle une image de grande félicité que de se représenter transportée dans trois jours à Mansfield ; mais quand elle pensait qu'elle devrait ce bonheur à des personnes dont la conduite lui paraissait si blâmable en ce moment, à miss Crawford, dont la froide ambition était si manifeste, à M. Crawford, qui avait fait de nouveau la connaissance de madame Rushworth, et qui dans son insatiable vanité se faisait peut-être encore un jeu de troubler sa tranquillité, elle rejetait bien vite cette idée. Elle était mortifiée ; elle avait mieux espéré de M. Crawford. Mais du reste, elle avait une règle de conduite qui ne lui permettait pas d'être indécise. C'était son respect pour son oncle, et la crainte de prendre une liberté avec lui qui n'aurait pas été convenable. Elle remercia donc miss Crawford, mais en refusant positivement d'accepter son offre. « Son oncle, lui disait-elle, avait l'intention de l'envoyer chercher ; mais comme la maladie de son cousin s'était prolongée sans que l'on eût jugé que sa présence fût nécessaire, elle devait supposer que son retour ne serait pas agréable en ce moment. »

Les détails qu'elle donnait à miss Crawford étaient tels, qu'elle les croyait exacts : et ils étaient propres, à ce qu'elle supposait, à flatter les vœux secrets de miss Crawford.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLVI.

Table des matières

Comme Fanny ne doutait point que sa réponse ne fût une véritable contrariété pour miss Crawford, elle s'attendait, d'après la connaissance qu'elle avait de son caractère, à être pressée de nouveau d'aller à Mansfield ; et quoiqu'une semaine se fût écoulée sans qu'une seconde lettre arrivât, elle avait encore la même opinion, quand elle en reçut une nouvelle.

Il lui parut, avant de l'ouvrir, que cette lettre ne contenait que peu de lignes, et avait été écrite à la hâte. Peut-être miss Crawford lui écrivait-elle pour lui annoncer qu'elle arriverait le jour même à Portsmouth ; peut-être M. et miss Crawford, s'étant adressés à son oncle, avaient-ils obtenu la permission de la ramener à Mansfield. Fanny, occupée de cette idée, ouvrit la lettre, qui était ainsi conçue :

« Un bruit très-scandaleux et très-perfide vient d'arriver jusqu'à moi, et je vous écris, chère Fanny, pour vous prévenir de vous garder d'y ajouter la moindre foi, s'il se répandait dans le pays. Soyez certaine qu'il y a quelque erreur, et que sous quelques jours il sera manifeste que Henri n'est point blâmable, et n'est occupé d'aucune autre personne que de vous, malgré un moment d'étourderie. Ne dites pas un mot de cela ; ne soupçonnez rien, ne dites rien jusqu'à ce que je vous aie écrit de nouveau. Je suis sûre que tout s'éclaircira, et qu'il n'y aura rien de prouvé que la folie de M. Rushworth. S'ils sont partis, je parierais ma vie qu'ils ne sont allés qu'à Mansfield, et que Julia est avec eux. Pourquoi n'avez-vous pas voulu nous laisser aller vous chercher ? Je désire que vous ne vous en repentiez pas.

« Votre affectionnée, etc. »

Fanny resta stupéfaite. Comme aucun bruit n'était parvenu à ses oreilles, il lui était impossible de comprendre cette étrange lettre. Elle y voyait seulement qu'elle devait se rapporter à la famille Rushworth et à M. Crawford, et qu'il était arrivé quelque chose que miss Crawford avait jugé propre à causer de la jalousie à Fanny. Mais miss Crawford n'avait pas besoin de s'inquiéter à cause de cela ; et quant à M. Crawford, Fanny espérait qu'un tel évènement servirait à la convaincre qu'il était incapable

d’être attaché sincèrement et constamment à aucune femme dans le monde, et qu’il cesserait de persister à lui demander sa main.

Elle avait cependant pensé qu’il lui était réellement attaché, et que son affection n’était pas un sentiment ordinaire. Il fallait qu’il y eut eu quelqu’attentions marquées de sa part pour sa cousine madame Rushworth ; il fallait qu’il y eût eu quelques fortes indiscrétions de commises, car miss Crawford ne se serait pas alarmée pour quelque chose de peu important. Son inquiétude redoublait à chaque instant. Il lui était impossible de bannir cette lettre de sa pensée, et elle ne pouvait confier à personne l’anxiété qu’elle éprouvait.

Le lendemain vint, et aucune nouvelle lettre ne parut. Elle ne put penser à autre chose de toute la matinée ; mais l’après-midi, lorsque son père revint avec le journal, comme à l’ordinaire, elle s’attendait si peu à recevoir quelque éclaircissement par cette voie, que, pour un moment, cet objet était sorti de sa pensée.

Son père lut son journal, pendant que madame Price se plaignait, comme à son ordinaire, de ce que la table sur laquelle on devait servir le thé, ne fût pas nettoyée. Fanny fut tout-à-coup tirée des réflexions dans lesquelles elle était plongée, par la voix de son père, qui, après avoir lu et relu un certain paragraphe, lui dit : « Fanny, comment se nomme votre cousine qui est à Londres ? »

Fanny répondit : « Rushworth, mon père. »

« Et ne demeure-t-elle pas dans la rue Wimpole ? »

« Oui, mon père. »

« Eh bien, le diable se mêle de leurs affaires ; Tenez (en lui présentant le journal), vous avez-là de belles relations. Je né sais pas ce que sir Thomas peut penser de pareilles choses : il est peut-être assez grand seigneur pour ne pas en aimer moins sa fille ; mais, par Dieu ! si elle m’appartenait, je lui tiendrais la corde si serrée, qu’elle ne serait pas loin de moi. On devrait condamner à la flétrissure l’homme et la femme qui figurent dans cette affaire, pour empêcher de semblables indignités. »

Fanny lut elle-même que « c’était avec un vif regret que le journaliste avait à annoncer au monde un *fracas* matrimonial dans la famille de M. R… de la rue Wimpole. Que la belle madame R… dont le nom était depuis peu de temps inscrit dans les fastes de l’hymen, et qui avait promis un si brillant modèle pour les femmes à la mode, avait quitté la maison de son mari avec

le séduisant et bien connu M. C… l'intime ami de M. R… et que l'on ignorait où ils étaient allés. »

« C'est une erreur, mon père, dit Fanny aussitôt, il faut que ce soit une erreur : cela ne peut être vrai ; cela regarde quelqu'autre personne. »

Fanny parlait ainsi, comme excitée par le désir de retarder la honte de sa cousine ; elle parlait avec une résolution qui naissait d'une sorte de désespoir ; car elle ne pouvait croire qu'elle disait vrai. La vérité l'accablait de tout côté. M. Price prenait trop peu d'intérêt réel à l'évènement qu'il venait de lire, pour faire une longue réponse à Fanny. Il reconnut que tout cela pouvait être un mensonge, « quoique dans le temps actuel, tant de belles dames se donnaient à Satan, que l'on ne pouvait répondre de personne. »

« J'espère que cela n'est pas vrai, dit madame Price ; ce serait par trop choquant… Si je n'ai pas dit douze fois à Rebecca de nettoyer cette table !… » Fanny était frappée de stupéfaction, par la conviction qu'elle venait de recevoir du crime commis par M. Crawford. Plus elle y pensait, et plus elle en reconnaissait toutes les tristes conséquences. La soirée se passa sans qu'elle pût cesser un moment d'y songer : elle ne put fermer l'œil de la nuit. Elle passait d'un sentiment d'affliction à un sentiment d'horreur. Cet évènement lui paraissait si révoltant, qu'il y avait des momens où elle le croyait impossible. Une jeune femme mariée depuis six mois, un homme se déclarant épris d'une autre femme, et même presque engagé avec elle, les deux familles liées d'amitié, tout cela formait un tel mélange de fautes, qu'elle ne pouvait le concevoir, et cependant, cela était certain ; la lettre de miss Crawford en était la preuve irrécusable.

Quelle seraient les conséquences d'un tel évènement ? Que de vues changées ! miss Crawford elle-même, Edmond… Mais Fanny ne voulut pas arrêter sa pensée sur cette dernière circonstance, elle ne songea qu'au chagrin indubitable que les habitans de Mansfield allaient éprouver. Les sentimens d'honneur de sir Thomas, les principes d'Edmond, qui lui étaient bien connus, l'assuraient qu'ils auraient peine à supporter la vie après un pareil affront.

Deux jours se passèrent sans qu'aucune lettre vînt affaiblir ses appréhensions. Aucune nouvelle de miss Crawford pour contredire le triste évènement ; aucune nouvelle de Mansfield, quoique Fanny en attendît une lettre depuis long-temps. Le troisième jour enfin, elle en reçut une ; elle portait le timbre de Londres ; et était d'Edmond.

« Ma chère Fanny,

« Vous connaissez notre infortune actuelle. Que Dieu vous donne la force d'en supporter votre part. Nous avons été ici deux jours ; mais il n'y a eu rien à faire, on ne peut découvrir leurs traces. Vous ne connaissez pas encore le dernier coup… l'évasion de Julia. Elle est allée en Écosse avec Yates. Elle a quitté Londres peu d'heures avant que nous y arrivassions. Dans tout autre moment, ç'aurait été un évènement affreux : aujourd'hui, ce ne paraît être rien : cependant, c'est une forte augmentation de malheur. Mon père ne se laisse point accabler par ces tristes circonstances. Il peut encore penser et agir ; et je vous écris par son ordre, pour vous proposer de revenir à la maison. Il est impatient de vous y avoir à cause de ma mère. Je serai à Portsmouth le matin du lendemain du jour où vous recevrez cette lettre, et j'espère vous trouver prête à partir pour Mansfield. Mon père désire que vous invitiez Susanne à venir avec vous, pour y passer quelques mois. Arrangez cela ; dites ce qu'il faut ; je suis sûr que vous recevrez cette invitation comme une preuve de l'affection de mon père dans un pareil moment. Vous apprécierez son intention ; que je vous représente mal, peut-être ; vous pouvez deviner quelque chose de l'état de trouble où je suis. Le malheur est tombé sur nous en entier. Je serai près de vous de bonne heure.

« Votre affectionné, etc. »

Fanny n'avait jamais eu tant besoin de reprendre ses esprits. Demain ! quitter Portsmouth demain !… Elle sentait, malgré elle, qu'elle était exposée au danger d'être extrêmement heureuse, tandis qu'un si grand nombre de gens qu'elle aimait, étaient plongés dans l'affliction. Partir si tôt, être demandée si cordialement, et avec la permission de mener Susanne avec elle, tout cela formait une telle combinaison de choses heureuses, que, pour un moment, toute peine fut bannie de son cœur. L'évasion de Julia ne l'affectait que très-peu, comparativement. Elle était surprise, révoltée ; mais elle ne pouvait commander à l'agitation de son esprit. Elle était obligée de s'efforcer de se rappeler cet évènement pour y penser, tant elle était occupée des soins agréables et pressans auxquels il fallait qu'elle se livrât.

Il n'y a rien de tel pour secourir contre l'affliction, qu'une occupation active et indispensable. Fanny avait tant de choses à faire, que l'horrible aventure de madame Rushworth même, ne pouvait l'affecter comme

auparavant. Elle n’avait pas le temps de s’affliger. Dans vingt-quatre heures, elle espérait être partie. Il fallait parler à son père, à sa mère, préparer Susanne, tenir tout prêt à l’heure indiquée. C’était affaire sur affaire. Le jour fut à peine assez long pour tout achever. Le bonheur qu’elle répandit dans sa famille, très-peu touchée de la triste nouvelle de l’évasion de Julia ; le joyeux consentement que son père et sa mère donnèrent au départ de Susanne, la satisfaction générale avec laquelle on regardait leur départ à toutes deux, et l’extase de Susanne, tout cela contribua à ranimer le courage de Fanny.

L’affliction de la famille Bertram était peu ressentie à Portsmouth ; madame Price parla pendant quelques minutes de sa pauvre sœur, et ne s’occupa plus ensuite que de trouver une malle pour y mettre les habillemens de Susanne, parce que Rebecca avait bouleversé tous les coffres qui étaient dans la maison, et en avait détruit la plus grande partie. Quant à Susanne, qui voyait le premier vœu de son cœur satisfait, et qui ne connaissait ni les personnes qui s’étaient rendues coupables, ni celles qui étaient dans l’affliction, elle dissimulait sa joie, et l’on ne pouvait rien demander de plus d’une vertu humaine de quatorze ans.

Les deux sœurs se trouvèrent prêtes le lendemain matin. À huit heures, Edmond était chez elles ; elles entendirent sa voix, et Fanny descendit pour le recevoir. L’idée de le voir, et la connaissance de ce qu’il devait souffrir, ramenèrent dans le cœur de Fanny tous ses premiers sentimens. Elle était prête de s’évanouir, lorsqu’elle entra dans le parloir. Il était seul, il s’avança vivement vers elle, et Fanny se sentit pressée sur son cœur, tandis qu’il prononçait d’une voix émue ces paroles : « Ma Fanny…, mon unique sœur…, ma seule consolation désormais. » Elle ne pouvait articuler un seul mot, et pendant quelques minutes, il fut obligé de garder le même silence.

Il fit un effort sur lui-même, et demanda à Fanny si elle était prête, si Susanne venait. Ces questions furent faites rapidement. Son grand objet était de partir aussitôt que possible. Lorsqu’il pensait à Mansfield, le temps était précieux, et la situation de son esprit ne lui faisait trouver de soulagement que dans le mouvement. Il fut arrêté que, dans une demi-heure, la voiture serait à la porte, Fanny ayant dit qu’elle serait prête dans cet espace de temps, ainsi que Susanne. Edmond refusa de prendre part à leur déjeûner, et sortit pour ordonner à la voiture de s’avancer à l’heure convenue.

Il fut exact. La voiture vint. Edmond passa quelques minutes avec la famille, et fut témoin de la manière tranquille avec laquelle les adieux se firent. Mais il ne voyait rien.

Le cœur de Fanny tressaillit de joie, lorsqu'elle passa les barrières de Portsmouth, et l'on peut bien deviner que celui de Susanne éprouvait la même allégresse.

Le voyage avait l'apparence de devoir être silencieux. Les profonds soupirs d'Edmond se faisaient souvent entendre à Fanny ; s'il eût été seul avec elle, il lui aurait ouvert son cœur, malgré ses résolutions. Mais la présence de Susanne le forçait à rester concentré dans lui-même.

Fanny veillait sur lui avec une tendre sollicitude. Quelquefois son œil rencontrait le sien, et elle en recevait un sourire affectueux qui lui donnait du courage ; mais la première journée se passa sans qu'elle entendît un mot de lui sur les sujets qui l'occupaient. Le matin du jour suivant produisit quelque petite explication. Un moment avant qu'ils quittassent Oxford, pendant que Susanne était à la fenêtre, Edmond, qui se trouvait avec Fanny dans l'appartement, fut frappé de l'altération de ses traits ; et comme il ignorait ce qu'elle avait eu à souffrir dans la maison de son père, il attribua cette altération aux derniers évènemens qui venaient d'avoir lieu, et il lui dit à voix basse, mais avec beaucoup d'expression : « Je ne suis point étonné que vous soyez sensible à cela : vous devez souffrir. Comment un homme qui avait aimé une fois, pouvait-il vous mériter ? Ô Fanny ! pensez à moi ! »

Le second jour, ils arrivèrent de bonne heure dans les environs de Mansfield, et à mesure qu'elles en approchaient, les deux sœurs devenaient plus émues. Fanny commençait à craindre son entrevue avec ses tantes et Thomas, après l'humiliation qu'ils venaient de recevoir ; et Susanne pensait avec anxiété que tout ce qu'elle avait appris récemment sur la politesse des manières, allait être mis en action.

Fanny, pendant la route, n'avait point été insensible au changement qui s'était opéré dans la nature depuis le mois de février ; mais quand elle arriva dans le parc, ses sensations acquirent encore plus de charmes. Elle avait été absente pendant trois mois, et l'hiver s'était changé en été. Ses yeux rencontraient partout la végétation la plus fraîche, ; et les arbres qui n'étaient pas encore revêtus de tout leur feuillage, étaient dans cet aspect délicieux, qui, en présentant beaucoup aux yeux, laisse encore davantage à faire à l'imagination. La jouissance que Fanny éprouvait était pour elle

seule. Edmond ne pouvait la partager. Elle le regardait ; mais il était plus sombre que jamais ; ses yeux se fermaient, comme si l’aspect d’une nature riante les eût blessés.

Cela rendit Fanny triste de nouveau, et la connaissance des afflictions qui devaient être éprouvées à Mansfield, donna même un air mélancolique à la maison spacieuse, moderne, aérée et bien située qui s’offrait à ses regards.

Les voyageurs étaient attendus avec une impatience qui n’avait jamais été éprouvée auparavant. Fanny eut à peine passé la ligne des domestiques, dont la figure était grave et attristée, que lady Bertram, quittant le salon pour venir au-devant d’elle avec une marche qui, cette fois, n’avait aucune indolence, se jeta à son cou, en criant : « Chère Fanny ! maintenant je pourrai vivre ! »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLVII.

Table des matières

Sir Thomas, sa femme et madame Norris avaient été fort affligés, chacun des trois se croyait le plus à plaindre ; mais madame Norris, comme ayant le plus grand attachement pour Maria, était véritablement celle qui souffrait davantage. Maria avait été sa favorite ; c'était elle qui avait le plus contribué à son mariage, elle l'avait souvent rappelé avec un sentiment de vanité, et cette conclusion l'anéantissait.

C'était une autre créature. Elle était devenue indifférente pour tout ce qui se passait autour d'elle. Le plaisir de se trouver seule avec lady Bertram et son neveu Thomas, et d'avoir toute la maison confiée à ses soins, était devenu sans aucun attrait pour elle. L'affliction avait détruit son activité, et ni lady Bertram ni Thomas n'avaient trouvé en elle le moindre appui. Elle n'avait pas plus fait pour eux qu'ils n'avaient fait pour l'un l'autre. Ils étaient restés solitaires, sans consolation, et également dans l'abandon. L'arrivée d'Edmond, de Fanny et de Susanne ne fit qu'augmenter l'affliction de madame Norris. Thomas et lady Bertram se trouvaient soulagés ; mais pour elle, la colère se mêlait à sa douleur, à la vue de la personne que dans son aveuglement elle accusait du malheur survenu. « Si Fanny eût accepté M. Crawford, cela ne serait point arrivé. »

Susanne aussi l'offusquait : elle ne la reçut qu'avec des regards repoussans. Elle voyait en elle un espion, une nièce indigente et un objet d'aversion, Susanne fut reçue par son autre tante avec une tranquille affabilité. Comme sœur de Fanny, lady Bertram jugea qu'elle avait droit à être bien accueillie à Mansfield, et elle l'embrassa avec plaisir. Cette réception était plus que Susanne n'avait espéré. Quant à sa tante Norris, elle était prévenue qu'elle ne devait s'attendre de sa part qu'à des témoignages de mauvaise humeur.

On la laissa à elle-même pour faire connaissance avec la maison, et passer agréablement ses journées dans cette occupation, tandis que les autres habitans de Mansfield étaient ou renfermés, ou occupés des individus qui avaient besoin de leurs consolations. Edmond tâchait d'échapper à ses propres sentimens en s'occupant de secourir son frère, et Fanny, dévouée à sa tante Bertram, avait repris ses premières occupations avec plus de zèle

que jamais, pensant qu'elle ne pouvait avoir trop de soin pour une personne qui témoignait avoir besoin d'elle.

Parler du terrible évènement avec Fanny, parler et se lamenter, c'était là toute la consolation de lady Bertram. Elle ne pensait point avec profondeur ; mais guidée par sir Thomas, elle pensait avec justesse sur les points importans, et d'après cela, elle ne se dissimulait en rien toute l'énormité de la faute de sa fille. Elle jugeait que cet évènement entraînait pour elle la perte de sa fille, malheur qui ne pouvait être détruit.

Fanny apprit d'elle toutes les particularités qui avaient transpiré jusqu'alors. Madame Rushworth était allée passer les fêtes de Pâques à Twickenham avec une famille dont elle avait fait la connaissance, composée de personnes agréables, spirituelles, et probablement de mœurs légères, car M. Crawford avait toujours eu accès auprès d'elles. M. Rushworth avait été pendant ce temps-là à Bath, pour y rester quelques jours avec sa mère, et ensuite la ramener à Londres. Maria s'était trouvée sans aucune contrainte avec ses amis : elle s'y était trouvée sans avoir même Julia avec elle ; car Julia, depuis deux ou trois semaines, était allée rendre visite à des parens de sir Thomas. Cette démarche avait eu probablement pour but de s'entendre avec M. Yates. Peu de jours après le retour de M. et M^me^ Rushworth à Londres, un ancien ami de sir Thomas lui écrivit de se rendre à Londres pour faire usage de son influence sur l'esprit de sa fille, et mettre fin à une intimité qui déjà l'exposait à des remarques fâcheuses, et causaient une inquiétude évidente à M. Rushworth.

Sir Thomas se préparait à agir d'après cette lettre, sans faire part de son contenu à aucun des habitans de Mansfield, quand un exprès dépêché par le même ami vint lui apporter une autre lettre pour l'informer de la situation presque désespérée où se trouvaient son gendre et sa fille. Madame Rushworth avait quitté la maison de son mari. M. Rushworth était venu, plein d'affliction et de colère, consulter M. Harding, l'auteur de la lettre. M. Harding craignait pour le moins une très-grande indiscrétion. Il faisait son possible pour tout apaiser dans l'espoir du retour de madame Rushworth ; mais il désespérait d'y réussir, après avoir vu le courroux de la mère de M. Rushworth.

Il fut impossible de cacher cette seconde communication au reste de la famille à Mansfield. Sir Thomas partit ; Edmond voulut aller avec lui. Les autres personnes de la famille restèrent à Mansfield dans un état d'affliction qui fut encore accru par les premières lettres qui vinrent de Londres. Tout

était devenu public. Madame Rushworth la mère, qui, pendant le peu de jours qu'elle avait passés avec sa bru, n'avait pu s'entendre avec elle, paraissait irréconciliable ; et quand bien même cela aurait été autrement, la chose n'en était pas moins sans espoir, puisque madame Rushworth ne paraissait point, et qu'il y avait tout lieu de croire qu'elle était cachée quelque part avec M. Crawford, qui avait quitté la maison de son oncle le même jour, comme pour entreprendre un voyage.

Sir Thomas était resté à Londres dans l'espoir de découvrir où était sa fille, pour l'arracher au vice, quoique tout fût perdu du côté de la réputation.

Fanny pouvait à peine arrêter sa pensée sur les souffrances que sir Thomas devait éprouver. Edmond était le seul de ses enfans qui ne fût pas pour lui un sujet d'affliction. La santé de Thomas avait été fortement altérée par la conduite de sa sœur ; et l'évasion de Julia était venue porter le dernier coup au cœur paternel de sir Thomas. Fanny espérait que son mécontentement contr'elle serait appaisé ; et raisonnant autrement que madame Norris, elle pensait qu'elle serait justifiée à ses yeux. M. Crawford, par sa conduite, la faisait s'applaudir de l'avoir refusé. Mais quoique cela fût fort important pour elle, c'était une triste consolation pour sir Thomas. Le déplaisir de son oncle était une chose terrible pour Fanny. Que pouvaient faire pour lui sa justification, sa reconnaissance, son attachement ? Il n'y avait qu'Edmond qui pût lui offrir une consolation.

Elle se trompait toutefois en supposant qu'Edmond ne donnait aucune peine à son père dans le moment actuel. À la vérité, cette peine était moins vive que celles excitées par ses autres enfans ; mais sir Thomas regardait le bonheur d'Edmond comme détruit par cette offense de sa sœur, et par celle de son ami, à la sœur duquel il devait renoncer, quoiqu'il eût éprouvé pour elle un véritable attachement, et que son mariage avec elle, qui avait été très-probable, eût été une union si désirable, sans la conduite de ce frère coupable. Sir Thomas sentait ce que son fils Edmond devait éprouver à Londres. Il avait deviné ses sentimens, et ayant eu sujet de croire qu'une entrevue avait eu lieu avec miss Crawford, et qu'Edmond n'en avait recueilli qu'une augmentation d'affliction, il avait été impatient de lui faire quitter Londres, et l'avait engagé à aller chercher Fanny pour la conduire auprès de sa tante, dans l'espoir que cette société lui ferait du bien, ainsi qu'aux autres habitans de Mansfield. Fanny n'était pas dans le secret des sentimens de son oncle, et celui-ci ne l'était pas dans ceux de miss Crawford. S'il eût mieux connu son caractère, et s'il eût entendu la

conversation qu'elle avait eue avec son fils, il aurait renoncé à la voir entrer dans sa famille, quand bien même ses vingt-mille livres sterling en eussent été quarante.

Fanny ne doutait point qu'Edmond ne fût séparé pour toujours de miss Crawford, et cependant elle hésitait à le croire entièrement, jusqu'à ce qu'elle en fût assurée par lui-même. Elle le voyait rarement, et jamais seul. Il évitait probablement de se trouver en tête à tête avec elle. Que devait-elle en conclure ? Que son affliction était encore trop vive pour en faire le sujet d'une légère communication. Il cédait à son devoir, mais avec des combats qui ne pouvaient être racontés. Il se passerait long-temps, pensait Fanny, avant que le nom de miss Crawford sortît de ses lèvres, et qu'il se livrât à la confiance qui avait existé entre Fanny et lui.

Plusieurs jours se passèrent en effet avant qu'Edmond commençât à parler à Fanny de ce sujet. Le dimanche au soir cependant, le temps étant pluvieux, et personne n'étant dans le salon avec Edmond et Fanny que lady Bertram qui sommeillait, Edmond entra enfin dans le détail de toutes les circonstances et de toutes les sensations qu'il avait éprouvées dans son dernier voyage à Londres.

On peut imaginer avec quelle sollicitude Fanny écoutait, avec quel soin elle observait l'émotion de la voix d'Edmond, et avec quelle attention ses yeux étaient fixés sur lui. L'exorde fut alarmant. Il avait vu miss Crawford ; il avait été invité de venir la voir ; il avait reçu un billet de lady Stornaway pour l'engager à se rendre auprès de miss Crawford, et regardant cette entrevue comme la dernière amicale entr'eux, prêtant en outre à miss Crawford tous les sentimens de peine et de confusion que la sœur de Crawford devait éprouver, il s'était rendu auprès d'elle dans une disposition d'esprit si adoucie, si dévouée, que pendant un moment Fanny ne put croire que cette entrevue pût être la dernière. Mais lorsque Edmond avança dans son récit, ses craintes se dissipèrent. Miss Crawford l'avait reçu, dit-il, avec un air sérieux et même agité ; mais avant qu'il eût eu le temps de prononcer une phrase, elle avait abordé le sujet d'une manière qu'il avouait avoir trouvée choquante ! « J'ai appris que vous étiez à Londres ; j'ai désiré vous voir, dit miss Crawford. Parlons de cette triste affaire. Peut-on voir une folie pareille à celle de nos deux parens ? »

« Je ne pus répondre, dit Edmond à Fanny ; mais je crois que mes regards parlèrent pour moi. Elle s'aperçut que je la blâmais. Avec un air plus sérieux et une voix plus grave, elle ajouta ; « Je ne veux pas défendre

Henri aux dépens de votre sœur… » Elle commença ainsi, Fanny ; mais je ne puis vous répéter de quelle manière elle continua. La substance de ses paroles fut une grande irritation contre la folie de son frère et de ma sœur. Elle reprochait à son frère de se laisser entraîner par une femme qu'il n'avait jamais aimée, à renoncer à celle qu'il adorait ; et à la pauvre Maria, de sacrifier une si brillante position, pour se jeter dans de pareilles difficultés, dans l'idée d'être aimée réellement par un homme qui avait depuis long-temps manifesté son indifférence pour elle. Jugez, Fanny, de ce que je devais éprouver en entendant miss Crawford ne donner que le nom de folie à cette conduite de son frère ; l'examiner, la détailler si librement, si froidement ; ne témoigner aucune horreur ; le dirai-je ? aucune modeste et féminine aversion pour cette conduite si blâmable ? Voilà ce que le grand monde produit ; c'est par lui, Fanny, que cette femme que la nature avait comblée de tant de dons, en est tout à fait dépouillée. »

Après un moment de réflexion, Edmond continua avec une sorte de désespoir calme. « Je vous dirai tout, et je n'en reparlerai jamais, Elle ne voyait en cela que de la folie. Elle s'appesantissait sur le défaut de précaution ; enfin, c'était de s'être laissés découvrir, plutôt que de s'être mal conduits, qu'elle blâmait les coupables. C'était leur imprudence qui avait porté les choses à de telles extrémités, que son frère avait été obligé de renoncer à ses plans les plus chers pour fuir avec Maria, qu'elle trouvait le plus répréhensible. »

Il s'arrêta. Fanny crut devoir prendre la parole. « Et qu'avez-vous pu lui répondre ? » dit-elle.

« Rien qui fût intelligible. J'étais comme anéanti. Elle continua, et commença à parler de vous, et elle en parla comme elle le devait faire ; mais elle vous a toujours rendu justice. »

« Il a rejeté, dit-elle, une femme comme il n'en retrouvera point. Elle l'aurait fixé, elle l'aurait rendu heureux. »

« Ma chère Fanny, j'espère vous causer, en vous parlant ainsi, plus de plaisir que de peine, en vous représentant l'image de ce qui aurait pu avoir lieu ; mais de ce qui ne peut plus être maintenant. Vous ne désirez pas que je garde le silence ? Si vous le désirez, un regard, un mot que vous m'adresserez, me fera me taire. »

Aucun regard, aucun mot ne fut adressé par Fanny à Edmond.

« Tant mieux ! dit-il. La Providence miséricordieuse n'a pas voulu que le cœur qui ne connaissait aucune faute fût affligé. Miss Crawford parla de

vous, Fanny, avec beaucoup d'éloges ; mais il y eut encore là un trait de malignité, car elle s'écria : « Pourquoi ne l'a-t-elle pas accepté ? Tout cela est de sa faute. Fille simple ! Je ne lui pardonnerai jamais. Si elle l'avait accepté, comme elle le devait faire, ils auraient été en ce moment dans les préparatifs de leur mariage, et Henri aurait été trop heureux et trop occupé pour penser à aucun autre objet. Il n'aurait pris aucun souci de madame Rushworth ; tout aurait fini par quelques attentions de galanterie aux rencontres à Sotherton et Everingham. » Auriez-vous cru cela possible, Fanny ? Mais le charme est détruit ; mes yeux sont ouverts. »

« Il est cruel, dit Fanny, de parler avec gaîté et légèreté dans un pareil moment, et en s'adressant à vous. »

« Non ; ce n'est pas de la cruauté. Elle parlait ainsi, parce qu'elle est habituée à entendre tenir ce langage ; je ne crois pas qu'elle voulût faire de la peine à qui que ce soit. Mais cela provient, Fanny, d'un manque de principes et d'un esprit qui a été gâté par une mauvaise société. Peut-être est-ce un bien pour moi, puisque j'ai si peu de choses à regretter. Il n'en est pas ainsi toutefois. Je me soumettrais volontiers à toute la douleur de renoncer à elle, plutôt que d'être obligé d'avoir d'elle l'opinion qu'elle m'en a donnée. Je le lui ai dit. »

« Vraiment ? »

« Oui ; lorsque je l'ai quittée, je le lui ai dit. »

« Combien de temps êtes-vous restés ensemble ? »

« Vingt-cinq minutes. Elle finit par me dire que ce qui restait à faire était d'arranger un mariage entre Maria et son frère. Elle parla sur ce sujet avec une voix plus ferme que je ne le puis faire, Fanny ! » Edmond fut obligé en effet de s'arrêter quelques instans, après quoi il continua. « Nous devons ; dit-elle, persuader à Henri d'épouser Maria, et, avec la certitude qu'il aura d'être séparé pour toujours de Fanny, je n'en désespère pas. Il faut qu'il abandonne Fanny. Je ne pense pas qu'il puisse espérer de réussir à s'en faire aimer maintenant, et c'est ce qui me fait croire que nous ne rencontrerons aucun obstacle insurmontable. Mon influence, qui n'est pas médiocre, sera toute employée à ce but. Quand Maria sera mariée et appuyée convenablement par sa famille, elle pourra reprendre, jusqu'à certain degré, un rang dans la société. Nous savons bien qu'elle ne sera jamais admise dans quelques cercles ; mais avec de bons dîners et des soirées nombreuses, il y aura toujours assez de gens qui seront aises de faire sa connaissance. Ce que je conseille sur-tout, c'est que votre père reste

tranquille. Persuadez-lui de laisser les choses prendre leur cours. Si, d'après ses démarches, elle se détermine à quitter la protection d'Henri, il y aura beaucoup moins de chance pour elle de l'épouser que si elle restait avec lui. Je sais de quelle manière on peut l'influencer. Que sir Thomas se fie à son honneur et à sa compassion, et tout cela peut bien finir. Mais s'il sépare sa fille de Henri, il détruira le principal moyen de réussir. »

Edmond, après avoir répété cette conversation, était si affecté, que Fanny, qui l'observait avec un intérêt silencieux, mais le plus tendre possible, était presque fâchée de ce que ce sujet eût été entamé. Il se passa quelques momens ayant qu'il pût reprendre la parole. « Maintenant, Fanny, je vous ai dit la substance de ses discours. Aussitôt que je pus parler, je répliquai que je n'avais pas supposé possible, en venant lui rendre visite dans de telles circonstances, que je fusse plus affligé après l'avoir entendue, qu'auparavant. Que bien que je me fusse aperçu de quelques différences dans nos opinions dans le cours de notre connaissance, il n'était jamais entré dans mon imagination de concevoir cette différence aussi grande qu'elle venait de me la montrer ; que la manière dont elle parlait du crime détestable commis par son frère et ma sœur, en nous conseillant sur-tout d'y donner notre acquiescement, dans l'espoir d'un mariage qui, d'après l'idée que j'avais maintenant de son frère, serait plutôt évité que recherché, m'avait convaincu que je l'avais mal connue jusqu'alors, et que c'était un fantôme de mon imagination, et non miss Crawford, dont j'avais été trop porté à m'occuper, pendant les derniers temps qui venaient de s'écouler ; que peut-être c'était un bien pour moi, puisque j'avais moins à regretter le sacrifice d'une amitié… de sentimens… d'espérances, auxquels je devais absolument renoncer ; et que j'avoûrais cependant que si j'avais pu la replacer dans mon esprit, telle qu'elle y était avant cet entretien, j'aurais préféré avoir plus de peines à supporter, en lui conservant tous ses droits à ma tendresse et à mon estime. Voilà ce que je lui dis avec l'émotion que vous pouvez imaginer. Elle fut surprise. Je la vis changer de contenance. Elle rougit beaucoup. Je crus remarquer une sorte de combat, une demi-volonté de céder à la vérité, une demi-confusion ; mais l'habitude l'emporta. Elle voulut s'efforcer de sourire en me répondant : « Voilà une très-bonne prédication en vérité. Faisait-elle partie de votre dernier sermon ? Vous reformerez bientôt tout le monde à Mansfield et à Thornton-Lacey, et je m'attends à entendre bientôt dire que vous êtes un illustre prédicateur, soit dans quelque grande société de méthodistes, soit comme

missionnaire dans les pays lointains. » Elle voulait avoir l'air de parler avec gaîté ; mais elle n'y pouvait réussir. Je me bornai à lui répliquer que je lui souhaitais beaucoup de bonheur, et que je désirais de tout mon cœur apprendre bientôt qu'elle pensât avec plus de justesse, et qu'elle ne dût point la connaissance la plus précieuse à acquérir, celle de nous-mêmes et de notre devoir, aux leçons de l'affliction. Je quittai aussitôt l'appartement. J'avais fait quelques pas, lorsque la porte derrière moi s'ouvrit. « M. Bertram ! » dit miss Crawford. Je tournai la tête vers elle. « M. Bertram ! » dit-elle avec un sourire ; mais ce sourire était peu d'accord avec la conversation que nous venions d'avoir. Il exprimait une sorte de malignité et de désir de me subjuguer ; du moins je le jugeai ainsi. Je résistai, et me retirai tranquillement. Depuis j'ai regretté quelquefois, pendant un moment, de n'avoir point retourné sur mes pas ; mais je sens que j'ai agi suivant la voix de la raison. Et ainsi s'est terminée notre connaissance. Combien j'ai été déçu ! également déçu à l'égard du frère et de la sœur ! Je vous remercie de votre patience, Fanny. Mon récit est achevé. »

Fanny crut pendant cinq minutes que ce sujet était épuisé ; mais il revint encore dans l'entretien ; et jusqu'à ce que lady Bertram se réveillât, ils ne parlèrent que de miss Crawford. Edmond se plaisait à se rappeler comment elle lui avait inspiré de l'attachement, et combien elle eût été aimable si elle eût été mieux entourée. Fanny, qui pouvait dès-lors parler ouvertement, crut pouvoir faire entendre à Edmond que la santé de son frère pouvait entrer pour quelque chose dans son désir d'une complète réconciliation. C'était une insinuation peu agréable. Edmond aurait préféré que miss Crawford eût eu pour lui un attachement plus désintéressé. Il se soumit à croire cependant que la maladie de Thomas l'avait influencée, se réservant cependant de penser que, d'après la différence de leurs habitudes, elle avait eu pour lui plus d'attachement qu'il n'avait dû s'y attendre. Fanny pensait absolument la même chose. Ils avaient également la même opinion sur l'effet ineffaçable que cet évènement devait avoir sur l'esprit d'Edmond. Le temps pourrait bien diminuer un peu sa souffrance, mais il y aurait toujours une sorte de regret dont il ne pourrait se délivrer. Et quant à la possibilité de rencontrer jamais une autre femme qui pût succéder… c'était tellement hors de probabilité, que l'on ne pouvait y songer sans indignation. L'amitié de Fanny, c'était là toute la consolation et l'ambition d'Edmond.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XLVIII.

Table des matières

Que d’autres plumes que la mienne se complaisent à peindre le crime et la désolation ! Je quitte ces sujets odieux, aussi promptement que je le puis.

Ma Fanny se trouvait enfin heureuse, en dépit de toute autre chose. Il y avait pour elle des sujets de bonheur qui la forçaient de le connaître, malgré l’intérêt qu’elle prenait aux peines des personnes qui l’entouraient. Elle était revenue au parc de Mansfield, elle y était utile, elle y était aimée ; elle était dégagée des poursuites de M. Crawford ; et lorsque sir Thomas revint, elle reçut de lui toutes les preuves qu’il pouvait lui donner dans la triste situation d’esprit où il se trouvait, de son entière approbation et de l’accroissement de son estime pour elle. Et ce qui ajoutait sur-tout à son bonheur, c’était qu’Edmond n’était plus la dupe de miss Crawford.

À la vérité, Edmond était loin d’être heureux. Il s’affligeait de ce qui avait eu lieu, et soupirait pour ce qui ne pouvait plus être ; Fanny savait quelle était sa situation d’esprit, et en était chagrine ; mais c’était un chagrin tellement en harmonie avec ses plus doux sentimens, qu’il pouvait équivaloir à la gaîté.

Sir Thomas fut le plus long-temps profondément affligé, parce qu’il reconnaissait les fautes qu’il avait faites comme père. Il sentait qu’il n’aurait point dû marier sa fille à M. Rushworth, que les sentimens de Maria lui avaient été suffisamment connus pour qu’il n’eût point dû effectuer cette union, et qu’en agissant ainsi, il s’était laissé guider par des motifs personnels et une sagesse mondaine. Ces réflexions demandaient du temps pour que leur amertume fût adoucie. Mais le temps peut tout faire, et quoiqu’il résultât peu de consolation pour sir Thomas à l’égard de madame Rushworth, il en recevait plus qu’il ne l’avait supposé de la part de ses autres enfans. Le mariage de Julia devint une affaire moins fâcheuse qu’il ne l’avait paru d’abord. Elle était soumise, et demandait qu’on lui pardonnât. M. Yates, qui désirait être reçu dans la famille, paraissait disposé à se laisser guider par sir Thomas. Sa situation était plus avantageuse qu’on ne l’avait pensé, et ses dettes étaient moins considérables qu’on ne l’avait craint. Thomas donnait aussi de la consolation à son père. Sa santé s’était rétablie graduellement sans qu’il eût repris ses anciennes habitudes. Il était

beaucoup plus raisonnable qu'avant sa maladie. Il avait souffert, et il avait appris à penser, deux avantages qu'il avait ignorés jusqu'alors. La conduite de sa sœur, à laquelle il se reprochait d'avoir eu quelque part, par l'intimité qui était résulté de son désir d'avoir un théâtre à Mansfield, avait fait une impression profonde sur son esprit, et les plus heureux effets en furent la suite. Il devint ce qu'il devait être, utile à son père, et ne vivant plus pour lui seul.

Ce fut là une véritable consolation pour sir Thomas, et Edmond contribua à son tour à soulager l'affliction de son père en reprenant sa sérénité. Après avoir erré sous les ombrages du parc avec Fanny pendant tout l'été, son esprit avait tellement repris sa tranquillité, qu'il se montrait de nouveau assez joyeux.

Quoique ces circonstances contribuassent puissamment à relever le courage de sir Thomas, il ne pouvait cependant bannir les reproches qu'il se faisait, des erreurs qu'il avait commises dans l'éducation de ses filles.

Il reconnaissait trop tard combien le traitement entièrement opposé que Maria et Julia avaient éprouvé, avait été peu favorable à leur caractère. L'indulgence et la flatterie de leur tante Norris, avait continuellement été en contraste avec sa propre sévérité. Il regrettait qu'avec tous les frais d'une éducation dispendieuse, ses filles n'eussent jamais été instruites de leurs premiers devoirs.

La hauteur et l'emportement de madame Rushworth se manifestèrent entièrement dans leur dernier triste résultat. On ne put lui persuader de quitter M. Crawford : elle espérait qu'il l'épouserait, et elle resta avec lui jusqu'à ce qu'enfin elle fût obligée d'être convaincue que cette espérance était vaine, et jusqu'à ce que le dépit qu'elle en conçut, changeant ses sentimens en aversion, l'un et l'autre se tourmentèrent mutuellement, et finirent par se séparer volontairement.

Madame Rushworth avait existé dans la compagnie de M. Crawford, pour l'entendre lui reprocher d'être la cause de la destruction du bonheur dont il aurait joui avec Fanny ; elle n'emporta d'autre consolation en le quittant, que la satisfaction de les avoir séparés.

M. Rushworth ne fit aucune difficulté à ce que son divorce fût prononcé, et ainsi finit un mariage qui ne pouvait avoir une autre issue. Maria avait méprisé M. Rushworth et aimait M. Crawford ; et M. Rushworth l'avait épousée, quoiqu'il soupçonnât beaucoup que ces deux

sentimens existaient dans le cœur de sa femme. Sa punition suivit la folie de sa conduite.

Le séjour que devait habiter madame Rushworth, devint le sujet d'une importante et solennelle consultation. Madame Norris, dont l'attachement semblait augmenter en raison des fautes de sa nièce, voulait qu'elle fût reçue à Mansfield. Sir Thomas s'y opposa formellement. Il déclara qu'il la protégerait comme sa fille, espérant qu'elle se repentirait, et lui donnerait toute l'assistance que leurs rapports de famille exigeaient, mais qu'il n'irait pas plus loin. Maria, dit-il, avait détruit sa propre réputation, et il ne voulait pas essayer de réparer ce qui ne pouvait être réparé.

Le résultat de la consultation fut que madame Norris se décida à quitter Mansfield, pour aller se dévouer à Maria, et vivre avec elle dans une autre province éloignée où, voyant peu de société, et n'ayant d'un côté aucune affection, et de l'autre aucun jugement, elles se punirent mutuellement par leurs propres caractères.

L'éloignement de madame Norris de Mansfield, fut un des plus grands soulagemens de la vie de sir Thomas. Sa bonne opinion à son égard avait toujours graduellement diminué depuis son retour d'Antigoa. Dans leurs rapports journaliers, elle avait toujours perdu davantage dans son estime ; et il avait fini par la considérer comme un mal d'autant plus tourmentant, qu'il n'avait aucun espoir d'en être débarrassé de toute sa vie. Il était si satisfait de son départ, qu'il craignait de se féliciter du malheur auquel il devait un si grand bien.

Elle ne fut regrettée de personne à Mansfield. Elle n'avait pu se faire aimer de ceux mêmes qu'elle aimait davantage ; et depuis la fuite de madame Rushworth, son caractère avait été dans un tel état d'irritation, que tous les habitans de Mansfield la regardaient comme un fléau. Fanny elle-même ne put donner une larme à sa tante Norris, même quand elle fut partie pour toujours.

Julia, moins flattée, moins caressée par sa tante Norris que Maria, avait dû à cette différence de s'être un peu mieux conduite que sa sœur. Elle s'était habituée à penser qu'elle était un peu inférieure à Maria, en beauté et en agrémens. Elle avait mieux supporté qu'elle la contrariété de l'indifférence de Henri Crawford ; et elle commençait à ne plus penser à lui, lorsqu'il avait renouvelé ses visites à Londres, chez M. Rushworth. Julia eut la prudence de choisir ce moment pour aller voir d'autres amis, afin d'échapper au danger de s'attacher de nouveau à M. Crawford. M. Yates

n’était entré pour rien dans sa résolution. Elle avait reçu ses attentions pendant quelque temps, mais avec peu d’idée de l’accepter pour époux, et M. Yates n’aurait probablement point réussi à faire ce mariage, si Julia, après la conduite de sa sœur, n’avait été tellement effrayée de la sévérité de sir Thomas, et de la contrainte dans laquelle elle présumait devoir vivre dans la maison paternelle, qu’elle avait regardé son union avec M. Yates comme la seule mesure à adopter. La faute de Maria avait causé la folie de Julia.

Henri Crawford, perverti par une indépendance précoce, et de mauvais exemples domestiques, se livra trop long-temps aux prestiges d’une froide vanité. Une fois il avait trouvé la route du bonheur. S’il se fût borné à vouloir conquérir l’affection d’une femme aimable et à gagner l’estime et la tendresse de Fanny Price, il aurait eu tout espoir de succès et de félicité. S’il eût persévéré dans sa bonne conduite et dans ses louables sentimens, Fanny aurait été sa récompense, et une récompense volontairement accordée, après qu’Edmond aurait eu épousé Marie.

S’il avait agi comme il voulait le faire et comme il sentait qu’il le devait, en allant à Everingham aussitôt son retour de Portsmouth, il aurait décidé son heureux sort. Mais il fut sollicité de rester au bal de madame Fraser. Il devait y rencontrer madame Rushworth. La curiosité et la vanité rengagèrent à y assister. Il vit madame Rushworth, et en fut accueilli avec une froideur qui piqua son amour-propre. Il ne put supporter d’être repoussé par une femme sur le visage de laquelle il avait fait naître le sourire à sa volonté. Il voulut que madame Rushworth fût encore pour lui Maria Bertram.

Il commença son attaque, et, par une vive persévérance, il eut bientôt rétabli l’espèce de rapports de familiarité, de galanterie, de coquetterie auxquels il bornait ses prétentions. Mais il avait inspiré à madame Rushworth des sentimens plus vifs qu’il ne l’avait supposé. Elle l’aimait. Il fut dupe de sa propre vanité. Avec peu d’amour pour Maria, et sans aucune inconstance d’esprit à l’égard de Fanny, il se trouva entraîné, par l’imprudence de la première, à fuir avec elle, parce qu’il ne pouvait faire autrement. Il regretta Fanny dans ce moment-là même et la regretta encore bien plus vivement quand le fracas de cette intrigue fut passé, et qu’il eut appris, au bout de peu de mois, à apprécier le contraste qu’il y avait entre Maria et le caractère doux, la pureté d’esprit et l’excellence des principes de Fanny. Il ne put jamais se consoler d’avoir troublé la paix d’une famille

respectable, d’avoir perdu l’ami le plus estimable qu’il eût connu, et la femme qu’il avait aimée avec le plus de raison et de passion.

M. et M^me^ Grant, après l’évènement qui avait brouillé les deux familles, ne pouvaient plus désirer d’habiter le presbytère de Mansfield. Ils le quittèrent pour Westminster, où M. Grant vint occuper une place. Madame Grant eut encore une maison à offrir à Marie Crawford, qui, au bout de six mois, dégoûtée de la vanité et de l’ambition de ses propres amis, eut besoin de recourir à la tendre amitié de sa sœur. Elles vécurent ensemble, et Marie, malgré ses charmes et ses 20 000 livres sterling, fut long-temps sans trouver quelqu’un dont le caractère et les manières pussent lui donner l’espérance du bonheur domestique, tel qu’elle avait appris à l’estimer à Mansfield, et qui fût capable de bannir Edmond Bertram de sa pensée.

Edmond était bien plus heureux qu’elle. Il lui était facile de trouver un objet digne de succéder à son affection pour miss Crawford. À peine avait-il observé à Fanny combien il était impossible pour lui de rencontrer jamais une femme pareille, qu’il fut frappé de l’idée qu’une femme d’un autre caractère lui conviendrait peut-être beaucoup mieux, et qu’il se demanda bientôt si Fanny ne lui devenait pas aussi chère, aussi attrayante que miss Crawford, et s’il n’était pas possible qu’il lui persuadât de changer leur amitié fraternelle en tendresse conjugale.

Cette agréable métamorphose eut lieu à l’époque précise où il était convenable qu’elle se fit. Edmond cessa de penser à miss Crawford, et devint aussi empressé d’épouser Fanny, que celle-ci pouvait le désirer. Elle lui était chère à tant de titres, qu’il n’y avait rien de plus naturel que ce changement. Il avait été son guide, son protecteur ; son esprit s’était formé par ses soins. Son doux regard lui avait bientôt paru préférable aux yeux brillans de miss Crawford ; et toujours avec elle, toujours lui parlant en confidence, et lui racontant ses chagrins, il n’avait pu tarder à reconnaître la supériorité d’un regard si doux.

Dès qu’il eut décidé d’adopter cette route de son bonheur, il ne vit aucun motif du côté de la prudence pour l’arrêter. Toutes les qualités se trouvaient réunies dans Fanny pour le déterminer à former cette union. Au milieu même de sa passion pour miss Crawford, il avait reconnu la supériorité du jugement de Fanny. Quelle opinion ne devait-il pas en avoir, lorsqu’il eut repris toute sa raison ? Il se livra donc avec ardeur à la poursuite du bonheur qu’il ambitionnait, et il était impossible qu’il ne reçût pas bientôt des encouragemens de la part de Fanny. Timide et craintive,

telle qu'elle l'était, elle hésita à croire pendant quelque temps à la réalité des vœux d'Edmond ; mais elle finit cependant par lui faire connaître la douce et surprenante vérité. Le bonheur d'Edmond, en apprenant qu'il était aimé depuis si long-temps par un cœur aussi pur, ne peut s'exprimer. Aucune description ne pourrait le rendre, non plus que les sentimens d'une jeune femme qui reçoit l'assurance d'un amour qu'elle n'avait jamais osé se flatter d'inspirer.

Fanny et Edmond s'étant assurés de leur affection mutuelle, il ne leur restait aucune difficulté de fortune ou de famille à vaincre. Leur mariage avait été un des vœux de sir Thomas. Tout à fait dégoûté des liaisons ambitieuses et mercenaires, il appréciait chaque jour davantage le mérite des bons principes et du caractère, et il avait vu avec satisfaction qu'Edmond et Fanny trouvaient dans l'un l'autre leur consolation des évènemens survenus dans la famille. Le consentement joyeux qu'il donna à la demande d'Edmond, sa persuasion de faire une grande acquisition en nommant Fanny sa fille, formèrent un contraste avec ses opinions précédentes, quand la venue de la pauvre petite Fanny à Mansfield avait été proposée pour la première fois. Le temps produit toujours de ces contrastes dans les plans et les décisions des hommes, pour leur propre instruction.

Fanny était précisément la fille dont sir Thomas avait besoin. Il aurait pu rendre son enfance plus heureuse ; mais ce n'avait été qu'une erreur de jugement qui lui avait donné une apparence de rudesse à l'égard de Fanny, et qui l'avait privé de sa première tendresse. Leur attachement mutuel acquit chaque jour plus de force en se connaissant mieux. Après que sir Thomas l'eut établie à Thornton-Lacey, comme épouse d'Edmond avec toutes les attentions les plus bienveillantes, son objet, chaque jour, était de l'y aller voir, ou de la recevoir à Mansfield.

Lady Bertram n'aurait pu consentir à se séparer de Fanny qui lui était si nécessaire, si Susanne ne fût restée pour occuper sa place. Susanne devint la nièce stationnaire, et en fut enchantée. Son esprit prompt, son inclination à être utile, et sa reconnaissance, la rendaient on ne peut plus propre à succéder à Fanny ; et après que celle-ci eut cessé d'être auprès de lady Bertram, Susanne devint graduellement, par son utilité auprès de sa tante, peut-être la plus aimée des deux sœurs. Les attentions soutenues de Susanne, l'excellence de Fanny, la continuation de la bonne conduite de William et sa bonne réputation toujours croissante ; la réussite des autres membres de la famille Price, s'aidant mutuellement les uns les autres, et

faisant honneur à la protection de sir Thomas, furent pour celui-ci autant de sujets de s’applaudir de ce qu’il avait fait pour la famille Price, et de reconnaître les avantages d’une éducation sévère, et de la persuasion d’être né pour lutter contre les contrariétés.

Edmond et Fanny, avec un véritable mérite et un véritable amour, jouissaient de tout le bonheur que l’on peut connaître sur la terre. Également formés pour la vie domestique, et attachés aux plaisirs des champs, leur demeure était celle de l’affection et de l’agrément ; et pour compléter leur félicité, l’acquisition du presbytère de Mansfield après la mort du docteur Grant, eut lieu pour eux, après qu’ils eurent été assez long-temps époux pour désirer une augmentation de revenu, et d’être moins éloignés de la maison paternelle.

Il se rendirent à cette occasion à Mansfield, pour en habiter le presbytère, que Fanny n’avait jamais regardé avec plaisir, en se rappelant ses précédens possesseurs ; mais dès-lors il acquit à son cœur et à ses yeux tout le prix et toute la perfection qu’elle trouvait depuis longtemps aux différens objets qui entouraient le presbytère du parc de Mansfield.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

OceanofPDF.com

Emma (1815)

Table des matières

Contenu

I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
XI
XII
XIII
XIV
XV
XVI
XVII
XVIII
XIX
XX
XXI
XXII
XXIII
XXIV
XXV
XXVI
XXVII
XXVIII

XXIX
XXX
XXXI
XXXII
XXXIII
XXXIV
XXXV
XXXVI
XXXVII
XXXVIII
XXXIX
XL
XLI
XLII
XLIII
XLIV
XLV
XLVI
XLVII
XLVIII
XLIX
L
LI
LII
LIII
LIV

OceanofPDF.com

I

Table des matières

Emma Woodhouse, belle, intelligente, douée d'un heureux naturel, disposant de larges revenus, semblait réunir sur sa tête les meilleurs dons de l'existence ; elle allait atteindre sa vingt et unième année sans qu'une souffrance même légère l'eût effleurée.

Fille cadette d'un père très affectueux et indulgent, elle s'était trouvée de bonne heure, à la suite du mariage de sa sœur aînée, investie du rôle de maîtresse de maison. Encore en bas âge elle avait perdu sa mère et ne conservait d'elle qu'un souvenir indistinct de lointaines caresses ; la place de Mme Woodhouse fut occupée par une gouvernante qui avait entouré l'enfant d'une affection quasi maternelle.

Mlle Taylor était restée seize ans dans la maison de M. Woodhouse, moins en qualité d'institutrice que d'amie ; très attachée aux deux jeunes filles, elle chérissait particulièrement Emma. Avant même que Mlle Taylor eût cessé de tenir officiellement le rôle de gouvernante, la douceur de son caractère lui permettait difficilement d'inspirer quelque contrainte ; cette ombre d'autorité s'était vite évanouie et les deux femmes vivaient depuis longtemps sur un pied d'égalité. Tout en ayant une grande considération pour le jugement de Mlle Taylor, Emma se reposait exclusivement sur le sien ! Les seuls écueils de la situation de la jeune fille étaient précisément l'absence de toute influence et de tout frein, et une prédisposition à avoir une confiance excessive en soi-même. Néanmoins, pour l'instant, elle n'avait aucunement conscience des désavantages qui menaçaient de ternir un jour son bonheur.

Le chagrin arriva sous une forme plutôt bénigne : Mlle Taylor se maria. Pour la première fois, le jour du mariage de son amie bien-aimée, Emma fut assaillie de pensées tristes de quelque durée. La cérémonie terminée et les invités partis, son père et elle demeurèrent seuls, sans la perspective d'un tiers pour égayer la longue soirée. M. Woodhouse s'assoupit après le dîner, comme d'habitude, et Emma put mesurer l'étendue de son isolement. Elle évoquait ces seize années d'infatigable affection : elle pensait avec tendresse à celle qui avait dirigé ses jeux et ses études, apportant autant d'ardeur à l'amuser qu'à l'instruire, et qui l'avait soignée avec un

dévouement absolu pendant les diverses maladies de l'enfance. De ce fait, elle avait contracté vis-à-vis de Mlle Taylor une grande dette de reconnaissance ; mais Emma conservait de la période de parfaite confiance qui avait succédé, un souvenir encore plus doux.

Elle se demanda comment elle supporterait ce changement ? Malgré tous ses avantages personnels et sa situation, elle allait se trouver isolée intellectuellement ; son père en effet ne pouvait la suivre sur le terrain d'une conversation sérieuse ou enjouée ; grande disproportion de leurs âges (M. Woodhouse ne s'était pas marié jeune) se trouvait augmentée par la suite de la constitution et des habitudes de ce dernier ; dénué d'activité physique et morale, il paraissait plus vieux qu'il ne l'était ; tout le monde l'aimait pour la bonté de son cœur et son aimable caractère, mais en aucun temps il n'avait brillé par son esprit.

La sœur d'Emma habitait Londres depuis son mariage, c'est-à-dire, en réalité, à peu de distance ; elle se trouvait néanmoins hors de sa portée journalière, et bien des longues soirées d'automne devraient être passées solitairement à Hartfield avant que Noël n'amenât la visite d'Isabelle et de son mari.

La petite ville d'Highbury dont Hartfield, malgré ses communaux, ses bois et son nom, dépendait en réalité, ne pouvait fournir à Emma aucune relation de son bord. Les Woodhouse étaient les gens importants de l'endroit ; Emma avait de nombreuses connaissances car son père était poli avec tout le monde mais il n'y avait personne qui fût en situation de devenir pour elle une amie. En conséquence elle appréciait à sa valeur la perte qu'elle venait de faire ; ses pensées étaient tristes mais elle prit l'air gai dès que son père se réveilla ; c'était un homme nerveux, facilement déprimé, très attaché à tous ceux qui l'entouraient, il détestait toute espèce de changement et nourrissait une aversion particulière pour le mariage — origine et principe de bouleversement dans la famille — ; il n'avait pas encore pris son parti de celui de sa fille aînée et continuait à parler d'elle avec un ton d'extrême compassion.

Dans le cas présent, son aimable égoïsme et son incapacité d'imaginer chez les autres des sentiments différents des siens le prédisposaient à juger que Mlle Taylor avait agi contre ses propres intérêts aussi bien que contre ceux de ses amis ; il ne doutait pas qu'elle n'eût été plus heureuse en restant à Hartfield.

Emma lui sourit et se mit à causer avec animation pour éviter qu'il ne pensât à ces pénibles conjonctures ; néanmoins, quand on servit le thé, il répéta exactement ce qu'il avait dit au dîner : « Pauvre Mlle Taylor ! Que n'est-elle encore avec nous ! Quel malheur que M. Weston ait pensé à elle !

— Il m'est impossible, papa, de partager votre avis, M. Weston est un si aimable, si excellent homme qu'il méritait bien de trouver une femme accomplie ; et vous ne pouviez pas souhaiter que Mlle Taylor demeurât avec nous toute sa vie à supporter mes caprices alors qu'il lui était loisible de posséder une maison à elle ?

— Une maison à elle ! Quel avantage y voyez-vous ? Celle-ci n'est-elle pas trois fois plus grande, et vous n'avez jamais de caprices, ma chère.

— Nous irons les voir très souvent et de leur côté, il viendront continuellement à Hartfield ; nous ne tarderons pas à leur faire la première visite.

— Ma chère, comment voulez-vous que j'arrive jusque-là ? Randalls est à une telle distance ! Je ne puis marcher si longtemps.

— Aussi papa, n'est-il pas question que vous alliez à pied. Nous irons en voiture, naturellement.

— En voiture ! Mais James n'aimera pas atteler pour si peu ; et les pauvres chevaux, que deviendront-ils pendant que nous ferons notre visite ?

— On les mettra dans l'écurie de M. Weston : c'est une affaire entendue. Quant à James vous pouvez être sûr qu'il sera toujours enchanté d'aller à Randalls où sa fille est femme de chambre. J'appréhende même qu'il ne consente plus désormais à nous conduire ailleurs ! C'est vous, papa, qui avez eu la pensée de proposer Anna pour cette bonne place.

— James vous en est si reconnaissant ! Je suis sûr qu'elle deviendra une excellente domestique : c'est une fille polie, de bonnes manières ; chaque fois que je la rencontre elle me tire la révérence et me demande très gracieusement de mes nouvelles. Quand vous l'avez fait venir ici pour travailler, j'ai remarqué qu'elle ouvrait toujours la porte avec précaution et qu'elle prenait soin de la soutenir en la fermant. Ce sera une consolation pour cette pauvre Mlle Taylor d'avoir auprès d'elle un visage familier. Chaque fois que James ira voir sa fille, il donnera de nos nouvelles.

Emma s'efforça d'entretenir ce courant d'idées plus gaies et espéra qu'avec l'aide du jacquet elle parviendrait à faire franchir heureusement à son père le cap de la soirée. On apporta la table, mais à ce moment un visiteur fut introduit et la rendit inutile.

M. Knightley était un homme de trente-sept ans, le frère aîné du mari d'Isabelle et en même temps un très ancien et intime ami de la famille. Il habitait à une demi-lieue d'Hartfield où il venait souvent et où il était toujours le bienvenu ; ce soir là, il fut particulièrement fêté car il arrivait de Londres et venait de faire une visite à leurs parents communs. C'était une heureuse diversion qui tint M. Woodhouse de bonne humeur pendant quelque temps ; après avoir obtenu tous les renseignements possibles sur la santé de sa fille et de ses petits-enfants, M. Woodhouse ajouta avec reconnaissance :

— C'est bien aimable à vous, M. Knightley, d'être sorti à cette heure tardive pour nous faire une visite et d'avoir bravé l'obscurité et le froid.

— Je puis vous assurer, Monsieur, qu'il y a un magnifique clair de lune et le temps est si doux qu'il faut que je m'éloigne de votre grand feu.

— Mais la route doit être détrempée.

— Regardez mes bottines : vous voyez ! Il n'y a pas une tache de boue.

— C'est étonnant, car, ici, la pluie n'a cessé de tomber. J'avais même proposé de remettre le mariage.

— À propos, je ne vous ai pas encore offert mes félicitations ; du reste, je me rends compte du genre de satisfaction que vous devez éprouver ! J'espère que tout s'est passé aussi bien que possible. Comment vous êtes-vous comportés ? Qui est-ce qui a versé le plus de larmes ?

— Ah ! pauvre Mademoiselle Taylor ! C'est une triste affaire.

— Dites plutôt : pauvres M. et Mlle Woodhouse. J'ai beaucoup de considération pour vous et pour Emma, mais j'estime l'indépendance le premier des biens ! De toute façon, il vaut mieux avoir une seule personne à contenter au lieu de deux.

— Surtout lorsqu'une de ces personnes est un être aussi capricieux et exigeant ! dit Emma d'un ton ironique. Voilà votre pensée de derrière la tête, je le sais ; voilà ce que vous diriez-si mon père n'était pas là.

— En effet, ma chère, dit M. Woodhouse en soupirant ; j'ai bien peur d'être parfois très capricieux et exigeant.

— Mais, mon cher papa, vous ne supposez pas que je faisais allusion à vous ou que M. Knightley avait cette intention ? Qu'elle horrible idée ! On non ! C'est de moi qu'il s'agissait. M. Knightley aime à me taquiner.

— Emma sait que je ne la flatte jamais, dit M. Knightley. Mais en l'occurrence je ne songeait pas à la critiquer.

— Allons, dit Emma toute disposée à ne pas insister, je vois que vous voulez avoir des nouvelles du mariage ; je serai heureuse de vous en donner, car nous nous sommes tous comportés d'une façon charmante : pas une larme ; c'est à peine si on voyait un visage défait. Nous avions conscience que nous allions vivre à une demi-lieue les uns des autres.

— Ma chère Emma est si courageuse, dit M. Woodhouse, mais en réalité, M. Knightley, elle est très affectée.

Emma détourna la tête, souriant et pleurant à la fois.

— Il est impossible qu'Emma ne sente pas la perte d'une pareille compagne, répondit M. Knightley. Nous ne l'aimerions pas autant que nous l'aimons si nous pouvions le supposer ; mais elle sait combien ce mariage est à l'avantage de Mlle Taylor, combien il est important à un certain âge d'avoir un chez soi et de sentir l'avenir assuré ; elle ne peut donc permettre à son chagrin d'être plus fort que sa joie. Tous les amis de Mlle Taylor doivent se réjouir de la voir si heureusement mariée.

— Et vous oubliez une cause de contentement qui m'est personnelle ; je me flatte, dit Emma d'avoir contribué à ce mariage que je prévoyais depuis quatre ans !

M. Knightley hocha la tête. M. Woodhouse répondit affectueusement :

— Ah ! ma chère, je vous en prie, ne faites plus de prédictions, car elles se réalisent toujours. J'espère aussi que vous renoncerez à préparer des mariages.

— Je vous promets de ne pas m'en occuper pour mon compte, papa, mais je ne puis prendre d'engagement en ce qui concerne les autres. Il n'y a rien de plus amusant. Je me sens encouragée par ce début ! Tout le monde était d'accord pour trouver que M. Weston paraissait fort bien se passer de femme : ses affaires en ville lui fournissaient une occupation et quand il arrivait ici, ses amis l'accaparaient ; chacune de ses soirées était prise. Quelques personnes affirmaient même que sa femme, sur son lit de mort, avait exigé qu'il fît serment de ne pas se remarier ; d'autres que son fils et l'oncle s'y opposaient. On disait toutes sortes de billevesées à ce sujet, mais je n'ai jamais voulu y croire. Un matin, il y a environ quatre ans, Mlle Taylor et moi avons rencontré M. Weston dans Broadway Lane : la pluie menaçait, et il fit preuve de l'empressement le plus galant en courant aussitôt emprunter deux parapluies chez le fermier Mitchell. Dès cet instant j'ai envisagé la possibilité de cette union et depuis je me suis appliquée à en

amener la réalisation. Vous ne voudriez pas, papa, que je reste sur mon succès ?

— Qu'entendez-vous par succès ? dit M. Knightley. Un succès suppose un effort. Or, si je ne me trompe, votre rôle a consisté à vous dire, un jour de loisir : « Il me semble que ce serait une bonne fortune pour Mlle Taylor si M. Weston l'épousait. J'admets même volontiers que vous ayez formulé ce souhait à diverses reprises. Où voyez-vous là un succès ? Quel est votre mérite ? De quoi êtes-vous fière ? Vous avez deviné juste, c'est tout ce que l'on peut dire.

— Admettons qu'il en soit ainsi : il y a toujours du mérite à deviner juste. Quant à mon pauvre mot « succès », à propos duquel vous me querellez, je ne suis pas sûre de ne pas y avoir quelque droit. J'imagine qu'il existe un moyen terme entre n'avoir rien fait et avoir tout fait. Si je n'avais favorisé les visites de M. Weston, si je ne l'avais pas encouragé de toute manière, il se peut que les choses n'aient pas abouti malgré tout. Vous connaissez assez Hartfield pour vous en rendre compte.

— Un homme franc, loyal comme M. Weston et une femme intelligente, simple comme Mlle Taylor arrivent sans difficulté à s'entendre, s'ils en ont le désir. Il est probable que votre intervention vous a été plus préjudiciable qu'elle ne leur a été utile.

— Emma ne pense jamais à elle-même quand il s'agit de rendre service aux autres, intervint M. Woodhouse, ne saisissant qu'à moitié le sens de la conversation ; mais, ma chère, ne vous mêlez plus de mariages : ce sont de sottes entreprises qui rompent le cercle de famille.

— Laissez-moi en négocier encore un, papa : celui de notre vicaire. Pauvre M. Elton ! Il faut que je lui trouve une femme. Depuis un an qu'il est installé à Hartfield, il a transformé le presbytère et il a fait preuve de beaucoup de goût dans l'arrangement de son intérieur : ce serait une pitié s'il demeurait célibataire. Il paraissait, en joignant les mains des nouveaux mariés, tout disposé, le cas échéant, à tendre la sienne dans le même but.

— M. Elton est un jeune homme accompli et j'ai beaucoup d'estime pour lui. Je vous conseille, ma chère, si vous désirez lui donner un témoignage de sympathie, de l'inviter à dîner un de ces soirs : c'est la meilleure manière de vous intéresser à lui. Je suis sûr que M. Knightley voudra bien se joindre à nous ce jour-là.

— Avec le plus grand plaisir, répondit M. Knightley en riant, et je dois dire que je partage absolument votre opinion à ce sujet. Invitez M. Elton à

dîner, Emma, ajouta-t-il, servez lui le poisson le plus rare et le poulet le plus fin, mais laissez-le choisir sa femme ! Croyez-moi ; un homme de vingt-sept ans est capable de se diriger tout seul.

OceanofPDF.com

II

Table des matières

M. Weston était originaire d'Highbury ; il appartenait à une honorable famille qui, depuis deux ou trois générations, avait graduellement conquis l'aisance et la considération ; ses frères s'étaient adonnés au commerce ; mais, après avoir terminé ses études, il ne voulut pas suivre leur exemple : il se trouvait être indépendant par suite d'un petit héritage personnel et, conformément à ses goûts, il embrassa la carrière des armes.

Le capitaine Weston était fort à la mode : les hasards de la vie militaire l'ayant mis sur le chemin de Mlle Churchill, d'une grande famille du Yorkshire, personne ne s'étonna lorsque celle-ci s'éprit de lui, à l'exception du frère et de la belle-sœur de la jeune fille ; ces derniers ne connaissaient pas le fiancé, mais leur orgueil se trouvait offusqué par cette mésalliance.

Néanmoins, Mlle Churchill étant majeure et disposant de sa fortune (du reste nullement en rapport avec les revenus du chef de la famille) ne se laissa pas détourner de ce mariage : il eut lieu malgré l'opposition de M. et de Mme Churchill, qui rompirent solennellement avec leur sœur et belle-sœur.

Ce fut une union mal assortie ; Mme Weston aurait dû y trouver le bonheur ; M. Weston en effet ne savait comment remercier sa femme de la grande bonté qu'elle avait eue de tomber amoureuse de lui ; mais, si celle-ci avait fait preuve d'assez de fermeté de caractère pour agir suivant sa volonté et tenir tête à son frère, elle en manqua pour supporter les conséquences de son acte ; elle ne pouvait oublier le luxe où elle avait été élevée ; le ménage vivait au-dessus de ses moyens tout en menant néanmoins un train de vie comparativement fort modeste ; Mme Weston n'avait pas cessé d'aimer son mari, mais elle aurait voulu être à la fois la femme du capitaine Weston et Mlle Churchill d'Enscombe !

Le capitaine Weston n'avait pas, en fin de compte, réalisé une aussi brillante affaire que les Churchill se l'imaginaient ; sa femme mourut au bout de trois ans de mariage et il se retrouva moins riche qu'auparavant, avec un fils à élever. Il n'eut pas longtemps, il est vrai, ce genre de préoccupation ; la naissance d'un garçon et l'état de santé de la mère avaient déjà facilité une sorte de réconciliation et peu après le décès de

Mme Weston, M. et Mme Churchill proposèrent de se charger entièrement du jeune Frank. Le père dut évidemment éprouver quelque scrupule et quelque répugnance à accepter, mais d'autres considérations l'emportèrent : l'enfant fut confié aux soins et voué à la fortune des Churchill.

Le capitaine Weston, libre de toute attache, jugea qu'un changement de vie complet s'imposait : il donna sa démission et ses frères, avantageusement établis à Londres, lui facilitèrent l'accès des affaires. Ses occupations n'étaient pas très absorbantes et il venait souvent à Highbury où il avait conservé une petite maison ; entre son travail et les distractions du monde, les dix-huit années qui suivirent s'écoulèrent agréablement pour lui. Au bout de ce temps sa fortune s'était suffisamment accrue pour lui permettre d'acheter une propriété assez importante, qu'il avait toujours désirée, et d'épouser une femme sans dot.

Mlle Taylor occupait, depuis plus de deux ans, une place prépondérante dans les projets de M. Weston, mais celui-ci n'étant plus sujet aux impulsions de la jeunesse avait résolu d'attendre pour se marier de s'être rendu acquéreur de Randalls, dont, à deux reprises, la vente avait été différée. Finalement toutes les conditions se trouvèrent remplies : il put acheter la maison et obtint sans difficulté la main de la femme qu'il aimait.

Il ne devait de compte à personne : Frank en effet, élevé tacitement comme l'héritier de son oncle, en était devenu de plus le fils adoptif et avait pris le nom de Churchill au moment de sa majorité ; il n'aurait, selon toute probabilité, jamais besoin de l'aide de son père.

M. Weston voyait son fils une fois par an à Londres et le portrait extrêmement flatteur qu'il en traçait à son retour avait gagné au jeune homme les suffrages des habitants d'Highbury. M. Frank Churchill était donc une des gloires du pays et l'objet de la curiosité générale, laquelle du reste n'était pas payée de retour, car il n'avait jamais paru à Highbury. Au moment du mariage de M. Weston, le jeune homme se contenta d'écrire à sa belle-mère. Pendant plusieurs jours, ce fut le thème favori des conversations à l'heure du thé chez Mme Bates et chez Mme Cole : « Vous avez certainement entendu parler de la belle lettre que M. Frank Churchill a adressée à Mme Weston ? »

Celle-ci, déjà prévenue en faveur du jeune homme, fut touchée de cette preuve de déférence qui venait fortifier ses légitimes espoirs de bonheur. Elle se considérait, en effet, comme très favorisée de la fortune, ayant assez d'expérience pour apprécier à leur valeur les avantages multiples de son

mariage ; la séparation d'avec ses amis Woodhouse était, en effet, l'unique inconvénient de cette union, encore se trouvait-il fort atténué par le voisinage si proche et les dispositions conciliantes de M. Weston.

Le bonheur de Mme Weston était si manifeste qu'Emma, malgré sa connaissance du caractère de son père, ne pouvait entendre sans surprise celui-ci parler de « cette pauvre Mlle Taylor » au retour d'une visite à Randalls, où ils la laissaient entourée de tout le confort possible. Quand au contraire, Mme Weston venait à Hartfield, au moment où elle montait en voiture, accompagnée de son aimable mari, pour rentrer chez elle, M. Woodhouse observait invariablement : « Pauvre Mlle Taylor ! Je suis sûr qu'elle resterait bien volontiers. »

Néanmoins au bout de quelque temps M. Woodhouse surmonta son chagrin ; ses voisins avaient épuisé leurs compliments et il n'avait plus l'ennui de s'entendre journellement féliciter d'un si lamentable événement. D'autre part l'imposant gâteau de noces était enfin fini ; cette pâtisserie symbolique lui avait causé bien des tourments : il était lui-même astreint à un régime sévère et il ne mettait pas en doute qu'un aliment nuisible pour lui, ne fût malsain pour les autres, en conséquence après avoir en vain essayé d'empêcher la confection d'un gâteau de ce genre, il n'avait cessé de s'opposer à ce qu'on y touchât, il prit la peine de consulter son médecin à ce sujet ; pressé de questions M. Perry fut contraint de se prononcer :

« Ce pouvait être considéré comme indigeste pour la plupart des gens, peut-être même pour tout le monde, à moins pourtant qu'on en mangeât avec une extrême modération. » Fort de cette opinion, M. Woodhouse espérait influencer tous ceux qui viendraient rendre visite aux nouveaux mariés : malgré ses avis, le gâteau eut du succès et devint pour lui une cause continuelle d'énervement.

Par la suite, le bruit courut dans Highbury que les enfants Perry avaient été vus avec une tranche du susdit gâteau à la main, mais M. Woodhouse ne voulut jamais y ajouter foi.

OceanofPDF.com

III

Table des matières

M. Woodhouse aimait le monde à sa manière : il se plaisait à recevoir des visites. Installé à Hartfield depuis de longues années, disposant d'une fortune considérable, il était parvenu, avec l'aide de sa fille, à se former un petit noyau d'amis toujours prêts à accourir à son appel. Son horreur des grands dîners et des heures tardives ne lui permettait d'entretenir des relations qu'avec ceux qui consentaient à se plier à ses habitudes : il était rare qu'Emma ne réussît pas à lui trouver des partenaires pour sa partie quotidienne.

Une réelle et ancienne affection amenait les Weston et M. Knightley ; quant à M. Elton, célibataire malgré lui, il saisissait avec plaisir l'occasion de quitter sa solitude pour aller passer sa soirée dans l'élégant milieu du salon de M. Woodhouse où l'accueillait le sourire de la ravissante maîtresse de maison.

En seconde ligne, parmi les plus fréquemment invitées, venaient Mme Bates, Mlle Bates et Mme Goddard ; ces trois dames étaient toujours à la disposition de M. Woodhouse qui les faisait généralement prendre et reconduire en voiture ; ce dernier était si bien fait à l'idée de ces courses périodiques qu'il n'en redoutait plus les effets pour son cocher et ses chevaux.

Mme Bates était la veuve de l'ancien vicaire de Highbury ; fort âgée, elle vivait avec sa fille unique sur un pied d'extrême simplicité, entourée de la considération générale. Mlle Bates, de son côté, jouissait d'une popularité qui étonnait au premier abord ; elle avait passé sa jeunesse sans être remarquée par personne et elle consacrait maintenant son âge mûr à soigner sa mère et à équilibrer leur mince budget ; pourtant c'était une femme heureuse et personne ne parlait d'elle sans bienveillance : sa propre bienveillance qu'elle étendait à tous avait fait ce miracle ; elle aimait tout le monde, s'intéressait au bonheur de chacun et découvrait des mérites à tous ceux qui l'approchaient. Elle se considérait comme favorisée de la fortune et comblée de bénédictions : n'avait-elle pas une mère parfaite ; d'excellents voisins, des amis dévoués et, chez elle, le nécessaire ? La simplicité et la gaieté de sa nature étaient un baume pour les autres et une

mine de bonheur pour elle-même. Elle parlait avec abondance sur les questions les plus futiles ; ce tour d'esprit faisait fort exactement l'affaire de M. Woodhouse qui se complaisait dans un inoffensif bavardage.

Mme Goddard dirigeait un pensionnat de jeunes filles, qui jouissait, à juste titre, d'une excellente réputation. C'était une femme de cœur, aimable et simple : elle n'oubliait pas que M. Woodhouse lui avait facilité ses débuts et elle quittait très volontiers son salon pour aller gagner ou perdre quelques pièces blanches au coin du feu d'Hartfield.

Emma était enchantée de voir son père confortablement installé, mais le monotone entretien de ces dames ne rompait pas pour elle l'ennui des longues soirées.

Peu après le mariage de Mme Weston, Emma reçut un matin une lettre de Mme Goddard lui demandant en termes respectueux l'autorisation d'amener avec elle, après le dîner, une de ses pensionnaires, Mlle Smith ; il s'agissait d'une jeune fille de dix-sept ans qu'Emma connaissait de vue et dont la beauté l'avait frappée. Elle répondit par une très aimable invitation.

Harriet Smith était une enfant naturelle ; un anonyme l'avait placée plusieurs années auparavant en pension chez Mme Goddard et ce même anonyme venait de l'élever de la situation d'écolière à la dignité de demoiselle pensionnaire. C'est tout ce qu'on savait de son histoire. Elle ne possédait pas de relations en dehors des amis qu'elle s'était créés à Highbury ; elle venait précisément de faire un long séjour chez d'anciennes compagnes de pension.

Emma appréciait particulièrement le genre de beauté de Mlle Smith : celle-ci était de petite taille, blonde, la figure pleine avec un beau teint, des yeux bleus, des cheveux ondés, des traits réguliers qu'animait une grande douceur d'expression. Avant la fin de la soirée, les manières de la nouvelle venue avaient également gagné l'approbation d'Emma qui prit la résolution de cultiver cette connaissance. La jeune invitée, sans être timide à l'excès, fit preuve d'un tact parfait ; elle se montra gracieusement reconnaissante d'avoir été admise à Hartfield et naïvement impressionnée de la supériorité ambiante. Emma estima que l'ensemble de ces grâces naturelles formait un trop bel ornement pour la société de second ordre d'Highbury.

Assurément la jeune fille ne vivait pas dans un milieu digne d'elle ; les amis auxquels elle venait de rendre visite, bien qu'excellentes gens, ne pouvaient que la gâter. Emma connaissait les Martin de réputation : ceux-ci étaient, en effet, locataires d'une grande ferme appartenant à M. Knightley ;

elle savait qu’il avait d’eux une excellente opinion, mais à son avis ils ne pouvaient pas devenir les amis intimes d’une jeune fille à laquelle il ne manquait, pour être parfaite, qu’un peu plus de savoir-vivre et d’élégance.

La soirée parut courte à Emma et elle fut surprise en apercevant soudain la table du souper devant la cheminée ; ce fut de la meilleure grâce du monde qu’elle servit à ses invités les ris de veau et les huîtres cuites.

Dans ces occasions, le pauvre M. Woodhouse passait par de cruelles alternatives : il était de nature très hospitalier mais, d’autre part, il désapprouvait les repas tardifs et, guidé par sa sollicitude pour la santé de ses hôtes, il les voyait avec regret faire honneur au menu ; lui-même se contentait d’une tasse de bouillie légère dont il vantait les avantages hygiéniques ; néanmoins, par politesse, il se croyait forcé de dire :

« Mademoiselle Bates, permettez-moi de vous conseiller de prendre un de ces œufs ; un œuf cuit à point n’est pas malsain ; Serge fait cuire un œuf à la coque comme personne. Madame Bates, prenez un petit morceau de tarte, un très petit morceau ; ce sont des tartes aux pommes. Soyez tranquille : on ne vous servira pas de dangereuses conserves ; je ne vous propose pas de prendre du sucre candi. Mme Goddard, que dites-vous d’un demi-verre de vin coupé d’eau ? »

Emma laissait parler son père, mais s’occupait de ses invitées d’une façon plus efficace. Ce soir-là, elle avait particulièrement à cœur de contenter tout le monde. Quant à Mlle Smith son bonheur fut complet ; Mlle Woodhouse était un si grand personnage à Highbury que la perspective de lui être présentée lui avait causé tout d’abord autant de crainte que de plaisir ; la reconnaissante créature partit ravie de l’affabilité avec laquelle Mlle Woodhouse lui avait serré la main au moment des adieux.

OceanofPDF.com

IV

Table des matières

Harriet Smith devint bientôt intime à Hartfield. Mettant sans tarder ses projets à exécution, Emma encouragea la jeune fille à venir souvent ; elle avait de suite compris combien il serait agréable d'avoir quelqu'un pour l'accompagner dans ses promenades, car M. Woodhouse ne dépassait jamais la grille du parc. Du reste, à mesure qu'Emma connaissait mieux Harriet, elle se sentait de plus en plus disposée à se l'attacher. Elle savait qu'elle ne pourrait jamais retrouver une amie comme Mme Weston : pour cette dernière elle éprouvait une affection faite de reconnaissance et d'estime ; pour Harriet, au contraire, son amitié serait une protection. Mlle Smith, assurément, n'était pas intelligente, mais elle avait une nature douce et était toute prête à se laisser guider ; elle montrait un goût, naturel pour la bonne compagnie et la véritable élégance. Emma chercha tout d'abord à découvrir qui étaient les parents d'Harriet, mais celle-ci ne put lui donner aucun éclaircissement à ce sujet et elle en fut réduite aux conjectures ; Harriet s'était contentée d'écouter et de croire ce que Mme Goddard avait bien voulu lui dire. La pension, les maîtresses, les élèves et les petits événements de chaque jour formaient le fond de la conversation d'Harriet ; les Martin d'Abbey Mill occupaient aussi beaucoup sa pensée ; elle venait de passer deux mois très agréables chez eux et aimait à décrire tous les conforts et les merveilles de l'endroit.

Au début Emma écoutait tous ces détails sans arrière-pensée, mais quand elle se fut rendu compte de l'exacte composition de la famille : — le jeune M. Martin n'était pas marié – elle devina un danger et craignit de voir sa jeune amie accepter une alliance au-dessous d'elle. À la suite de cette révélation, ses questions se précisèrent et elle poussa Harriet à lui parler particulièrement de M. Martin ; Harriet du reste s'étendait avec complaisance sur ce sujet : elle disait la part que prenait le jeune homme à leurs promenades au clair de lune et à leurs jeux du soir ; elle insistait sur son caractère obligeant : « Un jour il a fait une lieue pour aller chercher des noix dont j'avais exprimé le désir. Une autre fois j'ai eu la surprise d'entendre le fils de son berger chanter en mon honneur. Il aime beaucoup le chant et lui-même a une jolie voix. Il est intelligent et je crois qu'il

comprend tout. Il possède un très-beau troupeau de moutons et pendant mon séjour chez eux il a reçu de nombreuses demandes pour sa laine. Il jouit de l'estime générale ; sa mère et sa sœur l'aiment beaucoup. Mme Martin m'a dit un jour (elle rougissait à ce souvenir) qu'on ne pouvait être meilleur fils ; elle ne doute pas qu'il ne fasse un excellent mari ; « ce n'était pas » avait-elle ajouté « qu'elle désirât le voir se marier du moins pour le moment ». Après son départ, Mme Martin a eu la bonté d'envoyer à Mme Goddard une oie magnifique que nous avons mangée le dimanche suivant ; les trois surveillantes ont été invitées à dîner ».

— Je ne pense pas que M. Martin se tienne au courant des questions étrangères à ses affaires : Il ne lit pas ?

— Oh si !… Du moins je le crois… mais sans doute il ne lit pas ce que vous jugeriez intéressant ; il reçoit un journal d'agriculture et il y a quelques livres placés sur des rayons près de la fenêtre. Parfois, le soir, avant de jouer aux cartes, il nous lisait une page des « Morceaux choisis ». Il m'a parlé du « vicaire de Wakefield » ; il ne connaît pas la « Romance de la forêt » ni « les Enfants de l'Abbaye », mais il a l'intention de se procurer ces ouvrages.

— Comment est-il physiquement ?

— Il n'est pas beau ; au premier abord, je le trouvais même laid, mais j'ai changé d'avis ; on s'habitue très bien à sa physionomie. Ne l'avez-vous donc jamais vu ? Il vient assez souvent à Highbury et de toute façon il traverse la ville au moins une fois par semaine pour aller à Kingston. Il a bien des fois passé à cheval auprès de vous.

— C'est bien possible ; j'ai pu le voir cinquante fois sans chercher à connaître son nom : un jeune fermier à pied ou à cheval est la dernière personne qui puisse éveiller ma curiosité ; il appartient précisément à une classe sociale avec laquelle je n'ai aucun point de contact ; à un ou deux échelons au-dessus, je pourrais remarquer un homme à cause de sa bonne mine : je penserais pouvoir être utile à sa famille, mais un fermier ne peut avoir besoin de mon aide en aucune manière.

— Évidemment ! Vous ne l'avez sans doute jamais remarqué, mais lui vous connaît parfaitement de vue.

— Je sais que ce jeune homme ne manque pas de mérite. Savez-vous quel âge il peut avoir ?

— Il a eu vingt-quatre ans le 8 juin dernier, et – n'est-ce pas curieux – mon anniversaire tombe le vingt-trois !

— Seulement vingt-quatre ans ? C’est trop jeune pour se marier, et sa mère a parfaitement raison de ne pas le désirer. Ils paraissent très heureux en famille pour le moment ; dans cinq ou six ans, s’il peut rencontrer dans son milieu, une jeune fille avec un peu d’argent, ce sera alors le moment de penser au mariage.

— Dans six ans, chère mademoiselle Woodhouse, il aura trente ans !

— Un homme qui n’est pas né indépendant ne peut guère se permettre de fonder une famille avant cet âge. Quelle que soit la somme dont M. Martin ait hérité à la mort de son père et sa part dans la propriété de famille tout doit être immobilisé par son exploitation. Je ne doute pas qu’il ne soit riche un jour mais il ne doit pas l’être actuellement.

— C’est ainsi, je crois ; néanmoins, ils vivent très confortablement ; ils n’ont pas de domestique mâle ; à cette exception près, ils ne manquent de rien et même Mme Martin a l’intention de prendre un jeune garçon à son service l’année prochaine.

— J’espère, Harriet, que vous n’aurez pas d’ennuis à l’occasion du mariage de M. Martin ; il ne s’ensuit pas, en effet, de ce que vous ayez des relations d’amitié avec ses sœurs, que la femme, Mme R. Martin, soit pour vous une connaissance convenable. Le malheur de votre naissance doit vous rendre particulièrement attentive à choisir votre entourage. Vous êtes certainement la fille d’un homme comme il faut, et vous devez vous efforcer de conserver votre rang, sinon il ne manquera pas de gens pour essayer de vous dégrader.

— Aussi longtemps que je serai invitée à Hartfield et que vous serez si bonne pour moi, je ne crains rien.

— Je constate que vous vous rendez compte, Harriet, de l’importance d’être bien appuyée, mais je voudrais vous voir établie dans la bonne société indépendamment de Hartfield et de Mlle Woodhouse. Pour obtenir ce résultat, il sera désirable d’écarter autant que possible les anciennes connaissances ; si vous êtes encore ici à l’époque du mariage de M. Martin, ne vous laissez donc pas entraîner à faire la connaissance de sa femme qui sera probablement la fille de quelque fermier et une personne sans éducation.

— C’est juste : je ne crois pas pourtant que M. Martin voudrait épouser une personne qui ne fût pas parfaitement élevée. Bien entendu, je n’ai pas l’intention de vous contredire, et je suis sûre que je ne désirerai pas connaître sa femme ; j’aurai toujours de l’amitié pour les demoiselles

Martin, surtout pour Elisabeth, que je serais bien fâchée d'abandonner ; elles sont tout aussi bien élevées que moi, mais si leur frère épouse une femme ignorante et vulgaire, j'éviterai de la rencontrer, à moins d'y être forcée.

Emma observait Harriet et ne discerna aucun symptôme véritablement alarmant : rien n'indiquait que les racines de cette sympathie fussent bien profondes.

Le lendemain, en se promenant sur la route de Donwell, elles rencontrèrent M. Martin. Il était à pied et, après avoir salué respectueusement Emma, il regarda Harriet avec une satisfaction non déguisée ; celle-ci s'arrêta pour lui parler, et Emma continua sa route ; au bout de quelques pas, elle se retourna pour examiner le groupe et elle eut vite fait de se rendre compte de l'apparence de M. Martin ; sa mise était soignée et ses manières décentes ; rien de plus. Emma savait qu'Harriet avait été frappée de l'exquise urbanité de M. Woodhouse et elle ne doutait pas que celle-ci ne s'aperçût du manque d'élégance de M. Martin. Au bout de quelques minutes, les deux jeunes gens se séparèrent, et Harriet rejoignit Emma en courant, la figure rayonnante ; elle dit aussitôt :

« Quelle curieuse coïncidence ! C'est tout à fait par hasard, m'a-t-il dit, qu'il a pris cette route. Il n'a pas encore pu se procurer la « Romance de la forêt », il a été si occupé pendant son dernier voyage à Kingston, qu'il a tout à fait oublié, mais il y retourne demain. Eh bien ! Mlle Woodhouse, l'imaginiez-vous ainsi ? Quelle est votre opinion ? Le trouvez-vous laid ?

— Sans doute, il n'est pas beau, mais ce n'est qu'un détail en comparaison de son manque de distinction. Je n'étais pas en droit de m'attendre à grand chose mais j'avoue que je le croyais placé à deux ou trois échelons plus haut sur l'échelle sociale.

— Évidemment, dit Harriet toute mortifiée, il n'a pas la bonne grâce d'un homme du monde.

— Vous avez, Harriet, rencontré à Hartfield, quelques hommes véritablement comme il faut et vous devez vous rendre compte vous-même de la différence qui existe entre eux et M. Martin. Vous devez être étonnée d'avoir pu à aucun moment le juger favorablement. Vous avez certainement remarqué son air emprunté, ses manières frustes et son langage vulgaire ?

— Certainement, il ne ressemble pas à M. Knightley : il n'a ni le port, ni les manières de M. Knightley. Je vois la différence clairement… mais M. Knightley est particulièrement élégant.

— M. Knightley a si grand air qu'il ne serait pas équitable de l'opposer à M. Martin. Vous avez été à même d'observer d'autres hommes bien élevés : M. Weston et M. Elton, par exemple ? Faites la comparaison. Quelle différence dans le maintien, dans la manière d'écouter et de parler !

— Vous avez raison, mais M. Weston est un homme âgé : il a près de cinquante ans.

— C'est l'âge où les bonnes manières ont le plus d'importance ; le manque d'aisance devient alors plus apparent. M. Martin paraît vulgaire, malgré sa jeunesse ; que sera-ce lorsqu'il aura atteint l'âge de M. Weston ?

— Votre remarque est juste, dit Harriet d'un air grave.

— Il deviendra un gros fermier uniquement préoccupé de ses intérêts.

— Est-ce possible ? Ce serait épouvantable !

— Le fait d'avoir oublié de se procurer le livre que vous lui aviez recommandé indique suffisamment combien ses devoirs professionnels l'absorbent déjà ; il était beaucoup trop occupé des fluctuations du marché pour penser à autre chose, ce qui est fort naturel chez un homme qui gagne sa vie.

— Je suis étonnée qu'il ait oublié le livre, dit Harriet d'un ton de regret.

Après avoir laissé à Harriet le temps de méditer sur cette négligence, Emma reprit :

« À un certain point de vue on peut dire que les manières de M. Elton sont supérieures à celles de M. Knightley et de M. Weston. Il y a chez ce dernier une vivacité, une sorte de brusquerie qui s'adaptent à son tempérament chez lui, mais il ne conviendrait pas de l'imiter ; de même la manière décidée, impérieuse de M. Knightley s'accorde parfaitement avec son esprit, sa taille et sa situation sociale ; pourtant si un jeune homme s'avisait de l'adopter, il ne serait pas supportable. Je crois, au contraire, qu'on pourrait proposer M. Elton comme modèle : M. Elton a des manières affables, un caractère gai, obligeant et doux. Il me semble même que, depuis quelque temps, il se montre particulièrement aimable ; je ne sais s'il a le projet de se faire bien venir d'une de nous ; dans ce cas, c'est évidemment en votre honneur qu'il se met en frais de galanterie. Vous ai-je répété tous les compliments qu'il m'a faits de vous l'autre jour ? »

Emma en rapportant ces propos flatteurs omit de dire qu'elle les avait encouragés. Harriet rougit de plaisir et protesta avoir toujours trouvé M. Elton très agréable ; ce dernier était précisément la personne sur laquelle Emma avait jeté son dévolu pour faire oublier à Harriet son jeune fermier.

La position sociale de M. Elton lui paraissait particulièrement adaptée à la situation ; il était très comme il faut, sans pourtant appartenir à une famille que la naissance irrégulière d'Harriet pourrait offusquer. Les revenus personnels du jeune vicaire devaient être suffisants car la cure de Hartfield n'était pas importante. Elle avait une très bonne opinion de lui et le considérait comme un jeune homme d'avenir.

Elle ne doutait pas qu'il n'admirât beaucoup Harriet et elle comptait sur de fréquentes rencontres à Hartfield pour développer ce sentiment ; quant à Harriet, il lui suffirait sans doute de s'apercevoir de la préférence dont elle serait l'objet pour l'apprécier aussitôt à sa juste valeur. M. Elton, du reste, pouvait légitimement avoir la prétention de plaire à la plupart des femmes ; il passait pour un très bel homme ; Emma pour sa part ne partageait pas l'opinion générale, elle jugeait que le visage de M. Elton manquait d'une certaine noblesse qu'elle prisait par dessus tout ; mais il lui paraissait évident que la jeune fille qui avait pu être flattée des attentions de Robert Martin serait vite conquise par les hommage de M. Elton.

OceanofPDF.com

V

Table des matières

— Je ne sais quelle est votre opinion, Mme Weston, dit M. Knightley, sur l'intimité qui est en train de s'établir entre Emma et Henriette Smith. Quant à moi, je ne l'approuve pas.

— Vraiment ! Et pourquoi ?

— Je crains qu'elles n'aient une fâcheuse influence l'une sur l'autre.

— Vous m'étonnez, Harriet ne peut que gagner à ce contact et d'autre part, en devenant pour Emma un objet d'intérêt, elle rendra indirectement service à son amie. Je prévois que cette divergence d'opinions va servir de préface à une de nos querelles à propos d'Emma.

— Vous l'avez deviné sans doute : je profite de l'absence de M. Weston pour livrer bataille. Il faut que vous vous défendiez toute seule comme autrefois.

— M. Weston, s'il était là, serait assurément de mon côté, car il partage entièrement ma manière de voir : nous parlions précisément d'Emma, hier soir, et nous étions d'accord pour considérer comme une bonne fortune qu'il se soit trouvé, à Hartfield, une jeune fille en situation de lui tenir compagnie. Du reste, Monsieur Knightley, je vous récuse comme juge en cette affaire : vous êtes si habitué à vivre seul que vous ne pouvez pas vous rendre compte du réconfort qu'une femme trouve dans la société d'une de ses semblables. Je vois venir votre objection relativement à Harriet Smith : ce n'est pas la jeune fille supérieure que devrait être l'amie d'Emma… je l'accorde ; mais d'autre part, je sais qu'Emma se propose de lire avec Harriet, ce sera pour elle une occasion de s'occuper sérieusement.

— Depuis qu'elle a douze ans, Emma a l'intention de s'adonner à la lecture. Elle a dressé à différentes époques la liste des ouvrages qu'elle voulait lire. Je me rappelle avoir conservé un plan d'études composé à quatorze ans et qui faisait honneur à son jugement. Mais j'ai renoncé à attendre d'Emma un effort sérieux dans ce sens ; jamais elle ne se soumettra à un travail qui exige de la patience et de la suite. À coup sûr là où Mlle Taylor a échoué, Harriet Smith ne réussira pas ! Vous savez bien que vous n'avez jamais pu obtenir qu'elle consacrât à la lecture le temps nécessaire.

— Il est possible, répondit Mme Weston en souriant, que tel ait été mon avis à cette époque, mais depuis notre séparation j'ai perdu tout souvenir qu'Emma ait jamais refusé de complaire à mes désirs.

— Il serait cruel de chercher à guérir ce genre d'amnésie, répondit M. Knightley affectueusement, mais moi dont aucun charme n'a émoussé les sens, je vois, j'entends et je me rappelle. Ce qui a gâté Emma C'est d'être la plus intelligente de sa famille ; elle a toujours fait preuve de vivacité d'esprit et d'assurance : Isabelle, au contraire, était timide et d'intelligence moyenne. Depuis l'âge de douze ans, c'est la volonté d'Emma qui a prévalu à Hartfield. En perdant sa mère, elle a perdu la seule personne qui aurait pu lui tenir tête. Elle a hérité de l'intelligence de Mme Woodhouse, mais le joug maternel lui a manqué.

— Si j'avais quitté la famille de M. Woodhouse pour chercher une autre situation, je n'aurais pas voulu dépendre d'une recommandation de votre part ; vous n'auriez fait mes éloges à personne et je me rends compte que vous m'avez toujours jugée inférieure à la charge que j'avais assumée.

— Oui, dit-il en souriant, vous êtes plus à votre place ici. Vous vous prépariez, pendant votre séjour à Hartfield, à devenir une épouse modèle. Sans doute, vous n'avez peut-être pas donné à Emma une éducation aussi complète qu'auraient pu le faire supposer vos capacités ; mais, en revanche, vous appreniez d'elle à plier votre volonté pour la soumission conjugale ; si M. Weston m'avait consulté à la veille de prendre femme, je n'aurais pas manqué de lui indiquer Mlle Taylor.

— Merci. Il y aura, du reste, peu de mérite à être une femme dévouée avec un mari comme M. Weston.

— À dire vrai, je crains, en effet, que vous ne soyez pas appelée à donner la mesure de votre abnégation. Ne désespérons pas pourtant : Weston peut devenir grognon à force de bien-être ; son fils peut lui causer des ennuis.

— Je vous prie, monsieur Knightley, ne prévoyez pas de tourment de ce côté.

— Mes suppositions sont toutes gratuites. Je ne prétends pas aucunement avoir la clairvoyance d'Emma, ni son génie de prophétie. J'espère de tout mon cœur que le jeune homme tiendra des Weston pour le mérite et des Churchill pour la fortune ! Mais quant à Harriet Smith – je reviens à mes moutons ! – je persiste à la considérer comme tout à fait impropre à tenir auprès d'Emma le rôle d'amie : elle ne sait rien et

considère Emma comme omnisciente ! Toute sa manière d'être, à son insu, respire la flatterie. Comment Emma pourrait-elle imaginer avoir quelque chose, à apprendre elle-même, lorsqu'à ses côtés Harriet apparaît si délicieusement inférieure ! D'autre part, Harriet ne tirera aucun avantage de cette liaison. Hartfield lui fera trouver désagréables tous les autres milieux où elle sera appelée à vivre ; elle deviendra juste assez raffinée pour ne plus être à l'aise avec ceux parmi lesquels la naissance et les circonstances l'ont placée. Je serais bien étonné si les doctrines d'Emma avaient pour résultat de former le caractère tout au plus peuvent-elles donner un léger vernis.

— Est-ce parce que je me fie au bon sens d'Emma, ou bien suis-je avant tout préoccupée de son bien-être actuel, toujours est-il que je ne puis partager vos craintes. Combien elle était à son avantage, hier soir !

— Je devine votre tactique : vous désirez faire dévier l'entretien sur les mérites corporels d'Emma ? Eh bien ! je vous concède qu'Emma est jolie.

— Jolie ! dites plutôt parfaitement belle.

— En tout cas je ne connais pas de visage qui me plaise plus, mais je suis un si vieil ami que mon jugement reste entaché de partialité.

— Quelle vivacité dans le regard ! Des traits réguliers, un teint éblouissant, une taille parfaite ! On dit parfois qu'un enfant respire la santé : cette expression, il me semble, s'applique dans toute sa plénitude à Emma.

— Je n'ai rien à redire à sa personne et votre description est exacte ; j'aime à la regarder et j'ajouterai un compliment : je ne la crois pas vaniteuse. Quoiqu'il en soit, Madame Weston, vous n'arriverez pas à me persuader que cette amitié avec Harriet Smith ne soit pas nuisible pour toutes deux.

— Et moi, monsieur Knightley, je reste convaincu qu'il n'en sortira aucun dommage. Malgré ses petits défauts, Emma est excellente. Où trouverez-vous une fille plus dévouée, une sœur plus affectueuse, une amie plus sûre ? Quand elle se trompe, elle reconnait vite son erreur.

— Je ne vous tourmenterai pas plus longtemps. Admettons qu'Emma soit un ange. Je garderai ma mauvaise humeur pour moi jusqu'à ce que Noël amène Jean et Isabelle. Jean aime Emma d'une affection raisonnable qui par conséquent n'est pas aveugle, et Isabelle adopte toujours l'avis de son mari, excepté en ce qui concerne la santé et les soins de ses enfants. Je connais d'avance leur opinion.

— Je suis convaincue que vous l'aimez tous trop sincèrement pour être injustes ou sévères ; mais permettez-moi. Monsieur Knightley, — je me

considère, vous le savez, comme ayant un peu le privilège de parler au nom de la mère d'Emma, – de vous suggérer les inconvénients qui pourraient surgir de la mise en discussion parmi vous de l'amitié d'Emma pour Harriet. En supposant qu'il y ait, en effet, quelque chose à redire à cette intimité, il est peu probable qu'Emma qui ne doit compte de sa conduite à personne qu'à son père, se montre disposée à renoncer à une relation qui lui plaît. Pendant tant d'années, il a été dans mes attributions de donner des conseils que vous ne serez pas surpris, j'espère, si je n'ai pas tout à fait perdu cette habitude professionnelle.

— Du tout, et je vous remercie ; c'est un bon conseil et il aura un meilleur sort que ceux que vous donniez autrefois, car il sera suivi !

— Mme Jean Knightley se tourmente facilement et je craindrais de lui voir prendre l'affaire trop à cœur.

— Soyez satisfaite : je ne jetterai pas le cri d'alarme. J'éprouve pour Emma un sentiment de sincère intérêt auquel se mêle un peu d'inquiétude. Je me demande quelle sera sa destinée !

— Cette question me préoccupe beaucoup aussi.

— Elle déclare toujours qu'elle ne se mariera jamais, ce qui, naturellement, ne signifie rien ; mais elle n'a pas, je crois, rencontré encore un homme qui lui plaise. Je ne vois personne ici qui puisse lui inspirer de l'attachement, et elle s'absente si rarement….

— Il ne semble pas en effet qu'il y ait pour l'instant grand risque de lui voir rompre son vœu et aussi longtemps qu'elle sera si heureuse à Hartfield je ne puis souhaiter de voir sa situation se modifier, par égard pour ce pauvre M. Woodhouse. Je ne me fais pas l'avocat du mariage auprès d'Emma pour le moment, bien que je ne puisse être soupçonnée d'avoir des préjugés contre cette institution !

Mme Weston avait une arrière-pensée qu'elle s'efforçait de ne pas laisser paraître : elle et son mari nourrissaient un projet concernant l'avenir d'Emma, mais ils jugeaient désirable de le tenir secret. Peu après, M. Knightley reprit :

— Qu'est-ce que Weston pense du temps ; croit-il qu'il va pleuvoir ? et il se leva pour prendre congé.

OceanofPDF.com

VI

Table des matières

Emma s’aperçut bientôt du succès de ses efforts pour donner à l’imagination d’Harriet un nouvel aliment : celle-ci ne tarda pas à apprécier comme il convenait les avantages physiques de M. Elton et l’agrément de ses manières. D’autre part, elle était convaincue que ce dernier était bien près d’être amoureux, s’il ne l’était pas déjà. Il exprimait son appréciation des progrès réalisés par Harriet depuis sa venue à Hartfield dans des termes qui paraissaient concluants :

— Vous avez donné à Mlle Smith ce qui lui manquait : l’aisance et le goût. C’était une ravissante créature lorsque vous l’avez connue, mais à mon avis les attraits dont vous l’avez ornée surpassent de beaucoup ceux qu’elle devait à la nature.

— Je suis heureuse de penser que mes conseils lui ont été utiles ; mais à dire vrai Harriet possédait toutes les aptitudes. Mon œuvre se réduit à peu de chose.

— S’il était permis de contredire une femme… dit galamment M. Elton.

— Peut-être son caractère a-t-il acquis un peu plus de décision : je lui ai suggéré quelques points sur lesquels sa pensée n’avait pas l’habitude de s’arrêter.

— Précisément. Et ce résultat a été obtenu en si peu de temps. Quelle légèreté de touche !

— Dites plutôt : quelle culture facile ! Je n’ai jamais rencontré un esprit plus souple.

— Je n’en doute pas.

Quelques jours après, au cours d’une conversation, elle demanda à Harriet en présence de M. Elton.

— A-t-on jamais fait votre portrait Harriet ?

À ce moment, on vint appeler Harriet de la part de Mme Goddard. Avant de quitter le salon elle s’arrêta une minute pour répondre avec une naïveté charmante :

— Mais non, jamais.

Dès qu’elle fût sortie Emma dit :

— Comme il serait agréable d'avoir un bon portrait d'elle ; j'ai presqu'envie de m'y essayer moi-même. Vous ne le savez pas sans doute, mais il y a deux ou trois ans, je me suis adonnée avec passion à peindre des portraits ; puis le goût m'en est passé. Nonobstant si Harriet voulait poser pour moi, je me risquerais encore une fois.

— Laissez-moi vous prier, mademoiselle Woodhouse, s'écria M. Elton, d'exercer votre charmant talent en faveur de votre amie. Je connais vos œuvres. Comment pouvez-vous supposer le contraire ? Ce salon n'est-il pas tapissé de fleurs et de paysages dûs à votre pinceau ? D'autre part ; j'ai pu examiner chez Mme Weston quelques délicieux spécimens de vos dessins.

« Oui, excellent jeune homme, pensa Emma, mais ceci n'a rien à voir avec le don de la ressemblance ! Vous n'y entendez rien ! Ne simulez pas l'admiration pour ma peinture ; gardez là plutôt pour Harriet ! » Puis elle reprit :

— Eh bien ! Monsieur Elton, puisque vous m'encouragez si aimablement, je crois que je vais essayer mes forces ; les traits d'Harriet sont si fins qu'il sera difficile d'en rendre toute la délicatesse ; cependant il y a dans la forme de l'œil et dans le contour de la bouche quelque chose de si caractéristique que la ressemblance ne doit pas être impossible à saisir.

— Vous dites bien : la forme de l'œil et de la bouche ! Vous réussirez certainement. Ce sera une œuvre exquise !

— Mais je crains bien, Monsieur Elton, qu'Harriet ne se prête pas de bonne grâce à ce désir : elle attache si peu d'importance à sa beauté. N'avez-vous pas observé avec quel détachement elle a répondu à ma question ? C'était dire : « À quel propos aurait-on fait mon portrait ? »

— J'ai bien remarqué et j'ai apprécié ; mais je ne puis croire qu'elle ne puisse être persuadée.

Harriet revint au bout de quelques instants : elle ne se fit pas prier longtemps et après avoir faiblement protesté acquiesça à la proposition de son amie. Emma voulut se mettre au travail sans retard et en conséquence alla chercher un portefeuille contenant diverses ébauches. Aucun des portraits entrepris n'avait été terminé. Ils cherchèrent ensemble le procédé qui conviendrait le mieux. Emma avait essayé de tout : miniature, pastel, crayon, aquarelle. Mais la persévérance lui faisait défaut et, malgré ses dons naturels, elle ne réussissait pas à atteindre de degré de perfection qu'elle ambitionnait. Sans s'illusionner elle-même sur ses capacités, elle supportait volontiers que les autres s'y trompassent et n'était pas fâchée que sa

réputation surpassât son mérite réel. Dans le cas présent, la partialité de ses amis était évidente : la plupart des dessins d'Emma témoignaient en vérité de certaines qualités, mais en eussent-ils été entièrement dépourvus, l'admiration d'Harriet et de M. Elton n'aurait pas été moins chaleureuse. Ils étaient tous deux en extase.

— Il n'y a pas grande variété, dit Emma. Je n'avais que les membres de ma famille comme modèles : voici mon père, le voici encore une fois, mais cela le rendait si nerveux de poser que j'en étais réduite à dessiner à son insu ; en conséquence, la ressemblance est médiocre… Voici Mme Weston sous toutes ses faces ! Voici ma sœur : c'est bien sa silhouette élégante et son aimable figure ; j'aurais, je crois, bien réussi ce portrait, mais Isabelle était tellement préoccupée de me voir commencer celui de ses quatre enfants qu'elle ne tenait pas en place… Enfin voici les croquis des trois aînés : Henry, Jean et Bella ; chacun de ces dessins pourrait, du reste, s'appliquer aussi bien à l'un qu'à l'autre ; comme vous pouvez l'imaginer, il n'y a pas moyen de faire tenir tranquilles des enfants de trois et quatre ans ; de plus tous ces petits visages se ressemblent… Voilà le quatrième qui n'était encore qu'un bébé ; je l'ai dessiné pendant qu'il dormait sur le sofa : c'est l'exacte ressemblance de son petit bonnet, car il avait pris soin de dissimuler sa figure pour ma plus grande commodité. Je suis assez fière de ce portrait du petit Georges !… Voici mon dernier ouvrage ; mon beau-frère, M. Jean Knightley, avait consenti à poser ; après m'être donné beaucoup de peine, j'étais assez satisfaite du résultat ; tandis que je me préparais à placer les dernières retouches, Isabelle s'approcha pour donner son avis : « Je vois bien une petite ressemblance, mais je suis forcée de constater que M. Jean Knightley est beaucoup mieux en réalité. » C'est tout ce qu'elle trouva à dire. J'en éprouvai un véritable dépit d'autant plus que le modèle était indiscutablement flatté. Je m'étais bien promis de ne plus m'exposer à des déboires de ce genre ; néanmoins je suis disposée, en l'honneur d'Harriet, à manquer à mon vœu, puisqu'il n'y a pas, dans le cas présent, d'amour-propre conjugal en jeu… pour le moment du moins !

Après quelques hésitations, Emma se décida pour un portrait en pied, à l'aquarelle. La séance commença. Harriet rougissante et souriante sous l'œil attentif de l'artiste, réunissait toutes les grâces de la jeunesse. Mais Emma sentait qu'elle ne pourrait rien faire tant que M. Elton se tiendrait à ses côtés, observant chaque coup de crayon. Tout d'abord elle ne dit rien pour lui laisser toute latitude de contempler le modèle ; au bout de quelques

minutes elle fut obligée de mettre un terme à cette agitation et de le prier de s'éloigner. Il lui vint ensuite à l'idée de l'occuper à lire.

— Si vous vouliez être assez aimable pour nous lire à haute voix, je travaillerais plus librement et le temps paraîtrait moins long à Mlle Smith.

L'interpellé se déclara trop heureux de se rendre utile. Harriet écoutait et Emma dessinait en paix. Elle dut pourtant autoriser M. Elton à venir de temps en temps jeter un coup d'œil et celui-ci s'extasiait à chaque progrès ; c'était un critique encourageant qui distinguait la ressemblance avant même que les éléments constitutifs en fussent assemblés ! Si Emma tenait en petite estime la compétence artistique de M. Elton, elle ne pouvait que se réjouir de son aveuglement d'amoureux. La séance fut satisfaisante à tous les points de vue : Emma était assez contente de cette première esquisse pour désirer continuer ; il y avait déjà un air de ressemblance, l'attitude était gracieuse et les détails heureusement choisis ; elle espérait que ce portrait leur ferait honneur à toutes deux ; il perpétuerait le souvenir de la beauté de l'une, du talent de l'autre et de leur commune amitié ; elle escomptait aussi les associations d'idées accessoires que l'attachement naissant de M. Elton ne manquerait pas d'y ajouter.

Harriet devait poser le lendemain, et M. Elton ne manqua pas de solliciter l'autorisation d'assister à la séance et de continuer son office de lecteur.

« Certainement, nous serons heureuses de vous considérer comme un des nôtres. »

Le jour suivant, la réunion fut empreinte de la même cordialité et il en fut de même jusqu'à l'achèvement du portrait qui obtint l'approbation générale. Quant à M. Elton, son admiration n'avait pas de bornes et il n'admettait aucune critique.

« Mlle Woodhouse a doté son amie de la seule beauté qui lui manque », dit Mme Weston en s'adressant à M. Elton. « L'expression de l'œil est parfaite, mais Mlle Smith n'a pas des sourcils et des cils pareils ; c'est l'unique défaut de son visage.

— Vous trouvez ? reprit-il. Je ne puis être de votre avis ; la ressemblance me paraît parfaite dans tous ses détails. Il faut calculer l'effet de l'ombre.

— Vous l'avez faite trop grande, Emma, fit observer M. Knightley.

Emma s'en était rendu compte, mais elle ne voulait pas en convenir, et M Elton ajouta avec chaleur :

— Bien entendu, la position assise modifie les proportions, mais ce raccourci me suggère exactement l'idée de la taille de Mlle Smith.

— C'est extrêmement joli dit M. Woodhouse, et si bien dessiné et peint ! Comme tout ce que vous faites, ma chère. Il n'y a qu'une chose à laquelle je trouverais à redire : Mlle Smith paraît être assise dehors et elle n'a qu'un petit châle sur les épaules !

— Mais mon cher papa, nous sommes supposés être dans la belle saison, le décor évoque une chaude journée d'été. Voyez les feuilles de cet arbre !

— Mais ma chère, il n'est jamais prudent de s'asseoir dehors.

— Je m'incline devant votre avis, Monsieur, dit M. Elton, mais il me semble, je dois l'avouer, que c'est une très heureuse idée d'avoir placé Mlle Smith en plein air ; aucun autre cadre ne se fût harmonisé aussi parfaitement avec la grâce et le naturel du modèle. Je ne puis voir de défaut à ce portrait ni en détacher mon regard.

Il fallut ensuite songer à faire encadrer l'aquarelle et à ce propos quelques difficultés se présentèrent ; Emma désirait que le cadre fut commandé… sans retard… à Londres… par l'intermédiaire d'une personne intelligente et d'un goût sûr ; on ne pouvait songer à avoir recours à Isabelle, car M. Woodhouse n'aurait pu supporter l'idée que sa fille fût obligée de sortir par les brouillards de décembre. Dès que M. Elton eut été mis au courant de la perplexité où se trouvaient ses amis, il proposa une solution : le jugerait-on digne de faire la commission ? Il aurait un plaisir infini à l'exécuter. Il lui serait facile de se rendre à Londres à cheval et on ne pouvait savoir à quel point il se sentirait flatté d'une pareille mission.

Après avoir remercié et déclaré qu'elle ne voudrait à aucun prix lui causer un tel dérangement, Emma finit par céder et accepta le concours de M. Elton ; il fut convenu que ce dernier porterait l'aquarelle à Londres, choisirait le cadre et donnerait les instructions nécessaires. Emma lui promit de faire un paquet de petite dimension afin de l'embarrasser le moins possible ; mais M. Elton semblait n'avoir qu'une crainte, c'était que le colis ne fût pas suffisamment encombrant.

— Quel précieux dépôt, dit-il avec un soupir, quand il le reçut.

« Je m'explique mal l'empressement galant dont il fait preuve à mon égard, étant donné les circonstances, pensa Emma, mais il y a sans doute un grand nombre de manières d'être amoureux. C'est un excellent jeune homme qui conviendra parfaitement à Harriet ; je trouve seulement qu'il

abuse des soupirs et des compliments : pour un personnage de second plan ma part de louanges est excessive. Sans doute, il agit ainsi par reconnaissance. »

OceanofPDF.com

VII

Table des matières

Le jour même du voyage de M. Elton à Londres un événement se produisit qui fut l'occasion pour Emma de juger de son influence sur Harriet. Celle-ci était venue faire une visite à Hartfield après déjeuner comme d'habitude ; elle était ensuite rentrée chez elle et devait revenir pour dîner ; elle arriva avant l'heure convenue ; son air nerveux et agité indiquait clairement qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire dont elle brûlait de faire part à son amie. À peine assise, elle commença son récit : « Pendant mon absence, M. Martin est venu me demander ; il a rapporté différents morceaux de musique que j'avais prêtés à Elisabeth ; en ouvrant le rouleau j'ai été très étonnée d'y trouver une lettre de lui – de M. Martin — contenant une explicite demande en mariage. Qui aurait pu imaginer une chose pareille ? La lettre est bien tournée, du moins je le crois ; j'ai l'impression qu'il m'aime beaucoup et je suis très embarrassée pour répondre ; je me suis hâtée de venir vous trouver pour demander avis et conseil. » Emma se sentit honteuse en voyant son amie manifester une satisfaction si évidente.

— Sur ma parole, dit-elle, ce jeune homme est décidé à ne pas laisser échapper l'occasion de se marier avantageusement.

— Voulez-vous lire la lettre ? reprit Harriet. Emma ne se fit pas prier. Elle lut et demeura étonnée : non seulement il n'y avait pas de fautes de grammaire, mais la lettre était digne d'un homme d'éducation ; le ton tout en restant simple était sincère et convaincant et tous les sentiments exprimés faisaient honneur à celui qui l'avait rédigée ; Harriet observait attentivement son amie et dit enfin :

— Eh bien, la lettre vous paraît-elle bien ?

— C'est, ma foi, une lettre fort bien tournée reprit Emma, et je suis portée à croire que ses sœurs ont dû y collaborer. J'imagine difficilement que le jeune homme que j'ai vu causer avec vous l'autre jour puisse, livré à ses propres moyens, s'exprimer avec tant d'élégance. Pourtant ce n'est pas le style d'une femme : c'est trop concis et vigoureux. Évidemment ce jeune homme a du bon sens ; il pense clairement et quand il prend la plume il trouve les mots appropriés.

Elle ajouta, en rendant la lettre :

— Vraiment cette lettre surpasse de beaucoup mon attente.

— Eh bien ? Eh bien ? Que dois-je faire ?

— À quel point de vue ? Voulez-vous dire relativement à cette lettre ?

— Oui.

— Mais il faut y répondre, bien entendu, sans délai.

— Que dois-je dire ? Chère Mlle Woodhouse donnez-moi votre avis.

— Non, Harriet, écrivez votre réponse en toute liberté ; l'essentiel est de vous faire clairement comprendre : il ne faut pas d'équivoque, pas de doute, pas de sursis ; quant aux expressions de reconnaissance et de regret pour le désappointement que vous causez elles vous viendront tout naturellement sous la plume.

— Alors… vous trouvez que je dois refuser, dit Harriet en baissant les yeux.

— Si vous devez refuser ! Ma chère Harriet, que voulez-vous dire ? Il y a un malentendu entre nous, puisque vous avez un doute sur le sens même de votre réponse ; je croyais, moi, que vous me consultiez simplement sur la forme et je vous demande pardon de m'être avancée de la sorte.

Harriet demeura silencieuse et Emma reprit avec une certaine réserve.

— D'après ce que je comprends, vous comptez donner une réponse favorable.

— Non, je n'ai pas cette intention… Que dois-je faire ? Je vous, en prie, mademoiselle Woodhouse, conseillez-moi.

— Il ne m'appartient pas de vous donner un conseil, Harriet. Vous ne devez consulter que vous-même.

— Je n'avais pas idée qu'il m'aimât autant, dit Harriet en contemplant la lettre.

Pour s'en tenir à sa déclaration de neutralité, Emma se tut pendant quelques instants, mais, bientôt, craignant que l'influence de la délicieuse flatterie épistolaire ne devint prépondérante, elle crut opportun d'intervenir :

— Je pose comme règle, Harriet, que si une femme hésite d'accepter les propositions d'un homme, elle doit prendre le parti de les repousser ; si elle ne peut se décider sur-le-champ à dire : « oui », c'est « non » qu'il faut répondre. On ne peut entrer dans l'état de mariage avec des sentiments douteux. J'estime qu'il est de mon devoir, comme votre amie et comme

votre aînée, de vous donner cet avertissement, mais ne croyez pas que je veuille vous influencer.

— Certainement non ; mais si vous vouliez être assez bonne pour me donner votre avis… Non, ce n'est pas ce que je veux dire ; vous avez raison, il faut savoir se décider soi-même ; c'est une question trop grave. Il serait peut-être plus sage de dire « non ». Ne le croyez-vous pas ?

— Pour rien au monde, dit Emma en souriant, je ne voudrais vous conseiller dans un sens ni dans un autre : vous seule êtes juge des conditions de votre bonheur. Si vous jugez M. Martin l'homme le plus agréable que vous ayez rencontré, pourquoi hésiteriez-vous ? Vous rougissez, Harriet ! Est-ce qu'il vous semble qu'une autre personne réponde à cette définition ? Harriet, ne vous trompez pas vous-même, ne vous laissez pas entraîner par la reconnaissance. À qui pensez-vous en ce moment ?

Les symptômes étaient favorables : au lieu de répondre Harriet se détourna pour cacher sa confusion ; elle se tenait devant la cheminée, tout en maniant machinalement la lettre qu'elle avait à la main. Emma attendait le résultat de cette lutte intérieure avec impatience, mais non sans espoir. Finalement Harriet reprit avec quelque hésitation :

— Mlle Woodhouse, puisque vous ne voulez pas me donner votre opinion, il faut que je prenne une décision toute seule : je suis maintenant résolue… J'ai l'intention de refuser M. Martin. Croyez-vous que j'aie raison ?

— Tout à fait raison, ma bien chère Harriet ; vous faites précisément ce que vous deviez faire. Tant que vous étiez en suspens, j'ai gardé mon opinion pour moi, mais maintenant que vous êtes décidée, je m'empresse de vous approuver. Ma chère Harriet, vous me causez une vraie joie. Une des conséquences de votre mariage avec M. Martin eût été de vous séparer de moi. Je n'ai pas voulu vous le dire auparavant pour ne pas vous influencer ; je n'aurais pas pu rester en relations avec Mme Robert Martin d'Abbey Mill.

Harriet n'avait pas envisagé cette éventualité ; elle s'écria :

— C'est évident ! Je n'y avais jamais, réfléchi. Chère Mlle Woodhouse, pour aucune considération, je ne renoncerai au plaisir et à l'honneur de votre intimité.

— À coup sûr, Harriet, j'aurais eu un véritable chagrin de vous perdre, mais c'était inévitable. Vous vous seriez exclue de la bonne société et

j’aurais été forcée de vous abandonner.

— Mon Dieu ! Comment aurais-je pu supporter cette séparation ! Je serais morte de chagrin de ne plus venir à Hartfield !

— Chère affectueuse créature ! Je ne puis vous imaginer exilée à Abbey Mill, réduite à la société de personnes vulgaires pour le reste de votre vie ! Je suis surprise que ce jeune homme se soit cru autorisé à vous demander en mariage. Il doit avoir une bonne opinion de lui-même.

— Je ne le crois pourtant pas vaniteux, répondit Harriet dont la conscience se révoltait devant un pareil parti pris. Il a un excellent naturel et je lui serai toujours reconnaissante. Évidemment de ce qu’il m’aime il ne s’ensuit pas que je doive partager ses sentiments. Je puis l’avouer : j’ai rencontré à Hartfield des personnes avec lesquelles indiscutablement il ne supporte pas la comparaison. Je conserverai néanmoins une très bonne opinion de M. Martin et le souvenir de son affection ; mais quant à vous quitter, c’est à quoi je ne me résoudrai jamais…

— Merci, ma chère petite amie, nous ne nous séparerons pas. Une femme ne doit pas épouser un homme pour la seule raison qu’il est amoureux d’elle et capable d’écrire une lettre convenable !

— Oh ! non… et du reste sa lettre, est bien courte !

Emma sentit le manque de goût de son amie, mais elle se garda bien de le relever et répondit :

— Certainement ; du reste, ses capacités épistolaires eussent été une bien maigre compensation à l’insuffisance de son éducation et de ses manières dont vous auriez eu à souffrir journellement.

— Une lettre, ce n’est rien, reprit Harriet ; l’important est d’être heureuse et de passer sa vie avec des amis agréables ; je suis bien décidée à le refuser ; mais comment vais-je m’y prendre ? Que dois-je dire ?

Emma lui assura que la réponse ne présentait aucune difficulté, et lui conseilla de s’y mettre immédiatement. Harriet acquiesça dans l’espoir d’être aidée. Tout en protestant de son absolu désintéressement, Emma intervint dans la rédaction de chaque phrase. À mesure qu’elle relisait la lettre pour y répondre, Harriet se laissait attendrir et avait grand besoin d’être encouragée ; elle se montra si préoccupée à l’idée de rendre M. Martin malheureux, si affectée du contre-coup qui allait atteindre la mère et les sœurs, elle manifesta tant d’appréhension à l’idée de paraître ingrate qu’Emma se rendit compte que si le jeune homme avait pu plaider lui-même sa cause ; il aurait sans doute été agréé.

Cependant, la lettre fut écrite, cachetée et envoyée : Harriet était sauvée ! Emma ne s'étonna pas que son amie fût un peu déprimée pendant la soirée et s'efforça de la distraire tantôt en lui parlant de sa propre affection, tantôt en évoquant l'idée de M. Elton.

— Je ne serai jamais plus invitée à Abbey Mill, dit Harriet d'un air triste.

— En supposant que vous le fussiez, je ne sais s'il me serait possible de me priver de vous ; vous êtes trop nécessaire à Hartfield.

— Où je suis parfaitement heureuse ! Mme Goddard serait bien surprise si elle apprenait ce qui est arrivé ; je suis sûre que Mlle Nash ne s'expliquerait pas mon refus : elle qui considère que sa sœur a fait un excellent mariage en épousant un marchand de drap.

— Il serait fâcheux, Harriet, qu'une maîtresse d'école nourrisse des ambitions exagérées. Mlle Nash, sans aucun doute, considérerait cette conquête comme très flatteuse. Elle ne saurait imaginer rien de mieux pour vous. Les attentions d'une certaine personne ne doivent pas encore avoir transpiré à Highbury et nous sommes, je pense, les seules à soupçonner la vérité.

Harriet sourit et rougit ; elle manifesta son étonnement de l'affection qu'elle semblait inspirer. Après quelque temps, toutefois, elle sentit sa compassion pour M. Martin se réveiller.

— Maintenant il a reçu ma lettre… ses sœurs doivent être au courant : s'il est malheureux, elles seront malheureuses aussi. J'espère qu'il ne sera pas trop déçu.

— Et moi, reprit Emma, j'imagine qu'en ce moment M. Elton est occupé à montrer votre portrait à sa mère et à ses sœurs ; il proteste que l'original est beaucoup plus charmant encore, et cédant à leurs instances il leur confie votre nom.

— Mon portrait ! Mais il l'a laissé dans Bond Street.

— Vous croyez ? Non, ma petite Harriet, quoiqu'il en coûte à votre modestie, apprenez que votre portrait ne sera sans doute déposé chez l'encadreur de Bond Street que demain au moment du départ. Ce soir, il tiendra compagnie à M. Elton, qui choisira ce prétexte pour mettre sa famille au courant de ses projets, pour vous présenter à elle, pour vous faire connaître les principaux attraits de votre personne. Qu'elle curiosité sa confidence a dû susciter ! J'entends d'ici les interrogations et les cris de surprise !

Cette gracieuse évocation amena sur les lèvres d’Harriet un sourire plus assuré.

OceanofPDF.com

VIII

Table des matières

Harriet coucha ce soir-là à Hartfield ; depuis quelques semaines elle y passait plus de la moitié de son temps et insensiblement une chambre lui avait été réservée ; Emma jugeait qu'il valait mieux, à tous les points de vue, garder son amie auprès d'elle le plus possible pendant cette période de crise. Le lendemain matin Harriet fut obligée d'aller chez Mme Goddard, mais il avait été entendu qu'elle viendrait passer une semaine à Hartfield.

Peu d'instants après le départ d'Harriet, M. Knightley fut introduit : les salutations terminées, Emma encouragea son père, qui était précisément sur le point de sortir, à mettre son projet à exécution ; M. Knightley joignit ses instances à celles d'Emma et malgré ses scrupules de politesse M. Woodhouse finit par céder.

— Eh bien ! dit-il, si vous voulez bien, Monsieur Knightley, excuser mon impolitesse, je crois que je vais suivre l'avis d'Emma et sortir pendant un quart d'heure. Sans doute il est préférable que je profite des heures de soleil pour aller faire un tour. Je vous traite sans cérémonie. Nous autres valétudinaires, nous nous arrogeons des privilèges !

— Mon cher Monsieur, ne me considérez pas comme un étranger ; je vous en prie.

— Ma fille me remplacera avantageusement ; elle se fera un plaisir de vous tenir compagnie. Dans ces conditions je prendrai la liberté d'aller faire ma promenade quotidienne.

— Rien de plus opportun, Monsieur.

— Je vous demanderais bien de me faire le plaisir de m'accompagner, Monsieur Knightley, mais je marche si lentement que ce serait un ennui pour vous ; du reste vous avez encore une longue route à faire pour rentrer à Donwell Abbey.

— Merci, Monsieur, merci ; je m'en vais moi-même dans quelques instants, mais je crois qu'il serait préférable que vous ne perdiez pas de temps. Je vais aller chercher votre paletot et vous ouvrir la porte du jardin.

Finalement M. Woodhouse s'éloigna, mais M. Knightley, au lieu d'en faire autant, s'assit aussitôt, tout disposé à causer. Après un court préambule il se mit, contre son habitude, à faire l'éloge d'Harriet :

— Je n’ai pas une si haute opinion que vous de sa beauté, mais je reconnais que c’est une jolie petite créature ; elle a je crois un bon caractère ; c’est une nature malléable : bien dirigée elle peut devenir une femme de mérite.

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi et j’espère bien qu’elle ne manquera pas de bonnes influences.

— Allons, je vois que vous attendez un compliment ; je vous dirai donc que vous l’avez améliorée ; ce n’est plus l’écolière qu’elle était ; elle vous fait honneur.

— Je vous remercie. Je serais humiliée, en effet, si je ne croyais pas lui avoir été de quelque utilité ; et je vous suis d’autant plus obligée de votre observation que vous n’êtes pas d’habitude prodigue de louanges.

— Ne m’avez-vous pas dit que vous l’attendiez ce matin ?

— D’un moment à l’autre ; je suis même étonnée qu’elle ne soit pas ici.

— Peut-être a-t-elle été retenue par quelque visite ?

— De peu d’intérêt, en tout cas !

— Qui sait si Harriet partage sur ce point votre manière de voir !

Puis il ajouta en souriant :

— Je ne prétends pas être sûr de l’heure et du jour, mais je puis vous dire que votre jeune amie apprendra bientôt une nouvelle tout à son avantage.

— Vraiment et dans quel genre ?

— J’ai des raisons de croire, reprit-il, qu’Harriet Smith recevra bientôt une demande en mariage — de premier ordre. Il s’agit de Robert Martin. La visite qu’elle a faite cet été à Abbey Mill paraît avoir porté ses fruits : il est extrêmement amoureux d’elle et est décidé à l’épouser.

— C’est bien aimable de sa part, répondit Emma ; mais a-t-il la certitude de trouver chez l’intéressée une ardeur égale ?

— Bien ! Bien ! J’emploierai des termes plus protocolaires : il se propose de demander la main d’Harriet. Il est venu avant hier à l’Abbaye pour me consulter à ce sujet. Il sait que j’ai pour lui et pour sa famille une grande estime et il me considère comme un de ses meilleurs amis ; il venait me demander si je ne trouvais pas que ce fût imprudent de sa part de se marier, si la jeune fille ne me paraissait pas trop jeune ; en un mot, si j’approuvais son choix. Il appréhendait – surtout depuis que vous en avez fait votre amie – qu’Harriet ne fût considérée comme occupant une situation sociale supérieure à la sienne. J’approuvai tout ce qu’il me dit ; je n’ai

jamais entendu personne parler plus sensément que Robert Martin ; il est franc, loyal ; son jugement est excellent. C'est un bon fils et un bon frère. Il me fit entendre, en outre, qu'il avait les moyens de se marier ; dans ces conditions, je n'ai eu qu'à donner mon approbation pleine et entière. Je louai aussi la blonde personne et il me quitta fort satisfait. Cette visite a eu lieu avant-hier. Il est naturel de supposer qu'il ne tardera pas à mettre son projet à exécution : il n'a pas parlé hier, j'en infère qu'il est allé aujourd'hui chez Mme Goddard.

Mais, dit Emma, qui depuis le commencement de ce discours souriait intérieurement, comment savez-vous que M. Martin ne s'est pas déclaré hier ?

— Ce n'est qu'une supposition, évidemment, mais elle me paraît plausible. Harriet n'a-t-elle pas passé toute la journée avec vous ?

— Allons, dit-elle, je vais vous faire une confidence en échange de la vôtre. Il a parlé hier ou pour mieux dire, il a fait sa demande par écrit et il n'a pas été agréé.

Elle dut répéter à deux reprises la dernière phrase pour convaincre son interlocuteur. M. Knightley se leva brusquement, le sang au visage, et dit d'un ton où perçaient la surprise et le dépit :

— Alors, c'est une plus grande sotte que je ne l'avais imaginé !

— Ah ! dit Emma, les hommes ne peuvent jamais s'expliquer qu'une femme rejette une demande en mariage : il leur semble qu'on ne saurait récuser pareil honneur !

— Qu'est-ce que vous dites ? Les hommes ne s'imaginent rien de tout cela. Que signifie cette nouvelle : Harriet Smith refuser Robert Martin ! Quelle folie ! Mais j'espère que vous vous trompez.

— J'ai vu sa réponse, rien ne pouvait être plus clair.

— Vous avez vu sa réponse ! Et sans doute vous l'avez dictée ! Emma, ceci est votre œuvre ; c'est vous qui avez persuadé Harriet de refuser.

— Quand bien même je serais intervenue (ce qui n'est nullement le cas) je ne croirais pas avoir mal fait ! M. Martin est un jeune homme respectable, mais je ne puis admettre qu'il soit l'égal d'Harriet ; ses scrupules étaient justifiés.

— Comment pas l'égal d'Harriet ! reprit M. Knightley en élevant la voix.

Puis il ajouta quelques instants après, d'un ton radouci mais incisif :

— En effet, il n’est pas son égal, car il est de beaucoup son supérieur en intelligence et en situation. Emma, votre infatuation pour cette jeune fille vous aveugle. Quels sont les titres d’Harriet Smith, soit comme naissance, soit comme éducation, à une alliance supérieure ? C’est la fille naturelle d’on ne sait qui ; elle n’a probablement aucune dot assurée et, en tout cas, pas de parenté respectable. Nous ne la connaissons que comme la pensionnaire de Mme Goddard. Elle n’est ni intelligente ni cultivée. On ne lui a rien enseigné d’utile et elle est trop jeune pour avoir acquis une expérience personnelle. Elle est jolie et elle a un aimable caractère : c’est tout. J’ai eu des scrupules au moment de donner mon approbation à Robert Martin ; j’estimais qu’il pouvait prétendre faire un mariage plus avantageux : selon toutes les probabilités, il aurait pu trouver beaucoup mieux au point de vue de la fortune et il ne pouvait guère tomber plus mal s’il cherchait une compagne intelligente ou une utile ménagère. Mais à quoi bon parler raison à un homme amoureux ! J’étais disposé à croire qu’entre ses mains Harriet deviendrait une autre femme. D’autre part j’étais persuadé que, de l’avis unanime, elle serait considérée comme extrêmement favorisée du sort. J’escomptais même votre satisfecit ; je pensais que vous ne regretteriez pas que votre amie vous quittât, quand vous la sauriez si heureusement établie.

— Il faut vraiment que vous me connaissiez bien peu pour avoir eu cette conviction. Je ne puis admettre qu’un fermier (malgré son bon sens et ses mérites, M. Martin, n’est-il pas vrai, n’a pas d’autre position sociale ?) soit un excellent parti pour mon amie intime ! Comment pourrais-je ne pas regretter de la voir épouser un homme avec lequel il me serait impossible d’avoir des rapports ? Je m’étonne que vous m’ayez prêté de pareils sentiments. Vous ne paraissez pas vous rendre compte de la situation d’Harriet. M. Martin est sans doute, le plus riche des deux ; mais il est certainement l’inférieur d’Harriet au point de vue social ; le milieu dans lequel elle vit diffère essentiellement de celui du jeune homme ! Ce serait une dégradation !

— C’est tomber bien bas, en effet, pour une jeune personne de naissance anonyme que de s’allier à un fermier bien élevé, intelligent et riche !

— Sans doute les circonstances de la naissance d’Harriet sont malheureuses et j’admets qu’au point de vue légal elle est désavantagée ; mais s’il lui faut porter le poids de la faute d’autrui il est juste aussi qu’elle

profite des avantages que lui confère son éducation. Il n’est pas douteux que son père ne soit un homme comme il faut et de plus un homme riche ; sa pension est extrêmement large ; rien n’a jamais été négligé pour son bien-être et son agrément. Pour ma part, je suis persuadée qu’elle est de bonne souche et personne, je pense, ne niera qu’elle ne soit en relation avec des filles bien nées.

— Quels que soient ses parents, reprit M. Knightley, rien n’indique qu’ils aient jamais nourri l’ambition de la faire pénétrer dans ce que vous appelez la bonne société. Après avoir reçu une éducation quelconque, elle a été laissée aux mains de sa maîtresse de pension, sans autre appui, pour faire son chemin dans la vie ; elle était par conséquent destinée à se mouvoir dans le cercle des connaissances de Mme Goddard ; ceux qui ont charge d’elle trouvaient évidemment ces relations suffisantes ; elle-même ne désirait pas mieux. Jusqu’au jour où il vous a plu de l’élever au rang d’amie intime, elle n’avait pas songé à se trouver supérieure à son entourage. Elle a été aussi heureuse que possible chez les Martin, cet été : son ambition n’allait pas plus loin ; si elle a grandi, c’est à cause de vous. Vous n’avez pas agi comme une amie vis-à-vis d’Harriet Smith. Robert Martin ne se serait pas avancé si loin s’il n’avait eu de bonnes raisons de croire qu’il ne déplaisait pas. Je le connais bien : il a trop de cœur pour se laisser guider par une passion égoïste. Quant à la vanité, il est impossible d’en avoir moins ! Croyez-moi : il a été encouragé.

Emma jugea plus commode de ne pas faire une réponse directe à ces assertions ; elle préféra reprendre le sujet à son point de vue :

— Vous êtes un ami très chaud de M. Martin, mais comme je l’ai déjà dit, vous êtes injuste pour Harriet ; les titres de celle-ci à un bon mariage ne sont pas aussi négligeables que vous le prétendez : son intelligence, sans être remarquable, n’est pas le moins du monde inférieure à la moyenne. Je n’insiste pas, néanmoins, sur ce point : admettons qu’elle soit simplement telle que vous la décrivez : jolie et aimable. Laissez-moi vous dire qu’au degré où elle possède ces qualités, ce sont des atouts sérieux dans le monde. Elle est en réalité extrêmement jolie ; ce sera du moins l’avis de quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent ! Or, aussi longtemps que les hommes ne feront pas preuve, en face de la beauté, d’un détachement philosophique et qu’ils persisteront à tomber amoureux de gracieux visages et non de pures-intelligences, une jeune fille douée des agréments physiques d’Harriet a bien des chances d’être admirée et recherchée ; elle est à même en

conséquence de pouvoir choisir. Son aimable naturel, d'autre part, n'est pas un mince avantage ; ses manières sont douces, son caractère toujours égal, elle est modeste et disposée à apprécier le mérite des autres. Je me trompe fort, si votre sexe en général ne considère pas ces deux dons – la beauté et la bonne grâce – comme primordiaux chez la femme.

— Sur ma parole, Emma, à vous entendre raisonner de la sorte, je finirai par partager cette manière de voir. Il vaut mieux être dénuée d'intelligence que de l'employer, comme vous le faites.

— Fort bien ! reprit-elle en riant. C'est là le fond de votre pensée à tous ; une jeune fille dans le genre d'Harriet, répond précisément à l'idéal de votre sexe.

— J'ai toujours mal auguré de cette intimité, je vois aujourd'hui qu'elle aura des conséquences désastreuses pour Harriet : vous allez lui donner une si haute opinion d'elle-même qu'elle se croira des titres à une destinée exceptionnelle et ne trouvera plus rien à sa convenance. La vanité dans un cerveau faible fait des ravages. Malgré sa beauté, Mlle Harriet Smith ne verra pas affluer, aussi vite que vous le croyez, les demandes en mariage. Les hommes intelligents, quoi que vous en disiez, ne désirent pas une femme sotte ; les hommes de grande famille ne tiendront pas à s'unir à une jeune fille d'une distinction médiocre et la plupart des hommes raisonnables hésiteront devant le mystère d'une origine qui pourrait ménager des surprises désagréables. Qu'elle épouse Robert Martin et la voilà à l'abri et heureuse pour toujours ; mais si au contraire vous l'encouragez dans des idées de grandeur, elle risque fort de demeurer toute sa vie pensionnaire chez Mme Goddard ; ou plutôt (car je crois qu'une jeune fille de la nature d'Harriet finit toujours par se marier) elle y restera jusqu'au jour où, désabusée, elle se rabattra sur le fils du vieux maître d'écriture !

— Notre manière de voir diffère si complètement qu'il ne peut y avoir aucune utilité à prolonger cette discussion, Monsieur Knightley ; nous n'aboutirons qu'à nous indisposer l'un contre l'autre. Pour ma part, je ne puis intervenir d'aucune façon : le refus qu'Harriet a opposé à Robert Martin est définitif. Il est possible qu'avant d'avoir vécu dans un milieu de gens comme il faut elle ait pu ne pas le trouver désagréable : c'était le frère de ses amies et il s'efforçait de lui plaire ; mais les circonstances ont changé et désormais seul un homme d'éducation et de bonnes manières peut prétendre plaire à Harriet Smith.

— Quels propos absurdes ! s’écria M. Knightley ; les manières de Robert Martin sont naturelles et agréables et il a plus de vraie noblesse d’esprit et de cœur qu’Harriet Smith n’est capable d’apprécier.

Emma ne répondit pas et s’efforça de prendre l’air indifférent ; en réalité elle commençait à se sentir mal à l’aise et désirait beaucoup clore l’entretien. Elle ne regrettait pas son intervention et continuait à se trouver meilleur juge sur une question de délicatesse féminine que son interlocuteur ; néanmoins comme elle était accoutumée à respecter l’opinion de M. Knightley, elle n’aimait pas se trouver en si flagrante contradiction avec lui. Quelques minutes se passèrent dans un silence pénible qu’Emma essaya de rompre en parlant du temps mais il parut ne pas entendre. Il méditait et finit par dire : « Robert Martin ne fait pas une grande perte, du moins s’il peut voir les choses sous leur vrai jour. Vos projets pour Harriet ne sont connus que de vous, mais, comme vous ne cachez pas votre goût pour combiner des mariages, il est naturel de supposer que vous avez dès à présent un plan et, en ma qualité d’ami, je dois vous dire que si vous avez M. Elton en vue, vous perdez votre peine. »

Emma se mit à rire en protestant contre ces allégations. Il continua :

— Elton est un charmant homme et un excellent vicaire, mais il n’est pas le moins du monde disposé à faire un mariage imprudent. Il se peut qu’il affecte un air sentimental dans ses discours, mais il n’en agira pas moins conformément à la raison. Il a tout autant conscience de ses propres mérites que vous de ceux d’Harriet. Il sait qu’il est très joli garçon et il n’est pas sans s’apercevoir de ses succès ; d’après sa manière de parler dans des moments d’expansion, je suis convaincu qu’il n’a aucune intention de ne pas profiter de ses avantages. Je l’ai entendu faire allusion à une famille où les jeunes filles qui sont les amies intimes de ses sœurs ont chacune cinq cent mille francs de dot.

— Je vous remercie beaucoup, reprit Emma ; si j’avais rêvé de faire épouser Harriet à M. Elton, il eût été charitable de m’ouvrir les yeux ; mais pour le moment je désire surtout la garder auprès de moi.

— Au revoir, dit M. Knightley se levant brusquement ; et il quitta le salon.

Il se rendait compte combien Robert Martin serait désappointé et il était particulièrement vexé de la part qu’Emma avait eue dans cette affaire.

Emma, de son côté, ne se sentait pas absolument satisfaite et la calme persuasion de son adversaire d’avoir la raison pour lui n’était pas sans

éveiller en elle quelques doutes sur sa propre infaillibilité ; il était bien possible que M. Elton ne fût pas indifférent à la question d'argent, mais ne suffisait-il pas d'une vraie passion pour combattre les motifs intéressés ?

D'autre part, M. Knightley qui n'avait pas assisté aux diverses phases de cet amour n'était pas, selon l'appréciation d'Emma, à même d'en mesurer la portée : mieux renseigné, il aurait probablement eu confiance dans le succès final.

Harriet expliqua son retard de la façon la plus naturelle ; elle se trouvait dans de très bonnes dispositions. Mlle Nash lui avait fait part d'une conversation qu'elle venait d'avoir avec M. Perry, appelé chez Mme Goddard pour une élève. Harriet répéta ce récit avec une visible satisfaction. « En revenant, la veille, de Clayton Park, le docteur a croisé M. Elton se dirigeant sur Londres ; il a été très surpris d'apprendre que celui-ci ne rentrerait que le lendemain, car le soir même il y avait réunion au club de whist dont M. Elton était un membre assidu. M. Perry lui a fait remarquer combien il serait mesquin de sa part de s'absenter ce jour-là et de les priver de leur plus fort joueur ; il a essayé de le persuader de remettre son départ au lendemain mais sans succès. M. Elton était bien décidé à continuer son voyage et il a dit, d'un air singulier, qu'il partait pour une affaire dont aucune considération ne saurait le détourner ; il a laissé entendre qu'il s'agissait d'une commission des plus délicates et qu'il était porteur d'un dépôt extrêmement précieux. M. Perry n'a pas très bien compris ce dont il s'agissait, mais il est sûr qu'une dame devait être mêlée à cette aventure : il n'a pas caché ses soupçons à M. Elton qui a alors pris un air mystérieux et s'est éloigné à fière allure ». Harriet ajouta que Mlle Nash avait encore longuement parlé de M. Elton et lui avait dit, en la regardant avec insistance :

— Je ne prétends pas deviner ce secret, mais je considère la femme sur laquelle se portera le choix de M. Elton, – un homme d'une supériorité reconnue – comme une créature privilégiée.

OceanofPDF.com

IX

Table des matières

M. Knightley espaça plus que de coutume sa visite à Hartfield ; quand Emma le revit sa physionomie sérieuse montrait qu'il n'avait pas pardonné. Emma le regrettait mais ne pouvait pas se repentir. Au contraire ses plans semblaient chaque jour plus réalisables et ses espérances plus justifiées. Le portrait élégamment encadré, était arrivé peu de jours après le retour de M. Elton ; il fut suspendu au dessus de la cheminée du petit salon ; M. Elton le contempla longuement et exprima comme il convenait son admiration. Quant à Harriet il était visible qu'elle s'attachait à M. Elton, autant du moins que le lui permettait sa jeunesse et son caractère ; au bout de peu de temps M. Martin n'occupait plus le souvenir de la jeune fille, si ce n'était par opposition à M. Elton, comparaison qui tournait, bien entendu, tout à l'avantage de ce dernier.

Les projets d'Emma d'améliorer l'esprit de sa jeune amie par la lecture et la conversation sérieuse s'étaient réduits, jusqu'à présent, à parcourir quelques premiers chapitres, avec l'intention de continuer le lendemain. Il était beaucoup plus commode de causer que d'étudier, bien plus agréable de se laisser aller à édifier en imagination la fortune d'Harriet que de s'appliquer à élargir sa compréhension ou à l'exercer sur des faits précis. La seule occupation littéraire à laquelle s'adonnait Harriet consistait à transcrire toutes les charades qu'elle parvenait à recueillir sur un petit registre in-quarto qu'Emma avait orné d'initiales et de trophées.

Mlle Nash possédait une collection de plus de trois cents charades et Harriet, qui lui était redevable de l'idée première, ne désespérait pas d'atteindre un chiffre bien plus considérable. Emma l'aidait de son imagination, de sa mémoire et de son goût. De son côté Harriet avait une très jolie écriture de sorte que le recueil promettait d'être de premier ordre.

Emma s'empressa d'avoir recours à la collaboration de M. Elton ; elle eut le plaisir de le voir se mettre attentivement au travail : il s'appliquait surtout à ne choisir que des textes de la plus parfaite galanterie. Les deux amies lui furent redevables de deux ou trois de leurs meilleures charades et furent très désappointées de devoir confesser qu'elles avaient déjà copié la dernière qu'il récita. Emma lui dit :

— Vous devriez nous en écrire une vous-même, monsieur Elton : ce serait un sûr garant de sa nouveauté et rien ne vous serait plus facile.

M. Elton protesta ; il n'avait jamais cultivé ce genre de littérature. Il craignait que Mlle Woodhouse et, ajouta-t-il après une pause, ou Mlle Smith ne puissent l'inspirer.

Dès le lendemain néanmoins elles eurent la preuve du contraire. M. Elton en arrivant déposa sur la table une feuille de papier où il avait transcrit, dit-il, une charade qu'un de ses amis venait d'adresser à une jeune fille, objet de son admiration. Mais d'après le style Emma fut immédiatement convaincue que l'œuvre était du crû de M. Elton.

— Je ne l'offre pas pour la collection de Mlle Smith, dit M. Elton ; c'est la propriété de mon ami et je n'ai pas le droit de la livrer au public, mais peut-être ne vous déplaira-t-il pas d'en prendre connaissance ?

Ce discours s'adressait plus particulièrement à Emma qui ne s'en étonna pas : elle comprenait que, dans cette circonstance décisive, M. Elton préférât éviter le regard d'Harriet. Il prit congé au bout de quelques instant.

— Lisez, dit Emma en présentant le papier à Harriet, ceci vous est destiné !

Harriet était trop émue pour lire et Emma fut obligée d'examiner elle-même le document : c'était un véritable panégyrique de la femme ; l'auteur y faisait discrètement allusion à ses sentiments et à son amour. Les deux dernières lignes formaient une sorte d' « envoi » où après avoir vanté la subtilité de sa dame, le poète exprimait l'espoir de lire dans un « doux regard » l'approbation de sa muse et de ses vœux !

Après avoir deviné le mot de l'énigme, Emma passa le papier à Harriet et tandis que celle-ci s'efforçait de comprendre elle se disait : « Très bien ! M. Elton : j'ai lu de plus mauvaises charades. L'idée est bonne ; vous cherchez à reconnaître votre route. Le « doux regard ! » C'est précisément l'épithète qui convient à celui d'Harriet, on ne pouvait mieux choisir. Quant à la subtilité, il faut qu'un homme soit bien amoureux pour se permettre une pareille licence poétique ! Ah ! M. Knightley, voici, je pense, une preuve convaincante ! Pour une fois dans votre vie, vous serez forcé de reconnaître que vous vous êtes trompé. La situation est évidemment sur le point de se dénouer !

Elle fut forcée d'interrompre ces agréables réflexions pour donner quelques éclaircissements à Harriet :

— Voilà un compliment bien tourné, n’est-il pas vrai ? J’espère que vous n’avez pas eu de peine à comprendre le sens des deux dernières lignes. Il n’y a pas de doute, elle vous sont adressées. Au lieu de : « pour Mlle … », lisez : pour Mlle Smith. »

Harriet ne put résister plus longtemps à une si délicieuse révélation. Elle relut « l’envoi » et apprécia son bonheur. Emma développa son commentaire :

— Je ne puis douter plus longtemps des intentions de M. Elton. C’est à vous que vont ses pensées et vous en aurez bientôt la preuve évidente. Je pensais bien ne m’être pas trompée ; il se propose précisément de réaliser mon plus cher désir. Je suis très heureuse, je vous félicite, ma chère Harriet, de tout mon cœur. C’est un attachement que toute femme serait fière d’inspirer, une alliance qui n’offre que des avantages ; elle vous apportera tout ce que vous avez besoin : considération, indépendance, une maison agréable ; vous serez fixée au milieu même de vos amis, tout près d’Hartfield ; voici notre intimité scellée pour toujours !

« Chère mademoiselle Woodhouse ! » fut d’abord la seule parole qu’Harriet put trouver à répondre en embrassant son amie ; la première émotion passée, ses idées se précisèrent et elle dit :

— Vous avez toujours raison. Je suppose, je crois, j’espère qu’il en est ainsi cette fois encore ; mais autrement je n’aurais jamais pu imaginer !… M. Elton, qui pouvait prétendre à la plus brillante des alliances ! Quand je pense à ces vers charmants ! Comme c’est spirituel ! Est-ce possible qu’il ait voulu parler de moi ?

— Il n’y a pas matière à controverse, répondit Emma ; croyez-moi sur parole. C’est une sorte de prologue pour la pièce, de devise pour le chapitre, et le reste suivra bientôt.

— C’est un événement que personne n’aurait pu prévoir ; je n’en n’avais pas la moindre idée, il y a mois. Comme c’est étrange !

— Il est rare en effet de voir se réaliser une union si parfaitement assortie ! Votre mariage sera le pendant de Randalls. Il semble bien que la brise d’Hartfield pousse l’amour précisément dans la direction idéale :

« Le véritable amour ne coule pas comme un fleuve paisible. »

Le Shakespeare de la bibliothèque d’Hartfield devrait avoir une longue note à ce passage.

— Est-ce possible que M. Elton soit véritablement amoureux de moi : Un homme de si belle mine ! Entouré de la considération générale comme

M. Knightley ! Il est si parfait dans ses fonctions sacerdotales ! Mlle Nash a collectionné tous les textes de ses sermons depuis qu'il est arrivé à Hartfield. Je me souviens de la première fois que je l'ai vu ! Comme je me doutais peu à ce moment de ce qui arriverait ! Les deux Abotts et moi nous avions couru dans le salon pour le regarder passer à travers le rideau ! Mlle Nash arriva et nous renvoya en nous grondant ; elle demeura néanmoins près de la porte vitrée et m'ayant rappelée elle m'autorisa à rester à son côté. Nous l'avons admiré ! Il donnait le bras à M. Cole.

— C'est une alliance que tous vos amis approuveront, du moins s'ils ont du bon sens ; et nous ne devons pas conformer notre conduite à l'appréciation des imbéciles ! Si ceux qui s'intéressent à vous sont désireux de vous voir heureuse : voici un homme dont l'aimable caractère est un sûr garant de votre bonheur ; s'ils souhaitent que vous vous fixiez dans le milieu et dans le pays qu'ils avaient choisi pour vous, leur vœu sera réalisé, et si leur but est que vous fassiez, suivant la phrase consacrée, un bon mariage, ils seront satisfaits.

— Tout ce que vous dites est juste ; j'aime à vous entendre parler ! Vous et M. Elton êtes aussi intelligents l'un que l'autre. Quand bien même je m'y serais appliquée pendant un an je n'aurais jamais pu écrire une charade comme celle-ci.

— J'ai tout de suite compris hier, d'après sa manière, qu'il se proposait de vous montrer ce dont il était capable. C'est vraiment une des plus jolies charades que j'ai jamais lue.

— Et comme elle est appropriée ! Elle est plus longue que toutes celles que nous avons recueillies jusqu'ici.

— Ce n'est pas sa principale qualité. Ce genre d'écrit ne saurait être trop court.

Harriet était trop excitée pour prêter attention à cette légère critique et elle reprit, les joues rouges d'émotion :

— Je puis apprécier maintenant la distance qui sépare un homme de bon sens capable à l'occasion d'écrire une lettre convenable, de celui qui sait donner à sa pensée une forme aussi délicate ! Mais, chère Mlle Woodhouse, je n'aurai jamais le courage de rendre le papier et de dire que j'ai deviné.

— Je m'en charge. Il importe que vous puissiez choisir votre moment pour lui sourire ; rapportez-vous-en à moi.

— Quel malheur que je ne puisse pas copier cette ravissante charade dans mon livre !

— Laissez de côté les deux dernières lignes et il n’y a pas de raison pour que vous ne la transcriviez pas.

— Oh ! mais ces deux dernières lignes sont…

— Les plus précieuses, je vous l’accorde, mais elles ont été écrites pour vous seule et il faut leur conserver ce caractère intime. L’allusion personnelle mise à part, il reste une fort jolie charade qui peut tenir sa place dans n’importe quel recueil. Croyez-moi, M. Elton ne serait pas flatté de voir son œuvre mise de côté ; donnez-moi le registre ; la copie sera de ma main ; de cette façon vous resterez tout à fait en dehors de cette initiative.

Harriet se soumit à contre cœur et dit seulement :

— Je ne laisserai plus jamais traîner mon livre.

— Très bien ! dit Emma, c’est un sentiment naturel ; mais voici mon père : vous ne verrez pas d’objection, je pense, à ce que je lui lise la charade. Il trouvera grand plaisir à l’écouter. Il aime tout ce qui est à la louange de la femme. Ses sentiments de galanterie vis-à-vis de notre sexe sont des plus prononcés. Je vais la lui lire.

Harriet resta grave.

— Ma chère Harriet, il ne faut pas attacher une importance exagérée à cette charade. Ne soyez pas confuse d’un si petit tribut d’admiration. Si M. Elton avait désiré le secret il n’eut pas laissé le papier en ma présence et il a affecté au contraire de me le remettre à moi. N’apportons pas trop de solennité dans cette affaire.

— Oh ! non ; j’espère bien ne pas me rendre ridicule. Faites comme vous voudrez.

M. Woodhouse entra et ramena bientôt le sujet sur le tapis, en posant son habituelle question :

— Eh bien, mes chères enfants, votre travail avance-t-il ? Avez-vous reçu quelque nouvelle contribution ?

— Oui papa, nous allons vous lire quelque chose d’inédit. Nous avons trouvé, ce matin, sur la table, un papier déposé sans doute par une fée et qui contenait une très jolie charade : je l’ai immédiatement copiée.

Elle la lui lut comme il aimait qu’on lui lise : doucement et distinctement, à deux ou trois reprises, en y ajoutant des explications relatives à chacune des parties. Il fut particulièrement frappé, comme elle l’avait prévu, par le compliment final.

— Voici qui est très juste et bien dit : la femme, la divine femme. Cette charade est si jolie, ma chère, que je devine facilement la fée qui l’a laissée

: ce ne peut-être que vous.

Emma sourit sans protester. Après quelques minutes de réflexion et un soupir, il ajouta :

— Vous tenez ce don de votre chère mère qui écrivait avec tant d'élégance. Si seulement j'avais sa mémoire ! Mais je ne me souviens de rien, même pas de cette charade dont je vous ai parlé ; vous m'avez dit, je crois, ma chère, que vous l'aviez transcrite.

— Oui papa, en effet, elle est écrite à la seconde page de notre cahier ; nous l'avons copiée dans les morceaux choisis. Elle est de Garrick.

— Je me rappelle seulement qu'elle commençait par « Kitty ». Ce nom me faisait toujours penser à la pauvre Isabelle qui a failli recevoir au baptême le nom de Catherine. J'espère que ma fille viendra la semaine prochaine Avez-vous décidé, ma chère, dans quelle chambre vous la mettrez ? Et les enfants ?

— Oh ! oui, Isabelle aura sa chambre comme d'habitude et les enfants seront installés dans la nursery. Quelle raison y aurait-il de faire une modification ?

— Je ne sais pas, ma chère, mais il y a si longtemps qu'elle n'a été ici, depuis Pâques et seulement pour quelques jours ! Pauvre Isabelle ! Elle sera bien triste quand elle arrivera de ne pas trouver Mlle Taylor.

— Dans tous les cas, papa, ce ne sera pas une surprise.

— Je n'en suis pas sûr, ma chère. Pour ma part, j'ai été bien étonné quand j'ai appris qu'elle allait se marier.

— Il nous faudra inviter M. et Mme Weston à dîner pendant le séjour d'Isabelle.

— Oui ma chère, s'il y a le temps. Elle vient pour une semaine ; nous ne pourrons rien faire.

— C'est un malheur, évidemment, qu'ils ne puissent pas rester plus longtemps, mais c'est un cas de force majeure : les exigences de sa profession obligent M. John Knightley à être de retour le 28 de ce mois ; réjouissons-nous plutôt, papa, que ce court séjour ne soit pas abrégé encore par une visite de deux ou trois jours à l'abbaye. M. Knightley a promis de ne pas se prévaloir de ses droits.

— Ce serait bien dur, ma chère si la pauvre Isabelle devait habiter ailleurs qu'à Hartfield.

M. Woodhouse demeura un moment silencieux, puis ajouta :

— Mais je ne vois pas pourquoi la pauvre Isabelle serait obligée de rentrer si tôt à cause de son mari. Il faut que je la persuade de prolonger son séjour. Elle pourrait parfaitement rester avec les enfants.

— Ah ! papa, c'est ce que vous n'avez jamais pu obtenir, et vous n'aurez pas plus de succès cette fois-ci : Isabelle ne peut supporter quitter son mari.

Cette constatation était trop évidente pour permettre la contradiction. Bien malgré lui, M. Woodhouse fut obligé de se soumettre en soupirant ; Emma se rendait compte qu'il était attristé à l'idée de l'affection conjugale de sa fille et elle se hâta de mettre le sujet sur un terrain plus agréable.

— Il faudra qu'Harriet nous consacre une grande partie de son temps pendant le séjour de mon beau-frère et de ma sœur. Je suis sûre qu'elle aimera les enfants. Nous sommes très fiers des enfants, n'est-ce pas, papa. Je me demande lequel d'Henri ou de Jean plaira le plus à Harriet ?

— Pauvres chéris, comme ils seront contents de venir. Vous savez Harriet, ils aiment beaucoup être à Hartfield.

— Je n'en doute pas, Monsieur. Qui ne le serait pas ?

— Henri est un beau garçon, mais Jean ressemble beaucoup à sa maman. Henri est l'aîné ; il porte mon nom : C'est un garçon très intelligent. Ils ont tous deux de si gracieuses manières. Je suis d'avis que leur père est souvent brusque avec eux.

— Il vous semble brusque, dit Emma parce que vous avez vous-même des manières si douces. M. John Knightley veut que ses garçons soient hardis et actifs et il sait à l'occasion parler sévèrement, mais c'est un père très affectueux et les enfants l'aiment beaucoup.

— Quand leur oncle vient, il les attrape et il les soulève jusqu'au plafond d'une manière bien effrayante.

— Mais papa il n'y a rien qu'ils aiment autant. C'est un si grand plaisir pour eux que si leur oncle n'avait établi la règle de les prendre l'un après l'autre, le premier empoigné ne voudrait jamais céder sa place !

Au moment où les jeunes filles allaient se séparer pour le dîner de quatre heures, le héros de la journée fit son apparition. Harriet détourna la tête, mais Emma le reçut avec son sourire habituel. Tout indiquait dans l'attitude de M. Elton qu'il avait conscience d'avoir fait un pas en avant et Emma supposa qu'il venait se rendre compte de l'effet produit. Le prétexte ostensible de sa visite était de s'informer si on avait besoin de lui pour la partie de M. Woodhouse ce soir-là : si sa présence pouvait être utile, il

remettrait n’importe qu’elle autre obligation, mais, dans le cas contraire, il s’excuserait, ayant promis conditionnellement à son ami, M. Cole, de dîner avec lui.

Emma le remercia de sa prévenance, mais ne voulut pas entendre parler qu’il désappointât son ami à cause d’eux. M. Elton se crut tenu à de nouvelles protestations ; puis, comme il allait se retirer, Emma prit le papier sur la table et le lui passa.

— Voici la charade que vous nous avez si aimablement laissée et dont nous vous remercions. Nous l’avons tant admirée que je me suis permis de la transcrire sur l’album de Mlle Smith. J’espère que votre ami n’y verra pas d’inconvénient. Naturellement, je n’ai copié que les huit premières lignes.

M. Elton parut un peu interdit. Il bredouilla une allusion à « l’honneur… » en regardant Emma et Harriet alternativement ; enfin, il prit le cahier qui était sur la table et l’examina avec attention. Désireuse de dissiper la gêne, Emma dit en souriant :

— Je vous prie de faire nos excuses à votre ami, mais une si jolie charade ne doit pas rester le monopole de quelques privilégiés. L’auteur peut être sûr d’obtenir le suffrage de toutes les femmes chaque fois qu’il donnera à ses écrits un tour aussi galant.

— Je crois pouvoir m’avancer, répondit M. Elton avec une certaine hésitation, et me porter garant que si mon ami voyait sa petite composition à cette place d’honneur, il en éprouverait un sentiment de légitime fierté.

Ce discours terminé, M. Elton prit congé prestement ; Emma ne le retint pas, car il y avait dans la manière de parler du jeune vicaire une sorte de grandiloquence qui, malgré les dispositions bienveillantes qu’elle nourrissait à son égard, était très apte à l’inciter au rire. Elle se sauva pour donner libre cours à son hilarité, laissant Harriet jouir de son bonheur.

OceanofPDF.com

X

Table des matières

Bien que l’on fût déjà au milieu du mois de décembre, le mauvais temps n’avait pas encore interrompu les promenades des deux jeunes filles. Le lendemain Emma décida d’aller faire une visite à une famille pauvre qui demeurait un peu au delà de Highbury. Pour s’y rendre il fallait passer par Vicarage Lane où s’élevait le presbytère : c’était une vieille maison d’apparence modeste, située presqu’en bordure de route et à laquelle le propriétaire actuel s’efforçait de donner un cachet d’élégance et de confort. Arrivées à cet endroit les deux jeunes filles ralentirent le pas pour regarder la façade. Emma dit :

— C’est ici que vous êtes destinée à venir habiter un jour ou l’autre !

— Oh ! quelle jolie maison, dit Harriet, voici les rideaux jaunes que Mlle Nash admire tant !

— Je passe rarement par ici, dit Emma, mais à un moment donné j’y serai particulièrement attirée : toutes les haies, les grilles, les mares de cette partie d’Highbury me deviendront familières. » Harriet n’avait jamais franchi le seuil du presbytère et ne chercha pas à dissimuler sa curiosité.

— Je ne demanderais pas mieux que de réaliser votre désir, dit Emma, mais je ne puis imaginer aucun prétexte plausible pour entrer : pas d’enquête à faire sur un domestique ; j’aurais alors une raison pour interroger la femme de charge ; pas de message de mon père…

Après quelques instants de silence, Harriet reprit :

— Je me demande, Mademoiselle Woodhouse, comment il se fait que vous ne soyez pas mariée ou sur le point de l’être, séduisante comme vous l’êtes !

Emma se prit à rire et répliqua :

— Admettons que je le sois, en effet, Harriet : ce n’est pas une raison suffisante pour me pousser au mariage. Non seulement je ne suis pas à la veille de me marier, mais encore je n’ai guère l’intention de me marier jamais.

— Vous le dites, mais je ne puis le croire.

— Il faudrait pour me faire changer d’avis, que je rencontrasse quelqu’un de très supérieur à tous ceux que j’ai eu l’occasion de voir

jusqu'ici (M. Elton, naturellement, est hors de cause) et à dire vrai je ne désire pas rencontrer ce phénix : je préfère ne pas être tentée. Je ne puis que perdre au change et si je me décidais à me marier, j'en aurais probablement du regret par la suite.

— Vraiment, je ne m'explique pas qu'une femme parle de la sorte !

— Je n'ai aucune des raisons habituelles qui incitent les femmes à se marier. Si je m'éprenais de quelqu'un, alors ce serait tout différent ; mais, jusqu'à présent je suis demeurée indemne et je crois vraiment qu'il n'est pas dans ma nature de m'enthousiasmer. Sans le mobile de l'amour, je serais bien sotte d'abandonner une situation comme la mienne : je n'ai besoin ni d'argent, ni d'occupations, ni d'importance sociale ; bien peu de femmes mariées sont aussi maîtresses dans leur intérieur que je le suis à Hartfield ; je ne puis espérer tenir ailleurs une place plus prépondérante ; suis-je sûre de trouver chez un autre homme une approbation aussi complète de tous mes actes que celle que je trouve chez mon père ?

— Sans doute. Mais, au bout du compte, vous finirez par être une vieille fille comme Mlle Bates !

— Voici une terrible évocation, Harriet, et si je croyais jamais ressembler à Mlle Bates, si je devais devenir si sotte, si satisfaite, si souriante, si bavarde, si peu distinguée, je prendrais un mari demain ! Mais je suis convaincue qu'il ne pourra jamais y avoir entre nous d'autre ressemblance que celle toute fortuite d'être restées célibataires.

— Et cependant vous serez une vieille fille, ce qui est épouvantable !

— Ne vous tourmentez pas, Harriet, je ne serai jamais une vieille fille pauvre ; et c'est la pauvreté seule qui rend méprisable aux yeux du public l'état de célibat ! Une femme seule avec un petit revenu est assez souvent ridicule ! Mais une femme seule nantie de bonnes rentes est toujours respectable et rien ne s'oppose à ce qu'elle soit aussi intelligente et aussi agréable que n'importe qui. Cette distinction n'est pas aussi injuste qu'elle paraît au premier abord, car un revenu mesquin contribue à rétrécir l'intelligence et à aigrir le caractère. Ce que je dis ne s'applique pas néanmoins à Mlle Bates, trop banale et trop sotte pour me plaire, mais dont le cœur est excellent : je crois vraiment que si elle ne possédait qu'un shilling elle en distribuerait la moitié.

— Mais que ferez-vous ? Comment emploierez-vous votre temps quand vous serez vieille ?

— Si je ne m'illusionne pas, Harriet, j'ai une nature active, indépendante et je dispose de nombreuses ressources ; je ne perçois pas pourquoi je ne serai pas en état d'occuper mes loisirs aussi bien à cinquante ans qu'à vingt et un. Les occupations de la femme, manuelles et intellectuelles, ne me feront pas plus défaut qu'aujourd'hui. Quant à des objets d'intérêt pour mon affection, je n'en manquerai pas ; je pourrai me consacrer aux enfants d'une sœur que je chéris. Il y en aura très probablement un assez grand nombre pour me fournir toutes les espèces de sensations dont se nourrit la vie à son déclin ; ils me donneront matière d'espérer et de craindre. Sans doute, je ne ressentirai pour aucun d'eux la tendresse qui est l'apanage des parents, mais mon humeur s'accommodera volontiers d'un sentiment plus calme et moins aveugle que l'amour maternel. Souvent une de mes nièces me tiendra compagnie !

— Connaissez-vous la nièce de Mlle Bates ou pour mieux dire êtes-vous en relation avec elle ?

— Oh ! oui, nous sommes obligés de la voir toutes les fois qu'elle vient à Hartfield. Je veux croire que l'exemple de Mlle Bates me préservera d'une admiration exagérée pour mes nièces. Puisse le ciel m'éviter au moins d'ennuyer les gens au sujet de tous les Knightley réunis seulement la moitié autant que le fait Mlle Bates, à propos de Jeanne Fairfax ; le son seul de ce nom est devenu pour moi une fatigue. Chacune de ses lettres est lue et relue au moins quarante fois, les compliments destinés à ses amis sont transmis indéfiniment ; si elle envoie à sa tante le modèle d'une ceinture ou qu'elle tricote une paire de jarretières pour sa grand'mère on n'entend plus parler d'autre chose pendant un mois. Je souhaite tout le bonheur possible à Jane Fairfax, mais elle m'ennuie à mourir.

Elles approchaient maintenant du but de leur promenade et leur entretien prit une autre tournure. Emma était très charitable ; les pauvres trouvaient toujours auprès d'elle non seulement l'assistance pécuniaire mais encore le réconfort de son attention, de ses conseils et de sa patience. Elle comprenait leur manière d'être, excusait leur ignorance, compatissait à leurs tentations et ne s'attendait pas à trouver chez eux des vertus extraordinaires. Elle prenait part à leur chagrin et leur venait toujours en aide avec intelligence et bonne volonté. Dans ce cas particulier, sa visite avait pour but non seulement de distribuer des secours à des indigents, mais encore de porter remède aux souffrances d'un malade. Elle quitta la maison, impressionnée à la vue de tant de misère. Une fois dehors, elle dit :

— Voilà des spectacles, Harriet qui vous font du bien. Comme tout paraît insignifiant à côté ! Il me semble que je ne pourrai plus détacher mon esprit de ces pauvres créatures tout le reste de la journée.

— Vous dites vrai, répondit Harriet, pauvres créatures !

Emma referma la barrière placée à l'extrémité du sentier qui traversait le petit jardin.

Emma jeta un dernier coup d'œil sur l'aspect minable du lieu et évoqua la misère qu'il recelait. Elles se retrouvèrent sur la route qui, à cet endroit tournait brusquement et une fois la courbe franchie les deux jeunes filles aperçurent soudain M. Elton qui venait vers elles : il était si près qu'Emma eut à peine le temps de dire :

— Ah ! Harriet, voici qui va mettre à l'épreuve notre fidélité aux bonnes pensées. Quoi qu'il en soit, l'essentiel c'est que notre compassion ait procuré un peu de soulagement à ceux qui souffrent. Si nous avons pour les malheureux assez de pitié pour les aider selon nos moyens, nous faisons notre devoir ; au delà ce n'est qu'une vaine sympathie, inutile aux autres et nuisible à soi-même.

Elles furent alors rejointes par le promeneur.

M. Elton se disposait précisément à aller voir la malheureuse famille à laquelle Emma s'intéressait. Ils cherchèrent ensemble quels remèdes on pouvait apporter à une aussi triste situation et décidèrent les mesures à prendre. Puis remettant sa visite au lendemain, M. Elton demanda l'autorisation de les accompagner.

Cette rencontre, pensa Emma, à laquelle la charité préside est particulièrement heureuse. Rien ne pourrait être plus favorable au développement de l'amour ; je ne serais pas étonnée que la déclaration s'ensuive ; ma présence est le seul obstacle. Que ne suis-je ailleurs !

Désireuse de se tenir à l'écart le plus possible, Emma prit un étroit sentier qui dominait la route principale où les deux autres marchaient ensemble. Mais elle n'était pas là depuis deux minutes quand elle s'aperçut qu'Harriet, habituée à la suivre et à l'imiter, s'empressait de l'y joindre ; cela ne faisait pas son affaire : elle s'arrêta immédiatement sous le prétexte de rattacher les lacets de ses souliers et se courbant de façon à obstruer complètement le passage, elle les pria de bien vouloir continuer d'avancer en attendant qu'elle les rejoignît ; ils firent ce qu'elle demandait. Au moment où elle jugeait raisonnable d'avoir terminé son occupation, elle eut la chance de trouver une nouvelle raison pour s'attarder : elle fut, en effet,

saluée par un des enfants de la famille qu'elle venait de visiter et qui conformément aux instructions reçues, se dirigeait vers Hartfield en emportant un récipient pour rapporter du bouillon. Rien de plus naturel que de marcher à côté de la petite fille et de la questionner ; pourtant Emma gagnait involontairement du terrain sur ses deux compagnons qui ne se pressaient pas ; elle le regretta d'autant plus qu'ils paraissait absorbés dans une conversation intéressante.

M. Elton parlait avec animation, Harriet écoutait avec une attention enjouée. Emma, ayant expédié l'enfant en avant, se demandait comment elle pourrait faire pour se changer en statue de sel quand, au même instant, ils se retournèrent tous deux et elle fut obligée de se rapprocher. M. Elton continua sa phrase et Emma fut désappointée d'entendre qu'il faisait à sa blonde compagne un récit de la fête chez M. Cole ; elle arrivait elle-même pour le fromage de stilton, le beurre, la betterave et le dessert !

« Ce début aurait évidemment pu amener à une conclusion satisfaisante, se dit-elle en guise de consolation ; tous les sujets sont bons pour les amoureux et toute espèce de conversation peut servir de prétexte aux confidences sentimentales. Si seulement j'avais pu rester un peu plus longtemps absente. »

Ils marchèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils fussent en vue de l'enceinte du presbytère : à ce moment Emma eut une inspiration subite et elle découvrit le moyen de faire pénétrer Harriet dans la maison : elle s'aperçut d'un nouveau défaut dans l'arrangement de sa chaussure et s'arrêta une fois encore ; elle arracha alors le lacet et le jeta à la dérobée dans le fossé. Ceci fait, elle pria ses compagnons de s'arrêter et leur avoua son embarras :

— La plus grande partie de mon lacet n'existe plus, dit-elle, et je ne sais pas trop comment je vais faire. En vérité, je suis pour vous deux une compagnie bien encombrante, mais j'espère que vous voudrez bien admettre que je suis rarement si mal équipée. Monsieur Elton, il faut que je vous demande de m'autoriser à m'arrêter chez vous et à avoir recours à votre femme de charge qui me trouvera un bout de ruban ou de ficelle pour maintenir mon soulier.

Cette proposition parut causer à M. Elton un véritable ravissement ; il fit de la meilleure grâce du monde les honneurs de sa maison. La pièce où il les conduisit était celle qu'il occupait habituellement ; ils causèrent quelques instants, puis Emma suivie de la femme de charge, qui s'était mise entièrement à sa disposition, pénétra dans une chambre attenante ; la porte

de communication se trouvait ouverte et elle fut forcée de la laisser entrebâillée : elle s'attendait à ce que M. Elton la fermât ; s'apercevant qu'il n'intervenait pas, Emma engagea aussitôt avec la femme de charge une conversation animée, afin de donner à M. Elton la possibilité d'aborder avec Harriet le sujet qu'il lui plairait. Au bout de dix minutes elle dut mettre un terme à l'entretien et à ses arrangements. Elle trouva les amoureux debout devant une des fenêtres ; les apparences étaient favorables et pendant une demi-minute elle goûta la gloire du triomphe. Elle apprit bientôt pourtant qu'aucun pas décisif n'avait été fait. M. Elton s'était montré particulièrement aimable et charmant ; il avait confié à Harriet qu'il les avait vues passer et que ce n'était pas sans intention qu'il avait pris le même chemin ; il avait fait quelques allusions galantes, mais rien de sérieux. « Il est d'une extrême prudence, pensa Emma, il avance pas à pas et ne veut rien risquer jusqu'à ce qu'il sente sûr d'être agréé. »

Bien que le succès qu'elle escomptait n'eût pas couronné son ingénieux stratagème, Emma fut satisfaite, néanmoins, d'avoir procuré aux deux amoureux un tête-à-tête agréable qui hâterait probablement l'heureux dénouement.

OceanofPDF.com

XI

Table des matières

Il n’était plus désormais au pouvoir d’Emma de consacrer ses loisirs à veiller sur le bonheur de M. Elton. La prochaine arrivée de sa sœur primait ses autres préoccupations pendant le séjour d’Isabelle à Hartfield elle prévoyait que les amoureux passeraient au second plan ; rien du reste ne les empêcherait d’avancer rapidement leurs affaires s’il leur plaisait. Elle commençait à trouver que certaines personnes s’en remettent trop volontiers aux autres du soin de leurs propres intérêts.

La venue de M. et Mme John Knightley provoquait cette année là un intérêt inaccoutumé. En effet depuis leur mariage ils avaient l’habitude de passer toutes leurs vacances, partie à Hartfield et partie à Donwell Abbey. Mais l’été précédent, sur le conseil du médecin, ils avaient conduit leurs enfants au bord de la mer. Il y avait donc plusieurs mois que M. Woodhouse n’avait pas vu sa fille et les enfants ; il était tout ému et nerveux à la pensée de cette trop courte visite. Pour le moment il était très préoccupé des risques auxquels selon lui étaient exposés les voyageurs et son inquiétude s’étendait à ses chevaux et à son cocher qui avaient été envoyés en relai à mi-chemin.

Ses alarmes furent vaines : les vingt-cinq kilomètres furent parcourus sans encombre, et M. et Mme John Knightley, avec leurs enfants, escortés d’un nombre respectable de bonnes, arrivèrent sains et saufs à Hartfield. La joie de se retrouver, tant de personnes à accueillir, l’attribution à chacun de son logement respectif provoquèrent une confusion et un brouhaha que les nerfs de M. Woodhouse n’aurait pu supporter à aucun autre moment ; cependant, tout rentra vite dans l’ordre, car les habitudes et les sentiments de son père étaient tenus en grande considération par Mme John Knightley : partout ailleurs sa sollicitude maternelle se fût enquis de l’installation de ses enfants ; elle eût désiré savoir, dès l’arrivée, s’ils se trouvaient dans les meilleures conditions pour manger, boire, dormir et s’amuser ; mais, à Hartfield, elle s’appliquait avant tout à ce qu’ils ne fussent pas une cause de fatigue pour son père.

Mme Jean Knightley était une jolie et élégante petite femme, passionnément attachée à son foyer et à sa famille, une épouse dévouée, une mère aimante, et son affection pour son père et sa sœur était extrême.

Jamais elle ne trouvait rien à reprendre chez aucun de ceux qu'elle aimait. Elle était d'intelligence moyenne et sans grande vivacité d'esprit ; outre cette ressemblance avec son père, elle tenait aussi de lui une constitution délicate ; elle se préoccupait sans cesse de la santé de ses enfants, était aussi entichée de son docteur, M. Wingfield, que son père l'était de M. Perry ; ils avaient l'un et l'autre une extrême bienveillance de caractère et la même considération pour leurs vieux amis.

M. Jean Knightley était un homme grand, distingué et très intelligent ; il occupait une des premières places dans sa profession et en même temps il avait toutes les qualités d'un homme d'intérieur ; ses manières un peu froides et réservées l'empêchaient au premier abord de paraître aimable, et il était susceptible de marquer, à l'occasion, quelque mauvaise humeur : sa femme, du reste, avait pour lui une véritable idolâtrie qui contribuait à développer cette tendance ; elle accueillait avec une douceur inaltérable les manifestations souvent brusques des opinions maritales. Sa belle-sœur n'avait pas pour lui une bien vive sympathie ; aucun de ses défauts n'échappait à la clairvoyance d'Emma ; elle ressentait les légères injures infligées à Isabelle et dont celle-ci n'avait pas conscience. Peut-être eut-elle témoigné moins de sévérité à l'égard de son beau-frère si ce dernier s'était montré mieux disposé pour elle, mais ses manières étaient au contraire celles d'un frère et d'un ami qui ne loue qu'à propos et que l'affection n'aveugle pas. Elle lui reprochait surtout de manquer de respectueuse tolérance vis-à-vis de son père : les manières de M. Woodhouse faisaient parfois perdre patience à M. John Knightley et provoquaient chez lui un rappel à la raison ou une réplique un peu vive. Cela arrivait rarement, car, en réalité, il avait parfaitement conscience des égards dûs à son beau-père ; trop souvent cependant pour conserver la bienveillance d'Emma qui ne cessait d'appréhender quelque parole offensante au cours de leurs conversations. Le début néanmoins de chaque visite était toujours parfaitement cordial, et celle-ci devant par nécessité être extrêmement brève, il était permis d'espérer que nul ne se départirait des sentiments actuels d'effusion.

Il n'y avait pas longtemps qu'ils étaient assis ensemble lorsque M. Woodhouse, en secouant mélancoliquement la tête et en soupirant, fit remarquer à sa fille le changement qui s'était produit depuis son départ.

— Ah ! ma chère, dit-il, pauvre Mlle Taylor ! Voilà une triste affaire.

— Oh ! certainement, reprit Isabelle pleine de sympathie. Comme elle doit vous manquer ! Et à ma chère Emma ! Quelle affreuse perte pour vous deux ! J'ai bien pris part à votre chagrin. Je ne pouvais m'imaginer comment vous arriveriez à vous passer d'elle. J'espère qu'elle se porte bien ?

— Elle va assez bien, ma chère ; je ne suis pas sûr pourtant si l'endroit qu'elle habite lui convient.

M. Jean Knightley intervint alors pour demander à Emma si l'air de Randalls était malsain.

— Oh ! non, répondit-elle, pas le moins du monde. Je n'ai jamais vu Mme Weston en meilleure santé. Papa fait allusion à son regret.

— Qui leur fait honneur à tous deux, répondit-il à la vive satisfaction d'Emma.

— Est-ce que vous la voyez quelquefois ? reprit Isabelle du ton plaintif qui agréait particulièrement à son père.

M. Woodhouse hésita, puis il répondit :

— Pas si souvent, ma chère, que je le désirerais.

— Oh ! papa, comment pouvez-vous parler ainsi ? Depuis leur mariage nous n'avons passé qu'un jour entier sans voir M. ou Mme Weston et souvent les deux, soit à Randall, soit ici et comme vous pouvez le supposer, Isabelle, plus généralement ici. Ils ont fait preuve de l'empressement le plus affectueux. M. Weston est vraiment aussi attentif qu'elle. Si vous prenez cet air mélancolique, papa, vous donnerez à Isabelle une idée tout à fait fausse de ce qui se passe. Tout le monde, bien entendu, comprend combien Mlle Taylor doit nous manquer, mais tout le monde en même temps doit savoir que M. et Mme Weston ont réussi à atténuer les effets de la séparation plus que nous ne l'espérions nous-mêmes.

— Il était naturel qu'il en fût ainsi, dit M. Jean Knightley, c'est bien du reste ce que j'avais compris d'après vos lettres. Je ne doutais pas du désir de Mme Weston de se montrer pleine de prévenances ; d'autre part, son mari étant inoccupé et d'un naturel sociable, la tâche lui était rendue facile. Je vous ai toujours dit, ma chérie, que vos appréhensions étaient exagérées ; vous avez entendu le récit d'Emma et j'espère que vous êtes rassurée.

— Certainement, dit M. Woodhouse, je ne doute pas que cette pauvre Mme Weston ne vienne nous voir assez souvent, mais ce ne sont que des visites et il faut toujours qu'elle s'en aille !

— Ce serait bien dur pour ce pauvre M. Weston, papa, dit Emma, s'il en était autrement. Vous oubliez tout à fait l'existence de M. Weston.

— Il me semble en effet, dit M. Jean Knightley en riant, que M. Weston a également quelques droits. Il nous appartient, Emma, de prendre la défense du pauvre mari ; par état je suis qualifié pour intervenir et vous qui êtes encore libre il ne vous est pas interdit de faire preuve d'impartialité. Quant à Isabelle, il y a assez longtemps qu'elle est mariée pour comprendre tout l'avantage qu'il y aurait à mettre les MM. Weston de côté.

— Moi, mon chéri, reprit sa femme, est-ce que vous faites allusion à moi ? Personne ne peut être plus à même que je le suis de parler en faveur du mariage, et s'il ne s'était agi de quitter Hartfield j'aurais toujours considéré Mlle Taylor comme une femme très fortunée. D'autre part, je puis vous assurer que je n'ai jamais eu l'intention de méconnaître les titres de cet excellent M. Weston ; il n'y a pas de bonheur que je ne lui souhaite ; je le considère comme un des hommes les plus affables qui existent ; excepté vous et votre frère, je ne connais personne qui ait meilleur caractère. Je n'oublierai jamais la bonne grâce qu'il a mise à lancer le cerf-volant d'Henri un jour de grand vent pendant les dernières vacances de Pâques ; et depuis le jour où il a pris la peine de m'écrire en rentrant chez lui, à minuit, pour me rassurer au sujet d'une rumeur relative à des cas de fièvre typhoïde à Cobham, j'ai toujours eu la conviction qu'il n'y a pas un meilleur cœur sur la terre. Personne plus que Mlle Taylor ne méritait un pareil mari !

— Où est le jeune homme ? dit M. Jean Knightley ; a-t-il fait son apparition, oui ou non ?

— Il a été question d'une visite au moment du mariage, répondit Emma ; mais notre attente a été déçue. Depuis je n'ai plus entendu parler de lui.

— Vous oubliez la lettre, ma chère ! reprit M. Woodhouse. Il a écrit une lettre de félicitations à cette pauvre Mme Weston qui me l'a montrée et je l'ai trouvée fort bien tournée. Je ne puis affirmer que l'idée vienne de lui : il est jeune, et c'est peut-être son oncle…

— Mon cher papa, il a vingt-trois ans ; vous oubliez que le temps passe.

— Vingt-trois ans ! Est-ce possible ? Je ne l'aurais jamais cru ; il n'avait que deux ans quand sa pauvre mère est morte ; les années s'envolent véritablement et ma mémoire est bien mauvaise. Quoiqu'il en soit, la lettre était parfaite ; je me rappelle qu'elle était datée de Weymouth et qu'elle

commençait ainsi : « Ma chère Madame », mais je ne me rappelle pas la suite ; elle était signée : « Fr. C. Weston Churchill. »

— C'est tout à sa louange, s'écria Mme Jean Knightley, toujours prête à approuver. Je ne doute pas que ce ne soit un aimable jeune homme, mais c'est bien triste qu'il ne vive pas dans la maison de son père. Il y a quelque chose de si choquant à ce qu'un enfant soit enlevé à ses parents ! Je n'ai jamais pu comprendre que M. Weston ait pu se résigner à se séparer de son fils. Abandonner son enfant ! Je ne pourrais jamais avoir bonne opinion d'une personne qui serait capable de faire une telle proposition.

— Personne n'a jamais eu bonne opinion des Churchill, dit froidement M. Jean Knightley, mais ne vous imaginez pas, ma chère Isabelle, que M. Weston ait ressenti, en laissant partir son fils, ce que vous éprouveriez en vous séparant d'Henri ou de Jean. M. Weston a un caractère enjoué et conciliant, mais sans profondeur ; il prend les choses comme elles viennent et en tire le meilleur parti possible ; je pense qu'il attache plus d'importance aux satisfactions de ce qu'on appelle le monde, c'est-à-dire à la possibilité, de prendre ses repas et de jouer au whist cinq fois par semaine avec ses voisins, qu'aux affections de famille ou aux satisfactions de son intérieur.

Emma ne pouvait qu'être blessée d'une remarque aussi désobligeante pour M. Weston et elle avait grande envie d'y répondre, mais elle se retint et laissa tomber le sujet. Elle était désireuse de conserver la paix, si c'était possible ; d'autre part, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer la force du lien de famille chez son beau-frère et le sentiment qui lui faisait tenir langage.

OceanofPDF.com

XII

Table des matières

M. Knightley devait dîner à Hartfield, un peu contre l'inclination de M. Woodhouse qui n'aimait à partager avec personne le premier soir d'Isabelle. Mais Emma qui avait l'esprit droit en avait décidé ainsi. En dehors des égards qu'il était naturel de témoigner aux deux frères, elle avait eu un plaisir particulier à faire cette invitation à cause du désaccord survenu entre elle et M. Knightley.

Elle espérait que le moment de la réconciliation était venu ; à vrai dire, le mot n'était pas exact, car elle ne se considérait pas comme ayant eu des torts et elle savait que, de son côté, il ne voudrait jamais reconnaître les siens ; les concessions réciproques étaient donc hors de question ; mais il était temps de paraître avoir oublié qu'ils s'étaient jamais querellés ; elle comptait que la présence des enfants servirait de prétexte à la reprise de leurs relations d'amitié : quand il entra dans le salon, Emma tenait sur ses genoux une gentille petite fille d'environ huit mois qui faisait sa première visite à Hartfield et paraissait très satisfaite de sauter dans les bras de sa tante ; tout en débitant avec un visage grave des réponses concises, il fut vite amené à parler des nouveaux arrivants sur un ton habituel : il finit par lui prendre l'enfant des bras de la façon la moins cérémonieuse. Emma sentit qu'ils étaient de nouveau amis ; cette conviction lui rendit toute sa confiance en elle-même. Elle ne put s'empêcher de faire allusion à leur récent malentendu et elle dit, pendant qu'il admirait l'enfant :

— Nos opinions sur les adultes diffèrent parfois essentiellement, mais j'ai remarqué que, quand il s'agit de nos neveux et nièces, nous sommes toujours d'accord.

— Si au lieu de subir le joug de la fantaisie et du caprice, vous vous laissiez guider par la nature dans vos jugements sur les hommes et les femmes, comme vous l'êtes quand il s'agit de ces enfants, nous aurions toujours la même manière de voir.

— Évidemment, nos désaccords ne peuvent provenir que de mon manque de jugement !

— Oui, répondit-il en souriant, et pour une bonne raison : j'avais seize ans quand vous êtes née.

— Je ne doute pas que votre jugement ne fût, à cette époque de notre vie, bien supérieur au mien ; mais ne pensez-vous pas que cette période de vingt-et-une années ait sensiblement modifié les coefficients de notre intelligence ?

— Certainement, elle les a rapprochés.

— Pas assez cependant pour que je puisse avoir raison contre vous ?

— Je garderai toujours une avance de seize années d'expérience ; j'ai de plus l'avantage de ne pas être une jolie femme et de n'avoir pas été un enfant gâté. Allons, ma chère Emma, soyons amis et n'en parlons plus. Dites à votre tante, petite Emma, qu'elle devrait vous donner un meilleur exemple que de réveiller de vieux griefs et que, si elle n'était pas dans son tort auparavant, elle l'est aujourd'hui.

— C'est juste, dit-elle, devenez meilleure que votre tante, ma petite Emma ; soyez plus intelligente et moins vaniteuse. Encore un mot, Monsieur Knightley, et j'ai fini : je me plais à reconnaître que nous étions tous les deux bien intentionnés, et je désire savoir si M. Martin n'a pas été cruellement désappointé.

— Il est impossible de l'être plus.

— Vraiment ! Je le regrette beaucoup. Allons, serrons-nous la main.

Cette effusion venait de prendre fin, quand Jean Knightley fit son entrée ; et les : « Comment va Georges ? Jean, comment allez-vous ? » se succédèrent selon la vraie tradition anglaise ; ils cachaient sous une froideur apparente leur réel attachement qui aurait conduit chacun à faire tout pour le bien de l'autre.

La soirée se passa tranquillement et M. Woodhouse se refusa à jouer aux cartes pour se consacrer tout entier à la conversation de sa chère Isabelle. La petite société se divisa en deux parties : d'un côté M. Woodhouse et sa fille, de l'autre les deux messieurs Knightley. Les sujets de conversation respectifs ne se mêlaient que très rarement ; Emma se joignait alternativement à l'un ou à l'autre groupe.

Les deux frères parlaient de leurs affaires, mais surtout de celles de l'aîné comme magistrat, celui-ci avait souvent à interroger son frère sur quelque point de droit, ou bien une anecdote curieuse à raconter ; comme fermier dirigeant l'exploitation du domaine de famille, il était tenu de dire ce que chaque champ devait produire l'année suivante et de donner toutes les informations locales susceptibles d'intéresser son frère : les questions que ce dernier posait relativement au plan d'une canalisation, au

changement d’une barrière, à l’abatage d’un arbre, témoignaient du soin avec lequel il suivait tous les détails des travaux agricoles. Pendant ce temps, M. Woodhouse échangeait avec sa fille des regrets attendris et des propos de tendre inquiétude.

— Ma pauvre chère Isabelle, dit-il affectueusement en prenant la main de sa fille, interrompant quelques instants l’ouvrage destiné à un des cinq enfants, comme il y a longtemps que nous n’avons été réunis ici et comme vous devez être fatiguée du voyage ! Il faudra vous coucher de bonne heure, ma chère, et je vous recommande de prendre un peu de bouillie ayant de monter. Ma chère Emma, si vous faisiez préparer la bouillie pour tout le monde ?

Emma ne put entrer dans ces vues, sachant que les deux messieurs Knightley étaient aussi irréductibles qu’elle sur ce point, et deux assiettées seulement furent commandées.

Après avoir fait l’éloge de cet aliment et s’être étonné de ne pas rencontrer une approbation unanime, M. Woodhouse dit d’un air grave :

— Quelle étrange idée, ma chère, vous avez eue de passer votre été à South End au lieu de venir ici. Je n’ai jamais eu grande confiance dans l’air de la mer.

— M. Wingfield a particulièrement insisté, Monsieur, pour nous faire faire ce déplacement il le jugeait opportun pour tous les enfants, mais particulièrement pour la petite Bella qui a la gorge délicate ; il tenait essentiellement à lui faire prendre des bains de mer.

— Ah ! ma chère, mais Perry, au contraire, n’était pas d’avis que la mer fût indiquée pour le cas de cette enfant ; quant à moi il y a longtemps que je suis persuadé que la mer ne fait du bien à personne ; moi-même j’ai failli y mourir.

— Allons, allons, dit Emma sentant que la conversation s’égarait, il faut que je vous prie de ne plus parler de la mer. Cela m’attriste et me rend envieuse, moi qui ne l’ai jamais vue. Voilà un sujet prohibé. Ma chère Isabelle, je ne vous ai pas encore entendu demander des nouvelles de M. Perry et lui ne vous oublie jamais !

— Oh ! cet excellent M. Perry ! Comment se porte-t-il, Monsieur !

— Mais assez bien ; pas tout à fait bien pourtant ; ce pauvre Perry a mal au foie et il n’a pas le temps de se soigner ; il est appelé d’un bout à l’autre du pays : je pense qu’il n’y a pas un autre médecin qui ait une pareille

clientèle mais il faut dire aussi qu'il n'y a nulle part un médecin plus intelligent.

— Et Mme Perry, et les enfants, comment vont-ils ? Ont-ils grandi ? J'ai beaucoup d'amitié pour M. Perry. J'espère qu'il viendra bientôt à Hartfield ; il sera si content de voir mes petits.

— Je compte sur lui demain : j'ai à le consulter sur un ou deux points et, ma chère, je vous conseille de lui laisser examiner la gorge de la petite Bella.

— Oh, Monsieur, sa gorge va tellement mieux que je n'ai plus d'inquiétude à ce sujet ; j'attribue cette amélioration soit aux bains de mer qui lui ont très bien réussi soit à l'application d'un liniment ordonné par M. Wingfield.

— Si j'avais su, ma chère, que vous aviez besoin d'un liniment je n'aurais pas manqué d'en parler à…..

— Vous semblez, Isabelle, avoir tout à fait oublié les Bates, interrompit Emma, je ne vous ai pas entendu prononcer leur nom.

— Je suis honteuse de ma négligence, mais vous me donnez de leurs nouvelles dans la plupart de vos lettres. J'irai demain rendre visite à cette excellente Mme Bates et je lui conduirai mes enfants ; elle et Mlle Bates sont toujours si heureuses de les voir. Quelles braves créatures ! Comment vont-elles, Monsieur ?

— Mais assez bien, ma chère ; toutefois la pauvre Mme Bates a eu un très fort rhume, le mois dernier.

— Comme j'en suis fâchée ! Mais les rhumes n'ont jamais été aussi nombreux que cet automne. M. Wingfield a rarement vu autant de malades, sauf dans une période d'influenza.

— C'est, en effet, un peu ce qui s'est passé ici, mais pas à ce point ; Perry dit que les rhumes ont été assez fréquents, mais qu'il a vu de plus mauvais mois de novembre ; dans l'ensemble, Perry ne considère pas cette année comme particulièrement mauvaise.

— Mais je crois que M. Wingfield partage cette opinion, sauf en ce qui concerne…

— La vérité, ma chère enfant, c'est qu'à Londres la saison est toujours mauvaise. Personne ne se porte bien à Londres ; c'est une chose terrible que vous soyiez forcée d'y vivre : si loin et au mauvais air !

— Il ne faut pas, Monsieur, confondre notre quartier avec le reste de Londres ; le voisinage de Brunswick Square fait toute la différence ! M.

Wingfield est tout à fait d'avis qu'on ne pourrait trouver un quartier plus aéré.

— Ah ! ma chère, ce n'est pas Hartfield ! Vous avez beau dire, après une semaine passée ici, vous êtes transformée ; vous n'avez plus la même mine. Je dois avouer que je ne trouve aucun de vous en bien bon état.

— Je suis fâchée de vous entendre parler ainsi ; mais je puis vous assurer qu'en dehors de mes palpitations et de mes maux de tête nerveux, auxquels je suis toujours sujette, je me sens parfaitement bien ; et si les enfants étaient un peu pâles avant de se coucher, c'est simplement parce qu'ils étaient fatigués du voyage. Je suis persuadée que vous aurez meilleure opinion de leur mine demain ; M. Wingfield m'a dit qu'il ne se souvenait nous avoir vus nous mettre en route en meilleure santé. Il ne vous semble pas au moins, ajouta-t-elle en se tournant avec une affectueuse sollicitude vers son mari, que M. Jean Knightley ait l'air malade ?

— Je ne puis vous faire mon compliment ma chère, je trouve que M. Jean Knightley est loin d'avoir bonne mine.

— Qu'y a-t-il, Monsieur, est-ce que vous me parlez ? dit M. Jean Knightley en entendant prononcer son nom.

— Je regrette bien, mon chéri, d'apprendre que mon père ne vous trouve pas bonne mine, mais j'espère que ce n'est qu'un peu de fatigue. Néanmoins, vous le savez, j'aurais désiré que vous vissiez M. Wingfield avant de partir.

— Ma chère Isabelle, reprit vivement M. Jean Knightley, je vous prie de ne pas vous occuper de ma mine. Contentez-vous de vous soigner, vous et vos enfants.

— Je n'ai pas bien compris ce que vous disiez à votre frère, interrompit Emma, au sujet de votre ami M. Graham : a-t-il l'intention de faire venir un régisseur d'Écosse pour son nouveau domaine ? Est-ce que le vieux préjugé ne sera pas trop fort ?

Elle parla de la sorte assez longtemps et quand elle se retourna vers son père et sa sœur elle eut la satisfaction de les entendre causer de Jane Fairfax ; celle-ci n'était pas particulièrement dans ses bonnes grâces ; mais, dans la circonstance présente, Emma fut enchantée de joindre sa voix au concert de louanges.

— Cette aimable et douce Jane Fairfax dit M. Jean Knightley, il y a bien longtemps que je ne l'ai vue. Je la rencontre quelquefois par hasard à Londres, mais je n'ai pas eu le plaisir de m'entretenir avec elle depuis plus

d’un an. Quel bonheur ce doit être pour sa vieille grand’mère et son excellente tante quand elle vient leur rendre visite ! Je regrette toujours beaucoup à cause d’Emma qu’elle ne puisse pas être plus souvent à Highbury, mais maintenant que leur fille est mariée je suppose que le colonel et Mme Campbell ne voudront plus se séparer d’elle. Jane Fairfax aurait pu être une délicieuse compagne pour Emma.

M. Woodhouse souscrivit volontiers à tous les éloges, mais ajouta :

— Notre petite amie, Harriet Smith, est également une charmante personne ; je suis certain, ma chère, qu’Harriet vous plaira. Emma ne pourrait avoir une plus agréable amie.

— Je suis heureuse de l’apprendre ; je pensais à Jane Fairfax parce que c’est une jeune fille accomplie et qu’elle a exactement le même âge qu’Emma.

Divers sujets furent abordés et discutés avec calme ; mais la soirée ne devait pas prendre fin sans que l’harmonie fut de nouveau troublée. Quand on apporta la bouillie d’avoine, Isabelle raconta qu’il ne lui avait jamais été possible d’obtenir que la cuisinière, engagée pendant son séjour à South End, lui servît une bouillie convenablement délayée et de la consistance voulue. C’était une ouverture dangereuse.

— Ah ! dit M. Woodhouse en secouant la tête et en regardant sa fille avec une affectueuse sollicitude. Je regretterai toujours que vous ayez été à la mer cet été au lieu de venir ici.

— Mais à quel propos vous tourmentez-vous, Monsieur ? Je vous assure que ce séjour a très bien réussi aux enfants.

— En tous cas, du moment que vous étiez décidée à aller à la mer, j’estime qu’il est fâcheux que vous ayez donné la préférence à South End : c’est un endroit malsain. Perry a été surpris de ce choix.

— Je sais que quelques personnes ont cette idée, mais c’est une erreur ; nous nous y sommes toujours très bien portés et M. Wingfield m’a affirmé que c’était un préjugé sans fondement : il connaît parfaitement les conditions climatiques de ce pays où son frère et sa famille ont été à plusieurs reprises.

— Vous auriez dû aller à Cromer, ma chère. Perry a été une fois à Cromer qu’il considère comme la plage la plus saine de la côte : la mer y est très belle, m’a-t-il dit, l’air excellent. Vous auriez trouvé là un logement confortable et suffisamment éloigné de la plage. Que n’avez-vous consulté Perry ?

— Mais, monsieur, considérez la différence du voyage : cent cinquante kilomètres au moins au lieu de soixante.

— Ah, ma chère ! quand il s'agit de la santé ; comme dit Perry, aucune considération ne doit entrer en ligne de compte, et du moment que l'on voyage, il importe peu de faire cent cinquante kilomètres au lieu de soixante. Il eût été préférable de rester simplement à Londres plutôt que de faire soixante kilomètres pour trouver un air plus malsain. Telle a été du moins l'opinion de Perry qui n'a pas approuvé ce déplacement.

Depuis quelques instants Emma s'efforçait en vain d'arrêter son père et quand celui-ci eut prononcé ces dernières paroles, elle ne put s'étonner de l'intervention de son beau-frère.

— M. Perry, dit-il d'une voix qui exprimait son profond mécontentement, ferait bien de garder ses appréciations pour ceux qui les lui demandent. À quel titre se croit-il autorisé à commenter mes décisions ? Je crois être capable de me diriger d'après mes propres lumières et je n'ai besoin ni de ses conseils ni de ses remèdes. Puis se calmant, il ajouta : « Si M. Perry peut m'indiquer le moyen de transporter une femme et cinq enfants à cent cinquante kilomètres pour le même prix et sans plus de fatigue qu'à soixante, je serais disposé à donner la préférence à Cromer.

— C'est bien vrai, interrompit M. Knightley fort opportunément, toute la question est là. Mais pour revenir, Jean, à ce que je vous disais : mon idée est de modifier le tracé du sentier qui conduit à Langham afin d'éviter qu'il ne traverse la prairie ; je ne pense pas que ce changement puisse gêner d'aucune façon les habitants d'Highbury ; du reste, demain matin, nous consulterons les cartes quand vous viendrez à l'abbaye et vous me donnerez votre avis.

M. Woodhouse manifestait quelque nervosité à la suite des réflexions peu obligeantes dirigées contre son ami Perry, auquel, sans s'en rendre compte, il n'avait cessé de prêter ses propres sentiments et sa manière de voir, mais les soins attentifs dont ses filles l'entouraient eurent vite fait de l'apaiser ; de sorte que, grâce à l'esprit d'à propos de l'aîné des deux frères et aux sentiments de contribution du cadet, l'incident n'eut pas d'autre suite.

OceanofPDF.com

XIII

Table des matières

Pendant ce court séjour à Hartfield, Mme Jean Knightley fut parfaitement heureuse ; elle sortait chaque matin après déjeuner avec ses cinq enfants pour rendre visite à d'anciens amis et le soir elle causait avec son père et sa sœur de tout ce qu'elle avait fait dans la journée. Elle ne désirait rien d'autre sinon que les jours ne s'écoulassent pas si vite. Ce fut une visite délicieuse, parfaite, peut-être à cause de sa brièveté même.

Les soirées avaient été d'un commun accord réservées à la famille ; pourtant il n'y eut pas moyen d'éviter un dîner en ville, malgré la saison. M. Weston ne voulut pas entendre parler d'un refus à l'invitation qu'il venait faire : ils étaient tous priés de venir dîner à Randalls un jour de leur choix. M. Woodhouse lui-même, plutôt que de s'exposer à une division de leur petit groupe, finit par envisager la possibilité de ce déplacement ; il aurait bien voulu suggérer des difficultés sur la manière de se rendre à Randalls, mais comme la voiture et les chevaux de son gendre étaient pour le moment à Hartfield, il fut forcé de reconnaître que rien ne serait plus facile et qu'on pourrait même trouver une place dans une des voitures pour Harriet.

Harriet, M. Elton et M. Knightley furent seuls appelés à les rencontrer ; on devait se retirer de bonne heure, afin de complaire à M. Woodhouse, dont les goûts avaient été consultés en tout. La veille de ce grand événement, Harriet était venue passer la soirée à Hartfield ; elle avait pris froid dans la journée et était si souffrante que si elle n'avait pas clairement exprimé le désir d'être soignée par Mme Goddard, Emma ne l'eût jamais laissée partir dans cet état. Le lendemain, elle alla la voir : Harriet avait la fièvre et un fort mal de gorge ; Mme Goddard l'entourait de soins et d'affection, et on parla d'avertir M. Perry, Harriet était trop faible pour essayer de se persuader qu'elle serait assez bien pour sortir le soir ; elle ne pouvait que pleurer en songeant à ce désappointement. Emma resta auprès d'elle aussi longtemps qu'elle le put et la soigna pendant les absences inévitables de Mme Goddard ; elle lui rendit courage en lui représentant combien M. Elton serait affecté quand il apprendrait son état ; elle la quitta un peu remontée à la pensée des regrets que son absence provoquerait.

En sortant, à quelques mètres de la grille, Emma rencontra M. Elton qui venait chez Mme Goddard ; « il allait précisément, lui dit-il, prendre des nouvelles de la malade et il comptait les transmettre à Hartfield » ; pendant qu'ils causaient ils furent rejoints par M. Jean Knightley et ses fils, qui revenaient de faire leur visite quotidienne à Donwell ; les deux garçons avaient une mine resplendissante à la suite de leur marche rapide et paraissaient devoir faire honneur au rôti de mouton et au pudding au riz vers lesquels ils se hâtaient. Ils continuèrent leur route tous ensemble. Emma était en train de décrire la nature de l'indisposition de son amie : « La gorge est enflammée, le pouls agité. J'ai appris avec regret par Mme Goddard que Harriet était assez sujette aux maux de gorge. » M. Elton manifesta aussitôt son alarme.

— Un mal de gorge ! j'espère que ce n'est pas infectieux. Est-ce que Perry a vu Mlle Smith ? je vous en prie, ne songez pas qu'à soigner votre amie mais prenez des précautions pour vous-même. Ne vous exposez pas à attraper une angine.

Emma, qui n'était en réalité nullement effrayée, calma cet excès d'inquiétude en l'assurant des capacités et des soins de Mme Goddard ; elle ne désirait pas toutefois faire disparaître entièrement les appréhensions de M. Elton et elle ajouta :

— Il fait si froid et la neige menace si évidemment que s'il s'agissait d'une autre invitation j'essayerais de ne pas sortir aujourd'hui et de détourner mon père de courir ce risque ; mais comme il a pris son parti et ne paraît pas se soucier du froid, je n'aime guère intervenir, car je sais combien grand serait le désappointement de M. et de Mme Weston. Mais, sur ma parole, Monsieur Elton, à votre place, je m'excuserais ; vous me paraissez déjà un peu enroué et si vous songez aux fatigues de tous genres qui vous attendent demain et à la nécessité où vous vous trouverez de prêcher, il me semble que la prudence la plus élémentaire vous conseille de ne pas sortir ce soir.

M. Elton parut très perplexe : d'une part il était extrêmement flatté de la sollicitude que lui témoignait une si jolie personne et il lui déplaisait de ne pas accéder à son désir, mais d'un autre côté il ne se sentait nullement disposé à renoncer à cette soirée. Quoi qu'il en soit, Emma, trop engagée dans ses idées préconçues pour l'écouter impartialement, fut très satisfaite quand il acquiesça vaguement en murmurant : « Il fait bien froid en effet. » Elle se réjouissait de lui avoir fourni un prétexte pour se libérer et de lui

avoir donné la possibilité d’envoyer prendre des nouvelles d’Harriet plusieurs fois dans la soirée.

— Vous avez bien raison, dit-elle, nous ferons vos excuses à M. et à Mme Weston.

À peine avait-elle achevé sa phrase qu’elle entendit son beau-frère offrir poliment une place dans sa voiture à M. Elton, au cas où le temps serait le seul obstacle à sa venue ; celui-ci accepta immédiatement de l’air le plus satisfait. C’était une chose décidée ; M. Elton irait à Randalls ; jamais son beau visage n’avait exprimé plus clairement un entier contentement ; jamais son sourire n’avait été plus expressif et ses yeux plus rayonnants que quand il les leva vers Emma.

« Voilà qui est étrange ! se dit Emma. Comment se fait-il, qu’ayant une bonne raison pour s’excuser, il persiste à aller dans le monde ce soir en l’absence d’Harriet ! C’est vraiment incroyable ! Il y a j’imagine, chez beaucoup d’hommes, et particulièrement chez les célibataires, un goût immodéré, une passion véritable pour dîner en ville : c’est pour eux une fonction sociale, une sorte de sacerdoce, devant lequel s’efface toute autre considération. Ce doit être le cas pour M. Elton, un jeune homme très sérieux pourtant et extrêmement amoureux d’Harriet : toutefois, il n’a pas le courage de renoncer à cette invitation. Il trouve de l’esprit à Harriet et il ne peut se résigner à dîner seul à cause d’elle ! Voilà bien les contradictions de l’amour !

Peu après, M. Elton prit congé, et Emma constata avec satisfaction l’émotion avec laquelle il fit allusion à Harriet au moment des adieux ; son dernier mot fut qu’il irait prendre des nouvelles de son amie, avant de rentrer, et qu’il espérait être en mesure de la rassurer. Tout considéré, il laissa à Emma une bonne impression.

Après quelques instants de silence, Jean Knightley dit :

— Je n’ai jamais rencontré de ma vie un homme plus désireux de se faire bien venir que M. Elton ; il apporte à gagner la bonne grâce des dames une application presque pénible. Entre hommes, il peut être raisonnable et simple, mais en présence de personnes du sexe, il se dépense avec excès : chacun des traits de son visage est en mouvement.

— Les manières de M. Elton ne sont pas parfaites, reprit Emma, mais lorsque l’intention est droite il convient de passer sur beaucoup de choses. Un homme qui fait le meilleur usage possible de facultés médiocres l’emporte à mon avis sur celui qui néglige de mettre en valeur des dons

supérieurs. Il y a chez M. Elton une si grande bonne volonté qu'il ne serait pas juste de ne pas en tenir compte.

— Oui, répondit M. John Knightley après un moment d'hésitation, il semble être particulièrement bien disposé à votre égard.

— À mon égard, reprit-elle en souriant, vous imaginez-vous que je sois l'objet des préoccupations de M. Elton ?

— J'ai eu en effet cette impressionne, je l'avoue ; et si vous n'y avez jamais songé jusqu'à présent vous ferez bien d'y réfléchir.

— M. Elton amoureux de moi ! Quelle idée !

— Je ne prétends pas affirmer qu'il en soit ainsi, mais il sera sage de vous en assurer et de régler votre conduite en conséquence. Je trouve que vos manières vis-à-vis de lui sont faites pour l'encourager. Je vous parle en ami, Emma.

— Je vous remercie ; mais je vous certifie que vous vous trompez complètement. M. Elton et moi sommes de très bons amis et rien de plus.

Emma ne se sentait guère flattée que son beau-frère la supposât aveugle à ce point et elle se fut bien passé de ses conseils, mais ne voulant pas l'éclairer sur la véritable situation, elle n'insista pas et ils marchèrent en silence jusqu'à Highbury.

M. Woodhouse était si bien habitué à la perspective de dîner en ville ce soir là, qu'en dépit de la température, il n'eut pas l'idée de s'y dérober ; il se mit en route très exactement avec sa fille aînée dans sa propre voiture ; il semblait moins préoccupé du temps qu'aucun des autres et ne songeait qu'à s'émerveiller de son étonnante équipée et escomptait le plaisir qu'il allait procurer à Randalls ; il était du reste si bien couvert qu'il ne sentait pas le froid. Quand la seconde voiture, où avaient pris place Emma et M. Jean Knightley, se rangea devant le perron, quelques flocons de neige commençaient à tomber ; il était facile de prévoir qu'avant peu la terre aurait revêtu un manteau blanc.

Emma s'aperçut bientôt que son compagnon n'était pas d'une humeur sereine ; l'obligation de s'habiller, de sortir par un temps pareil, la privation de ses enfants après dîner constituaient une série de dérangements que M. Jean Knightley supportait mal volontiers. Il supposait que cette visite ne lui procurerait pas un agrément en rapport avec les ennuis qu'elle lui avait occasionnés et il ne cessa, durant le trajet d'Hartfield au presbytère, d'exprimer son mécontentement.

— Il faut, dit-il, qu’un homme ait une bien bonne opinion de lui-même pour inviter les gens à quitter le coin de leur feu et à affronter un temps pareil, pour le plaisir de le venir voir. Quelle présomption ! Et quelle folie de se soumettre à ce désir tyrannique. Si par devoir ou par nécessité professionnelle nous étions contraints de sortir par une soirée de ce genre, nous nous trouverions à plaindre à juste titre : pourtant nous voici, vêtus sans doute plus légèrement que de coutume, qui nous mettons en route, de notre plein gré, pour aller passer cinq heures dans la maison d’un étranger avec la perspective de ne rien dire et de ne rien entendre que nous n’ayons dit ou entendu hier, que nous ne puissions dire ou entendre demain. Le temps est déjà mauvais, il sera pire au retour. Quatre chevaux et quatre domestiques mis en branle pour transposer cinq personnages transis dans des chambres plus froides que celles qu’ils quittent !

Emma ne se sentit pas le courage d’approuver cette diatribe et de trouver une variante au « c’est parfaitement juste, mon chéri » avec lequel la compagne habituelle de M. Jean Knightley accueillait invariablement ce genre de discours ; mais elle eut assez de force de caractère pour s’abstenir de faire une réponse quelconque. Avant tout elle craignait d’amener une discussion ; elle le laissa parler, tout en arrangeant ses couvertures, sans ouvrir la bouche.

Ils arrivèrent au presbytère : la voiture s’arrêta, le marchepied fut descendu et M. Elton, l’air élégant et la mine souriante, fut assis à leur côté instantanément. Emma vit arriver sans déplaisir un changement de conversation : M. Elton manifesta sa reconnaissance de la façon la plus gracieuse ; il apportait tant d’animation dans l’expression de ses remerciements qu’Emma s’imagina qu’il devait avoir reçu des nouvelles plus rassurantes.

— Mon bulletin de chez Mme Goddard, dit-elle au bout de quelques instants, n’a pas été aussi satisfaisant que je l’espérais.

La figure de M. Elton prit aussitôt une expression différente, et ce fut d’une voix émue qu’il répondit :

— J’étais sur le point de vous dire que j’avais été chez Mme Goddard au moment de rentrer pour m’habiller : j’ai appris à la porte que Mlle Smith n’allait pas mieux ; j’en suis tout à fait affecté. J’aurais cru que son état se ressentirait du cordial que vous lui aviez versé pendant la journée.

Emma répondit en souriant :

— J’espère que ma visite a été salutaire au point de vue moral ; mais je n’ai pas le pouvoir de guérir miraculeusement le mal de gorge ! M. Perry a été la voir, comme vous le savez probablement.

— Oui… du moins je le pensais… mais je ne le savais pas.

— Il connaît bien le tempérament de Mlle Smith et j’espère que demain matin nous aurons tous deux la satisfaction de recevoir de meilleures nouvelles. Pourtant, ce soir, il est impossible de ne pas ressentir d’inquiétude. Ce sera une vraie perte pour notre réunion.

— Mlle Smith nous manquera chaque minute.

Cette dernière remarque et le soupir qui l’accompagnait étaient de bon augure, mais cette louable tristesse fut de courte durée et Emma ressentit quelque dépit quand elle entendit M. Elton, une demi-minute après, se mettre à parler de tout autre chose de la voix la plus naturelle et la plus gaie.

— Combien pratique, dit-il, est l’usage de ces peaux de moutons pour la voiture ; il est impossible de sentir le froid dans ces conditions. L’art de la carrosserie a atteint de nos jours, il me semble, son apogée et on se peut rien imaginer de plus confortable qu’une voiture de maître du dernier genre ; on est ici si bien à l’abri de toute espèce, d’intempérie, si parfaitement calfeutré, que la question de la température devient négligeable. Il fait très froid cet après-midi et nous ne nous en apercevons pas. Je crois qu’il neige un peu.

— Oui, répondit Jean Knightley, et ce n’est pas fini.

— C’est un temps de Noël, observa M. Elton, un temps de saison ! Nous devons nous considérer comme très heureux que la neige n’ait pas commencé à tomber hier et mis obstacle à cette réunion ; M. Woodhouse ne se serait probablement pas aventuré sur la route si le sol avait été couvert de neige. Nous sommes à l’époque classique des réunions et des fêtes. Je me rappelle être resté une fois bloqué pendant une semaine chez un ami : j’étais venu pour une nuit et je ne pus m’en aller qu’au bout de huit jours ; nous avons passé notre captivité le plus agréablement du monde.

M. Jean Knightley parut ne pas apprécier ce genre de divertissement et répondit froidement :

— Quoi que vous en disiez, il m’est impossible de souhaiter rester une semaine à Randalls.

Dans d’autres circonstances, Emma aurait pu sourire, mais elle était trop étonnée de la bonne humeur de M. Elton pour prêter attention à ce qui se

disait : Harriet semblait complètement oubliée et il ne paraissait songer qu'au plaisir qui l'attendait :

— Nous sommes sûrs de trouver un bon feu. Quelles charmantes gens que ces Weston ; il est superflu de faire l'éloge de Mme Weston, quant à lui, c'est l'amphitryon idéal ; ce sera une réunion restreinte ; c'est-à-dire parfaite. On ne peut tenir à l'aise plus de dix dans la salle à manger de M. Weston et pour ma part je préférerai toujours, dans ce cas là, avoir deux convives de moins que deux de plus. Je crois que vous serez de mon avis, dit-il en se tournant de l'air le plus aimable vers Emma, mais M. Jean Knightley qui est habitué aux grands dîners de Londres n'a peut-être pas la même manière de voir.

— Il ne m'est pas possible de vous donner mon opinion sur les réceptions de Londres, Monsieur : je ne dîne jamais chez personne.

— Vraiment ! reprit M. Elton d'un ton d'étonnement et de compassion, je n'avais pas idée que la profession d'avocat fût à ce point absorbante ! Eh bien ! Monsieur, il viendra un temps où vous serez récompensé de tant de travail ; la vie alors n'aura plus pour vous que des plaisirs.

— Mon premier plaisir, reprit M. Jean Knightley, au moment où la voiture franchissait la grille d'entrée, sera de me retrouver sain et sauf à Hartfield avec les miens.

OceanofPDF.com

XIV

Table des matières

En entrant dans le salon de Mme Weston les deux hommes durent composer leur contenance : M. Elton dissimula son contentement et M. Jean Knightley sa mauvaise humeur ; le premier fit effort pour ne pas sourire, le second, au contraire, pour se dérider. Emma seule demeurait parfaitement naturelle et laissait voir sa joie sans contrainte : c'était pour elle un vrai plaisir de se trouver à Randalls ; M. Weston était tout à fait dans ses bonnes grâces, quant à sa femme, il n'y avait pas au monde une autre personne vis-à-vis de laquelle Emma se sentit aussi à l'aise ; elle savait que celle-ci était toujours prête à écouter avec sympathie l'énumération des menus incidents de la journée qui sont la base du bonheur domestique ; ce plaisir n'était pas à leur portée ce soir-là, mais la seule vue de Mme Weston, son sourire, sa voix, son geste procurait à Emma un vrai bien-être et elle résolut de penser le moins possible aux bizarreries de M. Elton et de jouir de sa soirée sans arrière-pensée. Avant leur arrivée, toutes les expressions de regret au sujet de l'indisposition d'Harriet avaient été épuisées : M. Woodhouse avait eu le temps de donner tous les détails y afférents et même de faire l'historique de leur voyage en voiture ; il terminait son récit lorsque les autres arrivèrent et Mme Weston qui s'étaient jusqu'alors exclusivement consacrée à lui se leva pour accueillir sa chère Emma.

Emma qui se proposait d'oublier l'existence de M. Elton s'aperçut avec regret, quand chacun eut pris sa place, que celui-ci était assis auprès d'elle. Elle se rendit compte qu'il lui serait difficile de ne pas évoquer l'étrange insensibilité dont il avait fait preuve vis-à-vis d'Harriet tant qu'il se tiendrait à ses côtés ; M. Elton, du reste, s'ingéniait à attirer l'attention de sa voisine sur sa mine réjouie et ne cessait de lui adresser nominativement la parole. En dépit de son désir, elle ne pouvait faire autrement que de penser : « Serait-il possible que mon beau-frère eût deviné juste ? Cet homme est-il en train de me transférer l'affection qu'il avait vouée à Harriet ? Voilà ce que je ne saurais tolérer ! »

Par la suite, M. Elton manifesta une si vive anxiété touchant les risques qu'elle avait courus de prendre froid en venant à Randalls, témoigna d'un si touchant intérêt pour M. Woodhouse, fit l'éloge de Mme Weston avec une

persistance si outrée et finalement se mit à admirer les dessins d'Emma avec tant de zèle et si peu de compétence que celle-ci dut reconnaître qu'il avait tout à fait l'allure d'un amoureux ; après cette constatation, ce ne fut pas sans efforts qu'Emma réussit à dissimuler son mécontentement ; par égard pour sa propre dignité elle ne voulait pas être malhonnête, et à cause d'Harriet, dans l'espoir que les choses pourraient encore s'arranger, elle continua même à être polie. Elle eut d'autant plus de mérite à se contraindre que, pendant la période la plus aiguë des ridicules effusions de M. Elton, il était question dans le groupe voisin d'un sujet qui l'intéressait beaucoup ; les mots : « mon fils, Frank » frappèrent son oreille à plusieurs reprises et il lui parut que M. Weston avait fait allusion à l'arrivée prochaine de son fils ; mais avant qu'elle ne fût parvenue à calmer l'exaltation de M. Elton, on avait changé de conversation et elle ne trouva plus l'occasion de questionner M. Weston.

Malgré qu'Emma fût décidée à ne pas se marier, elle ne pouvait s'empêcher de prendre un intérêt particulier aux faits et gestes de M. Frank Churchill. Elle avait souvent pensé, surtout depuis le mariage de M. Weston avec Mlle Taylor que, le cas échéant, il y avait là pour elle un parti tout indiqué comme âge, fortune et situation. Emma était persuadée que M. et Mme Weston avaient eu la même idée ; tout en ne voulant pas se laisser influencer par eux ni ne renoncer à la légère aux avantages de l'indépendance, elle avait une grande curiosité de voir Frank Churchill, était disposée à le trouver agréable, nourrissait le désir de lui plaire jusqu'à un certain point et éprouvait une satisfaction anticipée à la pensée des suppositions et des projets que ne manqueraient pas de provoquer parmi ses amies les assiduités du jeune homme.

Quand enfin délivrée de M. Elton, Emma se trouva assise à dîner, à la droite de M. Weston, celui-ci profita du premier moment de liberté que lui laissa la selle de mouton pour lui dire :

— Il ne nous manque que deux convives pour être au complet. Je voudrais voir ici deux personnes de plus : votre jolie petite amie Harriet Smith et mon fils. Je crois que vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit au salon au sujet de Frank : j'ai reçu une lettre de lui ce matin ; il sera ici dans quinze jours.

Emma manifesta comme il convenait le plaisir que lui causait cette nouvelle et se déclara tout à fait d'accord avec son voisin au sujet de

l’agrément qu’ajouterait la présence de Mlle Smith et de M. Frank Churchill.

— Il désirait venir nous voir, continua M. Weston, depuis le mois de septembre : dans chacune de ses lettres il parlait de ce voyage, mais il ne peut choisir son moment. Il faut qu’il consulte ceux qu’il a le devoir de contenter et qui, entre nous, ne sont satisfaits qu’au prix des plus grands sacrifices. Mais cette fois je ne doute pas de le voir arriver dans la seconde semaine de janvier.

— Ce sera pour vous une grande joie, et je suis sûre que Mme Weston qui est si désireuse de faire la connaissance de M. Frank Churchill sera presqu’aussi heureuse que vous.

— Elle le serait en effet si elle ne craignait pas qu’il n’y eût une nouvelle remise. Elle n’a pas la même confiance que moi dans sa venue ; mais il faut considérer qu’elle ne connaît pas le milieu comme je le connais. Je puis vous dire à vous la raison de l’incertitude qui subsiste encore ; – ceci entre nous ; je n’y ai fait aucune allusion dans le salon ; il y a des secrets dans toutes les familles – certaines personnes sont invitées à passer le mois de janvier à Enscombe et la venue de Frank dépend du sort de cette invitation : s’ils viennent il ne peut pas bouger ; mais je sais pertinemment qu’ils ne viendront pas, car il s’agit d’une famille pour laquelle une dame qui n’est pas sans influence à Enscombe n’entretient aucune sympathie ; et bien que l’on se croie forcé de les inviter une fois tous les deux ans, il y a toujours quelque excuse pour les remettre. Je n’ai aucun doute sur la manière dont finira cette négociation. Je suis aussi sûr de voir Frank ici vers le milieu de janvier que je le suis d’y être moi-même ; mais votre bonne amie qui est là – et il indiquait de la tête la place en face de lui – est elle-même si sujette aux caprices qu’elle n’arrive pas à mesurer leur empire ; mon expérience m’apprend au contraire que ce sont des facteurs importants de la vie à Enscombe.

— Je suis fâchée qu’il y ait le moindre doute dans l’affaire, reprit Emma, mais je suis disposée néanmoins à me ranger à votre avis, car vous êtes au courant des habitudes de l’endroit.

— Je n’ai été, en effet, que trop à même d’apprécier l’humeur des châtelains d’Enscombe, bien que je n’y aie jamais mis les pieds de ma vie. Mme Churchill est une femme bizarre ! Je ne me permets jamais de parler mal d’elle à cause de Frank ; je croyais autrefois qu’elle n’était capable d’avoir d’affection pour personne, mais je reconnais maintenant qu’elle

aime son neveu. J'estime que la tendresse qu'il a su inspirer fait honneur à Frank d'autant plus qu'en général Mme Churchill est, – je vous parle en toute liberté, – complètement insensible. Elle a un caractère diabolique !

Emma prenait tant d'intérêt à ce sujet qu'elle l'entama avec M. Weston aussitôt qu'on fut passé dans le salon ; elle souhaita à son amie de trouver dans cette rencontre la complète satisfaction qu'elle était en droit d'attendre, tout en reconnaissant qu'une première entrevue n'allait pas sans quelque aléa. Mme Weston la remercia et lui confia qu'elle serait bien contente de pouvoir être sûre d'avoir cette gêne à surmonter à l'époque fixée ; « en réalité ajouta-t-elle, je ne m'attends pas à sa venue, je ne puis pas être optimiste comme M. Weston, j'ai bien peur que ce projet ne s'évanouisse en fumée. M. Weston vous a, sans doute, mise au courant des circonstances précises.

— Oui, tout semble dépendre de la mauvaise humeur de Mme Churchill, laquelle me paraît être la chose la plus certaine du monde.

— Ma chère Emma, reprit Mme Weston en souriant, est-il permis de fonder quelque espérance sur un caprice ?

Puis se tournant vers Isabelle qui s'était approchée à cet instant, elle continua :

— Il faut que vous sachiez ma chère Madame Jean Knightley, que la venue de M. Frank Churchill n'est pas le moins du monde certaine ; elle est entièrement subordonnée à l'humeur et au bon plaisir de sa tante. À vous, à mes deux filles je puis dire la vérité : Mme Churchill est maîtresse absolue à Enscombe, et nul ne peut prévoir si elle sera disposée à se priver de lui.

— Oh ! reprit Isabelle, tout le monde connaît Mme Churchill et je ne pense jamais à ce pauvre jeune homme qu'avec compassion ; ce doit être terrible de vivre avec une personne affligée d'un mauvais caractère ; c'est heureusement ce que nous n'avons jamais connu. Quelle bénédiction qu'elle n'ait pas eu d'enfants. Ces petites créatures eussent certainement été très malheureuses !

Emma regretta de ne pas être seule avec Mme Weston qui lui parlait avec plus d'abandon qu'à personne ; elle savait qu'en tête à tête Mme Weston ne lui cacherait rien concernant les Churchill excepté leur rêve matrimonial dont son imagination l'avait instinctivement avertie.

M. Woodhouse revint bientôt au salon ; il ne pouvait supporter demeurer longtemps à table après dîner ; il n'aimait ni le vin, ni la conversation et se hâtait de venir retrouver celles auprès desquelles il était

toujours content. Pendant qu'il parlait avec Isabelle, Emma trouva l'occasion de dire à Mme Weston.

— Je suis fâchée que cette présentation, qui sera forcément un peu gênante, ne puisse prendre place à la date fixée ou du moins que ce soit si incertain.

— Oui et chaque délai m'en fait appréhender un autre. Même si cette famille, les Braithwaites, est remise, je crains qu'on ne trouve quelqu'autre excuse pour nous désappointer. Je ne veux pas croire qu'il y mette de la mauvaise volonté ; mais je suis sûre qu'il y a du côté des Churchill un vif désir de le garder pour eux tout seuls ; il y entre un peu de jalousie ; ils sont même jaloux, je crois, de l'affection qu'il a pour son père. En un mot, j'ai peu de confiance et je voudrais que M. Weston soit moins optimiste.

— Il devrait venir, dit Emma, quand même il ne devrait rester qu'un jour ou deux ; je ne puis croire qu'un jeune homme ne puisse prendre sur lui une chose si simple. Une jeune fille si elle tombe dans de mauvaises mains peut être séquestrée et tenue à l'écart de ceux qu'elle désire voir, mais il n'est pas admissible qu'un jeune homme ne soit pas libre de venir passer une semaine avec son père s'il le souhaite réellement.

— Il faudrait être à Enscombe et connaître les habitudes de la famille pour pouvoir prononcer avec équité sur ce qu'il est en état de faire. Il est sage, je crois, d'apporter la même prudence dans ses jugements sur la conduite d'une personne quelconque ; mais, en tous cas, il ne faut pas juger des choses d'Enscombe suivant les règles générales : elle est très déraisonnable et tout cède à ses désirs.

— Mais elle aime tant son neveu, il est tellement dans ses bonnes grâces qu'il se trouve dans une situation privilégiée ; il me semble, d'après l'idée que je me fais de Mme Churchill, que si elle est portée à n'avoir aucun égard aux désirs de son mari et à régler sur ses caprices sa conduite vis-à-vis de lui à qui elle doit tout, elle est sans doute gouvernée par son neveu à qui elle ne doit rien du tout.

— Ma chère Emma, ne prétendez pas, d'après les lumières de votre aimable nature, expliquer les extravagances d'un détestable caractère ; n'essayez pas d'assigner des règles à ce qui ne connaît pas de mesure. Je ne doute pas que Frank n'ait, à un certain moment, une influence considérable sur sa tante ; mais il lui est impossible de prévoir d'avance l'époque et le jour où il pourra s'en servir.

Emma écouta avec attention et répondit simplement :

— Je ne serai pas satisfaite s’il ne vient pas.

— Il se peut que son influence soit considérable sur certains points et moindres sur d’autres ; et parmi ceux où il ne peut rien il est bien probable qu’il faut inclure le fait de les quitter pour venir nous voir.

OceanofPDF.com

XV

Table des matières

Dès que M. Woodhouse eut pris sa tasse de thé, il se déclara prêt à rentrer chez lui ; ce ne fut pas sans peine que ses trois compagnons réussirent à lui faire oublier l'heure en attendant le retour des autres convives. M. Weston était hospitalier et très enclin à prolonger la séance d'après dîner ; enfin le salon se remplit ; M. Elton, la mine souriante, fit son apparition un des premier ; Mme Weston et Emma étaient assises ensemble sur un canapé, il les rejoignit et sans attendre d'en être prié il prit place délibérément entre elles.

Emma, qui avait retrouvé sa sérénité, était disposée à oublier les récentes bévues du nouvel arrivant et à le traiter comme d'habitude ; le premier sujet qu'il entama fut la maladie d'Harriet et elle l'écouta avec un sourire bienveillant ; il se déclara tout à fait inquiet au sujet de sa jolie amie « de sa blonde, aimable, ravissante amie ! Avait-elle eu des nouvelles depuis son arrivée à Randalls ? Il devait avouer que la nature de ce mal lui causait une certaine appréhension ».

Il continua sur ce ton pendant quelque temps, très correctement, ne laissant guère à son interlocutrice la possibilité de répondre ; mais il ne tarda pas à s'engager dans une voie dangereuse ; il parut tout à coup se tourmenter non pas tant du mal de gorge en lui-même que des conséquences qui pourraient en résulter pour Emma ; il était plus préoccupé qu'elle échappât à la contagion que du mal d'Harriet ; il commença par la prier avec la plus grande énergie de s'abstenir de visiter la malade pour le moment ; il insistait pour qu'elle lui fît la promesse de ne pas courir à ce risque tant qu'il n'aurait pas vu M. Perry afin d'avoir une opinion autorisée. Emma essaya de prendre ces recommandations en riant et de le ramener dans le droit chemin, mais elle ne réussit pas à calmer l'excessive sollicitude qu'il témoignait à son égard.

Cette fois-ci Emma dut s'avouer que M. Elton semblait prendre nettement position et vouloir marquer sa prétention à être amoureux d'elle et non d'Harriet. Cette circonstance probable lui inspirait le plus profond mépris, mais dans la crainte de se tromper, elle dissimula ses sentiments. M. Elton continua imperturbablement et se tourna vers Mme Weston pour

demander du secours : « Ne consentirait-elle pas à se joindre à lui afin de persuader Mlle Woodhouse de s'abstenir d'aller chez Mme Goddard jusqu'à ce qu'il fût établi que la maladie de Mlle Smith n'était pas contagieuse ? Il lui fallait une promesse : ne l'aiderait-elle pas à l'obtenir ?

— Si soigneuse pour les autres, continua-t-il, et si imprudente quand il s'agit d'elle-même ! Elle aurait souhaité que je soigne mon rhume et que je ne sorte pas ce soir ; par contre, elle ne veut pas prendre l'engagement de ne pas s'exposer à attraper une angine. Est-ce raisonnable, Mme Weston ? Soyez juge. N'ai-je pas quelque droit de me plaindre ? Je suis sûre de votre aimable appui.

Emma vit la surprise de Mme Weston en entendant ce discours dont la substance et le ton indiquaient clairement que M. Elton s'arrogeait le privilège de s'intéresser à elle avant tout autre. Elle-même était trop offensée pour répondre comme il convenait et se contenta de le regarder, mais ce fut de telle façon qu'elle jugea ce rappel à la réalité suffisant ; elle se leva aussitôt et alla s'asseoir près de sa sœur avec laquelle elle se mit à parler avec animation. À ce moment, M. Jean Knightley, qui était sorti pour examiner le temps, rentrait précisément ; il communiqua aussitôt à voix haute la nouvelle que le sol était couvert de neige, laquelle continuait à tomber et que le vent soufflait ; il termina en s'adressant à M. Woodhouse :

— Voilà un heureux début pour vos sorties d'hiver, Monsieur. Votre cocher et vos chevaux apprendront à se frayer un chemin à travers une rafale de neige.

M. Woodhouse demeura muet, consterné ; mais tout le reste de l'assistance eut un mot à dire : les uns manifestaient leur surprise, les autres au contraire assuraient qu'ils s'attendaient à ce qui arrivait. M. Weston et Emma firent de leur mieux pour réconforter M. Woodhouse et occuper son attention pendant que son beau-fils poursuivait triomphalement :

— J'ai admiré votre courage, Monsieur, de vous aventurer dehors par un temps pareil, car naturellement vous saviez qu'il y aurait de la neige avant peu ; tout le monde pouvait voir que la neige menaçait. Du reste, une heure ou deux de neige ne peuvent rendre la route impraticable ; si l'une des voitures est renversée dans quelque fossé, nous aurons l'autre : je pense donc que nous serons de retour à Hartfield vers minuit.

M. Weston au contraire émit une opinion plus optimiste : il savait depuis longtemps qu'il neigeait mais il n'avait pas voulu le dire de peur de tourmenter M. Woodhouse et de lui faire hâter son départ ; quant à supposer

que la neige pût en aucune façon empêcher leur retour, c'était là une simple plaisanterie et il regrettait de dire qu'ils n'auraient aucune difficulté à s'en aller. Il le regrettait, car il eut désiré les conserver tous à Randalls ; il était bien sûr qu'avec un peu de bonne volonté tout le monde pourrait être casé ; il prenait sa femme à témoin !

Celle-ci ne savait que répondre, n'ignorant pas qu'il n'y avait dans la maison que deux chambres de libres.

« Que faire, ma chère Emma, que faire ? » fut la première exclamation de M. Woodhouse. Il se tourna vers sa fille dans l'espoir d'être rassuré et ce ne fut pas en vain : elle lui représenta l'excellence de ses chevaux et l'habileté de James ; lui donna l'assurance qu'il n'y avait aucun danger et elle lui rendit courage.

L'inquiétude d'Isabelle était égale à celle de M. Woodhouse ; elle était terrifiée à l'idée d'être bloquée à Randalls, pendant que ses enfants étaient à Hartfield ; persuadée que le chemin était encore possible pour des gens aventureux, elle proposait l'arrangement suivant : son père et Emma resteraient à Randalls, mais elle et son mari se mettraient en route immédiatement.

— Je crois que vous feriez bien, mon chéri, de commander la voiture, dit-elle. En mettant les choses au pire nous pourrons toujours marcher jusqu'à Hartfield ; je suis toute prête à faire à pied la moitié du chemin ; je changerai mes chaussures en arrivant et, de cette façon, je ne prendrai pas froid.

— Vraiment, reprit M. Jean Knightley, voilà qui est bien extraordinaire, ma chère Isabelle, car en général vous prenez froid à propos de tout et de rien. Vous êtes du reste parfaitement équipée pour rentrer à pied ! Les chevaux eux-mêmes auront assez de mal à arriver.

Isabelle se tourna vers Mme Weston pour chercher l'approbation de son plan : celle-ci en admit les avantages. Isabelle prit alors l'avis de sa sœur, mais Emma ne se sentait pas le moins du monde disposée à abandonner l'espoir de s'en aller. On était en train de discuter quand M. Knightley, qui avait quitté la chambre aussitôt après la première communication de son frère, fit son entrée et assura qu'il ne pouvait y avoir la moindre difficulté à faire le chemin maintenant ou dans une heure : « Il avait marché jusqu'à la route d'Highbury et il avait pu constater que la neige n'était nulle part bien épaisse et qu'en certains endroits elle ne tenait pas du tout ; pour le moment, quelques flocons à peine tombaient, les nuages se dissipaient et

selon toute probabilité la tourmente avait pris fin ; il s'était entretenu avec les cochers qui se faisaient forts d'arriver sans encombre à Hartfield. » Ces nouvelles causèrent à Isabelle un véritable soulagement et elles ne furent pas moins agréables à Emma qui s'empressa de rassurer son père dans la mesure du possible ; mais les alarmes de M. Woodhouse ne purent pas être apaisées au point de lui permettre de retrouver sa sérénité habituelle ; il voulait bien admettre que tout danger actuel avait disparu, mais non point qu'il fût prudent de demeurer plus longtemps ; M. Knightley se tourna vers Emma et dit :

— Votre père ne sera pas en paix, si nous restons ici ; pourquoi ne partez-vous pas ?

— Je suis prête si les autres le sont.

— Voulez-vous que je sonne ?

— Je vous en prie.

Les voitures furent demandées et cinq minutes après, M. Woodhouse, entouré de prévenances jusqu'au dernier moment, fut confortablement installé dans la sienne par M. Knightley et M. Weston ; malgré leurs assurances, il ne put s'empêcher d'être alarmé à la vue de la neige et de l'obscurité. « Il avait bien peur que le trajet ne fût pénible ; il craignait que la pauvre Isabelle ne se tourmentât ; il y avait aussi la pauvre Emma dans l'autre voiture ; il fallait que les voitures ne s'éloignassent pas l'une de l'autre. » Il fit ses recommandations à James et lui ordonna d'aller au pas et d'attendre constamment la voiture qui suivait.

Isabelle prit place aux côtés de son père ; John Knightley, oubliant qu'il n'était pas venu avec eux monta tout naturellement derrière sa femme ; de sorte qu'Emma, accompagnée par M. Elton jusqu'à la seconde voiture, vit la portière se refermer sur eux et s'aperçut qu'elle était condamnée à faire la route en tête à tête avec lui. Le jour précédent, cette surprise ne lui eût pas été particulièrement désagréable ; elle n'avait alors aucune arrière-pensée ; elle eût parlé d'Harriet et le chemin n'aurait pas paru long ; mais ce soir là elle voyait les choses sous un jour tout différent et fut très contrariée du hasard qui les mettait en présence ; elle soupçonnait M. Elton d'avoir bu plus que de raison des excellents vins de M. Weston et redoutait de le voir reprendre le cours des propos qui l'avaient précédemment offensée ; pour le tenir le plus possible à sa place, elle se préparait à entamer de suite, de l'air le plus sérieux, une conversation sur le temps et la nuit ; mais à peine avait-elle commencé qu'elle se vit interrompue, sa main fut saisie et son attention

réclamée : M. Elton, violemment ému, se prévalait d'une aussi précieuse opportunité pour déclarer des sentiments qui ne seraient pas, il l'espérait, une surprise pour elle ; il avouait en tremblant qu'il l'adorait et se déclarait prêt à mourir si elle repoussait son hommage ; il se flattait pourtant qu'un amour aussi profond ne pouvait manquer d'avoir produit quelque effet. Il était en somme tout préparé à se voir agréé sans retard. Emma demeurait stupéfaite : sans scrupules, sans s'excuser, M. Elton, l'amoureux d'Harriet lui faisait une déclaration ! Elle essaya de l'arrêter, mais en vain ; il était décidé à aller, jusqu'au bout. Malgré sa colère elle prit la résolution de se contraindre lorsqu'il lui serait possible de répondre. Elle espérait qu'il fallait mettre sur le compte de son état anormal une grande partie de sa folie et en conséquence elle lui répondit sur un ton moitié sérieux, moitié ironique :

— Je suis extrêmement étonnée, M. Elton, de vous entendre me parler de la sorte ; j'aurais été heureuse de me charger d'un message pour Mlle Smith et je pense qu'il y a confusion dans votre esprit.

— Mlle Smith !

Il répéta ce nom avec un tel accent d'étonnement voulu qu'elle ne put s'empêcher de répondre avec vivacité :

— M. Elton, voici une conduite bien extraordinaire ! Et je ne puis me l'expliquer que d'une seule façon : vous n'êtes pas vous-même ; sinon vous ne me parleriez pas, et vous ne parleriez pas d'Harriet de cette façon. Rendez-vous maître de vous assez du moins pour ne plus parler. Et je m'efforcerai d'oublier.

Mais l'intelligence de M. Elton n'était nullement obscurcie ; il protesta avec chaleur contre une imputation aussi injurieuse ; il exprima le respect que lui inspirait Mlle Smith tout en s'étonnant que le nom d'Harriet eût été prononcé en cette circonstance ; il reprit alors le sujet qui l'intéressait, donna de nouvelles assurances de sa passion et se montra très désireux d'obtenir une réponse favorable.

Et s'apercevant que M. Elton avait conservé en grande partie son sang-froid, Emma jugea d'autant plus sévèrement son inconstance et sa présomption. Se contraignant à une moins stricte politesse, elle répondit :

— Il m'est impossible de douter plus longtemps ; vous vous êtes exprimé trop clairement. Je ne saurais, Monsieur Elton, trouver les paroles pour exprimer mon étonnement. Après votre conduite vis-à-vis de Mlle Smith, après les attentions que j'ai été à même d'observer depuis quelques

semaines, est-ce possible que ce soit à moi que vos discours s'adressent ? Jamais je n'aurais supposé use pareille inconséquence de caractère. Vous pouvez m'en croire, Monsieur, je suis loin, bien loin de me sentir flattée d'être l'objet de vos recherches.

— Grand Dieu ! reprit M. Elton, que voulez-vous dire ? Mais je n'ai jamais donné une pensée à Mlle Smith dans toute mon existence ; je ne me suis jamais occupé d'elle que comme votre amie et il m'importait peu qu'elle fût vivante ou morte en dehors de cette circonstance. Si ses désirs lui ont fait supposer autre chose, j'en suis extrêmement fâché. Ah ! Mlle Woodhouse, qui pourrait regarder Mlle Smith lorsque vous êtes là ? Non, sur mon honneur, je ne mérite pas le reproche d'inconstance, je n'ai jamais pensé qu'à vous. Je proteste contre votre insinuation de m'être jamais occupé particulièrement de qui que ce soit excepté de vous. Tous mes actes et toutes mes paroles depuis plusieurs semaines n'ont eu en vue que de vous marquer mon adoration. Vous n'en doutiez pas sérieusement n'est-il pas vrai ? Je suis sûr que vous m'avez compris. »

Il est impossible de dire ce qu'éprouva Emma en entendant ces paroles ; elle resta interdite quelques instants : ce silence fut pour le tempérament optimiste de M. Elton un encouragement suffisant ; il essaya de nouveau de lui prendre la main et il dit avec exaltation :

— Charmante Mademoiselle Woodhouse, permettez-moi d'interpréter votre silence comme un acquiescement : vous avez deviné depuis longtemps mon secret !

— Non, Monsieur, reprit Emma, en aucune façon. Bien loin de vous avoir compris j'ai été jusqu'à ce moment complètement dans l'erreur touchant l'appréciation de vos projets. Votre conduite vis-à-vis de mon amie Harriet m'avait paru indiquer clairement vos désirs ; je les secondais très volontiers, mais si j'avais supposé que ce n'étais pas elle qui vous attirait à Hartfield, j'aurais certainement jugé vos visites trop fréquentes. Dois-je croire que vous n'avez jamais eu l'intention de plaire à Mlle Smith et de vous faire agréer d'elle ?

— Jamais, Mademoiselle, reprit-il offensé à son tour jamais, je puis vous l'assurer. Moi, avoir des vues sur Mlle Smith ! Mlle Smith est une excellente jeune fille et je serais heureux de la savoir respectablement mariée ; je le lui souhaite de tout cœur ; et sans aucun doute il y a des hommes qui ne feraient pas de difficulté à passer par-dessus certaines… Chacun a son niveau. Quant à moi, je ne me crois pas réduit à cette

extrémité ; il n’y a aucune raison pour que je désespère de contracter un jour une alliance assortie. Non, Mademoiselle, mes visites à Hartfield n’avaient que vous pour objet et les encouragements que j’ai reçus…

— Vous vous êtes entièrement abusé, Monsieur : je n’ai vu en vous que l’admirateur de mon amie ; en dehors de cette qualité, vous n’étiez qu’une connaissance ordinaire. Ce malentendu est fort regrettable, mais il vaut mieux qu’il prenne fin dès à présent. Si ce manège avait continué, Mlle Smith aurait pu être amenée à interpréter votre manière d’être comme un hommage personnel, n’étant pas, sans doute, plus que je ne le suis moi-même, consciente de l’inégalité sociale qui vous frappe si vivement. Pour ma part, je ne songe pas au mariage.

La colère empêcha M. Elton de répondre ; ils gardèrent le silence pendant le reste du trajet qui fut plus long que de coutume, les craintes de M. Woodhouse ayant eu pour conséquence de les faire avancer au pas ; ils étaient tous deux profondément mortifiés et la situation eût été embarrassante si l’intensité de leur émotion leur avait permis d’éprouver de la gêne. Soudain la voiture s’arrêta à la porte du presbytère et M. Elton descendit vivement ; Emma se crut forcée de lui souhaiter le bonsoir : il répondit à sa politesse d’un ton de dignité offensée. Elle se retrouva seule en proie à une sourde irritation et quelques instants après elle arrivait à Hartfield.

Elle fut accueillie avec la plus grande joie par son père qui n’avait cessé de trembler à l’idée des dangers auxquels il la jugeait exposée, seule depuis Vicaragelane aux mains d’un cocher quelconque ! Tout le monde du reste l’attendait avec impatience et sa venue parut rétablir le calme général ; M. Jean Knightley, honteux de sa mauvaise humeur, était maintenant plein de bonne grâce et d’attentions ; il s’occupait avec la plus grande sollicitude du confort de M. Woodhouse ; et s’il ne poussait pas le dévouement jusqu’à accepter une tasse de bouillie, il était tout prêt à reconnaître l’excellence de cet aliment. La journée finissait heureusement pour tout le monde, sauf pour Emma ; son esprit n’avait jamais connu une telle agitation, et il lui fallut faire un grand effort sur elle-même pour paraître attentive et joyeuse jusqu’à l’heure habituelle de la séparation.

OceanofPDF.com

XVI

Table des matières

Ses cheveux nattés et la femme de chambre renvoyée, Emma s'assit pour réfléchir à la triste situation qu'elle avait provoquée : c'était l'écroulement de tous ses projets et surtout c'était pour Harriet un coup terrible. L'ensemble lui apportait tristesse et humiliation, mais ce n'était rien, en comparaison du mal qui en résultait pour Harriet ; elle se fut volontiers soumise à être convaincue plus encore d'erreur, de faux jugement, d'inconséquence, à condition que les effets de ses bévues eussent été concentrés sur elle-même : « Si je n'avais pas persuadé à Harriet de prendre cet homme en affection j'aurais subi cet affront sans me plaindre…. Mais cette pauvre Harriet ! »

M. Elton avait affirmé n'avoir jamais pensé sérieusement à Harriet : jamais ! Elle chercha à se rappeler le passé, mais tout était confus dans son esprit ; elle était évidemment partie d'une idée préconçue et avait tout fait plier à son désir. Il fallait bien pourtant que les manières de M. Elton eussent été indécises, flottantes, douteuses pour qu'elle ait pu s'abuser à ce point. Le portrait ? Quel empressement il avait montré pour ce portrait ! Et la charade ? Et cent autres circonstances qui avaient paru désigner si clairement Harriet. Évidemment dans la charade il y avait une allusion à « l'esprit vif » mais il y en avait une aussi au « doux regard ». En réalité rien ne s'adaptait ni à l'une ni à l'autre : ce n'était qu'un pathos sans vérité et sans goût. Qui donc aurait pu voir clair à travers un tel tissu d'absurdités ?

Sans doute elle avait souvent jugé les manières de M. Elton inutilement galantes, mais ayant remarqué depuis longtemps qu'il ne possédait qu'un usage imparfait du monde, elle avait interprété cet empressement comme une manifestation de reconnaissance. C'était M. Jean Knightley qui, le premier, lui avait ouvert les yeux. Elle reconnaissait que les deux frères avaient fait preuve, dans toute cette affaire d'une grande perspicacité. Elle se rappela ce que M. Knightley lui avait dit, un jour, à propos de M. Elton, l'avertissement qu'il lui avait donné, la conviction qu'il avait manifestée concernant la prudence des idées matrimoniales de M Elton ; elle rougit en constatant combien il avait mieux pénétré ce caractère qu'elle n'avait su le faire elle-même ; elle se sentait cruellement mortifiée ; M. Elton lui

apparaissait maintenant à beaucoup de points de vue exactement l'inverse de ce qu'elle avait imaginé et désiré qu'il fût : fat, présomptueux, vaniteux ; rempli du sentiment de sa propre importance et parfaitement indifférent aux sentiments des autres.

Contrairement à ce qui arrive d'habitude, la préférence qu'il lui marquait avait fait perdre à M. Elton tout son prestige : elle se souciait peu de son attachement et ses espoirs l'offensaient. Elle voyait clairement qu'il désirait se marier avantageusement et qu'ayant eu l'arrogance de lever les yeux vers elle, il avait fait semblant d'être amoureux ; elle était parfaitement tranquille que les souffrances qu'il endurerait n'étaient pas d'une nature à inspirer la sympathie. Rien dans son langage ni dans ses manières n'indiquait une sincère affection ; il n'avait épargné ni les soupirs, ni les belles paroles, mais il eut été difficile de choisir des expressions moins naturelles ou d'imaginer un ton de voix plus étranger au véritable amour. Elle n'avait pas besoin de se tourmenter à son sujet ; il voulait simplement s'élever et s'enrichir ; et puisque Mlle Woodhouse de Hartfield, l'héritière de sept cent cinquante mille francs n'était pas si facile à obtenir qu'il l'avait imaginé, il ne tarderait pas à jeter son dévolu sur n'importe quelle jeune fille ayant de cinq à deux cent mille francs.

Mais le fait qu'il ait pu parler d'encouragement, supposer qu'elle avait compris ses intentions, imaginer que l'idée lui était venue de l'accepter comme mari, voilà qui était particulièrement odieux. Cet homme se jugeait l'égal, comme situation et comme intelligence, de Mlle Woodhouse ! Il avait pour Harriet un dédain complet, comprenant à merveille la hiérarchie sociale au-dessous de lui et en même temps l'ignorant complètement au-dessus. Peut-être n'était-il pas juste de lui demander d'apprécier la différence qui existait, entre eux touchant les facultés et les raffinements de l'esprit ; cette inégalité même formant un obstacle à la perception d'une supériorité de ce genre ; mais il ne pouvait ignorer que, tant par la fortune que par la situation sociale, elle lui était grandement supérieure ; il devait savoir que les Woodhouse, la branche cadette d'une très ancienne famille, se trouvaient établis à Hartfield depuis plusieurs générations. L'importance foncière de Hartfield, à vrai dire, n'était pas considérable, la propriété ne formant qu'une sorte d'enclave dans le domaine de Donwell Abbey ; mais leur fortune par ailleurs était si considérable qu'ils se trouvaient être de bien peu inférieurs aux propriétaires de Donwell Abbey. Les Woodhouse tenaient depuis fort longtemps une place élevée dans la considération de

leurs voisins, quand M. Elton était arrivé, il y avait deux ans à peine, pour faire son chemin comme il le pourrait, sans alliances sauf dans le commerce, sans rien pour le recommander, excepté sa situation et sa politesse. Le plus extraordinaire, c'est qu'il s'était imaginé qu'elle était amoureuse de lui ! Elle voulut se persuader tout d'abord qu'elle n'avait fourni à M. Elton aucun prétexte à s'illusionner de la sorte, mais, après réflexion, elle fut bien obligée de reconnaitre avoir, par l'extrême bonne grâce dont elle avait fait preuve à l'égard du soupirant d'Harriet, rendu possible une interprétation erronée : du moment que le motif véritable de sa manière d'être demeurait incompris, un homme de facultés ordinaires et de délicatesse médiocre avait pu se croire encouragé. Puisqu'elle avait si mal interprété les sentiments de M. Elton, comment pouvait-elle s'étonner que, de son côté, aveuglé par l'amour-propre et l'intérêt, il se fût trompé ? Elle seule était responsable de l'erreur initiale. Il lui apparaissait maintenant que c'était une sottise de faire des efforts pour influencer l'union de deux personnes ; c'était s'aventurer trop loin, assumer une trop grande responsabilité, prendre légèrement ce qui est sérieux, mêler l'artifice à ce qui doit être simple. Elle se sentait toute honteuse et prit la résolution de ne plus agir ainsi à l'avenir.

— Non sans peine, j'ai fini par amener Harriet à avoir une véritable affection pour cet homme. Si je n'étais pas intervenue, elle n'aurait jamais pensé à lui, du moins avec l'espoir d'être payée de retour, car elle est extrêmement modeste. Pourquoi ne m'être pas bornée à lui faire refuser le jeune Martin ! J'avais raison alors et j'aurais dû m'arrêter ; le temps et la chance aurait fait le reste. Je l'avais introduite dans la bonne compagnie et je lui donnais la possibilité de plaire à qui en valait la peine ; je n'aurais pas dû tenter plus. Mais maintenant cette pauvre fille a perdu son repos : je n'ai été pour elle qu'une triste amie. Et dans le cas où ce désappointement ne serait pas pour elle aussi sérieux que je le crois ; je ne vois personne qui pourrait le moins du monde être un parti pour elle : William Cox ?… Non, je ne pourrais jamais admettre William Cox, un petit avocat prétentieux ! »

Elle rougit et se mit à rire de cette prompte récidive puis considéra de nouveau toutes les conséquences de son erreur : les désolantes explications qu'elle aurait à donner à Harriet, et la gêne des rencontres ultérieures avec M. Elton, la contrainte qu'il lui faudrait s'imposer pour dissimuler son sentiment et éviter un éclat. Finalement elle se coucha, doutant d'elle-même et de tout, certaine seulement de s'être grossièrement trompée.

Il est rare que le retour du jour n’apporte avec lui un soulagement appréciable aux chagrins de la jeunesse ; Emma se réveilla le lendemain matin dans de meilleures dispositions d’esprit et assez encline à ne plus considérer la situation, comme inextricable ; d’abord M. Elton n’était pas véritablement amoureux d’elle et, de son côté, elle ne manquait pas à son égard de cette sympathie qui eût pu lui rendre pénible la désillusion qu’elle lui infligeait ; en second lieu, elle se rendait compte que la nature d’Harriet ne la prédisposait pas à ressentir très profondément les émotions de ce genre ; enfin il n’était pas nécessaire que personne fût mis au courant de ce qui s’était passé et elle n’avait à craindre pour son père aucun contrecoup fâcheux.

Ces pensées la réconfortèrent et la vue de l’épais tapis de neige qui couvrait le sol lui causa une agréable surprise comme propice à leur intimité familiale ; bien que ce fût Noël, elle avait une excellente excuse pour se dispenser d’aller à l’église ; elle évitait ainsi une rencontre pénible.

Les jours suivants, l’état du temps demeura indécis entre la gelée et le dégel ; chaque matin commençait par la neige ou la pluie et chaque soir amenait la gelée. Il ne pouvait être question de sortir. Emma se trouva donc à même de profiter des avantages de son isolement : pas de communications avec Harriet, sauf par lettre ; pas d’église le dimanche suivant et aucune nécessité d’inventer une excuse pour l’absence de M. Elton ; il paraissait tout naturel à M. Woodhouse que l’on restât chez soi par un temps pareil, et il ne manquait pas de dire à M. Knightley qu’aucune température n’arrêtait : « Ah ! Monsieur Knightley, que n’imitez vous M. Elton qui ne s’expose pas à prendre froid ! »

Cette vie paisible et retirée convenait exactement à M. Jean Knightley dont l’humeur était un facteur important du bien-être général : du reste celui-ci avait épuisé si complètement sa mauvaise humeur au cours de l’expédition de Randalls que son amabilité fut invariable pendant tout le reste du séjour : il était gracieux pour chacun et parlait de tous avec bienveillance. Malgré la paix ambiante, Emma ne pouvait oublier toutefois qu’elle se verrait bientôt dans la nécessité d’avoir une explication avec Harriet et son esprit ne trouvait pas de repos.

OceanofPDF.com

XVII

Table des matières

La captivité de M. et Mme Jean Knightley ne fut pas éternelle. Le temps s'améliora bientôt suffisamment pour leur permettre de repartir. M. Woodhouse, comme d'habitude, s'efforça de persuader sa fille de rester avec ses enfants, mais il dut finalement se résigner à les voir tous disparaître. Il reprit le cours de ses lamentations sur la destinée de cette pauvre Isabelle, laquelle, en réalité, entourée de ceux qu'elle adorait, perspicace pour leurs mérites, aveugle quand il s'agissait de leurs défauts, toujours surchargée de légères besognes, pouvait, à bon droit, être citée comme un modèle de bonheur féminin.

Le lendemain de leur départ, il arriva une lettre de M. Elton pour M. Woodhouse, longue, polie, cérémonieuse :

« Il présentait ses meilleurs compliments ; il comptait se mettre en route le lendemain matin pour Bath où l'appelaient des amis chez qui depuis longtemps il était invité à passer plusieurs semaines ; il regrettait beaucoup l'impossibilité où il s'était trouvé par suite du mauvais temps et de ses occupations d'aller prendre congé de M. Woodhouse ; il garderait toujours un souvenir reconnaissant de l'accueil amical qu'il avait trouvé à Hartfield ; il se mettait à la disposition de M. Woodhouse au cas où celui-ci aurait quelque commission à lui confier. »

Emma fut agréablement surprise ; rien ne pouvait être plus désirable que l'absence de M. Elton en ce moment ; elle lui sut gré de son départ tout en ne pouvant pas admirer la manière dont il en faisait l'annonce. Le ressentiment ne pouvait être plus clairement exprimé qu'au moyen de cette missive nominativement adressée à son père et où son nom n'était même pas prononcé ! Il y avait dans cette manière de faire un changement si notoire et une solennité de si mauvais goût que la rupture était manifeste. Il parut impossible à Emma que les soupçons de son père ne fussent pas éveillés.

Il n'en arriva rien cependant. M. Woodhouse, tout entier à la surprise que lui causait l'annonce d'un voyage si soudain et préoccupé des dangers auxquels M. Elton selon lui allait se trouver exposé, ne vit quoi que ce soit d'extraordinaire aux formules de la lettre. Elle eut même son utilité, car elle

servit de matière de conversation pendant le reste de la soirée solitaire : M. Woodhouse exprima toutes ses alarmes que sa fille réussit peu à peu à dissiper.

Emma résolut maintenant de mettre Harriet au courant de la situation ; celle-ci était presque entièrement remise de son indisposition et Emma jugeait désirable de lui accorder tout le temps possible pour surmonter cet autre malaise avant le retour de la personne en question. En conséquence elle alla dès le lendemain chez Mme Goddard pour affronter l'humiliation nécessaire de la confession : il lui fallut détruire toutes les espérances qu'elle avait éveillées avec tant d'industrie, assumer le rôle ingrat de la préférée et reconnaître son erreur complète, la fausseté de toutes ses idées sur ce sujet, de ses observations, de ses convictions, l'écroulement de toutes ses prophéties.

Toute la honte qu'elle avait ressentie au premier moment fut réveillée par ce récit et la vue des larmes d'Harriet lui fit se prendre en horreur. Harriet supporta cette révélation aussi bien que possible, ne blâmant personne et faisant preuve dans tous ses discours d'une disposition si ingénue et d'une si humble opinion d'elle-même que son amie en éprouva une véritable admiration. Emma, à ce moment-là, était toute disposée à goûter la modestie et la simplicité et il lui paraissait que toutes les grâces qui devraient attirer l'amour étaient l'apanage d'Harriet et non le sien. Harriet ne se plaignait pas ; elle jugeait que l'affection d'un homme tel que M. Elton eût été disproportionnée avec son mérite, et elle pensait que personne, sauf une amie telle que Mlle Woodhouse, n'aurait jugé la chose possible ; elle pleura abondamment mais son chagrin était si naturel qu'aucune attitude de dignité n'aurait pu être plus touchante. Emma l'écouta et essaya de la consoler avec tout son cœur et son intelligence ; Elle était véritablement convaincue dans cet instant qu'Harriet était des deux la créature supérieure. Elle aurai voulu lui ressembler. Il était un peu tard pour devenir simple d'esprit et ignorante, mais elle prit la résolution d'être humble et modeste et de modérer son imagination pour le reste de sa vie. Dorénavant, après les devoirs qu'elle avait vis-à-vis de son père, elle se considérait comme tenue de prouver à Harriet son affection d'une manière efficace. Elle l'invita à Hartfield et lui témoigna une invariable tendresse, s'efforçant de l'occuper et de l'amuser.

Emma savait que le temps seul pourrait amener l'oubli et, sans prétendre être juge de la force d'un attachement inspiré par M. Elton, il lui

semblait raisonnable de supposer qu'à l'âge d'Harriet ce résultat pourrait être obtenu à peu près à l'époque du retour de ce dernier. Harriet, il est vrai, continuait à voir en M. Elton toutes les perfections et elle persistait à le considérer comme supérieur à tout le monde, au physique comme au moral ; mais comme d'autre part Harriet acceptait sans aucune arrière-pensée la nécessité de lutter contre un attachement aussi stérile, Emma jugeait impossible que, dans ces conditions, Harriet persistât à placer son bonheur dans un amour sans espoir.

Sans doute il était fâcheux qu'ils fussent établis tous trois dans le même pays mais puisqu'aucun d'eux n'était à même de changer de milieu il fallait se résigner à l'inévitable et se préparer à se retrouver souvent.

Harriet était particulièrement mal placée à ce point de vue chez Mme Goddard : M. Elton étant un objet d'admiration perpétuelle pour les maîtresses et les élèves de l'école ; aussi Emma prit-elle résolution de faire venir son amie à Hartfield le plus souvent possible. C'était dans le lieu même où la blessure avait été faite qu'il fallait appliquer le pansement ! Emma sentait qu'elle ne retrouverait la paix de l'esprit que le jour où elle pourrait constater la guérison de son amie.

OceanofPDF.com

XVIII

Table des matières

M. Frank Churchill n’apparut pas. Peu de temps avant la date fixée il écrivit pour s’excuser : « Pour le moment, il ne lui était pas possible de se rendre libre, à son très grand regret ; cependant, il n’abandonnait pas l’espoir d’être en mesure de faire une visite à Randalls avant peu. »

Mme Weston fut extrêmement désappointée, beaucoup plus en fait que son mari dont elle n’avait jamais pourtant partagé l’optimisme ; M Weston, en effet, demeura surpris et attristé pendant une demi-heure, mais il eut vite fait d’oublier ce déboire et de renaître à l’espérance ; déjà il se rendait compte des avantages du retard apporté à la visite de son fils qui se trouverait avoir lieu sans doute deux ou trois mois plus tard, c’est-à-dire par la belle saison ; de plus, il ne doutait pas qu’à ce moment il ne fût possible à Frank de rester avec eux beaucoup plus longtemps. Ces pensées lui rendirent sa bonne humeur, tandis que Mme Weston après s’être tourmentée à l’avance au sujet du désappointement qu’elle prévoyait pour son mari, avait maintenant perdu toute confiance dans une visite reportée à une époque indéterminée.

Emma ne se trouvait pas dans un état d’esprit qui lui permît de s’inquiéter beaucoup de l’absence de M. Frank Churchill, excepté relativement à Randalls. Cette connaissance à présent n’avait pas de charme pour elle ; elle préférait être tranquille et à l’abri de toute tentation ; mais comme il était désirable qu’elle apparût semblable à elle-même, elle eut soin de manifester de l’intérêt et de prendre part à la déception des Weston de la manière la plus convenable.

Emma fut la première à annoncer la nouvelle à M. Knightley ; elle lui fit part de l’indignation que lui inspirait la conduite des Churchill et se mit à vanter bien au delà de son sentiment tous les avantages que la venue de Frank Churchill aurait procurés à leur société restreinte du Surrey. Elle se trouva bientôt en désaccord, à son grand amusement, avec M. Knightley et s’aperçut qu’elle soutenait précisément la contre-partie de sa véritable opinion, se préparant à se servir des arguments que M. Weston avait employés contre elle-même.

— Je ne doute pas que les Churchill ne soient dans le tort, dit M. Knightley, « mais je pense néanmoins que si le jeune homme voulait, il pourrait venir ».

— Je ne sais pourquoi vous parlez ainsi : il a le plus grand désir de faire cette visite mais son oncle et sa tante ne veulent pas se priver de lui.

— C'est bien improbable ; il faudrait que j'eusse la preuve de cette opposition pour excuser le neveu.

— Qu'est-ce que M. Frank Churchill vous a donc fait pour que vous lui supposiez des sentiments aussi dénaturés ?

— Je le soupçonne seulement d'avoir appris à se croire au-dessus de ses parents, et de ne penser qu'à son propre plaisir. Il est naturel qu'un jeune homme élevé par des gens qui sont fiers, orgueilleux et égoïstes, se soit formé à leur image. Si Frank Churchill avait désiré voir son père il se serait arrangé à le faire entre le mois de septembre et le mois de janvier. Un homme de son âge – vingt-trois ou vingt-quatre ans, n'est-ce pas ? – trouve toujours moyen d'arriver à ses fins lorsqu'elles sont aussi légitimes.

— C'est facile à dire ; c'est bien la manière de voir d'un homme qui a toujours été son maître. Vous n'êtes pas à même, M. Knightley, de mesurer les inconvénients de la dépendance ; vous ne savez pas ce que c'est d'avoir à ménager les gens.

— Il est impossible d'imaginer qu'un homme de vingt-quatre ans soit à ce point privé de sa liberté physique et morale ; ce n'est pas l'argent qui lui manque ni le loisir ; nous savons au contraire qu'il a l'un et l'autre et qu'il aime à les gaspiller dans les endroits où l'on s'amuse ; de temps à autre nous apprenons qu'il villégiature dans telle ou telle ville d'eau : dernièrement il était à Weymouth ; ce qui prouve qu'il peut quitter les Churchill.

— Oui, quelquefois.

— Et ce sont précisément toutes les fois qu'il estime que le déplacement en vaut la peine ou bien lorsque son plaisir est en jeu.

— Prétendez-vous juger impartialement la conduite de quelqu'un sans avoir une connaissance parfaite de la situation ? Personne, à moins d'avoir vécu dans l'intimité d'une famille, ne peut dire avec quelles difficultés un membre de cette famille peut se trouver aux prises. Il faudrait que nous fussions au courant de ce qui se passe à Enscombe et exactement renseignés sur le caractère de Mme Churchill pour apprécier ce qui est possible et ce qui ne l'est pas.

— Un homme peut toujours faire son devoir ; M. Frank Churchill a celui de donner à son père cette preuve de respect. Il le sait bien, comme il appert de ses lettres et de ses messages ; rien ne lui serait plus facile que d'agir en conformité. Un homme de sens droit dirait de suite avec simplicité et résolution à Mme Churchill : « Vous me trouverez toujours prêt à vous faire le sacrifice d'un plaisir, mais il faut que j'aille voir mon père immédiatement. Je sais qu'il serait offensé si je ne lui donnais pas cette marque de déférence à l'occasion de son mariage. Je partirai donc demain. » S'il avait parlé sur le ton qui convient à un homme, aucune opposition n'eut été faite à son voyage.

— Non, dit Emma en riant, mais peut-être en revanche se fût-on opposé à son retour. Ce serait un étrange langage dans la bouche d'un jeune homme absolument dépendant ; il n'y a que vous, Monsieur Knightley, qui puissiez imaginer une chose de ce genre ; mais vous ne vous rendez pas compte de ce que commande une situation si différente de la vôtre. Je vois d'ici M. Frank Churchill tenant un discours de ce genre à l'oncle et à la tante qui l'ont élevé et dont son avenir dépend ! Il se placerait debout au milieu de la chambre, je suppose, en élevant la voix.

— Croyez-moi, Emma, ce désir fermement exprimé avec, bien entendu, toutes les formes du respect, lui aurait gagné l'estime de ceux dont il dépend et n'aurait fait qu'augmenter l'intérêt et l'affection qu'ils lui portent. Ils connaissent, comme tout le monde les devoirs d'un fils vis-à-vis son père, et tout en employant leur influence d'une façon mesquine pour retarder ce voyage, ils ne doivent pas avoir au fond du cœur bonne opinion du neveu chez qui il trouve si peu de résistance à leurs caprices ; si ce dernier s'inspirait toujours de sentiments aussi naturels, il aurait vite fait de plier, selon son gré, leurs esprits rétrécis.

— J'en doute fort : quand les esprits rétrécis sont ceux de gens considérables par la situation et la fortune, ils ont une tendance à s'enfler démesurément et deviennent aussi difficiles à influencer que les grands. D'autre part, je puis imaginer que si vous, Monsieur Knightley, vous vous trouviez transporté tel que vous êtes à la place de Frank Churchill, vous seriez peut-être à même de dire et de faire précisément ce que vous suggérez ; vous pourriez obtenir un excellent résultat ; les Churchill ne trouveraient sans doute rien à répondre, mais vous vous n'auriez pas à lutter contre des habitudes invétérées d'obéissance et de soumission. Pour lui, au contraire, ce ne doit pas être si facile d'entrer de plain pied dans un ton de

parfaite indépendance et d'oublier en un instant tous les titres qu'ont son oncle et sa tante à sa reconnaissance et à son respect.

— Dans ce cas, il ne sent pas comme moi ; sa conviction n'est pas si forte, sinon elle produirait le même effet.

— Je voudrais que vous compreniez la difficulté qu'il y a pour un jeune homme d'un caractère doux, de s'opposer directement aux volontés de ceux auxquels il a obéi toute sa vie.

— Votre aimable jeune homme est un jeune homme très faible, s'il n'a pas déjà dans d'autres circonstances affirmé sa volonté ; il devrait avoir, depuis longtemps, pris l'habitude d'agir conformément à son devoir, au lieu de recourir à des expédients. Je comprends la crainte chez l'enfant, mais je ne l'admets pas chez l'homme : il pouvait continuer à se soumettre à leur autorité, il ne devait pas se plier à leur tyrannie ; il aurait dû s'opposer fermement à la première tentative faite pour l'amener à négliger son père. S'il avait, dès le début, pris l'attitude qui convenait, il ne se trouverait pas embarrassé aujourd'hui.

— Nous ne serons jamais d'accord à son sujet, répondit Emma, je ne me le figure pas du tout d'après ce que m'a dit M. Weston comme ayant un caractère faible, mais probablement sa nature est plus douce, plus aimable, plus soumise que vous ne le jugez convenable chez l'homme idéal ; il perdra peut-être de ce fait certains avantages mais il doit avoir les qualités de ses défauts.

— Sans doute ses dispositions lui permettent de rester immobile quand il devrait agir et de vivre dans l'oisiveté et le plaisir à condition de trouver quelques excuses appropriées. Quand il s'est assis à son bureau et qu'il a écrit une belle lettre emphatique, remplie de protestations et de faussetés, il est persuadé qu'il a trouvé le meilleur moyen du monde pour conserver la paix en famille, tout en empêchant son père d'avoir aucun droit de se plaindre. Je ne puis souffrir ses lettres.

— Voilà qui est singulier ; vous êtes seul de votre avis ; tout le monde est d'accord pour se montrer satisfait de ses lettres.

— J'ai idée qu'elles ne satisfont pas Mme Weston. Et comment pourraient-elles contenter une femme de bon sens et de cœur qui tient la place d'une mère sans être aveuglée par l'amour maternel. C'est à cause d'elle que des égards particuliers s'imposaient en cette circonstance et elle doit doublement souffrir de leur absence. Si elle avait été elle-même une personne d'importance il serait probablement venu ; dans ce cas, du reste, la

signification d’une telle démarche eût été très amoindrie. Croyez-vous que votre amie n’ait pas fait ces mêmes réflexions ? Non, Emma, votre jeune homme peut être aimable et expert dans l’art de se faire bien venir, mais il manque absolument de délicatesse de sentiment et n’a rien de ce qu’il faut pour inspirer de l’affection.

— Vous semblez être prévenu contre lui et résolu à le mal juger.

— En aucune façon, reprit M. Knightley d’un air mécontent ; j’aurais été disposé à reconnaître ses mérites comme ceux de quiconque ; mais jusqu’à présent je n’ai entendu parler que de ses qualités physiques ; il est grand et beau garçon et sa tournure est élégante.

— Eh bien ! S’il n’a d’autres avantages que ceux-là, ce sera encore un trésor pour Highbury. Nous ne voyons pas tous les jours d’agréables jeunes gens bien élevés et de bonnes manières ; ne soyons pas trop exigeants et ne réclamons pas toutes les vertus par dessus le marché ! Vous imaginez-vous, Monsieur Knightley, la sensation que son arrivée produira ? Dans les paroisses de Donwell et d’Highbury, il n’y aura pas d’autre sujet de conversation ; tout l’intérêt sera concentré sur lui ; nous ne parlerons plus que de M. Frank Churchill !

— Vous m’excuserez de ne pas être ébloui à ce point. Si je trouve ce jeune homme d’un commerce agréable, je serai content d’avoir fait sa connaissance ; mais s’il n’est que fat et bavard il ne me prendra pas beaucoup de mon temps ni de mon attention.

— J’imagine qu’il sait plier sa conversation au goût de chacun et qu’il est en mesure de réaliser son désir de se rendre agréable à tous. À vous, il parlera agriculture, à moi peinture ou musique, et ainsi de suite, ayant des connaissances générales sur tous les sujets qui lui permettront, suivant l’occasion, de diriger le débat ou de donner la réplique ; voilà l’idée que je me fais de lui.

— Et la mienne, dit M. Knightley vivement, c’est que, s’il ressemble de près ou de loin à ce portrait, ce sera l’être le plus insupportable du monde ! Quoi ! À vingt-quatre ans, se poser comme le roi de son milieu, le grand homme, le politicien avisé qui lit dans l’esprit de chacun et qui se sert des talents de tous pour la glorification de sa propre supériorité ! Ma chère Emma, votre bon sens s’accommoderait mal d’un personnage aussi ridicule.

— Nous avons tous deux des préventions : vous, contre lui ; moi, en sa faveur, et nous ne pourrons pas nous mettre d’accord tant qu’il ne sera pas là pour nous départager.

— Quant à moi, je n’ai pas de préventions !

— Mais moi j’en ai et je n’en rougis pas. Mon affection pour M. et Mme Weston m’incite à me montrer partiale à son égard.

— Pour ma part, je ne donne jamais une pensée à ce jeune homme qui m’est parfaitement indifférent, reprit M. Knightley avec tant d’acrimonie qu’Emma changea immédiatement de conversation.

Emma s’étonna d’une antipathie aussi peu motivée ; elle avait toujours jugé M. Knightley très impartial et bien qu’elle le sûtporté à avoir une opinion de son propre mérite, elle n’aurait jamais supposé qu’il pût se montrer aussi injuste dans l’appréciation de celui des autres.

OceanofPDF.com

XIX

Table des matières

Les deux amies marchaient ensemble un matin et Emma jugeait le moment venu de changer de conversation : elle me pensait pas qu'il fût nécessaire pour le soulagement d'Harriet et l'expiation de son propre pêché de parler plus longtemps de M. Elton ; en conséquence elle s'efforçait habilement de se débarrasser de ce sujet et elle croyait avoir réussi lorsqu'il revint inopinément à la surface : Emma ayant parlé non sans éloquence des souffrances que les pauvres endurent pendant l'hiver n'avait obtenu pour réponse qu'un plaintif « M. Elton est si bon pour les pauvres ! » Il fallait chercher un autre dérivatif. Elle eut l'idée de faire une visite à Mme et Mlle Bates, dont la maison se trouvait précisément sur son itinéraire. Peut-être trouverait-elle le salut dans le nombre ! Ce serait d'autre part une occasion de se montrer attentionnée et amicale.

Emma savait, en effet, qu'on lui reprochait de se montrer négligente à l'égard de ces dames et de ne pas contribuer comme elle aurait dû à l'amélioration de leur médiocre confort. M. Knightley lui avait maintes fois fait des allusions à ce sujet, et sa conscience l'avait également avertie, mais rien ne pouvait contrebalancer sa répugnance pour une assiduité qu'elle considérait comme une corvée et une perte de temps ; de plus, elle craignait toujours de rencontrer chez Mme Bates la société de second ordre qui fréquentait le modeste intérieur ; aussi allait elle rarement la voir. Avant d'entrer, Emma fit observer à Harriet que, d'après ses précisions, judicieusement établies sur les données du calendrier, elles avaient bien des chances, ce jour-là, d'échapper à une lettre de Jane Fairfax.

La maison, appartenait à des commerçants et les magasins occupaient tout le rez-de-chaussée. Mme et Mlle Bates habitaient l'appartement du premier étage ; elles accueillirent les visiteuses avec une extrême cordialité et une reconnaissance attendrie ; la vieille dame paisible et soignée qui était assise, en train de tricoter, dans le coin le plus abrité de la chambre voulait absolument donner sa place à Mlle Woodhouse et Mlle Bates les accabla littéralement de prévenances de tous genres, de remerciements pour leur visite, d'anxieuses interrogations concernant la santé de M. Woodhouse, de joyeuses communications sur celles de sa mère, de sucreries et de gâteaux.

« Mme Cole venait de partir : elle était entrée pour dix minutes et avait eu la bonté de rester plus d'une heure ; elle avait pris un morceau de gâteau qu'elle avait trouvé excellent ; elle espérait donc que Mlle Woodhouse et Mlle Smith leur ferait également la faveur d'en accepter un morceau. »

Emma comprit de suite que l'allusion à Mme Cole devait nécessairement en amener une concernant M. Elton : M. Cole, en effet était l'ami intime de M. Elton et Emma n'ignorait pas qu'il avait reçu des nouvelles de ce dernier. Inévitablement le contenu de la lettre serait révélé ; en effet, elles furent mises an couvant des engagements mondains de M. Elton, de l'accueil qui lui avait été fait, etc.

Emma écouta avec tout l'intérêt voulu et se mit sans cesse en avant pour éviter à Harriet d'avoir à parler ; elle se préparait, une fois ce sujet dangereux épuisé, à entrer dans l'intimité des dames et des demoiselles d'Highbury et à assister à leurs parties de cartes ; mais elle ne s'attendait pas à voir Jane Fairfax succéder à M. Elton ; quoi qu'il en soit, ce dernier fut rapidement expédié par Mlle Bates qui l'abandonna brusquement au profit d'une lettre de sa nièce.

— Mme Cole a été assez bonne pour nous faire une longue visite : dès son arrivée elle a demandé des nouvelles de Jane, elle a une vraie prédilection pour elle. Quand Jane est ici, Mme Cole ne sait comment lui témoigner son affection. Je disais donc qu'elle avait demandé des nouvelles en arrivant : « Je sais que vous ne pouvez pas avoir des nouvelles récentes de Jane ; ce n'est pas le moment de sa lettre » et quand j'ai répondu : « Mais vraiment nous avons reçu une lettre ce matin même », je n'ai jamais vu quelqu'un de plus surpris : « Est-ce possible, dit-elle, voilà qui est tout à fait inattendu. Et que vous dit-elle ? »

Emma fit preuve de son habituelle politesse, en souriant d'un air d'intérêt et répondit :

— Je me réjouis de cette surprise ; j'espère qu'elle est en bonne santé ?

— Merci, vous êtes bien bonne ! reprit la crédule demoiselle en cherchant fiévreusement la lettre. La voici ; je savais bien qu'elle n'était pas loin, mais j'avais mis mon carnet à aiguilles dessus de sorte qu'elle était un peu cachée ; je l'avais eue en main il y a si peu de temps, que j'étais à peu près sûre qu'elle ne pouvait être que sur la table. Je l'ai lue à Mme Cole et depuis son départ je la relisais à ma mère, car une lettre de Jane est un si grand plaisir pour elle qu'elle ne se lasse pas de l'entendre. Je dois avant tout m'expliquer touchant la brièveté de cette lettre ; il est de toute justice

que vous sachiez qu'en général Jane couvre les quatre feuilles et qu'elle croise ; aujourd'hui, tout à fait par exception, vous voyez, il n'y a que deux feuilles. Ma mère est étonnée que je puisse si bien déchiffrer les lettres de Jane ; elle dit souvent quand on ouvre la lettre : « Allons, Hetty, cette fois je crois que vous allez avoir fort à faire pour déchiffrer cette mosaïque. » N'est-ce pas maman ? Et je lui réponds que je suis bien sûre qu'elle s'arrangerait à faire ce travail elle-même si je n'étais pas là ; en effet, bien que les yeux de ma mère ne soient plus aussi bons qu'ils étaient, elle voit encore, grâce à Dieu, extraordinairement bien à l'aide de lunettes. C'est une bénédiction. Jane dit souvent lorsqu'elle est ici : « Grand'mère, vous devez avoir joui d'une excellente vue pour voir encore comme vous voyez après avoir exécuté à l'aiguille tant de travaux minutieux ; je souhaite que mes yeux me fassent un aussi long service que les vôtres. »

Mlle Bates parlait si rapidement qu'elle fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine et Emma en profita pour placer une observation aimable sur l'élégante écriture de Mlle Fairfax.

— Vous êtes extrêmement bienveillante, reprit Mlle Bates absolument enchantée, et si bon juge car vous écrivez vous-même si parfaitement ! aucune louange ne pourrait nous être plus sensible que celle de Mlle Woodhouse ; vous savez, ma mère est un peu… et élevant la voix elle ajouta : « Maman, entendez-vous ce que Mlle Woodhouse a l'obligeance de dire sur l'écriture de Jane ? »

Emma eut l'avantage d'entendre sa remarque banale répétée à deux reprises avant que la vieille dame pût en saisir le sens. Pendant ce temps, elle réfléchissait à la manière d'échapper, sans paraître impolie, à la lecture de la lettre, et elle était sur le point de formuler une excuse quelconque et de se retirer quand Mlle Bates se retourna soudainement vers elle et reprit :

— La surdité de ma mère est insignifiante comme vous pouvez le constater : il suffit d'élever la voix et de répéter deux ou trois fois la phrase pour qu'elle entende ; il est vrai qu'elle est accoutumée à ma voix. Pourtant, chose curieuse, elle entend toujours Jane mieux que moi : Jane parle si distinctement ! Celle-ci ne trouvera pas sa grand'mère plus sourde qu'il y a deux ans ; on ne saurait désirer mieux, à l'âge de ma mère ; et il y a réellement deux ans, vous savez que Jane n'est venue ici. Jamais nous n'avions été si longtemps sans la voir et, comme je disais à Mme Cole, je ne sais pas comment nous ferons pour lui témoigner tout notre plaisir.

— Est-ce que vous attendez Mlle Fairfax ?

— Mais oui : la semaine prochaine.

— Vraiment ! Ce sera une vraie joie pour vous.

— Tous nos amis sont surpris et nous témoignent le même intérêt. Je suis sûre que Jane sera aussi heureuse de retrouver ses amis d'Highbury que ceux-ci pourront l'être. Elle arrivera vendredi ou samedi ; elle ne peut préciser, le colonel ayant lui-même besoin de la voiture un des deux jours : les Campbell sont assez bons pour la faire conduire jusqu'ici ! C'est ce qu'ils font toujours du reste. Voilà la raison qui lui a fait écrire aujourd'hui : hors de règle, comme nous disons ; en temps ordinaire, nous n'aurions pas reçu de nouvelles avant mardi ou mercredi.

— C'est ce que je pensais ; je n'espérais pas avoir le plaisir d'entendre parler de Mlle Fairfax aujourd'hui.

— Vous êtes trop bonne ! Sans cette circonstance spéciale en effet nous n'aurions pas eu de lettre aujourd'hui. Ma mère est bien heureuse car Jane doit rester au moins trois mois avec nous ; trois mois ! Elle le dit positivement et je vais avoir le plaisir de vous lire la phrase même de sa lettre. Les Campbell vont en Irlande. Mme Dixon a persuadé son père et sa mère de venir la voir de suite ; ils n'avaient pas l'intention de faire la traversée avant l'été, mais elle est impatiente de les revoir ! C'est bien naturel, car jusqu'à son mariage au mois d'octobre dernier elle ne les avait jamais quittés pour plus d'une semaine et elle a dû éprouver une étrange sensation en se trouvant transportée soudain, j'allais dire dans un autre royaume, en tout cas dans un autre pays. Elle écrivit donc d'une façon très pressante à son père ou à sa mère (je ne sais pas précisément auquel des deux, mais nous le saurons tout à l'heure par la lettre de Jane) tant en son nom qu'en celui de son mari pour les inviter. Ils doivent passer la saison à Dublin et iront ensuite dans leur propriété de Baley-Graig, un endroit merveilleux j'imagine. Jane a beaucoup entendu parler de la beauté de ce domaine par M. Dixon ; il était très naturel qu'il se plût à donner des détails sur sa propriété pendant qu'il faisait sa cour ; Jane avait l'habitude de sortir avec eux, car le colonel et Mme Campbell tenaient essentiellement à ce que leur fille ne sortit pas seule avec M. Dixon, ce que je ne puis qu'approuver ; naturellement Jane entendait tout ce qu'il disait à Mlle Campbell au sujet de sa maison en Irlande. C'est un jeune nomme charmant. Elle désirait beaucoup aller en Irlande à la suite de ces descriptions.

À ce moment, un soupçon ingénieux traversa l'esprit d'Emma, relatif à Jane Fairfax, à l'aimable M. Dixon et au fait de ne pas aller en Irlande ; elle

dit avec le dessein d’en découvrir davantage :

— Vous devez vous considérer comme très heureuse, que Mlle Fairfax ait la possibilité de venir si longtemps chez vous ; étant donné la particulière amitié qui existe entre elle et Mme Dixon, vous ne pouviez guère espérer qu’elle pût se dispenser d’accompagner le colonel et Mme Campbell.

— C’est précisément ce que nous avons toujours craint, car nous n’aurions pas aimé la sentir si loin de nous pendant plusieurs mois ; mais, vous voyez, tout tourne pour le mieux. M. et Mme Dixon désiraient vivement que Jane accompagna le colonel et Mme Campbell ; soyez sûre que rien ne pouvait être plus affectueuse et plus pressante que leur double invitation ; M. Dixon est un si charmant jeune homme ! Depuis le service qu’il a rendu à Jane, à Weymouth, pendant cette promenade en bateau où elle fut soudain entourée par une partie de la voilure et, sans son intervention, elle eût infailliblement été projetée à la mer. Je ne puis jamais penser à cet accident sans trembler, et depuis, je ressens une véritable affection pour M. Dixon !

— Mais somme toute, malgré les instances de ses amis et son propre désir de connaître l’Irlande, Mlle Fairfax préfère consacrer son temps à sa famille.

— Oui, c’est absolument son choix et le colonel et Mme Campbell approuvent sa décision ; ils espèrent que l’air natal lui sera salutaire ; elle n’a pas été bien depuis quelque temps.

— Je regrette de l’apprendre. Mme Dixon doit être bien désappointée. Mme Dixon, d’après ce que j’ai compris, n’est pas d’une grande beauté, et ne peut pas être comparée à Mlle Fairfax.

— Oh non. Vous êtes bien bonne de parler de Jane en termes si flatteurs, mais en vérité il ne peut y avoir de comparaison entre elles. Mlle Campbell a toujours été laide, mais extrêmement élégante et aimable.

— Oui, naturellement.

— Jane a attrapé un mauvais rhume, pauvre enfant, au mois de novembre dernier, et elle n’a jamais été bien depuis ; elle n’y avait jamais fait allusion pour ne pas nous tourmenter. Je reconnais sa délicatesse habituelle ! Nous pensons que trois ou quatre mois d’Highbury la remettront entièrement ; personne ne pourrait la soigner comme nous le faisons.

— Il me semble que cet arrangement est parfait à tous les points de vue.

— Elle arrivera vendredi ou samedi et les Campbell quittent la ville pour aller à Holyhead le lundi suivant comme vous le verrez dans la lettre de Jane. Vous pouvez comprendre, chère Mademoiselle Woodhouse, dans quelle agitation cette nouvelle inopinée m'a jetée ! Il faut nous attendre à lui trouver mauvaise mine. Il faut que je vous raconte ce qui m'est arrivé de malheureux à ce propos : j'ai toujours soin de parcourir les lettres de Jane avant de les lire à ma mère de crainte qu'il n'y ait quelque chose qui puisse l'attrister. Jane m'a bien recommandé d'agir ainsi et je le fais toujours ; aujourd'hui je commençais à lire avec mes précautions habituelles ; mais à peine étais-je arrivée au passage où elle fait allusion à sa maladie, que je m'écriai : « Ciel ! ma pauvre Jane est malade ! » et ma mère qui était aux aguets, m'entendit distinctement et fut extrêmement alarmée. En continuant, je m'aperçus bientôt que l'état de Jane n'était pas aussi grave que je me l'étais imaginé ; je suis ensuite parvenue à rassurer ma mère, mais je ne comprends pas comment j'ai pu être aussi inconséquente. Si Jane ne se remet pas de suite, nous ferons venir M. Perry ; il est si généreux et si affectionné à Jane que, probablement, il n'aura pas l'intention de prendre des honoraires pour ses soins, mais nous ne le souffrirons pas ; il a une femme et des enfants à entretenir et il n'est pas juste qu'il gaspille son temps. Eh bien, maintenant que je vous ai donné une idée sommaire de la lettre de Jane, je vais vous la lire, ce qui sera beaucoup plus intéressant.

— Je crains que nous ne soyons forcées de nous sauver, dit Emma en jetant un coup d'œil à Harriet et en se levant, mon père nous attend ; je n'avais pas l'intention, je ne pensais même pas avoir la possibilité de rester plus de cinq minutes. Je suis entrée parce que je n'ai pas voulu passer votre porte sans prendre des nouvelles de Mme Bates, mais le temps a passé si agréablement que j'ai oublié ma résolution. Il nous faut pourtant vous dire au revoir, à vous et à Mme Bates.

Malgré les plus vives instances, Mlle Bates ne parvint pas à retenir Emma ; celle-ci, une fois dehors, ne dissimula pas sa satisfaction d'avoir échappé, à la lecture *in extenso* de la lettre préalablement résumée !

OceanofPDF.com

XX

Table des matières

Jane Fairfax était orpheline : c'était l'unique enfant de la plus jeune fille de Mme Bates. Le mariage du lieutenant Fairfax et de Mlle Jane Bates avait eu son heure de célébrité et de joie ; ce n'était plus aujourd'hui qu'un souvenir de deuil : lui était mort aux colonies et peu après sa veuve était morte de chagrin à son tour.

La petite Jane avait trois ans quand elle perdit sa mère ; elle devint la consolation de sa grand'mère et de sa tante et tout semblait présager qu'elle était fixée à Highbury pour la vie ; mais l'intervention d'un ami de son père modifia sa destinée ; le colonel Campbell tenait en grande estime le lieutenant Fairfax et, de plus, il considérait devoir la vie aux soins dont son compagnon d'armes l'avait entouré pendant les accès d'une fièvre contractée au cours d'une campagne. Il demeura fidèle à la mémoire de son ami et, bien que plusieurs années se fussent écoulées entre la mort du pauvre Fairfax et le retour du colonel en Angleterre, sa reconnaissance n'en fut pas affaiblie : dès son arrivée, il s'occupa de rechercher l'enfant et s'intéressa à elle. Le colonel était marié et avait une fille à peu près de l'âge de Jane ; cette dernière fut invitée à venir passer de longs mois chez les Campbell ; elle était jolie et intelligente et fut prise en affection par toute la famille ; quand Jane eut neuf ans, la grande tendresse que leur fille manifestait pour sa petite compagne et en même temps leur désir de se montrer de véritables amis amenèrent le colonel et Mme Campbell à proposer de prendre la charge entière de l'enfant. L'offre fut acceptée, et depuis cette époque Jane avait fait partie de la famille du colonel Campbell ; elle n'était plus venue chez sa grand'mère qu'en visite de temps en temps.

Il fut décidé que l'on ferait d'elle une institutrice ; les quelques milliers de francs qu'elle avait hérités de son père ne pouvaient, en effet, suffire à lui assurer l'indépendance et le colonel Campbell n'était pas lui-même en situation de la lui procurer ; car bien que son revenu provenant de ses appointements et de ses charges fût considérable, il n'avait, d'autre part, qu'une petite fortune personnelle qu'il devait transmettre intacte à sa fille ; mais il espérait qu'en donnant à Jane une éducation soignée, il la mettrait à

même de gagner sa vie honorablement. En vivant constamment avec des gens intelligents et cultivés, le cœur et l'intelligence de l'enfant s'étaient affinés ; de plus la résidence du colonel Campbell étant à Londres, tous les talents d'agrément avaient été cultivés sous la direction de maîtres de premier ordre. Les dispositions et les capacités de Jane Fairfax étaient dignes des soins dont les entoura l'amitié et à dix-huit ans elle était aussi qualifiée qu'on peut l'être à cet âge pour l'instruction et l'éducation des autres ; mais les Campbell étaient trop attachés à leur jeune amie pour se résigner à se séparer d'elle : ni le père ni la mère n'avaient le courage de prendre une décision et la fille ne pouvait en supporter la pensée. La triste échéance fut reculée ; on décida que Jane était encore trop jeune pour quitter la maison, elle demeura donc avec eux partageant comme une autre fille tous les plaisirs d'une société élégante, et tous les agréments d'un confortable intérieur ; Jane ne pouvait pourtant s'empêcher de penser et son bon sens lui rappelait que cette vie ne pouvait durer. L'affection de toute la famille et en particulier la tendresse de Miss Campbell faisait d'autant plus honneur aux deux parties que la supériorité de Jane tant par la beauté que par les dons intellectuels était évidente. Néanmoins leur intimité demeura aussi étroite jusqu'au mariage de Mlle Campbell ; celle-ci attira l'affection d'un jeune homme riche et agréable, M. Dixon, peu après avoir fait sa connaissance ; elle fut demandée en mariage sans délai et se trouva heureusement établie tandis que Jane Fairfax, restait, malgré son charme incontestable, avec la seule perspective d'avoir à gagner sa vie. Jane avait résolu qu'à l'âge de vingt et un ans une nouvelle période commencerait pour elle : elle accomplirait le sacrifice complet pour lequel elle se préparait depuis longtemps, elle renoncerait aux plaisirs de la vie, aux satisfactions du monde pour accepter le joug de sa nouvelle existence.

Le bon sens du colonel et de Mme Campbell ne pouvait pas s'opposer à cette résolution qui leur était pourtant pénible. Ils savaient que tant qu'ils vivraient aucun travail n'était nécessaire ; leur intérieur serait toujours celui de Jane ; pour leur propre satisfaction ils auraient voulu la garder près d'eux ; mais c'était agir en égoïstes : il était préférable que ce qui devait être, fût de suite. Peut-être même commençaient-ils à sentir qu'ils auraient mieux fait d'épargner à la jeune fille l'occasion de prendre goût à une vie de loisirs à laquelle elle devait renoncer aujourd'hui. Néanmoins, ils furent heureux de se raccrocher à une excuse raisonnable pour prolonger de quelques mois la bienfaisante trêve ; Jane n'avait jamais été tout à fait bien

portante depuis le mariage de leur fille et, en conséquence ils déclarèrent s'opposer à ce qu'elle assumât de nouveaux devoirs tant qu'elle n'aurait pas retrouvé toutes ses forces.

Le récit que Jane avait fait à sa tante des raisons qui l'avaient empêchée d'accompagner les Campbell en Irlande était l'expression de la vérité sinon de la vérité tout entière : c'était bien elle qui avait choisi l'alternative de consacrer à ses parents d'Highbury tout le temps de l'absence des Campbell, de passer ses derniers mois de liberté avec celles qui l'aimaient tant ; les Campbell de leur côté approuvèrent immédiatement ce projet qui leur paraissait à tous les points de vue opportun. Highbury devait donc, au lieu de recevoir la visite attendue de M. Frank Churchill ; se contenter pour le moment de la présence de Jane Fairfax qui n'avait pas le mérite de la nouveauté.

Il déplaisait à Emma de devoir se montrer polie et attentive pendant plusieurs mois vis-à-vis d'une personne qu'elle n'aimait pas : elle savait qu'elle serait contrainte de faire plus qu'elle ne le désirait et que, malgré tout, ce ne serait pas assez ! Elle n'aurait pas su dire pourquoi Jane Fairfax ne lui était pas sympathique : M. Knightley lui avait dit une fois que c'était parce qu'elle voyait en Jane la jeune fille véritablement accomplie qu'elle avait l'ambition de paraître ; et bien que cette imputation eût été sur le moment résolument contredite, la conscience d'Emma n'était pas parfaitement tranquille à ce sujet. Il lui avait toujours été impossible d'arriver avec Jane à des relations d'intimité ; elle s'étonnait de trouver chez la jeune fille une sorte de froideur, une réserve qui pouvait à bon droit passer pour de l'indifférence ; un autre de ses griefs contre Jane était le bavardage éternel de Mlle Bates ! Elle n'avait pas de meilleures raisons à invoquer. En réalité, cette antipathie était si injustifiée qu'elle ne revoyait jamais Jane Fairfax, après une longue absence, sans se rendre compte qu'elle l'avait mal jugée. Ce fut précisément l'impression qu'elle ressentit lors de la première visite qu'elle fit aux Bates après l'arrivée de Jane Fairfax.

Emma fut particulièrement frappée par l'apparence et les manières de celle qu'elle s'ingéniait à déprécier depuis deux ans. La taille de Jane Fairfax était au-dessus de la moyenne, sa tournure particulièrement gracieuse ; elle était parfaitement proportionnée.

Emma dut reconnaître que les traits du visage étaient plus parfaits chez l'original que dans sa mémoire ; on ne pouvait nier la beauté des grands

yeux gris ombrés de longs cils ; et même le teint, dont elle se complaisait à souligner la pâleur, avait acquis une fraîcheur et un éclat que rehaussait la délicatesse de l'épiderme. La distinction était la note caractéristique de ce genre de beauté et Emma ne se sentait pas le courage de renier ses principes au point de ne pas admirer, fut-ce chez Jane Fairfax, un don qu'elle prisait par dessus tout.

En somme, pendant cette première visite chez les Bates elle ne cessa de regarder Jane avec complaisance ; outre le plaisir des yeux, elle éprouvait la satisfaction de réparer son injustice, et elle résolut de ne plus se laisser aller à son antipathie irraisonnée. Elle ne pouvait s'empêcher de ressentir du respect et de la compassion en considérant le sort qui était réservé à tant de beauté et d'élégance. Emma n'hésita pas à renoncer à l'idée de séduction vis-à-vis de M. Dixon que son imagination lui avait tout d'abord suggérée ; il lui paraissait probable maintenant que cet amour n'était pas partagé. Dans ce cas, elle jugeait que rien ne pouvait être plus honorable que le sacrifice auquel la jeune fille s'était résolue ; elle admettait que c'était poussée par le plus pur des motifs que Jane se refusait à aller en Irlande, et afin de se séparer définitivement de lui et de toute la famille, qu'elle avait décidé de commencer sans nouveau délai sa carrière de devoirs.

Dans l'ensemble, Emma la quitta avec des sentiments si radoucis et charitables qu'en rentrant chez elle elle se prit à songer et à regretter qu'Highbury ne puisse fournir aucun jeune homme en état de donner l'indépendance à cette jolie créature.

Ces charmantes dispositions ne furent point de longue durée. En effet, avant qu'Emma ne se fut publiquement compromise par une protestation d'amitié pour Jane Fairfax, qu'elle n'eut fait amende honorable et rétracté ses anciens préjugés d'une façon plus explicite qu'en disant à M. Knightley « elle est certainement très belle » ; ses sentiments s'étaient de nouveau modifiés : Jane était venue passer une soirée à Hartfield avec sa grand-mère et sa tante. Emma avait pu constater que les causes d'agacement subsistaient toujours. La tante était aussi ennuyeuse que d'habitude, plus même, car à son admiration pour les facultés de Jane venait s'ajouter maintenant l'anxiété pour la santé de sa nièce ; ils eurent à subir l'évaluation de l'exacte quantité de pain et de beurre que Jane mangeait à déjeuner, de la petite tranche de mouton qu'elle pouvait supporter à dîner ; il fallut examiner les nouveaux bonnets et les sacs à ouvrage que Jane avait confectionnés pour ses parentes ! On fit de la musique : Emma fut forcée de

s’asseoir la première au piano et elle eut l’impression que les remerciements et les compliments de rigueur n’étaient pas absolument dépourvus d’une certaine affectation de modestie très apte à mettre en valeur le jeu impeccable de sa rivale. De plus, et c’était le point capital, Jane se montrait si froide, si réservée ! Il n’y avait pas moyen de connaître sa véritable opinion : enveloppée d’un manteau de politesse, elle se tenait sur une sorte de défensive qui autorisait tous les soupçons.

Il semblait que Jane affectât une réserve particulière au sujet de Weymouth et des Dixon ; elle était absolument impénétrable sur le caractère de M. Dixon et sur les avantages de ce mariage. Ce n’était qu’approbations vagues, sans un détail précis. Toute sa prudence ne lui servit de rien. Emma en devina l’artifice et revint à sa première idée : Qui sait si M. Dixon n’avait pas été bien près de remplacer une amie par l’autre !

La même réserve, du reste, s’étendait à tous les sujets : Jane s’était trouvée à Weymouth en même temps que M. Frank Churchill ; on apprit qu’ils avaient fait connaissance, mais il fut impossible à Emma d’obtenir un mot d’information sur le caractère du jeune homme. Était-il bien physiquement ?

— Elle croyait que l’opinion générale s’accordait à le trouver bien.

— Était-il aimable ?

— On le jugeait généralement de manières agréables.

— Est-ce qu’il paraissait intelligent, cultivé ?

— À la suite d’une fréquentation dans une ville d’eau ou de rencontres peu fréquentes à Londres, il était bien difficile de porter un jugement de ce genre. Il n’y avait guère que les manières qu’on pût se permettre d’apprécier dans ces conditions.

Emma ne pardonna pas à Jane Fairfax ces diverses réticences diplomatiques.

OceanofPDF.com

XXI

Table des matières

M. Knightley qui avait passé la soirée à Hartfield avec les Bates ne s'était pas rendu compte des nouveaux griefs que Jane Fairfax avait fournis à Emma ; il n'avait vu que les gracieuses attentions du début et le lendemain matin, venu pour causer affaires avec M. Woodhouse, il s'empressa de manifester son approbation ; à cause de la présence de M. Woodhouse il ne pouvait parler aussi librement qu'il l'eut fait à d'autres moments, mais Emma saisissait fort bien les intentions de son interlocuteur. Ce dernier avait toujours jugé Emma injuste pour Jane Fairfax et avait eu grand plaisir à noter une amélioration.

Dès que M. Woodhouse eût été mis au courant de l'affaire au sujet de laquelle son voisin venait l'entretenir, les papiers furent mis de côté et M. Knightley s'adressa à Emma :

— Ce fut une agréable soirée, Emma ; vous et Mlle Fairfax vous nous avez fait d'excellente musique. Je suis sûr que Mlle Fairfax a été contente de sa visite ; rien ne manquait pour le plaisir de tous. Vous avez bien fait de la laisser jouer assez longtemps, car elle n'a pas de piano chez sa grand'mère et cette occasion a dû être pour elle une vraie fête.

— Je me réjouis de votre approbation, dit Emma en souriant, mais j'espère que je suis rarement en défaut quand il s'agit d'accueillir mes hôtes à Hartfield.

— Non, ma chère, répondit vivement son père, ce n'est jamais le cas ; personne ne fait preuve d'autant de bonne grâce que vous. Si j'avais un reproche à vous faire, c'est d'exagérer parfois les attentions ; par exemple, hier soir, il aurait été plus sage de n'offrir qu'une fois des muffins.

— C'est vrai, ajouta M. Knightley presque au même instant, vous êtes rarement en défaut. Je pense que vous me comprenez.

Le regard disait : « Je vous comprends fort bien », mais elle répondit seulement :

— Mlle Fairfax est réservée.

— Je vous ai toujours dit qu'elle l'était un peu, mais vous aurez vite fait de dissiper cette gêne et cette excessive discrétion.

— Vous croyez donc qu'elle manque de confiance en elle-même ? Ce n'est pas mon avis.

— Ma chère Emma, dit-il en s'asseyant sur une chaise plus proche d'elle. Vous n'allez pas me dire, j'espère, que vous n'avez pas passé une agréable soirée.

— Oh non ; j'ai été satisfaite de ma persévérance à poser des questions et amusée du peu de profit que j'en ai tiré.

— Je suis désappointé, se borna-t-il à répondre.

— J'espère que tout le monde a passé une bonne soirée, dit M. Woodhouse de sa voix la plus douce. Il en a été ainsi pour ma part. À un moment donné la chaleur du feu m'a légèrement incommodé, mais je n'ai eu qu'à reculer un peu ma chaise pour me sentir parfaitement à mon aise ; Mlle Bates était très causante et de bonne humeur comme d'habitude : elle est toujours agréable bien qu'elle parle un peu vite ; Mme Bates et également une excellente personne. J'aime les vieux amis. Mlle Fairfax est une très jolie personne et parfaitement bien élevée. Elle a dû être contente, Monsieur Knightley, puisqu'Emma était là pour lui tenir compagnie.

— C'est bien vrai, Monsieur ! Et Emma de son côté avait la chance d'avoir Jane Fairfax.

Emma vit l'anxiété de son père et pour l'apaiser elle dit avec une sincérité évidente :

— C'est une créature si élégante qu'il est impossible de ne pas prendre plaisir à la regarder. Je l'admire sans cesse et je la plains de tout mon cœur.

M. Knightley hésita un instant ; il ne trouvait pas de mots pour exprimer sa satisfaction et, avant qu'il eût pu répondre, M. Woodhouse dont la pensée était occupée par les Bates reprit :

— C'est un grand malheur que leurs moyens soient si restreints, un grand malheur ! Et j'ai souvent eu le désir… mais on ne peut se permettre que des petits présents insignifiants. Nous avons tué un porc et Emma a l'intention de leur envoyer une longe ou un jambon. Il est très petit et délicat (le porc d'Hartfield ne ressemble à aucun autre) mais pourtant c'est du porc et, ma chère Emma, à moins que vous ne soyiez sûre qu'elles sachent l'accommoder en côtelettes bien grillées sans l'ombre de graisse, comme les nôtres, et qu'il n'y ait pas de danger qu'elles le fassent rôtir, car aucun estomac ne peut supporter le porc rôti, je crois que vous feriez mieux d'envoyer le jambon. N'est-ce pas votre avis, ma chère ?

— Mon cher papa, j’ai envoyé tout l’arrière-train ; j’ai pensé que vous m’approuveriez ; il y aura le jambon qui est excellent et la longe qu’elles pourront préparer à leur guise.

— Très bien, ma chère, vous ne pouviez mieux faire. Surtout qu’elles ne salent pas le jambon exagérément ; s’il n’est pas trop salé et s’il est cuit à point, comme Serle nous le cuit, et pourvu qu’on en mange avec modération, je ne considère point cet aliment comme malsain.

— Emma, dit M. Khightley, j’ai une nouvelle à vous annoncer. Vous aimez les nouvelles et je viens d’apprendre un événement qui, je crois, vous intéressera.

— Oh ! oui, j’aime les nouvelles. Qu’est-ce que c’est ? Pourquoi souriez-vous ? Est-ce à Randalls que vous l’avez apprise ?

Il n’eut que le temps de répondre :

— Non, je n’ai pas été à Randalls.

Quand la porte s’ouvrit, Mlle Bates et Mlle Fairfax firent leur entrée. M. Knightley se rendit compte immédiatement qu’il avait manqué l’occasion et qu’il ne lui serait pas possible de continuer sa communication.

Mlle Bates débordait de reconnaissance et en même tempe elle brûlait de faire part à ses amis d’une nouvelle qu’elle détenait ; elle ne savait par où commencer.

— Cher Monsieur, comment allez-vous ce matin ? Ma chère Mademoiselle Woodhouse, je suis confuse ; un si magnifique arrière-train de porc ! Vous êtes trop généreuse ! Connaissez-vous la nouvelle ? M. Elton se marie.

Emma était si loin de penser à M. Elton qu’elle fut toute surprise et ne put s’empêcher de sursauter et de rougir légèrement en entendant prononcer ce nom.

— C’était précisément la nouvelle que j’allais vous annoncer, dit M. Knightley.

— Mais où avez-vous pu en avoir connaissance ? dit Miss Bates.

— Il n’y a pas plus de cinq minutes, que j’ai reçu la lettre de Mme Cole, non il ne peut pas y avoir plus de cinq ou dix minutes ; j’avais mon chapeau et mon manteau et j’étais prête à sortir ; je voulais seulement descendre pour parler à Patty au sujet du porc, car ma mère craignait que nous n’eussions pas une terrine suffisamment grande ; alors j’ai dit que j’irais voir ; Jane a répondu : « Voulez-vous que j’aille à votre place, car vous êtes un peu enrhumée et Patty vient de laver la cuisine ».

— Ah ma chère, répondis-je et à ce moment est arrivée la lettre. C'est une Mlle Hawkins, voilà tout ce que je sais, une Mlle Hawkins, de Bath. Mais, M. Knightley, comment se fait-il que vous soyez déjà au courant ? D'après ce que Mme Cole me dit dans sa lettre, elle m'a écrit dès que son mari lui eut annoncé la nouvelle. Une Mlle Hawkins…

— Je me trouvais avec M. Cole, pour affaire, il n'y a pas une heure ; il venait de lire la lettre d'Elton, quand je suis entré, et il me l'a passée immédiatement.

— Vraiment, c'est tout à fait… Je ne pense pas qu'on puisse trouver une autre nouvelle d'un intérêt aussi général. Mon cher Monsieur, vous êtes trop bon. Ma mère m'a chargée de ses meilleurs compliments et de l'expression de sa considération, elle vous remercie mille fois et elle dit qu'elle se sent confuse de tant de bonté.

— Nous considérons que le porc d'Hartfield, reprit M. Woodhouse, est d'une qualité supérieure, aussi, Emma et moi, nous faisons-nous un plaisir…

— Oh ! mon cher Monsieur, ma mère dit bien que nos amis sont trop bons. Tout en ne disposant que de moyens limités, nous avons néanmoins tout ce que nous pouvons désirer. Nous pouvons bien dire que « notre destin est encastré dans un héritage de bonté ». Vraiment, Monsieur Knightley, vous avez véritablement vu la lettre originale ? Eh bien ?

— Elle était courte, mais joyeuse et triomphante naturellement… J'ai oublié les termes exacts ; du reste, la discrétion impose ce manque de mémoire ; en un mot, c'était l'annonce de ses fiançailles avec une Mlle Hawkins, comme vous le disiez.

— M. Elton va se marier, dit Emma aussitôt qu'elle put parler, tout le monde souhaitera son bonheur.

— Il est bien jeune pour se marier, dit M. Woodhouse, il aurait mieux fait de ne pas tant se presser. Il me semblait qu'il ne lui manquait rien. Nous étions toujours heureux de le voir à Hartfield.

— Une nouvelle voisine pour nous, Mlle Woodhouse, dit Mlle Bates d'un air réjoui, ma mère est si contente ! Elle dit qu'elle ne peut supporter l'idée de savoir le vieux presbytère sans une maîtresse de maison. C'est vraiment une grande nouvelle. Jane, vous n'avez jamais vu M. Elton, n'est-ce pas ? Je ne m'étonne pas que vous-soyez si curieuse de le connaître.

À dire vrai Jane ne paraissait pas particulièrement absorbée par l'idée de M. Elton, elle répondit :

— Non, je n’ai jamais vu M. Elton. Est-il grand ?

— À qui nous en rapporterons-nous ? dit Emma, mon père dirait : oui, M. Knightley, non, Mlle Bates et moi sommes d’avis qu’il est de taille moyenne ! Puisque vous êtes ici pour un peu de temps, Mlle Fairfax, vous aurez l’occasion de vous rendre compte que M. Elton est tenu à Highbury pour le modèle de la perfection, au physique comme au moral.

— C’est bien vrai, Mlle Woodhouse reprit Mlle Bates. On ne saurait trouver un jeune homme plus accompli. Mais, ma chère Jane, rappelez-vous que je vous ai dit hier qu’il était précisément de la taille de M. Perry. Mlle Hawkins, je ne doute pas que ce ne soit une charmante personne. Il a toujours eu pour ma mère des attentions particulières. Il a voulu qu’elle prenne place dans le banc du presbytère afin qu’elle entendît mieux, car ma mère est un peu sourde ; c’est peu de chose, mais elle n’entend pas parfaitement. Jane dit que le colonel Campbell est également un peu sourd ; il s’était figuré que les bains chauds pourraient lui faire du bien, mais l’amélioration n’a pas duré. Le colonel Campbell, vous le savez, est notre ange gardien. M. Dixon paraît être un jeune homme de mérite tout à fait digne de lui. C’est un grand bonheur quand les braves gens se retrouvent et c’est toujours, du reste, ce qui a lieu dans le monde. Maintenant, nous aurons ici M. Elton et Mlle Hawkins ; il y a aussi les Cole, excellentes gens, et les Perry. Je crois, Monsieur, ajouta-t-elle en se tournant vers M. Woodhouse, je crois qu’il y a peu d’endroits où l’on trouve une société comparable à celle de Highbury. Je dis toujours que nous sommes bénies en nos voisins. Mon cher Monsieur, s’il y a quelque chose que ma mère préfère à tout, c’est une longe de porc.

— Quant à savoir qui est Mlle Hawkins ou depuis combien de temps il la connait, dit Emma, nous n’avons aucun indice à ce sujet. Il semble bien pourtant que ce soit une connaissance récente. Vous ne dites rien, Mademoiselle Fairfax, mais j’espère que vous prenez intérêt à cette nouvelle. Vous avez été mêlée si intimement à ce genre d’affaire par suite du mariage de Mlle Campbell que nous ne vous laisserons pas rester indifférente aux accordailles de M. Elton et de Mlle Hawkins.

— Quand j’aurai vu M. Elton j’éprouverai, je n’en doute pas, de l’intérêt ; d’autre part, il y a déjà plusieurs semaines que Mlle Campbell est mariée et mes impressions se sont un peu émoussées.

— Voici exactement quatre semaines que M. Elton est parti : il y a eu hier quatre semaines. Une Mlle Hawkins ! Eh bien je m’étais toujours

imaginé que ce serait quelque jeune personne de ce pays ; non pas que j'aie jamais… Mme Cole m'a une fois suggéré une possibilité mais j'ai répondu immédiatement : « Non ! M. Elton est un jeune homme de beaucoup de mérite mais… » En un mot je ne suis pas bien habile dans ce genre de découverte ; je ne vois que ce qui se passe devant mes yeux. D'autre part personne ne pourrait s'étonner si M. Elton avait aspiré… Mlle Woodhouse me laisse parler avec la meilleure grâce du monde ; elle sait que je ne voudrais offenser personne sous aucune considération. Comment va Mlle Smith ? Elle paraît bien remise. Ayez-vous des nouvelles de Mme John Knightley ? Oh, ces chers petits enfants ! Jane, savez-vous que je me figure que M. Dixon ressemble à M. John Knightley ; je veux dire physiquement ; grand avec le même air, et pas très communicatif.

— Vous vous trompez absolument, ma chère tante, il n'y a aucune ressemblance.

— C'est curieux, on n'arrive jamais à se former à l'avance une idée juste de quelqu'un ; on saisit au vol la première image qui se présente et on s'y tient. M. Dixon, d'après ce que vous m'avez dit, n'est pas à proprement parler bel homme.

— Loin de là !

— Ma chère ne m'avez-vous pas dit également que Mlle Campbell ne voulait pas admettre qu'il ne fut pas beau et que vous-même…

— Dans ce cas particulier mon jugement n'a aucune valeur : quand j'ai de la sympathie pour quelqu'un je trouve toujours cette personne bien. En disant qu'il était sans beauté, j'ai exprimé l'opinion générale.

— Eh bien, ma chère Jane, je crois qu'il va falloir nous sauver. Le temps paraît menaçant et grand'mère sera inquiète. Vous êtes trop aimable, ma chère Mademoiselle Woodhouse ; mais il faut vraiment que nous partions. Je désire m'arrêter trois minutes chez Mme Cole et vous Jane, vous ferez bien de rentrer directement à la maison ; je ne voudrais pour rien au monde que tous fussiez prise par l'averse. Je vous remercie, il me semble qu'elle est déjà mieux depuis quelle est arrivée à Highbury. Je n'irai pas chez Mme Goddard, car je crois savoir qu'elle n'aime que le porc bouilli ; quand nous préparerons le jambon, ce sera une autre affaire. Bonjour, mon cher Monsieur ! Oh ! M. Knightley vient avec nous ! Vraiment, c'est tout à fait… Je suis sûre que si Jane est fatiguée vous serez assez bon pour lui donner votre bras. Monsieur Elton et Mademoiselle Hawkins ! Allons, au revoir.

Emma restée seule avec son père dut lui consacrer la moitié de son attention et l'écouter se lamenter au sujet des jeunes gens qui étaient si pressés de se marier et, circonstance aggravante, d'épouser des personnes qu'ils connaissaient à peine ; elle continuait en même temps à réfléchir sur ce sujet à son propre point de vue. La nouvelle ne pouvait que lui être agréable ; c'était la preuve que M. Elton n'avait pas souffert bien longtemps ! D'un autre côté, elle était préoccupée du contrecoup qu'aurait à supporter Harriet ; elle espérait pouvoir lui annoncer elle-même cette nouvelle. L'heure de la visita quotidienne d'Harriet approchait et Emma craignait qu'elle ne rencontrât Mlle Bates en chemin ; puis, quand la pluie commença, elle supposa qu'Harriet serait retenue chez Mme Goddard et, dans ce cas, il y avait aussi des chances pour que la nouvelle lui fût brusquement communiquée. Au bout de cinq minutes, Harriet arriva, l'air agité comme il convenait et dit aussitôt :

— Oh ! Mademoiselle Woodhouse, vous ne devinerez jamais ce qui vient d'arriver ?

Cette première effusion était suffisamment significative : puisque le coup était porté, Emma sentit que ce qu'elle avait de mieux à faire maintenant c'était d'écouter ; et Harriet s'empressa de commencer son récit :

— Elle était sortie de chez Mme Goddard, il y avait à peu près une demi-heure ; elle s'était mise en route avec l'espoir d'arriver à Hartfield avant l'averse ; malheureusement elle avait cru avoir le temps de s'arrêter chez la couturière pour un essayage et bien qu'elle ne fût restée que quelques minutes il pleuvait lorsqu'elle était sortie ; ne sachant que faire elle eut l'idée de chercher un abri chez Ford. C'était le magasin de nouveautés le plus important d'Highbury. J'étais assise depuis dix minutes quand soudain Elisabeth Martin et son frère pénétrèrent dans le magasin. Chère Mlle Woodhouse pouvez-vous imaginer mon trouble. J'ai cru que j'allais m'évanouir. J'étais assise non loin de la porte, Elisabeth me vit immédiatement, mais lui, qui se trouvait occupé à fermer son parapluie ne pouvait pas me voir ; ils se dirigèrent tous deux vers la partie opposée du magasin. Je suis sûre que j'étais aussi blanche que ma robe ! Je ne pouvais pas m'en aller à cause de la pluie. Oh ma chère Mademoiselle Woodhouse ! À la fin je m'imagine qu'il m'aperçut, car au lieu de continuer leurs achats, ils commencèrent à parler entre eux à voix basse. Je suis certaine qu'ils s'occupaient de moi ; et je ne peux m'empêcher de croire qu'il cherchait à

la persuader de venir me parler. N’est-ce pas votre avis ? Car peu de temps après elle s’avança vers moi et me demanda comment j’allais ; nous échangeâmes une poignée de main. Ses manières étaient complètement changées mais néanmoins elle paraissait s’efforcer d’être très amicale ; nous causâmes quelque-temps ; mais je ne me rappelle plus ce que j’ai dit tant j’étais émotionnée ! Je me souviens qu’elle a exprimé ses regrets de ne plus me voir ce qui m’a paru presque trop charitable ! Chère Mlle Woodhouse je me sentais absolument misérable ! Le temps commençait à se remettre et j’étais résolue à na pas m’attarder plus longtemps ; à ce moment il s’est avancé, lui aussi, vers moi ; à pas lents, comme s’il hésitait ; il me salua et m’adressa quelques paroles ; je rassemblai mon courage pour dire qu’il ne pleuvait plus et qu’il fallait que je parte ; après avoir pris congé, je m’éloignai ; je n’avais pas fait trois pas lorsqu’il me rejoignit pour me dire que, si j’allais à Hartfield, il croyait que je ferais bien de passer derrière les écuries de M. Cole, car le sentier direct devait être absolument détrempé par la pluie. Mon émotion fut si grande que je me crus arrivée à ma dernière heure ! Je répondis que je lui étais très obligée : je ne pouvais faire moins. Il retourna alors sur ses pas et moi, je fis le tour par les écuries, du moins je le crois, car je ne me rendais plus compte de ce que je faisais. Oh ! mademoiselle Woodhouse, que n’aurais-je donné pour éviter cette rencontre, et pourtant j’ai éprouvé quelque satisfaction à le voir agir avec tant de courtoisie et de bonté, ainsi qu’Elisabeth. Je vous prie, Mademoiselle Woodhouse, parlez-moi pour me réconforter.

Emma, eût très sincèrement désiré tranquilliser son amie, mais elle se sentait elle-même un peu troublée, et il lui fallut quelque temps pour se ressaisir : la conduite du jeune homme et celle de sa sœur semblait avoir été inspirée par un sentiment élevé et elle ne pouvait pas nier la délicatesse de leur procédé ; mais ne les avait-elle pas toujours considérés comme des gens respectables et bien intentionnés ? Ces qualités ne pouvaient en aucune façon atténuer les inconvénients de cette alliance. Il était naturel que les Martin eussent été désappointés ; grâce à cette union avec Harriet, ils comptaient sans doute s’élever socialement. Elle essaya donc de calmer son amie et affecta de n’attacher à cet incident que peu d’importance :

— Vous avez certainement dû passer un moment pénible mais vous paraissez vous être comportée avec beaucoup de tact ; il n’y faut plus penser, d’autant que cette coïncidence peut ne plus jamais se représenter et en tout cas la première rencontre est de beaucoup la plus gênante. Harriet

répondit qu’elle s’efforcerait d’oublier, ce qui ne l’empêcha pas de ne pouvoir parler d’autre chose. Finalement Emma, pour se débarrasser des Martin, se vit forcée de lui annoncer sans délai la nouvelle qu’elle se préparait à lui faire connaître avec tous les ménagements possibles. Elle ne savait si elle devait se réjouir, s’attrister ou avoir honte de l’état d’esprit d’Harriet, si peu compatible avec l’admiration passionnée que cette dernière professait pour M. Elton ! Peu à peu néanmoins ce dernier reprit ses droits et, si en apprenant la triste réalité, Harriet n’éprouva pas l’émotion qu’elle eut ressentie une heure auparavant ; elle se montra pourtant très affectée. L’apparition d’une Mlle Hawkins à l’horizon qui, depuis quelques semaines paraissait si radieux, lui causa une cruelle déception. Elles causèrent longuement et Harriet éprouva tour à tour les sensations de surprise, de regret, de curiosité ; que les circonstance comportaient.

Emma finit par reconnaître que la rencontre avec les Martin avait été plutôt opportune : elle avait amorti le premier choc sans laisser derrière elle de traces durables. De la façon dont vivait Harriet à présent, les Martin pouvaient difficilement arriver jusqu’à elle moins d’aller la chercher chez Mme Goddard où leur fierté les avait toujours empêchés de se présenter ; depuis un an en effet les deux sœurs n’étaient jamais venues voir leur ancienne maîtresse de pension. Selon toute probabilité une autre année s’écoulerait sans amener une nouvelle entrevue.

OceanofPDF.com

XXII

Table des matières

Le monde traite avec bienveillance ceux ou celles à qui la fortune paraît sourire et une jeune fille sur le point de se marier se découvre généralement des amis.

Le nom de Mlle Hawkins avait été prononcé pour la première fois à Highbury, il y avait à peine une semaine, et déjà on lui avait octroyé en apanage les divers dons du corps et de l'esprit : on assurait qu'elle était belle, élégante, accomplie et très aimable. Aussi M. Elton, venu pour jouir en personne de son triomphe et publier les mérites de sa fiancée, ne put-il ajouter grand chose à un signalement aussi flatteur : il communiqua le nom de baptême de la jeune personne et la liste des compositeurs qu'elle préférait.

M. Elton avait quitté Highbury cruellement offensé ; il était d'autant plus déçu qu'il croyait ses espoirs fort légitimes et solidement étayés sur des encouragements positifs ; or, non seulement il n'obtenait pas la jeune fille qu'il convoitait, mais encore il se voyait rabaissé au niveau d'une alliance inférieure. Sa riposte ne se fit pas attendre : parti après avoir subi l'affront d'être refusé, il revenait fiancé ! Il se sentait satisfait de lui-même et des autres, enthousiaste, optimiste ; il nourrissait pour Mlle Woodhouse des sentiments de parfaite indifférence et n'éprouvait pour Mlle Smith qu'une méprisante commisération.

La charmante Augusta Hawkins, outre ses avantages physiques, possédait une fortune d'environ deux cent cinquante mille francs. La conquête de cette héritière avait été facile et le récit circonstancié que M. Elton dut faire à Mme Cole des diverses phases de cette idylle, tourna tout à son honneur ; depuis la rencontre accidentelle à un dîner chez Mme Green jusqu'à la soirée chez M. Brown, sourires et rougeurs s'étaient succédé de plus en plus conscients ; la jeune fille avait été si soudainement impressionnée, elle s'était montrée si bien disposée que la vanité et l'esprit pratique de M. Elton avaient été également comblés. Il avait conquis à la fois la proie et l'ombre : l'argent et l'amour ! Aussi s'estimait-il parfaitement heureux, il parlait surtout de lui-même et de ses propres

affaires, s’attendait à être félicité et acceptait les compliments avec condescendance ; il distribuait maintenant sans arrière-pensée à tous et à toutes ses plus aimables sourires.

Le mariage devait avoir lieu à brève échéance, les intéressés étant tous deux indépendants. Quand M. Elton repartit pour Bath, l’opinion générale décréta – et le silence diplomatique de M. Cole ne semblait pas y contredire – qu’il reviendrait marié.

Pendant le court séjour de M. Elton à Highbury, Emma l’avait rencontré une seule fois ; ce fut assez pour acquérir la certitude que les derniers événements ne l’avaient pas amélioré : il avait pris un air gourmé et prétentieux et Emma s’étonna d’avoir pu a aucun moment le trouver agréable. À dire vrai, la personne de M. Elton lui suggérait les plus pénibles souvenirs et elle eût été heureuse – excepté au point de vue moral, en manière de pénitence, comme un perpétuel rappel à l’humilité – de ne plus le voir jamais ; elle souhaitait le bonheur du jeune ménage, mais ce bonheur transporté à une vingtaine de lieues lui eût procuré une satisfaction sans mélange. Toutefois, elle se rendait compte que l’inconvénient de la permanence de M. Elton à Highbury se trouverait grandement atténué par le fait de son mariage ; l’existence d’une Mme Elton fournirait une excellente excuse pour mettre un terme à l’intimité antérieure et inaugurer des rapports de cérémonie.

De la jeune femme individuellement, Emma s’occupait fort peu : elle était sans doute à la mesure de M. Elton, suffisamment cultivée pour Highbury, juste assez jolie pour paraître laide à côté d’Henriette. Malgré son dédain pour cette dernière, M. Elton n’avait pas trouvé beaucoup mieux, au point de vue de la famille ; les deux cent cinquante mille francs mis à part, Mlle Hawkins, en effet, n’était guère au-dessus de Mlle Smith ; elle n’apportait ni nom ni ancêtres : c’était la fille cadette d’un marchand de Bristol ; elle avait eu l’habitude de passer ses hivers à Bath, mais Bristol était son véritable domicile ; depuis la mort de ses parents, elle vivait avec un oncle qui occupait une situation modeste chez un avocat de la ville. Tout le lustre de la famille semblait provenir de la sœur aînée : celle-ci se trouvait avoir épousé un homme assez bien placé socialement et fort riche. Les divers récits, concernant la fiancée, se terminaient invariablement par une allusion à cette alliance, dont la gloire rejaillissait sur Mlle Hawkins !

Emma aurait bien voulu faire partager à Henriette son sentiment sur la véritable nature de M. Elton, mais si elle n’avait pas eu de peine à persuader

son amie de devenir amoureuse, elle en éprouvait beaucoup à lui faire renier cet amour. À moins de fournir un nouvel aliment à l'imagination d'Henriette, elle n'espérait pas faire oublier M. Elton ; ce dernier serait certainement remplacé : même un Robert Martin eût suffi à effacer les traces de ce premier déboire ; mais Emma avait conscience qu'aucun autre traitement n'amènerait la guérison ; il était dans la destinée d'Henriette d'être éternellement amoureuse !

Depuis le retour de M. Elton, le chagrin de la pauvre fille s'était sensiblement accru ; en effet, si Emma n'avait guère l'occasion de rencontrer ce dernier, Henriette, au contraire, l'apercevait généralement deux ou trois fois par jour ; de plus elle entendait sans cesse parler de lui. Elle vivait au milieu de gens qui voyaient en M. Elton le prototype de la perfection ; il était le sujet de toutes les conversations et on agitait sans cesse les divers problèmes du présent et de l'avenir : revenu, installation, mobilier, domesticité, etc. L'attachement d'Henriette était perpétuellement nourri par les éloges qu'elle entendait, et ses regrets avivés par la constatation répétée du bonheur de Mlle Hawkins ; elle était appelée à prendre part à l'interprétation des divers symptômes qui témoignaient combien M. Elton était épris : sa démarche, la manière dont il portait son chapeau et le changement de sa mine !

Dans d'autres circonstances, Emma se fût amusée à constater les variations de l'esprit d'Henriette et ses perpétuelles hésitations : tantôt c'était le souvenir de M. Elton qui prédominait, tantôt celui des Martin : les fiançailles de M. Elton avaient calmé l'agitation occasionnée par la rencontre avec les Martin ; le chagrin causé par la nouvelle des fiançailles était passé au second plan à la suite d'une visite faite par Elisabeth Martin chez Mme Goddard peu de jours après ; Henriette n'était pas là mais une lettre avait été laissée pour elle, écrite dans un style propre à la toucher : quelques reproches mélangés à beaucoup d'affection et de bonté. Pendant le séjour de M. Elton à Highbury, les Martin avaient de nouveau été oubliés. Emma jugea opportun, le jour du départ pour Bath, de proposer à Henriette de rendre la visite à Elisabeth Martin.

Emma avait réfléchi longtemps sur la meilleure manière de répondre aux avances de Mlle Martin : d'une part il ne fallait pas faire un affront à la mère et aux sœurs en ne tenant aucun compte de l'invitation reçue ; d'autre part il convenait d'éviter à tout prix le danger d'une nouvelle rencontre avec le jeune homme. Finalement elle prit le parti de conduire elle-même

Henriette en voiture jusqu'à Abbey Mill ; elle l'y déposerait et repasserait ensuite la chercher assez tôt pour ne pas laisser le temps aux sujets dangereux d'être abordés ; ce serait l'indication bien nette du degré d'intimité qui restait possible dorénavant.

Elle ne put trouver une combinaison meilleure et tout en reconnaissant qu'il s'y mêlait une certaine dose d'ingratitude, elle l'adopta afin de sauvegarder l'avoir de son amie.

OceanofPDF.com

XXIII

Table des matières

Il avait été convenu qu'Emma viendrait prendre son amie chez Mme Goddard. Ce matin-là Henriette ne se sentait guère en train : une heure auparavant, sa mauvaise étoile l'avait conduite à l'endroit précis où, au même moment, une malle portant la suscription : – le révérend Philippe Elton, au Grand Cerf, Bath – était hissée dans la voiture du boucher chargé de la transporter jusqu'à la diligence. Tout dans sa pensée se confondait : le souvenir de la malle et de l'adresse surnageait seul.

Cependant lorsqu'elle descendit de voiture en face de la grande allée, bordée de pommiers, en espalier, aboutissant à la porte d'entrée ; la vue de tout ce qui lui avait procuré tant de plaisir l'automne précédent, lui causa une douce émotion, Emma continua sa route ayant décidé de profiter de l'occasion pour aller voir une vieille domestique mariée et retirée à Donwell. Un quart d'heure après la voiture s'arrêtait de nouveau devant la grille blanche ; au bout de deux minutes Henriette apparaissait sur le perron accompagnée par une des demoiselles Martin qui prenait congé d'elle avec une politesse cérémonieuse.

Henriette, en prenant place à côté d'Emma, était trop émotionnée pour pouvoir donner un compte rendu satisfaisant de la visite, mais peu à peu elle retrouva ses esprits et put faire part de ses impressions à sa compagne :

— Je n'ai vu que Mme Martin et les jeunes filles et j'ai été reçue plutôt froidement ; la conversation a d'abord roulé sur des lieux communs ; tout à fait sur la fin, pourtant, le ton est devenu soudain plus cordial à la suite d'une remarque de Mme Martin sur ma taille ; dans cette même chambre nous avions été mesurées il y a un an : les marques au crayon et les dates étaient encore visibles sur le chambranle de la porte-fenêtre ; c'était M. Martin qui avait fait les inscriptions ; elles semblaient toutes trois se rappeler le jour, l'heure, l'occasion et être prêtes à revenir aux mêmes sentiments de bon accord ; elles commençaient précisément à retrouver, leurs anciennes manières lorsque la voiture réapparut et tout fut fini.

Emma ne pouvait se dissimuler combien les dames Martin avaient dû être offensées ; quatorze minutes à consacrer à celles avec qui, six mois auparavant, Henriette avait été heureuse de passer six semaines ! Elle

regrettait sincèrement que les Martin n’occupassent pas un rang social plus élevé, mais, au degré où ils se trouvaient placés, aucune concession n’était possible.

Emma éprouva le besoin d’une diversion et résolut de s’arrêter à Randalls ; mais il n’y avait personne à la maison ; le domestique supposait que ses maîtres avaient dû aller à Hartfield.

— C’est trop fort, dit Emma quand la voiture se fut remise en marche, et maintenant nous allons juste les manquer.

Elle s’enfonça dans le coin pour laisser à son désappointement le temps de s’évaporer. Peu après la voiture s’arrêta, Emma se pencha à la portière et aperçut M. et Mme Weston qui s’approchaient pour lui parler. Elle éprouva un vrai plaisir à leur aspect et se sentit toute réconfortée en entendant la voix de M. Weston :

— Comment allez-vous ? Nous venons de faire une visite à votre père, nous avons été contents de le trouver bien. Frank arrive demain ; j’ai eu une lettre ce matin ; il est aujourd’hui à Oxford et il se propose de passer une quinzaine de jours avec nous ; je m’attendais du reste à cette visite qui nous dédommagera amplement de notre désappointement du mois de décembre : maintenant le temps est tout à fait propice, nous allons pouvoir jouir de sa présence. Les événements ont pris exactement la tournure que je désirais !

Il n’y avait pas moyen de n’être pas gagné par la bonne humeur de M. Weston ; de son côté, avec moins de paroles et d’enthousiasme, Mme Weston confirma la bonne nouvelle, et Emma prit une part sincère à leur contentement. M. Weston fit le récit détaillé de toutes les circonstances qui permettaient à son fils d’être assuré d’une quinzaine d’entière liberté. Emma écouta, sourit et félicita.

— Je ne tarderai pas à l’amener à Hartfield, dit M. Weston en manière de conclusion.

Emma s’imagina que Mme Weston touchait à ce moment le bras de son mari.

— Nous ferons bien de continuer notre route dit Mme Weston ; nous retenons ces jeunes filles.

— Eh bien ! je suis prêt, répondit-il.

Et, se retournant vers Emma, il ajouta :

— Mais il ne faut pas vous attendre à voir un très joli garçon ; ne vous fiez pas à ma description ; il n’a probablement rien d’extraordinaire.

Pendant qu’il parlait, ses yeux brillants indiquaient, du reste, une toute autre conviction.

Emma prit un air de parfaite innocence et de complet désintéressement pour donner une réponse évasive.

— Pensez à moi demain, ma chère Emma, vers quatre heures, dit, d’une voix qui tremblait un peu, Mme Weston en quittant son amie.

— Quatre heures ! Il sera là avant trois heures, croyez-moi, rectifia vivement M. Weston en s’éloignant avec sa femme.

Emma eut l’agréable impression de renaître à la vie : le passé de découragement s’effaçait pour faire place à de nouvelles espérances ; tout revêtait un aspect différent : James et les chevaux lui semblaient avoir perdu l’air endormi ; quand elle regardait les haies elle s’attendait à voir les sureaux en fleur ; sa compagne elle-même paraissait avoir surmonté son chagrin et lui souriait tendrement.

Au bout de quelques minutes, Henriette demanda :

— M. Frank Churchill traversera-t-il Bath après Oxford ?

Cette question était d’assez mauvais augure mais bien entendu Emma ne s’attendait pas à voir Henriette retrouver immédiatement le calme ; d’autre part, il n’eut pas été raisonnable d’exiger, dès à présent une connaissance parfaite de la géographie. Il fallait s’en remettre au temps et à l’expérience des voyages.

Le lendemain, Emma n’oublia pas sa promesse et dès le matin sa pensée était occupée de l’entrevue qui attendait Mme Weston : « Ma chère amie, se disait-elle en descendant l’escalier au moment de sortir après le déjeuner, je vous vois d’ici allant et venant dans la chambre de votre hôte afin qu’il ne manque rien. Il est midi ; demain à cette heure-ci ils viendront probablement faire leur visite. »

Elle ouvrit la porte du salon et vit deux messieurs assis avec son père : M. Weston et son fils. Ils venaient seulement d’arriver et M. Weston finissait à peine d’expliquer que Frank était arrivé un jour à l’avance ; M. Woodhouse en était encore aux politesses de l’accueil et aux félicitations.

Frank Churchill, dont on avait tant parlé se tenait enfin en personne devant les yeux d’Emma ; c’était un très joli homme ; taille, air, tenue, tout était irréprochable ; il avait beaucoup de l’animation et de la vivacité de son père et paraissait intelligent. Elle se sentit immédiatement portée à avoir de la sympathie pour lui ; et de son côté il témoignait clairement, par l’aisance

et la cordialité de ses manières, de son désir de faire plus ample connaissance.

— Je vous avais bien assuré hier, dit M. Weston en exultant, je vous avais bien assuré qu'il arriverait avant l'heure fixée. On ne peut pas résister au plaisir de surprendre ses amis et celui qu'on procure compense largement les petits ennuis et la fatigue auxquels on s'est exposé.

— Sans doute répondit Frank Churchill, pourtant je ne prendrais pas la liberté d'agir de la sorte avec tout le monde ; mais en rentrant à la maison je me suis cru tout permis.

Quand il prononça les mots « à la maison », son père le regarda avec plus de complaisance encore. M. Frank Churchill se déclara ensuite enchanté de Randalls ; il trouvait la maison parfaitement aménagée, c'est à peine s'il voulait admettre qu'elle était petite ; il admirait le site, la route qui conduit à Highbury, la petite ville elle-même et surtout Hartfield ; il assurait avoir toujours éprouvé un intérêt spécial pour son pays natal et un grand désir de le visiter. Emma ne put s'empêcher de s'étonner intérieurement qu'il n'ait pas satisfait depuis longtemps une aussi légitime aspiration ; de toute façon ses manières ne dénotaient aucune affectation et son contentement paraissait sincère.

Leurs sujets de conversation furent ceux qui conviennent à une première rencontre. Il posa des questions : « Montait-elle à cheval ? Le voisinage était il nombreux ? Il avait aperçu plusieurs jolies maisons en traversant Highbury ! Donnait-on des bals ? Faisait-on de la musique ? »

Quand Emma l'eut renseigné sur ces divers points, il chercha une occasion pour amener la conversation sur sa belle-mère : il parla d'elle avec admiration et manifesta toute sa reconnaissance pour le bonheur qu'elle procurait à son père.

— Pour ma part, ajouta-t-il, je m'attendais à voir une femme aimable et comme il faut ; je ne savais trouver en Mme Weston une jeune et jolie femme.

— Vous ne sauriez, à mon avis, discerner trop de perfections chez Mme Weston, répondit Emma. Si vous lui donniez dix-huit ans, je vous écouterais avec plaisir, mais elle serait certainement mécontente de vous entendre parler de la sorte ; ne lui laissez pas deviner qu'elle vous est apparue sous la figure d'une jeune et jolie femme.

— Non ; vous pouvez être tranquille, reprit-il en s'inclinant galamment, lorsque je m'adresserai à Mme Weston, je sais de quelle personne il me sera

permis de faire l'éloge sans crainte d'être taxé d'exagération.

Tout en causant, Emma observait M. Weston : celui-ci ne cessait de jeter à la dérobée sur leur groupe des regards où perçaient sa satisfaction et son plaisir et lors même qu'il s'efforçait de ne pas regarder, il prêtait l'oreille à leurs propos. Quant à M. Woodhouse il n'avait pas le moindre soupçon du complot tramé contre son repos ; il désapprouvait chaque mariage annoncé, mais ne ressentait jamais aucune appréhension d'un mariage possible : avant d'avoir la preuve de leur complicité, il n'aurait jamais voulu faire à deux personnes l'injure de leur prêter des intentions matrimoniales ! Il pouvait donc sans aucune arrière-pensée s'abandonner à ses sentiments de bonté et de politesse et s'inquiéter des difficultés de tous genres auxquelles, selon lui, M. Frank Churchill avait dû être exposé pendant un si long voyage. Après un temps normal, M. Weston se prépara à partir.

— Je suis forcé de vous dire adieu, dit-il. Je dois m'arrêter à l'hôtel de la Couronne à propos de mon foin et je suis chargé d'un grand nombre de commissions pour Ford ; mais je ne veux presser personne.

Son fils trop bien élevé pour ne pas saisir l'allusion, se leva aussitôt en disant :

— Puisque vous avez à vous occuper d'affaires, Monsieur, je profiterai de l'occasion pour faire une visite. J'ai l'honneur de connaître une de vos voisines, ajouta-t-il en se tournant vers Emma, une jeune fille du nom de Fairfax qui habite Highbury ; je n'aurai pas de difficultés je pense à trouver la maison ; mais peut-être sera-t-il plus prudent, en demandant mon chemin, de d'informer des Barnes ou Bates. Connaissez-vous cette famille ?

— Si nous la connaissons ! reprit son père. Nous avons passé devant la maison de Mme Bates pour venir ici ; j'ai vu Mlle Bates à sa fenêtre. Vous avez, si je ne me trompe, rencontré Mlle Fairfax à Weymouth, c'est une bien jolie personne.

— Il n'est pas indispensable que j'aille présenter mes hommages aujourd'hui même, répondit le jeune homme, mais nous étions dans des termes tels…

— N'hésitez pas. Il convient, Frank, de vous montrer ici particulièrement attentif vis à vis de cette jeune fille ; vous l'avez connue chez les Campbell où elle se trouvait sur un pied d'égalité avec leurs amis, mais à Highbury elle habite avec sa vieille grand'mère qui possède à peine de quoi vivre : si vous n'alliez la voir dès votre arrivée on pourrait interpréter votre abstention comme un manque d'égards.

Le jeune homme s’inclina et parut convaincu.

— J’ai entendu Mlle Fairfax, dit Emma, faire allusion à votre rencontre ; c’est une personne fort élégante, n’est-il pas vrai ?

Il acquiesça avec un « oui » indifférent.

— Si vous n’avez jamais été particulièrement frappa par la distinction de ses manières, reprit-elle, vous le serez je crois aujourd’hui. Vous la verrez à son avantage et vous pourrez causer avec elle… Non, je me trompe, vous ne pourrez sans doute pas ouvrir la bouche, car elle a une tante qui parle sans discontinuer.

— Vous allez rendre visite à Mlle Fairfax, Monsieur ? intervint inopinément M. Woodhouse ; c’est une jeune fille accomplie ; elle habite en ce moment chez sa grand’mère et sa tante ; d’excellentes personnes que j’ai connues toute ma vie ; elles seront je suis sûr très heureuses de vous accueillir. Un de mes domestiques vous accompagnera pour vous montrer le chemin.

— Mon cher Monsieur, je ne saurais accepter à aucun prix ; mon père me donnera toutes les indications voulues.

— Mais votre père ne va pas jusque-là ; il doit s’arrêter à l’hôtel de la Couronne, tout à fait à l’autre extrémité de la rue, et il y a beaucoup de maisons ; vous pourriez être très embarrassé ; la route est mauvaise dès qu’on quitte le trottoir : mais mon cocher vous indiquera l’endroit précis où vous pourrez traverser le plus commodément.

M. Frank Churchill persista à refuser, en s’efforçant de garder son sérieux ; son père lui donna son appui en disant :

— Mon bon ami, c’est tout à fait inutile ; Frank reconnaît une flaque d’eau à première vue et de l’hôtel il n’y a qu’un saut à faire pour arriver chez Mme Bates.

Finalement, M. Woodhouse céda à regret, et, avec une parfaite cordialité, le père et le fils prirent congé.

Pour sa part, Emma fut très satisfaite de cette première entrevue et elle ne doutait pas que son amie de Randalls n’eût retrouvé maintenant toute sa liberté d’esprit.

OceanofPDF.com

XXIV

Table des matières

Le lendemain matin M. Frank Churchill fit une nouvelle apparition à Hartfield. Cette fois il accompagnait sa belle-mère.

Emma ne les attendais pas, car M. Weston, venu quelques instants auparavant pour recueillir des compliments sur son fils, n'était pas au courant des plans de sa famille ; ce fut une agréable surprise pour elle de les apercevoir qui marchaient vers la maison en se donnant le bras. Elle désirait l'observer, en compagnie de Mme Weston, car de la conduite du jeune homme vis-à-vis de celle-ci dépendait l'opinion qu'elle aurait de lui ; s'il n'était pas parfait de ce côté, aucune qualité ne pourrait compenser ce manquement ; dès qu'elle les vit venir ensemble elle fut complètement rassurée. La manière de Frank Churchill à l'égard de sa belle-mère était particulièrement appropriée ; il montrait clairement son désir de la considérer comme une amie et de gagner son affection.

Emma alla à leur rencontre et ils firent ensemble le tour du parc et se dirigèrent ensuite vers Highbury ; Frank Churchill se montra enchanté de tout et ne dissimula pas son intérêt pour tout ce qui touchait de près ou de loin à Highbury. Quelques-uns des objets de sa curiosité indiquaient d'excellents sentiments : il voulut connaître la maison où son père et son grand'père avaient résidé ; il s'informa d'une vieille femme qui l'avait soigné dans son enfance, et manifesta l'intention de l'aller voir. La cause du jeune homme fut vite gagnée auprès de ses compagnes et la bonne impression d'Emma se trouva confirmée de point en point.

Leur premier arrêt fut à l'hôtel de la Couronne, le principal du pays, où il y avait une paire de postiers pour le service des relais. Frank Churchill observa qu'une partie de bâtiment semblait avoir été ajoutée après coup et Mme Weston lui fit l'historique de cette annexe construite une vingtaine d'années auparavant : c'était une salle de bal, mais depuis longtemps il n'était plus question de fêtes et le local était utilisé certains jours de la semaine par le club de whist de Highbury. L'intérêt de Frank Churchill fut immédiatement éveillé et il s'arrêta assez longtemps devant une grande fenêtre à coulisse, pour regarder à l'intérieur de la pièce ; il exprima son regret que l'affectation de la salle fut tombée en désuétude ; il n'y voyait

pas de défauts : « Non, elle était assez longue, assez large et suffisamment élégante ; on devrait y danser au moins tous les quinze jours pendant l'hiver. Pourquoi Mlle Woodhouse ne faisait-elle pas renaître l'ancienne coutume ? Elle qui était toute puissante à Highbury ! On eut beau lui dire qu'il n'y avait pas dans le pays de familles susceptibles de fournir un contingent suffisant de danseurs, il ne se laissa pas persuader. Même quand les détails lui furent donnés il ne voulut pas admettre les inconvénients du mélange des différents milieux sociaux : dès le lendemain matin, assurait-il, chacun reprendrait sa place. Emma fut assez surprise de constater que les tendances des Weston prévalaient aussi complètement sur les habitudes des Churchill. Le jeune homme paraissait avoir toute l'animation, les sentiments enjoués et les goûts mondains de son père sans rien de l'orgueil et de la réserve d'Enscombe.

Finalement ils continuèrent leur route et, en passant devant la maison des Bates, Emma se rappela la visite qu'il avait projetée la veille et lui demanda s'il l'avait faite.

— Oui, oui, reprit-il, j'allais justement y faire allusion. J'ai vu les trois dames et je vous suis reconnaissant de l'avertissement préalable que vous m'avez donné. Si j'avais été pris absolument au dépourvu par le bavardage de la tante, je ne sais ce qui serait advenu de moi ! Je fus simplement amené à faire une visite d'une longueur excessive ; dix minutes suffisaient, je comptais être rentré avant mon père mais celui-ci finit, après m'avoir attendu longtemps, par venir me chercher : j'étais là depuis trois quarts d'heure ! L'excellente demoiselle ne m'avait pas donné la possibilité de m'échapper.

— Et quelle mine avez-vous trouvé à Mlle Fairfax ?

— Mauvaise, très mauvaise ; du reste Mlle Fairfax est naturellement si pâle qu'elle donne toujours un peu l'idée de ne pas avoir une santé parfaite.

— Certainement le teint de Mlle Fairfax n'est pas éblouissant, mais en temps ordinaire il n'y a pas apparence de maladie ; à mon avis l'extrême délicatesse de l'épiderme donne un charme particulier au visage.

— J'ai entendu bien des personnes parler ainsi, mais pour ma part rien ne peut remplacer l'éclat de la santé ; si les traits sont ordinaires, un beau teint prête de l'agrément à l'ensemble, si, au contraire ils sont réguliers, l'effet s'en trouve considérablement rehaussé. Il est du reste tout à fait superflu que je m'applique à décrire le charme d'un visage parfaitement harmonieux.

— Il est inutile, interrompit Emma en souriant, de discuter sur les goûts. Enfin, à part le teint, vous l'admirez ?

Il se mit à rire et répondit :

— Je ne puis séparer Mlle Fairfax de son teint.

— La voyiez-vous souvent à Weymouth ?

À ce moment, on approchait de chez Ford et il dit avec vivacité :

— Ah ! Voici le magasin dont mon père m'a parlé et où, paraît-il, on vient journellement. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous pourrions entrer : je voudrais faire acte de citoyen d'Highbury en achetant quelqu'objet chez Ford ; il vend probablement des gants ?

— Oh ! oui, des gants et tout le reste. J'admire votre patriotisme. Vous étiez déjà très populaire comme le fils de M. Weston, mais si vous dépensez une demi-guinée chez Ford, votre mérite personnel ne fera de doute pour personne.

Ils entrèrent ; les élégantes liasses de gants « Yorktan » furent rapidement descendues et défaites sur le comptoir. Tout en faisant son choix, Frank Churchill reprit :

— Mais je vous demande pardon, Mademoiselle Woodhouse, de vous avoir interrompue ; soyez assez bonne pour répéter ce que vous disiez au moment de ma manifestation d'*amor patriæ*.

— Je demandais simplement si vous aviez des rapports fréquents avec Mlle Fairfax à Weymouth ?

— Votre question, je l'avoue, m'embarrasse un peu. L'appréciation du degré d'intimité est le privilège de la femme. Je ne voudrais pas me compromettre en prétendant à plus qu'il ne plaît à Mlle Fairfax d'accorder.

— Sur ma parole, Mlle Fairfax elle-même ne répondrait pas avec plus de discrétion ! Mais tranquillisez-vous, elle est si réservée, si peu disposée à donner la moindre information que vous avez toute liberté d'interpréter à votre guise la nature de vos relations.

— Vous croyez ? Alors, je dirai la vérité ; c'est ce que je préfère. Je la voyais souvent à Weymouth ; j'avais connu les Campbell à Londres et nous faisions partie à peu près de la même coterie. Le colonel Campbell est un homme charmant et Mme Campbell, une aimable femme, pleine de cœur ; je les aime tous.

— Vous êtes au courant, je suppose, de la situation de Mlle Fairfax ; vous n'ignorez pas la destinée qui l'attend ?

— Je crois, répondit-il avec un peu d'hésitation, savoir en effet…

— Vous abordez un sujet délicat Emma, dit Mme Weston en souriant, vous oubliez ma présence. M. Frank Churchill ne sait plus quoi dire quand vous parlez de la position sociale de Mlle Fairfax. Je vais m'éloigner un peu.

— Je me souviens seulement, reprit Emma en se tournant vers Frank Churchill, que Mme Weston a toujours été ma meilleure amie.

Il parut apprécier et honorer un tel sentiment. Les gants achetés, ils quittèrent le magasin et Frank Churchill demanda :

— Avez-vous jamais entendu Mlle Fairfax jouer du piano ?

— Je l'ai entendue chaque année de ma vie depuis nos débuts à toutes deux ; c'est une musicienne remarquable.

— Je suis content d'avoir une opinion autorisée. Elle me paraissait jouer avec beaucoup de goût mais, tout en étant moi-même très amateur de musique, je ne me sens pas le droit de porter un jugement sur un exécutant. J'ai souvent entendu louer son style et je me rappelle avoir remarqué qu'un homme très compétent, amoureux d'une autre femme, fiancé même, ne demandait jamais à celle-ci de s'asseoir au piano si la jeune fille dont nous parlons était présente. Cette préférence me paraît être concluante.

— On ne peut plus ! dit Emma très amusée. Alors M. Dixon est très musicien ? Nous allons en savoir plus long sur leur compte après une demi-heure de conversation avec vous, que nous en eussions appris au bout d'une année, à l'aide des révélations de Mlle Fairfax.

— Vous l'avez deviné, c'est bien à M. Dixon et à Mlle Campbell que je faisais allusion.

— À la place de Mlle Campbell je n'aurais pas été flattée de voir mon fiancé témoigner d'un goût plus prononcé pour la musique que pour ma personne ; cette hypertrophie du sens de l'ouïe au détriment de celui de la vue ne m'eut pas agréée ! Comment Mlle Campbell paraissait-elle accepter cette option ?

— Il s'agissait, vous le savez, de son amie intime.

— Triste consolation ! dit Emma en riant ; on aimerait mieux voir préférer une étrangère : on pourrait espérer alors que le cas ne se représenterait pas, mais quelle misère d'avoir une amie toujours à portée pour faire tout mieux que soi ! Pauvre Mme Dixon ! Eh bien vraiment, je suis contente qu'elle soit allée s'établir en Irlande.

— Sans doute, ce n'était pas flatteur pour Mlle Campbell, mais elle ne semblait pas en souffrir.

— Tant mieux pour elle ou tant pis ! Il est difficile de discerner le mobile de cette résignation : douceur de caractère ou manque d'intelligence, vivacité d'amitié ou apathie. De toute façon, Mlle Fairfax devait se sentir extrêmement gênée.

— Je ne puis pas dire si…

— Oh ! ne croyez pas que j'attende de vous une analyse des sensations de Mlle Fairfax ! Elle ne fait de confidences à personne ; mais le fait d'accepter de se mettre au piano, toutes les fois que M. Dixon le lui demandait, prête à des interprétations objectives.

— Il paraissait y avoir entre eux une si parfaite entente, reprit-il avec vivacité ; puis se ravisant, il ajouta : Naturellement il m'est impossible d'apprécier dans quels termes ils étaient réellement, ni ce qui se passait dans les coulisses : extérieurement tout était à l'union. Mais vous, Mademoiselle Woodhouse, qui connaissez Mlle Fairfax depuis son enfance, vous êtes à même de connaître la façon dont elle se comporterait dans une situation difficile.

— Nous avons grandi ensemble, en effet, et il eût été naturel que des relations d'intimité se fussent établies entre nous. Il n'en fut jamais ainsi, je ne sais trop pourquoi ; sans doute un peu par ma faute ; je me sentais mal disposée pour une jeune fille qui était de la part de sa famille et de son entourage l'objet d'une véritable idolâtrie. En second lieu l'extrême réserve de Mlle Fairfax m'a toujours empêchée de m'attacher à elle.

— Rien de moins attirant en effet ; on ne peut aimer une personne réservée.

— Non jusqu'au moment où cette réserve se dissipe vis-à-vis de soi et alors c'est un attrait de plus. Mais il me faudrait être tout à fait sevrée d'affection pour prendre la peine de conquérir de vive force une âme si bien défendue ! Il n'est plus question d'intimité entre moi et Mlle Fairfax. Je n'ai aucune raison d'avoir mauvaise opinion d'elle ; toutefois une si perpétuelle prudence en paroles et en actes, une crainte si excessive de donner un renseignement ne sont pas naturelles : on ne se tient pas à ce point sur ses gardes, sans raison.

Ils demeurèrent d'accord sur ce sujet comme sur les autres.

Frank Churchill ne répondait pas exactement à l'idée qu'Emma se faisait de lui : il s'était révélé moins homme du monde d'un certain côté, moins enfant gâté de la fortune ; qu'elle n'avait anticipé. Elle fut particulièrement frappée du jugement qu'il porta sur la maison de M. Elton,

dont on lui avait fait remarquer l’apparence modeste et le maigre confort. « À mon avis, avait-il dit, l’homme appelé à y vivre avec la femme de son choix est un heureux mortel. La maison me paraît suffisamment grande pour tous les besoins raisonnables ; il faut être un sot pour ne pas s’en contenter. »

Mme Weston se mit à rire et répondit :

— Vous êtes habitué vous-même à un grand train de vie et à une maison spacieuse ; vous avez joui inconsciemment de tous les avantages y afférents et vous n’êtes pas à même de connaître les inconvénients d’une petite habitation.

Nonobstant Emma fut satisfaite de cette profession de foi : sans doute il ne se rendait pas exactement compte de l’influence que peuvent avoir sur la paix domestique l’absence d’une chambre pour la femme de charge et l’exiguïté de l’office du maître d’hôtel, mais ce n’était pas moins une bonne note d’avoir conservé au milieu du faste d’Enscombe des goûts simples et un cœur chaud.

OceanofPDF.com

XXV

Table des matières

L’opinion d’Emma sur Frank Churchill se trouva quelque peu modifiée le lendemain : M. et Mme Weston vinrent faire une visite à Hartfield et elle apprit d’eux que le jeune homme était allé à Londres pour se faire couper les cheveux : il avait été pris d’une frénésie soudaine pendant le déjeuner et, ayant commandé une voiture, s’était mis en route avec l’intention de rentrer à l’heure du dîner. Sans doute, cette expédition était en soi assez inoffensive ; mais il s’y mêlait une préoccupation ridicule et enfantine qu’Emma ne pouvait approuver ; cette manière d’agir contrastait singulièrement avec la raison que Frank Churchill mettait dans ses discours, la modération qu’il affectait dans ses goûts et aussi les sentiments désintéressés qu’il professait. La vanité, l’extravagance, l’amour du changement, l’indifférence pour l’opinion des autres, tels étaient les caractéristiques qu’Emma discernait maintenant en lui. M. Weston, tout en traitant son fils de sot, trouvait, en somme, cette équipée assez amusante ; Mme Weston, au contraire, ne l’approuvait nullement : elle passa très légèrement sur le fait et se contenta de dire que les jeunes gens ont tous des lubies ; mais, ce point mis à part, elle fit l’éloge de son beau-fils dans les termes les plus propres à corriger la mauvaise impression de l’instant présent.

— Il se montre plein d’attentions et fait preuve d’un aimable caractère ; je ne puis rien trouver à redire aux idées du jeune homme, lesquelles, sur beaucoup de points, méritent même une complète approbation : il semble avoir une véritable affection pour son oncle qui serait, dit-il, le meilleur des hommes s’il ne se laissait pas influencer ; il reconnaît la bonté dont sa tante fait preuve à son égard et parle d’elle avec respect.

M. Weston, à son tour, s’efforça de faire apparaître son fils sous un meilleur jour.

— Frank vous trouve très belle, dit-il, et vous admire à tous les points de vue.

Tout l’ensemble était plein de promesses et, sans cette malheureuse fantaisie de la coupe de cheveux, Emma aurait jugé Frank Churchill tout à fait digne de l’honneur que son imagination lui faisait en le supposant amoureux d’elle ou du moins sur le point de le devenir. Sa propre

indifférence (car elle persistait à ne pas vouloir se marier) était sans doute le principal obstacle aux projets matrimoniaux de ses amis de Randalls.

Peu après l'arrivée de M. et de Mme Weston, on apporta une lettre à Emma ; c'était une invitation à dîner de la part de M. et de Mme Cole : ces derniers étaient établis à Highbury depuis plusieurs années et ils étaient à la tête d'une importante maison de commerce. Tout le monde s'accordait à les considérer comme d'excellentes gens, obligeants, généreux et sans prétention. Au début, ils avaient vécu sur le pied d'une large aisance, limitant leur hospitalité à quelques amis. Leurs affaires ayant prospéré et leurs moyens s'étant considérablement accrus, ils éprouvèrent bientôt le besoin d'être logés plus grandement et d'étendre leurs relations ; ils ajoutèrent une aile à leur maison, augmentèrent le nombre de leurs domestiques et enflèrent leurs dépenses en général ; ils étaient maintenant, après les châtelains d'Hartfield, ceux qui menaient le plus grand train de vie.

La somptueuse décoration de leur nouvelle salle à manger faisait prévoir qu'ils se préparaient à donner des dîners ; déjà plusieurs célibataires avaient été conviés. Emma ne pouvait approuver ces velléités ambitieuses : s'étendraient-elles aux premières familles du pays ? Pour sa part, elle était bien décidée à repousser toute avance et elle regrettait que les habitudes bien connues de son père n'enlevassent, le cas échéant, une grande signification à ce refus ; sans doute, les Cole étaient très respectables, mais il convenait de leur montrer qu'il ne leur appartenait pas de modifier les termes de leurs relations avec les familles occupant un rang social supérieur au leur. La leçon serait malheureusement incomplète : elle avait peu d'espoir en la fermeté de M. Knightley, aucun en celle de M. Weston.

Emma avait pris position si longtemps à l'avance que le moment venu, ses dispositions s'étaient considérablement modifiées : elle n'était plus bien sûre maintenant de ne pas désirer l'invitation qu'elle redoutait un mois auparavant, mais elle n'avait pas la faculté d'option : les Weston et M. Knightley devaient, en effet, dîner le mardi suivant chez les Cole et ni M. Woodhouse ni sa fille n'avaient été priés. Au cours de leur promenade de la veille, Frank Churchill avait manifesté son désappointement en apprenant que Mlle Woodhouse ne serait pas au nombre des convives. Emma trouvait insuffisante l'explication donnée par Mme Weston : « Ils ne prendront sans doute pas la liberté de vous inviter, sachant que vous ne dînez jamais en

ville. » Le splendide isolement auquel sa grandeur la condamnait lui pesait singulièrement.

Ce fut donc sans déplaisir qu'Emma prit connaissance de la lettre de Mme Cole ; après avoir mis M. et Mme Weston au courant, elle ajouta : « Naturellement, nous ne pouvons accepter », mais en même temps elle s'empressa de leur demander avis : ils furent tous deux nettement favorables à l'acceptation.

Après quelques objections de pure forme, Emma ne cacha pas qu'elle était touchée des égards témoignés à son père et du tact avec lequel la demande était formulée : « Ils auraient déjà sollicité l'honneur de les recevoir, mais ils avaient attendu l'arrivée d'un paravent commandé à Londres : ils espéraient maintenant être en mesure d'éviter à M. Woodhouse toute espèce de courant d'air. » Finalement, elle se rendit aux moyens de concilier l'absence d'Emma avec le confort de M. Woodhouse : il fut convenu qu'à défaut de Mme Bates on prierait Mme Goddard de tenir dîner à Hartfield ce soir là. Emma ne désirait pas, en effet, que son père acceptât personnellement ; les heures ne pouvaient lui convenir et l'assemblée serait trop nombreuse. Il restait à lui faire envisager la possibilité de se séparer de sa fille pendant une soirée : il s'y résigna sans trop de difficultés.

— Je n'aime pas dîner en ville, dit-il, ni Emma non plus. À mon avis, il aurait beaucoup mieux valu que M. et Mme Cole fussent venus prendre le thé avec nous, un après-midi pendant la belle saison, en choisissant l'heure de la promenade, il leur eût été facile de rentrer avant l'humidité de soir : je ne voudrais exposer personne aux brouillards d'été ! Néanmoins, puisqu'ils désirent tant avoir Emma à dîner, je ne veux pas m'y opposer, à condition, toutefois, que le temps ne soit ni humide ni froid et que le vent ne souffle pas.

Se tournant alors vers Mme Weston avec un air de reproche, il ajouta :

— Ah ! Mademoiselle Taylor, si vous ne vous étiez pas mariée, vous m'auriez tenu compagnie ce soir-là !

— Eh bien ! Monsieur, dit M. Weston, puisque je suis responsable de l'enlèvement de Mlle Taylor, je m'efforcerai de lui trouver une remplaçante : j'irai à l'instant chez Mme Goddard, si vous le désirez.

La seule idée qu'on pût tenter une démarche aussi précipitée eut pour effet d'accroître l'agitation de M. Woodhouse. Emma et Mme Weston déclinèrent aussitôt cette offre et firent des propositions plus acceptables, M. Woodhouse se remit rapidement et reprit :

— Je serai heureux de voir Mme Goddard et je ne vois pas de difficulté à ce qu'Emma écrive pour l'inviter. James pourrait porter la lettre. Mais, avant tout, ajouta-t-il en se tournant vers sa fille, il faut répondre aux Cole. Vous transmettrez mes excuses, ma chère, avec toute la politesse voulue. Vous ferez allusion à mon état de santé qui ne me permet pas d'accepter leur aimable invitation ; naturellement vous commencerez par présenter mes compliments. Du reste, les recommandations sont inutiles : vous vous exprimerez, sans aucun doute, avec une correction parfaite. Il ne faut pas oublier d'avertir James ; avec lui je n'aurai pas d'inquiétude à votre sujet, bien que nous n'ayions jamais été chez les Cole depuis l'ouverture de la nouvelle route ; il sera prudent de lui donner l'ordre de venir vous prendre de bonne heure ; je suis sûr qu'une fois le thé servi vous serez fatiguée.

— Pourtant, papa, vous ne voudriez pas que je m'en aille avant de me sentir lasse ?

— Non certainement, ma chérie, mais vous ne tarderez pas à éprouver le désir de rentrer ! l'assemblée sera nombreuse, tout le monde parlera à la fois et vous n'aimez pas le bruit.

— Mais, mon cher monsieur, dit M. Weston, si Emma se retire ce sera le signal du départ général.

— Je n'y vois aucun inconvénient, reprit M. Woodhouse, le plus tôt les réunions mondaines prennent fin c'est le mieux.

— Ne conviendrait-il pas de songer aussi aux maitres de maison, répondit M. Weston ; partir immédiatement après le thé, ce serait leur faire un affront. Vous ne voudriez pas, Monsieur, désappointer les Cole à ce point : de braves et excellentes gens qui sont vos voisins depuis dix ans !

— Non pour rien au monde, monsieur Weston, et je vous remercie de m'avoir averti. Je serais extrêmement fâché de causer le moindre chagrin aux Cole. Je les tiens en grande estime ; Perry m'a dit que M. Cole ne prenait jamais de liqueur. Ma chère Emma, plutôt que d'offenser M. ou Mme Cole, vous pourriez peut-être vous imposer l'effort de prolonger votre veille. Du reste vous serez entourée d'amis et ils vous feront oublier la fatigue.

— Pour ma part, papa, je n'aurais aucun scrupule à rester tard, si je n'avais la préoccupation de vous savoir seul. Tant que vous aurez la compagnie de Mme Goddard je serai parfaitement tranquille sur votre compte : vous aimez jouer au piquet l'un et l'autre ; mais je crains que vous ne demeuriez en bas, après son départ, au lieu d'aller vous coucher à votre

heure habituelle ; cette idée me gâterait complètement ma soirée ; promettez-moi de ne pas veiller.

Il y consentit en échange d'autres promesses : elle dut s'engager à bien se chauffer avant de monter se coucher et à manger si elle avait faim ; se femme de chambre l'attendrait bien entendu ; Serge et le domestique auraient mission de s'assurer de la fermeture des portes et du couvre-feu général.

OceanofPDF.com

XXVI

Table des matières

Frank Churchill revint le soir même ; il arriva un peu en retard à dîner, mais personne n'en sut rien. Mme Weston, en effet, était trop désireuse que son beau-fils ne déméritat pas aux yeux de Mlle Woodhouse pour l'exposer, sauf dans le cas de force majeure, à la moindre critique. Ses cheveux étaient coupés et il se moqua de lui-même avec une extrême bonne grâce. Le lendemain il vint à Hartfield : Emma l'observa et ne put distinguer en lui aucun symptôme de gêne. Il avait son entrain habituel.

Elle se prit à moraliser à part soi :

— Je le constate avec regret ; mais il est certain qu'un acte absurde, dont un être intelligent a l'impudence de revendiquer la responsabilité, perd en grande partie son caractère infamant ; le grelot de la folie, manié par des mains expertes, rend un son particulier !

Dans les paroisses de Donwell et d'Highbury, l'opinion était nettement favorable au nouvel arrivant et, le cas échéant, on eût été tout disposé à faire preuve d'indulgence pour un jeune homme si élégant qui souriait si souvent et saluait avec tant de grâce.

Sourires et saluts, pourtant, n'avaient pas réussi à dissiper les préventions de M. Knightley ; en apprenant, la veille, au cours de sa visite à Hartfield, la fugue de Frank Churchill, il ne fit tout d'abord aucun commentaire, il ouvrit un journal et Emma l'entendit murmurer : « C'est bien le jeune fat que je m'étais imaginé ! » Elle s'apprêtait à répondre, mais s'apercevant que M. Knightley n'avait apporté à cette remarque aucun esprit de provocation à son égard, elle ne le releva pas.

Le mardi arriva : Emma se sentait toute disposée à passer une agréable soirée : elle ne voulait pas se souvenir que six semaines auparavant, à l'époque même de la faveur de M. Elton, une des principales faiblesses qu'elle discernait en lui était précisément une fâcheuse propension à dîner chez les Cole !

Le confort de M. Woodhouse était amplement assuré : Mme Bates et Mme Goddard étaient toutes deux à leur poste. Le dernier soin d'Emma avant de quitter la maison fut d'entrer au salon pour présenter ses respects aux amies de son père ; elles finissaient de dîner. M. Woodhouse contempla

affectueusement sa fille et la complimenta sur sa jolie toilette ; pendant ce temps celle-ci s'efforça, en servant aux dames de grands morceaux de gâteau, d'apporter une compensation aux privations qu'elle supposait leur avoir été imposées, au nom de l'hygiène, pendant le repas.

En même temps que celle d'Emma une autre voiture s'arrêta devant la porte de M. Cole ; elle fut agréablement surprise en reconnaissant le coupé de Knightley ; ce dernier n'avait pas de chevaux à lui et faisait rarement atteler : il se plaisait à affirmer son caractère indépendant et venait la plupart du temps à pied chez ses amis.

Selon l'estimation d'Emma cette manière d'agir ne convenait en aucune façon au propriétaire de Donwell Abbey. Aussi quand M. Knightley s'approcha pour l'aider à descendre, s'empressa-t-elle de lui faire part de son approbation.

— Voilà l'équipage dans lequel il sied à un homme comme il faut de se rendre en soirée. Je vous fais mes compliments.

Il la remercia et ajouta :

— Comme c'est heureux que nous soyons arrivés au même moment ! Si nous étions, de prime-abord, rencontrés dans le salon, vous n'auriez sans doute pas remarqué que j'avais l'air particulièrement distingué, ni deviné comment j'étais venu.

— Vous vous trompez, je m'en serais certainement aperçue. Lorsque vous avez conscience d'avoir employé un moyen de locomotion non conforme à votre rang, vous affectez un air de bravade et d'indifférence. Aujourd'hui, au contraire, vous n'avez aucun effort à faire ; vous ne craignez pas que l'on suppose que vous avez honte ; vous n'avez pas besoin de redresser votre taille. Je serai fière d'entrer avec vous dans le salon.

« Vous êtes absurde ! » fut la réponse, faite sans mauvaise humeur.

Emma fut reçue par les Cole avec une respectueuse cordialité et on lui donna toute l'importance désirable. Mme Weston l'accueillit de son regard le plus tendre ; Frank Churchill s'approcha avec un empressement significatif ; à dîner il était assis auprès d'elle et Emma soupçonna que les places n'avaient pas été assignées sans préméditation.

L'assemblée comprenait, en outre, une famille des environs moins immédiats, très bien placée socialement et M. Cox, l'homme d'affaires d'Highbury, accompagné de son fils. Les dames Cox, Mlle Fairfax, Mlle Bates et Mlle Smith devaient venir après dîner. Vu le nombre des convives, une conversation générale n'était pas possible, aussi, pendant que l'on

causait politique et que l'on discutait les projets de M. Elton, Emma put-elle sans inconvénient se consacrer à son voisin. À un moment pourtant elle entendit prononcer le nom de Mlle Fairfax et elle prêta l'oreille : Mme Cole racontait un fait qui paraissait exciter un vif intérêt.

— J'ai été aujourd'hui, disait-elle, faire une visite à Mlle Bates et, en entrant dans le salon, mon attention fut immédiatement attirée par l'adjonction au mobilier d'un piano, un magnifique demi-queue ; je me suis empressée de complimenter Mlle Bates ; celle-ci me donna aussitôt toutes les explications possibles : le piano était arrivé la veille de chez Broadwood ; personne ne s'y attendait ; Jane elle-même n'y comprenait rien ; elles sont maintenant persuadées que c'est un cadeau du colonel Campbell. Pour ma part, je n'ai aucun doute touchant la provenance de ce piano et leur hésitation m'a surprise ; mais Jane avait, paraît-il, reçu une lettre des Campbell tout dernièrement ne faisant aucune allusion de ce genre ; sans doute elle est à même de connaître leur manière d'agir, pourtant il me semble que leur silence peut s'expliquer par le désir de lui faire une surprise.

Tout le monde fut de l'avis de Mme Cole, et chacun exprima sa satisfaction d'un présent si approprié.

— Il y a longtemps qu'une nouvelle ne m'a fait autant de plaisir, continua Mme Cole. Une musicienne comme Jane Fairfax n'avoir pas un piano à elle ! C'était une vraie pitié, surtout si l'on pense au nombre de maisons où l'on voit de beaux instruments absolument inutiles : nous sommes dans ce cas, et je disais hier à M. Cole : « Je suis honteuse de regarder notre nouveau piano à queue en pensant à la pauvre Jane Fairfax qui n'a même pas à sa disposition une vieille épinette.

M. Cole était tout à fait de mon avis, mais il aime beaucoup la musique et il n'a pas résisté à faire cet achat ; peut-être nos bons voisins seront-ils assez aimables pour réhabiliter de temps en temps notre piano, c'est notre seule excuse ; Mlle Woodhouse ne nous refusera pas, je suis sûre, de l'essayer ce soir.

Emma acquiesça comme il convenait et, le sujet étant épuisé, elle se tourna vers Frank Churchill :

— Pourquoi souriez-vous, dit-elle.

— Permettez-moi de vous rétorquer la question ?

— Moi ! C'est sans doute de plaisir, en apprenant que le Colonel Campbell est si riche et si généreux. Voici un magnifique cadeau.

— Oui, vraiment !

— Je me demande pourquoi il n’a pas été offert plus tôt.

— Peut-être Mlle Fairfax n’a-t-elle jamais séjourné aussi longtemps à Highbury.

— Il aurait été si simple de mettre à sa disposition leur propre piano : il doit être maintenant enfermé à Londres et ne sert à personne.

— C’est un piano à queue et le colonel a sans doute estimé que ce serait trop encombrant pour la maison de Mme Bates.

— Malgré votre attitude diplomatique, je devine que vous partagez mon scepticisme !

— En vérité, vous vous exagérez ma perspicacité ; je souris en vous voyant sourire et j’endosserai probablement vos soupçons ; mais pour le moment, dans ma simplicité d’esprit, je m’en tiens au colonel Campbell.

— Que direz-vous de Mme Dixon ?

— Mme Dixon ! Je n’y avais pas pensé : elle savait certainement combien un piano serait le bienvenu ! En y réfléchissant, le mode d’envoi, le mystère, indiquent plutôt le plan d’une jeune femme que celui d’un homme d’âge. Je vous l’ai dit, vous éclairez la route et je vous suis.

— Dans ce cas, il vous faudra aller jusqu’à M. Dixon.

— M. Dixon ! Parfait ! Ce doit être, je m’en rends compte maintenant, un présent de M. et Mme Dixon. Nous parlions précisément, l’autre jour, de l’admiration du mari pour le talent de Mlle Fairfax.

— Oui et ce que vous m’avez dit à ce sujet m’a confirmée dans mon idée. Je ne doute pas de leurs bonnes intentions mais deux suppositions s’imposent : ou bien M. Dixon après avoir fait sa demande à Mlle Campbell est tombé amoureux de l’amie de fiancée ou bien Mlle Fairfax n’a pas su cacher au fiancé de son amie l’attachement qu’il lui avait inspiré. Il doit y avoir eu une raison grave pour déterminer Mlle Fairfax à venir à Highbury au lieu d’accompagner les Campbell en Irlande : ici elle mène une vie de recluse, là les plaisirs se seraient succédé. Quant à la préférence donnée à l’air natal je ne puis y ajouter foi. Si nous étions en été ce prétexte aurait pu a la rigueur paraître plausible, mais quel bénéfice peut-elle tirer d’un séjour à Highbury pendant les mois de janvier, février et mars ? De bons feux et une voiture seraient beaucoup plus indiqués pour une santé délicate. Je ne vous demande pas d’adopter tous mes soupçons mais je vous les fais honnêtement connaître.

— Et sur ma parole, ils ont un grand air de vérité. Je me porte garant de la prédilection de M. Dixon pour le talent de Mlle Fairfax.

— De plus il lui a sauvé la vie au cours d'une promenade sur l'eau ; elle allait, paraît-il, passer par dessus bord quand il la retint.

— C'est exact : j'étais là.

— Vous avez assisté à la scène ! Comment ne vous a-t-elle pas suggéré l'idée que je viens d'émettre ?

— Je n'ai vu que le fait lui-même ; ce fut du reste l'affaire d'un moment. Après coup, l'alarme fut trop grande et trop générale pour permettre d'observer des symptômes de trouble particulier chez l'un de nous.

— Soyez sûr que d'ici peu nous serons fixés sur la provenance de ce piano par une lettre de M. et de Mme Dixon.

— Et si les Dixon en désavouent absolument la paternité, il nous faudra revenir aux Campbell ?

— Non, il faut écarter les Campbell. Mlle Fairfax aurait dès le début pensé à cette attribution si elle l'avait cru possible. Peut-être ne vous ai-je pas persuadé, mais à mon avis, M. Dixon est le *Deus ex machina* de cette affaire.

— Cette supposition me fait injure ; votre raisonnement m'entraîne à sa suite ; au début, tant que vous avez considéré le colonel Campbell comme le donateur probable, je voyais dans cet envoi la preuve d'une affection paternelle ; quand vous avez, fait allusion à Mme Dixon, cette hypothèse m'a immédiatement séduit : la main d'une femme avait dû, en effet, préparer une si délicate attention et maintenant vous m'avez amené à envisager ce don sous un jour tout nouveau : c'est un hommage de l'amour.

Le triomphe d'Emma était complet et elle n'insista pas ; ils furent du reste contraints de se mêler à la conversation générale, le diapason de l'animation des autres convives s'étant trouvé soudain abaissé par suite d'une interruption un peu longue du service ; quelques remarques spirituelles furent échangées, quelques sottises débitées ; mais, dans l'ensemble, on s'en tint au niveau des propos quotidiens : redites, vieilles nouvelles et grosses plaisanteries.

Les dames n'étaient pas depuis longtemps au salon lorsque les autres invitées arrivèrent les unes après les autres.

Emma guetta l'arrivée de sa petite amie ; les larmes n'avaient laissé aucune trace sur le joli visage d'Henriette ; celle-ci était toute disposée à

jouir de l’heure présente sans arrière pensée.

Jane Fairfax à son tour fit son entrée ; elle avait indiscutablement grand air et semblait d’une essence supérieure ; mais Emma ne doutait pas que la jeune fille n’eut volontiers pris pour elle les peines et les déboires d’Henriette en échange du dangereux plaisir de se savoir aimée par le mari de son amie. Emma se sentait trop au courant du secret pour simuler la curiosité ou l’intérêt ; en conséquence elle se tint à distance. Mais le sujet fut aussitôt abordé par les autres : Jane Fairfax ne put dissimuler sa confusion et ce fut en rougissant qu’elle accueillit les félicitations et qu’elle fit allusion à : « mon excellent ami le colonel Campbell ».

Mme Weston, en sa qualité de musicienne, prenait un intérêt particulier à l’événement ; elle continuait de la meilleure foi du monde à parler touches, sons, pédales ; pendant ce temps, Emma observait Jane Fairfax et elle lisait sur le visage de la charmante héroïne le désir évident de mettre fin à un entretien gênant.

Frank Churchill ne tarda pas à rejoindre les dames au salon ; après avoir présenté ses compliments à Mlle Bates et à Mlle Fairfax, il se dirigea directement vers le côté opposé du cercle et attendit pour s’asseoir de trouver une place auprès de Mlle Woodhouse, marquant ainsi clairement sa préférence ; Emma le présenta à son amie, Mlle Smith, et au moment opportun, elle devint tour à tour leur confidente.

« Il n’avait jamais vu une si ravissante figure et était charmé de la naïveté de la jeune fille. »

Et, de son côté, Henriette déclara :

— C’était, sans aucun doute, lui faire un trop grand compliment, mais M. Frank Churchill lui rappelait un peu M. Elton.

Emma retint son indignation et se détourna en silence. Elle donna toute son attention au jeune homme.

« Il avait attendu avec impatience, lui dit-il, le moment de quitter la salle à manger ; son père, M. Knightley, M. Coxe et M. Cole étaient actuellement occupés des affaires de la paroisse ; en sa présence pourtant la conversation s’était maintenue fort agréable, tout à fait digne d’hommes distingués et intelligents. »

Emma le questionna sur la société du Yorkshire, les ressources et la composition du voisinage ; il lui donna toutes les informations y afférentes : les réceptions à Enscombe étaient rares, les visites échangées se limitaient à une classe de grandes familles habitant à d’assez grandes distances ; du

reste alors même que les invitations étaient faites et les jours fixés, Mme Churchill ne se trouvait généralement pas dans un état de santé ou dans une disposition d'esprit qui lui permît de mettre ses projets à exécution ; son oncle et sa tante ne faisaient par principe aucune nouvelle connaissance ; il avait ses relations particulières, mais ce n'était pas sans difficulté et sans déployer beaucoup d'adresse qu'il pouvait parfois s'échapper ou obtenir l'autorisation de faire une invitation pour une nuit.

L'influence de Frank Churchill à Enscombe était évidemment considérable ; il ne s'en vantait pas mais il était facile de deviner qu'il devait avoir réussi à persuader sa tante où son oncle avait échoué : elle le lui fit observer et il avoua qu'en effet, sauf sur une ou deux questions, il était à même avec le temps d'arriver à ses fins. Il mentionna ensuite un des points faibles de sa tyrannie.

— J'ai fait l'année dernière tous mes efforts pour obtenir l'autorisation de voyager à l'étranger, mais ma tante est restée inflexible. Maintenant je n'éprouve plus ce désir.

Emma pensa que le second point où il ne lui était pas possible de faire prévaloir sa volonté devait concerner ses rapports avec son père, mais il n'y fit pas allusion.

— J'ai fait une triste découverte, dit-il après une pause. Je suis ici depuis une semaine : c'est la moitié de mon séjour. Jamais le temps ne m'a semblé fuir plus vite. J'ai horreur d'y penser.

— Peut-être regrettez-vous maintenant, reprit Emma malicieusement, d'avoir consacré une journée entière aux soins de votre chevelure ?

— Non, reprit-il en riant, je n'éprouve pas de remords à ce sujet ; je ne trouve en effet aucun plaisir à la compagnie de mes amis si je ne me sens pas à mon avantage :

Tous les hommes étaient maintenant de retour au salon, et Emma se trouva obligée de prêter l'oreille aux propos de M. Cole ; au bout de cinq minutes ce dernier s'éloigna et elle put de nouveau se consacrer à son voisin ; elle se retourna et surprit Frank Churchill en train de contempler Mlle Fairfax qui était assise juste en face.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? dit-elle.

Il sursauta :

— Merci de m'avoir réveillé, reprit-il, je crains d'avoir été très malhonnête ; mais vraiment Mlle Fairfax est coiffée d'une façon si bizarre que je n'ai pu m'empêcher de la regarder. Je n'ai jamais vu quelque chose

de si outré ! Ces boucles ! Ce doit être une idée à elle. Je ne vois pas d'autres coiffures de-ce genre. Il faut que j'aille lui demander si c'est une mode irlandaise. Oui j'y vais, et vous pourrez constater comment elle prend l'allusion.

Au même instant il s'éloigna et Emma le vit bien s'approcher de Mlle Fairfax et lui parler, mais elle ne put pas distinguer l'effet produit sur la jeune fille, car il avait eu la précaution de se placer exactement devant cette dernière.

Sans laisser à son beau-fils le temps de reprendre la place qu'il venait d'abandonner, Mme Weston vint s'asseoir à côté d'Emma.

— Voici l'agrément d'une nombreuse réunion, dit-elle, on peut retrouver ses amis et parler en toute liberté. Ma chère Emma, je brûle de vous entretenir. Je viens d'échafauder des plans d'après vos leçons et je veux vous en faire part dans toute leur fraîcheur. Savez-vous comment Mlle Bates et sa nièce se sont rendues ici ?

— À pied évidemment. De quelle autre façon pouvaient-elles venir ?

— Vous semblez avoir raison ! Eh bien il y a quelques instants je pensais combien il était triste que Jane Fairfax fût obligée de marcher à cette heure, de la nuit et par ce froid ; elle était en transpiration et en conséquence d'autant plus exposée à attraper un rhume. Pauvre fille ! Je ne pus supporter cette idée. Je fis signe à M. Weston, dès sa rentrée dans le salon, et lui parlai de la voiture. Vous pouvez deviner avec quel empressement il accéda à mon désir. Forte de l'approbation conjugale, je me dirigeai immédiatement vers Mlle Bates pour lui dire que notre voiture serait à sa disposition pour rentrer. Inutile, n'est-ce pas, de répéter les expressions de sa reconnaissance attendrie, mais avec mille et mille remerciements elle ajouta : « Il n'est pas nécessaire de vous déranger, car la voiture de M. Knightley nous a amenées et doit nous reconduire à la maison. » Je fus tout à fait surprise, très contente bien entendu, mais vraiment surprise. Une attention si délicate ! Précisément le genre de service dont si peu d'hommes auraient eu l'idée. Voici ma conclusion : en me basant sur ma connaissance des habitudes de M. Knightley, j'imagine que la voiture fut attelée pour leur commodité.

— Bien de plus probable, dit Emma. Je ne connais pas d'homme, — je ne dirai pas plus galant, — mais plus humain : étant donné l'état de santé de Jane Fairfax, il aura jugé que l'humanité commandait cette intervention.

Nous sommes arrivés ensemble, mais il n’a fait aucune allusion qui pût le trahir.

— Pour ma part, dit Mme Weston, je n’attribue pas sa conduite à des motifs aussi désintéressés ; en écoutant Mlle Bates un soupçon m’est entré dans la tête et je n’ai pu m’en débarrasser, plus j’y pense et plus cette hypothèse me paraît plausible. Pour ne rien vous céler, j’ai imaginé un mariage entre M. Knightley et Mlle Fairfax. Me voici marchant sur vos brisées ! Qu’en dites-vous ?

— M. Knightley et Jane Fairfax — s’écria Emma. Chère madame Weston, comment pouvez-vous imaginer une chose pareille ! M. Knightley ne doit pas se marier ! Vous ne voudriez pas que le petit Henri fût dépouillé de Donwell ?

— Ma chère Emma, je souhaite vivement qu’aucun tort ne soit causé au cher petit Henri, mais l’idée de ce mariage m’a été suggérée par les circonstances et si M. Knightley désire vraiment se marier, vous ne pouvez pas espérer que l’existence d’un petit garçon de six ans puisse constituer un obstacle !

— Votre interprétation des faits me paraît erronée, il faudrait de meilleures raisons pour me convaincre : sa bonté naturelle, la considération qu’il a toujours témoignée à Mme et à Mlle Bates personnellement suffisent à expliquer l’offre de la voiture. Ma chère Mme Weston ne vous occupez plus de mariages : vous ne réussissez pas. Jane Fairfax, maîtresse à l’abbaye ! J’espère pour lui qu’il ne fera jamais une pareille folie.

— Imprudence si vous le voulez, mais pas folie. Excepté l’inégalité de fortune et une certaine disparité d’âge, je ne vois rien de particulièrement choquant.

— Mais M. Knightley ne désire pas se marier ; je suis sûre qu’il n’en a pas l’idée. Ne la lui mettez pas en tête ! Pourquoi se marierait-il ? N’est-il pas heureux ? Il a sa ferme, ses troupeaux, sa bibliothèque ; il s’occupe des affaires de la paroisse ; d’autre part, il ressent beaucoup d’affection pour les enfants de son frère. Il n’a aucune raison de se marier : son temps est pris et son cœur n’est pas sevré de tendresse.

— Ma chère Emma, il se peut qu’il en soit ainsi ; mais s’il aime Mlle Fairfax…

— Quelle idée ! Jane Fairfax lui est indifférente, du moins au point de vue de l’amour. Il ferait à elle ou à sa famille tout le bien possible mais…

— Eh bien, répondit Mme Weston en riant. C’est dans cette intention, sans doute, qu’il songe à lui procurer un foyer aussi respectable !

— Je vois clairement les avantages du côté de Jane Fairfax, mais ce serait un grand malheur pour lui. Comment pourrait-il supporter d’avoir Mlle Bates comme alliée ? Il lui faudrait s’entendre sans cesse remercier de la grande bonté qu’il aurait eu d’épouser Jane ! « Si bon et si obligeant ! Mais il avait toujours été un voisin si parfait ! » Et ensuite à la moitié d’une phrase, elle sauterait à un jupon de sa mère : « Ce n’était pas un très vieux jupon ; il durerait encore longtemps et elle avait la satisfaction de pouvoir dire que leurs jupons étaient très solides ».

— Vous n’avez pas honte, Emma, de l’imiter ainsi ; vous me faites rire malgré moi. Mais, à mon avis, M. Knightley ne serait guère incommodé par le bavardage de Mlle Bates. Les petites choses ne l’irritent pas. Il la laisserait parler ; et, s’il avait quelque chose à dire lui-même, il élèverait simplement la voix et il couvrirait celle de la bonne demoiselle. Du reste, la question n’est pas de savoir si cette alliance serait avantageuse pour lui, mais seulement s’il la désire ; et je crois que c’est le cas. Je l’ai entendu faire l’éloge de Jane Fairfax à maintes reprises ! Son anxiété, concernant la santé et l’avenir de la jeune fille, indiquent clairement tout l’intérêt qu’il lui porte. C’est un grand admirateur du talent de Mlle Fairfax : il m’a souvent dit qu’il ne se lasserait jamais de l’entendre chanter. Oh ! j’allais oublier une autre idée. Le piano anonyme, bénévolement attribué aux Campbell ne peut-il pas être un cadeau de M. Knightley ? Je ne puis m’empêcher de le soupçonner.

— M. Knightley ne fait rien mystérieusement.

— Je l’ai entendu plusieurs fois exprimer son regret que Jane n’eût pas un piano.

— C’est possible, mais s’il avait eu l’intention de lui faire ce cadeau, il le lui aurait dit.

— Il peut avoir eu des scrupules de délicatesse. Il me semble me rappeler qu’il s’est montré particulièrement silencieux et réservé pendant le récit de Mme Cole.

— Vous vous emparez d’une idée, ma chère madame Weston, et vous vous échappez avec comme vous me l’avez bien souvent reproché. Je ne distingue aucun signe d’attachement ; je ne crois pas au cadeau et l’évidence seule pourra me faire admettre que M. Knightley ait l’intention d’épouser Jane Fairfax.

Peu à peu, Emma gagnait du terrain ; Mme Weston avait l'habitude de céder dans leurs discussions. À ce moment, il se fit dans le salon un léger brouhaha : on venait, en effet, d'enlever la table à thé et on préparait le piano. M. Cole s'approcha pour prier Mlle Woodhouse de leur faire l'honneur d'essayer le nouvel instrument. Frank Churchill, dont on ne s'était plus occupé pendant sa conversation animée avec Mme Weston et qui avait pris une chaise auprès de Mlle Fairfax, s'approcha à son tour et joignit ses instances à celles de M. Cole. Comme à tous les points de vue, Emma préférait commencer, elle accepta sans difficulté.

Elle connaissait trop bien elle-même les limites de son talent pour tenter plus qu'elle ne pouvait accomplir avec succès ; elle ne manquait pas de goût dans l'exécution des petits morceaux généralement appréciés et elle s'accompagnait bien. Frank Churchill lui fit la surprise de chanter un duo avec elle ; il s'excusa en terminant et reçut les compliments d'usage. Emma insista ensuite pour céder la placé à Mlle Fairfax et elle s'assit non loin du piano. Frank Churchill donna également son concours à cette partie du concert.

M. Knightley se tenait au premier rang des auditeurs, Emma l'aperçut et dès lors ne prêta plus qu'une oreille distraite à la musique et au chant. Elle se prit à réfléchir aux confidences de son amie ; ses objections au mariage de M. Knightley ne diminuaient pas ; elle en voyait tous les inconvénients ; ce serait un grand désappointement pour M. John Knightley et par conséquent pour Isabelle, un véritable préjudice pour les enfants, un changement des plus pénibles et une perte matérielle pour tous, un grand vide pour M. Woodhouse ; quant à elle-même, elle ne pouvait pas supporter l'idée d'une Mme Knightley à laquelle tout le monde devrait céder le pas ! À ce moment M. Knightley se retourna et vint s'asseoir auprès d'elle. Ils parlèrent d'abord des qualités du jeu de Mlle Fairfax ; l'admiration de son interlocuteur était certainement très vive, mais sans les remarques de Mme Weston, Emma n'en eut sans doute pas été frappée ; néanmoins en guise de pierre de touche, elle fit allusion à la bonté dont il avait fait preuve à l'égard de Mlle Bates et de Mlle Fairfax.

— Je regrette souvent ; dit-elle, de ne pas oser offrir notre voiture dans ces circonstances ; ce n'est pas que je n'en aie le désir ; mais vous savez combien mon père verrait de difficultés à faire atteler pour cette raison.

— Il ne peut en être question, reprit-il en souriant.

Il parut tout à fait satisfait de cette bonne volonté, aussi Emma continua-t-elle :

— Ce présent des Campbell est vraiment offert avec beaucoup de cœur ?…

— Oui, répondit-il sans le moindre embarras, mais pourquoi ne pas lui en avoir donné avis ? Les surprises ne signifient rien : le plaisir n'est pas augmenté et ces cachotteries ont de nombreux inconvénients. J'aurais cru que le colonel Campbell eût fait preuve d'un meilleur jugement.

Depuis ce moment Emma demeura persuadée que M. Knightley n'était pour rien dans l'envoi du piano, mais il lui manquait encore quelques données pour être fixée sur les sentiments intimes de son interlocuteur.

À la fin du second morceau, la voix de Mlle Fairfax faiblit. On la pressait pourtant de continuer ; Frank Churchill intervint pour dire : « Je crois que vous pourriez chanter ce morceau sans grande fatigue, la première partie est insignifiante, tout porte sur la seconde. »

M. Knightley se fâcha :

— Ce jeune homme dit-il avec indignation ne pense qu'à mettre sa voix en évidence. Mlle Fairfax a chanté suffisamment pour ce soir.

Et touchant Mlle Bates.

— Êtes-vous folle de laisser votre nièce se fatiguer de la sorte ? Allez et intervenez. Ils n'ont pas pitié d'elle.

Mlle Bates dans sa réelle amitié pour Jane prit à peine le temps d'exprimer sa reconnaissance ; elle s'avança et mit un terme à l'audition.

Au bout de cinq minutes, on proposa de danser et M. et Mme Cole se hâtèrent de faire dégager la pièce. Mme Weston, incomparable pour la musique de danse, entama une valse irrésistible ; Frank Churchill s'approchant d'Emma le plus galamment du monde l'invita et la conduisit au milieu du salon. Emma trouva le temps, en dépit des compliments que son partenaire lui débitait sur la manière dont elle avait chanté, d'observer Knightley ; ce dernier ne dansait pas en général et, s'il invitait Jane Fairfax, cette avance aurait une véritable signification.

Pour le moment, M. Knightley parlait à Mme Cole et ne paraissait prendre aucun intérêt à ce qui se passait autour de lui. Jane fut invitée sans qu'il y prêtât attention. Emma interpréta cette abstention comme un présage favorable et se sentit rassurée sur l'avenir du petit Henri ; elle avait un cavalier digne d'elle et s'élança sans arrière-pensée. On était parvenu à rassembler cinq couples, nombre respectable étant donné le caractère

impromptu de la sauterie. Il fallut malheureusement s’arrêter au bout de deux danses ; il se faisait tard et Mlle Bates commença à être inquiète de sa mère. Après quelques essais infructueux pour prolonger la soirée, on dut se résigner à clore la fête.

— C’est mieux ainsi, dit Frank Churchill en mettant Emma en voiture, j’aurais été obligé d’inviter Mlle Fairfax et sa danse languissante m’eut paru bien fade après la vôtre.

OceanofPDF.com

XXVII

Table des matières

Emma ne regretta pas d'avoir eu la condescendance d'aller chez les Cole. Cette soirée lui laissa d'agréables souvenirs pour le lendemain, et si elle devait perdre une partie de son prestige de recluse volontaire, elle avait, en revanche, gagné une solide popularité. Elle savait que les Cole avaient été ravis et elle ne doutait pas d'avoir laissé derrière elle un sillage d'admiration.

Le bonheur parfait, même en imagination, est rare. Il y avait deux points sur lesquels Emma n'était pas parfaitement tranquille, elle craignait d'avoir transgressé les règles de la solidarité féminine en confiant ses soupçons sur les sentiments intimes de Jane Fairfax à Frank Churchill ; toutefois elle se sentait flattée d'avoir gagné si complètement le jeune homme à ses vues et le succès la portait à se montrer indulgente pour elle-même.

L'autre raison de remords avait aussi rapport à Mlle Fairfax ; et cette fois, il n'y avait pas d'hésitation : elle regrettait sincèrement l'infériorité de son propre jeu et de son chant ; elle s'assit et étudia pendant deux heures sérieusement.

Elle fut interrompue par l'arrivée d'Henriette, et si les éloges de cette dernière avaient pu la satisfaire, elle eût été tout à fait réconfortée.

— Oh ! si je pouvais jouer du piano comme vous et Mlle Fairfax !

— Ne nous mettez pas sur le même rang, Henriette ; mon jeu ne ressemble pas plus à celui de Jane Fairfax que la lumière d'une lampe à celle du soleil.

— Est-ce possible ? Il me semble, au contraire, que vous jouez mieux. Tout le monde hier soir admirait votre talent.

— Les gens compétents ont dû s'apercevoir de la différence. La vérité, Henriette, c'est que mon jeu est juste assez bon pour mériter d'être loué et que le sien est au-dessus de tout éloge.

M. Cole a dit que vous aviez tant de goût, M. Frank Churchill a également admiré votre style et il a ajouté qu'il mettait cette qualité bien au-dessus du mécanisme.

— Oui, mais Jane Fairfax possède les deux.

— Êtes-vous sûre ? Je ne sais pas si elle a du goût : personne n'en a parlé ; de plus, j'ai horreur d'entendre chanter en italien, on ne comprend pas un mot. D'autre part, si elle joue bien, c'est qu'aussi elle y est obligée comme professeur de musique. Les Cox se demandaient hier soir si elle entrerait dans une grande famille. Comment avez-vous trouvé les Cox ?

— J'ai trouvé qu'ils avaient, comme d'habitude, l'air très commun.

— J'ai appris par eux une nouvelle, dit Henriette avec hésitation, du reste sans grande importance.

Emma fut obligée de demander de quoi il s'agissait, tout en craignant fort une réminiscence de M. Elton.

— M. Martin a dîné avec eux samedi dernier.

— Ah !

— Anna Cox a beaucoup parlé de lui ; elle m'a demandé si je comptais faire un séjour chez eux l'été prochain ; je me demande pourquoi elle m'a fait cette question.

— Elle a été impertinente et curieuse et je n'en suis pas étonnée.

— À dîner, il était paraît-il, assis auprès d'elle ; Mlle Nash croit que l'une ou l'autre des Cox serait très heureuse de l'épouser.

— C'est bien probable. Je crois que ce sont, sans comparaison, les filles les plus vulgaires d'Highbury !

Henriette ayant à faire chez Ford, Emma crut plus prudent de l'accompagner ; elle craignait une nouvelle rencontre avec les Martin qui, dans les circonstances présentes, pouvait présenter des inconvénients.

Dans les magasins, Henriette, tentée par tout ce qu'elle voyait, était toujours très longue à ses achats ; Emma la laissa en train de manier des mousselines et s'avança vers la porte pour se distraire. Les premiers spectacles qui s'offrirent à ses yeux manquaient d'intérêt : ce fut d'abord le boucher dans sa carriole, une vieille femme proprette qui rentrait chez elle son panier plein de provisions sous le bras, deux chiens se disputant un os, un groupe d'enfants arrêté devant la vitrine d'un boulanger ; mais soudain la scène s'anima et deux personnes apparurent : Mme Weston et son beau-fils. Emma supposa qu'ils se dirigeaient vers Hartfield : ils s'arrêtèrent chez Mme Bates et se préparaient à frapper quand ils aperçurent Emma, ils s'approchèrent aussitôt.

— Nous allons faire une visite aux Bates, dit Mme Weston, afin d'entendre le nouvel instrument. Mon compagnon affirme que j'ai

absolument promis à Mlle Bates de venir ce matin. Pour moi, je ne croyais pas avoir fixé de jour, mais je ne veux pas m'exposer à manquer de parole.

— Quant à moi, intervint Frank Churchill, j'espère obtenir l'autorisation de vous accompagner, Mademoiselle Woodhouse, nous attendrons Mme Weston à Hartfield, si vous rentrez.

Mme Weston fut désappointée :

— Je croyais que vous comptiez venir avec moi ; elle auraient été bien contentes.

— Moi ! je ne ferais que déranger. Mais, peut-être, serais-je également de trop ici ? Ma tante me renvoie toujours quand elle fait ses achats : elle prétend que je la tourmente et que je la gêne. Mlle Woodhouse paraît partager cette manière de voir !

— Je ne suis pas ici pour mon propre compte, j'attends Mlle Smith ; elle aura sans doute bientôt terminé ses emplettes. Mais vous feriez mieux, il me semble, d'accompagner Mme Weston et de participer à l'audition.

— Soit ! Je suivrai votre conseil, mais, ajouta-t-il en souriant, supposons que le colonel Campbell ait chargé un ami peu soigneux de la commande et que l'instrument soit médiocre. Je me trouverais dans une situation difficile. Je ne serais d'aucun secours à Mme Weston ; elle s'en tirera très bien toute seule. Une vérité désagréable deviendrait acceptable dans sa bouche ; pour moi, je me sens incapable d'un mensonge poli.

— Je n'en crois rien, dit Emma, vous savez dissimuler aussi bien que votre voisin, le cas échéant. Du reste il n'y a aucune raison de prévoir cette éventualité : le piano doit être excellent d'après ce que m'a dit Mlle Fairfax hier soir.

— Venez donc avec moi, Frank, dit Mme Weston, nous n'avons pas besoin de rester longtemps ; nous irons à Hartfield ensuite. Je désire réellement que vous fassiez cette visite ; les Bates y seront extrêmement sensibles.

Frank Churchill n'avait plus rien à répondre ; ils se dirigèrent de nouveau vers la porte de Mme Bates. Emma les regarda entrer et rejoignit ensuite Henriette qui se penchait perplexe sur le comptoir de M. Ford ; elle essaya de persuader à son amie qu'ayant besoin de mousseline unie, il était parfaitement inutile d'examiner de la mousseline brodée et qu'un ruban bleu, malgré sa beauté, ne pourrait jamais s'appareiller à un échantillon jaune. Cette intervention eut pour résultat de mettre un terme aux pourparlers.

— Devrai-je envoyer le paquet chez Mme Goddard ? demanda Mme Ford.

— Oui… non… chez Mme Goddard… ; seulement ma jupe modèle est à Hartfield, envoyez-le à Hartfield, s'il vous plaît. Mme Goddard, il est vrai, voudra le voir. Pourtant j'aurais besoin du ruban immédiatement. Ne pourriez-vous pas faire deux paquets, Mme Ford ?

— À quoi bon, Henriette, donner à Mme Ford la peine de faire deux paquets ?

— Il n'y a pas la moindre difficulté, intervint Mme Ford obligeamment.

— Je préfère, somme toute, n'avoir qu'un paquet. Donnez-moi votre avis, Mlle Woodhouse. Ne vaut-il pas mieux le faire envoyer à Hartfield ?

— N'hésitez pas une seconde de plus. À Hartfield, s'il vous plaît, Mme Ford.

À ce moment des voix se rapprochaient ou plutôt une voix et deux dames ; Mme Weston et Mlle Bates entraient dans le magasin.

— Ma chère Mlle Woodhouse, dit cette dernière, j'ai traversé la rue pour vous prier de nous faire la faveur de venir vous asseoir quelques instants à la maison afin de nous donner votre avis sur le nouvel instrument. Vous et Mlle Smith. Comment allez-vous Mlle Smith ?

— Très bien, merci. J'ai supplié Mme Weston de m'accompagner afin d'être sûre de réussir.

— J'espère que Mme Bates et Mlle Fairfax vont…

— Très bien, je vous suis bien reconnaissante. Ma mère va parfaitement et Jane n'a pas pris froid hier soir. Comment se porte M. Woodhouse ? J'ai appris par Mme Weston votre présence ici.

— Oh ! alors, ai-je dit, je vais aller la trouver et lui demander d'entrer un instant ; ma mère sera si heureuse de la voir et il y a en ce moment chez nous une réunion si agréable qu'elle ne peut refuser. Tout le monde approuva ma proposition. « C'est une excellente idée, dit M. Frank Churchill, l'opinion de Mlle Woodhouse sera importante à connaître. » « Mais, dis-je, je serai plus sûre de réussir si l'un de vous m'accompagne. » « Oh ! dit-il, attendez une demi-minute, je vais avoir terminé mon travail. » Car, le croiriez-vous Mlle Woodhouse, il est en ce moment occupé de la façon la plus obligeante du monde à fixer la branche des lunettes de ma mère : la vis était tombée ce matin. On ne peut être plus aimable ! Ma mère ne savait comment faire sans ses lunettes. C'est une leçon : tout le monde devrait avoir deux paires de lunettes. J'avais l'intention de les porter dès la

première heure chez John Sanders pour les faire réparer, mais je ne sais trop comment j'ai été retardée toute la matinée. À un moment donné, Patty est venue dire que la cheminée de la cuisine avait besoin d'être ramonée. « Oh ! Patty, dis-je ne venez pas me raconter vos mauvaises nouvelles. C'est assez que les lunettes de votre maîtresse soient détériorées. » Ensuite les pommes au four sont arrivées ; Mme Wallis les a fait porter par son garçon ; les Wallis sont extrêmement obligeants pour nous ; j'ai entendu des gens dire que Mme Wallis était capable, à l'occasion, de répondre grossièrement ; mais, quant à nous, elle nous a toujours traités avec tous les égards possibles ; ce ne peut pas être par intérêt, car notre consommation de pain est insignifiante. Nous sommes, il est vrai, trois à table, mais, en ce moment, la pauvre Jane n'a aucun appétit ; ma mère serait effrayée si elle savait de quoi se compose le déjeuner de Jane ; aussi pendant le repas, je m'efforce de parler d'une chose et puis d'une autre, et elle ne s'aperçoit de rien. Vers le milieu de la journée, elle commence à sentir la faim et elle préfère les pommes au four à tout autre mets. Précisément, ces jours derniers, j'ai eu l'occasion de parler avec M. Perry et il m'a confirmé la valeur nutritive de cet aliment. J'ai du reste entendu M. Woodhouse recommander une pomme au four ; c'est la seule manière d'accommoder ce fruit, qu'il préconise. Eh bien, avons-nous gagné notre cause ? Vous allez, j'espère, nous accompagner.

— Je serai très heureux de présenter mes hommages à Mme Bates, répondit Emma.

Elles quittèrent finalement le magasin non sans que Mlle Bates eût ajouté :

— Comment allez-vous, Mme Ford ? Excusez-moi, je ne vous avais pas aperçue. Vous avez, paraît-il, reçu de la ville un charmant assortiment de rubans. Jane est revenue enchantée hier soir. Je vous remercie, les gants vont parfaitement ; un peu larges seulement autour du poignet et Jane est en train de les arranger.

Dès qu'elles furent dans la rue, Mlle Bates reprit :

— Qu'est-ce que je disais ?

Emma se demanda comment la bonne demoiselle parviendrait à faire un chois dans cette inextricable confusion.

— Ah ! oui, je parlais des lunettes de ma mère ! M. Frank Churchill fit preuve d'une extrême obligeance ! « Je crois, dit-il, que je pourrais remettre cette vis ; j'aime beaucoup ce genre de travail. » Malgré tout le bien que

j’avais entendu dire de lui, la réalité a de beaucoup dépassé mon attente. Je vous félicite bien sincèrement, Mme Weston ; il semble vraiment être le plus affectueux des parents… Je n’oublierai jamais sa manière d’agir relativement aux lunettes. Quand j’ai apporté les pommes avec l’espoir d’en faire accepter une à nos amis : « Ces pommes, dit-il immédiatement sont les plus belles pommes cuites au four que j’aie vues de ma vie ». Ce sont en effet des pommes exquises et Mme Wallis en tire tout le parti possible ; elle ne les met au four que deux fois ; M. Woodhouse nous avaient engagés à les faire passer trois fois au feu, aussi Mlle Woodhouse sera assez bonne pour ne pas en parler. Quant aux pommes, elles sont de la meilleure espèce pour cuire : toutes proviennent de Donwell ; M. Knightley nous en envoie un sac tous les ans. Ma mère dit que le verger de Donwell a toujours été renommé. Mais l’autre jour j’ai été vraiment confuse : M. Knightley est venu nous voir un matin et précisément Jane était en train de manger des pommes ; nous lui dîmes combien nous les trouvions excellentes et il nous demanda si nous étions arrivées au bout de notre provision : « Je suis sûr, ajouta-t-il, que vous ne devez plus en avoir et je vous en enverrai d’autres ; j’en ai beaucoup trop et elles vont pourrir. » Je l’ai prié de n’en rien faire ; il nous en restait à peine une demi-douzaine et je n’ai pu dire le contraire. Après son départ, Jane me querella presque – je ne devrais pas employer ce mot, car nous n’avons jamais eu une discussion de notre vie – mais elle était tout à fait désespérée que j’eusse avoué la vérité ; j’aurais dû, paraît-il, laisser entendre qu’il y en avait un grand nombre. « Oh ! dis-je, ma chère, j’ai fait ce que j’ai pu ». Le même soir, William Larkins arriva avec un énorme panier de pommes ; je suis descendue pour lui parler et j’ai dit tout ce qu’il était possible de dire, comme vous pouvez bien le supposer. William Larkins est une si vieille connaissance ! Je suis toujours heureuse de le voir. J’ai appris ensuite la vérité par Patty : William lui confia qu’il n’y avait plus dans le fruitier des pommes de cette espèce. Mme Hodge était très mécontente ; elle ne pouvait pas supporter l’idée que M. Knightley fût privé dorénavant de tartes aux pommes. Il recommanda bien à Patty de ne répéter ces paroles à personne et particulièrement à nous : préoccupé avant tout des intérêts de son maître, il attachait peu d’importance aux accès de mauvaise humeur de Mme Hodges, du moment que le stock entier de pommes avait été vendu. Pour rien au monde je n’aurais voulu que cette indiscrétion arrivât aux oreilles de M. Knightley. Il aurait été si… Je voulais même la cacher à Jane, mais, par malheur, j’y ai fait allusion involontairement.

Mlle Bates finissait de parler quand Patty ouvrit la porte ; les visiteuses gravirent l’escalier, non sans être accablées de recommandations.

— Je vous en prie, Mme Weston, faites attention, il y a une marche au tournant. Méfiez-vous, Mlle Woodhouse, notre escalier est si étroit ! Mlle Smith, regardez bien où vous mettez le pied. Mlle Woodhouse, je suis sûre que vous vous êtes cognée…

OceanofPDF.com

XXVIII

Table des matières

Une absolue tranquillité régnait dans le petit salon où les quatre dames pénétrèrent : Mme Bates, privée de son occupation habituelle, sommeillait d'un côté de la cheminée ; Frank Churchill, assis à une table, était profondément absorbé dans la réparation des lunettes et Jane Fairfax, leur tournant le dos, se tenait auprès du piano.

Malgré ses occupations, le jeune homme manifesta sa satisfaction de revoir Emma. « Voici un plaisir, dit-il d'une voix un peu basse, qui m'échoit dix minutes plus tôt que je ne m'y attendais ! Vous me voyez en train d'essayer de me rendre utile.

— Quoi ! dit Mme Weston, n'avez-vous pas encore terminé ? Vous ne gagneriez pas facilement votre vie comme bijoutier !

— Je n'ai pas travaillé sans interruption, reprit-il. J'ai aidé Mlle Fairfax à assurer l'équilibre de son piano ; il n'était pas bien d'accord, sans doute à cause d'une différence de niveau dans le parquet ; nous avons calé un des pieds avec du papier. C'est bien aimable de votre part, Mademoiselle Woodhouse, de vous être laissée persuader ; je craignais que vous ne fussiez rentrée immédiatement.

Il s'arrangea à ce qu'Emma fût assise auprès de lui ; s'occupa de chercher pour elle les meilleures pommes, essaya de lui faire donner son avis sur le travail qu'il poursuivait. Au bout de cinq minutes, Jane Fairfax s'installa de nouveau au piano. Emma attribua à l'état des nerfs et au trouble de Jane la lenteur des préparatifs. À la fin Jane commença : les premiers accorda furent attaqués avec mollesse, mais peu à peu l'instrument fut mis en pleine valeur. Mme Weston avait été enchantée auparavant et elle ne le fut pas moins cette fois ; Emma joignit ses éloges à ceux de son amie et le piano fut proclamé absolument parfait.

— Quel qu'ait été le mandataire du colonel Campbell, dit Frank Churchill, avec un sourire à l'adresse d'Emma, cette personne n'a pas mal choisi. Je me suis bien rendu compte à Weymouth des goûts du colonel Campbell ; la douceur des notes hautes est précisément la qualité que lui et tout ce clan prisaient par-dessus tout. Il a dû donner à son ami des

instructions très précises ou écrire lui-même à Broadwood, Ne le pensez-vous pas, Mlle Fairfax ?

Jane ne se retourna pas ; elle n'était pas forcée d'avoir entendu, Mme Weston lui ayant parlé au même instant.

— Ce n'est pas loyal, dit Emma à mi-voix, ma supposition était toute gratuite. Ne la tourmentez pas.

Il secoua la tête en souriant et ne parut nourrir ni doute ni pitié. Il reprit peu après :

— Combien vos amis d'Irlande doivent en ce moment se réjouir du plaisir qu'ils vous ont procuré, Mlle Fairfax. J'imagine qu'ils pensent souvent à vous et cherchent à deviner le jour précis de l'arrivée du piano.

— Jusqu'à ce que j'aie reçu une lettre du colonel Campbell, répondit Jane, d'une voix contenue, je ne puis faire aucune conjecture raisonnable ; c'est à peine si j'ose émettre des suppositions.

— Pour ma part je voudrais bien être à même de prévoir dans combien de temps j'aurai réussi à fixer cette vis ! Que peut-on dire de sensé, Mademoiselle Woodhouse, quand on travaille ? Les véritables ouvriers, je suppose, restent silencieux, mais nous autres amateurs… Voilà, c'est fait. J'ai le plaisir, Madame, ajouta-t-il en s'adressant à Mme Bates, de vous rendre vos lunettes réparées pour un temps.

Il fut remercié avec chaleur par la mère et la fille ; pour échapper aux actions de grâces de cette dernière, il se réfugia près du piano où Mlle Fairfax était toujours assise et la pria de jouer encore.

— Si vous voulez être très bonne, dit-il, ce sera une des valses d'hier soir. Vous n'avez pas paru prendre à la danse autant de plaisir que moi ; vous étiez sans doute fatiguée. Je vous soupçonne de vous être réjouie de la fin prématurée de la sauterie, mais moi j'aurais donné un monde pour la prolonger d'une demi-heure.

Quand elle eut terminé, il reprit :

— Quelle joie, de réentendre un air auquel un bonheur est associé. Si je ne me trompe, nous avons dansé à Weymouth cette même valse ?

Elle leva les yeux vers lui, rougit et se remit à jouer. Il prit sur la chaise qui se trouvait près du piano plusieurs morceaux de musique et, se tournant vers Emma, il dit :

— Connaissez-vous cet auteur : Cramer ? Voici une récente série de mélodies irlandaises : elles ont été envoyées avec le piano. Rien d'étonnant venant d'un tel milieu. C'est une aimable pensée du colonel Campbell,

n’est-ce pas ? Il savait que Mlle Fairfax ne pouvait pas se procurer de musique ici. Je tiens pour particulièrement touchante cette partie du présent ; rien n’a été fait vite, rien incomplètement. La véritable affection est seule capable de trouver des attentions aussi délicates.

Emma jeta un regard à la dérobée vers Jane Fairfax et surprit la trace d’un sourire : la rougeur cachait mal les marques d’une joie intérieure. À la suite de cette constatation, les scrupules et la commisération d’Emma s’évanouirent.

Elle se pencha pour examiner la musique avec son voisin et profita de l’occasion pour murmurer :

— Vous parlez trop clairement : elle ne peut faire autrement que de vous comprendre.

— Je l’espère bien. Je désire qu’elle me comprenne. Je n’ai nulle honte de ce que je pense.

— Mais moi j’en ai et je voudrais ne vous avoir jamais fait part de mon soupçon.

— Je suis bien content au contraire d’avoir été éclairé. J’ai maintenant une clé pour expliquer la bizarrerie de ses airs et de ses manières. Si elle nourrit des sentiments répréhensibles, il convient qu’elle en souffre.

— Je ne la crois pas absolument innocente.

— Je ne distingue pas bien les symptômes. Elle joue en ce moment Robin Adair, le morceau favori de la personne en question.

Peu après, Mlle Bates qui se tenait près de la fenêtre aperçut M. Knightley qui passait à cheval.

— C’est bien M. Knightley ! Je vais essayer de lui parler pour le remercier. Je n’ouvrirai pas cette fenêtre car vous auriez tous froid, mais je puis aller dans la chambre de ma mère. Je vais lui dire que nous avons des visiteurs. C’est délicieux de vous avoir tous ensemble. Quel honneur pour notre petit salon.

Elle se dirigea immédiatement vers la pièce voisine, et attira l’attention de M. Knightley. La porte étant restée ouverte, chaque syllabe de leur conversation était entendue distinctement par tous les assistants.

— Comment allez-vous ? commença Mlle Bates. Je vous remercie mille fois pour la voiture. Nous sommes rentrées juste à temps ; ma mère nous attendait. Je vous en prie, entrez ; vous trouverez quelques amis :

M. Knightley dit d’une voix autoritaire :

— Comment va votre nièce, mademoiselle Bates ? J'espère qu'elle n'a pas pris froid hier soir ?

Mlle Bates fut forcée de donner une réponse directe avant de pouvoir se lancer dans une nouvelle dissertation. Les auditeurs s'amusaient ; Mme Weston regarda Emma d'un air entendu, mais celle-ci secoua la tête avec scepticisme.

— Je vous suis si obligée pour la voiture, reprit Mlle Bates.

Il l'interrompit en disant :

— Je vais à Kinston. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Oh ! vraiment à Kinston ? Mme Cole disait l'autre jour qu'elle avait une commission pour Kinston.

— Mme Cole a des domestiques à sa disposition, mais je serai content de vous être utile.

— Je vous remercie, nous n'avons besoin de rien, mais entrez donc. Devinez qui est ici ? Mlle Woodhouse et Mlle Smith, venues pour juger le nouveau piano ; mettez votre cheval à la Couronne et venez nous rejoindre.

— Eh bien, dit-il, peut-être… pour quelques instants.

— Et il y a aussi Mme Weston et M. Frank Churchill ! C'est délicieux : tant d'amis !

— Réflexion faite, ce sera pour une autre fois ; je ne pourrais rester que deux minutes. Je suis en retard.

— Je vous en prie, ils seront si heureux de vous voir.

— Non ; votre salon est déjà plein de monde ; Je reviendrai un autre jour.

— Comme il vous plaira ! Quelle charmante soirée nous avons passée hier soir ! Avez-vous admiré la façon de danser de Mlle Woodhouse et de M. Frank Churchill ? Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Tout à fait délicieux en effet ; il me serait, du reste, difficile de ne pas en convenir, car je suppose que Mlle Woodhouse et M. Frank Churchill sont à portée de la voix ! Mais il n'y a pas d'inconvénient à parler aussi des autres. À mon avis, Mlle Fairfax danse avec une extrême élégance et je considère Mme Weston comme la plus parfaite exécutante de musique de danse qui soit en Angleterre ! Maintenant, si vos amis ont la moindre gratitude, ils feront quelques remarques obligeantes sur notre compte ; je regrette de ne pouvoir rester pour les entendre.

— Oh ! M. Knightley, encore un moment ! J'ai quelque chose d'important à vous dire : Jane et moi nous sommes toutes deux si confuses

à propos des pommes !

— Pourquoi donc ?

— Est-il possible que vous nous ayez envoyé toute votre réserve de pommes ! Vous en aviez encore beaucoup, disiez-vous, et en vérité il ne vous en reste pas une. Mme Hodges a bien raison d'être irritée. William Larkins nous a tout raconté. Vous n'auriez pas dû agir ainsi. Ah ! le voilà parti ! Eh bien, ajouta-t-elle en rentrant dans le salon, je n'ai pas réussi. M. Knightley est trop pressé pour s'arrêter. Il va à Kinston. Il m'a demandé s'il pouvait faire quelque chose pour…

— Oui, dit Jane, nous avons entendu ses aimables offres, nous avons tout entendu.

— Je n'en suis pas étonnée, ma chère, la porte est restée ouverte et M. Knightley parlait tout haut. « Puis-je faire quelque chose pour vous à Kinston ? » m'a-t-il dit. J'en ai profité pour faire allusion à… Oh ! Mlle Woodhouse, est-ce qu'il faut que vous partiez ? Il me semble que vous arrivez seulement. Comme vous êtes aimable !

En examinant les montres, on s'aperçut qu'une grande partie de l'après-midi s'était écoulée, Mme Weston et son beau-fils, après avoir pris congé, à leur tour, accompagnèrent les deux jeunes filles jusqu'à la grille d'Hartfield et se hâtèrent de rentrer à Randalls.

OceanofPDF.com

XXIX

Table des matières

Il est possible de vivre sans danser : on a vu des jeunes gens ne pas aller au bal pendant plusieurs mois de suite et ne s'en ressentir ni au physique ni au moral ; mais une fois le premier pas fait, une fois les délices du mouvement rapide entrevues, il faut être d'une essence bien grossière pour ne pas désirer continuer.

Frank Churchill avait dansé un soir à Highbury et brûlait de recommencer. Il avait réussi à gagner son père et sa belle-mère à ses idées et un plan de soirée dansante fut élaboré, puis soumis à l'approbation de M. et de Mlle Woodhouse au cours d'une visite à Randalls. Emma voyait les difficultés matérielles du projet, mais en principe elle y était tout acquise et ne ménagea pas son concours à Frank Churchill : ils mesurèrent d'abord la chambre où ils se trouvaient et persistèrent ensuite à vouloir prendre les dimensions du salon contigu, malgré les assurances de M. Weston sur l'équivalence des deux pièces. Puis commença l'énumération des invités :

— Vous, Mlle Smith, Mlle Fairfax, les deux demoiselles Cox, cinq, récapitula plusieurs fois Frank Churchill. Du côté masculin, il y aura les deux Gilbert, le jeune Cox, mon père et moi, outre M. Knightley. Ce sera suffisant pour l'agrément et il y aura largement de la place pour cinq couples.

— En y réfléchissant, reprit M. Weston, il ne me semble guère possible de lancer des invitations pour cinq couples. Une sauterie aussi restreinte ne peut être qu'improvisée.

On découvrit alors que Mlle Gilberte était attendue chez son frère et l'existence d'un autre jeune Cox ; M. Weston nomma une famille de cousins qui devaient être inclus dans l'invitation. Finalement on arriva à dix couples au moins et il fallut songer au moyen de les faire tenir dans l'espace disponible.

Les portes des deux chambres se faisaient précisément vis-à-vis :

— Ne pourrait-on danser dans les deux chambres à travers le passage ? suggéra Frank Churchill.

On eut vite fait de s'apercevoir des inconvénients de cette solution. Mme Weston se désespérait de ne plus avoir de place pour le souper et la

seule idée du couloir affectait tellement M. Woodhouse qu'on dut renoncer définitivement à ce plan.

— Oh non ! dit-il, ce serait de la plus extrême imprudence. Emma n'est pas forte, elle prendrait un rhume terrible ; la pauvre petite Henriette également. Madame Weston, vous seriez certainement forcée de vous coucher ; ne les laissez pas parler d'une chose aussi absurde, je vous en prie. Ce jeune homme, ajouta-t-il en baissant la voix, est étourdi ; il a laissé les portes ouvertes ce soir à plusieurs reprises très inconsidérément ; il ne pense pas aux courants d'air. Je ne voudrais pas vous indisposer contre lui, mais il n'est pas, je regrette de le dire, tout à fait ce qu'il devrait être.

Mme Weston fut désolée d'entendre ce réquisitoire ; elle prévoyait les conséquences qu'une pareille opinion pouvait avoir un jour ou l'autre et elle fit tout son possible pour effacer cette mauvaise impression. Toutes les portes furent fermées et on renonça au couloir. Il fallut revenir à la conception primitive ; Frank Churchill y mit tant de bonne volonté que l'espace jugé à peine suffisant pour cinq couples, un quart d'heure auparavant, lui paraissait maintenant pouvoir en contenir dix.

— Nous avons été trop généreux, dit-il dans nos appréciations des distances. Dix couples pourront parfaitement évoluer ici.

Emma hésita.

— Quel plaisir, dit-elle peut-il y avoir à danser sans l'espace nécessaire ?

— C'est juste, reprit-il gravement ; c'est un grand inconvénient.

Il n'en continua pas moins à prendre des mesures et, pour conclure, il ajouta :

— Somme toute, je crois qu'à la rigueur, on pourrait tenir dix couples.

— Non, non, répondit Emma, vous êtes tout à fait déraisonnable. Ce serait une cohue resserrée dans une petite pièce.

— Une cohue resserrée dans une petite pièce ! Mademoiselle Woodhouse, vous avez l'art de peindre un tableau en quelques mots. Néanmoins, au point où nous en sommes, je ne me sens pas le courage de renoncer à ce projet ; ce serait un désappointement pour mon père et je ne vois pas d'obstacle insurmontable.

Ils se séparèrent sans avoir rien décidé.

Dans l'après-midi du lendemain, Frank Churchill arriva à Hartfield avec un sourire de satisfaction sur les lèvres : il venait en effet proposer une amélioration.

— Eh bien ! Mademoiselle Woodhouse, commença-t-il aussitôt, j'espère que votre goût pour la danse n'a pas été complètement mis en fuite par l'horreur de l'exiguïté des salons de mon père. J'apporte de nouvelles propositions : c'est une idée de mon père, et nous n'attendons que votre approbation pour la réaliser. Me ferez-vous l'honneur de m'accorder les deux premières danses de ce bal qu'il est maintenant question de donner, non pas à Randalls, mais à l'hôtel de la Couronne ?

— À la Couronne !

— Oui, si vous et M. Woodhouse n'y voyez pas d'objection. Mon père espère que ses amis voudront bien être ses hôtes dans ce local. Il peut leur garantir des conditions plus favorables et un accueil non moins cordial. Mme Weston accepte cet arrangement à condition que vous soyez satisfaite. Vous aviez parfaitement raison ! Dix couples, dans l'un ou l'autre des salons de Randalls, c'eût été insupportable, impossible ! Je m'en rendais compte de mon côté, mais je désirais trop arriver à un résultat pour vouloir céder. Ne voyez-vous pas comme moi les avantages de cette nouvelle combinaison ?

— Pour ma part, je serais très heureuse… Papa, est-ce que vous n'approuvez pas aussi ?

Après avoir demandé et reçu des explications supplémentaires, M. Woodhouse donna son avis :

— En vérité, un salon dans un hôtel est toujours humide ; on n'aère jamais suffisamment, et la pièce ne peut être habitable. Si vous devez danser, il vaudrait mieux que ce fût à Randalls. Je n'ai jamais mis le pied dans cet hôtel. Tout le monde s'enrhumera.

— J'allais vous faire observer, Monsieur, dit Frank Churchill, qu'un des avantages de ce changement de local serait précisément d'écarter tout danger de prendre froid ; M. Perry pourrait perdre à ce changement, mais personne d'autre n'aurait à le regretter.

— Monsieur, reprit M. Woodhouse avec chaleur, vous vous méprenez singulièrement sur le caractère de M. Perry : M. Perry est extrêmement tourmenté quand un de nous tombe malade. Mais je ne puis comprendre comment un salon d'hôtel peut vous paraître un meilleur abri que la maison de votre père.

— En raison même de sa grandeur, Monsieur ; nous n'aurons pas besoin d'ouvrir les fenêtres, une seule fois et c'est précisément cette mauvaise

habitude de laisser pénétrer l'air de la nuit dans une chambre où se trouvent des gens en transpiration qui est la cause de la plupart des refroidissements !

— Ouvrir les fenêtres ! Personne ne songerait à ouvrir les fenêtres à Randalls. Je n'ai jamais entendu parler d'une chose pareille. Danser les fenêtres ouvertes ! Ni votre père ni Mme Weston – cette pauvre Mlle Taylor – ne toléreraient cette manière d'agir.

— Ah ! monsieur… mais quelque jeunesse inconsidérée se glisse parfois derrière le rideau et relève un châssis sans y être autorisée. Je l'ai souvent vu faire moi-même.

— Est-ce possible, Monsieur, je ne l'aurais jamais cru ; mais je vis à l'écart et je suis souvent étonné de ce que j'apprends. Néanmoins, cette circonstance mérite considération et peut-être le moment venu… Ce genre de projet demande à être mûrement pesé ; on ne peut prendre une décision à la hâte. Si M. et Mme Weston voulaient se donner la peine de venir me voir un de ces jours, nous pourrions examiner la question.

— Mais malheureusement, Monsieur, j'ai moi-même si peu de temps…

— Il y aura, interrompit Emma, tout le temps nécessaire pour discuter le sujet ; il n'y a aucune hâte. Si l'on peut s'arranger à l'hôtel de la Couronne, papa, ce sera bien commode pour les chevaux : ils seront tout près de leur écurie.

— En effet, ma chère, c'est un point important ; non pas que James se plaigne jamais, mais il importe de ménager nos chevaux. Si encore j'étais sûr qu'on aurait soin de bien aérer le salon ! Mais peut-on se fier à Mme Stokes ? J'en doute : je ne la connais même pas de vue.

— Je puis me porter garant que toutes les précautions seront prises, Monsieur, reprit Frank Churchill… Mme Weston surveillera tout elle-même.

— Dans ce cas, papa, vous devez être tranquille : notre chère Mme Weston est le soin personnifié. M. Perry ne disait-il pas, quand j'ai eu la rougeole il y a tant d'années : « Si Mlle Taylor prend la responsabilité de tenir Mlle Emma au chaud, il n'y a pas à se tourmenter ! » Cette preuve de confiance vous avait frappé.

— C'est bien vrai ! Je n'ai pas oublié. Pauvre petite Emma, vous étiez bien malade ! Du moins, vous l'auriez été sans les soins de Perry : il vint quatre fois par jour pendant une semaine. La rougeole est une terrible maladie. J'espère qu'Isabelle, si ses petits enfants ont la rougeole, fera appeler Perry.

— Mon père et Mme Weston sont en ce moment à l'hôtel de la Couronne, en train d'étudier les lieux. Ils désirent connaître votre opinion, Mlle Woodhouse, et ils seraient heureux si vous consentiez à venir les rejoindre. Rien ne peut être fait d'une façon définitive sans vous. Si vous le permettez, je vous accompagnerai jusqu'à l'hôtel.

Emma fut très contente d'être appelée à prendre part à ce conseil ; son père promit de considérer le problème pendant leur absence et les deux jeunes gens se mirent en route.

M. et Mme Weston furent enchantés de l'approbation d'Emma ; ils étaient très affairés ; Mme Weston n'était pas absolument satisfaite ; mais lui trouvait tout parfait.

— Emma, dit Mme Weston, ce papier est en plus mauvais état que Je ne pensais : par endroits il est extrêmement sale ; et la boiserie a une teinte jaune.

— Ma chère, vous êtes trop méticuleuse, reprit son mari, c'est un détail sans importance. On n'y verra rien à la lumière des bougies : nous ne nous apercevons jamais de rien les jours de nos réunions de whist !

Une autre question se posa relativement à l'emplacement de la table du souper. L'unique chambre contiguë à la salle de bal était fort petite et devait servir de salon de jeu. Une autre pièce beaucoup plus vaste était mise à leur disposition, mais elle était située à l'extrémité d'un couloir. Mme Weston craignait les courants d'air pour les jeunes gens dans le passage ; dans un but de simplification, elle proposa de ne pas avoir un véritable souper, mais simplement un buffet avec des sandwiches, etc., dressé dans la petite chambre, mais cette idée fut aussitôt écartée comme pitoyable : un bal sans souper assis fut jugé contraire à tous les droits de l'homme et de la femme ; Mme Weston dut promettre de ne plus y faire allusion. Elle changea alors d'expédient et dit :

— Il me semble qu'à la rigueur nous pourrions tous tenir ici ; nous ne serons pas si nombreux.

Mais Emma et les messieurs, étaient décidés à être installés confortablement pour souper. M. Weston se met à parcourir le couloir et cria :

— Vous avez parlé de la longueur du couloir, ma chère, mais à bien considérer ce n'est rien du tout et on est à l'abri du vent de l'escalier.

— Je voudrais bien savoir, dit Mme Weston, quel arrangement nos hôtes préfèreraient. Notre désir est de contenter tout le monde et si nous pouvions

connaître l’opinion générale, je serais plus tranquille.

— C’est juste, dit Frank, on pourrait prendre l’avis de nos voisins, des Cole, par exemple, qui n’habitent pas loin. Irai-je les trouver ? Et aussi celui de Mlle Bates. Elle demeure encore plus près. Il me semble que Mlle Bates serait assez capable de donner la note exacte, une sorte de moyenne ; si j’allais prier Mlle Bates de venir ?

— Si vous croyez, reprit Mme Weston avec un peu d’hésitation, si vous croyez qu’elle peut nous être utile.

— Vous n’obtiendrez aucun éclaircissement de Mlle Bates, reprit Emma, elle se confondra en remerciements et en expressions de reconnaissance, mais elle ne dira rien ; elle n’écoutera même pas vos questions. Je ne vois aucun avantage à consulter Mlle Bates.

— Mais elle est si amusante, si extrêmement amusante ! J’aime beaucoup entendre parler Mlle Bates.

— À ce moment, M. Weston arriva et ayant été mis au courant de ce dont il s’agissait, donna son entière approbation.

— Certainement, Frank, allez chercher Mlle Bates ; elle approuvera notre plan, j’en suis sûr ; je ne connais pas une personne plus apte à dénouer les difficultés. Nous faisons trop d’embarras. Elle nous enseignera la manière d’être content de tout. Mais, amenez-les toutes les deux.

— Toutes les deux, Monsieur ! Est-ce que la vieille dame… ?

— La vieille dame ! Mais non ; je fais allusion à la jeune. Je vous considérerais comme un sot si vous ameniez la tante sans la nièce.

— Excusez ma distraction, Monsieur ; puisque vous le désirez, je m’efforcerai de les amener l’une et l’autre.

Et il partit sur le champ.

Bien avant le retour de Frank Churchill, Mme Weston avait examiné de nouveau le couloir et en femme soumise s’était rangée à l’avis de son mari ; en conséquence il fut décidé que la salle à manger serait utilisée. Tout le reste du programme, du moins en théorie, paraissait extrêmement simple : on se mit d’accord sur l’éclairage, la musique, le thé, le souper ; Mme Weston et Mme Stokes devaient résoudre les petites difficultés qui pourraient se présenter par la suite. On savait pouvoir compter sur tous les invités ; Frank avait déjà écrit à Enscombe pour demander de rester quelques jours de plus et il escomptait une réponse favorable.

Mlle Bates, en arrivant, ne put qu’apporter ses félicitations : elles furent du reste beaucoup mieux accueillies que ne l’eussent probablement été ses

conseils. Pendant une demi-heure encore, ils allèrent et vinrent à travers les pièces et diverses améliorations de détail furent suggérées. Au moment de l’adieu, Frank Churchill renouvela son invitation à Emma pour les premières danses ; peu après celle-ci entendit M. Weston murmurer à l’oreille de sa femme : « Naturellement, ma chére, il l’a invitée ! »

OceanofPDF.com

XXX

Table des matières

Au bout de quelques jours arriva une lettre d'Enscombe accordant l'autorisation demandée ; les termes de la réponse indiquaient que les Churchill n'étaient pas satisfaits de cette prolongation de séjour, mais ils ne s'y opposèrent pas.

Tout paraissait donc marcher à souhait. La bonne humeur était générale. Jane Fairfax elle-même se montrait enthousiaste, elle en devenait animée, franche et dit spontanément : « Oh ! mademoiselle Woodhouse j'espère qu'il n'arrivera rien pour empêcher cette réunion ; je m'en fais, je l'avoue, un véritable plaisir. »

Seul M. Knightley continuait à ne laisser paraître aucun intérêt. En réponse aux communications d'Emma, il se contentait de répondre :

— Très bien. S'il plaît aux Weston de se donner tant de peine pour quelques heures d'un amusement bruyant, c'est leur affaire ; mais il ne dépend pas d'eux que j'y prenne plaisir. Naturellement, je ne peux pas refuser ; je ferai de mon mieux pour rester éveillé ; toutefois, j'aurais préféré de beaucoup rester à la maison pour examiner les comptes de William Larkins. Je ne danse pas et je ne trouve aucun charme au rôle de spectateur ; du reste, la plupart de ceux qui ne prennent pas une part active au bal partagent mon indifférence : bien danser procure sans doute une satisfaction intérieure comme la vertu !

Hélas ! toute raison de divergence avec M. Knightley devait bientôt disparaître : après deux jours d'une fausse sécurité, Frank Churchill reçut une lettre de son oncle le priant de revenir sans délai : « Mme Churchill était très malade ; déjà fort souffrante en répondant à son neveu, elle n'avait pas voulu, dans son désir de lui éviter un désappointement, faire allusion à son état de santé. »

Emma fut aussitôt mise au courant par un billet de Mme Weston : « Frank ira à Highbury après déjeuner prendre congé de ses amis. Vous le verrez d'ici peu à Hartfield. »

Cette triste communication mit fin au déjeuner d'Emma ; ses regrets étaient proportionnés au plaisir qu'elle s'était promis de cette fête.

Les sentiments de M. Woodhouse étaient très différents : il se préoccupait particulièrement de la maladie de Mme Churchill et aurait voulu savoir le traitement qu'elle suivait.

Frank Churchill se fit un peu attendre ; il arriva enfin : la tristesse et l'abattement étaient peints sur son visage ; après les salutations d'usage, il s'assit et garda le silence pendant quelques instants ; mais il dit :

— Je ne m'attendais pas à vous dire adieu aujourd'hui !

— Mais vous reviendrez, dit Emma, ce ne sera pas votre seule visite à Randalls ?

— Je ferai certainement tout mon possible ; ce sera ma préoccupation continuelle et si mon oncle et ma tante vont au printemps à la ville… Mais j'ai bien peur que ce soit une habitude perdue : l'année dernière ils n'ont pas bougé.

— Il nous faut donc renoncer à notre pauvre bal ?

— Ah ! Pourquoi avons-nous tant attendu ? Que n'avons-nous saisi le plaisir lorsqu'il était à portée. Vous l'aviez prédit ! Hélas ! Vous avez toujours raison.

— Je regrette bien d'avoir eu raison ; j'aurais de beaucoup préféré être heureuse que perspicace.

— De toute façon le bal aura lieu ; mon père compte bien que ce n'est que partie remise. N'oubliez pas votre promesse.

Emma sourit gracieusement.

— Chaque journée augmentait mon regret de partir. Heureux ceux qui restent à Highbury !

— Puisque vous nous jugez si favorablement à présent, dit Emma, je me permettrai de vous demander si vous n'étiez pas à un moment donné, un peu prévenu contre nous ? Vous vous seriez décidé à venir depuis longtemps si vous aviez eu une bonne opinion de Highbury.

Il se mit à rire en protestant contre cette allégation.

— Et il faut que vous partiez ce matin ?

— Oui, mon père doit me rejoindre ici ; nous rentrerons ensemble et je me mettrai en route sur l'heure. Je crains de le voir arriver d'un instant à l'autre.

— Quoi ! Vous n'aurez même pas cinq minutes à consacrer à vos amies, Mlle Fairfax et Mlle Bates ? C'est bien fâcheux ! L'immuable logique de Mlle Bates aurait pu avoir une bonne influence sur votre esprit à cette heure de désarroi !

— J’ai déjà pris congé de ces dames ; en passant devant la porte je suis entré comme il convenait. Je voulais rester trois minutes, mais j’ai été forcé de prolonger ma visite et d’attendre le retour de Mlle Bates qui était sortie ; c’est une femme dont il est difficile de ne pas se moquer, mais je n’aurais pas voulu l’offenser. J’ai profité de l’occasion….

Il hésita, se leva et alla à la fenêtre.

— En un mot, dit-il, mademoiselle Woodhouse, il n’est pas possible que vous n’ayez pas quelques soupçons…

Il la regarda comme pour lire dans la pensée de la jeune fille. Emma se sentait mal à l’aise ; ces paroles semblaient le prélude d’une déclaration et elle ne désirait pas l’écouter. Se forçant à parler dans l’espoir d’amener une diversion elle reprit :

— Vous avez eu bien raison ; il était tout naturel de profiter de votre passage à travers Highbury pour faire cette visite.

Il se tut, semblant chercher à deviner le sens de cette réponse. Puis elle l’entendit soupirer : évidemment il se rendait compte qu’elle ne ne voulait pas l’encourager. La gêne du jeune homme persista quelques moments encore, puis il dit d’un ton plus décidé :

— De cette façon, j’ai pu consacrer le reste de mon temps à Hartfield.

Il s’arrêta de nouveau, l’air embarrassé.

Emma se demandait comment cette scène se terminerait lorsque M. Weston apparut suivi de M. Woodhouse.

Après quelques minutes de conversation, M. Weston se leva et annonça qu’il était temps de partir.

— J’aurai de vos nouvelles à tous, dit Frank Churchill. Je saurai tout ce qui se passe ici ; j’ai demandé à Mme Weston de m’écrire et elle a bien voulu me le promettre ; en lisant ses lettres, je me croirai encore à Highbury !

Une très cordiale poignée de main accompagnée de souhaits réciproques mit fin à l’entretien, et la porte se referma sur les deux hommes.

Emma ne tarda pas à s’apercevoir des conséquences de ce départ ; les rencontres avec Frank Churchill avaient été presque journalières ; sans aucun doute sa présence à Randalls avait apporté une grande animation : chaque jour elle attendait sa visite et elle était sûre de le trouver aussi attentif, aussi plein d’entrain ! Cette dernière quinzaine avait été agréablement employée et le retour à la vie courante d’Harfield ne pouvait manquer de paraître triste. De plus, au cours de leur dernière entrevue Frank

Churchill lui avait laissé entendre qu'il l'aimait et de ce fait le prestige du jeune homme se trouvait rehaussé.

Emma cherchait à se rendre compte de l'état de son propre cœur.

— Je dois certainement être amoureuse, se dit-elle ; cette sensation de fatigue, d'ennui, ce dégoût de m'asseoir et de m'applique à une tâche quelconque, ce sont là tous les symptômes de l'amour. Enfin, le mal des uns fait le bonheur des autres ; je ne serai pas la seule à regretter le bal, mais M. Knightley sera heureux : il pourra passer la soirée en compagnie de son cher William Larkins.

À l'encontre de ces prévisions, M. Knightley ne manifesta aucun sentiment de triomphe ; il ne pouvait pas affecter de regretter personnellement la fête : sa mine réjouie aurait suffi à le contredire, mais il déclara compatir au désappointement de tous et il ajouta avec bonté :

— Pour vous, Emma, qui avez si peu l'occasion de danser, ce n'est vraiment pas de chance !

Emma s'attendait à ce que Jane Fairfax prît une part active aux regrets causés par ce contre-temps, mais à quelques jours de là elle put constater la parfaite indifférence de la jeune fille ; celle-ci avait été assez souffrante de maux de tête et Mlle Bates déclara que de toute façon sa nièce n'aurait pu assister au bal. L'inconcevable sang-froid dont Jane fit preuve dans cette circonstance fut pour Emma un nouveau grief ajouté à beaucoup d'autres.

OceanofPDF.com

XXXI

Table des matières

Emma reconnut bientôt que les ravages causés par Frank Churchill étaient peu considérables. Elle avait grand plaisir à entendre parler de lui ; elle espérait qu'une visite au printemps serait possible mais elle n'était nullement malheureuse ; le premier moment passé elle s'était mise à vaquer gaiement, comme d'habitude, à ses occupations. Tout en rendant justice aux qualités du jeune homme elle voyait clairement ses défauts ; et de plus, si le souvenir de Frank Churchill occupait souvent sa pensée, aux heures de loisir, les plans, les dialogues, les lettres, les déclarations qu'elle imaginait aboutissaient invariablement à un refus de sa part. Ils se séparaient avec de tendres paroles, mais la séparation était fatale : elle se rendait compte que, malgré sa résolution de ne pas quitter son père, de ne jamais se marier, un attachement sérieux lui aurait rendu la lutte plus pénible.

« Il n'appert pas que je fasse grand usage du mot sacrifice, se dit-elle, dans mes aimables refus, ni dans mes spirituelles réponses, Frank Churchil évidemment n'est pas nécessaire à mon bonheur et je m'en réjouis. D'autre part, il est, je crois, très amoureux et s'il revient, je me tiendrai sur mes gardes et j'éviterai toute apparence d'encouragement. Ce serait inexcusable d'agir autrement étant décidée à ne pas l'épouser. Du reste, je ne pense pas qu'il ait pu à aucun moment, se méprendre sur mon attitude ; dans ce cas, ses regards et son langage eussent été très différents à l'heure de la séparation : néanmoins, je m'observerai encore plus. Je ne m'imagine pas qu'il soit capable de constance : ses sentiments sont chauds, mais je les crois sujets à variation. Dieu merci ! mon bonheur n'est pas sérieusement en jeu. Tout le monde, dit-on, doit être amoureux une fois dans sa vie et me voici quitte à bon compte ! »

Quand Mme Weston apporta à Hartfield la première lettre de son beau-fils, Emma la parcourut aussitôt avec plaisir et intérêt : c'était une longue missive et une description imagée de son voyage. Le jeune homme s'adressait à Mme Weston avec une véritable affection et la transition de Highbury à Enscombe, le contraste entre les deux endroits au point de vue des principaux avantages de la vie étaient indiqués autant que les convenances le permettaient. Le nom de Mlle Woodhouse apparaissait à

plusieurs reprises, mêlé à une allusion aimable, à un compliment, à un rappel d'un propos tenu par la jeune fille. En post-scriptum il avait ajouté : « Je n'ai pas eu mardi un instant de libre comme vous le savez pour saluer la petite amie de Mlle Woodhouse ; veuillez transmettre à miss Smith mes excuses et mes adieux. » Emma goûta la délicatesse de cette attention détournée dont Harriet n'était que le prétexte. Mme Churchill allait mieux, mais il ne pouvait, même en imagination, fixer une date pour son retour à Randalls.

Emma replia la lettre et la rendit à Mme Weston. Après comme avant cette lecture, elle sentait pouvoir fort bien se passer de Frank Churchill et elle souhaita que ce dernier apprit à se passer de Mlle Woodhouse.

L'arrivée de Frank Churchill avait été pendant une quinzaine de jours le sujet principal des conversations à Highbury, mais dès la disparition de ce dernier les faits et gestes de M. Elton reprirent leur ancien intérêt. Le jour du mariage fut bientôt fixé. Bientôt M. Elton serait de retour avec sa femme. Emma fut péniblement affectée en apprenant cette nouvelle. Sans doute le moral d'Henriette s'était fortifié et la perspective du bal de M. Weston avait grandement contribué à apaiser ses regrets ; mais Emma craignait qu'elle n'eût pas encore atteint le degré d'indifférence nécessaire pour affronter les événements actuels. En effet, la pauvre Henriette fut bientôt dans une disposition d'esprit nécessitant toute la patience d'Emma : celle-ci considérait comme son devoir le plus strict de donner à son amie toutes les preuves d'affection possibles ; pourtant c'était un travail ingrat que de prêcher sans produire jamais aucun effet : Henriette écoutait toujours avec soumission : « C'est très juste, c'est exactement ainsi ; ce n'est pas la peine de penser à eux », mais le résultat était nul et, au bout d'une demi-heure, Henriette était aussi anxieuse et inquiète qu'auparavant.

À bout de ressources Emma chercha à faire vibrer une autre corde chez Henriette et elle lui dit :

— En vous laissant aller à être si malheureuse à cause du mariage de M. Elton vous ne pouvez me faire sentir plus durement l'erreur dans laquelle je suis tombée. C'est moi qui suis responsable de tout ; je ne l'ai pas oublié, je vous assure ; trompée moi-même je vous ai trompée à mon tour ; ce sera pour moi un sujet de triste méditation.

Henriette fut trop touchée de ce discours pour pouvoir faire mieux que de protester par quelques monosyllabes. Emma continua :

— Je ne vous ai jamais dit, Henriette : Faites des efforts à cause de moi, pensez moins, parlez moins de M. Elton par égard pour moi. Vous aviez d'autres motifs d'agir ainsi et plus graves : j'ai fait appel à votre raison vous représentant la nécessité de prendre l'habitude de rester maître de soi, l'importance de ne pas provoquer les soupçons des autres, l'urgence de sauvegarder votre santé. Mon seul but était de vous éviter des souffrances inutiles. Peut-être, pourtant, ai-je quelquefois pensé qu'Henriette ne pouvait pas oublier les égards que l'affection doit inspirer.

Cet appel aux sentiments d'Henriette fut en partie couronné de succès. L'idée de manquer de reconnaissance et de considération pour Mlle Woodhouse, la rendit tout à fait malheureuse :

— Vous ayez été pour moi la meilleure des amies ! Personne ne vous vaut ! Je n'aime personne autant que vous ! Je sais combien j'ai été ingrate, Mlle Woodhouse !

Ces protestations appuyées de la plus tendre mimique touchèrent le cœur d'Emma.

« La spontanéité d'un cœur aimant a un charme incomparable, se dit-elle ensuite à elle-même. C'est la nature affectueuse de mon père et d'Isabelle qui les font aimer de tous. Je n'ai pas ces qualités, mais je sais les apprécier et les respecter. Henriette m'est de beaucoup supérieure à ce point de vue. Chère Henriette, je ne voudrais pas vous changer pour la plus intelligente des créatures humaines ! »

OceanofPDF.com

XXXII

Table des matières

Ce fut dans l'église d'Highbury que Mme Elton s'offrit pour la première fois aux regards : cette apparition suffit à interrompre les dévotions, mais non pas à satisfaire la curiosité. Emma tenait à présenter sans délai ses félicitations ; elle se décida à amener Henriette avec elle afin d'adoucir pour son amie, dans la mesure du possible, l'émoi de la première entrevue.

Néanmoins, Henriette se comporta fort bien et ne laissa pas percer son émotion : elle était seulement plus pâle et plus silencieuse que de coutume. Naturellement, la visite fut courte, la gêne était inévitable de part et d'autre. Dans ces conditions, Emma se promit de ne pas porter un jugement hâtif sur la jeune femme ; la première impression n'était pas favorable : chez une étrangère, une jeune mariée, il y avait excès d'aisance ; la tournure était agréable, le visage également, mais Emma ne discerna, ni dans les traits, ni dans le maintien, aucune distinction naturelle. Quant à M. Elton, elle était disposée à se montrer indulgente : les visites de noce sont, de toute façon, une épreuve redoutable ; il faut une extrême bonne grâce à un homme pour bien s'acquitter de sa fonction. Le rôle de la femme est plus facile : elle a toujours le privilège de la timidité. Dans ce cas particulier, il convenait de tenir compte à M. Elton de la situation particulièrement délicate où il se trouvait : n'était-il pas entouré de la femme qu'il venait d'épouser, de la jeune fille qu'il avait demandée en mariage et de celle qu'on lui avait destinée ? Emma lui reconnaissait bien volontiers le droit d'être mal à l'aise et de mettre quelque affectation à ne le point paraître.

— Eh bien, Mlle Woodhouse, dit Henriette en quittant la maison, eh bien, que pensez-vous de Mme Elton ? N'est-elle pas charmante ? Emma hésita un moment et répondit :

— Oh oui, certainement, une très aimable jeune femme.

— Je la trouve très jolie.

— En tout cas elle est fort bien habillée ; elle avait une robe très élégante.

— Je ne suis pas étonnée le moins du monde qu'il en soit tombé amoureux.

— Rien n’est moins surprenant : une jolie fortune qui s’est trouvée sur son chemin.

— Certainement, reprit Henriette avec un soupir, elle doit avoir un grand attachement pour lui.

— C’est possible ; mais tous les hommes n’ont pas le bonheur d’épouser la femme qui les aime le plus. Mlle Hawkins, sans doute, désirait s’établir et elle a pensé qu’elle ne trouverait pas mieux.

— Oui, dit Henriette, elle a eu bien raison ; il est impossible d’imaginer un meilleur parti. Eh bien, je leur souhaite de tout mon cœur d’être heureux ; et maintenant, Mlle Woodhouse, je ne crois pas qu’il me sera pénible de les revoir : j’admirerais toujours M. Elton ; mais je le considérerai sous un autre jour. La pensée qu’il a fait un bon mariage me console. Heureuse créature ! Il l’a appelée Augusta. Comme c’est délicieux !

Peu de jours après, M. et Mme Elton vinrent à Hartfield et Emma fut à même de se former une opinion ; elle était seule avec son père ; M. Elton entretint M. Woodhouse et elle put se consacrer à la jeune mariée : un quart d’heure de conversation suffit à la convaincre que Mme Elton était une femme vaine, contente d’elle-même, pleine de prétentions ; ses manières avaient été formées à mauvaise école ; elle était impertinente et familière ; elle ne paraissait pas sotte mais Emma la soupçonna de ne pas être particulièrement instruite.

Mme Elton commenta aussitôt par faire part à Emma de la bonne impression que lui produisait Hartfield.

— Cette maison me rappelle tout à fait Maple Grove, dit-elle, la propriété de mon beau-frère, M. Suckling. Cette pièce est précisément de la grandeur et de la forme de celle où ma sœur se tient le plus volontiers.

Elle en appela à M. Elton.

— La ressemblance n’est-elle pas frappante ? Et l’escalier ? Quand je suis entrée, je n’ai pu m’empêcher de pousser une exclamation. J’ai, je dois l’avouer, une grande prédilection pour Maple Grove, que je considère comme mon véritable « home ». Si jamais, Mademoiselle Woodhouse, vous êtes transplantée comme je le suis, vous comprendrez combien il est délicieux de rencontrer sur son chemin un décor familier.

Emma fit une réponse aussi évasive que possible, mais Mme Elton s’en contenta et reprit :

— Le parc, également, est tout à fait dans le même style : il y a à Maple Grove des lauriers en abondance comme ici et disposés d'une manière identique ; j'ai aperçu un grand arbre encerclé d'un banc, qui a éveillé chez moi de tendres souvenirs ! Mon beau-frère et ma sœur seront enchantés de Hartfield : des gens qui possèdent eux-mêmes de vastes propriétés, prennent toujours intérêt aux domaines du même genre.

Emma doutait fort de la vérité de cet aphorisme, du reste évidemment émis pour amener un parallèle flatteur ; aussi se contenta-t-elle de répondre :

— Quand vous aurez parcouru ce pays, les charmes d'Hartfield vous apparaîtront, je le crains, plus modestes. Le Surrey est très favorisé au point de vue du pittoresque.

— Oh ! je sais parfaitement à quoi m'en tenir : ce comté est le jardin de l'Angleterre.

— Oui ; mais il ne faut pas appuyer notre opinion sur ce dicton car, si je ne me trompe, plusieurs autres provinces se parent de cette couronne.

— Je ne l'ai jamais entendu dire, assura Mme Elton avec un sourire satisfait.

Emma n'insista pas.

— Mon beau-frère et ma sœur nous ont promis de venir nous voir au commencement de l'été, continua Mme Elton. Pendant leur séjour nous comptons explorer le pays. Ils amèneront probablement leur landau dans lequel quatre personnes tiennent à l'aise ; de cette façon nous serons à même de visiter les différents sites fort commodément. À cette époque de l'année ils n'auront certainement pas l'idée de voyager dans leur berline, mais pour éviter toute surprise je vais leur écrire à ce propos. M. Suckling aime beaucoup les excursions : l'été dernier nous avons été jusqu'à King Weston dans les meilleures conditions, précisément après l'acquisition du landau. Je suppose, mademoiselle Woodhouse, que vous faites souvent de grandes promenades.

— Non ; nous sommes un peu éloignés des points de vue réputés et d'autre part nous sommes tous ici, je crois, extrêmement casaniers et peu disposés à organiser des parties de plaisir.

— Personne n'est plus attaché à son « home » que moi ; mon amour de la maison était passé en proverbe à Maple Grove. Combien de fois Célina n'a-t-elle pas dit en se mettant en route pour Bristol : « Je renonce à demander à Augusta de m'accompagner, je déteste pourtant bien être assise

seule dans le landau, mais je sais par expérience qu'il n'est pas possible de lui faire franchir la grille du parc. En même temps je ne suis pas partisan d'une réclusion absolue ; j'estime au contraire qu'il faut se mêler au monde et prendre part avec mesure aux distractions de la société. Néanmoins je comprends parfaitement votre situation, Mademoiselle Woodhouse ; l'état de santé de votre père doit être pour vous un empêchement sérieux. Pourquoi n'essaye-t-il pas le traitement de Bath ? Laissez-moi vous recommander Bath, je suis sûre que les eaux réussiraient parfaitement à M. Woodhouse.

— Mon père a suivi ce traitement à maintes reprises autrefois mais sans profit ; et M. Perry dont le nom ne vous est sans doute pas inconnu, ne juge pas opportun de le lui conseiller actuellement.

— Je vous assure, Mlle Woodhouse, qu'on obtient des résultats incroyables : pendant mon séjour à Bath j'ai été à même de constater des cures merveilleuses. D'autre part, les avantages de Bath pour les jeunes filles sont connus ; ce serait un excellent milieu pour vos débuts dans le monde : un mot de moi vous ferait accueillir cordialement par la meilleure société de l'endroit ; mon amie intime, Mme Partridge, la dame chez qui j'ai toujours habité pendant mes séjours à Bath, serait trop heureuse de s'occuper de vous et de vous servir de chaperon.

Mme Elton se tut à cet endroit de son discours : ce fut heureux car elle avait atteint la limite de ce qu'Emma pouvait entendre sans être impolie : celle-ci frémit à l'idée d'être l'obligée de Mme Elton, d'aller dans le monde sous les auspices d'une amie de cette dernière, probablement quelque veuve vulgaire et intrigante ! La dignité de Mlle Woodhouse était véritablement écrasée ! Néanmoins elle s'efforça de dissimuler son irritation et se contenta de remercier froidement Mme Elton.

— Il ne peut être question pour nous d'aller à Bath, répondit-elle. Je ne suis pas sûre du reste si l'endroit me conviendrait plus qu'à mon père.

Pour éviter le retour de nouveaux outrages, Emma se hâta de changer de conversation.

— Je ne vous demande pas si vous êtes musicienne, Mme Elton. Dans ces occasions on est généralement au courant de toutes les qualités d'une personne avant de la connaître ; Highbury sait depuis longtemps que vous avez un talent supérieur.

— Oh ! non ! du tout ; je proteste contre cette allégation, réfléchissez à quelle source vous avez puisé vos informations ! J'aime beaucoup la

musique, passionnément même et je ne suis pas, au dire de mes amis, dépourvue de goût ; mais quant au reste, sur mon honneur, mon jeu est tout à fait médiocre. Mais vous, Mademoiselle Woodhouse, vous jouez, paraît-il délicieusement ; ce sera une vraie joie pour moi de vous entendre. Je ne puis pas, à la lettre, me passer de musique. Au début de notre engagement, M. Elton, en me décrivant ma future résidence, m'exprimait sa crainte que je ne trouvasse la vie trop retirée, il s'inquiétait aussi de l'infériorité de la maison ; je lui répondis : « Je renonce volontiers au monde, au théâtre, au bal et je ne crains pas du tout la solitude. Deux voitures ne sont pas nécessaires à mon bonheur pas plus que des appartements d'une certaine dimension ; mais, en toute franchise, je vous avoue que je m'habituerai difficilement à vivre dans un milieu où la musique ne serait pas en honneur. »

Il me tranquillisa aussitôt.

— Sans aucun doute, reprit Emma en souriant, M. Elton a courageusement affirmé que vous trouveriez à Highbury une réunion de mélomanes ! Vous jugerez qu'il a outrepassé la vérité plus qu'il n'était nécessaire.

— Je n'ai plus aucune inquiétude à ce sujet. Je suis enchantée. Nous devrions, Mademoiselle Woodhouse, fonder un club musical et avoir des réunions hebdomadaires chez vous ou chez moi. Qu'en dites-vous ? Si nous nous donnons la peine de faire les premiers pas, je suis sûre que nous serons bientôt suivies. De cette façon, je serai forcée d'étudier régulièrement ; les femmes mariées ont une détestable réputation à ce point de vue : elles sont très enclines à abandonner la musique.

— Pour vous qui êtes si passionnée, ce ne peut être le cas ?

— Je l'espère, mais, véritablement je ne puis m'empêcher de trembler en regardant autour de moi : Célina a complètement renoncé à la musique, elle n'ouvre jamais son piano et pourtant elle jouait d'une façon charmante. Mme Jeffereys, née Clara Partrigde, les demoiselles Milmans, maintenant Mme Bird et Mme James Cooper, sont dans le même cas. Sur ma parole, il y a de quoi se sentir inquiète. Je me suis souvent querellée à ce propos avec Célina, mais aujourd'hui je me rends compte des multiples occupations d'une femme mariée, je lui trouve des excuses. Je suis demeurée, ce matin, enfermée près d'une heure avec ma femme de charge !

— Mais une fois votre maison organisée, cela marchera tout seul.

— Eh bien, reprit Mme Elton en riant, nous verrons !

Emma renonça à combattre une obstination si singulière et après quelques instants de silence, Mme Elton aborda un autre sujet :

— Nous avons été faire une visite à Randalls, dit-elle, ils étaient tous deux à la maison ; ils m'ont laissé une excellente impression. M. Weston paraît un charmant homme pour lequel je ressent déjà une véritable prédilection et je trouve qu'il y a chez Mme Weston une sorte de douceur maternelle particulièrement touchante. Elle a été votre gouvernante, n'est-il pas vrai ?

Emma fut tellement surprise de ce manque de tact qu'elle ne sut que répondre ; du reste Mme Elton se hâta de continuer :

— Étant au courant de cette circonstance, je fus un peu étonnée de la trouver si comme il faut : c'est vraiment une femme du monde.

— Les manières de Mme Weston reprit Emma ont toujours été parfaites : leur élégance, leur simplicité, leur discrétion peuvent être données comme modèle à une jeune femme.

— Nous avons eu une surprise au moment de prendre congé : Devinez qui est entré dans le salon ? et Emma n'avait pas idée à qui Mme Elton voulait faire allusion. Le ton indiquait une certaine intimité.

— Knightley ! continua Mme Elton, Knightley lui-même ! J'ai été d'autant plus heureuse de le rencontrer que je n'étais pas chez moi lors de sa venue à la maison. Je nourrissais un vif désir de faire la connaissance de l'ami intime de M. Elton : j'avais si souvent entendu mentionner « mon ami Knightley » ! Je dois rendre justice à mon « caro sposo », il n'a pas à rougir de son ami ; c'est bien le type de l'homme distingué ; il me plait beaucoup.

L'heure du départ sonna enfin et Emma put respirer :

— Quelle insupportable créature ! s'écria-t-elle, elle surpasse de beaucoup mes prévisions les plus pessimistes. Knightley ! Je n'aurais pu le croire si on ne me l'avait raconté. Elle ne l'a auparavant jamais vu de sa vie et elle l'appelle Knightley ! Elle lui décerne un certificat de distinction ! Je doute qu'il lui retourne le compliment. Je n'ai jamais vu une pareille vulgarité aggravée de prétentions aussi exorbitantes et d'une élégance de mauvais aloi. Que dirait Frank Churchill s'il était là ? Comme il se serait diverti et moqué !

Ces pensées se succédèrent rapidement dans l'esprit d'Emma, et quand son père, une fois le brouhaha du départ apaisé, eut repris sa place, elle se trouva prête à lui donner la réplique.

— Eh bien ! ma chère ! dit M. Woodhouse, c’est une aimable jeune femme et je suis sûr que vous lui avez fait une excellente impression. Elle parle un peu trop vite ; j’ai l’oreille, il est vrai, extrêmement susceptible ; je n’aime pas les voix étrangères ; personne du reste n’a un timbre et une élocution comme vous et Mlle Taylor ; néanmoins elle semble très bien élevée et je ne doute pas qu’elle ne soit une excellente femme pour M. Elton. J’ai fait toutes les excuses possibles de n’avoir pas pu leur rendre visite à cette heureuse occasion ; j’espère être en état d’aller chez eux pendant le courant de l’été ; mais je n’aime pas, je l’avoue, tourner le coin de Vicarage Lane.

— Je suis sûre que vos excuses ont été acceptées : M. Elton connaît vos habitudes.

— Malgré tout, à moins d’impossibilité, je n’aurais pas dû me soustraire à cette obligation ; j’ai forfait à toutes les règles de la politesse.

— Mon cher papa, vous n’êtes pas partisan du mariage ; en conséquence, pourquoi vous montrer si anxieux de témoigner votre respect à une nouvelle mariée ! Cet état ne devrait pas être une recommandation pour vous, c’est encourager les gens à se marier que de leur prodiguer des marques d’attention.

— Non, ma chère, mais il faut avoir des prévenances pour une jeune femme dans cette situation : une nouvelle mariée a droit à la première place partout où elle se trouve.

— Eh bien ! papa, je n’aurais jamais cru que vous donneriez votre appui à des coutumes qui vont à l’encontre de vos idées.

— Ma chère, vous ne me comprenez pas, c’est une question de bonne éducation.

M. Woodhouse devenait nerveux, et Emma n’insista pas.

OceanofPDF.com

XXXIII

Table des matières

Emma n’eut pas, par la suite, à modifier le jugement qu’elle avait porté sur Mme Elton lors de leur seconde entrevue ; à chaque nouvelle rencontre celle-ci apparut égale à elle-même : prétentieuse, hardie, familière et mal élevée ; elle manquait totalement de tact et se crut appelée à infuser une vie nouvelle à la société provinciale dont elle allait devenir un des membres ; elle s’imaginait de bonne foi que Mlle Hawkins avait occupé dans le monde une place considérable et se préparait, comme femme mariée, à jouer un rôle prépondérant.

M. Elton semblait partager cette manière de voir ; il se sentait fier d’avoir amené à Highbury une personne si supérieure. L’opinion générale se montrait du reste très favorable à la jeune mariée : Mlle Bates avait donné le ton et l’éloge de Mme Elton passait de bouche en bouche. Emma ne voulait pas apporter une note discordante à ce concert et se contentait de reprendre sa première appréciation : « Très aimable et très bien habillée ».

Cependant les manières de Mme Elton à l’égard d’Emma se modifièrent bientôt : probablement offensée par le peu de succès qu’avaient rencontré ses propositions d’intimité, elle ne fit plus d’avances et se tint à l’écart. Les époux affectaient, en outre, de se montrer désagréables pour Henriette, avec l’intention de prendre ainsi une sorte de revanche indirecte. Emma ne doutait pas que l’attachement de la jeune fille n’eût été commenté dans le tête-à-tête conjugal, et son propre rôle dévoilé.

Cette conduite mesquine à l’égard de son amie augmenta encore l’antipathie et la réserve d’Emma.

D’autre part, Mme Elton afficha, dès son arrivée, une grande amitié pour Jane Fairfax ; elle ne se contentait pas d’exprimer une admiration raisonnable et naturelle, mais, sans en être priée, elle manifestait à tout propos son désir de venir en aide à la jeune fille. Avant de perdre les bonnes grâces de Mme Elton, Emma fut mise confidentiellement au courant :

— Jane Fairfax m’a fait une excellente impression, Mademoiselle Woodhouse ; j’en suis fanatique. C’est une douce créature, si comme il faut et si bien douée ! Elle joue du piano et elle chante délicieusement ; elle a un talent hors ligne : je suis assez compétente en musique pour donner une

opinion autorisée. Vous allez rire de mon enthousiasme, mais vous conviendrez avec moi que sa situation commande l'intérêt. Il faut nous efforcer, Mademoiselle Woodhouse de lui venir en aide ; il importe qu'un talent de ce genre soit mis en valeur. Vous connaissez naturellement ces vers du poète :

Combien de fleurs s'épanouissent loin de tout regard
Et gaspillent leur parfum dans l'air désert !

— Cette éventualité n'est pas à prévoir dans le cas présent, reprit Emma avec calme. Quand vous vous rendrez compte de la place occupée par Jane Fairfax dans la famille du colonel Campbell, vos craintes disparaîtront.

— Mais, actuellement, elle vit d'une façon si retirée ! Quels que soient les avantages dont elle ait joui chez les Campbell, elle n'en profite plus aujourd'hui. Elle est très timide et réservée, et a besoin d'être encouragée. Je considère la timidité comme un charme de plus chez ceux qui se trouvent dans une position un peu inférieure : cette réserve prévient en leur faveur. Je désire vivement lui être utile.

— Vos sentiments partent du cœur, mais je ne vois pas clairement de quelle façon vous pourriez lui témoigner votre bonne volonté ; excepté les attentions que ses anciens amis ont toujours……

— Ma chère Mademoiselle Woodhouse, il nous appartient de prendre l'initiative et de donner l'exemple. Notre rang social nous offre les moyens d'action efficace : nous avons des voitures pour l'aller chercher et reconduire chez elle, et nous vivons sur un pied qui nous permet de ne pas nous apercevoir de la présence de Jane Fairfax. Je serais extrêmement fâchée si Wright nous servait un dîner qui pût me faire regretter d'avoir invité Jane Fairfax à le partager. Je n'imagine pas une chose pareille ; le danger pour moi, comme maîtresse de maison, serait plutôt de tomber dans l'excès contraire. Maple Grove sera probablement mon modèle plus que de raison ; car nous n'avons aucunement la prétention de rivaliser avec mon beau-frère, M. Suckling, pour la fortune. Je suis bien décidée à m'occuper de Jane Fairfax ; je l'inviterai très souvent chez moi ; je donnerai des soirées musicales en son honneur ; je serai continuellement à la recherche d'une situation convenable pour elle. Mes relations sont si étendues que je ne doute pas de pouvoir bientôt lui faire part d'une offre avantageuse. Naturellement je la présenterai d'une façon toute particulière à mon beau-frère et à ma sœur quand ils vont venir. Je suis sûre qu'elle leur plaira ; de son côté elle les appréciera beaucoup ; elle aura vite fait de surmonter son

appréhension ; malgré leur fortune, en effet, ils sont très simples et n'ont rien d'intimidant. Nous lui trouverons probablement une place dans le landau pendant nos excursions.

Peu après, Mme Elton prit congé, laissant Emma stupéfaite :

« Pauvre Jane Fairfax », se dit-elle, « vous ne méritiez pas d'en être réduite à la protection et aux bontés de Mme Elton ! Je veux croire qu'elle ne se permettra pas de parler de moi sur ce ton, mais, sur mon honneur, il ne semble pas y avoir de limites à l'intempérance de langage chez cette femme ! »

À partir de ce jour Emma ne fut plus appelée à recevoir les confidences de Mme Elton : elle résigna sans regret le rôle d'amie intime de Mme Elton et celui de dame patronnesse de Jane Fairfax et se contenta d'observer de loin ce qui se passait. Les attentions de Mme Elton pour Jane avaient éveillé chez Mlle Bates une reconnaissance sans bornes. Mme Elton devint bientôt l'objet de sa vénération : « la plus affable, délicieuse, aimable femme ! etc. »

Emma s'étonnait pourtant de voir Jane Fairfax tolérer les manières de Mme Elton, accepter les invitations, prendre part aux promenades. Elle n'aurait pas cru possible que le goût et la fierté de Mlle Fairfax pussent agréer une pareille société ni supporter le poids d'une amitié de ce genre.

« C'est une énigme, pensait Emma, préférer rester ici, exposée aux privations de toutes sortes, et subir maintenant la mortification d'être distinguée par Mme Elton plutôt que de retourner vers ceux dont la généreuse affection lui est acquise ! »

Jane était venue à Highbury pour trois mois ; c'était précisément la durée éventuelle du séjour des Campbell en Irlande, mais ceux-ci avaient cédé aux sollicitations de leur fille et s'étaient décidés à rester une partie de l'été. On savait par Mlle Bates que Mme Dixon écrivait de la façon la plus pressante pour décider Jane à venir les rejoindre ; toutes les dispositions étaient prises pour le voyage ; des voitures et des domestiques seraient envoyés et des amis mis à contribution. Malgré tout Jane persistait à refuser.

— Il faut qu'elle ait un motif sérieux pour ne pas accepter cette invitation, fut la conclusion d'Emma, elle doit être sous le coup de quelque pénitence infligée par les Campbell ; il ne lui est pas permis de se trouver avec les Dixon. Mais pourquoi faut-il qu'elle consente à vivre dans l'intimité des Elton ? C'est un second problème.

Emma fit part un matin de son étonnement aux deux personnes qui connaissaient son opinion sur Mme Elton : Mme Weston et M. Knightley.

— Elle ne trouve probablement pas grand plaisir au presbytère, ma chère Emma, répondit Mme Weston : Cependant, cela vaut mieux que d'être toujours à la maison ; sa tante est une excellente créature, mais comme compagnie habituelle, elle doit être bien fatigante. Il convient de se rappeler le milieu où vit Mlle Fairfax avant de la condamner.

— Vous avez raison, Madame Weston, dit M. Knightley avec animation : Mlle Fairfax ne manque ni de discernement ni de goût : eût-elle été à même d'élire une amie, elle n'aurait certainement pas choisi Mme Elton ! Mais, ajouta-t-il avec un sourire de reproche à l'adresse d'Emma, cette dernière se montre pleine de prévenances pour elle alors que d'autres, mieux qualifiées pour intervenir, la négligent.

Emma sentit que Mme Weston lui jetait un regard à la dérobée et fut elle-même frappée du ton de M. Knightley. En rougissant un peu, elle répondit : « Les attentions dont Mme Elton comble Mlle Fairfax devraient, il me semble, l'offenser et non la toucher.

— Je ne serais pas étonnée, reprit Mme Weston, que l'empressement de la pauvre Mlle Bates à accepter les invitations de Mme Elton n'ait entraîné Jane au delà des limites que son bon sens avait fixées ; elle se fût sans doute accommodée d'une intimité plus modérée.

— D'autre part, ajouta M. Knightley, soyez sûre que Mme Elton, pour parler à Jane Fairfax, renonce à son ton d'humiliante protection. Nous savons tous, par expérience, combien diffère le langage selon qu'on emploie la troisième ou la seconde personne : nous sentons la nécessité de plus grands ménagements dans nos rapports directs avec nos semblables ; nous gardons pour nous, en présence de l'intéressé, les conseils que nous ne lui ménagions pas une heure auparavant. De plus, en dehors de cette règle générale, Mlle Fairfax tient Mme Elton en respect par sa supériorité d'esprit et de manières ; je ne doute pas qu'en tête à tête, Mme Elton ne traite son invitée avec toute la considération voulue.

— Je sais, dit Emma, quelle haute opinion vous avez de Mlle Fairfax.

— Oui, reprit-il, je ne cache pas combien je l'estime.

Emma hésita un instant avant de répondre, mais le désir de savoir de suite à quoi s'en tenir l'emporta ; elle dit avec vivacité et le regard dur :

— Je ne sais pas si vous êtes vous-même conscient de la force de ce sentiment : un jour ou l'autre vous pourriez être conduit à passer la frontière

de l’admiration !

M. Knightley était à ce moment occupé à rattacher les boutons de ses épaisses guêtres de cuir ; il se releva, le sang aux joues, et répondit :

— En êtes-vous là ? Vous arrivez en retard ; il y a six mois M. Cole a déjà fait allusion à cette éventualité devant moi.

Il s’arrêta. Emma sentit le pied de Mme Weston s’appuyer sur le sien. Un instant après M. Knightley continua :

— Mlle Fairfax ne voudrait pas de moi si je la demandais en mariage, et je suis parfaitement sûr que je ne la demanderai jamais.

Emma fut assez satisfaite de cette déclaration et reprit :

— Vous n’êtes pas vaniteux, Monsieur Knightley, il faut vous rendre cette justice.

Il ne parut pas l’entendre et dit d’un air mécontent :

— Ainsi, vous avez décidé que je devais épouser Jane Fairfax ?

— Non vraiment, reprit-elle, vous m’avez trop de fois reproché de m’occuper des mariages pour que je me sois permise de prendre cette liberté avec vous. Je n’attachais aucune importance à ma remarque qui m’a été inspirée par votre profession de foi. Oh ! non, sur ma parole, je n’ai pas la moindre envie de vous voir épouser Jane Fairfax ! Je désire au contraire que vous demeuriez célibataire : vous ne pourriez pas être assis entre nous, aussi confortablement, si vous étiez marié.

M. Knightley demeura pensif ; au bout de deux minutes, il reprit :

« Vous vous êtes méprise Emma, sur la portée de mon admiration. Je n’ai jamais donné une pensée de ce genre à Jane Fairfax : c’est une jeune personne accomplie, je me plais à le reconnaître ; pourtant Jane Fairfax elle-même n’est pas parfaite : la franchise de caractère qu’un homme désirerait chez sa femme lui fait défaut.

Cette constatation fut loin d’être désagréable à Emma et elle dit :

— Eh bien ! Je suppose que vous avez imposé silence à M. Cole, sans délai.

— Oui, immédiatement. Il me pria de l’excuser et parla d’autre chose.

— Je me demande de quelle manière Mme Elton désigne les Cole quand elle parle d’eux. Elle vous appelle : Knightley ! Elle doit avoir trouvé pour M. Cole un qualificatif particulièrement familier et vulgaire ! Pour en revenir à Jane Fairfax, l’excuse invoquée par Mme Weston me paraît valable et je m’explique très bien son désir d’échapper à la compagnie de Mlle Bates. Mais je ne puis, Monsieur Knightley, partager vos illusions sur

l’humilité de Mme Elton ; je doute fort que celle-ci ait, à aucun moment, conscience de son infériorité : elle n’aura d’autre frein dans ses rapports avec Jane, que les préceptes d’une éducation inférieure ; elle l’insultera continuellement par ses éloges, ses encouragements et ses offres de service ; elle ne cessera pas de faire montre de sa générosité et de son intention de l’admettre à prendre part aux délicieuses excursions qui doivent avoir lieu dans le landau !

— Jane Fairfax a de grandes qualités, conclut M. Knightley, son caractère est excellent, sa patience et sa maîtrise de soi exemplaires, mais elle me paraît être plus réservée qu’autrefois. Avant l’allusion de Cole à un autre genre de sentiment, je voyais Jane Faifax avec plaisir, mais sans aucune arrière pensée.

M. Knightley se leva alors et prit congé.

— Eh bien ! madame Weston, dit Emma triomphalement après le départ de ce dernier, que reste-t-il de votre hypothèse ?

— À mon avis, ma chère Emma, M. Knightley me paraît être si préoccupé de ne pas être amoureux de Jane Fairfax que je ne serais pas étonnée si, finalement, il le devenait ! Ne me battez pas !

OceanofPDF.com

XXXIV

Table des matières

Tous les amis de M. Elton rivalisaient d'amabilité : des dîners et des soirées furent organisés à l'occasion de son mariage et les invitations se succédaient. Mme Elton eut bientôt l'agréable appréhension de n'avoir plus une soirée libre.

— Je vois, dit-elle, quel genre de vie je suis appelée à mener parmi vous. Sur ma parole, nous semblons être tout à fait à la mode. De lundi prochain à samedi toutes nos soirées sont prises ! Dans ces conditions, l'existence à la campagne n'a rien de terrible : même une femme qui ne disposerait pas de mes ressources intellectuelles, ne se sentirait nullement dépaysée.

Les séjours à Bath avaient familiarisé Mme Elton avec certaines règles de l'étiquette mondaine et les dîners de Maple Grove lui servaient de modèles. Elle fut un peu offusquée de ne pas trouver deux salons partout où elle allait et de constater l'absence de glaces et de sorbets aux réunions d'Highbury. Elle se proposait, au commencement du printemps, de rendre toutes les politesses reçues en organisant une réception de grand style : elle ferait placer des tables de jeu avec des bougies séparées et des paquets de carte neuves, selon le dernier genre ; des domestiques supplémentaires seraient engagés pour présenter les rafraîchissements à l'heure voulue et dans l'ordre établi.

Emma, de son côté, avait décidé de donner un dîner en l'honneur des Elton. Elle tenait à faire comme tout le monde, afin d'éviter les commentaires. Au bout de dix minutes de conversation préalable, M. Woodhouse se résigna : il se contenta de stipuler qu'il ne serait pas assis au haut de la table. Les invités étaient tout indiqués ; outre les Elton, il y aurait les Weston et M. Knightley ; la pauvre Henriette, naturellement, serait appelée à occuper la huitième place, mais elle pria Emma de lui permettre de refuser : « Je préfère, dit-elle, ne pas me trouver en sa compagnie à moins de force majeure. Je ne me sens pas le courage de supporter sa vue ni celle de son heureuse et charmante femme. Si vous n'y voyez pas d'objection, je resterai à la maison. » C'était précisément la réponse qu'Emma désirait ; elle jugeait, en effet, inopportune une rencontre sur le

terrain même des anciens errements et elle fut enchantée de la force de caractère manifestée par sa petite amie. Elle adressa aussitôt une invitation à Jane Fairfax ; depuis sa dernière rencontre avec M. Knightley, Emma avait éprouvé des remords ; elle se rappelait les reproches qu'il lui avait fait.

— Il a raison, dit-elle, je n'ai pas agi amicalement envers Jane Fairfax ; j'aurais dû lui témoigner de l'intérêt : il est trop tard ; elle ne pourra plus désormais s'attacher à moi ; je suis décidée néanmoins à lui faire des avances.

Toutes les invitations reçurent un accueil favorable ; mais, au dernier moment, une circonstance imprévue vint jeter le trouble dans l'ordonnance du dîner ; M. John Knightley écrivit pour annoncer son arrivée ; il amenait ses fils faire une visite promise à leur grand-père et se proposait de coucher une nuit à Hartfield. Le hasard voulut que le jour choisi par lui coïncidât précisément avec la date fixée pour le dîner ; vu ses occupations professionnelles, il ne pouvait être question de le remettre ; mais M. Woodhouse et sa fille furent contrariés ; celui-ci s'agitait à la pensée d'avoir plus de huit personnes à table et Emma, de son côté, appréhendait que M. John Knightley ne fut de fort méchante humeur de ne pouvoir venir à Hartfield pour vingt-quatre heures sans tomber sur une réception.

Emma néanmoins réussit à calmer son père en l'assurant que la présence de M. John Knightley, tout en portant à neuf le nombre des convives, n'augmenterait guère le bruit ; mais les objections personnelles d'Emma n'étaient pas aussi faciles à lever. Cette addition inattendue lui agréait fort peu ; ce serait bien entendu à M. John Knightley qu'incomberait le devoir d'occuper la place de M. Woodhouse et au lieu de l'aimable physionomie de M. Knightley elle aurait en face d'elle à dîner le visage grave de son beau-frère.

Par la suite les événements prirent une tournure plus favorable ; M. John Knightley arriva, mais M. Weston fut inopinément appelé à Londres le jour du dîner. Le nombre des convives se trouva donc réduit à celui du début. La bonne humeur de son père, la présence de ses petits neveux et surtout la résignation philosophique de M. John Knightley ne tardèrent pas à dissiper les regrets d'Emma.

À l'heure dite les invités étaient réunis. M. John Knightley paru s'appliquer à se rendre aimable dès le début : au lieu d'attirer son frère dans l'embrasure d'une fenêtre, il se mit à parler avec Mlle Fairfax : il l'avait

rencontrée, en rentrant de la promenade avec ses petits garçons ; la pluie commençait à tomber et il s'informa si elle avait été mouillée :

— J'espère, dit-il, que vous ne vous êtes pas aventurée loin, Mlle Fairfax, ce matin ; vous êtes sans doute retournée sur vos pas ?

— Je n'ai été qu'à la poste, dit-elle, et je suis rentrée avant l'averse. C'est ma course quotidienne ; je vais toujours chercher les lettres quand je suis ici. J'ai ainsi une raison pour sortir ; la marche avant le déjeuner me fait du bien.

— Pas sous la pluie pourtant !

— Non ! Mais il ne pleuvait pas véritablement quand je suis sortie.

M. John Knightley sourit et reprit :

— Vous voulez dire que voue étiez résolue à prendre l'air, car vous ne vous trouviez pas à six mètres de votre porte et les garçons avaient renoncé depuis longtemps à compter les gouttes de pluie ! La poste exerce une grande attraction à une certaine période de l'existence ; mais, quand vous aurez mon âge, vous n'affronterez plus le mauvais temps pour aller chercher des lettres, elles ne valent jamais le dérangement.

Elle rougit un peu et répondit :

— Je n'ai pas le droit d'espérer passer ma vie au milieu de ceux qui me sont le plus chers et, en conséquence, je ne prévois pas que les années puissent me rendre indifférente à ma correspondance.

— Ce n'est pas de l'indifférence que je ressens pour les lettres, c'est une véritable aversion.

— Vous pensez aux lettres d'affaires ; en l'occurrence, il s'agit d'amitié.

— Je préfère les premières ; parfois elles contiennent de l'argent !

— Ah ! Vous ne parlez pas sérieusement. Je connais trop bien M. John Knightley et je suis sûre qu'il sait apprécier la valeur de l'amitié. D'autre part si les lettres ont peu d'intérêt pour vous, ce n'est pas à la différence de nos âges mais bien à celle de nos situations qu'il faut attribuer la divergence de nos opinions ; tous ceux que vous aimez sont continuellement à votre portée ; moi au contraire je serai sans doute appelée à vivre au milieu d'étrangers ; j'ai donc toutes les raisons du monde de supposer que je prendrai longtemps encore, avec plaisir, le chemin du bureau de poste.

— En faisant allusion au changement probable de vos idées sur ce point particulier, j'escomptais les modifications que l'avenir, doit apporter à votre position sociale. Dans dix ans – permettez à un vieil ami de parler en toute

liberté — vous aurez près de vous des êtres sur lesquels vous concentrerez vos affections.

Jane Fairfax répondit par un aimable merci et s'efforça de prendre la prophétie en riant, mais le tremblement de ses lèvres et ses yeux humides trahissaient son émotion. À ce moment M. Woodhouse s'approcha d'elle après avoir, selon son habitude, fait le tour du salon.

— Je suis fâché d'apprendre, dit-il, Mlle Fairfax, que vous êtes sortie ce matin par la pluie. Les jeunes filles sont des plantes délicates : elles doivent avoir soin de leur santé et de leur teint. Ma chère, avez-vous changé vos bas ?

— Oui, Monsieur, immédiatement. Je vous suis très reconnaissante de votre aimable sollicitude.

— Ma chère Mlle Fairfax, comment ne prendrait-on intérêt à une aussi gracieuse personne ? J'espère que votre excellente grand'mère et votre tante vont bien ; ce sont de très vieilles amies à moi. Je regrette que mon état de santé ne me permette pas de me montrer un meilleur voisin. Vous nous faites un grand honneur aujourd'hui ; ma fille et moi, sommes tous deux très heureux de vous voir à Hartfield.

Son devoir accompli, l'affable vieillard reprit sa place, avec le sentiment de s'être efforcé de mettre toutes les dames à leur aise. Peu après, l'histoire de la promenade arriva aux oreilles de Mme Elton et celle-ci commença aussitôt ses remontrances.

— Ma chère Jane, qu'est-ce que j'entends ? Vous avez été à la poste par la pluie ! Comment avez-vous pu faire une si grave imprudence ?

Jane donna très patiemment l'assurance qu'elle n'avait pas pris froid.

— Ce n'est pas une excuse. Mme Weston avez-vous jamais entendu parler d'une pareille conduite ? Il nous faut absolument intervenir, vous et moi, d'autorité.

— Je suis tentée de donner mon avis à mon tour, dit Mme Weston avec bonté. Sujette comme vous l'êtes, Mademoiselle Fairfax, à attraper de gros rhumes, vous devriez être particulièrement prudente à cette saison de l'année. Il vaudrait mieux attendre une heure ou deux ou même une demi-journée pour vos lettres que de vous exposer à prendre froid. Vous êtes beaucoup trop raisonnable pour courir ce risque une seconde fois.

— Oh ! Elle ne recommencera pas, reprit Mme Elton. J'ai trouvé une solution : l'homme qui va chercher nos lettres tous les matins – c'est un de nos domestiques, mais je ne me rappelle pas son nom – demandera les

siennes et les lui apportera ; de cette façon toutes les difficultés seront aplanies. Vous n'aurez pas de scrupule, je pense, ma chère Jane, à accepter ce petit service, venant de moi ?

— Vous êtes extrêmement bonne, répondit Jane, mais je ne puis pas renoncer à ma promenade du matin. Il m'est ordonné de sortir le plus possible ; le bureau de poste est un but de promenade ; du reste, il pleut rarement.

— Ma chère Jane, n'en parlons plus : la chose est décidée, sous réserve pourtant de mon seigneur et maître. Mme Weston, vous et moi, n'est-il pas vrai ? sommes tenues à une certaine circonspection. Mais je me flatte, ma chère Jane, que mon influence n'est pas tout à fait nulle.

— Excusez-moi, reprit Jane, mais je ne puis en aucune façon souscrire à un arrangement qui causerait une perte de temps aussi inutile à votre valet de pied. Si cette commission n'était pas un plaisir pour moi, rien ne serait plus facile que de la confier – comme cela a lieu pendant mon absence – à la domestique de ma grand'mère.

— Mais, ma chère, Pattry est si occupée ! Donner de l'ouvrage à nos domestiques, c'est, au contraire, faire œuvre pie !

La résolution de Jane ne paraissait nullement ébranlée, mais au lieu de répondre, elle se tourna vers John Knightley et reprit l'entretien interrompu :

— La poste est une merveilleuse institution, dit-elle, quelle régularité et quelle rapidité ! On reste confondu à la pensée des multiples services qui lui incombent et dont elle se décharge à notre satisfaction.

— Certainement ; tout est fort bien réglé.

— Parmi les innombrables lettres qui circulent dans le royaume ; fort peu prennent une fausse direction et peut-être pas une, sur un million, ne se perd. C'est d'autant plus surprenant que les suscriptions informes ou peu lisibles abondent.

— L'habitude facilite la tâche des employés ; à dire vrai, ils sont payés pour être perspicaces, c'est le secret de leur compétence. Le public fait les frais et entend être bien servi.

À ce moment, la conversation devint générale et le sujet des différentes écritures fut discuté.

— J'ai remarqué, dit John Knightley que, dans une famille – les filles surtout – acquièrent généralement le même type d'écriture. Isabelle et Emma, par exemple, écrivent d'une façon identique.

— Oui, répondit son frère avec hésitation, il y a une ressemblance ; je vois ce que vous voulez dire, mais l'écriture d'Emma est plus ferme.

— Isabelle et Emma écrivent toutes les deux parfaitement, dit M. Woodhouse, et la pauvre Mme Weston a également une écriture très élégante, ajouta-t-il en se tournant vers cette dernière avec un soupir de regret.

— Pour ma part, commença Emma, je n'ai jamais vu une écriture d'homme…

Ce discours était adressé à Mme Weston, mais celle-ci était occupée à parler à son voisin, et Emma dut interrompre sa phrase. Pendant cette pause, elle eut le temps de réfléchir :

— Allons, pensa-t-elle, voici l'occasion de mettre Frank Churchill sur la sellette ; suis-je capable de prononcer son nom simplement, devant tout le monde ? Devrai-je, au contraire, recourir à une périphrase : « Votre ami du Yorkshire, votre correspondant d'Enscombe, par exemple. » J'agirais ainsi, je crois, si mon cœur était en jeu ; mais ce n'est pas le cas, car je n'éprouve pas la moindre gêne. »

Aussitôt que Mme Weston eut retrouvé sa liberté, Emma reprit :

— M. Frank Churchill a une des plus belles écritures masculines que je connaisse.

— Je ne l'admire pas, repartit M. Knightley, elle est trop menue, presque féminine.

Emma ni Mme Weston ne voulurent admettre cette condamnation. La première répondit :

— À mon avis, l'écriture en question ne manque aucunement de force ; elle est fine, mais très nette et d'une jolie allure. Si nous étions dans l'autre salon où se trouve mon bureau, je pourrais fournir un spécimen à l'appui de mon dire. J'ai une lettre écrite de la main de M. Frank Churchill. Ne vous rappelez-vous pas Mme Weston vous être un jour servie de lui comme secrétaire ?

— Dites plutôt que Frank a tenu à prendre cette qualité.

— Quoi qu'il en soit, j'ai la lettre et je la montrerai après dîner pour convaincre M. Knightley.

— C'est là un document qui me paraît peu probant, reprit sèchement M. Knightley, le jeune homme a dû apporter à la rédaction du billet qui vous était destiné, un soin particulier ; dans cette condition toute spontanéité disparaît et l'interprétation graphique ne peut donner aucun résultat !

Le dîner fut annoncé. Mme Elton se leva aussitôt et sans laisser à M. Woodhouse le temps de s'approcher d'elle pour lui demander l'autorisation de la conduire dans la salle à manger, elle dit :

— Dois-je marcher la première ? Je suis honteuse de toujours montrer le chemin !

L'inébranlable résolution avec laquelle Jane Fairfax avait défendu sa prérogative d'aller elle-même chercher ses lettres à la poste n'avait pas échappé à Emma. Celle-ci aurait voulu savoir si la promenade du matin avait eu un résultat. Il lui semblait probable en effet que le mauvais temps n'aurait pas été si délibérément affronté sans la certitude de trouver une lettre attendue avec impatience. Cette supposition se trouvait confirmée par l'apparence de Jane ; la physionomie de la jeune fille respirait la satisfaction, son teint éblouissant témoignait d'une santé raffermie, son humeur enjouée d'une animation exceptionnelle.

Emma aurait pu pour s'éclairer demander au moment opportun quelques informations concernant le service de la malle d'Irlande – la question lui brûlait les lèvres – mais elle avait fait l'effort de garder le silence ! Pour passer dans la salle à manger, les deux jeunes filles fermèrent la marche en se donnant le bras, avec un semblant de cordialité qui seyait à merveille à leur beauté respective.

OceanofPDF.com

XXXV

Table des matières

Quand les dames rentrèrent au salon, après dîner, Emma s'aperçut qu'il était presque impossible d'empêcher la formation de deux groupes distincts, tant Mme Elton apportait de persévérance à se montrer mal élevée en se consacrant à Jane Fairfax : celle-ci s'efforçait, mais en vain, d'échapper à cet accaparement. Il ne restait à Emma et à Mme Weston d'autre alternative que de causer entre elles ou de se taire. Pendant ce temps Mme Elton entretenait Mlle Fairfax à voix basse, pas assez basse néanmoins pour empêcher Emma d'entendre les principaux points de leur conversation : après une nouvelle allusion au bureau de poste, aux lettres et aux remèdes suggérés par l'amitié, Mme Elton aborda un sujet inédit qui ne devait pas du reste être plus agréable à son interlocutrice :

— Avez-vous entendu parler, ma chère Jane, d'une situation convenable ? Nous voici déjà en avril ; je commence à être tout à fait préoccupée à votre sujet. Le mois de juin approche.

— Mais je n'ai pas fixé le mois de juin ; je n'ai fait que parler de l'été comme l'époque probable de ma décision.

— N'avez-vous vraiment aucune indication ?

— Je n'ai même pas tenté la moindre démarche.

— Oh ! ma chère, nous ne pouvons pas commencer trop tôt nos investigations ; vous ne vous rendez pas bien compte des difficultés qui nous attendent. Avez-vous pensé aux nombreuses conditions qui doivent se trouver réunies ?

— Je puis vous donner l'assurance, ma chère Madame Elton, que j'ai envisagé le problème sous toutes ses faces.

— Mais vous ne connaissez pas le monde comme moi. Vous ne savez pas combien il y a de candidates pour les situations de premier ordre. J'en ai eu la preuve pendant un de mes séjours à Maple Grove : une cousine de Mme Suckling, Mme Bragge, qui cherchait une gouvernante, reçut une quantité incroyable de demandes. Cette dame, bien entendu, appartient à la meilleure société. Je ne vous citerai qu'un fait ; on se sert de bougies de cire dans la salle d'étude ! Vous pouvez imaginer, d'après ce détail, quel sort

enviable attendait l’élue ! De toutes les maisons du royaume, celle de Mme Bragge est celle où je préférerais vous voir.

— Le colonel et Mme Campbell doivent rentrer en ville vers le milieu de l’été et j’irai les rejoindre. À cette époque il est possible que je sois disposée à m’occuper de cette question, mais je ne désire pas que vous vous donniez la peine de prendre des informations pour le moment.

— Oui, je connais vos scrupules de discrétion ; pourtant les Campbell eux-mêmes ne peuvent pas ressentir beaucoup plus d’intérêt pour vous que je n’en éprouve. Je compte écrire à Mme Partridge d’ici un jour ou deux et lui donnerai mandat de se tenir continuellement à l’affût et de me mettre au courant.

— Je vous remercie mille fois, mais je préférerais que vous ne fissiez pas allusion à moi.

— Votre inexpérience m’amuse, ma chère enfant. Une situation comme celle à laquelle vous avez droit ne se rencontre pas tous les jours ; il nous faut dès à présent poser nos premiers jalons.

— Excusez-moi, Madame, mais ce n’est en aucune façon mon intention ; je ne veux rien faire moi-même et je souhaite que mes amis observent la même réserve. Le moment venu, je ne crains pas de rester longtemps inoccupée. Il y a à Londres des bureaux de placement où les offres et les demandes sont centralisées ; on vend là, je ne dirai pas la chair, mais l’intelligence humaine.

— Ah ! Jane ! Vous me choquez tout à fait. Si votre intention est de critiquer la traite des noirs, je puis vous assurer que M. Suckling a toujours été plutôt partisan de l’abolition.

— Je ne pensais pas à l’esclavage, reprit Jane, mais seulement au commerce des gouvernantes. Je ne voudrais pas établir de comparaison entre les deux trafics, du moins en ce qui concerne le degré de culpabilité des tenanciers, mais je ne sais trop dans quelle catégorie les victimes sont le plus à plaindre ! En somme, je voulais simplement dire qu’il y a des agences où je trouverai tous les renseignements utiles.

— Je sais combien vous êtes modeste, reprit Mme Elton, aussi appartient-il à vos amis de vous maintenir à votre rang. Vous ne pouvez frayer qu’avec des gens du monde, ayant les moyens de s’entourer de toutes les élégances de la vie.

— Vous êtes bien aimable, mais je suis fort indifférente à ce genre de considérations ; je ne tiens pas essentiellement à être chez des personnes

très riches ; mes mortifications n'en seraient que plus grandes. Ma seule ambition est d'être admise dans une famille de gens bien élevés.

— Je ne me déclarerais pas aussi facilement satisfaite et je suis sûre que les excellents Campbell seront de mon côté. Vos talents vous donnent le droit de prétendre à un emploi de premier ordre. Vos connaissances en musique seules vous permettraient de dicter vos conditions ; vous devez avoir plusieurs chambres à votre disposition et garder la latitude de prendre part à la vie de famille dans la mesure que vous jugerez agréable. Pourtant je ne suis pas sûre… si vous saviez toucher de la harpe vous pourriez tout exiger… mais d'autre part la perfection de votre chant compensera cette lacune. Je vous prédis que vous obtiendrez bientôt un établissement conforme à votre mérite et présentant toutes les garanties d'honorabilité, de confort, d'agrément. Les Campbell et moi n'auront de repos qu'à ce prix.

— Ne croyez-vous pas, ma chère Madame Elton, que dans les proportions du mélange la dose d'agrément se trouvera singulièrement réduite ? Je vous suis très reconnaissante néanmoins, mais je désire que rien ne soit tenté avant l'été. Pour deux ou trois mois encore, je resterai indépendante, dans la maison de ma grand'mère à Highbury.

— Et moi je suis décidée à me servir de mes amis afin de ne laisser échapper aucune occasion à votre avantage.

L'apparition de M. Woodhouse dans le salon interrompit les assurances de Mme Elton et fournit à sa vanité un nouvel aliment.

— Voici cet aimable vieux beau ! reprit-elle, il me plaît infiniment. J'admire sa politesse surannée. Je préfère de beaucoup la courtoisie d'autrefois au sans-gêne moderne. Il m'a tenu pendant le dîner les propos les plus galants ! Il me semble que je suis en passe de devenir une de ses préférées ; il a remarqué ma robe. Comment la trouvez-vous ? C'est Célina qui l'a choisie ; certainement elle est très jolie mais elle me paraît un peu surchargée ; j'ai pourtant horreur de toute élégance outrée. Je suis forcée en ce moment de m'habiller avec une certaine recherche afin de ne pas désappointer l'attente générale : une nouvelle mariée doit en avoir l'allure, mais mon goût naturel me porte à la simplicité. J'ai idée de mettre une garniture de ce genre à ma robe de popeline blanche et argent : approuvez-vous cette innovation ?

Tous les convives se trouvaient à peine réunis de nouveau dans le salon quand M. Weston apparut, l'air dispos et de bonne humeur. En arrivant à Randalls, il avait dîné, puis s'était mis en route aussitôt. La plupart des

personnes présentes s’attendaient à sa venue et il fut accueilli de la façon la plus cordiale. Seul, M. John Knightley fut stupéfait en voyant entrer M. Weston ; il ne pouvait s’expliquer qu’un homme, après avoir passé la journée en ville, à s’occuper d’affaires, pût, à peine de retour, sortir de nouveau pour aller dans le monde.

— Est-il possible, se disait-il, de faire une demi-lieue simplement pour se retrouver avec quelques personnes, quand on est en mouvement depuis sept heures du matin ! Si encore M. Weston venait chercher sa femme pour la ramener de suite à la maison, ce dérangement aurait une raison d’être, mais sa présence, au lieu de rompre la réunion, aura sans doute pour effet de la prolonger !

Pendant ce temps, M. Weston, ne soupçonnant nullement l’indignation qu’il provoquait, usait du droit que lui conférait son absence d’un jour et tenait le dé de la conversation : après avoir répondu aux interrogations de sa femme concernant son dîner et lui avoir donné l’assurance que les domestiques avaient scrupuleusement exécuté les ordres reçus, il communiqua les nouvelles d’intérêt général, puis il ajouta, en s’adressant à Mme Weston : « Voici une lettre de Frank pour vous : elle m’a été remise en chemin et j’ai pris la liberté de l’ouvrir. Lisez-la : elle est très courte. Donnez-en communication à Emma. »

Les deux femmes parcoururent rapidement la lettre. M. Weston se tenait debout devant elles et continuait à leur parler, en élevant suffisamment la voix pour être entendu de tout le monde.

— Ce sont de bonnes nouvelles, n’est-il pas vrai ? Anne, ma chère, vous ne vouliez pas me croire quand je prévoyais son retour prochain ! Du moment que Mme Churchill a le désir de venir à Londres, elle mettra son projet à exécution sans délai. Ils ne tarderont pas à arriver et nous aurons Frank à notre portée ; il passera la moitié de son temps avec nous. Je ne pouvais désirer rien de mieux. Naturellement la maladie de Mme Churchill n’existait que dans son imagination ! Avez-vous fini ? Serrez la lettre ; nous en parlerons plus tard.

Mme Weston fut tout à fait satisfaite ; ses félicitations furent sincères et abondantes ; mais Emma ne put pas parler si facilement ; elle était occupée à peser ses propres sentiments et à mesurer le degré de son agitation et de son trouble. M. Weston toutefois, trop absorbé pour observer, trop communicatif pour écouter parler les autres, se contenta parfaitement des sentiments de sympathie qu’elle exprima, et ne tarda pas à s’éloigner afin

de résumer au profit de la compagnie le discours que celle-ci venait d’entendre *in-extenso*. M. Woodhouse et M. Knightley furent les premiers à être mis au courant : ils manifestèrent une joie extrêmement modérée, mais M. Weston persuadé à l’avance de la satisfaction générale ne se donnait pas la peine d’en vérifier les effets chez chacun de ses interlocuteurs. Il s’approcha ensuite de Mlle Fairfax, mais celle-ci était absorbée dans une conversation avec M. John Knightley et il ne lui fut pas possible de l’interrompre. Il s’assit alors auprès de Mme Elton dont l’attention était disponible et se mit naturellement à l’entretenir du sujet d’actualité.

OceanofPDF.com

XXXVI

Table des matières

— J’espère avoir bientôt le plaisir de vous présenter mon fils, dit M. Weston.

Mme Elton, toute disposée à considérer ce souhait comme une marque particulière de déférence à son égard, sourit le plus gracieusement du monde.

— Vous avez peut-être entendu parler, continua-t-il, d’un certain Frank Churchill ? C’est mon fils, bien qu’il ne porte pas mon nom.

— Oh ! oui, je suis au courant. M. Elton s’empressera de lui rendre visite et nous serons tous deux enchantés de le voir au presbytère.

— Vous êtes bien aimable. Frank se fera un plaisir d’aller vous présenter ses hommages ; il doit arriver à Londres la semaine prochaine au plus tard ; nous en avons reçu la nouvelle aujourd’hui même. J’ai rencontré le courrier ce matin sur la route et, reconnaissant l’écriture de mon fils, je me suis permis d’ouvrir une lettre adressée à Mme Weston : c’est elle qui est la correspondante habituelle !

— Comment ! Vous avez pris connaissance d’une lettre destinée à Mme Weston ! Oh ! M. Weston, je proteste contre un pareil sans gêne ! C’est un précédent des plus dangereux ! J’espère que vous n’encouragerez pas vos voisins à suivre votre exemple. Je ne vous aurais pas cru capable d’une action pareille.

— Vous avez raison, nous sommes de tristes personnages ! Il faut vous tenir sur vos gardes Madame Elton ! La lettre de mon fils précédera de peu son arrivée à Londres. Mme Churchill n’a pas été bien portante cet hiver et elle trouve le climat d’Enscombe trop froid.

— Vraiment. Enscombe est en Yorkshire, je crois ?

— Oui. Ils sont à peu près à cent quatre-vingt-dix kilomètres de Londres : c’est un voyage considérable.

— Soixante-six kilomètres de plus que Maple Grove ; mais, Monsieur Weston, la distance est un facteur sans importance pour les gens qui disposent de grosses fortunes. Mon beau-frère, M. Sukling, est continuellement par voies et par chemins ; vous ne me croirez peut-être pas, mais l’année dernière M. Sukling et M. Bragge ont fait le voyage de

Londres aller et retour deux fois dans la même semaine, avec un attelage de quatre chevaux.

— Dans ce cas particulier, l'inconvénient de la distance se complique de l'état de santé de Mme Churchill qui depuis une semaine n'a pu quitter sa chaise longue. Elle se plaignait, d'après l'avant-dernière lettre de Frank, d'être trop faible pour pouvoir aller jusqu'à sa serre sans l'aide de son mari et de son neveu ; et pourtant aujourd'hui elle a l'intention de brûler les étapes et de se réserver deux nuits de repos seulement en cours de route. Vous m'accorderez, Madame Elton, que les femmes délicates ont d'extraordinaires constitutions !

— Je ne me sens aucunement disposée à vous faire cette concession : par principe, je prends parti pour mon sexe. Vous trouverez toujours en moi une terrible antagoniste dans ce genre de controverses. Si vous entendiez Célina parler de la nécessité de coucher dans les auberges — c'est pour elle un véritable supplice – vous comprendriez l'effort que Mme Churchill s'impose afin d'échapper, dans la mesure du possible, à de pareilles extrémités. Je crois que j'ai moi-même subi la contagion de la délicatesse de ma sœur qui ne voyage jamais sans emporter ses propres draps. Mme Churchill use-t-elle de cette précaution ?

— Sans aucun doute, Mme Churchill pousse à l'excès le soin de sa personne et il n'y a pas d'élégance qu'elle ne pratique.

— Oh, M. Weston ! Comprenez-moi bien ; Célina ne rentre pas dans la catégorie des femmes à la mode !

— En ce cas, elle ne saurait être comparée à Mme Churchill : celle-ci est la femme la plus raffinée qu'on puisse imaginer !

En constatant le succès de ses dénégations, Mme Elton commençait à regretter d'avoir protesté si vivement ; elle cherchait le moyen de se rétracter, quand M. Weston continua :

— Mme Churchill n'est pas particulièrement dans mes bonnes grâces, soit dit entre nous ; mais elle aime beaucoup Frank et par conséquent je ne voudrais pas dire du mal d'elle. De plus, actuellement elle est malade ; il est vrai qu'à l'entendre, c'est là son état habituel ! Pour ma part, je n'ai pas foi dans les maladies de Mme Churchill !

— Si elle est vraiment malade, pourquoi ne pas aller à Bath ou à Clifton ?

— Elle se figure maintenant que le climat du Yorkshire lui est contraire ; mais en réalité elle s'ennuie, étant demeurée un an de suite à

Enscombe. La propriété est très belle mais isolée.

— Dans le genre de Maple Grove, je suppose. On a la sensation d'être séparé du monde ! D'immense plantations s'étendent alentour ! Probablement Mme Churchill n'a ni la santé, ni l'animation qui permettent à Célina de trouver du charme à ce genre de réclusion : ou peut-être n'a-t-elle pas en elle-même des ressources suffisantes pour la vie de campagne ; une femme ne saurait en avoir trop et je suis heureuse d'être si bien partagée sous ce rapport et de me sentir indépendante du monde.

— Frank a déjà passé quinze jours avec nous, au mois de février.

— Je le sais. Il trouvera la société d'Highbury augmentée d'une unité, si je ne suis pas trop présomptueuse dans mes évaluations ! Mais, peut-être, ignore-t-il l'existence d'une Mme Elton !

Cet appel à un compliment était trop direct pour pouvoir être négligé et M. Weston répondit immédiatement de fort bonne grâce :

— Ma chère madame ! Il n'y a que vous au monde pour imaginer une chose pareille. J'ai d'excellentes raisons de croire que les dernières lettres de Mme Weston sont pleines de détails vous concernant. Quand Frank nous a quittés, continua-t-il, la date de son retour demeurait tout à fait incertaine ; il n'osait rien affirmer et Mme Weston se montrait très pessimiste. Comment, disait-elle, pouvait-on supposer que son oncle et sa tante consentiraient à se séparer de leur neveu une seconde fois ? etc. Pour ma part je n'ai jamais douté qu'au bout de peu de temps les circonstances ne rendissent possible un nouveau déplacement, et mes prévisions, vous le voyez, se sont réalisées. J'ai souvent observé, Madame Elton, que si les choses ne marchent pas à notre gré pendant un mois, elles reprennent invariablement un cours favorable le mois suivant.

— Je partage votre avis, monsieur Weston ; c'est précisément ce que je disais à un certain monsieur de ma connaissance, au temps de nos fiançailles ; à un moment donné, diverses formalités ayant traîné en longueur, il assurait que dans ces conditions je ne serais pas en mesure de revêtir la tunique safran de l'hymen avant la fin de mai ! Que d'éloquence j'ai dû déployer pour dissiper ces idées tristes et lui faire envisager l'avenir sous un meilleur jour. Nous avons eu ensuite des désappointements au sujet de la voiture ; un matin, je me souviens, il m'arriva tout à fait découragé.

Une légère quinte de toux força Mme Elton à s'arrêter et M. Weston en profita pour reprendre aussitôt le fil de son propre discours.

— Vous parliez du mois de mai, c’est celui que Mme Churchill a décidé de passer à Londres ; nous avons donc l’agréable perspective de recevoir de fréquentes visites de Frank pendant la belle saison ; si j’avais été consulté j’aurais choisi sans hésiter cette époque de l’année : les journées sont longues, le temps invite à la promenade et on n’est pas exposé à se trouver incommodé par la chaleur. Pendant son dernier séjour nous avons fait contre mauvaise fortune bon cœur ; cependant il y avait pas mal de pluie, d’humidité comme d’habitude au mois de février ; et il ne nous a pas été possible de réaliser la moitié de ce que nous avions projeté. Cette fois l’agrément sera complet ; sans doute il n’habitera pas chez nous, mais je ne sais, Mme Elton, si l’incertitude même du jour et de l’heure de ses visites, la continuelle attente dans laquelle nous vivrons, ne nous procurera pas un plaisir au moins égal. J’espère que mon fils vous agréera ; ne vous attendez pas toutefois à contempler un prodige. On s’accorde généralement à le juger élégant, la partialité de Mme Weston à son égard est très grande. Il ne faut pas trop vous y fier.

— J’adopterai, j’en suis persuadée, l’opinion de la majorité. D’un autre côté, M. Weston, je tiens à vous dire que je ne me laisse en rien guider par l’appréciation des autres ; je jugerai votre fils d’après ma propre mesure : je ne sais pas flatter.

Ils furent interrompus : on servait le thé et M. Weston, ayant épuisé ses confidences, saisit la première occasion pour s’éloigner.

Après le thé, M. Weston, Mme Weston et M. Elton prirent place à la table de jeu pour faire la partie de M. Woodhouse. Les cinq autres convives furent laissés à leurs propres ressources et Emma craignit que la conversation ne devint languissante : M. Knightley, en effet, semblait peu disposé à faire des frais et Mme Elton, malgré ses efforts, ne parvenait pas à accaparer l’attention d’un des deux frères.

Finalement, M. John Knightley qui devait partir le lendemain de bonne heure, fit preuve de bonne volonté et dit :

— Eh bien ! Emma, je ne vois pas grand’chose à ajouter concernant les garçons, mais vous avez la lettre de votre sœur et vous y trouverez, sans aucun doute, des instructions détaillées. Mes recommandations seront beaucoup plus brèves et probablement assez différentes ; elles se réduisent à ceci : « Ne les gâtez pas et ne les droguez pas. »

— J’espère vous satisfaire l’un et l’autre, répondit Emma, je ferai tous mes efforts pour les rendre heureux, selon le vœu d’Isabelle ; d’autre part,

le bonheur exclut naturellement l'indulgence excessive et les remèdes.

— Si vous les trouvez encombrants, vous n'aurez qu'à me les renvoyer.

— Vous n'envisagez pas sérieusement, je suppose, cette possibilité ?

— Mais si : ils feront peut-être trop de bruit et fatigueront votre père ; ils peuvent même vous devenir à charge à vous-même, pour peu que vos engagements mondains continuent à suivre une progression ascendante.

— Comment l'entendez-vous ?

— Vous devez vous rendre compte que, depuis six mois, votre train de vie s'est beaucoup modifié.

— Je ne m'en suis jamais aperçue.

— Moi, pourtant, j'en ai eu la preuve : je viens passer une journée à Hartfield et je tombe sur un dîner. Votre voisinage augmente et vos connaissances s'étendent. Voici deux mois que chacune de vos lettres à Isabelle contient le récit de quelque fête : dîner chez M. Cole ou bal à la Couronne. Du reste, depuis l'installation des Weston à Randalls, votre manière de vivre a subi un grand changement.

— Oui, reprit vivement son frère, c'est Randalls qui est la cause de tout.

— S'il en est ainsi, comme l'influence de Randalls ne diminuera pas, je suis en droit de supposer qu'Henri et John pourront devenir une gêne. Dans ce cas, je vous en prie, expédiez-les moi.

— Non, reprit M. Knightley, ce n'est pas une conséquence nécessaire ; qu'on les conduise à Donwell. Moi, j'ai toujours du loisir.

— Sur ma parole, Monsieur Knightley, s'écria Emma, vous m'amusez vraiment ! Je voudrais bien connaître les fêtes auxquelles je prends part sans que vous y soyez convié de votre côté. Ces extraordinaires invitations se réduisent du reste à un dîner chez les Cole et à l'élaboration d'un bal qui n'a jamais eu lieu ! Je ne suis pas étonnée que votre frère, ayant par hasard rencontré à Hartfield, au cours d'un voyage de vingt-quatre heures, nombreuse compagnie, ait trouvé dans cette coïncidence, matière à réflexion et à critique. Mais vous, M. Knightley qui savez combien rarement je m'absente plus de deux heures d'Hartfield comment pouvez-vous prétendre que je passe ma vie dans les plaisirs ? Quant à mes chers petits neveux, si la tante Emma n'a pas de temps à leur consacrer, je ne sais ce qu'il adviendra d'eux : l'oncle Knightley, en effet, est dehors la plus grande partie de la journée et quand il est chez lui il s'absorbe dans ses lectures et dans ses comptes.

La repartie d’Emma faillit dérider M. Knightley, mais il s’efforça de conserver un air grave ; il y réussit sans peine grâce à l’intervention de Mme Elton qui, à ce moment précis, se pencha vers lui pour entamer une conversation.

OceanofPDF.com

XXXVII

Table des matières

Quelques instants de réflexion suffirent à Emma pour la tranquilliser sur la nature de l'agitation que lui avait causée la nouvelle de l'arrivée de Frank Churchill ; son trouble ne provenait pas de l'état de son propre cœur, mais bien de l'appréhension qu'elle ressentait touchant les sentiments du jeune homme : celui-ci reviendrait-il aussi amoureux ? Si une absence de deux mois n'avait pas diminué cet attachement, Emma se rendait compte des dangers que courrait son repos. Elle espérait néanmoins, grâce à une attitude d'extrême réserve, éviter une déclaration formelle ; ce serait une si pénible conclusion à leurs relations !

Emma fut bientôt à même de se former une opinion. Frank Churchill ne tarda pas en effet à venir faire une première et brève visite. Il ne pouvait disposer que de deux heures ; de Randalls il se rendit directement à Hartfield et Emma put l'observer tout à son aise : il parut très heureux de la revoir, mais elle eut l'impression immédiate qu'il revenait moins épris. Il était dans ses meilleurs jours, tout disposé à parler et à rire et se plut à évoquer les souvenirs de sa dernière visite ; cependant son calme habituel lui faisait défaut : il était agité, nerveux et au bout d'un quart d'heure il se leva :

— J'ai aperçu, dit-il, un groupe d'amis, en traversant Highbury ; je ne me suis pas arrêté, mais j'ai la vanité de croire qu'on serait désappointé si je ne faisais pas une visite. Malgré mon désir de rester plus longtemps à Hartfield, je me vois donc forcé de prendre congé.

Emma fut un peu surprise mais elle imagina, pour expliquer ce brusque départ, une hypothèse satisfaisante : « Il veut éviter, pensa-t-elle, de se reprendre à mon influence ; l'absence et le sentiment de mon indifférence ont fait leur œuvre, mais il ne peut encore surmonter le trouble que ma présence lui cause. »

Les jours passèrent sans que Frank Churchill fit une nouvelle apparition ; il avait souvent l'intention de venir, mais, au dernier moment, il en était empêché : sa tante ne pouvait supporter qu'il la quittât ! Le séjour de Londres n'avait amélioré en rien l'état nerveux de Mme Churchill ; elle ne pouvait supporter le bruit, ses nerfs étaient perpétuellement irrités ; au cours

de sa dernière visite, Frank Churchill avait, du reste, assuré que l'état de sa tante, sans être tout à fait grave, était sérieux ; il se refusait à admettre, malgré les soupçons de son père, que la maladie de Mme Churchill n'eût pas de base réelle : Londres ne lui convenait pas. Frank les mit bientôt au courant d'un nouveau projet : ils allaient sans délai se rendre à Richmond ; une maison meublée dans une très jolie situation avait été louée et on espérait beaucoup de ce changement d'air.

M. Weston se déclara parfaitement satisfait.

— Qu'est-ce, dit-il, que neuf kilomètres pour un jeune homme ? Une heure de promenade. C'est toute la différence entre un long voyage de dix-huit kilomètres et un voisinage immédiat ; c'est le voir sans cesse au lieu de ne le voir jamais. Somme toute il n'y avait pas grande différence entre Enscombe et Londres au point de vue des difficultés ; Richmond, au contraire, se trouve être à une distance idéale.

Un des premiers résultats de cette villégiature fut de ramener à la surface le projet d'un bal à la Couronne.

On y avait déjà songé à plusieurs reprises, mais on avait dû renoncer à fixer un jour. Tous les préparatifs furent repris et peu de jours après l'installation des Churchill à Richmond, Frank Churchill écrivit de la façon plus encourageante. Sa tante se sentait déjà mieux et il pensait pouvoir disposer quand il voudrait de vingt-quatre heures. En conséquence il priait son père et Mme Weston de prendre date sans tarder.

Les nombreuses difficultés d'organisation ayant été heureusement résolues, M. Weston eut le plaisir de lancer ses invitations. Même à Hartfield, l'annonce du bal ne souleva pas d'objections insurmontables ; M. Woodhouse se résigna de bonne grâce et se montra disposé à croire qu'aucun accident fâcheux n'adviendrait aux petits garçons pendant l'absence de leur tante.

OceanofPDF.com

XXXVIII

Table des matières

Rien ne vint cette fois contrecarrer les projets de M. Weston et, au jour dit, Frank Churchill arriva sans encombre à Randalls. M. Weston avait insisté auprès d'Emma pour qu'elle arrivât de très bonne heure afin de donner son opinion sur les arrangements pris et il avait été convenu qu'elle amènerait Henriette. En conséquence la voiture d'Hartfield s'arrêta devant l'hôtel de la Couronne peu après l'arrivée des amphitrions.

Frank Churchill paraissait avoir guetté leur arrivée ; il s'approcha pour aider les jeunes filles à descendre et ne chercha pas à dissimuler son plaisir : ils parcoururent ensemble les pièces pour vérifier si tout était en ordre. Au bout de cinq minutes des roues grincèrent sur le sable de la cour d'entrée : Emma fut sur le point de manifester sa surprise : « De si bonne heure, est-ce possible ! » Mais elle eut bientôt l'explication de cet empressement anormal : c'était une famille de vieux amis qui avaient été également conviés à une inspection avant la lettre. Des cousins suivirent, requis eux aussi pour ces formalités préliminaires.

Le fait d'être la confidente et l'amie intime d'un homme qui faisait appel à l'avis de tant de personnes n'était pas particulièrement flatteur, et Emma, tout en appréciant la franchise des manières de M. Weston, ne put que regretter leur banalité.

On fit de nouveau le tour des salons, et les éloges ne furent pas ménagés : puis tout le monde prit place, en demi-cercle, près de la cheminée. Au cours de la conversation, Emma découvrit qu'il n'avait pas tenu à M. Weston si le nombre des conseillers privés n'était pas encore plus considérable : les Weston s'étaient, en effet, arrêtés devant la porte de Mlle Bates pour offrir leur voiture ; mais la tante et la nièce n'avaient pu accepter cette offre par suite d'un engagement préalable avec les Elton.

Frank Churchill se tenait à côté d'Emma, mais il était agité, allait à la porte, regardait à la fenêtre. La conversation tomba sur Mme Elton :

— Je suis très curieux, dit-il, de faire la connaissance de Mme Elton, dont j'ai tant entendu parler. Elle ne saurait tarder à arriver.

On entendit, à ce moment, le bruit d'une voiture. Il se leva immédiatement, mais, revenant sur ses pas, il reprit :

— J’oublie que je n’ai jamais vu ni M. ni Mme Elton ; je n’ai donc aucune raison de me mettre en avant.

M. et Mme Elton firent leur entrée et, après les paroles d’accueil et de bienvenue, Mme Weston ajouta :

— Et Mlle Bates et Mlle Fairfax ? Ne deviez-vous pas passer les prendre ?

L’oubli était facilement réparable et des ordres dans ce sens furent donnés au cocher. Pendant ce temps Frank Churchill s’occupait tout particulièrement de la nouvelle mariée à laquelle il venait d’être présenté.

Quelques minutes après, la voiture s’arrêta de nouveau à la porte ; on venait de faire allusion à la pluie.

— Je vais voir s’il y a des parapluies, dit aussitôt Frank à son père, et il s’éloigna. M. Weston se préparait à le suivre, mais il fut arrêté par Mme Elton qui brûlait de lui faire part de son opinion sur Frank Churchill.

— Un très élégant jeune homme en effet, dit-elle. Je vous avais averti très franchement, Monsieur Weston, que je le jugerais en toute indépendance. Vous pouvez me croire, je ne fais jamais de compliments. Je le trouve très joli garçon et ses manières sont précisément celles qui me plaisent ; c’est l’homme distingué sans aucune affectation. Il faut que vous sachiez combien j’ai les fats en horreur. Ils ne furent jamais tolérés à Maple Grove. Ni M. Sukling ni moi ne pouvons les supporter ; et parfois nous le leur avons fait sentir d’une façon mordante. Célina, qui est la douceur même montrait beaucoup plus de patience.

Tant que Mme Elton fit l’éloge de Frank Churchill elle trouva son auditeur très attentif, mais dès qu’elle fit mine de vouloir s’égarer dans les sentiers de Maple Grove, M. Weston se rappela ses devoirs de maître de maison et il s’excusa, en souriant, d’être forcé de la quitter pour recevoir les dames qui venaient d’arriver.

Mme Elton se tourna alors vers Mme Weston et reprît :

— Ce doit être notre voiture avec Mlle Bates et Jane ; nos chevaux vont extrêmement vite. Quelle satisfaction de pouvoir envoyer sa voiture chercher des amis ! Si j’ai bien compris, Monsieur Weston, vous avez été assez aimable pour mettre la vôtre à leur disposition mais une autre fois ne prenez pas cette peine. Vous pouvez être tranquille, j’aurai toujours soin d’elles.

Mlle Bates et Mlle Fairfax, escortées par le père et le fils apparurent alors dans l’embrasure de la porte. Mme Elton s’agitait mal à propos et

semblait vouloir disputer à Mme Weston le privilège de les accueillir ; mais ses encouragements se perdirent sous le flot de paroles de Mlle Bates ; celle-ci parlait depuis le moment où elle avait posé le pied à terre et ne s'arrêta que plusieurs minutes après s'être assise dans le cercle formé autour de la cheminée. Quand la porte s'ouvrit, elle en était à ce point de son discours :

— Vous êtes trop aimable ! Il ne pleut pas du tout ou du moins à peine. Pour moi, du reste, cela n'a aucune importance : j'ai des semelles épaisses. Quant à Jane, elle m'a assurée… (et, pénétrant dans le salon, elle continua) : Eh bien ! Voici qui est brillant ! Tout à fait admirable ! Sur ma parole, on ne pouvait faire mieux ! Et quel éclairage ! Jane avez-vous imaginé rien d'approchant ? Oh ! M. Weston, il faut vraiment que vous ayez eu la lampe d'Aladin à votre disposition. Cette excellente Mme Stokes ne reconnaîtrait pas, j'en suis sûre, sa propre salle. Je l'ai vue en entrant : elle était dans l'antichambre : « Oh ! Madame Stokes ! lui ai-je dit. Je n'ai pu en dire plus, je n'ai pas eu le temps.

Mme Weston, qui était venue à la rencontre des deux dames, les joignit alors. Mais malgré sa bonne volonté et sa politesse, elle ne réussit pas à interrompre Mlle Bates :

— Très bien, Madame, je vous remercie. J'espère que vous allez bien. J'avais peur que vous ayez la migraine ; je vous voyais passer si souvent !

— Ah ! ma chère Madame Elton, merci mille fois pour la voiture ; elle est arrivée en temps voulu : Jane et moi étions prêtes ; nous n'avons pas fait attendre les chevaux une minute. Quelle excellente voiture ! – À ce propos, Madame Weston, tous mes remerciements vous sont dûs pour votre offre si aimable. M. Elton avait eu la bonté d'écrire à Jane à ce sujet, sinon nous aurions été heureuses… mais deux offres de ce genre en un jour ! On n'a jamais vu de pareils voisins ! J'ai dit à ma mère : « Sur ma parole, maman… » Je vous remercie, sa santé est bonne ; elle est chez M. Woodhouse, je lui ai fait prendre son châle, car les soirées sont fraîches, son grand châle neuf, le cadeau de noce de Mme Dixon. Il a été acheté à Weymouth et choisi par Mme Dixon ; il y en avait trois autres et ils hésitèrent un peu avant de se décider ; le colonel Campbell était d'avis d'en prendre un de couleur olive. Ma chère Jane, êtes-vous bien sûre que vous ne vous êtes pas mouillée les pieds ? Il est tombé quelques gouttes et j'ai toujours peur ; mais M. Frank Churchill a fait preuve d'une extrême courtoisie… On avait du reste étendu un tapis devant la porte. Oh !

monsieur Frank Churchill, vous ai-je dit que les lunettes de ma mère sont toujours en parfait état ? La vis n'a pas bougé. Ma mère parle souvent de votre bonne grâce. N'est-ce pas, Jane ? Ah ! Voici Mlle Woodhouse. Je vous remercie… Comment trouvez-vous que Jane est coiffée ? Vous êtes si compétente ; elle se coiffe toute seule ; elle fait preuve d'une extraordinaire habileté ! Aucun coiffeur de Londres, je suis sûre, ne pourrait… Voici le docteur Hughes et Mme Hughes ! – Comment allez-vous ? Cette fête est tout à fait délicieuse, n'est-ce pas ? Où est ce cher M. Richard ? Le voilà ! Ne le dérangez pas surtout ; son temps est beaucoup mieux employé en conversation avec les jeunes filles. – Comment allez-vous tous ? Il me semble entendre une autre voiture. Probablement celle de ces excellents Cole. Et quel feu magnifique. Je suis rôtie. – Non, merci, pas de café. Un peu de thé, s'il vous plaît, Monsieur, tout à l'heure ; je ne suis pas pressée. – Comment ! on me sert déjà. Tout est excellent.

Frank Churchill avait repris sa place auprès d'Emma ; Mme Elton et Jane Fairfax étaient assises derrière eux et Emma ne put s'empêcher d'entendre leur conversation. Après un certain nombre de compliments à l'adresse de Jane, Mme Elton, qui désirait évidemment être louée à son tour, ajouta :

— Aimez-vous ma robe ? Ma garniture ? Comment Wright m'a-t-elle coiffée ?

Beaucoup d'autres questions sur le même sujet furent posées et Jane y répondit avec patience et politesse. Puis Mme Elton continua :

— Personne ne saurait être plus indifférente à la toilette que je ne le suis, mais dans une occasion comme celle-ci, où tout le monde a les yeux fixés sur moi, et pour faire honneur aux Weston qui, j'en ai la persuasion, donnent ce bal à mon intention, je ne puis me dispenser d'apporter une peu de recherche à mon ajustement. Je ne vois guère de perles en dehors des miennes ! Frank Churchill dites-vous est un danseur de premier ordre ? Vous jugerez si nos styles s'accordent. Je le trouve très bien.

À ce moment Frank se mit à parler avec une extrême volubilité et Emma se rendit compte qu'il craignait d'entendre son propre éloge. Mais M. Elton s'étant approché, la voix de Mme Elton domina de nouveau :

— Vous avez fini par nous découvrir dans notre retraite, s'écria Mme Elton en s'adressant à son mari, je disais justement à Jane que vous deviez vous inquiéter de notre sort.

Frank Churchill sursauta et dit d'un air mécontent :

— Jane ! c’est facile à dire, mais je ne pense pas que Mlle Fairfax approuve cette familiarité.

Emma sourit.

— Comment, murmura-t-elle, trouvez-vous Mme Elton ?

— Elle ne me plaît pas.

— Vous êtes un ingrat ?

— Ingrat ! Que voulez-vous dire ?… Ne me donnez pas d’explications. Je ne veux pas comprendre votre allusion. Où est mon père ? Il serait temps de commencer à danser ?

Il s’éloigna et revint au bout de cinq minutes, accompagné de M. et Mme Weston ; ils avaient débattu une question de préséance qu’on venait soumettre à Emma :

— Mme Elton s’attend évidemment à ouvrir le bal, dit Mme Weston, nous sommes désappointés, ma chère Emma, de ne pouvoir écouter notre désir de vous donner le pas sur tout le monde et, circonstance aggravante, c’est à Frank qu’incombe le devoir d’offrir la main à la nouvelle mariée.

Frank se tourna aussitôt vers Emma pour lui rappeler sa promesse ; il se déclara engagé, et son père, lui donna son entière approbation. Mme Weston proposa alors que M. Weston lui-même dansât avec Mme Elton, et celui-ci se laissa persuader.

En conséquence, Emma dut se résigner à marcher derrière Mme Elton ; cette subordination lui fut d’autant plus sensible qu’elle considérait le bal comme donné en son honneur, Dans cet instant, les avantages conférés par le mariage lui parurent dignes d’être pris en considération.

Malgré ce petit accroc, Emma contemplait avec plaisir la longue file de danseurs. Elle chercha des yeux M. Knightley ; celui-ci se tenait dans le groupe des maris et des joueurs de whist, qui faisaient semblant de s’intéresser au bal, en attendant le moment de prendre place aux tables de jeu ; sa haute silhouette se détachait au milieu des formes lourdes des hommes plus âgés dont il était entouré ; il fit quelques pas en avant, et sa démarche aisée prouvait qu’il aurait pu danser avec grâce, s’il avait voulu en prendre la peine. Toutes les fois qu’Emma rencontrait le regard de M. Knightley elle le forçait à sourire, mais au repos sa physionomie était sérieuse. Il semblait observer la jeune fille : celle-ci, au reste, se soumettait de bonne grâce à cet examen ; sa conduite, en effet, ne pouvait être critiquée et il n’y avait entre son partenaire et elle aucune apparence de flirt. Emma

ne doutait plus que l'attachement de Frank Churchill n'eut considérablement diminué.

Le bal suivait son cours. Les attentions incessantes de Mme Weston portaient leurs fruits : tout le monde paraissait heureux ; l'opinion était unanime à proclamer le succès de la fête. Vers le milieu de la soirée pourtant, un incident attira l'attention d'Emma : le signal des deux dernières danses, avant le souper, avait été donné et Henriette restait sans cavalier ; jusqu'alors le nombre des danseurs et des danseuses s'était parfaitement équilibré et Emma fut surprise de constater cette anomalie ; elle en eut bientôt l'explication en voyant M. Elton se promener solitairement. Il était évident qu'il ne voulait pas inviter Henriette et Emma s'attendait, d'un instant à l'autre, à le voir disparaître dans la salle de jeu ; mais il n'entrait pas dans les vues de M. Elton de se dérober ; il vint dans la partie du salon où se trouvaient les personnes assises, marcha de long en large pour bien montrer qu'il n'était pas engagé, s'arrêta même en face de Mlle Smith et adressa la parole aux voisins de la jeune fille. Emma pouvait observer ce manège, car elle ne dansait pas encore ; Mme Weston quitta alors sa place et s'approchant de M. Elton, elle lui dit.

— Est-ce que vous ne dansez pas, Monsieur Elton ?

— Bien volontiers, répondit-il, madame Weston, si vous voulez danser avec moi.

— Moi ! Oh non. J'ai une meilleure partenaire pour vous.

— Si Mme Gilberte désire danser, je suis tout disposé, bien que je ne me considère plus comme un jeune homme, à offrir le bras à une ancienne amie.

— Il ne s'agit pas de Mme Gilberte, mais il y a une jeune fille que je désirerais beaucoup voir danser ; cette jeune fille, c'est Mlle Smith qui n'est pas engagée.

— Mlle Smith ! Je n'avais pas observé. Vous êtes bien aimable et si je n'étais pas un vieux mari !… Je vous prie de m'excuser, Madame Weston, je serais heureux de vous obéir en toute autre occurrence, mais j'ai renoncé à la danse.

Mme Weston n'ajouta rien et Emma, qui avait entendu le dialogue, se rendit compte combien avaient dû être grandes la surprise et la mortification de son amie. Elle se retourna et vit M. Elton s'approcher de M. Knightley et se préparer à une conversation suivie ; elle surprit en même temps des

sourires d’intelligence entre lui et sa femme. Elle détourna la tête, tremblant intérieurement et craignant que sa figure ne la trahît.

L’instant d’après, un spectacle réconfortant frappa son regard : M. Knightley donnait la main à Henriette Smith pour la conduire au milieu du salon. Jamais elle n’avait été plus surprise et rarement plus heureuse ! Elle était trop loin pour parler à M. Knightley mais à la première opportunité elle mit toute sa reconnaissance et son plaisir dans un regard et un sourire.

Il dansait extrêmement bien, comme elle l’avait supposé, Henriette était triomphante et semblait ne pas toucher terre. M. Elton, étonné et confus, s’était retiré dans la salle de jeu, ne sachant plus quelle contenance tenir.

Peu après, le souper fut annoncé, et on se prépara à passer dans la salle à manger. Depuis ce moment jusqu’à celui où elle leva sa cuillère, Mlle Bates ne cessa de se faire entendre :

— Jane, où êtes-vous ? Voilà votre collet. Mme Weston vous prie de le mettre ; elle a peur des courants d’air dans le couloir ; pourtant, toutes les mesures de précaution ont été prises : une porte a été clouée et tout a été rembourré. Ma chère Jane, il faut absolument couvrir vos épaules. Monsieur Churchill, vous êtes trop bon ; votre opportune intervention a assuré le succès de mes efforts ! Elle est maintenant à l’abri du froid. Oui, ma chère, comme je vous l’avais dit, j’ai couru jusqu’à la maison pour aider grand’mère à se coucher, et me voici de retour : personne ne s’est aperçu de mon absence. Grand’mère était très bien, elle a passé une agréable soirée avec M. Woodhouse : une longue causerie et une émouvante partie de trente et un ; elle a eu une chance extraordinaire, elle s’est beaucoup informée de vous et elle désirait savoir avec qui vous dansiez. « Oh ! » dis-je « je ne veux pas enlever à Jane le plaisir de vous raconter demain tous les détails, elle même : quand, je suis partie elle dansait avec M. Georges Otway ; son premier partenaire fut M. Elton ; M. Cox l’invitera peut-être ensuite. » — Mon cher Monsieur, vous êtes trop aimable ! N’y a-t-il pas une autre dame à qui vous vouliez faire l’honneur d’offrir le bras ? Je puis aller seule. Attendons un instant et laissons passer Mme Elton. Comme elle a l’air élégant ! Quelles magnifiques dentelles ! Maintenant nous pouvons suivre derrière la queue de sa robe. C’est tout à fait la reine de la soirée. Nous voici au couloir. Jane faites attention aux deux marches – mais il n’y en a qu’une ! C’est curieux j’étais persuadée du contraire ! Je n’ai jamais vu nulle part une décoration d’un style aussi parfait : des bougies partout ! Je vous parlais de grand’mère, Jane ; il y a eu un petit incident à Hartfield :

outre des pommes au four et des biscuits, on avait posé sur la table du souper une délicate fricassée d'asperges avec une garniture de ris de veau ; par malheur l'excellent M. Woodhouse ne jugeant pas les asperges suffisamment cuites, a renvoyé le tout ; c'est, vous le savez, le mets préféré de grand'mère aussi avons-nous décidé de ne parler à personne de cette aventure de peur que le fait n'arrive aux oreilles de Mlle Woodhouse et ne la contrarie ! – Eh bien ! Voici des tables servies avec profusion ! Je suis émerveillée. Où allons-nous nous asseoir ? À l'abri de tout courant d'air à cause de Jane – Ah ! vraiment, M. Churchill vous conseillez cette partie de la pièce ! Faisons comme vous le désirez : il vous appartient de commander ici. Ma chère Jane, comment pourrons-nous nous rappeler le nom de tous ces plats pour en donner la liste à grand'mère ? Il y a aussi du potage ! On n'aurait pas dû me servir déjà, mais le fumet est si fin que je ne puis m'empêcher de commencer !

Emma ne trouva pas l'occasion de parler à M. Knightley pendant le souper ; mais dès que les invités furent de nouveau réunis dans la salle de bal, les yeux de la jeune fille l'appelèrent irrésistiblement, et il vint s'asseoir auprès d'elle : il commença par blâmer énergiquement l'inqualifiable grossièreté de M. Elton et la complicité de Mme Elton fut sévèrement appréciée.

— Ils ont cherché à blesser, ajouta-t-il, non seulement Henriette, mais encore l'amie d'Henriette. Pourquoi sont-ils vos ennemis, Emma ?

Il la regarda en souriant et, ne recevant pas de réponse, il reprit :

— Elle ne devrait pas vous en vouloir, quand bien même il aurait, lui, des raisons de rancune ; je ne vous demande pas de me confier le secret d'un autre, mais avouez que vous désiriez lui faire épouser Henriette ?

— C'est vrai, dit Emma.

— Je ne vous gronderai pas, dit-il d'un air indulgent ; je vous laisse à vos propres réflexions.

— Ne vous fiez pas à mon sens critique ! Je me suis complètement trompée sur le compte de M. Elton. Vous vous êtes, au contraire, montré très perspicace ; vous l'aviez jugé intéressé et vaniteux ; rien de plus exact. J'avais été amenée à la suite d'une série d'extraordinaires malentendus, à m'imaginer qu'il était amoureux d'Henriette.

— Pour vous récompenser de reconnaître vos torts, je veux vous rendre justice : vous aviez mieux choisi pour lui qu'il ne l'a fait lui-même. Henriette Smith a des qualités de premier ordre qui font totalement défaut à

Mme Elton : c’est une jeune fille simple, sincère, droite que tout homme de bon sens et de goût préférerait à une femme du genre de Mme Elton. Je ne m’attendais pas à trouver la conversation d’Henriette si agréable.

Emma fut extrêmement flattée de ce jugement porté sur son amie ; elle s’apprêtait à répondre mais ils furent interrompus par M. Weston : celui-ci organisait la reprise des danses.

— Allons, dit-il, Mademoiselle Woodhouse, Mademoiselle Otway, Mademoiselle Fairfax, à quoi pensez-vous ? Venez Emma donner l’exemple. Tout le monde est paresseux, tout le monde dort.

— Je suis prête à accomplir mon devoir, repartit Emma, si j’en trouve l’occasion toutefois !

— Avec qui allez-vous danser ? demanda M. Knightley.

— Avec vous, si vous m’invitez.

— Voulez-vous ? dit-il en lui offrant la main.

— Je crois bien. Vous avez fait vos preuves et nous ne sommes pas suffisamment frère et sœur pour qu’il nous soit interdit de danser ensemble.

— Frère et sœur ! Mais pas du tout.

OceanofPDF.com

XXXIX

Table des matières

Sa conversation avec M. Knightley demeura pour Emma un des souvenirs les plus agréables du bal. Elle était contente que leurs opinions sur le ménage Elton fussent concordantes ; de plus, les éloges décernés à Henriette lui étaient particulièrement sensibles. En fin de compte, l'impertinence de M. Elton, au lieu de gâter sa soirée, lui avait procuré des satisfactions imprévues ; elle prévoyait aussi un autre résultat heureux : la guérison d'Henriette ; d'après les quelques mots que cette dernière lui avait dits à ce propos, avant de quitter la salle de bal, il était permis d'espérer : les yeux de la jeune fille s'étaient ouverts tout à coup ; elle avait eu la révélation de la véritable nature de M. Elton ; la fièvre d'admiration était tombée !

En se promenant le lendemain dans le parc, après le déjeuner, Emma songeait avec complaisance combien, à la suite de la transformation d'Henriette, sa propre tranquillité se trouverait consolidée : l'horizon s'éclaircissait de tous côtés ; Henriette devenait raisonnable, Frank Churchill était moins amoureux et M. Knightley paraissait disposé à la conciliation.

Au détour d'une allée, Henriette apparut soudain ; elle portait un petit paquet à la main ; après diverses allusions émues aux plaisir de la veille, elle prit un air sérieux et dit avec un peu d'hésitation :

— Mademoiselle Woodhouse, si vous avez le temps, je désire vous entretenir en particulier ; j'ai une sorte de confession à vous faire.

Emma fut assez surprise et pria son amie de s'expliquer sans retard.

— C'est mon devoir assurément, reprit Henriette, de ne pas vous cacher le sentiment que j'éprouve aujourd'hui. Vous avez subi bien souvent le contre-coup de mes tourments et il est juste que vous ayez la satisfaction de me savoir guérie. Je ne veux pas m'étendre inutilement sur ce sujet, car j'ai honte de m'être laissée aller comme je l'ai fait. Vous me comprenez, j'en suis sûre !

— Oui, reprit Emma, je l'espère.

— Comment ai-je pu m'abuser si longtemps ? Mon aveuglement me semble de la folie. Je ne vois rien d'extraordinaire en lui, maintenant. Il

m’est parfaitement indifférent de le rencontrer ou non ; toutefois je préfère ne pas le voir. Je n’envie plus sa femme le moins du monde ; je ne l’admire plus comme je l’ai fait : elle est charmante, je n’en doute pas, mais je la trouve très désagréable ; je n’oublierai jamais le regard qu’elle m’a lancé ! Néanmoins, je vous assure, Mademoiselle Woodhouse, je ne lui souhaite aucun mal. Je n’éprouve plus aucune émotion à la pensée de leur bonheur. Pour vous convaincre de la sincérité de mes assertions, je vais détruire en votre présence ce que je n’aurais jamais dû conserver. Ne devinez-vous pas le contenu de ce paquet ?

— Pas le moins du monde. Vous a-t-il jamais fait un présent ?

— Non ; mais ce sont des souvenirs auxquels je tenais beaucoup.

Henriette dénoua la faveur, déplia l’enveloppe : sous une épaisse couche de papier d’argent, était placée une jolie petite boîte, en bois, dont l’intérieur était doublé d’ouate ; à l’intérieur il y avait un petit morceau de taffetas d’Angleterre.

— Maintenant, dit Henriette, vous devez vous rappeler ?

— Mais non !

— Est-ce possible ! La scène s’est pourtant passée dans ce salon quelques jours avant ma maladie, précisément la veille de l’arrivée de M. John Knightley : M. Elton se coupa le doigt avec votre canif ; n’ayant pas de sparadrap, vous m’aviez priée de donner le mien : j’en coupai un morceau, mais il ne put utiliser le tout et me rendit le petit bout que vous voyez là : je l’ai conservé comme une relique.

— Ma chère Henriette, dit Emma en se cachant la figure avec ses mains, combien je me sens honteuse ! Hélas ! je ne me rappelle que trop maintenant ! J’avais pendant ce temps mon étui dans ma poche !

— Vraiment ! Vous aviez du taffetas à portée ? Je ne l’aurais jamais soupçonné ; vous vous êtes exprimée avec tant de naturel ! Voici, ajouta Henriette en prenant la boîte, un objet qui avait encore plus de valeur à mes yeux ; c’est un crayon lui ayant appartenu ; un matin, environ huit jours avant le dîner chez les Weston, M. Elton voulut inscrire une adresse sur son calepin et eut recours à votre porte-mine, après avoir constaté que son crayon était usé ; il posa ce dernier sur la table et l’y laissa ; je ne le perdis pas des yeux et, sitôt que j’en eus l’occasion, je m’en emparai.

— J’ai, en effet, gardé le souvenir d’un renseignement consigné par écrit. Continuez.

— C’est tout. Je n’ai plus rien à vous montrer ou à vous dire, et je vais jeter tout cela dans le feu. Je sais combien j’ai eu tort de conserver des souvenirs de lui après son mariage, mais je n’avais pas le courage de m’en séparer.

— Est-il nécessaire, Henriette, de brûler le sparadrap ? Je ne désire pas prendre la défense du vieux crayon, mais le sparadrap pourrait encore être utile !

— Je préfère me débarrasser de tout, dit Henriette, ce sont de désagréables témoins… C’est fait, grâce au ciel il ne reste plus rien de M. Elton.

— Il me reste le remords d’avoir été la cause de votre déception. Cette expérience me servira de leçon ; je me suis trompée grossièrement, je ne veux pas m’y exposer dorénavant. J’espère Henriette que vous ferez un bon mariage…

— Non, répondit Henriette, je ne me marierai jamais !

— Voici une nouvelle résolution ! Le temps sans doute vous apportera l’oubli et l’espérance. Mais je tiens à vous faire connaître, dès à présent, les limites que j’ai fixées à mon amitié : je suis résolue à n’intervenir d’aucune façon dans ces questions. Si votre cœur parle, que ce soit en secret. Tenez-vous sur vos gardes ; observez attentivement la conduite de l’homme que vous aimerez et réglez votre attitude d’agrès la sienne. Ne me faites part de vos sentiments que si vous avez de sérieuses raisons de les croire partagés.

Henriette après avoir écouté son amie avec déférence, se défendit tout d’abord de pouvoir même imaginer l’hypothèse du mariage ; cependant au bout d’une demi-heure de conversation elle avait repris confiance dans l’avenir.

OceanofPDF.com

XL

Table des matières

Le mois de juin n’apporta pas grand changement à Highbury. Les Elton continuaient à parler de la visite que devaient leur faire les Sukling et à énumérer les divers avantages du landau ; toutefois leurs parents s’attardaient à Maple Grove. D’autre part le retour des Campbell avait été différé encore une fois et Jane Fairfax ne devait les rejoindre à Londres qu’au mois d’août.

M. Knightley sentait croître chaque jour l’antipathie qu’il avait éprouvée dès le début pour Frank Churchill ; il s’était toujours méfié de lui et, à force de l’observer, il pensait avoir acquis les preuves de la duplicité du jeune homme. Emma était l’objet apparent de ses attentions ; tout le proclamait : sa propre conduite, les allusions de son père et le silence discret de sa belle-mère, mais M. Knightley le soupçonnait, au contraire, de s’occuper particulièrement de Jane Fairfax. Il avait surpris des symptômes d’entente entre eux, qui lui parurent concluants. Son attention fut éveillée pour la première fois pendant un dîner à Randalls où Jane Fairfax et les Elton étaient également invités ; à plusieurs reprises Frank Churchill avait regardé Jane Fairfax d’une façon significative et M. Knightley, malgré son désir d’éviter tout écart d’imagination, ne put s’empêcher d’être frappé d’une attitude si étrange chez un admirateur passionné de Mlle Woodhouse. Par la suite ses soupçons se trouvèrent pleinement confirmés. Trois jours après il était parti à pied pour passer sa soirée à Hartfield comme il le faisait souvent, et ayant rencontré Emma et Henriette qui se promenaient se joignit à elles ; ils croisèrent bientôt un groupe nombreux : M. et Mme Weston, Frank Churchill, Mlle Bates et sa nièce que le hasard avait également réunis. Ils marchèrent tous ensemble et en arrivant à la grille d’Hartfield Emma les pria d’entrer et de venir prendre le thé avec son père. Les Weston acceptèrent immédiatement et Mlle Bates, après avoir parlé assez longtemps, finit par se ranger à l’avis général.

Au moment où ils pénétraient dans le parc, M. Perry passa à cheval et les messieurs firent quelques réflexions sur la bête.

— À propos, dit Frank Churchill à Mme Weston, où en est le projet de M. Perry d’avoir une voiture ?

Mme Weston parut surprise et répondit :

— J'ignorais qu'il en eût jamais été question.

— C'est de vous que je tiens ce renseignement ; vous me l'avez donné dans une de vos lettres.

— Moi ! C'est impossible.

— J'en ai pourtant gardé le souvenir ; c'était sur les instances de sa femme, me disiez-vous, que M. Perry s'était décidé ; celle-ci craignait toujours que M. Perry ne prit froid en sortant par le mauvais temps. Vous devez vous rappeler le fait maintenant ?

— Sur ma parole, c'est la première fois que j'entends parler de tout ceci !

— Est-ce possible ? Je n'y comprends rien. Alors, c'est que j'ai rêvé ; j'étais tout à fait persuadé du bien fondé de mon allusion. Mademoiselle Smith, vous avez l'air fatigué ; je crois que vous serez contente d'arriver à la maison.

— Vraiment, intervint M. Weston en se rapprochant. Perry désormais roulera carrosse ? Je suis heureux que la chose soit en son pouvoir. Est-ce de lui-même que vous tenez cette information, Frank ?

— Non, Monsieur, reprit son fils en riant ; il semble que je ne la tienne de personne ! C'est curieux : je m'imaginais avoir appris cette nouvelle par une lettre de Mme Weston ; mais comme celle-ci déclare entendre parler de ce projet pour la première fois, j'ai du rêver toute l'affaire. Quand je ne suis pas à Highbury, je suis hanté par ceux que j'y ai laissés : il paraît qu'en dehors de mes amis particuliers, je vois aussi en songe M. et Mme Perry !

— Quel air de vraisemblance ont parfois les rêves et d'autres sont si absurdes ! Ceci, Frank, prouve que vous pensez souvent à nous. Emma n'avez-vous pas aussi des rêves prophétiques ?

En se retournant, M. Weston s'aperçut qu'Emma était hors de la portée de sa voix : elle avait pris les devants pour avertir son père et donner des ordres. Mlle Bates qui, depuis le début de l'incident, s'efforçait en vain de se faire entendre, s'empressa de profiter de la première occasion pour intervenir :

— Il m'arrive aussi parfois d'avoir les rêves les plus étranges ; mais si on m'interrogeait à ce sujet, je serais forcée de reconnaître qu'il a été véritablement question de ce projet au printemps dernier. Mme Perry en a parlé à ma mère et aux Cole ; mais c'était tout à fait un secret ; personne d'autre n'en a rien su. Depuis longtemps Mme Perry désirait que son mari

eut une voiture, et un matin elle arriva chez ma mère et lui confia qu'elle croyait avoir fait prévaloir son opinion. Jane, vous rappelez-vous ? Grand'mère nous l'a raconté, quand nous sommes rentrées. Je ne me rappelle pas où nous avions été : à Randalls, je crois. Mme Perry a toujours eu beaucoup d'amitié pour ma mère ; du reste, tout le monde l'aime ! Réflexion faite, M. Perry a remis sa décision à plus tard et il n'en a plus été question depuis. Je ne crois pas en avoir jamais parlé à personne. Pourtant, je ne voudrais pas affirmer que je n'y ai pas fait allusion ; je suis bavarde, vous le savez ; il m'est arrivé de dire ce que j'aurais dû taire. Je ne ressemble pas à Jane et je le regrette. Je me porte garante qu'elle ne trahira jamais un secret. Où est-elle donc ? Ah ! la voilà. Quel rêve extraordinaire !

Ils pénétraient à ce moment dans le vestibule ; M. Knightley chercha Jane des yeux, mais celle-ci avait le dos tourné et paraissait très occupée à plier son châle.

Les commentaires prirent fin et M. Knightley fut forcé de s'asseoir, avec tout le monde, autour de la large table moderne dont Emma avait réussi à imposer l'usage, à la place des petites tables sur lesquelles depuis quarante ans M. Woodhouse prenait ses repas. Après le thé personne ne parut pressé de partir.

— Mademoiselle Woodhouse dit Frank Churchill, est-ce que vos neveux ont emporté leur alphabet de lettres mobiles ? Auparavant la boîte se trouvait sur ce guéridon. Qu'est-elle devenue ? Il fait sombre ce soir et il convient d'avoir recours aux passe-temps d'hiver. Nous nous sommes une fois beaucoup divertis avec ces lettres ; je voudrais encore exercer votre sagacité.

Emma fut enchantée du souvenir qu'il avait gardé de ce jeu et elle alla chercher la boîte ; la table, fut bientôt couverte de lettres ; Emma et Frank formèrent rapidement des mots. La tranquillité de ce divertissement le rendait particulièrement agréable à M. Woodhouse : il suivait d'un œil bienveillant les essais des jeunes gens, tout en se lamentant sur le départ des pauvres petits garçons.

Frank Churchill était assis à côté d'Emma et Jane en face d'eux. M. Knightley se trouvait placé de façon à pouvoir les observer tous. Frank Churchill présenta une première anagramme à Mlle Fairfax : celle-ci jeta un coup d'œil autour de la table et s'appliqua à deviner le mot ; au bout d'un instant elle repoussa les lettres avec un sourire forcé, mais sans y prendre garde, elle ne détruisit pas la combinaison et le mot demeura intact.

Henriette s’en saisit et se mit au travail ; elle se tourna vers son voisin, M. Knightley, pour être aidée. Le mot était « gaffe » et quand Henriette le proclama triomphalement, Jane rougit ; son trouble contribua à donner plus d’importance à l’incident et M. Knightley ne douta pas que les lettres ne fussent un prétexte de galanterie et de dissimulation : c’était un jeu d’enfant derrière lequel Frank Churchill cherchait à abriter ses desseins secrets. Ce dernier était en train de préparer un nouveau mot et il le passa à Emma, en affectant un air d’innocence. Emma eut vite fait de le découvrir ; elle était très amusée, mais se crut forcée de dire :

— Quelle folie ! N’avez-vous pas honte ?

Frank Churchill dit alors en jetant un regard vers Jane :

— Je vais le lui montrer, n’est-ce pas ?

Et Emma répondit en riant :

— Non, certainement non, vous ne ferez pas cela.

Cependant ce fut fait : le jeune homme se hâta de passer les lettres à Mlle Fairfax en la priant fort poliment de bien vouloir les étudier. M. Knightley fit tous ses efforts pour déchiffrer le mot. Il ne fut pas long à lire « Dixon » : Jane Fairfax, de son côté, en découvrit facilement le sens littéral, et sans doute aussi le sens figuré, car elle baissa les yeux et rougit encore une fois en disant :

— Je ne savais pas que les noms propres fussent autorisés.

Elle repoussa ensuite les lettres d’un air mécontent, et son attitude indiqua clairement sa résolution de ne plus prendre part au jeu. Elle détourna la tête de ceux qui avaient préparé l’attaque et regarda sa tante :

— Vous avez raison, ma chère, s’écria Mlle Bates, répondant à cette invitation muette, j’allais précisément le dire : il est temps de partir ; la soirée s’avance et grand’mère serait inquiète. Vous êtes trop aimable, mon cher Monsieur, il faut absolument que nous vous souhaitions le bonsoir.

L’empressement que Jane mit à se lever témoigna que sa tante avait deviné juste ; la jeune fille voulut s’éloigner de la table, mais on l’entourait et elle ne put se dégager immédiatement ; M. Knightley vit alors Frank Churchill pousser anxieusement vers elle une autre série de lettres. Mlle Fairfax les mélangea sans les examiner ; elle se mit ensuite à la recherche de son châle et Frank Churchill s’empressa aussitôt de lui offrir ses services. La nuit qui commençait à tomber et le brouhaha du départ empêchèrent M. Knightley de poursuivre le cours de ses observations ; il laissa tout le monde se retirer, puis il s’assit auprès d’Emma : il était décidé

à parler, jugeant que son devoir d'ami lui commandait de ne pas laisser la jeune fille s'engager dans une impasse, sans l'avertir.

— Voulez-vous me permettre, Emma, dit-il, de vous demander en quoi consistait le grand amusement du dernier mot préparé par Frank Churchill ? J'ai déchiffré ce mot, je serais curieux de savoir pourquoi il vous a divertie alors qu'il a déplu à Mlle Fairfax ?

Emma fut extrêmement confuse : elle ne voulait à aucun prix donner la véritable explication, car elle se sentait honteuse d'avoir fait part de ses soupçons à Frank Churchill.

— Oh ! dit-elle d'un air embarrassé, cela ne voulait rien dire : une simple plaisanterie entre nous.

— La plaisanterie, en tous cas, semblait limitée à vous et à M. Churchill !

Emma ne répondit pas et continua à mettre la table en ordre. Il resta, de son côté, quelques instants à réfléchir. Il hésitait. La confusion d'Emma et l'aveu de leur intimité semblait bien indiquer que son affection était engagée. Néanmoins, il résolut de passer outre. Il était prêt à courir le risque d'une intervention inopportune plutôt que de s'exposer au remords de n'avoir pas tout tenté dans une circonstance d'où dépendait le bonheur d'Emma.

— Ma chère Emma, dit-il enfin avec émotion, êtes-vous sûre que vous vous rendiez parfaitement compte du degré d'intimité existant entre le jeune homme et la jeune fille dont nous venons de parler ?

— Entre M. Frank Churchill et Mlle Fairfax ? Oui, sans aucun doute.

— N'avez-vous jamais imaginé qu'il l'admirait ou réciproquement ?

— Jamais, reprit-elle avec chaleur, cette idée ne m'est venue, même une seconde. Et comment pouvez-vous supposer une chose pareille ?

— Il m'a semblé dernièrement avoir remarqué des symptômes d'attachement entre eux ; j'ai surpris certains regards expressifs qui n'étaient pas destinés au public.

— Vous m'amusez excessivement. Je suis enchantée de constater que vous êtes susceptible de vous laisser entraîner par votre imagination ! Je regrette d'être contrainte de vous arrêter dès vos premiers essais, mais je suis loin de partager votre opinion. Il n'y a rien entre eux, je puis vous l'assurer ; les apparences qui vous ont trompées proviennent de circonstance particulières ; leur conduite est inspirée par des mobiles tout différents ; il m'est impossible de vous expliquer exactement ce qui en est :

la taquinerie n’est pas étrangère à l’affaire. De toute façon, ils sont fort loin, je puis vous l’affirmer, de nourrir l’un pour l’autre des sentiments d’admiration ! Du moins je suppose qu’il en est ainsi du côté de la jeune fille, mais je puis me porter garante de l’indifférence du jeune homme.

Emma parlait avec une confiance et une sécurité qui réduisirent M. Knightley au silence. Elle était fort gaie et eut volontiers prolongé la conversation, afin de connaître tous les détails qui avaient motivé les soupçons de son interlocuteur ; mais celui-ci ne se sentait pas les dispositions voulues pour ce dialogue. Il se rendait compte qu’il ne pouvait rien et il était trop irrité pour parler. À la vue du feu qu’on allumait, chaque soir, pour M. Woodhouse, il se hâta de prendre congé avec le désir de retrouver la fraîcheur et la solitude de Donwell-Abbey.

OceanofPDF.com

XLI

Table des matières

Après avoir été longtemps bercé de l'espérance d'une prochaine visite de M. et Mme Sukling, les habitants d'Highbury eurent la mortification d'apprendre que ceux-ci ne pourraient pas venir avant l'automne. Pour le moment il fallait se contenter des sujets d'intérêt local ; la santé de Mlle Fairfax, ou la situation de Mme Weston dont le bonheur paraissait devoir s'augmenter de la naissance d'un enfant. Mme Elton personnellement était très désappointée : elle se trouvait forcée de remettre à plus tard les diverses excursions dont elle se faisait une fête ; d'autre part ses présentations et ses recommandations, n'auraient pas l'occasion de s'exercer. Peu après néanmoins on apprit que la promenade à Box Hill aurait lieu malgré l'absence du landau et Mme Elton commença ses préparatifs ; Emma, de son côté, désirait visiter ce site renommé et elle avait proposé aux Weston de choisir une belle journée et de s'y rendre en voiture. Deux ou trois amis seulement seraient admis à se joindre à eux, afin de conserver au pique-nique un cachet de simplicité et d'intimité.

Tous les détails de l'organisation avaient été réglés et Emma ne put s'empêcher d'être très surprise et un peu mécontente, en apprenant de la bouche de M. Weston que ce dernier avait suggéré à Mme Elton, après la défection de M. et de Mme Sukling, d'unir les deux groupes.

— Mme Elton ; ajouta-t-il, est enchantée et accepte avec plaisir ; c'est donc une affaire conclue si toutefois vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Comme la seule objection d'Emma était son antipathie prononcée pour Mme Elton, et que M. Weston était parfaitement au courant de cette circonstance, elle ne pouvait pas la formuler sans lui faire un reproche indirect. En conséquence, ne voulant à aucun prix causer la moindre peine à Mme Weston, elle se vit contrainte de souscrire à un arrangement qui lui déplaisait beaucoup et l'exposait à l'humiliation d'être comprise au nombre des invités de Mme Elton. Elle n'en laissa rien paraître mais dans son fort intérieur elle jugeait sévèrement l'incorrigible bienveillance générale de M. Weston. Celui-ci interpréta favorablement le vague acquiescement de son interlocutrice :

— Je suis heureux que vous approuviez mon initiative, reprit-il tout à fait rassuré. J'en étais sûr ! Le nombre est un facteur important pour la réussite de ce genre d'expédition ; de plus Mme Elton est, en somme, une aimable femme ; il était difficile de la laisser de côté.

Le mois de juin était déjà avancé ; et sur les instances de Mme Elton un jour fut bientôt fixé ; celle-ci se donnait beaucoup de peine pour l'attribution aux divers invités des différentes parties du menu, mais une boîterie dont un de ses chevaux fut atteint, vint retarder l'exécution du projet. Le cocher ne pouvait affirmer dans combien de temps le cheval serait en état de reprendre son service. Mme Elton supporta avec impatience cette nouvelle contrariété. Elle confia son dépit à M. Knightley, qui était venu lui faire une visite précisément le jour de l'accident :

— N'est-ce pas vexant, Knightley ? dit-elle. La température est si favorable ! Ces délais sont tout à fait odieux. Avant cette époque, l'année dernière, nous avons déjà fait une délicieuse promenade de Maple Grove à Kings Weston.

— Je vous conseille de tenter une excursion à Donwell, reprit M. Knightley, vous n'aurez pas besoin de chevaux. Venez manger mes fraises qui mûrissent rapidement.

Si M. Knightley n'avait pas parlé sérieusement au début, il fut obligé de changer de ton, car sa proposition fut accueillie avec enthousiasme. Donwell était renommé pour ses fraises, de sorte que le prétexte se trouvait être plausible ; nul appât du reste n'était nécessaire et des plants de choux eussent suffi pour tenter Mme Elton ! Celle-ci lui donna à plusieurs reprises l'assurance de son acceptation : elle était extrêmement flattée de cette preuve d'intimité.

— Vous pouvez compter sur moi, dit-elle, voulez-vous me permettre d'amener Jane Fairfax ?

— Je ne puis pas fixer un jour, reprit-il, avant d'avoir parlé aux personnes que je désire vous faire rencontrer.

— Je m'en charge : donnez-moi seulement carte blanche. Je serai la dame patronnesse. J'amènerai des amis avec moi.

— J'espère que vous amènerez Elton ; mais je me réserve les autres invitations.

— Oh ! Vous pouvez sans crainte me déléguer vos pouvoirs. Je ne suis pas une novice dans l'emploi. Je prends sur moi toutes les responsabilités.

— Non, reprit-il avec calme, il n’y a qu’une femme au monde à laquelle je permettrai de dresser la liste des hôtes de Donwell et cette femme c’est…

— Mme Weston, je suppose, reprit Mme Elton d’un air mortifié.

— Non : Mme Knightley, et en attendant je me chargerai moi-même de cette besogne.

— Ah ! Vous êtes un original, dit-elle, satisfaite de ne se voir préférer personne, vous êtes un humoriste et vous pouvez vous permettra de tout dire ! Eh bien ! soit ! Je demanderai à Jane et à Mlle Bates de m’accompagner. Je vous abandonne les autres. Je n’ai pas d’objection à me trouver avec la famille d’Hartfield. Je tiens à lever vos scrupules ; je sais que vous avez de l’amitié pour les Woodhouse.

— Vous les verrez certainement si mon invitation est agréée, et je passerai chez Mme Bates en m’en allant.

— C’est tout à fait inutile ; je vois Jane tous les jours ; mais faites comme il vous plaira. Ce sera une réunion du matin, n’est-ce pas Knightley ? Tout à fait simple. Je mettrai un grand chapeau et j’aurai un léger panier suspendu à mon bras ; probablement celui-ci, attaché avec un ruban rose. Jane aura le pareil. Aucune cérémonie ; une fête de bohémiens ! Nous parcourrons vos jardins et, la cueillette terminée, nous nous assiérons sous les arbres pour manger les fraises. Ce que vous voudrez nous servir de plus sera placé sur une table dehors, à l’ombre, afin de ne pas modifier le caractère de simplicité et de naturel de l’ensemble. N’est-ce point votre idée ?

— Pas tout à fait. Pour me conformer au naturel, je ferai dresser le couvert dans la salle à manger : rien de plus simple pour des messieurs et des dames, affligés de domestiques et d’un mobilier, que de manger sous un toit !

— Eh bien ! À votre guise ! À propos, si moi ou ma femme de charge pouvons vous être utiles de quelque façon, dites-le franchement. Je me mets à votre disposition. Désirez-vous que je parle à Mme Hodges ? Puis-je surveiller les préparatifs ?

— Je n’ai aucunement ce désir, je vous remercie.

— En tout cas si une difficulté se présentait, vous pouvez compter sur ma femme de charge, elle est extrêmement capable.

— J’en suis persuadé, mais la mienne n’a pas moins bonne opinion de ses propres capacités et elle n’accepterait aucune aide.

— Je regrette que nous n’ayons pas d’âne. Nous serions arrivées toutes trois sur des ânes : Jane, Mlle Bates et moi ! Je compte proposer à mon « caro sposo » d’acheter un âne ; rien de plus utile à la campagne ! Quelles que soient les ressources intellectuelles d’une femme, elle ne peut pas toujours rester enfermée ; et les promenades à pied ont bien des inconvénients : l’été il y a la poussière et l’hiver la boue.

— Vous ne trouverez ni l’une ni l’autre entre Donwell et Highbury : la route de Donwell n’est jamais poussiéreuse et en ce moment elle est parfaitement sèche. Venez néanmoins à dos d’âne, si cela vous amuse. Vous pourrez emprunter celui de Mme Cole. Mon désir est de tenir compte de votre goût dans la mesure du possible.

— Je n’en doute pas ; je vous rends justice mon bon ami. Sous des dehors un peu froids, vous cachez un cœur excellent. Je le dis souvent à M. Elton. Croyez-moi, Knightley, je suis très sensible à cette nouvelle marque d’amitié : vous ne pouviez rien imaginer qui me causât plus de plaisir.

M. Knightley avait une raison particulière pour ne pas faire servir le déjeuner en plein air : il espérait amener M. Woodhouse à venir à Donwell et il savait, qu’en ce cas, il ne pouvait être question d’un repas dans le jardin.

M. Woodhouse accepta avec plaisir et approuva tout à fait l’idée de M. Knightley de réunir ses amis aux heures du soleil au lieu de les exposer à l’humidité du soir.

Tout le monde du reste se montra disposé à accepter l’invitation de M. Knightley. Emma et Henriette se faisaient une véritable fête de cette journée. M. Weston, sans attendre d’en être prié, promit de faire tous ses efforts pour que Frank se joignît à eux.

À dire vrai, M. Knightley se serait fort bien passé de cet excès d’honneur, mais il fut forcé de dire qu’il serait enchanté de voir le jeune homme, et M. Weston s’engagea à écrire sans retard à son fils.

Au bout de quelques jours, l’état du cheval de Mme Elton s’étant suffisamment amélioré, on s’occupa de fixer la date de l’excursion à Box Hill ; il fut décidé qu’elle se ferait le lendemain du déjeuner chez M. Knightley.

Au jour dit, par une matinée ensoleillée, M. Woodhouse arriva en voiture à Donwell et fut aussitôt introduit dans une des chambres les plus confortables où un bon feu brûlait depuis le matin. Mme Weston, qui était

venue à pied, se sentit fatiguée fort à propos et resta assise auprès de lui. Les autres invités se dispersèrent dans le jardin.

Il y avait longtemps qu'Emma n'était venue à l'Abbaye, et, après s'être assurée que son père était parfaitement à son aise, elle se hâta de sortir ; elle ressentait toujours un intérêt particulier pour cette propriété et se plaisait à tout examiner en détails ; elle s'y sentait doublement attachée par son alliance avec le propriétaire actuel et par sa parenté avec l'héritier du domaine. Elle contemplait avec plaisir les proportions grandioses et le style des bâtiments, la situation plaisante et abritée, les vastes jardins s'étendant jusqu'aux prairies traversées par une rivière, les hautes futaies disposées en avenues majestueuses. L'intérieur de la maison était à l'avenant ; toutes les pièces étaient confortables et deux ou trois avaient des proportions imposantes.

Emma interrompit son inspection lorsque le moment fut venu de se joindre aux autres pour la cueillette des fraises. L'assemblée était au complet, sauf Frank Churchill qu'on attendait d'un instant à l'autre. Mme Elton était radieuse sous son large chapeau et tenait son panier à la main ; elle marchait en tête et se disposait à prendre la direction du groupe. Les fraises firent les frais de la conversation et tout en échangeant des remarques sur la qualité et l'arome des différentes espèces cultivées à Donwell, les dames se mirent au travail avec ardeur. Au bout d'une demi-heure, Mme Elton vint s'informer si son beau-fils était arrivé ; elle se sentait inquiète car elle considérait comme peu sûr le cheval que le jeune homme montait.

Quand le soleil eut lassé les plus vaillantes, on chercha un endroit ombragé et tout le monde s'assit en cercle. Mme Elton commença aussitôt à entretenir Jane Fairfax avec animation et Emma entendit qu'il s'agissait d'une situation des plus désirables ; le matin même, Mme Elton avait reçu la nouvelle ; Jane était demandée chez une cousine de Mme Bragge, une connaissance de Mme Sukling. Mme Elton détaillait complaisamment les avantages : famille de premier ordre, meilleures relations, commodités de tous genres ; de son côté, tout était enthousiasme, triomphe, acquiescement et rien ne pouvait l'amener à considérer le refus de son amie comme définitif. Mlle Fairfax, en effet, continuait à assurer à Mme Elton qu'elle ne voulait pas s'engager pour le moment, donnant, une fois encore, les mêmes raisons et les mêmes excuses. Mme Elton n'en persistait pas moins dans sa résolution annoncée de répondre affirmativement par retour du courrier.

Emma ne comprenait pas comment Jane pouvait supporter une insistance aussi déplacée ; celle-ci avait pourtant l'air vexée et parlait un peu sèchement ; finalement, avec une décision qui ne lui était pas habituelle, elle proposa une promenade.

— M. Knightley serait-il assez aimable pour leur faire parcourir les jardins ? Elle désirait connaître les différents aspects du domaine.

On se leva aussitôt et, après avoir marché quelque temps en ordre dispersé, tous les promeneurs finirent par se retrouver sous les ombrages délicieux d'une belle allée de tilleuls qui aboutissait à la rivière et semblait tracer la limite de la propriété d'agrément. La vue, à cet endroit, était très belle : à gauche, au pied d'une colline boisée, dans un site bien abrité, se dressait la ferme d'Abbey Mill ; devant, s'étendaient de vastes prairies au travers desquelles serpentait la rivière.

— C'était un spectacle agréable, reposant pour les yeux et pour l'esprit : la verdure anglaise, la culture anglaise et le confort anglais sous un beau soleil !

Emma arriva en compagnie de M. Weston et trouva M. Knightley et Henriette en conversation animée : elle fut frappée de ce tête-à-tête et heureuse de constater le revirement qui s'était produit dans l'opinion de M. Knightley touchant son amie. Celle-ci, de son côté, s'était transformée : elle pouvait désormais contempler sans envie la ferme d'Abbey Mill, ses riches pâturages, ses nombreux troupeaux, son potager en fleur et la légère colonne de fumée qui montait dans le ciel bleu. Quand Emma les rejoignit, M. Knightley était en train de décrire à Henriette les différents modes de culture. Ils marchèrent ensemble en causant de la façon la plus cordiale. Il fallut bientôt songer au déjeuner, et les invités reprirent le chemin de la maison. Ils étaient tous installés et pourtant Frank Churchill n'arrivait pas. Mme Weston ne cessait de regarder à la fenêtre ; M. Weston, tout en regrettant l'absence de son fils, se moquait des craintes de sa femme. Celle-ci s'étonnait néanmoins qu'après avoir annoncé si explicitement sa venue, Frank manquât à sa promesse. On lui fit observer que l'état de Mme Churchill suffisait à expliquer un renversement des plans antérieurs. Mme Weston finit par se laisser convaincre.

Le repas terminé, on décida de descendre jusqu'aux étangs de l'Abbey ; M. Woodhouse avait déjà fait un tour dans la partie la plus élevée du jardin où l'humidité de la rivière n'arrivait pas ; Emma demeura pour lui tenir compagnie afin de permettre à Mme Weston de prendre un peu d'exercice.

M. Knightley s’était ingénié à amuser M. Woodhouse : livres, gravures, médailles, camées, coraux, coquilles avaient été mis à la disposition de son vieil ami. Avant le déjeuner, Mme Weston lui avait fait les honneurs des diverses collections et il se préparait à se livrer à une seconde inspection. Avant de s’asseoir auprès de son père, Emma avait accompagné les autres jusqu’à la porte où elle s’était attardée quelques moments dans l’antichambre pour examiner un tableau ; elle était là depuis peu quand elle vit arriver Jane Fairfax ; celle-ci marchait vite et paraissait préoccupée ; en apercevant Emma, la jeune fille sursauta :

— Je ne comptais pas, dit-elle, vous rencontrer ici, Mademoiselle Woodhouse, mais c’est vous, précisément, que je cherchais. Je viens vous demander de me rendre un service. Ma tante n’a pas la notion de l’heure et je suis sûre que ma grand’mère sera inquiète. Je vais rentrer de suite. Je n’ai averti personne pour ne pas troubler la promenade. Les uns sont allés aux étangs, les autres du côté des tilleuls ; jusqu’au retour, on ne s’apercevra pas de mon absence : alors je vous prie de bien vouloir dire que je suis à la maison.

— Certainement, si vous le désirez ; mais vous n’allez pas marcher jusqu’à Highbury ?

— Mais si ; que peut-il m’arriver ? Je serai à la maison dans vingt minutes.

— Laissez, je vous en prie, le domestique de mon père vous accompagner, ou plutôt je vais commander la voiture : elle sera attelée dans cinq minutes.

— Merci ; à aucun prix. Je préfère marcher. Il convient que je m’accoutume à sortir seule : je vais bientôt être appelée à veiller sur les autres !

Elle parlait nerveusement et Emma répondît avec cœur :

— Dans tous les cas il ne peut y avoir actuellement aucune utilité à vous imposer cette fatigue, d’autant plus que la chaleur est accablante.

— Je me sens lasse en effet, Mademoiselle Woodhouse ; nous avons toutes connu, n’est-il pas vrai des moments de découragement ? La plus grande preuve d’amitié que vous puissiez me donner est de me laisser faire à ma guise. Veuillez seulement expliquer mon absence, au moment opportun.

Emma n’avait plus rien à ajouter ; elle accompagna la jeune fille jusqu’à la porte avec une sollicitude amicale. Jane la remercia et elle ajouta :

— Oh ! Mademoiselle Woodhouse, quel repos, parfois, d'être seule !

Emma interpréta cette exclamation comme l'aveu de la perpétuelle contrainte infligée à Jane par la compagnie de sa tante. « Je vous comprends » se dit-elle en revenant sur ses pas « et j'ai pitié de vous ! »

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé et Emma avait à peine eu le temps d'examiner une série de vues de la place Saint-Marc, à Venise, quand Frank Churchill pénétra dans la pièce. Emma ne pensait plus à lui mais elle fut très contente de le voir : elle pensa d'abord que Mme Weston serait tranquillisée ; du reste la jument noire n'était, en aucune façon, responsable du retard.

— Au moment où je m'apprêtais à me mettre en route, dit-il en s'asseyant, ma tante a été prise d'une crise nerveuse qui a duré plusieurs heures ; j'avais d'abord renoncé à ma visite, mais, à la suite d'un mieux sensible chez la malade, je me suis décidé à monter à cheval. Toutefois, si j'avais prévu la température à laquelle j'allais être exposé et que j'arriverais trop tard, je ne serais pas venu. La chaleur est excessive ; je puis supporter n'importe quel degré de froid, mais la chaleur m'accable.

— Vous serez bien vite rafraîchi, répondit Emma, si vous restez assis tranquillement.

— Dès que j'aurai moins chaud, je m'en irai. Il m'a été très difficile de me rendre libre, mais mon père avait tant insisté dans sa lettre !… Vous allez, du reste, tous partir bientôt je suppose ; j'ai rencontré une des invitées sur la route ; par un temps pareil, c'est de la folie, de la folie pure !

Emma l'écoutait parler avec surprise et s'étonnait d'un pareil accès de mauvaise humeur. Certaines personnes deviennent irritables, quand elles ont chaud : évidemment Frank Churchill faisait partie de cette catégorie.

— Vous trouverez dans la salle à manger, reprit-elle, un excellent déjeuner, et cela vous fera du bien.

— Non, je n'ai pas faim ; je vous remercie… je préfère rester ici.

Deux minutes après, néanmoins, il changea d'avis et se dirigea vers la salle à manger, sous le prétexte de boire un verre de bière. Emma se retourna vers son père et se consacra de nouveau à lui. « Je suis heureuse, pensait-elle, de n'avoir plus d'inclination pour lui ; je ne pourrais aimer un homme qu'un peu de soleil suffit à mettre hors de lui ! »

Frank Churchill demeura absent assez longtemps pour avoir été à même de prendre un repas très confortable et revint en bien meilleur état, ayant retrouvé ses bonnes manières ; il approcha une chaise, prit intérêt à leurs

occupations et exprima d’une façon raisonnable son regret d’être arrivé si tard. M. Woodhouse était en train de regarder des vues de Suisse.

— Dès que ma tante ira mieux, dit-il, j’irai à l’étranger ; je n’aurai de repos que je n’aie vu tous ces endroits. Je vous enverrai mes dessins ou le récit de mon voyage ou un poème. Je veux faire parler de moi.

— C’est possible, mais pas à propos de dessins. Vous n’irez pas en Suisse ; votre oncle et votre tante ne vous laisseront jamais quitter l’Angleterre.

— Ils peuvent être amenés à voyager eux-mêmes ; il est très possible qu’un climat chaud soit ordonné à ma tante. J’ai idée que nous irons tous à l’étranger ! J’ai besoin d’un changement. Je suis fatigué de l’Angleterre et je partirais demain si je le pouvais.

— Vous êtes fatigué de la prospérité et du bien-être ! Découvrez-vous quelques soucis et restez !

— Vous vous trompez ; je ne me considère nullement comme un être privilégié : je suis contrecarré en tout.

— Vous n’êtes cependant pas aussi malheureux que vous l’étiez en arrivant. Allez tremper encore un biscuit dans du madère et vous serez tout à fait remis !

— Non, je ne bougerai plus ; je resterai près de vous ; je ne connais pas de meilleur remède

— Nous allons à Box Hill demain. Vous viendrez avec nous ; sans doute, ce n’est pas la Suisse, mais c’est toujours un pis aller pour un jeune homme qui éprouve l’impérieux besoin d’élargir son horizon ! Vous resterez ici ce soir et vous viendrez avec nous, n’est-ce pas ?

— Il faut que je rentre ce soir. Il fera frais ; ce sera très agréable.

— Mais vous pouvez revenir demain matin de bonne heure ?

— Ce n’est pas la peine ; si je viens, je serai de mauvaise humeur.

— Dans ce cas, je vous prie, demeurez à Richmond.

— Mais si je reste, ce sera pire. Je ne pourrai jamais supporter la pensée de vous savoir tous là-bas sans moi.

— Vous êtes seul juge en cette affaire ; optez entre les deux maux ! Je vous laisse libre.

Les promeneurs arrivèrent bientôt : pour quelques-uns d’entre eux ce fut un grand plaisir d’apercevoir Frank Churchill ; d’autres demeurèrent plus calmes, mais l’absence de Mlle Fairfax fut regrettée de tous. On ne tarda pas à s’apercevoir qu’il était l’heure de se séparer et après avoir pris les

dernières dispositions pour le rendez-vous du lendemain, on se dit adieu. Les derniers mots que Frank Churchill adressa à Emma furent :

— Eh bien ! Si vous m’en donnez l’ordre, je resterai.

Emma sourit approbativement. Il fut donc décidé, qu’à moins d’un rappel de Richmond, le jeune homme coucherait à Randalls.

OceanofPDF.com

XLII

Table des matières

Le matin suivant, le temps était magnifique. Toutes les autres conditions de succès se trouvèrent remplies : l'organisation dont Mme Weston avait été chargée ne laissait rien à désirer ; chacun fut exact au rendez-vous. Il avait été convenu qu'Emma et Henriette feraient route ensemble ; Mlle Bates et sa nièce devaient prendre place dans la voiture de Mme Elton. Les hommes suivraient à cheval. Mme Weston avait insisté pour tenir compagnie à M. Woodhouse. On parcourut les sept lieues sans incident et en arrivant tout le monde fut unanime à vanter les beautés de la route. Mais l'accord ne devait pas être de longue durée et la fusion des divers éléments assemblés ne fut à aucun moment réalisées. M. Knightley se consacra à Mlle Bates et à Jane, Emma et Henriette étaient escortées de Frank Churchill, les Elton suivaient avec M. Weston, qui s'efforçait en vain de faire naître l'harmonie entre les différents groupes ; M. Elton, de son côté faisait tous ses efforts pour se rendre agréable ; néanmoins pendant les deux heures que dura la promenade sur la colline, rien ne put dissiper la gêne ambiante.

Au début, Emma s'ennuya profondément ; elle n'avait jamais vu Frank Churchill si silencieux et si morne ; il ne disait rien d'intéressant, regardait sans voir, admirait sans intelligence et écoutait sans comprendre. Henriette semblait, de son côté, subir la contagion de leur cavalier ; ils étaient tous deux insupportables !

Quand on s'assit pour déjeuner, Frank Churchill se métamorphosa ; il devint communicatif et gai ; il ne dissimulait pas son désir de plaire à Emma et celle-ci de son côté, contente d'être distraite, l'encourageait contre son habitude : elle n'attachait du reste maintenant aucune importance à l'attitude du jeune homme, qu'elle considérait simplement comme un ami. Pour les autres néanmoins il y avait toutes les apparences d'un flirt.

— Combien je vous suis obligé, dit-il, de m'avoir conseillé de rester ; sans votre intervention je me serais privé du plaisir de cette journée ; j'étais tout à fait décidé à partir.

— Oui, vous étiez de très méchante humeur et je ne sais trop pourquoi : peut-être ressentiez-vous du dépit de n'avoir pu goûter les plus belles fraises ! Je me suis montrée meilleure amie que vous ne le méritiez.

— Vous vous trompez : j’étais seulement fatigué ; la chaleur m’avait accablé.

— Il fait plus chaud aujourd’hui.

— Ce n’est pas mon avis ; je me sens tout à fait à mon aise.

— Vous vous sentez bien parce que vous avez repris possession de vous-même : hier, pour une raison ou pour une autre, vous n’étiez plus maître de vous ; comme je ne puis pas toujours être là pour vous diriger, vous ferez bien dorénavant d’assumer seul la responsabilité de vos actes.

— J’aurai de toute façon un motif pour agir : que vous soyez présente ou non, votre influence existe toujours.

— Elle ne date en tout cas que d’hier trois heures : s’il en eût été autrement, vous n’auriez pas été si désagréable !

— Hier trois heures ! C’est votre date. Je croyais vous avoir rencontrée en février ?

— Nous sommes seuls à parler, reprit Emma en baissant la voix, et il est véritablement inutile de dire des bêtises pour le divertissement général.

— Nos compagnons, répondit-il sur le même ton, sont excessivement stupides. Que ferons-nous pour les réveiller ? Voici : Mesdames et Messieurs, par ordre de Mlle Woodhouse qui, partout où elle se trouve, préside, je suis chargé de vous demander ce à quoi vous pensez ?

Quelques-uns des assistants se mirent à rire et acceptèrent la question avec bonne humeur. Mme Elton, d’autre part, étouffait d’indignation en entendant faire allusion à la présidence de Mlle Woodhouse. La réponse de M. Knightley fut brève :

— Mademoiselle Woodhouse, dit-il, souhaite-t-elle véritablement de connaître toute notre pensée ?

— Oh ! non, reprit Emma, d’un air détaché, je ne désire pas m’exposer à cette épreuve.

— C’est un genre d’interrogation, dit Mme Elton avec emphase, que je ne me serais pas arrogé le privilège de poser. Bien que comme chaperon… Je n’ai jamais, ajouta-t-elle à mi-voix en se penchant vers son mari, dans aucune société, aucune excursion… Jeune fille… femme mariée…

— C’est parfaitement vrai, ma chère, répondit M. Elton ; néanmoins, il vaut mieux prendre la chose en riant. Tout le monde a conscience des égards qui vous sont dûs.

— Je n’ai pas de succès, murmura Frank Churchill à Emma, ils sont pour la plupart offensés. Je vais m’y prendre mieux : Mesdames et

Messieurs, par ordre de Mlle Woodhouse, je suis chargé de dire qu'elle renonce à connaître vos pensées ! Nous sommes sept ici, sans nous compter (Mlle Woodhouse a la bonté d'estimer que j'ai déjà donné la mesure de mon esprit) et elle vous prie de bien vouloir émettre, chacun à votre tour, soit une pensée très spirituelle en vers ou en prose, originale ou répétée, soit deux remarques modérément spirituelles, soit enfin trois bêtises !

— Oh ! très bien, intervint Mlle Bates, je n'ai pas besoin de m'inquiéter : trois bêtises, voilà justement mon affaire ; je suis bien sûre de dire trois bêtises dès que j'ouvrirai la bouche !

Emma ne put résister au plaisir de répondre :

— Pourtant, Mademoiselle, il peut se présenter une difficulté ; permettez-moi de vous faire remarquer qu'en l'occurrence, le nombre est limité : seulement trois bêtises à la fois !

Mlle Bates, trompée par le ton cérémonieux et ironique, ne comprit pas immédiatement ; quand elle saisit l'allusion elle ne se fâcha pas, mais une légère rougeur indiqua qu'elle avait été blessée.

— Ah ! bien. Je vois ce qu'elle veut dire, ajouta-t-elle en se tournant vers M. Knightley, j'essaierai de me taire le plus possible. Je dois être bien insupportable pour qu'elle ait dit une chose pareille à une vieille amie !

— Votre idée me plaît, se hâta de dire M. Weston, c'est entendu ; je prépare une charade. Dans quelle catégorie une charade sera-t-elle classée ?

— Dans la seconde, Monsieur, j'en ai peur ! Mais nous nous montrerons particulièrement indulgents pour celui qui parlera le premier.

— Allons, dit Emma, une unique charade suffira à libérer M. Weston.

— Je crains que ce ne soit pas très spirituel, elle est trop claire.

« Mon premier et mon second sont deux lettres de l'alphabet et mon tout exprime la perfection. » Comprenez-vous ?

— Deux lettres ! reprit Emma… ma foi, je ne sais pas !

— Vous êtes mal placée pour deviner ! Je vais vous donner la solution : M et A = Emma. »

Emma, Frank et Henriette se mirent à rire de bon cœur. Les autres personnes manifestèrent une approbation plus modérée. M. Knightley dit gravement :

— D'après ce début, je comprends le genre d'esprit qu'il faut déployer. M. Weston s'en est bien tiré, mais il nous a tous mis hors de combat : la perfection n'aurait pas dû arriver du premier coup !

— Pour ma part, je demande à être excusée, dit Mme Elton, je n'ai pas de goût pour ce genre d'improvisation. Je me rappelle avoir reçu un acrostiche sur mon nom et je n'y au trouvé nul plaisir ; j'en connaissais l'auteur : un abominable fat ! Vous savez qui je veux dire ? ajouta-t-elle en faisant un signe d'intelligence à son mari. Ce genre de divertissement peut être amusant à l'époque de Noël, quand on est assis, autour du feu, mais me paraît tout à fait déplacé pendant les excursions d'été. Je ne suis pas de celles qui peuvent avoir de l'esprit sur commande. Je ne manque pas de vivacité, à ma façon, mais je désire choisir mon moment pour parler ou me taire. Veuillez donc me passer, Monsieur Churchill, passez aussi M. Elton et Jane.

— Oui, je vous en prie, laissez-moi de côté, confirma M. Elton d'un air piqué, je n'ai rien à dire qui puisse intéresser Mlle Woodhouse ou les jeunes filles en général : un vieux mari ! absolument bon à rien ! Voulez-vous que nous marchions, Augusta ?

— Volontiers ; nous avons fini de manger depuis longtemps et ce n'est pas en restant assis à la même place que nous pourrons nous former une idée des différents points de vue. Venez, Jane, prenez mon autre bras.

Mlle Fairfax déclina l'invitation et le mari et la femme partirent seuls.

— Heureux couple ! dit Frank Churchill, et si bien assorti. Ils ont eu d'autant plus de chance que leur connaissance, avant le mariage, s'est réduite à une courte fréquentation à Bath. Leur cas est exceptionnel, car ils est impossible de porter un jugement motivé sur une personne pendant un séjour dans une ville d'eau ; il faut avoir vu une femme dans son propre milieu, dans son intérieur, livrée à ses occupations familières, pour l'apprécier à sa valeur. Combien d'hommes se sont engagés dans ces conditions et l'ont regretté toute leur vie !

Mlle Fairfax avait écouté avec attention, et quand il se tut, elle dit :

— Croyez-vous ?…

Elle hésita et s'arrêta un instant.

— Vous disiez ? dit-il d'un ton sérieux.

— En principe, votre remarque est juste, reprit-elle, mais les conséquences d'un attachement hâtif et imprudent ne me paraissent pas devoir être aussi funestes que vous le prétendez. Seuls les caractères faibles et irrésolus – qui sont, à tout moment, les jouets du hasard – permettent à une connaissance malheureuse de devenir une oppression pour toute la vie.

Frank Churchill ne répondit pas directement, mais il s'inclina en signe d'acquiescement. Peu à peu il perdit son air compassé.

— Eh bien ! dit-il gaiement, pour ma part je n'ai aucune confiance dans mon propre jugement et le moment venu, je compte m'en remettre à celui d'autrui. Voulez-vous vous charger, Mlle Woodhouse, de me choisir une femme ? Je sais combien vous avez la main heureuse, ajoutait-il en souriant à son père, je ne suis pas pressé ; faites votre choix et dirigez l'éducation de la jeune personne.

— Dois-je comprendre que vous la désirez à mon image ?

— Naturellement, si c'est possible ! Je compte voyager pendant deux ou trois ans et à mon retour je reviendrai chercher ma femme !

— Maintenant, Madame, dit Jane à sa tante, si vous voulez bien, nous pourrions rejoindre Mme Elton ?

— Parfaitement ma chère, je suis prête ; il nous sera facile de la rattraper. La voici… Non, ce n'est pas elle… Eh bien vraiment…

Elles s'éloignèrent en compagnie de M. Knightley.

M. Weston, Frank Churchill, Emma et Henriette demeurèrent seuls. La vivacité du jeune homme ne fit que croître, au point de devenir à peine supportable. Emma était fatiguée d'entendre des flatteries et des plaisanteries et aurait préféré marcher tranquillement ou bien s'asseoir pour contempler le magnifique paysage qui se déroulait à ses pieds. Elle fut enchantée d'apercevoir les domestiques ; ceux-ci venaient à leur rencontre pour annoncer que les voitures étaient attelées.

Elle supporta patiemment le brouhaha du départ et ne se formalisa même pas de l'insistance avec laquelle Mme Elton recommanda qu'on fît d'abord avancer la voiture du presbytère.

Pendant quelle attendait, M. Knightley s'approcha d'elle ; il regarda autour de lui pour voir s'ils étaient seuls et dit :

— Emma, je veux vous parler avec franchise comme j'ai toujours eu l'habitude de le faire : je ne puis vous voir mal agir, sans vous avertir. Comment avez-vous pu montrer aussi peu de cœur à l'égard de Mlle Bates ? Comment vous êtes-vous laissé aller à une plaisanterie aussi offensante à l'adresse d'une femme de son caractère, de son âge et de sa situation ? Je ne l'aurais jamais cru.

Emma rougit, mais elle essaya de prendre l'allusion en riant.

— Pouvais-je m'empêcher de donner cette réplique ? Tout le monde en aurait fait autant à ma place. Ce n'est pas si méchant et je crois qu'elle n'a

pas compris.

— Je vous assure au contraire, qu'elle a parfaitement saisi le sens de vos paroles : elle en a parlé depuis. J'aurais voulu que vous entendiez avec quelle ardeur et quelle générosité elle s'est exprimée : elle a loué la patience dont vous aviez toujours fait preuve à son égard et admiré la part prise par vous aux incessantes attentions qu'elle reçoit de M. Woodhouse ; elle s'est étonnée que vous supportiez de si bonne grâce une société aussi ennuyeuse.

— Oh ! dit Emma, je le sais, il n'y a pas de meilleure créature au monde, mais avouez que chez Mlle Bates les bonnes qualités et le ridicule sont intimement liés.

— C'est vrai, je le reconnais, reprit-il ; si elle était riche et votre égale, socialement parlant, je vous laisserais votre franc parler de critique et d'ironie, mais elle est pauvre ; elle a perdu tous les avantages que sa naissance lui avait conférés, et sa situation deviendra plus précaire encore avec les années. Vous devriez au moins éprouver pour elle de la compassion. Elle vous a connue enfant et vous a prodigué des attentions qui à cette époque n'étaient pas sans valeur : aujourd'hui en présence de sa nièce et d'étrangers elle s'est aperçue que vous riiez à ses dépens. Ce que je vous dis, Emma, n'est agréable ni pour vous ni pour moi, mais c'est la vérité. Je me montre véritablement votre ami en vous donnant des conseils sincères et je ne désespère pas de vous voir, un jour, me rendre justice !

Tout en parlant, ils avançaient vers la voiture et l'instant d'après il l'aida à monter, puis il s'éloigna vivement. Il avait mal interprété l'attitude et le silence d'Emma : celle-ci en l'écoutant avait détourné son visage pour cacher la honte qu'elle ressentait ; elle s'était rejetée au fond de la voiture tout à fait émue ; puis se reprochant de ne pas lui avoir dit adieu, elle se pencha pour lui faire signe, mais il était trop tard.

Emma ne s'était jamais sentie si agitée, si humiliée, dans aucune circonstance de sa vie. Le bien fondé de ces reproches était indiscutable. Elle se demandait maintenant comment elle avait pu agir si brutalement à l'égard de Mlle Bates. Comment s'était-elle exposée à faire naître une aussi mauvaise opinion d'elle chez une femme qu'elle estimait ! Plus elle réfléchissait, plus elle prenait conscience de ses torts. Fort à propos, Henriette paraissait fatiguée et encline de son côté à garder le silence. Emma n'eut donc aucun effort à faire ; absorbée dans ces pensées, elle sentit bientôt des larmes couler de ses yeux et elle s'abandonna à son chagrin.

OceanofPDF.com

XLIII

Table des matières

Emma fut heureuse de se retrouver à Hartfield, et après le dîner elle se consacra, de la meilleure grâce du monde, au jacquet de M. Woodhouse. Elle éprouvait une véritable satisfaction, après les pénibles conjonctures de la journée, à s'occuper de distraire son père ; de ce côté au moins elle n'avait pas démérité : elle pouvait en effet à bon droit se considérer comme une fille dévouée.

Le lendemain matin, Emma résolut d'aller sans plus tarder faire une visite de réparation à Mlle Bates : elle craignait que celle-ci ne pût jamais lui pardonner, mais elle voulait tout tenter pour effacer la mauvaise impression de Box Hill et elle espérait ; à force de déférence et d'attentions, regagner le terrain perdu. Elle se mit en route de bonne heure, de peur d'être retenue par quelque visiteur.

En réponse à son interrogation, elle apprit que « ces dames étaient à la maison » et pour la première fois depuis longtemps elle monta l'escalier avec l'intention de se rendre agréable. À son approche, il se produisit un brouhaha : on parlait et on remuait ; la femme de chambre, après l'avoir annoncée, réapparut embarrassée et la pria de bien vouloir attendre un instant : finalement elle la fit pénétrer trop tôt dans le salon, au moment même où Mlle Bates et Jane Fairfax disparaissaient dans la pièce voisine ; pendant que la porte était encore ouverte, Emma entendit Mlle Bates chuchoter :

— Eh bien ! ma chère, je dirai que vous vous êtes étendue sur votre lit ; vous êtes du reste bien assez malade pour le faire.

La pauvre Mme Bates, affable et douce, selon son habitude, paraissait un peu effarée et ne pas se rendre compte exactement de ce qui se passait.

— J'ai peur que Jane ne soit souffrante, dit-elle, mais je ne suis pas sûre ; on m'affirme toujours le contraire. Ma fille sera de retour d'ici peu. Vous avez, j'espère, trouvé une chaise, Mademoiselle Woodhouse. Je suis tout à fait impotente. Êtes-vous commodément installée ? Hetty ne peut tarder à revenir.

Emma eut un instant la crainte que Mlle Bates ne se tînt à l'écart ; mais il n'en fut rien et cette dernière arriva derechef : « Très heureuse et

reconnaissante ! » Emma s’aperçut aussitôt qu’il y avait sous la volubilité des paroles moins d’abandon, moins d’aisance dans la manière et de candeur dans le regard. Elle s’empressa de s’informer très amicalement de Mlle Fairfax. L’effet fut immédiat :

— Ah, Mademoiselle Woodhouse ; comme vous êtes bonne ! Vous connaissez la nouvelle, sans doute, et vous venez nous féliciter ! Cette séparation toutefois sera un grand crève-cœur pour nous – essuyant ses larmes – après le long séjour qu’elle vient de faire à la maison ; Jane a une terrible migraine ; elle s’est attelée à sa correspondance toute la matinée : il a fallu écrire si longuement au colonel et à Mme Dixon « Ma chère, ai-je dit, vous allez devenir aveugle ! » Elle pleurait en effet continuellement. On ne peut pas s’en étonner ; c’est un si grand changement et pourtant elle a eu une chance extraordinaire ; elle a trouvé une situation inespérée pour une jeune fille à ses débuts ! Croyez bien que nous sommes toutes reconnaissantes de ce bonheur – essuyant de nouveau ses yeux – mais vous ne pouvez vous imaginer l’état de la pauvre créature ! Sous le coup d’un grand chagrin on n’apprécie pas un bienfait comme il le mérite : Jane est abattue au dernier point et, en se fiant aux apparences, personne ne pourrait croire que ses désirs sont comblés ! Veuillez l’excuser de ne pas venir : elle n’est pas en état de se montrer et s’est retirée dans sa chambre. Je voulais qu’elle se couchât ; « Ma chère, ai-je dit, étendez-vous sur votre lit » ; mais elle a refusé et elle marche de long en large dans sa chambre. Jane sera extrêmement fâchée de ne pas vous voir, Mademoiselle Woodhouse. On vous a fait attendre à la porte et j’étais tout à fait honteuse ; je ne sais pourquoi il y a eu un peu de confusion : par hasard, nous n’avions pas entendu frapper et nous avons été surprises lorsque nous avons distingué des bruits de pas dans l’escalier. « Ce ne peut être Mme Cole, ai-je dit, vous pouvez en être sûre. Personne d’autre ne viendrait d’aussi bonne heure ». – « Eh bien ! répondit-elle, il faut de toute façon que je subisse ses félicitations, le jour importe peu ». Mais quand Patty entra pour vous annoncer : « Oh ! me suis-je écriée, c’est Mademoiselle Woodhouse, vous serez, j’en suis sûre heureuse de la voir. » – « Je ne puis recevoir personne, dit-elle aussitôt en se levant. » Nous sommes sorties de la chambre et vous êtes entrée.

Emma était sincèrement intéressée : le récit des souffrances actuelles de Jane fit disparaître tous les soupçons peu généreux et ne laissa subsister que la pitié. La préférence accordée à Mme Cole lui sembla naturelle, étant

donné sa propre conduite. Elle exprima des sentiments de sincère sympathie :

— Ce doit être pour vous un moment bien cruel. J'avais compris que l'on devait attendre le retour du colonel Campbell pour prendre une résolution définitive.

— Vous êtes bien bonne, reprit Mlle Bates vous êtes toujours bien bonne…

Emma ne pouvait supporter d'entendre dire « toujours », et, pour couper court à ces sentiments de reconnaissance injustifiée, elle posa une nouvelle question :

— Puis-je vous demander chez qui Mlle Fairfax doit aller ?

— Chez une Mme Smallbridge, une charmante femme, tout à fait supérieure ; Jane doit s'occuper de trois petites filles, des enfants délicieux. Il est impossible de trouver une situation plus avantageuse, les familles de Mme Suckling et de Mme Bragge mises à part ; mais Mme Smallbridge est intime avec les deux et elle ne demeure qu'à quatre lieues de Maple Grove. Jane ne sera qu'à quatre lieues de Maple Grove !

— Mme Elton est, je suppose, la personne à qui Mlle Fairfax doit…

— Oui, tout est l'œuvre de notre bonne Mme Elton, la plus infatigable, la plus vraie, la meilleure des amies. Elle n'a pas voulu accepter un refus, car au premier abord, – précisément le jour du déjeuner à Donwell, – Jane était absolument résolue à ne pas accepter cette offre ; comme vous le disiez, elle avait l'intention de ne rien décider avant le retour du colonel Campbell et à aucun prix elle ne voulait s'engager pour le moment ; elle fit part de sa résolution à Mme Elton, mais celle-ci, dont le jugement est infaillible, déclara positivement qu'elle n'écrirait pas ce jour-là pour donner une réponse négative comme Jane le désirait : elle attendait… et le soir même l'affaire était conclue ! Jane prit Mme Elton à part et lui dit qu'après avoir bien pesé tous les avantages de la situation proposée par Mme Sukling, elle se décidait finalement à l'accepter. J'ai été mise au courant quand tout fut terminé.

— Vous avez passé la soirée chez M. Elton ?

— Oui. Mme Elton nous avait invités. « Il faut que vous veniez tous passer la soirée à la maison », avait-elle dit pendant que nous marchions sur la colline en compagnie de M. Knightley.

— M. Knightley est venu aussi ?

— Non, il a refusé dès le début ; néanmoins j'ai été étonnée de ne pas le voir, car Mme Elton avait insisté en lui disant qu'elle ne lui pardonnerait pas sa défection. Ma mère, Jane et moi avons passé une soirée très agréable. On est toujours heureux de retrouver de si excellents amis, mais tout le monde était fatigué. Pour être sincère, je dois avouer que personne ne paraissait avoir trouvé grand plaisir à l'excursion. Pour ma part, je garderai un bon souvenir de cette journée et je serai toujours reconnaissante aux amis qui ont été assez aimables pour m'inviter.

— Le fait de la séparation sera très pénible pour Mlle Fairfax et pour tous ses amis, mais j'espère que les avantages de sa situation apporteront une compensation à son éloignement. Elle rencontrera, je n'en doute pas, les égards qu'elle mérite.

— Merci, chère Mademoiselle Woodhouse, tous les avantages sont en effet réunis : excepté chez les Sukling et chez les Bragge, il n'y a pas une autre maison, parmi toutes les connaissances de Mme Elton, où les conditions de vie pour la gouvernante soient aussi élégantes et larges. Mme Smallbridge est une femme délicieuse, et, d'autre part, il est impossible de trouver des enfants plus gentils. Jane sera traitée avec la plus grande bonté ! Elle aura une existence des plus agréables, et si je vous disais le montant de ses appointements, même vous, Mademoiselle Woodhouse, qui êtes habituée aux grosses sommes, vous seriez étonnée !

— Ah ! Madame, si je juge les autres enfants d'après moi-même, le traitement le plus élevé me paraîtra encore modeste !

— Vous êtes si noble dans vos idées !

— Et à quelle époque Mlle Fairfax doit-elle vous quitter ?

— Bientôt, et c'est là le pire : dans une quinzaine ! Mme Smalbridge est extrêmement pressée. Ma pauvre mère a très mal supporté la nouvelle. J'essaye de la distraire et je dis : « Allons, maman, n'y pensons plus ! »

— Le colonel et Mme Campbell ne seront-ils pas fâchés que Jane ait pris un engagement avant leur retour ?

— Oui, Jane est sûre qu'ils seront mécontents, mais elle ne se croit pas le droit de laisser passer une pareille occasion. J'ai été extrêmement surprise quand Jane m'a fait part de sa décision ; Mme Elton, peu d'instants après, est venue me féliciter. C'était avant le thé : nous allions nous asseoir pour jouer aux cartes et pourtant non… Ah ! je me rappelle : c'était après le thé ; il y a bien eu un incident au début de la soirée, mais il ne s'agissait pas de Jane ; M. Elton fut appelé hors du salon ; le fils du vieux John Abdy

désirait lui parler. Pauvre vieux John ! J'ai beaucoup d'amitié pour lui ; et maintenant, pauvre homme, il est au lit et souffrant de la goutte dans les articulations. Il faut que j'aille le voir aujourd'hui et Jane ira également si elle sort. Le fils du pauvre John était venu pour présenter une demande de secours à M. Elton ; il se tire très bien d'affaire lui-même, car il travaille comme palefrenier à l'hôtel de la Couronne, mais il ne lui est pas possible d'entretenir son père, sans aide. M. Elton est rentré au bout d'un quart d'heure et il nous a mises au courant de la question et, en même temps, il nous a annoncé une nouvelle : on venait d'envoyer de la couronne une voiture à Randalls pour reconduire M. Frank Churchill à Richmond.

Mlle Bates ne donna pas le temps à Emma de dire que cette circonstance lui était inconnue ; du reste, tout en supposant son interlocutrice au courant, l'excellente demoiselle ne se crut pas moins tenue d'exposer longuement les faits.

« Peu après le retour de Box-Hill continua-t-elle, – le jeune Abdy tenait ces renseignements des domestiques de Randalls – un messager était arrivé de Richmond ; c'était du reste une chose convenue et M. Churchill avait simplement envoyé à son neveu quelques lignes pour lui donner d'assez bonnes nouvelles de Mme Churchill et le prier de revenir, sans faute, le lendemain matin, comme il était convenu. Mais M. Frank Churchill avait décidé de rentrer immédiatement et son cheval ayant pris froid, on était allé commander une voiture de l'hôtel de la Couronne ».

Emma écouta ce récit sans émotion et il ne lui suggéra que des réflexions afférentes au sujet qui occupait son esprit : elle mit en parallèle l'importance respective de Mme Churchill et de Jane Fairfax en ce monde ; elle songeait à la différence de ces deux destinées et se taisait. Mlle Bates l'interpella bientôt :

— Ah ! je le devine, vous pensez au piano ! La pauvre Jane en parlait justement, il y a quelques instants : « Il faut nous dire adieu ! disait-elle ; toi et moi devons nous séparer ! Gardez-le moi pourtant, donnez lui l'hospitalité jusqu'au retour du colonel Campbell. Je lui parlerai à ce sujet ; il me conseillera. » Je crois vraiment que Jane ignore encore si le cadeau lui vient de ce dernier ou de Mme Dixon.

Toutes les injustes suppositions qu'elle avait imaginées relativement à l'envoi du piano revinrent à l'esprit d'Emma ; elle ne voulut pas s'attarder à des souvenirs aussi pénibles et, après avoir formé de nouveau les souhaits les plus sincères pour le bonheur de Jane Fairfax, dit adieu à Mlle Bates.

OceanofPDF.com

XLIV

Table des matières

En entrant dans le salon d'Harfield, Emma trouva M. Knightley et Henriette assis avec son père. M. Knightley se leva aussitôt et dit d'un ton sérieux :

— Je n'ai pas voulu partir sans vous voir, mais je n'ai pas le temps de prolonger ma visite : je vais à Londres passer quelques jours avec John et Isabelle. Avez-vous une communication dont je puisse me charger ou un message à transmettre ?

— Non, merci. Mais voici un projet bien soudain !

— J'y pensais depuis quelque temps déjà.

Emma observait M. Knightley et, d'après son attitude, elle jugeait qu'il n'avait pas pardonné ; il restait debout, prêt à partir.

— Eh bien ! Emma, intervint M. Woodhouse. Comment avez-vous trouvé mon excellente amie et sa fille ? Je suis sûr qu'elles ont été très touchées de votre visite. Je crois vous l'avoir dit, Monsieur Knightley, ma chère Emma arrive de chez Mme Bates : elle est toujours si attentionnée !

Emma rougit à cet éloge immérité et, en même temps, elle se tourna vers M. Knightley en souriant. L'effet fut instantané : il lut dans le regard de la jeune fille les sentiments de contrition et les bonnes intentions qui l'animaient. Emma fut heureuse d'être si bien comprise et plus encore de la marque d'amitié qui suivit : il prit la main de la jeune fille, la serra et fut sur le point de la porter à ses lèvres ; il s'arrêta pourtant et la laissa retomber. Elle ne put s'expliquer pourquoi il avait eu ce scrupule, pourquoi il avait changé d'idée ; l'intention, toutefois, était indubitable ; Emma apprécia d'autant plus cette pensée que les manières de M. Knightley n'étaient d'ordinaire empreintes d'aucune galanterie. Un instant après, il prit congé : il agissait toujours avec la vivacité d'un homme qui ne peut souffrir l'indécision, mais il parut, ce jour-là, apporter à son adieu une soudaineté particulière. Emma regrettait de n'avoir pas quitté Mlle Bates dix minutes plus tôt, car elle aurait beaucoup aimé causer de Jane Fairfax avec M. Knightley. D'autre part, elle se réjouissait de la visite à Brunswick-Square, car elle savait combien Isabelle et son mari seraient heureux ; elle eût seulement préféré être avertie un peu à l'avance.

Dans l’espoir de distraire son père et de lui faire oublier le départ précipité de M. Knightley, Emma s’empressa de donner la nouvelle concernant Jane Fairfax : la diversion eut un plein succès ; M. Woodhouse fut intéressé sans être agité : il était accoutumé depuis longtemps à l’idée de voir Mlle Fairfax s’engager comme gouvernante et il pouvait parler de cet exil avec sérénité, tandis que le départ inopiné de M. Knightley pour Londres lui avait porté un coup sensible.

— Je suis heureux, ma chère, répondit-il, d’apprendre que Jane a trouvé une bonne situation. Mme Elton est une aimable femme et ses amis sont sans doute très comme il faut. Savez-vous si le pays est humide ? On aura grand soin, j’espère, de sa santé, ce devrait être, à mon avis, la préoccupation dominante. Nous avons toujours agi ainsi pour la pauvre Mlle Taylor !

Le lendemain une nouvelle inattendue arriva de Richmond et tout le monde se trouva relégué au second plan ; un messager apporta une lettre qui annonçait la mort de Mme Churchill : celle-ci n’avait vécu que trente-six heures après le retour de son neveu ; une crise soudaine l’avait emportée après une courte lutte. L’importante Mme Churchill n’était plus !

Des sentiments de sympathie s’éveillèrent tardivement pour la défunte. Mme Churchill se trouvait du reste réhabilité à un certain point de vue ; elle avait passé toute sa vie pour une malade imaginaire, mais l’événement s’était chargé de la justifier. Les diverses oraisons funèbres s’inspiraient du même thème.

Pauvre Mme Churchill ! Elle avait sans doute beaucoup souffert et la souffrance continuelle aigrit le caractère. Que deviendrait M. Churchill sans elle ? Malgré les défauts de sa femme, ce serait pour lui une grande perte.

M. Weston prit un air solennel et dit : – Ah ! pauvre femme ! Je ne m’attendais pas à une fin aussi prématurée !

Il décida que toute la famille prendrait un deuil sévère. Mme Weston soupirait en s’occupant de son voile de crêpe.

De courtes lettres de Frank arrivèrent à Randalls, donnant les nouvelles essentielles : M. Churchill était mieux qu’on aurait pu l’espérer et leur première étape sur la route du Yorkshire, où devaient avoir lieu les funérailles, serait Windsor. M. Churchill avait décidé de s’arrêter chez un très vieil ami auquel il promettait une visite depuis dix ans !

Emma après avoir très correctement exprimé des sentiments de condoléance appropriés, se laissa de nouveau absorber par sa préoccupation

dominante qui était de témoigner à Jane Fairfax son intérêt, et sa considération ; elle avait un regret constant d'avoir si longtemps négligé la jeune fille et s'ingéniait à donner la preuve de sa bonne volonté actuelle. Elle résolut de lui demander de venir passer une journée à Hartfield et lui écrivit d'une façon pressante dans ce sens. L'invitation fut refusée par un message verbal : Mlle Fairfax s'excusait de ne pas répondre pour remercier, mais son état ne lui permettait pas de prendre la plume.

Ce matin là, M. Perry vint à Hartfield et il parla à Emma de la malade qu'il avait vue la veille :

— Mlle Fairfax, dit-il, souffre de douleurs de tête et d'une fièvre nerveuse d'un degré aigu et je doute qu'elle puisse se rendre à l'époque fixée chez Mme Smallbridge. Sa santé est complètement dérangée ; l'appétit est nul et, bien qu'il n'y ait aucun symptôme alarmant du côté de la poitrine, je suis tourmenté à son sujet. Elle a, je crois, accepté une charge au-dessus de ses forces et peut-être s'en rend-elle compte, tout en ne voulant pas l'avouer. Elle est complètement abattue. Elle vit actuellement dans un milieu contre indiqué pour une maladie de ce genre ; elle reste confinée dans la même chambre et son excellente tante – une très vieille amie à moi – n'est pas, il faut le reconnaître, une garde malade adaptée ; les soins dont on l'accable procurent, je crains, à Mlle Fairfax plus de fatigue que de confort !

Emma, en écoutant M. Perry, sentit sa pitié augmenter et chercha le moyen d'être utile à la jeune fille ; elle pensa que le mieux serait de la soustraire momentanément à la compagnie de sa tante et de lui procurer un changement d'air ; dans ce but, le lendemain matin, elle écrivit de nouveau à Jane Fairfax dans les termes les plus amicaux pour lui dire qu'elle comptait passer la prendre en voiture : « Veuillez, ajoutait-elle, fixer l'heure vous-même ; j'ai l'approbation de M. Perry : celui-ci juge qu'une promenade en voiture fera du bien à sa malade. »

La réponse suivit, brève et impersonnelle : « Mlle Fairfax présente ses compliments à Mlle Woodhouse, elle la remercie et regrette de ne pas se sentir assez bien pour prendre le moindre exercice. »

Emma tout en se rendant compte que sa lettre aurait mérité mieux, ne prit pas offense de cette nouvelle manifestation de nervosité et elle se proposa de surmonter une répugnance aussi anormale à être aidée et distraite. Malgré la réponse négative, elle commanda la voiture et se fit conduire chez Mlle Bates, dans l'espoir que Jane se laisserait persuader.

Mlle Bates descendit parler à Emma à la portière de la voiture, elle se répandit en remerciements pour une attention aussi flatteuse et demeura d'accord avec Mlle Woodhouse sur l'opportunité d'une promenade sans fatigue : tout fut essayé pour amener Mlle Fairfax à changer d'avis, mais en vain ! Au moment où Emma allait exprimer le désir d'être au moins admise à voir Mlle Fairfax, Mlle Bates laissa échapper qu'elle avait promis à sa nièce de ne laisser monter Mlle Woodhouse sous aucun prétexte. « À la vérité, la pauvre Jane ne peut supporter aucune visite – toutefois Mme Elton a tellement insisté, Mme Perry et Mme Cole ont manifesté tant d'intérêt, qu'elles n'ont pu être tenues à l'écart, – mais, à l'exception de ces dames, Jane ne consent à recevoir personne. »

Emma ne se formalisa pas en constatant qu'elle n'était pas portée sur la liste des privilégiées et ne formula pas son souhait, ne voulant à aucun prix se montrer indiscrète, à l'instar de Mme Elton. Elle se contenta de s'informer de l'appétit et du régime de la malade, Mlle Bates était particulièrement tourmentée à ce sujet. « M. Perry, répondit-elle, recommande une nourriture fortifiante, mais Jane ne veut pas manger ; rien de ce qu'on lui offre (et nos voisins rivalisent pourtant de prévenances) ne lui fait envie. »

Une fois de retour à Hartfield, Emma fit appeler la femme de charge pour examiner les provisions et un sac d'arrow root de qualité supérieure fut immédiatement envoyé chez Mme Bates avec un billet très affectueux.

Au bout d'une demi-heure, le messager revenait, rapportant le paquet et une lettre de Mlle Bates : « celle-ci était infiniment touchée, mais la chère Jane tenait absolument à ce que le sac fût retourné : son estomac ne pouvait supporter l'arrow root ».

Par la suite, Emma apprit que Jane Fairfax avait été aperçue se promenant dans les champs le jour même où elle avait si péremptoirement refusé de sortir en voiture avec elle, sous prétexte de faiblesse. Il n'y avait plus moyen de douter : Jane était résolue à repousser toute espèce d'avances. Elle se sentit mortifiée d'être traitée à ce point en étrangère, mais elle avait conscience d'avoir fait tout son possible pour venir en aide à Jane Fairfax : si M. Knightley avait pu lire dans son cœur, il n'aurait trouvé aucun reproche à lui faire.

OceanofPDF.com

XLV

Table des matières

Un matin, une dizaine de jours après la mort de Mme Churchill, on vint avertir Emma que M. Weston l'attendait au salon. Celui-ci se porta à la rencontre de la jeune fille et après lui avoir demandé sur son ton habituel, comment elle allait, baissa immédiatement la voix pour lui dire de façon à ne pas être entendu de M. Woodhouse :

— Pouvez-vous venir à Randalls, aujourd'hui ? Mme Weston désire beaucoup vous voir.

— Est-elle malade ?

— Non, non, pas du tout, seulement un peu agitée. Elle serait venue vous trouver en personne, mais elle a besoin de vous voir seule.

— J'irai à l'instant, si vous le désirez ? Qu'est-il arrivé ?

— Ne m'interrogez pas, je vous prie ; vous saurez tout au moment voulu ; il s'agit d'une révélation des plus importantes. Mais chut, chut !…

La sagacité d'Emma se trouvait tout à fait en défaut. La manière de M. Weston indiquait qu'il s'agissait d'une affaire importante, mais comme d'autre part la santé de son amie n'était pas en jeu, elle résolut de ne pas se tourmenter ; elle dit à son père qu'elle sortait faire sa promenade, et accompagnée de M. Weston, prit le chemin de Randalls.

— Maintenant, dit Emma, une fois qu'ils eurent dépassé la grille d'entrée, maintenant Monsieur Weston, mettez-moi au courant.

— Non, non, reprit-il, ne me demandez pas de manquer à ma parole : j'ai promis à Anne de ne rien dire. Elle saura mieux que moi vous préparer à entendre cette nouvelle. Ne soyez pas impatiente, Emma : vous ne connaîtrez la vérité que trop tôt !

— Me préparer à entendre une nouvelle ! dit Emma, s'arrêtant terrifiée, grand Dieu ! Monsieur Weston, il est arrivé un malheur à Brunswick square ! Parlez à l'instant même.

— Je puis vous assurer que vous vous trompez tout à fait.

— Monsieur Weston ne jouez pas avec moi. Je vous conjure sur ce que vous avez de plus sacré au monde, de ne rien me cacher.

— Sur ma parole ! Emma…

— Pourquoi pas, sur votre honneur ? Une nouvelle qui ne peut m'être annoncée sans ménagements, doit forcément avoir rapport à un membre de ma famille.

— Sur mon honneur, reprit-il d'une voix grave, rien de tout ceci ne concerne de près ou de loin aucun être humain portant le nom de Knightley.

Devant cette assurance, Emma retrouva son sang-froid et elle continua sa route.

— J'ai eu tort, continua-t-il, d'employer cette expression ; je suis seul en cause, du moins nous l'espérons. Hum !… En un mot, ma chère Emma, il n'y a aucune raison de vous tourmenter à ce point. Je ne dis pas que ce ne soit pas une affaire désagréable, mais les choses pourraient être pires. Si nous marchons vite, vous serez renseignée avant peu.

Emma se résigna sans grand effort. Elle supposa que l'argent devait être en cause ; on avait sans doute reçu d'Enscombe de fâcheuses nouvelles ; peut-être à la suite de la mort de Mme Churchill l'existence de plusieurs enfants naturels avait-elle été révélée et le pauvre Frank se trouvait-il, de ce fait, déshérité ! Emma avec calme envisageait les diverses hypothèses et ne prévoyait pas que la réalité dût lui apporter des souffrances personnelles.

— Quel est ce monsieur à cheval ? dit-elle, parlant plus pour aider M. Weston à garder son secret que par intérêt véritable.

— Je ne sais pas : sans doute un des Otway. Ce n'est pas Frank, je puis vous l'assurer. Il est maintenant à moitié chemin de Windsor.

— Votre fils est donc venu vous voir ?

— Mais oui. Ne le saviez-vous pas ? Bien, bien, cela n'a pas d'importance, du reste !

Il se tut pour un instant et il ajouta d'un ton beaucoup plus réservé :

— Oui, Frank est venu pour prendre de nos nouvelles.

Ils accélérèrent encore le pas et furent bientôt arrivés à Randalls. Mme Weston était assise dans le salon :

— Eh bien, ma chère, dit M. Weston en entrant : la voici, et maintenant j'espère que vous serez bientôt tranquille ; je vous laisse ensemble. Ne remettez pas cette communication à plus tard. Je ne serai pas loin, si vous avez besoin de moi.

Mme Weston avait l'air si malade et si troublée que l'inquiétude d'Emma s'accrut, et elle dit aussitôt :

— De quoi s'agit-il ma chère amie ? Un événement pénible vous atteint, d'après ce que j'ai pu comprendre ; je suis en suspens depuis Hartfield.

Nous n’aimons l’incertitude ni l’une ni l’autre. Vous serez soulagée en parlant de votre chagrin, quelqu’en soit la nature.

— N’avez-vous rien deviné, ma chère Emma ? reprit Mme Weston d’une voix tremblante.

— J’imagine qu’il doit être question de M. Frank Churchill.

— Oui, Emma.

Elle reprit alors son ouvrage et, sans lever les yeux, ajouta :

— Il est venu ici ce matin pour nous faire une communication extraordinaire. Nous ne pouvons assez exprimer notre surprise. Il voulait parler à son père au sujet… d’un attachement, ou mieux d’un engagement positif. Que direz-vous, Emma, quand vous saurez que Frank Churchill et Mlle Fairfax sont fiancés… depuis longtemps !

Emma sursauta de surprise et s’écria :

— Jane Fairfax ! Vous ne parlez pas sérieusement !

— Vous avez lieu d’être étonnée, reprit Mme Weston, mais c’est ainsi ! Pendant leur séjour à Weymouth ils ont échangé leur parole en secret. Personne au monde n’en savait rien, ni les Campbell, ni la famille de Mlle Fairfax. Tout en étant parfaitement sûre du fait, je ne puis encore y croire moi-même. Je m’imaginais le connaître !

Emma écoutait à peine ; elle pensait aux conversations qu’elle avait eues avec Frank Churchill à propos de Mlle Fairfax.

— Eh bien, dit-elle enfin, faisant un effort pour se ressaisir, voici un événement auquel il me faudra réfléchir au moins une demi-journée avant de pouvoir y comprendre quelque chose. Quoi ! Ils étaient fiancés avant de venir à Highbury ?

— Depuis le mois d’octobre. C’est précisément cette circonstance qui nous a blessés, son père et moi. Nous ne pouvons pas excuser une partie de sa conduite.

Emma réfléchit un moment et répondit :

— Je ne feindrai pas l’innocence et afin de vous procurer tout le soulagement en mon pouvoir, je veux vous donner, sans délai, l’assurance que les attentions du jeune homme n’ont pas eu les conséquences que vous semblez craindre.

Mme Weston leva les yeux, craignant une méprise, mais l’apparence d’Emma s’accordait avec ses paroles.

— J’ajouterai, continua Emma, qu’à un moment donné, au début de nos relations, je me suis sentie disposée à avoir de l’inclination pour lui. Je ne

saurais dire pourquoi mes sentiments se sont modifiés, mais par la suite, heureusement pour moi, il en fut ainsi. Voici un certain temps, trois mois au moins, qu'il m'est parfaitement indifférent. Vous pouvez me croire, Madame Weston, c'est l'exacte vérité !

Mme Weston embrassai Emma avec des larmes de joie et, quand elle retrouva la parole, elle dit :

— C'est pour moi un soulagement inexprimable que de vous entendre parler ainsi. M. Weston ne sera pas moins heureux. Nous nourrissions depuis longtemps le secret espoir de voir naitre un attachement entre vous, et nous étions persuadés que notre désir s'était réalisé. En conséquence, ma chère Emma, vous pouvez vous imaginer ce que nous avons souffert à votre sujet !

— J'ai échappé à ce péril ! Mais mon immunité ne peut lui servir d'excuse et je dois dire que je le trouve gravement dans son tort. De quel droit est-il venu parmi nous, après avoir engagé sa foi, en affectant les manières d'un homme parfaitement libre ? Comment a-t-il pu se permettre de distinguer publiquement une jeune fille alors qu'il avait donné son cœur à une autre ? Il se préoccupait peu des conséquences possibles ! Pouvait-il être assuré que je ne m'éprendrais pas de lui ? Il a eu tort, grandement tort.

— D'après ce qu'il nous a dit, ma chère Emma, j'imagine…

— Et comment Mlle Fairfax a-t-elle consenti à être la spectatrice d'une aussi inconvenante comédie ? C'est là un degré de placidité que je ne puis ni comprendre ni respecter.

— Il y avait, paraît-il, un malentendu entre eux, Emma ; il n'a pas eu le temps de nous donner des explications détaillées, car il est resté à peine un quart d'heure ; et de plus son état d'extrême agitation ne lui a pas permis de profiter des instants dont il pouvait disposer. La crise actuelle semble avoir été amenée par ces malentendus qui provenaient sans doute de la légèreté de sa conduite.

— Légèreté ! Oh ! Madame Weston, une pareille attitude mérite d'être qualifiée beaucoup plus sévèrement. Le voici tombé bien bas dans mon estime ! Cette manière d'agir est tout l'opposé de cette intégrité, de cette stricte adhérence à la vérité, de ce dédain du mensonge et de la dissimulation, qu'un homme se doit à lui-même de conserver dans toutes les circonstances de la vie.

— Ah ! ma chère Emma, il faut maintenant que je prenne son parti ; il a eu grandement tort sur un point, mais je le connais assez pour me porter

garante, malgré les apparences, de la noblesse de son caractère !

— Mais j'y pense, reprit Emma, il y a Mme Smalbridge par dessus le marché. Jane était sur le point de s'engager comme gouvernante ! Qu'est-ce que cela signifie ? Comment a-t-il toléré une négociation de ce genre ?

— Il n'était au courant de rien, Emma : à ce point de vue il n'a pas de reproches à se faire ; c'est elle qui a pris cette résolution, sans la lui faire connaître. Jusqu'à hier il ignorait absolument les plans de Mlle Fairfax ; il en a eu la révélation soudaine, je ne sais trop comment, par quelque lettre ou message ; c'est cette découverte qui l'amena à prendre la résolution de tout avouer à son oncle, de faire appel à l'affection de ce dernier et de mettre un terme aux cachotteries de tout genre. Je dois bientôt avoir de ses nouvelles. Attendons donc sa lettre : elle peut atténuer sa responsabilité : peut-être nous fera-t-elle comprendre et excuser des erreurs que nous ne pouvons nous expliquer aujourd'hui. Ayons patience. C'est mon devoir de lui prouver mon affection et maintenant que je suis rassurée sur un point essentiel, je désire voir les choses tourner à son avantage. Ils ont dû souffrir tous les deux beaucoup avec ce système de dissimulation.

— Dans tous les cas, reprit Emma, les souffrances ne paraissent pas l'avoir beaucoup affecté. Eh bien ! Comment M. Churchill a-t-il pris la confidence ?

— Aussi bien que possible ; il a donné son consentement sans difficulté. Quel incroyable changement ces derniers événements ont amené dans cette famille ! Pendant la vie de la pauvre Mme Churchill, personne n'aurait même songé à une pareille éventualité ; son influence ne lui aura pas survécu longtemps ! La conversation décisive a eu lieu hier, et Frank s'est mis en route ce matin à l'aube. Il s'est arrêté, je pense, à Highbury, chez les Bates, et ensuite il est venu ici ; mais il avait hâte de retourner auprès de son oncle et, comme je vous l'ai dit, il n'a pu nous consacrer qu'un quart d'heure. Il était très agité, tout à fait différent de lui-même. En outre des raisons antérieures, il avait eu l'émotion de trouver Mlle Fairfax sérieusement malade ; il avait été d'autant plus affecté qu'il n'avait aucun soupçon de l'état de santé précaire de la jeune fille. Il paraissait véritablement avoir beaucoup souffert.

— Et croyez-vous vraiment que toute cette affaire ait été cachée à tous ? Les Campbell, les Dixon n'étaient-ils pas au courant ?

Emma ne put pas prononcer, sans rougir, le nom de Dixon.

— En aucune façon, répondit Mme Weston, il m’a affirmé que personne au monde ne savait rien.

— Eh bien, dit Emma, je m’accoutumerai peu à peu, je suppose, à cette idée et je leur souhaite d’être heureux. Je continue cependant à trouver que sa manière d’agir a été abominable. Il avait organisé un véritable guet-apens : arriver ici avec des professions de foi les plus franches et en réalité se liguer pour nous espionner tous. Nous pensions vivre sur un pied de vérité et d’honneur avec deux personnes qui, à notre insu, échangeaient leurs impressions. Cette duplicité leur aura valu, sans doute, d’entendre parler l’un de l’autre sans ménagement.

— Je suis bien tranquille de ce côté, reprit Mme Weston ; je suis sûre de n’avoir rien dit que tous deux ne pussent entendre.

— Vous avez de la chance. Votre unique erreur n’a eu que moi pour confidente : vous vous imaginiez qu’un de nos amis était amoureux de la jeune personne.

— C’est vrai ; mais je n’avais, à ce propos, aucune critique à formuler ; d’autre part, en ce qui concerne Frank, je ne suis pas inquiète de mes confidences !

À ce moment, M. Weston fit son apparition à peu de distance de la fenêtre, guettant évidemment l’instant de rentrer. Sa femme l’appela d’un signe et, pendant qu’il faisait le tour de la maison, elle ajouta :

— Maintenant, ma chère Emma, laissez-moi vous prier d’avoir l’air et de vous dire satisfaite, afin de le tranquilliser tout à fait et de le disposer à approuver ce mariage. Sans doute, ce n’est pas une alliance brillante ; mais, du moment que M. Churchill s’en contente, nous n’avons aucune raison de nous montrer plus exigeants ! D’autre part, c’est une très heureuse circonstance pour Frank qu’il se soit épris d’une jeune fille d’un caractère si sérieux et d’un jugement si parfait ; telle est, du moins, l’opinion que j’avais toujours eue de Mlle Fairfax, et je suis disposée à lui conserver mon estime, malgré cet écart à la règle du devoir : en considération des difficultés de sa position sociale, je lui accorde des circonstances atténuantes.

— Vous avez raison, reprit Emma avec cœur, Si une femme peut être excusable de ne penser qu’à elle-même, c’est bien dans une situation de ce genre.

M. Weston s’approcha à ce moment et Emma l’accueillit d’un sourire en disant :

— C’est un joli tour que vous m’avez joué, sur ma parole ! Vous vouliez sans doute mettre ma curiosité à l’épreuve et exercer ma perspicacité. Mais vous m’avez vraiment effrayée : j’ai cru que vous aviez perdu au moins la moitié de votre fortune. Et voici que je découvre, au lieu d’un sujet de condoléance, matière à félicitations. Je vous fais mes compliments, Monsieur Weston, vous allez avoir pour bru une des plus ravissantes et des plus accomplies jeunes filles d’Angleterre.

Il jeta un regard à sa femme pour s’assurer que ce discours était sincère ; le résultat fut immédiat : son maintien et sa voix retrouvèrent leur vivacité accoutumée ; il prit la main d’Emma et la serra avec reconnaissance. Ils causèrent encore un peu de temps et en reconduisant Emma à Hartfield, M. Weston n’était pas loin d’envisager l’avenir de son fils sous le jour le plus favorable.

OceanofPDF.com

XLVI

Table des matières

Quand elle fut seule, Emma se prit à réfléchir aux diverses conséquences du nouvel état de choses : elle n'aurait plus désormais à plaindre Jane dont les maladies et les tourments, ayant la même origine, disparaîtraient sans doute en même temps. Les jours tristes pour Mlle Fairfax étaient passés ; celle-ci serait maintenant heureuse, bien portante et riche. Emma se rendait compte pourquoi ses avances avaient été systématiquement repoussées : évidemment c'était par jalousie ; aux yeux de Jane, elle avait été une rivale ; tout s'expliquait ; une promenade dans la voiture d'Hartfield eût été une torture, et l'arrow-root provenant des réserves d'Hartfield ne pouvait être qu'un poison ! Elle ne conservait donc pas rancune à la jeune fille qui méritait à tous égards, elle se plaisait à le reconnaître, le bonheur et l'élévation qui allaient lui échoir.

À ce moment, Emma entendit le pas et la voix d'Henriette : elle se composa une contenance, ne voulant rien laisser paraître des sentiments qui l'agitaient. M. Weston, en effet, lui avait recommandé la discrétion.

— Eh bien ? Mademoiselle Woodhouse, dit Henriette en pénétrant vivement dans la pièce, n'est-ce-pas la plus extraordinaire nouvelle qu'on puisse imaginer ?

— De quelle nouvelle voulez-vous parler ? reprit Emma.

— Je fais allusion au mariage de Jane Fairfax. Ne craignez rien, vous pouvez parler librement, car M. Weston vient lui-même de me mettre au courant, sous le sceau du secret ; il a ajouté que, bien entendu, vous saviez tout.

— Dans ce cas, ma chère Henriette, je n'ai pas de raison pour observer une réserve superflue. Il est surprenant, en effet, que nous ayons été dupés si longtemps.

— Personne ne pouvait s'attendre à ce coup de théâtre !

— Sans doute, dit Emma, je n'avais pas le moindre soupçon. Mais il ne faut pas s'étonner outre mesure de la disproportion apparente de cette union ; les mariages de ce genre sont fréquents et l'amour autorise tous les espoirs.

— Puisque vous envisagez le fait de cette manière, Mademoiselle Woodhouse, reprit Henriette en rougissant, je veux vous faire une confidence que je retardais de jour en jour.

— De quoi s'agit-il ? répondit Emma avec une certaine gêne. Vous n'étiez pas, j'espère éprise de Frank Churchill ?…

— Non, du tout. Depuis longtemps, mon cœur est engagé. J'ai suivi votre conseil : j'ai observé et j'ai réglé ma conduite d'après celle de la personne en question. J'osais à peine, au début, lever les yeux sur lui, mais vous m'avez toujours dit que l'amour égalisait les conditions. L'exemple de M. Frank Churchill m'encourage ; il est néanmoins très supérieur à ce dernier. Vous, Mademoiselle Woodhouse, qui l'avez toujours connu, vous serez à même de juger si…

Emma avait écouté son amie avec calme d'abord, puis soudain elle avait eu la révélation de la vérité.

— Henriette, dit Emma d'une voix tremblante, entendons-nous bien, dès maintenant. Parlez-vous de M. Knightley ?

— Oui, dois-je comprendre que vous ne m'auriez pas encouragée si je vous avais parlé plus tôt de mes rêves ?

Elle s'arrêta quelques instants, mais Emma ne pouvait parler et Henriette reprit :

— Bien entendu, Mademoiselle Woodhouse, vous jugez l'un des millions de fois au-dessus de l'autre. Mais j'espère, en supposant… si j'avais le bonheur… si M. Knightley acceptait cette différence de situation ; j'espère que vous ne chercheriez pas à créer des difficultés. Vous êtes trop bonne pour ne pas souhaiter mon bonheur, je le sais.

Emma regarda Henriette d'un air consterné et dit :

— Avez-vous l'idée, Henriette, que M. Knightley réponde à votre affection ?

— Oui, reprit Henriette avec modestie, mais avec fermeté, j'ai lieu de le croire.

Emma détourna la tête aussitôt et elle demeura immobile, muette, le regard fixe : quelques minutes suffirent pour lui faire connaître le tréfonds de son cœur. La raison de sa souffrance aigüe qu'elle ressentait à la pensée qu'Henriette fût éprise de M. Knightley et peut-être payée de retour, lui fut soudain révélée : c'était elle-même et non une autre que M. Knightley devait épouser ! Elle s'efforça pourtant, par respect pour elle-même, de conserver les apparences ; de plus elle n'oubliait pas ses torts à l'égard

d’Henriette, et elle ne se sentait pas le droit de la rendre malheureuse par sa froideur ; elle prit donc la résolution d’écouter avec calme et même avec intérêt. Dans son propre avantage, du reste, il convenait qu’elle fût mise au courant de toute l’étendue des espérances d’Henriette ; celle-ci n’avait rien fait pour mériter de perdre une affection qui avait été si résolument entretenue, et pour être blessée par la personne dont les conseils lui avaient été si funestes.

Emma en conséquence mit fin à ses réflexions, dissimula son émotion et se tournant vers Henriette, elle reprit la conversation d’un ton plus engageant. Henriette, de son côté, s’était laissée aller à évoquer d’encourageants souvenirs et n’attendait que d’en être priée pour donner de nouveaux détails. Emma écoutait avec patience le récit d’Henriette ; il ne fallait pas s’attendre à ce qu’il fût parfaitement ordonné et méthodique, mais une fois séparé des ornements superflus, des répétitions, il restait une réalité suffisante pour la désespérer.

— Depuis le soir où il a dansé avec moi, dit-elle, je me suis aperçue d’un changement complet dans la manière de M. Knightley ; il m’adressait souvent la parole et ne manquait aucune occasion de se montrer empressé. Dernièrement ses attentions sont devenues encore plus marquées et pendant les diverses promenades il s’est, à plusieurs reprises, approché de moi, et toute son attitude indiquait clairement qu’il se mettait en frais.

Emma de son côté, était forcée de reconnaître avoir remarqué aussi cette métamorphose. Henriette répéta certaines expressions approbatives : il l’avait louée d’être simple, d’avoir des sentiments honnêtes et généreux. Naturellement beaucoup de petits faits : un regard, une attention, une marque de préférence, dont Henriette gardait un souvenir fidèle, étaient passés inaperçus aux yeux d’Emma. Pourtant deux des dernières circonstances sur lesquelles Henriette fondaient le plus d’espoir, avaient eu Emma pour témoin. La première était la promenade qu’il avait faite en tête-à-tête avec elle dans l’allée de tilleuls de Donwell.

— Après m’avoir amenée à me séparer du reste des promeneurs, expliqua Henriette, il s’est mis à me parler sur un ton de particulière intimité, et je ne puis évoquer ce souvenir sans émotion ; il parut vouloir s’informer si mes affections étaient engagées, mais vous vous êtes approchée à ce moment et il a immédiatement changé de conversation pour parler agriculture.

Le second fait significatif consistait à être demeuré près d'une demi-heure avec elle en attendant le retour d'Emma, lors de sa dernière visite à Hartfield :

— Il avait pris la précaution d'avertir, en entrant, qu'il ne pouvait pas rester plus de cinq minutes ; bien plus, au cours de notre conversation, il m'a avoué s'éloigner à regret de chez lui pour aller à Londres, où ses affaires l'appelaient.

Emma n'avait reçu aucune confidence de ce genre et la confiance témoignée à Henriette lui fut particulièrement pénible.

Au bout de quelques instants de réflexion, Emma trouva une interprétation plausible de l'allusion particulièrement grave faite aux sentiments d'Henriette, et elle demanda :

— Ne serait-il pas possible qu'en vous interrogeant sur l'état de votre cœur, il ait eu l'intérêt de M. Martin en vue ?

Mais Henriette rejeta cette idée avec dédain :

— M. Martin ! Non, vraiment, il n'a été question d'aucune façon de M. Martin. J'ai maintenant un goût plus raffiné et je ne mérite pas ce soupçon.

Puis Henriette fit appel à sa « chère Mlle Woodhouse » et lui demanda si elle ne jugeait pas qu'elle avait de bonnes raisons d'espérer.

— Au début, continua-t-elle, je n'aurais pas eu la présomption de penser qu'un pareil bonheur fût possible, mais maintenant je ne me sens pas indigne de lui.

Emma fut obligé de faire un effort considérable pour garder son sang-froid et elle répondit :

— Je puis vous dire une chose, Henriette : M. Knightley est la dernière personne sur la terre qui laisserait volontairement supposer à une femme qu'il a pour elle de l'affection si tel n'était pas le cas.

Henriette se sentit pleine de vénération pour son amie en entendant un commentaire si encourageant, et Emma n'échappa aux manifestations de tendresse et de reconnaissance que grâce à l'arrivée de M. Woodhouse. Ce dernier rentrait et s'était arrêté un instant dans l'antichambre. Henriette était très agitée ; craignant de ne pouvoir retrouver son aisance habituelle et d'inquiéter M. Woodhouse, elle prit le parti de s'en aller et sortit par une autre porte. Emma ne la retint pas et, restée seule, ne put s'empêcher de s'écrier : Quelle fatalité de l'avoir rencontrée !

Le reste de la journée, et la nuit suivante, Emma s'abandonna à ses réflexions. Tout ce qu'elle venait d'apprendre provoquait une grande

confusion dans son esprit. Chaque moment avait amené une nouvelle surprise et chaque surprise était une nouvelle humiliation. Elle s'asseyait, marchait, montait dans sa chambre, se promenait dans le parc, et ne trouvait de repos nulle part. Elle s'efforçait de voir clair dans son propre cœur. Depuis combien de temps M. Knightley lui était-il si cher ? À quelle époque son influence avait-elle commencé ? Était-ce au moment où Frank Churchill avait cessé de l'intéresser ; en se rappelant le passé, il lui apparut qu'elle n'avait jamais cessé de considérer M. Knightley comme de beaucoup supérieur : son engouement pour Frank Churchill avait été évidemment superficiel. Telle fut la conclusion de cette première série de réflexions. Seule son affection pour M. Knightley surnageait ; tout le reste lui faisait horreur. Elle eut honte d'elle-même en examinant sa conduite : avec une insupportable vanité, elle s'était imaginé pénétrer le secret des sentiments de chacun, et avait eu la prétention de diriger les destinées à son gré ! Elle s'était trompée de toute façon ; elle avait causé le malheur d'Henriette, son propre malheur et, elle commençait à le craindre, celui de M. Knightley. De ce côté pourtant, elle conservait de l'espoir ; l'affection de M. Knightley pouvait très bien n'exister que dans l'imagination d'Henriette. M. Knightley et Henriette Smith ! En comparaison l'attachement de Frank Churchill et de Jane Fairfax paraissait tout naturel. Elle prévoyait l'indignation de M. John Knightley et le blâme général que ce mariage rencontrerait. Tout en n'y croyant pas, elle était forcée de reconnaître que cette hypothèse n'était pas absolument sans fondement. La chance et les circonstances n'avaient-ils pas toujours été parmi les facteurs du destin ? La lourde part de responsabilité qui lui incombait de toute façon l'accablait. Si, laissant Henriette dans le milieu où elle était appelée à vivre, elle ne se fût pas opposée à un mariage avec M. Martin, les malheurs actuels eussent été évités et le bonheur de la jeune fille assuré.

Elle s'étonnait qu'Henriette ait eu l'audace de penser à M. Knightley. Comment était-elle assez présomptueuse pour s'imaginer être l'élue d'un homme de cette valeur et de cette distinction, ce et avant d'en avoir reçu l'assurance formelle. Il n'y avait qu'une explication : Henriette n'avait plus conscience de son infériorité de situation et d'intelligence. Hélas, n'était-ce pas aussi son œuvre ? Qui donc avait fait tant d'efforts pour donner à Henriette une haute opinion d'elle même ? Qui donc lui avait conseillé de s'élever socialement, lui avait assuré qu'elle pouvait prétendre à un grand

mariage ? Si Henriette, modeste et humble autrefois était devenue vaniteuse, à qui la faute ?

OceanofPDF.com

XLVII

Table des matières

Jusqu'au moment où elle se sentit menacée de perdre la priorité dans les affections de M. Knightley, Emma ne s'était jamais rendu compte combien il importait à son bonheur de la conserver. Elle savait pourtant ne pas mériter la préférence qu'il lui témoignait depuis des années ; elle avait souvent été peu amicale, repoussant les conseils qu'il lui donnait et souvent même le contredisant exprès, se querellant avec lui contre toute raison. Néanmoins il ne s'était jamais lassé de veiller sur elle et de s'efforcer de la rendre meilleure. Malgré tous ses défauts, elle savait lui être chère, elle n'osait plus dire : très chère ? De toute façon, il ne se mêlait aucun aveuglement à l'affection que M. Knightley avait pour elle : combien il s'était montré choqué de la moquerie à l'adresse de Mlle Bates ! Ces reproches étaient justifiés, mais ne pouvaient provenir que d'un sentiment d'affectueux intérêt et non d'une tendresse passionnée. Elle ne nourrissait donc personnellement aucun espoir d'être aimée, mais, par moment, elle se prenait à espérer qu'Henriette s'était illusionnée sur l'affection de M. Knightley à son égard. Elle le souhaitait, non seulement pour elle-même, mais pour lui : elle souhaitait seulement qu'il demeura célibataire toute sa vie, si rien n'était changé pour son père ni pour elle, si Donwell et Hartfield conservaient leurs relations d'amitié et de confiance, elle retrouverait la paix.

Emma ne doutait pas qu'une fois en présence de M. Knightley et d'Henriette elle ne fût à même de se rendre compte de la situation exacte. Elle pensait en avoir l'occasion avant peu : on attendait en effet M. Knightley de jour en jour. Dans l'intervalle, elle résolut de ne pas voir Henriette. En conséquence, elle lui écrivit amicalement, mais fermement, pour la prier de ne pas venir pour l'instant à Hartfield ; elle lui disait avoir la conviction que toute discussion confidentielle sur un certain sujet devait être évitée ; dans ces conditions, il était préférable qu'elles ne se trouvassent pas en tête à tête pendant quelques jours.

Emma terminait sa lettre, quand on introduisit Mme Weston : celle-ci, qui venait de faire une visite à sa future belle-fille, s'était arrêtée à Hartfield, avant de rentrer pour mettre Emma au courant de cette

intéressante entrevue. Emma était curieuse de savoir ce qui s'était passé, et elle écouta Mme Weston avec attention.

— Quand je me suis mise en route, dit Mme Weston, j'étais un peu nerveuse ; pour ma part, j'aurais préféré écrire à Mlle Fairfax tout simplement et remettre à plus tard cette visite de cérémonie ; je la jugeai inopportune tant que l'engagement devait être tenu secret ; il ne me semblait pas possible de faire une démarche de ce genre sans provoquer de commentaires ; mais M. Weston était extrêmement désireux de donner à Mlle Fairfax et à sa famille un témoignage de son approbation : « Je suis d'avis, me dit-il, que notre venue passera inaperçue et du reste, quand bien même il en serait autrement, je n'y vois pas en vérité d'inconvénient. Ce genre d'événement finit toujours par transpirer ! »

Emma sourit en pensant aux excellentes raisons qu'avait M. Weston de parler ainsi.

— Finalement, reprit Mme Weston, nous sommes partis. Nous avons trouvé tout le monde à la maison ; Jane était très confuse et n'a pu prononcer une parole. La paisible satisfaction de la vieille dame et surtout l'enthousiasme délirant de Mlle Bates ont apporté une diversion opportune. Après un échange de félicitations réciproques, j'ai pris prétexte de la récente maladie de Mlle Fairfax pour l'inviter à venir faire un tour en voiture ; tout d'abord elle a refusé, mais sur mes instances elle s'est laissée convaincre ; naturellement elle commença par s'excuser d'avoir gardé le silence pendant notre visite et elle m'exprima toute sa reconnaissance dans les meilleurs termes. J'ai pu l'amener ensuite, en l'encourageant affectueusement, à me parler des différentes circonstances de ses fiançailles. Je suis convaincue qu'une conversation de ce genre a dû être un grand soulagement pour Jane qui depuis si longtemps avait été forcée de se replier sur elle-même. Elle m'a dit combien elle a souffert pendant cette longue dissimulation ; elle montre beaucoup d'énergie. Je me rappelle ses propres paroles : « Sans prétendre n'avoir pas éprouvé depuis mes fiançailles quelques moments de bonheur, à partir de ce jour je puis affirmer que je n'ai jamais connu une heure de paix ! » Ses lèvres tremblaient, Emma, en parlant, et son émotion m'a été au cœur.

— Pauvre fille, dit Emma, elle reconnaît donc avoir eu tort de consentir à engager secrètement sa foi ?

— Tort ! Personne, je crois, ne peut la blâmer plus sévèrement qu'elle n'est disposée à se blâmer elle-même. « Mon erreur a eu pour résultat, a-t-

elle ajouté, de me condamner à de perpétuels tourments, et c'est justice ; mais d'avoir été punie ne diminue pas ma faute. La souffrance n'est pas une expiation. Je serai toujours coupable. J'ai agi contrairement à toutes mes idées, et la tournure heureuse que les choses ont prise, toutes les marques de bonté que je reçois actuellement, j'ai conscience de ne pas les mériter. Ne croyez pas, Madame, qu'on ne m'ait pas donné de bons principes ; les amis qui m'ont élevée ne méritent aucun blâme ; toute la responsabilité de mes actes m'incombe tout entière ; malgré l'atténuation que les événements paraissent apporter à ma conduite, je redoute encore aujourd'hui de mettre le colonel Campbell au courant. »

— Pauvre fille, répéta Emma ; elle l'aime beaucoup, je suppose ; son amour avait paralysé son jugement.

— Oui, je ne doute pas qu'elle soit extrêmement éprise.

— Je crains, dit Emma en soupirant, d'avoir souvent contribué à la rendre malheureuse.

— Vous agissiez, ma chérie, en toute innocence ; mais il est probable qu'elle pensait à cette circonstance quand elle a fait allusion au malentendu dont il nous avait déjà parlé de son côté. « Une des conséquences naturelles de l'erreur dans laquelle je m'étais fourvoyée, a-t-elle ajouté, fut de me rendre déraisonnable ; consciente d'avoir mal agi, je vivais dans une perpétuelle inquiétude ; j'étais devenue capricieuse et irritable à un point qui a dû être, pour lui, pénible à supporter. Je ne tenais pas compte, ainsi que j'aurais dû le faire, de son caractère et de son heureuse vivacité, de cette gaîté, de cette disposition enjouée qui dans d'autres circonstances m'eussent enchantée, comme elle m'avait enchantée au début ». Elle a ensuite parlé de vous et de la grande bonté que vous lui ayez témoignée pendant sa maladie ; et en rougissant, elle m'a priée de vous remercier à la première occasion : elle sent bien qu'elle n'a jamais reconnu, comme il convenait, les bons procédés dont vous avez usé envers elle.

— Ah ! Madame Weston, s'il fallait faire le compte du mal et du bien… Allons, allons, il faut tout oublier. Je vous remercie de m'avoir apporté ces intéressants détails. Jane Fairfax apparait sous un jour tout à fait favorable ; elle sera, j'espère, très heureuse. La fortune est, fort à propos, du côté du jeune homme, car je crois que le mérite sera du côté de la jeune fille.

Une telle conclusion ne pouvait pas rester sans réponse du côté de Mme Weston : celle-ci avait fort bonne opinion de Frank à tous les points de vue et, de plus, elle l'aimait beaucoup. Elle prit donc sa défense avec sincérité,

mais elle ne put réussir à conserver l'attention d'Emma. La pensée de celle-ci était à Brunswick square ou à Donwell et elle n'écoutait pas.

Mme Weston dit, en manière de conclusion :

— Nous n'avons pas encore reçu la lettre que nous attendons avec tant d'impatience, mais elle ne tardera pas à arriver.

Emma répondit au hasard, sans se rappeler de quelle lettre il était question :

— Vous sentez-vous bien, Emma, dit Mme Weston en partant.

— Oh ! parfaitement, ajouta-t-elle dans l'espoir de réparer sa distraction, je suis toujours bien, vous savez. Ne manquez pas de me donner des nouvelles dès que vous recevrez la lettre.

Emma trouva encore dans les confidences de Mme Weston matière à amères réflexions : elles augmentèrent en effet son estime et sa compassion pour Mlle Fairfax. « Combien je regrette, pensait-elle, de ne pas avoir cherché à la mieux connaître ; si j'avais suivi les conseils de M. Knightley et choisi Jane Fairfax pour amie au lieu d'Henriette Smith, je n'aurais très probablement connu aucune des souffrances qui m'accablent aujourd'hui. La naissance, les talents, l'éducation étaient des titres de recommandation que je n'aurais pas dû négliger. » Elle se rappelait avec chagrin ses abominables soupçons concernant un attachement coupable pour M. Dixon et, circonstance aggravante, leur divulgation précisément à Frank Churchill. « Cette confidence a dû être pour Jane Fairfax une cause de perpétuel tourment, par suite de la légèreté de ce dernier. Jamais nous n'avons dû être tous les trois réunis sans que mon attitude et celle du jeune homme n'aient cruellement blessé Jane Fairfax ; c'est sans doute à la suite de notre conduite extravagante pendant l'excursion de Box Hill que la pauvre fille a pris la résolution de ne pas s'exposer plus longtemps à cette torture ! »

La journée fut longue et mélancolique à Hartfield. Le temps ajoutait encore à la tristesse : la pluie ne cessait de tomber et on ne se serait pas cru au mois de juillet si les arbres et les buissons n'avaient rendu témoignage à l'été ; la longueur du jour semblait ajouter encore, par un interminable crépuscule, à la tristesse de ce désolant spectacle.

Le temps affectait M. Woodhouse, et pour réconforter son père, Emma dut faire appel à toutes ses ressources. Elle se rappelait leur premier tête à tête, le jour du mariage de Mme Weston, mais ce soir-là, M. Knightley était entré peu après le thé et avait dissipé la mélancolie. Hélas ! Bientôt peut-être les courtes visites qui étaient la preuve de l'attraction exercée par

Hartfield iraient en s’espaçant ! Les prévisions pessimistes d’alors s’étaient réalisées : aucun de leurs amis ne les avait abandonnés ; plût au ciel que les mauvais présages actuels se dissipassent aussi ! Sinon Hartfield serait comparativement déserté ; elle resterait seule pour égayer son père parmi les ruines de son propre bonheur. En effet l’enfant qui devait naître à Randalls serait pour Mme Weston un nouveau lien qui l’attacherait à sa maison, et Emma elle-même passerait au second plan. Frank Churchill ne reviendrait plus parmi eux, et Mlle Fairfax cesserait bientôt d’appartenir à Highbury : ils se marieraient et s’installeraient probablement à Enscombe. Si à ces défections venait s’ajouter celle de M. Knightley, quels amis resteraient à leur portée ? La seule pensée que M. Knightley ne viendrait plus passer sa soirée auprès d’eux, n’entrerait plus à toutes les heures du jour, causait à Emma un véritable désespoir, et si Henriette devait être l’élue, la première, la bien-aimée, l’amie, la femme aux côtés de laquelle M. Knightley trouverait la joie de l’existence, elle verrait s’ajouter à son chagrin le perpétuel regret d’avoir été, elle-même, l’artisan de son malheur.

Arrivée à ce point de ses réflexions, Emma ne pouvait s’empêcher de sursauter ou de soupirer, ou même de se lever pour marcher de long en large. Sa seule consolation était dans la pensée des efforts qu’elle était résolue à faire ; elle espérait, quelle que fût la monotonie des années à venir, avoir au moins la satisfaction de se sentir plus raisonnable et plus consciente.

OceanofPDF.com

XLVIII

Table des matières

Le temps continua à être mauvais jusqu'au lendemain matin, mais dans l'après-midi le soleil s'éclaircit, M. Perry arriva après déjeuner, disposé à tenir compagnie à M. Woodhouse pendant une heure et Emma en profita pour sortir aussitôt. Elle espérait trouver quelque soulagement en contemplant l'aspect triomphal de la nature après l'orage : la végétation exhalait une senteur pénétrante et tout semblait revêtir une grâce nouvelle. En arrivant à l'extrémité du jardin, elle aperçut M. Knightley qui venait à sa rencontre. Emma fut d'autant plus surprise qu'elle le croyait encore à Londres et elle eut à peine le temps de se composer un visage. Ils se saluèrent avec un peu d'embarras. Elle s'informa de leurs parents communs.

— Tout le monde va bien.

— Quand les avez-vous quittés ?

— Ce matin même.

— Vous avez dû être mouillé en chemin ?

— Oui.

Il manifesta l'intention de l'accompagner dans sa promenade.

Emma remarqua de suite l'air préoccupé de son compagnon : elle eut l'idée qu'il avait parlé à son frère de ses projets ; il était sans doute affecté de n'avoir pas rencontré l'approbation de celui-ci. Ils marchèrent ensemble silencieusement. Il jetait de temps en temps un regard du côté de la jeune fille dont il cherchait à observer le visage. Emma trouva dans ce manège une nouvelle raison d'inquiétude ; il avait peut-être l'intention de lui parler de son attachement pour Henriette, et il attendait un mot d'encouragement. Elle ne se sentit pas la force de provoquer une confidence de ce genre. Néanmoins ne pouvant supporter un silence qui était si peu dans les habitudes de M. Knightley, après un instant d'hésitation elle dit :

— Vous allez trouver des nouvelles qui vous surprendront.

— Vraiment, reprit-il tranquillement en la dévisageant, et de quelle nature ?

— Des nouvelles couleurs de rose ; il s'agit d'un mariage.

Il reprit, après s'être assuré qu'elle ne spécifiait pas :

— S’il s’agit de Mlle Fairfax et de Frank Churchill, je suis au courant.

— Comment est-ce possible ? dit Emma en se tournant vivement vers lui les joues empourprées ; elle venait de penser : serait-il passé chez Mme Goddard avant de venir ?

— J’ai reçu ce matin une lettre de M. Weston, concernant les affaires de la paroisse ; et à la fin il me donnait un bref récit de ce qui s’était passé.

Emma respira et put ajouter avec un peu plus de calme :

— Vous avez probablement été moins surpris qu’aucun de nous ; car vous aviez des soupçons. Je me rappelle que vous avez ; une fois, essayé de me mettre sur mes gardes. Je regrette de ne vous avoir pas écouté, mais, ajouta-t-elle avec un soupir : j’étais sans doute condamnée à être aveugle jusqu’au bout !

Ils restèrent silencieux l’un et l’autre pendant quelques instants et elle ne se rendit pas compte d’avoir éveillé chez lui un intérêt particulier quand, soudain, elle sentit le bras de M. Knightley passé sous le sien : en même temps ce dernier dit à voix basse, d’un ton de profonde sympathie :

— Le temps, ma chère Emma, cicatrisera cette blessure. Votre propre bon sens, les efforts que vous ferez par égard pour votre père vous soutiendront, je le sais. Les sentiments de l’amitié la plus chaude… Vous ne doutez pas de mon indignation, cet abominable coquin et élevant la voix il ajouta. Il sera bientôt parti. Ils iront en Yorkshire. Je suis fâché pour Jane, elle méritait un meilleur sort.

Emma comprit ; et dès qu’elle fut revenue de l’émotion agréable, provoquée par une si tendre commisération, elle reprit :

— Vous êtes bien bon, mais vous vous trompez et il faut que je remette les choses au point. Je n’ai pas besoin de ce genre de compassion. Mon aveuglement m’a conduite à agir à leur égard d’une façon dont je serai toujours honteuse, mais je n’ai aucune raison de regretter de n’avoir pas été mise plus tôt dans le secret.

— Emma, dit-il avec émotion, est-ce possible ? Puis se ravisant : Non, non, je vous comprends, pardonnez-moi ; néanmoins je suis heureux que vous puissiez parler de cette façon. Il ne mérite pas d’être regretté et avant longtemps j’espère, vous éprouverez véritablement les sentiments que vous exprimez aujourd’hui par raison. Je n’ai jamais pu, je l’avoue m’assurer d’après vos manières du degré d’attachement que vous ressentiez.

— M. Knightley, reprit Emma en s’efforçant de sourire, je me trouve dans une position embarrassante : je ne puis vous laisser dans votre erreur et

pourtant puisque mes manières ont prêté à cette interprétation, j'éprouve autant de honte en confessant que je n'ai jamais été attachée à la personne en question qu'une femme en ressent généralement à faire l'aveu contraire. Mais c'est la vérité.

Il l'écouta avec attention et ne répondit rien. Emma, jugea que de plus amples explications étaient sans doute nécessaires et bien qu'il fût pénible de se montrer sous un jour si défavorable, elle continua :

— Je n'ai pas grand chose à dire pour ma défense. J'ai agréé ses hommages, sans l'encourager formellement. C'est une vieille histoire, un cas très ordinaire dans lequel se sont trouvées des centaines de femmes ; mais moi qui ai toujours eu des prétentions à la sagacité, je suis particulièrement coupable. Diverses circonstances favorisèrent la tentation : il venait continuellement à la maison, c'était le fils de M. Weston, il ne me déplaisait pas. Pour tout dire, ma vanité était flattée et j'ai permis qu'il ma fît la cour. Depuis longtemps du reste je n'attachais aucune importance à ses attentions ; je les considérais comme une habitude et je ne les prenais pas au sérieux. Il s'était imposé à moi, mais il n'a jamais touché mon cœur. Et maintenant je m'explique sa conduite : il n'a jamais cherché à se faire aimer ; il se servait simplement de moi pour cacher ses desseins véritables ; son but était de tromper tout le monde et personne à coup sûr ne s'est laissé prendre à son manège avec plus de naïveté que moi. Mais si j'ai joué avec le feu, j'ai eu la bonne fortune de ne pas me brûler.

Il garde le silence quelques instants, parut réfléchir et répondit enfin de son ton habituel :

— Je n'ai jamais eu haute opinion de Frank Churchill, mais il est possible que je l'aie mal jugé : nos relations ont été très superficielles. Dans tous les cas, il se peut qu'il s'amende. Avec une telle femme on est en droit de tout espérer. À cause d'elle dont le bonheur dépend de la conduite et de la valeur morale du jeune homme, je suis disposé à lui faire crédit pour l'avenir.

— Je ne doute pas qu'ils soient heureux, dit Emma ; je crois qu'ils sont sincèrement attachés l'un à l'autre.

— C'est un homme chanceux, reprit-il avec énergie. Si tôt dans la vie, à vingt-trois ans, à un âge où si l'on choisit une femme on choisit généralement mal, il est aimé de cette charmante créature ! Que d'années de félicité, d'après les prévisions normales, Frank Churchill a devant lui. La fortune a singulièrement favorisé ce jeune homme, il fait connaissance

d’une jeune fille à Weymouth, gagne son affection, la conserve malgré sa légèreté et sa négligence ; et il se trouve que si sa famille avait cherché une femme parfaite de par le monde, elle n’aurait pu trouver mieux. Sa tante le gênait ; elle meurt. Il n’a qu’à parler et ses amis sont anxieux d’assurer son bonheur. Il s’est mal comporté avec tous, et tout le monde est enchanté de lui pardonner. En vérité, c’est un homme chanceux.

— Vous parlez comme si vous lui portiez envie ?

— En effet, Emma, à un certain point de vue, je l’envie !

Emma eut impression que M. Knightley se disposait à faire allusion à Henriette et dans l’espoir d’éviter ce sujet, elle ne fit aucun commentaire touchant cet aveu : elle se préparait à réclamer des détails sur les enfants d’Isabelle, mais M. Knightley ne lui en laissa pas le temps et il reprit :

— Vous êtes décidée, je vois, à ne témoigner aucune curiosité, à ne pas m’interroger : vous êtes sage, mais je ne puis pas l’être. Je vais vous avouer, Emma, ce que vous ne voulez pas me demander, et peut-être dans un instant regretterai-je d’avoir parlé ?

— Oh ! dans ce cas, ne dites rien, répondit-elle vivement. Prenez votre temps pour réfléchir ; ne vous compromettez pas.

— Merci, répondit-il d’un ton gravement offensé et il se tut.

Emma ne pouvait supporter l’idée de faire souffrir M. Knightley ; celui-ci désirait évidemment se confier à elle, peut-être la consulter : quoiqu’il lui en coutât, elle l’écouterait et l’aiderait, le cas échéant à prendre une décision dans un sens ou dans l’autre.

— Vous rentrez, je suppose, dit-il d’un air accablé.

— Non, reprit Emma, j’aimerais bien marcher encore un peu : M. Perry n’est pas parti. Après avoir fait quelques pas, elle ajouta : « Je vous ai arrêté à l’instant, d’une manière un peu brusque, M. Knightley, j’ai peur de vous avoir froissé. Si vous avez le désir de me parler franchement, comme à une amie, ou de me demander mon avis sur un projet, vous pouvez disposer de moi. Je vous donnerai mon opinion sincère.

— Comme à une amie ? reprit M. Knightley, non, je n’en ai pas le désir. Attendez… j’ai été trop loin déjà pour reculer. J’accepte votre offre, Emma ; c’est en ma qualité d’ami que je vous pose cette question : dites-moi la vérité. M’est-il permis d’espérer qu’un jour …?

Il s’arrêta, dans son anxiété de recevoir une réponse, et reprit aussitôt :

— Ma bien chère Emma, quel que soit le résultat de cette conversation, vous resterez toujours mon Emma bien-aimée. Répondez-moi : dites non, si

cela doit être non.

La surprise empêchait Emma de parler.

— Vous vous taisez, dit-il avec animation, vous gardez le silence ! Pour le moment, je n'en demande pas davantage.

Emma était sur le point de succomber à l'émotion. La crainte de s'éveiller d'un rêve aussi délicieux dominait encore en elle. Il continua :

— Je ne sais pas faire de discours, Emma, dit-il ; si je vous aimais moins peut-être pourrais-je parler plus. Mais vous me connaissez : vous n'avez jamais entendu de moi que la vérité ; je vous ai souvent fait des reproches et vous m'avez écouté avec patience. Supportez encore une fois, ma chère Emma, l'expression de la vérité. J'ai toujours été un amoureux bien froid, mais vous m'avez compris, j'espère. Je ne demande maintenant qu'à entendre de nouveau votre voix.

Pendant qu'il parlait, Emma eut la révélation de la réalité : les espérances d'Henriette n'avaient aucune base ; Henriette n'était rien et elle-même était tout pour M. Knightley. Bien heureusement le secret d'Henriette ne lui était pas échappé et elle était bien résolue à ce qu'il restât toujours ignoré. C'était le seul service qu'elle pût rendre désormais à sa pauvre amie. Emma avait maintenant retrouvé son sang-froid. Elle leva les yeux vers son compagnon et parla enfin à son tour. Que dit-elle ? Bien entendu, exactement ce qu'il fallait dire. Dans ces circonstances une femme trouve toujours la réponse appropriée ; elle lui laissa entendre qu'il n'y avait aucune raison de désespérer, bien au contraire.

Emma se rendait bien compte que son injonction formelle de garder le silence avait dû enlever tout espoir à son interlocuteur ; d'autre part un aussi brusque changement de ton n'était pas naturel, mais M. Knightley eut la bonne grâce de ne demander aucune explication. Le malentendu qui avait présidé à leur conversation était du reste tout superficiel : les paroles étaient susceptibles d'une double interprétation, mais les sentiments conservaient toute leur sincérité : M. Knightley ne pouvait pas prêter à Emma une plus tendre affection ni des dispositions meilleures à son égard. En vérité, il avait toujours été ignorant de sa propre influence ; il était venu pour voir comment elle supportait la nouvelle des fiançailles de M. Frank Churchill, sans aucun but égoïste ; il désirait seulement, si elle lui en donnait l'occasion, lui dire quelques paroles de consolation et de réconfort ; l'aveu de ses véritables sentiments avait été spontané et provoqué par l'attitude d'Emma.

Dès le début de leur entretien, la ferme assurance qu'elle lui avait donnée de sa complète indifférence à l'égard de Frank Churchill lui avait fait espérer de pouvoir un jour se faire aimer lui-même, mais il ne songeait qu'à l'avenir. La réalité lui causa une surprise délicieuse : il avait déjà gagné l'affection qu'il aspirait à conquérir ! Dans l'espace d'une demi-heure, ils étaient passés l'un et l'autre du désespoir à un état de parfaite béatitude. M. Knightley avait commencé à être amoureux d'Emma et jaloux de Frank Churchill à peu près à la même époque, le second sentiment l'ayant sans doute éclairé sur le premier.

À la suite de l'excursion de Box Hill, il résolut de partir afin de ne plus être témoin d'attentions et d'encouragements de ce genre. Il voulait essayer de devenir indifférent, mais il avait mal choisi le lieu de sa retraite : le bonheur domestique s'épanouissait dans la maison de son frère ; la femme y tenait un trop beau rôle et la cure s'était révélée peu efficace. Cependant ce fut seulement quand il connut le roman de Jane Fairfax, qu'il se décida à revenir. Il se réjouit sans arrière-pensée, car il jugeait Frank Churchill indigne d'Emma ; son anxiété et sa sollicitude pour celle-ci lui avait conseillé un départ immédiat. Il se mit en route, à cheval, par la pluie et, dès le déjeuner, se rendit à Hartfield. Il avait trouvé Emma agitée et déprimée : Frank Churchill était un misérable ! Il l'entendit ensuite déclarer n'avoir jamais aimé ce jeune homme : son humeur était aussitôt adoucie et une paternelle indulgence pour les erreurs de Frank Churchill remplaça son intransigeance antérieure. Lorsqu'il reprit le chemin de la maison, M. Knightley, tout en marchant, tenait Emma par la main et il savait qu'elle était sienne ; il aurait, à cet instant – si sa pensée avait pu s'arrêter sur Frank Churchill – porté sur lui un jugement bienveillant !

OceanofPDF.com

XLIX

Table des matières

Emma rentra dans le salon avec des sentiments tout différents de ceux qui l'en avaient fait sortir : elle espérait alors trouver un peu de répit à sa souffrance, et maintenant elle éprouvait une sorte de vertige en face du bonheur qui venait si soudainement de lui échoir.

Ils s'assirent autour de la table à thé : cette réunion si simple et si habituelle prit, ce jour-là, aux yeux d'Emma, une signification nouvelle ; elle réussit avec peine à dissimuler son émotion et à se montrer une attentive maîtresse de maison.

Le pauvre M. Woodhouse ne soupçonnait guère le complot, tramé contre lui, par l'homme qu'il accueillait si cordialement ; il était très anxieux de savoir si M. Knightley n'avait pas pris froid en faisant la route à cheval par la pluie ; eût-il pu lire dans le cœur de son visiteur, il se fût sans doute fort peu inquiété des poumons ! Il fit part des nouvelles que M. Perry lui avait communiquées du ton le plus satisfait et le plus tranquille du monde sans nulle appréhension de celle que les deux jeunes gens auraient pu lui offrir en échange !

Pendant la nuit d'insomnie – c'était la rançon d'une telle journée – Emma s'aperçut que son bonheur n'était pas exempt de tout alliage : il restait deux sujets de préoccupation : son père et Henriette. Elle avait conscience de leurs titres. Relativement à son père toute hésitation eût été coupable : elle ne le quitterait jamais ! Elle se sentait émue à cette seule pensée. Aussi longtemps que M. Woodhouse vivrait, elle ne pourrait former qu'un engagement dans ces conditions : son père trouverait peut-être un réconfort à savoir sa fille fiancée. Au point de vue d'Henriette, la solution n'était pas si claire. Emma tenait à éviter à cette dernière toute peine inutile ; à apporter tous les adoucissements possibles à la déconvenue qui l'attendait. Finalement elle résolut d'annoncer à Henriette la cruelle nouvelle par lettre et de s'efforcer de la faire inviter à Brunswick square pour quelques semaines ; Isabelle, pendant son séjour à Hartfield, avait pris Henriette en amitié et Emma était sûre qu'un séjour à Londres serait un plaisir pour la jeune fille : celle-ci n'aurait sans doute pas le courage de refuser une invitation si agréable, et grâce à son heureux naturel, elle

trouverait probablement un apaisement à son chagrin dans les multiples distractions de la capitale. De toute façon, Emma était heureuse de donner à son amie un témoignage d'amitié et de considération.

Emma se leva de bonne heure le lendemain matin et écrivit sa lettre à Henriette. Cette occupation la laissa un peu triste et préoccupée, et M. Knightley n'arriva pas un instant trop tôt ; une promenade d'une demi-heure avec lui dans le parc, pour refaire, au propre et au figuré, le chemin de la veille, fut nécessaire pour lui rendre sa tranquillité d'esprit.

M. Knightley n'était pas parti depuis assez longtemps pour qu'Emma eût la moindre velléité de donner une pensée à un autre, quand une lettre fut apportée de Randalls ; l'enveloppe était très épaisse ; elle en devina aussitôt le contenu et aurait voulu échapper à la nécessité de cette lecture. Elle se sentait maintenant parfaitement réconciliée avec Frank Churchill et n'éprouvait le besoin d'aucune explication ; néanmoins, elle fit sauter le cachet et lut le petit billet de Mme Weston qui était joint à un manuscrit plus volumineux.

« J'ai le grand plaisir, écrivait Mme Weston, de vous adresser la lettre ci-incluse. Je suis sûre que vous l'apprécierez et ne doute pas de son heureux effet. Je crois que nous serons désormais d'accord sur celui qui l'a écrite. Je ne veux pas vous retarder par une longue préface. Nous allons tous bien. Cette lettre m'a guérie de la petite indisposition nerveuse dont j'ai souffert récemment. Je n'ai pas beaucoup aimé votre mine mardi mais la matinée était triste et bien que vous n'admettiez pas l'influence de la température, je crois que tout le monde est affecté par un fort vent du Nord-Est. J'ai pensé à votre père pendant l'orage de mardi mais j'ai eu la satisfaction d'apprendre par M. Perry qu'il ne s'en est pas ressenti.

» Toujours à vous,

» A. WESTON.

« À Madame Weston.

» Windsor, juillet.

» Ma chère Madame,

» Si je suis parvenu, hier, à me faire comprendre, vous attendez cette lettre ; de toute façon, je sais qu'elle sera lue sans prévention. Vous êtes la bonté même et je crois que toute votre bonté ne sera pas superflue pour excuser certains de mes actes. Mais j'ai été pardonné par celle envers qui j'avais des torts plus graves encore et ce précédent m'encourage. Il est très difficile aux gens heureux d'être humbles. J'ai déjà réussi, à deux reprises, dans mes démarches pour obtenir mon pardon ; ai-je tort d'espérer trouver la même indulgence chez vous et ceux qui de vos amis qui ont eu à se plaindre de moi ? Il faut avant tout que vous vous efforciez de comprendre l'exacte nature de ma position lorsque je suis arrivé à Randalls, pour la première fois : j'avais un secret qu'il me fallait, à tout prix, protéger. Voilà le fait. Quant à savoir si j'avais le droit de me placer dans une situation de ce genre, c'est une autre question ; je ne la discuterai pas ici ; je renvoie ceux qui seraient tentés de me le contester à une petite maison en briques, avec des fenêtres grillagées dans le bas et des volets verts, sise à Highbury ! Je n'osais pas me déclarer ouvertement : les obstacles qui existaient à ce moment-là, sont trop connus pour que je m'étende sur ce sujet. Mais, direz-vous, quel était votre espoir en agissant ainsi ? Sur quoi comptiez-vous ? Sur le temps, le hasard, les circonstances, la persévérance, la santé et la maladie. J'avais remporté une première et difficile victoire en m'assurant sa foi. Si vous désirez d'autres explications, j'ajouterai : j'ai l'honneur, chère Madame, d'être le fils de votre mari et d'avoir hérité d'une disposition optimiste ; et c'est là un héritage qui surpasse de beaucoup en valeur les maisons et les propriétés ! Considérez-moi donc dans ces circonstances, arrivant à Highbury ; et il me faut, à ce propos, reconnaître mes torts, car cette visite aurait dû être moins tardive. Vous vous rappelez que ma venue a coïncidé avec l'arrivée de Mlle Fairfax ; comme dans cette occurrence, c'est vous seule, qui avez été négligée, vous me pardonnerez, j'en suis sûr, immédiatement ; quant à mon père, j'espère obtenir son indulgence en lui faisant remarquer que, par ma négligence, je me suis privé du réconfort de faire votre connaissance. Vous n'avez pas eu, j'espère, pendant la très heureuse quinzaine que j'ai passée près de vous, à me faire de reproche, sauf sur un point. Et maintenant j'arrive à la seule partie de ma conduite, pendant mon séjour chez vous, qui mérite des explications détaillées. C'est avec le plus grand respect et avec l'amitié la plus sincère que je fais allusion à Mlle Woodhouse ; mon père jugera sans doute que je dois ajouter : avec la plus profonde humiliation ; les paroles qui lui sont échappées hier à ce sujet

m’ont fait connaître son opinion ; je mérite ses reproches. Ma conduite envers Mlle Woodhouse pouvait prêter, je le reconnais à des commentaires fâcheux en l’espèce ; peut-être afin d’aider à une dissimulation essentielle, ai-je profité plus qu’il n’était convenable des rapports d’intimité si naturellement établis entre nous dès le début. Je ne puis pas nier que Mlle Woodhouse ne fût ostensiblement préférée ; mais vous pouvez me croire, si je n’avais pas été convaincu de son indifférence, je n’aurais jamais prolongé ce jeu dangereux que me suggérait mon égoïsme. Vive, aimable, gracieuse, Mlle Woodhouse ne m’a jamais fait l’impression d’être une jeune personne d’esprit romanesque et j’avais d’autre part d’excellentes raisons d’être convaincu de sa bienveillante indifférence à mon égard. Elle reçut mes hommages sur un ton d’alerte marivaudage qui me convenait à merveille ; nous paraissions nous comprendre à demi-mot. Dans notre situation relative, ces attentions du reste étaient son dû. Je ne puis dire si Mlle Woodhouse avait des soupçons pendant mon premier séjour à Randalls ; quand je suis allé chez elle pour prendre congé je me rappelle avoir été sur le point de lui confesser la vérité, mais d’après son attitude, elle m’a paru vouloir éviter une explication. De toute façon, depuis longtemps, sa perspicacité avait certainement découvert, une partie de la vérité. Je n’en puis douter. Elle m’a souvent fait des allusions voilées à ma situation. J’espère que cet historique sincère sera accepté par vous et par mon père comme une atténuation de mes torts. Pardonnez-moi et obtenez-moi au moment opportun le pardon et les bons vœux de Mlle Woodhouse ; je ressens pour elle une affection fraternelle. Vous avez maintenant une clé pour expliquer ma conduite à Randalls ; mon cœur était à Highbury et tous mes efforts tendaient à trouver les moyens de m’y transporter souvent sans éveiller de soupçons. Si vous avez gardé le souvenir de quelque extravagance, mettez-la, je vous prie, sur le compte de l’amour.

» Relativement à l’acquisition faite par moi du fameux piano, je me bornerai à dire que Mlle Fairfax ne m’eut jamais autorisé à l’envoyer, si elle avait été consultée. Elle a fait preuve pendant toute la durée de notre engagement d’une exquise délicatesse de sentiments. Bientôt j’espère, vous serez à même de la juger : aucune description ne pourrait donner une idée juste de son caractère. Depuis que j’ai commencé cette lettre, j’ai reçu de ses nouvelles : elle me dit que sa santé est bonne mais comme elle ne se plaint jamais, cette affirmation ne suffit pas à me tranquilliser. Je désire avoir votre opinion sur sa mine. Je sais que vous allez lui faire une visite et

je sais aussi qu'elle vit dans une perpétuelle anxiété à l'idée de vous voir. Peut-être est-ce déjà une chose faite ? Écrivez-moi sans tarder : j'ai hâte de recevoir mille détails. Rappelez-vous combien peu peu de temps j'ai pu m'arrêter à Randalls et dans quel état d'émotion et d'agitation je me trouvais ; je ne me sens guère mieux encore : je suis tour à tour le plus heureux et le plus malheureux des hommes : quand je pense à votre bonté et à celle de mon père, à la générosité de mon oncle, je suis fou de joie ; mais quand je me rappelle tout le tourment que j'ai causé à Mlle Fairfax, je me sens en fureur contre moi-même. Si seulement je pouvais la revoir, lui parler ! Mais ce n'est pas possible encore ; mon oncle a été trop excellent pour que je songe à lui présenter une nouvelle requête. Il m'a été impossible hier de vous donner aucune explication suivie ; mais la soudaineté et, à un certain point de vue, l'inopportunité de cette révélation nécessite un commentaire : la mort de ma tante faisait, je le savais, disparaître le plus grave obstacle à mon bonheur ; toutefois je n'aurais jamais songé à une solution aussi prématurée si de très particulières circonstances ne m'avaient contraint à agir sur l'heure ; Mlle Fairfax, de son côté, eût certainement ressenti tous mes scrupules avec plus de force encore, mais je n'avais pas le choix. La brusque résolution qu'elle avait prise à l'instigation de cette femme… À cet endroit, ma chère Madame j'ai été obligé de m'interrompre afin de retrouver mon calme. Je viens de faire une longue promenade dans la campagne et je suis maintenant, je l'espère en état de continuer ma lettre sur un ton convenable. Ce souvenir est pour moi en effet, particulièrement pénible. Je reprends mon exposition. Mlle Fairfax ne pouvait admettre que, sous prétexte de dissimuler la vérité, je m'exposasse d'un cœur léger à compromettre une autre jeune fille ; elle désapprouvait entièrement ma manière d'être avec Mlle Woodhouse, et cette considération, en dehors des scrupules de délicatesse, aurait dû suffire à me faire changer de conduite. Mais, jugeant son mécontentement déraisonnable : je refusai d'accéder à ses prières ; je la jugeai en diverses occasions, inutilement scrupuleuse et prudente ; je me plaignais de sa froideur ; nous nous sommes querellés. Vous rappelez-vous le déjeuner champêtre à Donwell ? Ce fut ce jour-là que nous divers malentendus aboutirent à une crise ; j'étais en retard, je la rencontrai rentrant seule chez elle et je voulus l'accompagner ; elle s'y opposa formellement. Cette manifestation de la prudence la plus élémentaire me parut alors une preuve d'indifférence ; je fus assez extravagant pour m'offenser et je doutai de son affection. Le lendemain à

Box Hill, Mlle Fairfax provoquée par ma négligence affectée et mon apparente dévotion à Mlle Woodhouse, par une conduite en un mot qu'aucune femme de cœur n'aurait pu supporter m'exprima son ressentiment d'une façon parfaitement compréhensible pour moi. Le soir même, par dépit, je retournai à Richmond, bien qu'il m'eût été possible de rester avec vous jusqu'au lendemain matin. Même à ce moment, je n'avais pourtant pas abandonné tout projet de réconciliation future, mais j'étais blessé par sa froideur et je voulais attendre qu'elle fît les premiers pas. Je me réjouirai toujours, ma chère Madame de votre non participation à l'excursion de Box Hill : si vous aviez été témoin de mon attitude ce jour-là, je crains que vous n'eussiez toujours conservé de moi une mauvaise opinion. Je n'avais pas prévu les conséquences de mon départ ; aussitôt qu'elle l'eut appris, elle accepta l'offre qui lui était faite par l'entremise de cette officieuse Mme Elton. À ce propos, je dois vous dire combien j'ai été indigné de toutes les libertés que cette dame s'est permises à l'égard de Mlle Fairfax. Je suis forcé de me montrer modéré, après avoir rencontré moi-même tant d'indulgence, sinon je ne ferais pas preuve de tant de patience. Elle l'appelait « Jane ». Est-ce possible ! Vous remarquerez que je ne me suis pas permis de lui donner ce nom même devant vous ; vous pouvez, en conséquence, juger de ce que j'ai dû souffrir en l'entendant prononcer par les Elton. Cette familiarité aggravée encore par le sentiment d'une supériorité imaginaire, constituait pour moi une véritable torture. Mlle Fairfax, après avoir disposé d'elle-même, résolut de rompre avec moi ; elle m'écrivit le lendemain que nous ne devions plus nous revoir. « Notre engagement, me disait-elle, est une source de regret et de tourments pour nous deux ; en conséquence je vous rends votre liberté ». Cette lettre m'arriva le jour même de la mort de ma pauvre tante. J'y répondis sur l'heure, mais par suite d'une confusion consécutive à la multiplicité des charges qui m'incombaient, ma réponse, au lieu d'être envoyée avec les nombreuses lettres de ce soir là, fut oubliée par mégarde dans mon bureau. Pensant avoir écrit suffisamment, vu les circonstances, pour la satisfaire, je demeurai sans inquiétude. Je fus assez désappointé de ne pas recevoir de ses nouvelles sans retard, mais je lui trouvai des excuses et j'étais trop préoccupé et j'ajouterai trop confiant dans l'avenir pour me montrer formaliste. Nous nous transportâmes à Windsor ; et deux jours après je reçus un paquet : toutes mes lettres qu'elle me renvoyait ! Par le même courrier, je recevais un court billet me disant combien elle avait été surprise

de n’avoir pas reçu de réponse à sa lettre précédente : « Votre silence, ajoutait-elle, ne peut être interprété que de deux façons et il est également désirable pour les deux parties de liquider rapidement tout ce qui a trait à cette affaire ; en conséquence, je vous adresse par une voie sûre, toutes vos lettres et je vous prie, s’il ne vous est pas possible de me renvoyer les miennes sur-le-champ, – de façon à ce que le paquet me touche à Highbury d’ici une semaine – de bien vouloir me le faire parvenir à … » (Suivait tout au long l’adresse de Mme Smalbridge aux environs de Bristol.) Je connaissais le nom et l’endroit et je compris aussitôt : cette brusque décision concordait parfaitement avec son caractère résolu, et le secret dont elle avait été entourée, était un preuve nouvelle de sa délicatesse. Vous pouvez imaginer quel choc je ressentis ! Avant d’avoir découvert ma propre erreur, j’accusai la négligence de la poste. Que fallait-il faire ? Il n’y avait qu’une solution, parler à mon oncle. Sans cette sanction, je ne pouvais espérer être écouté encore. Je m’y décidai ; les circonstances étaient en ma faveur ; le malheur qui venait de le frapper avait adouci son orgueil et, sans grande peine, j’arrivai à faire agréer mon projet ; finalement le pauvre homme, avec un profond soupir, me souhaita de trouver dans l’état de mariage un bonheur semblable au sien ! Êtes-vous disposée à me plaindre dans l’affreuse inquiétude endurée par moi avant d’avoir gagné ma cause ? Pourtant je n’ai été véritablement malheureux qu’au moment où j’ai eu la révélation de l’état de santé de Mlle Fairfax : j’ai pu juger alors, à son visage, de la gravité des souffrances que je lui avais infligées. Je suis arrivé à Highbury à une heure où je pensais avoir bien de chances de la trouver seule : je ne fus pas désappointé ; après une longue lutte, j’obtins gain de cause ; j’eus beaucoup de peine à dissiper ses justes préventions, mais c’est chose faite, nous sommes réconciliés et désormais, aucun malentendu ne pourra plus exister entre nous. Maintenant, ma chère Madame, je vous prie de m’excuser d’avoir abusé de votre patience. Croyez à ma sincère reconnaissance pour toutes les bontés passées et permettez-moi de vous remercier par anticipation des attentions que votre cœur vous suggérera à l’égard de Mlle Fairfax. Vous jugerez sans doute que mon bonheur surpasse mon mérite : c’est aussi tout à fait mon opinion. Mlle Woodhouse m’appelle l’enfant chéri de la Fortune. J’espère qu’elle ne se trompe pas. Sur un point mon bonheur est indiscutable, c’est d’être à même de me dire :

» Votre fils affectionné et reconnaissant,

F.C.W.C. »

OceanofPDF.com

L

Table des matières

Les prévisions de Mme Weston se réalisèrent ; la lettre eut le meilleur effet sur l'esprit d'Emma ; le passage où il était question d'elle avait éveillé son intérêt et elle l'avait lu jusqu'au bout sans s'interrompre ; elle retrouvait ses anciennes dispositions bienveillantes pour Frank Churchill et, de plus, elle prenait un plaisir particulier à cette évocation de l'amour. Indiscutablement le jeune homme avait eu des torts graves, mais elle était disposée à lui accorder des circonstances atténuantes ; plusieurs raisons plaidaient en sa faveur ; ses souffrances, ses sentiments de contrition, sa reconnaissance à l'égard de Mme Weston, son amour pour Mlle Fairfax ! Fût-il entré à ce moment-là, Emma lui aurait serré la main de bon cœur.

Cette lettre laissa à Emma une si bonne impression que, dès l'arrivée de M. Knightley, elle le pria d'en prendre connaissance ; en agissant ainsi, elle savait interpréter le vœu de Mme Weston ; celle-ci désirait certainement que ce plaidoyer fût communiqué à M. Knightley qui, sur la foi des apparences, avait porté un jugement sévère sur son beau-fils.

— Je serai très content de la lire, mais elle semble longue, dit-il, je l'emporterai chez moi ce soir.

Cela n'était pas possible : Mme Weston devait venir dans la soirée et Emma comptait lui rendre la lettre.

— Je préférerais vous parler, reprit-il, mais comme c'est une question de justice, je me résigne.

Il commença, s'arrêtant néanmoins dès les premières lignes, pour observer :

— Si j'avais eu l'occasion, à un moment donné, d'examiner un autographe de ce Monsieur, ma chère Emma, je ne l'aurais pas lu avec la même indifférence !

Il continua et, au bout d'une minute sourit et dit :

— Hum ! Voici bien des compliments dès le début, mais c'est sa manière : le style d'un homme ne doit pas servir de règle pour juger celui des autres. Ne soyons pas sévères. J'aimerais, ajouta-t-il, vous donner mon opinion au fur et à mesure ; de cette façon, je ne perdrai pas conscience d'être à vos côtés ; néanmoins, si cette glose vous déplaît…

— Au contraire, vous me ferez plaisir.

M. Knightley se remit à lire.

— Il plaisante, poursuivit-il, sur la force de la tentation, il sait qu'il a eu tort et il ne peut apporter aucun argument raisonnable. Mauvais ! il n'aurait pas dû former cet engagement… En se comparant à son père, il ne rend pas justice à ce dernier. Le caractère optimiste de M. Weston s'alliait chez lui à un sens précis du travail et de l'effort… En effet, il n'est pas venu jusqu'à l'arrivée de Mlle Fairfax à Highbury.

— Vous m'aviez bien dit à l'époque qu'il eût dépendu de lui de venir plus tôt. Vous glissez sur le fait avec beaucoup de discrétion, mais je n'oublie pas que, cette fois encore, vous aviez raison.

— Je n'étais pas tout à fait impartial dans mon jugement, Emma, mais je crois que, de toute façon, sa conduite m'aurait toujours inspiré de la méfiance.

Quand il arriva au paragraphe qui concernait Mlle Woodhouse, il le lut à haute voix, accompagnant sa lecture d'un sourire, d'un regard, d'un mouvement de tête, d'un mot d'approbation, d'une critique ou d'un aveu d'amour suivant l'occasion. Il finit en disant, après avoir mûrement réfléchi :

— Mauvais ! Encore que ce pourrait être pire ! Il jouait un jeu très dangereux. Il ne peut du reste être juge de ses manières envers vous. En somme, emporté par ses propres désirs, il se souciait fort peu des conséquences et n'avait en vue que son intérêt. Il s'imaginait que vous aviez percé son secret ! C'était prêter aux autres son esprit d'intrigue ! Ma chère Emma, ne voyons-nous pas là combien essentielle est la sincérité dans nos rapports avec nos semblables ?

Emma acquiesça et rougit en pensant à Henriette ; ne pouvant donner une explication véridique de son trouble, elle suggéra :

— Vous ferez bien de continuer.

Il reprit sa lecture mais il s'arrêta bientôt pour dire :

— Le piano ! Ah ! ce fut l'acte d'un novice ! Il n'avait pas réfléchi que les inconvénients de cet envoi pourraient de beaucoup excéder le plaisir. Le paragraphe concernant l'attitude du jeune homme à l'égard de Mlle Fairfax, appela une nouvelle remarque.

— Je partage entièrement votre avis, Monsieur, dit-il.

— Vous avez raison d'avoir honte de votre conduite.

Après avoir lu les lignes suivantes où Frank Churchill expliquait le point de départ de leurs malentendus et blâmait sa persistance à agir contre le gré de Jane Fairfax, M. Knightley reprit :

— Voici de bien pauvres arguments ! Il l'avait induite à se placer dans une situation extrêmement difficile et périlleuse et il aurait dû s'appliquer à lui éviter toute souffrance inutile ; pour correspondre avec lui elle avait à surmonter des difficultés de tous genres auxquelles il n'était pas exposé : un homme de cœur eût tenu compte même de scrupules imaginaires ; à plus forte raison devait-il respecter les justes exigences de la jeune fille. Il faut pour ne pas s'indigner à l'idée de toutes les angoisses qu'elle a endurées se reporter à la faute initiale et se rappeler qu'elle avait mal agi en acceptant de prendre un engagement.

Il allait être maintenant question de l'excursion à Box Hill et Emma commençait à se sentir gênée ; sa propre conduite avait été si incorrecte ! Elle tenait les yeux obstinément baissés. Néanmoins tout ce passage fut parcouru attentivement, sans donner prise au moindre commentaire, et M. Knightley parut n'avoir gardé aucun souvenir des événements de cette journée.

— Il n'y a pas moyen de chicaner à propos des Elton, observa-t-il, je lui concède le manque de tact de nos excellents amis ! Ses sentiments sont naturels. Quoi ! Elle avait réellement décidé de rompre définitivement avec lui ! Elle se rendait compte de l'incompatibilité d'une pareille conduite avec les égards qui lui étaient dûs… Mme Smalbridge….! De qui s'agit-il ?

— Jane avait accepté d'entrer en qualité de gouvernante chez Mme Smalbridge, une amie intime de Mme Elton, une voisine de Maple Grove ; et, à ce propos, je me demande comment Mme Elton supportera ce désappointement.

— Ne faites pas de digression, ma chère Emma, pendant que vous m'obligez à lire. Nous voici au bout…

— J'aurais voulu que vous lisiez cette lettre dans un esprit plus bienveillant.

— Eh bien ! Je reconnais qu'il s'exprime ici avec cœur : il paraît vraiment avoir souffert lorsqu'il l'a trouvée malade. « Chère, beaucoup plus chère ! » Elle ne lui a pas longtemps tenu rigueur ! « Mon bonheur surpasse mon mérite. » Allons, il se connaît bien ! « Mlle Woodhouse m'appelle l'enfant chéri de la Fortune. » Ah ! vraiment ! La fin est élégante.

— Vous ne paraissez pas aussi satisfait de sa lettre que je le suis moi-même. Néanmoins vous devez avoir meilleure opinion de lui ?

— Il a commis des fautes de légèreté et d'imprévoyance ; mais comme il est indubitablement attaché à Mlle Fairfax et qu'il aura bientôt l'avantage de vivre continuellement avec elle, je suis tout disposé à croire qu'il s'amendera. Au contact de sa femme, il acquerra la délicatesse et le sérieux qui lui font défaut. Et maintenant, permettez-moi de changer de conversation. J'ai, pour le moment, l'esprit si occupé de l'intérêt d'une autre personne que j'accorde malaisément mon attention à Frank Churchill. Depuis ce matin, je médite un plan que je veux vous soumettre. Il s'agit de trouver le moyen de faire ma demande en mariage sans attenter au bonheur de votre père.

La réponse d'Emma était toute prête :

— Tant que mon père vivra, il ne peut être question d'un changement ; je ne le quitterai jamais.

— Je comprends et j'approuve les sentiments qui inspirent votre résolution, reprit M. Knightley ; toutefois, cette condition ne me paraît pas incompatible avec mon désir. J'avais d'abord songé à demander à M. Woodhouse d'émigrer avec vous à Donwell ; mais je connais trop votre père pour m'être arrêté longtemps à ce projet : une transplantation de ce genre compromettrait le confort de votre père et peut-être même sa santé. Je me suis, en revanche arrêté à un projet que je crois réalisable : je sollicite le bonheur d'être admis à Hartfield !

Emma, de son côté, avait eu dès le début la pensée d'un exode général à Donwell ; mais, comme lui, après réflexion, elle en avait reconnu l'impossibilité ; elle n'avait pas envisagé la seconde alternative, et elle fut extrêmement touchée de cette preuve évidente d'affection. En abandonnant Donwell, M. Knightley sacrifiait nécessairement une grande partie de son indépendance d'heures et d'habitudes, et sa patience serait sans doute mise plus d'une fois à l'épreuve, au contact journalier de M. Woodhouse.

— Comment ne souscrirai-je pas, dit-elle, à un arrangement qui satisfait toutes les aspirations de mon cœur ? Néanmoins, je ne suis pas égoïste au point de n'en pas voir les inconvénients et je vous conseille de bien réfléchir avant de prendre une décision.

— J'ai envisagé la question sous toutes ses faces et c'est en connaissance de cause que j'assume les devoirs de la cohabitation. J'ai pris

le soin, ce matin, d'éviter William Larkins, afin de ne pas être dérangé dans mes méditations.

— Ah ! voici une nouvelle difficulté, dit Emma en riant, je suis sûre que William Larkins n'approuvera pas cette combinaison ; il vous convient de le consulter avant de me demander mon consentement !

Après le départ de M. Knightley, Emma se mit à songer à l'avenir ; elle ne put s'empêcher de remarquer avec quel calme elle envisageait la possibilité de la déchéance éventuelle des droits du petit Henri sur Donwell : prête à des devoirs nouveaux, elle reniait sa sollicitude de sœur et de tante ; elle souriait en rapportant à sa véritable cause l'opposition intransigeante dont elle avait fait preuve lorsqu'il avait été question du mariage de M. Knightley avec Jane Fairfax ou avec telle autre personne. Elle eût été tout à fait heureuse si la pensée d'Henriette ne l'avait obsédée ; son bonheur croissant ne ferait qu'augmenter les souffrances d'Henriette ; celle-ci devrait maintenant être tenue à l'écart, dans son intérêt même ; il était impossible de lui trouver une place dans le cercle de famille. Emma supportait cette idée sans souffrance, mais il lui en coûtait d'infliger à son amie un châtiment immérité. Elle ne doutait pas, qu'avec le temps, M. Knightley ne fût oublié ou, pour mieux dire, supplanté, mais on ne pouvait s'attendre à une guérison immédiate : ce dernier ne contribuerait certainement pas pour sa part à cette cure, comme l'avait fait M. Elton. M. Knightley, toujours si plein d'attentions pour tout le monde, ne mériterait jamais d'être moins admiré ; d'autre part, il eût été téméraire d'espérer qu'Henriette elle-même fût capable de tomber amoureuse de plus de trois hommes dans une année !

OceanofPDF.com

LI

Table des matières

La réponse d’Henriette fut satisfaisante : elle se montrait également désireuse d’éviter une rencontre qui, dans les circonstances actuelles, ne pouvait être que pénible. Elle ne se livrait à aucune récrimination et ne faisait aucun reproche ; néanmoins, Emma, en lisant entre les lignes, découvrit des traces de ressentiment : du reste, il aurait fallu être un ange pour supporter, sans rancœur, un coup pareil. Une séparation s’imposait d’autant plus. Elle n’eut aucune difficulté à obtenir l’invitation à Brunswick square, et eut la chance de pouvoir la solliciter sans avoir recours au mensonge : Henriette, en effet, désirait depuis longtemps consulter un dentiste, et ce prétexte fut invoqué. Mme John Knightley fut enchantée de se rendre utile : sans avoir pour le dentiste la même considération que pour M. Wingfield, tout ce qui concernait la santé excitait son intérêt et éveillait sa bienveillance. Une fois la chose arrangée avec sa sœur, Emma proposa ce déplacement à Harriett et la trouva très bien disposée. En conséquence, Isabelle écrivit à la jeune fille pour lui demander de venir passer quinze jours à Londres : elle y fut conduite dans la voiture de M. Woodhouse. Le voyage s’effectua dans les meilleures conditions, et Henriette arriva saine et sauve à Brunswick square.

Cette question réglée, Emma put jouir, sans arrière pensée, des visites de M. Knightley. Délivrée de la préoccupation que lui causait le grave désappointement d’Henriette, elle s’abandonna tout entière à son bonheur et ne voulut permettre à aucune autre raison d’anxiété de remplacer immédiatement dans son esprit celle qui venait de se dissiper. Il lui restait encore, en effet, une autre communication en perspective : il faudrait bientôt faire à M. Woodhouse l’aveu de ses fiançailles. Elle résolut d’attendre pour cette confession que Mme Weston eut accouché afin de ne pas ajouter aux actuelles préoccupations de son père : c’était en conséquence au moins une quinzaine de loisir et de paix.

Mettant à profit ses vacances spirituelles, elle se prépara à remplir un agréable devoir en allant faire une visite à Mlle Fairfax. La similitude de leur situation respective augmentait encore les dispositions bienveillantes d’Emma. Pendant la maladie de Mlle Fairfax, elle s’était arrêtée en voiture

à la porte des Bates, mais elle n'avait pas franchi le seuil de la maison depuis le lendemain de l'excursion de Box Hill ; ce jour-là, l'évidente détresse de la jeune fille qui s'enfuyait avait éveillé sa compassion, bien qu'elle ne soupçonnât pas alors l'acuité de cette souffrance. Dans la crainte de ne pas être cette fois encore la bienvenue, elle attendit en bas pendant que la domestique l'annonçait : elle entendit la réponse immédiate : « Priez-la de monter » et un instant après elle fut rejointe dans l'escalier par Jane en personne, s'avançant à sa rencontre pour bien marquer tout le plaisir que lui causait cette visite. Emma fut frappée du changement survenu dans l'apparence de la jeune fille : sa beauté se trouvait rehaussée par l'éclat de la santé, ses manières avaient acquis précisément ce qui leur manquaient : la chaleur, l'animation, l'aisance. Jane Fairfax lui tendit la main et lui dit à voix basse, d'un ton ému :

— Combien vous êtes aimable ! En vérité, Mademoiselle Woodhouse, il m'est impossible de vous exprimer… J'espère que vous croirez…. Excusez-moi de ne pouvoir parler.

Emma, très satisfaite de cet accueil, aurait trouvé sans difficulté les mots appropriés si, à ce moment, le son de la voix de Mme Elton, provenant du salon, n'avait frappé son oreille ; elle se contenta en conséquence de résumer ses sentiments de sympathie et ses félicitations en une très amicale poignée de mains. Mme Bates et Mme Elton étaient ensemble. Mlle Bates était sortie, ce qui expliquait le silence qui avait régné dans la pièce durant ces deux minutes ! Emma, à dire vrai, aurait préféré ne pas rencontrer Mme Elton mais elle était dans une disposition d'esprit à prendre patience et, comme Mme Elton l'accueillit avec une gracieuseté inaccoutumée, elle ne désespéra pas de voir la visite se passer sans encombre. Elle eut vite deviné la raison de la bonne humeur de Mme Elton : c'était d'être la confidente de Mlle Fairfax et de se croire seule au courant du secret de son amie. Après avoir présenté ses compliments à Mme Bates, Emma écoutait avec déférence les réponses de la vieille dame mais n'en observait pas moins Mme Elton à la dérobée : celle-ci, en affectant un air mystérieux, pliait une lettre et la remettait dans le réticule pourpre et or quelle tenait à la main ; elle murmura avec des hochements de tête significatifs :

— Nous pourrons terminer cette lecture une autre fois ; nous ne tarderons pas sans doute à retrouver une occasion ; et au fait vous connaissez maintenant l'essentiel : Mme Smalbridge accepte nos excuses et n'est pas offensée. Vous voyez quelle délicieuse lettre elle m'écrit ! C'est

une charmante créature ! Vous l'auriez prise en affection, si vous aviez été chez elle. Mais pas un mot. Soyons discrète, faisons montre de nos meilleures manières ! Chut ! Je voulais avant tout vous tranquilliser relativement à Mme Smalbridge. Les explications que je lui ai données l'ont complètement satisfaite.

Emma paraissait absorbée dans la contemplation du tricot de Mme Bates, et Mme Elton, après avoir jeté un coup d'œil du côté de la nouvelle arrivée, reprit :

— Je n'ai donné aucun nom, comme vous avez pu remarquer. J'ai fait preuve de la prudence d'un ministre d'État. Je puis dire que j'ai conduit cette affaire parfaitement bien !

La conversation devint ensuite générale et Mme Elton interpella directement Emma.

— Avez-vous remarqué, mademoiselle Woodhouse, l'étonnante transformation de notre petite amie ? Ne trouvez-vous pas que cette cure fait le plus grand honneur à Perry ? Sur ma parole, Perry a fait un miracle en la remettant sur pied en si peu de temps. Si vous l'aviez vue comme moi, au moment où elle était le plus mal, vous seriez d'autant plus stupéfaite.

Afin de répondre à une question de Mme Bates, Emma se tourna de nouveau vers elle et Mme Elton en profita pour se tourner vers Jane et lui dire :

— Nous passerons sous silence l'aide que Perry a pu recevoir d'un certain jeune docteur de Windsor. Non, non, Perry gardera tout le mérite de la cure !

Elle éleva ensuite la voix et reprit la conversation interrompue.

— Je ne crois pas avoir eu le plaisir de vous voir, Mademoiselle Woodhouse, depuis notre excursion à Box Hill. Une agréable excursion ! Il m'a semblé pourtant que ce jour-là certains d'entre nous paraissaient préoccupés ! Je vous propose de profiter du beau temps pour refaire cette promenade ; nous goûterons mieux encore, cette fois, la vue magnifique et le grandiose panorama. Bien entendu, tous ceux, sans exception, qui ont fait partie de la précédente expédition seront présents.

Peu après Mlle Bates rentra, et Emma put constater combien le secret qui lui avait été recommandé pesait aux lèvres de la bonne demoiselle.

— Merci, chère Mademoiselle Woodhouse, dit-elle aussitôt, vous êtes la bonté même. Il m'est impossible de dire… Oui je comprends… L'avenir de Jane… Mais vraiment elle est tout à fait remise. Comment va M.

Woodhouse ? J’en suis enchantée. Oui, c’est un charmant jeune homme ! Si amical !… Non…. Je voulais parler de cet excellent M. Perry qui a montré tant de sollicitude pour Jane.

La surprise anormale témoignée par Mlle Bates, à la vue de Mme Elton, éveilla l’attention d’Emma ; elle acquit bientôt la conviction – les apartés de Mlle Bates étant toujours transparents – que cette visite était le gage d’une réconciliation : sans doute la rupture de l’engagement avec Mme Smalbridge avait causé quelque dépit au presbytère à l’égard de Jane et la mauvaise humeur était maintenant dissipée.

Au bout d’un moment, Mme Elton éleva la voix et dit :

— Oui, ma bonne amie, je suis ici et depuis si longtemps, que partout ailleurs je me croirais forcée de faire des excuses ; voici la vérité : j’attends mon maître et seigneur ; il m’a donné rendez-vous.

— Quoi, aurons-nous le plaisir d’avoir la visite de M. Elton ! Ce sera une véritable faveur, car je sais que les messieurs n’aiment pas à faire de visites le jour et M. Elton, en particulier, est si occupé.

— Vous avez raison, Mademoiselle Bates, il est pris du matin au soir. Tout le monde a une bonne raison pour le déranger. Le juge de paix, l’inspecteur des écoles, les marguilliers viennent continuellement le consulter. On semble ne pas pouvoir prendre une décision sans lui. Je dis souvent : « Sur ma parole, Monsieur Elton, je préfère ma situation à la vôtre ! Je ne sais où j’en serais avec mes crayons et ma musique, si j’avais seulement la moitié de vos visites ! » Toutefois, il viendra certainement, je puis vous l’assurer ; il tient essentiellement à vous présenter ses hommages.

Elle ajouta à mi-voix en se penchant vers Mlle Bates :

— C’est une visite de félicitations dont il ne pouvait se dispenser.

Mlle Bates rayonnait.

— Il m’a promis de venir dès qu’il serait libre, continua Mme Elton ; il est enfermé avec Knightley pour discuter des affaires très importantes. M. Elton est la main droite de Knightley !

Emma dissimula un sourire et dit seulement :

— Si M. Elton est allé à pied à Donwell, il aura eu bien chaud.

— La réunion a lieu à l’hôtel de la Couronne ; Weston et Cole seront là également ; mais on est porté à ne parler que des dirigeants !

— Est-ce que vous ne faites pas une confusion ? suggéra Emma. Si je ne me trompe, la réunion à la Couronne ne doit avoir lieu que demain.

— Oh non ! C’est bien certainement aujourd’hui. Cette paroisse est vraiment une des plus chargées qui soient. Je n’imaginais rien de pareil, d’après mon expérience de Maple Grove.

— Votre paroisse était très restreinte, dit Jane.

— Je ne puis pas vous renseigner à ce sujet.

— Mais il est facile de faire cette déduction, en se basant sur le petit nombre des élèves qui fréquentent l’école patronnée par votre sœur.

— C’est vrai, c’est parfaitement juste ! Intelligente créature ! J’ai souvent pensé, ma chère Jane, que nos deux natures se complétaient : ma vivacité et votre bon sens, n’est-ce pas la perfection ? Je ne veux pas insinuer néanmoins que certaines personnes ne puissent vous juger déjà parfaite, mais chut ! arrêtons-nous là !

Cette dernière recommandation paraissait superflue, car Jane se montrait disposée à se consacrer à Mlle Woodhouse, autant que la politesse le permettait. Au bout de dix minutes, M. Elton fit son apparition. Sa femme l’accueillit avec de spirituels reproches :

— Eh bien ! Je vous fais mon compliment ; vous deviez me rejoindre au début de ma visite et voici plus d’une heure que je suis à charge à nos amies. Vous n’avez pas craint d’abuser de ma patience ; vous saviez que, fidèle à mon devoir d’épouse, je demeurerais à mon poste. Je viens de donner à ces jeunes filles un bel exemple d’obéissance conjugale : elles peuvent être appelées, d’un jour à l’autre, à en faire leur profit !

M. Elton était de si mauvaise humeur qu’il ne parut pas particulièrement impressionné par cette saillie. Après avoir échangé les politesses d’usage avec les autres dames, il s’assit en se plaignant d’avoir trop chaud :

— Quand je suis arrivé à Donwell, dit-il, Knightley n’était pas là. C’est curieux ! C’est inexplicable ! Je lui avais envoyé un billet ce matin et il m’avait fait répondre qu’il serait certainement chez lui jusqu’à une heure.

— Donwell ! interrompit Mme Elton, vous arrivez de la réunion de la Couronne, n’est-ce pas ?

— Non, c’est pour demain. Je désirais précisément voir Knightley aujourd’hui à ce propos. Une chaleur si insupportable ! Par-dessus le marché, j’avais pris à travers champs de crainte d’arriver en retard ! Et tout cela pour ne pas le trouver chez lui ! Je vous assure que je ne suis pas du tout content. Et aucune excuse, aucun message pour moi. La femme de charge a déclaré ignorer absolument que je fusse attendu. Très extraordinaire ! Personne n’a pu me donner le moindre renseignement. Ne

trouvez-vous pas, mademoiselle Woodhouse, que de la part de notre ami Knightley, il y a là quelque chose d'incompréhensible ?

Emma en convint de bonne grâce et ne chercha pas à excuser un pareil manquement aux règles de la courtoisie.

— Je ne puis imaginer, dit Mme Elton, comment M. Knightley a pu agir avec tant de légèreté à votre égard ! Mon cher Monsieur Elton, il a dû laisser un message pour vous, j'en suis sûre. Knightley est parfois excentrique, mais pas à ce point ! Ses domestiques auront oublié. Croyez-moi, c'est ainsi : cette négligence n'a rien d'extraordinaire quand il s'agit des domestiques de Donwell qui sont tous, je l'ai toujours remarqué, empruntés et mal stylés. Je ne voudrais pour rien au monde avoir un être comme son Harry pour servir à table. Et quant à Mme Hodges, Wright la tient en petite estime : elle lui avait promis une recette et ne l'a jamais envoyée.

— J'ai rencontré W. Larkins, reprit M. Elton, avant d'arriver à la maison et il m'a affirmé que je ne trouverais pas son maître chez lui, mais je ne l'ai pas cru. William m'a confié que depuis le retour de M. Knightley il n'était pas parvenu à l'approcher. Je n'ai pas du reste à me mêler des griefs de W. Larkins et je m'en tiens aux miens : je suis très mécontent d'avoir fait inutilement cette longue promenade au soleil.

Emma résolut de rentrer sans délai : selon toute probabilité elle était attendue à Hartfield. Elle pourrait avertir M. Knightley qui trouverait sans doute le moyen de regagner l'estime de M. Elton.

Elle fut contente, en prenant congé, de voir que Mlle Fairfax se préparait à l'accompagner hors de la chambre et même à descendre jusqu'en bas ; elle saisit l'occasion pour dire :

— Il vaut mieux qu'il ne m'ait pas été possible de parler. Si vous aviez été entourée d'autres amis, j'aurais pu être tentée d'amener le sujet sur le tapis et de poser des questions. Je me serais sans doute montrée impertinente.

— Oh ! reprit Jane en rougissant, vous n'aviez pas à craindre d'être indiscrète. Vous ne pouviez pas me faire plus de plaisir qu'en me témoignant de l'intérêt. En vérité, Mlle Woodhouse, j'ai conscience d'avoir gravement manqué à mes devoirs et c'est pour moi une grande consolation de savoir que ceux de mes amis dont la bonne opinion m'est particulièrement précieuse, ne sont pas dégoûtés au point… Je n'ai pas le temps de vous exprimer tout ce que je ressens : j'ai hâte de faire des

excuses, de donner des explications. Je sens combien cela est nécessaire. Mais hélas !.. si votre compassion ne vous inspire pas des sentiments d'indulgence…..

— Oh ! Vous êtes vraiment trop scrupuleuse reprit Emma avec chaleur, en lui prenant la main. Vous ne me devez aucune excuse ; et ceux à qui on pourrait supposer le droit de demander des explications sont si satisfaits, si enchantés même…..

— Vous êtes bien bonne, mais je sais ce que mes manières ont été pour vous : si froides et artificielles ! J'avais toujours un rôle à jouer. Vous avez dû me prendre en horreur.

— Je vous en prie, n'en parlez plus. C'est à moi de vous faire des excuses. Pardonnons-nous mutuellement. Nous rattraperons, j'espère le temps perdu. Avez-vous de bonnes nouvelles de Windsor ?

— Très bonnes.

— Nous apprendrons bientôt, je suppose, que nous devons vous perdre… précisément au moment où je commence à vous connaître.

— Il n'est, bien entendu, question de rien pour le moment. Je resterai ici tant que le colonel et Mme Campbell ne me rappelleront pas.

— Aucune décision ne peut être actuellement prise, j'en conviens, mais, reprit Emma en souriant, permettez-moi de vous dire que vous devez avoir des projets.

Jane sourit à son tour et répondit :

— C'est vrai. Voici (je sais que je peux me confier à vous) : il est décidé que nous habiterons avec M. Churchill, à Enscombe. Il doit y avoir trois mois de grand deuil et, après ce délai, la date sera officiellement fixée.

— Merci ! C'est justement ce que je voulais savoir. Adieu, adieu.

OceanofPDF.com

LII

Table des matières

Les amis de Mme Weston eurent bientôt la satisfaction d'apprendre son heureuse délivrance. La nouvelle de la naissance d'une petite fille doubla la joie d'Emma. Elle avait toujours désiré l'apparition d'une petite Mlle Weston. L'idée d'un mariage entre la nouvelle venue et un des fils d'Isabelle avait déjà germé dans son esprit, mais elle ne voulait pas se l'avouer à elle-même et se contentait d'énumérer à M. Knightley les avantages que les parents trouveraient à la présence continuelle d'une petite créature à leur foyer.

— Il eût été fâcheux, ajoutait-elle, que Mme Weston n'ait pas trouvé l'occasion d'exercer ses talents d'institutrice. Elle a pu acquérir de l'expérience avec moi comme la baronne d'Almane avec la comtesse d'Ostalis dans *Adélaïde et Théodore*, de Mme de Genlis, et nous verrons maintenant sa propre petite Adélaïde élevée d'après un plan plus parfait.

— Voici : elle la gâtera encore plus qu'elle ne vous a gâtée, tout en croyant être très sévère ; ce sera la différence.

— Malheureuse enfant ! reprit Emma. Quel avenir lui est réservé !

— Comme beaucoup d'autres elle sera insupportable pendant son enfance et la sagesse viendra peu à peu avec l'âge. Je me sens maintenant enclin à modifier mon opinion en ce qui concerne les enfants gâtés, ma chère Emma ; je vous suis redevable de tout mon bonheur : il ne m'est donc pas permis de me montrer sévère à leur égard !

Emma se mit à rire et reprit :

— Mais j'avais, moi, l'assistance de toutes vos réprimandes pour contrebalancer les mauvais effets de l'indulgence. Je doute que mon propre bon sens eût suffi à me corriger.

— Ce n'est pas mon avis. La nature vous avait donné l'intelligence ; Mlle Taylor vous enseignait les bons principes, vous deviez forcément obtenir un heureux résultat. Mon intervention aura été plus nuisible qu'utile. Vous vous demandiez avec raison de quel droit je vous chapitrais. Ma surveillance a surtout servi mes propres intérêts : à force de penser à vous, sous prétexte de m'occuper de vos défauts, je suis devenu amoureux.

— Et moi je suis sûre que vous m'avez été utile ; je subissais votre influence sans vouloir me l'avouer. Si la pauvre petite Anna Weston doit être gâtée, vous ferez œuvre pie en lui faisant subir un traitement identique, à l'exception pourtant de vous attacher à elle, quand elle sera plus grande !

— Combien de fois dans votre enfance, vous êtes-vous approchée de moi d'un air futé pour me dire : « Monsieur Knightley, je vais faire telle ou telle chose ; papa m'a donné l'autorisation », ou bien : « Mlle Taylor me l'a permis ». Il s'agissait bien entendu d'un acte que je désapprouvais.

— Quelle douce créature j'étais ! Je ne m'étonne pas que vous conserviez un souvenir aussi précis de mes discours.

— Vous m'avez toujours appelé M. Knightley et l'habitude ne me fait plus paraître cette appellation si cérémonieuse, mais elle l'est. Je voudrais que vous me donniez un autre nom.

— Je me souviens vous avoir appelé une fois Georges dans l'espoir de vous être désagréable ; mais comme vous n'avez rien dit et que vous n'avez pas paru vous en apercevoir, je n'ai pas recommencé !

— Et ne pouvez-vous maintenant dire Georges pour m'être agréable ?

— Impossible. Je ne pourrai jamais vous nommer autrement que M. Knightley. Je vous promets cependant, ajouta-t-elle en rougissant, de vous appeler une fois par votre nom de baptême. Je ne vous fixerai pas le jour, mais il vous est loisible de deviner l'endroit : Moi, Emma, je te prends, Georges, pour mon époux… et je te donne ma foi ![1].

Emma regrettait souvent de ne pouvoir ouvertement reconnaître le service important que M. Knightley s'était efforcé de lui rendre en lui déconseillant une de ses principales folies : son intimité avec Henriette Smith ; mais c'était un sujet trop délicat, qu'elle ne pouvait pas aborder. Il était rarement question d'Henriette entre eux. Emma était portée à attribuer cette réserve à un sentiment de délicatesse : il soupçonnait sans doute que l'intimité, avec Henriette, déclinait : dans d'autres circonstances, en effet, elle ne se serait pas contentée de recevoir des nouvelles d'Henriette par l'intermédiaire d'Isabelle. Il avait sans doute remarqué l'absence de correspondance directe. Emma éprouvait un véritable chagrin d'être forcée d'avoir un secret pour M. Knightley, et seule la volonté de ne pas aggraver, par des confidences, la triste situation de son amie lui donnait la force de se taire.

Isabelle écrivait souvent et tenait Emma minutieusement au courant : au début, elle avait trouvé Henriette moins gaie que de coutume, ce qui

s’expliquait du reste suffisamment par le motif même de la visite et la crainte du dentiste ; mais depuis ce moment Isabelle n’avait rien remarqué d’anormal dans le caractère d’Henriette qui paraissait toujours disposée à s’amuser et à rire avec les enfants. Emma fut agréablement surprise en apprenant qu’Henriette devait prolonger son séjour au delà du terme fixé : M. et Mme John Knightley comptaient venir à Hartfield au mois d’août et ils avaient offert à Henriette de rester avec eux jusqu’à cette époque : ils feraient le voyage tous ensemble.

M. Knightley, de son côté, avait reçu la réponse à la lettre où il annonçait à son frère son mariage. Il tendit l’enveloppe à Emma.

— John prend part à mon bonheur comme un frère. Il a pour vous, je le sais une grande affection, mais il n’est pas complimenteur et une autre jeune fille jugerait peut-être qu’il est un peu froid dans son appréciation même.

— Il écrit comme un homme raisonnable, répondit Emma après avoir pris connaissance de la lettre. J’estime sa sincérité. Il considère évidemment ce mariage comme étant tout à mon avantage, mais toutefois il ne désespère pas de me voir devenir en un mot celle que je vous parais être aujourd’hui. S’il m’avais décerné des louanges imméritées, je ne l’aurais pas cru.

— Non, Emma, il n’a nullement cette intention. Il veut seulement dire…

— Si nous pouvions aborder ce sujet sans aucune réserve, il s’apercevrait sans doute que nos opinions sur les deux intéressés ne diffèrent pas sensiblement.

— Emma, ma chère Emma…

— Oh, interrompit-elle gaiement si vous trouvez que votre frère ne me rend pas justice, attendez seulement que mon père ait exprimé son opinion. Il jugera que tous les avantages sont de votre côté, tout le mérite du mien. Je crains de devenir bientôt le « pauvre Emma ».

— Ah ! reprit-il, si votre père pouvait être amené à envisager notre mariage dans le même esprit que John, les difficultés seraient vite levées ! Je suis amusée par le passage de la lettre de mon frère où il dit que ma communication ne l’a pas étonné : il s’attendait, dit-il, à recevoir une nouvelle de ce genre.

— Si je ne me trompe, votre frère vous soupçonnait de nourrir des idées matrimoniales, mais il ne songeait nullement à moi et ne cache pas sa surprise à cet égard.

— De toute façon, je ne comprends pas qu'il ait deviné en partie mes pensées. Je ne me rends pas compte d'avoir laissé paraître dans ma conversation ou dans ma manière aucun symptôme significatif. Toutefois il devait en être ainsi, à mon insu. J'étais peut-être en effet un peu différent pendant mon dernier séjour ; je n'ai pas joué avec les enfants comme d'habitude. Ces pauvres garçons ont remarqué un soir que « l'oncle Georges paraissait maintenant être toujours fatigué ».

Le moment approchait où la nouvelle devrait se répandre au dehors. Dès que Mme Weston fut suffisamment remise pour recevoir M. Woodhouse, Emma comptant beaucoup sur la douce influence des raisonnements de son amie, résolut de tout dévoiler à son père et immédiatement après aux Weston. Elle s'était fixé une heure sinon, l'instant venu, le cœur lui manquant, elle aurait remis la communication à plus tard ; mais M. Knightley devant venir la relayer, force fut de parler, en s'efforçant de prendre un ton enjoué afin de ne pas augmenter la tristesse de cette révélation par une apparence de mélancolie. Elle pria son père de se préparer à entendre une nouvelle extraordinaire et ensuite, en quelques mots, elle lui dit que si on pouvait obtenir son consentement — ce dont elle ne doutait pas, ce projet ayant pour but d'assurer le bonheur de tous – elle et M. Knightley avaient l'intention de se marier. De cette façon, il pourrait jouir de la présence constante à Hartfield d'une personne qu'il aimait beaucoup.

Pauvre homme ! Ce fut un coup terrible pour lui et il fit tous ses efforts pour dissuader sa fille de ce projet.

— Ne disiez-vous pas toujours que vous ne vouliez pas vous marier, renoncer à votre indépendance ?

Emma l'embrassait et souriait ; elle parla longtemps : « Il ne fallait pas la mettre au même rang qu'Isabelle et Mme Weston : le mariage de ces dernières, en les enlevant de Hartfield ; avait en effet causé un grand vide, mais elle au contraire ne quitterait pas la maison ; elle continuerait d'y habiter. Il serait beaucoup plus heureux d'avoir M. Knightley toujours à sa portée : est-ce qu'il n'aimait pas beaucoup M. Knightley ? Il ne pouvait le nier. Il pourrait le consulter sur ses affaires à tout instant ; il le trouverait toujours disposé à lui rendre service, à écrire ses lettres et à l'aider de toute façon ».

M. Woodhouse reconnut la justesse de ces remarques. « M. Knightley ne pouvait pas être là trop souvent ; il serait très heureux de le voir chaque

jour ; mais n’en était-il pas ainsi actuellement. Pourquoi ne pas continuer à vivre comme par le passé ? »

Bien entendu, Emma ne pouvait espérer persuader son père en une conversation ; néanmoins, l’idée lui avait été suggérée, le temps et la continuelle répétition ferait le reste. Aux prières et aux assurances d’Emma succédèrent celles de M. Knightley : celui-ci fit l’éloge d’Emma avec tant d’affection que M. Woodhouse en fut touché. Ils reçurent le jour même tout l’appui possible du côté d’Isabelle qui manifesta dans sa lettre une approbation illimitée. Mme Weston, le lendemain, aborda le sujet de la façon la plus habile : elle parla du mariage comme d’une affaire arrangée et en même temps comme d’une combinaison des plus heureuses. M. Woodhouse fini par accepter le projet comme définitif et, tous ceux dont il avait coutume de prendre l’avis l’ayant assuré que son bonheur y trouverait son compte, il se montra disposé à envisager la possibilité de sa réalisation d’ici un an ou deux !

Mme Weston, de son côté, avait été extrêmement surprise, en recevant les confidences d’Emma ; mais elle se rendit compte aussitôt du bonheur qui allait échoir à son amie ; c’était un mariage ai avantageux à tous les points de vue qu’elle se jugea sévèrement de ne l’avoir pas toujours souhaité. Combien peu d’hommes, parmi ceux susceptibles de prétendre à la main d’Emma, eussent renoncé à leur chez soi pour Hartfield ! Et qui, excepté M. Knightley, aurait été capable de faire preuve d’assez de patience envers M. Woodhouse, pour rendre cet arrangement possible ? La difficulté de régler la situation du pauvre M. Woodhouse avait toujours été envisagée dans les projets que M. Weston et elle avaient formés concernant un mariage entre Frank et Emma ; mais la conciliation des titres d’Enscombe et de ceux d’Hartfield était restée à l’état de problème. M. Weston lui-même n’avait jamais pu proposer une solution et se contentait de dire : « Cette affaire s’arrangera toute seule ! Les jeunes gens trouveront le moyen ». Mais dans le cas présent au contraire rien n’était laissé au hasard, ni confié à l’avenir. Tout était réglé, clair, définitif. C’était une union qui promettait tous les bonheurs et qu’aucun obstacle ne pouvait retarder. Mme Weston, avec son bébé sur les genoux, se laissant aller à ces agréables réflexions, était une des plus heureuses femmes du monde. La nouvelle fut également une surprise pour M. Weston, du moins pendant cinq minutes ; au bout de ce temps il était déjà familiarisé avec cette idée ; il vit tous les avantages de ce mariage et s’en réjouit autant que sa femme ; son étonnement fut de

courte durée et au bout d’une heure il n’était pas loin de croire qu’il avait toujours prévu ce dénouement.

— D’après ce que je comprends, c’est un secret, dit-il. Ce genre d’affaire est toujours un secret puis on s’aperçoit un beau jour que tout le monde est au courant. Vous m’avertirez lorsque je pourrai en parler. Je demande si Jane a le moindre soupçon ?

Le lendemain matin, il alla à Highbury pour s’en assurer. Il confia le secret à Jane. N’était-elle pas comme sa fille aînée ? Mlle Bates étant présente, la nouvelle passa naturellement à Mme Cole, puis fut transmise à Mme Perry et finalement à Mme Elton.

Les intéressés avaient prévu ce résultat et ils apportaient beaucoup de perspicacité à imaginer les diverses réflexions dont ils seraient, ce soir-là, l’objet dans les différentes familles de Highbury.

Au presbytère, la surprise fut franchement désagréable. M. Elton en fait de vœux se contenta de dire :

— L’insupportable fierté de la jeune fille sera enfin satisfaite. Mlle Woodhouse avait sans doute toujours eu l’intention d’attraper Knightley, si elle le pouvait.

À propos de la vie commune à Hartfield, il eut le front d’ajouter qu’il ne voudrait pas être à la place de Knightley.

Mme Elton, de son côté, fut extrêmement affectée :

— Pauvre Knightley ! Pauvre garçon ! s’écria-t-elle, je suis peinée de le voir s’embarquer dans une mauvaise affaire, car, bien que très excentrique, il a de grandes qualités. Je ne me suis jamais aperçue qu’il fût amoureux. Pas le moins du monde. Pauvre Knightley ! C’est la fin de toute relation agréable avec lui. Il était si heureux de venir dîner avec nous ! Pauvre garçon ! Il ne donnera plus de déjeuner champêtre à Donwell, en mon honneur. Il y aura maintenant une Mme Knightley qui se chargera de jeter de l’eau froide à tout propos. C’est bien désagréable ! Je ne regrette pas d’avoir donné mou opinion sur la femme de charge l’autre jour. Quelle idée de vivre ensemble ! C’est une tentative téméraire. Je connais une famille près de Maple Grove qui a cherché à mettre en pratique un arrangement de ce genre et qui a dû y renoncer au bout de trois mois !

---

1 Formule du mariage anglican.

OceanofPDF.com

LIII

Table des matières

Les jours passaient ; les John Knightley et Henriette étaient à la veille d'arriver. C'était une perspective alarmante et Emma, en y pensant un matin, réfléchissait aux inconvénients du retour de son amie. M. Knightley entra sur ces entrefaites et elle mit de côté les pensées tristes. Après quelques minutes de conversation enjouée, il se tut et reprit ensuite sur un ton plus sérieux :

— J'ai quelque chose à vous dire, Emma ; une nouvelle à vous annoncer.

— Bonne ou mauvaise ? dit-elle en le regardant en face.

— Je ne sais trop.

— Bonne, j'en suis sûre. Je le vois à votre visage. Vous vous efforcez de ne pas sourire.

— Je crains, dit-il, ma chère Emma, que vous ne souriiez pas quand vous la connaîtrez.

— Vraiment ! mais pourquoi ? Je puis difficilement imaginer qu'une chose qui vous contente ne me satisfasse pas aussi.

— Il y a un sujet sur lequel nos avis diffèrent. Il s'agit d'Henriette Smith.

Emma rougit en l'entendant prononcer ce nom et appréhenda quelque fâcheuse révélation.

— Vous avez sans doute reçu une lettre vous-même ?

— Non, du tout. Je ne sais rien. Je vous en prie, mettez-moi au courant.

— Je vois que vous vous attendez au pire. Voici : Henriette Smith épouse Robert Martin.

Emma sursauta et elle fut sur le point de dire : « Non, c'est impossible » mais son regard seul trahit son étonnement.

— Robert Martin, reprit M. Knightley est venu m'annoncer son mariage ce matin. Je vois, mon Emma, que vous êtes affectée, comme je le prévoyais.

— Vous vous méprenez, répondit-elle avec effort. Cette nouvelle ne me rend pas malheureuse mais je ne puis y ajouter foi. Vous voulez seulement

dire que Robert Martin a l'intention de demander, encore une fois, la main d'Henriette Smith.

— Je répète, articula M. Knightley avec décision : il a fait sa demande et il a été agréé.

— Est-ce possible ?

Emma se pencha sur sa corbeille et se mit à chercher une broderie afin de dissimuler les sentiments de bonheur et de soulagement qui l'agitaient, et ajouta :

— Eh bien ! Dites-moi tout. Donnez-moi les détails.

— Il y a une semaine, Robert Martin était à Londres pour affaires et je l'avais prié de se charger d'une commission pour John. Il porta lui-même à John les papiers que je lui avais confiés ; il fut cordialement accueilli et invité à accompagner toute la famille au cirque où l'on menait les garçons. Mon ami Robert Martin ne put pas résister à la tentation et il accepta. La partie fut extrêmement gaie. Mon frère lui demanda de venir dîner le lendemain et pendant la soirée Robert Martin trouva l'occasion de parler à Henriette : ce ne fut pas en vain. Elle l'a rendu, en l'agréant, aussi heureux qu'il mérite de l'être. Il est revenu hier, et ce matin, avant le déjeuner, il était chez moi pour me rendre compte de sa mission, et me faire part de son bonheur. C'est tout ce que je puis vous dire. Votre amie Henriette vous fera un récit beaucoup plus long ; elle entrera dans tous les petits détails que la femme seule sait rendre intéressants. Toutefois, je puis ajouter que Robert Martin paraissait très ému.

Emma n'essaya pas de répondre, elle était sûre qu'elle ne pourrait s'empêcher de manifester une joie anormale et il la croirait folle. Son silence étonna M. Knightley, et, après l'avoir observée quelques instants, il reprit :

— Emma, ma chérie, je crains que vous ne soyiez plus contrariée que vous ne voulez l'avouer. Je le reconnais, sa situation est un inconvénient ; mais si votre amie est satisfaite, c'est l'important, et je me porte garant que vous estimerez le jeune homme de plus en plus à mesure que vous le connaîtrez ; son bon sens et ses excellents principes vous satisferont pleinement. Vous ne pourriez désirer votre amie dans de meilleures mains. Si je le pouvais, je changerais le rang social de son prétendant. C'est beaucoup dire, je vous assure, car je tiens énormément à garder Robert Martin à Abbey Mill !

Il s’efforçait de la faire sourire et, se sentant maintenant maîtresse d’elle-même, Emma leva la tête et reprit gaiement :

— Ne vous donnez pas la peine d’essayer de me réconcilier avec ce mariage. Je trouve qu’Henriette fait extrêmement bien. Sa parenté n’est sans doute pas plus relevée que celle du jeune homme, et de toute façon elle lui est certainement inférieure au point de vue de la respectabilité et du caractère. C’est la surprise qui m’a fait garder le silence. J’avais des raisons de croire, tout dernièrement encore, qu’elle était bien éloignée de penser à lui !

— Vous devez connaître votre amie mieux que moi, reprit M. Knightley, mais, si je ne me trompe, c’est une aimable et tendre personne : elle ne doit pas être portée à se montrer cruelle envers un jeune homme qui lui fait l’aveu de sa passion.

— Sur ma parole, vous la connaissez à merveille. Mais, Monsieur Knightley, êtes-vous bien sûr qu’elle l’ait accepté définitivement ? N’avez-vous pas mal compris ? Vous avez parlé de beaucoup de choses : affaires, exposition de bestiaux, nouvelles méthodes ; peut-être ses affirmations catégoriques ne concernaient-elles pas l’acceptation d’Henriette, mais les dimensions de quelque taureau fameux.

— C’est un peu fort ! reprit M. Knightley en riant, prétendriez-vous insinuer que je ne comprends pas ce qu’on me dit ? Il n’y avait pas, je vous assure, d’équivoque possible. Je crois pouvoir vous en donner une preuve ; il m’a demandé mon opinion sur les démarches à faire ; il comptait s’adresser à Mme Goddard pour avoir des éclaircissements sur les amis d’Henriette. Je ne puis qu’approuver. Il doit aller chez Mme Goddard aujourd’hui même.

— Je suis parfaitement satisfaite, reprit Emma en souriant de bon cœur, et je leur souhaite sincèrement tout le bonheur possible.

— Vous êtes bien changée depuis notre dernier entretien.

— Je l’espère ; dans ce temps-là j’étais stupide !

— De mon côté, j’ai modifié mon opinion. J’ai souvent causé avec Henriette ; par égard pour vous et par intérêt pour Robert Martin, je désirais la mieux connaître. J’ai quelquefois eu l’idée que vous me soupçonniez de plaider la cause du pauvre Robert Martin : ce n’était pas le cas. Après l’avoir bien observée j’ai acquis la conviction que c’est une aimable et simple créature, avec d’excellents principes, et mettant son bonheur dans

les affections et les devoirs de la vie conjugale. Elle vous doit sans doute en partie les progrès réalisés.

— Moi ! reprit Emma, en secouant la tête. Ah ! pauvre Henriette !

Néanmoins, elle se contint et supporta patiemment cette louange imméritée.

À ce moment, M. Woodhouse entra et leur conversation prit fin. Emma ne le regretta pas, car elle désirait être seule.

Cette nouvelle l'avait mise dans un état d'agitation qui lui enlevait sa présence d'esprit. Elle aurait voulu danser, chanter, crier, et elle ne pouvait prêter attention à d'autres propos. Son père venait annoncer que James attelait les chevaux pour les conduire à Randalls où ils faisaient maintenant une visite quotidienne : ce fut une excellente excuse pour quitter le salon.

La joie et le bonheur d'Emma peuvent être facilement imaginés ; seul, le souci de l'avenir d'Henriette l'empêchait d'être parfaitement heureuse. Qu'avait-elle à désirer maintenant ? Rien, sinon de devenir plus digne de celui dont le jugement s'était montré si supérieur au sien ; elle souhaitait aussi que le souvenir de ses folies passées lui enseignât l'humilité et la circonspection pour l'avenir. Elle était très sérieuse dans ses résolutions et, pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de rire de temps en temps, en pensant à l'éclosion d'une nouvelle idylle, aboutissement d'un désespoir qui datait de cinq semaines ! Maintenant, elle pourrait voir revenir Henriette avec plaisir ; toutes les conséquences lui paraissaient agréables ; elle ferait bien volontiers la connaissance de R. Martin.

Sa principale satisfaction était de penser que dorénavant elle ne serait plus tenue à aucune dissimulation avec M. Knightley ; elle pourrait désormais se montrer parfaitement confiante et sincère.

Elle partit avec son père, le visage souriant ; elle n'écoutait pas toujours, mais elle acquiesçait de confiance.

Ils arrivèrent. Mme Weston était seule dans le salon ; M. Woodhouse reçut des remerciements proportionnés à l'effort accompli et ils s'informèrent de la santé de l'enfant. Ils étaient à peine assis quand ils aperçurent, à travers le rideau, deux ombres qui passaient dans le jardin, contre la fenêtre.

— C'est Frank et Mlle Fairfax, dit aussitôt Mme Weston.

— J'allai justement vous faire part de l'agréable surprise que nous avons eue en le voyant arriver. Il reste jusqu'à demain et Mlle Fairfax a bien

voulu, sur notre demande, venir passer la journée. Ils vont probablement entrer.

Au bout d'une minute en effet les jeunes gens firent leur apparition. On se salua cordialement, puis tout le monde se rassit ; pendant les instants de silence embarrassé qui suivirent, Emma se demanda si son désir de rencontrer Frank Churchill, en compagnie de Jane Fairfax, lui apporterait le plaisir qu'elle avait escompté. Cependant M. Weston se joignit à eux, l'enfant fut amené et la gêne se dissipa. Frank Churchill saisit la première occasion pour s'approcher d'Emma.

— Je dois vous remercier, dit-il, Mademoiselle Woodhouse, d'un message indulgent que Mme Weston m'a transmis dans une de ses lettres. J'espère que vos sentiments ne se sont pas modifiés.

— Non vraiment, répondit Emma, pas le moins du monde. Je suis particulièrement heureuse de vous voir, de vous serrer la main et de vous faire de vive voix mes vœux de bonheur.

Il exprima sa reconnaissance et continua de parler sur un ton de sincérité émue :

— N'a-t-elle pas bonne mine ? dit-il en regardant Jane. Vous voyez comme mon père et Mme Weston l'entourent d'affection.

Mais sa nature eut vite repris le dessus et, les yeux rieurs, après avoir fait allusion au retour des Campbell, il prononça le nom de Dixon. Emma rougit et lui interdit de jamais prononcer ce nom en sa présence elle ajouta :

— Je ne puis évoquer ce souvenir sans honte.

— La honte devrait être toute de mon côté. Mais est-il possible que tous n'ayez jamais eu aucun soupçon, du moins sur la fin ?

— Je n'en avais pas le moindre, je vous assure.

— C'est extraordinaire. J'ai été une fois sur le point… Je regrette de n'avoir pas suivi mon inspiration. J'aurais mieux fait de manquer de discrétion et de tout vous raconter.

— N'y pensez plus !

— Quand les Campbell seront de retour, nous irons à Londres et nous y resterons, je pense, jusqu'au moment où nous pourrons l'emmener à Enscombe ; mais actuellement je suis condamné à une cruelle séparation. Nous ne nous étions pas revus depuis le jour de la réconciliation. N'avez-vous pas compassion de moi ?

Emma exprima sa sympathie très sincèrement et il reprit soudain à mi-voix :

— À propos, j’espère que M. Knightley va bien ?

Elle rougit et se mit à sourire.

— Permettez-moi à mon tour, continua-t-il, de vous présenter mes félicitations. J’ai appris cette nouvelle, croyez-le bien, avec le plus vif intérêt et la plus grande satisfaction. C’est un homme qu’il ne m’appartient pas de louer !

Emma écoutait avec plaisir et ne demandait pas mieux que de continuer l’entretien sur ce ton, mais l’instant d’après Frank Churchill était de nouveau occupé de ses propres affaires et il dit en tournant les yeux vers Jane :

— Avez-vous jamais vu un teint si fin, si délicat, et pourtant elle n’est pas absolument blonde. C’est une carnation assez rare formant contraste avec ses cils noirs ; elle a juste assez d’éclat pour faire ressortir sa beauté.

— J’ai toujours admiré son teint pour ma part, reprit Emma malicieusement ; mais il me semble qu’il y eut un temps où vous trouviez à redire à sa pâleur ? Avez-vous tout à fait oublié ?

— Pas du tout. Quelle impudence était la mienne ! Comment ai-je osé ?

En même temps, il riait de si bon cœur à cette évocation qu’Emma ne put s’empêcher de lui dire :

— J’ai idée qu’au milieu de vos tribulations vous trouviez grand plaisir à nous duper tous. Ce jeu vous faisait prendre votre mal en patience !

— Oh non ! Comment pouvez-vous me soupçonner d’une pareille duplicité. J’étais le plus malheureux des hommes.

— Pas malheureux au point de devenir insensible à l’ironie. Je suis d’autant plus portée à vous soupçonner que placée dans la même situation, je n’aurais probablement pas résisté à la tentation de mystifier mon entourage ! Nos deux natures ont certains points de ressemblance.

Il s’inclina en souriant.

— Dans tous les cas, reprit Emma, nos destinées sont parallèles : n’allons-nous pas nous unir à deux personnes d’un caractère supérieur au nôtre ?

— C’est vrai, répondit-il avec émotion, du moins en ce qui me concerne. C’est un ange. Regardez-la : ses gestes n’ont-ils pas une grâce angélique ? Observez ses yeux levés vers mon père… Vous apprendrez avec plaisir, ajouta-t-il en se penchant vers elle et en baissant la voix, que mon oncle s’est décidé à lui donner tous les bijoux de ma tante ; ils doivent être

remontés à nouveau. J’ai l’intention de faire ajuster un diadème. Ne sera-ce pas magnifique sur ses cheveux sombres ?

— Tout à fait magnifique, reprit Emma d’un ton si cordial qu’il éprouva le besoin de manifester sa reconnaissance.

— Comme je suis heureux, dit-il, de vous voir et de vous trouver si bonne mine ! Pour rien au monde je n’aurais voulu manquer cette rencontre et si vous n’étiez pas venue, je serais certainement allé à Hartfield.

Pendant ce temps, les autres personnes avaient parlé du bébé. Mme Weston venait de raconter que la veille ils avaient été un peu alarmés à son sujet ; elle avait été sur le point de faire chercher M. Perry. Toutefois, au bout de dix minutes, l’enfant avait repris sa tranquillité habituelle. M. Woodhouse prit grand intérêt à ce récit, et exprima son regret que Mme Weston n’eût pas suivi sa première inspiration.

— Ne manquez pas, dit-il, de faire chercher Perry à la moindre indisposition. Vous ne pouvez l’appeler trop souvent. Il est peut-être fâcheux qu’il ne soit pas venu hier ; sans doute l’enfant semble en bon état, mais il ne s’en porterait que mieux si Perry l’avait examiné.

En entendant prononcer le nom de Perry, Frank Churchill leva la tête et dès que M. Woodhouse eut fini de parler, il dit, en s’adressant à Emma :

— Mon ami Perry ! Est-il venu ce matin ? Comment voyage-t-il maintenant ? A-t-il une voiture ?

Emma se rappela aussitôt et saisit l’allusion. Elle se mit à rire à son tour ; pendant ce temps, Jane Fairfax faisait tous ses efforts pour paraître ne pas entendre.

— Quel rêve extraordinaire, reprit-il, je ne puis jamais y penser sans rire. Elle nous entend, Mademoiselle Woodhouse, elle nous entend : je le devine au frémissement de sa joue, elle a beau froncer le sourcil. Regardez-la. Ne voyez-vous pas qu’en ce moment le paragraphe même de sa lettre qui me donnait la nouvelle passe devant ses yeux ; elle se rappelle ma bévue et ne peut prêter attention à rien d’autre.

Jane fut contrainte de sourire et se tournant vers lui, elle dit d’une voix basse et calme :

— Comment pouvez-vous évoquer ces souvenirs ? Ils s’imposeront parfois, mais je ne m’explique pas que vous les recherchiez ?

Il répondit avec beaucoup d’entrain et d’esprit ; Emma n’en partageait pas moins l’avis de Jane. En quittant Randalls, elle ne put s’empêcher d’établir une comparaison entre les deux hommes, tout à l’avantage de M.

Knightley ; elle avait eu grand plaisir à revoir Frank Churchill, mais jamais la supériorité morale de M. Knightley ne l’avait autant frappée.

OceanofPDF.com

LIV

Table des matières

Emma conservait malgré tout une légère anxiété concernant la possibilité pour Henriette d'envisager un autre mariage sans arrière-pensée ; mais son incertitude ne fut pas de longue durée. Les John Knightley et Henriette arrivèrent à Hartfield. Dès qu'elle put trouver l'occasion de rester une heure en tête-à-tête avec son amie, elle put se rendre compte que Robert Martin avait réellement supplanté M. Knightley et que la jeune fille plaçait désormais de ce côté tout son espoir de bonheur.

Au début, Henriette était un peu gênée ; mais, lorsqu'elle eut reconnu avoir été présomptueuse et s'être imaginé des attentions qui n'existaient pas, sa confusion se dissipa et elle parut avoir oublié le passé pour se consacrer au présent et à l'avenir. Emma avait eu soin d'accueillir Henriette avec les plus chaudes félicitations afin de dissiper toute crainte relative à son approbation : celle-ci fut en conséquence très heureuse de donner tous les détails touchant leur soirée à Astley et le dîner du lendemain ; elle s'étendait sur ce sujet avec la plus évidente complaisance. Cette transformation rapide plongeait Emma dans l'étonnement ; il fallait admettre pour l'expliquer qu'Henriette avait toujours conservé du goût pour Robert Martin.

Le mystère de la parenté d'Henriette fut dévoilé : elle était la fille d'un commerçant assez riche pour avoir pu lui assurer la pension relativement importante dont elle disposait, et assez respectueux des usages et de la morale pour avoir désiré éviter un scandale. Aucune objection au mariage ne fut soulevée du côté du père ; il se montra généreux dans cette circonstance, comme il l'avait toujours été.

Quand Emma eut fait la connaissance de Robert Martin, elle se rendit compte que le bon sens et la rectitude de jugement du jeune homme étaient précisément les qualités propres à assurer le bonheur de son amie ; celle-ci serait guidée et soutenue et, au contact de femmes intelligentes, ses bonnes dispositions naturelles se développeraient certainement. Henriette, absorbée par les préparatifs de son mariage et accaparée par les demoiselles Martin, était de moins en moins à Hartfield. La transformation qui s'imposait semblait s'accomplir de la façon la plus graduelle et la plus naturelle du

monde. Par la force des choses, leur intimité toute artificielle était appelée à disparaître.

Avant la fin de septembre, Emma accompagna Henriette à l'église et assista au mariage de son amie avec une satisfaction que même la présence de M. Elton ne parvint pas à troubler. Du reste, à ce moment elle ne voyait en celui-ci que le clergyman dont la bénédiction devait bientôt tomber sur elle.

Jane Fairfax avait déjà quitté Highbury pour aller rejoindre les Campbell ; auprès de ceux-ci, elle se sentait véritablement chez elle. M. Churchill et son neveu étaient également à Londres, où ils attendaient la fin du deuil.

Le mois d'octobre était celui choisi par M. Knightley et par Emma. Ils désiraient que leur mariage fût célébré pendant le séjour de John et d'Isabelle à Hartfield afin de pouvoir faire un voyage d'une quinzaine de jours au bord de la mer. John et Isabelle approuvaient ce plan, mais comment pourrait-on obtenir le consentement de M. Woodhouse ? Celui-ci ne parlait jamais du mariage que comme d'un événement très lointain. Néanmoins il commençait à se rendre compte que l'échéance était inévitable : première étape vers la résignation. Il n'en fut pas moins vivement affecté en entendant parler d'une date ferme. Emma, qui ne pouvait supporter voir souffrir son père, n'insista pas. Les messieurs Knightley pour l'encourager, assuraient qu'une fois l'événement accompli, la détresse de M. Woodhouse disparaîtrait, mais tout en reconnaissant la justesse de leurs prévisions elle hésitait à causer une nouvelle émotion à son père.

La situation se dénoua de la façon la plus inattendue, à la suite d'un incident vulgaire : la basse-cour de Mme Weston fut une nuit dépouillée de tous ses dindons. D'autres poulaillers eurent le même sort. Pour M. Woodhouse, cette rapine constituait un vol avec effraction, et s'il ne s'était senti sous la protection de son gendre, il eut été en proie aux terreurs dès le coucher du soleil. La force, la résolution, la présence d'esprit des messieurs Knightley lui inspiraient une confiance illimitée. Il appréhendait le moment où M. John Knightley serait forcé de rentrer à Londres. Cette crainte salutaire fut pour M. Woodhouse le commencement de la sagesse, et quand Emma proposa de fixer le mariage au mois d'octobre, et de revenir s'installer à Hartfield avec son mari avant le départ de M. John Knightley, elle rencontra la pleine approbation de son père.

Vers le milieu d’octobre, M. Elton fut appelé à célébrer dans l’intimité le mariage de M. Knightley et de Mlle Woodhouse. La cérémonie fut des plus simples, comme il convient à des gens qui n’ont de goût ni pour le faste ni pour la parade.

Mme Elton écouta avec surprise la description que lui fit son mari du cortège et des toilettes.

— Rien de plus mesquin, d’après ce que je comprends. Célina ne voudra pas croire à une pareille pénurie de dentelles… Je ne pensais pas que ce mariage dût égaler le nôtre, mais je m’attendais à mieux !

Cependant la malveillance s’arrêta au seuil du temple. Les souhaits affectueux du petit noyau de vrais amis qui assistaient à la bénédiction nuptiale se réalisèrent en tous points : les époux furent parfaitement heureux.

FIN

OceanofPDF.com

L’Abbaye de Northanger (1818)

Table des matières

Contenu

TOME I
- CHAPITRE I.
- CHAPITRE II
- CHAPITRE III.
- CHAPITRE IV.
- CHAPITRE V.
- CHAPITRE VI.
- CHAPITRE VII.
- CHAPITRE VIII
- CHAPITRE IX.
- CHAPITRE X.
- CHAPITRE XI.

TOME II
- CHAPITRE I.
- CHAPITRE II.
- CHAPITRE III.
- CHAPITRE IV.
- CHAPITRE V.
- CHAPITRE VI.
- CHAPITRE VII.
- CHAPITRE IX.
- CHAPITRE X.
- CHAPITRE XI.

TOME III
- CHAPITRE I.
- CHAPITRE II.
- CHAPITRE III.
- CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.
CHAPITRE VI.
CHAPITRE VII.
CHAPITRE VIII.
CHAPITRE IX.
CHAPITRE X.

OceanofPDF.com

TOME I

Table des matières

CHAPITRE I.

Table des matières

De toutes les personnes qui ont connu Catherine Morland, dans son enfance, il n’en est pas qui aient dû la croire née pour figurer comme héroïne de roman. Le caractère de son père, celui de sa mère, le sien propre, sa personne, sa position dans la société, tout enfin semblait la destiner à l’obscurité, qui est le partage de la multitude. Son père, Pasteur respectable, n’avait rien de distingué, ni dans la personne, ni dans les manières ; il s’occupait beaucoup du soin de sa fortune, modeste, mais indépendante, et très-peu de l’éducation de ses enfans. Mistriss Morland joignait le bon sens à la bonhomie ; bien constituée, elle avait eu trois fils avant la naissance de Catherine, et, en dépit de la prédiction de plusieurs bonnes femmes de son voisinage, qui lui avaient prophétisé qu’elle perdrait le jour en le donnant à cette dernière, elle eut encore depuis six autres enfans. La santé parfaite de cette bonne mère, heureuse de voir tous ses enfans croître autour d’elle, donnait un grand échec à la science des tireuses d’horoscopes.

C’est une belle famille que celle qui est composée de dix enfans, tous sains et bien conformés ! Voilà ce qu’on admirait dans celle de Mistriss Morland. On y remarquait aussi un trait commun à tous, celui d’une simplicité un peu trop grande peut-être, dont Catherine n’était pas plus exempte que les autres.

Dans la plus tendre jeunesse, Catherine avait de la vivacité dans les yeux, mais son teint était pâle ; ses cheveux étaient noirs, sans boucles et peu épais, ses traits gros, ses membres forts ; enfin son corps ne semblait pas, plus que son esprit, destiné par la nature à représenter, comme je l’ai déjà dit, le principal personnage d’un roman. Elle n’aimait que les jeux des petits garçons ; elle s’amusait plus à tourmenter un hanneton, qu’à faire la toilette de sa poupée ; à élever un moineau, qu’à soigner ces roses, dont les auteurs représentent la culture, comme l’amusement chéri des jeunes

beautés, desquelles ils nous donnent l'histoire : voulait-elle des fleurs, elle les arrachait plutôt qu'elle ne les cueillait, encore était-ce pour les effeuiller et les éparpiller aussitôt.

Elle ne montrait de dispositions pour aucune chose ; elle ne faisait attention à rien de ce qu'elle entendait, ne s'appliquait à rien de ce qu'on lui apprenait, n'en retenait rien. Sa mère avait été trois mois à lui faire répéter son Pater, et malgré cela, sa jeune sœur Sally, le savait beaucoup mieux qu'elle.

Toutefois Catherine n'était ni stupide, ni sans moyens : elle apprit, aussi vite qu'aucune autre jeune personne, la fable du *Lièvre et de ses amis*. Comme elle s'était habituée à faire résonner les cordes d'un ancien instrument qu'elle trouva dans un coin de la maison, elle consentit avec joie au désir que sa mère avait de lui faire apprendre la musique. Elle s'en occupa pour la première fois à huit ans ; mais elle s'en lassa bien vîte. Mistriss Morland, qui ne voulait pas faire de ses filles des virtuoses, en dépit de leur goût et de leurs dispositions, donna son consentement au renvoi du maître, et ce jour fut un des plus heureux de la vie de Catherine.

Son goût pour le dessin n'était pas plus prononcé. Elle ne manquait jamais, à la vérité, de prendre les feuilles blanches des lettres que recevait rarement sa mère, et les morceaux de papier qu'elle trouvait, pour crayonner dessus des maisons, des arbres, des poules, etc. ; mais tous ces objets se distinguaient fort peu l'un de l'autre. Son père lui montrait à écrire et à compter ; sa mère lui apprenait un peu de français. Ses progrès étaient très-faibles ; son principal soin était d'échapper aux leçons.

Son caractère, quoiqu'assez bizarre, n'était cependant pas mauvais ; son cœur était bon. Rarement elle était entêtée, presque jamais querelleuse ; quoique turbulente, et un peu grossière, elle était assez douce avec ses jeunes compagnes ; elle n'aimait pas de rester à la maison ; enfin, elle n'était pas très-propre, et son plus grand plaisir était de se rouler sur le plancher ou sur le gazon.

Telle était Catherine Morland, à l'âge de dix ans. À quinze ans, il s'était opéré en elle un changement remarquable : son teint était devenu plus clair, ses traits s'étaient adoucis, ses yeux s'étaient animés ; elle avait les jolies couleurs de la jeunesse, et un peu d'embonpoint ; sans être belle, elle était devenue assez agréable : les goûts qu'elle avait eus dans l'enfance étaient remplacés par d'autres plus convenables, tels que ceux d'arrangement et de propreté : elle commençait même à soigner sa toilette ; elle avait alors le

plaisir d’entendre quelquefois ses parens remarquer ce changement avantageux, et se dire : « Catherine est tout-à-fait gentille… aujourd’hui elle est presque jolie… » Il est bien doux à quinze ans de savoir qu’on est jolie, surtout lorsqu’on n’avait entendu parler jusques là que de ses défauts.

Mistriss Morland était une bonne mère, elle désirait que ses enfans fussent bien élevés ; mais son temps était tellement employé à soigner et à instruire les plus jeunes, que les aînés devaient nécessairement être négligés, et s’occuper eux-mêmes de leur éducation, pour acquérir quelques talens.

Ainsi Catherine, abandonnée à elle-même, n’avait que des goûts et des idées très-simples, et préférait naturellement, à quinze ans, les jeux et les exercices de cet âge, à l’étude et à la lecture, du moins à la lecture des livres sérieux ; car elle lisait assez volontiers ceux qui ne contenaient aucune leçon, aucune réflexion, et qui ne demandaient aucune application.

Mais de quinze à dix sept ans ce ne fut plus la même chose : elle lut, des ouvrages de nos poëtes, ceux dont une héroïne doit avoir indispensablement la mémoire ornée, afin de pouvoir en citer à propos divers passages. Par exemple, elle apprit de Pope à s’indigner contre ceux qui

« Entourent le malheur de mépris, »

« *bear about the mockery of woe.* »

de Gray

« Qu’un grand nombre de fleurs naissent dans le désert, y brillent, l’embaument et disparaissent sans avoir été admirées. »

« Many a flower is born to blush unseen,
« And waste its fragrance on the desert air. »

De Thompson

« Que c’est une occupation ennuyante que celle d’*animer et de développer* une jeune imagination. »

— *« It is a delightful task*
« To teach the young idea how to shoot. »

Dans Shakspeare, ses idées prirent un plus grand essort ; entre plusieurs pensées remarquables, elle retint celle-ci :

« Que pour la jalousie, les soupçons les plus légers, sont des preuves authentiques. »

— *« Trifles light as air,*
« Are, to the jealous, confirmation strong,
« As proofs of Holy Writ. »

« Que nous faisons éprouver à l’insecte que nous foulons aux pieds sans y faire attention, des douleurs tout aussi cruelles que celles que le plus grand des êtres peut ressentir par une mort violente. »

« The poor beetle, which we tread upon,
« In corporal sufferance feels a pang as great
« As when a giant dies. »

« Que les regards d’une jeune femme sensible sont comme ceux de la résignation, appuyée sur un tombeau et souriant au malheur. »

— « like Patience on a monument
« Smiling at Grief. »

Ce qui était bien suffisant pour son instruction littéraire.

Elle finit aussi par acquérir quelques connaissances sur d’autres objets : sans être capable de faire des vers, elle parvint à goûter ceux qui étaient bien faits ; sans être virtuose, sans s’extasier quand elle entendait un morceau de Rossini, elle parvint à l’écouter sans ennui, et même à juger assez sainement de l’exécution. Mais le dessin était encore resté pour elle une occupation inconnue ; elle n’en avait pas la plus légère notion, et n’aurait pu crayonner la plus simple esquisse ; n’ayant aucune amie de cœur dont elle désirât conserver l’image tracée de sa main, n’ayant encore rencontré aucun homme qui occupât son imagination, elle regrettait peu et ne sentait nullement la privation du plus aimable des arts.

Catherine était parvenue à l’âge de dix-sept ans, sans avoir inspiré une grande passion, sans avoir excité d’admiration, sans avoir entendu les louanges de la flatterie, et celles de l’exagération :

Ce serait sans doute, une chose étonnante, si quelques lords ou quelques baronnets eussent habité dans son voisinage ; mais il n’en existait aucun dans les environs de Fullerton ; mais on n’y rencontrait aucune famille dans laquelle on eût élevé un enfant, déposé avec mystère près du château, aucun jeune homme dont la naissance seulement fut inconnue, M. Morland n’avait point de pupille, le ministre du lieu n’avait point de fils. Toutefois si Catherine est destinée à la célébrité du roman, fut-elle dans un désert, il y viendra Chevalier, Baronnet ou Prince ; gardez-vous d’en douter !

Cependant près de Fullerton en Wiltshire, il existait un bien considérable dont M. Allen, attaqué de la goutte, était devenu propriétaire. Le médecin lui ordonna les eaux de Bath ; Mistriss Allen devait y suivre son mari.

Mistriss aimait Catherine ; elle l’invita à les y accompagner. Celle-ci fut enchantée de la proposition, à laquelle M. et Mist. Morland donnèrent leur consentement avec joie, quand ces excellens parens virent combien elle faisait de plaisir à leur fille.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II

Table des matières

Notre héroïne va être lancée dans un monde qui lui est inconnu : elle a dix-huit ans, son caractère est doux, son cœur bienveillant, ses manières obligeantes et franches ; elle n'a plus cet embarras ordinaire aux jeunes personnes élevées à la campagne ; cette niaiserie qu'elles conservent presque toujours à disparu ; Catherine peut plaire ; son ensemble est agréable, son esprit a acquis de la justesse et son humeur de l'amabilité.

Aux approches du départ, sans doute que les anxiétés maternelles vont agiter Mistriss Morland ; mille pressentimens funestes vont la tourmenter ; cette cruelle séparation va oppresser son cœur sensible ; pendant les derniers jours, un déluge de larmes inondera ses yeux ; sans doute qu'elle prodiguera les avis pour prémunir sa fille chérie contre les séductions, qui ne manqueront pas de l'environner, et aussi contre les piéges qui de toutes parts vont être tendus à son innocence. Elle la préviendra contre cette foule de jeunes seigneurs, dont la principale occupation est d'inspirer de l'amour aux jeunes beautés, de les enlever, de fuir avec elles en des pays lointains. Que ne devra-t-elle pas craindre enfin pour sa tendre fille ? que ne devra-t-elle pas lui dire, enfermée avec elle dans le cabinet le plus isolé de son appartement ?

Mais la bonne Mistriss Morland n'a point de cabinet isolé ; elle n'a jamais connu ni lords, ni baronnets ; jamais elle n'a entendu parler de leurs mœurs ; elle n'a point lu de romans, et n'a pas la plus légère notion des dangers qu'une jeune personne peut courir dans le monde. Sa prudence ne lui suggéra donc point d'autre recommandation à faire à sa fille, que celle de s'envelopper dans son schall, quand elle sortirait le matin et le soir, afin de se préserver des rhumes, et des maux de gorge ; d'inscrire soigneusement sa dépense : elle lui donna un petit registre à cet usage.

Sally, ou plutôt Sarah, (car elle entrait, dans l'âge où les jeunes personnes cessent d'être appelées par le diminutif de leur nom) Sarah, dis-je, étant la meilleure, ou même la seule amie de sa sœur, doit aussi être sa confidente intime, et la dépositaire de ses plus secrets sentimens. Cependant Sarah ne lui demandera ni lettre à chaque courrier, ni le détail de la

personne et du caractère de toutes les nouvelles connaissances qu'elle doit faire, ni la relation de tout ce qu'elle doit voir et entendre à Bath : elle se bornera à la prier de lui donner quelquefois de ses nouvelles.

Toutes les choses enfin, relatives à cet important voyage seront, de la part des Morland, simplement et sérieusement disposées…

L'émotion, causée par cette première séparation, sera touchante ; mais sans éclats déchirans, M. Morland, au moment du départ de sa fille, ne lui donnera pas un crédit illimité sur son banquier ; il ne lui mettra pas dans la main, en la lui serrant avec expression, quelques cents livres sterling, en billets de banque, ou en or ; il lui donnera simplement dix guinées, en lui recommandant de les ménager ; ajoutant toutefois que, si elles étaient insuffisantes, il lui en enverrait d'autres.

Tels furent, en effet, les auspices sous lesquels le voyage commença. Il se fit doucement, tranquillement, et sans aucun accident : les voyageurs ne furent assaillis ni par des orages, ni par des voleurs : ils n'eurent d'autre inquiétude que celle que Mistriss Allen éprouva pendant une demi-journée, croyant avoir oublié dans une auberge sa pelisse, qui heureusement se trouva le soir dans un des coffres de la voiture.

En approchant de Bath, Catherine était ravie ; elle regardait avec avidité tout ce qui s'offrait à sa vue ; elle admirait la beauté des campagnes qui entourent ce lieu : entrée dans la ville, les bâtimens qui étaient sur son passage, les rues mêmes qu'elle traversait, tout enfin était l'objet de son admiration et de son enchantement. On prit un logement convenable dans Pulteney-street.

Avant d'aller plus loin, nous croyons devoir donner sur Mistriss Allen quelques détails nécessaires pour que nos lecteurs fassent connaissance avec elle, et jugent comment à l'avenir, si cela arrive, elle aura occasionné les malheurs qui viendront probablement assaillir notre héroïne, malheurs causés soit par imprudence, soit par ignorance, soit par jalousie, soit en interceptant des lettres, soit en ruinant la réputation de celle qu'elle aura reçue dans sa maison, soit enfin en l'expulsant ; tous événemens indispensables…

Mistriss Allen, était de ces femmes qui ne peuvent jamais faire naître d'autre sentiment que celui de l'étonnement qu'il se soit trouvé dans le monde un homme capable de l'aimer assez pour l'épouser. Elle manquait de beauté, d'agrémens, et d'esprit : son air était assez doux, et extrêmement calme ; elle avait de l'indolence dans les manières, de la puérilité dans la

conversation ; tels étaient les charmes qui avaient entraîné M. Allen qui cependant ne manquait ni de bon-sens, ni de tact.

Sous certains rapports, elle était excellente pour introduire une jeune personne dans le monde : elle aimait à tout voir, elle aimait à être vue : la parure était sa passion ; elle en parlait sans cesse. Quatre jours passés avec elle suffirent à Catherine pour être parfaitement instruite de ce qui concernait les modes, de l'attention qu'il fallait apporter au choix d'un chapeau, à la forme d'une robe, enfin pour faire l'acquisition de tous ces objets de parure.

Ainsi elles se trouvèrent disposées à faire leur entrée dans le grand salon de l'établissement de Bath. Catherine se para ; sa toilette fut examinée dans le plus grand détail par Mistriss Allen, et par sa femme de chambre, elles la trouvèrent parfaite ; ce jugement pouvait faire espérer à Catherine de ne pas être l'objet de la critique ; quant aux éloges, elle était trop simple pour en rechercher ; et si elle trouvait quelque fois du plaisir à les recevoir, elle ne cherchait jamais à les exciter.

Mistriss Allen mit plus de tems à sa parure, et prit beaucoup de précautions pour se rendre ridicule. Elle se procura en outre l'avantage d'arriver fort tard au salon, l'agrément d'être pressée, d'être foulée en tous sens par la nombreuse et bruyante société qui était rassemblée depuis plusieurs heures. Quant à M. Allen, il sut se glisser jusqu'à la salle de jeu, et laissa ses dames se tirer d'affaire.

Que de soins ne fallut-il pas alors pour pénétrer ! Mistriss devait diriger sa pupille ; plus encore, ne fallait-il pas préserver une robe neuve du danger éminent d'être froissée : rompre un groupe d'hommes qui obstruaient la porte n'était que le premier de leurs travaux ; Catherine se tenait pressée près de sa conductrice, elle avait pris son bras, elle n'osait le quitter au milieu des flots ondoyans de la multitude, et arrivait enfin dans la première pièce de l'établissement, mais bien pour y rencontrer un encombrement plus considérable, et non ces délices qu'elle espérait goûter.

Elle s'était figuré trouver une place commode ; elle croyait jouir du plaisir de voir danser, et ce n'était qu'avec des peines inouïes qu'elle devait arriver jusqu'à l'extrémité de la salle, qu'elle devait y trouver un simple banc, surnommé banquette, placé sur un lieu élevé, d'où elle pourrait apprécier la difficulté vaincue d'un passage hardi effectué au milieu d'une foule toujours croissante, et jouir du plaisir d'être vue comme elle aurait celui de voir.

Arrivée à cette banquette Catherine pensa qu'elle était au bal ; elle put distinguer quelques masses de danseurs, et sentit elle-même le désir de se mêler aux quadrilles. Mais nouvel inconvénient ! Entre mille cavaliers aucun ne se présentait pour être son *partener*. Mistriss Allen lui disait, dans cette circonstance : « Ô ma chère, que je voudrais vous voir danser ! » Là se bornait son pouvoir, et le même souhait se répétait à chaque nouvelle danse avec tant de monotonie et si peu d'effet, que Catherine ennuyée d'entendre toujours la même chose, n'eut d'autre parti à prendre que celui de cesser d'écouter et de répondre.

Il ne lui était pas donné de pouvoir jouir longtems sur cette banquette, si laborieusement conquise, d'une tranquillité parfaite. L'heure de prendre le thé vient d'arriver. Un mouvement nouveau s'annonce et porte vers une autre salle toute l'assemblée : nos dames sont encore une fois pressées de toutes parts ; elles sont portées plutôt qu'elles ne marchent… Les peines confiées deviennent plus douces. Mais là pas un voisin, pas un ami, avec lequel on puisse s'entretenir des souffrances que l'on endure dans cette réunion de plaisirs ; changement continuel de voisin équivaut à un délaissement complet.

Quelle contenance garderont-elles dans la salle du thé ? Leur isolement est complet ; M. Allen ne revient pas ; elles n'ont pas une personne, pas un seul gentleman qui vienne leur offrir ses soins. Que faire ? où se mettre ?… Il faut se résoudre, après avoir long-tems regardé de tous côtés, à prendre les places qui restent au bout d'une longue table déjà occupée.

Elles étaient bien embarrassées de leur personne, et ne savaient que dire.

Mistriss Allen, prenant enfin la parole, se félicita beaucoup d'avoir préservé sa robe de tous les accidens dont elle avait été menacée depuis leur arrivée. « Il serait très-fâcheux qu'elle eût été déchirée, n'est-il pas vrai, dit-elle. Cette mousseline est si fine ! Je puis vous assurer que je n'en ai pas vu de semblable dans toute la salle. — Combien il est désagréable, murmurait à demi-voix Catherine, de n'avoir pas une seule connaissance ! — Oui, ma chère, répondait Mistriss Allen de l'air le plus calme, très-désagréable en vérité. — À la manière dont ces dames nous regardent, je crains que nous n'ayons commis une inconvenance, en venant nous asseoir à leur table, ou qu'elles ne pensent que nous voulons indiscrètement nous mêler à leur société. — Je suis vraiment fort embarrassée ; que n'avons-nous ici quelques amis ! — Si nous en appercevions, nous irions bien vîte les joindre. — Assurément, ma chère. Les Skinners étaient ici l'année dernière.

Je voudrais les y voir aujourd'hui. — Ne ferions-nous pas mieux, Mistriss, de nous retirer ? Vous voyez que nous ne pouvons prendre ici, ni thé, ni autre chose, n'ayant personne pour nous en présenter. — Cela est vrai et bien fâcheux ; cependant, en considérant la foule qu'il nous faudrait traverser, je crois qu'il vaut mieux rester où nous sommes ; mais, ma chère, jettez un coup d'œil sur ma coiffure, j'ai été tellement pressée, que je crains qu'elle ne soit dérangée. — Elle ne l'est nullement… Est-il donc possible, chère Mistriss Allen, que dans cette nombreuse assemblée vous ne connaissiez personne ? J'ai peine à me le persuader. — Je vous assure cependant que cela est. Voyez donc quelle singulière femme ! Que sa robe est affreuse et antique ! Examinez sa tournure.

Après un tems assez long, un de leurs voisins leur offrit enfin une tasse de thé : elles l'acceptèrent avec reconnaissance. Cette occasion leur permit d'échanger quelques mots de conversation, et ce fut la seule qu'elles eurent dans toute la soirée avec des étrangers.

M. Allen vint enfin les rejoindre. Eh bien, Miss Morland, lui dit-il, j'espère que vous trouvez le bal agréable, que vous vous amusez bien ? — Bien en vérité, répondit-elle, en s'efforçant d'arrêter un long bâillement. — J'aurais désiré, dit Mistriss Allen, qu'elle eût eu un cavalier ; je voudrais que les Skinners fussent venus ici cette année, plutôt que l'année dernière. — Si les Parry eussent exécuté le projet qu'ils avaient formé, elle aurait pu danser avec Georges Parry. — Cela ira mieux une autre fois, dit M. Allen.

Quand le bal recommença, une partie de la compagnie quitta l'assemblée ; on fut plus à l'aise, on put se promener autour de la salle ; ce moment était favorable à une jeune personne qui n'avait encore été pour rien dans aucuns des événemens de la soirée : alors elle devait être vue, remarquée, admirée ; Miss Morland se trouva en effet dans le cas d'être aperçue par plusieurs jeunes gens ; mais il n'y en eut pas qui s'arrêtèrent pour la considérer ; il n'y en eut pas qui parurent éblouis de ses charmes ; on n'en vit pas courir dans toutes les salles, demandant à tout le monde le nom de cette ravissante inconnue ; personne ne s'écria qu'elle était une divinité. Catherine pourtant n'était pas mal ; et si ces mêmes personnes l'eussent vue trois ans auparavant, elles eussent trouvé par comparaison que maintenant elle était charmante.

Une fois, et une fois seulement, elle entendit deux gentlemans qui disaient près d'elle : « cette jeune personne est assez jolie. » Ce peu de paroles dut produire son effet sur elle, lui rendre dès ce moment la soirée

agréable, satisfaire sa modeste vanité ; elle dut se tenir plus obligée à ces deux jeunes gens, pour ces simples mots, qu’une beauté de roman, ou romanesque ne l’eût été à un adorateur, pour dix pages de vers composés en son honneur et capables de faire connaître, au monde entier, le pouvoir de ses charmes. Elle dut probablement arriver à ce résultat de quitter le bal contente d’elle-même et satisfaite de toute l’assemblée.

OceanofPDF.com

CHAPITRE III.

Table des matières

Les mêmes occupations se renouvelaient chaque jour : parcourir les magasins, visiter quelques parties de la ville, se rendre à l'établissement des eaux, s'y promener de tous côtés, pendant une heure, en regardant tout le monde, et sans parler à personne ; exprimer le regret, toujours croissant, de n'avoir aucune connaissance à Bath, répéter le souhait qu'il s'en trouvât enfin quelqu'une : tel était l'emploi régulier et uniforme des premières journées.

Un jour que Mistriss Allen et Miss Morland furent au petit salon, la fortune se montra enfin favorable à notre héroïne ; le maître des cérémonies lui présenta pour chevalier un très-agréable jeune homme : il se nommait Tilney ; il paraissait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans ; il était grand, d'un extérieur agréable, ayant des yeux pleins d'esprit ; en un mot, il était parfait, et plein de grâces : Catherine eut à remercier le hasard qui la servait si bien. Pendant la danse, M. Tilney parla peu ; mais quand on fut à la table du thé, Catherine put juger qu'il était aussi aimable, qu'il le lui avait paru d'abord : il s'exprimait facilement et avec esprit, il plaisantait avec légèreté, et quoique Catherine comprît difficilement le sens de ses plaisanteries, elle l'écoutait cependant avec plaisir.

Après avoir causé, quelque tems sur tout ce qui les entourait, il lui dit, que comme son chevalier, il réclamait la permission de lui demander depuis quand elle était à Bath ; si elle croyait y faire un long séjour, si elle y était venue précédemment, si elle était allée au grand salon, au spectacle, au concert, laquelle de toutes ces assemblées elle préférait : je ne devais pas, ajouta-t-il, vous faire toutes ces questions à la fois ; mais si vous le trouvez bon, je vais les reprendre par ordre. — Il n'est pas nécessaire, Monsieur, dit Catherine, que vous en preniez la peine. — Ce n'est pas une peine, je vous assure, Miss, reprit-il avec un agréable sourire et de la voix la plus douce.

Il recommença, avec un air d'intérêt, la première question. — Y-a-t-il long-tems, Miss, que vous êtes à Bath ? — Une semaine, répondit Catherine, en souriant. — Quoi déjà une semaine ! — Qu'y a-t-il là pour vous surprendre, Monsieur ? — Je ne sais : votre réponse, il est vrai, m'a causé quelque surprise ; mais pardonnez, continuons : étiez-vous venue ici

précédemment ? — Jamais. — Avez-vous déjà favorisé de votre présence le grand salon ? — J'y suis allée lundi dernier. — Et le spectacle ? — J'y ai assisté mardi. — Et le concert ? — Mercredi. — Et vous amusez-vous bien à Bath ? — Oui très-bien ; et en même tems elle regardait de tous côtés pour chercher à découvrir ce qui devait l'amuser.

Il faut maintenant, dit M. Tilney, avec une gravité affectée, que je vous parle de moi : je présume que je vais figurer tristement sur votre journal de ce jour. — Comment ! sur mon journal ! — Oui, votre journal : je suis sûr que voici précisément ce que vous y inscrirez : *Vendredi je suis allée au petit salon, j'avais ma robe de mousseline à petits bouquets, avec une garniture bleue et des souliers noirs ; j'étais très-bien. Mais j'ai été excédée par un indiscret et ennuyeux questionneur, avec lequel j'ai été obligée de danser, et qui ma fatiguée par une conversation très-insignifiante*. — Bien certainement, Monsieur, je n'écrirai ni ne dirai cela. — Eh bien ! permettez-vous que je vous dise ce que je souhaite que vous écriviez ? — Volontiers. — *J'ai dansé avec un jeune homme qui m'a été présenté par M. King ; nous avons beaucoup causé ensemble ; il me paraît singulier ; j'espère dans quelque tems le connaître mieux, et pouvoir en parler plus juste*… Voilà, Miss, ce que je désirerais vivement voir inscrit dans votre journal. — Mais si je ne tiens point de journal ! — Impossible ! Il serait aussi raisonnable de mettre en doute si vous êtes dans ce salon, si j'y suis assis à côté de vous, que de douter qu'une jeune demoiselle, qui est à Bath, n'inscrive pas dans un joli journal tous les événemens qui lui arrivent, afin d'en faire part à quelque parente ou à quelque amie intime. Dans ce journal sont notés, chaque jour, les connaissances qu'elle fait, les hommages qu'on lui rend : sans un journal, comment se souvenir de l'élégance de ses toilettes, du ridicule de celles des autres, des diverses manières dont on arrange ses cheveux, de l'état de son teint, de celui de ses yeux ? Je connais, vous le voyez, tous ces petits secrets des jeunes personnes : au surplus, c'est à cette habitude d'écrire un journal que les femmes doivent, en général, la facilité et les charmes de leur style ; si tout le monde convient qu'elles excellent dans le genre épistolaire, la nature peut y être pour quelque chose, mais je suis certain que la méthode du journal y contribue pour beaucoup. — J'ai quelquefois pensé, dit Catherine, en hésitant, que les femmes écrivent mieux que les hommes ; mais je ne croyais pas que cette supériorité fût si générale à notre sexe ! — Autant que j'ai pu en juger par moi-même, trois points exceptés, les femmes écrivent

en perfection. — Et quels sont ces trois points ? — Ordinairement trop de vague dans le sujet, puis défaut de ponctuation, ensuite ignorance des principes de l'art d'écrire. — J'étais d'abord fort embarrassée de votre compliment ; mais votre explication me prouve que votre opinion, sur ce sujet, nous est moins favorable que je ne l'avais pensé. — Je crois avec tout le monde que dans le style épistolaire, ainsi qu'en tout ce qui demande du goût, de l'esprit, du sentiment, les femmes surpassent infiniment les hommes.

Cette conversation, qui tendait déjà au sérieux, fut interrompue par Mistriss Allen : ma chère Catherine, dit-elle, ôtez, je vous prie, cette épingle ; je crains qu'elle ne déchire ma robe ; j'en serais désolée : c'est ma robe favorite ; elle est vraiment du dernier goût et d'un très-bon choix ; aussi coûte-t-elle neuf *schellings* ; — C'est précisément ce que je l'aurais estimée, dit M. Tilney, en regardant de près la mousseline, — Vous vous connaissez donc en mousseline, Monsieur ? — J'achète moi-même mes cravates ; j'ai la réputation de bien les choisir : ma sœur me consulte ordinairement quand elle fait ses emplettes : j'ai, il y a quelques jours, acheté une robe pour une dame, et au dire de toutes celles qui l'ont vue j'ai fait un excellent marché : j'ai eu pour cinq *schellings*, une véritable mousseline des Indes.

Mistriss Allen fut tout émerveillée du mérite de M. Tilney : ordinairement, dit-elle, les jeunes gens ont si peu d'idée de ces choses ! Jusqu'à présent je n'ai pu parvenir à mettre mon mari en état de distinguer une de mes robes d'une autre. Vous devez être d'une bien grande ressource pour Mademoiselle votre sœur ? — Je le crois, Mistriss — Eh bien ! que pensez-vous de la robe de Miss Morland ; — Elle est très-jolie, répondit M. Tilney, en examinant gravement cette robe ; mais je ne sais si elle se lavera bien… — Comment pouvez-vous, dit Catherine en riant, être si… elle allait dire connaisseur ; mais Mistriss Allen, sans l'écouter, l'interrompit en disant : je suis entièrement de votre opinion, Monsieur ; je n'ai pas manqué d'en faire l'observation à Miss Morland, quand elle a acheté cette robe. — Comme vous le savez sûrement ? Mistriss, on tire toujours parti de la mousseline, quand une robe éprouve un accident, des morceaux on fait des bonnets, des fichus : c'est un grand avantage ainsi que me l'a toujours dit ma sœur. — Bath est une charmante petite ville, Monsieur, il y a beaucoup de très-beaux magasins. — Aussi dans le reste du Comté on est très-malheureux ; il n'y a de bons magasins qu'à Salisbury, et il faut faire huit

milles pour y aller. — M. Allen assure qu'il y en a neuf bien mesurés ; mais je n'en crois rien ; je suis persuadée qu'il n'y en a que huit : quoiqu'il en soit, c'est bien loin pour envoyer chercher les choses dont on a besoin, au lieu qu'ici il n'y a qu'un pas à faire et qu'un instant à attendre.

M. Tilney, qui était extrêmement honnête, écoutait Mistriss Allen avec attention ; aussi la conversation sur les mousselines et les magasins dura-t-elle jusqu'à ce que l'on reprit la danse. Pendant cet entretien, Catherine réfléchissait que M. Tilney portait peut-être un peu trop loin sa complaisance pour les sottes faiblesses des autres. À quoi songiez-vous si sérieusement, lui dit-il, en la conduisant dans la salle du bal ? Ce n'était pas à votre chevalier, j'espère ; car à en juger par l'apparence, vos réflexions ne lui seraient pas favorables. Catherine rougit, et répondit qu'elle ne pensait à rien. — Voilà de l'artifice ; car si je n'avais pas deviné juste, votre réponse ne serait pas telle que vous la faites. — Vous ne pouvez le croire. — Je le crois cependant très-fort ; et si vous ne voulez pas me dire ce à quoi vous pensiez, je reviendrai sur ce sujet chaque fois que j'aurai l'avantage de vous rencontrer. Rien n'établit une connaissance comme un petit sujet de querelle à reprendre quand on se retrouve. On dansa ; ensuite l'assemblée se sépara. M. Tilney demanda à ces dames la permission de leur faire des visites, et engagea Catherine à penser à lui, quand elle n'aurait rien de mieux à faire.

Qu'elle y ait pensé en faisant sa toilette de nuit, c'est ce qui est assez probable ; il est même possible qu'elle en ait rêvé ; mais ce n'aura été tout au plus que pendant ce demi sommeil du matin, tems où les objets apparaissent légèrement à l'imagination pour s'évanouir aussitôt, sans même laisser de souvenir : car, s'il est vrai, ainsi que l'a dit un auteur célèbre, qu'une femme soit inexcusable de ressentir de l'amour, avant d'avoir reçu l'aveu de celui qui l'adore, il est sans doute plus inexcusable, pour une jeune personne, de rêver d'un amant, avant de savoir s'il a rêvé d'elle. Quoiqu'il en soit M. Allen, ayant cru devoir prendre des informations sur le chevalier de sa protégée, apprit le soir même, pendant le bal, que M. Tilney était un jeune ecclésiastique, d'une famille respectable, de la province de Gloucester.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV.

Table des matières

Ce fut avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, que Catherine fit le jour suivant ses apprêts pour aller à la *Pump-room* ; elle espérait y trouver M. Tilney, et elle était portée à l'accueillir de la manière la plus gracieuse. Elle arriva de bonne heure à ce lieu, qui servait dans la matinée de point de ralliement pour tout Bath.

La foule allait, venait, circulait en tous sens, Catherine n'y vit qu'inconnus, qu'indifférens ; le seul qu'elle y attendait, le seul qu'elle y cherchait, n'y parut pas. Après s'être promenée jusqu'à l'extrême fatigue, dans tous les endroits où elle croyait pouvoir être bien vue, Mistriss Allen répéta encore une fois : « Que Bath est un lieu délicieux ! que j'y aurais de plaisir si je rencontrais une seule de mes connaissances ! » Combien de fois avait-elle déjà vainement exprimé ce désir !

Cependant elle était au moment de justifier l'ancien adage, qui dit : « que celui qui sait attendre ne doit jamais désespérer, et qu'une constante persévérance réussit enfin. » Elle allait voir ses souhaits accomplis.

Il y avait à peine dix minutes qu'elle était assise, qu'une dame de son âge, placée à quelque distance, et qui depuis ce tems la considérait avec attention, se leva, s'approcha d'elle, et la saluant avec beaucoup de politesse, lui dit : j'espère, Madame, que je ne me trompe pas ; quoiqu'il y ait bien long-tems que je n'aie eu l'avantage de vous voir ; je crois que c'est à Mistriss Allen que j'ai l'honneur de parler : sur la réponse affirmative, l'inconnue se nomma, et soudain, au nom de Mistriss Thorpe, Mistriss Allen se rappela les traits d'une intime amie d'école, qu'elle n'avait vue qu'une seule fois depuis que toutes deux étaient mariées : il y avait quinze ans qu'elles s'étaient perdues de vue et qu'elles n'avaient eu aucunes nouvelles l'une de l'autre. Cette rencontre leur causa un plaisir véritable.

Après les premiers complimens, elles s'entretinrent de la rapidité avec laquelle le tems s'était écoulé depuis leur séparation, du hasard qui les réunissait à Bath, du plaisir que l'on éprouve à revoir d'anciennes amies : puis elles se firent de mutuelles questions sur leurs familles, se demandant ce qu'étaient devenues leurs sœurs, leurs cousines. Comme chacune d'elles était plus pressée de donner des nouvelles que d'en apprendre, elles ne

s’écoutaient ni l’une ni l’autre, s’interrompaient réciproquement, ou parlaient en même tems.

Mistriss Thorpe avait des enfans, ce qui lui donna, en matière de conversation, un grand avantage sur son amie. Elle la força à entendre l’étalage qu’elle fit des talens de ses fils, la description de la beauté de ses filles, les détails de leur éducation. John était à Oxford, Edward était négociant, Willaume était marin ; tous les trois dans leurs diverses carrières étaient aimés, considérés, plus que qui que ce fût. Mistriss Allen, qui n’avait point de semblables particularités à conter, ni de tels triomphes à faire résonner aux oreilles d’une amie distraite et un peu incrédule, était forcée de se taire, et de paraître prêter l’oreille à ce déluge d’effusions maternelles. Elle s’indemnisait de cette contrainte en examinant la toilette de Mistriss Thorpe ; et elle devint tout-à-fait contente, quand elle eut découvert que la pelisse de son amie n’était pas de moitié aussi belle que la sienne.

Voilà ce qui l’occupait, lorsque Mistriss Thorpe lui fit remarquer trois jeunes demoiselles qui s’approchaient, en se tenant par le bras. Ce sont, dit-elle, ma chère Mistriss Allen, mes trois filles. La plus grande est l’aînée ; elle se nomme Isabelle : elle est fort bien de figure : on admire beaucoup les autres ; mais je la crois la plus jolie. Elles seront toutes trois charmées de faire votre connaissance ; permettez que je vous les présente : ce qu’elle fit au même instant. À son tour, Mistriss Allen lui présenta son amie Miss Morland ; ce nom frappa les jeunes Thorpe. Après quelques complimens, « comme Miss Morland ressemble à son frère, » dit Isabelle à ses sœurs ! « C’est absolument lui. » « C’est tellement son portrait, dit la mère, que je n’aurais pu voir Miss Morland, sans deviner qu’elle est sa sœur. » « Cela est vrai ; il n’y a pas à s’y méprendre, » répétaient à la fois les jeunes Miss Thorpe.

Catherine fut d’abord étonnée ; mais à peine l’eût-on mise sur la voie, qu’elle se ressouvint que son frère James lui avait parlé quelquefois de la liaison intime qu’il avait formée avec un de ses amis de collége qui se nommait Thorpe, dont la famille demeurait près de Londres, et dans laquelle il était allé passer quelques jours pendant les dernières vacances de Noël. Toutes ces circonstances furent suffisantes aux trois sœurs pour les engager à dire à Miss Morland les choses les plus obligeantes, sur le désir qu’elles avaient de faire une plus ample connaissance avec elle, et même de former ensemble une liaison d’amitié, à l’exemple de leurs frères. Catherine

fut sensible à toutes ces prévenances, y répondit comme elle le devait, et pour première preuve d'amitié, elle accepta le bras de l'aînée des Miss Thorpe, et fit, avec elles toutes, le tour de la salle. Elle était dans l'enchantement d'avoir enfin fait une connaissance agréable à Bath. M. Tilney fut entièrement oublié, tout le tems qu'elle causa avec Isabelle. L'amitié est le meilleur baume pour guérir les plaies de l'amour.

La conversation s'établit sur des sujets qui, entre de jeunes demoiselles, amènent promptement l'intimité, sur les bals, les assemblées, les robes, les modes. Miss Thorpe avait quatre ans de plus que Miss Morland ; ces quatre ans lui donnaient l'avantage d'être instruite sur tous ces objets et d'en parler avec sagacité. Elle compara les bals de Bath à ceux de Cambridge ; les modes de Bath à celles de Londres : elle rectifia les goûts de sa nouvelle amie, sur tout ce qui appartenait à la parure.

Sa pénétration s'étendait au-delà : au milieu de la plus grande foule elle savait distinguer l'homme à la mode ; bien plus un simple sourire lui suffisait pour deviner le genre d'intimité qui existait entre une lady et un gentleman. Tant de qualités, jointes à la facilité, à l'élégance même avec lesquelles Isabelle s'exprimait, pénétrèrent Catherine d'admiration, à un tel point qu'elle n'osait prendre avec elle ce ton de familiarité que les jeunes personnes emploient entr'elles. Cependant l'enjouement, l'aisance des manières d'Isabelle, qui lui répétait sans cesse qu'elle était heureuse d'avoir fait sa connaissance, qu'elle espérait bien devenir son amie, affaiblirent d'abord, et finirent par effacer ce sentiment de réserve, de manière à ne plus laisser subsister entr'elles que la plus franche et la plus aimable gaieté.

Après que ces amies, si nouvelles et déjà intimes, eurent fait plusieurs fois le tour de la *Pump-Room*, et qu'il fut question de se retirer, elles ne voulurent se quitter qu'à l'entrée de la maison qu'habitait Mistriss Allen, pour rester ensemble le plus long-tems possible ; là en se séparant on se serra tendrement la main, on se promit de se retrouver le soir au spectacle, le lendemain à la chapelle, suivant ce dont étaient convenues ensemble Mistriss Thorpe et Mistriss Allen. Après le dernier adieu, Catherine courut se mettre à la fenêtre, pour suivre des yeux Isabelle, et prolonger le plaisir de la voir. Elle admira sa tournure, l'élégance de cette amie, et se félicita beaucoup du hasard heureux qui lui avait procuré une si agréable société.

Mistriss Thorpe était une veuve, peu riche, femme excellente, mère indulgente. Sa fille aînée était belle ; les plus jeunes cherchaient à le paraître, en imitant en toutes choses les manières de leur sœur. Ce léger

coup d’œil sur cette famille la fera connaître au lecteur autant que pourrait le faire le récit de toutes les conversations que Mistriss Thorpe eut pendant plusieurs jours avec Mistriss Allen, et dans lesquelles la première faisait toujours un long détail de tout ce qu’elle avait eu à souffrir de la part de plusieurs lords et de leurs agens, le tableau circonstancié de ses petites peines domestiques, de l’humeur de son mari, des inquiétudes que lui avaient causées ses enfans, et répétait enfin toutes les conversations intéressantes qu’elle avait eues sur ces divers objets depuis plus de vingt ans. Il y aurait bien là de quoi faire trois ou quatre chapitres ; mais pour le présent, j’en fais grâce au lecteur, sauf à y revenir plus tard, si cela devient nécessaire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V.

Table des matières

Le soir, étant au spectacle, Catherine admirait les jolies manières d'Isabelle ; elle s'entretenait avec elle. Elle était aussi occupée de M. Tilney ; elle regardait dans chaque loge, pour voir si elle ne l'apercevait pas. En entendait-elle ouvrir une, elle se retournait pour examiner si ce n'était pas lui qui entrait. Ce fut en vain qu'elle le chercha ; il ne parut pas plus au spectacle, qu'il n'avait paru à la *Pump-Room*. Elle fut obligée de reporter au lendemain son espoir sur cet objet. Sa première question, en s'éveillant, fut pour s'informer du tems. Sur ce qu'on lui dit qu'il était superbe ; elle ne douta pas qu'elle ne dût rencontrer M. Tilney ; car à Bath, le dimanche, lorsqu'il fait beau, chacun s'empresse de prendre le plaisir de la promenade.

Aussitôt que le service fut fini, les deux familles se rejoignirent avec empressement ; elles se rendirent à la *Pump-Room*, où elles ne restèrent que le tems nécessaire pour s'apercevoir que la foule était insupportable, et se répéter, comme chacun le fait régulièrement tous les dimanches pendant la saison, qu'il ne s'y voit pas une figure humaine. Elles sortirent pour aller respirer un air plus frais et plus agréable au Croissant. Là, Catherine et Isabelle se promenèrent en se tenant par le bras, et se livrant aux douceurs d'une conversation intime, et d'une confiance sans borne ; elles causèrent beaucoup et assez gaiement ; ce qui toutefois n'empêcha pas la première de penser à M. Tilney, qu'elle cherchait des yeux, comme elle l'avait fait la veille. Mais il lui était impossible de le découvrir ; en effet, depuis la première fois qu'elle l'avait vu, il n'avait paru ni dans les assemblées, ni au grand, ni au petit salon, ni aux bals parés, ou non parés : on ne l'avait rencontré à la promenade, ni à pied, ni à cheval, ni en Tilbury ; bien plus son nom ne se trouvait pas même inscrit sur la liste des étrangers. Tels furent les renseignemens que Catherine parvint à se procurer : ils ne satisfirent pas sa curiosité. Elle pensa alors qu'il avait quitté Bath : cependant il ne lui avait rien dit qui pût faire croire que son séjour serait si court, et son départ si prochain. Ce mystère qui semblait impénétrable et qui enveloppait M. Tilney, lui donnait parfaitement l'air d'un héros de roman ; Catherine n'en éprouvait qu'un plus inquiet désir de le voir ; le souvenir

qu’elle en conservait agissait sur son imagination, et lui faisait ajouter aux agrémens qu’elle avait remarqués en lui.

Il n’y avait que deux jours que Mistriss Thorpe était arrivée à Bath, quand elle fit la rencontre de Mistriss Allen : ce n’était donc ni par elle, ni par ses filles que Catherine pouvait apprendre quelque chose de M. Tilney ; cependant il était souvent le sujet de ses conversations avec Isabelle. Celle-ci, en donnant quelques bons conseils à son amie, en l’engageant à penser moins à cet inconnu, aurait pu affaiblir l’impression qu’elle en avait reçue : loin de là, elle ne cessait de l’en entretenir, de lui répéter qu’elle le croyait un charmant jeune homme : je ne doute pas, lui disait-elle qu’il ne soit épris de vous, qu’il ne revienne incessamment. Je l’aime, ajoutait-elle, parce qu’il est ecclésiastique ; car je vous avoue que j’ai une prédilection pour les hommes de cet état. Et elle poussait un soupir en disant ces mots. Catherine eut la gaucherie de ne pas lui demander la cause de ce soupir. Elle n’avait pas encore assez d’expérience ; elle ne connaissait pas encore assez les délicatesses de l’amour et les devoirs de l’amitié, pour savoir quand il est nécessaire de forcer à une confidence.

Pour Mistriss Allen, elle était alors parfaitement contente, parfaitement heureuse. Elle avait trouvé une société, et cette société était celle d’une ancienne et estimable amie, à laquelle surtout la fortune ne permettait pas d’avoir d’aussi belles robes qu’elle en avait elle-même. C’était pour elle le comble du bonheur. Aussi, « que je suis heureuse d’avoir rencontré Mist. Thorpe à Bath », était l’expression dont elle se servait sans cesse, et qui avait remplacé celle qui lui était auparavant si habituelle : « que je voudrais avoir une connaissance à Bath. » Elle avait autant d’empressement pour se réunir à son amie, que Catherine et Isabelle pouvaient en avoir pour se trouver ensemble. Elle n’était pas contente si elle ne passait la plus grande partie de la journée avec Mist. Thorpe, le sujet de leurs conversations était bien différent. Celle-ci racontait les gentillesses de ses enfans, l’autre parlait de ses robes.

Catherine et Isabelle ne se quittaient plus d’un instant : leur amitié était parvenue à l’intimité ; elles avaient toujours mille secrets à se dire, mille caresses à se faire : elles ne s’appellaient que par leur nom de baptême, se tenaient toujours par le bras à la promenade : au bal, si elles dansaient, c’était à la même contre-danse ; si elles étaient assises, c’était l’une à côté de l’autre. Quand la pluie leur interdisait le plaisir de la promenade, ou quand leurs mères ne voulaient pas aller dans le monde, nos deux amies

s’enfermaient ensemble pour lire des Romans. — Oui, pour lire des Romans !

Ici je ne veux pas imiter la méthode de quelques auteurs modernes, qui déprécient ces livres par des censures amères, qui parlent avec mépris d’un genre sur lequel ils s’exercent eux-mêmes, qui, en faisant des romans, les interdisent à leurs héroïnes, et les leur font rejetter avec dédain, après qu’elles ont lu seulement quelques pages de ceux que le cours des événemens leur fait tomber entre les mains. Si l’héroïne d’un roman rebute ainsi celle d’un autre, bientôt les auteurs ne pourront attendre de protection, et seront privés d’éloges. Je ne puis approuver cette manière. Laissons les rédacteurs de revues et les critiques exagérer tous les inconvéniens de ces lectures ; laissons-les, à l’apparition d’un roman nouveau, se plaindre de leur abondance, de leurs dangers ; mais qu’aucun de nous ne se joigne à eux : car ils en veulent à tout le corps des Romanciers…

Pourtant quelle branche de littérature est plus vaste et plus agréable ? Laquelle procure plus de plaisir ? Quel mortel, sachant lire, n’a parcouru quelquefois, souvent même, avec intérêt ces ouvrages qui charment la pente qui nous entraîne vers le merveilleux ?… et n’a lu avec délices ceux qui retracent si bien tous les secrets du cœur et les divers événemens de la vie… Nous ne rencontrons partout que des ennemis ; nous ne recueillons que le blâme, et nos ouvrages sont dans toutes les mains ! Et c’est dans nos productions que ces ennemis eux-mêmes viennent chercher quelques idées agréables, quelques souvenirs de bonheur, quelques momens de distraction.

Voyez les neuf cents abréviateurs de l’histoire d’Angleterre ; voyez les auteurs non moins nombreux, qui publient des volumes, en compilant quelques passages de Milton, de Pope, de Prior, quelques articles du Spectateur, quelques chapitres de Sterne : cent plumes s’empressent à composer leur éloge ou celui de leurs ouvrages ; on les vante, mais ont-ils un grand nombre de lecteurs ? On serait tenté de croire qu’il y a une ligue formée pour décourager les romanciers, en refusant malgré l’évidence de leur reconnaître du talent, et en jettant du mépris sur ce genre de littérature, qui demande pour réussir du goût, de l’esprit et du génie.

« Je ne lis jamais de nouvelles… Il est rare que je jette les yeux sur une nouvelle… Ne croyez pas que je lise des romans… Cela est assez bien fait pour un roman. » Voilà ce que l’on entend dire tous les jours. — Que lisez-vous là Miss ? — Ce n’est qu’un roman, dit la jeune personne, en jettant le livre avec indifférence, ou même avec un dédain affecté ; et ce roman, c’est

pourtant *Cécilia, Camillia, Balinda*, ou enfin quelqu'ouvrage dans lequel la connaissance la plus approfondie du cœur humain est parvenue à décrire ses sensations avec le talent le plus vrai, le style le plus élégant et le plus pur.

Que la même jeune personne ait entre les mains un volume du Spectateur, avec quel orgueil elle le montre ; elle en dit le titre, elle en nomme l'auteur ! Et cependant il est peu croyable qu'elle prenne beaucoup d'intérêt ou de plaisir à la lecture d'un ouvrage si volumineux, écrit d'un style dur, rude, sec ; dont la plupart des articles ont si peu de liaison, traitent de sujets supposés et peu intéressans, avec des circonstances improbables et peu attachantes ; dont les caractères sont factices, les conversations embrouillées : il est peu croyable qu'elle puisse s'en occuper long-tems.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI.

Table des matières

En rapportant une conversation entre les deux amies, nous donnerons une idée juste de la solidité que leur intimité avait acquise après une liaison de huit à dix jours, et nous ferons connaître la délicatesse de leurs sentimens, l'originalité de leur esprit, leur goût pour la littérature.

Elles s'étaient donné rendez-vous à la *Pump-Room* : Catherine arriva un instant après le moment convenu. Comment, ma très-chère, s'écria Isabelle, comment pouvez-vous venir si tard ? J'étais d'une inquiétude extrême de ne pas vous voir arriver.

— Vraiment ; vous étiez inquiète ? J'en suis désolée… Cependant je crois être arrivée à l'heure fixée. Y a-t-il long-tems que vous êtes-ici ?

— Il y a une éternité ! Voilà plus d'une demi-heure que je vous attends… Allons-nous asseoir à l'autre extrémité du salon, pour mieux jouir du plaisir d'être ensemble. J'ai mille choses à vous dire. D'abord j'ai été effrayée de la pluie survenue au moment où je me disposais à sortir. La vue de ces gros nuages me désolait. Savez-vous que j'ai vu à la fenêtre d'une boutique en Milsom-street le plus joli chapeau ; il est presque comme le vôtre, excepté que les rubans sont coquelicots, tandis que ceux-ci sont verts. Je l'ai regardé long-tems ; j'en avais bien envie. Mais vous, ma douce Catherine, qu'avez-vous fait ce matin ? Avez-vous beaucoup lu dans Udolphe ? — Beaucoup… J'en suis au voile noir. — Déjà !… Quelle charmante lecture !… pour le monde entier ; je ne vous dirais pas ce qui est derrière ce voile. Vous avez bien envie de le savoir ? — Oh oui ! j'en suis bien impatiente. Qu'est-ce que cela peut être ? Mais ne me le dites pas. Je n'aime pas à savoir les choses d'avance. Il me semble que ce doit être un squelette : je suis sûre que c'est celui de Laurencia. J'aime ce roman à la folie : je pourrais passer ma vie entière à le lire : je vous assure que si ce n'eût été pour venir avec vous, rien au monde ne me l'aurait fait quitter. — Charmante Créature ! Comme elle est aimable ! Combien je vous suis obligée ! Quand vous aurez fini Udolphe, nous lirons ensemble l'*Italien*. — Vous l'avez ! Oh que j'en suis contente ! En avez-vous encore d'autres ? — Oui sûrement : j'ai encore *le Château de Wolfenbach, Clermont, les Avis mystérieux, la Nécromancie de la forêt noire, la Cloche de minuit,*

l’Orphelin du Rhin, les horribles Mystères. En voilà, je pense, pour quelque tems. — Oui ! cela est charmant : mais sont-ils tous aussi terribles ? — Tout autant, je vous l’assure ; car une de mes bonnes amies, Miss Andrews, la plus douce créature qui existe, les a tous lus, et m’a assurée qu’ils étaient tels. Je voudrais que vous connussiez cette aimable Miss Andrews ; vous en seriez enchantée. Elle s’est fait, elle-même la plus jolie robe que vous puissiez vous imaginer. Je la trouve belle comme un ange, et je suis toujours à quereller tous les hommes de ma connaissance, parce qu’ils ne l’admirent pas autant que je le fais. — Vous les querellez ! Comment vous osez les quereller, parce qu’ils ne la trouvent pas aussi belle que vous le voudriez ! — Assurément, il n’est rien que je ne fasse pour les personnes qui sont vraiment mes amies : je ne puis concevoir une amitié faible. Ce n’est pas le caractère de la mienne ; tous mes sentimens sont passionnés. Je disais au capitaine Hunt, cet hiver au bal, que je ne danserais pas avec lui de toute la soirée, s’il ne convenait que Miss Andrews était belle comme un ange. Les hommes nous croyent incapables d’avoir de l’amitié entre nous, je suis déterminée à leur prouver le contraire… Maintenant si j’entendais dire de vous un seul mot, qui ne fut pas à votre louange, je prendrais feu à l’instant… Mais cela n’arrivera pas, car vous êtes précisément de ce genre de femmes qui plaisent à tous les hommes. — Oh ! ma chère, dit Catherine, en rougissant, comment pouvez-vous parler ainsi ? — Je vous connais très-bien : vous avez de la vivacité, et Miss Andrews en manque absolument : je dois même convenir qu’il y a en elle quelque chose qui éloigne, et qu’elle peut sembler insipide quand on ne la connaît pas assez. Je puis vous dire aussi qu’hier quand vous passiez, j’ai vu un jeune homme vous regarder si attentivement, si long-tems, que je suis sûre qu’il est amoureux de vous. — Catherine rougit beaucoup, et se récria. — Isabelle riant l’assura sur son honneur que c’était l’exacte vérité ; mais je sais, dit-elle, avec un air de finesse, que vous êtes indifférente à l’admiration des hommes, excepté à celle d’un certain gentleman, dont cependant vous savez à peine le nom ; je ne puis vous blâmer, ajouta-t-elle avec sentiment ; je vous comprends parfaitement ; quand le cœur est vraiment touché, on est peu sensible aux soins des indifférens ; tout ce qui ne parle pas de l’objet préféré est si insipide, a si peu d’intérêt !… Ah ! je comprends à merveille votre apparente indifférence. — Ne croyez donc pas que je sois entièrement occupée de M. Tilney, d’un homme que peut-être je ne reverrai jamais. — Ne jamais le revoir ! pauvre chère ame ! ne parlez pas ainsi, je suis sûre que

vous seriez très-malheureuse de penser ce que vous dites. — Malheureuse ! Non !… En vérité ; ma chère,… je ne cache pas que j'ai eu du plaisir à le voir ; mais quand je puis lire Udolphe, je ne pense plus à lui, je ne regrette plus personne !… Oh ! cet épouvantable voile noir, ma chère Isabelle, je l'ai toujours dans l'esprit, je gagerais que c'est le squelette de Laurencia qui est derrière. — Je suis vraiment étonnée que vous lisiez ce livre pour la première fois. Mistriss Morland, je le suppose, vous empêche de lire des romans. — Non pas du tout ; elle lit elle-même souvent Sir Charles Grandisson ; mais pour des livres nouveaux, nous n'en avons point à la maison. — Sir Charles Grandisson ! C'est là un roman bien ennuyeux, bien extraordinaire, n'est-il pas vrai ? Je me souviens que Miss Andrews n'a jamais pu en lire le premier volume jusqu'à la fin. — Il ne ressemble nullement à Udolphe ; mais je vous assure qu'il est aussi fort intéressant. — En vérité !… Vous m'étonnez ; je croyais qu'il était impossible de le lire ; mais, ma chère, comment vous coiffez-vous pour ce soir ? Je suis décidée, malgré les dangers de la comparaison, à me coiffer et à m'habiller précisément comme vous ; ce sera un rapprochement de plus entre nous. Et puis vous savez comme les hommes observent ces choses-là !… Elles leur prouvent l'intimité qui unit deux femmes. — Mais je ne comprends pas qu'il soit nécessaire de la leur prouver relativement à nous, dit Catherine innocemment. Que cela soit nécessaire ! s'écria Isabelle ; ah ! ma chère, les hommes sont si fats, si présomptueux, qu'il nous croyent continuellement occupées d'eux, et du soin de leur plaire : pour moi, je mets tout mon plaisir à les désoler, à les tenir à une grande distance, et à leur prouver que je préfère, à eux tous, une amie, une tendre amie. — Je n'ai pourtant jamais remarqué cette présomption ; je les ai toujours trouvés fort polis avec moi ! — Oh ! cependant ils se donnent des airs ! ils sont si suffisans ! ils se croyent si importans !… Oh ! ce sont de sottes créatures. Mais, à propos, quoique j'y aie déjà pensé cent fois, je ne vous ai pas encore demandé quels sont les hommes auxquels vous donnez la préférence : aux grands ou aux petits ; aux bruns ou aux blonds ? — Je n'en sais trop rien ; je n'y ai jamais pensé : il me semble que je préférerais les bruns, quand ils ne sont pas trop noirs. Très-bien, Catherine ; c'est précisément lui ; car je n'ai pas oublié le portrait que vous m'avez fait de M. Tilney : un beau teint, des cheveux bruns, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! mon goût est différent : je préfère un beau blond, avec des yeux bleus, bien doux, un teint un peu pâle ; ne me trahissez pas par une indiscrétion, quand vous vous trouverez avec

quelqu’un de votre connaissance qui ressemble à ce portrait. — Vous trahir ! que voulez-vous dire ? — Rien : c’est une distraction ; je ne voulais rien dire de cela ; je me laisse toujours entraîner ; mais quittons ce sujet.

Catherine étonnée se tut pendant quelque tems. Elle allait reprendre son sujet favori, le squelette de Laurencia, lorsqu’Isabelle s’écria : pour l’amour du ciel, éloignons-nous de cette place ! Savez-vous qui sont ces deux hommes qui, depuis une demi-heure, ne cessent de nous regarder ? Ils m’ont toute décontenancée : allons-nous en ; regardez s’ils n’ont pas la hardiesse de nous suivre : j’en ai grande peur. Tout en marchant, elle tenait à la main sa liste des étrangers, et la parcourait pour chercher à connaître les noms de ces deux hommes, quand Catherine, remplissant le rôle qui lui avait été donné, observait pour voir de quel côté ils se dirigeaient. — « J’espère, dit Isabelle, qu’ils ont pris un autre chemin, et qu’ils n’ont pas l’impertinence de nous suivre. Dites-moi s’ils viennent ; je crains de tourner la tête. » Catherine l’assura qu’il était inutile de s’éloigner davantage, que ces deux gentlemans étaient sortis par une porte opposée. — Et par laquelle, dit vivement Isabelle, en tournant promptement la tête : l’un d’eux est un très-joli jeune homme. — Par celle qui ouvre sur le chemin qui conduit à l’église. — Bien ! je suis très-contente d’être délivrée d’eux. Maintenant retournons à Edgar’s-Buildings, je vous montrerai mon nouveau chapeau ; vous aurez du plaisir à le voir. — Volontiers ; mais de ce côté n’y a-t-il pas à craindre que vous rencontriez ces deux étrangers ? — Je ne pensais pas à cela. Je désire pourtant que vous voyez mon chapeau : dépêchons-nous, nous les éviterons. — Il vaut mieux attendre quelques minutes, ils seront alors passés, et nous n’aurons pas la crainte de les rencontrer. — Oh, certainement je ne me gênerai pas ainsi pour eux. Je ne suis pas habituée à faire voir aux hommes qu’ils sont si dangereux : voilà ce qui les gâte. Catherine, n’ayant rien à opposer à ce raisonnement, suivit Isabelle, qui, pour exécuter la résolution où elle était d’humilier et de braver le sexe entier, suivit le chemin que les deux jeunes gens avaient pris.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII.

Table des matières

En peu d’instans les deux amies se rendirent de Pump-Yard à l’arcade opposée à Union-passage. Pour peu que l’on connaisse Bath, on sait combien il est difficile de traverser Cheap-Street dans cet endroit où aboutissent Gread-London et Oxford-Noads ; c’est là aussi où se trouve la principale auberge de la ville. Il en résulte que cette rue est constamment embarrassée par des chevaux, des voitures, des chariots, qui la traversent en tous les sens ; aussi chaque jour se renouvellent régulièrement les plaintes de toutes les dames retenues dans cet endroit par où elles sont obligées de passer pour se rendre chez leurs marchands ; ou de celles qui, comme dans le moment présent, se trouvent contrariées par ce retard, à cause du désir qu’elles ont de suivre, sans en avoir l’air, quelques jeunes gens conduits par un motif semblable.

Depuis son arrivée à Bath, Isabelle n’avait pas passé un seul jour sans déplorer ce fâcheux inconvénient, qu’elle sentait alors plus vivement que jamais. Elle était contrariée dans son impatience, elle voyait les deux jeunes étrangers du côté opposé à celui où elle était, et ils marchaient fort vîte, tandis qu’elle était obligée de s’arrêter à cause de l’approche d’un gig qui arrivait dans la même direction qu’elle. Le conducteur de ce gig semblait être bien inconsidéré, ou bien sûr de son cheval qu’il faisait aller au galop à travers la foule, et sur un très-mauvais pavé, au risque de briser la voiture, ou d’écraser les passans. Ces odieux gigs, dit Isabelle, je les abhorre. C’était bien le sentiment qu’elle éprouvait à la vue de celui-là ; mais après avoir considéré les deux personnes qui étaient dedans, elle changea subitement de façon de penser et de parler, elle s’écria avec l’accent du plaisir : M. Morland ! mon frère ! — Eh, c’est James, dit Catherine. La reconnaissance se fit promptement, et à l’instant le cheval fut arrêté si brusquement, qu’il faillit tomber sur sa croupe, et que le laquais manqua être jetté à terre. Les deux jeunes gens s’élancèrent hors de la voiture. Catherine, pour qui cette rencontre était imprévue, accueillit son frère avec le plus grand plaisir : James, qui l’aimait tendrement, n’en ressentait pas un moins vif ; il le lui témoignait et le lui exprimait, autant toutefois que le lui permettait Miss Thorpe, qui cherchait à fixer sur elle toute son attention, soit en lui

adressant sans cesse la parole, soit en le considérant avec des yeux qui exprimaient un mélange de joie et d'embarras capables, si Catherine avait eu plus d'expérience ou moins de simplicité, de l'éclairer sur la nature des sentimens de son amie ; mais elle croyait ces sentimens de la même nature que ceux qu'Isabelle lui témoignait à elle-même, et elle n'y appercevait point de différence.

John Thorpe, qui s'était d'abord occupé de son cheval, rejoignit sa sœur et son amie, qui le présentèrent à Miss Morland. C'était un jeune homme assez épais, d'une taille moyenne, ayant les traits gros, les manières communes, et néanmoins fort content de sa personne et de ses agrémens. Il croyait imiter le ton des jeunes seigneurs, mais il n'en était que la caricature ; s'il voulait avoir la mine d'un cavalier, c'était comme un palefrenier qu'il s'habillait ; il affectait un air délibéré avec les personnes auxquelles il devait du respect, et allait jusqu'à l'impertinence dans les occasions où il devait être le plus réservé. Il salua légérement Catherine, qu'il fixa cependant, tout en prenant et secouant fortement en signe d'amitié la main de sa sœur, ainsi que les jeunes gens ont coutume de le faire entr'eux ; regardant ensuite à sa montre : combien de tems, dit-il : croyez-vous, Miss Morland, que nous ayons mis à venir de Tetbury ici ? — Je ne connais pas la distance, répondit-elle. — Vingt-trois milles, dit James. — Vingt-trois milles ! s'écria Thorpe ; il y en a vingt-cinq bien mesurés. — James allégua l'autorité des livres de poste, des conducteurs de voitures, des bornes milliaires. — Toutes ces autorités furent nulles pour John, qui prétendit avoir une règle plus sûre pour en juger. — Jamais, dit-il, mon cheval attelé à la voiture ne fait moins de dix milles par heure : nous sommes partis de Tetbury à onze heures précises ; il est maintenant une heure et demie : ainsi, il n'y a pas de doute, que nous n'ayons fait vingt-cinq milles. — Tu te trompes, dit James, dix heures sonnaient quand nous sommes partis. — Comment dix heures ! Sur mon honneur, c'était onze heures ; je les ai comptées. Votre frère, Miss Morland, parle contre l'évidence ; regardez seulement ce cheval ; en avez-vous jamais vu un plus vif ? (Le domestique venait précisément de monter dans le gig pour l'emmener.) Quelle ardeur ! et croire que dans deux heures et demie, il n'aurait fait que vingt-trois milles : impossible ! Il ne faut que le voir pour s'assurer que cela ne se peut. — Il est vrai, dit Catherine, qu'il avait bien chaud. — Il n'avait pas une goutte de sueur jusqu'à Valcot-Church ; c'est là seulement où j'ai commencé à le presser un peu. Rien qu'en voyant ses jarrets, sa croupe, son

allure, on est forcé de convenir qu'il ne peut faire moins de dix mille par heure. Que pensez-vous de mon gig, Miss Morland ? Il est joli, n'est-il pas vrai ; bien suspendu, bien solide : il n'y a pas plus d'un mois que je l'ai : il a été fait pour un ecclésiastique de mes amis, un bon camarade, ma foi ; il s'en est servi pendant quelques semaines ; le gig n'en est que meilleur ; il est à l'épreuve ; je cherchais précisément une voiture de cette espèce : je m'étais décidé pour un carricle, lorsque le hasard m'a fait rencontrer, sur le pont Magdalen, cet ami qui se rendait à Oxford le quartier dernier. Ah, Thorpe ! dit-il, je te rencontre à propos : j'arrive, et je n'ai plus besoin de mon gig ; tu m'aideras à m'en défaire ; il est charmant ; mais j'ai plus besoin d'argent que de voiture. — Oh diable ! je suis ton homme, lui dis-je ; quel prix en veux-tu ? Combien pensez-vous, Miss Morland, qu'il me l'a fait ? — Je ne puis vous le dire ; je ne connais pas la valeur de ces choses-là. — Une caisse suspendue, pensez ! Siége, coffre, fontes, gardes-crotte, lanternes, garnitures en argent, tout est parfait ; les ressorts sont aussi bons, même meilleurs que s'ils étaient neufs. Eh bien ! Il m'en demande cinquante guinées ; je le prends au mot, je lui jette son argent, et le gig est à moi. — Je ne puis juger si c'est cher ou bon marché : j'ai peu de connaissances dans ce genre ! — Ni cher, ni bon marché : je crois bien que je l'aurais eu à moins ; mais je n'aime pas à marchander, et puis ce pauvre diable de Freeman avait besoin d'argent. — C'est une preuve de votre bon cœur, dit Catherine avec sensibilité. — Diable ! quand on a le moyen de faire quelque chose pour un ami, il faut le faire ; voilà comme je suis, moi.

Enfin, on demanda aux deux dames où elles avaient intention d'aller. Sur leur réponse et après quelques observations, tous quatre convinrent d'aller jusqu'à Edgar's Buildings rendre leurs respects à Mistriss Thorpe. James et Isabelle marchèrent ensemble. Celle-ci éprouvait tant de plaisir à être avec le frère de son amie, et l'ami de son frère ; ce sentiment était si naturel, si dépouillé de toute coquetterie, qu'elle ne pensa presque plus aux deux jeunes gens qui les premiers avaient été l'objet de ses courses. Elle ne retourna même la tête que deux ou trois fois, pour voir s'ils la regardaient, lorsqu'elle les rencontra en Milsom-street. John Thorpe accompagnait Catherine : après quelques momens de silence, il remit la conversation sur son gig. On pourrait cependant, dit-il, Miss, trouver que je l'ai eu à bon marché : car dès le lendemain, je pouvais le revendre dix guinées de plus. Jackson, d'Oreil, m'en offrait de prime abord soixante guinées ; Morland le sait, il était avec moi. — Oui, dit celui-ci, il t'en offrait soixante guinées,

mais avec le cheval — Du diable, je ne vendrais pas mon cheval pour cent guinées ! Aimez-vous les voitures découvertes, Miss Morland ? — Oui, je les aime beaucoup, quoique j'aie eu rarement occasion d'en faire usage. — J'en suis charmé, je vous conduirai tous les jours dans la mienne. — Je vous remercie, dit Catherine avec un peu d'hésitation, ne sachant pas trop s'il était convenant d'accepter cette offre. — Dès demain je vous conduis à Landown-Hill. — Je vous suis obligée : peut-être votre cheval serait-il trop fatigué. — Fatigué ! mon cheval fatigué ! Il n'a fait que vingt-trois milles aujourd'hui ; rien ne ruine un cheval autant que le repos ; je ne laisse jamais reposer le mien ; je prétends, au contraire, pendant mon séjour ici, le faire courir au moins quatre heures par jour. — Y pensez-vous ? À votre calcul, ce serait lui faire faire quarante milles par jour. — Quarante ou cinquante ; n'importe. Demain je vous conduis à Landown ; je vous le promets. — Cela sera charmant, dit Isabelle, en se retournant : ma chère Catherine, je voudrais bien aller avec vous ; mais je crois que la voiture de mon frère n'a de place que pour deux. — Certainement il n'y a de place que pour deux ; mais y en eût-il pour trois, il ne sera pas dit que je sois venu à Bath pour le plaisir de promener ma sœur. Cela serait plaisant ! Que Morland vous conduise, c'est son affaire. Cela amena un débat de politesse entre James et Isabelle. Catherine n'en comprit pas bien les raisons et n'en calcula pas le résultat.

La conversation prit enfin une autre tournure. On se mit à examiner chacune des femmes que l'on rencontrait ; on prononça sur leur beauté ; on distribua, du ton le plus tranchant, la louange et le blâme. Catherine écoutait, applaudissait avec toute la politesse et la défiance d'une jeune personne timide qui craint de hasarder une opinion différente de celle qu'on énonce d'une manière si décidée, surtout quand il s'agit de la beauté. Elle résolut à la fin d'essayer de changer le sujet de la conversation par une question que depuis long-tems elle désirait faire. Avez-vous lu Udolphe, dit-elle, M. Thorpe ? — Udolphe ! Ma foi, non : je ne lis jamais de romans ; j'ai bien autre chose à faire. Catherine humiliée et honteuse allait justifier sa question, quand il la prévint. — Les romans, ajouta-t-il, sont tous pleins de sottises et d'invraisemblances ; il n'y en a pas un seul de supportable ; depuis Tom Jones, excepté le Moine, que j'ai lu l'autre jour, tous les autres sont les plus stupides productions du monde. — Je crois que vous aimeriez Udolphe, si vous le lisiez ; il est si intéressant ! — Non, ma foi : si j'en lis jamais, ce ne sera que les romans de Mistriss Radcliff ; ceux-là sont assez

amusans ; il s’y trouve de la gaieté, du naturel. — Mais Udolphe est de Mistriss Radcliff, dit Catherine avec un peu d’embarras causé par la crainte de mortifier. — Non certainement !… En serait-il ?… Ah ! oui… oui, je m’en souviens ; c’est un de ses ouvrages ; je le confondais avec un autre sot livre, dont on a beaucoup parlé, fait par une femme, et dont l’héroïne épouse un émigré français. — Je suppose que vous parlez de Camille — Oui : un livre plein de niaiseries invraisemblables… Un vieillard s’amusant sur une bascule… Je n’ai jamais eu le courage de parcourir jusqu’à la fin seulement le premier volume. En vérité je devine toutes ces fadaises avant de les lire : aussitôt que j’ai vu que cette Camille épousait un Français, pour rien au monde je n’aurais voulu finir le livre. — Pour moi, je ne l’ai pas lu. — Vous n’y perdez rien, sur ma parole. C’est tout ce que vous pouvez imaginer de plus ridicule. Figurez-vous un sot vieillard, qui, comme je vous l’ai dit, ne sait se plaire que sur une balançoire, et qui apprend le latin. Le livre ne contient pas autre chose.

Cette judicieuse critique, dont tout le mérite était perdu pour la pauvre Catherine, se prolongea jusqu’au moment où l’on arriva à la porte du logement de Mist. Thorpe. Les sentimens de l’amour filial qu’il fallut exprimer, sauvèrent l’auteur de Camille du danger d’un examen plus long et plus approfondi, de la part d’un connaisseur aussi éclairé.

La bonne mère qui avait aperçu et reconnu son fils, était accourue à sa rencontre. Ah ! ma mère, dit-il d’une voix élevée, en lui prenant et en lui secouant vigoureusement la main, où diable avez-vous acheté ce vilain chapeau ? Il vous donne l’air d’une vieille sorcière. Voici mon ami Morland ; je vous l’amène pour passer ici quelques jours avec moi ; vous nous ferez préparer deux bons lits, n’est-ce pas, ma mère ? Cette bonne femme n’attendait sans doute rien de mieux ; elle était habituée à ce genre de démonstrations de tendresse de la part de son fils ; elle fut fort satisfaite, et le reçut le plus affectueusement possible. Les deux jeunes sœurs qui s’approchèrent pour le féliciter sur son heureuse arrivée, reçurent aussi leur part de sa courtoisie fraternelle ; il leur demanda à chacune, en les embrassant, pourquoi, diable, elles étaient toujours si laides.

Ces manières déplaisaient fort à Catherine ; mais ce jeune homme était l’ami de James et le frère d’Isabelle ; de plus, elle savait qu’il la trouvait charmante, c’est ce dont l’avait assurée son amie, quand elles furent ensemble dans la chambre de celle-ci, pour examiner son chapeau ; enfin, il l’avait invitée à danser le soir au bal, où ils devaient se retrouver ; de sorte

que toutes ces raisons balançaient dans son esprit, l'impression défavorable qu'elle avait reçue, et tenaient en suspens son opinion sur ce nouveau venu. Elle n'eut point été douteuse, si Catherine eût été plus âgée, ou si son caractère eût été plus formé. Jeune comme elle l'était, avec tant de défiance de son propre mérite, il lui était difficile de ne pas être favorable à un homme qui avait dit qu'elle était charmante, qui lui avait demandé d'être son partener au bal ; ainsi, après être restés deux heures ensemble, lorsqu'elle se retira avec James, et que celui-ci lui demanda ce qu'elle pensait de son ami, elle répondit qu'il lui semblait aimable et agréable : réponse qui eût probablement été toute contraire, sans l'impression qu'elle avait reçue par les deux motifs dont nous venons de parler. — C'est le meilleur garçon qui existe, reprit James ; il est un peu tapageur, mais cela ne déplaît pas aux femmes. Comment êtes-vous avec sa famille ? — Parfaitement. J'aime sur-tout Isabelle. — Je suis très-aise de vous entendre. C'est précisément le genre de jeune personne qu'il vous convient d'avoir pour amie : elle est aimable, sans la moindre affectation et remplie de bon sens ; j'ai toujours désiré vous la faire connaître : elle paraît aussi vous aimer beaucoup ; elle dit de vous les choses les plus flatteuses. Et les éloges d'une personne telle que Miss Thorpe, ma chère Catherine, dit-il, en lui serrant affectueusement la main, sont faits pour donner de l'orgueil ! — Je l'aime extrêmement, et je me trouve heureuse de l'avoir rencontrée à Bath. Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé dans vos lettres ? — Parce que je pensais vous voir bientôt, et vous en parler moi-même. J'espère que vous vous voyez beaucoup ici. C'est une charmante fille, d'une prudence extrême. Elle est adorée de toute sa famille : il est évident qu'on la préfère aux autres. Comme elle doit être admirée ici ! L'est-elle beaucoup ? — Oui, je crois qu'elle l'est beaucoup. M. Allen dit que c'est la plus jolie personne de Bath. — Je le crois : d'ailleurs je ne connais pas en fait de beauté un meilleur juge que M. Allen. Je n'ai pas besoin, ma chère Catherine, de vous demander si vous vous plaisez ici ; il est impossible de ne pas se plaire avec une compagne, une amie telle que Miss Thorpe. Et les Allen ! Je suis sûr que vous en êtes contente aussi. — Très-contente ; ils sont remplis de bonté pour moi ; jamais je n'ai été aussi heureuse. Je le suis encore de vous voir. Que vous êtes bon d'être venu ici exprès pour moi ! James, en recevant ces témoignages de la reconnaissance de sa sœur, sans précisément la désabuser, lui donna l'assurance bien sincère de son tendre attachement pour elle : il lui fit ensuite mille questions sur la santé de son père, de sa

mère, sur toutes les affaires, sur tous les détails de sa famille, sur ce qui concernait les personnes qu'il connaissait dans le voisinage de Fullerton. C'en fut assez pour entretenir une conversation dans laquelle James trouvait le moyen de faire entrer de tems à autre l'éloge d'Isabelle.

Ils arrivèrent ainsi en Pulteney-Street. Ils furent fort bien reçus de M. et de Mistriss Allen. Le premier invita James à dîner, et celle-ci le pria d'examiner un manchon et une palatine qu'elle venait d'acheter, et d'en deviner le prix ; ce qu'il fit aussitôt de son mieux. Mais il ne put accepter l'invitation de M. Allen, parcequ'il était déjà engagé chez Mist. Thorpe ; et comme il était assez tard, il se retira. Dès qu'il fut sorti, Catherine reprit son cher Udolphe ; l'intérêt qu'elle mettait à ce livre, le désir qu'elle avait de connaître le mystère du voile, l'absorbaient tellement, qu'elle parut insensible aux vives inquiétudes que lui exprimait Mist. Allen, sur ce que sa tailleuse ne lui avait pas encore apporté la robe qu'elle devait mettre le soir, tandis qu'il était quarante minutes au-delà de l'heure à laquelle on lui avait promis d'apporter cette robe. Toute à Udolphe, Catherine ne donna que quelques instans à sa toilette, pendant laquelle elle ne pensa ni au bal où elle devait aller le soir, ni au nouveau partener dont elle avait fait la conquête.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VIII

Table des matières

Malgré le retard occasionné par Udolphe et par la tailleuse, la société de Pulteney-Street arriva une des premières dans le grand salon. Les Thorpe et James Morland l'y avaient précédée de peu d'instans. À son ordinaire, Isabelle courut à la rencontre de son amie, avec un bruyant empressement. Après avoir admiré la forme de sa robe, l'élégance de sa coiffure, elle prit son bras et toutes deux suivirent leurs chaperons, en se parlant bas, en riant haut, et en se donnant toutes les petites marques d'affection et d'intimité que se prodiguent en public les jeunes demoiselles. Le bal commença. James, partener d'Isabelle, mourait d'impatience d'aller prendre place ; mais John n'était pas là : il était allé dans le salon de jeu s'entretenir avec un ami. Miss Thorpe déclara que rien au monde ne la déciderait à danser sans Catherine : si nous ne dansons pas ensemble, si nous nous séparons un instant, nous ne pourrons plus nous rejoindre de la soirée, et si je ne suis constamment avec ma bonne amie, je n'aurais pas le moindre plaisir, dit-elle avec le sourire le plus aimable et le plus sentimental. Catherine lui exprima sa reconnaissance.

À peine trois minutes s'étaient passées à attendre John, qu'Isabelle dit quelques mots à l'oreille de James, S'approchant ensuite de celle de Catherine : ma bonne amie, lui dit-elle, j'en suis désolée, mais il faut que je vous quitte ; votre frère ne veut plus attendre ; il me tourmente, il craint de ne plus trouver à nous placer : c'est avec le plus grand regret que je vous laisse ; John ne peut tarder à revenir ; j'espère que vous nous trouverez facilement ; adieu, ma toute bonne, ajouta-t-elle, en lui serrant la main, et en s'en allant. Catherine, quoique très-contrariée ne répondit rien. Pour ne pas rester seule ; car la jeune Miss Thorpe dansait aussi, elle alla se placer près de Mist. Allen et de Mist. Thorpe. La position, où elle se trouvait, est une des plus désagréables pour une jeune personne, pour une héroïne de roman, même pour une simple danseuse. Attendre un partener qui vous a oubliée, grossir le nombre des délaissées qui ne sont ni jeunes, ni jolies, ni connues, quand on ne doit pas compter parmi elles, c'est être placée d'une manière pénible ; c'est porter, en présence du public, tout le poids de l'inconsidération et de l'incivilité d'un partener. Combien il est difficile,

dans de telles circonstances, de prendre un maintien convenable ! Une jeune personne du grand monde eût bien vîte décelé un mécontentement qu'il lui eût été impossible de contenir. Catherine était mécontente, sans doute ; mais sa simplicité ne laissait pas à sa vanité le soin d'exalter ce désagrément ; elle s'assit donc en silence, et sans proférer une seule plainte. Au bout de quelques minutes, elle fut tirée de cet état pénible par le plaisir qu'elle ressentit de voir approcher, non pas M. Thorpe, mais M. Tilney. À peine à trois pas d'elle, il s'avançait encore, sans paraître la voir. Elle rougit ; un sourire vint égayer sa physionomie ; mais elle ne dit pas un mot. M. Tilney regardait de côté et d'autre. Il parlait avec vivacité à une jolie personne qu'il conduisait : c'est probablement sa sœur, pensa Catherine. C'était cependant pour elle une belle occasion de se livrer au désespoir, pour peu qu'elle eût voulu supposer que cette femme était sans doute celle de M. Tilney ; qu'il était à jamais perdu pour elle ; qu'elle n'avait plus qu'à se livrer à des regrets éternels. Mais, je le répète, Catherine était trop simple pour penser à concevoir de tels soupçons. Rien que de naturel ne s'offrait à son esprit. Elle n'avait jamais eu l'idée que M. Tilney, jeune comme il était, dût être marié. Elle n'avait remarqué, ni dans ses manières, ni dans sa conversation, rien de ce qu'elle avait observé dans les manières et la conversation des hommes mariés qu'elle connaissait. Il ne lui avait jamais parlé de sa femme ; il avait plusieurs fois nommé sa sœur. De tout cela, elle concluait que c'était la sœur de M. Tilney qu'elle voyait. Ainsi, au lieu d'avoir le visage saisi d'une pâleur mortelle, au lieu de tomber évanouie dans les bras de Mistriss Allen, suivant que cette circonstance imprévue paraissait devoir le rendre indispensable, elle resta tranquillement assise sur son siége, conservant l'usage de ses sens, seulement le visage couvert d'un incarnat fort vif. M. Tilney et sa compagne continuaient à s'avancer, mais doucement. Ils marchaient immédiatement derrière une dame de la connaissance de Mistriss Thorpe, qui s'arrêta pour lui parler, et obligea ceux qui la suivaient de s'arrêter aussi. Ils regardèrent les dames qui étaient assises : les yeux de M. Tilney rencontrèrent ceux de Catherine ; elle fut à l'instant saluée du plus aimable sourire, en signe de connaissance : elle y répondit de même. M. Tilney, ayant aussi reconnu Mistriss Allen, s'approcha de plus près pour leur présenter ses respects. Je suis très-aise de vous revoir, Monsieur, lui dit Mistriss Allen ; je craignais que vous n'eussiez quitté Bath. Il la rassura en lui disant qu'il l'avait effectivement quitté le matin du jour qui avait suivi celui où il avait eu l'avantage de les

voir, et qu'il avait été absent durant toute la semaine. — Vous n'êtes, je ne crois, pas fâché d'être revenu. Le séjour de Bath convient à la jeunesse ; cette ville réunit tous les plaisirs que recherchent les jeunes gens. Je ne cesse de dire à M. Allen, quand il se plaint d'être malade, qu'il est mieux ici que chez lui, surtout dans cette saison ; je l'assure qu'il ne peut manquer de guérir ici. — Sûrement, Mistriss, M. Allen est de votre avis ? sa santé doit s'améliorer à Bath, et cela nous donne l'espoir de vous y conserver quelque tems. — Ce que vous me dites est obligeant ; je vous en remercie, Monsieur. Oui, j'espère rester ici : un de nos voisins, le docteur Skinner, y est venu la saison dernière ; il est arrivé très-malade, et en est parti guéri. — C'est pour vous, Mistriss, un motif d'espoir. — Je le vois ainsi. Le docteur est resté ici trois mois avec sa famille : c'est ce que je fais observer à M. Allen, pour lui persuader qu'il ne doit pas penser à partir avant trois mois.

Comme Mistriss Allen ne tarissait jamais, elle eût pu prolonger longtems cette conversation. Mais elle fut interrompue. Mistriss Thorpe la pria de se serrer pour faire place à Mistriss Hughes, et à Miss Tilney, qui désiraient rester près d'elles. Ces dames se mirent en mouvement et firent de la place aux nouvelles venues. M. Tilney resta debout devant elles. Après un moment de silence, il demanda à Catherine la faveur de danser avec elle. Cette proposition, qui lui était si agréable, devint un sujet de peine. Dans le refus qu'elle était obligée de faire, elle exprima avec beaucoup de franchise tout ce qu'elle éprouvait, de sorte que M. Thorpe, qui arriva dans ce moment, put en juger lui-même. Le ton avec lequel celui-ci fit part des motifs qui l'avaient retenu, n'était pas fait pour la consoler du lot qui lui était échu ; il conta toutes les particularités relatives aux chevaux et aux chiens de l'ami qu'il avait rencontré en entrant, et avec lequel il avait traité de rechange de petits chiens terriers. Ce sujet ne pouvait absorber l'attention de Catherine, aussi elle tourna plusieurs fois la tête du côté où elle avait laissé M. Tilney ; elle pensait encore à la chère Isabelle, qu'elle n'apercevait nulle part, et qui était dans une autre pièce. Elle était donc séparée de sa société, éloignée de toutes ses connaissances, éprouvant des désagrémens successifs, qui furent pour elle une leçon salutaire. Elle reconnut que le plaisir d'aller au bal, d'être à l'avance, engagée par un partener, n'était pas, ainsi qu'elle l'avait cru, ce qu'il y a de plus agréable.

Elle se livrait tristement à ces réflexions, quand elle en fut tirée par un léger coup qu'elle reçut sur l'épaule : en se retournant, elle vit Mistriss Hughes qui d'abord lui demanda pardon de lui avoir donné ce coup, puis lui

montrant Mistriss Tilney et un cavalier qui l'accompagnait, lui dit : nous avons cherché Miss Thorpe, sans la trouver ; madame sa mère m'assure qu'à son défaut vous serez assez bonne pour arranger que Miss Tilney danse dans votre contre-danse. Elle ne pouvait mieux s'adresser. Catherine fut enchantée de ce qu'on lui demandait. Les deux jeunes Miss furent présentées l'une à l'autre ; Miss Tilney la remercia avec grâce de ce qu'elle voulait bien faire pour elle ; Miss Morland répondit avec tout le naturel d'un esprit très-juste, qui exprime le plaisir qu'il ressent, et Mistriss Hughes, fut satisfaite d'avoir ainsi pourvu au plaisir de sa pupille, et revint prendre sa place près de sa société.

Miss Tilney était jeune, et assez jolie ; elle avait une physionomie agréable, un maintien distingué ; ses manières, qui n'étaient ni si affectées ni si brillantes que celles d'Isabelle, étaient plus véritablement élégantes. Elles étaient celle d'une personne raisonnable et bien élevée ; sans être ni froide, ni trop prévenante, elle avait une amabilité par laquelle toutefois elle ne cherchait pas à fixer l'attention de tous les hommes ; on ne la voyait pas à tout instant, à la plus légère circonstance, affecter l'exaltation dans la joie ou le chagrin. Mais Catherine n'avait pas besoin de toutes ces apparences aimables, pour se prévenir en faveur de cette jeune Miss ; il lui suffisait de savoir qu'elle était la sœur de M. Tilney pour désirer de lui être agréable. Aussi chercha-t-elle à entamer une conversation qui pût intéresser Miss Tilney ; mais elle était mécontente de tous les sujets qui se présentaient à elle. Rien ne lui parut assez bien ; il fallut donc se réduire à la conversation ordinaire aux personnes qui se voient pour la première fois, et se demander réciproquement si elles se plaisaient à Bath, si elles en avaient vu les édifices, les environs ; si elles aimaient la danse, la musique, la promenade, les courses à cheval, etc.

À peine la seconde contre-danse finissait, que Catherine se sentit vivement saisir par le bras : c'était sa fidèle Isabelle qui s'écria : ah ! ma chère, vous voilà ? Où vous êtes-vous donc mise ? Depuis une heure je regarde par-tout pour vous voir. Comment avez-vous pu rester ici, quand vous avez su que j'étais dans une autre salle ? Je me suis horriblement ennuyée après vous. — Ma chère Isabelle dit Catherine, comment aurais-je pu aller avec vous, je n'ai pu parvenir à savoir où vous étiez. — Moi je disais toujours à votre frère d'aller vous chercher, de tâcher de vous découvrir pour que j'allasse avec vous ; mais il ne m'écoutait pas. Ces hommes, ma chère, sont si paresseux ! Il est si difficile d'obtenir d'eux ce

qui demande quelque peine de leur part ! Oh ! si vous aviez vu comme je le grondais, vous en auriez été étonnée ; mais vous savez que je traite ces Messieurs sans cérémonies. — Voyez cette jeune personne qui a des fleurs blanches sur la tête, dit Catherine à Isabelle, en l'attirant et en lui faisant quitter le bras de James, c'est Miss Tilney. — Oh ciel ! Qui aurait dit cela ? Laissez-la moi considérer ; c'est une charmante personne : je n'ai rien vu de plus joli. Mais où est donc son frère ? Ce conquérant est-il ici ? Je meurs d'envie de le voir. M. Morland ne nous écoutez pas : ce n'est pas de vous que nous parlons. — Qu'est-ce que tout ce chuchotage ? dit James, qu'y a-t-il donc ? — Que vous êtes curieux ! Après cela, accusez les femmes d'avoir de la curiosité ! Vous en avez cent fois plus qu'elles ; la vôtre ne sera pas satisfaite cette fois, vous ne saurez rien de ce que nous disons. — Vous me faites en cela plus de plaisir que vous ne le croyez. — Quel homme vous êtes ! Vit-on jamais quelqu'un comme vous ? De quoi pouvez-vous vous imaginer que nous parlons ? De vous peut-être ? Dans ce cas je vous conseille de ne pas écouter ; il serait possible que vous entendissiez des choses qui vous déplussent.

Dans cette discussion un seul objet était intéressant pour Catherine, et à son grand regret ce fut celui sur lequel on passa le plus légèrement. Son amie avait totalement oublié M. Tilney. C'est ce qui arrive dans toute discussion ; lorsqu'elle se termine, on est tout-à-fait éloigné du sujet qui l'avait fait naître.

Lorsque la musique eut annoncé la reprise de la danse, James entraîna sa jolie compagne, qui résistait à demi, en s'écriant que, pour le monde entier, elle ne consentirait pas à danser une troisième fois avec lui ; que ce serait s'afficher. Ma chère Catherine, dit-elle assez haut ; concevez-vous votre frère qui veut encore me faire danser ? J'ai beau lui représenter que cela n'est pas d'usage, qu'il nous faut changer de partener, sans quoi, nous serions la fable de l'assemblée, il s'obstine, il ne veut pas m'écouter. Sur mon honneur, dit James, dans ces grandes assemblées, on n'y fait pas la moindre attention. — Quelle sottise ! Comment pouvez-vous dire cela ? Vous autres hommes, quand vous avez quelque chose dans l'idée, on ne peut vous faire changer. Ma bonne Catherine, venez à mon secours, aidez-moi à lui persuader que je ne puis lui accorder sa demande. Dites-lui que vous serez mécontente s'il insiste. Vous le serez, n'est-il pas vrai ? — Non, point du tout. Cependant si vous croyez que cela soit contre l'usage, il ne faut pas le faire. — Vous entendez votre sœur ; elle pense comme moi. Vous

me forcez de céder : eh bien ! souvenez-vous qu'il n'y aura pas de ma faute, si vous apprenez que je sois blâmée ce soir par les vieilles ladys qui sont à Bath. Venez avec nous, ma chère Catherine ; je vous en conjure, venez avec nous… Et sans attendre de réponse elle s'échappa avec James pour aller reprendre la place qu'ils avaient.

John Thorpe s'était éloigné, Catherine se trouvant seule, conçut l'espérance qu'en retournant près de Mistriss Allen et Thorpe, elle y retrouverait M. Tilney, qui peut-être lui renouvellerait la proposition qu'il lui avait faite et dont elle avait ressenti tant de plaisir, et tant de peine. Son espoir ne fut pas de longue durée : au premier coup d'œil, elle aperçut que M. Tilney n'était plus avec ces dames.

À peine les eut-elle rejointes, que Mistriss Thorpe, avide d'entendre faire l'éloge de son fils, dit à Catherine : eh bien, ma chère, vous avez été, je l'espère, contente de votre partener ? — Très-contente, Madame. — J'en suis charmée : John a de l'esprit ; il est aimable : ne le trouvez-vous pas ? Avez-vous vu M. Tilney, lui demanda, Mistriss Allen ? — Non, madame ; où est-il ? — Il est resté avec nous jusqu'au moment où il a entendu la musique : alors il nous a quittées, en disant qu'il allait danser : je pensais que s'il vous rencontrait, il vous engagerait. — Où peut-il être, dit Catherine, en regardant de tous côtés, et à l'instant elle l'aperçut qui conduisait une jeune personne, avec laquelle il prit place. Ah ! dit Mistriss Allen, en le découvrant aussi, il a une partener ! J'aurais bien désiré que vous fassiez la sienne. Après quelques momens de silence, elle ajouta : c'est un très-agréable jeune homme. — C'est bien la vérité, dit Mistriss Thorpe, en souriant avec un air de satisfaction ; je dois convenir, quoique je sois sa mère, qu'il n'y en a pas un plus aimable dans le monde. — Cette réponse à contre-sens aurait pu paraître une énigme. Mistriss Allen en devina facilement le mot, et se penchant vers Catherine : je crois en vérité, lui dit-elle à l'oreille, qu'elle imagine que je parle de son fils. Ce n'était guère cela qui occupait Miss Morland. Elle était extrêmement tourmentée par l'idée que de sa faute et pour avoir tardé quelques instans, elle avait échappé au plaisir qui faisait l'objet de ses vœux, celui de retrouver M. Tilney et peut-être de danser avec lui. L'effet de cette contrariété retomba sur John, qui se présentant un moment après, lui dit : j'espère, Miss, que nous allons danser une anglaise. Oh non ! répondit-elle, je vous suis obligée ; nous avons déjà dansé deux fois ensemble. D'ailleurs je suis fatiguée, et je ne veux plus danser. — Comme il vous plaira. Eh bien ! venez faire le tour de la salle,

vous verrez les plaisans personnages qui s’y trouvent. Je vous montrerai les quatre caricatures les plus ridicules que l’on puisse rencontrer ; ce sont mes deux jeunes sœurs et leurs parteners ; depuis une demi-heure je pâme de rire en les regardant.

Cette proposition n’étant pas mieux accueillie, il quitta Catherine pour aller continuer à se moquer de ses sœurs. Le reste de la soirée fut triste : M. Tilney resta avec sa partener et ne parut pas. Lorsqu’on prit le thé, Miss Tilney était bien à la même table, mais éloignée d’elle ; et Isabelle était tellement occupée à causer avec James, qu’à peine trouvait-elle le moment d’adresser un sourire à son amie, de lui serrer la main, ou de laisser échapper quelques-unes de ces expressions : ma chère Catherine… ma toute bonne…

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX.

Table des matières

Les événemens de cette soirée, si désagréable pour Catherine, produisirent sur elle un effet tout particulier.

Elle éprouva d'abord un mécontentement qui se porta sur toutes les personnes qui étaient au bal, et qui dura tout le tems qu'elle y resta. L'ennui survint bientôt, et produisit un désir vif de retourner chez elle. À peine y fut-elle arrivée, qu'elle se sentit pressée d'un grand besoin de manger ; elle l'apaisa, et aussitôt celui de dormir s'empara d'elle : elle se hâta de se mettre au lit, où la fatigue, occasionnée par les diverses sensations qu'elle avait éprouvées, la plongea dans un sommeil profond, sommeil qui dura neuf heures et qui lui rendit le repos et la gaieté.

L'espoir revint aussi et lui donna de nouveaux projets. Elle prit la résolution d'entretenir la connaissance qu'elle avait faite de Miss Tilney. Et pensant que celle-ci, en qualité de nouvelle arrivée, ne pouvait manquer de se trouver à la *Pump-Room*, elle choisit ce but de promenade qui avait d'ailleurs de l'attrait pour elle, par l'agrément qu'il lui offrait. En effet c'était là qu'elle avait trouvé des amies intimes, c'était là qu'elle s'entretenait avec elles en petit comité et qu'elles se faisaient leurs confidences, c'était enfin là qu'elle avait la presque certitude de voir les personnes qu'elle désirait rencontrer.

Son plan arrêté, elle prit un livre, bien résolue de ne le quitter qu'au moment que l'horloge frapperait une heure. Les fréquentes exclamations, les *à-parte* multipliés de Mistriss Allen, lui causaient quelques distractions, dont elle avait déjà pris l'habitude. Car bien que la nullité de l'esprit de cette dame et le vide de sa tête lui fournît peu de sujets de conversation, elle ne restait cependant pas pour cela long-tems dans le silence : elle débitait toutes les pensées qui se présentaient à elle, ou que le moindre objet faisait naître. Si pendant qu'elle travaillait, son aiguille tombait, si elle cassait son fil, si elle apercevait une tache à sa robe, elle ne manquait pas d'en faire tout haut l'observation. Elle se parlait à elle-même et répondait à ses propres questions.

Un peu après midi et demi, un bruit assez grand se fit entendre dans la rue ; Mistriss Allen courut à la fenêtre : à peine eut-elle dit que c'était deux

voitures découvertes, qu'elle les vit s'arrêter devant la porte de sa maison, et pendant qu'elle observait, haut à sa manière, qu'il n'y avait qu'un domestique dans la première, et que la seconde où était Miss Thorpe, était conduite par le frère de Catherine, John se fit entendre en appelant Miss Morland tout en montant l'escalier.

Me voici, dit-il, en entrant… Vous ai-je fait attendre trop long-tems ?… Ce diable de sellier a été une éternité à réparer les harnois de mon cheval ; il trouvait toujours quelque chose à y refaire. Après nous avoir assuré qu'ils étaient en bon état, que nous pouvions partir, ne voilà-t-il pas qu'au milieu même de la rue, tout a été au diable. Comment vous portez-vous, Mistriss Allen ? Nous avons eu hier un beau bal, n'est-il pas vrai ? Allons, Miss Morland, dépêchez-vous : les autres sont en bas qui nous attendent et qui s'impatientent. — Que voulez-vous dire, répondit Catherine, où voulez-vous que j'aille ? — Où je veux que vous alliez ? Avez-vous déjà oublié que nous sommes convenus que je vous conduirais ce matin à Claverton-Down ? Tue dieu ! quelle tête vous avez ! — Je me souviens effectivement que vous avez parlé de faire cette partie, dit Catherine en regardant Mistriss Allen, comme pour lui demander ce qu'elle en pensait ; mais réellement je ne vous attendais pas. — Vous ne m'attendiez pas ! Voilà qui est bon ! Que comptiez-vous donc faire ce matin, si je ne fusse venu ? Catherine garda le silence ; ses regards sollicitaient de plus en plus Mistriss Allen de lui dicter la réponse qu'elle devait faire. Mais Mistriss Allen ne connaissait rien au langage des yeux ; jamais elle n'y faisait attention. Cependant le plaisir qui se présentait produisit son effet sur Catherine ; il balança, il affaiblit peu-à-peu le désir qu'elle avait de voir Miss Tilney. D'un autre côté, Mistriss Allen ne faisait point d'objections contre cette promenade ; et Catherine pouvait d'autant moins en trouver qu'elle voyait qu'Isabelle était avec James, comme John lui proposait d'aller avec lui. Malgré ces dispositions, elle ne voulut cependant pas se décider sans avoir consulté Mistriss Allen. Eh bien ! Mistriss, lui dit-elle enfin, qu'en pensez-vous ? Puis-je vous quitter durant une heure ou deux et accepter la promenade qu'on me propose ? Faites comme il vous plaira, ma chère, répondit Mistriss Allen, avec la plus calme indifférence. Catherine n'eut pas de peine à se décider ; aussitôt elle courut se préparer, revint au bout de quelques minutes, ayant à peine laissé à M. Thorpe, le tems de faire admirer son gig à Mistriss Allen. Celle-ci leur souhaita du plaisir dans leur promenade, et ils la quittèrent.

Chère amie, s'écria Isabelle, qui en la voyant, se livra, comme à son ordinaire, aux transports de la plus vive joie ; chère amie, vous avez été au moins trois heures à vous préparer : je mourais d'inquiétude que vous ne fussiez malade ; le délicieux bal que nous avons eu hier ! J'ai mille choses à vous dire ; mais dépêchons-nous de partir ; nous n'avons point de tems à perdre. Catherine, qui s'était approchée pour lui souhaiter le bon jour, la quitta pour monter de suite, suivant le désir d'Isabelle, dans la voiture de John, et elle entendit dire à James : ô ! la douce, la charmante fille ! Je l'aime de passion. Ne vous effrayez pas, Miss Morland, lui dit M. Thorpe en lui donnant la main pour monter en voiture ; ne vous effrayez pas si mon cheval se laisse aller à quelque gaieté en partant ; il est si fringant qu'il fera mille caracoles ; mais soyez tranquille, dès qu'il sentira la main de son maître, il sera bientôt à la raison ; il est plein d'ardeur ; mais je le rends doux comme un mouton. Catherine qui n'avait aucune raison pour douter de la vérité de ce que disait M. Thorpe, n'était pas sans crainte sur les dangers qu'elle courait, avec un cheval aussi vif ; mais elle était trop avancée pour reculer et la confiance de la jeunesse, vint promptement remplacer le petit mouvement d'hésitation qu'elle avait eu ; elle sauta légèrement dans la petite voiture, et le fashionable Thorpe se plaça près d'elle.

Alors John ordonna d'une voix impérieuse et dure, au valet qui se tenait à la tête du cheval, de le laisser aller. Mais la pauvre bête partit très-paisiblement au pas et sans caracoles. Catherine contente d'échapper aux dangers qu'elle avait craints exprima sa joie et sa surprise. Son compagnon l'assura que c'était au talent qu'il avait pour conduire qu'elle était redevable de la sagesse de son cheval, qu'il savait le maîtriser et le rendre docile, par la manière dont il se servait des guides, et qu'il lui faisait sentir la main. Catherine pensa que c'était bien inutilement qu'il l'avait d'abord effrayée, puisqu'il était si sûr de contenir son cheval, et se félicita en même tems d'être avec un aussi bon conducteur. L'animal continua à suivre son allure, sans témoigner la moindre propension à s'animer ; ce qui tranquillisa tout-à-fait Catherine, et lui permit de se livrer entièrement au plaisir de faire une jolie promenade par un beau soleil du mois de Février, et même de le faire assez lestement ; car elle se ressouvenait que John lui avait dit que son cheval ne pouvait faire moins de dix milles par heure.

Un assez long silence succéda au court dialogue qu'ils avaient eu dans le premier moment. M. Thorpe rompit ce silence, en disant assez

brusquement : ce vieux Allen est riche comme un juif, n’est-il pas vrai ? Catherine répondit qu’elle ne comprenait pas ce qu’il disait ; il répéta la question, en ajoutant, le vieux Allen avec qui vous êtes ? — Oh ! c’est de M. Allen que vous parlez : oui, je le crois très-riche. — Il n’a point d’enfans ? — Non. — Fameuse succession ! C’est joli pour un héritier. Il est votre parrain, n’est-ce pas ? — Mon parrain, à moi ? Non vraiment. — Mais vous êtes toujours chez lui. — J’y vais très-souvent. — Ah ! j’entends, j’entends. C’est un bon vivant, le papa ; il en a fait des siennes dans le tems, je le gagerais. Il n’est pas goutteux pour rien : boit-il bien sa bouteille par jour ? — Une bouteille par jour ! Non assurément ; comment pouvez-vous le penser ? C’est un homme très-sobre ; vous en avez été témoin la nuit dernière au bal. — Bon Dieu ! vous autres femmes vous vous imaginez qu’un rien suffit pour nous enivrer. Croyez-vous donc qu’un homme ne puisse soutenir sa bouteille ; pour moi je suis sûr que si chaque homme en buvait une par jour, il n’y aurait pas de moitié autant de désordre que l’on en voit maintenant. Cela serait bon pour tout le monde. — J’ai peine à croire cela. — Oh, diable ! c’est pourtant bien vrai ; comme il l’est également qu’on ne dépense pas la centième partie du vin, dont notre climat brumeux rend la consommation nécessaire. — J’ai cependant entendu dire qu’elle était grande à Oxford. — À Oxford ! Il n’y a point de buveurs à Oxford. Vous y trouverez à peine un homme capable de boire ses quatre mesures ; c’est le plus. Il faut avouer pourtant que, pendant notre dernier séjour à Oxford, on a remarqué que d’après calcul fait, l’un dans l’autre, nous buvions chacun cinq pintes par jour. Cela peut vous paraître extraordinaire ; pour moi, ce n’est qu’une bagatelle, et je ne vous dis cela que pour vous donner une idée juste de ce qu’un homme peut boire sans qu’il y paraisse. — Vous m’en donnez vraiment une belle idée, reprit vivement Catherine, comment imaginer en effet qu’il soit possible de boire autant que vous dites que vous buvez. James, je l’espère, ne suit pas votre exemple. La chaleur qu’elle avait mise dans cette réponse, lui en attira une bien autrement vive, toute remplie de fréquentes exclamations entremêlées des juremens qui faisaient les ordinaires ornemens des discours de John, Cette réponse ne fit que confirmer Catherine dans l’opinion où elle était qu’il se faisait une grande consommation de vin à Oxford ; que John était un des zélés consommateurs, et qu’en comparaison de lui, James pouvait être cité pour sa sobriété.

Thorpe voyant la mauvaise tournure que cette conversation avait prise, se remit à parler du mérite de son équipage : il fit de nouveau le détail des précieuses qualités qui distinguaient son cheval, de sa vîtesse, du moëlleux de ses mouvemens, lesquels selon lui étaient tels qu'ils rendaient presqu'insensibles ceux de la voiture. Catherine, sans aucune connaissance sur un pareil sujet, et avec beaucoup de méfiance d'elle-même, ne pouvait qu'écouter et faire de tems à autre une simple réponse approbative ; c'était d'ailleurs la seule que lui permettait la volubilité de la langue de son compagnon. Elle devint ainsi en quelque sorte l'écho des louanges que celui-ci se donnait ; et sans la moindre difficulté il fut convenu entr'eux que l'équipage de M. Thorpe l'emportait de beaucoup sur tous ceux de son espèce qui existaient en Angleterre ; qu'il était le plus léger de tous, que son cheval était le meilleur coureur, que lui-même était le plus habile conducteur.

Tous ces points étant décidés et la matière paraissant épuisée sur ce sujet, Catherine, après quelques momens de silence et pour faire diversion, se hasarda à demander à son compagnon s'il pensait que le gig dans lequel James était fût solide. — Solide ! Ah pardieu ! De votre vie vous n'avez vu une semblable patraque ; il n'y a pas un fer qui tienne ; les roues pouvaient être belles et bonnes il y a dix ans, la caisse de même. Sur mon âme si vous vouliez en prendre la peine, avec le plus léger effort vous parviendriez seule à la mettre en mille pièces ; c'est la plus détestable carriole que l'on puisse voir ; je ne voudrais pas pour mille livres être obligé de faire seulement deux milles dedans. Grâces à Dieu, la nôtre est bien différente. — Bon Dieu ! s'écria Catherine très-effrayée, il faut absolument nous en retourner ; si nous continuons, il arrivera infailliblement quelqu'accident ; de grâce, M. Thorpe, retournons. Arrêtez ! arrêtez ! Parlez à mon frère du danger qu'il court. — Courir du danger ! Eh, parbleu ! Qu'est-ce que cela fait ? Si la voiture casse, eh bien, ils rouleront par terre ; le terrain est uni, la chûte ne sera pas désagréable. Au surplus tranquillisez-vous ; il ne s'agit que de savoir bien conduire la voiture ; une vieillerie comme celle-là est encore assez solide pour durer vingt ans, si elle est en bonnes mains. Tenez, je parie cinquante livres que je la conduis à York et la ramène, sans qu'il y manque un clou.

Tout ce que Catherine entendait la jettait dans le plus grand étonnement ; elle ne savait comment concilier des opinions si différentes sur le même sujet. Les discussions étaient pour elle des choses inconnues. Jamais il ne

s’en était soutenu dans sa famille sur quelque sujet que ce fût. Si quelqu’un en entamait une, elle était arrêtée sur-le-champ, ou par une pointe, ou par une plaisanterie faite par son père, ou par un proverbe cité par sa mère ; elle avait bien moins encore été dans le cas de connaître les faussetés et les contradictions, dont la vanité se sert pour se faire valoir ; jamais, chez ses parens, on ne pensait à recourir à des détours peu véridiques pour se donner quelqu’importance, ni à assurer une chose pour la démentir quelques momens après. Tout, jusqu’à ses réflexions, contribuait à la tenir dans l’incertitude la plus pénible ; d’abord elle chercha à s’assurer par de nouvelles questions si M. Thorpe croyait réellement que la voiture de James fût dans le cas de se briser. Et enfin, comparant tout ce qu’elle venait d’entendre, elle n’y trouva rien que de vague et d’incertain ; elle s’arrêta à l’idée que M. Thorpe ne voudrait pas laisser courir à sa sœur et à son ami un danger qu’il pouvait si facilement prévenir, elle se persuada que cette voiture n’était pas en si mauvais état qu’il le disait, et elle se tranquillisa à ce sujet.

John lui-même montra qu’il avait perdu toutes ses craintes ; car dans tout le reste de la conversation ou pour mieux dire de son monologue, il ne parla plus que de lui et de ce qui le concernait. Il fit le récit de tous les marchés de chevaux qu’il avait terminés, tantôt pour des bagatelles, tantôt pour des sommes énormes. Il désigna de quelles races provenaient tous ceux qu’il avait eus ; il énuméra tous les paris qu’il avait faits sur des courses, et qu’il avait gagnés par ses connaissances, qui lui faisaient juger infailliblement de la valeur et de la vîtesse d’un cheval. Il détailla tous les mauvais pas dont l’ardeur de son excellent coursier l’avait tiré sans le moindre accident, tandis que ses camarades y étaient presque tous restés. Ensuite il se vanta de tuer lui seul à la chasse plus de gibier que tous les autres ensemble ; il fit la description de quelques fameux traques aux renards, il raconta comment dans telles occasions il avait été obligé de se charger de diriger lui-même les chiens, de rectifier la marche de la meute, de réparer les méprises des chasseurs les plus expérimentés.

Catherine avait trop peu de connaissances sur tous ces objets pour pouvoir apprécier au juste de tels récits, et comme elle avait des notions trop incertaines sur les qualités auxquelles un homme peut atteindre, elle n’osait entièrement repousser les doutes qui naissaient dans son esprit sur les prouesses de John et les éloges sans fin qu’il se donnait. Il était frère d’Isabelle : ses manières plaisaient à toutes les femmes d’après l’assurance

donnée par James ; cependant en dépit de ces deux autorités la fatigue que lui faisait éprouver cette société, fatigue qui ne tarda pas à se faire sentir et qui s'accrut constamment jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en Pulteney-Street lui fit naître quelques doutes sur l'infaillibilité du jugement de son frère et de son amie ; elle commença à faire usage du sien et à s'arrêter à la pensée que le plus grand des plaisirs n'était pas celui d'avoir M. Thorpe pour partener ; soit en voiture, soit au bal.

Lorsque les voitures furent arrivées devant la porte de Mistriss Allen, Isabelle donna des marques éclatantes du plus grand étonnement, en apprenant qu'il était aussi tard. Trois heures passées ! Cela était inconcevable, incroyable, impossible ! Elle ne voulut s'en rapporter, ni à sa montre, ni à son frère, ni au domestique ; selon elle chacun voulait la tromper, et elle ne céda que lorsque M. Morland, tirant lui-même sa montre, lui prouva la vérité de l'assertion générale. Comment alors se refuser à croire ! Le doute eût été ridicule. Elle n'en protesta pas moins contre l'assertion de tout le monde, qu'il était impossible qu'elle eût été deux heures et demie à la promenade. Elle appela Catherine en témoignage. Celle-ci, qui ne pouvait dire une fausseté, même pour plaire à son amie, s'accorda avec les autres ; mais c'était peine perdue : Isabelle ne fit aucune attention à sa réponse ; elle était trop préoccupée de ce qui remplissait sa tête : « il était tard, il fallait incontinemment retourner chez sa mère : depuis des siècles elle n'avait eu un seul moment de conversation avec sa chère Catherine, et elle avait tant de choses à lui dire ! Jamais elles ne pouvaient être seules ensemble. » Enfin avec le sourire le plus tendre, les yeux mouillés de larmes, elle embrassa sa chère Catherine, et partit.

Cette dernière trouva Mistriss Allen entièrement débarrassée des soins de la matinée. Elle en fut accueillie par un « eh bien, ma chère ! Ah ! vous voilà ! J'espère que vous avez eu du plaisir à votre promenade. » — Oui Mistriss, je vous remercie ; nous ne pouvions avoir une plus belle journée. — C'est ce que me disait Mistriss Thorpe. — Elle était charmée que vous en eussiez profité. — Vous avez vu Mistriss Thorpe ? — Oui, aussitôt que vous avez été partie, je suis allée à la *Pump-Room*, où je l'ai rencontrée ; nous avons beaucoup causé ensemble : elle m'a dit que le veau était extrêmement rare, qu'on n'avait presque pas pu en trouver au marché ce matin. — N'avez-vous pas vu d'autres personnes de votre connaissance ? — Arrivées au demi-cercle, nous avons eu le plaisir de rencontrer Mistriss Hughes ; Monsieur et Miss Tilney se promenaient avec elle. — En vérité

!… se sont-ils arrêtés avec vous ? — Oui, nous nous sommes promenés ensemble plus d'une demi-heure… Je les trouve très-aimables. Miss Tilney avait une jolie robe de mousseline brodée ; il y a apparence qu'elle se met toujours bien. Mistriss Hughes m'a raconté beaucoup de choses sur la famille de cette jeune personne. — Et qu'a-t-elle pu vous dire ? — Oh ! beaucoup de choses : elle ne m'a parlé que de cela. — Vous a-t-elle dit en quelle partie de Glomester-Shire elle réside ? — Oui, elle me l'a dit ; mais je ne m'en souviens pas bien ; M. et Miss Tilney sont d'une bonne famille. Mistriss Tilney était une Miss Drummond ; elle et Mistriss Hughes étaient camarades d'école. La première avait une grande fortune ; quand elle s'est mariée, son père lui a donné vingt mille pièces, et elle en a eu cinq cent pour son trousseau. Mistriss Hughes a vu toutes les robes au moment même qu'on les apportait. — M. et Mistriss Tilney sont-ils à Bath ? — Je crois qu'ils y sont… cependant je n'en suis pas bien sûre… mais en me le rappellant, j'ai quelque idée qu'ils sont morts… du moins Mistriss. — Oui, oui ! j'en suis sûre, Mistriss Tilney est morte ; j'en suis assurée maintenant ; car M. Drummond avait donné à sa fille, le jour où elle s'est mariée, un superbe rang de perles, et Miss Tilney l'a eu à la mort de sa mère. — M. Tilney, mon partener, est-il le seul fils de cette famille ? — Je n'en suis pas bien sûre, ma chère ; j'ai cependant quelque idée qu'il est fils unique. C'est un beau jeune homme, un jeune homme de mérite, et fort aimé de tout le monde, suivant ce que dit Mistriss Hughes.

Catherine n'étendit pas ses questions plus loin : elle vit aisément par les réponses de Mistriss Allen que celle-ci n'avait rien de plus à lui apprendre sur l'objet qui l'intéressait. Elle fut extrêmement contrariée d'avoir manqué une si belle occasion de se trouver avec M. et Mistriss Tilney : si elle eût pu la prévoir, rien assurément ne l'aurait décidée à accepter la proposition de M. Thorpe : elle accusa son mauvais sort de l'avoir privée du plaisir qu'elle désirait et de l'avoir comme forcée de passer si désagréablement son tems avec un homme qui lui parut alors plus fâcheux et plus insupportable que jamais.

OceanofPDF.com

CHAPITRE X.

Table des matières

Le soir Catherine alla au spectacle avec Mistriss Allen. À peine étaient-elles placées, que Mistriss Thorpe vint avec sa famille et M. Morland se réunir à elles. Oh ! comment, ma chère Catherine, dit Isabelle en entrant dans la loge, vous êtes ici la première ! Charmante fille !… Elle s'assit à ses côtés ; puis s'adressant à James, qui s'était aussi placé près de sa sœur, je vous préviens, M. Morland, lui dit-elle, que je ne vous adresserai pas un mot de la soirée ; arrangez-vous là-dessus. C'était effectivement pour elle une belle occasion d'entretenir son amie d'une partie des cent mille choses qu'elle lui avait annoncé avoir à lui dire sur tout ce qui s'était passé depuis un siècle qu'elles n'avaient pu causer en particulier. Comment vous êtes-vous portée, ma chère Catherine, reprit-elle, pendant l'éternité que nous n'avons pu être ensemble ? Mais ais-je besoin de le demander, en voyant l'éclat brillant de vos beaux yeux ? En vérité, je ne vous ai jamais vue coiffée avec autant de goût : c'est une perfidie ; quel homme pourra vous résister ! Mon frère, je vous l'assure est déjà vaincu par vos charmes : quant à M. Tilney…, mais c'est encore un secret… Malgré toute votre modestie, vous ne pouvez plus douter maintenant de ses sentimens. Son retour à Bath ne les fait que trop paraître. Je donnerais tout au monde pour le voir ; j'en ai une impatience inexprimable. Ma mère dit que c'est le plus aimable jeune homme que l'on puisse trouver. Elle l'a vu ce matin, vous le savez. Montrez-le moi, je vous en prie ; est-il maintenant dans la salle ? Pour Dieu, regardez bien ; je vous assure que je n'aurai pas un moment de tranquillité que je ne l'aie vu. — Je ne crois pas qu'il soit ici, dit Catherine ; je ne le vois nulle part. — C'est affreux ! Je ne le rencontrerai donc jamais !… Aimez-vous ma robe, ma chère ? La forme des manches est entièrement de mon invention. Croiriez-vous que je suis extrêmement fatiguée de Bath ? J'en parlais ce matin avec votre frère, nous nous accordions à dire qu'il était agréable d'y passer quelques semaines ; mais que pour des millions nous ne consentirions pas à y fixer notre résidence. Ce n'est pas en cela seul que nos goûts se rapportent, nous préférons aussi le séjour de la campagne à celui de la ville ; enfin pendant toute notre conversation il a régné une telle conformité dans nos opinions que c'en était presque ridicule. Pour rien au

monde je n’aurais voulu que vous y fussiez présente : vous êtes maligne, vous n’auriez pas manqué de faire quelques méchantes remarques. — Pourquoi cela ? Je vous assure que je n’en aurais fait aucune. — Oh ! certainement vous en auriez fait ; je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même ; vous n’auriez pas manqué de dire que nous étions nés l’un pour l’autre, ou de faire quelqu’autre plaisanterie pareille qui m’aurait fort embarrassée et m’aurait fait monter le rouge au visage. Je vous le répète, pour rien au monde je n’aurais voulu que vous eussiez été là. — En vérité, vous vous trompez ; non-seulement je n’aurais fait ni sur ce sujet, ni sur tout autre, aucune remarque inconvenante, mais la pensée ne m’en serait pas même venue. Isabelle sourit de manière à faire entendre qu’elle n’en croyait rien, et s’entretint avec James tout le reste de la soirée.

Le désir que Catherine avait de rencontrer Miss Tilney s’accrut encore le lendemain, et lui fit prendre la résolution de retourner le jour même à la *Pump-Room*. La crainte que quelques nouvelles propositions ne vinssent mettre obstacle à ses projets la tourmenta jusqu’au moment de sa sortie ; mais elle fut assez heureuse pour ne pas être contrariée et retardée par des visites importunes. Elle se rendit donc à la *Pump-Room* avec M. et Mistriss Allen. Le premier après avoir bu son verre d’eau se réunit à quelques hommes pour parler des événemens politiques du jour, et comparer la manière différente dont les diverses feuilles rendent compte du même fait. Mistriss Allen et Catherine se promenèrent ensemble en examinant chaque nouveau visage, chaque nouveau chapeau. Un quart d’heure plus tard Mistriss Thorpe arriva avec sa famille et M. Morland. Catherine, suivant sa coutume se réunit à Isabelle, James resta avec elles, et se séparant insensiblement de la compagnie ils se promenèrent tous trois ensemble. Catherine ne tarda pas à sentir tout ce que cette société avait de désagréable pour elle, puisqu’elle s’y trouvait comme entièrement isolée. Isabelle et James ne s’occupaient que de causer entr’eux ; ils élevaient quelques discussions sentimentales qu’ils soutenaient en se parlant à voix basse et en laissant échapper de tems à autre quelques éclats de rire. S’ils adressaient la parole à Catherine, ce que toutefois ils ne faisaient que très-rarement, c’était pour lui demander de décider sur la question qu’ils agitaient et sur laquelle elle pouvait d’autant moins donner son avis qu’elle n’en avait pas entendu un mot.

Fatiguée du rôle qu’elle jouait, elle chercha et parvint à se séparer d’Isabelle ; elle ne fut pas long-tems sans apercevoir Miss Tilney, qui

arrivait avec Mistriss Hughes. Le plaisir la ranima et la conduisit à la rencontre de celle qu'elle désirait si ardemment trouver. Elle en fut accueillie avec beaucoup de politesse, et ses avances furent reçues avec des marques d'amitié. Elles se promenèrent ensemble tout le tems que les deux sociétés restèrent dans la *Pump-Room*. Elles firent des observations, des réflexions qui sans doute avaient été faites auparavant plus de mille fois à chaque saison et dans le même lieu, mais qui avaient ici le mérite assez rare d'être exprimées avec simplicité, sans aucune recherche et avec le caractère de l'exacte vérité. Comme votre frère danse bien ! fut une exclamation ingénue qui échappa à Catherine à la suite de cette conversation : cette exclamation étonna et fit sourire Miss Tilney. Henri ! dit-elle en riant ; oui, il danse assez bien. — Il ne peut avoir dernièrement pensé que mal de moi. Il m'avait invitée à danser, je n'ai pu accepter son offre, et je lui ai donné pour motif que j'avais un engagement. Il aura remarqué que je suis restée assise ; cependant dans la réalité j'étais engagée pour toute la soirée avec M. Thorpe. Miss Tilney inclina la tête et ne répondit rien. Vous ne pouvez imaginer, reprit Catherine, quelle a été ma surprise, en le revoyant ; je le croyais parti. — Quand Henri a eu le plaisir de vous voir pour la première fois, il n'était à Bath que pour deux jours, et il y était venu y choisir notre logement. — C'est ce qui ne m'est pas venu en idée. Ne le rencontrant nul part, il était naturel de penser qu'il était parti. La jeune demoiselle avec laquelle il a dansé mardi ne se nomme-t-elle pas Miss Smith ? — Oui, c'est une connaissance de Mistriss Hughes. — Elle paraissait bien contente de danser. Trouvez-vous qu'elle soit jolie ? — Non : pas absolument. — Votre frère ne vient donc jamais à la *Pump-Room* ? — Pardonnez-moi, il y vient quelquefois : ce matin il a monté à cheval avec mon père. Dans ce moment Mistriss Hughes s'approcha, et demanda à Miss Tilney si elle était prête à retourner. — J'espère, dit Catherine à celle-ci, que j'aurai bientôt le plaisir de vous revoir. Irez-vous demain au bal ? Cela serait possible. Oui, je pense que nous irons. — J'en suis bien aise ; car nous irons aussi. Après une réponse polie de Miss Tilney, on se sépara.

Miss Tilney recueillit dans cet entretien quelques notions sur les sentimens de sa nouvelle amie, qui de son côté était bien éloignée de soupçonner qu'elle eût pu dire quelque chose qui fût capable de la trahir. Catherine rentra donc à la maison très-heureuse de ce que la matinée avait répondu à son désir. La soirée du jour suivant fut alors le nouveau sujet qui occupa toutes ses pensées. La robe qu'elle devait mettre, la coiffure qu'elle

devait choisir, devinrent l'objet important de ses réflexions. Je ne chercherai point à la justifier, parce que la parure est toujours une occupation frivole, et que le soin excessif que l'on en prend nuit pour l'ordinaire aux avantages que l'on a reçus de la nature. C'est ce que Catherine ne pouvait ignorer. Sa grand'tante lui avait fait une lecture sur ce sujet aux dernières fêtes de Noël. Elle n'en veilla pas moins assez long-tems la nuit du mercredi au jeudi, pour avoir le loisir de délibérer si elle mettrait sa robe de mousseline brodée à la main ou celle qui était brodée au tambour. Si ce n'eût été pour le lendemain, elle n'aurait certainement pas manqué d'en acheter une neuve.

Elle tombait dans l'erreur commune à presque toutes les femmes, erreur dont il faudrait qu'elles fussent toutes averties plutôt par une personne de l'autre sexe que du nôtre, par un frère plutôt que par une grand'tante. Un homme en effet doit en être cru lorsqu'il assure que les hommes font peu d'attention à une robe neuve. Qu'il serait désolant pour bien des femmes d'apprendre d'une manière sûre le peu d'effet qu'une parure riche et nouvelle fait sur le cœur des hommes, et quel effet la différence d'une robe de soie, de mousseline ou de jassenar produit sur leurs sentimens. La parure d'une femme n'est que pour sa satisfaction propre. Elle peut en être plus brillante, mais non plus belle, plus admirée, mais non plus aimée. Une parure propre et soignée suffit pour plaire aux hommes ; une simplicité de bon goût est presque toujours ce qu'il y a de plus favorable à la beauté. Mais aucune de ces importantes réflexions ne vint à la pensée de Catherine.

Le jeudi soir elle arriva au bal dans une disposition d'esprit bien différente de celle qu'elle y avait apportée le mardi précédent. Alors elle était sous le poids d'un engagement avec M. Thorpe, et aujourd'hui elle mettait tous ses soins à éviter sa rencontre et une nouvelle invitation de sa part. Quoiqu'elle ne pensât pas, quoiqu'elle n'osât pas même penser que M. Tilney voulût l'inviter une troisième fois à danser, elle le désirait cependant, elle l'espérait, et elle tâchait d'arranger les choses de manière à rester libre. Toutes les jeunes personnes peuvent comprendre les agitations de notre héroïne dans ce moment. Il n'en est guères qui ne les aient éprouvées quelquefois : n'ont-elles pas toutes eu à craindre ou cru avoir à craindre les poursuites de celui qu'elles voulaient éviter, et à éprouver l'inquiétude de ne pas fixer l'attention de celui auquel elles désiraient plaire ?

À l'approche des Thorpe, Catherine éprouva les angoisses de l'agonie ; elle cherchait de tout son pouvoir à se dérober à la vue de John. Se tournait-il de son côté, elle était saisie d'un frisson mortel. Les quadrilles se

formaient et les Tilney ne paraissaient nulle part. Ne me condamnez pas, ma chère Catherine, lui dit tout bas Isabelle : je ne puis me dispenser de danser encore avec votre frère. Je sais tout ce que cela peut avoir de choquant, je ne cesse de le lui répéter et de lui en faire honte à lui-même, il insiste toujours : il faut que vous me rassuriez par votre exemple ; venez avec nous, ma chère amie, vous danserez avec John ; il nous a quittés, mais il va revenir dans le moment ; et sans attendre de réponse, elle disparut avec James. John Thorpe était assez éloigné, mais Catherine le voyait encore et n'en désirait que plus vivement qu'il disparût aussi. C'est ce qu'il fit à la fin. Dès le moment où elle n'eut plus à l'observer, ni à le craindre, elle resta les yeux absolument fixés sur son éventail, se livrant à des pensées qu'elle taxait elle-même de folie. Car en supposant que M. Tilney fût dans cette foule, il pouvait se passer beaucoup de tems avant qu'il l'aperçût ; il pouvait aussi avoir engagé une autre partener. Ces idées l'absorbaient toute entière. Ce fut M. Tilney lui-même qui la tira de cet état, en lui adressant une respectueuse invitation. On concevra sans peine avec quel délicieux battement de cœur cette invitation fut acceptée. La joie la plus franche était peinte dans ses yeux. Elle se leva avec empressement, et le suivit avec un trouble qu'il lui était impossible de cacher. Échapper à l'ennui presqu'inévitable de danser avec John ; être invitée par M. Tilney aussitôt qu'elle en avait été aperçue, comme s'il avait eu lui-même le désir de la chercher ; avoir été libre de l'accepter ; c'était ce qu'elle avait regardé comme presqu'impossible, et ce qui l'élevait au plus haut dégré de la félicité.

À peine étaient-ils parvenus à s'assurer une place, que l'attention de Catherine fut attirée par la présence de John qui s'arrêta devant elle. Comment, Miss Morland, dit-il ! Comment ! Vous ici ? Je croyais que nous devions danser ensemble. — Je m'étonne que vous ayez eu cette pensée, puisque vous ne m'avez pas invitée. — Fort bien ! De par Dieu, je vous ai engagée tout en entrant dans la salle, et je suis revenu pour vous rappeler cet engagement au moment que vous veniez de quitter votre place… C'est un tour perfide que vous me jouez. Je ne viens ici que pour l'amour de vous, que pour vous faire danser… et vous vous étiez engagée avec moi depuis mardi dernier. Oui, oui, je me souviens de la demande que je vous ai faite, quand vous étiez dans l'anti-chambre et que vous mettiez votre manteau. J'ai dit à tous mes amis que cette nuit je danserais avec la plus

jolie personne du bal. Quand ils vous verront danser avec un autre, c'est alors que je vais être l'objet de leurs railleries.

— Eh non ! Ils ne pourront jamais me reconnaître au portrait que vous dites leur avoir fait de moi.

— S'ils ne vous reconnaissaient pas ils mériteraient tous d'être jettés à la porte comme des imbéciles. Quel est donc votre partener actuel ?

— M. Tilney.

— Tilney ! répéta-t-il. Hem, je ne connais pas ce nom-là. C'est une bonne figure d'homme. Vous êtes bien ensemble. Sait-il manier un cheval ? J'ai ici un de mes amis, Samuel Fletcher, qui en a un à vendre : tout le monde court après. C'est un fameux cheval pour la course. Il ne le fait que quarante guinées ; en demandât-il cinquante que je les donnerais ; car ma manie est d'acheter un bon cheval quand je le trouve. Mais Fletcher hésite, il ne veut rien conclure. Que ne donnerais-je pas pour un bon cheval de chasse : j'en ai trois maintenant ; jamais il n'y en eut de meilleurs ; je n'en donnerais pas un pour huit cents guinées. Nous avons résolu, Fletcher et moi, de louer une maison en Leicester-Shire pour la saison prochaine, car il est diablement désagréable de vivre à l'auberge.

Ce propos fut le dernier auquel Catherine fut obligée de prêter attention. Une longue suite de dames qui passèrent entr'elle et John les sépara. M. Tilney s'approchant alors, lui dit : ce gentelman a épuisé ma patience ; je n'aurais pu m'empêcher de la lui témoigner, s'il fût resté une minute de plus avec vous. C'est un affront réel qu'il m'a fait en me privant ainsi de ma partener : nous avons pour cette soirée une espèce de contrat, dans le but de nous faire jouir mutuellement de la société l'un de l'autre. Ce qu'elle peut nous offrir d'agréable nous appartient exclusivement, de manière que personne ne peut s'emparer de l'attention de l'un sans blesser les droits de l'autre. Je comparerais volontiers l'engagement pour la danse à celui du mariage : fidélité et complaisance, voilà ce qui constitue les devoirs principaux et réciproques de ces deux espèces d'engagemens. Ceux qui n'en forment point n'ont pas plus de droits sur une partener que sur la femme d'un autre. — Cependant ces deux liens sont bien différens. — Croyez-vous qu'ils ne puissent être comparés. — Il me le semble. — Deux personnes qui se marient ne peuvent plus se séparer ; elles doivent pour toujours demeurer et vivre ensemble ; tandis que celles qui s'unissent pour danser n'ont guères qu'une demi-heure à se trouver à côté l'une de l'autre dans une grande salle. — Voilà la manière dont vous considérez le mariage

et la danse : sous ce rapport, je conviens qu'effectivement leur ressemblance n'est pas frappante ; mais il est un autre point de vue sous lequel on peut les envisager. Vous ne vous refuserez sans doute pas à avouer que dans les deux cas l'homme a le privilége de choisir, et la femme celui de refuser ; qu'il y a de chaque côté entre un homme et une femme un engagement formé pour l'avantage de chacun : que, dès qu'il est contracté, l'un appartient exclusivement à l'autre jusqu'au moment de la dissolution ; qu'il est du devoir de l'un de ne donner à l'autre aucun sujet de regretter de n'avoir pas fait un autre choix ; qu'il est de l'intérêt de chacun de ne pas chercher à trouver plus de perfections dans tout autre que dans son partener, et de ne pas s'arrêter à la pensée qu'il eût été plus heureux s'il eût fait un autre choix. Ne convenez-vous pas de cela ? — Sans doute, ce que vous dites est vrai ; malgré cela, j'ai de la peine à croire que ce ne soit pas deux choses assez différentes pour ne pouvoir être vues sous un même rapport, ni être comparées ensemble. — Votre opinion tient à la différence que vous établissez entre ces deux choses. Dans le mariage, vous ne voyez l'homme que comme le soutien de la femme, et vous croyez que l'obligation de celle-ci ne consiste qu'à s'appliquer à rendre sa maison agréable à son mari. Celui-ci donc doit être tout entier à l'utile, et celle-là est faite pour l'agréable. Dans le bal au contraire les choses suivent un ordre inverse. Les soins, les attentions, les complaisances sont le partage de l'homme, et la femme n'a à s'occuper que de son éventail, de son flacon. Tels sont les différences qui vous frappent et qui vous font regarder toute comparaison comme impossible. — Je vous assure que ces idées ne me sont jamais venues dans l'esprit. — Allons je vois bien que vous n'êtes pas de mon avis ; cependant permettez moi une observation ; votre manière de voir ne laisse pas d'être inquiétante pour moi, vous ne voulez admettre aucune obligation dans les devoirs de partener, vous ne les regardez pas comme aussi sérieux que le vôtre peut le désirer, dès-lors je dois craindre que si le cavalier qui vient de vous quitter, ou quelqu'autre même revenait, vous ne croyez pouvoir, sans blesser mes droits, causer avec ces Messieurs pendant tout le tems que vous avez bien voulu m'accorder à moi seul. — M. Thorpe est un ami particulier de mon frère ; il vient me parler, je ne puis refuser de lui répondre, mais excepté lui et mon frère, je ne connais dans cette salle aucun cavalier qui puisse venir causer avec moi. — Ah ! si je ne dois avoir que ce motif de sécurité ! Hélas… ! Hélas… ! — Mais pouvez-vous en avoir de

meilleur : je ne connais personne, je n’ai envie de causer avec personne. — Ce dernier motif me rassure, je vais reprendre courage.

Trouvez vous toujours Bath aussi agréable que vous le trouviez lorsque j’ai eu l’honneur de vous voir pour la première fois ? — Encore davantage. — Vous n’y pensez donc pas ? Ne savez-vous pas qu’au bout d’un certain tems on doit en être fatigué, et qu’à la fin des six semaines on ne peut plus y tenir. — Je crois que quand j’y resterais six mois je ne m’y ennuyerais pas. — Vous entendrez cependant répéter par tout le monde que Bath comparé à Londres, ne peut paraître long-tems agréable. Chacun vous dira : pendant six semaines je trouve Bath charmant ; mais après ce tems c’est le lieu le plus monotone qu’on puisse voir. Tel est le langage ordinaire de toutes les personnes qui viennent régulièrement chaque année pour y passer six semaines, qui y restent un an et en partant sont tout étonnées d’y avoir fait un aussi long séjour.

— Je crois cela possible ; chacun juge par comparaison. Ceux qui demeurent à Londres peuvent ne pas aimer Bath ; mais moi je ne trouverai jamais cette ville aussi triste que le petit village que j’habite et qui n’offre aucun agrément, tandis qu’ici on trouve à passer agréablement la journée par la variété des plaisirs qu’on y rencontre.

— Vous n’aimez donc pas la campagne ?

— Pardonnez-moi je l’aime ; j’y ai toujours vécu ; j’y ai toujours été assez heureuse. Mais certes il n’y a nulle comparaison à faire entre la manière de vivre à Bath, et celle de vivre à la campagne, où chaque jour on fait la même chose.

— Mais à la campagne vos occupations sont plus solides, plus utiles.

— Les miennes ?

— Oui les vôtres ; pourquoi pas ?…

— Elles y sont à peu-près les mêmes qu’ici.

— Cependant ici vous n’êtes occupée qu’à vous amuser.

— Je m’amuse aussi à Fullerton ; peut-être pas aussi bien qu’ici, je m’y promène comme je le fais à Bath ; la différence qu’il y a c’est qu’ici je vois un grand concours de monde, tandis qu’à Fullerton je ne vois que Mistriss Allen avec laquelle je suis souvent seule.

Cette naïveté plut fort à M. Tilney. Seule avec Mistriss Allen, répéta-t-il, cela n’est pas bruyant.

Quand vous retournerez à Fullerton combien de choses vous aurez à raconter à vos parens ! Vous leur direz tout ce que vous aurez vu, tout ce

que vous aurez fait.

— Oh, mon Dieu, oui ; je leur conterai tout ce que j'aurai vu avec Mistriss Allen et les autres personnes ; quand je retournerai à la maison, il me semble que je ne pourrai parler d'autre chose que de Bath, car je l'aime beaucoup : si j'avais ici papa, maman et mes sœurs, je crois que je serais trop heureuse ; l'arrivée de mon frère ainé m'a fait un bien grand plaisir. Il est venu à Bath en même tems qu'une autre famille avec laquelle il est lié, et avec laquelle j'ai fait connaissance. Je ne conçois pas, en vérité, que l'on puisse dire que l'on est ennuyé ou fatigué de Bath.

Sans doute avec la candeur des sentimens que vous manifestez il est impossible de s'ennuyer à Bath ; mais les papas, les mamans, les frères, les amies intimes ne sont pas les objets qui occupent ici exclusivement nos élégantes baigneuses ; les bals, les spectacles, les plaisirs, et sur-tout les plaisirs nouveaux, ont bien plus d'attraits pour elles.

Ici la danse qui commença vint mettre fin à leur conversation, et ils ne s'occupèrent plus que du plaisir de danser. M. Tilney reconduisit ensuite Catherine à sa place ; à peine fut-elle assise qu'elle remarqua, dans le nombre des spectateurs un gentelman qui la regardait beaucoup, et qui ne tarda pas à venir se placer immédiatement derrière son partener. C'était un très-bel homme, d'une figure imposante ; il avait passé l'âge de la jeunesse, mais il en avait conservé la vigueur. Il parla à voix basse, mais avec familiarité, à M. Tilney, sans cesser d'avoir les regards attentivement fixés sur Catherine. Celle-ci qui s'en apperçut se troubla, rougit, tourna la tête d'un autre côté, s'imaginant qu'elle n'attirait ainsi l'attention que parce qu'on trouvait quelque chose à redire en elle. Ce gentelman s'éloigna ; et M. Tilney s'adressant à Catherine, vous êtes curieuse, lui dit-il, de savoir ce que j'ai à vous dire de ce gentelman : il sait votre nom ; il est bien juste que je vous apprenne le sien : c'est le général Tilney, mon père.

— Oh ! Ce fut la seule réponse de Catherine, mais quelles paroles auraient été plus obligeamment expressives que cet « oh ». Alors à son tour elle ne cessa de tenir ses yeux, où se peignait l'admiration, attachés sur le général ; elle suivit tous ses mouvemens jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans la foule. Quelle belle famille, pensa Catherine ; et elle avait la plus grande peine à contenir cette exclamation, prête à lui échapper à chaque instant.

En causant avec M. Tilney vers la fin de la soirée, une nouvelle source de félicité s'ouvrit pour elle. Depuis qu'elle était à Bath elle n'avait encore fait aucune promenade dans les environs de cette ville. Miss Tilney qui les

connaissait tous lui en parla de manière à exciter sa curiosité ; mais comment la satisfaire, n’ayant personne qui voulût les parcourir avec elle ? C’est la réflexion qu’elle fit. Aussitôt M. et Miss Tilney s’offrirent pour faire avec elle quelques unes de ces promenades le matin, quand elle le désirerait. Dès demain s’écria-t-elle transportée de plaisir ; rien au monde ne me sera plus agréable. La proposition fut accepté très-obligeamment par Miss Tilney sous la seule condition qu’il ne pleuvrait pas. Catherine assura qu’il ferait très-beau ; et il fut convenu qu’on irait la prendre à midi dans Pulteney-Street. Souvenez-vous, demain à midi, fut la recommandation que se firent les nouvelles amies en se séparant. L’ancienne amie de Catherine, celle qui depuis quinze jours, lui parlait tant de sa tendresse, la démonstrative Isabelle ne se présenta pas à elle de toute la soirée. Elle aurait cependant bien voulu la voir pour lui faire le récit de tout ce qui causait sa joie. Mais il fallut céder au désir que Mistriss Allen lui témoigna de se retirer. Ses esprits étaient tellement agités que ni le repos que l’on trouve chez soi, ni la tranquillité de la nuit ne purent les calmer.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XI.

Table des matières

Le lendemain le soleil en se levant était couvert de nuages que ses rayons ne traversaient que faiblement. Catherine espérait bien qu'ils se dissiperaient. Son espoir était fondé sur son désir… Souvent il arrive qu'une belle matinée prépare une journée pluvieuse, tandis que les nuages de la nuit sont dissipés par le soleil levant… Elle consulta M. Allen pour savoir ce qu'il pensait du tems ; mais il n'avait pas son baromètre, et dès-lors il refusa d'émettre une opinion. Elle s'adressa à Mistriss Allen, qui ne fut pas si embarrassée ; elle annonça, sans la moindre difficulté, qu'il ferait très-beau, pourvu toutefois que les nuages parvinssent à se dissiper, et que le soleil reprît le dessus.

Vers onze heures quelques gouttes de pluie vinrent frapper les vitres de l'appartement. Le bruit qu'elles firent remplit Catherine de terreur. Oh, mon Dieu ! dit-elle, je crois qu'il pleut. — Il me semble que c'est vrai, dit Mist. Allen. — Il n'y aura donc point de promenade aujourd'hui, reprit Catherine en soupirant. Peut-être ne sera-ce rien ; le tems pourra se remettre à midi. — Cela se pourra bien, ma chère, mais il fera bien sale. — Oh ! qu'est-ce-que cela fait ? On ne pense jamais à la boue. — Je sais, dit tranquillement Mistriss Allen, que vous n'y pensez jamais. — La pluie devient toujours plus forte, dit Catherine, en regardant à la fenêtre. — Oui, en vérité, les rues seront affreuses, si cela continue. — Voilà déjà quatre parapluies déployés. Que je hais de voir des parapluies ! — C'est effectivement une chose désagréable à porter ; il vaut mieux prendre une voiture, quand il pleut. — Le tems était beau ce matin ! J'espérais bien qu'il continuerait de même. — Assurément personne n'aurait cru qu'il dût pleuvoir ainsi : il y aura bien peu de monde à la *Pump-Room*, si la pluie dure toute la matinée. J'espère que M. Allen pensera à mettre son manteau, quand il voudra y aller : j'ai pourtant grand'peur qu'il ne le veuille pas, parceque je ne puis jamais l'engager à le prendre, quand il sort ; je ne sais pourquoi il s'y refuse, car c'est un vêtement bien bon pour ce tems.

La pluie continuait à tomber, mais moins abondamment ; les regards de Catherine se portaient alternativement et sur sa montre et du côté de la fenêtre : l'espoir l'abandonnait ou renaissait selon que la pluie tombait plus

ou moins fort. Enfin l'horloge frappa midi, et la pluie ne cessait pas. Vous ne pourrez sortir, ma chère, lui dit Mistriss Allen. — Je ne désespère pas tout-à-fait : encore un quart d'heure et le tems peut se remettre ; il me semble même qu'il s'éclaircit déjà un peu… Voilà midi vingt minutes, et le tems ne change pas, dit Catherine en soupirant. Que nous serions heureux si nous avions ici le climat de l'Italie ou du midi de la France ! Là il fait toujours si beau, suivant les charmantes descriptions du roman d'Udolphe : quel superbe tems il faisait la nuit de la mort du pauvre Saint-Aubin.

Une demi-heure se passa encore et tint Catherine dans la même perplexité. Au bout de ce tems un rayon de soleil, perçant le nuage, vint briller près d'elle. Cette apparition lui fit faire un saut et pousser un cri de joie. Elle courut à la fenêtre comme pour encourager le soleil à prendre le dessus. Sans doute, il fut sensible à ses vœux ; car dix minutes après les nuages avaient disparu, et le tems devint délicieux ; ce qui justifia l'opinion de Mistriss Allen, qui assurait avoir toujours pensé qu'il ferait beau, si le tems s'éclaircissait. De nouvelles craintes, de nouveaux doutes vinrent alors tourmenter Catherine : pouvait-elle encore espérer que ses amis viendraient ? Miss Tilney ne trouverait-elle pas qu'il avait trop plu pour aller se promener ?

Catherine, qui ne quittait pas la fenêtre, fut très-surprise à l'apparition des deux voitures et des trois personnes qui, quelques jours auparavant, lui avaient causé la même sensation. Isabelle ! mon frère ! M. Thorpe ! s'écria-t-elle : ils viennent peut-être encore me chercher ; mais je déclare à l'avance que je n'irai pas avec eux. En vérité, je ne le puis. Vous voyez que Miss Tilney peut encore venir. Mistriss Allen dit qu'elle avait raison. M. Thorpe se fit bientôt entendre. En montant l'escalier, il criait de toutes ses forces : Miss Morland est-elle prête ? Dépêchez-vous, lui dit-il, en ouvrant la porte avec violence, dépêchez-vous ; nous n'avons pas un moment à perdre ; nous allons à Bristol… Comment vous portez-vous, Mistriss Allen ? — À Bristol, mais c'est bien loin. D'ailleurs je ne puis aller avec vous ; j'ai des engagemens ; j'attends quelques amis qui doivent venir dans un instant. John se récria vivement, l'assura qu'elle ne pouvait se dispenser d'aller avec eux. Il pria Mist. Allen d'engager Catherine à y consentir ; il appela Isabelle et James, qui étaient restés dans la voiture, en leur disant de venir comme auxiliaires pour l'aider à persuader Catherine. Ma chère Miss Morland, ajouta-t-il, ne soyez pas si cruelle ; nous aurons un tems charmant ; vous nous remercierez, votre frère et moi, d'avoir conçu ce projet qui s'est

formé dans nos têtes au même instant, je crois, pendant que nous déjeûnions. Il y a deux heures que nous serions venus, sans cette maudite pluie ; mais qu'importe, il fait clair de lune, cela sera délicieux. Je suis ravie en pensant que nous allons respirer l'air de la campagne ; cela ne vaut-il pas mille fois mieux que d'aller dans le petit salon de *Pump-Room* ? Nous nous dirigerons sur Clifton, nous y dînerons ; ensuite, si nous en avons encore le tems, nous irons à Kingswerton. — Je doute fort que vous le puissiez, dit Catherine. — Vous doutez toujours, s'écria Thorpe ; nous pourrions aller dix fois plus loin : à Kingswerton d'abord, à Blaize-Castle ensuite, à d'autres endroits encore. James, voilà ta sœur qui dit qu'elle ne peut venir avec nous. — Blaize-Castle ? Quel lieu est-ce, demanda Catherine. — Le plus bel endroit de l'Angleterre, digne qu'on se détourne de cinquante milles pour le voir. — Y a-t-il un château ? Un vieux château ? — Le plus vieux des Trois Royaumes. — Ressemble-t-il à ceux dont il est parlé dans Udolphe ? — Il leur ressemble en tous points. — Réellement ! Il y a des tours, de longues galeries ? — Il y en a une douzaine. — Comme j'aimerais à voir ce château ! Mais je ne le puis ; il m'est impossible d'y aller. — Impossible ! ma bonne amie, dit Isabelle, vous n'y pensez pas. Pourquoi donc impossible ? — Je ne le puis, répondit Catherine, en baissant les yeux dans la crainte de rencontrer ceux d'Isabelle : j'attends Miss Tilney et son frère ; ils doivent venir me prendre pour aller faire une promenade hors de la ville ; ils m'avaient promis d'être ici à midi, mais il pleuvait en ce moment ; à présent qu'il fait beau ils ne peuvent tarder à venir. — Attendez-les ! s'écria ironiquement John. Comme nous tournions Broad-Street, je les ai vus tous les deux dans un élégant phaéton que le frère conduisait. — Vous vous serez certainement trompé. — Non, non, j'en suis sûr ; je l'ai vu ; n'est-ce pas celui avec lequel vous avez dansé la nuit dernière ? — Oui. — Eh bien, je l'ai vu tourner et prendre le Lansdown-Road ; il conduisait une jeune fille fort éveillée. — Cela serait-il possible ? — Je vous le jure sur mon âme : je l'ai vu de tout près ; il a un assez joli petit cheval. — C'est étonnant. Ils auront peut-être pensé qu'il faisait trop sale pour s'aller promener à pied. — Ils ont eu raison ; car de ma vie je n'ai vu pareille boue. Marcher ! Il vous serait aussi impossible de vous en tirer, qu'il l'est que vous voliez. Il n'a pas fait si mauvais de toute la saison ; il y a un pied de crotte. Isabelle enchérit encore. Vous ne pouvez, ma chère, dit-elle, concevoir combien il fait mauvais ? Allons, venez avec nous, rien ne doit vous en empêcher. — Il est vrai que je désire bien voir ce vieux château.

Peut-on y entrer ? Peut-on voir tous les escaliers, toutes les longues files de chambres ? — Oui, oui, nous verrons tout jusqu'aux plus petits cabinets. — Mais Miss Tilney ? Peut-être n'est-elle allée faire un tour avec son frère que pour laisser à la terre le tems de se ressuyer un peu, et peut-être reviendront-ils tout à l'heure. — Tranquillisez-vous là-dessus, vous n'avez rien à craindre. J'ai entendu M. Tilney dire à un homme de sa connaissance qui passait près de sa voiture, qu'il allait jusqu'à Wich-Rocks. — En ce cas, pensez-vous, Mistriss Allen, que je puisse m'en aller ? — Comme cela vous plaira, ma chère. — Ils s'écrièrent tous : Mistriss Allen, engagez-la, persuadez-la ; il faut qu'elle vienne avec nous. Pour les contenter Mistriss Allen lui dit : eh bien, ma chère, je suppose que vous vous décidez à y aller ; et dans deux minutes ils furent prêts à partir.

En montant en voiture, Catherine était tourmentée par des sentimens divers. Elle était partagée entre le regret d'avoir perdu un très-grand plaisir et l'espoir d'en goûter un aussi grand peut-être, mais d'un genre différent. Elle était blessée de la manière dont les Tilney en avaient agi à son égard, en changeant de projet, sans lui en avoir fait des excuses ; il était une heure plus tard que celle qu'ils avaient fixée pour la promenade, et malgré tout ce qu'elle avait entendu dire de la prodigieuse quantité de boue formée dans la matinée, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer que dans le fait il n'y en avait pas assez pour qu'il fût impossible de marcher. D'un autre côté elle trouvait une compensation assez puissante pour la consoler dans le plaisir qu'elle se promettait de parcourir un château semblable à celui dont elle avait lu la description dans Udolphe.

Catherine et John traversèrent rapidement Pulteney-Street, et arrivèrent à Lauza-place, avant que la première eut proféré une seule parole ; tandis que John parlait de son cheval, elle rêvait alternativement à des promesses faussées, à des routes, à des ruines, à des phaétons, à des tapisseries mobiles, aux Tilney, à des portes secrètes. Comme ils approchaient d'Argile-Building, elle fut tirée de sa rêverie par John qui lui dit : savez-vous qui est cette jeune Miss qui vous regarde si fixement, comme si elle avait envie de vous parler ? — Qui ? Où ? — Dans la rue, à droite. — Catherine se retourne, regarde, et ne peut se contenir en voyant Miss Tilney qui tenait le bras de son frère, marchant doucement avec lui et ayant tous deux les yeux attachés à sa voiture. Arrêtez ! Arrêtez ! M. Thorpe, s'écria-t-elle avec vivacité ; c'est Miss Tilney, c'est elle ; arrêtez ! Et vous m'avez dit que vous les aviez vu partir. Arrêtez donc ! je vous en conjure ; je veux

descendre et aller leur parler. Au lieu de lui répondre, John mit son cheval au grand trot… Elle perdait de vue les Tilney qui avaient cessé de la regarder, et elle se trouvait déjà en Marchet-place, qu'elle demandait encore à M. Thorpe d'arrêter, qu'elle le suppliait de ne pas aller plus loin, de lui permettre de descendre pour qu'elle fût rejoindre Miss Tilney. John ne faisait que rire, plaisanter, se moquer, fouetter et exciter son cheval ; ce qui tourmentait et indignait Catherine. Cependant comme elle ne pouvait descendre malgré son conducteur, il fallut qu'elle se résignât ; mais ce ne fut pas sans lui adresser les plus vifs reproches.

Comme vous m'avez trompé M. Thorpe ! Comment avez-vous pu me dire que vous aviez vu M. et Miss Tilney sur la route de Lansdown ? Je donnerais tout au monde pour n'être pas venue avec vous. Que penseront-ils l'un et l'autre de moi ? Ils m'accuseront d'avoir manqué à ce que je leur devais, surtout en passant si près d'eux sans m'arrêter, sans leur avoir dit un seul mot ; vous ne vous faites pas d'idée de la peine que cela me cause. Je ne puis plus goûter de plaisir, ni à Clifton, ni ailleurs. Tout ce que je désire maintenant, c'est de retourner et d'aller les rejoindre. Comment avez-vous pu me dire que vous avez vu M. Tilney conduisant sa sœur en phaéton ?

John se défendait fort maladroitement, et s'excusait en assurant que la personne qu'il avait vue ressemblait tellement à M. Tilney, que sur son âme il gagerait encore que c'était lui.

Après avoir abandonné ce sujet, la promenade n'en devint pas plus agréable. Dans la première course que Catherine avait faite avec John, elle l'avait écouté avec complaisance ; cette fois elle n'éprouvait que de l'ennui de tout ce qu'il lui disait, et elle y répondait très-laconiquement. L'idée de Blaize-Castle était seule capable de calmer son mécontentement ; elle s'y arrêtait même avec une sorte de plaisir, qu'elle aurait néanmoins sacrifié bien volontiers à celui de faire la promenade projetée et surtout à la crainte d'avoir donné aux Tilney une mauvaise opinion de sa politesse, car elle tenait encore plus à eux qu'au bonheur qu'elle se faisait de visiter ce vieux château ; de parcourir une longue et sombre file de grandes salles désertes depuis longtems, mais où l'on trouverait encore des restes de meubles magnifiques ; de découvrir quelques passages bien longs, bien étroits, bien obscurs, dont l'entrée serait sans doute cachée par un panneau d'une ancienne tapisserie de velours, et dans lesquels la lampe, la seule lampe, qu'elle aurait pour s'éclairer pourrait venir à s'éteindre par un violent coup de vent, et la laissant dans la plus profonde obscurité, ne lui donnerait

d’autre ressource que de marcher au hasard, jusqu’à ce qu’elle parvint à une ancienne chapelle renfermant les monumens des chevaliers qui avaient habité du tems des croisades cette antique forteresse. Idées qui ont leurs charmes…

Pendant que Catherine se livrait à de telles réflexions on avançait, et il ne se présentait à elle aucune réalité capable de la troubler. On était près de la ville de Keynsham, quand un oh ! ah ! de Morland, qui était derrière, obligea John à s’arrêter pour en connaître le motif. Je crois, dit James, que nous devrions retourner ; il est trop tard pour aller aujourd’hui plus loin : Isabelle est de mon avis. Nous avons été précisément une heure pour venir de Pulteney-Street ici ; il n’y a pas plus de sept mille ; nous en aurions encore huit au moins pour aller à Blaize-Castle ; cela ne peut se faire, il est trop tard ; nous ferons beaucoup mieux de remettre la partie à un autre jour et de retourner. — Cela m’est égal, dit Thorpe en prenant un ton de mauvaise humeur, et en faisant tourner brusquement son cheval. Si votre frère, ajouta-t-il, n’eût pas pris cette vieille rosse qui ne peut marcher, nous y serions allés très-facilement. Depuis une heure mon cheval serait à Clifton, si je l’avais laissé suivre son allure ; je me suis presque démis le bras à force de le retenir. Morland est un insensé de n’avoir pas un cheval et un gig à lui. — Certainement non, il n’est pas insensé pour cela, dit Catherine très-vivement ; je suis sûre qu’il n’en achetera pas. — Pourquoi donc n’en acheterait-il pas. — Parce qu’il n’est pas assez riche ; s’il en achetait, c’est alors qu’il serait un insensé. À cela John se jetta dans les lieux communs qui étaient sa ressource ordinaire quand la conversation prenait un certain développement : « c’est diablement désagréable d’être pauvre : ceux qui roulent sur l’or et l’argent se plaignent toujours, et se font pauvres quand il leur plaît. » Catherine ne fit aucune attention à toutes ces phrases, et ne chercha pas même à pénétrer dans quel sens elles étaient dites. Trompée sur l’objet qui avait dû être la consolation de son premier désappointement, elle était encore moins disposée à être aimable et beaucoup moins encore à trouver son compagnon agréable. Ils arrivèrent à Pulteney-Street, sans qu’elle eût dit vingt mots.

Lorsqu’elle entra à la maison, le domestique lui apprit que peu après son départ, un gentelman et une lady étaient venus la demander, qu’il avait répondu qu’elle était partie avec M. Thorpe ; que la dame s’était informée si elle ne lui avait pas envoyé quelque message ; que, sur ce qu’il avait dit que non, cette dame avait cherché une carte, et que n’en ayant point trouvé, elle

s’était en allée sans rien dire de plus. Catherine monta l’escalier avec précipitation, et avec un violent battement de cœur. Elle trouva au haut M. Allen qui lui demanda la cause de son prompt retour. Votre frère, lui dit-il, a eu raison. Je suis bien aise que vous soyez revenue ; vous aviez fait là un projet ridicule.

Mistriss Allen conduisit Catherine chez Mistriss Thorpe, pour y passer la soirée. Isabelle arrangea une partie de jeu, et donna John pour partener à son amie : elle s’étendit sur ce qu’il était bien plus agréable d’être chaudement à la maison et de s’y amuser, que d’être par le brouillard et à la nuit sur le chemin ou dans une auberge à Clifton. Elle exprima beaucoup de satisfaction de n’être pas allée au Lower-Room, (*petit salon ou salon inférieur*) et ne cessa d’en parler.

Tous les discours d’Isabelle n’ont pas plus d’intérêt pour nous, qu’ils n’en avaient pour Catherine. En conséquence conduisons celle-ci sur la couche solitaire. Là, en véritable héroïne de roman, elle pourra se livrer aux regrets, aux craintes, aux larmes, et même au désespoir, si elle sait se mettre à la place de celle qu’elle a si souvent admirée ; à moins que simple et naturelle, comme elle l’a toujours été jusqu’ici, l’agitation que lui causera encore le souvenir des contrariétés qu’elle éprouva pendant la journée, ne produise d’autre effet que de retarder son sommeil de quelques heures.

fin du premier volume.

OceanofPDF.com

TOME II

Table des matières

CHAPITRE I.

Table des matières

Madame, dit Catherine le lendemain à Mistriss Allen, y aurait-il quelque inconvénient que j'allasse aujourd'hui chez Miss Tilney ? Je n'aurai point de tranquillité que je ne lui aie expliqué comment les choses se sont passées.

— Eh bien, ma chère, répondit Mistriss Allen, allez-y, seulement mettez une robe blanche ; Miss Tilney en porte toujours une. Catherine fut bientôt prête, et, avec plus d'empressement que jamais, elle alla à la *Pump-Room* pour s'informer du logement du général Tilney. Elle croyait qu'il logeait dans Milsom-Street, mais elle n'en était pas bien sûre ; elle ignorait le numéro de la maison, et les explications que Mistriss Allen avait voulu lui donner avaient augmenté ses incertitudes au lieu de les dissiper. Quand elle eut appris ce qu'elle désirait savoir, elle s'achemina promptement vers l'endroit où demeurait M. Tilney, non sans éprouver de très-fortes palpitations de cœur et sans avoir la tête entièrement remplie de tout ce qu'elle avait à dire pour se justifier.

En chemin elle aperçut sa chère Isabelle qui était dans un magasin avec toute sa famille : elle détourna la tête dans la crainte d'être forcée de s'arrêter et elle arriva ainsi, sans rencontrer d'obstacles à la maison du Général. Après s'être assurée du numéro, elle frappa à la porte et demanda Miss Tilney. Le laquais dit qu'il croyait que sa maîtresse était à la maison, qu'il n'en était cependant pas bien sûr ; il demanda à Catherine son nom ; celle-ci lui remit sa carte. Quelques minutes après il revint et lui dit, d'un ton qui s'accordait mal avec ses paroles, qu'il s'était trompé, que Miss Tilney était sortie. Catherine rougit, se retira, mais très-persuadée que Miss Tilney était chez elle, et qu'elle se croyait trop offensée pour la recevoir.

En s'en allant, elle retourna la tête, pensant que peut-être Miss Tilney se serait mise à la fenêtre pour la regarder ; mais elle ne l'aperçut nullement ;

ayant fait quelques pas elle ne put s’empêcher de jeter encore un coup-d’œil sur cette maison ; alors elle vit Miss Tilney, non pas à la fenêtre, mais à la porte de la maison, d’où elle sortait accompagnée d’un cavalier que Catherine crut reconnaître pour M. Tilney père. Tous deux se dirigèrent du côté d’Edgar’s-Building. Catherine, profondément humiliée, s’en voulait à elle-même de s’être exposée à ce manque d’égards, dont elle était extrêmement choquée. Elle tâchait cependant de réprimer cette sensation, en pensant à l’ignorance dans laquelle elle était des usages du monde ; ignorance qui pouvait l’empêcher de juger exactement combien un tel procédé était offensant pour elle. Elle en était néanmoins bien affligée ; elle forma même un moment la résolution de ne pas aller le soir au spectacle ; mais elle ne la tint pas long-tems ; elle pensa d’abord qu’elle n’avait aucun prétexte à donner pour rester à la maison ; de plus on jouait une pièce qu’elle désirait voir ; enfin elle regardait comme probable qu’elle n’aurait ni à craindre la présence des Tilney, ni à s’en réjouir, parce qu’elle avait cru avoir remarqué que le goût du spectacle n’était pas le leur ; habitués à la perfection de ceux de Londres, ils devaient regarder tous les autres avec dédain, suivant ce que lui avait dit Isabelle.

Elle ne fut pas trompée dans l’attente du plaisir qu’elle s’était promis en voyant la pièce que l’on jouait. Celle-ci l’occupa si fortement que quiconque l’aurait observée pendant les quatre premiers actes, ne se serait en aucune manière douté des grands chagrins dont elle était affligée. Cependant au commencement du cinquième acte l’apparition du général Tilney et de son fils, qui entrèrent dans une loge, réveilla toutes ses anxiétés et sa détresse. La pièce n’eut plus le pouvoir de fixer son attention qu’elle porta sur cette loge. Pendant deux scènes entières elle ne cessa d’avoir les yeux fixés sur M. Henri Tilney, sans rencontrer une seule fois les siens ; elle ne pouvait le croire indifférent au spectacle, puisqu’il s’en était entièrement occupé pendant tout ce tems. À la fin cependant ses regards parcoururent la salle et s’arrêtèrent sur la loge où était Catherine ; il la vit, il la salua ; mais quel salut ! Pas un sourire, pas un signe ; ses yeux reprirent aussitôt leur première direction. Catherine était profondément malheureuse ; elle aurait volontiers couru à la loge de M. Tilney, pour le forcer à écouter l’explication qu’elle désirait lui donner. Les sentimens naturels la dominaient bien plus que ceux d’une héroïque fierté.

Au lieu de considérer sa propre dignité offensée par une si prompte condamnation ; au lieu de prendre quelque orgueilleuse résolution inspirée

par la conscience de son innocence, pour faire connaître son ressentiment à celui qui avait pu se permettre d'en douter, et le laisser livré aux troubles et aux tourmens de l'incertitude ; au lieu de dédaigner de lui faire connaître la vérité, de fuir ses regards, d'affecter la gaieté et une liberté entière d'esprit, en riant avec un autre cavalier ; Catherine était triste ; elle rappelait en elle-même ce qui s'était passé, se trouvait seule coupable, du moins en apparence, et cherchait avec empressement l'occasion de s'expliquer.

La pièce finie, la toile tomba. Henri sortit de sa loge avant son père, et venant vers la loge de Catherine, il lui offrit ainsi qu'à Mistriss Allen ses devoirs, avec une politesse froide. Catherine fut bien loin de conserver du calme en lui répondant : ah ! M. Tilney, s'empressa-t-elle de dire, sans faire attention au lieu où elle était, combien je désirais vous voir et me justifier ! Vous devez avoir été bien mécontent de moi ; mais véritablement il n'y avait aucunement de ma faute, n'est-il pas vrai, Mistriss Allen ? Ne m'avait-on pas dit que M. et Miss Tilney étaient allés ensemble en phaéton d'un autre côté ? Que pouvais-je faire alors ? J'aurais mille fois mieux aimé aller avec vous ; mais on m'avait assurée que vous étiez bien loin. N'est-ce pas ainsi, dites Mistriss Allen, que les choses se sont passées ? — Ma chère, ne me serrez pas tant, vous froissez ma robe, fut la réponse de Mistriss. — Son assertion n'était pas nécessaire ; le ton que Catherine mit à ce qu'elle disait était un témoignage évident de la vérité de ses paroles et de la nature de ses sentimens. Un sourire, un air de satisfaction remplacèrent la froide politesse de M. Tilney ; il ne lui resta plus qu'un peu de réserve dans les manières. — Nous vous sommes obligés, dit-il, d'avoir bien voulu nous souhaiter du plaisir dans notre promenade ; quand nous vous avons rencontrée dans Argyle-Street. Vous avez même eu la bonté de vous retourner plusieurs fois, par ce même motif sans doute. — Mais, mon Dieu, je n'ai pas eu la moindre pensée de vous souhaiter une bonne promenade ; je priais au contraire vivement M. Thorpe d'arrêter ; je l'en ai supplié aussitôt que je vous ai vu ; Mistriss Allen ne peut vous l'assurer, elle n'était pas avec nous, mais en honneur, la chose est telle ; et si M. Thorpe eût consenti à arrêter sa voiture, j'en serais descendue pour courir après vous.

Il n'y a pas au monde un homme qui puisse être insensible à un pareil aveu, aussi M. Tilney en sentit tout le prix. Il lui dit avec le sourire le plus aimable tout ce qui était capable de la rassurer. Il lui parla du regret que sa sœur avait eu d'avoir été privée de sa société. Oh ! ne dites pas cela, s'écria Catherine ; Miss Tilney a été très-fâchée, j'en suis sûre, puisqu'elle n'a pas

voulu me voir ce matin, quand je suis allée chez elle. Je l'ai vue sortir un moment après qu'elle eut refusé de me recevoir ; j'en ai été bien affligée, mais non pas offensée. Peut-être ne savez-vous pas cette circonstance ! — Je n'étais pas alors à la maison ; mais Éléonore m'a tout dit : elle aurait désiré vous voir pour vous dire la raison de cette incivilité ; je puis y suppléer, je la connais. Mon père devait sortir ; il était tard, il était pressé, et comme il n'avait pas sa voiture, il n'a pu retarder. Voilà le motif du refus que vous avez éprouvé, ma sœur en a été très-contrariée, et son désir est de s'en justifier près de vous le plutôt qu'il lui sera possible.

Catherine fut bien soulagée par cette explication. Il lui restait cependant encore quelques sujets d'inquiétude qu'elle exprima avec une naïveté faite pour troubler à son tour celui à qui elle parlait. — M. Tilney, vous êtes donc moins généreux que votre sœur, puisqu'elle a assez de confiance dans mes intentions, pour croire qu'il y a eu un mal entendu ? Pourquoi êtes-vous plus disposé à me croire coupable ? — Moi ! vous croire coupable ! — Oui, j'en suis sûre, je l'ai vu dans vos yeux ; quand vous êtes arrivé au spectacle, vous étiez très-fâché. — Moi fâché ! Je n'en ai pas le droit. — Eh bien ! en vous voyant, personne ne pouvait s'y tromper, ni croire que vous n'en eussiez pas le droit. — Il répondit en demandant à Catherine la permission de l'accompagner ; il parla de la pièce ; il resta quelque tems et fut si aimable que Catherine fut entièrement rassurée, quand il la quitta. Avant de se séparer, il fut convenu que le projet de promenade serait repris le plutôt possible, et Catherine, qui était si malheureuse en allant au spectacle, en revint la plus heureuse personne du monde.

Tandis qu'elle s'entretenait avec M. Tilney, elle avait observé avec quelque surprise que John Thorpe, qui ne restait jamais dix minutes à la même place, était engagé dans une conversation avec le général Tilney. Elle se sentit très-embarrassée en s'apercevant qu'elle était pour quelque chose dans cette conversation. Que pouvaient-ils dire d'elle ? Elle craignit que son extérieur n'eût déplu au Général et que pour cette raison, bien plus que par la crainte de retarder sa promenade de quelques minutes, il ne se fût opposé au désir que sa fille avait de la voir. « Comment se fait-il que M. Thorpe connaisse M. votre père » fut la question que son inquiétude la força de faire à M. Tilney : celui-ci n'en savait rien ; il ne put lui répondre autre chose, sinon que son père, étant militaire, devait connaître beaucoup de monde.

Quand John Thorpe quitta le Général, il revint près de Mistriss Allen et de Catherine pour les accompagner : celle-ci était l'objet particulier de ses attentions. Au milieu de tous les discours inconsidérés qu'il lui tenait suivant sa coutume, il prévint une question qu'elle n'osait lui faire, malgré tout le désir qu'elle en avait. Il lui demanda d'un air important, si elle avait remarqué qu'il avait long-tems causé avec le Général. C'est un bon vieux, sur mon âme ; il est vigoureux, actif, il a autant de vivacité que son fils dans les yeux. Ma foi, je le considère fort : c'est un bon gentilhomme, un bon vivant, s'il en fut jamais.

— Comment l'avez-vous connu ?

— Comment ! Il n'y a, ma foi, personne dans le pays que je ne connaisse. Je l'ai rencontré une fois à Bedfort ; ici je l'ai reconnu en entrant dans la salle de billard. C'est un des meilleurs joueurs qui existent. Nous sommes à peu-près de la même force ; d'abord je le craignais ; il avait, ma foi, cinq ou six points de plus que moi, et si je n'eusse fait un des plus beaux coups de billard que l'on ait jamais vu… Tenez, j'ai touché la bille exactement… Mais il me faudrait un billard pour vous faire comprendre cela ; enfin il a été battu et ferme encore. C'est un bon homme ; il est riche comme un juif. J'aimerais à dîner chez lui. Je vous assure qu'il donne de fameux dîners. De qui croyez-vous que nous ayons parlé ? De vous ! Oui pardieu de vous, et le Général trouve que vous êtes la plus jolie fille qui soit à Bath.

— Quelle déraison ! Comment pouvez-vous me dire une pareille chose ?

— Que croyez-vous que je lui aie répondu : (en baissant la voix) Général, je suis de votre avis.

Catherine moins flattée des expressions de l'admiration de John que des éloges que le général Tilney lui avait accordés, ne fut pas fâchée d'être dans ce moment appelée par Mistriss Allen. Thorpe voulut les conduire toutes deux chez elles et continua pendant le chemin à leur débiter toutes les galanteries dont il était capable. Elles y faisaient peu d'attention. Au lieu d'avoir déplu au père de Henri, ainsi que Catherine le craignait, il avait parlé d'elle avec éloge, c'était tout ce qui l'occupait alors ; elle n'avait donc plus à craindre de rencontrer aucune des personnes de cette famille. Ainsi cette soirée, qui lui avait inspiré tant de craintes, avait été dans le fait plus heureuse pour elle qu'elle n'aurait osé l'espérer.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II.

Table des matières

Nous avons successivement mis sous les yeux du lecteur tous les événemens qui sont arrivés à Catherine depuis le lundi jusqu'au samedi inclusivement : nous avons soigneusement détaillé les espérances, les craintes, les contrariétés, les plaisirs qui l'ont alternativement affectée pendant ce tems, de sorte que pour compléter l'histoire de la semaine, il ne nous reste plus qu'à rapporter ce qui lui est survenu le dimanche.

Le projet d'aller à Clifton avait été différé, mais non pas abandonné : il fut renouvelé l'après-midi de ce jour, dans un petit conseil tenu particulièrement entre James et Isabelle. Au dire de celle-ci, son cœur n'était heureux que lorsqu'elle était à la campagne ; et James pour toute réponse l'assura qu'il n'avait d'autre désir que celui de lui plaire. Ils décidèrent que pour peu que le tems fût beau, cette course aurait lieu le lendemain matin ; que l'on s'arrangerait pour partir de bonne heure. Cela réglé, on était sûr de l'approbation de John ; il ne restait plus qu'à prévenir Catherine, qui venait de les quitter pour aller joindre Miss Tilney, et à lui faire part du plan qu'on avait formé pendant son absence.

On le lui communiqua à son retour : Isabelle croyait que la proposition ne manquerait pas d'être acceptée avec plaisir ; mais Catherine répondit sérieusement qu'elle était très-fâchée, qu'elle ne pouvait être de la partie, que l'engagement qu'on lui avait auparavant fait rompre était cause que pour cette fois elle ne pouvait les accompagner, parce qu'elle venait dans le moment même de renouer avec Miss Tilnev, pour le lendemain matin, le projet de promenade qu'elles avaient d'abord formé, et que pour cette fois rien ne serait capable de la faire manquer à la parole qu'elle avait donnée.

Les Thorpe se réunirent pour l'assurer qu'elle devait dégager sa parole, sous prétexte qu'on allait le lendemain matin à Clifton et qu'on ne voulait pas y aller sans elle ; qu'il n'y avait rien de plus facile que de remettre à un autre jour la promenade qu'elle devait faire avec Miss Tilney. Catherine était affligée, mais nullement ébranlée. Ne me pressez pas, ma chère Isabelle, dit-elle : je suis engagée avec Miss Tilney, je ne puis aller avec vous. On ne fit aucune attention à ce qu'elle dit ; on lui répéta qu'elle pouvait, qu'elle devait aller à Clifton ; qu'on ne voulait pas entendre parler

de refus ; qu'il lui était aisé de dire à Miss Tilney qu'elle avait oublié un premier engagement, qu'elle venait de s'en souvenir, qu'elle la priait de remettre la promenade à mardi. — Cela n'est pas si aisé à faire que vous le dites ; je n'avais aucun engagement avant celui que j'ai contracté avec Miss Tilney. — Isabelle n'écoutait rien, elle continuait à la presser vivement, en employant tour à tour les caresses les plus tendres et les noms les plus flatteurs. Elle était sûre que sa chère, que sa douce Catherine ne pourrait sérieusement se résoudre à refuser et à affliger la meilleure de ses amies, celle qui l'aimait si tendrement ; elle connaissait le bon cœur, la douceur de sa chère Catherine ; elle savait combien celle-ci aimait à obliger ses amies… Toutes ces douceurs furent inutiles. Catherine croyait avoir raison, et dit alors, que malgré la peine qu'elle avait de contrarier son amie, et quoique flattée des sollicitations qu'on lui faisait, elle ne céderait pas. Isabelle essaya un autre moyen : elle lui reprocha d'avoir plus d'égards, plus d'affection pour une connaissance de quelques jours que pour ses anciens, ses meilleurs amis ; de négliger ceux-ci pour Miss Tilney. Je ne puis, ma chère Catherine, m'empêcher d'être extrêmement jalouse, quand je vois que vous préférez une étrangère à moi qui vous aime si tendrement ; je ne suis pas comme vous : mes affections sont invariables, rien ne peut les faire changer ; mais je crois que mes sentimens sont plus vifs que ceux des autres ; je suis du moins bien sûre qu'ils le sont trop pour mon bonheur. C'est un chagrin affreux pour moi, de me voir enlever votre amitié par des étrangers ; ces Tilney sont venus ici exprès pour vous ravir à ma tendresse.

Catherine trouvait ces reproches injustes et désobligeans. Était-il bien de la part d'une amie de se montrer ainsi ? Isabelle lui semblait égoïste, peu généreuse, uniquement occupée de faire réussir ce qui lui était particulièrement agréable. Ces idées l'occupaient et elle gardait le silence. Isabelle se couvrait les yeux de son mouchoir. James, très-malheureux du chagrin de Miss Thorpe, ne put s'empêcher de dire à sa sœur : je ne pense pas, Catherine, que vous puissiez faire une plus longue résistance, quand il s'agit d'obliger une telle amie, et qu'il doit vous en coûter si peu : je vous croirais tout-à-fait insensible, si vous persistiez à refuser. C'était la première fois que son frère s'était déclaré contre elle ; pour éviter de lui déplaire, elle leur proposa à tous de remettre au mercredi l'exécution de leur projet ; ce qu'ils pouvaient, s'ils le voulaient, et qu'ainsi tout le monde serait content. Non ! non ! s'écrièrent-ils. Thorpe dit qu'il ne savait pas s'il pourrait aller à

Clifton le mercredi ; Catherine témoigna qu'elle en était fâchée, et s'en tint à dire qu'elle ne pouvait accorder davantage.

On resta quelque tems dans le silence. Isabelle le rompit en disant froidement : eh bien ! si Catherine ne veut pas venir avec nous, c'est une partie rompue ; je ne puis y aller. Je ne veux pas être seule avec vous, pour rien au monde je ne voudrais faire une chose aussi inconvenante. Catherine, il faut que vous y veniez, dit James.

— Mais M. Thorpe ne peut-il donc conduire une autre de ses sœurs ; je suis sûre qu'elle irait avec plaisir.

— Grand merci ! dit John, je ne suis pas venu à Bath pour conduire mes sœurs ; on me prendrait pour un sot. Si vous n'y venez pas, que le diable m'emporte si j'y vais. C'est le seul plaisir de vous conduire qui me détermine à y aller.

— Voilà un compliment qui est très-agréable.

— Thorpe ne l'entendit pas ; il s'était brusquement éloigné.

Catherine restait avec John et Isabelle ; mais sa position était pénible. Tantôt on gardait le silence, tantôt on renouvelait l'attaque en employant les prières ou les reproches : le bras de Catherine était toujours enlacé dans celui d'Isabelle, quoique leurs cœurs fussent en guerre. La première était quelquefois touchée, quelquefois fâchée, toujours affligée, mais jamais ébranlée.

— Je n'eusse jamais cru que vous fussiez si obstinée, dit James à sa sœur : ordinairement vous êtes moins difficile à persuader ; jusqu'ici je vous ai connue comme celle de mes sœurs dont le caractère était le plus doux et le plus facile.

— J'espère que je serai toujours la même, reprit-elle avec sensibilité ; mais en vérité je ne crois pas qu'il me soit possible de faire ce que vous désirez : si j'ai tort, j'ai au moins la conviction que je fais ce que je dois.

— Je soupçonne, dit Isabelle, à demi-voix, que c'est sans beaucoup d'efforts. Le cœur de Catherine se gonfla ; elle retira son bras ; Isabelle ne le retint pas… Au bout de dix minutes M. Thorpe revint à eux, avec des yeux où brillait la joie. Eh bien ! dit-il, j'ai arrangé l'affaire ; Miss Morland, vous pouvez venir demain avec nous, en toute sûreté de conscience ; je suis allé faire vos excuses à Miss Tilney.

— Vous ne l'avez pas fait, s'écria Catherine.

— Je l'ai fait, sur mon âme ; je la quitte à l'instant : je lui ai dit que vous m'envoyiez pour lui faire observer que vous vous étiez rappelée que

vous aviez un premier engagement avec nous, pour aller demain à Clifton, que vous ne pourriez avoir le plaisir d'aller promener avec elle avant mercredi ; elle m'a répondu que précisément mercredi lui convenait beaucoup mieux ; ainsi voilà la chose arrangée sans difficulté. Ai-je eu là une bonne pensée ! Isabelle reprit sa bonne humeur, et le bonheur se peignit dans les yeux de James. Excellente pensée, vraiment, dit Isabelle. À présent, ma douce Catherine, tous nos chagrins sont dissipés ; vous êtes honnêtement tirée d'affaire, et nous allons faire demain une délicieuse partie.

— Je n'en serai certainement pas, dit Catherine ; je ne puis approuver ce qu'a fait M. Thorpe ; je vais rejoindre Miss Tilney, et lui dire la vérité. Isabelle la retint d'un côté, John se mit de l'autre, et tous trois recommencèrent leurs instances. James était presqu'en colère. Quand toutes choses sont arrangées, quand Miss Tilney elle-même dit qu'elle préfère le mercredi, il est très-ridicule, très-absurde de continuer à faire des difficultés. Tout cela ne persuada pas Catherine ; M. Thorpe, dit-elle, ne trouve aucune difficulté à faire certaines suppositions ; si j'eusse pensé que cela pût être ainsi, je serais allée moi-même parler à Miss Tilney, il eût été trop malhonnête d'en charger un autre ; mais je connais M. Thorpe, il pourrait fort bien encore nous induire en erreur ; celle qu'il a commise jeudi a été assez fâcheuse pour moi ; je ne veux plus courir le même risque : laissez-moi aller, ma chère Isabelle, laissez-moi, M. Thorpe. Celui-ci répondit qu'en vain elle chercherait les Tilney, qu'ils étaient allés du côté de Brook-Street, lorsqu'il les avait quittés, qu'ils étaient sans doute chez eux maintenant.

— Je veux aller les chercher partout où ils seront, dit Catherine, tout ce que vous me direz pour m'en empêcher est inutile ; je ne veux plus être trompée, et je ne puis croire qu'il ne soit pas raisonnable d'aller leur apprendre la vérité. En disant cela, elle s'échappa et s'éloigna. Thorpe voulait la suivre pour l'engager à revenir, mais Morland l'arrêta : laissez-la, laissez-la aller, puisqu'elle le veut ; elle est obstinée comme…

— John aurait volontiers fini la phrase ; car en cela il pensait comme James.

Catherine, extrêmement émue, marchait aussi vîte que la foule le lui permettait, craignant d'être suivie par quelqu'un de sa société, mais bien déterminée à persévérer dans sa résolution. En avançant elle réfléchissait à ce qui s'était passé. Il lui était pénible de contrarier les personnes qu'elle

aimait, et sur-tout de déplaire à son frère. Mais elle ne pouvait se repentir de leur avoir résisté. Indépendamment de toute inclination particulière, il lui semblait qu'elle serait impardonnable si elle manquait une seconde fois à un engagement pris avec Miss Tilney ; si elle retractait sa promesse cinq minutes après l'avoir faite, et encore au moyen d'un mensonge. Si elle n'eût pensé qu'à suivre le parti qui pouvait lui offrir le plus d'agrément et de plaisir, elle aurait été bien combattue par l'envie qu'elle avait de voir Blaize-Castle ; mais sa détermination avait pour motif ce qu'elle regardait comme un devoir et le désir de maintenir ses nouveaux amis dans l'opinion qu'ils avaient selon elle de son caractère. Ce n'était pas assez d'être convaincue qu'elle faisait ce qu'elle devait, il fallait encore pour la rassurer, pour la tranquilliser, qu'elle parlât à Miss Tilney. L'agitation de son esprit, son impatience, lui faisaient, sans qu'elle s'en aperçût, accélérer sa marche, de manière qu'elle courait presque en entrant dans Milsom-Street. Aussi malgré l'avance considérable qu'avaient sur elle les Tilney qui avaient quitté la *Pump-Room* assez long-tems avant elle, elle les aperçut au moment où ils rentraient dans leur logis, et le domestique n'avait pas encore eu le tems de fermer la porte, qu'elle s'y présentait. Elle le pria d'aller promptement prévenir Miss Tilney qu'elle désirait lui parler un moment, mais elle le suivit sur l'escalier, de sorte que, lorsqu'il ouvrit la porte du salon, Catherine se trouva en présence du général Tilney, qui s'y trouvait avec son fils et sa fille. Catherine était agitée ; elle ne pouvait ni respirer, ni parler. Sans chercher à mettre le moindre ordre dans ses idées, elle s'approcha de Miss Tilney et s'empressa de lui dire autant que le lui permettait la violente palpitation de sa poitrine… Je me suis dépêchée à venir… Ils ont tous voulu me tromper… Je n'ai jamais promis d'aller avec eux… Dès la première ouverture qu'ils m'ont faite, je leur ai dit qu'il m'était impossible de les accompagner… Je suis venue ici en courant pour vous expliquer… Je crains tant que vous ne pensiez mal de moi… Je n'ai jamais eu la pensée de vous envoyer quelqu'un…

Le désordre qui régnait dans tout ce que disait Catherine n'était pas propre à expliquer clairement comment la chose s'était passée ; mais on pouvait entrevoir que tout avait été fait sans sa participation : elle désavoua formellement le message de M. Thorpe. Mistriss Tilney lui dit franchement que ce message l'avait surprise, que son frère en avait témoigné plus de ressentiment qu'elle. Les motifs que Catherine employa pour sa justification furent, par une espèce d'instinct de sentiment, précisément

ceux qu'elle sentait devoir être les plus propres à persuader M. Tilney. Quelque forte qu'eût été l'impression faite sur ce dernier et sur sa sœur, par ce qui s'était passé, elle s'effaça entièrement par l'empressement que Catherine avait mis à venir s'expliquer, par la vivacité et la simplicité qu'elle employa pour se disculper. Elle fut donc reçue avec tous les témoignages de sincérité et d'amitié qu'elle pouvait désirer.

Cette affaire étant heureusement éclaircie, Miss Tilney présenta Catherine à son père ; elle en fut accueillie avec tant de distinction et tant d'égards, que, se rappelant ce que John Thorpe lui avait dit, elle attribua cet accueil à l'opinion que le Général avait prise d'elle dans la conversation qu'il avait eue avec Thorpe. Le premier poussa l'honnêteté jusqu'au point de réprimander son laquais de ce qu'il n'avait pas annoncé Miss Morland et ne l'avait pas introduite au salon assez honorablement. Il feignait de n'avoir pas remarqué que l'empressement de celle-ci lui avait fait suivre le laquais de si près, qu'il n'avait pas eu le tems de remplir ces formalités. Catherine craignant que cet homme ne perdît sa place ou au moins la bienveillance de son maître, se crut obligée de plaider en sa faveur, d'assurer qu'il n'était pas coupable, que sans égard pour ce qu'il lui disait, elle l'avait suivi de si près qu'il n'avait pu l'annoncer.

Après un quart d'heure de conversation, elle se leva pour se retirer. Elle fut agréablement surprise en entendant le Général lui demander si elle voulait faire à sa fille l'honneur de dîner et de passer le reste du jour avec elle. Miss Tilney joignit ses instances à celles de son père ; mais Catherine remercia avec reconnaissance, en disant qu'elle ne pouvait accepter, parce que M. et Mistriss Allen l'attendaient. Le Général répondit qu'il n'osait insister davantage, ni priver Mistriss Allen et son mari du plaisir d'être avec elle, qu'il espérait cependant qu'un autre jour elle voudrait bien obtenir leur agrément, pour qu'il pût jouir du même plaisir. Oh ! je suis bien sûre, répondit-elle, qu'ils y consentiront, et ce sera avec le plus grand plaisir que je viendrai. Le Général la reconduisit jusqu'à la porte de la rue, en lui faisant les complimens les plus flatteurs sur sa tournure et les grâces qu'il avait remarquées dans sa danse. En la quittant, il lui fit le plus profond et le plus agréable salut qu'elle eût jamais reçu.

Catherine enchantée de tout ce qui venait de se passer, retournait gaiement en Pulteney-Street, non toutefois sans remarquer que sa marche était assez légère, observation qu'elle n'avait pas encore faite jusqu'alors. Elle approchait de sa maison sans avoir rencontré aucune des personnes

avec lesquelles elle avait été en discussion. Mais après avoir réussi dans ce qu'elle s'était proposé, étant justifiée et triomphante, elle commença (tant ses esprits étaient encore agités) à douter si sa conduite avait été bien exactement ce qu'il fallait qu'elle fût. Elle pensait qu'il est toujours beau de faire un sacrifice, que si elle eût cédé aux prières, aux instances qu'on lui avait faites, elle n'aurait pas à se reprocher d'avoir causé du mécontentement à son amie, à son frère, et d'être peut-être la cause de la rupture d'un projet, qui faisait un si grand plaisir à tous les deux.

Pour se rassurer sur la crainte d'avoir, par sa conduite et par sa faute, causé de la peine à ses amis, elle saisit le premier prétexte pour parler devant M. Allen du projet formé pour le lendemain par son frère et par les Thorpe, et elle chercha à connaître ce qu'il en pensait… Fort bien, dit-il, et votre intention est d'aller avec eux ?

— Non, avant qu'ils m'eussent parlé de leur projet, je m'étais engagée à aller demain promener avec Miss Tilney, et pour cette raison je ne puis les accompagner ; mais, dites-moi, croyez-vous que je puisse convenablement accepter une semblable partie ?

— Non, bien certainement non, et je suis très-aise que vous n'ayez pas accepté. On passerait peut-être à de jeunes demoiselles de se faire conduire par des jeunes gens en voiture découverte dans les promenades de la ville ; mais aller ainsi à la campagne, s'arrêter dans des auberges, cela n'est pas bien, cela ne doit pas être, et je m'étonne que Mistriss Thorpe le permette à sa fille. Je vous le répète, je suis très-content que vous n'y alliez pas, je suis sûr que Mistriss Morland désapprouverait fort que vous y allassiez. Mistriss Allen, n'êtes-vous pas de mon avis ? Croyez-vous qu'il n'y ait rien à redire à ces parties ?

— Pardonnez-moi, il y a beaucoup à dire contr'elles. Les voitures découvertes sont toujours pleines de poussière ; on ne peut y conserver propre une robe plus de cinq minutes ; on est jetté tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; les cheveux, la coîffure sont dérangés par le vent ; pour moi je n'aime pas du tout cette espèce de voiture.

— J'entends ; mais il ne s'agit pas de cela : croyez-vous qu'une jeune demoiselle ne serait pas blâmée, si on la voyait plusieurs fois conduite par un jeune cavalier qui ne serait pas son parent ?

— Assurément, elle serait très-blâmable ; je ne puis souffrir de voir ces choses-là.

— Oh ! Madame, dit Catherine toute émue, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plutôt ? Je vous assure que si j'eusse su que cela était inconvenant, je ne serais pas allée une seule fois avec M. Thorpe ; j'espérais toujours que dans toutes mes actions vous voudriez bien m'avertir, et m'empêcher de faire ce qui serait mal.

— C'est ce que je fais de mon mieux, ma chère ! En venant ici, j'ai dit à Mist. Morland que je ferais tout mon possible pour vous bien diriger ; mais je ne puis rien de plus. Les jeunes gens sont des jeunes gens, votre mère le dit elle-même. Lorsqu'en arrivant, vous voulûtes acheter une robe, vous savez quel soin je mis pour vous choisir un bon tissu ; eh ! bien, vous en avez voulu une autre ; je ne puis que vous donner des conseils, les jeunes gens n'aiment pas à être contrariés.

— Mais, Mistriss, ceci était important ; vous ne pouvez penser que je ne me fusse pas rendue à vos observations.

— C'est bon, c'est bon, dit M. Allen, il n'y a pas encore grand mal jusqu'ici ; mais je vous conseille, ma chère, de ne plus aller à l'avenir toute seule avec M. Thorpe.

— C'est juste, c'est ce que j'allais dire, reprit Mistriss Allen.

Catherine, rassurée pour elle même, éprouva des inquiétudes pour Isabelle : après avoir réfléchi quelques instans, elle demanda à M. Allen si elle ne devait pas écrire à Miss Thorpe, pour lui apprendre que ses promenades blessaient la décence ; car elle s'imaginait que son amie, malgré tout ce qu'elle avait dit, pourrait bien aller le lendemain à Clifton. M. Allen l'en dissuada. Laissez faire, Isabelle, lui dit-il, ma chère, elle est d'âge à savoir ce qui convient, et si elle ne le connaît pas, elle a une mère pour l'en instruire. Mistriss Thorpe est sans doute beaucoup trop indulgente ; mais vous n'avez pas le droit d'intervenir dans les actions de sa fille. Si votre frère et elle ont envie d'aller à Clifton, vous ne les en empêcherez pas, et si vous vouliez le faire, ils vous accuseraient de chercher à troubler leurs plaisirs.

Catherine déféra à cet avis : quoiqu'elle éprouvât quelque chagrin en pensant qu'Isabelle ferait une démarche blâmable, elle se sentit extrêmement soulagée par l'approbation que M. Allen donnait à sa conduite, et elle fut très-satisfaite d'être préservée par ses bons avis du danger de tomber à l'avenir dans la faute qu'elle avait commise. Enfin elle se trouva très-heureuse d'avoir pu se dispenser de la partie qu'on lui avait proposée, et qu'elle n'aurait pu accepter qu'en se rendant coupable d'une

grande impolitesse envers M. et Miss Tilney, et en faisant une action blâmable, qui lui aurait fait perdre leur estime.

OceanofPDF.com

CHAPITRE III.

Table des matières

Le lendemain le tems était beau. Catherine s'attendait à essuyer une nouvelle attaque ; mais fortifiée par ce que lui avait dit M. Allen, elle ne craignait pas de succomber : elle désirait seulement de n'avoir pas à soutenir de nouveaux débats dans lesquels la victoire même serait désagréable. Elle eut la joie de ne voir arriver aucun de ses antagonistes. Les Tilney vinrent la chercher à l'heure convenue : aucune difficulté, aucun souvenir, aucun ordre inattendu, aucun importun ne vinrent mettre obstacle à l'accomplissement de leur projet. Notre héroïne se trouva donc prête à remplir l'engagement qu'elle avait contracté, bien que ce fût avec le héros lui-même. Ils se dirigèrent tous trois du côté de Beechen-Cliff. Ils admirèrent la beauté du paysage, la richesse de la culture, la majesté imposante de la montagne.

Quand je me promène sur le bord de la rivière, je ne vois jamais ce lieu sans penser au midi de la France, dit Catherine.

— Vous avez été en France ! reprit Henri avec surprise.

— Oh ! non : je ne la connais que par ce que j'en ai lu. J'ai toujours présent à l'imagination le voyage que, dans les Mystères d'Udolphe, Emilie fit en France avec son père… Je suis sûre que vous ne lisez jamais de romans ?

— Pourquoi n'en lirais-je pas ?

— Parce que ce ne sont pas des livres assez savans pour vous. Les hommes en lisent de meilleurs que les romans.

— Ce serait pour un savant comme pour une jeune dame faire preuve de peu d'esprit que de ne pas se plaire à la lecture d'un bon roman. J'ai lu tous les ouvrages de Miss Radcliff ; il en est plusieurs qui m'ont causé un grand plaisir. Pour Udolphe, quand je tenais le livre, je ne pouvais le quitter ; je me souviens de l'avoir lu tout entier en deux jours. Depuis le commencement jusqu'à la fin, je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête.

— Oui, ajouta Miss Tilney, je me rappelle fort bien que vous me le lisiez haut, qu'on m'appela, que je fus obligée de répondre à un billet, ce qui me retint au plus dix minutes ; qu'au lieu de m'attendre, vous allâtes

avec le volume dans l'hermitage du jardin ; que vous ne voulûtes pas revenir, et qu'il me fallut attendre pour avoir le livre jusqu'à ce que vous l'eussiez fini.

— Grand merci, Éléonore, voilà un bon témoignage en ma faveur ; il vous prouve, Miss Morland, l'injustice de vos doutes et il vous fait voir que ce n'est pas sans empressement, sans avidité même, que je m'occupe de la lecture des romans. Vous le voyez, je refuse d'attendre ma sœur pendant dix minutes seulement ; je manque à la promesse que je lui avais faite de lui lire haut ; je la laisse en suspens dans l'endroit le plus intéressant ; je me sauve avec le volume, et observez qu'il est à elle, à elle seule, en vérité je suis fier, en rappelant cela, de penser que vous en prendrez une bonne opinion de moi.

— Certes, je suis bien aise de vous entendre ; maintenant je n'aurai plus honte de dire que j'ai lu Udolphe ; jusqu'alors j'avais cru que tous les hommes méprisaient les romans.

— Ils les méprisent, mais ils les lisent, ainsi que le font les femmes. Moi-même j'en ai lu une quantité. Je suis sûr que vous ne connaissez pas plus de Julie, de Louise, de Sophie, que je n'en connais. Je ne finirais pas si je vous nommais tous ceux que j'ai lus, j'aurais à vous dire bien des fois : avez-vous lu celui-ci, avez-vous lu celui-là ; dans cette revue je vous laisserais bien loin derrière moi, comme votre bonne amie Émilie laisse le pauvre Valancourt, quand elle suit sa tante en Italie. Pensez combien d'années j'ai de plus que vous. Vous n'étiez encore qu'une petite fille, copiant des exemples pour vos leçons, lorsque je suis allé à Oxford pour y faire mes études.

— Cela m'est indifférent : dites-moi seulement, si vous ne trouvez pas qu'Udolphe soit le livre le plus agréable, le plus délicieux qui existe ?

— Le plus *délicieux* ! oh oui, car il faut qu'il existe du délicieux partout. Sûrement le jour d'aujourd'hui est un jour délicieux ; la promenade que nous faisons est une promenade délicieuse ; le bois qui est en face de nous est un bois délicieux.

— Cessez, cessez Henri, dit Miss Tilney, vous croyez parler à votre sœur. Miss Morland ne l'écoutez pas ; quant à moi, je suis de votre avis, car la lecture d'Udolphe a fait mes délices. Ce n'est sans doute pas à celle des romans que vous vous bornez ?

— Je vous avoue que je n'en aime pas beaucoup d'autres.

— En vérité ?

— Je lis pourtant assez volontiers les poëtes, les pièces de théâtre et quelques voyages ; mais l'histoire est trop grave, trop fatigante à lire pour que je m'y intéresse. Y prendriez-vous quelque plaisir ?

— Oui, ma chère, j'aime beaucoup l'histoire.

— Je voudrais bien l'aimer aussi, je la lis parce qu'il le faut ; mais je n'y trouve rien autre chose que des malheurs et des crimes qui m'affligent, des querelles ennuyeuses entre les Papes et les Rois, à chaque page la guerre ou la peste, des hommes qui font tant de mal, des femmes si méchantes ; et puis il me paraît qu'il pourrait se faire qu'une grande partie de ces histoires si anciennes, aient été inventées par les auteurs, qui composent eux-mêmes les discours qu'ils font prononcer aux héros, et qui prennent dans leur tête les projets et les pensées qu'ils prêtent aux personnages puissans. D'après cela je préfère les inventions des romanciers à celles des historiens.

— Comment vous ne trouvez rien d'agréable dans la narration des historiens ? Pour moi, tout en avouant qu'ils peuvent avoir ajouté quelque chose, soit pour l'ornement, soit pour suivre les probabilités, j'aime l'histoire, parce que je crois que les principaux événemens sont vrais, qu'il est intéressant pour nous de les connaître, et qu'ils nous fournissent souvent le sujet de bonnes réflexions. Quand les discours que les auteurs font tenir à leurs héros sont bien faits, je les lis avec autant de plaisir que s'ils avaient été prononcés par ces héros même ; je crois que ceux que MM. Hume et Robertson ont composés, sont aussi bons que ceux qu'auraient fait Agricola ou Alfred-le-Grand.

— Vous aimez beaucoup l'histoire ; c'est aussi le goût de M. Allen et de mon père ; mais j'ai deux frères qui ne peuvent la souffrir. Je suis étonnée de ce que ces historiens se donnent tant de peines pour composer un si grand nombre de gros volumes, que peu de personnes lisent et qui sont le *tourment* des petits garçons et des petites filles.

— L'opinion que vous venez d'émettre, dit Henri, aurait un peu étonné nos célèbres historiens : j'avoue que dans un pays où l'éducation est regardée comme une chose importante, il faut *tourmenter* les petits garçons et les petites filles, pour leur faire apprendre l'histoire ; j'avoue que la bonté de la méthode, la perfection surtout de leur style sont faits pour *tourmenter* des personnes d'un âge plus raisonnable. Vous voyez, Miss Morland, que, comme vous, j'ai employé le mot *tourmenter* au lieu du mot *instruire*. Je suppose qu'ils sont maintenant synonymes.

— C’est pour vous moquer que vous dites que je confonds les mots tourmenter et instruire ; mais si, comme je le suis tous les jours à la maison, vous aviez été quelquefois témoin de ce que souffrent mes pauvres petits frères, quand on commence à leur apprendre à lire ; de l’air presqu’hébété qu’ils ont, quand on les retient à l’étude toute une matinée ; de l’ennui de ma mère pendant la leçon et de la fatigue qu’elle ressent, quand cette leçon est finie, vous me permettriez, je crois, de regarder quelquefois les mots *tourmenter* et *instruire* comme synonymes.

— Cela est possible : mais ce n’est pas la faute des auteurs si les enfans n’apprennent à lire qu’avec peine. Cependant dites-moi, vous qui ne me semblez pas aimer les occupations sérieuses, ne trouvez-vous pas que l’on gagne à être tourmenté pendant deux ou trois ans, pour se mettre en état de jouir toute sa vie du plaisir de la lecture. Convenez que si l’on n’apprenait pas à lire, Miss Radcliff eût écrit inutilement, ou plutôt qu’elle n’eût pas écrit du tout. Catherine en convint et l’éloge qu’elle fit de son auteur favori mit fin à ce sujet.

La conversation se porta sur un autre article ; mais elle ne pouvait y prendre part. M. Tilney et sa sœur parlèrent des beautés de la campagne en personnes qui savent admirer la nature et qui possèdent la connaissance et l’amour des arts. La pauvre Catherine qui n’avait presqu’aucune idée du dessin et dont rien n’avait formé le goût, les écoutait avec attention, mais sans profit, parce qu’elle ignorait la signification de la plupart des termes dont ils se servaient. Le peu qu’elle saisissait lui semblait en contradiction avec quelques-unes des notions qu’elle avait eues autrefois du dessin. En effet jusqu’alors elle avait cru qu’on ne pouvait prendre un beau point de vue, que du sommet d’une montagne ; qu’un beau ciel devait toujours être sans nuage. Étonnée de son ignorance, elle en ressentit une espèce de honte.

C’était bien mal-à-propos, car la science ne convient pas aux jeunes personnes qui désirent être aimées. On blesse ordinairement la vanité des autres, quand on se montre à eux avec des talens distingués, avec des connaissances étendues ; c’est ce que doit éviter une personne sensée. Une femme surtout qui a quelques talens, doit mettre tous ses soins à ne les laisser paraître que le moins possible. Tous les avantages d’une agréable déraison, pour une jeune et jolie personne, ont été détaillés par l’élégante plume de la sœur d’un de nos meilleurs auteurs, et je ne puis rien ajouter à ce qu’elle a écrit sur ce sujet : je dirai seulement à la louange des hommes, que pour ceux qui sont légers et irréfléchis, le peu d’esprit d’une femme ne

diminue pas le prix de ses charmes, et que ceux qui sont plus éclairés et plus soigneux de leur bonheur, ne désirent pas non plus trouver dans les personnes de notre sexe de grandes connaissances.

Catherine ignorait toutes ces choses : elle ne savait pas qu'une jeune personne avec un extérieur agréable et un bon cœur, ne peut manquer de fixer le choix d'un jeune homme distingué, à moins que quelques circonstances particulières ne viennent déranger cet ordre naturel des choses. Elle avoua donc, elle déplora son ignorance, et dit qu'elle donnerait tout pour acquérir le talent du dessin.

M. Tilney lui expliqua quelques-unes des règles de la perspective et du paysage ; il mit une si grande clarté dans ses explications, et Catherine les écouta si attentivement, qu'elle ne tarda pas à découvrir dans tous les objets, les beautés qu'elle lui avait vu admirer. De son côté, son professeur était charmé de trouver en elle autant de dispositions et de bon goût naturel. Il lui fit connaître comment on distinguait ce qui se trouvait sur le premier plan, en seconde ligne, dans le lointain ; il lui fit observer l'effet de la perspective, des ombres, des clairs, et Catherine profita tellement de cette leçon, que quand ils arrivèrent à Beechen-Cliff, elle aurait voulu voir disparaître la ville de Bath, qui lui paraissait gâter le beau paysage qu'elle avait devant les yeux.

Henri satisfait des progrès de son écolière, mais craignant de fatiguer l'attention qu'elle lui accordait, chercha à varier le texte de ses leçons. La vue d'un chêne qui se desséchait et qui était placé près du rocher sur lequel ils s'étaient arrêtés, lui fournit une transition facile ; il parla des arbres en général ; puis de ceux qui sont particuliers au sol de l'Angleterre ; il n'oublia pas ceux dont on se sert pour les clôtures, et amena ainsi la conversation successivement sur les terres, sur les grands domaines, sur le gouvernement et insensiblement sur la politique.

Un silence assez long qui avait succédé à quelques réflexions sur des événemens publics peu agréables, fut interrompu par Catherine, qui, voulant se mettre à la hauteur du sujet, dit du ton le plus imposant qu'il lui fut possible ; j'ai entendu dire qu'il allait paraître des choses très-surprenantes ; qu'on l'avait appris par une lettre de Londres.

Miss Tilney, à qui elle semblait s'adresser particulièrement, s'arrêta et lui dit : Cela serait-il vrai ? Et que doit-il donc arriver ?

— Je ne sais pas bien ce que c'est, ni quels sont les acteurs de cet événement, j'ai seulement entendu dire qu'il sera terrible et beaucoup plus

affreux que tout ce qu’on a vu.

— Ciel ! et de qui avez-vous appris cela ?

— Une de mes amies en a lu le détail dans cette lettre de Londres ; elle dit qu’il y aura des horreurs, des massacres, et beaucoup d’atrocités de ce genre.

— Vous parlez de cela avec une étonnante tranquillité, ma chère, j’espère que le récit de votre amie a un peu exagéré les choses. Puisque les mauvais desseins que l’on forme sont connus avant leur exécution, le gouvernement aura pris les mesures nécessaires pour empêcher qu’ils ne se réalisent.

— Le gouvernement, dit Henri, en s’efforçant d’arrêter une envie de rire, n’a pas à s’occuper de cela. Il y aura dit-on de grands malheurs : le gouvernement ne doit pas s’en mêler.

Miss Tilney et Catherine restèrent immobiles en regardant Henri. Ce fut alors qu’il ne put retenir un grand éclat de rire. Combien je pourrais vous effrayer, dit-il, en vous racontant tout ce que je sais sur cela ! Mais je n’en ferai rien ; je veux être généreux, et vous prouver combien nous sommes bons, autant par la noblesse de mes procédés que par le sang-froid de mon courage. Je désapprouve les hommes qui dédaignent de descendre quelquefois jusqu’à rectifier l’opinion des femmes. Peut-être les pensées de celles-ci ne sont-elles ni solides, ni profondes, ni fortes, ni subtiles ; peut-être les femmes manquent-elles quelquefois d’observation, de réflexion, de jugement, de chaleur, de génie.

— Miss Morland, s’écria Miss Tilney, ne l’écoutez pas, je vous en supplie ; ayez la bonté de me dire ce que vous savez de cette terrible nouvelle.

— Sans doute que ma chère sœur veut parler de la nouvelle que lui représente son imagination, qui me semble un peu en désordre en ce moment. Dans tout ce qu’a dit Miss Morland, il n’est en effet question de rien autre chose que de la publication d’un nouvel ouvrage en trois volumes in-12, de 276 pages chacun ayant en tête du premier volume un frontispice composé de deux pierres tumulaires et d’une lanterne.

— Y êtes-vous ? Maintenant vous voyez Miss Morland combien ma sœur s’est méprise sur le sens de vos expressions. Vous parliez simplement des événemens malheureux qu’on allait lire à Londres. Au lieu de penser, ainsi qu’une personne un peu réfléchie l’aurait pu faire, que ces événemens se trouveraient dans un ouvrage nouveau que l’on se disposait à mettre au

jour, elle a de suite rêvé un rassemblement de trois cents hommes à S^{t}.-Georges-Fields, la banque attaquée, la tour menacée, les rues de Londres inondées de sang, un détachement du 12.^{e} Régiment de Dragons, (l'espérance de la nation), appelé de Northampton pour dissiper les insurgés, le vaillant Capitaine Frédéric Tilney, à la tête de ses troupes, au moment de charger, renversé de cheval par une tuile qu'on lui aura lancée d'un toit, etc., etc. Excusez cette faiblesse de femme, augmentée par les craintes d'une sœur. Elle est souvent exagérée, quoiqu'elle ne manque cependant pas d'esprit.

Catherine était toute stupéfaite.

— À présent, Henri, dit Miss Tilney, que nous vous avons laissé énoncer votre opinion sur nous, je voudrais savoir ce que tous vos discours ont pu faire penser de vous à Miss Morland ; elle doit penser sûrement que vous êtes fort malhonnête envers votre sœur, sans indulgence pour elle, et que votre opinion est très-défavorable à toutes les femmes. Miss Morland n'est pas encore accoutumée à la singularité de vos manières.

— Je m'efforcerai à l'avenir d'être plus heureux, et d'en avoir de plus convenables à ses goûts.

— Bien pour l'avenir, mais cela n'efface pas vos torts actuels.

— Que faut-il donc que je fasse pour les réparer ?

— Vous le savez très-bien : il faut prouver que vous n'avez pas un caractère tel que celui que vous venez de montrer ; il faut avouer que vous ne pensez pas une seule chose de tout ce que vous venez de dire sur l'irréflexion des femmes.

— Miss Morland, j'ai une très-haute idée de la solidité du caractère de toutes les femmes et particulièrement de celles en la société desquelles j'ai l'honneur de me trouver.

— Ce n'est pas avec ironie qu'il faut dire cela.

— Miss Morland, personne ne peut avoir du caractère des femmes une plus haute idée que celle que j'en ai ; je crois que la nature les a traitées si généreusement, qu'elles n'ont jamais besoin de faire usage seulement de la moitié de ses dons.

— Nous n'aurons rien de mieux aujourd'hui de lui, ma chère Miss Morland, il n'est pas dans son moment de raison. Malgré toutes les plaisanteries qu'il vient de faire à nos dépens, je vous assure qu'il est incapable de jamais se permettre de dire sérieusement quelque chose de mal

sur aucune femme, de même qu'il ne me dira jamais rien qui puisse troubler notre amitié.

Il n'était pas difficile de persuader à Catherine que M. Tilney se conduisait toujours bien ; à la vérité quelques-uns de ses procédés l'étonnaient ; mais elle n'osait les blâmer, et quand elle ne comprenait pas le sens de ce qu'il disait, elle n'en était pas moins disposée à l'admirer.

Cette promenade fut des plus agréables pour Catherine ; elle aurait bien voulu qu'elle se prolongeât davantage. Un nouveau plaisir l'attendait à la fin. Miss Tilney la reconduisit chez elle et demanda à Mistriss Allen avec la politesse la plus respectueuse, de faire à son père l'honneur de venir dîner chez lui le surlendemain. Mistriss Allen accepta sans faire la moindre difficulté, ce qui transporta Catherine d'une joie qu'elle eût toutes les peines imaginables à contenir.

Le plaisir que Catherine avait goûté toute la matinée dans la société de M. et Miss Tilney fut tel qu'ils occupèrent seuls son esprit, et que l'idée d'Isabelle et de James ne se présenta pas une seule fois à elle durant la promenade ; mais quand les Tilney l'eurent quittée, le souvenir de sa première amie lui revint ; elle en demanda des nouvelles à Mistriss Allen, qui ne put lui en donner, n'ayant pas encore vu Isabelle.

Quelques emplettes forcèrent Catherine à sortir de nouveau ; elle rencontra en Bond-Street la seconde des Miss Thorpe qui retournait chez sa mère. Celle-ci lui apprit que le projet d'aller à Clifton avait été exécuté. Ils ont monté en voiture, dit Miss Anna, à huit heures, et je vous assure que cette partie de plaisir n'était pas très-séduisante, que vous et moi, nous devons être fort contentes de l'avoir évitée ; car Clifton doit être extrêmement triste maintenant, il n'y a absolument personne. Isabelle était avec votre frère, et John conduisait Maria. Catherine répondit qu'elle apprenait avec le plus grand plaisir qu'on se fût ainsi arrangé. Maria était fort contente d'être de la partie, elle croyait que ce serait une chose charmante ; je ne la blâme pas ; mais, pour moi, j'étais bien déterminée à refuser si on me l'avait proposé. Catherine qui doutait un peu de la franchise de cette assurance, lui répondit : j'aurais voulu que vous y allassiez, vous vous seriez certainement amusée.

— Je vous remercie. Je vous proteste que cela m'est indifférent, c'est ce que je disais à mes deux amies, au moment que je vous ai aperçue. Catherine ne fut pas plus convaincue par cette nouvelle assurance qu'elle ne l'avait été par la première, mais elle vit avec plaisir que la société de ces

deux amies pouvait être une consolation pour Anna et elle se retira satisfaite d’avoir appris que son refus n’avait pas dérangé le projet, et qu’ainsi ni eux ni son frère ne conserveraient aucun ressentiment contr’elle.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV.

Table des matières

Le lendemain de grand matin, Catherine reçut d'Isabelle un billet par lequel, parlant à chaque ligne de paix et de tendresse, elle la priait instamment de venir la voir pour une affaire de la dernière importance. Ce billet lui causa un double plaisir ; il la rassura d'abord sur les dispositions de son amie, ensuite il lui fit concevoir l'espérance d'être initiée à un grand secret. L'amitié et la curiosité causèrent donc l'empressement qu'elle mit à se rendre à Edgars'-Building. Elle trouva les deux jeunes Miss Thorpe dans le parloir. Anna sortit pour aller chercher sa sœur ; Catherine profita de cette circonstance pour demander à Maria quelques particularités sur la partie de la veille, que celle-ci se fit un plaisir de raconter. Elle lui dit que cette partie avait été la plus délicieuse qui se fût jamais faite : qu'il était impossible de rien imaginer de plus agréable et de plus charmant. Pendant cinq minutes elle prodigua toutes les épithètes et les exclamations que la langue et sa mémoire purent lui fournir : ensuite elle entra dans les détails : ils étaient allés directement à l'hôtel d'York, où en arrivant ils avaient pris quelque chose et avaient commandé un bon dîner, qu'ils étaient allés voir les bains, qu'ils avaient goûté l'eau, qu'ils avaient dépensé quelques schelings à acheter des bagatelles, qu'ils avaient été prendre des glaces ; qu'étant revenus à l'hôtel, ils s'étaient dépêchés de dîner pour n'être pas anuités, que le retour avait été charmant, que pourtant la lune n'était pas encore levée, qu'il pleuvait un peu, et que le cheval de M. Morland était si fatigué qu'il ne pouvait plus aller.

Ce ne fut pas sans plaisir que Catherine entendit ce récit, parce qu'elle vit qu'il n'avait été nullement question d'aller à Blaize-Castle, et le surplus ne pouvait lui causer le moindre regret. Maria termina son récit par une petite phrase sentimentale sur le chagrin qu'elle avait ressenti, de ce que sa sœur n'avait pas été choisie pour être de cette partie. Elle ne me le pardonnera jamais, j'en suis sûre, continua-t-elle, mais que pouvais-je faire. John voulait absolument m'avoir avec lui ; il jurait qu'il ne conduirait pas Anna parce qu'elle avait de trop grosses jambes. Elle va être de mauvaise humeur pendant un mois ; mais j'ai pris mon parti. Je saurai la redresser.

Isabelle entra dans ce moment comme en accourant, et ses yeux exprimaient tout le bonheur qu'elle ressentait : elle renvoya Maria sans cérémonie, et se jetant dans les bras de Catherine, oui, ma chère, dit-elle, oui, votre pénétration a tout deviné ; quels yeux de lynx vous avez ! Rien ne vous échappe. Celle-ci pour toute réponse la regarda d'une manière qui exprimait son étonnement et l'ignorance où elle était du sujet dont son amie voulait lui parler.

— Il est inutile, ma douce, ma bien chère amie, que vous cherchiez à feindre. Je suis extrêmement agitée, comme vous le voyez : asseyons-nous ; et tâchons de nous remettre : eh bien ! vous devinez, n'est-il pas vrai, tout ce qui m'émeut dans ce moment ? Céleste créature ! Ma chère Catherine ! Vous seule, vous qui connaissez mon cœur, vous pouvez juger de l'excès de ma félicité : votre frère est le plus aimable des hommes ; je voudrais être digne de lui ; mais que croyez-vous que diront votre digne père et votre excellente mère ? Oh ciel ! cette pensée me cause la plus violente émotion.

Catherine cherchait à comprendre ce dont il était question ; tout-à-coup l'idée s'en présenta à son esprit et lui causa une rougeur et un embarras très-naturels. Que voulez-vous dire, ma chère Isabelle ? Êtes-vous …? Pouvez-vous ?… Est-ce que vraiment vous aimez James ?… Son étonnement extrême d'abord se dissipa insensiblement à mesure qu'Isabelle lui découvrait tous ses secrets. Elle lui apprit que ce n'était que la veille et dans la partie faite à Clifton que James lui avait déclaré son amour, qu'elle prétendait que Catherine avait reconnu depuis longtems, et dans leurs yeux et dans leurs actions : elle lui dit qu'elle n'avait pu résister au bonheur d'avouer qu'elle le partageait, que son cœur et sa foi étaient engagés à James pour toujours.

Catherine n'avait jamais entendu rien d'aussi étonnant, d'aussi intéressant et d'aussi heureux. L'union de son frère et de son amie, les circonstances qui l'amenaient, leur importance, tout lui semblait extraordinaire : elle admirait en cela un des grands événemens qui arrivent si rarement dans le cours ordinaire des choses et qui ne se présentent pas deux fois : elle ne pouvait exprimer la vivacité des sentimens qu'elle éprouvait ; mais elle exprimait bien le bonheur qu'elle ressentait de trouver une sœur dans une amie, et de voir celui de cette amie et de son frère, qu'elle aimait beaucoup, assuré l'un par l'autre ; elles s'embrassèrent, pleurèrent et se dirent mille tendresses.

Nous pouvons, sans faire tort à la pénétration de Catherine, reconnaître que celle d'Isabelle la surpassait de beaucoup, lorsqu'il était question de découvrir un tendre sentiment ; et que celle-ci avait deviné l'amour de James bien avant qu'elle ne s'en fût douté.

— Ma chère Catherine, dit Isabelle, vous me serez plus chère encore que ne me l'est Maria et que personne au monde. Je sens que je serai plus attachée à ma nouvelle famille qu'à la mienne propre… C'est un lien de plus pour notre amitié… Vous ressemblez tellement à votre frère que vous m'avez captivée dès l'instant que je vous ai vue. Voilà ce qui m'arrive toujours : le premier moment est celui qui me détermine en toutes choses. Le premier jour que Morland est venu chez ma mère, aux dernières fêtes de Noël, dès que je l'ai vu, mon cœur s'est donné irrévocablement à lui. Je me souviens que j'avais ma robe jaune, que mes cheveux étaient relevés, lorsqu'il est entré dans le salon et qu'on me l'a présenté, ma première pensée a été que je n'avais jamais vu un aussi bel homme que lui.

Ici Catherine reconnut secrètement le pouvoir de l'amour ; car quoiqu'elle aimât beaucoup son frère et qu'elle se plût à admirer les avantages personnels dont il était doué, jamais elle n'avait pensé qu'il fût beau.

Je me souviens aussi, continua Isabelle, que Miss Andrews vint le soir même prendre le thé avec nous ; elle avait une robe brune, son regard était si attrayant, que je ne pus m'empêcher de croire que votre frère en deviendrait amoureux. Cette pensée me tourmenta au point qu'il me fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit. Oh ! Catherine, combien j'ai passé de nuits sans sommeil à cause de votre frère ! Je ne voudrais pas vous voir éprouver la moitié de ce que j'ai souffert. J'étais si malheureuse ! Mais je ne veux pas vous attrister par le récit de mes angoisses. Vous en avez assez vu par vous-même. Je sais que je me trahissais continuellement. Je ne pouvais m'empêcher de dire que je préférais les ecclésiastiques ; mais mon secret était assuré, puisqu'il était entre vos mains.

Catherine sentait bien que ce secret avait été en toute sûreté par l'ignorance qui l'avait empêchée de le deviner ; elle en conçut une espèce de honte, qui fit qu'elle ne contesta plus sur sa pénétration, lorsqu'Isabelle lui en parlait.

Il avait été décidé que James irait de suite à Fullerton pour faire part de ses sentimens à ses parens et obtenir leur consentement à son union avec Isabelle, qui éprouvait des craintes très-vives. Catherine fit tous ses efforts

pour lui inspirer la persuasion dans laquelle elle était elle-même que son père et sa mère n'apporteraient aucun obstacle aux désirs de leur fils : il est impossible, disait-elle, d'avoir des parens qui soient plus tendres que les nôtres et qui désirent plus vivement le bonheur de leurs enfans ; je ne doute pas qu'ils ne donnent leur consentement sans difficulté.

— C'est bien ce que me dit Morland, répondit Isabelle, cependant je n'ose espérer. Ma fortune est si bornée ! Votre frère peut faire un mariage si brillant ! Non, ils ne consentiront pas. Ici Catherine remarqua encore la force de l'amour.

— En vérité Isabelle vous êtes trop modeste, la différence de fortune est peu de chose.

Oh, ma chère et bonne Catherine, je sais que pour votre noble cœur cette différence n'est rien ; mais on ne peut attendre le même désintéressement des autres. Pour moi, je voudrais que nos positions fussent en sens contraire. Si j'étais riche, si j'avais des millions, si j'étais maîtresse du monde entier, je serais heureuse de tout partager avec votre frère. Ces beaux sentimens, exprimés dans les mêmes termes que ceux que l'on trouve dans les romans, plaisaient à Catherine, d'autant plus qu'ils lui rappelaient toutes les héroïnes de sa connaissance, et les expressions de ces grandes idées lui rendaient son amie plus chère. Je suis sûre que mes parens donneront leur consentement ; je suis sûre qu'ils seront heureux de vous avoir pour fille : telles étaient néanmoins les réponses simples qu'elle renouvelait à chaque nouveau doute que témoignait Isabelle. Quant à moi, ajoutait celle-ci, mes goûts sont si simples, mes désirs si modérés, que le revenu le plus modeste me suffira ; unie à ce que l'on aime, la médiocrité est un vrai bien. Je déteste les grandeurs. Je ne voudrais pour rien au monde demeurer à Londres. Une petite société, dans quelque village isolé, me suffirait et ferait mon bonheur. Richemont par exemple me conviendrait ; il y a dans les environs des habitations délicieuses.

— À Richemont, s'écria Catherine ; mais c'est près de Fullerton qu'il faudrait vous établir pour vivre avec nous.

— Je serais certainement bien malheureuse, ma chère Catherine si je ne demeurais pas près de vous. Si nous vivions ensemble, rien ne manquerait à mon bonheur ; mais je ne veux pas me flatter de ces douces idées, ni me bercer de si heureuses espérances, que je n'aie connu la réponse de vos parens. Morland m'a dit qu'il voyagerait la nuit, qu'il m'écrirait de suite et que demain je pourrais avoir sa lettre. Demain ! Mon dieu comme je vais

trembler ! Je n’aurai jamais le courage d’ouvrir cette lettre, je crains qu’elle ne contienne l’arrêt de ma mort. Alors Isabelle tomba dans une rêverie, dans laquelle elle resta plongée assez long-tems. Lorsqu’elle en sortit, elle dit qu’elle était décidée sur le choix de l’étoffe dont elle voulait faire sa robe de nôce.

James entra dans ce moment, il venait, avant de partir pour le Wittshire, dire un dernier adieu à Isabelle. Catherine aurait bien voulu lui parler des vœux qu’elle formait pour son bonheur et lui faire un compliment de félicitation ; mais comme elle ne savait pas ce qu’il fallait dire dans une telle circonstance, ses yeux furent les seuls interprètes de ses sentimens : ils les exprimèrent si bien, que James en fut plus touché qu’il ne l’eût été du compliment le mieux tourné. Impatient de partir pour aller chercher le consentement qu’il désirait ; ses adieux ne furent pas long, ils l’auraient été moins encore, sans les recommandations qu’Isabelle multipliait ingénieusement pour le retenir près d’elle quelques instans de plus. Elle le rappelait pour lui recommander de se dépêcher, de ne pas perdre un instant ; pour l’avertir que s’il ne se hâtait, il n’arriverait plus le même jour : pour lui dire de ne pas manquer le courrier du lendemain ; de penser à elle, de revenir au plutôt.

Les deux amies plus intimement unies que jamais ne se quittèrent pas de toute la journée ; elles firent pour l’avenir des projets de bonheur, et pendant ce tems les heures s’écoulèrent avec rapidité.

Mistriss Thorpe et son fils étaient très-satisfaits de l’événement qui se préparait : ils ne désiraient que de connaître le consentement de M. Morland. Les coups-d’œil significatifs, les conversations mystérieuses, les demi-mots, excitaient au plus haut dégré la curiosité des jeunes sœurs. La simplicité des idées de Catherine, l’empêchait de trouver nécessaire de faire à ces jeunes personnes un mystère d’un événement qui devait les intéresser sensiblement ; il lui semblait que le secret qu’on tenait à leur égard était contraire à l’affection fraternelle ; elle n’aurait pas manqué de leur apprendre ce dont il s’agissait, si elle n’eût craint de contrarier Isabelle ; au surplus les deux jeunes sœurs ne tardèrent pas à soulager le cœur de Catherine de la peine que lui causait cette retenue. Après quelques questions qu’elles firent, et auxquelles on ne répondit qu’en leur disant de se taire : je sais ce que c’est, dit l’une, et le reste de la soirée, il y eut une petite guerre d’esprit, l’une des parties assurant très-gauchement qu’il n’y

avait point de secret, et l’autre assurant très-malicieusement qu’il y en avait un qu’elle connaissait.

Catherine revint le lendemain près de son amie, et elle à calmer l’impatience que lui causaient les interminables heures qui précédaient la distribution des lettres. Plus le moment approchait, plus l’agitation d’Isabelle augmentait ; quand le facteur frappa à la porte, elle éprouva une violente émotion ; elle prit la lettre qu’on lui remit, l’ouvrit ; elle commençait ainsi : « Je n’ai éprouvé aucune difficulté pour obtenir le consentement de mes bons parens ; ils m’ont assuré qu’ils feraient pour mon bonheur, tout ce qui serait en leur pouvoir. » Isabelle s’arrêta transportée de joie. Ses craintes étaient dissipées, elle ne vit plus pour elle que sécurité et plaisir ; les plus vives couleurs animèrent son joli visage. La satisfaction éclata dans toute sa personne ; elle dit, elle répéta, qu’elle était la plus heureuse des femmes.

Mistriss Thorpe versait des pleurs de joie ; elle embrassait sa fille, son fils, les personnes qui se trouvaient là ; elle aurait embrassé avec le même plaisir tous les habitans de Bath. À chaque mot c’était : cher John, chère Catherine, chère Anna, chère Maria, venez partager ma félicité ; quand elle parlait à Isabelle, c’était sa chère, sa bien chère fille, son enfant chéri. John lui même montrait de la joie ; il estimait Morland, parce qu’il était le meilleur garçon du monde ; il ne lui connaissait pas de défauts ; car enfin, disait-il, ce n’en est pas un pour lui, qui est ecclésiastique, de ne pas se connaître en chevaux.

La lettre, source de tant de félicité, était courte, elle annonçait la réussite et promettait des détails par le premier courrier. Isabelle se montrait indifférente à ces détails ; tout, pour elle, était renfermé dans le consentement de M. Morland. Après l’avoir donné, il ne pouvait, selon elle, manquer de bien faire tout le reste : elle avait trop de noblesse, trop de désintéressement pour arrêter ses idées sur l’objet précieux de la dot ; que lui importait que celle-ci fût plus ou moins forte. Un peu plus, un peu moins d’argent, est-ce donc là le bonheur ?

Elle voyait pour elle un établissement honorable, son imagination se remplit bientôt de toutes les jouissances qu’elle espérait avoir. En très-peu de tems elle allait être l’objet de l’admiration de ses nouvelles connaissances à Fullerton et l’envie de ses anciennes amies de Pulteney ; elle allait avoir une voiture à ses ordres, un nouveau nom à mettre sur ses billets, un brillant étalage de bijoux, des bagues à tous ses doigts.

John Thorpe qui depuis quelque tems projettait de faire un voyage à Londres, et qui n'en avait différé l'exécution que pour savoir le contenu de la lettre, se disposa alors à partir. En entrant au parloir, il y trouva Catherine seule : eh bien, Miss Morland, je viens vous dire adieu. Catherine lui souhaita un bon voyage, sans paraître l'écouter. Il s'approcha de la fenêtre, fit jouer ses doigts sur les carreaux, frédonna quelques sons ; il avait l'air très-occupé.

— N'êtes vous pas allé dernièrement à Devizes, dit Catherine ; il ne répondit pas. Après quelques minutes de silence, sur mon ame, dit-il, ce projet de mariage est excellent ; c'est une bonne idée de Morland et d'Isabelle ; qu'en pensez-vous Miss Morland ?

— Je crois et j'espère que cela ira très-bien.

— Vous le croyez ! J'en suis charmé, j'aime à voir que vous n'êtes pas contre le mariage. Avez-vous jamais entendu la belle chanson « Going to one Wedding, brings on another. » (Aller à une noce c'est en préparer une autre.) J'espère que vous viendrez à la noce de Bella.

— J'ai promis à votre sœur d'y assister, si toutefois cela m'est possible.

— Bon ! nous y voilà ; puis hésitant et s'efforçant à rire : vous savez…, nous verrons si la chanson dit vrai.

— Je ne sais point de chansons, je ne chante jamais, dit Catherine en se levant ; je vous réitère mes souhaits de bon voyage ; je dîne aujourd'hui chez Miss Tilney, il est tems que j'aille m'y préparer.

— Vous en avez encore le tems ; qui sait quand nous nous retrouverons ensemble, je vais être absent pendant quinze jours qui me sembleront diablement longs.

— Et pourquoi vous absenter pour si long-tems, reprit Catherine, qui voyait qu'il attendait sa réponse ?

— Que vous êtes bonne ! Oui vous êtes tout-à-fait bonne ! Il y a plus de bonté en vous toute seule que dans le reste du monde. Je dis qu'il n'existe personne comme vous ; ce n'est pas seulement de la bonté que vous avez, vous possédez encore toutes les bonnes qualités ; vous en avez tant que, sur mon âme, je ne connais personne qui vous égale.

— Oh ! Monsieur, il y en a beaucoup comme moi, et même d'infiniment meilleures que moi. Adieu Monsieur.

— Si d'ici à quelque tems j'allais présenter mes devoirs à Fullerton, cela ne vous serait-il pas désagréable, Miss Morland.

— Non certainement ; mon père et ma mère seront très-flattés de vous voir.

— Je le crois bien… J'espère que vous ne serez pas non plus fâchée de m'y voir.

— Il n'est personne que je puisse être fâchée de voir ; la société procure toujours de l'agrément.

— Voilà précisément comme je pense. Donnez-moi une petite société agréable, que je sois avec des personnes que j'aime et qui m'aiment, au diable le reste. Voilà ce que je dis, et je suis très-content de voir que vous pensez comme moi. Il me vient une idée, Miss Morland : nos idées se rapportent sur bien des points.

— Cela peut être ; il y en a cependant beaucoup sur lesquelles je n'ai pas encore cherché à me former une opinion.

— Diable ! Ni moi non plus ; je n'aime pas à me troubler la cervelle par les choses qui ne me concernent pas. En tous points, je m'en tiens à ce qu'il y a de plus simple. Que j'obtienne, me dis-je, la femme que j'aime, que j'aie une bonne maison, que me fait tout le reste ; je ne cherche pas une grande fortune. De mon côté j'ai un revenu assuré, et si la femme qui me convient n'a rien, tant mieux.

— Je partage votre opinion là-dessus. Quand il y a du bien d'un côté, il n'est pas nécessaire qu'il y en ait de l'autre. N'importe de quel côté il vienne, l'essentiel est qu'il y en ait suffisamment. Je n'aime pas qu'on désire toujours acquérir : je crois que ce sont de tristes mariages que ceux que l'argent fait. Adieu, M. Thorpe ; nous serons très-aises de vous voir à Fullerton, quand cela vous conviendra. En disant ces mots, elle sortit, laissant John très-satisfait de l'heureuse adresse qu'il avait employée pour s'expliquer et de l'encouragement indirect que Catherine semblait lui avoir donné.

L'émotion que cette dernière avait éprouvée à la première nouvelle de l'engagement que son frère allait contracter lui fit croire que M. et Mistriss Allen n'apprendraient pas sans plaisir un tel événement. Elle ne fut pas long-tems dans cette erreur. Elle avait préparé ce qu'elle croyait nécessaire pour les amener à apprendre cette nouvelle ; mais dès les premiers mots qu'elle leur dit, ils lui assurèrent tous deux, que depuis l'arrivée de son frère, ils avaient prévu ce dénouement ; qu'ainsi il ne pouvait leur causer la moindre surprise. Ils formèrent des souhaits pour le bonheur de ces jeunes

gens ; M. Allen y ajouta l’éloge d’Isabelle, et Mistriss Allen vanta le bonheur dont elle allait jouir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V.

Table des matières

Catherine s’était fait une si haute idée du plaisir qu’elle goûterait en Milsom-Street le jour où elle devait y dîner, qu’il était impossible que l’événement répondît à son attente. En effet, quoiqu’elle eût été traitée par le général Tilney avec la politesse la plus recherchée, quoique Miss Tilney lui eût donné les plus grandes marques d’amitié, que Henri fût resté à la maison, qu’aucun étranger ne fût venu les importuner, elle trouva, à son retour, en réfléchissant à ce qu’elle avait éprouvé, qu’elle avait eu beaucoup moins de plaisir qu’elle n’en espérait : elle s’attendait que ce jour-là même il allait se former la plus grande intimité entr’elle et Miss Tilney, et à peine l’avait-elle trouvée aussi affectueuse que précédemment. Dans son imagination Henri Tilney, au milieu de sa famille, faisait découvrir en lui les plus brillantes qualités, il se livrait avec grâce à la plus aimable conversation, et elle remarqua que jamais il n’avait moins parlé, que jamais il n’avait été moins aimable, qu’il était resté comme étranger et indifférent aux politesses, aux complimens, aux remercîmens, aux invitations qu’elle avait reçus du Général ; elle ne pouvait rejeter les torts sur celui-ci, qui avait été pour elle extrêmement bon et parfaitement aimable ; aussi l’avait-elle trouvé un homme charmant ; ce qui ne doit pas surprendre, puisqu’il avait un air majestueux, et qu’elle voyait en lui le père de Henri. Elle ne crut donc pas devoir le regarder comme la cause du silence qu’avaient gardé ses enfans et du peu de plaisir qu’ils avaient témoigné d’être avec elle. Et elle s’arrêta à l’idée que ce silence n’avait été qu’accidentel ; que s’ils avaient témoigné peu de plaisir, c’est qu’elle même avait apporté peu d’agrémens dans sa conversation.

Isabelle, à qui elle fit part de tous les détails de cette visite et de ses observations, interpréta d’une manière bien différente la conduite des Tilney. Elle n’y vit qu’orgueil et orgueil insupportable… Jusques là elle n’avait fait que soupçonner cette famille d’avoir une hauteur ridicule ; alors ses soupçons se changèrent en certitude.

— Jamais a-t-on vu une conduite semblable à celle de Miss Tilney ? Ne pas faire les honneurs de chez elle, en personne bien élevée ! Traiter ses hôtes avec une telle fierté, leur parler à peine !

— Mais les choses ne se sont pas passées, comme vous le dites ; elle n'a eu ni hauteur ni fierté ; elle a même été très-honnête.

— Oh ! oui, défendez-la. Et son frère, lui qui semblait vous être si attaché ! Bon Dieu, comme les sentimens des hommes sont incompréhensibles ! Je suis sûre qu'il a eu peine à vous regarder de toute la journée.

— Je ne dis pas cela : seulement il ne semblait pas d'aussi bonne humeur que les autrefois.

— Que cela est méprisable ! Ce que je déteste le plus au monde, c'est l'inconstance. Promettez-moi, ma chère Catherine, de ne plus penser à lui : en vérité il n'est pas digne de vous.

— Pas digne de moi ! Je ne suppose pas qu'il ait jamais pensé à moi.

— C'est précisément ce que je dis : non, jamais il n'a pensé à vous. Qu'il diffère de votre frère et du mien ! John, oh ! oui, John sera constant.

— J'ai été accueillie par le Général avec toute la politesse et tous les égards possibles ; il s'est constamment occupé de moi.

— Je ne dis rien de lui : je ne sais s'il a de l'orgueil ; je le crois un aimable gentelman ; c'est l'opinion de John qui l'estime.

— Je verrai quelle conduite ils tiendront ce soir envers moi ; je pense que nous les verrons au salon.

— Je doute que j'y aille.

— Quoi ! vous n'êtes pas décidée à y aller ? C'était cependant une chose convenue.

— Il n'en était pas ainsi. Mais puisque vous le désirez, j'irai ; je ne puis rien vous refuser. Mais ne vous attendez pas à m'y voir aimable : je ne serai au bal qu'en apparence, et en réalité je serai à quarante milles de là.

— Quant à la danse, ne m'en parlez pas ; j'y renonce, c'est une chose résolue et invariable. Charles Hodges viendra, j'en suis sûre, me tourmenter pour me faire danser. Je le refuserai positivement ; il fera mille conjectures que j'aurais voulu éviter ; qu'il les forme, mais qu'il ne m'en parle pas.

L'opinion d'Isabelle sur les Tilney ne changea en rien celle que Catherine en avait prise. Elle n'avait pas trouvé dans leurs manières l'affection qu'elle attendait ; mais elle n'avait pas été dans le cas de remarquer l'orgueil que son amie leur supposait. Sa confiance fut justifiée : le soir elle fut accueillie par l'une avec la même amitié et par l'autre avec les mêmes égards qu'ils lui avaient témoignés précédemment. Miss Tilney vint se placer près d'elle ; Henri la pria à danser.

Le Général avait dit qu'il attendait à tous momens son fils aîné, le capitaine Tilney. Catherine voyant au bal un très-joli homme qui y paraissait pour la première fois pensa que ce pouvait bien être lui, et elle en demanda le nom. Par la réponse qu'on lui fit, elle vit qu'elle ne s'était pas trompée. Il s'arrêta près de son frère et de sa sœur et causa assez long-tems avec eux. Pendant ce tems Catherine l'observa avec soin, et le trouva si bien qu'elle pensa, qu'aux yeux de beaucoup de personnes, il pouvait l'emporter sur Henri, dont le regard était moins fier et la contenance moins imposante ; mais elle le jugea inférieur pour le goût et les manières.

Le jugement de Catherine doit rassurer mes lecteurs sur la nature des sentimens que lui inspira le capitaine Tilney, sur la rivalité qu'ils auraient craint de voir naître entre les deux frères et sur les persécutions que cette rivalité aurait pu attirer à notre héroïne ; elle aimait la lecture des romans, mais son imagination n'avait rien de romanesque. En Frédéric elle voyait, elle estimait M. Tilney ; mais rien n'était capable de la distraire du bonheur qu'elle goûtait près de Henri, et du plaisir qu'elle trouvait à l'écouter.

Après la première contre-danse le capitaine s'approcha de son frère, le tira à l'écart et causa assez long-tems à voix basse avec lui. C'en fut assez pour causer quelqu'inquiétude à Catherine. Peut-être Frédéric avait-il recueilli sur elle quelques propos désavantageux, peut-être avait-il appelé son frère pour les lui communiquer, peut-être allait-elle en être séparée pour toujours.

Les deux frères ne furent pas cinq minutes sans revenir près d'elle, et ces cinq minutes lui avaient paru plus d'un quart d'heure. Je suis chargé de la part de mon frère, lui dit Henri, de vous demander si vous croyez que votre amie Miss Thorpe trouvera bon qu'il l'invite à danser, et il espère que vous voudrez bien le lui présenter. Catherine répondit, sans hésiter, qu'elle avait la certitude que Miss Thorpe ne danserait pas. Henri rendit cette fâcheuse réponse au capitaine, qui s'éloigna aussitôt.

Votre frère, reprit-elle, avait dit qu'il n'aimait pas la danse ; sans doute c'est par bonté qu'il se décide maintenant à danser. Il a vu Isabelle assise, il aura cru qu'elle manquait de partener, que cela lui causait de la peine. Il s'est trompé ; elle est déterminée à ne pas danser aujourd'hui, je crois que rien ne pourra changer sa détermination.

— Henri lui dit en souriant : il paraît que vous pénétrez aisément le motif des actions des autres.

— Que voulez-vous dire par cela ?

— Que votre bon esprit vous fait toujours regarder comme influant le motif qui est le meilleur. Il n'est pas cependant qu'il ne faille le chercher quelquefois ailleurs. L'âge, les goûts, les habitudes de la vie exercent assez souvent leur influence sur les sentimens, et il est difficile de deviner de quelle manière. Savez-vous, par exemple, ce qui pourrait m'influencer ? Quel motif me ferait faire telle ou telle action ?

— Je ne vous comprends pas trop.

— C'est la différence qu'il y a entre vous et moi, car je vous comprends facilement.

— Je le crois, je ne parle pas assez bien pour être inintelligible.

— Bravo ! Satyre excellente du langage moderne !

— De grâce, expliquez-moi donc clairement ce que vous voulez dire.

— Vous le demandez, j'y consens ; mais prenez garde aux conséquences ; elles peuvent vous mettre dans un grand embarras et amener des discussions entre nous.

— Non, non, cela ne peut pas être, je ne le redoute nullement.

— Eh bien ! j'entends que vous qui supposez que la seule bonté de cœur a engagé mon frère à vouloir proposer à Miss Thorpe de danser avec elle, vous m'avez prouvé que le vôtre est le meilleur qui existe.

Catherine rougit, et par les efforts même qu'elle fit pour se défendre elle confirma ce qui venait de lui être dit. Elle ressentait une certaine confusion qui n'était pas sans douceur pour elle. L'impression que son esprit en reçut fut telle que pendant quelque tems elle ne put ni entendre, ni parler ; elle ne se rappela même où elle était qu'en levant les yeux et en voyant Isabelle avec le capitaine Tilney prêts à danser dans le même quadrille.

La première lui fit un mouvement d'épaule et sourit, seules explications qu'elle put donner alors d'un si étrange changement. Elles n'étaient pas suffisantes pour l'intelligence de Catherine qui ne revenait pas de son étonnement. Je ne puis concevoir, dit-elle à Henri, comment cela s'est fait ; Isabelle était si déterminée à ne pas danser !

— Et vous n'avez jamais vu Isabelle manquer à sa résolution ?

— Oh !… mais… c'est que… et votre frère, comment a-t-il pensé à aller l'inviter après que vous lui avez rendu ma réponse ?

— Vous voudriez bien me voir surpris comme vous ! Je le suis pour ce qui concerne la conduite de votre amie ; mais, quant à celle de mon frère, je la trouve toute naturelle. La beauté de votre amie lui avait inspiré le désir de

danser avec elle ; il ne savait pas qu'elle avait résolu de ne pas danser, que sa résolution était immuable.

— Vous raillez ; mais je vous assure qu'ordinairement Isabelle a beaucoup de fermeté.

— Il y a bien à dire à cela : dans une femme l'obstination pourrait quelquefois tenir la place de la fermeté. Cependant dans cette circonstance, et mettant à part toute partialité pour mon frère, je crois que votre amie a bien fait de céder.

Pendant la contre-danse Catherine et Isabelle ne purent se parler ; mais à peine fut-elle finie qu'elles se réunirent, et que se tenant par le bras elles firent ensemble le tour de la salle. Ce fut alors que la dernière s'expliqua.

— Vous avez dû être bien étonnée, ma chère Catherine. Je suis réellement fatiguée à mourir, quel tourment !… M. Tilney m'aurait cependant amusée, si mon esprit eût été libre ; mais j'aurais donné tout au monde pour rester à ma place.

— Pourquoi donc n'y êtes-vous pas restée ?

— Oh, ma chère, j'aurais eu l'air de me faire remarquer, et vous savez que c'est ce que j'abhorre. J'ai poussé mes refus aussi loin qu'il a été possible ; mais il n'a fait cas d'aucune de mes raisons : vous n'avez pas idée de la manière dont il m'a pressée ; j'ai eu beau le prier de m'excuser, de choisir une autre partener ; impossible de l'y faire consentir : dès qu'il m'avait vue, disait-il, il avait aspiré à danser avec moi, et dès-lors il ne pouvait trouver dans la salle personne qui pût me remplacer ; d'ailleurs c'était plutôt pour le plaisir d'être avec moi que pour celui de danser qu'il me priait d'accepter son invitation, et mille autres fadeurs semblables. Je lui ai fait observer qu'il prenait envers moi le moyen le plus mauvais pour réussir, que les complimens et les louanges étaient précisément ce que je haïssais le plus au monde, et puis je lui alléguais tantôt un motif, tantôt un autre ; mais sans m'écouter il a insisté de tant de manières que, voyant qu'il ne me laisserait pas en repos, j'ai fini par accepter, pour être tranquille ; d'ailleurs j'ai aussi pensé que Mist. Hughes, qui me l'avait présenté, pourrait être offensée de mon refus : je suis sûre encore que votre cher frère aurait été affligé, s'il eût pu savoir que je restasse toute une soirée sans danser. Enfin ce partener s'est éloigné, j'en suis enchantée ; je suis fatiguée d'entendre ses exagérations : c'est un jeune homme bien ardent, regardez-le, voyez comme il nous considère.

— Il faut convenir que c'est un très-bel homme.

— Beau ! oui : je crois bien qu'en général on le trouve beau ; mais ce n'est pas là le genre de beauté que je préfère. Je hais ces couleurs vives, ces grands yeux noirs. J'avoue pourtant qu'il est bien, mais il est suffisant j'en suis sûre. Je n'aimerais pas ses assiduités.

Le lendemain quand les deux amies se réunirent, elles eurent un sujet de conversation bien plus important. On avait reçu de James Morland une seconde lettre, dans laquelle il détaillait les bonnes intentions de son père en faveur de son mariage. Celui-ci était possesseur d'un bénéfice qui lui rapportait annuellement environ quatre cents livres sterlings. Il le résignerait à son fils dès qu'il aurait atteint l'âge requis pour l'administrer ; mais il ne pouvait distraire en faveur d'un de ses enfans aucune partie du reste de son revenu, qui lui était nécessaire pour subvenir à l'éducation de tous ; il pouvait cependant assurer que la part qui reviendrait après lui à son fils, monterait au moins à une pareille somme. James exprimait la reconnaissance dont il était pénétré pour son père, et en même tems il faisait sentir la nécessité où ils étaient d'attendre deux ou trois ans avant de se marier, circonstance qu'il n'avait pas prévue d'abord, qui l'affligeait beaucoup, mais dont il ne pouvait accuser personne.

Catherine, qui ne connaissait pas la fortune de son père et qui n'y avait jamais pensé, fut frappée de ce que disait James ; elle entra dans ses vues, parut contente et félicita Isabelle de ce que les choses s'arrangeaient d'une manière si satisfaisante pour elle.

— Cela est à merveille, en vérité, dit celle-ci d'une manière très-grave.

— M. Morland en agit magnifiquement, dit en grommelant Mist. Thorpe, qui jetait des regards inquiets sur sa fille. Il est seulement à désirer qu'il puisse faire ce qu'il promet. Je sais qu'on ne peut espérer davantage de sa fortune actuelle ; si par la suite il peut faire plus, je suis sûre qu'il n'y manquera pas ; car c'est un excellent homme. Quatre cents livres ! c'est bien peu pour les commencemens d'un établissement ; mais, ma chère Isabelle, vos désirs sont si modérés, que vous vous bornerez sûrement à cela sans peine.

— Ce n'est pas pour moi que je désire davantage ; mais comment supporter l'idée des privations auxquelles il faudra que se soumette mon cher Morland, s'il est obligé de partager avec moi un revenu à peine suffisant pour lui ? Pour ce qui me concerne, j'y suis indifférente ; jamais je ne pense à moi.

— Je le sais, ma chère, et vous êtes récompensée de cette abnégation de vous-même par l'affection de toutes les personnes qui vous connaissent. Il n'y a pas une jeune personne plus généralement aimée que vous, et je suis sûre que quand M. Morland vous verra…

— Mais nous affligeons la chère Catherine en parlant de ces choses-là. M. Morland s'est très-bien conduit ; j'ai toujours entendu parler de lui avec estime. Vous savez, ma chère Catherine, comme nous pensons aussi ; si sa fortune était meilleure, je suis persuadée que votre père ferait davantage ; car je suis certaine qu'il a le cœur bon et généreux.

Personne, je vous assure, reprit Isabelle, n'a meilleure opinion que moi de M. Morland ; mais chacun a sa manière de penser, d'agir, et peut librement disposer de sa fortune. Catherine blessée par tout ce qu'elle entendait, se contenta de dire : je suis sûre que ce que mon père a promis, est tout ce qu'il lui est possible de faire.

Isabelle, qui conservait un air rêveur, lui dit : vous me connaissez trop bien, ma chère Catherine, pour n'être pas persuadée qu'avec James je serais satisfaite d'un revenu moindre encore ; ce n'est pas cela qui me trouble maintenant : je méprise l'argent, je hais d'en parler, et n'eussions-nous que cinquante livres sterlings, je n'aurais rien à désirer si notre union pouvait avoir lieu sans retard, ainsi que nous l'espérions. Ah ! ma chère, ce délai, voilà, voilà le mal. Deux ans et demi avant que votre frère puisse administrer un bénéfice !…

— Oh oui ! ma chère petite Isabelle, dit sa mère, nous lisons parfaitement dans votre cœur ; vous ne savez rien dissimuler ; nous comprenons le motif qui vous affecte réellement ; vous ne serez que plus chère à vos amis par des sentimens si délicats.

Catherine pour la première fois éprouva quelque peine à croire à la vérité des sentimens que lui montrait son amie ; il lui fallut faire quelques efforts pour se persuader que le délai de ce mariage était la véritable cause des regrets d'Isabelle. Le lendemain la retrouvant tendre et aimable, elle chercha à effacer la mauvaise impression qu'elle avait reçue la veille. James suivit de près sa lettre ; il fut accueilli avec toutes les démonstrations d'un sincère amour.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI.

Table des matières

Il y avait alors près de six semaines que la famille Allen était à Bath. Ce n'était pas sans un battement de cœur que Catherine avait entendu plusieurs fois répéter ces questions : est-ce la dernière semaine de notre séjour à Bath ? Le prolongerons-nous encore ? Elle ne pouvait, sans un très-grand chagrin, voir finir ses relations avec les Tilney. Tant que la chose fut incertaine, il lui sembla que son bonheur allait lui échapper ; mais elle le crut consolidé, quand il fut déterminé qu'on reprendrait le logement pour quinze jours. Cette prolongation lui causa un plaisir auquel se mêlait peut-être confusément quelque chose de plus que celui de voir Henri encore pendant ce tems. L'engagement de James lui avait appris comment on en contractait : elle ne se flattait de rien ; mais, peut-être à son insu, un peu d'espérance s'était glissée dans son cœur. Cependant le bonheur d'être avec Henri occupait seul pour le présent toutes ses idées et suffisait à ses désirs ; l'avenir était pour elle en quelque sorte renfermé dans les trois semaines de séjour à Bath. Son bonheur était certain pendant cette période ; elle regardait le reste de sa vie comme à une distance trop éloignée pour qu'elle s'en occupât.

Le lendemain du jour où cette décision fut prise, elle alla le matin voir Miss Tilney et laissa paraître tout le plaisir qu'elle ressentait. Mais son destin avait réglé que ce jour serait pour elle un jour d'épreuve. Elle n'eut pas plutôt exprimé le plaisir que lui faisait la prolongation du séjour de Mist. Allen à Bath, que Miss Tilney lui dit que son père venait aussi de fixer le terme du leur et qu'ils partiraient à la fin de la semaine. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Catherine ; les inquiétudes qu'elle avait eues la veille n'étaient rien en comparaison de ce que lui faisait éprouver ce dernier désappointement. Elle perdit contenance et d'une voix concentrée, qu'on entendait à peine, elle ne put que répéter les dernières paroles de Miss Tilney : *à la fin de la semaine*.

— Oui : mon père se réfuse à prendre les eaux plus long-tems, malgré la certitude que j'ai qu'elles lui sont bonnes. Il a été contrarié de ne pas voir ici des amis qu'il y attendait, et, comme il trouve maintenant qu'il va bien,

il a un grand désir de retourner chez lui. Voudriez-vous me faire un grand plaisir ? Continua-t-elle avec quelqu'embarras, seriez-vous assez bonne …?

L'entrée du Général interrompit ce discours, dont le commencement avait fait espérer à Catherine que cette amie allait lui témoigner le désir d'avoir une correspondance avec elle. Après lui avoir adressé quelques paroles avec sa politesse accoutumée, M. Tilney se tourna vers sa fille et lui dit : eh bien, Éléonore, puis-je vous féliciter sur le succès de la demande que vous deviez faire à votre amie ?

— Je commençais précisément au moment où vous êtes entré.

— Continuez donc et ne négligez rien pour réussir, je sais quel est votre désir sur cet objet. Puis sans laisser à sa fille le tems de s'expliquer, Miss Morland, dit-il, Éléonore a un désir bien vif ; nous partons, comme elle vous l'a peut-être dit, samedi prochain. Une lettre de mon homme d'affaires m'apprend que ma présence est nécessaire chez moi, et l'espérance que j'avais de voir ici le Marquis de Longtown et le Général Courteney, mes bons et anciens amis, ayant été trompé, rien ne peut me retenir plus long-tems à Bath ; si nous obtenons de vous la faveur que nous sollicitons, nous le quitterons sans le moindre regret. Pourriez-vous bien consentir à quitter le théâtre de votre bonheur et faire la grâce à votre amie Éléonore de l'accompagner à Gloucester-shire ? Je suis presque honteux de vous faire cette demande ; cette proposition paraîtrait téméraire à tout le monde à Bath ; je n'en excepte que vous : votre modestie est si grande, que vous seule ne devinez pas qu'elle est ici celle qui réunit tous les éloges. Si vous pouvez nous faire cet honneur, notre reconnaissance sera inexprimable. Il est vrai que nous ne pouvons rien vous offrir qui ressemble aux plaisirs que l'on trouve ici ; nous ne pourrons vous environner de splendeur ; notre manière de vivre, comme vous le voyez, est simple et sans prétention ; mais nous ferons tout ce qu'il nous sera possible pour que le séjour de Northanger-Abbaye ne vous soit pas trop désagréable.

Northanger-Abbaye ! Comme ce nom retentit aux oreilles de Catherine, il mit le comble à l'émotion que la demande du Général lui avait causée. Son cœur était si plein de bonheur et de trouble, qu'elle eut beaucoup de peine à renfermer dans les bornes convenables les expressions de sa reconnaissance. Pouvait-il en être autrement, lorsqu'elle recevait une invitation si agréable, qu'elle voyait sa société si vivement recherchée, qu'elle s'entendait dire des choses si honorables et si flatteuses ? Cette invitation renfermait tout pour elle, jouissances pour le présent, espérance

pour l’avenir. Elle ne fit donc nulle difficulté pour donner son consentement, avec la réserve toutefois qu’elle aurait l’approbation de ses père et mère. Je vais de suite leur écrire, dit-elle, et si, comme je l’espère, ils ne s’y opposent pas, j’aurai l’honneur de vous accompagner.

M. Tilney, qui était un homme vif, dit qu’il avait déjà vu ses excellens amis de Pulteney-Street et obtenu leur consentement ; nous devons avoir, ajouta-t-il, une haute idée de leur philosophie, puisqu’ils consentent à se séparer de vous. Enfin Miss Tilney put parler ; elle fit à Catherine les instances les plus affectueuses et les plus engageantes, à la suite desquelles, les choses furent en quelques minutes, arrangées comme si l’on avait reçu le consentement de Fullerton.

Les événemens de la veille et du jour avaient fait éprouver à Catherine les divers sentimens de l’incertitude, du plaisir et de la contrariété ; maintenant elle ne ressentait plus que celui du bonheur. Dans le ravissement de son âme, le cœur plein de Henri, l’imagination frappée du nom de Northanger-Abbaye, elle courut chez elle pour écrire à son père.

M. et Mist. Morland, instruits de cette invitation, ne pouvaient que s’en rapporter à la discrétion des amis auxquels ils avaient déjà confié leur fille, et ne supposant aucun inconvénient à un arrangement formé sous les veux et avec l’approbation de ces derniers, ils envoyèrent, par le retour du courrier, leur consentement au départ de leur fille pour Gloucester-Shire. Catherine s’attendait à cet acte de bonté de ses parens, néanmoins dans ce moment elle acquit complètement la conviction que de toutes les créatures humaines elle était dans le choix de ses amies la plus favorisée par le hasard, par la fortune et par les circonstances. Tout semblait se réunir pour son bonheur. C’était la tendresse de ses premiers amis, les Allen, qui l’avait introduite sur la scène où des plaisirs de toute espèce l’attendaient. Ses préférences, ses tendres affections avaient obtenu un doux retour. L’amitié d’Isabelle était pour elle l’amitié d’une sœur. Quant aux Tilney, ses premiers désirs n’avaient été que de leur inspirer une bonne opinion d’elle et tous ses souhaits avaient été surpassés par la manière flatteuse dont leur liaison se continuait. Elle était invitée par eux à les accompagner dans leur demeure ; elle allait être pendant plusieurs semaines sous le même toît avec les personnes dont elle estimait le plus la société, et pour compléter ce bonheur ce toît était celui d’une abbaye. Sa passion pour les anciens édifices était presque portée au même degré que les sentimens qu’elle éprouvait pour Henri Tilney. Les châteaux, les abbayes faisaient

habituellement le charme de ses rêveries, son imagination en était remplie. Visiter, explorer les remparts, les souterains des uns, ou les cloîtres des autres avait été, pendant plusieurs semaines, l'objet de ses plus vifs désirs. À peine pouvait-elle croire qu'elle fût au moment de le satisfaire ; Northanger était une abbaye, et elle l'habiterait ! Les longs et sombres passages les étroites cellules, la chapelle en ruines, seraient journellement l'objet de ses recherches. Elle espérait découvrir quelques légendes, quelques anciens monumens de l'histoire d'une nonne victime malheureuse et injustement persécutée. Elle s'étonnait que ses amis missent aussi peu d'importance à la possession d'une telle maison ; leur indifférence pour une chose aussi merveilleuse ne pouvait, selon elle, provenir que de l'habitude qu'ils avaient de la voir ; d'ailleurs, pensait-elle, il en est peut-être de cela comme des avantages que l'on reçoit de la nature, et dont on ne pense pas à s'enorgueillir ; ils regardent cette belle possession qui vient de leurs ancêtres comme les autres titres qu'ils en ont reçu, comme le rang que ceux-ci leur ont laissé dans la société. Elle fut confirmée dans cette pensée par les réponses simples que fit Miss Tilney à toutes les questions qu'elle lui adressa.

Northanger-Abbaye, lui dit celle-ci, était autrefois un riche couvent, la réformation l'a fait passer entre les mains de l'un des ancêtres de ma famille ; on en a démoli une partie ; le reste, qui forme encore une portion considérable, nous sert maintenant d'habitation ; cette maison est située dans le fond d'une vallée et protégée contre les vents du nord et de l'est par un grand bois rempli de chênes.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII.

Table des matières

Le bonheur que goûtait Catherine, s'était tellement emparé de toutes ses facultés, qu'elle n'avait pas remarqué que pendant les deux ou trois jours qui venaient de s'écouler, elle avait à peine vu Isabelle durant quelques minutes : elle en fut à la fin frappée et désira avoir une entrevue avec elle. Un matin, comme elle se promenait devant la *Pump-Room* avec Mistriss Allen, à laquelle elle ne trouvait rien à dire et qui de son côté gardait le silence, Catherine pensait à Isabelle, et dans le même moment, elle la vit venir à elle. Isabelle lui demanda un entretien particulier. Elles s'assirent sur un banc qui était près d'elles : voici, dit la dernière, ma place favorite ; le siège est très-commode ; il se trouve placé de telle manière, que d'ici, l'on peut voir entrer et sortir tout le monde.

Voyant que les yeux de son amie se fixaient alternativement à l'une ou l'autre porte, comme si elle cherchait à apercevoir quelqu'un qu'elle attendait, se rappelant combien de fois Isabelle s'était méprise sur la pénétration qu'elle lui supposait, Catherine pensa que c'était une belle occasion pour lui en montrer réellement : ma chère amie, lui dit-elle gaiement, vous ne serez pas long-tems tourmentée, James ne tardera sûrement pas à être ici.

— Quoi ! ma chère, vous me croiriez assez ridicule pour penser que je veuille l'avoir sans cesse attaché à ma ceinture. Il serait affreux d'être toujours ensemble ; nous serions la risée du public. Vous allez donc à Northanger ! J'en suis ravie : j'ai entendu dire que c'était un des plus beaux monumens des tems anciens : j'en attends de vous une description exacte.

— Je vous la ferai sûrement de mon mieux. Mais que regardez-vous donc avec tant d'attention ? Ah ! ce sont vos sœurs, les voici.

— Je ne regarde en vérité personne ; il faut bien que mes yeux se portent quelque part ; au surplus vous connaissez que c'est en moi une espèce de manie que d'avoir l'air de fixer un objet, tandis que ma pensée est à mille lieues de là. Je suis extrêmement distraite. Personne au monde ne l'est peut-être autant que moi. Tilney dit que les esprits d'une certaine trempe sont tous comme cela.

— Je croyais Isabelle que vous aviez quelque chose de particulier à me dire.

— Ah ! mon Dieu, oui. Voilà bien encore une preuve de ce que je vous disais de ma pauvre tête : j'avais totalement oublié ce que vous me rappelez. Voici ce que c'est. J'ai reçu une lettre de John, vous pouvez en deviner le sujet.

— Comment pourrais-je le deviner ?

— Mon cœur ne soyez donc pas si ridiculement réservée. De qui pourrait-il me parler, si ce n'est de vous ? vous savez qu'il est amoureux de vous à la folie.

— Amoureux de moi, ma chère Isabelle !

— Eh bien ! non, ma chère ; c'est une absurdité, une fable, une invention…… La modestie est très-louable, mais quand elle est à sa place. Il est bon quelquefois d'être vraie et confiante. Je ne crois pas être visionnaire, et ne puis prendre pour de simples complimens ce qu'il dit. Les soins qu'il vous rendait étaient tels qu'un enfant ne s'y serait pas trompé ; une demi-heure avant son départ de Bath, il a reçu de vous les encouragemens les plus positifs. Il me le dit dans sa lettre ; il m'assure qu'il vous a fait naïvement sa déclaration, que vous les avez reçus de même ; il me charge d'entretenir vos sentimens et de soigner près de vous ses intérêts ; il vous adresse mille complimens aimables. Vous voyez donc que c'est à tort que vous cherchez à feindre.

Catherine, avec toute l'ardeur de la vérité, exprima combien elle était étonnée de tout ce qu'elle entendait : elle protesta n'avoir jamais pensé que M. Thorpe eût de l'amour pour elle et que par conséquent elle n'avait pu rien dire avec intention de l'encourager. Quant aux attentions qu'il a eues pour moi, ajouta-t-elle aussi vivement, je vous déclare, sur mon honneur, que je n'en ai jamais vu aucune avec plaisir, si ce n'est la première fois qu'il m'a invitée à danser. Pour les offres qu'il assure que j'ai reçues et encouragées, je pense qu'il y a immanquablement quelque mal-entendu. Je ne vous aurais certainement pas caché une chose comme celle-là. Autant je désire en être crue sur ma parole, autant je vous déclare formellement que pas un mot de ce que vous venez de dire n'a de réalité. La dernière demi-heure, dit-il, avant son départ ! C'est visiblement une erreur ; je ne l'ai pas vu une seule fois le matin de ce jour.

— Vous ne l'avez pas vu ! Cependant vous avez passé cette matinée à Edgar's-Buildings ; c'était le jour que nous avons reçu le consentement de

votre père ; je suis très-sûre qu'avant de sortir de la maison, vous êtes restée seule avec John dans le parloir.

— Vous l'assurez il faut bien que cela soit ; mais quand il irait de ma vie, je ne puis dire que je m'en souvienne. Je me rappelle bien d'avoir été ce jour chez vous ; je l'ai vu avec tout le monde ; mais je n'ai pas la moindre idée que nous ayons été seulement cinq minutes seuls ensemble. Je n'insisterai pourtant pas dès que vous en êtes convaincue ; il est, dans le fait, possible que cela soit et que je l'aie oublié ; mais vous pouvez bien croire également, que je n'ai jamais rien pensé, rien désiré de tout ce dont vous me parlez. Je suis d'autant plus étonnée de cette prédilection qu'il témoigne pour moi, que je n'ai jamais rien fait pour l'obtenir, que je ne me suis jamais aperçue qu'il l'ait eue. Je vous en conjure, désabusez-le aussitôt qu'il vous sera possible, dites-lui que je le prie de m'excuser, que je… en vérité, je ne sais ce que je dois dire ; mais faites-lui bien connaître la vérité ; je n'ai nulle intention de dire la moindre chose désobligeante à votre frère, ma chère Isabelle ; mais vous savez bien que si je préférais un homme à un autre, ce ne serait pas sur lui que tomberait cette préférence. Isabelle gardait le silence.

— J'espère, ma chère amie, que vous n'êtes pas fâchée contre moi : je ne puis croire qu'en refusant ses soins, je perde votre amitié ; cela n'empêchera sûrement pas que nous ne soyons sœurs.

— Oui, répondit-elle en rougissant, nous pourrons toujours devenir sœurs. Êtes-vous donc bien déterminée à refuser John ?

— Je ne puis répondre à son affection, et certainement je n'ai rien fait pour l'encourager.

— Puisqu'il en est ainsi, je ne vous tourmenterai pas plus long-tems ; John a désiré que je vous parlasse sur ce sujet, je l'ai fait. J'avoue qu'en lisant sa lettre, j'ai pensé qu'il y avait imprudence et même folie de sa part ; que cette union ne pouvait faire le bonheur ni de l'un ni de l'autre. Supposons que vous vous soyez mariés, avec quoi eussiez-vous vécu ? Vous auriez eu chacun quelque chose, mais si peu, que cela ne vous eût pas suffi pour passer le quart de l'année : quoiqu'en disent les romanciers, sans argent l'on ne fait rien. Je voudrais seulement que John adoptât ma façon de penser, et qu'il n'eût pas reçu ma dernière lettre.

— Suis-je justifiée près de vous, mon amie ? Êtes-vous convaincue que je n'ai jamais cherché à tromper votre frère, que jusqu'à ce moment je n'ai jamais eu la pensée qu'il pût m'aimer ?

— Oh ! quant à cela, reprit Isabelle en riant, je ne puis affirmer que vos pensées et vos projets antérieurs m'aient été connus ; ils ne l'ont été que de vous seule. Un coup-d'œil agréable, un sourire d'intérêt sont souvent plus encourageans que des paroles : soyez cependant bien sûre que je suis la dernière personne du monde qui vous jugerait sévèrement. Tout cela est l'effet de la jeunesse, de la vivacité ; on dit aujourd'hui une chose, demain une autre ; les circonstances changent, les opinions varient.

— Mais mon opinion sur votre frère n'a jamais varié ; elle a toujours été la même. Et ce que vous venez de dire ne m'est jamais arrivé.

— Ma chère Catherine, reprit Isabelle, sans écouter ce que la première disait, pour rien au monde je ne voudrais exercer d'influence sur votre opinion pour un engagement. Je sais que rien ne me justifierait de vous porter à faire le bonheur de mon frère uniquement parce qu'il est mon frère ; peut-être, après tout, avez-vous raison de croire qu'il sera plus heureux sans vous. Chacun connaît si peu ce qui lui convient personnellement ! Les jeunes gens sont si légers, si inconstans ! En vous assurant enfin que le bonheur de mon amie m'est aussi cher que celui de mon frère, c'est bien vous prouver que le sentiment de l'amitié agit sur moi au suprême degré ; au surplus, ma chère Catherine, il ne faut rien presser ; vous ne tarderiez pas, croyez-moi, à vous repentir. Tilney dit qu'il n'y a rien sur quoi on soit aussi fréquemment deçu que sur ses propres sentimens. Je suis bien de son avis là-dessus. Ah ! le voilà qui vient ; nous verra-t-il ?

Catherine, regardant de côté et d'autre, aperçut en effet le capitaine Tilney, sur qui Isabelle, tout en parlant, fixa ses regards d'une manière particulière. Il s'approcha aussitôt et s'assit à côté de celle-ci à la place qu'elle lui indiqua par un geste. Quoiqu'il lui parlât très-bas, Catherine entendit avec étonnement qu'il lui disait : quoi toujours être surveillée ou par l'une ou par l'autre ! Elle entendit aussi la réponse qui se fit de même à voix basse. Quelle sottise ! Pourquoi vouloir me mettre ces idées dans la tête ? Ne savez-vous pas que mon esprit est déjà assez indépendant ?

— C'est votre cœur que je voudrais savoir indépendant ; cela me suffirait.

— Mon cœur ! Vraiment ! Que vous importe le cœur ? Je crois, moi, que vous autres hommes n'en avez point.

— Si nous n'avons point de cœur, nous avons des yeux, et cela suffit pour nous tourmenter cruellement.

— En vérité, j’en suis fâchée. Je vois avec peine que les vôtres trouvent en moi des choses assez désagréables pour vous tourmenter. Je vais prendre un autre parti ; j’espère qu’il vous fera plaisir ; et lui tournant le dos : eh bien ! vos yeux sont-ils encore maintenant tourmentés ?

— Plus que jamais. Car le revers d’une joue de rose est encore en vue, c’est trop ou trop peu.

Tout ce que Catherine entendait, tout ce qu’elle voyait la frappa du plus grand étonnement ; elle ne concevait pas qu’Isabelle pût le souffrir ; jalouse pour son frère et résolue de ne plus rien entendre, elle se leva en disant qu’elle allait rejoindre Mist. Allen, et en proposant à Isabelle de venir avec elle. Celle-ci n’y était nullement disposée. Elle prétexta qu’elle était horriblement fatiguée, qu’il était odieux de se promener pour avoir l’air de se faire remarquer, que si elle quittait sa place, elle ne trouverait plus ses sœurs qu’elle attendait à chaque instant ; elle pria sa chère amie de l’excuser et même de rester encore quelques momens avec elle. Catherine, qui se refusait à cette prière, vit avec plaisir arriver Mist. Allen qui lui proposa de se retirer. Dans la disposition où elle était, elle accepta sans hésitation, suivit Mistriss Allen et laissa Isabelle seule avec le capitaine Tilney, non toutefois sans se faire intérieurement quelques reproches, parce qu’elle croyait entrevoir que le capitaine était amoureux d’Isabelle, qui de son côté semblait l’encourager, sûrement sans s’en apercevoir, puisqu’elle aimait James et que leur hymen était comme arrêté. Cette dernière pensée lui défendait le moindre doute sur les intentions de son amie. Cependant quand elle se rappelait la dernière conversation qu’elles avaient eue ensemble, elle y trouvait quelque chose qui ne laissait pas de lui faire de la peine. Elle n’y avait plus remontré le même ton d’amitié ; Isabelle n’avait plus parlé de sa fortune avec le désintéressement qu’elle avait d’abord montré. Enfin, elle trouvait quelque chose qui la choquait dans le plaisir que témoignait son amie en regardant, en entendant le capitaine Tilney, qui, de son côté, paraissait toujours en admiration devant elle. Et Isabelle ne s’en aperçoit pas, se disait-elle ; il faut lui ouvrir les yeux là-dessus, afin qu’elle se tienne sur ses gardes et qu’elle prévienne les dangers qu’une conduite trop légère, pourrait attirer sur mon frère ou sur M. Tilney.

La froideur qu’elle avait remarquée dans Isabelle à son égard, lui avait fait une impression qui n’était pas suffisante pour effacer ce qu’elle avait appris de l’amour que John Thorpe déclarait avoir pour elle. Elle était aussi éloignée de croire que de désirer qu’il fût sincère. Elle n’avait pas oublié

qu’il était sujet à se tromper. L’assurance si positive qu’il donnait que ses offres avaient été accueillies, lui prouvait qu’il avait des erreurs fréquentes ; sa vanité était peu flattée. Mais elle ne revenait pas de l’étonnement où l’avait jetté la persuasion que John avait qu’elle l’aimât. Ce n’était que d’Isabelle qu’elle avait appris les soins qu’il lui avait rendus ; jamais elle n’en avait fait la remarque ; ces discours n’étaient à ses yeux que des choses supposées ou dites sans réflexion et auxquelles probablement on ne reviendrait plus.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX.

Table des matières

Plusieurs jours se passèrent sans que Catherine pût trouver l'occasion d'entretenir Isabelle en particulier et de la prévenir ainsi qu'elle en avait pris la résolution. Elle n'osait encore se permettre le moindre soupçon contr'elle. Cependant, quand elle réfléchissait à la conduite de cette amie, elle ne pouvait s'empêcher de faire des observations peu satisfaisantes. Isabelle lui semblait avoir alors deux caractères. En Edgar's-Building ou en Pulteney-Street, environnée de ses amis, de sa famille, elle conservait des manières simples. Le seul changement que l'on pouvait quelquefois voir en elle était une certaine langueur, une teinte d'indifférence ; elle se laissait aller à des distractions, dont elle se vantait plutôt qu'on ne s'en plaignait, et que jusques-là Catherine n'avait pas même observées. C'étaient des distractions et rien de plus ; elles ne faisaient qu'inspirer un nouvel intérêt pour elle en ajoutant un nouveau charme à sa beauté… En public et avec le capitaine Tilney, on la voyait s'animer, accueillir les attentions de celui-ci avec empressement et avec autant de plaisir qu'il en ressentait à les offrir. Sa conduite envers lui ne différait pour ainsi dire en rien de celle qu'elle tenait envers James. Son changement alors était tel qu'il était impossible de n'en pas être frappé. Quel pouvait être le motif d'une conduite si inconvenante ? Quel était le but, quelles étaient les intentions de son amie ? C'est ce que Catherine ne pouvait deviner, ce qui était au-dessus de son intelligence et de sa pénétration. Ces observations lui causaient une peine réelle et dont Isabelle ne se doutait pas, quoiqu'elle en fût la cause. Mais James était le véritable martyr ; il était devenu sérieux, triste, et souffrait d'autant plus que son tourment venait de la part de la femme à laquelle il avait donné son cœur.

Catherine ne pouvait s'empêcher d'éprouver aussi quelques sentimens pénibles par rapport au capitaine Tilney. Les regards de celui-ci ne lui plaisaient pas, mais son nom était pour lui un titre à sa bienveillance. Elle ne pensait pas sans peine à la douleur qu'il ressentirait quand dans peu il serait détrompé. Elle savait qu'il connaissait les engagemens d'Isabelle avec James. Dans ce qu'elle avait entendu de lui, dans ce qu'elle avait vu, elle avait bien remarqué qu'il ne tenait pas une conduite toujours conforme

à la connaissance qu'il avait ; mais elle pensait que l'intérêt qu'elle portait à son frère lui avait exagéré les choses, que M. Tilney pouvait bien être le rival de James et jaloux de lui, mais rien de plus ; qu'elle allait tout terminer en avertissant amicalement Isabelle, et en la prévenant sur le danger de la position où elle se plaçait. Malheureusement l'occasion de donner cet avertissement lui échappait sans cesse. Elle lançait à la vérité quelques avis indirects, mais ils n'étaient pas compris, et elle s'étonnait de ce qu'Isabelle, si habile pour inspirer ses idées aux autres, manquât d'intelligence pour saisir celles qu'elle cherchait à lui suggérer.

Le motif de consolation qu'elle trouva dans son chagrin fut le prochain départ de la famille Tilney ; on touchait au jour fixé pour ce départ ; l'éloignement du capitaine allait rendre la paix à tous les cœurs, ainsi qu'au sien. Mais celui-ci n'avait nulle envie de partir, il n'était pas du voyage de Northanger, il restait à Bath. Lorsque Catherine fut instruite de cette circonstance, elle prit la résolution de parler à Henri de l'objet qui l'occupait si fort. Elle lui dit qu'elle voyait avec peine les soins que son frère rendait à Miss Thorpe et elle le pria de lui faire connaître ses engagemens antérieurs.

— Mon frère doit les connaître.

— S'il les connaît, pourquoi se conduit-il ainsi ?

— Henri ne fit pas de réponse et chercha à détourner la conversation ; mais Catherine reprit vivement : pourquoi ne lui persuadez-vous pas de partir avec vous ? Plus il restera à Bath, plus il se préparera de chagrins ; je vous en prie, pour l'amour de lui et de quelques autres encore, engagez-le à quitter Bath promptement. L'absence le guérira à la longue, j'espère ; il n'a rien à gagner ici ; il ne peut être que malheureux en y restant.

Henri, souriant, dit : je suis sûr que mon frère ne voudra pas partir.

— Vous ne pourriez le persuader !

— Le persuader ! Ce n'est pas chose facile ; excusez-moi si je ne puis même pas essayer. Je lui ai fait part des engagemens de Miss Thorpe ; il sait ce qu'il doit faire ; il est son maître.

— Ah ! il ne sait pas tout le chagrin qu'il cause à mon frère : ce n'est pas que James m'en ait parlé ; mais je suis sûre qu'il est très-malheureux.

— Êtes-vous sûre aussi que ce soit par la faute de mon frère ?

— Oui, très-sûre.

— Sont-ce les soins que mon frère rend à Miss Thorpe, ou la manière dont celle-ci accueille ces soins qui sont la cause du chagrin de votre frère ?

— Est-ce que ce n’est pas la même chose ?

— Je crois que M. Morland en connaît bien la différence. Un homme n’est jamais offensé de l’admiration d’un autre homme pour la femme qu’il aime ; c’est la femme seule qui peut causer sa peine.

Catherine rougit pour son amie. Isabelle a tort, dit-elle ; mais je suis sûre que c’est sans le savoir ; car elle est tendrement attachée à mon frère : elle l’a aimé dès le premier jour qu’elle l’a vu ; tant que le consentement de mon père à leur union a été incertain, l’inquiétude lui a donné la fièvre. Vous pouvez juger par-là de son attachement.

— Je comprends : elle aime James, mais elle est coquette avec Frédéric.

— Oh ! non, elle n’est pas coquette. Une femme engagée avec un homme ne peut chercher à plaire à un autre.

— Peut-être n’a-t-elle qu’un peu d’amour pour l’un et un peu de coquetterie pour l’autre ; en ce cas chacun n’a que peu de sujet d’être content.

Après quelques momens de silence, Catherine reprit :

— Il me semble que vous croyez à Isabelle peu d’amitié pour mon frère.

— Je ne puis avoir aucune opinion sur ce sujet.

— Mais que prétend votre frère, s’il connaît les engagemens d’Isabelle ? Que peut-il espérer de sa conduite ?

— Vous êtes une questionneuse bien pressante.

— Tout ce que je demande, c’est que vous lui parliez d’une chose aussi importante.

— Ce que vous demandez est précisément ce que je ne puis faire.

— Je croyais que vous deviez parfaitement connaître le cœur de votre frère.

— Dans la circonstance présente, ce ne sont que des conjectures que je puis former par rapport à son cœur.

— Eh bien !

— Eh bien ! Rien. Quand on n’a que des conjectures à former, il faut les garder pour soi. Il serait ridicule de les prendre pour la base d’une décision. Vous connaissez les faits. Mon frère est un jeune homme ardent, peut-être quelquefois inconsidéré ; il connaît depuis une semaine votre amie et les engagemens qu’elle a contractés.

— Eh bien ! dit Catherine, après quelques momens de réflexion, d’après cela vous pouvez présumer quelles sont les intentions de votre frère ; pour

moi, je ne le puis pas. Votre père ne pourrait-il nous aider dans cette circonstance ? Ne pourrait-il faire en sorte que le capitaine partît ?

— Certainement, si mon père lui en témoignait le désir, il céderait ; mais, ma chère Miss Morland, cette aimable sollicitude pour le bonheur de votre frère ne vous induit-elle pas dans une certaine erreur ? N'allez-vous pas un peu trop loin ? Croyez-vous qu'il se trouve satisfait de savoir que ce n'est qu'à l'absence du capitaine Tilney qu'il est redevable de l'affection de Miss Thorpe ; que ce n'est qu'à une espèce de solitude où elle serait réduite que tient la bonne conduite de celle-ci, sur la constance de laquelle il ne pourrait compter qu'autant qu'un autre ne lui adresserait pas ses hommages. Croyez qu'il n'en serait nullement flatté, qu'il serait même peiné de savoir que vous soupçonnez de pareilles choses. Je ne veux pas pour cela vous engager à bannir toute inquiétude, parce que je vois combien vous êtes tourmentée dans ce moment ; mais je vous conseille de moins vous en affecter. Vous n'avez aucun doute sur le mutuel attachement de votre frère et de votre amie ; croyez d'après cela qu'aucun motif réel de jalousie ne peut exister entr'eux ; qu'une altercation qui surviendrait ne serait pas de longue durée. Ils connaissent réciproquement leurs cœurs beaucoup mieux que vous ne pouvez les connaître vous-même ; ils savent exactement ce qu'ils demandent, ce qu'ils espèrent ; ainsi vous pouvez être assurée que l'un ne fera jamais le tourment de l'autre, tant qu'il sera sûr d'être préféré. Apercevant que Catherine conservait encore du doute et de la tristesse, Henri ajouta : quoique Frédéric ne parte pas de Bath en même tems que nous, probablement il n'y restera que peu de tems ; car quelques jours après notre départ son congé sera expiré, il retournera à son régiment, alors toutes ses relations avec Isabelle seront terminées, et dans une quinzaine celle-ci n'y pensera plus que pour rire avec votre frère de la passion du capitaine Tilney.

Catherine ne voulut pas combattre plus long-tems les motifs de tranquillité que lui donnait Henri. Elle eut d'abord de la peine à les goûter et à adopter son avis ; elle l'adopta cependant en réfléchissant qu'il devait mieux qu'elle connaître toutes ces choses ; elle finit par se blâmer d'avoir conçu de si grandes craintes et elle résolut de ne plus donner autant de gravité aux choses qu'elle ne concevait pas.

Au moment de son départ, dans la dernière entrevue qu'elle eut avec Isabelle, celle-ci par sa conduite la confirma dans cette résolution. La dernière soirée de son séjour à Bath, les Thorpe ne la quittèrent pas. Il ne se

passa entre les amans rien qui pût ranimer ses inquiétudes : son frère ne paraissait en avoir aucunes ; il était de bonne humeur. Elle trouva Isabelle engageante, et lui témoignant une tendresse qui semblait être le plus vif de ses sentimens. Elle la vit cependant une fois contredire James d’une manière assez désagréable et retirer avec humeur sa main, que celui-ci avait prise ; mais au point où ils en étaient ensemble, cette petite altercation était sans conséquence. Aussi se rappelant les conseils de Henri, Catherine n’en conçut aucune espèce d’inquiétude. Les adieux, les larmes, les assurances de souvenir, d’amitié, au moment du départ, peuvent s’imaginer aisément.

OceanofPDF.com

CHAPITRE X.

Table des matières

M. et Mistriss Allen étaient fâchés de se séparer de leur jeune amie, dont le caractère gai et obligeant contribuait à rendre leur séjour à Bath plus agréable, et ajoutait au plaisir qu'ils trouvaient dans cette ville. Ils ne devaient plus y rester qu'une semaine ; Catherine se faisait un bonheur d'en passer plusieurs avec Miss Tilney ; d'après ces raisons, ils n'hésitèrent pas à faire le sacrifice de quelques jours de plaisir pour eux et consentirent au départ de Catherine. M. Allen la conduisit en Milsom-Street, où on l'attendait pour déjeûner, et il fut témoin de l'accueil affectueux qu'elle reçut de ses nouveaux amis. Elle fut si fortement émue en pensant qu'elle se trouvait là comme faisant en quelque sorte partie de la famille, elle eut une telle crainte de ne pas se conduire en tout précisément selon les règles de la bienséance et de diminuer la bonne opinion que l'on avait conçue d'elle, que dans le trouble du premier moment, elle aurait consenti volontiers à retourner en Pulteney-Street avec M. Allen.

Les prévenances de Miss Tilney, l'air gracieux d'Henri diminuèrent un peu sa timidité, mais ne la dissipèrent pas entièrement ; les attentions continuelles du Général la rassuraient moins qu'elles ne l'embarrassaient ; elle ne pouvait en effet s'expliquer d'où venaient les soins qu'il s'était donné pour qu'elle fût honorablement traitée, les instances réitérées qu'il lui faisait pour l'engager à prendre quelque chose, la crainte qu'il lui témoignait qu'elle ne trouvât rien de son goût, quoique le déjeûner fût le plus somptueux qu'elle eût vu ; elle se sentait remplie de confusion, en pensant que tant de marques de respect étaient au-dessus de ce qui lui était dû : elle ne savait de quelle manière y répondre. Elle fut péniblement affectée en voyant l'impatience que le Général laissait éclater de ce que son fils aîné n'arrivait pas, et sur-tout la sévérité des reproches qu'il lui adressa lors de son arrivée. Selon elle, cette sévérité excédait de beaucoup le tort de Frédéric ; mais ce qui ajouta le plus à sa peine, c'est qu'elle ne put ignorer qu'elle était la cause de ces réprimandes, puisque le Général accusait son fils d'avoir manqué aux égards respectueux qu'il devait à Miss Morland ; elle se trouvait ainsi dans la position la plus désagréable ; elle partageait la peine que devait éprouver le Capitaine ; mais elle ne pouvait l'adoucir.

Celui-ci écouta son père, garda le silence, et ne chercha nullement à se justifier. Catherine s'imagina que Frédéric avait été tourmenté par les inquiétudes qu'il avait eues au sujet d'Isabelle, au point d'éprouver une insomnie qui l'avait empêché de se lever plutôt. C'était la première fois qu'elle se trouvait en société avec lui ; elle espérait avoir occasion de se former une opinion sur lui ; mais il ne proféra pas une parole tout le tems que son père resta dans la salle, et quand celui-ci fut sorti, tout ce que Catherine put entendre du Capitaine fut ce qu'il dit à Éléonore bas et avec le ton de la plus mauvaise humeur : « Comme je serai content quand vous serez tous partis ! »

Toutes les dispositions pour le départ étaient faites : dix heures sonnant, on demanda les voitures, suivant que l'avait ordonné le Général. Au lieu de mettre son manteau sur ses épaules, il l'étendit sur le dos du cabriolet, dans lequel il devait monter avec Henri. La chaise était pour les dames. La femme de chambre de Miss Tilney devait y être aussi. Elle avait rempli la voiture de tant de paquets que Catherine eut peine à trouver une place pour s'asseoir, encore était-elle si élevée qu'elle craignait que le mouvement de la voiture ne la fit tomber. On parvint après bien des peines à fermer la chaise, et on partit au train de quatre beaux et vigoureux chevaux de seigneur anglais, lesquels ont coutume de faire trente milles en un jour. C'était la distance de Bath à Northanger ; elle était partagée en deux relais égaux. Dès que Catherine fut dans la voiture, elle se remit du trouble qu'elle avait eu, parce qu'avec Miss Tilney elle n'éprouvait aucune contrainte. Elle vit sans regret disparaître à ses yeux les dernières maisons de Bath. Elle avait le plaisir de faire une route nouvelle pour elle ; elle avait dans le cabriolet qui allait en avant de quoi fixer ses regards, et à la fin elle devait se trouver dans une abbaye. On s'arrêta deux heures à Petty-France pour y laisser reposer les chevaux. On passa ce tems à manger sans appétit et à regarder partout, sans qu'il y eût rien à voir. L'admiration de Catherine se porta sur les nombreuses et élégantes calèches qui passaient, sur les belles livrées, les postillons qui se balançaient en suivant le mouvement du trot des chevaux, sur des cavaliers supérieurement montés, sur d'autres voyageurs de moindre importance, et toutes ces choses étaient pour elle un spectacle amusant : ce voyage eût été très-agréable ; il n'y eût pas même eu lieu de se plaindre du tems de repos, si le général Tilney, cet homme si aimable, n'eût semblé par sa présence imposer silence à ses enfans ; quand il était avec eux, personne que lui n'osait parler. Il s'ennuyait à l'auberge,

aussi laissa-t-il éclater son impatience et sa colère contre les domestiques, ce qui augmenta tellement la crainte qu'il inspirait à Catherine, que celle-ci trouva que les deux heures de leur repos en avaient au moins duré quatre.

Enfin l'ordre d'atteler fut donné. Quelle fut la surprise de Catherine lorsque le Général lui proposa de prendre dans la cabriolet la place qu'il avait occupée ! Il lui fit observer que le tems était beau, que dans une voiture découverte, elle verrait mieux le pays, que c'était un plaisir qu'il désirait lui procurer. Cette proposition lui rappela sur le champ l'opinion de M. Allen sur les jeunes personnes qui se laissent ainsi conduire en voiture découverte. Elle rougit : sa première pensée fut de refuser ; mais réfléchissant que le général Tilney avait un jugement supérieur et trop de connaissances des bienséances pour lui proposer rien qu'elle ne dût accepter, elle lui dit qu'il en serait ce qu'il voudrait, et peu de minutes après elle se trouva dans la cabriolet assise à côté d'Henri et heureuse bien certainement au-delà de ce qu'elle l'avait jamais été. Un moment suffit pour porter dans son esprit la conviction qu'un cabriolet est le plus agréable équipage, que les voitures à quatre roues sont peut-être plus belles, plus sûres ; mais aussi qu'elles sont tristes et lourdes ; que c'était à cela qu'elle devait attribuer le délai de deux heures qu'il avait fallu passer à l'auberge, où une demie-heure eût suffi pour les chevaux de sa voiture. Ceux-ci étaient si légers, si ardens que si on les eût laissé aller, ils auraient bientôt dépassé ceux de l'autre voiture, derrière laquelle il fallait se tenir ; ce qui forçait par conséquent à modérer l'ardeur des chevaux.

Ce n'était pas leur bonté, leur légèreté seules qui frappaient Catherine d'admiration. Elle en avait bien plus pour le conducteur ! Sans se fâcher ! sans jurer ! sans se vanter ! ! ! Quelle différence avec le seul conducteur auquel elle pût le comparer ! Le chapeau de celui-ci était si bien posé ! Les nombreux collets de son manteau avaient si bonne grâce. Après le bonheur d'avoir dansé avec Henri, elle n'en pouvait avoir de plus grand que celui d'être conduite par lui. Il y mit le comble par les complimens galans qu'il lui adressa, par les remercîmens qu'il lui fit sur ce qu'elle avait bien voulu venir passer quelque tems avec sa sœur, à qui elle donnait par-là une preuve d'amitié, dont il était on ne peut plus reconnaissant. Elle allait, lui disait-il, procurer un grand agrément à Éléonore, qui vivait d'une manière assez triste à Northanger, n'ayant aucune femme pour société, et se trouvant quelquefois absolument seule, lorsque son père s'absentait.

— Comment cela, dit Catherine, n'êtes-vous pas toujours avec elle ?

— Northanger n’est presque plus ma demeure ; j’ai une maison et un établissement à Woodston, qui est éloigné de près de vingt milles de la demeure de mon père. Je suis obligé d’y aller résider une grande partie de l’année.

— Vous devez en éprouver de la peine.

— J’en ai toujours quand je quitte Éléonore.

— Je le conçois ; mais outre votre affection pour elle, vous devez aimer aussi l’Abbaye. Quand on est habitué à demeurer dans une abbaye, toute autre habitation doit paraître désagréable.

Il sourit et dit : vous vous êtes formé une idée bien favorable de l’Abbaye ?

— Cela est vrai. N’est-ce pas un beau vieux bâtiment comme ceux dont on lit les descriptions partout ?

— Eh bien ! êtes-vous préparée à supporter toutes les horreurs que peut vous offrir un bâtiment semblable à ceux que vous connaissez ? Avez-vous assez de courage et des nerfs assez solides pour vous glisser derrière des panneaux de vieilles tapisseries.

— Oh ! je crois que je ne me laisserai pas facilement effrayer, parce qu’il doit y avoir beaucoup de monde dans la maison ; et que d’ailleurs elle n’a jamais été déserte ni abandonnée pendant des années, et que votre famille n’y est pas venue inopinément sans y être attendue.

— Il est vrai qu’en arrivant nous n’avons pas trouvé une salle grande, sombre, éclairée seulement par les flammes expirantes d’un feu de cheminée ; nous n’avons pas été obligés de dresser nos lits sur le plancher, dans des chambres qui n’avaient ni portes, ni fenêtres, ni meubles.

Mais quand une jeune lady arrive, de quelque manière que ce soit, dans un bâtiment de cette espèce, elle doit toujours être logée dans un appartement séparé de celui de la famille. Cet appartement se trouve à une extrémité du bâtiment ; elle y est conduite avec cérémonie par une Dorothée, ancienne femme de charge, qui lui fait monter plusieurs escaliers, parcourir de longs et sombres corridors, avant d’arriver à la chambre qui lui est destinée et qui n’a pas été occupée depuis vingt ans, dans laquelle est mort un cousin ou quelqu’autre parent… ; et vous ne seriez pas épouvantée et votre cœur ne battrait pas, si vous vous trouviez dans une chambre écartée, si haute, si obscure, apercevant sur une table noire placée dans un coin, une lampe répandant une lueur faible, vacillante, incertaine, sur des

vieilles tapisseries représentant des figures de grandeur naturelle, sur un lit d'une étoffe vert-sombre ou d'un velours cramoisi, et de forme sépulcrale.

— Oh ! mais, cela n'arrivera pas, j'en suis assurée.

— Et vous ne trembleriez pas en examinant les meubles de la chambre et en y trouvant, non une table de toilette ou une garde-robe, mais, dans un coin, quelques débris d'un ancien luth, dans un autre une lourde cassette que tous vos efforts ne parviendraient pas à ouvrir : près de la cheminée le portrait d'un superbe guerrier, dont la vue exercerait sur vous un pouvoir incompréhensible, tel que vos regards ne pourraient se détacher de dessus lui. C'est alors que votre Dorothée, aussi agitée que vous, frappée de la manière dont vous fixez ce portrait, laisse échapper des mots, des parties de phrases inintelligibles pour vous, et ne trouve rien de mieux pour fortifier votre courage, que de donner à entendre que cette partie de l'abbaye que vous occupez, n'est habitée par personne, qu'il n'y a pas un seul domestique ; après quoi, vous livrant à vous-même, elle tire vos rideaux et vous souhaite une bonne nuit. Vous écoutez le bruit de ses pas aussi long-tems que l'écho de ces murs déserts peut le porter jusqu'à votre oreille ; l'esprit alarmé, vous voulez fermer votre porte ; avec quelle frayeur vous découvrez qu'il n'y a point de verrou.

— Oh ! M. Tilney, vous m'épouvantez ! C'est là tout ce qui se trouve dans les livres. Je suis certaine que votre femme de charge n'est pas une vieille Dorothée. Vous n'avez sûrement pas fini votre description. Qu'y a-t-il encore ?

— Peut-être rien de plus alarmant pour la première nuit ; il vous faut surmonter l'éloignement que vous ressentez pour vous mettre au lit. Cependant vous êtes obligée de vous décider à y passer quelques heures ; vous vous livrez avec inquiétude à un léger sommeil ; mais, la seconde ou au plus tard la troisième nuit de votre arrivée, survient un orage des plus violens ; le bruit du tonnerre est si terrible, qu'il semble ébranler l'édifice jusques dans ses fondemens ; il est prêt à s'écrouler et à se précipiter jusqu'au bas de la montagne. Durant ce vacarme, le vent souffle avec une telle violence, que vous croirez voir (vous n'avez eu garde d'éteindre votre lampe) une partie de la tapisserie plus agitée que tout le reste. La curiosité vous pousse à chercher à découvrir ce que ce peut être ; la crainte vous retient ; mais le premier sentiment l'emporte ; vous vous levez précipitamment, quoiqu'en tremblant ; vous passez votre robe de nuit et vous cherchez à pénétrer le mystère. Long-tems vos recherches sont

infructueuses, vous ne découvrez rien ; au moment de les abandonner, l'agitation d'un pan de tapisserie vous fait apercevoir une espèce de séparation si bien jointe, qu'elle vous avait d'abord échappé. Vous soulevez ce pan de tapisserie, vous trouvez qu'il cache une porte fermée par une grosse barre de fer, arrêtée par un cadenas ; vous parvenez à l'ouvrir sans beaucoup d'efforts, et, votre lampe à la main, vous suivez un passage qui vous conduit à une petite chambre voûtée.

— J'aurais trop peur pour aller jusques-là.

— Comment ! Dorothée ne vous a-t-elle pas fait entendre qu'il y a un souterrain secret qui communique de votre appartement à la chapelle de saint Anthony, à peine à deux milles de là ? Voulez-vous reculer pour une chose aussi simple ? Non, non ; vous avancez, vous entrez dans cette petite chambre voûtée ; de celle-ci vous passez successivement dans plusieurs autres où vous ne trouvez rien de remarquable. Cependant dans l'une il y aura peut-être un poignard, dans l'autre quelques gouttes de sang, dans une troisième quelques armes inconnues, choses qui ne sont pas précisément extraordinaires.

Vous jetez les yeux sur votre lampe que vous voyez prête à s'éteindre faute d'aliment ; il vous faut retourner dans votre appartement. Vous repassez par toutes les chambres, vous arrivez à la petite salle voûtée. C'est là qu'un très-ancien et très-grand coffre d'ébène garni en or vient frapper votre vue, à laquelle il avait échappé lors de votre premier passage, et malgré l'examen que vous aviez fait. Excitée, poussée par un irrésistible pressentiment, vous approchez, vous examinez, vous ouvrez et finissez par examiner chacun des tiroirs, dans lesquels vous ne trouvez rien, ou seulement peut-être quelques diamans. Mais dans vos recherches, vous touchez par hasard et sans l'avoir aperçu un ressort secret, qui vous fait découvrir un compartiment intérieur qui renferme un rouleau de papiers composé de plusieurs cahiers manuscrits. Vous le saisissez et vous retournez précipitamment dans votre chambre avec ce précieux trésor. Avide de savoir ce qu'il renferme vous cherchez à déchiffrer une écriture à peine lisible. Vous parvenez à lire : *oh ! qui que tu sois, dans les mains de qui tomberont ces Mémoires de la malheureuse Mathilde…* Ici votre lampe expire et vous laisse dans les plus profondes ténèbres…

Henri s'arrêta : Catherine le supplia de continuer ; mais il s'amusait trop de la manière dont il voyait qu'il avait excité son attention ; pour ne pas la laisser dans l'incertitude de ce qu'il aurait ajouté. Il quitta le ton grave et

solennel qu'il avait pris et il l'engagea à imaginer elle-même quelle pouvait être l'histoire de cette pauvre Mathilde. Un mouvement de réflexion suffit à Catherine pour lui faire éprouver une espèce de honte d'avoir montré tant d'ardeur à désirer ce récit. Elle assura Henri que si elle l'avait écouté avec plaisir, il pouvait être assuré qu'elle ne craignait nullement de rencontrer rien de semblable, qu'elle pensait bien que Miss Tilney ne lui donnerait pas pour logement une chambre semblable à celle dont il venait de faire la description, qu'enfin elle ne craignait rien.

En approchant du terme de son voyage, elle sentit se réveiller dans toute sa force l'impatience qu'elle avait de découvrir de loin l'abbaye ; cette impatience avait été suspendue par les contes de Henri. D'après l'idée qu'elle s'était faite, elle s'attendait à voir les énormes murs d'un vaste bâtiment gothique, dont les pierres grisâtres porteraient l'empreinte du tems, s'élevant majestueusement au-dessus d'une forêt de chênes antiques ; les derniers rayons d'un beau soleil couchant frapperaient de hautes fenêtres et tombant sur des carreaux de vîtres, dont la plupart seraient de verres de diverses couleurs, ils réfléchiraient des feux qui rendraient plus imposants les ombres qui environnaient le reste de l'édifice.

Catherine s'étonna lorsqu'après avoir passé la première barrière de la grande enceinte dans laquelle se trouvait Northanger, elle n'aperçut pas seulement une cheminée antique. Tout ce qu'elle vit porta la confusion dans ses idées. Elle parcourait rapidement en voiture une route douce, unie, couverte d'un gravier fin ; elle remarquait de chaque côté de jolis bâtimens modernes ; elle parvenait facilement, sans obstacle, sans avoir rien rencontré qui lui inspirât de la terreur, jusques dans l'enceinte de l'abbaye, qui ne lui présentait qu'un bâtiment peu élevé. Toute la contrariété qu'elle éprouvait n'était que celle que lui causait une petite pluie que le vent poussait à son visage, et qui lui faisait donner toute son attention à la conservation de son chapeau de paille.

La voilà donc arrivée à Northanger. Henri l'avait aidée à descendre ; elle s'était reposée dans un lieu qu'elle avait cru devoir être un vieux vestibule hospitalier ; elle était même arrivée dans la grand'salle où son amie et le général l'attendaient, sans qu'elle eût éprouvé aucun sentiment de frayeur, aucun serrement de cœur, sans qu'elle eût été tourmentée par aucun pressentiment malheureux pour l'avenir, par aucun soupçon qu'il dût se passer une suite de scènes terribles : la bise ne lui avait pas semblé être le précurseur d'un soupir de mort ; elle n'avait annoncé qu'une pluie qui était

venue l’assaillir et qui l’avait mise dans le cas de secouer et de défroisser sa robe avant de se rendre au salon.

Elle avait donc maintenant le bonheur, car c’en était un pour elle, de se trouver dans une abbaye. Elle était toutefois tentée d’en douter, lorsqu’en regardant autour d’elle, elle ne voyait rien de ce qu’elle avait cru y trouver. Les meubles étaient tous élégans et modernes ; au lieu d’une cheminée très-haute, chargée de sculptures grossières et colossales, telle qu’elle se l’était figurée, il y en avait une à la Rumford avec un manteau de marbre bien choisi, sur lequel étaient placés de jolis ornemens de porcelaine de la Chine ; elle avait entendu dire au Général qu’il avait religieusement conservé la forme des fenêtres de l’abbaye ; dès-lors, selon elle, ces fenêtres étaient hautes, étroites, les carreaux étaient petits, nombreux, obscurs et ils représentaient quelques peintures ; ils étaient sûrement couverts d’anciens vestiges.

Celles qu’elle voyait avaient à la vérité conservé le ceintre qui était de forme gothique, mais elles étaient larges, propres et donnaient de la clarté. Cette différence la frappait : le Général remarquant avec quelle attention elle considérait tout, parla du peu d’étendue de l’appartement, de la simplicité des meubles qui, servant journellement, devaient n’être que commodes, et il lui dit qu’il croyait que l’abbaye renfermait cependant quelques appartemens qui n’étaient pas indignes de fixer ses regards. Il se disposait déjà à lui montrer les riches ornemens de l’un d’eux, lorsque tirant sa montre, il s’arrêta et dit avec surprise : dans vingt minutes, il sera cinq heures. Ce mot fut le signal de la séparation.

Catherine fut promptement emmenée par Miss Tilney, ce qui dut convaincre que la plus exacte ponctualité était observée à Northanger pour toutes les actions de la journée. En sortant du salon, elles montèrent un large escalier de bois de chêne qui les conduisit dans une galerie éclairée d’un côté par le moyen de plusieurs fenêtres et présentant de l’autre différentes portes de chambres. Catherine eut à peine le tems de les parcourir des yeux dans toute leur étendue ; Miss Tilney la fit entrer dans une chambre, lui dit qu’elle y trouverait tout ce qui lui était nécessaire, qu’elle la priait de faire la toilette la plus prompte possible. Et aussitôt elle se retira.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XI.

Table des matières

Un coup-d'œil suffit à Catherine pour lui faire voir que cet appartement ne ressemblait en rien à celui dont Henri lui avait fait la description : il n'était pas très-grand et il n'avait ni tapisseries à grands personnages, ni tentures de velours. Un joli papier décorait les murs, un tapis couvrait le parquet ; les fenêtres n'étaient ni plus antiques, ni plus modernes que celles du salon ; les meubles, quoiqu'ils ne fussent pas du dernier goût, étaient beaux et commodes. La chambre en général semblait très-soignée. L'esprit de Catherine fut à l'instant tranquillisé sur ce point. Elle résolut de ne pas perdre son tems à examiner chaque objet en détail, dans la crainte de désobliger le Général, en se faisant attendre. Elle s'était hâtée de se déshabiller ; elle se disposait à ouvrir sa malle pour y prendre ce qui était nécessaire à sa toilette, lorsque tout-à-coup ses regards tombèrent sur un grand et large coffre, posé à terre, à l'un des côtés de la cheminée. À cette vue, elle s'arrêta ; oubliant tout le reste, elle demeura immobile, les yeux attachés sur ce coffre. Une foule de pensées vinrent l'assaillir. Quelle chose étrange ! Devais-je m'attendre à en trouver de semblables ? Un grand coffre noir ! Que contient-il ? Comment est-il placé ici ? Il est derrière les autres meubles, comme si on eût voulu le cacher ! Il faut que je regarde dedans. Quoiqu'il m'en coûte il le faut et de suite pendant qu'il fait jour. Si j'attends le soir, ma lumière peut s'éteindre ! Elle s'approche, elle l'examine soigneusement. Il était de cèdre ; il était habilement travaillé en marqueterie de bois brun ; il était élevé à un pied de terre et posé sur un soutien bien sculpté. La serrure était d'argent noirci par le tems, à chaque angle il y avait eu de belles garnitures en argent ; mais il n'en restait plus que quelques morceaux ; au milieu du couvercle était un chiffre mystérieux du même métal. Catherine se baissa aussitôt pour l'examiner ; elle ne put parvenir à découvrir avec certitude aucune lettre, de quelque côté qu'elle le regardât ; elle ne put y découvrir un T… Ne devait-il pas lui paraître bien extraordinaire, que quelque meuble dans cette maison pût porter un autre chiffre ? Quelles étranges conjectures devait-elle faire ? Si ce coffre n'appartenait pas originairement à la famille Tilney, par quelle voie

extraordinaire, par quel singulier événement se trouvait-il chez le Général et placé en cet endroit ?

Sa curiosité, qui n'était pas sans crainte, augmentait toujours ; elle résolut de la satisfaire, quoiqu'il en pût arriver, et de voir ce que ce coffre contenait ; elle porta une main tremblante sur le fermoir de la serrure ; après beaucoup d'efforts et de difficultés, elle était parvenue à soulever le couvercle à la hauteur de deux doigts, quand un coup frappé à la porte de sa chambre l'arrêta ; elle laissa échapper le couvercle, qui retomba avec bruit. L'importune qui arrivait si mal-à-propos était la femme de chambre de Miss Tilney, que celle-ci lui envoyait. Catherine la remercia et la congédia de suite ; mais pensant à la nécessité où elle était de s'habiller promptement, elle fut forcée, en dépit de sa curiosité, de songer à sa toilette, sans perdre un moment. Pendant qu'elle y travaillait, ses pensées, ses regards avaient sans cesse pour objet ce coffre, si bien fait pour l'occuper et l'alarmer. Quoiqu'elle ne cédât pas encore à la tentation de faire un second essai pour l'ouvrir, elle revint plus d'une fois de son côté. Après avoir passé sa robe et presque fini sa toilette, elle crut pouvoir contenter son impatiente curiosité : un moment peut lui suffire ; puisqu'elle a déjà commencé à ouvrir le coffre, elle peut donc espérer de l'ouvrir entièrement, malgré les difficultés qu'il présente. Elle emploie toutes ses forces, et ce n'est plus en vain ; le lourd couvercle cède ; elle parvient à le jeter contre le mur. Et quel fut son étonnement, quand elle vit que ce coffre mystérieux qu'elle était parvenue à ouvrir avec tant de peines, ne renfermait qu'une courte-pointe de coton blanc, proprement pliée et posée dans le fond.

Elle était droite devant ce coffre, et rouge de honte et de surprise, quand Miss Tilney, désirant savoir si son amie était prête, entra dans sa chambre et ajouta par sa présence une peine de plus à celles de la pauvre Catherine, qui souffrait de voir un témoin de son indiscrète curiosité, et de penser que ce témoin ne manquerait pas d'attribuer à cette curiosité l'emploi du tems qui s'était déjà écoulé.

Elle s'empressa de refermer le coffre et de se remettre à son miroir. Ce vieux coffre est assez curieux, n'est-il pas vrai, dit Miss Tilney ? Il est impossible de savoir depuis combien de générations il est à la maison. Je ne sais pourquoi il a été placé dans cette chambre ; mais je l'y laisse parce qu'il est bon pour y mettre quelquefois des robes ou des chapeaux. Ce qu'il y a de désagréable, c'est qu'il est difficile à ouvrir : il est bien dans ce coin ; il ne gène personne. Catherine ne pouvait répondre ; elle rougissait,

arrangeait sa robe, faisait les plus sages réflexions, se pressait, enfin elle fut en état de descendre.

Miss Tilney n'osait lui faire part des craintes que le retard lui causait. Elles étaient fondées ; car le Général se promenait dans le salon, sa montre à la main, et il venait au moment où elles entraient de tirer avec violence le cordon de la sonnette pour ordonner qu'on servît le dîner à l'instant. Catherine trembla en l'entendant parler si haut ; elle était pale, respirait à peine, souffrait du ton qu'il avait envers ses enfans, et maudissait intérieurement les vieux coffres. Le Général reprit avec elle ses manières polies ; il gronda sa fille de ce qu'elle avait pressé sa charmante amie, qui était ainsi entrée toute hors d'haleine, ce qui n'était point du tout nécessaire. Il continua sur ce ton jusqu'au moment où il prit place à table, et il s'occupa à satisfaire un excellent appétit.

La salle à manger était une belle pièce, suivie d'un grand salon, d'une dimension égale, que l'on pouvait réunir en faisant disparaître une séparation mobile. L'une et l'autre étaient meublés avec un luxe et une élégance qui étaient perdus pour les yeux inexpérimentés de Catherine, qui ne remarquait que le nombre des meubles et la grandeur de la salle, sur laquelle elle exprima tout haut son admiration. Le Général dit, avec un air de satisfaction, qu'effectivement c'était une pièce d'une assez belle régularité, que sans donner à ce sujet plus d'importance qu'il ne fallait, il regardait une grande salle à manger, comme une chose indispensable, qu'il supposait qu'elle était habituée à voir chez M. Allen de bien plus grandes salles.

— Non, en vérité, dit Catherine avec une modeste assurance, la salle à manger de M. Allen est à peine égale à la moitié de celle-ci ; je suis sûre que de sa vie il n'en a vu d'aussi grande. La bonne humeur du Général s'accrut à cette réponse. Il ajouta qu'ayant de telles pièces, il était naturel qu'il en fît usage ; mais qu'en honneur il croyait qu'on était mieux dans une salle moins grande, et qu'il était persuadé que la maison de M. Allen était exactement ce qui convenait pour une habitation où l'on réunit le plaisir et le bonheur.

La soirée se passa sans qu'il survint rien de nouveau qui troublât la tranquillité ; quand par intervalles le Général s'absentait, tout le monde était gai et affectueux ; mais quand il était présent, il inspirait de la contrainte. Alors Catherine sentait une légère fatigue de son voyage, peut-être un peu celle de la présence de M. Tilney ; elle éprouvait cependant un sentiment de

bonheur qui dominait tous les autres, et en outre elle pouvait penser à ses amis de Bath, sans toutefois former le souhait de les rejoindre.

La nuit fut orageuse ; le vent qui s'était élevé plusieurs fois par intervalles, pendant l'après-midi, augmenta dans la soirée, amena une pluie abondante et produisit une espèce de tempête, que Catherine entendit avec frayeur en traversant la salle. Le vent qui soufflait avec violence dans l'angle du bâtiment, ferma avec grand bruit une porte placée dans l'éloignement. Ce fut alors pour la première fois que Catherine sentit qu'elle était véritablement dans une abbaye. C'étaient là en effet des sons caractéristiques ; ils rappellaient à sa mémoire une foule de situations, de scènes terribles passées dans des bâtimens semblables et pendant de pareilles tempêtes. Elle n'avait cependant pas à redouter pour la nuit la cruauté des assassins, ni même la poursuite de convives un peu gais. Henri n'avait fait que plaisanter le matin dans tout ce qu'il lui avait dit. Dans une maison si bien montée, si bien soignée, elle ne devait avoir rien à craindre, elle ne trouverait rien de secret, elle pouvait aller dans sa chambre à coucher avec autant de sécurité qu'elle en avait à Fullerton. Toutes ces pensées qui se présentaient à elle fortifièrent si bien son esprit, qu'en montant l'escalier, elle se sentit capable d'entrer dans sa chambre d'un pas ferme et d'un regard assuré. Son courage augmenta encore quand elle vit que l'appartement de Miss Tilney n'était qu'à quatre pas du sien. La vue d'un bon feu de bois de chêne bien allumé la satisfit aussi… Comme il est agréable, pensait-elle, en s'approchant de la cheminée, de trouver un bon feu près de son lit, au lieu de rester transie de froid, en attendant que toute une famille soit couchée, comme il arrive à tant de pauvres jeunes filles. Que je suis heureuse que Northanger soit tel qu'il est ! Si j'étais ailleurs, je ne sais ce que je deviendrais en pensant à l'épouvantable tems qu'il fait : je crois que je mourrais de peur ; mais ici, il n'y a rien à craindre ; je suis parfaitement tranquille.

FIN DU SECOND VOLUME.

OceanofPDF.com

TOME III

Table des matières

CHAPITRE I.

Table des matières

Elle regarda autour de la chambre ; les rideaux des fenêtres lui parurent agités. Ce n’est rien, se dit-elle, c’est la force du vent qui pénètre entre les volets. Et courageusement elle s’approcha, en fredonnant un petit air ; elle regarda partout, ne vit rien qui pût l’inquiéter, et appuyant sa main au joint de la croisée, elle s’assura que c’était réellement le vent qui occasionnait le mouvement des rideaux. Un coup-d’œil qu’elle jeta sur le vieux coffre, en revenant vers la cheminée, après cette expérience, ne fut pas sans efficacité pour elle. Elle pensa avec mépris aux craintes sans fondement qu’une imagination peu réglée fait naître, et commença avec une sécurité réelle à se disposer à se coucher. Elle prit son tems sans se presser. Elle ne chercha pas à savoir si elle était la dernière personne levée dans la maison ; elle ne voulut pas entretenir son feu, pensant que ce serait une lâcheté, que de désirer se faire une protection de la lumière, quand elle serait couchée. Il s’éteignit donc insensiblement.

Catherine avait mis près d’une heure à tous ses arrangemens, quand, en parcourant des yeux pour la dernière fois toute sa chambre, elle fut frappée par la vue d’un grand cabinet noir, extrêmement ancien et qu’elle n’avait pas aperçu jusqu’alors, quoiqu’il fût assez en évidence. Les paroles d’Henri, la description de ce coffre d’ébène, qui une première fois avait échappé aux regards, lui reviennent immédiatement à la mémoire. Quoiqu’elle fût bien certaine que dans le fait ce n’était rien, elle trouva cependant quelque chose de singulier et de très-remarquable dans cette coïncidence ; elle prit la lumière et regarda soigneusement de tous côtés, pour reconnaître si cette porte était la seule qu’elle n’eût pas encore aperçue ; elle se croyait destinée à découvrir quelque mystère important, et son imagination lui représentait déjà les événemens les plus extraordinaires.

La curiosité pressait vivement Catherine d'ouvrir ce cabinet et de regarder dans l'intérieur, non qu'elle eût la moindre idée d'y trouver quelque chose de particulier. Mais d'après ce que Henri lui avait dit, cette découverte lui paraissait si singulière, qu'elle se figura ne pouvoir dormir sans l'avoir visité. Elle plaça donc son flambeau sur une chaise, porta une main tremblante sur la clef, essaya de la tourner, trouva une forte résistance ; troublée, mais non découragée, elle tourna la clef de l'autre côté, le pène céda ; mais quelle étrange chose, la porte ne put s'ouvrir ! Émue, respirant à peine, elle s'arrêta un moment. Le vent faisait un bruit affreux, la pluie frappait avec violence contre les vîtres, tout semblait concourir à préparer Catherine à quelqu'effrayante découverte. Se coucher sans avoir ouvert le cabinet devenait pour elle une chose inutile. Elle sentait trop que tant qu'il resterait fermé le sommeil ne pourrait approcher de ses yeux. Elle reprit donc encore la clef, visita toutes les parties de la porte, les toucha, les pressa avec une anxiété extrême ; tout-à-coup cette porte s'ouvrit avec force ! Le cœur de Catherine tressaillit de joie à la vue d'une telle victoire, elle ouvrit le second battant qui était retenu par un ressort d'une construction non moins admirable que celui qui fermait le premier. Au fond du cabinet se trouvait un ancien meuble d'une construction particulière ; il présentait un double rang de petits tiroirs ; quelques-uns étaient plus grands que les autres.

Mais dans le centre du cabinet il y avait une porte fermée et dont la clef se trouvait dans une petite cavité, pratiquée dans le mur.

À cette vue, le cœur de Catherine battit avec force ; elle sentit son courage se ranimer, l'espérance lui fit monter le rouge au visage, la curiosité enflammait ses yeux, ses doigts saisirent avec empressement le bouton d'un tiroir qu'elle tira et qu'elle trouva absolument vide. Avec moins de crainte et même avec courage, elle en ouvrit un second, un troisième, un quatrième également vides. Tous furent ouverts, et il ne se trouva rien dans aucun. Bien instruite de la manière dont on peut cacher un trésor dans de tels meubles, elle examina partout l'épaisseur du bois et chercha, mais sans succès, à découvrir un double fond. La première idée qu'elle avait eue, qu'elle ne trouverait rien d'extraordinaire dans ce cabinet, fit qu'elle ne fut nullement surprise de n'y rien apercevoir ; la porte du milieu restait seule à ouvrir. Après avoir visité tout le reste, c'eût été folie d'en rester là, elle chercha donc à ouvrir cette porte ; elle fut quelque tems sans pouvoir y réussir ; elle rencontrait des difficultés pareilles à celles

qu’elle avait eues pour ouvrir la porte extérieure ; elle parvint cependant à les surmonter. Ici ses peines ne furent pas perdues. Cette cavité était pleine ; le premier objet qui fixa les regards avides qu’elle portait sur tout fut un rouleau de papiers placé dans un enfoncement. Il n’avait sûrement été mis là que pour être moins exposé à la vue… Il est impossible d’exprimer ce que Catherine éprouva dans ce moment ; elle se sentit défaillir, ses genoux tremblèrent, son visage se couvrit d’une pâleur mortelle, elle ne porta qu’une main incertaine sur ce précieux papier. Le premier coup-d’œil qu’elle jeta dessus lui fit voir qu’il était écrit à la main. Ce fut avec un sentiment de crainte qu’elle compara ce qui lui arrivait avec ce que Henri lui avait dit le matin. Cependant elle prit la résolution de lire cet écrit.

Elle observa avec inquiétude que sa chandelle était considérablement diminuée ; elle pouvait cependant durer encore quelques heures ; ainsi elle ne devait pas craindre d’en manquer. Cette écriture devait sûrement être très-ancienne, très-difficile à lire, aussi, pour voir plus clair, elle moucha sa chandelle ; mais hélas ! la moucher ce fut l’éteindre, et jamais lampe ne s’éteignit en produisant un aussi terrible effet ; la terreur tint pendant quelque tems Catherine dans l’immobilité la plus complète. Tout était fini, il ne restait pas à la mèche la plus légère étincelle capable de donner l’espoir de la rallumer, l’obscurité la plus profonde régnait dans la chambre ; un violent coup de vent s’élève avec furie, et ajoute une nouvelle horreur à celle du moment. Catherine était tremblante de la tête aux pieds. Un instant de calme succédant, il lui sembla entendre un bruit semblable à celui des pas d’un homme ; ensuite celui d’une porte fermée dans l’éloignement. La nature n’en pût supporter davantage. Une sueur froide couvrit son front, le manuscrit tomba de ses mains, elle se traîna vers son lit sur lequel elle se jeta avec précipitation, elle mit sa tête sous la couverture, et resta quelque tems dans les angoisses de la terreur. Le sommeil était ce à quoi elle pensait le moins : comment, en effet, pouvoir dormir quand on est agité par une curiosité si naturelle, par des sentimens si forts, si pénibles, si contraires au repos. De plus, l’orage était si effrayant ! Jamais elle n’avait craint le vent. Mais alors chaque bouffée lui paraissait être soufflée par quelqu’intelligence malfaisante ; d’un autre côté revenait l’idée de ce manuscrit si merveilleusement découvert, celle de l’accomplissement de tout ce qui avait été prédit le matin. Quoi de plus extraordinaire ! de plus étonnant ! Que pouvait contenir ce manuscrit ? Par quel hasard était-il demeuré si long-tems inconnu ? Était-elle destinée à le découvrir ? Elle

avait beau s’efforcer à se calmer un peu, elle ne pouvait trouver ni repos ni tranquillité ; elle attendait avec la plus vive impatience que les premiers rayons du soleil lui permissent de continuer sa lecture. Que les heures étaient longues et fatigantes ! Elle se retournait dans son lit, enviait le bonheur de ceux qui dorment d’un sommeil tranquille. L’ouragan continuait et occasionnait dans le bâtiment divers bruits encore plus effrayans pour elle que celui du vent. Elle entendait tantôt l’agitation des rideaux de son lit, tantôt le bruit que faisait le verrou de sa porte, comme si quelqu’un cherchait à entrer dans la chambre, tantôt de sourds murmures dans la galerie ; plus d’une fois son sang fut glacé, parce qu’elle croyait entendre des gémissemens.

Cependant les heures se succédaient, l’horloge de l’abbaye avait sonné trois heures, l’orage continuait ; la pauvre Catherine, exténuée par tout ce qu’elle avait éprouvé, s’endormit enfin insensiblement.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II.

Table des matières

La femme de chambre en ouvrant les volets de l'appartement de Catherine, à huit heures du matin, l'éveilla en sursaut. Celle-ci ne concevait pas qu'elle eût pu dormir. Cependant son feu brûlait déjà, un ciel serein avait succédé à l'orage de la nuit. Sa première pensée fut pour son manuscrit. Aussitôt que la femme de chambre fut sortie, elle s'élança hors de son lit, et s'empressa de réunir les feuilles éparses qui s'étaient détachées du rouleau, lorsqu'il était tombé à terre, puis elle se remit au lit pour lire tout à son aise cet intéressant manuscrit. Elle s'aperçut d'abord que celui-ci n'était pas du même genre que ceux dont elle avait vu la description dans les romans. Le rouleau paraissait n'être composé que de petites feuilles détachées dont quelques-unes étaient légèrement réunies, et elles n'étaient pas en aussi grand nombre qu'elle l'avait cru la veille.

Elle porta vivement ses regards sur la première feuille. Elle fut frappée de surprise, elle s'arrêta, ne pouvant croire qu'il fût possible d'y trouver ce qu'elle voyait. Ses yeux la trompaient sans doute. Un mémoire de linge, en caractères modernes et grossièrement tracés, voilà ce qui remplissait cette feuille. Si elle est réduite à en croire l'évidence ; elle est forcée de reconnaître que c'est le mémoire d'une blanchisseuse qu'elle tient à la main. Elle saisit une autre feuille, elle y trouve les mêmes articles à quelques variations près. Une troisième, une quatrième, une cinquième ne lui offrent plus la même chose ; un inventaire de chemises, de bas, de cravates et de bonnets s'y trouvait inscrit dans le plus grand détail. Deux autres feuilles, toujours écrites par la même main, portaient des articles non moins intéressans, de la poudre, des cordons de souliers, des boutons, etc… La plus grande feuille, celle qui enveloppait toutes les autres contenait la recette d'un cataplasme de chataignes, ensuite le nécessaire d'un maréchal. Telle était la collection des écrits précieux, laissés sans doute par la négligence de quelque servante dans le lieu où ils se trouvaient, et qui, pendant une grande partie de la nuit, avaient causé tant de trouble et d'impatience à Catherine.

À cette découverte, elle fut cruellement humiliée. Comment l'aventure du coffre ne l'avait-elle pas rendue plus sage ? La partie qu'elle en

apercevait de son lit, semblait s'élever contr'elle pour lui faire des reproches ; elle se cachait les yeux. Maintenant rien ne lui paraissait plus absurde que de se livrer, comme elle l'avait fait, à son imagination, que de supposer qu'un manuscrit fut placé depuis plusieurs années dans une chambre si moderne ; qu'il y fût resté inconnu ; qu'elle eût été la première assez habile pour ouvrir un cabinet auquel tenait la clef. Combien elle s'était elle-même abusée ! Fasse le ciel que Henri ne sache rien de cette sottise ! Elle en rejetait toutefois en grande partie la faute sur lui. Si ce cabinet n'eût pas autant ressemblé à celui dont il lui avait fait la description, aurait-elle jamais eu la curiosité de l'ouvrir ? Elle n'avait d'autre excuse à se donner à elle-même.

Empressée de faire disparaître ces honteux témoignages de sa folie, elle rassembla ces odieux papiers épars sur son lit, se leva de suite et les arrangea autant qu'il lui fut possible, de la même manière et dans la même forme qu'elle les avait trouvés, et les replaça dans le même endroit où elle les avait pris, avec le souhait bien sincère qu'aucun méchant événement ne les représentât jamais à ses yeux.

Elle ne concevait pas comment elle avait d'abord eu autant de peines à ouvrir une serrure qu'elle faisait maintenant jouer si facilement ; sans doute il y avait là quelque chose de mystérieux. Pendant une demi-minute l'idée que la clef pouvait être enchantée lui passa par la tête ; mais elle en rougit jusqu'au blanc des yeux.

Aussitôt qu'elle fut prête, elle sortit de sa chambre, où sa conduite lui faisait faire tant de réflexions humiliantes ; de-là elle se rendit à la salle du déjeûner, d'après l'invitation que Miss Tilney lui avait faite la veille.

Henri y était seul ; il lui demanda si le mauvais tems de la nuit ne l'avait pas empêchée de dormir, si le bruit du vent qui s'engouffrait dans ce grand bâtiment ne l'avait pas incommodée. Cette simple question la troubla. Elle redoutait par-dessus tout de lui faire naître le moindre soupçon sur la faiblesse qu'elle avait eue ; néanmoins elle se vit forcée d'avouer que le vent l'avait souvent éveillée ; mais, dit-elle, tempête et insomnie ne sont rien quand elles sont passées, nous avons une matinée charmante ; puis, pour éloigner totalement ce redoutable sujet, elle ajouta : quelles belles jacinthes vous avez là : j'ai depuis peu appris à les aimer.

— Comment l'avez-vous appris ? Est-ce par hasard ou par réflexion ?

— C'est de votre sœur que je tiens ce goût ; je ne puis dire comment elle me l'a donné. Chaque année Miss Allen prenait beaucoup de peine pour

me l’inspirer, mais c’était inutilement ; il ne m’est venu que depuis peu en Milsom-street ; je suis naturellement fort indifférente pour les fleurs.

— En voilà déjà une que vous aimez maintenant ; c’est pour vous une source nouvelle de jouissances. Autant que possible il faut saisir toutes celles qui peuvent ajouter au bonheur. D’ailleurs le goût des fleurs convient à votre sexe ; c’est un moyen de vous obliger à prendre plus fréquemment un exercice salutaire. Quoique votre goût se borne aux jacinthes, il pourra développer en vous un sentiment qui vous fera parvenir à aimer jusqu’à la rose.

— Je n’ai pas besoin de ce motif pour sortir et prendre de l’exercice. Le plaisir de la promenade, celui de respirer un air vif me suffisent pour cela. Quand il fait beau, je suis dehors plus de la moitié de la journée ; maman dit que je ne reste jamais en place.

— C’est bien ; je vois avec plaisir votre goût pour les jacinthes ; vous l’avez contracté subitement sur ce que vous a dit ma sœur ; cela montre en vous une docilité, qui est une qualité bien précieuse pour une jeune personne, et de plus le désir d’apprendre, autre qualité non moins essentielle. Mais, trouvez-vous en ma sœur celle qu’il faut pour bien vous instruire ?

Catherine ne savait guères que répondre ; elle fut tirée d’embarras à tems par l’arrivée du Général, dont l’air gracieux annonçait la bonne humeur. Malheureusement il ne sympathisait pas beaucoup avec les autres ; aussi sa bonne humeur ne se transmit-elle pas à la société.

La beauté des porcelaines que l’on servit au déjeûner frappa Catherine. Elle en fit la remarque ; comme elles étaient du choix du Général, il fut enchanté qu’elle fît ainsi l’éloge de son goût. Il convint qu’elles étaient belles, quoique simples et de fabriques anglaises ; il dit qu’il pensait qu’on devait encourager les manufactures de son pays ; que quant à lui, son goût était aussi agréablement flatté, lorsqu’il buvait du thé dans une tasse d’argile de Stafford-shire, que s’il le prenait dans une tasse de porcelaine de Dresde ou de Sèvres. Que pour sa porcelaine, c’était un vieux service acheté depuis deux ans ; que ce tems avait suffi pour apporter un grand perfectionnement dans ces objets de luxe, qu’il en avait vu de superbes échantillons au dernier voyage qu’il avait fait à la ville ; que s’il n’avait pas été attaché au sien, il aurait été tenté d’en commander un autre ; qu’il reconnaissait à la vérité que dans quelque tems, il pourrait arriver une circonstance qui l’engagerait à en acheter un nouveau ; que toutefois ce ne

serait pas pour lui. Catherine fut probablement la seule de la société qui ne comprit pas ce qu'il voulait dire.

Peu de tems après le déjeuner, Henri quitta la compagnie, pour se rendre à Woodstown où des affaires nécessitaient sa présence pour deux ou trois jours. On passa dans le vestibule pour le voir monter à cheval, et immédiatement après son départ on rentra dans la salle à manger.

Catherine s'approcha de la fenêtre, dans l'espérance de le voir encore quelque tems ; il est désagréable, dit le Général à sa fille, que votre frère ait été obligé de se rendre aujourd'hui à Woodstown. Il me semble qu'il le trouvera bien triste.

— Est-ce un joli endroit, demanda Catherine.

— Qu'en dites-vous, Éléonore ? Votre opinion sera, pour Miss Morland, préférable à la mienne ; une dame s'en rapporte plus volontiers à une autre dame qu'à un homme. Je crois cependant qu'aux yeux même les plus indifférens Woodstown n'est pas sans quelque mérite. La maison est tournée au sud-est. Il y a devant un superbe jardin potager ; de belles prairies entourent l'enclos, dont les murs ont été soigneusement construits par moi, il y a dix ans. Il formera le bénéfice de mon fils ; c'est un bien de famille, Miss Morland ; les améliorations sont toutes mon ouvrage : vous ne sauriez croire combien j'ai pris de peines pour l'entretenir en bon état. Quand la fortune de Henri devrait être bornée au revenu de ce bien, mon fils ne serait pas malheureux… Il paraîtra peut-être étrange que n'ayant que lui et deux autres enfans, j'aie cru nécessaire de lui faire embrasser un genre de vie dont les occupations à notre grand regret sont pénibles, et néanmoins nécessaires. Je n'ose me flatter que de jeunes dames soient de mon avis sur ce dernier point ; mais je suis sûr, Miss Morland que Monsieur votre père pense comme moi, et qu'il croit très-utile pour les jeunes gens qu'ils soient dans la nécessité de s'occuper. L'argent n'est rien ; ce n'est pas pour en procurer que je désire voir un état à un jeune homme ; mais pour lui apprendre à le dépenser convenablement. Vous voyez que j'en agis de même avec Frédéric. Il a à espérer une des plus belles propriétés du pays. Eh bien ! malgré cela, il a une profession.

Ces raisonnemens furent approuvés par le silence que gardèrent les jeunes personnes, attendu qu'elles n'avaient rien à leur opposer.

Il avait été question la veille au soir de faire voir à Catherine l'intérieur de la maison ; le Général qui s'en souvint, lui proposa d'être son conducteur. Elle aurait bien souhaité faire cette visite seule avec Miss

Tilney ; mais la proposition était trop gracieuse pour qu'elle ne l'acceptât pas avec un empressement égal au désir qu'elle avait de connaître cette maison. Le panier à ouvrage fut promptement fermé et joyeusement placé dans le tiroir, et dans l'instant Catherine fut prête à suivre le Général, qui lui promit qu'après lui avoir fait voir la maison, il la conduirait dans les jardins et dans les bosquets ; peut-être, ajouta-t-il, serait-il plus agréable à Miss Morland de commencer par visiter l'extérieur ; le tems est beau ; dans cette saison il varie souvent. Je voudrais savoir le goût de Miss Morland : allons Eléonore, dites-moi ce qui fera le plus de plaisir à votre amie. Mais je m'en doute… Je lis dans ses yeux qu'elle préfère profiter de ce beau soleil… Cela prouve sa prudence ; l'abbaye sera toujours là : nous pourrons la voir dans tous les tems… Je vous obéis ; permettez que j'aille prendre mon chapeau, je reviens à l'instant.

Il sortit, et Catherine, avec un visage triste et d'un air d'impatience, commençait à exprimer combien il est désagréable d'avoir l'air de faire avec plaisir ce que l'on faisait malgré soi, lorsque Miss Tilney l'arrêta, en lui disant avec douceur : je crois aussi qu'il est plus sage de profiter du beau tems et de ne pas déranger les habitudes de mon père, qui va toujours se promener à cette heure du jour.

Catherine ne pénétra pas l'intention de Miss Tilney ; il lui sembla que celle-ci avait un air embarrassé, elle soupçonna un peu de mauvaise volonté de la part du Général, de ce qu'il ne lui montrait pas d'abord l'abbaye après le lui avoir proposé. N'était-il pas ridicule à lui d'être astreint de faire sa promenade si régulièrement à la même heure ? Ce n'était pas ainsi qu'en agissaient son père et M. Allen. C'était une véritable contrariété pour elle qui avait envie de voir l'abbaye et non ses dépendances. Si Henri était là, à la bonne heure ; mais sans lui comment connaîtrai-je ce qui est réellement pittoresque, ou non ? Telles étaient ses pensées ; elle n'en témoigna cependant rien et mit son chapeau avec une triste résignation.

Elle fut frappée de l'étendue de l'abbaye, qu'elle voyait pour la première fois à l'extérieur ; c'était un très-grand bâtiment carré, placé au milieu d'une vaste cour. Deux des côtés de ce carré étaient décorés d'ornemens gothiques riches et dignes d'être admirés. Du côté du nord de grands et superbes arbres, plantés depuis des siècles, étalaient le luxe d'une belle végétation, et faisaient admirer leurs nombreuses et fortes branches qui n'étaient pas encore parées de feuilles. Ils s'élevaient en forme d'amphithéâtre et garantissaient l'habitation des vents froids ; ils

embellissaient le paysage. Catherine n'avait jamais rien vu de comparable. Elle en éprouva un plaisir si vif, qu'elle se livra d'elle-même à l'admiration et à l'éloge. Le Général l'écoutait avec une sorte de reconnaissance, comme s'il n'avait pas eu jusqu'alors d'opinion fixée sur Northanger et qu'il lui eût été utile de connaître celle de Catherine pour le déterminer dans ses idées.

Ils se rendirent dans le parc ; le terrain que renfermait cet enclos était si vaste que Catherine ne put apprendre sans étonnement le nombre de verges qu'il contenait. C'était bien plus que le double de tout ce que possédaient ensemble son père et M. Allen, en y comprenant même les jardins et les vergers du bénéfice. Les murs s'étendaient à perte de vue, et renfermaient dans leur enceinte divers bâtimens, des bains, des serres chaudes, des fabriques de différentes espèces et toutes utiles ; un temple était élevé au milieu. Tout cet assemblage représentait assez bien un village avec sa paroisse. Le Général jouissait de la surprise et de l'admiration de Catherine. On ne pouvait louer plus sincèrement qu'elle ne le faisait ; elle répétait sans cesse qu'elle n'avait jamais vu une aussi belle habitation. Il répondait avec une feinte modestie qu'il n'avait aucune prétention à ce sujet, que c'était sans ambition qu'il s'était plu à l'embellir, qu'il n'avait suivi que son inclination et son goût, qu'il convenait néanmoins qu'il ne croyait pas qu'il y eût une plus belle habitation dans tout le royaume ; c'était sa jouissance ; il aimait les jardins ; quoiqu'indifférent sur la qualité des alimens, il cherchait à avoir les meilleurs fruits pour ses enfans et pour ses amis. Il y a cependant aussi, disait-il, de grands inconvéniens attachés à la possession d'un jardin comme celui-là ; les plus grands soins ne sont pas toujours suffisans. Je n'ai pas eu l'année précédente un fruit qui soit venu en pleine maturité ; je suppose que M. Allen a aussi à souffrir, ainsi que moi, de ces contre-tems.

— Pas du tout, dit Catherine, M. Allen ne prend aucun soin de ses jardins, il n'y va jamais.

— Le Général dit, avec un sourire de satisfaction, qu'il voudrait pouvoir faire de même ; car il n'allait jamais dans les jardins sans être contrarié d'une manière ou d'une autre par la vue de ce qui manquait, ou de ce qu'on arrangeait.

— M. Allen a sans doute une serre ?

— M. Allen n'en a qu'une petite pour placer en hiver les plantes qu'aime Mistriss ; pour lui, il ne s'en occupe pas.

— Heureux mortel ! dit le Général avec un sourire ironique.

Ayant conduit Catherine partout, dans toutes les différentes parties du parc, le long de tous les murs, autour de tous les bouquets d'arbres, le long de tous les canaux, jusqu'à ce qu'elle fut fatiguée de regarder, d'admirer, il consentit à ce que les deux jeunes Miss reprissent le chemin de la maison, en leur demandant la permission de les laisser aller seules, parce qu'il avait à visiter des réparations qu'il faisait faire à celle de ses serres où il cultivait l'arbre à thé. Il leur eût proposé d'y aller avec lui, s'il n'eût craint que Miss Morland ne fût trop fatiguée. Quel chemin prenez-vous donc Eléonore ? Pourquoi choisissez-vous un sentier triste et sombre ? Il sera trop humide pour Miss Morland ; il vaudrait mieux traverser le parc.

— C'est ici ma promenade favorite, dit Miss Tilney, j'ai toujours trouvé que cette allée était la meilleure et la plus propre ; il est possible qu'elle soit un peu sombre.

C'était un sentier étroit et tournant, pratiqué dans la partie touffue d'un petit bois. Attirée par l'obscurité même de ce sentier, Catherine mourait d'envie de s'y engager, malgré l'avis du Général, qui voyant le désir qu'elle avait, lui fit encore, mais inutilement, quelques sages observations sur le danger auquel elle exposait sa santé. Il était trop poli pour insister, quand il vit qu'il ne gagnait rien. Il les quitta donc en leur disant que pour lui, il voulait profiter des rayons bienfaisans du soleil, qu'il les rejoindrait toutes deux plus loin. Dès qu'il se fut éloigné, Catherine se sentit tellement soulagée qu'elle s'en fit une espèce de reproche ; mais le plaisir dissipa bientôt cette légère impression, et ce fut très-gaiement et presqu'en courant qu'elle parla de la délicieuse mélancolie que ce lieu devait inspirer. J'aime particulièrement cette promenade, dit Miss Tilney, avec un soupir, parce que c'était celle que ma mère préférait.

Jusques-là Catherine n'avait jamais entendu parler dans cette famille de Mist. Tilney ; le vif intérêt que cette phrase lui inspira, devint visible dans toute sa personne, le silence dans lequel elle resta pendant quelques minutes, semblait montrer qu'elle attendait ce que pouvait ajouter son amie, qui reprit à la fin : j'étais habituée à venir ici souvent avec elle ; alors j'aimais peu ce lieu, j'y venais uniquement parce qu'elle m'y conduisait ; maintenant j'y viens parce qu'il me rappelle le souvenir de cette tendre mère. Par la même raison, pensa Catherine M. Tilney ne devrait-il pas y venir aussi, et il ne veut pas seulement y entrer !

Miss Tilney gardait le silence, Catherine se hasarda de lui dire : la mort de votre mère a été un bien grand malheur !

— Un bien grand ! chaque jour il le devient encore davantage, répondit-elle à voix basse. Je n'avais que douze ans quand il arriva, et quoique je sentisse ma perte aussi vivement qu'on pouvait le faire à cet âge, je ne connaissais pas, je ne pouvais pas connaître toute son étendue. Elle s'arrêta quelques minutes, puis reprit avec plus de fermeté : vous savez que je n'ai point de sœur ; quoique Henri ainsi que mon autre frère m'aiment beaucoup et que le premier reste avec moi le plus qu'il peut, cependant il est impossible que je ne sois pas seule souvent.

— Je sens tout ce que cette perte a de cruel pour vous.

— On est toujours avec sa mère, c'est une bonne et véritable amie ; son influence dirige notre sort.

— Était-elle bien belle ? Y a-t-il quelqu'un de ses portraits à l'abbaye ? Pourquoi aimait-elle tant ce lieu ? Qu'est-ce qui a causé sa maladie ? Telles furent les questions que Catherine fit sans interruption et presque sans réflexion. Miss Tilney répondit affirmativement aux deux premières. Sur les autres elle garda le silence. Ce qui ne fit qu'augmenter l'intérêt que Catherine ressentait déjà pour Mist. Tilney. Elle regarda comme certain que le mariage de celle-ci l'avait rendue malheureuse, que le Général avait été un mauvais mari. Il n'aimait pas la promenade qu'aimait son épouse, cela ne montrait-il pas qu'il l'aimait peu elle-même ? Quoiqu'il fût un bel homme, ne portait-il pas dans ses traits quelque chose qui semblait dire qu'il ne l'aimait pas.

Le portrait de votre mère, dit-elle, en rougissant de la multiplicité de ses questions, est sans doute dans l'appartement de votre père.

— Non il avait été fait pour être placé dans le salon ; mais mon père en a été mécontent et il n'a pas voulu qu'il y fût placé. Après la mort de ma mère, je l'ai demandé ; il m'a été accordé ; il est placé dans ma chambre à coucher, je vous le ferai voir volontiers ; il est très-bien. Autre preuve pour confirmer Catherine dans l'opinion qu'elle a prise. Un portrait bien ressemblant d'une femme morte. Et le mari ne le conserve pas !… Il faut qu'il ait été épouvantablement méchant avec elle.

Elle n'essaya pas long-tems de combattre en elle même la nature des sentimens que le Général lui inspirait ; malgré les attentions excessives qu'il montrait, ce qui n'avait d'abord été que de la crainte et de l'éloignement devenait maintenant de l'aversion : oui, de l'aversion. La cruauté qu'il avait eue pour une aussi charmante femme devait le rendre odieux. Elle avait souvent trouvé de semblables caractères dans les romans.

M. Allen lui avait bien dit qu’ils étaient hors de la nature et de pure imagination ; celui du Général prouvait qu’il en existait réellement de tels.

Elle s’arrêtait à ces idées, quand elle se trouva à l’extrémité du sentier, précisément en face du Général, qui les attendait ; en dépit de sa vertueuse indignation, elle fut obligée de prendre son bras qu’il lui offrit, de l’écouter, de lui répondre, et même de sourire lorsqu’il souriait. Dans la situation où elle était, aucun des objets qui l’environnaient ne pouvaient plus lui inspirer d’intérêt ; elle sentit et elle laissa voir qu’elle était lasse.

Dès que M. Tilney s’en aperçut, il redoubla d’attentions pour elle ; il exprima les craintes qu’il avait que cette promenade n’eût été nuisible à sa santé. Il la pressa de retourner à la maison avec sa fille, promettant de les suivre dans un quart d’heure. Elles s’en allaient, lorsque, rappelant Éléonore, il lui recommanda d’attendre son retour, pour montrer à Miss Morland l’intérieur de l’abbaye. Celle-ci fut véritablement affligée de cette recommandation, qui était une seconde preuve du retard que le Général mettait à satisfaire le plus vif de ses désirs.

OceanofPDF.com

CHAPITRE III.

Table des matières

Une heure se passa avant le retour du Général, et cette heure ne fut pas employée par Catherine d'une manière avantageuse pour lui. Elle réfléchit sur le caractère qu'il montrait, sur le retard qu'il mettait à accomplir la promesse qu'il avait faite, sur les promenades isolées qu'il paraissait aimer ; tout cela semblait prouver qu'il était mal avec sa conscience, qu'il avait des reproches à lui faire.

À la fin, il arriva ; quelle que fût l'horreur de ses souvenirs ; il parut le sourire sur les lèvres. Éléonore qui savait combien Catherine désirait voir la maison, renouvella la proposition de la lui montrer. Celle-ci s'attendait à éprouver encore quelques nouveaux délais, parce que le Général demanda le tems d'ordonner qu'on préparât dans l'appartement quelques rafraîchissemens pour leur retour. Quelle fut sa surprise de le voir rentrer presqu'aussitôt pour les accompagner.

Avec un air de supériorité et une démarche assurée, qui ne changea rien aux sentimens de la pénétrante Catherine, il se dirigea, en sortant du salon ordinaire, placé à côté de la grande salle, il leur fit traverser un vaste anti-chambre qui aboutissait à un salon magnifiquement décoré : c'était le salon de cérémonie. « Il est grand et meublé avec somptuosité. Que cela est noble ! que cela est beau ! que cela est charmant ! » était tout ce que pouvait dire et répéter Catherine, dont les yeux éblouis ne pouvaient discerner rien en particulier. Le Général suppléait aux éloges des détails, en lui faisant remarquer chacun des objets qui étaient dignes de fixer son attention : c'était une peine perdue, car Catherine ne cherchait et n'aurait voulu voir que des meubles antérieurs au quinzième siècle.

Quand le Général eut satisfait sa propre vanité par une minutieuse explication de tout ce que contenait ce superbe appartement, il passa dans la bibliothèque également remarquable par les accessoires qui l'embellissaient et par la précieuse collection des nombreux ouvrages qu'elle contenait, et qui était tels que le propriétaire le plus modeste aurait pu la vanter sans que personne dût l'accuser d'orgueil. Catherine s'émerveillait véritablement, et, recueillant tout ce qu'elle possédait de connaissances littéraires, elle se mit à parcourir le titre des livres de plusieurs tablettes, espérant y trouver de

suite ceux qu'elle connaissait. Mais la longueur de la bibliothèque la découragea bientôt.

Quand elle fut à l'extrémité, elle vit avec surprise qu'elle avait déjà parcouru trois côtés du bâtiment. Elle n'avait cependant vu que cinq ou six pièces. Il lui parut impossible qu'on lui eût tout montré, et qu'il n'y eût pas quelques chambres secrètes dans le nombre de celles qui devaient se trouver dans un aussi grand bâtiment. Elle sentit renaître un peu ses espérances, quand, en repassant par les pièces habitées journellement, elle aperçut au bas quelques passages qui servaient à faciliter les communications entre les divers côtés. Cette remarque lui fut plus agréable encore, lorsqu'elle apprit qu'ils appartenaient à un des anciens cloîtres.

L'indication des cellules était encore marquée par l'arrangement des briques dans le mur ; elle y vit plusieurs portes fermées et sur lesquelles on ne lui donna aucune explication ; elle arriva successivement dans une salle de billard et dans l'appartement particulier du Général, sans comprendre par où elle était entrée, sans savoir par où elle pourrait sortir, si on la laissait seule. Enfin on passa par une petite chambre assez obscure, qui était remplie de livres, d'habits et d'armes de toutes espèces. C'était la chambre de Henri.

Après être revenu dans la salle à manger que nous connaissons déjà et où nous nous retrouverons chaque jour à cinq heures précises, le Général ne voulut pas priver Miss Morland du plaisir qu'elle devait avoir de connaître les améliorations qu'il avait faites dans les offices et pour l'avantage du service. L'ancienne cuisine du couvent subsistait encore ; les murs et les voûtes étaient couverts de la fumée des anciens tems, mais elles contenaient les poëles et les fourneaux des tems modernes. Le Général avait fait construire toutes les choses d'invention nouvelle qui y étaient relatives ; il avait perfectionné toutes celles qui étaient imparfaites ; tout ce qui pouvait améliorer le grand art de la gastronomie s'y trouvait ; n'eût-il donné ses soins particuliers qu'à cette partie, il aurait dû être mis au nombre de ceux qui avaient bien mérité de l'abbaye.

Aux murs de la cuisine finissait tout ce qui appartenait à l'ancien couvent. Le quatrième côté du carré étant en partie tombé de vétusté il avait été totalement abattu et reconstruit par le père du Général.

Toute vénération s'arrêtait ici ; le reste du bâtiment était neuf et portait le seul nom de *nouveau bâtiment* ; de plus il ne contenait que des offices et des écuries ; nulle régularité, nuls ornemens n'avaient été jugés nécessaires

pour sa construction. Catherine eût volontiers terminé en cet endroit la visite de la maison qui ne lui offrait plus que des objets différens de ceux qu'elle avait cherchés ; mais le Général n'eût garde de le permettre. Ce dont il se glorifiait le plus était la construction et la distribution des offices, et comme il était persuadé que pour un esprit comme devait être celui de Miss Morland, tout ce qui contribuait à adoucir et à faciliter le travail de la classe inférieure, ne pouvait que lui être agréable, il ne la plaignit pas de la fatigue qu'elle aurait en descendant ; il lui montra tout et lui expliqua tout dans le plus grand détail.

Catherine se trouva comme perdue dans toutes ces explications minutieuses qu'elle ne comprenait pas et qui l'ennuyaient. Une petite boulangerie informe, un lavoir rustique suffisaient à Fullerton pour les besoins de la maison. Ici ces objets étaient de petits édifices soigneusement construits et tous séparés. Ces choses ne pouvaient qu'exciter son étonnement, qui redoubla encore à la vue du grand nombre de domestiques qu'elle trouva employés à divers ouvrages. Elle voyait partout de jeunes servantes qui s'arrêtaient par respect, ou des laquais qui ouvraient les portes, et c'était là une abbaye !… Quelle incroyable différence de cet arrangement domestique à tout ce qu'elle avait lu des autres abbayes et châteaux, dans lesquels, fussent-ils même plus grands que Northanger, tout l'ouvrage est en réalité fait par une ou deux vieilles. Mistriss Allen n'avait jamais pu concevoir comment deux vieilles pouvaient tout faire dans ces châteaux ; Catherine même commença à s'en étonner, quand elle vit combien il en fallait à l'abbaye.

Ils remontèrent par le grand escalier ; les sculptures et les ornemens, dont il était embelli, méritaient d'être admirés.

Étant arrivés au haut dans la galerie, ils prirent la direction opposée à celle de l'appartement de Catherine, et ils entrèrent dans une pièce beaucoup plus vaste ; ils trouvèrent successivement trois grandes chambres à coucher, ayant chacune un cabinet de toilette. Tout ce que la richesse et le goût peuvent réunir pour rendre un appartement commode et élégant se trouvait dans ceux-ci. Ils avaient été meublés depuis trois ou quatre ans seulement ; rien de ce qui était agréable n'y manquait ; mais il ne s'y trouvait pas ce que Catherine cherchait. Étant arrivé dans la dernière chambre le Général, avec un air d'indifférence, nomma quelques personnages de distinction qui l'avaient successivement honorée en y demeurant quelques jours. Mais, dit-il, en s'adressant à Catherine, avec un

obligeant sourire, j’espère bien être assez heureux pour y voir un jour les bons amis de Fullerton. Elle fut sensible à cette politesse imprévue, et profondément affligée de ce qu’il lui était impossible de bien penser d’un homme qui lui témoignait autant de civilité et d’affection, même pour ses parens.

La galerie était terminée par une porte piquée vers laquelle Miss Tilney s’avança ; elle l’avait déjà ouverte et elle se trouvait devant une autre porte qu’elle ouvrit aussi, quand le Général qui la suivait l’arrêta, et d’une voix haute, qui sembla à Catherine avoir l’accent de la colère, lui demanda où elle allait, ce qu’il y avait là qui méritât d’être montré. Il fit observer à sa fille que Miss Morland avait vu tout ce qui était digne de quelqu’attention et qu’elle devait bien penser que son amie avait besoin de repos après tant de courses.

Miss Tilney se disposa donc au retour et la sombre porte se referma au grand regret de Catherine, qui, dans l’instant qu’elle avait eu pour y jeter les yeux, avait aperçu que c’était l’entrée d’un petit passage au bout duquel elle avait cru voir un petit escalier bien obscur. Tout cela méritait beaucoup d’être visité. Ce fut avec une véritable peine qu’elle se vit obligée de retourner ; elle eût bien mieux aimé continuer à visiter la maison, plutôt que d’être forcée d’admirer tant de belles choses auxquelles elle ne connaissait rien et qui ne l’intéressaient pas.

Le Général désirait évidemment qu’elle ne vît pas cette partie de l’abbaye ; c’était pour elle un avertissement de plus ; il y avait certainement là quelque chose de secret ; son imagination avait bien pu l’égarer une fois ou deux ; mais aujourd’hui la chose était bien différente. Quelques mots que Miss Tilney lui dit en descendant l’escalier, dans un moment que son père était un peu en arrière, la fortifièrent dans cette opinion. Je voulais, lui dit-elle, vous conduire dans la chambre de ma mère, dans celle où elle est morte. Ce peu de mots en dirent plus à l’imagination de Catherine, que cent discours.

Il n’était pas étonnant que le Général redoutât la vue d’objets tels que ceux que pouvait renfermer cette chambre, où personne n’était probablement entré depuis la scène de mort qui s’y était passée. Cette chambre avait été le théâtre des souffrances de la malheureuse Mist. Tilney ; elle ne pouvait donc que réveiller les remords les plus cuisans dans la conscience de son mari.

Quand elle se trouva seule avec Éléonore, elle se hasarda de lui exprimer le désir qu'elle avait qu'il lui fût permis de voir cet appartement avec le même détail qu'elle avait vu tout le reste de la maison. Éléonore lui promit de le lui montrer aussitôt qu'elle en trouverait le moment favorable. Catherine crut comprendre que le Général surveillait pour empêcher qu'on n'y entrât. Je suppose, dit-elle du ton le plus ému, que cette chambre est restée telle qu'elle était au moment de la mort de votre mère.

— Oui, absolument telle.

— Et combien y a-t-il de tems que votre mère est morte ?

— Il y a neuf ans.

Aux yeux de Catherine neuf ans étaient un tems bien court, en comparaison de celui qui devait s'écouler avant qu'il fût possible à un mari coupable de revoir la chambre mortuaire de sa malheureuse victime.

— Vous étiez avec elle, je pense, à son dernier moment ?

— Non, dit Éléonore en soupirant ; malheureusement j'étais absente ; sa maladie a été subite et courte, et malgré l'empressement que j'y ai mis, je ne suis arrivée que quelques heures après sa mort.

Un frisson parcourut tous les membres de Catherine à l'horrible soupçon que ces paroles firent naître dans son esprit… Cela serait-il bien possible…? Le père de Henri…! Mais combien n'avait-elle pas connu d'exemples capables de justifier les plus terribles soupçons ! Quand le même soir elle vit le Général dans le salon où elle travaillait avec son amie, se promener à pas lents, en silence, les yeux baissés, d'un air méditatif et pendant un tems considérable, elle croyait avoir bien raison de le juger comme criminel ; il avait l'air et l'attitude de Montoni.

Cet air absorbé ne fait-il pas connaître l'agitation du remords dans une âme qui n'a pas perdu absolument tous les sentimens de l'humanité ! Homme infortuné ! ! ! Ces réflexions agitaient tellement l'esprit de Catherine, qu'elle ne cessait de fixer ses regards du côté du Général. Miss Tilney s'en aperçut et lui dit à voix basse : mon père se promène très-souvent ainsi dans l'appartement ; il n'y a rien là d'extraordinaire. Tout, aux yeux de Catherine, ajoutait à sa conviction. Cet exercice si prolongé, si singulier, cette promenade faite par préférence à l'ardeur du soleil, tout ne lui paraissait pronostiquer rien de bon.

Après une soirée aussi peu variée et pendant laquelle l'absence d'Henri s'était fait sentir, Catherine fut satisfaite d'entendre donner le signal de la retraite. Éléonore sonna ; un laquais arriva avec un flambeau, et au moment

de se retirer : j’ai plusieurs écrits à finir ce soir, avant de me coucher, dit le Général à Catherine ; vous dormirez probablement depuis long-tems, quand je serai encore occupé des intérêts publics dont j’ai l’honneur d’être chargé : l’un et l’autre nous ferons un usage bien différent du tems ; mes yeux se fatigueront pour l’avantage de mon pays et les vôtres s’embelliront pour le tourment de ceux qui les verront.

Ni les affaires alléguées, ni ce superbe compliment ne purent empêcher Catherine de penser que quelque sujet bien différent serait la cause de cette longue veille. Rester éveillé et au travail pendant plusieurs heures, après que toute la famille était retirée, et seulement pour s’occuper d’ennuyeux papiers, cela n’était pas possible ; il devait y avoir quelqu’autre cause de la dernière importance, quelques démarches secrètes, qui ne pouvaient se faire que quand toutes les personnes de la maison étaient plongées dans le sommeil.

La conclusion naturelle qu’elle tirait de ce qu’elle avait vu, c’est qu’il était probable que Mist. Tilney vivait encore, que pour quelques causes inconnues son mari la soustrayait à tous les regards, qu’elle se trouvait obligée de recevoir des mains de ce barbare la nourriture la plus grossière. Quelque révoltante que fût cette idée, elle croyait devoir s’y arrêter préférablement à celle d’une mort violente. L’événement subit d’une prétendue maladie, l’absence de sa fille et sûrement aussi de ses fils dans ce moment, tout favorisait la supposition d’un emprisonnement… La cause ? C’était peut-être une injuste jalousie, une folle cruauté qui subsistait encore dans toute sa force. Dans le cours naturel des choses, ce mystère ne pourrait tarder à s’éclaircir.

Réfléchissant à tout cela, pendant qu’elle se déshabillait, elle fut tout-à-coup frappée de l’idée que le matin même elle avait probablement passé bien près de la prison ou gémissait cette malheureuse victime, près de la cellule où depuis long-tems l’infortunée traînait sa déplorable existence. Mais dans qu’elle partie de l’abbaye était le lieu de sa réclusion ? La distribution des maisons monastiques offre dans leur intérieur mille réduits secrets. Elle se souvenait que dans le passage voûté qu’elle avait soigneusement considéré, elle avait remarqué plusieurs portes devant lesquelles le Général était passé sans dire seulement où elles conduisaient. Pourquoi ce silence, pendant qu’il montrait tout, qu’il expliquait tout ? Cherchant à se rappeler toutes les circonstances qui pouvaient fortifier ses conjectures, elle trouva que la porte de la galerie où était l’appartement de

l’infortunée Miss Tilney devait être, d’après le rapport de sa mémoire précisément au-dessus de ces suspectes cellules, auxquelles conduisait sûrement par de secrets détours l’escalier qu’elle avait entrevu dans le court moment que la porte de cet appartement avait été ouverte. Comme personne n’y entrait, le secret de la barbare conduite de cet époux se trouvait assuré, et d’autant plus qu’il l’avait probablement transportée dans ce lieu après l’avoir réduite dans un état momentané d’insensibilité absolue. Catherine ne laissait pas d’être quelquefois effrayée de l’étendue qu’elle donnait à ses conjectures. Elle flottait entre la vérité qu’elle croyait voir, et l’humanité qui lui faisait douter de cette même vérité. Les apparences étaient cependant pour elle si positives qu’elles triomphèrent de ses doutes.

Le côté du carré où elle supposait que se trouvait le théâtre de la déplorable scène qui l’occupait était précisément vis-à-vis de ses fenêtres. Elle s’imagina que, lorsque le Général se rendrait à la prison de sa malheureuse femme, quelques-uns des rayons de lumière de la lampe, dont il serait porteur viendraient frapper les vîtres de sa chambre. Deux fois avant de se mettre au lit, elle s’approcha de la fenêtre de sa chambre qui correspondait à celle de la galerie ; l’obscurité régnait partout. Sans doute il était trop bonne heure encore : le bruit qui s’entendait de plusieurs côtés dans la maison, prouvait que les domestiques n’étaient pas couchés. Selon elle jusqu’à minuit il serait inutile d’attendre ; elle devait donc se coucher jusqu’à minuit, ensuite se relever pour tout observer autant que l’obscurité le lui permettrait. Elle se coucha. Hélas ! Mais quand l’horloge frappa les douze coups, il y avait une demi-heure qu’elle était endormie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV.

Table des matières

Le lendemain il ne fut pas possible à Catherine de trouver une circonstance propre à lui fournir l'occasion de visiter le mystérieux appartement. C'était un dimanche ; tout le tems qui s'écoula entre le service du matin, et celui de l'après-midi fut employé par le Général à la promenade extérieure qu'il avait coutume de faire. Si la curiosité de Catherine était grande, son courage ne l'était pas autant ; elle n'en avait pas assez pour faire cette visite après le dîner, au jour tombant ; elle en avait moins encore pour la faire plus tard, à la faible clarté d'une lampe, qui pourrait en outre la trahir. Cette journée n'eut donc rien de remarquable pour elle ; la seule chose capable d'agir sur son imagination, fut un très-beau monument érigé à la mémoire de Mistriss Tilney, et qu'elle vit placé dans le temple, précisément en face du banc de sa famille. Pendant tout le service, ses yeux se portaient sans cesse sur ce monument ; ils ne pouvaient s'en détacher. Elle fut affectée jusqu'aux larmes du style pompeux de l'épitaphe, qui retraçait les vertus de cette femme qui était dite adorée par son mari ; tandis que dans l'opinion de Catherine, c'était lui qui, d'une façon ou de l'autre, en avait causé la perte.

Il lui paraissait assez étonnant que le Général se fût déterminé à ériger un semblable monument, qu'il ne pouvait se dispenser de voir. Mais qu'il lui fût possible de se placer tranquillement en face, d'y fixer ses regards, de conserver un maintien assuré et la tête élevée, de promener autour de lui des yeux calmes et dans lesquels on ne découvrait aucun trouble, tandis qu'il devait en éprouver d'entrer seulement dans le temple ; voilà ce qu'elle ne pouvait comprendre, bien qu'elle se rappelât avoir vu dans les romans plusieurs exemples d'un pareil endurcissement dans le crime et qu'elle crût qu'il pouvait s'en trouver encore d'autres. Sa mémoire lui rappelait douze coupables au moins qui avaient persévéré dans le mal, allant d'assassinats en assassinats, usant de tous les moyens imaginables pour se défaire de tous ceux qui pouvaient mettre le moindre obstacle soit à leurs projets, soit au but de leur vengeance, et vivant sans aucuns remords, sans aucun sentiment d'humanité jusqu'au moment qu'une mort effroyable, causée par quelque

catastrophe, venait leur ouvrir les yeux sur leur conduite, et en même tems terminer leur abominable carrière.

L'érection de ce monument ne fut pas capable de dissiper les doutes que Catherine avait conçus sur la mort de Mistriss Tilney. Ils étaient tels qu'elle n'y aurait pas renoncé quand bien même on l'eût fait descendre dans le caveau de la famille, quand elle eût vu de ses yeux le cercueil renfermant les cendres de cette infortunée. Ses lectures ne lui avaient-elles pas appris que dans des cas semblables, rien n'était plus facile que de substituer au prétendu mort quelque figure en cire ou autre substances, et de faire disparaître la personne dont on faisait les funérailles.

Le jour suivant favorisa ses désirs. Le Général sortit de bonne heure ; le tems était mauvais, ce qui plut à Catherine parce qu'on ne pouvait lui proposer de se promener. Dès qu'elle fut assurée que M. Tilney était hors de la maison, elle pria son amie de tenir la parole qu'elle lui avait donnée et de lui faire voir la chambre de sa mère. Celle-ci fut prête à l'instant et se mit en devoir de la satisfaire ; mais auparavant Catherine réclama l'exécution d'une autre promesse, celle qu'Éléonore lui avait faite de lui montrer le portrait de sa mère. Sans la moindre objection, Miss Tilney la conduisit dans sa chambre à coucher, lui montra ce portrait. Il représentait une jeune femme, d'une figure intéressante ; l'air doux, le maintien sérieux qu'elle lui trouva, s'accordaient avec l'idée qu'elle s'en était faite, elle fut seulement frappée de n'y trouver aucune ressemblance avec Éléonore, ni avec Henri. Elle comparait minutieusement les traits de ceux-ci avec ceux du portrait ; mais elle n'y voyait pas la moindre conformité ; et cependant d'après ce qu'elle avait lu dans les romans, tous les membres d'une même famille doivent nécessairement se ressembler, au moins de quelque manière. Elle en avait tellement la conviction, qu'elle pensait que le portrait du plus ancien des ancêtres devait suffire, au moyen de quelques faibles changemens, comme de modèle pour ceux de tous ses descendans. Quoique celui-ci contrariât ses idées, elle ne laissait pas de le contempler avec émotion. Et appelée ailleurs par un puissant motif, elle ne le quitta qu'avec regret.

En entrant dans la galerie elle éprouva une agitation trop forte pour qu'il lui fût permis de parler. Elle ne put que fixer avec la plus grande attention ses yeux sur son amie. La contenance d'Éléonore était triste, mais calme ; elle parlait tout naturellement de ce qu'elles allaient voir. Elle avait ouvert la porte piquée ; Catherine pouvait à peine respirer, elle s'était retournée avec une craintive précaution pour refermer la première porte, quand la

figure, l’épouvantable figure du Général, s’offrit à ses yeux, à l’autre extrémité de la galerie. Le nom d’Éléonore prononcé au même instant de la voix la plus forte et raisonnant dans toute l’étendue de la galerie avertit Miss Tilney de la présence de son père et remplit de trouble et de terreur la pauvre Catherine. Son premier mouvement après avoir aperçu le Général avait été de chercher à se cacher ; elle ne pouvait espérer d’avoir échappé à ses regards ; et quand son amie, après s’être excusée par un coup d’œil, l’eût quittée pour aller rejoindre son père et qu’ils eurent disparus tous deux, elle se hâta de retourner dans sa chambre, s’estimant heureuse d’y être arrivée, de s’y trouver seule et ne se sentant plus le courage de pouvoir se rendre au salon.

Elle fut au moins une heure dans la plus violente agitation, elle déplorait le sort de son amie qu’elle croyait accablée par les reproches de son père, et elle attendait elle-même ceux que la colère de celui-ci lui dicterait relativement à la tentative qu’elle avait faite. Cependant elle n’entendait rien. La vue d’un carosse qui arrivait à l’abbaye ranima son courage et lui donna assez de force pour la déterminer à descendre au salon, en lui faisant penser que la présence des étrangers la protégerait dans ce moment.

Le Général la présenta à la société comme l’amie de sa fille ; il le fit en des termes si flatteurs pour elle qu’ils déguisaient parfaitement le ressentiment qu’elle lui croyait et qu’elle fut rassurée, au moins pour le moment.

Éléonore qui avait toujours un ton mesuré qui faisait honneur à son caractère, prit un moment pour lui dire à part : mon père m’appelait seulement pour me faire écrire un billet. Alors Catherine commença à espérer que peut-être le Général ne l’avait pas vue ou qu’au moins il avait de fortes raisons pour feindre de ne l’avoir pas aperçue. Il y eut beaucoup de gaieté pendant la durée du déjeûner.

Toutes les réflexions que Catherine fit sur ce qui s’était passé, la conduisirent à la résolution qu’elle avait prise de faire seule une nouvelle tentative pour pénétrer dans l’appartement proscrit. Elle trouva plusieurs raisons pour se dispenser d’en parler à Éléonore. D’abord elle jugea qu’il n’était pas convenable de l’exposer aux dangers d’une nouvelle surprise ; ensuite que c’était manquer à l’amitié que de l’entraîner en quelque sorte dans un appartement dont la vue devait déchirer son cœur. Et la colère du Général ne devait-elle pas être plus dangereuse pour Éléonore qu’elle ne pouvait l’être pour elle-même ? D’ailleurs elle pensait que seule elle serait

plus à même de tout observer. D’un autre côté, elle ne pouvait se permettre de laisser paraître la moindre chose des soupçons qui la tourmentaient et qu’heureusement Éléonore semblait n’avoir jamais eus devant elle ; elle n’aurait pu chercher les preuves de la cruauté du Général, preuves qui pour le bonheur de celui-ci avaient échappé jusqu’alors ; mais qu’un secret pressentiment lui disait devoir exister, sous une forme quelconque, peut-être sous celle d’un journal soigneusement caché et rédigé par la victime.

Maintenant Catherine connaissait le chemin de cet appartement ; elle désirait exécuter son projet avant le retour de Henri, qu’on attendait pour le lendemain ; il n’y avait pas de tems à perdre. Il était trois heures et demie, le soleil avait deux heures à éclairer l’horizon. Une demi-heure lui suffit pour faire sa toilette, il lui en restait encore une et demie pour satisfaire sa curiosité. Elle s’affermit dans sa courageuse détermination, elle sortit de sa chambre et se trouva seule dans la galerie devant l’horloge au moment où elle frappa quatre heures. Elle ne délibéra plus ; elle se pressa et se glissa avec le moins de bruit possible jusqu’à la porte piquée, sans regarder, sans respirer ; elle la tira à elle, saisit la clef de l’autre porte qu’elle ouvrit facilement et sans produire aucun bruit capable d’accuser son indiscrétion, elle entra en marchant sur la pointe du pied ; elle put voir toute la chambre, et fut quelques minutes sans oser faire le second pas. Elle ressentit dans toute sa personne une espèce de frémissement. Elle jeta les yeux sur tout ce qui se présentait dans cette chambre qui était grande et belle. Elle y vit un superbe lit, garni de rideaux de bazin soigneusement arrangés, un poële très-brillant et très-orné, une commode en bois d’acajou, des fauteuils recouverts de toiles peintes, et une foule de beaux meubles que faisaient ressortir les rayons du soleil qui pénétraient à travers les carreaux de deux grandes fenêtres cintrées.

Catherine s’était attendue à voir des choses qui la frapperaient d’étonnement ; elle en voyait qui l’étonnaient en effet ; mais dans un genre bien différent de ce qu’elle s’était figuré. Quant à la chambre elle ne s’était pas trompée, c’était bien celle dont il s’agissait ; mais comme elle s’était abusée sur tout le reste ! comme elle avait mal interprêté les paroles et les sentimens de Miss Tilney ! Cet appartement, qui d’après ses calculs devait être d’une date si ancienne, était précisément le premier du bâtiment neuf construit par le père du Général ; celui-ci, malgré tous les crimes dont il s’était rendu coupable, n’avait-il pas trop d’esprit pour avoir laissé là le dernier voile de Mistriss Tilney ou le livre dont elle se servait, objets sur

lesquels Catherine avait compté pour la découverte du secret qu'elle cherchait à pénétrer.

Toutes ces réflexions produisirent en elle une lueur de raison qui lui inspira quelque honte, de sorte que, voyant dans cet appartement deux portes autres que celle d'entrée, elle ne pensa autre chose, sinon que c'étaient des portes de cabinets de toilette ; elle ne fut nullement tentée de les ouvrir. Elle était dégoûtée de faire des recherches et aurait bien voulu être déjà rendue dans sa chambre sans avoir de témoins d'une folie, dont elle se crut alors guérie. Catherine se disposait à se retirer aussi doucement qu'elle était venue, lorsque le bruit des pas d'une personne vint frapper ses oreilles, sans qu'il fût toutefois possible de distinguer de quel côté venait ce bruit. Elle s'arrêta : un tremblement universel la saisit. Il eût été bien désagréable pour elle d'être surprise là, ne fût-ce que par un valet ; mais si c'était par le Général (et il se trouvait toujours dans les lieux où on l'attendait le moins) il y avait de quoi se désespérer. Elle prêta l'oreille et n'entendit plus rien. Déterminée à ne pas perdre un moment, elle sortit et ferma la porte. Au même instant une porte au-dessous s'ouvre avec vivacité, quelqu'un monte rapidement l'escalier près duquel il fallait qu'elle passât. Saisie d'un sentiment de terreur indéfinissable, elle reste sans mouvement, les yeux fixés sur l'escalier, au haut duquel elle voit aussitôt paraître Henri. M. Tilney, s'écria-t-elle, sans savoir ce qu'elle disait. Il la regarda avec étonnement. Bon Dieu ! continua-t-elle, vous ici ? Comment y êtes-vous venu ? Comment vous trouvez-vous sur cet escalier ?

— Comment je me trouve sur cet escalier ? dit-il plus étonné encore, c'est qu'il conduit à mon appartement.

Catherine se recueillit un moment, rougit beaucoup et n'ajouta plus rien. Henri la regardait et semblait chercher sur son visage l'explication de l'exclamation qu'elle avait faite en le voyant. Elle se retirait quand Henri en repoussant la porte piquée, lui dit, ne puis-je à mon tour, Miss Morland, vous demander comment vous êtes venue ici ? Ce passage est un chemin plus extraordinaire pour aller de votre appartement dans la salle à manger et dans le salon que cet escalier ne l'est pour conduire des cours dans mon appartement.

— Je suis venue, dit Catherine, en baissant les yeux, pour voir la chambre de votre mère.

— La chambre de ma mère ! Est-ce qu'il y a quelque chose d'extraordinaire à y voir ?

— Non rien du tout. Je croyais que vous ne reviendriez que demain matin.

— Quand je suis parti, je ne croyais pas pouvoir revenir aujourd'hui ; mais j'ai eu la satisfaction d'être libre plutôt que je ne l'espérais, et je suis venu dès que je l'ai été. Mais vous êtes pâle. Je vous ai sûrement effrayée en faisant du bruit sur l'escalier que vous ne connaissiez peut-être pas, ne sachant pas non plus où il pouvait conduire.

— Il est vrai que je ne le savais pas. Vous avez eu aujourd'hui un bien beau tems pour votre retour.

— Oui ; mais pourquoi Éléonore vous laisse-t-elle aller seule dans ces chambres, où il y a à craindre que vous ne vous égariez ?

— Elle m'en a montré une grande partie samedi ; nous avions aussi commencé à visiter celle-ci ; mais, ajouta-t-elle d'une voix entrecoupée, votre père était avec nous.

— Et il vous a empêchée d'examiner cet appartement, dit Henri en la regardant attentivement ; en avez-vous visité toutes les chambres ?

— Non je voulais seulement voir… mais il est bien tard, il faut que j'aille m'habiller.

— Il n'est que quatre heures un quart, dit-il, en regardant sa montre, vous n'êtes pas à Bath, vous n'irez ni au bal ni au spectacle, une demi-heure doit suffire à votre toilette, à Northanger.

Elle n'avait rien à répondre à cette observation, mais elle souffrait d'être arrêtée, elle craignait les nouvelles questions que Henri pouvait lui faire, et pour la première fois depuis leur liaison elle désirait de le quitter.

Ils avançaient lentement dans la galerie ; Henri lui demanda si elle avait reçu quelques lettres de Bath.

— Je n'en ai reçu aucune, et j'en suis étonnée à cause des promesses et des protestations que m'avait faites Isabelle de m'écrire tout de suite.

— Elle fait d'autant plus mal de ne pas tenir ses promesses, qu'elle ne peut ignorer qu'en ne les remplissant pas, elle vous afflige… La chambre de ma mère est trés-commode n'est-il pas vrai ? Elle est grande et agréable ; il en est de même des cabinets de toilette ; j'ai toujours regardé cet appartement comme le plus beau de la maison ; je suis étonné qu'Éléonore ne l'habite pas. Vous l'avez vu entièrement ? Catherine ne répondit rien.

Après un moment de silence pendant lequel Henri l'avait attentivement observée, il ajouta : comme il n'y a rien dans cette chambre qui mérite la curiosité, celle que vous avez eue est venue sans doute d'un sentiment de

respect pour la mémoire de ma mère, inspiré par ma sœur d'après la manière dont elle vous aura parlé d'elle. Jamais il n'y a eu, je crois, une plus excellente femme. Éléonore vous aura sûrement donné beaucoup de détails sur elle, sur la vertu qu'elle pratiquait d'une manière si simple : elle ne brillait pas au dehors, et ses qualités renfermées au sein de sa famille, faisaient le bonheur de sa maison.

— Miss Tilney m'a beaucoup parlé de votre mère. Beaucoup, ce n'est pas cela tout à fait… Mais ce qu'elle m'en a dit était si intéressant, puis sa mort a été si subite… (*prenant une voix basse et avec hésitation*) : vous n'étiez pas à la maison lors de cet événement ; aucun de vous n'y était non plus, et votre père je pense qu'il ne l'aimait pas beaucoup.

— Et de toutes ces circonstances vous inférez peut-être, dit Henri en la regardant fixement, la probabilité de quelques faits particuliers.

Catherine fit involontairement un signe de tête approbatif, et même quelque chose de moins pardonnable encore : elle leva les yeux et le regarda fixement, ce qu'elle n'avait osé faire jusqu'alors.

— La maladie de ma mère, continua-t-il, fut vive et sa mort prompte : c'était une fièvre bilieuse, dont précédemment elle avait déjà ressenti quelques attaques et qui venaient de sa constitution ; dès le troisième jour de la maladie, un médecin fut appelé ; c'était un homme respectable en qui depuis long-tems elle avait une grande confiance. Il déclara le danger ; deux autres médecins furent appelés le jour suivant et ne l'ont pas quittée pendant les vingt-quatre heures qui lui restaient à vivre. Elle mourut le cinquième jour. Pendant les progrès rapides de cette maladie, Frédéric et moi nous étions tous les deux à la maison ; nous l'avons vue plusieurs fois et nous avons été témoins qu'elle a eu constamment tous les soins de la plus tendre affection de la part de tous ceux qui lui en devaient. La pauvre Éléonore était absente, et trop éloignée pour qu'il lui eût été possible d'arriver avant le fatal moment de la mort.

— Votre père, dit Catherine, était-il bien affligé ?

— Il l'a été beaucoup et pendant long-tems. Vous êtes dans l'erreur en croyant qu'il l'aimait peu. Je suis assuré qu'il avait pour elle tout l'amour dont il est capable ; nous n'avons pas tous, comme vous le savez, une égale sensibilité. Je ne prétends pas dire que pendant qu'elle vivait ma mère n'ait pas eu un peu à souffrir de son humeur ; mais si par ses manières il a pu quelquefois l'affliger, il lui rendait justice ; il la respectait beaucoup, enfin quoique sa douleur soit éteinte, elle n'en a pas moins été longue et sincère.

— Je suis très-contente de tout ce que vous me dites ; il eût été très-fâcheux de…

— Si je comprends bien, reprit Henri, vous avez formé des soupçons de telle nature que vous n’osez les proférer. Chère Miss Morland, considérez l’effroyable marche des choses, dont vous avez peut-être rempli votre imagination ; faites usage de votre jugement, rappelez-vous le pays et le siècle où vivez ; pensez que nous sommes Anglais, consultez votre raison, calculez les probabilités, pensez aux observations que vous avez faites sur tout ce qui se passe autour de vous. Sont-ce nos mœurs, est-ce notre éducation, qui nous rendraient capables de si grandes atrocités ? Nos lois sont-elles sans force ? Pourrait-on les éluder dans un pays tel que le nôtre, où la société entière, la liberté de la presse sont en sentinelle et surveillent les actions de tous, où chacun semble être le censeur naturel et libre de son voisin et où tout est publié dans les feuilles publiques. Ma très-chère Miss Morland, comment avez-vous pu concevoir de telles idées ?

Ils arrivaient en ce moment à l’extrémité de la galerie, et Catherine, sans répondre un seul mot, les joues couvertes des larmes de la honte, s’empressa de rentrer dans son appartement.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V.

Table des matières

Les visions romanesques de Catherine étaient évanouies ; elle était complétement désabusée ; Henri avait plus fait en quelques instans, pour l'éclairer sur l'extravagance des derniers effets de son imagination, que toutes les leçons qu'elle avait déjà reçues, que tous les désappointemens qu'elle avait éprouvés. L'humiliation qu'elle ressentait était grande : les reproches qu'elle se faisait étaient amers ; c'était déjà beaucoup pour elle de se trouver condamnable à ses propres yeux, mais de l'être à ceux de Henri, c'est ce qui mettait le comble à ses tourmens. Ses soupçons qui lui semblaient si criminels étaient connus de lui ; il allait sans doute la mépriser pour toujours. Pourrait-il jamais lui pardonner d'avoir jugé aussi témérairement le caractère de son père ? Pourrait-il jamais oublier l'inconvenance de la curiosité à laquelle elle s'était laissé aller, les absurdités qu'elle avait conçues ! Une fois ou deux avant ce moment fatal, il avait montré pour elle quelqu'affection, maintenant pourrait-il lui en conserver ? Enfin ne contribuait-elle pas même à se rendre aussi misérable que possible ?

Une demi-heure après qu'elle fut rentrée dans sa chambre, l'horloge sonna cinq heures ; son agitation était encore si grande qu'à peine put-elle dire quelques mots à Éléonore, qui vint la chercher pour aller à la salle. Henri, dont elle redoutait, la présence, arriva après elle. Il se montra toujours le même à son égard, et s'il y eut de la différence dans sa conduite envers elle, c'est qu'il fut encore plus attentif et plus aimable qu'à son ordinaire. Catherine n'avait jamais eu plus besoin de soutien ; il semblait qu'il se faisait un devoir de lui en servir.

La soirée s'écoulait, l'amabilité de Henri se soutenait ; insensiblement les esprits de Catherine se calmèrent, et sa tranquillité revint. Elle ne pouvait espérer qu'il oublierait le passé, ni qu'elle parviendrait elle-même à effacer l'impression qu'elle avait produite sur lui ; mais elle put croire qu'il serait assez généreux pour ne plus lui parler de cet événement et pour n'en rien dire à personne, pour même ne conserver aucun ressentiment contr'elle. Ses pensées revenaient sans cesse sur les effrayantes chimères qu'elle s'était forgées à plaisir sans que rien de probable n'y eût contribué,

sur les terreurs dont son imagination seule avait fait les frais, sur la gravité qu'elle attachait aux plus légères circonstances, dans lesquelles elle cherchait un motif pour s'alarmer, sur la sotte avidité avec laquelle, depuis son arrivée à l'abbaye, elle s'occupait d'objets et d'aventures effroyables. Elle se rappelait l'idée qu'elle s'était faite de Northanger avant de le connaître, celles qui l'absorbaient depuis qu'elle y était. Elle reconnaissait qu'avant de quitter Bath elle était imbue de ces ridicules et mensongères pensées qui lui représentaient Northanger et tout ce qu'elle y trouverait comme ces vieux châteaux isolés, théâtres des scènes les plus horribles.

Si Mistriss Radcliffe et beaucoup de ses imitateurs eussent placé au centre de l'Angleterre le théâtre des événemens mystérieux et des attachans récits dont se composent leurs charmans ouvrages, ils ne seraient pas parvenus à leur donner seulement l'apparence de la probabilité ; mais ils leur ont imprimé le sceau de la possibilité, peut-être même de la réalité, en les supposant arrivés dans les Alpes ou au milieu des Pyrénées, dans le fond de sombres forêts habitées par des hommes aussi sauvages que le sîte, aussi dépravés que peut l'être celui qui est assuré de l'impunité ; il n'était pas tout-à-fait contraire au naturel de penser qu'ils eussent pu arriver en Italie, en Suisse, dans les chaînes de montagnes qui bordent le midi de la France… Catherine penchait même encore à croire que dans le nord et à l'occident de son propre pays on pouvait aussi trouver quelques exemples de ces événemens ; mais, d'après les observations de Henri, elle comprit qu'au centre de la nation les lois et les mœurs donnaient toute sécurité pour son existence à une femme que son mari n'aimerait pas ; l'assassinat, quelque clandestin qu'il fût, ne pouvait rester long-tems ignoré ; les serviteurs ne sont pas des esclaves, encore moins des aveugles. Quant aux poisons, aux potions soporifiques, les droguistes ne les donnent pas aussi indifféremment qu'ils donnent de la rhubarbe. Dans les Alpes et dans les Pyrénées les caractères sont peut-être plus fortement prononcés ; tel qui a toujours vécu dans l'innocence et que l'occasion n'a pas encore éprouvé, renferme peut-être les inclinations les plus vicieuses ; il n'en est pas ainsi, pensait-elle, des Anglais ; dans leurs cœurs et leurs habitudes il y a un mélange de bon et de mauvais.

D'après cette opinion, elle ne devait pas s'étonner de ce que Henri et Éléonore laissaient paraître quelquefois de légers défauts, de ce que leur père, bien qu'innocent des odieux soupçons qu'elle rougissait d'avoir conçus contre lui, n'était pas parfaitement aimable.

Après avoir fixé son idée sur tous ces points, et après avoir pris la résolution de ne plus porter d'autres jugemens que ceux que lui dicterait la raison, elle n'avait rien de mieux à faire que d'oublier le passé, de jouir du présent, et de suivre doucement la marche du tems. L'étonnante générosité de Henri et la noblesse de sa conduite, qui lui faisaient éviter tout ce qui pouvait avoir quelque rapport à ce qui s'était passé, rendit à Catherine son courage, et, ce qu'elle n'eût pas cru possible dans les premiers momens de sa détresse, elle se retrouva bientôt dans une parfaite liberté d'esprit. Il restait cependant quelques sujets sur lesquels elle sentait qu'elle ne pourrait entendre parler sans rougir : une cassette, un cabinet, par exemple, la seule vue d'un meuble couvert d'un vernis du Japon, quelle qu'en fût la forme, la faisait reculer ; elle reconnaissait que le souvenir d'une erreur passée, quoique pénible, pouvait être salutaire.

Les inquiétudes de la vie commune vinrent succéder aux crises de la vie de roman. Chaque jour elle désirait plus vivement recevoir des nouvelles d'Isabelle. Elle était impatiente d'apprendre quelles étaient les personnes qui avaient quitté Bath et si les assemblées étaient toujours nombreuses. Elle était inquiète aussi de savoir si Isabelle avait enfin trouvé une étoffe qu'elle avait jusqu'alors infructueusement cherchée, et elle désirait connaître si la bonne intelligence régnait toujours entre son frère et son amie. Isabelle était la seule personne qui pût lui faire savoir toutes ces choses.

Mist. Allen devait bien lui écrire ; mais seulement lorsqu'elle serait à Fullerton. Isabelle lui avait néanmoins et plus d'une fois promis qu'elle lui écrirait de suite. Elle était ordinairement si exacte à tenir ses promesses…

Catherine ne put donc s'empêcher de croire qu'il n'y eût quelque chose d'extraordinaire qui lui avait fait garder le silence. Pendant neuf jours consécutifs elle renouvela chaque matin les expressions de son étonnement ; le dixième jour en entrant dans la salle à manger, elle vit s'avancer vers elle Henri tenant une lettre à la main, elle le remercia aussi affectueusement que s'il en eût été l'auteur. C'est de mon frère, c'est de James, dit-elle, en regardant l'écriture. Elle l'ouvrit. La lettre était datée d'Oxford et contenait ce qui suit :

Chère Catherine,

Malgré toute l'aversion que vous me connaissez pour écrire, je crois qu'il est de mon devoir de vous annoncer que tout est rompu entre Miss Thorpe et moi. Hier je suis parti de Bath et me suis séparé d'Isabelle, pour ne la revoir jamais. Je ne veux pas entrer dans des détails inutiles qui vous affligeraient. Vous apprendrez immanquablement par d'autres de quel côté sont les torts. J'espère que vous regarderez votre frère comme n'en ayant eu aucun, excepté celui d'avoir cru follement que son affection était payée de retour. Grâces à Dieu, je suis détrompé à tems. C'est une triste expérience que j'ai faite, sur-tout après avoir obtenu de mon père, un consentement qu'il avait donné avec tant de bonté. N'y pensons plus ; elle m'a rendu malheureux pour toujours. Revenez bientôt, ma chère Catherine ; vous êtes ma seule amie, la seule dont l'attachement soit solide. Je désire que vous puissiez quitter Northanger avant que les nouveaux engagemens du capitaine Tilney y soient connus. Ce serait une chose pénible pour vous de les apprendre chez son père.

Le pauvre Thorpe est à la ville. Je crains de le voir ; son cœur honnête sentira vivement l'injure que l'on m'a faite ; je lui ai écrit, ainsi qu'à mon père. La duplicité d'Isabelle est ce qui me révolte le plus ; jusqu'au dernier moment quand je lui parlais des craintes que sa conduite m'inspirait, elle se moquait de moi et m'assurait qu'elle m'aimait plus que jamais. Je suis honteux en pensant combien il y a de tems qu'elle me trompe.

Si jamais un homme a eu de fortes raisons de se croire aimé d'une femme, c'est moi. Je ne puis comprendre encore maintenant pourquoi Miss Thorpe s'est conduite comme elle l'a fait ; car il n'était pas nécessaire de me jouer pour s'assurer la conquête du capitaine Tilney. Nous nous sommes séparés d'un commun accord ; heureux si je ne l'eusse jamais rencontrée. Il est impossible que je retrouve jamais une femme que je puisse autant aimer.

Chère Catherine, prenez bien garde à qui vous donnerez votre cœur.

Je suis, etc.

Catherine avait à peine lu les premières lignes que l'altération de ses traits et une exclamation qui lui échappa involontairement firent connaître qu'elle apprenait une mauvaise nouvelle. Henri qui l'observait avec inquiétude, vit bien que la fin de la lettre n'était pas plus agréable pour elle que le commencement ; son père qui entra dans ce moment l'empêcha de faire des questions à Miss Morland. On servit le déjeûner ; celle-ci ne

toucha à rien : ses yeux étaient pleins de larmes, quelques-unes même s'échappèrent malgré elle et sans qu'elle s'en aperçût. Elle tenait sa lettre, elle la mettait dans sa poche, l'en retirait, la regardait, comme si elle n'eût su ni de qui elle venait, ni ce qu'elle contenait. Le Général, tout occupé de son chocolat et de ses journaux, ne faisait nulle attention au trouble qui agitait Catherine ; mais Henri et Éléonore, qui le voyaient, en étaient très-occupés. Aussitôt qu'elle put convenablement sortir de table, elle courut dans sa chambre. Une servante était occupée à l'arranger ; Catherine fut obligée de redescendre ; elle entra au salon, croyant qu'elle y serait seule ; mais Henri et Éléonore y étaient venus, ils s'entretenaient ensemble et paraissaient sérieusement occupés. Elle voulut se retirer ; ils l'engagèrent tous deux vivement à rester. Éléonore, après lui avoir exprimé avec la plus aimable affection le désir qu'elle avait de la consoler et de lui être utile, crut devoir se retirer avec son frère, pour la laisser libre.

Après une demi-heure de réflexions, Catherine sentit le besoin d'aller rejoindre ses amis ; elle ne savait si elle devait leur faire savoir le sujet de sa douleur, ou le leur laisser pénétrer sans en faire connaître les détails, dans le cas où ils viendraient à l'interroger. Comment se déterminer à divulguer les torts d'une amie, et d'une amie telle qu'Isabelle qui lui avait donné tant d'assurances d'un véritable attachement, et découvrir ceux de leur frère impliqué d'une manière si étonnante dans ce malheur. Elle crut devoir éluder ce sujet ou garder à cet égard un silence absolu.

Henri et sa sœur étaient retournés dans la salle à manger. Quand Catherine y entra, ils la considérèrent avec inquiétude : elle s'assit ; après quelques momens de silence, Éléonore lui dit : j'espère ma chère amie, que vous n'avez pas reçu de mauvaises nouvelles de Fullerton, que M. et Mistriss Morland, que vos frères et vos sœurs sont en bonne santé.

— Oui, je vous remercie, dit-elle en soupirant, je crois qu'ils se portent bien. La lettre que j'ai reçue est de mon frère ; elle vient d'Oxford.

Ils ne firent aucune réflexion. Mais quelques minutes après, Catherine dit, en versant un torrent de larmes : je n'aurais jamais cru recevoir une semblable lettre.

— J'en suis affligé, dit Henri en fermant le livre qu'il venait d'ouvrir, si j'eusse soupçonné que cette lettre dût vous faire la peine que je vois qu'elle vous cause, j'aurais éprouvé, en vous la remettant, des sentimens bien différens de ceux qui m'affectaient.

— Elle contient des choses impossibles à croire. Pauvre James ! Il est bien malheureux ! Vous saurez bientôt pourquoi.

— Une sœur aussi tendre, aussi bonne que vous, dit Henri avec vivacité, est pour lui une bien grande consolation dans sa douleur.

— J'ai une grâce à vous demander, dit Catherine quelques minutes après et d'un air très-ému, c'est que, si votre frère revient ici, vous ayez la bonté de m'en prévenir, afin que je puisse partir avant son arrivée.

— Notre frère Frédéric ! s'écrièrent ensemble Henri et Éléonore.

— Oui, j'aurai certainement bien du regret de vous quitter aussitôt ; mais ce qui est arrivé me fait craindre de me trouver avec le capitaine Tilney et dans la même maison que lui.

Éléonore laissa son ouvrage et regarda Catherine avec le plus grand étonnement ; Henri commença à soupçonner la vérité. Il prononça à voix basse quelques mots, dans lesquels on put distinguer le nom de Miss Thorpe. Que vous êtes pénétrant ! s'écria Catherine. Je l'avoue, vous avez deviné juste. Hélas ! lorsqu'à Bath, nous avons une fois parlé de cela, vous ne pensiez pourtant pas que la chose dût se terminer ainsi. Je ne suis plus surprise de n'avoir pas reçu de lettres d'Isabelle : elle a abandonné mon frère, elle nous comble de chagrin. Auriez-vous jamais cru qu'elle fût aussi légère, aussi inconstante ? Quelle honte !

— J'espère que pour ce qui concerne mon frère, vous êtes mal informée ; il n'est pas coupable, je le crois, des désagrémens qu'éprouve M. Morland. Il n'est pas probable que mon frère épouse Miss Thorpe ; on vous induit sûrement en erreur à ce sujet. Je partage la peine de votre frère ; je suis fâché qu'une personne qui vous appartient soit malheureuse ; la seule chose qui me surprendrait dans cette affaire, serait le mariage de Frédéric avec Miss Thorpe.

— Il est cependant très-vrai : lisez vous-même la lettre de James… Tenez, c'est ici, et elle rougit en regardant la dernière ligne.

— Faites-moi le plaisir de nous lire les passages qui concernent mon frère.

— Non, non ; lisez vous-même, dit Catherine avec embarras et en rougissant plus encore ; puis elle ajouta : je ne sais à quoi pensait James, en finissant, il voulait seulement me donner un bon conseil.

Henri prit la lettre, il la lut attentivement, et dit en la lui rendant : s'il en est ainsi, je puis dire que j'en suis très-fâché ; Frédéric aura fait un choix

que sa famille ne peut approuver ; je plains la position où il se met comme fils et comme amant.

Catherine passa la lettre à Éléonore en lui disant de la lire. Après l'avoir lue et après avoir exprimé combien elle était étonnée de son contenu, celle-ci commença à s'informer de la famille et de la fortune de Miss Thorpe.

— Quelle femme est sa mère ?

— Une très-bonne femme.

— Qu'était son père ?

— Un homme de loi, à ce que je crois. Il demeurait à Pulteney.

— Sa famille est-elle riche ?

— Non, pas du tout. Je crois qu'Isabelle n'aura pas de fortune. Mais qu'est-ce que cela fait à votre famille, votre père est si généreux ! Il me disait l'autre jour qu'il ne mettait de prix à l'argent que par l'espoir qu'il contribuerait au bonheur de ses enfans. Le frère et la sœur se regardèrent. Le bonheur de mon frère, reprit Éléonore après une courte pause, sera-t-il assuré s'il épouse une telle femme, qui doit n'avoir aucun principe puisqu'elle est capable de se conduire ainsi qu'elle l'a fait avec votre frère ? Quel étrange aveuglement de la part de Frédéric ! Une fille qui oublie un engagement qu'elle a volontairement contracté, cela n'est-il pas inconcevable, Henri ? Frédéric qui avait tant de fierté, des prétentions si élevées, qui ne trouvait aucune femme digne de son amour…

— C'est ce qui rend inexplicable, dit Henri, sa conduite dans cette circonstance, et ce qui me fait concevoir contre lui les plus étranges présomptions, sur-tout quand je pense aux opinions qu'il manifestait si hautement. Cependant j'ai trop bonne idée de la prudence de Miss Thorpe pour croire qu'elle se décide à rompre avec un galant homme, avant de s'être bien assurée de celui qu'elle choisit pour lui succéder. Ce sera la ruine de Frédéric.

Préparez-vous, ma chère Éléonore, à avoir une belle sœur, mais non pas comme vous le désirez, franche, ingenue, naturelle, innocente, ayant des affections tendres et simples, sans aucune prétention et sans le moindre déguisement.

— Je désire effectivement une belle sœur qui jouisse de ces dernières qualités, mon cher Henri, dit Eléonore en souriant ; ce serait ma meilleure amie, elle ferait mon bonheur…

— Peut-être, dit Catherine, quoiqu'elle se soit mal conduite envers notre famille, se conduira-t-elle bien à l'égard de la vôtre. À présent qu'elle aura

réellement trouvé l’homme qu’elle préfère, elle pourra être conséquente.

— Elle le sera certainement, dit Henri, à moins qu’il ne se présente quelque baronnet sur son chemin ; voilà le seul danger que Frédéric ait à redouter dans ce moment. Je prendrai les journaux de Bath pour voir quels sont les arrivans et savoir s’il vient quelqu’un qui puisse succéder à mon frère.

— Vous la croyez donc ambitieuse ?… Il est vrai que j’ai fait une remarque qui pourrait me le faire soupçonner : je ne puis oublier que dans le premier moment qu’elle apprit ce que mon père donnerait à mon frère pour son mariage, elle sembla très-étonnée qu’il ne donnât pas davantage. Je n’ai jamais été trompée sur le caractère de personne, comme sur le sien.

— Et vous en avez connu et étudié un grand nombre, dit Henri en souriant.

— Le chagrin que j’éprouve de la perte d’une amie est grand ; mais ce pauvre James, je crains qu’il ne se console jamais.

— Votre frère est certainement très-malheureux maintenant ; mais vous ne devez pas juger sa douleur d’après vos sentimens ; vous pensez, je suppose, qu’en perdant Isabelle, vous perdez la moitié de vous-même, vous sentez dans votre cœur un vide que vous croyez ne pouvoir être rempli ; la société vous devient pénible ; quant aux amusemens que vous étiez accoutumée à partager avec elle à Bath, l’idée d’en jouir sans elle vous fait horreur. Par exemple, maintenant pour rien au monde vous ne voudriez aller au bal ; vous pensez que vous ne retrouverez plus une amie à qui vous puissiez ouvrir votre cœur sans réserve, qui mérite votre entière confiance, dont les conseils vous éclairent et vous aident dans les positions difficiles où vous pouvez vous trouver. N’est-ce pas là précisément ce que vous sentez ?

— Non, dit Catherine, après quelques momens de réflexion, ce n’est pas tout-à-fait cela, et pour vous dire la vérité, quoique je sois très-affligée de ne pouvoir plus l’aimer et de ne la revoir peut-être jamais, je n’éprouve pas ce grand chagrin dont vous pensez que je suis accablée.

— Vous ne ressentez comme vous le faites toujours, ma chère Miss Morland, que ce qu’il est naturel de sentir dans une pareille circonstance. On n’a pas de peine à juger de vos sentimens. J’ignore pour quelle raison Catherine sentit ses esprits ranimés par cet entretien.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI.

Table des matières

Ce sujet était devenu celui de la conversation ordinaire des trois jeunes gens. Catherine observait avec quelque surprise que ses deux amis étaient parfaitement d'accord sur les conséquences qu'ils attribuaient relativement au mariage de Frédéric, au défaut de fortune de la part d'Isabelle sur les obstacles que cette cause y mettrait. Un retour qu'elle fit sur elle-même lui causa quelqu'inquiétude, quand elle vit qu'ils pensaient tous deux, qu'indépendamment des objections que le caractère du Général pourrait élever contre ce mariage, le seul point du défaut de fortune suffirait pour qu'il s'y opposât absolument. Elle était aussi d'une naissance obscure et elle n'avait pas plus de fortune qu'Isabelle. De plus si l'héritier de la maison Tilney n'avait pas suffisamment le sentiment de ce qu'il devait à la dignité de cette maison, son jeune frère n'avait-il pas des sentimens plus relevés ? L'impression pénible que ces réflexions lui avaient faite, se trouvait un peu effacée quand elle pensait à la conduite que le Général tenait constamment envers elle, au bonheur qu'elle goûtait d'en être traitée d'une manière distinguée ; ce qu'elle lui avait entendu dire plusieurs fois de noble et de désintéressé sur sa fortune la portait à croire que Henri et Éléonore se méprenaient sur les véritables sentimens de leur père.

Ils se montrèrent cependant si convaincus que leur frère n'aurait pas le courage de venir en personne demander le consentement de son père, ils répétèrent si souvent à Catherine que jamais sa venue à Northanger n'avait été moins probable que maintenant, qu'elle sentit un soulagement à la crainte qu'elle avait eue de se voir forcée de partir de Northanger.

Comme il n'était pas probable que le capitaine Tilney, s'il se décidait effectivement à épouser Isabelle, pût donner d'elle une juste idée à son père, Catherine crut qu'il était nécessaire que Henri instruisît exactement celui-là de tout ce qui s'était passé, afin qu'il eût le tems de se former une opinion sur la conduite qu'il aurait à tenir et de préparer avec calme les objections qu'il aurait à faire contre ce mariage, dans le cas où il le désapprouverait. Elle proposa à Henri de le seconder en cela, s'il le jugeait nécessaire. Mais il ne fut en aucune manière de son avis : mon père, dit-il, n'a pas besoin d'être prévenu, il n'est pas nécessaire de lui faire connaître d'avance les

folies de Frédéric ; il faut laisser à mon frère le soin d'en faire l'aveu lui-même.

— Mais il ne dira les choses qu'à moitié.

— Il y en aurait bien assez du quart.

Un jour, deux jours se passèrent sans aucune nouvelle du capitaine Tilney. Éléonore et Henri ne savaient qu'en penser ; quelquefois ils voyaient dans ce silence un des résultats de l'engagement qu'ils craignaient ; d'autres fois ils le regardaient comme une preuve que ce mariage n'aurait pas lieu. Cependant le Général exprimait chaque jour son mécontentement de ce qu'il ne recevait pas de nouvelles de son fils, sans cependant rien soupçonner sur la cause de ce silence. Son occupation principale était de chercher continuellement les moyens de rendre agréable à Miss Morland le séjour de Northanger ; il se plaignit souvent de son défaut de talens pour lui imaginer des distractions : il craignait que l'uniformité de la société et des occupations ne la dégoûtassent de cette demeure ; il regrettait que lady Fravers ne fût pas à la campagne ; il parlait souvent du projet de donner un grand dîner ; il avait été jusqu'à calculer une fois ou deux le nombre des danseurs du voisinage qu'il était possible de réunir. La saison n'était pas favorable ; le tems de la chasse et des courses était passé ; lady Fravers d'un autre côté n'était pas dans le Comté. Il répétait tout cela fort souvent.

Un matin pendant le déjeûner il dit à Henri qu'au premier séjour qu'il ferait à Woodston ils iraient tous le surprendre et lui demander à dîner. Henri en fut très-flatté et s'estima heureux de ce projet. Pour Catherine elle en fut enchantée. Quand croyez-vous, Monsieur, que je puisse espérer que vous me ferez cet honneur ? dit Henri : je dois retourner à Woodston pour une assemblée de paroisse ; je serai probablement obligé d'y rester deux ou trois jours.

— Bien ! Bien ! Nous prendrons notre tems ; il n'est pas nécessaire de fixer le jour : nous ne voulons pas vous déranger ; ce que nous trouverons chez vous nous suffira ; je crois pouvoir assurer, au nom de ces jeunes personnes, qu'elles se contenteront de la table d'un célibataire. Mais voyons. Lundi vous aurez probablement votre assemblée. Nous n'irons pas lundi. Mardi j'aurai des affaires ; j'attends mon intendant de Brockham, il doit venir le matin m'apporter ses comptes ; ensuite je ne puis décemment me dispenser d'assister à la convocation du Comté. On sait que je suis dans le pays, on s'attend à me voir à l'assemblée, et, si j'y manquais, cela ferait un mauvais effet. Je me suis fait une règle, Miss Morland, de ne jamais

donner à aucun de mes voisins sujet de se plaindre de moi, quand je puis le prévenir par le léger sacrifice de mon tems ou par quelque condescendance. Cette réunion est composée de gens estimables. Elle a lieu deux fois chaque année ; j'y envoie ordinairement de Northanger la moitié d'un jeune daim, et, quand je le puis, je vais dîner avec eux. Pour mercredi, il m'est impossible d'aller à Woodston… Mais vendredi ; oui, je crois, Henri, que vous pouvez nous attendre vendredi : nous arriverons de bonne heure, pour avoir le tems de rester un peu avec vous. Je suppose que deux heures trois quarts suffisent pour nous transporter à Woodston ; nous serons en voiture à dix heures ; comptez sur nous pour vendredi à une heure moins un quart.

L'annonce même d'un bal n'aurait pas été mieux reçue de Catherine, que le fut celle de cette petite excursion. Elle avait un vif désir de connaître Woodston. Son cœur battait encore de plaisir, quand une heure après, Henri, déjà en habit de voyage, entra dans la chambre où elle était avec Éléonore. Vous me voyez, Mesdames, leur dit-il, tout occupé de réflexions morales ; j'observe que nos plaisirs dans ce monde sont toujours chèrement achetés, que nous nous trompons souvent en les poursuivant et en les payant des jouissances présentes données en échange d'un avenir incertain. Je peux servir d'exemple dans le moment ; pour le plaisir que je dois avoir de vous voir vendredi prochain à Woodston, plaisir que le mauvais tems ou mille autres circonstances peuvent suspendre, il faut que je vous quitte maintenant et deux jours plutôt que je ne croyais le faire.

Vous partez, dit Catherine avec une émotion bien visible et pourquoi partir ?

— Pouvez-vous me faire cette question. Parce que je n'ai point de tems à perdre pour mettre en mouvement ma vieille gouvernante, parce qu'il faut que j'aille lui faire faire toutes les dispositions nécessaires pour vous donner à dîner.

— Allons, vous plaisantez.

— Non, en vérité, je ne plaisante pas, j'ai beaucoup de choses à faire.

— Comment cela se peut-il d'après ce que vous a dit votre père. Il vous a assuré si positivement qu'il ne voulait vous causer aucun embarras, qu'il se contenterait de ce qui serait chez vous.

Henri sourit sans rien répondre.

— Il est inutile de faire les moindres préparatifs pour votre sœur et pour moi, vous devez être sûr de cela ; et votre père vous a dit qu'il ne voulait rien d'extraordinaire. D'ailleurs, quand il ne vous l'aurait pas si

expressément enjoint, je ne crois pas qu'il y ait un si grand inconvénient pour lui de faire une fois un dîner un peu moins abondant que celui qu'il a tous les jours.

— Je voudrais et pour lui et pour moi pouvoir penser comme vous là-dessus. Il faut que je vous dise adieu ; je ne pourrai, ma chère Éléonore revenir avant dimanche matin.

Il partit.

Catherine qui n'avait nulle raison de douter de la vérité de ce qu'il avait dit, ni de la justesse de son opinion, ne douta pas non plus qu'il ne s'éloignât avec peine ; elle ne pouvait s'expliquer la contradiction qui paraissait se trouver entre les discours du Général et ce que lui avait dit Henri. Elle y réfléchit long-tems. Elle avait bien observé que le premier était très-recherché et très-délicat pour sa table, mais qu'il dît une chose si positivement, tandis que pour lui plaire, il fallait en faire une autre, c'est ce qu'elle ne pouvait comprendre. Y aurait-il donc des personnes qui défendraient ce qu'elles voudraient qu'on fît ? De plus, Henri pouvait-il se tromper ? Ne savait-il pas bien ce qu'il devait faire pour plaire à son père ? La fin de toutes ses réflexions était qu'il lui fallait rester depuis le samedi jusqu'au vendredi sans voir Henri. Cette pensée l'attristait.

Catherine craignait que, durant cette absence, il ne vint une lettre du capitaine Tilney ; elle craignait aussi qu'il ne plût le vendredi. Le passé, le présent, l'avenir, tout était devenu sombre pour elle : son frère était si malheureux ! Elle avait fait une si grande perte en perdant l'amitié d'Isabelle ! Éléonore était toujours un peu triste quand Henri était absent ; qu'y avait-il donc qui pût amuser ou intéresser Catherine ? La vue des bois, des bosquets : c'était toujours la même chose. L'abbaye même n'était plus pour elle, qu'une maison comme une autre : le pénible sentiment du souvenir de ses romanesques idées était la seule sensation que lui inspirât la vue de ce grand bâtiment. Quelle révolution s'était faite dans ses idées ! Long-tems elle n'avait aspiré qu'au bonheur de voir une abbaye. Maintenant son imagination ne lui représentait plus pour préférable qu'une habitation simple, commode et suffisante pour des personnes qui n'ont point de prétentions : une habitation, dans le genre de celle de Fullerton, mais mieux.

Fullerton ne laisse pas d'avoir des inconvéniens ; si vendredi pouvait seulement arriver, pour voir Woodston.

Il vint enfin, et précisément à son tour, ni plutôt, ni plus tard ; il vint, et le tems était beau. Catherine avait été éveillée de bon matin, elle était prête de bonne heure ; mais ce ne fut qu'à dix heures juste qu'on monta en voiture. Après un agréable voyage de trente milles environ, on arriva à Woodston, grand village, bien peuplé, et placé dans la situation la plus riante. Catherine se sentait un peu honteuse de l'excès de la joie qu'elle éprouvait. Le Général avait beau déprécier la position de ce village qui perdait, disait-il, à être dans un pays plat, Catherine intérieurement ne le préférait pas moins à tout ce qu'elle avait vu ; elle en regardait avec admiration les maisons qui étaient jolies et qui formaient une ligne prolongée de beaux hameaux. Toutes les boutiques, devant lesquelles elle passait, étaient d'une propreté surprenante ; le presbytère se trouvait à l'extrémité du village, dont il était un peu séparé. C'était une maison neuve et bâtie en pierres ; les fenêtres et les portes étaient peintes en vert. Quand on arriva, Henri était descendu pour les recevoir ; il avait avec lui les seuls compagnons de sa solitude, un grand chien de Newfomd-Land et deux ou trois terriers.

L'esprit de Catherine, quand elle entra dans cette maison, était tellement occupé, tellement agité qu'elle ne pouvait rien dire, ni même rien discerner, et, quand le Général lui demanda avec empressement comment elle trouvait cette maison, elle n'avait pas la plus légère idée de la chambre dans laquelle elle était. Ce fut alors seulement que promenant ses regards autour d'elle, elle jugea à l'instant qu'elle était la plus belle du monde, ce qu'elle n'eût garde néanmoins de dire ainsi qu'elle le pensait. La froideur des louanges qu'elle en fit contraria le Général. On ne peut pas dire que ce soit une grande maison, reprit-il, elle ne peut se comparer ni à Fullerton, ni à Northanger ; nous ne la regardons que comme un presbytère petit, circonscrit, mais assez décent et habitable ; il n'est inférieur en rien à aucun autre ; je crois même pouvoir assurer qu'il en est peu en Angleterre qui soient de moitié aussi bien. On peut toutefois l'améliorer encore, je ne m'y opposerais pas. Cette voûte, par exemple, peut-être abattue et remplacée par une construction plus élégante.

Catherine était fort indifférente pour toutes ces explications ; Henri eut l'adresse de faire naître un autre sujet de conversation qu'il entretint avec son père jusqu'au moment que la gouvernante apporta des rafraîchissemens. Le Général eut bientôt repris son humeur obligeante envers Catherine, qui de son côté reprit une douce et agréable liberté d'esprit.

La chambre dans laquelle ils se trouvaient, était commode, bien proportionnée et très-belle pour une salle à manger. On montra à Catherine la chambre qui était à côté, c'était celle du maître de la maison ; elle était bien appropriée et renfermait toutes les commodités possibles. On passa au salon ; il était d'une jolie forme, les fenêtres descendaient jusqu'à terre, elles donnaient toutes sur de belles et vastes prairies. Quoiqu'il ne fût pas encore meublé, Catherine le trouva très-beau, et avec tout le naturel de sa simplicité elle exprima tellement combien elle l'admirait que le Général fut charmé de l'entendre. Puis elle ajouta : oh, pourquoi n'habitez-vous pas ce salon, M. Tilney ? Quel dommage qu'il ne soit pas meublé ! C'est la plus jolie chambre que j'aie vue. Il n'y en a sûrement pas une pareille au monde.

— Cela est vrai, dit le Général avec un sourire de satisfaction ; elle mérite de jolis meubles ; il faut que ce soit le goût d'une femme qui les choisisse.

— Certainement si cette maison était à moi, je ne voudrais jamais en habiter une autre. Voyez donc ce joli jardin, ces bosquets charmans. Mon dieu ! Que tout cela est beau…

— Vous aimez ces choses, vous les trouvez jolies, cela suffit. Henri, souvenez-vous de parler à Robinson, afin qu'il ne soit rien changé à toutes ces choses. Cette espèce de recommandation si obligeante pour Catherine, la rendit toute interdite, et réprima l'explosion de son admiration ; quoique consultée ensuite par le Général sur la couleur du papier dont il faudrait tapisser les murs, sur la forme des draperies, elle n'émit plus d'opinion sur aucun des sujets dont il lui parla.

De nouveaux objets et le grand air dissipèrent insensiblement cette impression. Étant arrivée dans la partie la plus ornée du jardin, dans l'endroit où depuis six mois, Henri se plaisait à essayer ses talens, où, au milieu d'un gazon charmant, il avait tracé une allée dont diverses sinuosités augmentaient la longueur et où il avait fait quelques plantations, elle retrouva toute son exaltation et pensa qu'elle n'avait jamais rien vu de si beau, quoiqu'il n'y eût pas un seul arbuste aussi haut qu'un épi de blé.

Une promenade dans les prairies voisines et dans quelques parties du village, l'examen de quelques améliorations faites dans la basse-cour, une visite à des chiens qui ne faisaient que se rouler les uns sur les autres, occupèrent la société jusqu'à quatre heures. Catherine ne pensait pas alors qu'il en fût trois ; on s'apprêta à dîner pour pouvoir partir à six heures. Jamais une journée ne s'était écoulée aussi rapidement pour elle. Pendant le

dîner elle ne put s’empêcher d’être étonnée de ce que le Général ne faisait pas la moindre observation sur l’abondance des mêts, de ce que même il jetait souvent les yeux sur une autre table où se trouvaient des viandes froides que l’on ne servit pas. De leur côté Henri et Éléonore faisaient des remarques d’un autre genre. Rarement ils l’avaient vu autant manger à une autre table, même à la sienne ; jamais ils ne l’avaient vu si peu occupé de la crainte que le beurre dont on s’était servi pour la cuisine, n’eût pas été assez frais.

À six heures le Général, ayant pris son café, remonta en voiture. Sa conduite, ses discours avaient été tellement significatifs pendant cette visite, ses projets s’étaient montrés si clairement, que si Catherine avait eu une confiance égale dans les dispositions de Henri, elle eût quitté Woodston sans qu’il lui restât d’incertitude sur le tems et la manière dont il était probable qu’elle pourrait y revenir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII.

Table des matières

Le jour suivant il arriva, sans qu'on s'y attendît, une lettre d'Isabelle : voici ce qu'elle contenait :

Ma très-chère Catherine,

J'ai reçu vos deux aimables lettres avec le plus grand plaisir, j'ai mille excuses à vous faire de ce que je n'y ai pas répondu plutôt. Je suis vraiment très-honteuse de ma paresse ; mais dans cet odieux pays on ne trouve de tems pour rien. Chaque jour, depuis votre départ, j'ai pris la plume pour vous écrire et j'en ai été empêchée par mille bagatelles. Écrivez-moi de suite, je vous prie et adressez-moi votre lettre à la maison. Grâces à Dieu, nous quittons demain cette ville. Depuis que vous en êtes partie, je n'y ai pas eu un moment de plaisir ; tout a été perdu pour moi depuis cet instant ; je n'y ai plus porté intérêt à personne. En vérité si je pouvais aller vous voir, tout le reste me serait égal, car vous m'êtes plus chère qu'on ne peut l'imaginer.

Je suis tout-à-fait inquiète de votre cher frère, n'en ayant pas entendu parler depuis qu'il est retourné à Oxford : je crains qu'il n'y ait quelque mal-entendu. Vos bons offices arrangeront cela. Il est le seul homme que je puisse aimer, le seul que j'aie jamais aimé ; vous pourrez, j'espère, l'en convaincre facilement.

Les tailles des robes sont allongées, les chapeaux sont les plus affreux que vous puissiez imaginer.

Je crois que vous employez agréablement votre tems ; mais je crains bien que vous ne pensiez plus à moi.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'il y a à dire sur la famille avec laquelle vous êtes, parce que j'ai de la délicatesse et que je ne veux pas nuire dans votre esprit aux personnes que vous estimez ; la vérité est très-difficile à connaître ; il y a des personnes qui ne pensent pas de même deux jours de suite. C'est avec grand plaisir que je vous apprends que le jeune homme que j'abhorre le plus a heureusement quitté Bath. Vous devinerez aisément

que je parle du capitaine Tilney qui, comme vous vous en souvenez peut-être, me fatiguait par ses continuelles poursuites, quand vous étiez à Bath. Après votre départ ce fut pis encore, il était exactement mon ombre. Beaucoup de femmes auraient pu y être trompées, car aucune ne reçut jamais des soins pareils à ceux qu'il me rendait. Mais je connais trop bien l'astuce des hommes ; il est parti il y a deux jours pour son régiment, je désire vivement ne plus me trouver à l'avenir dans le cas d'en être tourmentée. C'est l'homme le plus ennuyeux et le plus désagréable que j'aie vu. Les deux derniers jours il n'a pas quitté d'un instant Charlotte Davis. J'ai pitié de son mauvais goût ; mais je ne lui en ai rien dit. La dernière fois que nous nous sommes rencontrés c'était en Bath-Street ; je suis entrée précipitamment dans une boutique afin de ne pas lui parler ; je ne l'ai pas même regardé ; il vint ensuite dans la Pump-Room ; je n'aurais pas voulu pour tout au monde prendre son bras.

Quelle différence entre lui et votre frère ! Donnez-moi des nouvelles de ce dernier ; je suis très-malheureuse à cause de lui, il me paraissait triste et chagrin quand il est parti de Bath. Il y avait quelque chose qui le préoccupait. Je lui aurais écrit moi-même, mais je ne sais pas où il est. Comme il ne m'a rien dit, je crains qu'il n'ait quelque chose contre moi. De grâce expliquez-lui tout, de manière à ce qu'il soit satisfait. S'il conserve quelques doutes, qu'il me l'écrive ou qu'il vienne à Pulteney, quand il sera à la ville ; et alors il connaîtra bientôt la vérité.

Dans ces derniers tems je ne suis allée ni au salon, ni au spectacle, si ce n'est une fois que les Hodge m'y ont entraînée pour voir une folie ; nous y avons pris du thé ; j'étais bien résolue à me tenir cachée, parce que Tilney y était. Nous nous sommes trouvés à côté des Mitchell, elles ont paru surprises de me voir là. J'ai fait leur connaissance ; pendant quelque tems elles ont été assez malhonnêtes envers moi ; maintenant elles me témoignent une amitié à laquelle je ne suis pas assez folle de croire.

Vous savez que j'ai de jolies plumes ; Anne Mitchell a voulu avoir un turban pareil à celui que je portais la semaine qui a précédé le concert. Il a été si mal fait qu'elle avait l'air d'une vraie caricature, du moins Tilney me le disait, et m'assurait que cela était la cause de ce que tous les yeux étaient fixés sur moi. Je ne crois jamais un mot de ce qu'il dit. Je ne porte plus d'autre couleur que le ponceau. Je sais qu'il me va horriblement, mais

n’importe, c’est la couleur favorite de votre frère. Ne perdez pas un instant, ma douce et bien chère Catherine, pour lui écrire et à moi aussi.

Je suis, etc.

Ce tissu de honteux artifices ne pouvaient en imposer même à Catherine. Elle fut frappée des légèretés, des contradictions et des faussetés qu’elle voyait. Elle rougit pour Isabelle et éprouva une espèce de honte de l’avoir jamais aimée. Elle ne croyait pas plus aux protestations d’attachement, qu’à la bonté des excuses alléguées, et trouvait fort impertinente la demande qu’Isabelle lui faisait d’écrire à James en sa faveur. Jamais certainement il n’entendra prononcer le nom d’Isabelle.

Quand Henri fut de retour de Woodston, elle lui fit connaître ainsi qu’à Éléonore l’heureuse rupture de leur frère avec Isabelle ; elle les en félicita sincèrement et finit par leur lire avec indignation les passages de cette lettre qui était relatifs à cet objet. En vérité, dit-elle vivement lorsqu’elle eut fini, malgré l’intimité qui existait entre Isabelle et moi ; il faut qu’elle me croye une idiote pour m’avoir écrit ainsi. Ce que je gagne à cela, c’est de mieux connaître son caractère qu’elle ne connaît le mien. Je vois maintenant ce qu’elle a toujours été. Elle est vaine et coquette, mais ses projets n’ont pas réussi. Je ne crois plus qu’elle ait jamais eu une véritable amitié ni pour James ni pour moi. Je voudrais que nous ne l’eussions jamais connue.

— Dans très-peu de tems vous atteindrez ce point, dit Henri.

— Il y a là dedans une chose que je ne puis comprendre. Je vois qu’elle a eu sur le capitaine Tilney des desseins qui n’ont pas réussi ; comment, pendant tout ce tems, celui-ci a-t-il pu être trompé ? Comment peut-il lui avoir rendu des soins assez marqués pour la brouiller avec mon frère et pour obliger James à s’éloigner ?

— J’ai peu de choses à dire en faveur des motifs que je suppose à Frédéric ; il a ses prétentions comme Miss Thorpe a les siennes, avec cette différence qu’il n’y a pas la même légèreté ; il ne s’est fait aucun tort par cette conduite ; si les effets ne suffisent pas pour le justifier à vos yeux il faut remonter à la cause.

— Vous supposez probablement qu’il ne l’aimait pas réellement.

— Je suis persuadé qu’il ne l’a jamais aimée.

— Et toute sa conduite était pour lui inspirer un amour qu’il n’éprouvait pas lui-même ?

Henri s’inclina en signe d’approbation ; mais sans rien dire.

— Très-bien, en ce cas je puis dire que je ne l’aime pas non plus, et que je ne puis pas l’aimer, quoiqu’il soit la cause d’un événement avantageux pour nous. À ce que je vois, cet événement l’inquiète peu, il croit qu’Isabelle n’a pas un cœur à perdre ; cependant si elle eût pris vraiment beaucoup d’amour pour lui ?

— Pour cela il faudrait supposer qu’elle a un cœur capable d’en ressentir, dans ce cas, elle ne serait pas ce qu’elle est, elle se serait conduite tout autrement.

— Il est juste que vous cherchiez à justifier votre frère.

— Si vous voulez aussi apprécier au juste la conduite de Miss Thorpe, vous serez moins affectée de sa mésaventure, votre esprit est pénétré d’un profond principe d’intégrité ; il est inaccessible à tout ce qui paraît contraire à ce principe, comme il l’est à tout ce qui paraît se ressentir de la vengeance. La faute de Frédéric qui avait Henri pour défenseur ne put long-tems sembler impardonnable à Catherine. Elle cessa de l’accuser, elle résolut de ne pas répondre à Isabelle et de s’efforcer de ne plus y penser.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VIII.

Table des matières

Peu de tems après sa visite à Woodston le Général fut obligé d'aller à Londres, où il devait rester une semaine. Il quitta Northanger en se plaignant amèrement de la nécessité qui le privait pour si long-tems de la compagnie de Miss Morland ; il recommanda à ses enfans, avec un soin particulier, de faire leur principale occupation, pendant son absence, de tout ce qui pourrait être agréable à cette jeune Miss. Catherine pour la première fois et par sa propre expérience, apprit qu'il est des circonstances où l'on gagne en perdant ; pour elle ainsi que pour ses amis le tems se passa de la manière la plus agréable. Elle eût été parfaitement heureuse si son bonheur n'eût pas été troublé par la nécessité où elle se voyait d'en être bientôt privée et par la crainte qu'elle avait de n'être pas assez aimée de ceux par lesquels elle était si heureuse.

L'époque du retour du Général devait terminer la quatrième semaine de son séjour à Northanger. Elle sentait qu'il pourrait y avoir de l'indiscrétion de sa part, à chercher de le prolonger plus long-tems. Elle résolut, pour se délivrer de l'inquiétude et du tourment que cette crainte lui causait, de parler de son départ à Éléonore et de se conduire d'après la manière dont elle verrait que celle-ci prendrait la chose. Étant plusieurs fois sur le point d'exécuter sa résolution, le courage lui manqua ; elle réfléchit cependant que plus elle tarderait, plus la difficulté augmenterait pour elle. Un jour enfin qu'elles étaient seules, et qu'Éléonore lui parlait de choses très-étrangères à cet objet, elle l'interrompit au milieu d'une phrase, et lui dit, qu'il faudrait bientôt qu'elles se séparassent. Son amie la regarda, sembla étonnée et lui répondit qu'elle avait espéré jouir beaucoup plus long-tems du plaisir de sa compagnie ; qu'elle était persuadée que si M. et Mist. Morland connaissaient le plaisir que la société de leur fille lui faisait, ils seraient assez généreux pour ne pas presser son départ.

— Mon Dieu ! dit Catherine, ce n'est ni papa, ni maman qui pressent mon départ ; ils sont toujours contens quand ils savent que j'ai du plaisir.

— En ce cas, pourquoi êtes-vous si pressée de partir ?

— Oh ! c'est que voilà long-tems que je suis ici.

— Si c'est vous qui trouvez le tems long, je n'ose vous retenir.

— Oh, non, non, non ! En vérité, si je consultais mon goût, je resterais avec vous le plus de tems possible. Il fut dès-lors convenu entr'elles qu'il ne fallait plus penser à parler de départ ni de séparation.

Son inquiétude se dissipa entièrement quand elle vit de quelle manière affectueuse Éléonore l'engageait à rester, et quel plaisir Henri témoigna, lorsqu'il apprit qu'elle consentait à prolonger son séjour avec eux.

Il n'était pas possible à Henri d'obéir à l'injonction que son père lui avait faite de rester durant toute son absence avec ces dames à Northanger. Les devoirs de la cure de Woodston l'obligèrent à partir le samedi pour y passer deux jours. Quand le Général était à la maison et que Henri partait, celui-ci semblait emporter avec lui toute la gaieté des jeunes personnes ; cette fois il n'en fut pas de même. Elles pouvaient s'occuper des choses qui leur plaisaient ; elles étaient liées plus étroitement par l'amitié, elles ne craignaient plus de rester seules. Le soir du départ de Henri, il était onze heures qu'elles étaient encore à causer, sans se douter qu'il fût si tard. Onze heures ; c'était une heure indue à Northanger.

Elles se retiraient, lorsqu'il leur sembla entendre le bruit d'un carosse. Le son de la cloche d'entrée leur prouva qu'elles ne s'étaient pas trompées. Après le premier mouvement de surprise, elles cherchèrent qui ce pouvait être ; Éléonore pensa à la fin que c'était son frère aîné qui arrivait souvent à pareille heure, malgré l'inconvenance qu'il y avait à déranger tout le monde. Elle quitta Catherine pour aller le recevoir.

Celle-ci se retira dans sa chambre. Elle y réfléchit à la conduite qu'elle avait à tenir avec le Capitaine.

Mais le temps s'écoulait, il y avait plus d'une demi-heure qu'Éléonore était descendue, son frère lui racontait sans doute toute cette affaire. Catherine crut avoir entendu quelqu'un marcher dans la galerie, elle écouta et n'entendit plus rien ; elle avait cependant peine à croire qu'elle se fût trompée ; un petit bruit qu'elle entendit à sa porte la fit tressaillir, un léger mouvement de la clef, lui prouva qu'une main l'avait tournée, elle trembla un peu à l'idée que quelqu'un était là, et en quelque sorte mystérieusement ; mais résolue de ne plus se laisser dominer par des illusions ou par une imagination faible, elle se leva promptement et ouvrit la porte.

Elle trouva Éléonore seule. Cette vue ne la tranquillisa que pour un moment. Elle la vit pâle et paraissant fort agitée. Catherine, supposant qu'il était arrivé quelque chose au capitaine Tilney, montrait, en gardant un silence expressif, l'inquiétude où elle était. Elle obligea Éléonore de

s’asseoir, elle lui frotta les tempes avec de l’eau de lavande et se plaça devant elle avec une inquiète sollicitude.

Ma chère Catherine vous ne devez pas… non en vérité vous ne devez pas… furent les premiers mots qu’Éléonore put prononcer… Je suis tout-à-fait bien… Cette bonté me déchire, je ne puis la supporter… Je viens près de vous avec un tel message…

— Un message pour moi !…

— Comment vous le dirai-je ?… Oh, mon Dieu comment vous dire cela ?… De nouvelles idées se présentèrent à l’esprit de Catherine. C’est un messager de Woodston, s’écria-t-elle, aussi pâle que l’était son amie.

— Non, ce n’est point cela, répondit Éléonore, en la regardant avec la plus tendre pitié ; il n’est venu personne de Woodston : c’est mon père lui-même… Sa voix s’affaiblit, ses yeux se baissèrent en prononçant ces derniers mots. Ce retour si inattendu suffit seul pour causer à Catherine une palpitation qui dura quelques momens ; elle crut qu’il ne pouvait rien y avoir de pire. Elle garda le silence.

Éléonore, s’efforçant de parler avec fermeté, continua de la sorte : vous êtes trop bonne pour me vouloir du mal à cause de la commission que je remplis, et qui me rend si malheureuse. Après ce qui s’est passé dernièrement entre nous, j’étais si contente, si reconnaissante de ce que vous consentiez à rester ici, comme je vous le demandais, le plus de tems possible ; comment vous dire que votre bonté n’est pas acceptée, que le bonheur que votre société nous a procuré est payé par… Je ne puis, non en vérité je ne puis prononcer ce mot. Ma chère Catherine, nous allons nous absenter, mon père s’est souvenu d’un engagement qu’il doit remplir, toute la famille part lundi. Nous allons chez lord Longtown près d’Heresford, pour y passer quinze jours. Des explications, des apologies sont également impossibles : je ne tenterai pas d’en faire.

Ma chère Éléonore, dit Catherine, en s’efforçant de cacher ce qu’elle éprouvait, il ne faut pas être si affligée ; un premier engagement doit passer avant un second. Je suis très-fâchée qu’il faille nous séparer, et sitôt, mais je n’en suis pas offensée. Non, en vérité, je ne le suis pas. Je puis venir ici vous voir dans un autre tems, j’espère que vous viendrez aussi me faire une petite visite. Au retour de chez lord Longtown ne pourrez-vous venir à Fullerton ?

— Cela ne sera pas en mon pouvoir, ma chère Catherine.

— Vous y viendrez donc quand vous le pourrez.

Éléonore ne répondit rien.

Catherine espérait apporter quelque consolation à son chagrin et à celui d'Isabelle, en lui proposant de rester encore un jour ou deux ; vaine espérance ! Le Général en avait autrement ordonné ; il fallait partir dès le lendemain, à sept heures du matin, sans domestique… La chaise était commandée… Cet oubli de toutes les convenances accabla Catherine ; elle ne pouvait, non plus que Miss Tilney, en pénétrer la cause… Elles gémissaient ensemble. Enfin, Éléonore sentit que le repos pourrait être nécessaire à son amie et elle se retira. La nuit fut longue pour la malheureuse Catherine.

L'espèce de repos, qui en tient quelquefois lieu, ne l'abrégea pas. Cette chambre qui, la première fois qu'elle l'avait habitée, avait été pour elle le lieu où elle avait senti des tourmens fantastiques, est maintenant celui où elle en éprouve de bien véritables et de bien justes.

Ses craintes ne sont malheureusement que trop bien fondées ; elles ne proviennent plus de la solitude, de l'obscurité de cette chambre, de sa construction gothique…

Immédiatement après six heures Éléonore entra et vint près de son amie ; elle mit toute l'affection dont elle était capable dans les attentions qu'elle eut pour elle, dans les petits services qu'elle lui rendit.

Catherine avait espéré dans le repentir du Général. Vain espoir. Éléonore ne put lui apprendre aucun changement à la cruelle détermination de la veille.

Les deux amies parlèrent peu ; elles n'osaient ni l'une ni l'autre exprimer ce qu'elles pensaient. Elles quittèrent la chambre. Catherine resta un instant en arrière pour jeter un dernier regard sur chacun des objets qu'elle contenait, et qui dans ce moment lui étaient tous précieux. Elles descendirent dans la salle où le déjeûner les attendait.

Que sa position était différente dans cette salle de ce qu'elle avait été la veille ! Heureuse du présent, presqu'heureuse de l'avenir, elle y avait vu Henri, Henri qu'elle ne reverrait peut-être jamais ! Cette réflexion l'assiégeait, lorsque le bruit de la chaise qui arrivait la rappela au moment présent. Catherine rougit en voyant cette chaise et l'idée de l'indignité avec laquelle elle se voyait traitée agit si fortement sur son esprit, que pendant quelques momens le ressentiment l'emporta sur tout.

Éléonore embarrassée, lui dit, vous m'écrirez, ma chère Catherine, le plutôt qu'il vous sera possible. Je n'aurai pas un moment de tranquillité que

je ne vous sache en sûreté. Quoiqu'il puisse m'en arriver, il me faut une lettre. Donnez-moi la satisfaction d'apprendre de vous-même, que vous êtes arrivée à Fullerton, que vous y avez trouvé votre famille en bonne santé. C'est tout ce que je puis vous demander jusqu'à ce que je puisse établir, ainsi que je le désire, une correspondance suivie avec vous. Adressez-moi votre lettre chez lord Longtown, sous le couvert d'Elize.

— Non, ma chère Éléonore, s'il ne vous est pas permis de recevoir mes lettres, il vaut mieux que je ne vous écrive pas. Il n'est pas douteux que j'arrive à la maison sans accident.

— Ces sentimens ne m'étonnent pas de votre part, je ne veux pas vous importuner ; mais j'espère conserver votre amitié, malgré l'éloignement où nous serons. Elle prononça ces mots d'un ton affectueux et qui montrait en même tems combien elle était affligée. Catherine cédant à son cœur, s'écria, eh bien, oui, Éléonore, je vous écrirai.

On vint annoncer que la voiture était prête. Catherine se leva aussitôt, un long embrassement suppléa aux paroles d'adieu ; et comme elle allait sortir de la chambre, ne pouvant quitter cette maison sans laisser quelque souvenir à celui dont elle n'avait osé prononcer le nom, elle s'arrêta un moment et d'une voix tremblante et presqu'inarticulée, ne m'oubliez pas, dit-elle, auprès des absens. En prononçant ces mots, elle sentit son courage s'évanouir ; elle cacha son visage dans son mouchoir, se hâta de sortir de la salle, monta précipitamment dans la voiture et dans un moment elle fut loin de Northanger.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX.

Table des matières

Catherine était trop malheureuse pour être accessible à la crainte. D'ailleurs le voyage, en lui-même, n'offrait aucun danger et elle le commençait sans nulle idée de ceux qui pouvaient se présenter. Seule, placée dans un coin de la voiture, elle versait un torrent de larmes.

La pointe du clocher de l'abbaye avait déjà disparu qu'elle n'avait pas encore eu le courage de jeter les yeux de ce côté. La route qu'elle parcourait était celle qu'elle avait suivie si joyeusement dix jours auparavant, en allant à Woodston. L'amertume de sa douleur s'aigrissait, lorsqu'elle reconnaissait les objets qu'elle avait vus avec des sentimens différens. Chaque mille qui la rapprochait de Woodston, ajoutait à ses souffrances. Quand à la courte distance de cinq milles de ce village on quitta la route pour prendre celle qui conduit à Fullerton, la pensée qu'elle était si près de Henri, qu'il l'ignorait, qu'elle s'en éloignait, la mit dans l'état le plus désolant.

Le jour qu'elle avait passé chez lui avait été le jour le plus heureux de sa vie : c'était celui où dans cet endroit toutes les actions du Général, toutes les paroles qu'il avait adressées soit à son fils, soit à elle, avaient démontré qu'il désirait leur mariage. Dix jours se sont à peine écoulés, et la voilà bannie, sans savoir ce qu'elle a fait ou omis qui méritât un tel changement, sans qu'on l'eût mise à même de pouvoir se justifier.

Les pensées qui l'agitaient le plus, celles qui dominaient toutes les autres, provenaient de l'incertitude où elle était de ce que penserait, de ce que dirait, de ce que ferait, le lendemain Henri, quand de retour à Northanger il apprendrait qu'elle était partie et de quelle manière on l'avait renvoyée. Tantôt elle craignait qu'il n'y fût peu sensible, tantôt elle espérait qu'il en serait blessé. Elle était bien sûre qu'il n'oserait en parler à son père. Mais de quelle manière s'en entretiendrait-il avec sa sœur ? Que lui dirait-il d'elle ?

Dans cette succession continuelle de craintes, d'espoir, de doutes et d'inquiétudes, son esprit ne pouvait trouver aucun repos. Les heures se succédaient ; le voyage s'avançait sans qu'elle s'en aperçut. La manière dont elle retournait à Fullerton ne pouvait qu'éteindre le plaisir qu'elle aurait dû éprouver à revoir après une absence d'onze semaines les

personnes qui lui étaient le plus chères. Que pouvait-elle dire qui ne fût humiliant pour elle et pour sa famille ? En racontant la cause de sa douleur, ne devait-elle pas en augmenter l'amertume ? N'avait-elle pas à craindre d'exciter un ressentiment qui envelopperait l'innocent et le coupable ; pourrait-elle jamais trouver des expressions assez justes pour parler du mérite et des attentions de Henri et d'Éléonore. Pourrait-elle empêcher que ses parens ne prissent une opinion aussi défavorable d'eux que de leur père ?

Elle arriva à Fullerton entre six et sept heures du soir.

À la fin d'un roman, le retour d'une héroïne dans le village où elle est née est un événement capable d'exercer la plume d'un auteur ; il peut la peindre élevée à la dignité de comtesse par le triomphe éclatant d'une beauté et d'une innocence reconnues, la représenter arrivant dans une chaise de poste et accompagnée de nombreux et honorables amis, suivie de plusieurs femmes de chambre et de laquais ; il peut faire des descriptions brillantes des scènes de reconnaissances et de tendresse, et répartir à chaque personnage suivant son mérite une part plus ou moins grande dans le bonheur commun. Ma position est malheureusement différente. Je ramène mon héroïne seule et humiliée ; je n'ai ni description de grandeur, ni pathos de sentimens à tracer ; je dois me borner à dire que son postillon traversa rapidement le village, en passant au milieu des groupes de paysans qui se trouvaient réunis parce que c'était dimanche, et qu'elle se hâta de descendre de voiture.

Quelles furent ses angoisses lorsqu'elle arriva au presbytère ! Qu'il serait pénible pour son historien d'avoir à les retracer !… Rarement on voyait une voiture à Fullerton. À l'aspect de celle-ci, toute sa famille se mit aux fenêtres ; le plaisir brilla dans tous les yeux, toutes les imaginations furent en travail. Les deux plus jeunes enfans, un petit garçon âgé de six ans et une petite fille de quatre ans qui croyaient lorsqu'ils voyaient une voiture que c'était un frère ou une sœur qui leur arrivaient coururent à celle-ci. Heureux celui qui le premier reconnut Catherine ! Heureux celui qui la nomma le premier.

Entourée, caressée, elle fut un instant si heureuse dans l'effusion des sentimens de la nature, que tous ses chagrins furent oubliés pour quelques minutes. Le plaisir de la revoir suffisait à ses bons parens ; ils furent long-tems sans penser à lui témoigner la moindre curiosité sur la cause de son retour.

Ce ne fut qu’avec beaucoup de peines et après bien des hésitations que Catherine se décida à parler ; elle ne cacha rien de la manière dont le Général en avait agi envers elle. Ses parens cherchaient, mais en vain, le motif d’un départ si précipité ; ils n’étaient nullement irascibles, ni disposés à se croire offensés ; néanmoins dans cette circonstance quand ils eurent entendu tout le récit de leur fille, ils trouvèrent dans la conduite de M. Tilney une insulte grave que pendant la première demi-heure ils regardèrent comme absolument impardonnable. Sans supposer de romanesques dangers dans le voyage que leur fille venait de faire, M. et Mistriss Morland crurent qu’elle aurait pu éprouver bien des désagrémens qu’ils n’auraient jamais voulu lui faire courir ; ils jugèrent que M. Tilney, en l’y exposant, n’avait agi ni en gentilhomme, ni en père de famille.

Je suis bien aise, dit Mist. Morland, de n’avoir rien su de cela avant votre arrivée : à présent que la chose est faite il n’y a peut-être pas grand mal ; il est bon que les jeunes gens acquièrent un peu d’expérience à leurs dépens, et vous savez, ma chère Catherine, que vous avez toujours été une fille un peu étourdie. Maintenant que vous avez été obligée de vous conduire par vous-même dans ces différentes circonstances, dans ces diverses maisons, vous serez devenue un peu raisonnable ; j’espère que vous avez eu bien soin de tout ce que vous aviez ; que vous n’avez rien perdu, rien oublié. Catherine dit qu’elle le pensait.

Elle forma le projet de chercher à se tranquilliser ; elle ne pouvait le suivre long-tems. Elle désirait être seule, aussi accepta-t-elle avec empressement l’invitation que lui fit sa mère de se retirer et d’aller se coucher. Ses parens ne voyaient dans son trouble que l’effet naturel du ressentiment qu’elle éprouvait des humiliations qu’elle avait eu à supporter et de la fatigue d’un assez long voyage. Ils se séparèrent d’elle en ne doutant nullement qu’elle ne dût bientôt s’endormir profondément. Le lendemain, ils la trouvèrent beaucoup moins bien qu’ils ne l’avaient espéré ; cependant, ils ne conçurent pas le moindre soupçon sur la nature et la gravité de son mal. Ils ne pensèrent pas qu’il avait sa source dans son cœur. Ce soupçon eût cependant été assez naturel à des parens, dont la fille revenait à l’âge de dix-sept ans après une première excursion de plusieurs mois.

Aussitôt après le déjeûner, Catherine se disposa à exécuter la promesse qu’elle avait faite à Éléonore de lui écrire. Elle éprouvait déjà l’effet du tems et de l’éloignement sur la véritable amitié. Elle se reprochait d’avoir

quitté froidement son amie, de n’avoir jamais bien apprécié son mérite et son attachement. Ses sentimens ne lui rendirent pas néanmoins plus facile la composition de sa lettre. Elle voulait exprimer l’étendue de son amitié, parler de sa reconnaissance sans laisser voir trop de regrets, de sa déférence sans froideur du passé et sans ressentiment. Elle voulait faire une lettre dans laquelle Éléonore ne trouvât rien qui put la peiner et dont elle-même n’eût pas à rougir. La pensée que peut-être Henri verrait cet écrit, ajoutait à la difficulté. Après y avoir long-tems réfléchi et être restée dans une grande perplexité, elle ne trouva rien de mieux que d’écrire d’une manière simple et courte.

Quelle singulière liaison, dit Mist. Morland quand la lettre fut écrite ! Si vite formée, si-tôt rompue ! Je suis fâchée qu’il en soit ainsi, car Mist. Allen pensait beaucoup de bien de ces jeunes gens. Vous avez été aussi bien tristement trompée par votre Isabelle. Ah ! mon pauvre James ! Nous apprenons à vivre. Il faut espérer que les amies que vous ferez à l’avenir seront plus dignes de votre amitié que les premières. Catherine rougit et répondit vivement : personne n’est plus digne que Miss Tilney d’inspirer une constante amitié.

Elle pensa aussi à Henri ; elle sentit que rien n’affaiblirait la tendresse qu’elle éprouvait pour lui ; le désir de le rencontrer se présenta à son esprit. À cette idée ses yeux se remplirent de larmes.

Sa mère lui proposa, pour la distraire, d’aller chez M. Allen ; elle accepta. La maison de ce dernier n’était distante de celle de M. Morland que d’un quart de mille. Pendant le chemin la mère de Catherine lui dit tout ce qu’elle pensait sur la mésaventure de James.

Catherine fut reçue par les Allen avec une tendre affection et un plaisir véritable ; ils furent très-étonnés et très-affligés d’apprendre comment elle avait été traitée, quoique le récit que Mist. Morland en fit fût extrêmement simple et qu’elle n’eût aucune intention d’exciter de ressentiment.
Catherine nous a surpris hier soir, dit-elle, elle a voyagé toute seule et n’a su qu’elle devait partir que samedi dans la nuit, parce que le Général Tilney, ou par caprice, ou par je ne sais qu’elle raison, s’est tout d’un coup trouvé fatigué de l’avoir chez lui et lui a fait dire de partir. Cela est vraiment bien peu amical ; il doit être un fort sot homme.

M. Allen montra sur cette affaire le ressentiment d’un ami, et Mist. Allen, dont les idées n’étaient ni bien nombreuses ni bien variées, exprima

son étonnement, répéta ses conjectures, et finit chaque phrase par ces mots : à quoi pensait le Général ?

En retournant chez elle, Mist. Morland s'efforça de persuader à sa fille combien des amis solides et affectionnés tels que les Allen étaient à conserver. Combien l'étaient peu les liaisons que les convenances de la société ou des plaisirs formaient ; elle dit que souvent celles-ci ne causaient que des peines et des regrets, ainsi que lui prouvait celle qu'elle avait eue avec les Tilney. Il y avait infiniment de bon sens dans ces observations, mais il est, dans la vie, des situations d'esprit où le bon sens n'a aucun empire.

Mistriss Morland était sortie avec Catherine, un jour après son arrivée. Elle fut très-étonnée en rentrant à la maison d'y trouver un jeune homme qui lui était entièrement inconnu ; celui-ci se leva de l'air le plus respectueux, et lui fut annoncé par Catherine toute tremblante comme M. Tilney.

Avec tout l'embarras d'une véritable émotion, il commença par se justifier d'avoir osé se présenter chez elle, reconnaissant qu'après ce qui s'était passé, il n'avait aucun droit à une réception bienveillante à Fullerton. Il dit que l'impatience qu'il avait de savoir si Miss Morland était arrivée chez elle sans accident était la cause de sa visite. Il n'avait pas affaire à un cœur vindicatif, et Mistriss Morland ne croyant ni lui, ni sa sœur, coupables du mauvais procédé de leur père avait conservé pour tous deux des sentimens de bienveillance ; elle fut mieux disposée encore en faveur de Henri par sa présence ; elle le reçut avec politesse, et sans aucune affectation, elle le remercia de l'attention qu'il avait pour sa fille, et lui donna l'assurance que les amis de ses enfans seraient toujours bien reçus chez elle. Ensuite elle le pria de ne plus parler de tout ce qui s'était passé.

Il était très-disposé à obéir à cette demande ; quoiqu'il fut extrêmement rassuré par un accueil aussi inattendu, il n'aurait pas été en son pouvoir dans ce moment de s'expliquer sur ce sujet. Il se remit sans rien dire sur son siège, répondit civilement aux observations que Mist. Morland lui fit sur le tems et sur la route. Pendant ce tems Catherine, la tremblante, l'inquiète, la craintive, l'heureuse Catherine ne disait pas un mot ; mais les couleurs dont ses joues se chargèrent, l'éclat dont ses yeux brillèrent, firent connaître à sa mère que l'effet de cette visite lui serait salutaire au moins pendant quelque tems.

Mistriss Morland qui désirait la présence de son mari, autant pour rassurer M. Tilney sur leurs sentimens à son égard, que pour avoir les moyens de soutenir la conversation, le fit appeler par un de ses enfans. Il n'était pas à la maison ; elle se trouva donc sans aide, aussi au bout d'un quart-d'heure, elle n'eut plus rien à dire. Après quelques minutes de silence, Henri se tourna vers Catherine pour la première fois depuis que Mist. Morland était entrée ; il lui demanda avec vivacité si M. et Mist. Allen étaient alors à Fullerton, et s'embarrassant dans d'obscures et insignifiantes explications, il annonça (ce qu'il aura pu dire en deux mots) l'intention d'aller leur offrir ses respects. Se levant avec quelque trouble, il la pria d'avoir la bonté de lui indiquer le chemin de leur demeure.

De cette fenêtre, Monsieur, dit la petite Sarah, vous pouvez voir leur maison. Mist Morland pensa que son désir n'était pas probablement de faire seulement une visite à leurs dignes amis, mais que peut-être il avait quelques explications à donner à Catherine sur la conduite du Général, en conséquence elle engagea sa fille à conduire elle-même M. Tilney chez M. Allen.

Ils sortirent ensemble. Pour cette fois Mist. Morland ne s'était pas trompée sur le désir qu'ils avaient tous les deux. L'intention de Henri était bien de donner à Catherine quelques explications par rapport à la conduite de son père ; mais son objet principal était de lui en donner de relatives à lui-même. Ce fut par celles-ci qu'il commença, et ses explications furent telles qu'avant qu'ils fussent parvenus à l'enclos de M. Allen, Catherine pensa qu'il ne pouvait les répéter trop souvent. Elle recevait l'assurance de sa tendresse, il sollicitait le don de son cœur, qu'il savait depuis long-tems être à lui. Quoique Henri fut alors tendrement attaché à Catherine, qu'il appréciât ses excellentes qualités, qu'il aimât vraiment sa société, je dois convenir que cet amour ne fut dans l'origine que de la reconnaissance ou en d'autres termes que l'effet de la persuasion où il était qu'elle le préférait. C'est une circonstance assez commune dans le cours ordinaire des choses.

La visite de Mist. Allen fut très-courte, Henri parla peu ; ses paroles étaient sans suite, sans liaison ; et Catherine absorbée dans la contemplation de son bonheur, ouvrit à peine la bouche. Ils se hâtèrent de sortir et de jouir du charme d'un tête-à-tête. Catherine fut en état de juger jusqu'à quel point ils pouvaient compter sur la sanction du Général Tilney. Deux jours avant son retour de Woodston, Henri rencontra son père près de l'abbaye ; il le trouva impatient de lui apprendre dans les termes les plus amers le départ de

Miss Morland, et de lui ordonner de ne plus penser à elle. C'était pourtant à la suite d'un ordre si positif que Henri s'était déterminé à venir offrir sa main à Catherine. Celle-ci au milieu des terreurs que lui inspiraient ces détails, admirait la tendre délicatesse de M. Tilney, qui lui avait fait l'aveu de son amour et demandé sa main avant de lui laisser connaître la volonté du Général.

Henri lui expliqua ensuite les motifs de la conduite de son père. Elle eut une vive satisfaction d'apprendre qu'il ne savait rien des soupçons qu'elle avait eus sur lui, qu'il ne l'accusait de rien. Elle était involontairement, et sans même qu'elle le sût, l'objet d'une erreur que par orgueil il croyait ne pouvoir pardonner, tandis qu'un orgueil mieux entendu aurait dû contribuer à l'en préserver. Elle n'était à ses yeux coupable que d'être moins riche qu'il ne l'avait cru. D'après une fausse opinion qu'il avait eue de son bien, de ses espérances, il l'avait recherchée à Bath, il l'avait engagée à venir à Northanger, et l'avait destinée à être sa bru. Quand il reconnut son erreur, il ne trouva rien de mieux à faire que de l'éloigner promptement de Northanger, quoique ce fût selon lui une faible preuve de son ressentiment contre elle et de son mépris pour sa famille.

C'était John Thorpe qui d'abord l'avait trompé. S'appercevant un soir au spectacle que son fils s'occupait beaucoup de Miss Morland, il avait par hasard demandé à Thorpe s'il savait de quelle famille elle était ; celui-ci, heureux et vain d'être en conversation liée avec un homme de l'importance du Général, fut très-communicatif ; mais très-peu exact. L'espérance que la famille concevait du mariage prochain d'Isabelle avec Morland, celle qu'il avait lui-même d'épouser Catherine, pour laquelle il avait du goût, firent que dans ses détails il représenta la famille Morland comme étant dans la position la plus brillante, et l'état de Catherine comme devant être plus brillant encore par les espérances que lui donnait l'amitié que les Allen avaient pour elle. Sa vanité l'engageait toujours à augmenter la fortune des personnes avec lesquelles il était une liaison. Depuis qu'il savait que son ami Morland prétendait à la main de sa sœur il ajoutait chaque jour aux avantages qu'il lui supposait, il doublait ceux qu'il lui connaissait et ceux que selon lui il attendait de son avancement, il triplait sa fortune particulière, lui supposait une tante très-riche dont il devait hériter, et, pour rendre l'héritage plus considérable, il diminuait le nombre des enfans de M. Morland ; de cette manière, il présenta au Général cette famille sous le jour le plus avantageux.

Quant à Catherine, l'objet principal de l'attention et des calculs du Général, John l'enrichit plus encore d'après ce qu'il disait, les mille ou quinze cents pièces que son père lui donnerait en mariage ne seraient qu'une petite somme en comparaison de celles que Mist Allen y ajouterait. L'amitié que celle-ci et son mari avaient pour Miss Morland, faisait croire qu'elle aurait toute leur fortune ; il ne la nommait que l'héritière de Fullerton ; c'était d'après ces renseignemens que le Général avait agi ; il n'avait nulle raison de douter de la vérité de ces détails. D'un côté il pensait que la famille Thorpe, au moment de contracter une alliance avec celle des Morland, devait connaître avec certitude la fortune de celle-ci ; d'un autre côté l'espoir que John avait d'épouser Catherine, espoir dont le premier parlait ouvertement et avec présomption, semblait suffire pour prouver qu'il connaissait la vérité. Il ajoutait que les Allen étaient très-riches et sans enfans ; que Miss Morland était l'unique objet de leur affection ; que connaissant leur tendresse pour elle, il avait pensé à la rechercher en mariage.

Le Général, en remerciant M. Thorpe de ces intéressantes communications, forma aussitôt le projet d'en profiter pour réunir les prétentions de l'orgueil et les intérêts de son fils. Catherine alors ne savait pas plus que les enfans du Général tout ce qui se passait. Ceux-ci ne pouvaient concevoir quelle était la cause des attentions et du respect que leur père témoignait à Miss Morland ; ils en avaient été surpris dans l'origine ; ils l'étaient plus encore de voir que chaque jour il ajoutait aux égards qu'il avait pour elle. La recommandation qu'il avait si expressément faite un jour à son fils de faire tout son possible pour plaire à Miss Morland avait bien dénoté quelque intention secrète. Henri avait conjecturé que son père pensait qu'elle serait un parti avantageux pour lui ; mais jusqu'au moment où il venait d'avoir la dernière explication à Northanger, il n'avait pas eu le moindre soupçon des faux calculs sur lesquels son père fondait son espoir.

C'était Thorpe lui-même qui avait détrompé le Général. Celui-ci l'avait rencontré à Londres, et John sous l'influence des sentimens qu'il avait alors et qui étaient entièrement opposés à ceux qu'il avait eus lorsque pour la première fois il avait parlé de Catherine, offensé du refus de celle-ci, et plus encore de l'inutilité des efforts qu'il avait faits pour opérer une réconciliation entre Morland et Isabelle, convaincu qu'ils étaient séparés pour toujours, John enfin, qui méprisait une amitié qui ne pouvait plus lui

être d’aucune utilité, se hâta de démentir tout ce qu’il avait dit d’avantageux sur la famille Morland. Il avoua qu’il avait été absolument dans l’erreur sur la fortune et les espérances qu’il lui avait cru. Il dit avoir été trompé par les rodomontades de son ami, qui lui avait fait accroire que son père était un homme d’importance et fort riche ; mais que les événemens survenus pendant les trois dernières semaines lui avaient fait acquérir la preuve qu’il n’en était rien. Qu’en conséquence le mariage projeté de sa sœur et de James, mariage presque arrêté entre les deux familles, avait été rompu, sur la connaissance que lui John s’était procurée que M. Morland était dans l’impuissance de donner aux jeunes gens de quoi vivre, même le plus simplement du monde. C’était une famille pauvre, chargée d’un grand nombre d’enfans, peu considérée dans le voisinage, (ce qu’il avait vérifié lui-même en dernier lieu), vivant d’une manière qui excédait ses moyens, recherchant la société des personnes trop riches pour elle, enfin c’étaient des gens intrigans, présomptueux et peu estimables.

Et les Allen demanda le Général stupéfait !

John détruisit encore l’erreur dans laquelle il l’avait jeté de ce côté. Depuis qu’il les connaissait mieux, il avait découvert quel était le jeune parent auquel devait revenir leur héritage. Le Général ne demanda rien de plus, il était en colère contre tout le monde et contre lui-même. Il partit le jour suivant pour l’abbaye où nous avons vu ce qu’il était venu faire.

Henri fit connaître qu’il avait déclaré avec fermeté à son père qu’il n’aurait pas d’autre épouse que celle qu’il lui avait précédemment ordonné d’aimer. Le Général était terrible dans sa colère, il avait menacé son fils, et tous deux s’étaient séparés dans l’état le plus violent. L’après-midi du jour suivant Henri était parti pour Fullerton.

OceanofPDF.com

CHAPITRE X.

Table des matières

M. et Mist. Morland furent extrêmement surpris d'entendre M. Tilney leur demander leur consentement à son union avec leur fille. Ils restèrent quelque tems stupéfaits ; jamais il ne leur était venu dans la pensée qu'il pourrait y avoir d'attachement entre ces deux jeunes gens ; comme ils croyaient que rien n'était plus naturel que l'amour qu'avait pu inspirer Catherine, ils éprouvèrent l'heureuse émotion de l'orgueil des parens pour leurs enfans. En ce qui les concernait, ils n'avaient pas la moindre objection à faire ; les manières agréables de M. Tilney, la raison qu'il montrait étaient pour lui une puissante recommandation auprès d'eux, n'ayant jamais entendu dire de mal de lui, il n'était pas dans leur caractère d'en supposer ; la bienveillance leur tenait lieu d'expérience, et sa personne en inspirait. Catherine, dit Mist. Morland, après avoir réfléchi, fera une bien mauvaise femme de ménage ; il faudra patienter ; il n'y a rien de tel que la pratique.

On parla ensuite de l'obstacle qui, tant qu'il subsisterait, devait empêcher le mariage. Leur caractère était facile, mais leurs principes étaient fermes. Ils ne pouvaient donner leur consentement à cette union tant que le père de Henri s'y opposerait ; leurs prétentions étaient toujours simples ; ils ne pensaient pas à demander que le Général eût l'air de solliciter leur alliance, ou qu'il témoignât qu'il la souhaite et la voit avec grand plaisir ; ils ne mettaient ni raffinement ni vanité dans leur conduite ; ils n'exigeaient donc que son consentement ; jugeant d'après leur cœur, ils ne pouvaient croire qu'il le refusât long-tems, alors leur approbation suivrait immédiatement. Ce consentement seul les occupait ; ils ne pensaient pas à l'argent, ils étaient assurés que Henri aurait dans la suite, une fortune assez considérable ; son revenu actuel était indépendant et suffisant : sous tous les rapports ils regardaient cette union comme au-dessus des prétentions qu'ils auraient pu avoir pour leur fille.

Les jeunes gens ne durent pas être surpris de cette décision ; ils s'en affligèrent, mais ne s'en plaignirent pas ; ils se séparèrent en s'efforçant d'espérer, quoiqu'ils le crussent presqu'impossible qu'il se ferait bientôt un changement dans l'esprit du Général. Henri retourna dans sa résidence à Woodston (il n'en avait plus ailleurs) pour veiller à ses jeunes plantations,

qui devaient à l'avenir rendre ce séjour plus agréable à Catherine. Celle-ci resta à Fullerton pour pleurer. Ne me demandez pas si tous deux adoucissaient les tourmens de l'absence par une correspondance secrète. M. et Mist. Morland étaient trop bons pour en avoir défendu une ouverte. Toujours quand il arrivait une bonne petite lettre pour Catherine ; ils avaient l'air de s'occuper d'autre chose, pour la lui laisser lire à son aise.

Les inquiétudes qui devaient être le partage de Henri et de Catherine et qui seraient les mêmes pour tous les amans qui se trouveraient dans leur position pourraient, si nous le voulions, amener de longs récits à mes lecteurs qui, se voyant arrivés presqu'à la dernière page, s'attendent au contraire que je vais conclure brusquement ce mariage ; source d'une félicité parfaite et inaltérable. Mais comment peut-il se faire si promptement ? Quel événement assez puissant pourra vaincre la résistance du Général, et le faire un peu céder ? Cet événement qui eut lieu dans le cours de l'été suivant fut le mariage de sa fille avec un Lord fort riche. Outre la fortune, ce Lord apportait à Éléonore un titre fait pour satisfaire l'ambition de son père, qui en ressentit une telle joie qu'il eut un accès de bonne humeur qui lui dura plusieurs jours. Éléonore en profita pour solliciter le pardon de son frère. Le Général dit qu'il lui accordait la permission de faire une sottise, puisque tel était son bon plaisir.

Le mariage d'Éléonore l'unissait à l'homme de son choix et mettait un terme aux chagrins qu'elle éprouvait à Northanger depuis le bannissement de Henri. Il fut un sujet de grande satisfaction pour tous ses amis qui l'aimaient sincèrement. Je le partage avec eux, car je ne connais personne qui ait plus qu'elle de mérite sans prétentions, et qui ait été préparée par plus de peines habituelles au bonheur dont elle méritait de jouir. Depuis long-tems elle était aimée de l'homme qu'elle venait d'épouser. L'infériorité du rang et de la fortune de celui-ci l'avaient toujours empêché de découvrir ses sentimens. Une succession, qui le rendit possesseur d'un titre et d'une fortune inespérée, anéantit tous les obstacles.

L'époux d'Éléonore était vraiment digne d'elle. Indépendamment de la pairie à laquelle il était monté, de sa fortune, de son amour, il était un charmant jeune homme dans toute la signification de ce mot. Il est inutile que je m'étende plus au long sur son mérite. Quand on a dit le plus charmant jeune homme du monde, chacun se le représente aussitôt. Tout ce que je puis dire par rapport à lui, (les règles de la composition me défendant l'introduction d'un caractère qui n'a aucune liaison avec mon histoire) ;

c’est que le rouleau de mémoires, qu’un valet de chambre négligent avait oubliés, était de lui.

L’influence du vicomte et de la vicomtesse en faveur de Henri fut secondée par l’impression que fit sur le Général la conduite désintéressée de M. Morland, il pensa que le second rapport de Thorpe n’était pas plus vrai que le premier, que la vengeance semblait lui avoir inspiré, puisque Catherine aurait en mariage une dot considérable ; sa famille n’était pas pauvre et encore moins dans le besoin, comme Thorpe l’avait dit. Cette dot affaiblit beaucoup les motifs de son opposition et adoucit les regrets que son orgueil avait fait naître. De plus il parvint à se procurer secrètement la certitude que Fullerton était une libre propriété des Allen ; que ceux-ci n’avaient pas d’héritier substitué, comme l’avait assuré Thorpe. Alors le champ des espérances lui fut encore ouvert de ce côté.

En conséquence, aussitôt après le mariage d’Éléonore, le Général permit à son fils de revenir à Northanger ; il lui remit le consentement qu’il donnait à son union avec Catherine dans une lettre fort polie, mais un peu emphatique, qu’il écrivit à M. Morland. Le mariage suivit immédiatement : la jeunesse dansa, et après douze mois écoules depuis leur première rencontre Catherine et Henri furent unis.

Il est assez beau pour eux de commencer la carrière d’un bonheur parfait, l’une à l’âge de dix-sept ans, l’autre à celui de vingt-huit ; quoique j’aie été la première à blâmer le Général de la barbarie de sa conduite, quand il s’opposait à leur félicité ; il me semble que nous devons maintenant penser que c’est par cette barbarie même qu’elle a été assurée. En effet les amans ont eu le tems de se mieux connaître, et leur attachement est devenu plus solide. Chacun peut avoir là-dessus son opinion ; mais la mienne et la morale de cet ouvrage est de recommander la tyrannie des pères pour que la désobéissance des fils puisse être récompensée.

fin du troisième et dernier volume.

OceanofPDF.com

Persuasion (1818)

Table des matières

Contenu

CHAPITRE I
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
CHAPITRE XVI
CHAPITRE XVII
CHAPITRE XVIII
CHAPITRE XIX
CHAPITRE XX
CHAPITRE XXI
CHAPITRE XXII
CHAPITRE XXIII
CHAPITRE XXIV

OceanofPDF.com

CHAPITRE I

Table des matières

Sir Walter Elliot, de Kellynch-Hall, dans le comté de Somerset, n'avait jamais touché un livre pour son propre amusement, si ce n'est le livre héraldique.

Là il trouvait de l'occupation dans les heures de désœuvrement, et de la consolation dans les heures de chagrin. Devant ces vieux parchemins, il éprouvait un sentiment de respect et d'admiration. Là, toutes les sensations désagréables provenant des affaires domestiques se changeaient en pitié et en mépris. Quand il feuilletait les innombrables titres créés dans le siècle dernier, si chaque feuille lui était indifférente, une seule avait constamment pour lui le même intérêt, c'était la page où le volume favori s'ouvrait toujours :

Famille Elliot, de Kellynch-Hall :

Walter Elliot, né le 1er *mars* 1760 ; *épousa*, *le* 15 juillet 1784,

> *Élisabeth, fille de Jacques Stevenson, esquire de South-Park, comté de Glocester, laquelle mourut en* 1800. *Il en eut :*

*Élisabeth, née le 1*er *juin* 1785,

Anna, née le 9 *aoust* 1787,

Un fils mort-né le 5 *novembre* 1789,

et Marie, née le 20 *novembre* 1791.

Tel était le paragraphe sorti des mains de l'imprimeur ; mais Sir Walter y avait ajouté pour sa propre instruction, et pour celle de sa famille, à la suite de la date de naissance de Marie :

« Mariée le 16 décembre 1810 à Charles Musgrove, esquire d'Uppercross, comté de Somerset. »

Puis venait l'histoire de l'ancienne et respectable famille : le premier de ses membres s'établissant dans Cheshire, exerçant la fonction de haut shérif ; représentant un bourg dans trois parlements successifs, et créé baronnet dans la première année du règne de Charles II. Le livre mentionnait aussi les femmes ; le tout formant deux pages in-folio, accompagné des armoiries et terminé par l'indication suivante : « Résidence principale : Kellynch-Hall, comté de Somerset. »

Puis, de la main de Sir Walter :

« Héritier présomptif : William Walter Elliot, esquire, arrière-petit-fils du second Sir Walter. »

La vanité était le commencement et la fin du caractère de Sir Elliot : vanité personnelle, et vanité de rang.

Il avait été remarquablement beau dans sa jeunesse, et à cinquante-quatre ans, étant très bien conservé, il avait plus de prétentions à la beauté que bien des femmes, et il était plus satisfait de sa place dans la société que le valet d'un lord de fraîche date. À ses yeux, la beauté n'était inférieure qu'à la noblesse, et le *Sir Walter Elliot*, qui réunissait tous ces dons, était l'objet constant de son propre respect et de sa vénération.

Il dut à sa belle figure et à sa noblesse d'épouser une femme très supérieure à lui. Lady Elliot avait été une excellente femme, sensée et aimable, dont le jugement et la raison ne la trompèrent jamais, si ce n'est en s'éprenant de Sir Walter.

Elle supporta, cacha ou déguisa ses défauts, et pendant dix-sept ans le fit respecter. Elle ne fut pas très heureuse, mais ses devoirs, ses amis, ses enfants l'attachèrent assez à la vie, pour qu'elle la quittât avec regret.

Trois filles, dont les aînées avaient, l'une seize ans, l'autre quatorze, furent un terrible héritage et une lourde charge pour un père faible et vain. Mais elle avait une amie, femme sensée et respectable, qui s'était décidée, par attachement pour elle, à habiter tout près, au village de Kellynch. Lady Elliot se reposa sur elle pour maintenir les bons principes qu'elle avait tâché de donner à ses filles.

Cette amie n'épousa pas Sir Walter, quoique leur connaissance eût pu le faire supposer.

Treize années s'étaient écoulées depuis la mort de lady Elliot, et ils restaient proches voisins et amis intimes, mais rien de plus.

Il n'est pas étonnant que lady Russel n'eût pas songé à un second mariage ; car elle possédait une belle fortune, était d'un âge mûr, et d'un

caractère sérieux, mais le célibat de Sir Walter s'explique moins facilement.

La vérité est qu'il avait essuyé plusieurs refus à des demandes en mariage très déraisonnables. Dès lors, il se posa comme un bon père qui se dévoue pour ses filles. En réalité, pour l'aînée seule, il était disposé à faire quelque chose, mais à condition de ne pas se gêner. Élisabeth, à seize ans, avait succédé à tous les droits et à la considération de sa mère.

Elle était fort belle et ressemblait à son père, sur qui elle avait une grande influence ; aussi avaient-ils toujours été d'accord. Les deux autres filles de Sir Walter étaient, à son avis, d'une valeur inférieure.

Marie avait acquis une légère importance en devenant Mme Musgrove ; mais Anna, avec une distinction d'esprit et une douceur de caractère que toute personne intelligente savait apprécier, n'était rien pour son père, ni pour sa sœur.

On ne faisait aucun cas de ce qu'elle disait, et elle devait toujours s'effacer ; enfin elle n'était qu'Anna.

Lady Russel aimait ses sœurs, mais dans Anna seulement elle voyait revivre son amie.

Quelques années auparavant, Anna était une très jolie fille, mais sa fraîcheur disparut vite, et son père, qui ne l'admirait guère quand elle était dans tout son éclat, car ses traits délicats et ses doux yeux bruns étaient trop différents des siens, ne trouvait plus rien en elle qui pût exciter son estime, maintenant qu'elle était fanée et amincie.

Il n'avait jamais espéré voir le nom d'Anna sur une autre page de son livre favori. Toute alliance égale reposait sur Élisabeth, car Marie, entrée dans une notable et riche famille de province, lui avait fait plus d'honneur qu'elle n'en avait reçu. Un jour ou l'autre, Élisabeth se marierait selon son rang.

Il arrive parfois qu'une femme est plus belle à vingt-neuf ans que dix ans plus tôt. Quand elle n'a eu ni chagrins, ni maladies, c'est souvent une époque de la vie où la beauté n'a rien perdu de ses charmes.

Chez Élisabeth, il en était ainsi : c'était toujours la belle miss Elliot, et Sir Elliot était à moitié excusable d'oublier l'âge de sa fille, et de se croire lui-même aussi jeune qu'autrefois au milieu des ruines qui l'entouraient. Il voyait avec chagrin Anna se faner, Marie grossir, ses voisins vieillir et les rides se creuser rapidement autour des yeux de lady Russel.

Élisabeth n'était pas aussi satisfaite que son père. Depuis treize ans, elle était maîtresse de Kellynch-Hall, présidant et dirigeant avec une assurance

et une décision qui ne la rajeunissaient pas.

Pendant treize ans, elle avait fait les honneurs du logis, établissant les lois domestiques, assise dans le landau à la place d'honneur, et ayant le pas immédiatement après lady Russel dans tous les salons et à tous les dîners. Treize hivers l'avaient vue ouvrir chaque bal de cérémonie donné dans le voisinage, et les fleurs de treize printemps avaient fleuri depuis qu'elle allait, avec son père, jouir des plaisirs de Londres pendant quelques semaines. Elle se rappelait tout cela, et la conscience de ses vingt-neuf ans lui donnait des appréhensions et quelques regrets. Elle se savait aussi belle que jamais, mais elle sentait s'approcher les années dangereuses, et aurait voulu être demandée par quelque baronnet avant la fin de l'année. Elle aurait pu alors feuilleter le livre par excellence avec autant de joie qu'autrefois ; mais voir toujours la date de sa naissance, et pas d'autre mariage que celui de sa jeune sœur, lui rendait le livre odieux ; et plus d'une fois, le voyant ouvert, elle le repoussa en détournant les yeux.

D'ailleurs elle avait eu une déception que ce livre lui rappelait toujours. L'héritier présomptif, ce même William Walter Elliot dont les droits avaient été si généreusement reconnus par son père, avait refusé sa main. Quand elle était toute petite fille, et qu'elle espérait n'avoir point de frère, elle avait songé déjà à épouser William, et c'était aussi l'intention de son père. Après la mort de sa femme, Sir Walter rechercha la connaissance d'Elliot. Ses ouvertures ne furent pas reçues avec empressement, mais il persévéra, mettant tout sur le compte de la timidité du jeune homme. Dans un de leurs voyages à Londres, Élisabeth était alors dans tout l'éclat de sa beauté et de sa fraîcheur, William ne put refuser une invitation.

C'était alors un jeune étudiant en droit, Élisabeth le trouva extrêmement agréable et se confirma dans ses projets. Il fut invité à Kellynch. On en parla et on l'attendit jusqu'au bout de l'année, mais il ne vint pas. Le printemps suivant, on le revit à Londres. Les mêmes avances lui furent faites, mais en vain. Enfin on apprit qu'il était marié.

Au lieu de chercher fortune dans la voie tracée à l'héritier de Sir Walter, il avait acheté l'indépendance en épousant une femme riche, de naissance inférieure.

Sir Walter fut irrité ; il aurait voulu être consulté, comme chef de famille, surtout après avoir fait si publiquement des avances au jeune homme ; car on les avait vus ensemble au Tattersall et à la Chambre des Communes. Il exprima son mécontentement.

Mais M. Elliot n’y fit guère attention, et même n’essaya point de s’excuser ; il se montra aussi peu désireux d’être compté dans la famille que Sir Walter l’en jugeait indigne, et toute relation cessa.

Élisabeth se rappelait cette histoire avec colère ; elle avait aimé l’homme pour lui-même et plus encore parce qu’il était l’héritier de Sir Walter ; avec lui seul, son orgueil voyait un mariage convenable, elle le reconnaissait pour son égal. Cependant il s’était si mal conduit, qu’il méritait d’être oublié. On aurait pu lui pardonner son mariage, car on ne lui supposait pas d’enfants, mais il avait parlé légèrement et même avec mépris de la famille Elliot et des honneurs qui devaient être les siens. On ne pouvait lui pardonner cela. Telles étaient les pensées d’Élisabeth ; telles étaient les préoccupations et les agitations destinées à varier la monotonie de sa vie élégante, oisive et somptueuse, et à remplir les vides qu’aucune habitude utile au dehors, aucuns talents à l’intérieur ne venaient occuper.

Mais bientôt d’autres préoccupations s’ajoutèrent à celles-là : son père avait des embarras d’argent. Elle savait qu’il était venu habiter la baronnie pour payer ses lourdes dettes, et pour mettre fin aux insinuations désagréables de son homme d’affaires, M. Shepherd. Le domaine de Kellynch était bon, mais insuffisant pour la représentation que Sir Walter jugeait nécessaire. Tant qu’avait vécu lady Elliot, l’ordre, la modération et l’économie avaient contenu les dépenses dans les limites des revenus ; mais cet équilibre avait disparu avec elle : les dettes augmentaient ; elles étaient connues, et il devenait impossible de les cacher entièrement à Élisabeth. L’hiver dernier, Sir Walter avait proposé déjà quelques diminutions dans les dépenses, et, pour rendre justice à Élisabeth, elle avait indiqué deux réformes : supprimer quelques charités inutiles, et ne point renouveler l’ameublement du salon. Elle eut aussi l’heureuse idée de ne plus donner d’étrennes à Anna. Mais ces mesures étaient insuffisantes ; Sir Walter fut obligé de le confesser, et Élisabeth ne trouva pas d’autre remède plus efficace. Comme lui, elle se trouvait malheureuse et maltraitée par le sort.

Sir Walter ne pouvait disposer que d’une petite partie de son domaine, et encore était-elle hypothéquée. Jamais il n’aurait voulu vendre, se déshonorer à ce point. Le domaine de Kellynch devait être transmis intact à ses héritiers.

Les deux amis intimes, M. Shepherd et lady Russel, furent appelés à donner un conseil ; ils devaient trouver quelque expédient pour réduire les

dépenses sans faire souffrir Sir Walter et sa fille dans leur orgueil ou dans leurs fantaisies.

OceanofPDF.com

CHAPITRE II

Table des matières

M. Shepherd était un homme habile et prudent. Quelle que fût son opinion sur Sir Walter, il voulait laisser à un autre que lui le rôle désagréable ; il s'excusa, se permettant toutefois de recommander une déférence absolue pour l'excellent jugement de lady Russel.

Celle-ci prit le sujet en grande considération et y apporta un zèle inquiet. C'était plutôt une femme de bon sens que d'imagination. La difficulté à résoudre était grande : lady Russel avait une stricte intégrité et un délicat sentiment d'honneur ; mais elle souhaitait de ménager les sentiments de Sir Walter et le rang de la famille. C'était une personne bonne, bienveillante, charitable et capable d'une solide amitié ; très correcte dans sa conduite, stricte dans ses idées de décorum, et un modèle de savoir-vivre.

Son esprit était très pratique et cultivé ; mais elle donnait au rang et à la noblesse une valeur exagérée, qui la rendait aveugle aux défauts des possesseurs de ces biens.

Veuve d'un simple chevalier, elle estimait très haut un baronnet, et Sir Walter avait droit à sa compassion et à ses attentions, non seulement comme un vieil ami, un voisin attentif, un seigneur obligeant, mari de son amie, père d'Anna et de ses sœurs, mais parce qu'il était Sir Walter.

Il fallait faire des réformes sans aucun doute, mais elle se tourmentait pour donner à ses amis le moins d'ennuis possible. Elle traça des plans d'économie, fit d'exacts calculs, et enfin prit l'avis d'Anna, qu'on n'avait pas jugé à propos de consulter, et elle subit son influence. Les réformes d'Anna portèrent sur l'honorabilité aux dépens de l'ostentation. Elle voulait des mesures plus énergiques, un plus prompt acquittement des dettes, une plus grande indifférence pour tout ce qui n'était pas justice et équité.

« Si nous pouvons persuader tout cela à votre père, dit lady Russel en relisant ses notes, ce sera beaucoup. S'il adopte ces réformes, dans sept ans il sera libéré, et j'espère le convaincre que sa considération n'en sera pas ébranlée, et que sa vraie dignité sera loin d'en être amoindrie aux yeux des gens raisonnables.

« En réalité, que fera-t-il, si ce n’est ce que beaucoup de nos premières familles ont fait, ou devraient faire ? Il n’y aura rien là de singulier, et c’est de la singularité que nous souffrons le plus. Après tout, celui qui a fait des dettes doit les payer ; et tout en faisant la part des idées d’un gentilhomme, le caractère d’honnête homme passe avant tout. »

C’était d’après ce principe qu’Anna voulait voir son père agir. Elle considérait comme un devoir indispensable de satisfaire les créanciers en faisant rapidement toutes les réformes possibles, et ne voyait aucune dignité en dehors de cela.

Elle comptait sur l’influence de lady Russel pour persuader une réforme complète ; elle savait que le sacrifice de deux chevaux ne serait guère moins pénible que celui de quatre, ainsi que toutes les légères réductions proposées par son amie. Comment les sévères réformes d’Anna auraient-elles été acceptées, puisque celles de lady Russel n’eurent aucun succès ?

Quoi ! supprimer tout confortable ! Les voyages, Londres, les domestiques et les chevaux, la table ; retranchements de tous côtés ! Ne pas vivre décemment comme un simple gentilhomme ! Non !

On aimait mieux quitter Kellynch que de rester dans des conditions si déshonorantes !

Quitter Kellynch ! L’idée fut aussitôt saisie par Shepherd, qui avait un intérêt aux réformes de Sir Walter, et qui était persuadé qu’on ne pouvait rien faire sans un changement de résidence. Puisque l’idée en était venue, il n’eut aucun scrupule à confesser qu’il était du même avis. Il ne croyait pas que Sir Walter pût réellement changer sa manière de vivre dans une maison qui avait à soutenir un tel caractère d’honorabilité et de représentation. Partout ailleurs il pourrait faire ce qu’il voudrait, et sa maison serait toujours prise pour modèle. Après quelques jours de doute et d’indécision, la grande question du changement de résidence fut décidée.

On pouvait choisir Londres, Bath, ou une autre habitation aux environs de Kellynch. L’objet de l’ambition d’Anna eût été de posséder une petite maison dans le voisinage de lady Russel, près de Marie, et de voir parfois les ombrages et les prairies de Kellynch. Mais sa destinée était d’avoir toujours l’inverse de ce qu’elle désirait. Elle n’aimait pas Bath, mais Bath devait être sa résidence.

Sir Walter penchait pour Londres, mais M. Shepherd n’en voulait pas pour lui, et il fut assez habile pour le dissuader et lui faire préférer Bath : là il pourrait comparativement faire figure à peu de frais.

Les deux avantages de Bath avaient été pris en grande considération : sa distance de Kellynch, seulement cinquante milles, et le séjour qu'y faisait lady Russel pendant une partie de l'hiver. À la grande satisfaction de cette dernière, Sir Walter et Élisabeth en arrivèrent à croire qu'ils ne perdraient rien à Bath en considération et en plaisirs. Lady Russel fut obligée d'aller contre les désirs de sa chère Anna. C'était en demander trop à Sir Walter que de s'établir dans une petite maison du voisinage. Anna, elle-même, y aurait trouvé des mortifications plus grandes qu'elle ne le prévoyait, et pour Sir Walter, elles eussent été terribles. Lady Russel considérait l'antipathie d'Anna pour Bath comme une prévention erronée provenant de trois années de pension passées là après la mort de sa mère, et en second lieu de ce qu'elle n'était pas en bonne disposition d'esprit pendant le seul hiver qu'elle y eût passé avec elle.

Lady Russel adorait Bath et s'imaginait que tout le monde devait penser comme elle. Sa jeune amie pourrait passer les mois les plus chauds avec elle à Kellynch-Lodge. Ce changement serait bon pour sa santé et pour son esprit. Anna avait trop peu vu le monde ; elle n'était pas gaie : plus de société lui ferait du bien.

Puis, Sir Walter, habitant dans le voisinage de Kellynch, aurait souffert de voir sa maison aux mains d'un autre ; c'eût été une trop rude épreuve. Il fallait louer Kellynch-Hall. Mais ce fut un profond secret, renfermé dans leur petit cercle.

Sir Walter eût été trop humilié qu'on l'apprît. M. Shepherd avait prononcé une fois le mot « avertissement », mais n'avait pas osé le redire.

Sir Walter en méprisait la seule idée et défendait qu'on y fît la moindre allusion. Il ne consentirait à louer que comme sollicité à l'imprévu, par un locataire exceptionnel, acceptant toutes ses conditions comme une grande faveur.

Nous approuvons bien vite ce que nous aimons. Lady Russel avait encore une autre raison d'être contente du départ projeté de Sir Walter. Élisabeth avait formé une intimité qu'il était désirable de rompre.

La fille de M. Shepherd, mal mariée, était revenue chez son père, avec deux enfants. C'était une femme habile qui connaissait l'art de plaire, au moins à Kellynch-Hall. Elle avait si bien su se faire accepter de miss Elliot, qu'elle y avait fait plusieurs séjours, malgré les prudentes insinuations de lady Russel, qui trouvait cette amitié déplacée.

Lady Russel avait peu d’influence sur Élisabeth et semblait l’aimer plutôt par devoir que par inclination. Celle-ci n’avait pour elle que des égards et de la politesse, mais jamais lady Russel n’avait réussi à faire prévaloir ses avis ; elle était très peinée de voir Anna exclue si injustement des voyages à Londres et avait insisté fortement à plusieurs reprises pour qu’elle en fît partie. Elle s’était efforcée souvent de faire profiter Élisabeth de son jugement et de son expérience, mais toujours en vain. Miss Elliot avait sa volonté, et jamais elle n’avait fait une opposition plus décidée à lady Russel, qu’en choisissant Mme Clay et en délaissant une sœur si distinguée, pour donner son affection et sa confiance là où il ne devait y avoir que de simples relations de politesse.

Lady Russel considérait Mme Clay comme une amie dangereuse, et d’une position inférieure ; et son changement de résidence, qui la laisserait de côté et permettrait à miss Elliot de choisir une intimité plus convenable, lui semblait une chose de première importance.

OceanofPDF.com

CHAPITRE III

Table des matières

« Permettez-moi de vous faire observer, Sir Walter, » dit M. Shepherd un matin à Kellynch-Hall, en dépliant le journal, « que la situation actuelle nous est très favorable. Cette paix ramènera à terre tous les riches officiers de la marine. Ils auront besoin de maisons. Est-il un meilleur moment pour choisir de bons locataires ? Si un riche amiral se présentait, Sir Walter ?

— Ce serait un heureux mortel, Shepherd, » répondit Sir Walter. « C'est tout ce que j'ai à remarquer. En vérité, Kellynch-Hall serait pour lui la plus belle de toutes les prises, n'est-ce pas, Shepherd ? »

M. Shepherd sourit, comme c'était son devoir, à, ce jeu de mots, et ajouta :

« J'ose affirmer, Sir Walter, qu'en fait d'affaires les officiers de marine sont très accommodants. J'en sais quelque chose. Ils ont des idées libérales, et ce sont les meilleurs locataires qu'on puisse voir. Permettez-moi donc de suggérer que si votre intention venait à être connue, ce qui est très possible (car il est très difficile à Sir Walter de celer à la curiosité publique ses actions et ses desseins ; tandis que moi, John Shepherd, je puis cacher mes affaires, car personne ne perd son temps à m'observer) ; je dis donc que je ne serais pas surpris, malgré notre prudence, si quelque rumeur de la vérité transpirait au dehors ; dans ce cas, des offres seront faites, et je pense que quelque riche commandant de la marine sera digne de notre attention, et permettez-moi d'ajouter que deux heures me suffisent pour accourir ici, et vous épargner la peine de répondre. »

Sir Walter ne répondit que par un signe de tête ; mais bientôt, se levant et arpentant la chambre, il dit ironiquement :

« Il y a peu d'officiers de marine qui ne soient surpris, j'imagine, d'habiter un tel domaine.

— Ils béniront leur bonne fortune, » dit Mme Clay (son père l'avait amenée, rien n'étant si bon pour sa santé qu'une promenade à Kellynch). « Mais je pense, comme mon père, qu'un marin serait un très désirable locataire. J'en ai connu beaucoup. Ils sont si scrupuleux, et si larges en affaires ! Si vous leur laissez vos beaux tableaux, Sir Walter, ils seront en sûreté : tout sera parfaitement soigné. Les jardins et les massifs seront

presque aussi bien entretenus qu'actuellement. Ne craignez pas, miss Elliot, que vos jolies fleurs soient négligées.

— Quant à cela, répondit froidement Sir Walter, si je me décidais à louer, j'hésiterais à accorder certains privilèges ; je ne suis pas disposé à faire des faveurs à un locataire. Sans doute le parc lui sera ouvert, et il n'en trouverait pas beaucoup d'aussi vastes.

« Quant aux restrictions que je puis imposer sur la jouissance des réserves de chasse, c'est autre chose. L'idée d'en donner l'entrée ne me sourit guère, et je recommanderais volontiers à miss Elliot de se tenir en garde pour ses parterres. »

Après un court silence, M. Shepherd hasarda : « Dans ce cas, il y a des usages établis, qui rendent chaque chose simple et facile entre propriétaire et locataire. Vos intérêts, Sir Walter, sont en mains sûres : comptez sur moi pour qu'on n'empiète pas sur vos droits. Qu'on me permette de le dire : je suis plus jaloux des droits de Sir Walter, qu'il ne l'est lui-même. »

Ici, Anna prit la parole.

« Il me semble que l'armée navale, qui a tant fait pour nous, a autant de droits que toute autre classe à une maison confortable. La vie des marins est assez rude pour cela, il faut le reconnaître.

— Ce que dit miss Anna est très vrai, répondit M. Shepherd.

— Certainement, » ajouta sa fille.

Mais bientôt après, Sir Walter fit cette remarque : « La profession a son utilité, mais je serais très fâché qu'un de mes amis lui appartînt.

— Vraiment ? répondit-on avec un regard de surprise.

— Oui ; sous deux rapports elle me déplaît. D'abord c'est un moyen pour un homme de naissance obscure d'obtenir une distinction qui ne lui est pas due, d'arriver à des honneurs que ses ancêtres n'ont jamais rêvés ; puis elle détruit totalement la beauté et la jeunesse. Un marin vieillit plus vite qu'un autre. J'ai toujours remarqué cela. Il risque par sa laideur de devenir un objet d'horreur pour lui-même, et il court la chance de voir le fils d'un domestique de son père arrivera un grade au-dessus du sien.

« Voici un exemple à l'appui de ce que je dis. Au printemps dernier, j'étais en compagnie de deux hommes :

« Lord Saint-Yves, dont le père a été ministre de campagne, presque sans pain. Je dus céder le pas à Lord Saint-Yves, et à un certain amiral Baldwin, le plus laid personnage qu'on puisse imaginer. Une figure martelée couleur d'acajou ; tout était lignes et rides : trois cheveux gris d'un

côté, et rien qu'un soupçon de poudre. « Au nom du ciel ! quel est ce vieux garçon ? dis-je à un ami qui se trouvait là. — Mon cher, c'est l'amiral Baldwin. Quel âge lui donnez-vous ? — Soixante ans, dis-je. — Quarante, répondit-il. Pas davantage. »

« Figurez-vous mon étonnement. Je n'oublierai pas facilement l'amiral Baldwin. Je n'ai jamais vu un exemple si déplorable de la vie de mer ; et c'est la même chose pour tous, à quelque différence près. Ballottés par tous les temps, dans tous les climats, ils arrivent à n'avoir plus figure humaine. C'est fâcheux qu'ils ne meurent pas subitement avant d'arriver à l'âge de l'amiral Baldwin.

— Ah ! vraiment, Sir Walter, vous êtes trop sévère, dit Mme Clay. Ayez un peu de pitié des pauvres gens. Nous ne sommes pas tous nés beaux, et la mer n'embellit pas certainement. J'ai souvent remarqué que les marins vivent longtemps. Ils perdent de bonne heure l'air jeune. Mais n'en est-il pas ainsi dans beaucoup d'autres professions ? Les soldats ne sont pas mieux traités, et même dans les professions plus tranquilles, il y a une fatigue d'esprit, sinon de corps, qui s'ajoute dans le visage d'un homme au travail du temps. Le légiste se consume, le médecin sort à toute heure, et par tous les temps, et même le prêtre est obligé d'entrer dans des chambres infectes, et d'exposer sa santé et sa personne à des miasmes empoisonnés. En réalité, les avantages physiques n'appartiennent qu'à ceux qui ne sont pas forcés d'avoir un état ; qui vivent sur leur propriété, employant le temps à leur guise, sans se tourmenter pour acquérir. À ceux-là seuls sont réservés les dons de la santé et les plus grands avantages physiques. »

Il semblait que M. Shepherd, dans ses efforts pour disposer Sir Walter en faveur d'un marin, eût été doué d'une seconde vue, car la première offre vint d'un amiral Croft, dont son correspondant de Londres lui avait parlé.

Selon le rapport qu'il se hâta d'en faire à Kellynch, l'amiral, natif de Somersetshire et possesseur d'une très belle fortune, désirait s'établir dans son pays, et était venu à Tauton chercher dans les annonces s'il trouverait quelque chose à sa convenance dans le voisinage ; n'en trouvant pas et entendant dire que Kellynch était peut-être à louer, il s'était présenté chez M. Shepherd pour avoir des renseignements détaillés.

Il avait montré un vif désir de louer, et fourni la preuve qu'il était un locataire recommandable.

« Qui est-ce que l'amiral Croft ? » demanda Sir Walter d'un ton froid et soupçonneux.

M. Shepherd répondit qu'il était noble, et Anna ajouta :

« Il est vice-amiral : il était à Trafalgar ; depuis, il a été aux Indes, et y est resté, je crois, plusieurs années.

— Alors il est convenu, dit Sir Walter, que sa figure est aussi jaune que les parements et les collets d'habits de ma livrée. »

M. Shepherd se hâta de l'assurer que l'amiral avait une figure cordiale, avenante, un peu hâlée et fatiguée, il est vrai ; mais qu'il avait des manières de parfait gentleman ; que probablement il ne ferait aucune difficulté quant aux conditions ; qu'il cherchait avant tout, et immédiatement, une maison confortable ; qu'il payerait la convenance, et n'aurait pas été surpris si Sir Walter avait demandé davantage. M. Shepherd fut éloquent, et donna sur la famille de l'amiral tous les détails qui faisaient de celui-ci un locataire désirable. Il était marié et sans enfants, c'est ce qu'on pouvait désirer de mieux. Il avait vu Mme Croft, qui avait assisté à leur conversation.

« C'est une vraie Lady, fine, et qui cause bien. Elle a fait plus de questions sur la maison, les conditions, les impôts, que l'amiral lui-même. Elle semble plus familière que lui avec les affaires. J'ai appris aussi qu'elle n'est pas inconnue dans cette contrée, pas plus que son mari. Elle est la sœur d'un gentilhomme qui demeurait à Montfort, il y a quelques années. Quel était donc son nom, Pénélope ? ma chère, aidez-moi. Le frère de Mme Croft ? »

Mme Clay causait avec miss Elliot d'une façon si animée, qu'elle n'entendit pas.

« Je n'ai aucune idée de ce que vous voulez dire, Shepherd, dit Sir Walter. Je ne me rappelle aucun gentilhomme demeurant à Montfort, depuis le vieux gouverneur Trent.

— Par exemple, c'est trop fort, je crois que j'oublierai bientôt mon nom. Un nom que je connaissais si bien ; ainsi que le gentleman, je l'ai vu cent fois. Il vint me consulter sur un délit de voisin, saisi sur le fait : un des domestiques du fermier s'introduisant dans son jardin, un mur éboulé, des pommes volées ; puis, malgré mon avis, une transaction eut lieu. C'est vraiment singulier.

— Je suppose que vous voulez parler de M. Wenvorth, dit Anna.

— C'est bien cela. Il eut la cure de Montfort pendant deux ans. Vous devez vous le rappeler.

— Wenvorth ? ah ! oui, le ministre de Montfort, vous m'avez dérouté par le mot gentilhomme. Je croyais que vous parliez d'un homme possédant

des propriétés. M. Wenvorth n’en avait aucune, je crois. C’est un nom inconnu, il n’est pas allié aux Straffort. On se demande comment les noms de notre noblesse deviennent si communs ? »

M. Shepherd, s’apercevant que cette parenté des Croft ne leur faisait aucun bien dans l’esprit de Sir Walter, n’en parla plus et mit tout son zèle à s’étendre sur ce qui leur était favorable : leur âge, leur fortune, la haute idée qu’ils s’étaient faite de Kellynch ; ajoutant qu’ils ne désiraient rien tant que d’être les locataires de Sir Walter. Cela eût semblé un goût extraordinaire vraiment, s’ils avaient pu connaître les devoirs d’un locataire de Sir Walter.

L’affaire réussit cependant, quoique Sir Walter regardât d’un mauvais œil quiconque prétendait habiter sa maison, trouvant qu’on était trop heureux de l’obtenir, même aux plus dures conditions.

Il autorisa M. Shepherd à négocier la location et à prendre jour avec l’amiral pour visiter la propriété. Sir Walter ne brillait pas par le jugement ; il comprit cependant qu’on pouvait difficilement trouver un meilleur locataire. Sa vanité était flattée du rang de l’amiral. « J’ai loué ma maison à l’amiral Croft » sonnerait bien mieux qu’à « monsieur un tel », qui exige toujours un mot d’explication. L’importance d’un amiral s’annonce de soi, mais il n’éclipse jamais un baronnet. Dans leurs relations réciproques, Sir Elliot aurait toujours le pas. Élisabeth désirait si fort un changement, qu’elle ne dit pas un mot qui pût retarder la décision. Anna quitta la chambre pour rafraîchir ses joues brûlantes ; elle alla dans son allée favorite et se dit avec un doux soupir : « Dans quelques mois peut-être, il sera ici. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE IV

Table des matières

Ce n’était pas M. Wenvorth le ministre, mais Frédéric Wenvorth, son frère, qui, nommé commandant après l’action de Saint-Domingue, s’était établi, en attendant de l’emploi, dans le comté de Somerset, dans l’été de 1806, et avait loué pour six mois à Montfort. C’était alors un jeune homme remarquablement beau, intelligent, spirituel et brillant, et Anna était une très jolie fille, douce, modeste, gracieuse et sensée. Ils se connurent, s’éprirent rapidement l’un de l’autre. Ils jouirent bien peu de cette félicité exquise. Sir Walter, sans refuser positivement son consentement, manifesta un grand étonnement, une grande froideur et une ferme résolution de ne rien faire pour sa fille. Il trouvait cette alliance dégradante, et lady Russel, avec un orgueil plus excusable et plus modéré, la considérait comme très fâcheuse. Anna Elliot ! avec sa beauté, sa naissance, son esprit, épouser à dix-neuf ans un jeune homme qui n’avait d’autre recommandation que sa personne, d’autre espoir de fortune que les chances incertaines de sa profession, et pas de relations qui puissent l’aider à obtenir de l’avancement ! La pensée seule de ce mariage l’affligeait ; elle devait l’empêcher si elle avait quelque pouvoir sur Anna.

Le capitaine Wenvorth avait eu de la chance et gagné beaucoup d’argent comme capitaine ; mais il dépensait facilement ce qui arrivait de même, et il n’avait rien acquis. Plein d’ardeur et de confiance, il comptait obtenir bientôt un navire. Il avait toujours été heureux, il le serait encore.

Cette confiance, exprimée avec tant de chaleur, avait quelque chose de si séduisant, qu’elle suffisait à Anna ; mais lady Russel en jugeait autrement. Ce caractère ardent, cette intrépidité d’esprit, lui semblaient plutôt un mal. Il était brillant et téméraire ; elle goûtait peu l’esprit, et elle avait pour l’imprudence presque un sentiment d’horreur. Elle condamna cette liaison à tous égards.

Combattre une telle opposition était impossible pour la douce Anna. Elle aurait pu résister au mauvais vouloir de son père, même sans être encouragée par un regard ou une bonne parole de sa sœur ; mais lady Russel ! qu’elle avait toujours aimée et respectée, si ferme et si tendre dans ses conseils, ne pouvait pas les donner en vain. Son opposition ne provenait

pas d’une prudence égoïste : si elle n’avait pas cru consulter plus encore le bien du jeune homme que celui de sa filleule, elle n’aurait pas empêché ce mariage.

Cette conscience du devoir rempli fut la principale consolation de lady Russel, dans cette rupture.

Elle en avait grand besoin, car elle avait à lutter contre l’opinion, et contre Wenvorth. Celui-ci quitta le pays.

Quelques mois avaient vu le commencement et la fin de leur liaison ; mais le chagrin d’Anna fut durable. Ce souvenir assombrit sa jeunesse, et elle perdit sa fraîcheur et sa gaieté.

Sept années s’étaient écoulées depuis, et le temps seul avait un peu effacé ces tristes impressions. Aucun voyage, aucun événement extérieur n’était venu la distraire. Dans leur petit cercle, elle n’avait vu personne qu’elle pût comparer à Wenvorth ; son esprit raffiné, son goût délicat, n’avaient pu trouver l’oubli dans un attachement nouveau.

Elle avait vingt-deux ans, quand un jeune homme, qui bientôt après fut agréé par sa sœur, sollicita sa main. Lady Russel déplora le refus d’Anna, car Charles Musgrove était le fils aîné d’un homme dont l’importance et les propriétés ne le cédaient qu’à Sir Walter. Il avait un bon caractère, de bonnes manières, et lady Russel se serait réjouie de voir Anna mariée aussi près d’elle et affranchie de la partialité de son père.

Mais Anna n’avait accepté aucun avis, et sa marraine, sans regretter le passé, désespéra presque, en lui voyant refuser ce mariage, de la voir entrer dans un état qui convenait si bien à son cœur aimant et à ses habitudes domestiques.

Ce sujet d’entretien fut écarté pour toujours, et elles ne purent savoir ni l’une ni l’autre si elles avaient changé d’opinion ; mais Anna, à vingt-sept ans, pensait autrement qu’à dix-neuf. Elle ne blâmait pas lady Russel ; cependant si une jeune fille dans une situation semblable lui eût demandé son avis, elle ne lui aurait pas imposé un chagrin immédiat en échange d’un bien futur et incertain.

Elle pensait qu’en dépit de la désapprobation de sa famille ; malgré tous les soucis attachés à la profession de marin ; malgré tous les retards et les désappointements, elle eût été plus heureuse en l’épousant qu’en le refusant, dût-elle avoir une part plus qu’ordinaire de soucis et d’inquiétudes, sans parler de la situation actuelle de Wenvorth, qui dépassait déjà ce qu’on aurait pu espérer.

La confiance qu'il avait en lui-même avait été justifiée. Son génie et son ardeur l'avaient guidé et inspiré. Il s'était distingué, avait avancé en grade, et possédait maintenant une belle fortune ; elle le savait par les journaux, et n'avait aucune raison de le croire marié.

Combien Anna eût été éloquente dans ses conseils ! Combien elle préférait une inclination réciproque et une joyeuse confiance dans l'avenir à ces précautions exagérées qui entravent la vie et insultent la Providence !

Dans sa jeunesse on l'avait forcée à être prudente plus tard elle devint romanesque, conséquence naturelle d'un commencement contre nature. L'arrivée du capitaine Wenvorth à Kellynch ne pouvait que raviver son chagrin.

Elle dut se raisonner beaucoup, et fut longtemps avant de pouvoir supporter ce sujet continuel de conversation. Elle y fut aidée par la parfaite indifférence des trois seules personnes de son entourage qui avaient le secret du passé, et qui semblaient l'avoir oublié ; le frère de Wenvorth avait connu, il est vrai, leur liaison, mais il avait depuis longtemps quitté le pays ; c'était en outre un homme très sensé et un célibataire. Elle était sûre de sa discrétion.

Mme Croft, sœur de Wenvorth, était alors hors d'Angleterre avec son mari ; Marie, sœur d'Anna, était en pension ; et les uns par orgueil, les autres par délicatesse ne l'avaient pas initiée au secret.

Anna espérait donc que l'arrivée des Croft ne lui amènerait aucune mortification.

OceanofPDF.com

CHAPITRE V

Table des matières

Le jour fixé pour la visite de l'amiral et de sa femme à Kellynch, Anna crut devoir aller se promener, puis elle regretta de les avoir manqués.

Mme Croft et Élisabeth se plurent réciproquement, et l'affaire qu'elles désiraient toutes deux fut bientôt conclue. L'amiral était si gai, si ouvert, son caractère était si généreux et si confiant, que Sir Walter fut influencé favorablement. Il lui fit un accueil d'autant plus poli, qu'il savait par M. Shepherd que l'amiral le considérait comme un modèle de bonnes manières.

La maison, l'ameublement, les parterres, les conditions du bail, tout fut trouvé bien, et les clercs de M. Shepherd se mirent à l'œuvre sans changer un mot aux arrangements préliminaires.

Sir Walter déclara sans hésiter que l'amiral était le plus beau marin qu'il eût encore vu, et alla jusqu'à dire que, s'il se faisait coiffer par son valet de chambre, il ne craindrait point d'être vu en sa compagnie.

L'amiral, avec une cordialité sympathique, dit en sortant à sa femme :

« Je pensais bien, ma chère, que tout s'arrangerait, malgré ce qu'on nous a dit à Tauton. Le baronnet n'est pas un aigle, mais il n'est pas méchant. »

On voit que, de part et d'autre, les compliments se valaient.

Les Croft devaient prendre possession à la Saint-Michel, et Sir Walter proposait d'aller à Bath le mois précédent. Il n'y avait pas de temps à perdre pour se préparer.

Lady Russel savait qu'Anna ne serait pas consultée dans le choix de l'habitation nouvelle. Elle aurait voulu ne la conduire à Bath qu'après Noël ; mais, devant s'absenter de chez elle, elle ne pouvait lui donner l'hospitalité en attendant. Anna, tout en regrettant de ne pouvoir jouir à la campagne des mois si doux de l'automne, sentait qu'il valait mieux ne pas rester.

Mais un devoir à remplir l'appela ailleurs. Marie, qui était souvent souffrante, et qui s'écoutait beaucoup, avait besoin d'Anna à tout propos. Elle se trouva indisposée, et demanda, ou plutôt réclama, la compagnie de sa sœur. « Je ne puis m'en passer, » écrivait Marie ; et Élisabeth avait répondu :

« Anna n’a rien de mieux à faire que de rester avec vous ; on n’a pas besoin d’elle à Bath. »

Être réclamée comme une aide, quoique d’une manière peu aimable, vaut encore mieux que d’être repoussée. Anna, heureuse d’être utile et d’avoir un devoir à remplir, consentit aussitôt.

Cette invitation soulagea lady Russel d’un grand embarras. Il fut convenu qu’Anna n’irait pas sans elle à Bath, et qu’elle partagerait son temps entre Uppercross-Cottage et Kellynch-Lodge.

Tout était donc pour le mieux, mais lady Russel fut saisie d’étonnement en apprenant que Mme Clay allait à Bath avec Sir Walter et Élisabeth, qui la considéraient comme une compagne très utile pour leur installation. Lady Russel s’inquiéta, et fut surtout affligée de l’injure qu’on faisait à sa filleule en lui préférant Mme Clay.

Anna était devenue insensible à ces affronts, mais elle sentait également l’imprudence d’un tel arrangement. Joignant à une grande dose d’observation la connaissance malheureusement trop complète du caractère de son père, elle prévoyait les plus fâcheux résultats de cette intimité. Elle ne croyait pas qu’il eût encore aucune velléité d’épouser Mme Clay, qui était marquée de la petite vérole, avait de vilaines dents et de lourdes mains, toutes choses qu’il critiquait sévèrement en son absence. Mais elle était jeune et d’une figure agréable, et son esprit délié, ses manières assidues avaient des séductions plus dangereuses qu’un attrait purement physique.

Anna sentait si vivement le danger, qu’elle ne put s’empêcher de le faire voir à sa sœur. Elle avait peu d’espoir d’être écoutée, mais elle pensait qu’Élisabeth serait plus à plaindre qu’elle-même, si une pareille chose arrivait, et qu’elle pourrait lui reprocher de ne l’avoir pas avertie.

Elle parla, et Élisabeth parut offensée ; elle ne pouvait concevoir comment un aussi absurde soupçon était venu à sa sœur. Elle répondit avec indignation que son père et Mme Clay savaient parfaitement se tenir à leur place.

« Mme Clay, dit-elle avec chaleur, n’oublie jamais qui elle est. Je connais mieux que vous ses sentiments, et je vous assure qu’en fait de mariage, ils sont particulièrement délicats. Elle réprouve plus fortement que personne toute inégalité de condition et de rang.

« Quant à mon père, je n’aurais jamais cru qu’il pût être soupçonné, lui qui ne s’est pas remarié à cause de nous. Si Mme Clay était une très belle personne, je reconnais que sa présence ici serait dangereuse, non pas que

rien au monde puisse engager mon père à faire un mariage dégradant ; mais parce qu'il pourrait éprouver un sentiment qui le rendrait malheureux. Je crois que la pauvre Mme Clay, qui, malgré tous ses mérites, n'a jamais passé pour jolie, peut rester ici en toute sûreté. On croirait que vous n'avez jamais entendu mon père parler de ses imperfections, et vous l'avez entendu vingt fois. Ces dents, et ces marques de petite vérole ! Je suis moins dégoûtée que lui, et j'ai connu une personne qui n'en était pas défigurée. Mais il en a horreur, vous le savez.

— Il n'y a presque point de défaut physique, dit Anna, que des manières agréables ne puissent faire oublier.

— Je pense très différemment, dit Élisabeth d'un ton sec. Des manières agréables peuvent rehausser de beaux traits, mais elles ne peuvent en changer de vulgaires. Mais comme j'ai à cela plus d'intérêt que personne, je trouve vos avis inutiles. »

Anna fut très contente d'avoir achevé ce qu'elle avait à dire, et crut avoir bien agi. Élisabeth, quoique mécontente de l'insinuation, pouvait en faire son profit.

Le landau mena à Bath pour la dernière fois Sir Walter, Élisabeth et Mme Clay. Ils étaient tous de très bonne humeur, et Sir Walter était même disposé à rendre un salut de condescendance aux fermiers et aux paysans affligés qui se trouveraient sur son passage.

Pendant ce temps, Anna, triste mais calme, montait à la Lodge, où elle devait passer la dernière semaine.

Son amie n'était pas plus gaie : elle sentait très vivement cette séparation.

La respectabilité de cette famille lui était aussi chère que la sienne, et l'habitude avait rendu précieuses les relations quotidiennes. Il était pénible de regarder les jardins déserts, et encore plus de penser aux nouveaux propriétaires. Pour échapper à cette triste vue, et pour éviter les Croft, elle s'était décidée à s'en aller quand Anna la quitterait. Elles partirent donc ensemble, et Anna descendit à Uppercross, première station du voyage de lady Russel.

Uppercross est un village de moyenne grandeur, qui, il y a quelques années, était tout à fait dans le vieux style anglais. Il contenait seulement deux maisons supérieures d'apparence à celles des fermiers et des laboureurs : celle du squire avec ses hauts murs, ses portes massives et ses vieux arbres, solide et antique ; et la cure, compacte, ramassée, enfermée

dans un jardin bien soigné, avec une vigne et des poiriers palissant les murs. Mais, au mariage du jeune squire, la ferme avait été changée en cottage pour sa résidence ; et le Cottage Uppercross, avec sa véranda, ses fenêtres françaises, et ses autres agréments, attirait l'œil du voyageur à un quart de mille, aussi bien que l'imposante Great-House avec ses dépendances.

Anna était venue souvent là. Elle connaissait les chemins d'Uppercross aussi bien que ceux de Kellynch. Les deux familles se voyaient si souvent, allant à toute heure l'une chez l'autre, qu'Anna fut presque surprise de trouver Marie seule.

Mais étant seule, elle devait nécessairement être souffrante et de mauvaise humeur. Marie, mieux douée qu'Élisabeth, ne valait pas sa sœur Anna comme intelligence et comme caractère.

Quand elle était bien portante, heureuse et entourée, elle était gaie et aimable, mais la moindre indisposition l'abattait. Elle n'avait aucune ressource contre la solitude, et, ayant hérité de la personnalité des Elliot, elle était toujours prête à se croire négligée et méconnue.

Physiquement, elle était inférieure à ses deux sœurs et n'avait jamais été que ce qu'on appelle généralement « une belle fille ».

En ce moment, elle était couchée sur un divan dans le salon, dont l'élégant ameublement avait été fané par quatre étés successifs et la présence de deux enfants.

L'arrivée d'Anna fut saluée par ces mots :

« Ah ! vous voilà enfin ! je commençais à croire que vous ne viendriez pas. Je suis si malade que je puis à peine parler. Je n'ai pas vu depuis le matin une créature vivante.

— Je suis fâchée de vous trouver souffrante, répondit Anna, vous m'aviez donné jeudi de bonnes nouvelles de votre santé.

— Oui, je parais toujours mieux portante que je ne suis. Depuis quelque temps, je suis loin d'aller bien. Je ne crois pas, dans toute ma vie, avoir été si souffrante que ce matin. J'aurais pu me trouver mal, et personne pour me soigner. Ainsi lady Russel n'a pas voulu entrer ? je ne crois pas qu'elle soit venue ici trois fois cet été. »

Anna s'étant informée de son beau-frère, Marie lui répondit :

« Charles est à la chasse ; je ne l'ai pas aperçu depuis sept heures du matin. Il a voulu partir, quoiqu'il ait vu combien j'étais souffrante ; il disait ne pas rester longtemps, mais il est une heure, et il n'est pas rentré. Je n'ai pas vu une âme pendant toute cette longue matinée.

— Vous avez eu vos petits garçons avec vous ?

— Oui, tant que j'ai pu supporter leur bruit ; mais ils sont si indisciplinés qu'ils me font plus de mal que de bien. Le petit Charles ne m'écoute pas, et Walter devient aussi méchant que lui.

— Vous allez bientôt vous trouver mieux, dit gaiement Anna. Vous savez que je vous guéris toujours. Comment se portent vos voisins de Great-House ?

— Je n'en sais rien, je ne les ai pas vus aujourd'hui, excepté M. Musgrove, qui s'est arrêté et m'a parlé à la fenêtre, mais sans descendre de cheval, quoique je lui aie dit combien j'étais souffrante. Personne n'est venu près de moi. Cela ne convenait pas aux misses Musgrove ; sans doute elles n'aiment pas à se déranger.

— Elles peuvent encore venir, il est de bonne heure.

— Je n'ai pas besoin d'elles ; elles parlent et rient beaucoup trop pour moi. Je suis très malade, Anna. C'était peu aimable à vous de ne pas venir jeudi.

— Ma chère Marie, rappelez-vous les bonnes nouvelles que vous m'avez données de votre santé. Le ton de votre lettre était gai, et vous disiez que rien ne pressait pour mon arrivée ; et puis mon désir était de rester avec lady Russel jusqu'à la fin. J'ai été si occupée que je ne pouvais quitter Kellynch plus tôt.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous eu à faire ?

— Beaucoup de choses : je ne puis tout me rappeler. J'ai fait une copie du catalogue des livres et tableaux de mon père. J'ai été souvent au jardin avec Mackensie, tâchant de lui faire comprendre quelles sont les plantes d'Élisabeth destinées à lady Russel. J'ai eu mes livres, ma musique à arranger, et à refaire toutes mes malles, pour n'avoir pas compris d'abord ce qu'il fallait emporter. Enfin, j'ai été visiter toutes les maisons de la paroisse. Tout cela prend beaucoup de temps.

— Ah ! mais vous ne me parlez pas de notre dîner chez les Pools, hier ?

— Vous y êtes donc allée ? Je croyais que vous aviez dû y renoncer ?

— Oh ! j'y suis allée ! Je me portais très bien hier. Jusqu'à ce matin je n'étais pas malade ; n'y pas aller aurait semblé singulier.

— J'en suis très contente : j'espère que vous vous êtes amusée ?

— Pas trop. On sait d'avance le dîner et les personnes qui y seront. Quel ennui de n'avoir pas une voiture à soi ! M. et Mme Musgrove m'ont emmenée, et nous étions trop serrés. Ils sont si gros, et occupent tant de

place ! J’étais entassée au fond avec Henriette et Louise. Voilà très probablement la cause de mon malaise. »

La patience et la bonne humeur d’Anna apportèrent bientôt un soulagement à Marie, qui put s’asseoir, et espéra pouvoir se lever pour dîner. Puis, oubliant qu’elle était malade, elle alla à l’autre bout de la chambre, arrangea des fleurs, mangea quelque chose et se trouva assez bien pour proposer une petite promenade.

« Où allons-nous ? dit-elle : sans doute vous n’irez pas à Great-House avant qu’on vous ait fait visite ?

— Mais si, dit Anna ; je ne suis pas sur l’étiquette avec les dames Musgrove.

— Oh ! c’est à elles de venir, elles doivent savoir ce qui est dû à ma sœur. Cependant nous pouvons y entrer avant de faire notre promenade. »

Anna avait toujours trouvé très fâcheuse cette façon de comprendre les relations ; mais, croyant qu’on avait à se plaindre de part et d’autre, elle avait cessé de s’en occuper. Elles allèrent à Great-House. On les introduisit dans un antique parloir carré, au parquet brillant et orné d’un maigre tapis. Mais les filles de la maison donnaient à cette pièce l’air de désordre indispensable, avec un grand piano à queue, une harpe, des jardinières, et de petites tables dans tous les coins. Oh ! si les originaux des portraits accrochés à la boiserie, si les gentilshommes habillés de velours brun, et les dames, en satin bleu, avaient vu ce bouleversement de l’ordre et de la propreté ! Les portraits eux-mêmes semblaient saisis d’étonnement !

Les Musgrove, comme leur maison, représentaient deux époques. Les parents étaient dans le vieux style anglais, les enfants, dans le nouveau. M. et Mme Musgrove étaient de très bonnes gens, affectueux et hospitaliers, sans grande éducation et sans aucune élégance. Leurs enfants avaient un esprit et des façons plus modernes. La famille était nombreuse, mais c’étaient encore des enfants, excepté Charles, Louise et Henriette, jeunes filles de dix-neuf et vingt ans, qui avaient rapporté à la maison le bagage ordinaire des talents de pension, et n’avaient, comme mille autres jeunes filles, rien à faire, que d’être gaies, heureuses, et suivre les modes. Leurs vêtements étaient parfaits, leurs figures assez jolies, leur esprit extrêmement bon, et leurs manières simples et agréables. Elles étaient très appréciées à la maison, et très recherchées au dehors. Anna les trouvait fort heureuses ; mais cependant, soutenue, comme nous le sommes tous, par le sentiment de

sa supériorité, elle n’aurait pas voulu changer contre toutes leurs jouissances son esprit cultivé et élégant.

Elle n’enviait que la bonne intelligence qui semblait régner entre elles, et cette mutuelle affection qu’elle-même avait si peu connue. Elles furent reçues très cordialement, et Anna ne trouva rien à critiquer. La demi-heure s’écoula en causerie agréable, et Anna ne fut pas peu surprise de voir les misses Musgrove les accompagner à la promenade sur l’invitation pressante de Marie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VI

Table des matières

Anna n’avait pas besoin de cette visite pour savoir qu’un changement de société amène un changement total de conversation, d’opinions et d’idées. Elle aurait voulu que les Elliot pussent voir combien leurs affaires, traitées avec une telle solennité à Kellynch, avaient ici peu d’importance. Cependant elle sentit qu’elle avait encore besoin d’une leçon, car elle avait compté sur plus de curiosité et de sympathie qu’elle n’en trouva. On lui avait bien dit : « Ainsi, miss Anna, votre père et votre sœur sont partis ? » Ou bien : « J’espère que nous irons aussi à Bath cet hiver ; mais nous comptons loger dans un beau quartier. » Ou bien, Marie disait : « En vérité ! comme je m’amuserai seule ici pendant que vous serez à Bath ! »

Anna se promettait de ne plus éprouver à l’avenir de telles déceptions, et pensait avec reconnaissance au bonheur inexprimable d’avoir une amie vraie et sympathique comme lady Russel.

Cependant elle trouvait très juste que chaque société dictât ses sujets de conversation. Les messieurs Musgrove avaient leur chasse, leurs chevaux, leurs chiens, leurs journaux. Les dames avaient les soins d’intérieur, la toilette, les voisins, la danse et la musique. Anna, devant passer deux mois à Uppercross, devait meubler son imagination et sa mémoire avec les choses d’Uppercross. Elle ne redoutait pas ces deux mois. Marie était abordable et accessible à son influence. Anna était sur un pied de bonne amitié avec son beau-frère ; les enfants l’aimaient presque autant et la respectaient plus que leur mère. Ils étaient pour elle une source d’intérêt, d’amusement et d’occupation.

Charles était poli et agréable ; il était certainement, comme esprit et comme bon sens, supérieur à sa femme. Cependant Anna et lady Russel pensaient qu’une femme intelligente aurait pu donner à son caractère plus de suite, à ses habitudes plus d’élégance, à ses occupations plus d’utilité et de sens pratique. Il ne mettait beaucoup d’ardeur à rien, si ce n’est au jeu, et il gaspillait son temps.

Il était d’un caractère gai, s’affectant peu des doléances de sa femme ; il supportait son manque de bon sens avec une patience qui émerveillait Anna, et en définitive, malgré quelques petites querelles (où les deux parties

appelaient Anna, à son grand regret), ce couple pouvait passer pour heureux. Il y avait une chose sur laquelle ils étaient toujours parfaitement d'accord : le besoin d'argent et le désir de recevoir un cadeau de M. Musgrove. Quant à l'éducation de leurs enfants, la théorie de Charles était meilleure que celle de sa femme. « Je les gouvernerais très bien, si Marie ne s'en mêlait pas, » disait-il, et Anna trouvait que c'était assez vrai. Mais quand Marie répondait à cela : « Charles gâte tellement les enfants que je ne puis en venir à bout, » Anna n'était jamais tentée de dire que c'était vrai.

Ce qu'il y avait de moins agréable dans son séjour, c'était d'être la confidente de tous les partis. On savait qu'elle avait quelque influence sur sa sœur, et l'on voulait qu'elle s'en servît, même au delà du possible. « Tâchez donc de persuader à Marie de ne pas toujours se croire malade, » disait Charles. Et Marie disait : « Je crois que si Charles me voyait mourante, il dirait encore que ce n'est rien. Vous pouvez, Anna, lui persuader que je suis plus malade que je ne l'avoue. » Ou bien : « Je n'aime pas à envoyer les enfants à Great-House, quoique leur grand'mère les demande toujours. Elle les gâte tellement, et leur donne tant de friandises qu'ils reviennent malades et grognons pour le reste de la journée. »

Et Mme Musgrove mère, aussitôt qu'elle était seule avec Anna, disait :

« Ah ! miss Anna ! si seulement Mme Charles avait un peu de votre méthode avec les enfants ! Ils sont tout autres avec vous ! Il faut convenir qu'ils sont bien gâtés ! Ils sont aussi beaux et aussi bien portants que possible, les chers petits, mais ma belle-fille ne sait pas s'y prendre avec eux ! Mon Dieu ! qu'ils sont ennuyeux quelquefois ! Je vous assure que c'est là ce qui m'empêche de les avoir autant que je voudrais. Je crois que Marie est mécontente que je ne les invite pas plus souvent, mais vous savez combien il est désagréable d'avoir des enfants qu'il faut gronder à chaque instant : « Ne faites pas ceci, ne touchez pas à cela, » ou qu'on ne peut tenir tranquilles qu'en leur donnant trop de gâteaux. »

Marie disait encore : « Mme Musgrove croit ses domestiques si fidèles que ce serait un crime de mettre cela en question ; mais je n'exagère pas en disant que sa cuisinière et sa femme de chambre flânent toute la journée dans le village. Je les rencontre partout, et je ne vais pas deux fois dans la chambre des enfants sans rencontrer l'une des deux. Si Jémina n'était pas la créature la plus fidèle et la plus sûre, cela suffirait pour la gâter. »

Et Mme Musgrove :

« Je me fais une loi de ne jamais me mêler des affaires de ma belle-fille, mais je vous dirai, miss Anna, (parce que vous pouvez y remédier), que je n'ai pas bonne opinion de sa femme de chambre, j'entends d'étranges histoires. Elle est toujours dehors, et s'habille comme une dame. C'en est assez pour perdre tous les autres domestiques. Marie ne voit que par ses yeux ; mais je vous avertis : soyez sur vos gardes, parce que, si vous découvrez quelque chose, il ne faut pas craindre de le dire. »

Marie se plaignait aussi de n'avoir pas à table la place qui lui était due. Quand, à Great-House, il y avait d'autres invités, on la plaçait comme si elle était de la maison.

Un jour qu'Anna se promenait avec les misses Musgrove, l'une d'elles, parlant de noblesse et de susceptibilités de rang, dit : « Je n'ai aucun scrupule à vous dire, parce qu'on sait que vous y êtes indifférente, combien quelques personnes sont absurdes pour garder leur rang. Cependant je voudrais qu'on pût faire comprendre à Marie qu'elle ne devrait pas être si tenace, et surtout ne pas se mettre toujours à la place de ma mère. Personne ne doute de son droit à cet égard, mais il serait plus convenable de ne pas toujours le garder. Ce n'est pas que maman s'en soucie le moins du monde, mais beaucoup de personnes le remarquent. »

Comment Anna aurait-elle pu concilier tout le monde ? Elle ne pouvait qu'écouter patiemment, apaiser les griefs ; excuser l'un, puis l'autre ; les engager à l'indulgence nécessaire entre voisins, surtout quand il s'agissait de sa sœur.

Sa visite eut du reste un bon résultat ; le changement de place lui fit du bien, et Marie, ayant une compagne assidue, se plaignit moins. Les relations quotidiennes avec l'autre famille étaient très agréables, mais Anna pensait que tout n'aurait pas été si bien sans la présence de M. et de Mme Musgrove, ou les rires, les causeries et les chansons des jeunes filles. Elle était meilleure musicienne que celles-ci ; mais, n'ayant ni voix, ni connaissance de la harpe, ni parents indulgents pour s'extasier sur son jeu, on ne pensait guère à lui demander de jouer, sinon par simple politesse, ou pour laisser reposer les autres.

Elle savait depuis longtemps qu'en jouant elle ne faisait plaisir qu'à elle-même. Excepté pendant une courte période de sa vie, elle n'avait jamais, depuis la mort de sa mère chérie, connu le bonheur d'être écoutée et encouragée. Elle y était accoutumée, et la partialité de M. et Mme

Musgrove pour leurs filles, loin de la vexer, lui faisait plutôt plaisir, à cause de l'amitié qu'elle leur portait.

Quelques personnes augmentaient parfois le cercle de Great-House. Il y avait peu de voisins, mais les Musgrove voyaient tout le monde, et avaient plus de dîners et de visites qu'aucune autre famille. Ils étaient très populaires.

Les jeunes filles aimaient passionnément la danse, et les soirées se terminaient souvent par un petit bal improvisé. À quelques minutes d'Uppercross habitait une famille de cousins, moins riches, qui recevaient tous leurs plaisirs des Musgrove. Ils venaient n'importe quand, organisaient un jeu ou un bal à l'improviste, et Anna, qui préférait à un rôle plus actif s'asseoir au piano, leur jouait des danses de village pendant une heure de suite, obligeance qui attirait sur son talent musical l'attention des Musgrove, et lui valait souvent ce compliment : « Très bien, miss Anna, très bien, vraiment. Bonté du ciel ! Comme vos petits doigts courent sur le piano ! »

Ainsi passèrent les trois premières semaines, puis vint la Saint-Michel, et le cœur d'Anna retourna à Kellynch. La maison aimée occupée par d'autres ! D'autres gens jouissant des chambres, des meubles, des bosquets et des points de vue ! Elle ne put penser à autre chose le 29 septembre, et Marie, remarquant le quantième du mois, fit cette sympathique remarque : « Mon Dieu ! n'est-ce pas aujourd'hui que les Croft entrent à Kellynch ? Je suis contente de n'y avoir pas pensé plus tôt. Cela m'impressionne désagréablement. »

Les Croft prirent possession avec une exactitude militaire. Une visite leur était due. Marie déplora cette nécessité : personne ne savait combien cela la faisait souffrir. Elle reculerait autant qu'elle pourrait. Néanmoins elle n'eut pas un moment de repos tant que Charles ne l'y eut pas conduite, et, quand elle revint, son agitation n'avait rien que d'agréable.

Anna se réjouit sincèrement qu'il n'y eût pas de place pour elle dans la voiture. Elle désirait cependant voir les Croft, et fut contente d'être à la maison quand ils rendirent la visite. Charles était absent. Tandis que l'amiral, assis près de Marie, se rendait agréable en s'occupant des petits garçons, Mme Croft s'entretenait avec Anna, qui put ainsi établir une ressemblance avec son frère, sinon dans les traits, du moins dans la voix et la tournure d'esprit.

Mme Croft, sans être grande ni grosse, avait une carrure et une prestance qui donnaient de l'importance à sa personne. Elle avait de brillants yeux noirs, de belles dents et une figure agréable ; mais son teint hâlé et rougi par la vie sur mer lui donnait quelques années de plus que ses trente-huit ans. Ses manières ouvertes, aisées et décidées n'avaient aucune rudesse et ne manquaient pas de bonne humeur. Anna crut avec plaisir aux sentiments de considération exprimés pour la famille et pour elle-même, car, dès le premier moment, elle s'était assurée que Mme Croft n'avait aucun soupçon du passé. Tranquille sur ce point, elle se sentait pleine de force et de courage, quand ces mots de Mme Croft lui donnèrent un coup subit :

« C'est vous, n'est-ce pas, et non votre sœur que mon frère eut le plaisir de connaître quand il était dans ce pays ? »

Anna espérait avoir dépassé l'âge où l'on rougit ; mais certainement elle fut émue.

« Peut-être ne savez-vous pas qu'il est marié ? »

Elle ne sut quoi répondre ; et quand Mme Croft expliqua qu'il s'agissait du ministre Wenvorth, elle fut heureuse de n'avoir rien dit qui pût la trahir. Il était bien naturel que Mme Croft pensât à Édouard Wenvorth plutôt qu'à Frédéric. Honteuse de l'avoir oublié, elle s'informa avec intérêt de leur ancien, voisin.

Le reste de la conversation n'offrit rien de remarquable, mais en partant, elle entendit l'amiral dire à Marie :

« Nous attendons un frère de Mme Croft, je crois que vous le connaissez de nom ! »

Il fut interrompu par les petits garçons, qui s'accrochaient à lui comme à un vieil ami et ne voulaient pas le laisser partir : il leur offrit de les emporter dans ses poches, et fut bientôt trop accaparé pour finir sa phrase ou se souvenir de ce qu'il avait dit.

Anna tâcha de se persuader qu'il s'agissait toujours d'Édouard Wenvorth ; mais cela ne l'empêcha point de se demander si l'on avait parlé de cela dans l'autre maison, où les Croft étaient allés d'abord.

On attendait ce soir-là au cottage la famille de Great-House. Tout à coup Louisa entra seule, disant qu'elle était venue à pied pour laisser plus de place à la harpe qu'on apportait. « Et je vais vous dire pourquoi, dit-elle : Papa et maman sont tout tristes ce soir, maman surtout ; elle pense au pauvre Richard ; et nous avons eu l'idée d'apporter la harpe, qui l'amuse

plus que le piano. Je vais vous dire ce qui la rend si triste. Mme Croft nous a dit ce matin que son frère, le capitaine Wenvorth, est rentré en Angleterre, et ira prochainement les voir. Maman s'est souvenue que Wenvorth est le nom du capitaine de notre frère Richard. Elle a relu ses lettres, et maintenant elle ne pense qu'à son pauvre fils qu'elle a perdu. Soyons aussi gaies que possible, pour que sa pensée ne s'appesantisse pas sur un si triste sujet. »

La vérité de cette pathétique histoire était que les Musgrove avaient eu le malheur d'avoir un fils mauvais sujet, et la chance de le perdre avant qu'il eût atteint sa vingtième année. On l'avait fait marin, parce qu'il était stupide et ingouvernable ; on se souciait très peu de lui, mais assez pour ce qu'il valait. Il ne fut guère regretté quand la nouvelle de sa mort arriva à Uppercross, deux années auparavant. Ses sœurs faisaient aujourd'hui pour lui tout ce qu'elles pouvaient faire en l'appelant « *pauvre Richard* », mais en réalité il n'avait été rien de plus que le lourd, insensible et inutile Dick Musgrove ; n'ayant droit, vivant ou mort, qu'à ce diminutif de son nom.

Il avait été plusieurs années en mer, et dans le cours de ces changements fréquents pour les mousses dont le capitaine désire se débarrasser, il avait été six mois sur la frégate Laconia, commandée par le capitaine Frédéric Wenvorth, et sous l'influence de ce dernier, il avait écrit à ses parents les deux seules lettres désintéressées qu'ils eussent jamais reçues de lui ; les autres n'étaient que des demandes d'argent. Il disait toujours du bien de son capitaine, mais ses parents s'en souciaient si peu qu'ils n'y avaient fait aucune attention, et si Mme Musgrove fut frappée par le nom de Wenvorth associé avec celui de son fils, c'était par un de ces phénomènes de la mémoire assez fréquents chez les personnes distraites.

Elle avait relu les lettres de ce fils perdu pour toujours, et cette lecture, après un si long intervalle, alors que les fautes étaient oubliées, l'avait affectée plus profondément que la nouvelle de sa mort. M. Musgrove l'était aussi, mais à un moindre degré, et en arrivant au cottage ils avaient besoin d'être écoutés et égayés.

Ce fut une nouvelle épreuve pour Anna d'entendre parler de Wenvorth, et répéter son nom si souvent, d'entendre disputer sur les dates, et affirmer enfin que ce ne pouvait être que le capitaine Wenvorth, ce beau jeune homme qu'on avait rencontré plusieurs fois en revenant de Clifton huit années auparavant. Elle vit qu'il fallait s'accoutumer à ce supplice, et tâcher de devenir insensible à cette arrivée. Non seulement il était attendu

prochainement, mais les Musgrove, reconnaissants des bontés qu’il avait eues pour leur fils, et pleins de respect pour le caractère que Dick leur avait dépeint, désiraient vivement faire sa connaissance. Cette résolution contribua à leur faire passer une soirée agréable.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII

Table des matières

Quelques jours plus tard, on sut que le capitaine était à Kellynch. M. Musgrove lui fit visite et revint enchanté. Il l'avait invité à dîner avec les Croft pour la semaine suivante, et n'avait pu, à son grand regret, fixer un jour plus rapproché. Anna calcula qu'elle n'avait plus qu'une semaine de tranquillité ; mais elle faillit rencontrer le capitaine, qui rendit aussitôt à M. Musgrove sa visite. Elle et Marie se dirigeaient vers Great-House quand on vint leur dire que l'aîné des petits garçons avait fait une chute grave : l'enfant avait une luxation de la colonne vertébrale. On revint en toute hâte. Anna dut être partout à la fois, chercher le docteur, avertir le père, s'occuper de la mère pour empêcher une attaque de nerfs, diriger les domestiques, renvoyer le plus jeune enfant, soigner et soulager le pauvre malade, enfin donner des nouvelles aux Musgrove, dont l'arrivée lui donna plus d'embarras que d'aide.

Le retour de son beau-frère la soulagea beaucoup ; il pouvait au moins prendre soin de sa femme. Le docteur examina l'enfant, remit la fracture et parla ensuite à voix basse et d'un air inquiet au père et à la mère. Cependant il donna bon espoir, et l'on put aller dîner plus tranquillement. Les deux jeunes filles restèrent quelques instants après le départ de leurs parents pour raconter la visite du capitaine ; dire combien elles étaient enchantées et contentes que leur père l'eût invité à dîner pour le lendemain. Il avait accepté d'une manière charmante, comme s'il comprenait le motif de cette politesse. Il avait parlé et agi avec une grâce si exquise, qu'il leur avait tourné la tête. Elles s'échappèrent en courant, plus occupées du capitaine que du petit garçon.

La même histoire et les mêmes ravissements se répétèrent le soir, quand elles vinrent avec leur père prendre des nouvelles de l'enfant. M. Musgrove confirma ces louanges. Il ne pouvait reculer l'invitation faite le matin au capitaine, et regrettait que les habitants du cottage ne pussent venir aussi. Ils ne voudraient sans doute pas quitter l'enfant. « Oh ! non, » s'écrièrent le père et la mère. Mais bientôt Charles changea d'avis ; puisque l'enfant allait si bien, il pouvait aller passer une heure à Great-House après le dîner. Mais sa femme s'y opposa :

« Oh ! non, Charles, je ne souffrirai pas que vous sortiez. Si quelque chose arrivait ! »

L'enfant eut une bonne nuit et alla mieux le lendemain ; le docteur ne voyait rien d'alarmant, et Charles commença à trouver inutile de se séquestrer ainsi. L'enfant devait rester couché, et s'amuser aussi tranquillement que possible. Mais que pouvait faire le père ? C'était l'affaire d'une femme, et ce serait absurde à lui de s'enfermer à la maison. D'ailleurs son père désirait beaucoup le présenter à Wenvorth. Au retour de la chasse, il déclara audacieusement qu'il allait s'habiller et dîner chez son père.

« Votre sœur est avec vous, ma chère, et vous-même, vous n'aimeriez pas à quitter l'enfant. Je suis inutile ici, Anna m'enverra chercher s'il est nécessaire. »

Les femmes comprennent généralement quand l'opposition est inutile. Marie vit que Charles était décidé à partir. Elle ne dit rien, mais aussitôt qu'elle fut seule avec Anna :

« Ainsi on nous laisse seules nous distraire comme nous pourrons avec ce pauvre enfant malade, et pas une âme pour nous tenir compagnie le soir. Je le prévoyais ; je n'ai pas de chance ; s'il survient une chose désagréable, les hommes s'en dispensent. Charles ne vaut pas mieux que les autres. Il n'a pas de cœur ; laisser ainsi son pauvre petit garçon ! Il dit qu'il va mieux. Sait-il s'il n'y aura point un changement soudain, dans une demi-heure ? Je ne croyais pas Charles si égoïste. Ainsi, il va s'amuser, et parce que je suis la pauvre mère, il ne m'est pas permis de bouger ; et cependant je suis moins capable que personne de soigner l'enfant. Précisément parce que je suis sa mère, on ne devrait pas me mettre à une telle épreuve. Je ne suis pas de force à la supporter. Vous savez combien j'ai souffert des nerfs hier ?

— C'était l'effet d'une commotion soudaine ; j'espère que rien n'arrivera qui puisse nous effrayer. J'ai bien compris les instructions du docteur, et je ne crains rien. Vraiment, Marie, je ne suis pas surprise que votre mari soit sorti. Ce n'est pas l'affaire des hommes.

— Il me semble que je suis aussi bonne mère qu'une autre ; mais ma présence n'est pas plus utile ici que celle de Charles. Je ne puis pas toujours gronder et tourmenter un pauvre petit malade. Vous avez vu, ce matin, quand je lui disais de se tenir tranquille, il s'est mis à donner des coups de pied autour de lui. Je n'ai pas la patience qu'il faut pour cela.

— Seriez-vous tranquille si vous passiez votre soirée loin de lui ?

— Pourquoi non ? son père le fait bien. Jémina certainement est si soigneuse. Charles aurait pu dire à son père que nous irions tous. Je ne suis pas plus inquiète que lui. Hier, c'était bien différent, mais aujourd'hui !

— Eh bien ! si vous croyez qu'il n'est pas trop tard pour avertir, laissez-moi soigner le petit Charles. M. et Mme Musgrove ne trouveront pas mauvais que je reste avec lui.

— Parlez-vous sérieusement ? dit Marie les yeux brillants. Mon Dieu quelle bonne idée ! En vérité, autant que j'y aille. Je ne sers à rien ici, n'est-ce pas ? et cela me tourmente. Vous n'avez pas les sentiments d'une mère : vous êtes la personne qu'il faut. Jules vous obéit au moindre mot. Ah ! bien certainement j'irai, car on désire beaucoup que je fasse connaissance avec le capitaine, et cela ne vous fait rien de rester seule. Quelle excellente idée ! Je vais le dire à Charles, et je serai bientôt prête. Vous nous enverrez chercher, s'il le faut, mais j'espère que rien d'alarmant ne surviendra. Je n'irais pas, croyez-le bien, si je n'étais tout à fait tranquille sur mon cher enfant. »

Elle alla frapper à la porte de son mari, et Anna l'entendit dire d'un ton joyeux :

« Je vais avec vous, Charles, car je ne suis pas plus nécessaire que vous ici. Si je m'enfermais toujours avec l'enfant, je n'aurais aucune influence sur lui. Anna restera : elle se charge d'en prendre soin. Elle me l'a proposé elle-même. Ainsi, je vais avec vous, ce qui sera beaucoup mieux, car je n'ai pas dîné à Great-House depuis mardi.

— Anna est bien bonne, répondit son mari, je suis fort content que vous y alliez. Mais n'est-il pas bien dur de la laisser seule à la maison pour garder notre enfant malade ? »

Anna put alors plaider sa propre cause ; elle le fit de manière à ne lui laisser aucun scrupule. Charles tâcha d'obtenir, mais en vain, qu'elle vînt les rejoindre le soir. Bientôt elle eut le plaisir de les voir partir contents, quelque peu motivé que fût leur bonheur. Quant à elle, elle éprouvait autant de contentement qu'il lui était donné d'en avoir jamais. Elle se savait indispensable à l'enfant, et que lui importait que Frédéric Wenvorth se rendît agréable aux autres, à une demi-lieue de là ?

Elle se demandait s'il envisageait cette rencontre avec indifférence, ou avec déplaisir. S'il avait désiré la revoir, il n'aurait pas attendu jusque-là, puisque les événements lui avaient donné l'indépendance qui lui manquait d'abord.

Charles et Marie revinrent ravis de leur nouvelle connaissance et de leur soirée. On avait causé, chanté, fait de la musique.

Le capitaine avait des manières charmantes ; ni timidité, ni réserve ; il semblait être une ancienne connaissance. Il devait, le lendemain, chasser avec Charles, et déjeuner avec lui à Great-House. Il s'était informé d'Anna comme d'une personne qu'il aurait très peu connue, voulant peut-être, comme elle, échapper à une présentation quand ils se rencontreraient.

Anna et Marie étaient encore à table le lendemain matin, quand Charles vint pour chercher ses chiens. Ses sœurs le suivaient avec Wenvorth, qui avait voulu saluer Marie. Celle-ci fut très flattée de cette attention et enchantée de le recevoir, tandis qu'Anna était agitée par mille sentiments dont le plus consolant était qu'il ne resterait pas longtemps. Son regard rencontra celui du capitaine ; il fit de la tête un léger salut, puis il parla à Marie, dit quelques mots aux misses Musgrove ; un moment la chambre sembla animée et remplie ; puis Charles vint à la fenêtre dire que tout était prêt. Anna resta seule, achevant de déjeuner comme elle put.

« C'est fini, se répétait-elle avec une joie nerveuse. Le plus difficile est fait. » Elle l'avait vu ! Ils s'étaient trouvés encore une fois dans la même chambre !

Bientôt, cependant, elle se raisonna, et s'efforça d'être moins émue. Presque huit années s'étaient écoulées depuis que tout était rompu. Combien il était absurde de ressentir encore une agitation que le temps aurait dû effacer ! Que de changements huit ans pouvaient apporter ! tous résumés en un mot : l'oubli du passé ! C'était presque le tiers de sa propre vie. Hélas, il fallait bien le reconnaître, pour des sentiments emprisonnés, ce temps n'est rien. Comment devait-elle interpréter les sentiments de Wenvorth ? Désirait-il l'éviter ? Un moment après, elle se haïssait pour cette folle question. Malgré toute sa sagesse, elle s'en faisait une autre, que Marie vint résoudre, en lui disant brusquement :

« Le capitaine, qui a été si attentif pour moi, n'a pas été très galant à votre égard, Anna. Henriette lui a demandé ce qu'il pensait de vous, et il a répondu qu'il ne vous aurait pas reconnue, que vous étiez changée. »

En général, Marie manquait d'égards pour sa sœur, mais cette fois elle ne soupçonna pas quelle blessure elle lui faisait.

« Changée à ne pas me reconnaître !… »

Elle se soumit en silence, mais profondément humiliée. C'était donc vrai ! et elle ne pouvait pas lui rendre la pareille, car lui n'avait pas vieilli.

Les années qui avaient détruit la beauté de la jeune fille avaient donné à Wenvorth un regard plus brillant, un air plus mâle, plus ouvert, et n'avaient nullement diminué ses avantages physiques. C'était toujours le même Frédéric Wenvorth !

« Si changée qu'il ne l'aurait pas reconnue ! » Ces mots ne pouvaient sortir de son esprit. Mais bientôt elle fut bien aise de les avoir entendus : ils étaient faits pour la refroidir et calmer son agitation.

Frédéric ne pensait pas qu'on répéterait ses paroles ; il l'avait trouvée tristement changée et avait dit son impression. Il ne pardonnait pas à Anna Elliot ; elle l'avait rejeté, abandonné, elle avait montré une faiblesse de caractère, que la nature confiante, décidée, du jeune homme ne supportait pas. Elle l'avait sacrifié pour satisfaire d'autres personnes. C'était de la timidité et de la faiblesse.

Il avait eu pour elle un profond attachement et n'avait jamais vu depuis une femme qui l'égalât ; mais il n'entrait maintenant qu'un sentiment de curiosité dans le désir de la revoir. Elle avait perdu pour toujours son pouvoir.

Maintenant il était riche et désirait se marier. Il était prêt à donner son cœur à toute jeune fille aimable qui se présenterait à lui, excepté Anna Elliot. Il disait à sa sœur : « Je demande une jeune fille entre quinze et trente ans ; un peu de beauté, quelques sourires, quelques flatteries pour les marins, et je suis un homme perdu. N'est-ce pas assez pour rendre aimable un homme qui n'a pas eu la société des femmes ? »

Il disait cela pour être contredit. Son œil fier et brillant disait qu'il se savait séduisant, et il ne pensait guère à Anna en désignant ainsi la femme qu'il voudrait rencontrer : « Un esprit fort, uni à une grande douceur. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE VIII

Table des matières

À dater de ce jour, le capitaine et Anna se trouvèrent souvent ensemble. Ils dînèrent chez M. Musgrove, car la santé de l'enfant ne pouvait pas servir plus longtemps de prétexte à sa tante.

Le passé devait sans doute se présenter souvent à leur mémoire. Dès le premier soir la profession du capitaine l'amena à dire : « En telle année…… avant d'embarquer…… » etc. Sa voix ne tremblait pas, mais Anna était sûre qu'elle était associée à son passé. Autrefois, ils étaient tout l'un pour l'autre : maintenant plus rien. Ils ne se parlaient pas, eux qui autrefois, au milieu de la plus nombreuse réunion, eussent trouvé impossible de ne pas se parler ! Jamais, à l'exception de l'amiral et de sa femme, on n'eût trouvé deux cœurs aussi unis qu'ils l'étaient autrefois.

Maintenant ils étaient moins que des étrangers l'un pour l'autre.

Quand Frédéric parlait, c'était pour elle, la même voix, le même esprit. Ceux qui l'entouraient, étant très ignorants des choses de la marine, lui faisaient mille questions. Les misses Musgrove étaient tout oreilles lorsqu'il décrivait la vie à bord, les repas, les occupations de chaque heure ; et leur surprise, en apprenant les arrangements et l'installation d'un navire, faisait surgir quelque plaisante réponse, qui rappelait à Anna le temps où elle était elle-même ignorante de ces choses. Elle aussi avait été plaisantée pour avoir cru qu'on vivait à bord sans provisions, sans cuisinier ni domestiques, et qu'on n'avait ni cuillers ni fourchettes.

Un soupir de Mme Musgrove l'éveilla de sa rêverie :

« Ah ! mademoiselle, lui dit-elle tout bas, si le ciel m'avait conservé mon pauvre fils, il serait un autre homme, aujourd'hui ! »

Anna réprima un sourire, et écouta patiemment Mme Musgrove, qui continua à soulager son cœur.

Quand elle put donner son attention à ce qui se faisait autour d'elle, elle vit que les misses Musgrove avaient apporté la liste navale pour y chercher les noms des navires que le capitaine avait commandés.

« Votre premier navire était l'*Aspic*.

— Vous ne le trouverez pas ici. Il a été usé et démoli ; j'ai été son dernier capitaine, alors qu'il était presque hors de service. Je fus envoyé

avec lui aux Indes orientales. L'Amirauté s'amuse à envoyer de temps en temps quelques centaines d'hommes en mer dans un navire hors de service, mais comme elle en a beaucoup à surveiller, parmi les mille navires qui peuvent sombrer, il s'en trouve quelquefois un qui est encore bon.

— Bah ! s'écria l'amiral. Quelles sornettes débitent ces jeunes gens ! On ne vit jamais un meilleur sloop que l'*Aspic* dans son temps. Vous n'auriez pas trouvé son égal, à ce vieux sloop ! Frédéric a été un heureux garçon de l'avoir ! Il fut demandé par vingt personnes qui le méritaient mieux que lui. Heureux garçon, de réussir si vite avec si peu de protection !

— Je compris mon bonheur, amiral, je vous assure, répondit Wenvorth avec un grand sérieux. J'étais aussi content que vous pouvez le désirer. J'avais, dans ce temps-là, un grand motif pour m'embarquer. J'avais besoin de faire quelque chose.

— Vous avez raison. Qu'est-ce qu'un jeune homme comme vous pouvait faire à terre pendant six grands mois ? Si un homme n'est pas marié, il faut qu'il retourne bien vite en mer.

— Capitaine Wenvorth, dit Louisa, vous avez dû être bien vexé, en montant sur l'*Aspic*, de voir quel vieux navire on vous avait donné ?

— Je savais d'avance ce qu'il était, dit-il en riant. Je n'avais pas plus de découvertes à faire que vous n'en auriez pour une vieille pelisse prêtée à vos connaissances, de temps immémorial, et qui vous serait enfin prêtée à vous-même un jour de pluie. Ah ! c'était mon cher vieil *Aspic*. Il faisait ce que je voulais. Je savais que nous coulerions à fond ensemble, ou qu'il ferait ma fortune. Je n'ai jamais eu avec lui deux jours de mauvais temps, et après avoir pris bon nombre de corsaires, j'eus le bonheur d'accoster, l'été suivant, la frégate française que je cherchais ; je la remorquai à Plymouth. Par une autre bonne chance, nous n'étions pas depuis six heures dans le Sund, qu'un vent s'éleva qui aurait achevé notre pauvre *Aspic*. Il dura quatre jours et quatre nuits. Vingt-quatre heures plus tard, il ne serait resté du vaillant capitaine Wenvorth qu'un paragraphe dans les journaux, et, son navire n'étant qu'un sloop, personne n'y aurait fait attention. »

Anna frémit intérieurement, mais les misses Musgrove purent exprimer librement leur pitié et leur horreur.

« C'est alors, sans doute, dit Mme Musgrove à voix basse, qu'il prit le commandement de la *Laconia* et prit à bord notre pauvre cher fils ? Charles, demandez au capitaine où il prit votre frère ; je l'oublie toujours.

— Ce fut à Gibraltar, ma mère. Dick y était resté malade avec une recommandation de son premier capitaine pour le capitaine Wenvorth.

— Oh ! dites-lui qu'il ne craigne pas de nommer le pauvre Dick devant moi, car ce sera plutôt un plaisir d'entendre parler de lui par un si bon ami. »

Charles, sans doute moins tranquille sur les conséquences, répondit par un signe de tête et s'éloigna.

Les jeunes filles se mirent à chercher la *Laconia*, et le capitaine se donna le plaisir de la trouver lui-même, ajoutant que c'était un de ses meilleurs amis.

« Ah ! c'étaient de bons jours, quand je commandais la *Laconia*. J'ai gagné bien de l'argent avec elle ! Mon ami et moi, nous fîmes une si belle croisière aux Indes occidentales ! Pauvre Harville ! Vous savez, ma sœur, qu'il avait encore plus besoin d'argent que moi. Il était marié, l'excellent garçon ! Je n'oublierai jamais combien il fut heureux à cause de sa femme. J'aurais voulu qu'il fût là l'été suivant, quand j'eus le même bonheur dans la Méditerranée.

— Ce fut un beau jour pour nous, que celui où vous fûtes nommé capitaine de ce navire, dit Mme Musgrove. Nous n'oublierons jamais ce que vous avez fait. »

L'émotion lui coupait la voix, et Wenvorth, qui n'entendait qu'à demi, et ne songeait nullement à Dick, attendait la suite avec surprise.

« Maman pense à mon frère Richard, » dit Louisa à voix basse.

— Pauvre cher enfant ! continua Mme Musgrove. Il était devenu si rangé, si bon sous vos ordres, et nous écrivait de si bonnes lettres ! Ah ! plût à Dieu qu'il ne vous eût jamais quitté ! »

En entendant cela, une expression fugitive traversa la figure de Wenvorth : un pli de sa bouche et un certain regard convainquirent Anna qu'il n'était pas de l'avis de Mme Musgrove, et qu'il avait eu probablement quelque peine à se débarrasser de Dick ; mais ce fut si rapide qu'elle seule s'en aperçut. Un instant après, il était sérieux et maître de lui ; il vint s'asseoir à côté de Mme Musgrove, et causa de son fils avec une grâce naturelle qui témoignait de sa sympathie pour tout sentiment vrai. Anna était assise à l'autre coin du divan, séparée de lui par la vaste corpulence de Mme Musgrove, plus faite pour représenter la bonne humeur et la bonne chère, que la tendresse et le sentiment, et tandis qu'Anna s'abritait derrière

elle pour cacher son agitation, la façon dont le capitaine écoutait les doléances de Mme Musgrove et ses larges soupirs n'était pas sans mérite.

Le chagrin n'est pas nécessairement en rapport avec la constitution. Une grosse personne a aussi bien le droit d'être affligée profondément que la plus gracieuse femme. Néanmoins, il y a des contrastes que la raison admet, mais qui froissent le goût et attirent le ridicule.

L'amiral, après avoir fait quelques tours dans la chambre, les mains derrière le dos, s'approcha de Wenvorth, et, tout à ses propres pensées, il lui dit, sans s'occuper s'il l'interrompait :

« Si vous aviez été une semaine plus tard à Lisbonne, Frédéric, vous auriez eu à bord lady Marie Grierson et ses filles.

— Je suis heureux alors de n'avoir pas été là. »

L'amiral le plaisanta sur son manque de galanterie : il se défendit, tout en déclarant qu'il n'admettrait jamais une femme à son bord, si ce n'est pour un bal, ou en visite.

« Ce n'est point faute de galanterie, dit-il, mais par l'impossibilité d'avoir dans un navire le confortable nécessaire aux femmes, et auquel elles ont droit. Je ne puis souffrir d'avoir une femme à bord, et aucun navire commandé par moi n'en recevra jamais. »

Sa sœur s'écria :

« Ah ! Frédéric ! est-ce vous qui dites cela ? Quel raffinement inutile ! Les femmes sont aussi bien à bord que dans la meilleure maison d'Angleterre. Je ne sais rien de supérieur aux arrangements d'un navire. Je déclare que je n'ai pas plus de confortable à Kellynch que dans les cinq navires que j'ai habités.

— Il n'est pas question de cela, dit Frédéric ; vous étiez avec votre mari, et la seule femme à bord.

— Mais vous avez bien pris, de Portsmouth à Plymouth, Mme Harville, sa sœur, sa cousine et trois enfants ! Où était donc alors votre superfine et extraordinaire galanterie ?

— Absorbée dans mon amitié, Sophie ; je voulais être utile à la femme d'un collègue, et j'aurais transporté au bout du monde tout ce que Harville aurait voulu. Mais croyez bien que je regardais cela comme une chose fâcheuse.

— Mon cher Frédéric, ce que vous dites ne signifie rien. Que deviendrions-nous, nous autres pauvres femmes de marins, si les autres pensaient comme vous ?

— Cela ne m’empêcha pas, comme vous voyez, de conduire Mme Harville et sa famille à Plymouth.

— Mais je n’aime pas à vous entendre parler comme un beau gentilhomme s’adressant à de belles ladies : nous n’avons pas la prétention d’être toujours sur l’eau douce.

— Ah ! ma chère, dit l’amiral, quand il aura une femme, il parlera autrement. Si nous avons le bonheur d’avoir une autre guerre, il fera comme nous, et sera reconnaissant qu’on lui amène sa femme.

— Je me tais, dit Wenvorth, puisque les gens mariés m’attaquent, Ah ! je penserai autrement quand je serai marié ! Eh bien ! non. On me répond si : je n’ai plus rien à dire. »

Il se leva, et s’éloigna.

« Vous avez dû voyager beaucoup ? dit Mme Musgrove à Mme Croft.

— Oui, madame. Pendant les quinze premières années de mon mariage, j’ai traversé quatre fois l’Atlantique, j’ai été aux Indes orientales, sans compter différents endroits voisins de l’Angleterre : Cork, Lisbonne, Gibraltar. Mais je n’ai jamais été au delà des tropiques ni dans les Indes occidentales, car je n’appelle pas de ce nom Bermude ou Bahama. »

Mme Musgrove, qui ne connaissait pas un seul de ces noms, n’eut rien à répondre.

« Je vous assure, madame, dit Mme Croft, que rien ne surpasse les commodités d’un navire de guerre ; j’entends celui d’un rang supérieur. Le plus heureux temps de ma vie a été à bord. J’étais avec mon mari, et, grâce à Dieu, j’ai toujours eu une excellente santé ; aucun climat ne m’est mauvais. Je n’ai jamais connu le mal de mer. La seule fois que j’ai souffert fut l’hiver que je passai seule à Deal, quand l’amiral était dans les mers du Nord. N’ayant pas de nouvelles, je vivais dans de continuelles craintes et je ne savais que faire de mon temps.

— Oui, répondit Mme Musgrove, rien n’est si triste qu’une séparation. Je le sais par moi-même. Quand M. Musgrove va aux assises, je ne suis tranquille que quand il est revenu. »

On dansa pour terminer la soirée. Anna offrit ses services, et fut heureuse de passer inaperçue. Ce fut une joyeuse soirée. Le capitaine avait le plus d’entrain de tous. Il était l’objet des attentions et des déférences de tout le monde. Louise et Henriette semblaient si occupées de lui que, sans leur amitié réciproque, on eût pu les croire rivales. Quoi d’étonnant s’il était un peu gâté par de telles flatteries ?

Telles étaient les pensées d’Anna, tandis que ses doigts couraient machinalement sur le piano. Pendant un moment, elle sentit qu’il la regardait, qu’il observait ses traits altérés, cherchant peut-être à y retrouver ce qui l’avait charmé autrefois. Il demanda quelque chose ; elle entendit qu’on répondait :

« Oh non ! elle ne danse plus ; elle préfère jouer, et elle n’est jamais fatiguée. »

Elle avait quitté le piano ; il prit sa place, essayant de noter un air dont il voulait donner une idée aux misses Musgrove. Elle s’approcha par hasard ; alors il se leva et avec une politesse étudiée :

« Je vous demande pardon, mademoiselle, c’est votre place ; » et malgré le refus d’Anna il se retira.

Elle en avait assez ! Cette froide et cérémonieuse politesse était plus qu’elle n’en pouvait supporter.

OceanofPDF.com

CHAPITRE IX

Table des matières

Le capitaine Wenvorth était venu à Kellynch comme chez lui, pour y rester autant qu'il lui plairait ; car il était aimé par l'amiral comme un frère. Il avait fait le projet d'aller voir son frère, dans le comté de Shrop, mais l'attrait d'Uppercross l'y fit renoncer. Il y avait tant d'amitié, de flatterie, quelque chose de si séduisant dans la réception qu'on lui faisait ; les parents étaient si hospitaliers, les enfants si aimables, qu'il ne put s'arracher de là.

Bientôt on le vit chaque jour à Uppercross. Les Musgrove n'étaient pas plus empressés à l'inviter que lui à venir, surtout le matin, car l'amiral et sa femme sortaient toujours ensemble quand il n'y avait personne au château. Ils s'intéressaient à leur nouvelle propriété et visitaient leurs prairies, leurs bestiaux, ou faisaient volontiers un tour en voiture.

L'intimité du capitaine était à peine établie à Uppercross, quand Charles Hayter y revint, et en prit ombrage.

Charles Hayter était l'aîné des cousins. C'était un très aimable et agréable jeune homme, et jusqu'à l'arrivée de Wenvorth, un grand attachement semblait exister entre lui et Henriette. Il était dans les ordres, mais sa présence n'étant pas exigée à la cure, il vivait chez son père à une demi-lieue d'Uppercross.

Une courte absence avait privé Henriette de ses attentions, et en revenant il vit avec chagrin qu'on avait pris sa place.

Mme Musgrove et Mme Hayter étaient sœurs, mais leur mariage leur avait fait une position très différente. Tandis que les Musgrove étaient les premiers de la contrée, la vie mesquine et retirée des Hayter, l'éducation peu soignée des enfants, les auraient placés en dehors de la société sans leurs relations avec Uppercross.

Le fils aîné était seul excepté ; il était très supérieur à sa famille comme manières et culture d'esprit.

Les deux familles avaient toujours été dans des termes excellents, car d'un côté il n'y avait pas d'orgueil ; de l'autre, pas d'envie. Les misses Musgrove avaient seulement une conscience de leur supériorité qui leur faisait patronner leurs cousines avec plaisir.

Henriette semblait avoir oublié son cousin ; on se demandait si elle était aimée du capitaine. Laquelle des deux sœurs préférait-il ? Henriette était peut-être plus jolie, Louise plus intelligente. Les parents, soit ignorance du monde, soit confiance dans la prudence de leurs filles, semblaient laisser tout au hasard et ne se préoccuper de rien.

Au cottage, c'était différent. Le jeune ménage semblait plus disposé à faire des conjectures, et Anna eut bientôt à écouter leurs opinions sur la préférence de Wenvorth. Charles penchait pour Louise, Marie pour Henriette, et tous les deux s'accordaient à dire qu'un mariage avec l'une ou avec l'autre serait extrêmement désirable. Wenvorth avait dû, d'après ses propres paroles, gagner 50 000 livres pendant la guerre ; c'était une fortune, et s'il survenait une autre guerre, il était homme à se distinguer.

« Dieu ! s'écriait Marie, s'il allait s'élever aux plus grands honneurs ! S'il était créé baronnet ! Lady Wenvorth ! cela sonne très bien. Quelle chance pour Henriette. C'est elle qui prendrait ma place en ce cas, et cela ne lui déplairait pas. Mais après tout, ce ne serait qu'une nouvelle noblesse, et je n'en fais pas grand cas. »

Marie aurait voulu qu'Henriette fût préférée pour mettre fin aux prétentions de Hayter. Elle regardait comme une véritable infortune pour elle et pour ses enfants que de nouveaux liens de parenté s'établissent avec cette famille.

« Si l'on considère, disait-elle, les alliances que les Musgrove ont faites, Henriette n'a pas le droit de déchoir, et de faire un choix désagréable aux personnes principales de sa famille, en leur donnant des alliés d'une condition inférieure. Qui est Charles Hayter, je vous prie ? Rien qu'un ministre de campagne. C'est un mariage très inférieur pour miss Musgrove d'Uppercross. » Son mari ne partageait pas son avis, car son cousin, qu'il aimait beaucoup, était un fils aîné, et avait ainsi droit à sa considération.

« Vous êtes absurde, Marie, disait-il. Charles Hayter a beaucoup de chance d'obtenir quelque chose de l'évêque ; et puis, il est fils aîné, et il héritera d'une jolie propriété. L'état de Winthrop n'a pas moins de deux cent cinquante acres, outre la ferme de Tauton, une des meilleures de la contrée. Charles est un bon garçon, et quand il aura Winthrop, il vivra autrement qu'aujourd'hui. Un homme qui a une telle propriété n'est pas à dédaigner. Non, Henriette pourrait trouver plus mal. Si elle épouse Hayter, et que Louisa puisse avoir Wenvorth, je serai très satisfait. »

Cette conversation avait lieu le lendemain d'un dîner à Uppercross : Anna était restée à la maison sous le prétexte d'une migraine, et avait eu le double avantage d'éviter Wenvorth et de ne pas être prise pour arbitre. Elle aurait voulu que le capitaine se décidât vite, car elle sympathisait avec les souffrances de Hayter, pour qui tout était préférable à cette incertitude. Il avait été très froissé et très inquiet des façons de sa cousine. Pouvait-il si vite être devenu pour elle un étranger ? Il n'avait été absent que deux dimanches. Quand il était parti, elle s'intéressait à son changement de cure, pour obtenir celle d'Uppercross du D^r^ Shirley, malade et infirme. Quand il revint, hélas ! tout intérêt avait disparu. Il raconta ses démarches, et Henriette ne lui prêta qu'une oreille distraite. Elle semblait avoir oublié toute cette affaire.

Un matin, le capitaine entra dans le salon du cottage, où Anna était seule avec le petit malade couché sur le divan.

La surprise de la trouver seule le priva de sa présence d'esprit habituelle, il tressaillit.

« Je croyais les misses Musgrove ici ; » puis il alla vers la fenêtre pour se remettre et décider quelle attitude il prendrait.

« Elles sont en haut avec ma sœur, et vont bientôt descendre, » répondit Anna toute confuse.

Si l'enfant ne l'avait pas appelée, elle serait sortie pour délivrer le capitaine aussi bien qu'elle-même. Il resta à la fenêtre, et après avoir poliment demandé des nouvelles du petit garçon, il garda le silence. Anna s'agenouilla devant l'enfant, qui lui demandait quelque chose, et ils restèrent ainsi quelques instants, quand, à sa grande satisfaction, elle vit entrer quelqu'un. C'était Charles Hayter, qui ne fut guère plus content de trouver là le capitaine, que celui-ci ne l'avait été d'y trouver Anna.

Tout ce qu'elle put dire fut :

« Comment vous portez-vous ? Veuillez vous asseoir. Mon frère et ma sœur vont descendre. »

Wenvorth quitta la fenêtre et parut disposé à causer avec Hayter, mais, voyant celui-ci prendre un journal, il retourna à la fenêtre. Bientôt la porte restée entr'ouverte fut poussée par l'autre petit garçon, enfant de deux ans, décidé et hardi. Il alla au divan et réclama une friandise ; comme il ne s'en trouvait pas là, il demanda un jouet ; il s'accrocha à la robe de sa tante, et elle ne put s'en débarrasser. Elle pria, ordonna, voulut le repousser, mais l'enfant trouvait grand plaisir à grimper sur son dos :

« Walter, ôtez-vous, méchant enfant, je suis très mécontente de vous.

— Walter, cria Charles Hayter, pourquoi n'obéissez-vous pas ? Entendez-vous votre tante ? Venez près de moi, Walter, venez près du cousin Charles. »

Walter ne bougea pas. Tout à coup, elle se trouva débarrassée. Quelqu'un enlevait l'enfant, détachait les petites mains qui entouraient le cou d'Anna, et emportait le petit garçon avant qu'elle sût que c'était le capitaine.

Elle ne put dire un mot pour le remercier, tant ses sensations étaient tumultueuses. L'action du capitaine, la manière silencieuse dont il l'avait accomplie, le bruit qu'il fit ensuite en jouant avec l'enfant pour éviter les remerciements et toute conversation avec elle, tout cela donna à Anna une telle confusion de pensées qu'elle ne put se remettre, et, voyant entrer Marie et les misses Musgrove, elle se hâta de quitter la chambre. Si elle était restée, c'était là l'occasion d'étudier les quatre personnes qui s'y trouvaient.

Il était évident que Charles Hayter n'avait aucune sympathie pour Wenvorth. Elle se souvint qu'il avait dit au petit Walter, d'un ton vexé, après l'intervention du capitaine :

« Il fallait m'obéir, Walter ; je vous avais dit de ne pas tourmenter votre tante. »

Il était donc mécontent que Wenvorth eût fait ce qu'il aurait dû faire lui-même ? Mais elle ne pouvait guère s'intéresser aux sentiments des autres, avant d'avoir mis un peu d'ordre dans les siens.

Elle était honteuse d'elle-même, humiliée d'être si agitée, si abattue pour une bagatelle ; mais cela était, et il lui fallut beaucoup de solitude et de réflexion pour se remettre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE X

Table des matières

Les occasions ne manquèrent pas pour faire de nouvelles remarques. Elle avait vu assez souvent les deux jeunes gens et les deux jeunes filles ensemble pour avoir une opinion, mais elle était trop sage pour la laisser voir à la maison. Elle n'aurait satisfait ni le mari ni la femme.

Elle supposait que Louisa était préférée à sa sœur, mais sa mémoire et son expérience lui disaient que le capitaine n'éprouvait d'amour ni pour l'une ni pour l'autre. Le sentiment qu'elles avaient pour lui était peut-être plus vif ; c'était de l'admiration qui pouvait devenir de l'amour. Cependant quelquefois Henriette semblait indécise entre Hayter et Wenvorth. Anna eût voulu les éclairer tous sur leur situation, et leur montrer les maux auxquels ils s'exposaient. Elle n'attribuait à aucun d'eux une mauvaise pensée, et se disait avec joie que le capitaine ne se doutait pas du mal qu'il causait ; il n'avait aucune fatuité et ne connaissait pas sans doute les projets de Hayter. Seulement il avait tort d'accepter les attentions des deux jeunes filles.

Bientôt cependant Hayter sembla abandonner la place. Trois jours se passèrent sans qu'on le vît ; il refusa même une invitation à dîner. M. Musgrove l'ayant trouvé chez lui entouré de gros livres en avait conclu qu'il usait sa santé au travail. Marie pensait qu'il était positivement refusé par Henriette, tandis que son mari, au contraire, l'attendait chaque jour. Enfin Anna l'approuvait de s'absenter.

Vers cette époque, par une belle matinée de novembre, Charles Musgrove et le capitaine étaient à la chasse. Anna et Marie, tranquillement assises, travaillaient au cottage, quand les misses Musgrove passèrent et, s'approchant de la fenêtre, dirent qu'elles allaient faire une promenade, trop longue pour Marie. Celle-ci, un peu choquée, répondit :

« Mais si ! j'irais volontiers, j'aime les longues promenades. »

Anna vit aux regards des jeunes filles que c'était là précisément ce qu'elles ne voulaient pas, et admira de nouveau cette habitude de famille qui mettait dans la nécessité de tout dire et de tout faire ensemble, sans le désirer. Elle tâcha de dissuader Marie d'y aller ; mais, n'y réussissant pas, elle pensa qu'il valait mieux accepter aussi, pour elle-même, l'invitation

beaucoup plus cordiale des misses Musgrove, car sa présence pouvait être utile pour retourner avec sa sœur et ne pas entraver leurs plans.

« Qui leur fait supposer que je ne puis faire une longue promenade ? disait Marie en montant l'escalier. On semble croire que je ne suis pas bonne marcheuse, et cependant elles n'auraient pas été contentes si j'avais refusé. Quand on vient ainsi vous demander quelque chose, est-ce qu'on peut dire : Non ?… »

Au moment où elles se mettaient en route, les chasseurs revinrent. Ils avaient emmené un jeune chien qui avait gâté leur chasse et avancé leur retour. Ils étaient donc tout disposés à se promener.

Si Anna avait pu le prévoir, elle serait restée à la maison. Elle se dit qu'il était trop tard pour reculer, et ils partirent tous les six dans la direction choisie par les misses Musgrove, Quand le chemin devenait plus étroit, Anna s'arrangeait pour marcher avec son frère et sa sœur ; elle ne voulait pas gêner les autres. Son plaisir à elle était l'air et l'exercice, la vue des derniers rayons de soleil sur les feuilles jaunies ; et aussi de se répéter tout bas quelques-unes des poétiques descriptions de l'automne, saison qui a une si puissante influence sur les âmes délicates et tendres. Tout en occupant son esprit de ces rêveries, de ces citations, il lui fut impossible de ne pas entendre la conversation du capitaine avec les deux sœurs. C'était un simple bavardage animé, comme il convient à des jeunes gens sur un pied d'intimité. Il causait plus avec Louisa qu'avec Henriette. La première y mettait plus d'entrain que l'autre. Elle dit quelque chose qui frappa Anna. Après avoir admiré à plusieurs reprises cette splendide journée, le capitaine ajouta :

« Quel beau temps pour l'amiral et pour ma sœur ! Ils font ce matin une longue promenade en voiture : nous pourrons les voir en haut de ces collines. Ils ont dit qu'ils viendraient de ce côté. Je me demande où ils verseront aujourd'hui ? Ah ! cela leur arrive souvent ; mais ma sœur ne s'en préoccupe pas.

— Pour moi, dit Louisa, à sa place j'en ferais autant. Si j'aimais quelqu'un comme elle aime l'amiral, rien ne pourrait m'en séparer, et j'aimerais mieux être versée par lui que menée en sûreté par un autre. »

Cela fut dit avec enthousiasme.

« Vraiment, s'écria-t-il, du même ton. Je vous admire. » Puis il y eut un silence.

Anna oublia un instant les citations poétiques des douces scènes de l'automne ; il ne lui resta à la mémoire qu'un tendre sonnet rempli des descriptions de l'année expirante emportant avec elle le bonheur et les images de jeunesse, d'espoir et de printemps.

Voyant qu'on prenait un autre sentier : « N'est-ce pas le chemin de Wenthrop ? » dit-elle. Mais personne ne l'entendit.

On se dirigeait en effet vers Wenthrop, et après une montée douce à travers de grands enclos, où la charrue du laboureur, préparant un nouveau printemps, démentait les poésies mélancoliques, on gagna le sommet d'une haute colline qui séparait Uppercross de Wenthrop. Wenthrop, qu'on aperçut alors en bas, était une laide et vulgaire maison, à toit peu élevé, entourée de granges et de bâtiments de ferme.

« Est-ce là Wenthrop ? dit Marie, je n'en avais aucune idée. Je crois que nous ferons mieux de retourner. Je suis très fatiguée. »

Henriette, un peu mal à l'aise, et n'apercevant pas Charles Hayter aux environs, était prête à faire ce que Marie désirait, mais Charles Musgrove dit non, et Louisa dit non, avec plus d'énergie encore, et, prenant sa sœur à part, elle parut discuter vivement.

Charles déclara d'une façon très nette qu'il irait voir sa tante, puisqu'il en était si près, et il s'efforça de persuader sa femme ; mais c'était un des points sur lesquels elle montrait sa volonté : elle refusa absolument, et tout dans sa figure indiquait qu'elle n'irait pas.

Après un court débat, il fut convenu que Charles et Henriette descendraient la colline, et que les autres resteraient en haut. Marie saisit un moment pour dire au capitaine, en jetant autour d'elle un regard méprisant :

« C'est bien désagréable d'avoir des parents semblables ; je n'y suis pas allée deux fois dans ma vie. »

Il eut un sourire de commande, et se détourna avec un regard de mépris, qu'Anna vit parfaitement.

Louisa, qui avait fait quelques pas avec Henriette, les rejoignit, et Marie s'assit sur un tronc d'arbre. Tant qu'on fut autour d'elle, elle fut contente, mais quand Louisa se fut éloignée avec Wenvorth pour cueillir des noisettes, elle trouva son siège mauvais, et alla à sa recherche. Anna s'assit sur un talus, et entendit derrière elle Wenvorth et Louisa, qui se frayaient un passage dans une haie. Louisa semblait très animée et disait :

« Je l'ai fait partir ; je trouvais absurde qu'elle ne fit pas cette visite. Ce n'est pas moi qui me laisserais influencer pour faire ce que je ne veux pas.

Quand j’ai décidé quelque chose, je le fais. Henriette allait renoncer à aller à Wenthrop par une complaisance ridicule.

— Alors, sans vous, elle n’y serait pas allée ?

— Mais oui, j’ai honte de le dire.

— Elle est bien heureuse d’avoir auprès d’elle un caractère tel que le vôtre. Ce que vous venez de dire confirme mes observations. Je ne veux pas feindre d’ignorer ce dont il s’agit : je vois que cette visite est autre chose qu’une simple visite de politesse. Si votre sœur ne sait pas résister à une demande quelconque dans une circonstance si peu importante, je les plains tous deux quand il s’agira de choses graves demandant force et fermeté. Votre sœur est une aimable personne, mais vous êtes ferme et décidée : si vous voulez la diriger pour son bonheur, donnez-lui autant de votre caractère que vous pourrez. Mais vous l’avez sans doute toujours fait. Le pire des maux est un caractère faible et indécis sur lequel on ne peut compter. On n’est jamais sûr qu’une bonne impression sera durable. Que ceux qui veulent être heureux soient fermes. »

Il cueillit une noisette. « Voici, dit-il, une noisette belle et saine qui a résisté aux tempêtes de l’automne. Pas une tache, pas une piqûre. Tandis que ses sœurs ont été foulées aux pieds, cette noisette, dit-il avec une solennité burlesque, est encore en possession de tout le bonheur auquel une noisette peut prétendre. » Puis, revenant au ton sérieux :

« Mon premier souhait pour ceux que j’aime est la fermeté. Si Louisa Musgrove veut être belle et heureuse à l’automne de sa vie, elle cultivera toutes les forces de son âme. »

Il ne reçut pas de réponse. Anna eût été surprise que Louisa pût répondre promptement à des paroles témoignant un si vif intérêt. Elle comprenait ce que Louisa ressentait. Quant à elle, elle n’osait bouger, de peur d’être vue. Un buisson de houx la protégeait. Ils s’éloignèrent : elle entendit Louisa, qui disait :

« Marie a un assez bon naturel, mais elle m’irrite quelquefois par sa déraison et son orgueil. Elle en a beaucoup trop, de l’orgueil des Elliot ! Nous aurions tant désiré que Charles épousât Anna au lieu de Marie. Vous savez qu’il a demandé Anna ? »

Le capitaine répondit après un silence :

« Voulez-vous dire qu’elle l’a refusé ?

— Oui, certainement.

— À quelle époque ?

— Je ne sais pas au juste, car nous étions en pension alors. Je crois que ce fut un an avant d'épouser Marie. Mes parents pensent que sa grande amie, lady Russel, empêcha ce mariage, elle ne trouva pas Charles assez lettré, et persuada à Anna de refuser. »

Les voix s'éloignèrent, et Anna n'entendit plus rien. D'abord immobile d'étonnement, elle eut beaucoup de peine à se lever. Elle n'avait point eu le sort de ceux qui écoutent : on n'avait dit d'elle aucun mal ; mais elle avait entendu des choses très pénibles. Elle vit comment elle était jugée par le capitaine ; et il avait eu, en parlant d'elle, un mélange de curiosité et d'intérêt qui l'agitait extrêmement.

Elle rejoignit Marie, et quand toute la compagnie fut réunie, elle éprouva quelque soulagement à s'isoler au milieu de tous.

Charles et Henriette ramenèrent Hayter avec eux. Anna ne chercha pas à comprendre ce qui s'était passé, mais il était certain qu'il y avait eu du froid entre eux, et que maintenant ils semblaient très heureux, quoique Henriette parût un peu confuse. Dès ce moment, ils s'occupèrent exclusivement l'un de l'autre.

Maintenant tout désignait Louisa pour le capitaine, et ils marchaient aussi côte à côte. Dans la vaste prairie que les promeneurs traversaient, ils formaient trois groupes. Anna appartenait au moins animé des trois. Elle rejoignit Charles et Marie et se trouva assez fatiguée pour accepter le bras de son beau-frère, qui était alors mécontent de sa femme. Marie s'était montrée peu aimable et en subissait en ce moment les conséquences. Son mari lui quittait le bras à chaque instant pour couper avec sa cravache des têtes d'orties le long de la haie : elle se plaignit selon son habitude, mais Charles les quittant toutes deux pour courir après une belette, elles purent à peine le suivre.

Au sortir de la prairie, ils furent rejoints par la voiture de l'amiral, qui s'avançait dans la même direction qu'eux. Apprenant la longue course qu'avaient entreprise les jeunes gens, il offrit obligeamment une place à celle des dames qui serait la plus fatiguée. Il pouvait lui éviter un mille, puisqu'ils passaient par Uppercross. L'invitation fut refusée par les misses Musgrove, qui n'étaient pas fatiguées, et par Marie, qui fut offensée de n'avoir pas été demandée avant toute autre, ou parce que l'orgueil des Elliot, comme disait Louisa, ne pouvait accepter d'être en tiers dans une voiture à un seul cheval.

On allait se séparer, quand le capitaine dit tout bas quelques mots à sa sœur.

« Miss Elliot, dit celle-ci, vous devez être fatiguée : laissez-nous le plaisir de vous reconduire. Il y a largement place pour trois ; si nous étions aussi minces que vous, on pourrait tenir quatre. Venez, je vous en prie. »

L'hésitation n'était pas permise à Anna. L'amiral insista aussi. Refuser était impossible. Le capitaine se tourna vers elle, et, sans dire un mot, l'aida tranquillement à monter en voiture.

Oui, il avait fait cela ! Elle était là, assise par la volonté et les mains de Frédéric ! Il avait vu sa fatigue, et avait voulu qu'elle se reposât. Elle fut touchée de cette manifestation de ses sentiments. Elle comprit sa pensée. Il ne pouvait pas lui pardonner, mais il ne voulait pas qu'elle souffrît. Il y était poussé par un sentiment d'affection qu'il ne s'avouait pas à lui-même. Elle ne pouvait y penser sans un mélange de joie et de chagrin.

Elle répondit d'abord distraitement aux bienveillantes remarques de ses compagnons. On était à moitié chemin, quand elle s'aperçut qu'on parlait de Frédéric !

« Il veut certainement épouser l'une des deux, dit l'amiral ; mais cela ne nous dit pas laquelle.

— Il y va depuis assez longtemps pour savoir ce qu'il veut. C'est la paix qui est cause de tout cela. Si la guerre éclatait, il serait bientôt décidé. Nous autres marins, miss Elliot, nous ne pouvons pas faire longtemps notre cour en temps de guerre. Combien s'écoula-t-il de temps, ma chère, entre notre première entrevue et notre installation à Yarmouth ?

— Nous ferons mieux de n'en rien dire, dit gaîment Mme Croft, car si miss Elliot savait combien ce fut vite fait, elle ne croirait jamais que nous ayons pu être heureux. Cependant je vous connaissais de réputation longtemps auparavant.

— Et moi j'avais entendu parler de vous comme d'une jolie fille. Fallait-il attendre davantage ? Je n'aime pas à avoir longtemps de pareils projets en tête. Je voudrais que Frédéric découvrît ses batteries, et amenât une de ces jeunes misses à Kellynch. Elles trouveraient de la compagnie. Elles sont charmantes toutes deux, je les distingue à peine l'une de l'autre.

— Elles sont très simples et très gracieuses vraiment, dit Mme Croft d'un ton moins enthousiaste, ce qui fit supposer à Anna qu'elle ne les trouvait pas tout à fait dignes de son frère. « C'est une famille très respectable, d'excellentes gens. Mon cher amiral, faites donc attention, nous

allons verser. » Elle prit les rênes et évita l’obstacle, puis empêcha la voiture de tomber dans une ornière, ou d’accrocher une charrette. Anna s’amusa à penser que cette manière de conduire ressemblait peut-être à celle dont ils faisaient leurs affaires. Cette pensée la conduisit jusqu’au cottage.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XI

Table des matières

L’époque du retour de lady Russel approchait, le jour était même fixé, et Anna, qui devait la rejoindre à Kellynch, commençait à craindre les inconvénients qui en pourraient résulter. Elle allait se trouver à un mille du capitaine ; elle irait à la même église ; les deux familles se verraient.

D’un autre côté, il était si souvent à Uppercross, qu’elle semblerait plutôt l’éviter qu’aller au-devant de lui. Elle ne pouvait donc qu’y gagner, ainsi qu’en changeant la société de Marie contre celle de lady Russel.

Elle aurait voulu ne pas rencontrer le capitaine dans cette maison qui avait vu leurs premières entrevues. Ce souvenir était trop pénible ; mais elle craignait encore plus une rencontre entre lady Russel et le capitaine. Ils ne s’aimaient pas ; l’une était trop calme, l’autre pas assez.

La fin de son séjour à Uppercross fut marquée par un événement inattendu.

Wenvorth s’était absenté pour aller voir son ami Harville, installé à Lyme pour l’hiver avec sa famille. Il ne s’était jamais complètement rétabli d’une blessure reçue deux années auparavant.

Quand Wenvorth revint, la description de ce beau pays excita tant d’enthousiasme qu’on résolut d’y aller tous ensemble. Les jeunes gens surtout désiraient ardemment voir Lyme. Les parents auraient voulu remettre le voyage au printemps suivant, mais quoiqu’on fût en novembre, le temps n’était pas mauvais.

Louisa désirait y aller, mais surtout montrer que quand elle voulait une chose, elle se faisait. Elle décida ses parents, et le voyage fut résolu.

On renonça à l’idée d’aller et revenir le même jour pour ne pas fatiguer les chevaux de M. Musgrove, et l’on se réunit de bonne heure pour déjeuner à Great-House. Mais il était déjà midi quand on atteignit Lyme. Après avoir commandé le dîner, on alla voir la mer. La saison était trop avancée pour offrir les distractions des villes d’eau, mais la remarquable situation de la ville, dont la principale rue descend presque à pic vers la mer, l’avenue qui longe la charmante petite baie, si animée pendant la belle saison, la promenade du Cobb, et la belle ligne de rochers qui s’étend à l’est de la ville, toutes ces choses attirent l’œil du voyageur, et quand on a vu Lyme

une fois, on veut le revoir encore. Il faut voir aussi Charmouth avec ses collines, ses longues lignes de terrains et sa baie tranquille et solitaire, cernée par de sombres rochers. On est là si bien à contempler rêveusement la mer ! Il faut voir la partie haute de Lyme avec ses bois, et surtout Pumy avec ses verts abîmes, creusés entre les rochers où poussent pêle-mêle des arbres forestiers et des arbres fruitiers ; sites attestant le long travail du temps qui a préparé ces endroits merveilleux, égalés seulement par les sites fameux de Wight ! Il faut avoir vu et revu ces endroits pour connaître la beauté de Lyme.

Nos amis se dirigèrent vers la maison des Harville, située sur le Cobb ; le capitaine y entra seul et en sortit bientôt avec M. et Mme Harville et le capitaine Benwick.

Benwick avait été commandant sur *la Laconia*. Les louanges que Wenvorth avait faites de lui l'avaient mis dans une haute estime à Uppercross, mais l'histoire de sa vie privée l'avait rendu encore plus intéressant. Il avait épousé la sœur de Harville et venait de la perdre. La fortune leur était arrivée après deux ans d'attente, et Fanny était morte trop tôt pour voir la promotion de son mari. Il aimait sa femme et la regrettait autant qu'homme peut le faire. C'était une de ces natures qui souffrent le plus, parce qu'elles sentent le plus. Sérieux, calme, réservé, il aimait la lecture et les occupations sédentaires.

La mort de sa femme resserra encore l'amitié entre les Harville et lui ; il vint demeurer avec eux. Harville avait loué à Lyme pour six mois ; sa santé, ses goûts, son peu de fortune l'y attiraient ; tandis que la beauté du pays, la solitude de l'hiver convenaient à l'état d'esprit de Benwick. « Cependant, se disait Anna, son âme ne peut être plus triste que la mienne. Je ne puis croire que toutes ses espérances soient flétries. Il est plus jeune que moi, sinon de fait, du moins comme sentiment ; plus jeune aussi parce qu'il est homme. Il se consolera avec une autre, et sera encore heureux. »

Le capitaine Harville était grand, brun, d'un aspect aimable et bienveillant, mais il boitait un peu : ses traits accentués et son manque de santé lui donnaient l'air plus âgé que Wenvorth. Benwick était et paraissait le plus jeune des trois, et semblait petit, comparé aux deux autres. Il avait un air doux et mélancolique et parlait peu.

Harville, sans égaler Wenvorth comme manières, était un parfait gentleman, simple, cordial, obligeant. Mme Harville, un peu moins

distinguée que son mari, paraissait très bonne. Leur accueil aux amis de Wenvorth fut charmant.

Le repas commandé à l'auberge servit d'excuse pour refuser leur invitation à dîner. Mais ils parurent presque blessés que Wenvorth n'eût pas amené ses amis sans qu'il fût besoin de les inviter.

Tout cela montrait tant d'amitié pour le capitaine, et un sentiment d'hospitalité si rare et si séduisant ; si différent des invitations banales, des dîners de cérémonie et d'apparat, qu'Anna se dit avec une profonde tristesse : « Voilà quels auraient été mes amis ! »

On entra dans la maison. Les chambres étaient si petites qu'il semblait impossible d'y recevoir. Anna admira les arrangements ingénieux du capitaine Harville pour tirer parti du peu d'espace, remédier aux inconvénients d'une maison meublée, et défendre les portes et les fenêtres contre les tempêtes de l'hiver.

Le contraste entre les meubles vulgaires et indispensables fournis par le propriétaire, et les objets de bois précieux, admirablement travaillés, que le capitaine avait rapportés de lointains voyages, donnait à Anna un autre sentiment que le plaisir. Ces objets rappelaient la profession de Wenvorth, ses travaux, ses habitudes, et ces images du bonheur domestique lui étaient pénibles et agréables à la fois.

Le capitaine Harville ne lisait pas, mais il avait confectionné de très jolies tablettes pour les livres de Benwick. Son infirmité l'empêchait de prendre beaucoup d'exercice, mais son esprit ingénieux lui fournissait constamment de l'occupation à l'intérieur. Il peignait, vernissait, menuisait et collait ; il faisait des jouets pour les enfants, et perfectionnait les navettes, et quand il n'avait plus rien à faire, il travaillait dans un coin à son filet de pêche.

Quand Anna sortit de la maison, il lui sembla qu'elle laissait le bonheur derrière elle. Louisa, qui marchait à son côté, était dans le ravissement. Elle admirait le caractère des officiers de marine : leur amabilité, leur camaraderie, leur franchise et leur droiture. Elle soutenait que les marins valent mieux que tous les autres, comme cœur et comme esprit ; et que seuls ils méritent d'être respectés et aimés.

On alla dîner, et l'on était si content que tout fut trouvé bon : les excuses de l'hôtelier sur la saison avancée et le peu de ressources à Lyme étaient inutiles.

Anna s’accoutumait au capitaine Wenvorth plus qu’elle n’eût jamais cru ; elle n’avait aucun ennui d’être assise à la même table que lui, et d’échanger quelques mots polis.

Harville amena son ami ; et tandis que lui et Wenvorth racontaient pour amuser la compagnie nombre d’histoires dont ils étaient les héros, le hasard plaça Benwick à côté d’Anna. Elle se mit à causer avec lui par une impulsion de bonté naturelle ; il était timide et distrait, mais les manières gracieuses d’Anna, son air engageant et doux produisirent leur effet, et elle fut bien payée de sa peine.

Il avait certes un goût très cultivé en fait de poésie ; et Anna eut le double plaisir de lui être agréable en lui fournissant un sujet de conversation que son entourage ne lui donnait pas, et de lui être utile en l’engageant à surmonter sa tristesse : cela fut amené par la conversation, car, quoique timide, il laissa voir que ses sentiments ne demandaient qu’à s’épancher. Ils parlèrent de la poésie, de la richesse de l’époque actuelle, et, après une courte comparaison entre les plus grands poètes, ils cherchèrent s’il fallait donner la préférence à Marmion ou à la dame du Lac, à la fiancée d’Abydos ou au Giaour ; il montra qu’il connaissait bien les tendres chants de l’un, les descriptions passionnées et l’agonie désespérée de l’autre. Sa voix tremblait en récitant les plaintes d’un cœur brisé, ou d’une âme accablée par le malheur, et semblait solliciter la sympathie.

Anna lui demanda s’il faisait de la poésie sa lecture habituelle ; elle espérait que non, car le sort des poètes est d’être malheureux, et il n’est pas donné à ceux qui éprouvent des sentiments vifs d’en goûter les jouissances dans la vie réelle.

Benwick laissa voir qu’il était touché de cette allusion à son état d’esprit ; cela enhardit Anna, et, sentant que son esprit avait un droit de priorité sur Benwick, elle l’engagea à faire dans ses lectures une plus grande place à la prose ; et comme il lui demandait de préciser, elle nomma quelques-uns de nos meilleurs moralistes, des collections de lettres admirables, des mémoires de nobles esprits malheureux ; tout ce qui lui parut propre à élever et fortifier l’âme par les plus hauts préceptes et les plus forts exemples de résignation morale et religieuse.

Benwick écoutait attentivement, et, tout en secouant la tête pour montrer son peu de foi en l’efficacité des livres pour un chagrin comme le sien, il prit note des livres qu’elle lui recommandait et promit de les lire.

La soirée finie, Anna s’amusa de l’idée qu’elle était venue passer un jour à Lyme pour prêcher la patience et la résignation à un jeune homme qu’elle n’avait jamais vu.

En y réfléchissant davantage, elle craignit d’avoir, comme les grands moralistes et les prédicateurs, été éloquente sur un point qui n’était pas en rapport avec sa conduite.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XII

Table des matières

Le lendemain matin, Anna et Henriette descendirent sur la plage pour regarder la marée montante, qu'un léger vent du sud-est amenait en larges nappes sur le rivage uni.

Après avoir admiré ensemble la mer, et aspiré avec délices cette brise matinale, Henriette dit soudain :

« Oui, je suis convaincue que l'air de la mer fait du bien. Il a rendu un bien grand service au docteur Shirley après sa maladie, au printemps dernier. Il a dit lui-même qu'un mois passé à Lyme lui a fait plus de bien que tous les remèdes, et que la mer le rajeunit. C'est fâcheux qu'il n'y demeure pas toute l'année. Il ferait mieux de quitter Uppercross et de se fixer à Lyme. Ne trouvez-vous pas, Anna ? Convenez avec moi que c'est la meilleure chose qu'il puisse faire pour lui et pour Mme Shirley. Elle a ici des cousines et beaucoup de connaissances qui lui rendront le pays agréable, et puis, elle sera bien aise d'avoir ici un médecin à sa portée, en cas d'une nouvelle attaque. Je trouve bien triste que ces excellentes gens, qui ont fait du bien toute leur vie, passent leurs dernières années dans un endroit tel qu'Uppercross, où, excepté notre famille, ils n'ont personne à voir. Ses amis devraient l'engager à venir : il aurait facilement une dispense de résidence. Mais pourra-t-on lui persuader de quitter sa paroisse ? Il est si scrupuleux ! Ne trouvez-vous pas qu'il l'est trop, et qu'il y a une conscience exagérée à sacrifier sa santé pour des devoirs qu'un autre remplirait aussi bien ? S'il venait à Lyme, il ne serait qu'à six lieues, et pourrait savoir ce qui se passe dans sa paroisse. »

Anna sourit plus d'une fois pendant ce discours. Elle était aussi prête à sympathiser avec Henriette qu'avec Benwick. Elle dit tout ce qu'on pouvait dire de raisonnable et d'à-propos. Elle comprenait les droits du docteur Shirley à la retraite et la nécessité d'un remplaçant ; elle poussa l'obligeance jusqu'à insinuer qu'il vaudrait mieux que ce dernier fût marié.

« Je voudrais, dit Henriette très contente, que lady Russel demeurât à Uppercross et fût dans l'intimité du docteur. On m'a toujours dit qu'elle a une grande influence sur ses amis. Je la crains parce qu'elle est très

perspicace, mais je la respecte beaucoup et je la voudrais voir à Uppercross. »

Anna s'amusa de voir que les intérêts d'Henriette mettraient lady Russel en faveur. Elle n'eut pas le temps de répondre, car Louisa et Wenvorth s'approchaient. Ils proposèrent de retourner ensemble à la ville. Arrivés à l'escalier qui conduisait à la plage, ils virent devant eux un gentilhomme qui s'effaça pour leur livrer passage.

Anna surprit le regard d'admiration qu'il attacha sur elle, et n'y fut pas insensible. Elle était très jolie ce jour-là, la brise du matin avait rendu la fraîcheur à son teint, et donné de l'éclat à ses yeux. Il était évident que l'inconnu l'admirait. Wenvorth s'en aperçut et jeta à Anna un regard rapide et brillant qui semblait dire : « Cet homme vous admire, et moi je reconnais maintenant Anna Elliot. »

Après avoir un peu flâné par la ville, on revint à l'auberge. Anna, en se rendant de sa chambre dans la salle à manger, rencontra l'inconnu, qui sortait de son appartement. Elle avait déjà deviné que c'était l'étranger, et que c'était son groom qu'elle avait aperçu près de la maison. Maître et domestique étaient en deuil. Il la regarda encore et s'excusa de sa brusque apparition avec une grâce charmante. Il paraissait avoir trente ans : ses traits, sans être beaux, étaient si agréables qu'Anna eut le désir de le connaître.

Le déjeuner était à peine fini quand le bruit d'une voiture attira les convives à la fenêtre. C'était un curricle conduit par un groom en deuil. Tous les regards curieux virent le maître sortir à son tour, accompagné des saluts obséquieux de l'aubergiste. Il monta en voiture et saisit les rênes.

« Ah ! c'est celui que nous avons rencontré déjà, dit le capitaine Wenvorth en jetant un regard à Anna. « Pouvez-vous, dit-il à l'aubergiste, nous dire le nom du gentleman qui vient de partir ?

— C'est un gentleman très riche, M. Elliot, arrivé la nuit dernière de Sydmouth. Il va à Bath, et de là à Londres. »

Elliot ! on se regarda en répétant ce nom.

« Dieu ! s'écria Marie, ce doit être notre cousin, Anna, n'est-ce pas le plus proche héritier de mon père ? Dites-moi, monsieur, dit-elle en s'adressant à l'aubergiste, n'avez-vous pas entendu dire qu'il appartient à la famille de Kellynch ?

— Non, madame, il n'a rien dit de particulier à cet égard, mais le groom a dit que son maître sera un jour baronnet.

— Vous voyez ! s’écria Marie ravie ; héritier de Sir Walter ! Soyez sûrs que ses domestiques prennent soin de le publier partout où il va. Je regrette de ne l’avoir pas mieux regardé. Quel malheur ! Si j’avais été avertie à temps, les présentations auraient pu se faire. Trouvez-vous qu’il ressemble aux Elliot ? Je l’ai à peine regardé ; j’examinais les chevaux. Il est surprenant que ses armoiries ne m’aient pas frappée. Son manteau les cachait, autrement je les aurais remarquées, et la livrée aussi.

— Si nous rassemblons toutes ces circonstances, dit Wenvorth, il faut supposer que la Providence a voulu que nous ne soyons pas présentés à votre cousin. »

Anna fit tranquillement remarquer à Marie que, depuis nombre d’années, leur père et M. Elliot n’étaient pas dans des termes à rendre une présentation désirable.

Cependant elle éprouvait une satisfaction secrète d’avoir vu son cousin, et de savoir que le futur propriétaire de Kellynch était un vrai gentleman. Elle se garda bien de dire qu’elle l’avait rencontré dans le corridor : Marie se fût froissée que sa sœur eût reçu une politesse dont elle n’avait pas eu sa part.

« Vous parlerez sans doute de cette rencontre quand vous écrirez à Bath, dit Marie. Il faut que mon père le sache : n’y manquez pas. »

Marie n’écrivait jamais à Bath, la fatigue d’une froide et ennuyeuse correspondance reposait sur sa sœur.

Bientôt M. et Mme Harville et Benwick vinrent chercher la compagnie pour faire une dernière promenade autour de Lyme. On partit, et Benwick se rapprocha d’Anna. On parla encore de Walter Scott et de lord Byron, sans pouvoir être du même avis, quand le hasard amena Harville auprès d’Anna.

« Miss Elliot, lui dit-il tout bas, vous avez fait une bonne action, en faisant causer ce pauvre garçon. Il faudrait qu’il eût plus souvent votre compagnie ; c’est mauvais pour lui d’être confiné ici. Mais, que voulez-vous, nous n’y pouvons rien. Nous ne pouvons pas nous séparer.

— Non, dit Anna, mais le temps est un grand consolateur, et votre ami est en deuil depuis bien peu de temps. C’est depuis l’été dernier, je crois ?

— Oui, en juin, dit-il avec un profond soupir.

— Et il ne l’a pas su tout de suite ?

— Seulement les premiers jours d’août, en revenant du Cap. Je n’étais pas là pour le préparer : qui pouvait le faire, si ce n’est ce bon capitaine

Wenvorth ? Il écrivit pour demander un congé, voyagea jour et nuit et ne quitta pas le pauvre Benwick pendant une semaine ; personne que lui ne pouvait le consoler. Si vous saviez combien nous l'aimons ! »

On ramena les Harville chez eux, puis on voulut revoir une dernière fois le Cobb. Anna se trouva encore près de Benwick. Lord Byron et les *Mers bleues* ne pouvaient pas manquer d'être cités en présence de la mer ; mais bientôt leur attention fut attirée ailleurs. On descendait les marches qui facilitent la pente raide du Cobb ; Louisa seule préféra sauter comme elle l'avait déjà fait avec l'aide de Wenvorth. Il résista d'abord : elle insista et obtint ce qu'elle voulait. Pour montrer sa joie, elle remonta les marches et voulut sauter de nouveau. Cette fois, le capitaine résista davantage, car il trouvait le saut dangereux.

Elle sourit en disant : « Je suis décidée à sauter. » Il avança les mains, mais elle s'élança trop vite, et tomba sur le pavé du Cobb ! On la releva évanouie ; ni sang ni blessure visible ; mais les yeux étaient fermés, le pouls ne battait plus, elle avait la pâleur de la mort. Ce moment fut horrible pour tous.

Le capitaine s'agenouilla et la prit entre ses bras ; il était aussi pâle qu'elle, et la regardait, muet de douleur. « Elle est morte, s'écria Marie, saisissant le bras de son mari, déjà glacé de terreur. Henriette s'évanouit et serait tombée si Benwick et Anna ne l'avaient soutenue.

Wenvorth, qui semblait accablé, s'écria d'un ton de désespoir : « Personne ne viendra-t-il m'aider ?

— Allez-y ! pour l'amour de Dieu, allez-y, s'écria Anna. Je peux soutenir Henriette. Frottez-lui les mains, les tempes ; tenez voici des sels. »

Benwick obéit, et Charles se dégageant de sa femme, ils soulevèrent Louisa et la soutinrent entre eux deux. On fit ce qu'Anna avait dit, mais en vain tandis que Wenvorth chancelant s'appuyait contre le mur, et s'écriait avec le plus profond désespoir :

« Ah ! ciel ! son père et sa mère !

— Un médecin, dit Anna. »

Ces mots semblèrent l'électriser ; il s'élançait déjà, quand Anna dit vivement :

« Ne vaudrait-il pas mieux que ce fût le capitaine Benwick ? il sait où demeure le docteur. »

Cette observation parut si juste, que Benwick confia à Charles ce pauvre corps évanoui et disparut en un instant.

Il serait difficile de dire lequel des trois était le plus malheureux, de Wenvorth, d'Anna ou de Charles. Ce dernier, penché sur Louisa, sanglotait, et quand il tournait les yeux, il voyait son autre sœur évanouie, et sa femme, presque en proie à une crise nerveuse, qui l'appelait à son aide.

Anna, tout en s'occupant d'Henriette avec tout le zèle que l'instinct lui suggérait, s'efforçait encore de consoler les autres. Elle apaisait Marie, ranimait Charles, rendait un peu de calme au capitaine. Ces deux derniers semblaient se laisser diriger par elle.

« Anna, s'écria Charles, que faut-il faire, au nom du ciel ?

— Ne vaudrait-il pas mieux la porter à l'auberge ?

— Oui, c'est cela, s'écria Wenvorth. Je vais la porter ; Charles, prenez soin des autres. »

Le bruit de l'accident s'était bientôt répandu. Les bateliers et les ouvriers du Cobb se rassemblaient pour contempler une jeune femme morte. Henriette fut confiée à l'un d'eux. Anna marchait à côté de Louisa. Charles soutenait sa femme : ils reprirent le chemin qu'ils venaient de traverser si joyeux, un moment auparavant, maintenant si désolés ! Les Harville vinrent à leur rencontre. Benwick, en passant, les avait avertis.

Harville était un homme de sang-froid et de ressources. Après quelques mots échangés avec sa femme, il décida que Louisa serait transportée chez lui. Il ne voulut écouter aucune objection et fut obéi. Tandis que Mme Harville faisait porter Louisa dans son propre lit, son mari administrait à tous des soins, des cordiaux. Louisa ouvrit une fois les yeux, puis les referma. Ce fut une preuve de vie qui fut utile à sa sœur. L'alternative de crainte et d'espoir empêcha Henriette de retomber dans son évanouissement. Marie aussi fut plus calme. Le médecin arriva plus vite qu'on n'espérait. Pendant son examen, chacun éprouvait une angoisse cruelle. Mais il y avait de l'espoir ; la tête avait reçu un fort ébranlement, le médecin en avait vu de plus graves. Ils en ressentirent tous une joie profonde et l'on adressa au ciel les plus fervents remerciements. Anna se dit qu'elle n'oublierait jamais le regard et l'accent de Wenvorth disant : « Dieu soit loué ! » non plus que son attitude, les bras croisés sur la table, et la tête dans ses mains, comme s'il était écrasé par ses émotions, et cherchait à se calmer par la prière et le silence.

Il fallait pourtant prendre un parti. Louisa ne pouvait être transportée ; mais les Harville avaient déjà tout prévu : Benwick céderait sa chambre, et l'on improviserait des lits pour ceux qui voudraient coucher. Mme Harville

offrait de se charger de Louisa : c'était une garde-malade experte ; et sa bonne d'enfants était une seconde elle-même. Louisa serait veillée nuit et jour. Tout cela fut dit d'un accent sincère et vrai, qui était irrésistible.

Charles, Anna et Wenvorth se demandaient avec effroi comment on pourrait porter la triste nouvelle à Uppercross. La matinée était fort avancée. On se désolait, quand Wenvorth s'écria : « Il n'y a pas de temps à perdre, les minutes sont précieuses. L'un de nous doit partir immédiatement. Musgrove, est-ce vous ou moi ? »

Charles répondit qu'il ne pouvait supporter l'idée de quitter Louisa. Henriette voulait aussi rester, mais elle fut forcée de reconnaître qu'elle ne serait utile à rien, elle qui s'était trouvée mal envoyant l'accident de sa sœur. Elle réfléchit à la douleur de ses parents, et consentit à partir.

À ce moment, Anna, sortant de la chambre de Louisa, entendit Wenvorth qui disait :

« C'est entendu, Musgrove, vous restez, et je ramène votre sœur à la maison. Mais si quelqu'un reste ici pour aider Mme Harville, ce ne peut être que miss Anna, si elle le veut bien : elle a toutes les qualités pour cela ; d'ailleurs votre femme veut sans doute retourner auprès de ses enfants. »

Anna, entendant ces paroles, resta d'abord immobile d'émotion. Elle entra dans la chambre.

« Vous resterez pour la soigner, j'en suis sûr, lui dit-il avec un élan et une douceur qui semblaient rappeler le passé. » Elle rougit fortement, et lui, reprenant possession de lui-même, s'éloigna.

Elle dit qu'elle était prête, et heureuse de rester, qu'elle y avait pensé, et souhaité qu'on lui permît de le faire. Un lit à terre dans la chambre de Louisa lui suffirait, si Mme Harville le trouvait bon.

Wenvorth proposa de prendre une chaise de poste pour aller plus vite ; et d'envoyer demain, de bonne heure, l'équipage à Uppercross pour donner des nouvelles de Louisa.

Quand Marie sut ce qu'on avait décidé, elle se récria. Elle se plaignit avec amertume de l'injustice qui lui faisait préférer Anna : elle, la sœur de Louisa. Pourquoi ne serait-elle pas aussi utile qu'Anna ! et la laisser retourner sans son mari ! Non, c'était vraiment trop dur ! Elle en dit tant que Charles dut céder.

Jamais Anna ne s'était soumise avec plus de répugnance aux fantaisies jalouses de Marie. Elle partit pour la ville, avec Henriette, Charles et Benwick. Pendant le trajet, elle revit les endroits qui lui rappelaient les plus

petits détails de la matinée : ici elle avait écouté les projets d'Henriette ; plus loin, elle avait vu M. Elliot ; mais elle ne put donner qu'un moment à tout ce qui n'était pas Louisa.

Le capitaine Benwick fut très attentif pour Anna ; l'accident arrivé ce jour-là les avait tous unis davantage ; elle sentait pour lui un redoublement de bienveillance, et pensait même avec plaisir que c'était peut-être une occasion pour elle et lui de se connaître davantage. Wenvorth les attendait avec une chaise de poste au bas de la rue. Anna fut froissée de son air surpris quand il la vit venir au lieu de Marie, et de l'exclamation qui lui échappa quand Charles lui eut dit pourquoi. Elle crut qu'elle n'était appréciée qu'en raison de son utilité.

Elle s'efforça d'être calme et juste. Pour l'amour de Wenvorth, elle eût soigné Louisa avec un zèle infatigable. Elle espéra qu'il ne serait pas longtemps assez injuste pour croire qu'elle avait reculé devant cette tâche.

Après avoir aidé Henriette à monter, Wenvorth s'assit entre elles deux ; ce fut ainsi qu'Anna étonnée et émue, quitta Lyme. Ce long trajet modifierait-il leurs relations ? quelle serait la conversation ? Elle ne pouvait rien prévoir. Il s'occupa d'Henriette, se tournant toujours vers elle, cherchant à soutenir son espoir, à relever son courage. Il tâchait d'avoir l'air calme pour lui épargner toute agitation. Une fois seulement, comme elle déplorait la malencontreuse promenade sur le Cobb, il ne put se contenir, et s'écria :

« Ne parlez pas de cela, de grâce, Ah ! Dieu ! si j'avais refusé au moment fatal ! Si j'avais fait mon devoir ! Mais elle était si vive, si résolue, cette chère et douce Louisa. »

Anna se demandait s'il était encore aussi sûr des avantages et du bonheur attachés à la fermeté de caractère, et s'il ne pensait pas que cette qualité, comme toute autre, a ses limites. Il ne pouvait guère manquer de reconnaître qu'un caractère facile a plus de chance de bonheur qu'un caractère très résolu.

On allait vite ; la route semblait à Anna moitié moins longue que la veille. Cependant la nuit était venue quand on arriva à Uppercross. Henriette, immobile dans un coin de la voiture, la tête enveloppée dans son châle, semblait s'être endormie en pleurant. Wenvorth se pencha vers Anna et lui dit à voix basse : « J'ai songé à ce qu'il y a de mieux à faire. Henriette ne pourra supporter le premier moment ; ne feriez-vous pas mieux de rester

dans la voiture avec elle, tandis que je vais annoncer la nouvelle aux parents ? »

Cet appel à son jugement lui fit plaisir, c'était une preuve d'amitié et de déférence.

Quand Wenvorth eut dit aux parents la triste nouvelle, quand il les vit un peu plus calmes, et Henriette contente d'être avec eux, il retourna à Lyme aussitôt que les chevaux furent reposés.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIII

Table des matières

Anna passa à Great-House les deux dernières journées de son séjour à Uppercross. Sa société et ses conseils furent d'un grand secours aux Musgrove, dans la situation d'esprit où ils se trouvaient. Ils eurent des nouvelles de Lyme le lendemain, et Charles arriva quelques heures après pour donner plus de détails. Louisa n'était pas plus mal ; on ne pouvait pas espérer une guérison rapide, mais l'accident n'aurait pas de suites fâcheuses. Il ne pouvait tarir sur les louanges de Harville et de sa femme. Celle-ci avait décidé Charles et Marie à aller coucher à l'hôtel.

Marie avait eu une crise nerveuse le matin, puis elle avait été se promener avec Benwick. Son mari espérait que cela lui ferait du bien.

Charles revint encore le lendemain donner de meilleures nouvelles : la malade avait de plus longs intervalles de lucidité. Le capitaine Wenvorth paraissait installé à Lyme.

Le jour suivant, quand Anna se prépara à partir, ce fut un chagrin général. Il semblait qu'on ne pût rien faire sans elle. Alors elle leur suggéra l'idée d'aller tous s'installer à Lyme jusqu'à ce que Louisa pût être transportée. On viendrait ainsi en aide à Mme Harville, en prenant ses enfants.

Ce projet fut accepté avec empressement. Anna les aida à faire leurs préparatifs, et, les ayant vus partir, elle resta seule pour mettre tout en ordre.

Quel contraste dans ces deux maisons si animées quelques jours auparavant ! Excepté les enfants de sa sœur, elle était seule à Uppercross. Mais si Louisa guérissait, le bonheur reparaîtrait ici plus grand qu'avant. Quelques mois encore, et ces chambres, maintenant si désertes, seraient remplies de la joie et de la gaîté de l'amour heureux, si inconnu à Anna Elliot ! Une heure entière de réflexions semblables par un sombre jour de novembre, avec une petite pluie serrée qui empêchait de rien distinguer au dehors, c'en était assez pour que la voiture de lady Russel fût accueillie avec joie. Et cependant, en quittant Mansion-House, en jetant un regard d'adieu au cottage, avec sa triste véranda ruisselant de pluie ; en regardant à travers les vitres les humbles maisons du village, Anna ne put se défendre d'un sentiment de tristesse. Uppercross lui était cher. Il lui rappelait bien

des peines, maintenant adoucies ; quelques essais d'amitié et de réconciliation, auxquels elle ne devait plus songer ; de tout cela il ne lui restait rien que le souvenir !

Elle n'était pas rentrée à Kellynch depuis le mois de septembre. Ce fut cette fois dans l'élégante et moderne habitation de son amie qu'elle descendit, y apportant une joie mêlée d'inquiétude, car lady Russel connaissait les visites de Wenvorth à Uppercross.

Elle trouva Anna rajeunie, et lui fit compliment de sa bonne mine. Anna se réjouit de ces louanges, car, en les ajoutant à la silencieuse admiration d'Elliot, elle put espérer qu'un second printemps de jeunesse et de beauté lui était donné. Elle s'aperçut d'un changement dans son propre esprit en causant avec lady Russel. Quand elle était arrivée à Kellynch, elle n'avait pas trouvé d'abord la sympathie qu'elle espérait. Mais peu à peu ses préoccupations changèrent d'objet. Elle oublia son père, sa sœur et Bath et quand, revenue à Kellynch, lady Russel lui en parla, exprimant sa satisfaction de les savoir bien installés à Camben-Place, elle eût été confuse qu'on sût qu'elle ne pensait qu'à Lyme et à Louisa, et à toutes ses connaissances là-bas. L'amitié des Harville et du capitaine Benwick la touchait bien plus que la maison de son père, ou l'intimité de sa sœur avec Mme Clay. Mais elle était forcée de paraître s'intéresser autant que lady Russel à ce qui la touchait pourtant de plus près que toute autre. Il y eut d'abord un peu de gêne dans leur conversation. Wenvorth ne pouvait manquer d'être nommé, en parlant de l'accident arrivé à Lyme : Anna n'osait regarder lady Russel en prononçant le nom de Wenvorth. Elle s'avisa d'un expédient : elle raconta brièvement l'attachement de Wenvorth et de Louisa l'un pour l'autre. Une fois cela fait, elle n'éprouva plus d'embarras. Lady Russel se contenta d'écouter tranquillement, et de leur souhaiter tout le bonheur possible, mais elle éprouva un plaisir amer en voyant l'homme qui, huit ans auparavant, avait paru apprécier Anna Elliot, se contenter de Louisa Musgrove.

Les premiers jours n'eurent d'autre diversion que quelques bonnes nouvelles de Lyme sur la santé de Louisa. Anna ne sut jamais comment elles lui parvinrent.

Lady Russel ne voulut pas remettre davantage ses visites de politesse. Elle dit à Anna d'un ton décidé :

« Je dois aller voir M. et Mme Croft. Aurez-vous le courage de m'accompagner dans cette maison ? C'est une épreuve pour nous deux.

— C’est vous qui en souffrirez le plus probablement ; vous n’avez pas encore pris votre parti de ce changement. En restant dans le voisinage, je m’y suis accoutumée. »

Elle aurait pu ajouter qu’elle avait une haute opinion des Croft, et trouvait son père heureux d’avoir de tels locataires. Elle sentait que la paroisse avait un bon exemple, et les pauvres, aide et secours. Elle ne pouvait s’empêcher de reconnaître que Kellynch était en de meilleures mains qu’auparavant.

Cette conviction était certainement pénible et mortifiante, mais elle lui épargnait la souffrance que devait éprouver lady Russel en retournant dans cette maison.

Elle ne songeait point à se dire :

« Ces chambres devraient être habitées par nous. Oh ! combien elles sont déchues de leur destination ! Une ancienne famille obligée de céder la place à des étrangers ! »

Non, excepté en pensant à sa mère, qui avait demeuré là, elle n’avait aucun soupir de regret.

Mme Croft semblait l’avoir prise en grande amitié, et, dans cette visite, elle eut des attentions particulières. On causa surtout du triste accident arrivé à Lyme… Wenvorth avait apporté des nouvelles ; il s’était particulièrement informé de miss Elliot, et exprimait l’espoir que tout ce qu’elle avait fait ne l’avait pas trop fatiguée. Cela fit un vif plaisir à Anna.

Quant au triste accident, deux dames si sensées ne pouvaient avoir qu’une même opinion.

C’était pour elles la conséquence de beaucoup d’étourderie et d’imprudence. Les suites en seraient très graves, et il était terrible de penser à la longue convalescence encore douteuse de miss Musgrove, exposée à se ressentir longtemps de cet ébranlement. L’amiral résuma tout, en disant :

« Voilà une triste affaire ; c’est là, pour un jeune homme, une nouvelle manière de faire sa cour. Briser la tête de sa fiancée, puis mettre un emplâtre dessus. N’est-ce pas, miss Elliot ? »

Les manières de l’amiral n’étaient pas complètement du goût de lady Russel, mais elles ravissaient Anna. Cette bonté de cœur et cette simplicité de caractère étaient pour elle irrésistibles.

« C’est vraiment très ennuyeux pour vous de nous voir ici, dit-il tout à coup, sortant d’une rêverie. Je n’y avais pas encore pensé. Ne faites pas de cérémonies, montez et visitez toute la maison, si bon vous semble.

— Une autre fois, monsieur ; je vous remercie ; pas à présent.

— Eh bien, quand vous voudrez. Vous verrez vos ombrelles accrochées à cette porte. N'est-ce pas un bon endroit ? Non, sans doute, car vous mettiez les vôtres dans la chambre du sommelier. Chacun a ses habitudes et ses idées. Nous avons fait très peu de changements, continua-t-il après une pause.

« Celui de la porte de la buanderie a été une grande amélioration. On se demande comment vous avez pu supporter si longtemps la façon dont elle s'ouvrait ? Vous direz à Sir Walter ce que nous avons fait ; M. Shepherd pense que la maison n'a jamais eu de meilleur changement.

« Nous pouvons nous rendre cette justice : tout ce que nous avons fait a été pour le mieux. C'est ma femme qui en a le mérite. J'ai fait moi-même peu de chose, si ce n'est d'enlever les grandes glaces de mon cabinet de toilette, qui était celui de votre père : un homme excellent, et un véritable gentleman ; mais il me semble, miss Elliot, qu'il est bien tiré à quatre épingles pour son âge. Que de glaces, mon Dieu ! il n'y a pas moyen de s'échapper à soi-même. Je suis très commodément maintenant avec mon petit miroir dans un coin, et une autre grande chose dont je n'approche jamais. »

Anna, amusée en dépit d'elle-même, ne savait que répondre, et l'amiral, craignant d'avoir été impoli, ajouta :

« La première fois que vous écrirez à votre bon père, miss Elliot, faites-lui mes compliments ; dites-lui que tout ici est à notre goût, et que nous n'y trouvons aucun défaut. Il faut avouer que la cheminée de la salle à manger fume un peu, mais seulement quand le vent est grand et vient du nord, ce qui n'arrive pas trois fois par hiver, et sachez bien que nous n'avons pas encore trouvé de maison aussi agréable que celle-ci, dites-le-lui, il sera content. »

Les Croft, en rendant à lady Russel sa visite, annoncèrent qu'ils allaient voir des parents dans le Nord. Ainsi disparut tout danger de rencontrer le capitaine Wenvorth à Kellynch. Anna sourit en pensant combien elle s'était tourmentée à ce sujet.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIV

Table des matières

Charles et Marie furent les premiers à retourner à Uppercross. Ils ne tardèrent pas à revenir à Lodge. On sut par eux que Louisa commençait à se lever, mais elle était encore très faible, très impressionnable, et il était impossible de dire quand elle pourrait voyager.

Marie avait eu des ennuis, mais son long séjour prouvait qu'elle avait eu plus de plaisir que de peine. Charles Hayter était venu plus souvent, il est vrai, qu'elle n'aurait voulu ; puis, chez les Harville, il n'y avait qu'un domestique pour servir à table, et au commencement on n'avait pas donné à Marie la première place. Mais on lui avait fait de si gracieuses excuses, quand on avait su de qui elle était fille, et l'on avait été si prévenant ensuite ; on lui avait prêté des livres, et l'on avait fait si souvent de jolies promenades, que la balance était en faveur de Lyme. Tout cela, joint à la conviction d'être très utile, lui avait fait passer une agréable quinzaine.

Anna s'informa de Benwick. La figure de Marie se rembrunit aussitôt. Charles se mit à rire :

« Oh ! Benwick va très bien, dit Marie ; mais c'est un drôle de garçon. Il ne sait ce qu'il veut. Nous lui avons demandé de venir passer quelques jours chez nous ; Charles devait l'emmener à la chasse. Il paraissait très content, quand, mardi soir, il donna une singulière excuse : Il ne chassait jamais ; on ne l'avait pas compris : il avait promis ceci, puis cela, etc. ; enfin il ne venait pas. Il a sans doute craint de s'ennuyer, mais en vérité j'aurais cru que nous étions assez gais au cottage pour le *cœur brisé* du capitaine Benwick. »

Charles dit en riant :

« Mais, Marie, vous savez bien ce qu'il en est.

« Voici votre œuvre, dit-il à Anna. Il s'imaginait vous trouver ici ; quand il a su que vous étiez à une lieue de nous, il n'a pas eu le courage de venir. Voilà la vérité ; parole d'honneur. »

Marie laissa tomber la conversation, soit qu'elle ne jugeât pas Benwick digne de prétendre à une miss Elliot, soit qu'elle ne reconnût pas à Anna le pouvoir de rendre Uppercross plus attrayant.

Je laisse ce point à décider au lecteur.

Le bon vouloir d'Anna cependant n'en fut point diminué. Elle dit qu'on la flattait trop, et continua à questionner.

« Oh ! il parle de vous dans des termes… »

Marie l'interrompit :

« Je vous assure, Charles, que je ne l'ai pas entendu nommer Anna deux fois.

— Je n'en sais rien, mais il vous admire beaucoup. Sa tête est remplie des lectures que vous lui avez recommandées, et il désire en causer avec vous. Il a découvert… oh ! je ne puis me rappeler quoi, quelque chose de très beau. Il expliquait cela à Henriette, et, parlant de vous, il prononçait les mots : élégance, douceur, beauté. Oh ! je l'ai entendu, Marie ; vous étiez dans l'autre chambre : il ne pouvait tarir sur les perfections de miss Elliot.

— Il faut convenir, dit Marie avec vivacité, que, s'il a dit cela, ce n'est pas à sa louange : sa femme est morte en juin dernier. Un cœur pareil n'est pas désirable ; n'est-ce pas, lady Russel ?

— Et je vous affirme que vous le verrez bientôt, dit Charles, il n'a pas eu le courage de venir au cottage, mais il trouvera quelque jour la route de Kellynch, comptez-y. Je lui ai dit que l'église méritait d'être vue, et comme il a du goût pour ces sortes de choses il aura là un bon prétexte. Il a écouté avidement, et je suis sûr qu'il viendra bientôt. Ainsi je vous avertis, lady Russel.

— Les amis d'Anna seront toujours les bienvenus chez moi, répondit-elle obligeamment.

— Oh ! dit Marie, quant à être une connaissance d'Anna, il est plutôt la mienne, car je l'ai vu tous les jours de cette quinzaine.

— Eh bien, je serai très heureuse de voir le capitaine Benwick comme votre connaissance à toutes deux.

— Vous ne trouverez rien de très agréable en lui, je vous assure : c'est l'homme le plus ennuyeux qu'on puisse voir. Il s'est promené sur la plage avec moi, plusieurs fois, sans dire un mot : Il n'est pas bien élevé, et il est certain que vous ne l'aimerez pas.

— En cela, nous différons, dit Anna. Je crois que lady Russel l'aimera, et que son esprit lui plaira tellement qu'elle ne trouvera aucun défaut à ses manières.

— Je pense comme vous, dit Charles. Il a justement ce qu'il faut pour lady Russel. Donnez-lui un livre, et il lira toute la journée.

— Oui, s’écria railleusement Marie. Il méditera sur son livre, et ne saura pas si on lui parle, ou si on laisse tomber ses ciseaux. Croyez-vous que lady Russel aime cela ? »

Lady Russel ne put s’empêcher de rire : « En vérité, dit-elle, je n’aurais pas supposé que l’opinion d’une personne calme et positive comme moi pût être appréciée si différemment. Je suis vraiment curieuse de voir celui qui peut donner lieu à des idées si opposées. Il faut le décider à venir ici. Soyez sûre, alors, Marie, que je dirai mon opinion ; mais je suis décidée à ne pas le juger d’avance.

— Vous ne l’aimerez pas, je vous en réponds. »

Lady Russel causa d’autre chose. Marie parla avec animation de la rencontre de M. Elliot.

« C’est un homme, dit lady Russel, que je ne désire pas voir. Son refus d’être en bons termes avec le chef de la famille m’a laissé une impression défavorable. »

Cette réflexion abattit l’enthousiasme de Marie et l’arrêta court dans sa description.

Anna n’osa faire de questions sur Wenvorth, mais elle sut qu’il était moins inquiet à mesure que Louisa se remettait. Il n’avait pas vu Louisa et craignait tellement l’émotion d’une entrevue avec elle, qu’il avait résolu de s’absenter une dizaine de jours. À partir de ce moment, lady Russel et Anna pensèrent souvent à Benwick. Lady Russel ne pouvait entendre sonner sans croire aussitôt que c’était lui, et Anna, chaque fois qu’elle sortait, se demandait en rentrant si elle allait le trouver à la maison.

Cependant on ne vit pas Benwick.

Était-il moins désireux de venir que Charles ne le croyait, ou était-ce timidité de sa part ? Après l’avoir attendu une semaine, lady Russel le déclara indigne de l’intérêt qu’il avait commencé à lui inspirer.

Les Musgrove revinrent pour les vacances de leurs enfants et ramenèrent avec eux ceux de Mme Harville, Henriette resta avec Louisa. Lady Russel et Anna allèrent faire visite à Mansion-House : la maison avait déjà repris quelque gaîté. Mme Musgrove, entourée des petits Harville, les protégeait contre la tyrannie des enfants du cottage. D’un côté on voyait une table occupée par les jeunes filles babillardes, découpant des papiers d’or et de soie ; d’un autre, des plateaux chargés de pâtisseries auxquelles les joyeux garçons faisaient fête. Un brillant feu de Noël faisait entendre son pétillement en dépit du bruit. Charles et Marie étaient là aussi ; M.

Musgrove s’entretenait avec lady Russel et ne parvenait pas à se faire entendre, assourdi par les cris des enfants qu’il avait sur les genoux. C’était un beau tableau de famille. Anna, jugeant les choses d’après son tempérament, trouvait que cet ouragan domestique n’était guère fait pour calmer les nerfs de Louisa, si elle eût été là ; mais Mme Musgrove n’en jugeait pas ainsi. Après avoir chaudement remercié Anna de tous ses services, et récapitulé tout ce qu’elle-même avait souffert, elle dit, en jetant un regard heureux autour d’elle, que rien ne pouvait lui faire plus de bien que cette petite gaîté tranquille.

Anna apprit que Louisa se rétablissait à vue d’œil. Les Harville avaient promis de la ramener à Uppercross et d’y rester quelque temps.

« Je me souviendrai à l’avenir qu’il ne faut pas venir ici pendant les vacances de Noël, » dit lady Russel une fois montée en voiture.

Peu de temps après, elle arriva à Bath par un pluvieux après-midi, longeant la longue suite de rues depuis Old-Bridge jusqu’à Camben-Place, éclaboussée par les équipages, assourdie par le bruit des charrettes et des camions, par les cris de marchands de journaux et de gâteaux, ceux des laitières et des piétons, elle ne se plaignit pas : non, c’étaient là des bruits appartenant aux plaisirs de l’hiver. Elle se sentait renaître, et, comme Mme Musgrove, elle pensait, mais sans le dire, qu’après avoir été longtemps à la campagne, rien n’était si bon pour elle qu’une petite distraction tranquille.

Anna n’était pas de cet avis : elle persistait dans son antipathie pour Bath. Elle aperçut la longue suite de maisons enfumées, sans éprouver le désir de les voir de plus près : le trajet, quoique désagréable, lui sembla trop rapide, car personne ne la désirait, et elle donna un souvenir de regret à la gaîté bruyante d’Uppercross et à la solitude de Kellynch-Lodge.

La dernière lettre d’Élisabeth lui annonçait que M. Elliot était à Bath. Il était venu plusieurs fois à Camben-Place et s’était montré extrêmement attentif. Si Élisabeth et son père ne se trompaient pas, il les recherchait avec autant de soin qu’il en avait mis à les éviter. Cela était fort étonnant. Lady Russel était très curieuse et très perplexe, et rétractait déjà ce qu’elle avait dit à Anna : « Un homme qu’elle n’avait aucun désir de voir. » Maintenant elle désirait vivement le voir ; s’il cherchait réellement à se réconcilier, il fallait lui pardonner de s’être écarté de la famille. Anna n’y mettait pas autant d’animation, mais elle préférait le revoir, et elle n’aurait pu en dire autant de bien d’autres à Bath. Elle descendit à Camben-Place, et lady Russel à son appartement, rue River.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XV

Table des matières

Sir Walter avait loué dans le quartier aristocratique une maison de grande apparence dont lui et Élisabeth étaient très satisfaits. Anna avait le cœur triste en entrant ; elle voyait devant elle un emprisonnement de plusieurs mois, et se disait avec anxiété : « Ah ! quand partirai-je ? »

Elle fut reçue cependant avec une cordialité inattendue qui lui fit du bien. Son père et sa sœur furent contents de l'avoir pour lui montrer la maison et l'ameublement ; puis elle faisait un vis-à-vis à table, ce qui était plus gai. Mme Clay fut très aimable et souriante, c'était son habitude. Tout le monde était de bonne humeur, et bientôt Anna en sut la cause.

Après quelques questions insignifiantes, la conversation n'eut plus d'autre sujet que Bath : on se souciait peu de Kellynch, et pas du tout d'Uppercross.

Bath avait complètement répondu à leur attente : leur maison était la plus belle de Camben-Place, leurs salons supérieurs à tous ceux qu'ils avaient vus, aussi bien par l'arrangement que par le goût du mobilier. Ils étaient recherchés partout ; ils avaient refusé nombre de présentations, et encore à présent beaucoup de personnes inconnues déposaient leurs cartes.

Quelles sources de plaisir ! Anna pouvait-elle s'étonner que son père et Élisabeth fussent heureux ? Non ; mais elle s'attristait à la pensée que son père eût abdiqué les devoirs et la dignité d'un lord résidant sur ses terres, et qu'il n'en eût aucun regret ; que les petitesses d'une petite ville pussent satisfaire sa vanité.

Elle soupirait, mais elle sourit quand Élisabeth, les portes ouvertes à deux battants, passa radieuse d'un salon dans un autre ; elle s'étonna que celle qui avait été maîtresse de Kellynch pût trouver de quoi satisfaire son orgueil dans un espace de trente pieds de long. Mais ce n'était pas cela seul qui causait leur bonheur : c'était la présence de M. Elliot ; non seulement on lui pardonnait ; mais on en raffolait. Il avait passé quinze jours à Bath et, dès son arrivée, avait déposé sa carte à Camben-Place. Il y fut ensuite très assidu, et montra une telle franchise, une telle hâte à s'excuser du passé, et un si grand désir d'être reçu à l'avenir comme un parent, que la bonne entente d'autrefois fut complètement rétablie. Il se justifia à tous égards ;

son impolitesse apparente venait d'un malentendu. Il avait cru qu'on voulait rompre avec lui, et s'était retiré par délicatesse. Il était indigné qu'on eût pu l'accuser d'avoir parlé de la famille sans respect ; lui, qui s'était toujours vanté d'être un Elliot, et qui avait, sur la parenté, des idées trop strictes pour l'époque actuelle ! Son caractère et sa conduite démentaient cette accusation. Sir Walter pouvait en appeler à tous ceux qui connaissaient M. Elliot, et, certainement, les efforts qu'il avait faits pour se réconcilier avec la famille étaient une preuve en sa faveur.

Ce fut le colonel Wallis, son ami intime, qui fournit une excuse pour le mariage de M. Elliot. Il, avait connu la femme de son ami ; elle n'était pas de famille noble, mais elle était instruite, bien élevée et riche et adorait William Elliot. Voilà ce qui l'avait séduit, et non sa fortune.

Tout cela atténuait beaucoup sa faute, et Sir Walter l'excusa complètement : il l'avait reçu, invité à dîner, et M. Elliot paraissait très heureux.

Anna écoutait, mais sans comprendre.

Tout en faisant la part de l'exagération, elle sentait qu'il y avait quelque chose d'inexplicable dans la conduite actuelle de M. Elliot, dans son désir si vif de renouer des relations si longtemps interrompues. Matériellement parlant, il n'y gagnait rien, puisque le domaine et le titre de Kellynch lui revenaient en tout cas. Elle ne trouvait qu'une solution : c'était peut-être à cause d'Élisabeth. Sa sœur était certainement très belle, ses manières étaient distinguées et élégantes ; et Elliot, qui ne l'avait vue qu'en public, ne connaissait peut-être pas son caractère. Anna se demandait avec inquiétude comment Élisabeth pourrait soutenir un examen plus attentif, et souhaitait qu'Elliot ne fût pas trop perspicace. Mme Clay encourageait Élisabeth dans la pensée qu'Elliot la recherchait ; elles échangeaient des regards qu'Anna surprit au passage.

Sir Walter rendait justice à William Elliot, à son élégance, à sa figure agréable, mais il déplorait son attitude penchée, défaut que le temps avait augmenté. Il convenait aussi qu'il avait vieilli ; tandis que M. Elliot affirmait que Sir Walter n'avait pas changé depuis dix ans.

On ne parla, le soir, que de M. Elliot et de M. Wallis ; Sir Walter désirait connaître Mme Wallis ; on la disait très jolie ; cela le dédommagerait des laids visages qu'il rencontrait à chaque instant dans les rues. C'était là le fléau de Bath. Un jour il avait compté quatre-vingt-sept femmes, sans en trouver une passable. Il est vrai que c'était par un froid brouillard du matin.

Les hommes étaient autant d'épouvantails dont les rues étaient pleines. À la manière dont les femmes regardaient le colonel Wallis, quand il marchait au bras de Sir Walter, on pouvait juger combien rarement elles voyaient un bel homme. Voilà ce que disait le modeste Sir Walter ; mais sa fille et Mme Clay ne lui permettaient pas de s'effacer ainsi et affirmaient qu'il avait au moins aussi bon air que le colonel, dont les cheveux étaient gris.

« Quelle figure a Marie ? dit Sir Walter, à l'apogée de sa bonne humeur. La dernière fois que je l'ai vue, elle avait le nez rouge, mais j'espère que cela ne lui arrive pas tous les jours.

— Oh ! non ; c'était tout à fait accidentel ; depuis la Saint-Michel, elle a bonne mine et se porte bien.

— Si je ne craignais pas de lui donner la tentation de sortir par ce vent et de se gâter le teint, je lui enverrais un chapeau neuf et une pelisse. »

On frappa à la porte. Qui pouvait-ce être à dix heures ? Mme Clay reconnut la manière de frapper de M. Elliot. Il fut introduit avec cérémonie ; Anna se retira un peu à l'écart, tandis qu'il s'excusait de venir à cette heure, mais il avait voulu savoir si Élisabeth et son amie n'avaient pas pris froid la nuit dernière.

Quand les politesses furent échangées, Sir Walter présenta sa plus jeune fille, et Anna, souriante et rougissante, montra à M. Elliot le joli visage qu'il n'avait point oublié.

Il fut aussi charmé que surpris ; ses yeux brillèrent de plaisir ; il fit allusion au passé, et sollicita les droits d'une ancienne connaissance. Sa physionomie parut à Anna aussi agréable qu'à Lyme. Ses manières étaient si aisées, si charmantes, qu'elle ne pouvait le comparer qu'à une seule personne.

Il s'assit et anima la conversation. Il savait choisir ses sujets, s'arrêter quand il fallait. Son ton, ses expressions annonçaient beaucoup de tact. Il demanda à Anna ce qu'elle pensait de Lyme, et s'étendit surtout sur l'heureux hasard qui les avait réunis dans la même auberge.

Quand elle lui raconta leur voyage à Lyme, il regretta doublement sa soirée solitaire dans la chambre voisine. Il avait entendu des voix joyeuses, et aurait souhaité de se joindre à eux, mais il ne soupçonnait guère qu'il pouvait y prétendre. Cela le guérirait, dit-il, de cette absurde habitude de ne questionner jamais. Bientôt, sentant qu'il ne devait pas s'adresser uniquement à Anna, il rendit la conversation plus générale. Il voulut

entendre le récit de l’accident, et Anna put comparer l’intérêt avec lequel il écoutait, à l’air indifférent de Sir Walter et d’Élisabeth.

L’élégante petite pendule aux sons argentins avait frappé onze heures avant que M. Elliot ni personne se fût aperçu qu’il était resté une heure. Anna n’aurait jamais cru passer si bien sa première soirée à Bath.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVI

Table des matières

Il y avait une chose qu'Anna désirait connaître par-dessus tout : c'étaient les sentiments de son père pour Mme Clay. Après quelques heures passées à la maison, elle était loin d'être tranquille.

Le lendemain matin, en descendant déjeuner, elle eut lieu de comprendre que cette dame avait trouvé un prétexte pour s'en aller, car Élisabeth répondit tout bas :

« Ce n'est pas une raison, je vous assure ; elle ne m'est rien, comparée à vous. » Puis elle entendit son père, qui disait :

« Chère madame, cela ne doit pas être. Vous n'avez rien vu à Bath, et n'avez fait que vous rendre utile. Il ne faut pas nous fuir maintenant. Il faut rester, pour faire connaissance avec la belle madame Wallis. Je sais que la vue de la beauté est une réelle satisfaction pour votre esprit délicat. »

Il avait quelque chose de si vif dans les yeux et dans la voix, qu'Anna ne fut pas surprise du regard que Mme Clay jeta à Élisabeth. Elle ne pouvait résister à de si vives instances : elle resta. Sir Walter, se trouvant seul avec Anna, lui fit compliment de sa bonne mine. Il lui trouvait les joues plus pleines, le teint plus clair et plus frais. Employait-elle quelque chose de particulier ? Peut-être du *gowland*. Non ! rien du tout ? Cela le surprenait, et il ajouta :

« Vous n'avez qu'à continuer ainsi : vous ne pouvez pas être mieux qu'à présent. Autrement, je vous conseillerais le constant usage du *gowland* pendant le printemps. Sur ma recommandation, Mme Clay l'a employé, et vous en voyez le résultat : ses marques de petite vérole ont disparu. »

Si Élisabeth avait pu l'entendre ! Ces louanges l'auraient d'autant plus étonnée que les marques en question n'avaient pas du tout disparu.

Mais il faut subir sa destinée, se dit Anna. Si Élisabeth se mariait, le mariage de son père serait un mal moins grand. Quant à elle, elle pouvait demeurer avec lady Russel.

La politesse et le savoir-vivre de celle-ci furent mis à l'épreuve quand elle vit Mme Clay en si grande faveur et Anna si négligée. Elle était aussi vexée que peut l'être une personne qui passe son temps à prendre les eaux, à lire les nouvelles et à faire des visites.

Quand elle connut davantage M. Elliot, elle devint plus charitable pour lui ou plus indifférente pour les autres. Il se recommandait par ses manières. Elle lui trouvait un esprit si sérieux et si agréable qu'elle fut prête à s'écrier : « Est-ce là M. Elliot ? » et qu'elle ne pouvait imaginer un homme plus parfait : intelligence, jugement, connaissance du monde, et avec cela un cœur affectueux. Il avait des sentiments d'honneur et de famille, ni orgueil, ni faiblesse ; il vivait sans faste, mais avec la libéralité d'un homme riche. Il s'en rapportait à son propre jugement dans les choses importantes, mais ne heurtait pas l'opinion publique lorsqu'il s'agissait de décorum. Il était ferme, observateur, modéré et sincère, ne se laissant emporter ni par son humeur, ni par son égoïsme, déguisés sous le nom de sentiments élevés, et cependant il était touché par tout ce qui était aimable et bon. Il appréciait tous les bonheurs de la vie domestique, qualité que possèdent rarement les caractères enthousiastes et remuants. Lady Russel était persuadée qu'il n'avait pas été heureux en mariage ; le colonel Wallis le disait ; mais cela ne l'avait point aigri ; et lady Russel commençait à le soupçonner de songer à un nouveau choix. Sa satisfaction à cet égard, et nous verrons pourquoi, l'emportait sur l'ennui que lui donnait Mme Clay.

Anna savait déjà par expérience que son excellente amie et elle pouvaient différer d'avis ; elle ne fut donc pas surprise que lady Russel ne vît dans la conduite de M. Elliot qu'un grand désir de réconciliation. Anna se permit cependant de sourire en nommant Élisabeth. Lady Russel écouta, regarda et fit cette prudente réponse : « Élisabeth ? très bien, nous verrons ! » Anna dut s'en contenter.

Quoi qu'il en soit, M. Elliot était à coup sûr leur plus agréable connaissance à Bath ; elle ne trouvait personne aussi bien que lui, et trouvait un grand plaisir à parler de Lyme, qu'il désirait revoir autant qu'elle-même. Ils se rappelèrent nombre de fois leur première rencontre ; il lui dit quel plaisir sa vue lui avait fait : elle avait deviné, et se rappelait aussi le regard qu'un autre lui avait jeté.

Leurs opinions n'étaient pas toujours semblables. Elle s'aperçut qu'il partageait sur la noblesse les idées de Sir Walter et d'Élisabeth. Le journal annonça un matin l'arrivée de la douairière, vicomtesse Dalrymph, et de sa fille, l'*honorable* miss Carteret. À partir de ce moment, la tranquillité fut bannie de Camben-Place, car les Dalrymph étaient cousins des Elliot, et la difficulté était d'être présentés selon les règles. Ce fut un grand sujet de perplexité. Anna n'avait pas encore vu son père ni sa sœur en relation avec

la noblesse, et son désappointement fut grand. Elle avait espéré qu'ils avaient une plus haute idée d'eux-mêmes et se trouva réduite à leur souhaiter plus d'orgueil, car *nos cousins*, *les Dalrymph*, résonnaient tout le jour à ses oreilles.

À la mort du dernier vicomte, Sir Walter, étant malade, avait négligé de répondre à la lettre de faire part qui lui fut envoyée. On lui rendit la pareille à la mort de lady Elliot : il fallait réparer cette malheureuse négligence, et être reçus comme cousins : ce fut une grave question pour lady Russel et pour M. Elliot. Lady Dalrymph avait pris une maison pour trois mois à Laura-Place, et allait vivre grandement. Elle avait été à Bath l'année précédente, et lady Russel l'avait entendu vanter comme une femme charmante. Il fallait renouer, si l'on pouvait le faire sans compromettre la dignité des Elliot.

Sir Walter se décida à écrire à sa noble cousine une longue lettre d'explications et de regrets. Personne ne put admirer cette épître, mais elle obtint le résultat désiré : c'étaient trois lignes de griffonnage de la douairière vicomtesse : « Elle était très honorée, et serait très heureuse de faire leur connaissance. »

Le plus difficile était fait ; il ne restait plus qu'à en goûter les douceurs. On fit visite à Laura-Place ; on reçut les cartes de la douairière, vicomtesse de Dalrymph, et de l'*honorable* miss Carteret. Ces cartes furent mises en évidence, et l'on allait partout répétant « nos cousines de Laura-Place ».

Anna était confuse de l'agitation causée par ces dames, d'autant plus qu'elles étaient très ordinaires. Lady Dalrymph avait acquis le titre de femme « charmante » parce qu'elle avait un sourire et une réponse pour chacun. Quant à miss Carteret, elle était si vulgaire et si gauche, que sans sa noblesse on ne l'aurait pas supportée à Camben-Place.

Lady Russel confessa qu'elle s'attendait à mieux, mais que c'était une belle relation ; et quand Anna s'aventura à donner son opinion, M. Elliot convint que ces dames n'étaient rien par elles-mêmes, mais qu'elles avaient une valeur comme relations de famille et de bonne compagnie. Anna sourit.

« J'appelle bonne compagnie, dit-elle à M. Elliot, les personnes instruites, intelligentes et qui savent causer.

— Vous vous trompez, répondit-il doucement. Ce n'est pas là la bonne compagnie : c'est la meilleure. La bonne compagnie demande seulement de la naissance, de bonnes manières et de l'éducation, et même, elle n'est pas

exigeante sur ce dernier point : très peu d'instruction ne fait pas mal du tout. Ma cousine Anna secoue la tête : elle n'est pas satisfaite : elle est difficile.

« Ma chère cousine, dit-il en s'asseyant près d'elle, vous avez plus de droits qu'une autre d'être difficile. Mais cela vous servira-t-il à quelque chose ? En serez-vous plus heureuse ? N'est-il pas plus sage d'accepter la société de ces bonnes dames, et d'en avoir les avantages ? Soyez sûre qu'elles brilleront aux premières places cet hiver, et cette parenté donnera à votre famille (permettez-moi de dire à *notre famille*) le degré de considération que nous pouvons désirer.

— Oui, soupira Anna, notre parenté sera suffisamment connue. Je crois qu'on a pris trop de peine pour cela. Il faut croire, dit-elle en souriant, que j'ai plus d'orgueil que vous tous, mais j'avoue que je suis vexée de cet empressement à faire connaître notre parenté, qui doit leur être parfaitement indifférente.

— Pardonnez-moi, ma chère cousine ; vous êtes injuste dans votre propre cause. Peut-être qu'à Londres, avec notre simple train de vie, il en serait ainsi ; mais à Bath, Sir Walter Elliot et sa famille seront toujours appréciés à leur valeur.

— Eh bien ! dit Anna, je suis trop orgueilleuse pour me réjouir d'un accueil dû à l'endroit où je suis.

— J'aime votre indignation, dit-il ; elle est très naturelle ; mais vous êtes à Bath, et il s'agit d'y paraître avec la dignité et la considération qui appartiennent de droit à Sir Walter Elliot. Vous parlez d'orgueil : on me dit orgueilleux, je le suis, et ne désire pas paraître autre ; car notre orgueil à tous deux, si l'on cherchait bien, est de même nature, quoiqu'il semble différent. Sur un point, ma chère cousine (continua-t-il en parlant plus bas, quoiqu'il n'y eût personne dans la chambre), je suis sûr que nous sommes du même avis. Vous devez sentir que toute nouvelle connaissance que fera votre père parmi ses égaux ou ses supérieurs peut servir à le détacher de ceux qui sont au-dessous de lui. » Il regardait en parlant ainsi le siège que Mme Clay avait occupé. C'était un commentaire suffisant ; Anna fut contente de voir qu'il n'aimait pas Mme Clay, et elle le trouva plus qu'excusable, en faveur du but qu'il poursuivait, de chercher de hautes relations à son père.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVII

Table des matières

Tandis que Sir Walter et Élisabeth se lançaient dans le grand monde, Anna renouait une connaissance d'un genre très différent.

Elle avait appris qu'une de ses anciennes compagnes demeurait à Bath. Mme Shmith (autrefois miss Hamilton), âgée de trois ans de plus qu'Anna, avait été très bonne pour elle, quand elle entra à quatorze ans dans une pension, après la mort de sa mère. Elle fit ce qu'elle put pour adoucir le chagrin d'Anna, qui en garda un souvenir reconnaissant. Miss Hamilton quitta la pension un an après et épousa bientôt un homme riche.

Depuis deux ans, elle était veuve et pauvre. Son mari était un extravagant qui dissipa sa fortune, et laissa des affaires embrouillées. Elle eut des ennuis de toute espèce.

Une fièvre rhumatismale qui attaqua enfin les jambes la rendit infirme. Elle était venue à Bath pour se guérir et demeurait près des bains chauds, vivant très modestement, sans domestique, et par conséquent exclue de la société. Anna, sachant par une amie commune que sa visite serait agréable, ne perdit pas de temps : elle ne dit rien chez elle, et consulta seulement lady Russel, qui l'approuva et la conduisit dans sa voiture près du logement de Mme Shmith.

Les deux anciennes amies renouvelèrent connaissance. Au premier moment, il y eut un peu de gêne et d'émotion : douze ans s'étaient écoulés, et elles se trouvaient mutuellement changées. Anna n'était plus la silencieuse, timide et rougissante jeune fille de quinze ans, mais une élégante jeune femme, ayant toutes les beautés, excepté la fraîcheur, aux manières aussi agréables que parfaites ; et douze ans avaient transformé la belle et fière miss Hamilton en une pauvre veuve infirme, recevant comme une faveur la visite de son ancienne protégée.

Mais le premier malaise de leur rencontre fit bientôt place au charme des vieux souvenirs. Anna trouva dans Mme Shmith le bon sens et les manières agréables auxquels elle s'attendait, et une disposition à la causerie et à la gaîté au delà de son attente. Ni les plaisirs du monde où elle avait beaucoup vécu, ni la condition présente, pas plus que la maladie ou le chagrin, n'avaient fermé son cœur, ni éteint sa gaîté.

À la seconde visite, elle causa très librement, et l'étonnement d'Anna redoubla. Elle ne pouvait guère imaginer une situation plus triste que celle de son amie. Elle avait perdu un mari qu'elle adorait, une fortune à laquelle elle était accoutumée ; elle n'avait pas d'enfants pour la rattacher à la vie et au bonheur ; aucun parent pour l'aider dans des affaires embarrassées ; pas même de santé pour supporter tout le reste.

Elle s'accommodait d'un parloir bruyant, et d'une chambre obscure par derrière ; elle ne pouvait bouger sans l'aide de l'unique servante de l'hôtel, et elle ne sortait que pour être portée aux bains chauds. En dépit de tout cela, Anna avait lieu de croire que son amie n'avait que des minutes de langueur et d'accablement, contre des heures d'activité et de distraction.

Comment cela se pouvait-il !

Elle conclut que ce n'était pas seulement de la force et de la résignation. Une âme soumise peut être patiente ; une forte intelligence peut être courageuse ; mais il y avait là quelque chose de plus : cette élasticité d'esprit. Cette disposition à être consolée, cette faculté de trouver des occupations qui la détachaient d'elle-même : tout cela venait de sa seule nature. C'est le plus beau don du ciel, et Anna voyait là une grâce spéciale, destinée à remplacer tout le reste.

Mme Shmith avait eu une époque de profond découragement. En arrivant à Bath, elle était bien plus invalide qu'alors, car elle avait eu un refroidissement en voyage, et s'était mise au lit, avec de vives et continuelles souffrances. Et cela parmi des étrangers, sans pouvoir se passer d'une garde, et dans une situation pécuniaire très gênée.

Elle avait subi toutes ces choses et disait qu'il en était résulté un bien. Elle s'était sentie en bonnes mains. Elle connaissait trop le monde pour attendre un attachement soudain et désintéressé ; mais sa propriétaire s'était montrée très bonne, et la sœur de cette dame, garde-malade et alors sans emploi, l'avait admirablement soignée, et avait été pour elle une amie précieuse.

« Aussitôt que je pus faire usage de mes mains, elle me montra à tricoter, ce qui me fut une grande distraction, et à faire ces paniers, ces pelotes et ces porte-cartes avec lesquels vous me trouvez si occupée. Ils me fournissent les moyens de faire un peu de bien à quelques pauvres familles du voisinage.

» Ma garde dispose de mes marchandises, et les fait acheter à ses clients. Elle saisit toujours le bon moment. Vous savez que quand on a

échappé à un grand danger, on a le cœur plus ouvert, et Mme Rock sait quand il faut parler. C'est une femme habile, sensée et intelligente, qui comprend la nature humaine. Elle a un fond de bon sens et d'observation qui la rend infiniment supérieure, comme compagne, à un millier de celles qui, ayant reçu la meilleure éducation, ne trouvent rien digne d'elles. Appelez cela commérage, si vous voulez ; mais quand la garde Rock a une demi-heure de loisir à me donner, je suis sûre qu'elle me dira quelque chose d'amusant et d'utile, quelque chose qui nous fait mieux connaître nos semblables. On aime à savoir ce qui se passe et quelle est la plus nouvelle manière d'être frivole et vain. Pour moi, qui vis seule, sa conversation est une fête.

— Je vous crois aisément ; les femmes de cette classe voient et entendent bien des choses, et si elles sont intelligentes, elles valent la peine d'être écoutées. Elles voient la nature humaine non pas seulement dans ses folies, mais dans les circonstances les plus intéressantes et les plus touchantes. Combien d'exemples passent sous leurs yeux, d'attachements ardents, désintéressés et dévoués ; d'héroïsme, de courage, de patience et de résignation ! Combien d'exemples des plus nobles sacrifices ! Une chambre de malade peut fournir matière à des volumes.

— Oui, dit Mme Shmith d'un air de doute ; cela peut arriver, mais pas dans le sens élevé que vous dites. Par-ci par-là la nature humaine peut être grande en temps d'épreuves, mais en général c'est sa faiblesse et non sa force qui se montre dans une chambre de malade. On y entend parler d'égoïsme et d'impatience plus que de générosité et de courage. Il y a si peu de réelle amitié dans le monde ! et malheureusement, dit-elle d'une voix basse et tremblante, il y en a tant qui oublient de penser sérieusement jusqu'à ce qu'il soit trop tard. »

Anna vit la souffrance cachée sous ces paroles. Le mari n'avait pas fait son devoir, et la femme avait été conduite dans une société qui lui avait donné sur les hommes une plus mauvaise opinion qu'ils ne le méritaient. Mme Shmith secoua cette émotion momentanée et ajouta bientôt d'un ton différent :

« La situation actuelle de mon amie Mme Rock n'a rien en ce moment qui puisse m'intéresser beaucoup. Elle garde Mme Wallis, de Marlboroug-Buildings, femme très jolie, très mondaine, sotte et dépensière, et naturellement elle ne pourra parler que de dentelles et de chiffons. Je veux

cependant tirer parti de Mme Wallis. Elle est très riche, et il faut qu'elle achète toutes les choses chères que j'ai en ce moment. »

Anna était allée plusieurs fois chez son amie avant que l'existence de celle-ci fût connue à Camben-Place. À la fin, il fallut en parler. Sir Walter, Élisabeth et Mme Clay revinrent un matin de Laura-Place avec une invitation imprévue de lady Dalrymph pour cette même soirée qu'Anna devait passer chez son amie. Elle était certaine que lady Dalrymph les invitait parce qu'étant retenue chez elle par un refroidissement, elle était bien aise d'user de la parenté qui s'était imposée à elle. Anna s'excusa en disant qu'elle était invitée chez une amie de pension. Élisabeth et Sir Walter, qui ne s'intéressaient guère à cela, la questionnèrent cependant, et quand ils surent de quoi il s'agissait, se montrèrent l'une dédaigneuse, l'autre sévère.

« Westgate-Buildings, dit Sir Walter, et c'est miss Elliot qui va là ! Une Mme Shmith ! une veuve ! Et qui était son mari ? un des cinq mille Shmith qu'on rencontre partout ! Et qu'a-t-elle pour attirer ? Elle est vieille et malade. Sur ma parole, miss Anna Elliot, vous avez un goût extraordinaire ! Tout ce qui révolte les autres : basse compagnie, logement misérable, air vicié ; tout ce qui est repoussant vous attire. Mais vous pouvez sûrement remettre à demain cette vieille dame ? Elle n'est pas si près de sa fin qu'elle ne puisse vivre un jour de plus ? Quel âge a-t-elle ? Quarante ans !

— Seulement trente et un. Mais je ne crois pas pouvoir remettre ma visite, parce que c'est la seule soirée qui nous convienne à toutes deux. Elle va aux bains chauds demain ; et vous savez que nous sommes invités pour le reste de la semaine.

— Qu'est-ce que lady Russel pense de cette connaissance ? dit Élisabeth.

— Elle n'y voit rien à blâmer ; au contraire, elle l'approuve, et m'y a souvent conduite dans sa voiture.

— Westgate-Buildings a dû être surpris de voir un équipage sur ses pavés, fit observer Sir Walter. La veuve de Sir Henri Russel n'a pas de couronne, il est vrai, sur ses armoiries ; néanmoins, c'est un bel équipage, et l'on sait sans doute qu'il contient une miss Elliot. Mme veuve Shmith ! demeurant à Westgate-Buildings ! Une pauvre veuve, ayant à peine de quoi vivre ! entre trente et quarante ans ! une simple Mme Shmith est l'amie intime de miss Elliot, qui la préfère à sa noble parenté d'Écosse et d'Irlande ; Mme Shmith ! quel nom ! »

À ce moment, Mme Clay jugea convenable de quitter la chambre. Anna aurait bien voulu prendre la défense de son amie, mais elle se tut, par respect pour son père. Elle le laissa se souvenir que Mme Shmith n'était pas la seule veuve à Bath, entre trente et quarante ans, ayant peu de fortune et ne possédant aucun titre de noblesse.

Elle tint son engagement, et les autres tinrent le leur. Il va sans dire que, le lendemain, elle entendit raconter la délicieuse soirée.

Sir Walter et Élisabeth s'étaient empressés d'inviter, de la part de sa seigneurie, lady Russel et M. Elliot. Celui-ci avait laissé là le colonel Wallis pour venir, et lady Russel était venue, quoiqu'elle eût déjà disposé autrement de sa soirée. Par elle, Anna sut tout ce qui s'était dit. Son amie et M. Elliot avaient causé d'elle. On l'avait désirée, regrettée ; on avait approuvé le motif de son absence ; sa bonne et affectueuse visite à une ancienne compagne malade et pauvre avait ravi M. Elliot. Il trouvait, comme lady Russel, qu'Anna était une jeune fille extraordinaire, un modèle de perfection en tous genres.

Anna ne pouvait se savoir si hautement appréciée par un galant homme sans éprouver les émotions que lady Russel cherchait à faire naître.

Celle-ci avait son opinion faite sur M. Elliot. Elle était convaincue qu'il recherchait Anna, et le trouvait digne d'elle. Elle calculait combien de semaines lui restaient jusqu'à la fin de son deuil, pour qu'il pût déployer toutes ses séductions.

Elle ne dit qu'à demi ce qu'elle pensait, hasardant seulement quelques mots sur la possibilité d'une telle alliance. Anna l'écoutait en rougissant, et secouait doucement la tête.

« Je ne suis pas une faiseuse de mariages, vous le savez, dit lady Russel. Je connais trop bien l'incertitude des prévisions humaines. Je dis seulement que si M. Elliot vous recherchait et que vous fussiez disposée à l'accepter, il y aurait là des éléments de bonheur.

— M. Elliot est un homme très aimable, et que j'estime beaucoup, mais nous ne nous convenons pas. »

Lady Russel répondit seulement :

« J'avoue que ma plus grande joie serait de vous voir la maîtresse de Kellynch, la future lady Elliot, occupant la place de votre chère mère, succédant à tous ses droits, à sa popularité, à toutes ses vertus. Vous êtes le portrait de votre mère, ma chère Anna, au physique et au moral, et si vous

preniez sa place, votre seule supériorité sur elle serait d'être plus justement appréciée qu'elle ne le fut. »

Anna se leva et s'éloigna pour se remettre de l'émotion que cette peinture excitait en elle : son imagination et son cœur étaient séduits.

Toutes ces images avaient un charme irrésistible. Lady Russel n'ajouta pas un mot, laissant Anna à ses réflexions, et se disant que si M. Elliot plaidait en ce moment sa cause……

En résumé, elle croyait ce qu'Anna ne croyait pas encore. Celle-ci, venant à penser à M. Elliot plaidant lui-même sa cause, se trouva subitement refroidie, et se dit qu'elle ne l'accepterait jamais. Quoiqu'elle le fréquentât depuis un mois, elle ne pouvait dire qu'elle le connaissait ; elle voyait bien que c'était un homme sensé, aimable, qu'il causait bien, et professait de bonnes opinions. Il avait le sentiment du devoir, et elle ne pouvait le trouver en défaut sur aucun point, mais cependant elle n'aurait pas voulu répondre de lui. Elle se méfiait du passé, sinon du présent. Quelques mots prononcés parfois lui donnaient des soupçons ; et qui pouvait répondre des sentiments d'un homme habile et prudent, qui feignait peut-être d'être ce qu'il n'était pas ?

M. Elliot n'était pas ouvert : le bien ou le mal n'excitait en lui aucun élan de plaisir ou d'indignation. Pour Anna, c'était un grand défaut : elle adorait la franchise et l'enthousiasme.

Elle se fiait plus à la sincérité de ceux qui disent parfois une parole irréfléchie qu'à ceux dont la présence d'esprit ne fait jamais défaut, et dont la langue ne se trompe jamais. M. Elliot savait plaire à tous ; il lui avait parlé ouvertement de Mme Clay, et cependant il était aussi aimable avec elle qu'avec toute autre. Lady Russel en voyait plus ou moins que sa jeune amie, car elle n'avait aucune défiance. Elle ne pouvait imaginer un homme plus parfait, et rien ne lui eût été plus doux que de voir sa bien-aimée Anna lui donner la main dans l'église de Kellynch, au prochain automne.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVIII

Table des matières

On était au commencement de février. Anna était depuis un mois à Bath, et attendait impatiemment des nouvelles d'Uppercross et de Lyme. Depuis trois semaines elle n'en avait pas reçu : elle savait seulement qu'Henriette était de retour à la maison et que Louisa était encore à Lyme. Elle y pensait un soir plus que de coutume, quand une lettre de Marie lui fut remise avec les compliments de M. et Mme Croft.

« Comment ! les Croft sont à Bath ? dit Sir Walter ; que vous envoient-ils ?

— Une lettre d'Uppercross-Cottage, mon père.

— Oh ! ces lettres sont des passeports commodes pour être reçus. Néanmoins, j'aurais en tout cas visité les Croft. Je sais ce que je dois à mon locataire. »

« Ma chère Anna, disait la lettre, je ne m'excuse pas de mon silence, parce qu'on ne doit guère se soucier des lettres à Bath. Vous êtes trop heureuse pour penser à Uppercross. Notre Noël a été très triste, les Musgrove n'ont pas donné un seul dîner. Je ne compte pas les Hayter. Les vacances sont enfin finies. Nous n'en avons jamais eu d'aussi longues quand nous étions enfants. La maison a été débarrassée hier, excepté des petits Harville, et vous serez surprise d'apprendre qu'ils ne sont pas venus chez moi une seule fois. Mme Harville est une étrange mère de s'en séparer si longtemps. Ce ne sont pas de jolis enfants, mais Mme Musgrove semble les aimer autant et même plus que les siens.

« Quel affreux temps nous avons eu ! Vous ne vous en apercevez pas à Bath avec vos pavés propres. À la campagne, c'est autre chose.

« Je n'ai pas eu une seule visite depuis la deuxième semaine de janvier, excepté Charles Hayter, qui est venu trop souvent.

« Entre nous, c'est grand dommage qu'Henriette ne soit pas restée à Lyme aussi longtemps que Louisa, cela l'aurait tenue loin de lui. La voiture vient de partir pour ramener demain Louisa et les Harville. Nous ne sommes invités à dîner avec eux que le surlendemain, tant on craint la fatigue du voyage pour Louisa, ce qui n'est pas probable si l'on pense aux soins dont elle est l'objet. J'aimerais bien mieux y dîner demain.

« Je suis bien aise que vous trouviez M. Elliot si aimable, et je voudrais le connaître aussi. Mais j'ai la mauvaise chance de n'être jamais là quand il y a quelque chose d'agréable. Je suis la dernière de la famille dont on s'occupe.

« Quel temps immense Mme Clay passe avec Élisabeth ! A-t-elle l'intention de s'en aller jamais ? Pensez-vous que nous serions invités si elle laissait la place libre ? Je puis très bien laisser mes enfants à Great-House pendant un mois ou six semaines.

« J'ai entendu dire que les Croft partaient pour Bath : ils n'ont pas eu l'attention de demander mes commissions ; ils ne sont guère polis ! Nous les voyons à peine, et c'est réellement de leur part un manque d'égards.

« Charles se joint à moi pour vous dire mille choses amicales.

« Votre sœur affectionnée,

« Marie M.

« P. S. — Je suis fâchée de vous dire que je suis loin d'aller bien, et Jémina vient d'apprendre chez le boucher qu'il y a beaucoup d'angines ici. Je crois que j'en aurai une, car mes maux de gorge sont toujours plus dangereux que ceux des autres. »

Ainsi finissait la première partie, à laquelle avait été ajouté ceci :

« J'ai laissé ma lettre ouverte afin de vous dire comment Louisa a supporté le voyage ; et j'en suis très contente, car j'ai beaucoup à ajouter. D'abord j'ai reçu hier un mot de Mme Croft, demandant si j'avais quelque chose à vous envoyer : une lettre très bonne, très amicale, et adressée à moi, comme cela doit être. L'amiral ne semble pas très malade, et j'espère sincèrement que Bath lui fera du bien. Je serai vraiment heureuse quand ils reviendront : nous ne pouvons pas nous passer d'une si aimable famille.

« Maintenant, parlons de Louisa : vous serez bien étonnée. Elle est arrivée mardi. Le soir, en allant prendre de ses nouvelles, nous fûmes surpris de ne pas trouver Benwick, car il avait été invité aussi. Et devinez-vous pourquoi il n'y était pas ? Il fait la cour à Louisa, et n'a pas voulu venir avant d'avoir reçu la réponse de M. Musgrove à sa demande écrite. Je serais surprise que vous sachiez cela, car on ne m'en a rien dit. Nous sommes très contents, car ce mariage, quoique moins bon que celui du capitaine Wenvorth, est un million de fois meilleur que celui de Charles Hayter. M. Musgrove a donné son consentement. On attend le capitaine Benwick.

« Charles se demande ce que dira Wenvorth mais vous vous souvenez que je n’ai jamais cru à son attachement pour Louisa.

« Et voilà la fin de la supposition que Benwick était votre adorateur !

« Il est incompréhensible pour moi que Charles ait pu se mettre cela dans la tête. »

Jamais Anna ne fut plus surprise. Le capitaine Benwick et Louisa Musgrove ! C’était trop étonnant pour le croire.

Sir Walter désirait savoir si les Croft voyageaient à quatre chevaux, s’ils allaient habiter un assez beau quartier pour qu’on pût aller les voir.

« Comment se porte Marie ? » dit Élisabeth. Et sans attendre la réponse :

« Qu’est-ce qui amène les Croft à Bath ?

— C’est à cause du général, qui a la goutte.

— La goutte et la décrépitude ! dit Sir Walter, pauvre vieux gentilhomme !

— Connaissent-ils quelqu’un ici ? demanda Élisabeth.

— Je ne sais pas. Mais, à l’âge de l’amiral et avec sa profession, il ne doit pas manquer de connaissances dans une ville comme Bath.

— Je pense, dit posément Sir Walter, que l’amiral sera connu ici comme locataire de Kellynch. Élisabeth, pouvons-nous nous aventurer à les présenter à Laura-Place ?

— Je ne crois pas ; nous sommes cousins de lady Dalrymph, et nous ne devons pas lui imposer des connaissances qu’elle pourrait désapprouver. Il vaut mieux laisser les Croft avec leurs égaux. »

Ce fut tout l’intérêt qu’Élisabeth prit à la lettre de Marie, et quand Mme Clay se fut informée poliment de Mme Musgrove et de ses charmants enfants, on laissa Anna tranquille.

Une fois dans sa chambre, elle chercha à comprendre. Peut-être Wenvorth, s’apercevant qu’il n’aimait pas Louisa, s’était-il retiré ? Elle ne pouvait admettre l’idée de légèreté ou de trahison.

Le capitaine Benwick et Louisa Musgrove ! La vive et gaie Louisa, et le triste et sentimental Benwick ! les derniers entre tous qui semblaient se convenir ! Mais ils s’étaient trouvés ensemble pendant plusieurs semaines ; ils avaient vécu dans le même petit cercle. Louisa relevant de maladie était plus intéressante, et Benwick moins inconsolable. Anna, au lieu de tirer du présent les mêmes conclusions que Marie, soupçonnait que Benwick avait eu un commencement d’inclination pour elle. Mais elle n’en tirait point

vanité. Benwick lui avait été reconnaissant de la sympathie qu'elle lui avait montrée. Il avait un cœur aimant.

Elle pensait qu'ils pouvaient être heureux : lui gagnerait de la gaîté, elle de l'enthousiasme pour Byron ou Walter Scott. Mais c'était déjà fait probablement ; la poésie avait rapproché leurs cœurs. L'idée de Louisa, devenue personne littéraire et sentimentale, était amusante.

L'accident arrivé à Lyme avait pu avoir une influence sur sa santé et son caractère aussi bien que sur sa destinée.

Non, ce n'était pas le regret qui, en dépit d'elle-même, faisait battre le cœur d'Anna et lui mettait la rougeur aux joues, quand elle pensait que Wenvorth était libre ! Elle avait honte d'analyser ses sentiments. Ils ressemblaient trop à de la joie : une joie immense.

Les Croft, à la parfaite satisfaction de Sir Walter, se logèrent dans Gay-Street. Dès lors il ne rougit pas de les connaître, et parla beaucoup plus de l'amiral que celui-ci n'avait jamais parlé de lui. Les Croft apportaient à Bath leur habitude de province d'être toujours ensemble. La marche était ordonnée à l'amiral pour guérir sa goutte, et Anna les rencontrait partout. Ils étaient pour elle l'image du bonheur. Elle les suivait longtemps des yeux, ravie de pouvoir s'imaginer ce qu'ils disaient marchant côte à côte, heureux et indépendants ; ou de voir quelle cordiale poignée de mains l'amiral donnait à un ami, et le groupe animé qu'il formait parfois avec d'autres marins. Mme Croft, au milieu d'eux, paraissait aussi intelligente et aussi fine qu'aucun des officiers qui l'entouraient.

Un matin, Anna, traversant Milton-Street, rencontra l'amiral ; il était seul, et si occupé à regarder des gravures, qu'il ne la vit pas d'abord. Quand il l'eut aperçue, il dit avec sa bonne humeur habituelle : « Ah ! c'est vous. Vous me voyez planté devant ce tableau : je ne puis passer ici sans m'y arrêter. Mais est-ce là un bateau ? Regardez. En avez-vous jamais vu un pareil ? Vos peintres sont étonnants, s'ils croient qu'on voudrait risquer sa vie dans cette vieille coquille de noix informe. Et cependant, voilà deux personnages qui y semblent parfaitement à l'aise. Ils regardent les rochers et les montagnes comme s'ils n'allaient pas être culbutés, ce qui arrivera certainement. Maintenant, où allez-vous ? Puis-je vous accompagner, ou faire quelque chose pour vous ?

— Non, merci, à moins de faire route avec moi. Je vais à la maison.

— Certainement, de tout mon cœur. Nous ferons une bonne promenade, et j'ai quelque chose à vous dire. Prenez mon bras ; je ne me sens pas à

l’aise si je n’ai pas le bras d’une femme.

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Oui ; mais voici un ami, le capitaine Bridgdem. Je veux seulement lui demander comment il va, en passant. Il est surpris de me voir avec une autre femme que la mienne. La pauvre âme est prise par la jambe ; elle a au talon une ampoule presque aussi large qu’une pièce de cinq francs. Voyez-vous l’amiral Brand qui vient vers nous avec son frère ? Habits râpés tous deux ; je suis content qu’ils soient de l’autre côté de la rue. Sophie ne peut pas les souffrir. Ils m’ont joué autrefois un vilain tour, je vous conterai cela. Voici le vieux Sir Archibald et son petit-fils. Regardez, il nous voit. Il vous envoie un baiser, et vous prend pour ma femme. Ah ! la paix est venue trop tôt pour ce jeune homme. Pauvre vieux Sir Archibald !

« Aimez-vous Bath, miss Elliot ? Bath me convient très bien ; nous rencontrons toujours quelque vieil ami. On est sûr de pouvoir bavarder, puis, rentrés chez nous, nous nous plongeons dans nos fauteuils, et nous sommes aussi bien qu’à Kellynch. »

Anna le pressa de lui dire ce qu’il avait à lui communiquer. Mais elle fut obligée d’attendre, car l’amiral s’était mis en tête de ne parler que sur la place Belmont.

« Maintenant, dit-il, vous allez entendre quelque chose de surprenant ; mais d’abord dites-moi le nom de la cadette des misses Musgrove. Je l’oublie toujours. »

Anna la nomma.

« Oui, Louisa Musgrove, c’est cela. Si les jeunes filles n’avaient pas d’aussi beaux noms, et s’appelaient simplement Sophie ou Marie, je ne me tromperais jamais. Eh bien ! nous pensions que cette miss Louisa allait épouser Frédéric. Depuis quelque temps il lui faisait la cour. On se demandait seulement pourquoi ils attendaient, quand arriva l’accident de Lyme. Frédéric, au lieu de rester à Lyme, alla à Plymouth, puis il partit pour aller voir Édouard, et il y est encore. Nous ne l’avons pas vu depuis novembre. Sophie elle-même n’y comprend rien, Mais aujourd’hui les choses ont pris le tour le plus étrange, car cette jeune miss Musgrove, au lieu d’épouser Frédéric, se marie avec James Benwick. Vous le connaissez ?

— Un peu.

— Eh bien, ils doivent être mariés déjà, car je ne vois pas pourquoi ils attendraient.

— Le capitaine Benwick est un homme très aimable, et on lui donne un excellent caractère.

— Oh ! oui, il n'y a rien à dire contre lui. Il n'est commandant que de l'année dernière, il est vrai, et le moment est mauvais pour avoir de l'avancement, mais je ne lui connais pas d'autre défaut. C'est un excellent garçon, un officier actif et zélé, plus que vous ne le croyez, peut-être, car son air tranquille ne lui rend pas justice.

— Vous vous trompez, monsieur ; les manières du capitaine ne me font pas supposer qu'il manque d'énergie. Je les trouve très agréables, et je suis sûre qu'elles plaisent généralement.

— Bien, bien ; les dames sont les meilleurs juges ; mais James Benwick est un peu trop tranquille pour moi. C'est probablement l'effet de notre partialité, mais Sophie et moi, nous préférons les manières de Frédéric.

— Je n'avais pas l'intention, dit Anna après un peu d'hésitation, de comparer les deux amis. »

Mais l'amiral l'interrompit :

« La nouvelle du mariage est certainement vraie, il n'y a pas là de cancans. Nous le savons par Frédéric lui-même, qui l'a écrit à sa sœur. Je pense qu'ils sont tous à Uppercross ? »

Anna ne put résister à la tentation de dire :

« J'espère, amiral, qu'il n'y a rien dans la lettre du capitaine qui puisse vous faire de peine. Il semblait exister un attachement entre lui et Louisa à l'automne dernier ; mais j'aime à croire qu'il s'en est allé de part et d'autre sans déchirement ! J'espère que le capitaine n'a à se plaindre de personne.

— Non, certainement ; Frédéric n'est pas un homme à gémir et à se plaindre. Il a trop d'esprit pour cela. Si la jeune fille en préfère un autre, qu'elle le prenne.

— Vous avez raison ; j'espère seulement que le capitaine n'a pas à se plaindre de son ami. Je serais bien fâchée que leur amitié fût détruite, ou même refroidie par une chose semblable.

— Oui, oui, je vous comprends. Mais sa lettre n'en dit rien. Il ne témoigne pas même le plus léger étonnement. »

Anna ne fut pas aussi convaincue que l'amiral. Mais il était inutile d'en demander davantage.

« Pauvre Frédéric, dit l'amiral ; il faut qu'il recommence à nouveaux frais. Sophie doit lui écrire de venir ; il y a ici de jolies filles, il me semble. Il serait inutile d'aller à Uppercross à présent, car l'autre miss Musgrove est

recherchée par son cousin, le jeune ministre. Ne pensez-vous pas, miss Elliot, qu’il fera mieux de venir à Bath ? »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIX

Table des matières

Tandis que l'amiral parlait de Wenvorth, celui-ci était déjà en route. Anna l'aperçut la première fois qu'elle sortit. Elle était avec sa sœur, M. Elliot et Mme Clay ; on traversait la rue Nelson, il commençait à pleuvoir. Les dames entrèrent dans un magasin, tandis que M. Elliot s'avançait vers lady Dalrymph, dont la voiture stationnait à quelques pas de là, et lui demandait de prendre ces dames.

Mais la calèche ne contenait que quatre places, et miss Carteret était avec sa mère.

Une place appartenait de droit à miss Elliot l'aînée ; mais il y eut un débat de politesse entre Mme Clay et Anna, pour la seconde place.

Anna se souciait peu de la pluie et préférait marcher ; Mme Clay ne la craignait pas non plus, et était d'ailleurs solidement chaussée. Mais miss Elliot affirma que Mme Clay avait déjà pris froid ; et M. Elliot soutint que les bottines d'Anna étaient les plus solides ; cela mit fin au débat. Tout à coup, Anna, assise près de la fenêtre, aperçut Wenvorth, qui descendait la rue. Elle ne put s'empêcher de tressaillir, tout en se disant que c'était absurde. Pendant quelques minutes, elle ne vit rien ; tout était confus autour d'elle. Quand elle put se remettre, on attendait encore la voiture, et M. Elliot s'apprêtait à faire une commission pour Mme Clay.

Elle alla vers la porte pour voir s'il pleuvait. Quel autre motif aurait-elle eu ? Le capitaine devait être parti ?

Elle rebroussa chemin en voyant entrer le capitaine Wenvorth lui-même avec plusieurs dames et gentlemen. La vue d'Anna parut le troubler ; il rougit extrêmement.

Pour la première fois, elle trahissait moins d'émotion que lui. Elle avait pu se préparer, et pourtant elle était émue.

Il lui dit quelques mots. Il n'était ni froid ni amical, mais embarrassé.

Anna vit avec peine, mais sans surprise, qu'Élisabeth ne voulait pas reconnaître M. Wenvorth. Il n'attendait qu'un signe d'elle pour la saluer, mais elle se détourna avec une froideur glaciale. Bientôt un domestique annonça la voiture de lady Dalrymph.

La pluie recommençait ; il y eut dans la petite boutique un mouvement qui apprit aux assistants que lady Dalrymph venait chercher miss Elliot. Alors le capitaine, se tournant vers Anna, lui offrit ses services plutôt par son attitude que par ses paroles.

« Je vous remercie, dit-elle. Je ne monte pas en voiture ; il n'y a pas de place, et je préfère marcher.

— Mais il pleut.

— Oh ! très peu ; je n'y prends pas garde ».

Après un silence, il dit, en montrant son parapluie :

« Quoique arrivé d'hier, je me suis déjà équipé pour Bath. Prenez-le si vous tenez à marcher ; mais il serait plus prudent de me laisser chercher une voiture. »

Elle refusa, disant qu'elle attendait M. Elliot. Elle parlait encore quand il entra. Wenvorth le reconnut, c'était bien celui qu'il avait vu à Lyme s'arrêter sur l'escalier pour admirer Anna. Sa manière d'être et ses façons étaient celles d'un parent, ou d'un ami privilégié. Il lui offrit son bras. En sortant, Anna ne put jeter à Wenvorth qu'un bonjour, accompagné d'un doux et timide regard.

Quand ils furent parfis, les dames qui étaient avec le capitaine se mirent à parler d'eux.

« Miss Elliot ne déplaît pas à son cousin, je crois ?

— Oh ! c'est assez clair. On peut deviner ce qui arrivera. Il est toujours avec eux. Il vit à moitié dans la famille. Il a très bon air.

— Oui, et miss Atkinson, qui a dîné une fois avec lui, dit qu'elle n'a jamais vu un homme plus aimable.

— Quand on regarde bien miss Elliot, on la trouve jolie. J'avoue que je la préfère à sa sœur, malgré l'avis général.

— Moi aussi.

— Oh ! sans comparaison. Mais les hommes sont tous enthousiastes de miss Elliot. Anna est trop délicate pour eux. »

Anna aurait bien voulu ne pas causer. Son cousin était plein d'attention, et choisissait des sujets propres à l'intéresser, soit des louanges sensées et justes de lady Russel, soit des insinuations contre Mme Clay. Mais Anna ne pouvait en ce moment penser qu'à Wenvorth. Elle ne pouvait deviner ce qu'il pensait, ni être calme. Elle espérait être sage et raisonnable plus tard ; mais, hélas ! elle devait s'avouer qu'elle ne l'était pas encore.

S’il restait à Bath, lady Russel ne pouvait manquer de le voir. Le reconnaîtrait-elle ? Qu’en résulterait-il ? Déjà elle avait dû dire à son amie que Louisa allait épouser Benwick et avait été gênée en voyant la surprise de lady Russel, qui ne connaissait pas bien la situation.

Le lendemain, Anna, en descendant la rue Pulleney avec lady Russel, aperçut Wenvorth sur le trottoir opposé, et ne le perdit plus de vue. Quand il fut plus près, elle regarda lady Russel et vit qu’elle observait attentivement Wenvorth. À la difficulté qu’elle avait à en détacher ses yeux, Anna comprit qu’il exerçait sur lady Russel une sorte de fascination. Elle paraissait étonnée que huit années passées dans des pays étrangers et dans le service actif ne lui eussent rien enlevé de sa bonne mine.

À la fin, lady Russel détourna la tête :

« Vous vous demandez sans doute ce qui a arrêté mes yeux si longtemps : je regardais à une fenêtre des rideaux dont lady Alis m’a parlé. »

Anna soupira et rougit de pitié et de dédain soit pour son amie, soit pour elle-même. Ce qui la vexait le plus, c’est qu’elle n’avait pu s’assurer s’il les avait aperçues.

Un jour ou deux se passèrent sans le voir, et Anna, s’imaginant plus forte qu’elle n’était, attendait avec impatience un concert donné pour le bénéfice d’une personne patronnée par lady Dalrymph. On disait qu’il serait bon, et Wenvorth aimait passionnément la musique. Elle désirait causer quelques instants avec lui, et se sentait le courage de lui adresser la parole. Ni lady Russel, ni Élisabeth n’avaient voulu le reconnaître, et elle pensait qu’elle lui devait une réparation.

Elle avait promis à Mme Shmith de passer la soirée avec elle. Elle y entra un instant, lui promettant une plus longue visite le lendemain.

« Certainement, dit Mme Shmith ; seulement vous me raconterez tout. Où allez-vous ? »

Anna le lui dit, et ne reçut pas de réponse. Mais quand elle sortit, Mme Shmith lui dit d’un air moitié sérieux, moitié malin :

« Ne manquez pas de venir demain. Quelque chose me dit que bientôt vous ne viendrez plus. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XX

Table des matières

Sir Walter, ses deux filles et Mme Clay arrivèrent les premiers au concert, et, en attendant lady Dalrymph, s'assirent auprès du feu ; à peine y étaient-ils que le capitaine Wenvorth entra. Anna se trouvait près de la porte, elle s'avança vers lui et lui dit un bonsoir gracieux. Il se mit à causer avec elle, malgré les regards du père et de la sœur. Anna ne les voyait pas, mais entendait leurs chuchotements, et quand elle vit Wenvorth saluer de loin, elle comprit que Sir Walter avait bien voulu lui faire un léger salut. Après avoir parlé de Bath et du concert, il lui dit en souriant et en rougissant un peu :

« Je vous ai à peine vue depuis la journée passée à Lyme. Je crains que vous n'ayez souffert de cette émotion, d'autant plus que vous l'avez renfermée. »

Elle l'assura qu'elle n'avait pas souffert.

« Ce fut un terrible moment, » dit-il, et il passa sa main sur ses yeux, comme si ce souvenir était encore trop pénible, mais bientôt il ajouta en souriant :

« Cette journée cependant a eu des conséquences qui ne sont pas terribles. Quand vous eûtes la présence d'esprit de suggérer que c'était à Benwick de trouver un médecin, vous ne pensiez guère que c'était lui qui avait le plus d'intérêt à la guérison de Louisa.

— Cela est certain. Mais j'espère que ce sera un heureux mariage. Ils ont tous deux de bons principes et un bon caractère.

— Oui, dit-il, mais ici finit la ressemblance. Je les souhaite heureux de toute mon âme. Ils n'auront ni lutte à soutenir, ni caprices, ni opposition, ni retards. Tout cela est beaucoup plus que… »

Il s'arrêta : un souvenir soudain lui donna un peu de cette émotion qui faisait rougir Anna et lui faisait tenir les yeux baissés, il affermit sa voix, et continua :

« J'avoue que je trouve entre eux une différence d'esprit trop grande. Louisa est une aimable jeune fille, douce et assez intelligente, mais Benwick est quelque chose de plus. C'est un homme instruit, un esprit délicat, et j'avoue que je suis étonné de son choix. S'il avait été préféré par

elle et l’eût aimée par reconnaissance, c’est différent ; mais il semble, au contraire, qu’il y ait eu chez lui un attachement soudain, et cela me surprend. Un homme comme lui ! un cœur presque brisé ! Fanny Harville était une créature supérieure, et il l’aimait sincèrement. Un homme ne doit pas guérir, et ne guérit pas d’un tel amour pour une telle femme. »

Anna éprouva en un moment mille sensations de plaisir et de confusion. Elle sentait son cœur battre plus vite. Il lui fut impossible de continuer ce sujet, mais, sentant la nécessité de parler, elle prit un détour :

« Êtes-vous resté longtemps à Lyme ?

— Environ quinze jours. Je ne pouvais pas m’éloigner tant que Louisa était en danger. J’avais eu une part trop grande dans ce malheur pour être tranquille. C’était ma faute. Elle n’aurait pas été si obstinée, si j’avais été moins faible. J’ai exploré les environs de Lyme, qui sont très beaux ; et plus je voyais, plus je trouvais à admirer.

— J’aimerais bien à revoir Lyme, dit Anna.

— Vraiment, je ne l’aurais pas cru. La scène de désolation à laquelle vous avez été mêlée, la fatigue et la contention d’esprit que vous avez éprouvées auraient dû vous dégoûter de Lyme.

— Les dernières heures furent certainement pénibles, répondit Anna, mais le souvenir d’un chagrin passé devient un plaisir, et ce n’est pas le seul souvenir que Lyme m’ait laissé. Nous y avons eu beaucoup de plaisir. J’ai voyagé si peu que tout endroit nouveau m’intéresse. Il y a de réelles beautés à Lyme. Il ne me reste que des impressions agréables, » dit-elle en rougissant un peu.

À ce moment la porte s’ouvrit.

« Lady Dalrymph, » s’écria-t-on joyeusement, et Sir Walter et sa fille s’avancèrent avec empressement au-devant d’elle. Anna fut séparée du capitaine Wenvorth, mais elle en avait appris en dix minutes plus qu’elle n’eût osé espérer. Elle cacha son agitation et sa joie sous les banalités de la conversation. Elle se sentait polie et bonne, et disposée à plaindre tous ceux qui n’étaient pas aussi heureux qu’elle.

On entra dans la salle du concert. Élisabeth, au bras de miss Carteret, regardait le large dos de la douairière vicomtesse Dalrymph et semblait au comble du bonheur.

Et Anna ?… Mais ce serait insulter à son bonheur que de le comparer à celui de sa sœur. L’un prenait sa source dans une vanité égoïste, l’autre dans un noble attachement.

Anna ne voyait rien autour d'elle. Son bonheur était en elle-même. Ses yeux brillaient, ses joues brûlaient, mais elle n'en savait rien. Elle ne pensait qu'à cette dernière demi-heure. Les expressions du capitaine, le sujet qu'il avait choisi, et plus encore son air et son regard, ne pouvaient laisser à Anna aucun doute. Son étonnement touchant Benwick, ses idées sur une première affection, les phrases qu'il n'avait pu finir, ses yeux qui se détournaient : tout disait à Anna que ce cœur lui revenait enfin ; que la colère et le ressentiment n'existaient plus, et qu'ils étaient remplacés par l'ancienne tendresse. Oui, il l'aimait ; ces pensées et les images qu'elles suggéraient l'absorbaient entièrement.

Quand chacun fut assis à sa place, elle chercha des yeux Wenvorth, mais elle ne le vit pas, et le concert commença. M. Elliot s'était arrangé de façon à être placé près d'Anna. Miss Elliot, assise entre ses deux cousines et l'objet des attentions du colonel Wallis, était très satisfaite. Anna était dans une disposition d'esprit à jouir de la musique ; pendant l'entr'acte elle expliquait à M. Elliot les paroles d'une chanson italienne. « Voici à peu près le sens, dit-elle, car une chanson d'amour ne se peut guère traduire, et je ne suis pas très savante.

— Oui, je vois que vous ne savez rien, vous vous bornez à traduire fidèlement, élégamment ces inversions et ces obscurités de la langue italienne. Ne parlez plus de votre ignorance, en voici une preuve complète.

— J'accepte vos éloges comme une bienveillante politesse, mais je ne voudrais pas subir un examen sérieux.

— Je n'ai pas fréquenté Camben-Place si longtemps sans apprécier miss Anna Elliot. Elle est trop modeste pour que le monde connaisse la moitié de ses perfections, et chez toute autre femme cette modestie ne serait pas naturelle.

— De grâce, arrêtez : c'est trop de flatterie. Que va-t-on jouer maintenant ? dit-elle en regardant le programme.

— Je vous connais peut-être, dit M. Elliot en baissant la voix, depuis plus longtemps que vous ne pensez.

— Vraiment ! comment cela se peut-il ? Vous ne pouvez me connaître que depuis mon arrivée à Bath.

— Je vous connaissais par ouï-dire, longtemps avant. On vous a dépeinte à moi. Votre personne, vos goûts, vos talents, tout est présent à mon esprit. »

M. Elliot ne se trompait pas en espérant éveiller l'intérêt d'Anna. On éprouve un charme mystérieux et irrésistible à être connue depuis longtemps sans le savoir. Elle le questionna, mais en vain. Il était ravi qu'on l'interrogeât, mais il ne voulait rien dire.

« Non, non, plus tard peut-être, mais pas maintenant. »

Anna se dit que ce ne pouvait être que M. Wenvorth, le frère du capitaine, qui avait parlé d'elle.

« Le nom d'Anna Elliot m'intéresse depuis longtemps, ajouta-t-il, et, si j'osais, j'exprimerais le désir qu'elle n'en change jamais. »

Tout à coup une autre voix attira son attention. Son père parlait à lady Dalrymph.

« C'est un très bel homme, disait-il.

— Oui, dit lady Dalrymph. Il a plus grand air que les gens qu'on voit généralement à Bath. N'est-il pas Irlandais ?

— Son nom est Wenvorth, capitaine de marine. Sa sœur est la femme de M. Croft, mon locataire à Kellynch, dans le comté de Somerset. »

Anna, ayant suivi la direction des regards de son père, aperçut le capitaine, debout au milieu d'un groupe. Quand leurs yeux se rencontrèrent, il lui sembla qu'il détournait les siens.

Mais la musique recommença, et elle fut forcée d'y donner son attention. Quand elle regarda de nouveau, il était parti.

La première partie du concert étant finie, quelques personnes proposèrent d'aller prendre du thé. Anna resta assise à côté de lady Russel, et fut débarrassée de M. Elliot. Elle était décidée à parler à Wenvorth si le hasard l'amenait auprès d'elle, malgré la présence de lady Russel, qui l'avait certainement aperçu. La salle se remplit de nouveau, et Anna eut à entendre une longue heure de musique. Elle était fort agitée, et ne pouvait être tranquille tant qu'elle n'aurait pas échangé avec lui un regard ami.

Elle se plaça à dessein à l'extrémité d'une banquette, avec une place vide auprès d'elle. Bientôt Wenvorth s'approcha, mais avec hésitation ; il avait un air grave ; le changement était frappant. Elle pensa que son père ou lady Russel l'avait peut-être blessé… Il parla du concert, dit qu'il espérait de meilleur chant et qu'il ne serait pas fâché d'en voir la fin. Mais elle défendit si bien les chanteurs, tout en tenant compte, d'une manière charmante, de l'opinion du capitaine qu'il répondit par un sourire et que sa figure s'éclaircit.

Alors il parut plus à l’aise, et jeta même un regard sur le banc pour y prendre place à côté d’Anna. À ce moment elle se sentit toucher l’épaule ; c’était M. Elliot qui la priait de vouloir bien expliquer encore l’italien. Miss Carteret désirait comprendre ce qu’on allait chanter.

Anna ne put refuser, mais jamais elle n’avait fait à la politesse un plus grand sacrifice.

Quand elle se retourna vers le capitaine, il lui dit adieu précipitamment.

« Cette chanson ne mérite-t-elle pas qu’on reste ? dit Anna soudainement poussée à encourager Wenvorth.

— Non, dit-il d’un ton singulier. Rien ici n’est digne de me retenir. » Et il partit.

Il était donc jaloux de M. Elliot. C’était là le seul motif plausible. Aurait-elle pu le croire trois heures auparavant ! Ce fut un moment de joie exquise. Mais, hélas ! combien différentes furent les pensées qui suivirent ! Comment apaiser cette jalousie ? Comment pourrait-il jamais connaître les vrais sentiments d’Anna ?

Les attentions de M. Elliot la firent souffrir horriblement, ce soir-là.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXI

Table des matières

Le lendemain Anna se rappela avec plaisir sa promesse à Mme Shmith. Elle serait absente quand M. Elliot viendrait, car l'éviter était maintenant son seul désir. Elle éprouvait cependant pour lui une grande bienveillance ; elle lui devait de la reconnaissance et de l'estime. Mais Wenvorth existait seul pour elle, soit qu'elle dût être unie à lui, soit qu'elle en fût séparée pour toujours. Jamais peut-être les rues de Bath n'avaient été traversées par de pareils rêves d'amour.

Ce matin-là son amie sembla particulièrement reconnaissante, car elle comptait à peine sur sa visite. Elle demanda des détails, et Anna se fit un plaisir de lui raconter la soirée. Ses traits étaient animés par le souvenir. Mais ce n'était pas assez pour la curieuse Mme Shmith, qui demanda des détails particuliers sur les personnes.

« Les petites Durand étaient-elles là, la bouche ouverte pour gober la musique, comme des moineaux qui demandent la becquée. Elles ne manquent jamais un concert.

— Je ne les ai pas vues. Mais j'ai entendu dire qu'elles étaient dans la salle.

— Et la vieille lady Maclean ? Elle devait être dans votre voisinage, car vous étiez certainement aux places d'honneur, près de l'orchestre, avec lady Dalrymph ?

— Non, c'est ce que je craignais ; mais heureusement lady Dalrymph cherche toujours à être le plus loin possible, et il paraît que je n'ai pas vu grand'chose.

— Oh ! assez pour votre amusement, il me semble, et puis vous aviez mieux à faire. Je vois dans vos yeux que vous avez eu une soirée agréable. Vous causiez dans les entr'actes ? »

Anna sourit. « Que voyez-vous dans mes yeux ?

— Votre visage me dit que vous étiez hier avec la personne que vous trouvez la plus aimable entre toutes, et qui vous intéresse plus que l'univers entier. »

Une rougeur s'étendit sur les joues d'Anna ; elle ne put répondre.

« Et cela étant, continua Mme Shmith après un silence, vous saurez combien j'apprécie votre visite. C'est vraiment bien bon de votre part, vous qui avez tant d'autres invitations. »

La pénétration de Mme Shmith saisit Anna d'étonnement et de confusion ; elle ne pouvait imaginer comment elle savait quelque chose sur Wenvorth.

« Dites-moi, je vous prie, continua Mme Shmith ; M. Elliot sait-il que je suis à Bath, et que vous me connaissez ?

— M. Elliot ! reprit Anna surprise, mais elle se reprit aussitôt, et ajouta d'un air indifférent : Vous le connaissez ?

— Je l'ai connu beaucoup autrefois, dit madame Shmith gravement ; mais c'est fini maintenant.

— Vous ne m'en avez jamais rien dit ! Si je l'avais su, j'aurais eu le plaisir de lui parler de vous.

— Pour dire la vérité, dit Mme Shmith reprenant son air gai, c'est exactement le plaisir que je vous prie de me faire. M. Elliot peut m'être très utile, et si vous avez la bonté, chère miss Elliot, de prendre ma cause en main, elle sera gagnée.

— J'en serais extrêmement heureuse : j'espère que vous ne doutez pas de mon désir de vous être utile, répondit Anna, mais vous me supposez une plus grande influence que je n'en ai. Je suis parente de M. Elliot, à ce titre seulement n'hésitez pas à m'employer. »

Mme Shmith lui jeta un regard pénétrant, puis, souriant, elle lui dit :

« J'ai été un peu trop vite à ce que je vois. Pardonnez-le-moi, j'aurais dû attendre une déclaration officielle. Mais, chère miss Elliot, dites-moi, comme à une vieille amie, quand je pourrai parler. Me sera-t-il permis, la semaine prochaine, de penser, que tout est décidé, et de bâtir mes projets égoïstes sur le bonheur de M. Elliot ?

— Non, répondit Anna ; ni la semaine prochaine, ni les suivantes. Rien de ce que vous pensez ne se fera. Je ne dois pas épouser M. Elliot. Qui vous le fait croire ? »

Mme Shmith la regarda avec attention, sourit, secoua la tête et dit :

« Je crois que vous ne serez pas cruelle quand le moment sera arrivé. Jusque-là, nous autres femmes, nous ne voulons rien avouer. Tout homme qui ne nous a pas encore demandées est censé refusé. Laissez-moi plaider pour mon ancien ami. Où trouverez-vous un mari plus gentleman, un homme plus aimable ? Laissez-moi recommander M. Elliot. Je suis sûre que

le colonel Wallis ne vous a dit de lui que du bien ; et qui peut le mieux connaître que le colonel Wallis ?

— Ma chère madame Shmith, il n'y a pas un an que Mme Elliot est morte. Votre supposition n'est pas admissible.

— Oh ! si ce sont là vos seules objections ! dit Mme Shmith d'un air malin, M. Elliot est sauvé, et je ne m'inquiète plus de lui. Ne m'oubliez pas quand vous serez mariée : voilà tout. Dites-lui que je suis votre amie, et il m'obligera plus facilement qu'aujourd'hui. J'espère, chère miss Elliot, que vous serez très heureuse. M. Elliot a assez de bon sens pour apprécier la valeur d'une femme telle que vous. Votre bonheur ne fera pas naufrage comme le mien. Vous avez la fortune, et vous connaissez le caractère de votre fiancé. D'autres ne l'entraîneront pas à sa ruine.

— Oui, dit Anna, je peux croire tout le bien possible de mon cousin. Son caractère paraît ferme et décidé, et j'ai pour lui un grand respect. Mais je ne le connais pas depuis longtemps, et ce n'est pas un homme qu'on puisse connaître vite. Ne comprenez-vous pas qu'il ne m'est rien ? S'il demandait ma main, je refuserais. Je vous assure que M. Elliot n'était pour rien dans le plaisir que j'ai eu hier soir. Ce n'est pas M. Elliot qui… »

Elle s'arrêta, et rougit fortement, regrettant d'en avoir tant dit. Puis, impatiente d'échapper à de nouvelles remarques, elle voulut savoir pourquoi Mme Shmith s'était imaginé qu'elle épouserait M. Elliot.

« D'abord, pour vous avoir vus souvent ensemble. J'ai pensé, comme tout le monde, que vos parents et vos amis désiraient cette union. Mais c'est depuis deux jours seulement que j'en ai entendu parler.

— Vraiment, on en a parlé !

— Avez-vous regardé la femme qui vous a introduite hier soir ? C'était la garde, Mme Rock, qui, par parenthèse, était très curieuse de vous voir et très contente de se trouver là. C'est elle qui m'a dit que vous épousiez M. Elliot.

— Elle n'a pu dire grand'chose sur des bruits qui n'ont aucun fondement, » dit Anna en riant.

Mme Shmith ne répondit pas.

« Dois-je dire à M. Elliot que vous êtes à Bath ?

— Non, certainement. Je vous remercie ; ne vous occupez pas de moi.

— Vous disiez avoir connu M. Elliot pendant longtemps ?

— Oui.

— Pas avant son mariage, sans doute ?

— Il n’était pas marié quand je l’ai connu.

— Et vous étiez très liée avec lui ?

— Intimement.

— Vraiment ! alors dites-moi ce qu’il était à cette époque : je suis curieuse de le savoir. Était-il tel qu’aujourd’hui ?

— Je ne l’ai pas vu depuis trois ans, » répondit Mme Shmith d’une voix si grave, que continuer ce sujet devenait impossible.

La curiosité d’Anna en fut accrue. Elles restèrent toutes deux silencieuses ; enfin Mme Shmith dit :

« Je vous demande pardon, chère miss Elliot, mais j’étais incertaine sur ce que je devais faire, et je me décide à vous laisser connaître le vrai caractère de M. Elliot. Je crois maintenant que vous n’avez pas l’intention de l’accepter. Mais on ne sait ce qui peut arriver ; vous pourriez un jour ou l’autre penser différemment. Écoutez la vérité :

« M. Elliot est un homme sans cœur et sans conscience ; un être prudent, rusé et froid, qui ne pense qu’à lui, qui, pour son bien-être ou son intérêt, commettrait une cruauté, une trahison, s’il n’y trouvait aucun risque. Il est capable d’abandonner ceux qu’il a entraînés à la ruine sans le moindre remords. Il n’a aucun sentiment de justice ni de compassion. Oh ! il n’a pas de cœur, et son âme est noire. »

Elle s’arrêta, voyant l’air surpris d’Anna, et ajouta d’un ton plus calme :

« Mes expressions vous étonnent ; il faut faire la part d’une femme irritée et maltraitée, mais j’essayerai de me dominer. Je ne veux pas le décrier. Je vous dirai seulement ce qu’il a été pour moi.

« Il était, avant mon mariage, l’ami intime de mon cher mari, qui le croyait aussi bon que lui-même. M. Elliot me plut aussi beaucoup, et j’eus de lui une haute opinion. À dix-neuf ans on ne raisonne pas beaucoup. Nous vivions très largement : il avait moins d’aisance que nous, et demeurait au temple ; c’est à peine s’il pouvait soutenir son rang. Mais notre maison était la sienne ; il y était le bienvenu ; on le regardait comme un frère. Mon pauvre Henri, qui avait l’esprit le plus fin et le plus généreux, aurait partagé avec lui jusqu’à son dernier sou, et je sais qu’il est venu souvent à son aide.

— Ce doit être alors, dit Anna, qu’il connut mon père et ma sœur. Je n’ai jamais compris sa conduite avec eux ni son mariage ; cela ne s’accorde guère avec ce qu’il paraît être aujourd’hui.

— Je sais tout ! s’écria Mme Shmith. Il fut présenté à Sir Walter avant que je le connusse, mais il en parlait souvent. Je sais qu’il refusa les

avances qu’on lui fit. Je sais aussi tout ce qui a rapport à son mariage. Sa femme était d’une condition inférieure ; je l’ai connue pendant les deux dernières années de sa vie.

— On m’a dit que ce ne fut pas un heureux mariage, dit Anna. Mais j’aimerais à savoir pourquoi il repoussa les avances de mon père.

— M. Elliot, continua Mme Shmith, avait alors le désir de faire rapidement fortune par un riche mariage. Il n’avait aucun secret pour moi ; il me le dit, et me parlait souvent de votre père et de votre sœur.

— Peut-être, dit Anna frappée d’une idée soudaine, lui avez-vous quelquefois parlé de moi ?

— Très souvent : je me vantais de connaître ma chère Anna, et je disais que vous ne ressembliez guère à…… »

Elle s’arrêta brusquement.

« Cela m’explique ce que m’a dit M. Elliot hier soir. Je n’y comprenais rien. Mais je vous ai interrompue : alors M. Elliot fit un mariage d’argent ? et c’est là sans doute ce qui vous ouvrit les yeux sur son caractère ? »

Ici Mme Shmith hésita :

« Oh ! ces choses sont trop communes pour frapper beaucoup. J’étais très jeune, gaie et insouciante. Je ne pensais qu’au plaisir. La maladie et le chagrin m’ont donné d’autres idées. Mais alors je ne voyais rien de répréhensible dans ce que faisait M. Elliot. Chercher son bien avant tout me paraissait naturel.

— Mais sa femme n’était-elle pas de basse condition ?

— Oui, c’était là mon objection, mais il ne voulut rien entendre. De l’argent, c’était tout ce qu’il voulait. Le père était vitrier, le grand-père boucher. Mais elle était jolie, elle avait eu de l’éducation, et ses cousines l’avaient conduite dans la société. Le hasard lui fit rencontrer Elliot : elle l’aima. Il s’assura seulement du chiffre de la fortune. Il n’attachait pas d’importance, comme aujourd’hui, à son rang. Kellynch devait lui revenir un jour ; mais en attendant il ne se souciait guère de l’honneur de la famille. Je lui ai souvent entendu dire que si une baronnie s’achetait il vendrait la sienne pour mille francs, y compris les armoiries et la devise, le nom et la livrée. Mais ce serait mal de raconter tout ce qu’il disait sur ce sujet, et cependant je dois vous donner des preuves.

— Je n’en ai pas besoin : ce que vous m’avez dit s’accorde bien avec tout ce que nous avons entendu dire. Je suis curieuse de savoir pourquoi il est si différent maintenant ?

— Pour ma propre satisfaction, restez, et soyez assez bonne pour aller prendre dans ma chambre une petite boîte incrustée que vous trouverez sur la tablette du cabinet. »

Anna fit ce que son amie désirait, et la boîte fut placée devant Mme Shmith. Elle soupira en l'ouvrant et dit :

« Elle est pleine de lettres de M. Elliot à mon mari. J'en cherche une écrite avant mon mariage et qui a été conservée par hasard. La voici ; je ne l'ai pas brûlée, parce qu'étant peu satisfaite de M. Elliot, j'ai voulu conserver les preuves de notre ancienne intimité :

« Cher Shmith, j'ai reçu votre lettre. Votre bonté m'accable. Je voudrais que les cœurs comme le vôtre fussent moins rares ; mais j'ai vécu vingt-trois ans dans le monde, et je n'ai rien vu de pareil. Je n'ai pas besoin d'argent en ce moment. Félicitez-moi : je suis débarrassé de Sir Walter et de sa fille. Ils sont retournés à Kellynch, et m'ont fait presque jurer de les visiter cet été. Mais quand j'irai, ce sera accompagné d'un arpenteur, pour savoir le meilleur parti qu'on peut tirer de la propriété. Le baronnet pourrait bien se remarier ; il est assez fou pour cela.

« S'il le fait, il me laissera en paix, ce qui est une compensation pour l'héritage.

« Je voudrais avoir un autre nom que Elliot ; j'en suis écœuré. Heureusement je puis quitter celui de Walter, et je souhaite que vous ne me le jetiez jamais à la face, voulant pour le reste de ma vie me dire

« Votre dévoué

« William Elliot. »

Anna ne put lire cette lettre sans rougir ; ce que voyant, dit Mme Shmith :

« Les expressions sont assez insolentes. Elles vous peignent l'homme. Peut-on être plus clair ? »

Anna fut quelque temps à se remettre du trouble et de la mortification qu'elle avait éprouvés.

Elle fut obligée de se dire avant de recouvrer le calme nécessaire, que cette lecture était la violation du secret d'une lettre, et qu'on ne devait juger personne sur un pareil témoignage.

« Je vous remercie, dit-elle. Voici bien la preuve complète de ce que vous m'avez dit. Mais pourquoi se lier avec nous, à présent ?

— Vous allez le savoir : je vous ai montré ce qu'était M. Elliot, il y a douze ans ; je vais vous le montrer tel qu'il est aujourd'hui. Je ne puis vous

donner des preuves écrites, mais un témoignage verbal authentique. Il désire réellement vous épouser. Ses intentions sont très sincères. Mon autorité en ceci est le colonel Wallis.

— Vous le connaissez donc ?

— Non, la chose ne me vient pas si directement, mais la source n'en est pas moins bonne. M. Elliot parle à cœur ouvert de ses projets de mariage au colonel Wallis, qui me paraît un caractère sensé, prudent et observateur. Mais il a une jolie femme très sotte, à qui il dit tout ce qu'il fait ; celle-ci répète tout à sa garde, qui me le redit.

— Ma chère Mme Shmith, votre autorité est en faute. Les idées que M. Elliot a sur moi n'expliquent aucunement ses efforts pour se réconcilier avec mon père. Ils étaient déjà sur un pied d'intimité quand je suis arrivée à Bath.

— Oui, je sais cela, mais… Écoutez-moi seulement : vous jugerez bientôt s'il faut y croire, en écoutant quelques particularités que vous pourrez immédiatement contredire ou confirmer. Il vous avait vue et admirée avant d'aller à Bath sans vous connaître, est-ce vrai ?

— Oui, je l'ai vu à Lyme.

— Bien. Le premier point reconnu vrai, accordez quelque confiance à mon amie. Il vous vit à Lyme, et vous lui plûtes tellement qu'il fut ravi de vous retrouver à Camben-Place, sous le nom de miss Anna Elliot. Dès ce moment, ses visites eurent un double motif. Mon historien dit que l'amie de votre sœur est à Bath depuis le commencement de septembre ; que c'est une femme habile, insinuante ; une belle personne, pauvre et… qui doit désirer s'appeler lady Elliot ; et l'on se demande avec surprise pourquoi miss Elliot semble ne pas voir le danger. »

Ici, Mme Shmith s'arrêta un moment ; mais, Anna gardant le silence, elle continua :

« Ceux qui connaissent la famille voyaient les choses ainsi, longtemps avant votre arrivée. Le colonel Wallis, ami de M. Elliot, avait l'œil sur votre père et étudiait avec intérêt ce qui se passe ici ; il mit M. Elliot au courant des cancans. Celui-ci a complètement changé d'avis pour ce qui touche le rang et les relations ; et maintenant qu'il est riche, il s'est accoutumé à étayer son bonheur sur sa baronnie future. Il ne peut supporter l'idée de ne pas être Sir Walter. Vous pouvez deviner que les nouvelles apportées par son ami ne lui ont pas été agréables. Il a résolu de s'établir à Bath et de se lier avec la famille, afin de s'assurer du danger et de circonvenir la dame,

s’il était nécessaire, et le colonel a promis de l’aider. Le seul but de M. Elliot était d’abord d’étudier Mme Clay et Sir Walter, quand votre arrivée y ajouta un autre motif. Mais je n’ai pas besoin d’entrer dans des détails, et vous pouvez vous souvenir de ce qui s’est passé depuis.

— Oui, dit Anna ; ce que vous me dites s’accorde avec ce que j’ai vu. La ruse a toujours quelque chose d’offensif ; et les manœuvres de l’égoïsme et de la duplicité sont révoltantes ; mais rien de ce que j’ai entendu ne me surprend, j’ai toujours supposé à sa conduite un motif caché. J’aimerais à connaître sa pensée sur la probabilité de l’événement qu’il redoute.

— Il pense que Mme Clay sait qu’il voit son jeu, qu’elle le craint, et que sa présence l’empêche d’agir comme elle le voudrait. Mais il partira un jour ou l’autre, et je ne vois pas comment il pourra être jamais tranquille, tant qu’elle gardera son influence. Mme Wallis a une idée amusante, c’est de mettre dans votre contrat de mariage avec M. Elliot que votre père n’épousera pas Mme Clay. Cela ne l’empêchera pas, dit Mme Rock, d’en épouser une autre.

— Je suis très enchantée de savoir tout cela ; il me sera peut-être plus pénible de me trouver avec lui, mais je saurai mieux comment il faut agir. M. Elliot est décidément un homme mondain et rusé qui n’a d’autres principes pour le guider que l’égoïsme. »

Mais Mme Shmith n’en avait pas fini avec M. Elliot, Il avait entraîné son mari à sa ruine ; et Anna put se convaincre que M. Shmith avait un cœur aimant, un caractère facile et insouciant, et une intelligence très médiocre ; que son ami le dominait et probablement le méprisait. Devenu riche lui-même, M. Elliot s’inquiéta peu des embarras financiers de son ami, qui mourut juste à temps pour ne pas savoir sa ruine. Mais ils avaient assez connu la gêne pour savoir qu’il ne fallait pas compter sur M. Elliot. Cependant M. Shmith, par une confiance qui faisait plus d’honneur à son cœur qu’à son jugement, le nomma son exécuteur testamentaire ; il refusa, malgré les prières de Mme Shmith, ne voulant pas s’engager dans des tracas inutiles. Cette ingratitude équivalait pour Anna presque à un crime. Elle écouta cette histoire, comprenant que ce récit soulageait son amie, et s’étonnant seulement de son calme habituel. Mme Shmith, en apprenant le mariage d’Anna, avait espéré obtenir par son intermédiaire un service de M. Elliot. C’était pour recouvrer une propriété dans les Indes, dont les revenus étaient sous le séquestre ; elle était forcée de renoncer à cet espoir.

Anna ne put s’empêcher de s’étonner que Mme Shmith eût d’abord parlé si favorablement de M. Elliot.

« Ma chère, lui répondit-elle, je regardais votre mariage comme certain, et je ne pouvais vous dire sur lui la vérité ; mais mon cœur souffrait quand je vous parlais de bonheur. Cependant M. Elliot a des qualités, et, avec une femme comme vous, il ne fallait pas désespérer. Sa première femme fut malheureuse, mais elle était ignorante et sotte, et il ne l’avait jamais aimée. J’espérais qu’il en serait autrement pour vous. »

Anna frissonna à la pensée de ce qu’elle aurait souffert. Était-il possible qu’elle eût consentie devenir lady Elliot ? Et lequel des deux eût été le plus misérable, quand le temps aurait tout fait connaître, mais trop tard.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXII

Table des matières

Une fois rentrée chez elle, Anna se mit à penser à tout cela ; elle était soulagée de pouvoir juger M. Elliot librement et de ne lui plus devoir aucune amitié. Cependant elle sentait combien son père serait froissé ; elle se préoccupait du chagrin et du désappointement de lady Russel, mais il fallait tout lui dire et attendre tranquillement la suite des événements. En arrivant chez elle, elle apprit que M. Elliot était venu, mais qu'il reviendrait le soir.

Je ne pensais pas à l'inviter, dit Élisabeth d'un air qu'elle affectait de rendre insouciant ; mais il désirait tellement venir, du moins à ce que dit Mme Clay.

— Oui, vraiment, dit celle-ci ; je n'ai jamais vu solliciter une invitation d'une manière plus pressante. J'étais réellement en peine pour lui, car votre sœur, impitoyable, semble décidée à être cruelle.

— Oh ! s'écria Élisabeth, je suis trop accoutumée à ces choses pour en être touchée. Mais quand j'ai vu combien il regrettait de ne pas rencontrer mon père, j'ai cédé. Ils paraissent tous deux tellement à leur avantage quand ils sont ensemble. Leurs façons sont si parfaites ; et M. Elliot est si respectueux !

— Cela est charmant, dit Mme Clay n'osant cependant regarder Anna. Ils sont comme père et fils. Chère miss Elliot, ne puis-je pas le dire ?

— Oh ! je laisse chacun dire ce qu'il veut ; s'il vous plaît de penser ainsi ! Mais il me semble que ses attentions ressemblent à celles de tout le monde.

— Ma chère miss Elliot ! dit Mme Clay levant les mains et les yeux au ciel et affectant un silence étudié.

— Ma chère Pénélope, ne prenez pas l'alarme. Je l'ai invité, puis congédié avec un sourire : j'ai eu pitié de lui. »

Anna admira la dissimulation de Mme Clay, qui paraissait attendre avec un tel plaisir celui qui venait contre-carrer ses plans.

Il était impossible qu'elle ne détestât pas M. Elliot, et cependant il lui fallait prendre un air calme, obligeant et se montrer satisfaite d'être une

simple amie pour Sir Walter, tandis qu'elle aurait bien voulu être autre chose.

Anna éprouva, en voyant M. Elliot, un pénible embarras. Maintenant qu'elle voyait clairement sa fausseté, sa déférence et ses attentions pour Sir Walter étaient odieuses ; et, songeant à sa conduite avec M. Shmith, elle pouvait à peine supporter ses sourires, son air affable et l'expression de ses sentiments artificiels. Elle ne voulait ni explications, ni rupture, mais être aussi froide que la parenté le permettait. Elle fut bien aise d'apprendre qu'il quittait Bath pour deux jours.

Le lendemain elle annonça son intention d'aller passer la matinée chez lady Russel.

« Très bien, dit Élisabeth : faites-lui mes compliments ; c'est tout ce que j'ai à lui dire. Rendez-lui aussi cet ennuyeux livre qu'elle a voulu me prêter. Je ne puis pourtant pas m'ennuyer à lire tous les poèmes ou toutes les statistiques qui paraissent. Lady Russel est insupportable avec ses nouvelles publications. Je l'ai trouvée horriblement mise hier soir ; mais il n'est pas nécessaire que vous le lui disiez. Je croyais qu'elle avait un peu de goût, et j'ai eu honte d'elle. Un air officiel et apprêté. Et elle se tient si raide ! Faites-lui mes meilleurs compliments, cela va sans dire.

— Et les miens aussi, ajouta Sir Walter, et vous pouvez dire que j'ai l'intention d'aller bientôt la voir. Soyez polie. Mais je me contenterai de laisser ma carte, il ne faut pas faire de visites le matin à de vieilles femmes. Si seulement elle mettait du rouge, elle ne craindrait pas qu'on la voie. La dernière fois que j'y suis allé, les jalousies ont été baissées immédiatement. »

Tandis qu'il parlait, on frappa, et M. et Mme Charles Musgrove furent introduits. La surprise fut grande : mais Anna seule fut contente ; les autres étaient indifférents. Cependant, aussitôt qu'on sut qu'ils n'avaient pas l'intention de s'installer à la maison, Sir Walter et Élisabeth devinrent plus aimables et firent les honneurs de la maison. Élisabeth conduisit Marie dans un autre salon pour lui en faire admirer les magnificences.

Anna, restée seule avec Charles, sut alors que Henriette et Benwick étaient du voyage. Voici comment ceci avait été décidé. Ce dernier ayant affaire à Bath, Charles s'était proposé pour venir avec lui ; mais Marie ne supporta pas l'idée de rester seule et mit tout projet en suspens. Heureusement Mme Musgrove mère se décida à venir à Bath avec Henriette pour acheter les toilettes de noces de ses deux filles, et elle emmena Marie.

Anna apprit que, Charles Hayter ayant obtenu une cure provisoire, les deux familles avaient consenti au mariage de leurs enfants.

« Je suis bien heureuse d'apprendre, dit Anna, que les deux sœurs qui s'aiment tant et qui ont un égal mérite, aient trouvé une situation égale. J'espère que votre père et votre mère sont tout à fait heureux.

— Mon père aimerait autant que ses futurs gendres fussent plus riches ; mais c'est là leur seul défaut. Marier deux filles à la fois n'est pas une opération financière très agréable ; cela diminue singulièrement les ressources de mon père. Je ne dis pas que mes sœurs n'y aient pas droit : mon père s'est toujours montré très libéral envers moi. Mais Marie n'approuve qu'à demi le mariage de Henriette : elle ne rend pas justice à Hayter, et ne pense pas assez à Wenthrop. Je ne puis lui faire admettre la valeur de la propriété. C'est un mariage qui a de l'avenir. J'ai toujours aimé Charles, et je ne cesserai pas de l'aimer aujourd'hui.

— J'espère que Louisa est tout à fait guérie ? »

Il répondit avec hésitation :

« Oui, je la crois guérie ; mais elle est bien changée, on ne la voit plus courir, rire et danser. Si l'on ferme une porte trop fort, elle tressaille et s'agite ; et Benwick s'assoit près d'elle, lui parle bas et lui lit des vers tout le long du jour. »

Anna ne put s'empêcher de rire :

« Cela n'est pas de votre goût ; mais je crois que c'est un excellent jeune homme.

— Certainement ; personne n'en doute, j'apprécie fort Benwick ; quand on peut le décider à parler, il cause bien. Ses lectures ne lui ont fait aucun tort, car il se bat aussi volontiers qu'il lit. Nous avons eu lundi dernier une fameuse chasse aux rats dans les granges de mon père, et il y a joué un si beau rôle que je l'en aime davantage. »

Ici Charles fut obligé d'aller admirer les glaces et les porcelaines de Chine mais Anna en avait entendu assez pour être au courant et pour se réjouir. Cependant elle soupira ; mais ce n'était pas un soupir d'envie : elle eût bien voulu avoir la même part de bonheur que les autres sans diminuer la leur. La visite se passa gaiement ; Marie était de bonne humeur, et si satisfaite du voyage dans le landau à quatre chevaux de sa belle-mère, qu'elle était disposée à admirer tout ce qu'on lui montrait. Son importance personnelle était rehaussée par ce bel appartement.

Élisabeth sentait qu'il fallait inviter à dîner les Musgrove, mais elle ne pouvait supporter l'idée qu'ils verraient une diminution de serviteurs et de représentation, eux si inférieurs aux Elliot de Kellynch ! Ce fut un combat entre les convenances et la vanité. Celle-ci eut le dessus, et Élisabeth fut satisfaite. Elle se dit : « Ce sont de vieilles idées de province sur l'hospitalité. On sait que nous ne donnons pas de dîners ; personne ici ne le fait, et je suis sûre qu'une invitation ne serait pas agréable à Mme Musgrove : elle est gênée avec nous, et hors de son monde. Je les inviterai pour la soirée de demain ; ce sera une nouveauté et un plaisir : ils n'ont jamais vu deux salons comme ceux-ci. Ils seront ravis, ce sera une petite réunion choisie. »

Marie fut parfaitement contente de cette invitation ; on devait la présenter à M. Elliot et aux illustres cousines, et rien ne pouvait lui être plus agréable. Anna sortit avec Charles et sa femme. Elle avait hâte de revoir ses amis d'Uppercross, et elle reçut le meilleur accueil.

Henriette, dont l'âme était épanouie par le bonheur, fut bienveillante et gracieuse. Mme Musgrove était reconnaissante des services d'Anna. Ce fut une expansion, une chaleur, une sincérité qui la ravirent d'autant plus qu'elle en était privée chez elle. Elle fut invitée ou plutôt réclamée comme un membre de la famille, et elle reprit en retour ses habitudes serviables écoutant l'histoire de Louisa et d'Henriette, donnant son avis sur les achats, recommandant tels magasins, s'interrompant pour aider Marie dans ses comptes, chercher ses clefs ou tâcher de la convaincre qu'elle n'avait été dupe de personne, car Marie, tout en s'amusant à regarder les passants par la fenêtre, ne pouvait s'empêcher de laisser travailler son imagination.

Une nombreuse compagnie arrivant dans un hôtel y porte beaucoup de bruit et de mouvement ; et Anna n'avait pas été là une demi-heure, que la vaste salle était à moitié remplie de boîtes et de paquets ; puis vinrent les amies de Mme Musgrove, et, bientôt après, Harville et Wenvorth. Il sembla à Anna qu'il était dans la même disposition d'esprit que le jour du concert, et qu'il voulait l'éviter. Elle s'efforça d'être calme et se raisonna ainsi : « Si nous nous aimons encore, nos cœurs finiront par se comprendre ; la destinée ne nous a pas rapprochés pour que nous nous cherchions des querelles absurdes. »

« Anna, s'écria Marie, voici Mme Clay debout sous la colonnade avec un monsieur près d'elle. Ils semblent causer intimement. Comment se

nomme-t-il ? Venez ; dites-le-moi. Mon Dieu ! je me souviens ; c'est M. Elliot.

— Non, s'écria Anna vivement, ce ne peut être lui. Il a dû quitter Bath ce matin à neuf heures, et il ne reviendra que demain. »

Elle sentit que Wenvorth la regardait, ce qui la vexa et l'embarrassa et lui fit regretter ce qu'elle avait dit.

Marie, voulant qu'on supposât qu'elle connaissait son cousin, se mit à parler des ressemblances de famille, affirma que c'était M. Elliot, et appela encore Anna pour regarder elle-même. Mais Anna ne bougea pas. Son malaise cependant augmenta quand elle vit les sourires et les regards d'intelligence échangés entre deux ou trois dames, comme si elles se croyaient dans le secret. Il était évident qu'on avait causé d'elle.

« Venez voir, s'écria Marie ; ils se séparent et se donnent la main. Est-ce que vous ne reconnaîtriez pas M. Elliot ? Vous semblez avoir oublié Lyme. »

Pour cacher son embarras, Anna alla vivement à la fenêtre. Elle s'assura que c'étaient Mme Clay et M. Elliot, et, réprimant sa surprise, elle dit tranquillement :

« Oui, c'est M. Elliot. Il a changé son heure de départ, voilà tout ; ou je puis m'être trompée. »

Elle revint s'asseoir avec l'espoir consolant d'avoir paru indifférente. Les dames partirent ; Charles, après avoir maudit leur visite, dit :

« Mère, j'ai fait quelque chose qui vous fera plaisir ; j'ai loué une loge pour demain, et j'ai invité Wenvorth, je suis sûr qu'Anna ne sera pas fâchée de venir avec nous. N'ai-je pas bien fait ?

— Bonté du ciel, s'écria Marie. Qu'avez-vous fait ? Avez-vous oublié que nous sommes engagés à Camben-Place, et que nous y rencontrerons lady Dalrymph, M. Elliot et les principaux parents de la famille ?

— Bah, répondit Charles ; qu'est-ce que c'est qu'une soirée ? Votre père pouvait nous inviter à dîner, s'il voulait nous voir. Faites ce que vous voudrez ; moi, j'irai au spectacle.

— Oh ! Charles, ce serait abominable, quand vous avez promis.

— Non ; j'ai seulement salué et souri, en disant : « Trop heureux ! » Ce n'est pas là une promesse.

— Vous irez, Charles ; ce serait impardonnable d'y manquer. On doit nous présenter ; il y a toujours eu une grande liaison entre les Dalrymph et

nous. Et M. Elliot est l'héritier de mon père ; des attentions lui sont dues à ce titre.

— Ne me parlez pas d'héritiers, s'écria Charles : je ne suis pas de ceux qui négligent le pouvoir régnant pour s'incliner devant l'astre nouveau. Si je n'y allais pas pour votre père, il serait scandaleux d'y aller pour son héritier. Qu'est-ce que M. Elliot est pour moi ? »

Cette expression d'insouciance ranima Anna, qui vit le capitaine regarder et écouter avec attention, Aux dernières paroles de Charles, il la regarda.

Charles et Marie continuaient à discuter le projet de spectacle : Mme Musgrove s'interposa.

« Il vaut mieux y renoncer, Charles, et demander la loge pour mardi. Ce serait dommage d'être séparés, et nous y perdrions aussi miss Anna ; et si elle n'est pas avec nous, ni Henriette ni moi nous ne nous soucions du spectacle. »

Anna fut sincèrement reconnaissante de ces paroles ; elle dit d'un ton décidé : « S'il ne dépendait que de moi, madame, la soirée à la maison ne serait pas le plus petit obstacle. Je n'ai aucun plaisir à ces présentations, et je serais trop heureuse d'aller au théâtre avec vous. »

Elle sentit qu'on l'observait, et n'osa pas même lever les yeux pour voir l'effet de ses paroles. On convint du mardi. Charles se réserva seulement de taquiner sa femme en déclarant qu'il irait seul au spectacle, si personne ne voulait y aller. Le capitaine Wenvorth quitta sa place, et vint s'arrêter comme par hasard devant Anna.

« Vous n'avez pas été assez longtemps à Bath, dit-il, pour jouir des soirées qu'on y donne.

— Ces soirées ne me plaisent pas, je ne suis pas joueuse.

— Je sais que vous ne l'étiez pas autrefois ; mais le temps opère de grands changements.

— Je n'ai pas tant changé, » dit-elle ; puis elle s'arrêta, craignant quelque interprétation.

Quelques instants après, il dit, comme si c'était une réflexion soudaine :

« Il y a un siècle, vraiment : huit ans et demi ! »

Anna ne put savoir s'il en aurait dit davantage ; Henriette demanda à sortir, et Anna dissimula sa contrariété ; elle se dit que si Henriette l'avait su, elle en aurait eu pitié, elle qui était si sûre de l'affection de son fiancé.

Sir Walter et Élisabeth vinrent interrompre leurs apprêts de départ : leur présence apporta un froid général. Anna se sentit oppressée, et vit la même impression autour d'elle. Le bien-être, la liberté, la gaîté, disparurent ; un froid maintien, un silence compassé, une conversation insipide, accueillirent son père et sa sœur. Quelle mortification c'était pour elle ! Cependant elle eut une satisfaction : le capitaine Wenvorth fut salué par sa sœur plus gracieusement que la première fois. Élisabeth renouvela son invitation pour tous les Musgrove, « une soirée intime, » dit-elle, et, posant sur la table les lettres d'invitation qu'elle avait apportées, elle adressa un sourire à Wenvorth en lui en présentant une. Elle avait réfléchi qu'un homme d'une telle tournure ferait bien dans son salon, et elle consentait à oublier le passé.

Quand Sir Walter et Élisabeth furent partis, l'animation et la gaîté reparurent, excepté pour Anna. Elle pensait à la manière douteuse dont Wenvorth avait remercié plutôt qu'accepté l'invitation, montrant plus de surprise que de plaisir. Elle savait qu'il ne pouvait regarder cette invitation comme une excuse pour le passé. Il tint la carte dans sa main après leur départ, comme s'il réfléchissait à tout cela. « Pensez-donc qu'Élisabeth a invité tout le monde, chuchota Marie assez haut pour être entendue. Je ne suis pas surprise que le capitaine soit ravi. Vous voyez qu'il ne peut pas se séparer de sa carte. »

Anna saisit le regard de Wenvorth ; elle vit sa joue rougir, et sa bouche exprimer le mépris.

Elle se détourna pour ne pas en voir davantage.

On se sépara. Anna, sollicitée de rester à dîner, refusa. Elle avait besoin de calme et de silence après les agitations de la journée.

Revenue à Camben-Place, elle eut à entendre tous les projets d'Élisabeth et de Mme Clay pour la soirée, tous les détails d'embellissement, l'énumération des invités, tout ce qui ferait de cette soirée la plus élégante qu'on eût jamais vue à Bath. Pendant ce temps, elle était obsédée par une pensée unique :

« Viendra-t-il ? » Elle ne pouvait deviner s'il se croirait obligé de venir. Elle oublia un moment sa préoccupation pour dire à Mme Clay qu'elle l'avait vue causer avec M. Elliot. Elle crut voir sur sa figure une certaine confusion, qui pouvait bien être causée par des reproches ou des observations de M. Elliot.

Elle s'écria cependant d'un air assez naturel :

« Ah ! c’est vrai ! ma chère. Croiriez-vous, miss Elliot, que j’ai rencontré M. Elliot dans la rue Bath ? Je n’ai jamais été plus étonnée ; nous avons fait quelques pas ensemble. Quelque chose l’avait empêché de partir ; je ne sais plus quoi, car j’étais pressée et je ne pouvais guère attendre… Il voulait savoir à quelle heure il pourrait être reçu demain, il ne pensait qu’à votre soirée, et moi aussi, et même depuis que je suis rentrée ; sans cela, cette rencontre ne me serait pas si entièrement sortie de la mémoire. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXIII

Table des matières

Anna ayant promis d'aller chez les Musgrove, elle remit au lendemain la visite à lady Russel. Un jour de plus était accordé à la bonne réputation de M. Elliot, comme à la sultane Shéhérazade des *Mille et une Nuits*.

Le mauvais temps la mit en retard, et quand elle arriva chez les Musgrove, elle y trouva Mme Croft, Harville et Wenvorth. Marie et Henriette ne l'avaient pas attendue ; mais elles avaient recommandé à Mme Musgrove de la retenir jusqu'à leur retour.

Elle dut se soumettre, et fut bientôt plongée dans toutes les agitations que l'extrême bonheur et l'extrême chagrin peuvent procurer.

Deux minutes après son arrivée, Wenvorth dit à Harville.

« Nous écrirons la lettre en question, Harville, si vous voulez me donner ce qu'il faut pour écrire. »

Tout étant préparé, il s'approcha de la table et, tournant le dos à tous, il s'absorba dans sa lettre.

Mme Musgrove racontait à Mme Croft comment le mariage de sa fille s'était décidé, avec cet insupportable chuchotement que tout le monde peut entendre. Anna ne put éviter d'entendre certains détails et des rabâchages insipides que Mme Croft écoutait avec une attention bienveillante. Anna espérait que Wenvorth n'entendait pas.

« Tout bien considéré, disait Mme Musgrove, nous avons jugé convenable de ne pas attendre davantage ; Charles Hayter se mourait d'impatience. Je ne hais rien tant que les longs engagements ; six mois, un an tout au plus, mais pas davantage.

— C'est précisément ce que j'allais vous dire ; surtout quand on ignore s'il ne surviendra pas quelque obstacle ; je trouve cela très imprudent, et les parents devraient l'empêcher autant qu'ils peuvent. J'aimerais mieux voir les jeunes gens se marier avec un petit revenu, et lutter avec les difficultés de la vie que d'être liés longtemps d'avance. »

Anna trouvait là un intérêt inattendu. Elle s'appliqua ces paroles, sentit un frémissement parcourir tout son corps, et jeta involontairement un regard sur la table. Le capitaine avait cessé d'écrire : il écouta et se retourna pour lui jeter un regard rapide et profond.

Les deux dames continuèrent à redire les mêmes vérités, à les renforcer par des exemples. Mais Anna n'entendit qu'un bruit de voix ; tout était confusion dans son esprit.

Harville, qui n'avait rien entendu, s'approcha d'une fenêtre et parut inviter Anna à le rejoindre. Il la regarda avec un sourire et fit un petit mouvement de tête qui disait : « Venez, j'ai quelque chose à vous dire. »

Anna alla vers lui ; alors il reprit l'expression sérieuse et pensive qui lui était habituelle.

« Voyez, dit-il, déployant un paquet qu'il avait dans la main et montrant une miniature. Connaissez-vous cette personne ?

— Certainement, capitaine.

— Et vous pouvez deviner à qui ce portrait est destiné. Mais, dit-il d'une voix grave, il n'a pas été fait pour elle. Miss Elliot, vous rappelez-vous notre promenade à Lyme ? Nous nous affligions pour lui. Je ne croyais guère alors. Mais, n'importe. La peinture a été faite au Cap. Harville rencontra là un jeune artiste allemand, et pour remplir une promesse faite à ma pauvre sœur, il posa, et lui rapporta ce portrait. Je suis chargé maintenant de le donner à une autre femme. Quelle commission pour moi ! mais qui pouvait la faire ? Je ne suis pas fâché, vraiment, de la laisser à un autre, dit-il en désignant Wenvorth. Le capitaine s'en charge ; c'est pour cela qu'il écrit. » Et il ajouta, avec une lèvre tremblante : « Pauvre Fanny} ! Elle ne l'aurait pas oublié sitôt !

— Non, dit Anna d'une voix pénétrée, je le crois facilement.

— Ce n'était pas dans sa nature : elle l'adorait.

— Une femme qui aime vraiment est ainsi. »

Harville eut un sourire qui signifiait : « Réclamez-vous pour votre sexe ? » et Anna répondit, en souriant aussi : « Oui, nous ne sommes pas si oublieuses que vous ; c'est peut-être notre destinée plutôt que notre mérite. Nous n'y pouvons rien. Nous vivons à l'intérieur, tranquilles, renfermées, et nous n'existons que par le sentiment. Vous êtes forcés à l'action ; vous avez toujours quelque affaire qui vous ramène dans le monde ; le changement et l'occupation continuels affaiblissent bientôt vos impressions.

— En admettant (ce que je ne fais pas) que votre assertion soit vraie, elle ne s'applique pas à Benwick. Il n'a pas été forcé à l'action ; la paix l'a ramené à terre à ce moment-là, et depuis il a toujours vécu avec nous.

— C'est très vrai, dit Anna ; je l'avais oublié. Mais qu'allez-vous répondre à cela, capitaine ? Si le changement ne vient pas des circonstances

extérieures, il vient du dedans, de la nature de l’homme, ce doit être le cas du capitaine Benwick.

— Non, non, je n’admets pas que ce soit la nature de l’homme plus que de la femme d’oublier ceux qu’on aime ou qu’on a aimés. Je crois le contraire. Il y a une véritable analogie entre notre corps et notre esprit ; là où le corps est le plus fort, le sentiment l’est aussi : il est capable de supporter une plus rude épreuve, comme d’affronter un plus mauvais temps.

— Vos sentiments peuvent être les plus forts, dit Anna ; mais le même esprit d’analogie m’autorise à dire que les nôtres sont les plus tendres. L’homme est plus robuste que la femme, mais il ne vit pas plus longtemps, ce qui explique mes idées sur la nature de ses affections. S’il en était autrement, ce serait trop cruel pour vous. Vous avez à lutter avec des dangers, des souffrances ; vous travaillez et vous fatiguez votre temps ; votre santé, votre vie, ne sont pas à vous. Ce serait cruel vraiment (ceci fut dit d’une voix tremblante) si les sentiments des femmes étaient ajoutés à tout cela.

— Nous ne serons jamais d’accord sur ce point, » commença Harville, quand un léger bruit attira son attention. La plume de Wenvorth était tombée de ses mains, et Anna tressaillit en s’apercevant qu’il était plus près qu’elle ne croyait.

— Avez-vous fini votre lettre ? dit Harville.

— Pas encore, quelques lignes seulement : j’aurai fini dans cinq minutes.

— Rien ne presse ; je suis très bien ancré ici, dit-il en souriant à Anna ; bien approvisionné ; je ne manque de rien. Eh bien, miss Elliot, dit-il en baissant la voix, comme je vous le disais, nous ne serons jamais d’accord sur ce point ; aucun homme ni aucune femme ne peuvent l’être sans doute : mais laissez-moi vous dire que l’histoire est contre vous, en prose et en vers. Si j’avais autant de mémoire que Benwick, j’apporterais cinquante citations pour appuyer ma thèse. Je ne crois pas avoir ouvert dans ma vie un seul livre qui n’ait parlé de l’inconstance des femmes. Chansons et proverbes : tout en parle. Mais, direz-vous peut-être, ils ont été écrits par des hommes ?

— Oui, s’il vous plaît, ne prenons pas pour arbitres les livres. Les hommes, en écrivant l’histoire, ont sur nous tous les avantages ; ils ont plus d’instruction, et la plume est dans leurs mains. Je n’admets pas que les livres prouvent quelque chose.

— Mais quelle preuve aurons-nous ?

— Nous n’en aurons jamais. Nous débutons chacun avec une prévention en faveur de notre propre sexe ; nous y ajoutons toutes les preuves que nous pouvons trouver à l’appui, et précisément ces preuves ne peuvent être données sans trahir un secret.

— Ah ! s’écria Harville d’un ton profondément ému, si je pouvais vous faire comprendre tout ce qu’éprouve un homme, quand, jetant un dernier regard sur sa femme et ses enfants, il suit des yeux le bateau qui les emporte, et se demande s’il les reverra jamais. Si je pouvais vous dire la joie de son âme quand il les revoit après, une longue absence ; quand il a calculé l’heure de leur retour, et qu’il les voit arriver un jour plus tôt, comme si le ciel leur avait donné des ailes ! Si je pouvais vous dire tout ce qu’un homme peut faire et supporter ; tout ce qu’il peut se glorifier de faire pour ses chers trésors ! Je parle seulement de ceux qui ont un cœur ! dit-il en appuyant la main sur sa poitrine.

— Ah ! dit Anna vivement ; je rends justice à vos sentiments et aux hommes qui vous ressemblent. Je mériterais le mépris si j’osais supposer que la véritable affection et la confiance appartiennent seulement aux femmes. Non, je vous crois capables dans le mariage de toutes les grandes et nobles choses. Je crois que vous pouvez supporter beaucoup tant que… (permettez-moi de le dire), tant que vous avez un but. Je veux dire tant que la femme que vous aimez existe et vit pour vous. Le seul privilège que je réclame pour mon sexe (et il n’est pas très enviable, n’en soyez pas jaloux), c’est d’aimer plus longtemps quand il n’y a plus ni vie ni espoir. » Elle ne put en dire davantage ; son cœur était trop plein, sa poitrine trop oppressée.

— Vous êtes une bonne âme, s’écria le capitaine lui posant la main sur le bras avec affection. Il n’y a pas moyen de se quereller avec vous. Et puis ma langue est liée quand je pense à Benwick. »

Leur attention fut appelée ailleurs : Mme Croft s’en allait.

« Nous nous séparons ici, je crois, Frédéric. Je retourne chez moi, et vous, vous avez un rendez-vous avec votre ami. Ce soir, nous aurons le plaisir de nous rencontrer tous à votre soirée, » dit-elle à Anna. « Nous avons reçu hier l’invitation de votre sœur, et j’ai compris que Frédéric était invité aussi. Vous êtes libre, n’est-ce pas, Frédéric ? »

Wenvorth pliait sa lettre à la hâte, il ne put ou ne voulut pas répondre à cela.

« Oui, dit-il, nous nous séparons ; mais nous vous suivrons bientôt, c'est-à-dire Harville, si vous êtes prêt, je le suis dans une minute ; je sais que vous ne serez pas fâché d'être dehors. »

Wenvorth, ayant cacheté rapidement sa lettre, semblait pressé de partir. Anna n'y comprenait rien. Harville lui dit un amical adieu ; mais de Wenvorth elle n'eut pas un mot, pas un regard, quand il sortit.

Elle n'avait eu que le temps de s'approcher de la table, quand la porte s'ouvrit, et qu'il rentra. Il s'excusa, disant qu'il avait oublié ses gants ; il s'approcha de la table, et, tirant une lettre de dessous les autres papiers, la mit sous les yeux d'Anna en la regardant d'un air suppliant, puis il sortit avant que Mme Musgrove eût le temps de voir s'il était entré.

Anna fut agitée au delà de toute expression. La lettre, dont l'adresse « Miss A. E. » était à peine lisible, était celle qu'il avait pliée si rapidement. On croyait qu'il écrivait à Benwick, et c'était à elle ! La vie d'Anna dépendait du contenu de cette lettre ! Mais tout était préférable à l'attente, Mme Musgrove était occupée ailleurs, et Anna put, sans être aperçue, lire ce qui suit :

« Je ne puis me taire plus longtemps. Il faut que je vous écrive. Vous me percez le cœur ! Ne me dites pas qu'il est trop tard ! que ces précieux sentiments sont perdus pour toujours. Je m'offre à vous avec un cœur qui vous appartient encore plus que lorsque vous l'avez brisé il y a huit ans. Ne dites pas que l'homme oublie plus tôt que la femme, que son amour meurt plus vite. Je n'ai jamais aimé que vous. Je puis avoir été injuste, j'ai été faible et vindicatif, mais jamais inconstant. C'est pour vous seule que je suis venu à Bath, c'est à vous seule que je pense ; ne l'avez-vous pas vu ? N'auriez-vous pas compris mes désirs ? Je n'aurais pas attendu depuis dix jours, si j'avais connu vos sentiments comme je crois que vous avez deviné les miens. Je puis à peine écrire. J'entends des mots qui m'accablent. Vous baissez la voix, mais j'entends les sons de cette voix qui sont perdus pour les autres. Trop bonne et trop parfaite créature ! vous nous rendez justice, en vérité, en croyant les hommes capables de constance. Croyez à ce sentiment inaltérable chez

F. W.

« Il faut que je parte, incertain de mon sort : mais je reviendrai ici, ou j'irai vous rejoindre. Un mot, un regard suffira pour me dire si je dois entrer ce soir ou jamais chez votre père. »

Après cette lecture, Anna fut longtemps à se remettre. Chaque instant augmentait son agitation : elle était comme écrasée de bonheur et avant qu'elle pût sortir de cet état violent, Charles, Marie et Henriette rentrèrent.

Elle s'efforça d'être calme, mais elle ne comprit pas un mot de ce qu'on disait. Elle fut obligée de s'excuser et de dire qu'elle était souffrante. On remarqua alors qu'elle était très pâle, qu'elle paraissait agitée et préoccupée, et l'on ne voulut pas sortir sans elle. Cela était cruel !… Si seulement on était parti, lui laissant la tranquille possession de cette chambre ! mais voir tout le monde autour d'elle lui donnait le vertige et la désespérait. Elle dit qu'elle voulait retourner chez elle.

« Certainement, ma chère, dit Mme Musgrove ; partez vite, et prenez soin de vous, afin d'être bien remise ce soir. Charles, demandez une voiture ; elle ne peut pas marcher. »

Aller en voiture, c'était là le pire, perdre la possibilité de dire deux mots au capitaine ! Elle ne pouvait supporter cette pensée. Elle protesta vivement, et on la laissa enfin partir.

« Soyez assez bonne, madame, dit-elle en sortant, pour dire à ces messieurs que nous espérons les avoir tous ce soir, et particulièrement le capitaine Benwick et M. Wenvorth. »

Elle craignait quelque malentendu qui gâterait son bonheur. Une autre contrariété survint : Charles voulut l'accompagner, cela était cruel, mais elle ne pouvait s'y refuser.

Arrivés à la rue Union, un pas rapide et qui lui était familier se fit entendre derrière eux. Elle eut le temps de se préparer à voir Wenvorth. Il les rejoignit, puis parut indécis sur ce qu'il devait faire ; il se tut et la regarda. Elle soutint ce regard en rougissant. Alors l'indécision de Wenvorth cessa et il marcha à côté d'elle.

Charles, frappé d'une pensée soudaine, dit tout à coup :

« Capitaine, où allez-vous ? À Gay-Street, ou plus loin ?

— Je n'en sais rien, dit Wenvorth surpris.

— Allez-vous près de Camben-Place ? parce qu'alors je n'ai aucun scrupule à vous prier de me remplacer, et de donner votre bras à Anna. Elle est un peu souffrante ce matin et ne doit pas aller seule si loin ; et il faut que j'aille chez mon armurier. Il m'a promis de me faire voir un superbe fusil qu'il va expédier, et si je n'y vais pas tout de suite il sera trop tard. »

Wenvorth n'avait aucune objection à faire à cela, il s'empressa d'accepter, réprimant un sourire et une joie folle.

Une minute après, Charles était au bout de la rue, et Wenvorth et Anna se dirigeaient vers la promenade tranquille, pour causer librement pendant cette heure bénie, qu'ils se rappelleraient toujours avec bonheur. Là ils échangèrent de nouveau ces sentiments et ces promesses qui avaient déjà une fois engagé leur avenir et qui avaient été suivis de longues années de séparation et d'indifférence. Ils se rappelèrent le passé, plus parfaitement heureux qu'ils ne l'avaient jamais été, plus tendres, plus éprouvés, plus certains de la fidélité et de l'attachement l'un de l'autre ; plus disposés à agir, et plus justifiés en le faisant. Ils montaient lentement la pente douce, ne voyant rien autour d'eux, ni les passants qui les coudoyaient. Ils s'expliquaient et se racontaient, sans se lasser jamais, les journées précédentes. C'était bien la jalousie qui avait dirigé toute la conduite de Wenvorth ; mais il n'avait jamais aimé qu'elle. Il avait voulu l'oublier, et croyait y avoir réussi. Il s'était cru indifférent, tandis qu'il n'était qu'irrité ; il avait été injuste pour les qualités d'Anna, parce qu'il en avait souffert. Maintenant elle était pour lui la perfection absolue, mais il reconnaissait qu'à Uppercross seulement il avait appris à lui rendre justice, et qu'à Lyme seulement il avait commencé à se connaître lui-même. L'admiration de M. Elliot pour Anna avait réveillé son affection, et les incidents du Cobb et la suite avaient établi la supériorité d'Anna.

Il avait fait des efforts inutiles pour s'attacher à Louisa, sans se douter qu'une autre femme avait déjà pris possession de son cœur. Il avait appris alors à distinguer la fermeté de principes, de l'entêtement et de l'amour-propre ; un esprit résolu et équilibré, d'un esprit téméraire. Tout contribuait à élever dans son estime la femme qu'il avait perdue ; et il commençait à déplorer l'orgueil et la folie qui l'avaient empêché de la regagner quand elle était sur sa route.

Dès lors sa punition avait commencé. À peine délivré du remords et de l'horreur causés par l'accident de Lyme, il s'était aperçu qu'il n'était plus libre.

« Je découvris, dit-il, que Harville me considérait comme engagé avec Louisa. L'honneur me commandait de l'épouser, puisque j'avais été imprudent. Je n'avais pas le droit d'essayer si je pourrais m'attacher à une de ces jeunes filles, au risque de faire naître des bruits fâcheux. J'avais péché, j'en devais subir les conséquences. Je me décidai à quitter Lyme, j'aurais voulu affaiblir par tous les moyens possibles les sentiments que j'avais pu inspirer. J'allai chez mon frère, il me parla de vous, il me

demanda si vous étiez changée. Il ne soupçonnait guère qu'à mes yeux vous ne pouviez jamais changer. »

Anna sourit, car il est bien doux à vingt-huit ans de s'entendre dire qu'on n'a perdu aucun des charmes de la jeunesse. Elle comparait cet hommage avec d'autres paroles qu'il avait dites, et le savourait délicieusement.

Il en était là, déplorant son aveuglement et son orgueil, quand l'étonnante et heureuse nouvelle du mariage de Louisa lui rendit sa liberté.

« Ce fut la fin de mes plus grands tourments, car dès lors la route du bonheur m'était ouverte ; mais attendre dans l'inaction eût été trop terrible. J'allai à Bath. Me pardonnez-vous d'y être arrivé avec un peu d'espoir ? Je savais que vous aviez refusé un homme plus riche que moi ; mais vous voir entourée de personnes malveillantes à mon égard ; voir votre cousin causant et souriant, et savoir que tous ceux qui avaient quelque influence sur vous désiraient ce mariage, quand même vous auriez de l'indifférence ou de la répulsion, n'était-ce pas assez pour me rendre fou ?

— Il fallait ne pas me soupçonner, dit Anna, le cas était si différent. Si j'ai eu tort en cédant autrefois à la persuasion, souvenez-vous qu'elle était exercée pour mon bien, je cédais au devoir. Mais ici on ne pouvait invoquer aucun devoir pour me faire épouser un homme qui m'était indifférent.

— Je ne pouvais pas raisonner ainsi. J'étais la proie de ces vieux sentiments dont j'avais tant souffert. Je me souvenais seulement que vous m'aviez abandonné croyant aux autres plutôt qu'à moi, et qu'enfin vous étiez encore avec la même personne qui vous avait guidée, dans cette année de malheur.

— J'aurais cru, dit Anna, que ma manière d'être pouvait vous épargner tout ce chagrin ?

— Non ; vous aviez l'air aisé d'une personne qui est engagée ailleurs, et cependant j'étais décidé à vous revoir. »

Anna rentra chez elle, plus heureuse que personne ici n'aurait pu comprendre. Tous les sentiments pénibles du matin étaient dissipés : son bonheur était si grand, que, pour contenir sa joie, elle fut obligée de se dire qu'elle ne pouvait pas durer. Elle alla s'enfermer dans sa chambre, pour pouvoir en jouir ensuite avec plus de calme.

Le soir vint, les salons se remplirent. C'était une soirée banale, trop nombreuse pour être intime, pas assez pour être animée.

Cependant jamais soirée ne parut plus courte à Anna. Jolie et rougissante d'émotion et de bonheur, elle fut généralement admirée.

Elle ne trouvait là que des indifférents ou des gens sympathiques, les premiers elle les laissait de côté ; elle causait gaîment avec les autres, puis elle échangeait quelques mots avec Wenvorth, et elle sentait qu'il était là ! Ce fut dans un de ces courts moments qu'elle lui dit :

« J'ai tâché de me juger impartialement, et je crois que j'ai fait mon devoir en me laissant influencer par l'amie qui me servait de mère. Je ne veux pas dire pourtant qu'elle ne se trompait pas : l'avenir lui a donné tort. Quant à moi, je ne voudrais jamais dans une circonstance semblable imposer mon avis. Mais si j'avais désobéi, j'aurais été tourmentée par ma conscience ; aujourd'hui je n'ai rien à me reprocher, et je crois que le sentiment du devoir n'est pas le plus mauvais lot d'une femme en ce monde. »

Il regarda Anna, puis lady Russel :

« Je ne lui pardonne pas encore ; mais j'espère plus tard être bien avec elle.

— Je me suis demandé aussi si je n'avais pas été moi-même mon plus grand ennemi. Dites-moi, si je vous avais écrit, quand je fus nommé commandant de la *Laconia*, m'auriez-vous répondu ? M'auriez-vous promis votre main ?

— Oui, je l'aurais fait ! » fut toute sa réponse ; mais le ton était décisif.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il ; est-ce vrai ? j'y pensais et je le souhaitais, comme le couronnement de tous mes succès, mais j'étais trop orgueilleux pour vous demander une seconde fois. Si j'avais voulu vous comprendre et vous rendre justice, six années de réparation et de souffrance m'eussent été épargnées ! Ce m'est une douleur d'un nouveau genre. Je me suis accoutumé à croire que je méritais tout ce qui m'arrivait d'heureux. Comme d'autres grands hommes dans les revers, ajouta-t-il avec un sourire, je dois m'efforcer de soumettre mon esprit à ma destinée. Je dois apprendre à me trouver heureux plus que je ne mérite. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXIV

Table des matières

Qui peut douter de la suite de l'histoire ? Quand deux jeunes gens se mettent en tête de se marier, ils sont sûrs, par la persévérance, d'arriver à leur but, quelque pauvres, quelque imprudents qu'ils soient. C'est là peut-être une dangereuse morale, mais je crois que c'est la vraie, et si ceux-là réussissent, comment *un capitaine Wenvorth* et une *Anna Elliot*, ayant toute la maturité de l'esprit, la conscience du droit et une fortune indépendante, n'auraient-ils pas renversé tous les obstacles ?

Ils n'en rencontrèrent pas beaucoup, en réalité, car ils n'eurent d'autre opposition que le manque de gracieuseté et d'affection.

Sir Walter ne fit aucune objection, et Élisabeth se contenta de paraître froide et indifférente. Le capitaine Wenvorth, avec son mérite personnel et ses 25,000 livres, n'était plus un zéro. On le trouvait digne de rechercher la fille d'un baronnet dépensier et absurde, qui n'avait pas eu assez de bon sens pour se maintenir dans la situation où la Providence l'avait placé, et qui ne pouvait donner à sa fille qu'une petite portion des 10 000 livres venant de sa mère.

Sir Walter, malgré sa vanité, était loin de penser que ce fût là un mauvais mariage. Au contraire, quand il vit Wenvorth davantage à la lumière du jour (et il le regarda bien), il fut frappé de sa bonne mine, et il sentit que cette supériorité physique pouvait entrer en balance avec le rang de sa fille.

Tout cela, aidé d'un nom bien sonnant, disposa Sir Walter à préparer sa plume avec bonne grâce pour insérer le mariage dans le livre d'honneur.

La seule personne dont l'opposition pouvait causer une sérieuse inquiétude était lady Russel. Anna savait que cette dame aurait quelque peine à renoncer à M. Elliot et qu'elle devrait faire des efforts pour rendre justice à Wenvorth.

Il lui fallait reconnaître qu'elle s'était trompée doublement ; que, les manières de Wenvorth ne convenant pas à ses idées, elle avait été trop prompte à lui attribuer un caractère d'une impétuosité dangereuse ; que, les manières de M. Elliot lui ayant plu précisément par leur correction et leur

élégance, leur politesse et leur aménité, elle avait été trop prompte à y reconnaître un esprit bien équilibré.

Elle avait à faire une nouvelle provision d'opinions et d'espérances.

Il y a chez quelques personnes une pénétration naturelle que l'expérience ne peut égaler. Lady Russel avait été moins douée que sa jeune amie ; mais c'était une excellente femme, et si elle avait la prétention d'avoir un bon jugement, elle voulait, avant tout, le bonheur d'Anna.

Quand la gêne du premier moment fut passée, elle se mit à aimer comme une mère l'homme qui assurait le bonheur de son enfant.

De toute la famille, Marie fut probablement la plus satisfaite. Ce mariage augmentait sa considération, et elle pouvait se flatter d'y avoir contribué en gardant Anna avec elle pendant l'automne. Elle était fort contente que Wenvorth fût plus riche que Benwick ou Hayter, car sa propre sœur devait être au-dessus des sœurs de son mari.

Elle eut à souffrir, peut-être, de voir reprendre à Anna son droit d'aînesse dans la société, et de la voir propriétaire d'un joli landau ; mais elle avait un avenir qu'Anna n'avait pas. Son mari était fils aîné, et il hériterait d'Uppercross ; et si elle pouvait empêcher Wenvorth d'être fait baronnet, elle ne voudrait pas changer avec Anna.

Il est à désirer que la sœur aînée soit également satisfaite de son sort, car un changement n'est pas probable. Elle a eu la mortification de voir M. Elliot se retirer, et personne ne s'est présenté qui puisse faire naître en elle le moindre espoir.

La nouvelle du mariage d'Anna fut pour M. Elliot un événement inattendu. Il dérangeait ses plans de bonheur conjugal et son espoir de garder Sir Walter célibataire, en le surveillant de près.

Quoique dérouté et désappointé, il pouvait encore faire quelque chose pour son propre plaisir et son intérêt. Il quitta Bath, et Mme Clay, s'en allant bientôt après, le bruit courut qu'elle s'était établie à Londres sous sa protection. On vit alors qu'il avait joué double jeu et qu'il était résolu à empêcher cette femme artificieuse de l'évincer.

Chez Mme Clay, la passion l'avait emporté sur l'intérêt, elle était rusée cependant aussi bien que passionnée ; et l'on se demande aujourd'hui qui des deux sera le plus habile : si M. Elliot, après l'avoir empêchée d'épouser Sir Walter, ne sera pas amené à en faire sa femme.

Sir Walter et Élisabeth furent sans nul doute froissés et vexés en découvrant la duplicité de Mme Clay. Ils ont, il est vrai, pour se consoler

leur *grande* cousine, mais ils sentiront bientôt que le métier de courtisan n'est pas toujours agréable.

Anna n'eut qu'un nuage à son bonheur ; ce fut de voir que personne dans sa famille n'était digne de Wenvorth. La disproportion de fortune ne lui donna pas un moment de regret ; mais ne pouvoir offrir à son mari l'accueil bienveillant d'une famille respectable, en échange de l'accueil empressé de ses beaux-frères et belles-sœurs, fut pour elle une source de chagrin.

Elle n'avait dans le monde que deux amies à ajouter à ceux de son mari : lady Russel et Mme Shmith ; il était tout disposé à aimer la première, et, pourvu qu'on ne l'obligeât pas à dire qu'elle avait eu raison de les séparer, il voulait bien lui reconnaître toutes les autres qualités.

Quant à Mme Shmith, elle avait des titres pour être aimée tout de suite : les bons offices qu'elle avait rendus à Anna. Elle acquit deux amis au lieu d'une, et fut la première à les visiter. Le capitaine s'acquitta envers elle en lui faisant recouvrer sa propriété des Indes.

Cette augmentation de revenu, jointe à une amélioration de santé et à la fréquentation d'aussi bons amis, entretint sa gaîté et sa vivacité, et elle défia alors les plus grandes richesses d'ajouter à son contentement ; mais la source de son bonheur était en elle et dans son caractère, comme celui d'Anna était dans son cœur aimant. Anna était tout tendresse, et Wenvorth l'aima autant qu'elle en était digne. La crainte de la guerre fut la seule ombre à son bonheur. Elle se glorifiait d'être la femme d'un marin, mais il fallait payer cette gloire par les alarmes dues à cette profession, où les vertus domestiques brillent peut-être d'un plus vif éclat que les vertus patriotiques.

OceanofPDF.com